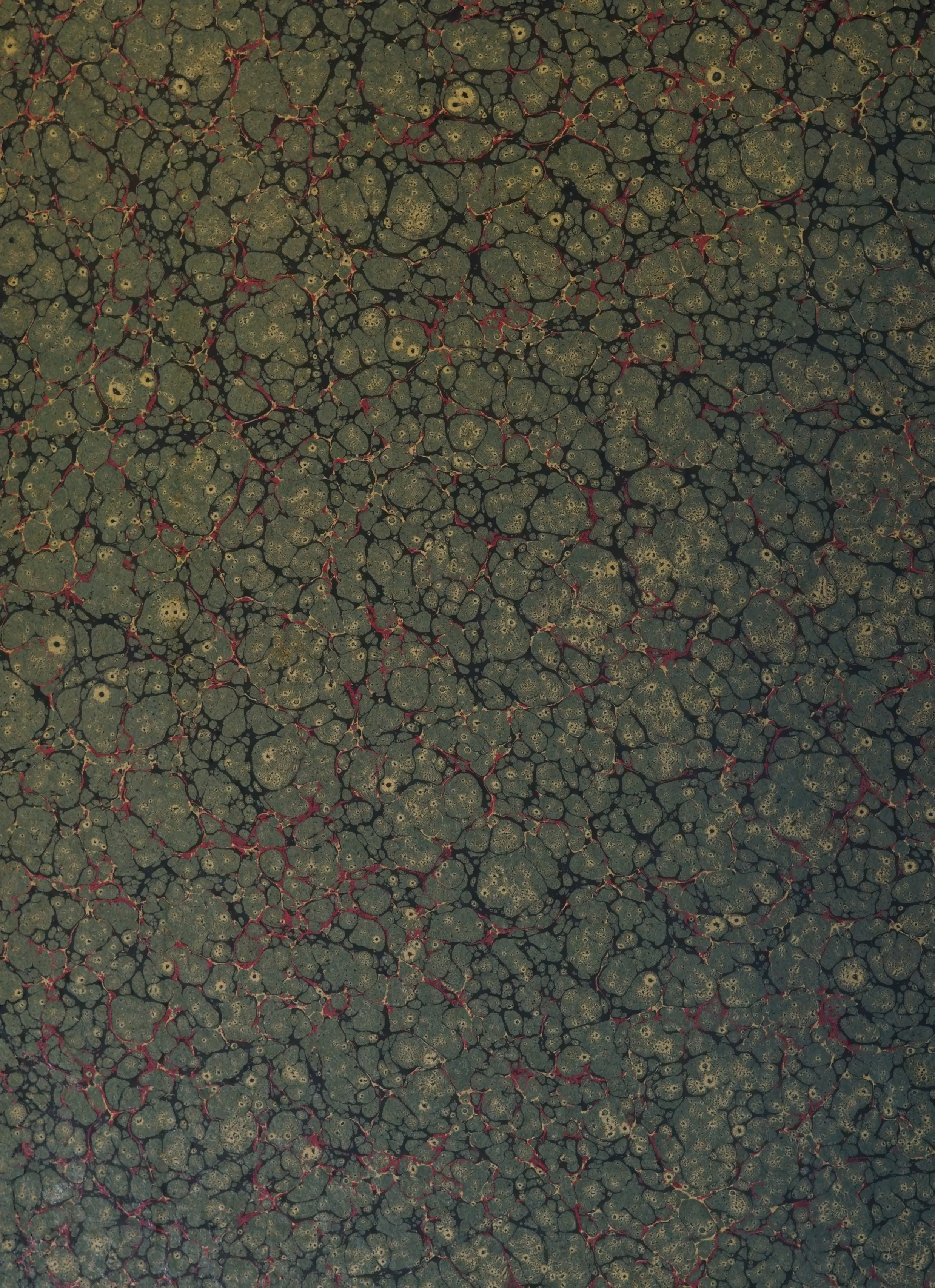
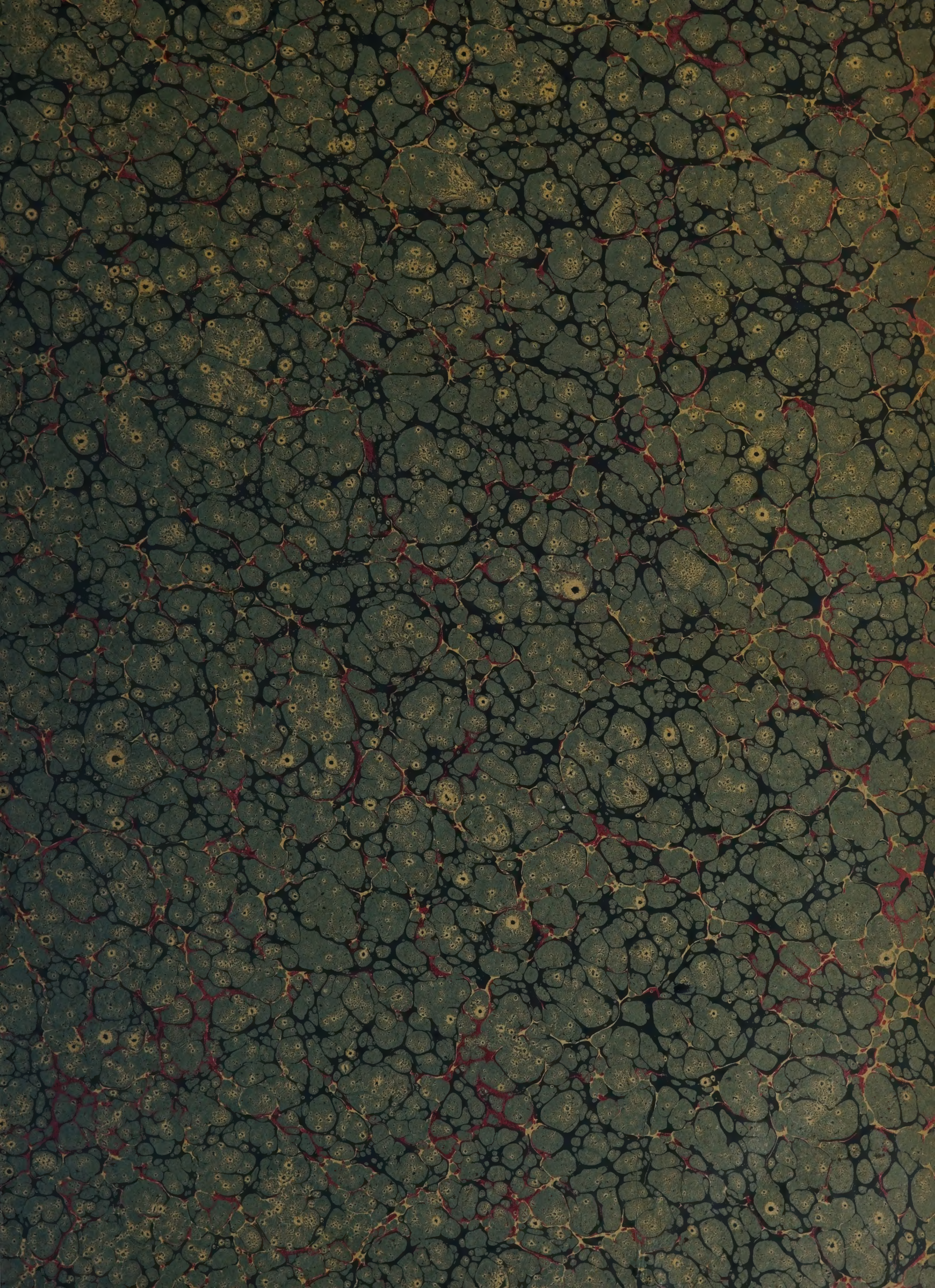






MUSÉE
DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR.

XLIIIe ANNÉE.

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES.

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT.

TEXTE.

AIMARD (Gustave).
ASSOLANT (A.).
AUGIER (Émile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert-).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor), de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
JUBINAL (Achille).

KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de), de l'Inst.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCO DE SAINT-HILAIRE (E.).
MASSON (Michel).
MONNIER (Henri).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PLOUVIER.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SANDEAU (Jules), de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).

THOMASSON (Léopold)
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

—

ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.).
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.).
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Émile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (Isid.)
GIRARDIN (Mme Émile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Institut.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Acad. fr.
MÉRY.
PÉCONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PONGERVILLE (de), de l'Acad. fran.
PONSARD (François), de l'Acad. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. franç.
SCRIBE, de l'Académie française.
VIENNET, de l'Académie française.
VIGNY (Alfred de), de l'Acad. franç.

DESSINS.

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.).
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI.
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin).
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave).
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.).
VIERGE.
YAN' DARGENT.
WORMS (Jules).

GRAVURES.

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, PISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, ETC.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1877 (44e ANNÉE).

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 7 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
États-Unis, 10 fr. 50.
Indes orientales, 11 fr. 50.

Pour les départements : 8 FRANCS 50 PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes* :
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr. 50.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 17 fr. 50.
États-Unis, 18 francs.
Indes orientales, 20 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29,

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 8 *fr.* 50 *pour le* Musée *seul, et de* 16 *francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE-TROIS VOLUMES SONT EN VENTE.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION.

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

Tomes XXXI à XLII : Paris, 6 francs. Départements, 7 fr. 50.
Tome XLIII : Paris, 7 francs. Départements fr., 8 fr. 50.

La reliure se paye 1 fr. 50 en sus.

PARIS. — TYPOGRAPHIE A. HENNUYER, RUE D'ARCET, 7.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29



AVERTISSEMENT.

Nous avons peu de goût pour les réclames et les annonces pompeuses; savoir nous louer est un talent et un courage que la nature ne nous a point départis. A la fin de chaque année, en parcourant les pages par nous publiées, nous nous soumettons, au contraire, à un sévère examen de conscience, nous nous demandons si nous n'avons rien négligé pour maintenir le *Musée* dans la haute sphère d'estime qu'il parcourt depuis quarante-deux ans.

Nous nous demandons si notre œuvre a conservé son caractère de moralité, si aucune famille n'est en droit de nous adresser un reproche à cet égard, si nous méritons la confiance de ceux qui ont charge d'âmes, si nous avons rempli notre devoir vis-à-vis de la génération nouvelle, si, en tout et toujours, depuis la première ligne jusqu'à la dernière, nous avons respecté, honoré, enseigné les grands principes sur lequels la société se fonde et repose. Enfin, notre programme tel que l'imposent les besoins, la curiosité, modernes, et la confiance de nos fidèles abonnés, a-t-il été bien rempli? avons-nous mérité notre succès par la variété, l'intérêt et l'attrait de notre rédaction? Voilà la question que chaque année notre conscience se pose en traçant les dernières pages de notre nouveau volume.

Il ne nous appartient pas de répondre.

Cependant on nous permettra quelque légitime fierté lorsque nous nous voyons l'objet de la haute approbation du gouvernement et de la ville de Paris qui nous introduisent dans toutes les écoles, quand nous trouvons notre recueil dans la bibliothèque de toutes les familles où se garde le culte des choses saines, honnêtes et élevées. Cet honneur qu'elles nous accordent, nous le reportons tout entier aux collaborateurs dévoués qui nous secondent avec tant de zèle, aux artistes éminents dont le crayon ne se lasse pas d'illustrer notre ouvrage.

Pour nos lecteurs, dans le volume prochain, M. E. Muller vulgarisera la science et écrira ces contes rustiques dans lesquels il excelle, M. Paul Célières leur donnera ses récits émouvants où l'on sent le souffle de l'écrivain dramatique, M. de la Blanchère les promènera avec sa fantaisie à travers le monde; continuant ses consciencieuses études historiques, M. A. Genevay les introduira à la cour de Louis XVI, alors que la majesté du trône n'était point encore atteinte, Etienne Marcel racontera les mystères du coffret de sa jolie grand'mère; MM. Raymond et de Fleury poursuivront leurs investigations dans le domaine des arts et des artistes, M. A. de Villeneuve, par ses chroniques, donnera la note *honnête* de la vie parisienne; si la paix de l'Europe est troublée, la plume d'un militaire retracera les douloureuses péripéties de la lutte; enfin MM. Augustin Challamel, Deslys, Chadeuil, Raoul de Navery sèmeront dans notre volume leurs charmantes imaginations, et M. Verconsin ses petites comédies si recherchées par nos théâtres.

Quant à nos artistes, ce sont les dessinateurs les plus distingués de Paris: MM. Lix, Morin, C. Gilbert, de Bar, Clerget, Duvivier, Bocourt, etc.; les nommer suffit, et nous comptons user de tous les procédés nouveaux pour améliorer cette partie de notre publication. Le *Musée* ne saurait oublier qu'il a été et qu'il est à la tête des recueils illustrés.

Voilà ce que sera notre prochain volume et nous ne doutons pas qu'il n'obtienne un succès plus vif encore que celui de ses aînés.

Ch. WALLUT.

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION DU MUSÉE DES FAMILLES.

Chacun des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*: Paris, 4 francs.
Les volumes suivants (31 à 42), Paris, 6 francs. Départements, 7 fr. 50.

N.-B. Nous engageons vivement nos lecteurs à nous adresser le plus tôt possible leurs demandes pour éviter l'encombrement du service de la poste dans les derniers jours de décembre.

Frais de port à ajouter au prix des volumes (France, Belgique, Suisse).

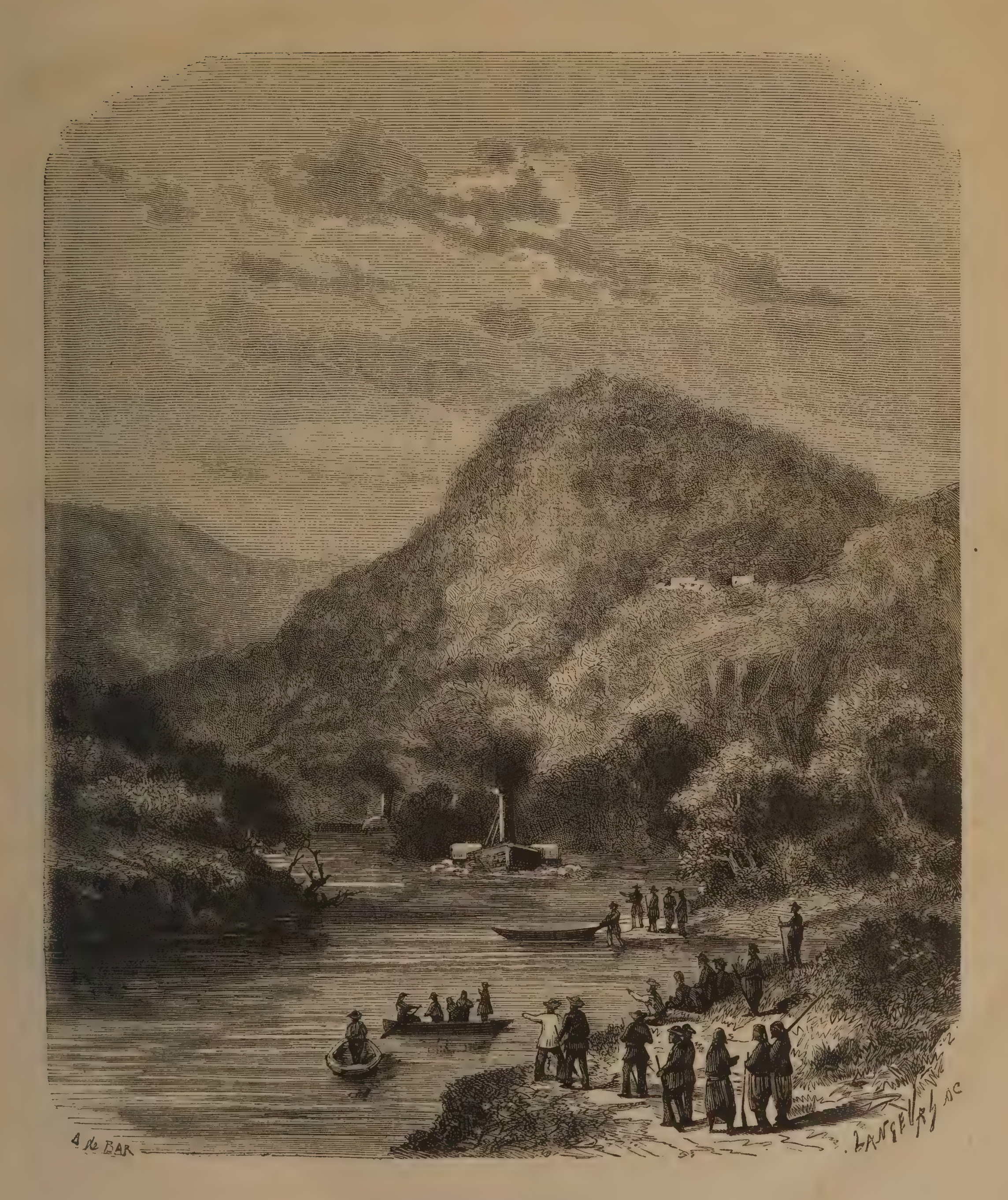
(Ces frais décroissant proportionnellement au poids, on a avantage à se faire expédier en une fois tous les volumes que l'on désire et à s'entendre entre abonnés pour réunir plusieurs demandes.)

1 volume	1 fr.		7 à 8 volumes	3 fr.
2 —	1	50	9 à 12	4 50
3 —	2	»	13 à 18	6 »
4 —	2	25	19 à 25	7 »
5 —	2	50	26 à 30	8 »
6 —	2	75		

MUSÉE DES FAMILLES

LES RÉVOLUTIONS D'HIER.

LES DERNIERS JOURS D'UNE GUERRE CIVILE.



Les bords du Potomac. Dessin de A. de Bar.

Il était passé le temps où l'armée de Lee traversait le Potomac, menaçait Washington et plantait les drapeaux bleus de la Virginie aux portes du Capitole. Depuis que, dans un suprême effort, elle était venue se briser à Gettysburg contre les troupes de l'Union, cette héroïque armée, combattant toujours, s'épuisant par ses victoires mêmes, avait été forcée de reculer devant les troupes de Grant, et maintenant à bout de forces, sans espoir d'être secourue — tous les Etats du Sud étant ou ruinés ou envahis — elle défendait Richmond, la capitale de la confédération, comme si elle pouvait triompher encore. La grande guerre de la sécession, depuis les premiers jours de 1865, était réduite aux proportions d'un double siége, car Lee avait en même temps à couvrir et Richmond et Petersburg. C'est par cette dernière ville que la première pouvait recevoir le petit nombre de convois chargés de munitions et de vivres qui lui permettaient de prolonger sa résistance. Un solide système de travaux protégeait les deux cités; Lee y avait réuni ses trente mille vétérans, et, de son côté, Grant massait ses cent cinquante mille combattants derrière des ouvrages formidablement armés et protégés par des canonnières qui, sur sa droite, remontant le York river, sur sa gauche le James river, assuraient ses derrières et ses flancs.

Ainsi aux premiers jours de 1865 se trouvaient les deux armées; c'est le moment où commence notre récit.

Sur le bord du Chickahominy, tout près de la position des Seven Pines (les sept pins), où, en 1862, avait eu lieu ce qu'on peut appeler le premier engagement qui servit de prélude à la sanglante *bataille des sept jours*, campait une belle division de cavalerie fédérale. La saison commençait à être douce et la campagne à verdir; le paysage, coupé de cours d'eau, de fonds marécageux, de taillis pauvres et dévastés, aurait été profondément triste, sans la présence de longues lignes de tentes, de longues rangées de chevaux au piquet, et si la campagne n'eût été animée par tout le pittoresque des scènes variées d'une armée. Partout des vedettes, des soldats allant et venant, des feux allumés, des voitures chargées de provisions et de fourrages, des patrouilles faisant leurs rondes; partout des cris, des appels, des sonneries. Le soleil se couchait sur les lignes de l'ennemi; de temps à autre la grande voix du canon se faisait entendre, mais les cavaliers n'y prenaient garde, c'était la musique de tous les jours. Peu à peu tout bruit diminua, les ombres commençaient à s'étendre.

Au pied de deux grands pins, sur le versant d'une colline basse, mais qui dominait le camp, se voyait une hutte faite en troncs d'arbres, et, devant ce réduit, sans aucune prétention architecturale, se tenaient une sentinelle et un autre cavalier préposé à la garde de deux beaux chevaux débridés, mais harnachés, sommeillant sous les couvertures destinées à les protéger contre l'humidité et le froid de la nuit.

L'intérieur de la hutte, assez grande d'ailleurs, n'était pas plus brillant que l'extérieur; il n'offrait rien qui pût éveiller des idées de luxe. Dans un coin, un hamac; dans un autre, une lourde malle; tout autour, contre les parois grossières, des chevilles supportant des uniformes, des selles, des brides, de belles armes; au milieu, chargée de cartes et de papiers, faite avec des planches mal jointes, une longue table; pour siéges, des blocs massifs de chêne ou de bouleau avec leur écorce; tel était l'ameublement peu princier de cette pièce, éclairée par deux bougies fichées dans des goulots de bouteilles vides.

A cette table, sur un de ces siéges rustiques, était assis un officier; le compas à la main, il interrogeait une carte ouverte devant lui, et, de temps à autre, prenait des notes. Agé de vingt-cinq à vingt-six ans, grand de taille, solide de charpente, dans toute la mâle beauté de la race anglo-saxonne, ce Yankee pur sang avait des traits doux et énergiques tout ensemble. L'expression de son visage n'offrait rien d'austère et de mélancolique; au premier regard, on le connaissait, tant ses grands yeux bleus révélaient la franchise, la loyauté et le juvénile courage. Dans cet officier, un artiste épris de la forme eût peut-être désiré des mains plus fines, une chevelure moins rebelle et d'un ton moins vif; mais, tel qu'il était, Moritz Hunter, le colonel du 1er chasseurs de Pensylvanie, ne pouvait guère être vu sans être aimé.

Depuis une heure, il travaillait en silence en fumant, quand il fut distrait par le galop de plusieurs chevaux; il leva la tête et écouta. Les cavaliers s'arrêtèrent devant sa porte; il entendit échanger le mot d'ordre, et, presque au même instant, parut sur le seuil de la hutte un commandant d'état-major, aide de camp de Grant.

— C'est toi, frère! s'écria le colonel; quel bon vent t'amène? Viens-tu passer la soirée avec moi? As-tu reçu des nouvelles de notre père?

— J'ai reçu une lettre de notre sœur Dinnah; tout va bien à Baltimore, mais ce qui m'amène près de toi est un ordre du général; le voici, prends en connaissance, et comme je sais ce qu'il contient, donne vite tes instructions, car, dans une heure, il faut que tu sois en route.

Moritz lut le papier qui lui était remis, appela son planton auquel il confia un mot d'écrit, s'équipa tout en causant avec son frère, but un verre de rhum; puis un bruit sourd se fit entendre dans le camp et plusieurs capitaines entrèrent dans la hutte.

— Pars, mon cher Henri, dis au général que tu m'as vu monter à cheval et que, à mon retour, je passerai à son quartier. A demain; si j'en ai le temps, je déjeunerai avec toi.

Les deux frères s'embrassèrent comme on s'embrasse à l'armée, lorsque chaque baiser peut être le dernier.

Le colonel sortit, serra la main d'Henri, qui s'éloigna suivi de son escorte, et, à la tête de deux escadrons silencieusement réunis, assemblant ses capitaines :

— Messieurs, leur dit Moritz, nous allons faire une reconnaissance sur la rive méridionale de l'Appomatox. Le général désire que nous lui apportions le plus de renseignements possible, des prisonniers, s'il se peut, mais ordre d'éviter un engagement sérieux; nous allons donc contourner par derrière les cantonnements du général Hancock, qui forme notre extrême gauche, et, une fois l'Appomatox franchi, nous verrons ce qu'il y a de mieux à faire. Silence absolu dans les rangs; point de sonneries. En route, messieurs.

Nous n'avons point l'intention de suivre pas à pas les escadrons de Moritz, mais à minuit nous les trouvons ayant traversé l'Appomatox et s'étant dispersés par escouades pour sonder le pays, le colonel restant avec un gros de cavaliers au centre afin de servir de ralliement en cas d'une attaque imprévue. On n'entendait aucun bruit dans cette contrée dont tous les habitants avaient

fui depuis longtemps; on parvint cependant à surprendre quelques paysans, mais, par ignorance réelle ou simulée, ils ne purent ou ne voulurent donner aucun renseignement; ils dirent seulement que, la veille, la cavalerie confédérée avait battu le terrain pour atteindre une bande de nègres qui pillait et dévastait tout, mais elle n'avait pu la surprendre.

Le colonel était arrivé à la limite qu'il s'était assignée; trois heures venaient de sonner; pour laisser souffler les chevaux las, on avait fait halte; il fallait maintenant revenir, car il importait de rentrer dans les lignes fédérales avant le jour. Les officiers avaient mis pied à terre, et le colonel, son sabre sous le bras, se promenait avec le capitaine Fulton en causant à voix basse. Tout à coup le silence de la nuit fut troublé par quelques coups de fusil tirés à cinq cents mètres en avant de la colonne. Hunter sauta à cheval :

— Que personne ne bouge, messieurs. Fulton, prenez avec vous cinq ou six hommes et suivez-moi.

Il piqua des deux et, pour amortir le bruit des pas des chevaux, laissant la route, il galopa à travers champs en côtoyant le chemin. A l'angle d'un bois épais, ils aperçurent des ombres qui couraient; mais elles avaient entendu l'approche des cavaliers poussant leurs montures à fond de train, elles disparurent dans l'épaisseur d'une forêt, où il était, à Moritz et à ses soldats, impossible de pénétrer.

— C'est quelque diablerie de nègres, dit Fulton au colonel; nous avons là de bien vilains alliés! Mais, tenez, voyez donc, en voilà un qui gît à terre. Eh! moricaud! que fais-tu là? Lève-toi, et si tu ne te dépêches pas, je vais te piquer avec la pointe de mon sabre.

— Ne vous donnez pas cette peine, je crois que celui-ci est mort.

Un cavalier sauta à bas de son cheval, il tourna et retourna le nègre; celui-ci était bien mort; une balle lui avait troué la poitrine.

— Mais qu'est-ce que je vois là-bas à l'angle de la route, sous l'ombre de ces grands arbres? fit le colonel.

Et, se portant en avant, il se trouva en présence d'une vieille carriole renversée dont le maigre cheval avait été éventré.

— Ah! je comprends, ces nègres, dont nous ont parlé les paysans, sont des détrousseurs de grands chemins. Que je voudrais donc tenir le dernier de ces gueux-là au bout d'une corde! Brigadier, voyez s'il y a quelque chose dans cette charette.

Le brigadier pénétra sous la banne.

— Mon colonel, il y a une négresse.

— Eh bien, qu'elle vienne nous parler.

— Elle le voudrait bien, mon colonel, mais elle ne le peut pas: on lui a coupé la gorge, et elle est presque froide... C'est dommage, reprit le soldat d'un ton mélancolique, elle était jeune et belle.

— Mais voyez donc s'il y a autre chose.

— Des malles brisées et vides... des caisses éventrées où il n'y a plus rien... Ah mais! ah mais! qu'est-ce que je vois là? qu'est-ce que cela? Dieu me bénisse!... elle n'est pas morte...

— Qui? la négresse?

— Un enfant.

— Une petite négrillonne?

— Mais non, mon colonel, mais non! La pauvre petite, elle dort encore!..

Et, sortant de l'obscurité de la banne, le brigadier parut, portant bien doucement, bien gauchement aussi, la plus charmante créature que l'imagination pût rêver. C'était une petite fille blanche comme la lune qui l'éclairait; toujours endormie, ses longs cils tombaient longs et soyeux, ses joues et ses cheveux noirs bouclés s'échappaient en révolte de son bonnet de dentelle orné de pompons en satin jaune. Une robe de mousseline brodée la couvrait jusqu'aux pieds et, autour de ses petits bras potelés ainsi qu'autour de son cou, s'enroulaient des grains de corail. Elle semblait avoir deux ans à peine; tout son petit corps, soutenu par le rude soldat, tombait dans ces poses adorables que le génie de Raphaël et du Corrége a retrouvées quelquefois.

— Quel malheur! s'écria Fulton en admirant le bébé; c'est quelque enfant que les nègres ont volé.

— Vous vous trompez, je crois, car si la chose était ainsi, cette enfant serait dépouillée de ces mignons vêtements et des bijoux qu'elle porte.

Tout en parlant, le colonel embrassait la petite créature, dont les mains s'agitaient, mais qui ne pouvait s'arracher à son sommeil.

— Qu'allons-nous donc faire de cette trouvaille? Nous ne pouvons la laisser là, dit Fulton.

— La laisser là! non certes! Nous allons l'emporter! Seulement je regrette que notre vivandière, la mère Bloch, ne soit pas ici; elle l'aurait prise dans sa voiture. Mais à la guerre comme à la guerre!

En prononçant ces mots, le colonel dégrafait son manteau, le pliait devant sa selle, y déposait la petite fille, qui fit entendre deux ou trois grognements, la recouvrit d'un pli de la chaude étoffe et la fixa à l'aide d'une courroie. En faisant cette opération, Hunter, attendri par les sentiments les plus émouvants qui puissent toucher le cœur d'un homme, murmurait :

— Pauvre enfant! pauvre enfant! En route, messieurs, et rejoignons l'escadron.

Il embarqua son cheval au petit galop de chasse, et comme Zamore avait l'allure très-douce, la fillette, s'agitant toujours un peu, criant aussi un peu de temps à autre, continua son sommeil.

Tout le long de la route il ne fut question que d'elle.

— J'annoncerai notre trouvaille par les journaux, dit Hunter; j'enverrai un trompette la faire savoir à l'armée confédérée et je finirai bien par trouver ses parents : en attendant, s'ils tardent à venir reprendre ce délicieux bijou, je l'enverrai à Baltimore, ma mère et ma sœur Dinnah en prendront soin.

A la pointe du jour, les chasseurs étaient entrés dans les lignes fédérales, et le colonel, quittant ses hommes, se dirigea vers le quartier général pour faire son rapport à Grant. Que l'on juge de l'accueil qu'il reçut, des fous rires des aides de camp et des officiers quand ils virent Hunter descendre de cheval, portant l'enfant avec toute l'attention imaginable. Le colonel raconta une fois, dix fois, son aventure. Son frère était accouru.

— Je vais t'annoncer au général, lui dit-il. Une patrouille a ramené un individu. Je ne l'ai pas vu, mais on le dit très-suspect. J'ai ordre de te faire introduire dès que tu serais arrivé.

Cependant la fillette, ayant son compte de sommeil, s'était enfin éveillée. Elle ouvrit ses grands beaux yeux, les promena autour d'elle, parut d'abord effrayée, et dans ce langage que les mères seules comprennent, sembla demander sa nourrice :

— Nana! Nana! répétait-elle.

Hélas! c'était peut-être le nom de la malheureuse négresse restée sur les bords de l'Appomatox! Mais, peu à peu, elle se calma, et, à la fin, parut charmée de l'aigrette, du casque, des brandebourgs du brillant colonel. Un beau sourire éclaira son visage.

— Viens, dit Henri à Moritz, le général t'attend!

Moritz voulut se décharger de son joli fardeau, mais la fillette ne l'entendait pas ainsi; elle poussa des cris de paon effarouché :

— Ma foi, tant pis! quoique ce ne soit pas d'ordonnance, j'entre avec mon enfant trouvé, fit le colonel; le général dira ce qu'il voudra et se moquera de moi s'il lui plaît.

Mais précédons Hunter auprès de Grant.

L'illustre chef de l'armée fédérale interrogeait un homme placé entre deux soldats.

— D'où veniez-vous lorsqu'on vous a surpris dans nos lignes?

— Je venais de Lynchburg.

— Où alliez-vous?

— A Norfolk.

— Vous n'en suiviez pas le chemin. Qui êtes-vous?

— Un fermier ruiné par la guerre.

— Un fermier, montrez vos mains... Ces mains-là n'ont jamais manié la pioche. Et ce briquet garni d'or, un vrai bijou, que l'on a trouvé dans votre poche, peut-il appartenir à un fermier? Et ce portefeuille rempli de chiffres... Vous êtes un espion.

— Je ne suis pas un espion.

A cet instant, Moritz entra, sa petite fille sur les bras. La figure si pleine d'énergie de Grant exprima un étonnement presque comique.

— Parlez, colonel, fit-il. Et d'où diable vous vient cette belle enfant?

Hunter raconta son aventure. Quand il dit comment il avait trouvé la petite voiture renversée, le nègre mort, la négresse égorgée et la pauvre petite créature abandonnée, un cri déchirant s'éleva, et le prisonnier saisissant l'enfant, pâle, défait, avec des larmes dans la voix, s'écria :

— Moritz! Moritz! où est sa mère?...

Et ses lèvres convulsives couvraient la petite fille de baisers.

Hunter tomba plutôt qu'il ne s'assit sur un siége.

— Toute dissimulation est inutile, dit le prisonnier. Je m'appelle Arthur d'Aiglemont; je suis capitaine d'un corps de partisans de l'armée confédérée et beau-frère de Hunter.

— J'en suis bien fâché, monsieur, répondit Grant avec une courtoisie mêlée de tristesse; en vérité j'en suis très-peiné pour vous, pour le colonel et son frère, mais vous connaissez les lois de la guerre : vous avez franchi nos lignes sous un déguisement. Je devrais vous faire fusiller immédiatement, mais j'aime mieux laisser ce pénible devoir au grand prévôt. Emmenez le prisonnier.

Les deux beaux-frères se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, le père laissa la petite Eva à son oncle, l'embrassa, l'embrassa encore et s'éloigna avec ses gardes.

Cette scène avait vivement affecté Grant. Resté seul avec le colonel, il reprit :

— Calmez-vous, Hunter, calmez-vous, votre douleur me fait mal... Tout ce que je pourrai faire pour ce malheureux, je le ferai... Vous n'avez rien à m'apprendre... Soignez cette enfant, que la sage Providence a remise aux mains de son oncle; allez, mon ami.

Le colonel sortit, les yeux baignés de larmes et plus pâle qu'un mort.

. . . .

Après ce que nous venons de conter, nos lecteurs ne seront pas étonnés si nous nous croyons forcés, revenant en arrière, de faire connaître les personnages déjà mis en scène, les nouveaux qui vont y entrer, et la situation générale de l'Amérique.

Que de flots de sang avaient coulé sur le sol de la grande république depuis l'heure néfaste où la Caroline, donnant le signal de la séparation, était suivie par le Mississipi le 9 janvier 1861, la Floride le 10, l'Alabama le 11, la Géorgie le 19, la Louisiane le 26! Entraîné par la vaste association secrète, « les Chevaliers du Cercle d'or », le Texas s'était prononcé dans le même sens le 1er février, et après une longue hésitation et une espèce de déchirement entre sa partie orientale et sa partie occidentale, la puissante Virginie, cette mère-nourrice de l'esclavage, avait apporté ses forces à la cause séparatiste, dont elle devint le plus ferme rempart. La nomination à la présidence de Lincoln, anti-esclavagiste, avait été la cause de ce mouvement, prévu par les uns, préparé par les autres. Lorsque, le 4 mars 1861, l'ancien bûcheron, réservé à une vie si glorieuse et à une fin si déplorable, entra dans la Maison-Blanche pour prendre les rênes de l'Union, la rébellion était complète. Ce jour-là même, les Etats confédérés adoptaient leur nouveau drapeau, les « *Stars and bars* », et, le 6, le Congrès séparatiste de Montgommery décrétait une levée de cent mille hommes.

L'œuvre glorieuse de Washington et de Franklin allait-elle se dissoudre? Sa ruine paraissait inévitable si les Etats de l'Ouest prenaient parti pour la séparation; ils tinrent ferme au contraire, et dès lors il fut permis aux prévisions humaines de voir quel serait le dénoûment de la lutte, tant étaient disproportionnées les forces numériques des deux partis. Les Etats et territoires restés fidèles à l'Union comptaient une population de 22 877 000 habitants, y compris quelques centaines de mille noirs; en regard la population des confédérés ne s'élevait qu'à 8 733 000 personnes; et de ce chiffre, déjà si faible, il fallait défalquer 3 666 000 noirs; il ne restait donc que cinq millions devant faire face à vingt-deux.

Le Nord avait encore bien d'autres avantages; il conserva sa flotte intacte; pas un de ses capitaines de vaisseau ne déserta sa cause pendant que plus de la moitié des officiers de l'armée de terre passaient à l'ennemi. Les flottes fédérales, accrues avec une rapidité sans égale, purent donc bloquer, assaillir les côtes, remonter les grands fleuves, ravitailler les armées, et porter la guerre où bon leur semblait. Ajoutez que les Etats soulevés, produisant du coton, du tabac, du sucre, n'étant point, à proprement parler, agricoles, vivaient, en fait de céréales, tributaires de l'Ouest, qui, au premier coup de canon, leur ferma ses greniers. Ainsi, la mer close, ils ne purent ni vendre ni acheter.

Comment cependant la guerre se prolongea-t-elle si longtemps? Il faut en chercher la cause dans l'intrépidité des sudistes et dans la fortune qui mit à leur tête un grand capitaine. « L'oncle Lee », ainsi que l'appelaient ses soldats, était un brillant élève de West-Point, institution fédérale qui, en Amérique, joue tout à la fois le rôle de notre école de Saint-Cyr et de notre

école Polytechnique. Par son mariage, il était entré dans la famille adoptive de Washington. Très-riche, père de nombreux enfants, dont plusieurs combattirent à ses côtés, il avait été commandant de l'armée du Texas. On lui avait, au premier début de la guerre civile, offert le commandement des forces fédérales; il refusa; fils de la Virginie, il se crut obligé de mettre son épée à la disposition de son Etat; il pensait accomplir son devoir, et ce mot-là était tout puissant sur son cœur. Voici un fragment de lettre de lui tracée à peu près au moment où il donnait sa démission d'officier des troupes fédérales; il écrivait à un de ses fils :

« Quant à ce qui est du devoir, je vais, en terminant, vous raconter ce qui se passa, il y a près de cent ans, un jour d'éclipse, connu sous le nom de « Jour « noir », où la lumière du ciel parut complétement éteinte : l'Assemblée législative du Connecticut était en séance. A la manifestation du phénomène, les membres partagèrent la terreur générale. Beaucoup d'entre eux disaient que c'était le jour du jugement dernier. Quelqu'un proposa l'ajournement de ladite



L'espion. Dessin de F. Lix

délibération. A ce moment, un vieux puritain, Davenport de Stamfort, se leva et dit que, si c'était réellement le jour fatal, il voulait, quant à lui, qu'on le trouvât à son poste faisant *son devoir*, et, en conséquence, il proposa que l'on apportât de la lumière, afin que la séance continuât. Il y avait chez cet homme le calme d'un esprit se reposant sur la sagesse divine et pénétré de la volonté inflexible de remplir sa tâche. Le mot *devoir* est le plus sublime de notre langue. Faites-le en toutes choses; vous ne pouvez guère faire plus, mais vous ne voudriez pas vouloir faire moins.

« Que par votre faute jamais il ne vienne à votre mère ou à moi un seul cheveu blanc. »

Tel était l'homme qui, pendant quatre ans, tint en suspens la fortune du Nord; mais, si Lee entendait ainsi le devoir, d'autres, dans le parti opposé, le comprenaient comme lui.

Ainsi étaient les Hunter. David Hunter habitait Baltimore; armateur et constructeur de navires renommé, il se voyait à la tête d'une de ces gigantesques fortunes qu'en Amérique le travail donne presque toujours à l'ordre, à l'activité, à l'économie. Sa famille se composait de sa femme Marthe, une obéissante et douce créature; de deux fils : Moritz, dessinateur et peintre déjà connu; Henri, ingénieur instruit et apprécié à Baltimore; de deux filles : Mary, qui avait épousé M. d'Aiglemont, avec qui nous venons de faire si brusquement connaissance, riche planteur à la tête

d'une légion de nègres; Dinnah, enfant de dix-sept ans, d'une beauté charmante, nature enthousiaste et libre, comme le sont les jeunes filles américaines.

Dès les premières heures du conflit, alors que de part et d'autre tout s'armait, le gouvernement fédéral avait compris le rôle considérable que devait jouer la marine; aussi David avait de nombreux navires sur ses chantiers. Il y passait ses journées, poussant, activant le travail; et, la nuit venue, lorsque le bruit des haches et des marteaux avait cessé, rentré chez lui, il cherchait, par des calculs savants, le moyen d'accroître la vitesse et la solidité de ses navires.

Un soir, il était assis à son bureau; à ses côtés, Marthe, dans un coin, lisait la Bible. Elle avait bien de la peine à fixer son attention sur le saint livre, car son cœur était loin, elle songeait à Mary, la guerre civile s'étant doublée d'une guerre sociale.

Appelés à la liberté par les hommes du Nord, les noirs se soulevaient et poursuivaient leurs maîtres le fer et la torche à la main. Les nègres entrés dans les armées fédérales — leur nombre s'éleva jusqu'à 170 000 — étaient moins redoutables pour les sudistes que les bandes isolées et sans frein qui dévastaient les campagnes. Animés par le ressentiment de vieilles et longues injures, par la haine de race, tenus systématiquement dans l'ignorance, c'est-à-dire restés barbares et féroces, ils promenaient partout leur sauvage fureur. Ce n'était que dans les villes que les familles de blancs, en l'absence de leurs pères, de leurs maris, de leurs frères, devenus soldats, pouvaient trouver un refuge, d'où souvent encore un incendie furtivement allumé les chassait. Alors on fuyait éperdu à travers la fumée et les ténèbres. Que de mères moururent folles! Que de berceaux, souriants la veille, trouvés vides le lendemain! Les nègres avaient vu vendre leurs enfants; par représailles, ils volaient ceux des blancs. Enfin, que de jeunes filles, que de jeunes femmes disparues sans que l'on ait jamais su leurs destinées!

Marthe, avec angoisse, pensait donc à Mary, la mère à la fille jetée dans de tels périls, et elle pleurait, mais tout bas; car, quoique père très-tendre, puritain et ardent fédéraliste, David eût refusé de comprendre ces larmes. Le Sud l'avait voulu, à lui la responsabilité. Pauvre Marthe! ce soir-là même son cœur devait être frappé par d'autres douleurs. Dans le cabinet de travail où régnait un silence profond entrèrent Moritz et Henri; ils revenaient d'un meeting. Les meetings jouaient alors en partie le rôle qu'en France, pendant la Révolution, remplissaient nos clubs, poussant les hommes au camp — heureux si là s'était bornée leur action. — Les deux frères, après avoir embrassé leur mère plus tendrement et plus longuement que de coutume, demandèrent à leur père la permission de s'enrôler dans les armées de la république. Pauvre, pauvre Marthe! David approuva ses enfants. Marthe les pressa contre sa poitrine déchirée, et, avec cette rapidité d'exécution, un des caractères de la race américaine — *time is money* — les jeunes gens, le lendemain, prenaient le chemin de fer et partaient pour Washington, où se réunissaient les volontaires et les contingents des Etats restés fidèles à l'Union.

Quoiqu'ils ne fussent pas gens à s'étonner de beaucoup de choses, la vue de Washington les surprit étrangement. De calme et paisible, cette ville était devenue une ruche bourdonnante, une foire où s'agitaient tous les aventuriers, un camp où les volontaires affluaient par la voie ferrée de l'Ohio, par celle de New-York, par les trois ponts qui reliaient la ville à la rive virginienne. De ce côté accouraient en masse les familles rentrant sur le territoire de l'Union. On campait dans les larges avenues, sur les bords du Potomac couvert de vaisseaux; la monotone colonnade du Capitole, la Maison-Blanche, où résidait Lincoln, le ministère des finances, le ministère de la guerre étaient littéralement assiégés. Les gares vomissaient des canons, des fusils, des vivres, des munitions de toute espèce. Dans les rues, on ne voyait que soldats; ceux-ci, portant la courte tunique de nos chasseurs à pied; ceux-là, la veste de nos zouaves, adoptée par quelques corps, tels que les *Wilson's-zouaves* et les *fire-zouaves* (les zouaves du feu), anciens pompiers de New-York. Ici, des parcs de chevaux; là, des parcs d'artillerie; partout des officiers improvisés, fermiers devenus généraux, maquignons colonels, et, dans cette cohue bariolée d'uniformes, les rares capitaines de l'armée régulière qui n'avaient pas quitté les drapeaux de la république.

Les deux Hunter étaient solides; cependant ils eurent une peine infinie à traverser cette cohue, à parvenir jusqu'au vieux général Scott, chargé d'organiser l'armée, de tirer quelque chose de cette foule confuse. Porteurs de lettres de recommandation, protégés par le nom de leur père, par leur éducation et leur bonne mine, nos jeunes gens furent chaudement accueillis; ils reçurent : Moritz, un brevet de capitaine de cavalerie; Henri, les épaulettes de lieutenant d'état-major.

Ce qui se passait sur cette rive du Potomac, devenue la limite des deux partis, se passait également sur l'autre; Richmond, capitale de la Confédération, n'était pas moins agitée que Washington, et Lee avait autant à faire que Scott. Sauf le chef virginien, à cette époque, tout le monde se trompait sur le caractère et la durée de la guerre naissante; on croyait qu'une seule campagne, qu'une seule bataille décideraient la querelle (1). Dans le Nord, on méconnaissait le courage chevaleresque et l'esprit militaire de la race semi-latine qui peuplait le Sud, et celui-ci, de son côté, ne tenait pas assez compte des richesses, du crédit, de la bravoure tenace, de l'orgueil national du pur *Yankee*. « Les armes à la main, placés en face de l'aristocratie de la Louisiane ou de la Géorgie, que vaudraient les commis tirés des comptoirs de New-York, Philadelphie ou Boston?... » En parlant ainsi, les Sudistes oubliaient leur propre histoire, alors qu'ils conquirent leur indépendance; ils oubliaient que, dans la grande rébellion de l'Angleterre, les apprentis de Londres avaient vaillamment combattu les cavaliers de Charles Ier; et qu'en France, en des temps plus voisins, les paysans et les clercs de la Basoche ne reculèrent pas devant la fière noblesse française.

(1) Depuis le commencement jusqu'à la fin de la guerre, de 1861 à 1865, 2 075 112 soldats blancs et 178 895 noirs passèrent sous les drapeaux du Nord, sans compter 126 000 marins ou soldats de la flotte. 12 millions d'armes à feu, 8 000 canons furent confiés aux fédéraux. Le Sud arma des masses très-nombreuses, mais jamais aussi considérables, et la condition de ses troupes comme armement resta toujours très-inférieure; la pénurie de vivres, presque constante. De part et d'autre, la perte fut énorme, la consommation des officiers effrayante : c'est ce qui arrive toujours dans de jeunes armées.

Nous venons de voir comment les Hunter prirent les armes; se mettant résolûment au métier, ils eurent bientôt la réputation de deux excellents officiers. Moritz passait pour le plus brillant cavalier de l'armée, et plus d'un rideau se soulevait timidement lorsqu'il passait en faisant caracoler sa monture. Les deux frères recevaient souvent des nouvelles de leur famille (1); un jour Dinnah avait écrit à Moritz :

« Cher Moritz,

« Une triste lettre nous parvient de la Louisiane; Mary est seule; comprends-tu? seule! Son mari l'a quittée pour aller à l'armée des confédérés. Notre père est furieux; mais il me semble que, s'il a obéi à sa conscience, d'Aiglemont a bien fait, et les choses étant ce qu'elles sont, notre beau-frère comptant parmi les chefs de l'aristocratie de son Etat, je ne vois pas trop comment il n'aurait pas pris les armes. C'est bien triste, cependant, et mon cœur étouffe lorsque je songe que vous pouvez vous trouver face à face avec lui. Je prie Dieu qu'un tel malheur vous soit épargné! D'Aiglemont rend notre sœur si heureuse et nous aime tant! J'espère bien que Mary quittera Bel-Air, se retirera dans quelque ville, et ne demeurera pas au milieu de son noir troupeau d'esclaves, qui, d'un instant à l'autre, peut se soulever. Son mari et elle ont toujours été bons pour eux, mais cela ne suffit pas à me tranquilliser. Pauvre Mary! Tu te figures dans quel état est notre mère... Si vous veniez à être blessés, Henri et toi, écrivez-le-moi, je quitterai mes parents et irai vous soigner.

« Père et mère vous embrassent et appellent sur vous la bénédiction divine... »

Ce qui se passa à Bel-Air, nous le raconterons plus tard; il faut maintenant que nous fassions connaître d'Aiglemont, à cette heure prisonnier. Très-riche, défenseur résolu de l'esclavage, très-influent dans la Louisiane, où il possédait d'immenses propriétés, célèbre par des duels heureux, chasseur intrépide et d'une adresse étonnante, dès qu'il avait annoncé la résolution de prendre les armes, deux cents jeunes gens, fils de planteurs, s'étaient réunis autour de lui; il les avait choisis, et il forma avec eux un petit corps dont il prit naturellement le commandement, avec le grade de colonel, que lui donna le gouvernement des confédérés. Mais il ne voulut point entrer dans l'armée régulière, lui et les siens préférèrent la vie aventureuse d'éclaireurs et de partisans. D'Aiglemont gardait ainsi plus de liberté, et dans les rares moments où la guerre ne sévissait pas, franchissant rapidement l'immense espace qui sépare la Virginie de la Louisiane, il allait passer quelques jours avec sa chère Mary et la rassurer par sa présence. Dès que le canon recommençait à tonner, il revenait à son poste, et si Lee avait besoin de quelques renseignements, c'était à lui que de préférence il s'adressait toujours. A travers quels périls il les obtenait, Dieu le sait! Quand il ne combattait pas, on était presque certain que, sous les déguisements les plus audacieux, il s'était glissé dans les lignes ennemies, dont il étudiait le fort et le faible. Téméraire jusqu'à la folie, on l'avait vu, sous le costume d'un officier supérieur des troupes fédérales, leur donner des ordres et faire fonctionner le télégraphe, de telle sorte que toutes les dispositions de l'ennemi se trouvaient bouleversées. Arrêté maintes fois, il était toujours parvenu, soit par la force, soit par la ruse, à échapper à une captivité dont l'infaillible dénoûment était la mort, non la mort glorieuse qui attend le soldat, mais la mort infamante réservée aux hommes qui violent les lois militaires; au lieu de la balle, la corde. D'Aiglemont s'était fait, par son bonheur et son audace, une réputation pour ainsi dire légendaire. Les fédéraux l'admiraient, mais leur plus cher désir eût été de le pendre. En retour, on peut s'imaginer quel attachement fanatique il avait inspiré à sa petite troupe : c'était un grand honneur d'y être admis, et il n'y avait que les braves à trois poils qui osassent briguer de faire partie des « diables » de d'Aiglemont.

Le jour même où nous avons vu Moritz recevoir l'ordre de pousser une reconnaissance sur les bords de l'Appomatox, les diables de d'Aiglemont étaient campés à l'extrême aile gauche des confédérés, qu'ils éclairaient du côté de Mechanicville. Ils campaient sans tente dans le lit d'un torrent dont les eaux avaient été détournées pour accroître les défenses de l'armée de Lee. Sans tentes, sans autre abri que des creux qu'ils s'étaient faits dans la terre fouillée, hâves, déguenillés, éparpillés par groupes, ils s'occupaient, ceux-ci à raccommoder leurs chaussures délabrées, ceux-là à entretenir leurs armes, à rapiécer leurs vêtements. Çà et là, sur des branches enflammées, bouillaient des marmites remplies d'eau et d'un peu de graisse rance, car depuis longtemps les confédérés ne recevaient plus de viande. Ils versaient cet écœurant liquide sur du pain de maïs : tel était le fond de leur maigre nourriture, à laquelle il faut ajouter un peu de café, et, de temps à autre, quelques vivres pris à l'ennemi. Aussi, comme quelques volumes du roman de Victor Hugo avaient pénétré dans l'armée confédérée, les soldats qui la composaient s'appelaient-ils « les misérables » de Lee (1). Ce dénûment n'abattait point leur courage, et les diables, à plus forte raison, ne semblaient pas sentir leur misère.

Assis sur la berge de l'ancien torrent, d'Aiglemont avait à côté de lui le capitaine Bagg, son bras droit. Ils causaient. Depuis longtemps tous les hommes que le colonel avait amenés avec lui de la Louisiane étaient tombés sur les champs de bataille; la vie des diables était courte; aussi son corps se trouvait composé de soldats venus de tous les Etats de la Confédération. Bagg, par exemple, avait vu le jour en Géorgie; irascible et patient, rusé et bavard, doué d'une force corporelle prodigieuse, il était plus craint qu'aimé. Indiscipliné par nature, d'Aiglemont l'avait mâté à ce point que, d'un regard, il le faisait trembler, et cependant Bagg adorait son chef; il lui obéissait avec le dévouement farouche d'un bouledogue à son maître.

Ils causaient donc. D'Aiglemont était triste; on con-

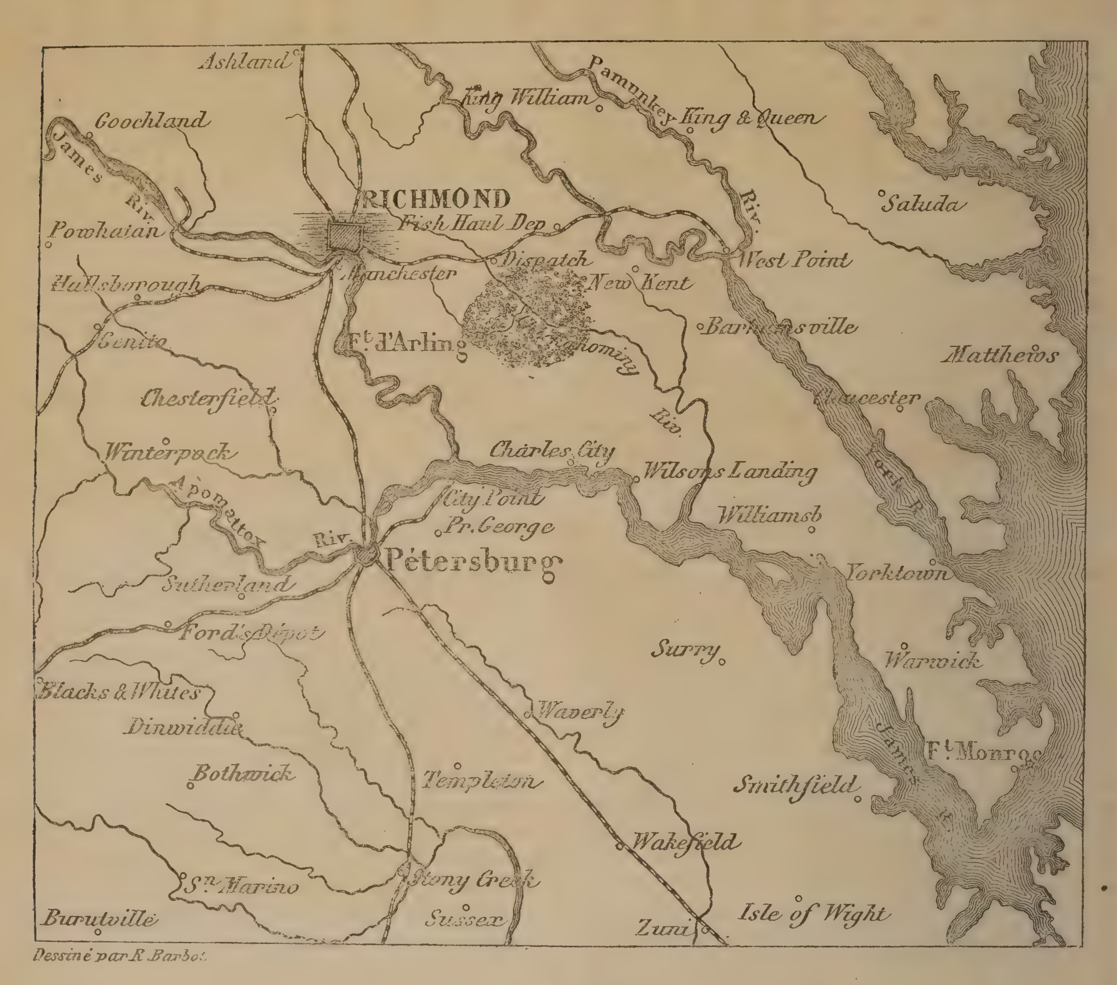
(1) L'arrivée et le départ de la poste jouèrent un grand rôle dans la vie des camps américains. Elle apportait avec la correspondance d'immenses ballots de journaux, que des gamins, à pied ou à cheval, allaient distribuer en toute hâte dans les campements. On les vit souvent venir crier leurs feuilles sous une pluie de balles. Pour donner une idée du mouvement épistolaire, il nous suffira de dire que le 2e régiment de Massachusetts, campé devant Washington, expédiait par semaine quatre mille cinq cents lettres, l'effectif du régiment étant de huit cent soixante-trois hommes, soit pour chacun d'eux cinq lettres et une fraction.

(1) La pénurie de vivres était si grande à Richmond, que l'on vendit une maigre dinde cinq cents dollars (deux mille cinq cents francs).

naissait au camp l'audacieuse campagne de Sherman, qui, avec une nuée de cavaliers et une rapidité prodigieuse, parcourant trois cents milles, repoussant les armées qu'il rencontrait, rançonnant les villes, détruisant dans les fermes, dans les bourgs, tous les vivres qu'il ne pouvait enlever, était tombé comme la foudre sur Savannah, où il avait brûlé des milliers de balles de coton. Ainsi la Géorgie était occupée, ruinée, et toutes les communications avec le Tennessee, l'Alabama, le Mississipi, la Louisiane menacées. On ne pouvait en douter, dans tous les Etats la révolte des nègres devait être générale et la pensée de d'Aiglemont se tournait épouvantée vers sa chère Mary, qui s'était obstinée à ne pas quitter Bel-Air, où elle soignait une petite fille que son père avait à peine embrassée... Devant ce souci-là tous les autres s'effaçaient, et il était d'autant plus poignant que depuis un mois nulle nouvelle ne l'avait rassuré.

— J'ai fait part au général Lee de mes tourments, disait le colonel; il a eu la bonté d'écrire, et je suis sûr que dès l'instant qu'il aura appris quelque chose, il me le fera savoir.

— Dites donc, colonel, j'ai une idée : laissez-moi partir; je parviendrai bien à retrouver votre femme,



Carte des environs de Richmond.

et je la conduirai en lieu de sûreté; il aurait une rude moustache celui qui m'en empêcherait.

— Merci, Bagg, merci; mais notre poste est ici.

Le Géorgien n'était pas un grand faiseur de phrases, cependant il essayait de faire prévaloir sa bonne idée; mais voilà que tout à coup les diables éparpillés se lèvent tous, les groupes se brisent, les parties et les chants cessent.

— Qu'ont-ils donc? fit d'Aiglemont; on n'entend pas un coup de fusil.

Et, promenant ses regards autour de lui :

— Ah! je comprends, dit-il.

Et il se leva vivement.

D'un petit bois sortait un cavalier de taille un peu au-dessus de la moyenne. Il se tenait ferme en selle, quoique les fatigues eussent courbé ses épaules et blanchi ses cheveux avant l'âge; il portait une casquette et une capote grise sans galons d'or; seulement des étoiles brillaient au collet de son modeste vêtement. Il montait un cheval bien connu de tous les soldats, puisqu'il avait été son unique monture depuis le commencement de la guerre. Ce cavalier, d'une apparence si simple, suivi d'une faible escorte, était Lee.

D'Aiglemont alla à sa rencontre, et les diables se pressèrent pour voir « l'oncle Robert ». Il mit pied à

terre, et abordant le colonel, il lui dit à assez haute voix pour réjouir le cœur des soldats :

— Je vous félicite, colonel, vos hommes font bonne garde, ce sont de braves gens; vos sentinelles m'ont arrêté trois ou quatre fois... J'ai voulu venir, continua-t-il, mon cher d'Aiglemont, vous apporter une bonne nouvelle. Nous savons où est Mme d'Aiglemont et sa fille, elles se portent bien. Tenez, voici un nègre qui vous dira tout ce qui peut vous intéresser. Votre femme, ne sachant où vous trouver, me l'a dépêché, et l'honnête garçon a bien rempli son devoir.

— Jupiter! s'écria le colonel.

— Oui, maître.

— Entendez-vous avec lui, reprit Lee, allez chercher votre femme, amenez-la à Richmond, elle y sera du moins en sûreté, et je serai très-heureux de faire sa connaissance. Adieu, colonel, et que le Seigneur nous garde tous. Je dis tous, ajouta le général en se retournant vers les soldats, dont les regards étaient attachés sur lui.

— Qu'il vous garde, vous d'abord, répondit un diable, et tout ira bien.

Lee sourit doucement, salua celui qui venait de parler, monta à cheval, et se retournant :



R. Lee. Dessin de Bocourt.

— Ne perdez pas une minute, colonel, il faut que dans quarante-huit heures Mme d'Aiglemont soit avec nous, car la cavalerie fédérale de Sheridan approche du côté où vous devez trouver votre chère fugitive.

Après ces mots il s'éloigna.

Nous saurons plus tard quelle fut la conversation de Jupiter et de son maître; mais, à la tombée de la nuit, un prêtre catholique, assez chargé d'embonpoint, vêtu d'une longue soutane, la tête couverte d'un vaste tricorne, monté sur un maigre cheval et tenant sous son bras un bréviaire usé, sortait du campement des diables.

Arrivé aux premières sentinelles des troupes fédérales qu'il ne chercha point à éviter, il fut arrêté et conduit à un petit poste commandé par un sergent. Interrogé, il répondit d'une voix nasillarde qu'il venait d'aider un mourant à paraître devant Dieu et, partant de là, il se mit à commencer un sermon sur les mérites de la grâce et les bienfaits de la mort. Oubliant les exactes prescriptions militaires, au lieu de continuer son interrogatoire, le sergent, fervent calviniste, lui répondit que le salut était dans les œuvres, et attaquant Rome, la bête de l'Apocalypse, une vraie dispute théologique s'engagea. Elle aurait duré longtemps,

s'il n'était survenu un officier. Le nouveau venu n'avait aucun goût pour les controverses religieuses; il imposa rudement silence au sergent et interrogea méthodiquement le prêtre, qui, d'ailleurs, ne semblait point ému.

— C'est bon, c'est bon, lui dit le lieutenant, je vais vous conduire au quartier et vous vous expliquerez. J'ai quelques ordres à donner, attendez-moi.

— Je le ferai, répondit l'autre, en lisant mon bréviaire.

Il se mit donc à se promener devant le poste, son livre à la main, s'appuyant sur un long bâton, puis comme s'il était fatigué il alla s'asseoir au coin d'une haie.

A. GENEVAY.

(La suite à la prochaine livraison.)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

DE MONDE EN MONDE.

I. — LES PRÉOCCUPATIONS DE Mme BERNARD.

— Un drôle d'homme, voyez-vous, monsieur, oh! oui! un bien drôle d'homme!

C'était la concierge de la maison que j'habite qui, « parlant à ma personne », s'exprimait ainsi à mi-voix dans l'escalier de ladite maison, un jour de l'hiver dernier.

Et si ces propos étaient sortis des lèvres de ladite dame, c'est que venait de passer rapidement devant elle, qui époussetait la rampe dudit escalier, et devant moi, qui regagnais lentement mon troisième étage, certain petit vieillard que plusieurs fois déjà il m'était arrivé de rencontrer sur les degrés et de remarquer, car son aspect n'était vraiment pas celui de tout le monde.

Ce petit vieillard, dont le pas fort dégagé avait quelque chose de furtif ou de mystérieux, chaussé qu'il était d'ailleurs de hautes bottes fourrées à semelles molles, passait ordinairement le corps plié dans un long manteau à collet d'astrakan. Sa tête était enfoncée jusqu'à mi-œil dans un chapeau de mérinos à haute forme. Par-dessus le collet de son manteau s'enroulait une épaisse bande de laine tricotée, sombre, qui lui montait jusqu'au-dessus des lèvres, en sorte qu'on ne voyait guère de son visage qu'un nez fort et brun, un peu de barbe blanche et deux pommettes grises et aiguës.

Absorbé, silencieux, il allait droit devant lui, sans se déranger autrement que pour n'être pas heurté.

Je l'avais donc remarqué, mais non pas à tel point qu'une fois l'homme passé, l'idée me vint de chercher à m'enquérir de ce qu'il pouvait être. Je savais qu'il habitait un des étages supérieurs, car je l'avais vu monter plus haut que je montais moi-même; c'était tout, et cela m'avait suffi. Mais enfin Mme Bernard ayant appelé mon attention sur le personnage, je devais à la déférence que m'inspire la brave dame de paraître au moins prendre garde à sa remarque.

— Drôle d'homme, dites-vous, Madame Bernard, comment l'entendez-vous?

— J'entends, monsieur, qu'il ne ressemble guère aux autres gens.

— Auriez-vous à vous plaindre de lui?

— Ah Dieu, non, par exemple! au contraire; mais ça n'empêche pas, il y a quelque chose là-dessous, voyez-vous?

— Quelque chose là-dessous?

— Et, d'abord, voilà un homme qui est venu, il y a trois mois, c'est-à-dire au terme d'octobre, me louer deux mansardes... oui, deux, encore qu'il soit tout seul. Figurez-vous que, des fois, il restera des cinq ou six jours sans descendre.

— Mais alors, pour manger?

— Je vas vous dire. Tous les matins, je porte là-haut un pain d'une livre, un litre de lait dans une boîte, un broc plein d'eau et une once de café moulu. Je pose le tout à sa porte. Je frappe pour lui dire que ça y est; mais il ne se montre pas. Seulement, le soir, quand je monte dans l'escalier pour allumer, je retrouve devant la porte le broc et la boîte vides. Et tous les jours comme ça!

— Heu! du pain, du lait, de l'eau, maigre ordinaire. Peut-être a-t-il d'autres provisions.

— Je n'en sais rien, monsieur, mais ce qu'il y a de sûr, c'est que l'économie ou la lésinerie n'est pas la raison de cette chicheté, puisque ces choses me coûtant environ douze ou treize sous d'achat, il me paie à raison de trente, sans compter dix sous qu'il ajoute pour ma peine. Quand il a emménagé, comme il ne mettait là-haut d'autres meubles qu'un petit lit de fer, deux chaises, une petite table et quelques brinborions, il m'a payé d'avance une année de loyer des deux mansardes et même avec un beau denier à Dieu, ce qui faisait une assez ronde somme, parce que, voyez-vous, ces mansardes, c'est comme des chambres, c'est un peu bas d'un côté du toît, mais très-haut du côté du fond, et puis c'est large... Oh! elles ne sont pas chères! mais pourquoi lui en faut-il deux?... Si on disait que ça soit un rentier... Mais non, des fois en passant dans le couloir, j'ai entendu qu'il tapotait... J'ai idée qu'il travaille tard le soir.

— Qu'est-ce qui vous le fait supposer?

— C'est qu'il me donne souvent aussi à faire remplir d'huile à lampe une grande burette. Et d'ailleurs, le soir, en allant éteindre, vers onze heures, presque toujours, je l'entends remuer. Il veille, il travaille, à quoi, je n'en sais rien, et je suis bien intriguée, voyez-vous, monsieur.

— Intriguée, madame Bernard, je ne m'explique pas...

— Oui, parce que je ne sais pas ce qu'il fait, et parce qu'on voit bien qu'il ne veut pas qu'on le sache. Est-ce que je sais même au juste comment il s'appelle?...

— En louant vos mansardes il a dû cependant vous donner son nom, vous dire en même temps sa profession.

— Oui, il m'a dit qu'il s'appelait Robert, mais c'est un petit nom, ça, et qui ne dit rien.

— Pas moins que le vôtre, madame Bernard.

— Oh! ce n'est pas la même chose! mon mari ne cache pas qu'il s'appelle Jérôme en même temps que Bernard, tandis que Robert tout court... Pour ce qui est de la profession il m'a dit : « sans ».

— Le fait est qu'il paraît d'âge à n'en plus exercer aucune.

— Et pourtant, il travaille.

— Pour dépenser le temps, sans doute.

— Je ne dis pas non ; mais, voyez-vous, il n'y a pas que ça de drôle de sa part. Figurez-vous que quand il a loué, comme il n'y a pas de cheminées dans les mansardes, il m'a dit que, pour placer un poêle, il voudrait avoir permission de percer un trou dans le toit. Bon ! une fois le trou fait, et maçonné avec une tuile ronde, je lui ai offert d'envoyer le fumiste. Il m'a répondu qu'il arrangerait bien ça lui-même. Et, en effet, il y a un tuyau, et même assez grand, qui sort du toit — mais un tuyau dont vous n'avez pas l'idée.

— Eh! qu'a donc ce tuyau, madame Bernard?

— Il se plie, se tourne, s'abaisse, s'élève, comme qui dirait une trompe d'éléphant, cherchant ou évitant le vent. Notez que je n'ai jamais vu porter là-haut aucun poêle, et qu'il ne sort jamais la moindre fumée du tuyau. D'ailleurs, on n'a jamais vu rentrèr ni bois ni charbon... et par les froids qu'il a fait cet hiver!...

— Je connais des vieillards qui ne sont pas frileux.

— Par contre, si on ne monte là-haut ni charbon ni bois, ce vieux monsieur ne se gêne pas pour y porter autre chose.

— Et quoi donc ?

— Est-ce que je sais, moi? Presque toujours quand il rentre, il cache sous son manteau des *affaires*... J'ai vu passer des bouts de bois, de fer; une fois, c'était des bouteilles de droguiste... Enfin, vous comprenez, je ne suis pas tranquille. S'il allait faire sauter la maison!

— Dans quel but?

— S'il fabriquait comme qui dirait des billets ou des écus faux...

— Eh bien! du moment où vous ne seriez pas sa complice!...

— Je ne dis pas, monsieur, mais c'est égal. Si seulement il lui venait des visites, je saurais peut-être par la façon dont on le demanderait... mais pas un chat!... S'il recevait des lettres, peut-être que par l'adresse... Mais s'il n'y avait que lui, ah ! les facteurs auraient bientôt fini leur tournée. On ne lui apporte qu'une chose.

— Laquelle?

— Justement le même *livre rose* qu'on apporte pour vous tous les dimanches après midi (Mme Bernard a coutume de désigner ainsi la livraison hebdomadaire des *Comptes rendus de l'Académie des sciences* qui se distribue en effet, sous une couverture rose, dans l'après-midi du dimanche.)

— Ah ! il reçoit aussi le livre rose!...

— Oui, mais voyez si ce n'est pas fait exprès : sur l'adresse du vôtre on met « *homme de lettres* », de manière qu'on sait ce que vous faites, tandis que sur le sien on ne met rien que M. Robert, tout seul.

— S'il n'a pas de profession, pourquoi voulez-vous qu'il en fasse indiquer une ?

— Enfin, monsieur, ça n'est pas clair, ça me tracasse.

— Laissez donc, Madame Bernard; ce brave homme, au résumé, a une façon de vivre; qui est-ce qui n'a pas la sienne? Il ne cause ni désordre ni dommage dans la maison, c'est l'essentiel. En tout cas, vous n'êtes pas responsable de la conduite privée de vos locataires.

— Oh! je sais bien, monsieur, qu'il faut toutes sortes de gens pour faire un monde, dit Mme Bernard, non sans se rengorger d'un air suffisant en énonçant ce vieil et vulgaire aphorisme.

— Voilà qui est bien dit, madame Bernard, et qui rend raison de toutes choses. Bonsoir, madame Bernard !

Et pendant que la digne femme continuait à épousseter la rampe, j'achevai de gravir les degrés pour rentrer chez moi, où j'eus bientôt mis en oubli des préoccupations qui pouvaient être justifiées dans une certaine mesure, mais qui, en fin de compte, n'étaient aucunement de mon ressort.

II. — EXEMPLAIRE POUR EXEMPLAIRE.

Deux semaines plus tard, un dimanche après midi, j'étais seul, Mme Bernard m'avait apporté le *livre rose,* dont j'avais arraché la bande et commencé la lecture, les pieds sur les chenets, quand j'entendis bruire très-discrètement la sonnette.

J'allai ouvrir. Le vieillard des mansardes était là, mais sans manteau cette fois, et la tête nue — une tête chauve jusqu'au milieu du crâne, avec deux flots de cheveux blancs roulant derrière les oreilles. Le nez fort, comme je l'ai déjà dit, avait une vraie noblesse de lignes; l'œil, gros et noir, brillait d'un vif éclat sous d'épais sourcils un peu tourmentés dans leur plantation. La bouche, dont l'arc était fortement accusé, s'ouvrit pour faire entendre une voix dont la vibration avait une sonorité toute particulière.

— Je vous demande bien pardon — dit cette voix étrangère, pendant que l'homme me présentait, à vrai dire d'un air quelque peu embarrassé, un exemplaire des *Comptes rendus* encore sous sa bande — mais une méprise a été commise ; on m'a remis cette livraison qui vous est destinée.

— En effet, dis-je, en prenant la brochure dont la bande portait bien mon nom ; en ce cas, j'ai reçu celle qui vous était destinée. Je vous demande pardon à mon tour, mais je n'y ai pas regardé.

— Oh! le mal n'est pas grand, fit le vieillard, avec un sourire qui manquait de naturel.

— Non, sans doute, mais encore... Veuillez donc, monsieur, prendre la peine d'entrer, que je ne vous laisse pas sur le palier pendant que j'irai chercher votre numéro...

Il entra, et quand je revins dans la salle où il m'avait attendu :

— Vous vous occupé de science, à ce que je vois, monsieur?

— Oh! répondis-je, en amateur. Je me tiens au courant.

— Et vous êtes homme de lettres... c'est cette enveloppe qui me l'a dit.

— Oui, monsieur, de profession.

— J'en suis aise, monsieur, reprit le vieillard (et je crus comprendre qu'il cherchait, sans le trouver, un motif de continuer l'entretien). — Oui, monsieur, j'en suis aise.

— Vous êtes bien bon, monsieur.

— Il chercha encore un instant, puis avec une gêne très-évidente :

— Encore une fois, veuillez excuser la liberté que j'ai prise.

— Comment donc! monsieur!

Et la main sur le bouton de la porte :

— Bonsoir, monsieur.

— Bonsoir, monsieur.

Il était dehors, il saluait de nouveau et grimpait rapidement l'escalier.

Je refermai la porte.

Je dois avouer que cette visite, ayant pour but déclaré le simple échange de deux exemplaires conformes de la même publication, ne me parut que médiocrement justifiée.

D'ailleurs, cet essai d'entrée en conversation avortant après deux ou trois questions assez gauches, sur une exclamation insignifiante, enfin cette brusque retraite, étaient pour moi autant d'indices d'une démarche mal réussie dont je n'arrivais pas à discerner le vrai motif...

Mme Bernard ne fut plus seule à trouver drôles les allures de ce vieillard.

Dans le courant de la même semaine, me rencontrant dans l'escalier, au lieu de passer silencieux, distrait, le vieillard m'adressa la parole pour articuler, il est vrai, une banale formule de politesse, mais il avait la très-visible intention d'engager l'entretien, et je le compris d'autant mieux qu'il me parut désappointé lorsque, après l'échange du salamalec coutumier, je continuai mon chemin.

Pourquoi cet homme semblait-il vouloir lier connaissance avec moi? Ce fut ce que je me demandai, mais je ne pensais plus guère à trouver la réponse, quand, dans l'après-midi du second dimanche, après celui où j'avais eu la visite du vieillard, en recevant des mains de Mme Bernard la brochure rose habituelle, je remarquai — car alors je faisais machinalement attention au nom imprimé sur la bande — je remarquai, dis-je, qu'il y avait eu encore confusion dans les deux exemplaires.

— Tiens, c'est vrai, fit Mme Bernard. Alors c'est M. Robert qui en est cause; il a pris son *livre* tout à l'heure en montant, et moi, sans prendre garde, je vous ai apporté l'autre. Mais puisque c'est le même, livre pour livre, ajouta la brave femme avec son gros bon sens.

— En effet.

— Si toutefois vous voulez que j'aille le changer.

— Merci, c'est inutile.

Et je rentrai chez moi.

Mais à mon tour j'étais intrigué, et, visite pour visite, puisque le mystérieux vieillard me fournissait le prétexte qu'il avait invoqué, et puisqu'il semblait que cette nouvelle méprise, venant de lui, s'accordait avec les avances qu'il m'avait faites, l'idée me vint d'aller à tout hasard chercher le mot de l'énigme.

Me voilà donc grimpant vers les mansardes.

Le broc et la boîte au lait, posés vides devant une porte, m'indiquèrent que c'était là que je devais frapper.

Je frappai. Ce fut la porte à côté qui s'ouvrit.

Au seuil se montra le vieillard, qui, en me reconnaissant, parut vouloir se confondre en civilités. Mais, coupant court aux compliments :

— Mon Dieu, monsieur, je viens tout simplement pour réparer une erreur analogue à celle de l'autre jour, fis-je en montrant la brochure que je tenais à la main, sous sa bande intacte; voyez, il y a eu encore confusion.

— Eh quoi! se récria-t-il, est-ce possible? Mais alors c'est moi qui suis le coupable, puisque j'ai pris la livraison moi-même... Quelle étourderie, à mon âge!

— Oh! crus-je pouvoir dire à mon tour, le mal n'est pas grand.

— Si fait, puisqu'il en est résulté pour vous, monsieur, un dérangement. Mais remettez-vous un peu, je vous prie. Après une telle ascension, veuillez me faire l'honneur d'entrer.

Et, ma foi, j'entrai, mais non sans laisser voir l'étonnement que me causait le singulier aspect du lieu où j'étais introduit.

III. — PRIS AU PIÉGE.

Et d'abord, notons-le, bien que la chute du jour fût encore assez éloignée, la fenêtre étant masquée d'un rideau noir, la pièce n'avait d'autre lumière que celle d'une lampe, garnie d'un épais abat-jour, posée dans un coin, sur une petite table où étaient des papiers, quelques livres, un encrier et des plumes.

Devant la table, un escabeau de chêne; et c'était bien tous les meubles meublants (comme dirait un notaire) qui se trouvaient dans cette chambre, en réalité assez grande.

Le plafond, drapé d'une étoffe noire, se biseautait vers une des parois, qui, ainsi que les deux autres cloisons, était tapissée de même, tandis que la quatrième, relativement vaste, car elle mesurait au moins quatre mètres de large sur trois mètres et demi de haut, présentait au contraire une surface unie du blanc le plus net.

Contre le mur qui faisait face à la paroi blanche s'élevait, du sol au plafond, une sorte de caisse, renflée vers son milieu, qui était faite de bois noir. A mi-hauteur de cette caisse faisait horizontalement saillie un tube noir, de la grosseur d'un tuyau de poêle ordinaire. Par côté se voyaient, d'une part, un petit oculaire noir, pareil à celui d'une lorgnette, et, d'autre part, deux poignées de métal bruni, garnies d'une roue à déclic, dont l'axe pénétrait à l'intérieur de la caisse.

Si j'ajoute que deux fils parallèles et rapprochés, recouverts de gutta, comme ceux qui serpentent hors des bureaux télégraphiques, entraient dans la chambre par deux trous percés à la cloison, allaient se perdre dans la grande boîte noire, et si je dis que le plancher même était recouvert d'une épaisse étoffe noire, j'aurai exactement dressé l'état de lieux de cet étrange réduit.

— Excusez-moi, monsieur, de vous recevoir ainsi, dit le vieillard; sans aucun doute, il n'a pas dû vous arriver souvent de pénétrer dans un intérieur de ce genre. C'est un peu lugubre, un peu sépulcral.

— Non, ma foi! répondis-je bravement; j'imagine avoir accès dans un vaste appareil de photographie, dans une colossale *chambre obscure*. A part ces fils, conducteurs évidents d'un courant électrique, dont je ne m'explique pas le rôle, la disposition est tout à fait analogue, car voici les parois noircies, voici l'écran recevant les rayons lumineux; enfin voici le tube de l'objectif, qui me semble seulement d'assez mince dimension pour une chambre obscure d'un pareil cubage.

Le vieillard avait suivi cette énumération avec un petit sourire concentré, qui traduisait, si j'ose ainsi dire, le plaisir du mystère gardé.

— Est-ce que vous photographiez? ajoutai-je.

— Non, répondit le vieillard d'un ton presque ironiquement évasif, mais cela pourra venir.

— Ah! fis-je, ce qui signifiait que je n'avais pas compris et que j'avouais mon impuissance de pénétration; d'où, tout naturellement, quelque gêne dans ma contenance. J'étais à peu près dans la situation du vieillard, lorsque, en visite chez moi, il ne trouvait plus les propos à tenir. Mais lui, et cette fois avec l'avantage d'une entière assurance :

— Vous êtes homme de lettres, monsieur, reprit-il, et, de plus, vous vous occupez de science?

— En amateur; je vous l'ai déjà dit, monsieur.

— Il me souvient cependant avoir vu dernièrement votre nom dans ces *Comptes rendus* que voici.

— Oh! une menue trouvaille, intéressant l'histoire du progrès scientifique, que j'avais cru devoir communiquer à l'Académie.

— N'importe! donc à ces deux titres d'écrivain et



Chez M. Robert. Dessin de E. Morin.

d'*amateur* des sciences, puisque vous ne voulez pas d'autre titre, permettez-moi de vous faire un aveu.

— Faites, monsieur, répliquai-je, mais non sans une certaine appréhension, car j'avais vu le vieillard prendre sur la table, tout en parlant, un cahier volumineux.

Il continua : « Mon Dieu, monsieur, je vous dirai que sans prétendre le moins du monde au titre d'écrivain, il m'est arrivé de jeter sur le papier quelques... lignes... C'est bien la première fois, je vous jure. Or, je serais aise qu'un juge doublement compétent voulût bien...

— Hélas! fis-je à part moi, en regardant avec effroi le lourd cahier qui était littéralement braqué sur mes mains, nous y voilà : Je comprends tout maintenant. Je venais de comprendre, en effet, que j'avais naïvement donné dans le plus naïf, mais dans le plus redoutable des piéges. Le mystère était éclairci et j'étais dupe d'un mouvement de curiosité irréfléchie. La situation était grave et il importait de faire bravement tête au mauvais sort. Prenant donc résolûment le cahier, j'allais l'ouvrir. Mais le vieillard avec une douceur extrême :

— Non, fit-il en mettant une main sur la mienne, rien ne presse, prenez votre temps; lisez cela, je vous prie, à tête reposée, je voudrais avoir un avis tout à fait réfléchi.

— Soit, dis-je, et à tout hasard, en prévision des

conséquences de ma lecture, j'ajoutai, en homme prudent, que j'étais parfois un terrible censeur.

— Tant mieux, répondit le vieillard.

Je m'attendais à la réponse.

— Sincère à l'excès.

— C'est ce que je demande...

Bref, la scène d'Alceste et d'Oronte — avant le sonnet, bien entendu.

Et je m'esquivai : ce qui était bien, je crois, ce que j'avais de mieux à faire, en attendant partie.

IV. — LE MANUSCRIT DE M. ROBERT.

Ainsi j'étais pleinement édifié, mais trop tard, sur les intentions du vieillard ; et, puisque le vin était tiré, force était bien de le boire.

Sans plus différer donc, une fois rentré chez moi, je me mis à la tâche ; car j'avais hâte de savoir à quoi m'en tenir sur le compte de ce néophyte suranné.

J'ouvre le cahier, et me voilà lisant

En grosses lettres d'abord ce mot : RÉVOLUTION :

Diable, serait-ce de la politique? Je ne m'en mêle pas. Bonne défaite pour mon jugement.

« *Préface.* »

Ah! il y a une préface! Tiens, des vers!

Notre monde n'est rien sous la voûte des cieux.
Dans la coupole immense où s'élèvent nos yeux,
Que de *mondes nouveaux*, que de soleils sans nombre,
Trahis, par leurs splendeurs, étincellent dans l'ombre!
Les signes épuisés s'usent à les compter
Et l'âme infatigable est lasse d'y monter.

Eh! ils ne sont pas mauvais du tout, ces vers-là!.. Oui, mais il me semble que je les connais! Je crois bien, ils sont de Lamartine. Jusqu'ici mon néophyte n'a pas fait de grands frais personnels. Continuons. Ah! voilà de la prose :

« Oh non! sans doute, notre monde n'est rien, et si, avec les moyens d'exploration du ciel jusqu'aujourd'hui connus on a pu s'émerveiller, que sera-ce donc quand nous aurons mis au service de l'œil humain la nouvelle puissance de vision qui va révolutionner la science astronomique. »

Ah! c'est l'astronomie qu'il s'agit de révolutionner! Eh bien, j'aime mieux ça... Mais par quelle voie, ô mon néophyte!

« Allons-nous trouver la dernière expression de la pénétration de la vision... » — Eh! voilà bien des *ions*. Mais bah! pour un débutant! — « Nous ne voudrions pas l'affirmer, au contraire; car la route que nous ouvrons peut n'avoir d'autres bornes que l'infini. » — Eh! c'est risqué! mais audace n'est pas crime. — « Le jour où le microscope révéla les infiniment petits, les infiniment proches, que de surprises! que de prodiges! Et cependant le microscope n'est pas encore à son but; il n'a pu encore, par exemple, saisir, palper les germes miasmatiques dans l'air. C'est là qu'il faut qu'il aille : il ira. Nous le démontrons par notre théorie pratique de l'examen des infiniment vastes, des infiniment loins. »

Euh! *théorie pratique; infiniment vastes, infiniment loins*, ça commençe à s'embrouiller. Allons toujours.

« Encore une fois, il en a été comme de l'œuf de Colomb. »

Pas neuve, la comparaison; mais enfin si elle est juste!

« Cette grande simple chose, il suffisait de la voir et de la remarquer en la voyant. Il fallait par hasard ou par génie mettre le doigt sur le merveilleux principe. »

Par génie : répétai-je, en tournant la page, est-ce de lui que mon homme entend parler? Et reprenant ma lecture.

« Eh bien! le doigt a été mis. Que ceux qui ont des yeux pour voir, une intelligence pour comprendre viennent donc, et voient, et comprennent! »

Et comme il n'y avait que ces trois lignes sur la page, j'allai à la suivante. Elle était blanche, au recto comme au verso. La suivante de même, et ainsi jusqu'à la fin du cahier, qui aurait suffi à contenir la matière d'un fort volume : — blanc partout!..

— Ça mais, pensai-je en tournant et retournant cette masse de papier immaculé, à qui ai-je affaire? à un mystificateur ou à un fou...? »

Et ce fut pour moi ample matière à réflexion.

V. — UN LIVRE A FAIRE.

Le lendemain, un peu après midi, je frappais de nouveau à la porte de la mansarde. Le vieillard me reçut encore dans sa chambre obscure, à la seule lumière de sa lampe, bien qu'au dehors le soleil brillât d'un vif éclat, et que nous fussions dans une saison où l'on aime à donner le libre accès des demeures à ce réjouissant visiteur.

Il y avait de plus que la veille dans le noir réduit une chaise que le maître du lieu m'offrit pendant qu'il s'installait sur l'escabeau.

J'abordai sans préambule la question du manuscrit.

— J'ai lu, monsieur, ce que vous m'aviez remis.

— Eh bien, monsieur...

— Eh bien!.. Les méprises étant, paraît-il, coutumières entre vous et moi, ne dois-je pas en constater une nouvelle?.. Dans le cahier que vous m'avez remis, par mégarde sans doute, je n'ai trouvé qu'une ou deux pages écrites, tandis que toutes les autres...

— Sont blanches, acheva le vieillard d'un air tranquille qui fit que je le considérai attentivement — je le sais bien, monsieur.

— Ah! fis-je assez déconcerté, j'avais cru à une erreur.

— Ou à une plaisanterie, n'est-ce pas? mais rien de plus sérieux, je vous assure.

— Dans ce cas, vous conviendrez, monsieur, qu'une préface, car c'est une préface, n'a guère pu me mettre à même d'apprécier le mérite du livre.

— Ah! le livre, monsieur, le livre!... exclama le vieillard.

— Eh bien, monsieur? demandai-je à mon tour.

— Ce n'est pas moi qui peux songer à l'écrire, mais un autre.

— Un autre : Qui donc?

— Si c'était vous, monsieur.

— Hein! vous dites?..

— Je dis, fit le vieillard qui se leva comme pour donner plus de poids à ses paroles, je dis que quand vous aurez vu les merveilles qu'il dépend de moi de vous faire voir, vous ne saurez certainement vous soustraire à l'attrait de les décrire.

— Des merveilles?..

— Oui, des merveilles astronomiques.

— Fort bien, mais je n'ai que de faibles notions en astronomie, j'en sais ce que sait tout le monde.

— Il n'est pas besoin de savoir pour apprendre.

— Apprendre ! mais je n'ai guère de temps à donner à une étude nouvelle.

— Bah ! s'il ne s'agissait que de regarder les astres.

— Je les ai déjà regardés, je vous jure.

— Possible, mais vous ne les avez pas vus, prononça très-nettement le vieillard.

— Je crois comprendre, dis-je, la différence que vous voulez établir; mais laissez-moi vous faire observer qu'il m'a été donné de les contempler plusieurs fois à l'aide d'instruments assez puissants.

— J'entends bien, à l'aide des vieux instruments.

— Comment, me récriai-je, les vieux instruments? point du tout : un de mes amis attaché à l'Observatoire...

— Eh ! monsieur, l'Observatoire, fit le vieillard avec un souverain accent de dédain; de quoi, je vous prie, allez-vous me parler là.

— Mais il me semble... voulus-je me récrier encore.

— Il vous semble, n'est-ce pas? que ce soit là le lieu où l'on peut se livrer le plus fructueusement à l'investigation du ciel?

— Oui, fis-je, au moins pour la France.

— Eh bien, non, monsieur, ce n'est pas là.

— Où est-ce donc, alors?

— Ici, monsieur.

— Ici!

Et je dois avouer que, dans le regard que je fixai sur le vieillard, il eût été possible de voir que je me posais à moi-même la question de savoir si je n'étais pas en face d'un fou ou, tout au moins, d'un halluciné.

— Je vous étonne, reprit-il; oh! je le comprends, mais, assurément, je ne vous émerveille pas plus que je ne m'émerveillai moi-même le jour où, d'une remarque de la plus élémentaire simplicité, découla pour moi la révélation d'un nouveau principe optique, en vertu duquel tout ce qui a été fait jusqu'à aujourd'hui dans le but du grossissement, ou, ce qui revient au même, du rapprochement visuel des astres, se trouve positivement réduit à néant. C'est quelque chose comme la transition de rien à tout. Comprenez-vous? me demanda, en achevant, le vieillard, dont le front semblait rayonner d'inspiration.

— Pas... tout à fait, balbutiai-je, les yeux toujours fixés sur la face animée de mon interlocuteur, et toujours me demandant la déduction à tirer de ses propos étranges.

— Cela viendra, reprit-il. Quand nos astronomes, disons plutôt nos opticiens, ont fabriqué à grands frais des miroirs énormes, des lentilles monstres, dressé des tubes gigantesques; quand ils ont échafaudé monumentalement cet ensemble, ils disent : « Voilà, la conquête visuelle de l'infiniment vaste est accomplie. » Et les curieux viennent, qui regardent et qui ne voient pas...

— Cependant... essayai-je encore d'objecter, permettez...

Mais le vieillard, me prévenant :

— Remarquez que je dis ne voient *pas*, et non ne voient *rien*. Ils voient quelque chose, en effet, mais ce quelque chose n'est pas beaucoup plus que rien. Ce n'est pas la faute de nos opticiens, après tout, s'ils ont cherché loin ce qui était tout près; s'ils ont eu recours à des combinaisons archicomplexes, alors qu'il fallait rester dans la simplicité. Au lieu d'ouvrir une voie, ils se sont de plus en plus embourbés dans l'antique ornière... Pour la rénovation morale de la terre, il n'a fallu rien moins qu'une révélation suprême; de même pour cette conquête physique, qui doit certainement avoir de grandes conséquences intellectuelles, puisque l'isolement cosmique de notre monde va indubitablement cesser...

— Vous croyez? fis-je d'un ton qui, malgré la magistrale assurance du vieillard, ne devait pas encore traduire une foi bien affermie.

— Tout est relatif, voyez-vous, monsieur; il y a des prodiges qu'on peut appeler *naturels*. Exemple : ne cite-t-on pas tous les jours le vautour qui, du haut des airs, découvrira à plusieurs lieues la bête morte dont il fera sa proie. Ne savez-vous pas certaine légende astronomique des Kirghis?

— Non, ma foi.

— Chez ces peuplades de la haute Asie, certains hommes ont une puissance de vision si grande, qu'il leur arrive de suivre à l'œil nu — chose que nous ne pouvons faire qu'avec de puissantes lunettes — le mouvement des satellites de la planète Jupiter; en sorte que, voyant ces petits astres disparaître fréquemment derrière l'astre central, ils appellent celui-ci *l'étoile qui dévore les autres*. Il a fallu qu'un savant voyageur se rendît compte du fait à l'aide de ses instruments pour en comprendre la raison. Mais là-bas la légende subsiste toujours. Tout est donc bien relatif. Vous êtes allé à l'Observatoire, dites-vous, monsieur; un ami vous a facilité l'accès des gigantesques instruments : en somme, qu'avez-vous vu?

— Mainte chose fort intéressante.

— Auriez-vous, par hasard, examiné le soleil?

— Oui, sans doute; on m'a montré les *facules*, les *grains de riz*, comme disent les uns, les *feuilles de saule*, comme disent les autres; enfin les fameuses taches auxquelles on doit la preuve de la rotation propre du soleil.

— Enfantillages que tout cela ! fit le vieillard.

— Enfantillages? répétai-je, sans réussir à dissimuler un certain dessein d'appel à la déférence pour les travaux si remarquables de nos savants; enfantillages, c'est très-facile à dire.

— Et non moins facile à prouver, répliqua le vieillard, qui, s'étant approché de la lampe, fit se déployer autour d'elle une sorte de petit paravent, qui en étouffa si complétement les rayons, que la chambre se trouva plongée dans l'ombre la plus intense.

Presque en même temps, j'entendis un petit bruit strident, comme celui d'un tour de clef donné au ressort d'une pendule.

Le vieillard dit :

— Regardez.

Et soudain sur la paroi blanche qui faisait face au tube sortant de la caisse noire, un immense disque lumineux se projeta, dans la lueur uniforme duquel se remarquaient seulement certains *frisottements* à peine perceptibles, et quelques touches de lumière plus vives contrastant avec deux ou trois points relativement obscurs; quelque chose comme le *rond* de la lanterne magique ordinaire — avant l'arrivée des grotesques figurines ayant trait à l'odyssée de la *Mère Michel* ou du *Roi Dagobert*.

Eugène MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

LES VOYAGEURS MODERNES.

LA SIBÉRIE ORIENTALE[1].

Je tiens peu à ce que le public connaisse mon nom, et pour des raisons, à moi bien connues, je n'ai nulles



Un Korak.

prétentions aux honneurs de la célébrité littéraire, mais j'éprouve comme un besoin et une satisfaction en faisant connaître quelques-uns de mes souvenirs et de mes impressions de voyages dans des régions où l'homme civilisé a bien rarement pénétré.

A l'époque où le génie humain fit de l'électricité un simple facteur de la poste, il sembla d'abord impossible de plonger dans l'Océan un câble reliant la vieille Europe à la jeune Amérique. « L'oncle Sam » (2), avec son bon sens hardi et pratique, chercha à résoudre le problème, et il en trouva la solution dans la création d'une ligne télégraphique par le détroit de Behring. Un coup d'œil sur la carte suffit pour démontrer la possibilité de ce projet. Aussitôt se constitua une société, la *Western Union Telegraph Company*. En France, c'est le gouvernement qui doit tout faire ; aux Etats-Unis, l'initiative privée fait tout, et le fait plus vite. Une expédition fut rapidement organisée; elle avait pour mission d'étudier la route qui relierait la Colombie anglaise avec la ville russe de Nicolayefsk, à l'embouchure du fleuve Amour, en franchissant le détroit de Behring, de parcourir des milliers de kilomètres d'un pays inconnu, chargé de glaces et de neiges, plongé pendant de longs mois dans une nuit mortelle; il s'agissait enfin d'y établir des stations, d'y planter une prodigieuse ligne de perches, et de tendre le fil

(1) Sur ces pays si ignorés et si curieux, où l'homme se trouve aux prises avec une nature si dure et si redoutable, consulter les voyages d'Hooper, Hall, Bush, que M. Octave Sachot vient de réunir et d'analyser dans un beau livre plein d'émotions, intitulé : *la Sibérie orientale et l'Amérique russe*. Ce volume, orné de cartes et enrichi de gravures très-soignées, a paru chez Ducrocq, libraire-éditeur, rue de Seine, 55. Nous le recommandons très-vivement à nos lecteurs.

(2) Nom populaire par lequel les Américains désignent les États-Unis.

isolé qu'elles devaient porter pour mettre en communication les deux mondes.

L'aventure me tenta et me voilà, avec le major Abasa ayant sous ses ordres les capitaines J. Mahood, Kenan et Richard Bush, quittant le 3 juillet 1865 le port de San-Francisco, sur le brick *l'Olga*, pour le Kamtchatka, et bientôt nous touchâmes l'Asie septentrionale à Petropaulowski, pauvre petite colonie rasée par les Anglo-Français durant la guerre de Crimée. Petropaulowski était au moins à quinze cents kilomètres du point où devait courir le fil électrique. Il fallait y parvenir et étudier ensuite, pas à pas, l'immensité où il s'étendrait. On partagea le terrain entre plusieurs groupes; je fus attaché à celui que dirigeait M. Bush. Nous remontâmes sur *l'Olga*, et, après une traversée de quinze jours, nous nous trouvâmes à l'embouchure de l'Amour, l'un des plus grands fleuves de l'Asie (1).

Nous nous arrêtâmes quelques jours à Nicolayefsk (2). J'engage les amateurs de la pêche aux saumons à y aller, ils se fatigueront à en prendre. C'est la nourriture habituelle des Giliaks, tribu de la race tongouse, race peu belle et peu galante, qui laisse à la femme les plus rudes travaux. Quoique baptisés, les Giliaks ont



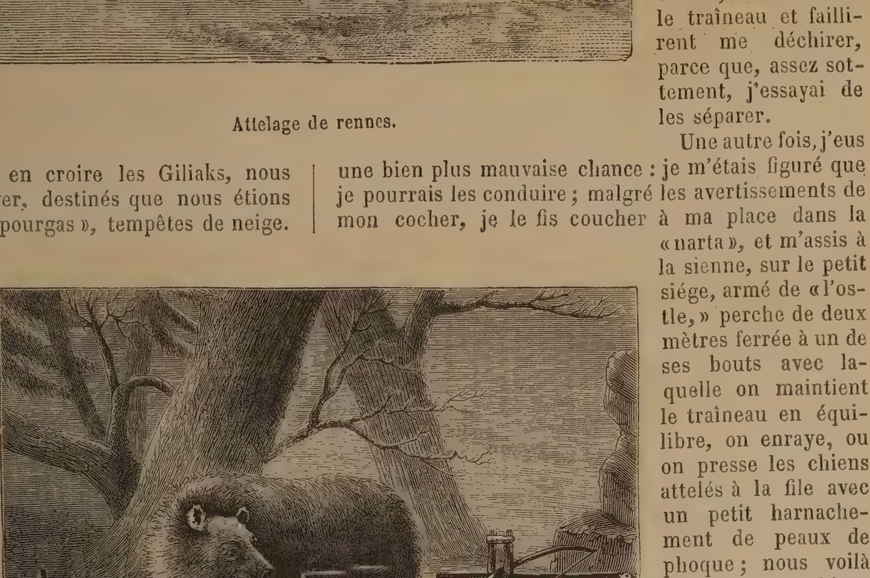
Un Tchouctchis

des « Shamans », autrement dit des sorciers, et des superstitions qu'il serait fort dangereux de braver.

(1) Son parcours est d'environ 3 500 kilomètres, dont 2 500 navigables pour de grands bâtiments.

(2) Petite ville de trois à quatre mille âmes, centre de l'autorité russe dans ces contrées.

Un jour j'entre dans une de leurs misérables habitations ; on m'y reçoit bien, mais voilà que, me penchant sur leur foyer, je prends un tison pour allumer ma pipe. Aussitôt hommes, femmes, enfants poussent des cris, me parlent en colère dans une langue que je ne comprends pas, se jettent sur moi et m'arrachent le morceau de bois enflammé que j'emportais. Quel vacarme pour peu de chose ! pensai-je, et je m'en allai fort penaud et fort irrité. Un Russe m'expliqua ma mésaventure. Enlever de la maison d'un Giliak la moindre parcelle de feu est jeter un sort sur sa pêche, sur sa chasse, ou vouloir sa mort. Je n'ose pas dire comment ce peuple traite les femmes en couche, c'est par trop abominable.



Attelage de rennes.

Nous quittâmes Nicolayefsk le 24 octobre, nous dirigeant vers le lac Orel, où, à en croire les Giliaks, nous ne devions jamais arriver, destinés que nous étions à périr dans quelques « pourgas », tempêtes de neige. Nous bravâmes ces prédictions et enfourchâmes les rennes qui devaient nous porter; vilaine monture sans étrier à laquelle je ne me suis jamais habitué. Je préférais marcher à pied, armé de chaussures à neige faites en bois, longues d'un mètre cinquante, larges de vingt-cinq centimètres ; elles ont une semelle en peau de phoque avec le poil à l'extérieur qui permet de glisser facilement en avant et empêche de reculer.

A Algasée, nous prîmes des chiens et les « nartas » qu'ils traînent. Ces chiens, ressemblant à des loups, sont féroces; ils m'ont joué plus d'un vilain tour; deux ou trois fois ils faillirent me dévorer, ce qui ne surprendra point quand on saura qu'ils meurent littéralement de faim, n'ayant pour nourriture quotidienne qu'un petit morceau de poisson gelé. Un jour qu'ils étaient attelés à ma « narta », un renard blanc sortit de la neige près de nous; aussitôt, malgré les cris du Tongouse, mon conducteur, les voilà lancés d'une vitesse incroyable après le gibier convoité par leur avidité. Montées, descentes, aspérités de glaces, ils franchissaient tout avec furie, et en hurlant comme des démons. Couché sous mes peaux, dans ma boîte de deux mètres quarante sur soixante centimètres de large, j'éprouvai le vertige et mon Tongouse avait beau crier : «Pott! pott!» à droite; « Volhk !» à gauche, ou faire entendre le son nasal qui est un ordre d'arrêt, les enragés couraient toujours entourés d'un nuage de vapeur que l'air glacé condensait. Heureusement ils rencontrèrent deux ou trois maigres peupliers, ils s'emmêlèrent autour de leurs tiges, alors ils se battirent avec fureur, renversèrent le traîneau et faillirent me déchirer, parce que, assez sottement, j'essayai de les séparer.

Une autre fois, j'eus une bien plus mauvaise chance : je m'étais figuré que je pourrais les conduire ; malgré les avertissements de mon cocher, je le fis coucher à ma place dans la « narta », et m'assis à la sienne, sur le petit siége, armé de « l'ostle, » perche de deux mètres ferrée à un de ses bouts avec laquelle on maintient le traîneau en équilibre, on enraye, ou on presse les chiens attelés à la file avec un petit harnachement de peaux de phoque ; nous voilà partis. Mais les chiens ont bientôt compris à qui ils ont à faire; j'ai beau crier « Pott! pott ! » ils vont où il leur plaît, c'est-à-dire droit à une falaise de sept à huit mètres de hauteur; arrivés sur le bord, ils voulurent s'arrêter, mais la narta était lancée, je fis le saut; heureusement je tombai sur une neige très-épaisse et pas trop durcie. Encore une fois les chiens, exaspérés, voulurent me manger; mon Tongouse me délivra et me releva, ce que je n'aurais pu faire moi-même, car dans ma chute je m'étais foulé un pied et luxé une côte. Depuis, je n'essayai plus de conduire un traîneau.

Piége à ours.

Après mille souffrances et mille accidents nous attei-

gnîmes la petite station d'Oudskoi; il n'en était que temps, nos provisions se trouvaient épuisées, nous les renouvelâmes en nous munissant de thé, bœuf, sucre de « sukarie », espèce de pain noir séché en petites galettes, et de lait. Quoi, du lait? Eh! oui; on le laisse geler, il devient glaçon et l'on en coupe des morceaux, dont on se sert quand on le désire. Nous nous mîmes de nouveau en route et nous nous en allions campant où la nuit nous prenait sous une température de 37 degrés centigrades. Tristes bivouacs! M. Bush les a décrits (1) :

« Après tout, notre position n'est pas si mauvaise, quelque éloignés que nous soyons de nos amis, et entièrement coupés de toute civilisation. Un rempart de peaux de renne étendues en demi-cercle nous abrite de tout vent et devant nous brille et pétille un immense feu dont les flammes vont lécher les branches des sapins sous lesquels nous sommes installés. Mahood et Swartz, confortablement allongés, roulés dans leurs fourrures, causent et fument tranquillement, tandis que notre cuisinier Ivan apporte toute son attention à la confection d'un beefteak aux oignons sauvages qu'il prépare pour notre réveillon de Noël.

« Nos Tongouses vont et viennent autour de nous, tête nue, leur épaisse chevelure noire est devenue parfaitement blanche du givre produit par leur haleine. L'un d'eux met une branche de bois sur le feu, tandis que l'autre est très-occupé à couper un énorme morceau de glace qu'il vient de rapporter de la rivière pour faire fondre et servir à notre thé. Nos selles et nos bagages sont éparpillés sur la neige, et, au delà, les troncs d'arbres qui réfléchissent la lumière de notre feu de bivouac ont l'air d'autant de spectres qui nous contemplent. Çà et là apparaît un de nos rennes quand la flamme s'élève plus éclatante, et l'animal suspend son souper et nous regarde curieusement comme pour se rendre compte de ce que nous faisons.

« Pour compléter la scène, représentez-vous l'auteur de ces lignes enveloppé de fourrures de la tête aux pieds, assis les jambes croisées devant le feu, ayant à côté de lui un petit coffre à papiers sur lequel brûle un bout de bougie. Son épais encrier de verre est placé sur la cendre chaude pour empêcher l'encre de geler. Il y trempe sa plume et se met en devoir d'enregistrer dans son journal quelque idée lumineuse ou quelque incident nouveau; mais au milieu de la phrase, l'encre s'épaissit au bout de la plume et refuse de marquer; alors il approche le bec de celle-ci de la bougie et fait dégeler le liquide pour achever la phrase commencée. »

Je n'ai point, je l'avoue, l'optimisme de M. Bush, ma barbe, mes sourcils, mes cils, mes cheveux, étaient de vrais glaçons, et je passais mon temps à dégeler mon nez qui gelait toujours. Le nez est bien incommode en Sibérie! Pour achever ma philosophie, dans le campement on ne racontait que de lugubres histoires. Je faisais bonne contenance, tant chez les hommes civilisés la vanité est forte, mais j'avoue aujourd'hui que ces récits me mettaient du froid dans l'âme. En voici un que je recommande aux braves. M. Swartz nous contait l'aventure suivante, dont, trois ans auparavant, il avait été un des héros :

Avec quelques Tongouses, il faisait une petite excursion sur le bord de la mer. Ils se trouvèrent sur la rive d'une baie et, pour ne pas se donner la peine de la contourner, ils résolurent de la traverser sur la glace. Ils partent; mais, de l'autre côté, la glace n'est pas prise, ils reviennent sur leurs pas, derrière eux la glace s'est brisée, ils sont sur un îlot, et tout à coup le vent s'élève et l'îlot de glace, tantôt silencieux, tantôt avec fracas, repoussant les glaçons qu'il heurte, sort de la baie et s'en va en pleine mer. Si encore la glace eût été épaisse! mais elle n'a que trois ou quatre pouces. Bientôt, trois kilomètres et plus les séparent de la terre et c'est à ce moment qu'un craquement sinistre se fait entendre; l'île qui les porte se brise à quelques pas d'eux, un vent glacé s'élève et ils s'en vont sans espoir sérieux de revenir jamais. Le froid les pénètre, des vivres, ils en ont un peu, mais il faut les manger crus, n'ayant aucun moyen de faire du feu. Quand la nuit vint, ils se couchèrent sur la glace qui dérivait toujours. Leurs rennes, lorsqu'ils se couchaient sur le glaçon, y adhéraient, ce qui leur causait une souffrance intolérable; aussi finirent-ils par venir se jeter sur leurs maîtres, position qu'ils conservèrent, malgré les coups dont ils furent accablés. Pendant quatre jours et quatre nuits, ils flottèrent ainsi sans espérance, vivant de poisson sec, mais n'ayant pas bu une goutte d'eau.

Le hasard, la Providence, les ramena à terre épuisés, mourants; ils avaient parcouru cent milles.

Dormez donc après de semblables récits; lorsque vous savez que ce qui est arrivé aux autres peut vous advenir à vous-même. Quand dans ces régions on parle de mourir de froid, cette fin n'étonne personne; mais l'idée de mourir de faim bouleverse, le besoin de nourriture là-haut étant féroce. Ce que l'homme le plus sobre peut manger est incroyable; pour mon compte, je n'étais jamais rassasié, et n'ai éprouvé nulle surprise lorsque l'on m'a affirmé que six Iakouts, dans un seul repas, avaient complétement mangé un cheval tout cru, je dis complétement, car les intestins, tels quels, y avaient passé avec le reste.

C'est quelque chose d'étrange que de marcher dans ces blanches solitudes; quand le vent ne souffle pas, un silence de mort règne; tout est d'une uniformité désespérante : de la neige, encore de la neige avec quelques sapins, peupliers et bouleaux chargés de givre. A chaque instant les guides s'arrêtent; les rennes grattent la neige sous les pins nains où, à une profondeur de plusieurs pieds, ils sont sûrs de trouver une espèce de mousse dont ils se nourrissent.

Un jour nous fûmes ainsi perdus et nos provisions commençaient à devenir rares, la faim, l'horrible faim nous menaçait. Heureusement, un de nos guides se ressouvint que dans ce canton devait se trouver un célèbre chasseur d'ours nommé Ephraïm; nous voilà donc errants à la recherche de sa tente. Comment la découvrir, couverte comme elle était par des masses de neige? Enfin, après plusieurs jours de marche et des nuits affreuses passées sous les morsures d'un froid de 30 degrés, notre bonne fortune nous la fit trouver.

Le chasseur n'y était pas; dans sa tente, il n'y avait qu'un petit garçon de six ou sept ans et une jeune fille de seize à dix-sept ans, enfants d'Ephraïm. La jeune fille s'appelait Sapho. O Muse de Lesbie! qui vous aurait dit qu'après deux mille ans votre nom serait porté par une Sibérienne? Sapho nous fit sans embarras les honneurs de son logis. C'était une véritable artiste; elle avait, pour amuser son frère, découpé, dans de l'écorce de bouleau, des animaux d'une vérité éton-

(1) Traduction de M. O. Sachot.

nante. Avant la nuit, le chasseur parut avec le produit de sa chasse: trois de ces charmants écureuils sibériens, à tête et à queue noires, à ventre blanc et à dos d'un gris sombre, que toutes les élégantes du monde civilisé connaissent.

Ephraïm nous donna de la viande séchée dont nous avions grand besoin; pour lui témoigner ma gratitude, je passai un collier de verroterie au cou de Sapho, mais ce don ne lui fit aucun plaisir. Ces peuples ignorent complétement la reconnaissance; ils n'ont pas même, comme je l'appris, dans leur langue un mot pour exprimer ce sentiment, ce qui me confirma dans mon opinion sur l'âge d'or et les vertus des peuples primitifs.

Les chasseurs iakouts se servent de carabine; mais, afin d'épargner la poudre qui est très-chère, ils emploient des piéges de toute sorte, dont quelques-uns sont fort ingénieusemert imaginés. Pour les renards ce sont les trappes, pour les rennes des nœuds coulants dans lesquels se prennent leurs ramures, et pour l'ours, ils disposent une arbalète, que le monstrueux gibier fait partir de lui-même en pesant sur une corde qui barre son chemin.

Il ne faudrait pas se figurer la triste contrée blanche que nous traversions, où nous jalonnions notre future ligne télégraphique, comme une plaine toujours unie; en février, en entrant dans le pays des Iakouts, nous nous trouvâmes dans un groupe de montagnes séparées par des gorges profondes, et notre caravane cheminait sous un froid atroce de 45 degrés au-dessous de zéro. Quels campements, quelles nuits! Nous nous chargions de fourrures; pour essayer de dormir sans être gelés, nous nous couchions trois ou quatre dans le même sac de peau, les pieds tournés vers un grand feu, et le visage couvert d'un masque que nous ne quittions jamais. Dans les ténèbres, nous entendions rôder les bêtes sauvages autour de nous, et nos Tongouses avaient bien de la peine à défendre les chiens contre l'attaque des ours. Lorsque par malheur il faisait beaucoup de vent, respirer devenait douloureux, le froid nous brûlait intérieurement, et nos narines se remplissaient d'une fine neige qui se congelait. Enfin après cinq mois de souffrances inouïes, nous arrivâmes à la petite ville de Okhotsk; il était temps. Mais quelle ville pour nous remettre de nos fatigues! Nous y rencontrâmes cependant, avec une grande joie, une escouade de nos camarades, qui avaient exploré une partie de la côte.

Mais il fallut bientôt se remettre en route; le 15 mars, nous étions dans nos « pavohkas » attelées de quinze à vingt chiens. La pavohka est un traîneau un peu moins primitif que la narta, c'est une espèce de boîte où on se glisse les pieds les premiers, et où l'on se trouve comme enfoui dans des fourrures. On peut se tenir ou assis ou couché, et sur le devant du couvercle s'assoit le conducteur.

A travers des misères difficiles à écrire, nous allâmes de « yourte en yourte »; la yourte est un abri en bois de quelques mètres, sous lequel vivent les très-rares habitants de ces pays désolés. Là se tiennent souvent, hébétés par la faim, des femmes, des enfants, réduits à manger les peaux qui servent de harnais à leurs chiens. Pauvres gens, dont plus d'une fois nous dûmes partager les souffrances et le genre de nourriture; mais je n'ai point envie de traîner mon lecteur dans cette vallée de douleur. Nous arrivâmes après plusieurs mois de marche dans le pays des Koraks, dans un de leurs villages nommé *Koeil*. Un village korak?... Que l'on veuille bien m'écouter : l'agglomération de huttes qui le composent n'a point d'analogue au monde. Imaginez une gigantesque collection de sabliers (1) grossièrement construits en bois. Comme nous approchions de ces indescriptibles constructions, Tom, un de nos compagnons, se leva sur son traîneau, demandant si ce qu'il avait sous ses yeux était réellement une maison. Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il s'enquit tout naturellement de la porte. On lui montra alors une perche lisse, noire, graisseuse, plantée obliquement dans le sol et allant rejoindre le bout supérieur du sablier délabré. Embarrassé de savoir quelle relation il pouvait y avoir entre une perche et une porte, Tom grattait vivement son bonnet de fourrure, et hésitait à se prononcer, quand son guide, avec une adresse que peut seule donner une longue et laborieuse habitude, grimpa à la perche et, arrivé en haut, se mit à lui rire au nez, avec accompagnement de mots inintelligibles, tels que *stchagi khatchetkin akhmel nemlkin*, ce qui évidemment voulait dire : « Montez ! »

— Qu'est-ce qu'il baragouine donc? demanda Tom.

— Il vous dit de monter.

— Comment diable veut-il que je monte?

— Ne savez-vous pas grimper?

— Grimper ! croyez-vous donc que je vais me démancher après un mât de cocagne pour entrer dans une telle maison?

— Mais il n'y a pas d'autres moyens.

Tom reconnut le fait, et tout en grognant commença l'escalade. Haletant, les mains salies, il n'arriva au sommet que pour voir son guide disparaître par un trou rond d'où sortait un épais nuage de fumée noire. Alors se tournant vers nous d'un air comique :

— Que je perde ma part de paradis, si le sale macaque n'est pas descendu par la cheminée.

— Eh bien, suivez-le.

Tom regarda le trou avec une certaine hésitation. Mis au défi, il plongea le regard dans l'intérieur et tendit l'oreille.

Des profondeurs de l'antre sortit le *ah-ha-yah, ah-ha-yah* d'une mère apaisant les pleurs de son marmot. Tom était manifestement intimidé par les bruits mystérieux et les épaisses ténèbres au-dessous de lui. Il voyait dans son imagination une scène d'enfer préparée à son intention et d'avance se sentait rôti. Enfin revenant sur le bord extérieur de la yourte avec un vigoureux accès de toux, résultat autant de son émotion que de la fumée, il s'écria :

— Ces enragés Koraks, après m'avoir fait ramoner leur cheminée, seraient gens à faire griller vif le ramoneur.

L'immense éclat de rire qui accueillit la réflexion de Tom parut le rassurer en partie, mais il persista à refuser de descendre, et je fus forcé de lui donner moi-même l'exemple. Je me laissai glisser dans l'intérieur le long d'une perche graisseuse. Quand je parvins à tenir ouverts mes yeux aveuglés par la fumée, je me vis salué par un chœur nasillard de *zda-ro-o-o-vas* proférés par une douzaine de vieilles femmes à la peau huileuse, occupées à coudre des vêtements de fourrures et assises en cercle, les jambes croisées sur la plate-forme de l'âtre.

L'intérieur de la yourte korake offre un aspect aussi

(1) *La Sibérie orientale*, par Octave Sachot.

étrange que peu séduisant à celui qu'une longue pratique n'a pas habitué à sa fumée, à son atmosphère glacée. Elle ne reçoit le jour, et Dieu sait quel jour horrible, que par le trou rond ménagé au plafond, à une vingtaine de pieds du sol, qui sert à la fois de porte, de fenêtre et de cheminée. Les poutres, les chevrons, les parements qui composent la yourte sont noircis de fumée. Une plate-forme d'une largeur de six pieds règne de trois côtés, laissant une place vide de huit à dix mètres autour du feu, et d'un énorme chaudron dans lequel fond de la neige.

Sur la plate-forme sont fixées des tentes carrées de peaux appelées *pologs*, qui servent de chambres à coucher aux habitants et de refuge contre la fumée, quelquefois intolérable. Ces pologs sont chauffées et éclairées par une mèche de mousse séchée flottant dans une marmite de graisse de phoque. Sur l'âtre mijote ordinairement une marmite de poisson ou de viande de renne qui, avec du lard de phoque et de l'huile rance, forme la base du repas. Le tout avec l'indélébile cachet korak : la graisse et la saleté.

W. EDWARDS.

(La fin à la prochaine livraison.)

NOUVELLES.

LA MÈRE CHAMPAGNE.

Quelle brave et digne femme c'était que la mère Champagne! Epanouie, l'œil vif, le teint fleuri, la lèvre épaisse, il fallait la voir lever les bras au ciel quand nous arrivions! Il fallait l'entendre s'écrier à pleins poumons :

— V'là mes gamins!

Nous étions trois ou quatre, dans ce temps-là, qui, tous les ans, allions passer quelques mois chez elle à Pringy. Elle habitait une petite maison où les greniers, les hangars, les cages à lapins, l'écurie, les remises, la grange, etc., tenaient toute la place. Il n'y avait que deux chambres; la sienne, et celle qu'elle nous louait. Je ne parle pas du mobilier, et pour cause; des chaises de paille, des bahuts de bois blanc, des lits de fer; mais tout cela d'une propreté flamande, quoique les chats, les poules et autres animaux domestiques eussent leurs entrées partout, sauf dans le jardin, situé au fond de la petite cour qui séparait la grange de la maison. On y grimpait dans ce jardin, par trois marches au sommet desquelles s'ouvrait une porte à claire-voie, objet constant des préoccupations de la mère Champagne qui prenait grand soin de ses fruits et de ses légumes.

La cuisine formait salle à manger et salon. Nous vivions là, tous en commun, près de la cheminée, où pendait à la crémaillère une marmite pleine jusqu'aux bords d'une soupe, toujours la même — des choux, un peu de mouton et du lard — que, toujours, nous mangions du même appétit. Peintres de l'avenir, poëtes en herbe, ennemis par instinct de toutes les obligations du monde, et par nécessité, de toutes les dépenses qu'elles imposent, nous trouvions chez la mère Champagne une hospitalité qui, sans être absolument écossaise, ne grevait pas sensiblement notre budget. La soupe au lard nous suffisait. Elle était le plus souvent accompagnée, je dois le dire, d'omelettes au lard et de haricots au lard. Toujours du lard! mais, bast! nous étions jeunes; et puis la brave mère Champagne en mangeait de si bon cœur avec nous qu'il aurait été malséant de lui reprocher la monotonie de sa cuisine.

Loin d'y songer, nous mettions la main... j'allais dire à la pâte. Nous coupions le lard en petits morceaux; nous cassions les œufs; nous épluchions la salade; et, les jours de fête, le plus féroce d'entre nous était désigné pour tordre le cou à un lapin. On vidait ces jours-là une fine bouteille que la mère Champagne allait chercher derrière les fagots; et elle chantait au dessert.

Ah! c'est qu'elle était gaie! Toujours le sourire aux lèvres, elle étalait pour un rien au soleil trente-deux dents bien blanches qui n'avaient jamais eu maille à partir avec le dentiste, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse. Elle avait un fils de vingt-cinq ans; son garçon.

Quand elle avait dit : « Mon garçon! » la mère Champagne avait tout dit. Mon garçon par-ci, mon garçon par-là, toujours : mon garçon.

Lorsqu'il entrait, après l'avoir embrassé, elle se campait fièrement au milieu de la chambre, les poings sur les hanches, et nous regardait comme pour nous dire :

— Eh ben? c'est lui! n'est-ce pas qu'il est beau?

Pierre Champagne était en effet bâti solidement, et carré des épaules. Il avait les cheveux noirs et épais, le teint coloré, l'œil vif. Mais son front trop bas, ses sourcils trop rapprochés donnaient à sa physionomie quelque chose de dur et de presque farouche. Il venait toujours à nous, le regard droit, la mine ouverte, la main tendue; et cependant, sans avoir de griefs sérieux contre lui, nous ne l'aimions pas.

Si la mère Champagne l'avait su, nous aurions pu dire adieu pour toujours aux omelettes et à la soupe au lard.

Heureusement, elle ne s'en doutait pas, et ne pouvait s'en douter. Nous n'avions que peu d'occasions de nous rencontrer avec Pierre, et par suite, que peu d'occasions de nous trahir.

Pringy est un joli petit village de Seine-et-Marne, à deux lieues de Melun, sur le versant d'un coteau, au bas duquel passe d'un côté la Seine, de l'autre une toute petite rivière, un ruisseau, qui rejoint le fleuve au pont de Sainte-Assise. Mais, si joli qu'il soit, un village n'offre en lui-même aucune ressource à des Parisiens de vingt ans affamés de grand air et de liberté. Aussi, étions-nous plus souvent dehors qu'au logis; tantôt dans les bois de Sainte-Assise ou de Montgermont, tantôt sur la Seine, au bain ou à la pêche; quelquefois, enfin, dans la forêt de Fontainebleau qui n'est pas si loin de là que l'on n'y puisse aller faire un tour.

De quelque côté que nous eût poussés notre fantaisie,

nous revenions tard; et, après le souper, nous avions hâte de gagner nos lits. Pierre n'était presque jamais là. Nous le voyions à peine. C'est tout au plus si, de temps en temps, pendant la nuit, le bruit d'une porte brusquement fermée venait nous tirer de notre sommeil et nous avertir qu'il était rentré à son tour.

Nous ne nous étions jamais souciés de savoir à quoi, où, ni comment, il passait les jours et une bonne partie des nuits; et peut-être — la mère Champagne étant fort discrète au besoin — l'aurions-nous ignoré toujours si le hasard, un soir, ne s'était chargé de nous l'apprendre.

Assis autour de l'âtre, la pipe ou le cigare aux lèvres, nous vidions, après souper, un petit verre du cassis de notre brave hôtesse; une vraie liqueur de ménage. Pierre, rentré plus tôt que de coutume, était assis, à quelques pas, tenant sur ses genoux un énorme bol de faïence grossière dans lequel il avait coutume de manger la soupe. La conversation était tombée; la nuit venait; le sommeil commençait à nous gagner, lorsque, dehors, sur le pas de la porte, nous entendîmes la mère Champagne s'écrier :

— Eh! Bernard, vous passez sans prendre un verre de vin? Allons... allons... entrez donc.

Pierre avait fait un brusque mouvement sur sa chaise; et je l'entendis murmurer :

— Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là?

Au même instant, la mère Champagne entrait dans



Les menaces. Dessin de Vierge.

la cuisine, suivie d'un homme de cinquante ans environ, petit, trapu, fort, moustache et cheveux gris taillés en brosse; et qui portait l'uniforme des gardes particuliers, grandes guêtres, culotte et veste de velours verdâtre, plaque sur la poitrine et fusil en bandoulière.

— Hé, Pierre, il ne voulait pas entrer! dit-elle en levant les épaules.

En même temps, elle ouvrait le bahut, y prenait une bouteille, des verres, posait le tout sur la table et ajoutait :

— C'te bêtise! nous allons trinquer.

— Soit! dit le garde... puisque Pierre n'est pas dans les bois.

— Bast! répliqua vivement la mère Champagne, à vous entendre, on croirait qu'il y est toujours dans les bois... Et puis... qu'est-ce que ça vous fait... pourvu qu'il n'aille pas dans les vôtres?

— Hé, la mère, s'il n'allait pas dans les miens, je me soucierais de ses coups de fusil comme de ça! — Bernard faisait claquer son ongle contre ses dents. — Mais c'est qu'il y va, voilà le *hic!*.. et ça lui jouera un mauvais tour!

— Tu ne me feras ben sûr pas condamner à mort, dit sèchement Pierre.

— Sûrement... sûrement... mais je te déclarerai procès-verbal, et puis encore procès-verbal..

— Eh ben... on payera.

— Oui... mais gare !.. tu sais qu'il y a de la prison au bout de tout ça!

— De la prison! dit Pierre en se levant, les dents serrées, et en tournant vers le garde son poing fermé, de la prison! Ne fais jamais ça, Bernard Cloutou!

— Assieds-toi donc, mioche! riposta le garde. J'ai été vingt ans au service; j'ai porté quinze ans les galons de sergent, j'ai la croix!.. et vous seriez dans le pays une douzaine de ton acabit que vous ne m'empêcheriez pas de faire mon devoir!

— Eh ben! c'est bon! fais-le ton devoir!

Pierre posa brusquement sur la table son verre, qu'il venait de vider, jeta un regard de défi au garde, prit son fusil accroché au-dessus de la cheminée et sortit, sans répondre aux supplications de la mère Champagne, qui, moitié triste, moitié colère, lui criait:

— Pierre, reste-là! je t'en prie!.. Je ne veux pas que tu sortes!

Pierre était déjà loin.

— Mère Champagne, dit Bernard Cloutou, il faudra le raisonner là-dessus. J'ai déjà fermé les yeux plus d'une fois à cause de vous qui êtes une brave femme... Mais ça n'est pas dans mes habitudes... et ça ne peut pas durer!

— Qu'est-ce que vous voulez? c'est plus fort que lui!.. faut qu'il chasse!

— Eh bien... est-ce qu'il n'a pas les communaux... et les tailles des acacias? est-ce qu'il ne peut pas aller aux lapins?

— C'est ce que je lui dis!.. mais ouiche! Ah ça, Bernard, qu'est-ce qu'il peut faire du gibier qu'il tue?

— Dame! il le vend.

— Pourquoi?

— Pour avoir de l'argent!

— Mais je lui en donne de l'argent! j'ai encore vendu un quartier de vigne — il n'y a pas six mois — pour lui en donner de l'argent!.. pour qu'il puisse vivre à sa guise!.. ne pas faire grand'chose... et payer ce qu'il dépense!

— Faut croire qu'il dépense plus qu'il ne reçoit.

— Ah! le méchant garçon! dit la mère Champagne en levant les mains au ciel.

Mais le ton démentait les paroles. On sentait qu'au fond du cœur, elle excusait la faiblesse de Pierre.

Elle accompagna le garde jusqu'à la porte, en le suppliant d'en rester là — pour le momen

— Deux hommes en colère face à face,. ça ne vaut rien, lui disait-elle... ça ne vaut rien!

Bernard promit sans doute de fermer les yeux encore une fois; car elle rentra plus calme et l'air tout à fait rassuré.

Pendant ce temps, Pierre braconnait. Mais — le garde se trompait sur un point — il ne braconnait pas pour vendre son gibier et gagner de l'argent. Il braconnait pour le plaisir de braconner. La chasse est une passion chez certains hommes; passion violente, impérieuse, qui, chez Pierre, allait jusqu'à la frénésie. Il aurait vendu ses chemises pour acheter de la poudre, et risqué sa vie pour un faisan!

Aussi la scène qui venait d'avoir lieu n'était-elle pas la première. Depuis longtemps déjà, Bernard, à cheval sur sa consigne, en sa qualité d'ancien troupier, s'en voulait à lui-même de sa trop longue complicité morale, et s'en dédommageait par des menaces auxquelles Pierre Champagne répondait par des railleries — quelquefois par des injures.

Au village, on ne s'inquiétait pas beaucoup de cette inimitié. Les querelles de ce genre sont si fréquentes dans les pays de chasse que l'on n'y fait guère attention. Tout se passe généralement le mieux du monde; un procès par-ci par-là; beaucoup de gros mots; quelques verres de vin; et l'on vit côte à côte, gardes et braconniers, sans se faire de mal.

Pour moi, connaissant à peine Bernard Cloutou, m'intéressant médiocrement à Pierre, je n'avais attaché que peu d'importance à la scène dont je venais d'être témoin; et si, plus tard, je m'en souvins, c'est que les événements me forcèrent à m'en souvenir.

Le lendemain nous étions de retour à Paris. Six mois après, je ne pensais pas plus à Pierre Champagne et à Bernard Cloutou que si Pierre Champagne et Bernard Cloutou n'eussent jamais existé.

D'autres soucis, d'autres chagrins, hélas! m'occupaient; je voyais s'envoler une à une autour de moi ces premières amitiés si vives, si sincères et si franches qui sont un des charmes de la jeunesse. Un de nous était mort; un autre marié; d'autres avaient quitté l'atelier pour la bourse, le rêve pour la réalité. On ne se voyait plus que rarement; au lieu des bonnes causeries intimes d'autrefois, on n'échangeait plus que quelques mots et une poignée de main, à la hâte. C'est la loi commune; et je ne pouvais me résigner à la subir. Il me semblait que de nous tous j'étais seul à ne pas vieillir!

Triste et maussade, je passai l'hiver, le printemps et une partie de l'été à poursuivre les dernières étincelles de cette vie éblouissante qui m'échappait. Un beau jour, vers le milieu de septembre, je me rappelai tout à coup nos joyeux départs d'autrefois, Pringy, la mère Champagne, les bords de la Seine!.. Et je partis, seul!

Au lieu de prendre à Cesson la petite voiture qui correspond avec le chemin de fer, je résolus d'aller à pied jusqu'à Pringy. C'est une promenade.

L'air était doux, le ciel pur, la campagne plus belle que jamais. Sur les bois d'un magnifique vert sombre l'automne semait déjà comme des points d'or quelques feuilles jaunes ou brunes. La terre encore imprégnée de la rosée du matin, me jetait au visage des bouffées de brouillard toutes pleines de senteurs pénétrantes. Les chaumes, d'un jaune éclatant, brillaient sous les premiers rayons du soleil, et de tous leurs sillons, les alouettes s'envolaient en chantant à mon approche... Ah! la douce matinée... si nous avions tous été là!

Je marchais lentement. J'éprouvais comme une amère jouissance à me perdre dans mes souvenirs. J'étais triste et joyeux tout ensemble. J'aurais voulu n'arriver jamais. Malgré moi, je m'arrête un instant sur les impressions que m'a laissées ce voyage, parce que c'est, hélas! le dernier que j'aie fait à Pringy et que... Enfin! Dieu l'a voulu ainsi!

La mère Champagne m'accueillit comme de coutume avec des ronds de bras et des éclats de voix à croire qu'elle voulait ameuter tout le village. Mais sa surprise fut grande de me voir arriver seul. Il fallut, cela va de soi, lui faire le récit de tout ce qui nous avait séparé les uns des autres. Elle poussait des « oh! des « ah! des « pas possible! » et des « voyez-vous ça! » à n'en plus finir. L'excellente femme s'intéressait à ses gamins, comme elle disait, et voulait tout savoir.

Pour mettre un terme à sa curiosité bien excusable et me soustraire à ses exigences, je n'eus pas grand'peine à l'amener sur un terrain où j'étais sûr de la retenir aussi longtemps que je le voudrais.

— Et Pierre? lui dis-je.

— Pierre? me répondit-elle en hochant la tête; oh! ne m'en parlez pas, de Pierre!... Il me fait du chagrin!

— A vous! mère Champagne, à vous!

— Oui, mon cher monsieur, à moi, sa mère! et qui l'aime!... Oh! je peux le dire, et en lever la main devant Dieu, je mettrais le feu à la maison pour ce garnement-là!

— Eh bien, ne vous est-il pas reconnaissant de?...

— Lui?... ah! ouiche!... et les faisans donc?... les faisans d'abord!... mère Champagne après, si on a le temps.

— Comme l'année dernière, alors?

— Comme l'année dernière, comme l'année d'avant, comme depuis qu'il est au monde!... C'est drôle tout de même, cette passion-là!... Mon homme, son brave père, n'a jamais touché un fusil de sa vie!

Je ne pus m'empêcher de sourire de cette réflexion. La mère Champagne n'en vit rien.

— Voyons, monsieur, reprit-elle, est-ce que c'est une existence convenable, je vous en fais juge, pour un garçon qui aura vingt-six ans à la Saint-Martin? Oui dà, vingt-six ans! et je puis dire que depuis vingt-six ans, il n'a pas fait œuvre de ses dix doigts, si ce n'est pour braconner... C'est ben un peu ma faute! je ne dis pas non... mais j'ai jamais pu le gronder!... C'est plus fort que moi!... Quand il est là, je me dis: J'vas le tarabuster!... Ah ben oui!... je l'embrasse!

— Après tout, mère Champagne, puisque vous avez de quoi vivre...

— Certainement que j'ai de quoi vivre... mais en travaillant. Et quand je ne serai plus là... qu'est-ce qu'il aura, lui? Deux, trois carrés de terre et de la vigne. Mais, s'il ne fait rien, il vendra tout, il mangera tout, et il mourra sur la paille! Ça me retourne le sang quand j'y pense!

— N'y pensez pas.

— Ah ouiche! faut ben!... Dieu merci encore que Bernard Cloutou est un brave homme!

— Pas de procès-verbal?

— Oh! c'est qu'il n'a pas voulu!... sans ça... et puis, il a, comme on dit, d'autres chiens à fouetter, Bernard! ah! mais oui!

— Bah! que lui est-il arrivé?

La mère Champagne s'approcha de moi et d'un air confidentiel, comme s'il se fût agi d'un événement qui devait m'intéresser au plus haut point:

— Le Barbottin est revenu! me dit-elle.

— Ah! ah! le Barbottin est... Et qu'est-ce que c'est que ça, le Barbottin?

— Vous ne connaissez pas le Barbottin?... pas possible! Eh ben, j'vas vous dire.

Quand la mère Champagne commençait un récit par: « J'vas vous dire, » on pouvait bourrer solidement la pipe la plus profonde et la fumer jusqu'à la dernière bouffée avant qu'elle eût fini. Aussi, pour éviter les phrases incidentes, les parenthèses et les redites dont elle émailla celui-ci, me semble-t-il prudent de le résumer en quelques mots.

Bernard Cloutou, nommé garde des bois de Montgermont, lors de son retour, avait épousé une femme de Pringy, veuve en premières noces d'un certain Lebarbot, menuisier, qui, n'ayant pas fait de brillantes affaires, l'avait laissée sans fortune avec un fils d'une dizaine d'années nommé Fulgence. C'était bien le plus chétif et le plus mièvre gamin que l'on eût jamais vu. Petit, légèrement boiteux de la jambe gauche et marchant lourdement, il avait quelque chose du canard. De là lui était venu ce surnom: le Barbottin, sous lequel il était plus connu à Pringy et dans les environs que sous son nom véritable. Il avait les cheveux d'un blond fade, la figure terne et sans expression. Le regard de ses yeux, d'un bleu-faïence, était vague comme celui des myopes. Il passait pour inintelligent, et c'était justice! Rebelle à toute instruction, il vagabondait plus volontiers qu'il ne travaillait, au grand désespoir de la veuve, qui prévoyait de rudes jours avec un pareil fils.

Fulgence touchait à ses quatorze ans lorsque sa mère épousa en secondes noces Bernard Cloutou. Bernard apportait quelques économies et un carré de terre qui lui venait par héritage d'un sien cousin récemment mort à Pringy, leur pays natal. La veuve Lebarbot n'apportait pas beaucoup d'espèces sonnantes; en revanche elle apportait son activité, son intelligence de bonne ménagère; mais, hélas! elle apportait aussi Fulgence. Fulgence était le point noir du ménage; et Bernard ne s'était décidé qu'avec la secrète intention de débarrasser au plus tôt sa ruche de cet incommode frêlon.

Mais il avait compté sans la mère. Si laid, si paresseux, si bête que fût le Barbottin, elle était sa mère, et poussa les hauts cris, lorsque, un beau soir, Bernard lui dit:

— Femme, ce gars-là n'est bon à rien qu'à manger nos économies. On paie à l'école; on paie chez le boulanger; il n'apprend rien, il mange et ne travaille pas. M'est avis qu'il faudrait voir.

— A quoi?

— A lui faire goûter la vache enragée, comme on dit.

— C'est-il ça qui l'avancera, ce pauvre?

— M'est avis que oui.

Et Bernard développa longuement sa thèse, à savoir: qu'une fois privé de l'affection trop indulgente des siens, et abandonné à ses propres forces, Fulgence, obligé de travailler pour vivre, ferait comme tant d'autres, et pourrait, dans deux ou trois ans, revenir au pays avec un bon état dans les mains.

La mère se fit tirer l'oreille. Mais il advint que Fulgence trouva bon, sur ces entrefaites, de jouer au cabaretier du village un tour qui ne coûta pas moins de dix écus. Il lui avait plumé toutes ses poules! Cette nouvelle incartade ouvrit les yeux de la maman Bernard; et il fut décidé que l'on enverrait le Barbottin à Paris avec une lettre de recommandation pour un maître menuisier que Bernard avait connu au service. Aussitôt dit, aussitôt fait. Fulgence fut hissé dans la petite voiture du chemin de fer, et dirigé sur Paris.

Cette exécution, je suis forcé de le dire, causa une joie très-vive à Bernard Cloutou, dont le bonheur domestique commençait à se ressentir un peu des querelles fréquentes dont ce Fulgence était la cause. — Et c'était pourtant un brave homme, au fond.

Quant à la mère, elle essuya une larme, embrassa tendrement son fils, et lui dit en manière d'adieu:

— Ecris-nous surtout! Ne manque pas de nous écrire!

Fulgence, pour cela, savait aligner assez de mots, à la condition que la lettre à écrire ne fût ni difficile ni longue. Six mois se passèrent pourtant sans que l'on reçût de ses nouvelles. La maman Bernard résolut

d'aller à Paris embrasser son Barbottin. Si ses voyages n'étaient pas plus fréquents, c'est que Bernard y mettait bon ordre en faisant valoir de solides raisons d'économie. La mère y aurait mangé ce que l'on gagnait à ne plus nourrir l'enfant.

Quelques mois se passèrent encore après cette visite de la femme du garde à son fils; quelques mois au bout desquels une lettre arriva, qui n'était pas de Fulgence, mais de son patron. Fulgence avait déguerpi sans tambour ni trompette; — je me trompe! avec tambour et trompette; — il s'était enrôlé dans une troupe de saltimbanques où son physique grotesque et son infirmité devenaient des qualités précieuses pour le rôle de pître.

Il allait faire son tour de France.

Hélas! tout n'est pas roses dans le métier de saltimbanque! On pourrait même dire que rien ne l'est. Fulgence eut bientôt l'occasion de s'en apercevoir, et si durement qu'il se souvint de sa mère, de son beau-père et de leur adresse. Il écrivit... pour crier famine et demander de l'argent. Il n'avait plus de chemises sur le dos, plus de souliers aux pieds! Il maigrissait! Encore un peu il allait mourir! Trouvez-moi donc une mère qui résiste à cela.

Mais, pour envoyer de l'argent, il fallait en avoir; pour en avoir, il fallait en demander à Bernard Cloutou, dépositaire légal des économies de la communauté. Bernard cria comme un beau diable, refusa net, maintint son refus pendant huit jours, et, de guerre lasse, furieux, donna vingt francs pour avoir la paix.



Barbottin bateleur. Dessin de Vierge.

Mais comme il le maudit de bon cœur, ce Fulgence qui, même absent, troublait l'harmonie de son ménage et se dressait entre sa femme et lui!

Ce gros nuage mit quelque temps à se dissiper, et finit par disparaître cependant. Bernard oublia presque Fulgence. Pendant toute une année on n'entendit plus parler de lui. La maman Bernard avait fait en sorte de retenir sur la dépense de chaque jour quelques sous, qu'elle expédiait en réponse à toutes les demandes que lui adressait l'enfant prodigue, demandes qu'elle réussissait à tenir secrètes sans trop de peine, Bernard, en sa qualité de garde, étant plus souvent au bois que chez lui. La pauvre femme faisait danser l'anse du panier pour son fils. Il est vrai que le panier était à elle. Mais il était bien aussi un peu à Bernard; et Bernard se fâcha tout rouge le jour où, par une maladresse du facteur, il vint à s'apercevoir de ce manége; il se fâcha même si rouge qu'il y eut plus que des gros mots échangés.

L'année suivante se passa tant bien que mal; plutôt mal que bien. Les lettres de Fulgence devenaient de plus en plus pressantes. La femme essayait chaque fois de fléchir le mari; le mari se montrait impitoyable, et c'était chaque fois des querelles.

Las de trotter pieds nus par la France et d'apprendre la géographie aux dépens de son estomac, Fulgence Lebarbot planta là un beau jour les singes de sa baraque, et, tout seul, clopin clopant, revint au pays.

Ah! ce fut un coup de théâtre dans la petite maison du garde! La mère prit son fils dans ses bras, le cou-

vrit de baisers, l'appela : « Mauvais drôle! » en pleurant, et... lui mit son couvert.

Quant à Bernard, il poussa un juron à faire crouler le plafond de la salle, prit son fusil, et disparut.

Le lendemain, le retour du Barbottin était l'événement du village; à ce point que la mère Champagne, trois mois après, me disait encore d'un air effaré, en me l'apprenant :

— Vous savez, le Barbottin est revenu!

Quels avaient été sur Fulgence les résultats de cette longue et douloureuse équipée? Physiquement, il n'y avait gagné qu'une couche de hâle qui donnait à sa physionomie insignifiante et plate un air de crânerie. Moralement... il y avait appris ce que vaut le pot-au-feu paternel; — et c'était beaucoup.

A vrai dire, il n'était pas foncièrement mauvais; il était paresseux. Le mal venait de là. Travailleur, on l'aurait aimé tout comme un autre.

Il revenait avec la résolution cependant de faire quelque chose; et, moins pour lui que dans l'intérêt commun, Bernard, au lieu de le jeter à la porte comme il en avait eu d'abord l'intention, résolut de l'y aider. Il alla trouver son maître, et obtint pour Fulgence une place de garde adjoint avec 300 francs de gages. C'était de quoi vivre. Et, comme il ne s'agissait que de se promener le fusil sur le dos, il y avait tout lieu de croire que le Barbottin allait se ranger définitivement et racheter le passé.



Chez Bernard Cloutou. Dessin de Vierge.

Pour son malheur, il avait pendant ses voyages beaucoup plus bu que mangé. L'alcool des cabarets lui était devenu indispensable comme l'eau des fleuves aux poissons. Peu de temps après son retour — il venait à peine d'être nommé garde — il arriva qu'un soir il rentra complétement ivre; et le hasard voulut que Bernard, qui d'ordinaire était toujours couché à pareille heure, eût fait une tournée plus longue que de coutume.

A la vue de Fulgence qui titubait, il se leva, fou de colère, prit une assiette qui se trouvait sous sa main, et la lui jeta de toute sa force au visage. Heureusement, sa femme lui avait saisi le bras. L'assiette alla se briser contre la muraille, et Fulgence en fut quitte pour la peur.

Mais cela n'avait fait qu'augmenter la rage du garde qui prit l'ivrogne par les épaules et le jeta dehors. Ce ne fut qu'une heure plus tard, après une longue et violente dispute avec sa femme, qu'il se décida à lui rouvrir la porte. Le vent frais de la nuit avait quelque peu dégrisé le Barbottin. Il comprit très-nettement le sens de cette phrase que Bernard, les deux poings fermés, lui jeta en guise de bonsoir :

— Ne recommence pas, tu sais!

Cette menace énergique n'eut d'autre résultat que de pousser Fulgence au cabaret d'où elle avait eu pour but de l'écarter. Ne trouvant au logis que mauvaises paroles et mauvais traitements — trop justifiés hélas ! — il se crut de bonne foi victime des méchantes dispositions de son beau-père et finit par oublier à peu près le chemin de la maison.

Plusieurs fois, cependant, Bernard, dans son intérêt propre, pour ne pas faire jaser, pour ne pas compromettre sa place, était allé le réclamer jusqu'au cabaret, et chaque fois il y avait eu publiquement des horions.

Le brave homme en était donc arrivé par maladresse précisément à ce qu'il souhaitait d'éviter. La mésintelligence qui troublait le repos de sa famille était devenue le sujet de toutes les conversations à Pringy. Le Barbottin avait fait oublier Pierre Champagne à tout le monde. Pour tout le monde Bernard Cloutou, préoccupé des escapades ruineuses de Fulgence, ne devait plus se soucier que médiocrement du braconnage et des braconniers.

Depuis longtemps du reste on n'avait à ce sujet rien entendu dire. Il ne restait rien des querelles d'autrefois.

La mère Champagne en était persuadée elle-même, et bénissait peut-être involontairement le mauvais sujet qui écartait de son fils un danger dont elle avait maintes fois pressenti la gravité, car elle me dit, en finissant :

— Eh ben, voyez-vous, mon cher monsieur, ce n'est cependant pas un mauvais gars, le Barbottin !... Aurait fallu savoir le prendre ! et Bernard non plus n'est pas méchant !

Puis, avec un soupir :

— Ah ! si vous pouviez décider mon Pierre à ne plus chasser !

Il était onze heures du soir; Pierre n'était pas rentré. Je passai dans ma chambre et me mis au lit. Je devais être endormi depuis peu de temps lorsque je fus réveillé par des pas précipités et des éclats de voix. La mère Champagne, sans doute, faisait à son fils des remontrances plus vives que de coutume.

Accablé par le sommeil, c'est à peine si j'y fis attention. Je ramenai ma couverture en grommelant et je fermai les yeux pour ne les rouvrir qu'au soleil du lendemain matin. Lorsque je sortis de ma chambre, je trouvai, dans la grande cuisine qui servait de salle commune, la mère Champagne qui me parut fort agitée encore. Elle allait et venait avec précipitation, bousculant les terrines et les chaudrons, et chassant les poules à grands coups de pied.

Il me sembla qu'elle avait pleuré; elle avait les yeux gonflés et rouges. Son bonjour fût plus bref que de coutume; et, ce bonjour dit, elle ne bavarda pas, comme elle en avait l'habitude, à propos de tout et de rien.

Pierre n'était pas sorti ; cela m'étonna. Je l'aperçus, contre la cheminée, gravement occupé à nettoyer son fusil, qu'il avait démonté, et dont il tenait les deux canons dans un seau plein d'eau tiède. Il y passait la baguette et faisait jaillir l'eau à grand bruit.

Il me parut plus maigre et plus pâle que je ne l'avais connu. Ses sourcils étaient plus rapprochés; son regard avait quelque chose de plus farouche.

Il vint cependant à moi, en souriant, me tendit sa large main et m'accueillit par cette phrase banale que vous jettent invariablement les gens de la campagne s'ils vous rencontrent avant midi :

— Vous v'là éveillé ?

— Mon Dieu, oui.

La conversation en resta là. Pierre mangea la soupe, but un verre de vin et sortit, le fusil sous le bras.

Dès qu'il eut disparu, la mère Champagne me regarda et joignit les mains sans rien dire. Puis elle fit un brusque demi-tour, empoigna une vieille soupière qui n'avait besoin d'aucun nettoyage, et se mit à la frotter comme si elle avait voulu enlever jusqu'aux fleurs incrustées dans la faïence. La mère Champagne était évidemment très-surexcitée.

Pourquoi donc ne me disait-elle rien de la scène qui avait eu lieu ?...

Il pleuvait depuis le matin. Après une bonne demi-heure d'hésitation, ne sachant que faire dans les vingt pieds carrés de cette cuisine, je bouclais de grosses guêtres de chasse afin de pouvoir braver impunément l'humidité et la boue des chemins, lorsque la porte de la cour s'ouvrit bruyamment. La femme du garde, que je connaissais pour l'avoir aperçue une fois ou deux sur la place du marché, entra, comme folle, et nous dit :

— Vous n'avez pas vu Bernard ?

La mère Champagne laissa tomber une cuillère de bois qu'elle était en train d'essuyer, et, toute pâle, se retourna :

— Bernard ? répondit-elle ;... non... pourquoi ?

— Il n'est pas rentré hier soir.

— Ah !... Et où était-il allé ?

— Dans les bois, comme à l'ordinaire... J'ai pensé d'abord que de là il était allé à Montgermont, chez M. le comte... Je viens du château, on ne l'y a pas vu !... Personne à Pringy ne l'a vu. J'ai envoyé Fulgence à Ponthierry. Rien ! pas de nouvelles !... Que lui est-il arrivé ?

— Faut pas vous tourmenter, la Bernard, dit la mère Champagne... Il se retrouvera... Un homme ne se perd pas comme une aiguille !... Qu'est-ce que vous voulez qu'il lui soit arrivé dans ce pays-ci ?... Hein? pas vrai ?... il n'a pas pu se noyer... la rivière n'est pas assez profonde... Et puis, il sait nager, ajouta-t-elle en riant.

Ce rire de la mère Champagne me fit presque peur; la femme du garde était partie sans l'entendre ; elle courait à la recherche de son mari.

Un soupçon, rapide comme un éclair, me traversa l'esprit : la mère Champagne sait peut-être pourquoi le garde n'est pas rentré. Pierre a braconné cette nuit; une querelle a pu s'élever entre Bernard et lui, et... qui sait ?...

— Mais non, pensai-je ensuite, Pierre semblait bien tranquille et bien calme ce matin. On retrouvera le garde.

On le retrouva, — mais frappé d'un coup de fusil en pleine poitrine, — et mort !

La nouvelle nous en fut apportée le soir par un homme du pays qui nous cria sans préambule :

— Vous savez ? Bernard Cloutou a été assassiné la nuit dernière.

Pierre, dont la journée de chasse avait été courte, se trouvait là. Il soupait. Je tournai les yeux vers lui brusquement. Il ne broncha pas. Je le vois encore, une feuille de salade au bout de sa fourchette, rester la main en l'air, lever la tête, et faire tout simplement :

— Ah !

La mère Champagne, elle, n'avait rien dit non plus. Sa figure exprimait la stupéfaction. Elle resta un instant, les bras pendants, la bouche entr'ouverte, l'air hébété, et ce ne fut qu'au bout d'un temps qui me parut très-long qu'elle demanda :

— Par qui ?

— Ah ! vous le savez ben comme moi, répondit l'homme en haussant les épaules.

La mère Champagne se mit à trembler comme une feuille. Un instant je crus qu'elle allait tomber.

Elle avait interprété comme moi la phrase de cet homme ; pour elle, comme pour moi, c'était une accusation directe contre son fils !

Sa surprise ne fut donc pas moindre que la mienne lorsque nous le vîmes s'approcher de Pierre et lui tendre la main en disant :

— Pauv' diable de Cloutou ! c'était un bon homme tout de même, pas vrai ?... Tu dois en savoir queq' chose ! S'il avait voulu !... Son successeur ne le vaudra peut-être pas !... A te revoir, Pierre !

Pierre serra la main qu'on lui tendait, reconduisit l'homme jusqu'à la porte et vint tranquillement se remettre à table.

La mère Champagne le regardait comme je m'imagine que les Hébreux regardèrent l'eau qui jaillissait du rocher. Elle semblait absolument déroutée.

Tout à coup, elle s'approcha de Pierre, lui prit la tête à deux mains, l'embrassa, et se mit à pleurer en nous regardant et en nous disant à tous les deux :

— Etais-je bête !

Pauvre femme ! que de joie et d'amour il y avait dans ces trois mots-là !

Pour moi, j'aurais voulu savoir à quoi m'en tenir. Mais la soirée était trop avancée déjà pour qu'il me fût possible de sortir, utilement du moins. Je me retirai donc dans ma chambre tant pour rassembler mes idées que pour laisser à la mère Champagne toute liberté d'avoir avec son fils une explication qui me paraissait indispensable.

Au petit jour, j'entrai dans la cuisine ; la mère Champagne y était déjà. Je m'attendais, après son « étais-je bête ! » de la veille, à la voir telle que je l'avais toujours vue, épanouie, le sourire aux lèvres, et la joie dans les yeux. Hélas, non ! quelques heures avaient-elles suffi pour réveiller les soupçons que son amour maternel s'efforçait de repousser ? Je n'aurais point osé l'affirmer, et, cependant, elle me parut comme la veille, agitée, fiévreuse ; ses yeux s'humectaient par instants comme si des larmes sans cesse refoulées y étaient remontées sans cesse.

Je n'échangeai que quelques mots avec elle Le suje n'était pas de ceux que je pouvais aborder. On ne dit pas à une mère : « Votre fils est peut-être un assassin ! »

Je n'avais rien de mieux à faire que de sortir. C'est ce que je fis. J'allai à la maison du garde.

Elle était située à un kilomètre environ, sur la lisière du bois, au bord de l'eau, juste en face d'un vieux moulin abandonné, dont la roue vermoulue disparaissait à demi sous ces longues plantes aquatiques qui ressemblent à des paquets de ficelle verte. Le chemin creux qui y conduisait était bordé d'un côté par un mur couvert, lui aussi, de plantes grimpantes, et abrité de l'autre par de grands arbres. Lorsque j'arrivai, le soleil glissant à travers les peupliers de la rive, miroitait sur l'eau, sur les herbes, et dessinait des arabesques lumineuses sur les murs et sur le toit de la maison. Je trouvai tout à la place accoutumée. Rien n'indiquait extérieurement qu'un drame terrible eût bouleversé ce petit coin du monde ; et, sans un gendarme qui se tenait à la porte, assis sur une borne, la bride de son cheval entre les mains, j'aurais refusé d'y croire moi-même.

Il avait, comme on dit, une bonne figure, ce gendarme. Je m'approchai de lui.

— Sait-on quelque chose ? lui demandai-je.

— Peut-être bien, me répondit-il.

Les gendarmes, en général, n'aiment guère les questions ; celui-là ne les aimait pas du tout. J'en risquai pourtant une seconde :

— Puis-je entrer?

— Si ça vous fait plaisir.

Paul CÉLIÈRES.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

LE MOTEUR SOLAIRE.

Au cours de la vie de Numa Pompilius, second roi de Rome, Plutarque s'exprime ainsi :

« Dans les divers lieux où l'on a coutume d'entretenir le feu perpétuel, si ce feu vient à s'éteindre par la négligence des personnes à qui la garde en est confiée, ou par accident, comme la lampe sacrée s'éteignit à Athènes sous la tyrannie d'Aristion, à Delphes lors de la prise du Temple par les Mèdes, à Rome pendant la guerre civile, alors il n'est pas permis de le rallumer avec un feu ordinaire. On s'en procure un tout nouveau, en tirant du soleil une flamme pure et sans aucun mélange. On emploie à cet effet des vases d'airain concaves, taillés en triangles rectangles, dont toutes les lignes tirées de la circonférence aboutissent à un même centre. Ces vases sont exposés au soleil, dont les rayons, réfléchis de tous les points vers ce centre commun, subtilisent l'air et le divisent. Ils acquièrent par réflexion la nature et l'activité du feu, et embrasent promptement les matières sèches et légères qu'on leur présente. »

Le fait étant constaté, nous devons noter que la démonstration technique du procédé se trouve revêtue d'un certain caractère fantaisiste en face des données de la science actuelle ; mais il n'en reste pas moins acquis qu'un historien faisant autorité pour tout ce qui concerne la classique antiquité, a parlé en termes très-explicites de l'emploi du *miroir ardent*.

D'autres historiens affirment que, trois siècles après Numa, Archimède, le fameux géomètre syracusain, lorsque les Romains assiégeaient son pays, imagina un miroir qui, réfléchissant, après les avoir condensés, les rayons du soleil, permettait d'incendier à de grandes distances en mer les vaisseaux des assiégeants.

Plusieurs auteurs de divers temps ayant révoqué en

doute la possibilité de construire de semblables appareils, les savants modernes devaient naturellement être poussés à vérifier par des expériences le plus ou moins d'authenticité du procédé indiqué par Plutarque et de l'invention attribuée à l'illustre Syracusain.

Dès le milieu du dix-septième siècle, le père Kircker, un des savants les plus *oseurs* de cette époque où l'on n'osait guère, commença de lever les doutes ; car il produisait une très-forte chaleur à environ 100 pieds (33 mètres) de distance par la simple combinaison de 5 glaces.

Buffon, disposant convenablement un ensemble de 40 glaces de 8 pouces de haut sur 10 de large, incendia une planche enduite de goudron à 65 pieds de distance; en triplant le nombre des glaces, il enflamma la planche à 150 pieds, et en sextuplant ce nombre, c'est-à-dire en combinant l'effet de 224 glaces, il réussit à fondre, et volatiliser en quelque sorte, une assiette d'argent placée à 40 pieds (13 mètres) de l'appareil qui concentrait la chaleur solaire.

Le grand naturaliste répéta plus tard l'expérience avec un instrument qui était composé de 168 glaces montées sur châssis mobiles, et qui, croyons-nous, se trouve encore, mais dans un état de piteuse dislocation, parmi les collections du Conservatoire des arts et métiers.

Plus tard encore, de nouvelles discussions s'engagèrent et de nouvelles expériences furent faites, qui démontrèrent la possibilité de construction de l'appareil connu sous le nom absolu de *miroir ardent*.

Mais discussions et expériences ne sortaient pas, en somme, du pur domaine philosophique ; elles avaient pour but de vérifier le plus ou moins de crédit à accorder aux assertions de tel ou tel auteur, et rien de plus.

De nos jours, sans faire aucunement mépris des recherches de ce genre, la science se permet de viser en même temps aux conséquences pratiques, aux résultats positifs.

Or, en se plaçant sur le terrain des applications utilitaires, elle s'est demandé si le fait de production d'un foyer puissamment calorifique par la concentration des rayons solaires ne portait pas avec lui un profitable enseignement. Elle a tâché de savoir s'il n'y avait pas là un principe nouveau, qui pouvait être asservi à l'homme, partout en quête aujourd'hui de forces agissantes. Et aujourd'hui, où la physique presque entière se trouve reposer sur l'étude de la chaleur, la réponse ne devait pas longtemps se faire attendre.

Voici donc ce que nous dit aujourd'hui la science représentée, en ce cas, par M. Mouchot, qui, depuis plusieurs années, cherche et expérimente :

« A l'aide d'un miroir de 2m,60 d'ouverture, présentant au total une surface d'assolation de 4 mètres carrés, au foyer duquel je place une chaudière en cuivre noirci, j'ai obtenu au mois de mai, à Tours, par un beau temps ordinaire, que 20 litres d'eau à la température de l'air extérieur, introduits dans la chaudière à 8 heures 30 minutes du matin donnent à 9 heures 10 minutes de la vapeur à 2 atmosphères, c'est-à-dire à 121 degrés. Cette vapeur s'est ensuite élevée rapidement à la pression de 5 atmosphères, limite qu'il eût été dangereux de franchir, car l'effort total supporté alors par les parois de la chaudière égalait environ 40 000 kilogrammes.

« Vers le milieu du jour, avec 15 litres d'eau dans la chaudière, la vapeur à 100 degrés s'élevait en moins de 15 minutes à 153 degrés, c'est-à-dire à la pression de 5 atmosphères.

« Ayant adapté au générateur de vapeur une petite machine, je l'ai vue battre 80 coups à la minute. Elle marchait encore par un soleil légèrement voilé, et donnait le mouvement et la force à une pompe élévatoire des eaux. Enfin il m'a suffi de faire arriver la vapeur de l'appareil dans un fourneau surmonté d'un alambic pour distiller 5 litres de vin dans un quart d'heure. Cette même vapeur cuisait rapidement et en abondance les légumes, la nourriture du bétail, etc. »

Ainsi parle l'expérimentateur, qui n'avance rien que maint et maint témoin ne puisse attester. Et il ajoute qu'il croit inutile d'insister sur l'importance d'applications qui, pour n'être chez nous qu'un objet de curiosité, n'en intéressent pas moins l'avenir des contrées où le ciel reste longtemps pur et dont le soleil est la plus précieuse ressource.

Il va de soi qu'à la nouvelle de ces expériences, certains gazetiers, dont le métier consiste à trouver le côté plaisant des choses, se sont empressés d'imaginer toutes sortes de circonstances rédhibitoires ; ils ont notamment parlé des locomotives solaires, chômant la nuit, et, en plein jour, coupant court à l'élan d'un train sous l'influence du premier nuage barbouillant la face du blond Phœbus. Voilà qui est certainement spirituel ou gai; mais ce n'est que gai ou spirituel, et peut-être même beaucoup moins que les auteurs le supposent, à un moment où déjà fonctionnent des locomotives sans feu, c'est-à-dire à *emmagasinement* de chaleur, et alors que l'épuisement des mines de houille, menaçant l'avenir, tout ce qui peut dans une certaine mesure retarder cette échéance doit inspirer un véritable sentiment de reconnaissante déférence.

Au surplus, alors que l'inventeur reconnaît que les *climats brûlants* doivent particulièrement, sinon seuls, bénéficier de son invention, irons-nous démontrer que les pays situés dans ces climats n'ont aucun besoin de forces motrices? D'autre part, sont-elles rares dans nos pays, les usines qui ne travaillent qu'un nombre d'heures par jour ou de jours dans l'année? Sur nos mers, les navires à voiles marchent-ils quand ne souffle aucun vent? Les steamers de nos fleuves naviguent-ils aux jours de brouillard? Ou encore, arrachons-nous l'arbre, parce qu'il ne donne pas des fruits en toute saison? Ne soignons-nous pas toute l'année l'arbrisseau, qui ne fleurit qu'une semaine? Non, sans doute ; nous usons dans la mesure du possible, en remerciant Dieu qu'il nous donne une part de possession à défaut de la possession universelle ou permanente.

Au résumé, étant données les immenses, les nombreuses régions où, pendant huit heures au moins, chaque jour, et pendant au moins trois cents jours de l'année, le foyer solaire est allumé ; et ce fait démontré, avéré, qu'une surface de 4 mètres carrés de miroir soumise à l'insolation produit de la vapeur à la pression de 5 atmosphères, supputons les conséquences possibles, imaginons la somme de travail réalisable...

Et si par hasard nous rions encore, ce sera des rieurs.

E. M.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.



Virginie Déjazet. Dessin de Bocourt.

Ainsi que nous l'avions prévu, Virginie Déjazet est morte. Tous les journaux ont parlé de sa longue et brillante carrière dramatique, de ses créations si nombreuses, de son vif talent, de son esprit, de sa charité ; le concert de louanges a été unanime : nous nous y associons de tout cœur. A beaucoup d'égards elle les méritait, et, sans prétendre, comme quelques-uns de nos confrères, qu'elle ne sera jamais remplacée, il est certain qu'il n'y a pas aujourd'hui une actrice qui puisse seulement la rappeler dans les rôles où elle excellait. Mais, à un point de vue sur lequel nous ne voulons point insister, nous trouvons que l'on a peut-être, et très-maladroitement à notre avis, fait trop de bruit autour de son cercueil.

D'ailleurs, depuis bien des années, elle était perdue pour ses admirateurs ; *Frétillon, Lisette, Vert-Vert, le Duc de Richelieu* n'existaient plus : Déjazet se survivait. On éprouvait un sentiment pénible en la voyant aux feux de la rampe essayer de se reprendre à ses jeunes années, lutter contre la vieillesse et s'épuiser dans des efforts qui trahissaient son grand âge. Malgré ses habiletés — elle en avait beaucoup et des plus intelligentes — en regardant ses pauvres petits bras et ses jambes amaigries, on sentait la tristesse et la compassion vous envahir, on se trouvait, non plus en présence d'une actrice, mais en face d'une infortune. Que de fois, dans les entr'actes, n'avons-nous pas entendu murmurer ces mots : « Pauvre femme... pauvre Déjazet !... »

Combien plus sages, plus heureux et mieux inspirés sont les maîtres de la scène qui ont su descendre des planches avant de voir diminuer leur prestige. Ils se couchent dans leur plein éclat, et leur renommée conserve tout son prestige. Comment ceux qui s'obstinent ne se souviennent-ils pas que les dernières représentations de Mlle Mars, quoique sa voix et sa taille

eussent conservé toutes les grâces de la jeunesse et que son talent fût plus parfait que jamais, furent tristes et décevantes pour elle ! C'est un spectacle vraiment fatigant que celui que nous présentent certaines de nos célébrités — je ne veux pas les nommer — les joues creuses, les yeux ternes, la bouche dégarnie et, par conséquent, la voix brouillée ou éteinte, venant abuser de leur vieille réputation et solliciter des applaudissements qu'ils ne sauraient plus mériter. Ils tuent leur renommée ; ils amènent les jeunes gens à douter du talent qu'en eux on acclamait jadis. Il y a dix ans, vingt ans, ils étaient sublimes ; maintenant...

« Mais, dit-on, le besoin matériel, la nécessité du pain quotidien les pressent et les commandent. » Au risque de paraître un peu durs, cette explication que nous sommes bien forcés d'admettre, parce que souvent, trop souvent, elle est vraie, ne nous touche que dans une mesure bornée.

Depuis vingt-cinq ans surtout, acteurs, chanteurs, danseuses et danseurs, quand ils ont quelque talent, moins que cela, quelque vogue, sont largement, très-largement payés. Paris, Londres, le Caire, New-York, Saint-Pétersbourg se les disputent à coups d'écus. Quelle carrière moderne offre une perspective plus dorée que le théâtre? Une actrice qui touche quatre cents francs par soirée, et il en est qui passent deux mille, n'est pas rare. Comparés à ceux de tel chanteur de l'Opéra, de telle prima dona des Bouffes-Parisiens, d'une actrice des Variétés, que sont les traitements de nos magistrats, de nos généraux ou de nos professeurs les plus illustres? Contre ces appointements formidables qui, loin de servir à l'excellence des jeux scéniques, lui nuisent peut-être, nous ne nous récrierons pas, ainsi que Catherine II. Le talent fait son prix ; vous voulez en jouir, ou vous pensez qu'il attirera la foule à votre théâtre, payez-le : rien de plus juste. Le talent est une marchandise plus haute, nous le voulons ; mais, enfin, dès qu'il veut entrer en circulation, c'est une marchandise.

Encore une fois, cela est parfaitement juste; on vend les vers, la prose, il est donc parfaitement naturel que l'on vende le savoir de bien dire et les accents d'une belle voix. On les vend très-cher, tant mieux. Mais ceci concédé, accordé, sans des réserves que nous aurions pu faire, ne sera-t-il pas permis de n'avoir qu'une somme de pitié très-modérée pour ces moissonneurs à pleines gerbes qui, dans une vie folle, n'ont pas un seul jour songé à leur vieillesse et qui ont gaspillé des richesses qui eussent fait la fortune de dix familles ? Cette coupable insouciance devient, du reste, de jour en jour plus rare ; autrefois elle était, pour ainsi dire, de règle dans le monde des artistes, aussi disait-on : « Gueux comme un peintre. » Ceci nous rappelle une aventure que nous voulons conter :

En 1815, à Vienne, notre grand miniaturiste Isabey, en peignant les souverains, les princes, les diplomates qui s'y trouvaient réunis, avait ramassé une cassette pleine d'or. Une bonne pensée lui vient, et le voilà écrivant une lettre à un notaire de Paris pour le prier d'acheter une maison. Entre son gendre Cicéri.

— Que fais-tu là?

— Tiens, lis.

Cicéri se met à lire ; sa figure prend une expression de sollicitude inquiète; il achève et se rapprochant vivement d'Isabey :

— Papa beau-père, aurais-tu passé une mauvaise nuit? Serais-tu malade? Quelque dérangement survenu dans ton cerveau?... N'es-tu pas fou de vouloir être propriétaire? Isabey, propriétaire ! Quelle bonne farce ! N'as-tu pas honte d'avoir une si sotte idée à ton âge ? Déchire bien vite cette lettre ; elle te couvrirait de ridicule...

Les deux peintres se mirent à rire, la missive fut anéantie et la cassette coula à pleins bords, jusqu'à ce que l'on en vît le fond. Nous croyons bien que, plus tard, Isabey et Cicéri ne laissèrent pas d'en avoir quelque regret, « quand la bise fut venue ».

A propos de bise, nous voici dans le mois des glaces, des neiges et des étrennes. Des glaces et des neiges, avec bon feu et pardessus fourrés on peut se garer ; mais, des étrennes, la chose est impossible. A l'heure où nous écrivons, que de gens regardent leur bourse pour faire face à l'impôt indirect du nouvel an; ils dressent des colonnes de chiffres, sans parvenir à équilibrer le doit et l'avoir. Le plus grand reproche que j'adresse au premier jour, c'est de me forcer à donner à des personnes que je n'aime pas du tout et de me priver du plaisir d'être libéral envers des amis et des amies à qui je serais si heureux de plaire. Eprouvez-vous une grande satisfaction de donner des étrennes à votre portier, à votre porteur d'eau, à votre frotteur, à votre facteur, au balayeur de votre rue, à l'interminable kyrielle des commis de vos fournisseurs, aux garçons de votre club et de votre café, à qui, par parenthèse, vous avez donné des pourboires toute l'année? Pour mon compte, je n'en éprouve aucune et ne m'exécute qu'en rechignant. Mais l'usage l'impose, et je vous préviens que vous auriez à vous repentir, si vous tentiez de vous révolter contre lui. C'est une croix qu'il faut savoir porter, quoiqu'elle soit quelquefois très-lourde.

Heureusement, à côté de l'ennui est le plaisir; il est doux de plaire aux enfants et donner à ceux qu'on aime, de leur laisser des souvenirs de son affection. Bonbons et dragées passent vite; je préfère offrir des objets de plus de durée, et les livres m'ont toujours semblé la plus charmante des étrennes : ils vous rappellent longtemps à ceux à qui vous les avez offerts. On en a édité de très-beaux cette année chez MM. Didot, Hachette, Garnier, à la *Librairie de l'Art*, et il est difficile de faire un plus beau cadeau que *Londres*, de L. Enault, illustré par Gustave Doré, que *Rome*, de F. Wey, arrivé en deux ans à sa troisième édition, ou que l'*Alsace-Lorraine*, où ont travaillé nos plus habiles artistes.

A propos d'Alsace-Lorraine, on sait avec quelle fête dans ce pays si cher à nos cœurs se célèbre la Noël. La plus humble maison a son petit arbre de Noël ; et la France reconnaissante n'a pas oublié avec quelle généreuse fidélité, abandonnant la terre où reposent leurs pères, les habitants de l'Alsace et de la Lorraine sont venus nous demander le pain du travail et un foyer. Les uns sont allés coloniser l'Algérie, d'autres ont porté dans nos fabriques leurs admirables industries, et un grand nombre se sont réfugiés à Paris. Ce sont des hôtes sacrés ; aussi partout se sont formées des associations pour les protéger et les secourir. L'association parisienne, chaque année, réunit les petits enfants des réfugiés et, pour entretenir en eux le souvenir de la patrie perdue, elle dresse et allume un splendide arbre tout chargé de dons utiles

et de joujoux. La fête de l'année passée a été très-brillante ; la musique, le chant, la poésie l'ont tour à tour embellie, et il était difficile de contenir son émotion à la vue de tous ces petits êtres des bords de la Meuse et du Rhin joyeux de retrouver parmi nous la fête de leurs premiers jours. Tous se retiraient les mains pleines de cadeaux utiles, de chauds vêtements, si précieux dans cette rude saison. L'arbre de Noël qui, pour eux encore, se prépare ne sera pas moins brillant, nous en sommes assurés ; et tous les cœurs remercieront les dames patronnesses de l'œuvre de leur active et gracieuse bienfaisance. C'est à nous de les seconder, de les aider par nos dons ; elles reçoivent tout pour les familles qu'elles ont prises sous leur protection : vieux linge, lainage, vêtements fanés sous leurs adroites mains se transforment, et font la joie des mères de famille qui les reçoivent. Donnons, donnons donc d'une main large ; le patriotisme nous commande cette charité.

C'est ce double sentiment qui a inspiré M. de Naurois, un nom que je vous prie de garder. Sachant que la société Alsace-Lorraine désirait très-vivement établir un orphelinat pour ses petits exilés que la mort de leurs parents laisse dans une position si douloureuse, et que le grand obstacle à la réalisation à ce désir était le manque de fonds nécessaires, M. de Naurois a fait don à la Société d'une propriété bâtie entourée de huit mille mètres de terrain, située au Vésinet, et d'une somme de cinquante mille francs pour son appropriation. Il a voulu présider aux travaux; ils ont été rapidement et très-habilement conduits; d'autres nobles cœurs se sont joints à lui, et à côté du comte de Greffulhe, de Mme de Chambrun, de MM. Orphée Erard et de Regecourt, nous devons une mention spéciale à M. Fardoux, qui, outre quarante-huit mille francs pour la fondation de six lits, a donné une somme de cent dix-huit mille francs. Grâce à ces secours, l'orphelinat du Vésinet a été fondé, doté; son inauguration, à laquelle la maréchale Mac-Mahon a voulu présider, a eu lieu il y a quelques jours, et seize orphelines y retrouvent déjà la vie de famille, les douceurs du foyer qu'elles avaient perdues, elles recevront une instruction et apprendront un état qui les préservera des souffrances et des hontes de la misère.

A propos de misère, vous doutiez-vous que la vie matérielle fût moins chère aujourd'hui qu'autrefois ? C'est ce qu'un auteur anglais vient essayer d'établir, et son travail est rempli de rapprochements très-curieux (1). Pour la démonstration qu'il se propose, il suppose deux hommes, le père et le fils, ayant vécu dans la même ville de province et ayant encore, à quarante années de distance, le même genre d'existence. Ils ont vingt-cinq mille livres de rente. Les goûts du père se sont transmis au fils; l'un et l'autre aiment les livres, les voyages et sont largement hospitaliers. L'écrivain ouvre le compte de dépenses de ces deux hommes. Le ménage d'abord : la viande de boucherie, la volaille, le gibier ont doublé de prix; le lait, les œufs, les fruits sont augmentés ; en revanche, le thé, le sucre, les vins communs — nous sommes en Angleterre — ont largement baissé. Le gaz a rendu l'éclairage moins dispendieux; le chauffage au charbon, malgré la hausse des dernières années, est encore à meilleur marché. Enfin, chiffres comparés, notre auteur arrive à ce résultat, qu'un ménage qui, il y a quarante ans, coûtait cinq mille deux cent cinquante francs, en coûtera mille de plus aujourd'hui.

(1) *Cornhill Magazine.*

Voici sans doute une augmentation considérable ; voyons la contre-partie. Pour les frais d'éducation, les écoles et les universités sont loin d'être aussi chères qu'autrefois. Les livres classiques, les plumes, l'encre, le papier ont diminué de cinquante à soixante pour cent, et, de ce chef, le statisticien estime que l'économie obtenue compense largement l'excédant du ménage. Si, dans les voyages, les hôtels sont à un plus haut prix, par contre, la locomotion se fait à bien moindres frais et sans l'usure des vêtements et des chaussures, qui étaient naguère très-dispendieuses. De ce chef, il y a donc encore économie.

Pour la location de la maison, il faut compter quatre cents francs de plus, et les gages des serviteurs ont haussé de trois mille francs à trois mille sept cent cinquante. Mais la toilette des hommes est beaucoup moins coûteuse qu'autrefois. Si les gants ont haussé, la coiffure a baissé ; le castor de trente-deux francs est remplacé par un chapeau de seize à dix-huit. Pour les femmes, l'auteur se déclare incompétent; seulement, il fait observer que les étoffes dont se composent leurs costumes sortent des fabriques à moindre prix ; donc, si nos dames le voulaient...

Enfin, ustensiles de ménage, meubles, glaces, verreries, porcelaines, faïences, linges, tapis, sont en grande baisse. Enfin, l'auteur arrive à cette conclusion que, si pour le logement, la nourriture, le service, il faut plus d'argent, les dépenses de bien-être et de luxe compensent largement le déficit. Ce qui arrive, à notre sens, a une bien triste conclusion, dont l'écrivain ne semble pas s'être avisé, à savoir : que les hommes, que les ménages qui n'ont ou qui ne gagnent que le nécessaire, forcés par conséquent à se priver du superflu, sont beaucoup plus malheureux qu'autrefois, tandis qu'à moindre prix les riches obtiennent plus de jouissances. Hélas! c'est tout le contraire de ce qui devrait être.

Un grave accident, cette semaine encore, est arrivé à des aéronautes. *L'Univers* gonflé était resté malheureusement exposé à l'action de nos derniers froids, les caoutchoucs qui entrent dans sa composition avaient été gelés, ils n'ont pas rendu leur service habituel. *L'Univers* était monté par M. Godard et par quelques officiers sous la conduite du colonel Laussedat; il s'agissait d'étudier des questions fort intéressantes, de savoir quel meilleur parti on pourrait tirer des ballons en cas de guerre. Par les causes que nous avons indiquées plus haut, du moins telle est l'opinion pour le moment, une chute grave a eu lieu ; les aéronautes ont été précipités et, sans le sang-froid de M. Godard, il est probable qu'ils eussent été tous tués. Ils ont reçu des blessures graves, très-graves; mais les médecins permettent d'espérer que nous n'aurons pas à déplorer la perte d'un de ces hommes de courage et de savoir qui exposent généreusement leur vie pour la science et la patrie. Le colonel Laussedat et Mangin ont des fractures aux jambes, le capitaine Renard une luxation du pied ; M. Godard, du genou, cependant l'état du blessé permet de croire que sa guérison sera prompte.

Ainsi que la guerre, la science a ses champs de bataille. Malus et tant d'autres y meurent ou en sortent estropiés. Dulong, par exemple, y perd deux doigts et

un œil, tandis que presque tous les chimistes succombent des affections des voies respiratoires. Je me souviens que du temps de ma jeunesse, lorsque j'étudiais la chimie, nous avions un adjudant pour surveiller le laboratoire, le plus brave homme du monde ; il avait fait la plus grande partie des dernières guerres de l'empire et failli être enterré tout vivant, ayant été trouvé sous un monceau de cadavres à Waterloo. Pendant qu'il surveillait les travaux que notre inexpérience remplissait d'accidents, en entendant les bombonnes éclater, en sentant les gaz s'échapper en sifflant, il s'en allait deci, delà, ému, disant : « Le diable si ce n'est pas vrai, j'aimerais mieux être à Waterloo ! »

Puisque nous parlons d'accidents, quelque prévue qu'elle soit, la mort en est un, le dernier et le plus sérieux de tous. Voici des gens qui se préoccupent de plus encore. En Hollande, il vient de se former une société qui ne veut pas que les restes humains disparaissent enfouis dans la terre ; ils préfèrent la crémation, l'incinération des corps. J'avoue que, pour mon



Un entrepôt dans la Cité, gravure tirée de *Londres,* dessin de G. Doré.

compte, enterré ou brûlé m'importe peu. Mais je doute que nos mœurs nous permettent de retourner à la mode de l'antiquité, que nous ayons les nerfs assez solides pour être témoins d'un pareil spectacle, et pour assister à la combustion de nos ancêtres s'évaporant avec une forte odeur de chair grillée et carbonisée. Les parsis de l'Inde ont un mode de sépulture bien plus primitif. Par suite de leurs dogmes religieux, ces vieux adorateurs du soleil ont horreur de la pourriture humaine ; ils ont trouvé un procédé qui a du moins le mérite de l'originalité et de l'économie. Ils livrent leurs cadavres aux vautours.

A Bombay, chaque fois qu'un parsi meurt, sa famille s'assemble, le lave, le revêt de vêtements blancs, et l'expose sur des grilles placées sur des tours construites à cet effet. On s'éloigne ; aussitôt accourent les vautours sacrés, et peu d'heures suffisent pour qu'ils aient accompli leur affreuse besogne. Ils y vont de si bonne ardeur, ils accomplissent si bien le rite mystérieux, qu'il ne reste pas une molécule du cadavre parsi. Pourquoi les bons Hollandais ne feraient-ils pas venir des vautours de l'Inde?

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'HIER.

LES DERNIERS JOURS D'UNE GUERRE CIVILE[1].



L'Évasion. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

Au bout d'une heure, la nuit étant presque tombée, le lieutenant revint.

— Où est le prêtre ? demanda-t-il.

— Vous le voyez là-bas Il faut qu'il ait de fameux yeux pour lire encore son bréviaire.

— Allez le prévenir que je l'attends.

Le sergent obéit ; mais, arrivé au but, il se mit à pousser de grands cris, à jurer à faire tonner le ciel.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Il agitait la soutane et le tricorne vides; le prétendu prêtre s'était servi de son bâton comme d'un portemanteau que couronnait sa cléricale coiffure ; quant à lui, il avait disparu.

Le lieutenant tempêta, octroya libéralement huit jours d'arrêt au sergent mystifié, et tous les soldats se mirent en chasse dans le petit bois voisin; mais, au moment où ils y entraient d'un côté, de l'autre sortait un hardi fermier kentuckien, les jambes nerveuses enserrées dans de hautes guêtres de cuir et le front couvert d'une toque de loutre. Il paraissait sans souci, sans crainte, et fredonnait les refrains les plus à la mode dans l'armée fédérale. Il passa à côté de bien des soldats, se mêlant à eux, leur lançant des plaisanteries, mais marchant toujours à grands pas comme un homme qui a hâte de regagner son gîte.

Tant qu'il chemina au centre des campements fédéraux et tant que l'heure peu avancée de la nuit put expliquer sa présence, les choses pour lui se passèrent assez bien ; mais, plus il avançait vers la circonférence du camp, plus il rencontrait des consignes sévères; tantôt il se donnait pour un frère venant visiter son frère, tantôt, suivant les circonstances, pour un fournisseur qui s'en allait après avoir réglé ses comptes, tant et tant est qu'il tomba dans une patrouille moins crédule, entre les mains d'un officier plus clairvoyant, plus tenace; qu'il fut bien pris, bien gardé cette fois, et envoyé, sous bonne escorte, les mains liées, au quartier général. Nous savons le reste. La nouvelle de la capture de d'Aiglemont se répandit rapidement; elle devint l'objet de toutes les conversations, tandis que le prisonnier était conduit dans une maison d'arrêt où il devait attendre un de ces jugements sommaires qui, aux armées, prononcent si vite des arrêts de mort. Or, tel était le sort inévitable qui attendait le hardi partisan. Il ne pouvait se bercer d'aucune illusion. Il avait fait trop de mal aux fédéraux pour être épargné. Henri et Moritz Hunter le sentaient bien; aussi que l'on juge de leur désespoir! Ils aimaient d'Aiglemont, et qu'allait devenir sa femme si elle n'était pas tombée sous les coups des nègres qui avaient égorgé la nourrice de la petite Eva si miraculeusement sauvée?

Dès qu'il était rentré dans sa hutte, Moritz s'était hâté d'appeler la vivandière de son régiment, la bonne mère Bloch. A la vue de la mignonne et souriante créature, la bonne femme, à la voix un peu rude, poussa toutes sortes d'exclamations et jura au colonel qu'Eva serait soignée, dorlotée, comme si elle était la fille du président Lincoln ou du général Grant; elle ne pouvait rien dire de plus, Grant et Lincoln étant pour elle des demi-dieux.

Ce premier soin rempli, Moritz, d'accord avec Henri, courut à l'administration du télégraphe, et, quoiqu'il ne fût pas destiné à la correspondance privée, il obtint l'autorisation de faire passer une dépêche à Baltimore. En deux mots il annonçait à Dinnah qu'Eva était dans ses mains et il la conjurait de venir la chercher en toute hâte en prenant le chemin de fer qui relie Baltimore à Gordonsville, celui qui suit de cette ville le cours du North-Anna et s'embranche sur la voie ferrée de Fredericksburg à Richmond. Le colonel indiquait à sa sœur la petite station où elle devait s'arrêter, elle y trouverait un planton de son régiment qui l'attendrait jour et nuit. Cette longue dépêche ne contenait pas un mot sur d'Aiglemont ni sur les circonstances terribles dans lesquelles avait été trouvé l'enfant. Moritz ne pouvait pas tout dire, il ne le devait pas; pourquoi porter le désespoir dans le cœur de son père et de sa malheureuse mère? La teneur même de l'étrange nouvelle qu'il leur donnait, son cri d'appel, ne suffisaient-ils pas d'ailleurs à leur faire pressentir une effroyable catastrophe?

Henri et Moritz obtinrent facilement l'autorisation de visiter quand bon leur semblerait leur beau-frère. On l'avait enfermé dans une maison construite en troncs d'arbres; elle était située non loin du terrain occupé par le régiment de Moritz, au bord de la rivière Chikahominy, qui coulait derrière, et dont elle ne se trouvait séparée que par une rive haute et escarpée. Cette hutte grossière n'avait point d'étage, mais elle était solide et l'on avait eu soin d'enlever au prisonnier son couteau, même son briquet, et une sentinelle, avec une sévère consigne, montait la garde à sa porte. Traité en homme d'importance, il habitait seul une prison où, d'après l'opinion générale, il devait faire un court séjour. C'est dans cette antichambre de la mort que Moritz et Henri allèrent trouver leur beau-frère. Ce que furent leurs premiers embrassements, on peut le deviner; le moins troublé était assurément d'Aiglemont, il ne paraissait pas occupé de sa tragique situation ; il ne songeait qu'à Mary. Après s'être fait raconter bien en détail les circonstances dans lesquelles Moritz avait eu le bonheur de recueillir Eva :

— Ecoutez-moi, dit-il à ses beaux-frères.

Il leur apprit d'abord comment Lee avait eu la bonté de lui amener Jupiter, puis il continua :

— Je n'ai pas eu le temps de savoir tout ce que ma pauvre femme a eu à souffrir, continua-t-il; mais, fuyant l'insurrection féroce des nègres de Bel-Air, elle s'est sauvée emportant sa petite fille. Elle n'était accompagnée que de la nourrice Nana, de Jupiter, mari de Nana, et de Saturne, son père, braves gens s'il en fut jamais au monde. Pour essayer de me rejoindre, à travers quels périls Mary franchit-elle trois cents lieues? C'est ce qu'elle dira un jour, si, hélas! elle vit encore... Ce fut avec des peines inouïes qu'elle parvint à traverser le Tennessee, la Caroline du Nord, ces Etats étant à chaque instant parcourus par la cavalerie de Sherman; enfin, prenant le tronçon de Morgan-Jonction, elle arriva, malade, épuisée, à Welsville, à quelques lieues de Petersburg. Là, n'osant avancer de crainte de tomber dans un de vos corps de partisans qui rôdent continuellement autour de Stony-Creek, elle eut l'idée de m'expédier Jupiter pour me prier ou de lui envoyer un guide, ou de venir moi-même la chercher. Elle ne confia pas une ligne écrite à l'esclave de peur de le compromettre. A présent, comment se fait-il, mon cher Moritz, que vous ayez trouvé sur le bord de l'Appomatox les cadavres de Saturne, de Nana, et notre chère Eva miraculeusement sauvée? Je me perds à le chercher. Qu'est devenue Mary? Mon Dieu! où est-elle? Les infâmes nègres, vos amis, l'ont-ils massacrée? ou pis encore lui est-il arrivé?... Oh! Mary! ma bien-aimée Mary!...

D'Aiglemont se tordait les mains et pleurait à chaudes larmes.

— Frère, nous la retrouverons, soyez-en sûr, dit Henri; si elle était tombée sous les coups des maraudeurs, Moritz eût relevé ses restes mutilés!

— Oui, nous la retrouverons, reprit Moritz; mais vous, malheureux, quel vertige vous a poussé dans nos lignes?

— Eh! mon ami, j'y suis entré parce que c'était le chemin le plus court pour la rejoindre !

Les trois jeunes gens émus se serrèrent les mains, et d'Aiglemont, en souriant, continua :

— Depuis quatre ans d'ailleurs que dure la guerre, j'en ai passé au moins deux assis à vos bivouacs; et vous en ai-je joué de bons tours! Si j'avais eu l'esprit libre, je ne serais pas ici. Maintenant..., maintenant... je vous prie, d'abord, de ne pas vous compromettre pour moi.

— Le devoir..., murmura Henri.

— Le devoir avant tout, je le sais, et je sais aussi que vous m'aimez bien. Soyez homme, Henri, et pas de larmes. Voulez-vous tous deux me rendre un immense service ? Si vous le pouvez, retardez mon jugement, c'est-à-dire ma mort, de quelques heures, afin que je puisse savoir ce qu'est devenue Mary. Si elle vit, je mourrai tranquille; si elle est morte, je serai heureux d'aller la rejoindre... Envoyez-moi Eva le plus souvent que vous pourrez...

— J'ai écrit à Dinnah de venir la chercher, dit Moritz.

— Vous avez fait cela, Moritz! Que Dieu vous bénisse pour cette bonne pensée ! Et vous croyez qu'elle viendra ?

— J'en suis sûr.

— Ah ! Hunter! Hunter ! Que vous êtes tous de nobles cœurs ! Vous direz bien à notre père et à notre mère... mais ne nous attristons pas. Depuis longtemps toutes mes affaires sont en règle. Je vous ai laissé quelques souvenirs, mes amis, afin que vous pensiez quelquefois à moi... Mais la corde n'est pas encore autour du cou... Allons, partez, et à demain, si vous en avez le temps. En tous cas, je veux Eva.

Les deux Hunter le quittèrent. En sortant de la prison, le colonel remarqua deux hommes ne portant pas l'habit militaire; autour d'eux étaient réunis quelques soldats. Il appela le lieutenant qui commandait le poste de la prison :

— Quels sont ces hommes? lui demanda-t-il.

— Ce sont des savetiers qui rendent un fier service à nos cavaliers; ils réparent leurs bottes et sont très-adroits. Ils bavardent et amusent les soldats. Du reste, ils ont des permis réguliers et en règle.

Moritz s'éloigna et se rendit chez le grand-prévôt. Il lui raconta en toute franchise la situation de d'Aiglemont.

— Je vous plains et le plains de tout mon cœur, mon cher colonel ! Si le prisonnier était un homme ordinaire, je pourrais bien essayer quelque chose; mais d'Aiglemont nous a fait tant de mal! Enfin, je comprends ses derniers vœux, je ne le traduirai pas avant deux ou trois jours devant la cour martiale. C'est tout ce qu'il est possible de lui accorder.

— Trois jours, c'est bien peu.

— C'est énorme, vous le savez, pour la justice militaire... Tenez, mon pauvre colonel, mettons une semaine, je ne puis rien faire de plus, et encore devrai-je porter à la connaissance du général Grant les motifs de cette lenteur.

— Il vous approuvera ; mon frère lui parlera et, comme il est bien dans son estime, il aura pitié de nous.

— Allez sans crainte; d'ici à huit jours, d'Aiglemont ne sera pas jugé, quoiqu'il y ait au camp bien des gens qui soient payés pour désirer sa mort, car il nous a tué et fait tuer beaucoup de monde.

Mais, pendant que la famille Hunter se débattait dans une situation si épouvantable, les opérations de la guerre continuaient toujours. Grant tous les jours accentuait son mouvement vers le sud de Petersburg, son objectif étant les chemins de fer du Midi, par où Lee recevait les rares approvisionnements qui lui permettaient de soutenir une lutte si inégale. Il avait tout au plus trente-deux mille soldats, héroïques, il est vrai, fortement retranchés, mais dénués de tout, sans vêtements, sans souliers, vivant de quelques onces de mauvais pain fait avec de la farine de maïs, tandis que Grant était à la tête d'une superbe armée de cent cinquante mille hommes admirablement équipés, nageant dans l'abondance, et ravitaillés chaque jour par le chemin de fer de City-Point, sur le James-River, où les steamers, venant de Monroë, déchargeaient leurs abondantes cargaisons. Ce qui accroissait encore le péril de Lee était l'approche de deux armées fédérales, l'une accourant de l'Ouest, sous les ordres de Shéridan, et l'autre du Midi, conduite par le victorieux Sherman. Cette jonction opérée, toutes les défenses de Richmond tombaient, et Lee ne pouvait plus se retirer par le Southside-Railroad vers la Caroline du Nord. L'armée confédérée se trouvait enveloppée. Dans ces circonstances, et pour délivrer la malheureuse population de Richmond, que les maladies et la famine dévoraient, Lee résolut de tenter un suprême effort, de prendre hardiment l'offensive, de détourner les masses fédérales qui, d'heure en heure, la pioche et le fusil à la main, débordaient son aile droite et menaçaient Southside-Railroad, sa dernière voie de salut. « L'oncle Robert » conçut le projet de couper en deux l'armée de Grant; s'il y parvenait, il tombait comme la foudre sur City-Point, sur les parcs et les magasins immenses qui s'y trouvaient, en faisait refluer le plus qu'il pourrait à Richmond, incendiait le reste, enclouait les canons, faisait sauter ou inondait les poudrières, et se jetait à corps perdu sur l'une ou l'autre des ailes de son adversaire, ainsi pris en flanc et à revers.

L'armée confédérée était commandée, à gauche, par Longstreet; à droite, par P. Hill; au centre, par Gordon. Ce fut donc cet officier général qui se trouva chargé de cette attaque avec ses trois petites divisions. La position qu'il devait enlever s'élevait sur Hase's-Hill, à moins de deux cents mètres des lignes confédérées. L'intervalle était garni d'abatis, de tranchées, de chevaux de frise, de trous de loup.

Avant l'aube du 25 mars, tout était prêt. La colonne d'attaque se composait de trois à quatre mille hommes, sous le général Gordon. Débris presque sacrés de vingt combats glorieux, ils se sont massés en silence et attendent, la crosse au pied, que le signal leur soit donné. Amaigris, le visage pâli par des privations de toutes sortes, les yeux chargés de misère, ils restent immobiles, n'échangent pas une parole, évitant le bruit que peuvent faire le maniement et le froissement des armes. Enfin, aux premières lueurs du jour, Gordon se met à leur tête et lève son épée; la colonne d'attaque s'élance hors de ses retranchements; elle traverse silencieusement la courte distance qui la sépare du fort Steadman, l'ouvrage le plus avancé des fédéraux; arrachant palissades, chevaux de frise, d'un élan furieux, les confédérés se portent sur les parapets, ils les escaladent sans que l'ennemi, surpris, ait le temps de les défendre. Les voilà dans le fort, a[illegible]-

plissant leur sanglante besogne; ils sont vainqueurs : dix-sept bouches à feu, cinq cents hommes, un général tombent dans leurs mains :

« Mais, après ce premier succès (1), soit que la vue des formidables ouvrages qu'il leur reste à affronter les eût découragés, soit que la fatigue les eût épuisés, soit encore à cause du retard que mirent les réserves à leur arrivée, les soldats de Gordon hésitèrent à continuer. La colonne qui devait attaquer le fort Haskell le fit si mollement, que le résultat fut nul. Les fédéraux, revenus de leur surprise, ouvrirent un feu écrasant sur le fort Steadman. Resté seul, avec ses soldats démoralisés, le général Gordon eut toutes les peines du monde à en ramener le quart. Le fort Steadman retomba aux mains des fédéraux. Les Suidstes avaient perdu deux mille hommes. »

Les lignes ennemies étaient intactes et l'opération de Lee manquée. Il consola Gordon de son échec, et garda, au fond de son cœur, la douloureuse pensée que le dernier jour de Richmond approchait.

Il proposa au gouvernement d'abandonner cette ville pendant qu'une voie de salut restait encore ouverte; mais Davis, président de la confédération, refusa. Abandonner Richmond était s'avouer vaincu, et jeter partout un mortel découragement. Ces objections, graves et motivées, prévalurent; Lee s'y soumit; toutefois, n'eût-il pas mieux valu quitter une ville que l'on ne pouvait plus défendre que de s'exposer à la voir prise d'assaut, ou que d'être forcés à une triste capitulation? Lee le pensait. Si on le laissait libre d'agir comme il l'entendait, trompant Grant, il espérait, avec ses héroïques compagnons, qui l'eussent suivi au bout du monde, pouvoir se couler entre les armées de Sherman et de Shéridan, s'établir dans la Caroline du Nord ou dans les monts Alleghany.

Grant avait, du reste, adopté un système vraiment terrible, et le suivait avec une ténacité meurtrière. Il comparait sa puissante armée à un marteau, et, comme cet outil de la forge, il frappait toujours. Dans sa marche sur Richmond, il avait perdu soixante mille hommes, mais les pertes des confédérés s'étaient élevées à quinze mille; or, ses soldats morts, à lui Grant, Lincoln aussitôt les remplaçait, tandis que les vides faits dans les rangs de la petite troupe confédérée ne se comblaient plus. Ainsi, il avait toujours avancé, souvent défait, mais toujours marchant en avant; de la sorte, il amena son adversaire à se réfugier dans les lignes qui couvraient Richmond et Petersburg, où la faim et le marteau toujours levé, toujours frappant, l'achevaient. Les soldats de Lee étaient en effet des ombres; sa cavalerie, que naguère Stuart, un brillant sabreur, jetait si intrépidement dans la mêlée, ne possédait presque plus de chevaux, et le Murat de l'armée du Sud était tombé dans une charge glorieuse. Ce fut une grande perte pour Lee que celle de ce général qui allait au feu comme à une fête, suivi de son nègre couvert d'un éclatant vêtement et jouant un air sur son *binjo*, tandis que lui-même, empanaché, le sabre à la main, la chanson et le rire aux lèvres, entraînait ses solides escadrons.

Avec le système de guerre adopté par Grant, on comprend que ses troupes se tinssent toujours sous les armes, les fantassins dans leurs ouvrages, les cavaliers tantôt ici, tantôt là, poussant surtout à gauche

(1) Edward Lee Childe

pour arriver à se rendre maîtres du fameux chemin de fer du Sud, que Lee défendait avec une obstination désespérée; aussi Moritz Hunter était-il presque toujours à cheval. Le troisième jour après l'envoi de sa dépêche à Baltimore, au moment où il mettait le pied à terre devant sa hutte, son planton lui dit qu'une dame l'attendait.

— Dinnah! ma chère Dinnah! s'écria le colonel.

Et le frère et la sœur tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Ma courageuse sœur!

Puis, appelant le soldat qui tenait encore la bride de son cheval :

— Courez, et allez dire à Mme Bloch d'amener la petite fille. Qu'elle quitte tout pour venir!...

— Oh oui! qu'elle vienne vite la bonne dame! s'écria Dinnah!... Enfin, Moritz, qu'y a-t-il? Où est Mary? Comment Eva se trouve-t-elle ici sans sa mère?

— Chère sœur, c'est une épouvantable histoire; et, en vérité, le Seigneur est pour nous sans pitié!

Et, prenant les mains tremblantes de Dinnah entre les siennes, il lui raconta dans quelles circonstances, au milieu de quelle scène de carnage, il avait recueilli par miracle la petite abandonnée. Dinnah pleurait à chaudes larmes, et une désolation navrante s'était répandue sur son pâle visage. Moritz, pour ménager la pauvre fille, ne lui avait pas dit un mot de d'Aiglemont. Aussi, saisie par une espérance soudaine, Dinnah s'écria-t-elle :

— Mais, mon frère, qu'est-ce qui prouve que cette petite abandonnée soit notre nièce?

Moritz cherchait une réponse lorsque la vivandière parut sur le seuil de la hutte avec la petite Eva souriante sur les bras. Dinnah courut à l'enfant et la serra sur son cœur, oubliant, pour le moment, le doute qu'elle avait élevé.

— Je vous demande pardon de vous avoir fait attendre, mon colonel, dit la mère Bloch; j'avais porté mademoiselle dans la prison de son père.

— D'Aiglemont en prison! Ah! Moritz, Moritz, tu ne m'as pas tout dit! Quel malheur encore fond sur nous?

Et comme la petite fille promenait ses petites mains sur le visage désolé de sa tante — on aurait pu croire qu'elle voulait essuyer ses larmes — elle la pressa sur son sein d'un mouvement convulsif en s'écriant :

— Ah! Eva! Eva! je vois bien que tu es tout ce qui nous reste!

— Il ne faut pas vous désoler, belle demoiselle, murmura la bonne vivandière très-émue, il n'est pas sûr que le colonel d'Aiglemont soit condamné à mort; il ne le croit pas lui-même, car il a fait raccommoder une paire de bottes; il est vrai qu'il a eu l'air bien étonné quand je les lui ai rapportées en lui servant son dîner. Ce sont des cordonniers ambulants... Ah! mon Dieu, mademoiselle, qu'avez-vous?...

Dinnah était tombée évanouie dans les bras de son frère. La révélation lugubre de Mme Bloch, ces mots terribles de « condamnation à mort » avaient épuisé ses forces et son courage.

Quand, grâce aux soins de Moritz, de la vivandière, et aussi, il faut le dire, grâce aux cris de la petite Eva, Dinnah eut repris possession d'elle-même, il fallut bien tout lui avouer :

— J'ai, ajouta le colonel, envoyé un parlementaire au général Lee; il était déjà instruit de la prise de

d'Aiglemont, mais ne sait rien de Mary. Il a bien voulu me promettre, et c'est un homme probe et honnête, de faire toutes les démarches possibles pour nous tranquilliser sur le sort de notre malheureuse sœur. Que Dieu nous la rende !

— Et d'Aiglemont...

Le colonel baissa la tête et répondit à voix basse :

— Peut-être..., peut-être Grant lui fera grâce.

— Moritz, je veux voir notre frère... conduis-moi...

— Bonne petite sœur, tu te soutiens à peine, repose-toi un peu, jette-toi sur mon lit; j'ai quelques ordres à donner, je te laisse avec Eva.

L'enfant, soit qu'elle fût attirée par le costume de Dinnah, soit qu'elle fût charmée par ses caresses moins rudes que celles de Mme Bloch, s'était attachée au cou de sa tante, qui la couvrait de baisers et de larmes. Elle bégayait des petits mots d'une voix plus douce que celle des oiseaux, et Dinnah l'écoutait dans une tristesse ravie.

Le colonel sortit, laissant ensemble les deux femmes et la petite fleur abandonnée. Quand il rentra, au bout d'une heure, il trouva sa sœur calme et forte.

— J'ai fait, dit-il, prévenir Henri de ton arrivée et d'Aiglemont de ta visite. Devant lui, ma Dinnah chérie, retiens tes pleurs, et laisse-lui toute énergie.



Éva, Dinnah et la mère Bloch. Dessin de F. Lix, gravure de Léveillé.

— Sois tranquille, frère.

Ils partirent; ce que fut cette entrevue, on peut le deviner, mais la jeune fille se montra pleine de courage, et le prisonnier sembla oublier le sort douloureux et prochain qui l'attendait. Soit force d'âme ou illusion heureuse, il semblait s'être repris à espérer. « Moritz, dit-il en riant, voyez donc ces grandes bottes; la mère Bloch s'est trompée sans doute en me les donnant, elles appartiennent assurément à un de vos cavaliers; faites les donc rendre au savetier qui les a raccommodées. » Il s'enquit longuement de la santé de M. et de Mme Hunter, et parla presque de l'avenir, comme s'il y avait un avenir pour lui. Oubliant sa position, la seule pensée qui bouleversait son esprit était celle de Mary; il s'exprimait cependant comme s'il avait eu la ferme espérance de la retrouver et de vivre encore avec elle sous les verdoyants ombrages de Bel-Air. Moritz admirait cette volonté d'un esprit qui se dominait pour ne pas déchirer le cœur d'une jeune fille.

La séparation fut cruelle, mais rendue moins pénible par la liberté d'âme du captif et par la certitude de se revoir. Au moment où Moritz franchissait le seuil de la prison, d'Aiglemont, lui tendant les bottes, lui dit :

— Vous les oubliez?

Le colonel les prit et répondit :

— Je me doute à qui je dois les remettre; il y a près de votre porte deux méchants cordonniers, c'est à eux, sans doute, qu'il faut les rendre. Au revoir, d'Aiglemont!

Ces mots échangés, Moritz remit les bottes à un cavalier en lui ordonnant de remplir la commission dont il s'était chargé avec assez de répugnance, il faut l'avouer. Tournant la tête, il vit les deux cordonniers le saluer avec force signes de remercîments, en sortant de l'abri en mottes de terre qu'ils s'étaient créé.

Le soir venu, le colonel abandonna sa hutte à Dinnah, à Mme Bloch et à Eva, fraîche et souriante comme un bouton de rose, et alla demander l'hospitalité à un officier de son régiment. Mais, avant de se coucher, il se promena assez longtemps à travers les tentes. Les soldats qui l'apercevaient se disaient : «Notre colonel veille.» Le pauvre homme! à cette heure, il n'était point tout entier à son devoir militaire; il songeait à Mary, à la recherche de laquelle il avait envoyé Jupiter, porteur de passes et de chaudes recommandations pour tous les officiers des troupes fédérales; il songeait à Dinnah, qu'il voulait faire partir avant le fatal jugement.

Pendant que Moritz se promenait ainsi, si nous allions vers la prison de d'Aiglemont, nous trouverions encore la sentinelle, avec une sévère consigne, veillant à la porte, et, autour des deux savetiers, des soldats réunis, écoutant les intarrissables récits des deux artistes en chaussures, sans s'inquiéter du bruit du canon roulant à l'aile gauche de l'armée fédérale vers Petersburg. Nous avons dit que la prison du colonel s'élevait à pic sur le bord du Chikahominy, rivière torrentueuse et assez profonde qui va se jeter dans le James-River. Le Chikahominy coulait tout le long de la face postérieure de la maisonnette où d'Aiglemont se trouvait renfermé; la sentinelle ne surveillait donc que la façade et les deux côtés latéraux, sans ouvertures, du reste, tous les deux. Le colonel s'était étendu tout habillé sur le grabat qui lui servait de lit; mais il ne dormait pas, semblant écouter les dernières rumeurs du camp et le murmure monotone de la rivière. Petit à petit, les soldats du corps de garde de la prison s'étaient retirés sous leurs tentes, tandis que les deux savetiers, pour se reposer sans doute des travaux de la journée, la pipe aux lèvres, se tenaient assis sur le bord de la berge, parlant bas et semblant surveiller le cours de l'eau.

— Arriveront-ils? fit un d'eux.

— Si ce n'est pas pour cette nuit, ce sera pour la nuit prochaine; mais, grâce à notre paire de bottes, il est averti. Je craignais ou qu'il ne les reçût point, ou qu'il ne les visitât pas; mais c'est un malin, notre colonel!

— Tu as gardé sa réponse?

— Non, pas si sot; je l'ai brûlée. Nous savons tout ce qu'il nous importe de savoir; il est prévenu, il attend.

La nuit devenait très-obscure; cependant les deux «diables» — car je crois que l'on a reconnu quels étaient les deux prétendus savetiers — restaient immobiles à leur poste, les regards attachés sur l'eau. Vers minuit, l'un de ces deux hommes poussa brusquement du coude son compagnon et murmura à voix basse : «Les voilà.»

Où étaient donc les gens qu'il apercevait? Rien sur l'une ou l'autre rive que des sentinelles, répétant de dix minutes en dix minutes leur cri monotone : «Sentinelles, prenez garde à vous!» Rien sur les ondes bondissantes du Chikahominy que trois troncs d'arbres qu'il emportait. Cependant ces trois troncs couverts de leur écorce, pour un observateur méfiant, avaient d'assez singulières allures; d'abord, ils ne se séparaient presque pas et filaient d'une vitesse égale, côtoyant le grand courant au lieu d'être attirés et entraînés par lui. Quand ces bois flottants furent arrivés à la hauteur des deux diables, l'un d'eux dit d'une voix assez haute, mais contenue pourtant : «Tout va bien!» Les grosses bûches s'arrêtèrent un instant et, coupant le fil de l'eau, vinrent, en cahotant et en dansant, se ranger vers la rive aux pieds des deux guetteurs. L'un d'eux, entrant dans le Chikahominy et se penchant vers le bois mort, dit : «Capitaine, c'est vingt brasses plus bas; il y a des racines, vous pourrez vous attacher. Il est averti.» Aussitôt les trois bûches obéissantes repartirent et allèrent se ranger derrière la prison de d'Aiglemont. Arrivés là, de ces troncs deux s'ouvrirent; en levant leur écorce, qui faisait couvercle deux hommes en sortirent avec adresse, et les trois boîtes furent solidement amarrées à des racines. Ils fouillèrent dans le troisième tronc, qui ne renfermait personne, et, en ayant bien soin de se tenir dans l'ombre de la berge et de ne faire aucun bruit, ils en sortirent des scies, de fortes tarières bien graissées pour mordre sans grincement. Un des diables savetiers vint les rejoindre, tandis que l'autre surveillait les alentours de la prison. Alors les trois ouvriers de la délivrance se hissèrent silencieusement et, comme trois mineurs, s'attachèrent à la hutte. Elle était, ainsi que nous l'avons dit, construite en gros rondins de bois superposés avec tenons et mortaises, genre de construction rustique dans lequel les Américains excellent. Bientôt d'Aiglemont put entendre le travail des agiles outils. Il s'approcha du point attaqué; il aurait bien voulu aider ses amis, mais on lui avait enlevé jusqu'à son couteau. Dans l'obscurité complète où il se trouvait plongé, il promenait ses mains sur la paroi, et au bout d'une demi-heure il sentit le fer des longues tarières perçant le bois. A travers un des trous ainsi créés il demanda tout bas :

— Qui est là?

Une voix étouffée lui répondit :

— C'est moi, Bagg, avec Meriton et Lefaucheur; ça avance...

Cela avança si bien, qu'un quart d'heure après le colonel put serrer les mains que ses amis lui tendaient.

— Comment diable avez-vous fait, mes camarades, pour parvenir jusqu'ici?...

— C'est moi qui ai monté l'affaire... et, que Dieu me bénisse, je crois que l'invention a réussi..., répondit Bagg.

Un coup de feu retentit à quelque distance; les travailleurs se couchèrent à plat ventre; le poste prit les armes, il y eut alerte; mais, au bout de quelques minutes, Bagg et ses camarades entendirent le diable demeuré en surveillance dire à haute voix, pour rassurer les hardis partisans :

— Que le ciel confonde le maladroit qui vient de laisser partir son fusil! Je me connais, me voici éveillé pour toute la nuit; je ne pourrai plus me rendormir.

— Moi, je suis plus heureux que vous, savetier, répondit-on; dans dix minutes, je ronflerai.

— Bonsoir, sergent!

Quelques minutes après, le trou était suffisamment agrandi pour que d'Aiglemont pût sortir en rampant; malheureusement, il heurta une grossière pierre qui tomba à grand bruit de la berge. Aussitôt la sentinelle, armant son fusil, s'avança le long d'une des parties latérales de la prison; mais elle se trouva en face du diable resté en vedette, qui se mit à geindre de toute son âme.

— Eh! que faites-vous donc par là ?

— Ah ! vous avez bien raison, soldat, on n'y voit goutte, et je viens de faire une lourde chute.

— Au large! ou je vous embroche...

— C'est bon! c'est bon! je vais me coucher, aussi bien je crois que j'ai la jambe cassée.

Et il s'éloigna en boitant.

Pendant ce dialogue, le colonel avait effectué sa descente ; le diable savetier les quitta; Bagg, Lefaucheur et le colonel se couchèrent chacun dans un des troncs d'arbres dont ils avaient détaché les amarres et laissèrent retomber sur eux l'écorce formant couverture. C'étaient de vraies bières flottantes, seulement elles étaient armées de deux petites rames faciles à manœuvrer sous l'eau, et le couvercle se trouvait percé de petits trous permettant à l'étrange navigateur de se guider à peu près. Les troncs ainsi lestés se mirent à descendre le courant et, une demi-heure après, ils abordaient sur la rive gauche du Chikahominy, où se trouvaient disposés de distance en distance des sentinelles et des postes nombreux de l'armée fédérale.

Les troncs d'arbres se collèrent contre une rive escarpée qui les couvrait de son ombre; alors les trois hommes, soulevant leur couvercle d'écorce, écoutèrent si aucun bruit inquiétant ne se faisait entendre. Rassurés par le silence, les fugitifs sortirent aussi doucement qu'ils le purent de leurs bières et prirent les armes et les munitions qu'elles contenaient. Ils se trouvaient au pied d'un talus de trois à quatre mètres d'élévation, couronné d'un énorme buisson; ils étaient donc, de cette rive, parfaitement abrités. Mais qu'y avait-il derrière ce fouillis surplombant de ronces et d'épines? Lorsque leurs yeux furent faits à la lueur incertaine de la nuit, ils découvrirent à quelques pas d'eux un de ces sentiers que les animaux tracent en venant se désaltérer à la rivière. Du geste, toute parole pouvant être un péril, d'Aiglemont fit signe à ses compagnons de ne pas bouger, et, se mettant à plat ventre, il grimpa en rampant. Parvenu au sommet de la berge, il recula précipitamment; à cinq pas de lui se tenait une sentinelle fédérale. Le colonel revint vers ses amis leur annoncer à l'oreille sa fâcheuse découverte. Après avoir réfléchi quelques minutes, il les quitta de nouveau. Suivant cette fois une autre direction, il longea le bord de l'eau pendant une cinquantaine de pas. Arrivé près d'une touffe d'arbustes sans feuilles encore, il courba la tige de l'un d'eux et y attacha un mouchoir blanc que la branche, en se relevant, fit flotter au vent. De retour près de Bagg et de Lefaucheur, d'Aiglemont, dans le courant, repoussa du pied les trois troncs, qui bientôt disparurent, et fit signe à ses compagnons de le suivre et de l'imiter. Tous trois, le visage contre terre, remontèrent le sentier et se trouvèrent bientôt à quelques pas de la sentinelle. Ils y demeurèrent immobiles, un peu cachés par quelques branches basses.

Au bout d'une dizaine de minutes, qui leur parurent un siècle, ils entendirent le soldat fédéral armer son fusil et murmurer :

— Qu'est-ce donc que ceci? Ce n'était pas là tout à l'heure !

Il venait d'apercevoir le mouchoir. Quittant alors sa place, et l'arme prête à faire feu, il se dirigea vers l'objet qui étonnait sa vue, laissant ainsi le passage libre aux fugitifs. Ils en profitèrent rapidement, et, toujours à plat ventre, ils gagnèrent le large jusqu'à ce qu'ils fussent parvenus à un petit bouquet de bois, où ils se redressèrent. Çà et là brillaient des feux ennemis ; on entendait le hennissement des chevaux et la voix de quelques hommes que le devoir tenait éveillés. D'Aiglemont et ses amis s'orientèrent; d'un pas rapide et ferme, ils prirent la direction de l'ouest, en ayant soin de s'écarter de la rivière, objet d'une surveillance spéciale.

Laissons-les à leur fortune ; le jour commence à paraître, retournons au camp des fédéraux.

Moritz n'a pas fermé l'œil de toute la nuit, Henri est venu le rejoindre, et, en se promenant, ils cherchent par quelles paroles, trompant leur pauvre sœur, ils la décideront à partir avec Eva avant la prochaine et inévitable catastrophe. Compter sur un adoucissement de peine, ils ne le peuvent pas; Henri a imploré Grant; Grant a été inflexible. L'arrêt, dès qu'il sera rendu, recevra son exécution. Il faut donc que Dinnah s'éloigne; il leur semble que si, le jour fatal, Eva se trouvait encore au camp, le sang de son père rejaillirait jusqu'à elle. Pour comble de malheur, pas de nouvelles de Jupiter, pas de nouvelles de Mary. Les deux frères causaient tristement devant la hutte du colonel, lorsque la porte s'ouvrit; leur sœur parut, portant sur ses bras la petite Eva, qui ne l'avait pas quittée, et dont les beaux yeux riaient au soleil levant.

Moritz et Henri, s'efforçant de cacher leur désespoir, commencèrent, après l'avoir embrassée et fait fête à l'enfant, à préparer Dinnah à ce qu'ils attendaient d'elle.

Ils délibéraient ainsi, lorsqu'ils virent accourir la mère Bloch dans une agitation indescriptible, son vieux chapeau de feutre mis de travers et ses jupes attachées à la diable.

Elle gesticulait d'une façon si drôle, que Henri et Dinnah, quoi qu'ils en eussent, partirent d'un franc éclat de rire. La brave femme arriva essoufflée, haletante, et, s'asseyant sur un tronc d'arbre qui se trouvait là, elle dit :

— Il est sauvé ! Je lui avais cependant fait rôtir un si beau pigeon pour son déjeuner! Je le lui portais avec une bouteille de vrai sherry, du café, de l'eau-de-vie de France; j'ouvre, j'entre, personne !

— Qui s'est sauvé ? dit Moritz en tremblant.

— Qui? Lui donc; le colonel...

— D'Aiglemont?

— Eh bien, oui, lui, le colonel d'Aiglemont... Il aurait bien pu attendre d'avoir déjeuné... Tiens, j'ai oublié mon pigeon, mon vin et mon panier... Eh bien, tant pis! Vive la joie! Le père de mademoiselle Eva est sauvé !

Sur ce, la mère Bloch, que son feutre gênait, l'envoya promener loin d'elle.

Que l'on imagine avec quelle émotion Dinnah serra la main de la vivandière. Le premier mouvement de Moritz fut celui d'un soldat.

— Quel bonheur, dit-il, que mon régiment n'ait pas

été chargé de garder d'Aiglemont!... Dinnah, attends-nous!... Pauvre petite Eva, tu ne sais pas avec quelle joie je t'embrasse!... Vite en selle, Henri; allons savoir comment les choses se sont passées. Merci, madame Bloch !

— Dites donc, reprit Henri en riant, si vous avez encore un pigeon à la cantine, faites-le rôtir pour Dinnah.

Les deux frères partirent et arrivèrent bientôt à la hutte du prisonnier. L'officier de garde vint au-devant d'eux :

— Messieurs, leur dit-il, l'oiseau est envolé !

Et, les conduisant dans l'intérieur de la prison, il leur montra le trou par lequel d'Aiglemont s'était échappé :

— Ce sont probablement les faux savetiers qui ont fait le coup, car ils ont disparu. Cependant le sergent assure leur avoir parlé cette nuit, au jour naissant, et n'avoir remarqué rien de suspect dans leurs allures. Toujours est-il, vous le voyez, que la brèche a été faite de dehors en dedans. Nous ne nous sommes aperçus de rien jusqu'à l'heure habituelle du déjeuner du colonel, c'est-à-dire à neuf heures. Or, comme l'évasion a dû avoir lieu la nuit, à neuf heures il devait déjà être loin. Quelle route a-t-il prise? Probablement la rivière. La traverser, il ne l'aura pas essayé : les sentinelles placées sur les deux rives l'auraient découvert; quant à la remonter, c'est impossible. Donc, il a dû se laisser aller au courant du Chikahominy, et qu'il ait abordé à droite ou à gauche, il est encore certainement dans nos lignes et on le reprendra. Si je pince les deux coquins qui l'ont aidé... je ne vous dis que ça, mon colonel! Car, enfin, c'est une très-vilaine affaire pour moi !



La bonne nouvelle. Dessin de F. Lix, gravure de Léveillé.

— Certainement, c'est fâcheux, lieutenant, mais vous avez exécuté votre consigne, et vous n'êtes coupable d'aucune négligence; ainsi, nulle punition à craindre. Et puis, comme vous le dites, le prisonnier n'est pas encore sauvé, et je ne doute pas que le grand prévôt n'ait déjà donné des ordres. Adieu, lieutenant.

— Ah! tu es superbe avec ton sang-froid, dit Henri à son frère en s'éloignant. Est-ce que tu crois vraiment que d'Aiglemont n'est pas sauvé?

— Je le crois, je l'espère, quoique, par devoir, je ne devrais pas l'espérer; mais, ce dont je suis sûr, c'est que d'Aiglemont ne se laissera pas reprendre vivant. Pour son honneur et pour le nôtre, c'est l'essentiel.

Après avoir fait part à Dinnah de ce qu'ils venaient d'apprendre, les deux frères se rendirent en toute hâte au quartier général. Grant, instruit de ce qui était

arrivé, les reçut froidement. Moritz fut blessé de cet accueil.

— Mon général, Henri et moi, avant toute chose, nous tenons à votre estime; nous soupçonneriez-vous d'avoir favorisé l'évasion de d'Aiglemont?

— Non, certes! Si une telle pensée m'était venue, vous seriez déjà arrêtés. Cependant, colonel, vous avez eu un tort, celui de demander un délai au grand prévôt, et celui-ci le tort plus grand de vous l'accorder. Moi-même, à cet égard, je ne suis pas complétement innocent... Après tout, le mal n'est pas si grand, il n'est peut-être pas irréparable, car je vous préviens que si d'Aiglemont, comme je l'espère, retombe dans mes mains, il sera immédiatement passé par les armes. Ne parlons plus de cela, c'est un bien mince événement dans le drame dont le cinquième acte se joue. Retournez vite à votre régiment, la division dont il fait partie recevra bientôt mes ordres... Donnez-moi la main, Moritz Hunter, et ne doutez jamais de mon estime. Ce que je dis pour vous, je le dis aussi pour Henri.



Les deux frères chez le général Grant. Dessin de F. Lix, gravure de Léveille.

— Nous tâcherons toujours de la mériter, répondit le colonel; mais permettez-nous, avant de nous retirer, de vous adresser une prière. Notre sœur désire passer à Richmond; elle pense y trouver, mieux qu'ici, des traces de notre pauvre perdue, et, à cet effet, elle nous a chargés de solliciter de votre bienveillance les passes nécessaires.

—Je suis tout aux ordres de mademoiselle Hunter; qu'Henri fasse dresser les pièces, je les signerai. Mais mademoiselle a-t-elle songé qu'en allant à Richmond c'est à la famine qu'elle se livre? Du reste, je ne doute pas que le général Lee ne lui vienne en aide. Adieu, messieurs.

Quelques heures après cette conversation, Dinnah, emportant son cher petit trésor, s'arrachant des bras de ses frères, pénétrait dans les lignes des confédérés.

A. GENEVAY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

DE MONDE EN MONDE[1].

VI. — LES HANNETONS ET LEUR FIL.

— Si je ne me trompe, dis-je, après avoir examiné un instant en silence le cercle de lumière qui brillait sur le mur blanc, cette projection n'est autre que celle du soleil.

— Ah ! vous vous y reconnaissez, fit le vieillard ; j'en suis aise. Eh bien ! monsieur, que vous en semble ?

— Mon Dieu, répondis-je, si je puis vous parler franchement, je vous dirai qu'il a dû m'arriver de voir les détails de cette image avec des dimensions sinon plus considérables, au moins égales.

— Je le crois sans peine, puisque je ne vous la montre ici qu'avec une amplification de cent cinquante fois environ. Je sais ce que peuvent les instruments *ordinaires*. Le fameux télescope de lord Ross, par exemple, amplifie jusqu'à six mille fois les images reçues dans son immense miroir ; mais, outre que les observations solaires ne sont guère le fait du télescope et restent celui des lunettes, qui sont loin d'atteindre à de pareils grossissements, remarquez que je vous offre, moi, une projection d'ensemble — ce qui n'a pas dû vous arriver souvent. Et d'ailleurs, si je vous offre cette projection d'ensemble, c'est afin que, avant d'aborder les détails, nous puissions, si cela vous agrée, raisonner sur l'ensemble.

— Raisonner sur l'ensemble, répétai-je ; permettez, cher monsieur... Je voudrais vous faire observer que je ne suis nullement astronome.

— Eh ! pardieu ! ni moi non plus, je vous jure, au moins dans la rigoureuse acception du mot, répliqua le vieillard ; car je ne me pique en rien des transcendances mathématiques que comporte un pareil titre. — Que je fasse fi de ces hautes aptitudes, oh ! non, certes ; mais je n'y participe point ; et pour tout ce qui touche aux questions de mécanique céleste, d'appréciation de distance, de volume, de densité, vous ne m'entendrez pas contredire aux assertions des praticiens. J'accepte, yeux fermés, leurs calculs, dont la justesse m'a été mainte et mainte fois démontrée ; j'ai foi pleine en l'énoncé de leurs formules empiriques ou spéculatives, qui me servent sans cesse de guide. Loin donc de nier leur mérite, je viens l'affirmer en rendant plus formels, plus palpables, les témoignages de maintes vérités pressenties par eux, de maintes suppositions rationnelles. Je suis, en un mot, l'œil qui, en même temps, voit et éclaire, qui fait l'évidence là où n'était que l'hypothèse...

— Parfaitement, dis-je en saisissant le moment où il reprenait haleine pour enrayer le vieillard sur la voie de l'hyperbole où il semblait fort disposé à s'élancer, dès que sa découverte était mise en cause. Vous me disiez donc, ajoutai-je, qu'au cas où il m'agréerait de raisonner sur l'ensemble...

— En effet, répliqua-t-il, et me voici à vos ordres.

— Pardon ! fis-je, c'est moi qui suis aux vôtres. Marchez, et je tâcherai de vous suivre.

— Pardon ! fit-il à son tour, ce n'est pas ainsi que je l'entendrais pour le bon ordre de nos entretiens.

— Nos entretiens? répétai-je, pour ainsi dire à part moi, comme me demandant si dores et déjà je me trouvais engagé pour une véritable série de conférences.

— Oui, reprit le vieillard, il faut de l'ordre en toute chose, et on se trouve toujours bien de l'établir en principe. Précisons. Vous désirez, vous, avoir le bénéfice des merveilleuses révélations qu'il est en mon pouvoir de vous faire, n'est-il pas vrai?

— Mais... mais... oui, balbutiai-je quelque peu désorienté par le placide sans-gêne avec lequel le vieillard semblait me soumettre de droit à son entière discrétion.

— Ces révélations, continua-t-il, vous ne doutez pas que je ne sois, moi, tout disposé à vous en offrir la surprise? N'est-ce pas que vous n'en doutez nullement ?

— Oh ! nullement, fis-je d'un ton qui devait avoir quelque nuance d'ironie, mais que le vieillard se garda bien de remarquer, car il reprit tranquillement :

— Cela posé, nous devons convenir d'une manière de procéder. Convenons-en donc. Exemple : vous voulez savoir, n'est-ce pas, à quoi vous en tenir sur ce qui concerne le soleil, dont voici devant vous une projection (relativement grande ou relativement infime, car tout dépend du terme de comparaison)? Vous me dites : « Selon les données de la science actuelle, « le soleil serait conformé de telle sorte : on y remar« querait ceci, on croirait y voir cela. » Alors, moi, armé des moyens dont vous allez bientôt apprécier la puissance, je mets sous vos yeux une série de témoignages et je vous dis : Jugez, contrôlez. Cet arrangement-là n'est-il pas des plus rationnels, et n'en espérez-vous pas les meilleurs résultats ?

— Certainement, répondis-je, moins pour acquiescer sans réserve à cette façon d'arranger les choses que parce que je me trouvais en quelque sorte dominé par l'assurance de mon interlocuteur.

— Très-bien ! reprit-il ; en ce cas, commençons. Nous avons là une projection du soleil. Parlez-moi donc du soleil.

— Que je vous parle du soleil ! répétai-je, rendu un peu à moi-même par le brusque appel à une question qui ne m'était rien moins que familière ; pardon, ne vous ai-je pas dit ?...

— Que vous n'êtes pas profondément versé dans ces matières ; c'est convenu. Aussi n'attendé-je de vous que de sommaires aperçus. Au surplus, soyez tranquille ; je suis là pour vous mettre, au cas échéant, sur la voie, moi qui, sans être plus astronome que vous, passe depuis un certain temps ma vie dans une fréquente communication avec les astres. Eh ! tenez, vous plaît-il que je formule un questionnaire ? Soit ! je questionne. Quelle est aujourd'hui l'opinion la plus commune sur la nature, la constitution de ce soleil, qui — la chose ne fait doute pour personne et ne pourrait donner lieu à aucune discussion — occupe le centre du système astral dont la terre est l'un des éléments ? Voyons, dites.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Ce diable d'homme me tenait; il ne me restait vraiment qu'à m'exécuter de bonne grâce et de façon à l'acculer au plus tôt dans le rôle de démonstrateur, qu'évidemment il ne différait de prendre que pour s'y installer avec plus d'autorité. Je m'exécutai donc.

— Nature et constitution du soleil, dis-je, épineuse question qui, même après les magnifiques travaux, après les minutieuses observations des plus intelligents *spécialistes*, est encore au nombre des problèmes à résoudre. Il serait même assez difficile de mettre d'accord sur ce point les savants qui font autorité, et l'on pourrait vraiment leur appliquer le mot de Socrate, c'est-à-dire que ce qu'ils devraient savoir le mieux, c'est qu'ils ne savent rien. J'entends, pour ce qui est de l'essence, de la composition de cet astre, et non pas de mainte autre question qui le concerne.

Depuis longtemps, par exemple, notamment en ce qui a trait à ses relations avec nous, il est admis d'un commun accord : 1° que cet opulent générateur de lumière et de chaleur mesure un volume qui, en chiffres ronds, peut être évalué à *quinze cent mille fois* celui du globe que nous habitons; 2° que, tout en valsant quotidiennement sur nous-mêmes, nous décrivons autour de lui une promenade annuelle de deux cent vingt millions de lieues, ce qui revient à dire qu'étant pour lui ce qu'est un hanneton pour la main d'un enfant tenant le fil où le malheureux insecte est attaché, nous sommes censés évoluer au bout d'un fil qui mesurerait quelque trente-sept millions de lieues; 3° que la succession et l'opposition du jour et de la nuit sur notre globe résultent de ce simple fait que, dans sa valse éternelle autour du soleil, la terre a toujours une moitié de sa surface exposée aux rayons solaires, tandis que la surface opposée se trouve plongée dans l'ombre ; enfin que, si nous avons l'inégalité des jours et des nuits en telle ou telle saison (ce qui n'a pas lieu d'ailleurs dans la zone centrale de notre globe), la responsabilité en remonte non pas au soleil, mais à la terre, qui, au lieu de décrire autour de lui une course rectiligne et de maintenir ainsi son axe parallèle au sien, s'amuse à obliquer de façon à lui présenter plus directement tantôt l'un, tantôt l'autre de ses hémisphères.

Quant aux relations du soleil et des autres astres appartenant au même système que nous (c'est-à-dire ne faisant pas partie de cette multitude de globes incommensurablement éloignés de nous qui, on s'accorde à le penser, seraient autant de soleils, centres à leur tour d'autant de systèmes complétement étrangers au nôtre), il est reconnu, avéré, palpable en quelque sorte, que notre soleil a pour cortége d'abord un nombre bien déterminé de planètes de dimensions relativement assez grandes, et un essaim de petites planètes qu'on croit être les fragments d'un astre ancien dont ils occupent la place et dont ils suivent l'orbite.

— Très-bien, fit le vieillard; vous savez sans doute les noms des grandes planètes, la place qu'occupent les cercles décrits par eux, l'importance de leur volume comparé à celui de la terre ?

— A peu près, je crois.

— Eh bien, dites; tout cela nous servira. D'abord...

— D'abord *Mercure*, un globe dont le volume atteint tout au plus soixante millièmes de celui de la terre et qui, tournant au plus près du soleil, n'en est guère distant que de quinze millions de lieues.

— Ensuite...

— *Vénus*, vulgairement l'étoile du berger, dont le volume est à peu près égal au nôtre et qui tourne à vingt-sept millions de lieues du soleil. Puis nous, la terre...

— Qui, vous l'avez dit, évolue à trente-sept millions de lieues de l'astre central. Continuez, je vous prie.

— *Mars*, dont le volume est à peu près au nôtre comme 150 est à 1 000, le sixième environ. Quant à son orbite, il le décrit... Ah ! ma foi, j'ai oublié la distance !...

— N'importe ; je vous ai prévenu que je vous viendrais en aide — il tourne à quelque soixante millions de lieues du soleil. C'est ici, n'est-ce pas, que nous trouvons l'orbite de l'essaim planétaire dont vous parliez tout à l'heure, c'est-à-dire à cent millions de lieues du soleil?

— Très-bien, fis-je à mon tour, car, avec ses façons d'examinateur, le brave homme me soumettait, sans m'avoir crié gare, à une épreuve assez délicate. Continuez donc, je vous prie.

— Soit ! dit-il, et il reprit : Ces planètes, dont les astronomes connaissent aujourd'hui plus de cent cinquante, ont reçu d'eux le nom de planètes *télescopiques*, parce que c'est seulement à l'aide d'assez forts télescopes qu'on peut les apercevoir. On a dit, avec raison, qu'en moyenne leur surface était à peu près l'équivalent de celui d'un de nos départements de France. Ce qui n'empêche pas que ces petits astres, ces *astricules*, si j'ose ainsi les appeler, n'offrent à l'observateur *convenablement armé* le plus charmant intérêt. Vous verrez, d'ailleurs.

— C'est cela, nous verrons. Allez toujours.

— Après l'essaim, et comme compensation à son infimité, nous trouvons, évoluant à deux cents millions de lieues de notre soleil, *Jupiter*, qui a quatorze cents fois le volume de la terre. Un astre splendide !

— Je n'en doute pas.

— Tout autre est *Saturne*, qui vient ensuite, à une distance plus que double, soit à quatre cent cinquante millions de lieues du centre commun. Son volume est environ la moitié de celle qui précède, c'est-à-dire sept cent cinquante fois celui de la terre. Ah ! le singulier monde que celui-là !

— J'en ai vu quelque chose.

— Oh! mais si peu! Ensuite viennent *Uranus*, quatre-vingts fois plus gros que la terre, évoluant à sept cents millions de lieues; *Neptune*, cent dix fois plus gros que nous, décrivant un cercle dont le rayon mesure environ quinze cents millions de lieues : un milliard et demi. Puis...

Ce mot prononcé, le vieillard s'arrêta machinalement, mais non sans intention.

— Puis? ne pus-je m'empêcher de reprendre, car je n'avais jamais entendu parler d'aucune planète au-delà de l'orbite de Neptune; puis c'est tout : là finit notre tourbillon planétaire, et alors commence l'immensité, où d'autres soleils s'arrangent comme ils l'entendent avec leur cortége, si tant est qu'ils en aient un.

— Pensez-vous ? fit le vieillard d'un accent plein de réticences.

— Je pense que nous pouvions bien nous arrêter à quinze cents millions de lieues, ce qui donne au cirque où notre *petit* univers se livre à ses évolutions une circonférence de quelque neuf milliards de lieues. Voilà qui est déjà gentil.

— Vous voulez vous arrêter? dit tranquillement le vieillard, soit; bornons ici la revue de ce que je serais tenté d'appeler, par allusion à ce que vous disiez tout à l'heure, « les hannetons du soleil »; nous les connaissons par leur nom respectif, nous savons la longueur de leurs fils. Si nous revenions maintenant au *teneur de fils*. Je vous ai interrompu tout à l'heure.

— Quand donc, monsieur?

— Quand vous arriviez aux opinions sur la constitution physique du soleil.

— Qu'à cela ne tienne; je vous cède bien volontiers la parole.

— Oh! non pas! je n'aurais qu'à paraître m'avantager dans mes démonstrations... Je préfère beaucoup que vous continuiez.

— Ah! vraiment!

Et force me fut bien de continuer.

VII. — PAS DE CONCLUSION ÉGALE CONCLUSION.

— De la nature et de la constitution physique du soleil; comment, dis-je, arriverais-je à conclure sur ce point, quand des savants de haut lignage, qui se sont fait de l'étude du grand astre une sorte de mission exclusive, opiniâtre, passionnée, restent encore dans la pure région des hypothèses? Il y a même cela de curieux à noter, que, plus on avance dans l'observation positive du soleil, et moins devient nette l'idée qu'on se forme de sa manière d'être.

Herschell, il y a un demi-siècle, déclarait, du ton de la plus ferme conviction, que ce globe avait un noyau solide, obscur, habitable — et habité — entouré d'une sorte de coque embrasée distante du noyau.

Un peu plus tard, Arago affirmait encore, avec une très-évidente certitude, l'existence d'un noyau solide et froid, recouvert premièrement d'une atmosphère nuageuse très-dense, et secondement, c'est-à-dire intérieurement, d'une atmosphère gazeuse et lumineuse.

Le premier expliquait les taches, les fameuses taches, par des ouvertures dans la coque laissant voir le noyau solide; le second en trouvait la théorie dans des déchirures de l'atmosphère lumineuse, au travers desquelles se montraient des pans de l'atmosphère nuageuse.

Depuis que ces deux oracles de leur époque émirent ces opinions, toute une science nouvelle d'observation s'est créée. La photographie, la spectroscopie, notamment, ont permis, l'une d'avoir des images fixes du soleil qu'il est loisible de grossir; l'autre de déterminer par analogie la composition chimique probable de l'astre (1), et voilà qu'ayant sous les yeux des *portraits* fort scrupuleusement peints du radieux Phœbus, un registre bien tenu de ses moindres mouvements ou changements d'aspect, ainsi que des *équivalences* bien formulées de ses parties constitutives, on est moins que jamais d'accord pour expliquer tel ou tel détail de sa configuration, tel ou tel phénomène constaté à sa surface, et, par conséquent, pour définir l'ensemble de sa nature ou de sa manière d'être.

— Cela tient, voyez-vous, monsieur, remarqua le vieillard, à ce que nous autres, citoyens de la terre, nous apportons toujours dans l'examen des choses extra-terrestres une sorte de *jauge* taillée par nos sens; nous avons tout concédé, quand nous avons consenti à admettre l'analogie à laquelle, aussitôt, nous entendons tout soumettre... Nous avons l'intelligence, sinon étroite, du moins tournée vers l'étroitesse! Tandis que, quand il s'agit de questions aussi franchement vastes, nous devrions laisser les ailes de notre esprit prendre le large... Nous n'expliquons rien, parce que nous voulons trop expliquer. Nous refusons de faire la part de l'insolite, de l'extraordinaire, comme si le merveilleux artiste, le prodigieux architecte de l'univers avait épuisé toutes les ressources de son génie, employé tous ses moules, combiné tous ses plans, enfin donné toute la mesure de son savoir, le jour où il nous plaça, nous si petits, sur un des atomes de cette poussière de mondes dont il a semé l'incommensurable immensité.

Le mystérieux, l'incompréhensible nous étreint de toutes parts, et on croirait que nous ne veuillons pas que le mystère de l'incompréhensible existe... Voilà ce qui nous arrête, voilà ce qui nous fait rabaisser devant nous-mêmes et la Divinité et son œuvre. Mais il faut, voyez-vous, que ces liens éclatent, que nous nous affranchissions de cette servitude étroite de nos sens, pour arriver à comprendre l'existence de l'incompréhensible, et rendre ainsi un véritable hommage aux mystérieuses grandeurs de l'être dont notre pauvre langage ne saura jamais dire la puissance.

— Très-bien! fis-je, car, outre que je trouvais qu'il y avait une certaine élévation dans les idées que venait de traduire le vieillard, j'espérais qu'emporté par l'élan de ses pensées il prendrait pour lui le reste de la tâche que je ne remplissais qu'à mon corps défendant. Il en fut comme je l'avais prévu.

— Voilà, par exemple, reprit-il en étendant la main vers la projection dont les reflets mettaient dans la chambre obscure assez de lueurs pour que nous pussions mutuellement voir nos mouvements, voilà la surface du soleil. Au lieu de se présenter uniformément lumineuse, comme on peut communément le croire, elle se trouve affectée d'une espèce de *granulation*, de rugosité générale, quelque chose comme une forte peau de chagrin dont les aspérités seraient allongées; nos astronomes ont donné à ces ondulations, les uns le nom de *grains de riz*, les autres celui de *feuilles de saule*. Mais demandez-leur ce qui produit ces grains de riz, ces feuilles de saule, et vous aurez des opinions différentes. Sur d'autres points, c'est-à-dire sur le bord du disque — comme, par exemple, ici — apparaissent ordinairement les *facules*, que l'on serait tenté d'appeler « le contraire des taches », puisque ce sont des espaces le plus souvent aussi de forme allongée, qui tranchent sur l'ensemble de la granulation par un éclat plus vif. Or, qu'est-ce que ces facules? — Mêmes contradictions dans les réponses... Enfin viennent les taches, les *fameuses* taches, comme vous disiez tout à l'heure; fameuses, en effet, car, selon nos astronomes, c'est du jour où l'on a pu ou su observer régulièrement les taches que date l'étude réelle du soleil.

« Tout d'abord — disent-ils — une espèce de bouillonnement se produit, dont les facules occupent d'ordinaire le centre; puis un déchirement se fait, qui montre des espaces sombres fort irréguliers, au milieu d'un enchevêtrement de traînées plus ou moins lumineuses; d'ordinaire, après ce premier travail, l'ombre centrale s'agrandit, s'arrondit, en rappelant assez fidèlement l'image d'un cratère dont les bords déchique-

(1) Voir *Musée des Familles*, année 1875, t. XLII, p. 358.

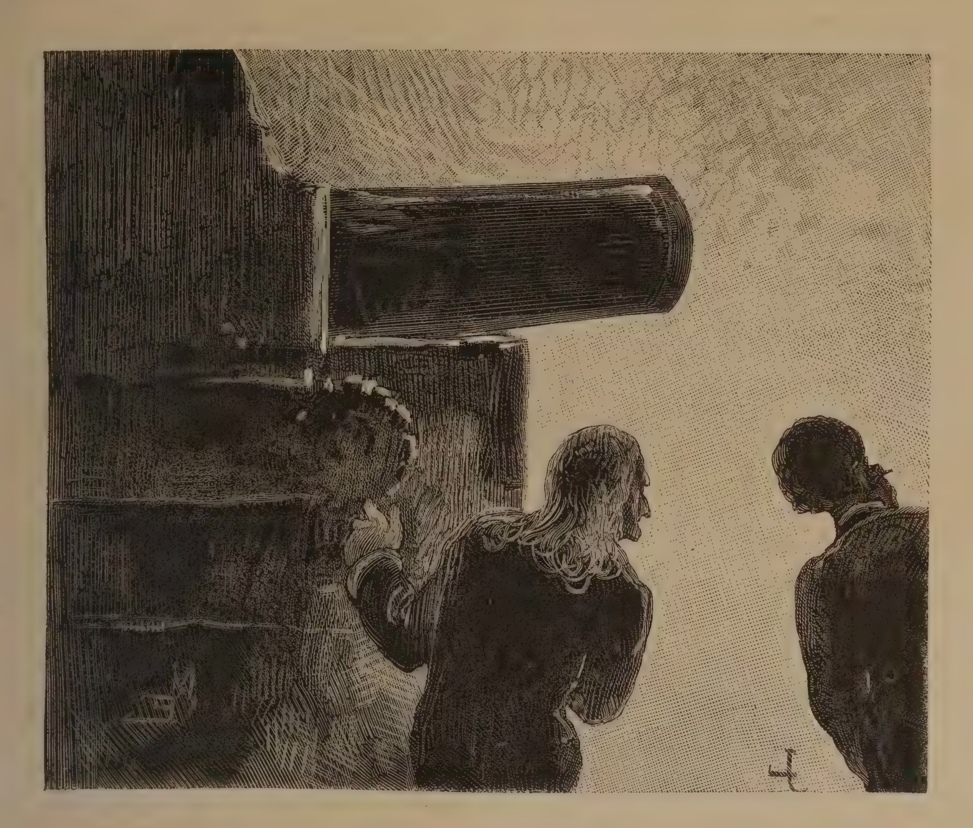
tés seraient vivement éclairés, pendant que le cône intérieur resterait plein d'ombre. »

Une fois formées, bien que ne gardant pas rigoureusement leur forme primitive, ces taches persistent d'ordinaire assez longtemps pour que, si l'on observe quotidiennement, on arrive à constater deux faits importants : le premier, qu'une tache qui s'est déclarée la veille près du bord oriental de l'astre se trouve, le lendemain, très-sensiblement avancée vers le bord occidental ; le surlendemain, un peu plus encore ; et ainsi de suite, par un progrès régulier, jusqu'au treizième jour, où la tache atteint le bord occidental, derrière lequel elle disparaîtra complétement le quatorzième jour...

Parfois, fréquemment même, après treize autres jours d'attente, on la voit revenir au bord oriental, pour continuer sa marche vers l'occident, jusqu'au moment où la granulation générale de l'astre l'aura envahie et fait disparaître.

La conclusion à tirer de ce déplacement des taches, c'est que le soleil — qu'on avait longtemps cru immobile au mépris de la loi universelle de mouvement qui est la loi de vie — tourne sur lui-même en un espace de temps que les astronomes, tenant compte du mouvement simultané de la terre, évaluent à environ vingt-cinq de nos jours.

— Tenez, reprit le vieillard, en me montrant sur le cercle lumineux une sorte de maculature qui me rappelait assez bien, comme forme générale, l'empreinte laissée par une balle de pistolet s'aplatissant sur une



Le savant dans la chambre noire. Dessin de E. Morin, gravure de Langeval.

plaque de tir, ceci est une tache qui en est à sa seconde giration. Je l'ai vue se former, il y a environ un mois, sur ce bord-là ; elle est allée graduellement vers l'autre, elle a tourné hors de ma vue, enfin elle a réapparu sur ce même bord primitif, et la voilà au quart environ du second tour ; mais elle se déforme ; demain elle sera moins visible, et elle aura certainement disparu avant l'achèvement de la giration complète.

L'examen attentif des taches a permis, en outre, de constater qu'elles sont en forme de cavités ; car, lorsqu'elles se trouvent au centre du disque, nous les voyons toujours plus larges, par la raison que nos regards en fouillent l'intérieur ; et elles se rétrécissent d'autant plus, qu'elles sont plus près de l'un ou de l'autre bord ; au moment même de toucher au contour du disque, elles ne sont plus accusées que par une sorte de fente linéaire. C'est un pur effet de perspective dont il est aisé de se rendre compte par analogie, en faisant tourner à hauteur de l'œil une pomme dans la rotondité de laquelle l'on aura évidé un petit creux.

— C'est élémentaire.

— Oui, fort bien, reprit le vieillard ; mais, au résumé, demandez à nos savants la cause des taches et ce qu'elles prouvent en tant que constitution physique du soleil ; vous aurez à peu près autant de réponses que d'individus ; l'un fera intervenir la loi des cyclones ou tourbillons tempêtueux ; l'autre admettra un mouvement d'aspiration du centre solaire ; un troisième vous parlera, au contraire, d'un bouillonnement vers

l'extérieur ; un quatrième voudra voir encore dans ces plaques obscures des fragments du noyau qui est en train de se refroidir, et qui vont flotter pendant un temps sur la masse embrasée, pour y retomber ensuite ; un cinquième appellera ces cavités des *gouffres* que creuse une dépression accidentelle et qui s'emplissent de vapeurs sombres, etc., etc.

— Fort bien ! dis-je à mon tour; mais la conclusion ?...

— La conclusion est, pour l'un, que le soleil serait un globe entièrement gazeux ; pour l'autre, qu'il serait à demi liquide, à demi gazeux ; pour celui-ci, qu'il serait entouré d'une atmosphère très-épaisse ; pour celui-là, que la prétendue atmosphère, qui ne s'accuse qu'au moment des éclipses totales, sur les bords de l'écran lunaire, serait une pure illusion des yeux de l'observateur.

— Si bien que la conclusion est à peu près nulle.

— Non pas à peu près, mais complétement, affirma le vieillard.

— Et quant à vous, monsieur, demandai-je, quelle est, je vous prie, votre conclusion ?

— Ma conclusion... attendez...

Je pus voir que le vieillard tendait le bras vers la caisse noire. Le petit bruit de déclic que j'avais déjà entendu se renouvela. La paroi blanche, et toute la chambre avec elle, redevint entièrement obscure.

— Vous avez vu l'ensemble, reprit le vieillard, nous allons examiner les détails. Voici d'abord quelques *grains de riz*, ou *feuilles de saule*, amplifiés environ vingt mille fois.

Le disque lumineux apparut de nouveau, mais ayant totalement changé d'aspect. Les rides légères qui tout à l'heure froissaient à peine la surface brillante avaient fait place à une sorte de gros moutonnement, à la fois dense et vaporeux, dont les saillies étincelaient, et dont les ombres étaient encore faites de lumière. On eût dit que ces mamelons, qui d'ailleurs *fluctuaient* lentement, majestueusement, fussent taillés dans une neige de feu ici entassée, là flottant encore... Quelque chose enfin ne ressemblant à rien de ce que nous connaissons.

— Qu'est-ce que cela peut bien être? dis-je; des liquides ardents, des flammes compactes, des gaz condensés, des métaux en fusion ?...

— Je n'en sais rien, répondit le vieillard.

— Qui peut produire cette houle imposante?

— Je n'en sais rien, fit de nouveau le vieillard, qui donnait à ces réponses un tel accent de solennité qu'il semblait, si je puis ainsi dire, que sa voix participât de la mystérieuse vision, pour en affirmer le caractère impénétrable.

— Voulez-vous voir une facule? reprit-il. Voyez.

Soudain tout l'espace du disque se trouva empli d'une sorte de relief lustré par ce que j'oserais appeler (car il faut bien avoir recours aux locutions étranges pour dire ces choses indéfinies) un *ruissellement* de lartés immobiles.

— Qu'est-ce qu'une facule ? demandai-je encore.

— Je n'en sais rien, répondit encore le vieillard, qui ajouta : Et maintenant une tache. Voici celle qui tout à l'heure était pour vous comme une rousseur sur un clair visage.

Sur ces mots, le disque de la muraille me montra, démesurément amplifié, l'espèce de cratère aux bords laciniés que j'avais vu d'abord en miniature. Tout autour d'un espace noir, dans le milieu duquel brillait d'un éclat relatif une sorte de fissure sinueuse, étaient rangées côte à côte, en rosette, un grand nombre de *facules* tranchant, d'une part, sur l'ombre du fond, et de l'autre, rayonnant sur une rangée de bourrelets d'une obscurité moyenne.

— Comment expliquez-vous les taches? dis-je, quand j'eus considéré un instant cette image singulière.

— Je ne les explique pas, répondit solennellement encore le vieillard ; c'est ma manière de les expliquer, et je crois être ainsi plus près de la vérité que n'importe quel autre observateur. Voilà, n'est-ce pas, qui vous semble bien paradoxal?

— En effet, répondis-je franchement.

— Pourtant, réfléchissez-y, et vous verrez qu'en m'exprimant ainsi je suis fidèle à mon système, qui est celui-ci : ne pas vouloir expliquer ce qui est inexplicable, c'est-à-dire renoncer à prendre une idée juste des choses qui évidemment n'ont chez nous, pour nos sens, aucun terme de comparaison... C'est surtout en face du soleil que cette situation se manifeste ouvertement. Je vous l'ai déjà dit, petits, infimes que nous sommes, nous rapetissons tout en voulant tout rapporter à nous-mêmes; et, par là, nous n'allons à rien moins qu'à l'avilissement non-seulement de l'œuvre, mais aussi de l'ouvrier céleste; ce qui est de notre part, quoi qu'il en semble, le contraire de la supériorité intellectuelle, puisque ce n'est en réalité que l'orgueil de l'impuissance. Voilà ce qu'il faudra que nous ayons bien soin de dire, avant toute chose, dans *notre* livre.

— Notre livre, répétai-je, comme pour constater d'instinct que je ne m'étais encore engagé à rien, ce qui ne m'empêcha pas d'ajouter aussitôt : Çà mais, voyons, je croyais que nous devions, au contraire, percer tous les voiles, lever tous les doutes...

— Tous : non, monsieur, repartit tranquillement le vieillard, car Dieu seul pourrait avoir de telles prétentions. Mais de ce que nous avons, pour débuter, abordé un astre unique dans notre système, échappant à l'analyse par l'*extraordinairété* même de sa nature, il ne s'ensuit pas que les choses en aillent ainsi quand nous aurons affaire aux globes secondaires qu'on pourrait appeler les *proches parents de la terre*. Là nous rentrons dans le domaine des analogies possibles, des faits probables, encore qu'hypothétiques.

A tout seigneur tout honneur ; nous devions d'abord notre hommage à l'astre qui, gardant le secret de sa grandeur, trône pour nous dans une sorte de prestige suprême ; tandis qu'avec les autres nous allons nous trouver, à proprement parler, en famille; et il en sera — vous verrez — comme en famille. J'entends même vous le prouver sans retard; c'est-à-dire ce soir, vers neuf heures, si, comme je l'espère, l'atmosphère conserve une pureté suffisante. Du reste, tenez-vous en repos, j'irai vous dire si l'observation est possible ; au cas contraire, nous la remettrions à demain ou au premier beau soir. Pardon, monsieur, de vous avoir fait faire si peu de chemin en cette longue séance; mais désormais nous irons d'un train plus rapide : il fallait bien poser les prémisses de nos excursions. Voilà qui est fait, une fois pour toutes. A ce soir, donc; monsieur, à ce soir!

L'idée ne me vint pas de dire autrement que le bonhomme ; car, dès lors, il avait littéralement fait de moi

sa chose; il en usait sans même prendre mon avis, sans savoir si le moment me convenait ou si le rendez-vous cadrait avec mes occupations.

« A neuf heures, » avait-il dit en rendant à la chambre les rayons de la lampe. Je m'étais levé, j'avais marché vers la porte, je l'avais ouverte; et, quand le vieillard la referma derrière moi, je venais tout naturellement, tout docilement de répéter après lui : « A neuf heures ! »

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

NOUVELLES.

LA MÈRE CHAMPAGNE[1].

Je franchis la porte. La cour était déserte. Une bande de canards, qui rêvait au soleil, sur un tas de paille, s'effaroucha à mon approche, et clopin clopant, avec des *couan* formidables, regagna le bord de l'eau. Comme j'allais pénétrer dans la maison, un second gendarme me barra le passage. On n'entrait pas. Je ne pus que jeter un coup d'œil par la porte restée ouverte.

Ce qui me frappa d'abord, ce fut le cadavre du garde étendu sur une civière, encore vêtu comme il l'était au moment du crime. Près de cette civière, une femme et deux enfants pleuraient. Un homme vêtu de noir était assis devant une table; un autre à côté de lui paraissait écrire. C'étaient le substitut du procureur du roi et son greffier. Debout au milieu de la chambre, enfin, j'aperçus Fulgence Lebarbot, le Barbottin. C'était la première fois que je voyais ce garçon. Il me fit peine. Pourquoi? Je ne saurais le dire. Il était bien tel que me l'avait dépeint la mère Champagne : maigre, pâle, l'air niais, avec ses cheveux filasse et ses yeux ternes. Il semblait hébété. Il tenait sa casquette à la main et la roulait machinalement entre ses doigts pour se donner une contenance. Le substitut le fixait du regard et lui enfonçait pour ainsi dire ses questions dans la cervelle. Le malheureux se troublait visiblement, hésitait, bégayait. Je n'entendais rien des questions, rien des réponses, et cependant il me semblait que la justice faisait fausse route.

Mais, en pareille matière, la prudence est le seul guide à suivre. Pour rien au monde je n'aurais parlé. C'était me mettre dans l'obligation d'accuser le fils de la mère Champagne, et je n'avais aucune preuve sérieuse contre lui.

Je me bornai donc à mon rôle de spectateur muet; puis, ne trouvant personne à interroger, je repris ma route à travers bois pour regagner le village. Là du moins j'étais sûr de trouver à qui parler.

Inutile de dire que l'assassinat du garde et l'enquête commencée y avaient mis toutes les têtes en ébullition. Il n'était et ne pouvait être question d'autre chose. Devant chaque porte je trouvai des groupes, où, chose bizarre, on ne paraissait pas soutenir telle ou telle probabilité. Tout le monde y semblait du même avis. Et je ne fus pas longtemps à me convaincre qu'en effet pour tout le monde Fulgence Lebarbot était coupable.

Mais la foule accepte volontiers les présomptions pour des preuves, et ses jugements hâtifs sont maintes fois infirmés par les décisions des tribunaux. Je me mis en mesure de recueillir tous les indices qui pouvaient me guider à mon tour et me tirer de mon incertitude.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Les présomptions étaient graves.

On affirmait avoir entendu, quelques jours plus tôt, Fulgence dire en plein cabaret :

— Il passera un mauvais quart d'heure !

La veille du crime, on l'avait vu, complétement ivre, dans ce même cabaret, agiter son fusil avec des gestes menaçants dans la direction de la maison du garde.

Bernard enfin avait, quelque temps auparavant, dit à plusieurs témoins qu'il n'était pas tranquille et que Fulgence était capable d'un mauvais coup.

J'avoue que, connaissant à peine le Barbottin, j'accueillis avec une involontaire satisfaction toutes les charges qui s'élevaient contre lui. J'aurais été navré pour la mère Champagne de voir cette triste affaire se compliquer d'un doute qui pouvait, un jour ou l'autre, justifier ses soupçons. Le malheur des uns fait le bonheur des autres. Je devenais cruel par sympathie et par affection pour cette brave femme. Si ce que j'entendais dire était vrai — et je n'avais aucune raison de croire qu'il en fût autrement — le sieur Fulgence n'était digne, après tout, que d'un médiocre intérêt; et, tout fier de la conviction que je venais d'acquérir, je regagnai la maison, persuadé que la mère Champagne allait me sauter au cou et me crier :

— Eh ben ! vous savez, ça me fait plaisir ce que vous me dites là ! ça me retire un poids qui m'étouffait !

Je la trouvai assise, devant la cheminée, sur un escabeau, en train d'écumer le pot-au-feu. Elle enlevait lentement et méthodiquement l'écume, et la jetait dans les cendres du foyer. Elle tourna la tête quand j'entrai, me sourit du bout des lèvres et se remit sans mot dire à sa besogne.

— Eh bien, m'écriai-je, vous savez la nouvelle, mère Champagne ?

— Non.

— C'est Fulgence qui a fait le coup !

— Sûr?

— Autant dire oui.

— Autant dire, répéta-t-elle, après tout... oui... possible.

Puis, tout en continuant, du même mouvement lent et régulier, à jeter l'écume par-dessus le bord, elle murmura :

— Pauvre diable !

Je résumai de mon mieux mes informations; j'accumulai mes preuves pour la convaincre. Elle se leva, me coupa la parole, et d'un ton qu'elle ne prenait jamais avec moi :

— Pardine ! me dit-elle, vous n'avez que faire de le charger, ce gars !... Il y a des juges.

La pauvre femme était évidemment sous le coup d'un

doute qui l'obsédait et dont elle souffrait cruellement; si cruellement que huit jours après la mort du garde — huit jours à peine — elle était presque méconnaissable. Elle avait maigri; ses bonnes et fraîches couleurs avaient disparu; ses yeux s'étaient enfoncés dans leur orbite; elle faisait peine à voir! Lorsque j'essayais de l'amener sur le terrain des confidences, elle me jetait des regards presque durs, et me tournait le dos. Pierre avait, pendant ce temps, repris son genre de vie habituel. Il partait le matin dès l'aube, avec son fusil, et ne rentrait que tard le soir; quelquefois il ne rentrait pas du tout. Lorsque, par hasard, le mauvais temps ou quelque circonstance imprévue le retenait au logis, je l'observais avec attention; j'épiais un tressaillement, un regard, un geste qui me mît sur la trace de la vérité. Rien! Pierre ne sourcillait pas. Si je faisais allusion au meurtre du garde, il levait les épaules et ne répondait que par des mots, comme :

— Faudra voir!

J'étais fermement convaincu que la mère Champagne, abusée par le souvenir de l'inimitié qui régnait entre son fils et Bernard Cloutou, s'aveuglait elle-même et se persuadait d'un malheur imaginaire.

Fulgence était arrêté depuis trois semaines lorsque



L'interrogatoire de Barbottin. Dessin de Vierge, gravure de Langeval.

les premiers témoins cités à comparaître devant le juge d'instruction firent le voyage de Melun. Il ne fallait pas moins que cela pour réveiller le souvenir de cette affaire, dont on commençait à ne plus parler.

L'instruction était menée activement; mais les détails n'en transpiraient pas, ou du moins n'arrivaient pas jusqu'à nous.

La mère Champagne, qui sortait peu, me disait chaque matin :

— Sait-on queq'chose?

— Non, mère Champagne.

— Je voudrais ben que ça soit fini!

— Et que Fulgence soit condamné?

— S'il n'y a pas de preuves?

— On n'arrête pas un homme, on ne le retient pas en prison, on ne le traduit pas en cour d'assises, si l'on n'a pas relevé de preuves contre lui.

Elle s'intéressait aux moindres circonstances du crime; elle aurait voulu tout savoir, jusqu'aux bavardages et aux cancans du pays.

Je m'étais, à sa prière, abonné à un journal du département qui passait pour bien informé; et, comme elle ne savait pas lire, la pauvre femme, je le lui lisais d'un bout à l'autre.

— C'est peut-être à la place que vous ne lisez pas, me disait-elle, qu'il y a du nouveau.

J'avais beau chercher à lui faire comprendre la division du journal, lui dire que la première page était réservée à la politique, la seconde aux informations de l'extérieur, la quatrième aux annonces, elle n'en voulait pas démordre, et je m'exécutais inutilement.

Un matin, cependant, à la troisième page, par laquelle j'avais toujours soin de commencer, je trouvai les lignes suivantes :

« Tout le monde se souvient de l'assassinat commis dans le courant de septembre sur la personne du sieur Bernard Cloutou, garde particulier au service de M. le comte de X., propriétaire du château de Montgermont. C'est définitivement dans les premiers jours de novembre, le 4, selon toute apparence, que s'ouvriront, devant la Cour d'assises de Seine-et-Marne, les débats de cette grave affaire. Le remords a jeté, nous assure-t-on, le prévenu dans un état de prostration qui ne laisse aucun doute sur sa culpabilité.»

— Nous irons, dit la mère Champagne.

— Comment!... vous voulez?... Mais à quoi bon?



La lecture du journal. Dessin de Vierge, gravure de Balaire.

— Nous irons ! répéta-t-elle énergiquement.

Et comme Pierre entrait :

— N'est-ce pas, Pierre, que nous irons? lui dit-elle, et que tu viendras?

— Où ça, la mère?

— A Melun.

— Pour?

— Pour voir juger le Barbottin.

— Comme vous voudrez.

Pierre n'avait pas tressailli; sa voix ne tremblait pas. Il posa tranquillement son fusil contre la cheminée et vint s'asseoir auprès de moi.

La mère Champagne avait baissé la tête. Elle pleurait.

Jusqu'à la fin d'octobre elle ne me reparla plus de l'affaire. Elle ne m'apporta pas le journal, en murmurant :

— Qué malheur de ne pas savoir lire !

Mais, dans les premiers jours de novembre, elle revint à son idée fixe et dit à Pierre devant moi :

— Nous y allons, tu sais?

— Oui... oui... je sais, répondit machinalement Pierre.

— Bien!

Et se tournant vers moi, la mère Champagne ajouta plus bas :

— Je veux savoir!

Les citations envoyées aux témoins vers la même époque nous apprirent que l'ouverture des débats était fixée au 8.

Ce jour-là, dès l'aube, la mère Champagne fut sur pied.

Elle revêtit sa robe la plus belle et se coiffa de son bonnet des dimanches; comme pour une fête, la pauvre femme! Il lui restait certainement au fond du cœur l'espérance de revenir heureuse et consolée de ce voyage.

Pierre, averti par elle, ne tarda pas non plus à descendre. Il était calme, ou du moins impassible. Je remarquai seulement que sa respiration était plus courte, sa parole plus brève qu'à l'ordinaire. Il n'aida pas sa mère à atteler.

Elle avait sorti la bête de l'écurie, la carriole du hangar; elle ajustait les harnais, serrait les sangles, en femme qui n'en était pas à son coup d'essai, mais tout cela fiévreusement et par saccades.

Lorsque tout fut prêt pour le départ, elle sauta lestement dans la voiture où nous étions installés déjà, et me dit tout bas en s'asseyant :

— Misère de Dieu! Je voudrais bien être revenue!

Puis elle ramassa les rênes, fouetta Cocotte et nous partîmes. Le temps n'était pas fait ce jour-là pour chasser les idées sombres qui m'obsédaient. Le ciel était gris, sans clarté. Une pluie fine et serrée, une de ces pluies qui mouillent jusqu'aux os, traîtreusement, sans qu'il y paraisse, tombait lentement et obscurcissait l'horizon. La jument clapotait dans les flaques d'eau avec un bruit régulier et monotone. Devant nous, à travers ce brouillard terne et opaque nous n'apercevions sur la route que les parapluies rouges ou bleus des gens qui se rendaient à l'audience, La moitié du village allait à Melun. Chemin faisant, chacun nous hêlait.

— Hé! bonjour la mère! Bonjour Pierre!

La mère Champagne répondait de la tête seulement. Depuis longtemps déjà on ne l'entendait plus, comme jadis, crier à pleine voix :

— Bonjour père un tel! Bonjour garnement!

Plus loin, on s'arrêtait pour échanger quelques mots avec un témoin à charge ou à décharge.

A quoi tient la vie d'un homme? Les témoins à décharge eux-mêmes croyaient à la culpabilité de celui que leur témoignage devait sauver!

— Hue, cocotte! criait la mère Champagne quand elle en avait assez entendu; et nous nous remettions à trottiner sous l'avalanche de brouillard qui nous étouffait... et nous attristait.

Une heure après nous étions à Melun; Cocotte et la voiture étaient remisées à l'auberge, et nous nous dirigions vers le palais de justice.

— Donne-moi le bras, avait dit la mère Champagne à son fils.

Pierre avait obéi.

Sur le seuil, au moment de pénétrer dans la salle où le drame allait se dénouer, elle l'arrêta, le regarda en face, et, avec des larmes, lui dit :

— Veux-tu m'embrasser, hein?

Pierre tressaillit involontairement, se pencha sans rien répondre, et lui présenta la joue. Elle y colla ses lèvres, et, tout en pleurs, se retourna vers moi en essayant de sourire et en murmurant :

— Comme on se fait des idées!

Pierre affectait de ne rien voir des angoisses que sa mère n'avait plus la force de cacher, et que je lisais, moi, dans ses yeux. La situation se résumait ainsi pour elle : « Si la justice condamne Fulgence, je me suis trompée; — c'est bien. Je bénirai Dieu; j'embrasserai mon Pierre, et je lui demanderai pardon à deux genoux. — Si les juges ne se prononcent pas, s'ils hésitent, si Fulgence est acquitté, on ne connaît pas l'assassin. C'est peut-être Pierre!.. Peut-être!.. Et il me faudra vivre éternellement avec ce doute qui me torture! N'oser plus regarder mon garçon! n'oser plus l'embrasser! n'oser plus sortir à son bras, de peur que le hasard, un jour, ne nous arrête au passage tous les deux et ne lui crie, devant moi : Tu es un meurtrier Pierre Champagne! »

Heureusement — je l'espérais alors — il n'y avait plus que patience à prendre. Quelques minutes encore et tout serait dit.

La salle était pleine. Arrivés de très-bonne heure nous avions trouvé place sur le premier des bancs réservés au public. Le silence était profond; tout au plus entendions-nous comme un bruissement les propos tenus à voix basse par tous ces braves gens que l'appareil si simple et si grand de la justice frappe comme d'une secrète terreur.

Un huissier cria :

— La cour!

Tout le monde se découvrit et se leva.

Les magistrats, vêtus de rouge, entrèrent et prirent place au-dessous du grand Christ de bois noir qui étendait ses bras sur le mur.

L'audience commençait.

Les formalités indispensables une fois remplies, le président ordonna la lecture de l'acte d'accusation. Ce document, que j'abrégerai dans quelques-unes de ses parties, était ainsi conçu :

« Le 18 septembre dernier, vers dix heures du soir, les nommés Prosper Audry et Jacques Letourneur manouvriers à Pringy, revenant de Saint-Sauveur, trouvèrent dans les bois de Montgermont, au lieu dit : le coin de Mal-Echo, le corps inanimé du sieur Bernard Cloutou, garde particulier. Après avoir constaté la mort et pressentant qu'un crime venait d'être commis, ils se hâtèrent d'aller prévenir à Ponthierry le brigadier Guillemardet, qui se transporta immédiatement sur les lieux avec un des gendarmes de sa brigade. Des premières constatations il résulta : 1° que le garde était mort, frappé d'un coup de feu presque à bout portant; 2° que la mort ne pouvait être ni le résultat d'un accident, ni le résultat d'un suicide.

« En effet, on retrouva près de lui son fusil dont les deux coups étaient encore chargés et amorcés.

« La mort était le résultat d'un crime.

« Sur qui devaient se porter les soupçons?

« La rumeur publique désignait le prévenu Fulgence Lebarbot, dit le Barbottin, fils de la veuve Lebarbot, femme en secondes noces de la victime. Une profonde animosité régnait depuis longtemps, en effet, entre son beau-père et lui.

« Ivrogne et paresseux, il n'avait jamais payé que d'in-

gratitude les bienfaits et les sacrifices des siens ; de là étaient venues des querelles fréquentes, et plusieurs témoins affirmaient l'avoir entendu proférer, en plein cabaret, des menaces de mort contre le sieur Bernard Cloutou.

« Quoique très-graves ces présomptions n'auraient pas suffi. A côté des indications morales, il fallait des preuves matérielles indiscutables.

« Ces preuves, l'instruction les a relevées.

« Et d'abord, à quelle heure avait été commis le crime?

« Le garde Bernard est vu à sept heures — il en sera témoigné — au pont de Sainte-Assise. Il cause avec le gardien préposé au péage de ce pont. Puis il descend à Ponthierry et entre au cabaret du Soleil levant, où il se fait servir une omelette, une bouteille de vin et du pain. Il était alors sept heures trois quarts. Cette heure a été précisée de la manière la plus formelle.

« Or, les médecins chargés de l'autopsie de la victime ont constaté dans l'estomac la présence d'aliments à demi-digérés. Le crime n'a donc pu être commis que une heure et demie ou deux heures, au plus tard, après le repas ; c'est-à-dire de neuf heures un quart à neuf heures trois quarts. Les médecins, interrogés à cet égard, croient pouvoir fixer neuf heures un quart.

« Où était le prévenu Fulgence Lebarbot de neuf heures un quart à neuf heures trois quarts?

« Dans les bois, où l'appelaient, dit-il, ses fonctions de garde adjoint.

« Or, il résulte d'informations données par la veuve elle-même, que jamais Bernard Cloutou ne confiait à Fulgence le soin des tournées de nuit qui demandent une sûreté de coup d'œil et une expérience que ne pouvait avoir un garde nouveau dans le métier. — Son service ne l'appelait pas au dehors. — Il ne pouvait donc être poussé à sortir, armé, à pareille heure, que par l'idée préconçue du meurtre qu'il allait accomplir — et que nous l'accusons d'avoir accompli.

« En effet, son fusil trouvé dans sa chambre et saisi par les magistrats instructeurs n'était chargé que du côté droit. Le coup gauche avait été récemment tiré. Affolé sans doute, après son crime, il n'avait pas songé que ce détail pouvait devenir une preuve accablante.

« Interrogé sur ce point, il déclare avoir, sur la lisière du bois dit : les Acacias, tiré sur un lapin qu'il a manqué. Tout dément cette assertion.

« A cinq pas du cadavre, on a retrouvé la bourre d'un fusil. Cette bourre, en papier, à demi consumée, portait cependant des lettres encore visibles qui ont permis de constater qu'elle avait été faite avec un morceau du journal *le Siècle;* — et, le canon encore chargé du fusil du sieur Fulgence ayant été déchargé à la baguette en présence des magistrats instructeurs, a été trouvé bourré avec un fragment du même journal.

« Dernier détail enfin ; le plomb trouvé dans l'arme était du numéro 6, le plomb extrait de la blessure du numéro 6 également. Les réponses du prévenu sur ces différents points sont évasives et trop vagues pour qu'il en puisse être tenu compte. Les explications fournies par lui, contradictoires pour la plupart, n'atténuent en rien la gravité des faits qui, appuyés de témoignages nombreux, l'ont désigné à la justice comme l'auteur du crime dont elle lui demande compte aujourd'hui.

« En conséquence, le nommé Fulgence Lebarbot, dit le Barbottin, est accusé d'avoir, le 18 septembre dernier, commis au lieu dit : le coin de Mal-Echo, un meurtre sur la personne du garde Bernard Cloutou, son beau-père ; lequel meurtre a été commis avec préméditation. »

Pendant toute cette lecture que j'écoutais avec attention, la mère Champagne, immobile, pâle, le corps un peu penché, avait regardé fixement Pierre qui, le menton dans les mains, n'avait pas l'air d'entendre et semblait indifférent à ce qui se passait autour de lui.

De temps en temps, elle essuyait du revers de sa main les gouttes de sueur qui perlaient sur son front, mais cela sans tourner la tête, sans tourner les yeux.

L'interrogatoire venait de commencer.

Sur l'ordre du président, le Barbottin s'était levé. Pâle et maigre, il était devenu, pendant ces six semaines de prévention, plus pâle et plus maigre encore. Son œil atone avait pris les reflets ardents que donne la fièvre de l'anxiété. Il tenait à la main sa casquette et la roulait entre ses doigts comme je l'avais déjà vu faire dans la maison du garde. Il avait l'air effaré. Etait-ce l'attitude d'un coupable écrasé sous le poids du remords, ou d'un innocent sous le coup d'une épouvantable fatalité? Nul n'aurait pu le dire encore.

Aux premières questions qui lui furent posées, il répondit d'une voix à peine distincte. Peu à peu, sa voix s'affermit. La conscience du danger qu'il sentait grandir l'éperonnait sans doute. Il donna sur sa vie passée et sur ses aventures des détails à peu près clairs, et poussa même l'audace — c'était de l'audace pour lui — jusqu'à dire au président :

— Qu'est-ce que ça prouve tout ça !... C'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

A compter de là, cette phrase accompagna comme un refrain toutes ses réponses.

— Vous reconnaissez avoir tiré un coup de fusil dans la soirée du 18 septembre?

— Faut bien !... Mais c'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

— Vous persistez à soutenir que c'est au lieu dit : les Acacias et non dans les bois du coin de Mal-Echo, que vous avez tiré?... sur un lapin?

— Sans doute que oui !... C'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

— Comment expliquez-vous que l'on ait trouvé sur le lieu du crime une bourre exactement semblable à celle qui se trouvait encore dans le canon de votre fusil?

— Est-ce que je sais?... C'est pas moi qu'ai assassiné le père Bernard !

Cette négation formulée à intervalles pour ainsi dire égaux, d'un ton monotone et lent comme le tic tac d'une horloge avait quelque chose de machinal, et, loin de convaincre les jurés et le public, menaçait de devenir une charge de plus contre le malheureux Fulgence.

Il a peur, se disait-on, il perd la tête ; c'est pour cela qu'il jette à tout hasard, sans en avoir conscience, cette phrase que l'on retrouve dans la bouche de tous les accusés :

— Ce n'est pas moi.

Si accablantes pourtant que fussent les charges relevées par l'acte d'accusation, il restait au doute une porte ouverte. Les preuves décisives manquaient encore.

Le Barbottin se défendait mal; mais il n'avouait pas, et, pour les juges, il pouvait n'y avoir dans tout cela qu'une série de hasards fâcheux contre lui.

Tout à coup, d'un geste brusque, le président lui montra une petite pipe, qu'il venait de prendre sur la table, et lui dit, à l'improviste :

— Reconnaissez-vous cela?

— Que oui... c'est ma pipe.

— Messieurs, dit alors le président aux jurés, cette pipe a été retrouvée hier sur le lieu du crime par le brigadier Guillemardet. Les traces de boue, déjà anciennes, que vous y pouvez voir, laissent à penser qu'elle a été perdue par l'accusé le jour du meurtre.

Fulgence paraissait accablé. Il sentait que sa liberté, sa vie peut-être lui échappaient, et que ce petit morceau de bois était sa perte.

— Cette pipe est bien à vous? répéta le président.

Fulgence, l'œil fixe, bouche béante, regardait la pipe.

— Non; murmura-t-il.

— Vous venez de la reconnaître.

— Oui... elle était à moi... mais, je l'ai donnée, huit jours avant la mort du père Bernard.

— A qui?

Fulgence ne répondait pas. Il semblait poursuivre un souvenir qui lui échappait.

— C'était au cabaret, dit-il enfin...; j'avais bu...; je l'ai donnée à... à...

Et, ne trouvant pas le nom qu'il cherchait, il tomba lourdement assis entre les deux gendarmes qui le gardaient, et s'arracha les cheveux en criant, avec des sanglots dans la voix :

— Je ne me souviens pas!.., je ne me souviens pas!

Un frisson me courut dans les veines. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper. Le plus habile comédien n'aurait pas trouvé de pareils cris!

Et pourtant des murmures ironiques s'élevèrent au fond de la salle. Cette involontaire énergie avec laquelle il venait de jeter à ses juges la preuve morale de son innocence, avait paru trop bien jouée.

Le président lui-même prit soin de faire remarquer aux jurés ce qu'il y avait d'improbable dans cette indication tardive de l'accusé, qui, après avoir reconnu la pipe, disait l'avoir donnée en apprenant qu'elle avait été trouvée sur le lieu du crime. Il prétendait avoir bu ce soir-là! Mais il buvait tous les jours et ne perdait, au dire des témoins, ni la conscience ni la mémoire de ses actes.

A compter de ce moment je regardais Fulgence comme perdu. Le réquisitoire fut écrasant. La plaidoirie de l'avocat — un avocat nommé d'office — insignifiante et plus nuisible qu'utile à l'accusé. On réclamait pour lui le bénéfice de son infirmité morale, de sa faiblesse d'esprit. C'était avouer le crime, et ne demander autre chose que l'atténuation de la peine. L'avocat croyait avoir une tête à sauver. Il eût regardé comme une folie de plaider l'acquittement.

Le président, lorsque tout fut fini, dit au Barbottin :

— Vous n'avez rien à ajouter pour votre défense?

Fulgence regarda le président, et d'une voix lente :

— Non, répondit-il...; c'est pas moi qu'ai tué le père Bernard.

Et il se cacha la tête dans les mains en sanglotant.

Le silence était profond dans la salle. Involontairement on attendait. Devant ces vraies larmes, devant ce désespoir, peut-être semblait-il à tout le monde que le drame ne pouvait finir ainsi.

Les débats allaient être clos cependant. Le président allait renvoyer les jurés dans la salle de leurs délibérations. Il ouvrait la bouche, il allait parler, quand, tout à coup, la mère Champagne se dressa de toute sa hauteur, et, saisissant Pierre par le collet de sa blouse, l'enleva de son banc avec une force surhumaine et le dressa tout debout à côté d'elle, en lui criant :

— Misérable! dis-leur donc que c'est toi!

Sur les magistrats, sur les jurés, sur la foule, sur moi, cet épouvantable coup de théâtre produisit un indescriptible effet. Ce fut une stupeur générale.

Pâle, les poings crispés, Pierre n'avait pas trouvé de réponse à l'énergique et sauvage apostrophe de sa mère. Il tremblait de tous ses membres, et c'est tout au plus s'il eut la force de se tenir debout lorsque, sur l'ordre du président, deux gendarmes s'approchèrent de lui pour l'emmener.

La mère Champagne, sans attendre l'effet du cri qui venait de lui échapper, était sortie de la salle, en bousculant tout devant elle.

Je la rejoignis à l'auberge où je la trouvai en train d'atteler. Je lui adressai la parole, elle ne m'entendit pas; je montai dans la voiture à côté d'elle, et elle ne s'aperçut même pas que j'étais là. Elle agissait par la force de l'habitude; mais l'âme semblait sortie du corps, la raison à jamais sortie du cerveau.

D'un coup de fouet, elle lança Cocotte, et nous revînmes à Pringy presque à fond de train.

En arrivant, la mère Champagne ne dételapas; elle descendit, entra dans la cuisine, regarda un instant autour d'elle et, comme si tous les souvenirs qu'elle essayait inutilement de rassembler depuis une heure lui étaient revenus tous à la fois, elle poussa un grand cri et tomba par terre, à genoux, en pleurant.

Je m'approchai d'elle; je lui pris les mains; je lui jetai quelques-unes de ces banales consolations qui servent pour toutes les douleurs, — et que les vraies douleurs n'entendent pas. Peu à peu, le calme lui revint. Elle me regarda en joignant les mains, et me dit avec un épouvantable accent de désespoir :

— Hein!... mon garçon!!

— C'est grave, mère Champagne, lui dis-je, ce que vous venez de faire!... Il fallait être bien sûre...

— Bien sûre? Oh! malheur!... Bien sûre?... Est-ce que vous croyez que je n'en suis pas bien sûre?... Et j'aurais laissé guillotiner le Barbottin!... Allons donc!... quand c'est lui... mon garçon...

Sa voix s'éteignit encore une fois; ce mot, si plein de tous les bonheurs évanouis, l'étranglait.

— Mais enfin, lui dis-je après quelques minutes de silence, comment savez-vous?...

— Comment?... Vous allez voir!... J'vas vous dire... Bernard a été assassiné le soir de votre arrivée; vous vous souvenez que ce soir-là nous avions bavardé longtemps tous les deux... Je vous avais parlé du Barbottin, justement... C'est drôle! dirait-on pas que j'avais comme un pressentiment? — Vous étiez couché depuis un bout de temps, quand il est rentré, lui, Pierre...; ah! si vous l'aviez vu, mon cher bon monsieur, dans quel état!... blanc comme vot' chemise! les cheveux hérissés! les dents serrées!... tremblant comme la feuille!... En le voyant, je me dis : « Y a quéqu'chose... pour sûr, y a quéqu'chose!... Il a fait un mauvais coup!... » et je lui dis :

— T'as vu Bernard?

— Bernard? qu'il s'écrie, Bernard?... c'est pas vrai!

J'ai pas vu Bernard !... Qu'est-ce qui vous a dit ça ? Celui qui vous a dit ça en a menti !

Et il courait par la chambre comme un fou, avec son fusil dans la main. Et plus il me répétait : c'est pas vrai ! plus je me répétais, moi : « c'est vrai !... il a vu Bernard, et il a fait un mauvais coup. » — Et pourtant, je ne savais rien encore, n'est-ce pas ?... Mais je le sentais ! On m'aurait volé, ce soir-là, tout ce que je possède, que ça ne m'aurait pas donné une pareille secousse !... Le voilà qui monte à sa chambre, sans vouloir souper. Il met le pied sur l'escalier..., tout à coup il redescend, s'approche de la cheminée et vide dans le feu son carnier, où il y avait toutes sortes de choses..., des papiers..., des lettres..., des chiffons..., de l'amadou..., est-ce que je sais ?... et puis il tire la baguette de son fusil, et décharge un des canons...; l'autre était vide !

Je le regardais faire, moi, et je me disais : « Il a fait un mauvais coup !... et comme il allait se coucher enfin :

— Voyons, Pierre, que je lui dis, qu est-ce qui s'est passé ?

— Rien !... rien !

Et le voilà parti !... Ah ! j'ai pas beaucoup dormi cette nuit-là ni les suivantes... Y a beau jour que je ne dors plus ! Pourtant, vous savez..., c'est dur de soupçonner son fils. On ne se résigne pas comme ça !... Le lendemain, j'avais fini par me persuader... quoi ?... que j'avais rêvé...; que j'étais folle !... et voilà qu'on nous annonce la mort de Bernard !... Vous étiez



Les soupçons de la mère Champagne. Dessin de Vierge, gravure de Dalaire.

là... Oh ! je m'en souviens !... le même soupçon qu'à moi vous est venu. Vous avez regardé Pierre !... Eh ben, n'est-ce pas qu'il n'a pas tressailli..., qu'il n'a pas bougé ?... Je ne savais plus que penser, voyez-vous !... Par moments je me disais : « C'est horrible ! ça ne se peut pas ! » et par moments : « C'est lui..., c'est lui..., c'est lui ! »

Ah !... je ne suis pas méchante, vous savez..., eh ben, quand on a dit dans le pays que c'était le Barbottin qu'avait tué Bernard... ah ! j'ai été bien heureuse !... j'aurais donné gros pour que ce soit lui !... Mais, j'avais beau faire, cette idée-là me revenait toujours : « C'est mon garçon ! » Aussi, pendant ce temps-là, vous avez vu, je ne mangeais guère, je vivais de ma fièvre !... Ah ! vous avez dû me trouver bien changée !... Je vous ai malmené, peut-être bien ?... Faut pas m'en vouloir. — Maintenant, vous comprenez, n'est-ce pas, pourquoi j'ai voulu aller à Melun ?... Si c'est lui, je me disais, nous le verrons bien... là !... On ne laisse pas condamner un innocent !... Eh ben, tout d'abord, au commencement, pendant qu'on lisait le papier contre le Barbottin, pendant l'interrogatoire, la confiance m'était revenue un peu... Pierre ne sourcillait pas !... On aurait dit que tout ça c'étaient des histoires qui ne l'intéressaient pas... Mais voilà que le président sort la pipe... vous savez... et dit au Barbottin :

— C'est-il à vous ça ?

Si vous aviez regardé Pierre à ce moment-là, mon cher bon monsieur !... Sa figure était décomposée ; les

yeux lui sortaient de la tête!... Il était pâle comme les morts du cimetière de Pringy!... Ses deux mains, qu'il tenait contre sa figure, étaient crispées, à croire qu'il allait s'enfoncer les ongles dans la chair! — Nous attendions la réponse du Barbottin.

— C'est à moi, qu'il dit.

Pierre a l'air de se remettre.

Et puis voilà que le Barbottin se ravise et dit :

— Non. Je l'ai donnée.

— A qui? demande le juge.

Pierre n'était plus un homme, monsieur! la sueur lui coulait à grosses gouttes sur le front. Je ne sais pas comment, à ce moment-là, le président, les juges, les gendarmes, tout le monde, ne s'est pas écrié : « Mais le voilà le meurtrier! là-bas... sur le premier banc! »

Ah! ç'a été bien plus clair encore quand le Barbottin a eu dit : « Je ne me souviens pas... » Pierre s'est essuyé le front, il a poussé un grand soupir, et puis il a regardé tout autour de lui... Mais ses yeux ont rencontré les miens, et ça lui a fait peur, allez!... Ah! c'est que je me disais, moi : Y a une justice!... il ne faut pas qu'on coupe la tête au Barbottin, si c'est pas lui qui a tué Bernard!... Aussi quand j'ai vu que tout le monde était contre lui, même les juges, même l'avocat... oh! alors... j'ai... Mon Dieu! mon Dieu!... Est-ce que j'aurais pu si j'en avais pas été bien sûre?

Et la mère Champagne se jeta dans mes bras en poussant des cris inarticulés. Elle tremblait. Sa tête allait à droite et à gauche comme une feuille qui s'agite au vent. Cela dura bien cinq minutes; et puis elle tomba dans une sorte de prostration dont j'eus grand' peine à la tirer pour la mener jusqu'à sa chambre, et lui faire entendre qu'il était temps de se reposer.

Le lendemain, et les jours suivants, elle s'occupa du ménage comme de coutume. En apparence, il n'y avait rien de changé dans la maison. Mais, elle avait beau faire, l'effroyable douleur dont elle souffrait se trahissait dans ses gestes, dans sa démarche, dans les quelques paroles qu'elle prononçait. Le coup avait été si rude que tout, en elle, s'était brisé. D'une minute à l'autre, elle devait tomber... pour ne plus se relever peut-être.

La veuve du garde vint la voir sur ces entrefaites.

— Eh ben? lui dit-elle... et Fulgence?

— Ah!... le pauvre gars! répondit la veuve. Il vous doit un joli cierge... et moi aussi!... Il est bien changé, allez!... la leçon lui a profité!... plus de cabaret! Il ne boit plus!... et le voilà décidé à travailler!... ah!... si mon homme était encore là!...

Puis, voyant que la mère Champagne pleurait en l'écoutant, elle l'embrassa, la consola de son mieux, et partit.

Dès que nous nous retrouvâmes seuls :

— Libre! me dit la mère Champagne... Vous avez entendu, Fulgence est libre.

— C'est justice.

— Oui... oui... c'est justice... Fulgence libre... Pierre en prison!

Et elle se cacha la tête dans les mains comme si elle avait eu à rougir du crime que son fils avait commis.

Après la visite de la veuve, pendant quinze jours encore la mère Champagne sembla vivre sa vie habituelle. On aurait dit que son fils était mort, et que, désespérée, elle se résignait. Ce n'était plus la femme alerte et vive que nous avions connue. Elle faisait tout machinalement, ne s'intéressait à rien et passait des journées entières assise près de la fenêtre, tenant à la main des bas de laine qu'elle ne tricotait pas. Elle regardait, sans les voir à coup sûr, les poules s'ébattre dans la petite cour, au milieu du brouillard, et se blottir sous la paille quand la pluie ou la neige tombait.

Nous étions en décembre. Depuis longtemps j'aurais dû avoir quitté Pringy. Mais je me sentais indispensable. Sans savoir au juste ce qu'elle avait à me demander, je devinais que la mère Champagne attendait de moi quelque chose. Plus d'une fois elle s'était approchée, avait ouvert la bouche et s'était éloignée sans me rien dire. Un jour enfin elle prit son courage à deux mains, et m'abordant :

— Est-ce que vous sortirez aujourd'hui? me demanda-t-elle.

— Peut-être.

— Et... de quel côté irez-vous?

— Je ne sais trop.

— Du côté de Melun, peut-être bien?

— Pourquoi ces questions?

— Si vous étiez allé du côté de Melun... je vous aurai prié de... Mais ça vous contrariera peut-être... Ça n'est pas gai d'entrer là!

— Vous voulez que j'aille le voir, mère Champagne?

— Oh, oui! dit-elle, en joignant les mains... Vous comprenez, je n'ose pas moi... Je ne peux pas!... C'est moi qui l'ai fait mettre là... Je ne peux pas..., ça me ferait trop de mal!... Mais faut pourtant bien qu'on aille le voir!... Après tout, Bernard l'avait peut-être provoqué, n'est-ce pas?... les querelles, vous savez ce que c'est!... et dame!... Et puis... voilà qu'il fait froid...; il n'a pas ce qu'il lui faut... Ça vous serait-il égal de lui porter un petit paquet?

— Tout ce que vous voudrez.

— Tenez... v'là du linge... Y a un peu d'argent aussi... Vous lui direz qu'il y a là trois chemises... des neuves... et puis trois paires de bas de laine...; et puis..., s'il a besoin de souliers... on lui en enverra, pas vrai?... Dites-lui qu'il écrive..., qu'il m'explique tout...

— Oui, mère Champagne.

— En revenant, vous me direz s'il est changé!... s'il a maigri... s'il a peur..., s'il espère qu'on ne le condamnera pas...

— Soyez tranquille.

— Et puis... voulez-vous, dites?... vous... vous l'embrasserez pour moi..., mon garçon...

Un hoquet lui coupa la parole. Elle répéta encore, en se tordant les bras : — « Mon garçon... mon garçon! » et tomba à la renverse, épuisée à la fois par cet effort et par le douloureux silence qu'elle avait gardé pendant trois semaines.

Elle avait la fièvre; une crise était à craindre; je la couchai de mon mieux; je prévins une voisine, et me rendis à Melun où je m'acquittai scrupuleusement de mes commissions.

Pierre avait tout avoué, tout; en revanche, il avait obtenu que la douleur d'un interrogatoire, à peu près inutile, fut épargnée à sa mère. L'instruction avait donc suivi son cours sans que la mère Champagne fut appelée à Melun. Les débats allaient s'ouvrir, et la condamnation paraissait inévitable, en raison des aveux de l'accusé et des témoignages que l'on avait relevés à l'appui.

Apporter à Pringy de pareilles nouvelles, c'était tuer la mère Champagne. Je résolus de me taire; — il serait toujours temps de lui apprendre la vérité.

Elle la savait, hélas! en partie du moins, quand j'arrivai. Elle avait appris, par la voisine que j'avais laissée auprès d'elle, que le procès de son fils allait commencer. Ce nouveau coup l'avait abattue, au point qu'il lui fut impossible de se lever, et qu'il me fallut, le soir même, appeler le médecin.

Elle ne souffrait pas. Son épuisement était pour cela trop complet. En deux mois elle avait dépensé toutes ses forces dans sa lutte contre la destinée et contre elle-même. Il n'y avait plus d'huile dans la lampe, et j'allais, me dit le médecin, la voir s'éteindre, sans qu'il fût possible de prolonger d'une minute les dernières lueurs qu'elle devait jeter.

La vie s'échappait goutte à goutte de ce pauvre corps si rapidement usé par la douleur.

Chaque matin elle faisait un effort pour se lever et retombait la tête en arrière, avec un grand soupir. Son regard était fixe. Elle semblait poursuivre une idée, toujours la même. De temps en temps elle se tournait vers moi, péniblement, et me demandait :

— Y a-t-il du nouveau?

Alors je prenais le journal, je le parcourais des yeux rapidement, et je répondais :

— Rien, mère Champagne.

Elle n'insistait pas.

— Est-ce que vous croyez qu'il sera condamné? me dit-elle un jour.

— Ce n'est pas sûr.

— Mais c'est possible!... à quoi, hein?... à... à mort?

Elle s'était à demi levée, et ses deux mains tremblantes s'agitaient dans le vide, comme si elle avait voulu écarter l'épouvantable vision de l'échafaud qui se dressait devant elle.

Et puis, elle se laissa retomber en murmurant :

— Mon Dieu! mon Dieu! si je m'étais trompée!

— Ce serait affreux! lui dis-je.

— Affreux?... Ah! mon cher bon monsieur, je donnerais ce qui me reste de jours à vivre pour ça!... Je donnerais mon salut dans l'autre monde!

Puis, après un instant de silence, elle ajouta en me regardant avec un de ces sourires étranges que l'on ne trouve que sur le visage des moribonds :

— Je ne mourrais pas si je m'étais trompée!

Une idée me vint alors : pourquoi ne pas adoucir les derniers jours qu'elle avait à vivre? pourquoi ne pas la convaincre de ce qu'elle souhaitait si ardemment? C'était difficile, mais ce n'était pas impossible; et, dès le lendemain, je me mis à l'œuvre.

Jusqu'alors les voisins, les amis, les indifférents même, étaient venus à toute heure prendre des nouvelles, en apporter, échanger avec la malade une poignée de main ou quelques mots. De concert avec le médecin, je fis peu à peu cesser toutes ces visites. Il ne fallait pas qu'une indiscrétion involontaire vînt entraver mes efforts. Je ne mis dans la confidence que le curé du village, la veuve Bernard et deux voisins, dont l'absence prolongée eût été inexplicable.

Puis, un matin, le plus naturellement du monde, je dépliai le journal et m'écriai :

— Tiens!... tiens!... Mais il y a du nouveau, mère Champagne!

Elle se dressa sur son lit :

— Du bon?

— Mais, dame, cela se pourrait.

Et j'improvisai — était-ce bien improvisé? je le préparais depuis trois jours — l'alinéa suivant :

« L'instruction commencée contre le sieur Pierre Champagne, prévenu de meurtre sur la personne du garde Bernard Cloutou, vient d'être brusquement interrompue. Des indices nouveaux semblent devoir faire peser sur un autre la responsabilité de ce crime. Dès que nous pourrons le faire, sans entraver l'action de la justice, nous donnerons à nos lecteurs les renseignements qui nous seront parvenus à cet égard. »

Le visage de la mère Champagne s'était soudainement illuminé :

— Je vois ce que c'est, dit-elle; eh ben oui... pardine! J'étais folle!... Je connais Pierre; il aura eu une querelle avec Bernard... et puis il aura eu peur d'être accusé... Voilà pourquoi il était si pâle!... Sa pipe?... eh ben, sa pipe..., qu'est-ce que ça prouve? Il avait peur... ça ne pouvait pas être lui... Mon garçon... mon garçon!

Et, sans transition, elle passa du désespoir à la joie la plus extravagante. Comme un enfant, elle sautait sur son lit en battant des mains, en pleurant et en répétant :

— Je me suis trompée!

Puis, un peu plus calme, elle me regarda fixement et me dit :

— Allons le chercher.

— Pas encore, patience!... Il ne peut être mis en liberté sans que la nouvelle instruction soit finie.

— C'est vrai.

Sa joie s'éteignit brusquement, comme un feu de paille sous une pluie d'orage. Jusqu'au soir, elle ne me parla plus. Le soir seulement, n'ayant pas conscience de l'heure, elle me dit :

— Le journal, lisez-moi le journal!...

Je lui fis comprendre à grand'peine qu'il était tard, que le journal n'arriverait que le lendemain matin, qu'il fallait attendre.

Je restai près d'elle toute la nuit. Elle était dans un tel état de fièvre et d'agitation, que je craignais de la voir mourir à toute minute.

D'heure en heure, jusqu'au matin, elle me répéta :

— Le journal, lisez-moi le journal!...

Lorsque l'aube parut, au petit jour, à bout de ressources, ne sachant plus comment lui faire prendre patience et la calmer, je pris à tout hasard un vieux journal qui se trouvait là et je le dépliai.

Je fus effrayé du regard que me jeta la mère Champagne en me demandant :

— Eh bien?

Une étrange lucidité semblait lui être revenue tout à coup. Que faire? J'étais pris à l'improviste. Il n'y avait pas à reculer. J'imaginai de mon mieux une fable dont elle m'avait elle-même fourni, sans le savoir, les lignes principales, et je lus presque couramment :

« Nous pouvons aujourd'hui donner à nos lecteurs les renseignements que nous leur avions promis au sujet de l'assassinat du garde Bernard. Dans les derniers jours du mois dernier, on arrêtait, sous inculpation de vol, un individu très-connu dans les environs de Fontainebleau comme un braconnier émérite, vivant de sa chasse en temps de chasse, et de rapines le reste de l'année. Un couteau trouvé sur lui fut reconnu par un des témoins, garde au château de Jonville, comme ayant appartenu au garde Bernard. Interrogé à ce sujet, Chapuis — tel est le nom de cet individu — se troubla et refusa de répondre. La pensée vint alors au magistrat chargé de l'instruction que le meurtre,

énergiquement nié par le sieur Champagne, pouvait avoir été commis par Chapuis.

« On mit sur pied deux des plus fins limiers de la police, et bientôt le drame de Montgermont se trouva reconstruit tout entier, tel qu'il viendra se dérouler prochainement devant la Cour d'assises de Seine-et-Marne.

« Il résulte de l'instruction que Chapuis braconnait depuis longtemps dans les bois de Montgermont et avait eu, comme Pierre Champagne, maille à partir plus d'une fois avec le garde Bernard Cloutou.

« Dans la soirée du 18 septembre, Pierre Champagne rencontra Bernard au coin de Mal-Echo; mais tout se borna entre eux à une discussion assez vive, suivie de voies de fait de la part de Pierre, qui, voyant le garde le mettre en joue, se retira précipitamment, perdant sa pipe, qui était devenue tout d'abord une charge écrasante contre lui. Pierre avait à peine quitté le garde, qu'un coup de feu retentit. Il revint sur ses pas et trouva le malheureux Cloutou baigné dans son sang; la mort avait été instantanée. La frayeur d'être accusé lui-même l'empêcha seule de révéler ces faits, lors de l'accusation portée contre le sieur Fulgence Lebarbot.

« Chapuis a fait les aveux les plus détaillés et les plus complets. »



« Hue! Cocotte! » Dessin de Vierge, gravure de Langeval.

Tout cela était bien invraisemblable; je tremblais qu'un doute ne s'élevât dans l'esprit de la mère Champagne.

Mais non; elle souriait, elle pleurait des larmes de joie et s'écria :

— Le v'là libre?

— Sans doute.

— Il va revenir?

— D'un jour à l'autre... demain...

— Peut-être aujourd'hui? dit-elle; nous faut aller au-devant de lui.

Et elle se leva. Je croyais qu'elle allait, comme cela lui était arrivé maintes fois, retomber sur son lit, en disant :

— Je ne peux plus!

Mais cette joie immense l'avait comme ressuscitée. Elle s'habilla, ouvrit la porte de la chambre, traversa la cour, sortit Cocotte de l'écurie et attela la carriole.

Je n'en pouvais croire mes yeux. J'avais beau lui répéter :

— Mère Champagne, c'est de la folie! Je vous en prie!... malade comme vous l'êtes!...

— Je suis guérie, me répondait-elle; ah ben! ferait beau voir qu'il sorte de là-bas sans que j'y sois pour l'embrasser! Il me fera la mine, hein?... Dame! y a de quoi. Bast! nous finirons bien par nous entendre, pas vrai?

Elle était montée dans la voiture.

— Allons, venez, dit-elle, venez!

Je ne pouvais que me résigner à obéir.

Un coup de fouet vigoureux enleva Cocotte, et nous partîmes au grand trot.

Les gens du village nous regardèrent passer, ne sachant si c'était un rêve. Cinq minutes après, nous étions sur la route de Melun.

Le ciel était sombre; de gros nuages d'un gris de

plomb couvraient, à perte de vue, la plaine toute blanche de givre. Ce pays sans horizon, ce ciel sans lumière, ces bois sans verdure, cette femme à demi folle qui, poussée en avant par la fièvre, fouaillait son cheval et criait : « Hue! Hue donc ! » C'était sinistre.

J'essayai de lui faire rebrousser chemin, peine perdue! Elle fixait sur moi son œil ardent et me répondait :

— Eh ben, quoi donc? Je l'ai livré!... c'est bien le moins que j'aille au-devant de lui. Hue! Cocotte!

— Advienne que pourra, me disais-je, si Dieu le veut!... J'ai cru bien faire.

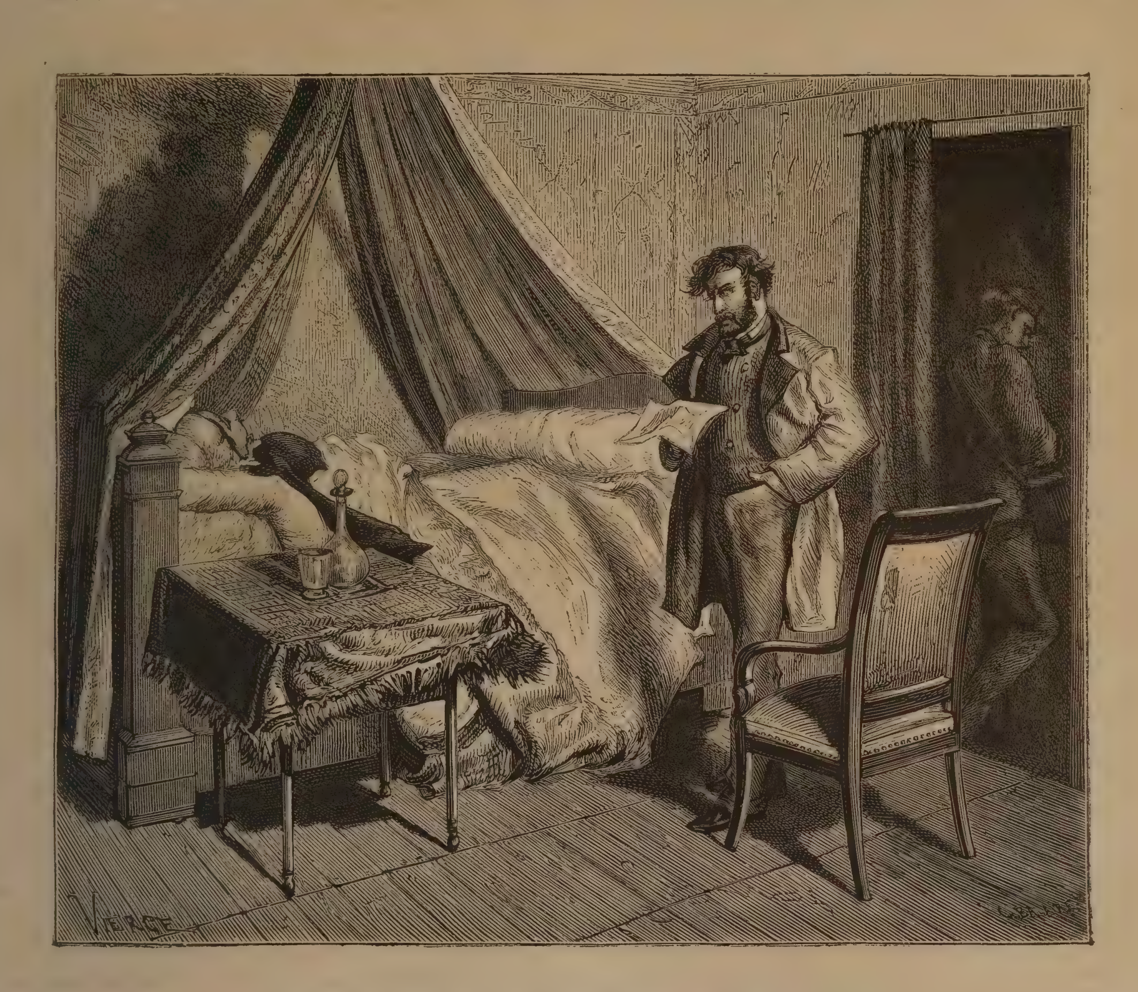
Et, résigné à tout, je regardais machinalement fuir, à côté de moi dans la brume, les pommiers qui bordent la route.

Tout à coup, je n'entendis plus rien, ni cris ni coups de fouet; je me retournai.

La mère Champagne était tombée évanouie au fond de la carriole, sur la paille où elle était assise.

Je pris les rênes et revins à Pringy de toute la vitesse du cheval. On coucha la pauvre malade ; la chaleur de son lit la ranima.

— Qué dommage! me dit-elle; j'ai pas pu aller jusqu'au bout... Pauv'garçon!... Qu'est-ce qu'il va dire de ne pas me voir à la porte de la prison, quand il en sortira,... car il va revenir, pas vrai?



La mort de la mère Champagne. Dessin de Vierge, gravure de Langeval.

— Oui, oui, calmez-vous, reposez-vous.

Epuisée par ce dernier effort, par la fatigue et par la fièvre, la mère Champagne était retombée sur son lit, immobile et respirant à peine.

Son œil seul semblait vivant; son œil, implacablement fixé sur la porte par laquelle, à chaque instant, elle croyait voir entrer son fils.

— C'est drôle, il ne vient pas, murmurait-elle.

Jusqu'au soir, et pendant toute la nuit jusqu'au lendemain, elle ne dit plus que cela :

— C'est drôle! il ne vient pas!

Vers dix heures, la porte de la cour s'ouvrit bruyamment; la mère Champagne se dressa d'un bond, les mains tremblantes, les lèvres entr'ouvertes, comme pour crier : « Mon garçon! »

Mais, avant que de la cour celui qui venait d'entrer fût arrivé jusqu'à sa chambre, elle retomba... et ce fut pour la dernière fois.

Dieu la faisait mourir à temps.

Dans le journal que venait de me remettre le facteur, je trouvai le jugement rendu par la Cour d'assises de Seine-et-Marne, qui condamnait, aux travaux forcés à perpétuité, le sieur Pierre Champagne, convaincu de meurtre sur la personne du garde Bernard Cloutou.

PAUL CÉLIÈRES.

LES VOYAGEURS MODERNES.

LA SIBÉRIE ORIENTALE [1].

La yourte korake n'est point, comme on le voit, un séjour très-enviable, ajoutez-y, pour en augmenter les miasmes suffocants, une chienne avec sa nombreuse portée et une femme, vieille ou jeune, je ne sais, les bras rouges de sang, s'occupant à couper et à faire dégeler devant le feu un morceau de phoque.

Arriva le moment des politesses. Sur une vieille planche grasse notre hôte hospitalier nous offrit du poisson avec des pommes de pin et du lard de phoque cuit dans l'huile rance, repas d'un luxe inouï auquel nous fîmes peu d'honneur, la graisse de phoque préparée de cette façon ayant une certaine vertu laxative fort gênante sous la température de ce climat. Nous n'en remerciâmes pas moins le korak Thickhine et, après quelques heures de repos, nous nous remîmes en route. Nous n'étions éloignés que d'une douzaine de verstes, lorsque nous fûmes saisis par une « pourga ». Le vent se mit à hurler avec fureur et le steppe tout entier fut couvert d'immenses trombes de neige. Je crus ma dernière heure sonnée. Se tenir debout, impossible; voir à un pied devant soi, impossible, et de toutes parts, à travers une pâle lueur, avançaient les tourbillons, comme d'immenses fantômes.

Les efforts de l'homme (2) et son existence même semblent s'effacer devant la majesté de la nature en courroux. Réfugiés derrière nos traîneaux, la face couverte, et tâchant de saisir, à travers la neige, quelques bouffées d'air respirable; ne nous voyant pas, ne sachant pas si chacun de nous ne restait pas seul, nous poussions des cris désespérés, nous tirions des coups de revolver qu'à peine entendions-nous nous-mêmes. Des treize traîneaux qui composaient notre caravane combien étaient restés ensemble? Moi, quand ce terrible ouragan cesserait, ne me trouverais-je pas seul, et sans équipages dans l'immensité de ces mornes solitudes? Que deviendrais-je? C'était la mort par le froid, par la faim, car retrouver une piste était impossible et il n'y fallait pas songer sur cette neige bouleversée. Autant essayer de découvrir le sillage effacé d'une barque sur les flots d'une mer démontée.

Pendant cinq mortelles heures nous nous trouvâmes dans cette situation désespérée; je faisais un triste retour sur la folie qui m'avait poussé dans une telle aventure. Ma seule consolation était de sentir une petite boussole dans une de mes poches; mais à quoi me servirait-elle, si je n'avais plus ni vivres ni chien? Et la tempête de neige rugissait toujours, tantôt semblant vouloir m'enlever, tantôt m'ensevelissant sous un épais manteau. Les trous de mon masque se bouchaient, mes yeux, mes narines, mes lèvres, me faisaient affreusement souffrir, blessés par des milliers d'aiguillons de glace. Enfin la pourga se calma un peu, je parvins à me tenir debout et, quelques instants après, à voir à quelques pieds de moi! O bonheur! Voilà mes chiens ou du moins je les devine sous le tas de neige où ils sont enfouis, ainsi que mon traîneau. Puis, à travers la neige qui continue à s'élever du steppe, et à tomber du ciel, il me semble apercevoir des ombres. Je crois entendre des cris; nous nous appelons, nous nous rapprochons en nous traînant sur nos genoux, l'obscurité devient moins profonde, on se compte, trois traîneaux manquent... Où sont-ils? Que vont devenir nos compagnons? A deux cents mètres nous entrevoyons un petit bouquet de pins, nous partons, nous l'atteignons, nous allumons un grand feu pour appeler à nous les égarés, nous tirons des coups de fusil, nous envoyons nos Koraks à la découverte. Rien, un silence de mort a succédé aux clameurs de l'ouragan: à nos cris, à nos décharges pas un bruit ne répond.

Nous creusâmes un grand trou dans la neige et nous nous préparâmes à camper. Les bouilloires furent bientôt sur le feu, et quelques tasses de thé nous réchauffèrent. Après les dernières pipes fumées, chacun de mes compagnons endossa une lourde fourrure appelée *kischlanka*, se glissa dans un sac de peau de renne et s'endormit. Pour moi, je restai longtemps éveillé, écoutant les derniers mugissements de la tempête et songeant au sort de nos malheureux amis... Que mon lecteur se tranquillise, ils furent assez heureux pour nous rejoindre, et quelle fête ce fut pour nous! Quarante-huit heures après la terrible pourga nous étions tous réunis, mais dans quel état se trouvaient les derniers venus! exténués, mourant de faim, ils étaient restés deux journées entières sans rien manger, ayant donné à leurs chiens le peu de vivres qui, par hasard, était dans leurs traîneaux.

Que l'on veuille bien ne pas oublier que ce n'était point une simple promenade d'amateur que nous faisions, que nous avions des points à relever, une carte sommaire à tracer, toutes sortes de notes à prendre, à nous concilier la bienveillance des indigènes en faveur de l'entreprise, et l'on comprendra les souffrances que nous eûmes à endurer. Essayer d'amener des Yakouts et des Koraks à concevoir le but de nos travaux, nous ne pouvions pas songer à y parvenir: je me souviens que, dans la réunion d'une des principales tribus, un de nous ayant dit que nous possédions le moyen de lancer et d'attirer la foudre, quand notre interprète eut traduit ces mots, immédiatement tous les Sibériens s'enfuirent épouvantés. Une autre fois, M. Busch leur ayant annoncé que nous voulions poser une ligne de perches à travers tout le pays, notre auditoire, jusque-là fort bienveillant, nous déclara très-nettement qu'il ne le souffrirait pas. Nous voilà jetés dans une grande consternation. Enfin nous nous expliquâmes, et quand nos demi-sauvages surent que nos perches seraient tellement espacées qu'elles ne gêneraient pas la circulation de leurs équipages et le pâturage de leurs rennes, tout s'apaisa. Ils nous promirent qu'aucune de nos lignes ne serait renversée. Nous avions d'ailleurs l'intention d'établir des stations pour veiller à leur garde.

Nous arrivâmes à Crepade dans la belle saison, sur la rive méridionale de l'Anadyr; nous résolûmes de nous

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.
(2) *La Sibérie orientale.*

rendre à l'embouchure de l'Olgan sur le Myan avec un certain nombre d'ouvriers pour couper des perches et préparer du bois destiné à la construction de yourtes que nous devions établir comme stations sur le parcours de notre ligne télégraphique. Nous voilà donc montés sur des vetkas, bateaux de quatre à cinq mètres de long sur quarante centimètres de largeur; ils sont à fond plat avec trois planches taillées si minces par la hache, qu'elles n'ont pas plus de six millimètres d'épaisseur. Ces planches sont très-habilement reliées avec des nerfs de rennes et les coutures aveuglées avec de la poix. Ces légers esquifs sont conduits à la pagaie. Il existe de plus grands bateaux nommés *cabasses*.

J'ai dit que le beau temps était revenu; non en mai, nous n'avions pas de nuit, le soleil, sans presque nous quitter, roulait autour de nous. «Pendant ce jour perpétuel, peu importait l'heure à laquelle nous nous couchions ou nous nous levions; mais par choix nous faisions du jour la nuit, et réciproquement. Alors l'air était plus calme, l'air plus frais, nous nous trouvions mieux, car à cette époque la chaleur commençait à se faire sentir. Ce qui me frappa, c'était la régularité avec laquelle les oiseaux et d'autres animaux observaient les heures de repos et de veille. A un moment tout était vie et activité, des rubans onduleux de fumée s'échappaient des cheminées des diverses habitations, et les indigènes vaquaient à leurs travaux. Les chiens libres rôdaient dans les villages, les pies caquetaient, les oiseaux sautillaient. »

Quelques heures après, le soleil étant toujours sur l'horizon, tout dormait, les chiens roulés, les oiseaux perchés, les grouses blancs la tête sous l'aile. La débâcle des glaces a commencé, les montagnes sont remplies de cascades bondissantes et, çà et là, par plaques se montre une pâle verdure. Nous avons pris nos costumes d'été, une longue chemise de peau de renne, très-fine et merveilleusement tannée, aussi souple que nos peaux de chevreau les plus fines. Cette chemise, qui serre au poignet et autour du cou, est surmontée d'un capuchon couvrant exactement la tête. J'ai, pour compléter mon costume, un pantalon, de hautes bottes dont la semelle est en cuir d'ours, et des mitaines très-montantes. Mais pourquoi si soigneusement se couvrir toutes les parties du corps? Ah, voilà! C'est que pendant les courts étés de ce froid climat s'élève un fléau mille fois pire que l'hiver lui-même. L'air se remplit de millions de moustiques; on en respire, on en boit, on en mange. Il y en a partout, et ils sont tellement féroces, que, pour empêcher les chiens de mourir sous leurs dards, on est forcé d'enfermer ces pauvres bêtes dans des yourtes que l'on enfume. Si la peau d'un chien-loup, si celle d'un Sibérien, couverte d'une épaisse croûte de graisse, de noir de fumée, ne peuvent résister aux moustiques, jugez avec quel entrain ces monstres, en sonnant leur fanfare monotone, se jetaient sur nous, nous dardaient de piqûres intolérables et nous mettaient dans un état d'exaspération indescriptible. Nous avions des moustiquaires pour la nuit, des voiles épais pour le jour, malgré toutes ces précautions nous grattions nos visages tuméfiés, chargés d'ampoules et sanguinolents. Pour mon compte je regrettai la pourga et les quarante-sept degrés de froid, tant ces mirmidons ailés me causaient de souffrances. J'avais beau fumer, me frotter avec du vinaigre, rien n'y faisait; ces soldats avaient soif de mon sang. C'est décidément un beau pays que la Sibérie!

Le 12 juin, nous voguions sur l'Anadyr montés sur des carbasses et traînant après nous des radeaux chargés de bois pour confectionner des huttes et des perches destinées à supporter notre fil télégraphique. Nous nous laissâmes aller au courant, espérant sur ce fleuve atteindre le détroit de Behring, rejoindre nos associés, qui avaient dû explorer l'Amérique russe, et pouvoir arrêter les points précis où le fil serait émergé. Nous avions huit cents milles à faire, et la plus grande partie de l'Anadyr était complétement inconnue aux indigènes qui nous servaient de guides. Nous eûmes à franchir des rapides dangereux, mais ensuite, le fleuve se divisant, nous avançâmes très-lentement et, sans les affreux moustiques, tout aurait été à merveille.

Après huit jours de navigation, nous atteignîmes la jonction de l'Anadyr et du Myan; quinze jours plus tard, nous parvînmes au confluent de la grande rivière la Krasnia. Les rives étaient plates et, du haut des boîtes sur lesquelles j'étais huché, j'aperçus deux ours. « Vite! vite, serrez la côte! » J'apprêtai ma carabine. Les rameurs cependant ne se pressaient pas d'obéir, et à l'aide de l'interprète le dialogue suivant s'établit entre l'un d'eux et moi :

— Allons hâtez-vous, je veux tuer un de ces ours.

— Pourquoi? il ne t'a fait aucun mal, Michel fils d'Ivan.

— Eh! qui te parle de Michel fils d'Ivan! c'est d'un « midvair » (ours) qu'il s'agit.

— J'entends, mais le midvair est Michel fils d'Ivan, il ne t'a rien fait.

Aux yeux de ces gens, l'ours est une variété de l'espèce humaine, aussi pagayèrent-ils si mollement, si bruyamment, que les deux animaux disparurent sans qu'il me fût possible de leur envoyer une balle.

Ces rameurs si bienveillants pour les ours étaient des Tchouctchis, ils respectent moins leurs femmes. Ils en prennent tant qu'ils veulent, et possèdent sur elles droit de vie et de mort. Ils ont peu de besoins, subsistent du produit de leur pêche et de leur chasse, du saumon et de la chair de rennes sauvages, dont ils tuent des quantités considérables. J'ai connu un des principaux Tchouctchis: il se nommait Mooldooyale, c'était un homme très-fort, très-grand; comme les autres membres de sa tribu, il se parait avec une certaine coquetterie, vêtu d'une peau de faon garnie des poils de la bête. C'était l'ouvrage de sa femme, Sancenga, une beauté célèbre. Nulle autre femme ne pouvait lui être comparée pour la bonne humeur, l'intelligence et l'envie d'être agréable. Elle avait le port noble, la poitrine large, de beaux yeux noirs, des dents très-blanches, des traits réguliers, des mains et des pieds charmants, elle eût été véritablement parfaite sans ses lèvres, qui laissaient beaucoup à désirer. Sa fille, déjà grandelette, passait pour une couturière accomplie; elle semblait en tout devoir continuer sa mère. Du reste, chez les Tchouctchis, les femmes sont très-supérieures aux hommes. Malheureusement ici, comme partout en Sibérie, une saleté incurable, une quantité de vermine dont je n'ose parler et une cuisine... gâtent tout. Voici le menu et le service d'un repas d'honneur qui me fut offert par la belle Sancenga : premier service dans une auge des poissons crus non vidés et durcis dans la glace; second service, quelque chose en bouillie d'une couleur verdâtre fort suspecte, et un morceau de lard des phoque, le tout présenté dans l'auge. Le lard, je le

connaissais; on m'en offrit avec de la bouillie qui semblait le mets raffiné. J'en goûtai, et j'en eus un cruel repentir, lorsque j'appris que ce régal était ce que l'on avait trouvé dans l'estomac d'un renne tué en mon honneur. Le tout fut expédié rapidement par les convives, et notre hôtesse essuya l'auge avec ses mains grasses pour faire place nette au troisième service, composé de phoque, de morse et de quelque chose de noir coupé en petits morceaux fort peu appétissants. Je me décidai pourtant à y toucher; eh bien, je déclare que la peau de la baleine est un mets délicat, et j'en dirai autant de certaines tranches taillées dans les gencives de ce cétacé qui me furent servies ensuite et qui terminèrent ce pantagruélique repas.

Que j'aurais cependant préféré à toutes ces luxueuses friandises un des canards qui couvrent les lacs! mais c'était un plat trop vulgaire pour être offert à Ma Grandeur. Ces canards, les Tchouctchis les chassent d'une façon assez originale. Montés sur de petits bateaux, ils s'avancent, les sottes bêtes les laissent approcher, et quand les chasseurs sont à bonne distance ils lancent un trident qui à chaque coup transperce ordinairement une victime. Les autres palmipèdes n'en sont point effrayés : le massacre continue comme dans une basse-cour. Les canards sibériens sont plus bêtes que les nôtres et ce n'est point là-bas qu'aurait cours le dicton : « Sauvage comme un canard. »

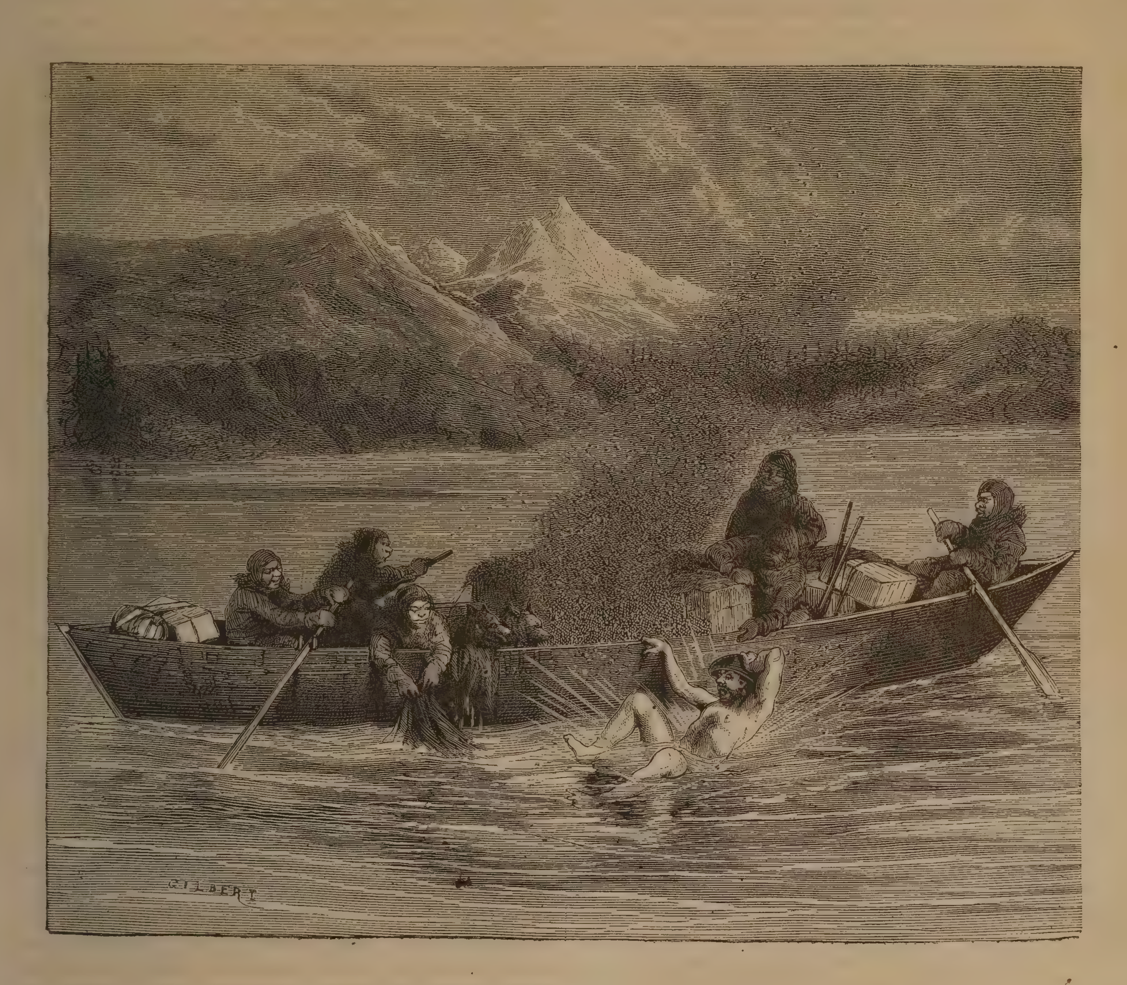
Nous avancions plus lentement que nous ne l'avions pensé, les provisions devenant rares; rares aussi les saumons dans le fleuve, et d'ailleurs nos filets étaient tellement usés, que nous ne pouvions presque plus en prendre. Notre tabac, notre précieux tabac, commençait à s'épuiser, il fallait cependant en donner à nos guides, qui ont d'ailleurs une manière de fumer très-économique. Le fourneau de leur pipe, ordinairement en cuivre, est à peine de la capacité d'une de nos pipes en terre, tandis que le tuyau en bois est gros comme le bras, ce tuyau est rempli de sciure ou d'écorce pilée. Cette masse à la longue s'imprègne de jus, et elle brûle seulement en donnant au palais du fumeur un goût âcre, détestable, mais qui de loin rappelle son cher tabac.

Un autre point m'inquiétait gravement, mon léger vêtement en peau de renne commençait à s'user; en tout cas, il était d'une malpropreté qui me soulevait le cœur. « L'eau vous manque-t-elle pour le laver? » allez-vous me dire. C'est parfaitement raisonner. Mais notez, je vous prie, que je n'en ai pas de rechange, et que, pendant qu'on me le lavera, je serai infailliblement dévoré par les moustiques. Après mûre délibération, voici le parti auquel je m'arrêtai; mon imagination ne m'en fournit pas de meilleur. J'avais une immense cuvette en bois verni, je la pris, et, après avoir donné préalablement certains ordres, je me déshabillai rapidement et me jetai dans la rivière en plongeant ma cuvette à la main. Je me dirigeai sous l'eau vers un endroit où je pouvais prendre pied, je cherchai une roche sur laquelle il me serait possible de m'asseoir et je recouvris ma tête avec ma cuvette; j'étais absolument comme un melon sous une cloche. Je respirais difficilement, en soulevant, de temps en temps, ma singulière moustiquaire, mais enfin j'étais à peu près à l'abri des affreuses bêtes. Je restai ainsi deux heures; mais il fallait, bon gré, mal gré, sortir de mon bain. Mon séjour prolongé dans une eau qui n'était guère chaude tenait d'abord à la malpropreté des objets à laver, et ensuite à ce que l'incomparable Sancenga n'avait, onques de sa vie, touché à un morceau de savon ou à quelque chose de semblable. Cependant elle termina tant bien que mal ma besogne et, mes vêtements se trouvant à peu près secs, il ne me restait tout simplement à faire, ami lecteur, que ce que vous avez fait mille fois, à sortir du bain et à me vêtir. Or là était la difficulté.

Je nageai vers le bateau avec mon capuchon de bois sur la tête, et arrivai ainsi près de ma barque. Le moment psychologique était arrivé. D'un mouvement rapide je découvre mon chef, sors mes bras de l'eau, saisis le bordage et me hisse... En poussant un rugissement je retombai percé de mille dards; que faire? il fallait cependant sortir de cette position, dont mes amis riaient à se tordre. On me jeta mes vêtements, et au risque d'attraper une maladie, je sortis de l'eau tout habillé, sans mes grandes bottes pourtant, mais avec mes gants aux mains et mon voile sur le visage. Je m'étendis devant un grand feu et, après avoir fumé comme une bûche verte, je me trouvai à peu près sec dans des habits à peu près propres.

L'été est court dans les régions sibériennes et le froid se faisait déjà sentir lorsque nous atteignîmes Anadyrsk, point de ralliement où nous devions trouver le *Wright*, petit bateau à vapeur qui nous ravitaillait, car nous devions nous préparer à hiverner, et la neige commençait à tomber. Nous attendîmes le brick pendant plusieurs jours et nous étions vraiment très-misérables lorsqu'il parut enfin. Il débarqua tous les approvisionnements dont nous avions tant besoin. On ne saurait exprimer quel fut l'étonnement des Sibériens à la vue du *Wright* se mouvant à la vapeur; le sifflet de la machine leur causait des frayeurs dont ils ne cherchaient point à se défendre. Les glaces commençaient à se prendre, le *Wright* fut forcé de s'éloigner, nous nous hâtâmes de murer nos tentes de manière à pouvoir ne pas trop souffrir de l'hiver, et nous fîmes sagement, car le froid sévissant tout à coup, le thermomètre tomba à quarante-cinq degrés au-dessous de zéro. Nous avions établi notre campement près de la baie de *Golden-Gates*. Nous étions assez mal abrités, et malgré le feu que nous entretenions avec un soin que l'on peut comprendre, la température dont nous jouissions ne s'éleva que très-rarement au-dessus de trente-cinq degrés au-dessous de zéro. Autour de nous régnait un silence de mort qui n'était, de temps à autre, troublé que par l'arrivée de quelques Tchouctchis. Ils étaient dans une misère affreuse, ils avaient mangé jusqu'aux harnais de cuir de leurs chiens, la famine les décimait et ils venaient implorer notre générosité. Notre pitié pour eux était sincère, mais nous ne pouvions que faiblement les secourir, n'ayant qu'un approvisionnement très-borné. Ces malheureuses gens n'ont aucune prévoyance, ils gaspillent pendant l'été le produit très-abondant de leur chasse et de leur pêche, et quand l'hiver vient, la faim les dévore. Nulle expérience ne les corrige. Cependant nous ne perdions pas notre temps, sur un parcours d'une cinquantaine de kilomètres, par un froid de quarante degrés, nous nous mîmes à disposer nos poteaux et à établir des stations. Plus d'une fois dans ces allées et venues nous nous perdîmes, et alors quelles inquiétudes, quels bivouacs, quelles heures douloureuses! Cependant, par un hasard pour moi inexplicable, pas un de nous ne périt.

L'hiver se passa bien ; revint le printemps avec toutes ses abondances et tous ses moustiques, et les indigènes, reprenant leurs chasses et leurs pêches, nagèrent dans l'abondance. Sur les bords de l'Anadyr et du Myan, ce n'étaient que joies et festins. On comptait par milliers les rennes tombés sous la lance des Tchouctchis. J'ai connu un chasseur qui, dans une seule semaine, en avait tué plus d' une centaine. Les Tchouctchis, montés sur de légers bateaux, guettent ces animaux, qui en troupeaux nombreux traversent les rivières ; ils connaissent leurs passes, et quand les pauvres bêtes sont dans l'eau, ils se précipitent sur elles et, en quelques instants, ils en tuent facilement une douzaine. Le renne est la providence de ces contrées ; dans sa peau se taillent les tentes, les vêtements, les chaussures ; la viande est très-bonne, les nerfs servent de fils et de cordes, et avec leurs os se fabriquent toutes sortes d'ustensiles de ménage. La mer étant redevenue libre, nous rentrâmes en communication avec les petits vapeurs de la Compagnie ; ils nous apprirent que tout allait bien de l'autre côté du détroit, car le travail d'exploration, de ce côté-là comme du nôtre, avait parfaitement réussi ; dans quelques mois, nous pouvions donc l'espérer et nous



Le bain. Dessin de Gilbert, gravure de Langeval.

étions très-fiers de cette espérance, serait tendu le fil qui devait relier l'Amérique à l'Europe. Notre nom se trouverait attaché à un grand et noble travail ! O vanité de l'orgueil humain !

Un jour le *Wade*, un des petits navires dont j'ai parlé, après nous avoir apporté plusieurs fois des isolateurs, des masses de fils et tout ce qui était nécessaire à l'établissement de la ligne, parut de nouveau ; il nous apportait, hélas! une nouvelle désespérante, l'établissement avec plein succès du câble transatlantique ! Ce fut un coup de foudre. Quoi, tant de misères souffertes, tant d'énergie déployée en pure perte ! Rien ne resterait ni de nous ni de nos travaux ! Quelle chute après de si radieux espoirs ! Notre belle ligne de douze mille kilomètres s'était évanouie comme un songe. Nous restâmes quelques jours hébétés sous ce coup, et quelques semaines après nous quittions, désolés, ces rudes contrées, où pourtant nous avions tant et si misérablement travaillé et peiné (1).

W. EDWARDS.

(1) C'est, nous le répétons, dans *la Sibérie orientale* qu'il faut lire l'histoire complète de cette expédition. Elle contient l'exploration accomplie dans l'Amérique russe pour l'établissement du télégraphe : ce n'est pas la partie la moins curieuse de l'ouvrage.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

A peine l'exposition des œuvres de Barye est-elle terminée, que voici la salle Melpomène s'ouvrant à l'Ecole des beaux-arts pour recevoir les tableaux de Pils. J'aime ces solennités, après la mort des artistes. Le travail de leur vie entière, mis ainsi sous les yeux du public, lui permet de mieux apprécier leur talent dans ses manifestations complexes; il les suit depuis leur début jusqu'à leur déclin; il se rend compte de leurs transformations successives et des différentes manières qu'ils ont adoptées. M. Pils avait fini par se vouer à la peinture de bataille; il a cherché à s'emparer de l'héritage d'Horace Vernet; il n'y avait qu'en partie réussi; mais en France on aime les soldats, et, dans les divers salons où il avait exposé, M. Pils pouvait voir, non sans une orgueilleuse satisfaction, les Parisiens se presser autour de ses toiles.

Au moment où paraîtront ces lignes, une autre exposition sera terminée : celle-ci a été inspirée par la plus noble pensée. En apprenant les inondations du Midi, un artiste de talent et de cœur, M. Falguière, s'est adressé à la générosité de ses camarades, qui, répondant à sa voix, se sont empressés, peintres, sculpteurs et graveurs, de lui envoyer des ouvrages qui seront vendus au bénéfice des inondés. Connaissant quelques-uns des objets offerts, nous avons tout lieu de penser que M. Falguière n'aura qu'à se féliciter de sa noble initiative.

Dans les premiers jours de janvier, Paris a été convié à aller voir un tableau depuis longtemps annoncé comme une des plus glorieuses manifestations de l'art. Non encore achevé, il avait figuré à la grande exposition de Vienne, et l'on savait qu'un riche négociant de New-York s'en était rendu acquéreur à un prix fabuleux que n'ont jamais obtenu à leur naissance les immortels chefs-d'œuvre de Raphaël, de Rembrandt, de Rubens ou de Vélasquez. En effet, Stewart a payé le «1807» de M. Meissonier la somme de 300 000 francs.

Malgré tout le respect que nous professons pour le talent qui a peint tant de petites merveilles et la page vraiment épique intitulée « 1814 », nous ne craignons pas de dire au citoyen de la République américaine qu'il eût mieux fait d'acheter une autre œuvre du maître. Après avoir peint Napoléon aux heures sombres de sa chute, reculant avec ses maréchaux devant les flots de l'invasion, il a voulu le représenter dans toute sa gloire, gagnant une bataille qui devait le rendre l'arbitre de l'Europe. Assurément, l'opposition entre le vainqueur de Friedland et le combattant malheureux de 1814 était séduisante ; mais l'exécution de l'œuvre n'a point répondu à sa conception. Au premier plan, venant de droite, au galop s'élance un régiment de cuirassiers ; il passe, les sabres hauts, comme une trombe, devant Napoléon, qui répond à leurs acclamations en portant la main à son petit chapeau légendaire. L'impassible César est entouré de ses maréchaux; près de lui, la garde immobile; et derrière, les divisions massées qui vont, elles aussi, entrer dans la fournaise ardente, tuer et se faire tuer pour donner à leur maître une puissance que le temps ne consacrera pas. Cette disposition est excellente; mais il est évident que, pour l'embrasser ainsi, il faut que vous la voyiez d'une distance assez grande; alors comment se fait-il que vous puissiez compter, un à un, les fils des épaulettes, les ganses des dragonnes et les crins des casques? Comment se fait-il que vous puissiez voir jusqu'au moindre détail de l'harnachement des chevaux et les molettes de l'éperon qui les presse? La minutieuse exactitude des détails appauvrit l'effet de l'ensemble et le tue. La couleur générale du tableau est loin de racheter la faute capitale que nous signalons; et, pour tout dire en un mot, la sensation que M. Meissonier a cherché à produire est totalement manquée. Le dessin pêche aussi quelquefois. « 1807 » n'ajoutera rien à la gloire du peintre, s'il accroît sa fortune, et, sans nous associer au mot cruel qui a été dit et que nous ne voulons pas répéter, précisément parce qu'à certains égards il se trouve malheureusement très-juste, nous nous contenterons de souhaiter que M. Meissonier prenne bientôt une éclatante revanche : il en est assurément très-capable.

Mais voilà assez de peinture; voulez-vous nous suivre au Palais, pour assister à une audience dont la fin est une des plus rares qui se puissent trouver dans les annales de la justice?

Au mois de juin dernier, une dame américaine fut victime d'un vol considérable; on avait soustrait à Mme Stevens des diamants d'une valeur de 250 000 francs. Ses soupçons se portèrent sur une femme de chambre, Perrine Laporte, entrée à son service depuis peu de temps, mais qui avait su lui inspirer une entière confiance. C'était une femme froide, posée, exacte, à laquelle sa maîtresse avait cru pouvoir remettre ses clefs. En prenant les diamants, la voleuse avait eu soin de laisser ceux que Mme Stevens portait habituellement; ils représentaient une somme de 30 000 francs. La précaution était très-habile; cependant, au bout de quelques jours, le larcin fut constaté et Perrine arrêtée. Il faut bien le dire, peu de charges s'élevaient contre Perrine, qui niait avoir eu même la pensée du crime dont on l'accusait. Tout ce qu'avait pu faire la justice avait été de constater les mauvais antécédents de cette femme. Amenée devant le tribunal, l'accusée persista froidement dans son système de dénégation; il était fort douteux qu'une condamnation intervînt, et très-probable que les diamants se trouvaient irrévocablement perdus. L'avocat général allait prononcer son réquisitoire, lorsqu'un huissier vint prévenir le président des assises qu'une personne présente demandait à être entendue. Aussitôt on fait approcher de la barre M. H. Fournier, avocat et journaliste.

— Mlle Marie-Rose Cazat, gouvernante de mes enfants, dit M. Fournier, fut envoyée ce matin par ma femme à Auteuil pour prendre des informations sur une cuisinière qui devait entrer à la maison. Elle alla voir une dame Heinen qu'elle connaissait, et, dans la conversation, elle lui parla du procès fait à l'accusée, procès qu'elle savait devoir être plaidé aujourd'hui et auquel elle voulait assister, parce qu'elle connaissait Perrine Laporte. La dame Heinen la con-

naissait aussi ; elle dit avoir eu sa visite dans le courant de juillet et reçu d'elle, en dépôt, une boîte à chapeau assez lourde. On comprend la pensée qui vint à ces deux personnes; elles prirent aussitôt une voiture et se rendirent chez moi. Je les ai amenées bien vite avec la boîte en question.

Appelée devant le tribunal, la femme Heinen confirme les paroles de M. Fournier.

Alors le président donne l'ordre d'ouvrir la boîte, et en retire une petite cassette.

— Voilà les diamants, dit-il.

Il les range sur le bureau de la Cour; ils sont très-beaux; l'on comprend que Mme Stevens dût en déplorer la perte et qu'elle ait promis une somme de 5 000 francs à la personne qui les lui ferait retrouver.

Le président félicite très-chaleureusement M. Fournier, Mlle Cazat et la femme Heinen, et ajoute en s'adressant à cette dernière :

— Madame, j'estime que vous avez droit à la récompense promise par Mme Stevens !

— Ah ! monsieur le président, répond Mme Heinen, cela viendrait à propos, car je suis bien pauvre !

L'avocat général reprend :

— La demoiselle Cazat aussi a très-utilement servi la justice : tout nous porte à croire que Mme Stevens se montrera généreuse.

Vous vous figurez peut-être que l'accusée courbe la tête? Point du tout ; elle reste calme et s'entend, sans émotion apparente, condamner à dix ans de reclusion.

Voilà certainement un dénoûment heureux ; mais nous engageons Mme Stevens à n'être plus, désormais, aussi confiante et à ne pas trop compter sur les fortunés hasards qui lui ont valu le retour de ses diamants ; ils ne se renouvelleraient pas une autre fois pour les lui faire retrouver. Dans ce procès, une autre chose nous frappe : si M. Fournier n'eût pas si rapidement pris son parti, il serait arrivé après l'acquittement de Perrine Laporte. Déclarée non coupable par le jury, elle n'aurait pu être remise en cause ; les bijoux eussent été reconquis sans doute, mais on aurait vu la coupable se promener innocentée, cherchant les moyens de se livrer à des vols nouveaux. Enfin, le hasard, la Providence, l'honnêteté s'en mêlant, les choses ont heureusement tourné, et l'on peut redire le vieil axiome : « Tout est bien qui finit bien. » En tout cas, le procès Perrine Laporte aura une place à part dans les Olim du Palais de justice. Ce qui nous plaît en cette circonstance, c'est que la pauvre femme Heinen a reçu 5000 francs, une fortune pour elle. Elle est peut-être plus heureuse que Mme Stevens.

En fait de bonheur, je porte envie à celui du prince de Galles ; quel admirable voyage il vient de faire! Il a traversé les mers, porté par un puissant navire où tout avait été disposé pour que, en fait de bien-être et de luxe, il pût se croire encore dans un de ces somptueux palais si chers à l'aristocratie anglaise; l'Océan lui a été doux, et il est arrivé au pays des merveilles avec la rapidité de locomotion particulière à notre siècle. A la rive l'attendaient tous les hommages officiels, avec arcs de triomphe, feux d'artifice, « une joie à brûler un cent de lampions, » comme disait notre Béranger, et toutes les castes hindoues se pressaient pour saluer le futur empereur de cet empire indien qui, si on l'avait voulu, eût été nôtre. Sur la plage de Bombay se pressaient tous les princes indiens, *nawabs*, *maharaos*, *maharajahs*, *maharawal*, revêtus de leurs costumes ruisselants de pierreries et suivis de nombreux serviteurs couverts de costumes blancs, bleus, roses, rouges, jaunes, oranges, sans aucune de ces nuances foncées qui font ressembler nos fêtes à des cérémonies funèbres. Derrière ce cortége se pressaient une centaine de milliers d'indigènes au teint blanc, cuivré, bistré, aux grands yeux, et coiffés de mille façons différentes, toutes ces coiffures plus originales et plus éclatantes les unes que les autres. A travers cette foule ondoyante et chatoyante, circulaient de petits équipages ravissants traînés par des bœufs trotteurs, les plus charmants animaux qui se puissent voir, malgré la bosse à la polichinelle qu'ils portent sur leur garot. Pieds menus comme ceux des gazelles, jambes fines et nerveuses, flancs serrés, superbe encolure, beaux yeux et tête mignonne, couronnée de cornes en forme de lyre. Attelé à un joug très-léger, cet équipage fait voler le délicat panier surmonté d'une marquise en soie où est étendu le maître. Mais tous les membres de la race bovine que l'on rencontre dans les rues ne sont point soumis à ce service, vous en voyez qui se promènent en liberté; respectez-les, ils sont sacrés, et créatures si nobles aux yeux des indigènes, qu'ils s'empressent de recueillir pieusement les restes de leur digestion. Que l'on juge par là de quel regard les Hindous doivent voir les Européens qui tuent et mangent les bœufs.

Et sous quel ciel et dans quel admirable paysage vit l'opulente cité! et quels charmants *bungalow* l'entourent! Ces résidences disparaissent sous des fouillis embaumés de palmiers, de cactus gigantesques, de figuiers, de cocotiers, de mangliers, de lataniers que relient d'interminables guirlandes de lianes chargées de fleurs au plus doux parfum.

Quant aux femmes, dont le teint passe du ton blanc au safran légèrement bistré, elles ont les plus beaux yeux du monde, des formes fines et d'une grâce ondoyante. Elles seraient tout à fait charmantes, si elles n'abîmaient pas leur nez, d'un dessin très-pur, en y accrochant un tas de bijoux qui pendent sur leurs lèvres. Leur costume, en général, ne se compose que d'une espèce de brassière qui couvre leurs seins et d'une longue pièce d'étoffe si artistement disposée, qu'elle suffit à faire une coiffure, une toge, une ceinture et des caleçons. Les femmes parsis portent de véritables pantalons avec une grande draperie de soie de la couleur la plus vive, dont, elles aussi, savent se faire une coiffure, qui s'harmonise très-bien avec leur beauté chaste et ardente.

Habitué à admirer les élégantes promeneuses des parcs royaux de la vieille Angleterre — vieille ? elle est bien jeune à côté de l'Inde, — quel n'a pas dû être l'étonnement du prince de Galles, vers lequel tant de regards étaient tournés! Il semble cependant avoir gardé le sang-froid souriant et affable d'un parfait gentilhomme; il a complétement réussi. Parler des ovations qui lui ont été faites, des bals, des dîners qui lui ont été donnés, des chasses dont il a eu les dangers, les fatigues et les plaisirs, exigerait un volume; mais nous ne saurions trop louer la curiosité qui l'a fait voguer vers l'île de Ceylan, une merveille plus merveilleuse peut-être que l'Inde elle-même. Les anciens n'en ont jamais parlé que comme d'un Eden, et elle est restée une terre prodigieuse de végétation, de fé-

condité et de richesses. Là, le prince a eu l'honneur de tuer *lui-même* un éléphant; il a montré un courage presque téméraire dans cette chasse périlleuse pour les princes comme pour les simples mortels. En effet, nous ne pensons pas qu'un éléphant blessé, retenu par de hautes considérations, traitât avec plus de respect l'héritier de trois couronnes que le dernier des parias.

Après avoir passé sous les arcs de triomphe chargés de fleurs de Ceylan, le prince a cinglé vers Madras, dont la population est environ d'un million d'âmes. Mais est-ce bien une seule ville et non plutôt une série d'habitations isolées les unes des autres et couvrant une immense surface de terrain? Dans cette ville étrange on se dit voisins lorsqu'on habite à cinq ou six kilomètres l'un de l'autre. Les monuments, les constructions particulières de Madras sont bien inférieurs aux édifices et aux habitations de Bombay; on n'y retrouve pas la grâce du génie oriental, et hélas! dans le paysage ne s'élèvent plus les fûts élégants des palmiers. La réception faite au prince a été splendide, et, là comme partout, il a vu les populations en foule se presser autour de lui.

Dans son rapide voyage, semblable à un rêve de fée, nous le reconnaissons, il aura marché d'étonnements



Le prince de Galles. Dessin de Bocourt, gravure de Ansseau.

en étonnements; en sa mémoire se seront gravés des tableaux prodigieux; mais, en réalité, et pour les devoirs qu'il aura à remplir plus tard, quel enseignement lui restera? qu'aura-t-il appris? C'est une question que nous nous posons et à laquelle, par respect, nous ne voulons pas répondre.

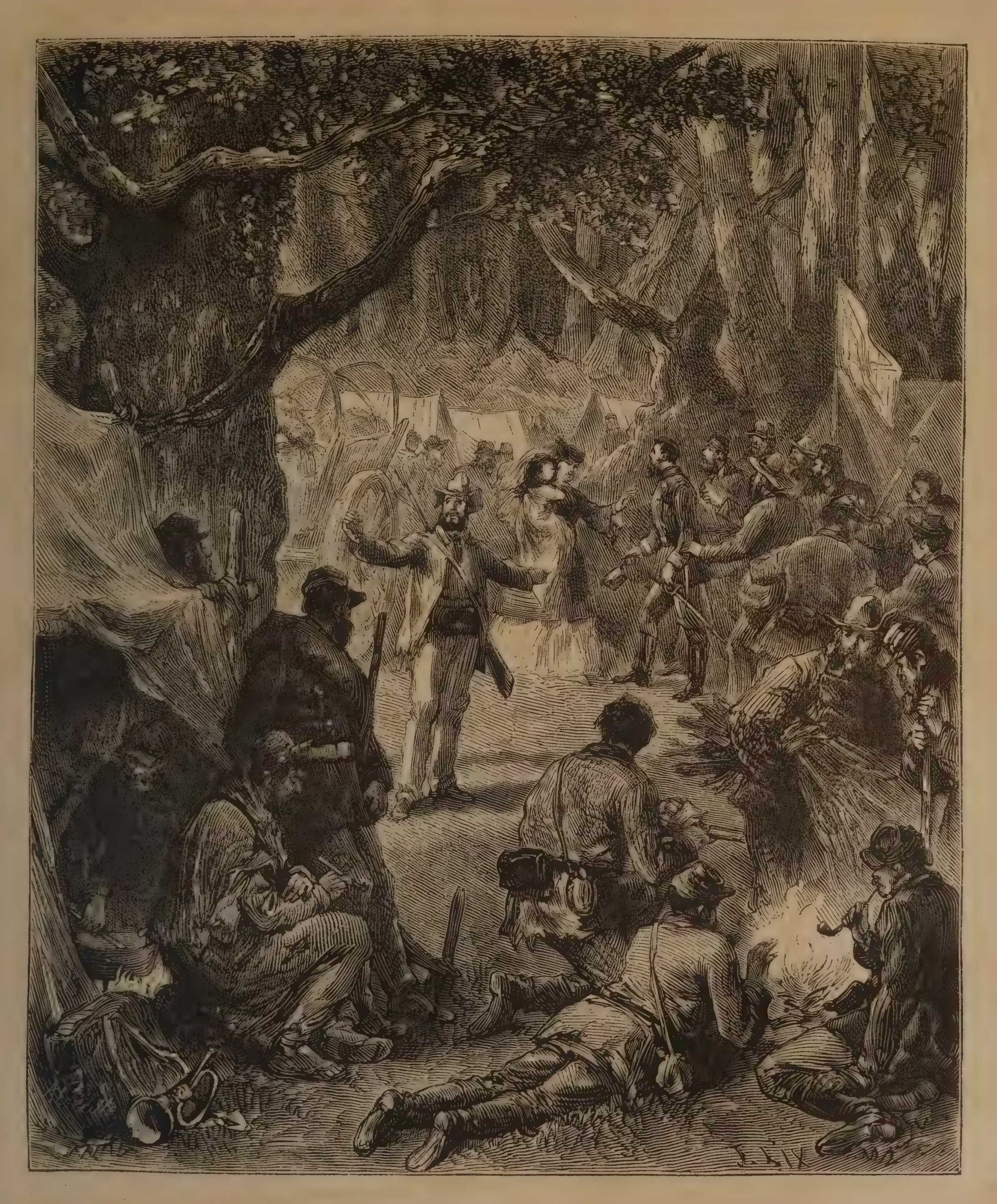
Pendant que le prince de Galles parcourait une partie de son futur empire, à New-York s'éteignait l'homme le plus riche du monde entier. Son père, Astor, était venu d'Allemagne avec une grosse de méchantes flûtes; il les vendit mal, et, de luthier qu'il voulait être, il devint commis fourreur, puis associé de la maison où il était entré. Bref, il mourut, laissant à son fils une fortune de cinquante millions. W. Astor II plaça la majeure partie de cette somme dans des terrains aux environs de New-York. Il achetait à l'hectare, il vendit bientôt au mètre, et finit par posséder deux mille maisons. Il dépensait, dit-on, par jour, un dollar seulement; il n'a jamais rien donné à personne; aussi son unique héritier se trouve-t-il à la tête d'un milliard, soit de 50 millions de revenu annuel, qui font 4 166 666 francs par mois et 138 000 francs par jour. Que va devenir cette fortune colossale? Sera-ce une puissance, ou ce qui est venu par la flûte s'en ira-t-il par le tambour?

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'HIER.

LES DERNIERS JOURS D'UNE GUERRE CIVILE [1].



Le camp des *misérables*. Dessin de F. Lix, gravure de Léveillé.

Quel triste spectacle s'offrit à ses yeux ! Dinnah quittait une armée florissante, où tout soldat avait plus que le nécessaire, et, maintenant, dans chaque homme qu'elle rencontrait, elle ne voyait qu'une image vivante de la misère. Couverts de haillons, mal chaussés, les intrépides vétérans de Lee, ses *misérables*, ainsi qu'ils se plaisaient à s'appeler, faisaient pitié à voir ; mais, sur leurs pâles visages, il eût été impossible de lire la

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

moindre défaillance ; leur courage était plus haut que leur infortune. La jeune fille fut reçue avec les égards dus à son sexe. Elle apprit aux confédérés la nouvelle de l'évasion de d'Aiglemont. Toutes les mains, à cette annonce, se tendirent vers elle ; un officier s'offrit à la conduire à Richmond et à l'aider à trouver un logement, tandis qu'un autre allait prévenir le général Lee de la délivrance probable du hardi colonel des partisans et de l'arrivée de Mlle Hunter.

Trouver un logement, une misérable chambre, à Richmond n'était pas chose facile. Toutes les familles un peu aisées du Sud, fuyant devant l'invasion, avaient cherché un refuge dans cette ville, qui, maintenant désolée, assiégée, affamée, ne pouvait plus ni les loger ni les nourrir. Les abris et les vivres manquaient, et sans le secours de son guide, sans l'intérêt qu'inspiraient son courage et sa jeunesse, Dinnah ne serait pas parvenue à découvrir dans un pauvre petit hôtel la pauvre chambre dont elle se contenta. Heureusement, munie d'une assez forte somme d'argent, elle put trouver une Virginienne qui consentit à la servir, et, en prodiguant l'or, assurer, sinon à elle, du moins à Eva, les soins dont l'enfant avait besoin.

Le jeune officier qui l'avait conduite, Charles France, la guida dans ses premiers arrangements, et se mit à sa disposition avec la respectueuse déférence que les femmes américaines sont habituées à rencontrer presque partout.

— Monsieur, lui dit-elle en le remerciant, vous savez le but qui m'amène ; je veux retrouver ma sœur. Où la chercher? Quelles démarches puis-je faire?

— Je pense, mademoiselle, puisque vous voulez bien m'interroger, que les deux premiers soins à prendre sont, d'une part, de prévenir *les diables* de M. d'Aiglemont de votre arrivée, et, de l'autre, de demander une audience au général Lee. Si vous voulez me charger de cette double mission, je serai heureux de la remplir. J'ai l'honneur de connaître le colonel d'Aiglemont. Échappé des mains des fédéraux, dans quelques heures il sera parmi ses soldats, et, informé de votre présence à Richmond, il volera bientôt près de sa fille et de vous. Quant au général Lee, il se hâtera de vous recevoir et facilitera toutes vos recherches, car c'est le meilleur des hommes. Soit que ce plan vous convienne ou qu'un autre, mademoiselle, vous paraisse meilleur, disposez de toute la somme de temps dont je pourrai disposer moi-même.

Les propositions du capitaine d'artillerie étaient sensées; Dinnah se hâta de les accepter.

— Eh bien, puisqu'il en est ainsi, reposez-vous aujourd'hui, mademoiselle; vous devez en avoir besoin. Demain matin, j'aurai l'honneur de vous apporter la réponse du général et des nouvelles de votre beau-frère.

Certainement Dinnah n'était point sudiste; certainement encore elle était tout entière à ses inquiétudes, à ses amers chagrins; cependant elle fut frappée par la bonne tournure de Charles France et par sa cordiale courtoisie; elle le remercia chaleureusement et lui dit :

— A demain.

Le soir même, Charles France était dans le campement des *diables*. Il les trouva en liesse; leur bien-aimé colonel, escorté de Bagg et de Lefaucheur, venait d'arriver, et tout le monde contait, en l'amplifiant, cela va sans dire, par quelle suite de ruses et d'audaces heureuses ils étaient parvenus à sortir des mains de leurs ennemis. Pendant dix heures, ils avaient marché à travers les postes, les sentinelles, les gardes des fédérés, tantôt traqués et poursuivis comme des loups, tantôt s'ouvrant passage de vive force ; ici, se rasant dans des fourrés, grimpant sur les arbres ; là, courant sur ceux qui tentaient de leur couper le passage. Sans doute, ils eussent rencontré moins de péril en ne marchant que la nuit; mais, d'une part, à aucun prix d'Aiglemont ne voulant retomber dans une captivité qui aurait eu une fin prompte et tragique, désirait sortir des lignes ennemies ; de l'autre, les fugitifs ne possédaient point de vivres; ils n'avaient eu pour soutenir leurs forces pendant cette rude marche que quelques tablettes de chocolat dont Lefaucheur s'était sagement précautionné. Il leur fallut donc, à tout hasard, pousser en avant. Enfin, ils avaient été à la fois si alertes et si prudents que, sauf une blessure légère reçue par Bagg, les deux diables et leur chef se trouvèrent, au bout d'une course folle, sains et saufs au milieu de leurs compagnons enthousiasmés. Les faux savetiers rentrèrent aussi au camp, et Dieu sait avec quel fou rire on accueillit le récit de leur comique et dangereuse odyssée.

D'Aiglemont reçut Charles France à bras ouverts et apprit avec joie la présence de sa belle-sœur à Richmond. Le colonel étant retenu par son service, ils convinrent, le capitaine et lui, de se retrouver pour aller ensemble au logis de Dinnah; en attendant, France se chargeait d'obtenir une audience de Lee.

En effet, le lendemain, Eva était dans les bras de son père ; de douces larmes coulaient sur les joues de Dinnah, et le capitaine d'artillerie avait grand'peine à contenir son émotion à la vue de cette scène touchante.

— Miss, dit-il enfin, le général Lee vous attend et désire vivement vous voir, ainsi que le colonel. J'ai fait tant bien que mal préparer une voiture; elle est à votre porte.

— Vous venez avec nous, France, reprit le colonel.

— Ma présence est inutile...

— Non, monsieur, fit Dinnah en rougissant un peu ; je tiens à vous remercier devant votre général de la courtoisie que vous avez témoignée à une pauvre fille désolée.

France essaya encore de se défendre, mais il finit par céder; ils partirent tous ensemble, après avoir bien recommandé Eva aux soins de la Virginienne, et, une heure après, ils se trouvaient sous une petite tente en présence de Lee.

— Soyez le bienvenu, dit-il au colonel en lui serrant la main. Je devrais cependant vous gronder. Quelle folie de votre part d'avoir été vous jeter entre les griffes de l'ours du Nord! Enfin, vous en êtes sorti... Miss, je vous salue; vous êtes une brave et noble enfant, et votre père et vos frères ont droit d'être fiers de vous... Capitaine, que désirez-vous?

Dinnah prit la parole, et faisant un léger mensonge :

— C'est mon beau-frère qui a tenu à ce que M. Charles France nous accompagnât. Il voulait devant vous lui témoigner sa reconnaissance pour les bons soins qu'il a daigné me donner; sans eux, j'aurais été très-embarrassée, et ma pauvre petite Eva eût souffert.

— Elle va bien?

— Oui, général.

Se retournant vers le jeune officier, il reprit :

— Je vous félicite, capitaine. J'ai toujours remarqué que ceux qui sont honnêtes avec les femmes ont une noble bravoure ; vous confirmez mon observation.

Mademoiselle Hunter, ainsi que je l'avais promis, je me suis inquiété de votre chère sœur. Je vais rapidement, car j'ai peu de temps à moi, vous faire connaître ce que j'ai recueilli.

Lee parla bas à un officier d'ordonnance, qui sortit aussitôt et revint portant un petit coffret ; puis le général, en l'ouvrant, continua :

— Notre cavalerie a soigneusement sondé le bois près duquel a été trouvé l'enfant. La bande des esclaves n'y était plus. Dans le fourré, on a découvert le cadavre d'un nègre tué d'un coup de revolver tiré de si près, que la chemise du mort était brûlée. Il n'a pas dû souffrir, car la balle lui a traversé le cœur. Aucune goutte de sang, notez ceci, je vous prie, colonel, ne souillait le lieu de la scène. Près du cadavre, on a trouvé suspendu à une branche un lambeau de soie, et aux pieds du nègre un petit revolver à quatre coups, dont un canon était déchargé. Il est donc probable que nous avons l'arme qui a tué le nègre. Cette arme est un vrai joujou de dame ; la voici.

En disant ces mots, Lee mit la main dans le coffret et en retira un revolver damasquiné en or avec un art charmant.

— Connaissez-vous ceci, mon cher colonel ?

A la vue du joujou meurtrier, d'Aiglemont avait laissé échapper une espèce de gémissement ; il répondit :

— Ce revolver a appartenu à ma femme. Tenez, général, voyez là, sur la crosse ; voilà son chiffre.

— Je l'avais vu, colonel. A présent, voici le morceau de soie dont je vous ai parlé ; il est noir. Mme d'Aiglemont avait-elle l'habitude de porter des vêtements de cette couleur ?

— Rarement ; mais, pour voyager, elle a bien pu adopter un costume qui devait moins attirer les regards.

— Pardon, général, reprit Dinnah ; il y a six mois, une lettre de Mary m'est parvenue ; ma sœur m'annonçait qu'elle avait reçu une caisse de robes de Paris ; elle me faisait tristement le détail des robes qu'elle contenait ; parmi elles, il s'en trouvait une noire. « C'est la couleur, me disait-elle, qui convient à mon veuvage. »

— Nous voilà renseignés. Que concluez-vous, colonel, de tous ces indices ?

D'Aiglemont réfléchit un instant :

— Je pense, dit-il enfin, que, lors de l'attaque de la voiture qui la portait, et pendant le massacre de Nana et du vieux Saturne, Mary aura été saisie et emportée par les nègres fuyant Hunter et ses cavaliers, et que, se sentant perdue, Mary se sera servie de ce petit revolver.

— Ce sont les conclusions auxquelles je suis arrivé, fit Lee, et j'ai la conviction que Mme d'Aiglemont n'a pas péri. Est-elle retombée au pouvoir des nègres ? Je ne le crois pas ; l'arrivée de la cavalerie fédérale a dû les jeter dans une peur trop grande pour leur laisser le temps de penser à leur prisonnière ; ils étaient, d'ailleurs, déjà assez embarrassés du produit de leur vol. Donc, Mme d'Aiglemont a échappé à ce péril ; son corps n'a point été découvert, et notez, colonel, comme je vous l'ai fait remarquer, qu'à côté du cadavre du nègre on n'a pas trouvé une goutte de sang ; le misérable, avant d'expirer, n'a pas eu la force de frapper sa victime ; il est tombé foudroyé. Tout ceci, chère demoiselle, doit remplir votre cœur d'espérance et vous porter à remercier la protection divine. Il faut donc se mettre à faire d'actives recherches, des recherches très-actives, car nous sommes à la veille des plus graves événements. Bon courage et bonne chance ! Colonel, mettez quelques-uns de vos *diables* en campagne ; ce sont de fins chercheurs de piste. Prenez ce précieux revolver et ce pauvre morceau d'étoffe. Adieu, mademoiselle Hunter ; je suis heureux d'avoir fait votre connaissance ; mais j'aurais voulu que ce plaisir me vînt dans des temps plus heureux, à Arlington-House, par exemple.

En prononçant le nom de sa bien-aimée demeure, la voix de Lee s'altéra un peu, et il ajouta d'un ton profondément triste :

— Oh ! la guerre ! l'affreuse guerre !... Que le Seigneur vous garde tous, et excusez-moi de vous congédier si vite ; j'ai tant à faire ! Essuyez vos beaux yeux, mademoiselle Hunter ; embrassez pour moi la petite Eva, et ne m'oubliez pas dans vos prières ; j'ai grandement besoin de l'assistance divine. Quand vous aurez retrouvé Mme d'Aiglemont, apprenez-le-moi ; colonel ; j'en serai vraiment réjoui... Encore adieu. Monsieur France, autant que le permettra votre service, mettez-vous à la disposition de Mlle Hunter ; je vous en serai reconnaissant, et souvenez-vous que Dieu bénit les bons.

Ainsi finit cette audience ; Dinnah sortit l'âme remplie de reconnaissance et d'admiration pour ce qu'il y avait de tendre dans le cœur du général. Bien des jours après, elle le revoyait tel qu'elle l'avait vu à cette heure-là : avec ses cheveux blancs, sa figure calme, sa taille un peu voûtée, sa longue capote grise sans aucun ornement, et ne portant pas même une épée, ayant enfin beaucoup plus l'air d'un studieux philosophe que d'un glorieux chef d'armée.

Lee l'avait dit avec raison, de graves événements approchaient. C'était le 28 mars qu'avait eu lieu l'audience accordée à Dinnah ; le 29, le général des confédérés apprit que Grant, rejoint par Sheridan, ayant résolu une attaque contre l'extrémité de l'aile droite, dirigeait de ce côté des masses énormes. Il voulait, tournant la route du Chêne blanc (White Oak Rood), s'emparer du chemin de fer du Sud, dont depuis si longtemps il désirait se rendre maître. Grant, pour quelques heures au moins, avait espéré dérober son mouvement à Lee, mais celui-ci le devina. Le chef des confédérés se trouvait dans une position étrangement difficile : son armée ne suffisait pas à couvrir soixante-quatre milles de lignes qu'il devait garder depuis le nord de Richmond jusqu'au sud de Petersburg. Déplacer un seul homme sur ce vaste échiquier offrait un grand péril, et, d'un autre côté, ne pas arrêter Grant dans son mouvement perdait tout. Lee résolut de payer d'audace : sans affaiblir son aile gauche, de frapper un grand coup sur sa droite avec les corps qu'il pouvait réunir. Massant sous sa main le plus de monde possible, ne laissant à Gordon que sept mille hommes pour garder quatorze kilomètres d'ouvrages, il se trouva à la tête de dix-sept mille fantassins et de deux mille cavaliers sous les ordres de Fitz Lee. Mais quels fantassins et quels cavaliers ! des fantômes d'hommes, des ombres de chevaux. Ces dispositions lui prirent quelques heures ; heureusement un temps

affreux, des chemins défoncés ralentirent la marche des fédéraux, et ce ne fut que le 31 mars que la lutte s'engagea.

Lee avait placé ses forces derrière les ouvrages qui protégeaient White Oak Road. A six ou sept kilomètres plus loin, vers l'ouest, les Sudistes occupaient une position fortifiée très-importante, Five Forks, carrefour où cinq routes aboutissent. C'est vers ce point capital que convergèrent les armées des deux partis. «L'oncle Robert» résolut de jouer cette suprême partie en grand joueur, et, convaincu que la défensive avait mille inconvénients avec des hommes capables d'un vigoureux coup de collier, mais non d'une froide résistance, épuisés qu'ils étaient par de longues privations, il résolut de prendre l'offensive. Le 31 mars au matin, à pied, l'épée à la main, ce qu'il faisait bien rarement, il se plaça à la tête de ses colonnes et se jeta avec une sorte de fureur sur Grant, avant que celui-ci se fût mis en ligne. Il culbuta les premières divisions, et put un instant croire à une victoire ; mais plus il s'enfonçait, comme un coin de fer, dans les masses ennemies, plus elles devenaient épaisses autour de lui, et il se trouva tout d'un coup arrêté par des colonnes profondes. Ses maigres soldats, exténués par l'effort même qu'ils venaient de faire, étaient incapables de résister à des troupes fraîches d'un poids numérique énorme. Au moment de ce choc, Lee apprit que Five Forks venait de tomber aux mains de Sheridan; il fallait à tout prix reprendre cette position ; il ordonna donc la retraite, mais ce fut pour se ruer sur le général fédéré, auquel il parvint à reprendre Five Forks. Les pertes de Sheridan s'élevèrent si haut, qu'il dut prévenir Grant que, dans le cas où il ne recevrait pas de renforts, il serait incapable de résister aux assauts de son adversaire. Le lendemain, un corps d'armée tout entier le rejoignait de bonne heure.

Le 1er avril, Sheridan, à la tête de quarante mille hommes, attaqua de nouveau les troupes harassées qui défendaient Five Forks. Devant cette avalanche, comment auraient pu se maintenir les divisions décimées de Pickett et de Johnson? Débordées, hachées, elles déposèrent les armes; cinq mille prisonniers tombèrent au pouvoir de Sheridan, l'aile droite fédérale n'existait plus, et le fameux chemin de fer du Sud se trouvait définitivement conquis par les fédéraux.

Désormais, la question était tranchée ; s'il eût voulu sacrifier du monde, il est probable que Grant serait entré immédiatement dans la ligne de Richmond; il se borna pendant tout le reste de la journée à les couvrir d'obus. Plusieurs fois la capitale des confédérés et Petersburg furent en feu. Que l'on juge de la position de la population de femmes, d'enfants, de vieillards, accumulée dans ces deux malheureuses cités? Pauvre Dinnah! elle tremblait plus pour Eva que pour elle-même; elle était sans autres nouvelles que celles que lui apportaient la terreur et les blessés qui gagnaient, en se traînant, leurs ambulances. D'Aiglemont et France se trouvaient sur le champ de bataille, et ses deux frères aussi y étaient. Si Mary vivait encore, dans quel abri pouvait-elle cacher sa tête pendant cette pluie de fer? La position était horrible. Dinnah avait d'abord craint que la détonation et les cris ne fissent tomber la petite fille dans des convulsions mortelles; mais, après une heure d'épouvante, Eva se calma, et, au bout de quelque temps, de sa voix enfantine elle imitait le *boum, boum* du canon.

La nuit du 1er au 2 fut encore plus affreuse que la journée; le ciel était en feu. Cependant France parvint à quitter quelques moments sa batterie pour venir voir dans quel état se trouvait Mlle Hunter. Avec quelle reconnaissance Dinnah l'accueillit! Charles avait vu d'Aiglemont; il était, avec ses diables, chargé de la défense d'un des forts les plus menacés, le fort Gregg.

— Et vous, monsieur, êtes-vous aussi en grand péril?

— Moi, mademoiselle, je suis à peu près dans la position de tous mes frères d'armes... Depuis hier, j'ai perdu bien des amis... chère demoiselle. Quoi qu'il arrive, ne sortez pas, les rues sont encombrées de gens affolés, qui courent çà et là, et se pressent à s'étouffer. Attendez-moi, je reviendrai demain. Je vous le jure, à moins que... Tenez, voici un peu de pain blanc que l'on m'a donné... Eva dort, elle est bien heureuse...

— Monsieur Charles France, dit la jeune fille fondant en larmes, monsieur France... si vous étiez blessé..... venez près de moi..... je vous soignerai comme... une sœur... Vous avez une mère, ne vous exposez pas trop.

— Que Dieu vous bénisse pour ces bonnes paroles, mademoiselle Hunter ; je ne puis pas vous exprimer combien elles me sont précieuses. Mais promettez-moi de m'attendre; si je ne pouvais pas venir, une autre personne se présenterait en mon nom, et remplirait auprès de vous la tâche de vous protéger, qui m'eût été si douce...

Charles et Dinnah se serrèrent les mains; tous deux, très-pâles, se regardaient comme s'ils avaient encore quelque chose à se dire :

— Monsieur France, murmura la jeune fille, sachez... sachez... que vous me laissez le cœur plein de reconnaissance et que...

Elle ne put continuer.

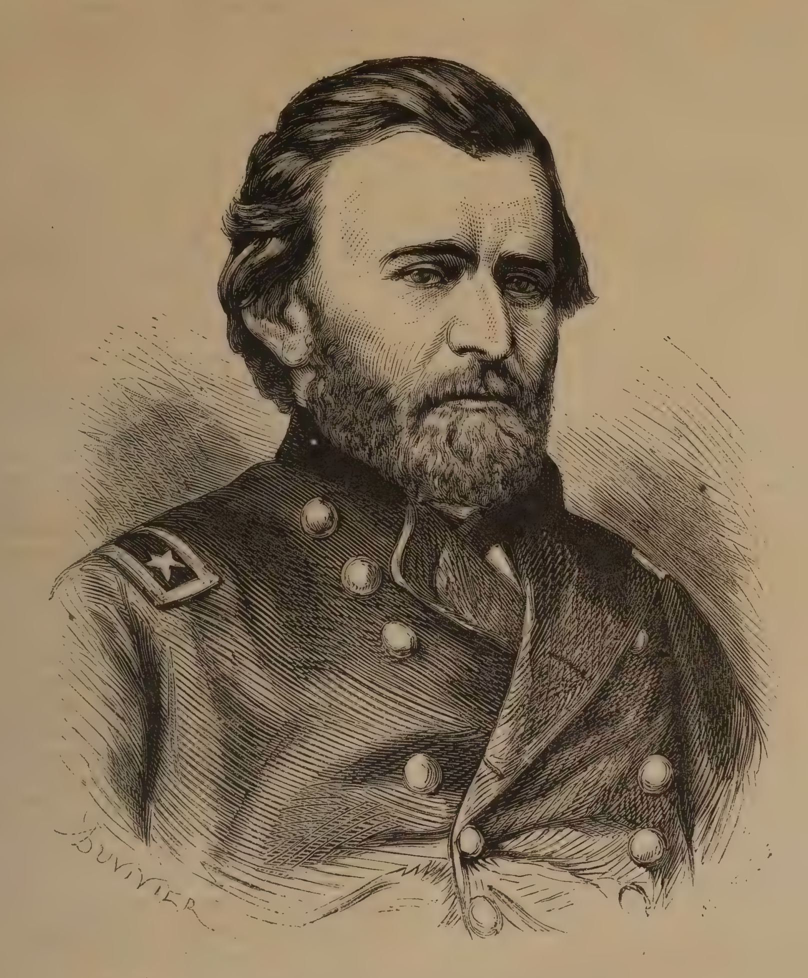
France déposa un baiser sur une petite main qu'on lui abandonnait et s'enfuit.

A la fin de la nuit, le feu cessa sur toute la ligne, et pour les hommes du métier il devint évident que Grant allait assaillir les positions des confédérés. Le ciel se montrait d'une pureté admirable, le vent soufflait très-doux et d'une chaleur printanière ; c'était une de ces belles journées où l'on est heureux de se sentir vivre, et cependant, avant le coucher de ce radieux soleil, combien de nobles cœurs auraient cessé de battre !

Les colonnes fédérales s'ébranlèrent et attaquèrent de toutes parts les défenses de Petersburg, occupées par les faibles débris des divisions de P. Hill et de Gordon. Ce dernier tint bon, mais le premier semblait incapable de résister. Heureusement, sur ce point, il existait deux redoutes qui dominaient le cours de l'Appomatox; l'une, le fort Alexander, fut rapidement enlevée; mais l'autre, le fort Gregg, dans lequel se trouvait le colonel d'Aiglemont, tint bon. Cette résistance sauva l'armée d'un désastre. Pendant deux heures le fort Gregg brava tous les efforts des soldats de Grant. Enfin, à sept heures du matin, une dernière charge des fédéraux les porta jusqu'au fossé. Les premiers rangs, reçus par un feu à bout portant, tombèrent; mais, à la fin, les assiégeants pénétrèrent dans le fort. Des deux cent cinquante hommes qui le défendaient, trente seulement rejoignirent leurs camarades, les autres étaient morts.

Cette lutte héroïque avait permis à Longstreet de rejoindre Lee, qui, avec les quinze mille soldats qui lui restaient, couvrit si énergiquement les faubourgs de Petersburg, que Grant ne parvint pas à y pénétrer avec les cent mille hommes dont il disposait. Mais le pauvre oncle Robert ne devait pas songer à prolonger une telle lutte. Dans la nuit, il prépara tout pour la retraite; il annonça ce mouvement au gouvernement de Richmond en même temps qu'il donnait l'ordre d'enclouer toute l'artillerie que l'on ne pourrait enlever, de détruire les arsenaux, les poudrières, les magasins, et chaque corps reçut des instructions pour rallier l'armée à Richmond.

Charles France fut chargé de l'œuvre de destruction à Petersburg. Quelles horribles scènes se passèrent alors dans la malheureuse ville ! Que de détonations ! que d'incendies ! c'étaient les poudrières sautant et lançant dans les airs leurs gerbes de flammes; c'étaient les magasins mis en feu. Le ciel semblait la voûte d'un four enflammé, et de lourdes masses de fumée roulaient basses et pesantes. Quelle épouvante ! quel désordre ! et quels cris !



Grant. Dessin de Duvivier, gravure de Léveillé.

Cependant, dès qu'il le put, France accourut auprès de Dinnah ; il était plus pâle qu'un mort.

— Mademoiselle, dit-il, tout est fini... Dans quelques heures les fédéraux seront ici. Mlle Hunter n'a rien à craindre d'eux. Moi, je vais partir avec un désespoir que vous comprenez et le regret de n'avoir rien pu faire pour vous servir.

— Ah ! Dieu soit béni, vous n'êtes pas blessé ! Et d'Aiglemont?...

— Il y a des heures où l'on trouverait la mort bien douce, et je porte envie à ceux qui ne sont plus.

— Ah ! monsieur Charles, ne dites pas cela ! ne dites pas cela !

— Je ne sais rien du colonel d'Aiglemont ; mais, s'il vit encore, son désespoir doit être égal au mien. Adieu, mademoiselle, adieu encore ; acceptez tous mes vœux ; puis-je espérer que vous daignerez vous souvenir de moi ?...

Dinnah cacha son visage entre ses mains et en pleurant murmura :

— Toujours ! toujours ! Ne m'oubliez pas plus que je ne vous oublierai moi-même...

A ce moment, la porte s'ouvrit avec fracas, et la petite bonne virginienne se précipita dans la salle en criant :

— Les folles sont lâchées, elles massacrent tout !

— Que dites-vous ?

— Mademoiselle sait que cette maison touche à

l'hospice des folles, devenues furieuses; elles ont déjà assassiné une de leurs gardiennes; elles vont sortir, nous sommes perdues!

— Soyez tranquille, mademoiselle Hunter, reprit France, je vais voir ce qui se passe et je reviens...

La terreur de la Virginienne n'était point sans quelque fondement; surexcitées par la détonation, par la lueur des flammes, les folles, mal gardées, s'étaient révoltées. Leur colère aveugle brisait tout; armées de ce qui tombait sous leurs mains, elles avaient massacré une de leurs gardiennes et traînaient dans les corridors son cadavre mutilé. Effrayante était leur fureur, et ce ne fut pas sans peine qu'aidé de quelques soldats, France parvint à les saisir et à les réintégrer dans leurs cabanons, où elles rugissaient comme des lionnes.

L'ordre matériellement rétabli, le capitaine alla saluer la directrice de l'établissement. A côté d'elle se tenait une toute jeune femme qui, indifférente au vacarme dont la maison était remplie, berçait une grande poupée; cette femme avait une rare beauté, mais elle semblait si triste, qu'en la regardant les larmes montaient aux yeux.

— Et celle-là? fit Charles.

— Oh! celle-là, c'est la plus douce créature qui soit au monde; lorsqu'elle n'est pas près de moi, elle ne fait que pleurer. Je crois qu'elle a perdu un enfant; cette douleur l'a rendue folle.

— Madame, dit alors la malheureuse; madame, regardez donc — et elle montrait sa poupée — regardez donc comme elle est belle; voyez donc comme ses cheveux sont doux... J'en ai coupé une boucle pour son père... Madame, pourquoi donc ma fille ne veut-elle plus me parler? Oh! la méchante! — elle n'est pas méchante du tout, je lui dis cela pour la gronder; est-ce qu'il y a des enfants méchants pour leur mère? — Oh! la méchante Eva...

— Eva! s'écria France.

La folle releva la tête :

— N'est-ce pas que c'est un joli nom?

— Depuis quand est-elle ici, madame la directrice?

— Depuis quelques jours seulement; des paysans l'ont trouvée errant dans la campagne. Je ne sais rien de plus, sinon qu'elle a certainement reçu une excellente éducation; on le voit à ses manières et à son langage.

La folle ne semblait rien entendre; toute son âme était dans l'affreuse poupée qu'en pleurant elle dodelinait sur ses genoux. Tout d'un coup, élevant la voix comme si elle appelait une servante, elle s'écria :

— Nana! Nana! venez prendre la petite; faites-lui sa toilette de nuit, elle a envie de dormir... Bonne nuit, ma chérie...

Le cœur de France était bouleversé; il n'y avait plus à en douter, la sœur de Dinnah, la femme du colonel d'Aiglemont, Mary, était sous ses yeux, et par quel fortuné hasard il venait de la trouver! Mais dans quel état! Et comment apporter à Dinnah une telle nouvelle? Après avoir exposé à la directrice tout ce qu'il y avait, dans la position, de lamentable et de touchant, il vola vers sa protégée, mais il s'arrêta sur le seuil. Qu'allait-il dire? Etait-il bien sûr que ce fût Mary? S'il se trompait?... Le temps pressait cependant; il n'en avait plus à perdre; il entra donc.

— Eh bien? lui dit la jeune fille. Ah! mon Dieu, que vous êtes pâle!

— Tout est dans l'ordre, mademoiselle; je crois que je suis sur la trace de Mme d'Aiglemont.

— Vous avez rencontré Jupiter?

— Non...

— Mais, parlez donc; votre trouble m'épouvante.

— Calmez-vous, mademoiselle... J'ai dit « je crois»; je ne suis pas bien sûr...

— Parlez, je vous en conjure.

— Soyez forte, mademoiselle Hunter.

— Ah! vous l'avez trouvée morte?

— Non, non; elle vit, mais...

— Que m'importe le reste!...

— Elle est moralement très-souffrante... Sa raison...

— Folle?...

France baissa la tête.

— Folle!... Conduisez-moi vers elle.

— Ah! je vous en conjure, ayez du courage; au nom de tous ceux que vous aimez et de tous ceux qui vous aiment, préparez-vous à un spectacle navrant.

Dinnah avait noué son chapeau et confié Eva à la bonne :

— Venez! fit-elle en donnant le bras à France.

En quelques secondes ils furent à la porte de l'hospice.

Au moment où elle entrait :

— Monsieur Charles, quelle est sa folie? demanda Dinnah, dont tout le corps tremblait.

— La touchante folie d'une mère qui croit avoir perdu son enfant.

La directrice fut bientôt prévenue; elle vint au-devant des visiteurs. La folle était dans son cabinet; elle hésita un instant si elle permettrait, sans l'autorisation du médecin, une entrevue qui pouvait être funeste; mais sa résistance fut bientôt vaincue, les circonstances ne permettaient pas d'ingénieux ménagements. Quand la directrice posa la main sur le bouton de la porte, Dinnah la poussa brusquement et, à la vue de la folle assise par terre avec sa poupée sur les bras, elle poussa un cri qui aurait fait pleurer une stoïque.

— Mary! Mary!

— Chut! répondit celle-ci à voix basse; ne la réveillez pas, elle dort... Il ne faut pas, mademoiselle, il ne faut pas réveiller les enfants qui dorment. C'est si gentil leur sommeil.

Dinnah, tombée à genoux, couvrait sa sœur de baisers et de larmes.

— Tu ne me reconnais donc pas? Je suis Dinnah! Ta fille vit...

— Je le sais bien, puisque la voilà.

Et elle montrait la poupée.

— Ma fille mourir... Est-ce que les enfants meurent avant leur mère!...

France pleurait dans un coin.

— France! *cher* France! — c'était la première fois que Dinnah l'appelait ainsi — courez chercher Eva...

Quelques minutes après, le capitaine reparaissait, portant l'adorable enfant. Eva semblait avoir un peu peur; elle regarda un instant avec effroi la folle, qui, la tête baissée, ne l'avait point vue; mais son petit cœur et ses souvenirs parlèrent, et, de sa plus joyeuse voix, elle s'écria :

— Maman!...

Mary frémit depuis les pieds jusqu'à la tête et se mit debout :

— Maman! maman! répéta Eva en tendant ses petits bras.

Mary poussa un cri déchirant, jeta sa poupée, et, d'une ardeur sauvage saisissant sa fille, elle la pressa contre son sein en poussant des sanglots :

— Mon enfant! mon Eva! Ma petite bien-aimée!

Et des pleurs, et des baisers.

— Dinnah, ma sœur, tu es là!...

Une pâleur mortelle se répandit sur son visage; elle allait laisser tomber Eva, lorsque France la soutint; mais les bras de la mère, doucement serrés, même dans son évanouissement, ne cessèrent de presser sa petite fille, dont les lèvres la caressaient. On la porta sur un lit.

— Mademoiselle, dit France, il faut absolument que je vous quitte. Votre sœur est sauvée... Dans les malheurs qui m'accablent, ce sera une chère consolation, une consolation bien chère, que de penser...

— A la profonde, à l'éternelle reconnaissance que nous vous devons tous. Voulez-vous me faire une promesse, Charles France?

— Parlez...

— Promettez-moi, dès que vous le pourrez, de venir à Baltimore.

— C'est vous qui me le demandez? Vous devancez la prière que j'allais vous adresser.

— Vous viendrez?...

Elle lui prit la main, qu'elle quitta aussitôt.

— Je vous le jure!

— Je vous attendrai...

Un instant le jeune capitaine eut une parole sur les lèvres; il la retint, s'inclina, et, du seuil de la porte, il dit à Dinnah, qui le suivait d'un regard voilé de larmes :

— A Baltimore, mademoiselle Hunter... Ce soir, le colonel d'Aiglement saura que sa femme est retrouvée.

Il s'éloigna et, réparant rapidement le temps perdu, à la tête de ses canons, une heure après, il se dirigeait vers le rendez-vous que les ordres de Lee lui avaient assigné.

A. GENEVAY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

FRÉDÉRICK LEMAITRE.

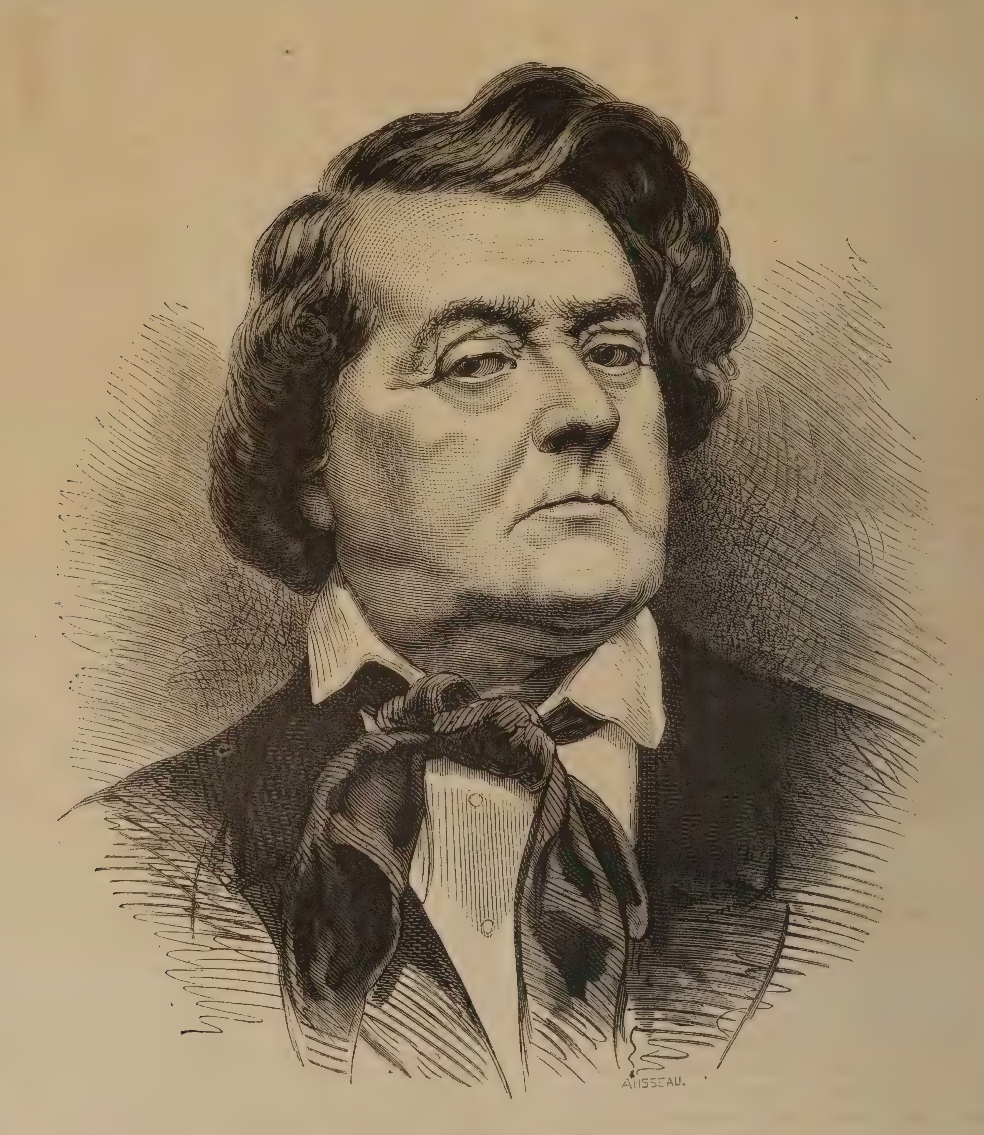
Frédérick Lemaître était né au Havre en juillet 1800; son grand-père avait été musicien, son père fut architecte. On connaît peu de choses de ses premières années et de l'éducation qu'elles reçurent. On sait seulement que de très-bonne heure il prit goût aux jeux de la scène. Sa famille, s'amusant de cette précoce vocation, le drapait en tragédien et l'écoutait déclamer *la Veuve du Malabar*, pièce singulièrement choisie, alors que l'on pouvait remettre aux mains de l'enfant les chefs-d'œuvre de Corneille et de Racine; mais peut-être déjà Frédérick était-il instinctivement poussé vers un théâtre plus agité, plus tumultueusement passionné que celui de nos grands maîtres.

Beau, bien fait, dans tout l'éclat de la jeunesse et doué d'une rare intelligence, il vint à Paris et, en 1820, se présentait pour entrer au Conservatoire. Le président du jury d'examen, un acteur d'un grand mérite, Michelot, fut tellement frappé de ses qualités, qu'il l'arrêta dans sa récitation au vingtième vers: cette courte audition suffit pour le faire recevoir. Michelot avait deviné la griffe du lion. Frédérick entra dans la classe du tragédien Lafont. Y travailla-t-il beaucoup, c'est probable, mais d'un travail particulier et à lui, il avait peu de goût pour l'étude des traditions théâtrales, mais ce fut au Conservatoire qu'il apprit à dire les vers avec ce talent merveilleux dont il a donné tant de preuves. La nature lui avait du reste accordé tous ses dons : des yeux superbes, une bouche pleine de fierté et d'ironie, une taille forte et souple, un port de tête hautain, une voix superbe, dont pas une note n'était sourde. A ces avantages, joignez un esprit primesautier d'une spontanéité admirable, mais se pliant mal au convenu et se refusant absolument à voir avec les lunettes des autres, et vous aurez une idée de l'élève de Lafont. Lauréat du Conservatoire, ce fut probablement ce manque de souplesse qui le fit échouer dans son examen pour entrer à l'Odéon. Il n'obtint qu'une voix, qu'une seule, mais c'était celle de Talma. Cet unique suffrage pouvait le consoler de la perte de tous les autres. Ainsi laissé sans emploi, Frédérick eut de la peine à trouver un théâtre qui voulût le recevoir, il finit par entrer aux *Variétés amusantes*, où il débuta dans le rôle du lion dans *Pyrame et Thisbé*. Ainsi le grand tragédien fit à quatre pattes son entrée au théâtre. Des *Variétés amusantes*, il passa au Cirque de Franconi, où il fit admirer sa force et sa souplesse, mais il laissa bientôt là les chevaux et la voltige pour l'Odéon, où il fut chargé d'y remplir ces pâles rôles de confident, dont le théâtre racinien a tant abusé. Il demeura peu dans cette condition secondaire, il passa à l'Ambigu, où il débuta, le 2 juillet 1823, dans *l'Auberge des Adrets*. On connaît la singulière fortune de cette pièce. Jouée au sérieux le premier soir comme un bon et gros mélodrame qu'elle était, elle tomba sous les sifflets; mais, le lendemain, laissé maître d'agir à sa guise, le génie railleur de Frédérick la relevait pour en faire cette bouffonnerie sinistre et comique qui est restée dans la mémoire de tous et qu'il a répétée des milliers de fois en y ajoutant toujours des effets nouveaux. A partir de *l'Auberge des Adrets* la réputation de l'acteur était faite; les classiques les plus sévères, ses rivaux même de la Comédie française le proclamaient le talent le plus original de l'époque.

En sortant de l'Ambigu il vint à la Porte-Saint-Martin jouer *Trente Ans ou la Vie d'un joueur*, mélodrame de Ducange, écrit comme cet auteur savait écrire. La pièce était médiocre, mais avec Frédérick elle prit un cachet de réalisme effrayant; on suivait avec terreur cet homme au lever du rideau, si élégant, si aristocratique, se déformant à chaque scène, descendant pas à pas dans le vice, devenant un ignoble gredin et finissant par l'assassinat. Quelle science dans la composition du rôle, et quelle épouvantable vérité dans l'exécution! *Faust* ne fut pas pour lui un moindre triomphe et, avec non moins de succès, il représenta Rochester et le mélancolique Edgar dans *la Fiancée de Lamermoor*. Avec quelle grâce exquise et quelle incomparable élégance il portait la soie et le velours! On aurait pu croire qu'il avait été élevé sur les genoux d'une princesse. C'était là un des côtés et non un des moindres

de son prodigieux talent, il rendait aussi facilement les suprêmes élégances des courtisans que les mœurs déshonorées des bandits et des ruffians. Il le prouva à l'Odéon dans *la Maréchale d'Ancre*, *les Vêpres siciliennes* et *la Mère et la Fille*, et, à la Porte-Saint-Martin, dans Gennaro de *Lucrèce Borgia* et dans Richard de *Richard d'Arlington*. Noble, violent, brutal, allant jusqu'au cynisme, mêlant la comédie au drame, il remplissait la scène de ses audaces. Il était par nature l'homme le plus capable de faire accepter les nouvelles théories du drame romantique. Car tel est le sort des poëtes de la scène, que leurs plus belles conceptions restent méconnues, si elles ne trouvent pas des interprètes pour en faire sentir les mérites et la grandeur. Qu'était le *Manlius*, de La Fosse, avant Talma? Et n'y a-t-il pas fallu, à notre génération, le génie de Rachel pour réchauffer et ranimer la vogue de Racine?

L'espace nous manquerait si nous voulions seulement raconter les pérégrinations de Frédérick et citer ses nombreuses créations. Dans le nombre, il en est



Frédérick Lemaître. Dessin de Bocourt, gravure d'Anseau.

quelques-unes qu'il a marquées d'une si forte empreinte qu'elles sont comme sa propriété : Robert Macaire, Kean, Ruy-Blas, Paillasse, lui appartiennent et attestent l'incroyable variété de son prodigieux talent. Il allait de la farce la plus basse à la tragédie la plus haute, du rire au sanglot, s'emparant des esprits de haute lutte, railleur, trivial ou superbe, mais toujours dominateur, vous entraînant, quoi que vous fissiez, dans le monde de passions, de tendresses, de crimes, qu'il évoquait.

Malheureusement, acteur de désordre et de génie, il vécut mal, il s'épuisa ; son intelligence était restée entière, mais ses moyens physiques l'abandonnèrent ; sa voix si puissante, sa mémoire si sûre, s'éteignirent et il mourut dans d'atroces douleurs. La parole de Victor Hugo s'est élevée sur sa tombe pour dire adieu au prodigieux acteur qui avait été son plus noble interprète. Ne l'oublions pas, le peuple, qu'il avait tant fait pleurer, lui fut fidèle ; il s'est pressé à son convoi.

A. de FLEURY.

NOUVELLES.

TZERNAGORA (LA MONTAGNE-NOIRE)[1].



Les bouches du Cattaro. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

I. — SÉLIM ET LAZARE.

On sait qu'à l'Ecole centrale, pépinière de nos ingénieurs civils, les élèves étrangers sont admis.

En 1857, par suite de circonstances qu'il serait superflu de relater ici, je me liai avec deux jeunes *centraux*, originaires, l'un du Monténégro, l'autre de la Turquie.

Ce dernier, doux et timide comme une jeune fille, avait les traits, le teint, les yeux de son pays, mais des habitudes tout à fait européennes. A le voir porter notre costume avec aisance et parler sans accent notre langue, jamais on n'aurait dit que ce fût un Turc. Il ne conservait, de son éducation première, qu'un peu d'indolence et de gravité. Il parlait peu : *La parole est d'argent, mais le silence est d'or.* Sa pâleur bistrée, son air languissant, certains accès de toux donnaient à craindre que notre climat ne lui devînt fatal. Pauvre Sélim! Il avait la mélancolie, la bonté, la beauté, le regard de ceux qui doivent mourir jeunes. En somme, un charmant garçon de vingt ans.

Tel était aussi l'âge du Monténégrin; mais quel contraste en toute autre chose! Grand, nerveux, vigoureux, le front bombé, le profil aquilin, la moustache déjà terrible, il promettait de ressembler à ces indomptables *highlanders* de l'Orient qui, depuis des siècles, tiennent en échec la puissance ottomane.

Lorsque je les présentai l'un à l'autre, les yeux de Lazare — il se nommait ainsi — s'enflammèrent tout à coup. Il eut comme une fougueuse velléité de bondir sur Sélim.

(1) La reproduction est autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

J'intervins, leur parlant, les regardant tour à tour. Mon jeune Osmanli n'avait pas bronché. Il se reculait, un peu plus pâle, la tête haute, et comme cherchant une arme à sa ceinture. S'il était plus faible, il n'était pas moins courageux que Lazare.

Celui-ci, spontanément, lui tendit la main :

— Pardon! je me croyais là-bas, parmi nos rochers. Haine de race, haine éternelle!

— Pourquoi? répliqua doucement Sélim. Ne voyons-nous pas les Français et les Anglais devenir amis? Entre quels peuples a-t-il coulé plus de sang? S'il est écrit que nous nous réconcilierons à notre tour, Dieu n'aura qu'à sourire.

— Décidément, conclut l'autre, vous valez mieux que moi, vous... mais vous seul!

Et désormais ce fut entre nous trois une cordiale intimité. J'avais contraint Lazare à m'expliquer les causes de son ressentiment, voici sa réponse :

— Mais nous sommes toujours en guerre, et cela depuis l'époque héroïque. Mes ancêtres étaient à Nicopolis, à Démotika, à Kossovo... dernier champ de bataille où succomba notre nationalité.

— La nationalité serbe, n'est-ce pas?

— Oui; nous sommes Serbes de race et Grecs de religion. Comme tels, deux fois les ennemis du croissant. Après la prise de Constantinople, lorsque le flot envahisseur s'étendit jusqu'à l'Adriatique, jusqu'au Danube, sans cesse on nous a vus combattre à l'avant-garde de ceux qui se dévouaient pour lui barrer le passage et le refouler en Asie. L'Europe, rebutée par l'insuccès des croisades, se détournait de l'Orient. Plus de secours; aucun appui! Quelques alliances passagères avec Venise, avec l'Autriche, avec la Russie. Nous secondions des ingrats, qui, dans leurs traités de paix, oubliaient toujours le Monténégro. Seuls, nous ne nous sommes jamais abandonnés. Vainement l'éternel ennemi, n'ayant plus d'autres adversaires, concentrait sur nous tous ses efforts : efforts furieux, rage impuissante, et qui se brisait contre les escarpements qui nous entourent. Une forteresse; des Thermopyles, où Léonidas et ses Spartiates se retrouveront toujours. Ah! si vous aviez le temps de regarder, quel spectacle! Tout un peuple, des millions de turbans contre une poignée de héros... et qui leur résistent, et qui les bravent, appelant sans cesse à la révolte leurs frères de l'Herzégovine et de la Bosnie. Des opprimés, des martyrs, ceux-là! Jamais vaincus n'ont subi de pareilles lois. Nous sommes leur refuge et leur espoir; ils savent que c'est de notre montagne que partira le signal de la délivrance!

— Cependant, observai-je, vous avez dû traverser de rudes épreuves?

— Mais, répondit-il, nous en sommes toujours sortis plus résolus et plus fiers. Trois ou quatre fois, par surprise ou par trahison, les hordes musulmanes portèrent jusque dans nos vallées l'incendie et le carnage, mais la vengeance ne tarda guère. Demandez ce que devinrent les bataillons de Soliman-Pacha, ceux du séraskir Abdul, les vingt mille combattants que commandait, en 1739, le vizir Mohammed, on vous montrera leurs tombeaux. La Montagne noire dévore les armées turques. A leur approche, pas un Monténégrin qui ne se transforme en soldat. Les vieillards, les enfants, les femmes, les pierres elles-mêmes se lèveraient au besoin pour défendre notre indépendance. Un acharnement sans trêve ni miséricorde. Après chaque victoire, que de vides dans nos rangs! Les proscrits d'alentour les remplissent. Aujourd'hui des Uscoques, abandonnant la mer où votre civilisation ne tolère plus les pirates. Demain, des Klephtes ou des Palikares, outlaws chassés des bois. Interrogez Sélim, il vous dira peut-être de nous tous : « Ce sont des bandits, ce sont des sauvages! »

Je n'y manquai pas; notre jeune Ottoman me répondit :

— Hélas! nous ne valons pas mieux les uns que les autres. Mais ces mœurs féroces ne tarderont plus à s'adoucir. Nous venons chez vous, et quelques-uns dans le but de s'instruire. J'en atteste à cette école la présence de Lazare... et la mienne.

Sélim n'y devait pas rester. Dès les premiers froids, son mal s'aggrava. L'étude, malgré des efforts de volonté, lui devint impossible. Un des princes de la science, notre regretté docteur Trousseau, déclara qu'il ne serait sauvé que par un prompt retour au pays natal.

Je revois nos adieux, son visage amaigri, sa pâleur, ses yeux entourés d'un cercle bleuâtre et qui semblaient encore plus grands, encore plus noirs, leur affectueuse expression, le triste sourire qu'il avait aux lèvres.

— Nous projetions un voyage pour nos vacances, me dit-il, et ce n'est pas ma faute si je pars le premier. Promets de venir me rejoindre... je tâcherai d'être guéri pour te faire un joyeux accueil.

Après avoir reçu cet engagement, il se retourna vers notre compagnon et lui dit :

— Lazare, je n'ose pas vous inviter à venir à Constantinople; mais, s'il m'était permis de vous être utile un jour, soit à vous, soit aux vôtres, n'oubliez pas qu'il y aura vers le Bosphore un Turc qui ne sera jamais votre ennemi.

L'express allait partir, à peine eurent-ils le temps de se serrer la main.

Quand je me retournai vers Lazare, sa physionomie expressive attesta qu'il n'était pas moins ému que moi-même. Il essuyait une larme; il murmurait, à l'adresse de l'ami dont nous venions d'être séparés :

— Un brave cœur, quoique Turc!

II. — LA LETTRE DU VLADIKA.

Lazare, ardent et tenace au travail, y consacrait la plupart de ses nuits. « Un rude piocheur! » disaient les camarades. J'avais voulu le modérer; cette explication s'en était suivie :

— Eh! ce n'est pas dans une ambition personnelle que je veux acquérir la science; c'est pour mon pays, pour ma peuplade. Sur les soixante mille braves qui la composent, il n'y en a pas une centaine qui sachent lire. Je serai le premier ingénieur de la Montagne noire, et Dieu sait qu'elle en a besoin. Elle est telle à peu près qu'au lendemain de la convulsion terrestre qui l'enfanta. On s'est cotisé pour que je vienne ici; il a même fallu, tant nous sommes pauvres, que le *vladika* parfît la somme.

— Le vladika?

— C'est notre évêque. Un saint homme, et très-savant. Il a fait ses classes dans un monastère russe. C'est à lui que je dois de parler français, toute mon instruction. Oh! je serai digne de l'espoir qu'il a mis en moi.

A quelque temps de là, nous remarquâmes que le

Monténégrin ne faisait plus que de rares apparitions au restaurant; on ne l'y voyait plus que le soir, et pas toujours.

Un dimanche, comme je lui rendais visite dans sa mansarde d'anachorète :

— Pourquoi ne dînes-tu plus régulièrement avec nous? lui demandai-je. Où déjeunes-tu donc maintenant?

Il ouvrit l'armoire, où j'aperçus un pain de munition fortement entamé, un restant de fromage, une carafe d'eau.

— Voilà, dit-il gaiement; j'économise.

— Sur ta nourriture?

— Oui.

— Pourquoi?

— C'est mon secret.

— Refuserais-tu de le confier à moi, ton ami?

— Au fait, reprit-il après une courte hésitation, tu me comprendras... Tu seras discret? Ecoute.

Ce préambule surexcitait ma curiosité. Je pris place sur un coin de la table, en offrant une cigarette à Lazare, qui, nous l'avions également constaté, ne fumait presque plus.

Il enfourcha sa chaise de paille, et ce fut à peu près en ces termes qu'il commença :

— Deux années d'études préparatoires, plus celle-ci, notre première de Centrale, cela fera trois... trois ans que j'aurai quitté la maison, la famille. Et j'en devrais passer encore autant sans les revoir? Non! Tu sais, les montagnards sont enclins à ces fièvres-là... C'est le mal du pays.

— Rien de plus naturel, m'écriai-je, et de plus honorable. Mais nous avons deux mois de vacances...

— Tu en parles à ton aise, répliqua-t-il, toi, dont les parents sont riches. Je ne veux pas demander aux miens l'argent du voyage. Je me prive pour le gagner.

— Aux dépens de ton estomac. Toi, Lazare, qui as si grand appétit...

— Bah! conclut-il, j'ai surtout de grandes jambes, et si l'épargne est insuffisante, elles me porteront jusque-là. Sept ou huit cents lieues!... Juste le temps d'aller et de venir... Mais j'aurai gravi la montagne, embrassé les parents, les amis. Ce sera toute une nouvelle provision de patience et de courage.

Lazare s'attendrissait. Rien de touchant comme l'émotion de ce jeune Porthos, qui refoulait dans sa gorge des sanglots d'enfant.

On a deviné que déjà j'offrais ma bourse.

— Halte-là! m'interrompit-il en se redressant avec fierté, je suis de ceux qui n'acceptent rien que d'eux-mêmes.

Et, malgré mes efforts d'éloquence, il s'obstina dans sa vie d'isolement, de travail et de privations.

Certain jour de congé, dès le matin, je le vis arriver tout triomphant, tout joyeux.

— Allons déjeuner! me dit-il; c'est moi qui t'invite. Un bon déjeuner... mais hors la ville, en plein air, avec de la viande et du bon vin!... Il était temps, je crevais d'inanition.

— Mais tu as donc hérité, Lazare?

— A peu près; je viens de recevoir une lettre...

— Du pays?

— Du vladika.

— Que t'annonce-t-il?

— Tiens, lis... mais chemin faisant. Je suis pressé.

Et, m'entraînant, il montrait, dans un sourire, ses dents aiguës et blanches comme celles d'un jeune loup.

Comme bien on pense, je ne le fis pas attendre. Je voulus même prendre une voiture; mais il refusa, alléguant qu'à pied nous irions plus vite.

Effectivement, j'avais peine à le suivre, lorsque, fort à propos, l'horloge de la gare de la Bastille me rappela l'heure d'un train dont nous pouvions encore profiter. Lazare daigna reconnaître la puissance de la vapeur; en moins de dix minutes nous serions au bois de Vincennes.

A peine installé dans le wagon, j'ouvris la lettre. Elle était en français, d'une belle écriture, bien qu'un peu tremblée. J'en fis la remarque.

— Parbleu! dit mon compagnon, le vladika doit avoir plus de quatre-vingts ans... Ah! le digne homme!

« Mon cher enfant, écrivait l'évêque, nous avons appris avec joie ton assiduité, tes succès. Persévère, et tu réaliseras ma promesse que le pays pouvait compter sur toi.

« Il te doit un encouragement, une récompense. Je suis heureux que mes anciennes relations me permettent de te l'offrir, sans qu'il soit besoin de grever notre pauvre petit budget monténégrin.

« L'ambassade russe de Paris tient à ta disposition la somme de mille roubles.

« J'y mets pourtant cette condition que, lors du classement par lequel chaque année scolaire se termine, ton nom figurera parmi les dix premiers.

« Ceci n'est qu'entre nous; je te sais trop loyal pour recevoir ce que tu n'aurais pas mérité.

« Tu le mériteras d'autant plus que je t'annonce, comme stimulant, une bonne nouvelle.

« Ta sœur Militza se marie... »

. . . .

A ces mots, que cependant il connaissait déjà, Lazare ne put retenir ce cri de tendresse et de joie :

— Militza! ma chère Militza!

Puis, avec une poétique exaltation dans la voix et le regard :

— Chez nous, poursuivit-il, l'amour fraternel est le premier de tous les amours!... Le premier, d'abord, comme étant le plus ancien... Il est né dès le berceau, qui souvent fut le même... Premiers pas, premiers jeux, premières émotions, tout vous fut commun... y compris les plus chers souvenirs... On n'a pas de secret l'un pour l'autre... Entre fiancés, entre époux, des tiraillements, de la jalousie, mainte occasion de désaccord... Rien de pareil entre frère et sœur. La sœur est la meilleure amie... C'est parfois la mère, avec le charme de l'innocence, de la jeunesse... Telle fut pour moi Militza... Mais continuez la lettre...

« Ta sœur Militza se marie... Elle épouse George-Novak, ton ami, ton frère d'armes... Je ne leur dis rien... Grâce aux mille roubles, tu pourras les surprendre, soit au lendemain, soit à la veille du mariage, qui doit avoir lieu dans les premiers jours de septembre. »

— Aux vacances! murmura Lazare, tandis que j'achevais ainsi ma lecture :

« Ton père lui-même ignore ce que je t'écris. Quelle joie pour eux tous et pour toi-même lorsque, sans que rien l'ait fait pressentir, on te verra soudainement apparaître sur le seuil!... Courage!... mon enfant... A bientôt!... Deux seules personnes vont

t'attendre... ou, pour mieux dire, t'espérer : moi et la personne de qui m'est venue cette inspiration... Devine, si tu peux! »

. . . .

J'avais fini. Lazare resta pensif et comme cherchant à travers ses souvenirs le nom de l'énigme.

Il n'avait pas encore trouvé quand nous arrivâmes au restaurant. Le repas, dont il avait si grand besoin, lui fit oublier momentanément tout le reste.

A partir de ce jour, Lazare ne se restreignit plus, mais il redoubla d'ardeur au travail.

Le numéro 3, lors du classement de fin d'année, l'en récompensa.

Dès le lendemain, les mille roubles lui furent payés à l'ambassade russe, et nous partîmes.

Le Monténégro ne se trouve-t-il pas à la rigueur sur la route de Constantinople, où j'avais promis de rendre visite à Sélim?

Quant à Lazare, une folle impatience le dévorait, non-seulement de revoir son pays, mais encore de connaître le bon génie, ou plutôt la fée mystérieuse à laquelle il était redevable de ce bonheur.

III. — CATTARO.

Je ne vous raconterai pas notre rapide voyage à travers les trois quarts de l'Europe. Sautons à pieds joints jusqu'au port de Trieste, où nous venons de nous embarquer sur un des paquebots du *Lloyd* qui font le service de l'Adriatique.

Quelle mer bleue! quel ciel bleu! quelle variété de types à bord! Des Hongrois, des Arméniens, des Illyriens, des Grecs avec le bonnet rouge et la veste pailletée sur toutes les coutures. C'est déjà l'Orient!...

Voici la Dalmatie, cette étroite langue de terre qui borde le littoral, et que pour un instant la France avait conquise. Soult et Marmont y gagnèrent leur titre de duc. Cette ville où nous allons toucher, c'est Raguse, autrefois république indépendante, et maintenant simple chef-lieu d'un cercle autrichien. *Sic transit gloria mundi.*

Tout le long de cette côte, on navigue à travers des archipels, dont les îles portent souvent un nom célèbre dans les annales de Venise. Entre elles s'élèvent des quantités d'îlots, des *scogli*, rochers presque arides où vit une famille de pêcheurs, comparables à des goëlands nichés sur un écueil.

Enfin, malgré le *sirocco*, malgré le *bora*, deux des plus terribles vents qui soient sortis de l'antre d'Eole, voisin de ces parages, nous approchons des bouches du Cattaro.

Lazare, qui s'était enfermé dans notre cabine, remonte sur le pont et s'avance vers moi, tout radieux d'orgueil et de plaisir il a revêtu son costume national, qui lui sied à merveille

Je m'empresse de le questionner relativement à chacune des pièces qui le composent

— Comment nommes-tu cette barrette écarlate à fond brodé d'or et qui, recouverte autour du front d'une bande de soie noire, coiffe si crânement ta tête altière?

— *Kapa... kapitza...* C'est le bonnet serbe... Il a sa légende d'après ses couleurs : rouge, le sang de Kossovo; noir, le deuil de la nationalité... Le cercle d'or, c'est l'auréole de l'avenir!

— Et cette tunique hongroise, qui te descend jusqu'aux genoux? .

— C'est la *gougue...* On la porte blanche ou verte, comme celle-ci.

— Et ce pardessus, cette veste pourpre et sans manches, toute garnie de boutons en forme d'olives, formant cuirasse, quel est son nom?

— *Koret.*

— Le gilet rouge... rentré dans le pantalon à la turque?

— *Djamadura.*

— Ces jambières?

— *Dokolenitzé.*

— Passons à la ceinture, ou plutôt aux ceintures... car t'en voici deux, l'une en soie...

— C'est le *pâss.*

— L'autre de maroquin...

— C'est le *kolan...* Il assujettit, il garantit nos armes...

Lazare montrait ses longs pistolets damasquinés, ses divers couteaux, parmi lesquels le terrible *kandjar* à poignée d'ivoire.

Quant à la carabine albanaise, dont la crosse incrustée de nacre, il la portait en bandoulière.

J'appris encore que les sandales s'appelaient *apankes*, et *strouka* le manteau drapé sur son épaule, ainsi qu'un plaid d'Ecosse.

Sous cet attirail, quelque peu théâtral, Lazare était vraiment superbe.

Tout à coup, comme le paquebot doublait un promontoire, il me désigna dans l'éloignement une masse que surmontaient, à l'extrême horizon, quelques pics neigeux tout resplendissants de soleil.

— Le *Dormitor!* dit-il, et, plus près, devant lui, le Monténégro... la Tzernagora...

— Mais, observai-je, elle n'est que grise, ta Montagne-Noire...

— Jadis, fut sa réponse, il y avait les sapins... souvent encore il y a les orages!...

Une poignante émotion l'oppressait. Sur sa joue bronzée une larme brilla.

Je me tus, respectant son patriotisme et, d'ailleurs, émerveillé par le magnifique spectacle qui se déroulait à mes regards.

Les bouches du Cattaro sont, en quelque sorte, une mer intérieure, formant çà et là de petites baies, des canaux, des golfes à l'eau transparente et profonde. Toutes les flottes réunies de l'Europe y manœuvreraient à l'aise. Plus de vagues; un tel calme, qu'on pourrait se croire tantôt au milieu d'un fleuve, tantôt dans un de ces *fiords* des côtes norwégiennes, tantôt enfin sur un des plus beaux lacs de la Suisse.

De même, l'horizon se trouve borné par des remparts de rocs, des pics aigus, des crêtes chauves; mais sur les premiers contre-forts des montagnes, à leurs pieds, s'étalent et chatoient toutes les richesses de la végétation méridionale : des citronniers, des orangers, des figuiers, force oliviers, quelques palmiers, le magnolia, le pin d'Italie et, jusque dans les landes incultes, un fouillis d'aloès, de cactus, de lentisques et de lauriers-roses.

Sur cette bande verte et fleurie, parfois d'une incomparable fraîcheur, s'égrènent, ainsi que les perles d'un collier défait, des hameaux, quelques bourgs, de riantes villas, des jardins et des terrasses qui, dans le cristal des eaux, se reflètent avec leurs chaudes couleurs ainsi que les rives d'un autre Bosphore.

A l'entrée, c'est *Castel-Nuovo*, une forteresse armée

en guerre... Plus loin, le premier village... je ne me rappelle plus son nom, mais je vois encore ses maisonnettes blanches alignées au bord de la plage, avec des airs de flottille à l'ancre dans une rade. Au delà, deux îles charmantes, l'une surmontée d'un couvent grec, l'autre d'une chapelle catholique, révérée dans tout le pays : *la Madone du Scapulaire*. Puis la bourgade de *Stolivo*, avec ses agrestes chaumières en amphithéâtre et son joli clocher qui pointe au milieu des bois. Puis *Tré-Sorellé*, trois pareilles habitations, *les Trois-Sœurs*, Risano, Dobrota. Nous côtoyons la lisière d'une forêt. Nous doublons de pittoresques rochers. Enfin, tout au fond de sa baie, tout au pied de l'escarpement monténégrin, voici Cattaro, dont le soleil couchant empourpre les murailles crénelées, la citadelle et le débarcadère, où nous allons bientôt aborder.

Sur le pont, quelle foule bigarrée! De même que dans notre Bretagne, ici chaque paroisse a ses couleurs particulières.

— C'est jour de marché, m'a dit Lazare, tant mieux! Nous trouverons facilement ce qu'il nous faut. Mais débarquons les derniers, je ne voudrais être reconnu que par des gens discrets. Ménageons la surprise!



Cattaro. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

A peine le paquebot fut-il amarré, que les portefaix l'envahirent.

Etonné de leurs étranges allures, j'y regardai de plus près... c'étaient des femmes.

Sur toute cette côte illyrienne ou dalmate, j'en avais déjà fait la remarque, l'homme, seigneur et maître, impose à la femme, son humble servante, les plus rudes travaux. Dans tous les ports où nous avions fait escale, des porteurs du beau sexe avaient embarqué les sacs de charbon. Plus tard, sur le chemin des grèves, nous avions aperçu quelques petites caravanes de famille, à savoir : l'âne, ayant son fardeau; la femme, à peu près chargée de même; un enfant, portant ce que n'avait pu porter la mère; puis enfin le mari, comparable au quatrième officier du convoi de Malbrough, en cela qu'il ne portait rien du tout. Il fumait son tchibouk.

Lazare s'entendit avec deux *portefaites*, qui, sur une espèce de civière, mirent nos deux valises.

— Au bazar! leur dit-il, allez devant, nous vous suivons.

Et, la *kapa* sur les sourcils, la *strouka* jusqu'au menton pour se masquer à peu près le visage, il s'engagea le premier sur la passerelle aboutissant au quai.

— Qu'est-ce que ce bazar? lui demandai-je quand nous fûmes en marche.

— C'est, répondit-il, un marché spécial pour nous autres, en dehors des murailles.

— Ah! Vous n'avez donc pas le droit d'entrer en ville?

— Si fait, mais sans armes. Or, comme mes compatriotes n'aiment guère à s'en séparer, on les voit rarement en deçà des portes. Toutes les transactions, achats ou ventes, se font au bazar, où les marchands d'alentour ont leurs étalages et leurs comptoirs.

— Que leur vendez-vous?

— Le produit de notre culture, du poisson d'eau douce, du miel, du sumac, des bestiaux, des viandes fumées pour Trieste et Venise.

— Et vous achetez?

— Des ustensiles, des étoffes; surtout de la poudre et du plomb.

A quelque cent pas au-delà d'une porte flanquée de tourelles, j'aperçus quelques groupes de baraques et, dans les intervalles, des débris de paille et de légumes. Mais plus de paysans, plus de marchands. Ils venaient de fermer boutique.

— Le marché est fini, dis-je à mon compagnon, nous arrivons trop tard.

— Non pas! répliqua-t-il, car voici l'un de ceux sur qui je comptais.

Un vieillard, jusqu'alors masqué par les bicoques, s'avançait vers nous d'un pas dégagé, presque militaire, en activant de la voix son mulet, dont la maigreur me rappelait le fameux coursier de Don Quichotte.

Bien que son costume fût à peu près celui des naturels du pays, sa physionomie, son allure, n'avaient rien de la leur. On eût dit un simple maraîcher de Nanterre ou de Bagnolet. Il sifflotait, et je laisse à penser ma surprise en entendant ce vieux refrain :

En avant,
Fanfan
La Tulipe!
Mille millions d'une pipe!
En avant!

Il allait passer, quand Lazare, se montrant tout à coup :

— Bonsoir! lui dit-il, bonsoir, Toto-Tapin. Ne me reconnais-tu pas?

Il venait de s'exprimer en français. Le vieillard, après l'avoir nommé d'un premier cri de joie, poursuivit dans la même langue, et même avec un certain accent faubourien :

— En v'là une rencontre!... Mais comme il a grandi! Quand je pense que je l'ai fait sauter à dada sur mes genoux! Ah! saperlotte! mon officier, ça me fait plaisir de vous revoir!

Quant à moi, n'en revenant pas encore, je finis par m'écrier :

— Est-ce que je rêve! Est-ce que nous sommes au marché des Batignolles!

Lazare eut pitié de mon étonnement :

— Je te présente, me dit-il, un des vainqueurs de la Dalmatie, le petit tambour Thomas, Toto-Tapin, jusqu'en 1814... présentement un vieux de la vieille, devenu presque un Tzernagorsque. Il va se charger de notre bagage, et, chemin faisant, te raconter son histoire.

— Entendu! fit le vieillard, ce sera pour moi tout plaisir.

Et nous partîmes.

IV. — TOTO-TAPIN.

— Enfant de Paris, je n'avais plus ni père ni mère quand un brave homme d'oncle, sergent au 60e de ligne, m'y fit admettre en qualité d'apprenti tambour, autrement tapin... d'où mon sobriquet.

Nous arrivâmes dans ce pays avec le corps d'armée du général Molitor. Un fameux!

Du premier coup il débloque Lauriston assiégé dans Raguse. Ah! j'avais crânement battu la charge ce jour-là!

Mais déjà c'était la déveine... 1813... Les Russes ameutaient contre nous les Tzernagorsques, ou Monténégrins, si vous préférez. Des intrépides, je le reconnais, mais pires que les guérillas d'Espagne, et qui coupent les têtes, ce qui n'est pas de jeu.

Ils nous harcelaient. Toujours des embuscades et des combats de nuit. On ne savait plus sur quel pied danser, ni reconnaître un *ra* d'un *fla*... et réciproquement.

Nous en ont-ils démoli, des camarades, y compris mon pauvre oncle, qui dort là-bas avec tant d'autres, parmi ces broussailles, où crépitait alors la fusillade, et parmi lesquelles, au jour d'aujourd'hui, je pousse si tranquillement mon mulet.

Hue donc, Marengo! Excusez du peu, c'est un nom d'amitié que je lui donne.

Pour en revenir à l'histoire, nous étions furieux contre les hommes de la Montagne-Noire, et quand on les pinçait à son tour, ils en voyaient des grises.

Un soir que mon bataillon les avait étrillés dur, soit dit sans vous offenser, monsieur Lazare, l'avant-garde s'emballa à leur poursuite... J'en étais.

Tout à coup, sur cette alpe que voici là-haut... pif! paf! pouf! dzing-dzing!... Les grêlons nous arrivent de toutes parts... une balle crève ma caisse, une autre me traverse la cuisse; je laisse échapper mes baguettes et je tombe, évanoui.

Un froid sur le cou me réveille. Bon! que je me dis, c'est un kandjar qui pratique sur moi sa petite opération. Me voilà décapité!

Cependant le fer s'écartait, grâce à l'intervention d'une femme, d'une jeune fille... Je ne l'avais qu'entrevue, mais j'entendais sa voix.

Quant aux paroles, impossible de les comprendre.

Le père finit par se laisser attendrir. Il me fit transporter dans son logis, où Nehrine — c'était le nom de sa fille — me soigna comme une sœur.

Ma blessure était grave; je souffrais beaucoup. On profita d'une trêve pour recourir au chirurgien du régiment.

Il se prononça pour l'amputation.

Mon hôte n'y voulut jamais consentir. Jamais on n'avait vu pareille chose au Monténégro. Les têtes, oui... non pas les jambes!

Un rebouteux — il n'y a pas de médecin dans la Tzernagora — un rebouteux promit de me guérir, mais avec le temps.

Sur ces entrefaites, on apprit la chute de notre empereur. La Dalmatie fut évacuée par les Français. Pas moyen de suivre les camarades, et peut-être de les rejoindre. Je me croyais perdu.

Les herbes de la montagne firent un miracle. Six mois plus tard j'étais sur pied, bien que ne marchant encore qu'avec des béquilles.

Il me fallut les garder jusqu'à l'été suivant. On me

conduisit alors dans un autre vallon, d'où sortent des eaux chaudes. Elles achevèrent ma guérison. Trois mois plus tard, j'étais alerte et dispos comme me voici... mais avec quarante ans de moins et pas plus mal tourné qu'un autre.

Lorsque je manifestai le désir de retourner en France :

— Tu n'as plus de parents là-bas, me dit le père. Moi, je n'ai plus de fils. Il me reste une fille. Pourquoi partir?

Je regardai Nehrine, et son regard me dit :

— Restez!

Quinze jours plus tard, elle était ma femme.

Jeunes gens, si vous souhaitez une épouse soumise, aimante et dévouée, faites comme moi, prenez une Monténégrine.

Sa mort fut le seul chagrin qu'elle me causa. Chère Nehrine!

Après une pause, durant laquelle, les yeux vers les étoiles, il essuyait une larme sur sa joue, le vieillard reprit ainsi son récit :

— Je restai pour nos enfants... Le bon Dieu les réunit à leur mère... sauf une fille... ma consolation... ma Benjamine!...

Elle se maria selon son cœur.

Alors, libre de tout devoir, je tournai de nouveau les yeux vers la France. Je ne voulais pas mourir sans avoir revu le boulevard Saint-Martin.

J'allais partir, quand mon gendre fut tué par les Turcs. Oh! je suis à présent comme vous, monsieur Lazare, un vrai Monténégrin : je ne leur pardonnerai jamais!

Que deviendrait la veuve et toute sa couvée, si le grand'père, leur dernier appui, les abandonnait?... C'eût été quasiment déserter la veille d'une bataille!

Vous me demandiez mon histoire, la voilà! Ma fille tient l'auberge de Niégouss, où vous passerez la nuit. Je cultive à l'entour des jardins; je porte avec Marengo leurs produits au marché. On m'estime, on m'aime, et tous les Français aussi, car ils n'ont laissé que de bons souvenirs... à commencer par cette route que nous venons de quitter, et qui s'en va jusqu'à Raguse. Elle fut établie par mon régiment, le 60ᵉ de ligne.

Mais attention! jeunes gens, nous entrons dans la montagne!

On s'en aperçoit du reste à l'escarpement du sentier que nous commencions à gravir. Le 60ᵉ n'y était pour rien, je vous l'assure. Jamais encore, dans mes plus rudes ascensions des Pyrénées ou des Alpes, des Vosges ou du Jura, je n'avais escaladé pareil casse-cou. Un lit de torrent, tout plein de cailloux roulés et de roches saillantes. On y trébuchait d'autant plus que le jour baissant faisait place au crépuscule.

— Quel raidillon! dis-je à Lazare. Ah çà! dans ton pays, vous n'avez donc pas de chemins praticables?

— Où passent les voitures, répliqua-t-il, les canons passent. Hurrah pour la liberté!

Et, bondissant comme un chamois, il se percha sur une crête aiguë. L'air natal l'enivrait.

— Patience! me dit le vieux Toto-Tapin, M. Lazare nous a fait prendre le raccourci... Nous allons rejoindre la route en zigzags, qui vaut un peu mieux. D'ailleurs, voici la lune qui se lève.

Elle surgissait à l'horizon, éclairant de travers la montée. Nous atteignîmes la voie promise, qui n'était guère meilleure, mais qui nous conduisit sur une pente gazonneuse où Lazare, malgré son impatience, me permit une courte halte.

Je m'étais retourné vers la baie, que déjà nous dominions d'une certaine hauteur. La ville, plongée dans l'ombre, ne se reconnaissait plus que par quelques lueurs pointillant çà et là. Au milieu du golfe bleuâtre ruisselait comme un fleuve de pierreries.

Une sorte de corniche formant escalier contre des parois verticales nous amena devant une brèche qui s'élargissait en vallon. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, grâce aux clartés obliques de l'astre des nuits, on ne distinguait que des cimes ardues, des pics, des rochers, des pierres.

Comme je le remarquais à haute voix, Lazare me répondit par cette légende :

— Quand Dieu créa le monde, il tenait un sac tout plein de graine de montagnes. Ce sac creva précisément au-dessus du Monténégro. Tu vois la poussée!

— Je n'y vois plus goutte! répliquai-je, car la lune avait soudainement disparu. Nous marchons depuis longtemps, j'ai faim! Serons-nous bientôt arrivés?

— A l'auberge? dans une heure, et pour en repartir au soleil levant, seconde et dernière étape, qui ne sera guère plus longue que celle-ci.

— Mais du moins on y verra clair!... A cette heure, nous cheminons dans un four.

— Eh! eh! tu vois bien qu'elle est noire, ma Tzernagora!

Tout à coup, au tournant du défilé, une vive lueur frappa nos regards.

Elle avait des reflets rougeâtres; elle semblait sortir des entrailles de la terre.

— Oh! oh! qu'est-ce que cela? fit Toto-Tapin, qui, pressant le pas, se dirigea vers cette flamme.

V. — DEUX AUBERGES.

Dans une sorte de cirque profondément raviné, qui se terminait en forme de grotte, une troupe de bohémiens campait autour d'un grand feu.

Des enfants presque nus l'alimentaient en y jetant des broussailles. Quelques femmes aux cheveux épars allaient et venaient çà et là, s'occupant des litières et du souper. Les hommes, drapés dans de pittoresques haillons, se reposaient en causant à voix basse ou faisaient sentinelle. Deux ânes et trois chèvres complétaient ce tableau par leurs silhouettes plus noires que la nuit.

— C'est l'auberge de *la Belle-Etoile!...* me dit Lazare. Nous comptons parmi nous un millier de *Tziganes* exerçant toutes sortes de professions ambulantes, et qui se réunissent après la fonte des neiges pour chercher quelques rares pépites ou cristaux dans le lit des torrents du Dormitor.

Déjà notre guide arrivait au bord de l'excavation. Il fut reconnu. Des clameurs sympathiques le saluèrent.

— Demandez donc, lui criai-je, si les gamins de la bande ne voudraient pas nous éclairer le restant de la route à l'aide de quelque falot. Il y aura bonne récompense.

Cette offre ayant été transmise, deux jeunes garçons s'empressèrent d'allumer des torches résineuses, avec lesquelles, comparables à des candélabres de bronze, ils se portèrent au bord du chemin, mais immobiles encore et comme attendant l'ordre de marcher en avant.

Une ombre enveloppée de longs plis retombants ve-

nait de surgir d'une ravine, ainsi qu'un spectre de son tombeau. Elle s'approcha de nous en silence.

C'était une femme de haute taille et probablement très-âgée, car la flamme des brandons faisait briller sur son manteau noir sa chevelure d'un blanc d'argent.

— C'est leur doyenne, nous disait tout bas notre guide. On l'appelle *la Louve;* une vraie sorcière!

Elle passa devant moi sans à peine m'honorer d'un regard. Mais, en reconnaissant mon compagnon, elle s'arrêta tout à coup, et les yeux dans ses yeux, avec un étrange sourire aux lèvres, elle lui dit d'une voix rauque ces quelques mots, qu'il me traduisit un instant après :

— Ah! ah! c'est toi, Lazare Borgowitch... On t'attendait... Tu reviens dans les ténèbres... mais il est écrit que la *Bohême* te fournira la lumière...

— Une prophétie? murmura-t-il d'un air peu croyant.

— Je la réaliserai! conclut-elle avec assurance.



Les Tziganes. Dessin de Gilbert, gravure de Balaire.

Et, par un cri strident, elle donna le signal du départ à nos éclaireurs.

— Où donc ai-je vu cette femme? s'était demandé Lazare.

Trois quarts d'heure plus tard, nous arrivions à l'auberge de Toto-Tapin.

Je jugeai, dès le premier regard, qu'elle n'était guère supérieure à celle de *la Belle-Etoile*.

La maison, qui paraissait avoir un galetas sous son toit, ne se composait que d'un rez-de-chaussée. Je n'y vis que deux compartiments. Le premier servait à la fois de salle commune et de boutique. Quelques livres de sucre, un bocal de café, un autre de tabac, un peu de bonneterie et de mercerie, des sandales : tel était l'étalage placé devant l'unique fenêtre. Pour tout plancher, la terre nue. Dans un trou central, le feu. Aucune autre issue que la porte pour la fumée, qui nous aveugla dès en entrant.

Notre hôte nous présenta sa fille; elle était jeune encore et devait avoir été belle. Après un court entretien, dont le père se montra satisfait :

— Il y a de quoi souper! nous dit-il. Pas aussi bien que dans un restaurant du Palais-Royal, mais, vous savez, à la guerre comme à la guerre! Tout sera prêt dans dix minutes. Chauffez-vous en attendant.

Il nous offrait deux escabeaux voisins du foyer, que son regard désignait comme étant aussi le fourneau de la cuisine.

Au milieu du nuage qui en sortait, des ombres mouvantes avaient attiré mon attention. Je m'assis,

curieux de savoir quelle était l'occupation de ces salamandres humaines qui, par un effet d'optique, me semblaient en plein feu.

Je distinguai d'abord un jeune garçon; il activait la flamme à l'aide d'une baguette de fusil. Puis, deux hommes, deux Monténégrins, les pistolets à la ceinture et le tchibouk aux lèvres. Le premier fondait des balles, le second puisait de la cendre dans un sac et confectionnait des cartouches.

Une étincelle, et l'auberge eût sauté. Ce n'était pas seulement une boutique, c'était encore une poudrière.

— Serions-nous à la veille d'une prise d'armes? murmura Lazare en s'éloignant avec moi du volcan.

Toto-Tapin, qui venait de reparaître, nous invita du geste à passer dans l'autre compartiment, que fermait une claie d'osier.

Après avoir, par une injonction pressante, écarté les trois indigènes et leur dangereux attirail, il s'arma



La Montagne-Noire. Dessin de A. de Bar, gravure de Léveillé.

d'une sorte de lance et, la plongeant au centre du cratère, il l'en ressortit embrochant un superbe quartier de mouton cuit sous la braise.

— Gigot à la monténégrine! s'écria-t-il en prenant à son tour le chemin du cabinet particulier.

On le réservait probablement pour les voyageurs de haut parage. Son ornementation consistait en quelques cornes d'antilopes ressortant de la muraille; il avait pour tout ameublement une petite table ronde d'un demi-pied de haut, une table turque, sur laquelle notre couvert se trouvait mis.

Pas de linge, un plat et deux assiettes d'une grossière faïence italienne, chacune flanquée de sa fourchette en forme de trident. Quant aux couteaux, leur absence se comprenait dans un pays où les enfants mêmes en ont tout un assortiment à leur ceinture.

Il y avait cependant un objet de luxe sur l'appui de la fenêtre, à savoir : une sébille orientale et son aiguière, sans doute capturées dans quelque razzia sur la frontière ottomane.

— Servez-vous à l'aise, nous dit le vieillard, les autres attendront ce qu'il vous plaira de laisser pour eux.

Et, nous montrant près de chaque tabouret une flasquine pouvant contenir un litre, il s'éloigna.

On buvait au goulot, car nous ne trouvâmes ni gobelets ni verres.

Le vin était âpre et noir, mais le cuissot délicieux. Il avait une large entaille lorsque Lazare appela pour le faire reporter dans la salle commune.

Un fromage, ayant l'aspect et la dureté d'un caillou, quelques fruits, complétèrent le repas.

J'oubliais le pain, que devait me rappeler plus tard celui du siége de Paris.

Somme toute, nous avions fort bien soupé. Deux appétits de vingt ans.

On nous servit le café; nous avions des cigares.

— Allons respirer au grand air, proposa mon compagnon; mais, si tu m'en crois, pour revenir bientôt et dormir. Notre hôte assure que Militza se marie demain.

Un merveilleux spectacle nous attendait au dehors, celui de la montagne, qui, teintée maintenant d'un bleu sombre, se détachait, avec ses moindres festons, sur le clair azur d'un ciel resplendissant d'étoiles.

Au retour, nous trouvâmes notre hôtesse en train de nous disposer deux couchettes avec des brassées de fougères que lui présentaient ses enfants.

Le grand-père avait apporté deux petites timbales russes et le flacon de *slivonitza*, cette eau-de-vie de prunes qui fait les délices des Serbes et des Bosniaques.

Nous ne nous en servîmes que pour laver nos pieds endoloris. Quelques minutes plus tard, nous dormions d'un profond sommeil.

Au jour naissant, l'ex-tambour battit la diane. Et, sous son escorte, commença la seconde étape.

Le village et la plaine de Niégouss, comme aussi la base de toutes les parois calcaires d'alentour, restaient encore ensevelis dans l'ombre, tandis que les cimes et les crêtes s'éclairaient, se doraient des premiers rayons du soleil. Nous regardions le jour descendre et chasser la vapeur matinale, d'où surgissaient toutes sortes de pics, de mamelons et de rocs ondulant comme des vagues. Certains massifs avaient des airs de donjons avec créneaux et tourelles. Autant de petites forteresses dans la grande.

Quant au sentier, toujours le même : ou des dalles glissantes ou des pointes aiguës. Souvent des défilés, parfois une corniche surplombant un précipice. Nous dûmes franchir des torrents, côtoyer des miniatures de lacs. L'un d'eux était le bassin d'une source si claire, qu'elle semblait azurée. Nous y fîmes la toilette du voyageur.

Du reste, très-peu d'arbres, rien que des pierres. Çà et là, quelques espaces cultivés. Dans l'un d'eux, le laboureur conduisait sa charrue, la carabine à l'épaule.

— Trois ans! disait Lazare; il y a trois ans que je ne les ai vus!... Vont-ils être surpris!... Personne autre que le vladika ne m'attend.

— Croyez-vous? fit d'un air malicieux notre guide; je gagerais presque qu'ils sont deux.

— Eh oui! tu me rappelles la lettre... et cette mystérieuse amie dont je n'ai pu deviner le nom... La connaîtrais-tu?

— Oui.

— C'est une femme, n'est-ce pas?

— Non.

— Une jeune fille?

— Moins encore, une enfant...

Il allait la nommer, quand un cri perçant, singulier, nous fit relever la tête.

Au sommet d'un escarpement à pic, j'aperçus une chevelure flottante, deux mains agitées... une fillette éperdue, désolée de ne pouvoir descendre assez vite.

Tout à coup, malgré la hauteur, elle s'élança, elle bondit, elle accourut à la rencontre de Lazare.

Il la reconnut alors, et, comme se reprochant de ne pas avoir deviné plus tôt :

— Tzigane! s'écria-t-il.

Ch. DESLYS.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

DE MONDE EN MONDE [1].

VIII. — A PROPOS D'HABITANTS.

A neuf heures moins quelques minutes, le vieillard sonnait à ma porte, et, comme je me montrais disposé à me diriger avec lui vers l'étage supérieur de la maison :

— Inutile de vous déranger, me dit-il, le vent a tourné, le ciel s'est couvert, nous ne verrions rien ce soir. Je vous avais dit que je vous préviendrais. Bonsoir, monsieur, ce sera pour l'un de ces premiers soirs.

— Etes-vous si pressé, monsieur, et ne pouvons-nous causer quand même un moment? demandai-je.

— Avec plaisir, monsieur...

L'instant d'après, nous étions installés face à face devant la cheminée de mon cabinet de travail.

— Que devions-nous voir ce soir?

— La lune, monsieur; la lune, qui sera en son plein dans deux jours, et qui, par conséquent, offre en ce moment une partie assez grande de sa surface à l'observation, pour que vous puissiez bien juger des puissants moyens optiques dont je dispose. La lune, vous le savez, en sa qualité de satellite de la terre, est l'astre le plus rapproché de nous : quatre-vingt-quinze mille lieues tout au plus, mettons cent mille, si vous voulez, pour faire un compte rond, ce n'est là en réalité qu'une promenade, si nous établissons seulement le parallèle avec les trente-sept ou trente-huit millions de lieues qui nous séparent du soleil.

Le plus fort grossissement obtenu jusqu'ici n'étant guère que de *six mille* fois, et le grossissement étant en optique l'équivalent du rapprochement, il s'ensuit que le plus puissant télescope ne nous a encore montré le détail de notre satellite qu'à la distance de quinze ou seize lieues; et même, il faut bien le dire, les images ainsi produites sont d'une confusion ou, pour employer l'expression consacrée, d'un *flou* désespérant. L'aspect d'ensemble est, en somme, d'un aspect curieux, mais insignifiant au point de vue du renseignement. C'est

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

un gros *floconnement*, et rien de plus. Aucune netteté dans les traits, aucune valeur dans les plans... Que voulez-vous, monsieur? quand on part d'un faux principe, on arrive forcément à un faux résultat; c'est logique, et c'est le cas de nos opticiens en général. Moi, je puis observer actuellement — je dis actuellement, parce que je pense faire plus — avec un grossissement de *vingt-cinq mille* fois et avec une netteté, avec une exactitude de contours égale à celle que donnerait la meilleure jumelle dirigée vers une scène bien éclairée. J'amène donc la surface de la lune à un peu moins de quatre lieues, et c'est ainsi que je voulais vous la montrer ce soir, si l'état de l'atmosphère l'eût permis.

— Un peu moins de quatre lieues, répétai-je, mais alors vous devez pouvoir lever les doutes sur la question, si souvent controversée, de savoir si elle a ou n'a pas des habitants.

— Elle en a, n'en doutez pas, monsieur! fit le vieillard du ton le plus gravement affirmatif.

— Les auriez-vous vus, par hasard?

— Pardon, répliqua-t-il, je vous ai dit que j'amenais la lune à environ quatre lieues de mon œil.

— Parfaitement. Eh bien?

— Eh bien, croyez-vous qu'un habitant de la terre soit visible à l'œil nu pour une personne placée à quatre lieues de lui?

— Non, c'est juste, mais une ville, un village, un monument même, pourvu qu'il soit de quelque grandeur, serait certainement visible à cette distance-là. Ainsi, pour ma part, je me rappelle fort bien qu'un jour du haut du Puy-de-Dôme...

— Oui, fort bien, du haut du Puy-de-Dôme, vous avez pu distiguer, non-seulement tous les principaux édifices de la ville de Clermont, qui est à environ deux lieues de là, mais encore les clochers des villages beaucoup plus éloignés qui sont répandus dans la plaine de la Limagne... Mais croyez-vous que du haut de cette montagne, et à pareille distance, vous eussiez pu voir, à l'œil nu, même à l'état de groupe important, un ensemble de maisons dont la plus haute ne dépasserait pas de beaucoup un de nos étages ordinaires : une cabane roulante de berger, par exemple?

— Mais quel rapport?...

— Eh, pardieu! monsieur, interrompit le vieillard, vous venez de prononcer fort à propos le mot propre.

— Comment donc?

— C'est du rapport qu'il s'agit ici. Remarquez d'ailleurs que je parle en vertu d'une pure hypothèse; mais, étant donné que le volume de la lune n'est que le cinquantième de celui de la terre, il s'ensuivrait que le rapport probable entre la taille des habitants de cet astre et la nôtre s'établirait sur les mêmes bases. Un poulet ordinaire mis en comparaison avec un homme représenterait assez bien le volume probable d'un *Sélénite*)ou habitant de *Sélénè*, nom grec de la lune). Si donc les Sélénites ont cette dimension-là, nous devons réduire à la même échelle les édifices qu'ils peuvent être à même de construire : de là une sorte d'impossibilité normale d'apercevoir à quatre lieues ni eux, ni les travaux qu'ils exécutent à la surface de leur globe.

— N'y a-t-il pas, repris-je, une autre raison qui fait que même à cette distance, relativement minime, nous ne saurions les voir?

— Et laquelle donc, monsieur?

— Eh bien, l'absence d'atmosphère lunaire, qui, de l'aveu de tous les savants, semblerait irrécusablement démontrée, et qui rendrait l'existence impossible sur notre satellite.

— Absence d'atmosphère, répéta le vieillard, non sans une très-évidente intention d'ironie, existence impossible : voilà, pardieu! les grands mots lâchés, et il semble qu'après cela il n'y ait qu'à dire *amen*. Ah! mais, reprit-il, en donnant à son regard un éclat singulier, nous sommes loin de compte! Existence impossible, pourquoi? Parce qu'il n'y aurait pas sur la lune une atmosphère analogue à celle qui entoure la terre?... Belle raison!... Impossible, oui, si dans l'ordre des choses possibles au Créateur, à l'Organisateur de l'univers, il était défendu d'imaginer une vie qui ne fût pas celle dont nous vivons, nous qu'on pourrait appeler les *habitants de l'air*.

Mais Dieu n'a-t-il pu créer des êtres vivant sans air, munis d'organes dont rien de ce que nous connaissons ne saurait nous donner une idée? Qu'on en doute, si on veut; moi, j'aime à le croire, et cette conviction me semble un noble hommage à rendre à l'auteur de tant de merveilles.

D'ailleurs n'est-il pas évident pour nous que le principe de vie est dans tout et partout? non pas seulement, bien entendu, cette vie dont nous jouissons et que partagent avec nous les animaux des divers ordres, ainsi que les plantes; mais toute autre espèce d'existence dont nous voyons journellement les manifestations diverses.

Comme le vieillard remarqua que, sur ces mots, qui ne traduisaient pas pour moi une idée bien nette, je le regardai d'un air quelque peu étonné :

— Ah! fit-il, c'est que moi j'entends par *vie*, par *existence*, tout ce qui contraste avec l'immobilité, qui est la mort : c'est-à-dire tout ce qui est mouvement, changement de lieu ou de forme; et j'étends le domaine de ces existences de l'impulsion giratoire des soleils jusqu'aux dernières combinaisons chimiques, en passant par les variations atmosphériques, le cours des eaux, les jeux de lumière, les bruits, la combustion, et grâce à cet ensemble de principes vitaux je puis supposer la vie répandue dans tout et partout.

— Mais...

— Bien, fit-il, bien : vous n'êtes pas encore familiarisé avec cet ordre de réflexions; nous y reviendrons, et vous verrez à quelles déductions rationnelles ces idées peuvent conduire l'esprit attentif; mais, pour le moment, laissons-les pour retourner à vos objections sur l'*habitalivité* de la lune, qui serait, disiez-vous, subordonnée à l'existence d'une atmosphère.

— Pardon, observai-je, ces objections ne sont pas de moi, mais de nos savants, qui...

— D'accord, interrompit-il; je vous en ôte d'autant plus volontiers la responsabilité que, comme vous l'allez voir, elles ne tiennent guère devant certaine hypothèse qui a pour elle toute la probabilité résultant cette fois de la grande loi d'analogie que nos savants eux-mêmes aiment tant à évoquer.

— Voyons donc l'analogie, dis-je.

— Vous savez, n'est-ce pas? reprit le vieillard, de quelle façon la lune évolue autour de nous?

— Faites, je vous prie, comme si je ne le savais pas; votre démonstration y gagnera sans doute.

— C'est possible! fit tout naturellement le vieillard. Donc, pour avoir une idée juste du mouvement de la lune autour de la terre, nous ne saurions mieux le comparer qu'à celui d'un cheval galopant sur le pourtour

d'un cirque, dont un homme, représentant la terre, occuperait le centre; il va de soi qu'en ce cas le cheval, tout en évoluant entièrement sur lui-même à chaque tour de cirque, ne montrera jamais qu'un seul, qu'un même flanc ou côté à l'homme occupant le point central de son évolution. C'est ce qui nous explique que la lune ne nous laisse voir jamais qu'un de ses hémisphères, l'autre restant perpétuellement opposé à nous.

— C'est clair.

— Et maintenant, dites-moi, avez-vous remarqué ce qui arrive quand un cheval galope ainsi en tournant? J'entends ce qui arrive quant à la position du cheval; l'avez-vous remarqué?

— Oui; l'ensemble du cheval prend une inclinaison d'autant plus forte que la course est plus rapide.

— Comment expliquez-vous cette inclinaison, qui est quelquefois si grande, si voisine de l'horizontalité, que des gens sans notions scientifiques ont peine à comprendre comment les écuyers peuvent se maintenir sur leur monture?

— J'explique cela par la loi bien connue de la force *centrifuge*, à savoir : qu'un corps auquel on imprime un mouvement de rotation tend à s'éloigner du centre. Les pieds du cheval, qui sont les organes moteurs, se trouvent projetés au plus loin du centre, tandis que le corps, qui ne fait que subir l'impulsion en résistant par son poids, se trouve retenu, attardé, et par conséquent incliné.

— Précisons mieux l'effet de cette force dite *centrifuge*. Si vous faisiez tourner au bout d'une ficelle un flacon à demi plein d'un liquide quelconque, et attaché par son goulot, quelle place occuperait le liquide dans le flacon pendant le mouvement de rotation?

— La place la plus éloignée du centre.

— C'est-à-dire, n'est-ce pas, le fond du flacon, et jamais la région du goulot?

— Oui, c'est irrécusablement démontré.

— Eh bien, qui nous dit qu'il n'en soit pas de même pour ce globe qui tourne autour de nous, absolument comme tournerait ce flacon? Pourquoi tout ce qui est fluide en lui, c'est-à-dire l'eau et l'air, ne se trouverait-il pas chassé de l'autre côté, sur l'autre hémisphère, celui que nous ne voyons jamais, et qui est à la lune ce que serait le fond du flacon, tandis que le côté que nous voyons sans cesse serait la région du goulot?

— Tiens, tiens! fis-je, voilà qui n'est pas mal imaginé et qui rentre complétement dans l'ordre des choses normales.

— Vous trouvez, monsieur; allons, tant mieux! Laissez-moi vous faire observer que cette hypothèse n'est pas de moi, car, je vous l'ai déjà dit, je ne suis rien moins qu'astronome. Quoi qu'il en soit, si nous nous plaçons au point de vue des gens qui ne croient pas l'idée d'existence conciliable avec l'absence d'atmosphère, voilà, je pense, un argument qui doit les satisfaire : les Sélénites *respirants* se trouveraient donc forcément relégués sur l'hémisphère que nous ne voyons jamais, et pour lequel, par conséquent, la terre n'est jamais visible.

Vous rappelez-vous la légende de la *Mer ténébreuse*, qui, jusqu'à l'époque de Christophe Colomb, avait empêché les marins de s'aventurer au loin des côtes : « Là-bas, disait-on en montrant l'horizon, l'Océan devient un gouffre toujours plongé dans l'ombre; le terrible évêque de mer y règne; il y a une grande main noire prête à saisir et à broyer les navires qui oseraient se risquer en ces parages, etc. »

Eh bien, quelque chose d'analogue existerait pour les Sélénites, qui, sous peine de manquer d'air, ne sauraient franchir un certain horizon; et c'est pourquoi, tournant autour de nous, ils doivent complétement ignorer notre existence, puisqu'il leur est interdit de venir savoir ce qui se passe dans l'hémisphère où l'on ne respire pas. A moins donc qu'ils ne s'embarquent munis d'appareils respiratoires, il ne leur est pas donné de contempler le *clair de terre*, qui doit avoir un caractère grandiose, puisque l'astre suspendu à leur zénith apparaît treize fois plus gros que la lune, et projette une lueur proportionnelle à sa dimension.

Mais si même nous voulons exiger pour les habitants de la lune une conformation analogue à la nôtre, en ce qui concerne l'acte de la respiration, force nous sera d'admettre de notables différences dans la nature de ces êtres, si nous réfléchissons combien les conditions d'existence sur ce globe doivent normalement différer de celles qui nous sont faites ici-bas.

Et d'abord, là-haut, les jours et les nuits ont une durée moyenne de trois cent cinquante heures, équivalant à vingt-sept de nos jours : ce que nous appelons une *lune* ou révolution lunaire est une seule journée pour les Sélénites, qui ne voient que treize fois se lever et se coucher le soleil, pendant que nous le voyons trois cent soixante-cinq fois.

Quant aux saisons proprement dites et telles que nous les comprenons, peuvent-elles exister avec d'aussi longues alternatives d'ombre intense et de radiation solaire sur un globe qui, n'étant, d'ailleurs, qu'insensiblement incliné sur son axe, se présente à l'action du soleil d'une façon à peu près régulière? Nous faisons-nous une idée approximative de ce que peut être la température de régions où le soleil darde fixement ses rayons directs pendant trois cent cinquante heures consécutives, alors que nous savons ce qui résulte dans nos zones torrides d'une insolation analogue qui ne persiste toutefois que pendant douze heures sur vingt-quatre?

Saisons et jours doivent donc se confondre là-haut, puisqu'à trois cent cinquante heures de chaleur plus que tropicale succèdent autant d'heures d'énergique déperdition de calorique. Je qualifie d'énergique cette déperdition, parce que, s'il y a, sur l'hémisphère qui ne nous voit pas, une atmosphère capable de garder un peu du calorique emmagasiné par le sol, en revanche sur cet hémisphère-là le reflet terrestre ou *clair de terre* ne vient nullement en aide à cet effet; tandis que sur l'atmosphère qui nous voit et que nous voyons, l'absence à peu près démontrée d'atmosphère ou tout au moins la raréfaction extrême de l'air doit produire les plus singuliers contrastes entre l'excessive chaleur et le froid le plus intense. Si nous supposions, par exemple, un Sélénite assis derrière un rocher ou même sous un arbre, il arriverait que si une partie de son corps restait exposée aux rayons solaires, cette partie serait soumise à une chaleur de 200 ou 300 degrés, tandis que les autres parties seraient plongées dans une température dont les frimas sibériens ne peuvent nous donner qu'un faible aperçu. Oh! quel joli pays de fluxions et de pleurésies ce serait là!

— En effet, fis-je, mais vous venez de déclarer vous-même que si la lune a des habitants, ce n'est pas sur cet hémisphère-là qu'ils doivent se trouver.

— Pardon, monsieur, reprit assez vivement le vieillard, mais je n'ai pas pu dire : « *Si* la lune a des habitants, » car je suis convaincu qu'elle en a, comme Vénus en a, comme la terre en a, comme en ont Mars, Jupiter, Saturne, Uranus, Neptune, comme en ont les moindres petites planètes, et comme en a le soleil.

— Quoi! monsieur, fis-je d'un accent qui pouvait bien traduire quelque chose de plus que de l'étonnement — quoi! le soleil aussi?

— Eh oui, pardieu! fit-il en se levant, oui, le soleil aussi.

— Quoi! insistai-je, vous iriez jusqu'à penser que cette masse incandescente servirait de séjour à des êtres qui...?

— Pourquoi non, monsieur, si ces êtres étaient d'une essence appropriée à cet élément?

— C'est que... voulus-je objecter encore.

— C'est que vous ne parvenez pas, monsieur, reprit le vieillard en s'animant par degrés, à secouer l'antique préjugé des nécessités d'analogie. Vous êtes dans le cas d'un homme qui aurait toujours vécu au bord d'un lac sans poissons, sans insectes aquatiques, et qui, de ce qu'il lui serait démontré que les hommes ne peuvent séjourner dans le lac, conclurait d'une manière absolue à la non-habitativité de l'eau. Oui, le soleil a des habitants, je le dis, je le soutiens; car la vie, qui est le principe même de la création, doit se manifester là comme ailleurs. Que les Apolloniens — je les nomme ainsi à cause du nom d'*Apollon* donné autrefois au soleil — que les Apolloniens n'aient rien de notre nature, cela ne fait aucun doute pour moi; mais ce n'est pas ce qui me gêne en ma certitude de leur existence... Que la partie solide de leur corps soit, par exemple, quelque matière infusible même dans le foyer solaire, comme le platine est infusible dans nos foyers ordinaires, qu'il coule dans leurs veines, au lieu de sang, des métaux liquéfiés, que leur transpiration soit ardente comme les rayons du soleil eux-mêmes, je le veux bien, j'admets tout, parce que je crois pouvoir affirmer sans comprendre. Vous parliez de masse incandescente; eh bien, Dieu les a faits pour vivre dans l'*incandescence*, voilà tout. Est-ce qu'il y a quelque chose d'impossible à Celui qui a créé l'incandescence elle-même? Non : le Père de la vie a certainement voulu que la vie fût là comme ailleurs, et les ressources ne lui ont certainement pas manqué pour satisfaire à son propre désir, en appropriant l'habitant à son séjour. Remarquez d'ailleurs qu'il en doit être ainsi pour toutes les planètes. Si les Apolloniens, nés pour habiter une sphère ardente, ont pour nature un état de subtilité lumineuse, les habitants de Mercure, la planète la plus rapprochée, et ceux de Vénus, qui vient ensuite, doivent à divers degrés participer et de notre nature et de la nature des Apolloniens, tandis que les Saturniens, habitants d'un monde où les éléments sont bien loin d'être solidifiés comme chez nous, ont sans doute pour nature une sorte de nébuleuse fluidité dont nous ne nous rendons pas mieux compte que de la *luminosité* des habitants du soleil.

Ces Apolloniens, je le répète, monsieur, je ne les ai pas vus; mais, de tous les êtres peuplant l'immensité cosmique, ce sont ceux que j'espère le plus arriver à distinguer un jour, car, outre cette *luminosité* qui les rend plus propres à être aperçus, nous pouvons croire que, citoyens d'un monde dont le volume est quinze cent mille fois plus grand que le nôtre, ils occupent individuellement un espace d'autant plus considérable. Je ne les ai pas vus, mais je les verrai, j'en ai l'assurance, et je les montrerai à qui voudra les voir, et alors où en sera la mesquine doctrine de ceux qui n'admettent la probabilité que de ce qui a rapport à nous, de ce qui tient de nous, de ce qui peut être expliqué par nous?... Doctrine étroite, doctrine irrévérencieuse pour ce Dieu que l'on veut cependant honorer, adorer, glorifier; que l'on reconnaît incompréhensible, et que l'on rabaisse, ravale comme à plaisir, en lui refusant l'omnipotence, en niant celles de ses œuvres dont on ne sait pénétrer le secret.

En écoutant parler le vieillard, que ses hypothèses tenues pour certitudes ne poussaient à rien moins qu'à l'illuminisme, je ne pus maîtriser un léger sourire. Mais, si imperceptible que fût ce sourire, le vieillard l'aperçut sans doute, car tout à coup il s'arrêta, et me regardant d'un air à la fois superbe et navré :

— Pardon, monsieur, articula-t-il froidement; il est tard, je vous ai retenu trop longtemps. Bonsoir, monsieur.

Et il sortit, avant que, interdit que j'étais, j'eusse pu trouver un mot à lui adresser.

IX. — UN NOUVEL ASTRE.

Regrettant ce mouvement qui pouvait avoir froissé le brave homme, je me promis d'être sur mes gardes lorsque je me trouverais de nouveau avec lui.

Mais, bien qu'il fût convenu qu'il viendrait m'avertir quand le temps serait propice aux observations, et bien que, les soirs suivants, le ciel fût d'une remarquable pureté et que la lune s'y montrât dans tout son éclat, une demi-semaine se passa sans que j'entendisse parler de lui.

L'avais-je sérieusement fâché? ou bien était-il subitement tombé malade?... Dans le premier cas, je devais tâcher de racheter discrètement une maladresse tout involontaire; dans le second cas, il allait de soi que je témoignasse quelque intérêt à un homme qui, en dépit de certaines idées un peu hasardeuses, s'était montré envers moi de la plus parfaite courtoisie.

Dans l'après-midi du quatrième jour, j'allai donc frapper à la porte qui deux fois déjà s'était ouverte pour moi; mais elle resta close.

Je frappai à la porte voisine : point de réponse. Je heurtai encore une fois à l'une et à l'autre : même silence. Je dus croire que l'homme n'était pas chez lui, et je redescendis

Comme j'allais rentrer chez moi, je me trouvai, sur le palier, en face de Mme Bernard, la concierge, qui allait porter une lettre à l'étage supérieur, et qui, venant à moi d'un air tout mystérieux :

— Vous devez vous connaître un peu aux lois, me dit-elle; c'est pourquoi, monsieur, je vous prie, donnez-moi un conseil.

— Un conseil, madame Bernard? à propos de quoi pouvez-vous en avoir besoin?

— Voyons, monsieur, vous savez sûrement ça, vous. Encore qu'un locataire ait payé une année d'avance, alors qu'il loue au terme comme tout le monde, est-ce qu'on ne peut pas lui donner congé, en lui rendant l'avance, bien entendu?

— Je vous avoue que je suis complétement ignorant sur ce point de la loi, ou de la coutume... Mais quel est donc le locataire dont le départ puisse vous paraître si urgent?

— Vous comprenez, monsieur, repartit la bonne femme, surtout pour les petites locations, le propriétaire ne se mêle de rien : c'est nous qui arrangeons ça; donc, s'il allait arriver quelque chose, ce serait sur nous que ça tomberait. — Et il arrivera quelque chose, voyez-vous; il arrivera quelque chose, c'est certain.

— Que voulez-vous dire, madame Bernard? de qui parlez-vous?

— Eh! du vieux monsieur de là-haut! vous savez bien, celui qui reçoit le livre rouge... M. Robert.

— Je sais... Mais qu'a-t-il donc fait pour vous porter à croire?...

— Ce qu'il a fait, monsieur! Figurez-vous que, tantôt, il y a de ça une demi-heure au plus, M. Bernard et moi, nous étions par hasard sur le pas du portail. Voilà que nous voyons venir M. Robert, qui rentrait, tenant, comme toujours, un tas de choses cachées sous son manteau. Crac! voilà que tout d'un coup une bouteille tombe de là-dessous, elle se casse sur le pavé... et alors, si vous aviez vu! ça fumait, ça bouillonnait! Quelque drogue endiablée, voyez-vous. Tout le monde s'arrêtait ou plutôt se sauvait, parce que ça empoisonnait, ça prenait au nez, ça faisait tousser.

— C'était de l'acide, pour quelque expérience chimique sans doute.

— Ah! je ne sais pas, monsieur, mais ce que je sais, c'est que M. Bernard m'a dit : Vois-tu, il faudra aviser, sans quoi il adviendra malheur.

— Et lui, le vieux monsieur, que vous a-t-il dit?

— Lui, rien du tout : il a aussitôt tourné les talons, sûrement pour aller chercher une autre même bouteille, et, tout à l'heure, il est monté chez lui, comme si de rien n'était.

— Tout à l'heure, dites-vous.

— Oui, il y a environ dix minutes.

— Et il n'est pas redescendu?

— Non.

— Vous en êtes sûre?

— Certes. Je n'ai bougé de la loge, je l'aurais vu...

— Eh bien, soyez tranquille, madame Bernard, je crois pouvoir vous assurer qu'il n'arrivera rien.

— Est-ce que vous sauriez ce qu'il fait?

— Mon Dieu, je sais qu'on peut avoir chez soi des bouteilles pleines de liquides qui fument, qui bouillonnent, sans faire courir aucun danger à cette maison.

— Pensez-vous, monsieur...

— J'en ai chez moi; et soyez certaine qu'aucun malheur ne s'ensuivra.

— Ah!...

Mme Bernard s'en alla presque rassurée; mais il résulta pour moi de mon entretien avec elle que, si la porte de la mansarde ne s'était pas ouverte devant moi, ce n'était pas faute qu'il y eût quelqu'un pour l'ouvrir.

— Après tout, me dis-je, si le brave homme est susceptible jusque-là, qu'on ne puisse sourire quand il lui plaît d'argumenter en dehors de tous les sphères ordinaires de l'argumentation, au diable le brave homme!...

Et je fus, pour le moment du moins, convaincu d'avoir jeté à l'oubli le pointilleux vieillard et mes quelques relations avec lui...

Mais — nous sommes ainsi faits — l'effort, en quelque sorte inconscient, par lequel je tentais d'écarter de mon esprit et l'homme et ses propos, semblait ne contribuer, au contraire, qu'à les y fixer de plus en plus. Bientôt même la chose passa à l'état de véritable obsession.

Ce qui ne m'avait paru tout d'abord qu'une suite de rêveries sans consistance et d'étrangetés toutes gratuites se revêtit pour moi d'un caractère sérieux, élevé; en remontant par le souvenir le cours de mes entretiens avec cet homme, j'allai trouvant d'instant en instant quelque nouvel aperçu plein d'ingéniosité ou de justesse grandiose.

Tout s'accordait enfin pour me pousser à renouer des relations si singulièrement interrompues.

Le septième jour, comme, un peu avant le coucher du soleil, je m'étais mis à la fenêtre, je vis l'homme des mansardes rentrer dans la maison.

— Cette fois, me dis-je, je serais bien sûr qu'il est chez lui, et je pourrais insister en l'interpellant au besoin du dehors. Mais un prétexte?...

En relevant la tête, j'apercus la planète Vénus ou étoile du soir qui trouait de son éclat argentin les brunes rougeurs du ciel. Le prétexte était trouvé.

L'instant d'après, je tenais le bouton de la porte pour me rendre chez mon trop susceptible voisin, quand la sonnette retentit.

J'ouvre. L'homme était là.

— Pardon, monsieur, fait-il, je venais vous prier de venir chez moi.

— Ma foi! j'y allais.

— Eh bien, allons!

— Allons!

Et nous montâmes, l'un suivant l'autre.

Installés de nouveau dans la grande *chambre obscure :*

— Vous avez pu trouver étrange, me dit-il, que je ne sois pas allé vous chercher plus tôt?

— Il s'est passé, en effet, plusieurs beaux soirs, repartis-je; la lune était très-claire; j'ai regretté...

— C'est le soleil qui en est cause.

— Le soleil?

— Oui; si vous aimez mieux, les Apolloniens.

— Les auriez-vous vus?

— Non, pas encore, repartit très-gravement le vieillard. Le lendemain du jour où je suis allé chez vous, l'idée m'étant venue d'une disposition toute nouvelle qui devait décupler la force optique dont je dispose actuellement, j'ai voulu tenter... — Vous comprenez, quelle surprise à vous faire!... J'ai essayé un jour, deux jours, trois jours... la semaine a passé sans que j'atteigne ce résultat, qui ne peut m'échapper cependant. Partie remise, mais non abandonnée... J'y travaillerai à loisir.

Et moi qui le croyais fâché!

— En attendant, reprit-il, je pourrais vous montrer...

— Vénus, achevai-je.

— Après tout, oui, dit-il, commençons par là. Vénus doit être au ciel en ce moment, et même à l'une des périodes de son plus grand rapprochement de la terre.

En parlant ainsi, le vieillard avait mis l'œil de la petite lunette noire qui était fixée à l'un des côtés de la boîte longue et qui constituait probablement l'oculaire de son *chercheur*. Il manœuvra une poignée, et je vis se dessiner sur la paroi blanche une sorte de grande lame de faucille dont le contour extérieur était très-nettement arrêté, tandis que la partie concave correspondant au taillant de l'instrument accusait une barbelure irrégulière se découpant en noir profond sur une zone à demi ombrée.

— Eh quoi! fis-je, est-ce là cet astre qui à l'œil nu me semblait tout à l'heure parfaitement arrondi? on dirait le croissant de la nouvelle lune.

— Avec cette différence, se hâta de remarquer le vieillard, que, sur le croissant de la nouvelle lune, outre que vous n'avez pas cette dentelure, qui est le fait des très-hautes montagnes qui accidentent la surface de cet astre, vous ne voyez pas non plus cette sorte de frange qui n'est ni la pleine ombre ni la pleine lumière, et qui nous démontre que là du moins subsiste une atmosphère réfractant les rayons solaires et produisant comme chez nous la double transition de la nuit au jour par l'aurore, et du jour à la nuit par le crépuscule.

— C'est vrai, dis-je, et, pour le coup, je constate que c'est vous-même qui nous ramenez aux analogies terrestres.

— Remarquez, dit-il, que je ne m'y refuse pas de parti pris. Quand elles me semblent admissibles, je les admets, et c'est, en vérité, pour Vénus qu'elles sont le mieux justifiées — avec un certain tempérament toutefois, car si Vénus possède à peu près le même volume, la même densité que la terre, si elle accomplit sa révolution diurne dans une période à peu près égale à un de nos jours, il est bon d'observer que, tournant autour du soleil en deux cent vingt-quatre jours, au lieu de trois cent soixante-cinq, elle est en outre si fortement inclinée sur son axe, que les saisons, beaucoup plus courtes que chez nous, y sont successivement exagérées; enfin, qu'étant deux fois plus près que nous du soleil, et le voyant par conséquent deux fois plus gros que nous ne le voyons, elle en reçoit un échauffement beaucoup plus considérable.

Nous pouvons donc croire que Vénus, étant données nos façons d'entendre la vie et la beauté, est un monde exubérant de splendeurs naturelles et de puissance vitale, et, si nos âmes rêvent un paradis physique, c'est évidemment dans Vénus que ce séjour magnifique, enchanteur, doit se trouver.

Je n'oserais en dire autant de Mercure. Ce petit astre tourne trop près du soleil pour que nous puissions nous familiariser avec l'idée des climats torrides qui doivent régner à sa surface.

Pour moi, je suppose, au contraire, sur ce globe tout un ordre de vitalités singulièrement développées; au surplus, un de ces soirs où nous pourrons le saisir à l'horizon, nous l'examinerons en détail, et peut-être serez-vous, comme moi, d'avis que...

En prononçant ces dernières paroles, le vieillard avait mis de nouveau l'œil à la petite lunette latérale. Il s'interrompit tout à coup, et, après un instant de silence, j'entendis qu'il disait, parlant à lui-même :

— Ça mais, qu'est-ce donc?... Voyons, voyons!...

Et il se courbait plus attentif sur la lunette, et son silence avait quelque chose de l'anxiété.

— Eh bien! fis-je, ou plutôt demandai-je, car la grande faucille s'était effacée du mur et nous étions plongés dans la plus profonde obscurité.

— Attendez! attendez! s'écria le vieillard d'une voix enfiévrée .. Je ne sais pas... je ne peux pas savoir... mais... Est-ce que je rêve?... Qu'est-ce à dire?... Mercure!... Non! ce n'est pas Mercure! Il ne saurait être visible en ce moment... et d'ailleurs cette teinte... Mais alors?...

— Alors? répétai-je comme pour rompre machinalement le silence où mon interlocuteur était retombé et qui semblait devoir se prolonger.

— Alors, répéta-t-il après moi, et il continua avec une véritable solennité : Regardez, je vous prie, regardez et sachez vous souvenir de ce que vous aurez vu.

A peine avait-il achevé de parler ainsi, que sur le mur se projeta une image que j'aurais pu prendre pour celle de la lune à son premier ou à son dernier quartier, si cette demi-sphère, généralement teintée d'un rouge fauve, n'eût été comme marbrée de bandes inégales nuancées d'un vert éclatant.

— Qu'est cela? demandai-je.

— Suivez, suivez, fit impérieusement le vieillard, dont je pouvais apercevoir le doigt tendu vers la projection lumineuse.

Je ne compris pas tout d'abord le sens de ses paroles; mais bientôt je pus suivre, en effet, non pas le déplacement de cette image, mais l'empiétement sur elle d'un écran d'ombre qui d'abord la toucha, puis l'échancra, et enfin la couvrit tout à fait.

— Eh bien! monsieur, eh bien! vous l'avez vu? s'écria le vieillard, qui semblait littéralement hors de lui-même.

— Quoi! qu'ai-je vu?

— Vulcain, monsieur; Vulcain, répondit le vieillard.

— Vulcain, répétai-je non sans un certain étonnement, car je ne croyais pas me rappeler qu'il y eût au ciel un astre de ce nom.

— Oui, monsieur, l'astre bien nommé, puisqu'il doit se mouvoir en pleine et immédiate radiation solaire. Rappelez-vous que nous l'avons observé ensemble pour la première fois, cet astre que nul n'avait vu encore, mais dont quelques-uns avaient présumé l'existence, en observant les perturbations de Mercure. Rappelez-vous le jour, l'heure pour les consigner, les dire... Un grand jour! une grande heure! et qui marqueront dans votre vie comme dans la mienne.

— Eh! sans doute, fis-je en m'efforçant de mettre dans mon accent un peu de la chaleur qui faisait vibrer la voix du brave homme, ce qui ne fut pas très-difficile; car, en somme, je ne pouvais rester complétement froid à l'idée qu'il m'avait été donné d'être un des deux mortels choisis pour avoir la première vision d'un astre jusqu'alors demeuré invisible pour le reste des humains.

— Nous n'observerons plus ce soir, dit le vieillard en décoiffant la lampe qu'en arrivant il avait allumée et cachée sous ses voiles ordinaires, et, me montrant sur la table du papier, de l'encre, des plumes : Ecrivez, monsieur, écrivez, je vous prie, pour qu'aucun des détails de cette révélation ne soit perdu pour la science.

Je m'assis à la table, je pris ma plume, et comme je posais la main sur le papier en cherchant, sans le trouver, le début de cette espèce de procès-verbal :

— Aujourd'hui (nous daterons au bas), dicta le vieillard, à cinq heures vingt-sept minutes du soir...

Il dicta ainsi pendant plus d'une heure. Il s'ensuivit six grandes pages assez finement minutées, que nous signâmes l'un et l'autre, et qu'il enferma religieusement dans un grand portefeuille.

Et voilà comment, moi, indigne, je fus associé à la très-mémorable découverte de Vulcain.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS.

GALEBIE POPULAIRE DES RUES DE PARIS.



Le jugement de maître Seigni Joan. Dessin de E. Morin, gravure de Léveillé.

Si nous nous proposions de remplir en son entier le vaste cadre ouvert par ce titre, les colonnes du *Musée des familles* pendant une année auraient peine à suffire à la tâche. Commençons donc par délimiter nettement le sujet, en excluant les farceurs, les charlatans, les saltimbanques, les chanteurs en plein air, les industriels et petits marchands nomades; bref, tout ce qui rentre dans une catégorie spéciale et se prête à une monographie isolée. En dehors de ces catégories, il existe un grand nombre de figures populaires qui échappent, par leur variété infinie, à toute classification, mais qui ont pour centre et pour lien la rue. Nous allons essayer de réunir en galerie ces physionomies éparses. Avons-nous besoin d'ajouter que, même dans ces limites, nous n'avons aucunement la prétention d'être complet? il est impossible de l'être en un sujet aussi fourmillant et dont les frontières demeurent tellement vagues et flottantes, qu'on peut toujours, à volonté, les rapprocher ou les élargir.

I

Il nous paraît difficile de remonter plus haut que le seizième, ou, tout au plus, le quinzième siècle. Au delà, nous marcherions dans les ténèbres, et notre récolte serait bien maigre, à moins de nous arrêter à des personnages comme sainte Geneviève, dont la popularité fut telle dans Paris, sauvé par elle de la famine et protégé contre les terreurs de l'invasion des Huns, que la foule la suivait partout en la bénissant; comme lep hilosophe Abailard, devenu si célèbre par son enseignement, que « la foule des rues, jalouse de le contempler, s'arrêtait sur son passage », écrit son biographe, M. de Rémusat, et que, « pour le voir, les habitants des maisons descendaient sur le seuil de leurs portes, et les femmes écartaient leurs rideaux, derrière les petits vitraux de leur étroite fenêtre »; ou enfin comme maître Albert le Grand, qui, lorsqu'il vint professer à l'Université de Paris, réunit si grande multitude d'élèves autour de sa chaire, qu'il dut la transporter en plein air, sur la place qui, aujourd'hui encore, s'appelle de son nom place Maubert. Mais de pareils noms sont trop graves pour que le respect nous permette de les comprendre dans notre musée pittoresque. Maintenons-nous dans des régions plus hum-

bles et, à l'inverse du poëte, *paulo minora canamus*.

Dès nos premiers pas, nous rencontrons les fous en titre d'offices, êtres difformes et grotesques, presque toujours des nains, vêtus de pourpoints tailladés aux couleurs voyantes, coiffés du bonnet aux longues oreilles et agitant la marotte, leur attribut essentiel et caractéristique. Ce n'étaient pas seulement les rois, mais aussi les grands seigneurs, quelquefois même les évêques, qui possédaient des fous en titre d'office, les uns simples idiots, avortons contrefaits et grimaçants dont on s'amusait comme d'un jouet, comme d'un chien, d'un singe ou d'un perroquet; les autres, espèces de philosophes badins et cyniques, aux reparties mordantes, aux épigrammes hardies, auxquels tout était permis sous le couvert de leur titre et de leur costume.

Plusieurs passages de nos vieux conteurs prouvent que les fous couraient souvent la rue et nous les montrent mêlés à diverses scènes populaires. Etait-ce un fou de cour que ce Seigni Joan dont Rabelais nous conte une anecdote si souvent répétée, en le qualifiant de « fol insigne de Paris, bisaïeul de Caillette? » Ce devait être du moins un fou en titre d'office, puisqu'il portait la marotte. On sait par quel jugement, digne du roi Salomon, Seigni Joan débouta de sa réclamation



Le défilé des Sots et des Enfants sans souci. Dessin de E. Morin, gravure d'Allouis.

saugrenue un rôtisseur du Petit-Châtelet qui voulait faire payer à un *faquin* la fumée du rôt dont il avait assaisonné son pain. Par-devant le cercle des badauds assemblés, maître Seigni Joan ordonna au faquin de tirer de sa gibecière un tournois Philippus et le fit sonner avec sa marotte sous le nez du rôtisseur, en décidant avec gravité que la fumée du rôti était dûment payée par le son de l'argent.

Nous ne nous arrêterons pas à Caillette, ni à Triboulet, fous de Louis XII et de François Ier; ni à Brusquet, bouffon non moins illustre, dont les bons mots et les bons tours, plus ou moins authentiques, ont excité l'admiration de Tabourot, l'auteur des *Bigarrures*; de G. Bouchet, l'auteur des *Serées*, et de Brantôme; ni à Sibilot, le fou de Henri III, ni à l'Angily, le fou du prince de Condé et de Louis XIII, ni à quelques autres bouffons d'ordre secondaire. Mais nous passerons un peu moins vite sur maître Guillaume et Mathurine, moins généralement connus et qu'on surprend plus d'une fois, dans nos vieilles chroniques, donnant la comédie en plein vent.

Maître Guillaume avait succédé à Chicot, illustré par Alexandre Dumas, comme fou de Henri IV, à peu près à l'époque où celui-ci était reconnu roi de France. Ses saillies étaient fort appréciées par le cardinal Du Perron, qui s'est fait son historiographe

dans le *Perroniana*, et l'avaient rendu tellement populaire, que son nom était passé en proverbe et qu'on prit l'habitude de lui attribuer sans cesse des mots qu'il n'avait jamais dits et des écrits qu'il n'avait jamais faits. Le nombre des opuscules satiriques, des libelles et *pasquils* plus ou moins hardis et facétieux qu'on a fait courir sous le nom de maître Guillaume, surtout après sa mort, est très-considérable. Il débitait lui-même par les rues des plaquettes et feuilles volantes, comme celle dont parle l'Estoile au mois d'avril 1609 : « Maître Guillaume vendoit ce jour, sur le pont Marchant, la permission octroyée par lettres de Sa Majesté au capitaine Marchant pour la construction et parachèvement dudit pont. Ce placard de maître Guillaume est d'une feuille imprimée, où la moitié, pour remplir la feuille, est de guilleminerie, c'est-à-dire de glose et invention de ce grand personnage, qui me l'a vendue un sol comme aux autres. » L'Estoile parle encore ailleurs de cette habitude qu'avait maître Guillaume de colporter par les chemins des fadaises et balivernes de son cru, ou mises sous son nom : « J'ai baillé ce jour (16 septembre 1606) à maître Guillaume, de cinq bouffonneries de sa façon, qu'il portoit et distribuoit lui-même, cinq sols, qui ne valent pas cinq deniers, mais qui m'ont fait plus rire que dix sols ne valent (1). » C'est là sans doute ce qui donna l'idée de lui attribuer tant d'opuscules facétieux.

Maître Guillaume, ex-apothicaire de Louviers, frappé à la tête, lors de la prise de cette ville sur les ligueurs, en 1591, d'un coup de pertuisane qui accrut ses dispositions à la folie, était devenu à Paris le jouet du populaire, spécialement des pages et des laquais, ces fléaux du genre humain, comme dit Scarron, que le diable s'amusait à créer pendant que Dieu créait les anges, disait maître Guillaume lui-même. Entre eux et lui c'était une guerre à mort. Il répondait à leurs niches et à leurs quolibets par des coups de bâton et ne sortait jamais sans cacher sous son habit un cotret gros et court, qu'il appelait son *oisel*, et dont il les assommait tout en criant au meurtre à pleine voix (2).

Plusieurs écrits satiriques ont été également publiés sous le nom de Mathurine, qui n'était pas moins populaire que celui de maître Guillaume. On dit que lorsque Henri IV, en 1594, prit enfin possession du Louvre, il vit accourir à lui, en entrant dans le palais, la folle Mathurine, qui n'avait point quitté la demeure royale et qui venait en saluer le nouveau maître. Elle appartint surtout à la reine Marie de Médicis. Il en est souvent question dans le *Journal* de Jean Héroard, où on la voit en rapports familiers avec le petit Dauphin, qui devait être Louis XIII. Elle ne se gênait pas davantage avec Henri IV, qui la faisait quelquefois dîner avec lui pour s'en amuser (3). C'était une pauvre créature naturellement folle aux trois quarts et à qui l'on passait beaucoup de choses. Quoiqu'elle reçût une pension de la Cour et qu'elle trouvât moyen de vendre sa protection, elle s'habillait comme un carême-prenant. Son accoutrement, sa laideur, ses manières et sa figure bien connue attroupaient le monde : « Passant par les rues,— lui fait dire l'auteur d'une plaquette contemporaine, *les Essais de Mathurine*,— les enfants clabaudent après moi : « Aga, Mathurine la folle ! »

Vers la même époque aussi, c'est-à-dire en 1590, pendant le siége de Paris, une pauvre femme nommée Claudine, épouse d'Antoine Piot, potier, très-belle et dans la fleur de l'âge, « étant devenue folle de l'appréhension des temps et de la misère commune, couroit les rues de Paris, et cependant chantoit des psaumes continuellement, faisoit les plus belles et ardentes prières à Dieu qu'il étoit possible... Toutefois, disoit une infinité de folies, crioit après les moines, les reprenant de leurs vices ; taxoit les idolâtreries et superstitions (dont elle étoit souvent battue et fouettée), ne vouloit porter une cotte rouge, disant que c'étoit la robe du légat, et qu'elle avoit vu un grand homme au ciel, tenant un coutelas, qui lui avoit dit qu'elle allât dire à Mme de Montpensier qu'elle ne se fardât plus et au légat qu'il fît la paix. »

Quelques années après, en 1605 et 1606, Claudine était remplacée dans les rues de Paris par « un fol de Béarnois », qui allait haranguer le peuple dans tous les carrefours contre les huguenots. L'Estoile n'a pas manqué de recueillir aussi dans sa galerie la bizarre figure de ce prédicateur en plein vent, dont toutes les menaces de fouet et de prison (car on craignait qu'il n'excitât des soulèvements dans la foule) ne pouvaient contenir le zèle. Il continua longtemps à battre le pavé, mais le chroniqueur ne nous apprend pas ce qu'il devint ensuite (1).

Les rues de Paris abondaient alors en originaux de tout genre. Maître Pierre Dupuy ou Du Puis, « archifol en robe longue », ainsi que l'appelle Bruscambille dans ses *Paradoxes*, — « perclus d'esprit », dit Régnier qui a prononcé en courant, dans sa sixième satire, le nom de Pierre Du Puis comme celui d'un personnage assez connu pour que tous ses lecteurs saisissent l'allusion au vol, arpentait la ville du matin au soir, en jaquette grise, un de ses pieds chaussé d'un chapeau en guise de soulier. Nicolas Joubert, sieur d'Angoulevent, lequel se qualifiait Prince des Sots et se montrait plus glorieux de ce titre que le roi du sien, était un personnage illustre et considérable en son genre. Le jour du mardi gras, il faisait la joie de Paris en prenant la tête du défilé grotesque des Sots et des Enfants sans souci, tant que cette promenade ne fut pas défendue, et en entrant par la grande porte de l'Hôtel de Bourgogne. Cette entrée était un privilége de son titre, que les comédiens voulurent lui contester. Mais Angoulevent n'était pas homme à se laisser amoindrir. Il plaida pendant cinq ans, avec une énergie qui ne se démentit pas, et en 1608 obtint gain de cause sur tous les points. Parmi les innombrables pièces auxquelles ce mémorable procès donna naissance, il faut citer surtout le plaidoyer prononcé un jour de mardi gras, comme il convenait, par son avocat, maître Nicolas Peleus. Il traita son client tout à fait sans façon, avouant « qu'il étoit né et nourri au pays des grosses bêtes, que c'étoit une tête creuse, une coucourde éventée, vide de sens comme une cane, un cerveau démonté »,

(1) *Journal* de l'Estoile, collect. Michaud, p. 405 et 505.

(2) Dreux du Radier, *Récréat. historiq.*, t. I ; P. Lacroix, *les Fous des rois de France*.

(3) Sur ces licences de Mathurine, on peut voir le *Journal* d'Héroard (9 juin 1604) ; le *Journal* de l'Estoile (19 septembre 1596), etc. Quand le roi fut frappé par Châtel, il crut d'abord que c'était Mathurine, et s'écria : « Au diable la folle ! elle m'a blessé » ; ce qui semble indiquer que Mathurine poussait parfois les privautés envers Henri IV jusqu'aux coups inclusivement.

(1) Collection Michaud, t. XV, p. 391, 404, et pour Claudine, p. 39.

le reste à l'avenant; mais il gagna son procès, et c'était le principal.

Angoulevent se croisait dans les rues de Paris avec un personnage qui se qualifiait l'*Archi-Sot*, pour se mettre au-dessus de lui et lui disputer la principauté dont celui-ci était si jaloux. Un poëte du temps a chanté la lutte entre le Prince des Sots et l'Archi-Sot, et il décrit ce dernier en vers dignes du sujet :

Il a, premièrement, les sourcils retirés,
Les yeux plus que les chats et les fous égarés,
Le front noirement jaune, où la crasse s'écaille,...
Le rire aussi plaisant comme est une grimace
D'un petit marmiton que son maître menace,
Le nez long et petit, par le bas raccourci,...
Ridé par tous endroits comme les fruits de Tours
Qu'on fait, pour conserver, cuire dedans les fours,
Farineux et cendreux comme ces vieilles figues
Dont tous les Provençaux se rendent si prodigues
Sur le port de Marseille, ou cent fois plus vilain,
Flétri, crasseux, ridé que n'est un parchemin
Qui, depuis trois cents ans, rôde les auditoires
Des sédentaires cours et des ambulatoires...
Il porte assez souvent un bas d'étame gris,
Un manteau de vinaigre...
Lorsqu'il a quelquefois son chapeau sur l'oreille,
Il s'écoute marcher et se mire à merveille;
Il retourne la tête, et, de trois en trois pas,
Pour regarder ses pieds, porte les yeux en bas.
Quand il a bien marché d'un côté de la rue,
Il se tourne de l'autre, afin qu'on le salue,
Regarde son chapeau et, de deux en deux tours,
Le montre à ses amis du côté du velours;
Se panade à plaisir...

Une des pièces dirigées contre le Prince des Sots : la *Surprise et fustigation d'Angoulevent*, « par l'archipoëte des Pois pilés » (on voit que M. Gagne a eu des précurseurs) est « adressée au Comte de Permission ». Encore un nouvel original de la rue, et plus curieux peut-être que les précédents. Bluet d'Arbères, lequel prenait le titre de Comte de Permission, était un bizarre personnage qui avait été jadis au duc de Savoie, et qui, vêtu de *boccadin incarnadin*, la plume au chapeau, l'épée au flanc, le poignard à la ceinture, colportait, comme maître Guillaume, des *baliverneries* pour vivre. Sur les feuilles volantes ou les livrets d'une douzaine de pages, souvent illustrées de bois grossiers, qu'il débitait à tout passant, il y avait des sentences, des prières, composées, ou du moins signées par lui, en galimatias amphigourique et presque inintelligible. Il n'avait pas publié moins de cent quatre-vingts de ces morceaux, précieusement numérotés dans l'ordre de leur impression. Quand il en eut un nombre respectable, il en forma un recueil, qu'il publia en l'an 1600, sous ce titre prolixe que je copie en entier, parce qu'il donne une idée du personnage, mieux que tout ce que l'on en pourrait dire :

Recueil de toutes les œuvres de Bernard Bluet, d'Arbères, comte de Permission, chevalier des ligues des treize cantons suisses, et ledit comte de Permission vous avertit qu'il ne sait ni lire, ni écrire, et n'y a jamais appris, mais par l'inspiration de Dieu et la conduite des anges, et pour la bonté et miséricorde de Dieu; et le tout sera dédié à haut et puissant Henri de Bourbon, roi de France, grand empereur Théodose, premier fils de l'Eglise, monarque des Gaules, le premier du monde par la grâce, bonté et miséricorde de Dieu ; le premier jour de mai 1600.

Ces extravagances, devenues rarissimes, sont fort recherchées des amateurs, qui se les disputent au poids de l'or et dont le grand désespoir est de ne pouvoir les réunir toutes. Un recueil très-incomplet est monté à 500 francs en 1816, à la vente de Mac-Carthy : à quel prix monterait-il maintenant?

Bluet d'Arbères ne se contentait pas de vendre ses productions sur le Pont-Neuf, il les distribuait aussi dans les maisons et en faisait des présents aux grands personnages dont il voulait provoquer les générosités : « En a été imprimé deux mille et ont été tous donnés, nous apprend-il lui-même en une note de son *premier livre d'Oraison*; il n'en reste que douze. » Il a pris soin de supputer fort minutieusement les profits de ce petit commerce, en dressant, dans l'un de ses livrets, la liste, fort récréative, des libéralités qu'il a reçues. En tête doit figurer le souverain, qui lui donnait cent livres de gages, sans préjudice des cadeaux particuliers; mais on y trouve aussi Jacques Le Roy, et son don : « deux écus et une rame de papier »; M. de Créqui : « quatre écus et demi en cinq fois »; M. de Beauvais Nangy, « un bas-de-chausse de soie »; M. de Cenamy, « une bouteille d'huile pour sa salade »; un grand seigneur de la cour, pour une pistole fausse, etc., etc. Tout compte fait, et en retranchant sans doute la fausse pistole, le comte de Permission, que sa folie n'empêchait pas de calculer exactement et même de tirer double mouture d'un même sac, finit, en récapitulant les dons de ses Mécènes, par trouver un total de quatre mille écus.

S'il faut en croire le *Tombeau et Testament de feu Bernard de Bluet d'Arbères*, le comte de Permission serait mort en 1606 : apprenant que la peste faisait de grands ravages, il résolut de désarmer la colère de Dieu par la prière et par un jeûne complet de neuf jours. Le soir du sixième jour, s'étant rendu au cimetière Saint-Etienne, il y tomba en faiblesse et y rendit l'âme. Ce trait final est touchant dans sa folie et prouve que le pauvre homme était capable de dévouement (1).

Sous Louis XIII et pendant les premières années du règne de Louis XIV, les rues de Paris ne chômèrent pas plus de figures pittoresques que sous Henri IV. Le savant mathématicien Vaulesard, avec son chapeau graisseux, son pourpoint sans un bouton, « ses souliers éculés, ses chausses trouées, son linge noir comme la cheminée, sa barbe de côté, son nez ensanglanté, ses mains crasseuses (2) », croisait Maillet, le *poëte crotté*, squelette vêtu de haillons, en contemplation devant les rôtisseries de la rue de la Huchette, avec sa mine austère, ses yeux hagards, ses cheveux en désordre, sa taille haute et convexe, ou le parasite Montmaur, passant à cheval et piquant des deux en voyant l'aiguille de l'horloge voisine marquer midi. Cyrano de Bergerac, son long nez au vent et sa grande rapière lui battant les jambes, donnait une poignée de main au capitaine d'Artagnan, et regardait en haussant les épaules le peuple des Frondeurs s'attrouper en tumulte autour de Broussel et du coadjuteur. Neufgermain, le

(1) Le comte de Permission ne nous appartenait qu'en sa qualité de personnage courant les rues. Nombre d'érudits et de bibliographes se sont longuement occupés de lui. Pour les renseignements sur ses œuvres, il faut surtout lire Ch. Nodier (*Bulletin du bibliophile*, de nov. 1835); P. Lacroix, (*Idem*, 1858 et 1859); O. Delepierre, *Histoire littéraire des fous*, 1860, in-8°; J.-C. Brunet, *Manuel du libraire*, etc.

(2) Naudé, *Mascurat*, p. 270.

« poëte hétéroclite de Monseigneur, frère unique de Sa Majesté », avec sa grande *barbasse* et son épée au côté, comme un gentilhomme qu'il était, rencontrait au Cours Dulot en domino noir à languettes, en soutanelle de même couleur et en bottes troussées, demandant l'aumône aux gentilshommes pour aller boire et se laissant donner des croquignoles à un sou pièce. Ces deux illustres confrères en Apollon se reconnaissaient au passage et s'arrêtaient l'un l'autre pour se réciter réciproquement, celui-ci son dernier sonnet en bouts-rimés; celui-là sa pièce à Godeau, dont chaque vers, suivant l'usage de l'auteur, se terminait par une syllabe du nom du destinataire. Le bonhomme Rangouze, portant d'un air affairé à quelque grand personnage un exemplaire de ses *Lettres héroïques*, composé de feuillets sans pagination, qu'il pouvait toujours arranger de telle sorte que le volume commençât par la lettre adressée au gentilhomme dont il visait la bourse et eût l'air d'avoir été fait spécialement pour lui, heurtait au passage le poëte Sibus, maigre, chétif, vêtu d'habits râpés, rasant les murs, faisant de grands détours pour éviter les rues où demeuraient ses créanciers, et gagnant le Pont-Neuf pour y aller vendre aux Orphées de la Samaritaine ou chanter lui-même *incognito* quelque méchant couplet de sa façon (1).

Et cependant, parmi les petits marchands ambulants qui parcouraient la ville du matin au soir, le peuple s'attachait en riant aux pas d'un crieur de *noir à noircir*, fagoté de la façon la plus pittoresque et annonçant sa marchandise, qui n'était guère pour lui qu'un prétexte, avec force quolibets, gausseries et chansons : « C'est Jean Robert », se disaient les badauds l'un à l'autre. Jean Robert était devenu un personnage populaire, une célébrité de la rue. On lui prêtait des traits fictifs et des mots apocryphes, comme à Mathurine, à maître Guillaume, à Brusquet; comme un peu plus tard, dans une autre sphère sociale, au maréchal de Roquelaure. Les anecdotes facétieuses dont Jean Robert était le héros plus ou moins authentique ont laissé trace dans le *Chevræana* et dans une rarissime estampe de Jacques Lagniet, dont l'œuvre est si précieuse pour l'étude des mœurs familières et de la vie en plein vent au dix-septième siècle. Bien plus — témoignage éclatant de sa popularité — Jean Robert, s'il faut en croire un érudit historien de Paris (2), aurait donné, dès le règne de Louis XIV, son nom à une rue, qui ne l'a perdu qu'en 1851; mais nous avouons n'oser accueillir cette flatteuse hypothèse, et regarder comme beaucoup plus vraisemblable, avec M. Louis Lazare et autres, que cette rue ait été baptisée par un simple propriétaire.

Le marchand de cirage avait fini par devenir un type symbolique et son nom était, pour ainsi dire, passé en proverbe, comme ceux de Guéridon, de Jacqueline, de la Martingale, de la Guimbarde, etc., à peu près à la même époque (3). Dans la collection Fontette, à la date de janvier 1649, au-dessous du portrait satirique du capitaine Picart, à la fois capitaine, lieutenant, sergent, caporal et anspessade dans les milices de la Fronde, représentant typique du bourgeois parisien opposant et batailleur, qui figure déjà en 1623 dans les *Estats tenus à la Guernouillière*, sous le nom de *Capitaine général des guerres de Paris*, nous avons vu une estampe de Ganière, représentant *Jean Robert enrôlé à la guerre de Paris.* Jean Robert est évidemment ici comme le synonyme de Jacques Bonhomme, le symbole et la représentation du petit peuple parisien. Courbé, sale, piteux, vêtu de loques, il est lamentable à voir avec son long nez morveux, son grand feutre à plumet déchiqueté, et tout son attirail militaire, la flamberge dans laquelle il s'embarrasse les jambes, l'énorme mousquet sur l'épaule et la fourche à la main, dont il se sert comme d'une canne.

Si nous voulions aborder maintenant la grouillante fourmilière des bohémiens, des gueux et mendiants, soldats plus ou moins authentiques revenus estropiés de la guerre, hôtes de la Cour des Miracles, qui chaque matin débordaient de leur repaire sur la grande ville comme un flot immonde, nous serions bien vite submergés. Lagniet a pourctraituré tout au long, dans ses *Vies des gueux*, cette pouilleuse armée de cagous, marcandiers, millards, rifodés, galots, coquillards, malingreux, piètres, orphelins, convertis, sabouleux, hubins, polissons, drilles, narquois, francs-mitous et courtauts de boutanche. Qu'on nous permette seulement de rappeler en quelques lignes le gracieux souvenir de la Esmeralda du dix-septième siècle, de cette Liance ou Léance, dont Tallemant des Réaux nous a tracé le portrait et conté sommairement la vie : « C'est une grande personne, dit-il, qui n'est ni trop grasse, ni trop maigre, qui a le visage beau et l'esprit vif; elle danse admirablement; si elle ne se barbouillait point, elle serait claire-brune. Au reste, quoiqu'elle mène une vie libertine (vagabonde, sans règle), personne ne lui a jamais touché le bout du doigt. » Elle portait un poignard à la ceinture, dont elle faillit un jour frapper Benserade pour un geste indiscret. Mme la Princesse et beaucoup de grands personnages s'intéressaient à Liance. On la fit peindre par Beaubrun, et Gombauld composa pour elle des vers. Le *Chevræana* en parle avec plus d'enthousiasme encore que Tallemant des Réaux : « La première fois que la fameuse Léance, Egyptienne de Châtellerault ou de Chartres (Tallemant dit : de Fontenay-le-Comte) fut vue à Paris, elle fit un bruit extraordinaire, parce qu'elle n'avait alors que seize ans, que les traits de son visage étaient réguliers, qu'elle avait les yeux brillants, les dents admirables, la taille grande et qu'elle dansait parfaitement bien. Les plus illustres familles de la robe l'envoyaient chercher, et toutes les dames lui donnaient la main pour apprendre d'elle leur bonne aventure. Les peintres eurent la curiosité de faire son portrait et de l'étaler, et tous nos poëtes, sans en excepter les plus sérieux et les plus célèbres, firent pour elle des stances, des élégies ou des madrigaux. » Chevreau lui-même en composa quatre; et il en cite un, qui débute naturellement par ce vers :

> Beau chef-d'œuvre de la nature...

On lui faisait des offres brillantes pour la retirer d'un genre de vie et d'une société où elle devait se trouver mal à l'aise; mais elle n'y voulut pas entendre :

(1) Un auteur anonyme a écrit, en 1661, l'*Histoire du poëte Sibus*, qui est à la fois la biographie satirique d'un poëte infime déguisé sous ce nom et une sorte de portrait général de tous les poëtes crottés, incarnés dans un type particulier. Quant à Rangouze, Dulot, Neufgermain, voir surtout Tallemant des Réaux.

(2) Ed. Fournier, *Enigmes des rues de Paris*, p. 241.

(3) Sur ces personnifications burlesques de types populaires, on peut voir une longue note dans le deuxième volume de nos *Contemporains de Molière*, p. 255-256.

« Sans ma danse, disait-elle, mon père, ma mère et mes frères mourraient de faim. » « Enfin, ajoute Tallemant, on la maria à un des mieux faits de la troupe. Ce faquin s'amusa avec quelques autres à voler par les grands chemins, et fut amené prisonnier à l'Abbaye, au faubourg Saint-Germain. Elle sollicita de toute sa force et de telle façon, que le roi envoya querir le bailli, qui lui fit voir les charges. Le roi dit à Liance et à ses compagnes : « Vos maris ont bien la mine d'être roués. » Ils le furent, et la pauvre Liance, depuis ce temps-là, a toujours porté le deuil et n'a point dansé. »

Liance n'est pas, à proprement parler, une figure de la rue, et les dernières années du règne de Louis XIV étaient peu appropriées à ce genre de célébrités vagabondes et familières. Est-ce au règne de Mme de Maintenon ou à celui de Philippe d'Orléans que se rapporte la citation suivante ? Du Coudray, en parlant de la rue du Puits-l'Hermite, écrit dans ses *Nouveaux Essais sur Paris :* « C'est par corruption que le peuple l'appelle ainsi; on doit dire : *Puits de l'Hermite.* Voici l'anecdote que nous tenons d'une personne respectable : cet hermite couroit les rues, couvert d'un sarrau de toile en hiver et de peau d'ours en été, ceint d'une grosse corde, une main armée d'un long fouet, et de l'autre portant un crucifix de bois. Dans cet équipage,



Le bossu de la rue Quincampoix. Dessin de E. Morin, gravure de Delangle.

suivi d'une foule de peuple qui commençoit à l'admirer, il déclamoit contre le débordement des mœurs, prêchoit la pénitence, annonçoit la fin du monde, et paroissoit toujours fort animé contre les chiens, qu'il frappoit impitoyablement de son long fouet dès qu'il en rencontroit quelques-uns. » Si du Coudray avait pris la précaution de nommer sa personne respectable, il eût donné plus d'authenticité à cette anecdote, qui paraît un peu sujette à caution, d'autant plus que, d'après d'autres historiens de Paris, le nom de la rue du Puits de l'Hermite viendrait d'un tanneur appelé Adam l'Hermite.

C'est en 1783 que du Coudray écrivait cela, ce qui semble assigner comme date à cet ermite les premières années du dix-huitième siècle, nouvelle invraisemblance. On comprend la Claudine du temps de la Ligue; on ne comprend guère un ermite parisien se mêlant de provoquer des attroupements sous la Régence, ou même sous Louis XIV, avec un lieutenant de police tel que d'Argenson. Nous pourrions trouver quelques figures de la rue plus authentiques au début du règne de Louis XV, et particulièrement dans des genres bien opposés, parmi les *mississipiens* et les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard. Qu'il

nous suffise de rappeler, sans y appuyer plus que de raison, les laquais Languedoc et Maniquez Roux, qui, enrichis en un tour de main par la banque de Law, s'entendaient souvent appeler de leurs noms de valets par leurs amis de la veille, quand ils passaient en carrosses dorés, dans leur luxe de parvenus; ce savetier de la rue Quincampoix trônant dans son échoppe, où il gagnait plus de 200 livres par jour rien qu'en tenant une table et une écritoire à la disposition des agioteurs, et surtout ce bossu avisé et goguenard qui se fit une fortune de 50000 écus, en parcourant sans cesse les groupes pour prêter sa bosse en guise de pupitre à tous ceux qui voulaient conclure un marché séance tenante.

Victor FOURNEL.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Je ne sais pas comme les choses se sont passées en province, mais, à Paris, on a fort raisonné et déraisonné; nous avons eu la comédie électorale. Veuillez croire, je vous prie, que je n'ai pas l'intention de médire des institutions de mon pays, et des devoirs qu'elles imposent; mais j'estime que pour un esprit désintéressé, c'est-à-dire sans ambition personnelle, il est peu de choses plus divertissantes qu'une réunion publique d'électeurs à la recherche d'un candidat. Quelle abondance de *cuirs* et de patati-pataquès! Quels orateurs, depuis le lourd Auvergnat, marchand de falourdes, à qui son auditoire, pâmé de rire, ne peut parvenir à faire comprendre la différence existant entre « amnistie » et « armistice »; depuis le Provençal resté fidèle à son accent du terroir jusqu'à l'illustre Gagne et aux autres candidats assotés du genre humain! Cependant, nous devons le dire, tout chez nous se passe sans rixe et sans violence; nous sommes, de ce côté, bien supérieurs aux Anglais et aux Américains; notre champ électoral n'est point souillé par des scènes de brutalité que les historiens racontent en les déplorant, et que le génie de nos auteurs dramatiques a souvent reportées sur la scène. Dans *Richard d'Arlington*, Alexandre Dumas l'avait fait avec bonheur, et Frédérick Lemaître s'y montrait acteur accompli.

A propos de Frédérick, je sais que M. de Fleury a dû écrire pour ce numéro une courte biographie destinée à accompagner un très-beau portrait du célèbre acteur, mais je m'imagine qu'il n'aura pas voulu aborder certain côté de sa vie, qui ne fut que trop orageuse. La Chronique a ses immunités, et nous oserons ce que n'a pas osé notre confrère.

Frédérick n'était pas précisément un berger d'Arcadie, il menait la vie à grandes guides et les plus singulières lubies passaient dans son cerveau puissant, mais mal équilibré et capable de toutes les gamineries. Son admirable talent remplissait la caisse de ses directeurs, c'est vrai, mais au prix de quelles inquiétudes et de quels déboires! Ils ne devaient jamais compter sur lui. Le rideau se lèverait-il à l'heure annoncée, se baisserait-il sans quelques algarades? Ils ne pouvaient pas le prévoir; avec notre homme tout était à craindre.

Un soir, le grand acteur n'avait pas encore paru, l'heure de la représentation allait sonner. Le directeur arpentait les planches d'un pied désespéré, lorsqu'il voit venir un garçon du « Banquet d'Anacréon », restaurant situé en face du théâtre.

— Monsieur Harel, lui dit le domestique, M. Frédérick vous demande.

— Où est-il?

— Au Banquet d'Anacréon.

— Eh bien, qu'il vienne vite, le public attend.

— Mais, monsieur, il ne veut pas venir.

En deux sauts Harel franchit le boulevard et entre dans un cabinet. Il trouve Frédérick entouré d'une formidable légion de bouteilles vides, et grave comme un buveur perdu dans les vagues profondeurs de son cerveau troublé.

— Que faites-vous là, mon cher ami? s'écrie le directeur épouvanté; déjà vous devriez être en scène.

— Je le sais, mais l'homme propose et Dieu dispose. C'est un sage qui a dit cela. Voulez-vous un verre de porto? Non! vous avez tort, il est excellent. Ecoutez-moi. J'ai l'honneur, monsieur, d'appartenir à votre maison, et pour rien au monde je ne voudrais y faire une tache. Or, ma position est cruelle. Je passais sur le boulevard; Anacréon, qui est sur l'enseigne de ce restaurant, m'a fait signe; j'avais faim, j'avais soif, je n'ai plus faim; j'ai bien encore un peu soif; on verra plus tard... Enfin, je n'ai pas d'argent, et...

— Eh! vous payerez demain.

— Moi, sortir sans payer! Fi! la vilaine parole que vous venez de prononcer! Par ma bonne lame de Tolède, comme dirait mon camarade Bocage, qui joue si bien *la Tour de Nesle*, il n'en sera point ainsi. Payez, je vous prie, ma note, une misère! sept à huit pistoles, pour ne pas dire quatre-vingts francs, et je vous suis. Sinon, non, et je reste.

Harel s'exécuta. Mais Frédérick, qui marchait d'un pas très-peu ferme, pourrait-il jouer? Entré dans sa loge, il baigne sa tête dans l'eau, s'habille à la hâte et joue tout son rôle de la façon la plus magistrale. Cette scène, avec des variantes, se renouvelait assez souvent. Harel s'y était fait, mais en voici une autre qui lui fut plus cruelle.

Dans une pièce, Frédérick avait invité de nobles amis à s'asseoir à un banquet où l'on devait, d'après le manuscrit de l'auteur, sabler du champagne. L'échanson approche, remplit le verre de son maître d'une liqueur mousseuse; il la porte à ses lèvres et fait une affreuse grimace.

— Garçon, dit-il en s'adressant à celui qui venait de le servir, allez prier M. le directeur de venir me parler.

Tableau. Les acteurs restent immobiles, le parterre, un moment étonné, crie, hurle, menace de tout casser; Frédérick s'asseoit, et du plus magnifique sang-froid fait face à l'orage. De nombreux messages viennent des coulisses à l'artiste; à tous il répond invariablement: « Le directeur. » Enfin celui-ci s'exécute.

— Monsieur, lui dit l'acteur, j'ai invité ces messieurs

à boire du champagne et non de cette ignoble boisson que voici. Un gentilhomme, monsieur, n'a qu'une parole. En conséquence, veuillez donc nous faire servir du champagne, du vrai; bonne marque, je vous prie, *Veuve Cliquot*, par exemple; allez, monsieur, nous attendons.

Que l'on se figure la confusion du directeur et le fou rire de la salle. Le champagne est apporté, Frédérick le déguste gravement... La pièce alors continue, et le drame finit au milieu de l'hilarité générale.

Une autre fois, il appelle encore le directeur sur la scène.

— Monsieur, lui dit-il, vous payez les musiciens de votre orchestre?

— Certainement, répond Harel, quoique ce ne fût pas exactement vrai.

— Très-bien, je vous en félicite. Je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien savoir combien vous donnez à cette clarinette qui, depuis le commencement du spectacle, dort à l'ombre de cette contre-basse?

Que l'on me permette de raconter encore une historiette, elle est d'un tout autre ton et présente le grand tragédien sous un aspect bien différent. Frédérick avait pour ses enfants une tendresse passionnée; un jour cependant, pour je ne sais quelle peccadille, il maudit un de ses fils. Par hasard, ce jeune homme devint souffrant, il a perdu sa gaieté, son teint pâlit, l'inquiétude s'empare du cœur paternel, et le souvenir de la fameuse malédiction lui revient comme un remords.

— Demain, dit-il à l'enfant, nous sortirons ensemble.

En effet, à l'heure convenue, ils partent. L'acteur se dirige vers une église, il y entre et trouve un prêtre qui l'attend pour célébrer une messe commandée. Après l'avoir suivie avec un grand recueillement, quand elle est terminée, Frédérick conduit son fils au pied de l'autel, et là, des larmes dans les yeux, des pleurs dans la voix, il supplie Dieu d'oublier une parole insensée et de rendre la santé à un des êtres qu'il aime le plus au monde.

Après la mort de Frédérick Lemaître, nous avons à enregistrer le décès de deux écrivains qui, à des titres divers, s'étaient fait une légitime réputation. M. Laurentie, né le jour même où Louis XVI périt sur l'échafaud, a consacré tous ses longs jours à la défense de la légitimité. Journaliste depuis quarante ans, à travers des difficultés sans nombre et des périls affrontés avec courage, il a su se concilier l'estime de ceux-là mêmes contre lesquels il a combattu et laisse une mémoire respectée de tous. Dans la carrière militante de la presse politique, ils sont bien rares les hommes qui ont et méritent une telle fortune.

M. de Carné, à son tour, a cessé de vivre. Né en 1804, en 1825 il entra au ministère des affaires étrangères, où son mérite ne tarda point à le faire distinguer et il devint attaché, puis secrétaire d'ambassade. Il se rallia à la monarchie de juillet, tout en gardant des doctrines qui, en beaucoup de points, différaient du régime nouveau, qu'un instant il combattit à la Chambre des députés, où il avait été envoyé en 1839, à côté de Lamartine. Depuis la révolution de février, M. de Carné n'eut plus de siéges dans nos assemblées; il voulut y rentrer en 1869, comme représentant de l'Eglise catholique, mais il échoua. Ecrivain distingué, ayant enrichi de brillants articles l'*Encyclopédie du dix-neuvième siècle*, la *Revue des deux mondes*, *les Débats*, etc., il publia plusieurs ouvrages sur l'histoire contemporaine, sur le gouvernement représentatif, l'unité française, et sur les jours de la Terreur. M. de Carné, depuis 1863, était membre de l'Académie française.

Si douloureuses que soient ces pertes, que sont-elles à côté de la catastrophe qui vient de jeter la consternation dans le bassin houiller de Saint-Etienne? Je ne sais pas si les travaux des mines sont un spectacle familier à nos lecteurs, mais, pour mon compte, je n'ai jamais pu assister sans serrement de cœur à la descente dans les puits de ces hommes qui s'engloutissent, suspendus à une corde, dans des abîmes où jamais le jour n'a pénétré, pour en extraire des richesses dont ils n'auront, hélas! qu'une faible part. Ils s'engagent dans des couloirs où, malgré la science de nos ingénieurs, tout est danger mortel pour eux : que la boiserie destinée à les protéger cède, ils périssent écrasés, ou, tout vivants, ils sont enterrés dans des tombes, desquelles trop souvent on ne peut les arracher. Le système de ventilation, par un accident impossible à prévoir, vient-il à mal fonctionner, ils périssent asphyxiés. Que le pic qu'ils manient fasse jaillir des torrents d'eau, alors il faut fuir, car c'est la mort encore; enfin, si, dans leur coupable incurie, ils ouvrent le tissu métallique qui empêche la flamme de leur lampe de se trouver en contact avec l'hydrogène chargé de carbone et de soufre, le tonnerre éclate, des serpents de feu courent dans toutes les galeries, consumant les hommes et les chevaux qu'elles renferment. Hélas! ils ne sont pas toujours coupables d'imprudence, les pauvres mineurs, il suffit que le fer de leur outil touche un morceau de silex, aussitôt l'étincelle brille, le *grisou* s'enflamme, et la mine est remplie de cadavres. Malheureuses gens! Et comment aller les chercher, à 700 ou 800 mètres de profondeur? Ils sont restés environ deux cents dans le puits Jabin; ce n'est qu'à force de dévouement que leurs débris carbonisés ont pu être rendus à leurs familles plongées dans le désespoir et la misère. Que de veuves, que d'enfants orphelins! La France a été généreuse pour nos pays inondés; les pertes matérielles étaient plus grandes, mais non plus grand le nombre des victimes; espérons que la charité nationale ne sera pas moins active, cette fois, et que, autant qu'il sera en son pouvoir de le faire, elle soulagera de si touchantes infortunes.

Le jour même où Saint-Etienne était frappé d'un coup si rude, nous visitions à l'Ecole des beaux-arts l'exposition des œuvres de Pils. C'était incontestablement un artiste de mérite; il a laissé deux ou trois belles toiles et une grande quantité d'esquisses — car il travaillait avec une rare conscience — dont quelques-unes, vivement enlevées, sont d'un faire solide, tandis qu'à d'autres on peut reprocher une touche trop molle. M. Pils avait une santé peu robuste, et cette condition a dû naturellement influer sur le travail de sa brosse. A la fin de sa carrière, ou, pour parler plus exactement, dans la plénitude de son talent, il s'était tourné vers la reproduction des scènes militaires; *la Tranchée devant Sébastopol*, *le Débarquement de l'armée française en Crimée* et surtout *la Bataille de l'Alma* montrent à quel point il y réussissait. Les premiers plans de ce dernier tableau, représentant la division Bosquet franchissant une rivière et gravissant une falaise, ont des qualités de vérité, de mouvement et de couleur vraiment remarquables. Cependant, ayant à donner un

échantillon du talent de Pils, nous l'avons pris dans une toile de peinture religieuse, *le Jeudi saint en Italie dans un couvent de Dominicains.* Nos lecteurs apprécieront le mérite de ce groupe si simplement posé et si bien dessiné.

L'année passée, un de nos collaborateurs, en consacrant un article à M. Baudry et aux magnifiques peintures qu'il a exécutées pour le foyer de l'Opéra, avait annoncé que, placées sous l'action de plusieurs centaines de becs de gaz, elles ne tarderaient pas à se détériorer. Cette prédiction n'a pas manqué de se réaliser; le directeur des beaux-arts, M. de Chennevières, a été le premier à pousser le cri d'alarme. Il est temps d'aviser, si l'on veut sauver l'œuvre d'un grand artiste, mais deux difficultés se présentent : comment les remplacer, et où les placer? Si nous étions à Rome, la réponse à la première question serait bientôt faite; les mosaïstes copieraient les tableaux avec cette habileté dont ils ont donné tant de preuves à Saint-Pierre et au Vatican. A Venise, c'est à ces artistes que sont dues les magnificences de Saint-Marc. Cette radieuse église byzantine est, grâce au génie qui peint avec de petits tubes de pierre, aussi fraîche et aussi brillante que le premier jour où, ouvrant ses portes, elle recevait l'aristocratie de son Livre d'or et le peuple de ses quais et de ses lagunes. A Rome, puisque j'ai parlé de



Le Jeudi saint dans un couvent de dominicains, d'après Pils. Dessin de Duvivier, gravure de Balaire.

Rome, on se garde bien d'exposer aux intempéries des églises les toiles des grands maîtres. Elles sont précieusement gardées dans les musées, les temples sacrés n'en ont que des reproductions faites par ces charmants lapidaires, et, même d'assez près, l'illusion est complète : plus d'un voyageur, même sachant voir, y a été trompé.

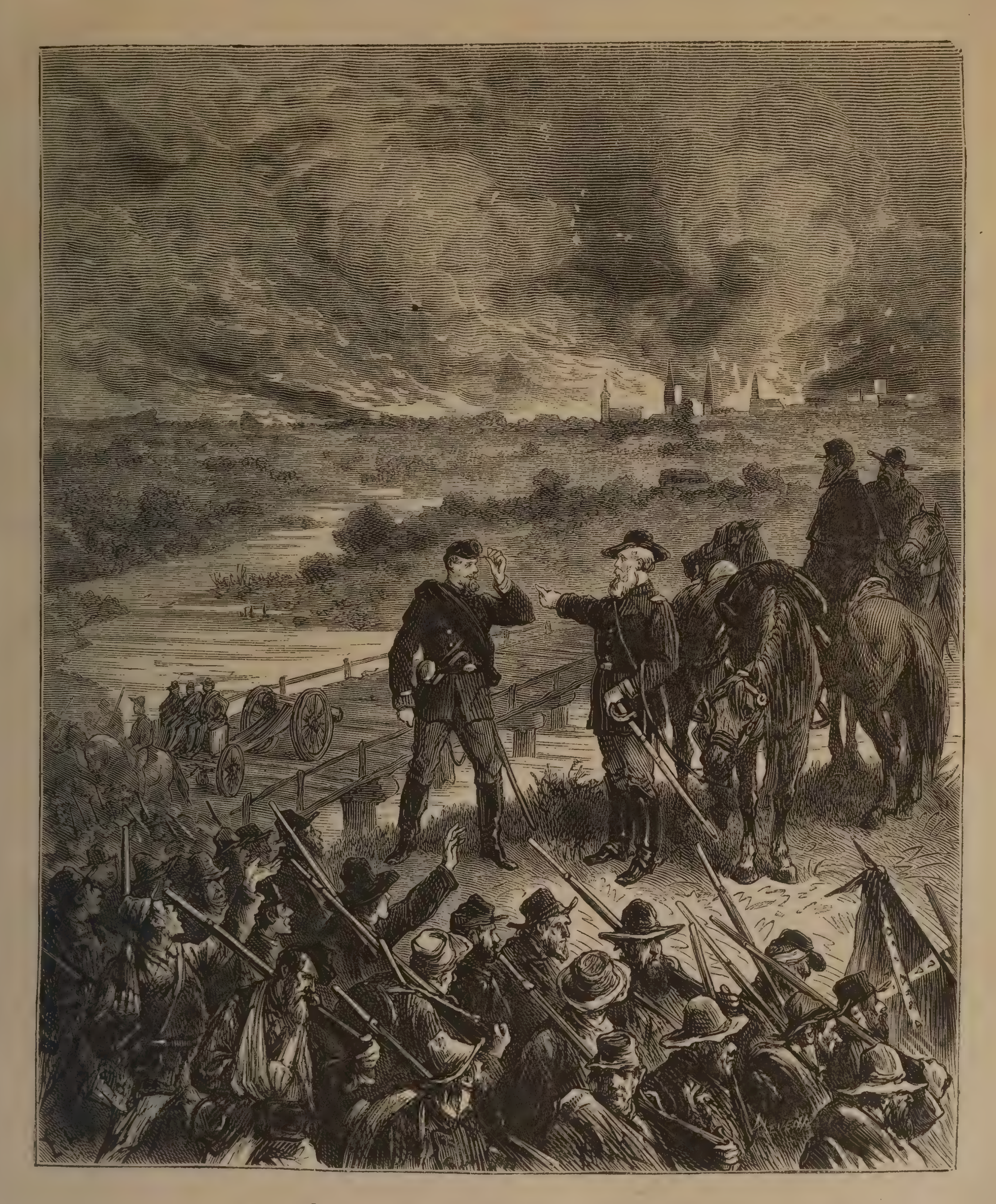
Mais, à Paris, nous ne nous doutons même pas de ce que c'est que cet art des mosaïstes dont George Sand a si bien parlé. Quant à trouver un emplacement pour les toiles menacées, nous avons trop de confiance en M. le directeur des beaux-arts pour n'être pas assuré qu'il le découvrira. Il ne reste donc que la première difficulté; elle est grave, nous ne nous le dissimulons point. Ce qui arrive nous confirme dans cette opinion de Michel-Ange, à savoir : que la fresque seule convient aux conditions de durée qu'on est en droit de demander aux peintures décoratives des grands monuments. Et encore, encore, les fresques ne sont point impérissables : qu'est devenue *la Cène* de Léonard? que devient *le Jugement dernier* du grand Buonarroti? Enfin, à quelque résolution que l'on s'arrête, il faut sauver les peintures de M. Baudry; car, si nous ne sommes pas assez riches pour payer nos gloires, nous ne devons pas être assez sots pour les laisser se perdre.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LES RÉVOLUTIONS D'HIER.

LES DERNIERS JOURS D'UNE GUERRE CIVILE [1].



La retraite. Dessin de F. Lix, gravure de Léveillé.

Le 3 avril au matin, les troupes de Richmond avaient rejoint leur général. Elles étaient aussi confiantes et aussi calmes qu'au lendemain d'une victoire. Elles avaient commencé, pendant la nuit, à quitter ces lignes, où le fer et la misère s'étaient ligués pour les décimer; ces lignes, où tant de fosses attestaient leur malheur et leur courage. Ils cheminaient avec un certain entrain, sous un ciel doux; ils se trouvaient heu-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

reux de se sentir en rase campagne, sensation commune à toutes les garnisons qui longtemps ont été enfermées derrière des remparts. Ils franchirent, sans être inquiétés par les fédéraux, l'Appomatox. A la tête du pont se tenait Lee, à pied, la bride de son cheval passée à son bras; il saluait les vieux compagnons de ses victoires et les drapeaux déchirés; dans les rangs, pas un murmure, et sur le visage du chef, une admirable sérénité. Le dernier corps qui défila devant lui fut la batterie de France. Le général l'appela :

— Capitaine, arrêtez-vous; toutes nos troupes sont passées, détruisez promptement ce pont; mettez-y le feu. Hâtez-vous.

— Vos ordres vont être exécutés. Me permettrez-vous de vous donner une nouvelle qui, certainement, touchera votre bonté?

— Parlez vite, le temps presse...

— Mme d'Aiglemont est retrouvée.

— Ah! tant mieux, tant mieux; je vais faire prévenir le colonel, qui, avec ce qui lui reste de ses fiers partisans, est à la tête de l'avant-garde. Elle est charmante, Mlle Dinnah Hunter... Merci, capitaine. Brûlez le pont.

Un quart d'heure après, les flammes des travées se mêlaient aux feux de l'aurore. L'armée de Virginie, bien éprouvée, bien réduite, était en pleine retraite.

« Actuellement, la question des vivres primait tout (1). Pendant l'hiver, Lee avait déjà eu bien de la peine à nourrir ses soldats avec des quarts de ration. En s'éloignant de Petersburg, il sentait qu'il aurait à vivre comme il pourrait dans les contrées qu'il traverserait. Il avait déjà pris ses premières précautions et avait donné l'ordre qu'un dépôt de vivres fût établi à Amelia-Court-House. La perspective d'y trouver tout le nécessaire pour ses soldats contribuait à le soutenir dans ce moment difficile. Mais ce fut le dernier éclair d'espérance qui lui ait été octroyé. Que les ordres eussent été mal compris; qu'il y ait eu erreur involontaire, ou par toute autre cause, le train qui avait dû déposer les rations à Amelia-Court-House ne s'y arrêta pas et les porta jusqu'à Richmond, où elles tombèrent au pouvoir des fédéraux, maîtres enfin de cette ville. Aussi, quand, après des retards imprévus causés par la crue subite de l'Appomatox, Lee atteignit Amelia-Court-House, à soixante kilomètres de Petersburg, à la tête de ses soldats exténués de fatigue et de faim, quelle ne fut pas la consternation générale de ne point trouver de vivres! Tout espoir de mener la retraite à bonne fin dès ce moment dut être abandonné. »

« Le plus profond découragement se peignit sur toutes les figures. En face d'un coup du sort aussi cruel, Lee comprit que tout était fini, et, pour la première fois, son visage laissa voir la profondeur de son abattement. Jusque-là, il n'avait pas douté de la possibilité de se faire jour; mais c'était à la condition de nourrir ses hommes, car une armée qui ne mange pas ne peut ni marcher ni combattre. On fit halte. »

Grant, comme on le pense, n'était pas resté oisif. Possesseur de Richmond, cette conquête si longtemps enviée; possesseur de Petersburg, il avait en toute hâte, avec les immenses ressources dont il disposait, fait rétablir le pont sur l'Appomotax et lancé ses colonnes à la poursuite des confédérés. Il ne se doutait pas des causes fatales qui les retenaient à Amelia-Court-House; ils avaient été forcés de s'éparpiller à droite et à gauche pour sonder le pays et y trouver quelque misérable nourriture. Cette halte dura toutes les journées du 4 et du 5, et, pendant ces heures si précieuses, sur les deux ailes de Lee s'étendaient les forces fédérales, tandis que le gros de l'armée de l'Union s'avançait en masses. Le temps perdu à Amelia-Court-House permit à la cavalerie de Sheridan de couper la ligne de retraite des Sudistes; il s'établit avec dix-huit mille chevaux à Jetersville, où Meade les rejoignit à la tête de deux corps d'infanterie.

Averti de ce péril, Lee, renonçant à gagner la Caroline du Nord, voulut tenter de gagner Lynchburg; le 5 au soir, il se remit en marche au moment où Grant se préparait à l'attaquer. Le vainqueur fut déçu dans l'espoir d'écraser son ennemi; mais il ramassa beaucoup de prisonniers, pauvres diables qui, poussés par la faim, s'étaient trop éloignés de leurs corps. Les fédéraux continuèrent ardemment leur poursuite. Les *misérables* de Lee se trouvaient n'ayant pour nourriture que les bourgeons des haies, que la chair des chevaux tombant par centaines; il fallut brûler des fourgons, enterrer des canons que l'on ne pouvait plus traîner. Les soldats, dans la froide sueur de la faim, jetaient leurs fusils, dont le poids était trop lourd pour eux. De cette masse confuse, tantôt les escadrons, tantôt l'artillerie des ennemis s'approchaient; les cavaliers, on les repoussait encore; mais les boulets, mais les obus faisaient de sanglantes trouées. Cependant la volonté de résister était unanime, et pas une plainte n'affaiblissait l'autorité de Lee.

Le cercle de fer se resserrait; le 6, à Deatonsville, Sheridan n'eut pas de peine à disperser la division Pickett. Le général Custis Lee et deux autres officiers de ce grade furent faits prisonniers. Le 7, Fitz Lee, neveu du chef des confédérés, obtint un léger avantage, et les Sudistes parvinrent à franchir l'Appomatox à Farmeville. Ils marchaient depuis cinq jours sans avoir rien à manger; ils tombèrent épuisés autour des feux du bivouac. Ce jour-là, les officiers généraux se réunirent en conseil, et vinrent unanimement déclarer à leur chef qu'il ne restait plus qu'à se rendre.

— Me rendre! s'écria-t-il le regard en feu; est-ce que l'on se rend quand l'on a des soldats comme ceux qui me restent!

La retraite continua donc dans les mêmes conditions. Lee traversa Farmeville, occupé quelques heures après par Grant, et vint, à huit kilomètres de là, s'établir dans une excellente position qui couvrait Lynchburg.

De Farmeville, Grant adressa à Lee la lettre suivante (1) :

« 7 avril 1865.

« Général,

« Par ce qui vient de se passer cette semaine, vous devez être convaincu de l'inutilité d'une résistance plus prolongée de la part de l'armée de Nord-Virginie. En étant moi-même persuadé, je regarde comme mon devoir de me décharger de toute responsabilité pour le sang qui pourrait être versé dorénavant. Je viens en conséquence vous demander la reddition de cette par-

(1) Edward Lee Childe.

(1) Les pièces officielles qui suivent nous ont paru d'un trop grand intérêt historique pour n'être pas publiées.

tie des forces confédérées connue sous le nom d'*armée de Nord-Virginie.*

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur.

« U.-S. Grant,

« Lieutenant général, commandant les armées des Etats-Unis. »

Le soir même, le capitaine d'état-major Hunter remettait cette sommation à Lee. En la décachetant, le général dit au jeune officier :

— Veuillez, je vous prie, attendre ma réponse. Vous êtes, je crois, le capitaine Hunter, beau-frère du colonel d'Aiglemont?

Henri s'inclina.

— Eh bien, permettez-moi de vous féliciter d'avoir retrouvé votre pauvre sœur; dites-lui, je vous prie, que son mari se porte bien.

— Notre sœur Dinnah nous a appris avec quelle généreuse bienveillance vous l'avez reçue. Si peu que nous soyons, mon frère et moi, daignez compter, général, sur notre profonde reconnaissance.

Lee, qui campait en plein air, s'assit et remit bientôt à Hunter un pli contenant la lettre suivante :

« 7 avril 1865.

« Général,

« J'ai reçu votre mot d'aujourd'hui. Quoique je ne partage pas votre opinion sur l'inutilité de toute résistance ultérieure de l'armée Nord-Virginie, je suis de votre avis pour ce qui est d'une effusion inutile de sang. Avant donc de prendre en considération votre proposition, je vous demande quelles sont les conditions de capitulation que vous offririez.

« Votre obéissant serviteur.

« R.-E. Lee,

« Commandant les forces confédérées. »

Cette réponse écrite, Lee fit lever le camp, et, par une longue marche de nuit, il essaya de se dérober à son formidable adversaire. En route, la lettre suivante lui fut remise :

« 8 avril 1865.

« Général,

« Votre billet d'hier soir, en réponse au mien de la même date, me demandant à quelle condition j'accepterais la capitulation de Nord-Virginie, vient de me parvenir. En réponse, je vous dirai que, mon seul désir étant de faire la paix, je n'insisterai que sur une seule condition, à savoir : que les officiers et soldats ne pourront, en aucun cas, porter de nouveau les armes contre le gouvernement des Etats-Unis tant qu'ils resteront prisonniers sur parole. Je vous rencontrerai à l'endroit choisi par vous, ou je désignerai des officiers pour s'aboucher avec des officiers que vous nommerez à cet effet afin d'arrêter définitivement les conditions de la capitulation de l'armée de Nord-Virginie.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur.

« U.-S. Grant.

« *Au général Lee.* »

Quand cette lettre parvint aux confédérés, ils pouvaient avoir quelque espérance. Ils se trouvaient à Appomatox-Court-House, c'est-à-dire à trente-huit kilomètres de Lynchburg, dans une étroite bande de terrain entre l'Appomatox et le James, et s'ils gagnaient Lynchburg, il leur était permis avec quelque raison de se croire dégagés. La journée du 8 avait été moins pénible et moins meurtrière. Hélas! le soir, ils apprirent que Sheridan, les gagnant de vitesse, se tenait entre eux et leur objectif. Des coups de feu aux avant-postes leur annoncèrent qu'ils étaient cernés. Lee appela ses généraux, et dans un conseil tenu devant un feu de bivouac se réunirent Longstreet, Gordon, Fitz Lee; le général en chef leur lut la correspondance échangée avec Grant et leur demanda leur opinion. La réponse fut unanime; on décida que, le lendemain, un suprême effort serait tenté; on se jetterait sur Sheridan pour faire une trouée. Si on ne rencontrait que de la cavalerie, on passerait certainement; mais, dans le cas où on viendrait à se heurter contre des masses d'infanterie, tout serait dit; le devoir aurait été accompli dans son inflexible rigueur, et il ne resterait plus qu'à poser les armes.

Quand cette résolution fut irrévocablement prise, Lee se leva; il était très-pâle. En passant devant lui, les trois divisionnaires, moins émus de leur propre douleur que de celle de leur chef, s'inclinèrent devant lui avec un respect plus grand que jamais. Il resta seul. Quelle nuit que celle-là! Il donna ses ordres; il ne comptait plus que huit mille baïonnettes. Gordon avec deux mille hommes formait l'avant-garde. Les débris des divers corps sous Longstreet étaient à l'arrière-garde. Entre les deux avait pris place ce qui restait du train des équipages, mêlé à quelques milliers de traînards sans armes, pouvant à peine se soutenir, tant la faim et la fatigue les avaient affaiblis. La cavalerie comptait deux mille sabres, montée sur des chevaux maigres et efflanqués; elle était hors d'état de rendre service. Telle était l'armée qui s'apprêtait à percer les lignes du général Sheridan.

Tentative impossible! mais Lee se souvenait peut-être que, placé dans des circonstances plus tragiques, Ney s'était, en Russie, ouvert un glorieux passage et, après tout, vaincu, il aurait rempli le devoir, et mérité une de ces défaite que notre Montaigne appelait des « défaites triomphantes ».

Il donna le signal avec une assurance aussi ferme que s'il eût été assuré de vaincre. L'élan des soldats de Gordon, soutenu par la cavalerie de Fitz Lee et les canons de Carter, fut tel, que pendant deux kilomètres ils menèrent battant les forces fédérales. Mais, arrivés là, ils se trouvèrent épuisés, sans force, en face de quatre-vingt mille hommes; l'armée Nord-Virginie n'en comptait plus que cinq mille. Lee remit l'épée au fourreau, l'heure terrible était sonnée. Il envoya un parlementaire demander une entrevue à Grant; elle lui fut immédiatement accordée. Les deux armées, le fusil au pied, demeurèrent en face l'une de l'autre. Les deux chefs se rendirent à une ferme près du Court-House, accompagnés de quelques officiers.

Dans cette entrevue, Grant s'honora par sa parfaite courtoisie, il n'adressa la parole à Lee que pour lui dire des choses flatteuses. Le glorieux vaincu demeura grave et impassible. Assis devant une petite table en bois blanc, les deux illustres généraux échangèrent les pièces suivantes :

« Appomatox, Court-House, 9 avril 1865.

« *Au général R.-E. Lee,*

« Commandant en chef des armées confédérées.

« Selon le contenu de ma lettre du 8 avril, je consens

à accepter la capitulation de l'armée de Nord-Virginie aux conditions ci-dessous désignées :

« Les rôles de tous les officiers et soldats devront être faits en double : une copie devra être remise à tel officier que je désignerai, l'autre restera entre les mains d'officiers de votre choix.

« Chaque officier donnera sa parole de ne pas porter les armes contre le gouvernement des Etats-Unis tant qu'il n'aura pas été échangé ; chaque capitaine ou colonel devra signer un engagement semblable pour les hommes sous ses ordres.

« Toutes les armes, bouches à feu et objets appartenant au gouvernement confédéré, devront être parqués et empilés pour être ensuite remis aux officiers que je désignerai.

« Sont exceptés de la disposition précédente les armes, chevaux, effets, qui appartiennent en propre à chaque officier.

« Ces conditions remplies, officiers et soldats auront la permission de se retirer chez eux, sans avoir à craindre d'être poursuivis par les autorités des Etats-Unis, tant qu'ils observeront leur parole et obéiront aux lois du pays qu'ils habitent.

« Très-respectueusement votre serviteur,

« U.-S. GRANT,

« Lieutenant général. »

« Quartier général de l'armée Nord-Virginie.

« 9 avril 1865.

« *Au général Grant,*

« Commandant en chef des armées des Etats-Unis.

« Général, j'ai reçu votre lettre de la date ci-dessus avec les conditions que vous me proposez d'accepter pour la reddition de l'armée Nord-Virginie ; comme elles sont, en définitive, conformes à celles contenues dans votre lettre du 8, je désignerai les officiers chargés d'exécuter les clauses de cette convention.

« Très-respectueusement votre obéissant serviteur,

« R.-E. LEE,

« Général. »

Ces pièces, qui, en réalité, mettaient fin à la guerre, ayant été échangées, les deux généraux se saluèrent, Lee remonta son cheval gris et regagna son quartier général. Il était loin de s'attendre à l'accueil qui allait lui être fait.

Qu'une armée enivrée par une longue suite de victoires, la veille d'Austerlitz, acclame son général, illumine son front de bandière et lui promette de vaincre encore, assurément la scène est héroïque et pleine de grandeur ; mais qu'une ovation soit faite par d'intrépides soldats à un général venant de signer une capitulation, c'est un spectacle émouvant et nouveau. Les soldats de Lee, « les misérables » affamés, se précipitèrent au-devant de lui, pleurant, lui parlant comme à un père ; ils touchaient ses vêtements, ils pressaient ses mains.

— Que Dieu vous bénisse et vous soutienne, général ! Courage ! Vous ne nous oublierez pas ? Nous penserons toujours à vous !

— Mes amis, leur répondit Lee d'une voix tremblante, mes compagnons, ensemble nous avons combattu pendant toute cette guerre : j'ai fait de mon mieux ; vous, plus que vous ne deviez... Mon cœur est trop plein pour en dire davantage.

Alors aussi se passa une chose dont le souvenir sera gardé à l'éternel honneur de l'Amérique. Des milliers d'officiers, de soldats fédéraux, franchirent l'espace qui les séparait des confédérés, arrivèrent en courant, chargés de pain et de vivres de toutes sortes ; les mains si longtemps ennemies se pressèrent ; dès cette heure, avant même que Grant eût envoyé des fourgons remplis de provisions, par cet élan de générosité, la grande nationalité américaine était reconstituée. Le camp où on mourait de faim nagea dans l'abondance.

Le lendemain, 10, Lee adressa une dernière proclamation à ses frères d'armes. Après leur avoir rappelé tous leurs glorieux souvenirs, il finissait en disant :

« C'est le cœur rempli d'admiration pour votre constance et votre dévouement à votre patrie, c'est avec un souvenir reconnaissant de votre affection pour moi que je vous fais, ici, mes adieux affectueux. »

Le 12, l'armée confédérée de Virginie forma ses divisions pour la dernière fois ; elle défila, son chef en tête, devant les troupes de Grant, mais le vainqueur eut la délicatesse de ne pas assister à cette triste cérémonie... Sept mille cinq cents hommes déposèrent leurs armes. Le général de l'Union accorda les bénéfices de la capitulation à vingt mille traînards et à deux petits corps de cavalerie qui, parvenus à échapper à Sheridan, ne pouvaient fuir, faute de vivres et de fourrages.

Tout était consommé. Ainsi finissait la guerre de la sécession ; elle avait menacé l'existence même de la grande république. Par une sagesse rare, Lincoln accorda une large amnistie, et le sang, après avoir inondé tant de champs de bataille, ne coula pas, du moins, sur les échafauds. Pour satisfaire quelques mauvaises passions, des chefs de la rébellion furent traduits devant les tribunaux, mais ces procès, conduits avec une habile lenteur, n'aboutirent pas. La seule pénalité qui frappa les chefs des conseils de Richmond et plusieurs généraux confédérés fut la confiscation définitive de leurs propriétés : cette mesure atteignit Lee.

Notre tâche est terminée, mais peut-être devons-nous faire connaître à nos lecteurs ce que devinrent les principaux personnages de cette histoire.

Un an s'est écoulé, les traces de la guerre civile ont disparu, et, quoique Lincoln soit tombé victime du plus lâche assassinat, jamais les Etats-Unis n'ont été plus prospères ; ils éteignent leur dette avec une rapidité prodigieuse ; l'abolition de l'esclavage, cette plaie honteuse, n'a point produit les désordres que l'on prédisait ; la production des pays à coton, que l'on tenait pour perdue, n'a fait que s'accroître. Le nègre libre a mieux travaillé que le nègre esclave, il remplit les écoles que de toutes parts on a ouvertes pour lui. Tous les chantiers travaillent, les ports sont pleins de navires, les pionniers continuent à pousser à l'ouest dans ces terres immenses dont la fécondité est bénie du ciel, les chemins de fer s'étendent et se muliplient, la paix intérieure règne partout, et au dehors, jamais, à aucune époque, la république n'a porté plus haut son pavillon. Les Unionistes avaient eu raison.

Tous les soldats improvisés de la terrible guerre sont rentrés dans leurs foyers et ont repris leurs travaux. Le vieil Hunter, servant sa patrie à sa manière, ne les a pas quittés, et il a presque doublé sa fortune. Maintenant il se donne moins de peine, il a mis ses deux fils à la tête de sa maison. Elle prospère, il est très-fier de leur succès. Il est plus accessible qu'au-

trefois aux douces émotions, la vieillesse l'a attendri : parfois il plaisante avec sa femme. Il a eu un instant des chagrins et des douleurs ; mais douleurs et chagrins se sont envolés. Il avait tremblé pour les jours de Mary lorsque Dinnah l'a ramenée de Richmond. Il fallut, en effet, bien des ménagements pour la sauver et raffermir sa raison. On y parvint à force de soins, de tendresse, et la présence de d'Aiglemont acheva complétement la guérison de sa femme. Quant à Mlle Eva, une infante n'eut jamais une autorité plus despotique que celle qu'elle exerçait ; son grand-père et sa grand'mère épiaient ce qui pouvait lui plaire, et Mme Bloch, la vivandière, dont il vous souvient, attachée maintenant à la famille Hunter, ne rougissait pas de dire à son vieux maître : « Monsieur, vous êtes trop sévère pour miss Eva ! On dirait que vous ne voyez pas que c'est une enfant accomplie ! » Et le vieillard se creusait la tête pour découvrir comment il avait pu mériter une telle algarade. Au demeurant, la charmante Eva, toute gâtée qu'elle fût, était bonne princesse ; il y avait une personne qu'elle adorait et à laquelle elle obéissait toujours. La tante Dinnah avait sur elle un pouvoir absolu. On désobéissait quelquefois à la maman, jamais à la tante.



Les frères réconciliés. Dessin de F. Lix, gravure de Léveillé.

Quelques mois après le licenciement de l'armée, tous les Hunter étant à leurs travaux, Mme Hunter, Mme d'Aiglemont et Dinnah, ayant Eva sur ses genoux, se trouvaient réunies dans le salon ; un domestique entra.

— Qu'y a-t-il, John ?

— Madame, c'est une carte qu'un monsieur m'a dit de remettre à miss Dinnah.

La jeune fille prit la carte.

— Ah ! quel bonheur ! s'écria-t-elle, c'est Charles France !

Posant la petite fille entre les bras de sa mère, elle courut vers la porte ; elle s'ouvrit, et Charles France parut. Il était mis avec une élégance parfaite de distinction et de bon goût. S'inclinant devant elle :

— Mademoiselle, dit-il, je suis bien heureux de vous revoir et, avec la permission que vous avez daigné m'accorder, je viens vous demander de vouloir me faire l'honneur de me présenter à votre famille.

Mme Hunter et Mme d'Aiglemont s'étaient levées, et lui tendant les mains :

— Ah ! monsieur, lui dirent-elles, avez-vous besoin de nous être présenté !

Pendant que Mme d'Aiglemont témoignait en paroles chaleureuses toute l'étendue de sa reconnaissance, Dinnah avait donné l'ordre de prévenir son père et ses

frères de l'arrivée de Charles France; puis, revenant près de lui :

— Je commençais, dit-elle, à désespérer de vous revoir, et je pensais que vous vouliez vous dérober à notre gratitude. J'avais votre parole pourtant.

— Vous aviez tort de me soupçonner de vouloir y manquer, mais j'ai été blessé...

— Vous avez été blessé, et vous ne nous l'avez pas écrit? Ah! c'est mal, monsieur! Un de nous serait accouru près de vous. Quelle blessure avez-vous reçue? Souffrez-vous encore?...

— Une balle m'a cassé le bras droit; en laissant à Lixington (1) mon père et ma mère, il me semblait que je n'étais pas encore complétement guéri; mais, en route, tout ressentiment de mon mal a disparu. Certains voyages ont, à ce qu'il paraît, des vertus souveraines.

Les trois Hunter entrèrent et remercièrent chaleureusement France.

— D'Aiglemont sera désolé de ne pas se trouver ici, il est allé en Louisiane relever ses maisons, dit Moritz; mais nous l'attendons sous quelques jours, et vous n'êtes pas pour nous quitter de sitôt. Si vous étiez tenté de vous sauver, nous vous retiendrions prisonnier.

— Ce ne serait pas la première fois, fit en souriant le jeune homme; mais je ne tenterai pas de fuir, et serai très-heureux de serrer la main du colonel...

— France, interrompit Henri, avez-vous des nouvelles de Lee?

— Si jamais il a besoin des Hunter, dit David, il verra qu'il n'a pas jeté sa bonté sur une pierre stérile! Une centaine de milliers de dollars...

— Il est pauvre en effet. Mon père, comme cent autres, lui a ouvert sa caisse; il l'aurait vidée, qu'il m'aurait fait honneur et plaisir.

— Bien! murmura Dinnah.

— Mais il a tout refusé; pour vivre il a accepté la présidence du collége de la Virginie, à Lixington, et encore il a bien fallu le prier; il ne se croyait pas capable de former des hommes.

— Il savait les conduire, reprit Moritz.

— Messieurs, interrompit Mme Hunter, le dîner est servi.

— Je ne vous invite pas, s'écria David, mais je vous dis : A table! Charles France, vous êtes de la famille!...

France s'avança vers Eva, qui le regardait, cherchant à démêler ses souvenirs, et en souriant Charles la pria de vouloir bien lui permettre de lui donner la main jusqu'à la salle à manger.

— Porte-moi plutôt comme tu m'as portée le soir où j'ai retrouvé maman, répondit la petite despote.

— Ne l'essayez pas, monsieur Charles, vous feriez mal à votre pauvre bras!

On devine qui avait prononcé ces paroles.

Quelques jours après cette cordiale réception, tous les Hunter se trouvaient rassemblés : Dinnah, seule, manquait à cette réunion de famille; elle entra, embrassa sa mère; puis, venant se mettre à genoux devant son père :

— Papa, lui dit-elle, je me suis engagée aujourd'hui avec Charles France; demain il viendra vous demander ma main, depuis longtemps il a mon cœur.

(1) Caroline du Nord.

Cette nouvelle fut une joie pour tous, tous aimaient et estimaient leur ancien ennemi.

— C'est l'abomination de la désolation, s'écria le vieux David en embrassant sa fille chérie et en serrant la main du colonel d'Aiglemont; il était écrit que ces scélérats de Sudistes m'enlèveraient mes deux filles!

— Père, reprit gravement Moritz, il n'y a plus ni Sudistes ni Nordistes; il n'y a que des Américains *for ever*.

Les joues de Dinnah rougirent sous les baisers.

— Tu payes ma dette, lui dit Mary.

— Non, chère sœur, je fais mon bonheur.

Le mariage fut bientôt célébré avec tout l'éclat que comportait la position de fortune de Dinnah et de Charles, puis, suivant la coutume américaine, après la bénédiction nuptiale, les deux époux s'envolèrent. Où allèrent-ils? Ils ne voulurent l'apprendre à personne. Les fauvettes du printemps racontent-elles sous quels rameaux embaumés elles vont cacher leurs amours?

Ils partirent donc, et, prenant le chemin de fer qui franchit le Potomac, en quelques heures ils parvinrent à Lixington. Le lendemain de leur arrivée, ils demandèrent où demeurait le général Lee. Ils se dirigèrent vers l'habitation qu'il occupait. Avant d'y arriver, ils l'aperçurent; il causait avec un homme qui semblait dans le besoin. Dinnah et Charles s'arrêtèrent. La taille de l'illustre général s'était un peu courbée, mais son visage conservait son admirable sérénité. Lee mit la main dans sa poche, et en le congédiant donna quelques pièces de monnaie à son interlocuteur. Alors la jeune femme profondément émue et le jeune homme la tête nue s'approchèrent.

— Mon général, dit France, permettez à un de vos anciens soldats de vous présenter sa jeune femme. Elle veut, une fois encore, vous remercier et pour elle et pour moi, et vous demander votre bénédiction.

Lee, surpris, regardant France, cherchait à rappeler ses souvenirs. Charles devina.

— Charles France, un obscur capitaine d'artillerie, dit-il.

— Ah! j'y suis! et votre compagné est la jeune demoiselle qui s'appelait autrefois miss Dinnah Hunter?

La jeune mariée s'inclina.

— Faites-moi donc l'honneur d'entrer dans mon jardin.

Et en disant ces mots Lee ouvrit une petite porte, qu'il referma sur les deux visiteurs inattendus.

— Madame Dinnah France, vous ne savez pas que j'ai toutes sortes de remercîments à adresser à votre père; il ne vous l'aura pas dit sans doute, il m'a envoyé une traite de cent mille dollars; il me les devait, disait-il, parce que j'avais aidé à retrouver Mme d'Aiglemont... J'ai refusé... Cependant l'argent est une chose précieuse, bien précieuse... Des soldats s'adressent souvent à moi, je donne tant que je peux. Il n'y a qu'un instant encore, un d'eux me racontait sa détresse; je lui ai remis un léger secours. Il est vrai, monsieur France, qu'il a combattu dans l'armée fédérale, mais qu'est-ce que cela fait? N'est-ce pas toujours un soldat (1)? Vous remercierez bien monsieur votre père, madame.

Votre visite me touche profondément, je vous souhaite tout le bonheur que Dieu sur la terre peut donner à une de ses créatures. France, vous aurez des

(1) Historique.

enfants; ne les élevez pas à détester le gouvernement des Etats-Unis. Rappelez-vous que nous ne formons qu'un pays maintenant. Renoncez à toute haine de provinces et d'Etats, et faites de vos fils des Américains (1).

En se promenant sous les grands magnolias de la Virginie, sous les berceaux de roses de Banks, il parla longtemps avec grâce, avec abandon des jours passés, des victoires, des revers, de l'avenir qu'il croyait plein de richesse et de grandeur. Il regretta vivement l'absence de Mme Lee et de ses enfants; il aurait eu le plaisir de les présenter à Mme France. Il n'avait jamais été un dur esclavagiste; pendant la guerre, il s'était vainement efforcé d'obtenir du gouvernement de Richmond l'affranchissement des noirs qui combattraient dans les armées confédérées; il voyait avec bonheur les succès de l'émancipation, et les nègres se livrer à l'étude et au travail. Il parla avec de nobles expressions de la mort de Lincoln. De ses biens il ne regrettait que les objets qui avaient appartenu au général Washington, trésor pieusement gardé par sa famille.

— Et la petite Eva, comment va-t-elle? Vous l'embrasserez pour moi.

A cet instant, la cloche du collége sonna; il s'arrêta.

— Le devoir m'appelle. Adieu, jeunes gens; si ma bénédiction peut vous porter bonheur, je vous la donne de grand cœur... Il est bien doux d'avoir obtenu une affection comme celle que vos yeux me témoignent...

Ils étaient arrivés près de la petite porte; il l'ouvrit, et, comme Dinnah se baissait pour lui baiser sa main, il pressa la jeune femme contre sa poitrine.

— Adieu encore une fois, mes enfants... France, plus de mauvais souvenirs, plus de regrets, plus de ces divisions funestes qui sont la mort des peuples. Dieu bénira votre union, mon jeune ami; travaillez pour l'honneur, pour la richesse de votre pays, et faites de vos fils des Américains attachés de toute leur âme à la grande république (1).

Charles et Dinnah le quittèrent. La jeune femme, quand elle eut fait quelques pas, se retourna; Lee était encore là : il lui envoya de la main un dernier signe d'adieu, et rentra dans le jardin.

Ce pèlerinage de reconnaissance accompli, France conduisit sa femme dans sa nouvelle famille, puis ils revinrent se fixer à Baltimore, Charles étant devenu l'associé de ses beaux-frères. Mme d'Aiglemont partit avec son mari pour la Louisiane, quelques mois après. Quand il fallut se séparer de la petite Eva, ce fut une grande douleur pour les vieux Hunter; heureusement il y avait déjà dans un coin de la maison un gentil berceau, où dormait un petit ange; il s'appelait David France, et son grand-père jurait que, dans toute l'Amérique, il n'existait pas un enfant plus rose et plus charmant.

A. GENEVAY.

FIN.

(1) Historique.

(1) Le 22 octobre 1870, Lee mourut subitement et sans souffrances. Avons-nous besoin de le dire? il fut universellement pleuré et il a laissé une mémoire honorée même de ceux contre lesquels il avait combattu.

SCIENCE PRATIQUE.

LES GELÉES TARDIVES ET LES NUAGES ARTIFICIELS.

Au Bengale, région tropicale, où la glace ne se produit jamais spontanément, et où cependant l'on est aise d'en avoir pour rafraîchir les boissons, on use d'un singulier moyen pour contraindre la nature à cette production.

Par une nuit sereine, on place, dans des fossés peu profonds, en partie garnis de paille bien sèche, de grandes terrines plates contenant de l'eau, et vers l'aube, c'est-à-dire au moment le plus frais de la nuit, on voit se former, à la surface des terrines, une couche de glace que l'on recueille soigneusement.

Ce procédé, empreint d'un caractère d'étrangeté, a-t-il son origine dans une remarque des indigènes, qui, ayant constaté un effet fortuit, le répétèrent avec intelligence, sans s'en expliquer la théorie; ou bien la science passa-t-elle par là autrefois pour l'indiquer? C'est ce que les relations ne nous apprennent pas. Toujours est-il que les savants consultés à ce sujet font une réponse bien simple, bien facile à comprendre. Ils disent :

« L'eau a, au suprême degré, la faculté de laisser rayonner hors d'elle le calorique qu'elle contient; elle envoie toute sa chaleur vers l'espace, qui est froid; la paille, qui est mauvaise conductrice, l'isolant complétement de la terre sur laquelle elle repose, la chaleur propre de la terre ne peut venir réparer la déperdition qui a lieu par le rayonnement de l'eau vers le ciel. De là abaissement considérable de la température de cette eau; de là sa congélation.

« Voulez-vous mettre obstacle à la production de la glace, placez entre les terrines et le ciel le moindre voile, qui interceptera le rayonnement, ou bien mouillez la paille, pour qu'il y ait possibilité de conduction du calorique du sol et réparation des pertes de calorique subies par l'eau des vases. D'ailleurs que le ciel se couvre : et point de glace dans les terrines. »

Voilà de quelle façon la physique explique non-seulement la production artificielle de la glace au Bengale, mais encore, sans rien changer presque à son raisonnement théorique, les prétendus méfaits de ce que l'on est convenu d'appeler chez nous la *lune rousse*, c'est-à-dire les gelées tardives du printemps, qui, surprenant une végétation déjà bien avancée, mettent parfois tout d'un coup à néant les plus belles espérances de l'agriculture.

En réalité, dans cette affaire, rien à porter au compte de la lune, sinon qu'elle assiste à des désastres dont elle n'est point cause, mais dont elle a vraiment l'air de prendre par trop philosophiquement son parti, pour que l'on ne soit point tenté de l'en croire au moins complice. N'oublions pas, en effet, que ces gelées tardives n'ont lieu que par des nuits où le ciel est d'une entière sérénité, et où, par conséquent, la lune, si lune il y a, brille du plus pur éclat. De là à incriminer son

regard placide, il n'y avait qu'un pas à faire; on l'a fait; et bien des gens, à chaque printemps, se trouvent tout prêts à discuter les prétendues influences de la lune rousse.

Tout se réduit à ce fait que, dans cette saison, les nuits étant encore relativement froides quand le ciel est bien pur, bien sec, il appelle en quelque sorte à lui le rayonnement du calorique des jeunes plantes, que leur humidité même rend plus propres à cette déperdition, et qui subissent ainsi un abaissement de température beaucoup plus grand que celui du sol, d'où les désastres dont on accuse un astre innocent.

Or la vigne, qui, notons-le, n'est pas chez nous sous les latitudes de son pays d'origine, voit souvent ses pousses, encore nouvelles et tendres, frappées de mort par le refroidissement des nuits printanières.

Le moindre écran, le moindre abri, placé entre le ciel et elle, suffirait à la préserver, en empêchant le rayonnement de se produire. Nos horticulteurs, qui le savent bien, pour garantir leurs espaliers bourgeonnants ou déjà fleuris, ont soin de les garnir de toits en saillie, et de pendre au bord des toiles ou des filets.

Pour les vignes en pleine campagne et de vaste étendue, ce système d'abri serait impraticable, autant à cause de la dépense première, qu'à cause de la main-d'œuvre de placement et déplacement aux heures opportunes.

Aussi nos aïeux, qui étaient, en plus d'un cas, de sagaces observateurs, et qui avaient remarqué que le désastre n'avait jamais lieu par un temps couvert, nuageux, c'est-à-dire quand des vapeurs flottaient entre le sol et l'espace céleste, nos aïeux se demandèrent-ils si, lorsqu'il y a menace de gelée par l'état pur du ciel, coïncidant avec le frais de la nuit, il ne serait pas possible de suppléer aux tutélaires vapeurs naturelles par des vapeurs artificielles. Et ils imaginèrent, comme nous le voyons affirmé dans les vieux traités d'agriculture, de produire des nuages de fumée lourde, qui, traînant sur la terre, imitent les brumes réelles et jouissent, par conséquent, des mêmes vertus préservatrices.

La première mention bien exacte de ce procédé se trouve dans les *Géoponiques* de Cassianus Bassus, auteur grec, qui avait dédié son livre à un empereur Constantin, que l'on croit être le fils du grand Constantin, ce qui le ferait remonter au quatrième siècle de l'ère chrétienne, bien que quelques commentateurs le croient de beaucoup antérieur.

Voici ce que nous lisons dans ce livre, traduit et publié par Anthoine Pierre en 1543 :

« Mettez des fiens (fumiers secs) en divers lieux de la vigne, et quand vous verrez la gelée qui s'approchera à pourchcoir (qui s'apprêtera à sévir), allumez lesdits fiens; car la fumée qui en sortira *chassera* la gelée. »

Trente ans plus tard, Charles Estienne, dans sa célèbre *Maison rustique*, copiait ce passage :

« La vigne ne sera gastée de gelée, écrivait-il, si, en divers lieux, l'on fait amas de fiens, et si, quand on voit approcher les gelées, on y met le feu, car la fumée qui sortira *rompra la force de la gelée.* »

Déjà, dans les derniers mots de la formule, semble percer une entente plus nette du phénomène.

Quoi qu'il en soit, à dater de cette époque, non-seulement ce précepte se trouve répété dans la plupart des livres d'agriculture, mais encore nous voyons qu'il passe dans la pratique en certains pays.

Aussi, lorsqu'il y a deux ou trois ans, à la suite de quelques gelées tardives qui avaient compromis les récoltes d'une partie de nos régions vinicoles, les savants préconisèrent les *nuages artificiels* pour la préservation des vignobles, eurent-ils bien soin de dire et répéter qu'ils n'inventaient rien, mais ne faisaient que retourner à un vieil usage.

Les uns citèrent les auteurs où la chose se trouvait mentionnée; les autres racontèrent que, par exemple, dans certaine contrée allemande, le *nuagement* fait partie des prescriptions administratives et se pratique d'un façon toute militaire, à cela près que la cloche du village remplace le clairon ou le tambour. Au premier tintement, la population entière est sur pied et, en quelques instants, tout ayant été préalablement disposé en conséquence, le ciel n'est plus qu'un *abîme* de fumée. Sur quoi des vignerons de Touraine et d'Anjou d'attester qu'ils se souvenaient d'avoir vu le nuagement mis en pratique par leurs grands-pères... Bref, la question faisait du bruit; on la discutait par-ci, on la prônait par-là.

La Société des agriculteurs de France, fidèle à son rôle d'initiative, fit une expérience publique à Suresnes une après-midi de dimanche, et bien qu'il régnât ce jour-là un vent assez sensible, les nuages produits par la combustion de l'huile lourde de goudron de gaz dont on avait rempli des pots espacés de 15 mètres en tous sens, se traînèrent pendant plus de deux heures sur toute l'étendue du canton vignoble...

Quelques mois plus tard, la Société horticole et vigneronne de l'Aube renouvelait l'expérience près de Troyes, et un de nos agronomes les plus distingués, M. Barral, profitait de la circonstance pour faire, en plein air, du haut d'une tribune qui n'était autre qu'un chariot rustique, une conférence très-intéressante sur cet intéressant sujet.

Pendant quelques mois en somme, les nuages artificiels se trouvèrent à l'ordre du jour, et, bien que l'huile lourde parût être d'un emploi aussi efficace qu'économique, puisque moyennant une dépense de dix à douze francs par hectare, il était possible d'assurer à chaque printemps les vignes contre les désastres de la gelée, on arriva à reconnaître que les *fiens*, ou mieux des tas de mauvaise paille, de feuilles sèches disposées de distance en distance dans les vignobles, reviendraient encore à plus bas prix, tout en donnant des nuages aussi intenses, aussi lourds et aussi durables.

La question se trouvait donc réduite à sa plus simple expression, c'est-à-dire retournée telle quelle à son point de départ.

Qu'en est-il advenu? — On ne le sait guère, car depuis les gelées tardives n'ont pas sévi d'une manière appréciable. Qu'en adviendra-t-il? Peut-être rien, grâce à l'incurie, à l'indifférence, à la méfiance normale du cultivateur envers les indications venues de la ville. Ayant le préservatif simple, peu coûteux, sous la main, ils n'en feront point usage. Les vignes se trouveront encore gelées un beau matin, et alors les uns se reprocheront pendant un jour ou deux de n'avoir pas *nuagé*, les autres, le plus grand nombre, riront du prétendu spécifique.

Et l'on aura vu les savants s'épuiser en vains efforts pour remettre en honneur une vieille pratique de la routine, — ce dont il n'y aura pas lieu de s'étonner, car de la part de la routine rien ne doit surprendre. Après tout on s'y sera mal pris.

A l'époque où la question était *brûlante*, comme elle

pourra le redevenir la première fois que le printemps fera encore des siennes dans les vignobles, un de nos amis écrivait ceci :

Si j'étais maire, et que je voulusse faire prendre l'habitude de nuager, je ferais une affiche ainsi conçue à mes administrés :

« Le maire, etc.,

« Considérant qu'il a été beaucoup parlé d'un prétendu moyen de préservation de la gelée, dit *nuages artificiels*, qui consiste à produire de la fumée dans les vignes, en brûlant de l'huile lourde ou de la paille humide ;

« Considérant qu'il nous a été donné avis qu'un certain nombre de nos administrés se disposaient à user de ce prétendu moyen de préservation, qui ne ferait qu'introduire dans nos respectables traditions locales une pratique au moins erronée, en causant du même coup un tumulte nocturne, contraire au bon ordre et à la tranquillité publique ;

« Arrête :

« Il est interdit d'user du susdit prétendu moyen de préservation dans l'étendue de la commune.

« Une amende de *cinq francs* par hectare de vignes sera infligée aux propriétaires ou fermiers qui auront contrevenu au présent arrêté. »



Les nuages artificiels. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

— Cinq francs par hectare ! s'écrieraient en chœur les braves administrés, mais c'est vraiment pour rien. — Attends, attends, monsieur le maire routinier, nous allons t'en faire des nuages artificiels, et du tumulte nocturne ! Et on te les payera, tes cinq francs par hectare, entends-tu ? Et deux fois plutôt qu'une, puisque les cinq francs, ou même les dix francs d'amende, joints aux quelques sous de dépense pour la paille ou les blaches, ne formeront qu'une somme de la dernière insignifiance, en comparaison du produit de la récolte que nous sommes sûrs de protéger, car l'expérience et le raisonnement sont tout en faveur de ce progrès que tu voudrais, toi, magistrat arriéré, nous empêcher de réaliser.

— Mais il n'y réussira pas, reprendrait le coryphée des opposants.

— Oh ! non ! certes ! répliqueraient vingt autres.

— Nous payerons, soit, mais nous *nuagerons*.

— Quand ce ne serait que pour le faire enrager.

— Tant mieux, s'il enrage, et si nous sauvons nos récoltes par-dessus le marché !

— C'est bien entendu. Que personne ne recule !

— Personne ne reculera.

— Jurez !

— Nous jurons !

Et personne ne reculerait, et le serment serait tenu, et à la première nuit glaciale d'avril ou de mai des torrents d'épaisse, d'intense fumée rouleraient sur le territoire communal.

Le lendemain, mon garde champêtre s'en irait signifier l'amende à chacun des contrevenants, qui, se posant en autant de victimes d'un régime oppressif et rétrograde, payeraient avec une narquoise satisfaction.

Et pour peu que mon arrêté restât en vigueur pendant un seul printemps, je pourrais, à bon droit, me flatter d'avoir inauguré dans ma commune l'ère de la préservation du vignoble par les nuages artificiels; car, la défense étant levée, et mon règne de maire étant expiré, le souvenir de la niche faite au magistrat resterait agréablement, triomphalement gravé dans l'esprit de chacun. Quand viendrait l'époque de *nuager*, outre que la persécution aurait rendu plus évidente l'efficacité de la mesure, chacun considérerait la répétition de cette pratique comme la célébration d'un glorieux anniversaire; chaque nuit de gelée printanière serait pour le pays une sorte de fête commémorative.

Ainsi ferais-je si j'étais maire ; et, après avoir fait ainsi, ne croyez pas que je songeasse à tirer vanité de l'invention ; non, car ce procédé-là date, comme vous savez, du paradis terrestre, et d'ailleurs, pour y avoir recours, je n'aurais qu'à me souvenir de l'historique succès qu'en obtint Parmentier, quand il faisait garder militairement, — pendant le jour, — son champ de pommes de terre de la plaine des Sablons, pour qu'on vînt les lui voler pendant la nuit.

Notre ami était peut-être dans le vrai.

E. M.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

DE MONDE EN MONDE[1].

X. — MON JOURNAL.

La confection en commun de la note sur la découverte de Vulcain avait en quelque sorte scellé définitivement le pacte d'intimité entre M. Robert et moi.

Une collaboration, inaugurée sous les auspices d'un événement si considérable, ne pouvait que devenir des plus actives.

A dater de ce jour, en effet, j'eus avec le vieillard des mansardes une véritable continuité de relations, au cours desquelles le projet qui l'avait fait me rechercher recevait peu à peu son exécution.

Et puisque je viens de rappeler que le brave homme avait cru devoir m'associer à son œuvre à titre de rédacteur — fonctions auxquelles il s'était jugé complétement inhabile — je veux noter un détail qui ne fera d'ailleurs qu'ajouter à la singularité du personnage.

La première fois, on l'a vu, le vieillard s'était immédiatement pris à dicter, et je n'avais eu qu'à fixer, aussi rapidement que possible, ses paroles sur le papier, pour produire une notice descriptive aussi précise que pittoresque. Tout au plus, pendant les pauses de l'improvisateur, avais-je dû atténuer légèrement certaines tournures qui ne péchaient en général que par trop de hardiesse, et sauver quelques répétitions à l'aide des synonymes.

Je n'avais donc fait en réalité, dans la pleine acception du mot, que *tenir la plume ;* et mon rôle fut toujours à peu près le même par la suite.

Une question de travail ou d'exercice purement mécanique empêchait cet homme (d'ailleurs aussi laborieux que manuellement habile, puisqu'il était l'artisan exclusif des appareils dont il se servait pour ses observations), l'empêchait, dis-je, de se reconnaître une faculté qu'il possédait cependant au plus haut degré.

— Ecrivez, me disait-il, écrivez; moi, je n'y entends rien.

Et le voilà *parlant* les pages les plus colorées, les plus intéressantes, dans un style à lui particulier, qui était fait à la fois d'audace et de naïveté, et dont les rares incorrections semblaient en quelque sorte voulues à l'état d'heureuses licences.

Deux ou trois fois la semaine, je venais m'enfermer avec lui dans la chambre obscure ; il projetait sur la paroi blanche quelque image céleste, dont il commençait aussitôt à peindre verbalement la description, que je transcrivais en m'étonnant de la vérité, de l'originalité de son dessin. La notice achevée d'un premier sujet, je la relisais à haute voix, pour que mon collaborateur pût rectifier ce qui lui aurait semblé inexact, pendant que je faisais disparaître les incorrections inhérentes à un premier jet. Puis M. Robert prenait la feuille ou les feuilles, qu'il plaçait dans le portefeuille où il avait mis les premières — et ainsi pour chaque observation.

Si nous procédions ainsi, c'est qu'il était convenu qu'une fois l'ensemble des notices rédigées en détail, nous reviserions et raccorderions le tout, et que nous placerions en tête de cet ensemble un exposé du nouveau système optique imaginé par M. Robert.

La donnée générale du livre était d'ailleurs celle-ci : première partie, le nouvel optique ; deuxième partie, ce que permet de voir ce nouvel optique. Nous commencions par la seconde partie. Quant à la première — que tout naturellement j'eusse été fort aise d'aborder, puisqu'elle m'aurait moi-même initié à un système dont je constatais les surprenants effets sans en connaître aucunement le principe — la première partie était remise à plus tard, par cette raison, très-plausible après tout, que, chaque jour apportant à l'invention de M. Robert des améliorations parfois radicales, mieux valait ne la décrire qu'au dernier moment, pour n'avoir pas à revenir sur des dispositions depuis longtemps abandonnées.

Quelque curiosité donc que m'inspirât le secret de cette découverte, je m'efforçais d'autant mieux de rester dans une parfaite discrétion à ce sujet que le vieillard, en retardant sa confidence, ne semblait nullement obéir à une pensée de dissimulation, mais bien

1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

à un très-sincère désir d'avoir amené son œuvre au plus entier perfectionnement, avant de s'en ouvrir à moi.

— Vous verrez, me disait-il parfois, c'est, ou plutôt ce sera, quand j'aurai trouvé le dernier mot, d'une simplicité que j'appellerais *naïve;* vous vous étonnerez, et bien d'autres avec vous, que tant de siècles aient passé, sans qu'un esprit se soit trouvé pour faire la remarque du premier des deux principes sur lequel repose mon système, et que l'autre, qui d'ailleurs est corrélatif à une des plus magnifiques découvertes de notre époque, n'ait pas encore attiré l'attention de tant de praticiens qui ont journellement l'occasion de mettre en œuvre le second principe. Prenez patience, vous ne perdrez rien pour attendre.

Je prenais donc patience, et en attendant que mon collaborateur jugeât venu le moment d'écrire la première partie, qui, d'ailleurs, m'assurait-il, serait d'une extrême brièveté, nous continuions à rédiger les notices détachées qui devaient composer la seconde partie. Ces notices, je l'ai dit, restaient dans les mains de M. Robert; mais, rentré chez moi, je ne manquais jamais de les résumer en quelque sorte sur les pages du journal où, depuis bien des années, j'ai coutume de consigner avec plus ou moins d'étendue mes impressions quotidiennes, et de noter les événements ou incidents qui m'intéressent particulièrement.

Voici quelques-unes de ces pages :

MARS.

Aujourd'hui M. Robert a projeté d'abord dans son ensemble une image de *Mars,* la planète qui vient la première au-delà de l'orbite terrestre. J'ai vu un globe qui, selon toutes les apparences, m'a semblé offrir les plus grandes analogies avec le nôtre : sphère un peu aplatie vers les pôles, taches marquant la différence entre les mers et les continents; aux deux extrémités polaires, masses d'un blanc éclatant, représentant évidemment des amas de glace ou de neige; enfin, des ombres en plaques ou en raies, dues sans aucun doute à des agglomérations mouvantes de nuages.

Or, comme je m'écriais que c'était certainement là un monde tout à fait semblable à celui que nous habitons, et où, s'il nous était donné d'y aborder, nous ne nous trouverions pour ainsi dire pas dépaysés :

— Vous croyez, fit M. Robert avec un sourire ironiquement significatif. Permettez-moi toutefois de vous faire observer en premier lieu que les gens de ce pays, outre que leur année est à peu près le double de la nôtre (elle compte six cent quatre-vingt-sept de nos jours), ont des saisons à la fois beaucoup plus longues et beaucoup plus tranchées, leur globe étant beaucoup plus incliné que le nôtre sur son axe, par rapport au soleil. Ajoutez que, se trouvant plus éloigné du soleil d'environ vingt millions de lieues, la radiation solaire, tout calcul fait, ne peut leur arriver qu'avec une force de calorique inférieure à plus de la moitié de celle qui nous atteint. Il faudrait donc supposer que, dans les contrées les plus chaudes de Mars, la température ne dépasse jamais vingt ou vingt-cinq degrés, si tant est que chez nous il y ait des régions où elle s'élève à cinquante. Quant aux zones dites *tempérées*, analogues, par exemple, à celle qu'occupe la France, nous voyons que la température moyenne y doit être relativement beaucoup plus basse que chez nous. Voilà donc un ensemble de conditions bien propres à modifier et la nature et la façon de vivre de ces gens ou plutôt de ces êtres-là !

Et maintenant remarquez-vous que, sur cette image que j'appellerais volontiers *géographique*, une grande partie est teintée de rouge; ce seraient évidemment les continents; mais ne vous semble-t-il pas que, s'ils étaient, comme la plupart des nôtres, parés de végétation, ils devraient se refléter vers nous en vert? Point : ils sont rouges. Pourquoi?... Les taches rouges alternent avec les taches bleues... Ce sont là, sans doute, les mers. Je le veux bien. Puis voici des traînées jaunâtres. Ce sont peut-être les nuages. Je l'admets encore. Enfin, voici les calottes d'un blanc éclatant aux pôles... Des glaces, des neiges... Examinons tout cela de plus près.

Ce disant, M. Robert fit jouer le déclic de son appareil, et sur la paroi blanche se dessina une sorte de chaos rocailleux ombré de bistre sur un fond qu'on eût dit lavé de sanguine, où faisaient saillie des arêtes d'un rose lumineux.

— Qu'est-ce cela? demandais-je.

— Une portion de continent, répondit M. Robert; que vous semble de cette *ocrerie?*

— Il me semble, dis-je, me retrouver dans une certaine bourgade des rives du bas Rhône, qu'on appelle, si j'ai bonne mémoire, *la Voulte,* et où tout est peint de cette même teinte sanguinolente, grâce à d'abondantes mines de fer exploitées sur, ou plutôt dans le coteau qui est derrière le village.

— Qui nous assure, remarqua M. Robert, que ce Mars ne soit pas en effet une immense minière de fer?

— Nos aïeux, qui avaient donné ce nom au fer même, savaient donc bien ce qu'ils faisaient en l'appliquant à la planète...

— Peut-être bien; mais maintenant, voyez.

Et l'image changea.

— Ceci, reprit M. Robert, serait, considérablement grossie, une partie de l'une des calottes polaires dont nous parlions tout à l'heure. De la neige, de la glace, disions-nous; en sommes-nous bien sûrs à présent que, dans cette masse blanche que nous examinons à une distance relativement petite, nous n'apercevons aucun des accidents, des creux, des saillies qui existent aux pôles de la terre... ice-bergs, montagnes de glace, etc... Vous voyez, cela est d'une désespérante horizontalité. Quelques rides légères et presque insensibles — mais, qui plus est, regardez bien, choisissez pour y fixer très-attentivement votre regard une de ces rides... Est-ce fait?

— Oui.

— Eh bien, ne la perdez pas de vue.

— Tiens, tiens, fis-je au bout d'un instant, il me semble que cela bouge...

— C'est que cela bouge en effet, repartit M. Robert; j'ai souvent renouvelé cette observation : elle m'a toujours donné le même résultat. Il y a comme une fluctuation.

— Parfaitement.

— Or comprenez-vous des immensités de glace, de neige qui fluctuent?...

— Mais oui, hasardai-je.

— Oui? comment donc?

— Eh bien, est-ce que, par exemple, ces ice-bergs, que vous venez de citer, ne flottent pas, portés par l'océan?

— Sans doute; mais voyez-vous encore, je vous prie?

Et il y eut sur la paroi blanche une espèce de cailloutage azuré dont je ne trouverais guère d'analogie qu'en imaginant une chaussée tout hérissée de ces cristallisations rhomboïdales qui sont particulières au sulfate de cuivre, appelé vulgairement *vitriol bleu.*

— Ceci, me dit M. Robert, serait ce que l'on prend communément, à cause de la teinte bleue, pour l'océan de Mars. Que vous semble de cette mer qui, au lieu d'être plane ou mouvante, se présente au contraire à nous avec des vagues immobiles, à pans droits et anguleux : enfin la gigantestesque cristallisation que vous voyez, ou la solidification d'un océan tempétueux?

— C'est étrange, fis-je.

— Etrange, soit, reprit M. Robert, si nous persistons à croire que dans cette vastitude dont nous sommes un des grains de poussière, rien ne peut être différent des types que nous connaissons; mais disons qu'en réalité c'est normal, et nous rendrons hommage à l'artisan dont nous ne sommes pas évidemment le seul ouvrage...

On voit que M. Robert était fidèle à ses principes.

. . . .

LES ASTÉROÏDES.

« Nous avons parlé, me disait tantôt M. Robert, des petites planètes qui circulent en grand nombre dans un orbite placé entre celui de Mars et celui de Jupiter, soit à quelque cent millions de lieues du soleil, et par conséquent à soixante millions de lieues de la terre.

La découverte, relativement moderne, de cet ensemble d'astéroïdes — comme on les appelle — est, à vrai dire, une des gloires de la science astronomique, en ce sens que, à une époque où la puissance des instruments n'était pas encore ce qu'elle est devenue depuis, d'illustres astronomes, à commencer par Képler, jugeant d'après les perturbations qu'éprouvaient Mars et Jupiter, avaient conclu à l'existence, dans cette zone vide en apparence, d'une ou de plusieurs planètes. Et, leur affirmation s'étant surabondamment vérifiée le jour où les instruments eurent acquis une plus grande portée, il s'ensuit naturellement une très-honorable attestation en faveur des calculs et des données de la science.

Mais voilà que nos astronomes s'accordent à voir dans ces astres relativement minuscules les fragments ou de deux anciennes planètes, qui se seraient heurtées et brisées, ou d'un seul astre, qui aurait éclaté par suite d'éruption ou par toute autre cause.

Et toujours le besoin de l'analogie!... comme si l'Etre qui a peuplé l'immensité d'une véritable poussière de soleils, n'avait pu faire occuper une zone de notre petit système par une foule de globes infimes, au lieu d'y placer une sphère considérable, comme si la monnaie n'équivalait pas dans un compte à la pièce d'or!...

« Ah! que nous ne sommes rien! » disait Bossuet; mais, dirai-je après lui : « Ah! que nous tenons à être quelque chose! »

Quoi qu'il en soit, ces petites planètes sont aujourd'hui cataloguées au nombre de cent quarante environ (1), et je n'ai pas besoin de vous affirmer, je crois, que le *nouvel optique* est appelé à tripler, quadrupler, centupler peut-être ce nombre. Je sais bien qu'il doit s'en présenter beaucoup dans le champ de mes observations, sans que je les remarque ou les distingue. Le côté technique de l'astronomie ne m'est pas assez familier pour que je me targue de découvrir et de cataloguer.

Toutefois, comme il y a sans cesse un certain nombre de ces *astéricules* sur notre horizon, je puis vous en fournir la vue...

M. Robert mit, en parlant ainsi, l'œil à son chercheur, et bientôt :

— Ah! j'ai notre affaire, dit-il; et même, tenez, au lieu d'un seul de ces astres, en voici deux qui en ce moment se trouvent pour nous en perspective : l'un, celui de gauche, doit être gros à peu près comme un quart de notre satellite, la lune; l'autre est un de ceux auxquels nos astronomes donnent vulgairement l'étendue moyenne d'un département français.

Je vis en effet sur la paroi blanche se peindre à la fois, et se touchant presque, deux sphères de dimensions très-inégales : la plus grosse, d'un éclat mat, si j'ose ainsi dire, ou plutôt jouissant d'un pouvoir de réflexion *intense,* comme ce que nous voyons pour la lune; la petite, au contraire, ne brillant que d'une sorte de lueur glauque. Cette dernière, d'ailleurs, paraissait très-sensiblement aplatie sur deux points opposés.

— Que concluez-vous de cette différence d'aspect? me demanda M. Robert.

— Que l'un de ces globes, le plus volumineux, serait de nature sèche, solide en général, tandis que l'autre serait à l'état fluide : j'en juge d'après l'aplatissement de ce que nous appelons, chez nous, les *pôles.*

— Cet aplatissement indique ainsi, vous le savez, un mouvement de giration très-rapide.

— Oui.

— Vous allez avoir la preuve que sur ce point purement mécanique l'analogie existe avec ce qui s'accomplit chez nous. Voici mon appareil braqué sur l'équateur de cet amour de petite sphère. Regardez bien; que voyez-vous?

— Je vois, faisant saillie entre deux zones évidemment fluides, une masse brune inégalement découpée — quelque chose comme un cercle de récifs émergeant de l'océan.

— Le petit globe aurait donc un noyau solide, submergé sur tous ses points, excepté vers le milieu, où il élèverait hors du liquide ses cimes rocheuses. Fixez vos regards sur l'une des anfractuosités de ce que vous appeliez tantôt des *récifs,* et pour peu que vous attendiez un instant, vous la trouverez déplacée.

— C'est vrai, dis-je l'instant d'après; la dentelure, qui tout à l'heure effleurait le bord du disque, est maintenant entièrement dégagée.

— Donc, insista M. Robert, ce petit globe tourne sur lui-même avec une vélocité peu commune. Il accomplirait au moins sept ou huit de ses révolutions en une de nos journées. Avouez qu'un pays, grand comme un de nos départements, où le sol ferme n'émerge que sur une bande médiale, dont le reste est

(1) M. Robert parlait ainsi il y a deux ans environ; depuis la liste s'est accrue de beaucoup, car il ne se passe plus guère de mois sans qu'un nouvel astéroïde soit signalé. En février 1870, on a catalogué la cent cinquante-neuvième planète.

envahi, soit par les eaux, soit par un fluide analogue, et où le soleil se couche trois heures après s'être levé, doit comporter de singuliers habitants.

— En effet, fis-je.

— Maintenant, examinons l'équateur du globe voisin. Le voici ; que vous en semble ?

— Il me semble voir l'ossature nette, brillante, aride et partant très-réfractaire de la lune.

— Absolument, dit M. Robert ; là, sans doute, pas plus de liquide que sur la face visible de notre satellite. Ajoutez que, si vous vous avisiez d'observer sa vitesse de rotation, ce globe, que je reconnais pour l'avoir déjà tenu au bout de mon instrument, lasserait votre patience ; car les jours y doivent durer au moins quatre fois plus que chez nous... Dès lors, que pensez-vous des gens qui veulent donner à l'essaim des petites planètes une origine commune, en tant que fragments d'un ou de deux astres plus gros ?

— Je pense qu'ils pourraient alléguer au besoin que, d'une part, ont volé les parties fluides, de l'autre les parties dures ; que, pour tel fragment, frappé immédiatement, l'impulsion a été très-violente ; pour tel autre, qui n'a eu que le contre-coup...

— Ah ! vraiment ! interrompit M. Robert, qui n'était pas souvent d'humeur à subir la contradiction ; eh bien, attendez, comme ces petits astres pullulent en quelque sorte dans leur zone, je ne suis nullement en peine pour vous en montrer de tous les aspects, de toutes les contextures... Vous allez voir !...

Et M. Robert se mit à son chercheur.

Au bout d'un instant, pendant qu'une nouvelle image se dessinait sur la muraille :

— Je suis curieux, dit-il, de savoir ce que vous penserez de celui-là.

— Celui-là, répartis-je, mais, pardieu ! c'est une comète !

— Une comète, répéta M. Robert avec un air étonné qui manquait totalement de sincérité ; tiens, c'est vrai, ajouta-t-il en souriant : je vous demande pardon de la méprise ; mais, que voulez-vous, il y en a tant qui se promènent là-haut.

— Comment ! il y en a tant, répartis-je. Je ne sache pas, cependant, qu'aucune soit signalée en ce moment.

— Belle raison ! Vous n'allez pas inférer, j'imagine, de ce que nos astronomes ne les voient pas, qu'il ne puisse y en avoir aucune dans le ciel ; car autant vaudrait que, ne les distinguant pas, vous niassiez la présence d'insectes bourdonnant dans les hautes branches d'un arbre au pied duquel vous vous trouvez. Des comètes ! mais le ciel en est littéralement plein ; je ne dirai pas qu'il n'y a qu'à se baisser et à en prendre, mais qu'à lever les yeux pour en découvrir. En voici une, n'est-ce pas, qui a la forme la plus connue, la forme traditionnelle : un noyau fortement lumineux, suivi d'une queue ou *chevelure* (1) évasée ; en voilà une seconde dont le noyau est, si je puis ainsi dire, chevelu en tous sens à l'instar d'un soleil d'artifice ; en voilà une troisième que l'on prendrait volontiers pour une immense araignée phosphorescente...

Et, tout en parlant de la sorte, M. Robert, qui semblait n'avoir qu'à viser l'horizon avec son chercheur pour projeter sur la paroi blanche une image nouvelle, faisait rapidement se succéder sous mes yeux les comètes aux divers aspects.

(1) *Chevelure*, en grec κώμη, d'où est venu le nom français donné à ces astres ou météores.

Comme il s'apprêtait à continuer :

— Avant d'en voir davantage, lui dis-je, un mot, je vous prie. Quelle serait, selon vous, la nature des comètes ?

— La nature des comètes, répéta-t-il d'un air méditatif. Eh bien, moi, avant de vous répondre, je veux vous prier de réfléchir attentivement sur cet important sujet et de me dire ce que vous en pensez vous-même. Je serais curieux de voir s'il y a concordance dans nos idées. Prenez, par exemple, jusqu'à demain soir.

— Oh ! voulus-je objecter, la question m'est si peu familière que mes idées en ce qui la concerne seront bientôt résumées.

— N'importe, fit M. Robert, à demain !

— Soit, à demain !...

. . . .

LES COMÈTES.

— Eh bien, monsieur, m'a demandé tantôt, sans autre préambule M. Robert, avez-vous fait vos réflexions sur les comètes ?

— Je vous ai dit hier qu'elles ne sauraient être longues à formuler.

— Voyons-les, quand même.

— Je pense donc que ces astres, étranges par leur forme autant que par leur manière d'être et par leur cours, échappent complétement aux lois en quelque sorte normales qui régissent les autres éléments de notre système.

— C'est tout ?

— Oui, ma foi !

— Eh bien, vous êtes, selon moi, dans le vrai ; mais non pas peut-être dans la plénitude du sens qu'il est possible d'attacher à vos expressions. Astres étranges, dites-vous ; fort étranges, en vérité, puisque, à mon avis, ces astres ne seraient rien moins que des êtres.

— Des êtres ! fis-je ébahi ; comment l'entendez-vous ?

— Oh ! mon Dieu ! repartit tranquillement M. Robert, je l'entends dans la véritable acception du mot, c'est-à-dire des créatures ayant vie ou conscience d'elles-mêmes. Remarquez que je ne dis pas des êtres comme nous, car vous savez que le *comme nous*, à l'aide duquel tout s'explique ou se réfute pour la plupart de nos observateurs, n'est pas en grand honneur chez moi ; je dis donc des êtres d'une essence qui échappe naturellement à nos formules d'appréciation, et que, partant, je n'ai en aucune façon la prétention — disons mieux — l'orgueil de définir.

— Fort bien ; mais qui vous peut faire supposer qu'il y ait là des âmes, des intelligences en même temps que des corps ?

— Tout, monsieur, tout.

— Tout, dites-vous ; en ce cas, d'abord, voyons : d'où viendraient ces êtres ? quelle serait leur patrie propre ?

— Leur patrie propre est évidemment notre soleil, duquel elles partent et auquel elles retournent à un moment donné. Plusieurs des plus grands astronomes, Newton à leur tête, n'ont-ils pas généralement admis ce retour en supposant que l'immense calorique du soleil n'était alimenté que par une chute perpétuelle de comètes dans son foyer. Ils interprètent ainsi le retour de ces êtres en leur patrie.

— Mais comment expliquez-vous le départ ?

— Parce qu'il leur plaît de voyager, de voir le

monde, comme nous disons chez nous; et parce qu'ils disposent à cet effet des moyens à leur usage. C'est ce que me démontre l'entre-croisement, l'indiscipline superlative de leurs orbites. Ils vont, poussés par la fantaisie, au hasard, à l'aventure.

— Ah! pardon, fis-je, pardon; si un certain nombre, un grand nombre même de comètes, ont, comme vous dites, des orbites indisciplinés, vous n'ignorez pas qu'il en est un certain nombre aussi dont les astronomes sont parvenus à déterminer la marche régulière, à prévoir le retour périodique. Il y aurait donc là quelque chose de purement machinal, qui s'accorderait mal avec l'indiscipline ou la fantaisie d'êtres intelligents. Par exemple, n'est-il pas plusieurs comètes: la comète de Halley, qui revient, je crois, tous les trois quarts de siècle; celle d'Encke, qui reparaît tous les trois ans; celle de Charles-Quint, qui aurait une périodicité de trois siècles, et bien d'autres dont le retour aurait été plus ou moins rigoureusement calculé ou démontré?

— Et vous croyez avoir là un argument bien fort contre la manifestation intellectuelle de ces êtres! dit M. Robert. Trois quarts de siècle, trois ans, trois siècles : voilà des termes qui, pour nous, peuvent avoir une importance plus ou moins grande, étant données la durée de notre existence et la rapidité relative du temps. Mais c'est toujours le déplorable *comme nous* qui guide votre raisonnement; c'est le boulet terrestre que votre esprit garde au pied, si je puis ainsi dire. Débarrassez-vous-en, et vous verrez s'il n'est pas possible d'admettre que des êtres ayant pour patrie une sphère immense, quand la nôtre est infime; faits d'une essence superlativement subtile, quand nous sommes pétris d'un limon abject; habitant un monde mille millions de fois plus vaste, plus pur, plus je ne sais quoi, que le nôtre; n'est-il pas possible d'admettre que, pour ces êtres-là, la notion, la durée du temps diffèrent considérablement de ce qu'elles sont pour nous? Notre vie à nous pourrait-elle être comprise, évaluée par les insectes éphémères dont notre monde lui-même abonde? Qui nous dit qu'il n'est pas des êtres à qui un siècle est comme une heure, une minute est à nous... que, lancés dans l'espace, en voyage, en promenade, en affaire même, ils aient paru dix fois, vingt fois, cent fois, mille fois à nos yeux, selon le plus ou moins de durée de leur évolution? Si le siècle devient le jour, si l'an devient l'heure, ne trouvons-nous pas à l'expliquer par ce qui se voit, ce qui se fait chez nous?

Chaque jour après votre repas, vous allez prendre l'air dans un jardin public... Si votre jour équivalait à trois siècles de notre terre, le jardin public, après avoir duré mille ans, ne vous aurait vu que trois fois. Et d'ailleurs, n'y-a-t-il pas là haut des messagers parcourant un itinéraire indiqué, allant d'un monde à l'autre, visitant celui-ci, portant un avis à celui-là? Au surplus, pour quelques-unes dont les hommes ont constaté le retour périodique dans leurs régions célestes, il en est des centaines de milliers dont ils n'ont plus eu de nouvelles jamais. — Pourquoi?...

Direz-vous que les comètes ne visitent pas les mondes? Non, car vous n'ignorez pas qu'à plusieurs reprises on a vu des planètes, notamment Jupiter, en quelque sorte enveloppé, embrassé par une comète. Les astronomes ne nous disent-ils pas que la terre en a été touchée, notamment en 1861, sans qu'il s'en soit suivi rien de funeste?... Ne sont-ce pas là de vraies visites, sans compter celles dont nous n'avons pas eu conscience?

— Quelle serait donc alors leur essence physique? demandai-je.

— Je n'ai pas, je vous le répète, l'outrecuidance de prétendre la définir; mais supposez, si vous voulez, un feu qui ne brûle pas, un fluide sans analogue chez nous, la lumière à l'état isolé enfin.

— Hum! fis-je, c'est bien abstrait.

— Certainement; et c'est ce qui en fait le grandiose.

— Mais, repris-je, comment expliquez-vous que ces *gens*, ces voyageurs, messagers, visiteurs, promeneurs diffèrent tous de forme, de manière d'être?

— Pardon! Ils ne diffèrent en réalité que par cette partie que nous appelons la chevelure; le noyau est toujours un centre plus vif, plus compacte, quoiqu'il soit démontré que tout cela est d'une ténuité, d'une subtilité extrêmes... Au reste, on a vu des comètes se dédoubler. Deux êtres, partis ensemble, se séparaient pour la continuation du voyage. Et quant aux diversités de formes, n'est-ce pas simplement une façon plus ou moins fantastique qu'ont ces êtres impondérables de se draper, de se vêtir, de se parer en élargissant ou resserrant leur tunique éthérée, en déployant leur vaporeuse écharpe?...

M. Robert, lancé à la suite des capricieuses pèlerines, ne semblait pas prêt à redescendre sur la terre. — Il était tard. Je l'ai laissé à ses rêveries...

EUGÈNE MULLER.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS.

GALERIE POPULAIRE DES RUES DE PARIS [1].

Plus tard, le fameux cabaretier Ramponneau, qui tenait aux Porcherons la guinguette du *Tambour royal*, atteignit à la popularité la plus éclatante. Il abreuvait la populace de tous les faubourgs au prix de trois sous et demi la pinte, et fut le vrai fondateur de la Courtille. Son nom, plus connu mille fois de la multitude, dit Mercier, que celui de Voltaire ou de Buffon, était passé en proverbe; et, grâce à la foule qui envahissait, le dimanche surtout, l'enceinte sans cesse élargie de son cabaret, et que réjouissaient sa corpulence rubiconde, sa verve triviale et ses lazzi; grâce aux grands seigneurs et aux grandes dames qui aimaient à venir s'y mêler *incognito* à la multitude; aux estampes, aux caricatures, aux chansons, aux pamphlets qui multipliaient son image et répétaient le nom de son cabaret et le sien à tous les échos; grâce aussi à la fantaisie qui lui prit un jour, mais dont il se repentit à temps, de vouloir monter sur la scène pour rivaliser avec Vo-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

lange, le futur créateur des *Janot*, et avec Taconnet, le roi des savetiers de théâtre,—deux autres figures populaires de l'époque, — sa personne n'était guère moins connue que son cabaret.

La grande célébrité de Ramponneau date à peu près du milieu du siècle, et c'est aussi l'époque où la *Muse limonadière* et le perruquier maître André s'élevèrent également à la gloire. Au sortir de la guinguette du *Tambour royal*, il arriva maintes fois aux beaux esprits ou aux grands seigneurs, au duc de Penthièvre ou à Piron, à Grimm, à Favart, à Sedaine comme au duc de Gesvres ou au maréchal de Richelieu, de compléter leur tournée en passant par la rue Croix-des-Petits-Champs, au comptoir du café Allemand, où trônait la belle Mme Bourette, qui tenait sa cour au milieu des demi-tasses, comme l'incomparable Arthénice dans son petit salon bleu, et qui correspondait en prose ou en vers avec Voltaire et le roi de Prusse; puis par la rue de la Vannerie, dans la boutique du perruquier André, l'auteur putatif du *Tremblement de terre de Lisbonne*, cette tragédie sérieusement burlesque dont la publication l'avait si bien illustré en 1757, que les têtes les plus aristocratiques tenaient à honneur d'être coiffées par lui et que les carrosses faisaient queue à sa porte, amenant sans cesse des flots de visiteurs empressés à venir admirer son chef-d'œuvre et à lier connaissance avec le poëte.

Cependant, à peu près à la même époque, l'abbé *Trente mille hommes* pérorait dans les groupes de nouvellistes qui peuplaient le jardin du Luxembourg, entouré d'un cercle de bourgeois qui venaient l'écouter, d'un air ébahi, développer infatigablement le plan de son invasion en Angleterre à la tête d'une armée de trente mille soldats, et le neveu de Rameau promenait son humeur bizarre sous les galeries ou dans les cafés du Palais-Royal, tantôt hâve, triste, maigre et décharné, au point qu'on eût compté ses dents à travers ses joues; tantôt frais, dodu, guilleret, comme s'il n'eût point quitté depuis une semaine la table d'un fermier général; aujourd'hui « en linge sale, en culotte déchirée, couvert de lambeaux, presque sans souliers, » marchant la tête basse et rasant les murs; le lendemain, « poudré, chaussé, frisé, bien vêtu, » le front haut et le jarret tendu, croqué au passage par Carmontelle, abordé par Mercier ou par Diderot, et leur développant avec de grands gestes et des éclats de voix, en se frappant la poitrine, en roulant les yeux, en se mordant la lèvre, en remuant la mâchoire d'un mouvement expressif, ses théories cyniques, qui réduisaient à la mastication les mobiles de toutes les actions humaines. Ce fantasque personnage disparut sous le ministère du comte de Saint-Florentin, qu'il avait importuné de ses requêtes extravagantes et qui s'en débarrassa par une lettre de cachet (1).

II

En 1769, Bougainville ramena en France un Taïtien nommé Aotourou, qui avait voulu le suivre, et qui devint l'une des figures célèbres des rues de Paris, où l'on s'attroupait pour le voir passer. Taïti venait d'être découverte; on racontait des merveilles de cette île, « l'Eden du nouvel hémisphère, » comme a dit Esménard, de sa fécondité prodigieuse, de la beauté de son climat, de la sociabilité de ses habitants. Bref, l'imagination publique était surexcitée et elle se saisit avidement de la proie qu'on lui offrait.

Aotourou avait trente ans. Il n'était pas beau, mais affectueux et doux. Il resta à Paris onze mois, pendant lesquels il ne manifesta aucun ennui, excitant une curiosité insatiable dans le peuple et parmi les filles de ces grandes dames qui se demandaient autrefois : « Comment peut-on être Persan? » « L'empressement pour le voir a été vif, dit Bougainville lui-même, — curiosité stérile qui n'a servi presque qu'à donner des idées fausses à des hommes persifleurs par état, qui ne sont jamais sortis de la capitale, qui n'approfondissent rien, et qui, livrés à des erreurs de toute espèce, ne voient que d'après leurs préjugés... — Comment! par exemple, me disaient quelques-uns, dans le pays de cet homme, on ne parle ni français, ni anglais, ni espagnol? — ... D'autres prenaient et répandaient une fort mince idée du pauvre insulaire, sur ce que, après un séjour de deux ans avec des Français, il parlait à peine quelques mots de la langue. (Il paraît que jamais Aotourou ne put prononcer le nom de Bougainville autrement que *Potaveri*.) Ne voyons-nous pas tous les jours, disaient-ils, des Italiens, des Anglais, des Allemands, auxquels un séjour d'un an à Paris suffit pour apprendre le français? J'aurais pu répondre peut-être... que ces étrangers avaient une grammaire pareille à la nôtre, des idées morales, physiques, politiques, sociales, les mêmes que les nôtres et toutes exprimées dans leur langue comme elles le sont dans la langue française..... Cependant, quoique Aotourou estropiât à peine quelques mots de notre langue, tous les jours il sortait seul, parcourait la ville, et jamais il ne s'est égaré. Souvent il faisait des emplettes, et presque jamais il n'a payé les choses au-delà de leur valeur. Le seul de nos spectacles qui lui plût était l'Opéra, car il aimait passionnément la danse. Il connaissait parfaitement les jours de ce spectacle; il y allait seul, payait à la porte comme tout le monde, et sa place favorite était dans les corridors. Parmi le grand nombre de personnes qui ont désiré le voir, il a toujours remarqué ceux qui lui ont fait du bien, et son cœur reconnaissant ne les oubliait pas. Il était particulièrement attaché à Mme la duchesse de Choiseul, qui l'a comblé de bienfaits, et surtout de marques d'amitié et d'intérêt, auxquelles il était infiniment plus sensible qu'aux présents (1). »

Un jour, Aotourou, en parcourant le Jardin des Plantes, reconnut un arbre de son pays :

> Soudain, avec des cris perçants,
> Il s'élance, il l'embrasse, il le baigne de larmes,
> Le couvre de baisers,

a dit Delille en chantant, dans son poëme des *Jardins*, cet épisode du séjour de l'*Indien* à Paris, et il ajoute en note : « J'aurais voulu mettre dans mes vers toute la sensibilité qui respire dans le peu de mots qu'il prononçait en embrassant l'arbre qu'il reconnut et qui lui rappelait sa patrie : « C'est O'Taïti », disait-il, et en regardant les autres arbres : « Ce n'est pas O'Taïti. » Ce trait, célébré en prose et en vers, accrut encore sa popularité. Au mois de mars 1770, Aotourou quitta Paris pour aller revoir les cocotiers de sa terre natale, sur un navire armé aux frais de Bougainville et qui

(1) Voir *le Neveu de Rameau*, de Diderot, et le chapitre que Mercier lui a consacré dans son *Tableau de Paris*.

(1) Bougainville, *Voyage autour du monde*, 1772, t. II chap. III.

emportait une cargaison de bestiaux, de graines et d'outils dus à la munificence de Mme la duchesse de Choiseul.

Quelques années plus tard, Balthazar, ou le Petit Prince noir, qui passait pour le fils aîné du roi de Timor et de Solor, attirait l'attention de tous les Parisiens : « On le rencontrait souvent, avant la Révolution, dans le jardin des Tuileries. Il était de très-petite taille : il n'avait pas quatre pieds de haut; mais son regard était fier, son costume décent et digne encore de sa naissance : habit noir, épée au côté, chapeau à plumes, souliers à talons rouges. Dès le commencement de nos troubles politiques, il tomba dans une extrême misère, et on le vit alors mendier à l'une des portes du Louvre (1). » Mais du moins il eut le bon esprit de ne pas jouer dans la Révolution un rôle pareil à celui du petit nègre de Mme Du Barry, de l'affreux Zamore : le respect de son origine royale garda toujours le pauvre Balthazar d'une pareille chute. Par quelle série d'aventures avait-il été conduit en France? On l'ignore, car nous ne pouvons prendre au sérieux l'histoire fantastique que raconte Gouriet, en prétendant la tenir de Balthazar lui-même, mais sur un ton qui indique assez qu'il s'agit d'un pur roman.

Ce n'était pas la première fois et ce ne fut point la dernière que des étrangers passèrent de la sorte au rang de physionomies populaires dans les rues de Paris. Peut-être est-ce ici le lieu d'esquisser ce coin de notre sujet, en groupant les plus fameuses de ces figures exotiques.

Aucun de ces personnages n'a fait plus de bruit que le *roi d'Éthiopie*, Zaga-Christ, qui arriva à Paris sous Louis XIII, en 1634, et mourut en 1638, d'une pleurésie, à l'âge de vingt-huit ans, au château de Ruel, où il faisait sa cour au cardinal de Richelieu. Zaga-Christ, venu d'abord à Rome, où il avait été traité pendant deux ans avec les plus grands honneurs par le pape, puis à Paris, sur les exhortations du duc de Créqui, notre ambassadeur près du saint-père, a beaucoup occupé les contemporains. Il s'était acquis une réputation de galanterie sur laquelle Tallemant des Réaux s'étend avec sa crudité ordinaire. Pour expliquer comment il se trouvait si loin du royaume paternel et par quelle série d'aventures il avait été conduit à passer en Europe, séparé de tous les siens et en compagnie de deux religieux récollets du couvent de Nazareth, où il s'était converti au catholicisme, il racontait une histoire très-compliquée, que nous n'aurons garde de reproduire, car elle nous entraînerait bien en dehors de notre cadre (1). Il ne poussait pas toutefois l'ambition jusqu'à demander qu'on le rétablît sur le trône de ses pères, et se bornait à solliciter un entretien digne de sa naissance. Sans avoir jamais été traité en imposteur et ayant même trouvé d'assez nombreux partisans, Zaga-Christ ne parvint pas toutefois à persuader le cardinal ni la cour de la vérité de ses récits, et il resta toujours dans une position équivoque, parfaitement définie par l'épitaphe qu'on fit circuler à sa mort :

Ci-gît du roi d'Éthiopie
L'original... ou la copie.
Le fut-il? ne le fut-il pas?
La mort a fini les débats.



Aotourou au Jardin des Plantes. Dessin de E. Morin, gravure de Langeval.

En ce temps-là, comme de nos jours, c'est de l'Orient surtout que venaient les imposteurs : ils avaient beau jeu à mentir, grâce à la distance et à la difficulté des communications. C'est de là aussi qu'on vit venir presque coup sur coup le faux Bassa Cigale, qui osa publier sa prétendue biographie, en la dédiant au roi, sous ce titre : *Histoire de Mahomet-Bey, ou de Jean-Michel Cigale, prince du sang ottoman, bassa et plénipotentiaire souverain de Jérusalem, du royaume de Cypre, de Trébizonde*, etc., et dont J.-B. de Rocoles nous dit : « Je l'ai vu à Paris allant à cheval à la polonaise avec un sabre, dont le fourreau me paraissait fort riche, toutefois sans suite, se targuant et ayant la mine fort fière; » puis le faux khan Sei Faga, ancien scribe de la douane, comme on le découvrit par la suite, qui prétendait avoir été l'un des premiers de la cour de Perse, gouverneur de Candahar et de Bagdad, et qui, malgré ce que son histoire avait de suspect à première vue, n'en fut pas moins accueilli avec la plus grande faveur par les plus grands personnages : « J'ai rendu visite à cet homme à Paris, l'an 1657, dit Rocoles dans l'ouvrage déjà cité. Il logeoit dans la place Dauphine, et Claude Quillet, interprète du roi en langue turquesque, m'introduisit auprès de lui et me servit de trucheman. C'étoit un homme d'environ quarante ans, de très-bonne mine, qui avoit deux ou trois valets ou estafiers vêtus à la persienne autour de lui. Il étoit assis à terre sur un tapis de Turquie. »

On sait que l'ambassade siamoise, qui fut reçue avec

(1) Gouriet, *Personnages célèbres dans les rues de Paris*, t. II, p. 124-125.

(1) On peut la voir dans *les Imposteurs insignes* de J.-B. de Rocoles; Amsterdam, 1683, p. 387 et suiv.

tant de splendeur à Versailles en 1684, et qui excita aussi vivement la curiosité des Parisiens que celle de la cour, fut suspectée aussi d'être composée de faux Siamois ou de pseudo-ambassadeurs, comme, dans les dernières années du règne, celle de Méhémet Rizabeg, envoyé persan, dont l'orgueil oriental, les caprices et les façons excentriques poussèrent à bout la patience de M. de Breteuil, introducteur des ambassadeurs. Le peuple s'était porté en foule pour le voir à Charenton, où il s'était arrêté jusqu'à ce qu'on eût réglé comme il l'entendait les conditions de son entrée. Mais, dit Gouriet, l'air de la capitale eut la vertu de le rendre presque aimable. Il affectait de se montrer en public, faisait des promenades sur l'eau, ou parcourait les rues précédé de son étendard, escorté de ses fusiliers et suivi de quatre chevaux harnachés à la persane. La manière dont il prenait ses repas excitait surtout la curiosité publique. Une nappe de brocart d'or était étendue à terre sur son tapis; il se faisait servir du riz, en prenait avec les doigts et, le pétrissant dans ses mains, en formait plusieurs boulettes, qu'il lançait ensuite l'une après l'autre dans sa bouche. Tout le monde courait à ce spectacle, disent les mémoires du temps, et les dames, non contentes d'être allées à Charenton avec des hommes de la première qualité, venaient chez lui en si grand nombre, qu'il avait souvent plus de quarante femmes dans sa chambre, et autant qui attendaient pour entrer. Il ne pouvait s'accoutumer à la familiarité des deux sexes en France : il ne permettait pas qu'ils se trouvassent ensemble. Il avait réglé que les femmes viendraient le soir et les hommes le matin; il les recevait avec politesse, mais sans se lever, fumant continuellement et faisant donner du café, du sorbet et du thé à qui en voulait prendre. Il avait une musique, et la complaisance des dames pour lui fut telle, qu'elles se portèrent à danser seules sans la compagnie des hommes.



Le dîner de Méhémet Rizabeg. Dessin de E. Morin, gravure de Allouis.

On prétendit que cette ambassade n'était qu'une comédie et Rizabeg un jésuite portugais. Quoi qu'il en soit, Paris avait vu, sous le règne de Louis XIV comme de son prédécesseur, nombre d'ambassadeurs d'une incontestable authenticité, envoyés par les pays les plus lointains et les moins connus, les uns du Nord, les autres de l'Orient, comme les Mages, et qui n'avaient pas excité moins de curiosité que jadis les envoyés d'Haroun-Al-Raschid à Charlemagne. Sans nous arrêter à tous ceux qui attroupèrent les badauds parisiens autour d'eux, nous allons du moins rappeler rapidement quelques-uns des principaux, en ne remontant pas plus haut que le dix-septième siècle.

Citons en première ligne les ambassadeurs polonais, qui vinrent, en 1645, chercher Marie de Gonzague, et qui déployèrent à Paris, dans leur cortége et dans la cérémonie du mariage par procuration, une magnificence à demi barbare.

Malgré un commencement de relations et le règne éphémère du duc d'Anjou en Pologne, ces peuples septentrionaux étaient pour nos pères ce que pourraient être aujourd'hui pour nous les Peaux-Rouges ou les Esquimaux.

« Si nos ancêtres revenaient au monde, dit le père Bouhours dans le troisième *Entretien d'Ariste et d'Eugène*, ils seraient plus étrangers en France que ne le sont les Polonais et les Moscovites. »

Les ambassades russes de 1654, de 1668, de 1687, obtinrent le même genre de succès que l'ambassade polonaise de 1645. On se ruait sur les pas des envoyés dès qu'ils mettaient le pied dans la rue. On les assiégeait jusque dans leur hôtel. On se pressait à leurs repas, et la foule, contenue à grand'peine par la balustre qui protégeait la table, ne se lassait point d'admirer avec une sorte d'effroi le formidable appétit dont les représentants du tzar faisaient preuve en dévorant les oisons, les canards, les cochons de lait qui étaient leurs mets favoris.

C'est à peine si l'ambassade siamoise elle-même et l'ambassade de l'empereur du Maroc en 1699 produisirent autant d'effet sur l'imagination des Parisiens. L'envoyé marocain Abdalla-Ben-Aischa, amiral de Salé, avait débarqué à Brest le 12 janvier, avec une suite de dix-huit personnes. On tenait élevé derrière lui un haut pavillon de toile blanche, et il s'avançait entre quatre de ses officiers dont deux portaient sur leurs épaules des sabres dans leurs fourreaux et deux autres de très-grands fusils également enveloppés de maroquin rouge. Quand on vint le chercher à Paris pour l'emmener à Versailles dans les carrosses de la cour, quatorze de ses valets marchaient à cheval par devant. Abdalla offrit au roi des présents qui étaient portés par sept esclaves. Pendant son séjour d'un mois à Paris, on lui fit visiter la ville en détail, au milieu d'une grande affluence de populaire. C'était un homme d'esprit, dont les bons mots et les réponses couraient toutes les bouches. Conduit à l'Arsenal, il remarqua la disproportion qu'il y avait entre le fusil français et le fusil marocain, et s'écria que les Français avaient des mousquets bien courts, mais qu'en revanche ils avaient les bras bien longs. On juge si cette observation fut goûtée.

L'impression produite par toutes ces ambassades exotiques pendant le dix-septième siècle a laissé trace dans la littérature théâtrale de l'époque, où l'un des moyens de comique les plus fréquemment employés, c'est le travestissement d'un valet ou d'un homme du peuple en quelque prétendu grand personnage étranger, en quelque envoyé d'un pays lointain, — comme dans le *Don Japhet d'Arménie*, de Scarron; *le Mort vivant*, de Boursault; *l'Etourdi* et *le Bourgeois gentilhomme*, de Molière. Il suffit aussi de citer les titres de *l'Ambassade d'Afrique*, par Du Perche; des *Faux Moscovites*, de Raymond Poisson; du *Feint Polonais*, de Hauteroche; du *Mariage de la reine de Monomotapa*, par Belisle, etc., pour rappeler des pièces directement inspirées par les mêmes événements.

Le succès des ambassades moscovites se renouvela sur une plus grande échelle encore, en 1717, lors du voyage en France du czar Pierre le Grand, qui étonna les Parisiens par la familiarité de ses manières, mêlée à un air de majesté qui allait parfois jusqu'à la hauteur, son activité et l'extrême liberté de ses allures, enfin je ne sais quel composé de grandeur naturelle avec une rudesse qui sentait son barbare. On ne se lassait point de le voir passer en carrosse de louage, quelquefois en simple fiacre, ou dans la voiture des gens qui le venaient voir et qu'il empruntait sans façon, courant à l'Observatoire, au Louvre, aux Gobelins, au Jardin du Roi, aux Invalides, où il buvait à la santé des vieux braves en leur frappant sur l'épaule et en les appelant « camarades ». On répétait ses saillies et ses boutades, on s'extasiait sur ce que sa suite et lui mangeaient à leurs repas, sur ce qu'ils buvaient de bière, de vin, de liqueurs et d'eau-de-vie, et l'on remarquait qu'ils avaient gardé en ce point les traditions de leurs prédécesseurs.

Le dix-huitième siècle, d'ailleurs, fut l'âge d'or de ces visites de souverains philosophes qui venaient apporter à la ville de Voltaire et de *l'Encyclopédie*, la veille même de la Révolution, le tribut de leurs hommages souverains. Le règne de Louis XVI en vit trois presque coup sur coup. Le premier fut Joseph II, le frère de Marie-Antoinette, qui se faisait appeler « le comte de Falkenstein ». Il refusa l'hospitalité royale que lui offrait sa sœur, et voulut loger à l'auberge (dans la maison qui fait l'angle des rues de Vaugirard et de Tournon), où l'on assure qu'il poussait la philosophie jusqu'à faire sa cuisine lui-même. Il aimait à sortir à pied, sans suite, et à se mêler aux groupes des personnes qui l'attendaient, en s'entretenant familièrement avec elles. Il allait s'asseoir au café de la Régence, se faisait servir comme un simple particulier, causait avec la dame du comptoir et partait en lui laissant un double louis. Il voulut tout voir : « Partout où l'empereur paraît, écrivait l'ambassadeur Mercy à Marie-Thérèse, il est accueilli par les démonstrations les plus vives; son hôtel est toujours entouré d'une foule de peuple... Il y a toujours une grande affluence sur ses pas. Sa Majesté a souvent marqué d'être impatientée des démonstrations du public à son égard. » Les gazettes recueillaient avidement ses mots et les moindres particularités de son séjour; le chevalier du Coudray en a composé tout un livre, *les Anecdotes de l'illustre voyageur*, où l'on peut voir à quel point le comte de Falkenstein avait été populaire pendant son séjour à Paris (1).

Le deuxième voyageur royal fut le comte du Nord, Paul de Russie, depuis Paul I[er], qui vint en 1782 et dont on parvint à dérider quelquefois, en lui prodiguant les plaisirs de la ville et de la cour, la *gravité sibérienne*. Le prince de Condé lui donna surtout à Chantilly une fête allégorique d'une grande richesse, à laquelle accoururent cinq cent mille spectateurs. Les poissardes s'y étaient rendues, dans l'espoir de lui adresser une harangue de leur façon, mais elles en furent pour leur peine : Paul I[er], qui n'était pas aimable tous les jours, refusa de les recevoir, et elles s'en allèrent irritées, en échangeant sur son compte les propos les plus libres : « Eh! dis donc, Marie-Jeanne, il paraît que ce monsieur-là ne connaît pas le mérite d'une politesse. — Non, c'est pour ça que sa ch... de mère l'a envoyé ici pour qu'on l'y apprenne. — Ah ben! il a encore be-

(1) Anecdotes de l'illustre voyageur.

soin d'aller à l'école. » Ces remarques, rapportées à Son Altesse moscovite, sans doute avec tous les adoucissements voulus, la divertirent fort, comme elle avait déjà trouvé plaisant d'entendre le peuple s'écrier sur son passage : « Ah ! le b...! qu'il est laid! Mais, sacredi, il a une jolie femme ! »

Néanmoins, le grand-duc laissa quelques souvenirs plus gracieux de son passage, et on raconte qu'un jour il vint *incognito*, comme avait fait Joseph II, au fameux café de la Régence; qui était alors une des curiosités de Paris, et le quartier général des joueurs d'échecs. Il se mêla à la galerie, suivit quelque temps une partie engagée entre deux des plus forts champions, paria un louis pour l'un d'eux et gagna. A peine ouvrait-il la porte pour sortir, qu'une exclamation admirative du garçon, à qui il avait mis en passant le gain de son pari dans la main, le faisait reconnaître (1).

Le troisième de ces voyageurs royaux fut le comte de Haga, Gustave III, en 1784. Ce n'était pas son premier voyage à Paris, qu'il avait déjà vu avant de monter sur le trône. Le comte de Haga poussa la curiosité plus loin encore que Joseph II et recueillit d'aussi éclatants témoignages de la faveur publique. Il se montrait chaque soir à quelque théâtre, particulièrement à l'Opéra et à la Comédie française, où le parterre et les loges faisaient recommencer la pièce pour lui et accueillaient avec des applaudissements enthousiastes tout passage qui pouvait donner lieu à une application flatteuse. On le voyait au Parlement, au Palais, à l'Académie, à une ascension de Pilastre du Rosier, autour du baquet de Mesmer, partout où l'appelait le programme imposé par la mode. Il flânait, comme un bon bourgeois, sur les boulevards, au Palais-Royal, dans les promenades, et après un séjour de six semaines, partait aussi enchanté de Paris qu'il laissait les Parisiens enchantés de lui (2).

Mais, de tous ces étrangers de distinction qui ne firent que traverser Paris, celui peut-être qui l'emporta sur tous les autres par sa popularité éphémère, ce fut l'ambassadeur turc Effeid-Ali-Effendi, sous le Directoire. Dans la joyeuse mascarade de l'an V, au

(1) Prud'homme, *Miroir de Paris*, t. II; *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI*, t. I, 485; *Mémoires secrets* de Bachaumont, juin 1782.

(2) Geffroy, *Gustave III et la cour de France*, chap. VII.

milieu d'une société qui, échappée des griffes de la Terreur, se reprenait au plaisir avec une ardeur affolée, la venue de ce personnage aux habitudes *sultanesques*, qui se prodiguait avec une sorte de bonhomie orientale dans tous les lieux de plaisirs, distribuant aux femmes des sourires et des pastilles du sérail, admirant Mlle Lange au bal de l'Odéon, causant à l'Elysée avec Mme Tallien, se montrant dans tous les jardins publics, produisit une véritable émeute de curiosité. Les entrepreneurs de divertissements se disputaient sa présence. A Feydeau, on organisait pour lui un concert où tous les *soli* étaient chantés par des femmes, et la foule assiégeait les bureaux de location. A Idalie, il fallait le protéger par un cercle de dix fusiliers contre l'empressement furieux du public. A Tivoli, on le suppliait de mettre lui-même le feu, dans une fête donnée en son honneur, à un pavillon qui devait s'éclairer de milliers de lumières en deux secondes. Il était au premier rang dans toutes les ascensions aérostatiques et les feux d'artifice. Les petits ballons en baudruche, la folie du temps, reproduisaient ses traits et son costume, et la foule ne pouvait se rassasier de voir un ambassadeur turc s'envoler dans les airs. Les journaux entraient sur son compte dans les détails les plus indiscrets et les révélations les plus osées. Puis l'engouement public tomba comme un feu de paille, et le jour où il quitta Paris, qui s'était passionné pour lui, personne ne s'aperçut de son départ (1).

De nos jours, nous avons vu se renouveler des scènes analogues à celles que nous venons de décrire, avec les ambassadeurs siamois du second Empire et le défilé des souverains attirés par l'Exposition universelle de 1867, puis avec le schah de Perse et le sultan de Zanzibar sous la troisième République. Mais tout cela est encore trop près de nous pour qu'il soit opportun de s'y arrêter. Il est temps, d'ailleurs, de fermer cette longue parenthèse, qui nous a fait rompre l'ordre chronologique sans pourtant nous entraîner en dehors de notre sujet, et qui n'est certainement pas un hors-d'œuvre, quoiqu'elle soit peut-être une digression.

VICTOR FOURNEL.

(La suite à la prochaine livraison.)

(1) E. et J. de Goncourt, *la Société sous le Directoire*, chap. VI, et les journaux de l'époque.

NOUVELLES.

TZERNAGORA (LA MONTAGNE-NOIRE) [1].

VI. — TZIGANE.

Elle s'appelait donc ainsi? Je fus étonné, choqué d'entendre un pareil nom s'attribuer d'une manière spéciale à cette ravissante créature.

On nous l'avait bien dit, ce n'était qu'une enfant. Ses années n'allaient pas jusqu'à la douzaine. Mais tout en elle était original et gracieux, même son désordre. Quel art eût, mieux que la nature, coiffé les admirables cheveux noirs qui ruisselaient en folles boucles sur ses épaules ! Quelle toilette eût valu, pour elle, cette chemise de grosse toile et ce jupon de bure! En vertu de l'adage monténégrin : « La sandale s'use, mais la plante des pieds se renouvelle, » Tzigane avait les pieds nus.

Malgré le hâle, elle était d'une carnation fraîche, et même rosée, quand une émotion l'agitait. Elle avait des traits fins, la mine éveillée, de grands yeux caressants et doux comme ceux des gazelles. C'était *Mignon*, mais au pays où fleurit l'oranger. En ce moment surtout, elle rayonnait de joie.

Imaginez un jeune chien fêtant le retour de son

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

maître, et qui saute, et qui jappe, et qui revient à chaque instant lui lécher la main... Telle était d'autant plus notre héroïne, qu'elle ne s'était permis que de baiser humblement celle de Lazare; et ce détail m'avait frappé, que son allégresse ne se traduisait encore que par des cris inarticulés, étranges.

Il parvint à la saisir et, l'enlevant à sa hauteur, il l'embrassa.

Une dernière exclamation, mais plaintive et douloureuse, sortit des lèvres de la fillette. Puis, se renversant en arrière, elle s'évanouit.

Lazare la posa sur un tertre tapissé de mousse, et, tandis que notre guide courait remplir sa gourde au ruisseau voisin :

— Pauvre enfant! dit-il avec une affectueuse compassion, c'est le désespoir de ne pouvoir autrement exprimer le plaisir que lui cause mon retour.

— Que veux-tu dire, Lazare?

— Tzigane est muette.

A mon tour, je murmurai :

— Pauvre enfant!

Et, pendant qu'il lui prodiguait des soins fraternels :

— Muette de naissance? questionnai-je.

— On suppose le contraire, me répondit-il.

— Un accident, alors?

— Oui, s'il faut en croire le récit de celle qui nous l'a vendue...

— Vendue! Par qui donc?

Il se frappa le front, comme retrouvant un souvenir :

— Eh! cette vieille sorcière d'hier soir... *la Louve*... Je la reconnais maintenant, c'était elle.

Ma curiosité s'éveillait; Lazare voulut bien la satisfaire aussitôt :

— Il y a de cela cinq ou six ans, cette même bande de Zingaris passait devant notre maison. La Louve... oh! c'est bien elle !... traînait à sa suite une fillette en pleurs, qui jetait des cris d'agneau blessé. Je pris sa défense. Mon père survint et, dès le premier regard : « Cette enfant, dit-il, n'est pas des vôtres. Pourquoi la violenter? D'où vient-elle? » Ce fut la Louve qui répondit; elle raconta...

Lazare s'interrompit et, montrant Tzigane qui rouvrait ses grands yeux noirs :

— Ah! dit-il, voilà que tu reprends connaissance?... Ne bouge pas; repose-toi jusqu'à la fin de l'histoire.

Elle fit signe qu'elle avait compris, qu'elle obéissait, et, le regardant, lui souriant, elle sembla lui dire :

— Continue.

— La Louve, poursuivit-il, raconta que, dans une des forêts de l'Herzégovine, alors en pleine révolte, sa bande s'était trouvée sur le passage d'un convoi de prisonniers, d'exilés, parmi lesquels une jeune femme, une jeune mère, portait sa fille entre ses bras. Tout à coup, espérant fuir, elle s'était jetée dans un épais taillis, où de grandes roches pouvaient en outre la dérober aux regards. Par malheur, on l'avait aperçue. Deux bachibouzouks se ruèrent sur ses traces. Le premier, d'un coup de yatagan, l'abattit, expirante; le second, ayant saisi l'enfant par une jambe, allait lui briser la tête contre le roc, quand la Louve, intervenant, obtint qu'on la lui donnât. Dans un cri d'effroi, la voix de l'orpheline s'était brisée, s'était éteinte; elle ne recouvra plus la parole.

Tout en écoutant Lazare, moi, je regardais Tzigane; du geste, elle me confirma ces derniers mots.

— La petite muette, reprit-il, ne paraissait que médiocrement reconnaissante envers celle qui prétendait l'avoir sauvée. Elle venait de me choisir pour refuge; elle s'attachait à moi, me suppliait d'un regard que je sus comprendre. Mon père, après le dernier rapport du vladika sur mon assiduité au travail, m'avait promis une récompense, presque une discrétion. Je lui demandai d'adopter la pauvre enfant, et, comme il avait des amis, voire même un frère d'armes parmi les martyrs herzégoviniens, le marché se conclut. Avait-elle été baptisée? on l'ignorait. Je fus son parrain; Militza, sa marraine. Nous donnâmes à notre filleule le nom de notre mère, qui n'est plus : Irène. Mais on l'appelle familièrement Tzigane, en mémoire de la seule origine qu'on lui connaît. Elle nous aime et nous l'aimons bien; c'est notre sœur.

L'orpheline, que je ne quittais pas des yeux, avait des larmes sur son charmant visage; elle saisit une seconde fois la main de Lazare, une seconde fois elle y appuya ses lèvres.

— Elle a bien ses petits défauts, fit-il en souriant; elle est sauvage, indomptable; mais, au Monténégro, ce sont là des péchés mignons. Lors de mon départ pour la France, il a fallu l'enfermer pour qu'elle ne me suivît pas. Elle était désespérée, furieuse. Elle ne voulait pas être séparée de moi. Si nous sommes réunis, c'est grâce à son initiative auprès du vladika. Oh! oh! mademoiselle n'a pas besoin de parler pour qu'on la comprenne. Et d'ailleurs, elle sait lire, elle écrit... Hein! n'est-ce pas, mon gentil lutin, que c'est toi qui m'as fait venir?

Elle eut un vif et gracieux mouvement de tête pour répondre :

— Oui, oui, c'est moi!

Et maintenant elle ne pleurait plus, elle riait.

— Eh bien, lui dit-il, me voilà, es-tu contente?

Une place sablonneuse se trouvait à quelques pas de là; Irène y courut et, du bout de son doigt, elle traça ce mot : « Heureuse! »

— On pourrait ajouter, se permit de dire Toto-Tapin, que, par deux fois, nous l'avons vue descendre jusqu'à Niégouss, afin de voir si vous n'arriviez pas. Gageons que, tous les autres jours, elle venait ici vous attendre...

Une petite moue des plus espiègles, un geste menaçant à l'adresse du vieux soldat, furent la réponse de Tzigane, qui, se redressant aussitôt, nous donna, par son expressive pantomime, le signal du départ.

— C'est juste, fit Lazare, n'oublions pas la grande sœur. En route! Et, pour aller plus vite, filleule, nous te ramènerons en triomphe.

Ce disant, il la transporta, il l'assit sur Marengo, qui, tout fier de l'honneur, repartit d'un pas plus gaillard.

Du reste, nous approchions du point culminant. Il ne restait plus qu'à descendre, ayant devant les yeux le magnifique panorama des montagnes d'Albanie, la nappe bleuâtre du Skadarsko-Blato, les masses vertes de la forêt de Riéka, une partie de la plaine de Tzétinié, mais pas encore cette capitale, que masque un dernier monticule.

Au moment où notre petite caravane en contournait la base, une vive fusillade éclata de l'autre côté.

— Serait-ce la guerre qui recommence? m'écriai-je.

Lazare, éclairé par le rire de Tzigane, me répondit aussitôt :

— Eh non! c'est la noce!

VII. — UNE NOCE MONTÉNÉGRINE.

Tzétinié est la plus petite capitale de l'Europe.

Cinq cents âmes... une soixantaine de maisons, la plupart couvertes en chaume.

Tels étaient les chiffres en 1858. On assure que la population s'est accrue, que des monuments s'élèvent. Il n'y en avait alors que trois ou quatre, à savoir :

L'église, modeste chapelle grecque;

La *Tour des crânes*, qui, toute hérissée de piques, me fit, à distance, l'effet d'une pelote d'épingles... On comprendra bientôt pourquoi...

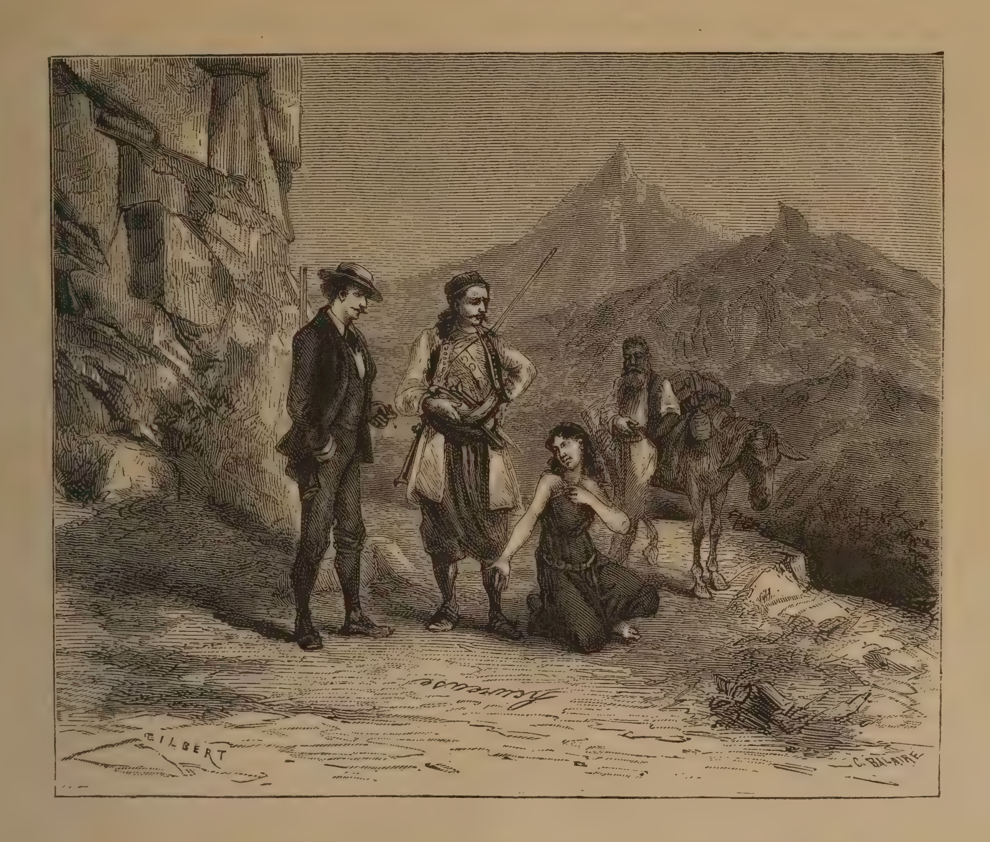
Cette ruine couronne l'arête rocheuse par laquelle le bourg se trouve abrité des vents du nord. A sa base, le vieux monastère d'*Ivan le Noir*, avec ses deux cloîtres étagés sur des arceaux romains, conserve encore, malgré les injures des Turcs... et des architectes reconstructeurs, une physionomie pittoresque. C'était, m'avait annoncé Lazare, la demeure du vladika, de l'évêque de la principauté.

Notre guide, désignant un logis d'apparence toute rustique, nous dit :

— Voici le palais du prince... C'est le *bigliardo !*... Le billard!... Il y a un billard!... le premier qu'eussent vu les Tzernagorsques... un grand événement !...

Il ajouta :

— Ces quelques toitures en tuiles vous indiquent, çà et là, l'habitation d'un *voïvode* — c'est ainsi qu'ils appellent leurs généraux, — d'un *serdar*, colonel... ou d'un sénateur... Ils sont une douzaine, dont cinq résidant à Tzétinié, et qui touchent une haute paye d'environ six cents francs par an... Les autres, cent écus! A ce prix, ce n'est vraiment pas la peine de se priver d'un sénat!



Heureuse! Dessin de Gilbert, gravure de Balère.

Lazare restait silencieux. Il parcourait, il saluait du regard la riante plaine et les montagnes, témoins des jeux de son enfance. Puis, ses yeux s'abaissant vers la ville, il montra l'un des toits rouges ; il me dit d'une voix émue .

— C'est la maison !... la maison où je suis né... où ma mère est morte... où je vais retrouver mon père et ma sœur!

Il venait de s'élancer, il y courait.

Tzigane, oubliée sur Marengo, se laissa glisser lestement à terre, et bondit après son parrain, qu'elle ne tarda guère à rejoindre.

Ils allaient si vite tous les deux, que j'avais peine à les suivre, distrait d'ailleurs que je fus en ce moment par les évolutions de deux cavalcades, celle-ci arrivant du sud, celle-là sortant à sa rencontre et de même en grand apparat.

Evidemment, cette belliqueuse manœuvre n'avait rien d'hostile; car, bien que tirant force coups de fusil, on caracolait dans l'une et dans l'autre troupe.

Lorsqu'elles se furent suffisamment rapprochées, les deux *bariaktares*, ou porte-fanions, fondirent l'un sur l'autre... Je les vis simuler un combat... puis mettre pied à terre, danser, s'embrasser en déchargeant leurs pistolets.

A ce signal, les deux escadrons se mêlèrent, et pri-

rent ensemble le chemin dans lequel je venais de m'engager à la suite de Tzigane et de Lazare.

Parmi les chevaux qui nous dépassèrent, une blanche cavale attira mon attention. Elle était richement harnachée et portait une selle de femme, mais l'amazone était absente encore.

Ce devait être pour la mariée. Quant au reste, tout me fut expliqué, traduit, comme je vais le faire à mon tour.

Arrivée devant la maison, la cavalcade fit halte et poussa trois formidables hourras.

La porte s'ouvrit, livrant passage à un superbe Monténégrin, dans toute sa verdeur encore. Lazare lui ressemblait à ce point que je devinai son père.

— Que souhaitez-vous? demanda-t-il à ceux qui l'avaient appelé.

Le doyen de la troupe répondit :

— Voïvode Dimitri Borgowitch, j'étais l'un des *proszci* chargés de te transmettre le désir et les offres de Georges Novak. Ta fille n'a-t-elle pas accepté la coupe en signe de consentement? puis la pomme où j'avais moi-même implanté la pièce des fiançailles?... Le contrat n'est-il pas signé? N'étions-nous pas convenus du jour?... Ce jour, c'est aujourd'hui... Nous venons chercher Militza...

— Je me souviens, répliqua le père, et je te reconnais, toi... Mais qui sont les autres?...

Les cavaliers, descendus de cheval, s'étaient rangés à droite du seuil. Ainsi qu'un chœur antique, ils répondirent d'une même voix :

— Nous sommes les *svati*, les amis de Georges Novak.

— Nous sommes ses *djévers*, ses garçons d'honneur! ajoutèrent deux jeunes hommes, qui s'étaient placés à gauche.

— C'est bien! fit Dimitri Borgowitch, je vous salue comme les futurs parrains de l'accordée! Hélas!... ce serait sa mère qui devrait vous accueillir... Dieu nous l'a reprise... et mon fils, que vous connaissez tous, est bien loin d'ici... J'aurais voulu qu'il m'assistât dans ce jour où je vais rester seul...

— Père, interrompit la voix de Lazare, me voici...

Et, traversant l'espace vide, il vint se placer auprès de l'auteur de ses jours.

Ils se ressemblaient tant, ils étaient si beaux tous les deux, qu'une soudaine exclamation d'enthousiasme éclata parmi l'assistance.

Cependant, après une première surprise, le père, attirant à lui son fils, l'avait étreint contre sa poitrine. Attendrissement imprévu, émotion profonde, mais qui ne dura qu'un instant. Le *staritchina*, le chef de famille, reprit aussitôt la dignité que lui commandait la circonstance.

— *Djévers* et *svati*, répliqua-t-il, s'appuyant à l'épaule de Lazare, nous voici deux maintenant pour vous recevoir... entrez chez nous...

Et, pour que libre fût le passage, il s'écarta du seuil.

Une sorte de défilé s'ensuivit, à la faveur duquel ces quelques mots s'échangèrent entre le père et le fils.

— A quel bon génie, mon enfant, suis-je redevable de ce bonheur? Qui t'a fait venir?...

— Le vladika... mais inspiré par Tzigane...

Elle était là, près d'eux. Un regard de celui qui l'avait adoptée fut sa récompense.

Lazare m'appelait du geste; il me présenta. Rien de cordial, rien de paternel, comme l'accueil du *staritchina*.

— C'est un second fils que le ciel m'envoie! conclut-il après m'avoir serré la main.

Et, comme toute l'assistance se trouvait maintenant à l'intérieur, nous y pénétrâmes.

Sur des tables dressées dans la salle commune et même au delà, dans la cour, une collation largement servie attendait les gens de la noce.

J'eus tout le loisir de les examiner, car Lazare, conduit par Tzigane, venait de disparaître derrière une tapisserie masquant la porte du gynécée.

Ils étaient environ cinquante, jeunes pour la plupart et de haute stature, secs et nerveux, fortement charpentés et musclés, les cheveux noirs, la peau brune, de grandes moustaches et de grands traits, le profil aquilin, les pommettes osseuses, le regard fier et dur.

Un souffle puissant enflait ces larges poitrines. Ils se tenaient droits, les épaules rejetées en arrière, avec des poses théâtrales.

Leurs beaux habits de fête, l'arsenal qu'ils avaient dans leur ceinture, la présence peut-être d'un étranger, tout contribuait à mettre en relief les qualités et les défauts de leur race. On devinait en eux des hommes intrépides, alertes, énergiques, mais violents, orgueilleux, insensibles pour les autres comme pour eux-mêmes, excessifs en bien comme en mal, ne sachant et ne voulant que se battre, ignorants, brutaux, féroces, et cependant susceptibles de générosité, de poésie, d'héroïsme... à la fois des chevaliers et des sauvages.

Sauvages à ce point qu'en 1810, le général Lauriston voulant envoyer à Paris deux prisonniers de la Montagne-Noire, l'un d'eux se laissa mourir de faim; l'autre s'était brisé la tête contre la muraille.

Pour les honneurs de la table, il n'y avait là que des femmes. Quelques-unes paraissaient des voisines ou des parentes; toutes elles témoignaient un même empressement servile aux dédaigneux convives qui les honoraient à peine d'un remercîment. Ainsi que je l'avais déjà pressenti, la Monténégrine n'est qu'une esclave. Mal accueillie à sa naissance au milieu d'une peuplade de soldats, flétrie dès sa première jeunesse par un abusif labeur, elle ne sera jamais la compagne ni l'égale de son mari, mais rien qu'une timide et fidèle servante sous le toit conjugal; et ce rôle, ce devoir, elle l'accepte avec une si touchante résignation, une telle humilité d'âme, que, même sous le rapport physique, elle devient inférieure à l'homme, ou plutôt au despote qui l'asservit à sa loi .. Telles étaient les honnêtes et patientes créatures que j'avais sous les yeux. Quel contraste! Plutôt petites que grandes, massives et gauches, dépourvues de fierté comme de charme, elles semblaient avoir au front, dans le sourire et le regard, cette devise de leur abdication : travailler et souffrir!

Grâce à Dieu, cependant, il est des exceptions. J'en eus la preuve à l'apparition de Militza... Quelle ravissante mariée! Le type grec... Hébé... Quinze à seize ans!

Son costume était des plus gracieux : le koret de soie blanche, la *yaketa* richement brodée, toutes sortes d'orfévreries et de pierreries à la ceinture, autour du cou et des poignets, parmi sa magnifique chevelure d'or.

Tout le monde se leva à son approche, la saluant d'un murmure admirateur... puis de toasts et de bravos chaleureux.

Tzigane, en toilette aussi maintenant, marchait auprès d'elle. De l'autre côté, Lazare lui donnait la main.

Dès qu'il m'eut désigné, Militza saisit la mienne et, suivant l'usage du pays, l'effleura des lèvres.

Sur le seuil paternel qu'on allait franchir, les deux *djévers* lui présentèrent le *marama*, voile distinctif de l'épouse.

Elle était encore coiffée de la *kapitza*. Son frère devait enlever et suspendre à la muraille ce virginal attribut de la jeune fille, dernier souvenir d'elle qui dût rester à la maison !

Devant la porte, la cavale blanche attendait.

L'accordée se mit en selle. On partit.

Lazare avait eu soin de me pourvoir d'une monture. Il prit en croupe la jeune muette, toute ravie d'un pareil honneur.

Sur tout le parcours du cortége nuptial, ce ne furent que vivats et libations, joyeux *brindisi*, force arquebusades.

Le marié n'avait pas encore paru. Il attendait sous le porche de l'église de *Riéka*, son village, où devait avoir lieu tout d'abord la cérémonie religieuse. Le vladika lui-même officiait.

Il y a dans le rite grec, pour la consécration de l'hymen, des détails symboliques d'une certaine poésie : les anneaux échangés par trois fois, sans doute pour attester que tout doit être commun entre les époux... le morceau de pain qu'ils partagent devant l'autel et le vin qu'ils boivent à la même coupe, autre emblème de cette communauté chrétienne... enfin, comme signe de leur fidélité dans les chemins de la vie, les trois tours qu'ils font par l'église, tandis que les garçons d'honneur, représentants de l'amitié, maintiennent sur la tête de la mariée, sur celle du marié, des couronnes de rubans bleus..... Leur chute serait un mauvais présage.

Elles ne tombèrent pas, et la noce, encore plus allègre, s'achemina vers la demeure des parents de Georges Novak.

Son père vint à la rencontre de Militza, portant un jeune enfant qu'il offrit à ses caresses. Sa belle-mère, de même que les djévers à Tzétinié, lui présenta la pomme de Thétis, que, d'un bras adroit, la jeune épouse jeta par-dessus le faîte de la maison. Ce nouveau succès fut acclamé comme étant d'un heureux augure.

Arrivée devant la porte, Militza, d'après l'antique et sainte coutume, s'inclina jusqu'à terre et baisa le seuil pour faire voir qu'elle n'allait le franchir qu'avec une humble pensée de reconnaissance et de soumission. Elle portait toujours le petit enfant ; elle le berçait dans ses bras, témoignant ainsi qu'elle comprenait sa future mission de femme. Une corbeille de fruits fut distribuée par elle à tout venant, pour indiquer que l'abondance entrait avec elle dans la maison. Les *svati* tirèrent des coups de feu, attestant par là qu'ils seraient toujours prêts à la défendre.

Puis le festin commença, digne de me remettre en mémoire celui des noces de Gamache. On servit des moutons rôtis tout entiers, que les convives dépecèrent à grands coups de kandjar, ou yatagan. Des tonneaux de vin furent défoncés, Spiaggia et Malvoisie — Malvoisie est voisin de Raguse — sans oublier les barils de Slinovitza. Au dehors, déjà le bal était en train.

Je m'étais promis ce spectacle, et ne tardai pas à constater que, même à la danse, le Monténégrin ne songe qu'à briller aux dépens de la Monténégrine. Admirer son cavalier, tel est le rôle passif de celle-ci. Celui-là tourne et bondit autour de sa danseuse avec des mouvements de bras qui rappellent le vol de certains oiseaux de proie. On dirait parfois qu'il plane au-dessus d'elle. Il la domine, il la fascine, il l'épouvante par des cris stridents, par des coups de pistolet. Ce pas national a des airs de combat. Il se nomme la *danse des aigles*.

Quant à la musique, on avait eu recours à cette troupe de Tziganes que nous avions rencontrée, le soir précédent, sur le chemin de Niégouss. Je reconnus nos deux porteurs de torches et, dans leurs mains, des instruments qui ressemblaient à la mandoline, à la cornemuse. Les autres soufflaient dans des chalumeaux, battaient le tambourin. Celui qui paraissait être le maestro jouait du violoncelle. Au demeurant, un orchestre original.

Lazare m'avait accompagné, tenant par la main sa jeune sœur adoptive, qui ne le quittait pas.

La parole seule lui manquait. Son attention, les mouvements de sa jolie tête, marquant la mesure, attestaient du reste que le plaisir était pour ses oreilles autant que pour ses yeux.

Tout à coup nous la vîmes changer de visage et, par un brusque recul, se blottir contre son parrain avec un cri d'effroi.

En suivant la direction de son regard, j'aperçus une longue et noire silhouette qui se redressait parmi les bohémiens.

C'était la Louve.

VIII. — LE LENDEMAIN.

La fête, à la lueur des feux de joie, s'était prolongée fort avant dans la nuit.

Brisé de fatigue, je m'étais réfugié dans une grange et j'y dormais encore du sommeil de vingt ans, sur ma couchette de foin embaumé, lorsqu'un impatient appel, que j'avais pris d'abord pour un chant d'oiseau, me réveilla.

L'oiseau n'était autre que Tzigane, ou plutôt Irène, toute souriante de ma mine assoupie.

Quand bien même elle eût parlé, je n'aurais pu la comprendre. Mais elle me montra le soleil et, sous ses premiers rayons, le scintillement lointain du lac.

Je me rappelai qu'une partie de pêche avait été projetée la veille, et, remerciant du geste mon gentil réveil-matin, je me hâtai de rejoindre Lazare.

Il m'attendait à bord d'une des *londras*, barques à huit ou dix rameurs, où se trouvaient installés déjà les jeunes gens de la noce, et qui servent à tous les transports jusqu'à Scutari, première ville ottomane d'Albanie, l'ancienne Epire.

Nous n'allions pas même jusqu'au lac, ce fameux skadarsko-blaso, que je ne devais qu'entrevoir à distance. Quelques coups de filet dans la rivière, tel était le but de notre excursion fluviale.

Rien de capricieux et de charmant comme la Riéka, tantôt resserrée parmi des roches, tantôt s'élargissant entre des rives où le grenadier mêle à la verdure des buissons l'écarlate de ses fleurs. Dans les eaux profondes, et que voile parfois le nénuphar, fourmillent

toutes sortes de poissons, notamment la *scorenza*, espèce de sardine aux reflets argentés, qui, à l'embouchure des affluents et dans toute la partie monténégrine du lac, se pêche l'hiver en abondance, se sale sur place, s'exporte par tout le littoral de l'Adriatique et constitue l'un des principaux revenus de la principauté.

Bien que ce ne fût pas la saison, notre flottille en prit une certaine quantité. Avec cela des carpes, des anguilles. Une superbe pêche, et qui provoquait à chaque instant la bruyante allégresse des pêcheurs. Le Tzernagorsque met de la passion jusque dans le plus tranquille des plaisirs.

Comme on appareillait pour le retour, Lazare me montra plus loin, vers la frontière, de grands bois giboyeux, chasse favorite du prince Danilo.

— On l'attend de jour en jour, ajouta mon compagnon. Voilà près de quatre mois qu'il est absent... Un voyage diplomatique à Saint-Pétersbourg, à Vienne, à Paris. C'est un pacificateur. Après avoir fait ses preuves de bravoure pour le maintien de notre indépendance, il s'efforce d'en obtenir la garantie, ce qui lui permettrait d'adoucir les mœurs de ses sujets et de les initier à la civilisation moderne. Un beau rêve!

— Tu ne me parais pas croire à sa réalisation? observai-je.

— Si fait! répliqua-t-il, ne sommes-nous pas dans le siècle des progrès? Tout est possible, même chez



La demande en mariage. Dessin de Gilbert, gravure de Léveillé.

nous, avec l'aide de Dieu... et du vladika. C'est l'inspirateur, c'est le bon génie du prince.

— Hier, dis-je à Lazare, j'admirais son imposante physionomie, son grand air de bonté, sa longue barbe blanche... Un prophète!... Ne me présenteras-tu pas à lui?...

— C'était mon intention, répliqua-t-il, au sortir de l'église; mais nous n'avons pas même eu le temps de le remercier de l'honneur qu'il venait de nous faire en se dérangeant pour marier Militza. Il est reparti presque aussitôt.

— Pour Tzétinié?

— Non, pour Scutari.

— Une ville turque! Dans quel but?

— Afin de sauver quelques pauvres diables de Riékavites, dont leur pope implorait vainement la grâce. On lui avait répondu : « Peut-être, si c'est le vladika lui-même qui la demande. » Or, comme ils allaient être pendus...

— Des voleurs?

Lazare eut un sourire, et, baissant la voix, il me répondit :

— Partout ailleurs on les qualifierait de ce vilain nom; chez nous, on ne les considère que comme des maladroits qui se sont laissé prendre. Oh! ne sois pas trop rigoriste, et rappelle-toi les highlanders des romans de Walter-Scott. Telle était l'Ecosse, tel est le Monténégro. Un pays pauvre, et si petit que c'est partout la frontière. On vit aux dépens du voisin... Un voisin exécré, le Turc! La razzia, même en temps de paix, ne tire pas à conséquence, et l'on salue comme un brave l'absent de la veille qui rentre le lendemain

avec des bestiaux, des approvisionnements ou des armes...

— Même pour les vendre? ajoutai-je; car j'aperçois là-bas, sur la seconde londra, un de tes compatriotes qui m'offrait cette nuit le magnifique yatagan qui brille à sa ceinture... et, selon toute probabilité, par suite de quelque coup de main à la Rob Roy.

— Tu pourrais avoir raison, me dit Lazare, c'est Kadich.

Et, comme mon regard l'interrogeait :

— Kadich, poursuivit-il, est le représentant des idées de violence, de rapine et de guerre, par conséquent l'ennemi personnel du prince. Je gagerais que présentement, au milieu de ces jeunes coqs qui l'écoutent en redressant la crête, il leur souffle la révolte, il les excite; et pourtant, comme dit le proverbe monténégrin, « la mer n'a pas besoin de sel. »

Je regardai Kadich : une sombre et haineuse figure qui se grava dans ma mémoire.

Vers midi, notre escadrille abordait au quai de Riéka; des femmes attendaient le poisson. Nos pêcheurs étaient des guerriers trop fiers pour se charger même d'une scorenza : ils ne devaient porter que leurs armes.



Une noce monténégrine. Dessin de Gilbert, gravure de Léveillé.

Déjà la nouvelle épouse était venue embrasser son beau-père, sa belle-mère, les *djévers*, les *svati*, tous les assistants, et leur verser elle-même, ainsi qu'elle fit alors pour nous, l'eau dans laquelle il est de règle que, le lendemain matin des noces, chacun des invités se lave les mains et le visage. Des pièces d'or ou d'argent remplissaient à demi la cuvette; nous y laissâmes tomber, à notre tour, l'offrande qui forme la première épargne de la mère de famille.

Un repas fut servi, rehaussé par l'espèce de bouillabaisse tzernagorsque dont nous avions fourni les principaux éléments. La mariée se tenait debout, servant les convives et répondant à leurs félicitations, à leur *brindisi* par de modestes révérences. A plusieurs reprises il lui fut crié : « *Traversa! traversa!* » ce qui signifie : « le tablier! le tablier! » Elle en avait un de couleur éclatante; elle le releva pour recevoir de nouveaux présents. Et c'étaient des vivats, des cris à briser vitres et tympans. Je ne connais pas de montagnards ayant plus formidables voix.

Puis les danses reprirent, alternées par des chants nationaux. Je n'en citerai que deux; le premier, très-court, est la légende du peuplier :

« Une suave mélodie religieuse s'élevait de l'église bâtie au sommet des monts;

« La sainte Vierge s'approche pour mieux entendre.

« Tous les feuillages se taisent, hormis celui de l'arrogant peuplier.

« Alors la mère de Dieu lui dit :

« Les autres arbres porteront des fruits; toi seul n'en porteras pas, et tu soupireras, et tu trembleras, même dans les jours les plus calmes de l'été, même alors que pas un vent léger ne soufflera sur tes rameaux... »

. . . .

Le second est héroïque, et l'héroïne est une femme :

« Un haïdouk se lamente et crie sur la montagne : « Pauvre Stanitcha! malheur à moi, qui t'ai laissé tom-« ber sans vengeance! »

« Du fond de la vallée de la Tsouze, la femme de Stanitcha entend ces lamentations; elle comprend que son mari est mort.

« Aussitôt, un fusil à la main, elle s'élance, l'ardente chrétienne, et gravit les sentiers que descendaient les meurtriers de son époux, quinze Turcs, conduits par Tchenghilj-aga. Dès qu'elle l'aperçoit, elle le met en joue et l'abat roide mort. Ses soldats, effrayés de tant d'audace, s'enfuient et la laissent emporter la tête de leur chef.

« Alors, Fati, veuve de Tchenghilj, adresse ce cartel à la veuve de Stanitcha : « Affreuse chrétienne, tu m'as « arraché les yeux en tuant mon Tchenghilj-aga; si tu « es une vraie Tzernagorsque, tu viendras demain seule « à la frontière, comme j'y viendrai seule, pour que « nous mesurions nos forces et voyions qui de nous « deux fut la meilleure épouse. »

« La chrétienne quitte ses habits de femme, revêt le costume et les armes enlevés à l'aga, prend son yatagan, ses deux pistolets et sa brillante carabine, monte son beau coursier, se met en route, en criant à chaque rocher de la Tsouze : « Si tu caches un frère tzerna-« gorsque, qu'il ne me tue pas, me prenant pour un « Turc, car je suis une fille de la Montagne-Noire! »

« Mais, en arrivant à la frontière, elle vit que la perfide musulmane avait amené avec elle son parrain, qui, monté sur un grand cheval roux, s'élança furieux contre la jeune chrétienne.

« Celle-ci l'attend sans peur. D'une balle sûrement dirigée, elle le frappe au cœur, puis lui coupe la tête; alors, atteignant dans sa fuite la musulmane, elle la garrotte et l'amène à Tsouze, où elle en fit sa servante, l'obligeant à chanter pour endormir dans leur berceau les orphelins de Stanitcha.

« Et, après l'avoir gardée à son service durant quelques années, comme ses enfants grandissaient, comme elle n'avait plus besoin d'esclave, elle renvoya la musulmane parmi les siens (1). »

. . . .

La *tambura*, la *dipla*, la *guzla* surtout avaient accompagné tour à tour les rapsodes. Vers le soir, instrumentistes et chanteurs se réunirent, y compris les bohémiens, pour nous régaler tous ensemble de l'aubade du départ, à travers laquelle se jetaient parfois les retentissants vivats de l'assistance. Je dois en convenir, ce fut un effroyable charivari.

Nous partîmes. Le père chevauchait seul en avant, escorté de ses amis, qui respectaient discrètement sa tristesse. Après un second intervalle, Lazare et moi. Il avait en croupe, ainsi qu'à l'aller, Tzigane, mais qui pleurait maintenant sa chère Militza.

Un groupe de jeunes cavaliers formait l'arrière-garde. La nuit venait. Au milieu du silence parfois une bouffée de vent nous apportait l'éclat de leurs voix, entre lesquelles je reconnaissais l'accentuation de Kadich, aigre et stridente comme un clairon de combat.

Cependant le chagrin d'Irène, épuisée de fatigue, ne résista guère au sommeil. Une demi-heure plus tard, l'enfant s'était endormie. Son parrain la fit passer de l'arrière à l'avant de la selle, et, l'enveloppant de sa strouka, il la maintenait dans ses bras.

Tout à coup, comme nous venions d'atteindre le sommet de la première colline, une détonation lointaine, et bientôt suivie de quelques autres, arriva du sud jusqu'à nos oreilles. Nous avions levé les yeux, croyant d'abord au tonnerre.

Les étoiles brillaient dans l'azur du ciel.

— C'est le canon, dit Lazare.

— A Riéka, peut-être?

— Non... plus loin... vers la frontière turque... à Scutari...

Il semblait inquiet; j'en pressentis la cause et lui demandai :

— Le vladika, quand nous sommes partis, était-il de retour?

Lazare me répondit :

— Pas encore.

IX. — TÊTES D'ÉPINGLES.

A l'ordinaire, rien de sobre comme le montagnard de la Tzernagora. Un morceau de pain de seigle ou de maïs, des oignons crus, des pommes de terre cuites sous la cendre, parfois un peu de *castradina* (viande de chèvre ou de mouton salé ou fumé), ou bien encore quelques *scorenze*, et comme boisson, l'eau des fontaines, voilà tout ce qu'il faut pour le soutenir après de longues journées de marche et de combat. Mais, s'il est d'une fête, d'une bombance, il se rattrape, et, pareil aux grands carnassiers, avec lesquels il a, d'ailleurs, plus d'une ressemblance, il dévore, il engloutit de prodigieuses quantités de victuailles, solides ou liquides. Un ravitaillement : j'en allais avoir de nouveau la preuve en arrivant chez Dimitri Borgowitch, où nous attendait le festin du retour.

C'était une maison de sénateur, avec quelques appendices modernes, mais qui conservait dans la salle commune le type traditionnel et le foyer central, entouré d'un gradin circulaire : la *stolitza*. Çà et là, quelques petits bancs de bois, en forme de trépieds : les *stolitzé*. Pour tout ameublement, une grande caisse en façon de bahut, peinte de couleurs vives, une table ronde de quelques décimètres de hauteur, un mortier de pierre pour écraser le grain, des barils, des ustensiles de ménage; aux murailles, nues, quelques images de sainteté, un trophée de chasse, une sorte de panoplie. Au-dessus de l'âtre, la crémaillère et son chaudron pour le brouet quotidien. Un intérieur spartiate.

Vers la fin du souper, j'étais venu me reposer un instant sur la *stolitza*, mais avec une certaine appréhension de la fumée qui tourbillonnait à l'entour.

— Tu vois, me dit Lazare, elle monte et s'amasse au plafond... Au-dessous du nuage, on y voit clair et l'on respire.

(1) Voir, pour les autres chants serbes et pour bien d'autres détails, le remarquable ouvrage que viennent de publier MM. G. Frilley et Jovan Wlahovitz (Plon, éditeur) sous ce titre : *le Monténégro contemporain*, ou bien encore : *l'Adriatique et le Monténégro*, deux charmants volumes de X. Marmier, de l'Académie française.

— En effet, répliquai-je, et je m'explique à présent la préférence de tes compatriotes pour cette espèce de divan... primitif.

— Ils y causeront toute la nuit... car il est d'usage, jusqu'au lever du second soleil, de ne pas déserter le toit du père orphelin... C'est ainsi qu'on appelle chez nous celui qui revient de marier sa fille.

Après avoir reconnu la justesse de l'expression, je témoignai cependant le désir de me délasser enfin dans un lit, ce qui ne m'était pas advenu depuis notre départ de France.

— Un lit! se récria Lazare, mais il n'y en a que deux dans toute la maison : celui du père et celui que Tzigane partageait avec Militza... Tu n'es pas chez les sybarites, mon pauvre ami... Je ne puis t'offrir, et l'on croirait t'offenser en t'offrant à notre âge autre chose qu'une de ces couvertures...

Il me les montrait, roulées et superposées dans un angle, à la disposition des hôtes.

— Soit! fis-je avec philosophie, mais où m'installer?

— Où tu voudras... pourvu que la place ne soit pas prise... Excuse nos mœurs, et prends patience... L'hospitalité de Sélim te dédommagera...

Je m'empressai de répondre qu'elle ne me ferait pas oublier celle de la Montagne-Noire, et l'entretien nous ramenant à ma promesse envers notre camarade de l'Ecole centrale, j'annonçai l'intention de partir avant la fin de la semaine pour Constantinople.

— Si tôt! fit Lazare d'un ton de reproche.

— L'oncle de Bougival, répondis-je, ne m'a permis qu'un mois de voyage... Il y a huit jours déjà que nous sommes partis... Le temps d'aller jusqu'au Bosphore, de voir ses rives, d'en revenir... et ce sera la fin du congé...

— Peut-être eût-il été sage de s'assurer, observa le Monténégrin, que notre Turc est encore de ce monde. Rappelle-toi son état déplorable quand il a dû quitter Paris... S'il était mort, s'il était mourant...

— Raison de plus pour courir au plus tôt lui serrer la main...

Nous fûmes interrompus par la rentrée des convives, qui bruyamment discutaient.

— Kadich, interrompit le maître de la maison, je vous serais obligé, bien que libre sous mon toit, d'y ménager le prince, dont vous me savez l'ami...

— Je rends justice à Danilo, répliqua Kadich; il est brave... et l'a prouvé, dès son avénement, par la prise de Jabliak...

— Et je pense aussi, s'empressa d'ajouter le voïvode, par son énergique résistance à la formidable invasion d'Omer-Pacha... par sa victoire sur une armée cinq fois plus nombreuse que la nôtre... Nous lui avions pris dix-sept étendards...

— Et coupé près de quatre cents têtes! interrompit Kadich, à la bonne heure! Mais, depuis lors, n'aspirant qu'à la paix, Danilo recherche le protectorat des étrangers; il nous défend toute incursion sur le territoire turc; il proscrit sans miséricorde ceux d'entre nous qui veulent, qui voudront toujours et quand même ce que je veux... la guerre!

Ce cri vibrait encore sur les lèvres du fanatique que déjà les assistants lui faisaient écho. La guerre!... c'est l'espoir, c'est l'aspiration de tous les Tzernagorsques, jeunes gens ou vieillards...

Hormis, cependant, un groupe de sages, dont s'honorait d'être le père de Lazare.

— Qui juge trop vite, vite se repent! répondit-il; attendez le retour du gospodar... Il négocie notre admission parmi les peuples civilisés, il prépare et saisira l'occasion...

— L'occasion! se récria Kadich, ne s'offrit-elle pas pendant la guerre de Crimée, quand les Russes nous tendaient la main?... un peu plus tard, lors de la révolte de nos frères de l'Herzégovine, qui, dépourvus de tout secours, ont été massacrés, écrasés, anéantis?...

Il s'arrêta, étonné du changement de physionomie qui s'opérait chez son hôte. Pâle et douloureusement ému, Dimitri Borgowitch se laissa tomber plutôt qu'il ne s'assit, en murmurant :

— L'Herzégovine! Ah! tu rouvres en moi, Kadich, une blessure saignante... Stéphan Mostar, mon frère d'armes, mon *probatime*, était le chef des insurgés... J'accourais pour lui offrir un refuge, et ne recueillis que son cadavre... Par un testament suprême, il me confiait sa femme, ses enfants... Hélas! ils avaient disparu... Morts aussi peut-être, ou peut-être expatriés... Rien n'a pu me remettre sur leurs traces... Ah! si je n'écoutais que mes propres ressentiments, je penserais et parlerais comme vous, jeunes hommes... Mais la patrie avant tout... Danilo m'a fait comprendre nos véritables intérêts... Il lui revient, après nous avoir ralliés, la sympathie des trois grandes puissances... Leurs consuls sont à *Klobuk*, pour s'entendre avec Kémal-Effendi, commissaire général de la Porte. Une escadre française, une frégate russe croisent dans les eaux de Raguse... Tout se prépare pour l'affirmation de notre autonomie, de notre liberté... Réprimons nos haines, enchaînons la vengeance... Attendons!...

Ce noble langage avait exercé une salutaire influence sur tous ceux qui venaient de l'entendre, y compris le farouche Kadich.

— *Diavolo nosi!* s'écria-t-il, le diable m'emporte, Borgowitch, si votre raisonnement ne m'a pas ébranlé! Je n'adhère pas à vos temporisations... Oh! quant à cela, jamais! mais je ne veux pas vous affecter davantage en un pareil jour. Buvons! trinquons! Que nos regards se détournent du présent... de nos pères... Tenez, jeunes gens, voici notre histoire...

C'était sa *guzla* qu'il appelait ainsi. Tandis que ses compagnons versaient l'hydromel ou le punch, il accorda, par une succession de cris perçants, l'instrument traditionnel au ton de sa voix. Puis, de l'archet, scandant et martelant chaque vers, il commença :

« Le vieux Palikare a près de cent années... Il va mourir... Il appelle auprès de lui tous les siens...

« Toi, mon neveu, assieds-toi là, près de moi... prends mes armes, et sois capitaine...

« Vous, mes enfants, prenez mon sabre délaissé, coupez de verts feuillages... et jonchez-en la terre pour que je repose...

« Amenez-moi le père spirituel, afin qu'il me confesse et que je lui dise les péchés que j'ai commis...

« Je fus trente ans Armatole et vingt ans Klephte; maintenant la mort est venue, je veux mourir...

« Faites mon tombeau... faites-le moi large et haut, pour que je puisse combattre debout...

« Laissez à droite une fenêtre pour que les hirondelles viennent m'annoncer le retour du printemps...

« Et les rossignols me chanter le beau mois de mai... »

. . . .

Kadich était lancé : il continua, variant ses sujets.

Personne ne songeait à lui disputer la parole. Au contraire, l'auditoire écoutait avec ravissement, avec passion, cette interminable mélopée qui lui rappelait tour à tour et ses malheurs et ses gloires. Parfois, des cris, des applaudissements, des sanglots même excitaient le barde. Il dépeignit le champ de carnage de Kossovo, il chanta les prouesses de la revanche, il eut comme une vision du merveilleux avenir de la Serbie, redevenue l'une des premières nations du monde.

Quant à moi, je n'entendais plus. Roulé dans ma couverture, je dormais... mais d'un sommeil tout plein de rêves fantastiques. Tantôt il me semblait être sous la tente de l'un des héros d'Homère; tantôt, dans quelque wigwam des Mohicans ou des Comanches.

Je ne me réveillai qu'assez tard. Lazare, depuis longtemps debout, m'attendait devant la maison.

— Quoi! lui dis-je, déjà sous les armes?

— Qui s'éveille de bonne heure a le sort prospère.

La capitale, que nous embrassions tout entière d'un coup d'œil, offre un aspect animé, pittoresque. Des enfants jouent au palet, à la fronde, au boulet (*batsati sè djulèta*). Les plus âgés rivalisent de force et d'adresse gymnastiques : la lutte, la course, le saut. J'en vis plusieurs franchir à pieds joints des obstacles de la hauteur d'un cheval. Les hommes, déjà costumés et paradant ainsi que des comédiens tout prêts à paraître en scène, flânent par-ci, causent par-là, répétant presque à chaque phrase une de ces exclamations familières : *Bôg a ti!... Bôg a mi!... Bôg sto-boum!...* Par ton Dieu!... Par mon Dieu!... Dieu soit avec nous!... ou bien encore marchent de front sur une seule ligne, à grands pas, et se retournent au bout de la place avec l'ensemble et la précision de soldats à l'exercice. Quelques femmes circulent avec des fardeaux, soit à l'épaule, soit dans leurs *poias*, énorme carcan de douze centimètres de hauteur, orné de gros châtons de cornaline, et qui leur sert de ceinture, ou plutôt de harnais. Pas un être du sexe noble qui paraisse vaquer à un travail quelconque. Des guerriers! rien de plus, rien de moins. Ils promènent leur arsenal; ils se croiraient déshonorés s'il leur manquait une des armes qui le composent... et cela même pour les vieillards, même pour les sénateurs que nous voyons passer, se rendant à la séance.

— C'est public! me dit Lazare.

Et, traversant la place qu'ombrage un grand mûrier, il me conduisit vers une longue maison basse, recouverte en chaume, qui n'avait guère que l'apparence d'un hangar. A l'intérieur, deux compartiments, à savoir : 1° l'écurie, pour les ânes et les mulets amenant des villages d'alentour les pères conscrits et ceux qu'ils vont juger; 2° la salle des délibérations, qui sert aussi de tribunal. Pour tout ameublement, un long banc de pierre adossé contre la muraille — à la place réservée au prince, un sac de laine, comme en Angleterre pour le chancelier — quelques siéges autour du foyer, toujours le foyer central, et, quand l'affaire doit se prolonger, le repas des sénateurs s'y cuisine. Aucun de ces hauts dignitaires ne croira déroger en soignant au besoin le rôt. Lazare me donna ces détails sans sourire; c'était Dimitri Borgowitch qui présidait. Ainsi que ses confrères, il avait accroché derrière lui sa carabine albanaise, mais gardait au *kolan* les pistolets et le kandjar. Quelques *périaniks*, ou gendarmes à plumet (*périanik* signifie *porte-plumes*) montaient la garde au dehors ou dans le prétoire. Tel devait être ce sénat de pâtres et de proscrits que Romulus assemblait, au son de la trompe des bergers, sur le mont Palatin.

Comme les décisions de l'aréopage tzernagoresque étaient inintelligibles pour moi, le fils du président me donna bientôt le signal de la retraite, et nous allâmes visiter le vieux palais, tout rempli des souvenirs de Pierre Ier, qui fut un saint, et de Pierre II, qui fut un poëte. Quant à la partie spéciale au couvent, nous la réservâmes pour notre visite au vladika. Il n'avait pas encore reparu, ce qui commençait à vivement inquiéter Lazare. Sa reconnaissance, son affection pour ce vénérable personnage, les éloges qu'il me faisait à chaque instant de sa haute raison, de ses vertus évangéliques, tout augmentait mon impatience de le connaître enfin.

En attendant, nous montâmes jusqu'au sommet du rocher, jusqu'à la ruine... Vous savez, la pelote d'épingles... Mes épingles étaient des piques soutenant chacune un crâne humain... d'où son nom : *la Tour des crânes*.

— Des crânes turcs, n'est-ce pas? fis-je en regardant mon compagnon.

— Voilà des années qu'ils blanchissent au vent de la montagne, me répondit-il. Notre prince ne veut plus de semblables trophées...

— Mais il a des sujets qui s'en accommoderaient encore... à commencer par Kadich.

— Oh! répliqua Lazare, ne soyons pas trop sévères, même envers lui! Vois quelle est l'éducation de nos jeunes gens. Le premier jouet, le seul qu'on ait mis dans leur berceau, c'est un poignard... Ils n'étudient, ils ne travaillent que le développement de leurs muscles... Pour toute science, le maniement des armes... pour toute morale, l'exemple des ancêtres, l'amour du pays, la haine du Turc... Mais représente-toi donc d'un côté l'invasion musulmane, des millions de conquérants, fanatiques et cruels, qui font trembler l'Europe entière, qui la subjugueront peut-être... et de l'autre, constamment en face, une poignée de Serbes, débris d'un empire, bloqués sur leur roc, luttant contre des armées sans cesse renaissantes, et cela pendant des siècles, pour rester chrétiens, pour rester libres!... Est-ce que nous avions le loisir d'être généreux? Est-ce qu'il ne fallait pas suppléer au nombre par la terreur? Est-ce que les beys et les pachas ne se montraient pas encore plus féroces? Qui pourrait dire aujourd'hui lesquels, de leurs pères ou des nôtres, ont commencé?

Au moment même où Lazare achevait cette véhémente justification de ses compatriotes, une rumeur soudaine attira nos regards vers la place, qui, masquée depuis un instant par les décombres, nous apparaissait de nouveau.

Avec des gestes et des cris de colère, la foule entourait un cavalier arrivant au galop, et qui semblait en proie lui-même à l'exaspération la plus vive.

Lazare, malgré la distance, le reconnut aussitôt.

— Georges Novak! s'écria-t-il, mon beau-frère! Un malheur est arrivé!

X. — OU SE REFORME LE TRIO.

Ce malheur, c'était l'assassinat, c'était le martyre du vladika.

Sa vénérable et blanche tête, subissant l'injure d'une exposition publique sur les créneaux de la forteresse de Scutari, avait été saluée par des coups de canon...

ceux-là que la veille au soir, en quittant Riéka, nous avions entendus.

Georges Novak avait voulu lui-même apporter cette nouvelle. Je renonce à peindre l'indignation, la fureur des assistants, et le désespoir de Lazare.

Navré de douleur, il pleurait, il sanglotait en parlant du bienfaiteur, du père qui venait de lui être ravi.

— Ils l'ont tué! lui, si généreux et si bon!... Un vieillard! un saint! A peine avais-je eu le temps de le revoir!... Et je le perds à jamais!...

— Vengeance! cria Kadich au milieu d'un cercle de prosélytes qu'enflammait sa rage; je proclame lal oi du talion : œil pour œil, dent pour dent, tête pour tête... Il en faut à toutes les piques de la tour pour nous payer celle-là! Vengeance!

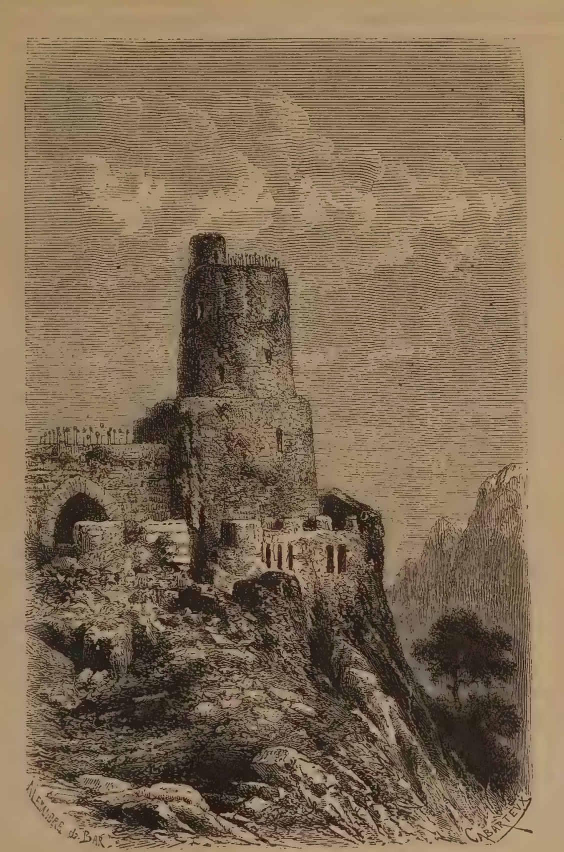
Ce cri, Lazare lui-même allait le répéter, quand un nouveau personnage, à l'aspect imposant, à la physionomie virile et fière, se montra tout à coup sur le perron du palais.

C'était Mirko Pétrowitch, frère du prince, et qui le représentait durant son absence. Une sorte de régent.

Jeune encore, il jouissait d'une grande popularité, juste conquête de sa sagesse et de sa bravoure. On le surnommait *l'Épée du Monténégro*.

Sa pâleur, ses regards attestaient qu'il avait tout entendu. Un seul geste lui suffit pour commander le silence.

— C'est un deuil public, dit-il, mais c'est en même temps une provocation... et qui réclame autre chose que de vaines représailles. Une armée turque s'avance vers Grahovo; je venais d'en être informé. Demain, ce soir peut-être, nous aurons à nous défendre.



La tour des crânes. Dessin de A. de Bar, gravure de Caborleux.

Il fut interrompu par une formidable acclamation; des bruits d'armes agitées s'y mêlèrent, comme préludant aux combats.

— L'imminence du péril, continua Mirko, va probablement hâter le retour de mon frère. En attendant, comptez sur moi. J'entre au Sénat. Nous allons organiser la défense du pays. Que les estafettes de la levée en masse partent sans retard.

Et, sur cet ordre, il s'éloigna. En me retournant, ce fut en vain que je cherchai Kadich et ses adhérents... ils avaient disparu.

Déjà l'aspect de la place était tout autre. Plus de causeries, plus de jeux. Des figures sombres et résolues.

On se serrait la main, on remplissait les cartouchières, on aiguisait les kandjars.

Les *périaniks,* sur leurs petits chevaux rapides, s'étaient éloignés dans toutes les directions. Dans quelques heures, chaque nahia (canton), chaque *plémé* (village), aurait entendu le cri national de l'appel aux armes.

Les premiers contingents ne tardèrent pas à se montrer, conduits par leurs décurions, leurs centurions, leurs capitaines. Officiers et soldats, tous ils avaient au cœur l'amour du sol natal et de la liberté, tous ils étaient impatients de marcher à l'ennemi, n'ayant pour eux-mêmes que la seule ambition de mourir sur un champ de bataille.

Je vis des *plémé* marcher à la rencontre l'un de l'autre et les soldats qui les composaient se tendre la main, s'embrasser. La même scène se passait entre des groupes, entre des individus. Pour s'aborder, le mot d'ordre était le même. Lazare m'en donna cette traduction : Gloire à Jésus-Christ!

Il ajouta :

— Ces hommes, ces familles, ces hameaux se réconcilient. Quelque rivalité, une rancune existait entre eux, ils l'abjurent en face du danger commun. Chez nous, quand le Turc menace, tout ce qui n'est pas d'intérêt général disparaît. Plus de haines, plus de divisions, plus de partis, un seul ennemi : l'ennemi!

Je pensai à part moi :

— Voici un petit peuple qui nous donne un grand exemple.

Mon attention, d'autre part, avait été attirée vers l'église, où je voyais entrer, d'où je voyais ressortir de jeunes hommes marchant deux par deux, le visage religieusement ému, la main dans la main, ou l'un sur l'autre appuyés, tels que l'art nous représente Castor et Pollux, Pythias et Damon, Achille et Patrocle.

— Ce sont les *probatime* ou frères d'armes, m'expliqua mon compagnon; ils s'engagent, durant le cours de la guerre, à mettre tout en commun, à rivaliser de dévouement, à combattre, et, s'il le faut, à mourir ensemble.

Un souvenir de la veille me revint en mémoire :

— Oui, murmurai-je, comme ton père avec ce grand patriote herzégovinien... dont je ne me rappelle plus le nom...

— Stéphan Mostar! dit le fils de Dimitri Borgowitch. Du reste, je ne le voyais que par intervalle. Il venait

d'être enrôlé comme aide-de-camp de son beau-frère, Georges Novak, serdar des Riékavites, et qui devait former l'avant-garde.

— Ami, m'avait-il dit, je ne songe plus à te retenir. Etranger à notre langue, à nos habitudes, tu ne pourrais que courir des périls; nous voulons te les épargner en te demandant un service.

— Lequel?

— Voici. Tout le Monténégro, même les femmes, entre en campagne.

— Quoi! les Monténégrines aussi!...

— Souviens-toi de vos ouvriers recevant de leurs compagnes le nécessaire pendant les entr'actes du travail... il en est ainsi des nôtres. L'épouse suit l'époux, la sœur suit le frère, la mère veille de loin sur ses fils. Elles renouvellent nos provisions de cartouches, elles relèvent et secourent nos blessés, jusque sous la mitraille. Souvent on les a vues ramasser la carabine échappée d'une main qui leur était chère, et faire à leur tour le coup de feu. Parfois même, si quelque bataillon plie sous le nombre, elles le ramènent au combat par leurs excitations, par leur exemple, en démontrant aux hommes que mourir les armes à la main vaut mieux que vivre en esclaves.

— C'est superbe! mais je ne vois pas trop...

— Attends! Tzigane n'est ni de la famille ni du pays. D'ailleurs, une enfant! Il ne faut pas qu'elle reste exposée aux hasards d'une lutte sans miséricorde... Nous désirons, en retournant à Cattaro, que tu la conduises dans un couvent régi par une de nos parentes. Elle y demeurera jusqu'à la paix. Veux-tu?

— Mais, observai-je, consentira-t-elle à me suivre?

— Je vous accompagnerai jusqu'à Niégouss, où s'embranche le chemin des hauteurs qui dominent la vallée de Grahovo. C'est le poste qui nous est assigné. Le départ aura lieu demain matin.

Après une certaine résistance, je finis par accepter cet arrangement. La nuit arriva. Tzétinié, ses alentours n'étaient plus qu'un vaste campement. Des feux s'allumèrent dans la plaine et sur toutes les cimes environnantes. A chaque instant de nouvelles escouades survenaient. Ce serait bientôt une armée.

Ch. DESLYS.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Les suprêmes honneurs académiques ont été rendus à J. Janin : en prenant place sous le dôme de l'Institut, son successeur et son ami a prononcé l'éloge du célèbre critique, rappelé ses débuts, ses travaux, et par quels mérites d'esprit et de cœur il obtint la popularité qui, pendant si longtemps, s'est attachée à son nom. En meilleurs termes, sans doute, mais comme nous l'avions fait nous-même dans le *Musée*, M. John Lemoinne a rendu justice à l'homme charmant, dont la bonne humeur, l'entrain et le bon rire furent un des plus aimables passe-temps de notre jeunesse. Aujourd'hui, la critique est devenue plus grave, elle enseigne, elle professe, elle se fait gourmée et savante, mais au fond, elle instruit peu et n'est guère amusante. Elle aborde les questions sociales les plus hautes, les théories les plus élevées de l'art, à propos d'une pochade des Variétés ou du Palais-Royal; tant de déploiement d'érudition, tant d'efforts pour si peu, nous font sourire, et nous nous surprenons à regretter le verre de saine gaieté que J. Janin, en riant, nous versait tous les lundis.

Pour bien parler de J. Janin, le nouvel académicien avait été à bonne école, il l'avait connu chez les frères Bertin, à la rédaction de ce journal des *Débats* qui a joué un rôle si considérable dans la presse, et par elle, dans l'esprit politique, littéraire et artistique de la France. C'est assurément au journal des *Débats* que J. Janin avait acquis ses droits aux honneurs académiques; sur le même terrain, John Lemoinne a cueilli ses palmes vertes. Seulement, pendant que le premier travaillait au rez-de-chaussée, le second écrivait dans les étages supérieurs. Quoiqu'il ait publié quelques ouvrages, c'est à titre de journaliste que le nouvel immortel est entré à l'Académie. Et il nous plaît de voir cet illustre corps, subissant l'esprit moderne, admettre les hommes qui combattent, ceux qui luttent chaque jour, et qui, à chaque heure, sur la brèche, se consacrent à la défense de la chose commune, de la maison et du toit sous lequel nous reposons avec notre honneur, notre famille et notre fortune.

Nous ne nous faisons aucune illusion, pourtant, sur les défauts de la presse; nous savons qu'il y a des journalistes chercheurs de scandales, corrupteurs des mœurs, qui sont des empoisonneurs; âmes vénales, bonnes à tout, prêtes à tout, sans dignité ni pudeur, trafiquant de leur conscience et souillant celle de leurs lecteurs. Ces gens-là sont à la vraie presse ce que les goujats sont à l'armée. Mais à côté de ceux-là, et dans tous les partis, il est des hommes qui se respectent, et dont la France peut être justement fière, des écrivains qui ont toujours tenu leur plume pure et haute, et, sans remonter bien haut, le journalisme français cite avec orgueil les noms de Chateaubriand, de Courier, de Genoude, de Salvandy, de Sacy, de Carrel, de Guizot, de Thiers, de Sainte-Beuve, et de bien d'autres encore dont les noms se pressent sous notre plume.

Avec un degré de célébrité, moindre encore, M. John Lemoinne est de ceux-là; il a l'esprit, la verve, le talent d'improviser, la première des qualités d'un journaliste, le courage, et le tout sur un fond d'études bien faites qui donnent une saveur particulière à ses articles. Mérite rare parmi les hommes de la presse quotidienne, M. John Lemoinne sait sa langue et écrit en bon français; à tous ces titres il était digne d'entrer *in docto corpore*.

Mais pendant qu'il prend place dans son fauteuil, un autre siége se vide. M. Patin, après de longues souffrances, vient de mourir. Henri-Guillaume Patin, secrétaire perpétuel de l'Académie française, doyen de la Faculté des lettres, grand officier de la Légion d'honneur, né à Paris en 1793, était entré à l'Ecole normale dans la promotion de 1811. Maître de conférences à la même école en 1815, professeur de rhétorique à Henri IV en 1815, il poursuivit la carrière

académique en écrivant les éloges de Bernardin de Saint-Pierre, de Lesage, de Bossuet, etc., etc. Dans cette voie, ses succès furent très-minces, il écrivait d'une manière déplorable, et les *qui* et les *que* volaient sous le bec de sa plume comme les gros mots sous celui de Vert-Vert. A cet égard, il laisse une réputation légendaire. En 1830, M. Villemain lui confia la suppléance de son cours, malice cruelle ! En 1865, il remplaça M. V. Leclerc comme doyen de la Faculté, et, en 1847, la publication des *Tragiques grecs* lui ouvrit les portes de l'Académie et lui donna, croyons-nous, le fauteuil d'un poëte immortel, parfaitement et justement oublié, M. Roger.

Nous ne voulons point déprécier les mérites de M. Patin, il possédait une mémoire très-sûre, une érudition solide, et dans ses rapports avec la jeunesse il se montrait d'une urbanité bienveillante, qualité de cœur qui n'était point au doyennat l'apanage de son rude prédécesseur, M. Leclerc. L'antiquité grecque ne remplit que peu de jours de la vie de M. Patin ; ce fut surtout à l'étude des poëtes latins qu'il s'adonna. Travailleur infatigable et très-sincère, il manquait un peu de goût dans son érudition, embrouillant, mêlant toutes choses et ayant une peine infinie à exprimer ce qu'il sentait. Peu importe; malgré ces critiques, je ne dis pas la mémoire, mais le souvenir de M. Patin restera, et ses œuvres ne tomberont point dans ce gouffre sans fond qu'on appelle l'*oubli*.

Puisque nous venons de parler d'un des chefs de l'Université, *alma mater*, disons un mot du Mémoire si remarquable que vient de publier M. Gréard, sur l'instruction primaire à Paris. Pour le *Musée*, c'est plus qu'une satisfaction. Nous ne sommes point assez ingrats pour oublier, avec quel empressement généreux la grande cité s'est, depuis de longues années, efforcée de mettre notre recueil entre les mains de ses jeunes élèves, et sur les rayons de ses bibliothèques ; honneur dont nous sentons tout le prix et que nous nous efforcerons toujours de mériter.

Homme rare, doué de toutes les qualités qu'exige la grande situation qu'il s'est faite dans l'instruction de notre colossale cité, M. Gréard acquiert, de jour en jour, des droits nouveaux à la reconnaissance publique, et nul plus que lui n'était capable de seconder notre conseil municipal cherchant, à prix d'or, à multiplier les écoles, à en accroître le matériel et à en améliorer l'enseignement. Il est possible, et nous le désirons, que le *Musée*, puisant dans le Mémoire de M. Gréard, fasse connaître tous les efforts qui se poursuivent avec tant de sacrifices et d'habileté pour arracher à l'ignorance les générations naissantes que Bossuet appelait *les recrues du genre humain*, et pour arriver au développement des facultés latentes qui, dans leur individualité et leur ensemble, lorsqu'elles sont éveillées, constituent la grandeur, la richesse et la véritable sécurité d'un pays. Il y a des gens qui crient : La liberté partout ! C'est très-bien ; mais, auparavant, que l'on nous permette de demander l'éducation partout. Dans ses jours d'orgueil, fort légitime à certains égards, Paris se plaît à s'appeler *la métropole du monde civilisé* ; nous sommes trop français pour ne pas répéter cette affirmation, mais nous devons confesser, qu'en fait d'instruction élémentaire, nous marchons après Stockholm, Hambourg, bien en arrière de New-York, de Boston, et de maintes autres villes ou moins riches ou plus jeunes que nous.

En attendant que l'instruction prenne tous les développements qu'exige l'intérêt public, les amateurs des beaux-arts vont de fête en fête. Après les expositions de Barye et de Pils et en attendant l'ouverture du Salon, les ventes à l'hôtel Drouot ne s'arrêtent pas; des collections célèbres passent sous le marteau des commissaires-priseurs et trouvent des enchères superbes. En voyant les prix qu'atteignent les œuvres de nos artistes et celles des vieux maîtres, on ne dirait pas que la France a payé tant de milliards à Berlin et traversé de si grands désastres.

La vente de la précieuse collection de M. C. Marcille a attiré tout Paris, elle a produit en chiffre rond 273000 francs. Parmi les tableaux dont elle se composait, citons quatre toiles de Fragonard, dont deux vraies perles : *la Fuite à dessein*, une seule figure de quelques pouces, vendue à M. de Rothschild, de Vienne, 22 000 francs, et un groupe d'enfants d'une facture délicieuse, d'une pâte grasse, et d'un charme... Je ne sais pas pourquoi cette ravissante peinture, que le temps, il est vrai, avait un peu endommagée, n'a atteint que le chiffre de 5250 francs. Les tableaux, comme les livres, ont leur destinée... En veut-on une preuve? Dans cette même vente se trouvaient deux chefs-d'œuvre bien connus de Chardin, exactement de la même grandeur (46 centimètres de hauteur sur 38 centimètres de largeur), *l'Ecureuse* et *le Garçon cabaretier*. Nous aurions, ayant eu un choix à faire, préféré la servante au garçon, mais rien n'explique la différence de prix que les amateurs ont mise entre eux. *Le Garçon cabaretier* a été livré à 6100 francs, tandis que *l'Ecureuse* est montée jusqu'à 23200 francs. Deux dessins de Fragonard, dont l'un était plus que leste, ont été vivement disputés par les enchères ; mais ce sont surtout ceux de Prud'hon (1), dont M. C. Marcille possédait une merveilleuse série, qui ont eu les honneurs des vacations. Ils ont atteint ensemble le chiffre de 51 890 francs. Le duc d'Aumale en a acquis un au prix de 3500 francs ; le plus beau de tous, payé 9000 francs, a été racheté par le gendre de M. C. Marcille.

La vente de M. Tesse a été aussi brillante : un Rousseau, 15000 francs; un Diaz, 14000 francs; deux Millet, 5900 francs et 6250 francs; un Troyon, 11 000 francs; un Corot, 11 000 francs (2). L'argent, à l'hôtel des commissaires, coule comme de l'eau, et le ciel sait si ces jours derniers il en est coulé sous les ponts. La Seine, l'Oise, la Marne, l'Yonne et bien d'autres rivières, n'ayant pas trouvé leur lit assez large, en sont sorties et ont causé de très-grands désastres. En aval et en amont de la Marne et de la Seine, que de semences perdues, que de maisons de campagne ravagées ! Les pertes seraient encore bien plus grandes si la pente du fleuve parisien n'était pas si faible. Quoi qu'il en soit, ainsi que nous l'avons dit en parlant des inondations du Midi, il nous est difficile de ne pas croire, avec les moyens dont la science dispose, et les ressources d'argent que la France peut mettre à leur service, qu'il ne soit pas possible à nos ingénieurs d'éloigner le retour de ces calamités et d'en amoindrir les ruineuses conséquences. L'humanité, les intérêts les plus respectables et les plus touchants, les leçons cruelles de l'année présente, tout commande, en ce sens, un prompt et généreux effort. A l'œuvre donc, messieurs des ponts et chaus-

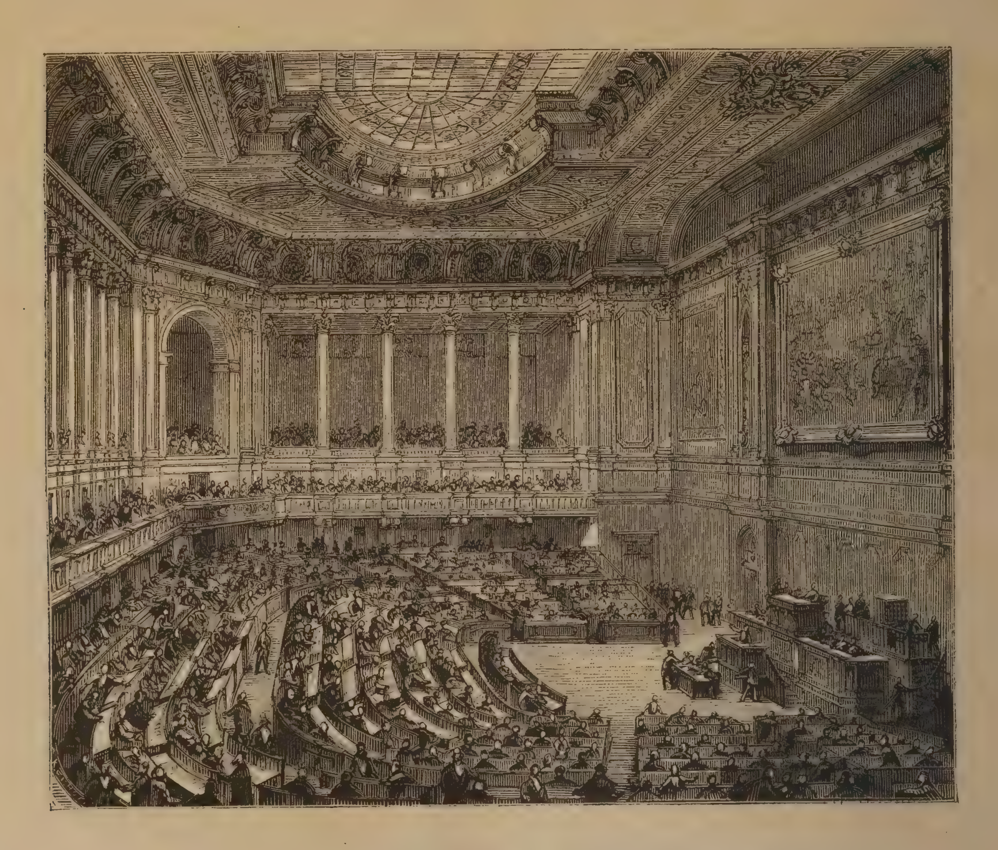
(1) Voir PRUD'HON, *Musée des Familles*, t. XLI, p. 221.
(2) Voir COROT, *Musée*, t. LXII, p. 240.

sées, livrez une bataille décisive aux forces dévastatrices de la nature, et méritez la reconnaissance du pays.

Des travaux que la sécurité générale réclame dépendent la richesse et l'alimentation de la France, et quelle masse de nourriture il lui faut ! Que l'on en juge par ces seuls chiffres des aliments et des boissons consommés à Paris. Pendant le dernier trimestre de 1875, Paris a absorbé 31 780 000 kilogrammes de viande de boucherie ; 1 167 027 kilogrammes de fromages ; 500 000 kilogrammes d'œufs. Les Parisiens ont bu 1 096 027 hectolitres de vins en cercles ; 5436 hectolitres de vin en bouteilles. On prétend que les huîtres disparaissent, voyez : Paris a fait disparaître 100050 kilogrammes d'huîtres ordinaires et de Marennes ; 3114 kilogrammes d'huîtres marines et 40 000 kilogrammes d'Ostende. Ajoutez à ces chiffres ceux des épices, des sucres, des cafés, de la bière... Quel Gargantua que Paris, et quand il ne mange pas à sa faim il tombe dans une très-dangereuse humeur.

La vie politique a repris son cours régulier, le Corps législatif et le Sénat sont réunis à Versailles ; c'est à ces deux grandes assemblées que revient le devoir de sauvegarder nos plus chers intérêts. L'architecte du château a accompli, à son grand honneur, un véritable tour de force ; en quelques mois, il a élevé, décoré, meublé la nouvelle salle du Corps législatif, où siégent, à cette heure, les représentants du suffrage universel.

En songeant à la fastueuse volonté qui a créé les magnificences du château de Versailles pour en faire



La nouvelle salle de l'Assemblée. Dessin de Fischer, gravure de Ballère.

la résidence et le cadre d'une royauté absolue, je me figure l'ombre de Louis XIV se promenant dans ce palais qu'il avait rempli de sa majesté. De quel œil il regarderait ce qui se passe, et ces mandataires de la souveraineté nationale, la plupart roturiers, remplaçant les courtisans de la noblesse et de l'aristocratie qui se pressaient, le front bas, autour de sa hautaine grandeur. Où sont ces ducs, ces pairs, ces femmes élégantes et fières, son habituel cortége ? Que sont devenues ces castes sur lesquelles il fondait sa puissance, et ces parlements qu'il avait domptés ? Et le duc de Saint-Simon, si convaincu des droits de sa noblesse, que dirait-il en voyant des manants, des robins en bottes, le chapeau sur la tête, dans la Galerie des glaces ou dans le Salon d'Hercule ! O vanité des choses humaines, et quelle institutrice que l'histoire ! De tout le siècle de Louis XIV, dans notre organisation sociale, que reste-t-il ? Mœurs, lois, coutumes, tout est changé...

Le *Musée* ne touche jamais aux débats de la politique ; son action, s'il en possède une, est ailleurs ; mais ses vœux les plus ardents sont pour le bonheur de la France. Puisse-t-elle, calme et paisible, rendue sage par l'excès même de ses malheurs, réparer ses pertes, voir s'effacer ses divisions, et renaître toutes les prospérités qu'elle mérite par son génie naturel, et les vertus qu'elle saura garder et conquérir !

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

DEUX FABLES DE PANTCHA-TANTRA.



L'éléphant et l'écureuil. Dessin de F. Lix, gravure de Langeval.

L'ÉLÉPHANT ET L'ÉCUREUIL.

Un jour, dans le pays de Kousou-Mapoor, il avait tant plu, que les fleuves avaient quitté leur lit et que les étangs et les lacs avaient débordé.

De toutes parts les animaux fuyaient vers les montagnes pour échapper à la mort.

Sachez, vous qui m'écoutez, que par la pluie Brahma a voulu que l'eau, si nécessaire aux hommes, se dépouillât constamment de ses impuretés.

Et que l'eau qui tombe du ciel est la seule dont les saints ermites et les mounis (1) sanctifiés doivent se servir pour les ablutions.

Or un éléphant qui gagnait en toute hâte la montagne, car le péril était grand, même pour les animaux de sa race, aperçut un écureuil qui se cramponnait avec des cris plaintifs à une branche d'arbre emportée par les flots.

Touché de compassion, il arrêta la branche avec sa longue trompe, dont l'écureuil se servit immédiatement comme d'un pont pour venir s'asseoir sur la tête du colosse entre ses deux oreilles.

Ils cheminèrent ainsi toute la journée et arrivèrent le soir dans une contrée que l'inondation n'avait pas envahie.

C'était sur les bords de la mer, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, pas un brin d'herbe n'apparaissait sur le terrain sablonneux.

— Comment allons-nous faire pour manger, dit l'éléphant à son petit compagnon? ce n'est rien d'avoir échappé à l'eau si nous devons mourir de faim!

— Ne crains rien, répondit l'écureuil; s'il n'y a point d'herbe ici, les cocotiers ne manquent pas, ils nous donneront une nourriture délicieuse.

— Hélas! continua l'éléphant, tu sais bien que c'est un arbre qui défie ma force, il plie et ne casse jamais; comment veux-tu que je fasse pour cueillir des fruits et couper des branches qui sont si loin au-dessus de moi?

— Eh bien, fais comme moi, répondit l'écureuil.

Et en deux ou trois bonds le petit animal atteignit la touffe de verdure au sommet du cocotier.

— Voilà que tu m'abandonnes, lui dit tristement le pauvre kapin (2); c'était bien la peine que j'arrêtasse la branche qui t'emportait.

Comme il disait ces mots, une grosse noix de coco, dont l'écureuil avait rongé la tige, vint tomber à ses pieds, et après celle-ci une autre, puis une autre encore; puis des branches en telle quantité, qu'après en avoir mangé à sa faim, il lui en resta encore une forte provision pour le lendemain.

Et l'éléphant, quand il fut rassasié, dit à son ami:

— Ne trouves-tu pas singulier, toi qui es si petit, d'avoir pu donner à manger à un animal aussi gros que moi?

Et l'écureuil répondit:

— Cela prouve que l'on peut avoir besoin d'un plus petit que soi.

O homme! cette fable te montre que les bonnes actions reviennent toujours à celui qui les a accomplies et qu'une bonne action ne reste jamais sans récompense.

LE TIGRE ET LE RAT PALMISTE.

Un tigre dormait dans le sombre réduit d'un bois.

Un rat palmiste, qui jouait sur une branche avec sa femelle, se laissa, par mégarde, tomber sur l'animal et le réveilla.

Le tigre rugit de colère, et le rat palmiste se crut mort.

Mais le roi de la jungle était de bonne humeur, et lui fit grâce de la vie.

Sur le soir, en sortant de sa tanière, le tigre se laissa prendre dans un piége et fit trembler la campagne de ses hurlements.

Or le rat palmiste accourut avec sa femelle, et tous deux ayant rongé les cordes du piége, le tigre fut délivré.

O homme! cette fable te montre que la force doit être douce à la faiblesse, puisque un tigre a eu besoin d'un rat.

Traduit par M. JACOLLIOT.

FANTAISIES SCIENTIFIQUES.

DE MONDE EN MONDE (3).

JUPITER ET SATURNE.

— Voilà — m'a dit M. Robert, en projetant devant moi l'image d'une sphère accompagnée de plusieurs points lumineux antérieurs de grosseurs inégales — voilà le plus volumineux élément de notre système planétaire: Jupiter, quinze cents fois plus gros que la terre, équivalent par sa masse à trois fois l'ensemble de toutes les autres planètes réunies, muni de quatre satellites dont le plus petit est de beaucoup supérieur à la lune, et dont le plus gros égale presque cette planète Mars, que nous avons nommée l'autre jour. Placée à quelque deux cents millions de lieues du soleil, cette sphère, qui tourne sur elle-même dans le court espace de dix heures environ, emploie près de douze de nos années pour accomplir son voyage *annuel* autour de l'astre central. A vrai dire, comme la giration se fait là sur un axe presque droit par rapport au soleil, le peu de différence qui existe entre les saisons doit faire que l'année est à peine marquée sur ce globe, où le temps ne se mesure vraisemblablement que par les jours et les nuits qui se succèdent de cinq heures en cinq heures, ou peut-être bien aussi par les évolutions des satellites ou *lunaisons*, mais avec une complication à laquelle les quartiers de notre unique lune ne nous ont guère habitués, puisque là-bas ou là-haut, comme vous voudrez, il y a toujours au moins deux lunes sur quatre à l'horizon: la plus rapprochée tournant autour de la planète et accomplissant ses quatre quartiers, en moins de deux de nos jours, tandis que la plus éloignée en emploie presque dix-sept. Ajoutons que sur Jupiter les rayons du soleil paraissent au moins trente fois moins brillants et partant trente fois moins chauds que chez nous; et nous aurons une idée des conditions qui sont faites à ce monde. Au surplus, voyez.

Ici, M. Robert ayant donné à la figure de la sphère principale tout le développement qu'elle pouvait embrasser sur la paroi blanche, je vis la face de l'astre, lumineuse dans son ensemble, rayée de zones nombreuses, les unes grises, blanches ou bleuâtres, les

(1) Les ermites saints.
(2) En sanscrit, *éléphant*.
(3) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

autres jaunes, violettes, ou d'un brun marron. Parallèles à ce qu'on est convenu d'appeler l'équateur, c'est-à-dire à la ligne imaginaire partageant en deux la sphère dans le sens de sa giration, ces zones semblaient autant d'entassements de nuages, affectant l'allongement des *stratus*, qui sur notre ciel sont des indices de beau temps, et là, le tumultueux entassement des *cumulus* qui recèlent les orages.

Je pus remarquer au milieu une tache noire ronde, qui, à ce que m'apprit M. Robert, n'était autre que l'ombre portée de l'un des satellites éclipsant en ce moment le soleil pour cette partie du globe.

— Voyez-vous, me dit-il, comme tout cela se meut, s'agite, s'entr'ouvre, se déchire?...

— Des orages sans doute, des tempêtes ?

— Eh ! non point, répliqua M. Robert, car ce que vous entendez par *orages* ou *tempêtes* constituerait de simples mouvements atmosphériques au-dessus d'un noyau solide, qui recevrait les averses, qui serait balayé par les tourbillons furieux, mais qui parfois cependant se montrerait à découvert ; tandis que l'aspect de Jupiter est toujours analogue à ce que vous voyez là.

— Qu'en concluez-vous donc ?

— J'en conclus que cette planète prétendue magnifique, à cause des radieux reflets que sa vaste étendue envoie vers nous, n'est rien de plus ni de moins qu'une masse dont les éléments sont encore dans le pêle-mêle du chaos. Les éléments sont-ils gazeux, liquides ou dans un état de fluidité intermédiaire, jugez-en, voici un point de ce pêle-mêle sous un grossissement de dix mille fois.

Ce que je vis alors, pourrait se comparer à ces vieux papiers marbrés en veines continues et distinctes qui se trouvent à l'intérieur du plat des livres reliés aux siècles précédents, avec cette différence que ces veines multicolores accusaient dans leur enchevêtrement des cavités profondes, et des reliefs immenses qui offraient à la fois toute la mobilité des fluides sur de certains points et toute la ténacité sur de certains autres.

M. Robert, parcourant avec son objectif la surface de la planète, amena sur l'écran une partie où, dans la masse de ces veines tumultueusement mélangées, était ouverte une sorte de vaste déchirure aux parois escarpées, comme un abîme où plongeaient directement les rayons solaires, éclairant au fond un autre chaos analogue à celui qui marbrait les zones antérieures.

— Vous voyez, me dit M. Robert, qu'il n'y a pas à douter de ce que je pourrais appeler la *confuse homogénéité* de ce globe.

— Non ; mais les satellites ?

— Ah ! pour les satellites, c'est une autre affaire. Voici le troisième dans l'ordre d'éloignement, le plus gros des quatre, celui qui accomplit sa révolution en sept de nos jours autour de Jupiter, dont il est distant de quelque deux cent soixante-quinze mille lieues.

Je vis alors sur l'écran un globe que j'aurais volontiers pris pour une grosse orange ; car, en même temps qu'il émettait un reflet vivement safrané, les inégalités que je remarquais à sa surface, d'ailleurs très-évidemment solide, n'étaient guère plus accusées que ne le sont les rides légères qui *chagrinent* la peau de ce fruit.

— En voici un autre, le plus rapproché, reprit M. Robert.

Et, cette fois, je crus avoir sous les yeux un de ces bocaux que les pharmaciens exposent dans leur montre, plein d'une limpide solution de sels de cuivre. Pas un pli à la surface de cette sphère azurée ; pas une nuance disparate dans sa masse tranquille.

— Les deux autres se trouvent en ce moment derrière la planète, ajouta M. Robert ; mais ils sont d'un bleu aussi *imperturbable* que celui-ci. En voyant l'un, vous voyez les trois.

— Autant d'océans flottants, sans doute.

— Océans aussi *pacifiques* que le globe auquel ils font cortége serait tempêtueux. Sans préjudice de la placide condition qui semble faite au quatrième satellite, lequel ne nous montre jamais qu'une surface nette, intacte et d'ailleurs fort peu accidentée dans sa configuration. Evidemment il a été formé d'une matière peut-être unique qui s'est tranquillement solidifiée — imaginez un monde d'un seul élément.

— Un élément jaune ; de l'or, par exemple.

— Un vrai royaume de Midas, quoi!

— Singulière conception et qui ne s'accorde guère avec ce que nous appelons les *possibilités*, remarquai-je.

— Raison de plus pour l'adopter, affirma M. Robert, qui touchait de nouveau à son appareil et qui, après un instant, me demanda ce que je pensais du monde peint sur la paroi.

— Oh ! je le reconnais, fis-je, c'est Saturne avec son merveilleux cortége d'anneaux, de satellites ; un véritable univers qui, pour nous, se trouve réduit à un point dans l'immensité, mais qui n'en compose pas moins le plus curieux, le plus étonnant des systèmes.

— A la bonne heure ! s'écria M. Robert tout joyeux ; vous commencez à savoir vous placer au vrai point de vue de l'observateur sérieux ; vous admettez le merveilleux, le curieux, l'étonnant ; vous ne concluez plus exclusivement de ce que nous sommes à ce que peuvent être les autres. C'est bien, très-bien ! Ce monde, ou plutôt cet univers composé d'un globe central, de six ou sept anneaux concentriques et de huit lunes, gravite, nous l'avons déjà dit, je crois, à quelque cinq cents millions de lieues du soleil, dont il reçoit cent fois moins de chaleur et de lumière que nous. Entre l'anneau le plus rapproché et la planète (qui est environ sept cent cinquante fois plus grosse que la terre), il n'y a qu'à peu près huit mille cinq cents lieues d'intervalle, un dixième seulement de la distance qui nous sépare de la lune. L'ensemble des anneaux mesure environ vingt-cinq mille lieues d'épaisseur ; puis une première lune tourne à douze mille lieues de là, une deuxième à cent mille lieues, une troisième à cent quarante mille, une quatrième à deux cent mille, et ainsi de suite jusqu'à la huitième, dont l'orbite décrit sa courbe à un million de lieues des anneaux. Le globe central tourne sur lui-même en dix heures, ce qui lui donne alternativement, comme à Jupiter, des jours et des nuits de cinq heures ; mais son année est égale à plus de vingt-neuf des nôtres, ce qui lui fait des saisons, très-bien tranchées d'ailleurs, égales à sept et demi de nos ans. Quant aux satellites, ils évoluent autour de l'anneau (qui tourne comme tous les éléments célestes), le plus proche en un peu moins d'un de nos jours, le plus éloigné en deux et demi de nos mois. Peuplez par l'imagination d'habitants semblables ou divers le globe central, les six anneaux, les huit satellites ; suivez les doubles mouvements entrecroisés de toutes ces parties ; figurez-vous ces jours,

ces nuits rapides, ces saisons interminables, ces *ciels* pleins de lunes, coupés d'anneaux pour les Saturniens centraux; représentez-vous les *annuliens*, si j'ose les appeler ainsi, ayant d'une part le soleil qui les baigne d'une clarté lointaine et de l'autre, comme lune, cette sphère qui leur paraît un millier de fois plus grosse que ne nous paraît la lune; imaginez-vous ces gens placés sur un *sol* dont l'horizon, au lieu de s'abaisser, comme chez nous, monte, monte au contraire, comme les deux immenses côtés d'un vallon qui se rejoignent derrière le vaste globe qu'il embrasse; remarquez cette particularité, qui a jusqu'ici dérouté tous les amateurs d'analogie, à savoir, que, sur Saturne, la région équatoriale, qui devrait être la plus chaude, paraît d'une blancheur de neige, tandis qu'aux pôles une belle teinte azurée semblerait correspondre à nos océans fluides : pure illusion au fond... Mais, enfin, nombrez, si vous pouvez, les éclipses, les quartiers de toutes ces lunes intérieures, les aurores, les crépuscules; et vous n'aurez certainement encore qu'un pauvre aperçu des conditions où se trouve l'univers saturnien, car vous n'avez pas encore pris une idée de ce que doivent être les voyages, les découvertes sur ces mondes groupés; de ce qu'y sont les climats, non plus que des différences de conformation qui existent entre les divers éléments de cet univers. Cette différence, voulez-vous que je la rende sensible pour vous?

— Certainement.

— Eh bien! regardez; voici, considérablement grossi, un point du globe central.

Je vis sur l'écran une sorte de masse que j'aurais pu croire faite de plusieurs gazes légères superposées et lentement agitées par un mouvement de glissement réciproque des unes sur les autres.

— Ah! dis-je, c'est un vrai brouillard; ce globe central serait donc encore à l'état vaporeux, car rien n'indique la solidification.

— Il n'y a pas à en douter, repartit M. Robert; du reste, beaucoup plus éloigné du soleil que Jupiter, il est bien moins dense que lui; chez Jupiter, vous avez vu une sorte de condition tempêtueuse : ici le nuage flotte tranquille, régulier. — Maintenant, voici un point pris sur les anneaux.

Et comme je contemplais ébahi l'image qui était devant mes yeux, comparable à ce que serait un bloc d'œufs de poissons entre chacun desquels subsisteraient des vides, des espaces réguliers :

— Vous ne dites rien, fit M. Robert.

— C'est que je cherche à m'expliquer...

— Quoi? la constitution de la masse annulaire? C'est bien simple : des myriades de petits globes agglomérés sans adhérence, si l'on peut parler ainsi, des bulles s'attirant et se repoussant en même temps, de façon à garder entre elles un espacement équilibré. Il est évident que ces espaces qui nous semblent minimes, même sous un pareil grossissement, sont relativement considérables, et à moins que les habitants de ces régions ne soient d'une dimension énorme, il n'est pas probable qu'ils passent d'une enjambée — si jambes ils ont — d'une bulle à l'autre... Quant aux satellites, voici le plus rapproché de l'anneau; vous voyez, constitution identique à celle du globe central : du brouillard — voilà le plus éloigné : du brouillard encore; les six autres ne diffèrent en rien des deux premiers... Et plus nous nous éloignerons du soleil, plus l'état nébuleux, vaporeux des globes se manifestera évident... Un soir je vous montrerai *Uranus*, dont la révolution annuelle est égale à quatre-vingt-quatre de nos ans — une autre fois *Neptune*, dont l'année ne dure pas moins de cent soixante-quatre des nôtres; *Pluton*, dont l'année, autant que je puis croire, doit équivaler à trois de nos siècles.

— Pluton, répétai-je, quel est celui-là?

— L'*antipodaire* du Vulcain que nous avons découvert ensemble, répondit M. Robert.

Et un des prochains soirs M. Robert me montra en effet une petite masse ovalaire se détachant en glauque, sous une double rangée de points grisâtres qui lui formaient comme une couronne aux perles de fer : c'était Pluton et sa légion de satellites, cheminant ensemble pour accomplir autour du soleil une promenade annuelle de plusieurs milliards de lieues.

. . . .

XI. — LE SECRET DE M. ROBERT.

Depuis que j'avais fait la connaissance de M. Robert, trois mois s'étaient écoulés, pendant lesquels, nous trouvant ensemble plusieurs fois par semaine, nous n'avions cessé de travailler aux descriptions cosmiques dont la deuxième partie de *notre* livre devait être composée.

Enfin, un soir :

— Voilà qui est fait, dit M. Robert en enfermant plusieurs pages noircies de ma main dans le carton où il avait coutume de les placer — ou plutôt voilà qui est suffisant pour mettre en évidence les conséquences du nouvel optique. Demain, si vous voulez, nous aborderons l'exposition théorique du système.

— Quand il vous plaira.

— A demain donc, chez vous, si vous voulez.

— A demain, chez moi.

Le lendemain :

— Commençons, me dit-il en s'asseyant après avoir posé devant moi un cahier blanc qu'il avait apporté.

Et, comme d'habitude, il dicta.

DU FAUX PRINCIPE OPTIQUE.

« Il y a dans l'histoire des sciences certaines erreurs en quelque sorte fondamentales, et d'autant plus durables qu'elles ont pour elles un évident caractère de spéciosité, qui fait qu'une fois admises et consacrées par le temps, l'idée ne vient plus, pour ainsi dire, de les contrôler ni de croire possibles les vérités dont elles tiennent la place.

« C'est ainsi que, pendant des siècles et des siècles, une simple illusion des sens fit reposer la science astronomique sur des bases de pure fantaisie.

« C'est ainsi que la doctrine des quatre éléments entrava plus longtemps encore l'essor des méthodes analytiques en chimie; c'est ainsi que la prétendue horreur de la nature pour le vide retarda, en physique, les observations contenant en germe le merveilleux progrès de la mécanique moderne; c'est ainsi que les effets magnétiques et électriques, bien que très-anciennement remarqués et bien qu'étudiés par de grands esprits, se trouvèrent relégués dans le pur domaine spéculatif, tant qu'une lueur de génie n'eut pas éclairé la voie où les attendaient de si merveilleuses applications; c'est ainsi qu'une très-servile, mais très-inintelligente imitation des phénomènes naturels de la vision humaine, a repoussé dans l'ombre

un principe qui devait ouvrir à la science optique des horizons aussi incommensurablement vastes qu'ont été étroits jusqu'à présent ceux qu'elle a pu embrasser.

« Que ce principe, d'une primitive simplicité et d'une usualité en quelque façon permanente, soit resté inobservé, tant que ne furent pas accomplies les grandes découvertes de notre siècle, cela se comprend à la rigueur; mais qu'un esprit lucide ne se soit pas rencontré pour saisir ce principe, du jour où l'on s'est accordé pour admettre que la lumière, la chaleur et la force émanent d'un même agent dont la nature propre échappe encore à la définition, mais qui déjà se manifeste comme une sorte d'*âme physique* de la terre : nous avons ainsi nommé l'ÉLECTRICITÉ, en qui résident indubitablement toutes les promesses qui doivent rassurer l'humanité sur son avenir matériel.

« D'ailleurs, il en a été dans ce cas ce qu'il en fut jusqu'au siècle dernier du fait le plus élémentaire, le plus vulgaire, le plus banal, qui cependant portait en lui tant de merveilleux progrès, à savoir : l'extrême et *omnipuissante* dilatation de l'eau sous l'influence du calorique, et... »

M. Robert, qui jusque-là n'avait pas hésité dans le choix de la moindre expression, s'arrêta net, comme si le fil de ses pensées se fût tout à coup trouvé complétement rompu.

Machinalement, ayant achevé d'écrire, je répétai : «... A savoir : l'extrême et omnipuissante dilatation de l'eau sous l'influence du calorique... »

M. Robert tenait son front caché dans une de ses mains :

— Oui, oui, j'entends bien, fit-il comme du fond d'un rêve : dilatation... calorique...

La plume sur le papier, les yeux tournés vers le vieillard, j'attendais qu'il continuât ; mais il gardait le silence, et il semblait s'absorber de plus en plus dans une laborieuse contention d'esprit, quand tout à coup, bondissant sur lui-même, le regard en feu, la voix frémissante :

— Laissez! laissez cela ! s'écria-t-il en montrant l'écrit commencé ; inutile d'aller plus loin

— Vous dites ?

— Pour le moment, bien entendu.

— Mais...

— Oh ! soyez tranquille, quand nous le reprendrons, ce sera bien autre chose.

— Et quoi donc?

— Nous n'avons rien fait, tout est à refaire.

— Hein ?

— J'y suis !

— Vous y êtes?... A quoi êtes-vous ?

— Au vrai principe... Je ne l'avais pas vu ; mais voilà qu'il me crève les yeux... Ah ! vous verrez, vous verrez.

M. Robert s'était levé et marchait vers la porte.

— Qu'est-ce que je verrai ?

— Des prodiges.

— Mais vous m'en avez déjà montré, j'imagine.

— Bagatelles ! bagatelles ! fit M. Robert en secouant une main au-dessus de sa tête avec une sorte de folle ivresse.

Et il sortit de la chambre, traversa les autres salles en courant, ouvrit lui-même la porte de l'escalier; puis, s'élançant sur les degrés qu'il se prit à gravir trois à trois :

— Au revoir ! à bientôt, disait-il ; des prodiges, monsieur, des prodiges !...

Je rentrai chez moi en me demandant si l'exaltation coutumière de mon vénérable collaborateur n'avait pas atteint subitement certaine période qui pouvait la faire changer de nom...

Le lendemain soir, comme je descendais l'escalier, je rencontrai M. Robert qui le montait tout haletant.

— Eh bien ? lui dis-je, où en sommes-nous ?

— Où nous en sommes, monsieur, me répondit-il en se cramponnant à la rampe pour respirer et en arrêtant sur moi un regard enfiévré ; nous en sommes tout simplement à la merveille des merveilles, au comble, au dernier mot.

— Mais ce dernier mot ?

— Vous l'aurez dans peu. Quelques jours de travail pour moi, de patience pour vous, et vous verrez !... Ce qui m'étonne, c'est qu'un enfant n'ait pas trouvé cela. Je vous le dis ; vous tomberez des nues ; vous serez renversé. Mais, pardon, je n'ai pas une minute à perdre, ajouta-t-il en se disposant à passer outre ; l'œuvre me tient, je ne dois pas la quitter ; patience, monsieur, et à bientôt !

— A bientôt !

M. Robert avait déjà escaladé un étage.

. . . .

Cinq jours avaient passé sans que j'entendisse parler de lui, quand un matin, sortant de la maison, je fus accosté par Mme Bernard.

— Ah ! monsieur... quelle histoire !

— Et quoi donc?...

— M. Robert, vous savez...

— Oui, le vieux monsieur de là-haut. Eh bien, que lui est-il arrivé ?

— Pardienne ! je ne le sais pas, ce qui lui est arrivé ; et voilà justement où est l'histoire.

— Expliquez-vous, madame Bernard.

— Voyons, c'est aujourd'hui mercredi ; eh bien, figurez-vous que depuis vendredi soir pas plus de nouvelles que s'il n'existait pas. Vendredi, à la nuit, il est descendu avec un gros paquet plié de noir, sous le bras. Est-il rentré ensuite ? Nous n'avons pas remarqué... Le lendemain, j'ai porté comme d'habitude la boîte au lait, le pain, le café ; mais le soir, quand j'ai été pour en mettre d'autres, tout ça y était encore. J'ai cogné en me nommant, rien ; recogné, appelé, rien. Et depuis, monsieur, voilà !... Il est sûrement mort dedans... Je disais bien qu'il arriverait quelque chose !... Ah ! quelle histoire ! quelle histoire !

— Qu'allez-vous faire, madame Bernard?

— Mon mari est d'avis qu'il faut aller déclarer la chose au commissaire, qui fera ouvrir. Qu'en pensez-vaus, monsieur ?

— Je pense que l'avis est bon, repartis-je ; car je n'étais pas sans appréhension sur le sort du vieillard.

Le commissaire, averti, fit ouvrir en effet ; car il y avait présomption réelle d'accident... Mais, la porte ouverte, on trouva dans une des deux mansardes une couchette de fer, un matelas et une grosse couverture ; dans l'autre, l'escabeau et la chaise sur laquelle je m'étais assis, la petite table où j'avais écrit et la carcasse démantibulée de la boîte qui aboutissait au trou du plafond.

— Personne, fit le commissaire.

Et, s'adressant à M. et Mme Bernard, tous deux assistants :

— Ce monsieur devait-il quelque chose?

— Rien, monsieur, au contraire : il a payé l'année, il a encore sept mois de location à courir.

— Alors refermons, et attendez; un locataire est libre de s'absenter... même sans prévenir... dès qu'il ne doit rien... Bonjour!...

Et le commissaire s'en alla...

Trois semaines plus tard, un soir que la lune s'était levée large et magnifique en face de ma fenêtre et que je contemplais son disque limpide qui me faisait tout naturellement songer à M. Robert, dont je n'avais plus eu la moindre nouvelle, un coup de sonnette formidable retentit à ma porte...

L'instant d'après, M. Robert, tête nue, hors d'haleine, les yeux illuminés d'une flamme étrange, les membres agités par une sorte de tremblement nerveux, tombait assis dans un fauteuil en face du mien.

— Ah! monsieur, s'écriait-il, quelle journée! quelle date dans ma vie et dans celle de l'histoire des sciences!

— Que s'est-il donc passé, monsieur? fis-je.

— Ce qui s'est passé?... Ah! je les ai vus, monsieur, vus comme je vous vois.

— Qui ça?

— Les Apolloniens...

— Les Apolloniens?... répétai-je. Ah! j'y suis, les habitants du soleil.

— Oui, monsieur, les habitants du soleil... et ceux de Mercure... Et les Sélénites, ou habitants de la lune. Je les ai vus et, qui plus est, j'ai la preuve qu'ils nous voient. Imaginez ce qui va résulter de ce fait. Je vous ai dit que l'isolement cosmique de notre globe devait cesser. Eh bien, c'est fait. J'ai vu autour de ces lointains soleils que nous appelons *étoiles fixes* graviter leurs cortéges de planètes multiformes; j'ai retrouvé là des Saturne ou astres *annelés*, et d'autres plus curieux encore. Je décompose sans peine en millions de systèmes cosmiques les nébuleuses. J'ai vu...

— Mais, pardon, interrompis-je, où avez-vous vu tout cela; ce n'est pas là-haut, dans la mansarde?

— Là-haut? eh non, je n'y suis plus; mais dans mon nouvel observatoire. Il me fallait du champ, de la distance; car ce n'est plus qu'une affaire de distance entre l'appareil et l'écran recevant l'image. J'ai changé de lieu; je me suis établi ailleurs, vous verrez. Et d'abord, monsieur, pouvez-vous, voulez-vous me consacrer demain la journée, la soirée? Ah! vous ne regretterez pas ce temps-là.

— Soit, demain; où dois-je aller vous rejoindre?

— Attendez-moi ici, je viendrai vous prendre vers dix heures. J'ai encore un dernier détail à rectifier pour avoir la perfection. Il faut que je me procure certain appareil de chauffage.

— De chauffage? répétai-je encore; mais il ne fait plus froid.

— Eh! qui vous parle de cela; mais, ne vous l'ai-je pas dit, le calorique qui dilate, joint à l'électricité qui... Mais à quoi bon ces notions vagues, reprit M. Robert en se levant, vous verrez, vous saurez tout cela demain. A demain, vers dix heures. Ah! je ne dormirai guère cette nuit, mais je n'en ai guère envie d'ailleurs, tant de choses à voir!... A demain, monsieur, à demain!

Et il partit comme il était venu, pendant que, tout abasourdi, je répétai en moi-même : « Les Apolloniens, Sélénites... cortége des Soleils... décomposition des nébuleuses... »

Le lendemain, bien avant dix heures, j'étais prêt, j'attendais; car il va de soi que j'étais impatient de savoir ce qu'il pouvait y avoir de vrai dans les dires du bonhomme.

A onze heures, à midi, à deux heures, à la chute du jour, à dix heures du soir, j'attendais encore M. Robert.

Les jours suivants, il ne parut pas davantage. Attribuant ce retard à quelque nouvelle modification qu'il apportait sans doute à son appareil, je ne désespérais pas cependant de le revoir.

Hélas! cette espérance était vaine; je ne revis plus M. Robert.

A vrai dire, j'en entendis parler, car des journaux reproduisirent vers ce temps-là, dans leurs *faits divers*, la note suivante :

« Un commencement d'incendie, qui aurait pu avoir les conséquences les plus funestes pour un des principaux quartiers de l'ancienne banlieue, s'est produit l'autre jour dans des circonstances assez singulières.

« Un homme déjà avancé en âge était venu, il y a environ un mois, louer dans ce quartier une sorte de remise-hangar, qui avait servi autrefois de dépôt de marchandises. Il avait besoin, disait-il, de ce local pour un travail particulier d'essais de peinture sur toile. Il prit possession du local. Il avait fait apporter en effet une certaine quantité d'étoffe, de châssis et, de plus, percer au toit un trou par où sortait un tuyau qui devait être celui d'un appareil de chauffage. Rien de précis d'ailleurs sur le genre d'occupation du vieillard, qui ne parlait à personne et restait presque constamment enfermé, quand un soir, en voyant une épaisse fumée sortir de dessous le toit, tout le voisinage fut en émoi. Les pompiers arrivèrent, qui durent enfoncer la porte pour pénétrer dans le hangar rempli de flammes et maîtriser l'incendie, qui pouvait se communiquer aux nombreux bâtiments environnants.

« Quand le feu fut éteint et qu'on put explorer l'intérieur du bâtiment, on trouva le corps du vieillard à demi carbonisé près de l'appareil de chauffage. Il semble démontré que cet homme a dû périr en cherchant à combattre lui-même les premiers progrès du feu, qui n'a d'ailleurs épargné, dans le local, que quelques lambeaux de toile noire, quelques débris d'échafaudages, dont on ne comprend pas l'usage, et une batterie électrique, près de laquelle se voyaient des fragments de verre et de métal.

« L'état civil du vieillard n'ayant pu être établi, et les restes du corps étant entièrement méconnaissables, une enquête est ouverte, qui révélera peut-être ce qu'était venu faire là ce mystérieux locataire. »

J'ai su depuis que l'enquête ouverte n'avait amené aucun renseignement.

Or, qu'était M. Robert? d'où venait-il? et que devait-il advenir de sa découverte? — Autant de questions qui vont, je le crains, rester sans réponse... C'est pourquoi j'ai voulu dire publiquement ce que je savais, ce que j'avais vu.

Et je l'ai dit.

EUGÈNE MULLER.

FIN.

VARIÉTÉS.

GALERIE POPULAIRE DES RUES DE PARIS [1].

Vous vous rappelez Vriès, le docteur noir, qui, après des débuts triomphants, s'en alla piteusement échouer en police correctionnelle, et le zouave Jacob, ce thaumaturge populaire, un moment plus fameux et plus couru que toutes les célébrités réunies de l'Académie de médecine, puis retombé dans une obscurité profonde. Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ils avaient eu, le dernier surtout, des prédécesseurs, parmi lesquels il suffira de citer, sans nous arrêter ni à Cagliostro, ni au comte de Saint-Germain, ni à Mesmer, qui ne rentrent point dans notre cadre, le prophète guérisseur de 1772, dont Mercier a parlé, mais d'une façon malheureusement trop sommaire : « Sans la police, dit-il, on en faisait subitement un dieu... » Trente mille hommes disaient : « C'est un prophète, « il guérit en touchant. » La rue des Ciseaux ne désemplissait pas d'estropiés, d'aveugles, etc. C'était une frénésie, mais qui avait cela de particulier, qu'elle ne sortait pas d'un caractère calme, confiant, tranquille. Il n'y eut point de tumulte, point de cet emportement si commun dans les émotions populaires. Une persuasion intime avait rendu les esprits modérés. On s'approchait de la maison pour ainsi dire en silence. Le *guérisseur* avait un air modeste et simple; il était devenu *prophète* à son grand étonnement et comme par hasard. On le vit sortir de Paris avec sa femme. Le peuple, le voyant partir, se mit à le bénir et se dispersa sans plaintes ni murmures. On ne vit jamais une si grande affluence, ni tant de tranquillité dans la multitude (2). »

Que d'autres figures populaires dans ce Paris fourmillant du dix-huitième siècle, aux approches de la Révolution ! C'était le racoleur Tricot qui passait sur le Pont-Neuf, la moustache en accroche-cœur et le chapeau sur l'oreille. C'était Fanchon la Vielleuse, qui charmait de ses chansons les échos du boulevard du Temple. C'était Restif de la Bretonne, noctambule acharné, coiffé de son chapeau à larges bords, enveloppé dans son ample et lourd manteau, courant les ruelles d'un pas infatigable et s'arrêtant au coin des bornes, les pieds dans le ruisseau, pour y prendre quelquefois une note à la lueur de la lanterne voisine. C'était Dorvigny le créateur des *Janot*, l'auteur de plus de quatre cents pièces, qui, secondé par le bouffon Volange, avait fait courir tout Paris au théâtre des Variétés amusantes ; Dorvigny, qui reproduisait d'une façon frappante dans les traits de sa physionomie le type de Louis XV, dont on le croyait le fils, mais que, malgré de très-fructueux succès, l'insouciance et l'inconduite avaient fait tomber au dernier degré de la misère.

Comme avant lui Saint-Amant, d'Assoucy et tant d'autres, Dorvigny fut, à une époque où le mot n'était pas encore inventé, l'un des représentants les plus accomplis de la bohème littéraire. Il trafiquait de chacune de ses pièces pour une somme infime, qu'il allait boire au cabaret. Paul de Kock, qui tout jeune encore rencontra ce peu respectable vieillard dans l'automne de 1811, a décrit dans ses *Mémoires* (1), avec sa verve plus joviale que fine, l'air minable, la voix rauque, le nez rouge, les cheveux d'un blanc sale et la figure usée de ce pauvre diable où l'œil seul avait conservé une expression vivante et spirituelle. Au sortir de la Révolution, on avait vu le vieux d'Arnaud-Baculard, qui avait eu ses grands jours, alors qu'il écrivait *le Comte de Comminges* et *les Epreuves du sentiment*, qu'il fondait un nouveau genre littéraire — *le sombre* — et que Frédéric saluait, dans ce génie à *son aurore*, le successeur de Voltaire à *son couchant*, courir les cafés pour emprunter un petit écu et mettre en fuite les gens de lettres, du plus loin qu'ils apercevaient son habit râpé et sa physionomie grimaçante. Ainsi Dorvigny allait de cabaret en cabaret et de tonnelle en tonnelle, pourchassé par les garçons, s'accrochant à toutes ses connaissances et, le verbe haut, l'accent emphatique, avec des gestes d'acteur, quêtant quelques sous ou un verre de vin. Deux ou trois mois après, on le trouvait mort dans son galetas, il avait profité d'une *souscription* en sa faveur provoquée parmi les comédiens, par l'initiative de Brunet, pour s'enivrer une dernière fois tout son soûl : digne fin d'une telle vie !

Traversons en courant la fournaise de la Révolution. Non que les figures de la rue manquent alors : au contraire, elles se multiplient à l'infini. Pas une place publique, pas un carrefour, pas une borne qui n'ait son tribun, son Danton populacier, son Robespierre en plein vent. La Révolution, c'est le triomphe de la rue. Au-dessous des théoriciens de la Convention, sanglants idéologues qui mettent l'échafaud en théorèmes et répandent des maximes humanitaires sur les massacres de septembre et sur les fournées de Fouquier-Tinville comme on jette du sable sur du sang, elle incarne ses appétits et ses instincts dans des hommes inconnus de la veille, fleurs monstrueuses de l'égout parisien, écloses en un jour et poussées entre deux pavés. Depuis les violents motionnaires du jardin du Palais-Royal, Camille Desmoulins et le marquis de Saint-Huruge ; depuis le chansonnier Déduit et Gonchon, l'orateur du faubourg Saint-Antoine, jusqu'aux hommes d'action : les généraux Santerre et Henriot ; le Polonais Lazowski ; Fournier l'Américain, Jourdan coupe-tête, le patriote Palloy, sans oublier Théroigne de Méricourt, l'amazone de toutes les grandes journées révolutionnaires, la galerie serait longue à parcourir, mais le terrain brûle et nous avons hâte de passer à des personnages plus inoffensifs.

Les bouquetières du Palais-Royal, comme celles du Pont-Neuf, formaient une corporation importante et célèbre, qui avait suivi le mouvement, ainsi qu'il con-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

(2) *Tableau de Paris*, chap. sur l'*Amour du merveilleux*. Plus loin (chap. DCLVIII), Mercier met le prophète rue des Moineaux, mais sans rien retirer de ce qu'il a dit sur l'effet *électrique* produit par son attouchement, ni sur l'enthousiasme qu'il excitait dans le peuple.

(1) Chap. IV, p. 92-98.

venait aux habitués d'un lieu qui devint dès la première heure le foyer brûlant de la Révolution; elles s'appliquaient à faire connaître leur patriotisme en envoyant des couronnes gigantesques pour les funérailles de Mirabeau et l'apothéose de Voltaire, et plus tard même on les soupçonna de se faire les espionnes de la Terreur. Les bouquetières avaient déjà fourni jadis à l'histoire des rues de Paris quelques figures plus ou moins célèbres, parmi lesquelles il suffira de rappeler la belle Babet, dont le règne, commencé à la fin du dix-septième siècle, se prolongea assez dans le dix-huitième, quoique l'âge eût bien flétri les charmes de la marchande de fleurs, pour que Voltaire fût universellement compris quand il appelait Bernis, à cause du bariolage de son style, *Babet la bouquetière*. On sait qu'une bouquetière du Palais-Royal — elle se nommait Marie-Madeleine-Josèphe Grederert, femme Baptiste, et elle était âgée de trente-deux ans — enfermée à l'Abbaye, où elle attendait l'exécution d'une sentence qui la condamnait à être pendue pour avoir mutilé un grenadier aux gardes françaises, y fut massacrée le 2 septembre, avec des raffinements d'atroce cruauté qui eussent fait honte à des anthropophages. Une autre, connue simplement sous le nom de Marie, devint alors l'héroïne d'une histoire qui ressemble à une idylle de Florian et qui va nous consoler un peu de cette abominable rencontre.


Marie la bouquetière. Dessin de E. Morin, gravure de Cabarteux.

Marie la bouquetière était en plein exercice au moment de la prise de la Bastille. Elle devait sa profession et sa petite fortune à la bonne duchesse d'Orléans, la femme de celui qui allait devenir Philippe-Egalité.

Un jour, la princesse avait remarqué la petite fille qui jouait dans le jardin du Palais-Royal. Charmée de sa gentillesse, elle l'interrogea : l'enfant lui apprit qu'elle était née d'un cordonnier, mais n'avait aucun goût pour l'état paternel, et que le dernier rêve de son ambition était de vendre des fleurs. Le lendemain une dame d'honneur venait chercher la petite Marie, lui choisissait un éventaire parmi les plus coquets, le garnissait des plus belles roses, et y ajoutait une bourse bien ronde aux armes de la duchesse. Marie se mit à l'œuvre, et fit du Palais-Royal le centre de son petit commerce. Il allait à merveille quand la Révolution se jeta à la traverse. Mais, quelquefois encore, du jardin envahi par les clubs en permanence, Marie apercevait sa protectrice à la fenêtre, et lui envoyait un baiser.

Vint la Terreur et les fleurs ne furent plus à l'ordre du jour. Philippe-Egalité monta sur l'échafaud. La duchesse avait été arrêtée un mois auparavant et enfermée dans la prison du Luxembourg. Marie l'apprend, elle accourt aussitôt, parvient à forcer le guichet et à penétrer jusqu'à sa bienfaitrice, à qui elle prodigue, au péril de sa vie, ses consolations et ses larmes. Bientôt après, la duchesse, malade, était transférée dans la maison de santé du docteur Belhomme. Les portes de cette prison nouvelle n'étaient pas aussi rigoureusement fermées. Chaque matin, Marie prenait avec son plus beau bouquet le chemin de la rue de Charonne, et la prisonnière en s'éveillant voyait dans sa chambre ce naïf et touchant témoignage d'une reconnaissance qui n'eut jamais un moment d'oubli.

Lorsque la princesse, ruinée, sortit de prison, le 12 septembre 1797, avant de passer en Espagne, Marie ne l'oublia pas davantage. L'époque sensible du Directoire fit une popularité à la petite bouquetière, dont un journal avait raconté l'histoire, et bien des fois les incroyables et les merveilleuses s'attroupèrent autour d'elle dans le jardin du Palais-Royal et dévalisèrent son éventaire en le couvrant d'assignats (1).

De la petite Marie, les incroyables n'avaient qu'un pas à faire pour aller tourmenter le conventionnel Louvet, qui s'était fait libraire dans la galerie de Bois, et contempler au comptoir la virile Lodoïska, dont l'allure et la physionomie déconcertaient beaucoup les lecteurs de *Faublas*, et dont les moustaches auraient dû suffire pour effrayer les agresseurs qui se succédaient presque chaque jour devant l'étalage de son mari. On allait voir aussi le cocher de Robespierre, jouant le rôle du sauvage dans le café de ce nom, à l'extrémité du Palais-Royal, en frappant de toutes ses forces sur trois ou quatre timbales, avec d'effroyables grimaces, des sauts et des contorsions, destinés à donner la chair de poule aux bons bourgeois attablés devant une bouteille de bière (2). Quelquefois on poussait jusqu'au faubourg Saint-Antoine, pour y contempler le général Santerre, rendu à la vie privée, et trônant dans sa brasserie.

L'ombrageuse police impériale n'eût point toléré sans doute, dans les rues de Paris, de personnage excentrique et sortant de l'alignement. Aussi *la Belle Limonadière*, Mme Romain, est-elle à peu près la seule figure que nous puissions alors faire, plus ou moins directe-

(1) E. et J. de Goncourt, *la Société française sous le Directoire*, chap. I; Ed. Fournier, *Chronique des rues de Paris*, 171.

(2) *Lettres sur Paris*, 1809. C'est en 1806 que le voyageur a vu le sauvage : « On prétend, dit-il, que c'est l'ancien cocher de Robespierre. » Mais Robespierre avait-il un cocher?

ment, rentrer dans notre cadre. Elle avait débuté sous l'empire au café du *Bosquet*, dont ses charmes firent la fortune; la foule y affluait tellement, que la circulation en était parfois interrompue dans la rue Saint-Honoré, et qu'il fallait des gardes pour régler les entrées et les sorties. La grande célébrité de Mme Romain ne date néanmoins que de la Restauration et de son établissement au café des *Mille Colonnes*, transformé par son mari en une salle féerique, d'un luxe de décoration alors sans égal, avec un comptoir magnifique, où Mme Romain siégeait dans un véritable trône. Toutes les chroniques du temps célébrèrent à l'envi les charmes de cette Hébé. Sa beauté devint, dit-on, absolument irréprochable, lorsqu'on fut parvenu à effacer la seule tache qui la déparât, en remplaçant l'une de ses dents, qui était de forme irrégulière et dépassait la lèvre supérieure chaque fois qu'elle souriait, par une dent vivante arrachée à la bouche d'un garçon dévoué, et transplantée séance tenante dans sa propre mâchoire! Mais la vogue du café des *Mille Colonnes*, émoussée par l'habitude et le haut prix des consommations, ne tarda pas à se ralentir beaucoup. En 1824, Romain — un manchot dont la laideur égalait presque la beauté de sa femme — mourait des suites d'une chute de cheval, et, deux ans après, la Belle Limonadière entrait au couvent.



Chodruc-Duclos. Dessin de E. Morin, gravure de Langeval.

On vit paraître, sous la Restauration, le personnage demeuré le plus fameux de cette galerie populaire: Chodruc-Duclos, l'homme à la longue barbe, l'hôte infatigable et mystérieux du Palais-Royal, dont il semblait s'attacher à salir, par ses haillons sordides, les splendeurs naissantes, et sous les arcades duquel il se traînait sans cesse, comme une limace sur la façade d'un monument de marbre et d'or. A force de recherches, on est parvenu à percer à peu près les voiles qui enveloppèrent longtemps la vie de ce cynique moderne. Nous allons la résumer brièvement, parce que c'est la première partie de cette existence qui explique la dernière.

Né en 1780, aux environs de Bordeaux, Chodruc-Duclos s'était enrôlé dans le parti royaliste, sous la Révolution et l'Empire, avec toute la fougue de son tempérament méridional et tout l'entraînement d'un caractère indompté. A peine adolescent, il se mêle à la révolte de Lyon contre la république, parvient à s'esquiver après la prise de la ville, puis se signale dans la jeunesse dorée de Bordeaux par son élégance, sa crânerie, son luxe, l'éclat de ses aventures et l'audace de ses opinions réactionnaires. Il est au premier rang dans toutes les échauffourées politiques de cette ville ar-

dente, ce qui ne l'empêche pas de mener la vie de plaisir à grandes guides. Un jour, il fait une scène au théâtre à des citoyens dont la grossièreté républicaine lui a déplu, et en enlève un de sa loge à la force du poignet, pour le suspendre au-dessus du parterre, en le menaçant de l'y jeter la tête la première. Un autre jour, il délivre de la prison deux jeunes gens condamnés à mort pour s'être compromis dans la cause royaliste. Un autre jour encore, il insulte le maréchal Lannes en plein théâtre et résiste à la force armée, à la tête d'une bande de jeunes fous comme lui. Cinq ou six fois arrêté, il est acquitté par les juges, délivré par ses concitoyens, ou il se sauve lui-même en luttant contre les gendarmes.

Sous le Consulat, Chodruc-Duclos se mêla au soulèvement de la Vendée. Son refus d'accepter les conditions d'amnistie réglées par le général Hédouville le conduisit à Sainte-Pélagie, où Charles Nodier le connut. De Sainte-Pélagie, il passa à Bicêtre, et y resta jusqu'à l'entrée des alliés. Pendant les Cent-Jours, il se rejette en Vendée et s'y distingue encore par sa bravoure et ses escapades.

Après avoir provoqué et tué en duel un La Rochejaquelein, il est contraint de quitter la France et de se réfugier en Italie, où il demeure pendant quelques années, dénué de toutes ressources. A peine rapatrié, il court à Paris, pour y réclamer le prix de ses services, par l'intermédiaire de son ancien ami de Bordeaux, M. de Peyronnet, devenu ministre.

Mais Chodruc-Duclos avait une haute opinion de sa personne et de ses droits. Ses demandes étaient impérieuses et excessives. M. de Peyronnet, qui avait appris à le connaître, ne répondit que par des promesses évasives à ce solliciteur, qui ne lui laissait pas de relâche et exigeait tout de suite un titre de maréchal de camp. C'était un allié dangereux, un ami brouillon, un collaborateur plus compromettant qu'utile. On finit par lui offrir une place de capitaine de gendarmerie, qu'il refusa avec indignation. Il revint à la charge avec tant d'importunité, multiplia tellement les lettres et les fit si insolentes, bref, il devint si insupportable et si violent, qu'après avoir été consigné à la porte des bureaux par le ministre Peyronnet, il fut proscrit par le ministère Decazes (1).

Dès lors son caractère s'aigrit, et son orgueil démesuré lui inspira l'idée d'une vengeance qui confinait à la folie. Il fit une provision de loques immondes, laissa croître une barbe inculte et alla se promener en cet accoutrement, pendant quinze heures chaque jour, comme une vivante image de l'ingratitude des souverains, sous les arcades du Palais-Royal. Toujours seul, rêveur, sombre, taciturne, se parlant à lui-même, ne s'arrêtant pas une minute dans sa promenade perpétuelle, jusqu'au moment où l'on fermait les grilles, il faisait partie des curiosités de l'endroit. Les provinciaux venaient le voir; les guides le signalaient aux étrangers; il effrayait les enfants et les femmes. Si parfois il adressait la parole à un passant, c'était pour lui demander une somme qui variait de quarante sous à cinq francs, et qui suffisait à le nourrir pendant plusieurs jours. Il habitait, dans l'une des ruelles avoisinantes, un bouge, meublé comme la cellule d'un prisonnier d'autrefois, et mangeait à l'aventure dans quelque cabaret sordide. Quelquefois, pourtant, on le voyait entrer au café de Foy avec la même aisance que s'il eût été vêtu en parfait gentleman, aller serrer la main à quelque client distingué, auquel il empruntait deux francs, à moins qu'il ne les empruntât au patron lui-même, et s'asseoir à une table, sans se préoccuper de l'*effarouchement* de ses voisins.

Chodruc-Duclos fut cité plusieurs fois en police correctionnelle pour vagabondage et mendicité, et acquitté toujours, parce qu'il donnait l'adresse de son domicile régulier et prouvait qu'il ne mendiait point, mais qu'il se bornait à *emprunter*. Quant à la question des échéances, était-ce au tribunal à se montrer plus difficile que ses créanciers, qui ne l'inquiétaient pas? Mais il fut condamné une fois pour outrage public à la pudeur, vu l'insuffisance de son costume. On peut voir, paraît-il, le compte rendu de cette affaire, avec des détails authentiques et presque officiels sur ce bizarre personnage, dans la *Gazette des tribunaux* des derniers jours de 1828 ou du commencement de 1829.

Il est peu de grands hommes dont on ait plus parlé que de cet orgueilleux va-nu-pieds, à qui l'on aurait pu dire, comme Platon à Diogène : « Je vois percer la vanité à travers les plis de ton manteau. » Alexandre Dumas nous a conservé de lui, dans ses *Mémoires*, plusieurs mots plus ou moins authentiques; Barthélemy l'a chanté dans sa trente-troisième Némésis, *le Palais-Royal en hiver* :

Mais autant qu'un ormeau s'élève sur l'arbuste,
Sur cette obscure plèbe errante dans l'enclos
Autant plane et surgit l'héroïque Duclos !
Dans cet étroit royaume où le destin les parque,
Les terrestres damnés l'ont élu pour monarque.
C'est l'archange déchu, le Satan bordelais,
Le Juif errant chrétien, le Melmoth du Palais;
Jamais l'ermite Paul, le virginal Macaire,
Marabout, talapoin, fakir, santon du Caire,
Brame, guèbre, parsis adorateur du feu,
N'accomplit sur la terre un plus terrible vœu :
Depuis sept ans entiers, de colonne en colonne,
Comme un soleil éteint ce spectre tourbillonne.
Depuis le dernier soir que l'acier le rasa,
Il a vu trois Véfour et quatre Corazza ;
Sous ses orteils, chaussés d'éternelles sandales,
Il a du long portique usé toutes les dalles;
Etre mystérieux qui, d'un coup d'œil glaçant,
Déconcerte le rire aux lèvres du passant.

La pièce est du 20 novembre 1831 : « Depuis la révolution de juillet, lit-on dans les notes, Duclos a compris que son rôle était fini, et il est vêtu à peu près comme tout le monde. De son ancien costume, il n'a conservé que sa longue barbe. » Il n'en persista pas moins dans le même genre de vie, ne quittant jamais le Palais-Royal, hantant les cafés, empruntant toujours, continuant à étonner les passants, et désoler les boutiquiers. Il vécut ainsi, dit-on, jusqu'à l'an 1842. Un matin, on le trouva mort dans sa mansarde de la rue du Pélican, selon les uns, de la rue Pierre Lescot, suivant les autres : je ne suis pas à même d'élucider ce point, et d'ailleurs les deux rues se valent, ou plutôt se valaient. Les marchands du Palais-Royal, dont il était depuis si longtemps le fléau, se cotisèrent avec empressement pour payer ses obsèques. Et c'est ainsi que vécut et mourut un homme richement doué, remarquable, dit Charles Nodier, par la majesté de sa tournure, par la politesse de son esprit, par la libéralité magnifique de sa dépense, par la dignité affable de ses manières; qui semblait né pour remplir les premiers rôles, et que l'orgueil

(1) Voir Ch. Yriarte, *les Célébrités de la rue*.

blessé, l'ambition déçue, l'emportement de son caractère, le défaut d'équilibre de ses facultés firent descendre jusqu'à n'être qu'une caricature du Cynique.

On a souvent cité un trait bien caractéristique de Chodruc-Duclos, que nous trouvons dans les notes de la *Némésis*. Pendant les journées de juillet, le jour où les Suisses défendirent le Palais-Royal, l'homme à la longue barbe, qui n'avait pas quitté les galeries, vit un jeune homme tirant avec plus de courage que de bonheur contre les habits rouges :

— Vous perdez votre poudre, lui dit-il; tenez, voilà comme il faut faire.

Il lui prend le fusil des mains, ajuste un Suisse et le tue net; puis il rend le fusil à l'insurgé. Et comme celui-ci, ravi de son adresse, l'exhorte à continuer :

— Oh! moi, c'est bien différent, répond Duclos avec flegme, ce n'est pas mon opinion.

M. Jules Sandeau a conté cette jolie anecdote en recevant, à l'Académie française, le successeur de Prosper Mérimée, M. de Loménie. Quoiqu'il n'ait pas dit le nom du héros, qu'il semblait ignorer, et malgré la couleur révolutionnaire de cette historiette, elle a obtenu un vif succès près du public aristocratique qui remplissait la salle du palais Mazarin. Il la tenait de Mérimée lui-même, et, en effet, un trait pareil devait plaire au sceptique écrivain.

La part prise aux *glorieuses* par Chodruc-Duclos nous rappelle qu'il y eut alors un héros de juillet qui jouit d'une véritable popularité et devint, pendant les années 1830 et 1831, un personnage légendaire des rues de Paris. C'était un gros caniche blanc, dont le maître, tué pendant l'insurrection, reposait dans le cimetière, enclos de barrières de bois, qu'on avait pratiqué devant la colonnade pour les victimes de l'assaut du Louvre. En voyant tomber son maître, à côté duquel il venait d'être blessé lui-même, Médor — c'est le nom qu'on lui donne — essaya d'abord vainement de ranimer le cadavre, puis il avait escorté le convoi tête basse et s'était installé sur la tombe en hurlant d'une façon plaintive et en appelant celui qu'il ne devait plus revoir. La garde du palais lui fit bâtir, sur le tombeau même, une cabane décorée d'un quatrain; et de ce moment Médor fut populaire. La foule se pressait pour le caresser. Les journaux racontèrent son histoire en l'enjolivant; on criait sa biographie dans les rues; on vendait son portrait; les Orphées nomades le chantaient sur les places publiques (1) et, pour comble de gloire, le poëte de *la Parisienne*, Casimir Delavigne, accordant en l'honneur de Médor la lyre citoyenne qui venait de célébrer « Lafayette en cheveux blancs », consacra au *Chien du Louvre* une ballade sentimentale qui eût certainement, avec lithographie d'après Mauzaisse et musique de Loïsa Puget, obtenu un succès d'enthousiasme sur tous les pianos bourgeois :

Au bord de la fosse avec peine,
Blessé de Juillet, il se traîne
Tout en boitant;
Et la gloire y jette son maître,
Sans le nommer, sans le connaître :
Ils étaient tant!

Gardien du tertre funéraire,
Nul plaisir ne le peut distraire
De son ennui;
Et fuyant la main qui l'attire,
Avec tristesse il semble dire :
« Ce n'est pas lui... »

Au vent des nuits, quand la couronne
Sur la croix du tombeau frissonne,
Perdant l'espoir,
Il veut que son maître l'entende,
Il gronde, il flaire, et lui demande
L'adieu du soir...

Passant, que ton front se découvre :
Là, plus d'un brave est endormi.
Des fleurs pour le martyr du Louvre!
Un peu de pain pour son ami!

(1) L. Bœrne, *Lettres de Paris*, p. 142-145.

Après 1830, le Palais-Royal eut, à côté de Chodruc-Duclos, un autre original dans la personne d'un petit vieillard nommé Rochon de Chabannes (il était sans doute de la famille de l'auteur dramatique, et peut-être son fils) qui, dans sa haine contre le nouveau régime, s'amusait à couper chaque jour tout ce que les feuilles républicaines et légitimistes — ou simplement satiriques — depuis *la Mode* jusqu'au *Figaro*, publiaient de plus acéré contre Louis-Philippe ou ses ministres; groupait ces menus articles et les faisait réimprimer, en les mêlant de réflexions de son cru, sur des feuilles volantes qu'il exposait ensuite lui-même dans les galeries sur une longue ficelle, avec un écriteau qui disait : *Prenez; chaque feuille, deux sous.* Mais cet étalage n'obtenait pas grand succès et, après la curiosité des premiers jours, le Diogène du Palais-Royal était à peu près le seul qui s'y arrêtât parfois encore pour parcourir ces broutilles d'un regard distrait.

Vers la même époque, un Chodruc au petit pied trônait sur le pont Notre-Dame, selon les uns, sur le pont Saint-Michel ou le pont au Change, selon les autres, ce qui est toujours à peu près la même chose, devant une sellette de décrotteur. C'était l'ex-professeur de belles-lettres Jean Commerson — auteur d'une pièce en vers jouée à l'Odéon : *le Bouquet de Molière* — qui, victime d'un passe-droit dans l'Université, du moins à ce qu'il prétendait, avait résolu de punir l'*alma parens* et d'humilier le gouvernement en se consacrant avec ostentation à cet humble métier. Il avait eu soin d'écrire, à côté de son nom, ses titres et qualités sur son écriteau, et sur son habit noir se détachaient les palmes universitaires. Il ne manquait pas, chaque fois que l'occasion s'en présentait, d'ajouter force commentaires à cette exhibition : « Monsieur, disait-il au client en saisissant les deux brosses et en frottant le soulier avec agilité, vous pouvez vous flatter d'avoir l'Université à vos pieds. — Un coup de brosse, demandait un autre. — Tout de suite, monsieur; vous me voyez disposé à décrotter tout le monde, sauf le grand maître de l'Université. Oh! pour celui-là, ce serait une trop rude besogne : mieux vaudrait nettoyer les étables d'Augias. »

Une autre version, plus précise dans ses détails (1), raconte que Commerson, autrefois professeur du duc d'Orléans, recevait une pension de la liste civile, et que c'était pour se venger de M. Guizot, qui avait diminué cette pension, qu'il avait pris le parti héroï-comique de se faire décrotteur en plein air. C'était

(1) Larousse, *Grand Dictionnaire du XIX*e *siècle*, art. COMMERSON.

vers 1835. Après six mois d'un tel manége, il fut mandé par le ministre, qui voulait mettre fin à cette mauvaise plaisanterie. Mais Commerson était irrité et irritable. Comme on le faisait attendre trop longtemps dans l'antichambre du ministre, il força la consigne, bouscula l'huissier, et on assure que le bruit d'une vive altercation, bientôt suivie d'un soufflet, se fit entendre dans l'antichambre. Le trop vif professeur fut condamné, pour cette démonstration, à deux ans de prison, dont il ne fit que la moitié : avouez qu'on pousserait difficilement plus loin l'oubli des injures. En 1848, Commerson, aussi tenace qu'irascible, alla présenter sa réclamation à M. Vavin, liquidateur de la liste civile : il s'emporta si bien, dans la chaleur de la discussion, qu'il fut conduit à Bicêtre. Il y resta trois jours, au bout desquels il envoya à M. Emile de Girardin une chanson en six strophes, intitulée : *Je suis fou.* On le relaxa, et cette série d'aventures finit pour lui, assure-t-on, par une pension de quinze cents francs, ce qui tendrait à prouver qu'il n'est pas toujours inutile de faire des extravagances.

Une figure contemporaine de Chodruc-Duclos et de Commerson, mais plus intéressante, est celle du *Petit Manteau bleu.* Dans l'une des dernières années de la Restauration, on vit arriver sur le pont au Change, par une froide matinée d'hiver, un homme couvert d'un manteau bleu qui descendait seulement jusqu'à la ceinture. Il était suivi de deux individus portant chacun une marmite énorme, dont le couvercle soulevé laissa échapper une fumée odorante. A ce spectacle appétissant, les mendiants, qui ne manquaient jamais sur la place du Châtelet et ses alentours, se rapprochèrent vivement ; l'homme au petit manteau bleu leur distribua une excellente soupe, puis il leur annonça qu'il recommencerait le lendemain et les jours suivants, pendant toute la mauvaise saison, et qu'en outre il donnerait des vêtements et du bois à tous ceux qui en auraient besoin. Le lendemain, tous arrivèrent fidèlement au rendez-vous. Bientôt cette aubaine quotidienne fut connue de tous les pauvres ; les marmites devinrent insuffisantes, et les marchands de soupe des quais furent mis à contribution. Le philanthrope venait toujours présider lui-même à la distribution ; il faisait ranger ses clients, les comptait, prenait le bouillon d'honneur avec une cuiller d'argent et ne s'en allait que lorsque la dernière bouchée était avalée par le dernier pauvre.

On juge du bruit que fit, dans une ville comme Paris, le spectacle de ce philanthrope théâtral qui affichait ainsi ses bienfaits chaque jour en pleine rue. Les journaux, les brochures, la poésie même l'exaltèrent à l'envi et lui créèrent une renommée retentissante. Le mystère qui s'alliait à la publicité de ses aumônes servit encore sa célébrité. Le vrai nom de ce rival populaire des Monthyon et des Rumford était Edme Champion. Né le 13 décembre 1764, à Châtel-Censoir (Yonne), dans la condition la plus humble, il avait été amené à Paris après la mort de son père, flotteur de bois, tué par son rude métier avant d'avoir pu l'élever, — et recueilli par une brave portière qui lui fit apprendre l'état de bijoutier. Il avait fait sa première communion à Saint-Sulpice en 1776, avec les vêtements qu'il devait à la charité. Quelques années après, un joaillier du Palais-Royal, dont il avait été l'apprenti, lui laissait son fonds. Sous le règne de Charles X il se retira, ayant acquis une fortune d'environ vingt mille livres de rentes. Mais tous ces détails étaient ignorés alors et ne furent révélés que plus tard. On ne le connaissait que sous le nom de *Petit Manteau bleu.* La couleur et la forme de ce manteau firent plus pour le populariser que ses charités mêmes ; il fut pour lui ce qu'avait été la redingote grise pour Napoléon. Les esprits romanesques se répandaient en suppositions. On alla jusqu'à voir en lui un agent du duc d'Orléans, qui voulait gagner la foule. Devenu roi, celui-ci décerna la croix d'honneur à Champion, ce qui, naturellement, sembla confirmer l'ancienne hypothèse. Puis le portrait du Petit Manteau bleu figura au Salon avec une note qu'on ne trouva point suffisamment modeste. Enfin, en 1837, le *Moniteur* annonça que M. Edme Champion demandait l'autorisation au gouvernement d'ajouter légalement à son nom véritable son surnom populaire, et cette vaniteuse démarche fut si mal accueillie par l'opinion, qu'il crut devoir y répondre dans une affiche, placardée sur tous les murs de Paris.

En 1848, Champion se présenta sans succès comme candidat à l'Assemblée nationale. Après le coup d'Etat, il revint dans son pays natal, où il avait déjà fondé des écoles et fait exécuter quelques travaux d'utilité publique. Il y mourut presque aussitôt d'une attaque d'apoplexie, le 25 juin 1852. On rapporta son corps à Paris pour l'enterrer au Père-Lachaise ; mais déjà la ville oublieuse ne songeait plus au Petit Manteau bleu, et le cortége qui suivait son cercueil passa au milieu de l'indifférence publique.

Dans cet immense et fourmillant kaléidoscope des rues de Paris, toutes les conditions sociales se heurtent ; tous les mystères, toutes les bizarreries se coudoient. Que de comédies, que de drames, que de romans invraisemblables, et parfois quels sauvages poëmes on ferait avec la vie de ces célébrités d'en bas ! Quelles choses étranges apparaîtraient tout à coup, si l'on pouvait lire dans leur passé ! Leur simple succession chronologique déroule sous nos yeux les plus étonnants contrastes. Au temps où florissaient Chodruc-Duclos, l'ancien *aristocrate*, l'ancien raffiné, et le vénérable philanthrope Champion, vers 1830, un personnage infime, qu'on voyait toujours en compagnie d'un joueur d'orgue, soulignant de ses grimaces et de ses lazzi les mélodies banales de son camarade, était fort connu des Parisiens sous le nom du *Marquis*, à cause du costume qu'il portait. « Le Marquis, dit M. Maxime Ducamp, qui n'a pas dédaigné de s'arrêter à lui dans son important ouvrage sur *Paris*, était un homme maigrelet, très-leste, très-agile et âgé de plus de cinquante ans. Il excellait à lancer dans la fenêtre ouverte d'un quatrième ou d'un cinquième étage une pièce de deux sous enveloppée d'un cahier de chansons ; on lui renvoyait le double par le même chemin. On prétendait qu'il appartenait à la police secrète, à laquelle il rendait d'importants services. La vérité est plus mystérieuse encore. Cet homme, qui courait Paris avec son habit pailleté, sa veste brochée, ses bas de coton d'un blanc irréprochable, sa coiffure poudrée à l'oiseau royal, était un ancien chauffeur qui avait commis jadis des forfaits effroyables. Il passait pour riche, et je crois qu'il a été assassiné. »

Après l'ancien chauffeur, les hasards de la chronologie amènent sous notre plume un baron très-authentique, un gentilhomme de haute et grande race, dont les excentricités, affichées publiquement, d'ailleurs

assez inoffensives, firent longtemps le désespoir de sa famille et la joie des Parisiens. Plusieurs de nos lecteurs sans doute, parmi ceux qui ont dépassé le milieu de la vie, se souviennent d'avoir vu sur les boulevards, tenant quelquefois une charmante petite fille par la main, faisant des gestes singuliers, et suivi à distance par un valet de pied qui l'observait avec une inquiétude respectueuse — ou assis, par un soir d'été, à une table devant Tortoni et demandant deux glaces, qu'il versait gravement, pour se rafraîchir, l'une dans sa botte droite, l'autre dans sa botte gauche — un homme grand, élancé, à longue barbe, gardant un air de race sous un costume fantaisiste, dans lequel la négligence se mêlait à une certaine recherche. C'était M. le baron de Saint-Cricq, dont l'originalité excessive finit par aboutir peu à peu à une folie douce, mais très-caractérisée.

Un jour, M. de Saint-Cricq parcourait toute la ligne des boulevards et les rues adjacentes, et dans chaque établissement de bains demandait qu'on lui envoyât à la même heure un bain à domicile ; puis, le moment venu, s'enfermait dans sa chambre à coucher et assistait avec jubilation, derrière ses contrevents, au conflit de la douzaine de voitures, de baignoires et de garçons qui débarquaient en même temps dans sa cour et bataillaient contre son valet de chambre. Une autre fois, il louait d'un seul coup les trente voitures d'une station et, montant dans la première, prenait la tête d'un long cortége qui avançait au petit pas derrière lui et qui, sur tout le parcours du boulevard Montmartre à la Madeleine, puis de la Madeleine à la Bastille, intriguait les passants et produisait une véritable émeute de curiosité. Ou bien encore, au *Café de Paris*, après s'être fait servir une demi-tasse, il demandait tout ce qu'il faut pour écrire ; ensuite, sous les yeux du garçon ahuri, il répandait dans sa tasse l'encrier, la poudre, les pains à cacheter, remuait et s'apprêtait à déguster ce breuvage plus extraordinaire que le thé de Mme Gibou ; ou il sucrait son thé avec la salière, assaisonnait sa salade avec du tabac et versait du chocolat par-dessus ; ou encore, couché sur le haut d'une voiture, il s'arrêtait devant Tortoni, appelait le garçon et se faisait servir ainsi au milieu d'une galerie de badauds.



M. de Saint-Cricq. Dessin de E. Morin, gravure de Langeval.

On n'en finirait pas de conter les excentricités de ce maniaque. Nous nous contenterons d'avoir rappelé les plus fameuses ; il serait sans intérêt de prolonger ce récit. Ajoutons qu'elles ne l'empêchaient pas d'être un homme instruit, linguiste et égyptologue distingué, dit-on. Il aimait à bouquiner. Sa verve et ses saillies paradoxales touchaient quelquefois juste. Abonné du Théâtre-Français, fervent admirateur de Molière et des autres maîtres classiques, dont il ne manquait pas une représentation, il avait soin, les jours où l'on donnait du Scribe, de se faire ouvrir la première loge de face qu'il trouvait vide, « et là s'installait de façon à ce que ses deux pieds reposassent sur le pourtour de la loge. Quand on *chutait* à côté de lui et qu'on criait à l'in-

convenance, il répondait que la littérature de M. Scribe était *bonne pour ses bottes* (1) ».

On assure qu'à une pièce de M. Empis, on vit un soir un être bizarre gesticuler avec feu dans une avant-scène qu'il occupait à lui seul. Le parterre finit par s'impatienter et crie : A la porte ! Alors, se penchant en dehors de sa loge, M. de Saint-Cricq — on a deviné que c'était lui — réplique en gesticulant de plus belle :

— Messieurs, je demande trente mille francs pour l'auteur.

On rit, on hue, on siffle. Il insiste et répète sa proposition avec force.

— Mais pourquoi cela ? lui crie la claque, qui a fini par croire à quelque fantaisie d'un admirateur frénétique, qu'elle espère faire tourner au profit de l'ouvrage.

(1) Yriarte, *les Célébrités de la rue.*

— Pourquoi ? C'est que, s'il avait une fois trente mille francs, il ne serait plus obligé de faire d'aussi mauvais ouvrages (1).

On voit que sa folie n'était pas toujours sans des éclairs de raison. Je suis loin de garantir l'authenticité de cette scène, mais il paraît certain que le baron avait des habitudes bruyantes au théâtre et ne se gênait pas pour interpeller les acteurs de sa place.

M. de Saint-Cricq disparut tout à coup, et les gamins de Paris, qui l'avaient souvent taquiné, le regrettèrent longtemps : il était devenu le pensionnaire d'une maison de santé, où il mourut deux ans après.

VICTOR FOURNEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

(1) Roger de Beauvoir, *les Soupeurs de mon temps.*

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

LA VITESSE DE LA LUMIÈRE.

Les édifices, comme les hommes, ont parfois de bizarres destinées ; témoin cette *fameuse* tour de Montlhéry dont parle Boileau dans sa comique épopée, cette tour qui

Sur la cime d'un roc s'allonge dans la nue,
Et, présentant de loin son objet ennuyeux,
Du passant qui la fuit semble suivre les yeux.
Mille oiseaux effrayants, mille corbeaux funèbres,
De ces murs désertés habitent les ténèbres.

Et c'est là qu'une des lugubres déités du drôlatique poëme vient querir le hibou qu'elle veut enfermer, comme épouvantail aux assaillants, dans le terrible lutrin, cause de la grande querelle du prélat et des chantres.

Ainsi le vieux donjon, déjà ruiné, abandonné, il y a deux siècles, se présente à nous comme l'asile traditionnel des ennemis de la lumière ; et voilà que, de nos jours, il se trouve choisi pour une magnifique expérience sur la lumière. Singulière antithèse, en effet, qu'une triomphante démonstration scientifique partant du haut de ce repaire de hiboux.

Les anciens, mal servis d'ailleurs par l'absence d'instruments d'optique, se bornèrent à quelques théories tout hypothétiques sur la lumière : l'idée ne leur vint pas même de discuter le mode de propagation de ce fluide, ou plutôt de cette chose normalement indéfinie.

Il en alla ainsi jusqu'à Descartes, le grand, le sagace observateur, qui crut devoir admettre et constater que la lumière se propage instantanément ; c'est-à-dire sans que, quelle que soit la distance qui sépare le point de départ et le point d'arrivée du rayon lumineux, il soit possible d'assigner une durée à son parcours.

La raison qu'en donnait l'illustre philosophe était que, si la lumière mettait un certain temps pour arriver de son point de départ à l'œil qui en a la perception, les astres ne seraient jamais en réalité à la place où nous les voyons. Tous les calculs astronomiques se trouveraient dérangés de ce seul fait ; tandis que chacun sait que, par exemple, les éclipses, annoncées par les calculs, se produisent au moment précis.

Cette raison parut tout d'abord excellente, si excellente, que l'opinion de Descartes sur l'instantanéité de propagation de la lumière sembla devoir devenir texte de loi dans la science ; mais, par le plus remarquable des hasards, il arriva que ce fut de sa démonstration prétendue triomphante que sortit un beau jour la preuve évidente de son peu de valeur, et voici en quelles circonstances.

En 1676 — il y a par conséquent deux siècles aujourd'hui — un savant danois, Olaüs Rœmer, hôte alors de l'Observatoire de Paris, y observait le mouvement des satellites de la planète Jupiter, et notamment de celle de ces quatre *lunes* qui décrit son orbite au plus près de la planète. Rœmer — dit M. Tyndall (1) — vit ce satellite passer d'abord sur la surface de la planète, traverser le disque et se plonger dans l'ombre de Jupiter, se comportant comme une lampe qui s'éteint soudainement pour nous, quand elle est mise derrière un écran. Au second bord de l'ombre, il le vit reparaître, comme une lampe qui se rallume tout à coup. L'astre jouait ainsi pour l'astronome le rôle d'un signal de nuit, et lui permettait de fixer exactement la durée de sa révolution. La période entre les deux allumages successifs de la lampe satellitaire fut trouvée égale à quarante-deux heures vingt-huit minutes et trente-cinq secondes.

A l'époque de cette observation (que Rœmer avait faite dans le seul but de fixer exactement le temps de révolution du satellite), la terre était au point de son orbite le plus rapproché de Jupiter ; mais, six mois plus tard, chacune des deux planètes ayant suivi son cours autour du soleil, en raison de sa vitesse propre et de son éloignement de cet astre central, il se trouva tout naturellement qu'elles furent à quelque cent mil-

(1) *La Lumière*, par J. Tyndall, trad. Moigno, édit. Gauthier-Villars.

lions de lieues plus éloignées l'une de l'autre. Alors on remarqua que la durée des éclipses du satellite de Jupiter, observé six mois plus tôt par Rœmer, se prolongeait notablement, c'est-à-dire d'environ quinze minutes; et, les observations étant soigneusement continuées, on put constater que la réapparition du petit astre était d'autant plus retardée à chaque révolution que la distance de la terre à Jupiter devenait plus grande.

Et Rœmer de raisonner ainsi : « Le retard doit être dû à cela, que la lumière met quinze minutes pour aller de la place où ma première observation a été faite à celle que j'occupe actuellement; et, en partant de ce principe, il est évident qu'à mesure que, porté par la terre, je me rapprocherai de Jupiter, le retard diminuera graduellement, et que, lorsque la terre, qui me porte, sera revenue à la distance de ma première observation, il n'y aura plus de retard du tout. »

Et l'événement ayant vérifié la justesse de cette réflexion, il se trouva que du même coup Rœmer démontra non-seulement que la lumière emploie du temps pour traverser l'espace, mais encore il détermina la vitesse de cette propagation, car il lui suffit à lui, astronome, coutumier des mesures célestes, de rechercher la différence de distance des deux planètes, lors de chacune des observations, et de diviser ce chiffre par le nombre de secondes contenues dans quinze minutes pour savoir le nombre de lieues que le rayon lumineux franchit en une seconde.

Il trouva pour résultat approximatif le chiffre de quatre-vingt mille lieues — ou, comme nous disons aujourd'hui, de trois cent vingt mille kilomètres.

La remarque de Rœmer fut un véritable éclair de génie, et fit époque dans l'histoire de la physique; ce qui n'empêcha que de grands esprits ne se soient rencontrés pour contredire à cette démonstration : Cassini et Fontenelle furent du nombre. Plus tard, l'astronome anglais Bradley confirma le fait par une observation très-ingénieuse sur la lumière venant de ces soleils incommensurablement éloignés que nous appelons les *étoiles fixes*, et assigna à la vitesse de la lumière un terme pour ainsi dire identique à celui qu'avait indiqué Rœmer.

Enfin en 1849 eut lieu la célèbre expérience de M. Fizeau, qui imagina de mesurer la vitesse de la lumière en prenant pour champ d'observation, non plus l'immensité céleste et les astres, mais la simple distance qui sépare Montmartre de Suresnes, où étaient en même temps établis deux postes d'opération ou d'observation.

Le principe de l'expérience consistait à faire passer par les dents d'une roue un rayon de lumière qui, après être allé d'un observatoire à l'autre, trouvait au point d'arrivée un miroir qui le renvoyait vers son point de départ.

La roue était mise en mouvement avec accroissement de rapidité, jusqu'au moment où cette rapidité était assez grande pour qu'il y eût pour l'observateur éclipse du rayon en retour. On déduisait enfin par le calcul, de la rapidité du mouvement de la roue, la vélocité du rayon.

M. Fizeau trouva que la mesure assignée par Rœmer était un peu trop grande; il dit qu'il fallait réduire les trois cent vingt mille kilomètres à trois cent mille environ, ce qui n'était pas en réalité une erreur bien importante.

L'an dernier, l'expérience de M. Fizeau, modifiée, perfectionnée, et cependant toujours effectuée sous les auspices de ce doyen de nos savants, a été renouvelée par M. Cornu, qui avait établi ses appareils, l'un à l'Observatoire de Paris, l'autre sur la tour de Montlhéry, et le chiffre définitif et précis de vitesse du fluide lumineux serait de trois cent mille quatre cents kilomètres à la seconde, soit soixante-quinze mille cent lieues de quatre kilomètres.

A vrai dire, le chiffre de Rœmer, qui semble beaucoup plus normalement obtenu, trouve encore des partisans, et cela en vertu de cette raison qui pourrait bien être bonne, que dans le dernier procédé on a mesuré non pas la vitesse d'un rayon allant toujours droit devant lui, mais d'un rayon qui a dû certainement perdre de son extrême agilité, quand il a dû se *replier* en quelque sorte au *choc* du miroir. Si peu que cela lui ait pris de temps, si minime que soit cette fraction de seconde, elle peut avoir son importance, étant donnée une telle base de calculs.

Bref, négligeons les quinze ou vingt mille kilomètres; nous le pouvons sans inconvénient, car le chiffre le plus bas est déjà bien joli, soixante-quinze mille lieues : cela équivaut à sept fois et demie le tour de la terre en *une seconde*. Il n'y a que l'électricité qui puisse entrer en concurrence avec ce courrier-là, puisqu'elle fournit, dit-on, à peu près la même carrière. Les deux font la paire — belle paire, ma foi!

E. M.

NOUVELLES.

TZERNAGORA (LA MONTAGNE-NOIRE)[1].

Sur la place, où l'auditoire se renouvelait sans cesse, les rapsodes faisaient entendre des chants héroïques :

« Le tzar de Serbie a reçu ce cartel du sultan :

« Paye le tribut, livre-moi tes villes... ou viens au « champ de Kossovo pour que nous partagions la terre « avec nos sabres. »

« Innombrables sont les Turcs! Voilà deux semaines qu'il en passe! Leurs lances forment une forêt, leurs tentes sont comme une neige... la pluie tomberait à flots que, les hommes et les chevaux se trouvant serrés les uns contre les autres, pas une goutte ne toucherait le sol.

. . . .

« Il n'importe! le tzar de Serbie acceptera le combat.

« La tzarine avait neuf frères, les neuf Yougowitch. Elle supplie qu'on lui laisse au moins le plus jeune...

« Soit! arrête-le demain matin quand nous sortirons de la ville.

« C'est lui qui porte l'étendard de la Croix... Dis-lui qu'il le remette à quelque autre pour rester avec sa sœur...

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

« Non, chère sœur, on ne dira pas de ton frère : « C'était un lâche qui n'a pas voulu mourir pour sa « foi... »

« Il part... Et les huit autres aussi partent en répondant à la tzarine : « Nous combattrons pour la « croix sainte et pour la patrie... »

« Pas un frère, pas un homme n'est resté. Le surlendemain, deux noirs corbeaux se posent sur la tour. Ils arrivent de Kossovo. La tzarine les interroge... Ils répondent.

« Où est le tzar? — Mort! — Et mes frères? — Morts!... — Et tous les autres? — Morts! morts! Ils sont tous morts!... Mais ils revivront en leurs fils pour la revanche, et l'avenir les vengera! »

. . . .

Et d'autres chants encore, tous attestant que, lorsqu'il s'agit de combattre le Turc, pas un Serbe ne manque au combat. Je laisse à penser les acclamations, l'enthousiasme de ceux dont le tour arrivait, et qui peut-être allaient enfin réaliser la conclusion de la légende.

Cependant, au milieu de cette foule en armes, j'étais le seul qui ne fût pas soldat. On me remarquait, on m'observait avec une certaine défiance. Je rentrai, je me roulai dans une couverture, et, pressentant de nouvelles fatigues pour le lendemain, je voulus prendre quelques heures de repos.

Mais, avant le sommeil, des cris, des pleurs parvinrent jusqu'à mon oreille. Je reconnus, je devinai la jeune muette. Pauvre Tzigane! elle eût voulu qu'on la



Sélim. Dessin de Gilbert, gravure de Cabarteux.

traitât, non comme une enfant, mais comme une vraie fille de la Tzernagora.

A l'aube, cependant, elle était prête et ne fit aucune résistance quand Lazare la reprit en croupe en lui disant :

— Regarde donc Georges! Est-ce que Militza met obstacle à son devoir?

C'était effectivement le serdar Novak, marié de l'avant-veille, qui commandait le détachement. Une épaisse brume voilait encore la montagne lorsque nous arrivâmes à Niégouss.

Sur le seuil de l'auberge, le vieux Toto-Tapin achevait *d'astiquer* son fourniment et son fusil de munition, datant du premier empire.

— Vous savez, nous dit-il, j'ai promis de venger mon gendre, le mari de Nehrine. Gare aux bachibouzouks! On leur montrera ce que vaut encore un ancien du temps de Napoléon!

Nous allions lui répondre, lorsqu'un bruit de pas et de voix attira notre attention vers le chemin qui bifurquait avec celui de Cattaro. Un cavalier musulman s'avançait, entouré de Monténégrins que des sentiments divers agitaient. Ceux-ci, furieux et menaçants, criaient : « C'est un espion! » Ceux-là, un peu plus calmes, leur répondaient : « C'est un parlementaire. »

Georges Novak, donnant raison à ces derniers, commanda d'amener l'inconnu.

En arrivant, celui-ci écarta son burnous, il releva sa tête coiffée du fez.

Lazare et moi, nous jetâmes un même cri de surprise.

Ce cavalier... c'était Sélim.

XI. — VINGT-QUATRE POUR UNE.

Oui, vous avez bien lu, c'était notre ancien condisciple de l'Ecole centrale... l'ami que j'allais rejoindre à Constantinople, où l'avaient renvoyé nos médecins, désespérant de le guérir en France.

Hélas ! le climat natal ne semblait pas l'avoir sauvé. Sa joue plus creuse encore, le cercle bleuâtre entourant ses yeux, leur éclat fébrile, son sourire amer et découragé, sa pâleur, tout révélait en lui les symptômes d'une fin prochaine. Il avait la mort sur le visage.

Après quelques mots échangés, nous le vîmes remettre une dépêche à Georges Novak, qui, montant à cheval, partit à la rencontre de Mirko : le voïvode en chef suivait de près son avant-garde.

Sélim, avec l'autorisation du jeune serdar, s'était retourné, s'avançant vers nous.

Mes deux mains volèrent au-devant des siennes. En quelques mots je lui eus expliqué ma pensée.

Lazare, sous l'impression du meurtre commis par les Turcs, se tenait sur la réserve :

— Quoi ! lui dit Sélim d'un ton de reproche, ne me traiterez-vous plus comme à Paris ?... Je ne suis pourtant pas un dangereux adversaire... Regardez-moi... il me reste si peu de jours à vivre !



L'arrestation de Kadich. Dessin de Gilbert, gravure de Léveillé.

Et, comme nous protestions du geste :

— Oh ! ne me flattez pas, reprit-il doucement, je ne me fais pas d'illusion... Ma dernière espérance est morte... et, ce qu'il y a de plus triste, c'est que je souffre à présent. Plus de sommeil ! des crises atroces ! L'existence n'est pour moi qu'un supplice ! Aussi, quand Hussein-Pacha, mon oncle, m'a choisi comme aide de camp... et, ce matin, comme parlementaire, je me suis empressé d'y consentir... Une balle qui me tuerait tout de suite serait la bienvenue !

Rien de sincère, rien de mélancolique comme cette déclaration de Sélim. Une toux soudaine déchira sa poitrine, et le mouchoir qu'il dut porter à ses lèvres en revint taché de sang. Ses traits avaient subi l'empreinte d'une vive douleur.

— Si la loi du Prophète ne défendait pas le suicide, conclut-il, je me serais déjà fait sauter la cervelle... Mais braver la mort est permis pour épargner la vie des autres... J'apporte ici l'assurance que l'armée turque, en attendant le verdict des représentants des trois grandes puissances, n'avancera pas au-delà des positions qu'elle occupe à cette heure, et que, si personne ne l'attaque, elle restera sur la défensive... Ah !

voici, je crois, celui qui aura qualité pour me répondre...

Effectivement, Mirko venait de paraître. Il s'approcha, tenant en main la lettre que Georges Novak lui avait remise.

— Avant de discuter cette proposition d'une trêve, dit-il au parlementaire, je t'adresserai d'abord une question... Celui qui t'envoie savait-il l'attentat de Scutari?

Le geste de Sélim attesta l'ignorance à ce sujet de son général et la sienne.

Georges Novak reçut l'ordre de répéter les faits dont il avait eu le premier connaissance.

Le neveu du général ottoman, bien que la chose semblât impossible, pâlit davantage encore. Avec un geste d'indignation, il s'écria :

— Sur l'honneur, en voici la première nouvelle!... Mais c'est le crime du fanatisme... Dès qu'il sera connu, affirmé par l'un des nôtres, et dans ses horribles détails, je ne doute pas que Hussein-Pacha ne le désavoue hautement. Peut-être même accorderait-il aux plénipotentiaires réunis à Klobuk ce qu'ils lui demandaient en vain... notre retraite jusqu'en deçà de la frontière...

— J'exige cette première satisfaction, répliqua le frère de Danilo... Un de nos officiers vous accompagnera jusqu'à la tente de votre chef, afin de lui tout dire et de me rapporter sa réponse...

Mirko regardait autour de lui, cherchant des yeux l'émissaire qui conviendrait le mieux.

— Moi?... dit en se proposant Lazare.

Son père survenait. La mission lui parut tellement périlleuse, qu'il s'avança tout à coup, avec l'élan d'un refus instinctif.

Mais, se domptant aussitôt et comparable aux Romains de l'ancienne Rome :

— Va! dit-il, va, mon fils... si toutefois le représentant du prince y consent... et *Bog stoboum*... que Dieu t'assiste!...

Tzigane, ou plutôt Irène, ne montra pas autant d'héroïsme. Elle eut un cri d'angoisse, une muette prière à l'adresse de son cher parrain. D'un signe affectueux, mais ferme, il lui commanda l'immobilité, le silence. Elle avait été élevée en Monténégrine, elle se résigna. Mais une larme, qui mouillait sa paupière, rendit humide le feu de son regard.

Mirko, qui venait de crayonner ses conditions sur des tablettes qu'il remit à Lazare, congédia de même Sélim en lui jetant cet adieu :

— Faites vite!... nous avons aussi des fanatiques... Je ne répondrais pas des représailles... et vous connaissez le dicton monténégrin... telle la semence, telle la récolte.

En ce moment même, parmi l'assistance, j'aperçus Kadich. Il souriait.

Mes deux camarades s'éloignèrent après m'avoir serré la main. Je restai seul, et le cœur attristé. N'était-ce pas un dernier adieu?...

Lazare nous avait recommandés, sa filleule et moi, d'abord au voïvode, puis à Toto-Tapin, qui, cette fois encore, devait nous servir de guide.

— Dans une demi-heure, me dit le vieux soldat, je serai à vos ordres... avec Marengo.

Ils furent tous les deux d'une ponctualité militaire. Nous allions partir, quand Mirko me fit prier d'attendre une lettre qu'il me priait de remettre au consul français de Cattaro.

Lui-même il semblait attendre quelque chose... ou quelqu'un.

Bientôt, du côté de Tzétinié, nous vîmes accourir, au milieu d'une sorte d'état-major, un cavalier de haute taille et de haute mine. Je le reconnus, ou plutôt je le devinai avant même que Toto-Tapin m'eût dit à l'oreille :

— C'est le prince... Il sera revenu par l'autre route...

Danilo, salué de vives acclamations, mit pied à terre au milieu d'une affluence enthousiaste. C'était à qui s'approcherait pour toucher, pour baiser sa main, son vêtement ou ses armes. Le Monténégrin, en dépit de ses institutions quasi républicaines, professe des sentiments ultra-royalistes envers le *gospodar*, incarnation sacrée de la patrie.

Dédaigneux de ces témoignages adulateurs, il imposa le silence, et fit entendre des paroles où me parut éclater, ainsi que sur son visage, une véhémente colère.

Les assistants ne tardèrent pas à la partager, sauf un groupe entourant Kadich, et qui protestait, au moins par son attitude, contre la malédiction du prince.

Mon guide, que j'interrogeais des yeux, me répondit à voix basse :

— Encore des têtes coupées!... Des têtes turques!... Vingt-quatre!... Elles sont apparues ce matin, comme par magie, sur la *Tour des crânes*... Danilo veut connaître et punir ceux qui, malgré sa défense, ont ainsi vengé le meurtre du vladika...

Kadich, en cet instant, s'avança. Son geste, plus encore que sa voix, disait :

— C'est moi!... j'en suis fier!

Sur l'ordre du souverain, quatre *périaniks* saisirent le coupable, qui, dans son féroce orgueil, ajouta :

— Je mourrai content... car, à cette heure, Hussein-Pacha doit apprendre que le sang a payé le sang... et comme l'osaient nos ancêtres...

— Ton châtiment ne sera pas la mort, mais le déshonneur! répliqua le prince. Enlevez-lui ses armes... et, tandis que nous marchons au combat, chassez-le de l'autre côté... ainsi qu'un infâme... ainsi qu'un lâche!...

L'arrêt fut exécuté. Kadich disparut. J'entends encore le cri de rage qui fut son adieu, je devais me rappeler un jour le regard mortel qu'il venait de jeter à Danilo.

Mais Lazare!... mon pauvre Lazare!... Il allait arriver au camp turc, où, comme s'en était glorifié le coupeur de têtes, on savait tout.

XII. — PAR MONTS ET PAR VAUX.

Nous étions partis.

Sans résistance, Irène avait permis que, sur Marengo, Toto-Tapin l'installât en lui disant :

— A la bonne heure, mignonne! la guerre et ses hasards ne sont point de notre âge... Croyez-en le dicton de la Montagne-Noire, il ne faut pas vouloir voler avant que poussent les ailes!

L'enfant n'avait pas eu mine d'entendre. Résignée, ou du moins résolue, elle ne quittait pas des yeux la haute paroi rocheuse qui nous séparait de tout chemin vers le nord-est, où s'en allait Lazare.

Relativement à lui, un regard échangé avec le vieux soldat avait suffi pour nous faire comprendre que nos appréhensions étaient les mêmes.

— Une imprudence!... me dit-il tout bas; comment l'ont-ils envoyé seul, eux qui répètent si souvent : Lors-

que tu vas complimenter le loup, emmène avec toi les chiens !

— Chut ! fis-je en lui montrant Tzigane.

— Elle n'écoute pas! répliqua-t-il, elle dort...

Effectivement, la petite muette paraissait s'assoupir, bercée par le mouvement régulier du mulet.

Ce calme apparent, cette morne indifférence m'étonnaient beaucoup. Aussi fus-je peu surpris quand, aux abords du cirque naturel où, pour la première fois, nous avions rencontré ses anciens compagnons, je la vis sauter à terre et, se tournant vers moi, me regarder avec une singulière détermination dans toute sa petite personne.

— Eh bien ! lui demandai-je, pourquoi t'arrêter, ma fillette? est-ce que nous n'allons plus à Cattaro?

Par un signe de tête, elle me répondit carrément :

— Non !

— Ah ! ah ! c'est donc que tu voudrais aller ailleurs?

— Oui !

— Où cela ?

Elle étendit la main vers la partie nord-est du cirque, où j'aperçus un étroit sentier qui grimpait dans la montagne.

— Ce chemin de chèvres? lui dis-je; tu voudrais le prendre... mais dans quel but... et pour rencontrer qui?

D'une main impatiente elle saisit mon bâton de voyage, et, dans la poussière de la route, elle traça vivement ce nom :

LAZARE

Puis, avec une attitude suppliante, elle tomba à mes genoux.

Sur sa physionomie expressive, dans ses grands yeux noirs, je lisais toutes sortes d'angoisses, et qui me touchèrent d'autant plus qu'elles répondaient aux miennes.

— Voyez, la malicieuse ! s'écria Toto-Tapin, elle nous cachait son jeu !... elle avait son plan !...

Déjà la jeune muette s'efforçait de l'expliquer en pantomime.

Elle nous rappela le départ de son parrain. Ah ! pauvre parrain !... D'un geste tranchant elle fit le demi-tour de son cou ! Ses doigts, rapidement ouverts et refermés, puis rouverts, nous dirent le compte des sanglants trophées de Kadich... Elle nous dépeignit Lazare... comme il était beau !... comme il était bon !... comme elle l'aimait !... le danger qu'il allait courir !... Elle voulait le rejoindre, le sauver... Dieu l'aiderait !... ou du moins mourir avec lui !

Rien de pathétique, rien d'émouvant comme ce discours sans paroles. Une note plaintive, aiguë, monotone, s'échappait des lèvres d'Irène, et, pour ainsi dire, accompagnait, dramatisait encore son ardente prière... A la fin, ce fut un gémissement, ce furent des sanglots... Et, toute à son but, elle ne nous quittait pas des yeux.

Les miens interrogeaient notre guide.

— Pour de vrai, dit-il, nous pourrions être utiles à M. Lazare ... et, vu notre qualité de Français, sans courir grand risque... Elle non plus, une enfant !... Regardez-la ! C'est un instinct, c'est peut-être le bon Dieu qui la pousse... Et d'ailleurs n'a-t-elle pas vécu, toute petite, avec les Tziganes, qui, chacun le sait, ont des ressources, des prévisions, des sorcelleries... quoi ! J'aurais confiance... Tel le nid, tel l'oiseau !

— Elle a l'air inspiré, répliquai-je, et je tenterais, je braverais tout pour secourir mon ami... Mais ce sentier qu'elle indique nous conduirait-il réellement vers Grahovo ?

— A la rigueur ! en passant par le col de l'Aigle... ainsi qu'ont fait ce matin la Louve et sa bande. Vous savez, il y a des animaux qui pressentent les champs de bataille. Ceux-ci, tout en détroussant les morts, ramassent et parfois guérissent les blessés, faut être juste. On l'est pour eux dans les deux camps.

— En route, alors ! m'écriai-je, et puissions-nous arracher Lazare aux périls qui le menacent !

Déjà sa filleule m'avait saisi, m'avait follement baisé la main. Puis, légère et prompte comme une gazelle, elle bondit en avant.

— Minute ! lui dit notre guide, remontons sur le bidet... Je sais où le laisser à moitié route... Elle est longue.

— Quelle distance?

— Cinq ou six heures de marche ; mais il n'est pas encore midi...

Irène obéit, en souriant à travers les larmes qui ruisselaient encore sur son visage.

Nous traversâmes tout d'abord un désert aride et sauvage. Des pierres, encore des pierres, et toujours des pierres ; mais, le sentier s'élevant, un panorama de plus en plus vaste se déroula sous nos regards. D'un côté, tout un océan de montagnes, comparables à des vagues immobiles ; de l'autre, l'Adriatique et ses flots d'azur.

Sur le plateau supérieur, Marengo fut laissé dans une chaumière, où son maître comptait le reprendre au retour. Nous allions franchir le col, quand un bruit de voix s'entendit parmi des rochers :

— Halte ! fit le vieux soldat; écoutons et regardons. Le renard, en s'arrêtant, ouvre l'œil.

Sous l'empire d'une semblable pensée, ceux qui parlaient tout à l'heure gardaient maintenant le silence.

Notre guide avança seul à la découverte. Nous le vîmes bientôt se retourner, le sourire sous la moustache. Il nous appela d'un signe, et, comme Tzigane manifestait un certain effroi :

— Ne crains rien, mignonne, lui dit-il; ce sont tes premiers parrains... ceux dont souvent encore le nom t'est donné.

Effectivement, nous venions d'apercevoir les Tziganes, ce qui ne rassurait nullement Irène. Toute tremblante, elle se tenait serrée contre moi, implorant du regard mon appui. La Louve s'avançait à notre rencontre.

— Ingrate ! dit-elle à la fillette épouvantée, la voilà qui frissonne encore à ma vue.

— Bédame ! fit Toto-Tapin, quiconque fut mordu par la vipère a peur du lézard.

— Ton proverbe monténégrin ne saurait s'appliquer à la Louve, répliqua fièrement celle-ci. Quel mal lui ai-je fait? J'ai sauvé sa vie. Est-ce ma faute à moi si, dans un cri de terreur, les cordes de sa voix se sont paralysées? Il ne faut peut-être qu'une autre émotion pour rompre cet enchantement, pour qu'elle parle... Ce que la douleur endort, la joie parfois le réveille... Garde-toi de maudire la bohême, enfant; c'est par elle que te viendront fortune et bonheur... Espère !

L'ex-tambour du 60e se permit d'interrompre la prophétie :

— Présentement, vieille sibylle, on ne te demande que le plus court chemin du camp turc.

Elle l'indiqua, mais en ajoutant :

— C'est l'enfer... On y entre plus facilement qu'on n'en sort... S'il vous fallait recourir à la Louve, renvoyez-lui celle qui fut des siens et qui s'appelle encore Tzigane... Comme telle, les Turcs la laisseront aller et venir en liberté.

Je remerciai la bohémienne de son avertissement, de son horoscope, et nous nous éloignâmes en lui disant adieu.

— Adieu? conclut-elle, non pas... mais au revoir!

Deux heures plus tard, nous atteignîmes une des hauteurs qui dominent la plaine de Grahovatz.

A l'entour, les montagnes forment un immense entonnoir, tout au fond duquel un petit lac, enchâssé dans la verdure, miroitait sous les rayons obliques du soleil couchant.

La petite armée ottomane campait sur ses bords, mais à une telle profondeur, à une telle distance encore, que les tentes, les cavaliers, les fantassins ne nous paraissaient guère plus grands que les jouets d'une boîte à soldats.

Vers la droite, sur un des plateaux inférieurs, notre guide désigna quelques sapins d'où s'élevait une fumée :

— C'est Umatz, me dit-il, c'est le poste avancé des Riékavites, que commande Georges Novak.

J'avais déjà compris que nous avions dû suivre une route à peu près parallèle; la situation du général turc me parut singulièrement choisie.

Tout à coup le bruit d'une fusillade lointaine arriva de la sapinière jusqu'à nos oreilles :

— Ouais! la conversation serait-elle engagée déjà? fit Toto-Tapin, examinant l'amorce de son vieux fusil.

Evidemment, on se battait sur le plateau d'Umatz, que les envahisseurs avaient cru surprendre. Nous les vîmes reparaître en désordre et, vivement poursuivis, dégringoler au hasard sur toutes les pentes d'alentour.

Mais, au moment même où leurs vainqueurs couronnaient le plateau, une batterie turque y fit pleuvoir la mitraille.

Les Tzernagorsques, rappelés sans doute en arrière, disparurent en agitant leurs armes, où les derniers reflets du couchant allumaient des éclairs.

— Victoire! s'écria l'ex-tambour du 60e. Une simple escarmouche, mais je n'en marque pas moins la première manche... Ah! si j'avais été un peu plus près! Ça me rajeunit! Ça me reporte au temps de Lauriston et de Molitor!...

Et, par un enfantillage de vieillard, il mettait en joue les soldats turcs qui regagnaient leurs lignes.

— Toto-Tapin, lui dis-je, votre armement et surtout vos dispositions belliqueuses nous compromettraient peut-être... Voulez-vous me rendre un nouveau service?

— A vos ordres, répondit-il en m'honorant du salut militaire.

— Laissez-nous descendre seuls, m'expliquai-je, et, par les crêtes, ralliez directement Georges Novak, afin qu'il sache où nous sommes, et que, peut-être, nous aurons recours à son dévouement.

Après une courte hésitation, notre guide y consentit, et, tandis qu'il s'éloignait vers Umatz, Tzigane et moi nous reprîmes bravement le chemin du camp.

XIII. — LES DEUX CONDAMNÉS.

Ces mots plusieurs fois répétés : « Français... Français... La France... Sélim-Bey... Sélim... » eurent pour résultat de nous faire parvenir jusqu'au neveu de Hussein-Pacha.

Mais nous avions perdu beaucoup de temps; il devait être près de dix heures lorsque, suivi de Tzigane, je pénétrai sous la tente.

Une lampe de forme orientale, posée sur une table basse, éclairait le tapis et les coussins où Sélim était accroupi, le front dans les deux mains.

Au bruit de mes pas, il releva la tête. Jamais je n'oublierai ce visage. Un spectre ! un cadavre, mais sur les traits duquel on lisait à la fois une atroce souffrance physique, une grande douleur morale.

— Ah! s'écria-t-il en me reconnaissant, tu as deviné que nous allions mourir!...

— Mourir!

— Oui!... moi d'abord!... poursuivit-il avec l'égarement de la fièvre; je viens de traverser une horrible crise... et je n'ai pas voulu dormir... Je le pouvais... Mais non ! je ne veux pas !... je ne veux pas !...

Il avait approché de ses lèvres un flacon d'argent damasquiné. Il l'en éloigna tout à coup, le reposant d'un geste nerveux sur la table.

Puis, d'une voix saccadée, délirante :

— Ne demandais-tu pas ce que renferme cette fiole?... Un narcotique!... Un narcotique irrésistible!... Oh! oh! ce n'est pas cela qui me manque!... Il y a là dedans de quoi endormir toute notre armée... Un moyen de sauver Lazare...

— Lazare?

— Eh! puisque te voici, tu sais bien qu'ils l'ont condamné... Hussein-Pacha venait de recevoir l'insolente notification des représailles monténégrines... Il l'a pris comme otage, déclarant qu'il périrait si le plateau d'Umatz ne nous était abandonné ce soir... Tu sais comment on a reçu nos soldats... Presque une défaite! Mon oncle est furieux... Il a signifié au prince qu'une capitulation devenait nécessaire, avant l'aube prochaine, ou que Lazare serait fusillé! Oh! nous ne coupons plus les têtes, nous autres!... Très-civilisés, les Turcs modernes!... Des gentlemen!

Et Sélim riait, d'un rire de fou.

— Nous ne laisserons pas l'arrêt s'accomplir, m'écriai-je; conduis-moi vers le général... Je le supplierai... je lui ferai comprendre...

— Rien! rien! rien! m'interrompit-il avec exaltation; je l'ai prié, supplié... je me traînais à ses genoux... Il est inflexible, il ne cédera pas... Nous devons agir malgré lui... avec le concours du mercenaire qui commandera le peloton d'exécution... Je l'attends... Tout à l'heure, quand tu es arrivé, j'ai cru que c'était ce misérable...

L'apparition du nègre qui nous avait servi d'introducteur m'empêcha de demander une plus ample explication. Il annonçait, il introduisit un officier de bachibouzouks.

Delacroix, Decamps, Gérome, notre pauvre Henri Regnault, bien d'autres peintres encore, nous ont fait connaître ce type du pandour moderne, du soudard oriental, avec son uniforme tragique, son grand bonnet à pendeloques et son manteau couleur de sang. Tel était le personnage qui s'avança vers Sélim.

— Ali, lui dit-il vivement, je sais que tu as habité Paris, Marseille, et que, malheureux dans diverses industries, tu voudrais de nouveau tenter la fortune... Eh bien! dans cette cassette il y a de l'or... à mon

doigt, ce diamant, qui vaut dix mille piastres... tout est à toi, si tu veux...

Le bachibouzouk l'interrompit par un geste, l'engageant à parler plus bas. En même temps, du regard, il m'avait montré.

— Ne crains rien, reprit Sélim, c'est un ami du prisonnier... Il n'entravera pas son salut, au contraire!

Et cependant, comme si le neveu d'Hussein-Pacha se défiait de moi, ce fut en langue turque qu'il continua l'entretien.

Evidemment, on débattait les conditions d'un marché. Ali me sembla tout d'abord repousser une proposition scandaleuse, irréalisable. Sélim insista, prodiguant des explications, des prières, qui parurent enfin toucher le bachibouzouk. Un dernier scrupule lui restait. Pour en triompher, le malade approcha la lampe de son visage, ce qui était répondre : « Regarde si je dois tenir à la vie ! » L'autre eut l'air de se rendre. Il accepta, il empocha l'or contenu dans la cassette. Quant au diamant, mon camarade le gardait jusqu'à parfaite réussite du plan convenu. Les deux futurs complices ayant confronté leurs montres, ils les mirent exactement à la même heure. Un exemplaire du Coran se trouvait là. Celui qui venait de se vendre y posa la main ; ses lèvres articulèrent une formule religieuse, qui, sans doute, était celle du serment. Il emporta le flacon d'opium.

Cette scène mystérieuse et lugubre m'avait péniblement impressionné. Sélim était dans une tout autre disposition d'esprit. Un homme au comble de ses vœux.

— Quelle heureuse inspiration! me dit-il; nous



Le peloton d'exécution. Dessin de Gilbert, gravure de Allouis.

étions condamnés, nous serons délivrés tous les deux!... Il ne me reste plus qu'à trouver un messager sûr et fidèle pour courir jusqu'au plateau d'Umatz, où commande Georges Novak, le frère de Lazare...

Tzigane, oubliée depuis un instant, se montra, s'offrit tout à coup.

— La petite muette! dit Sélim, qui l'avait remarquée à Niégouss ; elle est dévouée, elle est alerte... elle est bohémienne, et, comme telle, libre de circuler dans le camp... Mon nègre, d'ailleurs, l'escortera jusqu'aux avant-postes... Il répondra, s'il le faut, qu'elle revient de me dire la bonne aventure... J'écris... Georges Novak doit avoir ce billet avant une heure.

Déjà la plume courait entre ses doigts. Il cacheta la lettre sans m'avoir offert de la lire. Tout cela me semblait étrange, mais je n'osais l'avouer. Quant à Tzigane, elle avait compris qu'il s'agissait de sauver Lazare ; elle n'en demandait pas davantage.

Après son départ, me trouvant seul avec celui qui l'avait envoyée, je voulus en obtenir un éclaircissement. Il s'y refusa, tournant la chose en plaisanterie :

— Tu verras!... Je te promets un dénoûment comme à l'Ambigu... Patience! Oh! c'est ingénieusement machiné... Je réponds du succès...

Tout à coup, avec un cri, il porta les mains à sa poitrine, comme pour y comprimer une torture aiguë, qui se lisait également sur ses traits :

— La crise! Encore!... Si c'était la dernière! Oh!

non !... je dois, je veux vivre pour achever mon œuvre... Une trahison, peut-être !... Mais j'aurai su l'expier... Allah ! Allah !... ne me laisse mourir autrement que je l'ai résolu !...

Tout en proférant ces incohérentes paroles, le malheureux se tordait, se roulait en d'épouvantables convulsions. Une écume sanglante venait à ses lèvres. Ses yeux, démesurément ouverts, flamboyèrent.

Je voulais appeler, il m'en empêcha.

— De l'eau ! répétait-il, de l'eau !

Je lui en donnai, mais sans pouvoir éteindre sa soif ardente. Etait-ce un accès de rage? Etait-ce une agonie ?

Enfin, il se calma. La crise avait duré près d'une heure. Il en fallut une autre pour que le moribond reprît quelque force et parvînt à se tenir debout.

— Donne-moi le bras, me dit-il alors. Soutiens-moi... il est temps que nous allions chez l'autre condamné... Tu sais, c'est à la grotte d'Ivan le Noir...

XIV. — IVAN LE NOIR.

Il n'est pas de Monténégrin qui ne soit venu en pèlerinage, au moins une fois dans sa jeunesse, à la grotte révérée dans laquelle Ivan le Noir, le héros légendaire, repose entre les bras des *Vilas*, qui sont des fées, et qui le réveilleront un jour pour prendre la revanche de Kossovo, pour rétablir la patrie serbe.

Cette grotte, située à mi-côte d'un mamelon dominant la plaine, se compose d'une première et vaste excavation, ouverte à tout venant... puis d'un étroit passage, au fond duquel une seconde caverne, plus resserrée, plus basse, renferme le monument consacré au demi-dieu tzernagorsque.

Hussein-Pacha avait transformé ce sanctuaire en un cachot, celui de Lazare.

Il avait pour gardiens une douzaine de bachibouzouks, campés dans la première grotte, et que commandait Ali.

Au point du jour, si la capitulation n'avait pas eu lieu, si le contre-ordre n'arrivait pas, ces geôliers formeraient le peloton d'exécution.

Sélim me donna ces détails, tandis que nous traversions le camp. C'était à l'autre extrémité. Nous dûmes nous arrêter à plusieurs reprises. La nuit fraîchissait aux approches du matin. Déjà les étoiles pâlissaient dans le ciel.

Il avait le mot d'ordre, les sentinelles que nous rencontrâmes nous laissèrent passer librement. La dernière, en faction sur l'étroite plate-forme précédant la grotte, était profondément endormie.

Un même sommeil pesait sur ses compagnons, étendus çà et là dans leurs manteaux rouges. Ali seul veillait.

Quelques signes s'échangèrent entre Sélim et lui. Le bachibouzouk me sembla dire : « Tout va bien!... tout est prêt!... » L'autre exhiba sa montre, comme pour rappeler que c'était bientôt l'heure.

Un manteau jeté sur une lance en travers de la galerie formait une sorte de portière masquant le cachot. Ali l'ayant soulevée, nous y pénétrâmes.

A la lueur d'un falot posé devant lui, Lazare écrivait au crayon sur son carnet de voyage. Il était calme. En nous apercevant, il eut aux lèvres son cordial sourire d'autrefois.

— Ah ! vous voilà, mes amis ! je vous espérais encore, mais je ne vous attendais plus... Tenez ! ces deux pages vous étaient destinées... J'avais prié qu'on m'éveillât vers minuit, afin d'avoir le temps de laisser un souvenir à tous ceux que j'aime !

— Mais tu les reverras ! m'écriai-je, notre camarade me l'a promis... Il en est certain...

— Croyez-vous donc, interrompit fièrement Lazare, qu'il soit nécessaire de me tromper ? Un Monténégrin ne faiblit pas devant la mort...

— Mais puisqu'il répond de te sauver...

— Comment ?

— C'est mon secret ! répondit Sélim, ayez confiance...

Lazare, à demi incrédule, n'insista pas. Je l'imitai, convaincu, par l'insuccès de mes premières tentatives, que je n'obtiendrais aucune explication. Nous causâmes du passé, de la France, de nos souvenirs et de nos rêves de jeunesse. Lazare ne manifestait aucune appréhension. Sélim, au contraire, ne tarda pas à se montrer inquiet, agité. La fièvre le reprenait. Je craignis une nouvelle crise :

— Il faut que je vous quitte ! nous dit-il tout à coup. Donnez-moi vos mains, que je les serre dans les miennes.

Et, sur un geste nous enjoignant de ne pas le suivre, il disparut.

Dix minutes plus tard, Ali survint, adressant à Lazare quelques mots incompréhensibles pour moi.

— Que te dit-il? demandai-je.

— Eh ! parbleu! que le moment est venu... Je m'en doutais bien...

— Mais Sélim...

— Il se sera leurré d'un faux espoir... C'est un rêveur !...

Et, peut-être un peu plus pâle, mais superbe de résignation stoïque, le condamné se disposait à obéir au bourreau. Comme j'allais les suivre :

— Reste ! me dit Lazare, cet homme me charge de te dire qu'il faut rester...

En dehors de la grotte, à la vague clarté du crépuscule, j'entrevis passer une première, puis une seconde escouade de bachibouzouks. Lazare avait pris rang entre les deux. Ali s'éloigna le dernier.

Sélim ne reparaissait pas. Qu'était-il devenu ?... Je ne savais que penser... L'incertitude, l'angoisse, toutes sortes de funèbres pressentiments m'oppressaient, m'affolaient. Je fis cette remarque, que les dormeurs étaient encore là en pareil nombre qu'à notre arrivée... Je sortis... La sentinelle n'avait pas bougé non plus... Toujours endormie...

Le soleil allait bientôt paraître. Une brume légère, s'élevant du vallon, flottait entre les peupliers, où la brise matinale éveillait comme des chuchotements. Ce n'était plus la nuit, ce n'était pas encore le jour. Un moment indécis, vaporeux.

Tout à coup Ali me frôla, rentrant dans la grotte... Pourquoi n'avait-il plus ni son bonnet ni son manteau? En revanche, il avait au doigt le diamant de Sélim... Je le vis s'approcher d'une torche et le faire étinceler à sa flamme.

Mais alors, qui donc commandait maintenant?... Une crainte soudaine s'empara de mon esprit. Je voulus voir, et, la tête en feu, le cœur éperdu, je m'élançai, je courus dans la direction où le drame allait s'accomplir... Mais n'arriverai-je pas trop tard?

XIV. — LE CRI.

La plate-forme, devenant sentier, tournait et descen-

dait vers un petit vallon latéral, que je ne tardai pas à dominer du regard.

A droite, dans la grande vallée, le camp... où quelques lumières brillaient encore. A gauche, des lentisques et des genêts, parmi lesquels j'entrevis comme le passage furtif d'un être effarouché par le bruit de mes pas. On comprendra bientôt que ce n'était qu'une erreur.

Du reste, toute mon attention venait d'être captivée par le spectacle que j'avais devant les yeux, juste en face.

Là, se dessinant en noir sur le voile grisâtre de l'atmosphère embrumée, Lazare, mon pauvre Lazare, se tenait droit et fier, comme la paroi rocheuse... A dix pas devant lui, le peloton d'exécution... A dix pas en arrière des soldats, leur chef, enveloppé dans son manteau rouge.

Il fit entendre un commandement sec, celui qui correspond sans doute à notre : « Apprêtez armes ! » car les bachibouzouks exécutèrent ce mouvement.

Mais la voix, cette voix du chef, où donc l'avais-je entendue ?

Le temps d'une réponse ne me fut pas accordé. Je venais d'apercevoir, je venais de reconnaître Tzigane, qui, bondissant hors des lentisques, se précipitait vers Lazare avec un cri de terreur et d'angoisse, un cri déchirant.

Celui qui remplaçait Ali n'en tint aucun compte. Il se hâta de crier :

— En joue !... Feu !

Les soldats obéirent... mais en pivotant sur eux-mêmes... et ce fut leur officier qu'ils fusillèrent... Il tomba.

Comme éclairé par cette lumière, je m'élançai vers le malheureux... mais non sans entendre un autre cri de la jeune muette... un cri de folle joie... puis ces mots s'échappant de ses lèvres :

— Vivant !... Sauvé !... Il est sauvé !...

Ainsi que l'avait prédit la Louve, une seconde émotion, plus forte encore que la première, venait de lui rendre la parole.

Cependant j'arrivais auprès du cadavre. Il ne fallut qu'un regard pour me convaincre que je ne m'étais pas trompé.

C'était Sélim !

Lazare aussi s'approchait, cherchant à comprendre.

Mais que s'était-il donc passé ?

Les premiers rayons du jour nous montrèrent, sous les bonnets et les manteaux turcs, des figures monténégrines... notamment celle de Georges Novak, qui nous présentait un écrit en disant :

— Voici le billet que m'a remis Tzigane.

Il était ainsi conçu :

« Pour sauver Lazare, ne craignez pas de vous aventurer dans le camp turc avec une dizaine de ses amis, qui se donneront l'apparence d'une escouade de bachibouzouks.

« Le combat d'Umatz a dû vous fournir tout ce qu'il faut pour cela.

« Stamboul et Byzance, tel est le mot d'ordre.

« Un peu avant le lever du soleil, arrivez devant la grotte d'Ivan le Noir...

« Lazare vous sera remis comme à ses exécuteurs, qui dormiront du sommeil de l'opium. J'aurai enivré le chef, au point qu'il ne s'apercevra pas de la substitution.

« Néanmoins, comme il pourrait donner l'éveil, c'est lui qui doit tomber sous vos balles... »

. . . .

Un dernier adieu, que nous trouvâmes dans la main crispée du cadavre, complétait l'explication.

« Ne me plaignez pas... Je souffrais tant... J'ai voulu mourir, afin d'expier la trahison commise par esprit de justice et par amitié...

« Transportez mon corps dans la grotte. Avec une partie de l'or que je lui ai donné, Ali persuadera facilement à ses hommes qu'ils ont fusillé Lazare.

« Gardez un bon souvenir au pauvre

« SÉLIM. »

. . . .

Sur l'ordre de Georges Novak, on s'empressa d'accomplir sa volonté dernière.

Mais, comme le funèbre cortége arrivait sur la plate-forme, la canonnade et la fusillade réveillèrent en même temps les échos de la vallée.

C'était la bataille de Grahovo qui s'engageait.

XV. — LA REVANCHE.

Lazare, Georges Novak et les autres Monténégrins disparurent comme par enchantement. Ils volaient au combat, mais du côté opposé à celui par lequel ils étaient venus, vers Klobuk.

D'autre part, Ali, réveillant tant bien que mal ses bachibouzouks, redescendit avec eux vers le camp.

Auprès du cadavre de Sélim, dans la grotte, je restai seul avec Tzigane, que Lazare, en s'éloignant, m'avait recommandée. Ce ne fut pas sans peine que je parvins à la retenir.

Etonnée, ravie du miracle dont sa voix ne lui permettait plus le doute, elle s'était agenouillée, elle remerciait Dieu, s'essayant à la parole par une fervente prière, où revenait à chaque instant le nom de Lazare.

N'allait-il pas courir de nouveaux dangers ?

Le soleil, se levant derrière les montagnes, dorait leurs crêtes. Quelques minutes encore, et ses rayons allaient resplendir jusqu'au fond de la vallée, où les troupes ottomanes, rangées en bataille, n'attendaient plus qu'un signal pour se porter en avant.

Tous les feux de l'artillerie turque convergeaient au plateau d'Umatz. Une grêle de boulets et de mitraille ravageait les sapins, ondulant et tombant sous cet ouragan de fer.

Personne encore n'avait riposté, personne ne se montrait pour défendre la position.

Hussein-Pacha, impatient de ce dédaigneux silence, lança sa première colonne d'attaque.

Comme la veille au soir, les assaillants gravirent les pentes du coteau ; mais, cette fois, en bon ordre et sans qu'un seul vide se produisît dans leurs rangs.

Qu'était devenu l'ennemi qu'ils croyaient avoir à combattre ?

Je me le demandais aussi, lorsque tout à coup, sur leurs flancs, une vive fusillade éclata, crépitant de toutes parts parmi les rochers et les broussailles.

Nous l'avons dit, cette vallée rappelle la forme d'un immense entonnoir, ou plutôt d'un cirque allongé, dont les gradins sont couverts de buissons, de saillies et d'obstacles sans nombre. Les Monténégrins, pendant la nuit, en avaient occupé toutes les hauteurs.

En face, rien. Leur tactique semblait être de laisser les envahisseurs s'engager dans le pays, de les y con-

traindre même, afin que l'extermination fût complète. Je me rappelai cette parole de Lazare : « La Montagne-Noire dévore les armées turques, elle fut et sera toujours leur tombeau. »

Déjà des centaines de cadavres à turban jonchaient le sol. Les Monténégrins sont les premiers tirailleurs du monde. Avec eux, pas de balle perdue. Tout coup porte. Ces chasseurs de chamois sont de terribles chasseurs d'hommes.

Pas un d'eux ne se montrait encore; ils ne se révélaient que par les éclairs sortis de leurs carabines.

Le pacha lança ses meilleurs bataillons vers les endroits où ce tir meurtrier semblait le mieux nourri. Sur les plateaux intermédiaires, il y eut des engagements à l'arme blanche, avec force pistolades. Mes Tzernagorsques apparaissaient enfin, fougueux, intrépides, héroïques. Partout leurs adversaires étaient repoussés. Le canon tonnait contre les vainqueurs, mais ils étaient déjà redevenus invisibles. Une roche, une pierre, le moindre accident de terrain suffisait à les abriter. Parfois même ils s'abîmaient dans quelque cavité souterraine de ces montagnes poreuses, évidées comme des ruches. Je les savais là, je les voyais, à l'affût et guettant leur proie, ou bien se ruant sur elle avec des bonds de jaguars. Par des rugissements, par des cris aigus, les chefs, qui s'épargnaient encore moins que les soldats, tantôt retenaient, tantôt déchaînaient leur courage.

La grotte d'Ivan le Noir était une loge de théâtre d'où j'assistais au spectacle de la bataille; les premiers actes s'étaient joués sous mes yeux, déjà le dénoûment se faisait pressentir.

Une dernière tentative eut lieu de la part des musulmans, une dernière fois les chrétiens les refoulèrent. Je crus qu'ils allaient poursuivre leur victoire, mais non; l'autorité toute-puissante de Mirko ne le permit pas. Ils se tapirent dans leurs refuges, et lentement, sûrement, ils tiraient encore, ils tiraient toujours.

Hussein-Pacha, cependant, paraissait avoir compris le péril de la situation. A chaque instant il dépêchait des estafettes vers Klobuk, d'où probablement devaient lui venir des munitions, des secours. Enfin, comme rien n'arrivait, il recula.

Ce mouvement fut pour les Monténégrins le signal de l'attaque; ils chargèrent tous à la fois. Une de leurs brigades, en tête de laquelle il me sembla reconnaître Mirko, emporta d'un seul élan toutes les batteries. Ceux des artilleurs que le plomb avait épargnés périrent sous le fer.

Au même instant, vers le nord, on entendit des clameurs, des coups de feu. Le général turc eut un suprême espoir, mais qui fut de courte durée. Ce n'étaient pas des renforts qui lui arrivaient; c'étaient les Riékavites de Georges Novak. Ils avaient intercepté le convoi attendu par le pacha; ils lui coupaient la retraite.

Alors ce ne fut plus un combat, ce fut un massacre. Mais les vaincus ne tombèrent pas sans vengeance. Il y avait là deux bataillons de la garde impériale turque, qui luttèrent jusqu'au dernier moment avec la frénésie du désespoir. Ils avaient eu de terribles retours offensifs. Ils formèrent le carré pour attendre, impassibles, le choc des montagnards, qui, d'une main écartant les baïonnettes, plongeaient de l'autre leur kandjar dans les poitrines. Une lutte sauvage, acharnée. Toute cette vaillante division, digne des temps héroïques de l'islamisme, tomba, faisant de ses cadavres un rempart qui, pendant quelques instants encore, protégea les débris de l'armée d'Hussein-Pacha. Il perdit ses canons, ses étendards; ses équipages et le tiers de ses soldats. Un officier autrichien, visitant quelques années plus tard le champ de bataille de Grabovatz, y compta près de trois mille squelettes.

Et d'autres encore sur toute la route de Klobuk, jusqu'où les Tzernagorsques poursuivirent leur sanglante victoire.

. . . .

Vers le déclin de cette émouvante journée, je me retrouvai sous la tente de Sélim avec Georges Novak, avec Tzigane, avec Lazare.

Lazare n'avait reçu que de légères blessures; il était heureux et fier d'avoir combattu pour l'affranchissement de son pays.

Un groupe de bohémiens s'avançait vers nous, apportant sur une civière la Louve.

Tandis qu'elle dirigeait son espèce d'ambulance, un éclat d'obus l'avait atteinte en pleine poitrine. Elle était mortellement blessée.

Je la vois encore, se soulevant d'une main, de l'autre écartant les longues mèches blanches qui retombaient éplorées sur son visage déjà livide.

Elle cherchait quelqu'un; elle aperçut Tzigane, Lazare, et, les appelant du regard, elle parut satisfaite.

— Je vous devais un dernier adieu, leur dit-elle; mais c'est à votre père surtout qu'il faut que je parle. Qu'on me l'amène...

La doyenne, la reine de la tribu semblait commander encore. Elle avait la majesté de la dernière heure.

Quelques minutes plus tard, le voïvode arrivait; il s'approcha.

— Dimitri Borgowitch, lui dit-elle en désignant Irène, il me reste à t'apprendre un secret relatif à cette enfant... Lorsque tu me l'achetas, j'avais gardé le médaillon...

— Quel médaillon?

— Celui qu'elle portait au cou; il était en or... Je le vendis plus tard, bien loin d'ici, pendant la tournée dont nous sommes revenus depuis quelques jours.. L'orfévre l'ayant ouvert, alors seulement je reconnus que c'était une de ces amulettes que les *probatimes* échangent avec leur serment d'amitié. Elle contenait une cédule que je te rapportais. La voici, regarde...

De sa main défaillante elle présentait au voïvode une petite rondelle en parchemin jauni par le temps.

A peine y eut-il jeté les yeux, qu'une vive émotion se manifesta sur ses traits.

— Regarde à ton tour, dit-il en passant à son fils la cédule, où je me permis de jeter un regard.

Elle était écrite avec du sang, le sang des deux probatimes.

En tête, ces deux mots latins :

FRATRES ESTIS.

Puis, au-dessous d'une croix, ces deux noms :

STEPHAN MOSTAR,
DIMITRI BORGOWITCH.

— Comprends-tu? dit celui-ci; cette amulette trouvée sur l'enfant... La mère, une Herzégovinienne captive des Turcs et massacrée par eux à la suite de l'in-

surrection où mon frère d'armes et tous les siens avaient disparu... Plus de doute, c'est la fille de Stéphan Mostar; c'est ma fille!

Il l'avait saisie dans ses bras, et les yeux levés vers le ciel, comme pour le prendre à témoin de cette adoption nouvelle, il la couvrait de caresses.

Ce fut bientôt le tour de Lazare.

— Irène, lui dit-il, te voici réellement ma sœur...

— Mieux encore! se récria le père.

Ce mot, cette promesse, je ne la compris que plus tard.

La mourante reprenait une dernière fois la parole :

— Tzigane, tu vois que je n'étais pas ton ennemie... Tzigane, mon horoscope se réalisera... Fortune et bonheur te seront venus de la Bohême... La Louve était inspirée... Elle n'a jamais menti...

Et, succombant à ce suprême effort, elle expira.

. . . .

En ce moment, tous les vainqueurs se trouvaient réunis, agitant des armes, des drapeaux, toutes sortes de trophées que faisaient resplendir les rayons du soleil couchant. Une sorte d'apothéose.



La bataille. Dessin de Gilbert, gravure de Balaire.

Tout à l'entour de nous, dans la vallée comme sur la montagne, retentissait ce cri de victoire qui, pendant tout le jour, avait été celui du combat :

— Kossovo! Kossovo!

N'était-ce pas, en effet, le commencement de la revanche?

ÉPILOGUE.

Le lendemain, dès l'aurore, trois hommes se dirigeaient en silence vers la grotte d'Ivan le Noir : Georges Novak, Lazare et moi.

Nous avions voulu creuser de nos propres mains la tombe, connue de nous seuls, où repose le pauvre Sélim.

. . . .

La diplomatie européenne, s'obstinant à protéger la Turquie contre les provinces chrétiennes qu'elle opprime, empêcha le prince Danilo de poursuivre ses succès. Quelques avantages, un peu plus de territoire, voilà tout ce qu'obtinrent les Monténégrins en échange d'une paix, ou plutôt d'une trêve, qui ne devait durer guère plus que les autres.

. . . .

En repassant à Niégouss, Toto-Tapin nous fit le salut militaire. Un mouchoir ensanglanté, qui lui bandait le front, attestait qu'il avait pris part à la bataille.

— J'ai vengé le mari de Nehrine, nous dit-il, et ma clarinette de six pieds, qui restait au croc depuis 1813, s'est ragaillardie, comme son vieux maître, au son du

canon. Mais je crois bien que nous venons de tirer nos dernières cartouches.

. . . .

Quelques jours plus tard, à Tzétinié, j'eus l'explication de la promesse de Dimitri Borgowitch.

Lazare m'annonça, suivant la coutume monténégrine, ses fiançailles avec Irène Mostar.

Ce fut encore une pittoresque et touchante cérémonie. Je renonce à dire combien la promise se montra gentille. Ce n'était plus Tzigane, la petite sauvage, c'était une douce et timide fillette, aux yeux baissés, mais à l'harmonieux babil. Elle avait à réparer tant de temps perdu!

Comme preuve du miracle, on lui fit répéter plus d'une fois cette charmante poésie serbe, dont l'héroïne est une autre Militza :

LA MODESTIE.

« Militza avait de longs cils ombrageant sa joue vermeille et son frais visage. Je l'avais regardée pendant trois ans sans parvenir à voir ses yeux, ses beaux yeux noirs.

« Je rassemblai le kolo des jeunes filles — et du kolo était Militza — pour avoir l'occasion de voir ses yeux. Tandis que le kolo se jouait sur l'herbe, un orage éclata. Des éclairs sillonnèrent les nues. Toutes les filles levaient leurs yeux vers le ciel; Militza seule les gardait inclinés vers l'herbe verte.

« Ses compagnes lui dirent : « O Militza, es-tu sage « ou folle par-dessus toutes, que tu ne quittes pas des « yeux la prairie? — Je ne suis point la Vila qui ras« semble les nuages, répondit-elle, mais simplement « une fille qui regarde devant soi. »

. . . .

Vers la fin des vacances, je me retrouvai à l'Ecole centrale avec Lazare.

Deux années encore d'études, une au moins d'application, cela faisait près de quatre avant de revoir Irène.

Mais ne voilà-t-il pas qu'un jour, sur le boulevard, je me rencontre face à face avec Toto-Tapin.

— Salut, capitaine, me dit le vieillard; il vous est fait à savoir que le voïvode Dimitri Borgowitch, en mission auprès de la cour de France, a choisi comme interprète le seul Parisien qu'il eût sous la main. Obéissance au doigt et à l'œil. Vous comprenez, c'était une occasion de ne pas mourir sans avoir revu la porte Saint-Denis. Mais quel changement de front depuis 1811! Excusez du peu!

Le probatime de Stéphan Mostar avait amené avec lui sa fille, qui, pour devenir la digne compagne de Lazare, allait achever son éducation dans un pensionnat de Paris.

Elle y resta trois ans, pendant lesquels, chaque dimanche, son promis, son frère, venait la chercher et la conduisait à l'église grecque, aux concerts, aux musées, dans tous les endroits intéressants ou curieux de la capitale et de ses environs.

En 1860, un journal nous apprit l'assassinat du prince Danilo, tué d'un coup de pistolet à bout portant, sur l'esplanade de Cattaro, par un fanatique nommé Kadich.

Cette vengeance ne me surprit pas; je me rappelai son regard quand, la veille de la bataille, on l'avait dépouillé de ses armes. C'était un de ces affronts que de tels hommes ne pardonnent pas.

En expiation de ce crime, il fut pendu. « Un fou! » dirent les uns. Quelques autres : « Un martyr! »

. . . .

Irène et Lazare, mariés à Paris, sont retournés au Monténégro. Je devais aller les voir, mais cette promesse, ajournée déjà plusieurs fois, le fut encore au printemps dernier par le soulèvement de l'Herzégovine et de la Bosnie.

Cette lutte n'est pas encore terminée. Si, comme je l'espère, elle aboutit à l'indépendance des chrétiens d'Orient, j'irai là-bas; j'en rapporterai, pour le *Musée des Familles*, un pendant à mon tableau de la Montagne-Noire, et ce sera *l'Herzégovinienne*.

CH. DESLYS.

LES VOYAGEURS MODERNES.

ISMAILIA [1].

SIR SAMUEL WHITE BAKER.

Nous avons connu un nommé Astor; quel était-il? à quelle famille appartenait-il? C'est ce que nous n'avons jamais su, et dont nous ne nous sommes jamais informés. Doué d'une certaine sommes d'éducation, d'une instruction moyenne, il avait dû mener une vie assez orageuse; il parlait très-peu de son passé; parfois, dans des heures d'épanchement, il s'abandonnait à conter quelques récits de voyage. Il avait parcouru les quatre coins du monde : chercheur d'or en Californie, pionnier dans le *Far West* des Etats-Unis, marchand de fruits à Smyrne, colon en Algérie, soldat dans l'armée française lors de l'expédition du Mexique; allant où son caprice le poussait, c'était un vrai nomade. Très-beau, mais basané à ce point qu'on aurait pu facilement le prendre pour un métis, il joignait à une force musculaire prodigieuse la faculté d'apprendre les langues avec une rapidité surprenante. Lorsque nous fîmes la connaissance d'Astor, il habitait Paris, et, quoiqu'il ne travaillât pas, il menait une existence sans luxe, mais sans misère. Nous nous rencontrions assez souvent; tout à coup, en 1869, il disparut; je n'en fus pas grandement étonné, connaissant son humeur vagabonde. Quelques semaines se passèrent; je reçus une lettre de Marseille, par laquelle Astor m'apprenait qu'après un voyage en Angleterre, il attendait un navire destiné à le transporter en Egypte, où il devait prendre part à l'expédition de Baker partant pour l'Afrique centrale dans le but d'y faire cesser la traite.

Que la traite, que le sort des esclaves, fussent le mobile qui déterminait le hardi compagnon à s'unir à Baker, j'en doutais fort, les sentiments humanitaires n'étaient point très-développés chez lui, mais

(1) *Expédition dans l'Afrique centrale*, par sir Samuel White Baker. Chez Hachette. 1 vol. in-8°. Le manuscrit que nous publions a un véritable intérêt d'actualité. Au moment même où nous le remettons à l'imprimerie, les troupes du khédive, reprenant les desseins et suivant les traces de sir Baker, achèvent l'œuvre commencée par l'illustre voyageur.

le mouvement, l'action, la lutte, l'attiraient invinciblement. Pour être franc, je l'aimais ce garçon de trente-cinq ans, vert et vigoureux comme un chêne, et je fus enchanté dans sa lettre de trouver ces mots : « Je vous écrirai quand je pourrai. »

Quatre années s'écoulèrent; je reçus alors de la chancellerie égyptienne un manuscrit que je donne au *Musée* à peu près tel qu'il m'est parvenu. Mais auparavant il est indispensable que je dise quelques mots de Samuel Baker.

Ce célèbre voyageur devait sa juste renommée à ses efforts pour découvrir les sources du Nil. On ne les a point encore trouvées, mais on connaît les deux grands réservoirs que le fleuve traverse avant de descendre vers la Méditerranée, le Victoria-Nyanza, et l'Albert-Nyanza. Cette dernière mer intérieure fut visitée pour la première fois par Baker, ce qui lui valut, en Angleterre, des titres de noblesse; en France (1867), la grande médaille de la Société géographique. Il a puissamment contribué à renverser cette fausse opinion que dans le centre de l'Afrique, près de l'équateur, tout n'est que sable et aridité. Dans ces régions, jusqu'à lui inconnues, il avait traversé des populations heureuses, fécondes, et des terres d'une fertilité merveilleuse. Ces contrées étaient malheureusement dévorées par la traite et par les marchands d'esclaves qui, les armes à la main, les dépeuplaient. Lorsque le khédive, mû par la pression de l'Europe entière, prit la résolution de mettre un terme à l'immonde commerce de la marchandise humaine, nul n'était plus apte à un tel dessein que sir Baker. Il fut donc choisi, investi des pouvoirs les plus étendus et pourvu de ressources et de forces qui devaient assurer le succès. S'il ne couronna pas la volonté du prince et l'admirable énergie du voyageur, on en trouve la cause dans la cupidité de l'administration, de près ou de loin, tirant de la traite d'immenses et honteux bénéfices. Ceci dit, ouvrons le manuscrit d'Astor, que nous reproduirons textuellement, mais non complétement :

Je suis de l'arrière-garde et me voici à Suez, pendant que le gros de l'expédition remonte le Nil traîné par des vapeurs; demain, 5 décembre 1869, je m'embarque avec sir Baker sur le *Sennaar*, sloop de l'Etat, vieux bateau conduit par un capitaine de quatre-vingts ans, à peu près sourd et certainement aveugle; mais Dieu est grand, et Mahomet, son prophète !

6 janvier 1870. Nous voici à Kartoum. Débarqués à Souakim, en quatorze jours nous avons franchi quatre cent cinquante kilomètres du désert et sommes arrivés à Berber sur le Nil, d'où, avec un steamer et un dahabièh, en trois jours nous sommes parvenus à Kartoum. Mes compagnons de route me conviennent et sir Baker aussi. Khartoum renferme quinze mille habitants, mais la ville, en pleine décroissance, n'est ni belle ni propre, ni aimable; on nous y regarde de très-mauvais œil, car tout le monde, ici, vit des bénéfices de la traite. Nous formons une petite armée de quatorze cents fantassins, deux batteries d'artillerie, et des matelots en assez grand nombre. Provisions abondantes. Tout va bien.

Sir Baker, qu'accompagne sa femme, s'organise une compagnie de gardes du corps. Ce sont les plus déterminés bandits que je connaisse; on les appelle : « les quarante voleurs »; je suis du nombre. Amen!

Le 8 février, montés sur des bateaux de toute sorte, remorqués par des vapeurs, nous partons; en treize jours nous parcourons mille kilomètres; nous voici à Fashoda, dans le pays des Shillouks, et, quelques jours après, nous nous arrêtons à l'embouchure du Sabat; un peu plus haut le Nil Blanc se change en un véritable marais. Beau pays pour les fièvres paludéennes ! Que diable allons-nous faire de nos bateaux? En attendant les événements, je massacre des oies et des canards, il y en a des flottes, et ils sont révoltants de stupidité.

J'ai vu un lion superbe; il n'a pas été si bête que les oiseaux, il court encore.

Vrai, si sir Baker nous tire d'ici..... enfin c'est un homme, et j'ai confiance; sa *sit* (sa femme) le vaut, ce n'est pas peu dire. Voici le problème : faire franchir à une flotte d'un fort tirant d'eau un marais d'une vingtaine de lieues où une cigogne pourrait se promener pendant une journée sans mouiller ses échasses. Ajoutez que ce marais, qui n'est qu'une immense agglomération d'herbes, de roseaux ou verdoyants ou en décomposition, est peuplé d'hippopotames et de crocodiles. Hier, j'étais dans la vase avec mes compagnons, cherchant à ouvrir un chenal pour nos bateaux; je sens quelque chose de rude sous ma main, c'était un crocodile de jolie taille pris dans le fouillis de verdure. Quelle gueule, quelles dents ! Je fais un bond en arrière, j'appelle, la lutte s'engage, et ce ne fut pas sans peine que nous parvînmes à le tuer. Le soir, la chair du drôle, chair qui n'est point trop mauvaise, vint accroître l'ordinaire fort modeste des « quarante voleurs ». C'est égal, il n'est pas divertissant de songer qu'en travaillant on peut mettre le bras entre les mâchoires d'un tel monstre. Bah! je me suis bien trouvé nez à nez avec un ours gris d'Amérique !

J'ai les fièvres; le docteur veut me saigner, serviteur; sir Baker me donne raison. J'aime mieux grelotter sous 35 degrés de chaleur que de reposer dans la vase puante sur laquelle nous travaillons, c'est-à-dire sur laquelle mes camarades travaillent, car, pour cause de maladie, je suis dispensé des corvées; je chasse. Ce matin, je me promenais à travers les nids innombrables de fourmis blanches qui couvrent le pays; ces nids, de forme pyramidale, sont d'une hauteur de six à huit pieds; sur l'un d'eux, à une assez grande distance, j'aperçus une antilope; elle était placée là en sentinelle, pour veiller sur un troupeau de ces charmantes bêtes que je ne voyais pas. Elle se tenait droite et aussi immobile qu'un vieux sphinx; je me jetai aussitôt à plat ventre pour ne point être découvert, et, gagnant sous le vent, je me mis à ramper, en ayant soin de tenir toujours un nid de fourmis entre moi et l'animal. De temps à autre, je levais la tête : il était toujours à son poste, fidèle à sa consigne. Me traînant sur des herbes sèches, je me déchirai les mains; enfin, après bien des efforts, je parvins à un nid de fourmis garni d'un peu de verdure; aller plus loin, je ne le pouvais point, j'aurais été dépisté : j'étais cependant à plus de cent cinquante pas de l'antilope, bien longue portée, mais j'avais un fusil excellent. Après m'être reposé quelques secondes afin de calmer le tremblement de mes mains, j'ajustai lentement, et pressai la gâchette. Au coup, l'antilope fléchit, puis roula au bas de son piédestal. Je courus alors de toutes mes forces. Ma victime était un mâle magnifique de plus d'un mètre de hauteur, ayant de superbes cornes annelées; il pesait au moins cent kilogrammes. Faible

comme je l'étais, j'eus quelque peine à le rapporter, mais j'en vins à bout, et je fis à Mme Baker hommage de mon gibier.

Enfin! nous voici au milieu d'avril, je me porte bien, nous nous sommes frayé une route à travers les affreux marais; et, à la voile et à la vapeur, nous naviguons sur le Nil Blanc. Ici eut lieu une aventure qui fut pour ainsi dire le commencement de notre croisade contre la traite.

Nous nous trouvions un peu en aval de Fashoda, où résidait un mudi (gouverneur) d'origine kurde, nommé Aly Bey. Nous traversions le pays des Shillouks. Les Shillouks habitent une contrée d'une prodigieuse fécondité sur la rive gauche du fleuve; ils sont au nombre d'un million. L'agriculture, l'élevage du bétail suffisent à leurs besoins, qui se réduisent à peu de chose. Aucun luxe de vêtements; ils sont nus, et les femmes les plus élégantes se contentent d'un petit tablier de cuir qui ne descend que jusqu'aux genoux. Hommes et femmes s'enduisent le corps d'une mixture qui les défend contre les piqûres des insectes et leur donne un ton gris. Les personnes de la haute société se couvrent d'un mélange de bouses calcinées de chameaux et de vaches; ces belles et ces beaux sont ainsi teints en roux. C'est le nec-plus-ultrà du bon ton, surtout avec la coiffure nationale. Ils réunissent tous leurs cheveux dans une masse compacte de gomme, d'argile, de bouse, et, de cette pâte, ils font tout ce qu'ils veulent : celui-ci une pyramide, celui-là des cornes; cet autre, un casque, etc. Bref, nous naviguions dans le pays des Shillouks; tout à coup nous vîmes la rive se couvrir de femmes, d'enfants fuyant éperdus, emportant sur leur tête, sur leur dos, des sacs et des coffrets. Sir Baker me donna l'ordre de prendre une barque et d'aller voir ce qui se passait. En quelques coups de rames, je touchai la rive; mais, à ma vue, les fugitives, poussant de grands cris, s'élancèrent dans une autre direction. Je me mis à leur poursuite et je parvins à en atteindre une qui heureusement parlait arabe. Elle m'apprit que le gouverneur avait fait une battue pendant la nuit, et qu'après avoir tué tous les hommes qui essayaient de résister, ses soldats, ses bandits, s'étaient hâtés d'enlever les femmes et tous les enfants sur lesquels ils avaient pu mettre la main. Je lui dis que le pacha Baker allait à Fashoda pour mettre un terme à ces horreurs, que les malheureuses pouvaient rentrer dans leurs huttes où bientôt elles verraient revenir ceux qu'elles croyaient à jamais perdus.

Réunies en cercle autour de moi, les femmes shilloukes n'ajoutaient guère foi à mes paroles; cependant je les laissai plus calmes et j'allai faire mon rapport à mon chef.

Le lendemain, à cinq heures du matin, de quelques milles de Fashoda nous aperçûmes des navires contre le quai de cette ville, et nous approchâmes rapidement à toute vapeur. Sur la rive, autour de deux ou trois tentes, s'agitaient des soldats dans un mouvement extraordinaire provoqué sans doute par l'arrivée inattendue de notre flottille. Baker fit transmettre à Aly Bey l'ordre de se rendre à son bord. Le Kurde obéit. Que se passa-t-il entre lui et le Pacha? je m'en doute, car, quelques instants après, j'accompagnais le colonel Abd-el-Kader, qui avait mission de visiter les navires du gouverneur. Ils étaient remplis d'esclaves enchaînés par le cou; nous en trouvâmes encore à terre, et nous délivrâmes soixante-cinq filles ou femmes, quatre-vingts enfants et dix hommes.

Ainsi, pendant que le khédive voulait, poursuivait, l'abolition de l'esclavage, ses agents, ses mudirs, faisaient publiquement la traite avec accompagnement d'assassinats et de massacres. Je me suis toujours imaginé que si sir Baker avait fait pendre le mudir de Fashoda, notre expédition aurait eu une fin meilleure et plus utile.

Dans la délivrance des pauvres esclaves, il y eut un moment qui nous fit venir les larmes aux yeux. Quand le Pacha (1) leur eut dit qu'ils étaient libres, que le khédive avait aboli l'esclavage, il ajouta : « Allez, retournez à vos villages et à vos cabanes »; une femme, portant un tout petit enfant né dans la nuit, lui répondit : « Nos villages, nous n'en avons plus; nos cabanes, elles sont brûlées; nos maris et nos pères, ils ont été massacrés; nos troupeaux enlevés; il ne nous reste plus qu'à mourir. » — Décidément je tiens à ce que j'ai dit, il fallait pendre le Kurde; j'aurais tiré la corde avec la plus vive satisfaction. — Mais j'étais destiné à voir des horreurs devant lesquelles aurait reculé un Peau-Rouge. — Quelques jours après, dans le camp très-bien installé où nous étions établis, nous reçûmes la visite du roi des Shillouks accompagné de ses femmes. Il dit à Baker : « Tous les enfants mâles qui cette année naîtront dans mon royaume s'appelleront « Pacha » en souvenir de la reconnaissance que nous te devons. »

Pendant le mois de mai de notre campement sur les bords du fleuve nous vîmes arriver du sud un lourd bâtiment en apparence chargé de blé; il appartenait à je ne sais quel grand employé du gouvernement; sir Baker me donna l'ordre d'aller le visiter. Je fus très-mal reçu; on s'indigna, on se récria contre l'outrage d'un tel procédé, on me montra le tas de blé qui couvrait la barque; mais, le bruit ne m'ayant jamais épouvanté, je plongeai la baguette de fer de mon fusil dans le grain : aussitôt un cri sourd se fit entendre; j'écartai le blé; une femme, deux femmes, trois femmes, se montrèrent; les compartiments de l'avant et de l'arrière furent enfoncés et jamais de ma vie je n'ai vu un groupe si tassé de créatures humaines. Comment n'étaient-elles pas toutes mortes? je ne puis le comprendre, et cependant, telle était la terreur inspirée par leurs maîtres, que pas une seule n'avait osé pousser un cri : elles ne commencèrent à parler que lorsqu'elles virent que je faisais mettre des fers à leurs bourreaux. Alors elles racontèrent que les chasseurs d'hommes, ayant surpris leurs villages, massacré ceux qui avaient eu le courage de se défendre, avaient enlevé tout le reste. Un tiers des malheureux ainsi faits prisonniers étaient déjà morts.

Le dénoûment de cette scène fut moins sombre; les esclaves se virent immédiatement délivrés des lourdes chaînes qui les reliaient plusieurs ensemble, et le lendemain, après leur avoir fait prendre un bain — presque tous, hommes, femmes, enfants, nageaient admirablement — le Pacha leur distribua des vêtements, car ils étaient entièrement nus, et leur dit qu'ils étaient libres, que ceux qui voudraient retourner à leurs villages, s'ils ne se trouvaient pas trop éloignés, y seraient reconduits; que ceux qui, au contraire, aimeraient mieux rester avec nous, recevraient, en échange de quelques heures de travail, les vêtements et la nourri-

(1) Titre de sir Baker.

ture; enfin, que si les femmes, dont quelques-unes, avec leurs attaches si fines, étaient réellement jolies, désiraient se marier, les hommes de bonne volonté ne leur manqueraient pas. Africains et Africaines battirent des mains et demandèrent à rester; comme les Shillouks, ils n'avaient plus de villages, leurs parents étaient morts massacrés, et leur patrie se trouvait bien loin. Le soir de ce même jour, il y eut plus de cent cinquante mariages célébrés avec une simplicité toute primitive. Mme Baker prit quelques enfants, plusieurs d'entre nous firent comme elle; j'eus, pour ma part, un charmant petit négrillon de huit ans, leste, intelli-



Le dahabièh attaqué par un hippopotame, gravure tirée d'*Ismaïlia*.

gent; il avait le plus beau corps que j'aie vu de ma vie; sa gentillesse égayait ma tente et il me rendait de véritables services, me suivant partout comme un jeune chien, toujours riant, et le plus heureux garçon du monde.

Mais je n'ai pas l'intention de m'arrêter plus longuement sur la description du temps que nous passâmes à la station de Tioufikiyak, où nous fûmes assez sévèrement traités par les fièvres. Beaucoup d'Egyptiens succombèrent, peu de Nubiens; pour moi, je me portais comme le tamarin qui ombrageait ma tente et la défendait contre une chaleur de 40 degrés.

Le 11 décembre 1870, notre immense flottille, bateaux à vapeur en tête, quitta la station et se remit à remonter le Nil. Le 7 janvier, nous parvînmes à la station de Koutchouk Ali et au confluent du Bahr Girafe (1). Là, nous retombâmes dans ces amoncellements de végétaux qui nous avaient causé tant d'ennui. Nous fûmes forcés de décharger tous nos bateaux, et, à force de bras et de jarrets, de les touer, un à un, sur cette mer de verdure; et sous quel ciel en feu, au milieu de quelles émanations putrides nous accomplissions cette rude besogne! D'autres fois, tâche non moins pénible, nous construisions des barrages, afin de retenir les eaux et de remettre à flot nos bâtiments échoués. Nous passions ainsi des herbes à des fonds de vase, à des petits lacs, où les hippopotames fourmillaient. Ce sont assurément les bêtes les plus stupidement méchantes et brutes que j'aie jamais rencontrées.

Ecoutez plutôt ce récit d'une chasse dont j'ai été témoin et qu'a racontée sir Baker (2):

« Une nuit, dit-il, je dormais profondément quand je fus réveillé en sursaut par une formidable trombe d'eau battant les bordages de dahabièh. En même temps retentissait un sauvage et furieux hennissement. Je sautai sur mes pieds, et je vis un hippopotame qui, selon toute apparence, se préparait à charger notre bâtiment. Impossible de descendre, le pont étant couvert de gens endormis sous leurs épais moustiquaires fixés en tous sens aux escaliers de la dunette et aux cordages. Je réveillai tout le monde et demandai un fusil à mon domestique Soliman, qui était couché près de la cabine. Avant que ce garçon, presque paralysé par la peur, l'eût apporté, le monstre s'élance sur nous avec une force indescriptible. D'un seul coup, il coula le bateau de zinc avec une cargaison de viande d'hippopotame. Un instant après, il saisit le dinguy dans ses immenses mâchoires, et le craquement du bois témoigna de la destruction de notre bateau favori.

« A ce moment, Soliman sortit de la cabine avec un fusil vide et sans munitions... Mes gens criaient à pleins poumons pour effrayer l'animal, mais la bête ne cessait de nous charger avec une rage aveugle que je n'ai jamais rencontrée que chez les bouledogues.

« Je descendis dans la cabine et pris une carabine au râtelier d'armes qui en avait toujours quelques-unes de chargées. Les mouvements de l'animal, tour à tour plongeant et chargeant au milieu d'un nuage d'eau et d'écume, étaient si rapides, qu'il était impossible de le viser à l'endroit précis de la tête où le coup est fatal.

« La lune brillait d'un vif éclat. Au moment où l'hippopotame s'élançait droit contre le dahabièh, une balle l'arrêta net. A ma grande surprise, il se remit presque aussitôt et recommença l'attaque. Je lui envoyai balle sur balle sans effet apparent. Le balancement du dahabièh sur les vagues, soulevées par les efforts d'un aussi puissant animal, rendait mon tir incertain. Enfin, gravement blessé sans doute, il se retira dans les hautes herbes et s'y coucha, renâclant et soufflant à une distance de près de vingt-cinq mètres.

« Je ne le voyais pas, sa tête seule dépassait le niveau de l'eau et était en outre cachée par l'ombre des roseaux. Croyant sa mort certaine, j'allai me coucher; mais, auparavant, je plaçai au bout de mon fusil, comme guidon, un morceau de papier blanc, précaution indispensable pour le tir de nuit. Au bout d'une demi-heure à peine, nous commencions à nous rendormir, quand nous fûmes réveillés par un bruyant clapotement; la bête affolée nous chargeait de nouveau, comme si elle n'était pas criblée de balles. Elle allait atteindre le dahabièh, lorsque je lui envoyai, au sommet de la tête, une balle qui la culbuta, le ventre en l'air; ses quatre pattes, battant l'eau, soulevaient des vagues qui faisaient danser le dahabièh. Roulant ainsi sur elle-même, elle fut entraînée par le courant. Nous la crûmes tuée. Il n'en était rien. Au clapotement de l'eau, nous comprîmes que l'animal montait la rive gauche à travers les grandes herbes. Il y resta hennissant et soufflant, mais la lumière de la lune ne pouvait pénétrer l'ombre épaisse des roseaux, et, après une longue attente, j'allai me coucher, laissant ma carabine chargée sur le pont. Peu après, j'entendis un clapotement plus assourdissant que tous les autres. Me relevant aussitôt, j'aperçus, à environ soixante-quinze mètres de distance, l'hippopotame traversant lentement les hauts fonds. Il me présentait l'épaule en plein, et je fis feu des deux coups. J'entendis distinctement le bruit que firent les deux balles en pénétrant la peau. Néanmoins, l'animal atteignit la rive droite; il se tourna subitement, et essaya de repasser la rivière. Je fis feu de nouveau, visant l'autre épaule, que je voyais parfaitement, le corps entier étant hors de l'eau. Il trébucha et tomba mort... »

Nous relevâmes le gibier; savez-vous combien de projectiles l'avaient pénétré? Trois balles dans les flancs et quatre dans la tête; une de celles-ci avait fracassé la mâchoire inférieure.

Mais laissons les chasses, nous en reparlerons plus tard. Après des efforts inouïs, nous parvînmes à rentrer dans le courant libre du Nil Blanc, et, le 15 avril 1871, nous arrivâmes à Gondokoro, qui était sous la domination d'un chef, nommé Alleron, un traître drôle, en connivence ouverte avec toutes les bandes des marchands d'esclaves. En voilà encore un que le Pacha aurait bien fait de suspendre à un brin de chanvre; il y aurait été à sa vraie place. Il ne cacha point la mauvaise humeur que notre présence lui inspirait, les engagements qui l'unissaient aux trafiquants de chair humaine, et il souleva contre nous les Barris, ses sujets réduits par sa faute à vivre dans les grandes îles du fleuve, chassés qu'ils avaient été par la tribu des Loquias. Alleron nous avait promis des matériaux pour notre campement et de la viande, nous n'eûmes ni l'un ni l'autre. Heureusement, dès notre arrivée, nous avions défriché et ensemencé la terre. J'avais semé des oignons, des melons d'eau, des concombres, des carottes, du piment; toutes ces plantes poussèrent avec une rapidité étonnante, mais c'était une nourriture un peu légère pour mon robuste appétit, et la faim était d'autant plus cruelle, que nous voyions paître autour de nous les immenses troupeaux de moutons, de bœufs, de vaches blanches, des Barris, et que nous nous trouvions au milieu d'un pays si riche, qu'il ressemblait à un parc anglais.

A. de FLEURY.

(La suite à la prochaine livraison.)

(1) La rivière de la Girafe.
(2) *Ismaïlia.*

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Les événements de ce mois n'ont été ni très-nombreux ni bien intéressants; le plus important de tous est assurément l'annonce de l'exposition universelle qui doit ainsi avoir lieu à Paris en 1878. Cette nouvelle a produit une grande sensation, car, ainsi que le dit le ministre de l'agriculture et du commerce, par cette résolution, « la France affirme sa confiance dans les institutions qu'elle s'est données, elle déclare sa volonté de persévérer dans les idées de modération et de sagesse qui ont inspiré sa politique; elle proclame qu'elle veut la paix, qui a seule le pouvoir de rendre l'activité humaine vraiment féconde en lui donnant la sécurité. » Ce ne sera pas une petite affaire que d'organiser cette grande fête du travail, et pas trop assurément de deux années pour la préparer. Il faudra d'abord établir une construction ou un ensemble de constructions capable de contenir tous les envois des exposants; le ministre, s'appuyant sur le chiffre de notre commerce extérieur passé, depuis l'exposition universelle, de 5 800 millions à 7 700 millions de francs, estime que le développement des bâtiments à élever devra être le double de celui qui suffit en 1867, et il pense que le chiffre des visiteurs, qui fut alors de 9 millions, s'élèvera au moins à celui de 20 millions. En présence de ces colossales prévisions la première question à résoudre sera donc de trouver un emplacement assez vaste pour contenir une telle affluence et remplissant les conditions nécessaires d'abords faciles et de proximité impérieusement exigées. Quant aux questions d'argent, elles ne sont que secondaires et l'aisance avec laquelle elles seront levées prouvera une fois de plus au monde quelle est la puissance et la richesse de notre admirable pays. A l'œuvre donc, et que notre industrie se prépare à cette grande fête : nous ne doutons pas du succès qui l'attend.

En fait de succès, je voudrais de grand cœur avoir à féliciter M. Mermet et M. Halanzier, mais il nous est impossible de le faire; l'opéra de *Jeanne d'Arc* ne figurera pas longtemps sur l'affiche et disparaîtra bientôt malgré une mise en scène d'une beauté et d'une richesse incomparables. Ce qu'il y a de triste en cette affaire pour M. Mermet, c'est que dans sa chute il ne peut accuser personne : il est l'auteur du poëme, l'auteur de la musique (poëme et musique se valent) il avait trouvé un directeur qui n'a négligé aucune dépense et le public ne demandait pas mieux que d'applaudir. Rien n'a pu conjurer les destins contraires et une fois encore Jeanne d'Arc a été martyrisée.

Cette partition avait failli disparaître il y a deux ans dans les flammes qui dévorèrent l'ancien Opéra, elle aurait subi le même sort que l'héroïne qu'elle prétendait célébrer. On raconte que le sujet et une partie du plan de l'œuvre furent arrêtés à un dîner chez le docteur Véron, par MM. Perrin, Emile de Girardin et quelques autres écrivains qui échauffèrent l'imagination de M. Mermet. Il aurait dû combattre et repousser leurs conseils. Par sa double nature angélique et guerrière, par sa naïveté comme par son héroïsme, par ce mélange de tant de qualités diverses que nous ne comprenons plus, par la glorieuse légende qui la garde et l'enveloppe, Jeanne est une figure qui de son étrangeté et de sa hauteur échappe à la poésie : pas un poëte, pas plus Schiller que Casimir Delavigne, n'est parvenu à la rendre. Nous avons tous de cette sainte figure nationale un idéal particulier; notre pensée, mieux que les vers des plus habiles, la poétise à sa manière, nous la voyons chacun à notre façon et il nous semble qu'on la défigure en nous la présentant autrement que notre imagination la voit. A plus forte raison, Jeanne se dérobe au matérialisme de la scène; dès que vous essayez de la personnifier, vous défigurez son image et elle est d'ailleurs d'une nature si complexe, que nous croyons impossible de la faire revivre au théâtre. Jeanne d'Arc décidément n'est pas un personnage scénique; dans l'art, je ne parlerai pas de l'œuvre de M. Fremiet et pour cause, nous ne voyons que la princesse Marie d'Orléans qui ait su rendre un côté de cette naïve et touchante figure, redevenue si patriotique et si grande sous la plume de nos historiens modernes : M. Michelet l'a ressuscitée avec une puissance admirable.

A propos des personnages qui peuvent paraître devant la rampe, un de nos spirituels confrères a écrit : « Les rois de France, depuis les Capets jusqu'aux Valois exclusivement, peuvent bien figurer sur les planches comme ténors, barytons ou basses, mais à partir des Bourbons, il n'y a plus moyen de confier le moindre rôle aux membres de cette maison : comprend-on Henri IV chantant à Sully qu'il va se convertir en *la bémol ;* et Louis XIII entonnant un duo avec Richelieu? Mettre une cavatine quelconque dans la bouche de Louis XIV, qui l'oserait?... Il s'écoulera des années et des années avant qu'on puisse mettre en scène Napoléon Ier, Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, Napoléon III. » Tout ceci nous semble très-juste, une observation pourtant : quand Shakspeare représenta sur son théâtre « le Globe » ses immortelles Chroniques, la cendre des rois, des princes, des ministres qu'il évoquait était encore toute chaude; c'est devant Elisabeth qu'il faisait agir et parler son père Henri VIII, et il osait avec une courageuse franchise montrer à la fille d'Anne Boleyn la noble figure de Catherine d'Aragon.

Si l'opéra de *Jeanne d'Arc* a fait une chute qui coûtera très-cher à M. Halanzier, la vente des tableaux de la collection Schneider a failli dégénérer en un véritable scandale. Jusqu'au jour de l'exposition de ces toiles, un livret trop louangeur aidant, on ne parlait que de leur authenticité et de leur pureté. On les met sous les yeux des connaisseurs, et aussitôt un tolle général s'élève; les Rembrandt, les van Dyck, les Rubens, les Murillo, les Vélasquez, et bien d'autres encore sont déclarés faux, indignes et on crie de toutes parts : Haro! Partout on voit et on montre des repeints même sur un divin Hobbema, que cependant le musée d'Anvers a payé 100 000 francs. Le scandale a été grand, je le répète; cependant il y avait dans cette collection des tableaux d'une incontestable authenticité et d'une très-grande valeur. Nous avons rencontré là deux Jean Mabuse, les plus beaux que nous ayons vus de notre vie,

ils ont été vendus 35 000 francs ; deux Hondercoeter inestimables, payés 35 500 francs ; — le Louvre n'a de ce maître qu'une seule toile de bien moindre valeur, — et un Pieter de Hooch a été acheté au prix, très-exagéré selon nous, de 135 000 francs. Nous en dirons autant d'un *Extérieur de cabaret* d'Adrien van Ostade, adjugé à lord Dudley au prix de 103 000 francs.

A propos d'arts et de tableaux, nous voici à la veille de l'ouverture du Salon ; comme toutes les autres années, la voix des refusés s'élève et se lamente ; le Wagner de la brosse, l'illustre Manet, expose dans son atelier deux crudités que le jury n'a pas cru devoir accepter. Sa *Femme lavant la lessive,* son portrait en pied d'une jeune femme n'iront point à la postérité. Cependant, dans cette dernière toile, il y a un beau chien ; mais un chien ne suffit pas, et il est malheureux que le modèle humain ait été moins bien traité que la bête. Pour nous, qui n'aimons que très-médiocrement les excentricités, nous donnons à nos lecteurs un *Saint Sébastien* qui figurera avec honneur parmi les œuvres de la statuaire.



Saint Sébastien, d'après Gautherin. Dessin de Duvivier, gravure de Balaire.

On se souvient peut-être que nous avons parlé, il y a deux mois, de la *Charge de cuirassiers* de M. Meissonier. Ce tableau avait été acheté par le plus riche négociant d'Amérique. Il en aura peu joui. M. Stewart vient de mourir, laissant 400 millions. Il était l'artisan de cette immense fortune, et plus d'un habitant de New-York se souvient de lui avoir vu vendre des foulards sous les portes cochères. Il aimait les arts, et on cite des traits nombreux de sa générosité. Lors de la grande guerre civile, il avança 50 millions aux Etats-Unis; et quand la lutte eut cessé et qu'il fut question de le rembourser : « Ne parlons pas de cela, » dit-il, et il déchira le reçu de cette somme énorme.

La France doit à M. Stewart un souvenir particulier. Lors de nos désastres, dès qu'il apprit que Paris était débloqué, pour ravitailler la malheureuse cité il nous envoya et nous fit don de vingt mille sacs de farine. Il serait digne du gouvernement et de l'édilité parisienne de consacrer le souvenir de la gratitude nationale en donnant à une de nos voies, si étrangement baptisées quelquefois, le nom du noble Américain qui nous est venu si généreusement en aide. C'est le moindre salaire que nous puissions accorder à la mémoire de M. Stewart.

Nos artistes seraient heureux de voir donner cette preuve de reconnaissance à un homme qui souvent achetait leurs œuvres. En effet, de temps à autre, M. Stewart venait à Paris, et il ne partait jamais sans emporter quelques œuvres de nos peintres.

Parmi les événements du mois, il faut ranger les représentations d'*Aïda*, opéra de Verdi, qui a été salué par les applaudissements d'une salle enthousiaste. Que vont dire Wagner et ses fanatiques? Dans notre prochain numéro, nous consacrerons un article biographique au célèbre auteur de la *Traviata.*

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'OKEECHOBEE[1].



Une vue de la Nouvelle Orléans. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

I. — UNE SÉANCE DE LA NORTH-AMERICAN GEOGRAPHICAL SOCIETY, SECTION DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

M. Saunderson Baines terminait la lecture de son rapport :

«....Voici, messieurs, disait-il, tout ce que j'avais à vous exposer sur la situation présente de la Floride. Découverte en 1512, par Juan Ponce de Léon, et définitivement conquise par les Espagnols en 1570, elle leur a appartenu jusqu'en 1819, avec des fortunes diverses. Pendant cette longue période, qu'en ont-ils

(1) Prononcez *Okitchobie*.

fait? Rien. Je vous ai parlé d'une folle expédition d'aventuriers français, de leur mort ignominieuse, et de la fanfaronne vengeance qu'en tira de Gourgues, Français et Gascon, en 1567. Mais cela ne suffit pas pour que la France ait sa place dans l'histoire de la Floride. Là, comme partout en Amérique, comme au Brésil à la même époque, comme au Canada un peu plus tard, comme ici même enfin, dans notre Louisiane, les Français, venus sur les traces d'autres peuples, n'ont eu ni le courage, ni la force, ni le talent de se maintenir; et ils ont disparu sans laisser après eux aucune fondation durable, aucun élément de population active, aucun germe de prospérité.

« Quant aux Espagnols, c'est à peine si je puis dire qu'ils aient plus contribué que les aventuriers français à la prospérité de la Floride. Pendant près de trois cents ans qu'ils l'ont possédée, ils n'en ont rien fait. A peine quelques établissements sur les côtes, quelques centres où croupit dans l'oisiveté cette inutile population créole que l'Espagne laisse partout: voilà tout ce que ces trois siècles auront valu à la Floride. Par l'Espagne, rien n'a été fait. Depuis vingt-cinq ans que la Floride est entrée dans l'Union, elle a plus marché qu'en ces trois cents années, et elle ne s'arrêtera plus.

« Oui, messieurs, la Floride datera son histoire du jour où elle est entrée dans notre grande confédération, et surtout de l'année 1845, où elle est devenue un de ses Etats. C'est nous qui lui avons donné ses villes, qui avons créé les ports de ses côtes; c'est nous qui avons défriché les forêts de sa partie septentrionale, c'est nous qui avons navigué sur ses fleuves. Que dis-je! c'est nous qui l'avons découverte, ou plutôt qui la découvrirons.

« Ici, messieurs, je suis ramené, pour conclure, à la pure géographie. La Société à laquelle vous appartenez a rendu d'immenses services à la science et à notre pays. Depuis qu'elle existe, elle a marché sans cesse avec les pionniers, avec les émigrants, avec les soldats de nos armées, avec les steamers de nos commerçants. Au nord, à l'ouest, au centre, elle a tout exploré, tout vu; elle a fait pénétrer partout la lumière et puissamment aidé la colonisation. Mais il s'en faut encore, cependant, que notre vaste continent nous soit entièrement ouvert. Même dans sa partie méridionale, où la section de la Nouvelle-Orléans doit surtout agir, plus d'un point est encore inconnu. Nouvellement entrés dans l'Union pour la plupart, nos Etats et territoires du Sud ont trop longtemps appartenu à des nations vieilles et usées, telles que l'Espagne et la France, où la population est stérile, où l'esprit d'entreprise n'existe pas. Il ne faut donc pas s'étonner si *la Floride n'est pas connue!*

« Rappelez-vous ce que j'ai dit de sa partie méridionale. Si, venant de Jacksonville, vous remontez le Saint-John, vous entrez, à partir du lac Georg, dans de vastes forêts vierges. Du milieu de ces forêts sort une rivière, le Kissimee (1), qui se dirige droit vers le sud. On n'en a pas suivi le cours; mais il est probable qu'elle se rend dans ce mystérieux lac d'Okeechobee dont je vous ai déjà parlé. L'Okeechobee, nappe d'eau que tous les récits des Indiens dépeignent comme immense, occupe une grande partie de la Floride méridionale; mais l'étendue de cette partie nous est malheureusement inconnue. Personne, messieurs, personne, excepté quelques Indiens Séminoles, *personne, n'a vu les eaux de l'Okeechobee!*

« Si l'on part de la côte orientale de la presqu'île, côte saine et fertile qui est un des plus beaux pays du monde, on trouve, à la limite des cultures et des habitations, d'épaisses forêts vierges, humides et coupées de rivières et de marécages, terrains étranges connus sous le nom de *Swamps*, et qui doivent s'étendre jusqu'au bord de l'Okeechobee. Si l'on part au contraire de l'ouest, de la côte du golfe du Mexique, on trouve la Grande-Cyprière, immense forêt de cyprès gigantesques dont les racines, s'entremêlant dans une boue infecte, recèlent, disent les récits, les monstres les plus invraisemblables de la faune et de la flore tropicales. Si l'on vient au contraire en s'éloignant de la côte sud, on ne tarde pas à trouver un pays plus impraticable encore: ce sont les *Everglades*. La masse énorme des Everglades doit servir de déversoir au grand lac dont elle défend l'approche; car le sol y est un composé, par parties à peu près égales, de végétaux, d'eau et de terre: ce doit être une vaste éponge à travers laquelle les eaux de l'Okeechobee se rendent par infiltration dans la mer. Là, ni homme ni animal ne peut vivre; les Everglades ne sont praticables que pour les oiseaux et les reptiles.

« Tels sont, messieurs, les obstacles qui ont jusqu'ici arrêté les premiers possesseurs de la Floride. Ils sont grands, on doit le dire, d'autant plus que le pays, à peu près au niveau de la mer, est noyé sur un tiers de sa surface pendant plusieurs mois de l'année. Mais, messieurs, l'Amérique a pris l'habitude de n'être arrêtée par rien de ce que la volonté humaine peut vaincre. Or, il y a des hommes qui ont vu l'Okeechobee, qui atteignent journellement ses bords, et qui même les habitent. Je vous l'ai dit, messieurs, ce sont les Séminoles, dont le nom est si tristement connu par la guerre atroce qu'ils ont faite à nos compatriotes: on dit même qu'une de leurs tribus portait le nom du lac mystérieux qui nous occupe. Sans doute cette guerre a pris fin: dans peu de temps, je l'espère, les Séminoles auront disparu; et peut-être nos soldats auront-ils vu l'Okeechobee. Alors viendra notre tour: à nous il appartiendra d'en faire le périple, la carte, et de le conquérir pour toujours à la science, à la civilisation.

« Pour préparer ce résultat, il n'y a pas de temps à perdre. Je demande qu'une commission soit nommée pour étudier les moyens de faire servir la guerre de Floride à la découverte des parties inconnues de cette contrée, et particulièrement de l'Okeechobee. »

M. Saunderson Baines avait mis une bonne heure à lire le rapport sur la Floride dont nous venons de rapporter la fin. Il posa un papier sur le bureau présidentiel, descendit, et s'assit au milieu d'applaudissements prolongés.

Le président se leva, et dit:

— Avant de voter sur la proposition de M. Baines, je demande que des remercîments lui soient adressés pour le rapport distingué que vous venez d'entendre.

Les applaudissements recommencèrent, durèrent deux minutes, et le silence se fit. Alors une voix ferme et claire s'éleva seule et dit:

— Je proteste!

II. — CRÉOLE ET YANKEE.

La Nouvelle-Orléans est une ville d'un caractère

(1) Prononcez *Kissimie.*

particulier; car elle est peuplée par deux espèces d'hommes qui se sont juxtaposés sans jamais vouloir se mêler.

Il y a deux grands quartiers, aussi ennemis que deux villes rivales. Les Français, qui ont fondé la Louisiane, et les Espagnols, qui l'ont aussi possédée, habitent l'un de ces quartiers. Nés dans le pays, fils, pour la plupart, d'hommes nés dans le pays, ces créoles n'en sont pas moins restés très-fidèles au souvenir de leur patrie d'origine; et surtout ont conservé au plus haut degré le patriotisme de race. Il n'y en a probablement pas un qui voulût travailler à rendre la Louisiane soit à l'Espagne, soit à la France; mais il n'y en a pas un non plus qui ne se rappelle avec orgueil le nom de l'ancêtre français ou espagnol qui a établi sa famille sur les bords du Mississipi.

L'autre quartier est habité par une population plus récente, qui date de l'acquisition de la Louisiane par la Confédération : c'est la population yankee.

Nous nous ferions difficilement en Europe une idée de la haine profonde qui divise ces deux populations, haine irréconciliable, parce qu'elle repose sur des différences tellement profondes, que rien ne peut les effacer; haine qui ne peut finir que par l'anéantissement d'un des deux éléments par l'autre. Les créoles français et espagnols, presque tous de race noble, riches, planteurs pour la plupart, accoutumés à la vie presque féodale des grands propriétaires fonciers dans ces Etats du Sud, forment une société aristocratique dont rien de ce qui existe chez nous ne peut nous donner une idée. Fondateurs et longtemps seuls habitants de la Louisiane, ils la voient à regret envahie par l'élément yankee, industriel, plébéien, aventurier, qui crée, par le commerce ou le travail, une richesse rivale de la leur et plus rapidement croissante.

Il n'y a presque jamais de mélange entre gens des deux partis. On ne se voit presque pas. On se hait, on se jalouse. On se méprise : le Yankee, par son orgueil de conquérant et le sentiment de sa force; le créole, par la fierté de sa race et par la rage de se voir envahi de plus en plus sans aucune opposition possible. Les rapports les plus fréquents entre la jeunesse des deux races sont les duels. Il y en a tous les jours. Seulement, dans ce beau pays d'Amérique, cela ne se passe pas comme ici. Les Louisianais se battent à la carabine, à vingt-cinq, trente ou cinquante pas, et *l'offenseur tire le premier*.

Il semble que l'on ait voulu tout faire pour rendre meurtrières ces rencontres, et pour multiplier cette triste inscription qui remplit les deux cimetières, le protestant comme le catholique : « Un tel, né à telle date, mort à vingt ans, victime de l'honneur. »

Celui qui sait toutes ces choses ne s'étonnera pas qu'on ait vu avec surprise l'un des jeunes gens les plus distingués de la ville créole, M. Julien du Merril, se faire inscrire au nombre des membres de la *North-American geographical Society*, section de la Nouvelle-Orléans.

Il va sans dire que la ville créole vit, en ce qui regarde les choses de l'esprit, dans une immobilité très-voisine de l'ignorance. Tout le mouvement intellectuel est comme accaparé par les Yankees; mais il n'a rien, hâtons-nous de le dire, de littéraire ou de poétique : il est entièrement tourné vers les sciences pratiques chères à l'instinct positif des Anglo-Saxons. Aussi cette section louisianaise de la grande société américaine ne renfermait-elle que des Yankees quand M. du Merril y entra.

Cela fit sensation chez les gens de sa race et de son parti. Personne dans la ville créole n'était de meilleure famille; car son père descendait d'un gentilhomme distingué de Bretagne que les promesses de Law avaient amené jadis sur les bords du Mississipi, et sa mère, doña Luisa de Arucos y Campo, rattachait son origine à la plus pure noblesse castillane. Personne ne possédait plus de terres, plus de nègres. Personne enfin n'avait plus de motifs d'être l'ennemi du parti contraire; car il pouvait citer cinq ou six parents tués en duel, et son père était mort, disait-on, de certain coup de bowie-knife reçu on ne sait où, mais dont on accusa successivement tous les nombreux ennemis personnels que le vieux planteur s'était faits parmi les Yankees.

Pourtant on pardonna bientôt à M. du Merril la démarche qu'il avait faite; car on avait pris l'habitude de lui voir tout faire autrement qu'aux autres. Élevé en France et instruit, il était rentré dans son pays avec les habitudes les plus opposées à la vie indolente, insignifiante et matérielle des créoles. Passionné pour les sciences sociales, il lisait, il travaillait : géographie, histoire, économie, il possédait à fond toutes ces connaissances, dont les plus instruits de ses compatriotes n'avaient même pas l'idée. A peine paraissait-il s'occuper de l'administration de sa fortune, qui, mise en bon ordre par son père, semblait se gouverner toute seule : on le croyait complétement absorbé par ses études.

Les grandes nouvelles qui agitaient toute la population créole, comme le fameux duel de don Juan Palmero et de Samuel Partridge, ou la ruine de la maison Bounier par la maison Johnson, Coleman, and C^e^, ou le triomphe de M. Adams, nommé gouverneur de l'Etat au lieu de M. de Valnègre, le laissaient indifférent.

On ne lui connaissait aucune de ces haines inexpiables qui se perpétuent là-bas comme une vendetta italienne, et, quoiqu'il eût près de vingt-six ans, il n'avait encore eu aucun duel. Aussi les jeunes gens disaient :

— Du Merril, oh ! un drôle d'homme ! Il ne fait jamais rien comme un autre !

A quoi les malveillants ajoutaient :

— C'est égal, son père avait plus de sang dans les veines !

Cependant, qui eût vu M. du Merril, grand jeune homme, élancé et vigoureux, n'eût pas pu le croire descendant dégénéré d'une forte race. Ses cheveux noirs, ses yeux brillants, sa physionomie décidée lui donnaient plutôt l'air d'un homme d'action que d'un homme d'étude; ou du moins l'on sentait que l'étude devait n'être pour lui qu'une préparation pour agir. Dans ces membres nerveux, quoique fins et flexibles comme tous ceux des Espagnols d'Amérique, sous ce visage calme, mais ferme comme celui d'un Breton de France, le sang, le bon sang, le *sang bleu*, comme on dit en Castille, ne pouvait certainement manquer. Aussi le vieux M. Lebon, devant chez qui passait M. du Merril pour se rendre aux séances, ne manquait-il jamais de dire :

— Cela finira par quelque coup de tonnerre !

Il passait pour un homme clairvoyant.

... C'était M. du Merril qui avait interrompu en di-

sant « Je proteste ! » les applaudissements qui accueillaient le rapport sur la Floride.

III. — LE DÉFI.

A cette parole inattendue, un tumulte se fit dans la salle. On se leva, on cria, on menaça même. Mais M. du Merril, qui s'était levé, s'approcha du président, demanda la parole, et monta à la tribune le plus tranquillement du monde.

Le bruit cessa enfin.

— Messieurs, dit-il, j'ai protesté, non point contre l'exposé fait par M. Baines de l'état géographique des Florides, non point contre ses conclusions, qui promettent à notre Société l'honneur d'en découvrir les parties inconnues, mais contre les expressions inconvenantes dont il s'est servi en parlant et de la France et de l'Espagne...

Ici, il y eut quelque bruit. M. Saunderson Baines se leva.

— Les Français que conduisait Dominique de Gourgues n'étaient point des aventuriers : c'étaient de braves gens qui venaient venger leurs compatriotes mis à mort pour une cause qui est celle de la plupart d'entre vous, la cause de la religion protestante ! Et ceux qu'ils venaient venger, c'étaient les compagnons de René de Laudonnière, tous honnêtes colons ou braves gentilshommes ! Quant à l'Espagne, M. Baines n'en aurait pas parlé comme il l'a fait quand même vous auriez conquis sur elle la Floride ; et il sait comme nous tous que vous la lui avez achetée !...

Ici le bruit devint tumulte. Des protestations s'élevèrent de toutes parts. M. Baines fit un ou deux pas vers la tribune. Le président demanda le silence ; et, d'une voix sèche, il dit :

— Je ne m'attendais pas qu'un citoyen des Etats-Unis prononçât de pareilles paroles.

— Citoyen des Etats-Unis ! Eh ! je le suis autant que personne, s'écria M. du Merril, puisque je suis né dans cette ville. Mais j'y suis né d'un sang français ; mais je descends de ces races que M. Baines a insultées, et je ne puis tolérer des paroles comme celles qu'il a dites. Ce n'est pas dans la Louisiane, fondée par la France ; ce n'est pas dans cette ville, qu'habitent par moitié les fils des Français et des Espagnols, qu'on a le droit de parler légèrement ni de la France, ni de l'Espagne. Quiconque n'a pas de leur sang dans les veines n'est qu'un étranger en Louisiane. Qu'il s'y fasse accepter comme un hôte, mais qu'il n'y prenne pas l'air d'un conquérant insolent et moqueur : nous ne supporterons pas la conquête !...

Cette fois, dans toute l'assemblée, ce ne fut qu'un cri de colère ; mais M. Baines fut le plus furieux : on le vit s'avancer vers l'orateur les yeux brillants, la figure rouge ; le bras gauche étendu montrant le poing à son ennemi, la main droite dans une de ses poches, il arrivait sur lui avec une résolution effrayante.

Quand il parvint au pied de la tribune, il s'arrêta : le créole tenait un revolver, et l'ajustait, tranquille et calme, sans dire un mot...

Que faire ? Baines tenait le sien ; mais pourquoi le tirer de sa poche ? Il avait fait la faute de se laisser devancer, et il comprit sans doute qu'au moindre mouvement il était mort.

— Monsieur ! cria-t-il, vous me rendrez raison...

— Oui, monsieur, dit du Merril, mais non pas comme vous pensez. Messieurs, dit-il en se tournant vers l'assemblée surprise et silencieuse, y a-t-il parmi nous quelqu'un qui ait voyagé en Floride ?

— Moi, dirent plusieurs voix.

— Oui, mais dans la Floride méridionale ?

— Je crois qu'il n'y a que moi, dit le vieux M. Waits, capitaine de l'armée fédérale.

— Alors, capitaine, voulez-vous bien me dire ce que vous savez de l'Okeechobee ? Les pays qui l'environnent vous semblent-ils impossibles à traverser ?

— Du temps que j'étais en Floride, j'ai bien entendu dire que quelques détachements, en poursuivant les Séminoles, avaient atteint les bords du lac, mais je n'en ai rien cru. Quand j'ai entendu M. Baines, tout à l'heure, nous promettre qu'on atteindrait l'Okeechobee, qu'on en ferait le tour, qu'on l'ouvrirait aux communications, j'ai craint qu'il ne s'avançât trop... Moi aussi, moi qui vous parle, j'ai essayé d'arriver jusqu'au lac. J'ai remonté le Saint-Jean, puis j'ai essayé d'atteindre le Kissimee pour le redescendre jusqu'au lac : nous étions huit, je survis seul, et je n'ai pas seulement atteint le Kissimee...

— Mais aujourd'hui, la défaite des Indiens a dû rendre le voyage plus facile.

— Au contraire. Sans doute les forêts, les *Swamps*, ont été traversées par des troupes ; mais elles n'y ont rien laissé d'utile : les villages indiens sont brûlés ; mais les rares habitations qui s'avançaient dans ces solitudes, bien plus loin que la colonisation compacte, sont détruites aussi. On ne doit plus s'attendre à trouver quoi que ce soit au nord ni à l'est de l'Okeechobee. Quant au Sud... d'abord on ne peut y aller, ce sont les *Everglades!*... Mais quand même on y parviendrait, savez-vous ce qu'on trouverait ? On y trouverait des Indiens.

— Mais...

— Oui, vous allez dire qu'*Oskéola* est mort, que les derniers Séminoles se sont rendus, et qu'on les a transportés dans l'*Indian Territory*. Qu'en sait-on ? Il faudrait, pour cela, avoir parcouru pied à pied tout le sud de la Floride, en regardant sous chaque racine, dans chaque flaque d'eau, au fond de chaque trou, pour voir si aucun ne s'y cache ; et c'est ce qu'on n'a pas fait, ce qu'on ne fera jamais. Pour moi, voici mon avis. Il n'y a plus d'Indiens au nord du lac, ni à l'est, ni peut-être à l'ouest, mais, au sud, il doit y en avoir, et malheur à l'Américain qui tombera aux mains des derniers Séminoles !... Au surplus, il n'y a rien à craindre : *on ne peut pas* aller par là.

— Mais cependant, monsieur, ces Indiens que vous placez là, y vivent !

— Oh ! les Indiens ne sont pas des hommes ! L'homme, l'homme comme vous et moi, ne peut pas vivre dans les Everglades... Est-ce que vous savez nager dans la vase comme dans l'eau la plus pure ? Est-ce que vous pouvez passer votre vie comme un singe à courir de racine en racine, de tronc en tronc, de branche en branche, au-dessus d'une boue liquide et sans fond ? Est-ce que vous êtes à l'épreuve du venin des *moccassin-snakes?* Est-ce qu'au bout de deux jours vous ne seriez pas mort de fièvres inconnues à qui n'a pas été là-bas ? Monsieur, les côtes de la Floride sont le plus beau pays du monde, mais l'intérieur n'est pas habitable. Encore une fois, l'homme n'y peut pas vivre ; et, quand Dieu a voulu qu'il y eût des êtres à forme humaine au bord de l'Okeechobee, il a créé un animal spécial, le Séminole, le seul qui puisse vivre dans cet

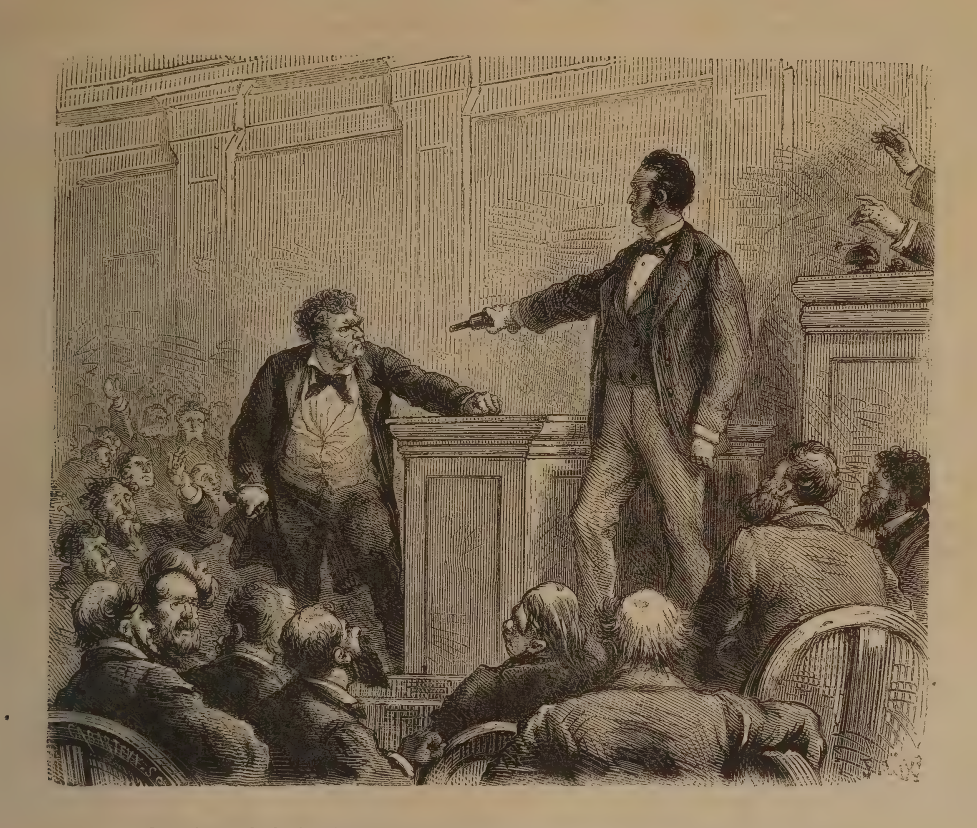
épouvantable milieu!... Tenez, je suis sûr que ceux qu'on déporte actuellement dans le territoire indien, au milieu des grandes prairies, entre les beaux affluents du Mississipi, mourront bientôt. Ces gens-là ne peuvent pas respirer un air sain et fait pour des poitrines humaines : il leur faut celui du Swamp, mortel pour nous!

— Ainsi, capitaine, vous croyez que l'Okeechobee...

— L'Okeechobee, monsieur, c'est la mort pour quiconque tentera d'y arriver!...

Tout le monde avait écouté attentivement le vif entretien du jeune homme avec le capitaine Waits. Mais ce ne fut pas sans surprise qu'on l'entendit continuer en s'adressant à son adversaire :

— Eh bien, monsieur Baines! Voilà ce que vous désirez. Vous voulez risquer votre vie contre la mienne : risquons!... Mais risquons-la pour quelque chose d'utile. J'ai voulu que nul ne pût douter du danger, afin qu'on ne vînt jamais dire qu'un du Merril a reculé devant la mort. Maintenant, vous avez entendu l'honorable capitaine vous dire avec sa vieille expérience : « L'Okeechobee, c'est la mort!... » Eh bien! cette mort, affrontons-la! La dent d'un alligator, le crochet d'un serpent ou la flèche d'un Indien valent bien la balle d'un pistolet ou d'une carabine. Je demande à la *North-American Geographical Society* de nous permettre, à M. Baines et à moi, d'entreprendre chacun pour notre compte une expédition vers l'Okeechobee,



Une séance de la Société géographique. Dessin de F. Lix, gravure de Cabarteux.

la prenant pour garante de la parole que nous donnerons de ne jamais reparaître sans avoir découvert le lac et sans en avoir fait le tour.

Il y eut un moment de surprise, puis un mouvement d'approbation. Si du Merril eût été Yankee, on l'aurait certainement applaudi.

Les Américains sont amis de l'étrange. Ils l'introduisent dans les choses les plus simples; ils l'aiment surtout dans ce qui est grand. La manière originale, mais si noble, dont M. du Merril proposait de vider sa querelle avec M. Baines fut tellement goûtée, que celui-ci eût été mal venu à refuser une proposition d'ailleurs si utile aux intérêts de la Société. Aussi fut-elle acceptée, et acte fut pris de la parole donnée par chacun des deux rivaux de rapporter la carte de l'Okeechobee, ou d'y périr.

— Mais,... dit Baines surpris.

— Pas de mais!... Reculeriez-vous? ajouta du Merril avec une hauteur écrasante.

Un grand silence régna sur l'assemblée : toutes les bouches étaient ouvertes, toutes les poitrines étaient haletantes.

— Non! prononça Baines d'une voix étouffée. Un Yankee ne recule pas devant la folie d'un Français, quelle qu'elle soit!

— C'est entendu alors. Maintenant, messieurs, un dernier point reste à régler entre nous : le choix des armes. Ici, les armes sont le plus ou moins de sécurité du voyage, puisque ce sera la vraie défense de notre vie. Voici donc ce que je propose...

— Ecoutez! écoutez!...

— Le lac Okeechobee s'étend à peu près au milieu

de la surface floridienne : il est défendu à l'est par les prairies du Kissimee, à l'ouest par la Big Prairie; par conséquent, le chemin du bord au centre est aussi dangereux d'un côté que de l'autre. Au sud, s'étend la région des Everglades; laissons-la libre et neutre pour tous les deux, ainsi que le Nord aux immenses forêts vierges. Je propose donc, messieurs, que devant vous nous tirions au sort le côté par lequel chacun de nous abordera l'Okeechobee.

— Bravo !

— Monsieur Saunderson Baines accepte-t-il ? reprit Julien en s'adressant à son adversaire.

— J'accepte !

Le président mit deux billets dans un chapeau et, présentant cette urne improvisée à un Américain assesseur, celui-ci choisit un billet et le lui remit. Le président le déploya lentement :

— West ! dit-il.

— C'est bien, reprit Saunderson Baines.

Et il sortit.

Ainsi se termina cette mémorable séance du 7 août 187..., la plus agitée qui ait jusqu'ici marqué l'existence de la section de la Nouvelle-Orléans dans la *Société géographique de l'Amérique du Nord.*

IV. — LE DÉPART.

Un mois après, une fine et légère goëlette quittait le *warf*, où elle avait reçu ses derniers aménagements, et descendait allégrement les 170 kilomètres de Mississipi qui devaient la mener à la mer. Quiconque eût passé sous son arrière, bas sur l'eau, eût lu en lettres d'or le mot : *Confiance.*

A bord, Julien du Merril assis sur la dunette, la tête dans sa main, laissait errer ses regards de la mer au ciel où se couchait le beau soleil des Tropiques.

Quelques semaines plus tard, nous le retrouverions doublant, au large, le cap Agi, et évitant le grand courant du Gulfstream, qui, sortant du golfe du Mexique, le jetterait trop au large de sa route. En effet, fidèle à sa promesse, il marche à la station que le hasard lui assigna pour sa part du défi... L'Est lui est dévolu : il abordera la Floride par l'Est! Pour cela, il lui faut longer à une vingtaine de lieues seulement les côtes basses et plates de cette presqu'île pendant une centaine de lieues et chercher la passe Nassau, entre les îles Talbot et Amélia, qui gardent l'embouchure du Saint-John.

Il allait tout d'abord à Jacksonville.

Pour remonter les eaux du fleuve Saint-John, il lui fallait un bateau spécial; c'est pourquoi il avait acheté *la Confiance*, construit en vue de la navigation dans les fleuves, munie d'un fond demi-plat et de formes spéciales. Ces conditions expliquent pourquoi il n'osait s'abandonner trop loin en pleine mer : son bateau était incapable de résister à une tempête.

La nuit est venue, toute émaillée d'étoiles. Une de ces nuits tropicales dont la splendeur est indescriptible. Le vent du sud pousse le petit navire comme une mouette sur les flots verts de l'Atlantique. Julien, songeant aux difficultés de son entreprise, suit machinalement du regard la houle perpétuelle des flots qui battent les grèves basses et arides de la Floride et vont se briser, à six mille lieues de là, sur les côtes d'Europe! France! terre bénie; berceau des ancêtres! Espagne, berceau d'une mère! Salut de loin! puisse votre fils, un jour, vous revoir!...

La chaleur est accablante, le soleil se couche dans le sang, une brume transparente et dorée se lève à l'horizon, baignant l'île Amélia, qui se montre comme une basse langue de terre terminée par des falaises.

Cinq hommes et le capitaine Segris, vieil ami de collége, forment tout l'équipage de *la Confiance.* Le capitaine quitte Julien pour veiller dans la nuit limpide. Mais, depuis le coucher du soleil, la brise est tombée : la mer tranquille est unie comme un lac d'un bleu plus lumineux que le ciel. Elle resplendit de mille feux; chaque pli se développe en une nappe frangée éblouissante. La petite goëlette découpe, en noir sur le ciel, la silhouette de ses voiles, pendant inertes sur leurs cordages...

Des sillons de feu paraissent et disparaissent autour du navire : ce sont des requins ou des bonites qui allument ces traînées sur leur passage, tournant et retournant sans cesse, rappelant involontairement ces girandoles que l'hirondelle décrit dans les airs, au soir d'un beau jour, sur l'eau d'un étang.

Mais la passe est franchie : *la Confiance* change de route, vers le sud cette fois-ci, et navigue dans la passe Talbot pour ranger le phare du Hasard, qu'on voit au-dessus de Pablo, à bâbord. A cet instant, elle entre dans les eaux du Saint-John. Pablo est une petite maison de poste au milieu d'un superbe bosquet de magnolias et de chênes verts. Trente milles restent à parcourir pour arriver à la ville; c'est l'affaire de vingt-quatre heures.

— Segris, dit Julien, n'oublie pas ton métis !

— Nous le verrons demain. Je n'ai garde de l'oublier, tu serais bien capable de me prendre un de mes hommes !...

— Tu peux y compter ! Il me faut mes compagnons au complet.

— Tu les auras, j'en fais mon affaire.

— Et les chevaux ?

— Pour ceux-là, nous avons le temps d'y penser !..

Les deux amis du collége se dirigeaient du port, où *la Confiance* était amarrée près d'un warf en charpente, vers une des rues qui débouchaient sur la place du *Court House.* Ils approchèrent d'une case, à l'entrée d'une étroite rue latérale, ou mieux, d'un chemin boueux et non pavé — la boue semble l'élément constitutif de ce pays, qui pourrait être si admirable ! — et heurtèrent à la porte. Cette case, bâtie en torchis et en roseaux, couverte de feuilles de palmier, devait renfermer une famille indienne.

Effectivement, un homme de trente-deux ou trente-trois ans sortit, salua Segris comme une ancienne connaissance et resta devant lui, attendant ce qu'il allait lui dire. C'était un beau garçon, sans contredit, mais au regard rusé et fuyant; sur ses joues, revêtues de ce rose profond particulier aux Peaux-Rouges, s'étendait un tatouage bleu représentant un cœur entouré de petits ronds. Blouse de laine et ceinture de soie pardessus un vêtement de peau collant, tel était son accoutrement.

— Comment va le colportage, Toby? demanda Segris.

— Tout doucement, monsieur Segris.

— Alors, vous ne voyez pas d'inconvénient à nous accompagner dans une tournée que nous voulons faire à l'Okeechobee?...

— Ça dépend du prix...

— Bon !.. Combien demandez-vous ?

— Deux dollars par jour, payables au retour.

— Soit.

— On fournira les armes et les provisions?...

— Naturellement.

— C'est vous le maître, monsieur Segris?

— Non. C'est mon ami Julien du Merril que voici.

— Très-bien... Quand partez-vous?...

— Tout de suite...

— Je vous suis. Vous me permettrez bien d'emporter quelques marchandises avec moi pour mes clients?

— Je n'y vois pas d'inconvénient, dit Julien.

Et voilà comment Toby fut embauché. Dix minutes après, il marchait à côté de ses nouveaux maîtres. Le soir, il était muni d'une excellente carabine, d'une paire de revolvers et d'une couverture qu'il portait en travers sur sa poitrine comme les Ecossais leur plaid.

— Bonjour, monsieur Segris! dit une voix enrouée au moment où le jeune marin revenait avec ses compagnons sur la place.

— Tiens! c'est vous, Minecawa?

— Oui, monsieur. Pour vous servir, si je le puis.

— Pardieu! Ça se trouve bien!

L'individu qui avait arrêté Segris se tenait debout devant lui dans le plus étrange costume. C'était un vieil Indien devenu Yankee, c'est-à-dire ivrogne, paresseux, voleur et maquignon.

Tels sont les effets de la civilisation.

Il portait un habit bleu à boutons d'or, une cravate blanche et une chemise de couleur, sur laquelle s'étalaient des médailles, des boutons en verroterie et une chaîne de montre. Mais, au lieu du pantalon de nankin et des souliers à boucles, qui auraient complété son costume de parfait gentleman, il portait un pantalon de cuir de bœuf tanné par le sang et la graisse, mais ne portait pas de souliers.

Tel était le personnage. Sa figure cuivrée était plus extraordinaire encore, parce qu'il avait, dans un combat avec les Séminoles, été scalpé. De plus, il avait eu la tête fendue et un œil crevé. Comme la tribu muscoluguge, à laquelle il appartenait, était alliée des Espagnols, ceux-ci le rapportèrent demi-mort et on le sauva. Par quel miracle? par celui d'une constitution de fer.

On ne l'appelait jamais que *le gentilhomme scalpé*, et il dissimulait sous un foulard l'absence des os de son crâne, dont la peau flasque et cédant sous le doigt ne pouvait pas supporter d'autre coiffure.

— Le maquignonnage ne va donc pas bien?

— Oach! mal! mal! monsieur Segris, l'on ne vend plus de chevaux en ville... plus rien que des rosses!... pas d'argent...

— Bah!

— Vraiment oui; je l'affirme!

— Hum! Et la chasse, mon brave?

— La chasse, monsieur Segris. Oach! c'est bien pis! Il n'y a plus de gibier... plus du tout!.. On tue un malheureux daim, et il faut aller le chercher à dix milles d'ici... Malheur! on meurt de faim!...

— Et de soif, n'est-ce pas?...

— Ma foi, oui, monsieur Segris.

— Alors, ami Muscoluguge, vous êtes disponible?...

— Certainement, monsieur Segris...

— Voulez-vous venir avec nous faire un tour du côté de l'Okeechobee?...

— De l'Okeechobee? répondit le sauvage en relevant la tête, oach! Il y a déjà bien des années que je n'y suis allé!... Pas depuis...

— Oui, j'entends. Pas depuis votre scalp?

— Non! non! Il y a déjà longtemps...

— Raison de plus, viendrez-vous?

— Je viendrai, monsieur Segris. Je viendrai pour voir si les Indiens y sont encore... Non! il n'y en a plus... ils sont morts!

— Combien voulez-vous?

— Deux dollars par jour et les munitions.

— Entendu. Nous partons demain. Il faudra quitter votre bel habit et prendre le costume de coureur des bois. En avez-vous un?

— J'en ai un.

— Eh bien, le bateau est au warf Saint-Jean. A six heures.

— J'y serai.

Et il y fut.

C'est ainsi que le *gentilhomme scalpé* devint l'engagé de notre ami.

V. — SAINT-AUGUSTIN.

Cette bourgade est cependant une des plus anciennes villes de la Floride. Elle date de 1565, alors que les Espagnols comprirent qu'il était temps de s'établir dans ce magnifique pays. Elle fut fondée par Mendès de Avila, qui traita avec les Indiens et obtint d'eux toutes les terres de la côte orientale, jusqu'au fleuve Saint-Jean.

Saint-Augustin ne fut pas longtemps tranquille. Les Anglais s'étant établis dans la Virginie, la Caroline, le Massachusetts, la guerre éclata. La petite ville fut brûlée par l'amiral Drake, en 1556. Elle avait vingt ans! Or, depuis ce temps, ses malheurs ne finirent, pour ainsi dire, point : prise et reprise, saccagée chaque siècle, si elle vit encore, c'est par un miracle de constance.

En 1665, elle fut prise par les boucaniers; en 1712, elle fut assiégée par les Anglais, et enfin elle fut cédée à la Grande-Bretagne en 1763. Hélas! ce ne fut pas là une longue trêve. Dix-huit ans plus tard, en 1781, elle fut reprise par les Espagnols, qui la gardèrent jusqu'en 1821, époque à laquelle ils vendirent toute la Floride aux Américains.

Saint-Augustin, la ville la plus importante de la Floride orientale, n'est point sur le Saint-Jean.

Dès le lendemain matin, *la Confiance*, après avoir fait une trentaine de milles, jeta l'ancre en face de *Picolata*, un petit bourg situé sur la rive gauche de la rivière et où aboutit la route de la capitale. Quelle route! Un chemin boueux, défoncé par les lourdes roues des chariots à bœufs, contournant des terres marécageuses et des cyprès.

On laissa la goëlette sous la garde du quartier-maître; Julien et son ami Segris louèrent une carriole au village et emmenèrent avec eux le métis et Minecawa pour choisir des chevaux, car il fallait se munir de montures. De tous ses domestiques, M. du Merril n'avait emmené avec lui qu'un noir appelé Styx-Noir, et qui était son frère de lait. D'une force et d'une taille colossales, ce nègre était, pour son frère Julien, le dévouement en personne. Cependant Styx-Noir demeura sur le bateau; en sa qualité de nègre, les Indiens et métis ne le voyaient pas d'un trop bon œil et le jugeaient comme une créature beaucoup au-dessous d'eux.

C'était la première fois que Julien allait trouver sur son chemin un spécimen des forêts de la Floride, un

exemple en même temps d'une partie des difficultés qui devaient l'assaillir plus loin dans le pays. Le chemin cahoteux où la charrette de Picolata secouait les deux amis s'enfonçait, à peu de distance du fleuve, sous une haute mais claire futaie de chênes d'espèces variées et de platanes, au-dessus desquels s'élançaient les cimes magnifiques des grands palmiers à chou si renommés dans le pays. Julien fit arrêter sa voiture et voulut approcher de quelques-uns de ces arbres gigantesques, mais il reconnut, aux premiers pas, que traverser une futaie floridienne n'est rien, mais traverser le fourré qui la remplit est autre chose!

Dès le premier moment, il fut arrêté par un inextricable fouillis de palmettos, de petits palmiers à scie avec leurs feuilles tranchantes et leurs épines garnissant la tige entière, le tout lié, attaché, réuni par des milliers de lianes, de glycines et d'herbes coupantes. Cet ensemble s'élevait à 4 ou 5 mètres seulement : au-dessus, montaient à 30 mètres les grands arbres, mais il aurait fallu le feu ou la hache pour s'ouvrir un passage dans le fourré.

Tels sont les bois des parties solides de la Floride. Que doivent être ceux des marécages et des vasières?

Au sortir de la forêt, la route traverse, à gué, une petite rivière qui va se jeter dans la lagune de Saint-Augustin, puis elle coupe une plaine sablonneuse et dépourvue d'arbres.

Ce fut l'occupation de la journée d'acheter cinq chevaux, qu'il fallut aller choisir dans un patio, à une bonne distance de la ville ; mais, dans ce pays, la race des beaux et bons chevaux andalous est si multipliée et si bien acclimatée, que, le soir même, Toby reconduisait la carriole, et que Minecawa et nos amis revenaient sur leurs propres montures pourvues de selles et de brides, harnais très-usités dans le pays, où l'absence de chemins fait de tous les voyageurs des cavaliers intrépides.

Restait l'embarquement de cette cavalerie ; mais, avant son départ de la Nouvelle-Orléans, Segris, sur les avis de son ami, avait fait installer des box volantes sur le pont du petit navire. Aussi les chevaux furent-ils bientôt établis dans leurs demeures provisoires, et, le lendemain, *la Confiance* reprenait sa route en remontant le Saint-John.

VI. — BUENA-VISTA.

A partir de Picolata, le cours du Saint-John se rétrécit un peu ; mais, en même temps, la vitesse du courant augmente. Le navire entre dans les immenses forêts de cyprès : à droite, à gauche, à perte de vue, s'étendent des solitudes à peine parcourues par quelques *settlers* seulement et, de distances en distances énormes, on passe devant un fort abandonné ou encore muni de son petit détachement de soldats. On rencontre quelques maisons de poste isolées, quelques villages, quelques défrichements ; mais tout cela est tellement disséminé, que les bois, inhabités, reposent dans un éternel silence de forêt vierge. Silence solennel, mais plein de bruits étranges, confus, sorte de bruissement incompréhensible de la nature vivante!

Pilatka approchait.

C'est un petit village sur la rive gauche du Saint-John, presque à l'endroit où le lac Dunns se joint au fleuve. Mais, ce qui intéressait Julien du Merril, c'est que, près de Pilatka, mais de l'autre côté du Saint-John, s'élève Buena-Vista, la plantation d'un vieil ami de son père, el señor don Cristoval Matanza y Rorente.

Dès que celui-ci a su quel défi Julien avait accepté, il lui a envoyé à Jacksonville une lettre des plus pressantes, lui rappelant qu'ils sont un peu parents du côté de sa mère et que le jeune Français ne peut faire autrement, avant d'affronter la mort, de venir tout au moins dire adieu à son cousin. Julien a promis. Il se rappelle vaguement que, tout enfant, à la Nouvelle-Orléans, il a vu don Christobal chez sa mère, et, avec lui, une jeune femme et une toute petite fille. C'est sa cousine...

Buena-Vista est bâtie sur une colline élevée, mais terminée par un plateau assez grand pour renfermer les constructions et les jardins. L'ensemble est entouré de hauts murs crénelés et de grands fossés pleins d'eau : un pont-levis y donne accès. Cette fortification a sauvé l'habitation lors de la guerre des Indiens, qui n'ont pas pu s'en rendre maîtres. La position de l'habitation est unique, parce que, sur cette colline, se trouvent des sources naturelles, jaillissantes, en dedans des fortifications, sources qui alimentent les jardins, les animaux, et ont été cause certainement que, dès la conquête espagnole, cette position admirable a été choisie par la famille qui y demeure encore.

Tout le tour des murs, en dedans, est garni d'une charmille d'énormes orangers séculaires ; la terrasse qui domine, à l'ouest, le Saint-John est ombragée par de grands cèdres étalés. C'est un des sites les plus merveilleux que l'on puisse rêver, pour une habitation à la campagne!

L'arrivée de *la Confiance* en face de Pilatka fut aussitôt signalée à Buena-Vista. Bientôt une troupe sortit du pont-levis féodal, et le vieux créole espagnol, monté sur un magnifique cheval, suivi de quelques domestiques à cheval comme lui, s'avança au-devant de son hôte. Ce fut une réception cordiale ; le brave Julien fut embrassé, complimenté et n'eut que le temps de monter à cheval, lui aussi, et d'accompagner don Cristoval à l'habitation.

Segris ne put rester à son navire : il dut suivre aussi à cheval, et faire partie de la caravane.

Julien et son ami descendirent au pied du perron, dans la cour d'honneur. Alors, don Cristoval prit le jeune du Merril par la main :

— Mon cousin, lui dit-il, soyez le bien venu dans *mi pobre casa* — ma pauvre maison!... la plus belle habitation du pays! Mais c'est la formule traditionnelle... Veuillez venir, que je vous présente à ma fille, la maîtresse, hélas! de céans.

— A vos ordres, don Cristoval.

Alors, entrant au parloir, c'est-à-dire dans une espèce de salon, le vieux créole s'approchant de sa fille :

— Ma Fernandina, lui dit-il, voici ton cousin don Juliano du Merril, que je te présente... fais-lui les honneurs de la maison de ton père : moi, je suis obligé d'aller au camp...

— Mon cousin, soyez le bien venu à Buena-Vista...

— Mademoiselle... ma cousine... certainement...

Don Cristoval prit la main de Segris et le présenta à son tour à la jeune fille, puis, quitta le parloir.

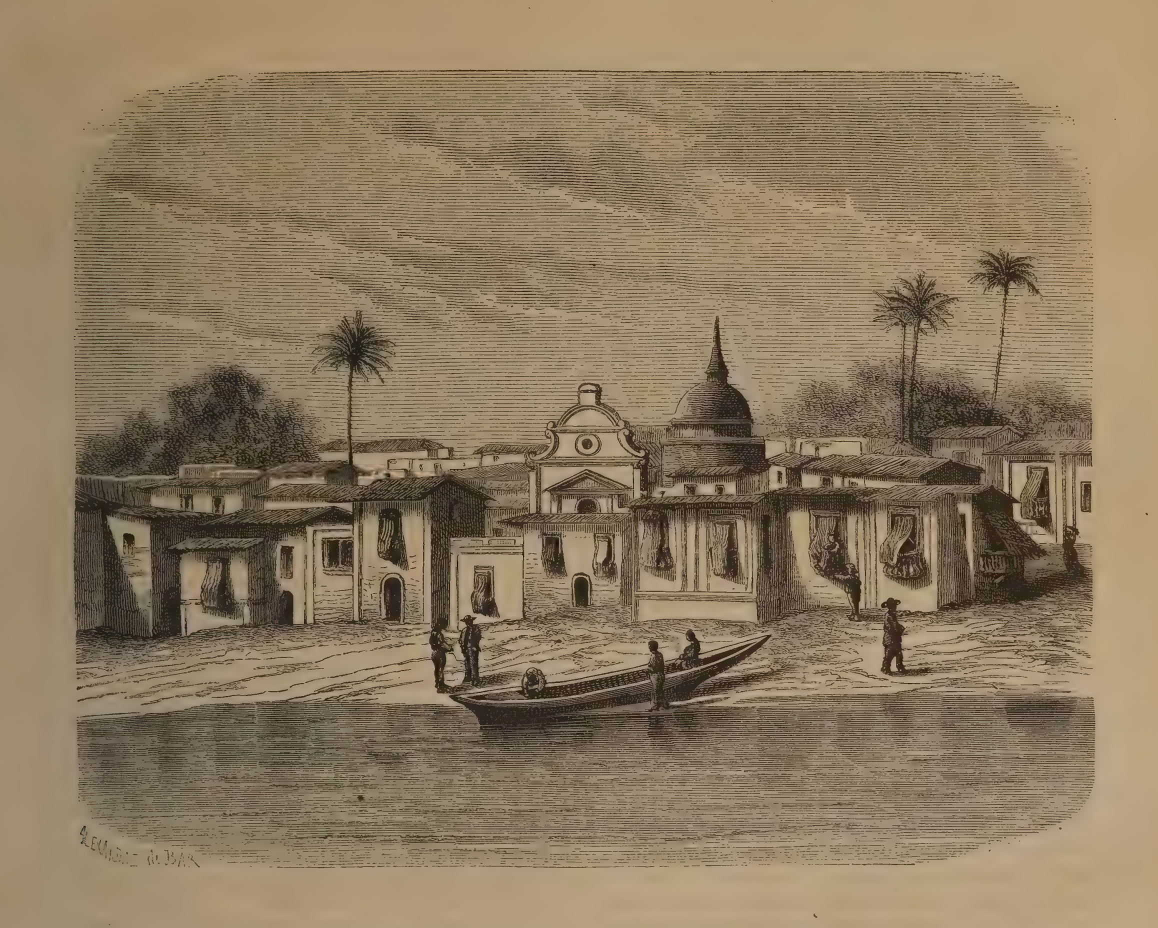
La señorita Fernandina était à demi couchée dans un hamac assez bas, au milieu de l'appartement, encombré de meubles de toute espèce. Au-dessus du hamac, une jeune négresse agitait un grand éventail en plumes et en feuilles sèches, orné de rubans et de

broderies. La jeune fille se souleva un peu et tendit, avec gaieté, la main aux nouveaux venus...

Dans ce pays, le premier des devoirs d'une maîtresse de maison est de faire servir, aux visiteurs, des fruits et des boissons glacées; la jeune fille n'y manqua pas. Elle excusa son père d'avoir dû les quitter aussi précipitamment pour aller apaiser une querelle survenue au camp, au quartier nègre, puis la conversation s'engagea de plus en plus intime entre les trois jeunes gens.

En ce pays désert, l'hospitalité ne s'accorde pas pour un jour, ou pour quelques heures; de plus, un lien d'amitié remontant aux parents était établi entre les deux familles, de sorte que le temps s'écoulait avec une rapidité vertigineuse en longues conversations entre les deux cousins. Fernandina et Julien devenaient de plus en plus intimes. Elle ne se rappelait point la visite qu'elle avait faite à la Nouvelle-Orléans; lui non plus ne se rappelait sa charmante cousine que parce qu'elle pleurait à fendre l'âme après sa nourrice noire.

Souvenirs du passé, n'êtes-vous pas la moitié de la vie?...



Saint-Augustin. Dessin de A. de Bar, gravure de Balaire.

Tout naturellement, l'entreprise si dangereuse dans laquelle Julien allait s'engager était le fond de la conversation de la jeune fille. Le brave Segris défendait son ami de toutes ses forces quand elle accusait Julien, tout en convenant que, s'il eût agi autrement, sa fierté en eût été blessée et qu'elle ne le lui aurait jamais pardonné...

Hélas! une douce intimité s'établissait ainsi entre les deux jeunes gens, et bientôt Julien crut comprendre qu'il n'était point indifférent à sa jolie cousine. Ce fut, tout à la fois, une poignante douleur pour le jeune homme, et une douce pensée pour son cœur; mais il était homme; il refoula toute pensée de bonheur qui lui montait au cerveau et, levant les yeux au ciel, il laissa échapper ces mots, qui peignaient bien l'état de son âme :

— Non! les condamnés à mort ne peuvent avoir d'amis!... Et moi... que suis-je?... sinon un condamné à mort! Il faut partir.

Puis, allant trouver son ami d'enfance dans son appartement :

— Segris, lui dit-il, il faut partir! Il n'est pas trop tôt, tu me comprends.

— Pauvre Julien!

— Il le faut! j'ai peur que Fernandina ne m'aime; moi, je sens que je l'aimerai toujours! Point d'adieux! ils seraient navrants... Fuyons!

— Quoi! tu veux quitter cette maison?

— Fuyons, te dis-je! Si ma cousine a quelque penchant pour moi, elle ne me blâmera point de faire mon devoir; si elle m'oublie,... eh bien! tout sera pour le mieux.

— Ami, ce sera fait. Peut-être as-tu raison.

Le lendemain, à la nuit tombante, les deux amis se retirèrent dans leurs appartements comme d'habitude, calmes, souhaitant le bonsoir à leurs excellents parents. Peut-être Julien laissa-t-il errer ses regards un peu plus longtemps que d'habitude sur le charmant visage de Fernandina ; peut-être sa poignée de main de chaque soir à don Cristoval fut-elle un peu plus prolongée que d'habitude... mais ce fut tout. Le jeune homme était fort contre lui-même.....

. . . .

Au lever du soleil, Fernandina fut réveillée par les exclamations de sa négresse favorite. La goëlette avait disparu!

Un domestique, envoyé dans l'appartement de Julien, apporta le billet suivant au pauvre don Cristoval, tout ahuri :

« Mon cousin,

« Merci de votre hospitalité, merci mille fois! Vous savez tout, je dois partir, je ne m'appartiens pas, j'appartiens à mon adversaire. Je dois terminer la mission où je suis engagé : laissez-moi donc vaincre ou mourir.....

« Que ma cousine me permette de lui dire que je ne l'oublierai jamais : qu'elle se rappelle que, dans mes épreuves, elle sera le radieux rayon de soleil qui éclairera ma vie!

« Adieu tous! Priez quelquefois pour

« Votre Julien. »

H. de la BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

VARIÉTÉS.

GALERIE POPULAIRE DES RUES DE PARIS[1].

Saint-Cricq, né vers la fin du dernier siècle, était le contemporain et fut parfois le compagnon de ces viveurs-dandys, à la renommée tapageuse, dont quelques-uns ont laissé une sorte de légende, fort peu digne de respect et d'envie : de Victor Bohain, le véritable fondateur du *Figaro,* nommé préfet de la Charente après la révolution de juillet, mais bientôt destitué, parce que ses créanciers troublaient la tranquillité publique en venant faire des émeutes sous les fenêtres de sa préfecture; du mystificateur Romieu, devenu homme d'Etat d'une façon aussi inattendue, mais plus heureuse, et représenté par Dantan sous la forme d'un hanneton qui traverse un lampion, par allusion d'abord à sa fameuse circulaire préfectorale sur l'invasion de ce coléoptère — circulaire qui lui avait valu une pluie de quolibets, de chansons, de caricatures — puis au lampion que son complice habituel, James Rousseau, avait planté, disait-on, sur l'abdomen de son ami, pour l'empêcher d'être écrasé par les voitures, un certain soir qu'il s'était levé de table plus *ému* que de coutume et que de raison, et que l'air de la rue lui avait porté au cerveau; de Lautour-Mézeray, l'homme au camélia, pour qui le *Café Anglais* avait été aussi l'antichambre d'une préfecture; de Loëve-Veimars — encore un homme d'Etat sorti de la loge infernale et de la *Maison dorée* — le type accompli du lion, qui se mouchait dans un mouchoir de batiste orné de dentelles et parfumé de senteurs qu'on fabriquait exprès pour lui; qui, pour ses ablutions du matin, se servait d'un bassin en or ciselé et qui, en partant pour le consulat de Bagdad, emportait dix-huit malles énormes, dont l'une exclusivement remplie de paires de gants blancs commandés chez la bonne faiseuse; bref, d'une foule d'autres représentants de la jeunesse dorée, du dandysme à tous crins et de la vie à grandes guides, qui ne se rattachent que très-indirectement à notre galerie, car il ne faut pas confondre l'histoire des excentriques avec celle des physionomies populaires de la rue.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Mais parmi ces originaux dont les fantaisies alimentèrent la chronique sous le règne de Louis-Philippe, il en est un du moins dont le portrait en buste manquerait à ce musée : je veux parler de lord Seymour, que Saint-Cricq avait choisi pour l'une de ses principales victimes, lorsque, vers la fin, sa manie tourna aux emprunts. Lord Seymour, excentrique comme dix Anglais, s'était acquis, par ses extravagances à froid, une sorte de popularité dans les rues de la ville qu'il avait adoptée pour patrie. Au milieu des défilés carnavalesques, à toutes les descentes de la Courtille, on cherchait la voiture découverte du haut de laquelle, essayant de transplanter à Paris les usages du carnaval romain, il jetait à la foule les projectiles les plus divers; on la reconnaissait de loin, on se groupait autour d'elle, les propos salés s'échangeaient, et lord Seymour semblait là dans son élément. Etait-ce bien lui, d'ailleurs, qui présidait en personne à ces bouffonneries? La foule en était persuadée : on eût essayé vainement de lui dire qu'il s'y faisait représenter par un valet de chambre, et elle avait donné au noble lord un sobriquet d'une énergie triviale et d'une crudité pittoresque, dont la familiarité contenait une forte dose de mépris.

Quelquefois, aux tables en plein air de Tortoni, Saint-Cricq se rencontrait avec un autre excentrique, M. Léonard, connu généralement sous le nom de Père Matelot, à cause du costume qu'il portait. Coiffé d'un chapeau de toile cirée, avec un grand col blanc largement rabattu, une veste de toile grise, un pantalon à raies bleues sur fond blanc, des bottes à la Souwarow, et d'amples anneaux d'or aux oreilles, taciturne, doux et majestueux, il savourait son moka en fumant une grande pipe de porcelaine. M. Ch. Yriarte a reconstitué l'état civil de ce singulier personnage qui s'appelait Auguste Léonard, qui a signé Léonard de Paris, Léonard Guindre, Léonard de la Tuilerie, les élucubrations musicales à l'aide desquelles il essayait de propager sa propre passion pour le trombone, qu'il appelait *l'archange de l'orchestre.* Il avait été élève à l'Ecole po-

lytechnique de 1812 à 1814, puis apothicaire à Paris, rue Sainte-Anne, 5, enfin trombone dans la 10e légion de la garde nationale, et il publiait ses compositions en les escortant de nota et d'avis au public dont la bouffonnerie inconsciente eût déridé le spleen en personne. Il avait inventé un nouveau mode perfectionné pour jouer de son instrument favori, en se mettant nu des pieds jusqu'au poitrail et en plongeant toute cette partie inférieure du corps dans une baignoire, de telle façon que les ondes sonores de l'eau, beaucoup plus sensibles que celles de l'air, doublassent le son et l'effet produit. Il voulait absolument convoquer les Parisiens à une expérience de cette nature où il eût remplacé la baignoire par la Seine, et on eut grand'peine à le détourner de ce projet. Léonard de la Tuilerie fut un hôte assidu des boulevards jusqu'à sa mort, arrivée vers 1851.

A la même époque, disparut également un être bizarre que, pendant presque tout le règne de Louis-Philippe, on rencontrait fréquemment par les rues, vêtu des costumes les plus variés, mais toujours empreints d'une haute fantaisie et étrangers à tous les usages modernes. C'était un Napolitain, nommé, suivant les uns, Carnevale; suivant les autres, Carnavali ou Carnavalo, et par le peuple, Carnaval. Il avait suffi de supprimer la désinence italienne de son nom pour le mettre tellement en harmonie, non pas avec ses manières, qui étaient toujours graves et convenables, mais avec son costume, qu'on eût pu croire à un sobriquet. Devéria a lithographié Carnevale en le représentant dans une ample robe à fourrures, comme celle d'un doge, avec une collerette qui fait le tour du cou et une espèce de chapeau du seizième siècle à plumes rabattues, d'où pend un grand cordon qui vient tomber jusqu'au ventre. Parmi ceux qui nous ont décrit sa façon de se vêtir, l'un nous le montre tout en blanc, un autre tout en vert ou tout en rouge, chamarré de rubans longs d'une aune qui flottaient au vent et couvert de verroteries; celui-ci en chapeau à côtes de melon et à larges bords, en veste et pantalon écarlates avec des souliers blancs; celui-là en frac d'azur à boutons d'or, par-dessus lequel se détachaient des bretelles richement brodées et un chapeau bleu qu'entourait une couronne de roses artificielles. Il n'y a point là de contradiction, il n'y a que les variations exécutées par Carnevale lui-même, qui consacrait ses économies à approvisionner sa garde-robe dans tous les genres et dans toutes les nuances. Une des chambres qu'il habitait, rue Royale, 10, et où il ne laissait jamais pénétrer personne, renfermait, d'après les révélations de son concierge, plus de soixante vêtements complets, avec des quantités de fleurs artificielles et de bijoux faux. Ce n'était pas seulement amour de l'homme du Midi pour les belles teintes et pour les habits éclatants : Carnevale, qui était philosophe, avait toute une théorie qu'il développait à l'occasion, non sans esprit, sur la signification des couleurs. Il voulait qu'on changeât la nuance de son costume selon l'état du temps et la disposition d'esprit où l'on se trouvait. Les différents degrés de sa bonne humeur s'exprimaient par le vert tendre, le rose, le rouge, le blanc et les couronnes de fleurs. S'il était triste, il s'habillait de vêtements sombres, et en donnant ses leçons d'italien, il lui arrivait quelquefois de se mettre tout en noir, pour punir ses élèves quand il en était très-mécontent. Mais, au milieu de ces variations, ce qui dominait toujours, c'était l'amour pour les couleurs voyantes et gaies, pour les rubans, les cordons et les médailles dont il se constellait la poitrine.

Il y a là, du reste, un trait commun à beaucoup de ces excentriques, travaillés d'une vanité secrète, et ayant pour tout ce qui reluit, pour le clinquant et les oripeaux, le penchant naïf des enfants, des sauvages et de tous les êtres primitifs. On a pu le remarquer particulièrement aussi dans un émule de Carnevale, son contemporain et son compatriote, un grand vieillard, sec, maigre, basané, un peu fou, qui, appuyé sur une longue canne et un énorme dossier à demeure sous le bras, parcourait sans cesse les boulevards extérieurs et les extrémités de Paris, allant proposer ses services comme professeur d'italien dans toutes les institutions et mêlant à l'exposé de sa nouvelle méthode des divagations politiques; puis dans un autre vieillard encore, connu sous le nom du Major belge, que nous nous rappelons avoir vu souvent, sous les premières années de l'Empire, dans les rues ou à la bibliothèque, avec sa haute taille un peu voûtée, recouvert d'un uniforme fantastique et tout pavoisé de décorations apocryphes.

Comme le Major belge, Carnevale visitait assez fréquemment le grand établissement de la rue Richelieu, où son costume produisit d'abord de violentes distractions parmi les paisibles et studieux habitués; mais on ne tarda pas à s'y faire, et conservateurs, employés, garçons, rivalisaient de tolérance pour cet inoffensif *toqué*. Il y passait de longues heures à copier des pièces érotiques sur de beau papier vélin et rose, ce qui a peut-être contribué à répandre l'opinion qu'il était fou d'amour, hypothèse qui plaisait aux dames. A part sa manie, Carnevale était un homme cultivé, instruit, ayant beaucoup lu, ne manquant pas d'esprit, capable au besoin, d'une repartie piquante. Il avait même écrit, et la liasse qu'il portait sous le bras était un traité composé par lui. Ami de Donizetti, de Bellini de Tamburini, de Lablache, de la plupart des artistes ses compatriotes, il avait à certains jours son couvert mis chez eux. Fin gourmet, suivant M. Yriarte, il était souvent chargé par ses amphitryons d'aller choisir un saumon ou un turbot à la halle, dont les marchandes l'accueillaient toujours avec un empressement cordial; selon M. Maxime Ducamp, au contraire (1), sa nourriture pythagoricienne se composait exclusivement de légumes, qu'il entassait dans sa mansarde, à côté de sa collection de vieux chapeaux. « Il ne variait pas le menu de ses repas : six mois de pommes de terre, six mois de haricots blancs. » N'ayant point connu personnellement Carnevale, nous ne savons trop comment concilier ces deux affirmations contradictoires, à moins d'admettre qu'il était pythagoricien chez lui, et gourmet à la table des autres.

Carnevale fut une espèce de spirite anticipé. Une de ses manies était de croire qu'il conversait avec les âmes des morts. Dans la rue, on le voyait souvent s'arrêter et parler seul, faisant les demandes et les réponses, ou soulever respectueusement son chapeau, saluant un être invisible et, si on l'interrogeait, il répondait doucement que la Malibran lui avait demandé des nouvelles de sa santé ou qu'il venait de recevoir la visite de Napoléon et d'échanger un bon mot avec M. de Voltaire (2).

(1) *Paris*, IV, 437.

(2) Outre M. Yriarte et M. Ducamp, on peut voir sur Carnevale *les Excentriques* de Champfleury, *les Soupeurs de mon*

IV

Aucune époque ne fut plus féconde en excentriques de tout genre que le règne de Louis-Philippe, et si nous ne devions nous borner aux figures de la rue, quelle moisson ne pourrions-nous pas faire parmi les inventeurs de religion, de l'abbé Châtel au Mapah, et parmi les saint-simoniens ou les fouriéristes! N'oublions pas du moins l'apôtre du phalanstère Jean Journet, tête méridionale, nature exaltée, jadis carbonaro, puis pharmacien, enfin épris des idées de Fourier et s'en faisant le propagateur ardent, infatigable, afin de sauver le monde. Dès qu'il fut initié à la doctrine, elle s'empara de lui comme une obsession. Journet ceignit ses reins, prit le bâton de l'apôtre et courut prêcher en tous lieux la bonne nouvelle. A Paris, on le rencontre partout, sur les places publiques, dans les bals, les cafés, les théâtres, les promenades, pérorant une brochure à la main, des brochures plein ses poches. La brochure était le grand moyen de propagande de Jean Journet; il avait composé des douzaines de *Cris*, comme il les appelait généralement, et ne pouvant parvenir à les vendre, les distribuait gratis. Plus d'une fois même il s'avisa de moyens héroïques pour arriver plus vite et plus complétement à la foule. Un soir, le 8 mars 1841, pendant les entr'actes de *Robert le Diable*, Jean Journet s'installe au foyer et dans les couloirs de l'Opéra, où il fait aux spectateurs étonnés une ample distribution de brochures. Arrêté et conduit chez le commissaire de police, il s'empresse de donner son opuscule au magistrat et entreprend de le convertir. Il ne réussit qu'à se faire conduire à Bicêtre.

Cette rude épreuve ne le guérit pas. Arraché aux médecins aliénistes par l'intervention d'amis bienveillants, il n'a rien de plus pressé que de recommencer. Il assiége les antichambres de tous les écrivains, des romanciers, des poëtes, des députés, des ministres, des princes; il leur adresse des épîtres foudroyantes et d'impérieuses objurgations quand il ne peut parvenir à se faire recevoir par eux; il va de Lamartine à Lamennais, de Lamennais à George Sand, de George Sand à Casimir Delavigne, de Casimir Delavigne à Victor Hugo, qui un jour l'admit au cénacle de la place Royale, où il terrifia les disciples et le maître lui-même par la sauvage impétuosité de son éloquence, enfin de Victor Hugo à Alexandre Dumas, dont il obtint une pension de 1 200 francs — hélas! toute platonique, ou bien peu s'en faut — à toucher sur ses droits d'auteur.

A la salle Pleyel, au milieu d'un concert, on voit se lever tout à coup un homme hâve et barbu. C'est Journet, que le démon de l'apostolat vient de saisir et qui se met à prêcher la bonne nouvelle. Les gens de service veulent le faire sortir. Il les foudroie d'un mot et d'un geste. Ils appellent la garde. Journet se place solennellement sous la protection des dames; la salle rit, les municipaux étonnés se retirent, et Journet triomphant continue son discours.

En 1848, il crut son heure enfin venue. Poussé par une ardeur nouvelle, il se multiplie, il est partout, il pérore dans tous les clubs. Un soir de représentation extraordinaire, au Théâtre-Français, il s'établit à la seconde galerie avec toute une cargaison. On jouait une pièce de Molière. Tout à coup, sur le balcon, l'orchestre, le parterre, tombe une grêle de papiers. On lève la tête, on s'exclame, on crie; la grêle redouble : « Il fallait voir, au milieu du tumulte, les comédiens s'enfuir, le souffleur sortir de son trou, les mille têtes de la foule se lever en l'air, les spectateurs monter sur les banquettes, et au milieu de cet orage, aux secondes galeries, un homme debout, impassible, jetant cette pluie de brochures comme pour ensevelir les spectateurs. Il en tirait de ses poches de derrière, de ses poches de côté, il en tirait de son pantalon, il en tirait de ses goussets, il en tirait de son chapeau, il en tirait de ses bottes (1). »

Jean Journet fut arrêté une fois de plus, et relâché encore. Naturellement, il recommença. On l'entendit au club Blanqui. Au congrès de la paix, après le discours de Victor Hugo, il se lève et demande la parole pour une communication importante. Les étrangers accueillent d'abord avec faveur cet homme au verbe chaleureux et au front inspiré : sur sa demande, ils l'encouragent même de plusieurs salves d'applaudissements. Mais bientôt les divagations de l'orateur en vinrent à un tel point, qu'un membre invita le président à lui retirer la parole au nom de la dignité de l'assemblée, et que Jean Journet, au milieu des interruptions et des rires, descendit de la tribune et quitta la salle. Il s'en alla prêcher ailleurs. Jusqu'au coup d'Etat on le retrouve partout, s'introduisant dans les soirées, dans les banquets, pénétrant parfois au lit des mourants, formant des *sous-apôtres* pour l'aider dans la propagation de la doctrine, entreprenant de grandes tournées en province, soutenant des polémiques furibondes contre *la Démocratie pacifique*, organe officiel du fouriérisme, et son directeur Considérant, dont la tiédeur l'exaspérait.

« Depuis deux ans, écrivait M. Champfleury en 1852, Jean Journet a complétement disparu de Paris : le 2 Décembre, qui a coupé court à toutes les utopies, l'aura rendu à sa famille en province. » Cependant nous l'avons revu en 1855, dans les bureaux d'un recueil périodique qui venait de se fonder. Traversant l'antichambre, qu'il avait trouvée vide, Journet avait pénétré droit jusqu'au rédacteur en chef. Il tenait deux ou trois brochures à la main : — Monsieur, lui dit-il, je suis Jean Journet. Vous connaissez mon apostolat; je viens vous demander une aide fraternelle en vous priant d'acheter ces brochures.

— Acheter ces brochures? fit le rédacteur en chef, inquiet.

— Oui, monsieur; il y en a pour deux francs cinquante; vous voyez que ce n'est pas ruineux.

— Non, certainement. Mais je ne puis pas me permettre... en l'absence de mon associé... Revenez quand il sera là.

— Comment, monsieur, vous avez besoin de votre associé pour donner deux francs cinquante à une œuvre humanitaire? Mais, si j'avais rencontré votre garçon de bureau dans l'antichambre, je lui aurais offert mes brochures, et je suis sûr qu'il eût été honteux d'hésiter pour si peu de chose.

— Eh bien, monsieur, fit le rédacteur en chef, retrouvant sa décision, il hésitera moins encore à vous mettre à la porte.

Il sonna; le garçon, qui rangeait la revue dans un cabinet du fond, apparut et reconduisit Jean Journet,

temps, par Roger de Beauvoir, et une lettre écrite au *Paris-Journal* du 18 avril 1874.

(1) Champfleury, *les Excentriques*.

qui criait de toutes ses forces, car l'apôtre, surtout quand il fut aigri par tant et de si longs mécomptes, avait le tort d'être impérieux, menaçant et d'arriver même jusqu'à l'insolence.

En outre, trois ou quatre ans plus tard, nous avons acheté *les Sept Clameurs du désert ou le Socialisme démasqué,* brochure de Jean Journet, publiée, comme le porte la couverture, en septembre 1858, et donnant l'adresse de l'auteur, rue Serpente, 21. Le *prix distributif* de cette brochure était : pour les *riches,* 2 francs et plus; pour les *aisés,* 1 franc; pour les *gênés,* 50 centimes. Elle nous a coûté 10 centimes sur les quais. Elle renferme, entre autres pièces de vers, un *Cri d'indignation,* un *Cri d'alarme,* un *Cri de pitié,* un *Cri de dégoût,* et maltraite fort Pierre Leroux, *vieux blagueur,* avec la triade, sa *balançoire;* « seigneur Victor Considérant, fameux socialiste, — saint Cantagrel, ermite, bon ermite, — saint Blanc, bedeau sempiternel, » auquel Journet a même consacré toute une chanson :

Petit bonhomme,
Dis-nous donc comme
Dans les élans d'un engouement banal,
La république,
Paralytique,
Prit pour docteur un blanc-bec social.

Ce siècle ignoble a son côté risible :
Par-ci par-là se révèle un brouillon,
Tribun poussif, sorte d'enfant terrible,
Que les meneurs érigent en Solon.

Il l'appelle encore écrivain flasque, vendeur de vulnéraire, oracle de collége, demi-dieu de bricole, pauvre garçon, banquiste usé et « criquet rétif du char de l'avenir. » Mais surtout il prodigue toutes les richesses de son vocabulaire injurieux à Proudhon, dans une chanson d'une verve intarissable en cinquante-neuf couplets, où il a trouvé contre *l'audace inféconde* de ce capitan, qui fait la roue, paré des plumes du paon; de cet « Achille de Lilliput, — boursouflé de gloriole, qui veut tenir école sans connaître l'alphabet, général Tom-Pouce qui tranche du Goliath, franc prestidigitateur, qui fait la mouche du coche, allant de droite et de gauche, sans synthèse et sans moteur, » et qui n'a réussi qu'à ouvrir une « caverne de bric-à-brac, » plus d'un trait fort juste et qui semble s'être inspiré de la verve d'invectives de Proudhon lui-même.



J. Journet au Théâtre-Français. Dessin de E. Morin, gravure de Langeval.

Jean Journet mourut oublié le 1er novembre 1861, à Toulouse.

Une figure toute différente est celle de Liard, le chiffonnier philosophe et érudit, qui avait été jadis quelque chose — on n'a jamais bien su quoi — et était tombé dans le chiffon, mais sans rien perdre de sa gaieté. Liard n'appartenait même pas à la première catégorie des chiffonniers, car il ne portait qu'un bissac au lieu de hotte. C'est dans cet appareil que Traviès, l'auteur de *Monsieur Mayeux* et de tant d'autres types populaires, le crayonna un jour, alerte et guilleret sous ses haillons, avec son œil riant, sa physionomie ouverte et goguenarde. Liard avait fait ses humanités; il aimait à citer quelques bribes de latin;

il lisait les chiffons qu'il avait recueillis et les commentait à ses camarades ou aux curieux qui venaient le voir. Le bruit de ce phénomène — un chiffonnier sachant le latin et citant même du grec à l'occasion — s'était répandu en s'amplifiant. Le premier qui l'entendit écrivit la nouvelle au *Corsaire*. Paris, à qui il faut chaque jour un nouvel engouement, s'éprit de Liard. On répétait ses bons mots dans les petits journaux; on lui en faisait chaque matin, comme à un personnage à la mode. Chroniqueurs, romanciers, artistes allaient le visiter et s'efforçaient vainement, par des questions insidieuses, de percer le mystère de son passé : Liard demeura une énigme.

Les chiffonniers ont toujours préoccupé l'imagination publique, qui se plaît, bien gratuitement d'ordinaire, à placer des mystères sous les haillons de ces pauvres diables. Le souvenir de Diogène et de sa lanterne, puis le drame fameux de Félix Pyat, ne sont pas sans doute étrangers à cette tendance. Mais Liard est antérieur à la pièce de Pyat, et Christophe aussi. Sans avoir atteint à la popularité du premier, le chiffonnier Christophe, surnommé comme lui *le Philosophe*, eut aussi, vers la même date, sa part de célébrité. Christophe n'avait pour tout bagage qu'un sac de grosse toile, sans crochet ni lanterne : « C'est un homme à part au milieu des siens, écrivait, vers 1840, M. Berthaud dans les *Français peints par eux-mêmes*; il est fier, il ne s'enivre pas, il marche seul, il vit seul : Christophe tient à la fois du Diogène et du Chodruc-Duclos. Les personnes qui ont été à même de l'apprécier ont voué à ce pauvre chiffonnier une estime spéciale. L'un de nos bons physionomistes populaires et l'un des plus spirituels dessinateurs du *Charivari*, mon camarade Traviès, m'en a fait le plus grand éloge... On rencontre souvent Christophe par les rues de Paris, au milieu d'un groupe serré autour de lui et prêtant l'oreille à ses étranges discours. De sa main gauche, fortement nouée, il soutient sur son épaule un large sac, et, tout en pérorant avec ceux qui l'entourent, il fait jouer à sa main droite le rôle du crochet qui lui manque. Christophe a dû bien souffrir avant de dépouiller sa dignité d'homme, avant de se retirer chez les chiffonniers. Aussi, voyez : il raille, il accuse, il insulte les passants et les curieux, et pourtant il fouille à pleins doigts le fumier sur lequel il s'est établi. Quand il s'éloigne, il vous jette avec dédain un ricanement magnétique dont les vibrations retentissent longtemps dans votre sein et vous font mal (*sic*).

« L'imagination refaisant d'ordinaire toutes les choses créées par les hommes un peu mieux qu'elles ne sont, il en résulte que Christophe est le chiffonnier de l'imagination, ou plutôt selon l'imagination... Cette élévation naturelle de Christophe lui a valu les honneurs de la peinture. On a fait son portrait, on l'a lithographié, et il s'est trouvé si ressemblant, que tout le monde l'a reconnu, même ceux qui ne le connaissaient pas! »

Dans les premières années de l'Empire, on rencontrait souvent par les rues de la rive gauche une vieille femme qui marchait littéralement ployée ou plutôt cassée en deux, la tête à la hauteur des genoux, s'appuyant sur un bâton plus haut qu'elle, et portant invariablement, quelle que fût la saison, un bouquet au corsage. C'était — avec la folle qui cheminait sans cesse d'un pas alerte, tout le long du quartier latin, tenant de la main droite une chaufferette et sur son bras gauche une perruche, avec qui elle s'entretenait sans relâche — une des figures les plus connues de tous les étudiants, rapins et grisettes, depuis la Seine jusqu'à la barrière d'Enfer. Malgré sa brusquerie, son caractère irascible et les rebuffades dont elle accueillait presque toujours les avances des passants; *la Vieille au bouquet* était populaire dans le quartier. A la fin de juillet 1863, on la trouva étendue sans connaissance sur le quai des Orfèvres; elle fut conduite à l'Hôtel-Dieu, où elle mourut quelques semaines après, le 21 août.

Alors seulement le public, par une notice qui fit le tour de la presse, apprit son histoire, qui jusqu'alors n'était connue que d'un petit nombre de personnes. On sut que Françoise François avait été la fiancée de Bories, ou de Raoulx, l'un des quatre sergents de la Rochelle; son bouquet était un souvenir que le condamné lui avait jeté du haut de la charrette qui le conduisait au supplice, et chaque jour, de sa chambre de la rue du Cherche-Midi, où jamais elle ne recevait personne, elle s'acheminait en pèlerinage à la tombe des sergents, au cimetière Montparnasse (1).

Sous l'Empire encore, deux étrangers ont compté parmi les figures populaires de Paris. L'un est le Persan, que les habitués de l'Opéra virent pendant si longtemps assister, impassible et taciturne, dans sa stalle de balcon, à toutes les représentations de la rue Le Peletier. On avait fini par ne plus prêter la moindre attention à ce mélomane impassible, dont la longue et large barbe aux flots neigeux, le costume oriental et surtout le haut bonnet fourré avaient excité d'abord une curiosité si vive. Il en était venu à faire partie, pour ainsi dire, du mobilier même de la salle. Quelque chose eût manqué aux artistes et au public s'ils n'avaient vu à sa place accoutumée ce personnage énigmatique, qui disparut aussi mystérieusement qu'il était venu, et dont on ne connut jamais au juste ni le nom ni l'histoire. Les hypothèses les plus hardies s'égaraient jusqu'à en faire un frère du schah de Perse, réduit à se cacher dans l'exil à la suite d'une révolte malheureuse.

L'autre est l'Arménien Kasangian, qui fut pendant de si longues années l'un des piliers inamovibles de la Bibliothèque nationale, et qui, par son costume étrange, sa maigreur presque phénoménale, sa physionomie sans sexe et sans âge, ressemblait à un personnage fantastique d'Hoffmann. Quelques minutes avant dix heures, les commerçants de la rue Richelieu voyaient arriver Kasangian, vêtu de sa grande robe sans collet, coiffé de sa calotte verte, les besicles au milieu du nez; ils réglaient leurs montres sur son passage, comme jadis les habitants de Kœnigsberg sur celui de Kant. A peine la porte ouverte, il se précipitait le premier dans la cour, allait, avec la régularité d'un automate, boire une gorgée d'eau au gobelet suspendu à la fontaine, entrait dans la grande salle encore vide, et se dirigeait, d'un pas à la fois pressé et traînant, vers les casiers en face du bureau central où, depuis l'an 1838 environ, il déposait, après chaque séance, les livres dont il avait besoin pour son travail et qui étaient devenus sa propriété exclusive. Il y avait là à demeure une vingtaine de volumes, dont quelques-uns d'une taille formidable, que Kasangian transportait à sa place — la première

(1) Alfred Delvau a publié en 1864, sur *Françoise*, un petit livre romanesque; suivant lui, c'était l'amie de Raoulx et non de Bories, comme le disent tous les autres biographes de la Vieille au bouquet.

à gauche en faisant face au bureau. On ne comprenait pas la place sans Kasangian ni Kasangian sans sa place. Si quelque intrus s'était permis de l'usurper, il se fût certainement passé quelque chose de grave; mais les curieux qui guettaient cet événement mémorable n'eurent jamais la satisfaction d'y assister, attendu que, pendant plus de vingt-cinq ans, Kasangian arriva invariablement le premier à la Bibliothèque.

Une minute après, Kasangian était enseveli derrière sa barricade d'in-folio, et reprenait la suite de ce grand dictionnaire arabe-français qu'il ne devait jamais terminer. Son travail était entrecoupé de rêveries et même de quelques sommes, que respectaient les garçons de salle. Dans le cours de sa longue carrière, il a eu plusieurs Bescherelle tués sous lui. Dès qu'une difficulté l'arrêtait, et le cas n'avait rien de rare, il allait, le livre en main, consulter un membre du bureau — à moins, toutefois, qu'il ne s'adressât simplement au voisin que sa mauvaise chance avait placé près de lui. Il consultait sur le sens des mots, sur leur prononciation, ne se rendait pas aux réponses, objectait, ergotait d'une voix rauque et avec brusquerie. Dix fois par séance, il se passait une scène comme celle-ci :

« Que signifie faire une niche à quelqu'un?

— Cela signifie lui faire une malice, lui jouer un tour.

— Malice? tour?... Cela n'est pas exact. »

Il consultait Bescherelle, et reprenait triomphant :

« Vous voyez : niche, enfoncement dans un mur. »

Si la victime consultée était naïve, elle s'évertuait à donner des explications et bataillait pendant vingt minutes contre Kasangian; si c'était un sceptique, il répondait : « Vous avez raison. » Dieu sait ce que, de guerre lasse, sans parler des mystifications qui s'en mêlaient parfois, on a laissé mettre de bévues au pauvre savant dans son fameux Dictionnaire.

A trois heures sonnantes — la Bibliothèque fermait alors à trois heures — Kasangian reportait ses livres dans le casier, esquissait un salut mélancolique en passant devant le bureau, s'arrêtait parfois pour échanger un mot avec le garçon de salle et, les mains dans ses longues manches, demi-courbé, semblant ne rien voir et ne rien entendre, il rasait les maisons pour regagner sa chambre au cinquième, dans le faubourg Poissonnière. Suivant l'un de ses derniers portraitistes, Kasangian était un Arabe d'Alep, desservant de la chapelle arménienne à Paris. Un matin, vers 1865, on ne le vit pas arriver à son heure ordinaire : ce fut presque une révolution à la Bibliothèque. Quelques jours plus tard, on apprit qu'il était mort. Kasangian n'a pas vu la nouvelle salle de travail de la rue Richelieu : il n'aurait jamais pu s'y faire, et s'il ne fût pas mort de vieillesse et d'épuisement, il fût mort de ce changement dans ses habitudes (1).

Que d'autres figures du second plan ne pourrions-nous esquisser encore, parmi celles qui occupèrent plus ou moins vivement l'attention de la foule sous le second Empire et comptèrent, ne fût-ce qu'un moment, au nombre des célébrités de la rue! — depuis cet original qui, dans les dernières années du règne de Napoléon III, venait tous les dimanches patiner sur l'esplanade de la place de la Concorde avec des patins à roulettes, exécutant d'une façon très-adroite les exercices les plus élégants et les plus compliqués, se jouant au milieu des curieux, les enlaçant dans ses replis rapides et ne faisant jamais la culbute, jusqu'au charmeur d'oiseaux, derrière lequel une immense galerie s'amassait, dans le jardin des Tuileries, pour voir tourbillonner autour de lui des nuées de pigeons et de moineaux, dociles à ses moindres signes, venant se percher sur ses épaules, sur sa tête, sur ses bras, et chercher tour à tour leur pâture dans sa main et entre ses lèvres.

Paris est toujours, comme au temps de Rabelais, la capitale du royaume de *Badaudois*. Il ne lui en faut quelquefois pas tant pour improviser des réputations populaires. Il en a fait une à l'archipoëte Gagne, l'avocat des fous, ce maniaque monotone qui accable les *journalistes-soleils* de quatrains sur le *trium-vir salvat* et sur la *républiquéïde-empire-royauté*; qui, au mois d'octobre 1869, donnait rendez-vous au peuple devant l'obélisque pour représenter l'Assemblée absente et court les clubs, quand les clubs sont ouverts, pour y débiter du haut de la tribune, avec sa vénérable tête blanche, des insanités qui, après tout, ne dépassent guère celles qu'on a l'habitude d'y entendre et d'y applaudir. Il en a fait une autre à la bouquetière du Jockey-Club, Isabelle, qu'on voyait partout où va le monde élégant : sur le perron de Tortoni, au café Anglais, dans les couloirs de Bignon ou de la *Maison dorée,* sous le vestibule de l'Opéra, les jours de grandes représentations, mais surtout aux courses, où elle portait, avec une solennité amusante, les couleurs du jockey qui montait le cheval vainqueur au précédent Derby. Après un long exercice, Isabelle avait amassé une fortune rondelette, un âge respectable et une corpulence qui lui donnait vaguement l'air d'un dragon habillé en amazone, quand, au mois de mars 1875, l'éclat d'un procès que lui faisait sa mère, pauvre vieille paysanne, pour en obtenir une pension de 600 francs, la précipita du haut de ses grandeurs et la rendit à la vie privée, en lui laissant tout le loisir de méditer amèrement sur ce que peut coûter une économie mal entendue.

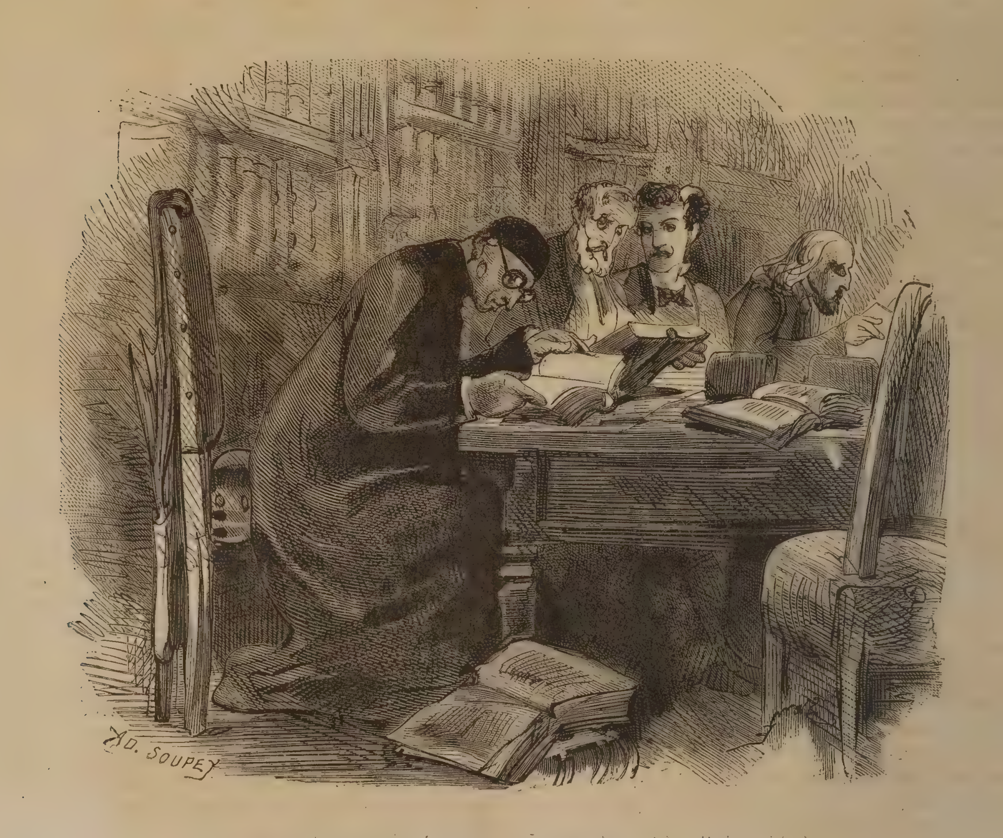
Mais comment s'étonner qu'Isabelle fût devenue célèbre en vendant des fleurs, lorsque Mlle La Périne a été populaire sur les boulevards et n'est pas encore oubliée aujourd'hui, pour avoir failli en vendre? Mlle La Périne était une jeune et jolie marchande de journaux installée dans le kiosque qui fait face au Grand-Hôtel. Plusieurs membres du Jockey-Club avaient formé le projet de détrôner Isabelle, quadragénaire, pour la remplacer par la plus blonde et la plus séduisante des innombrables rivales qui briguaient son héritage. Cette grande conspiration, dont les péripéties occupèrent quelque temps ce que les chroniqueurs du *high-life* appellent tout Paris, ne réussit pas; mais Mlle La Périne n'en passa pas moins au rang des illustrations de la rue : le *Figaro* et les autres feuilles à la suite avaient parlé d'elle; je crois même qu'on avait dessiné son portrait; on venait la voir dans son kiosque, dont la calotte imbriquée avait été couverte de dorures, et il était de tradition, dans sa clientèle élégante, de ne jamais l'humilier en lui donnant de la monnaie de cuivre, et de payer ses journaux depuis un franc jusqu'à un louis.

Pour compléter cette esquisse, il faudrait joindre à notre galerie les personnages qui ont dû leur popularité aux inscriptions pariétaires, ceux dont un beau matin tous les murs de Paris, crayonnés par des mains invisibles, ont exhibé à des milliers d'exemplaires le profil caricatural, ou crié le nom en l'accolant à une épithète grotesque. Sous la Restauration,

(1) Ch. Yriarte, *les Célébrités de la rue*. — Monselet, *les Tréteaux,* art. sur la BIBLIOTHÈQUE. — *Lettre d'un Maniaque à* Paris-Journal, 18 avril 1874.

Crédeville et le nez de Bouginier se tenaient compagnie dans toutes les rues de Paris. Bouginier, ou Bougenier, était un peintre, élève de Gros, né à Valenciennes vers le commencement de ce siècle et plus fameux par les dimensions exorbitantes de son nez que par son talent. Ce nez phénoménal figurait encore il y a peu d'années sur la frise de l'entablement de la maison égyptienne qui s'élève place du Caire. On assure que des voyageurs l'ont rencontré jusque sur les Pyramides. Quant à Crédeville, sa personnalité est demeurée obscure; ce nom énigmatique, tracé sur chaque coin de mur avec une abondance extraordinaire, intriguait les gens d'imagination et passait, aux yeux des uns, pour le mot de ralliement des libéraux ou des ultra, aux yeux des autres pour la signature d'un forçat évadé qui prenait plaisir à narguer la police en lui certifiant sa présence. S'il faut en croire l'auteur anonyme des *Arabesques populaires* (1832), Crédeville était un jeune capitaine de l'armée impériale qui disparut en 1815, probablement tué dans un obscur combat d'avant-poste, et c'est sa fiancée, devenue folle, qui aurait commencé à couvrir tous les murs de Paris de ce nom, bientôt répété par le servile troupeau des imitateurs. Mais cette histoire, d'ailleurs parfaitement invraisemblable, n'explique pas comment l'épithète de *voleur* finit par se trouver accolée presque invariablement au nom de Crédeville.

Quelques-uns de nos lecteurs se souviennent sans doute encore d'avoir lu sur les murs, un peu avant 1840, *feu Duponchel* — allusion à la mystification fameuse que de lugubres farceurs avaient jouée à ce directeur de l'Opéra, en envoyant des invitations à son enterrement et en commandant son convoi aux pompes funèbres. Cette inscription tumulaire se pavanait en lettres énormes et multicolores jusqu'au sommet des monuments les plus élevés, et *Crédeville voleur* en fut définitivement enterré du coup. Depuis lors, combien de noms se sont succédé encore sur les pages de cet album des murailles : Alexandre Dumas, Ch. Matharel, le critique dramatique du *Siècle;* Galimard, Barbey d'Aurevilly, Nadar, Courbet, tous flanqués d'adjectifs plus ou moins malsonnants. Grâce à cette épigraphie effrontée, le nom de Galimard est resté aussi populaire dans les rues de Paris que le fut en 1848 le Battur légendaire des affiches électorales : Nommons Battur, et de 1863 à 1876, Bertron, le *candidat humain.*



Kasangian à la Bibliothèque. Dessin de E. Morin, gravure de Soupey.

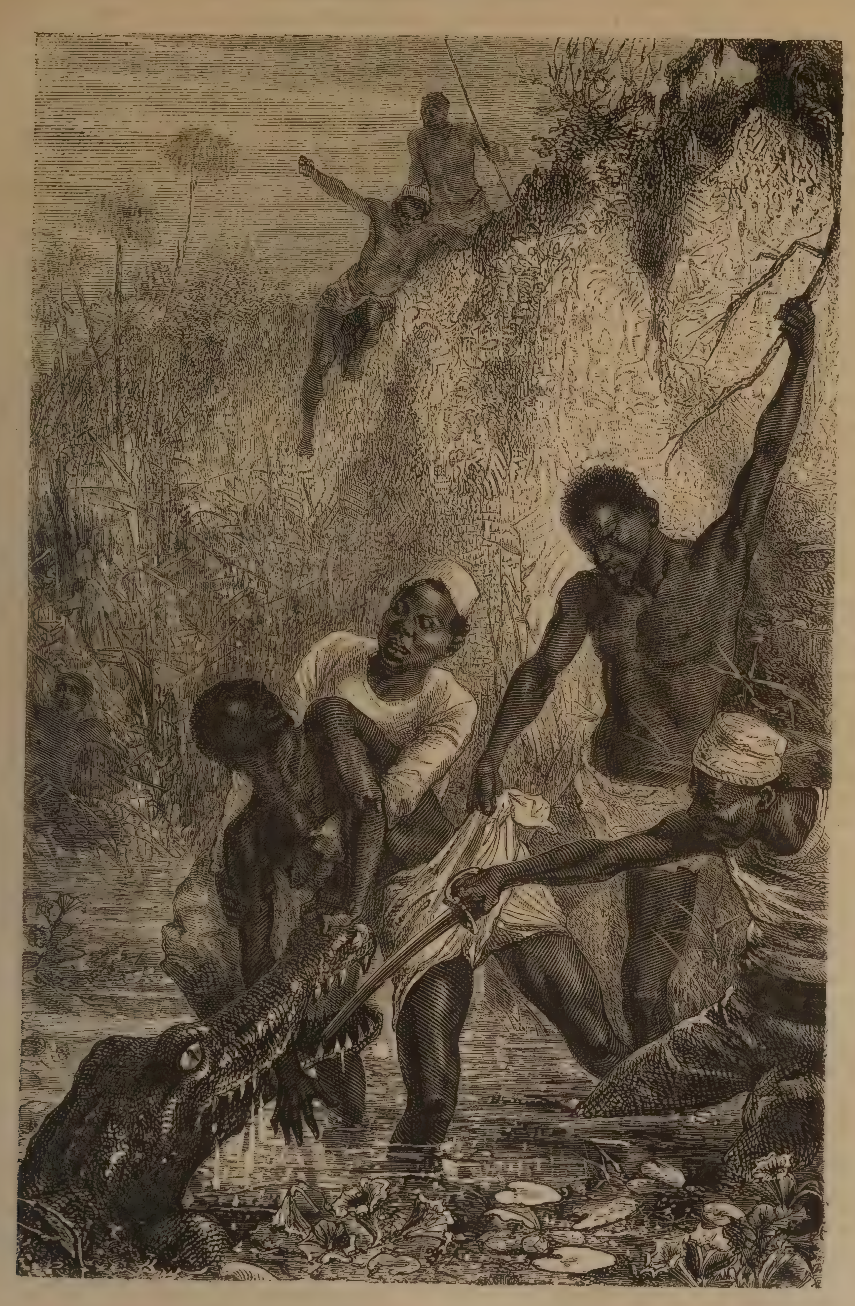
Un nouvel appendice pourrait comprendre les personnages purement légendaires des rues de Paris, depuis le Moine bourru, qui courait la nuit en effrayant les femmes et en battant les enfants, jusqu'au Petit Homme rouge, qui apparaissait dans le palais des Tuileries chaque fois qu'une catastrophe en menaçait les habitants et qui a eu l'honneur d'être chanté par Béranger. Mais les frontières de cet article s'étendraient indéfiniment et notre Musée populaire prendrait des proportions inquiétantes, comme s'il voulait rivaliser avec le Louvre. Il est temps de fermer les écluses : *sat prata biberunt.*

Victor FOURNEL.

LES VOYAGEURS MODERNES.

ISMAILIA [1].

SIR SAMUEL WHITE BAKER.



Nègre mutilé par un caïman, gravure tirée de *Ismaïlia*.

Les Barris, contre lesquels nous allions bientôt avoir à lutter, sont des hommes de belle taille, très-bien construits, et maniant admirablement l'arc et la lance bardelée, qu'ils jettent loin et avec une adresse meurtrière. Leurs femmes, assez propres, ni belles, ni laides, portent pour tout vêtement un jupon en peau tannée, descendant jusqu'aux genoux, et retenu à la taille par une large ceinture de cuir.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Enfin, las de nous voir épuisés par la famine, sir Baker fit enlever quelques bêtes à cornes, offrant d'en payer le prix; les Barris tâchèrent de les reprendre pendant la nuit; ce fut le commencement de la guerre. C'est le 10 juin au soir que retentit le premier coup de feu. Je n'étais point prévenu de ce qui allait arriver, et me promenai à une centaine de pas du camp. Je longeais un fouillis d'herbes hautes de six pieds, lorsque je ressentis dans le dos un choc si violent, que je faillis tomber. Je me retournai vivement, et je vis le manche d'une lance pendue au capuchon rabattu de mon caban de laine rouge. Je devais la vie à un hasard. Quelques minutes avant d'être frappé, je lisais; ayant terminé ma lecture, pour ne pas avoir les mains embarrassées, j'avais placé le volume dans mon capuchon. La lance du Barris, qui y était restée fixée, en avait presque traversé toutes les pages : donc, sans elles, j'étais un homme mort. Je ne vis pas mon agresseur, les hautes herbes m'empêchèrent d'en faire justice.

Nous ne pouvions plus sortir de notre camp; sir Baker résolut donc de frapper un coup décisif sur nos adversaires en armes. Un jour donc, à la tombée de la nuit, sir Baker à notre tête, nous partîmes, vingt des « quarante voleurs », deux compagnies et une pièce de canon. Nous marchâmes bon pas à travers les grandes herbes, les bois, les marais, où il était assez difficile de faire passer notre pièce. Nous ne soufflions mot, car nous voulions surprendre un grand village, nommé Bélinian. Notre guide nous perdit, et les oiseaux commençaient déjà à se réveiller, que nous ne nous trouvions pas encore en vue de la bourgade. Ce n'était pas notre affaire; si un ennemi nous apercevait, il pousserait le cri d'alarme, et à Bélinian nous ne trouverions ni un Barris ni un mouton. Ce que nous craignions arriva, une voix glapissante se fit entendre. Alors, laissant en arrière notre canon, nous nous élançâmes en avant, et, en sortant du bois, où nous nous étions engagés, nous nous trouvâmes à trois cents mètres d'une grande enceinte solidement clayonnée avec des tiges d'un bois dur comme le fer et reliées à de gros poteaux. Nous entourâmes ce réduit, d'où sortit une grêle de flèches et de lances que l'on ne pouvait éviter qu'en sautant à droite et à gauche. Malgré cette tactique, deux de nos hommes tombèrent mortellement frappés. Nous ouvrîmes notre feu, mais nos balles traversaient difficilement les claies dont nos adversaires étaient couverts. Nous tiraillions inutilement, et, autour de nous, nous entendions le cri d'une multitude de Barris arrivant au secours de leurs frères; nous allions nous trouver cernés.

« Lieutenant, me cria sir Baker, en avant, à la baïonnette! » Nous bondîmes comme des lions et, ayant découvert une petite porte d'un mètre au plus de largeur, nous l'enfonçâmes et pénétrâmes dans le réduit. Tous les Barris qui s'y trouvèrent... Nous nous emparâmes de six cents vaches, incendiâmes Bélinian, et, grâce à notre canon qui tonna deux ou trois fois, quoique tous les couverts fussent remplis d'ennemis hurlant, mais n'osant approcher, nous rentrâmes au camp, emportant deux morts, cinq ou six blessés, et chassant devant nous le bétail conquis.

J'ouvre ici une parenthèse, car, pour l'intelligence du récit qui va suivre, il est de toute nécessité que j'explique comment se faisait la traite en Égypte.

D'abord l'enfant appartenant au père, ainsi que dans la vieille cité romaine, dans les pays du haut Nil, le chef de famille vendait ses fils et ses filles comme il l'entendait. Une hutte où il y avait beaucoup de filles surtout était réputée riche, une fille ayant son prix courant : tant de vaches, tant de ceci, tant de cela, soit qu'elle se mariât, soit qu'elle fût vendue pour la servitude. C'était la condition légale, normale, souvent pratiquée de la traite, mais, somme toute, ne dépeuplant pas trop le pays.

Second système. Les gouverneurs égyptiens, sous le premier prétexte venu, retard prétendu dans la rentrée de l'impôt, acte provoqué d'insoumission, faisaient des razzias, pillaient, brûlaient, tuaient, enlevaient des prisonniers de tout sexe, de tout âge, et ces prisonniers devenaient des esclaves.

Troisième système. Les agents du gouvernement affermaient à des bandits le monopole du commerce de l'ivoire. Ces fermiers réunissaient sous leurs ordres des hordes de coupe-jarrets armés de bons fusils. Acheter de l'ivoire?... Allons donc! la spéculation n'était pas là. Après avoir bien étudié le pays, rassuré les habitants sur leurs intentions, une nuit ils attaquaient un centre de population, tuaient tout ce qui résistait, incendiaient les cabanes, volaient ivoire, bestiaux, et, après avoir enchaîné hommes, femmes, enfants, entraînaient le tout pêle-mêle vers le Nil et l'amoncelaient dans leurs bateaux. On a calculé approximativement qu'un esclave amené seulement jusqu'à Kartoum représentait dix existences, c'est-à-dire neuf individus tués ou morts de misère ou sous le fouet. Pour mille esclaves mis en vente, dix mille cadavres; pour dix mille, cent mille! Que l'on s'étonne donc de trouver d'immenses solitudes dans le paradis terrestre que nous traversions, en soulevant contre nous la haine, la fureur de tous les marchands de chair humaine dont nous venions détruire l'abominable trafic. Mais non-seulement ces scélérats s'armaient contre nous, mais nous étions maudits par tous les agents du gouvernement, de moitié avec les chasseurs d'hommes, par la plupart des chefs de tribus, des petits roitelets, qui vendaient leurs sujets, mais, de plus, par ces malheureux eux-mêmes. A leur crédulité surprise, on nous avait dénoncé comme nourrissant les plus sombres desseins; et si la peur blanche est bête, bien plus bête encore est la peur noire. En conséquence, voici notre situation : les chefs du gouvernement égyptien, malgré les ordres formels du khédive, font tout ce qu'ils peuvent pour entraver l'expédition, en ne lui envoyant pas les provisions et les recrues dont elle a besoin; les chasseurs d'esclaves, qui sont en avant de nous et en force, agitent les populations, les arment, attendant l'occasion pour se jeter sur nous; et, ce qui est le plus fâcheux, parmi nos officiers égyptiens, il en est beaucoup ne voulant qu'une chose, voir sir Baker fléchir, renoncer à l'entreprise et revenir à Kartoum, où s'arrête en réalité l'autorité égyptienne. Heureusement l'Anglais a la ténacité de sa race; nous sommes quelques-uns qui ne l'abandonnerons pas, et, grâce à une discipline sévère, d'un ramassis de mécréants que nous étions au départ, il a fait une troupe patiente, brave et honnête. Sir Baker n'a qu'un défaut, il ne se sert pas assez du droit de vie et de mort qu'il possède. Je suis de ceux qui pensent que l'on ne fait point d'omelettes sans casser d'œufs, comme on dit en France, où, il est vrai, on en casse trop souvent sans que la cuisine soit meilleure.

A tous les ennemis à deux pattes qui nous harce-

laient, nous affamaient, il faut joindre les fièvres, les coups de soleil mortels à la race blanche, et les crocodiles. Impossible de mettre le pied dans le fleuve; nous leur faisions cependant une guerre acharnée. Je ne sortais jamais sans ma carabine, et si j'apercevais un de ces monstres, il était sûr de recevoir une balle ou près l'œil ou au défaut de l'épaule, les seuls endroits où il soit réellement vulnérable. Un matin, une pauvre négresse qui lavait du linge avait disparu, et nous ne doutions pas qu'elle n'eût été enlevée par un crocodile. Ce jour-là même, flânant, mon arme sur l'épaule, j'aperçus la tête énorme d'un saurien se reposant sur un bas-fond et se chauffant au soleil. Me défiant soigneusement de sa vue, plié en deux, je me coulai doucement vers la berge, qui, étant un peu élevée, me couvrait; sur mes pas marchait Mirliton; c'était le nom que j'avais donné à mon petit nègre. J'arrivai ainsi à trente mètres du crocodile; je l'ajustai bien soigneusement au coin de l'œil et fis feu. A mon coup, il se tourna sur le dos en agitant convulsivement les pattes et la queue. Mais, parce que l'on a tué un crocodile, il ne faut pas croire qu'il soit mort, et je craignais que celui-ci ne parvînt à gagner le courant. Sur un signe de moi, Mirliton courut au camp chercher mainforte, et, un quart d'heure après, il revenait accompagné de trois ou quatre Nubiens munis de sabres et de cordes. Le monstre ne bougeait pas; mais, lorsque mes hommes, descendus dans l'eau, voulurent lui passer une amarre autour du cou, le voilà qui se défend comme un diable, en faisant claquer ses mâchoires. Enfin, après une lutte qui ne fut pas sans péril, nous parvînmes à le haler; et, comme il résistait toujours, je lui tranchai la tête; dans son estomac, je trouvai le gros anneau de cuivre doré que portait à la jambe la négresse disparue. J'avais été un bon justicier.

A partir de notre expédition contre Bélinian, peu de jours se passaient sans escarmouche avec les Barris, et nous apprenions à nos dépens à ne point trop mépriser leurs flèches et leurs lances. Plusieurs fois ils essayèrent de brûler le camp et nous eûmes quelques affaires assez sérieuses, mais nos adversaires y perdirent tant de monde, qu'ils finirent, au bout de deux ou trois mois, par nous laisser à peu près tranquilles, tout en continuant à enlever nos sentinelles quand ils pouvaient les surprendre. Ils craignaient « les quarante voleurs » comme le feu; nous les abordions toujours à la baïonnette, et ils n'avaient aucun goût pour cet exercice. Malheureusement, si nos ennemis nous laissaient un peu en repos, l'esprit de mécontentement régnait dans le camp, et, sous prétexte de maladie, en novembre 1871, beaucoup de nos hommes s'embarquèrent, retournèrent à Kartoum, et notre petite armée, à qui on avait promis des renforts ne venant jamais, se trouva réduite à cinq cents combattants.

Vers cette époque, j'accompagnai sir Baker dans une expédition qu'il entreprit pour visiter, à vingt-cinq kilomètres plus haut, les dernières cataractes du Nil. Nous partîmes deux cents environ, et Mme Baker nous accompagna. Pour la première fois, nous eûmes la bonne fortune de rencontrer une population riche, heureuse, adonnée à la culture, et que les chasseurs n'avaient jamais ravagée. Aussi, quoiqu'ils fussent Barris de sang, nous reçurent-ils à merveille. Leur chef, nommé Balden, vint visiter le Pacha; il fut reçu à bord du bateau à vapeur avec tous les honneurs dus à son rang. Il était chargé de *cadjours* (talismans) composés d'écailles de tortue, de griffes de lion. Il reçut en cadeau une longue chemise bleue, un tarbouche rouge, quelques centaines de perles de couleur; mais sa joie fut sans bornes lorsqu'on lui donna une douzaine de petits grelots; il les faisait tinter et ordonna à un de ses grands dignitaires de les lui attacher aux jambes; alors il se mit à marcher pour s'écouter marcher. On le fit assister à une représentation de la lanterne magique; mais, ce qui mit le comble à son étonnement, fut le perroquet de Mme Baker; quand il l'entendit parler, il faillit tomber à la renverse. Il le regardait avec des yeux où on lisait l'admiration, le respect et la peur. On lui dit que c'était le cadjour de la *sit;* que, la nuit il s'envolait et venait ensuite raconter à sa maîtresse tout ce qu'il avait vu et entendu dans le pays. Jugez de l'effet! Les chevaux de sir Baker eurent aussi l'honneur d'une ovation : jamais Barris de ces contrées n'avaient vu un cheval.

Ce qui me frappa le plus dans notre excursion fut une chasse aux éléphants; je la raconterais volontiers, mais le Pacha ayant pris ce soin, je lui laisse la parole et le plaisir de narrer une scène, toute nouvelle pour nous, dont il fut le héros :

« Le 13 novembre, a-t-il écrit (1), au point du jour, le lieutenant Baker partit avec les troupes pour aller chercher du blé dans un lointain village. Assis sur la dunette de mon dahabièh, je savourais ma pipe et mon café, quand je vis revenir Julien à toute bride; il avait aperçu un troupeau d'éléphants mâles s'avançant dans notre direction.

« Onze éléphants, en effet, côtoyant la rive du fleuve, s'approchèrent jusqu'à une distance d'environ trois cent soixante mètres. Je n'aurais pas été plus surpris de voir des éléphants dans Hyde-Park que je le fus d'en rencontrer dans une région aussi ouverte et aussi peuplée. Sur les collines s'agitaient des indigènes attirés par cette aubaine imprévue. Les pachydermes s'approchaient, balançant leurs trompes et leurs oreilles, sans s'occuper, en apparence du moins, ni de nous ni de nos vaisseaux.

« J'ordonnai à mes hommes de courir vers les hauteurs, de tourner les éléphants, de s'arrêter à deux cents pas en arrière et de se déployer en tirailleurs. Cette ligne de chemises rouges devait, selon toute vraisemblance, arrêter les éléphants dans le cas où, effrayés par notre feu, ils auraient cherché à prendre la fuite.

« Je montais Gridy-Grey, le terrain était aussi uni qu'un champ de course, je gravis la pente de façon à me trouver sous le vent des animaux. Mon cheval courait à toute vitesse, les indigènes réunis sur la rive orientale de la rivière jetaient des cris d'admiration à la vue du cheval blanc qui, d'une manière ou de l'autre, devait, selon eux, venir à bout des éléphants. En quelques minutes j'arrivai au plateau, à environ cent mètres au-dessus des proboscidiens, qui venaient de s'arrêter près de la berge et regardaient curieusement le cheval en se pressant l'un contre l'autre. Cependant, mes quarante voleurs, coureurs de premier ordre, avaient escaladé les hauteurs et s'étaient déployés en une longue ligne de la pente au bord du fleuve. Les éléphants continuaient à agiter leurs trompes et leurs oreilles sans changer de position. Ils se trou-

(1) *Ismaïlia*, traduction de M. Wattemare.

vaient alors complétement entourés : en face, mon dahabièh et son équipage ; sur un des flancs, moi-même et mes domestiques accourant avec leurs carabines; sur l'autre, une eau profonde, d'environ cent mètres de largeur ; à l'arrière, une ligne de vingt soldats.

« Voyant arriver mes carabines, j'allais mettre pied à terre, lorsque tout à coup les éléphants firent demi-tour et se dirigèrent vers le fleuve. J'accourus; mais, quand j'arrivai, les éléphants avaient déjà gagné l'autre bord. L'eau était profonde, et la berge de l'île avait six pieds de hauteur à pic. Ils ne pouvaient atterrir qu'en brisant l'obstacle de façon à le convertir en plan incliné. Déjà les monstrueuses bêtes, familiarisées avec de semblables difficultés, creusaient la terre avec leurs défenses et leurs pieds cornés. Tirer était difficile, les éléphants me tournant le dos et se trouvant à plus de cent mètres, distance trop considérable pour abattre un animal qui doit être frappé juste au bon endroit. Je leur envoyai successivement plusieurs balles. Cependant la rive avait déjà cédé, et les masses détachées comblaient une partie de la profondeur de l'eau. Prenant pied sur la terre vaseuse, les éléphants attaquèrent la berge avec vigueur. Mes hommes avaient ouvert leur feu, mais les balles rebondirent comme si elles frappaient sur de la pierre.

« A mesure que la profondeur diminuait, par suite de la chute des terres, les corps des éléphants se détachaient de plus en plus au-dessus du fleuve. Ces animaux faisaient des efforts inouïs pour sortir de l'eau. A la fin un grand mâle, parvenu à moitié de son ascension, présenta le flanc pendant un instant; je fis feu et lui logeai une balle derrière l'épaule. Il dégringola dans le fleuve, et ses convulsions violentes l'ayant amené à vingt mètres de mon affût, une seconde balle dans la tête le tua roide. Le cadavre fut immédiatement entraîné par le courant.

« La berge était complétement détruite, et un éléphant en avait atteint la crête. Je fis feu; le recul m'arracha l'arme des mains et la lança à plusieurs mètres de distance. L'éléphant tomba sur les genoux; une seconde balle mit fin à ses souffrances. Il roula dans le courant, qui l'emporta comme le premier. J'envoyai une autre balle dans l'épaule d'un éléphant qui venait d'escalader la berge et gagnait le terre-plein de l'île. C'est alors que je m'aperçus que mes munitions étaient épuisées. J'eus le crève-cœur, que tout chasseur comprendra, d'assister les bras croisés au défilé des éléphants escaladant la berge l'un après l'autre et me présentant le flanc... »

Des bateaux atteignirent, à deux ou trois milles, le corps des deux bêtes tuées, et on leur coupa la tête, dépouille opime qui fut donnée au Pacha. Le reste des animaux devint la proie des indigènes, qui n'avaient jamais été à pareille fête.

Si les éléphants abondaient, le Nil, en cet endroit, était excessivement poissonneux. Les carpes de neuf à dix livres, les boulties d'une chair excellente et d'un poids de deux kilogrammes, fourmillaient. Nous ne nous émerveillions pas lorsque, d'un seul coup de filet, nous prenions trois ou quatre cents livres de poisson.

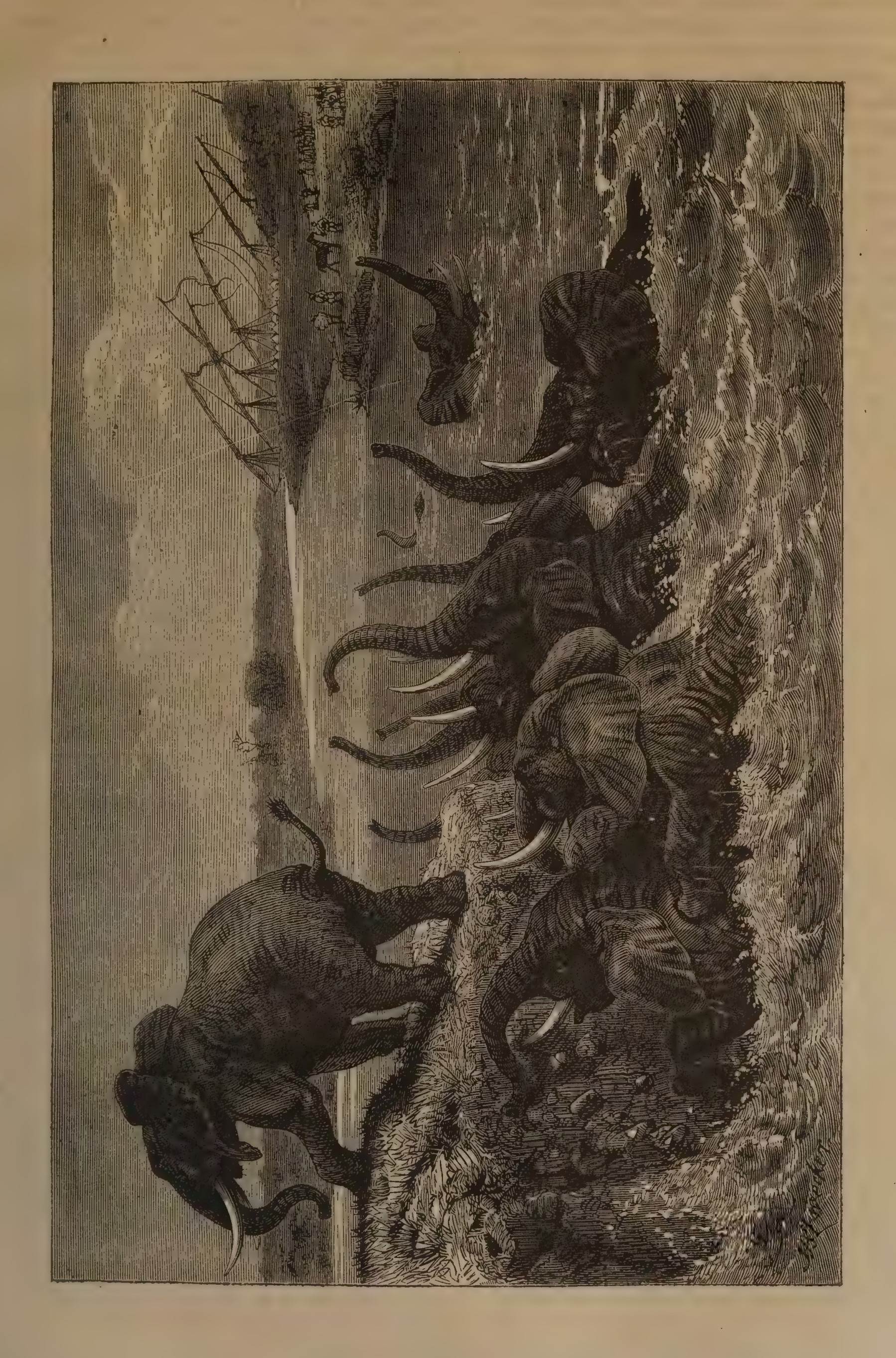
Cependant il fallait continuer notre expédition et nous engager dans l'intérieur; alors vraiment notre tâche allait devenir rude. A la mi-décembre, nous partîmes avec sir Baker au nombre de trois cents, bien munis de tout ce qui pouvait nous être nécessaire, et nous laissâmes nos camarades à la garde du camp, devenu une importante station depuis la soumission définitive des Barris. Adieu donc à Toufikiyah et en route pour Loboré, situé à quatre-vingt-seize kilomètres. Dès nos premiers pas, nous rencontrâmes toutes les difficultés, tous les périls qu'un aventurier peut désirer : attaques de jour, attaques de nuit, hippopotames et le reste. Enfin, traînant derrière nous notre petite artillerie, en février nous étions parvenus à Loboré. Nous nous y arrêtâmes à peine, sinon pour nous assurer d'une bande de porteurs conduits par le fils du sheik des Loborès. A travers des plaines magnifiques, nous fîmes environ soixante milles, constatant souvent le passage dévastateur des chasseurs d'hommes. Nous nous dirigions vers Fatiko, en traversant les monts Choua. En mars, nous touchâmes à notre destination, où nous devions trouver Abou-Saoud, le pire des chasseurs d'hommes. En effet, avant d'entrer à Fatiko, nous aperçûmes la station où il avait réuni ses bandits. C'était son repaire; aussi, quand il nous vit arriver en bon ordre, bien vêtus, bien armés, précédés d'une éclatante musique et suivis d'un nombreux troupeau, son désappointement et sa colère furent sans bornes. S'il avait osé nous attaquer, il l'aurait assurément fait, mais il voyait que nous avions les griffes trop longues pour lui, et les indigènes refusèrent de le servir dans ses desseins.

Lors donc qu'en bel ordre de bataille, au son de nos clairons, nous approchâmes de Fatiko, les habitants accoururent, et nous fûmes entourés de plusieurs milliers d'indigènes. Les femmes, qui sont entièrement nues, se mirent à danser avec des gestes frénétiques et des cris perçants; les enfants les imitèrent. Je n'ai jamais vu une scène plus étrange et entendu pareil charivari. Les hommes du Saouli sont beaux; ils portent sur le dos une peau d'antilope; mais leurs femmes, courtes et lourdes, ne se couvrent d'aucune espèce de vêtements. Chez aucune autre peuplade je n'ai rencontré ce renversement des lois de la pudeur.

Nous nous établîmes dans un bon campement, muselâmes Abou-Saoud, fîmes reconnaître l'autorité du khédive, et nous nous préparâmes à aller remplir la même mission à Ounyoro, dont cent vingt-cinq kilomètres nous séparaient. Nous nous mîmes en route le 22 mars 1872, et, sans trop de fatigues, nous rejoignîmes le grand Nil-Victoria. Tout ce pays est sous la domination d'un roi nommé Kabba-Rega. Il se fit un peu tirer l'oreille pour nous fournir des vivres; mais, la peur aidant, nous ne fûmes pas trop malheureux, et, vers le milieu d'avril, nous arrivâmes à Masendi, dans un pays magnifique, qui n'est séparé que par une chaîne de montagnes de l'Albert-Nyanza, cette mer intérieure, découverte quelques années auparavant par sir Baker. Masendi, capitale de Kabba-Rega, n'est qu'un assemblage de plusieurs milliers de huttes. Le roi nous envoya d'abord quelques-uns de ses principaux officiers; mais, rempli de méfiance, il eut quelque peine à se présenter en personne; il s'y décida enfin. Pour le recevoir, nous nous mîmes sous les armes. Quand il parut, nos clairons, nos tambours, nos cymbales firent rage; mais nous eûmes bien de la peine à garder notre sang-froid en voyant ce drôle de personnage. Suivi de ses principaux dignitaires, marchant derrière lui à la file indienne et l'imitant dans tous ses mouvements, il vint à nous la lance haute, faisant de grandes enjambées et comme dansant une espèce de pyrrhique.

Grand, maigre, fort laid, revêtu d'une robe d'écorce d'un travail exquis, sa figure ne me dit rien qui vaille; je le jugeai poltron et, en conséquence, lâche et fourbe. Malheureusement, je ne me trompais pas. Il partit comme il était venu; je me dis que nous ne vivrions pas longtemps en bons rapports avec cet animal.

En attendant, nous avons établi notre camp dans une situation charmante et sur un sol d'une fertilité prodigieuse que nous débarrassons de ses grandes herbes. Cet établissement et nos constructions paraissaient ne



Les éléphants dans l'embarras, gravure tirée d'*Ismaïlia*.

faire qu'un très-médiocre plaisir à Kabba-Rega. J'aurais bien voulu qu'il fût à tous les diables, quand ce n'eût été que pour assister à ses funérailles, car l'ensevelissement des rois de l'Ounyoro est une cérémonie curieuse.

Lorsque le prince régnant est mort, en général le premier soin de son héritier est d'expédier de vie à trépas, d'une façon ou de l'autre, tous ses frères. Cette petite opération terminée, on songe à l'ensevelissement du cadavre qui a été traité de la manière suivante :

Déposé d'abord sur un cadre en bois, sous lequel on entretient un feu doux, il est ainsi desséché, revêtu de vêtements et exposé dans une hutte construite à cet effet. Après cette préparation, on creuse une vaste fosse garnie de nattes, et on y descend un certain nombre de femmes du feu roi, qui soutiennent sur leurs genoux la momie royale. La veille de la cérémonie, pendant la nuit, des hommes armés se précipitent sur quelques villages voisins ; ils se saisissent d'un certain nombre d'individus, sans distinction et sans choix, et les entraînent, au nombre d'une centaine, sur le bord de la fosse. Là, on leur rompt bras et jambes, on les précipite dans le trou, et, pour étouffer leurs cris, cornes, sifflets, tambours font un vacarme d'enfer; puis la fosse est comblée de terre, la foule la piétine, et dessus élève une pyramide en gazon. C'est un enterrement de première classe, à la façon des barbares d'Attila ou d'Alaric.

Ce gredin de Kabba Rega, sans plus se soucier de nous que si nous n'existions pas, continuait à vendre ses sujets, et surtout ses sujettes. Une jeune fille nubile et bien constituée a un prix fixe : une chemise neuve, ou trente aiguilles anglaises. Un peu plus au nord, les marchands échangeaient la malheureuse contre une défense d'éléphant, valant sur les marchés de l'Europe de cinq à sept cents francs. Jugez s'ils faisaient la cour à Kabba Rega devenu, grâce à eux, marchand de chemises et d'aiguilles! Or, sir Baker, ayant appris qu'il avait dans ses magasins un stock de jeunes filles qu'il allait bientôt livrer, me donna l'ordre de les rendre à la liberté ; me voilà parti avec quinze hommes des quarante voleurs. Comme nous fûmes reçus, vous le comprenez; nous enfonçâmes la porte d'une immense hutte, dans laquelle nous trouvâmes trois cents négresses, à qui nous donnâmes la clef des champs, avec défense à Sa Majesté mauricaude de se livrer à un semblable trafic. Cette exécution ne s'opéra point sans quelques dangers : Kabba Rega avait des gardes munis de fusils, et son peuple très-nombreux, au premier signe de lui, serait en masse tombé sur nous. Mais, je l'ai dit, il était lâche, et les indigènes se hasardent rarement à des attaques de front; ils ont pour tactique le système des embuscades, rendu facile par un luxe de végétation qui couvre les prairies d'herbes ayant plus de six pieds de hauteur.

A. de FLEURY.

(La fin à la prochaine livraison.)

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES GRANDES COMPAGNIES.

I

Au nombre des prisonniers faits par les Anglais à la fatale bataille de Poitiers, en même temps que le roi de France Jean le Bon, on remarquait « Monseigneur Arnauld de Cervole, dit l'*Archiprêtre* ».

Ce chevalier possédait, quoique laïque, et selon l'usage d'alors, des bénéfices ecclésiastiques dans le Périgord. De là ce surnom d'Archiprêtre que lui ont donné tous les historiens.

Il brillait parmi les guerriers les plus braves et les plus habiles du quatorzième siècle. Aussi le roi Jean s'empressa-t-il de racheter Arnauld de Cervole, qui obtint sa liberté en 1357, juste un an après la mémorable défaite des Français par le Prince Noir, vainqueur à Poitiers.

Arnauld de Cervole, à peine libre, se dirigea vers la province du Limousin, où il prit gîte dans un petit château situé sur les bords de la Vienne, près de Limoges.

Ce château lui appartenait. Partout on y retrouvait son blason « de gueules au giron d'or, du premier canton » ; partout on y rencontrait des serviteurs dévoués, portant épée et cuirasse, qui venaient faire leur cour au brillant chevalier.

Par extraordinaire, le maître du château se tenait depuis plusieurs jours enfermé, seul, silencieux, presque sombre, dans une des salles les plus retirées de l'habitation. Personne n'était admis à l'honneur de le voir et de lui parler. Arnauld de Cervole se faisait apporter de la nourriture dans ce réduit, où il couchait comme dans un camp, et armé de pied en cap. C'était une énigme vivante, un sphinx ne livrant son secret à personne.

Les amis du chevalier erraient pendant plusieurs heures dans les galeries du château, sans pénétrer jusqu'à Cervole, et ils s'en retournaient, fort étonnés, dans leurs demeures, après s'être adressé les uns aux autres cette question unique :

— A quoi donc pense Mgr Arnauld de Cervole ?

L'Archiprêtre compulsait quelques manuscrits, mettait en ordre un grand nombre de lettres. Il étudiait l'histoire des bandes qui, depuis quatre siècles, avaient existé en France, en Italie et en Allemagne, sous des noms divers, mais poursuivant toutes le même but, celui de continuer pendant la paix les pillages et les butins que procurait la guerre.

Ces bandes, appelées *compagnies de routes*, se composaient de *routiers*, de *malandrins* ou de *drilles*, de *linfards*, de *tuchins*, de *cottereaux*, ainsi appelés, peut-être, parce qu'ils étaient des paysans pourvus de bâtons ferrés ou cotrets. Elles tenaient la campagne, dans les luttes privées entre les seigneurs féodaux; moyennant une solde, et obéissant à des capitaines qu'elles s'étaient choisis, soit en leur sein, soit dans les rangs de chevaliers aventureux et de nature peu scrupuleuse. De ces derniers la France était remplie, accablée, mourante.

Au milieu des lettres qu'Arnauld de Cervole relisait, il s'en trouva une qui lui sembla particulièrement intéressante.

Cette lettre lui avait été envoyée récemment par Moréal de Albano, chevalier de Rhodes et Provençal.

Moréal l'invitait à venir en Italie partager avec lui le commandement de deux compagnies de routiers, gens de ressources, n'épargnant personne, ni les vieillards, ni les femmes, ni les religieux, et vivant grassement des rançons imposées à leurs prisonniers.

Arnauld de Cervole était un homme belliqueux, nous l'avons dit. De plus, il avait une réputation détes-

table. Bien des chevaliers évitaient de frayer avec lui. On le savait capable de tout, pour satisfaire ses goûts de batailles et de déprédations. Il n'ignorait pas, lui, les répugnances qu'il inspirait; et il en riait.

Donc, après avoir relu la lettre de Moréal de Albano :

— Non, non, s'écria-t-il, je ne partagerai pas un commandement; je l'exercerai tout seul; je marcherai, en France, sur les traces de Moréal de Albano !... En avant ma petite armée !

Arnauld de Cervole songea d'abord à se faire élire, d'après la manière accoutumée, capitaine d'une bande en formation. Puis il préféra se déclarer arbitrairement chef de routiers, et voir venir à lui nombre de partisans confiants dans son habileté guerrière. Plusieurs chevaliers avaient agi ainsi sans opposition.

Le moment était bien choisi. Depuis la bataille de Poitiers, depuis la prise du roi Jean, beaucoup de gens d'armes ne touchaient plus de solde et se disposaient à battre l'estrade pour leur propre compte, en véritables tyranneaux.

Une fois qu'Arnauld de Cervole eut pris sa décision, il redevint accessible à ses dévoués, quitta les airs moroses, cessa de s'isoler dans son château, et donna des repas splendides à tous les chevaliers des environs.

Il rassembla une grande compagnie où accoururent des soldats de tous pays, qui depuis longtemps ravageaient la Provence, et dont les excès ne connaissaient pas de bornes.

Les uns appelaient ces routiers des « Gascons », parce que la plupart venaient des bords de la Garonne; les autres voyaient en eux des « Anglais », non sans apparence de raison, car ces aventuriers avaient sans doute servi sous l'Anglais Robert Knolles ou sous le Gallois Griffith, entre Seine et Loire.

Quels qu'ils fussent, en fait de nationalité, ces hommes de proie répandaient partout la terreur, comme avaient fait les soldats du Prince Noir, et plus encore ceux de Charles de Navarre, qui avait soufflé l'esprit de révolte dans la France entière, et dont les partisans, appelés « Navarrais », avaient contribué à l'épuisement des peuples.

Les Allemands, comme toujours, se mêlaient au brigandage, sous les ordres d'Albrecht ou de Franck Hennequin. Pas une province n'y échappait.

Ce fut en face de son château même, dans une plaine avoisinant Limoges, qu'Arnauld de Cervole passa la première revue de sa petite armée, où se voyaient tous les costumes militaires les plus étranges, les plus bariolés, beaucoup rapiécés, et quelques-uns en loques.

— Compagnons, dit-il à ses soldats, je ne serai pas seul à vous conduire. Voici, près de moi, des seigneurs renommés, qui veilleront pour ce que vous ne manquiez ni d'argent ni de vivres, quand les troupes du dauphin Charles sont dans le plus complet dénûment. Il n'est pas toujours bon de servir un souverain.

Aussitôt Amé, seigneur des Baux, et Raymond des Baux, comte d'Avellino, se montrèrent. Puis, on entendit un bruit de chevaux qui survenaient. Il y avait environ deux cents cavaliers, suivis de plus de quatre cents fantassins armés jusqu'aux dents.

— Amé des Baux et moi, dit le comte d'Avellino, nous amenons au seigneur Arnauld de Cervole un groupe de gens décidés à le suivre partout où il jugera convenable de pénétrer, dans les montagnes les plus inaccessibles, comme à l'assaut des villes les mieux fortifiées... La victoire couronnera nos efforts.

— Oui, déclara à son tour Amé, nous jurons de reconnaître le seigneur Arnauld de Cervole pour notre chef suprême. Avec lui, notre compagnie grandira, se renforcera...

— Et s'enrichira, interrompit le comte d'Avellino... Elle sera la société *del acquisto*, la société du gain. Notre vaillance fera notre fortune... Nous aurons la peine et le profit de nos aventures. Vive Cervole !

Une immense acclamation, partie de tous les rangs des soldats, accueillit ces paroles du comte d'Avellino, qui levait son épée.

— La société *del acquisto* n'attendra pas que les comptables du souverain daignent payer sa solde, après avoir profité de ses combats, s'écria Arnauld de Cervole. Nous sommes quatre mille compagnons, aujourd'hui ; demain, nous serons dix mille, et nous ne craindrons âme qui vive. La guerre deviendra notre élément; la bravoure nous rendra illustres; la victoire nous absoudra.

— Au butin ! au butin ! s'exclamèrent les soldats, quand Arnauld de Cervole eut achevé son allocution et touché son épée, à l'imitation du comte d'Avellino.

— Au butin ! répétèrent les chefs, en donnant ordre aux fantassins et aux cavaliers de rentrer dans leur camp pour y faire bonne garde, par crainte de surprise. On posa çà et là des sentinelles.

Arnauld de Cervole et ses alliés se séparèrent tout enivrés.

Le premier rentra dans son château, pour travailler au plan de campagne qu'il méditait depuis plusieurs jours. Il se lançait sur la pente fatale.

II

A peine il travaillait, entouré de quelques familiers, qu'un domestique vint lui annoncer la visite d'une femme.

— Son nom ? demanda Arnauld de Cervole d'un ton maussade.

— Elle a refusé de le dire, répondit le valet. Elle se donne comme parente de Votre Seigneurie... Elle porte un vêtement religieux, une robe de bure et un voile blanc. Une grande croix est suspendue à son cou.

— Ma vieille tante, sans doute, fit Arnauld. Elle est abbesse du couvent le plus important de Limoges... Il faut qu'une affaire bien grave soit arrivée pour que cette noble servante de Dieu ait reçu permission de sortir de son cloître et de venir à moi... Qu'elle entre... Je suis prêt à la recevoir. Qu'elle entre.

La mère Pulchérie — c'était le nom de la visiteuse — fut introduite dans le salon d'Arnauld de Cervole, demeuré seul pour établir conversation avec elle, et maugréant tout bas.

— Je viens ici, mon noble neveu, dit la sainte personne, sans attendre qu'Arnauld l'eût fait asseoir, je viens ici en ambassadrice... Ne vous étonnez pas... Je m'explique sans aucun préambule.

Elle se plaignit à Arnauld de ce que ses hommes avaient maraudé dans les propriétés du couvent dont elle était abbesse, et elle demanda protection à son neveu, tout en lui remontrant qu'il entrait dans une voie mauvaise, qu'il se préparait à commettre, avec les siens, des actes coupables dont Dieu le punirait tôt ou tard.

Le chef de routiers écouta patiemment ces doléances et ces conseils un peu comminatoires. Il répondit, en paraissant respectueux :

— Chère et vénérable tante, j'aviserai pour que vos propriétés ne soient pas attaquées. A l'instant même, je puis faire pour vous ce que j'ai l'intention de faire pour les marchands qui approvisionnent nos villes... Vous aurez un sauf-conduit devant lequel aucun compagnon n'osera passer outre... Je vous le jure.

— A la bonne heure, murmura l'abbesse, qui s'adoucit.

— Ce sauf-conduit, reprit Arnauld de Cervole, je vais vous le signer, moyennant la somme de dix mille livres seulement.

L'abbesse jeta un cri d'indignation. Un tel marché lui semblait inadmissible. Elle hasarda quelques objections, promptement rétorquées par son neveu, qui termina d'un ton bref:

— A prendre ou à laisser. Nos règlements m'ordonnent d'agir ainsi. Vous ne portez « chapeaux de castor, plumes d'autruche ou fer de glaive. »

Il fallait accepter ; ce que fit l'abbesse. Et Arnauld de Cervole signa le sauf-conduit en question. Pour l'acquittement de la somme, il s'en fia absolument à la mère Pulchérie, devenue très-perplexe.

Celle-ci salua froidement le chevalier, qui lui dit en la reconduisant jusqu'à la porte de la salle où avait eu lieu cet entretien étrange :

— Quant à vos observations sur la carrière que j'entreprends, je ne les admets point, chère et vénérable tante. Nous vivons dans un temps où il convient de tirer l'épée et de ne pas laisser inoccupés une foule de braves qui ont fait leurs preuves. Ce que j'entreprends, d'autres que moi, aussi renommés, aussi nobles, l'ont entrepris avec succès... Au surplus, je compte sur vos prières pour obtenir la clémence céleste... Adieu !.. Que le Seigneur vous garde!

La mère Pulchérie disparut. Arnauld de Cervole, sans hésiter, raconta son entretien avec l'abbesse, et reçut les compliments des autres chefs de compagnie pour l'excellent marché qu'il avait conclu. L'aubaine les mettait en goût d'agir vite.

Le soir même, on venait payer les dix mille livres, prix de la rançon du monastère de Limoges. Au camp, la bande se divertit.

Jamais, dans la suite, aucune entreprise de roberie ne fut tentée par les compagnons *del acquisto* contre le saint lieu ainsi racheté.

Mais la société de pillards se dédommagea promptement en prenant plusieurs villes et châteaux, en ravageant tout le pays jusqu'à Avignon. La Provence entière fut en proie aux compagnies organisées.

Le pape Innocent VI, qui séjournait à Avignon, ressentit une véritable épouvante. Lui et ses cardinaux « avaient grande doutance de leurs corps, et faisaient nuict et jour armer leurs familles. »

Tous les clercs, en vrais prêtres-soldats, avaient lance et cotte de mailles.

III

Qu'il plaise aux lecteurs de se transporter par la pensée sous la tente d'une compagnie de routiers, devant la ville papale d'Avignon, cité à murs crénelés, à châteaux forts solidement bâtis.

La nuit est noire. Quelques lampes de fer et quelques torches de résine permettent seulement de voir les soldats couchés sur des bottes de paille, ou attablés tant bien que mal pour boire force pots de cervoise ou bière brune. A peine l'œil distingue-t-il des piques, des épées, des cuirasses jetées pêle-mêle sur l'herbe foulée par les habitants de cette demeure guerrière. Deux ou trois compagnons ronflent dans un coin, et leur mine rébarbative a pris une certaine teinte de douceur, grâce aux rêves de pillage qui, peut-être, les bercent durant leur sommeil. D'autres montent la garde, à demi titubants.

Tout à coup — c'était à la fin de juillet 1357 — l'intérieur de la tente s'éclaira de la lueur de torches que portaient plusieurs soldats.

— Tudieu! s'écria l'un des nouveaux-venus, messire de Cervole nous a condamnés à une rude besogne; n'est-ce pas, Franken ?

— Assurément, mon brave Godulot, répondit Franken, un soudard allemand, tout de buffle vêtu, et vieilli sous le harnois du routier.

— J'arrive d'accomplir une mission à Paris, près du Dauphin, reprit Godulot en s'asseyant sans façon à la place d'un compagnon qui buvait; j'ai pu obtenir pour messire de Cervole la copie d'une lettre que le pape a écrite au roi Jean...

— Bah ! et moi aussi, dit en riant Franken, j'ai pu me procurer en Allemagne la copie d'une lettre écrite par le pape à l'empereur Charles IV.

— Gageons que c'est la même, fit Godulot, autour duquel un cercle se forma.

— J'en ai l'idée, observa aussi Franken. Voyons.

Celui-ci lut en se rapprochant d'une torche, tandis que son compagnon suivait sur sa propre lettre :

« Avignon.

« Nous apprenons qu'il y a dans nos États des brigands... qui saccagent les églises et les monastères, dépouillent les clercs de leurs biens, font souffrir aux chrétiens des tourments inouïs, obligent les mères d'abandonner leurs enfants à leur cruauté pour sauver leur vie, et les enfants d'abandonner leurs parents pour se soustraire à leur fureur. »

— Nous devinons le reste, dit-il en froissant son parchemin.

Après cette lecture, Franken et Godulot poussèrent de grands éclats de rire. Leurs camarades, maintenant réveillés pour la plupart, imitèrent ces deux routiers. Quelle volée de blasphèmes s'ensuivit!

— Bah! s'écria Franken, l'empereur d'Allemagne n'a pas bougé, tant nous lui faisons peur; seulement le duc d'Autriche s'est offert de marcher contre nous, mais ses offres n'ont pas eu et n'auront pas de commencement d'exécution. Nos piques l'effrayent.

— De son côté, dit Godulot, le roi Jean, qui est prisonnier des Anglais, ne peut faire acte d'autorité, et son fils, le dauphin Charles, n'ose pas entreprendre d'expéditions lointaines. Il a d'autres chiens à fouetter, le petit prince.

— Donc, rien à craindre, reprit Franken. Continuons nos belles aventures. Il me semble que je n'ai pas quitté les Flandres.

— Et vivons sur le dos des bons habitants de tous les pays, ajouta Godulot. Sur ce, mes amis, versez rasades.

Les gobelets s'emplirent. En une seconde ils furent vidés.

Au même instant, des hommes se précipitèrent sous

la tente. Ils tenaient en main des volailles, des meubles, des vêtements de toute sorte. Ils avaient forte charge, et ne s'en plaignaient pas.

— Partagons! s'exclama l'un d'eux. Voici du butin, du meilleur.

Et toute la bande partagea, en effet, les objets maraudés.

Il fallait voir avec quelle énergie, avec quelle rapacité tous ces pillards mettaient en pièces le butin qu'ils voulaient se partager trop vite ! Une bonne moitié de la prise fut absolument gâtée.

Il y eut des querelles. Deux Italiens se battirent, et le plus fort tua son adversaire pour s'emparer d'un surcot de belle laine rouge. On emporta le cadavre... qui fut jeté dans un fossé.

Sur ces entrefaites, Arnauld de Cervole entra, superbe et courroucé.

— Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il. On se bat, on se tue ici... pour des misères. Encore des pillages! Vous savez pourtant ma promesse au Saint-Père : il ne doit rien craindre, nous devons respecter son territoire... comme s'il nous appartenait.



La tente des routiers. Dessin de F. Lix, gravure de Cabarteux.

— Oui, monseigneur, observa Franken, Mais le pape Innocent a fait tracer des fortifications, a fait lever des troupes. Ces troupes, de temps à autre, nous attaquent... Et nous nous défendons.

— Le pape, ajouta Godulot, a appelé le comte d'Armagnac à son secours. Le comte a rassemblé dans Montpellier un corps de mille lances, et il nous a repris quelques châteaux... en nous tuant des hommes.

— C'est vrai! c'est vrai! répondirent les routiers avec colère. Marchons contre Avignon... ou nous périrons tous en détail.

— Nous sommes en forces, dit Franken. Nous n'avons rien à ménager.

— La ville des papes succombera fatalement, sans résistance possible, remarqua Godulot. Nous déménagerons le château papal.

— Paix! fit Cervole avec une fermeté extraordinaire. Qui donc commande ici? Ne vous ai-je pas toujours conduits à la victoire? Ne vous ai-je pas toujours procuré des vivres, des trésors et le reste? A l'heure où je vous parle, Innocent VI songe à traiter avec moi... Or, je signerai un bon traité; fiez-vous-en à moi.

— Non, non! interrompit la foule, houleuse et bruyante.

— Paix! vous dis-je, reprit Cervole, dont l'audace croissait à mesure que les clameurs devenaient plus fortes. Le premier qui s'avisera de s'opposer à mes vo-

lontés, périra de ma main. Entendez-vous? Je le jure sur mon épée!

Cette menace produisit son effet accoutumé. Tous ces hommes de sac et de corde, qui pillaient, qui tuaient par métier, se turent soudainement. Alors Cervole, choisissant parmi eux le plus indiscipliné, qui cessa à l'instant de faire le méchant :

— Jacobus, lui ordonna-t-il, prends tes armes et ce parchemin scellé par le Saint-Père. Dirige-toi vers le palais des papes, où tu pourras entrer, grâce à ma signature.

— J'obéirai, monseigneur, j'obéirai.

— Tu annonceras ma visite. Va, et reviens vite, ou bien...

Le terrible Jacobus s'éloigna. Tout reprit le calme dans la tente, quand sortit Arnauld de Cervole en remettant son épée au fourreau.

IV

Le lendemain, vers le milieu de la journée, Jacobus avait reparu. Par suite, Arnauld de Cervole et quelques-uns de ses gens se rendirent « sur bonne condition en Avignon », comme dit Froissart. Il fut reçu par le souverain pontife, de la même manière que s'il eût été un fils du roi de France.

Dans la principale salle du palais, Innocent VI attendit Cervole et les seigneurs des Baux, qui parurent en grande pompe.

— Comment! seigneur de Cervole, dit le pape avec un certain ton de reproche, vous menacez ma ville, quand vous aviez protesté de vos bonnes intentions à l'égard du Saint-Siége?

— Sa Sainteté apprendra, à l'instant même, répondit l'Archiprêtre, les motifs qui nous ont mis en armes contre la Provence. Aujourd'hui, nous ne pouvons nous arrêter. Il nous faut des subsides pour payer nos compagnons. Question de vie ou de mort.

— Ces motifs, quels sont-ils? demanda Innocent VI, détournant un peu le cours de la conversation, dont il prévoyait les résultats.

— Ici, déclara Arnauld, je cède la parole à mon ami Raymond des Baux, comte d'Avellino. Il saura, mieux que moi, vous en instruire.

Le comte d'Avellino salua respectueusement Innocent VI, et commença, après avoir caressé sa moustache :

— Lorsque j'étais sénéchal de Naples, j'eus le tort, je l'avoue, d'enlever la princesse Marie, veuve de Charles, duc de Duras, pour la faire épouser à mon fils Robert. Mais le roi Louis me la reprit et enferma Robert dans le château de l'Œuf, à Naples. La princesse Marie fit même poignarder Robert en sa présence. Toute la maison des Baux attendit une occasion favorable pour venger cette mort infâme. L'occasion s'est présentée, et j'en ai profité.

— Je comprends sans approuver, dit le pape.

— Eh bien, reprit Cervole, nous nous sommes abattus sur la Provence, et la mort de Robert est vengée. Vainement les habitants ont essayé de nous vaincre, en faisant des dégâts dans la campagne pour nous empêcher de subsister. Nos braves ont triomphé de tous les obstacles, et aujourd'hui rien ne peut arrêter leur marche.

— Rien! s'exclama Innocent VI, visiblement inquiet.

En répétant ce mot, le pape présenta son anneau à Cervole, qui le baisa avec une certaine componction.

— Rien, dit le chef de compagnies; rien, si ce n'est le respect qu'ils porteront à Sa Sainteté, lorsqu'un traité, intervenu entre Elle et moi, satisfera les justes exigences de nos routiers, accablés par les privations.

Après quelques paroles échangées sur les conditions de la « rançon papale », car il s'agissait vraiment d'une rançon, Innocent VI engagea Cervole et ses gens à se retirer. Puis, se reprenant, le Saint-Père invita à dîner le chef de la compagnie *del acquisto* et les seigneurs des Baux.

L'excellent accueil fait au chevalier, qui partagea la table du pape et des cardinaux, valut sans doute à Innocent VI un adoucissement dans la somme à payer. Toujours est-il que 40 000 écus furent comptés à Arnauld de Cervole. Encore une rançon obtenue!

Cette rançon, une heure après, le chevalier la distribuait à ses compagnons, en ne conservant pour l'état-major qu'une somme relativement minime, dont chaque chef eut une part proportionnée à sa valeur personnelle.

Alors Godulot et Franken, auxquels Cervole avait été obligé d'imposer silence dans le camp sous Avignon, comme nous l'avons vu, passèrent du mécontentement le plus caractérisé à la joie la plus expansive. Leur rapacité était satisfaite.

— Longue vie au seigneur Arnauld de Cervole! cria le premier en faisant sauter une pile d'or dans sa main droite.

— Vivat! répondirent tous les routiers.

— Voilà un chef intelligent! déclara Franken. Il a su tirer du Saint-Père une somme que nous allons manger.

— Non pas; que nous allons boire, interrompit Godulot.

Toute la nuit, selon l'avis de cet amateur, et suivant la coutume en pareil cas, deux mille compagnons *del acquisto*, pour le moins, se livrèrent à des libations furibondes.

Cervole, à l'aube du jour, passa au milieu des rangs.

— Ils sont ivres, les misérables! lui dit le comte d'Avellino, qui marchait à ses côtés. Il n'y a aucune dignité dans la conduite de nos hommes.

— Ils jouissent de leur triomphe, comte. Ils savent qu'avant peu, malgré cette rançon, nous rendrons quelque visite intéressée au comtat Venaissin.

— Bientôt, peut-être, chevalier?

— Assurément, fit Cervole. Ils croient en l'avenir.

Un bruit de trompettes fut entendu.

— L'investissement d'Avignon a cessé, comte d'Avellino, reprit Cervole. Le pape a déjà licencié ses troupes, dont quelques-unes grossiront nos bandes, je vous le dis en confidence. Les sujets du pape Innocent peuvent maintenant sortir en paix de la ville.

— Ils peuvent voyager en Provence, remarqua le seigneur des Baux.

— C'est là que nous ne tarderons pas à les revoir, après avoir fait un tour en Bourgogne, dit en ricanant Cervole.

— En Bourgogne!... Vous êtes infatigable... En Bourgogne!

— Oui; nous partirons demain.

Le chevalier appela à lui quelques soldats un peu moins avinés que les autres.

— Compagnons, s'exclama Cervole, prévenez vos amis que nous allons vers la Bourgogne, où les vignes

sont aussi nombreuses que bonnes. Tout le monde doit être prêt. Courez dans les rangs annoncer cette heureuse nouvelle.

Il fut fait selon l'ordre donné. Et la foule des routiers reçut avec joie la promesse de partir dès le lendemain pour visiter l'excellente Bourgogne. Elle se pressa sous les pas de Cervole, en l'accablant par ses cris d'enthousiasme.

— Existe-t-il dans l'univers un homme aussi actif? demanda Godulot à Franken.

— J'en connais un, répondit Franken, c'est le Gascon Séguin de Badefol.

— Ah bah! et où se trouve-t-il? fit Godulot, dressant l'oreille.

— A la tête de nos rivaux, *les Tard-Venus.*

— Les Tard-Venus! On les nomme ainsi, sans doute, observa Godulot, parce qu'ils ne pourront que glaner dans la France où nous avons moissonné, nous autres!

— Ça m'est égal, j'irai vers lui le jour où Cervole baissera. Et toi?

— Moi aussi, tudieu! J'appartiens à celui qui présente le plus de garanties.

— C'est-à-dire de butin. Tope-là, Godulot. Nous sommes deux bons compagnons, à la vie, à la mort. Vienne l'occasion. C'est dit.

V

En apprenant que Cervole et ses routiers se dirigeaient vers les coteaux qui bordent la Saône, les Provençaux se crurent délivrés des brigandages. Ils se trompaient, car les seigneurs des Baux n'avaient pas encore assouvi leur vengeance, car l'Archiprêtre ne tarda pas à quitter la Bourgogne, rançonnée comme le comtat Venaissin.

Arnauld de Cervole s'irritait, d'ailleurs, de ce qu'on lui donnait du fer au lieu d'argent. Pour obtenir de l'or, il reparut sur les bords du Var, bien escorté d'une foule de porte-lances.

L'effroi s'empara des Provençaux quand la compagnie *del acquisto* vint assiéger la ville d'Aix, faiblement garnie de troupes.

— Avant huit jours, déclarait Cervole, nous mettrons à contribution les riches habitants de la capitale de la Provence.

— Avant huit jours, assurait le comte d'Avellino, Louis de Tarente, gouverneur de la Provence, expiera le meurtre de mon fils Robert. Nos compagnons mettront tout à feu et à sang.

Mais dans l'antique ville de Vence, ville resserrée dans une enceinte de fortes murailles, et ayant des rues arrosées par un large ruisseau d'eau courante, on organisait la défense. Cette cité, dont les armes sont « de gueules à la tour crénelée d'or », voulait résister plus qu'Avignon. Il lui semblait humiliant de céder à des pillards.

Vence, depuis longues années, « contribuait largement, pour la Provence, en seigneurs au noble cœur. » Un de ses habitants se signala en cette occasion, et sa conduite a obtenu les éloges des historiens.

La foule, éperdue, courait çà et là dans les rues et sur les places, en donnant les signes les moins équivoques de son découragement. De tous côtés on parlait de se rendre ou de payer rançon, ainsi que le pape Innocent VI l'avait fait naguère. Nul ne voyait de salut dans le combat. Personne n'osait tenter la fortune des armes, personne, excepté Jean Siméonis, jurisconsulte du plus haut mérite, qui, par état, ne semblait certainement pas propre à jouer le rôle de commandant militaire.

Avec sa grande houppelande de serge noire, avec son rabat et son bonnet carré, Jean Siméonis se montra sur la place où se trouvaient les deux colonnes de granit que Marseille donna, croit-on, à la ville de Vence. Il tenait en main une légère épée, qu'il brandissait par intervalles, en s'écriant devant ses compagnons étonnés et émus :

— Amis, si vous ne manquez pas de courage...

— Nous en aurons! répondit la foule.

— Vous me suivrez sur les remparts, continua Jean Siméonis. Armés de faux, de piques, de barres de fer, de bâtons même, vous repousserez l'attaque des bandits qui se flattent de piller notre ville aimée. Nous prouverons à Cervole et au comte d'Avellino, son compagnon de route, que les habitants de Vence valent autant, pour défendre leur ville, que ces misérables pour l'assiéger. Est-ce dit?

— Oui, oui, firent les assistants en élevant les bras pour prendre le ciel à témoin de leur serment. Suivons Siméonis.

— Courez donc aux armes, parce que les routiers ne tarderont pas de monter à l'assaut... Tous, aux remparts! Amis, sauvez vos familles et vos maisons!

— Aux remparts! répondirent les assistants, avec une décision admirable.

En peu de temps, la population masculine de Vence fut entièrement armée. Elle se groupa dans les endroits les plus menacés par l'ennemi, et, sur les pas de Jean Siméonis, qui se multipliait, elle présenta une force imposante.

Évidemment, l'assaut donné par les compagnies allait être meurtrier. L'héroïque jurisconsulte attendait de pied ferme Arnauld de Cervole, toujours à la tête de sa bande.

Celui-ci se douta des efforts tentés par les assiégés. Prendre Vence lui sembla difficile, presque impossible, et il usa, pour arriver à ses fins, d'un moyen qui lui avait tant de fois réussi.

Un parlementaire fut envoyé par le chef des routiers à Jean Siméonis. A cette époque, on parlementait sans cesse.

Arnauld de Cervole proposait de lever le siége, moyennant une rançon de 10 000 écus. La somme était forte.

— Retourne vers ton maître, répondit le jurisconsulte, et dis-lui que pas une voix ne s'est élevée pour m'engager à accepter son humiliante proposition. Dis-lui que nous le défions d'entrer dans la ville. Dis-lui que nous en sortirons pour aller le combattre, au lieu de lui payer tribut.

En effet, le parlementaire des routiers avait à peine rejoint Cervole que les soldats improvisés de Jean Siméonis obéirent à un ordre soudain. Le jurisconsulte, avec une audace sans pareille, les mena droit aux assiégeants qui, surpris par une si prompte attaque, et croyant les gens de Vence plus armés et plus nombreux qu'ils ne l'étaient réellement, se débandèrent, perdirent beaucoup des leurs, et prirent la fuite, malgré les exhortations d'Arnauld de Cervole.

Une fois la déroute commencée, Jean Siméonis poursuivit le cours de ses succès, et battit les compagnies en diverses rencontres. Cervole, dont la petite armée

se renforça néanmoins, au moyen de troupes fraîches appelées *Tuchins*, ravagea le territoire de Marseille, et put s'avancer jusqu'au faubourg de la ville phocéenne.

Mais les Marseillais imitèrent les gens de Vence, forcèrent les routiers de se retirer; et, pour que d'autres bandes ne vinssent pas se fortifier dans les faubourgs, ils en abattirent toutes les maisons.

A sa rentrée dans sa ville, Jean de Siméonis fut reçu comme un triomphateur. On jetait des fleurs sous ses pas.

— Honneur, gloire, largesse à notre libérateur! criaient les habitants enthousiastes. Il a vaincu Cervole! Vive Siméonis!

Ils voulaient faire du jurisconsulte un général à perpétuité. Celui-ci déclina un tel honneur, déposa son épée et rouvrit ses livres de droit. En reconnaissance de ses services importants, la ville d'Aix le proclama juge-mage. Il obtint une charge de premier président à la chambre « rigoureuse ».

Probablement, la famille actuelle des Siméon tire son origine de Jean Siméonis.

D'autre part, la retraite des Tuchins éteignit les brigandages en Provence. Les populations voulaient fermement se défendre.

Arnauld de Cervole revint dans son petit château des environs de Limoges, en attendant que des circonstances favorables le remissent à la tête de ses compagnons. Ses loisirs forcés le désolaient.

Une nouvelle visite de sa vieille tante Pulchérie eut pour lui, comme on va le voir, des conséquences très-graves.

L'abbesse aborda son neveu avec plus de douceur qu'elle n'en avait montré la première fois, et lui dit :

— Mon cher Arnauld, je viens d'apprendre que votre noble allié le comte d'Avellino et son frère Amé des Baux ont fait leur paix avec le prince de Tarente. Le comte d'Avellino, qui avait été condamné comme criminel de lèse-majesté, est rétabli dans ses terres et dans ses premiers honneurs.

— Je le sais; et moi-même, après l'amnistie publiée par le prince de Tarente, j'habite de nouveau ce château où je goûte quelques jours de calme avec délices, en vérité.

— Jusqu'à ce que d'autres aventures vous appellent, n'est-ce pas? sinon, l'ennui vous prendra, et vous repartirez.

— Je suis un homme de guerre, ma tante. Partout où il y a des horions à donner ou à recevoir, je me présente sans hésiter. D'autres que moi, et des plus renommés, agissent de la même façon. Nous avons épargné le pape; nous avons épargné les monastères et les églises. Votre sauf-conduit, ma tante, vous a bien servi?

— Oui, mon cher Arnauld, répondit la mère Pulchérie. Je le reconnais.

— Que voulez-vous de plus? demanda Cervole en fronçant le sourcil.

— Je voudrais vous voir renoncer...

— Au péché, acheva Cervole. Le pape Innocent VI m'a pardonné toutes mes fautes, et son successeur, dans l'avenir, me les pardonnera aussi. Ne soyez donc pas inquiète.

— Arnauld, dit l'abbesse, je crois qu'il y a pour vous mieux à faire que de rançonner par-ci, que de piller par-là. Pourquoi n'accepteriez-vous pas les offres du dauphin Charles, régent du royaume de France?

Cervole prêta l'oreille et répéta :

— Les offres du dauphin Charles!

— C'est moi que le Dauphin a choisie pour intermédiaire. Le roi de Navarre s'est échappé de sa prison; il a conçu le projet de se faire roi de France. Pour mettre un frein à l'ambition et aux intrigues de ce prince, le dauphin Charles compte sur votre valeur et sur votre expérience. Vous seul, dit-il, vous pouvez tenir tête aux partisans de Charles de Navarre.

— Ah! le Dauphin compte sur moi! Il me rend donc justice? s'écria l'Archiprêtre, très-enorgueilli de cette nouvelle. Je ne pense pas, chère sainte tante, que vous ayez mission pour traiter définitivement avec moi?... Vous venez sonder mes sentiments, n'est-ce pas? Vous venez pressentir mes résolutions?

Par une légère inclinaison de tête, la mère Pulchérie prouva à Cervole qu'il avait deviné juste. Elle se leva, et attendit une réponse.

— Faites savoir au Dauphin que, dès l'instant où il me considérera comme l'égal de ses généraux comblés de dignités, mon épée lui appartiendra... Et elle frappera d'estoc et de taille.

— Ah! fit l'abbesse au comble de la joie, que Dieu soit loué! mon neveu va reprendre la bonne voie, laisser de côté ces brigands qui infestent nos contrées en disant que le centre de la France est leur « chambre! » Il va combattre pour son roi!

Cervole reconduisit la mère Pulchérie. Puis, resté seul, il se frappa le front :

— J'aurais pu, d'un mot, refroidir cet enthousiasme, se dit-il... Mais j'y songe... Je n'abandonnerai pas mes routiers; je les emploierai au service du Dauphin...

VI

A quelques mois de là, sur une mauvaise route qui menait de Lyon à la petite ville de Brignais, cinq ou six cavaliers cheminaient lentement. « Vont-ils au combat ou à une fête? » eût-on pu se demander.

Leurs paroles faisaient plus de bruit que leurs personnes. Nul n'eût osé les attaquer, tant ils paraissaient prompts à la riposte.

Parmi ces cavaliers, on distinguait deux routiers bien connus de nos lecteurs : Franken et Godulot, bardés de fer.

Chacun d'eux, maintenant, possédait un cheval. C'est qu'ils avaient volé leurs montures aux camarades qui s'étaient mis à suivre Arnauld de Cervole. Ils avaient abandonné les compagnons de l'Archiprêtre, pour s'affilier à de nouvelles bandes, qui pillaient la Champagne et la Bourgogne, sous la direction d'un chevalier gascon nommé Seguin de Badefol.

Nous savons que la renommée de cet aventurier balançait déjà celle d'Arnauld, qui perdait un peu de son prestige aux yeux des bandits de race.

— Tudieu! observait Franken, nous avons bien fait de quitter la compagnie *del acquisto*... L'Archiprêtre baisse... Il est tiède comme un clerc.

— Je le crois bien, répondit Godulot. Arnauld de Cervole a passé un traité avec le Dauphin de France, sous prétexte de combattre les Anglais, mais en réalité pour devenir un serviteur damné du souverain, pour conduire des soldats disciplinés... des écuyers et des pages...

— Point de discipline! crièrent aussitôt les cavaliers. Cervole baisse...

— On l'a payé grassement, reprit Franken. Il a mis

les châteaux et les places en état de défense, et, à l'heure qu'il est, Arnauld de Cervole, pour lequel nous nous serions fait rompre vingt fois le cou, a le titre officiel de lieutenant général en Berri et en Nivernais. Sous ses ordres combat Robert de Waurin, chevalier, sire de Saint-Venant, ancien maréchal de France, désappointé de sa charge depuis environ dix ans... Tout cela sent le vasselage, les génuflexions, les façons de cour.

— C'est une honte! s'exclama Godulot. Comme, en octobre dernier, la paix de Brétigny a été signée entre les rois de France et d'Angleterre, nous n'avons plus d'avenir, nous autres qui combattons pour notre compte... Où piller comme il faut, si cela continue?

— Laissons nos chefs s'arranger avec les troupes du Dauphin, ajouta Franken. N'obéissons pas au traité qui nous ruine; unissons-nous aux *Tard-Venus*... des hommes ardents... des nouveaux...

— Une foule d'Allemands, de Brabançons, de Flamands et de Gascons, qui ne connaissent que l'état de guerre, dit Godulot... Ils se moquent de l'autorité, ceux-là. A la bonne heure!

— A bas Cervole! crièrent les autres cavaliers, approuvant la susdite réflexion.



La défense de Vence. Dessin de F. Lix, gravure de Balaire.

— Et vive Seguin de Badefol! fit Franken avec autorité. Nous allons nous enrôler dans sa « Grande Compagnie »...

— La compagnie par excellence, interrompit Godulot, qui parlait encore plus fort que Franken. Elle compte jusqu'à quinze mille bons routiers, parmi lesquels Badefol, dont le surnom est « roi des compagnies ». Elle nous recevra tous les cinq à bras ouverts.

— Cervole en est jaloux! déclara Franken... J'ai surpris ce secret-là.

— A bas Cervole! répétèrent en chœur les cavaliers. Vive Badefol!

— Mes amis, opina Godulot, avant de rencontrer les *Tard-Venus*, je propose de faire halte ici, de nous installer dans une auberge, et d'exiger tout simplement qu'on nous verse à boire... *gratis pro Deo!*

— Accepté, répondit l'escouade, enchantée de la proposition.

Ils descendirent de cheval, entrèrent dans la première auberge qu'ils trouvèrent, frappèrent à grands coups d'épée sur les tables, et furent copieusement servis par un hôtelier plus mort que vif. Leur mine n'inspirait pas la confiance.

Inutile de dire que ce pauvre homme ne demanda aucune rétribution. En ces temps-là, les routiers vi-

vaient sur le prochain. Ils ne payaient ni le manger ni le boire.

— Ton vin est bon, mon ami, dit Franken... Mais, réponds, sommes-nous loin de Brignais?

— A deux petites lieues, mes estimables seigneurs... pas plus, en vérité.

— Dans une heure, nous y serons. En selle, camarades, proposa Godulot.

Tous remontèrent à cheval. Une heure après, ils étaient incorporés dans la Grande Compagnie, que commandait Seguin de Badefol, seigneur de Castelnau de Berbiguières.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1876.

Disons-le tout de suite, le Salon de cette année est un des meilleurs que nous ayons vus; la peinture officielle, de convention, tend à disparaître, chaque artiste semble vouloir marcher librement sans mot d'ordre et en toute indépendance. L'exposition est riche d'œuvres individuelles vraiment intéressantes; et si quelques maîtres anciens, tels que M. Cabanel, s'en vont et tombent, si M. Fromentin, dont les tableaux étaient si réjouissants de soleil et la lumière, verse dans les tons noirs et salit sa brillante palette, des noms nouveaux paraissent et d'autres grandissent.

Ainsi *la Mort de Sénèque* de M. Sylvestre, exposée l'année dernière, nous permettait d'espérer sans doute un artiste, mais nous ne comptions pas qu'une année de travail le placerait au point éminent qu'il vient d'atteindre par son tableau de *Locuste* essayant, en présence de Néron, le poison préparé pour Britannicus. Nous ne décrirons pas cette toile, puisque nous en donnons un dessin; mais en louant la composition du tableau, l'énergie avec laquelle est rendu le malheureux esclave, nous regrettons qu'il n'ait pas disposé la figure de Locuste de manière à ce que nous puissions mieux voir les traits de l'odieuse mégère. Quant au *Néron* que M. Sylvestre a copié sur l'admirable buste qui se trouve à Rome, au musée Capitolin, il nous semble manquer un peu d'expression. Nous savons bien, lors de l'empoisonnement de Britannicus, que Néron en était à son premier meurtre; mais précisément à cause de cette circonstance on devrait lire sur son visage la joie inquiète du jeune tigre buvant le sang pour la première fois. Quoi qu'il en soit de ces critiques et de quelques autres que nous pourrions faire, la *Locuste* est une œuvre excellente, et nous serions plus que surpris si elle n'obtenait pas les honneurs d'une médaille.

Aimez-vous les grands tableaux, en voici un hors de pair : *l'Entrée de Jésus à Jérusalem* est signée de G. Doré. Quel immense papier peint sans couleur et sans dessin! rien n'arrête le regard, pas même la figure du fils de Marie, passons. M. Benjamin Constant, qui semble vouloir renouveler l'illustration du nom qu'il porte, lui aussi a voulu faire grand, mais il a autrement réussi que M. G. Doré. Affrontant le souvenir d'Eugène Delacroix, et s'inspirant du talent de Fortuny, ce jeune artiste, sur une toile immense, a représenté *l'Entrée de Mohammed à Constantinople.* La scène a de la grandeur. Sous l'arc brisé où il s'avance à cheval, l'impassible sultan se détache vigoureusement, ses traits sont calmes comme le fatalisme oriental, dont il est l'implacable serviteur, et son cortége de soldats vainqueurs est fort beau. Malheureusement, le premier plan, malgré les cadavres et les ruines qui le jonchent, est bien vide. Le Mohammed est plus qu'une promesse, mais M. Benjamin Constant a bien à travailler pour devenir un peintre de portraits. celui qu'il a peint, le portrait de M. Em. Arago, est lourd, gris, mou, sans caractère. Il a voulu faire plus grand que nature, ce qui est toujours une faute pour ce genre de peinture. Titien, van Dyck et Velasquez n'ont jamais commis cette erreur.

M. Monchablon a aussi voulu faire grand, il a exposé une *Jeanne d'Arc* guerroyant. Pauvre Jeanne! elle était vraiment née pour le martyre; hier, elle fait une chute à l'Opéra, aujourd'hui elle tombe au Salon.

Ce n'est pas précisément une chute que l'exposition de M. Bonnat, mais c'est assurément un temps d'arrêt. Il a envoyé au Salon deux toiles: *le Barbier turc*, dont il abuse un peu, et *la Lutte de Jacob. Le Barbier turc* montre nettement les défauts auxquels l'éminent artiste se laisse entraîner. Chez lui, il y a pour ainsi dire excès de science; toute figure, à ses yeux, devient sujet d'académie, il renfle les muscles, détaille à l'excès les jointures. Ces défauts se trouvaient déjà dans son *Christ* de l'année dernière, mais le voilà maintenant qui arrête par un trait noir le contour de ses figures et qui fait ses chairs plus dures que du marbre. Ajoutons que dans le *Turc* la muraille du fond n'est pas à son plan. Dans *la Lutte de Jacob*, le patriarche est un lutteur de profession qui rendrait des points au « terrible Savoyard » ou à « l'Homme masqué » que tout Paris connaît; quant à l'ange, n'étaient ses ailes, nous le plaindrions d'être tombé dans de si rudes mains. Rien de biblique, rien qui peigne cette lutte si étrange d'un être divin contre un simple mortel. On dit que *le Barbier turc* avait été vendu trente mille francs; il y a là de quoi consoler de bien des critiques; cependant...

Ce qui manque de poésie dans *la Lutte de Jacob*, nous le trouvons dans le *Caïn et Abel* de Falguière. Le sujet est conçu avec la plus grande simplicité; l'homme qui a introduit la mort dans le monde, emporte sa victime sur ses épaules. Dans la pâleur de la mort, le corps d'Abel a une grâce touchante et se détache blanc et tendre sur les membres bronzés de son frère. Malheureusement pour l'effet, la scène n'inspire aucune horreur, pas même de la terreur, et là, peut-être, se trouve la plus grave faute d'une peinture d'une valeur incontestable. D'autres reproches peuvent encore lui être adressés : la figure de Caïn n'a rien de la bestialité que le bon sens et l'imagination sont en droit

de lui prêter, et le dessin des jambes de Caïn n'est point assurément irréprochable... En somme, œuvre excellente.

C'est par d'autres qualités que se recommande le talent de M. J.-P. Laurens, dont, l'année passée, le *Musée* a reproduit *l'Interdit*. C'est un peintre doublé d'un penseur que M. Laurens; aussi, à ce double titre, il exerce une très-grande attraction sur le public du Salon. Avant de parler de son grand tableau, remercions-le de son propre portrait qu'il a bien voulu exposer, c'est tout simplement un chef-d'œuvre; rien de violent, pas de tire-l'œil, mais un faire calme, plein, magistral. Ceci dit, venons à son *François Borgia devant le cercueil d'Isabelle de Portugal*, la femme bien-aimée de Charles-Quint. Ce qui nous plaît dans cette sombre scène est moins le Borgia, qui pourrait bien être un portrait historique, que le groupe des prêtres, ils sont superbes de tournure ; que la morte dans ses somptueux habits, que l'ensemble, enfin, et l'harmonie de cette peinture si bien composée et si largement traitée. A chaque exposition, depuis le *Saint Bruno*, J.-P. Laurens gagne en talent et dans l'estime publique.

Le Christ mort d'Henner est d'un effet très-puissant et très-concentré. Le corps, déjà roidi par la mort, a les jambes infléchies, la lumière l'éclaire de la façon la plus heureuse ; l'unique reproche que l'on puisse faire à ce tableau d'une très-belle facture, c'est de ne présenter que les têtes de la Vierge et de Madeleine, involontairement l'œil cherche le reste.

Devant *la Femme du Pollet*, nous sommes à l'autre pôle de la peinture. Quelle vigoureuse brosse que celle de M. Vollon! il a quitté ses natures mortes, ses chaudrons qui luttaient avec ceux de Chardin; il aborde enfin, après quelques tentatives partielles, le corps humain et la vie. Sa pêcheuse de moules en haillons, les jambes nues, les pieds dans de gros sabots, le cou au vent, le poing sur la hanche, son panier vide sur le dos, la tête couverte de linge, marche d'un pas superbe. Au premier coup d'œil, elle peut paraître laide. Mais regardez-la plus attentivement : elle a un corps magnifique et sain, cette femme dont le travail a flétri déjà la poitrine, et quelle grande tournure elle garde sous la toile bise de sa chemise et de sa vieille jupe usée! C'est très-beau cela, monsieur Vollon! Voilà du vrai réalisme. La peinture vaut la composition, c'est peint d'une brosse forte, franche sans être brutale, et avec des délicatesses qui saisissent. Voyez les petites touches de lumières accrochées, par-ci par-là, à ce cou et à cette poitrine hâlés par le vent de la mer. *La Femme du Pollet* est une belle chose parmi les plus belles du Salon.

Le tableau de M. Tony Robert-Fleury est-il bon, est-il mauvais? *Pinel à la Salpêtrière en* 1795, nous semble une toile commandée; néanmoins, elle contient de très-bonnes parties, la tête et l'attitude de Pinel sont bien; j'aime moins les folles qu'il fait délivrer de leurs chaînes. Il y a trop de calme dans cette maison qu'habite la folie, et, sauf une ou deux figures qui nous plaisent, entre autres celle qui, d'un mouvement si touchant, porte à ses lèvres la main du docteur, les autres sont peu à l'effet et n'en produisent presque aucun. On reste froid devant une scène qui aurait pu, qui aurait dû être très-émouvante. Toutes les femmes prises ensemble, de M. Tony Robert-Fleury, ne valent pas la femme unique de Vollon. La palette du peintre est sourde. Le *Pinel* n'ajoutera rien à sa réputation.

Suivant l'exemple des grands artistes de la Renaissance, voici nos artistes qui passent tour à tour de l'ébauchoir à la brosse, et qui, après avoir pétri la glaise, manient la couleur. C'est excellent pour l'avancement de l'art. Le doux Florentin, le sculpteur de *Courage militaire* et de *la Charité*, dont nous parlerons bientôt, M. Paul Dubois, a exposé dans le salon de peinture deux toiles : *Portraits de mes enfants, Portrait de Mme ****. Le pinceau à la main, M. P. Dubois rappelle un peu Henner avec je ne sais quoi d'un peu plus attendri. Ses enfants sont charmants dans leur gravité enfantine, dessinés à merveille et vivants. Des amis du sculpteur nous disaient bien qu'il était peintre; nous sommes heureux de reconnaître qu'ils avaient parfaitement raison. Les portraits de M. P. Dubois sont excellents. A propos des portraits, pourquoi donc les personnes chargées de placer les tableaux ont-elles donné une si détestable place à ceux de M. Orchardson? Ses deux portraits sont exposés si haut et si mal éclairés, qu'il faut quelque bonne fortune ou se donner quelque peine pour les découvrir. Ce sont cependant deux excellentes toiles; que les amateurs les cherchent (1559, 1560 au catalogue) et quand ils les auront trouvées, ils nous remercieront de leur avoir signalé les œuvres du peintre anglais, ou plutôt écossais.

On doit lui en savoir gré, M. Carolus Duran est moins tapageur que les autres années. Son *Portrait de M. E. de Girardin* a des qualités : une grande intensité de vie; la tête, qui est loin d'être belle, ressort vigoureusement; c'est certainement un bon portrait, et il serait bien meilleur si le dessin des mains était plus correct. Quoi qu'il en soit, je le préfère au *Portrait* en pied *de Mme la marquise A...* Elle est décolletée, en robe blanche ; elle descend un escalier, son pied gauche en l'air est d'un effet détestable, le bras gauche mal attaché à l'épaule et mal attaché au poignet. Ensemble lourd. Néanmoins ces deux toiles sont supérieures à celles que l'année passée avait exposées le même artiste.

Nous avons deux portraits de M. E. Dubufe. Le premier, *M. E. Augier*, est lourd, disgracieux, sale de couleur; en revanche, *Philippe Rousseau*, dont la tête est si propre à inspirer un peintre, est bien traité, expressif et peint dans une pâte meilleure que les œuvres ordinaires de M. Dubufe.

Un artiste bien connu des abonnés du *Musée*, M. Lix, outre une scène champêtre, *la Cueillette des violettes*, traitée avec une grande franchise et qui rappelle les rusticités de Millet, a exposé le *Portrait de ma mère*; il est enlevé avec un rare bonheur, très-bien peint, quoiqu'il ne soit peut-être pas assez travaillé. La tête doit être d'une ressemblance... Mlle Sarah Bernarhdt fait tapage à l'exposition; dans le salon de peinture, deux artistes l'ont reproduite en pied ; parmi les sculptures, la sociétaire de la Comédie française a exposé un groupe. Des deux portraits je préfère celui de M. Clairin; mais, enfin, ni l'un ni l'autre ne me séduisent. Parmi les portraits méritant d'être étudiés, signalés, nous comptons le *Portrait de M. Daudet*, par Perrin Feyen; le *Portrait de Mlle Réjane*, par J.-A. Garnier, l'auteur du charmant tableau *le Supplice des adultères*; le *Portrait de Mme B.*, par J. Badin; le *Portrait de Mme L.*, par A. Laroche qui a exposé un *Christ* bien peint; le *Portrait de M. J.-B.*, par Mlle Noëmie Guil-

laume, une débutante qui promet beaucoup et dont le pinceau a des fermetés viriles. Mais qu'a donc fait à M. Ulmann M. Schœlcher pour l'avoir peint de cette sorte? il est déjà mort le sénateur négrophile!

Je viens de citer M. Feyen Perrin; il a exposé *les Cancalaises*, des femmes de la côte, assises sur le bord de la mer, dont, avec anxiété, elles interrogent l'horizon. L'artiste excelle à peindre ces scènes d'une grandeur et d'une tristesse émouvantes; il fait pour le marin ce qu'a fait Millet pour le laboureur.

Nous ne saurions terminer ce premier article du Salon sans parler de M. Detaille. Devant sa toile la foule s'arrête et se presse; cette fois, la foule a raison : jamais le peintre n'a été mieux inspiré. *En Reconnaissance* est incontestablement le meilleur tableau qu'il ait composé, et l'exécution est d'une facture simple et solide. Les amateurs de scènes militaires se disputeront cette peinture vivante. Nos compliments bien sincères à M. Detaille.

L'Attaque du convoi et *les Manœuvres d'automne* de M. Charpentier sont aussi, dans le même genre, des travaux dignes d'une très-sérieuse attention.

Ce n'est assurément pas le premier venu que M. Gustave Moreau. Il y a déjà plusieurs années qu'il a attiré



Locuste et Néron, d'après le tableau de Sylvestre. Dessin de Duvivier, gravure d'Allouis.

sur son talent l'attention publique. On ne peut pas lui reprocher de manquer de science, c'est son moindre défaut; mais sa science raffinée, archaïque, n'aime que l'étrangeté et ses compositions rappellent toujours le mystérieux sphinx qu'il exposait jadis. Les peintures qu'il a mises au Salon cette année, *Hercule et l'Hydre de Lerne* et une *Salomé*, ne nous charment que médiocrement; ce sont comme des redites de ses anciens tableaux. Il n'a pas fait un seul pas en avant. Mais, heureusement pour sa réputation, l'artiste a au palais de l'Industrie une aquarelle, *l'Apparition* et un *Saint Sébastien* à la détrempe et à la cire, qui sont deux des choses les plus étonnantes que l'on puisse voir. L'effet en est excessivement puissant : *l'Apparition* est le fantastique élevé à sa plus haute puissance, le rêve du remords. La composition de cette œuvre saisit et l'exécution en est prodigieuse. Aussi, à peine était-elle exposée, qu'elle a été achetée, à un prix très-élevé et moins cher encore qu'elle ne vaut. Dans *l'Apparition* figurent les mêmes personnages qui se trouvent dans le tableau peint, *la Salomé;* mais combien l'aquarelle est supérieure à la peinture! La fille d'Hérodiade, dans *l'Apparition*, qui serait toute nue si elle n'était couverte d'orfévreries, est une des plus étranges créatures, belle, fière, cruelle, voluptueuse, que l'imagination puisse inventer.

Un mot pour rire à la fin. Arrêtez-vous devant la *Romance d'amour* de M. Cuny, et vous serez pris d'une douce gaieté. Les aimables gens que ceux qui ont permis l'entrée de ce tableau dans les salles de l'exposition! Un gavroche dirait : « Que c'est un vrai bouquet de fleurs! »

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

BEAUX-ARTS.

LE SALON DE 1876[1].



Pietà. Dessin de Gilbert, d'après le tableau de M. Bouguereau, gravure de Leray.

Il nous resterait encore beaucoup à dire sur les peintres qui, au Salon, ont voulu faire grand. Nous devrions, par exemple, parler du tableau de M. Munkacsy, quoique son *Intérieur d'atelier* nous plaise beaucoup

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

moins que les toiles qu'il a exposées les années précédentes, mais il nous est impossible de passer sous silence *la Pietà*, de M. Bouguereau, que l'obligeance de l'auteur nous a permis de graver et de mettre ainsi nos abonnés à même de juger le mérite de son œuvre. M. Bouguereau a orné de ses peintures un grand nombre de nos églises et la peinture religieuse plaît et attire son talent très-soigné et très-correct. Il compose d'une façon heureuse, dessine à merveille et rend bien ce qu'il veut rendre. Se séparant complétement des écoles modernes, il achève d'une façon précieuse tous ses tableaux, ce qui est d'autant plus caractéristique chez lui, que nous avons eu l'honneur de voir dans son atelier des esquisses qui, à peine indiquées, étaient déjà à l'effet et témoignaient ainsi de la rare facilité du pinceau de l'artiste. Avec le *Christ* d'Henner, *la Pietà* de M. Bouguereau est le meilleur tableau de sainteté de notre exposition.

Le paysage est et reste encore une des gloires de notre école, et le numéro tout entier du *Musée* ne nous suffirait pas si nous voulions donner avec quelques détails la nomenclature des horizons, des prés, des bois, des plages et des eaux que nos peintres ont reportés sur la toile. M. Français a exposé un paysage, *le Miroir de Scey*, très-bien composé, mais d'un faire qui nous plaît peu; C.-F. d'Aubigny, *Un Verger* un peu lourd et un peu monotone de ton; Allongé, *Une Route* très-juste d'effet, quoique avec un ciel gris qui manque de légèreté; en revanche, nous n'avons que des éloges pour *la Lagune* et *le Canal de San-Marco*, d'Amédée Rosier; pour *le Coucher du soleil* de M. Dardoize, et pour *le Moulin* de C.-E. Dubois. On doit aussi placer, parmi les meilleurs paysages de l'exposition : *le Matin d'un jour d'été*, de Gustave Colin; *les Falaises de Berneval*, de L. Fetahaut; *Villerville*, de Guillemet; *les Ajoncs en fleur*, de Segé; *le Plateau de Criquebœuf*, de Paul Colin; *le Mont Dol*, de Japy; *Au Bord de la mer*, de J. Héréau; *Une Ferme*, par Bernier; *le Labour en Algérie*, de Guillaumet; *la Mort d'un chêne*, très-belle inspiration de Lansyer; *la Seine*, de Lapostolet; *la Pêche à Cancale*, de Karl Daubigny; *la Falaise*, de van Marke; *les Glaneuses*, de Beauvais; la douce idylle de Paul Voyson, *la Bergère endormie*; *les Moissonneurs*, de Julien Dupré; *l'Aurore et le Crépuscule*, d'E. Lavieille; *Une Noce*, de Perret; *Un Intérieur de cour*, d'A. Roux; *les Pâturages*, de Foucaucourt; un très-joli *Déjeuner de chasseurs*, de Cornillet, et *Une Matinée de novembre*, de Baudet, très-largement peinte. Que de toiles excellentes, ou du moins renfermant d'excellentes parties, nous devons passer sous silence! mais l'espace nous manque. Allons donc à la sculpture.

L'année passée, l'Exposition montrait avec orgueil *la Jeunesse*, de Chapu, et *les Secrets d'en haut*, de Moulin, deux œuvres qui resteront. L'exposition actuelle peut leur opposer les deux figures de Paul Dubois, *le Courage militaire* et *la Charité*, compositions destinées au monument funèbre qui doit être érigé à Nantes au général Lamoricière. *Le Courage militaire* est personnifié par un jeune guerrier assis, l'épée à la main, dans une attitude de calme, d'attente et de résolution; *la Charité*, figure debout, est symbolisée par une Bretonne qui tient dans ses bras et allaite deux enfants. L'un, repu, s'est endormi dans le plus gracieux sommeil, tandis que l'autre est encore suspendu au sein qui le nourrit. Ces deux enfants sont beaux, charmants; mais moins beaux et moins charmants que celle qui leur sert de mère. Elle est adorable de calme et de charité; l'ensemble est paisible et doux; c'est là une de ces compositions devant lesquelles on parle bas. Le public se partage entre *le Courage militaire* et *la Charité*. Pour nous, notre choix est fait, nous préférons la Bretonne. M. Paul Dubois a obtenu la médaille d'honneur, tout le monde a applaudi à la décision du jury. A côté de l'œuvre couronnée, que vient faire le *Lamartine* de M. Falguière? Est-ce que véritablement la ville de Mâcon va être condamnée à poser sur un piédestal cette étrange statue, Lamartine devenu un incroyable de Carle Vernet? Mercié, l'auteur d'un David dont nous étions fort admirateur, a montré de nouveau ce personnage biblique; nous préférons, et de beaucoup, le David *Gavroche* de 1872. M. Guillaume, un maître, a exposé un *Terme* et en même temps une figure de femme drapée avec beaucoup de grâce; cette *Romaine* rappelle les chefs-d'œuvre qui se voient dans les musées de l'Italie. M. Albert Lefeuvre nous présente sous le titre *l'Adolescence* une jeune fille qui attend son printemps; ses formes n'ont point encore les lignes et la plénitude qui constituent la beauté, mais l'ensemble est vrai et la tête est d'une douceur ravissante. C'est à M. Albert Lefeuvre que le journal *l'Art*, jouant le rôle d'un grand seigneur magnifique, a accordé le prix qu'il a créé. Heureux M. A. Lefeuvre! Son voyage payé, pendant deux ans il recevra une pension de 2 400 francs et l'hospitalité de Florence. Si cette récompense honore l'artiste qui la reçoit, elle fait, à notre sens, autant d'honneur au noble et généreux journal qui la donne. Quelle méchante mouche a donc piqué M. L. Roche? Quel triste Mercure que le sien, et quel est cet embryon d'enfant qu'il porte si niaisement sur la main? M. Lequesne, lui aussi, fait fausse voie, et son *Gaulois attaché au poteau* hurle en décomposant si affreusement ses traits, qu'il nous est décidément impossible de le reconnaître pour un de nos ancêtres. M. Lequesne fait trop, fait trop vite et se contente en vérité de trop peu. Quant à M. Fremiet, à qui nous ne pardonnerons jamais sa Jeanne d'Arc, quelle idée a-t-il eue d'exposer *le Combat d'un gorille avec un homme* des temps préhistoriques? Fi, monsieur! Il faut mettre cela dans un musée d'histoire naturelle.

Un grand nombre de bustes figurent à l'Exposition; il en est de très-bons, de médiocres, de détestables. C'est assurément dans la première catégorie que nous placerons les bustes de *Barye* et de *Michel-Ange* par Moulin; l'*Henri Regnault* de M. Degeorge; le docteur *Companzo*, de G. Faraill; *Littré*, par Delaage; *Crémieux*, par Jacques; *Alexandre Dumas*, par Delaplanche; *Tolain*, par Taluet.

Au second rang, nous inscrirons *Mme Doche*, de Delaplanche; *Eugène Delacroix*, d'Etex; les bustes du *Duc et la Duchesse Decazes*, de Guilbert; le portrait de M. W.-L., par Hiolle; *Carpeaux*, par Saint-Vidal; *Jules Ramey*, de Gruyère; *Léon Cladel*, d'Echerac. Il est assurément beaucoup d'ouvrages dignes d'être notés que j'oublie.

En résumé, l'exposition de nos statuaires est très-forte, supérieure à l'exposition de nos peintres; mais toutes les deux font honneur à la France. La peinture nous semble dans une voie excellente, et quant à la sculpture, depuis plusieurs années elle s'élève et, vue dans son ensemble, jamais, je crois, elle n'a fait mieux.

A. DE FLEURY.

ÉTUDES HISTORIQUES.

LES GRANDES COMPAGNIES[1].

Seguin de Badefol marchait en conquérant. Ses lauriers empêchaient l'Archiprêtre de dormir. Quelle gloire pour celui-ci, le jour où le chef de la Grande Compagnie serait battu par le chef de la compagnie *del acquisto*, devenu l'allié du roi de France! L'envie de Cervole faisait les affaires du souverain.

Il n'y avait pas à hésiter pour l'Archiprêtre. Le roi Jean chargeait son cousin Jacques de Bourbon, comte de la Marche, homme de guerre fort aimé par la noblesse, mais possédant des capacités militaires infimes, de déployer la bannière de la chevalerie d'Auvergne, du Limousin, des deux Bourgognes, etc., contre les Tard-Venus. En se joignant à Jacques de Bourbon, Cervole pouvait espérer d'exterminer la Grande Compagnie.

Les deux chefs de brigands ne se connaissaient point personnellement; mais l'orgueil les transformait en ennemis acharnés.

Jacques de Bourbon conduisait une armée de douze mille hommes, y compris la société *del acquisto* et nombre de routiers qui obéissaient surtout à Arnauld de Cervole. Le cousin du roi Jean s'empressa de joindre l'armée des Tard-Venus, campée près de la petite ville de Brignais, sur le Rhône, à trois lieues de Lyon, non loin de l'endroit où nous avons rencontré Franken et Godulot quittant l'Archiprêtre.

Avant d'attaquer les soldats de Badefol, les principaux chefs qui accompagnaient Jacques de Bourbon tinrent conseil. Outre Cervole, dirigeant l'avant-garde, c'étaient le vicomte d'Uzès et le sire de Tournon, et deux gentilshommes dont l'histoire ignore les noms.

— A mon avis, déclara Jacques de Bourbon, il convient de fondre le plus tôt possible sur les pillards que nous avons à combattre. De pareils soldats ne peuvent résister à la chevalerie.

— C'est mon avis aussi, opina le vicomte d'Uzès en s'inclinant.

— Ce n'est pas le mien, dit à son tour Arnauld de Cervole. Parmi les seize cents compagnons que je commande, certains hommes sûrs et intelligents ont rempli depuis hier le rôle d'éclaireurs, et ils m'ont appris la position de l'armée des Tard-Venus. Les brigands — Cervole ne manquait jamais d'appeler ainsi ses émules en fait de pillage — les brigands se sont placés sur une colline située entre deux montagnes fort élevées, et ils s'y sont sérieusement retranchés... Je vous en avertis.

— Qu'importe? s'écria Jacques de Bourbon, aussi présomptueux que médiocre en art de la guerre. Leur nombre n'égale pas celui de nos troupes. Nous les forcerons dans leur camp, et nous les accablerons aisément, dès les premières attaques.

— Qu'en pensez-vous, messire Cervole? demanda le sire de Tournon.

— Je pense que les ennemis ont sans doute une réserve cachée, dont il faut se garder; je pense qu'il faut agir prudemment, de peur de surprise; je pense qu'il ne convient pas d'attaquer.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Je m'étonne, reprit Jacques de Bourbon, qu'un chevalier aussi hardi et appert que vous, Cervole, ait de ces craintes-là...

— Monseigneur, répliqua vivement l'Archiprêtre piqué au vif, l'audace n'exclut pas la prudence... Soyez tranquille; aussitôt que le conseil aura pris une décision, je me rangerai de bonne grâce à l'avis général, et j'obéirai, et j'agirai... et je vous contenterai...

— Très-bien, fit le cousin du roi Jean en tendant la main à Cervole. Donc, ajouta-t-il, allons aux voix, messires, car le cas est grave.

Le conseil adopta l'opinion de Jacques de Bourbon. Immédiatement, l'attaque commença. L'Archiprêtre mena bravement l'avant-garde à l'assaut de la colline, en déployant une ardeur de lion.

Mais ce qu'il avait redouté, arriva. Une réserve était cachée. Les Tard-Venus firent pleuvoir sur les assaillants une grêle d'énormes cailloux, qui fracassèrent les casques et les armures. Le désordre se mit dans la compagnie *del acquisto*, d'ailleurs si aguerrie.

Jacques de Bourbon vint au secours des soldats de Cervole.

— Courage! criait-il... j'arrive avec toute mon armée... Tenez bon!

— Il est trop tard! annonça l'Archiprêtre... Ils nous accablent!

En effet, neuf ou dix mille Tard-Venus, « tenant leurs lances drues et serrées comme une brosse, » tournèrent soudainement la hauteur, pour venir charger en flanc la chevalerie engagée sur la colline.

Alors le gros des troupes royales fut mis en déroute complète.

Les plus braves, parmi les soldats de Cervole et de Jacques de Bourbon, combattirent jusqu'à la mort ou furent faits prisonniers.

Jacques de Bourbon et son fils, très-grièvement blessés, ne purent s'échapper de la bataille que sanglants, mutilés. Trois jours après, ils moururent de leurs blessures à Lyon. Le vicomte d'Uzès fut pris, avec plus de cent chevaliers. Arnauld de Cervole, lui-même, « fort blessé et navré, » dit Froissart, tomba entre les mains des Tard-Venus, désormais capables de tout entreprendre, après un tel triomphe. Ils avaient vaincu l'*acquisto!*

La Grande Compagnie se sépara en deux corps. Les uns restèrent près de la Saône, pour rançonner les beaux pays qui bordent cette rivière; les autres marchèrent du côté d'Avignon, et arrivèrent au Pont-Saint-Esprit, qui commande les deux rives du Rhône. C'étaient les plus nombreux. Ils surprirent Pont-Saint-Esprit, où ils laissèrent une forte garnison dont le chef s'intitula « ami de Dieu et ennemi de tout le monde ».

A l'exemple de Cervole, les chefs des Tard-Venus parlaient « d'aller voir le pape et les cardinaux en Avignon, et d'avoir de leur argent, ou de les *hérier* (tourmenter) de grand'manière ». Leurs troupes grossissaient tous les jours, par l'arrivée d'Anglais et d'étrangers que guidait l'amour du pillage.

Heureusement, le marquis de Monferrat, ayant besoin de soldats pour faire la guerre aux Visconti, proposa au pape d'emmener les Tard-Venus en Italie, moyennant 60 000 florins que Sa Sainteté lui donnerait. On conclut l'affaire, et la Provence fut délivrée. Dix mille Tard-Venus, environ, allèrent porter en Italie le brigandage et la peste.

VII

Mais que devint l'Archiprêtre? Ici la légende nous en dit plus que l'histoire, quand elle nous apprend comment le vaincu de Brignais trouva le moyen de sortir de captivité.

Rien de plus simple que ce fait. Froissart nomme Briquet, Carnelle et Jehan Haconde parmi les capitaines qui avaient le plus contribué à la victoire remportée par les Tard-Venus. Le premier de ces trois hommes avait naguère combattu à côté d'Arnauld de Cervole. Il avait été élevé à l'école de l'Archiprêtre.

Au moment où celui-ci, couvert de blessures, était forcé de se rendre, Briquet l'avait reconnu. Son premier mouvement l'emporta.

— Achevons-le! Qu'il périsse! criaient bon nombre de routiers, parmi lesquels Franken et Godulot se montraient les plus acharnés.

— Oui, la mort pour ce traître! s'exclamait Jehan Haconde. Il a lutté contre nous; il faut nous venger de son inconstance... Mort au lieutenant du roi!

— Amis, dit Briquet en s'interposant pour sauver l'Archiprêtre, son sort serait trop doux si nous l'achevions dans l'état où il se trouve. Gardons-le prisonnier. Notre illustre chef, Seguin de Badefol, l'interrogera, le jugera, le condamnera sans doute au plus cruel supplice. Un monstre comme lui doit subir mille morts!... Ne lui accordons point le trépas des braves!

L'exagération même des paroles de Briquet eut de l'écho parmi les Tard-Venus.

— Oui, qu'il périsse au milieu des tortures! s'écria Franken.

— Pas de pitié! pas de merci! Mort au rival du seigneur Badefol! ajoutait Godulot, en se démenant comme un diable.

— Je vous réponds que justice sera faite, reprit Briquet, Badefol ne s'attendrit jamais.

Il fit signe à un routier, qui s'avança et prit l'épée de Cervole. Tous les autres soldats reçurent l'ordre de se retirer.

Franken et Godulot obéirent en maugréant, comme si on leur eût ravi une proie.

Le prisonnier fut épargné, remis aux empiriques de la Grande Compagnie, piètres savants chargés de guérir les blessés.

Chacun attendit avec impatience le jour de son rétablissement, dans l'espoir d'assister plus tard aux péripéties de son procès et aux tortures de son agonie. Pour certaines âmes, il y a du plaisir dans la cruauté.

Dès que Cervole fut rétabli, il eut Briquet pour premier visiteur.

— Ah! s'écria-t-il, je vous vois avec grand plaisir, seigneur cavalier, car j'ai à vous remercier du plus profond de mon cœur, et je vous dois une reconnaissance éternelle. Sans vous, j'étais massacré.

— Ne parlons pas de cela. Entre compagnons, les dettes ne se payent guère. D'ailleurs, votre salut n'est pas assuré, mon cher Cervole. Il n'y a peut-être que moi, parmi les Tard-Venus, qui m'intéresse à votre personne; tous les autres chefs vous immoleront impitoyablement... Eh bien, il faut prévenir leurs coups; il faut fuir... au plus vite.

— Fuir! moi! Arnauld de Cervole!... devant le Roi des compagnies!

— A l'instant même, vous dis-je, car Seguin de Badefol vous sacrifiera aux exigences de ses routiers... Voyez, c'est moi qui me rappelle le temps où nous assiégions ensemble Avignon, et qui m'offre de vous servir pour échapper à la mort... Profitez-en.

— Tant de générosité! fit doucement l'Archiprêtre avec étonnement.

— Vous me payerez une rançon plus tard, à moins que vous ne repreniez place parmi les compagnies indépendantes du roi de France... Mais il importe de ne pas hésiter, ajouta Briquet. Le temps presse. Dans une heure, trouvez-vous près de ma tente... là... à quelques pas d'ici... Vous changerez de vêtements, et je vous conduirai vers une gorge de montagnes qui vous laissera passage pour rentrer en Auvergne. Encore une fois, vous me payerez rançon plus tard. J'y compte... Est-ce dit? Est-ce convenu? Parlez, compagnon.

Cervole accepta; les choses se passèrent ainsi que Briquet les avait prévues. Sous un déguisement, l'Archiprêtre se déroba aux recherches des Tard-Venus et dut son salut à son ancien routier, qui ne manqua pas de lui dire en le quittant :

— Je compte, Cervole, sur 100 florins que vous me ferez tenir. Ou bien, le jour où vous reprendrez une compagnie franche, autre que celle *del acquisto*, je combattrai encore avec vous, si cela vous est agréable.

VIII

Revenons, avec Cervole fait libre par la grâce de Briquet, dans le château des bords de la Vienne, où nous avons vu, dès le début de cette histoire, ce premier héros des grandes compagnies.

Tout est métamorphosé dans sa demeure. Le personnel des domestiques est changé. Autrefois, il ne se composait que d'hommes armés; aujourd'hui, nombre de suivantes parcourent les vastes appartements du château. L'ameublement est gracieux; tout le luxe de l'époque s'y retrouve au suprême degré. Partout les baldaquins, les courtines, les dressoirs, les chaises sculptées, les délicatesses d'accessoires qu'on eût cherchées en vain peu d'années auparavant.

Depuis le 2 avril 1361, date de la bataille de Brignais, que d'événements étranges sont arrivés!

Cervole, chose incroyable! semble ne pas vouloir reprendre l'existence de routier; chose plus incroyable encore, il s'est marié!

Oui, Arnauld de Cervole, chevalier, seigneur de Châteauneuf et de Concressant, a épousé Jeanne, dame de Châteauvillain en Champagne, de Thil en Auxois, de Marigny et de Saint-Georges.

La joie de la mère Pulchérie, sa tante, est indicible. Elle ne doute pas que Cervole, retenu par les liens du mariage, ne veuille s'endormir dans les délices de Capoue, abandonner pour toujours la vie d'aventures, et redevenir pacifique comme au temps de sa jeunesse.

Illusion des illusions! La vie d'aventures se modifie bien rarement, quand elle est passée en habitude, à l'état de seconde nature.

Jeanne et Arnauld sont assis l'un près de l'autre, dans la plus riche salle de leur château, magnifiquement ornée de peintures et de sculptures.

La jeune femme lit un manuscrit enluminé, une des merveilles du quatorzième siècle; l'Archiprêtre, lui, est penché sur une immense feuille de papier placée au bout de la table. Tout à coup il s'écrie :

— O rage! Seguin de Badefol a profité de la victoire qu'il a obtenue sur mes routiers et sur les troupes de Jacques de Bourbon.

Jeanne de Cervole sauta sur son fauteuil, comme étourdie par cette exclamation.

— Qu'avez-vous, mon ami? demanda-t-elle... Je cherche la cause...

Sans entendre les paroles de sa jeune épouse, sans voir le mouvement qu'elle fit, Arnauld continua, se parlant à lui-même :

— La Grande Compagnie a succédé à ma compagnie *del acquisto*... Elle nous dépasse, oui, oui... Elle a fondu sur les Etats du pape; elle s'est jetée au travers des montagnes de l'Auvergne, non loin de ce château où je m'efface, où je m'enterre; elle a pris Brioude, fait des courses jusqu'au Puy, parcouru le Languedoc, rançonné Aniane, brûlé en partie Gignac, attaqué et pillé Frontignan...



L'Archiprêtre à la bataille de Cocherel. Dessin de Lix, gravure de Ansseau.

— Arnauld, mon ami, vous êtes en colère? demanda de nouveau, et très-doucement, Jeanne de Châteauvillain, dont l'émotion était grande.

L'Archiprêtre n'entendait pas davantage. Il continua :

— Après avoir suivi le marquis de Montferrat au delà des Alpes, Seguin de Badefol a compris qu'il trouverait un meilleur butin en France, que les aventures y sont plus intéressantes, surtout plus lucratives... Il est actif, et moi je me consume dans un indigne repos. Cependant j'ai rendu des services au Dauphin, et je pourrais encore... je n'ai pas brisé mon épée!

— Mon ami, dit Jeanne, vous regrettez le passé, vos brillantes aventures?

Une larme mouilla les paupières de la jeune femme. Cervole resta muet et pensif. Il sortit brusquement, sans daigner répondre.

Quelques mois plus tard, le roi de France reprenait à sa solde l'Archiprêtre, et Jeanne voyait qu'elle ne s'était pas trompée, que l'existence présente ne suffisait point à l'ambition malsaine de son mari.

Des routiers détachés de la Grande Compagnie, d'autres nouvellement mis en campagne, vinrent se placer sous le commandement d'Arnauld de Cervole, plein d'ardeur encore pour guerroyer.

Nous ne saurions énumérer ici tous ses exploits en Lorraine et en Bourgogne. Rappelons seulement qu'il ravagea les domaines de Charles le Mauvais, situés en Normandie.

Ce prince était alors l'ennemi déclaré du roi de France. Son rôle odieux ne cessa que lorsque ses prétentions n'eurent plus de succès possible. Charles le Mauvais sentit la force de l'homme qu'on lui opposait.

— Oh! se disait Cervole, me voilà donc maintenant un chevalier renommé, tel que les Clisson et les Duguesclin!

L'Archiprêtre, en effet, rêva les plus grands honneurs sous Charles V. Il combattit dans l'armée française contre le roi de Navarre, et acquit un surcroît de réputation guerrière. Amis et ennemis le redoutaient. Il n'était bruit que de ses exploits, que de son habileté.

Par exemple, en 1364, Jean de Grailly, captal de Buch, qui commandait les Navarrais aux environs de Pont-de-l'Arche et de Vernon, fut sollicité d'entrer en conférence avec Cervole.

— Non, s'écria le captal, l'Archiprêtre est si grand barateur (trompeur), que s'il venoit jusques à nous, comptant jongles et bourdes, il adviseroit et imagineroit notre force et nos gens. Si nous pourroit tourner à grand contraire. Je n'ai cure de ses parlemens (entretiens).

Le 24 mai de cette année devait avoir lieu la fameuse bataille de Cocherel, assez près d'Evreux, bataille mémorable entre toutes.

L'Archiprêtre marchait à la tête d'un véritable corps d'armée. Seulement, c'était Bertrand Duguesclin qui exerçait le commandement général des troupes françaises. De là des complications, nées de l'orgueil qui bouleversait la tête d'Arnauld de Cervole.

— Le roi m'a préféré ce vilain Breton! s'exclamait-il. S'il y a une victoire à Cocherel, Duguesclin en obtiendra le profit. Je sais ce qu'il me reste à faire. Je ne combattrai pas. Je me tiendrai hors des routes; ma bannière et mes gens figureront seuls sur le terrain, sans que ma voix les guide.

Duguesclin remporta une victoire décisive. Alors la jalousie de l'Archiprêtre monta à son comble. Il se disait :

— Tout sourit au « dogue de Bretagne ». Moi, l'on m'oublie. La bataille de Cocherel me perd, car je n'ai pas agi dans cette journée selon les vues de Charles V, et mes ennemis m'en voudront de ma conduite négative...

En effet, après la bataille de Cocherel, les généraux du roi de France ayant demandé des nouvelles de l'Archiprêtre, les routiers de celui-ci l'avaient excusé de leur mieux; mais Charles V s'était montré fort irrité de sa retraite.

Le roi manda Cervole et l'interrogea durement :

— D'où vient, chevalier, que vous ayez quitté le champ de bataille, et que, avec un seul écuyer, vous ayez repassé la rivière?

— Sire, répondit l'Archiprêtre, vous comprendrez mon embarras extrême. Je suis dévoué, corps et âme, au roi de France; mais j'ai des obligations féodales. Je tiens quelques terres en fief du captal de Buch, général des Navarrais à Cocherel. Je n'ai pu m'armer contre lui. D'ailleurs, le Breton suffisait!

Charles V accepta ces excuses. Au fond, Arnauld de Cervole ne disait pas toute la vérité. Il voyait dans Bertrand Duguesclin un rival heureux, qui, en triomphant du captal de Buch, commençait une carrière des plus brillantes. L'envie le mordait au cœur; elle faillit se trahir complétement quand le roi de France prononça les paroles suivantes :

— Notre fidèle chevalier Bertrand Duguesclin a vaincu l'armée de Charles le Mauvais, et il a fait prisonnier le captal de Buch. Pour récompense, nous lui octroyons le comté de Longueville, par nous confisqué sur le roi de Navarre, et nous le créons maréchal de Normandie.

Mais la finesse experte de Charles V éclata. Si, d'une part, ce prince accordait bien des honneurs à Duguesclin, d'autre part il cherchait à s'attacher l'ambitieux et jaloux Cervole en lui donnant la place de chambellan — ce qui était un poste éminent au moyen âge.

Lorsque la paix eut été conclue, le 6 mars 1365, entre les rois de France et de Navarre, Charles V pensa sérieusement à délivrer son royaume des ravages des compagnies. Depuis deux années, il était question en haut lieu de mener tous les routiers contre les Turcs, d'organiser une croisade que dirigerait l'Archiprêtre, toujours enclin à pressurer, à piller les habitants des villes où il passait, malgré sa qualité de « chevalier au service du roi de France ».

Charles V, voulant enfin exécuter son projet, s'adressa à Cervole :

— Amé et féal chevalier, lui dit-il, j'ai confiance en votre bravoure et en votre loyauté. De mon congé et licence, vous pouvez entreprendre de mettre hors du royaume les gens des compagnies, de les mener et conduire au saint voyage d'outre-mer, pour servir Dieu contre les mécréants et ennemis de la foi.

— Sire, mon épée vous appartient. Dites vos volontés... vous verrez si je ne puis suivre, sinon égaler vos plus zélés serviteurs.

— Il s'agit d'une œuvre immense; il s'agit de sauver le royaume, depuis si longtemps désolé par les guerres privées. Quelle carrière s'ouvre à vous, messire Cervole! Quand vous aurez terminé l'entreprise, agréable à Dieu et à votre roi, personne ne marchera avant vous dans ma cour.

Cervole, d'abord émerveillé par le petit discours de Charles V, baisa respectueusement la main de son souverain. Ensuite, il réfléchit sur la possibilité d'accomplir ce projet, et il hasarda quelques doutes :

— Mais, sire, le nombre des routiers est très-considérable, et ils combattent sous tant de chefs différents!

— Qu'importe! répondit Charles V; messire Bertrand Duguesclin assure qu'une expédition lointaine réussira...

Au nom de Duguesclin, Arnauld de Cervole tressaillit. La pensée de rivaliser avec le vainqueur de Cocherel domina, chez l'Archiprêtre, tous les doutes et toutes les craintes. Il termina en disant :

— Je réponds du succès de la croisade! Ordonnez, sire.

— La gloire vous en reviendra, chevalier, fit le roi avec une douceur qui ne lui était pas habituelle. Agissez à votre guise. J'ai donné des ordres pour que mes commandants militaires vous aident à préparer l'expédition... Avant votre départ, vous me ferez connaître vos plans de campagne...

— Oui, sire. Votre approbation doublera nos chances de vaincre.

Ici finit l'entretien. Cervole se mit à l'œuvre. Il envoya des messagers à Lamit, au petit Meschin, au bourg Camus, et surtout à Robert Briquet, chefs des diffé-

rentes compagnies qui se trouvaient en France. Il s'adressa même au chef des Tard-Venus, à Seguin de Badefol, dont il a été parlé plus haut. Il voulait enrôler l'ancien « roi des Compagnies ».

Seul, ce dernier ne répondit point à l'appel de l'Archiprêtre. Robert Briquet, au contraire, se présenta immédiatement avec ses anciens compagnons, Godulot et Franken.

— Me voici, dit Briquet à Cervole. Après la journée de Brignais, quand je vous facilitais une évasion dont vous avez profité, chevalier, je posais des conditions. Votre rançon se montait à 100 florins, à moins que vous ne redevinssiez routier comme devant, indépendant du roi de France. Aujourd'hui, vous m'appelez pour combattre les Turcs. J'accours avec mes gens, car nous pouvons faire de belle besogne, librement, à la tête d'une grosse armée, tantôt contre les mécréants, tantôt contre les paysans d'Allemagne.

— Nous commencerons par faire boire nos chevaux dans le Rhin. Allons, ami Briquet, ajouta Cervole en frappant sur l'épaule de son ancien libérateur, le temps est revenu des marches à outrance et des combats qui amènent du butin. Pendant que le roi Charles V travaillera comme un clerc au fond de son cabinet, nous conduirons nos bandes à la victoire, et nous vivrons princièrement.

— C'est convenu, déclara Briquet, tout entraîné par ces paroles.

— C'est convenu, répéta Cervole. Vous me seconderez, et dans peu nos compagnies feront parler d'elles... L'avenir est à nous.

Peu après, aux environs de Limoges, une jeune et noble femme, accompagnée de quelques suivantes, chevauchait vers le monastère dont la mère Pulchérie était abbesse.

Celle-ci reçut avec bienveillance sa nièce, Jeanne de Châteauvillain, dame de Cervole, laquelle venait passer dans le cloître tout le temps que son mari demeurerait absent pour exterminer les Turcs.

Les deux femmes prièrent avec ferveur le Dieu des armées, afin qu'il bénît la sainte entreprise de l'Archiprêtre.

— Je vous félicite, ma bonne Jeanne, dit la mère Pulchérie à sa nièce, d'avoir pour époux un nouveau Macchabée, gagnant par sa vaillance le pardon de toutes ses fautes passées.

Mais Cervole n'accomplit pas, comme on va le voir, toutes les choses auxquelles s'attendaient Jeanne et l'abbesse.

Celles-ci avaient trop compté sur sa conversion. Le chef de compagnie *del acquisto* courait peut-être à sa perte, loin de rentrer dans le droit chemin.

IX

Les soldats de l'Archiprêtre étaient arrivés près de Metz, dans un petit village de la Lorraine, fort bien approvisionné.

Ils avaient longtemps marché; ils avaient faim et soif.

Plusieurs d'entre eux tinrent conseil, sous la présidence de Robert Briquet, dont les allures plaisaient beaucoup aux routiers, notamment à Franken et à Godulot.

— Nous voilà dans une singulière situation! dit Briquet. Cervole nous soumet à une discipline bonne pour des troupes royales, mais qu'il est impossible d'accepter quand on est routier de cœur et d'âme. Je ne m'attendais pas à cela.

— Nous avons besoin de vivre, et l'on nous défend de rançonner l'habitant, observa Godulot; cela ne peut nous convenir... Que diable! il faut avoir le ventre plein pour bien se battre.

— Il y a, dans ce pays, un petit vin blanc qui me paraît délicieux, dit Franken, et l'on nous empêche de défoncer quelques barriques, sous prétexte de discipline. Messire Cervole joue au général. Charles V, le Sage, l'a endoctriné...

— M'est avis que nous ne l'écoutions pas, reprit Godulot. Il passe tour à tour de la profession de routier à celle de défenseur du roi... Nous ne savons plus où nous en sommes, depuis plusieurs années. Quant à moi, la vie de soldat, sans ses avantages, me semble une duperie... Nargue de la gloire sans profit!

— Que m'importe le roi Charles V!

— Que nous ont fait les Turcs?

— Eh bien, proposa Briquet, agissons selon notre habitude, compagnons. Pillons ce village! Après, on discutera la question.

— Oui! oui! répondirent les assistants au conseil.

Et alors, en moins d'une heure, d'après l'impulsion donnée par Robert Briquet, Franken et Godulot, une bonne partie de l'avant-garde des troupes conduites par Cervole profita de l'absence de l'Archiprêtre pour s'élancer dans les demeures et pour lever des impôts forcés sur les habitants.

Quiconque résistait, recevait des coups de lance. L'un voyait mettre le feu à sa maison, l'autre voyait démolir les murs de sa cave.

Ce fut une désolation, et lorsque Cervole arriva, nombre de paysans étaient victimes de la rapacité des routiers.

— Qu'on punisse les coupables! s'écria l'Archiprêtre avec colère. Point de pitié, point de grâce! Il faut des exemples terribles.

Briquet et Franken évitèrent le premier choc; mais Godulot, dénoncé par un paysan, fut passé par les armes, au grand effroi et au grand mécontement des compagnons, n'osant pas s'opposer aux volontés de leur chef suprême.

Une fois cette exécution sommaire achevée, Arnauld de Cervole comprit les difficultés qu'il rencontrerait, s'il prétendait astreindre à la discipline des bandes qui n'avaient que le butin en perspective.

Il vit que Briquet ne le suivrait pas dans cette nouvelle manière d'opérer. D'ailleurs, ce jour même, un grand nombre de compagnons, parmi lesquels était Franken, émigrèrent dans les pays étrangers. L'armée de Cervole diminuait singulièrement. Encore quelques défections, et il ne lui resterait que des forces insignifiantes.

D'abord il songea à se séparer de Briquet. Mais il devait la vie à cet homme; mais il y avait danger à s'en faire un ennemi. D'une part la reconnaissance, d'autre part la prudence lui commandaient de dissimuler jusqu'à bonne occasion. La nécessité l'étreignit.

Il arriva que Cervole ne continua pas à exiger l'observance de la discipline, que les villes et les villages de l'Alsace et du comté de Bourgogne furent impitoyablement rançonnés, que les souverains du centre de l'Europe s'émurent, et que le roi de France, principalement, songea de nouveau à réprimer par la force les désordres des routiers, dût-il frapper Cervole lui-même

La position d'Arnauld était critique, et l'indécision de sa conduite lui créait mille sortes d'embarras.

— L'Archiprêtre ne fait pas son devoir, écrivait Charles V.

— L'Archiprêtre nous trahit à tous moments, disaient les principaux compagnons. Il n'a plus le génie de son métier!...

Le roi de France, mécontent de Cervole, résolut de s'adresser à Duguesclin pour délivrer le royaume des grandes compagnies.

Nul mieux que le « dogue de Bretagne » ne pouvait renouer les négociations rompues avec l'Espagne, où il avait été question de marcher contre Pierre le Cruel et sous la bannière de Henri, comte de Trastamare.

Singulière époque! Les guerriers les plus renommés avaient pour soldats des aventuriers. Messire Duguesclin lui-même souffrait que ses Bretons enlevassent, sur leur chemin, argent, habits, chevaux et bétail. Henri de Trastamare, réfugié en Languedoc, vivait à la manière des chefs de compagnies.

Les habitants de la France demandaient à Dieu, par des prières, d'être délivrés des routiers. Un jour Bertrand Duguesclin, en passant dans un village, entendit chanter une complainte en latin, adressée à la sainte Vierge :

Cunctis bonis exuimur,
Ab impiis persequimur
Per quos jugo subjicimur
Servitutis.

(Nous sommes dépouillés de tous biens, nous sommes poursuivis par les impies, qui nous mettent sous le joug de la servitude.)

Depuis ce temps, Duguesclin s'était ému de pitié pour le peuple français, battu et désolé par les gens de guerre. Déjà il pensait ce qu'il dit plus tard, en mourant, aux vieux capitaines qui l'entouraient :

— N'oubliez point que, en quelque lieu que vous fassiez la guerre, les gens d'Eglise, les femmes, les enfants et le pauvre peuple ne sont point vos ennemis.

Or, à la bataille d'Auray, livrée peu de mois après celle de Cocherel, Duguesclin avait été fait prisonnier par l'Anglais Chandos.

Charles V écrivait à Duguesclin :

« Lorsque je vous ai donné le comté de Longueville, vous m'avez promis, en retour, de délivrer mon royaume des compagnies... Chandos exige, pour vous, une véritable rançon de prince. Il veut cent mille francs. Je les payerai, à condition que vous déterminerez les chefs de bandes à vous suivre en Espagne. »

Duguesclin répondit :

« Sire,

« Je me rappelle ma promesse, et je suis prêt à la tenir, puisque vous avez besoin de mes services, lorsque tant d'hommes de guerre qui pourraient faire cette besogne ne prennent pas au sérieux la mission dont vous les avez investis. Cervole manque à son devoir; Duguesclin remplira le sien. Donc, sire, je me mets à votre disposition, sans arrière-pensée, comme il convient à un fidèle Breton. »

Toute la France répéta le nom de Duguesclin; tous les Français eurent l'espoir au cœur. Le fléau du brigandage allait enfin disparaître!

Alors les principaux *chevetaines* (capitaines) des routiers se trouvaient réunis en grande compagnie près de Châlon-sur-Saône. Il y avait là, outre Cervole, Robert Briquet et d'autres compagnons connus, quelques chevaliers dont Duguesclin avait partagé les dangers à Cocherel. C'était un rassemblement formidable.

Charles V dépêcha un héraut auprès de ces chefs. Ce héraut portait les armes du roi sur son hoqueton. Il entra tout droit dans les lignes.

— Voilà quelqu'un qui vient de la part du roi de France, dit Briquet à Cervole, qui fit une légère grimace.

— Voyons ce qu'il veut, répondit l'Archiprêtre. Ordonnez à nos soldats de le conduire vers la tente où notre conseil va s'assembler... L'arrivée de cet homme va préoccuper tout le monde. On ne parle que de lui, maintenant!

— Mais nos amis sont à table en ce moment. Hugues de Caurelay, Mathieu de Gournay et Gautier Huet dégustent les meilleurs vins de la Bourgogne... Justement, deux hommes conduisent le héraut vers ces joyeux convives... Voyez... On s'empresse...

— Eh bien, allons-y, nous aussi, répliqua Arnauld de Cervole, avec un certain air de mécontentement. Il faut savoir de quoi il s'agit.

Cervole et Briquet se trouvèrent bientôt près de Hugues de Caurelay. L'envoyé de Charles V entra en même temps qu'eux dans la tente, et dit :

— Je viens, de la part du roi de France, vous demander un sauf-conduit pour Bertrand Duguesclin, l'illustre guerrier de la Bretagne.

A ce nom, Cervole ne cacha pas son dépit. Il se tut. Caurelay, au contraire, s'écria :

— Il faut accorder au plus tôt ce passe-port... Quant à moi, je meurs d'envie de revoir Bertrand pour lui faire boire de mon vin, pour le complimenter sur ses exploits merveilleux.

En effet, le sauf-conduit fut donné au héraut, malgré quelque résistance de la part de Cervole.

Peu après, dans le même lieu, étant à table encore avec la plus grande partie des capitaines de compagnies, Hugues de Caurelay reçut la visite de Bertrand Duguesclin. Tous, à l'exception de Cervole et de Briquet, « firent mille caresses » au vainqueur de Cocherel. Caurelay, par-dessus tous les autres, se jeta au cou du guerrier et, devançant le discours que Duguesclin s'apprêtait à prononcer, déclara qu'il le suivrait jusqu'au bout du monde.

— La plupart d'entre vous, dit Duguesclin, ont été autrefois mes compagnons; vous êtes tous mes amis. Vous n'êtes point faits pour ravager et ruiner des provinces, mais pour les conquérir et pour les conserver. Je sais où la nécessité peut porter les hommes les plus vertueux. Je viens vous donner les moyens, en subsistant avec honneur, de combattre avec gloire : l'Espagne presque entière gémit sous les fers des Sarrasins : vous aimerez mieux être les libérateurs d'un grand peuple que de ruiner une nation entière. Au reste, pour vous aider à faire ce voyage, le roi vous fait présent de 200 000 florins d'or. Nous trouverons peut-être quelqu'un sur la route qui nous en donnera autant, car je prétends être du voyage avec mes amis.

Cette harangue produisit un enthousiasme indescriptible parmi les routiers. A vrai dire, ce qui leur plaisait le plus, c'était la dernière phrase de Duguesclin : « Nous trouverons peut-être sur la route, etc. »

Cependant quelques milliers d'hommes demeuraient indécis et se plaçaient autour de Robert Briquet. Celui-ci prit la parole :

— Amis, les compagnons perdront leur indépendance en allant en Espagne guerroyer pour Henri de Trastamare. Voulez-vous encore être garrottés par cette discipline qui a causé la mort du brave Godulot?

— Non, non, répondirent aussitôt des milliers de voix.

— Décidez-vous... Acceptez ou refusez. Si l'Archiprêtre veut encore servir le roi de France, qu'il devienne le lieutenant de Bertrand Duguesclin. Pour moi, je refuse de marcher sous la bannière du Breton. Pour rien au monde je ne voudrais quitter ma belle existence de routier...

En disant ces mots, Briquet regardait Cervole, envieux et jaloux de Duguesclin, mais lent à se prononcer sur la conduite qu'il voulait tenir en cette circonstance.

Briquet emmena son groupe de compagnons avec lui, et l'on put croire d'abord que Cervole resterait avec Duguesclin.

Mais tout à coup, au moment décisif, l'Archiprêtre dit avec amertume, et comme en proie à un démon intérieur :



Duguesclin parmi les routiers. Dessin de F. Lix, gravure de Ansseau.

— Non, je n'aiderai pas au triomphe de mon rival! Je n'irai pas combattre les Sarrasins ni Pierre le Cruel.

Cervole et Briquet ne parurent donc pas aux conférences de Duguesclin. Ils reprirent avec les mécontents le chemin de Limoges.

Il était trop tard! Pour les compagnons décidés à ne pas suivre le dogue de Bretagne, l'Archiprêtre était un homme sur lequel on ne pouvait plus compter.

L'étoile du chef *del acquisto* pâlissait; non-seulement les instincts jaloux et l'orgueil empêchaient Arnauld de revenir au bien, mais encore ils le livraient pour ainsi dire à Robert Briquet, plus résolu dans le mal.

X

Cervole et Briquet reparurent en Auvergne. De temps à autre, l'Archiprêtre se permettait de prendre quelques moments de doux repos auprès de Jeanne de Châteauvillain. On le voyait assez souvent sur les bords de la Vienne, dans la demeure où sa femme avait versé bien des larmes en l'attendant, en espérant inutilement de le convertir. Il y venait embrasser ses deux enfants, au risque d'entendre maintes doléances.

Jeanne et la mère Pulchérie ne se lassaient pas de travailler à l'œuvre ingrate de sa conversion, persuadées que l'heure du châtiment ne tarderait pas pour Arnauld de Cervole, s'il ne s'amendait.

Pendant un des séjours que celui-ci fit en son châ-

teau, Jeanne ne manqua pas à sa tâche d'épouse et de mère :

— Voyez, mon ami, lui dit-elle avec un ton des plus persuasifs, voyez ce qui arrive. Messire Duguesclin n'ajoute pas de fleurons à sa couronne de guerrier... Dans le comtat Venaissin, il a exigé du pape Urbain V une somme de 200 000 florins d'or, plus l'absolution pour les routiers qu'il conduit. De l'autre côté des Pyrénées, en faisant la guerre à Pierre le Cruel, il a négligé d'aller à la rencontre des Sarrasins; et pourtant ses troupes portent sur leurs habits de grandes croix blanches, comme les croisés d'autrefois... Mais on ne dirige pas comme on veut des bandes indisciplinées...

— Merci, Jeanne. Vous me rendez justice, répondit l'Archiprêtre, heureux d'entendre un tel blâme dans la bouche de sa femme. Le dogue de Bretagne ne détruira pas entièrement les grandes compagnies, car plus d'un chef a refusé d'aller en Espagne, ou, y étant allé, repassera les monts. On dit même que l'invincible Duguesclin a éprouvé un désastre à Navarrette, et que, pour la seconde fois, il a été fait prisonnier par Chandos... Ce guerrier coûte cher au roi.

Un sourire de satisfaction errait sur les lèvres de Cervole, qui ajouta :

— Alors nos rangs se décupleront... Nous renaîtrons, Jeanne. Briquet et moi, nous aurons de nouvelles aventures, toujours fructueuses.

— Quoi! Vous ne gémirez pas, Arnauld, si les Français jettent des cris d'horreur et de désolation, si les travaux viennent à chômer partout, s'il n'y a plus de sécurité ni d'espoir en Auvergne, en Berri, en Bourgogne, et dans le Limousin où nous habitons!... Personne ne vit tranquille aujourd'hui. Qui sait le sort que l'avenir vous réserve? Le capitaine Munde le Batillier a été décapité à Paris, pour ses « démérites », dit la sentence; à Paris aussi, Camus, autre capitaine de compagnie, a été torturé au moyen de tenailles ardentes... C'est la mère Pulchérie qui me l'a appris...

— Ma tante, répliqua Cervole, s'occupe beaucoup trop de mon salut dans l'autre monde et de ma conduite dans celui-ci.

— Votre sainte tante et moi, nous étions persuadées que, fatigué par les expéditions passées, vous vous retireriez en ce château... définitivement... tout à votre famille.

— Pour me mettre en retraite, interrompit sèchement l'Archiprêtre... Je ne suis ni fatigué ni dégoûté par les injustices que m'a faites le roi de France... Si je disparaissais, mon rival Duguesclin éprouverait, quoique prisonnier, une joie que je ne veux pas lui donner.

— N'en parlons plus, Arnauld, dit Jeanne avec douceur.

— Est-ce que je n'ai pas toujours été un bon et loyal mari pour vous? Ne vivez-vous pas, soit dans ce château, soit dans le monastère de ma tante, ne vivez-vous pas toujours au sein de l'abondance, entourée de considération? Ne possédez-vous pas une petite famille qui reçoit vos soins avec bonheur? Nos deux enfants, Philippe et Marguerite, ne sont-ils pas dignes de toute votre tendresse?... Allons, Jeanne, n'essayez pas de m'arracher à la vie des armes... La société *del acquisto* a encore besoin de moi... Je n'abdique pas mon titre de chef... non... non.

Jeanne de Châteauvillain n'insista pas. Elle mit sa main dans la main de son époux, et termina, les larmes aux yeux :

— Vous êtes mon chevalier, Arnauld. A Dieu ne plaise que je veuille déranger vos desseins! Hélas! continuez à guerroyer.

Cervole, un peu troublé, mécontent de cette explication conjugale, mais touché des sentiments de Jeanne, après tout, annonça qu'il partirait le lendemain pour rejoindre ses compagnons en Auvergne. Il les avait quittés depuis trop longtemps, disait-il.

Ceux-ci, cependant, presque aussi nombreux que les soldats de Robert Briquet, trouvaient que Cervole descendait au second rang, qu'il faisait de fréquentes absences, et que Briquet, constamment en route, obtenait plus de butin. « La compagnie *del acquisto*, remarquaient ces pillards, porte un nom qu'elle ne justifie plus. Elle n'acquiert pas d'argent, de vivres, d'objets mobiliers. »

En arrivant à Clermont, ville près de laquelle ses hommes étaient campés, l'Archiprêtre eut un mauvais pressentiment. D'ordinaire, aussitôt qu'il apparaissait, ses compagnons manifestaient bruyamment leur satisfaction. Cette fois, un silence glacial régna dans les groupes, et à peine eut-il pénétré dans les lignes, qu'un jeune soldat lui dit très-audacieusement :

— Nous croyions, capitaine, que vous ne reviendriez pas de Limoges... Beaucoup d'entre nous ne comptaient plus sur vous...

— Nous pensions, ajouta un trompette, que vous restiez, par là, en la société de dame Pulchérie et de dame Jeanne de Châteauvillain... au milieu des délices de la vie seigneuriale...

Stupéfié au dernier point par ces paroles, Arnauld de Cervole appela l'homme d'armes qui lui servait habituellement de secrétaire, et dont il attendait quelques éclaircissements.

Mais son secrétaire ne vint pas. Personne ne répondit à son appel.

— Où donc est-il? demanda Cervole, qui commençait à entrer dans une profonde colère. Où donc est André? Qu'on l'amène.

— Il n'est pas au camp pour aujourd'hui, répondit le trompette d'un ton goguenard. Votre secrétaire, messire Arnauld, écrit en ce moment les missives du brave Robert Briquet, dont les tentes s'élèvent à une lieue d'ici... en avant des lignes...

— Insensés! s'écria soudain l'Archiprêtre en tirant son épée. Vous oubliez que je suis votre chef! Vous me bravez!...

Il se fit un grand silence. Evidemment une conjuration existait, et les compagnons *del acquisto* abandonnaient leur ancien capitaine pour suivre Briquet, plus jeune et plus porté aux rapines que l'Archiprêtre. On avait supplanté l'absent.

— Eh bien, dit Cervole, que ceux qui veulent marcher avec moi le déclarent franchement, et ils n'auront pas à se repentir de leur action!... Ils verront ce dont je suis capable!

— Vive le capitaine Briquet! s'exclamèrent les routiers, en s'éloignant de la tente de Cervole.

Quelques mois après, confiné au fond de son château, l'Archiprêtre songeait aux moyens de recruter de nouveaux compagnons.

— Ah! se disait-il, il n'est temps, ébattement ni gloire en ce monde, « que de guerroyer par la manière que nous avons faict! Combien estions-nous réjouis

quand nous chevauchions à l'aventure et nous pouvions trouver sur les champs ung riche abbé, ung riche prieur, marchand, ou une routte (convoi) de mules de Montpellier, chargées de draps de Bruxelles, ou de pelleteries venant au Lendit, ou d'épiceries venant de Bruges, ou de draps de soie de Damas !... Tous les jours nous avions nouvel argent. Par ma foy, cette vie était bonne et belle ! »

Néanmoins, Cervole se décidait à terminer sa carrière en famille; cette résolution remplissait de joie le cœur de Jeanne et de la mère Pulchérie. Tous vivaient dans un grand repos, lorsque Cervole vit un matin les bords de son château encombrés d'hommes de guerre.

C'étaient les routiers de Briquet qui venaient piller le pays. Leurs bataillons couvraient la plaine, à l'endroit où, naguère, Cervole avait passé sa première revue des compagnons *del acquisto*.

Impossible de résister. A peine quelques valets, mal armés, s'offrirent-ils à défendre leur maître. Mais leur bonne volonté n'aboutit qu'à exaspérer les assaillants; et le château de l'Archiprêtre éprouva le sort de tant de châteaux par lui dévastés. Tout y tomba au pouvoir des soldats avides.

En tête des plus audacieux compagnons se trouvait Franken. Arnauld l'aperçut, ne daigna pas lui adresser une parole. Mais le routier, dont les mains étaient pleines d'or, et qui portait à son cou un magnifique collier pillé parmi les parures de Jeanne, s'exclama, en poussant des éclats de rire féroces :

— Duguesclin vient d'être créé connétable! Nous vengeons, grâce aux exploits du brave Briquet, la mort de Godulot, victime de la discipline militaire. A bas Cervole!

Ces brigands mirent le feu au château, et se retirèrent gorgés de butin. S'ils épargnèrent la vie des hôtes, ce fut par l'ordre de Robert Briquet.

— Le châtiment! le châtiment! ne cessa de répéter Cervole, comme s'il eût perdu la raison. Pauvre Jeanne! pauvre Philippe ! pauvre Marguerite !... La ruine pour vous tous !... Je suis maudit !

Et il embrassait sa femme et ses enfants en versant des torrents de larmes !

AUGUSTIN CHALLAMEL.

LES VOYAGEURS MODERNES.

ISMAILIA [1].

SIR SAMUEL WHITE BAKER.

Vers cette époque, mai 1872, le Pacha, pour je ne sais quelle raison, renvoya à Fatiko un fort détachement, et nous ne restâmes plus, après avoir, avec notre cérémonial usité, proclamé l'annexion du pays aux Etats du khédive, qu'une centaine d'hommes. C'était une force bien petite, et, à ce même moment, le Pacha commit, je crois, une faute qui précipita les événements. Jusqu'alors Kabba Rega faisait seul le commerce de l'ivoire, dont l'Ounyoro contenait des quantités immenses; nous lui déclarâmes que le khédive s'était réservé le monopole de cette denrée, et nous nous mîmes à acheter des dents d'éléphant, que les indigènes nous apportaient tous les jours. Qu'allait devenir la liste civile de Kabba Rega privé de la traite et du commerce de l'ivoire? Cette condition lui parut intolérable. Un matin donc que nous faisions l'exercice, voilà que dans tout Masendi retentissent les tambours et les cornets, et nous nous trouvons entourés par cinq ou six mille indigènes la lance à la main, le bouclier au bras, gesticulant, hurlant de la plus furieuse façon. Vite nous nous formâmes en carré, et croisâmes la baïonnette, attendant à chaque minute de voir les lances voler. La situation me paraissait très-grave, nous tuerions beaucoup de monde sans doute, mais il était à prévoir que le nombre de nos adversaires finirait par nous écraser.

Sir Baker le pensait sans doute; en conséquence, il résolut de payer d'audace. Sortant du carré, il s'avança vers Rahouka, un des chefs des indigènes, et lui dit : « Parfaitement joué, Rahouka; allons, commencez à danser; » et il donna l'ordre à notre musique d'exécuter un air qui avait le privilége de mettre en belle humeur les habitants de Masendi.

— Faites danser vos soldats, s'écria Rahouka.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Je le veux bien, annoncez au peuple le spectacle que nous allons lui donner, mais reculez-vous et faites-nous place.

Aussitôt la charge sonna, nous déblayâmes la place, et tous les indigènes s'assirent pour assister à notre danse; elle fut simple et courte. Nous nous reformâmes en carré, et, laissant nos imbéciles ébahis, nous marchâmes au pas accéléré vers notre campement, où nous arrivâmes sans encombre. Par une sage prudence nous renforçâmes nos palissades, nous construisîmes un réduit en terre entouré d'un fossé, et plus que jamais nous fîmes bonne garde. Un jour que, par ordre du Pacha, j'étais allé me plaindre à Kabba Rega du manque de provisions dans lequel il nous laissait, je trouvai le prince plus qu'à moitié ivre et dans les meilleures dispositions apparentes; en attendant le blé qui, selon lui, ne tarderait pas à arriver, il me donna sept grandes jarres de cidre de banane, auxquelles je fis joindre, moitié de gré, moitié de force, un certain nombre de paniers remplis de grains. Je rentrai au camp satisfait. Je rendis compte de ma mission à sir Baker, qui me chargea de distribuer le mérissa (ainsi s'appelle le cidre de banane) à chaque table; car l'heure de dîner venait de sonner, et le clairon avait appelé nos hommes à la gamelle. Vingt minutes après, nous nous tordions dans des convulsions atroces, gémissant comme des malheureux qui vont mourir. Par bonheur, sir Baker, sa femme, et quelques autres parmi nous, n'avaient point bu du mérissa empoisonné; ils purent rapidement nous donner des soins. Ils nous firent prendre de l'émétique, de la moutarde délayée dans de l'eau. Ce remède énergique nous sauva; mais, pour ma part, pendant quelques heures, je fus, tour à tour, hébété ou fou de douleur. J'aurais dit merci à celui qui aurait bien voulu me tuer. Cet empoisonnement général avait eu lieu à sept heures du soir; à mi-

nuit nous étions hors de danger, et à quatre heures du matin, j'avais assez complétement repris possession de moi-même pour m'étonner du silence qui régnait autour de nous; c'était à croire que Masendi, ordinairement si bruyant, n'existait plus. Sir Baker, qui nous avait admirablement soignés, allait, venait, étant étonné, comme nous, de cette absence de tout bruit.

— Astor, ceci ne nous présage rien de bon, mais je ne crois pas à une attaque immédiate. Ils attendront pour voir l'effet du poison, et combien de nous ont échappé à la mort.

— Ne vous y fiez pas, sir Baker.

Il s'éloigna avec sa carabine sur l'épaule, l'héroïque Mme Baker l'accompagnait, et il était suivi d'un clairon. Soit que mes paroles l'eussent fait réfléchir, soit par tout autre motif, il appela un sergent des quarante voleurs, et tous ensemble ils sortirent des palissades.

Moi, je visitai les postes de mes hommes, m'assurant que chacun veillait. Tout à coup, dans la direction prise par le Pacha, cinq ou six coups de fusil retentirent, et des rugissements effroyables, des cris perçants sortirent des grandes herbes qui s'élevaient à soixante mètres de nous. Sir Baker était-il mort?... J'entendis le clairon qui l'escortait sonner aux armes; sans attendre d'autre commandement, je fis ouvrir un feu terrible dans les grandes herbes et, un instant après, je fus tiré d'une vive inquiétude en voyant sir Baker et sa femme, et le clairon toujours sonnant. Le Pacha m'apprit qu'il avait été manqué à dix pas, le sergent frappé d'une balle au cœur, et qu'un projectile, traversant les vêtements de Mme Baker, l'avait légèrement effleurée. Couverts par des replis du sol, abrités derrière leurs huttes, couchés dans les herbes, les indigènes répondaient vigoureusement à nos fusils. Pour déblayer le terrain, nous lançâmes des fusées incendiaires, et la prairie fut bientôt en flammes. Nos ennemis se virent ainsi forcés de déguerpir de leur couvert, nous les tirâmes alors comme des lapins. Au nombre de quinze, nous nous jetâmes à leur poursuite, et munis de feux, courant de hutte en hutte, nous incendiâmes le palais de Kabba Rega et Masendi, qui ne fut bientôt qu'un immense foyer, dont les flammes s'élevaient à plus de cinquante mètres. Et toujours nous tirions sur l'ennemi qui nous envoyait des balles, des flèches et des lances. Enfin, nos adversaires, criblés par nos sniders, se lassèrent, leurs tambours, leurs cornets cessèrent leur vacarme, et les bandits s'enfuirent décimés. La terre était couverte de cadavres, et de Masendi il ne restait plus qu'un tas de cendres fumantes.

Dans cette affaire, nous avions eu trois hommes tués, sept ou huit blessés et, pour ma part, j'avais reçu une flèche qui ne me fit qu'une légère égratignure; mais la moindre blessure inquiète toujours un peu, parce que l'on a à craindre que le trait soit empoisonné.

Vous vous imaginerez peut-être qu'après avoir perdu deux ou trois cents de ses guerriers, et vu brûler sa capitale, cherché à nous exterminer par le poison et ensuite par une attaque de vive force, Kabba Rega en fût à s'avouer coupable et vaincu? Pas du tout. Il eut l'effronterie, en nous envoyant quelques vaches, de nous faire dire qu'il était notre bon ami et qu'il y avait eu malentendu. Malentendu était joli, n'est-ce pas? Enfin, le 11 juin, au milieu de la nuit, voilà que nous voyons flamber une partie de notre campement que nous avions abandonnée; spectacle lugubre et magnifique! et, le lendemain, nous sommes attaqués de tous côtés avec des cris épouvantables. Il fallait impérieusement donner une nouvelle leçon à ces drôles. En avant tambours et clairons; en avant les quarante voleurs!

Nous fîmes les choses en conscience, nous brûlâmes tous les villages qui formaient comme les faubourgs de Masendi.

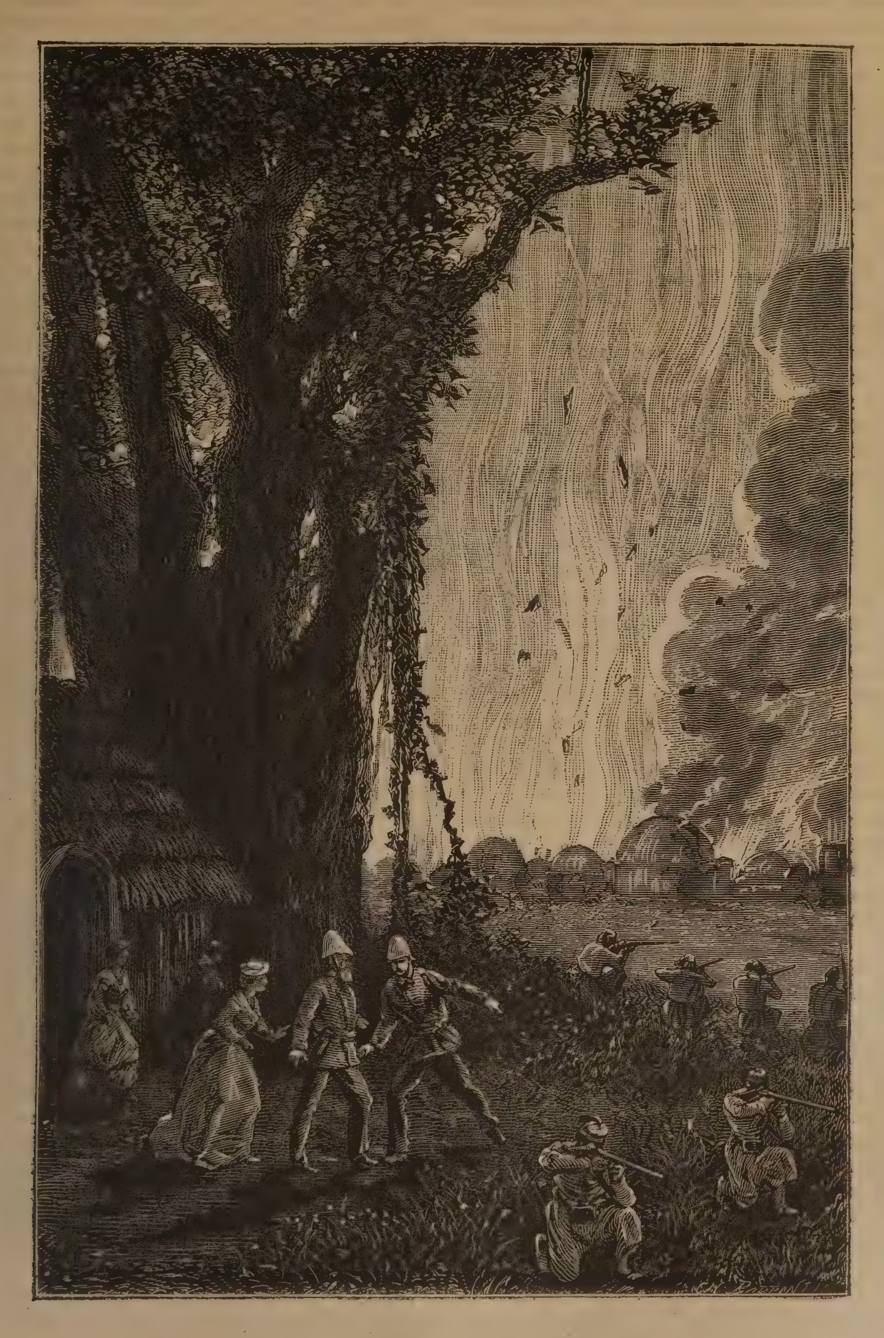
Il était clair que nous étions les plus forts, et qu'à quatre-vingts ou cent que nous étions nous aurions toujours raison de la horde de Kabba Rega... Mais la faim aurait, à son tour, raison de nous. Nous ne possédions plus que vingt-cinq hectolitres de blé et une trentaine de bêtes à cornes. Dans cette condition, sir Baker résolut de battre en retraite, opération horriblement périlleuse, parce qu'à chaque pas nous devions nous attendre, dans un pays d'une végétation si prodigieuse, à être attaqués par d'invisibles ennemis. Enfin, il fallait courir l'aventure. Le 13 juin, dans la nuit, nous mîmes le feu à nos baraques et à tout ce que nous ne pouvions emporter, et le 14, chargés comme des mulets, nous partîmes, cachant mal nos secrètes inquiétudes.

Je voudrais que l'on pût se figurer la marche que nous avions à faire; bien des milles et des milles encore à franchir, nul chemin, nul sentier; une longue mer de hautes herbes, où nous disparaissions tout entiers, et qui étaient remplies d'ennemis acharnés. Il eût été important de marcher rapidement, mais impossible; à chaque instant, notre troupeau de vaches s'écartait, et par endroits la végétation se dressait si drue, si puissante, que nous ne pouvions avancer que la hache à la main. A peine, parfois, parcourions-nous un kilomètre à l'heure, surtout quand nous tombions dans les fonds marécageux, où nos ennemis nous attendaient. A chaque instant, une lance, une flèche traversaient notre sentier, souvent frappant dans le vide, d'autres fois faisant une victime. Il y avait quelque chose d'exaspérant à se sentir le point de mire d'un ennemi qui ne se découvrait jamais; aussi notre système nerveux était-il tellement surexcité, qu'au plus léger bruit tous nos fusils s'abattaient et partaient d'eux-mêmes. Une chaleur de quarante degrés nous accablait, et, sans compter nos armes et nos cartouches, nous portions, l'un dans l'autre, de soixante à soixante et dix kilogrammes de provisions de toute nature. Nous défilions ainsi au milieu du concert de cris et de hurlements de nos ennemis s'acharnant à notre poursuite. A chaque station, la nuit, on pansait les blessés, on enterrait les morts, et on brûlait, peu à peu, les objets, ou lourds ou encombrants, dont primitivement l'on s'était chargé. On dormait sous la garde de sentinelles vigilantes. Je n'ai jamais compris pourquoi les Ounyoriens ne nous attaquèrent point dans les ténèbres; s'ils l'eussent fait, ils nous auraient tellement lassés, que continuer cette retraite serait devenu impossible.

Le jour, en revanche, se renouvelait leur agression, à chaque instant sifflait une javeline, et le trait était généralement lancé d'une main si ferme, que le corps de celui qui se trouvait atteint, tombait percé de part en part; nous, nous tirions comme des fous. La journée du 16 fut très-dure, celle du 17 pire encore: le cheval de sir Baker tué, un lieutenant, Mohamed, blessé, un des quarante très-gravement frappé. Souvent nous

étions affreusement tourmentés par la soif, et nous vivions d'un peu de bouillie faite avec du blé écrasé.

Dans l'Ounyaro il existe un oiseau dont le cri strident se compose de trois notes; ce cri, nos ennemis l'imitaient avec leurs cornes, et c'était toujours le signal d'une attaque. Aussi, dès que nous entendions « co-co-mé ! co-co-mé ! » nous armions nos carabines. Nous étions devenus féroces. Le 18, deux de nos hommes ayant tué deux Ounyariens, ils s'emparèrent de leurs cadavres, ils les dépecèrent, en dispersèrent



L'incendie du camp, gravure tirée d'*Ismaïlia.*

les débris, en arrachèrent le foie qu'ils coupèrent en morceaux et qu'ils mangèrent tout cru, convaincus, après cet abominable repas, que tous leurs coups porteraient.

Nous nous trouvions dans un pays assez peuplé, mais nous nous tenions écartés des villages soulevés, nous contentant, pour nos besoins, de moissonner quelques champs de sorgho ou de pommes de terre douces, mais hélas ! à chaque marche, quelques-uns des nôtres tombaient pour ne plus se relever, et nous

étions forcés d'abandonner leurs cadavres. Enfin, le 24, nous arrivâmes dans un pays solitaire, à Foouira, où nous nous établîmes dans un solide campement. En face de notre station s'étendait le Nil Victoria, qu'il nous fallait absolument traverser. Il s'agissait de créer des moyens de transport pour cent cinquante personnes, car nous devions passer en un seul bloc, la sécurité commune l'exigeait.

En quelques jours, avec le tronc de trois grands palmiers, nous eûmes trois belles embarcations, et, réunissant en petites bottes des tiges de papyrus, nous confectionnâmes quelques radeaux destinés à nos bagages.

Sir Baker me chargea de voir si je ne pourrais pas trouver du gibier, car nous n'avions pas mangé de viande depuis longtemps, mais j'eus beau battre la campagne, je ne fis rien lever, tous mes exploits se bornèrent à abattre une demi-douzaine de vautours à la chair détestable, dont il fallut nous contenter; nous vivions de bananes bouillies, d'herbes sauvages, et notre provision de sel étant épuisée, nous incinérions des plantes et nous en extrayions de la potasse qui remplissait tant bien que mal l'office du condiment qui nous manquait.

Enfin, le 1er juillet au point du jour, nous entendîmes une voix amie : un chef, Riouga, nous faisait savoir qu'il se tenait à notre disposition, et quarante-huit heures après, il nous envoyait deux barques portant du blé, un bœuf et un mouton. Quelle fête!

Peu à près nous établîmes notre campement près de Riouga, avec lequel le Pacha fit l'alliance du sang. « Quand on saura, dit le chef noir, que nous sommes unis par le sang, tout le monde aura confiance, sachant que nous serons fidèles l'un à l'autre.» Sir Baker consentit à cette cérémonie, précédée de danses et de joyeuses libations de cidre de banane. Le lendemain, le Pacha et Riouga s'abstinrent de nourriture, et à un certain moment de la journée propice à l'alliance du sang, les deux acteurs s'en tirèrent quelques gouttes. Riouga suça avidement la légère égratignure que s'était faite notre chef, qui à son tour but, en faisant un peu la grimace, le sang de Riouga. Désormais ils étaient unis jusqu'à la mort, et nous pouvions compter que, dans un temps plus ou moins prochain, nous serions vengés des trahisons de Kabba-Rega. Ainsi que nous l'apprîmes, il n'avait agi qu'à l'instigation des chasseurs d'esclaves.

Cependant nous étions toujours dans une vive inquiétude sur la grande station de Fatiko, où nous avions laissé nos camarades et la masse de nos approvisionnements. Notre établissement se trouvait à quelques pas des bandits faisant la traite, et nous pouvions craindre, avec raison, qu'ayant appris que nous avions été forcés de brûler Masendi et de battre en retraite, ils n'eussent saisi cette occasion pour exterminer la troupe laissée à la garde de notre camp. Si un tel malheur était arrivé, notre position devenait très-critique, car nos munitions commençaient à s'épuiser.

En avant donc pour Fatiko! Nous voici en route; mais, cette fois, sir Baker toujours avec son admirable compagne, la plus prévoyante et la plus énergique des femmes, ne se fait accompagner que par nous autres, les quarante voleurs. Notre chef, qui a reçu je ne sais quelle nouvelle, semble très-pressé d'arriver; nous n'emportons que des munitions, du poisson séché; nous avons l'ordre de marcher aussi rapidement que possible. Il faisait une chaleur à cuire des œufs dans la main. Le 1er août, nous étions arrivés à un grand village nommé Tcharga, dont les habitants nous donnèrent un bœuf, un mouton et des jarres de mérissa. Là, nous apprîmes que les gens d'Abou-Saoud se préparaient à attaquer nos amis de Fatiko, croyant que nous avions tous été massacrés dans notre retraite de Masendi. Vite le sac au dos, et le 2 nous parvenions au pied du plateau où était établi notre camp, et nos clairons de sonner. Nous trouvâmes nos camarades en très-bonne santé, mais ils ne furent pas fâchés de voir arriver nos quarante carabines.

Nous nous reposions l'arme au pied, le Pacha, revêtu de son grand costume, nous passait en revue, lorsqu'on nous apprit que les chasseurs d'esclaves approchaient pour nous souhaiter la bienvenue. Ils parurent bientôt rangés sous sept grandes bannières cramoisies, et se mirent en ligne à quarante mètres environ de nous. Ils étaient deux cent soixante et dix, tous armés de fusils, sous les ordres d'Ouat-el-Meck et d'Ali-Hussein, car Abou-Saoud avait gagné le large. Ni Ouat-el-Meck ni Hussein ne s'approchèrent du Pacha, comme il était de leur devoir de le faire, ils s'y refusèrent absolument, et nous les voyons circuler à travers les rangs de leurs bandits, Ouat tout costumé de jaune, et Hussein en pantalons noirs et avec une longue robe blanche.

Je me trouvais à l'extrémité de notre ligne, du côté de l'ancienne tente du Pacha, dont Mme Baker avait naturellement repris possession, et d'où elle suivait les événements. Elle s'approcha de moi :

— Monsieur Astor, me dit-elle, que pensez-vous de ceci?

— Je pense que ces drôles vont prendre peur, et que dans quelques heures nous aurons Ouat et Hussein pieds et poings liés.

— Ce n'est pas mon avis, monsieur Astor; ces drôles, comme vous les appelez avec raison, ont bu de l'arak et du mérissa; vous feriez bien de prier, de ma part, le Pacha de ne point se promener si à découvert, je crains un mauvais coup de ces gens-là.

— Ah! si nous n'étions pas arrivés, ils auraient peut-être attaqué le camp, mais à présent ils n'oseront pas; cependant je vais prévenir sir Baker de vos craintes.

— Et moi, je vais lui chercher sa carabine.

Je me dirigeais vers le Pacha, lorsque tout à coup nous reçûmes une volée de balles; en quelques secondes, sept de nos hommes tombèrent, un seul de nos voleurs fut touché. Nos agresseurs se dispersant derrière les huttes entretinrent un feu nourri. Au milieu des projectiles qui sifflaient, Mme Baker reparut la carabine de son mari à la main. Nous ripostions avec énergie et, à chaque coup, admirable tireur, le Pacha abattait un homme. Je n'étais pas non plus mécontent de la justesse de mon œil.

— Mes enfants, nous dit sir Baker, nous ne pouvons pas rester dans cette position; à la longue cette canaille nous décimerait. A moi, mes quarante voleurs! Clairon, sonnez la charge! Une sortie.

Nous poussâmes un grand cri, et au pas de course, notre chef en tête, nos sniders au poing, nous nous élançâmes. Les brigands s'enfuirent et le Pacha nous donna une preuve de l'admirable précision de sa carabine. Ouet, à deux cents mètres, s'était retourné et un genou à terre fit feu sur lui. Sir Baker lui envoya sa

réponse. Sa balle l'atteignit à la main droite; lui enleva un doigt, puis, rencontrant son fusil au centre de la platine, elle trancha l'arme comme on aurait difficilement pu le faire d'un coup de hache. Voyant Ouet touché, je m'élançai de toute ma vitesse, et je parvins à le saisir; je le remis à nos hommes, qui voulaient absolument le tuer. Pendant que je le défendais, une balle vint enlever le gland de mon fez; c'était bien tiré, quelques lignes plus en avant, j'étais mort. Je me retournai, et j'aperçus l'auteur de ce beau coup, Hussein, bien reconnaissable à son costume. Un voleur et moi, nous fîmes feu ensemble, il roula boulé comme un lièvre. La fusillade, de ce côté-là, était trop vive pour aller voir dans quel état de santé il se trouvait. La charge poursuivait sa course meurtrière. Nos adversaires s'étaient ralliés, au nombre de cent cinquante à deux cents, sous leurs banières cramoisies, ils se retiraient par une des pentes du mont Choua, de temps à autre, faisant volte-face et tirant sur nous. Nous nous portâmes rapidement vers cette colonne, et nos sniders commencèrent, à cent cinquante mètres, à parler rudement. Toutes nos balles portaient, les bannières tombèrent, la terre se couvrit de morts et de blessés, et pendant trois kilomètres, nous suivîmes la troupe en déroute fuyant comme une bande de canards. La sonnerie ordonnant la retraite se fit entendre et nous rentrâmes au camp avec trois cents bêtes à cornes, cent trente esclaves, quarante prisonniers et sept étendards. La victoire était complète, et aussitôt tous les Sheiks arrivèrent nous féliciter : hommage de la peur.

— Je voudrais savoir ce qu'est devenu ce scélérat d'Hussein, dit sir Baker.

— Il a du plomb dans l'aile, répondis-je.

Et un indigène ajouta :

— Je sais où il est, je vais le chercher.

Il partit aussitôt en courant; quelques instants après, il revint, portant la tête du misérable. Il l'avait trouvé frappé de deux balles, vivant encore; il lui scia le cou avec un mauvais couteau ; juste fin pour un tel bandit.

A partir de ce jour la traite cessa complétement, nous vécûmes tranquilles, et, de soldats, les quarante voleurs devinrent jardiniers. Nous apprîmes que Rianga avait complétement défait Kabba-Rega. Nous construisîmes un fort, et, en attendant des nouvelles de Gondikoro, nous nous mîmes à chasser, non-seulement par plaisir, mais pour accroître notre provision de vivres. Ces parties de chasse étaient de vraies journées de fêtes. Les indigènes, sorciers en tête, commençaient par d'abondantes libations de mérissa et par le sacrifice d'un bœuf, puis on tendait les filets et les feux mis aux herbes, le massacre commençait. Jets de javelines, feu des carabines, semaient partout la mort sur les animaux éperdus, rhinocéros, buffles, lions, antilopes. Le Pacha ayant couru quelques dangers en tuant une belle lionne, les indigènes de Fatiko vinrent lui signifier qu'il ne devait plus chasser, parce qu'il était *codjour*, talisman de paix publique. L'harmonie la plus complète régnait au camp et autour du camp. Sir Baker, à la fin de décembre 1872, put écrire : « Gloire à Dieu ! Les dernières heures de l'année nous trouvent en pleine paix, l'avenir se présente sous les plus brillantes couleurs. »

Au commencement de mars 1873 nous reçûmes des renforts de Gondikoro et sept cents numéros du *Times* (1) qui nous apprirent ce qui, depuis deux ans et cinq mois, se passait en Europe. Pauvre France ! pauvre France ! Quel reproche je m'adressai de n'être pas resté dans ma patrie pour la défendre ! mais, qui aurait pu croire à un tel excès d'inconscience et de folie ?

Après avoir solidement établi la station de Fatiko, reçu l'hommage de tous les chefs, dispersé la horde infecte des marchands de chair humaine, rétabli la paix entre les différentes peuplades, répandu le plus qu'il avait pu de germes de civilisation, rendu un immense service au pays parcouru en y laissant des outils nouveaux et des semences nouvelles, rempli au-delà de ce qu'il avait promis au khédive, mérité l'estime et l'admiration des compagnons de ses travaux, sir Baker se prépara au retour, et à quitter ce campement de Fatiko, dont il avait fait un séjour enchanté. Le 20 mars, ayant donné les instructions les plus sages à ceux qui restaient, et reçu les adieux des chefs soulis, il partit pour Gondikoro escorté par ses quarante voleurs, amenant les filles barris qu'il avait arrachées à Abou-Souad, à Ouet et à Hussein. Partout, nous fûmes bien accueillis, et nous eûmes des provisions en abondance.

A deux marches de Gondikoro, les femmes esclaves, nous montrant des villages dans le lointain, nous dirent que c'était là leur patrie d'où la violence les avait enlevées. Sir Baker les réunit, et, après un petit discours approprié à la circonstance, il leur apprit qu'elles étaient libres... Quels cris ! quelle joie ! Elles se ruèrent sur le Pacha comme un noir tourbillon, le baisant depuis les pieds jusqu'aux cheveux. Je ne sais ce qu'il serait devenu si nous n'étions arrivés à son secours. Mme Baker donna à ces femmes si heureuses quelques mouchoirs, quelques perles, et nous les vîmes partir en chantant comme des folles. Hymne de joie qui a dû monter jusqu'au ciel ! Je voulus imiter le Pacha et rendre Mirliton à la liberté, il était devenu un grand et beau garçon leste et adroit, parlant tant bien que mal l'anglais et le français, un peu gourmand, mais très-honnête. Ma proposition ne lui sourit pas du tout; Mirliton il était devenu, Mirliton il entendait rester. « Je suis bien avec toi et j'y reste, » me dit-il, en jurant qu'il me suivrait au bout du monde. Je l'aurais vu partir à regret, car c'est un domestique excellent ; me voilà donc assuré d'être servi jusqu'à la fin de mes jours, à moins que l'amour de la femme n'entre dans ce cœur qui aujourd'hui est à moi tout entier...

Après un court séjour à Gondikoro, nous descendîmes le Nil et arrivâmes au Caire, où nous fûmes licenciés.

Les larmes aux yeux, je serre une dernière fois les mains de sir Baker et de son héroïque femme et je pars pour Alexandrie, d'où un vaisseau me ramènera en France.

Ici s'arrête le récit d'Astor ; à son manuscrit était jointe la lettre suivante :

« Cher monsieur Ch. W.,

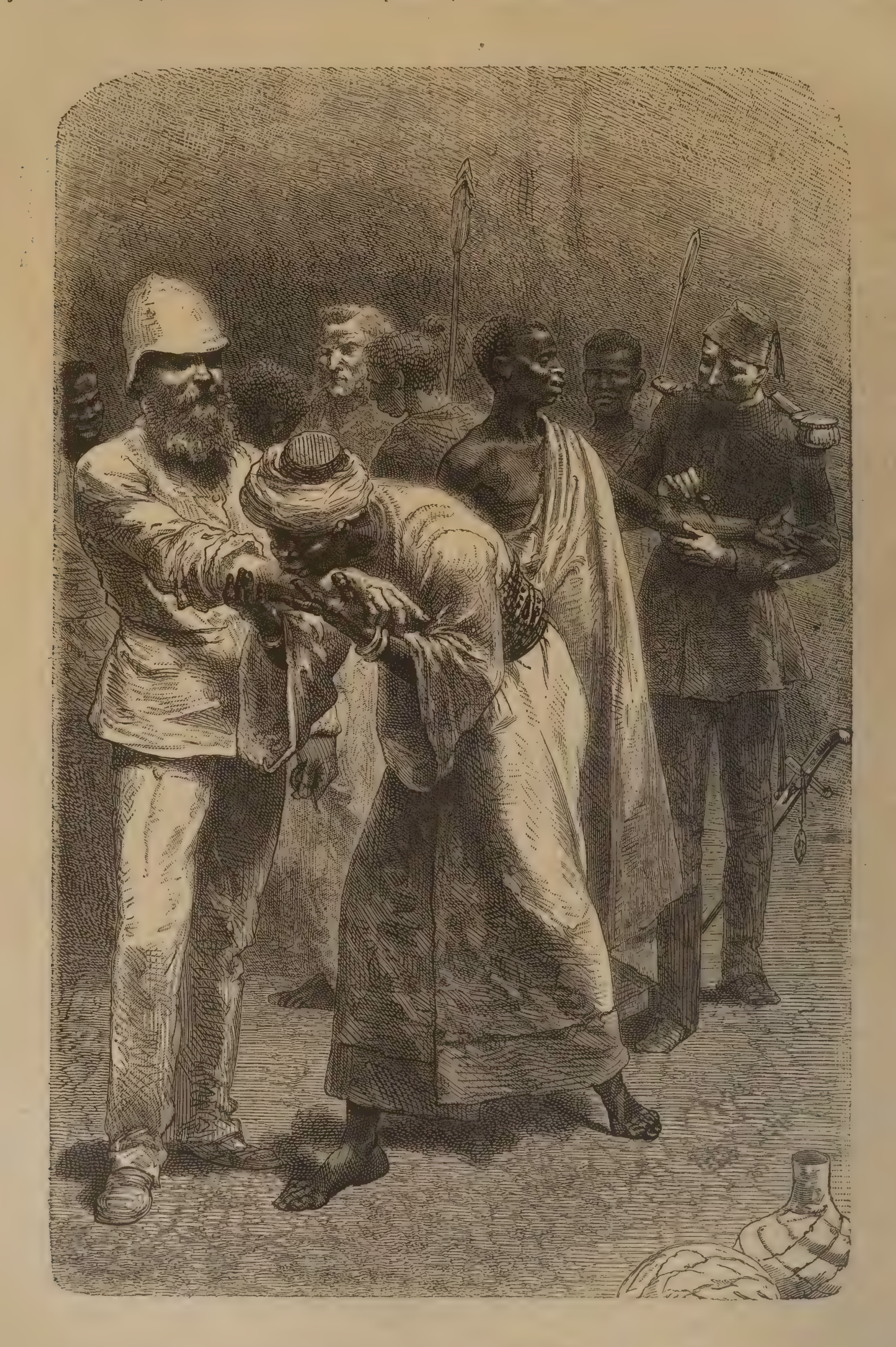
« Je vous transmets un pâle fusain de mon odyssée ; je croyais vous raconter de vive voix mes caravanes, et à vous, pêcheur émérite, vous donner l'envie de venir jeter vos lignes dans le Nil... Mais ce n'était pas écrit !...

« Au moment où j'allais m'embarquer pour la France, sur le port d'Alexandrie, j'ai rencontré un de mes camarades de la Californie. Il m'a proposé d'aller à

(1) Journal anglais.

Saint-Pétersbourg en passant par la Crimée. C'est un pays que je ne connais pas, j'ai accepté ; et demain, sur le *Napoli*, nous partons pour Constantinople. Qu'aurais-je fait à Paris ? je serais devenu une espèce de pendule allant de la rue de la Chaussée-d'Antin au faubourg Poissonnière et du faubourg Poissonnière à la Chaussée-d'Antin. Quelle promenade monotone !...

« En attendant mon retour, si mes aventures en



L'échange du sang, gravure tirée d'*Ismaïlia*.

Egypte vous intéressent, lisez l'ouvrage que sir Baker va publier sous le titre d'*Ismaïlia* (1), c'est le livre d'un homme d'une grande intelligence et d'un grand cœur. A bientôt, Mirliton part avec moi.

« Astor. »

A. de Fleury.

(1) L'ouvrage a en effet paru chez M. Hachette. C'est à lui que nous avons emprunté les illustrations du présent article. Nous y renvoyons ceux de nos lecteurs qui désireraient des détails plus circonstanciés sur l'expédition de sir Samuel White Baker.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'OKEECHOBEE [1].



La Grande Cyprière. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

VII. — LE SAINT-JOHN.

Hélas! lorsque les chers habitants du Buena-Vista, bercés par les chants de mille oiseaux charmants, ouvrirent les yeux aux clartés du soleil, la petite goëlette était déjà bien loin! Dès le soir même Segris avait mis l'hélice en mouvement, et le rivage fuyait, aux clairs rayons de la lune, comme un décor fantastique se déroulant autour de nos voyageurs. A partir de Pilatka d'ailleurs, le fleuve semblait passer au travers d'une branche du lac Nunns, tant il était devenu large et tant son courant rapide s'était alangui au milieu de cette immensité d'eau morte. Malheureusement le lit du fleuve était devenu très-difficile à démêler au milieu des prairies flottantes qui obstruaient toute la surface du lac. Force fut de stoper pour ne pas briser la machine de l'hélice au milieu des obstacles.

Le jour trouva donc *la Confiance* dans cette situation, et il fallut au capitaine Segris beaucoup de précautions et d'adresse pour traverser ces nappes de plantes et de débris qui couvraient des espaces énormes. On y travailla tout le jour. La goëlette sortit donc, au soir, de ce lac, et le lit du fleuve se rétrécit plus qu'il ne l'avait jamais été. La forêt vierge des rives sembla se pencher de chaque côté sur les eaux pour les couvrir et essayer d'arrêter le petit bateau au passage...

Le lendemain matin, comme Julien s'éveillait, il lui sembla entendre une douce voix de femme murmurer des prières ou des remercîments à son oreille. Au même moment, une bouche s'appuya sur sa main, qui pendait hors de sa couchette de marin...

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Etait-ce un rêve?... Il se dressa sur son séant...

Une jeune Indienne était à genoux auprès de son lit.

Son nez droit, ses lèvres minces, ses traits réguliers, ses grands yeux d'un noir velouté, son teint rougeâtre dénotaient un des plus beaux types de sa race...

— Qui êtes-vous?

— Grâce! maître, ne me livrez pas!

— Mais... qui êtes-vous?

— Grâce! maître! au nom de votre mère! au nom...

En ce moment, une personne s'avança, cachée à Julien par la cloison dans laquelle son lit était encastré. C'était Toby!...

— Quelle est cette femme, Toby?

— C'est ma sœur Sarah, monsieur.

— Et que veut-elle?

— Elle vous implore, et j'en fais autant, monsieur, pour que vous ne la livriez point à Mayer, son maître...

— Mais, je ne connais pas ce Mayer, moi!

— Sans doute, monsieur... Sarah a échappé aux obsessions de ce Mayer, elle a fui, mais il va la poursuivre... Il va chercher à la rattraper par tous les moyens possibles! même... il la fera chasser par ses chiens, qui la déchireront si elle tombe sous leurs pattes!! Elle est perdue, monsieur, si elle rentre dans la forêt!

— Eh bien, Toby?...

Et, jetant les yeux sur la pauvre esclave toujours agenouillée, Julien la vit entortillée dans de pauvres loques déchirées, à travers lesquelles on apercevait ses membres blessés, déchirés, ensanglantés par les rudes atteintes des buissons épineux de la forêt... Ses pieds, enflés par la fatigue, étaient à peine enveloppés de guenilles pleines de boue...

— Pauvre femme! Depuis combien de temps a-t-elle fui?...

— Depuis douze jours, monsieur. Elle était chez Mayer, près de Jacksonville...

— Et elle vient de si loin?...

— Oui, monsieur. Elle avait à peine la force de se tenir debout, ce matin, pour nous faire des signaux de la rive, quand je l'ai reconnue et j'ai prié M. Segris de me prêter le canot pour la sauver.

— Et, qu'en faire à présent?

— Cachez-la quelques jours à bord, monsieur; nous vous en prions tous, et elle sera sauvée... Que risquez-vous? vous vous éloignez des villes!... D'ailleurs, elle ne vous coûtera rien. J'aime mieux prélever sa nourriture sur mes gages, si monsieur le permet...

— Maître, dit la jeune esclave, ayez pitié de moi! Je suis bien malheureuse! Sauvez-moi... je me cacherai au fond du navire... Oh! pour Dieu, ne me livrez pas... les chiens sont lâchés!!!

Et la pauvre fille tremblait de tous ses membres!!!

— Toby, je permets que Sarah reste à bord quelque temps. Habillez-la en homme, elle passera pour notre mousse... Demandez à M. Segris ce qui sera nécessaire...

Sarah, toujours à genoux, baisa encore la main du jeune homme, et se relevant les yeux au ciel :

— Dieu soit loué! maître, il vous bénira!... Sarah n'est pas forte, mais elle connaît la vie des bois... elle peut vous être utile, laissez-la vous suivre à l'Okeechobee!..

— Comment savez-vous où je vais? demanda Julien en se retournant.

— Ah! maître, tout le monde le sait à Jacksonville et aux environs!...

Le jeune du Merril réfléchissait à ce qu'il venait de permettre, quand Segris entra. Il approuva, au nom de l'humanité, ce que son ami avait fait.

— Mais, nous n'avons pas de chevaux pour elle!.. Et puis, une femme... à quoi peut-elle être utile?...

— Tu la mettras sur le cheval des bagages. Là-bas, dans la forêt vierge, une Indienne peut te rendre mille services... mon ami, tu as fait le bien d'autrui à ton profit, crois-le! Emmène-la...

— Soit! à la grâce de Dieu! Elle me portera peut-être bonheur!

La transformation s'exécuta, et *la Confiance* continua sa marche. Les jours suivants, la pauvre Sarah devint joyeuse comme un oiseau qui a échappé à l'épervier, mais de cette joie tranquille propre aux gens de sa race : elle rendait mille petits services à l'équipage, car les rudes habits des coureurs de bois ont cependant besoin quelquefois des doigts de femme.

Et le bateau remontait toujours!...

Les dernières plantations d'indigo, de sucre, de maïs, de coton avaient depuis longtemps disparu... *La Confiance* filait au milieu des massifs impénétrables de bois qui s'étendaient en masses profondes à droite et à gauche; elle avait traversé deux lacs, le *Tullé* et le *Nawaka*, quand un coude brusque du Saint-John, se dirigeant vers l'est, l'amena en face de New-Smyrna, la dernière ville bâtie au bord de l'Atlantique.

Plus ils avancent en remontant le fleuve, plus les lagunes se multiplient, plus le Saint-John se rapproche d'elles, au milieu de terrains bas, couverts de roseaux et de buissons nains. Bientôt se fait remarquer une autre grande lagune appelée le *Hillboro-river*. Mais, peu à peu, le fleuve que suivent nos amis, est devenu rivière, il n'est presque plus qu'un ruisseau que l'on ne remonte qu'en sondant à chaque coude nouveau. Déjà on aperçoit, au midi, les collines d'où il sort. Il faut aborder et continuer la route par terre!..

Ce fut une cruelle séparation que celle des deux camarades d'enfance. *La Confiance* manquait d'eau, elle était presque échouée...

C'était le matin; les chevaux, enchantés de se sentir sur la terre ferme et hors de leurs box, piaffaient tenus en main par le brave Styx-Noir et Toby. Sarah était déjà installée sur le cheval des bagages. Minecawa, planté sur le sien comme un paladin du moyen âge, maintenait la monture de Julien.

— Adieu, Segris. Merci, frère, sois heureux!

— Je vais embosser mon navire dans une crique et je t'attends...

— A quoi bon, ami! c'est un dévouement inutile : descends à Buena-Vista... Dis-leur que, si je meurs, ma dernière pensée sera pour eux. Si je vis, si Dieu me sauve, ils seront les premiers avertis!

— Dieu te garde, mon ami!

A peine à cheval, faisant à Segris un signe de la main, Julien lui montra le ciel et, marchant vers le sud, se dirigea vers la région des collines.

VIII. — LA GRANDE CYPRIÈRE.

Pour qui ne connaît pas le curieux végétal que l'on appelle le *cyprès de la Floride*, l'aspect de la Grande Cyprière est étrange. Que l'on se figure une forêt dans l'eau, mais une forêt à triple étage. En haut, à quarante mètres d'élévation, une couche de verdure, soutenue par des milliers de colonnes d'un bois rouge, plein, odoriférant; au bas de ces colonnes, un enche-

vêtrement inexprimable de racines énormes, semblables à de gigantesques serpents. C'est ce que les gens du pays appellent les *genoux de cyprès;* avec les années, ces énormes racines, qui s'enfoncent fort loin dans l'eau, se couvrent de bosses, de gales, d'exostoses, qui prennent des proportions démesurées et des formes fantastiques. Au-dessous, se produisent de véritables cavernes entre les piliers que forment ces racines bizarres, qui procurent aux arbres une assiette suffisante dans un terrain aussi mouvant.

Les troncs des cyprès ne portent pas une branche; en haut, tout en haut, une série de brindilles s'étalent comme les baleines d'un parasol et portent un feuillage mince, délicat, fin, d'un vert tendre, contrastant avec la sombre couleur du marais qui étend ses cloaques à l'autre extrémité de l'arbre. Ce feuillage s'étale à une telle hauteur et présente une telle délicatesse, qu'il ne porte point d'ombre; c'est un voile qui amortit à peine les rayons d'un soleil torride. Aussi, parmi les racines, dans ces molières et ces cloaques infects, règne-t-il une chaleur énervante, étouffante, et des senteurs étranges dont rien ne saurait donner une idée.

A l'odeur de bois pourri se joint celle de phosphore, produite par les détritus animaux qui, depuis des milliers d'années, s'accumulent au fond des eaux entre les racines creuses. Sur le vieux bois des cyprès s'étendent des lichens noirâtres, des champignons mousseux d'un beau violet teignant les eaux où ils tombent d'une splendide couleur pourpre. Aussi les eaux paraissent-elles lourdes et épaisses comme une purée de détritus d'animaux.

Du haut des cyprès pendent, en longues guirlandes déguenillées, d'énormes mousses argentées, formant tantôt des festons et des girandoles du plus gracieux effet, tantôt figurant les mailles énormes d'une gigantesque toile d'araignée. Puis, plus bas, des orchidées, telles que l'arpophylle épineuse, viennent joindre leur puanteur cadavéreuse à celle du marais, en approchant de vos narines leurs fleurs livides, semblables à de petites têtes de mort.

Au pied d'un cyprès gigantesque, sur un monceau de sable solide, quatre hommes et une femme étaient réunis.

Assis sur la selle qu'il vient d'enlever à son cheval, après avoir attaché celui-ci à une racine de cyprès, nous reconnaissons notre ami Julien du Merril. Sa belle figure austère n'a pas changé; un léger cercle bistré, qui s'étend autour de ses yeux, indique la trace d'un peu de fatigue; mais ses regards brillent toujours de leur feu sombre, l'énergie se lit sur toute sa figure, et l'élasticité de ses mouvements prouve que le terrible climat de ce pays n'a pas prise sur lui.

D'un cheval de service chargé d'ustensiles de formes singulières descend doucement une jeune Indienne, facile à reconnaître à la couleur de ses traits, tandis qu'un grand mulâtre, immobile et silencieux sur sa selle, roule ses gros yeux autour de lui et semble absolument dépaysé. C'est M. *Styx-Noir*, le frère de lait de Julien. Styx-Noir est une de ces natures précieuses dans le désert, qui obéissent sans raisonnement.

Un peu en arrière de lui, droit sur son cheval, comme don Quichotte, avec lequel il ne manque pas de points de ressemblance, voici Minecawa, le gentilhomme scalpé dont nous avons fait connaissance à Saint-Augustin.

Un dernier, jeune, vif, alerte, est descendu de sa monture; il se débarrasse de ses vêtements, ne gardant que ses grandes bottes et ses chausses en peau de daim. Il va s'éloigner, après s'être assuré que sa monture est bien attachée près de celle de Julien...

— Toby! voilà trois heures que tu nous fais tourner et retourner sur nos pistes dans la cyprière, dit Julien, tu as perdu ton chemin, mon ami, pousse une reconnaissance, pendant ce temps nous préparerons le campement ici.

— Merci, maître; attendez-moi, ne vous inquiétez pas! Je vais retrouver le sentier de voyage; nous n'en sommes que peu écartés...

— Vois! sois prudent et fais vite.

— Ayez patience, maître.

Et il s'éloigna tranquillement, s'enfonçant dans le marais.

Minecawa descendit, Styx-Noir descendit; tous deux attachèrent leurs chevaux à des racines de cyprès; puis, venant s'asseoir, l'un rentra dans son flegme d'Indien, l'autre dans sa paresse de nègre, et ils demeurèrent silencieux... Pendant ce temps, les hôtes de la forêt avaient repris leur assurance et vaquaient à leurs affaires autour des voyageurs. Les rats congo étaient abondants dans cette partie et Julien, armant son fusil, attendit qu'ils se réunissent en groupe pour en tirer plusieurs à la fois, car ces animaux ont une chair excellente, et les provisions n'étaient pas abondantes...

Enfoncé dans ses réflexions, le *gentilhomme scalpé*, immobile sous le mouchoir roulé qui cachait son crâne et retombait sur son œil unique, semblait ne rien voir; quand, tout à coup, il étendit la main, toucha légèrement le bras de Julien et lui montra du doigt un cyprès au-dessus des petits congos. Julien vit en l'air, pendu par sa queue prenante, un superbe kinkajou, carnassier aussi gros qu'un renard, qui guettait le même gibier que nos amis et attendait aussi que plusieurs rats se réunissent pour s'élancer au milieu du groupe et en prendre au moins deux.

Un coup de fusil le fit tomber. Minecawa alla le ramasser, et en un tour de main il fut vidé, écorché et attaché empaqueté sur la selle. Dans le lointain, un coup de feu répondit... Et Toby arrivait une demi-heure après... Il avait retrouvé le chemin!...

En peu d'instants tout le monde fut à cheval; mais le terrain était difficile, les fondrières succédaient aux fondrières, les trous aux molières; les chevaux avançaient péniblement, ayant de l'eau jusqu'aux genoux. Enfin, on atteignit un sentier un peu plus solide, quoique défoncé par le pas des bêtes fauves et des bœufs sauvages de la prairie voisine. Encore quelques pas, et la caravane débouchait dans la savane sous les rayons d'un splendide soleil couchant.

Ils ne s'étaient pas aperçus que, de dessous les dernières souches creuses d'un cyprès, un *serpent-fouet* (1) était sorti doucement, entendant le pas des chevaux, et avait pris leur piste, glissant lentement et sans bruit.

Telle est l'habitude de ce singulier reptile, qu'il semble attiré par les chevaux, qu'il ne peut plus quitter.

Dès que Julien sentit sous les pieds de son cheval un terrain plus solide, il pressa l'allure, afin d'avoir assez de temps avant la nuit pour chercher un gîte de campement. Les nuits précédentes avaient été pénibles!

(1) *Herpetodryas flagelliformis.*

Le serpent-fouet, qui avait rampé jusque-là, s'élança par petits bonds pour se maintenir à l'allure des voyageurs...

Ceux-ci aperçurent alors leur singulier compagnon; les chevaux commencèrent à prendre peur. L'animal sifflait avec tant de force, qu'on l'entendait malgré le cliquetis des armes et le bruit des harnais. Les chevaux partirent au galop!...

Alors, étincelantes au soleil, scintillèrent les écailles vertes et dorées du reptile. Il s'arc-boutait sur sa queue, longue et déliée, formant plus de la moitié de son corps — un mètre — et faisait des bonds désordonnés, s'élançant à la hauteur du poitrail des chevaux...

Ce fut alors une panique indescriptible. Les pauvres bêtes reniflaient et se jetaient de côté, perdant la tête et prenant le mors aux dents... Malgré les efforts de Julien, son cheval, de beaucoup le meilleur, et celui que paraissait affectionner le serpent-fouet, celui qu'il poursuivait de sa tête grosse et plate, roulant ses gros yeux fascinants, son cheval s'élança au milieu des broussailles, où le reptile ne put le suivre...

Chacun des cavaliers se trouva de même séparé de ses compagnons, et bientôt Julien du Merril fut seul au milieu de la forêt...

Le soleil se couchait sans crépuscule.

IX. — TROIS YANKEES.

La Talahk-Chopko, ou rivière du Pois (Pea-River), coule de l'est à l'ouest et se jette dans le golfe du Mexique.

Baines était trop familiarisé avec la géographie — cependant encore bien incomplète — de la Floride pour ignorer cette circonstance; aussi tourna-t-il ses regards de ce côté, et prit-il la résolution de choisir cette rivière comme base d'évolutions. Quoique les cartes antérieures n'indiquassent bien que quelques sondages et quelques vagues reconnaissances à l'embouchure, le courant de la rivière venant de l'est, on pouvait toujours conclure avec certitude que, d'une manière générale au moins, la Talahk-Chopko venait des environs de l'Okeechobee et devait, s'ils en remontaient le cours, rapprocher des lacs les hardis voyageurs.

Malheureusement, toutes difficultés n'étaient pas levées pour eux, même en admettant cette circonstance favorable, parce que la navigation des côtes floridiennes, sur la mer du Mexique, est extrêmement difficile, et que les navigateurs fuient ces parages, au lieu de les rechercher. Ce ne sont que bancs de sable, que lits mouvants, entre lesquels aucun balisage, tout au plus quelques feux clair-semés ne peuvent beaucoup aider l'abordage. Au surplus, cette côte est à peu près déserte sur toute son étendue et peu habitable, en raison des marécages au milieu desquels coulent ses nombreuses rivières.

Baines espérait aller directement reconnaître Tampa-Bay, sous le 28e degré de latitude; puis, de là, descendant au sud en suivant les côtes, chercher l'île des Pins et jeter l'ancre, jusqu'au retour, derrière cette île, dans le havre de Charlotte.

Une fois le plan du voyage arrêté, notre membre américain de la Geographical Society se mit en quête de compagnons. Avec du monde on fait beaucoup de besogne, tel était son principe. Aussi, il eut bientôt trouvé parmi ses collègues deux hommes dont l'esprit, ouvert aux aventures, saisit cette occasion. Ce furent M. Tom Halley Smith et M. Ralph Maynard; le premier *commerçant*, c'est-à-dire, en langage américain, faisant toute sorte d'affaires; le second, *reporter* d'une feuille *bien pensante*, c'est-à-dire ultra-yankee, du pays. C'est pourquoi le départ des trois voyageurs fut le sujet de toutes les conversations trois semaines à l'avance.

Quelques bonnes langues même prétendaient que Saunderson Baines et ses amis étaient des niais, que *le Français*, né farceur, était parti au diable, se moquant d'eux, et qu'on ne le reverrait jamais. Malheureusement pour ces braves gens, leurs perfides insinuations n'eurent aucune créance. On connaissait si bien la réputation d'honneur et de loyauté de la famille du Merril, que même les Américains ne voulurent pas un moment croire à une félonie.

Bien mieux, les grandes dames du quartier yankee s'en mêlèrent et ne dédaignèrent pas de venir elles-mêmes présider à l'aménagement du yacht de Halley Smith, qui devait servir à transporter les hardis champions sur le théâtre de la lutte. Elles voulurent même changer le très-bourgeois nom du yacht *Star* (l'Etoile) en celui plus significatif de *Good Luck!* (Bonne chance!)

Il fallut en passer par là. Ce fut une fête complète, et, le lendemain, vous eussiez vu le yacht au pavillon étoilé descendant la rivière, comme notre ami Julien l'avait fait avec *la Confiance* trois semaines auparavant.

Baines ne pouvait, avec sa petite embarcation, tenir la haute mer; aussi, dès qu'il eut reconnu la baie des Apalaches, il vira vers le sud et commença la reconnaissance des côtes floridiennes, dont l'aspect bas, les sables coupés de cours d'eau rapprochés et toujours pareils, déroutent les malheureux voyageurs. C'est ainsi qu'il reconnut l'embouchure de la Waccasassa, puis celle de la Wethlecochee, du Chrystal, de la Homosessa, de la Chassahowitzska, de la Pithlochaskotee, de l'Anclote, et, enfin, arriva en face d'Edmund Key. Là s'ouvre, dans les terres, un fjord immense appelé Tampa-Bay, du nom d'un ancien petit bourg appelé Tampa, qui était assis sur la branche orientale de cette longue lagune.

En consultant les meilleures cartes du pays, une grande discussion s'était élevée entre les trois amis. Ralph Maynard surtout n'était pas partisan de la route par la Talahk-Chopko.

— Messieurs, si cette rivière était bonne à quelque chose, tous ceux qui ont essayé d'arriver jusqu'à l'Okeechobee l'auraient prise; cela va de soi. On arriverait à si peu de distance par ce chemin!... Il y a autre chose que nous ne connaissons pas...

— Qu'est-ce que cela nous fait, Ralph? nous passerons quand même.

— Hum! mon brave Halley, vous en parlez bien à votre aise. On peut avoir plus de mal, et il peut y avoir plus de danger à faire vingt lieues en ces chemins que cinquante en bon pays.

— Bah! *Go ahead!*

— Mon cher Ralph, dit Baines, je ne me refuse point à étudier ton itinéraire; explique-nous donc comment tu le comprends et pourquoi tu le choisis.

— Mon ami, c'est bien simple. A partir de Punta-Gorda, la Talahk-Chopko sépare la Big-Prairie des jungles de Cyprès; l'une ne vaut pas mieux que l'autre, au dire des rares blancs qui y ont pénétré. De plus, ce sont les endroits où les derniers sauvages sont cachés et où ils exercent leurs ravages. Or, nous sommes

Américains, et, comme tels, nous ne devons pas risquer de nous les mettre sur les bras.

— Et pourquoi, s'il vous plaît? dit Tom.

— Parce que nous n'avons pas de quartier à attendre d'eux, reprit Ralph.

— Bah! nous leur passerons sur le ventre. A trois, nous en valons dix.

— Et s'ils sont vingt?

— Mais non, jamais! Ce ne sont que quelques bandits isolés qui meurent de faim.

— Ecoutez, Tom; laissons parler Ralph. Et vous, ami, continuez, je vous suis attentivement.

— Et vous avez raison, Baines. Maintenant, supposons que nous choisissions une autre route, notre yacht reste à nous attendre dans la baie de Tampa; nous débarquons au milieu des forêts vierges, compactes, solides, faciles à traverser... Nous gagnons l'Istokpoga ou grand lac que traverse un bras du Kissimee... C'est huit ou dix jours de marche dans le sens d'endroits où d'anciens forts ont été établis; nous trouverons peut-être quelques ressources.

— Et puis?

— Le bras de l'Istokpoga nous mène au Kissimee, et, en suivant ce fleuve, nous trouvons le fort Bassenger, encore occupé par un détachement...

— Combien de jours de marche? interrompit Tom.



Carte de la Floride.

— Environ dix encore.

— Cela fait déjà vingt.

— Mais, une fois au fort, nous descendons le Kissimee et nous tombons dans l'Okeechobee.

— Combien de jours? dit Tom.

— Six environ.

— Vous êtes fou, mon cher!.., Et vous croyez que je mettrai un mois à gagner seulement le rivage de la Big-Water, quand, par la Talahk-Chopko, j'arriverai en une semaine? Ah! mais non!...

— C'est évident, reprit Baines; quel que soit le mal que nous donnera la route entre la rivière et le lac, nous serons plus vite rendus et plus vite revenus. D'ailleurs, le fort Center est dans la direction où nous marchons; il est peut-être même habité...

— Non, il ne l'est déjà plus, je le sais.

— Qu'est-ce que cela nous fait? En route! dit Baines. Vous craignez les Indiens... S'ils viennent, nous leur tapérons dessus... Moi, je vote pour la Talahk-Chopko!...

— Et moi aussi! *Pea-River for ever!...*

— Je vous suivrai, répondit Ralph en baissant la tête

mais souvenez-vous que si le Pea-River était favorable, on s'en serait servi avant nous...

— C'est bon, c'est bon; nous le verrons!

Quelques jours après, le *Good Luck* jetait l'ancre auprès de l'île des Pins et, passant bientôt derrière elle, s'embossait dans le havre de Charlotte pour faire ses derniers préparatifs de remonte.

X. — LA BIG-PRAIRIE.

Comment faire comprendre au lecteur européen l'aspect de ces savanes qui s'étendent de ses pieds par delà l'horizon, tout autour de lui, avec leur imposante monotonie? Ce ne sont pas les steppes asiatiques, ce ne sont pas davantage les pampas de l'Amérique du Sud. Ce sont les Big-Prairies, c'est tout dire... En elles intervient un élément spécial, l'eau, qu'on sent partout, où on ne la voit pas. Marais, flaques d'eau, marigots, pâturages, bois, tout cela est mêlé ensemble, inextricable, plat cependant, étrange partout, plantureux et maigre tout à la fois!

Le sol n'est, pour ainsi dire, solide qu'en certains endroits, qu'il faut savoir choisir par une sorte de flair, d'habitude, sous peine de se perdre dans d'interminables fondrières. Presque partout la terre rebondit sous les pieds, comme si elle était en équilibre sur des tourbières immenses. Effectivement, la couche solide n'est qu'absolument superficielle, le fond est marécageux partout.

Ce qui est merveilleux, c'est la splendide végétation qui emplit ces solitudes. Partout le sol se cache littéralement sous un tapis de plantes florissantes.

En Amérique, remarque M. Poussielgue dans son *Voyage en Floride*, les fleurs des prairies revêtent toutes les nuances du rouge, depuis le pourpre jusqu'au rose le plus tendre. En Europe, nous savons tous que la majorité des fleurs de nos prairies sont au contraire jaunes et blanches.

Non-seulement le sol est envahi par les herbes, mais de superbes plantes vivaces se présentent à chaque instant sous les pas de nos trois voyageurs. Ce sont des gentianes (1) à fleurs roses en panicules, des lobélias (2) avec leurs grappes écarlates, des mauves (3) poilues, dont les fleurs blanches montrent un cœur rouge; rouge encore, rouge partout, suivant la singulière remarque que nous rapportions tout à l'heure. Voici des pancratiers (4), dont les hautes tiges sont terminées par des fleurs rouges et blanches pointillées de noir, et répandent une suave odeur de vanille.

Mais ce qui donne aux Big-Prairies un aspect tout particulier, c'est l'herbe à soie (5), qui couvre d'immenses espaces de terrain de ses graines à houppes laineuses.

Nos trois voyageurs s'avançaient, dirigeant leur marche avec prudence parmi les flaques d'eau. Ils marchaient tous vers de basses dunes de sable blanc qui barraient la vue au-delà des lacs. Plus ils approchaient, plus les palmettos, les pins rabougris, les orangers sauvages, avec leurs aiguillons, et mille autres buissons épineux, rendaient le chemin difficile. Ajoutons-y les rosettes acérées des agaves, les plantes grasses de mille formes, cactus, mamillaires, qui couvraient les flancs mouvants des dunes, et l'on aura une idée des efforts qu'exigeait un pareil milieu pour livrer passage, quoique les fleurs de zinnias, d'œillets d'Inde et de pensées s'étalassent partout sur le sol.

Il faut un costume spécial pour affronter ces solitudes; aussi nos Américains ont-ils revêtu un vêtement solide en *peau de taupe*, sorte de velours qui résiste aux épines de toute espèce; ils ont chaussé les hautes bottes imperméables montant jusqu'à la ceinture et portent tous le havre-sac du voyageur pédestre anglais ou yankee. Si nous ouvrions ce sac, nous n'y trouverions que le strict nécessaire en habillement, mais une ample provision de poudre et de plomb, balles et chevrotines. A la ceinture de chacun de ces hommes brille une couple de revolvers et un long bownie-knife; sur leur épaule, une admirable carabine à deux coups et à canons rayés, ce *rifle*, dont la balle est toujours mortelle sous la main d'un Américain.

Ils marchent de ce pas délibéré propre aux chasseurs et aux voyageurs de profession, sondant le sol avec leurs longs bâtons ferrés, semblables à ceux que l'on emporte en Europe dans les montagnes. Ces outils leur servent aussi à sauter les bayous et les bras de rivière qui leur barrent à chaque instant le passage.

Sur leurs havre-sacs, ils portent les pièces de gibier qu'ils ont rencontrées pendant la route : des coqs à fraises se voient pendus par les pattes; un singe même, le ventre en l'air, attend les apprêts d'un souper généreux dont il va faire tous les frais.

Plus ils avancent dans la grande prairie, plus le terrain se coupe de mille et mille ruisseaux dormants, sortes de fossés à pleins bords, qui répandent leurs eaux en couche mince sur les terrains environnants imperméables.

— Ralph, dit Saunderson Baines, je crois, Dieu me pardonne, que nous avons fait nos quinze lieues aujourd'hui.

— Je le pense, Baines; mon podomètre l'indique en vérité bientôt, et, d'un autre côté, l'aspect du pays nous annonce l'approche du lac. Nous marchons vers l'eau ou, pour mieux dire, elle vient à nous.

— Maudite soit l'eau, reprit Halley; on en trouve vraiment trop, ici.

— N'est-ce pas? Surtout pour se coucher...

— Aoh! nous faudra-t-il, cette nuit, percher sur les arbres, comme la nuit dernière?

— Je le crains, ami Ralph.

— Et moi donc. Nous voici en vrai terrain à crocodile... Il faut être amphibie pour vivre là dedans.

— Patience, ami Halley. Encore trois jours et nous verrons ce fameux lac inabordable! Nous arriverons plus vite, par ici, que cet imbécile de Français par l'est.

— C'est évident, Saunderson.

— Aoh! le marais se corse à chaque pas.

— Bah! en avant!

— Ralph, à toi! Voici un superbe animal; tiens, ici! Le vois-tu, couché dans ce petit courant, juste en travers de notre chemin?... Il dort.

— Ah! il dort, le gredin...

Deux balles vont frapper le monstre en avant de l'épaule et le traversent de part en part.

— Eh bien?...

— Aoh! il ne paraît pas à son aise... Il frissonne et se tord.

— Et puis?

(1) *Chironia pulcherrima.*
(2) *Lobelia cardinalis.*
(3) *Hibiscus palmatus.*
(4) *Pancratium speciosum.*
(5) *Asclepias Syriaca.*

— Il ne bouge plus.

— Allons voir!

— Il est sans mouvement dans la vase...

— N'y touche pas, surtout! Tu ne connais pas ces animaux-là!... Comme tu y vas! ne pensais-tu pas mettre le pied sur lui?... Malheureux! un alligator n'est jamais mort que quand il est pourri...

— Jamais mort? celui-là?...

— Nous allons bien voir.

Ralph se recule, et, s'approchant d'un magnolia séculaire, il en casse une branche et la jette sur l'animal...

A l'instant, mues comme par un ressort, les formidables mâchoires s'ouvrent, l'énorme queue balaye la branche, l'envoie à la gueule, qui la réduit en pièces avec une rage épouvantable... Les yeux fauves du reptile brillent comme des escarboucles et lançent des regards rapides sur chacun de ses assaillants...

Pendant un instant, tous restèrent immobiles devant cette résurrection inattendue; le monstre eût pu se venger.

Une minute plus tard, une balle lui entrait dans l'œil, traversait la cervelle, et le reptile se roulait sur le dos avec des bruits et des sifflements horribles. Halley, tirant son bownie-knife, lui fendit le ventre... Vers la gorge, deux glandes sortirent, exhalant une odeur de musc qui empesta l'air autour des chasseurs. La bête était morte...

— Mesure-le, dit Saunderson.

— Il a dix pieds de long, répondit Halley.

— Mes chers amis, ce n'est point un alligator, ce n'est pas non plus un caïman que nous avons tué. Voyez, les canines, en forme de défenses de sanglier, de la mâchoire inférieure, sortent par un trou de la mâchoire supérieure... Nous avons tué un crocodile (1)!...

— Pas possible!

— Il est plus rare que les autres espèces, mais on en a déjà trouvé un autre exemple.

— Allons, en route; nous nous amusons, et cette charogne n'est bonne à rien.

— Sans compter qu'il est toujours dangereux de tirer des coups de fusil dans la Big-Prairie sans absolue nécessité... On ne sait pas qui les entend...

— Qu'est-ce que cela nous fait?

— Et les Indiens?

— Bah! les Indiens! les Yankees n'en ont pas peur... Et puis, il en reste bien peu; nous les avons tous tués d'abord!

— Hum! tant mieux; mais cela pourrait bien ressembler à ton crocodile, Halley!

— Pourquoi?

— On les croit morts, et il en revient toujours quelques-uns qui peuvent faire beaucoup de mal.

— Et une balle dans l'œil, donc!

— Dieu t'entende!...

XI. — LES PALMETTOS.

La plaine, à perte de vue, ne contenait plus un seul grand arbre. Elle était couverte, à hauteur d'homme, d'un fourré inextricable. Les endroits mouillés foisonnaient de joncs, de hautes plantes aquatiques et de buissons de ciriers (1); tout le terrain solide était envahi par les palmettos.

(1) *Crocodilus mutus.*

Ces palmettos couvrent ainsi des terrains immenses. Ce sont des palmiers sabals (2), hauts d'un mètre ou un mètre cinquante, au tronc épineux, à larges feuilles épineuses en éventail, qui repoussent au pied en drageonnant et forment des taillis impénétrables.

Pour se hasarder au milieu de ces plantes, il faut être muni des hautes bottes graissées qui montent jusqu'aux cuisses et que tous les voyageurs adoptent; il faut, en outre, se résoudre à entendre bruire autour de soi, sans discontinuer, les reptiles que l'on trouve à chaque pas sous ses pieds.

C'était le lendemain de la mort du crocodile. Nos trois voyageurs avaient quitté les marais de la Grande Prairie pour entrer dans la zone encore moins solide qui se couvre des palmettos. Se suivant à la file indienne, nous les trouvons, marchant la boussole d'une main, le couteau ouvert de l'autre, dans les fourrés interminables bardés d'épines.

— Que le grand diable emporte le dernier palmetto! criait Halley en maugréant. C'est un supplice de passer parmi ces épines comme un sanglier qui brousse!... Au moins, nous ne rencontrerons point ici des crocodiles comme hier!

— Non, certes! mais tu peux rencontrer autre chose...

— Eh! qui peut vivre là dedans?

— Des ours, des congouars, mon ami.

— En attendant leur rencontre, laisse-moi te dire, Saunderson, combien ce sera honorable pour nous d'avoir tué, en Floride, le seul crocodile connu!

— Sans doute, ami. On n'y connaissait bien que l'alligator (3) ordinaire, comme dans la plus grande partie de l'Amérique du Nord, et une autre espèce, le caïman (4), que, en sa qualité de terre de transition, la Floride importa de l'Amérique du Sud.

— Allons! tout va bien! Ceci est à notre actif pour la Société de géographie!

Et tout le jour, riant de leurs misères, les hardis champions marchèrent; mais, dans ce sol mou, détrempé, sans consistance, ils avançaient peu. Leur marche, à chaque instant entravée par l'eau, par la vase étendue en plaine liquide, était assujettie à des détours énormes, au bout desquels ils n'avaient pas d'autre moyen que de reprendre leur primitive direction au moyen de la boussole. A chaque instant, des oiseaux différents s'envolaient à leur approche; mais, rendus prudents par la réflexion de Baines, ils évitaient une fusillade qui pouvait leur jeter sur les bras des ennemis de mauvaise nature.

C'était, pour des chasseurs, cependant bien tentant! En un moment, tous trois suivaient les bords vaseux d'un charmant étang tapissé de nénuphars, au milieu desquels folâtrait gaiement une bande de jeunes canards, noirs comme des macreuses, mais avec une huppe blanche analogue à celle des harles. Ils admiraient ces oiseaux quand, tout à coup, une énorme grenouille-taureau (5), tapie sous les feuilles des

(1) Cirier, ou myrique de la Caroline (*myrica Carolinensis*, Mill.).

(2) *Corypha* et *chamærops humilis.*

(3) *Alligator Mississipiensis.*

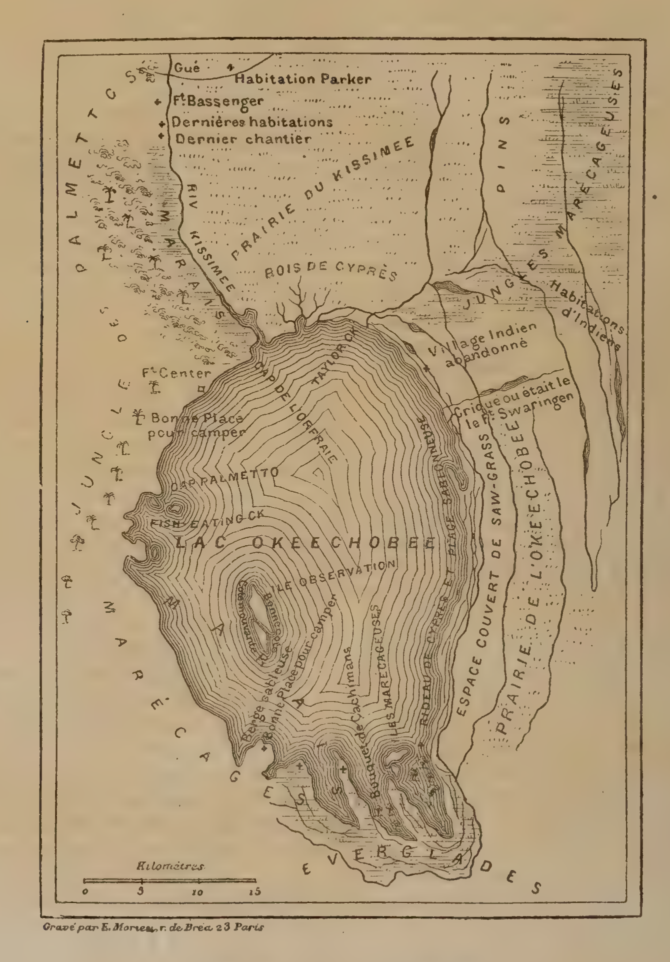
(4) *Alligator palpebrosus.*

(5) *Rana mugiens.*

plantes aquatiques, saute comme poussée par un ressort, saisit un des jeunes canards par la patte, et, malgré les efforts et les cris de la pauvre bête, l'entraîne au fond de la mare pour en faire son repas... Et, tout autour des trois Américains, des grenouilles semblables, réveillées par le clapotement de l'eau, se mirent à croasser, à mugir comme des bœufs, montrant, de place en place, leurs dos vert-olive marbrés de noir et pointillés de blanc.

Ralph saisit la baguette d'acier de son rifle et commença à distribuer à droite et à gauche des coups terribles, cinglant de raies sanguinolentes ces énormes bêtes de plus de quarante centimètres de long... Bientôt, une demi-douzaine d'entre elles furent gisantes sur la boue; alors, le flegmatique jeune homme les attacha par les pattes et les jeta sur son sac pour le repas du soir.

Cependant la direction que suivaient nos pionniers semblait les conduire au milieu des marais inondés et sans issue. Ils obliquèrent un peu à droite, et cela d'autant plus volontiers que, de ce côté, semblait leur apparaître une légère élévation de terrain qui, peut-



Carte des bords de l'Okeechobee.

être, leur présageait, pour la nuit, un gîte sec, ou sinon moins inondé que celui des nuits précédentes. Effectivement, une sorte de butte de sable s'élevait, semblable à un relais accumulé là par le remous d'une mer qui aurait couvert la contrée.

Heureux de la perspective d'une nuit saine, le feu fut vite allumé au moyen de sarments, de branches de taillis, d'herbes ramassées, et nos trois voyageurs s'endormirent étendus sur leurs manteaux de caoutchouc déroulés...

Au milieu de la nuit, Ralph s'éveille en sursaut, baigné d'une rosée glacée... Ses deux compagnons sont étendus à ses côtés, immobiles, gémissants... Il essaye de les réveiller, impossible! une léthargie intense les rend semblables à des cadavres.

— Baines! Tom!... Réveillez-vous!... C'est Ralph qui vous appelle... Tom! Baines! allons!...

Pas un mot.

Ralph tâte leurs mains, leurs fronts... ils sont brûlants!... Evidemment, ses compagnons sont en proie à une fièvre terrible... Et, toujours endormis, ils retombaient inertes en laissant échapper de sourds gémissements.

Ralph, penché vers eux, se releva... Il avait peur!

Des ténèbres claires régnaient autour de ces hommes perdus dans le désert. Des cris, des sons rauques s'en-

tendaient au loin... L'un vivait, les autres allaient mourir...

Que faire?... Qu'était-il donc arrivé?...

Il fallait attendre le jour. Ralph replaça ses camarades l'un à côté de l'autre sous leurs manteaux réunis; ils dormaient toujours... Puis, se promenant anxieusement autour d'eux, il attendit le soleil...

Depuis plus de deux heures il attendait, quand des rayons d'or surgirent tout à coup sur l'horizon; le jour était fait.

Ralph alors, se retournant vers les dormeurs, se mit à les étudier et à chercher en même temps quelle cause avait pu les plonger dans cet état.

Il chercha longtemps... Enfin, son pied heurtant une motte de sable, l'ouverture d'une galerie minée dessous se découvrit, et une araignée d'un rouge sombre et à tête taillée à facettes se montra.

— Les endormeuses (1)! s'écria Ralph.

Et d'un bond il s'élança vers ses amis :

— Eveillez-vous, amis! Alerte!... Le sol est miné par les araignées endormeuses!

En cet instant, les deux dormeurs gémirent et furent pris de convulsions horribles, se tordant comme des serpents, poussant des cris inarticulés.

Cet état dura plusieurs heures... Ralph leur prodiguait des soins inutiles; le venin des terribles araignées produisait son effet.

Si Ralph n'eût été éveillé, tous trois passaient de vie à trépas, du sommeil à la mort, par quelques morsures de plus...



Les Palmettos. Dessin de A. de Bar, gravure de Cabarteux.

Avec le soleil, les pauvres malades trouvèrent un peu de repos, parce que les empoisonneuses ne peuvent supporter la lumière; elles la craignent tellement, que, dès le matin, elles ferment leurs galeries avec un petit tampon de sable agglutiné, et ne les rouvrent qu'à la nuit.

Enfin, les deux léthargiques ouvrent des yeux égarés, incertains d'abord, puis ils reviennent peu à peu à la connaissance d'eux-mêmes; tous deux sont en proie à une fièvre violente et à une courbature qui ne leur permet pas un mouvement sans douleur. Et cependant il faut fuir ce lieu maudit!

Au bout d'une longue station, harassés par le mal, il fallut enfin partir... Ralph portait tout ce qu'il avait pu emballer des armes, provisions et bagages de ses camarades. Ceux-ci, pâles, frêles, incertains de leurs pas, durent le suivre, trébuchant dans les fondrières, se déchirant aux palmettos épineux, enfonçant dans les boues, d'où leurs jambes sans forces ne les pouvaient plus sortir...

Ils marchaient au hasard, devant eux, sans soin, car ils cherchaient en vain un gîte pour passer la nuit à venir. Pas un arbre ne se montrait à l'horizon; ils coucheraient dans l'eau avec la fièvre et sous la rosée froide...

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

(1) *Latrodectes.*

LES GRANDES ENTREPRISES.

CRÉATION D'UNE MER INTÉRIEURE EN ALGÉRIE.

« Superbe montagne, garde-toi d'opposer à mes travailleurs des roches trop dures, car je te ferais abattre en entier et précipiter toi-même dans la mer. »

Ainsi s'exprimait l'extravagant Xercès, dans la missive qu'il adressait au mont Athos, lorsqu'il se disposait à faire couper l'isthme de la presqu'île sur laquelle s'élève ce mont.

L'antiquité fit force gorges chaudes à propos de cette bravade, et l'antiquité eut d'autant mieux raison, que, paraît-il, tout se borna à ces sottes paroles, Xercès n'ayant pas réussi à faire couper l'isthme, puisque, même au temps de Plutarque, il n'y avait déjà plus trace d'un pareil travail.

Aujourd'hui nul ne se trouverait plus pour adresser, du haut d'une ridicule vanité, des épîtres menaçantes aux montagnes, mais l'on mène tranquillement à bien des entreprises autrement considérables et difficiles.

On a creusé le canal de Suez, on a perforé le mont Cenis, on perfore le Saint-Gothard, on immerge des câbles électriques de mille lieues; on va conduire un chemin de fer au sommet du Vésuve; après avoir supprimé l'isthme égyptien, on s'apprête à faire fi d'un détroit, et pendant que sur de certains rivages on médite de vastes conquêtes sur « la plaine liquide », voilà qu'il est question de créer, sur d'autres, de toutes pièces, une mer, une vraie mer, qui ne mesurera pas moins de cinq cents kilomètres de long sur soixante ou quatre-vingts de large.

Et quand nous disons créer, c'est *recréer* qu'il faudrait dire, car la mer habita jadis en cet endroit où l'on projette de la ramener.

Cet endroit? — Où donc?

Prenons une carte de l'ancien hémisphère, cherchons-y, sur la côte septentrionale de l'Afrique, le golfe dit de Gadès, qui se forme par un enfoncement des eaux méditerranéennes dans le littoral tunisien. L'échancrure s'arrête à cette même ville de Gadès, qui est au fond du golfe et qui lui donne son nom. Si nous continuions par la pensée cet enfoncement jusqu'à une centaine de lieues dans les terres, en obliquant un peu vers le nord, nous aurions un bassin allant baigner plus ou moins immédiatement le revers de ces monts Atlas qui, nous le savons, séparent du reste de l'Afrique la partie facilement praticable de notre territoire algérien.

Or, en inondant mentalement ce bassin, nous ne ferons, paraît-il, que rétablir les choses dans l'état où elles étaient à des époques relativement rapprochées de nous, puisque la chronologie géologique proprement dite n'y est nullement mise en cause, et que, pour retrouver les eaux salées en possession de ce domaine, il n'est pas nécessaire de remonter plus haut que l'ère moderne.

Selon toute évidence, c'est par un ensablement se produisant dans le sens latéral qu'un beau jour le golfe s'est trouvé clos là où il s'arrête maintenant, laissant isolée une masse d'eau qui, après avoir formé un lac salé pendant une certaine période, a fini par s'évaporer et par constituer ce qu'on nomme aujourd'hui les *chotts*, à savoir des étendues dont le sol, manifestement bas, est en quelque sorte dallé, à une certaine profondeur, de lits de sel dont une partie se dissout en se mêlant aux eaux des pluies, qui rendent périodiquement ces endroits marécageux.

Ramener l'eau de la mer dans les chotts et reconstituer cette espèce de mer intérieure qui établirait des relations faciles avec l'intérieur de nos provinces d'Afrique en même temps qu'elle pourrait en modifier le climat, tel est le projet conçu par un officier français, M. Roudaire.

Ce projet, dont on s'est maintes fois occupé à l'Académie des sciences, et qui a reçu l'approbation compétente de M. de Lesseps, a soulevé, cela va sans dire, d'assez vives discussions.

On a discuté :

1° Sur la possibilité de rétablir la communication, que certains explorateurs prétendent interceptée par un soulèvement rocheux, qu'on ne saurait songer à percer;

2° Sur le niveau des chotts, que d'autres ne veulent pas admettre comme inférieur à celui du littoral méditerranéen;

3° Enfin sur les dommages que causeraient les eaux en submergeant, au détriment des populations, un grand nombre d'oasis ou points fertiles du désert.

L'*inventeur* répond :

1° Qu'il n'y a pas de soulèvement rocheux sur les rives du golfe de Gadès;

2° Que l'infériorité du sol des chotts est péremptoirement démontrée par tous les travaux de nivellement accomplis jusqu'ici;

3° Enfin que quelques oasis seulement se trouveraient submergées, ce qui ne pourrait tout au plus donner lieu qu'au payement d'indemnités relativement insignifiantes; il appuie sur tous les avantages de communications et d'amélioration du climat des régions baignées par la nouvelle mer.

Les choses en sont là, mais non pas au repos, car le projet — qui, s'il était définitivement reconnu praticable, n'occasionnerait qu'une dépense de quelques millions, puisqu'il ne s'agirait que du creusement d'un large fossé de quelques kilomètres de long à travers des lits de sable — le projet, disons-nous, est aujourd'hui mis contradictoirement à l'étude sous les auspices de l'Etat, qui est très-favorable à l'idée.

On ne tardera donc pas à être fixé sur l'avenir de cette entreprise, qui a pour elle dès à présent mainte probabilité de réussite, et qui, menée à bien, ajoutera un beau titre de plus aux étonnants souvenirs que notre siècle doit laisser dans l'histoire du progrès.

E. M.

LA MUSIQUE ET LES MUSICIENS.

VERDI.

En 1859 et 1860, pendant tout le cours de cette guerre de l'indépendance italienne, qui commença, avec l'aide des armes françaises, par l'affranchissement de la Lombardie, et qui se continua par celui de la Toscane, des duchés et du royaume de Naples, le nom d'un grand artiste servit de symbole et de cri de ralliement aux populations qui voulaient s'affranchir d'un despotisme exécré et concourir à l'unité de la patrie. Quelles que soient les entraves apportées à la liberté, les peuples opprimés ont toujours des moyens ingénieux de faire connaître leur pensée. Les Italiens, en cette circonstance, ne trouvèrent rien de mieux que de se servir du nom d'un des leurs, d'un musicien qui depuis quinze ans régnait en maître sur toutes les scènes de la Péninsule et dont la renommée était universelle. Employant ce nom à faire une sorte de rébus, dont la clef d'ailleurs était facile à trouver, ils couvraient tous les murs de cette inscription laconique, qui donnait l'essor à leurs désirs et à leurs espérances :

VIVA V.E.R.D.I!

ce qui voulait dire, en bon italien :

Viva Vittorio-Emanuele, Re D'Italia!

C'est ainsi que s'exprimaient les compatriotes du grand musicien et que, partout où se montrait l'inscription fatidique, on pouvait se rendre compte de leurs sentiments. Il faut dire que Verdi, dont le caractère est tout particulièrement honorable, est partout aussi estimé comme homme qu'apprécié comme artiste.

L'auteur de *Rigoletto*, que l'exécution récente d'*Aïda* à notre Théâtre-Italien vient de remettre en pleine lumière, est âgé aujourd'hui de soixante et un ans, étant né auprès de Busseto, petit bourg du duché de Parme, le 9 octobre 1814. Fils d'un pauvre aubergiste, il montra de bonne heure un tel désir d'apprendre la musique, que son père le confia aux soins de l'organiste de l'église de ce village, artiste obscur qui lui donna ses premières leçons de piano. Il faut croire qu'en effet les dispositions de l'enfant étaient remarquables, car dans sa magnifique villa de Sant'-Agata, près Busseto, que Verdi habite maintenant la plus grande partie de l'année, il a conservé sa première épinette, dans l'intérieur de laquelle on lit l'inscription familière que voici : « Par moi, Stefano « Cavaletti, furent faits à nouveau et garnis de cuirs « les sautereaux de cet instrument, auquel j'ai adapté « une pédale; et j'ai fait gratuitement ces sautereaux, « en voyant les bonnes dispositions que montre le « jeune Giuseppe Verdi pour apprendre à sonner « ledit instrument, ce qui suffit à me satisfaire. L'an- « née du Seigneur 1821. » Le fait est touchant et suffit à démontrer que l'enfant, par un travail et une intelligence précoces, inspirait de vives sympathies. Il était âgé alors de six ou sept ans.

Instruit par son premier maître, le jeune Verdi fut bientôt en état de le remplacer parfois à l'orgue de la petite église de Busseto. Il existe dans ce village une sorte d'école spéciale, annexée au mont-de-piété, dans laquelle cinq ou six enfants sont formés à la musique; c'est là qu'il commença son éducation, sous la direction de l'artiste modeste dont les biographes ont eu le tort de ne pas nous faire connaître le nom. Il y fit des progrès aussi rapides que le permettait le savoir limité de son maître, car, dès l'âge de douze ans, il écrivait déjà, pour la petite bande musicale de Busseto, des marches et de nombreux pas redoublés, dont les autographes, dit-on, ont été conservés à l'école.

Néanmoins, cette instruction était absolument insuffisante pour former un véritable artiste. Mais que faire? La famille, je l'ai dit, était pauvre, et hors d'état de s'imposer aucun sacrifice.

Heureusement il se trouvait, à Busseto même, un riche dilettante, qui entendit parler du jeune musicien et qui voulut se faire son protecteur. Cet homme de bien s'appelait Antonio Barezzi. Il envoya à ses frais l'enfant à Milan, et se chargea de pourvoir à son existence.

A peine arrivé à Milan, Verdi se présenta aux examens d'admission du Conservatoire, alors dirigé par Basili, et se vit repousser sans façons, sous le prétexte qu'il ne montrait aucunes dispositions musicales. Fétis, ne voulant pas admettre que Basili pût s'être trompé en cette circonstance, a donné des raisons au moins singulières pour justifier l'échec de Verdi. « Il est à peu près certain, dit-il, que Basili chercha dans l'aspect de Verdi quelque indication de ses facultés d'artiste; *car c'est par là qu'un chef d'école peut, dans la plupart des cas, apprécier les chances d'avenir d'un élève aspirant*; or, pour quiconque a vu l'auteur de *Rigoletto* et d'*il Trovatore*, ou seulement son portrait, il est évident que jamais physionomie de compositeur ne fut moins révélatrice du talent. Cet extérieur glacé, cette impassibilité des traits et de l'attitude, ces lèvres minces, cet ensemble d'acier, peuvent bien indiquer l'intelligence; un diplomate pourrait être caché là-dessous; mais personne n'y pourrait découvrir ces mouvements passionnés de l'âme qui, seuls, président à la création des belles œuvres du plus émouvant des arts. » Ici je ne discute pas, je raconte, et je copie,— en me contentant de sourire.

Refusé au Conservatoire, Verdi alla trouver Lavigna, compositeur dramatique connu par quelques opéras, et qui remplissait alors au théâtre de la Scala les fonctions de *maestro al cembalo*; il lui demanda des leçons, que celui-ci lui accorda volontiers, et pendant trois ans il n'eut pas d'autre maître. Au bout de ce temps, il commença à composer considérablement, et écrivit un certain nombre de morceaux de piano, des marches militaires, des ouvertures, des sérénades, plusieurs cantates, des mélodies vocales, et même un *Stabat Mater* et quelques autres morceaux religieux. Rien de tout cela n'a été publié.

Mais Verdi songeait au théâtre, qui était surtout son objectif. Il fut mis en rapport avec le poëte Temistocle Solera, qui était lui-même compositeur, et qui lui confia un livret assez bien coupé, intitulé

Oberto, conte di San Bonifazio. Il se mit au travail avec ardeur, fut assez heureux pour faire recevoir son ouvrage au théâtre de la Scala, le premier de Milan et de l'Italie entière, et cet ouvrage, chanté par Salvi et Marini, par Mmes Shaw et Raineri-Marini, fut représenté pour la première fois le 17 novembre 1839 et obtint un vif succès. Encouragé par ce résultat, il écrivit aussitôt une nouvelle partition sur un ancien livret de Felice Romani, que Gyrowetz avait mis naguère en musique sous le titre d'*il Finto Stanislao*, et le produisit au même théâtre, le 5 septembre 1840, sous le titre nouveau d'*Un Giorno di regno*. Cette fois il fut moins heureux, et l'ouvrage tomba si violemment, qu'il fut impossible d'en donner une seconde représentation. Il est vrai qu'*Un Giorno di regno* était un opéra bouffe, et que l'élément comique n'a que peu de place dans le génie et dans le tempérament même du maître. Aussi n'eut-il jamais l'envie de renouveler cet essai.

Toutefois, une si lourde chute l'avait découragé. Il ne fallut rien moins que les instances affectueuses et réitérées d'un de ses meilleurs amis, l'ingénieur Pasetti, pour le décider à se remettre à l'œuvre. Solera lui construisit un nouveau livret, celui de *Nabucodonosor*, et au bout de peu de mois il en eut écrit la partition. *Nabucodonosor*, merveilleusement chanté par la Strepponi (qui devait, quelques années plus tard, devenir Mme Verdi), par Miraglia, l'admirable Ronconi, et par Derivis, l'ancienne basse de l'Opéra, fut joué à la Scala le 9 mars 1842, et le succès qu'il obtint fut une éclatante revanche pour le compositeur.

Dès lors, Verdi était lancé, et bientôt son génie heurté, brutal, violent, mais parfois grandiose et souvent inspiré, le fit proclamer le premier musicien dramatique de l'Italie. La carrière lui a été relativement facile, à vrai dire, car il n'a point trouvé de rival et il n'avait personne à combattre. Cette carrière n'en a pas moins été brillante, et parmi les ouvrages qu'il donna par la suite, il en est plus d'un dont le succès a été immense et qui est aujourd'hui connu et fameux dans le monde entier. Dans l'espace de vingt ans, il écrivit ainsi vingt opéras, et si aucun de ces opéras ne constitue un chef-d'œuvre, au sens élevé du mot, quelques-uns du moins sont des productions extrêmement remarquables à beaucoup d'égards, dans lesquelles il a fait preuve d'une grande puissance de conception, d'un rare sentiment dramatique, d'une véritable richesse d'inspiration, et d'une incontestable intelligence des conditions scéniques.

Après *Nabucodonosor*, Verdi donna, toujours à la Scala, *i Lombardi alla prima crociata*, qui furent accueillis avec une faveur plus grande encore. Il produisit ensuite *Ernani* à Venise, *i Due Foscari* à Rome, et *Giovanni d'Arco* à Milan; le premier de ces ouvrages fut heureux, le second moins fortuné, et le troisième ne dut un semblant de succès qu'à la présence de l'admirable cantatrice Mme Frezzolini, qui en remplissait le principal rôle, et qui lui prêtait le charme de son incomparable beauté, de sa voix merveilleuse, et de son double talent de chanteuse et de tragédienne. Vinrent ensuite *Alzira*, jouée à Naples sans aucun succès; *Attila*, à qui les Vénitiens firent un assez bon accueil, et *Macbeth*, qui n'obtint à Florence qu'une réception polie. Enfin, l'opéra *i Masnadieri*, écrit pour Londres, où il fut chanté par la célèbre Jenny Lind, Lablache et M. Gardoni, n'eut en cette ville qu'un succès d'estime. De ces divers ouvrages, un seul est resté constamment au répertoire des théâtres italiens : *Ernani*.

C'est alors que pour la première fois Verdi fut appelé à Paris. A la vérité, on ne lui demandait pas un ouvrage nouveau, et la direction de l'Opéra se bornait à le prier de remanier pour elle la partition d'*I Lombardi*, à laquelle elle donna le titre de *Jérusalem*. Sous couleur de remaniements, le compositeur bouleversa quelque peu cette partition, en changeant la place de la plupart des morceaux, y ajouta divers épisodes, entre autres la scène du supplice, et confia le principal rôle à M. Duprez, dont ce fut la dernière création. Malgré la puissance du talent de cet artiste, qui se montrait sublime particulièrement dans cette scène, *Jérusalem* n'obtint que ce qu'on appelle un demi-succès.

Verdi retourna alors dans sa patrie, où il ne fut pas heureux pendant quelques années. *Il Corsaro*, donné par lui à Trieste, fit un *fiasco* complet; *la Battaglia di Legnano* ne fut guère plus heureuse à Rome, et si *Luisa Miller*, jouée à Naples, vint rompre un peu la veine d'insuccès qui traversait sa carrière, *Stiffelio*, donné peu de temps après à Trieste, n'était pas plus fortuné que les précédents.

Nous voici cependant arrivés à la période brillante, on peut dire glorieuse, de l'existence du compositeur. Au mois de mars 1851, *Rigoletto* vit le jour à Venise, et, après avoir obtenu dans cette ville un succès retentissant, se répandit comme un trait de feu dans toute l'Italie d'abord, dans toute l'Europe ensuite. *Rigoletto* n'est point sans doute une œuvre achevée, parfaite, parce qu'il n'est point dans la destinée de Verdi de produire une œuvre de ce genre, mais elle est profondément émouvante et contient des parties admirables, telles que la grande scène des courtisans et le quatuor du quatrième acte. Après *Rigoletto* vint *il Trovatore*, dont la fortune ne fut pas moins brillante, quoique cet ouvrage fût loin de valoir le précédent. Enfin, au *Trovatore* succéda *la Traviata*, dans laquelle on trouve, à un degré remarquable, une qualité exceptionnelle chez l'auteur et que jamais autre part il n'a entrevue : je veux dire un sentiment poétique et mélancolique très-intense.

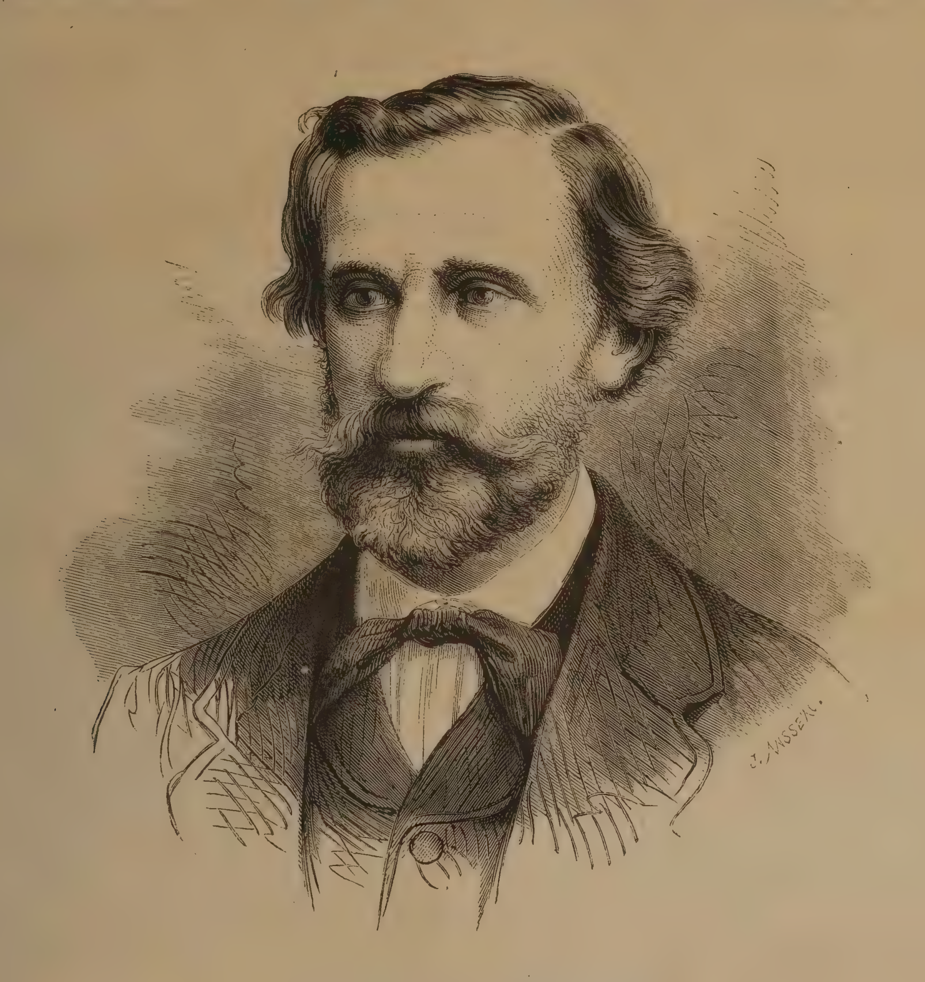
Après avoir donné ces trois partitions en Italie, Verdi, appelé de nouveau à Paris, vint écrire chez nous *les Vêpres siciliennes*, qui furent représentées à l'Opéra en 1855, avec Mlle Sophie Cruvelli comme principale interprète. *Les Vêpres siciliennes* se distinguaient par leurs grandes qualités dramatiques, par un style plus châtié que le style ordinaire du compositeur, par une instrumentation plus brillante et plus variée. Néanmoins, après avoir été favorablement accueillies, elles ne purent se maintenir au répertoire, parce que l'inspiration manquait de richesse et de nouveauté.

Les opéras qui suivirent celui-ci sont *Simone Boccanegra*, donné sans succès à Venise; *Aroldo*, fâcheux replâtrage de la faible partition de *Stiffelio*, qui parut à Rimini; *un Ballo in maschera*, qui fut joué à Naples en 1858, et *la Forza del Destino*, écrite expressément pour le théâtre de Saint-Pétersbourg, où elle fut représentée en 1863. De ces quatre ouvrages, un seul, *un Ballo in maschera*, obtint un véritable succès; *la Forza del Destino* fut reçue seulement avec courtoisie;

quant aux deux premiers, leur existence fut éphémère.

La fécondité première du musicien semblait avoir fait place à un travail moins hâtif et plus réfléchi. Ce n'est qu'en 1867 qu'il vint donner à Paris son *Don Carlos*, partition remarquable à beaucoup d'égards, un peu froide d'allures, mais dans laquelle il avait visiblement cherché à se rapprocher, au double point de vue de la vérité scénique et de la solidité du style, des grands maîtres dont les œuvres immortelles ont été la gloire et l'honneur de notre première scène lyrique. Depuis lors, il n'a produit que son superbe *Requiem*, écrit en l'honneur du grand poëte et patriote Manzoni, et qui restera peut-être son plus beau titre au souvenir de la postérité, et cette partition si puissante et si pathétique d'*Aïda*, à laquelle je préfère, pour ma part, celle de *Rigoletto*, mais qui n'en est pas moins une œuvre des plus hardies et des plus émouvantes.

Le génie de Verdi est violent, abrupt, singulièrement passionné, et se plaît surtout dans la peinture des sentiments dramatiques poussés à leur extrême puissance; il lui manque la grâce, la tendresse, la poésie, le charme surtout. Il lui importe peu de frapper toujours juste, pourvu qu'il frappe fort; mais chez



Verdi. Dessin de Bocourt, gravure de Ausseau.

lui l'expression de la passion est telle qu'elle rend une salle haletante, et que lorsqu'il est soutenu par la richesse de son inspiration il s'empare de la foule de ses auditeurs, et, de gré ou de force, leur fait partager les sensations qu'il éprouve lui-même. En résumé, Verdi est un grand artiste, incomplet sans doute, beaucoup plus réaliste que spiritualiste, mais dont le génie est incontestable.

Agé aujourd'hui de soixante et un ans, l'auteur de *Rigoletto* et de *la Traviata* n'en a pas moins conservé toute sa vigueur de corps et d'esprit. Robuste, alerte, vigoureux, d'une taille élevée, il a les cheveux et la barbe grisonnants, les sourcils épais, la physionomie sévère, les yeux brillants, le regard souverainement intelligent, perçant et froid. Avec cela, une tenue absolument correcte, une grande distinction de manières, et toute l'allure d'un vrai *gentleman*.

Il habite aujourd'hui, pendant la plus grande partie de l'année, son superbe domaine de Sant' Agata, situé près de Busseto, et qui a près de deux lieues d'étendue. Là, il mène une existence très-active sous tous les rapports. Debout dès cinq heures du matin, il parcourt les allées de son parc, puis visite les champs et les fermes, et, pour se distraire, s'amuse tantôt à naviguer sur son petit lac en ramant vigoureusement, tantôt à chasser avec un de ses chiens. Après déjeuner

vient l'heure du travail et de l'étude; il se met à son piano, et parfois, pour se reposer de la musique, passe à la poésie. Possesseur d'une riche bibliothèque, il emploie ensuite quelques heures en compagnie des grands historiens, des grands penseurs et des grands philosophes.

Son intérieur est d'ailleurs des plus heureux. Après avoir épousé, dans ses plus jeunes années, la fille de son protecteur, le vieil Antonio Barezzi, et l'avoir perdue au bout de peu de temps, il se remaria plus tard avec Mlle Strepponi, une cantatrice de grand talent, qui avait été l'interprète vaillante de plus d'un de ses ouvrages. Sa seconde épouse l'a rendu complétement heureux, et d'autant plus que tous deux vivaient en compagnie du vieux Barezzi, que Verdi aimait, on le comprend, jusqu'à l'adoration. Cet excellent vieillard est mort il n'y a pas longtemps.

Verdi est à moitié devenu un homme politique. Si les Italiens ont pris naguère son nom pour devise, c'est qu'ils connaissaient et ses sentiments libéraux et l'amour profond qu'il portait à sa patrie. Aussi, dès 1859, fut-il élu membre de l'Assemblée nationale de Parme, qui vota l'annexion du duché au royaume de Piémont. L'année passée, il a été nommé sénateur du royaume d'Italie, et il y a quelques mois il prêtait serment dans une séance de ce grand corps de l'Etat.

En tout état de cause, on peut dire de Verdi qu'il est non-seulement un artiste, mais un homme, dans la plus haute acception du mot.

ARTHUR POUGIN.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Le grand événement du mois est l'abdication forcée d'Abd-ul-Aziz suivie, à peu de jours de distance, de sa fin tragique. Relégué dans un kiosque sur les rives du Bosphore, séparé de sa mère, qui avait une grande autorité sur son esprit, cet homme énervé, comme tant de ses prédécesseurs, par la fièvre du sérail, s'est-il librement donné la mort ou a-t-il péri victime d'une secrète violence? C'est ce qu'un jour nous apprendra l'histoire. Mais, à cette heure, la politique dit et veut que l'on croie qu'Abd-ul-Aziz s'est ouvert les veines. Elle tenait le même langage lorsque périrent d'autres sultans et les tzars Pierre III et Paul Ier. Depuis la lumière s'est faite et nous savons comment finissent les princes dépossédés dans les pays où règne le despotisme.

En apprenant l'abdication du sultan nous considérions son trépas comme prochain, et nous en témoignions la crainte à un personnage à qui sa position diplomatique permet de beaucoup savoir. Nous nous étonnions devant lui qu'Abd-ul-Aziz n'eût pas cherché un refuge à bord de quelque navire étranger; on nous répondit : « Cette pensée ne sera même pas venue à ce malheureux; les sultans, comme les derniers des Turcs, croient au dogme de la fatalité. Et puis eût-il voulu trouver un asile sous un pavillon étranger, qu'il n'aurait pu le faire. A un sultan renversé il ne reste personne, il n'a plus de serviteur, pas une main ne lui tendrait un verre d'eau et ne s'exposerait à un péril pour lui sauver la vie. Il n'en est point à Constantinople comme chez les peuples occidentaux de l'Europe. En Angleterre, en France, en Espagne, les princes dépossédés ont trouvé les plus généreux courages, les plus fidèles dévouements; en Turquie, s'attacher à une impériale victime est une idée qui ne vient à personne. Allah a parlé, qui oserait s'élever contre la parole d'Allah ? »

Abd-ul-Aziz était monté sur le trône en 1861 ; il succédait à son frère Abd-ul-Medjid; c'est son neveu Mourad ou Amurath V, trente-quatrième sultan de la race d'Othman, qui le remplace. Ce fondateur de la dynastie mourut en 1326, après un règne de vingt-six ans. Il y a donc cinq cent soixante-seize ans que dure cette famille. Combien de temps encore régnera-t-elle en Europe?

Ce mois a vu encore mourir une femme célèbre; mais, plus heureuse que le chef des croyants, Mme George Sand s'est éteinte à Nohant, entourée de sa famille et de ses nombreux amis. Amantine-Lucile-Aurore Dupin, arrière-petite-fille du maréchal de Saxe, était née à Paris en 1804; elle est donc morte à l'âge de soixante-douze ans. Sa première institutrice fut sa grand'mère, Mme Dupin, qui habitait le château de Nohant près la Châtre. Elle termina son éducation à Paris dans le couvent des Augustines anglaises de la rue des Fossés-Saint-Victor. Elle revint à Nohant en 1820, et, en 1822, elle épousa le baron Dudevant, ancien officier de l'empire, dont elle eut deux enfants.

Nous n'avons point à nous occuper de la vie de cette femme célèbre, nous n'examinerons même point les opinions de son esprit mobile et souvent dangereusement paradoxal; mais à travers des livres d'une moralité plus ou moins douteuse, elle a laissé des chefs-d'œuvre, des merveilles de style, qui suffiront pour sauver son nom de l'oubli. Elle appartient à cette éclatante génération qui, vers 1830, renouvela l'histoire, la poésie, la critique, la littérature, génération dont, avec Victor Hugo et M. Thiers, elle était un des derniers représentants. Les autres, Augustin Thierry, Guizot, Michelet, Cousin, Sainte-Beuve, Villemain, Stendhal, Mérimée, Carrel, Musset, Deschamps, Soulié, Balzac, Alexandre Dumas, sont descendus dans la tombe, et, il faut bien le dire, ils n'ont point été remplacés.

Nous nous souvenons encore, comme si ces jours lointains étaient d'hier, de l'étonnement profond que nous causèrent les ouvrages qui parurent avec ce nom inconnu jusqu'alors, GEORGE SAND. Quoiqu'elle eût déjà écrit auparavant, la véritable date de son entrée dans la célébrité littéraire est 1832; c'est cette année qu'elle publia *Indiana*, de tous ses romans celui peut-être qui a le plus vieilli; puis vinrent rapidement *Valentine, Lélia, André*, les *Lettres d'un voyageur*. Elève alors de Jean-Jacques, dont souvent elle rappelle la forme, elle en avait l'emphase ; mais, comme lui aussi, elle peignait avec une admirable sûreté de touche les paysages, les sentiers embaumés et les grands horizons de la nature. Imagination enthousiaste, et facile-

à se laisser entraîner, elle prit et rejeta nous ne savons combien de théories philosophiques, à qui elle faisait l'aumône des richesses de son style. C'est ainsi que virent le jour : *le Secrétaire intime; Mauprat,* un de ses plus beaux livres; *Consuelo; les Maîtres Mosaïstes,* délicieuse étude sur un art trop peu connu en France; deux nouvelles célèbres, *Metella* et *la Marquise.*

Nous n'avons point l'intention de citer tous les ouvrages qui sortirent de cette plume féconde, mais il en est quelques-uns dont il nous est impossible de ne pas parler, parce qu'ils sont les fleurs les plus pures et les plus odorantes de la couronne de Mme Sand. Ses romans rustiques : *François le Champi, la Petite Fadette, la Mare au diable, la Mare au diable* surtout, seront lus et relus tant que les hommes aimeront les champs, et s'intéresseront aux mœurs de la campagne. Ces livres, vraies perles, ont une grâce enchanteresse et sont d'une vérité agreste qui ravit. Mme Sand a déployé dans ces romans toutes les ressources de sa palette, toute la souplesse de son talent; ce sont, nous le répétons, de véritables perles sans tache aucune.

Mme Sand a abordé aussi le théâtre, mais elle n'en avait point le génie; quoique très-intelligente, elle n'était point très-pénétrante ; pour le développement des caractères il lui fallait des pages et de l'espace ; elle ne possédait pas, en un mot, ce style vif et condensé qui est de première nécessité à la scène. Ajoutez qu'elle n'avait pas d'esprit, et par conséquent point de ces traits profonds, vibrants, qui font vivre un personnage, le mettent à son plan, à sa valeur, ainsi que disent les peintres, et dessinent une situation. Cependant quelques-unes de ses pièces tirées de ses romans : *François le Champi, le Marquis de Villemer, Claudie, le Mariage de Victorine, les Beaux Messieurs de Bois-Doré,* ont eu et auront encore des applaudissements légitimes.

C'est par le style et la forme, plus que par les idées, qu'elle a essayé de mettre en circulation, que vivra Mme Sand ; elle a pris rang parmi les grands prosateurs de notre langue, et cette place, elle la conservera. Ses amis s'accordent à louer sa bonté et les pauvres de Nohant regretteront sa bienfaisance.

Puisque nous sommes sur le terrain littéraire, disons que l'Académie vient de pourvoir à deux fauteuils vacants. En remplacement de MM. de Carné et Patin, dont nous avons parlé à l'époque de leur mort, elle a créé deux nouveaux immortels, MM. Charles Blanc et G. Boissier. L'auteur de *la Grammaire de l'art* avait des droits à cette haute distinction, mais, en dehors de tout esprit de parti, et à ne considérer que le mérite littéraire, on se demande pourquoi son frère, Louis Blanc, n'a pas reçu la consécration académique.

Laissons les nouveaux immortels à leur joie, les tombés à leur tristesse, et portons nos regards vers un lointain horizon où la vie abonde et déborde. Il y a un siècle, qui aurait prédit à Philadelphie qu'elle serait, à cette heure, le point vers lequel convergerait le monde entier? Fondée par le quaker Guillaume Penn, elle comptait, en 1682, une centaine de chaumières dispersées sur les bords de la Delaware et du Schuylkill; en 1776, devenue une ville, c'est dans son sein que le Congrès proclama l'indépendance des Etats-Unis, et c'est ce centenaire glorieux que l'Amérique célèbre aujourd'hui. En 1790, Philadelphie contenait quarante-deux mille habitants; en 1800, quatre-vingt-seize mille ; en 1830, cent soixante-sept mille ; en 1840, deux cent vingt-huit mille ; et, aujourd'hui, sa population s'élève à un million. Prodigieux phénomène qui saisit l'esprit et honore l'activité et le travail ! On n'a jamais compris, en effet, à Philadelphie, qu'un homme pût vivre sans travailler. Le comte de Ségur, qui, lors de la guerre de l'Indépendance, était allé rejoindre son parent et son ami le général Lafayette, combattant à côté de Washington, se trouvait de passage dans cette ville, un Philadelphe lui demande : « Que fait votre père ? — Il est lieutenant général et ministre de la guerre. — C'est bien, mais quel est son état, avec quel travail gagne-t-il sa vie ? tuer, enseigner à tuer, peut être une nécessité, mais n'est pas un métier avouable. » Jamais le comte ne put faire comprendre à son interlocuteur qu'en Europe on vivait, et que l'on pouvait très-bien vivre, avec des charges de l'Etat.

Peuplée par des quakers à son origine, Philadelphie avait toujours professé une grande horreur pour la guerre, que réprouve cette secte religieuse. Un jour, le marquis de Rochambeau, commandant l'armée française envoyée par Louis XVI au secours de l'Amérique, voit entrer chez lui un quaker qui, le chapeau sur la tête, débute par ces paroles étranges pour les oreilles d'un général : « En vérité je te le dis ; l'ami, tu fais un vilain métier... un fort vilain métier;... mais on prétend que tu le fais avec toute la justice et toute l'humanité qu'il peut comporter; j'en suis bien aise. Je suis venu te voir pour te le dire et te prouver mon estime. »

C'est à Philadelphie que demeurait l'illustre Franklin; il y établit la première imprimerie en taille-douce, la première fabrique pour fondre les caractères d'impression; il y fonda le premier cabinet de lecture, la première bibliothèque, le premier corps de pompiers, et c'est à Philadelphie qu'il composa et imprima avec ses presses et de ses mains son célèbre almanach *le Bonhomme Richard,* trésor de sagesse et d'expérience. Il fit autant pour la ville où il était entré simple ouvrier que Guillaume Penn, qui l'avait fondée. C'est ce grand homme qui lui révéla la nécessité de l'instruction. Aujourd'hui elle compte plus de quatre cents écoles avec plus de quinze cents maîtres ou maîtresses, largement payés, donnant des leçons gratuites à plus de quatre-vingt mille élèves. La ville dépense pour l'instruction plus de quatre millions, et les établissements scolaires ont des donations énormes provenant de la générosité des particuliers. Car aux Etats-Unis, pour toutes les grandes institutions, les individus font encore plus que l'Etat.

L'Exposition universelle de Philadelphie en est une preuve : la ville, l'Etat de la Pensylvanie, le gouvernement fédéral, ont fourni des subventions; mais cette colossale entreprise, ces bâtisses immenses, ces gigantesques machines à vapeur, si rapidement élevées et mises en train, tout cet or coulant à flots, proviennent de l'association, des forces individuelles, agissant à leurs risques et périls. Il faut là-bas moins de temps pour faire une chose que chez nous pour obtenir la permission de l'entreprendre. Ah! si avec les qualités dont notre race est douée elle savait se servir de la puissance de l'association, de l'initiative individuelle et collective, quel peuple nous serions! Les constructions de l'Exposition de Philadelphie, d'après les premières lettres que nos correspondants nous adressent, sont fort belles, très-bien entendues et tellement vastes, que cent mille visiteurs pourront s'y promener à l'aise.

Dans l'Exposition universelle que Paris aussi prépare, et qui doit avoir lieu en 1878, c'est aussi de faire grand que nos architectes se préoccupent. Après de courtes hésitations, ils se sont arrêtés à la pensée de couvrir le Champ de Mars sur la rive gauche de la Seine et le Trocadéro sur la rive droite, en le reliant par un pont qui ne sera pas la partie la moins originale de cette vaste entreprise. Plusieurs plans remplissant, plus ou moins heureusement, les conditions du programme, ont été examinés par une commission spéciale d'artistes, d'architectes, d'ingénieurs; on prendra dans chacun d'eux les parties les meilleures, et il faut espérer que l'on en formera un ensemble qui fera honneur à l'art et au génie de la France.

Entrons dans quelques détails sur les points déjà convenus et arrêtés. La disposition générale est celle qu'ont proposée MM. Krantz, du Sommerard et Violet-Leduc. La galerie des beaux-arts s'élèvera au centre des constructions, entre deux jardins couverts de vélums ; en avant et en arrière, perpendiculairement aux galeries et jardins, se trouveront deux immenses vestibules très-richement décorés, destinés à des expositions de grand luxe. Ce palais se prolongera jusqu'au fond du Champ de Mars, et il sera entouré d'immenses galeries qui s'étendront jusqu'à la Seine.



George Sand. Dessin de Bocourt, gravure de Léveillé.

Le pont couvert, système Eiffel, sera jeté en aval du pont d'léna, qui se trouvera lui-même compris dans l'enceinte de l'Exposition. La route de Versailles passera sous le quai actuel. Les visiteurs, sans quitter cet immense palais, auront donc deux ponts pour aller du Trocadéro au Champ de Mars, et *vice versâ*. Le grand escalier du Trocadéro, couronné par un pavillon destiné aux fêtes, sera transformé en une gigantesque cascade, et l'avenue Delessert et les terrains qui entourent les phares serviront aux concours agricoles.

Ainsi, comme on le voit, Paris se prépare à donner une large et splendide hospitalité à l'industrie, aux arts, à l'agriculture et au travail du monde. Nous reviendrons le mois prochain sur l'exposition américaine, nous serons en mesure d'en parler en toute connaissance.

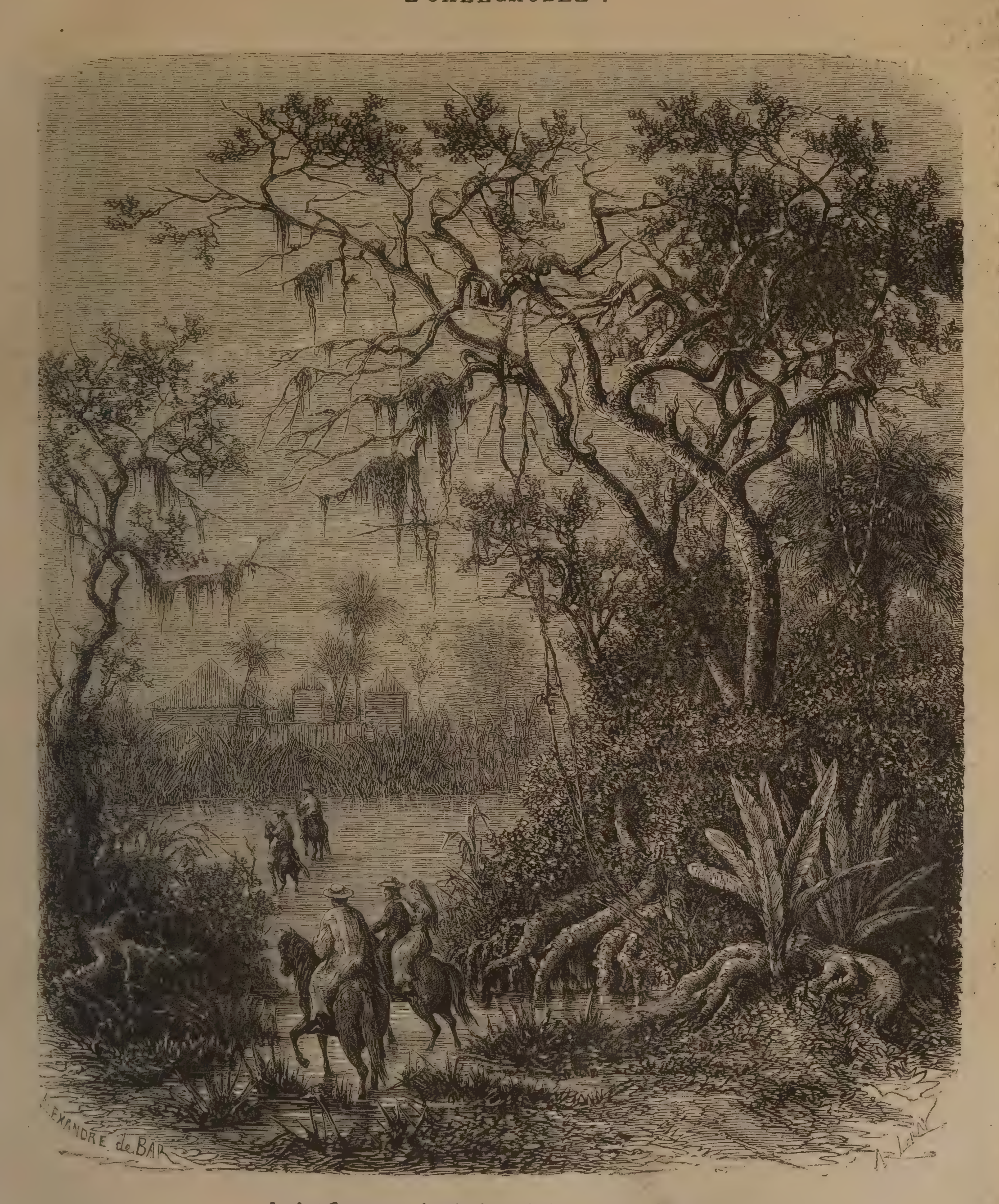
Ce mois a aussi vu courir le grand prix des courses, pour me servir d'une locution d'un français douteux. C'est un cheval d'origine hongroise qui a été le vainqueur. La foule se pressant autour de ce spectacle était énorme, et, soit imprudence des spectateurs, soit manque d'ordre, Longchamps a vu huit ou dix chevaux, lancés à toute vitesse, renverser et blesser grièvement huit à dix personnes. Les courses nous plaisent beaucoup, mais nous les voudrions sans paris et sans accidents; n'est-ce pas possible?

A. de VILLENEUVE.

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'OKEECHOBEE[1].



Le fort Bassenger. Dessin de A. de Bar, gravure de Leray.

XII. — LE FORT BASSENGER.

Cependant la petite caravane de Julien du Merril n'avait pas quitté le chemin du grand lac. Nous la retrouvons au gué du Bassenger, le seul point où l'on puisse traverser les flots rapides et profonds du Kissimee-River. C'est une des curiosités de ce pays singulier que de voir une rivière se précipitant des collines qui courent de l'est à l'ouest dans le nord du gué,

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

avec un cours aussi torrentueux que le sien, pour aller s'épancher dans cette immense nappe d'eau verte, l'Okeechobee, qui n'a plus ni mouvement ni écoulement apparent.

Ce fut un événement, pour la petite compagnie de vingt soldats qui habitaient dans le fort, que l'approche des quatre voyageurs que nous connaissons. Ces hommes, qui n'avaient sous les yeux que les prairies du Kissimee à perte de vue; qui n'y voyaient remuer que de temps en temps un cerf ou un ours; qui n'y entendaient que les ébats de quelques troupes d'oiseaux sauvages, aperçurent la caravane venant le long du chemin du gué, à une distance énorme... Mais, dans quel état?

Depuis que nous les avons laissés parmi les grands pins, il leur a fallu accomplir une course de deux cents kilomètres dans la boue, traverser deux criques à la nage et patauger pendant soixante et dix kilomètres sur la vase liquide des grandes fondrières! Ils sont restés une semaine en route pour faire le chemin que, dans tout autre pays, quatre journées de marche auraient facilement suffi à accomplir. Encore sont-ils harassés de fatigue!

Une fois le gué traversé, les chevaux n'ayant eu de l'eau que jusqu'aux jarrets, la petite troupe suivit lentement le chemin au bord de la rivière et s'approcha bientôt des palissades.

— Qui vive? cria la sentinelle devant la porte.

— Amis! répondit du Merril.

— Avance à l'ordre!

Le jeune homme se détacha seul et vint au-devant de la sentinelle, à laquelle il remit une lettre pour son officier; puis, se retirant à cinquante pas en arrière, il attendit patiemment la réponse.

Bientôt une porte s'ouvrit dans le blockhaus intérieur, et le sous-officier commandant s'avança lentement à côté de la sentinelle.

— Vous êtes Julien du Merril?

— Je le suis.

— Quels sont les gens qui vous accompagnent?

— Mes guides et mes serviteurs.

— C'est bien. J'ai l'ordre de vous laisser entrer.

Nos voyageurs s'introduisirent dans le fort et s'établirent sous un hangar dont on leur donna la libre disposition. Entre un Américain pur sang du Nord, tel que le sous-officier, et un créole franco-hispanien, la sympathie ne pouvait être grande; aussi, le premier se retira-t-il dans la maison, sans plus se soucier de ses hôtes que s'ils n'existaient pas.

Il en fut autrement des soldats, qui vinrent curieusement, en gens désœuvrés, examiner l'étrange bagage qui chargeait le cheval de bât, et auquel ils ne comprenaient absolument rien. Peu après, ils lièrent conversation avec les étrangers, et Julien essaya d'en tirer quelques renseignements sur le pays environnant. Le whisky délie la langue et déride les visages. Julien en trouva une provision chez le cantinier du fort, un vieil invalide établi dans une cabane en dedans des palissades. Il fit verser rasade à tous les soldats, et l'on devint amis.

— Qui de vous, gentlemen, a descendu le Kissimee?

— Moi, sir, dit en s'avançant une sorte de colosse, qui rappelait par ses traits le clan écossais dont il sortait.

— Comment vous appelez-vous?

— Raleigh, pour vous servir.

— Eh bien! monsieur Raleigh, j'ai envie de suivre vos traces. Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur la route?

— *Yes, sir.*

— Je vous écoute.

— Vous avez un bateau, je pense?

— J'en ai deux.

— Aoh!

L'Ecossais jeta involontairement un regard circulaire sous le hangar, mais ne voyant rien qui ressemblât à un bateau, il continua avec sa placidité ordinaire :

— Au fait... c'est bien! Le Kissimee est très-tortueux, mais il a, presque partout, la même largeur qu'au gué...

— Trente mètres environ.

— Oui.

— Je n'en ai pas besoin d'autant.

— Cependant, vous trouverez quelques étranglements en approchant de l'embouchure... En partant d'ici, vous rencontrerez d'abord les bois, qui s'éclairciront vite, puis quelques chênes, qui disparaîtront bientôt aussi... puis, plus rien, que les vastes plaines de Saw-Grass, remplies de lagunes qu'alimente la rivière... Sur le bord, vous trouverez quelques saules bas, et çà et là, des magnolias sortant du marais comme de grands arbres...

— Et des hommes, Raleigh?

— Peu, monsieur. A une trentaine de kilomètres du Gué se trouve le dernier vestige humain, la cabane et le chantier d'un settler isolé... C'est tout!

— Et plus bas?

— A soixante ou quatre-vingts kilomètres, vous apercevrez les derniers chênes. A dix kilomètres, vous trouverez un cyprès isolé. C'est du haut de sa tête que vous pourrez apercevoir, pour la première fois, l'Okeechobee.

— Et puis?

— C'est tout. Voilà le paysage triste et malsain que traverse le Kissimee.

— Et pour vivre?

— Emportez tout... Cependant vous pouvez faire des provisions : le gibier est commun ici, et vous avez de bons rifles.

— Peut-on trouver un bœuf à tuer?

— Pas ici. Lorsque nous en avons besoin, nous allons en chercher au nord, à l'habitation Parker, un peu au-dessus du gué, à sept kilomètres d'ici. Si Votre Honneur le veut, j'irai. Dans deux jours je serai ici.

— Soit. Partez, si votre sous-officier le permet.

Quelques heures plus tard, Raleigh était en route pour la ferme de Parker. Deux jours après, il ramenait un bœuf assez bon qui fut dépecé en lanières que l'on s'occupa de boucaner immédiatement à la fumée. Il fallait emporter de quoi vivre pendant le périple du lac.

Assuré désormais de sa subsistance, Julien ne tarissait pas dans ses demandes de renseignements. Raleigh était devenu son ami.

— Monsieur, croyez-moi, le lac n'a pas de gibier.

— Qui vous l'a dit?

— Trois blancs seulement ont vu le lac depuis la guerre des Indiens, et je suis un de ces trois-là!

— Pas de gibier, c'est impossible, disait Julien. Et les oiseaux d'eau?

— Pas d'oiseaux d'eau, monsieur... et bien mieux, pas de poisson!

— Par exemple!

— N'y comptez pas! La violence des orages qui règnent sur la surface de l'Okeechobee est si grande — et nous en savons quelque chose jusqu'ici — et sa profondeur d'eau si insuffisante, qu'il est, à chaque fois, bouleversé jusqu'au fond. Les eaux sont jetées vers le centre, et aucun poisson de taille ordinaire ne peut survivre à de tels chocs. D'ailleurs, ni crustacés ni insectes pour nourrir le poisson! C'est un endroit maudit, Votre Honneur! une eau morte!

— Les alligators n'y manquent probablement pas?

— Votre Honneur se trompe encore. Autant ils sont nombreux dans la savane et dans les marais, autant je les ai trouvés rares dans ces eaux, mortelles pour eux comme pour tous autres animaux. Vous les verrez fourmiller dans les lagunes et à l'entour des criques, mais ailleurs, non!

Les folding-boat sont une des plus intéressantes inventions des pêcheurs du pays de Galles, en Angleterre. En ce pays, une antique tradition a conservé un curieux vestige des embarcations en peau dont les premiers Aryens firent usage : nous voulons parler du coracle ou cwrwgle celtique. C'est un petit bateau formé d'une carcasse d'osier ou de lames minces de châtaignier entre-croisées et recouvertes primitivement d'un cuir, aujourd'hui d'une toile cirée.

Ce canot est tellement léger, que les pêcheurs l'emportent toujours avec eux, sur une épaule, suspendu à une courroie. C'est avec ce bateau qu'ils gagnent, sur les beaux fleuves du pays, les endroits où les truites et les saumons sont abondants. Tel est l'usage du coracle depuis des siècles.

Peu à peu, cependant, des améliorations se sont introduites : les pêcheurs se sont aperçus qu'il fallait avoir commencé dès l'enfance à manier le coracle pour y parvenir, parce que sa forme se rapprochait beaucoup plus de celle d'un cuvier que de celle d'un bateau. Ils ont cherché à faire mieux! Les ingénieurs s'en sont mêlés, et de là est né le folding-boat, ou bateau ployant (1).

C'est un canot formé de membrures minces qui s'ouvrent en travers, tournant sur des tourillons placés aux deux extrémités, et qui sont couvertes à l'extérieur d'une membrane mince de caoutchouc. Ouvert, c'est un canot très-bien fait comme forme, comme stabilité sur l'eau, portant quille ; fermé, c'est un faisceau de baguettes courbes que l'on peut porter sur son épaule, et qui, attachées le long des flancs du cheval de bât de Julien, étaient arrivées en bon état au fort Bassenger, malgré quelques chocs contre les arbres des grandes pineraies.

On avait donc ouvert les folding-boats pour consolider les arrêts qui les empêchent de se refermer. C'était, désormais, le seul moyen de transport utilisable pour accomplir la seconde partie du défi mortel avec Saunderson Baines! Les chevaux devaient rester au fort Bassenger, attendant les hardis voyageurs... s'ils revenaient un jour!

Il fallut arrimer les provisions dans ces embarcations exiguës. Les viandes, converties en chair sèche ou *carne seca*, demandaient plus d'une semaine de préparatifs, mais elles étaient indispensables au milieu de ce désert.

(1) De très-intéressants spécimens s'en voyaient à l'exposition fluviale et maritime de 1875 aux Champs-Elysées.

XIII. — LE CAP DE L'ORFRAIE.

C'était une grave opération que de charger les canots qui allaient servir de moyens de transport pendant la circumnavigation de l'Okeechobee. Il ne fallait pas songer à confier à un seul les provisions et les munitions à un autre : ils pouvaient être séparés, l'un même pouvait se perdre! Chaque voyageur se munit donc d'un havre-sac de soldat attaché à ses épaules et chargé de munitions et de provisions aussi fortes que possible : viande fraîche, viande sèche, biscuits. A peine restait-il, à chaque extrémité des folding-boats, place pour les deux personnes qui devaient les monter.

Il est vrai que l'extrême légèreté de ces embarcations en rend la conduite très-aisée : chacun des voyageurs était pourvu d'une pagaye légère et un peu large, suffisante pour diriger la marche au milieu des obstacles qui certainement se présenteraient dans ces lieux abandonnés... Avec cela un excellent rifle, un bownie-knife de respectable longueur — celui de Minecawa ressemblait à un sabre — et une paire de revolvers passés dans la ceinture.

Dans le premier folding-boat monta Julien, et avec lui Toby Hall, le métis creeck. Dans l'autre, Minecawa et Styx-Noir. Restait la pauvre Sarah, l'Indienne. On dut la laisser aux soins du vieux cambusier, le marchand de whisky.

— Du courage! mon enfant, dit Julien à la jeune fille. Ici, vous ne craignez rien de ceux qui vous poursuivent. Attendez-nous! Si, dans trois mois, nous n'avons donné aucune nouvelle, les chevaux vous appartiennent. Profitez alors d'un changement de la garnison du fort pour accompagner le détachement et rentrez dans les pays civilisés. Vendez les chevaux, établissez-vous et que Dieu vous fasse heureuse!

La pauvre fille fondait en larmes et remerciait son sauveur.

— Si nous revenons, reprit Julien en levant les yeux au ciel, votre vie s'écoulera heureuse, je l'espère, au milieu de... enfin, de gens où vous trouverez la liberté! Adieu!

Tous les soldats entouraient les voyageurs, dont ils étaient devenus les amis, et leur souhaitaient bonne réussite; hélas! ils ne pouvaient rien de plus! Julien leur recommanda Sarah, la sœur de Toby Hall, puis, l'air calme et plein de résolution, il monta dans le premier canot...

Une minute plus tard, les flots emportaient les embarcations comme des plumes légères.

Bientôt apparut sur la rive la dernière wooding-station avec ses chantiers produits par l'exploitation des bois qui bordaient la rivière. Vus d'en bas — car les bateaux de caoutchouc glissaient entre les herbes et à l'abri des berges cependant bien plus hautes — les dômes de verdure opaque de ces forêts confondaient l'imagination de nos amis. C'est que cette admirable végétation floridienne réunit deux flores cependant bien distinctes. Au milieu d'une profusion exubérante d'arbustes, de lianes, de plantes grimpantes qui rappellent les forêts vierges du sud de l'Amérique, on retrouve à chaque pas des arbres qui vous font souvenir qu'on est encore au nord de l'isthme. D'immenses noyers noirs (1) s'élevaient encore droits sur les bords du Kissimee, tandis que des centaines

(1) Hickory.

d'autres étaient abattus et ébranchés sur les chantiers, attendant là qu'on les hâlât en train pour les conduire dans des pays civilisés.

Comme Julien passait devant les piles de bois, une habitation solitaire se découvrit, et l'un de ses habitants sortit sous la forme d'un long et mince individu vêtu des tissus du pays. Il abritait une paire d'yeux sinistres, ombragés de sourcils touffus et mêlés sous la large bordure d'un chapeau rabattu, et considérait avec grande attention les embarcations qui passaient devant lui. Son visage desséché n'indiquait plus aucun âge : c'était un type qui pouvait, sans inconvénient, dormir dans le désert pendant un ou deux âges d'homme, se lever à demi réveillé, et rouler par le monde sans paraître ni plus ni moins desséché qu'auparavant.

D'une main, il tenait une carabine à l'ancienne mode; de l'autre, il avait pris la bride d'un cheval de belle apparence, sur lequel était posée une large selle, avec une valise d'un côté et un étui à hache de l'autre. Il portait au cou une corne servant de poire à poudre, une sacoche d'étoffe de coton au côté; ses cheveux étaient nattés jusqu'au milieu du dos et sa barbe descendait jusqu'à sa ceinture.

Tel est le type du chasseur craker ou fendeur floridien yankee... . . .

Mais les bateaux descendent comme des flèches, emportés par le courant impétueux de la rivière. Ils ont laissé en arrière les forêts d'abord, puis les arbres, puis les buissons : maintenant ils courent entre deux vastes marécages d'une puissance de végétation merveilleuse. Ce sont des forêts de roseaux gigantesques, parmi lesquelles se penchent et se contournent quelques palétuviers, d'où s'élancent des cannas, des caladiums : au-devant d'eux des riz sauvages, les pieds dans l'eau, la tête au soleil ardent, forment des massifs impénétrables.

Tant qu'ils suivent le Kissimee, la végétation tropicale emprunte des formes grandioses, des silhouettes étranges, et au milieu des feuilles, paraissent des animaux et des oiseaux non moins singuliers. De nombreux êtres vivants peuplent ces eaux pures, dont la rapidité diminue cependant à mesure que nos voyageurs approchent de l'Okeechobee. Au contraire, lorsqu'ils seront arrivés sur le lac, ils ne trouveront plus rien de vivant, rien que des eaux silencieuses et désertes.

Tout le long du fleuve, des flamants roses et rouges, rangés en ordre de bataille sur des bancs de vases un peu liés par des herbes, abaissent de temps en temps et par un mouvement qui paraît automatique tant il est régulier, leur bec recourbé, pour saisir un poisson argenté ou un insecte. Plus loin, des tantales verts, des ibis blancs guettent d'un air sournois des grenouilles ou des salamandres aquatiques qui glissent auprès des riz inondés, et des nuées de canards passent ou croassent au-dessus de leurs têtes; toutes hâtent leur vol vers le nord, région que nos voyageurs laissent derrière eux.

On dirait qu'ils fuient les bords empestés de l'Okeechobee.

Parfois, quand les bateaux se rapprochent des roseaux, des frôlements mystérieux, des sifflements étouffés, des clapotements sinistres révèlent la fuite d'un reptile, la passée d'un alligator ou d'un caïman.

C'est le désert, mais peuplé d'un monde hideux, d'êtres immondes, étranges, fantastiques, venimeux!

Le Kissimee coule à pleins bords; ou, plutôt, la terre des rives s'abaisse tellement, qu'elle semble s'enfoncer sous l'eau. On voit quelques cyprès sur la rive gauche, mais la baie dans laquelle vient s'amortir le courant s'étend à plus de deux kilomètres devant les bateaux, présentant une prairie flottante de lis et de laitues d'eau.

C'est une seule plante, le *pistia stratiotes,* qui forme ces immenses nappes de verdure flottantes, naviguant çà et là au gré des courants et surtout des vents. Les feuilles vert tendre semblent celles d'une laitue étendue sur les eaux, mais de longues racines fibreuses partant du centre de chaque plante, descendent au fond et nourrissent le végétal en le maintenant plutôt par leur poids que par leur adhérence. A la moindre inondation, au moindre soulèvement, les laitues d'eau flottent, sont emportées et vont s'implanter dans un autre endroit. Le lac en est tellement rempli, que la marche de toute embarcation y est impossible en ces endroits : à peine les serpents peuvent-ils se glisser dans ces massifs et y faire leur chasse aux maigres et rares poissons qui y cherchent un refuge.

Le Kissimee charrie une foule de végétaux emportés de la rive, qui viennent se joindre à la prairie flottante et s'y enchevêtrent : ce sont par milliers des fleurs, des groupes d'arbrisseaux, des troncs d'arbres garnis de mousse et de feuilles entretenues vertes par l'humidité, tout cela porté par le *pistia* et habité par des loutres, des corbeaux, des choucas, des hérons, des courlis, et toujours des serpents mocassins et des *black-snakes* aux morsures mortelles. Partout, ce ne sont que reptiles entrelacés. De quoi vivent-ils? Mystère! On voit là le trigonocéphale piscivore, l'un des plus redoutables avec le black-snake. Trouvent-ils donc tous deux assez de poissons dans ce lac désert?

Mais les folding-boats, sans essayer d'entamer ces massifs où un navire ne passerait pas, en contournaient les bords. Ce n'étaient que sifflements continuels, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt. Nos amis voyaient de toutes parts sur leur passage des yeux étincelants et fixes, des langues vibrantes et des gueules enflammées, dégouttantes de venin... Plus loin, c'étaient d'autres reptiles qui se cachaient sous les grandes feuilles, traînant à leur suite des queues armées d'aiguillons ou s'agitant en l'air comme les fouets des Furies!...

— C'est l'Okeechobee! dit Julien agitant son chapeau en l'air; mes amis, du courage! Halte! nous le tenons enfin!

Et voilà que des cyprès de la rive gauche s'élève lentement un oiseau de proie, se dirigeant vers le lac, de ce vol régulier, à grands mouvements, des rapaces. A sa robe, Julien reconnaît l'orfraie des marais.

Elle vient de tomber comme une flèche sur un poisson qu'elle enlève dans ses serres puissantes.

Mais, du haut des nuages, un point noir tombe et grossit à vue d'œil.

C'est l'aigle à la tête blanche, le bold-eagle, qui vient ravir à l'orfraie la proie qu'elle a capturée. Non qu'il ne pêche aussi, lui : ses tarses nus ne le gênent point pour saisir les rares poissons du lac ou les reptiles qui glissent entre deux eaux, mais il préfère trouver besogne faite et, comme il est de beaucoup le plus fort, la pauvre orfraie lâche sa proie... que l'autre rattrape au vol, et, frustrée de son souper, elle va tris-

tement chercher un refuge dans les cyprès isolés d'où nous l'avons vue sortir. Elle va attendre que le forban ait porté son vol plus loin, et alors elle ira pêcher pour son propre compte.

Vivement intéressé par cette scène, Julien avait suivi les oiseaux.

— Mes amis, dit-il, ceci est le cap de l'Orfraie ! Nous nous en souviendrons ! Notre première observation est faite !

XIV. — LE VILLAGE ABANDONNÉ.

D'après les estimations de Julien, la flottille avait parcouru une vingtaine de milles le long du rivage oriental, quand elle arriva devant une légère élévation dans le marais. Cette petite colline était couverte de bananiers, de papayers, de cannes à sucre, balançant doucement leur feuillage ployant.

Au milieu des herbes se dressaient quelques vestiges de huttes sauvages... Deux petits villages temporaires étaient abandonnés, les maisons étaient effondrées et envahies par la puissante végétation des plantes du Swamp. En approchant de ces traces de l'homme, on voyait des goyaves qui poussaient avec assez d'abondance, redevenues sauvages...



Le village abandonné. Dessin de A. de Bar, gravure de Langeval.

Et les hommes?... où étaient-ils?...

Hélas! ç'avait été autrefois la demeure de la fameuse tribu séminole qui portait le nom de l'Okeechobee... Quelques survivants aux horreurs de la guerre ont fui; ils sont désormais cachés vers le sud-ouest du lac, dans le Big-Cyprès-Swamp !

Et, autour du rivage, les ibis blancs et roses piétinaient au bord du lac, les hérons et les ahningas allongeaient leur grand cou de serpent, pour voir les animaux énormes que représentaient, pour eux, les canots. Une orfraie planait au-dessus des voyageurs, en poussant des cris effarés...

Descendus à terre, les hommes allumèrent un maigre feu sur le rivage, et Julien s'avança seul au milieu des ruines... Partout le silence de la mort, et, sous chacun de ses pas, il entendait sans discontinuer le bruissement sinistre des reptiles !... Il redescendait au-delà du rivage la colline sur laquelle le village était bâti, quand un enclos carré lui barra le passage. Entouré d'une haie de cactus énormes couverts de fleurs écarlates, défendu par cette ceinture épineuse impénétrable, cet enclos était plein de hautes herbes qui croissaient de toute part et entre lesquelles filtrait un ruisselet murmurant.

Poussé par l'espoir que cet enclos contenait peut-être une case encore habitée, Julien en fit le tour et

y pénétra par une barrière grossière à claire-voie. C'était un cimetière!... Il semblait abandonné de la veille, tant dans ces solitudes la paix enveloppe les vestiges de l'homme! Des éminences en terre gazonnée indiquaient la place des tombes. Sur de hauts pieux bruts, de légers planchers de branches supportaient encore des lambeaux de pagne laissant sortir les os des squelettes. Les fourmis, les oiseaux rapaces avaient depuis longtemps eu raison des chairs... Par habitude, ces oiseaux planaient encore au-dessus du cimetière et se tenaient perchés immobiles sur l'extrémité des pieux près desquels ils avaient trouvé jadis de copieux repas!

Une foule d'ex-voto, d'amulettes, d'offrandes plus bizarres les unes que les autres étaient déposées sur les tombes, suspendues à des branches enfoncées en terre, ou liées au pied des piquets. Il y avait là des marmites, des calebasses qui avaient été apportées pleines de riz pour les mânes des parents, mais que des légions de fourmis avaient nettoyées avec une perfection méticuleuse. Là se trouvaient attachées par un lien d'écorce des figures d'idoles — ou de saints — en bois sculpté et peintes en rouge, des chevelures pendues à la tête des morts comme offrandes aux guerriers, des oiseaux empaillés, des chaussures éculées trouvées chez les blancs, des peaux d'animaux accrochées aux branches et roidies par le vent et le soleil; elles étaient devenues comme un parchemin creux et sonore, et la brise qui passait doucement les faisait résonner comme les cosses de gigantesques graines sèches.

Deux choses surtout attirèrent l'attention du jeune homme. Il rencontra tout à coup, émergeant de l'herbe sous ses pas, une sorte de croix fabriquée avec de vieilles boîtes à sardines, enfilées dans deux tiges de fer... Il avait donc existé là une famille chrétienne?

Dans ces solitudes sauvages?... Mystère! Mais mystère moins impénétrable qu'on ne le supposerait au premier abord.

En effet, des nègres nombreux avaient fui parmi les Séminoles et avaient naturellement apporté avec eux leurs croyances grossières mais sincères, quoique mêlées des superstitions africaines de leurs ancêtres. Ainsi la croix était venue au milieu des solitudes inconnues, apportée par ces singuliers missionnaires fuyant la civilisation...

Puis, tout auprès, sur une petite tombe, toute petite, celle d'un enfant à coup sûr, un pot au lait du pays abandonné par la mère, qui l'avait apporté là plein du liquide qui devait nourrir l'âme de son fils... Les couleuvres étaient venues, avaient bu le lait, puis avaient élu domicile dans le vase, et quand Julien s'approcha... effrayées du bruissement des herbes, elles s'élancèrent et s'enfuirent en sifflant!...

Partout, au milieu de cette verdure exubérante, des pensées sauvages tapissaient le sol et couvraient de leur tapis les tombes abandonnées. Parure de la mort, elles eussent inspiré un poëte...

Mais la chaleur de midi embrasait l'atmosphère, la nature semblait haletante sous ces effluves torrides; en ce moment l'attention de Julien fut attirée par les cris discordants d'oiseaux aquatiques paraissant prendre leurs ébats au-delà du bois touffu qui touchait au cimetière abandonné. Il se glissa au milieu des tupélas et des rejets piquants des palmettos et des palmiers à scie avec leurs feuilles tranchantes. Il fallut jouer du couteau pour passer, mais il parvint derrière un épais buisson de rhododendrons.

Il avait devant lui une crique au fond de laquelle pêchaient en commun une tribu de pélicans blancs.

Une cinquantaine de ces beaux oiseaux étaient rangés au milieu de la crique, plongés dans l'eau jusqu'à mi-corps, droits, le cou en l'air, attentifs comme à une manœuvre... Tout à coup un signal partit de la gorge du chef; ce furent deux cris discordants et prolongés. Et la troupe se mit en mouvement, battant l'eau devant elle de ses ailes ouvertes, et de son long cou pointé en avant. Le mouvement était habilement concerté et aussi habilement conduit. Les deux extrémités de la file s'avançaient plus vite que le centre, de sorte que la bande décrivait un vaste croissant qui enserrait l'anse et s'avançai, tla concavité tournée vers le rivage.

Ce cercle d'ailes énormes se touchant les unes les autres par l'extrémité, ne laissant passer aucun poisson, battant l'eau avec une ardeur furieuse aidée de cris continuels, chassait nécessairement le poisson devant lui... Bientôt Julien aperçut les victimes sauter en l'air près de la berge et décrire de longues traînées dans la boue du rivage; les pauvres fuyards sentaient que l'espace leur manquait et leur effarement était le même que quand les hommes vont tirer à bord la senne dans laquelle ils les ont enfermés.

Alors, une demi-douzaine des plus forts et des plus gros pélicans s'avancèrent, le cercle se referma derrière eux et ils commencèrent à faire office de pêcheurs, happant au passage, sans en manquer un seul, les poissons effarés qui se glissaient entre leurs jambes ou à portée de leur bec et les enfouissant méthodiquement dans leur poche. Tous les autres veillaient à ne laisser échapper aucun des traqués et à les happer au passage quand ils essayaient de fuir. Beaucoup y réussissaient.

Ce n'étaient pas les pêcheurs qui faisaient le plus de bruit, c'était toute la gent emplumée du lac, gent assez souvent vouée à la famine pour se réjouir d'une aussi bonne aubaine. C'étaient des corbeaux qui, rassemblés par centaines sur les tas de conferves et de coquilles que les grandes lames avaient charriées et amoncelées sur la rive, essayaient de voler quelques poissons et se battaient en s'en disputant les lambeaux. Des nuées de mouettes et de sternes voletaient au-dessus de l'eau, tombant comme une pierre sur quelques menus poissons qui se montraient à la surface. Deux ou trois grèbes, hardis comme des gueux qui n'ont rien à perdre, avaient pris place dans le cercle des pélicans et n'y faisaient pas trop mauvaise figure, mais, travaillant pour leur propre compte, appliquaient de formidables coups de bec à leurs voisins quand ceux-ci avaient l'air de leur disputer les poissons sur lesquels ils croyaient avoir un droit certain. Non loin de là, des troncs d'arbres immergés, enguirlandés de serpents, des cormorans se laissaient tomber comme des flèches sur les plus gros poissons, les saisissaient et remontaient pesamment les dévorer sur leurs perchoirs d'observation.

Sur tous les arbres d'alentour perchait la tourbe des honteux et des impuissants, assistant de loin, l'estomac vide, à cette curée appétissante. Ils allongeaient le cou comme un ressort qui se détend et qui veut atteindre jusqu'à la proie. Ils roulaient des yeux effarés, dansant une pyrrhique inconnue sur les bran-

ches mortes. Il y avait là des aigrettes, des crabiers, des petits hérons de toute sorte qui poussaient des cris de Mélusine, et d'autres, qui, d'une grosse voix, formaient une basse continue.

Tous ces mouvements, tous ces cris tenaient Julien attentif, admirant l'instinct et l'intelligence des cormorans, quand finit la pêche et commença le partage. Tous sortirent de l'eau et se rangèrent sur le sable. Le poisson fut dégorgé par les pêcheurs à la poche pleine; tous les poissons furent tués en leur écrasant la tête, puis, à un cri du chef, chacun en avala un. Second cri, second poisson, et ainsi de suite tant qu'il en resta!... puis chacun retourna vers l'eau boire et lustrer ses plumes. Dix minutes après, tous dormaient le bec sur le dos, faisant leur digestion comme d'honnêtes pélicans fatigués qui se reposent.

On navigua ainsi toute la journée le long d'une rive basse dont Julien relevait avec soin les moindres détails. Cependant ce bord se redressait insensiblement, les fourrés devenaient des taillis, et ceux-ci se changeaient eux-mêmes progressivement en futaies que l'on apercevait au loin.

Le soir venait à grands pas; nos voyageurs firent un frugal repas de viande sèche, de biscuit et de quelques gorgées de whisky, puis vinrent s'amarrer pour la nuit dans l'ombre des grands bois...

XV. — LA CRIQUE DE VAN-SWEARINGEN.

La nuit devait être pénible. A peine le soleil avait-il quitté l'horizon paraissant se précipiter dans les eaux immobiles de l'Okeechobee, que les grands roseaux près desquels Julien était amarré parurent s'animer dans l'ombre. Des bruits étranges sortaient de ces fourrés qu'aucune brise ne courbait. L'eau clapotait sinistrement sous les voyageurs, séparés d'elle par leur membrane de caoutchouc, épaisse comme une feuille de papier. Le canot recevait tout à coup des secousses, des ébranlements mystérieux : on aurait dit des serpents glissant sous sa carcasse et le soulevant sur leurs replis...

Pendant ce temps, Julien veillait, étendu au fond d'une de ses fragiles embarcations, tandis qu'une nuée de grands cousins aux ailes noires bourdonnaient autour de lui et l'assaillaient sans relâche de leurs piqûres douloureuses.

Toby Hall, étendu à côté de lui, la tête enveloppée dans sa ceinture de soie, malgré la chaleur étouffante, dormait comme un loir. Dans l'autre bateau, Styx-Noir et l'Indien en faisaient autant.

Seul, Julien du Merril, assis au fond du canot, veillait, essayant de défendre sa peau de blanc contre les attaques des formidables animaux qui le torturaient. Il vit ainsi pâlir une à une les étoiles du ciel au-dessus de sa tête; il entendit des cris sinistres dans les grands bois, vaguement, au travers des fourrés. Des houhoulements lugubres se succédaient, et les crocodiles grondaient comme des chiens muselés, en se traînant au travers des boues et les agitant sous leurs pattes...

Enfin, le jour parut! Julien ne put retenir un cri d'admiration en face de l'étrange spectacle qui se déployait à ses yeux.

La rive du lac était brusquement coupée : une crique s'ouvrait devant sa vue, menant probablement au fond à quelque cours d'eau paresseux. Sur le bord, une majestueuse forêt de pins centenaires s'élevait, semblables à des colonnes massives, encadrant cette sorte d'étang d'un noir sombre. En face, sur une faible éminence, une construction à demi ruinée laissait pendre les herbes traînantes qui encombraient ses murs : le toit était tombé sur le côté, ses débris montraient à nu une haute cheminée qui paraissait avoir grandi comme une plante, par le déchaussement de son pied...

Tout autour, des palissades brisées, envahies de plantes folles, et çà et là des traces noires... L'incendie avait passé par là !...

C'était le vieux fort de Van-Swearingen.

Et devant lui la crique, semblable à un étang encaissé comme une chaudière par les bords escarpés de la forêt, était pleine de vieux troncs de pins calcinés par le temps, pétrifiés dans ces eaux d'où sortaient leurs branches tordues et leurs squelettes décharnés. La forêt, au fond, était noire; les vieux arbres étaient noirs; les eaux, elles-mêmes, étaient noires... Le ciel seul, au-dessus de tout cela, était bleu, et le soleil, déjà haut, dardait une tache de feu au milieu de ces noires solitudes.

C'était la première fois que les bords de l'Okeechobee apparaissaient aux voyageurs plus haut que l'eau qu'ils enserraient. Evidemment, il y avait là devant nos amis une trace visible d'une convulsion de la nature. Ces bords escarpés, ces eaux immobiles, ces arbres brisés, broyés, en désordre, qui penchaient comme pour se mirer dans les eaux noires, tout faisait penser à un gouffre creusé, par un effondrement subit, sous la vieille forêt.

Julien contemplait avec des yeux un peu effarés cette bizarre nature, quand, portant ses regards de nouveau sur les arbres noyés que le soleil caressait d'un rayon avare, il les vit s'animer... C'étaient de grandes couleuvres mocassines (1), noires comme l'ébène, au ventre un peu jaune, qui s'éveillaient à la lumière, entrelaçant leurs anneaux et levant vers ces bateaux inconnus leurs têtes aplaties...

Et tout cela grouillait, de ce mouvement lent mais continu dont le silence fait horreur! .. Au surplus, pas un oiseau dans les cyprès chauves; pas un chant, pas même un cri dans la forêt... Le soleil avait amené sur le lac le silence de la mort.

En ce moment, Julien démarra son canot; ses compagnons s'éveillèrent aussi et les deux petites embarcations se mirent en mouvement. Il faisait déjà une chaleur étouffante sous ces grands bois où pas un souffle d'air ne pénétrait. Les *mocassin-snakes*, étonnés de voir remuer comme des bras les courtes pagaies sur ces eaux immobiles, suivaient les rameurs de leurs yeux jaunes, ouvraient vers eux leurs gueules immenses, dardant leurs langues et sifflant sinistrement à leur approche !...

On aborda cependant. Julien, suivi de Toby Hall, monta vers le fort démantelé. Un peu en dehors des fortifications, un toit effondré, des murs en brique, des poutres et des boiseries noircies par le feu, portaient, comme le fort, les traces d'une dévastation profonde. Le hummock sur lequel s'élevaient ces ruines avait été jadis cultivé. Des légumes civilisés s'y voyaient encore, des choux et des salades poussaient au milieu des plantes sauvages...

Des communs, une étable, une basse-cour et un toit à porcs presque en bon état, mais vide d'animaux,

(1) Mocassin-snake.

entouraient une cour couverte de débris; des clôtures en bois à demi consumées séparaient jadis la terre cultivée de l'épaisse forêt qui entourait l'habitation.

— Toi qui as fait la dernière campagne, sais-tu quelle est cette demeure ruinée? demanda Julien à Toby Hall.

— C'est maintenant la Maison du sang.

— Et autrefois?

— C'était l'habitation Moose.

— A-t-elle été brûlée en même temps que le fort?

— C'est la guerre; j'étais venu ici avant, je connaissais le maître. J'y suis venu après, il était trop tard.

— Ce sont les sauvages?

— Séminoles... Beaucoup de sang.

Et Toby Hall faisait entrer Julien dans le parloir, dont le toit pendait effondré et à demi brûlé; il lui montra le parquet en bois de sapin couvert d'une couche noirâtre que les décombres ne cachaient pas encore entièrement.

— Beaucoup de sang, maître, beaucoup!

— Je vois; explique-toi.

— Ah! c'est que, pendant la guerre, l'homme blanc et l'homme rouge ne se faisaient pas de quartier! On tuait pour tuer; on brûlait tout, on était ennemi et on sentait que l'une des races exterminerait l'autre. Notre bataillon avait repoussé les Séminoles par ici et il essayait de les refouler dans le Sud, vers les Everglades. Or, les démons se vengeaient sur tous ceux qu'ils pouvaient surprendre... Cette habitation et le fort voisin étaient les derniers dans le pays. On les regardait comme un poste avancé, sorte de sentinelle perdue sur l'Okeechobee. Aussi, quand la guerre fut déchaînée sur ces parages, nos chefs conçurent de grandes inquiétudes pour les soldats et les habitants. Nous reçûmes l'ordre d'y venir en toute hâte; ce fut la seconde fois que je vis l'Okeechobee...

Hélas! maître, nous arrivâmes trop tard. Le fort était brûlé, la garnison égorgée... Cette ferme était en feu...

En entrant dans le parloir où nous sommes, je trouvai quatre cadavres couchés pêle-mêle, un vieillard et trois belles jeunes filles. Morts, maître! Leurs vêtements brûlaient; de leurs blessures, de leurs têtes scalpées avaient coulé des flots de sang, qui se caillait sur les planches. Oh! les braves créatures! Elles s'étaient vaillamment défendues! La plus jeune tenait encore dans sa main crispée un pistolet à deux coups qu'elle serrait avec tant de force, que les Indiens n'avaient pas eu le temps de le lui arracher.

C'était M. Moose, un vieux soldat et ses trois filles. Où était sa femme? Nous rassemblions les cadavres pour les soustraire au feu que nous nous hâtions d'éteindre et nous allions les enterrer, quand une femme scalpée, mais non morte, parce que le couteau de l'Indien avait glissé sur le front et n'avait enlevé que le cuir chevelu, se jeta sur nous comme une bête fauve, mordant et égratignant...

Cette femme folle, c'était la mère!

En allant enterrer tous ces braves gens là-bas, dans le pré qui borde le marais, nous trouvâmes encore le corps du jardinier nègre atteint d'un coup de carabine et tombé au milieu des légumes. Nous l'avons mis avec ses maîtres. Que tous reposent en paix!

— Et on n'a jamais su ce qui s'était passé?

— Si, maître. En approchant du marais pour accomplir notre funèbre travail, nous entendîmes de faibles gémissements : nous eûmes bientôt trouvé la servante, une mulâtresse, enfoncée jusqu'au cou dans l'eau et dans la vase; demi-morte de froid et de frayeur, les joncs l'avaient cachée aux Séminoles; elle leur devait la vie. Elle était là depuis la veille au soir...

Les malheureux Moose avaient subi un siége en règle. Tandis qu'une partie des Séminoles enfonçait la porte à coups de madrier, les autres montèrent sur le toit et, y pratiquant un trou, tuèrent à loisir les habitants enfermés dans la maison. Le père, les filles défendirent noblement leur vie. Un soldat ne se laisse point égorger comme un mouton, et les belles jeunes filles préférèrent mourir que de devenir les squaws des hommes rouges...

— Elles furent tuées?

— Oui, maître. Quand la porte tomba, le père était mort; les trois femmes mortes ou mortellement blessées. Les démons les scalpèrent.

— Quelle horreur! des femmes!...

— Un nègre féroce, comme il y en avait parmi eux, aperçut la mère, Mme Moose, qui était tombée évanouie au milieu du carnage. Il la saisit, la traîna dehors, l'empoigna par ses longs cheveux blancs, la scalpa et la jeta à la volée sur les cadavres des siens...

— Infamie!

— Cela fut fait vite. Ils avaient peur de nous qui arrivions. Ils pillèrent tout, mirent le feu à l'habitation et disparurent dans les bois... Mme Moose, chassée par le feu, s'était réfugiée dans la petite pièce qui est par ici; c'est de là qu'elle s'élança folle sur nous...

Et tous deux entrèrent dans un cabinet dont la porte brûlée montrait ses ferrures pendantes.

XVI. — LE SAW-GRASS.

Dans un coin du cabinet, un débris de couchette était couvert d'un monceau d'herbe sèche, et sur ces herbes dormait paisiblement une femme...

C'était Sarah!

Toby Hall la secoua par le bras. Sans presque ouvrir les yeux, la pauvre créature tomba à genoux.

— Grâce! dit-elle, tendant les bras.

— Sarah! Est-ce vous?

— Ah! maître, vous voilà! Dieu soit loué! J'ai bien souffert...

— Comment êtes-vous ici?

— Maître, je n'ai pu rester loin de vous... J'ai pensé à la maladie, aux services que pouvait vous rendre Sarah qui connaît le désert, je suis venue! Prenez-moi avec vous.

— Mais c'est de la folie, ma fille! Que voulez-vous que je fasse de vous? Je n'ai point de place où vous mettre!

— Sarah est petite, maître... Grâce, ne me renvoyez pas. Cette fois je ne saurais plus retrouver le fort Bassenger!

— Qu'en dis-tu, Toby? demanda Julien à son compagnon.

— Maître, Sarah est petite, c'est vrai. Elle peut nous être utile; une squaw du désert sert toujours aux hommes en expédition... Nous essayerons de la mettre dans le canot de Minecawa.

— Si tu le peux, soit.

Et tous trois revinrent au bateau. Ce furent des questions sans fin entre tous les membres de l'expédition. Le gentilhomme scalpé trouvait qu'une femme était une bouche inutile et que ça prenait de la place

Styx-Noir, roulant ses gros yeux, ne disait rien et n'en pensait pas davantage. On essaya diverses combinaisons : la pauvre jeune fille, mince comme une enfant, ne faisait pas sensiblement enfoncer le canot, au fond duquel elle s'était étendue ; cependant, une modification fut apportée à la marche générale. Il fut décidé que, autant qu'il serait possible, deux hommes suivraient le bord par terre, tandis que les bateaux relèveraient aussi bien qu'ils le pourraient les accidents de la rive. Minecawa et Toby Hall furent chargés de ce parcours.

Ils avaient quitté depuis longtemps déjà les défrichements autrefois pratiqués par les Yankees pour diminuer les chances de surprises autour des palissades du vieux fort, lorsque les navigateurs les virent disparaître un à un au milieu d'un immense taillis de rhododendrons qui montaient à dix mètres au-dessus de leurs têtes, et sous les branches énormes desquels ils suivaient un sentier délicieux. De toute part ces arbres magnifiques étaient couverts de bouquets de fleurs, leur végétation était splendide, et cependant les hardis piétons pataugeaient jusqu'au-dessus de la cheville dans une couche d'eau qui semblait couvrir tout le canton et ne pouvait traverser l'argile blanche et compacte qui composait le sol.

Au-dessus d'eux, en outre, une voûte, impénétrable



Voyage sur le Kissimee. Dessin de A. de Bar, gravure de Léveillé.

au soleil, de paviers à fleurs jaunes leur amenait avec l'humidité une température analogue à celle d'une étuve. Autre désagrément : ils se virent en un instant non-seulement imprégnés d'une odeur de fourmi insupportable, mais encore couverts de ces insectes, qui pleuvaient de toute part. Ces millions de fourmis endiablées attaquent tout être vivant qui passe à portée de leurs mandibules douloureuses. Elles se nourrissent surtout des fleurs et des pellicules des fruits du pavier, fruits qui ressemblent à des marrons allongés et sans piquants.

Cependant le temps passait et le soleil descendait vers l'horizon. Un pli du terrain, comme il arrive en ces régions, se relève brusquement, le terrain sec arrive, la grève se présente en pente rapide et la forêt change de nature. Aux paviers succède sans transition l'*arbre aux concombres* (1) avec ses troncs droits comme des colonnes de 30 mètres de hauteur, contrastant avec les paviers contournés qui les avaient précédés. Les fourmis avaient disparu, une douce et pénétrante odeur de giroflée se répandait jusque sur le lac autour des voyageurs, imprégnant l'air qu'ils respi-

(1) *Magnolia acuminata.*

raient et leur faisant oublier l'acide formique. Ces magnolias ont une floraison des plus extraordinaires, car leurs fleurs splendides savent se cacher absolument au milieu des touffes énormes de feuilles qui s'épanouissent à l'extrémité des branches.

Julien, assis dans son coracle, que Styx-Noir faisait voler comme une plume sur les eaux, le rifle au poing, de crainte de surprise, suivait de l'œil ses compagnons qui marchaient à l'aise comme dans un jardin, au milieu de ces forêts magnifiques. Plus de sentiers tracés par les fauves au milieu des buissons entremêlés; le sol est nu, toute végétation cesse sous l'ombre épaisse de ces arbres. Une demi-obscurité règne là, qui repose les yeux; mais le silence solennel de ces solitudes semble redoubler encore d'intensité. Aucun oiseau ne passe, aucun pic ne s'envole en poussant ses cris aigus; tout est morne! Ni larve ni insecte n'habitent là. Qu'y ferait l'oiseau?

Tout à coup, sur la plage sableuse qui s'abaisse en cet endroit, Minecawa s'arrête et, s'approchant d'un cône haut de près d'un mètre au-dessus du sol et qui paraît un amas d'herbes et de bûchettes, se met avec Hall à explorer attentivement les environs.....

— Maître, un nid de caïmans, murmura Sarah appuyée sur sa pagaie et poussant au rivage le canot qu'elle dirigeait admirablement.

— Que craignent-ils donc? demanda Julien.

— Maître, ils éventent la femelle, qui défend ses œufs avec acharnement et pourrait être dangereuse pour les dénicheurs et pour nos petits canots.

Ceux-ci furent amarrés à de grosses racines et les voyageurs descendirent sous une voûte de pins centenaires. Le nid du caïman est formé de couches de terre battue et gâchée avec soin, sous chacune desquelles il y a une couche d'œufs, et ainsi de suite : le bas repose dans une fosse creusée au milieu du sable. L'œuf est gros comme celui de l'oie, mais plus allongé et plus blanc, à coquille dure et rugueuse, comme variée de dessins hiéroglyphiques en creux. C'était là une bonne trouvaille qui fut portée aux canots; puis, quittant brusquement la place, les voyageurs continuèrent leur route pour chercher un gîte de nuit hors des atteintes de la femelle du caïman.

Ils le trouvèrent à quelques kilomètres plus loin et descendirent dans la grande forêt. C'était un spectacle imposant et en face duquel il était difficile de se soustraire à une solennelle impression de tristesse. L'obscurité les enveloppait à demi : le silence morne qui régnait autour d'eux n'était même pas interrompu par le bruit de leurs pas, qu'amortissait un épais tapis de feuilles mortes et humides. Ajoutons l'aspect imposant de ces arbres énormes alignés à l'infini et se confondant, toujours énormes, dans la pénombre. Rappelons la brise qui gémissait plaintivement au travers des aiguilles effilées qui leur servent de feuilles, et l'on sentira tout ce que la nature revêt en ces lieux solitaires de grandeur, de puissance et de majesté.

Dans un endroit découvert, au bord d'un petit ruisseau marécageux qui descendait lentement vers le lac, Sarah se baisse et ramasse avec soin des fruits semblables à de grosses prunes noires allongées (1) qui couvrent le sol. Ce sont ceux des tupélas, grands arbres à feuilles d'un vert clair groupées en rosette à l'extrémité des rameaux. Nos voyageurs en mangent quelques-uns, quoique fades, quand tout à coup un animal noir déboule devant l'Indienne et passe presque dans les jambes de Julien.

(1) *Nyssa aquatica.*

— Qu'est cela? dit celui-ci en mettant son arme en main.

— Un ours, maître.

— Bon à manger?

— Excellent! On peut le prendre si vous voulez, il est certainement à son trou.

— Essayons.

Effectivement, les traces menèrent Minecawa au pied d'un tupéla énorme entre les racines duquel l'animal avait choisi sa demeure : on s'assura qu'il y était au moyen d'un bâton qu'il broya entre ses dents, et les Indiens silencieux firent leurs préparatifs en gens qui ont l'habitude de cette chasse. Cinq minutes après, Hall avait ramassé des feuilles et des branches aussi sèches que possible : il les entassa devant l'ouverture et y mit le feu. Une fumée blanche et suffocante entrait dans la cavité et ressortait en léger filet par les fissures de l'arbre. Au bout d'une demi-heure, l'ours se précipita au dehors et vint tomber au milieu du brasier.

En un clin d'œil, Minecawa, qui tenait une corde et une liane, l'eut muselé et ficelé comme une momie. Il ne bougeait plus et on put le porter au canot; il pesait presque autant qu'un homme.

Ce fut pour les jours suivants une provende excellente; on tua plusieurs coqs à fraise dans les environs et une couple de sarcelles bleues. Jamais pareille abondance n'avait favorisé nos amis depuis leur entrée dans l'Okeechobee...

XVII. — L'EMBUSCADE.

Le feu fut entretenu pendant toute la nuit pour écarter les loups et les jaguars; l'un des hommes veilla. C'était leur tâche à tour de rôle. Sarah dormit dans les canots, dont elle avait la garde.

Dès l'aube, les voyageurs reprirent leur course, descendant toujours vers le sud; mais l'approche des Everglades se faisait déjà sentir, et les rives de l'Okeechobee prenaient un aspect tout particulier. Les plages, basses, sablonneuses, laissaient passer entre elles un rideau de cyprès magnifiques, et des centaines de canaux parallèles pleins d'une eau noirâtre, croupissante, empoisonnée... Au milieu des canaux, la sawgrass, cette herbe si terrible, s'étendait serrée et impénétrable; au delà, à perte de vue, les vasières inondées, les marais impénétrables de l'Okeechobee...

Un épais massif de virgiliers vint rompre la monotonie des pins et baigner ses pieds dans le lac; à côté de lui s'ouvrait une lagune profonde couverte de fleurs aquatiques. Ce semblait un paradis au sortir des eaux noires et tristes que nos amis parcouraient depuis tant de jours. C'est que la nature du fond était changée : à la vase noire succédait un sable blanchâtre, annonçant l'approche des Everglades...

Des *nymphæa* rouges, des *nélumbo* jaunes couvraient l'anse profonde; des pontéderies (1) formaient un véritable champ, dont les belles feuilles d'un vert luisant et les larges épis de fleurs bleu azuré se détachaient en vigueur sur les tons jaunâtres des joncs qui les entouraient. Une harde de daims buvait au loin, sur la rive : plus de serpents enguirlandant les arbres inon-

(1) *Pontederia cordata* (Lin.).

dés, plus de caïmans... Les perruches à tête jaune (1), avec leurs couleurs éclatantes, les grands étourneaux (2) babillent au haut des magnolias, dont les larges fleurs embaument l'air et encadrent le côté opposé de la crique.

Décrivant de grands cercles dans le ciel bleu, planait une troupe de rosthrames, milans de marais (3).

Cependant, en y regardant plus attentivement, les orbes qu'ils tracent s'entremêlent et se croisent... on dirait des oiseaux inquiets. Aucun ne pêche ! Et pendant ce temps les grands râles bruns (4) se poursuivent sur le rivage ensoleillé, des sarcelles et des bandes de canards de la Caroline aux splendides plumages jouent sur les lagunes... Sur une cime sèche encore un habitant des Everglades, le cormoran de la Floride (5), semble parfaitement tranquille.

Contraste étrange ! tout est joie et soleil ici, tout était tristesse et horreur à quelques minutes plus au nord !

Comme repoussoir, à l'horizon, une ligne sombre de hautes bruyères.

Les deux canots traversaient lentement l'espace vide illuminé par le soleil qui séparait les deux rives, attendant que Minecawa et Toby Hall eussent exécuté le grand détour que nécessitait la profondeur de la crique, lorsqu'un coup de feu retentit sur ce beau lac au milieu des magnolias, non loin des daims, qui buvaient en dressant les oreilles...

Au même moment le cri de guerre de Minecawa retentit, et les deux hommes revinrent à toutes jambes vers l'Okeechobee.

— Les Séminoles ! cria Toby Hall.

Quelques balles tirées de l'autre côté de la crique vinrent tomber aux pieds des deux piétons, qui se dissimulèrent derrière les arbres.

Le coup de fusil des sauvages avait porté sur les bateaux; la pauvre Sarah, renversée d'abord au fond de son canot, s'était relevée de nouveau sur sa petite banquette et maniait vivement sa pagaie de la main droite; Julien et Styx-Noir dans leur canot virèrent promptement de bord pour éviter l'espace découvert et arriver au plus tôt au secours de leurs amis.

— Qu'avez-vous, Sarah ? dit Julien en passant à côté de la jeune fille.

— Rien, maître, peu de chose...

— Mais encore ?

— Les Séminoles m'ont touché le bras...

Effectivement la balle avait entamé les chairs.

Au même instant une dizaine de balles sifflèrent autour de nos amis; deux frappèrent le bateau de Julien.

— Alerte, Styx-Noir, nous coulons. Au rivage !...

Et, se baissant, il ferma de ses mains les ouvertures par lesquelles l'eau entrait dans le canot.

— Alerte ! à moi, ami, vite !...

Et le batelet se mit à fuir comme le vent devant la grêle de balles qui le poursuivait.

En arrivant auprès de Minecawa et de Toby Hall, le gentilhomme était en état de défense, le rifle au poing, le revolver à la ceinture.

La forêt était redevenue morne et silencieuse.

Minecawa et Toby Hall, l'oreille à terre, étaient inquiets, mais ils ne quittaient point les arbres derrière lesquels ils cherchaient un abri contre l'ennemi qui allait les attaquer... Ils connaissaient la tactique séminole...

Tout à coup un grand cri retentit.

— Rendez-vous ! cria une voix en séminole.

En un clin d'œil une carabine parut derrière chaque buisson, derrière chaque arbre, formant un demi-cercle autour des voyageurs acculés au lac.

— Que disent-ils ? demanda Julien à Minecawa.

— Rendez-vous !

— Jamais, répondit Julien en français.

— Vous êtes cernés, reprit la voix.

— Mieux vaut mourir ici, reprit le jeune homme, nous n'y mourrons pas seuls ! Amis, en avant !

Et il sortit de l'abri de son arbre...

— Oah ! que personne ne tire...

Et un Séminole sortit à son tour du milieu des magnolias...

XVIII. — OSKÉOLA LE SÉMINOLE.

Tant que les Espagnols sont demeurés maîtres de la Floride, ce pays, impénétrable sur sa plus grande partie, servait de refuge aux Indiens repoussés des Etats-Unis par l'implacable politique qui, dès les premiers temps, régla la conduite de la race anglo-saxonne vis-à-vis des premiers occupants de ce splendide pays. La Floride était peuplée de tribus caraïbes : les *Jemassis*, les *Creeks* et les *Chickasaws*, disséminés sur ces trente millions d'acres, soit environ vingt-six millions et demi d'hectares. Du mélange de ces sauvages, des déserteurs et malfaiteurs blancs venus de chez les Yankees, des autres Indiens chassés de leurs territoires, se forma une race nouvelle, divisée en un certain nombre de tribus qui adoptèrent toutes le nom de *Séminoles*. Ce mot, en langue creek, signifie *exilé*, parce qu'ils avaient presque tous abandonné de force leur pays natal.

C'était une population flottante et ennemie irréconciliable presque autant des Espagnols occupant le pays que des Yankees persécuteurs de la Géorgie et de l'Alabama. Aussi, chaque jour voyait s'exécuter des escarmouches et des surprises sans merci de part et d'autre. Les *Creeks* se souvenaient encore trop qu'en 1517 ils avaient, réunis aux *Chickasaws*, détruit les Espagnols, sauf un officier et trois hommes qu'ils gardèrent huit ans prisonniers...

Retranchés dans les forêts impénétrables du pays, les Séminoles se jetaient, de là, sur les établissements américains de la Georgie et de l'Alabama, emmenant les esclaves, les troupeaux, tuant et pillant les colons. Aussi, dès que le Congrès américain fut parvenu à terminer la guerre des *Creeks* par l'enlèvement de vingt-cinq mille Indiens jetés de force dans les déserts de l'Ouest, il décida l'extermination des Séminoles.

Ces malheureux, comprenant que, puisque la grande nation creek avait été vaincue, eux ne résisteraient pas, se soumirent, cédèrent leurs meilleures terres aux Américains et consentirent à se retirer dans les marais et les *barrens* de l'intérieur. Vaine soumission ! La politique yankee voulait plus et mieux que cela. En 1832, le gouverneur américain reçut, sur la rivière *Oklawa*, les principaux chefs à *Paynes-Landing*, et leur déclara que la soumission conclue à la *Crique Moultrie* ne suffisait plus et qu'il leur fallait quitter le pays. Il leur enjoignit d'aller, d'ici trois années, à l'ouest du Mississipi, rejoindre les *Creeks*, leur ancienne nation; tout

(1) *Conurus Carolinensis.*
(2) *Sturnella Ludoviciana.*
(3) *Rosthramus.*
(4) *Aramus giganteus.*
(5) *Graculus Floridanus.*

chef de famille recevrait seize cents dollars, une couverture et un vêtement...

Les pauvres Indiens dépossédés négocièrent tant qu'ils le purent, mais sans rien obtenir; aussi le mécontentement alla-t-il toujours croissant et, en 1835, la nation séminole se réunit tout entière au centre du pays et condamna à mort ceux, considérés comme traîtres, qui accepteraient les propositions des blancs...

Ce fut la guerre; la guerre farouche, sombre, implacable...

Le grand Oskéola fut le héros de cette guerre; Oskéola, le père du chef que nous avons sous les yeux.

Appuyé sur son rifle, fièrement campé, la tête haute, le Séminole regardait bien en face le jeune Louisianais. Sa coiffure semblait une sorte de turban ou de béret d'où pendaient en arrière trois grandes plumes blanches qui encadraient sa figure accentuée, entourée de longs cheveux tombants. La taille mince et souple du sauvage se cambrait sous une blouse de peau d'*ourson laveur*, agrémentée de franges et de houppes; une ceinture rouge écarlate serrait sa taille, des chevelures balayaient le sol derrière ses mocassins.

Il fit un signe de la main et Julien s'arrêta.

— Mon frère est Français?

— Je suis Français.

— Alors, mon frère est un ami... Les Français ont, une fois, sauvé mon père de la mort; j'ai une dette à leur payer...

— Tant mieux!

— Comment appelle-t-on mon jeune frère?

— Julien du Merril.

— Et que vient-il faire dans nos marais? Ne sait-il pas qu'ils sont meurtriers pour les fils d'Européens?...

— Chef, ceci est une longue histoire à te dire. Puisque nous sommes amis, nous irons dans ta tente et je te la dirai.

—Viens donc!

Et, se tournant vers ses vingt compagnons, il leur dit quelques mots dans cette langue aux intonations étranges que parlent les Séminoles; tous, en quelques instants, disparurent au milieu des buissons ou derrière les arbres.

— Qu'en dis-tu, Minecawa? dit tout bas Julien au gentilhomme scalpé.

— N'ayez crainte, monsieur, Oskéola est votre ami et vous le prouvera.

Les deux chefs marchaient côte à côte vers un bouquet de magnolias s'élevant au bord du lac, au milieu d'épais buissons. Le Séminole semblait n'avoir rien entendu; sa figure intelligente, mais impassible, n'avait pas un instant quitté son expression hautaine. Il se tourna vers Julien.

— Mon frère a un Muscoluguge à côté de lui?

— C'est vrai, cet homme me rend de grands services. Je le crois fidèle...

— Mon frère sait qu'ils ont été jadis nos ennemis...

— Oui, chef; celui-ci a été scalpé par les vôtres, un docteur blanc l'a sauvé. Il a oublié tout cela; il est désormais incapable de combattre et de nuire, et puis, n'est-il pas temps d'oublier toute discorde lorsque le malheur s'étend sur toute une nation?...

— Hélas! c'est ainsi qu'il faudrait toujours parler.

Et le chef pencha la tête sur sa poitrine... Le silence régna pendant quelques instants. On approchait du hallier, le Séminole écarta les branches et un wigwam apparut au milieu du buisson.

— Que mon frère soit le bienvenu, dit-il, en se tournant vers Julien.

— Merci, chef, vous avez un ami ici!...

Quelques heures durant les deux hommes causèrent assis vis-à-vis l'un de l'autre, auprès du feu du conseil que le chef avait rallumé. Julien racontait au Séminole toute son histoire depuis le défi. Au moment où il décrivit la scène de Saunderson Baines arrivant vers la tribune, Oskéola se leva d'un bond, brandissant son couteau sorti de sa ceinture. Ses yeux brillaient...

— Oah! les Yankees!...

Mais cette effervescence ne dura qu'un moment; il se rassit lentement.

— Que mon frère continue... Le chef hait les Yankees! Ils ont tué son père loin des champs de bataille!...

—Contez-moi cela, chef, je vous prie! que j'apprécie jusqu'où va la noirceur d'âme des Anglo-Saxons qui souillent votre beau pays.

— Hélas! vous allez entendre une lamentable histoire... Oskéola, le héros, le grand chef, avait nom Powell; il était de sang mêlé : son père était un Ecossais, sa mère une femme creek. Sa mère avait épousé en secondes noces un autre blanc, Powell, dont il portait le nom. Powell était jeune, mais il était grand devant le feu du conseil; aussi on le nomma Oskéola!

— Que signifie ce nom, chef?

— *Oské*, c'est le nom de la boisson qui enflamme le cerveau, et que nos pères savaient faire pour circuler entre les orateurs à l'ouverture du grand conseil; *ola* veut dire *cascade*. Le nom de guerre de mon père peut se traduire par *cascade d'éloquence*.

— Bien, j'écoute mon frère séminole.

— Il y a bien longtemps de cela; c'était pendant la vie de nos anciens..., en 1835, comme disent les blancs, au commencement de l'hiver (1)... Nos pères virent entrer dans leurs campagnes de chasse une troupe conduite par Dade, un général américain. Peu de temps auparavant, les Yankees avaient construit un nouveau fort nommé King; les soldats marchaient vers ce fort, venant d'un autre nommé Brooke. Or, il fallait traverser la rivière Ouithlecochee (2) et s'engager dans une savane d'herbes de deux mètres de haut, entourée d'un épais fourré de palmiers... Nos pères les laissèrent entrer... Pas un n'en devait sortir!...

— Ils étaient nombreux?

— Huit officiers, cinquante artilleurs, cinquante fantassins, six pièces de canon et de nombreuses munitions. Mon père les attendait à bout portant... Dade tomba, les soldats tombèrent, les chevaux tombèrent; nous étions partout et ils ne nous voyaient nulle part!... Tous s'enfuirent et se rallièrent autour de leurs canons, qui couvrirent de mitraille la savane à travers les grandes herbes. Oskéola eut une inspiration du Génie de la guerre : il nous fit coucher à plat ventre, la mitraille passait au-dessus de nous... Alors les servants tombèrent sur leurs pièces, dont les chevaux étaient morts... Le camp fut bientôt entouré, et nos cavaliers cernèrent la place; les palissades furent franchies en chantant le chant de guerre des Séminoles... Oah! tous furent scalpés!...

— Vous eûtes un beau butin, chef?

— Oskéola se battait pour la patrie et ne pillait pas!

(1) Le 25 décembre 1835.

(2) Prononcez : *Ouaïslicotchie.*

Quand les guerriers indiens eurent vaincu, ils rentrèrent dans leurs wigwams avec les chevelures. Ce furent les pillards nègres qui nous suivaient qui tuèrent tous les soldats, dont trois seulement échappèrent. Mais le grand chef avait divisé ses troupes; il voyait en avant et en arrière. Le soir même, au fort King, où l'on attendait les Yankees déjà morts, le général Thompson sortit du fort pour dîner, à deux cents mètres plus loin, chez un ami... Trente coups de carabine les saluèrent à table; tous furent scalpés!... Cinq seulement rentrèrent au fort. Oah! mon père Oskéola fut un génie de la guerre! Oah!...

— C'est vrai; il était là...

— Il avait depuis longtemps un dette à payer à ce général; celui-ci l'avait fait jeter en prison. Oskéola avait juré de se venger; il le scalpa de sa propre main... Oah! c'était un grand chef!

— Et le fort ne les défendit pas?

— Il y avait cent guerriers blancs dans le fort. Mais Oskéola était habile... Personne ne sut rien; et, lorsque les cinq qui s'échappèrent rentrèrent au fort porter l'alarme, le grand chef était déjà bien loin...

Dès le lendemain, nous étions revenus bloquer le fort King, mais les Yankees ne perdaient point de temps. Bientôt un bataillon de troupes de ligne et deux régiments de volontaires à cheval arrivèrent pour délivrer le fort; mais il leur fallait, comme les autres, passer l'Ouithlecochee. Nous étions cachés dans la savane. Trois heures la bataille gronda... Trois fois les Yankees voulurent nous charger; mais nous disparaissions devant eux, et nos balles seules allaient les atteindre... Plus du tiers des Yankees était tué ou blessé; chaque balle indienne portait. Oh! la belle bataille! Frère blanc, les Yankees ne purent passer la rivière; ils s'enfuirent!... Les guerriers séminoles avaient vaincu!...



Le wigwam. Dessin de A. de Bar, gravure de Delangle.

A partir de ce moment, le fort fut plus étroitement gardé que jamais, et chaque jour les balles de nos jeunes gens atteignaient les blancs derrière leurs palissades; la maladie se mit aussi parmi eux... Nous allions vaincre et chasser ces maudits de nos campagnes de chasse, quand un autre général yankee, nommé Gaines, arriva. Il y avait plus de six mois que nous tenions enfermés les bandits. Lui, amenait contre nous une armée, deux mille soldats et des volontaires; il lui avait fallu trois bateaux à feu pour amener tout cela, et nos guerriers l'avaient vu débarquer à la baie de Tanza sans pouvoir le chasser... Et les Indiens moururent!... Ils ne savaient que mourir...

— Pauvres gens!

— Mais ils avaient juré de mourir tous, jusqu'au dernier!... Les marais de l'Ouitchlecochee sont connus des Indiens. Dix jours après, les Yankees mouraient de faim au milieu de ces déserts, car ils n'avaient plus de nourriture. Leur grand chef avait la lèvre inférieure traversée d'une balle et trois dents cassées... Il appela Oskéola. Ce fut une faute de notre grand chef d'en laisser échapper un seul; mais il avait pitié de ses frères rouges, qu'il voyait tomber un à un sur le sentier de la guerre. La victoire nous épuisait, et les petits enfants ne grandissaient pas assez vite. Et puis, Oskéola savait par ses émissaires que les Yankees envahissaient notre pays, comme les sauterelles s'abattent sur un champ de blé mûr. Ils avaient profité d'une haine séculaire, et les monstres avaient armé et ameuté contre nous plus de deux mille Indiens Creeks, Delawares et Shovannis. Pauvre Oskéola!

— Et que fit la sagesse du grand chef?

— Il se dévoua pour ses fils rouges, frère; ce fut une bien triste fin pour un grand chef... Mais à quoi bon raconter ces malheurs, ces trahisons? A quoi bon rappeler les honteuses manœuvres des Yankees maudits? Ce sont des chiens, des coyottes voleurs! Oah!...

— Racontez, frère indien, j'aime tout cela.

— Mon père reçut la foi d'un général Jessup... Mais un Yankee a-t-il une foi?... Il amena avec lui une centaine de guerriers près du fort Peyton, pour enterrer la hache du combat... Pendant la nuit, les dragons du Yankee les attaquèrent et les firent prisonniers, Oskéola, Micanopy, huit chefs encore et soixante-quinze guerriers... Le reste mourut...

— Oh! honte!

— Micanopy était le *mico* des Séminoles... On l'emmena, avec mon père, à Charlestown... La prison l'a tué, frère; il s'est éteint là-bas... Mais il est mort non scalpé...

— Pauvres gens! Héroïques guerriers!

— Ce fut la fin, ami Français; les autres chefs furent déportés à l'Ouest; on prit en même temps plus de deux mille Séminoles. Mais, les Indiens aimant leur Floride, plus de la moitié étaient morts avant d'arriver aux territoires de l'Arkansas, qu'on leur avait assignés.

Les Miamis restèrent seuls dans les Everglades. Tu as devant toi les débris d'une de leurs tribus. Elle se meurt, mais elle ne se rend pas. Elle tue les Yankees, et les scalpe quand ils essayent d'entrer dans ses marais...

— Laisse-les entrer; le marais tue les blancs...

— Oui, frère; aussi, quand le dernier des Séminoles sera mort pour sa patrie, le sud de la Floride n'aura plus d'autres habitants que les fauves et les reptiles...

Et le chef, penchant la tête sur sa poitrine, se renferma dans un sombre silence.

— Il a raison, pensa du Merril. Il faudrait des millions de bras et des milliards pour assainir ou drainer ces immenses marais, infectés par la malaria. Et cependant le gouvernement américain a voulu les posséder à lui, sans partage; il lui a fallu faire une guerre honteuse, injuste et cruelle, qui, en vingt ans, lui a coûté plus de cent cinquante millions de dollars et de quinze mille hommes... Triste chose que la politique sans merci!

H. DE LA BLANCHÈRE.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CURIOSITÉS SCIENTIFIQUES.

LE TÉLÉGRAPHE ÉLECTRIQUE SANS FIL CONDUCTEUR.

Vous souvient-il du bruit qui fut fait, il y a un certain nombre d'années, à propos des escargots sympathiques? Un plaisant avait imaginé de publier que deux de ces gastéropodes, placés à une distance quelconque l'un de l'autre, prenaient, dans certaines circonstances, des positions analogues et simultanées, qui pouvaient servir à établir une correspondance conventionnelle.

Cette drôlerie fit fortune, car on l'honora de discussions sérieuses; et, aujourd'hui, on la cite communément encore quand une prétendue découverte paraît affecter un caractère de mystification.

Or, voici qu'une série d'observations, mises au jour par un mémoire qui avait été déposé cacheté, en novembre 1870, à l'Académie des sciences, et dont l'auteur, M. Bourbouze, a demandé l'ouverture, semble devoir faire entrer la théorie des communications télégraphiques dans une voie où deux appareils électriques, concordant à distance sans qu'il soit besoin de les relier par des conducteurs mécaniques, rappelleraient, mais en les transportant dans le domaine de la réalité, les fantaisistes résultats promis jadis au nom des escargots; tant il est vrai qu'il n'est guère d'idée, extravagante ou folle, qui, à un moment donné, ne prenne corps dans l'ordre des faits positifs et manifestes.

Expliquons-nous :

Il n'est pas besoin d'avoir tourné une grande attention vers l'étude de l'électricité pour savoir qu'on entend par *courant électrique* la diffusion des fluides le long du circuit, plus ou moins étendu, que décrivent les conducteurs aboutissant aux deux pôles de la pile. Séparés par l'action chimique des métaux mis en rapport dans la pile, les fluides s'élancent, l'un d'un pôle, l'autre de l'autre, et marchent, courent simultanément pour se rejoindre et se combiner à nouveau.

Ce qu'on nomme *courant* est le résultat de cette marche, de cette course, et les effets utilisés pour la télégraphie sont dus aux *vertus d'influence* que possède le courant : à savoir, l'aimantation du fer doux et la déviation de l'aiguille aimantée.

Pour établir un télégraphe électrique, on doit donc, avant tout, faire qu'un courant circule entre les deux points que l'on veut mettre en correspondance. C'est pourquoi nous voyons tendre, le long des routes, ces fils que supportent des poteaux, et qui, recouverts d'une matière isolante (gutta-percha), sont posés au fond de la mer quand il s'agit d'une ligne transmarine.

En réalité — et c'était ainsi d'ailleurs que les choses se pratiquaient à l'origine — il faudrait tendre deux fils : un fil d'aller, un fil de retour, pour avoir un circuit complet. Pourtant nous voyons en maints endroits les poteaux ne porter qu'un seul fil. C'est qu'on a re-

connu que l'une des moitiés du circuit peut être supprimée, la terre, réservoir général du fluide électrique, suppléant tout naturellement au fil qu'on néglige de tendre. Au bout du fil qui a conduit le courant dans l'appareil à signaux, à Marseille, par exemple, on attache une plaque métallique que l'on enfouit dans la terre humide; on fait de même à l'autre extrémité de la ligne, à Paris, et aussitôt le courant de circuler avec autant, ou même plus de facilité, que si les deux fils primitifs étaient tendus.

La dépense est diminuée de moitié; mais il s'agit bien de dépense en de certains moments!

Si l'on a remarqué la date de dépôt du mémoire de M. Bourbouze, on voit qu'elle coïncide avec la terrible période du siége de Paris. C'est qu'alors tout ce qui avait une intelligence se demandait s'il n'était pas quelque moyen trouvable pour créer une correspondance entre la grande cité bloquée et le reste de la France.

De fil télégraphique, il n'en fallait plus parler. M. Bourbouze était au nombre des chercheurs; il trouva que, le second fil étant suppléé, comme de coutume, par la terre, il y avait possibilité évidente de faire suppléer le premier par un cours d'eau (on sait que l'eau est bonne conductrice du fluide électrique), et il affirme que, en mettant l'un des deux pôles d'une forte pile en relation avec la terre et l'autre en relation avec la Seine, il parvint à établir une communication entre le pont Saint-Michel et Saint-Denis.

Tel est le simple énoncé d'une question qui peut amener une révolution radicale dans l'art télégraphique. Là, d'ailleurs, nous sommes en face d'un savant sérieux parlant à des savants et poursuivant opiniâtrement ses curieuses expériences. L'ouverture de ce pli cacheté n'est qu'un jalon posé pour s'assurer à juste titre l'honneur de la priorité.

Il va de soi que d'autres chercheurs vont se mettre à l'œuvre, et que, d'ici à peu de temps, nous aurons des nouvelles du progrès qu'aura fait cette idée ingénieuse.

Et ainsi auront été marquées les étapes dans l'histoire des communications électriques : 1° suppression d'un fil, remplacé par la terre; 2° suppression de l'autre fil, remplacé par une rivière ou toute autre colonne d'eau; 3° établissement facultatif des appareils n'importe où, sans préoccupation aucune des voies conductrices du courant.

Alors seulement la vraie télégraphie sera découverte... Vous riez, parce qu'il vous semble que je formule une extravagante impossibilité.

Eh bien, croyez-m'en, ne riez pas, car vous vivrez peut-être assez pour reconnaître que vous avez eu tort de rire. E. M.

LES RÉCITS DE LA MER.

FLEUR-DE-MISÈRE.

I. — TRISTE ET GRACIEUX SURNOM.

— O ma Noëlle chérie, avec la permission de Dieu, sois heureuse!

Heureuse! l'enfant l'était, en vérité, quand ce cri plaintif s'échappait du cœur de Jacqueline, sa mère. Au retour de la pêche, Jagut l'embrassait avec effusion, et à défaut, trop souvent, du strict nécessaire, la paix régnait au logis. Santé, gaieté, liberté, tendresses attentives, Noëlle avait en partage tous ces biens, — la grande richesse, que les plus opulents peuvent à bon droit envier à foule de déshérités de la fortune.

Quand la pêche avait été mauvaise, les Jagut manquaient de tout en leur abri chétif. Au hameau, qui ne le savait? Mais la fillette avait de grands yeux noirs, un sourire fin et hardi, une gentillesse charmante, une intelligence précoce, le don de plaire sans efforts. De là le triste et gracieux surnom de Fleur-de-misère, qu'elle reçut bien avant de le mériter, car toutes les portes lui étaient ouvertes, et jamais elle n'était mieux accueillie, pour la consolation de ses parents, qu'à leurs heures de détresse. Son fâcheux sobriquet n'en sonnait pas moins douloureusement aux oreilles de sa mère :

— Je ne sais qui le lui a donné, disait-elle à l'une de ses voisines; mais j'ai peine à l'entendre appeler ainsi par votre neveu Loubet et les autres enfants de leur âge.

— Puisque ça vous chagrine, soyez tranquille, son bon ami Auguste ne le fera plus. Votre Noëlle est pourtant bien une vraie fleur, fraîche et mignonne comme la rose, et, soit dit sans vous offenser, il n'y a, malheureusement, pas plus pauvres que vous.

— Est-ce une raison pour nous le rappeler à tous moments! Non, certes, pauvreté n'est pas vice; il n'y a pas d'offense, mais...

— La pluie! et quelle brise! Avant que ça redouble, bonsoir, ma commère! bonsoir!

Et la tante d'Auguste Loubet se retira au plus vite.

II. — CATASTROPHES.

Tempête effroyable! Le vent du large secouait comme roseaux les chaumières adossées aux déclivités de la côte. La mer descendante rugissait, secouant sa crinière de phosphore dans les ténèbres d'une nuit d'horreur. Le sillon de lueurs scintillantes reculait, laissant deçà, delà, des traces sur les parties rocheuses du fond.

Heureuses les familles où l'on ne tremblait que pour les voisins et les amis! Mais Jagut n'était pas de ceux que le danger fait reculer devant l'ouvrage.

Malgré la mauvaise apparence du temps, un patron téméraire l'avait emmené à la pêche, où l'on fit tout d'abord d'excellente besogne. Le poisson, comme affolé, se laissait prendre à foison; chargement complet.

— A l'abri, maintenant! Rentrons les filets! Et en route!

A peine a-t-on bordé les rames que le coup de vent éclate. Les hautes vagues du large rencontrent la résistance du reflux; les lames entre-choquent la houle. Autour des roches se forment des remous inaccoutumés.

Une pluie diluvienne a fait l'obscurité dans l'ouragan. Comment gouverner? Tout l'art du pilote va être inutile : la barque dérivait au hasard. On toucha, sans savoir sur quel écueil. Poisson et filets durent être

jetés par-dessus le bord; pour vider l'eau, il fallut délaisser les avirons.

Noëlle dormait du paisible sommeil de l'enfance.

Jacqueline n'avait pas moins de craintes pour elle que pour celui qu'elle savait en perdition :

— Mon mari!... mon enfant! Dieu puissant, pitié! murmurait-elle.

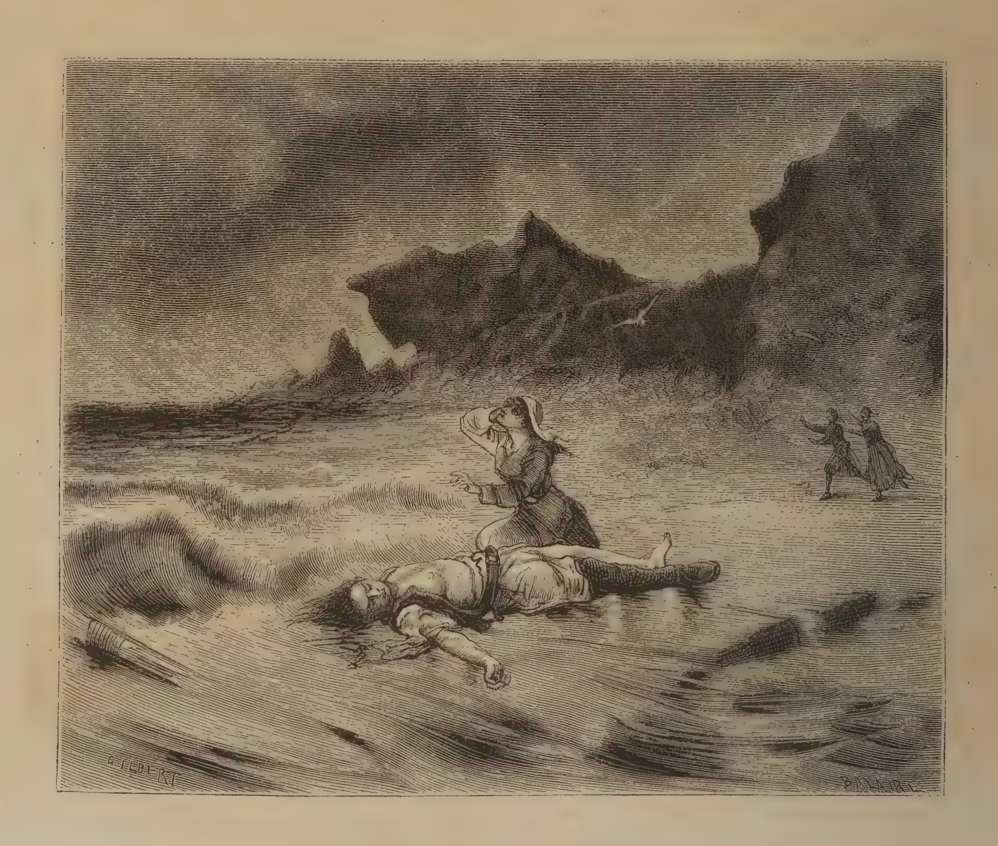
Elle espérait pourtant, la désespérée. Comme l'héroïne de la ballade, elle voulait espérer encore, et, trompant sa terreur, elle allumait un grand feu pour le réchauffer et lui préparait un modeste repas. Puis elle se prit à étancher l'eau qui ruisselait dans sa demeure, couvrit d'un lambeau de toile goudronnée la couchette de Noëlle, et enfin, agenouillée, elle écouta.

Heures d'angoisses mortelles que suivit une courte accalmie. La marée se renversait enfin. Presque aussitôt les hurlements sinistres changèrent de ton; le désordre n'était plus le même; chocs et soubresauts avaient pris fin.

Alors, tout à coup, des cris humains, des appels au secours semblèrent se faire entendre. C'était indistinct. Jacqueline, ouvrant sa porte, crut entrevoir des gens qui couraient. Un homme passa tout près, jetant l'alarme. Elle le suivit et se trouva bientôt parmi les femmes qui, comme elle, se joignaient aux sauveteurs.

Chacun savait où portaient les courants. C'était là qu'on se rendait en toute hâte au-devant des naufragés.

Bien petit fut le nombre de ceux qu'on put arracher à la mort. Les barques, surprises au large, égarées,



Le naufrage de Jagut. Dessin de Gilbert, gravure de Balaire.

chavirées, puis roulées en côte, n'y arrivaient que par morceaux.

Le cadavre de Jagut fut recueilli sous les yeux de sa malheureuse femme.

Elle l'embrassait avec désespoir quand un nouveau cri d'alarme retentit :

— Le feu!... A la case Jagut!

Elle se releva éperdue en appelant sa fille, courut comme l'épouvante et se précipita dans la fournaise.

Elle devait y périr, faute d'avoir été prévenue que Noëlle, à demi asphyxiée, venait d'être arrachée aux flammes par un intrépide matelot du pays, Talabardon le corsaire, arrivant de Saint-Malo.

Quand Fleur-de-misère revint à elle dans la chaumière aux Loubet, elle était orpheline. Son petit bon ami Auguste pleurait à la regarder. Talabardon la caressait paternellement.

Le lendemain, jour d'un deuil mémorable dans le canton, furent pieusement inhumés les dépouilles mortelles des victimes du naufrage et les restes carbonisés de l'infortunée Jacqueline.

Talabardon, qui, la ceinture garnie de parts de prises, débarquait de l'un des navires de la maison Trouin et La Barbinais, fit si généreusement les choses, qu'il en repartit pour la course.

Fleur-de-misère lui dut des vêtements; foule d'autres, des secours efficaces.

— Je comptais pomper du vin sec, dit le brave garçon, c'est des larmes que j'ai *franchies;* le charme est différent. Adieu donc, bonnes gens; si j'en reviens,

on se reverra. Adieu, ma petite Fleur-de-misère; tu me dois la vie, je suis donc ton père; pense à moi, je ne t'oublierai pas!

Noëlle, qui avait pleuré père et mère avec la plus touchante douleur, trouva encore des pleurs reconnaissants au départ de Talabardon.

— Moi non plus, disait-elle en sanglotant, je ne vous oublierai jamais!

Il l'embrassa et partit; mais de longtemps, de fort longtemps, on n'eut plus de lui aucune nouvelle.

Cœur généreux, mais courte mémoire; il courait le grand bord.

III. — DÉBUTS MARITIMES.

Durant cinq ou six années, Fleur-de-misère vécut à l'aventure, de manière à justifier son triste et gracieux sobriquet d'enfance. Ses nippes s'usèrent; souvent elle eut recours à des guenilles de garçon, costume plus commode en somme pour monter dans les barques de pêcheurs. Elle était bonnement accueillie un peu partout, sans avoir de demeure nulle part.

Le petit Auguste Loubet admirait sa hardiesse.

— Tu parles à tout le monde, toi, aux riches comme aux pauvres, sans paraître seulement avoir peur.

— Le beau mérite! la langue est faite pour qu'on



Au *Grand Engoulevent*. Dessin de Gilbert, gravure de Léveillé.

s'en serve! fit Noëlle, qui avait alors treize ans accomplis, était grande, forte, passablement hâlée par la bise, la froidure et le soleil, toujours jolie et s'entendant à la pêche mieux que pas un mousse du pays. Elle nageait comme une anguille, grimpait comme un écureuil, se plaisait aux grands récits d'aventures de mer et n'était jamais plus contente que si l'on allait à Saint-Malo.

Cette bonne fortune lui arriva surtout vers 1692, époque où les caboteurs de Cancale y portaient de nombreux approvisionnements. Non sans songer avec d'affectueux regrets au brave Talabardon, qui, d'après la commune renommée, servait à Cherbourg sous le fameux Du Bocage, Noëlle, émerveillée, contemplait le grand mouvement maritime du port aux corsaires. Elle passait ses meilleurs moments à les voir entrer ramenant leurs prises, sortir fièrement sous leurs audacieuses voilures ou se préparer à reprendre la mer.

— Que je regrette, disait-elle à son excellent petit ami Loubet, de n'être pas garçon comme toi, pour m'embarquer sur un de ces beaux navires de course!

— Je ne suis pas poltron, tu le sais, dit le jeune gars, mais j'ai crainte de me voir rien qu'avec des étrangers. Et voici justement mon oncle qui, me trouvant apparemment de trop chez nous, ne parle que de m'enrôler.

— Ah! je voudrais bien être à ta place! fit Noëlle en soupirant.

— Pauvre Fleur-de-misère! murmura Loubet, qui partageait ardemment tous ses chagrins.

Plus elle grandissait, moins elle était hospitalièrement traitée. On lui donnait à entendre qu'elle était d'âge à gagner son pain, qu'elle devrait se faire servante à la ville ou aux champs, que son poste n'était pas sur les barques de pêche, et enfin qu'elle ne pouvait toujours vivre dans sa vagabonde indépendance. L'oncle et la tante Loubet, les premiers qui l'eussent logée et nourrie après la mort de ses parents, s'étaient si clairement prononcés que, depuis longtemps, elle n'acceptait plus une bouchée en leur maison. Loubet en eut grand'peine, mais, timide comme il l'était, pleura sans proférer une plainte. Cependant, chaque famille en venait à imiter plus ou moins celle du sensible petit garçon.

— Oh! les vilains! murmurait-il. Si j'étais grand, si j'étais riche, si je pouvais!...

Vœux stériles de la plus ardente amitié.

Noëlle, humiliée, prit résolûment son parti, fit un petit paquet de ses haillons et, vêtue en mousse tant bien que mal, s'élança dans le premier caboteur venu :

— Passage pour Saint-Malo, s'il vous plaît? dit-elle.

— Va bien! fit le patron.

— Adieu, Loubet! cria-t-elle de loin à son affectueux camarade, qui ne la vit pas s'éloigner sans un serrement de cœur.

— Avant qu'elle soit de retour, pensait-il, c'est moi qui serai parti, et Dieu sait si jamais nous nous reverrons.

Noëlle avait en tête des soucis plus sérieux. A Saint-Malo, que faire, que devenir? Toute sa fortune consistait en quelques sous, libéralités parcimonieuses de certains maîtres de barque.

Evitant le cabaret de la Quiquengrogne, le plus fréquenté par les gens de Cancale, elle alla au *Grand Engoulevent*, cher aux équipages corsaires.

Elle y prenait de bon appétit le plus frugal des repas, tandis que de bruyants matelots causaient entre eux des nouvelles du jour.

— Du Bocage, fit l'un, en avait assez de Cherbourg, puisqu'il commande *l'Agile*.

— En voilà un pour avoir la patte heureuse!

— Au large, comme au jeu, faut de la chance.

— Il ne l'a pas volée. Pas fainéant, de l'œil, du cœur, de l'idée et du chien.

— Je ne dis pas non. Malgré ça, commencer matelot et devenir capitaine, sans être fils, cousin ni neveu de quelque brigand d'armateur, ça ne se voit pas si souvent. Race de flibustiers sur papier timbré, rogne-butin, maraudeurs d'épaves...

— Bon! voici Bougon qui bougonne!

— Merci!... Tu n'y étais pas, j'y étais, à bord du *Tourlaville* s'entend, armé en course par le seigneur de Tourlaville, qui restait en son château, comme de raison, à se bourrer le ventre! Faut des armateurs pour nous manger à terre ce que nous gagnons à risquer notre peau, et vous traiter de goulu, bougon et panier percé, encore...

— Tais-toi, ou achève! dit une voix sévère que Noëlle crut avoir entendue ailleurs.

Mais celui qui rappelait le grognard à l'ordre était dans l'ombre et tournait le dos.

— Eh bien! nous venions d'enlever d'abord un navire de Weymouth et puis, en vue de Wight, deux barques de Southampton, de façon qu'y ayant mis des équipages de prise, nous commencions à manquer de monde. Gros temps. Passant en vue de Rocken, nous apercevons au mouillage, attendant l'embellie, un amour de brig, un bijou, un chou en fleur, quoi! Joli morceau à croquer!...

— Mais, triple peste! pas moyen!...

— Pourquoi pas? fait un certain gars de Cherbourg, Lahédois de son nom, Gilles de son prénom, qui dit comme ça :

— Un canot, quatre hommes de bonne volonté, s'il vous plaît, capitaine, et à nuit tombée il y aura de l'agrément. — Tu crois? — Parole! — Soit! — Merci!

Le Tourlaville fait feinte de continuer sa route, à l'effet de les endormir. Mais, à brun de nuit, mon Lahédois, trois autres et moi Clément, du Croisic, qui vous parle, nous voilà dans notre plus petit canot, naviguant autant dessous que sur la lame.

— Va bien, Bougon, file droit! dit la voix sonore dont Noëlle avait une vague réminiscence.

Elle ne mangeait plus pour mieux entendre.

— Si nous n'avons pas chaviré cent fois, c'est qu'il n'y avait bon Dieu ni bon diable pour l'amour de brig anglais qui s'appelait *l'Horatio*, retour de la Jamaïque, chargement en sucre, café, cacao et autres avoines. Sans qu'on nous ait vus ni entendus, accoste, monte à bord :

— Gare dessous!

Ceux de quart n'ont seulement pas le temps de crier aux armes :

— Silence, ou vous êtes morts! leur disait doucettement Lahédois.

Nous amarrons le capitaine dans sa couchette, dans leurs hamacs ceux qui dormaient. Lahédois, pistolets aux poings, forçait nos prisonniers à couper le câble et hisser les voiles, moyennant quoi *l'Horatio* s'en vient dans les eaux du *Tourlaville :*

— Capitaine, hèle notre patron, enlevé le merle *du bocage!...*

Et le nom lui en est resté.

— Et après? après?

— Après! Notre Du Bocage passa lieutenant, et comme je n'étais pas content de ma part, le seigneur de Tourlaville m'en donna deux en me traitant de bougon, goulu, avale-royaume et liche-tout, avec ordre de me débarquer, ce qui fait que, du depuis, je navigue à Saint-Malo. Brigands d'armateurs, va!...

Les doléances de l'aventurier devenant sans intérêt, le vacarme recommença dans la salle, mais fut bientôt dominé par le hèlement :

— Ho! hé! maître Talabardon!

— Holà! répondit en se retournant l'homme à la voix impérieuse.

— Mon sauveur, mon bienfaiteur, mon second père, enfin! pensa Fleur-de-misère en s'efforçant de le dévisager.

— Votre rôle d'équipage est-il complet sur *l'Agile?* demandait Bougon.

— Ah! tu voudrais rembarquer?

— On est à sec, et l'hôtesse menace de refuser crédit.

— Elle a raison, toi aussi. A notre bord tout est pris; mais sur *le Coëtquen*, non peut-être, vas-y voir!

— C'est que... M. Duguay le commande...

— Eh bien? est-ce qu'il ne te va pas? Un enfant qui commence gentiment et qui vous a de la chance, lui aussi!... Ne perds pas de temps, lanterneux; il y a presse.

— Au fait! M. Duguay n'est pas méchant; j'en serai quitte à bon compte! Merci, maître Talabardon, j'y cours!...

— Et moi aussi!...

— Moi de même!

— En douceur! fit Bougon; numérotons-nous, j'ai le premier tour.

— Moi le deux!

— Moi le trois!

— Et moi le quatre, pensa Noëlle, qui, au lieu de se faire reconnaître par celui qui l'avait arrachée des flammes, suivit les trois matelots jusqu'au bureau des armements de la maison Trouin et La Barbinais.

Un vieux commis et un jeune officier d'à peine vingt ans s'y trouvaient en conférence.

— Capitaine, dit Bougon en saluant non sans embarras, s'il y a encore place à votre bord...

— Ah! c'est toi, mauvais drôle, interrompit celui qu'il sollicitait; tu as donc tout mangé, que tu nous reviens?

— Comme de raison, mon capitaine.

— Tu parles de raison, pendard, après m'avoir laissé faire sans toi la course du *Danican*...

— Pardon, monsieur Duguay, fit Bougon en se jetant à genoux; cette fois-ci, je jure!

— Ne jure pas, incorrigible coureur, c'est moi qui jure de ne jamais te reprendre si tu nous lâches encore...

— Bon!... Merci, capitaine.

— Doucement! Avant tout, pour l'exemple, huit jours de fers par les deux pieds à quart de ration; ça te convient-il?

— Sauf combat, mon capitaine.

— Sauf combat! Inscrivez-le sur le rôle!

— Ah! monsieur René, vous êtes juste et bon comme feu messire Trouin, votre père, dont Dieu ait l'âme! s'écria le matelot, qui, se retournant vers le commis, réclama trente écus d'avances.

— Faut-il les lui accorder? demanda le comptable.

— Certainement! c'est dû à son hôtesse! répondit le jeune frère de l'armateur Luc de La Barbinais, avec un sourire qui enhardit Noëlle d'autant.

Quand son tour fut venu :

— Monsieur le capitaine, dit-elle avec cette assurance qu'admirait Auguste Loubet, n'y aurait-il pas aussi une pauvre petite place pour moi qui, n'ayant ni père ni mère, suis las de la pêche et me sens goût au métier?

— Tu étais mousse à la pêche, où cela?

— Dans la baie de Cancale.

— Comment te nommes-tu?

— Noël Jagut, capitaine.

— Je n'ai que faire d'un mousse; mais tu n'as pas même de souliers...

— J'en gagnerai, capitaine, puisqu'à bord il y a toujours la ration et de l'ouvrage.

La bonne mine de Noëlle fit le reste.

Sans plus ample informé, le vieux commis l'inscrivit donc au rôle d'équipage du *Coëtquen*, mais ne lui versa aucun à-compte.

— Par mes ordres, dit le jeune capitaine, tu trouveras à bord un sac complet.

— Soit à son débet vingt écus, fit le comptable en détaillant le contenu dudit sac : deux paires de souliers, quatre chemises, dont une de laine, une veste, deux culottes, une ceinture, un bonnet, un couteau, les peignes et brosses, la trousse d'aiguilles et de fil, plus enfin le sac de toile à voiles.

— J'aime bien maître Talabardon, pensa Fleur-de-misère, mais à cette heure combien je serais désolée qu'il me reconnût!

Elle ne négligea pas de faire disparaître de son petit paquet ses quelques hardes de fillette et fut à bord bien avant ceux qui, d'aventure, l'avaient inspirée et guidée.

Quand le sac annoncé lui fut délivré, elle se trouva plus riche qu'elle ne l'avait été jamais; jamais non plus sur aucune barque elle n'avait déployé autant de zèle qu'à bord du *Coëtquen*.

— Pourvu que personne ne se doute de la vérité, se disait-elle en tremblant. Si, par malheur, un de Cancale me voit, tout est perdu!

Mais elle échappa sans efforts au seul danger qu'elle craignît. Tandis que les visiteurs cancalais encombraient *l'Agile*, d'où Talabardon les expulsait par douzaines, pas un ne vint à bord du *Coëtquen*, où le nouveau mousse, par sa gentillesse et son ardeur à la besogne, conquit d'emblée les bonnes grâces des anciens.

Cependant, les deux navires, également armés de dix-huit canons, se trouvèrent en même temps prêts à prendre la mer. Et la veille du départ un canot de *l'Agile*, monté par Du Bocage, accosta *le Coëtquen*.

Conformément à l'étiquette navale, le maître salua d'un coup de sifflet d'honneur. Tous les hommes présents sur le pont se découvrirent. Quatre d'entre eux formaient la haie. En sa qualité de mousse, Fleur-de-misère, parfaitement nippée, proprette, cheveux courts, ceinture bariolée, devait tendre le cordage garni de drap, tire-veille aristocratique, qu'on présente aux officiers. Elle l'offrit au célèbre corsaire cherbourgeois, qui monta vivement l'échelle et salua en secouant à la marinière la main de René Duguay, accouru pour le recevoir.

Du Bocage, alors âgé d'un peu plus de trente ans, n'avait, malgré ses brillants services, aucun genre d'autorité à exercer sur son très-jeune collègue. Ils n'appartenaient point au même armateur. Mais, quelques jours en çà, René Trouin-Duguay, destiné à devenir glorieux sous le nom de *Duguay-Trouin*, avait cru devoir faire les avances. Du Bocage venait donc lui rendre sa politesse et en même temps se concerter avec lui comme avec un digne camarade qui, décidément, avait eu le don de lui plaire malgré la diversité de leurs origines.

Gilles Lahédois, dit *Du Bocage*, simple officier de fortune de la plus basse extraction, devait tout à son habile intrépidité, à sa clairvoyance, à sa volonté opiniâtre. Après la capture de *l'Horatio*, quand le sire de Tourlaville le nomma lieutenant, il épelait à peine. Avec ses parts de prises, il se paya des maîtres et des livres, et tandis que ses camarades, à commencer par Clément le Bougon, présentement aux fers dans la cale du *Coëtquen*, dépensaient leur butin en orgies, il étudiait, étudiait, tellement qu'en 1689 il se faisait recevoir et breveter capitaine de la marine marchande.

Le jeune Trouin, fils et frère de riches armateurs, avait, au contraire, bon gré, mal gré, fait des études complètes, et puis, en dépit de sa famille, qui le des-

tinait à entrer dans les ordres, jeté le froc aux orties, pour s'exercer à l'escrime, au maniement de toutes les armes, et enfin au matelotage.

L'effort de Du Bocage avait été immense et froidement raisonné, celui de Duguay-Trouin nul. Le matelot cherbourgeois, réprimant ses humeurs batailleuses, n'était arrivé que par une studieuse patience. L'intrépide écolier malouin n'avait eu qu'à céder aux siennes pour l'emporter sur la volonté de son frère, Luc de La Barbinais, réduit à l'embarquer comme un indomptable sujet. Il n'en appréciait que mieux les débuts de son collègue, dont les exploits étaient alors légendaires sur les côtes de la Manche.

Du Bocage, appelé au commandement d'une barque armée en course, après avoir raflé une galiote hollandaise, découvre, au nord des Casquets, une énorme masse roulant sur les flots. C'est un très-grand et très-beau navire, désemparé par la tempête, mais si fortement armé et si haut de bord, que l'on n'a, pour ainsi dire, aucune chance de s'en emparer. Résolu à l'enlever, coûte que coûte, Du Bocage reçoit sa bordée, est criblé de boulets et dématé aussi de bout en bout. Plus de voiles de part ni d'autre. Mais le léger croiseur a ses avirons et accoste ainsi la formidable épave d'où part un feu roulant de mousqueterie. L'audacieux Cherbourgeois électrise sa poignée d'hommes, s'accroche aux hautes murailles du trois-mâts, y pénètre, rencontre une résistance acharnée et ne parvient à faire déposer les armes aux Anglais qu'au moment où sa propre barque va périr.

— Aux pompes! aux puisards! aux avirons! commande-t-il avec une énergique présence d'esprit.

Les vaincus sont forcés de lutter pour leurs vainqueurs contre les rapides progrès de la voie d'eau. On n'a laissé sur la prise que les mourants, un pilote et quelques hommes chargés de jeter l'ancre. L'eau gagne toujours, baigne les jambes des rameurs, noie les pompes qui ne fonctionnent plus. Le victorieux remorqueur coule enfin. Anglais et Français n'ont eu que le temps de s'élancer à la nage, mais la riche capture, qui produisit plus de cent vingt mille livres, est en rade de Cherbourg, où Du Bocage devient aussitôt l'objet de l'admiration générale.

Peu de jours après, il reprend le large et s'empare en trois mois de quatorze bâtiments ennemis.

L'année suivante, par un temps effroyable, il fait naufrage sur les côtes d'Angleterre, mais il a des hommes et des armes, pénètre de nuit à Portsmouth, y enlève par surprise un navire anglais, appareille, reprend sa croisière, fait plusieurs nouvelles captures et rentre triomphalement à Cherbourg.

Cet exploit, d'apparence fabuleuse, sera suivi de singulières contestations.

Les armateurs dont le bâtiment a péri, sous prétexte que l'équipage, enrôlé dans leurs bureaux, s'est servi d'armes à eux appartenant, prétendent avoir droit au corsaire de Portsmouth et à ses prises. Du Bocage proteste :

— Après mon naufrage, si j'avais rendu vos armes en me laissant faire prisonnier, qui donc aurait jamais eu de droits d'aubaine?

Les gens de loi et les avocats normands embrouillent l'affaire au pis. L'administration de la marine s'en mêle. La part du roi et celle de la justice dévorent le principal et ses produits. Faites donc miracles, pour être ainsi dépouillé!

Du Bocage, exaspéré, maudit sa ville natale, d'où il part avec maître Talabardon et l'élite de ses gens. A peine à Saint-Malo, on lui confie le commandement de *l'Agile*, qu'il arme avec le dessein de prendre sa revanche aux dépens de l'ennemi.

Voilà ce que personne n'ignorait, voilà ce dont René Duguay-Trouin avait eu à cœur de complimenter, avec une enthousiaste déférence, son nouveau collègue sur la place malouine. Celui-ci, de son côté, n'ignorait pas les éclatants débuts de l'ardent jeune homme, qui avait déjà à son actif deux mémorables abordages, trois commandements en course, une descente en pays ennemi, deux retraites audacieuses et bon nombre de belles prises.

Noëlle, rangée sur le bord, le cordon d'honneur d'une main, son bonnet de l'autre, comparait entre eux les deux capitaines.

Du Bocage, son grand renom aidant, lui fit l'effet d'un demi-dieu. Mais M. René, qui, dès le premier abord, au bureau d'armement, avait conquis son cœur reconnaissant, lui paraissait beau comme l'archange saint Michel. Il avait un regard perçant et fier, un sourire tout aimable, la taille fine, une élégance naturelle remplie de séductions, un grand air tempéré par une gaieté juvénile. Son rude collègue avait des traits beaucoup plus accentués, une physionomie sévère qui, sans manquer de cordialité, portait des traces de défiance; il avait l'air d'un matelot accompli, mais ombrageux. Les avocats normands devaient en être cause. Déjà l'expérience tempérait en lui la fougue exubérante qui était encore le caractère dominant de la physionomie de Duguay-Trouin. Il avait une égale prestance, un certain embonpoint n'excluant pas la souplesse, et une évidente vigueur. Quant à son regard, il était plus calme, moins hautain, mais non moins pénétrant que celui de son jeune camarade, qu'il aborda en disant :

— Vous partez, je suppose, par la marée de demain matin, et je viens, de bonne amitié, vous proposer de commencer la course de conserve, car je sais de source certaine...

Personne, dans l'équipage, n'entendit un mot de plus. Du reste, sur la coupée, apparaissait un nouveau personnage, acclamé par foule d'anciens amis :

— Talabardon!

Fleur-de-misère, cette fois, eut tout le loisir de contempler en pleine lumière l'intrépide et généreux marin qu'elle aimait d'une tendresse filiale.

Environ trente-six ans, double balafre en croix, tatouage martial, physionomie ouverte, éminemment intelligente. On sentait, à le voir, qu'il ne faisait jamais rien de machinal. Il avait ainsi la première qualité du matelot d'élite. Plein d'idées, raisonnant, calculant, il s'attachait à bien comprendre le pourquoi de toutes choses : ce qui, par parenthèse, l'empêcha de s'élever jamais au-dessus des rangs de la maistrance.

— Il y aura gras, mes petits vieux, foi de Mathieu salé! s'écria-t-il en sautant sur le pont. Oui, mon gringalet, et tu en auras ta demi-part, ajouta-t-il en donnant une tape familière à Noëlle, dont les grands yeux noirs le dévoraient.

Elle en tressaillit de plaisir; elle rougit à la rencontre de son regard joyeux et franc, puis se glissa derrière le groupe compacte dont maître Talabardon devenait le centre.

— Pas de secrets à garder, disait-il, vu que *n-i-ni*,

plus de communications avec la terre. De ce que notre capitaine dit au vôtre, on a le droit de parler bouche ouverte.

— Voyons voir?

— Eh bien, notre Du Bocage, étant malin sur l'article des renseignements, a connaissance d'un convoi de trente bons navires en partance à Newport, sous l'escorte de deux frégates de seize. Nous portons dix-huit, vous aussi; zag! C'est gentil, pas vrai, de vous mettre de moitié? Je n'en dis pas plus, hormis que notre capitaine s'entend à savoir où la poule pond ses œufs.

Le nom de *frégate* était alors donné à de très-légers navires armés de dix-huit, seize, ou même d'un moindre nombre de canons. Il indiquait surtout qu'ils étaient à trois mâts, munis d'artillerie et taillés pour la marche. Depuis, la frégate a singulièrement grandi; nous en avons eu de soixante bouches à feu. Elle s'est métamorphosée plusieurs fois; elle se transforme de nos jours, plus radicalement encore, sous la double influence de la vapeur et du blindage.

Qu'on ne s'y trompe pas, toutefois, la partie annoncée par maître Talabardon était loin d'être, à beaucoup près, une bagatelle, une simple rafle à force supérieure. D'une part, chacun des convoyeurs opposerait huit bouches à feu aux neuf que leur présenteraient les Malouins; de l'autre, les trente marchands portaient, comme le plus souvent à cette époque, un certain nombre de pièces d'artillerie.

Cependant, les rôles que se distribuaient les deux capitaines devant dépendre de la marche respective de leurs frégates, la campagne commencerait par une joute de vitesse. C'était entendu, bien entendu, et tous les détails avaient été prévus de concert quand le fameux corsaire cherbourgeois reparut sur le pont. Noëlle reprit son poste à la tire-veille.

— Il y aura gras, mes agneaux! conclut Talabardon en courant se rembarquer.

Mais, encore une fois, il ne passa point sans donner un coup d'œil au page du *Coëtquen*.

— Gentille frimousse, fit-il en souriant; ta mine me revient, graine d'homme. D'où es-tu donc? Comment t'appelles-tu?...

Fleur-de-misère balbutia et, par bonheur, ne fut pas obligée de répondre, car maître Talabardon, suivi de près par son capitaine, dut s'affaler en grand dans le canot.

Elle ne respira librement qu'en le voyant parti.

Mais, le lendemain, au sortir de Saint-Malo, beaupré sur pouppe, *le Coëtquen* en tête, *l'Agile* dans ses eaux, le pavillon s'étant engagé dans la drisse, elle reçut ordre de grimper sur le pic d'artimon pour le faire mieux flotter.

Et de là, presque au-dessous d'elle, à l'extrême avant de l'autre navire, elle vit son petit camarade Loubet qui la contemplait bouche béante. Talabardon, au même instant, survint, la main levée, et l'apostropha de manière qu'elle n'en perdit pas un mot :

— Que regardes-tu donc, failli gars, au lieu de me lover ces manœuvres?

Naturellement, le maître regarda aussi en l'air; sa main levée retomba sans frapper.

Au hameau natal, l'avant-veille, Auguste Loubet lui avait été confié par son oncle.

— Me voici enfin, à la fin des fins! s'était écrié le marin fieffé en descendant d'une voiture à quatre chevaux, frétée tout exprès pour aller et venir à fond de train. On s'est fait un peu attendre, compère; c'est qu'on naviguait à Cherbourg. Du Bocage me ramène ici; mais, étant son maître d'équipage, pas une minute à moi; fallait regréer *l'Agile*. J'ai, parce que c'est moi, la permission « la plus courte possible, » a dit le capitaine. C'est bien! crève les chevaux, postillon; file-moi douze nœuds; brûle, casse, gagnons du temps. Et maintenant, mon vieux Loubet, va me querir mon enfant, ma fille, Fleur-de-misère, que je l'embrasse, pour lui payer un trousseau de princesse et lui faire un sort !...

Déception profonde! elle avait disparu.

— Comme elle est toujours fourrée sur les caboteurs ou les barques de pêche, elle reviendra peut-être bien...

— Quand nous serons au large, mille feux d'enfer! Deux cents piastres à qui me la ramène avant notre appareillage! Ah! si j'avais su écrire!... Non, ce *c-a-ca* fera le malheur de ma vie de toutes façons!...

— Que veux-tu dire?

— On s'entend, suffit! J'ai bien le temps de te conter l'histoire!... Je voulais la rendre heureuse comme une reine, et elle me manque. Qu'on me la repêche; je la veux!

— Tu l'auras, dit l'oncle Loubet; j'irai aux informations; tu seras content.

— Merci! Et tout à ton service.

Sur ces mots, fut proposé le petit Auguste.

— Timide, mais pas poltron, suffit; on vous le dégourdira. Le capitaine ne me refusera pas un mousse. Fais ton paquet, coco; monte dans mon carrosse, et à bord!

Pourquoi et comment foule de Cancalais assiégèrent *l'Agile* jusqu'à la veille du départ s'explique facilement par l'appât des deux cents piastres. Ils eurent le don d'exaspérer maître Talabardon, qui n'en formait pas moins le petit Loubet à sa rude et loyale école, en sorte que, l'apercevant le nez en l'air, il bondit à ses côtés pour lui infliger une éloquente leçon de travail. Mais il n'en fit rien, car, pénétrant tout à coup le mystère :

— Huître de Cancale que je suis, s'écria-t-il; c'est Noëlle Jagut, mon enfant!

Fleur-de-misère entendit, et son trouble fut tel, qu'elle lâcha prise. Du bout du pic qui surplombe le sillage, elle glissa en jetant un cri d'effroi.

Loubet, Talabardon, vingt autres y répondirent par des cris d'angoisse.

Ce ne fut pas à la mer, mais à son bord, qu'elle tomba; aussi le timide Loubet, serrant les poings, dit-il avec fureur à maître Talabardon :

— C'est vous qui l'avez tuée!

Puis il fondit en larmes, tandis que le vaillant marin pâlissait en fronçant les sourcils.

IV. — PARTS DE PRISES.

— C'est un oiseau que ce petit mousse-là! dit gaiement l'un des officiers du *Coëtquen*.

Par le double effet du tangage et de l'inclinaison du navire, Noëlle avait heurté la voile d'artimon et ensuite un cordage dont le nom technique est *l'écoute de gui;* elle y rebondit sans s'être blessée, et, retombant sur ses pieds en dedans du bord, courut droit à l'échelle des haubans pour remonter sur le pic.

Duguay-Trouin, charmé, l'en empêcha en ajoutant :

— Tu es un brave enfant, mon Colibri.

Mais, à bord de *l'Agile*, d'où l'on n'avait pu voir, Talabardon disait à Loubet d'une voix étouffée :

— Me prends-tu donc pour un traître, petit sot?

— Sauvée, maître! s'écria Loubet presque au même instant, car Fleur-de-misère reparaissait à son poste de pilotin de timonnerie sur le couronnement du *Coëtquen*.

On était hors des passes, la joute commençait. Les deux bâtiments s'écartèrent en se maintenant à portée de voix, mais la discipline interdit aux gens de l'équipage de s'interpeller de bord à bord.

Loubet fit signe d'applaudir et puis posa la main sur son cœur. En même temps Talabardon, haussant les épaules, secoua la tête et, d'un geste expressif, fit comprendre à Noëlle qu'elle n'était qu'une niaise d'avoir eu peur de lui; sur quoi, tirant la langue, il fit mine de se l'arracher.

Un éloge de M. René, une promesse paternelle de discrétion de la part du maître et le témoignage de l'amitié fraternelle de Loubet, sans parler des félicitations de bien des gens du bord, rendirent coup sur coup Noëlle plus heureuse qu'elle ne l'avait été de sa vie. Et l'équipage, adoptant le propos du capitaine, la surnomma *Colibri* : autre bonheur, puisque le nom de Jagut tombait ainsi aux oubliettes.

Même voilure. On s'observait mutuellement avec la plus grande attention.

Malgré sa réputation, *l'Agile* ne gagnait pas un pouce. Et les capitaines en furent presque embarrassés, puisque leur conduite ultérieure devait dépendre de leur différence de marche. Mais, le vent ayant refusé, Du Bocage héla, scindant mot par mot :

— Courons... quelques... bords..., s'il vous plaît!

— J'allais... le... proposer! répliqua Duguay-Trouin.

— A la bonne heure!

— Pare à virer!

Bien que, sur *le Coëtquen*, on manœuvrât serré, *l'Agile*, en trois bordées, s'éleva au vent d'une manière sensible, et, au bout de quelques heures, quand on fut en bonne position pour couper la route au convoi de Newport, il dut rendre une partie de sa voilure haute pour se laisser rejoindre. Du Bocage serrait donc le vent de plus près que Duguay-Trouin, et la question des rôles à prendre se trouvait ainsi tranchée, quand les vigies signalèrent : — Navires!

On eut peine à compter les points gris qui surgissaient à l'horizon.

L'Agile prit chasse vers le nord. *Le Coëtquen*, arrivant par l'ouest, hissa couleurs britanniques, simula une marche embarrassée, et, *faséyant*, c'est-à-dire ne laissant au vent aucune action sur sa voilure, resta presque sur place; il attendait, les canons couverts par des bandes de toile, l'équipage caché dans les entreponts.

Ne dissimulant ni un canon ni un homme, Du Bocage cinglait à l'encontre de l'ennemi.

Fleur-de-misère ou, si l'on aime mieux, Colibri, était restée en vue, à l'extrême arrière, car Duguay-Trouin l'avait choisie pour transmettre ses ordres. Le premier qu'il lui donna fut tout aimable :

— Va dire au lieutenant de faire sortir des fers notre brave Bougon; et, pour le remettre, qu'on lui serve double ration, vin compris, bien entendu.

— Merci, capitaine! répondit Colibri en volant plutôt qu'elle ne courut.

Tant que durèrent les préparatifs, faits à la sourdine, elle porta les ordres ou les questions, rapporta les réponses avec une intelligente clarté, n'oubliant rien, et souriant d'un air enjoué qui plut surtout à Duguay-Trouin.

— Jolie acquisition que ce Colibri! dit-il à demi-voix.

Cependant les deux frégates anglaises manœuvraient pour défendre leur convoi contre l'insolent *Agile*, qui, d'un prompt mouvement d'auloffée, présenta le travers à la première, lui envoya sa volée, y jeta le désordre tout en virant de bord, fondit sur la seconde, parfaitement prête à la riposte, la salua d'un feu roulant et, grâce à sa marche supérieure, passa au travers du convoi. Il prenait ainsi le dessus du vent, coupait la route de retour en Angleterre, attirait sur lui seul les deux frégates d'escorte et devait naturellement être cause que les marchands se dirigeraient, pour la plupart, du côté où Duguay-Trouin les attendait.

— Que personne ne fasse feu avant mon commandement! dit ce dernier à demi-voix. Va, Colibri, cours de canon en canon, et profond silence!

L'enfant, joyeuse, s'en alla renouveler l'ordre du capitaine aux officiers, aux maîtres, aux chefs de pièce, puis remonta et vit avec surprise, tout autour du *Coëtquen*, les fuyards qui, trompés par ses couleurs, son masque et sa route apparente, le dépassaient, non sans le plaindre de sa lourdeur.

— Corps de trompette! disait alors maître Talabardon, pour un joli coup de filet, en voilà un!

— Malgré ça, il n'y a encore rien de pris, fit Loubet, dont le respect craintif avait singulièrement diminué depuis qu'il s'était impunément permis d'apostropher son protecteur.

Du Bocage, en ce moment, voyant que presque tous les marchands étaient dans les eaux du *Coëtquen*, laissa porter, pour engager le combat décisif.

Aussitôt Duguay-Trouin commanda d'une voix retentissante :

— Affale les masques!... Amène le pavillon anglais!... Hisse nos couleurs!... Et feu des deux bords.

Ce fut Colibri qui eut l'honneur d'arborer le pavillon bleu à croix blanche de la marine marchande française; aussi bien les corsaires, mi au sérieux, mi au plaisant, étaient-ils dits *marchands... de boulets*, qualification qui, dans le style familier, leur est restée après l'unification des couleurs des navires du commerce et de ceux de l'Etat.

A tribord et à bâbord sont deux gros bâtiments armés chacun de quatre pièces de fort calibre; surpris comme ils le sont, ils amènent précipitamment. Duguay-Trouin passe coup sur coup assez près de leurs pouppes pour leur lancer à chacun une petite escouade de gens armés jusqu'aux dents, qui y tombent comme grêle, enferment les prisonniers dans la cale, arborent pavillon bleu et gouvernent comme *le Coëtquen*, en détapant les canons pour le seconder.

Tous les marchands sont désormais sur la défensive; les plus hardis forment groupe pour résister. Fleur-de-misère entend enfin les boulets siffler à ses oreilles. Elle n'est pas, tant s'en faut, insensible à la crainte. La moitié du corps d'un gabier frappé par un projectile, dans la hune d'artimon, tombe à ses pieds et l'inonde de sang. Elle en frémit d'horreur; mais, se retournant vers son jeune capitaine, impassible, tout entier au devoir, elle se rend maîtresse de son trouble

et a le bonheur d'éveiller une bienveillante sollicitude :

— Blessé, Colibri! s'est-il écrié.

— Non, capitaine; ce sang n'est pas le mien.

— Ah! tant mieux!

Ce terrible épisode n'est qu'un hasard. L'amarinage successif des marchands continue presque sans pertes. Il y en a déjà six d'enlevés; les vingt-quatre autres s'enfuient dans toutes les directions. En vérité, *le Coëtquen* n'a fait que peloter.

Du Bocage, Talabardon et Loubet essuient des feux autrement nourris. Dans l'espoir de prendre les deux frégates l'une après l'autre, *l'Agile* les a par trop épargnées; il court bientôt des dangers sérieux. Chargé, comme il l'est encore, d'un de ces nombreux équipages qui doivent se répartir sur les prises, il a bien, à la vérité, plus de gens qu'il ne lui en faut pour combattre des deux côtés à la fois; mais les Anglais, qui s'en doutent, se maintiennent du même bord et ripostent ainsi de loin à neuf canons par seize.

Duguay-Trouin le voit, renonce à la rafle, serre le vent et ne tarde pas à venir en aide à son valeureux camarade, dont la mâture menace ruine. Comme lui, pourtant, il voudrait ménager les frégates ennemies.

Les marchands de boulets sont avares de leur marchandise. Le grand art consiste à cueillir des prises intactes comme roses fraîches.

Duguay-Trouin manœuvre donc pour éviter de son mieux de recevoir ni d'envoyer de bordées. Du Bocage recommence à en faire autant. L'artillerie se tait; le combat est silencieux.

Les Anglais, francs navires de guerre, voudraient y aller bon jeu, démâter ou couler leurs trop adroits ennemis. Duguay-Trouin les réduit à ne manœuvrer que pour se garer de l'abordage.

— Magnifique! s'écrièrent Du Bocage et tous les vrais connaisseurs.

— Nom d'un fifre vert! fait Talabardon, je ne donnerais pas ma place pour une loge à la comédie du roi!

Ne parvenant pas à utiliser leurs canons, les Anglais, serrés de tout près malgré leurs efforts, ouvrent un feu nourri de mousqueterie, auquel on ne ripostera même point, car enfin, coup sur coup, ils sont abordés par les deux corsaires.

Ceux-ci rencontreront une résistance digne de leur valeur. Le double assaut est horrible; la mêlée effroyable. Les capitaines eux-mêmes ont dû donner à la tête des dernières escouades d'attaque. Si l'on a ménagé le bois, la toile et la corde, on ne ménage guère les hommes. Rage et carnage, flots de sang, atroces fureurs!

Loubet chercha des yeux et entrevit Fleur-de-misère. Armé d'une longue pique, il faisait partie d'un groupe chargé de défendre l'avant de *l'Agile* en cas de retour offensif.

Noëlle, attachée au service de la timonnerie, était toujours à l'arrière du *Coëtquen*, presque seule, n'ayant pour arme qu'un de ces poignards recourbés qu'on appelait simplement des *coutelas*.

Ni l'un ni l'autre des deux enfants ne pouvait raisonnablement faire partie des pelotons d'abordage, troupe d'enragés, armés de haches et de pistolets, que les gens pourvus de mousquets soutenaient de loin lors du premier assaut et rejoignaient ensuite pour charger à la baïonnette.

Loubet, voyant Noëlle couverte de sang, éprouva plus d'effroi que durant les deux combats d'artillerie, auxquels succédaient la lutte corps à corps, le comble de l'exaspération, les massacres. Il tremble, Fleur-de-misère sourit, il se rassure; mais, tout à coup, il pousse un cri perçant en faisant un signe de désespoir. Sous l'arrière du *Coëtquen* se glisse une chaloupe anglaise montée par un officier et une trentaine d'hommes résolus qui, à la faveur du tumulte, se sont halés le long du bord et vont essayer d'une surprise.

Noëlle, au geste de Loubet, se penche, voit, jette l'alarme, est ajustée par l'officier et roule à la mer.

Est-elle blessée? A-t-elle péri?

Cependant Duguay-Trouin, furieux de la contre-attaque, ramène à son bord un peloton vengeur qui ne fera aucun quartier.

La victoire est complète.

Les deux frégates d'escorte, ayant à peine souffert, sont au pouvoir des Français, qui, maintenant, forts de quatre navires, forcent de toile pour essayer de rattraper les marchands.

Le cas a été prévu; point d'ordres à donner aux premiers lieutenants, capitaines naturels des deux captures.

On se déploie donc en éventail pour une chasse qui n'amènera la prise que de six traînards, car plusieurs vaisseaux anglais sont signalés à l'horizon.

— Chien de sort! s'écria maître Talabardon, voici qui se gâte! Sauvons les œufs! Trompette du diable!

Il n'avait pas fini de jurer, qu'il dut emboucher son sifflet de manœuvre.

Jaloux de rendre à Duguay-Trouin service pour service, Du Bocage essaye de détourner sur lui seul les vaisseaux qui n'ont encore pu découvrir aucun des autres navires. Cet acte de dévouement sera sans effet. Parfaitement renseigné par quelques-uns des fuyards, le commandant de la division britannique dédaigne *l'Agile*, passe et, voulant à toute force reconquérir frégates et marchands amarinés, gouverne sur les côtes de Bretagne.

L'honneur de la journée devait revenir à Duguay-Trouin, qui, dès cette sortie de conserve, l'emporta d'autant plus que, malgré la canonnade acharnée des cinq vaisseaux de ligne, il mit à l'abri, en dedans des écueils de Bréhat, toutes les prises, sauf deux exécrables marcheurs évacués à temps; en sorte que les Anglais ne firent pas un seul prisonnier.

A bord du *Coëtquen*, le mousse Colibri ne répondit point à l'appel fait dès l'arrivée au mouillage.

— Malheureux enfant! murmura Duguay-Trouin, il promettait.

A la même heure, *l'Agile* repassait sur le lieu du combat, marqué par toutes sortes de débris.

— C'est donc ici, maître, disait Loubet à Talabardon, que je l'ai vue tomber à la mer, blessée, morte sans doute!

Le maître promena sur les flots un regard douloureux. Des cadavres cramponnés à des espars brisés flottaient deçà, delà :

— Prions comme sur sa tombe! dit-il.

Loubet s'agenouilla en sanglotant.

Mais une voix claire vibra dans la demi-obscurité du crépuscule.

— Ho du navire! criait-elle.

— C'est mon enfant! fit Talabardon avec un accès de joie si retentissant qu'on l'entendit de la cime des mâts au fond de la cale et que Fleur-de-misère y répondit joyeusement :

— Oui, mon père ! c'est moi !

— Tiens ! tu avais un garçon et tu n'en disais rien ? s'écria Du Bocage.

— Je l'ai pêché dans le feu, tirons-le de l'eau !

On masquait les voiles pour amortir la vitesse et mettre ensuite un canot à la mer ; ce fut inutile : s'accrochant à une corde lancée par Talabardon, Fleur-de-misère se jetait dans ses bras.

— C'est donc une anguille que ton mousse ! dit Du Bocage sur le ton amical.

— Loubet, commandait Talabardon, un hamac dans sa fosse aux lions, double ration sans oublier le vin, et un rechange sec que tu vas lui prêter.

On sait que la fosse aux lions (anciennement aux liens ou cordages) est le logement particulier du premier maître de manœuvres.

Loubet, ivre de joie, s'y précipitait, trop heureux d'aller y servir sa chère Noëlle.

— Comment te nomme-t-on, marmouset ? demandait Du Bocage à l'enfant adoptif de Talabardon.

— Colibri, mon capitaine.

— Descends ! demain tu nous diras ton histoire.

— Oh ! elle n'est pas longue ! Je veillais sur le couronnement de *l'Agile*, Loubet me fait voir la chaloupe anglaise, je crie : — Alerte ! et me jette à l'eau pour prévenir M. Duguay ; mais, j'ai eu beau nager, les navires



Le convoi. Dessin de Gilbert, gravure de Langeval.

filaient trop vite, et je suis revenu m'accrocher à un espar, espérant bien, avec la permission de Dieu, que je priais de tout mon cœur, être ramassé par amis ou ennemis.

— Et, pour ta récompense, tu l'es par tes meilleurs amis ; va manger, te changer et dormir, nous avons de l'ouvrage !

— Grand merci, capitaine ; bonsoir, mon père !

On consolidait la mâture en faisant route pour Saint-Malo, non sans chercher fortune.

On la trouva cinq fois.

Dans les eaux de Jersey, sous le fort du Cornet, *l'Agile* enlève en un clin d'œil un corsaire anglais de douze canons, armé à Saint-Hélier, prend moins d'une heure après un gros transport de Plymouth, puis deux petits interlopes et enfin une galiote de Hambourg. Sur quoi, l'on rentre à bon port.

— Beau métier, n'est-ce pas, mon petit Colibri ? disait Talabardon ; tu es sur notre rôle, tu y restes, je m'en charge ; et tu auras part à nos cinq dernières prises comme aux autres. La misère n'est plus en fleur quand elle porte graines pareilles.

Loubet, trop heureux, servait Noëlle avec la plus

ardente vigilance. De son côté, elle le traitait en frère et le charmait en l'appelant *son matelot.* Entre eux, maître Talabardon était aux anges, devenait moins rude et se rendait d'autant plus cher à tous les gens du bord.

Tandis que Duguay-Trouin courait à de nouveaux succès, les quatorze prises, dont deux frégates, entrèrent toutes à Saint-Malo par un bon vent de nord-ouest. Chaque matelot du *Coëtquen* ou de *l'Agile* avait bien droit sur ce gros lot à mille écus de parts de prises. Quoique Loubet et Colibri ne fussent que simples mousses, il leur revenait sensiblement plus de moitié de pareille somme, attendu les prises nouvelles faites par *l'Agile* seul.

Or, l'oncle Loubet ne pouvait manquer d'avoir connaissance de la bonne fortune de son neveu :

— Va-t'en sauver le magot, lui dit sa femme.

— D'accord! mais la marine qui fait la part du roi et les armateurs qui règlent les comptes ne sont pas si pressés que nous. Sois calme, nous achetons pour le petit quelques bons arpents et, un jour venant, m'est avis que l'une ou l'autre de nos fillettes en profitera.

Il résulta des délais de l'oncle Loubet que *l'Agile*,



Noëlle à la mer. Dessin de Gilbert, gravure de Balaire.

réparé à neuf, reprit le large sans qu'il eût relancé son neveu.

Du Bocage laissait aux mains de Luc de La Barbinais une lettre de remercîments et d'éloges à l'adresse de son frère René Duguay, dont le post-scriptum était ainsi conçu :

« J'ai recueilli, le soir même, sur le lieu du combat, votre vaillant petit Colibri qui s'était lancé à l'eau pour vous prévenir du contre-abordage. C'est, d'aventure, le fils d'adoption de mon excellent Talabardon, bien connu de vous. Je le garde donc, avec votre agrément, pour leur satisfaction commune. »

Très-peu de jours après, *l'Agile* enlevait à l'abordage un vaisseau de la Compagnie des Indes armé de quarante-six canons et chargé à Bombay de marchandises de grand prix.

Plusieurs autres captures furent le fruit de la même croisière. Les parts de prises de chacun se trouvèrent plus que triplées, ce que sut à merveille la tante Loubet.

— Mais va donc enfin à Saint-Malo, espèce de poltron! dit-elle à son mari; sans quoi, finalement tout nous passera sous le nez.

G. DE LA LANDELLE.

(La suite à la prochaine livraison.)

LA CURIE ROMAINE.

LES JUBILÉS.

D'où vient la coutume du jubilé. — Étymologie du mot *jubilé*. — Boniface VIII. — La bulle d'indiction du jubilé de l'an 1300. — Pratiques religieuses ordonnées. — L'*anno santo* et les autres jubilés. — Variations dans les époques des jubilés. — Le 1er grand jubilé. — Affluence immense à Rome. — Quelques vers de Dante. — 2e jubilé demandé par Pétrarque et Cola di Rienzo. — 3e jubilé, anticipé. — Le duc de Ferrare. — 4e jubilé. — Son peu de succès. — 5e jubilé. — Il attire également peu de pèlerins. — 6e jubilé. — La peste. — Catastrophe du pont Saint-Ange. — 7e jubilé. — Ouverture d'une rue à l'occasion de sa célébration. — Il a lieu aussi à Bologne, à cause des bandits. — 8e jubilé, célébré par Alexandre VI. — Les indulgences. — 9e jubilé. — 10e jubilé. — 11e jubilé. — 12e jubilé. — 13e jubilé. — 14e jubilé. — 15e jubilé. — 16e jubilé. — 17e jubilé. — Appel aux apostats. — Couronnement d'un poëte au Capitole. — 18e jubilé. — La cour de France refuse d'abord d'en accepter la bulle. — 19e jubilé. — 20e jubilé.

Le jubilé, du moins celui qu'on nomme *anno santo*, est, comme tant d'autres cérémonies de la curie romaine, un produit du moyen âge, car le premier jubilé ne fut célébré que l'an 1300, par Boniface VIII; toutefois, on ne peut guère contester qu'il soit, dans l'espèce, une imitation de la célèbre coutume juive.

Chez le peuple hébreu, chaque cinquantième année était consacrée, selon les écrivains pharisaïques, à un pardon général, à une sorte de rénovation. Pendant ce laps de temps, qui arrivait régulièrement au bout de sept fois sept années, les esclaves, les captifs recouvraient leur liberté, les dettes étaient déclarées payées, les biens aliénés revenaient à leurs premiers propriétaires ou aux héritiers de ceux-ci, les haines cessaient, etc.

Cette grave coutume, sur l'authenticité de laquelle bien des auteurs élèvent des doutes, subsistait, en théorie, à l'époque de l'apostolat du Christ, l'Evangile nous le dit à chaque chapitre, mais il est peu probable qu'elle existât en pratique. On ne l'observa qu'après la mort de Jésus, dans les communions chrétiennes, durant les deux ou trois premiers siècles de l'Eglise, et en vertu des préceptes du divin Maître qui recommandaient à tous l'égalité, la fraternité, la charité, l'humilité, la pauvreté, l'oubli des injures et parfois le partage des biens.

La sainte coutume juive devenue coutume chrétienne disparut, comme tant d'autres excellentes choses, de l'Eglise primitive, puis un beau jour, en plein moyen âge, reparut sous la forme de jubilé.

Alors il ne fut point question d'abolition de dettes, d'affranchissement d'esclaves, de partages de biens, mais simplement de fondations de monastères, de dotations d'églises, de pèlerinages à des sanctuaires fameux, moyennant quoi on obtenait la rémission de ses péchés passés et des indulgences pour ses péchés à venir.

Les savants disputent sur l'étymologie du mot *jubilé;* les uns pensent qu'il vient de l'hébreu *jobel*, ou corne à bouquin, parce que la cinquantième année était annoncée, chez les Juifs, avec un instrument de ce genre; les autres affirment qu'il dérive de *jobal*, qui signifie rémission. Ceux-là sont peut-être dans le vrai, puisque *jubilé* est aujourd'hui l'équivalent de ce dernier mot.

L'usage du jubilé n'était plus qu'une légende lorsque Boniface VIII le remit solennellement en vigueur, *mû par les réclamations des vieillards*, qui ne cessaient de lui représenter qu'autrefois les catholiques se rendaient tous les cent ans à Rome pour obtenir une absolution complète, et qu'il serait bon de rétablir ce pieux voyage à l'occasion de la fin du treizième siècle et du commencement du quatorzième.

Les *réclamations des vieillards* n'étaient fondées qu'à demi; en réalité, les fidèles pratiquants se rendaient souvent à Rome, qui possédait un grand nombre de corps de saints, de reliques, mais rien ne dit qu'ils y allaient plus particulièrement tous les cent ans.

Quoi qu'il en soit, Boniface VIII, s'appuyant sur cette tradition orale, annonça un jubilé universel, considéré comme le premier par les écrivains ecclésiastiques, qui eut lieu l'an 1300.

Voici le passage le plus important de la bulle d'indiction de ce jubilé :

« Nous avons relevé de relations de vieillards que ceux qui visitent tous les cent ans la basilique du prince des apôtres obtiennent de grands pardons et des indulgences pour leurs péchés. Désirant le salut de chacun et y travaillant volontiers, suivant notre devoir, nous ratifions tous les pardons spéciaux, toutes les indulgences, les confirmons, les approuvons et les renouvelons par la présente constitution. Et afin que les bienheureux Pierre et Paul reçoivent plus d'honneur par le plus grand nombre de fidèles qui visiteront leurs basiliques, nous avertissons lesdits fidèles qu'ils obtiendront une plus copieuse somme de faveurs spirituelles en visitant ces temples durant cette présente année 1300. Confiant dans la miséricorde de Dieu omnipotent, dans les mérites et le pouvoir des apôtres, d'après le conseil de nos frères, les cardinaux de la sainte Eglise, et dans la plénitude de la puissance apostolique, nous concédons non-seulement un large et entier, mais un absolu pardon de tous les péchés à ceux qui pendant cette année, à partir de la dernière fête de la Nativité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, auront visité ou visiteront les lesdites basiliques, vraiment repentants et confessés ou qui se repentiront et se confesseront dans le courant de l'année, voulant qu'il en soit ainsi chaque centième année à venir. Nous décrétons en conséquence que ceux qui désireront mériter les indulgences par nous concédées, devront, s'ils sont Romains, visiter les basiliques Saint-Pierre et Saint-Paul pendant trente jours continus ou interpolés, visitant une basilique au moins par jour; s'ils sont étrangers, faire les mêmes visites pendant quinze jours. Déclarant que plus on visitera de basiliques avec dévotion, plus on aura de mérite et plus on gagnera d'indulgences. Que nul n'ose violer cette bulle de confirmation, d'approbation, de rénovation, de concession, de rémission. Donné à Rome près de Saint-Pierre, le 22 février, septième année de notre pontificat. »

Sauf quelques modifications de détails, par exemple la prescription de la visite de quatre basiliques au lieu de deux, c'est ainsi que les jubilés suivants furent annoncés.

Le jubilé durait un an, toute l'année ecclésiastique, d'une fête de Noël à l'autre. Il commençait aux vêpres de la Nativité, par l'ouverture de la porte sainte quand il y eut une porte sainte, et finissait douze mois après, également aux vêpres de Noël, par la fermeture de cette même porte. Il consistait en pratiques religieuses de toute sorte. Les souverains catholiques étaient invités nominativement à y assister.

Le jubilé universel, l'*anno santo*, n'avait rien de commun avec les jubilés extraordinaires que publiaient les papes à l'occasion de leur exaltation, d'un concile ou de tout autre événement mémorable, et qui consistaient aussi en visites d'églises, processions, etc. Ces jubilés-là avaient pour but d'implorer l'aide divine en faveur du saint-siége et du pontife; les jubilés universels, au contraire, visaient l'universalité des fidèles.

On compte vingt jubilés universels que nous passerons en revue en nous bornant à signaler les faits importants qui les distinguent particulièrement.

1er JUBILÉ.

Célébré l'an 1300 par Boniface VIII, il attira à Rome, suivant Guillaume Ventura, témoin oculaire, deux millions de pèlerins, parmi lesquels Charles de Valois, frère de Philippe IV le Bel, roi de France. Dante a parlé de ce jubilé au dix-huitième chant de son *Enfer* :

Come i Romani per l'esercito molto,
L'anno del giubbileo, su per lo ponte
Hanno a passar la gente modo tolto :
Che dall' un lato tutti hanno la fronte
Verso 'l castello, e vanno a Santo Pietro,
Dall' altra sponda vanno verso 'l monte.

(Comme les Romains, à cause de la grande affluence qui encombra le pont Saint-Ange pendant le jubilé, décidèrent que tous ceux qui iraient à Saint-Pierre suivraient un des côtés et que ceux qui iraient sur la rive opposée, vers monte Giordano, suivraient l'autre.)

Les aumônes offertes à la confession de saint Pierre, en monnaies de cuivre seulement, se montèrent, à la fin de l'année, à la somme de cinquante mille florins d'or. Les pèlerins déposaient leurs sous de chaque côté du maître-autel, et deux clercs, armés de râteaux, les entassaient. Quand les tas étaient trop gros, on les enlevait et on les portait dans une réserve du palais apostolique.

Boniface VIII consacra ces cinquante mille florins d'or à arrondir les domaines, déjà très-riches, des basiliques vaticane et ostiense.

2e JUBILÉ.

Le pape habitait Avignon. Privés des bénéfices résultant de la présence de la cour pontificale et voyant leur ville dépérir, les Romains avaient vainement supplié qu'on leur rendît cette cour, faisant appuyer leur requête par les personnages les plus influents de la Péninsule. Sous le règne de Benoît XII, ils envoyèrent en Provence une ambassade, à laquelle étaient attachés Pétrarque et Cola de Rienzo, pour demander, comme compensation, un jubilé universel dont ils espéraient tirer de grands profits. Benoît XII n'eut pas le temps de les satisfaire; mais son successeur, Clément VI, leur accorda ce jubilé, qu'il intima en 1349 pour 1350, en prenant pour prétexte de cette dérogation à la loi établie par Boniface VIII, que le jubilé séculaire n'était pas en rapport avec la durée de la vie humaine. Pour donner plus de poids à cette pensée, très-raisonnable d'ailleurs, Clément VI décréta qu'à l'avenir l'*anno santo* aurait lieu tous les cinquante ans.

Des *cardinaux légats* représentèrent le saint-père au jubilé de 1350, qui attira à Rome un million deux cent mille pèlerins, au nombre desquels Louis Ier, le Grand, roi de Hongrie, sainte Brigitte et sa fille, plus tard sainte Catherine, Pétrarque, etc.

3e JUBILÉ.

Encouragés par le succès de l'*anno santo* précédent, les Romains sollicitèrent bientôt un autre jubilé, alléguant que le terme de cinquante ans était encore trop long pour la moyenne de la vie humaine.

Les circonstances les favorisèrent.

Un schisme qui dura cinquante et un ans s'était déclaré après la mort de Grégoire XI, qui avait restitué le siége pontifical à la ville éternelle; Urbain VI, considéré aujourd'hui comme le pape véritable, n'était reconnu que par une partie de l'Italie, par le Portugal, l'Angleterre et l'Allemagne; on pouvait espérer qu'un grand jubilé aiderait à pacifier la catholicité, à y ramener l'union; dans tous les cas, on était certain qu'il n'en résulterait qu'un bien pour Rome et la curie apostolique; on décida donc, qu'en raison de la brièveté de la vie humaine et en souvenir de l'âge de Jésus sur la croix, le jubilé universel serait célébré désormais tous les trente-trois ans.

Grégoire XI avait eu le premier cette idée à la suite des supplications des Romains, mais ce fut Urbain VI qui la formula en 1389, dans sa bulle *Salvator noster unigenitus Dei filius*, laquelle intimait le jubilé pour l'année 1390.

Empoisonné à quelque temps de là, Urbain VI laissa à Boniface IX le soin de célébrer l'*anno santo*, qui ne tomba pas, cette fois, trente-trois ans, mais quarante ans après le dernier jubilé.

Il n'eut pas le succès qu'on espérait et tendit plutôt à accentuer le schisme.

Cent mille pèlerins, au plus, visitèrent Rome pendant sa durée.

4e JUBILÉ.

Il eut lieu après un intervalle de dix ans seulement, l'an 1400; il semble qu'on ait voulu, avec lui, revenir au jubilé séculaire prescrit par Boniface VIII.

Sa bulle d'indiction manque; néanmoins, il est parfaitement authentique.

Comme celui de 1390, c'est Boniface IX qui le célébra.

Il attira sur les bords du Tibre une affluence assez considérable, malgré la peste, les excès des factions et les brigands qui infestaient l'Italie centrale.

5e JUBILÉ.

L'*anno santo* que nous venons de résumer paraît n'avoir pas compté pour Martin V, car nous voyons ce pape revenir aux errements d'Urbain VI et célébrer le jubilé universel en 1423, c'est-à-dire trente-trois ans après le jubilé de 1390.

L'anarchie qui désolait la Péninsule, les bandits qui

rendaient les routes impraticables, les guerres que soutenait la France, l'état déplorable de l'Europe, empêchèrent les fidèles de répondre à l'appel de Sa Sainteté.

Cette année-là, Martin V réprimanda vertement l'archevêque de Cantorbery qui avait institué, en faveur de sa cathédrale, un jubilé concédant des indulgences égales à celles accordées aux visiteurs des grandes basiliques de Rome.

6e JUBILÉ.

Il fut célébré à une date irrégulière, en 1450, vingt-sept ans après celui de 1423, par Nicolas V, qui parut ainsi vouloir qu'on en revînt au jubilé cinquantenaire.

Cet *anno santo*, que la peste troubla, vit un tragique accident dont les chroniqueurs ont longuement parlé.

Un jour que la foule des pèlerins revenait de Saint-Pierre, où avait eu lieu l'ostension des grandes reliques, suivie de la bénédiction papale, une panique inexplicable engouffra sur le pont Saint-Ange une telle masse d'individus, que les parapets de ce pont, alors dans un état de délabrement complet, cédèrent sous la pression et que quantité d'hommes et de femmes tombèrent dans le Tibre.

Le nombre des victimes, écrasées ou noyées, s'éleva à cent soixante-douze.

Pour empêcher pareil malheur de se reproduire, Nicolas V ordonna le dégagement des abords du pont du côté de la ville et la démolition des maisons qui les obstruaient.

C'est de cette époque que date la place du pont Saint-Ange qui, en raison de sa proximité avec la prison de Tordinone, devint le lieu ordinaire des exécutions.

Ce jubilé attira un grand concours de fidèles.

7e JUBILÉ.

Paul II ayant décrété, le 19 avril 1470, par sa bulle *ineffabilis providentia summi Patris*, qu'en raison « de la brièveté de la vie humaine » (la phrase devient sacramentelle), le jubilé universel aurait lieu à l'avenir tous les vingt-cinq ans, des vêpres de Noël d'une année aux vêpres de Noël de l'autre, Sixte IV célébra l'*anno santo* en 1475.

Dans le but de faciliter aux fidèles la visite de la basilique vaticane, ce dernier pape ouvrit la rue appelée *Borgo Sant'Angelo*, qui, du pont Saint-Ange, mène à Saint-Pierre.

Les guerres qui remplissaient l'Europe de confusion, les brigands, de plus en plus nombreux dans l'Italie centrale, empêchèrent à tel point les pèlerins de se rendre à Rome, que Sixte IV crut devoir, au milieu de l'année, transporter le jubilé dans la seconde ville pontificale, à Bologne, centre plus rapproché du nord de l'Europe, où il était possible d'arriver sans être trop inquiété par les malandrins, quand on était en nombre et armé.

Le jubilé passa à Bologne le 1er mai, sans pour cela abandonner définitivement Rome, où il se traîna tristement et dans le désert, jusqu'au 25 décembre.

Quatre églises de Bologne furent désignées pour tenir lieu des quatre basiliques patriarcales de la ville éternelle, dont la visite était prescrite aux pèlerins.

On vit à Rome, pendant cet *anno santo*, le roi de Naples Ferdinand et sa femme; Christian Ier, roi de Danemark et sa femme, qui accomplissaient un vœu que la chute finale de l'empire grec leur avait inspiré : celui d'engager les princes chrétiens à se liguer contre les Turcs; Charlotte, reine de Chypre, et Catherine, reine de Bosnie, dépossédées toutes les deux par les Osmanlis. Catherine mourut à Rome, léguant son royaume perdu au saint-siége. Le duc Jean de Saxe, Alphonse, duc de Calabre et fils du roi Ferdinand, André Paléologue, prince du Péloponnèse, et beaucoup d'autres nobles personnages chassés par l'invasion ottomane, visitèrent également Bologne, ou la ville éternelle, à ce moment.

8e JUBILÉ.

Il arriva régulièrement à son heure, selon le *dixit* de la bulle de Paul II. Alexandre VI, qui le célébra l'an 1500, s'attacha à en fixer le cérémonial, particulièrement en ce qui concerne les portes saintes, intimant la visite des quatre basiliques patriarcales et de la confession de chacune de celles-ci, ordonnant que toutes les cloches des églises de Rome sonnassent *à fête* trois jours avant l'ouverture de l'*anno santo*, et accordant pleine et entière faculté aux pénitenciers mineurs de Saint-Pierre d'absoudre quiconque, même dans les cas réservés au pape.

L'affluence des pèlerins fut, cette fois, si considérable, que le pontife jugea utile de prolonger de douze jours la durée du jubilé, et de renvoyer la fermeture de la porte sainte aux vêpres de l'Epiphanie.

9e JUBILÉ.

Clément VII, qui devait voir le sac de Rome par les lansquenets du connétable de Bourbon, le célébra en 1525.

Les guerres, la peste, les brigands, la réforme religieuse le firent passer presque inaperçu, en dépit des indulgences offertes aux fidèles.

10e JUBILÉ.

Il eut lieu en 1550, Jules III occupant la chaire de Saint-Pierre.

La confrérie de la Trinité des pèlerins, fondée dans le but de secourir les pèlerins pauvres, y fonctionna pour la première fois.

Les cérémonies du couronnement et de la prise de possession de Jules III, élu cette année-là, ajoutèrent à ses splendeurs.

Deux grands artistes : Michel-Ange et Vasari, et deux grands jésuites : Ignace de Loyola et François Borgia, l'un et l'autre canonisés par la suite, y parurent.

11e JUBILÉ.

Célébré par Grégoire XIII en 1575.

Parmi les dispositions que prit ce pape pour assurer son succès, on remarque une ordonnance invitant ceux que cela concernait à réparer les chemins et à les purger des malandrins qui les infestaient, et un décret défendant aux propriétaires d'augmenter leurs loyers ou de congédier leurs locataires pendant l'*anno santo*. Grégoire XIII, prévoyant que le pain pourrait manquer, fit faire, en outre, de grands achats de grains. Il accomplit également quelques travaux urgents de viabilité.

Torquato Tasso, saint Charles Borromeo, saint Félix de Cantalicio, saint Philippe de Neri assistèrent à ce jubilé, qui n'attira guère qu'une centaine de mille de

pèlerins, mais où l'on vit beaucoup de processions symboliques.

12e JUBILÉ.

Il arriva en 1600, sous le pontificat de Clément VIII.

D'après certains chroniqueurs, dont les évaluations nous semblent exagérées, le nombre des pèlerins accourus à Rome en cet an 1600 se serait élevé à trois millions, dont trois cent mille Français. Il s'agissait, il est vrai, d'un jubilé séculaire.

13e JUBILÉ.

Célébré en 1625, Urbain VIII (Barberini) régnant.

La peste qui ravageait la Péninsule le fit avorter.

Le Tibre ayant inondé les alentours de la basilique ostiense, Urbain substitua à cette patriarcale la basilique de sainte Marie in Transtevere, dont il bénit la porte du milieu, qu'il déclara porte sainte, accordant à ceux qui la visiteraient les mêmes grâces que celles promises aux fidèles qui auraient visité la basilique



Accident sur le pont Saint-Ange. Dessin de Taluet, gravure de Léveillé.

ostiense. Cette substitution se reproduisit plusieurs fois plus tard, pour la même cause : *lo straripamento del Tevere*.

14e JUBILÉ.

Il tomba en 1650, sous Innocent X. La fameuse belle-sœur de ce pontife, donna Olympia, y joua un rôle et présida à ses dispositions les plus importantes.

La guerre entre la France et l'Espagne l'entrava considérablement.

15e JUBILÉ.

Comme les sept précédents, il eut lieu régulièrement au bout de vingt-cinq ans, en 1675, Clément X étant sur le trône.

La reine Christine de Suède, qui s'était établie à Rome après avoir abjuré le protestantisme, les ducs de Brunswick, de Baden et d'autres personnages de haut lignage y assistèrent. Un million quatre cent mille pèlerins y vinrent.

Pour engager les fidèles à effectuer le voyage de la ville éternelle, Clément X avait particulièrement facilité l'obtention des indulgences.

16e JUBILÉ.

Ouvert en 1699 par Innocent XII et fermé en 1700 par Clément XI.

Ce n'était pas la première fois qu'un conclave avait lieu pendant l'*anno santo*.

Côme III, grand-duc de Toscane ; le duc de Parme

et Plaisance, la veuve de Jean Sobieski, roi de Pologne; Marie Casimir, et ses fils Alexandre et Constantin, se montrèrent à ce jubilé qui attira près de quatre cent mille pèlerins, et vers la fin duquel la basilique de Sainte-Marie in Transtevere fut de nouveau substituée à la basilique ostiense, à cause d'une inondation du Tibre.

Notons incidemment que le jubilé séculaire, c'était le cas de celui de l'an 1700, était réputé plus saint que les autres.

17e JUBILÉ.

Benoît XIII le célébra en 1725. Nous relevons qu'après l'avoir intimé, Sa Sainteté commanda au cardinal grand pénitencier d'inviter, par un édit *ad hoc*, les apostats et les déserteurs des monastères d'hommes et de femmes, qui, paraît-il, étaient alors très-nombreux, à profiter de l'*anno santo* pour rentrer dans leurs couvents, où leurs supérieurs les recevraient avec charité.

On promena pompeusement, au milieu de ce jubilé, trois cent soixante esclaves de diverses nations, rachetés à Tunis par les pères *della Mercede*, moyennant 90 122 écus.

On y vit de plus une solennité fort rare : le couronnement d'un poëte au Capitole.

Depuis Pétrarque, couronné en 1341, les Romains n'avaient pas assisté à pareille fête.

Ce fut l'improvisateur Bernardino Perfetti, un Siennois, très-protégé par la grande-duchesse de Toscane, qui eut l'honneur de recevoir la couronne de laurier des mains du sénateur de Rome, lequel était en ce temps Mario Frangipane.

La cérémonie eut lieu le 23 mai, avec un magnifique apparat.

Il est resté peu de chose des improvisations de Perfetti.

Un concile des évêques d'Italie qui s'occupa de la discipline ecclésiastique, la canonisation de plusieurs saints, contribuèrent à donner un lustre particulier au jubilé de 1725.

On y compta environ deux cent mille pèlerins.

18e JUBILÉ.

Célébré par Benoît XIV en 1750. La cour de France refusa d'abord d'accepter sa bulle d'indiction, parce que le roi Louis XV n'y était pas nommé, tandis que les noms de l'empereur d'Allemagne s'y trouvaient tout au long.

A l'imitation de Benoît XIII, Benoît XIV, par sa bulle *Pastoris*, accorda aux religieuses et aux religieux apostats huit mois pour rentrer dans les couvents désertés par eux.

Affluence assez grande de pèlerins.

19e JUBILÉ.

Annoncé par Clément XIV (Ganganelli), il eut lieu sous Pie VI en 1775.

Ce pape y célébra les solennités de son exaltation.

20e JUBILÉ.

Les événements qui se succédèrent en Italie après la Révolution ayant empêché la célébration de l'*anno santo* séculaire en 1800, le 20e jubilé n'eut lieu qu'en 1825, sous le pontificat de Léon XII.

Le roi des Deux-Siciles, François Ier; Marie-Elisabeth, infante d'Espagne; Marie-Thérèse, veuve de Victor-Emmanuel Ier, roi de Sardaigne; Marie-Christine, reine de Naples; Marie-Caroline-Pie, future impératrice d'Autriche; Charles-Louis, duc de Luc, etc., et quatre cent mille pèlerins y vinrent. La reine Marie-Thérèse y reçut la rose d'or.

Pendant toute sa durée le saint-père s'employa activement à débarrasser les provinces de l'Eglise des brigands qui y trônaient et spécialement des bandes du fameux Gasparrone (1).

Le 21e jubilé aurait été célébré en 1850 sans la révolution romaine. Sans les événements de 1870, sans l'annexion de la ville éternelle, Pie IX l'aurait certainement intimé pour 1875. Au lieu de cela, il a prescrit un jubilé qui, n'ayant eu ni ouverture, ni clôture solennelle, ni portes saintes, ni rien de ce qui caractérise vraiment les grands jubilés, ne doit pas être classé comme *anno santo*, mais comme jubilé extraordinaire.

Le 21e jubilé est donc encore à venir; on ne peut guère l'attendre maintenant que pour l'an 1900.

ARMAND DUBARRY.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Tous les yeux sont tournés vers la Serbie, les Balkans, le Monténégro et la Grèce; le prince Milan est en campagne : les Serbes veulent relever le royaume de Serbie, détruit par les Turcs en 1389, après la célèbre bataille de Kossovo. Jusqu'à l'heure où nous écrivons, les chances de la guerre semblent tourner contre les Serbes; ils avaient compté sur l'appui de la Roumanie, sur un nouveau soulèvement des Bulgares et une prise d'armes de la Grèce; aucune de ces prévisions ne s'est réalisée; le Monténégro seul est entré dans la lice, et les guerriers de la Montagne-Noire sont sortis pour envahir les frontières de la Turquie. C'est une diversion, sans doute, mais si nous consultons l'excellent ouvrage de MM. Frilley et Wlahovitj (2), nous doutons qu'elle soit suffisante. La Montagne-Noire peut mettre sur pied dix mille combattants, hommes intrépides, marcheurs et tireurs admirables, défenseurs invincibles des vallées profondes qu'ils habitent; mais, hors des rochers qu'ils connaissent si bien et en plaine, que feront-ils? Ne ressembleront-ils pas à ces soldats de don Carlos qui n'ont jamais pu descendre de leurs roches escarpées et sur un terrain plat pour suivre leur victoire? Quant à la Grèce, dont le roi et la

(1) Voir nos Études sur le brigandage en Italie.

(2) *Le Monténégro contemporain*, 1 vol. Plon et Ce.

reine parcourent l'Europe, rien ne fait croire qu'elle veuille prendre part à la lutte. Que ce petit royaume poursuive paisiblement ses destinées, il est bien assuré, dans l'inévitable démembrement de l'empire turc, d'acquérir les provinces qu'il convoite. Qu'il se moralise et s'instruise, là est la grande tâche qu'il a à remplir pour reprendre dans le monde une place à laquelle la mémoire et le génie de ses ancêtres le convient.

Du passé, d'ailleurs, malgré les spirituelles moqueries de M. About, elle semble n'avoir pas tout perdu ; elle a conservé, par-ci par-là, de rustiques rapsodes dont les improvisations poétiques mériteraient encore les applaudissements d'Horace. Ecoutez plutôt ces vers d'un ménétrier, le vieux Kouzourdou, que M. G. d'Orcet a traduits. Il se trouvait avec sa fille à une petite fête, et voici par quels vers empreints d'une grâce antique ce poëte salua la présence de la belle étrangère :

Amis, de ce bon vin qu'on emplisse mon verre!
Je le vide en l'honneur de la fille du Franc,
De l'or de ses cheveux, de son teint rose et blanc.
Est-il bleu, notre ciel? Je le croyais naguère ;
En est-il de plus bleu que le ciel de Cypris?
Mais depuis que j'ai vu les yeux de l'étrangère,
O mon céleste azur, que tu me parais gris!

Anacréon ou Théocrite auraient-ils trouvé une improvisation plus charmante, et, parmi nos poëtes, en est-il beaucoup qui eussent rencontré une inspiration aussi heureuse, un aussi gracieux compliment de bienvenue. En lisant ces vers du rustique Kouzourdou, ne se prend-on pas à espérer le réveil de la Grèce et de ces muses sacrées qui ont été et qui sont encore les délices du monde?

Mais, pendant que l'on chante sur les bords de l'Eurotas, on s'égorge dans les Balkans, et, pour faciliter les recherches de ceux de nos lecteurs qui suivent la marche des armées, nous avons cru leur être agréable en publiant une carte du théâtre de la guerre. Nous devons leur signaler une difficulté qui se rencontre toujours dans les descriptions géographiques de ces contrées. Les noms des villages, des bourgs, des rivières, varient ; les Turcs et les Serbes les nomment d'une façon différente ; c'est une source de mécomptes et d'erreurs qu'il est impossible d'éviter, à moins d'écrire à côté de chaque localité sa double appellation, ce que ne nous permettait pas la dimension obligée de notre carte. Nous désirons très-vivement que ce travail ne soit pas trop longtemps consulté par nos abonnés, et que la paix règne sur l'Europe entière. Elle a bien autre chose à faire que de se battre !

Pendant que là-bas on se tue, la France, rend de glorieux honneurs à ceux qui l'ont honorée. Il y a quelque temps Rouen fêtait Boïeldieu ; Nîmes, le poëte Reboul ; dans peu de jours ce sera Dijon qui célébrera le centenaire de Rameau ; aujourd'hui on inaugure un monument pour perpétuer à Véretz la mémoire d'un des écrivains les plus remarquables de notre siècle naissant. Après Pascal, avec lequel pas un pamphlétaire ne peut être comparé, Paul Louis Courier est un des maîtres de la satire en prose. Erudit profond, helléniste savant, il s'était créé une langue toute pleine du génie de la renaissance, et a laissé des pages qui feront l'admiration et le désespoir des écrivains essayant de marcher sur ses traces.

Fils d'un bourgeois riche et lettré, Paul-Louis Courier est né à Paris en 1773 ; son enfance se passa en Touraine, où sa famille était venue chercher un refuge contre la vengeance d'un grand seigneur. Son père le destinait à la carrière du génie, ses premières études de l'enfance furent donc tournées vers l'étude des mathématiques ; mais, de bonne heure, il témoigna ses préférences pour les historiens et les poëtes ; cependant, électrisé par la Révolution et voulant concourir à la défense de la patrie menacée, il entra à l'école d'artillerie de Châlons, d'où il sortit officier en 1793.

Il possédait quelques-unes des grandes qualités militaires, la bravoure, le sang-froid, le don du commandement, mais il lui en manquait d'indispensables ; il n'avait point l'amour du métier ; il était d'humeur indépendante, indisciplinable et frondeuse. Il admira le génie militaire de Bonaparte, mais quand le vainqueur de l'Italie se fit consul, Paul-Louis Courier se moquait ouvertement des niaises adulations dont de serviles généraux accablaient le maître nouveau. Ecoutons-le :

« Je déjeunais chez mon camarade Duroc (1), logé en ce temps-là, mais depuis peu, notez, dans une vieille maison (2) fort laide, selon moi, entre cour et jardin, où il occupait le rez-de-chaussée. Nous étions à table plusieurs, joyeux, en devoir de bien faire, quand tout à coup arrive, et sans être annoncé, notre camarade Bonaparte, nouveau propriétaire de la vieille maison, habitant le premier étage. Il venait en voisin, et cette bonhomie nous étonna au point que pas un des convives ne savait ce qu'il faisait. On se lève, et chacun demandait : Qu'y a-t-il? Le héros nous fit rasseoir. Il n'était pas de ces camarades à qui l'on peut dire : Mets-toi et mange avec nous. Cela eût été bon avant l'acquisition de la vieille maison. Debout à nous regarder et ne sachant trop que dire, il allait et venait.

— Ce sont des artichauts dont vous déjeunez là?

— Oui, général.

— Vous, Rapp, vous les mangez à l'huile?

— Oui, général.

— Et vous, Savary (3), à la sauce?

— Moi, je les mange au sel.

— Ah, général! répond celui qui s'appelait alors Savary, vous êtes un grand homme ; vous êtes inimitable !... »

La scène n'est-elle pas digne de Molière? .

Les militaires qui ont de l'esprit de cette sorte ne peuvent guère compter sur un rapide avancement ; c'était d'ailleurs le dernier souci de Courier, se moquant des exigences du service pour fouiller les musées, les bibliothèques, et déchiffrer un inscription ou un manuscrit. C'est ainsi qu'il découvrit une page que l'on croyait à jamais perdue du charmant roman de Longus, *Daphnis et Chloé*, dont Amyot a donné une adorable traduction. A son tour, Courier traduisit le fragment reconquis avec une telle science et un tel bonheur, qu'il est impossible de le distinguer de l'œuvre d'Amyot lui-même, tant il a su prendre sa gracieuse bonhomie !

L'état militaire ne tarda point à lasser Courier. Après l'avoir quitté une première fois sans congé, au risque de se faire traiter en déserteur, il l'abandonna définitivement pour se livrer à l'étude de Xénophon et d'Hérodote, et bientôt, à côté de Coraï, il fut compté parmi les hellénistes les plus érudits. Mais il porta

(1) Devenu depuis grand maréchal du palais.
(2) Les Tuileries.
(3) Depuis, duc de Rovigo.

parmi les savants le même esprit de moquerie qui lui avait fait tant d'ennemis dans les camps. Aussi, lorsqu'il eut l'idée fort légitime d'entrer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, se vit-il repoussé par ceux dont il s'était impitoyablement raillé. Il s'en vengea par une lettre étincelante d'esprit, en racontant son échec, et le succès de concurrents qui ne possédaient point ses mérites.

« Ce qui me fâche le plus, dit-il, c'est que je vois s'accomplir cette prédiction que me fit autrefois mon père : « Tu ne seras jamais rien. » Jusqu'à présent je doutais (comme il y a toujours quelque chose d'obscur dans les oracles), je pensais qu'il pouvait avoir dit : *Tu ne feras jamais rien*, ce qui m'accommodait assez, et me semblait même d'un bon augure pour mon avancement dans le monde ; car en ne faisant rien, je pouvais parvenir à tout, et singulièrement à être de l'Académie; je m'abusais. Le bonhomme, sans doute, avait dit, et rarement il se trompa : *Tu ne seras jamais rien*, c'est-à-dire tu ne seras ni gendarme, ni rat-de-cave, ni espion, ni duc, ni laquais, ni académicien. Tu seras Paul-Louis pour tout potage, *id est*, rien. Terrible mot. »

Mais c'est surtout comme écrivain politique, comme pamphlétaire, que Courier, « vigneron de la Chavanière, bûcheron de la forêt de Larçai, laboureur de la Filionière et de la Houssière », ainsi qu'il se plaisait à s'appeler, a conquis une place supérieure dans notre littérature, celle que Swift a méritée en Angleterre. C'est de la forme qu'il employait, et non des opinions



Carte du théâtre de la guerre.

dont il s'est fait le défenseur, dont nous entendons parler ; celles-ci ne regardant point le *Musée*. Aussi bien, un homme qui a été lié avec Courier, M. E. Delecluze, a-t-il écrit dans ses mémoires : « Une passion absorbait chez lui toutes les autres : celle d'écrire... Quand on l'a connu intimement, on a bien de la peine à croire que la composition de ses pamphlets lui ait été inspirée par la violence de ses opinions politiques... Rabelais était son Homère... Il est vraisemblable que l'ultra-royalisme de la Restauration ne lui servit que de prétexte pour s'exercer dans un genre de satires favorables à son talent : les *Ménippées* et les *Provinciales*. »

Quoi qu'il en soit, les écrits politiques de Paul-Louis sont des modèles achevés, et le *Pamphlet des pamphlets*, un vrai chef-d'œuvre, dont pas un seul mot ne peut être ni changé ni retranché. Il est, en son genre, comparable aux plus belles pages des *Petites Lettres* ; c'est du Pascal où a passé le souffle du génie gaulois Railleur et faux bonhomme, il fait sourire, il subjugue, il entraîne, et trouve les accents de la plus haute éloquence, de cette éloquence de raison et de bon sens qui va droit au but. D'un caractère bizarre, quinteux, grincheux, mari peu commode, voisin processif, Paul-Louis Courier mourut à l'âge de cinquante-deux ans; il fut assassiné près de sa maison de Véretz, le 10 avril 1825.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

L'AMÉRIQUE DU NORD.

L'OKEECHOBEE [1].



Le bouquet de cachimans. Dessin de A. de Bar, gravure de Trichon.

XIX. — LE BOUQUET DE CACHIMANS.

Les nouveaux amis dormirent l'un près de l'autre sous la tente du Séminole. Grâce aux ordres tout-puissants d'Oskéola, les compagnons de Julien furent reçus en frères par les pauvres Mianis qui, il faut l'avouer, ne comprenaient pas du tout ce que des blancs pouvaient venir faire dans leurs marais, mais qui, sur la parole de leur chef vénéré, les regardèrent comme deux amis.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

— Ainsi, mon jeune frère fera le tour de l'Okeechobee? dit, le lendemain, Oskéola.

— C'est un devoir, chef.

— Il n'ignore pas qu'il lui faudra traverser les Everglades?

— Je les traverserai.

— Mon frère y entrera, mais il n'en sortira pas. Nul après les Mianis n'en connaît les passages.

— Chef, je le savais, et j'y aurais péri; le sacrifice de ma vie était fait; grâce à vous, maintenant je sais que j'en sortirai, et ma reconnaissance...

— Laissons cela. Je vous l'ai dit, j'ai une dette à payer à votre nation.

— J'accepte, mais mon frère séminole n'obligera pas un ingrat.

— Hé! que pouvez-vous pour nous?

— Beaucoup moins que je ne voudrais, mais beaucoup plus que vous n'avez l'air de croire, chef. Oskéola et ses frères manquent de bien des choses ici... qui pourra m'empêcher de les leur offrir? Nul, pas même Oskéola... On refuse d'un ennemi, on accepte d'un frère... D'ailleurs, mon frère est un homme sage; la poudre s'use chaque jour, je puis lui en envoyer; les rifles sont rares, j'en ai quelques-uns dans mon wigwham... Mon frère les emploiera contre les Yankees... le sang est entre eux et moi, comme entre eux et lui...

Le chef toucha le bras de Julien et, le regardant dans les yeux, lui dit lentement :

— Mon jeune frère fera cela?

— Votre jeune frère fera ce qu'il dit.

— C'est bien, les Français sont un grand peuple.

— Un Français n'a qu'une parole et sa langue n'est pas fourchue.

— C'est bien. Mon frère fera vivre le dernier des Séminoles quelques heures de plus, et son peuple à l'agonie sera moins malheureux...

Oskéola, debout devant la tente, entouré de sa même phalange de guerriers, avait l'air grave d'un souverain pénétré de ses devoirs. Il se tourna vers sa tribu et lui transmit en langue creeke ce que Julien venait de lui promettre, ajoutant :

— Les Français ne sont pas les Yankees! Mes frères auront ce que leur promet le chef blanc, dès qu'il aura regagné son foyer. Mes frères l'aideront dans son voyage et le guideront dans le sentier; il ne nous trahira pas.

— Oach! répondirent les Séminoles.

Alors, se retournant simplement vers Julien du Merry, Oskéola étendit la main :

— Mes frères Mianis sont les frères du jeune chef. Quand partent-ils?

— Sans retard, chef, si vous le trouvez bon.

— Partons! que les femmes plient les tentes.

Ce fut un mouvement inusité pendant une heure. Puis, lorsque tout fut prêt, Oskéola, précédé de quatre ou cinq guerriers, prit avec Julien et les siens le chemin du Midi.

— Mon frère se rappelle que nous avons deux bateaux, dit Julien.

— Certes. Ils abrégeront les distances et nous seront utiles... plus tard.

— Je les ai fait ployer.

— Mon frère a bien fait.

En effet, les coracles avaient été ployés et joints, sur les épaules de Styx-Noir et de Toby Hall, aux munitions de réserve de la petite troupe. Sarah portait les coqs à fraise, les canards, les sarcelles et les provisions sèches.

Ainsi s'avançaient nos amis, de ce pas léger et rapide, particulier aux Indiens américains, chacun marchant derrière son camarade, le pas dans ses pas. Plus ils avançaient, plus les terres devenaient mouvantes, plus les sentiers serpentaient au milieu des fondrières; la condition de placer les pas dans les pas précédents n'était pas toujours suffisante pour empêcher nos amis d'enfoncer profondément dans les vasières... Styx-Noir semblait démoralisé, et s'il eût été seul, il n'eût su ni avancer ni reculer. Chacun des Mianis, au contraire, sautait avec une adresse incroyable par-dessus les pas perfides, par-dessus les molières sans fond, avec une sûreté qui prouvait leur habitude extrême de ce triste pays. Tout à coup chacun bondissait au pied d'un cyprès implanté comme par miracle au milieu de cette vase liquide et trouvait un point d'appui suffisant sur une ravine pour y prendre un peu de repos.

Chaque soir, Oskéola savait trouver au milieu des marais, des terrains inondés et des bayons, certaines places qui ne dépassaient pas toujours de dix centimètres la surface des eaux d'alentour et sur lesquelles la petite troupe campait. Quelquefois même ces endroits semblaient des amas de sable et de pierres, comme si quelque marais gigantesque était venu déposer là, en les roulant, les débris d'une longue grève. Encore fallait-il le flair d'un Séminole pour deviner ces endroits habitables...

Pendant les premiers jours ce fut la besogne continuelle de chaque homme, de ramasser, durant la marche, quelques branches un peu sèches et de les apporter jusqu'au campement du soir pour entretenir le feu qui éloignait les caïmans, les alligators et les serpents dangereux. Mais bientôt le bois lui-même manqua, les pins et les cyprès étaient clair-semés et plantés dans la boue, les buissons flottaient presque dans l'eau; aucune branche ne pouvait être coupée ou cassée par nos voyageurs. Alors, toute la nuit, chaque homme à tour de rôle marchait autour du campement armé d'un bâton ployant pour chasser les reptiles venimeux qui rampaient sournoisement vers les dormeurs.

Le coucher n'était compliqué ni pour les Mianis, ni pour leurs compagnons. Julien s'étendait sur son manteau de caoutchouc, les sauvages se roulaient dans leurs couvertures; la rosée tombait souvent dru comme de la pluie ailleurs, mais tous ces hommes supportaient ces inconvénients sans maugréer...

Un soir, le crépuscule se faisait, les hiboux et les chouettes perchés sur les maigres branches des cyprès chauves perdus dans les boues jetaient à la brise leur note lugubre. Le temps était lourd, orageux; quelques corbeaux lointains s'endormaient en croassant... la petite troupe était ramassée sur une sorte de hummock isolé, dans une plaine de boue noire et nauséabonde... cette pauvre éminence de pierre avait l'air de s'animer avec la nuit; dans tous les interstices du sol on entendait des bruissements suspects : les hôtes de la terre s'agitaient, les crapauds hideux, les scorpions, les araignées noires se préparaient à leur chasse nocturne.

Julien trouve une grosse pierre carrée — quelle chance! elle lui servira de traversin : il étend son manteau et se couche. Mais à peine a-t-il appuyé sa tête, qu'une odeur forte et nauséabonde, semblant sortir de la pierre même où repose sa tête, frappe son

odorat. Il se retourne, mais l'odeur désagréable persiste... il se lève en maugréant; Sarah, blottie à ses pieds dans sa couverture, s'éveille...

— Qu'y a-t-il, maître?

— Sentez-vous l'odeur infecte qui me tient éveillé?

— Non, maître, pas ici.

— Où je me suis couché, la place n'est pas tenable.

A ces paroles, l'Indienne s'était relevée, elle s'approche de la couche improvisée de Julien... A peine Sarah a-t-elle perçu cette odeur, qu'elle se penche vers son maître, et, mettant un doigt sur sa bouche, elle lui dit à l'oreille :

— C'est un copper head!

— Un copper head! reprit Julien en frissonnant. La *tête de cuivre!*

Il venait de dormir sur un trigonocéphale, dont la morsure tue en quelques minutes l'homme le plus vigoureux! C'était la chaleur de son corps qui avait éveillé le terrible reptile.

Sarah poussa un sifflement continu qui réveilla son frère; un mot le mit au courant et elle se plaça près de la pierre, son long bâton ployant à la main. Toby Hall, approchant à pas de loup, se plaça en face d'elle et tous deux demeurèrent immobiles... C'était un singulier spectacle sous les rayons de la lune, passant par intermittence entre les nuages orageux que le vent roulait au ciel.

— Je vais rouler la pierre, dit Julien.

— N'y touchez pas, maître, vous seriez infailliblement mordu! Maintenant qu'il vous a senti et qu'il est éveillé, il viendra bien tout seul.

Ce fut assez long. L'animal, extrêmement défiant, avait sans doute entendu le bruit des voix et des pas. Cependant, il montra enfin sa tête plate, d'une splendide couleur métallique dorée... il fut assommé. Il avait $1^{m},50$ de long, et de ses crochets saillants un venin épais et jaunâtre coulait goutte à goutte...

Tels étaient les dangers qui chaque jour, chaque nuit, entouraient nos voyageurs. Quand ce n'était pas le copper head, c'était le black snake, le trigonocéphale noir, autre espèce dont la morsure n'est pas moins mortelle : c'était le makassin snake, c'étaient dix autres, vingt, cent autres qui pullulent dans ces affreuses solitudes; c'étaient toutes les vermines imaginables qui savent ramper, voler, mordre, piquer...

— Mon frère nous fait changer de direction? demanda Julien à Oskéola.

— Comment mon frère le sait-il?

— La boussole me le dit, répliqua le jeune homme en montrant cet instrument au sauvage et lui expliquant sommairement son emploi.

— Oach! dit le chef, mon frère est bien heureux.

— Julien se souviendra que son frère rouge désire une boussole. Où le chef rouge nous conduit-il?

— Nous marchons vers le soleil couchant. Mon frère arrivera bientôt au bouquet des Cachimans.

— Vous avez ici des pommes cannelles?

— Nous en avons. Sur une place solide, des cachimans ont pu prendre racine et former un petit bois où nous trouverons des feuilles et une écorce salutaire.

— Ne sont-ce pas ces arbres appelés *corossols*, qui fourniront un remède contre la dyssenterie qui fatigue nos compagnons?

— Mon frère a raison, ils retrouveront la santé.

— Comment y aller?

— Avec les canots, si mon frère le veut.

— Votre frère blanc veut ce que vous voulez, chef. Nous nous embarquerons.

— Le fond de l'Okeechobee, au sud, se découpe en trois ou quatre baies profondes, mais où l'eau et la terre se mélangent en une boue liquide. Nous autres les traversons à la nage; mais ce trajet est long, fatigant, dangereux, et nos frères souvent y périssent; ces bateaux nous aideront, si mon frère le veut.

— Les volontés du chef sont les miennes.

Le lendemain, la petite troupe traversa peu à peu, deux personnes dans chaque coracle, ces lacs de boue où fourmillaient des reptiles monstrueux et arriva réunie au pied du bouquet de Cachimans (1). C'était une traversée de plus de dix milles — seize kilomètres — et, malgré quelques difficultés, les petits bateaux s'en tirèrent à merveille.

On tua quelque gibier dans le bois. Des anhingas furent abattus par nos amis afin que les pauvres Mianis économisassent leurs munitions. Des ibis blancs et roses, des chevaliers, des bécassines, des pluviers, abondaient partout et fournirent leur contingent à la nourriture de tous, au grand contentement des compagnons d'Oskéola.

Parmi les branches on tua le vautour aura (2), le vautour noir, le caracara, la buse à épaule rouge : c'était comme un rendez-vous de rapaces sur ce terrain solide. Les Mianis dévoraient tous ces oiseaux médiocres, même les corbeaux piscivores (3) à la chair noire, et l'orfraie, leur voisine.

XX. — LA BERGE SABLEUSE.

Cependant, ce n'était pas impunément que Julien vivait au milieu des effluves pestilentielles des marécages : déjà ses yeux se creusaient, son teint prenait une couleur plombée, la fièvre secouait chaque soir ses membres amaigris. Styx-Noir ne sentait aucune atteinte : les nègres ne sont, pas plus que les Indiens, accessibles à cet empoisonnement miasmatique.

Au contraire, les forces de notre ami déclinaient peu à peu. Il fallut recommencer une nouvelle traversée du bouquet des Cachimans à la Berge sableuse; cette traversée, plus longue que la première, mesurait douze milles et coupait trois lagunes aussi dangereuses que celles que l'on avait déjà parcourues.

Il était temps d'arriver! Pauvre Julien, il gisait enveloppé dans son manteau, sur quelques couvertures que ses compagnons avaient étendues sur le sol nu et humide. La fièvre tordait ses membres, faisait claquer ses dents.

C'est alors que Oskéola, s'adressant à Sarah, lui donna des ordres en langue séminole. La jeune créole se couvrit de sa couverture et, se jetant à la nage dans la vase liquide, s'éloigna sans tourner la tête, dirigeant sa course vers le sud... elle revint deux jours après, apportant à Julien des plantes qu'elle écrasa sur une pierre et dont elle lui fit prendre le jus et la pulpe.

Qu'était-ce? Les Mianis le savent seuls.

Le lendemain, notre ami était sur pied, serrait les mains du chef et lui témoignait toute sa reconnaissance. Ce fut une joie pour tous les guerriers que de voir le chef blanc reprendre sa gaieté si communicative et cette bienveillance qui le faisait aimer de tous.

(1) *Anona muricata* (Lin.).
(2) *Corvus ossifraga.*
(3) *Catharthes aura* (Bp.).

Joyeux, car il savait que les Everglades étaient désormais traversées, et que les dangers étaient à l'ouest du lac de même nature qu'à l'est, Julien recouvra ses forces rapidement et se mit à visiter les environs de la bonne plage. Cette plage sableuse formait comme l'extrémité d'un banc résistant considérable qui allait s'élargissant au milieu du pays, inondé tout autour. C'était comme une sorte d'île solide placée dans le marais.

Il reconnut bien vite qu'avec le terrain solide la forêt reprenait son empire, mais il constata aussi qu'elle offrait aux voyageurs la ressource de ses aliments. Julien résolut d'en profiter pour renouveler un peu les provisions de ses compagnons creeks et relever leur cuisine, réduite aux plus maigres proportions dans les solitudes désertes qu'ils avaient traversées ensemble durant plusieurs semaines. Suivi de Toby Hall et de Styx-Noir, tous trois se mirent à fusiller des canards qui, en troupes nombreuses, couvraient un grand bayon longeant la berge sableuse. Ce fut un carnage. Mais plusieurs d'entre ces oiseaux prirent une seconde fois leur volée et allèrent se cacher plus avant dans le bois. Que faire? Les poursuivre; nos amis allèrent à eux.

Devant Julien s'étendait, sous bois, un ravin qui au loin se perdait sous les buissons et parmi de grands arbres. Une véritable obscurité régnait dans ce réduit. Les arbres qui le bornaient, ceux qui y poussaient et dont les têtes se touchaient dans les airs, étaient enlacés, recouverts, dominés par d'immenses aristoloches aux feuilles énormes, qui formaient, en s'entrelaçant, une voûte absolument impénétrable à la lumière du jour. Dans cette cave avaient poussé des champignons de toutes formes et de toutes grandeurs. Il y en avait là des amas de microscopiques, qui ressemblaient à une mousse mamelonnée, à un tissu granulé, recouvrant des arbres tombés sur le sol; plus loin, poussaient dans la terre même des espèces aussi grosses que les troncs d'arbres gisants à côté d'elles.

Il fallut descendre avec précaution dans cette excavation où la moisissure régnait en souveraine. Une insupportable odeur de pourri, de bêtes mortes, arrêta un instant Julien, mais ses deux compagnons, moins impressionnables, avançaient toujours; il les suivit...

Au fond du ravin des mares stagnantes d'eau filtrée à travers les terres s'étendaient, couvertes d'une huile croupie, verdâtre, sous les seules trépidations causées par les pas des chasseurs, s'irisaient de violet, comme de l'essence de térébenthine répandue en couches minces. Le sol lui-même était enduit d'une efflorescence farineuse qui se collait aux pieds et rendait la marche difficile et glissante. Aucun végétal, autre que des champignons et des mousses, n'aurait pu vivre dans ce milieu infect et dépourvu d'air, où la chaleur humide était étouffante.

Les vieux troncs d'arbres centenaires, brisés par leur chute, corrodés par l'humidité, gisaient en travers et en long, décharnés comme des squelettes et n'ayant plus d'autre usage que de nourrir ces champignons qui poussaient à loisir sous cette pourriture végétale. Il y avait là des apiospores, grosses masses gélatineuses et transparentes qui se collent aux parois des roches quand elles en trouvent, mais qui sortaient des bûches comme des exostoses informes, suintant goutte à goutte un liquide jaunâtre et empesté.

Hall montra à Jullien du Merril des philocies. Il n'en connaissait pas le nom, mais il savait par son expérience de demi-sauvage que ces champignons, qui rappellent des morceaux de charbons agglomérés, sont si vénéneux, qu'il est dangereux d'en approcher seulement la main. A côté, poussaient des lentiums d'un blanc éclatant, ressemblant à des perles montées sur un pédoncule d'azur.

Au pied des arbres encore debout, s'étalaient des républiques nombreuses d'ustalées oranges, marbrées de blanc, épanouissant leur chapeau chinois et paraissant des naines à côté des lycoperdacées géantes de ces régions. Il y avait là des représentants de cette famille, aussi hauts que des enfants, et déployant des chapeaux de deux mètres de diamètre. Quelques-uns étaient roses et ressemblaient à d'immenses parapluies. Le plus grand nombre appartenait aux pézizes et avait une tout autre forme : ils rappelaient parfaitement de grandes marmites en bois...

Frappé, malgré lui, par la bizarrerie de cette végétation quasi souterraine, Hall marchait lentement et avec précaution, jetant des regards méfiants et soupçonneux à droite et à gauche. Julien suivait, muet de surprise; Styx-Noir fermait la marche, mais affolé et voulant toucher à tout, comme un grand enfant qui a peur. Tout à coup, il s'approche d'un des plus gros champignons, qui avait à peu près la forme d'une citrouille, et il veut le saisir; mais le champignon fait explosion entre ses bras avec un bruit plus grave, mais aussi fort que celui d'un coup de fusil.

Un nuage de spores rouges entoure le pauvre Styx-Noir, l'aveugle et l'étouffe. Il recule... mais au même moment le ravin tout entier retentit de détonations... C'est une vraie petite guerre qui va en s'accroissant à chaque instant et couvre nos trois amis de cette poussière qui les aveugle et les fait tousser et éternuer... Styx-Noir était déjà loin; bondissant comme un cerf blessé, il était revenu sur ses pas, heurtant les gros pezizes à droite et à gauche dans sa fuite précipitée et redoublant le bruit et les nuages infects.

Il fallut les suivre à la hâte; Julien et Hall perdaient la respiration...

Une fois au jour, tous trois se regardèrent avec étonnement... Déjà leurs figures et leurs mains se couvraient de pustules, leur respiration devenait de plus en plus pénible. Ils durent, sur le conseil d'Oskéola, chercher un peu d'eau claire et s'y plonger pour se débarrasser du contact corrosif de ces spores empoisonnés.

De la berge sableuse, le chef séminole fit voir à Julien l'île Observation, qui se dessinait vaguement à l'horizon, non par ses terres qui émergent à peine du lac, mais par les buissons de palmettos dont elle est couverte.

Et le voyage continua.

XXI. — LE TRAVAIL DE CHITTI-JOLO.

A partir de la berge sableuse, les jungles de palmettos reprirent leur empire presque absolu sur toutes les parties un peu solides des marécages. Quelques bouquets de cyprès isolés se dessinaient au loin sur la rive du lac.

Plus on avançait vers le nord-ouest, plus Oskéola devenait inquiet; il avait de fréquents conciliabules avec ses meilleurs guerriers, qu'il appelait l'un après l'autre auprès de lui. Tous se baissaient, étudiaient attentivement le sentier, le sol et les environs, puis ils

allaient reprendre leur place, dans la file indienne. Julien du Merril, confiant dans l'amitié du Séminole, ne s'inquiétait pas beaucoup de ces mouvements et attendait, avec un flegme digne de ses sauvages amis, que le chef jugeât à propos de parler.

Le lendemain, au matin, Oskéola s'approcha de Julien au moment du départ :

— Mon frère blanc n'a-t-il rien vu?

— Non; mais je sais que mon frère rouge a vu pour moi.

— Le chef rouge a vu. Chitti-Jolo et ses guerriers ont passé par ici...

— Ah!

— Oskéola croit qu'ils sont descendus au milieu des Everglades; il va s'en assurer aujourd'hui

— Pourquoi Oskéola est-il inquiet?

— Chitti-Jolo ne fait pas de quartier...

— Bien. Que mon frère compte sur nous; nous le combattrons.

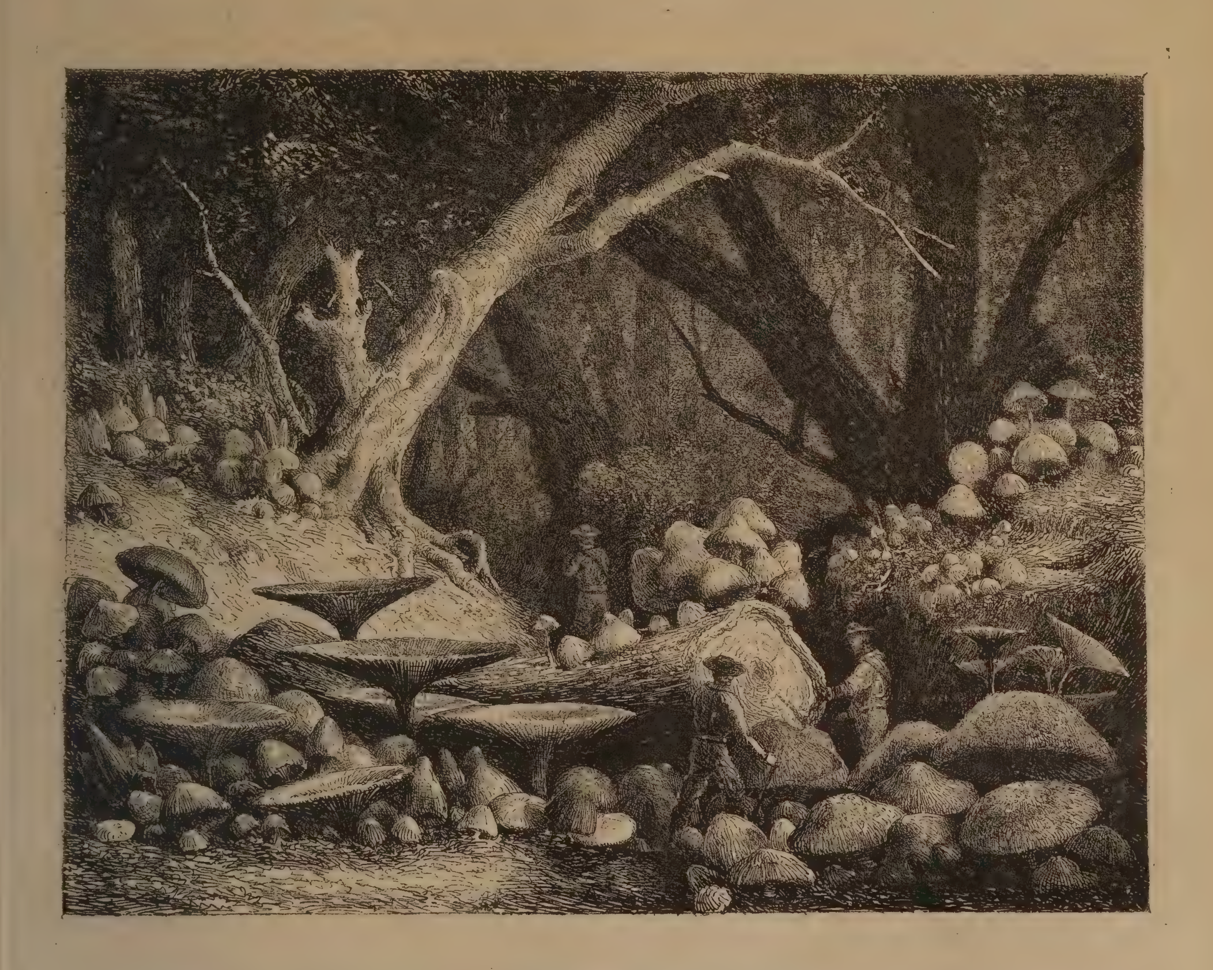
— Merci. Oskéola sait bien que son frère blanc n'a qu'une parole; mais le chef pense que Chitti-Jolo était sur le sentier de la guerre.

— Contre qui?

— Nous le saurons bientôt.

— Mon frère rouge est un grand chef.

Et tous les deux marchèrent en silence.



Le paradis des champignons. Dessin de A. de Bar.

Vers le milieu du jour, le chef appela deux de ses guerriers et leur fit observer au loin un bouquet de cyprès chauves isolé au bord de l'Okeechobee; tous les trois discutèrent longtemps avec animation, puis Oskéola, s'approchant de Julien, lui dit :

— Mon frère blanc va s'arrêter avec nous ici. Oskéola veut envoyer deux grands guerriers pour reconnaître des signes douteux à l'horizon.

— Mon frère Oskéola est un grand chef.

Et toute la troupe fit halte. Deux guerriers partirent en avant, se dissimulant au milieu des buissons et des herbes hors du sentier.

Plusieurs heures s'écoulèrent, et, tout à coup, les messagers apparurent auprès d'Oskéola. Ils lui parlèrent brièvement, et celui-ci, se tournant vers Julien, assis à côté de lui :

— Mon frère blanc peut venir, dit-il, il verra.

— Partons, chef, répondit Julien en se levant.

Et toute la troupe se remit en marche.

Plus on approchait du bouquet de cyprès, mieux apparaissaient, aux yeux de Julien, des masses sombres qui semblaient attachées à leurs branches étalées. Des corbeaux, des orfraies tournaient dans les airs, au-dessus des cyprès, en poussant des cris lugubres.

Enfin on arriva, et un spectacle horrible s'offrit aux regards de notre ami.

Les bras liés derrière le dos pendaient aux branches d'un grand cyprès les corps immobiles et roidis de Tom Halley Smith et de Ralph Maynard, les deux compagnons de Saunderson Baines...

Celui-ci, les bras attachés derrière le corps, assis contre le tronc du grand cyprès où pendaient ses amis, avait la poitrine traversée d'une flèche qui le clouait à l'arbre...

Oskéola et Julien restèrent un instant immobiles devant le spectacle de cette exécution sauvage; puis, le chef séminole s'avança vers le cyprès et, se baissant, il regarda attentivement, mais sans la toucher, les ailes de plume de la flèche. Se relevant, il revint vers Julien en prononçant ces seuls mots :

— Chitti-Jolo...

— Le Chien enragé!

— Oskéola connaît les marques de sa tribu.

Avec une indifférence vraiment digne de leur race, le Séminole et les guerriers mianis furent s'établir, sans un mot de plus, au pied d'un autre arbre, pour tenir conseil.

Julien demeura seul et pensif en face du calvaire de ses trois ennemis... Aucune arme ne restait auprès des trois Américains; tout avait été enlevé par les sauvages : des armes sont chose trop précieuse pour qu'on les abandonne auprès de l'ennemi. Rifles, revolvers, bowni-knifes, cartouchières, poires à poudre et à plomb, tout était soigneusement enlevé; le reste des vêtements était intact. Qu'en pourraient faire les sauvages dans leurs marais? leurs couvertures et leurs peaux tannées sont préférables.

— Toby Hall, Styx-Noir et vous, Minecawa, dit Julien en se retournant vers ses compagnons, ce mort était mon ennemi; ces hommes étaient ses compagnons, nos ennemis aussi. Ils ont trouvé la mort sur leur chemin; nous pouvons, nous aussi, la trouver demain sur le nôtre. Laisserons-nous ces malheureux sans sépulture?

— Non, maître, dit Hall, nous les enterrerons.

— C'est bien, mes amis... A l'œuvre, et vite!...

Puis, s'éloignant mélancoliquement, il ajouta à mi-voix :

— Qui sait si l'on nous rendra jamais le même service!...

Julien et ses compagnons déposèrent leurs armes et leurs couvertures, puis notre ami revint vers le corps de Saunderson Baines.

La mort remontait à plusieurs jours; les yeux avaient été arrachés déjà par les oiseaux de proie, et leurs orbites rouges donnaient un air hagard et fantastique à la physionomie; les serpents mocassins, attirés par l'odeur de la proie, étaient venus baver sur les chairs du visage, dont les lambeaux pendaient déchirés... Ce spectacle était horrible. Les vêtements avaient préservé le corps, mais les fourmis ravisseuses étaient à l'œuvre, et bientôt, du Yankee, ne devaient rester visibles que les os.

Julien arracha la flèche avec précaution, puis, écartant les vêtements du mort, il chercha sur sa poitrine et trouva un cahier : c'était son journal, que les guerriers creeks avaient méprisé... Notre ami réunit quelques menus objets qu'il trouva dans les autres poches du mort, pensant, par un sentiment de pieuse sollicitude, qu'il pourrait un jour faire parvenir ces reliques à la mère, à la femme peut-être de l'Américain. Halley Smith, Maynard furent descendus par Styx-Noir et Hall; tous deux, comme Saunderson Baines avaient été scalpés. Ils avaient été pendus avec les lanières de leurs fouets de chasse. Pauvres gens!... Tous deux avaient reçu plusieurs coups de feu; ils s'étaient bravement défendus. Baines, au contraire, avait été ménagé, et tout fit penser à notre ami que la flèche de Chitti-Jolo l'avait cloué vivant. . . . .

. . . .

Quelques heures après, une fosse était fermée non loin des cyprès, creusée dans un léger hummock, qui rendait cet endroit moins humide que le reste du marais, et une grossière croix de bois s'élevait, marquant, dans ces solitudes, la sépulture de trois chrétiens.....

XXII. — LE JOURNAL DE BAINES.

Le soir même, Julien du Merril, assis au bord du campement de ses fidèles amis, lisait le Journal de Baines. Pour nous, nous transcrirons seulement ce qui lui était survenu depuis l'entrée dans les palmettos, où nous avons laissé le voyageur attaqué par les araignées endormeuses :

Septembre, 21 au soir (de la main de Ralph).

. . . Nous avons fait bien peu de chemin dans ce pays maudit!... Malédiction! quand tout allait si bien; quelle fatalité nous poursuit donc de rencontrer ces insectes infernaux qui mettent mes pauvres amis en un si piteux état!...

Et moi-même, que vais-je devenir?

Allons! Ralph, mon ami, du courage! Que diable, vous n'êtes pas un enfant...

Non, mais la situation n'est pas gaie...

La nuit vient; seul debout dans ce marais à perte de vue, assourdi par le mugissement des millions de grenouilles-taureaux, qui clapotent lourdement en tous sens, je perçois encore, parmi ces bruits, les gloussements des crocodiles et le miaulement des congouars qui cherchent à souper... Et voir ses deux amis terrassés par la maladie, haletant sur la terre qui, sous leur poids, sue l'eau et devient de la boue!... Pauvre Baines! et vous, ami Halley...

Ils tremblent, leurs dents claquent, leurs membres sont secoués par des soubresauts terribles... Allons, encore une dose de sulfate de quinine.

Comme, sous les morsures de ces fourmis maudites, leurs membres sont devenus gonflés et livides!...

22 au matin.

Le soleil se lève; mes braves compagnons dorment d'un sommeil de plomb; ils rêvent, étreints par un cauchemar affreux. Mais leurs membres retombent; c'est maintenant de la prostration.

Comment vont-ils reprendre leur route?

Et cependant il faut marcher; nous ne pouvons demeurer ici : le repos, c'est la mort pour tous... dans ce pays maudit!

Oh! quelle nuit! Heureusement j'ai pu faire un maigre feu, mais quelle difficulté pour l'entretenir! Pas de bois; rien que ces affreux palmettos aux épines crochues; et encore ils sont si rares, que j'ai dû les aller cueillir en dehors du cercle de la lueur, au risque de recevoir un congouar sur les épaules... Eh bien, quoi... c'eût été fini... Ma foi! j'en ai assez...

Et ce damné Français qui va peut-être réussir !... Il en est bien capable...

Il faut partir! Partir! Coûte que coûte, partir...

Halley! Baines!...

22 au soir.

Pourquoi continué-je à griffonner ces quelques lignes? Ai-je donc quelque espoir? A qui fera-t-on croire que ces pauvres amis peuvent recouvrer la santé dans ce désert?... Je ne me fais aucune illusion, c'est la fièvre des marais qui les tient; la fièvre!... le pire ennemi qui puisse assaillir un blanc dans ces solitudes maudites...

Pauvres, pauvres amis! Toute la journée je les ai traînés sur mes traces, guidés à la boussole, car ici nous n'avons pas d'autres guides, et nous savons bien que l'Okeechobee nous barre le passage... Quels spectres en quatre jours! Et voilà que je sens que mes forces s'usent vite sous le poids des provisions, des effets et des armes dont je suis obligé de me charger; eux, les infortunés, sont incapables de porter leurs armes mêmes, et, je le dis bien bas, ils sont aussi incapables de s'en servir...

Heureusement les congouars, les ours et les caïmans ne me comprennent pas...

23 septembre au soir.

Quelle journée!...

Je ne veux pas regarder l'avenir en face...

Attention, cependant, mon bon Ralph; il ne faut pas te dissimuler que, dans ce moment, tu joues ta chevelure; le moment serait mal choisi pour plaisanter. Si mon expérience du désert ne me fait pas défaut, nous avons croisé aujourd'hui une piste de guerre... des Indiens; mais lesquels?...

Il y a dix à parier contre un que les Séminoles sont à nos trousses, ce sera donc, quand ils le jugeront convenable, une lutte à mort..., à moins que, voyant un seul homme valide et deux malades..., ils ne nous assassinent, au posé, de derrière un buisson...

Triste! triste! Pauvre mère! qui va perdre son Ralph!... Eh bien, c'est le dernier de la race... Les Maynard s'éteindront avec la vieille femme, et le dernier ira dans le séjour dernier retrouver ses pères, qui dorment là-bas, dans la verte Erin!...

Maintenant, que faire?

Faut-il prévenir mes malheureux compagnons? Ont-ils encore la force de se défendre? Cette révélation de mort imminente peut-elle galvaniser ces cadavres ambulants et chasser la fièvre?

C'est que Séminoles contre Américains ne font pas de quartier...

26 septembre.

Oh! quel martyre, mon Dieu!

Malheureux amis! ils n'ont même plus la force de fuir la mort, qu'ils sentent planer autour d'eux...

Hélas! quel terrible lutteur que la fièvre! Voilà des hommes, la semaine dernière, pleins de santé, de courage, de vie, d'avenir, maintenant hâves, débiles, énervés, demi-morts... et prêts à mourir...

Et cependant il faut se défendre!...

XXIII. — LA POURSUITE.

28 septembre.

La nuit va venir; j'écris ces quelques lignes, sans espoir que jamais personne les lira; je les écris pour l'acquit de ma conscience, parce que je veux me prouver à moi-même que j'ai fait tout ce qui est humainement possible pour mes infortunés compagnons. Nous avons derrière nous, attaché à nos pas, un ennemi invisible, mais toujours présent, qui ne nous pardonne pas et ne lâche pas plus sa proie que la mort. Les Séminoles nous suivent; ils nous voient d'endroits choisis et connus par eux... Ils dédaignent de nous coucher avec quelques balles. Ils savent que la fièvre, la faim et la fatigue feront la lugubre besogne seules...

Deux fois déjà j'ai laissé mes pauvres amis seuls pendant quelques heures; deux fois j'ai pratiqué un retour sur nos derrières et une reconnaissance sur les ailes de notre maigre troupe: toujours la piste nous suit, tantôt à droite, tantôt à gauche; ils ne nous perdront plus. Et chaque jour les forces de Baines et de Halley diminuent.

C'est aujourd'hui qu'il va falloir mourir...

En ce moment ils reposent... Peut-on appeler repos cette prostration fatale, cet abattement inéluctable qui les couche, indifférents, sur le sol où ils s'arrêtent? C'en est fait, nous sommes ici sur un hummock un peu sec : ce sera notre tombeau...

J'ai cependant eu tantôt un moment d'espoir : s'ils avaient pu secouer la fièvre, que diable! on aurait peut-être vendu sa vie. Quand nous avons escaladé le hummock, vers midi, et lorsque devant nous, là-bas, derrière le bosquet de ces vieux cyprès chauves, nous avons vu les eaux de l'Okeechobee, nos pauvres voyageurs ont semblé se ranimer...

— Hourra pour l'Amérique! s'écria Baines.

— Hourra! reprit faiblement Tom.

Et moi, je ne pus rien dire, les sanglots étouffaient ma voix dans mon gosier...

— Hourra encore! trois fois hourra! Tom, nous sommes vainqueurs!

— Non, ami Baines, murmura sourdement Halley, nous sommes vaincus...

— Qu'as-tu? s'écria Baines, en essayant de soutenir son ami dans ses bras.

. . . . Il ne put que le laisser glisser à terre.

— Je me sens mourir..., soupira Tom.

— Mourir! ami; mourir au but! Jamais... Nous vivrons! Courage, te dis-je, voilà l'Okeechobee! Hourra!...

— Je vais mourir, Baines, je le sens... Mon désespoir est de te quitter ainsi au désert..., de te laisser seul avec notre bon Ralph, notre providence, le seul valide; que je voudrais vous voir dix et non pas deux!...

Et Baines oubliait sa souffrance et sa faiblesse; à genoux près de Halley, il lui souriait, soutenait sa tête pendante, le câlinait comme une mère son enfant endolori. Lui-même était sublime, avec sa face pâle, cadavéreuse..., sur laquelle de fugitives rougeurs apparaissaient, comme des reflets de lumière, pour s'éteindre aussitôt...

Et je m'empressai autour de ces deux victimes de la maladie impitoyable. Pauvres amis! quelles âmes! quels caractères!...

Halley s'assoupit doucement entre les bras de son ami; celui-ci, épuisé, se laissa rouler auprès, sur le sol, à ses côtés...

Depuis lors, ils reposent là, pâles comme des morts sortis de leur linceul; et moi, je veille et j'écris ces tristes lignes aux lueurs du feu qui s'éteint, faute d'a-

liments. Je n'ai pas cueilli assez de matières pour la nuit entière... Que faire? que devenir? mon Dieu!...

Quel silence sinistre! Les orfraies hurlent là-bas, dans les vieux cyprès au bord du lac; la brise murmure doucement parmi les palmettos... Tout cela serait doux et triste, si la mort n'était pas là, autour de nous et devant nous...

— Baines, soupire Halley d'une voix éteinte en s'éveillant; Baines, mon vieil ami...

Le pauvre épuisé ne se réveillait pas...

— Qu'est-ce que tu as, bon Tom? dis-je au mourant.

— Eveille Baines, Ralph.

— Que lui veux-tu? je puis te le donner.

— Eveille-le, te dis-je; je veux lui dire adieu...

Je poussai du doigt notre compagnon, il ouvrit les yeux.

— Baines, m'entends-tu? demanda Halley.

— Oui, ami; que veux-tu?

— Adieu, frère, je vais mourir. Je voudrais te dire, à toi et à Ralph..., que si vous voyez le pays...

— Mais tais-toi donc, Tom! dit Baines, la fièvre te fait délirer...

— Non, Saunderson, je sais ce que je dis; je m'en vais... Si tu revois un jour ma mère, tu la consoleras... Son Tom est mort en pensant à elle...

Puis le cher garçon s'est penché vers notre oreille :

— A elle et à Luisa...

C'était sa fiancée!...

— Tu leur diras... adieu!...

Les sanglots me montaient à la gorge... les larmes coulaient de mes yeux... Baines, les regards fixes, les yeux démesurément ouverts, semblait pétrifié...

Tout à coup il se dressa comme un spectre, et, me montrant un point dans la plaine :

— Là!... j'entends...

— Oach! oach!

Les Séminoles!

Tant mieux!...

Tout sera bientôt fini...

. . . .

. . . .

Le reste de l'agenda ne contenait plus que des pages blanches; mais, avec la connaissance qu'il avait des mœurs des Peaux-Rouges, il fut facile à Julien de voir se dérouler devant ses yeux la scène finale de ce drame lamentable.

Il vit le mourant pendu; Ralph le fort, scalpé, martyrisé et pendu; Baines cloué au cyprès.

Ah! Chitti-Jolo avait bien travaillé!...

XXIV. — LE BON CAMPEMENT.

Oskéola fit remarquer, le lendemain, à Julien du Merril, la crique la plus poissonneuse de l'Okeechobee, elle est située un peu au sud du cap Palmettos, dont elle est séparée par un archipel de petites îles basses. Ce sont précisément ces îles qui, brisant la violence du vent lorsque les tempêtes d'automne et d'hiver se déchaînent, forment derrière elles comme un lieu de refuge assuré pour les poissons. Partout ailleurs nous avons vu ces eaux inhospitalières vides d'êtres vivants que le peu de profondeur du lac livre sans défense aux secousses atmosphériques.

Quelques jours plus tard, la tribu et les voyageurs étaient assemblés au *bon campement*, au bord du lac, quand Oskéola s'approcha de Julien du Merril :

— Que mon frère blanc ne prenne pas en mauvaise part ce que je vais lui dire...

— Parlez, chef, vous m'avez rendu un tel service, que vous avez le droit de tout dire...

— Il faut nous quitter...

— Mon frère rouge y a-t-il bien pensé?...

— Hélas! oui. Oskéola aime beaucoup son frère Julien, mais il ne peut aller plus loin... et d'ailleurs mon ami blanc n'a plus besoin de lui...

— On a toujours besoin d'un ami, d'un frère, chef!... Mais le grand Oskéola est un sage... s'il veut partir, c'est qu'il le doit...

— Sans doute.

— Eh bien! que mon frère rouge me laisse lui dire que l'un des regrets de ma vie sera de le quitter, que je penserai souvent à lui et que je le prie de penser quelquefois à moi...

— Oskéola parlera souvent de son frère blanc de Sarr Gross... Qu'il se rassure, il ne l'oubliera jamais!

— Un mot encore, chef. Un Français n'est point un Yankee; chez lui, le cœur a des droits... Que mon ami veuille bien me permettre d'envoyer quelques cadeaux aux guerriers séminoles, qui nous ont aidés, secourus comme des frères.

— Oskéola le veut bien.

— De retour dans mon pays, j'enverrai des émissaires à mon frère rouge par le fort Bassenger; de là, arrivant au bon campement, où nous sommes, mes frères rouges y viendront-ils chercher nos présents?...

— Ils y viendront.

— Quand?

— Dans trois mois de ce jour, si mon frère le veut.

— Adieu, chef! pensez à moi!

— Adieu, frère blanc!... Un chef n'oublie pas..

Et, se détournant lentement, il s'éloigna, suivi de ses guerriers, et tous disparurent, peu à peu, dans les Palmettos. . . . .

. . . .

Dès le lendemain matin, Julien appela Toby Hall ·

— Toby, je vais vous charger d'une mission de confiance : vous aurez, à notre retour à Saint-Augustin, vingt mille dollars de gratification, si vous ne perdez pas un moment.

— Maître, que faut-il faire?...

— Il faut partir en éclaireur, aussi rapidement que possible.

— Je partirai.

— Reconnaîtrez-vous votre chemin, une fois au fort Bassenger?

— C'est le métier de Toby Hall.

— Voici deux lettres : mettez-les dans votre ceinture. L'une est pour mon ami le capitaine Segris, qui commande *la Confiance*. Vous trouverez ce bateau, qui m'attend au haut de Saint-John. Vous savez où?...

— J'irai sans dévier, maître...

— C'est bien. La seconde lettre... est... pour...

— Pour *Buena-Vista?*

— Oui, dit Julien, qui rougit jusqu'aux yeux...

— Elle sera remise. Et puis, maître...

— Vous m'attendrez là.

— J'attendrai...

— Au surplus, vous ferez ce que M. Segris vous ordonnera.

— Je pars.

Et le brave métis, posant ses armes au fond de son petit canot, se débarrassa de sa couverture, et, sai-

sissant ses avirons, partit à fond de train, suivant les bords du lac, et disparut bientôt au milieu des joncs et des herbes.

Julien du Merril, demeuré seul avec ses serviteurs, reprit sa place dans le second coracle et y plaça devant lui la jeune fille : Sarah était plus légère que chacun des hommes. Minecawa et Styx-Noir suivaient au milieu des roseaux de la rive...

Le lendemain, la petite caravane passait en face des murs du fort Canter, et Minecawa tirait là un cerf et une biche superbes, dont la chair, dépecée, fut chargée sur les épaules des voyageurs et devint leur grande provision pour gagner le fort Bassenger, auquel il fallait toujours revenir pour retrouver les chevaux.

Ce fut un plaisir de revoir le cap de l'Orfraie, et, le lendemain, un ami amenait leurs chevaux dans le patio du fort et racontait à l'officier une partie de leurs aventures.

Deux semaines après, la petite cavalcade avait atteint de nouveau les rives du Saint-John, sans qu'aucun incident eût marqué cette partie du voyage; on approchait de Pilatka, en suivant le courant, quand un



La vengeance de Chitti Jolo. Dessin de A. de Bar.

cavalier arriva tout à coup à fond de train vers eux... c'était Segris... En un clin d'œil, il fut dans les bras de son ami.

— Julien !

— Segris !

— Dieu soit loué ! Tu es de retour !...

— Oui... mon ami... et...

— Les autres?... oui... Fernandina se porte à merveille.

— Brave ami, va ! et son père?...

— Son père aussi !...

— Nous monterons à bord, et nous partirons pour Buena Vista, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Quel bonheur !

— Oui, un vrai bonheur... et que tu mérites bien.

— Tais-toi, je suis trop heureux ! je vais me casser quelque chose...

Une heure plus tard, on était en vue de *la Confiance*, amarrée sur ses ancres. Julien la contemplait avec ravissement. Tout était calme à bord, la corvette semblait dormir, pas un homme n'y remuait...

— Allons ! à bord! dit Julien, j'ai hâte de revoir ma petite chambre...

— Et moi donc, répondit Segris en tendant la main à son ami pour entrer dans le canot...

On accosta et Julien monta l'échelle du bord...

En ce moment, un branle-bas se fit dans les flancs

de la corvette... Tous les hommes, criant : « Hourra ! Vive du Merril ! » parurent sur le pont, les petits pierriers firent feu à bâbord et à tribord, des coups de revolver partent de tous côtés, les mâts se pavoisèrent comme par enchantement, et le brave Segris se frotta les mains...

Julien, ahuri, montait toujours, et, arrivé au haut de l'échelle, au moment où il mettait le pied sur le pont, une apparition se montre à la porte de la cabine...

Le pauvre garçon pensa tomber à la renverse...

Fernandina... était devant lui !...

Tomber à ses pieds, se trouver une minute après dans les bras de don Cristobal, fut l'affaire d'un clin d'œil...

Laissons ces amis à leurs épanchements. Le bonheur n'a qu'une courte histoire.

Le soir, il y eut distribution et régal à bord : Minecawa et Styx-Noir se trouvèrent emplis comme des futailles et portés à leurs hamacs respectifs par les matelots en liesse. Toby Hall lui-même reparaissait tout à coup dans ce branle-bas de combat...

Aux premières lueurs du jour, *la Confiance* gagnait le lac Dunns et marchait de toute sa vitesse vers Buena-Vista.

Un mois après, Segris, en grande tenue, servait de témoin à Julien du Merril, qui épousait Fernandina au milieu de toute la noblesse du canton réunie au vieux manoir. Ce furent des réjouissances d'une semaine, on se rappelle encore dans le pays ces noces de Gamache pantagruéliques. Un beau matin, Segris et *la Confiance,* l'un portant l'autre, avaient quitté le mouillage de Saint-John... et laissé leur place vide comme un nid abandonné...

On disait au village que le capitaine était parti pour la Nouvelle-Orléans, chargé d'une mission secrète.

XXV. — LA LETTRE.

Il y avait trois mois écoulés depuis la mémorable séance du 7 août 187... à la North American Geographical Society, section de la Nouvelle-Orléans. On avait vu partir, l'un après l'autre, *la Confiance*, puis le *Good Luck;* on n'avait de nouvelles ni de l'un ni de l'autre...

Plusieurs fois, des membres impatients de la Société de géographie avaient interrompu les séances hebdomadaires pour demander des nouvelles des deux hardis pionniers : leurs enquêtes étaient demeurées sans réponse; on n'avait pas plus de nouvelles de Julien du Merril et de son camarade Segris que de Saunderson Baines et de ses deux amis, Tom Halley Smith et Ralph Maynard, le charmant *reporter,* qui manquait beaucoup au journal de la localité.

Qu'étaient-ils devenus? L'anxiété était grande ; on parlait vaguement d'une expédition en règle au printemps, expédition volontaire entreprise sous l'inspiration du journal *l'Indépendance de la Nouvelle-Orléans,* et dans laquelle on coulerait à fond toutes les questions relatives à l'Okeechobee et l'on traverserait d'outre en outre le lac et toute la presqu'île... On parlait beaucoup de rassembler des souscriptions, et les ingénieurs les plus distingués de la ville étaient occupés à étudier les plans et devis de bateaux faits pour naviguer sur la boue et gagner le lac, impossible précisément par la voie tremblante qui en fermait l'accès aux simples piétons !

A l'une des dernières séances, le vieux père Waits avait demandé la parole..

— Messieurs et honorables collègues, avait-il dit, je n'ai été que trop prophète dans la mémorable séance du 7 août dernier, lorsque j'ai conclu de mes propres impressions que l'Okeechobee serait la mort pour quiconque tenterait d'y arriver... Ce n'est pas que je m'inquiète beaucoup de ce qu'est devenue cette espèce de Franco-Espagnol qui est parti pour le lac... Non ! je ne m'en inquiète en vérité point ! Mais, ce qui m'afflige au plus haut point, messieurs, c'est que cette folle équipée va nous coûter la vie de trois de nos compatriotes...

— C'est vrai ! c'est vrai !

— ... les plus estimables ! Messieurs, je gémis quand je vois vides la place de notre brave Saunderson Baines et celles de Halley Smith et du charmant Ralph Maynard !

— Bravo ! Il a raison... nous aussi.

— Quand je vous disais, messieurs et honorables collègues, que l'air des Swamps est mortel pour nous ! Qu'a-t-il trouvé sur sa route de l'Ouest, notre excellent collègue et ami? Qui le saura jamais? A-t-il rencontré l'eau, la terre, le marais, le bois, le sable? Qui nous l'apprendra? Le temps largement nécessaire pour faire dix fois ce voyage est passé. Ah ! messieurs, cette absence prolongée est de bien mauvais augure...

— Il a raison... écoutez !

— Ecoutez ! dites-vous. Plût au ciel que vous m'eussiez écouté avant le départ et que notre noble ami n'eût pas répondu aux provocations insensées de ce Français...

— Bravo ! Il a raison...

— Encore une fois, messieurs et honorables collègues, laissez-moi vous répéter ce que je vous ai dit : c'est pour qu'il y eût au bord de l'Okeechobee des êtres à forme humaine, que Dieu a créé un animal spécial, le Séminole, qui seul peut y vivre... L'homme ne le peut pas !

— C'est évident !

— Messieurs, je l'ai dit. Nous pleurerons trois nobles victimes vouées à la plus terrible mort par un fou ! J'ai dit. . . . .

. . . .

Mais voilà que tout à coup une nouvelle circule dans la Nouvelle-Orléans avec la rapidité de l'éclair... Qu'est-ce?...

La goëlette *la Confiance* est à quai !...

— Pas possible !

— Mais si, la charmante embarcation est au warf vers la rue de Court-House.

— Allons voir ! elle bat pavillon français.

— Ils ont peut-être réussi ! Ça a tant de chance, ces Français !

— A qui le dis-tu !

— De braves Américains comme nous, ça n'aurait pas un bonheur si insolent. . . . .

. . . .

Le lendemain, c'était jour de séance à la North American Geographical Society. L'assistance était au grand complet, les figures étaient anxieuses, personne ne faisait de questions, mais tout le monde était ému. Enfin le président prit place au fauteuil : on eût entendu voler une mouche.

— Messieurs, dit-il, vous n'êtes pas sans savoir que la goëlette *la Confiance,* partie sous la direction de M. Ju-

lien du Merril, notre collègue, à la découverte de l'Okeechobee, est à quai... Nous allons avoir des nouvelles de l'un de nos champions; nous recevrons ses communications avec déférence, mais je crois devoir vous engager, messieurs, en présence d'un seul témoignage, à attendre celui du second voyageur, pour assurer notre opinion.

— Hourra pour le champion américain!

— Hourra! *Baines for ever!...*

— Messieurs, un messager de M. Julien du Merril, M. Segris, le commandant de la goëlette *la Confiance*, demande la faveur d'être introduit devant vous et de vous remettre le rapport promis par le pionnier de l'est vers l'Okeechobee...

— Qu'il entre!... Ecoutez!...

Segris fut introduit. Sa bonne grosse figure respirait un air de gaieté intime un peu gouailleuse, et tellement marquée, qu'un frisson parcourut électriquement les rangs des Yankees assemblés sur les siéges. Il s'inclina courtoisement, s'approcha du président, et, lui remettant un pli cacheté :

— Monsieur le président, ma mission est terminée. Cependant, comme j'ai assisté à une partie de l'expédition, je vais attendre, si vous le trouvez bon, que, lecture en étant faite, des questions me soient adressées, et y répondre du mieux que je pourrai.

— Nous vous remercions d'avance, monsieur.

— La lettre! la lettre!...

Le président brisa le cachet : un agenda s'échappa de l'enveloppe et tomba sur le bureau... Le président le mit de côté machinalement, et, d'une voix émue, lut les lignes suivantes :

« M. Julien du Merril, membre résidant à la Nouvelle-Orléans, à M. le président de la North American Geographical Society... »

— Ah! il est sauf?...

— Il est sauf, monsieur le président.

— Et son adversaire?...

— Monsieur, je n'ai point à m'en occuper...

— Soit. Messieurs, je reprends.

— Ecoutez! Ecoutez!

« Monsieur le président,

« D'après les statuts de la Société, je dois rendre compte sommairement des événements du voyage de découverte entrepris par moi en Floride, autour du lac Okeechobee, ensuite des résolutions prises dans la séance du 7 août 187... Je le fais ici, me réservant de faire paraître ma relation détaillée de cette entreprise dans les journaux français du monde entier.

« Parti, à bord de la goëlette *la Confiance*, de la Nouvelle-Orléans, j'ai dû aborder la Floride par l'est, puisque cette côte m'était dévolue.

« De Jacksonville à Picolata, Saint-Augustin, New-Smyrna, toujours remontant le Saint-John, j'ai traversé les lacs Dunns, Georges, Hillsboro; là, j'ai dû abandonner la goëlette et gagner, par les grandes cyprières, le fort Pierce; puis, revenant dans ma vraie direction de l'est vers l'ouest, entrer dans les interminables forêts vierges pour gagner le cours du Kissimee, qui, parallèle au Saint-John, mais coulant en sens inverse, descend du lac Tohopékaliga.

« J'ai pu aborder le cours du Kissimee, un peu au sud du lac Istokpoga, pour de là descendre le fleuve jusqu'au fort Bassenger.

« Ma course, à partir de ce point, consistait à descendre le Kissimee du nord au sud jusqu'à son embouchure dans le lac Okeechobee, au cap de l'Orfraie. J'exécutai ce parcours au milieu de marais sans fin, dépassant les dernières habitations et les chantiers les plus avancés dans les immenses cyprières.

« A partir du cap de l'Orfraie, nous étions sur les eaux maudites du lac, but de notre course : poussant du nord et marchant vers l'est, pour revenir par l'ouest, nous avons exécuté le périple du lac, grâce aux secours désintéressés et chevaleresques du grand Oskéola... »

— Il est mort depuis longtemps, fit la voix du vieux Waits...

— Silence!

« ... qui, loin d'être mort, conserve pour les Français l'amitié la plus sympathique et la plus dévouée...»

— Hum! hum!

« ... et nous l'a prouvé en nous faisant traverser, sains et saufs, grâce à ses guerriers, les terribles Everglades.

« En remontant du sud au nord, sur la rive ouest du lac, nous avons rencontré, dans un bouquet remarquable de grands cyprès isolés au bord de l'eau, dans les jungles de Palmettos, les cadavres de trois membres de la Geographical Society qui avaient essayé, par l'ouest, la conquête de l'Okeechobee. C'étaient ceux de MM. Baines, Halley et Maynard... Ces collègues avaient été tués par Chitti-Jolo, le Chien enragé, l'un des chefs des Séminoles, qui ne font pas de quartier aux Américains... »

— Hourra! hourra! Malédiction... Il faut aller éventrer ces démons! Vengeance!... A mort les bandits!...

Ce fut un tumulte de malédictions et d'imprécations formidables... Enfin le silence se rétablit un peu et le président put continuer :

« ... Ils sont morts en gentlemen. Je joins ici, monsieur le président, le journal de M. Saunderson Baines, commencé par lui et terminé par son compagnon M. Ralph Maynard. J'ai recueilli pieusement cette épave que les Séminoles avaient méprisée. Mon ami M. Segris a reçu les autres reliques trouvées sur ces messieurs, reliques qu'il vous remettra et que vous pourrez faire parvenir à leurs familles éplorées... »

— Ces objets sont à votre disposition, messieurs.

— Merci, monsieur. Ces restes de nos amis morts seront religieusement conservés par nous et par ceux qui leur furent chers!... Messieurs, permettez à votre président une motion particulière : à quoi bon continuer la pénible lecture que nous poursuivons?... Nous sommes vaincus... Eh bien, messieurs, acceptons notre défaite. N'est-il pas dans le génie de la race américaine de ne jamais désespérer? Nous prendrons une éclatante revanche dans une autre expédition... n'en doutons pas! *Go ahead!*

— *United States for ever!*

— On ne trouve pas tous les jours, messieurs, un Okeechobee pour l'affronter... dit lentement Segris.

Le président, surpris, se tourna vers le visage triste du capitaine : celui-ci ajouta d'une voix grave :

— Une seule race, messieurs, était capable de mener à bonne fin cette terrible campagne contre les éléments et contre les hommes... c'était celle qui réunit en elle le sang de l'Espagne et le sang de la France.

Alors, tournant le dos lentement, il disparut au milieu d'un silence profond.

H. DE LA BLANCHÈRE.

UN COUP DE VENT

NOUVELLE BERCKOISE.

Un des mille petits bonheurs dont est fait le bonheur humain consiste à se promener de grand matin, pendant la belle saison, au bord de la mer; et c'est précisément ce que faisait, le mercredi 19 juin 1872, mon ami Henri Rouvray, jeune architecte plein d'avenir.

Le ciel était pur, sauf quelques rares amas de duvet argenté flottant çà et là, et la mer fort calme, bien que la brise soufflât du sud-ouest assez sensiblement. Henri avait emporté, pour se tenir compagnie dans sa promenade matinale, tout ce qu'il faut pour écrire ou dessiner.

— Ferai-je une lettre ou un dessin? se demanda-t-il en s'asseyant à l'ombre d'un bateau échoué.

Et machinalement, par habitude professionnelle, il se mit à tailler un crayon. Malheureusement, le crayon ne consentit jamais à se laisser tailler à souhait et s'épointa avec une décourageante obstination. Il avait son idée, ce crayon : il ne voulait pas que Henri dessinât.

Celui-ci n'opposa aucun entêtement à un parti pris évident, et, laissant son album de côté, il m'écrivit quatre grandes pages. Il attendait, pour plier sa lettre, que l'encre séchât, lorsque le vent de mer, qui commençait à fraîchir, eut l'impertinence de la lui ôter des mains et de l'emporter vers le continent.

Henri se leva précipitamment et s'élança à la poursuite de la fugitive; mais elle avait une grande avance sur lui, qui avait dû rassembler son papier, fermer l'encrier et ranger le tout dans sa poche ; aussi après une minute de course s'arrêta-t-il essoufflé, suivant d'un œil inquiet sa correspondance, qui tantôt roulait en droite ligne en rasant le sable, tantôt s'élevait dans l'air par sauts et bonds désordonnés.

— Et l'on prétend, se dit-il, que les paroles s'envolent et que les écrits restent !

C'est une situation généralement ridicule que celle d'un baigneur qui court après un objet envolé, chapeau, mouchoir, journal ou autre.

Henri ne se préoccupait en ce moment que du chemin suivi par sa lettre. La plage de Berck, à marée basse, a bien un kilomètre de profondeur et, de l'endroit où le vent lui avait joué ce vilain tour jusqu'aux obstacles qui pouvaient arrêter la lettre dans sa course folle, il y avait, étant donnée la direction du vent, plus de deux mille mètres d'un sable magnifique, uni et ferme, sans la moindre butte, sans un bateau où la feuille de papier pût se fixer.

Ajoutez à cela qu'il était six heures du matin et que Henri était seul sur la plage. Ceci explique pourquoi il ne craignait pas le ridicule.

Il eut un moment d'angoisse. Dans la direction que suivait sa lettre se trouvaient deux chalets isolés, séparés par un bout de dune fort basse, et vraisemblablement elle allait être emportée, entre ces deux chalets, vers une garenne réservée où il aurait, avec la chance d'un procès, bien de la peine à la retrouver, lorsqu'elle obliqua soudainement et, soulevée par un remous de vent, vint s'accrocher le plus bêtement du monde au balcon du chalet gauche. Sans la perdre de vue, Henri se dirigea de ce côté.

Ceci dérangeait tous ses projets. Il était venu à Berck pour s'y reposer à sa guise, y éviter le bruit et les visites. Et voilà qu'il était obligé d'aller, le lendemain de son arrivée, pour le plus puéril des motifs, saluer au petit lever des inconnus. Car il ignorait absolument qui habitait ce chalet, connu à Berck sous le nom de son propriétaire : *Chalet Leblanc.* Il ne savait même pas s'il était loué, la saison des bains commençant à peine.

Mais ce désagrément n'était rien en comparaison du déplaisir que Henri ressentait à la pensée que sa lettre pouvait être lue. Par qui? Il l'ignorait. Elle contenait des passages que, tout en hâtant le pas, il se rappelait avec terreur : « Ah ! mon cher ami, que je voudrais donc être marié ! Je serais si heureux ici avec la petite femme de mes rêves ! Quelle contradiction ! J'y suis venu pour être seul, et, à peine arrivé, la solitude me pèse, et je me dis qu'il est temps que cela finisse, que je me fais vieux. Songe que j'aurai vingt-cinq ans dans un mois !

« Le malheur est que je suis incapable de me marier autrement que par amour — un amour sérieux et profond. Que veux-tu ! j'attends que le bon Dieu me conduise par la main aux pieds de celle qu'il me destine ou qu'il la place sur mon chemin, et je pousse si loin cette confiance en lui, que je ne me donne même pas la peine de chercher. Ce n'est pas le moyen d'en finir, diras-tu. Soit ; mais ceci est pour moi un article de foi : j'attends et j'espère !

« Oh ! comme je l'aimerai alors ! Avec quelle tendresse persévérante, etc., etc. »

Il y en avait soixante lignes sur ce ton-là, et pour compléter le ridicule de cette lettre, elle était écrite, horreur! sur du papier rose, et il l'avait signée d'un sobriquet peu gracieux dont je l'avais autrefois affublé au collége, à cause de sa barbe prématurée : « Ton vieux Polyphème. » Il se demandait donc avec inquiétude s'il arriverait assez vite au chalet pour rentrer en possession de son écriture avant qu'elle passât sous des yeux étrangers. Henri se raccrochait à l'espoir que le chalet n'était pas habité, ou que les habitants ne savaient pas lire, ou que c'étaient des Anglais ; que sais-je ! L'imagination va bon train dans ces moments critiques.

Hélas! il eut bientôt la preuve que le chalet Leblanc était habité, et par des Français qui savaient lire.

Il n'était plus qu'à vingt ou trente pas du chalet lorsqu'il entendit ouvrir à l'intérieur la fenêtre du balcon cachée par les volets. Le désir de rentrer en possession de sa lettre l'abandonna aussitôt pour faire place à ce sentiment de pudique honte que doit éprouver tout cœur honnête au moment de voir publier, bien malgré lui, ses pensées intimes, même les plus nobles et les plus élevées.

Aussi, lui, qui tout à l'heure ne se préoccupait nullement du ridicule, il s'en sentit couvert de la tête aux pieds rien qu'en entendant tirer le verrou des volets, et il ne souhaita plus qu'une chose : se cacher n'importe où. Un bateau de pêche se trouvait non loin de là, couché sur le flanc. Henri sauta dedans en un clin d'œil et se blottit au fond dans l'attitude et probablement avec la physionomie d'un drôle qui vient de faire un mauvais coup.

Il faut croire que ce bateau avait reçu depuis peu de temps d'autres visites, car il y trouva un charmant petit volume relié en maroquin noir, à tranche rouge. La moiteur des plats et du dos attestait qu'il avait passé la nuit en cet endroit. C'était *l'Imitation de Jésus-Christ*, que, machinalement, il mit dans sa poche.

Une fois certain de n'être pas aperçu, la curiosité s'en mêla. Echapper aux regards, c'était bien, mais voir lui-même, observer les mouvements de l'ennemi et combiner en conséquence un plan d'attaque, c'était mieux. Le hasard l'avait servi à souhait, car le bordage du bateau était percé de ces trous par où les pêcheurs passent leurs avirons pour ramer. Henri avança la tête vers l'un d'eux et, immobile, il regarda.

Les volets avaient été ouverts par une jeune fille de taille moyenne, dont les cheveux noirs noués avec négligence tombaient en mèches désordonnées sur ses épaules. Elle était vêtue d'un long peignoir grisâtre, sans ceinture ; sa figure avait cette rondeur et cette fermeté de ton qui sont le signe de la santé ; et on



La lettre envolée. Dessin de E. Morin, gravure de Delangle.

pouvait lire sur sa physionomie un heureux mélange d'intelligence et de bonté assaisonné d'un brin de malice.

Appuyée sur la balustrade, elle paraissait humer avec volupté la brise du matin, toujours si agréable au saut du lit, tandis que ses yeux suivaient je ne sais quelle voile à l'horizon ; puis son regard, après avoir erré çà et là sur la plage, passa, sans s'y arrêter, sur le bateau où se trouvait Henri ; enfin elle aperçut la lettre emprisonnée dans la découpure ornementale du balcon.

Elle la dégagea avec précaution, la tourna, la retourna en tous sens avec des marques visibles de surprise, et se mit à la lire le plus couramment du monde. Il sembla même à Henri (voyez où l'amour-propre va chercher ses satisfactions !) qu'elle prenait à cette lecture un certain intérêt.

Arrivée au bas de la première page, la jeune fille allait la tourner lorsque quelqu'un frappa probablement à la porte de sa chambre, car elle regarda de ce côté.

— Allons, pensa Henri avec amertume, le chalet tout entier passera la revue de mes sentiments tendres. Comme on va rire !

Et son cœur se serra ; de rouge, le jeune architecte devint pourpre.

Mais il s'était trompé : sa jeune lectrice, avant d'aller ouvrir, plia la lettre, prit un petit portefeuille brun dans la poche de son peignoir et y rangea les aspirations de Henri. Après quoi elle dit : « Entrez ! » Ce

qu'il entendit assez distinctement pour juger que sa voix était douce et d'un timbre agréable.

Une dame de trente-cinq ans environ parut sur le balcon. Petite et boulotte, avec une mine réjouie et des cheveux ébouriffés en complet désarroi, cette femme faisait plaisir à voir. Elle prit dans ses deux mains la tête de la jeune fille et, se haussant sur la pointe des pieds, appliqua sur son front le baiser du matin, un bon et gros baiser de mère de famille, qui lui fut rendu. Quelques menus propos échangés, quelques félicitations réciproques sur la manière dont on avait passé la nuit apprirent à Henri que la jeune fille s'appelait Berthe, que la dame était sa mère, et que Javelin était leur nom de famille.

Un troisième personnage survint, qui ne ressemblait guère aux deux autres. D'abord, c'était un homme, et puis il était grand, maigre, osseux. Drapé dans une robe de chambre verte, beaucoup trop large, il faisait l'effet d'un tisonnier dans un bas de laine. Il était coiffé d'une calotte également verte, d'où s'échappaient aux tempes deux gerbes de cheveux grisonnants, éparpillés en tous sens et en manière de goupillons. Des lunettes d'or ornaient son nez aquilin, et, à tout prendre, il avait l'air d'un savant peu soucieux de sa toilette. Il devait avoir cinquante ans environ. Ai-je dit qu'une grosse cravate d'un jaune clair cerclait négligemment son cou? Je regretterais d'avoir omis ce détail, qui achevait de rendre bizarre le costume de cet échassier ami des sciences.

Il embrassa les deux dames sans cérémonie, s'informa de leur santé, et, faisant de sa longue et maigre main une visière à sa calotte, il observa l'horizon et le ciel, où apparaissaient quelques nuages.

— Oh! oh! dit-il, des *cirrus* et des *cumulus!* le temps pourrait bien se gâter. Vois-tu, Berthe, ces nuages crépus et déliés, tout là-bas, à gauche, cela s'appelle des *cirrus*. Ceux-ci, amoncelés en masses compactes, avec des contours échancrés, sont des *cumulus*. Maintenant, en voici d'autres; vois-tu là, à droite, au-dessus de l'hôpital Rothschild, ceux-là sont encore des cirrus et n'annoncent rien de bon. D'ailleurs, le soleil s'est couché hier dans une longue bande de *stratus* rougeâtres, et c'est toujours mauvais signe.

Il allait compléter son explication, lorsqu'un quatrième personnage pénétra fort bruyamment sur le balcon, en distribuant son bonjour à chacun d'une voix forte, ce qui fut suivi d'une nouvelle embrassade générale.

Le nouveau venu était de la même taille et à peu près du même âge que le savant, mais beaucoup moins maigre. Evidemment, il devait se nourrir de toute autre chose que de l'étude comparée des cirrus, des stratus et des cumulus. Il sembla à Henri qu'il avait le teint frais, les cheveux courts et les moustaches en brosse. Il portait un costume complet de baigneur, en flanelle blanche bordée de noir.

— Eh bien! demanda-t-il, allons-nous nous promener à la *baie de l'Authie* ce matin?

— Je ne sais pas s'il est prudent de nous aventurer aussi loin, répondit la jeune fille; mon oncle Honoré était en train de nous expliquer qu'il y a dans le ciel des nuages crépus remplis de mauvaises intentions.

— Des cirrus, Berthe; de simples cirrus.

— Oui, des cirrus, et que ça nous amènera de l'eau, continua la maman.

— Si ton oncle Honoré prédit de l'eau en latin, reprit le papa, mettons-nous en route avec confiance, nous aurons un temps magnifique. C'est toujours ainsi depuis qu'il travaille à son fameux *Traité de la certitude physique*.

— Ecoute, tu peux me railler si cela t'amuse; mais je te déclare que si nous allons aujourd'hui à la baie de l'Authie, nous serons trempés.

— Entendu! alors je vais commander des ânes pour ces dames et pour toi.

— Petit père, dit alors Berthe, puisque tu sors, tu serais bien gentil de faire un tour devant le chalet. J'ai perdu mon *Imitation;* tu sais, un petit livre noir, pas plus grand que ça, avec une tranche rouge.

— Tu n'es qu'une étourdie. Comment diable veux-tu que je la retrouve, ton *Imitation*, sur une pareille étendue de sable! Tu n'en fais jamais d'autres; c'est honteux à ton âge.

— Oui, j'ai eu tort, petit père; une autre fois je serai plus soigneuse. Ah! je me rappelle maintenant que je l'avais hier soir dans le bateau; tiens, dans ce bateau-là. Je m'y étais installée pour voir coucher le soleil...

— Dans un magnifique stratus, interrompit l'oncle Honoré; un stratus d'or et de feu; c'était splendide!

— Tais-toi donc, Honoré; avec ton latin, tu vas faire changer le temps.

— Je crois bien qu'en descendant du bateau mon petit livre sera tombé soit sur le sable, soit dans le bateau même. J'en suis bien peinée, car j'y tenais beaucoup.

— C'est bon, je vais y regarder.

Là-dessus, tout le monde rentra dans la chambre, et Berthe ferma sa fenêtre.

Evidemment Henri était perdu. Ce bateau, c'était celui qui le cachait; ce livre, il l'avait dans sa poche. Il allait être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, soupçonné de vol peut-être, et les allures martiales du papa de sa lectrice ne lui faisaient nullement désirer une explication avec lui. Quant à sa lettre, il n'y songeait guère en ce moment.

— Ma foi, se dit-il, ils sont tous rentrés et ne me verront pas; décampons!

Et, sautant prestement sur le sable, il se sauva à toutes jambes dans la direction du grand *hospice de l'Assistance publique*, et bien que sa fuite fût protégée par je ne sais combien de chalets, de maisons et d'hôtels, il ne s'arrêta qu'à un kilomètre de là, devant la porte du peintre-vitrier chez lequel il logeait tous les ans pendant la saison des bains.

M. Tasteleau, son propriétaire, exerçait simultanément les diverses professions de peintre, vitrier, épicier, mercier, ferblantier, menuisier, libraire, bonnetier, marchand de drap, de meubles, de jouets d'enfants, de filets à crevettes et de beaucoup d'autres choses. Dans les stations d'eaux, ces cumuls se rencontrent fréquemment, et M. Tasteleau était un des plus beaux échantillons de ces négociants universels; aussi connaissait-il par cœur les noms, professions et caractères de tous les habitués de la plage; et tout le monde l'y connaissait sous le sobriquet de *père Minute*, parce qu'il abusait continuellement de ce mot dans la conversation.

Il avait soixante ans et était marié. Lorsque ses travaux ou la nécessité d'aller au cabaret de *l'Ancre d'or* chasser, comme il disait, les miasmes de la mer, l'appelaient au dehors, la *mère Minute* répondait aux clients. Active et frétillante, elle trouvait moyen, en outre de ses occupations de ménagère et de marchande, de servir Henri à table et de faire sa chambre par-dessus le marché.

— Comme vous avez chaud, monsieur Henri! Vous êtes rouge comme un jupon de matelote, exclama M. Tasteleau en le voyant entrer hors d'haleine et tout en nage. Seriez-vous indisposé? Asseyez-vous donc.

— Moi?... Ah!... oui, je dois être rouge... Imaginez-vous que j'ai voulu savoir... combien il faut de temps pour venir ici, en courant... de l'hospice Rothschild.

— Allons donc! voilà une idée de jeune homme comme vous en avez quelquefois! Minute! Quelle folie de faire une pareille course dans un sable où le pied enfonce! Et combien de temps avez-vous mis? A quelle heure êtes-vous parti?

— Ma foi... il était... je n'en sais rien.

— Comment! vous n'en savez rien? Minute! vous n'aviez donc pas votre montre?

— Non, je n'ai pas ma montre; elle est là-haut.

— Eh! comment voulez-vous faire une expérience comme celle-là sans votre montre? Tenez, monsieur Henri, respect que je vous dois, mon idée est que vous me faites un conte. Si vous avez couru très-vite, minute! comme cela se voit, c'est pour un autre motif. Motus! mais avec vos originalités, monsieur Henri, vous vous ferez mal, bien sûr.

Il eût été difficile à Henri, dans le trouble où se trouvaient ses idées, de donner une explication raisonnable de sa course au père Tasteleau; il lui répugnait, d'un autre côté, d'en faire connaître la véritable cause, le ridicule étant une arme qu'on n'aime à mettre entre les mains de personne. Il bénit donc les acheteurs qui entrèrent en ce moment dans le magasin, ce qui lui permit de gagner sa chambre.

Une fois retiré chez lui, le danger d'être poursuivi lui parut chimérique; le calme se fit peu à peu dans sa tête, et, passant en revue les divers incidents de la matinée, il s'avoua qu'il n'avait fait que commettre sottises sur étourderies. N'aurait-il pas pu aller poliment réclamer sa lettre, sans se blottir comme un malfaiteur dans ce maudit bateau de pêche! Ne devait-il pas au moins y laisser *l'Imitation*, que M. Javelin y eût retrouvée? Mais non, cette pensée ne lui était même pas venue, et le livre était là, dans sa poche. Tout en faisant cet examen de conscience, il se mit à examiner le petit volume.

Henri avait vingt-cinq ans; le livre appartenait à une jeune fille qui ne lui avait pas semblé laide, loin de là; et puis elle avait eu la générosité de garder pour elle le secret de cette lettre où il avait épanché si sincèrement son cœur; en ce moment même, elle en achevait sans doute la lecture, seule, dans sa chambre. Il existait donc entre eux une double relation, qu'elle ignorait, mais que mon ami trouvait charmante; et ce ne fut pas sans une douce émotion qu'il ouvrit ce petit livre, qu'à cette heure le papa Javelin s'évertuait probablement à retrouver. Henri comprit bientôt pourquoi Berthe tenait tant à son *Imitation*. Le texte était souligné en maint endroit; certains paragraphes, des chapitres tout entiers étaient marqués d'une accolade au crayon, ceux sans doute qui l'avaient le plus frappée, ceux qui répondaient le mieux à sa tournure d'esprit, aux aspirations de son âme.

Il prit à la lecture de ces alinéas soulignés un si vif intérêt, que presque tout le livre y passa et qu'il resta dans sa chambre toute la matinée. Le temps, si serein le matin, avait d'ailleurs changé. L'oncle Honoré avait prédit de la pluie, M. Javelin avait affirmé qu'il ferait beau, et tous deux s'étaient trompés. Il ne pleuvait pas, mais le ciel s'était assombri; le vent du sud-ouest soufflait en tempête et faisait trembler les vitres. Henri pensa aux Javelin, partis sans doute en excursion à la baie de l'Authie, et les plaignit de tout son cœur.

Après le déjeuner, le père Tasteleau était allé prendre, à *l'Ancre d'or*, la *bistouille*, qui accompagnait réglementairement chacun de ses repas. La bistouille, sur l'origine de laquelle les auteurs ne sont pas bien d'accord, est un mélange, en proportions variables, de café, de sucre et d'eau-de-vie, mais dans lequel le sucre et le café ne figurent qu'à titre de comparses. La mère Minute époussetait le magasin, pendant que Henri lisait le journal dans la salle à manger, lorsque entra une bonne qui demanda M. Tasteleau.

— Il est sorti, répondit la mère Minute.

— Ah! quel dommage! Rentrera-t-il bientôt?

— Je n'en sais rien.

— Eh bien, madame, ayez la bonté de lui dire qu'il vienne tout de suite au chalet Leblanc; mes patrons sont partis promener à la baie de l'Authie; ils m'avaient bien recommandé de fermer les fenêtres; je l'ai oublié; il a fait un temps! Entendez-vous comme ça souffle? Les fenêtres ont battu et mademoiselle a trois carreaux cassés. Si ça n'est pas réparé quand M. Javelin rentrera, mon affaire est claire, car il ne plaisante pas, M. Javelin. C'est un homme qui n'est pas méchant, mais vif! oh! mais vif! Je vous serai donc obligée de presser le père Tasteleau quand il rentrera.

— Vous pouvez compter sur moi, dans dix minutes on sera chez vous.

Pendant que la bonne des Javelin donnait libre carrière à son bavardage, une inspiration diabolique passa par la tête de Henri, qui avait tout entendu. Il avait cent fois vu M. Tasteleau découper et poser des vitres; il l'aidait même quelquefois pour se distraire, et ce travail n'était pas, d'ailleurs, étranger à sa profession d'architecte. Certain donc que cette besogne ne dépassait pas ses capacités, il résolut d'aller remettre lui-même les carreaux de Mlle Berthe. Il voulait réparer par un coup audacieux les fautes commises le matin par timidité, restituer *l'Imitation*, et, suivant les circonstances, reprendre ou réclamer sa lettre; et puis, il trouvait à cette entreprise une saveur romanesque toute particulière. Voilà pourquoi Henri se présenta, un quart d'heure après, au chalet Leblanc, dans la tenue et avec tous les instruments que comporte la pose des vitres, et bien résolu à jouer son rôle le plus sérieusement du monde.

— Le patron n'a pas le temps, dit-il en entrant à la bonne; il est allé poser des girouettes sur un chalet et on m'a envoyé à sa place. Où sont-ils vos carreaux cassés?

La bonne, trop heureuse du bon service qu'on ve-

nait lui rendre, ne remarqua pas combien il était peu vraisemblable que l'on choisît un temps pareil pour poser des girouettes.

— Je vais vous y conduire, répondit-elle ; mais dépêchez-vous, au moins, car voilà qu'il est deux heures, et ils ne tarderont pas à rentrer, d'autant plus que le temps n'est guère beau. Dites donc, vitrier, vous prendrez bien un petit verre avant de commencer?

Il sembla à Henri que la bonne, une grosse rougeaude toute ronde, le considérait, en parlant ainsi, avec un certain intérêt.

— Merci, répondit-il; je ne bois jamais chez les bourgeois. Montrez-moi le chemin.

Elle le conduisit dans la chambre de Berthe, et lui ayant montré le dégât :

— Voilà, dit-elle; maintenant, je vous laisse; vous aurez soin de ne rien voler, n'est-ce pas?

Et elle se retira en soulignant cette plaisanterie d'un gros rire, auquel Henri répondit le plus bêtement qu'il put.

Il n'y avait pas à hésiter, et puisqu'il s'était engagé dans cette aventure, il fallait en sortir à son honneur. Grimpé sur un tabouret, il se mit donc bravement à la besogne, et tout en frappant à petits coups sur un couteau pour enlever le vieux mastic, il entonna un air d'opéra; le chant est de tradition parmi les peintres et les vitriers.

Cela ne l'empêchait pas d'examiner la chambre, une petite chambre toute simple avec des meubles peu nombreux, comme elles le sont toutes à Berck. Habi-



Un vitrier ténor. Dessin de E. Morin, gravure de Delangle.

tée par un monsieur quelconque, cette boîte, avec son plafond bas et son papier gris à bandes bleues, eût été parfaitement maussade; mais il y avait, dans la disposition des menus objets de toilette, des vêtements suspendus aux murs, selon l'usage local ; des livres, du papier à lettres, et de tous ces riens dont se compose le mobilier d'un baigneur berkois, tant d'ordre, de goût et de fraîcheur, qu'on reconnaissait là l'œuvre d'une femme ; seule une main jeune et délicate avait dû présider à cet arrangement. En ce moment, et comme pour ajouter au charme de cette retraite, la tempête s'apaisa, le vent faiblit et le soleil vint inonder la chambre de ses joyeux rayons.

L'attention de Henri fut alors attirée vers un petit échafaudage de livres de piété et de cahiers cartonnés, que couronnait un joli portefeuille en maroquin brun aux initiales d'or B. J. Il sauta en bas de son tabouret comme pour mieux juger à distance l'effet de son travail et, sans interrompre la cavatine de *la Dame blanche*, il s'approcha de la table.

Plus de doute, c'était bien le portefeuille où Berthe avait le matin caché la lettre rose. Mais cette lettre, y était-elle? Ne l'avait-elle pas emportée en promenade, ou remise à ses parents, ou brûlée après en avoir ri?

Henri était seul; il pouvait donc en un clin d'œil reprendre son bien s'il était là, laisser *l'Imitation* et s'en aller confier au père Minute le soin de terminer sa besogne, ce qui faisait rentrer tout dans l'ordre. Mais, outre qu'il répugnait à sa délicatesse de porter une main indiscrète sur les objets de Berthe, il trouvait un

vif plaisir à prolonger une situation qui n'était pas sans charmes.

Il reprit sa besogne et commença une autre romance :

Voici les lieux charmants
Où mon âme ravie
Passait à contempler Sylvie
De tranquilles moments.

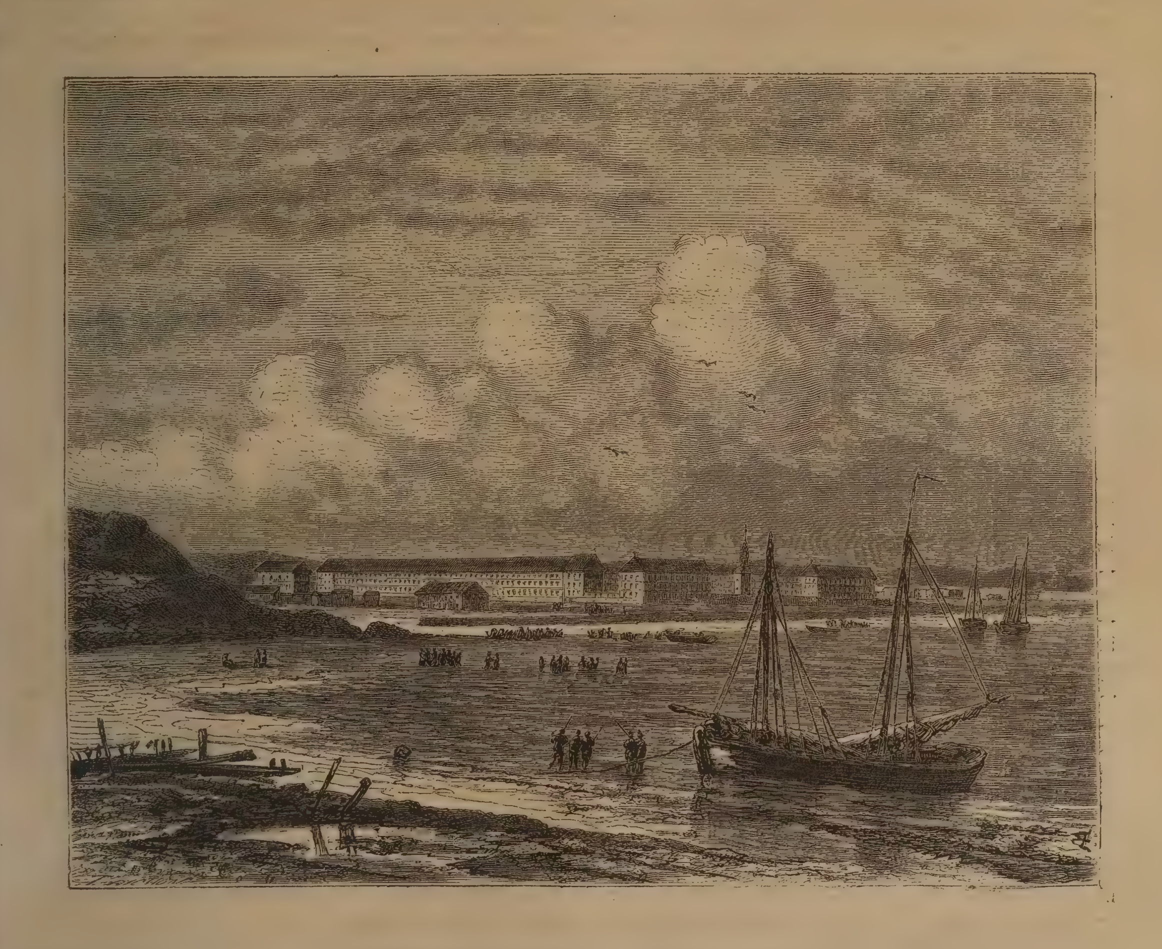
— Tiens! cria de la terrasse une voix forte qui fit tressaillir le chanteur, un ténor dans la chambre de ma fille! Par quel hasard?

C'étaient les Javelin qui rentraient de leur excursion, et cette exclamation émanait du chef de la famille. Henri ne les avait pas entendus venir, car les pas ne font aucun bruit sur le sable. Il frappa le mastic à coups insensés, mais cessa de chanter.

— Il va se passer des choses graves peut-être, pensa-t-il; soyons à la hauteur des circonstances si nous voulons rentrer, haut la tête, dans la possession de notre lettre.

Un moment après, Mlle Berthe Javelin entrait dans la chambre.

— Ouf! dit-elle, quel temps! quelle bise! Et ce



Berck. Dessin de E. de Bérard, gravure de Trichon.

sable qui vous aveugle, c'est affreux; mais c'est égal, ça fait du bien une promenade en plein vent.

Elle était toute rouge et très-animée. Henri la trouva encore plus jolie qu'elle ne lui avait paru le matin sur son balcon.

— Pardon, mademoiselle, lui dit-il respectueusement, je vais me retirer si vous le désirez.

— Non, ce n'est pas la peine, je vous remercie; continuez votre travail; je n'ai que mon châle à ôter, et voilà qui est fait.

Berthe, après avoir donné un coup de brosse à sa robe et un coup d'œil à son miroir, allait et venait dans la chambre, en époussetant le sable qui avait volé çà et là sur les meubles, quand tout à coup elle s'arrêta, et prenant le petit portefeuille brun :

— Qu'est-ce que vous chantiez donc tout à l'heure, vitrier, quand nous sommes rentrés? demanda-t-elle de sa douce voix.

— Une romance, mademoiselle; une vieille romance.

— Elle n'est pas mal, cette romance.

En disant cela, Berthe ouvrit le portefeuille; la lettre rose y était, pliée en quatre. Henri regardait en ce moment son mastic, et non le portefeuille; mais il y a certains objets que l'on voit très-nettement en leur tournant le dos.

— Dites-moi, reprit Berthe au bout d'un moment et pendant que Henri ajustait un carreau pour le couper à la longueur voulue; vous devez connaître tout le monde ici, monsieur le vitrier?

— Tout le monde, non, mademoiselle, mais presque tout le monde; on travaille un peu partout.

— Sans doute. Y a-t-il déjà beaucoup de baigneurs sur la plage?

Elle avait posé le portefeuille sur la table et déplié la lettre, qu'elle parcourait tout en parlant.

— Une vingtaine tout au plus, mademoiselle; nous ne sommes encore qu'au mois de juin, et c'est du 15 juillet au 30 août que la plage est le plus animée.

— Pas plus de vingt? En effet, on ne voit pour ainsi dire personne sur la plage.

Elle lisait toujours et avait retourné la page.

— Et connaissez-vous les baigneurs déjà installés, continua-t-elle du ton le plus naturel; comment s'appellent-ils?

— Il y a la famille Milleau, Mme Dolmain, les messieurs Jarriant et quelques baigneurs à l'hôtel Michaux et à l'hôtel Detuncq. C'est à peu près tout, mademoiselle.

— Connaîtriez-vous, par hasard, un monsieur qui s'appelle d'un nom bien singulier : Polyphème?

Ici Henri fut pris d'un accès de fou rire interne, qui, s'il eût éclaté, compromettait peut-être beaucoup sa situation.

— En effet, répondit-il en riant le moins possible, c'est un drôle de nom, Polyphème! Polyphème! Ah! j'y suis maintenant, mademoiselle, ce n'est pas un nom, ce doit être un surnom, car je me rappelle avoir entendu un jour sur la plage des jeunes gens appeler ainsi un de leurs camarades, en manière de plaisanterie.

— Savez-vous si ce jeune homme est à Berck en ce moment?

— Oui, mademoiselle; je le vois même très-souvent.

Et, rassemblant tout son courage, Henri ajouta, au risque de blesser sa jeune questionneuse :

— Si mademoiselle... ou ses parents ont quelque communication pour lui... je m'en chargerai avec plaisir.

Il suivait des yeux sa lettre, que Berthe tournait entre ses jolis doigts, et s'attendait à la voir passer à l'instant dans sa main; mais la jeune fille n'avait probablement pas l'intention de la lui confier, car elle la remit dans le petit portefeuille, qui fut enfermé sous clef dans un tiroir, et répondit avec une petite moue :

— Non, je vous remercie; redites donc un peu cette romance, vitrier, que vous chantiez tout à l'heure.

Il n'y avait pas à broncher, et bien que Henri fût assez contrarié de ne pas avoir vu prendre à sa lettre un chemin conforme à ses vœux, il recommença d'une voix tendre sa romance, tout en fixant son carreau avec de petits clous, ce qui faisait un accompagnement pour le moins assez bizarre :

Voici les lieux charmants
Où mon âme ravie...

— Bravo! bravo! vitrier.

— Mais c'est très-joli cela!

— Une voix égale et soutenue, un timbre agréable, les nuances parfaites, et avec cela un brio!

C'étaient M. et Mme Javelin et l'oncle Honoré, qui depuis un moment écoutaient à la porte, qu'ils avaient ouverte sans bruit.

Henri demeura un peu surpris, puis il salua en souriant, avec son marteau de fer dans une main et une grosse boule de mastic dans l'autre.

— Savez-vous, mon ami, que vous avez une voix de premier ordre? continua l'oncle Honoré. C'est une trouvaille, Javelin, que ce garçon-là.

— Quel est cet air, vitrier? demanda M. Javelin de ce ton de chef de famille qui ne souffre pas de retard dans les réponses.

— C'est une romance, monsieur, dont la musique est de Victor Massé. Les paroles, ce qui est assez curieux, sont de Boileau.

— De Boileau!. Qu'entendez-vous par Boileau, vitrier?

— Boileau? Mais il me semble qu'il n'y a qu'un Boileau au monde : Nicolas Boileau-Despréaux, l'auteur du *Lutrin* et de *l'Art poétique*, le contemporain de Racine et de la Fontaine.

— Né à Paris, le jour de la Toussaint, en 1636, compléta l'oncle Honoré.

— Où diable avez-vous appris cela, jeune homme? demanda M. Javelin en regardant Henri avec intérêt. Vous êtes lettré, vitrier, très-lettré même.

Il faut convenir que Henri s'était oublié, et qu'il avait eu le plus grand tort de laisser voir le bout de l'oreille du jeune homme qui a fait ses études. Oh! la vanité!

— Est-ce de mémoire que vous chantez ainsi, ou savez-vous lire la musique?

— Je sais la lire, monsieur, et l'écrire au besoin. Je joue aussi du hautbois.

— Du hautbois! Mais c'est adorable! Et seriez-vous de taille à faire votre partie dans un quatuor?

— Mais ce ne serait pas la première fois, monsieur.

— Eh bien, venez ce soir vers sept heures, quand votre journée sera terminée, vous nous ferez plaisir. Enfin, continua M. Javelin en s'adressant à son frère, nous aurons donc un ténor et nous pourrons chanter tout notre répertoire.

— Si nous allions déjeuner, frère, insinua l'oncle Honoré; j'ai les dents très-longues depuis la promenade, et, comme dit le proverbe : « Ventre affamé... »

— Allons, à table; et vous, jeune homme, à ce soir, avec votre hautbois et vos plus belles romances.

Et tous les Javelin descendirent en se félicitant d'avoir mis la main sur un ténor qui, évidemment, faisait défaut à leurs récréations musicales. Henri termina sa besogne, que n'eût pas désavouée M. Tasteleau lui-même, et rentra discrètement chez lui, sans que le père et la mère Minute se doutassent de rien.

Il était assez ému de la singulière aventure où il s'était engagé, se trouvant aussi peu avancé que le matin dans la conquête de sa lettre, mais plus désireux de chanter dans la société de Berthe qu'il n'osait se l'avouer à lui-même. Aussi l'après-midi lui parut-elle bien longue.

Le soir il s'habilla de façon à ressembler autant que possible à un ouvrier endimanché, et cachant ses romances et son hautbois sous ses vêtements, pour ne pas éveiller l'attention des époux Tasteleau, il se rendit au chalet Leblanc.

André NICKEL.

(La fin à la prochaine livraison.)

CAUSERIES SCIENTIFIQUES.

LES GRANDS PROJETS OU TRAVAUX D'AUJOURD'HUI.

Nous nous sommes entretenus du projet de tunnel sous-marin entre la France et l'Angleterre, qui, notons-le, puisque l'occasion nous en est offerte, semble marcher d'une manière de plus en plus certaine vers la réalisation ; nous avons parlé du projet de création d'une mer intérieure dans la région méridionale de notre colonie algérienne... Nous savons que le Saint-Gothard se perce à la façon du mont Cenis; que l'on s'occupe de dessécher définitivement les marais Pontins, de malsaine renommée... Mais là ne se borne pas la liste des grands projets ou travaux d'utilité générale à l'ordre du jour.

Et d'abord voici qu'il est très-sérieusement question de supprimer l'isthme de Panama, comme on a supprimé l'isthme de Suez.

Il va de soi que ce projet ne date pas d'hier, au moins dans son principe, car il faudrait n'avoir jamais examiné une mappemonde pour ne pas sentir l'importance du rôle qu'une telle suppression est appelée à jouer dans l'économie des relations entre les deux hémisphères.

Aussi, le lendemain du jour où l'isthme de Suez fut percé, entendîmes-nous que l'on disait un peu partout : « Maintenant à Panama ! » Et l'on fut vraiment fort étonné de ne pas voir tout le matériel qui avait servi à séparer l'Afrique de l'Asie, aussitôt acheminé vers le point d'attache des deux Amériques.

On apercevait sur la carte d'ensemble une langue de terre à couper, et puisqu'il venait d'être démontré que les langues de terre se coupaient avec une facilité relative, on croyait que, pour couper l'isthme de Panama, il n'y avait plus qu'à le vouloir. Or, l'on était dans la plus complète erreur, par la raison bien simple qu'il n'y a pas la moindre analogie de conformation physique entre la langue de terre de l'ancien monde et la langue de terre du nouveau.

Si l'on eût seulement regardé d'un peu plus près à la carte, on y eût vu indiquée, en effet, une traînée montagneuse, prolongement aminci des gigantesques Cordillères du sud, allant rejoindre la grande ossature géologique du Nord ; et l'on eût compris que les dragues qui venaient de mordre aux sables du désert d'Egypte eussent fait assez triste figure en essayant d'attaquer les roches américaines.

Les deux entreprises différaient donc d'une manière en quelque sorte radicale. Et il a bien fallu qu'il en fût ainsi pour que ce second projet de percement, non moins digne d'intérêt que le premier, n'ait fait jusqu'en ces derniers temps aucun pas vers la réalisation.

Les études faites dans le but de démontrer la possibilité de ce travail n'avaient d'ailleurs abouti qu'à des données fort problématiques. A la vérité, ces études reposaient essentiellement sur l'idée de faire au travers de l'isthme de Panama ce qui venait d'être fait au travers de l'isthme de Suez, c'est-à-dire d'ouvrir purement et simplement une tranchée faisant communiquer de niveau les deux mers : c'était rêver quelque chose sinon d'impossible, du moins de singulièrement difficile et coûteux.

Aujourd'hui les visées sont tout autres, et il ne s'agit plus même de percer l'isthme de Panama, mais d'aller trouver, un peu plus au nord, dans l'Etat de Guatémala, une voie de communication navigable, et voici sur quelle base repose le projet qui semble devoir entrer bientôt dans la période d'exécution. Si l'on veut jeter les yeux sur une carte de l'Amérique méridionale, on verra que, dans la partie inférieure de l'espèce de quadrilatère tronqué que forme l'Etat de Guatémala, se trouve indiqué un grand lac.

Ce lac, dit de *Nicaragua*, a quelque 170 kilomètres de long sur 80 de large ; il est placé à environ 50 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Sa rive occidentale n'est distante de l'océan Pacifique que de 25 à 30 kilomètres (la largeur du Pas-de-Calais), et cet espace est occupé par un *ados* des Cordillères qui, penchant d'une part sur les bords du lac, descend à pente plus ou moins escarpée vers les bords de la mer. Du côté oriental le lac se déverse dans la mer des Antilles par un magnifique fleuve, le San-Juan, qui, après un cours de 145 kilomètres, se jette dans la mer des Antilles par les bouches du Colorado, autre fleuve auquel il marie ses eaux depuis que les Espagnols, par d'étroites raisons politiques, crurent devoir obstruer son lit particulier.

Autrefois, il allait se perdre un peu plus haut, à Greytown, port maintenant ensablé, que l'on draguerait pour en faire l'entrée du canal, qui partirait de là pour suivre l'ancien lit du fleuve, jusqu'à un point où ce cours d'eau, à la fois profond et calme, est régulièrement navigable pour les bâtiments du plus fort tonnage.

Ces navires, coupant en biais le lac, iraient à peu pres vers son milieu trouver l'ouverture d'un canal à écluses qui, taillé dans le massif des Cordillères, serait alimenté par les eaux du lac, et qui les porterait graduellement à Brito, excellent port sur le Pacifique. Le parcours total serait environ de 330 kilomètres, dont 200 de Greytown au lac, 100 au travers du lac et 30 du lac à Brito. La dépense de l'entreprise est évaluée à quelque 300 millions, et nul doute que, malgré l'importance de cette somme, les souscriptions ne la couvrent bientôt, dès que l'appel sera officiellement adressé aux capitalistes des deux mondes.

Pendant qu'on songe à établir cette relation toute maritime entre les océans des deux hémisphères, le gouvernement du Pérou fait activement travailler au chemin de fer dit des *Andes* qui, partant de Callao, sur la rive du Pacifique, s'élance à travers les Cordillères, qu'il franchit en atteignant l'altitude extrême de 5000 mètres (700 mètres de plus que le mont Blanc), va ensuite gagner le point où le fleuve des Amazones, commence à être navigable, et se trouve avoir créé ainsi une ligne, pour ainsi dire directe, au travers du continent méridional américain.

Ce tracé, d'une audace et d'une ingéniosité extrêmes, abonde en tunnels, en viaducs, en ponts, percés, construits, jetés là où l'on n'aurait jamais cru que l'idée pût venir d'aller exécuter les moindres travaux

Outre les grands avantages que la création de cette ligne doit procurer comme moyen de communication entre des points extrêmes, elle facilitera surtout l'exploitation des mines de tous genres connues ou à connaître dans les Cordillères, et qui, faute de voies de transport, devaient forcément garder leurs trésors.

Après la grande ligne ferrée américaine, voici la grande ligne asiatique, autrement dit le *Grand-Central.*

Il s'agirait d'ouvrir une voie qui, partant des Indes anglaises, viendrait se souder aux lignes russes et mettrait ainsi en rapport les rives du Gange avec les rives de la Seine.

Les études de ce gigantesque travail ont été faites au cours de ces deux dernières années, par le fils de l'illustre créateur du canal de Suez, de concert avec un ingénieur anglais.

Ces deux explorateurs, après une excursion de dix mois dans les Indes, aux frontières de l'Afghanistan et dans les Himalayas, ont reconnu qu'une ligne ferrée pourrait être construite sans trop de difficultés entre Lahore, point qu'atteignent déjà les chemins indiens, et Moscou, tête de ligne orientale des lignes européennes.

Ce tracé traverserait le Kachemyr, le Turkestan oriental, passerait par Yarkand, Kashgar, Kokend, Taskend, la vallée du Syr-Daria (l'ancien Iaxarte d'Alexandre), Orembourg ou Ekaterimbourg, d'où elle gagnerait enfin Moscou.

Notons que Yarkand, capitale du Turkestan oriental, devenant le point de jonction des chemins de fer anglo-indiens avec ceux que la Russie songe à construire dans ses possessions asiatiques, serait en outre tête de ligne d'un chemin de fer entrant en Chine, où, comme on le sait, une première voie ferrée a été enfin inaugurée dernièrement — ce qui revient à dire qu'avant la fin du siècle le jour pourrait bien écheoir où le Parisien ira prendre au guichet de la gare de l'Est un billet direct pour Calcutta, Chandernagor, Madras, Pondichéry, aussi bien qu'il pourra le prendre pour Pékin, Canton ou Fou-tchéou.

Puisque nous avons nommé le Gange, rappelons que dans ces dernières années d'immenses travaux ont été les uns exécutés, les autres commencés pour l'établissement d'un vaste système d'irrigation des pays qui bordent ce fleuve. C'est ainsi qu'un canal assez large et assez profond pour recevoir des bateaux a été construit de Hudwar à Caawnpoor et à Ettawah, c'est-à-dire sur une étendue de plus de six cents kilomètres, sans préjudice des canaux de diffusion des eaux qui sont en voie d'achèvement.

Chez nous, d'ailleurs, les ravages du phylloxera, contre lesquels la submersion a été jusqu'ici reconnue comme le seul remède efficace, ont remis en honneur le projet de canal d'irrigation des régions avoisinant le bas Rhône. M. Aristide Dumont, promoteur de ce projet, pour l'exécution duquel il lutte depuis de longues années, annonçait à l'Académie des sciences, au commencement de 1874, que le Conseil général des ponts et chaussées avait reconnu l'entreprise excellente, et que l'enquête allait être ouverte dans les cinq départements de l'Isère, de la Drôme, du Gard, de Vaucluse et de l'Hérault, intéressés à cette dérivation des eaux du fleuve. D'après le projet, l'irrigation doit profiter à près de 200 000 hectares, dont les deux tiers sont plantés en riches vignobles, qui donnent un produit annuel supérieur à trois cents millions de francs.

L'ingénieur faisait remarquer que, l'exécution du canal ne devant coûter que le tiers environ de cette somme, il y avait tout profit à ce que l'avance de cette somme assurât la sauvegarde des récoltes à venir.

Il va de soi qu'il faudrait ajouter les bénéfices à retirer de l'irrigation proprement dite pour les cultures diverses — bénéfices qui entraient tout d'abord en première ligne de compte, puisque le projet est de date bien antérieure à l'apparition de l'insecte dévastateur. Au reste, l'inventeur ne visait à rien moins qu'à une modification du climat de la zone irriguée; il atteste pour exemple ce qui est résulté de l'exécution des canaux de Marseille et de Suez ; cette diminution de la sécheresse locale aura, dit-il, pour effet de réduire l'intensité de l'invasion du phylloxera, même dans les vignobles qui ne pourront être inondés, et il estime à un demi-milliard la plus-value foncière qui serait créée par l'établissement du canal. Bien que séduisante, l'affaire est, croyons-nous, encore au point où elle était il y a deux ans : à vrai dire, cent millions forment déjà un assez gros denier, mais nous allons nous accoutumant de plus en plus à la mise en mouvement de ces lourds capitaux, et rien d'impossible vraiment à ce que d'ici à quelques années le canal d'irrigation du bas Rhône soit exécuté.

Voici, d'autre part, que les Américains du Nord font étudier la canalisation de l'embouchure du fameux Mississipi, qui, coupée à angle droit par le mouvement du *Gulf-Stream,* se trouve ensablée et ne s'ouvre plus à l'accès des navires. On comprendra cet effet quand on saura que les neuf bras du fleuve n'apportent pas à la mer moins de 500 000 mètres cubes d'alluvion par jour. Un canal profond esquivant, par son débouché, le courant marin va être creusé, et c'est à quoi les Américains se disposent à employer une quarantaine de millions.

Les millions, paraît-il, ne sont pas seulement disponibles dans les régions tropicales, car un journal russe vient de nous apprendre que le Sénat de Finlande, région littéralement placée sous le cercle polaire, a donné son approbation et sans doute voté les crédits nécessaires à la création d'un canal destiné à faire communiquer la mer Blanche et la mer Baltique au travers de l'isthme immense qui sert de point d'attache à la presqu'île scandinave, dont le contour serait ainsi épargné aux navires qui voudraient se rendre dans l'océan Arctique.

Sur le tracé de ce canal, qui partirait du fond du golfe de Bothnie pour aboutir dans le golfe de Kandalaska, se trouvent des lacs et deux cours d'eau que l'on compte utiliser pour le tiers environ du parcours, soit environ 100 kilomètres; mais les 200 kilomètres qui resteront à creuser ne constitueront pas moins une entreprise d'autant plus colossale, qu'il faudra non-seulement attaquer de front une chaîne de montagnes, mais encore agir sur un sol qui pendant au moins six ou sept mois de l'année est rendu par le froid aussi dur que le roc.

Si nous quittons la Baltique pour la mer du Nord, nous verrons que les Hollandais s'apprêtent à dépouiller cette dernière d'un immense territoire qu'elle envahit et qu'ils désirent livrer à l'agriculture.

Ce peuple, on le sait, est traditionnellement coutumier du fait. Depuis le moyen âge, il travaille à empiéter sur les domaines de Neptune (comme disaient

nos pères), et il y a si bien réussi que c'est à ces empiétements qu'il doit la majeure partie d'une contrée à laquelle sa situation même derrière ses digues protectrices a valu le nom caractéristique de Pays-Bas.

Récemment, les Hollandais ont desséché et converti en riches cultures l'espèce de golfe intérieur qui s'appelait la mer de Harlem, et maintenant c'est à ce Zuyderzée, dont le nom particulièrement euphonique nous a tous frappés quand nous l'avons trouvé dans les Eléments de géographie, qu'ils songent à jouer le même tour.

A vrai dire, ils ne feront, paraît-il, que reprendre des terrains que la mer a envahis à une époque relativement peu éloignée : « Au temps de Guillaume II, disent les historiens, c'est-à-dire au commencement du treizième siècle, le Zuyderzée était couvert de magnifiques pâturages; Hotman Galama, ajoute une légende locale, avait des terres dans ce district; un jour qu'il se promenait dans ses prés, il aperçut un hareng dans une fosse qui était sans communication apparente avec la mer, Il jugea que cette communication devait avoir lieu sous terre, et que le terrain sur lequel il marchait était creux. Ce hareng fut pour lui comme un envoyé providentiel qui l'avertit de ce qu'il avait à



Le Zuyderzée. Dessin de E. de Bérard, gravure de Trichon

faire. Hatman vendit aussitôt ses propriétés menacées et en acheta d'autres sur la terre ferme, où un village existe encore qui porte son nom et qu'habitent ses descendants. Quant au terrain, il ne tarda pas à être abîmé sous les eaux. »

Quoi qu'il en soit, aux termes du projet actuel, une digue serait menée de la pointe d'Enkuisen à l'île d'Urck, qui occupe le milieu de l'étranglement des côtes; une autre digue irait de cette île à la côte d'Over-Yssel (au total 41 kilomètres). Une fois le bassin fermé, des pompes à vapeur réalisant une force de dix mille chevaux seraient installées et mises en activité pour rejeter l'eau emprisonnée. Ces pompes, aidées par l'évaporation atmosphérique, ayant travaillé *quelques* années, il resterait à sec quelque 175 000 hectares de terre très-fertile, et 40 ou 50 000 hectares de terre sablonneuse.

La dépense de ce travail ne s'élèverait pas à moins de 250 millions de francs, mais les terres acquises compenseraient surabondamment par leur nature même, et grâce aux habiles méthodes suivies pour les mettre en rapport, cette énorme avance de capitaux : aussi l'entreprise est-elle, à ce qu'on nous assure, officiellement décidée, et elle va se faire aux frais de l'Etat, qui ne tardera pas à donner le signal des travaux.

On le voit, bien que nous n'ayons indiqué que les

faits les plus notables, c'est par tous les points du globe à la fois que naissent les projets grandioses, que se préparent les entreprises audacieuses, que s'achèvent les magnifiques travaux. Jamais tant d'activité ne se manifesta pour assurer à l'humanité le profitable empire auquel lui donnent droit la force et la hardiesse de son génie. Et plus l'homme ira, aidé de la science, plus la science elle-même sera rendue puissante. La merveille appellera le prodige. Souvent nous disons : « Ah! si nos grands-pères revenaient! » car nous nous croyons trop volontiers à l'apogée. Mais point, et nos petits-fils auront sans aucun doute plus de raisons encore que nous de s'écrier : « Ah! si nos grands-pères revenaient! »

E. M.

LES RÉCITS DE LA MER

FLEUR-DE-MISÈRE[1].

V. — CÉ, A, KA.

Entre temps, quand il était sur son bien dire, maître Talabardon ne dédaignait pas d'émerveiller par sa faconde les jeunes et même les vieux marins de son bord. Beau temps, belle mer, jolie brise, rien en vue, un soir il s'avisa d'expliquer à son auditoire comment il n'était pas devenu capitaine et ne le deviendrait jamais.

Accroupis en dernier plan, Colibri ni Loubet ne perdaient une parole.

— Pour être capitaine, faut savoir se reconnaître sur la carte, calculer, écrire et... lire pour commencer. — « Les autres l'apprennent, que je me dis à part moi, je ne suis pas plus bouché qu'un autre, je l'apprendrai bien. Puisque notre capitaine a fait de même, je puis bien en faire autant. » Au lieu de m'embosser à *la Puce-aux-Anglais* qui est le *Grand-Engoulevent* de Cherbourg, je m'en vas, les poches pleines d'or, chez un maître d'école; j'en mets de chaque main une poignée sur sa table en disant : — « Papa Lunettes, comptez! Je vous en paye trois fois autant, si vous m'apprenez vivement à lire. » Il compte, recompte, me regarde et, me trouvant l'air pas trop bête, me dit gaillardement : — « Commençons, voici l'A, B, C. » — Je m'y mets de tout cœur. Pas trop malin de reconnaître ses lettres, chacune un bec différent : l'A une manière d'échelle, le B une paire de bosses, le C une façon de faucille, l'O un rond. En huit jours, je savais la chose sans broncher. Si j'étais content, je ne le dirai jamais trop! Je vous régalais papa Lunettes chaque fois après la leçon; je lui payais des poulets rôtis, des salades de salsifis, de la confiture, des cafés, des pousse-cafés, des cigares de contrebande, en veux-tu? en voilà! Je chantais sur l'air du tra la la :

A, Bé, Cé,
Dé, E, eF,
Gé, Hache, I!

nous dansions ensemble sur cette musique-là dans tous les bouchons de Cherbourg, hormis à *la Puce-aux-Anglais*, où les autres étaient amarrés à quatre amarres, et je voulais savoir lire à l'effet de devenir capitaine. — « Tu connais tes lettres aussi bien que pas un, me dit papa Lunettes; demain nous commencerons à épeler. — Qu'est-ce que c'est que ça, épeler?» — Il m'explique que c'est jumeler les A, E, I, O, U, qui s'entendent tout seuls avec les autres lettres, qui, dit-il, ne s'entendent qu'en compagnie. C'était plus dur à se mettre dans la tête. — « Comment! Bé ne s'entend pas tout seul? J'entends pourtant bien les moutons qui le disent à leur mode. » — Papa Lunettes riait, je ne riais point, moi. Ça ne mordait plus! N'étant pas content, j'avais retranché rôti, salade, café, liqueurs, tabac, tout! — « Bonsoir, monsieur, à demain! » Et après la leçon je m'en allais tout triste, en me disant : « Bé, A, Ba, — Bé, E, Bé, — Bé, I, Bi!... Grappe de mitraille! tu es donc une cruche, mon pauvre Talabardon? » Jusqu'à temps qu'un matin, corps de musette! corde à violon! je vous saute en bas du hamac plus content qu'une vieille veuve qui croche un jeune mari. Ça y est! je tiens l'arrimage et je vous prends mon A, B, C en chantant :

Ba, Bé, Bi, Bo, Bu,
Sa, Cé, Ci, So, Su,
Ja, Gé, Gi, Jo, Ju!...

Je m'habille, je cours chez Papa Lunettes et je lui dis : — « Je sais! » — « Tant mieux, monsieur, qu'il répond d'un air malin qui me met en méfiance, voyons voir! » — Et me voilà parti : — « Cé-A-SA... » — « Non, monsieur Talabardon, me dit-il, c'est : Cé-A-KA. » — Je le regarde, il riait en dessous : — « Ah! ah! c'est rapport aux poulets rôtis et aux pousse-café que Cé-A fait KA! Ah! tu préfères une volée à six poignées de louis! » Et je vous lui tombe dessus à poings fermés; il criait au secours; plus il criait, plus je tapais : — « Ah! Cé-A-KA! Ah! tu en veux de SA? Non! tu n'en veux pas, mais tu en auras tout de même, brigand! Cé, A, SA! Cé, É, Cé!... » — Les voisins crient à la garde en défonçant la porte. J'ouvre la fenêtre, saute sur les toits, m'affale dans la rue par les gouttières, arrive à bord, où l'on était en partance; et voilà pourquoi, ne sachant pas lire, je ne suis, ni ne serai jamais capitaine; Cé, A, KA, tremblement de marmites! Tous les lisards m'ont dit et redit que j'avais eu tort de taper si dur sur le pauvre Papa Lunettes et que, pour de vrai, il ne mentait pas. N'importe! faut que je comprenne; j'avais compris, je ne comprenais plus, j'ai renoncé en envoyant cinquante doublons au bonhomme, puisqu'il ne s'était pas moqué de moi; mais, je le demande, est-ce qu'il n'en avait pas l'air?... Cé-A-KA!

Lettrés ou illettrés riaient à l'envi; mais Fleur-de-misère resta sérieuse, et Loubet, qui ne cessait d'avoir les yeux fixés sur elle, s'abstint, par le fait, de partager l'hilarité générale.

— Pourquoi donc n'as-tu point ri? lui demanda-t-il.

— Parce que, c'est presque impossible d'apprendre à lire.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

— Qu'est-ce que ça nous fait à nous? dit naïvement le jeune garçon, à mille lieues de soupçonner les projets ambitieux de sa compagne d'enfance.

De son côté pourtant, il avait aussi ses projets tendrement caressés et qui, par force majeure, cadraient parfaitement avec les visées actuelles de son oncle et de sa tante Loubet.

Fut-ce après le second, le troisième ou le dixième retour à Saint-Malo de *l'Agile* qui, sous les ordres de Du Bocage, ne cessait de faire de brillantes et lucratives affaires au préjudice des Anglais et des Hollandais? Ne fut-ce même qu'en 1694, après sa sortie dans les eaux de Duguay-Trouin qui, commandant *la Diligente*, de quarante canons, navigua encore quelques heures bord à bord avec lui? Toujours est-il qu'un soir, l'oncle Loubet, en son costume des dimanches, se risqua, non sans effroi, au *Grand-Engoulevent*, pour y rejoindre son neveu qui s'y trouvait à la table de Fleur-de-misère et de Talabardon :

— Mon oncle! cache-toi! dit le jeune garçon.

Colibri s'éclipsa. Le maître sentit que tout son bonheur était en péril. Peu s'en fallut qu'il n'assommât sur place le fâcheux, dont le moindre mot pouvait révéler l'identité de son enfant et détruire ainsi les effets de ses ingénieuses et perpétuelles précautions. Son second mouvement fut un bond prodigieux. Il se jetait à corps perdu, les bras autour du cou de l'oncle Loubet, en criant :

— Pays! mon vieux pays! me voici! Viens, je suis à toi!

Et l'entraînant dehors sans lui laisser le temps d'ouvrir la bouche, il appela Loubet et ne s'arrêta qu'en un lieu désert, où il dit enfin :

— Ne me parle plus d'elle, que j'ai retrouvée pour la voir mourir de faim entre mes bras, par votre faute à tous! Ça me crève le cœur! Et remerciez Dieu que j'aie eu le temps de me calmer, sans quoi je vous écharpais, tas de sans-cœur, à commencer par ta femme et toi! Que personne au pays, entends-tu? ne s'avise de me reparler jamais de Fleur-de-misère, ma pauvre chère enfant!

L'oncle Loubet, tout tremblant, en fut quitte pour la peur.

— Je vous pardonne! ajouta Talabardon en lui prenant la main, qu'il secoua formidablement. Et à revoir chez toi, un de ces quatre matins. En attendant, je te laisse avec ton Auguste, dont je n'ai pas à me plaindre. Bonsoir!

L'oncle Loubet, en se frottant le poignet, ne tarda point à attaquer la grosse affaire, s'informa des sommes acquises à son neveu, l'en félicita sans en paraître trop émerveillé, et tout en le conduisant à la *Quiquengrogne*, où foule de Cancalais seraient enchantés de le revoir :

— Je suis ton oncle et tuteur, mon cher enfant, dit-il; te voilà quasiment riche, et je viens te proposer d'acheter chez nous, avec ton argent, de belle et bonne terre pour t'y reposer à ton gré, quand tu voudras.

— De tout mon cœur, mon oncle, car de mon côté j'avais la même idée.

— Ah! ah! de manière que tu nous reviens au pays.

— Pour ça, fit Loubet en étouffant un soupir, je ne puis vous répondre encore.

— A ton aise, mon gars.

Du moment que les parts de prise seraient représentées par une propriété au soleil, on avait tout le temps de voir venir. De deux choses l'une, en effet: ou le cher Auguste, quelque jour, resterait à la bataille, et l'on hériterait de lui tout naturellement, ou bien, las de la course et encore plus cossu, il reviendrait au hameau pour y épouser une de ses trois cousines, Toinette, Fifine ou Margoton, ce qui, sa tante aidant, paraissait infaillible.

Au sortir de la *Quiquengrogne*, Loubet courut au *Grand-Engoulevent*, où Noëlle avait une chambre contiguë à celle de Talabardon :

— Pan! pan!

— Qui est là?

— Moi.

La porte fut ouverte. Il y avait sur la table une lampe allumée, et un abécédaire tout neuf que Loubet remarqua fort bien; mais allant au plus pressé :

— Mon oncle, dit-il, va m'acheter au pays un beau lopin de terre, et je viens te demander s'il te plaît d'en faire autant.

— A moi! répondit Fleur-de-misère en secouant énergiquement la tête.

Le plus doux espoir de Loubet s'évanouit.

— Veux-tu donc débarquer? demandait Noëlle à son tour.

— Si tu débarques, oui; sinon, non! Je ne te quitterai jamais.

— Tant mieux! merci! s'écria la fillette avec un accent de joie fraternelle.

Loubet, devenu hardi avec tous les gens du bord, n'était plus timide qu'auprès d'elle. Sa cordiale réponse le fit rougir; elle ne s'en aperçut même pas, et montrant son récent achat :

— Les livres, l'instruction, des maîtres meilleurs que Papa Lunettes coûtent cher et je garde mon argent pour apprendre.

— Tu voudrais devenir officier, capitaine? murmura Loubet en frémissant.

— Pourquoi pas? répondit Noëlle, mon père ne va pas contre; il dit même qu'étant officier je cacherais bien plus aisément ce que je suis qu'en restant parmi l'équipage.

— Cé-A-KA, pensa Loubet, et ses yeux s'humectèrent.

— Bonsoir, Colibri! dit-il d'une voix étouffée, et il s'en alla pour pleurer librement en se répétant avec douleur : — Cé-A-KA! Elle officier, moi matelot! Mon plan à moi était le bon : avec ses parts de prise et les miennes, s'en aller vivre tranquilles chez nous! Mais elle a son père, Talabardon, qui la veut, qui la garde, et mêmement la fait passer pour morte. Elle l'aime et n'a eu qu'à se plaindre des gens du pays dans les derniers temps. Oh! si mon oncle et ma tante nous avaient gardés, elle n'apprendrait pas à lire maintenant, mon Dieu!... Si pourtant, moi aussi, j'étais capable d'apprendre!... Mais quand maître Talabardon y a renoncé, est-ce que j'y parviendrai jamais, moi!

Il se sentait la tête trop dure et ne doutait pas de l'intelligence de Fleur-de-Misère :

— Elle officier, moi matelot! répétait-il en sanglotant. C'est égal, j'essayerai, et si je ne puis être son mari, je serai son chien!

Sa couchette était trempée de larmes quand il finit par s'endormir.

VI. — LIQUIDATION COMMERCIALE.

— C'est entendu, père ; avant deux heures, la liquidation sera régulièrement terminée, et dès demain en route pour Saint-Malo !

Sur ces mots, Fleur-de-misère, alors âgée de vingt et un ans, s'éloigna d'un pas délibéré. Petite pour un homme, grande pour une femme, elle portait d'amples vêtements par-dessus un juste-au-corps à boutons ancrés, et plus de ceintures qu'il n'en fallait pour déguiser la finesse de sa taille. Ses cheveux étaient coupés ras, à la matelote. Elle exagérait à dessein l'allure marinière, non sans regretter de n'avoir pas trace de duvet au menton. Tant de femmes maudissent leurs fines moustaches ou leur barbe, encore plus fâcheuse ; elle avait eu beau faire emplette de pommades et de rasoirs, pas un poil follet.

Loubet, au contraire, portait un magnifique collier noir, et ce n'était chez lui calcul ni caprice que l'office du barbier. Son menton et sa lèvre supérieure avaient une virile teinte bleuâtre. Pour mieux travailler, s'il retroussait ses manches, il laissait voir des bras velus attestant une rare vigueur.

— Jamais votre garçon ne fera un homme comme son matelot, disait-on à maître Talabardon, qui répondait par le proverbe :

— « Aux petites boîtes, les meilleurs onguents. »

Assis au frais sous la tonnelle de la devanture de leur auberge, en face de la Loire et des navires amarrés bord à quai à la fosse de Nantes, Talabardon et Loubet regardèrent s'éloigner leur cher Colibri.

— Officier à la fin !... Et troisième lieutenant de Du Bocage ! C'est que ça y est, bec de hautbois ! disait le maître en souriant.

Triste et joyeux tout à la fois, Loubet entendait l'écho de son cœur, qui répondait :

— Elle officier, moi simple matelot !

Tout à coup, à cent pas, retentit le tintamarre d'un équipage conduit par un postillon enrubanné. Derrière deux étranges musiciens chamarrés, constituant un orchestre barbare, tant chacun d'eux faisait crier d'instruments divers, se prélassait un personnage à veste écarlate, chapeau empanaché, ceinture éclatante, chaînes et breloques d'or, splendide, rayonnant, muni d'un sifflet de manœuvre pour arrêter soudainement, par un son aigu le carrosse, par une rossignolade la musique. Il fumait une pipe noire, tout en distribuant des poignées de petite monnaie et des coups de fouet aux gamins qui se baissaient pour recueillir ses largesses. Chaque fois que des matelots avaient passé le long de sa route, il s'était saisi, dans un vaste coffre placé devant lui, d'une paire de bouteilles, en criant : « Gare dessous ! », ne riant pas moins si les bouteilles se cassaient, en répandant leur contenu sur le pavé, que si les camarades les attrapaient au vol.

Mais à l'aspect de la tonnelle, la rossignolade succédant immédiatement au coup de sifflet unique, la musique se tut avant même que les chevaux fussent arrêtés, et l'homme aux plumets, se dressant dans son char, héla d'un ton joyeux :

— Maître Talabardon !

— Toi, Bougon ! ventre de marmite !

— Pour vous servir ! fit le tapageur en sautant à terre. Vous autres, attendez, dit-il majestueusement à son monde. Voulez-vous des vins de choix, maître ? j'en ai une cargaison. Voulez-vous de la musique ? elle est payée ? Une promenade en carrosse ? celui-ci est à moi ; je le revends demain et rembarque.

— Sur quoi ?

— Je n'en sais rien ; on cherchera.

— Minute ; tu ne vendras pas ton carrosse à un autre qu'à moi, vu que je t'enrôle pour la course, sous Du Bocage.

— Sous Du Bocage ! Oh ! maître, vous me portez toujours bonheur. Et le carrosse nous mène à Saint-Malo ! Fameux ! J'ai encore de quoi payer la musique jusque-là.

— Il me faut trois places ; tu fais quatre, et nous avons des bagages.

— Bien ! nous ferons la musique nous-même. Mais quel est donc ce matelot-ci ?

— Un pays à moi, mon petit Auguste Loubet, fin gabier, fin canonnier, propre à tout...

— Propre à rien... qu'à me faire écharper... pour qui, s'entend ! pensait le brave garçon, non sans sourire, tant il s'était fait à prendre l'air content avec le cœur meurtri.

— Si maître Talabardon le dit, c'est que tu n'es pas manchot, mon gars.

— On te l'a éduqué, Bougon, dans le genre soigné.

— Mais l'autre ? puisque nous serons à quatre.

— L'autre ! répondit le maître, c'est mon fils.

— Mon matelot, plus qu'un frère, ajouta Loubet.

— Et d'aujourd'hui, c'est convenu par lettre, troisième lieutenant de Du Bocage, qui s'est acheté une belle frégate de vingt-six canons, pour se passer d'armateurs.

— Et lui pas bête ! fit Bougon, qui faillit grogner, mais se reprit en disant :

— Ce n'est pas qu'on ait à se plaindre des Trouin ; oh ! non ! Tout, rubis sur l'ongle. M. Luc de La Barbinais, l'honnêteté en lingot ; M. Duguay, la générosité en capitaine des frégates du roi ! Seulement, les commis, les commissaires, la part de Sa Majesté, le service, Brest et leurs ordonnances, ça m'agaçait. Vive l'indépendance et Du Bocage !

— Capitaine de frégate au service du roi, M. Duguay !... Ah ! ah ! fit Talabardon. Le voici en route pour passer amiral.

— Mais, interrompit Bougon, que serez-vous donc à bord, vous, si votre fils est troisième lieutenant ?

— Maître d'équipage, parbleu !

— Et il aura autorité sur vous ?

— Comme de raison ; l'officier doit commander au maître.

— Mais pas le fils à son père.

— Que veux-tu, mon pauvre Bougon, ce n'est pas sa faute si Cé-A fait KA, et fallait-il empêcher son avancement parce que j'ai manqué le mien ?

— Je connais ton Cé-A, KA, mais pas ton fils.

— Si, vieil oublieux, puisque c'est Colibri !

— Colibri ?... Ah ! le gentil petit Colibri qui vint me déhaler des fers et me faire donner double ration le matin des grandes amusettes à bord du *Coëtquen*. Si je le connais !... Vous l'avez donc repêché avec *l'Agile* ?... Savais pas, puisque M. Duguay m'envoya sur une prise à Brest, où donc, depuis, j'ai toujours navigué sous lui, passant d'un navire sur l'autre jusqu'à la paix...

— De Ryswyck, dit Talabardon ; mauvaise histoire.

— Pour lors, rien à moyenner, hormis attendre en bougonnant le règlement des prises. Si les armateurs

sont dès pas grand'chose, les gens du roi sont des riens du tout. Ai-je sucé mon pouce? A la fin, pourtant, grâce à M. Duguay et à son frère, qu'on faisait droguer aussi, j'ai tout reçu. Va te divertir, les agneaux! En douceur! Ma bonne femme de mère vivait encore au Croisic, avec ma petite sœur Mazine; j'arrive, je les installe, je les soigne, ménageant les pistoles, rapport à l'ancienne...

— Très-bien, ça, s'écria Auguste Loubet.

— Un dû, un charme! murmura Bougon, qui baissa la tête en laissant échapper un gros soupir.

— Compris, fit Talabardon.

— Oui; mais la petite sœur Mazine est-elle morte aussi? demanda Loubet.

— Elle se porte mieux qu'un mât de hune!... J'entends que la guerre est redéclarée, bon!... Ah! ah! je ne l'ai pas encore faite, ma noce, s'entend! Je la ferai en double... Et vous voyez mon plumet, ma musique, mon carrosse... Mais vous?

— Nous, mon brave Bougon, comme tu n'as pas quitté M. Duguay, nous n'avons pas non plus quitté Du Bocage avant leur Ryswyck de damnation.



L'équipage de Bougon. Dessin de Gilbert, gravure de Leray.

— Et avez-vous eu chances?

— Par tonneaux d'argent et d'or.

— A la bonne heure!

— Nous pêchions les Anglais comme sardines et les Hollandais comme harengs, jusqu'à temps que, ne trouvant plus rien sur les fonds de pêche, nous allons nous dégourdir à terre, à Padstown, à Cardigan, levant des contributions, rançonnant bourgs et châteaux.

— Oh! les veinards! Mais vous devez avoir eu des parts de butin à crever les poches de la grand'cale?

— Et jamais à Saint-Malo un retard pour règlement des comptes. Du Bocage n'entend pas de cette oreille, à preuve que, s'étant fait pas mal de vilaines affaires avec les commis du roi, ils ne parlaient, pour s'en revenger, que de le faire casser de tout droit à commandement en course...

— Oh! les sans-cœur! Eh bien?

— Mais la paix est venue tout juste après notre plus rude campagne.

— Oh! oh! voyons! fit Bougon en versant à boire. Et, rallumant sa pipe pour mieux écouter, il s'accouda, les yeux ardemment fixés sur maître Talabardon.

Ce fut Loubet qui prit la parole :

— Le maître me fait signe de vous filer la chose en deux temps, vu que nous avons pas mal d'affaires d'ici à demain.

— On t'écoute, petit.

— Afin de nous éviter, nous et les autres de Saint-Malo, les Hollandais, n'osant plus se risquer en Manche, doublaient l'Irlande et remontaient jusqu'aux Orcades pour rentrer des Indes chez eux. Du Bocage le devine. Nous allons nous établir sur leur nouvelle route de retour, et, un beau matin : voiles !... Deux superbes vaisseaux de la compagnie, un de vingt-huit, l'autre de quarante-six canons.

— Et vous?

— Vingt-six; de beau calibre par exemple ! tout basses-tailles.

— Pour lors, donc, vous ne montiez plus *l'Agile?*

— Si et non, puisque c'était *l'Agile* nº 3.

— Bon! Vous en aviez usé deux.

— Le troisième fut usé aussi, j'en réponds, reprit Loubet. Sur les huit heures du matin, nous vous démâtons d'une bordée d'enfilade le petit vaisseau, qui, ne pouvant bouger ni pieds ni pattes, ne pouvait davantage nous tirer dessus, Du Bocage, par adresse, attaquant le gros de l'autre côté.

— Ça se voit! Le quarante-six était entre vous et le vingt-huit qui, étant sans mâts, restait à bayer aux mouettes.

— Au bout de six grandes heures, mon ancien, tout était haché à notre bord et nous allions manquer de poudre, quand un, qui a les bras solides, vous a la force de lancer le grappin dans les haubans de misaine du Hollandais...

— Cet un, c'est lui, Loubet, fit Talabardon en souriant.

— Et deux sautent ensemble sur le bastingage ennemi.

— Mais voyant que mon enfant est quasiment seul, interrompit le maître avec feu, je fais trois; nous voici cent. Du Bocage reçoit deux coups de sabre, un de baïonnette et des balles dans les côtes. Sans Colibri, qui fit coup double, deux soldats l'achevaient. Ils en avaient à bord toute une compagnie de passage, sans compter les autres passagers, des négociants, qui se battaient autant pour leurs richesses que pour leurs peaux et leur liberté. Valeur en pierreries, lingots et numéraires, quatre millions!

— Rien que ça de noyaux!

— Mais les prunes avaient coûté cher : vingt-deux morts, quarante-neuf blessés, et Du Bocage n'ayant plus que tout juste le souffle pour dire : « L'autre... à l'autre!... » C'était facile à comprendre, de manière que Colibri, qui m'aidait à le porter, lui dit de sa petite voix douce : « Soyez tranquille, capitaine, on va le cueillir. » Du Bocage, baigné dans son sang, répond : « Merci ! » Et de fait, un petit quart d'heure après, l'autre était dans le sac; et comme il arrivait des Moluques chargé de girofle, poivre, cannelle, muscade et gingembre, ça couvrit juste la part du roi, quand, à la fin des fins, ayant couru risque, en huit jours, d'être repris plus de vingt fois, nous entrâmes à Saint-Malo, où le capitaine resta bien quatre mois entre la vie et la mort. Mon Colibri, qui s'y entend, le veillait, le soignait comme un ange, et, pour la seconde fois, l'empêcha de nous être enlevé.

— Tous les médecins de Saint-Malo avaient dit : « C'est un homme perdu », ajouta Loubet; mon matelot les fit tous mentir...

— Bon! bravo! parfait! interrompit Bougon ; mais, après tout ça, avec vos parts sur les quatre millions, vous avez dû vous rattraper par de fameuses bordées du *Grand Engoulevent*, à *la Quiquengrogne*, Cancale, Rennes, Paris, et tout!

Maître Talabardon, l'homérique Talabardon, faillit rougir, n'osant répondre.

— Hein ! fit Bougon, en secouant ses panaches et ses breloques, qu'avez-vous donc fait de vos argents?

— Eh bien! répondit le maître, non sans efforts, Loubet s'est acheté des terres dans son pays; Colibri, de l'instruction sur l'hydrographie et le reste, à Nantes, où nous sommes ; et moi, j'ai pris intérêt sur un trois-mâts, où nous avons navigué, à cette fin que mon enfant y prît l'habitude de commander son quart, faire son point et marquer sa carte.

Clément dit Bougon, natif du Croisic, recula, frappé en pleine poitrine par ce triple aveu, en renversa son banc, et, debout, avec un dédain suprême, s'écria d'une voix éclatante :

— Le soleil en baril de goudron!... Vous, maître Talabardon, armateur!... Vous, négociant!... Vous, plaçant à intérêts!...

Et l'étonnement l'emportant encore sur l'indignation, il laissa tomber sa vieille pipe, qui se brisa. comme pour attester la fragilité des vertus humaines,

Maître Talabardon, confus, courba la tête sous l'anathème. Mais Loubet, redressant la sienne, repartit carrément :

— Faut-il finir un jour sur les chemins, pour faire tort aux mendiants en demandant l'aumône, au lieu d'avoir de quoi la faire? Nous préférons, nous, le bon sens aux folies et la charité aux bamboches, voilà !

— Tais-toi, gâte-métier, paysan, propriétaire, fainéant, avocat, notaire, grippe-liards, sans-cœur ! hurla Bougon avec une verve impitoyable, qui échauffait singulièrement la bile de Talabardon, mais qui n'altéra pas la sérénité de l'herculéen Loubet, doux comme le sont ordinairement les gens doués d'une grande force physique.

— Les sans cœur, dit-il sans emportement aucun, sont ceux qui, ayant au pays une petite sœur pauvre, s'achètent carrosses, breloques et plumets, et se déguisent en polichinelles, au risque qu'elle devienne malheureuse.

— Mazine, répartit Bougon, est dans une bonne condition, où elle ne manque de rien, comptant le trousseau que je lui ai payé. Je suis matelot, je travaille; elle peut bien travailler aussi...

— Vous travaillez, vous! merci! fit Loubet en haussant les épaules.

La querelle risquait de tourner à mal, tant Bougon, blessé au vif, avait vidé de bouteilles depuis le matin. Par bonheur, survint Colibri, enchanté d'avoir définitivement apuré les comptes et réglé la liquidation commerciale.

De fort loin, elle en avait assez entendu pour être au fait.

— Bonjour, Bougon, mon premier pilote, me reconnaissez-vous? dit-elle en lui tendant la main.

— Oui, bien, monsieur Colibri, mon lieutenant, balbutia le grognard, qui se rassit piteusement pour écouter en silence le compte rendu de la liquidation commerciale, adroitement mélangé, à son adresse, de touchantes communications.

Si les armateurs avaient fait strictement la part de maître Talabardon, leur associé, sur les affaires maritimes et commerciales dont les opérations venaient d'être liquidées, le futur lieutenant de Du Bocage avait

fait largement celle de la bienfaisance et en félicitait celui qui désormais était son père.

— Toujours bon, toujours généreux, comme envers moi, depuis le berceau jusqu'à présent! Trouvant toujours à sécher des larmes, le plus grand de tous les plaisirs! Votre nom, mon père, est béni à Nantes comme à Saint-Malo, par foule de malheureuses veuves et d'orphelines de gens de mer.

— Mazine! murmura Bougon.

Puis, sans autre transition, en homme soudainement converti aux idées les plus sages, il mit à part pour sa jeune sœur ses chaînes, ses breloques et le reste de son argent, jeta aux gens en guenilles ameutés autour de la tonnelle sa défroque théâtrale, sous laquelle il se trouvait vêtu en marin, décoré d'un galon de contre-maître, et ne craignit plus d'affronter les regards de ses amis.

Loubet et Talabardon souriaient bonnement.

— Je vous aime mieux ainsi, dit Fleur-de-misère; et il me plaît de vous voir les insignes d'un grade que vous a décerné notre glorieux Duguay-Trouin.

— Pilotage pour pilotage! répliqua Bougon qui, l'on s'en aperçoit, était loin d'être un sot. Autrefois, sans le savoir, je vous ai montré le chemin qui vous a mené du cabaret au bureau d'armements et à votre grade d'officier; aujourd'hui, vous m'en montrez un pareil. Fini les grosses farces! ce galon-ci, j'espère, ne sera pas le dernier!

Sur ces mots, il congédia ses musiciens et renvoya son carrosse, non sans recommander au postillon d'y arrimer avec soin le restant des fines bouteilles, qui, tout considéré, auraient bien leur agrément durant le trajet de Nantes à Saint-Malo.

Ce qui ne fut pas dit, ce qui d'un commun accord fut passé sous silence, n'exposait de sa part à aucune question indiscrète.

Du temps de l'embarquement sur *l'Agile*, la crainte perpétuelle de Fleur-de-misère et de ses deux amis était toujours qu'elle fût reconnue par quelque fâcheux habitant de Cancale. Durant les relâches à Saint-Malo, elle osait à peine s'y montrer dans les rues, se cachant comme une coupable, n'en étudiant que mieux. Mais ces arrêts perpétuels dégénérant en torture, il fut décidé en trio, lors de la paix de Ryswyck et après la guérison complète de Du Boccage, qu'on s'installerait à Nantes.

Ne sachant pas si bien dire, le brave capitaine appelait volontiers Colibri *sa chère garde-malade*. Etonné de sa détermination, il essaya en vain de le retenir, mais lui fit promettre de lui écrire.

— Je n'y manquerai pas, capitaine, je vous le jure, dit Noëlle, et si jamais vous reprenez la mer, n'oubliez pas que maître Talabardon mon père, mon matelot Loubet et moi serons toujours heureux de servir sous vos ordres.

D'autre part, entre deux croisières, Talabardon et Loubet n'avaient eu garde de négliger le hameau natal. C'était une précaution diplomatique éloignant d'autant les soupçons. Le maître faisait bonne mine à l'oncle et même à la tante Loubet : de Fleur-de-misère, jamais un mot.

En revanche, de quelles cajoleries ne fut point l'objet ce neveu gênant qu'on avait, un jour, bon gré mal gré, livré à tous les hasards de la course. Le grand et beau garçon se montra bon prince, mais s'en tint là.

Toinette et Fifine durent, l'une après l'autre, en prendre leur parti, se marièrent et reçurent de leur généreux cousin de magnifiques cadeaux de noces. Ses domaines s'arrondissaient; et, parfaitement gérés, grâce à l'oncle Loubet, s'accroissaient à la fois par terre et par mer, ou, si l'on aime mieux, par fermages et parts de prise.

En jetant les yeux de Margoton, sa troisième fille, déjà grandelette, à son richard de neveu, si jeune encore, la tante Loubet se récitait coup sur coup les deux dictons : « Petit poisson deviendra grand... » et « Tant va la cruche à l'eau... »

— Ah! si la lecture, l'écriture, l'orthographe et le reste étaient aussi faciles à deviner que les idées de ma tante! pensait de son côté Loubet.

L'amour lui avait fait surmonter l'écueil du Cé-A-KA d'autant plus aisément que Noëlle lui dit : « Mon père, avec son grand bon sens, a voulu trouver de la raison où il n'y en a pas; n'en cherche point, va de confiance, comme un petit enfant; tu finiras par apprendre. »

Par des efforts prodigieux, Loubet, qui avait du reste une belle main, parvint même à écrire Dieu sait comme. Mais, hélas! devant l'orthographe et en présence des rapides progrès de sa matelote, il se résigna douloureusement à n'en jamais savoir davantage. Toutefois, remarquable circonstance, il lui demandait avec une opiniatreté, une ténacité, une insistance voisines de l'idée fixe, la bonne manière d'écrire tantôt un mot, tantôt un autre.

Fleur-de-misère, dont la complaisance et l'amitié à toute épreuve ne se démentirent jamais, lui répondait de la meilleure grâce, avec une parfaite clarté. Mais, à la fin, les questions grammaticales cessèrent brusquement d'une manière si complète, qu'elle en manifesta sa surprise.

— Craindrais-tu de me fatiguer, mon bon Loubet? quand je voudrais partager avec toi tout ce qu'on m'a enseigné.

— Merci, mais j'en sais assez! répondit-il d'un ton en apparence insouciant.

VII. — EN PORTUGAL.

L'histoire ne nous a pas transmis le nom de la frégate de vingt-six canons que se donna Du Bocage lors de la reprise des hostilités en 1701. A Lisbonne, on l'appelait *l'Invencivel*, c'est-à-dire *l'Invincible*.

Non moins las de Saint-Malo, où l'âpreté des gens du roi avait failli le faire mettre à pied, qu'il ne l'avait été antérieurement des armateurs et des avocats de Cherbourg, le valeureux capitaine s'était décidé à prendre son port d'attache en pays neutre, afin de n'avoir de comptes à rendre qu'à son équipage.

— Bonne affaire, mon petit Loubet, dit Talabardon, plus de Cancalais par ici; nous voici libres comme l'air.

Au retour des courses splendides de *l'Invincible*, qui ramenait galions sur galions, vaisseaux de compagnie et convois entiers dans le Tage, on pouvait sans crainte aller à deux ou à trois, en ville, à la campagne, au théâtre.

Le lieutenant Noël, le maître d'équipage Talabardon et le modeste contre-maître Loubet, désormais le collègue de Clément, du Croisic, restaient entre eux sur le même pied que par le passé.

En service, Talabardon disait *vous*, et on lui répondait : maître; hors du service, il tutoyait et recevait le

nom de *père*. Loubet était moins à son aise. Plus son amie d'enfance était séparée de lui par son rang d'officier, plus il se sentait timide auprès d'elle.

Fleur-de-misère était à bon droit le lieutenant de prédilection de Du Bocage, qu'elle avait, au combat d'Irlande, préservé du coup mortel et ensuite rendu à la vie par ses soins dévoués, malgré les condamnations des médecins. Loubet se disait : « Il l'aime, c'est bien, c'est juste, elle le mérite... et elle aussi l'aime, trop!... » Sa blessure morale s'envenimait.

Maître Talabardon, fort peu langoureux et rendu singulièrement positif depuis qu'il faisait des économies, contribua plus que personne à un nouvel accès de Loubet, un soir qu'il se trouvait seul en loge avec lui grand théâtre à l'italienne.

— Officier, lieutenant, bon ! Mais ça n'empêche pas qu'elle soit en âge de se marier.

— Avec qui donc, maître, s'il vous plaît?

— Eduquée, stylée, riche comme elle l'est et beau brin de fille au bout du compte, elle conviendrait à un prince mieux qu'une toque de velours. J'ai toujours envie de la voir en princesse pour changer. Regarde-la-moi de l'autre bord dans la loge de l'état-major, à côté de Du Bocage. Depuis qu'elle est officier, elle porte en boucles ses grands cheveux, et si elle ne se fagotait pas pour tromper l'œil, je te réponds qu'aucune de par ici ne lui damerait le pion. Compare avec ces Portugaises, duchesses, baronnes, comtesses en tra la la sur leurs trente-et-un. Y en a-t-il une qui la vaille?

— Non, maître, foi de matelot, pas une, pas la moitié, pas le quart d'une !

Le lendemain, Noëlle, remarquant le surcroît de tristesse de Loubet, lui proposa une promenade à cheval et, l'emmenant du côté de Cintra, lui dit affectueusement :

— Qu'as-tu donc, matelot? nous voici seuls, loin du bord, loin des yeux et des oreilles. Tu me caches quelque gros chagrin. Parle, ne suis-je pas toujours ta petite sœur?

Loubet rougit, voulut éluder la question, essaya de son jeu ordinaire, ne parvint pas à remettre son masque et se prit à trembler. Noëlle insistait avec tendresse,

— J'ai honte, murmura-t-il; ce que je pense est mal, mieux vaut me taire.

— Non, mon ami, soulage ton cœur, si tu as quelque mauvaise idée, je te l'ôterai.

— Impossible ! fit Loubet d'une voix étouffée.

— Asseois-toi, ici, à côté de moi, épanche-toi, mon bon Auguste, je t'écoute.

Loubet obéit, la regarda, trembla plus fort, essaya de rompre le silence, soupira, et, se relevant désespéré, sauta sur son cheval, Noëlle le poursuivait au galop en criant :

— Arrête donc, frère !... arrête, matelot!... As-tu donc peur de moi?

A Lisbonne, enfin, Loubet fut bien forcé de mettre pied à terre. Noëlle, les yeux brillants, le front en sueur, le visage animé par un mélange charmant de colère et de pitié, lui apparut plus adorable que jamais. Elle lui prenait la main, et, d'un ton tout à la fois impérieux, suppliant et tendre :

— Parle, je le veux, je t'en prie, obéis donc à mon amitié pour toi !

— Eh bien! murmura-t-il, je voudrais être officier, moi aussi !

Puis, baissant la tête, il attendit la réponse de Noëlle comme un arrêt de vie ou de mort.

D'une voix profondément troublée, elle lui dit enfin :

— As-tu donc peur que je me marie? pauvre enfant. Non! jamais je ne te ferai cette peine !

— Merci, ma sœur ! dit Loubet avec un sourire dont l'ineffable douceur n'était qu'une nuance du désespoir.

Le coup de canon de partance se fit entendre. Ils coururent à bord. *L'Invincible* mettait sous voiles, car l'horizon était dentelé d'une multitude de points bleuâtres.

— On dirait le rendez-vous de tous les navires du monde. Nous aurons du choix! fit Talabardon.

— Oui, mais pas de poules sans coq ! dit Bougon en se dandinant.

— Les poules font des œufs, nous des omelettes !

Sur ces propos, la brise de travers étant excellente, on commença de savoir à quoi s'en tenir, d'autant mieux qu'un vaisseau de haut bord, se détachant de la flotte, venait de son côté en reconnaissance.

Soixante et quelques canons d'une part, vingt-six de bien moindre calibre de l'autre; eh bien! Du Bocage s'écria :

— Quel insolent!... Tout le monde aux postes de combat!

G. DE LA LANDELLE.

(La fin à la prochaine livraison.)

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Ne gémissez pas ainsi; ne conjuguez pas le verbe « étouffer », devant moi du moins, car je suis bien convaincu que, plus on parle de la chaleur, plus on a chaud. Contentez-vous de vous éponger le front; je vous répondrai de la même façon. C'est un mode de salut comme un autre, et il suffira, pour me faire comprendre, que vous souffrez de la température du Sénégal dans laquelle nous vivons depuis un mois. A Paris, au moment où j'écris, elle est vraiment intolérable. Quand on est forcé de sortir en plein jour, on suit l'ombre des maisons, on évite les rues percées en ligne droite, allant de l'orient à l'occident; on regrette les petites ruelles d'autrefois et les arcades surbaissées de l'ancienne architecture des Maures espagnols. Traverser les quais est une grosse affaire; les berges de la Seine ne voient pas de pêcheurs; il n'y a que les fanatiques endiablés qui se permettent de toucher à une ligne, et nos places sont devenues des Sahara que l'on n'ose affronter. La quantité de boissons rafraîchissantes qui s'absorbent, de glace qui se consomme est vraiment effrayante, et, à minuit, toutes les petites tables rangées devant les cafés du boulevard sont garnies d'hommes et de femmes qui, si la police le souffrait, y resteraient volontiers jusqu'au jour.

Par exemple, pendant que les limonadiers et les glaciers font de bonnes affaires, les théâtres sont en pleine déroute; les uns tiennent leurs portes fermées, les autres, inutilement ouvertes; les caissiers font des recettes ridicules; on refuse les billets de faveur; les acteurs, fatigués, ennuyés, jouent devant les banquettes vides; il n'y a que la maison de Molière et la scène du Palais-Royal qui comptent un nombre de spectateurs présentable.

Eh! bonnes gens que nous sommes! ne nous plaignons donc pas tant de l'été; nous le regretterons bientôt; déjà, dans mon quartier, une voix de verjus a crié : *cerneaux! cerneaux!* Et pour nous autres Parisiens, la noix et le marron, qui la suit, sentent l'hiver. Alors ce seront d'autres plaintes, d'autres gémissements. En vérité, mes frères, je vous le dis, le monde est une vallée de larmes!

Ce n'est pas ce que, à cette heure, disent les collégiens en liberté.

Les solennités à la suite du grand concours, solennités que, par une expression heureuse, le ministre de l'instruction publique a appelées « la fête de la France », ont été très-brillantes. La salle de la Sorbonne se trouvait trop étroite pour contenir les parents, les élèves, les membres de l'Université et des grands corps de l'Etat, qui avaient voulu assister à cette cérémonie. La joie se lisait sur tous les visages. Quand M. Waddington a paru, il a été salué par des applaudissements qui ne finissaient plus. On le remerciait ainsi de ses efforts pour améliorer les conditions de l'instruction en



Vue de Philadelphie.

France, et ces remercîments remontaient jusqu'à la Chambre des députés, s'associant largement, généreusement à la pensée du ministre; lui donnant, pour poursuivre son œuvre, pour accroître le nombre des écoles et adoucir le sort des instituteurs et des institutrices, plus d'argent qu'il n'avait osé en demander à un pays si cruellement éprouvé, à un trésor supportant déjà de si lourdes charges.

La distribution des prix du grand concours de 1876 restera célèbre, dans les fastes universitaires, par la victoire du jeune Reinach. Jamais, depuis que l'Université existe, on n'avait vu à la Sorbonne tant de couronnes déposées sur la même tête, et sur une tête si jeune, car il ne faut pas oublier que le glorieux élève n'est pas un *ancien*, mais un *nouveau* de la classe de rhétorique du lycée Fontanes. Neuf fois nommé, l'élève Reinach a remporté six premiers prix : discours français, vers latins, version grecque, version latine, géographie, langue anglaise; deux seconds prix : discours latin (prix d'honneur), géométrie; enfin un accessit en histoire. Vous croyez que le triomphateur est content, il devrait certainement l'être, il ne l'est point, parce qu'il n'a remporté que le second prix d'honneur. C'est la petite épine que tous les grands victorieux connaissent.

Le jeune Reinach ne fait du reste que suivre les traces de ses deux frères, qui furent tous les deux maintes fois couronnés à la Sorbonne, mais ses lauriers dépassent les leurs. Reinach a de seize à dix-sept ans; il semble fort timide; son visage intelligent, d'un ton mat, nous a paru un peu pâle... Allez vite aux champs, monsieur le gagneur de couronnes, buvez de l'air, et ne touchez pas à vos livres avant la rentrée des classes.

On sait que les mêmes thèmes et mêmes sujets de

concours sont remis à tous les lycées et colléges de France; et ainsi on peut comparer les compositions et la force des études en province avec les compositions et la force des études de Paris. De cette comparaison, fort intéressante, et, hâtons-nous de le dire, très-glorieuse pour nos départements, il résulte que, en mathématiques spéciales, les deux premières copies appartiennent à Schweitzer, élève du lycée de Grenoble, et à Uzac, du lycée de Besançon, et que Paris ne vient qu'en troisième ligne. Pour la dissertation française de philosophie, V. Adam, élève de Douai, prend immédiatement rang après le premier prix de Paris. En mathématiques élémentaires, Desmalles, élève du lycée de Tournon, et Cattalorda, du lycée de Nice, passent avant le lauréat parisien. Ne pouvant pousser plus loin ce travail, nous dirons que les lycées et les colléges qui ont l'honneur de figurer dans le concours général de tous les établissements de cette nature sont, par nombre des nominations obtenues, classés dans l'ordre suivant : lycées de Grenoble, de Lyon, de Mont-de-Marsan, de Montpellier, de Rouen, de Toulouse (ces trois derniers *ex æquo*), et les colléges d'Auxerre, de Béziers et de Saint-Gaudens.

En résumé, dans cette lutte générale entre tous les lycéens et collégiens de France, Paris a quarante-cinq nominations; la province, trente.

Ce que nous désirerions bien savoir, c'est comment se partagent ces succès entre les internes et les externes. Il y a là une importante question d'instruction et d'éducation, mais elle est trop grave pour être abordée dans une simple chronique.

A la Sorbonne, on a couronné la jeunesse, espoir de l'avenir; à l'Ecole des beaux-arts, la solennité de la distribution des prix s'est doublée d'une cérémonie plus touchante et plus grave. Autour du ministre des beaux-arts et de M. Guillaume, directeur de l'Ecole, dans la petite « cour du Mûrier », se pressait une foule recueillie. On allait découvrir le monument que la patrie reconnaissante a élevé aux jeunes artistes morts pour elle durant la dernière guerre. Ce monument ressemble au seuil d'un petit temple antique d'un style calme et tranquille. Il est surmonté par le buste en bronze de Regnault, se détachant sur l'or d'une mosaïque. Au-dessous est un pur chef-d'œuvre, cette *Jeunesse*, de M. Chapu, tant admirée à l'Exposition de 1875. Par un mouvement douloureux, mais touchant, la figure se hausse pour offrir le rameau d'or, la palme immortelle, au peintre si noblement tombé, au grand artiste enlevé sitôt à la gloire. L'Ecole a voulu aussi honorer ceux de ses autres élèves qui sont morts pour la défense de la patrie, elle a inscrit leurs noms sur les deux colonnes qui encadrent le monument. Pour les garder, ces noms, pour s'associer à l'hommage public, le *Musée des Familles* les répète; ce sont ceux d'Edouard Stamm, architecte; Prosper Seilhade, sculpteur; Ernest Malherbe, architecte; Maxime Frièse, architecte; Emile Anceaux, sculpteur; Théodore Breton, architecte; Charles Chauvet, peintre; Albert Coinchon, peintre, et Léon Jacquemin, architecte.

M. le ministre des beaux-arts a salué l'inauguration de ce monument par de patriotiques paroles, et des murmures, que la circonstance empêchait de tourner en chaleureux applaudissements, ont souligné le discours de M. Waddington louant les artistes français et les nobles œuvres de Regnault.

Cette cérémonie s'est terminée par la distribution des récompenses accordées aux exposants de 1876. Parmi eux, nous avons salué le nom de M. Bouguereau, qui avait daigné nous permettre, comme on l'a vu, de reproduire sa *Madone*. M. Bouguereau a été nommé officier de la Légion d'honneur. On a très-bruyamment acclamé le nom de M. Paul Dubois, médaille d'honneur du Salon, et celui de M. Sylvestre, à qui la *Locuste* que nous avons donnée à nos abonnés a valu le grand prix de l'Exposition.

En fait d'exposition, toutes les lettres qui nous viennent d'Amérique prouvent que celle de Philadelphie a parfaitement réussi, et que la disposition et l'aménagement de ces constructions si rapidement élevées ont satisfait tout à la fois visiteurs et exposants. Le *main-building*, bâtiment principal en verre et en fer, est un immense édifice, avec quatre portes monumentales; il a 564 mètres de long, 139 de large et 21 de hauteur; aux quatre angles et au centre s'élève une tour de 36 mètres. Cette immense *hall* à trois nefs a été entreprise et menée à fin en un an; elle a coûté 8 millions de francs.

L'Amérique a eu une glorieuse idée : dans un bâtiment spécial, *government-building*, l'orgueilleuse république a réuni tous les portraits des grands hommes qui ont honoré les Etats-Unis. On y a exposé les reliques qu'ils ont laissées : l'épée de Washington, que lui avait donnée Lafayette; la canne que lui légua Franklin; la boussole dont il se servait lorsqu'il n'était encore qu'un obscur arpenteur. Puis viennent ensuite, pieusement rangés, des objets ayant appartenu à toutes les illustrations républicaines, depuis Franklin jusqu'à Lincoln.

On sait dans quelle estime les Etats-Unis tiennent les écoles, et de quel respect ils entourent les femmes; aussi n'ont-ils pas manqué d'ouvrir des salles aux livres, cartes, objets servant à l'enseignement, poussé si loin chez eux; aussi se sont-ils empressés de réunir dans une même enceinte tous les travaux sortis de la main des femmes; et l'on peut voir, à côté d'une broderie due à l'aiguille de la reine Victoria, un mocassin taillé et agrémenté par une *squaw* des montagnes Rocheuses.

C'est dans le *comfort* que les installateurs de l'Exposition ont épuisé leur génie pratique. Je ne parle pas des cafés, des restaurants, ils abondent; le meilleur porte le nom célèbre des *Trois Frères provençaux* Mais, sans sortir des nouveaux bâtiments, voulez-vous écrire une lettre, un établissement spécial vous fournira tout le nécessaire; est-ce une dépêche télégraphique que vous désirez faire parvenir, voici un bureau spécial qui correspond avec toutes les stations du monde. Auriez-vous besoin d'argent, une banque est là, prête à vous en fournir, si votre signature est honorable ou si vous avez des titres à déposer. Désirez-vous partir, faire le tour du globe, ne vous gênez pas; dans ce pavillon, vous trouverez des billets de bateaux à vapeur, de chemins de fer et de diligences. Ici, tous les journaux du monde; là, un bureau d'annonces. C'est dans ces facilités de vivre, de correspondre, de se mouvoir, que l'on reconnaît le génie américain et la force expansive de ce peuple, qui a si rapidement grandi.

Quelle figure fait la France dans cette exposition? Non celle qu'elle devrait y avoir. Notre industrie ne l'a pas prise assez au sérieux; elle s'est mise à l'œuvre trop tard. Nous sommes une race très-active, sans

doute, mais trop souvent, comme le lièvre, nous laissons passer devant nous la tortue. Heureusement, les choses de l'art relèvent de nous; aussi, malgré qu'ils ne soient pas aussi nombreux qu'ils devraient l'être, nos produits sont vivement admirés à Philadelphie; et, dans la fabrication de bon nombre d'articles, nous ne rencontrons pas de rivaux sérieux. Nos livres, nos gravures, notre orfévrerie, nos tableaux, nos soieries, nos bijoux, nos meubles, nos papiers peints, nos cristaux, nos tapisseries, certains outils de notre agriculture, nos porcelaines, nos bronzes, ont obtenu le plus brillant succès. Nos vins... je n'en parle point, on ne les admire pas, on les boit.

Ceci me rappelle le mot de Lantara, disant à un de ses camarades : « Je suis capable de peindre tout ce que je vois, et je n'ai jamais pu peindre un verre de vin. — Tiens ! et pourquoi donc? — Parce que, lorsqu'on le pose devant moi pour que je le peigne, avant de l'avoir regardé, je l'avale. » Il y a beaucoup de Lantara en Amérique; à Bordeaux et à Epernay, on ne s'en plaint pas. Plus d'un million de bouteilles de vin de Champagne sont bues chaque année aux Etats-Unis.

De Philadelphie revenons au palais de nos Champs-Elysées, là nous trouverons encore une exposition fort intéressante, celle qu'a organisée l'Union centrale des arts appliqués à l'industrie. Le principal attrait de cette exhibition réside dans la collection la plus complète qui ait été réunie, des tapisseries de tous les temps et de tous les pays, elles sont sorties en grande partie de ce que l'on appelait autrefois le garde-meuble de la couronne. Les unes proviennent de nos grandes fabriques nationales, les Gobelins, Beauvais, Aubusson ; d'autres, antérieures à Louis XIV, de l'Italie, de la Hollande et de l'Angleterre. Ces dernières fabriquées sur les célèbres cartons de Raphaël et de son élève Jules Romain, entourées de magnifiques bordures, nous ont vivement surpris par la beauté du travail. Elles datent cependant du règne de Charles Ier.

On connaît le luxe des tapisseries du temps de Louis XIV et la haute protection qu'il accordait aux Gobelins et aux autres établissements qui ont créé tant de merveilles. La série des tableaux reproduits par la laine, l'or ou la soie, est vraiment admirable et se continue jusqu'à nos jours, mais je ne sais pas si le public pris en masse a une éducation artistique suffisante pour apprécier à leur juste prix ces chefs-d'œuvre, cette longue série de royales tentures couvrant les murs et les parquets de je ne sais combien de salles immenses. Ainsi, par exemple, pour les vrais amateurs, les tapisseries les plus belles sont celles dont le temps en les éteignant un peu a harmonisé les couleurs. Je crains bien que ce mérite ne soit perdu pour le peuple des visiteurs, qui aiment souvent trop les tons crus et éclatants.

Du reste, d'autres collections attireront et retiendront encore leurs regards, il y a entre autres une série de dessins et de gravures représentant les monuments du Paris d'autrefois et du Paris d'aujourd'hui qui est digne du plus vif intérêt. N'oublions pas non plus que l'Union centrale a eu l'heureuse idée de placer sous nos yeux les œuvres du concours de toutes les écoles de dessin de Paris. Il y a là plus que des promesses; quelques compositions des jeunes élèves arrêtent et sollicitent une sérieuse attention. Allons, courage! l'argent que l'Etat et la ville de Paris prodiguent n'est pas de l'argent perdu.

La nef inférieure du palais des Champs-Elysées est remplie par l'exhibition de toutes les industries et elles sont en général très-dignement représentées. Par exemple nommer M. Barbedienne, l'heureux acquéreur des modèles de Barye, n'est-ce pas dire quels bronzes on a sous les yeux? c'est la maison sans rivale. Dénière est là aussi, mais ce n'est plus le Dénière d'autrefois, ou plutôt il est resté ce qu'il était, faute grave dans un temps comme le nôtre. Les zincs artistiques de MM. Blot et Drouard sont sans rivaux. Leurs modèles ont un grand goût, et la modicité de leur prix doit vivement les faire rechercher. La célèbre maison Didot a exposé ses plus beaux ouvrages, honneur de nos dessinateurs et de notre typographie. L'orfévrerie de la maison Christofle arrête les visiteurs, elle a des glaces encadrées dans de l'émail, de l'or et de l'argent, des encoignures émaux et bronze, genre japonais, des coffrets, des services de table dignes des palais des rois. Les émaux de Mansuy-Dotin, le lit à colonne, style Renaissance de Damon, Namur, sont fort beaux, et la céramique de Deck ne saurait être trop louée pour la beauté de ses pâtes et l'éclat de ses couleurs. Nous ne pensons pas qu'en Europe on fasse rien de semblable. Seulement nous nous permettrons de dire à l'habile fabricant : « Recommandez à vos artistes de serrer leurs dessins. »

Mais je ne veux pas écrire un compte rendu de cette exposition, je désire seulement inspirer aux curieux l'envie de la visiter, elle le mérite.

Pendant que nous travaillons en France, l'Allemagne court à la fête musicale à laquelle l'a conviée Wagner. Le prophète et le pontife de la musique de l'avenir a souvent grossièrement injurié notre pays ; nous nous garderons de l'imiter, nous resterons fidèle à la courtoisie française, et nous serions très-heureux d'apprendre que son œuvre a réussi, que tous les anciens maîtres sont effacés, finis, et, qu'attirant les peuples des quatre coins du monde, son génie fait rouler les flots du Pactole dans sa bien-aimée Germanie; de mauvaises langues disent qu'elle en a besoin et très-grand besoin.

Je confesse ne professer qu'une admiration très-modérée pour la musique de M. Wagner, mais je suis loin de me prononcer sur la fortune que l'avenir lui réserve. En effet, j'ai connu le plus habile chef d'orchestre de France, le véritable fondateur des concerts du Conservatoire; il fut le premier chez nous à comprendre le génie de Beethoven ; mais il avait beau dire, pas un musicien ne voulait aborder les admirables symphonies, réputées barbares. Pour vaincre cette résistance, Habeneck, désoié, imagina, tous les dimanches, d'inviter à déjeuner quelques-uns des principaux musiciens de l'Opéra, et, après un repas gai et animé, il leur disait, en prenant sa grosse prise de tabac et en assurant ses lunettes : « Si nous essayions une petite symphonie? » On faisait un peu la grimace, mais le déjeuner avait été si bon! On se mettait donc devant les pupitres. Peu à peu la lumière se fit, on comprit le grand Allemand; ce fut long, mais on y arriva; à la froideur succéda l'enthousiasme, et Beethoven devint le dieu de cet orchestre incomparable qui s'appelle l'*orchestre du Conservatoire*. Peut-être aussi, dans un certain temps, Wagner passera-t-il dieu ; mais, de ce jour-là, je ne vois pas poindre encore l'aurore.

Il y a quelques mois à peine, nous perdions un de nos chers collaborateurs, Jules Janin; aujourd'hui,

nous avons la douleur d'annoncer la mort de celle qui, pendant de longues années, avait été sa compagne. Elle eut sur la vie de l'écrivain une action utile et bienfaisante : elle lui créa des jours heureux et tranquilles; devenue sa garde, elle l'entoura des soins les plus tendres et les plus dévoués. Morte sans enfants, Mme Janin a légué une partie de sa fortune à la ville d'Evreux, institué, dit-on, une bourse au collége de Saint-Etienne, où son mari avait été élevé; et, comme il l'avait ordonné, la très-préçieuse bibliothèque du critique devient la propriété de l'Institut. Ainsi s'éteignent les familles, ainsi se déplacent les fortunes lentement amassées.

Comme, au commencement de cette causerie, je me suis plaint du ciel chauffé à blanc, il est juste que j'annonce l'arrivée du tonnerre et de la pluie. Qu'ils soient les bienvenus. Il paraît, à en croire un ami, que je n'avais pas le droit de gémir : « Qu'aurais-tu donc fait, malheureux, m'a-t-il dit, si tu avais vécu en 640, où la température fut si haute, qu'en Espagne, en France, en Angleterre, les hommes tombaient comme des mouches, et que les cadavres, en quelques heures, devenaient secs comme des momies? En 850, la terre, desséchée, ne donna aucune moisson. En 987, même soleil de feu ; il fut si violent, que les champs, restés sans produire, causèrent une famine qui dura quatre années. Qu'aurais-tu dit, pleurard, si tu avais vécu en 1010, 1011, où l'on crut à la fin du monde, ou dans les terribles années 1034, 1059, 1171, 1214, 1293, 1446 et 1471 ?

« En 1719, Paris fut complétement privé d'eau. Au mois de septembre, le cardinal Dubois, de triste mémoire, alors premier ministre, mit en réquisition toutes les voitures pour aller chercher de l'eau à une grande distance. Une mesure d'eau de vingt-cinq litres se vendait dix livres aux préposés chargés de la distribuer, et ils la revendaient trente, les honnêtes coquins.

« La journée la plus chaude constatée à l'observatoire de Paris depuis qu'il existe, a été celle du 26 août 1765; le thermomètre, au nord et à l'ombre, marqua 40 degrés centigrades; le 6 juillet 1793, 38°,4, et, le 9 juillet 1874, même température. »

Eh bien ! il me semble que nous n'avons pas été si loin de ces dernières chaleurs, et que leur continuité a été bien autre, puisqu'elles ont duré quinze jours.

En tout cas, le ciel devient plus clément; je m'en félicite et j'en félicite les chasseurs, qui préparent leurs fusils. En qualité de disciple de saint Hubert, je me permettrai de leur donner certains conseils de prudence :

Ne chargez jamais votre fusil dans la maison, et n'y rentrez jamais avec votre arme chargée.

Si vous avez un fusil à baguette, ne rechargez pas en marchant; et, si vous n'avez déchargé qu'un coup, ne le rechargez pas sans abattre le chien de l'autre.

Ne permettez pas à votre chien de se dresser sur ses pattes pour vous caresser. Ne levez jamais votre fusil en le prenant par le bout des canons. Ne tirez jamais au juger sous bois ou à travers des haies.

A présent, visez droit et bonne chance !

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LE SALON DE 1876.



Après une longue absence, d'après le tableau de Leon y Escosura. Dessin de Gilbert.

LES CÉLÉBRITÉS CONTEMPORAINES.

ALEXANDRE DUMAS FILS.



Alexandre Dumas fils. Dessin de Duvivier, gravure de Anseau.

M. Alexandre Dumas fils est une des figures, sinon les plus sympathiques, du moins les plus intéressantes de la littérature contemporaine. Né à Paris, le 28 juillet 1824, il fit d'assez bonnes études au collége Bourbon, et, à peine au sortir de sa rhétorique, lança par le monde, sous le titre : *les Péchés de jeunesse,* un volume de poésies que le public accueillit avec la plus complète indifférence. A la poésie succéda le roman :

les Aventures de quatre femmes et d'un perroquet, le Roman d'une femme, Diane de Lys, la Dame aux perles, Trois Hommes forts, le Régent Mustel, le Docteur Servans, etc., etc. Qui se souvient aujourd'hui de ces œuvres, qu'on pourrait appeler la suite des *Péchés de jeunesse?* Il faut en aller demander les noms à M. Vapereau, et M. Dumas a tant d'esprit, que certes lui-même les a, le premier, oubliés. Un seul livre de cette époque, *la Dame aux camélias,* a survécu à ces multiples naufrages, non que ses mérites extraordinaires lui donnent des droits à l'immortalité, mais parce qu'il marque le point précis où A. Dumas, s'apercevant qu'il s'attarde dans les sentiers battus, va découvrir une voie nouvelle qui lui réserve d'éclatants succès.

Un nom illustre est un héritage difficile à porter. Cette vérité trouve une nouvelle confirmation dans la dynastie des Dumas. Jusqu'à *la Dame aux camélias,* le futur auteur de *l'Étrangère* est le fils de son père. A partir de *la Dame aux camélias*, il est lui-même. Et, par *la Dame aux camélias,* nous entendons non pas le roman, mais le drame tiré du roman. Interdit par M. Léon Faucher, autorisé par M. le comte de Morny, ce drame fut un événement en cette année 1852, où l'attention n'était cependant pas aux choses littéraires. Cette fois, M. Dumas s'affirmait et prenait possession du théâtre par voie de conquête. Le théâtre, en effet, est le véritable domaine du jeune maître. Il en connaît tous les secrets, il en possède toutes les ressources; la langue est châtiée, correcte; le style est clair, net, incisif; il dit bien ce qu'il veut dire, ni trop ni trop peu. Avec cela un esprit toujours jeune, toujours vif.

A *la Dame aux camélias* succèdent, presque sans interruption, *Diane de Lys* (1853), *le Demi-Monde* (1855), *la Question d'argent* (1857), *le Fils naturel* (1858), *le Père prodigue* (1859). De toutes ces œuvres, *le Demi-Monde* est incontestablement la plus remarquable. Dans *le Demi-Monde,* M. Alex. Dumas se meut en un milieu qui lui est familier, et sa plume en retrace un tableau d'une vérité saisissante dans sa brutalité. Nous retrouvons les mêmes qualités dans *Diane de Lys* et les autres comédies qui suivent *le Demi-Monde*, à cette différence près que, ici, Alex. Dumas s'est aventuré dans des contrées qu'il n'a aperçues que de loin; et, comme les géographes qui décrivent l'Afrique et l'Amérique de leur cabinet, il s'expose à de nombreuses erreurs de détails, qui nuisent singulièrement à l'ensemble. Quoi qu'il en soit, toute cette partie du théâtre d'Alex. Dumas appartient à une première manière, dans laquelle la passion et l'étude des caractères jouent les principaux rôles, nous pourrions dire les seuls rôles.

Avec *les Idées de madame Aubray* et *l'Ami des femmes* vont commencer les thèses philosophiques et morales (morales selon M. A. Dumas), qui deviendront plus tard des thèses religieuses dans *la Femme de Claude*.

La Visite de noces, la Princesse Georges, Monsieur Alphonse, l'Etrangère rangent définitivement Alex. Dumas dans la classe des sermonneurs *in partibus infidelium.* Qu'il y prenne garde, là est l'écueil. Au début, on a applaudi aux ingénieuses théories des « pêches à quinze sous »; on murmure aujourd'hui à celle du « vibrion ».

Ce ne serait encore que demi-mal, si les théories auxquelles nous faisons allusion étaient acceptables; mais, si grande que soit notre bonne volonté, il nous est bien difficile de les prendre au sérieux. M. Alex. Dumas lui-même ne s'aperçoit pas qu'il se donne presque chaque jour un démenti continuel. *La Dame aux camélias, les Idées de madame Aubray,* c'est le dogme du pardon; *l'Affaire Clémenceau, la Femme de Claude,* c'est le châtiment implacable. On se souvient de l'amusant tournoi qui eut lieu, à l'occasion de cette dernière pièce, entre M. Dumas et un publiciste célèbre, M. E. de Girardin, qui avait été son collaborateur dans *le Supplice d'une femme*. Etant donné le cas de Mme Claude, qui trompe indignement M. Claude et comme mari et comme inventeur d'un fusil mécanique sur lequel repose *l'espoir de la revanche :* « Tue-la ! » s'écriait M. Dumas; « Ne la tue pas ! » s'écriait M. de Girardin, et la galerie étonnée, un peu gouailleuse, jugeait en souriant les coups que se portaient ces vigoureux champions. Mais, qu'est-ce que le théâtre avait à voir dans cette querelle?

Donc, le tort de M. Alex. Dumas est de croire que cela est arrivé ! Je sais bien que plusieurs critiques refusent à l'auteur de *l'Etrangère* le bénéfice de cette étrange naïveté, et n'y voient, au contraire, qu'un spirituel paradoxe et un souverain mépris de la bêtise humaine! Nous estimons que ces critiques ont tort et que M. Alex. Dumas est de la meilleure foi du monde. Sa confiance absolue en lui-même suffit à expliquer cette bonne foi. Romancier, auteur dramatique, moraliste, aucun sujet ne lui est étranger. Un jour, il publiera, sous un pseudonyme transparent, des lettres sur la politique; un autre jour, il correspondra avec les prélats de France, et daignera leur expliquer les dogmes de la religion. Le tout très-sérieusement et sans se douter qu'il prête à rire.

Mais M. Alex. Dumas connaît trop bien les lois du théâtre pour ne pas comprendre que l'art dramatique vit avant tout d'action, et que si, de temps à autre, une digression philosophique est permise, il y aurait péril à en abuser. De là, une espèce de prudence relative. En revanche, dans les préfaces qu'il a écrites en tête de chacune de ses pièces, il se donne libre carrière. C'est là que fleurissent les théories les plus surprenantes, celles, par exemple, de l'origine des femmes perverses sortant de la guenon de Nod, de l'infériorité de la femme vis-à-vis de l'homme, théories qui étaient déjà en germe dans *l'Ami des femmes*, dans *la Femme de Claude*, et qui arrivent dans ses préfaces à leur entier épanouissement.

Il ne nous appartient pas ici, moins qu'ailleurs, de discuter ces systèmes qui touchent parfois au mysticisme et à l'hallucination Il nous a suffi de les exposer. Quelqu'un a dit de M. Dumas un mot qui le résume assez exactement : « Il s'est avisé sur le tard de faire son catéchisme, on ne sait trop à quelle paroisse; et c'est un grand malheur qu'il n'ait jamais fait sa philosophie. »

Pour finir, empruntons à M. Ch. Bigot la conclusion de la remarquable étude qu'il a publiée sur M. Alex. Dumas dans la *Revue politique et littéraire*. « M. Dumas avait reçu en partage de la nature d'admirables facultés d'auteur dramatique; quelles œuvres il eût produites, sans égales peut-être dans notre siècle, si une autre destinée eût été la sienne, si une forte et puissante raison lui eût été donnée aussi pour assurer l'équilibre de son intelligence, pour diriger ses conceptions, pour lui faire voir de plus haut l'humanité ! »

Ch. RAYMOND.

LES RÉCITS DE LA MER.

FLEUR-DE-MISÈRE [1].

VIII. — LA MAIN DANS LA MAIN.

— Bas les boute-feu et amarrez les canons! commanda Du Bocage, à la grande surprise de la plupart de ses gens, car c'était leur annoncer qu'on ne ferait aucun usage de l'artillerie. Par escouades, vivement; que chacun aille prendre dans son sac ce qu'il a de plus précieux!... Et ne nous chargeons pas comme des mulets!...

— Grand déménagement! fit maître Talabardon sans daigner bouger de son poste.

Ne pouvant sauver ses instruments ni ses livres, le lieutenant Noël ne descendit pas non plus.

Mais Loubet se précipita dans l'entre-pont, retira de son sac un grand plastron qu'il plaça sur sa poitrine, et revint auprès de sa matelote trop aimée.

A mesure qu'on approchait du haut-bord, excellent voilier, et comme tel choisi pour faire office d'éclaireur, Du Bocage continuait à donner ses ordres à demi-voix :

— Calfats, courez ouvrir en grand tous les robinets de la cale!... Charpentiers, -quatre grands trous au-dessous de la flottaison! Sabordez lestement et remontez!... Tout le monde à plat le long des bastingages de tribord!

Puis, saisissant lui-même la roue du gouvernail :

— Sur votre vie, gardez-vous, quand nous l'aurons pris, d'amener son pavillon!

Un murmure approbateur, mêlé de rires étouffés, fut entendu au ras du pont.

Le grand vaisseau, de coupe espagnole, mais battant couleurs britanniques, courait droit sur la téméraire frégate, dont les intentions devinrent manifestes, puisqu'elle ne déviait pas.

— Fanfarons de Français! fit le commodore, attendant son temps pour couler d'une bordée les fous qui s'y exposaient et retourner protéger son immense convoi mixte, gardé du reste par plusieurs autres navires de guerre des puissances alliées.

A portée de pistolet, le haut-bord démasqua ses rangées de canons.

La vitesse de Du Bocage, chargé de toute la toile possible, rendait son *Invincible* merveilleusement manœuvrable; il gouvernait lui-même, et, au moment où la foudroyante bordée se logea dans sa flottaison, déjà fortement immergée, il aborda par la hanche de bâbord arrière, rasant la poupe, et, restant à toucher, prolongea le côté de tribord sans le dépasser, car son navire y sombra au vu de tout le convoi, d'où s'élevèrent des acclamations, des applaudissements et surtout des rires moqueurs.

Mieux on eût fait d'y pleurer. Le vaisseau tombait au pouvoir des indomptables de *l'Invincible*, qui, tout en massacrant, descendirent à fond de cale, y délivrèrent plus de cent prisonniers espagnols ou français, et, les armant aussitôt, les rangèrent aux canons, pour exécuter la plus prodigieuse rafle que mentionnent les annales de la mer :

Deux vaisseaux de guerre, trois frégates, autant de brigantins, près de cent bâtiments de transport, chargés des productions de tous les pays du monde.

Mais, hélas! cette victoire inouïe coûtait un prix inestimable.

Loubet, en couvrant de son corps sa chère Noëlle, tomba criblé de mortelles blessures, en lui tendant une main qu'elle prit, pour tomber elle-même sur son corps.

Un cri de douleur tel, que tous les combattants en tressaillirent, domina le tumulte. Talabardon vengeait formidablement sur place ses deux enfants abattus. Or, ce cri de désespoir paternel et de discipline navale était :

— Bougon!... remplace-moi!

— Le lieutenant Noël et son matelot Loubet tués ensemble, se dit-on dans tout le vaisseau.

Le pont étant déblayé et les batteries envahies par les corsaires, dont moitié y avaient pénétré par les sabords, Talabardon prit ses deux enfants dans ses bras et les déposa dans la dunette, en appelant le barberot.

— Mort, celui-ci, dit l'homme de l'art, qui, trouvant le plastron sur la poitrine de Loubet, l'en retira et s'écria non sans surprise :

— Son testament!... Encore vivante celle-là, dit-il presque aussitôt avec un surcroît d'étonnement qui se changea bientôt en épouvante, car Talabardon le menaçait de sa hache ensanglantée :

— Sois discret ou tu es mort, disait-il. Mais soignez-la donc, monsieur; sauvez-la, c'est ma fille, ajouta le maître en laissant tomber son arme et se jetant à genoux.

Le barbier-chirurgien-apothicaire, sans avoir pu détacher les deux mains étroitement unies, opéra un rapide pansement, donna de courtes instructions et courut à d'autres devoirs.

IX. — VOLONTÉS DERNIÈRES.

Fleur-de-misère était encore sans connaissance, lorsque Du Bocage, fier de son immense victoire, pénétra tristement dans la dunette, où il la vit pâle, échevelée, le sourire aux lèvres, les yeux clos, belle de toutes les beautés du courage et du dévouement, de la tendre pitié de l'amour, peut-être, peut-être seulement de la plus ardente amitié fraternelle.

Les deux mains n'étaient plus unies.

Loubet, pieusement enveloppé dans un lambeau de pavillon, rayonnait de sérénité dans sa mort, ardemment désirée telle qu'il venait de la conquérir.

— Infortuné Noël, brave et cher enfant, dit Du Bocage avec une émotion profonde, je n'aime et n'ai jamais aimé personne autant que lui! Pour le rendre à la vie, je donnerais avec joie tous nos trophées, toute ma gloire!

— Capitaine, dit Talabardon, l'autre était un honnête cœur aussi. Mais, sans témoins, s'il vous plaît, lisez-moi ces papiers, puisque j'ai le malheur, moi, de ne pas savoir lire.

Ecriture parfaite, et pas une faute d'orthographe.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précéd.

Non, pas une de ces fautes qui divertissent les niais, quand on ne devrait railleries qu'aux absurdités contradictoires de nos cruels usages grammaticaux. Il n'avait pas voulu, le loyal et timide héros, qu'on pût rire de son testament, prodige de persévérance dont il était enfin venu à bout le jour où il répondit à Noëlle : — J'en sais assez!

L'enveloppe, en parchemin à gargousses, fut ouverte; le capitaine Du Bocage lut à haute voix :

« Ceci est mon TESTAMENT, déposé, d'autre part, à Nantes, en l'étude de Me Gélain, et, à Saint-Malo, en celle de Me Tanget.

« Je lègue à mon oncle Loubet les deux champs qui proviennent de mon patrimoine; plus, pour ses soins et peines de gérant de mes autres biens, deux mille livres, et rien, absolument rien de plus.

« Pourquoi sa femme et lui ont-ils renvoyé Fleur-de-misère de la maison, et finalement, du pays? Pourquoi m'avoir fait mousse pour le malheur de ma vie?

« Je lègue tout le restant de mon avoir, présent et à venir, à mon matelot, mon officier, ma sœur et mon amour, Noëlle Jagut, dite Fleur-de-misère, puis Colibri, présentement lieutenant Noël. »

. . . .

— Oui, capitaine, dit maître Talabardon, répondant au silence de Du Bocage, c'est ma fille!...

« J'ai bien vu de suite que son goût allait aux officiers distingués, instruits, supérieurs par le talent et le savoir, mais non par le courage et le sentiment, à de pauvres têtes dures de matelot comme moi.

« Je l'ai senti, dès le commencement, à sa manière de parler de M. René Duguay-Trouin, son parrain pour le nom de Colibri. Je l'ai senti bien davantage, dans ces derniers temps, quand elle s'est faite la garde-malade de notre capitaine Du Bocage.

« Pour lors, n'étant pas capable de devenir jamais un officier digne, comme eux, de l'épouser en tout honneur, je me suis dit : « Je mourrai pour elle, et elle « sera libre de son choix, » car j'ai idée qu'avec son bon cœur elle a deviné ma peine et ne se marie pas rapport à moi. »

Ici des larmes jaillirent non-seulement des yeux de maître Talabardon, mais de ceux de Du Bocage, qui, lui serrant la main, dit avec trouble :

— Qu'elle ne sache jamais que j'ai lu ceci! Je le recachèterai. Tu le lui feras lire à elle, quand Dieu nous la rendra.

— Merci, capitaine; vous êtes honnête autant que brave. . Achevez; voyons!

« Si, par malheur, poursuivait le testament, elle aussi mourait au même combat, pour m'épouser en âme dans le ciel, je lègue tout à maître Talabardon, son second père.

« Et enfin, si maître Talabardon s'était fait tuer aussi, je veux que maisons, champs et le reste soient vendus, par les soins de mes deux notaires, pour être distribués à vieux matelots, pêcheurs, invalides de la mer, orphelins et surtout ORPHELINES de marins, moitié à Saint-Malo, moitié à Nantes, avec une grosse belle part de vingt sur cent au moins prélevée en faveur de maître Clément (du Croisic) dit Bougon, et de sa sœur Mazine, au cas où ils en auraient besoin ou seulement fantaisie.

« *Signé*, Auguste LOUBET. »

— Capitaine, demanda Talabardon, permission, s'il vous plaît, de le faire enterrer chez nous.

— Accordé! dit Du Bocage, dont les innombrables captures rentraient en bon ordre dans le Tage, où le roi de Portugal, la cour, la noblesse, la bourgeoisie et le peuple les virent, avec admiration, prendre leur mouillage sur une étendue de plus de trois milles.

— Si mon cousin, le roi de France, n'a pas su prendre un tel homme à son service, s'écria dom Pedro II enthousiasmé, moi, je le prendrai au mien, pourvu qu'il consente à se laisser naturaliser portugais. Je l'anoblirai, je le décorerai de tous mes ordres; je le ferai marquis, et je le nommerai capitaine de mes vaisseaux en attendant qu'il mérite sous mon pavillon les insignes d'amiral !

X. — NAUFRAGE CORPS ET BIENS.

En rade de Rio de Janeiro, le maître d'équipage du vaisseau amiral *le Lys*, Clément, du Croisic, jadis surnommé Bougon et désormais le modèle des subordonnés du grand Duguay-Trouin, disait à quelques Malouins ou Cancalais ses fidèles :

— Non ! cent mille fois non ! sur ma part de paradis ce n'est pas moi qui donnerai jamais l'ombre d'un tort à notre grande corsairienne chérie Noëlle Jagut, de son vivant le meilleur cœur de matelot, la meilleure tête de capitaine, la plus sage et la plus droite créature qu'on ait vue sur la mer jolie. Non! foi de matelot, que Dieu m'en garde !... C'est elle pourtant, c'est bien elle l'auteur de quasiment toutes nos pertes en braves soldats et matelots.

— Pardonnerez, maître Clément; mais comment ça se pourrait-il, puisqu'elle a péri corps et biens au sud de la Jamaïque, voici sept à huit ans, comme nous le savons tous.

— Rien de plus clair, pas même le soleil.

— Ah! par exemple! hormis goudron, charbon, encre de commissaire, grand diable d'enfer et nègres du Congo.

— Innocents !

— Voyons donc votre idée?

— Voici ! .. Mais d'abord qui a défendu contre nous l'anse Vallongo, la praïa das Moças, les Bénédictins, et ensuite tous les postes de Rio de Janeiro, jusqu'au dernier moment, avec un courage et des inventions qui nous ont fait tant de tort?

— Du Bocage, c'est clair.

— Eh bien ! après nos grands combats en dehors de Lisbonne, quand, à la fin des fins, Fleur-de-misère fut rétablie de ses terribles blessures, il s'en vient lui dire la main sur le cœur : « Lieutenant Noël, ma vaillante demoiselle, je vous aime de toute mon âme, et vous demande de consentir à m'épouser, pour être mon feu (1), mon compas (2), le pilote de ma vie et la reine de mon bord. » Mais elle refusa tout sec, à l'effet de ramener au pays le corps de son matelot Auguste Loubet, dont elle porta le deuil dans son cœur, encore plus que par ses robes noires.

— Oui, un vrai deuil, et qui fit trop jaser pas mal de mauvaises langues, rapport au testament.

— Pour lors, Du Bocage étant dans la peine, sans compas, sans pilote, comme il disait, se décide, par chagrin d'amour, à contenter le roi Dom Pedro. N'ayant goût à rien de rien, il se laisse faire Portugais, marquis, capitaine de vaisseau, décoré de toutes sortes

(1) Phare.
(2) Boussole.

de croix en argent, or, perles, diamants; pauvres richesses! Ensuite de quoi, l'âme chavirée, l'esprit à l'envers, malcontent, plus en peine que le malheureux Loubet qui, au bout du compte, n'a jamais été séparé d'elle que par la mort, il reprend le large, sans aucun de nous autres ses anciens, jusqu'à temps que la guerre étant entre France et Portugal, il soit nommé commandant en second, ici, à Rio de Janeiro. Comprends-tu enfin, tas de paysans? Si elle avait consenti à être sa reine, ça se serait-il passé de même? Peut-être bien, mon Dieu, que la grande corsairienne bénie vivrait encore! Peut-être bien qu'ensemble ils seraient ici, sur rade, montant un beau vaisseau français!

— Oui, maître, peut-être bien, vu que son sort naturellement aurait été tout autre, et qu'on ne rencontre pas souventes fois, grâce à Dieu, des raz de marée tels que celui qui la capela en vue de la Jamaïque.

Les Malouins et Cancalais qui causaient de la sorte à bord du *Lys*, n'ignoraient, les uns ni les autres, comment, affligée et irritée des méchants propos de la dynastie Loubet, calomniée, dénigrée, presque méprisée, elle avait, aux sollicitations de Talabardon, acheté une jolie frégate baptisée *l'Auguste*, dont elle était l'unique maîtresse en sa qualité d'armateur propriétaire. Pour se conformer aux ordonnances, elle se donna un capitaine porteur d'expéditions, simple employé à ses gages, et partit pour courir de nouveau les grandes aventures.



La main dans la main. Dessin de Gilbert, gravure de Delangle.

Lors de l'armement dont s'entretinrent tous les marins du littoral, elle avait eu l'honneur de recevoir la visite de Duguay-Trouin, qui fut profondément impressionné par sa franchise ·

— Mieux eût valu, lui dit-elle, que je fusse restée dans mon ignorance primitive et, simple pêcheuse de chevrettes, que je ne me fusse jamais exaltée en admirant les grandes actions telles que les vôtres, monsieur René.

Duguay-Trouin comprit-il qu'un jour, au début de la carrière, il avait décidé de sa destinée par l'impression qu'il produisit sur elle?

— Je voulus devenir officier, dit encore Fleur-de-misère, je sacrifiai le bonheur!

A peu de temps de là, plusieurs magnifiques prises faites par *l'Auguste* arrivèrent à Saint-Malo. La valeureuse corsairienne en fit ensuite beaucoup d'autres dans la mer des Antilles, où elle recomplétait ses équipages à la Martinique ou à la Guadeloupe.

Ses hauts faits lui avaient valu la glorieuse dénomination de Grande Corsairienne.

Mais, au bout de trois ou quatre ans, un jour l'infortuné Talabardon, échappé à miracle d'une dure captivité, avait lui-même fait retentir tous les échos de Saint-Malo, Cancale et alentours, de la nouvelle fatale.

— Tandis que, par malheur, disait-il amèrement, il était en reconnaissance avec la chaloupe du bord, au sud de la Jamaïque, où l'intrépide héroïne se proposait d'opérer une descente, le raz de marée se déclara. La chaloupe fracassée fut jetée en côte. D'immenses lames de fond et une trombe s'abattant coup sur coup à bord, *l'Auguste* avait démâté et sombré.

La perte totale de la vaillante femme de mer fut l'objet de regrets profonds, mélangés toutefois de quelques doutes favorables. D'optimistes incrédules trouvaient les récits du maître entachés d'une exagération attribuée à sa douleur.

— Un navire qui démâte, se trouvant déchargé, ne sombre pas. La mâture de *l'Auguste* avait été roulée dans les récifs comme l'était déjà sa chaloupe ; *l'Auguste* ne pouvait-il pas avoir trouvé prise pour ses ancres ?

Douze ou quinze mois après, aucune illusion, aucun espoir ne furent possibles.

La carcasse du navire, entraînée par les courants du golfe du Mexique à trois cents lieues environ du lieu du sinistre, avait été rencontrée par des navigateurs malouins. Ils avaient recueilli le buste de poulaine représentant Auguste Loubet, ainsi qu'un fragment du tableau où le nom d'*Auguste* était incrusté en lettres de cuivre doré ; après quoi ils avaient coulé l'épave pour qu'elle cessât d'être un écueil flottant.

XI. — VIVANTE ! VIVANT !

Le 15 novembre 1711, cinq jours après la signature du traité de capitulation de Rio de Janeiro, Duguay-Trouin, très-pressé d'en finir avec sa correspondance officielle, avait défendu par une consigne expresse qu'on vînt le déranger, sauf *cas d'urgence.*

Sa porte s'ouvrit. Un jeune garde-marine, enseigne de la compagnie colonelle du vaisseau *le Brillant*, de garde ce jour-là au quartier général, se permettait d'entrer.

— Que se passe-t-il donc ? Quelque sédition encore ! s'écria l'illustre marin en se levant pour prendre ses armes.

— Non, général, tout est tranquille ! Mais une dame de la plus haute distinction, parlant français avec une remarquable pureté, demande à être introduite.

— Monsieur de la Landelle, interrompit sévèrement le chef d'escadre, après votre garde vous irez aux arrêts !

Le jeune officier remit silencieusement une carte cachetée à Duguay-Trouin qui la déroula et lut :

« Fleur-de-misère, Colibri, Noëlle Jagut la Corsairienne, fille adoptive de maître Talabardon. »

— Attendez ! dit le général à l'enseigne étonné du changement soudain de son chef. Quel âge paraît avoir cette dame ?

— Une trentaine d'années.

— Est-elle jolie, grande, brune ?

— Très-jolie, grande pour une femme, très-brune, yeux noirs pleins de feu, sourcils admirables, mais tranchés à droite par une cicatrice qui ressemble vraiment à une blessure de guerre.

Voyant avec quel intérêt il était écouté, le garde-marine poursuivit :

— Elle est descendue, à la porte du quartier général, d'un carrosse armorié, qu'escortaient à cheval des esclaves en livrée. Elle s'est dirigée vers moi, et n'a pas tardé à me dire : « Il n'y a pas de consigne pour moi auprès de M. René ; vous allez bien le voir, car, en votre qualité d'officier français, monsieur, vous ne me refuserez pas de lui faire passer mon nom. »

— Et cela dit avec grâce par une très-jolie femme vous a déterminé à enfreindre la consigne ?

Le ton radouci de Duguay-Trouin permettait la réponse que fit le garde-marine :

— Pardon, amiral, j'ai pensé qu'il y avait *urgence.*

— Et vous avez eu raison, monsieur. Donc, plus d'arrêts ; et faites entrer.

L'arrière-grand-oncle de l'auteur du présent récit en fut, comme on le voit, quitte pour la menace.

— Vivante encore ! pensait Duguay-Trouin, quand son vieux père d'adoption ne cesse de déplorer sa perte !... Une aventurière n'oserait pas se parer des noms de la Grande Corsairienne pour se présenter devant moi !... Saine et sauve !... Mais par quel romanesque concours d'événements à Rio de Janeiro ?...

Fleur-de-misère entrait. Vêtue selon la mode du temps et avec la plus grande richesse, elle était comparable, par son port comme par sa mise, aux plus grandes dames des cours de Cintra ou de Versailles.

— Mille grâces, général, dit-elle, je force la consigne et vous en demande pardon, mais je n'abuserai pas de vos précieux instants.

— Vous ne sauriez abuser, madame, dit galamment Duguay-Trouin en avançant un siége.

— Je viens d'au-delà des montagnes da Tijuca, par une chaleur horrible, et... il y a *urgence !* dit-elle à son tour par allusion à la consigne violée.

Le chef d'escadre sourit en répliquant :

— Qu'importe ! *puisqu'il n'y a pas de consigne pour vous auprès de M. René ;* mais prenez donc la peine de vous asseoir. Le courrier est à mes ordres ; et Son Excellence le ministre de la marine attendra devant les grâces guerrières d'une héroïne telle que vous !

Fleur-de-misère s'inclina et fit nonchalamment jouer à la brésilienne son merveilleux éventail en plumes d'oiseaux des tropiques.

Duguay-Trouin était frappé du changement invraisemblable qui s'était opéré en elle depuis leur dernière entrevue à Saint-Malo.

Alors, sévèrement vêtue en veuve, la Corsairienne, prête à monter sa frégate *l'Auguste*, avait encore peine à porter le costume de son sexe : ses gestes étaient virils, sa démarche marinière, ses poses celles d'un officier de mer habitué à commander à de rudes matelots ; on sentait que, pour compenser ce qu'elle avait de trop féminin, elle s'était fait une loi des allures mâles et fières qui imposent obéissance et respect. Aussi fut-elle souvent, sous ce rapport, comparée au maréchal de Tourville qui, dans sa jeunesse, donnait, à grands coups d'épée, la preuve qu'il n'était pas une jeune fille.

Aujourd'hui, contraste charmant, Fleur-de-misère avait conquis l'art d'être femme et femme du plus grand ton. Tout en elle avait un caractère aristocratique d'une irréprochable élégance. A Rio de Janeiro, avant le siége, elle donnait la mode et servait de mo-

dèle aux plus nobles dames, chacune de celles-ci sachant bien qu'à la cour de Portugal elle était déjà renommée, parmi les fidalgues de la couronne, pour sa tenue parfaite et sa rare distinction.

— Je ne me lasse pas de vous admirer, madame, disait Duguay-Trouin qui, usant du style mythologique en vogue à Versailles, ajouta en repoussant ses papiers : Minerve, Bellone et Amphitrite réunies en une seule beauté de la mer comme Vénus, méritent assurément le pas sur Monseigneur Jérôme de Pontchartrain.

— Qui n'est Apollon, Mars ni Neptune ! repartit la Corsairienne. Toujours galant, glorieux ce cher monsieur René !... Et toujours juste aussi, j'espère, car je viens vous adresser une requête.

— Si mes devoirs le permettent, madame, elle vous est accordée d'avance.

— J'ignore si vos devoirs vous le permettront, dit Fleur-de-misère changeant de ton et de pose, laissant l'éventail, redevenant la femme virile des heures de combats ; mais je sais que le devoir auguste et saint ordonne de fermer l'oreille aux calomnies et de se soumettre à la vérité.

— La vérité m'est chère par-dessus tout, madame, repartit Duguay-Trouin, renonçant aux fadeurs pour l'austère langage du grand homme de mer, et n'en doutez point, la calomnie qui me fait horreur me trouvera sourd.

— Mais non la prudence peut-être, dit gravement la jeune femme.

— Expliquez-vous, je vous en supplie.

— A la cour de Versailles, au ministère, à Saint-Malo même, mon brave monsieur René, vous ne pouvez manquer d'envieux, d'ennemis, d'adversaires intéressés, cupides et de mauvaise foi, prêts à vous faire un crime de n'avoir été que juste.

— Il est vrai, madame ; mais encore ?

— On accuse le marquis Du Bocage d'être un transfuge, traître à son roi et à sa patrie, quand il n'a fait que son devoir. Ecoutez, général !

L'héroïne, se levant, poursuivit avec énergie :

— Indignement traité en France, où son mérite et ses loyaux services étaient méconnus au point qu'on alla jusqu'à vouloir le priver de ses droits de capitaine ; dépouillé à Cherbourg, persécuté à Saint-Malo, il se couvre aux yeux du Portugal d'une gloire telle, que le roi Dom Pedro, d'illustre mémoire, lui propose avec les plus vives instances la noblesse et les dignités que le roi de France, plus clairvoyant à votre égard, vous a successivement accordées. Du Bocage hésite... longtemps, quoique la France si ingrate envers lui et le Portugal si spontanément généreux soient alors alliés (1), et que devant Dieu et devant les hommes on soit en droit, sauf le cas de guerre, de changer de nationalité. Du Bocage hésitait néanmoins. Mais la femme qu'il aimait, une Française, lui refuse sa main et l'abandonne, l'exilant en quelque sorte, le bannissant, le réduisant au désespoir. Sa douleur fait alors pencher la balance ; et enfin il accepte, en toute loyauté, les consolations que lui offrent un roi, un peuple entier. Il est donc naturalisé, baptisé, je dirai même sacré, Portugais fidèle. Que devait-il faire à Rio de Janeiro ? Je le demande au glorieux Duguay-Trouin, son vainqueur.

— Ce qu'il a fait, madame, répondit sans hésiter le sincère chef d'escadre.

— Très-bien, monsieur René, repartit Fleur-de-misère.

— Mais, au nom du ciel, madame, n'êtes-vous point vous-même cette femme, cette Française, dont les refus le décidèrent à renoncer à sa qualité de Français ?

— Je suis cette femme !... Et je viens vous demander de reconnaître hautement que, loin d'avoir forfait à l'honneur, il s'y est strictement conformé en vous combattant et en méritant, comme il l'a fait, du Portugal, désormais sa patrie. Eh ! n'est-il pas vrai qu'en repassant dans vos rangs, il eût été traître, et qu'en essayant de rester neutre, il eût été lâche ? Répondez-moi, René Duguay-Trouin !

— Vous avez raison, madame, dit l'illustre marin avec une fermeté toute gracieuse. Oui, Du Bocage s'est comporté en serviteur fidèle de son prince, n'a fait que son devoir et, de plus, l'a fait de manière à mériter l'admiration de tous les gens de cœur. Oui, je le reconnaîtrai, je le proclamerai, j'écraserai la calomnie dans les rangs de mon armée, et nul ne se permettra, je vous le promets, d'insulter à Du Bocage sans en être châtié.

— J'ai toujours su, monsieur René, que vous aviez un grand cœur !

— Oui encore, reprit Duguay-Trouin d'un ton qui n'était pas sans amertume, je serai sans doute calomnié à mon tour ; mais, poursuivit-il noblement, votre requête est juste, et si j'aime la vérité, j'adore la justice, comme l'attribut supérieur de Dieu.

— Vous ordonnerez donc, général, que le marquis Du Bocage cesse d'être l'objet d'une exception injurieuse et vous lui accorderez un sauf-conduit, afin qu'il ait l'honneur et la joie de vous revoir, de vous féliciter de vos victoires, de fraterniser avec tous ses anciens amis, et enfin, de vous rendre ici les services commerciaux ou diplomatiques compatibles avec ses devoirs de sujet fidèle du roi Jean V.

Duguay-Trouin s'empressa de signer le sauf-conduit et le remettant à Fleur-de-misère :

— Cependant, madame, demanda-t-il, comment vous trouvez-vous au Brésil, *vivante*, quand à Saint-Malo tout le monde croit que vous avez péri ?

— Moi ! j'y passe pour morte ?

— Sans doute, puisque vous n'avez écrit à personne que vous eussiez survécu au naufrage de *l'Auguste*.

— Dieu ! *l'Auguste* aurait naufragé corps et biens, et personne n'a pu dire ce que j'étais devenue ! Horrible catastrophe... Hé quoi ! monsieur René, ici, tout à l'heure, vous ne saviez donc rien quand vous me demandiez si je n'étais pas moi-même cette femme, cette Française ?...

— Vous n'avez pas répondu à ma question indirecte ; la discrétion m'a fait un devoir de ne pas vous demander plus clairement comment c'était vous qui veniez me solliciter en faveur de Du Bocage.

— Rien de plus simple pourtant, puisque je suis sa femme.

— Mais encore, madame la marquise ?

— Eh ! mon Dieu ! j'étais au désespoir, moi aussi. Celui que j'appelais mon père, maître Talabardon, venait d'être englouti avec notre chaloupe mise en pièces sur les brisants.

(1) En 1701, Pedro II était entré dans la ligue offensive et défensive de l'Espagne et de la France contre la maison d'Autriche ; l'Angleterre et la Hollande ne l'entraînèrent qu'en 1703 dans la politique opposée.

Duguay-Trouin fut sur le point d'interrompre, mais ne fit qu'un geste et continua d'écouter avec un surcroît d'intérêt.

— Mon câble se rompit; nous allions sombrer, capelés par une de ces prodigieuses lames de rencontre qui enveloppent le navire entier comme un linceul, et que les plus vieux navigateurs traitent si aisément de fables. Hélas! si petit est le nombre des témoins qui puissent en parler! Dieu vous préserve, amiral, d'en constater jamais l'épouvantable réalité.

Ce vœu prophétique ne devait malheureusement pas être exaucé, on le sait (1).

— Une trombe géante, poursuivait la marquise, nous emporte comme un fétu dans un chaos sans nom. Tous les éléments étaient confondus. Je crus entendre le vent souffler et le tonnerre éclater sous notre quille, comme si nous eussions été soulevés au-dessus du creux des vagues, hors de la mer. Fût-ce une illusion? Je ne le sais. Mais il me semble que nous y retombâmes de très-haut, tant fut violent un choc qui nous renversa tous et m'enleva plus de vingt hommes. Notre mâture fut déracinée sans que nous eussions rien vu ni entendu. La foudre nous aveuglait. Nous étions assourdis. J'avais le cœur brisé. Enfin, la tourmente s'apaisa. Moi, je ne me calmai point. Avec des mâts et une voilure de fortune, je retournai sur le lieu du sinistre. J'y acquis l'affreuse certitude de notre dernier malheur en voyant les débris de notre chaloupe dérivant parmi ceux de notre mâture.

Pour la seconde fois, Duguay-Trouin s'abstint de rompre le silence. Fleur-de-misère s'écriait douloureusement :

— Il avait donc péri celui qui remplaçait pour moi père, mère, frère, famille, patrie, amours! J'appelai la mort; mais je la voulais héroïque, digne de tous ceux que j'avais aimés. Nous allâmes nous réparer à Saint-Thomas, où je complétai mon équipage; puis, je cinglai vers le sud, cherchant quelque rencontre inégale et terrible. Combien de temps se fit-elle attendre? Pour moi, les heures étaient des siècles. Je ne dormais pas, guettant nuit et jour, sondant le morne horizon, irritée de ne pouvoir vaincre et mourir.

La femme du monde avait disparu, la corsairienne parlait :

— Mais enfin! enfin! poursuivit-elle avec une sorte de rugissement qui fit tressaillir Duguay-Trouin lui-même; enfin! une voile est signalée : « C'est un vaisseau de haut bord... un ennemi, j'espère, d'une force triple de la nôtre; c'est bien! » Mon porteur d'expéditions parla de prendre chasse. Fuir! moi! dans ma disposition d'esprit!... S'il avait osé insister, je l'aurais tué, je crois, l'honnête garçon!... Mais nul ne se permit de me désobéir.

Ici, Fleur-de-misère changea de ton; elle se contenta de raconter, non sans chaleur, mais avec une certaine complaisance.

— Parée de mes plus beaux diamants et de mon diadème de grande corsairienne, vêtue de mon plus brillant justaucorps de satin broché, de ma robe la plus éclatante, éblouissante de désespoir héroïque, je montai sur mon banc de quart, en songeant au combat de *l'Invincible*, bien résolue à égaler, si je ne pouvais la surpasser, la sublime attaque de Du Bocage. J'apparus à mes gens si terriblement belle, qu'ils ne purent contenir leurs cris d'enthousiasme. Ils criaient : « Vive la commandante! » Je souris de pitié à les entendre, moi qui n'aspirais qu'à périr dans mon triomphe. Je ne suicidai pourtant pas mon navire; seulement, je défendis aussi de faire feu et gouvernai droit sur le vaisseau. Spectacle étrange! J'y vis bientôt sur le château d'arrière un groupe d'officiers tenant tête, sabres et pistolets aux poings, à une foule furieuse de nègres, de lascars, de Malais, à qui, comme je le sus plus tard, leur capitaine refusait de la poudre.

— Chose étrange, en effet! s'écria Duguay-Trouin.

— Je hissai pavillon bleu à croix blanche, en l'appuyant d'un coup de canon. Le haut bord n'arbora pas ses couleurs. Il était en panne. Comme autrefois *l'Invincible*, je me dirigeais sur sa hanche. Plus j'approchais, mieux j'entendais les hurlements de l'équipage sang-mêlé. Mon monde était prêt. J'étais impatiente d'agir, et pourtant, troublée par le désordre de mes ennemis. Tout à coup, un homme accroupi jusque-là se leva, une lunette d'approche à la main, et commanda le silence d'une voix telle que le silence se fit. Puis, tandis que le pavillon blanc aux armes de Portugal se déployait à l'arrière de son vaisseau, il héla ainsi :

« Noëlle, je suis Du Bocage, et je vous aime toujours! »

Vous savez maintenant, général, comment je suis marquise.

Duguay-Trouin, pénétré, salua et, après un instant de silence, répondit aux questions muettes de Fleur-de-misère :

— Sous les ordres de votre porteur d'expéditions, votre frégate reprit donc sans vous la route de France. Quelque nouvel ouragan la fit naufrager corps et biens.

— Pauvres gens! murmura la corsairienne.

— Et enfin elle fut retrouvée la quille en l'air, ce qui sembla prouver que vous aviez péri, comme le dit encore avec une profonde douleur votre second père, maître Talabardon.

— *Vivant!...* s'écria Fleur-de-misère avec un trouble inexprimable.

— Duguay-Trouin vous l'atteste.

L'énergique femme de mer, défaillante de joie, s'agenouilla en levant les mains au ciel.

Et ce ne fut qu'après une longue pause que Duguay, ému jusqu'aux larmes, put lui apprendre comment le maître avait survécu, ainsi que tous les gens de sa chaloupe.

— Fait prisonnier par les Anglais, il s'est échappé seul, est revenu à son hameau et y a répandu la douloureuse nouvelle, si cruellement confirmée depuis. J'ajouterai, madame la marquise, que vous fûtes universellement regrettée, et que, repentants de leurs injustices à votre égard, tous les Loubet ont pieusement mené votre deuil.

— Mais lui, Talabardon, comment vit-il, général?

— Il est inconsolable, et pourtant il n'est pas malheureux. Tous ses amis le pressaient avec instance de se créer un intérieur et des affections nouvelles; moi, je l'ai décidé à épouser la sœur de mon brave maître d'équipage Clément, du Croisic.

(1) Au retour de l'expédition victorieuse de Rio de Janeiro, périrent, dévorés par des vagues semblables, deux vaisseaux chargés d'immenses richesses, *le Fidèle*, de 66 canons, monté par M. de La Moinerie Miniac, et *le Magnanime*, de 74, commandé par le chevalier de Courserac, intime frère d'armes de Duguay-Trouin, dont le vaisseau amiral *le Lys*, coiffé par la lame, fut sur le point d'être englouti comme eux.

— Mazine! Bougon! Ah! merci, général, dit Noëlle en souriant.

— Et vous êtes, sans le savoir, marraine d'une seconde Noëlle et d'un second Auguste, bercés aux récits de vos exploits.

— Que Dieu vous rende, mon bon monsieur René, tout le bonheur que je vous dois! dit enfin Fleur-de-misère, que l'illustre Duguay-Trouin reconduisit jusqu'au bas du grand escalier du quartier général.

Cocher, laquais et gens d'escorte ayant parlé, il y vit avec satisfaction la garde sous les armes, formant la haie en l'honneur de la marquise Du Bocage, la Grande Corsairienne.

Une foule de marins se pressaient aux abords du portail pour acclamer la valeureuse fille de Talabardon; mais, avant qu'elle remontât en carrosse, un premier maître, non moins vénéré des équipages, s'ouvrit passage et, s'arrêtant devant elle, dit avec transport :

— Fleur-de-misère, Colibri, lieutenant Noël, mon officier, ma commandante et ma nièce ou quasiment, permettez que je vous embrasse pour lui, pour elle, pour moi, pour tous, ça y est! En deux temps!



Fleur-de-misère et Duguay-Trouin.

A la stupéfaction des laquais et de la négraille, aux vivat enthousiastes des marins et des soldats, la marquise Du Bocage se jeta dans les bras du frère de Mazine, Bougon, qui, jadis, sous les ordres de son mari, avait coopéré à la capture de l'*Horatio* — mémorable point de départ de la fortune navale du corsaire cherbourgeois, naguère commandant en second de Rio de Janeiro.

XII. — CONCLUSION.

Jusqu'à l'évacuation complète de la place, Du Bocage, honorablement et cordialement accueilli par Duguay-Trouin, fraternisa avec les officiers français de l'expédition, témoins de sa belle conduite.

La démarche de Noëlle et quelques loyales paroles du chef d'escadre victorieux avaient suffi pour mettre un terme à des accusations passionnées, irréfléchies, contraires au droit des gens.

Du Bocage, selon sa promesse, s'employa fort utilement, à la satisfaction commune des parties, à prévenir les conflits, aplanir les différends et faciliter la vente des marchandises. Par son zèle et sa droiture, il conquit l'estime générale, de même que, par ses talents et sa bravoure, il avait acquis dans les deux nations une réputation nouvelle.

Les Portugais reconnaissaient hautement que ce qu'ils avaient fait de mieux était dû à ses avis ou à ses ordres. Le soir de l'abandon de la ville, il fut le dernier à évacuer son poste. Dom Francisco de Castro-

Morais, le gouverneur, dut même l'y contraindre par des messages réitérés.

Mais la marquise, restée Française, ne prit aucune part à cette opiniâtre résistance. Elle avait choisi un rôle bien différent, en allant, sous le plus simple des costumes, prodiguer les soins, les consolations et les secours aux infortunés prisonniers de guerre français réduits en captivité depuis la désastreuse expédition Du Clerc.

Lorsque, enfin délivrés et vengés, ils la reconnurent en apprenant qui elle était, ils vinrent en corps la remercier de ses bienfaits.

Tel fut son dernier triomphe.

Duguay-Trouin venait de permettre à Du Bocage d'acheter un petit navire pour retourner en Portugal.

Cette légitime condescendance envers un rival digne de lui n'en fut pas moins l'un des griefs les plus odieux que ses ennemis lui imputèrent, comme Fleur-de-misère l'avait si tristement pressenti.

On se permit d'affirmer que Du Bocage, représenté comme un méprisable aventurier, l'avait grassement payé pour échapper aux châtiments dus à ses trahisons, et cette infâme calomnie parvint jusqu'aux oreilles de Louis XIV. On alla plus loin encore, puisqu'on prétendit qu'il lui avait vendu une frégate du roi, et l'absurdité de cette assertion n'empêcha point qu'elle ne circulât à la cour.

Or, tandis que Duguay-Trouin, victorieux, en était réduit à se justifier par un douloureux mémoire des accusations de ses envieux, Du Bocage fut élevé par le roi de Portugal Jean V à la dignité d'amiral du Brésil. Et c'est en ce grade éminent qu'il termina sa carrière, ajoute son biographe, après avoir dit à son sujet : « Depuis le grand siècle de Vasco de Gama, de d'Albuquerque et de Magellan, la flotte portugaise n'avait pas eu d'officier plus brave (1). »

Comment peindre enfin la joie patriarcale de maître Talabardon, lorsque son collègue et beau-frère Clément, du Croisic, autrefois Bougon, lui fit part de l'invraisemblable résurrection de Fleur-de-misère :

— Ah ! s'écria-t-il avec transports, je puis donc finir de vivre et mourir content !

Il mourut plus content encore, car ce fut elle qui, au pays natal, remplit le pieux devoir de recueillir son dernier soupir et de lui fermer les yeux.

G. DE LA LANDELLE.

FIN.

(1) Vérusmor (*France maritime*, t. IV, p. 390).

UN COUP DE VENT.

NOUVELLE BERCKOISE [1].

Henri était assez perplexe, car il avait pris la résolution de restituer à Berthe son *Imitation*, parmi les feuillets de laquelle il avait glissé un mot d'explication. C'était hardi, dangereux peut-être, mais il se donnait pour prétexte qu'il fallait à tout prix reconquérir cette ridicule lettre rose.

La bonne rougeaude le regarda à deux reprises et l'introduisit dans un délicieux petit salon, où la famille Javelin ne tarda pas à le rejoindre.

M. Javelin lui fit chanter, en manière d'examen, et à première vue, deux ou trois airs assez difficiles, dont il se tira à la satisfaction générale ; Berthe l'accompagnait sur le piano.

On chanta ensuite des duos, des trios, des quatuor. Berthe avait une voix agréable ; M. Javelin chantait les basses d'une voix un peu rude, comme sa personne ; il était, dans le chant comme ailleurs, enclin à dominer tout le monde. L'oncle Honoré faisait les barytons, mais son organe chevrotant et une indescriptible grimace qu'il ne manquait jamais de commettre dans les notes un peu élevées l'eussent rendu spécialement apte à interpréter les opéras bouffes.

Quant à Mme Javelin, elle chantait faux, ou plutôt elle ne chantait pas du tout, empêchée qu'elle était par un éternel besoin de rire qu'elle satisfaisait à propos de rien, sans motif apparent, et qui était chez elle une infirmité de naissance.

On pria Henri de jouer aussi du hautbois. La berceuse qu'il exécuta et qui était de sa composition eut pour résultat d'émouvoir visiblement l'assistance, ce qui n'empêcha pas Mme Javelin d'éclater de rire à la fin, bien que la berceuse l'eût fort attendrie, mais c'était plus fort qu'elle.

Henri crut remarquer, en revanche, que Berthe le regardait, de ses beaux yeux humides, avec un intérêt et une attention tout particuliers, ce que sa vanité traduisit ainsi : « Ce jeune homme n'est vraiment pas mal ; est-ce bien un vitrier ? »

Il était tard, et Henri ne voulait pas se retirer sans avoir remis à Berthe son petit livre ; mais le moyen de le faire en présence de ses parents ? Enfin, ne voulant pas être indiscret, il allait prendre congé de la famille Javelin, quand M. Javelin, appuyé de sa femme et de l'oncle Honoré, le pria de chanter encore un petit morceau. Henri s'en défendit d'abord, alléguant l'heure avancée ; mais Berthe, le regardant en face, lui dit à voix basse : « Allons, monsieur le vitrier, on vous en prie. »

— Choisissez vous-même le morceau, mademoiselle, je suis trop heureux de vous obéir.

— Non, vous savez mieux que moi ce qui convient à votre voix.

Henri plaça devant elle la romance de *Lalla-Rouck :*

Lorsque l'étoile
Du ciel sans voile
Perce la nuit...

— Nous sommes trop près, interrompit ici M. Javelin : ça fait un bruit étourdissant ; mettons-nous donc au fond du salon.

Henri et Berthe restèrent donc un peu seuls au piano. Quand celui-ci arriva à ces paroles :

Nos destins sont pareils, notre sort est le même,
De loin je vous contemple, en secret je vous aime.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

sa voix tremblait plus que de coutume, et il vit bien que, de son côté, Berthe, légèrement grisée par la musique, perdait également de son assurance.

Tous deux tournaient le dos aux Javelin, qui témoignaient bruyamment leur admiration, pendant que Berthe s'évertuait à maintenir ouverte la romance qui se repliait à chaque instant.

Henri profita de cette sorte d'isolement relatif et dit à Berthe :

— Ce papier qui se referme toujours est insupportable, il faut le retenir par quelque chose.

Et posant contre le bas de la romance l'*Imitation*, il ajouta à voix basse : « De la part de M. Polyphème, mademoiselle. »

Le second couplet laissa fort à désirer sous le rapport de l'accompagnement, et Henri lui-même crut un moment qu'il allait être obligé de tousser pour reprendre contenance.

Berthe, toute rouge et tout émue, cacha prestement le petit livre ; Henri rangea son hautbois et sa musique et, remerciant les Javelin de leur accueil, il les quitta.

Voici ce que contenait le billet caché dans l'*Imitation :*

« Si vous êtes heureuse, mademoiselle, de retrouver un petit livre auquel vous tenez beaucoup, je ne l'eusse pas été moins de rentrer en possession d'une lettre qu'un coup de vent m'a ôtée des mains pour la porter à votre balcon. J'ose donc espérer que vous me rendrez service pour service, et que vous ne laisserez pas échapper la première occasion de me remettre cette lettre ; et si le vitrier trouve le moyen de venir encore une fois chez vous, cela lui sera plus agréable que n'ose vous le dire, mademoiselle, celui qui dépose à vos pieds l'hommage de son respectueux dévouement.

« Henri ROUVRAY (Polyphème). »

Le lendemain Henri fut obligé de quitter Berck, appelé par des affaires de famille qui ne souffraient aucun délai.

Il partit le cœur triste, se consolant par la pensée qu'il serait bientôt de retour sur cette plage, qui lui offrait désormais un si charmant attrait.

Hélas ! les absents ont toujours tort, et pendant qu'il pressait de tout son pouvoir le moment du retour, les événements prenaient, au Chalet Leblanc, un cours bien contraire à ses vœux.

Berthe s'était demandé comment elle pourrait faciliter le retour de Henri au chalet et avait promptement résolu ce problème. Un matin, pendant que ses parents se promenaient sur la plage, la jeune fille entra dans la chambre de l'oncle Honoré et, à l'aide d'un petit morceau de savon, elle traça sur une des vitres de la fenêtre des lignes qui, partant du milieu et rayonnant en tous sens, lui donnaient tout à fait l'apparence d'un carreau fendu par un projectile, procédé bien connu de tous les écoliers espiègles.

L'oncle Honoré aperçut ce petit travail en rentrant dans sa chambre, et ayant essuyé ses lunettes, il constata que le carreau était affreusement étoilé, et que la cassure en était si étendue, si complète, qu'une légère secousse, un souffle, un rien, suffiraient à faire tomber les morceaux. Il dit aussitôt à la bonne d'aller chercher un vitrier, et le père Tasteleau se rendit immédiatement au Chalet Leblanc, où la famille était à déjeuner.

Berthe, ignorant le départ de Henri, avait espéré qu'il serait venu, et la présence du père Tasteleau dérangeait complétement son plan ; aussi, dès qu'elle l'aperçut, courut-elle à la chambre de son oncle où, d'un coup de mouchoir, elle fit disparaître les lignes de savon, et rendit à la vitre son éclat immaculé. Puis elle vint, le plus naturellement du monde, reprendre sa place à table.

— Savez-vous, dit M. Javelin au père Tasteleau, que je vous fais mon compliment : Vous avez un ouvrier qui chante admirablement.

— Qui ça ? répondit le vitrier qui croyait n'avoir pas bien entendu ; moi ? oui, c'est la vérité que je chante quelquefois assez agréablement.

— Non, pas vous, je parle de votre ouvrier.

— Quel ouvrier ? Minute ! Je n'ai pas d'ouvrier, monsieur, je fais tout moi-même ; je n'ai besoin de personne. D'abord les ouvriers, c'est des paresseux et ça boit.

— Permettez, père Tasteleau, je vous dis que vous avez un ouvrier vitrier qui chante très-bien ; je sais ce que je dis, que diable !

— Un Orphée, dit l'oncle Honoré, un Amphion.

— Oh ! oui ! un bien beau talent, ajouta Berthe.

— Et des manières très-distinguées, compléta Mme Javelin avec son inévitable hilarité.

— Et la preuve, continua M. Javelin, c'est que la semaine dernière il est venu ici poser trois carreaux, et qu'il nous a fait le soir de la musique ravissante.

— C'est-à-dire, monsieur, que vous avez fait travailler un de ces ouvriers du dehors, minute ! qui me font concurrence.

— Tête de mule ! s'écria M. Javelin en accentuant cette apostrophe d'un coup de poing sur la table, voyons, avez-vous, oui ou non, un ouvrier ?

— Mais non, mais non ! Je renonce à jamais toucher à une bistouille si j'ai le moindre ouvrier !

— Il est cependant venu ici, de chez vous, un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, un brun, avec une belle barbe, qui chante très-bien et qui remplace à merveille les carreaux cassés ; c'est certain.

— Et qui souffle dans une espèce de petite clarinette ? demanda M. Tasteleau en se frappant le front.

— Justement.

— Minute ! c'est M. Henri, ça ne peut être que M. Henri Rouvray, un jeune architecte qui loge chez moi pendant la saison des bains, et qui n'est pas plus vitrier que vous. S'il a remis vos carreaux, c'est pour rire ; mais ça n'a rien d'étonnant, il fait de ses doigts tout ce qu'il veut.

Cette explication du père Tasteleau, Berthe l'avait pressentie et, la comprenant mieux que le reste de l'assistance, elle en éprouvait une agréable émotion qu'elle s'efforçait de ne pas laisser paraître.

Mme Javelin s'essuyait à chaque instant la bouche pour mieux rire dans sa serviette ; quant à l'oncle Honoré, il cherchait, par des procédés à lui connus, à arriver sur cette question à la *certitude physique*.

— Mais alors, s'écria M. Javelin, c'est une mystification !

— Comment dites-vous ? demanda le père Tasteleau.

— Je dis que ce monsieur s'est introduit chez moi, pendant mon absence, à la faveur d'une profession empruntée, et qu'il m'en rendra raison.

— Il avait si bonne façon, qui aurait cru cela ! dit Mme Javelin.

— Et quel doigté! quel moelleux dans le son! ajouta l'oncle Honoré.

— Mais quel mobile a pu inspirer une pareille audace? demanda M. Javelin en interrogeant du regard toute l'assistance. Est-ce que la bonne?...

— Oh! répondit Berthe, ne voulant pas garder plus longtemps un silence qui eût pu paraître singulier, ce monsieur a voulu rire aux dépens de M. Tasteleau.

— Et aux nôtres, ajouta M. Javelin. Enfin, en voilà assez. Monsieur Tasteleau, veuillez remettre le carreau de mon frère et m'envoyer votre locataire aujourd'hui même, sinon, j'irai le trouver, moi.

— Minute, monsieur, c'est qu'il est parti.

— Parbleu, cela devait être; ces mauvais plaisants sont toujours des poltrons.

— Parti pour huit jours seulement, monsieur, il a laissé tous ses effets. D'ailleurs, M. Henri est un garçon très-doux et même timide, mais poltron, oh! non. Minute!

— Timide! excusez; n'importe, donnez-moi son adresse.

— M. Rouvray demeure chez ses parents, rue Mansart, 112, à Paris.

— C'est bien! je connais du monde dans ce quartier, et je saurai ce qu'est ce monsieur. Mais n'oubliez pas que je l'attends à son retour, vous m'entendez!

— C'est égal, pensait le père Tasteleau en se dirigeant vers la chambre de l'oncle Honoré, un garçon si convenable, si bien élevé, quelle drôle d'idée! Il pourrait bien se faire que Mlle Berthe, qui ne dit pas grand'chose, en sache plus long que les autres là-dessus, minute!

Au bout d'un moment, le père Tasteleau revint dans la salle à manger et déclara qu'il n'avait pas vu le moindre carreau cassé dans la chambre de l'oncle Honoré.

— C'est pourtant assez visible, dit celui-ci, un aveugle le trouverait; allons, je vais vous le montrer.

— Eh bien, je suis curieux de voir ça.

En effet, l'oncle Honoré eut beau frotter ses lunettes et monter sur une chaise, il trouva ses vitres au complet et en parfait état.

Il n'en pouvait croire ses yeux, et si le père Tasteleau n'eût été présent, il eût volontiers cassé un carreau pour lui en donner un démenti.

— C'est impossible, s'écria-t-il en rentrant dans la salle à manger, je l'ai vu, il n'y a qu'une demi-heure.

— Tu radotes, Honoré, lui répondit M. Javelin, pendant que Mme Javelin donnait libre carrière à son humeur joyeuse; tu auras vu une toile d'araignée, voilà tout.

— Monsieur Tasteleau, reprit l'oncle Honoré d'une voix solennelle, je regrette de vous avoir dérangé pour rien, mais au risque de passer pour un cerveau malade, je certifie, j'affirme qu'à dix heures un quart, ce matin, il y avait un carreau fendu à ma fenêtre, le troisième en haut, à droite, je l'ai vu!

— Ecoute, dit M. Javelin en secouant la tête, si tu mets beaucoup de faits de cette force-là dans ton *Traité de la certitude physique,* je lui prédis un bien joli succès.

M. Tasteleau salua et sortit, assez ahuri de ces divers incidents, pendant que Mme Javelin étouffait une envie de rire et que Berthe, pour se donner une contenance, vaquait aux divers soins du ménage.

Lorsque, quelques jours après, Henri revint à Berck, le père Tasteleau lui conta, d'un air à demi mécontent, ce qui s'était passé, et ajouta en manière de péroraison :

— Entre nous, monsieur Henri, je suis fâché pour vous de tout cela, mais, sauf votre respect, je serais bien étonné, si Mlle Berthe n'est pas pour quelque chose dans votre aventure. Rien qu'à la voir, pendant la séance de l'autre jour, j'ai eu comme qui dirait des soupçons...

Pour toute réponse, Henri sourit tristement, ce qui changea en conviction les doutes de son propriétaire.

Sans plus tarder, Henri se rendit chez M. Javelin, décidé à subir toutes les conséquences de ce que sa conduite pouvait avoir eu d'indiscret, mais à ne pas se laisser prendre pour un vulgaire chevalier d'industrie; l'attitude de M. Javelin servirait d'ailleurs de règle à la sienne.

M. Javelin était seul dans son salon.

— Ah! c'est vous, monsieur le virtuose, dit-il d'un ton ironique et cassant, en offrant de la main un fauteuil au jeune architecte. Je suis bien aise de vous voir, monsieur, afin que vous me donniez quelques explications sur votre conduite à mon égard. Qu'avez-vous à me conter pour votre justification?

— Monsieur, répondit Henri d'une voix ferme, et avec une certaine roideur, je ne comprends pas votre question; veuillez la rendre plus claire.

— Ah! vous ne comprenez pas? Eh bien, dites-moi donc pourquoi vous vous êtes permis de vous introduire ici comme ouvrier vitrier, n'ayant pas cette qualité, et sachant que nous étions absents?

— Votre bonne est venue supplier qu'on remît des carreaux cassés par suite de sa négligence; il n'y a qu'un vitrier sur la plage, vous le savez, et il était absent. Je pouvais rendre service à une domestique dans l'embarras, et je l'ai fait. Il est vrai que vous étiez absent, mais où est le mal? Quand je suis revenu chez vous, c'est sur votre invitation.

— Mais pourquoi avez-vous caché votre véritable profession?

— Me l'avez-vous demandée? m'avez-vous seulement demandé mon nom?

— C'est vrai, répondit Javelin radouci, quoique visiblement contrarié de ne pouvoir légitimement se mettre en colère.

— Monsieur, reprit-il après un moment de silence, il me reste une question à vous poser, et je crois la faire à un honnête homme. N'aviez-vous, en venant ici, absolument d'autre but que de rendre service à cette bonne?

Il y avait dans le ton et dans les paroles de M. Javelin une loyauté évidente qui séduisit Henri et donna subitement un autre cours à ses idées.

— Je vous répondrai, monsieur, lui dit-il en se levant, comme vous m'avez questionné, en honnête homme. Non, je n'étais pas attiré vers ce chalet par le seul désir de remettre ces carreaux, et vous m'avez rendu bien heureux en m'y rappelant le soir. J'aime Mlle Berthe, ajouta-t-il en s'inclinant, et bientôt je devais avoir l'honneur de vous demander sa main.

— Et vous vous êtes introduit ici pour la séduire! car ma fille ne vous connaît pas, monsieur, j'aime à le croire; eh bien, ne vous gênez pas! Pour qui prenez-vous donc les hôtes de ce chalet?

— Vous me calomniez, monsieur, et je vous prie de croire...

— Trêve de phrases, monsieur, dit Javelin d'un ton sec, toute autre explication serait superflue. J'ai pris mes renseignements, et je sais que vous appartenez à une honorable famille; on dit même que vous avez du talent et de l'avenir, mais vous saurez que la main de ma fille n'est pas destinée à des soupirants qui, tout bien élevés qu'ils sont, pénètrent dans les familles à la faveur d'un masque, et je vous serai obligé de ne jamais remettre les pieds chez moi.

Là-dessus, M. Javelin ouvrit la porte en disant :

— Bonjour, monsieur.

En traversant le corridor, Henri aperçut Berthe sur l'escalier; le sourire doux et triste qu'elle lui adressa faisait un contraste si encourageant avec l'humeur peu accommodante de son père, qu'au moment de franchir le seuil du chalet, Henri se retourna, et d'un ton à la fois très-calme et très-fier il dit à celui-ci :

— Au revoir, monsieur.

Henri quitta ce chalet le cœur triste, mais non découragé. Il aimait Berthe, et, repassant dans sa mémoire les divers incidents de ces derniers jours, il était persuadé qu'à défaut d'un sentiment plus tendre, il pouvait compter sur son estime et sa sympathie : cela lui suffisait pour le moment. Il venait de subir une épreuve pénible pour son amour-propre, mais sa dignité du moins était sauve, et c'est même avec une vive satisfaction qu'il se félicitait de n'avoir compromis Berthe en aucune façon. Maintenant, il fallait laisser le calme se faire, s'il était possible, dans l'esprit de M. Javelin, éviter de le rencontrer, et attendre tout des circonstances. La saison des bains ne faisait d'ailleurs que commencer, et il avait du temps devant lui.



Au revoir. Dessin de E. Morin.

Le lendemain, il reçut une lettre de Berthe.

« J'ai entendu, écrivait-elle, *tout* ce que vous avez dit hier à mon père et ce qu'il vous a répondu. En ne lui parlant pas de cette lettre que le hasard a mise entre mes mains et que j'ai peut-être eu tort de garder, vous m'avez évité une explication avec mes parents qui m'eût été pénible, car je n'avais encore eu rien de caché pour eux. Mon père m'a demandé, en présence de ma mère, si je vous connaissais, si j'avais encouragé votre démarche à leur insu, et si elle m'était désagréable; et comme au lieu de répondre à cette dernière question je me suis mise à fondre en larmes, il m'a appelée petite folle.

« Vous m'avez aussi rendu mon petit livre perdu, je vous en remercie; et pourtant je veux être encore ingrate, et dussiez-vous m'en garder rancune, je conserve votre lettre, plus précieuse pour moi qu'il ne m'est permis de vous le dire.

« Je crois comme vous que le bon Dieu nous place sur le chemin de celui qu'il nous destine, et que le tout est de savoir attendre avec confiance.

« B***. »

Cette lettre, bien faite pour donner bon espoir à

Henri, le confirma dans sa résolution de laisser marcher les événements, sans tenter auprès M. Javelin aucune nouvelle démarche.

Un soir, c'était le 1er août, Henri errait au bord de la mer. Dix heures venaient de sonner au grand Hospice, le temps était calme et la nuit assez sombre, car on était au déclin de la lune. Sur cette plage immense et tranquille régnait le plus profond silence, que rompait de temps à autre la note aiguë et plaintive d'un oiseau de mer. Ce soir-là, la mer était phosphorescente, et les vagues, tordues en volutes sur le sable, frangeaient la nappe d'eau d'un feston continu d'écume chatoyante et de perles lumineuses, tandis qu'à l'extrême horizon, vers le nord, les deux phares d'Etaples brillaient dans l'obscurité, comme les yeux d'un animal fantastique.

Henri était seul en ce moment, et en proie à une indicible mélancolie, lorsqu'un groupe de promeneurs vint à passer à quelques pas de lui, et il entendit une voix connue qui disait :

— Toi qui sais tout, Honoré, explique-moi un peu pourquoi la mer est phosphorescente.

— Ce phénomène a pour cause, répondit le savant, la présence dans l'eau de divers animaux, mollusques et autres, mais surtout celle d'un animalcule qu'on appelle *noctilucte milliaire*. Ces animaux ont sur le corps des points lumineux, comme les vers luisants, et c'est leur grand nombre qui produit cette lueur phosphorée.

— Et peut-on les voir, ces petites bêtes? demanda Mme Javelin, en riant suivant son habitude.

— Avec un microscope puissant, oui, mais à l'œil nu, c'est difficile. Ils sont si petits, qu'on en a compté jusqu'à huit cents dans un centimètre cube d'eau.

— Ces petits êtres se meuvent-ils? demanda Berthe:

— Comment, s'ils se meuvent! Ils mangent, boivent et nagent comme des poissons; ils ont même des sentiments, des passions peut-être; à coup sûr, l'amour ne leur est pas inconnu, car l'amour, c'est la grande loi de ce monde.

— Allons donc, dit M. Javelin avec un certain mécontentement, tu nous expliques bien, continua-t-il après une pause et comme pour chasser une pensée importune, que ce sont des animaux qui rendent la mer lumineuse, mais tu ne nous dis pas pourquoi ces animaux sont lumineux.

Henri n'entendit pas l'explication que donna ou ne donna pas l'oncle Honoré, car les Javelin, continuant leur promenade, s'étaient peû à peu éloignés de lui. Ne voulant pas éveiller l'attention du farouche père de famille, et désireux cependant de rester le plus longtemps possible auprès de Berthe, il suivait le groupe à quelque distance, quand, tout à coup, il se fit cette réflexion que ces paisibles promeneurs, peu habitués sans doute à la plage de Berck, allaient, si on ne les en avertissait promptement, courir peut-être un sérieux danger.

La plage de Berck est généralement plate et unie; toutefois, l'action combinée des courants marins, du flux, du reflux et des vents a donné lieu, par places, à des vallonnements du sable, qui affectent ici la forme de larges cuvettes ou *bâches*, là celle de ruisseaux plus ou moins étendus et profonds. Presque toujours, à côté de ces dépressions, le sol se trouve exhaussé, et, lorsque la mer monte, l'eau, pénétrant brusquement dans les bâches ou ruisseaux, entoure ces éminences et les change ainsi en de véritables îles, que la mer recouvre bientôt à leur tour.

Malheur à l'imprudent qui s'est attardé, sur une de ces îles, à voir monter le flot. S'il ne sait pas nager, si la nuit est sombre et la mer mauvaise, c'est peut-être un homme perdu.

Lorsque, en se retournant, il voit la mer l'entourer de tous côtés, en vain se hâte-t-il de courir, en vain essaye-t-il de franchir cette barrière liquide qui le sépare du continent.

C'est avec une impétuosité brutale que la mer prend possession de ces bâches, et son courant le renverse et l'entraîne.

Lorsque la mer est calme, lorsque ces bâches sont peu profondes, on les traverse aisément et sans danger, eût-on de l'eau jusqu'à la ceinture, si l'on s'y est pris à temps; et c'est fort heureusement le cas le plus ordinaire pendant les quelques mois de la saison des bains.

Or la famille Javelin, distraite par l'admirable spectacle de la mer phosphorescente, peut-être aussi par quelque théorie scientifique de l'oncle Honoré, ne s'apercevait pas que, depuis quelques minutes, la mer avait complétement circonvenu le monticule de sable, très-large, il est vrai, où les promeneurs s'étaient arrêtés.

Henri connaissait par cœur les moindres ondulations du terrain en cet endroit. Vingt fois il avait pris plaisir lui-même à s'y laisser un moment entourer d'eau, et si la situation de la famille Javelin n'offrait aucun danger immédiat, il estimait que, sous peu de temps, il serait difficile à ces promeneurs imprudents de regagner la plage sans prendre un bain des plus désagréables. Comme il ignorait si les Javelin savaient nager, il fut sur le point de leur crier de prendre garde; mais il réfléchit qu'il y avait peut-être là pour lui une occasion de rendre un service plus important à M. Javelin, de le ramener par conséquent à de meilleurs sentiments à son égard, et il attendit que la nappe d'eau qui l'isolait avec les siens fût assez large, quoique peu profonde, pour offrir l'apparence d'un réel danger.

Alors, jetant bas sa vareuse, Henri traversa la bâche et alla droit à M. Javelin, qui était occupé à clapoter dans l'eau pour en faire jaillir des étincelles.

— Monsieur, lui dit-il d'une voix grave, vous m'avez interdit l'entrée de votre maison; mais, ici, je ne suis pas chez vous, et d'ailleurs, au risque de vous être désagréable, je crois de mon devoir de vous donner un conseil : vous n'avez sans doute pas l'habitude de cette plage, monsieur, retournez-vous et voyez, vous vous êtes laissé tourner par la mer.

— Ah! mon Dieu! s'écria Mme Javelin, qui, cette fois, ne riait plus, nous sommes perdus; sauvons-nous!

— Sauvons-nous! répéta l'oncle Honoré.

Berthe, quoique très-émue, avait gardé tout son sang-froid.

Quant à M. Javelin, après avoir constaté, d'un coup d'œil rapide et autant que le permettait l'obscurité, l'exactitude des paroles de Henri, il lui dit :

— Je vous remercie, monsieur, de votre avis; veuillez avoir la bonté de nous indiquer le meilleur endroit pour passer cette eau.

— Vous savez nager? demanda Henri.

— Moi? mais non; nous ne savons nager ni les uns ni les autres.

— Oh! alors c'est grave. Cette eau qui nous sépare de la terre est un de ces courants dont la rapidité augmente à chaque minute, et, pour la traverser, il faut être un nageur robuste ou avoir l'habitude de lutter contre elle.

Henri parlait très-sérieusement, et M. Javelin promenait autour de lui des regards inquiets.

— C'est affreux! dit l'oncle Honoré.

— Mon Dieu! mon Dieu! sanglota Mme Javelin.

— Monsieur, dit alors Berthe, vous savez nager et vous connaissez la plage mieux que nous; je vous en prie, sauvez mes parents, je vous en supplie!

— Non pas, dit alors M. Javelin, toi d'abord, mon enfant.

Il s'éleva alors entre tous les Javelin une querelle attendrissante, chacun voulant que l'on sauvât les autres. Enfin M. Javelin, prenant la main de Henri, la serra fortement en disant :

— Je suis le chef de la famille, monsieur, et je désire que vous sauviez d'abord ma fille, si vous le voulez bien.

Berthe céda aux instances de ses parents, et, la prenant dans ses bras, Henri entra dans l'eau.

La bâche était très-large, mais son courant n'était pas aussi redoutable que Henri l'avait dépeint, et, pour dire toute la vérité, ayant bien choisi son passage, l'eau ne lui venait que jusqu'aux genoux. Il avait franchi la moitié de la distance, heureux de porter et de serrer contre son cœur celle qu'il aimait. Il la regardait en silence, lorsqu'elle lui dit :

— Vous les sauverez tous, n'est-ce pas?

— Rassurez-vous, mademoiselle, vos parents ne courent aucun danger; n'avez-vous pas confiance en moi?

— Oh! oui, dit-elle tout bas, en doutez-vous?

— Et... me rendrez-vous ma lettre?

— Oui, si vous l'exigez; mais je m'étais habituée à l'idée que vous l'aviez écrite pour moi, et j'y tenais... beaucoup.

— Gardez-la donc, mademoiselle, dit Henri en déposant Berthe sur le sable.

Et, prenant la main de la charmante enfant, il la porta à ses lèvres.

— Hâtez-vous, lui dit-elle tout émue, il me tarde de voir mes parents ici.

Henri repassa promptement la bâche, et ce fut le tour de Mme Javelin.

Bien que le transport de Mme Javelin, dont je crois avoir déjà vanté l'embonpoint, offrît à Henri un bien moindre intérêt que le sauvetage de sa fille, il était bien aise d'avoir avec la mère de Berthe un entretien particulier, et la circonstance de porter dans ses bras ce respectable fardeau favorisait à souhait un tête-à-tête.

Arrivé au beau milieu de la bâche, et dans un endroit où il s'était aventuré à dessein pour avoir de l'eau jusqu'à la ceinture, il prit la parole en ces termes :

— Madame, tenez-vous bien et cramponnez-vous à moi, car nous sommes au point le plus difficile, et... j'ai à vous parler.

— Mais avancez donc, monsieur! Vous me parlerez plus tard; je sens l'eau mouiller mes jambes.

— Pardon, madame, mais j'ai à vous faire une question qui ne souffre aucun délai; la voici en deux mots : J'aime Mlle Berthe, et je crois que je ne lui suis pas indifférent; j'ai donc l'honneur de vous demander sa main.

— Par exemple! Mais êtes-vous fou, monsieur; c'est odieux ce que vous faites là!

— Vous vous trompez, madame; mettez-vous à ma place, et vous trouverez que rien n'est plus naturel. J'ai l'honneur d'être en ce moment votre sauveur, et je sollicite celui de devenir votre gendre.

— Mais on ne décide pas ces choses-là comme cela, monsieur, au milieu du danger. Il faut au moins que je consulte mon mari.

— Madame, je réponds du consentement de M. Javelin et de Mlle Berthe; puis-je compter sur le vôtre, oui ou non?

— Eh! qu'en sais-je, moi? Votre question est tellement étrange et déplacée, qu'en vérité...

— Madame, l'eau monte rapidement; déjà mes jambes fléchissent, et cependant, dussé-je y perdre la vie, je n'avancerai pas que vous ne m'ayez donné au moins une espérance.

— Eh bien, espérez si bon vous semble; mais, pour l'amour de Dieu, portez-moi vite à terre; vous avez encore deux personnes à sauver, monsieur.

— Ainsi, dit Henri en se dirigeant vers la plage, j'ai votre promesse.

— Tout ce que vous voudrez, mais finissez-en et courez à ces messieurs.

— Je vous remercie, madame, ou plutôt belle-maman; je vole à leur secours.

M. Javelin, aussi généreux qu'entier dans ses résolutions, voulut absolument que l'oncle Honoré fût sauvé avant lui. Celui-ci se mit donc à califourchon sur le dos de Henri, qui s'aperçut bientôt que le savant tremblait de tous ses membres; il avait réellement peur.

— N'ayez nulle crainte, monsieur Honoré, lui dit-il d'un ton rassurant; il ne tient qu'à vous d'être rendu sain et sauf de l'autre côté de ce courant. Vous n'avez pour cela qu'une chose à faire.

— Laquelle?

— Oh! c'est bien simple, me promettre de m'aider de toute votre influence à obtenir la main de votre charmante nièce.

— Moi! que je promette cela! que je prenne un engagement aussi grave! Jamais!

— Alors, je vous lâche. Débrouillez-vous comme vous l'entendrez.

Et, se baissant tout d'un coup, Henri fit mine de laisser glisser l'oncle Honoré. L'eau froide toucha les maigres jambes du savant; il conçut certainement à ce contact *la certitude physique* que Henri parlait sérieusement, et il fit un soubresaut.

— Par pitié, monsieur, vous ne tuerez pas un vieillard?

— Alors je puis compter sur votre concours?

— Oui... oui... répondit l'oncle Honoré terrifié.

Un instant après il était à terre.

— Tout le monde est-il en sûreté? demanda M. Javelin en voyant M. Henri revenir sur son îlot, que la mer envahissait.

— Oui, monsieur, tout le monde.

— Alors, marchons, je suis prêt.

En disant cela, M. Javelin, qui avait retroussé son

pantalon, s'apprêtait à sauter sur le dos du jeune architecte; mais celui-ci l'esquiva, et, au lieu de se prêter à son désir, il s'assit sur le sable.

— Eh bien! qu'est-ce que vous faites? dit M. Javelin avec une surprise mêlée d'inquiétude.

— J'attends que le flot qui monte vienne mettre un terme à une existence qui m'est à charge, monsieur, parce que vous en avez brisé les plus légitimes espérances.

— Songez, monsieur, que je suis père de famille, et que si, pouvant me sauver, vous ne le faites pas, vous en rendrez compte à Dieu.

— J'ai sauvé votre fille, votre femme et votre frère, je ne vous empêche pas de vous sauver vous-même; mais moi, je veux mourir, parce que vous m'avez refusé la main de M[lle] Berthe, et je reste ici! Quant à vous, monsieur, hâtez-vous; prenez sur la gauche, marchez dans la direction du nord, contre le courant, et que Dieu vous protége. Allez, il n'est que temps, dans une minute il serait trop tard.

— Mais c'est une horrible plaisanterie, monsieur, ou une cruelle vengeance indigne d'un noble cœur.

— Je ne me suis jamais vengé de personne, monsieur, et, quant à plaisanter, ce n'est guère le moment,



Le sauvetage. Dessin de Morin.

ni pour moi, ni pour vous. Ah! si j'entrevoyais un avenir plus souriant, une lueur d'espoir, si vous me rassuriez par une parole encourageante, mon cœur, que vous avez meurtri, reprendrait goût à la vie, je ferais tout pour vous sauver avec moi, et, avec l'aide du ciel, j'y réussirais.

Ces mots étaient à peine prononcés, qu'une vague plus grosse que les autres vint recouvrir et inonder complétement le sommet de l'îlot.

Involontairement, Henri s'était levé, lorsque M. Javelin, dont les pieds baignaient dans l'eau froide, sauta brusquement sur son dos en disant :

— Puisque vous le voulez, et qu'il le faut, en avant!

Bien que le danger ne fût pas imminent, il eût cependant été réellement difficile d'accomplir cette traversée quelques minutes plus tard; ce fut donc avec une double satisfaction que Henri déposa M. Javelin au milieu des siens.

Berthe, délivrée de ses inquiétudes, et tout heureuse, sauta au cou de son père et l'embrassa avec effusion, pendant que M[me] Javelin, riant malgré elle, et que l'oncle Honoré, frottant ses lunettes, prodiguaient leurs remercîments à leur sauveur.

M. Javelin pressa longtemps sa fille sur son cœur, puis, prenant sa main et serrant celle de Henri :

— Allons, monsieur, dit-il, venez nous voir demain, la porte ne vous sera plus fermée.

André NICKEL.

RÉCITS DU VIEUX TEMPS.

LE LORD-MAIRE.



Le cortége du lord-maire. Dessin de F. Lix, gravure de Leray.

C'était un merveilleux spectacle que celui qui se déroulait aux regards ébahis de la populace de Londres, un joyeux matin de juin 1278. Un nouveau lord-maire venait d'être donné à la Cité, de par la grâce de Sa Majesté Edouard Ier, et l'heureux élu, monté sur son palefroi caparaçonné d'or et de velours, parcourait les rues de la ville, entouré d'un cortége splendide; sur son passage, la multitude jetait des cris d'enthousiasme, tandis que les cloches de Saint-Mary-le-Bon et de Saint-John sonnaient à haute volée leurs plus gais carillons, en l'honneur de sir Walter Harveye.

Près de la porte du roi Jean, un beau jouvenceau, d'environ quinze ans, regardait avec admiration la somptueuse procession qui, semblable à un serpent aux mille anneaux, ondoyait et changeait d'aspect à tout instant. Hélas, il avait peu de raisons de sourire, ce bel adolescent dont le pourpoint usé montrait la corde, dont le manteau de camelot avait jadis été de couleur brune-orangée ! Mais son piètre accoutrement, le manque du repas du matin et de celui de la veille, tout s'oubliait devant les magnificences qui l'éblouissaient. C'était si beau !

Tout d'abord, on voyait les neuf échevins de la Cité, marchant gravement, le chaperon fourré de menu vair au front, les mains croisées sous les longues manches de leur simarre de drap brodé; derrière eux, des hommes sauvages, enveloppés de peaux de bêtes, la face recouverte par leurs longs cheveux, roulant

des yeux féroces, épouvantant la foule par leurs contorsions. On admirait ensuite des ménestrels venus d'Orient, vêtus — à la sarrasine — figure et mains noircies, et frappant l'une contre l'autre leurs éclatantes cymbales d'argent. Saint Georges, le patron de la vieille Angleterre, monté sur son destrier blanc, revêtu de son armure d'or, suivait lance en main. Il précédait la noble corporation des épiciers, à laquelle le nouveau lord-maire avait l'honneur d'appartenir. Les plus anciens des membres de cette corporation portaient fièrement les banderoles rouges à broderies de soie jaune, tandis que huit autres conduisaient, avec de longs lacets de soie, quatre chameaux. Ce spectacle eût été sans pareil, si derrière ces animaux, venus d'Arabie, avait paru — cette beste estrange et terrifiante à voir — comme le dit naïvement en sa chronique le moine de Saint-Alban : un éléphant.

Puis, comment raconter l'aspect imposant des magistrats et des hommes d'armes bardés de fer, les miroitements des velours et des brocatelles, les chatoiements des pierreries, les scintillements des broderies au passé d'or et d'argent, les atours des hautes dames remplissant les balcons, avides de contempler l'air martial et la fière tournure des chevaliers, sous les cottes de mailles qui brillaient au soleil. Les bannières armoriées flottaient orgueilleuses, les fanfares se mêlaient à la musique des cloches, et le jeune étranger, ébloui par ce mirage de la jeunesse, où le chagrin n'est qu'un léger nuage dans le ciel bleu, où les larmes, à peine répandues, sont déjà séchées, oubliait les soucis du passé et les craintes de l'avenir, en trempant ses lèvres dans une coupe de vin épicé offerte par un voisin bienveillant.

Enfin, les fanfares moururent au loin, la dernière bannière flotta, les derniers cavaliers défilèrent, et la foule, naguère silencieuse par admiration, reprit le libre usage de sa langue et de sa voix.

Inutile de dire que, dans tous les groupes, on ne parlait que de sir Walter Harveye. Il y avait quatorze ans que le nouveau lord-maire avait quitté le comté éloigné où il avait pris naissance, pour s'établir à Londres. Durant ces quatorze années, sa fortune et son influence s'étaient tellement accrues, que les citoyens étonnés avaient formé mille conjectures pour s'expliquer cette chance extraordinaire. Mais, quelle que fût l'opinion de chacun à ce sujet, on jugea bientôt prudent de la garder pour soi, car sir Walter Harveye était, comme le disait tout bas l'alderman Sandwyche — violent comme Mahomet — et le pauvre peuple ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était presque aussi puissant. On se tut donc, en tremblant, devant l'œil sombre et l'air farouche du maître, mais son aspect cauteleux inspira aux honnêtes gens une aversion profonde.

— Les choses ne sont pas comme elles devraient être! grommelait en branlant la tête le vieux Maurice de Wyrtel, que l'on soupçonnait véhémentement d'en savoir plus long qu'il n'en voulait raconter.

Or un branlement de tête, surtout quand on n'en donne pas l'explication, fait merveilles! Un mois ne s'était pas passé, que la moitié des citoyens hochait la tête, et murmurait que très-certainement sir Walter disparaîtrait bientôt, appelé par un monarque plus redoutable et plus puissant encore que le monarque de la joyeuse Angleterre !

Rien de ceci n'était arrivé. Cet homme, si riche et si redouté, était devenu lord-maire de Londres; et quand la populace changeante vit les bures et les draps fourrés distribués aux serviteurs de sir Walter, le xérès et le muscat prodigués à ses familiers ; les pâtes sèches d'Orient, les confitures de l'Est, les venaisons salées, les paons superbes, les cygnes, les esturgeons énormes composant le menu du banquet quasi royal qui allait avoir lieu, la populace, disons-nous, oubliant ses anciennes terreurs, remit volontiers à plus tard la disparition jadis tant souhaitée de sir Walter Harveye, au moins jusqu'à ce que les fêtes fussent terminées.

— Eh bien ! que dites-vous de ceci, bel ami? demanda au jeune étranger, en lui frappant sur l'épaule, le bourgeois bienveillant qui lui avait offert le vin épicé, et dont le costume indiquait qu'il appartenait à la corporation des drapiers. Qui sait? vous serez peut-être un jour lord-maire, vous aussi! De quel métier êtes-vous?

— D'aucun, fut-il tristement répondu. Je suis orphelin et étranger en votre ville !

Quelles qu'aient été les fautes de nos ancêtres, la bonté du cœur, du moins, ne leur manquait pas. La réponse du jeune homme fut entendue avec sympathie, et quand il eut raconté sa courte histoire, et dit comment, ayant perdu et père et mère, sans aucun pour l'aimer ni s'intéresser à lui, il était venu jusqu'à Londres, espérant se louer à quelque patron, les yeux de ceux qui l'entouraient devinrent humides, et plusieurs offraient déjà de lui être utiles.

— Venez chez moi, et vous m'aiderez en mon commerce, dit le brave drapier qui lui avait d'abord parlé Soyez-moi sincère et fidèle, et vous n'aurez pas à vous en repentir, foi d'Alleyne de Forsham !

— Certes ! car jamais ni gentilhomme ni chevalier ne vaudra plus ou mieux que celui qui vous parle, jeune ami ! fit un vieillard à figure respectable, qui se trouvait dans le groupe entourant le jeune homme.

Dix voix s'élevèrent pour confirmer ces paroles.

— Dieu vous récompense et vous aide pour le bien que vous valez ! messire ! s'écria l'étranger. Merci à vous tous, qui voulez m'être secourables ! Messire de Forsham, prenez-moi avec vous, et s'il plaît au ciel et à votre volonté, Fitz Johann Maynarde ne vous quittera jamais !

— Amen ! dirent les assistants en se signant.

— Amen ! répéta le drapier, qui s'éloigna avec Fitz, non sans distribuer, de droite et de gauche, force bonnes poignées de mains.

— Vous trouverez plus riches et plus somptueux magasins que les miens en mainte rue de notre Londres, ami, disait en souriant maître Alleyne, tandis que le jeune homme marchait allégrement à son côté, bénissant tout bas la Vierge et les Saints ; mais j'offre ce que j'ai, et vous n'auriez pas été chez d'autres, peut-être, comme vous serez chez nous !... par ma foi, nous voici arrivés !

C'était au coin de Candlewycke-street, non loin de l'église de Saint-Lawrence, que se trouvait la modeste boutique d'Alleyne de Forsham. Dans une salle basse, aux fenêtres étroites, s'entassaient des ballots de draps de toutes sortes et de toutes couleurs, soigneusement préservés du soleil et de la poussière par les toiles qui les recouvraient. Après cette salle, était une autre beaucoup plus petite, où de Forsham entra vivement.

— Marguerite, s'écria-t-il joyeusement, je t'amène un compagnon ! çà, regarde-le, et dis-moi si j'ai eu tort, fillette, continua-t-il en embrassant au front une enfant

de quatorze à quinze ans qui s'était tout d'abord jetée à son cou.

Marguerite leva les yeux sur l'étranger.

— Vous n'avez jamais tort, père, dit-elle en rougissant un peu.

— Elle ressemble à un ange! pensait Johann Maynarde, ébloui en voyant la jeune fille dans sa simple robe de toile grise, qui dessinait la taille mignonne, et la grâce chaste du corsage. Sur son cou délicat flottait sa chevelure d'un blond doré, retenue au front par un étroit ruban bleu de ciel. Grands yeux, innocents et profonds, tendre rosée des joues, candeur adorable du sourire, elle avait tout cela, la douce fille! et il ne fallait pas en vouloir à Johann s'il restait là, timide et embarrassé, tournant et retournant entre ses mains son pauvre chaperon fané.

— Mais nous mourons de faim, Marguerite! s'écria de Forsham, qui vit l'embarras des deux jeunes gens. Ça, vois vite si dame Loyse est prête à servir le souper, et tout en soupant, je te raconterai...

— J'y cours, père, dit la jeune fille qui quitta vivement la salle.

— Eh bien, bel ami, que dites-vous de cette enfant-là? fit Alleyne en se frottant les mains; c'est ma joie, mon trésor, tout ce qui me reste en ce monde!

— Elle est belle comme la sainte Vierge! répondit Fitz avec ferveur.

Le souper se passa gaiement. Maître Alleyne racontait à sa fille sa rencontre avec leur nouvel ami.

— Un grand hasard, cette aventure! car si je n'avais craint la foule, et les mouvements des chevaux, je prenais ma fillette avec moi, pour lui faire voir ce curieux spectacle, et nous n'aurions pas été, certes, vers la porte du roi Jean! Mais j'ai eu peur d'un accident, et Marguerite est restée au logis...

L'enfant sourit.

— Il ne faut pas avoir grand regret de cela, père, dit-elle.

— Or çà, dès demain, je vous apprendrai bien des choses, bel ami, reprit le drapier, qui se sentait heureux de sa journée. Vous verrez ce que c'est que le commerce, et que notre métier en vaut bien un autre! Sans doute, nous n'avons pas, comme les confrères de notre nouveau lord-maire, que Dieu protége, à combattre en étranges pays des dragons redoutables et des hommes sauvages, pour rapporter ni les épices et les dattes qu'ils vendent si cher! mais il faut temps et patience, crois-moi, pour traiter avec ces bons marchands du Yorkshire, si soucieux de vendre à beaux deniers comptants, et au plus haut prix possible, sans qu'on regarde de trop près à la qualité de leur marchandise! Il ne faut être ni voleur ni volé, vois-tu, bel ami, et ne payer ni un denier de moins ni un denier de plus! Puis aussi, continua le brave homme qui s'animait, crois-tu que le premier croquant venu puisse, les jours de marché, alors que nos bures, nos camelots, nos draps fourrés, cannelés, brocadés, nos serges, sont étalés sur tables, savoir présenter à l'acheteur, qui l'outremer, qui le brun orangé, qui le tanné, qui le vert de Venise, et le couper et auner proprement, au goût du preneur? Non, non, mon fils, cela ne se sait pas en un jour! Mais s'il plaît à Dieu et à mon saint patron, nous passerons assez de temps ensemble pour que je puisse faire de toi une des lumières de notre corporation! Mais il est temps d'aller dormir; dame Loyse va te montrer l'endroit où je t'installe cette nuit; demain, Marguerite s'occupera de mieux faire. Bonsoir, jeune ami, fais de bons rêves!

— Bonsoir, répéta Maynarde, le cœur rempli de gratitude.

Il se mit au lit avec l'intention de rester éveillé le plus longtemps possible, pour mieux songer aux événements de la journée, mais à peine eut-il la tête sur les coussins, que — fatigue et jeunesse — ces deux berceuses, l'endormirent d'un sommeil profond. Dans ce sommeil, deux images passaient et repassaient sans cesse. L'une était celle d'un vieillard de haute taille, aux longs vêtements flottants, dont Fitz ne pouvait parvenir à définir les traits, mais dont le front s'entourait d'une auréole éclatante; près de lui, douce et belle en ses simples vêtements de toile, une figure d'ange, aux yeux bleus et lumineux, souriait au jeune homme endormi, et lui disait : Courage! On eût voulu toujours dormir pour toujours rêver ainsi!

Dès le lendemain, le premier soin d'Alleyne de Forsham fut de se rendre avec son apprenti près des notables de sa corporation. Une heure plus tard, le maître-registre de la Compagnie des drapiers de Londres portait cette mention : « Johann Fitz Maynarde, apprenti loué à gages à maître Alleyne de Forsham, ce jour de Saint-Symon, septième de juyin MCCLXXIII. »

— Et maintenant, il nous faut vitement tailler un costume pour remplacer le vôtre, dit le brave drapier. Vous avez trop belle mine en vos vêtements usés pour ne pas parer ceux que l'on va préparer! Ah! cette jeunesse! cette jeunesse!

Vraiment, il eût fallu être de mauvaise foi pour ne pas reconnaître que l'apprenti, dans les nouveaux habits qu'il endossa dès le lendemain, avait le port et la tournure, non point d'un élève de marchand, mais d'un gentilhomme.

— C'est quelque fils de prince ou de duc! disaient les voisins.

Plus d'une jeune fillette, et aussi plus d'une noble acheteuse, suivie de son page, tentée par les étoffes qu'étalait maître de Forsham sur les échoppes du marché, remarqua la galante tournure du jouvenceau, sa chevelure lustrée, ses yeux brillants et la grâce fière de sa personne. Plus d'un riche damoiseau, vêtu de velours et de brocart de Venise, souliers à la poulaine, plume au toquet, dague au côté, enviait le costume de drap brun, le simple chaperon et les chausses unies que rehaussait si bien la mâle beauté de Maynarde. Mais ni dames, ni fillettes, ni jeunes gens ne parvenaient à distraire l'apprenti de son travail. Affable et prévenant pour chacun, il avait, dans tout ce qu'il faisait, une telle noblesse, qu'elle éloignait toute familiarité. Avec son bon maître, avec la douce Marguerite, avec *eux* seuls, il adoucissait les traits un peu altiers de son visage, et retrouvait le gai sourire de l'adolescence. Il passait ses soirées, son travail terminé, à enluminer des images pour le livre de prières de Marguerite, à encadrer, parmi des guirlandes de fleurettes et de feuilles, des versets des saintes Ecritures; c'était lui encore qui, levé avec le soleil, soignait le jardin où la fille du drapier cultivait des roses et des jasmins, moins frais et moins embaumés qu'elle. Quand elle ouvrait le rideau de sa fenêtre le matin, et montrait au grand jour son joli minois, le parfum de ses fleurs chéries, arrosées et rafraîchies par une main attentive, montait jusqu'à elle comme pour la saluer; Johann encore lui apporta

un jour un pauvre passereau blessé, que l'on pansa, soigna et dorlota tendrement, jusqu'au moment où, devenu grand et fort, l'oiseau fut rendu à la liberté, qu'il salua d'un cri de joie.

— N'avez-vous pas crainte que ces deux jeunes gens ne s'éprennent l'un de l'autre, maître? demanda un jour un voisin, voyant Fitz et Marguerite causer l'un près de l'autre.

— Plût à Dieu! s'écria joyeusement le drapier.

— Mais ce beau gars n'a ni sou ni maille, sire drapier, et votre fillette...

— Trouverait, en le prenant, un bon, beau et loyal mari, voisin! Cela vaut bien des écus d'or, même battants neufs! soupira le brave Alleyne en pensant au temps où lui-même, pauvre aussi, avait épousé la mère de Marguerite. A l'aiglon, on voit ce que sera l'aigle! et je vous prédis, moi, que Fitz Maynarde deviendra un grand homme, l'honneur et la gloire de notre chère cité!

Six années se passèrent, et jamais homme n'eut plus à se féliciter d'avoir fait une bonne action qu'Alleyne de Forsham. Chaque jour de ces six années trouva Maynarde fidèle à son devoir, diligent à son travail, gagnant l'estime et l'affection de tous.

Oui, les années passèrent, six belles années! quand un matin de grande fête, un jour de Saint-Lawrence, les apprentis drapiers, réunis dans un vaste terrain situé au dehors des portes, s'amusaient à jouter de force et d'adresse. Excités par la présence des principaux citoyens de la ville, plus désireux encore d'attirer les regards des charmantes filles et sœurs de leurs patrons, les jeunes hommes faisaient merveilles. Parmi tous, Maynarde restait le premier. A la course, à la lutte, à la balle, il avait successivement vaincu ses adversaires; à chaque triomphe, son regard glissait jusqu'à Marguerite, qui, appuyée au bras de son père, sentait son cœur battre bien vite sous son corsage chastement échancré. Vêtue d'une robe de drap bleu de ciel, sa couleur favorite, ses cheveux dorés lui faisant une auréole, sa blanche aumônière suspendue à sa ceinture, elle semblait quelque image de Vierge, tant sa suave beauté avait de charme innocent.

— Malepeste! voici un jouvenceau qui a le poignet et le jarret solides, et dont les yeux sont en bonne intelligence avec ceux de cette blonde fée! remarqua un des assistants, lequel n'était autre que sir Walter Harveye. Un étrange visage marmotta-t-il en se penchant vers Olivier Thornhill, son écuyer et inséparable compagnon, regarde donc, beau fils!

L'écuyer leva les yeux et tressaillit violemment.

— Sainte Marie! il ressemble à...

Sir Walter lui posa brusquement la main sur le bras, et les deux hommes échangèrent un regard à la fois sinistre et terrifié.

— Une dernière revanche, Maynarde! une dernière revanche! criait Jack Holley, un des champions les plus animés à regagner l'avantage que Maynarde avait si constamment gardé. Camarade! cette bague de fin or contre le cachet d'acier que tu portes suspendu au cou!

— Une et deux revanches si tu veux! mais pour ce joyau, il t'en coûterait cher d'y toucher, sur mon âme! répliqua Fitz avec une certaine violence, et remettant dans sa poitrine la chaîne et le cachet qui s'étaient dérangés dans la lutte.

Sir Walter avait pâli. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il s'avança de quelques pas, et s'adressant au jeune homme :

— Pourquoi cette colère, bel ami? demanda-t-il d'une voix mal assurée; ce cachet t'est donc bien précieux, que tu t'emportes ainsi à la seule pensée de l'échange que l'on te propose?

— Messire, répondit gravement Maynarde, ce cachet était celui de mon père.

Sir Walter jeta un rapide coup d'œil sur le cachet, et pâlit encore. Remontant sur son palefroi, il reprit le chemin de Mansion-House, et là, inabordable pour tous, à l'exception de son conseiller intime, l'écuyer Olivier, il resta enfermé dans ses appartements jusqu'au soir. Ce qui se passa entre ces deux hommes, nul ne le sut; mais les valets qui servirent le souper de leur maître, ce soir-là, tremblèrent sous le feu diabolique de ses regards, et plus d'un, parmi ses plus humbles vassaux, en s'étendant sur la paille qui lui servait de couche, se signa en pensant au mauvais œil, et remercia les saints de ne pas être sir Walter Harveye.

Dès le petit jour, et à la grande surprise d'Alleyne de Forsham, un serviteur du lord-maire vint lui mander, de la part de son maître, d'avoir à se présenter devant lui, avec son jeune apprenti.

— Et que peut avoir le lord-maire, que Dieu garde, à démêler avec nous? se demandait maître de Forsham, un peu inquiet.

— Quelque affaire de métier, maître, sans doute! Quelque fourniture de drap pour sa livrée, essaya Johann.

Marguerite écoutait. Sous la tranquillité apparente de Maynarde, elle devinait une appréhension que l'incident de la veille avait fait naître dans son propre cœur. Le coup d'œil haineux et la pâleur de sir Walter ne lui avaient pas échappé; elle pressentait quelque mystère se rattachant à ce cachet armorié qui ne quittait jamais son jeune ami, et dont celui-ci ne lui avait pas dit le secret. Quand son père et Johann furent prêts à partir, elle tendit son front à baiser à de Forsham.

— Dieu vous garde, père! dit-elle doucement.

De cet adieu-là, Maynarde sentit bien qu'il avait la moitié.

— Dieu écoutera les prières d'un de ses anges, Marguerite, dit-il gravement.

Les deux hommes arrivèrent bientôt devant Mansion-House, vaste bâtiment de pierre situé à gauche d'Aldersgate, et placé au milieu de jardins et de vergers. Dans une salle basse, dite *salle de justice*, soutenue par de massifs piliers, sir Walter, assis sur son fauteuil de bois tordu et sculpté, entouré de ses familiers, de ses serviteurs et de ses pages, réglait, d'une voix haute et sévère, un différend survenu entre deux citoyens, bouchers en la bonne ville de Londres. Sir Walter, revêtu de son armure de chevalier, la triple chaîne d'or au cou, la tête nue et rase, tenait d'une main ses gants de buffle brodé, tandis que l'autre se levait en signe d'autorité. Maître de Forsham, debout à peu de distance, regardait le lord-maire avec quelque appréhension; Maynarde, beaucoup moins craintif, et maître de lui-même, cherchait à lire dans cette physionomie sombre et dure le motif de l'ordre qui le mettait en présence de sir Walter.

Soudainement, ce dur visage changea d'aspect. Congédiant, d'un geste de la main, les deux citoyens dont

il venait de juger le différend, il fit signe à maître Alleyne et à Maynarde de s'approcher.

— Un peu de plaisir après les affaires! dit-il en ébauchant un sourire étrange à voir sur ce sinistre visage. Çà, mon brave maître, et vous, jeune ami, seyez-vous. Holà! des pâtes sèches et des coupes d'hypocras.

Tout en s'inclinant et contemplant la riche couleur du vin contenu dans la coupe d'or ciselé, le brave drapier se souhaitait de toute son âme dans son humble arrière-boutique, buvant une modeste pinte de bière entre Marguerite et Fitz. Celui-ci, trempant légèrement ses lèvres dans l'hypocras, gardait sa fière attitude.

— Bon maître de Forsham, dit sir Walter, j'ai un service à requérir de vous; sachez que j'ai pris en vive et soudaine affection ce bel ami que voilà! Sur mon âme, c'est un galant jouvenceau! mieux fait pour tenir la bride d'un palefroi, verser l'hydromel, et présenter l'aiguière, que pour auner du drap et discuter le prix des laines avec les bons drapiers du Yorkshire, vis-à-vis d'un pot d'ale ou d'aigre cervoise! Or donc, cédez-le-moi, je vous prie, et j'en ferai mon page!



La joute. Dessin de F. Lix, gravure de Leray.

Alleyne de Forsham avait bien des fois ôté et remis son bonnet pendant cette harangue. Très-froissé de la façon irrespectueuse dont le lord-maire avait parlé des mystères de son commerce, il hésitait à répondre, partagé entre le cruel chagrin de se séparer de Fitz, et la crainte des conséquences que pourrait avoir son refus.

— Bel ami, continua sir Walter en se tournant vers le jeune homme, persuadé que son silence ne provenait que d'une joie excessive, il te faut être prompt, car j'ai dessein d'être à Bruges avant la vigile de Saint-Barnabé.

— Noble sire, répliqua Maynarde, je ne puis profiter de votre bonté; les bénédictions du ciel soient sur vous! mais daignez vous souvenir que maître de Forsham me recueillit chez lui, quand il me trouva, abandonné et misérable, en les rues de Londres. Je lui dois tout. Il me traita en père, non en maître. Rester près de lui est toute mon ambition et tout mon désir!

— Que dites-vous de ceci, maître drapier? demanda sèchement sir Walter en se tournant vers Alleyne.

— Noble sire, répliqua le brave homme, tout craintif que je sois de votre colère, je vous dirai que ce jouvenceau est un fils pour moi! Bientôt, je l'espère, mon enfant, ma petite Marguerite deviendra...

— Arrière, manants! cria violemment sir Walter en se levant. Pas un mot de plus! Et toi, jeune fou, qui

repousses loin de toi les richesses et les honneurs dont je voulais te combler, tremble! Il est proche le jour où tu regretteras ta folie! Ce jour-là, Johann Fitz Maynarde, il ne sera plus temps!

— Triste aventure, mon fils! triste aventure! murmurait le père de Marguerite en rentrant, la tête baissée, vers Candlewycke-street. Certes, il vaut mieux tout que de te voir nous quitter, Marguerite et moi; mais... il est puissant, ce sir Walter, et son déplaisir est à craindre! Dieu veuille que ce déplaisir ne nous vaille pas quelque augmentation de droits sur nos laines, quelque hausse des impôts, ou, peut-être, ajouta-t-il en baissant encore la voix... sais-tu, on a vu, parfois, de pauvres marchands comme nous jetés en prison sans avoir rien...

— Tout beau, tout beau! interrompit vivement le jeune homme; c'est me priser trop haut, cher maître, que de penser sir Walter Harveye nous gardant rancune pour une si petite perte! Vrai Dieu! il aura rencontré demain page plus à son gré que Johann Fitz Maynarde, et mieux disposé à verser l'hydromel et à présenter l'aiguière, ajouta-t-il avec irritation.

— Dieu t'entende! mon fils! soupira Alleyne.

— Eh bien! Que voulait-il? que voulait sir Walter? interrogea Marguerite, pâle, et s'élançant à leur rencontre dès qu'elle les vit.

— Ne t'alarme pas, mignonne; ne t'alarme pas; il voulait...

— Dites! fit-elle haletante.

— Mettre Johann au nombre de ses pages, ma chérie, et...

— Johann! prendre Johann! prendre Johann! répéta-t-elle, tandis que son pauvre visage se décolorait à faire pitié. Mais il n'a pas voulu, il n'a pas voulu, n'est-ce pas, père?

— Vous le demandez, Marguerite, s'écria Maynarde. Vous pouvez donc croire que, pour quelque chose au monde, je consentirais à vous quitter!

— Non! non! j'ai tort! fit Marguerite en essayant de sourire, mais c'est... qu'aussi...

Elle n'acheva pas, mais cachant son doux visage dans le sein de son père, elle laissa couler ses larmes longtemps contenues.

— Maudit soit celui qui fait couler ces larmes! pensa Fitz.

Quelques mois s'écoulèrent; sir Walter était encore à Bruges, et le calme commençait à renaître au cœur du brave drapier.

— Tu avais raison, fils, ça n'a été qu'un caprice, sitôt venu, sitôt passé, que l'idée de sir Walter de t'avoir près de lui, disait-il au jeune homme. Vive Dieu! nous voici en belle saison; les draps s'achètent assez bas et se vendent assez haut; avant l'hiver, s'il plaît à Dieu, tu seras l'époux de ma Marguerite...

— Maître, maître, disait Maynarde dont le cœur bondissait dans sa poitrine; au paradis, on sera moins heureux que moi!

Il disait vrai; depuis sept années, Marguerite était devenue une partie de son âme. Sa tendresse pour l'adorable enfant s'était développée, avait grandi avec lui-même, et maintenant forte, immuable, comme ce qui est vrai, elle pouvait défier les obstacles et le temps.

Hélas!

Un matin, lourde comme le fer, la main rude de la douleur frappa à la porte de l'heureuse demeure. Sans se faire annoncer, elle entra, brisant les espoirs et les joies sur son passage.

Un bâtiment, appartenant à de Forsham, et contenant une grande quantité de marchandises, avait été attaqué et coulé à fond par des corsaires barbaresques. Tout avait péri, hommes et biens. Un seul matelot, échappé par miracle, avait pu arriver à Londres mourant de faim, la face labourée et les pieds meurtris, et raconter ce malheur au pauvre drapier, devenu ainsi un des plus pauvres de sa corporation.

— Dieu ne le voulait donc pas! balbutiait le pauvre homme, écrasé par le chagrin et songeant aux beaux rêves qu'il caressait naguère. Moi, qu'importe! Mais Marguerite, mais Johann!

Pâle, bien pâle, mais résolue, Marguerite cherchait à consoler son père et son fiancé.

— Nous sommes jeunes, Johann, disait-elle en serrant les mains de son ami, nous attendrons.

— Je travaillerai double, avait répondu Maynarde.

Les pauvres enfants ignoraient encore que les malheurs se tiennent toujours par la main. Une semaine avait à peine passé depuis cette catastrophe, que S. M. le roi Edouard I[er], dans un de ces accès de rigueur si fréquents chez lui, et non content d'avoir établi un nouvel impôt sur les cuirs et les draps du royaume, donna l'ordre d'enlever l'argent et la vaisselle sacrée des différentes églises de Londres, afin de regarnir le trésor royal, quelque peu épuisé par ses prodigalités. L'église de Saint-Lawrence, proche voisine de la boutique de Candlewycke-street, fut dépouillée ainsi que les autres. Les desservants, épouvantés, croyant leur vie menacée, se réfugièrent de tous côtés, en désordre, et, dans la confusion qui s'ensuivit, le peu de marchandises qui restait au pauvre de Forsham fut pillé et foulé aux pieds.

C'était bien la ruine cette fois, l'affreuse ruine; la prophétie de sir Walter s'était tôt réalisée.

— Pouvais-je croire, disait Maynarde, les sourcils froncés et les mains convulsivement crispées, qu'un jour viendrait où je serais ici inutile à tous et mangeant votre pain!

Votre pain! Ces mots-là, Johann y pensa bien souvent, car les pluies trop abondantes de l'automne avaient produit une maigre récolte. Misère! Londres apprit bientôt qu'elle avait juste assez de pain pour manger jusqu'à la Chandeleur!

C'était trop. A force de travail et d'amour, on aurait pu vaincre la ruine et la pauvreté, mais on ne lutte pas contre la faim, maigre et hâve, aux doigts crochus, qui tue heure par heure. Que faire, quand un écu d'or ne donnerait pas un morceau de pain? Que faire en voyant l'enfant ou la fiancée se ployer sous l'affreuse souffrance?

— Courage! disait encore Marguerite de sa voix qui s'éteignait, et forçant ses lèvres sans couleur à sourire, courage! Dieu aura peut-être pitié de nous.

Mais Dieu n'était pas encore las; la famine n'était plus seule dans Londres. Elle avait traîné à sa suite sa compagne inséparable, la peste... Quand le printemps revint après les longs mois d'hiver, Londres n'était plus qu'un cimetière. Dans les rues, des mères, pareilles à des spectres, regardaient mourir sur leurs genoux de pauvres êtres jadis roses et joyeux; aux portes des maisons, silencieuses maintenant au dedans, s'amassait la troupe horrible des mendiants, couverts de plaies et de vermine; les boutiques étaient

fermées; plus d'un marchand, autrefois aisé, implorait en pleurant un morceau de pain d'un confrère moins misérable que lui; le bruit strident de la crécelle, sans cesse agitée par cette foule affamée, se mêlait au tintement de la cloche des trépassés, au bourdonnement monotone des prières dites par les prêtres sur le cercueil de ceux qui pouvaient acheter un cercueil pour leurs morts.

Au milieu de cette désolation vint luire un rayon d'espoir. Sir Walter, resté à Bruges, s'était souvenu de Maynarde et lui dépêchait son écuyer et ami, Oliver Thornhill.

— Jeune ami, dit doucement celui-ci à Johann, surpris de cette visite, vous aviez grièvement offensé sir Walter Harveye; mais sa bonté est si grande, qu'il ne veut se rappeler que du bien qu'il vous souhaite. Et tout d'abord, continua Oliver en faisant signe aux deux serviteurs qui l'accompagnaient, voici de quoi reprendre force et santé et redonner un peu de vie à cette pauvre et languissante enfant...

Il désignait Marguerite. Sur son ordre, les serviteurs avaient déposé dans la petite salle basse des venaisons, des pâtés, des pâtes de toute sorte, et une douzaine de flacons d'hypocras et de vin épicé.

Forsham sentit les larmes lui monter aux yeux en songeant à son enfant :

— Dieu bénisse le lord-maire! balbutia-t-il.

— Amen! répondit le vieil écuyer, qui se signa. Et maintenant à nous deux, jeune ami. J'ai reçu ce matin des instructions de sir Walter en ce qui vous regarde, mais il serait trop long de tout dire en ce moment, mes minutes sont comptées. Trouvez-vous ce soir, après complies, à la *Reine de Saba*, dans Fleet-street, et nous aviserons. A ce soir, jeune ami, et soyez exact.

— Quelle injustice était la nôtre, en pensant mal du noble sir Walter! s'écria de Forsham sitôt le départ du messager; qu'il soit mille fois récompensé de sa bonté!

Les lèvres de Johann ne parvinrent pas à s'ouvrir pour balbutier un amen.

La journée passa, trop longue au gré du brave drapier, impatient de voir se réaliser les espérances données par le père Oliver, trop courte pour Johann et Marguerite, oppressés tous deux par une poignante inquiétude, qu'ils se dissimulaient l'un à l'autre. Enfin les heures s'écoulèrent; la cloche de complies tintait les premiers coups; les jeunes gens étaient seuls dans la petite salle basse.

— Au revoir, Marguerite, dit Maynarde en prenant les deux mains de l'enfant entre les siennes. Au revoir; peut-être vais-je rapporter ce soir un peu de joie...

Elle tressaillit; puis, fixant ses grands yeux sur son fiancé :

— Johann, dit-elle avec angoisse, j'ai peur de cet homme...

— Peur, Marguerite! Peur du brave Oliver! Chérie, que craignez-vous de lui?

— Oui, peur de lui, peur de sir Walter, répéta-t-elle; son regard, sa voix, tout me fait trembler. Puis ce lieu étrange où il doit vous rencontrer... lui, presque un vieillard.

— Qu'importe le lieu, si l'intention est louable, Marguerite! Quittez ces terreurs, douce amie; dans peu d'heures, vous me reverrez plus joyeux.

Elle secoua la tête; puis, ôtant de son cou un ruban qu'elle portait et qui soutenait un petit morceau de parchemin taillé en croix :

— Sur ceci est retracé le martyre du bienheureux saint Lawrence, Johann. Mettez ceci sur votre poitrine et ne le quittez pas. Cette croix vous préservera du danger... si un danger vous menace, acheva-t-elle en baissant la tête et laissant deux grosses larmes tomber le long de ses joues amaigries.

— Oui, je le prends, ton cher talisman, et ne le quitterai jamais, s'écria Maynarde en pressant Marguerite contre son cœur. Ange du ciel, comment ne me sauverait-il pas, venant de toi?

GEORGES GRAND.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CAUSERIES SCIENTIFIQUES.

LE SOL DE LA FRANCE AUX DIVERS AGES DE LA TERRE.

Quand un poëte prend pour piédestal de ses mélancoliques méditations les ruines de quelque grande cité disparue : Ninive ou Palmyre, Carthage ou Maguelonne, il nous semble communément que ce soit là évoquer le plus frappant exemple des vicissitudes terrestres.

Et pourtant qu'est-ce-là, si nous voulons regarder au-delà de l'histoire humaine proprement dite; si, au lieu de restreindre l'élan de notre pensée à une période de quelques centaines ou milliers d'ans, nous l'étendons à cette immensité des ères géologiques qui se mesurent par centaines ou par milliers de siècles?

Pour juger de l'ensemble sur un détail, nous allons demander aux observations de la science ce qu'il en fut aux divers âges de la terre du sol que nous habitons, et qui, après s'être appelé *Gaule*, s'appelle aujourd'hui *France*.

Grandes furent, on le sait, les vicissitudes nationales de cette Gaule, qui fit tant parler d'elle aux temps dits *anciens;* grandes aussi les révolutions politiques aux temps dits *modernes*. Comme tout cela va s'amoindrir en face des vicissitudes, des révolutions dont nous voulons nous occuper!

« Révolutions auprès desquelles, dit un historien, celles de nos empires ne sont même pas des jeux d'enfants. Qu'est-ce, en effet, que la plus vaste domination qui s'écroule, à côté d'un continent qui disparaît avec tous les êtres qui sont à sa surface? Et qu'est-ce qu'un peuple nouveau qui se fait place dans l'histoire, à côté d'un monde qui s'élève au-dessus de l'abîme, se donne l'Océan pour ceinture et, de son sein encore humide et brûlant, laisse s'échapper avec une prodigue magnificence tous les germes de vie? » (Duruy, *Introduction à l'histoire de France.*)

Quand notre planète roulait, globe en fusion, dans les espaces célestes, rien ne pouvait vivre à sa surface, au moins selon notre manière de comprendre la vie : rien de ce qui est n'était, et l'on ne saurait songer à retrouver pour cette époque une configuration géographique quelconque.

Peu à peu, cependant — mais combien de milliards d'évolutions notre globe dut-il faire sur lui-même, pour que ce phénomène se manifestât — le refroidissement extérieur se produisit. D'abord des *croûtes*, analogues à celles que nous voyons se former sur le plomb fondu, durent flotter çà et là, mais aussitôt déplacées, déchirées, réabsorbées par le bouillonnement terrible de la masse.

Plus tard, les croûtes, refroidies, acquirent assez d'étendue pour résister par places au mouvement du fluide incandescent; de proche en proche, la pellicule gagna sur les flots ardents et enfin les recouvrit. Ce fut la première écorce terrestre, sur laquelle retombèrent, liquéfiées, les vapeurs qui, auparavant, entouraient la sphère, et qui, passées à l'état d'*eaux*, constituèrent l'Océan.

Continents fragiles encore que ceux-là, dont l'épaisseur restreinte devait souvent se disloquer sous la



(N° 1.) La France à l'époque silurienne (les parties hachées se trouvent sous les eaux).

pression des effluves qui cherchaient à s'échapper de la fournaise emprisonnée. Combien de ces continents durent, cédant à ces efforts, retourner en s'écroulant à la fusion originelle.

Enfin l'enveloppe se fit partout assez résistante pour qu'il y eût dans la condition extérieure du globe une fixité relative.

Relative, disons-nous; si l'on veut songer, en effet, que cette croûte, due au refroidissement, n'a guère plus de vingt ou vingt-cinq kilomètres d'épaisseur, tandis que la terre a un diamètre de douze mille kilomètres, on comprendra que l'épaisseur de l'enveloppe dans laquelle bout l'océan du feu intérieur est, sur notre notre globe, ce que serait une toile d'araignée sur une grosse orange; et l'on s'expliquera que, de telles proportions existant entre le fragile contenant et le mouvant contenu, il y ait eu ces soulèvements, ces affaissements, ces déchirements de l'écorce terrestre, qui sont les principes des révolutions dont la succession constitue ce que nous appelons les *âges géologiques*, c'est-à-dire l'émersion ou l'immersion de telle ou telle partie de l'écorce terrestre, sous l'influence des fluctuations de la masse ignée qui forme le noyau du globe.

Tous les géologues s'accordent pour affirmer que les premières terres qui, en émergeant des eaux pour contribuer à la formation non-seulement de la France, mais encore du continent européen, si ce n'est même du monde entier, furent certaines roches granitiques qui sont restées debout : à Belle-Isle-en-Mer, à Napoléon-Vendée et à l'embouchure de la Vilaine.

La science constate ensuite que, un peu plus tard, tout le massif qui constitue aujourd'hui chez nous le grand promontoire breton surgit en même temps que le pays de Galles en Angleterre, la Catalogne en Espagne, et la Finlande, la Suède, au nord du continent actuel.

Le philosophe remarque que, en ce qui concerne la France, celles de nos provinces dans lesquelles l'esprit moderne a le plus difficilement pénétré, et qui se sont gardées le plus obstinément fidèles aux idées du vieil ordre de choses, sont justement celles qui datent de plus loin dans l'histoire géologique du monde.

Et comme si le mouvement de formation nationale dût partir de ce premier centre d'émersion, la commotion dont doit résulter la venue de nouvelles terres se produit sur ce même point, mais en se propageant obliquement vers le centre et le midi du territoire actuel. A vrai dire, pendant que, *nées* à cette époque, les terres qui portent aujourd'hui Morlaix, Ploermel, Avranches, sont restées depuis au-dessus du niveau des eaux, la majeure partie des terres soulevées par la même commotion se sont ensuite affaissées, pour remonter après avoir été recouvertes par des sédiments de formation plus récente. Tout au plus, quelques coteaux de Provence ont-ils fait exception à l'affaissement des terres de cet âge, en demeurant émergés jusqu'à nos jours.

Jusque-là, notons-le, les étroits continents qui avaient surgi des ondes ne devaient présenter qu'une surface nue et déserte. Point ou peu de vie sur ces rocs de formation ignée. Les eaux qui recouvraient alors le noyau incandescent du globe, étant évidemment portées à une haute température, faisaient flotter au-dessus d'elles une immensité de brouillards, dont l'intense épaisseur ne laissait presque rien pénétrer des rayons solaires jusqu'à l'enveloppe liquide ou solide du globe.

Or, sans lumière, et avec un air qui n'était peut-être que de la vapeur d'eau à son plus haut degré de concentration, sur un sol encore plus que tiède, ou dans un océan bouillant, quelle existence pouvons-nous supposer?... — Aucune.

Mais des siècles et des siècles de siècles s'écoulent, pendant lesquels un refroidissement s'opère, qui fait plus résistante la compression des effluves centrales, mais qui aussi, par cela même que la chaudière est mieux close ou plus épaisse, prépare une plus vigoureuse poussée.

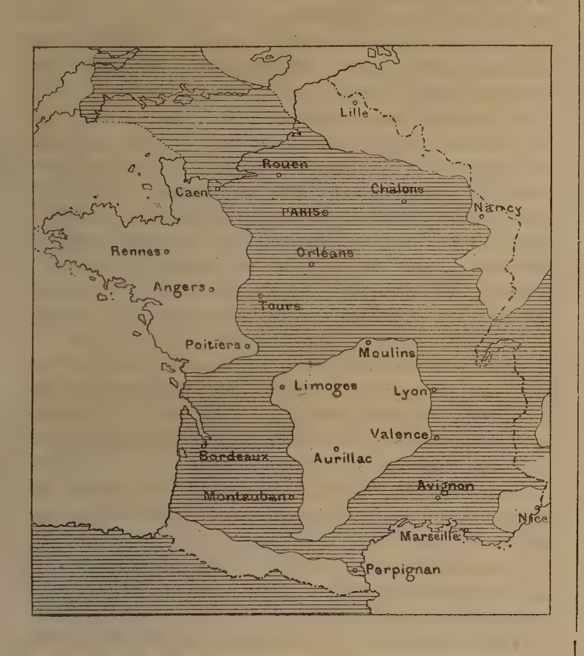
Cette poussée, aux résultats de laquelle les géologues ont donné le nom d'*époque silurienne*, se manifeste chez nous par le soulèvement d'une grande bande qui, se rattachant à l'ouest aux blocs déjà émergés de la Bretagne, va en s'évasant à l'ouest et au sud, pour s'ouvrir sur la région que n'occupaient encore ni les Alpes ni les Vosges, de Nice à Epinal.

A cette époque, comme on peut le voir sur la carte nº 1, tout le grand territoire du nord est encore immergé; les emplacements que doivent occuper plus tard Lille, Orléans, Paris, Rouen, Nancy, Tours, Angers, Moulins sont au-dessous du niveau océanique. Il en est de même au sud-ouest et dans la majeure partie de la France méridionale pour les emplacements de la Rochelle, Bordeaux, Marseille, Montauban, Perpignan, Avignon.

Quelques îles se orment cependant entre ces trois derniers points et au-dessous de Perpignan, dans la direction où doivent surgir un jour les Pyrénées orientales.

On peut remarquer aussi que l'emplacement de Rennes et d'une partie de la presqu'île armoricaine, tout d'abord émergé dans la période précédente, est maintenant rentré sous l'eau.

A cette époque, les eaux se refroidissant en même



(Nº 2.) La France liassique.

temps que les parties solides émergées, commencent à être baignées de lumière, le principe de vie se manifeste au sein des mers. Pendant que des polypiers s'attachent aux premiers fonds rocheux, où se traînent aussi quelques crustacés; les premiers poissons vont et viennent, rencontrant çà et là des algues flottantes. Et sur la terre sèche se montrent quelques végétaux appartenant plus particulièrement à l'ordre des lycopodes. C'est d'ailleurs au dépôt de ces plantes sur certains points que sont dues les quelques couches carbonifères qui apparaissent dans les terrains de l'étage silurien.

Combien de centaines ou de milliers de siècles dure cette ère géologique? On ne saurait répondre à cette difficile question que par les plus obscures hypothèses.

Toujours est-il que, le refroidissement continuant et la tension de la force intérieure augmentant en conséquence, un mouvement se produit qui soulève le sol, relie la terre armoricaine au continent septentrional (aujourd'hui l'Angleterre), qui doit plus tard rentrer sous les eaux. Le même mouvement fait temporairement émerger, sur les côtes actuelles de notre territoire occidental, la portion correspondant à celle qu'occupent aujourd'hui la Guyenne, le Roussillon et, au nord-est, l'emplacement futur des Ardennes et du cours du haut Rhin.

C'est l'époque dite *dévonienne*, pendant la durée de laquelle non-seulement beaucoup de formes nouvelles se produisent dans le règne végétal aussi bien que dans le règne animal, mais où déjà quelques-uns des premiers types créés disparaissent du nombre des êtres.

La flore dévonienne, où l'on ne trouve encore que des végétaux sans fleurs proprement dites : fougères, prêles, lycopodes, se distingue surtout par le nombre et la vigueur des individus : « Tous de grande taille et souvent de dimensions colossales — dit M. Contejean,



(Nº 3.) La France éocène (les parties à double hachure sont des eaux douces).

dans le très-remarquable *Traité de géologie* où il a si habilement résumé toutes les données de la science moderne — ces végétaux recouvraient sans doute une partie des terres fermes et pullulaient dans les marais et les tourbières de l'époque, où vivait déjà une coquille d'eau douce. Extrêmement remarquable par le nombre et la vigueur des individus, cette flore était d'ailleurs fort monotone et ne consistait, dans chaque localité, qu'en huit ou dix espèces, se répétant indéfiniment. Les dépôts d'anthracite, qui prennent de l'importance, dénotent la richesse de la végétation et laissent soupçonner l'existence de lacs ou de marais fort étendus.

Quant à la faune dévonienne, dans laquelle d'ailleurs on constate déjà plus de cinq mille espèces, elle continue la faune de l'âge précédent, mais avec une tendance marquée au perfectionnement.

Alors commence ce que les géologues ont appelé la *période carbonifère*, et qui doit ce nom aux immenses

formations d'anthracite et de houille qui constituent de si importantes ressources au monde actuel.

C'est ainsi qu'une splendide végétation emmagasinait, pour ainsi dire, les puissantes forces caloriques de cet âge incommensurablement éloigné de nous, pour que nous en trouvions le bénéfice.

On sait que ces dépôts sont dus à l'accumulation, dans les vallées basses, des masses de végétaux ou entraînés par les eaux, ou retombant sur place dans les marécages et s'entassant pour se carboniser, comme il arrive de nos plantes de marais, dont la décomposition produit la tourbe.

Or, il est démontré que, à l'époque où se forma la houille, il y eut de fréquentes et vastes oscillations du sol. Cette démonstration se fait par l'interposition de couches d'origine limoneuse. Il fallut donc que de nombreux mouvements eussent lieu, qui tantôt soulevaient au niveau des eaux de charroi ou de végétation le sol recevant l'amas, et tantôt le faisaient redescendre plus bas, pour que le dépôt d'une formation minérale supérieure s'opérât au fond des eaux marines.

Ce que fut la configuration du sol de la France durant cette période, il serait, croyons-nous, bien difficile de le préciser en détail, étant donnés les mouvements partiels, successifs ou simultanés, qui se produisirent et dont on imagine l'importance, quand on constate que l'ensemble des dépôts houillers d'une localité, c'est-à-dire le système de couches superposées avec intercalation d'assises minérales, peut avoir jusqu'à deux, trois et même cinq mille mètres d'épaisseur.

Nous savons cependant que, pendant cette époque, une partie des Vosges et une partie des Cévennes sont sorties de l'eau, ainsi qu'une large bande de terre qui les relierait. En même temps aussi apparaissent, presque dans toute leur étendue, les Pyrénées ; et, de ce qui est actuellement notre département du Var, un grand promontoire surgit, qui s'étend jusqu'à la Corse.

D'autre part, la Belgique s'était soudée à l'Angleterre, comme avait fait précédemment la Bretagne ; et, entre ces deux *soudures*, devait exister un immense lac ou réservoir d'eau douce, qui allait de la Champagne aux environs de Londres, et qui avait à peu près pour point central l'emplacement qu'occupe aujourd'hui Paris.

Voici maintenant venir la formation dite *triassique*, pendant laquelle la France émerge sur une grande partie de sa surface, mais pour ainsi dire à l'état d'archipel, ayant pour terres principales la Bretagne, les Vosges, un plateau central, une première ébauche des Alpes et des Pyrénées. Plusieurs îles se montrent aussi où est à présent le Morvan ; et les Ardennes se réunissent aux Vosges.

Alors apparaissent les premiers sauriens, ainsi que certains insectes et, à ce qu'on croit, des oiseaux ; mais la flore, sous l'influence d'un climat bien différent de celui qui caractérise l'époque carbonifère, devient d'une pauvreté remarquable.

A l'époque dite *du lias* (voir la carte n° 2), l'archipel central a disparu. Un grand plateau compris entre Limoges, Montauban, Valence, Lyon, Moulins, émerge à l'état d'île immense dans la vaste mer sous laquelle les Alpes sont redescendues et qui va de Moulins au milieu de l'Angleterre, en couvrant les futurs emplacements de Dijon, Tours, Orléans, Paris, Rouen, Caen, Châlons. Au sud, les Pyrénées persistent, ainsi qu'une partie du promontoire reliant la Corse ; au nord, la Flandre et la Lorraine se tiennent, et les eaux marines qui couvrent Bordeaux se mêlent à celles de la mer *intérieure* par le détroit de Poitiers.

C'est alors que se déposent, pour constituer les mines de notre époque, la plupart des riches gisements métallurgiques : les manganèses de la Bourgogne et du Périgord, les plombs de l'Aveyron et du Lot, les fers de la Franche-Comté et de la Champagne, etc.

C'est alors aussi que se montre cette faune dont les vestiges, éternisant la vie dans la mort, selon la belle expression de Geoffroy Saint-Hilaire, nous étonnent par les formes et les dimensions des sujets qui la composent : l'ichthyosaure, dont quelques espèces atteignaient jusqu'à dix mètres et participaient de la tortue par le museau ; du lézard, par l'ossature du crâne ; du poisson, par les vertèbres ; des cétacés, par les nageoires et par la queue ; le plésiosaure au col interminable, qui portait une tête analogue à celle du crocodile ; le monitor ou mégalosaure, dont la taille variait de quinze à vingt mètres ; le ptérodactyle ou lézard volant, dont les membres étaient réunis par une membrane comme celle des chauves-souris, et qui pouvait successivement nager, ramper, voler. Nous trouvons en même temps les restes de nombreuses tribus de marsupiaux, qui, disparues du reste de la terre, se sont seulement conservées dans l'Australie, continent resté sans doute émergé depuis cette lointaine époque.

Notons qu'alors la température de nos pays était évidemment celle qui règne aujourd'hui entre les tropiques ; d'où la vigueur de végétation qui se révèle dans la flore fossile de cette formation qui comprend surtout un grand nombre de conifères — quelques-uns s'élevant jusqu'à vingt mètres.

On s'accorde à croire que cette période fut terminée par une immense et soudaine catastrophe qui précipita, en quelque sorte, la nature entière du même coup dans les abîmes ; car les fossiles qui attestent ici le passage d'un âge géologique à l'autre sont généralement retrouvés à l'état entier, complet. La plupart des animaux sont enfouis si régulièrement, qu'aucune vertèbre, aucun os ne sont éloignés de la place qu'ils occupaient pendant la vie ; ce qui n'aurait pas lieu si ces cadavres eussent été ou ballottés par les eaux ou abandonnés sur le sol découvert.

Quoi qu'il en soit, le résultat de cette commotion fut encore une modification radicale en quelque sorte du territoire de notre pays. La Côte d'Or apparaît, le détroit de Poitiers est fermé par un soulèvement du sol, et, à l'est de Lyon, la terre ferme se montre aussi ; mais la mer couvre toujours la région qui, du nord, descend bien au-delà de Paris.

A cette époque, le règne animal a encore pour type principal des reptiles gigantesques, tels que l'iguanodon, dont la taille dépasse trente mètres, et les arbres verts et résineux représentent encore presque à eux seuls le règne végétal. C'est l'époque dite *crétacée*, au cours de laquelle, bien que nos régions restent sous l'influence d'un climat torride, se révèlent les premiers indices de refroidissement des zones septentrionales.

Nous entrons dans la grande période que les géologues ont qualifiée *néozoïque*, parce qu'elle doit voir apparaître les nouveaux types d'animaux qui nous entourent encore aujourd'hui, et qui aboutissent enfin au type humain.

Cette période se divise elle-même en plusieurs époques, dont la première, l'époque dite *éocène*, nous

montre déjà la plus grande partie de la France émergée. (Voir carte n° 3.)

« Pendant l'époque éocène, dit M. Delesse dans sa *Lithologie du fond des mers*, la mer occupe seulement le nord-est du bassin de Paris, et communique avec le bassin de Bruxelles, qui couvre presque toutes les plaines de la Belgique.

« Dans l'ouest de la France, la mer empiète très-légèrement sur le Cotentin, mais elle pénètre plus profondément dans trois golfes qui existaient alors : aux embouchures de la Loire, de la Gironde, et surtout de l'Adour.

« Au sud s'étend un bassin méditerranéen dont les divers dépôts, actuellement émergés, indiquent des golfes étroits dans le Languedoc.

« Ajoutons qu'un grand nombre de lacs et d'étangs littoraux sont disséminés sur toute la surface de la France, au bord des mers éocènes. Il y en a d'abord dans les environs de Paris et dans la Champagne, à l'est du bassin parisien ; il y en a particulièrement dans le bassin de la Garonne, dans l'Albigeois, dans le Languedoc et dans la basse Provence. A l'intérieur des terres, des lacs ou des marécages éocènes ont été reconnus dans le Maine, dans la Touraine, dans la Beauce, en Alsace, à Vesoul, dans la Bresse, dans la Haute-Loire, ainsi que dans la Limagne, dans le Forez, c'est-à-dire au fond des bassins hydrographiques actuels qui existaient déjà sur le plateau central. »

De ce que le peu de profondeur probable de ces bassins lacustres ou fluviatiles semble ne demander qu'un nouvel effort de la nature pour assécher définitivement le futur territoire français, nous ne devons pas conclure qu'aucune révolution géologique ne vienne plus se produire ; car, à plusieurs reprises encore, la configuration générale du continent national doit être modifiée, notamment par des affaissements qui ouvrent passage aux flots océaniques, même sur d'immenses étendues.

C'est ainsi, par exemple, qu'à la fin de l'époque dite *miocène*, le sol de l'ouest s'abaisse assez pour que la mer vienne couvrir la Beauce et la Touraine, pour que l'ancien détroit de Poitiers se forme de nouveau; pour que le sud-ouest soit encore complétement immergé et pour que la mer qui recouvrait cette partie, poussant ses golfes jusque dans l'Ain et dans la Suisse, établisse un détroit entre l'emplacement des Alpes et celui du Jura. Un autre détroit va des Vosges à la forêt Noire. Mais voici que se produit un grand mouvement qui, en soulevant les Alpes occidentales, refoule une partie des mers qui occupent encore le territoire ; puis la catastrophe, à laquelle est due le soulèvement des grandes Alpes, et qui achève à peu près de dessiner notre pays, tel que nous le voyons aujourd'hui.

C'est à cette époque que le grand promontoire de Provence s'abîme entre Marseille et la Corse, que s'ouvre le détroit de Gibraltar, et que le large pont qui relie la France et l'Angleterre, descendant à plus de cent mètres au-dessous de son niveau, permet la formation de cet immense canal maritime que nous appelons la Manche.

Dès lors, car nous avons atteint l'âge géologique actuel — celui où l'homme est venu prendre possession de son domaine — on n'a plus qu'à signaler quelques modifications tout à fait partielles, moins accidentelles même que normales : comme l'érosion des côtes, les ensablements de deltas fluviatiles, les éboulements de montagnes.

A vrai dire, le géologue attentif constate encore, cependant, ici, des soulèvements ; là, des affaissements se poursuivant d'une manière en quelque sorte occulte.

Mais nous n'avons pas à rechercher ces faits, qui appartiennent au domaine spécial de la science précise. Nous avons seulement voulu jeter de haut, ou de loin, un regard curieux sur les grandes vicissitudes du sol de la patrie, et nous avons vu par quelles transformations il a dû passer avant d'être tel que nous le connaissons.

Ce que l'avenir lui réserve, Dieu seul le sait, dont la main puissante a lancé les globes dans l'espace et leur a marqué une destinée. Nous avons essayé de lire dans le livre du passé géologique, dont les divers terrains, avec leur nature minérale, avec leurs fossiles disparates, sont autant de pages parlantes.

Ainsi fut hier, mais qu'en sera-t-il demain ? Point de réponse ; car le livre est encore fermé.

LOUIS BALTHAZARD.

L'ART ET LES ARTISTES FRANÇAIS.

EUGÈNE FROMENTIN.

Pour apprécier le mérite de notre école de paysagistes, il faut se souvenir de la manière dont on traitait le paysage avant l'Empire, pendant l'Empire, et durant les premières années de la Restauration. Il n'est personne qui n'ait vu un site, une forêt, une rivière peints à ces dernières époques et qui, en regardant cet ouvrage léché, vitreux, solennel et creux, avec des mièvreries sentimentales et philosophiques, ne se soit demandé avec quels yeux les peintres de ce temps-là, jusqu'aux approches de 1830, voyaient la nature et comprenaient sa beauté. Car il ne faudrait pas croire que quelques-uns d'entre eux n'allassent point l'étudier, quoique, à vrai dire, la plupart trouvassent que c'était chose inutile ; mais ils étaient convaincus qu'il fallait faire mieux que ce qu'ils voyaient; qu'ils étaient tenus d'embellir, d'arranger les éternels et divins modèles que, de toute part, aussi bien dans les plaines marécageuses de la Sologne que sur les côtes de la Bretagne, la nature offrait à leurs regards. Le chêne qu'ils étaient censés copier, ils l'arrondissaient, ils le pomponnaient, y ajoutant à leur guise, supprimant telle branche, tel nœud, telle racine, qui ne leur semblaient pas corrects. Ils faisaient mieux encore : ils se servaient d'un paysage bas normand ou angevin pour entourer des fabriques italiennes, et ils écrivaient gravement au bas d'une telle œuvre : « Souvenirs d'Italie. »

Avaient-ils envie d'animer leurs tableaux, ils se gar-

daient bien d'y mettre des paysans, fi donc! la blouse, les sabots, le chapeau de paille, la limousine du berger étaient proscrits. Ils peignaient des pâtres, sous prétexte d'imiter « l'Arcadie » du Poussin; heureux encore lorsqu'ils ne s'arrêtaient pas là, et que la manie ne leur venait point d'orner de pages et de varlets des compositions prises dans les plaines modernes de Saint-Denis ou de la Brie. Si, par hasard, ils se permettaient d'aborder la figure d'une paysanne, ils l'attifaient, ils retroussaient sa robe de la façon la plus galante, de telle sorte qu'elle ressemblait à Marie-Antoinette ou à Mme Jules de Polignac jouant à la laitière dans le parc de Trianon.

L'exécution valait la composition : la peinture lisse, miroitante et sans corps, régnait sans partage. C'était propre, mignon, bien frotté dans des gammes de ton qui rappellent le sucre candi. En ce temps-là, Millet et Diaz eussent été bien reçus par messieurs de l'Académie! Ils l'ont bien prouvé lorsque l'école moderne s'est présentée pour obtenir l'honneur de paraître aux Salons. Avec quelle unanimité et quel enthousiasme ils repoussèrent l'invasion des vandales! Les paysagistes sincères étaient bannis du Louvre par eux, comme les classiques essayèrent de fermer les théâtres aux romantiques. Laviron, qui est allé si malheureusement mourir à Rome, voyant obstinément refusés tous ses tableaux, avait pris le parti de les exposer sur la voie publique, à la porte du Salon, où quelques-unes de ses toiles, enfin connues par ce procédé renouvelé de l'Académie de Saint-Luc, finirent par trouver des amateurs. Ce fut dans ces vives luttes que se sont trempés nos paysagistes; c'est de ces efforts généreux qu'ils sont sortis pour créer cette école puissante, sincère et émue, une des gloires les plus incontestables et les plus incontestées de l'art français.

Le peintre distingué que nous venons de perdre n'assista point à ces combats; il trouva la carrière libre, ouverte, et dans la voie qu'il suivit, il ne rencontra point les obstacles contre lesquels si longtemps se heurtèrent ses devanciers. Eugène Fromentin naquit à la Rochelle, en décembre 1820; après de bonnes études, appelé par une forte vocation, il vint à Paris et suivit les cours de paysage de l'atelier de Cabat, qui ne tarda pas à prédire la brillante carrière réservée à son laborieux élève. Il avait la flamme, l'amour de l'art; mais la nature de nos climats lui semblait un peu pâle et, comme tant d'autres, il rêvait une végétation plus luxuriante, des cieux plus éclatants. La France n'était pas la véritable patrie de son talent; ainsi que Mignon, il voulait aller au pays des orangers. Sa fortune le lui permettant, de 1842 à 1846, il parcourut l'Orient et vint ensuite dans notre Algérie, dont il devait, si souvent et avec tant d'éclat, reproduire les sites et les costumes. Plus que tout autre, mieux que Marilhat, mieux qu'Horace lui-même, il fut pénétré par le soleil de ces admirables climats, et je ne vois guère que Henri Regnault, dont le sentiment était plus individuel et plus profond, que l'on puisse, à cet égard, lui comparer.

Eugène Fromentin revint en France, ses cartons remplis de dessins et d'études, préparé et armé comme il convient à un artiste qui veut marcher à la gloire. Il la trouva presque dès ses premiers pas; le public et, ce qui vaut mieux, les connaisseurs, firent le plus brillant accueil aux *Gorges de la Chiffa*, qu'il exposa en 1847, et *la Place de la Brèche, à Constantine*, acheva de le placer au rang des maîtres. A partir de cette époque, ses tableaux, enlevés d'un pinceau vif et facile, se succédèrent rapidement. Poëte, amoureux de l'Algérie, il se plaisait à la peindre dans tout son éclat, en ses habits de fête : vêtements lavés par la lumière, vieux ors par elle ravivés, oasis de palmiers recouvrant de leur parasol des fleurs éclatantes, roches cuites et dorées par le soleil, perspective infinie des sables d'une tonalité aveuglante, fantasia, chasses, douars, cheval arabe buvant l'air, ou arrêté, immobile, sa soyeuse crinière rejetée sur ses grands yeux; la pompe théâtrale des chefs, la gravité des maîtres de la loi, les mille épisodes de la vie de la tente; il reproduisit et fit revivre ces choses, si nouvelles pour nous, dans une gamme de tons brillants. Il obtint très-rapidement ainsi les honneurs d'une juste popularité, et chaque Salon, excepté le dernier, la vit s'affermir et s'accroître.

De 1853 à 1861, il donna l'*Enterrement maure*, des smala, des mosquées, des douars, une *Chasse à la gazelle*, achetée par l'Etat; *les Bateleurs nègres*, une *Audience chez un khalifat*, des *Cavaliers revenant d'une fantasia*, des *Courriers montés sur des mehari*. En 1863, le *Bivouac arabe* et deux de ses meilleures toiles, *le Fauconnier arabe* et *la Chasse au faucon*. De 1865 à 1869, *la Chasse au héron* et *les Voleurs de nuit*, une *Tribu en marche*, un *Etang dans les oasis*, une *Fantasia*, des *Arabes attaqués par une lionne*, une *Halte de muletiers* et bien d'autres toiles, dispersées aujourd'hui dans toutes les galeries de l'Europe.

Les récompenses qu'il méritait ne lui manquèrent pas; il reçut une première médaille en 1849, avec rappel en 1857, la médaille de première classe en 1867; enfin il fut décoré en 1859. C'est là assurément une existence noble, bien remplie et dignement couronnée. Cependant elle ne suffit pas à Eugène Fromentin; il ambitionna une autre gloire : il était peintre, il voulut être écrivain; et, tout en gardant notre admiration pour le peintre de l'Algérie, nous professons plus d'estime encore pour sa plume que pour son pinceau.

Esprit original et bien pondéré, il possédait naturellement un don que l'on n'acquiert pas toujours par les plus sérieuses études, le style; un style à lui, moins impérieux, moins tendu que celui d'Eugène Delacroix, mais bien autrement facile, coloré et aimable. Il a publié, de 1852 à 1856, ses *Visites artistiques, simples pèlerinages; Une Année dans le Sahel* en 1858, *Dominique* en 1863, et enfin, quelques jours avant sa mort, *les Maîtres d'autrefois*. Tous ces livres, dignes de la bibliothèque la plus difficile, tiennent bien leur place à côté des ouvrages de nos meilleurs prosateurs.

Que Fromentin écrivît sur la peinture comme Berlioz écrivait sur la musique, c'était chose, pour ainsi dire, simple et naturelle; que le voyageur raconta ses pérégrinations et refit à l'encre les paysages qui l'avaient charmé, rien qui peut étonner; mais, pour ceux qui n'avaient pas l'honneur de le connaître, la surprise fut grande quand, abordant une œuvre de pure imagination, il fit paraître *Dominique*, roman rempli d'observations fines et délicates, d'une grâce naturelle charmante, où se meuvent des personnages pleins de vie et de passion. *Dominique* fut bientôt dans les mains de tout le monde; il eut la fortune de plusieurs éditions, et certainement, si Fromentin avait voulu poursuivre cette voie, les éditeurs, frappant à sa porte, se seraient disputé ses manuscrits.

Mais l'écrit principal du peintre est *les Maîtres d'autrefois.* Epris de la couleur, il avait voué un véritable culte à Rubens, dont il parlait, dit-on, avec une admiration vivement sentie. C'est pour rendre hommage au grand chef de l'école d'Anvers que *les Maîtres d'autrefois* ont été composés. En abordant Rubens, Fromentin ne pouvait oublier ses brillants élèves, et les jugements qu'il a portés sur eux, notamment sur van Dyck, resteront comme des modèles d'élégante critique. Il est un point cependant où nous nous trouvons en complet désaccord avec l'écrivain : il n'aime pas Rembrandt. Ayant vécu sous le soleil de l'Orient, il est naturellement mal préparé pour comprendre la lumière des polders qui éclairait la palette du grand peintre hollandais. Nous concevons cela. Qu'il soit choqué des empâtements exagérés de l'admirable portraitiste, qui, dans ce genre, n'a, selon nous, que deux rivaux, Vélasquez et le Titien, cela ne saurait nous surprendre; mais notre étonnement est sans bornes lorsque M. Fromentin n'épargne pas même *la Ronde de nuit.* Nous savons tout ce que l'on peut lui reprocher : sa composition manque de clarté, elle est vague; comme exécution matérielle, *la Ronde* est inférieure à d'autres toiles du maître; mais, sans parti pris, mettez-vous en face d'elle, regardez-la pendant un quart d'heure, et, quoi que vous fassiez, vous vous sentirez pris d'étonnement et d'admiration. C'est une de ces œuvres souveraines que l'on emporte tout entière dans sa mémoire et dans son cœur, une fois qu'on a eu le bonheur de la voir.



Portrait de Fromentin. Dessin de Duvivier, gravure de Balaire.

Quoi qu'il en soit, *les Maîtres d'autrefois* sont un très-beau livre, et Eugène Fromentin restera parmi les écrivains supérieur peut-être à ce qu'il est parmi les peintres.

Sa fin prématurée est déplorable; il meurt en pleine force, en pleine séve, alors que nous pouvions encore espérer de lui tant d'œuvres charmantes; alors que, ses amis s'accordent à le dire, il atteignait à peine la maturité de son talent; qu'il était rempli de projets heureux; qu'il tournait et retournait les plans de tableaux et de livres qui devaient bientôt éclore sous sa main, aussi laborieuse que féconde. L'art a des difficultés immenses; il faut des dons particuliers, un travail obstiné pour les vaincre; quand on les a surmontées, que l'on est maître de son pinceau ou de sa plume, que l'on tend une main frémissante pour saisir la gloire, on tombe comme sont tombés André Chénier ou Henri Regnault, au seuil de la voie sacrée, laissant son œuvre à peine commencée et d'éternels regrets... La foudre devrait épargner les arbres en fleur!

A. DE FLEURY.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Pendant le mois qui finit, le fait qui a le plus agité le pays est le départ des réservistes. Si, pour remplir le devoir militaire que la patrie impose, ils quittaient leur famille avec l'œil un peu triste, au premier tour de roue il n'y paraissait plus. J'en puis parler en toute connaissance, ayant voyagé avec eux. Le train qui nous emportait n'a cessé de retentir de chants joyeux, de cris de bonne humeur; on ne pouvait pas aller plus gaiement où le devoir appelle, et ce devoir, d'après le dire des généraux qui les ont commandés, a été parfaitement rempli par les réservistes. D'autre part, les élections communales se sont passées sans tumulte et sans bruit : tout va donc le mieux du monde. Courage, la France se relève comme elle s'est naguère relevée de tant d'autres désastres, et, une fois la paix rétablie entre la Turquie et la Serbie, notre horizon sera débarrassé de tout nuage, nous pourrons tranquillement vaquer à nos travaux, et, pour nous reposer, prendre part à des plaisirs et à des fêtes.

Celles de Dijon, inaugurant la statue de Rameau, ont été très-brillantes. Fils d'un organiste de cette ville, il naquit en 1683. De très-bonne heure se développa chez lui le goût et le sentiment de la musique; mais, pour parvenir, il eut bien des obstacles à franchir, car sa famille était pauvre. A dix-huit ans, il alla en Italie pour étudier les maîtres de ce pays; il revint après un court séjour, traversa Dijon, et se rendit à Paris, où le célèbre organiste Marchand, par secrète jalousie, l'empêcha d'obtenir les orgues de Saint-Paul. Il alla à Lille tenir celles de Saint-Etienne. Puis, avec le même emploi, il habita Clermont, en Auvergne, où il acheva son *Traité de l'harmonie*.

Il avait contracté avec le chapitre de la cathédrale de cette ville un engagement à long terme, et il voulait venir à Paris pour y faire imprimer son ouvrage. A plusieurs reprises il avait demandé à qui de droit la résiliation de son contrat; le chapitre, ravi de son talent, ne voulait rien entendre et prétendait le garder. L'artiste, qui s'obstinait avec raison à gagner le seul théâtre où il pouvait trouver la fortune et la gloire, pria, supplia; peines perdues. Mais il était homme d'esprit notre Rameau. Un beau dimanche, voici la messe qui commence; il est à son poste, et la pieuse assistance attend les chants mélodieux et puissants qu'il a l'habitude de lui prodiguer. Ce ne sont pas des harmonies qui éclatent; l'instrument mugit, siffle, souffle, tonne et détonne; c'est un véritable charivari. On se bouche les oreilles; la messe finit comme elle put.

Ainsi qu'on le pense, après l'office, Rameau est appelé à la sacristie; on lui demande s'il est devenu fou? il répond qu'il est fort content de lui, qu'il n'a jamais mieux joué. On croit à une lubie passagère, et on le renvoie bien chapitré.

A quelques jours de là, la cathédrale est remplie de fleurs; il s'agit de célébrer un grand mariage; monseigneur doit officier, et celui qu'un enfant appelait « le polichinelle du bon Dieu », le suisse, a revêtu ses plus flamboyants habits. La grande porte s'ouvre, les jeunes époux s'avancent, et l'orgue va sans doute exécuter la marche triomphale de l'hyménée. Comptez là-dessus! Rameau a ouvert tous les registres du gigantesque instrument : jeu de flûte, jeu de basson, etc., crient, hurlent dans une cacophonie effroyable. On court aux orgues; mais Rameau s'est fermé, et, père de la tempête, il redouble, la verse à flots sous les voûtes mugissantes, et ne s'arrête que lorsque, parvenant enfin jusqu'à lui, on l'arrache de son siége tonitruant.

Après un tel scandale, réputé fou, il obtint sa liberté, et put enfin venir à Paris, où il prit bientôt rang parmi les meilleurs organistes et les plus habiles compositeurs. Dès qu'il eut obtenu les paroles d'un poëme, il en écrivit la partition, apportant dans la musique dramatique des méthodes, des harmonies et un degré de force que l'on ne connaissait pas avant lui. C'est de sa tragédie d'*Hippolyte*, donnée en 1733, que date réellement l'orchestre célèbre de l'Opéra. Après *Hippolyte*, vinrent *les Indes galantes, les Incas*, etc., etc., et le maître fut unanimement considéré comme le plus savant et le plus pathétique des compositeurs français. Ce titre, en tenant compte des temps, les musiciens le lui donnent encore, et, néanmoins, j'en ai interrogé un grand nombre, et des plus distingués, pas un seul d'entre eux n'avait retenu de mémoire et n'a pu me fredonner un morceau, un air, un passage de Rameau. Cela tient sans doute aux détestables livrets qu'il eut à interpréter; il ne s'en inquiétait guère du reste, car il disait : « Que l'on me donne *la Gazette de Hollande*, je la mettrai en musique. »

Célèbre par son traité d'harmonie, qui accomplit une véritable révolution, célèbre par sa musique sacrée et ses opéras, nommé compositeur du cabinet du roi, créé chevalier de Saint-Michel, anobli, exempté par la ville de Dijon, à perpétuité, lui et sa famille, de toute taille, Rameau mourut octogénaire le 12 septembre 1764.

Il n'est pas parvenu à cet âge, le pauvre Félicien David, que nous venons de perdre. Il était à Cadenet (Vaucluse) en 1810, et, comme je me souviens de loin, je me rappelle l'avoir vu en costume de saint-simonien, portant en grandes lettres son nom inscrit sur sa poitrine. Il ne possédait point une figure très-belle, mais elle était douce, intelligente et fort originale. Il avait eu beaucoup de peine à vivre, et à cultiver l'art pour lequel, dès son enfance, il manifesta le goût le plus prononcé; car, bien jeune, il s'était trouvé orphelin et sans ressources; plus d'une fois le pain quotidien lui manqua. Cependant, vers 1830, croyons-nous, il put venir au Conservatoire de musique, où il conquit rapidement l'estime si difficile à mériter de Cherubini, et l'amitié de ses maîtres frappés de ses rares dispositions. Devenu disciple de la religion saint-simonienne, il composa de très-beaux chants pour ses frères, et suivit ceux d'entre eux qui allèrent en Egypte et en Turquie. Son génie gagna beaucoup dans ce pénible voyage, et si, en 1835, il rentra à Paris sans un sou vaillant, il y rapportait d'adorables mélodies, petits chefs-d'œuvre d'une grâce pénétrante, qu'il vendait, quand il trouvait à les vendre, à cinquante francs la pièce. Il mena

ainsi une vie malheureuse jusqu'en 1844, où l'orchestre du Conservatoire, le premier orchestre du monde, consentit à exécuter son admirable symphonie *le Désert*, qu'une voix unanime a placée à côté des œuvres les plus célèbres des grands maîtres de l'Allemagne.

Dès ce jour, Félicien David fut célèbre ; les éditeurs, les orchestres s'arrachèrent ses moindres productions, les théâtres lui demandèrent des partitions, et sa vie si gênée devint facile. Il jouit simplement, modestement de ses succès; rêveur et un peu mélancolique, il avait cependant des heures d'aimables gaietés ; c'est pendant une de ces heures-là que nous lui avons entendu raconter fort spirituellement la drôlerie suivante :

En ce temps, il y avait à l'Opéra une jeune fille belle comme un ange et sotte comme un panier; un de ses admirateurs lui dit : « Mademoiselle Palmyre, vous êtes adorable ! vous avez une tête de Greuze. »

A quelques soirs de là, notre danseuse rencontre au foyer M. Romieu, de facétieuse mémoire; elle l'aborde, reçoit ses compliments, et reprend :

— Monsieur Romieu, on m'assure que j'ai une tête de Greuze. Qu'est-ce que c'est qu'un Greuze?

— Ma chère enfant, répond le farceur avec le plus magnifique sang-froid, c'est un oiseau très-beau, très-rare, qui ne se trouve qu'en Italie. Et, en effet, à présent que j'y pense, je trouve que vous lui ressemblez beaucoup.

Voilà Palmyre heureuse d'être si bien renseignée. Au bout de quelques semaines, elle entend le prince P*** annoncer à un groupe de danseuses qu'il est à la veille de partir pour l'Italie; aussitôt Palmyre rompt le cercle, s'approche du voyageur et lui dit avec toutes ses grâces : « Monsieur, vous me feriez bien plaisir si vous vouliez me rapporter un Greuze ; je n'ose vous le demander *vivant*, ce serait une trop grande indiscrétion de ma part, je me contenterai d'un *Greuze empaillé...* » Tableau ! Soyez donc un grand peintre pour qu'une grue vous prenne pour un oiseau !

En 1836, Félicien David fit jouer *Moïse*, plus tard *Christophe Colomb*, mais, quoique ces deux symphonies contiennent des beautés du premier ordre, elles n'obtinrent pas le succès éclatant du *Désert*. En 1851, il donna au théâtre *la Perle du Brésil;* en 1859, *Herculanum;* en 1862, une œuvre exquise, pleine de mélodie, *Lalla-Roukh*, que l'Opéra-Comique remonte et va jouer dans quelques jours pour les débuts de M. Brunet-Lafleur, une des voix les plus chaudes et les plus sympathiques que nous ayons jamais entendues. L'auteur des *Dragons de Villars* en était passionné. Encore un compositeur enlevé trop jeune.

En 1866, Félicien entreprit un voyage en Russie. L'empereur déploya pour lui les bonnes grâces fastueuses qu'il prodigue aux artistes qu'il veut honorer; mais il n'était guère courtisan l'auteur du *Désert !* A la réception la plus brillante, il préférait le petit coin de parterre où il cultivait ses roses bien-aimées. Toutefois, il ne dut pas être indifférent au véritable enthousiasme avec lequel sa musique et sa personne furent accueillies à Saint-Pétersbourg et à Moscou. N'ayant aucun charlatanisme, dédaignant l'art de se faire valoir et de se faire payer, il ne revint pas de Russie avec les décorations et l'or qui accablèrent Horace Vernet. Du reste, il avait déjà reçu une marque de distinction dont il pouvait légitimement se contenter, la croix d'officier de la Légion d'honneur.

En 1869, nommé bibliothécaire du Conservatoire après la mort de Berlioz, qui remplissait ces fonctions, il le remplaça encore à l'Institut.

Il vivait heureux, retiré, tranquille, toujours travaillant, toujours soignant ses fleurs, entouré des soins les plus affectueux et des amitiés les plus honorables, lorsque la pâle mort vint frapper à son humble logis. Il s'est éteint, laissant un grand deuil dans l'art et dans le cœur de ceux qui avaient eu l'honneur de le connaître. Ses amis se sont unis pour lui élever un monument.

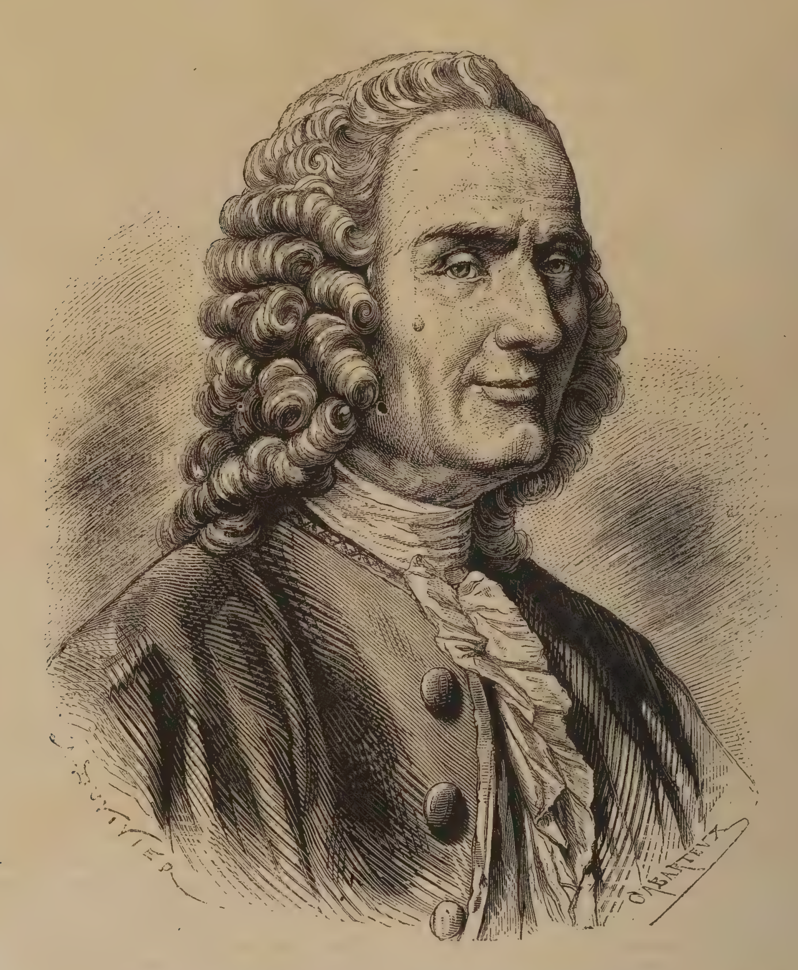
Mais laissons les choses fières et tristes. Savez-vous la grande conspiration qui fait trembler tous les sujets du Céleste Empire, les disciples de Confucius? Ils ne savent plus où se cacher; ils n'osent sortir. Le diable (je ne connais pas son nom en cette belle langue, qui compte vingt-cinq mille lettres) a déchaîné contre eux des bandits qui s'en vont à droite, à gauche, à la campagne, à la ville, dans les établissements à thé et à opium, sur les bateaux des fleuves Bleu et Jaune, commettant le forfait le plus abominable ; ils coupent toutes les queues qu'ils rencontrent. Or, pas de queues, pas de Chinois. Mais pourquoi cette razzia de cheveux? Je m'imagine que, chez nous les cheveux devenant rares, grâce à la consommation qu'en font nos femmes, quelques spéculateurs ont résolu de dépouiller le cuir chevelu des Chinois. Voilà nos dames averties ; si la mode continue ses ravages, nos élégantes courent grand risque d'orner leur tête avec les cheveux de quelques vieux mandarins ou de quelques mandarines au teint jaune.

Parmi les événements qui, ce mois-ci, ont agité le peuple de France, j'aurais bien dû compter l'ouverture de la chasse. Avec quelles espérances on partait, quelle provision de cartouches était faite ! Lièvres, perdreaux, faisans n'avaient qu'à bien se tenir ! Mais le ciel se brouille, il pleut, le vent souffle en tempête, le gibier ne tient pas; Jean Lapin, qui craint de se mouiller les pattes, ne sort pas de son trou; grand désappointement pour nos veneurs; plus grand désappointement peut-être parmi les gourmets parisiens, attendant inutilement des bourriches qui ne viennent pas, et forcés d'acheter la venaison aux Halles, où plume et poil se tiennent à des prix très-élevés. Il ne faudrait cependant pas que les provinciaux nous plaignissent trop; si le frère de Vitellius voulait donner à dîner à l'empereur, il trouverait encore ici les deux mille poissons et les sept mille volatiles dont il avait besoin pour une telle fête. Mais seraient-ils dignes par la qualité et par la rareté de l'appétit féroce de l'ignoble glouton engloutissant dans un plat gigantesque laites de lamproie, foies de carrelet, langues de flamant et cervelles de paon? C'est plus que douteux, Le ciel en soit loué, le temps est passé où un seul homme pouvait affamer le monde. Tacite qui consultait les archives impériales avec sa conscience et sa gravité implacables, nous apprend, qu'en huit mois de règne, la table de Vitellius coûta aux lâches Romains neuf cents millions de sesterces, environ cent quatre-vingts millions de notre monnaie, soit à peu près sept cent quatre-vingt-dix mille francs par jour. Voyez-vous quelles figures feraient nos députés, si le président de la république ou un prince quelconque venait leur présenter une telle carte à payer !

L'époque des folies est si bien passée que l'Europe a légèrement souri en voyant la pompe, mêlée de diamants et de vieilles défroques — luxe et misère —

dont s'est entouré le sultan Abd-ul-Hamid II allant à la vieille mosquée recevoir l'investiture du sabre. Le nouveau chef des croyants est le second fils d'Abd-ul-Medjid. Né le 22 septembre 1842, il succède à son frère hébété, sur lequel se sont à jamais refermées les portes du palais de Tchéragan. Il est dans la force de l'âge; on assure qu'il se montre plein de bon vouloir; mais quelle énergie ne devra-t-il pas déployer pour relever un Etat qui croule et un empire qui craque de tout côté? Il faut d'abord que, d'une main énergique, il punisse les misérables qui ont fait couler tant de sang en Bulgarie; qu'il traîne aux supplices les affreux bandits qui ont promené la ruine et la mort dans cette malheureuse province. Ce n'est pas seulement l'Europe chrétienne qui le demande, c'est l'humanité, c'est la justice qui l'ordonnent. Mais le sultan le pourra-t-il? J'en doute; cependant, c'est pour lui une question de vie ou de mort.

En attendant que, s'il se peut, l'ordre se rétablisse en Turquie, la Chine nous envoie une grande ambassade de cinq mandarins ornés des plus célestes boutons; le bouton est l'épaulette de ce pays-là. Ils sont attendus de jour en jour, et leur logement est préparé sur le Cours de la Reine. Je serais fort étonné qu'ils



Portrait de Rameau. Dessin de Bocourt, gravure de Cabarleux.

fissent sensation. Les Parisiennes, qui ont peu de goût pour les gens qui mutilent les pieds des femmes et qui prétendent que, par ce seul fait, la civilisation ne marchera jamais dans l'empire du Milieu, trouvent les Chinois fort laids; je suis, je l'avoue, parfaitement de leur avis. Ajoutez qu'ils sont très-avares. Or, laideur et avarice n'ont jamais réussi à Paris; donc, on fera très-peu d'attention à l'ambassade. Je n'aime, pour mon compte, les mandarines qu'à l'état d'oranges, et les Chinois qu'à l'eau-de-vie. Quant aux autres, qu'on leur coupe ou qu'on ne leur coupe pas la queue, c'est le dernier de mes soucis, et des vôtres probablement.

Une bonne histoire. Les Allemands ont, avec les canons français, fondu à Cologne une cloche gigantesque, que l'on appelle *la Grande Taciturne*. Savez-vous pourquoi? C'est qu'elle ne veut pas sonner. On a beau la mettre en branle, en agiter le battant, pas de son, pas de son du tout. Voilà de l'airain patriotique, ou je ne m'y connais pas. *La Grande Taciturne* me plaît; cette aventure me sourit, j'aime ce fier métal qui se refuse aux joies bruyantes d'au-delà du Rhin. Il veut rester français, et ne pas célébrer de lugubres anniversaires. Je donne un bon point à *la Grande Taciturne*.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LE ROI SÄR.

RÉCIT HISTORIQUE (730).



La cabane d'Olaf. Dessin de Gilbert.

I. — LA CABANE D'OLAF.

La cabane du berger Olaf s'élevait à l'abri d'un bouquet de frênes et d'aunes. Une source murmurait à côté, et un amas de roches creusées par les eaux de la mer appuyait son humble demeure du côté du promontoire.

Olaf était bien vieux ; les anciens de la vallée de l'Upland qu'il habitait, affirmaient qu'il avait près de cent ans ; mais il portait bien sa verte vieillesse, ses regards

brillaient encore d'une vive flamme, et sa chevelure, tombant en boucles argentées sur son cou, ajoutait à la majesté de son visage.

Il ne paraissait pas souffrir de sa misère présente, ou du moins il la supportait d'une façon stoïque, et jamais une plainte ne passait sur ses lèvres. Elles ne prononçaient que des paroles de respect pour les grands, et de pitié pour les malheureux. Cependant Olaf avait été riche; pendant sa jeunesse, monté sur un de ces vaisseaux auxquels leur forme avait fait donner le nom de *dragons*, il livra de furieux combats contre les pirates, rapporta d'opulentes dépouilles, et acheta des terres qu'il entreprit de cultiver.

A partir de ce moment, il accrocha à la muraille de sa demeure son glaive à lame bleuâtre couverte des signes mystérieux de l'écriture runique; son bouclier surmonté d'un casque poli comme un miroir, des haches et des massues à pointes de fer formèrent une magnifique panoplie au-dessus de son chevet. Olaf garda cependant des habitudes de simplicité et de sobriété absolues; il couchait sur une fourrure d'ours noir tué par lui à la chasse, et ne vidait la coupe d'hydromel qu'en compagnie de ses amis. Ils étaient nombreux : l'hospitalité d'Olaf le Viking n'était pas même surpassée par celle des jarls (1), presque aussi puissants que les rois de Norlandie.

La prospérité d'Olaf grandissait; si sa moisson sur les mers avait été fertile, ses champs lui rapportaient désormais autant que les vagues bleues. Il possédait plus de cent chevaux de pure race, à l'œil brillant, au poil doux et luisant, légers à la course, et doux à la main. Ses troupeaux de moutons peuplaient la vallée. Il entassait le grain dans ses greniers, l'or rouge dans ses coffres, l'hydromel dans ses celliers. Et plus Olaf devenait riche, plus le bonheur se multipliait autour de lui.

En le voyant si généreux, si doux et si simple dans ses mœurs, les hommes libres et les esclaves le comparaient à Balder, le dieu du bien dans la mythologie scandinave.

Un seul homme devint jaloux d'Olaf le Sage, et ce fut le plus puissant de la contrée, Eystein, roi d'Upsala. Le maître d'Upland envia la fortune si loyalement acquise d'Olaf le Brave, et une partie de ses terres furent confisquées par le monarque. Olaf ne se plaignit pas, ne maudit point l'injustice du roi; il vendit une partie des troupeaux qu'il n'avait plus assez de pâturages pour nourrir, et continua à donner l'hospitalité et à secourir les infortunés comme au temps de sa splendeur.

Ce qui lui manquait en richesse, il tenta de le compenser par le savoir. Il s'absorba dans la lecture des livres sacrés de Volu-Spa, il apprit par cœur les *sagas* (légendes) sacrées, renfermant l'histoire des peuples, les merveilles de la création, l'origine des dieux. Il s'accompagnait souvent sur la harpe comme les scaldes (*bardes scandinaves*), mais surtout il se plaisait à redire aux hommes les préceptes de la sagesse et de la justice renfermés dans le *chant suprême* qui semble le code de l'antique morale scandinave.

Le crédit d'Olaf grandit au lieu de décroître, et des courtisans ne manquèrent pas d'en informer le roi.

Le farouche Eystein entra dans une violente colère, et jura par Loki, l'esprit du mal, qu'il saurait bien détruire à jamais l'insolent bonheur de ce viking (*pirate*) au repos.

(1) Ducs.

Cette menace fut suivie d'un prompt effet. Un soir, on vint au nom du roi saisir les chevaux et les poulains d'Olaf; une grosse amende lui fut imposée, et pour la solder il sacrifia la meilleure part de ses richesses. Mais la seule parole qui sortit de ses lèvres fut celle-ci :

— J'ai vu les granges des enfants des riches pleines de provisions. Ceux qui les possédaient mendient à présent. La fortune est rapide comme l'éclair. C'est le plus mobile des amis.

Puis Olaf appela près de lui Sär, son chien fidèle, et le caressa doucement.

— Tu ne quitteras jamais ton maître, lui dit-il; que la nourriture soit abondante ou maigre, tu la partageras avec la même reconnaissance... Dans la riche demeure d'un viking ou la cabane d'un berger, tu dormiras à mes pieds sur la peau de l'ours noir que nous avons chassé ensemble... Ce jour-là, tu me sauvas la vie, te souvenant que je t'avais moi-même arraché à une mort certaine, quand de cruels esclaves voulaient te faire périr... Je ne me plaindrai point tant que tu me resteras... et les hommes de l'Upland me pourraient tous trahir, que tu me resterais fidèle.

Les amis d'Olaf ne l'abandonnèrent pas, et plusieurs payèrent même bien cher leur attachement à un homme que haïssait le roi. Eystein ne trouvait jamais assez d'or rouge dans ses coffres, de coussins bleus brodés de soie dans son palais, de colliers précieux au cou de la reine; il leva des impôts, s'empara des patrimoines, écrasa la nation, se répandit en inutiles dépenses, tenta d'humilier les jarls, presque aussi fiers que les descendants des Ases (1), et ne tarda pas à s'attirer la haine de tout un peuple. Bien qu'il ne respectât pas les dieux dont il prétendait descendre, il *voua à Odin* un grand nombre d'hommes estimés, aimés, afin de couvrir ses condamnations du prétexte de la piété; le sang humain rougit les autels du dieu terrible, et d'opulents héritages réjouirent, sans la satisfaire, la rapacité du roi.

Le mécontentement devint général. On se plaignit tout bas, d'abord dans le secret de la famille; puis les hommes se réunirent dans la maison de l'un d'eux, et l'on maudit Eystein, plus pirate que les farouches rois de la mer. Lors de ces assemblées qui avaient lieu la nuit, les glaives frappaient sur les boucliers et des paroles menaçantes sortaient de toutes les lèvres. L'esprit de révolte contre le tyran couronné grandissait, pareil à un incendie. Les courtisans du monarque imitaient leur maître et commettaient des déprédations sans fin. Les mécontents résolurent de consulter Olaf.

— Nul doute qu'il ne nous approuve, dirent-ils, car, de riche qu'il était, le voilà devenu presque pauvre. Ses troupeaux couvraient la colline et il ne possède plus que quelques brebis... Il avait une maison superbe construite en troncs de jeunes sapins; autour de la salle s'allongeait la table de chêne vert... les coupes de corne noire, cerclées d'argent, s'emplissaient d'hydromel à la mousse dorée... Le rôti de porc jaune fumait, aiguisant l'appétit, et Olaf nous contait ses batailles, quand, debout à la proue de son *cheval à voiles*, il surveillait du regard le viking qu'il voulait combattre... Maintenant, plus de serviteurs empressés,

(1) Les dieux.

plus de festins plantureux, et quand Olaf aux cheveux blancs vous tend la coupe, vous l'acceptez avec tristesse, en songeant que, le soir, il ne boira que l'eau de sa source.

Olaf doit se venger et reconquérir sa fortune volée par le pirate couronné, Eystein, roi d'Upsala!

En effet, le soir même, les conjurés se rendirent à la cabane d'Olaf.

Elle était telle qu'on l'avait décrite. Le vieillard, en ce moment, disait adieu à une mignonne enfant que ses joues roses, ses yeux bleus, sa blonde chevelure rendaient semblable à une petite elfe (1). La fillette, après avoir baisé les mains du vieux Olaf, entoura le cou du chien de ses deux bras :

— Sär, dit-elle, tu es mon ami, tu m'aimes bien. J'ai cueilli pour ton maître un gros bouquet de fleurs qu'il aime, voici un gâteau d'avoine pour toi.

— Au revoir, Agnète, dit Olaf.

— A demain, répondit la jeune fille; c'est convenu, je mènerai vos moutons paître avec les miens, et Sär nous gardera tous ensemble.

— Que la bénédiction des dieux soit sur toi! ajouta le vieillard.

Les hommes de la vallée, au milieu desquels se trouvait un jarl puissant qui pensait que sous son manteau de renard bleu on trouverait bien un roi, entrèrent dans la cabane.

Olaf se leva, céda la place d'honneur au jarl, et attendit qu'il lui expliquât le sujet de sa visite.

— Nous vénérons ta sagesse, lui dit le duc, mais nous n'avons pas ta patience. Les crimes d'Eystein attirent le courroux des dieux et la vengeance des hommes. Il n'est pas un de nous à qui il n'ait fait quelque outrage... pas un de nous qui n'ait proféré le serment de le châtier.

— Le châtiment appartient aux dieux, répliqua Olaf; la postérité fera justice des spoliations et des cruautés d'Eystein... car tes troupeaux meurent, tes amis meurent, toi-même tu mourras... Mais je sais une chose qui ne meurt pas, c'est le jugement que l'on porte sur les morts.

— Il m'a ruiné par d'iniques impôts, dit une voix.

— Il a fait répandre le sang de mon fils sur l'autel d'Odin (2)! dit un homme dont le visage respirait une douleur profonde.

— Il m'a fait dérober la nuit mes parts de prise sur les *dragons* rouges des pirates! ajouta un guerrier.

— Mort à Eystein! crièrent toutes les voix.

— Non, répliqua Olaf d'une voix grave, vous n'avez pas le droit de tuer, parce qu'Eystein a versé le sang... Vous n'avez pas droit à la révolte, parce qu'il se montre indigne de vous commander... Le bâton a été promené dans les campagnes pour convoquer les hommes libres à l'assemblée chargée d'élire un chef... Le thing (3) a nommé Eystein. Il a été acclamé par le glaive et le bouclier... rien ne peut lui retirer son droit à la couronne... Aux dieux justes il appartient de le châtier...

— Ainsi, demanda le jarl, tu refuses de seconder notre entreprise?

— La seconder! reprit Olaf, et que pourrais-je, quand même ma conscience ne me le défendrait pas?...

(1) Fée de la Scandinavie.
(2) Odin, Thor et Freyer, trinité des dieux scandinaves.
(3) Assemblée générale.

Le glaive tremblerait dans mes mains, le casque s'appesantirait sur ma tête blanchie...

— Tu peux, reprit le jarl, parler de guerre à notre jeunesse. Tu peux improviser un chant qui la réveille et la guide au combat.

— S'il s'agissait de combattre des ennemis de la Norlandie, je trouverais des hymnes semblables à celles de Braga, dont les lèvres sont sillonnées de runes... Mais, pour exciter contre leur prince ses sujets révoltés, je n'ai que de sages conseils et des paroles pacifiques.

Le jarl se leva en disant :

— Nous agirons seuls!

Et ses compagnons, se levant et étendant la main, répétèrent :

— Que Var, dieu des serments, enregistre nos paroles!

Olaf saisit son gobelet de corne, le remplit et le tendit au duc. Si pauvre qu'il fût devenu, il voulait encore exercer les devoirs de l'hospitalité.

Chacun effleura la coupe de ses lèvres, et, après quelques paroles d'adieu, les amis d'Olaf s'éloignèrent, laissant celui-ci triste et songeur.

Une semaine plus tard, un favori d'Eystein s'emparait des quelques moutons qui lui restaient. Le riche Olaf allait être réduit à l'aumône.

Ce dernier coup ne changea cependant rien à sa résolution.

— Certes, pensait-il, Eystein est pire que le loup Fenris (1)... Mais il n'appartient pas aux hommes de juger les rois.

Le soir, vint la petite Agnète. Elle apportait une galette d'avoine, une cruche d'hydromel, et les tendit au vieillard avec un tel sourire, que celui-ci n'eut pas le courage de refuser.

— Le don du pauvre n'humilie pas le pauvre, dit-il.

Olaf embrassa les cheveux d'Agnète, qu'il appelait sa *petite elfe*, et s'endormit paisiblement sous son toit de chaume, où Sär était désormais son unique compagnon.

Tandis que la misère et la douleur accablaient le vieillard, les hommes libres de Norlandie travaillaient à l'œuvre de leur délivrance. Se trouva-t-il un traître parmi eux, ou d'indignes flatteurs, conjecturant des souffrances iniques d'Olaf qu'il devait haïr le roi Eystein, l'accusèrent-ils auprès du chef de l'Upland? l'histoire se tait sur ce point. Mais une main criminelle, profitant des ombres que Nött (2) répand sur la terre, jeta un tison enflammé sur le chaume de la cabane du vieillard. Le toit de paille, les murailles de sapin présentaient à l'incendie une proie facile... Subitement réveillé, Olaf poussa un cri de terreur en se trouvant environné de flammes et de fumée. Son pied heurte un débris. Il tombe, environné d'un brasier dont les brindilles couvrent déjà ses vêtements... Il va périr, quand Sär bondit contre la porte, s'y accroche des pattes et des dents, sans se préoccuper des morsures du feu qui enflamment sa fourrure noire et consument déjà sa chair... la porte cède, le vent pénètre dans la cabane, il active le bûcher destiné à consumer le vieux viking... mais le chien saisit Olaf évanoui par sa tunique de peau, et l'emporte sans paraître sentir le poids de ce cher fardeau.

(1) Loup enfanté par Loki, l'esprit du mal.
(2) Déesse de la nuit.

Sär court dans la nuit à travers les pâturages, sur les roches; il court comme si jamais il ne pouvait mettre une assez grande distance entre lui et la flamme aussi redoutable que la foudre du dieu Thor.

Quand le vaillant chien s'arrêta, il se trouvait à l'extrémité d'un promontoire baigné par l'eau de la mer. Alors il se coucha près de son maître, léchant les blessures qu'il ne pouvait voir et se plaignant doucement, comme s'il espérait se faire comprendre du vieillard.

Enfin, le coursier de Nött secoua son mors d'argent, et l'écume qui en découla se répandit sur la terre en douce rosée.

Sär se dressa sur ses jambes cruellement blessées, courut se tremper dans l'eau salée; puis, sans s'arrêter, sans hésiter, il se traîna vers la cabane habitée par Agnète et son aïeule.

La petite elfe plaçait dans une corbeille le gâteau d'avoine et la cruche d'hydromel destinés à Olaf, quand le fidèle chien la saisit par sa jupe et s'efforça de l'entraîner.

— Doux Balder! murmura l'enfant en découvrant les horribles brûlures de Sär, Loge, le roi du feu, t'a-t-il entraîné dans son empire?

Elle voulut panser les pattes saignantes du chien; mais celui-ci ne lui en laissa pas le loisir. Sär saisit la corbeille entre ses dents et s'élança vers la porte.

Alors la petite elfe dit à son aïeule :

— Il est arrivé malheur à Olaf.

— Va! répondit la grand'mère; béni soit ton départ et béni soit ton retour!

Alors la jeune fille et le chien rivalisèrent de vitesse. En passant près du sentier qu'elle suivait d'habitude pour se rendre à la chaumière du vieillard, Agnète vit brûler un amas de décombres.

— Les trolles (1) se sont déchaînés contre le juste! pensa-t-elle, et, posant sa petite main sur la grosse tête de Sär, elle courut de plus en plus vite.

Sär ne se trompa pas de chemin. En approchant du promontoire, il aboya d'une façon lugubre, et Agnète aperçut bientôt, étendu sur une roche, le corps immobile du viking.

Une profonde terreur s'empara de l'enfant. Cependant elle triompha de ce sentiment, et, prenant dans un rocher creusé par la lame un peu d'eau, elle en humecta le front du blessé.

Pendant ce temps, Sär léchait les mains de son maître évanoui.

Olaf ouvrit les yeux, reconnut Agnète, son chien, et poussa un profond soupir.

— Loués soient les dieux! dit-il; je mourrai en brave.

Il s'abandonna aux soins d'Agnète, vida la coupe qu'elle lui tendait, et, se sentant ranimé, il se souleva.

Puis, s'adressant à la petite elfe :

— Agnète, dit-il, va dans la campagne, frappe à chaque seuil et dis aux hommes : « Le vieil Olaf va mourir! »

— Et puis? demanda l'enfant.

— Ils viendront me rejoindre ici, ajouta le vieillard.

A peine la petite fille eut-elle disparu avec la légèreté d'une elfe, que Olaf, flattant son chien de sa main tremblante, lui dit :

— Sär, mon fidèle compagnon, nous allons nous quitter... Tu trouveras un plus riche maître, mais non point un qui t'aimera comme je t'aimais... Rends-lui un dernier service... va chercher dans les décombres le glaive de sa jeunesse et rapporte-le entre tes dents... Cherche l'épée, vieux Sär, l'épée du valeureux chef qui gagnait des coffres d'or rouge sur le dragon à grandes voiles déployées.

Le chien regarde fixement le vieillard, baisse le front et semble réfléchir. Tout à coup il dresse sa tête intelligente, pousse un long aboiement et s'élance dans la direction du bûcher.

— Il a compris! pense le vieillard.

Olaf s'absorbe dans des pensées suprêmes. Sur le point de franchir le pont céleste de Bifröst (1), formé des couleurs de l'arc-en-ciel, et d'entrer dans la lumière du palais d'Allfadar (2), il scrute sa conscience pour chercher si sa mémoire lui rappelle quelque faute. Mais il est resté brave, généreux; aucun fiel ne remplit son âme; il ne maudit pas même Eystein, et sa dernière prière aux dieux est une action de grâces.

Lentement arrivent près de lui les voisins de sa cabane; leur front est sombre; l'épée qui bat leur flanc semble avoir soif. Ils jettent des regards farouches sur le moribond couché à leurs pieds.

La foule grossit d'instants en instants. Agnète reparaît; sa mission est remplie; elle s'agenouille sur le sol et soutient le vieillard, qui rassemble ses forces pour adresser à ses amis de suprêmes conseils :

— Ne me vengez pas, dit-il, et gardez la paix au fond de votre cœur. Que vos glaives soient rouges pendant la guerre, vos greniers pleins durant la moisson! Puissiez-vous avoir des compagnes sages comme Nanna, des fils vaillants comme Régnar! Ne vous fiez jamais à la glace de la nuit passée, à la neige du printemps, au serpent endormi! Louez le jour après le coucher du soleil, l'hydromel après le festin, les conseils après les avoir suivis.

Le vieillard parla longtemps en dépit de ses souffrances; il était calme comme Saga dans le sanctuaire de la mémoire. Tantôt sa parole était imagée comme le chant d'un scalde, tantôt elle empruntait la forme des prophéties de Vala (3).

Les hommes l'écoutaient en silence. Le jour s'avançait et la faiblesse d'Olaf grandissait d'heure en heure.

Cependant personne n'osait prendre la parole et donner au vieillard un avis suprême. La même pensée préoccupait tous les esprits, et pas un des compagnons du viking ne se hasardait à l'exprimer.

Enfin le vieillard murmura :

— Sär! Sär!

Comme si de son arrivée dépendait l'exécution de son dernier vœu, au même instant un bond inattendu amena le chien près de son maître. Il tenait entre ses dents le glaive du viking, ce *frère du Gelaus*, qui tant de fois avait bu le sang de l'ennemi. La vue de cette brave épée ranima les forces expirantes du vieillard. Il caressa le chien pour le remercier, fit signe à Agnète de le soutenir un peu plus haut; puis il dit, d'une voix à laquelle son énergie communiquait des vibrations suprêmes :

— L'heure du trépas est venue... Un vrai Scandinave ne l'attend pas dans son lit... Qui meurt de ma-

(1) Esprits malfaisants.

(1) Pont qui conduit au Valhalla.
(2) Origine de Tout, père des dieux.
(3) Sybille.

ladie est exclu à jamais du séjour du Valhalla. Et moi, qui veux chaque soir voir sur la table du festin des immortels la chair renaissante du sanglier, moi qui veux vider les cornes d'or tendues par les Valkiries (1), je vais mourir volontairement, comme doit tomber un guerrier...

Avant que Vidar, le dieu du silence, cloue à jamais mes lèvres refroidies, je dirai un dernier chant d'adieu à tout ce que j'aime en ce monde... Que celui d'entre vous qui possède une harpe la confie à mes mains tremblantes.

Un jeune homme tendit la sienne à Olaf, qui effleura les cordes de ses doigts et chanta d'une voix de plus en plus faible :

— Adieu, rochers sombres, patrie de Thor, pierres runiques (1), douées d'une puissance mystérieuse; et vous, lacs bleus que je connais si bien, écueils dangereux, îles verdoyantes, adieu! adieu!

Adieu, ô tertres funéraires, que l'onde bleue baigne sans cesse, et près desquels elle semble soupirer un chant funèbre; tumulus que les tilleuls couvrent d'une pluie de fleurs, et près desquels viennent pleurer les vierges; adieu! adieu!

Adieu, compagnons de jeunesse, guerriers dont les glaives étaient frères du mien, amis des jours heureux, témoins de ma dernière heure, l'équitable Saga jugera entre moi et le roi Eystein! Adieu! adieu!



La mort d'Olaf. Dessin de Gilbert.

Olaf se tait, saisit l'épée couverte de caractères runiques et en dirige la pointe contre son sein :

— Ce dernier exploit m'est facile; la mort est moins dure que la vie.

Il dit et taille courageusement dans ses bras et dans sa poitrine des runes en l'honneur d'Odin, de profondes runes de mort... Les gouttes de sang jaillissent de sa poitrine blanchie par les ans, et il tombe épuisé dans les bras d'Agnète, dont les larmes coulent sur son front.

— Tu prendras soin de Sär, lui dit-il.

Une dernière fois il tire de la harpe un son pareil à un gémissement, et ceux qui s'inclinèrent vers lui distinguèrent seuls ces paroles :

— Adieu, bocages, berceaux de verdure! adieu, vagues bleues, amis de mon enfance, qui vouliez mon bonheur, je vous reconnais encore; adieu! adieu!

Un soupir, une corde brisée, et ce fut tout.

(1) Vierges guerrières qui versent l'hydromel aux héros.

(1) Couvertes de runes, signes mystérieux.

La harpe roula à terre, la tête d'Olaf retomba. Il était mort.

Le jarl s'avança :

— Nous creuserons ici sa tombe, dit-il, afin qu'il entende encore le murmure des vagues qu'il aimait. Nous ne lui élèverons pas un monument superbe semblable à celui de Noordstan, dont chaque fenêtre est fermée avec une plaque d'argent, d'or et de cuivre; mais chacun de nous apportera, pour former le tertre, un peu de la poussière de son champ et y placera une pierre... Et ces pierres crieront contre Eystein, que nous avons voué au marteau de Thor et aux ténèbres d'Héla!

Var, le dieu des serments, recueillit de terribles paroles, et, quand ils se séparèrent, tous ces hommes étaient résolus à agir sans délai.

Sur le tertre hâtivement élevé par leurs mains restèrent seuls deux êtres faibles et désolés : Sär et Agnète. L'enfant pleurait, le chien gémissait d'une façon lugubre.

Enfin, la petite elfe appuya ses lèvres fraîches sur la tête de Sär et lui parla doucement.

— Il m'a recommandé d'avoir soin de toi, dit-elle; viens, je panserai tes blessures et nous reviendrons tous les deux sur le tertre où il repose. J'y conduirai mes brebis, nous les garderons ensemble; et si les hommes oublient, l'enfant et le chien se souviendront.

Sär suivit la petite Elfe, et l'on n'entendit bientôt plus sur le promontoire que le bruit du ressac des flots, battant la roche noire couverte des runes des premiers âges du monde.

II. — LA RÉVOLTE.

Une centaine d'hommes se trouvaient réunis dans la grande salle de la demeure du jarl Orin. Cette pièce était jonchée de branchages et de roseaux. Au centre s'élevait le foyer, composé de larges pierres, et sur ce foyer brûlait un feu atteignant les proportions d'un bûcher. Une ouverture circulaire pratiquée sous la toiture permettait à la fumée de monter dans l'air. Le long des murailles pendaient des armes de toute forme et de toute provenance. Qui eût raconté leur histoire eût en même temps célébré les hauts faits des ancêtres du duc Orin, un des plus vaillants hommes de l'Upland.

En ce moment, le jarl, assis à l'extrémité de la salle entre les deux plus âgés des guerriers, attendait pour prendre la parole que les blondes jeunes filles eussent cessé de verser l'hydromel dans les gobelets de corne noire. Son visage, largement modelé, respirait en ce moment la colère et la menace, et les paroles de défi se pressaient sur ses lèvres frémissantes. Non loin de lui, assis sur un siége d'honneur, le scalde se tenait immobile. Sa harpe reposait entre ses bras, bouclier vivant contre la douleur; elle charmait sa vieillesse isolée; arme terrible, quand elle élevait sa voix d'airain, les fibres du cœur des hommes lui répondaient. En Scandinavie, il n'y avait ni festin, ni bataille, ni assemblée où un scalde ne fût appelé. Les enfants du Nord aimaient les nobles rhythmes de la poésie, et y puisaient des inspirations de courage et de vertu.

Quand les coupes vides furent posées sur les tables, le jarl se leva :

— Compagnons, dit-il, l'homme libre peut se soumettre au pouvoir d'un autre homme, jamais à celui d'un tyran. Si vous voyez autour de vous des demeures en ruine, il n'est pas besoin de demander : « Quelle main y porta la dévastation? » Cette main est celle d'Eystein. Si vous voyez pleurer une mère, ne la questionnez pas sur le sort de ses enfants... Eystein les lui a ravis. Si dans le bois de pins, le long du rivage, dans les rochers qu'habite l'ours des glaces, vous découvrez d'infortunés proscrits, ne les interrogez point sur leurs malheurs... Eystein les a causés. Où le sang coule, où l'on verra des larmes, ce roi a passé!

Chacun des auditeurs du jarl frappa le bouclier de son épée.

Orin continua :

— Me voulez-vous pour chef tant que durera la guerre contre Eystein? Car, j'en fais le serment par Odin, Thor et Freyer, jamais ma brave épée ne se reposera qu'elle n'ait achevé sa tâche!

— Nous le voulons! crièrent cent voix.

— A partir de cette heure, poursuivit Orin, que chacun de vous arme ses fidèles; vos esclaves mêmes doivent combattre pour cette cause; lorque Nött traversera les cieux, pour la quinzième fois, dans son char traîné par des chevaux noirs, trouvez-vous dans les bois voisins d'Upsala.

— Nous y serons! dirent encore les hôtes d'Orin.

Le scalde se leva. Il chanta les justes représailles des peuples, les combats des héros, il prédit que les glaives des libérateurs auraient la force du glaive de Sigurd, et quand il se tut, tous les regards brillaient de courage.

Quinze fois le char doré du jour a roulé dans les cieux, et pour la quinzième fois la nuit redescend calme et mystérieuse. Elle cache dans ses ombres les hommes du jarl Orin, les combattants viennent à la suite des comtes, les braves suivent les hommes libres, et avant que, dans la forêt, chante le beau coq rouge que l'on appelle *Fialar*, le signal est donné, les conjurés marchent en colonne serrée et s'avancent du côté d'Upsala, sans que nul bruit ait trahi leur présence.

Ils poursuivent leur route, calmes, résolus, muets, implacables, comme des messagers des Nornes (1).

Tout à coup un grand cri s'élève de la plate-forme du palais d'Upsala.

— Aux armes! aux armes! répète la sentinelle.

Elle ne peut prononcer un autre mot et roule à terre, la gorge transpercée d'un javelot aigu.

Au même moment les épées résonnent sur les boucliers d'airain poli avec un bruit formidable. La garde du palais s'éveille, s'arme à la hâte, Eystein se précipite hors de sa couche, tremblant, effaré, comme les tyrans, dont la lâcheté égale la cruauté raffinée.

Un de ses serviteurs lui présente son casque, sa cuirasse et son épée, mais Eystein songe plus à ses trésors et à sa vie qu'à son honneur de roi et à sa renommée de guerrier.

— Luttez, dit-il à ses gardes, luttez jusqu'à la fin, jusqu'à la mort.

Pour lui, loin de revêtir son armure, il se couvre de vêtements grossiers, il saisit une lourde cassette remplie d'or rouge, de perles et de pierreries, il descend de sa chambre élevée, traverse comme un fantôme la cour, à l'entrée de laquelle se battent pour le défendre ses fidèles soldats. Il se glisse dans l'écurie, où cent chevaux de pure race mangent l'avoine dans des auges

(1) Parques scandinaves.

précieuses, puis il regarde le blanc, il regarde le gris, il selle le meilleur de tous.

Une minute plus tard, un cavalier fuyait à travers la campagne.

Pendant ce temps, le sang coulait, les corbeaux et les aigles criaient de joie au plus haut du ciel, le jarl brisait les boucliers de sa masse d'armes, et de son glaive fouillait les casques. Le sang des chaudes blessures détrempait la terre. Les flèches volaient, les morts jonchaient le sol ; au milieu du fracas des épées les hommes tombaient les uns sur les autres, préparant une ample pâture aux loups.

Quand le soleil brilla dans le ciel, la garde du roi Eystein était vaincue, désarmée. Le jarl et ses valeureux compagnons pénétrèrent dans le palais, cherchant le koug (1) barbare, dont le pouvoir leur avait été si lourd.. Ils ne trouvèrent dans sa chambre que son armure vide, son glaive inutile et de l'or et des perles répandues sur les fourrures dans la précipitation du départ. Ils coururent à l'écurie : un cheval manquait, non pas le noir, non pas le gris, mais le meilleur de tous.

Alors le jarl comprit :

— Il a eu peur de nos épées, le roi Eystein, et il s'est enfui !

Le soir, dans la grande salle du palais, le jarl Orin s'assit à la place du roi, la belle jeune reine d'Eystein, Ingeborg la Blonde, versa l'hydromel aux vainqueurs, et le vieux scalde, réjoui moins encore par la liqueur à la mousse dorée que par la victoire des siens, ajouta une corde d'airain à sa harpe et chanta :

— Nous avons frappé de l'épée, et les portes du palais d'Upsala se sont ouvertes, et les gardes qui le défendaient ont roulé sur la bruyère; maintenant leurs pâles cadavres reposent sur l'écueil et le vautour se réjouit. Les fils libres de la Scandinavie sont débarrassés de leur oppresseur.

Nous avons frappé de l'épée, et soudain l'orphelin a compris qu'il avait un protecteur; la veuve, qu'on lui restituerait son douaire; l'homme libre, qu'on respecterait ses droits; et la trinité des dieux scandinaves, Thor, Freyer et Odin, regarde avec faveur les braves de la Norlandie, les hardis Uplandais.

En entendant ces mots, la jeune reine, dont les boucliers polis des guerriers reflétaient la pâleur, tomba de toute sa hauteur, comme une fleur dont la tige est tranchée.

— Qu'elle soit la servante du jarl! dit une voix.

— Non, répondit celui-ci, l'humiliation d'être la compagne d'Eystein suffit; qu'elle soit libre.

Des esclaves enlevèrent la jeune reine, la transportèrent dans son appartement, et le festin continua.

Le lendemain le jarl reçut en audience tous ceux qui avaient à se plaindre du roi Eystein. On leur partagea ses trésors, ses armes; les bornes des champs, les parts d'héritages, les patrimoines furent rétablis et restitués. Les domaines du vieil Olaf furent consacrés à soutenir les femmes des derniers combattants morts pour la liberté de l'Upland.

La tranquillité régna enfin dans le royaume. Les sacrifices offerts aux dieux furent conformes à l'humanité. L'autel de Balder, le dieu du bien, reçut les plus nombreuses offrandes. Le peuple respirait. Les esclaves sentaient moins le poids de leur chaîne.

(1) Roi.

En souvenir d'Olaf, le jarl envoya des secours à l'aïeule d'Agnète.

Les os des vaincus blanchissaient sur les rochers. On se souvenait à peine des mauvais jours : l'homme en bannit vite la mémoire pour s'abandonner aux charmes de l'espérance. On parlait d'Eystein comme d'un être des temps anciens; les enfants oubliaient son nom.

Tout à coup une terrible nouvelle fut apportée à Upsala.

Goë, un jeune pêcheur qui s'était avancé loin dans la mer, affirmait avoir vu une flotte nombreuse faisant voile vers la côte.

— Je n'étais pas sous l'empire d'un songe, dit-il au jarl qui l'avait mandé, les trolles malfaisants n'abusaient point mes yeux. J'ai vu, semblable à un vol de vautours, une flotte de vaisseaux d'aspect sinistre... L'apparition du *Naglfar* (1), dont la coque est formée des ongles des morts, m'aurait moins épouvanté... Et, j'en jure par Odin! les dragons rouges qui cinglent vers nous sont, comme le *Naglfar*, remplis des ennemis des dieux!

En un instant la nouvelle du retour d'Eystein se répandit dans Upsala. Les détails donnés par Goë ne permettaient plus le doute. La description du navire royal était exacte et minutieuse.

— Il s'étendait comme un serpent sur les eaux, disait le pêcheur; sa tête de dragon dominait la proue, sa gueule semblait étincelante ; ses flancs étaient tachetés d'or et d'azur. Au-dessus de la poupe sa queue redoutable formait un anneau couvert d'écailles d'argent. Il avait des ailes noires bordées de rouge. Quand il les déployait, il égalait la vitesse de la tempête et devançait le vol de l'aigle. On croyait contempler une forteresse flottant sur les eaux, à le voir rempli de guerriers en armes.

Le jour même, des messagers partirent dans toutes les directions de l'Upland. Il s'gissait de recevoir Eystein et ses combattants au moment où ils poseraient le pied sur le territoire scandinave. Il s'agissait pour chaque Uplandais, non pas seulement de ses biens, mais de sa vie; car le sanguinaire Eystein ne pardonnerait jamais la révolte dont il venait tirer vengeance.

Les vieillards eux-mêmes reprirent leurs armes, les femmes lacèrent les cuirasses et fourbirent les casques luisants; les enfants saisirent à deux mains des arcs et des flèches et promirent d'agir comme des fils de héros.

L'armée courut vers le rivage au moment où les dragons rouges vomissaient de leurs flancs les soldats d'aventure recrutés par Eystein. C'étaient, non pas les hardis rois de la mer, sillonnant les vagues bleues avec fierté, imposant des rançons aux rois et des droits de péage aux marchands, mais des pirates souillés de crimes, prêts à l'assassinat, au vol, au parjure; l'écume des flots qu'ils souillaient par leur présence et dont l'alliance seule était un déshonneur. Quel prince, quel koug, quel jarl ou comte eût offert son appui à Eystein? Il avait recruté des bandits de l'onde et leur promettait pour trois jours le pillage de l'Upland.

La convoitise au cœur, le fer à la main, repoussants sous leurs habits de peau et leurs armures rouillées de sang, ils se précipitèrent sur le rivage, semblables à une bande de loups voraces.

(1) Vaisseau fantastique qui a pour passagers les ennemis des dieux.

Leur cri de guerre ressemblait à des rugissements de bêtes fauves. Au lieu de manier l'épée en guerriers habitués aux jeux du glaive, ils se servaient de masses énormes, plus lourdes que le marteau de Thor, et de pieux de fer qui trouaient largement les poitrines. Leurs bonds ressemblaient à ceux de la bête sauvage sortant du fourré d'où la débusquent les chasseurs.

Ils sortent des flancs des navires d'Eystein plus nombreux que les mouches venimeuses d'un cadavre. On croit voir au complet cette armée formidable, mais les dragons rouges en enfantent toujours.

Jamais l'histoire, grave comme la justice, ni les Sagas, mémoire des peuples, ni les chants des scaldes, souvenirs des époques valeureuses, ne rediront dans toute son horreur cette lutte inégale.

Les hommes libres de l'Upland se battent un contre trois sans se décourager, sans défaillir; ils s'offrent aux lances, aux glaives, aux massues. Le jarl cherche Eystein dans la mêlée, croit le reconnaître à son casque d'or rouge habilement ciselé. Il l'attaque, le presse, l'entoure des fulgurants éclairs de son glaive, menace la tête, touche la poitrine, abat presque le poignet d'un revers de son arme; enfin, d'un coup furieux, il plonge son arme à travers les trous du casque et pense l'avoir aveuglé. Son adversaire chancelle, roule sur le sol. Le jarl lui pose un genou sur la poitrine, arrache le casque et reconnaît un esclave. Eystein, lâche pour la seconde fois, attend dans la cale d'un de ses vaisseaux que la victoire se soit décidée pour les siens.

Odin et les dieux justes suivent du regard avec une faveur marquée les nobles enfants de l'Upland; mais Loki, l'esprit du mal, et les trolles placés sous sa domination se déclarent pour Eystein.

Le jarl, blessé à la cuisse, ne peut plus combattre qu'en s'appuyant sur l'épaule du noble comte Agir; le scalde, sa harpe sur le cœur, a roulé du faîte des roches dans les abîmes de la mer, et les habitants mystérieux des ondes jouent avec les cordes de l'instrument de Braga.

Ils tombent, les vaillants! ils rougissent le sol de leur sang; ils tombent frappés en face, à la poitrine ou au visage, et les pirates d'Eystein enchaînent les derniers combattants.

Le roi, vainqueur des Uplandais, ce roi qui ramasse dans le plus pur du sang scandinave sa couronne déshonorée, passe à bord de l'*Oren* la nuit suivante, et tandis que les pirates dépouillent les morts héroïques, il s'endort au milieu de l'orgie.

Trois jours plus tard, le bâton qui convoque les hommes en assemblée générale, proche du palais d'Upsala, est promené dans les campagnes. Pas un n'a le droit ou le vouloir de manquer à cet appel. Sans nul doute, Eystein, rétabli par la violence, veut rendre plus lourd que jamais le joug qu'il fait peser sur le cou de son peuple. Mais mieux vaut connaître l'horreur de son sort que de rester dans l'incertitude.

A côté d'Upsala est une colline consacrée par de nombreux tumulus.

Dans un espace tracé en forme de cercle sont placés des blocs de pierres destinés aux chefs de la nation. Les nuages du ciel servent de dais à l'assemblée.

Les jarls, humiliés de leur défaite, arrivent le front penché, puis les comtes, les hommes libres de haute lignée. A côté d'eux se tient assis le *logman*, l'homme de la loi, chargé de soutenir, même contre le souverain, les droits méconnus du peuple.

En arrière des siéges de granit, les laboureurs, les bergers, les pêcheurs de la côte se pressent en tumulte.

Pas un homme libre qui n'ait un bouclier au bras, un glaive au flanc; ce que dit la langue, l'épée doit toujours être prête à le soutenir.

Une profonde angoisse dévore les âmes. On peut tout attendre d'Eystein, hors la miséricorde et la justice.

Sur les derniers échelons de la colline, des veuves, des vierges, des enfants attendent ce qui va se passer: les unes avec une stupeur résignée, les autres avec la curiosité naturelle à leur âge.

L'Althing était au complet.

Eystein parut.

A côté de lui se trouvaient deux hommes, le chef des pirates, auquel il devait la victoire, et Faxe, l'un de ses esclaves.

Le roi monta sur la pierre formant le siége royal, toutes les bouches se turent, et tous les cœurs battirent.

Eystein rappela d'une façon brève, mais orgueilleuse, la splendeur de sa race et les premiers exploits de son règne. Il osa soutenir à ceux qu'il avait opprimés, spoliés, enchaînés, massacrés, qu'il n'avait rien fait que d'équitable. Il peignait sous les plus noires couleurs le jarl Orin, tombé pour la liberté, et le vieil Olaf, dont les dernières paroles avaient été des conseils pacifiques.

Alors il s'arrêta. Il espérait que la crainte arracherait aux vaincus un applaudissement à ce discours hypocrite. Il se trompait. Les mains serrèrent la poignée des glaives, mais le fer ne résonna pas sur les boucliers. Alors Eystein reprit :

— Vous croyez, hommes du Nord, que je reviens au milieu de vous pour vous imposer ma volonté et vous traiter en esclaves... Je vous hais trop pour reprendre mon trône à Upsala. Mais je vous ai humiliés, vaincus, foulés aux pieds, et, dédaignant de rester votre maître, j'entends, du moins, vous en imposer un.

Chacun respira. C'était déjà un bonheur si grand d'être débarrassé d'Eystein!

— Mais, poursuivit le roi, vous n'êtes pas dignes d'avoir, pour vous gouverner, un noble fils des Ases... La plus vile des créatures suffit pour mener un si vil troupeau. Je laisserai parmi vous des soldats chargés de faire respecter mes ordres, et le monarque qui devra vous donner des lois. Dans deux jours, mes chevaux à voile sillonneront de nouveau les mers, et je vous abandonnerai à la misère, à la honte, au désespoir.

Eystein promena un farouche regard sur l'Althing et ajouta d'une voix où vibraient à la fois le mépris et la haine :

— Choisissez donc pour chef un être misérable, dégradé comme vous-mêmes, Faxe, mon esclave...

A ce nom, une rumeur s'éleva du sein de la foule.

A cette époque, les esclaves étaient tenus dans un tel mépris, que la bête elle-même avait sur eux des droits de préséance.

On refusait à ce malheureux l'entrée du Valhalla, à moins qu'il ne fût mort pour son maître, et les scaldes répétaient dans leurs chants : « Störkodder, dangereusement blessé dans une bataille, préféra mourir, plutôt que de recevoir les soins de son esclave. »

Faxe, qui se trouvait en ce moment près du roi, tourna sur la foule des yeux voilés de larmes; il avait assez souffert pour comprendre la douleur, il se fût senti heureux de soulager celle des hommes.

Tout à coup, un long aboiement se fit entendre, puis un cri d'enfant, et brusquement un dogue qu'une mignonne petite fille s'efforçait de retenir par le cou, bondit au milieu de l'assemblée.

— Sär ! Sär ! répétait Agnète, honteuse, épouvantée.

— Sär ! dit une voix, le fidèle chien d'Olaf !

Agnète continuait d'inutiles efforts pour entraîner son compagnon ; l'animal tournait autour de lui ses grands yeux calmes, remplis de bonté et d'intelligence.

Eystein éleva de nouveau la voix :

— Eh bien, reprit-il, vaillants Uplandais, choisissez donc, pour vous gouverner, ou Faxe, mon esclave, ou Sär, que vous semblez connaître.

— Sär ! Sär ! dirent cent voix.

— Vive le chien, ami des hommes !

Faxe cacha son front humilié dans ses mains.

— Mieux vaut cette noble bête que Ganir, le chien d'enfer, dit un comte.

— Au pavois ! au pavois ! dit le jarl.

En même temps, en dépit des efforts d'Agnète, Sär



Le couronnement de Sär. Dessin de Gilbert.

fut élevé sur un large bouclier, porté par un groupe de guerriers, et on lui fit faire de la sorte le tour de l'Althing.

— Et maintenant, fit Eystein en descendant de son siége, maintenant que vous l'avez élu par le glaive et le bouclier, je lance sur la mer mes chevaux à voile, je m'allie aux vikings les plus farouches, et, vous vouant, vous et vos fils, au dieu Loki et au loup Fenris, sorti de ses entrailles, je m'éloigne du château d'Upsala pour n'y revenir jamais !

Eystein quitta immédiatement l'assemblée.

Alors, les officiers chargés par lui de conserver à la cour de Sär Ier le cérémonial ordinaire des monarques, formèrent la haie, et le chien d'Olaf marcha paisiblement au milieu, après s'être assuré qu'il était suivi par la petite elfe.

Quand celle-ci se trouva sur le seuil du palais, elle s'agenouilla, prit dans ses bras la tête de Sär, l'embrassa doucement sur son front tacheté d'une étoile blanche, et lui dit en le caressant :

— Tu étais jadis mon hôte, mon compagnon, mon ami. Te voilà devenu mon maître... M'aimeras-tu toujours, Sär, mon cher Sär ?

Le dogue leva sur Agnète ses regards expressifs et lécha doucement la petite main qui l'avait nourri.

RAOUL DE NAVERY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES VOYAGEURS MODERNES.

LA *GERMANIA* ET LA *HANSA* [1].

Nous l'avouons en toute humilité, autant nous comprenons les nobles expéditions qui ont été entreprises pour déterminer la configuration des terres polaires, autant notre raison se refuse à admettre, au point de vue pratique, les sacrifices de toute espèce qui ont été faits pour découvrir un passage de mer libre qui permettrait, dans ces régions glacées, de passer d'Europe en Amérique. L'eût-on trouvé, quelle en serait l'utilité? Comment y parvenir sans de mortels périls? comment savoir si le canal, débarrassé cette année, le serait l'année suivante? et comment admettre, le problème résolu, qu'un négociant confiera ses cargaisons à une voie si incertaine et si périlleuse?

Aujourd'hui, il est à peu près démontré que ce passage, si héroïquement cherché et qui a coûté la vie à tant de marins admirables de science et de courage, n'existe pas, et qu'il y a téméraire folie à poursuivre ce redoutable problème à travers des solitudes de neiges et de glaces éternelles.

C'est dans un but plus sensé, pour l'avancement de la géographie et des sciences naturelles, que, frétés, équipés par un comité spécial, le 16 juin 1869, partirent du port de Bremerhaven les deux navires allemands la *Germania*, capitaine Karl Koldeway, et la *Hansa*, capitaine Hagemann. Avec ces deux chefs, jeunes, mais dont le courage avait déjà été éprouvé par de rudes voyages dans le Nord, s'embarquèrent un groupe de savants. Sur la *Germania :* le docteur Bœrgen, du Sleswig, astronome à l'observatoire de Gœttingue; le docteur anglais Copeland; Jules Payer, auteur de plusieurs voyages alpestres; et Adolphe Pansch, médecin, auteur d'une *Flore de la mer*. A bord de la *Hansa* s'installèrent le docteur Buchholz, chargé de la zoologie, de l'ethnologie, de l'anthropologie; et Gustave Laube, professeur à l'Ecole polytechnique de Vienne. La *Germania* était un solide navire à vapeur, avec voilure complète, d'une capacité de cent quarante-trois tonnes, parfaitement construit et outillé pour la périlleuse navigation qu'il allait entreprendre. La *Hansa*, qui devait servir d'escorte et de magasin à la *Germania*, très-bien approvisionnée du reste, était un schooner à voiles, dont on avait eu soin de renforcer l'avant et les flancs par une armature de chêne et de fer pour résister au choc et à la pression des glaces. Ces deux bâtiments, parfaitement aménagés, portaient des équipages excellents, des matelots dont nous verrons bientôt l'impassible discipline et l'héroïque courage. Mais tous les marins que nous avons consultés ont été unanimes à nous dire qu'il n'est pas sage de vouloir, dans les régions polaires, faire marcher de conserve deux navires, dont l'un peut disposer d'une machine à vapeur, tandis que l'autre n'a que des voiles. Malheureusement, même à la voile, la marche des deux bâtiments n'était pas égale, et, dès les premiers jours, la *Hansa* se trouvait toujours sous le vent, quoique la *Germania* diminuât sa voilure. Les temps contraires, les épais brouillards, empêchèrent les deux bâtiments de s'élever rapidement vers le nord Cependant, le 5 juillet, le cercle polaire fut franchi, 66°33′ et 0°15′ de longitude du méridien de Greenwich. La nuit n'existait presque plus; on n'avait plus besoin de lampes, et à minuit le soleil éclairait les flots lourds et la nature muette, quand ciel et mer n'étaient pas recouverts de ces brumes épaisses et grises, l'effroi et la tristesse des navigateurs dans les mers arctiques. Ces brumes, le 9 juillet, au-delà de l'île de Jean-Mayen, devinrent si obscures que, quoique tout le jour on eût soin de sonner de la trompe et de tirer quelques coups de canon, la *Hansa* se trouvait hors de vue. Le 15, naviguant toujours dans une morne obscurité, la *Germania* voguait au milieu des glaces flottantes.

Tout à coup, comme un rideau d'opéra, le brouillard se lève, et une indicible et muette émotion s'empare de l'équipage. A la distance de deux ou trois cents mètres se dresse et s'étend une haute falaise de glaces, contre laquelle le flot irrité se brise, tandis que, frappée par le soleil, elle reflète les feux du rubis, de l'émeraude, de la topaze; et, comme pour rendre plus profond l'effet de la sublime vision, le brouillard retombe et la voile. Mais, ne l'eût-on aperçu qu'une minute, c'est là un de ces spectacles sublimes qui ne s'oublient jamais.

Jusqu'au 18 juillet, toujours *espérant* la *Hansa*, au milieu de montagnes de glaces qui commençaient à la fatiguer, la *Germania* courait de petites bordées; enfin, à huit heures du soir, le bâtiment retardataire rallia; la *Germania* chauffa sa machine, prit à la remorque la *Hansa*, dont elle se sépara à minuit. Les deux capitaines avaient fixé pour point de rendez-vous l'île Sabine. Lorsqu'ils se quittèrent, qui leur eût dit qu'ils ne devaient se revoir que quatorze mois après? C'est ce qui allait arriver pourtant. Le 20 juillet, la *Hansa* fut encore en vue une fois; la *Germania* lui fit un signal pour l'appeler à elle; le signal fut mal vu, mal traduit en conséquence, et le malheureux schooner, croyant que l'autre navire le suivait, disparut dans la profondeur de la brume. Pauvre *Hansa*, quelle fin t'attendait! Malheureux équipage, quelle destinée tragique devait être la tienne!

LE VOYAGE DE LA GERMANIA.

«Dès le 25, le navire entra dans la région des glaces, à travers lesquelles il se faisait une voie, grâce à la puissance de la vapeur. « Le soir, dit la narration des explorateurs (1), le ciel s'éclairait entièrement et offrait le magnifique spectacle du soleil de minuit illuminant la solitude de ses rayons obliques. Quelle lumière étrange, quelles ombres d'une portée immense! Les glaçons étaient énormes, ils offraient l'aspect d'une chaîne mouvante de montagnes; ici, des déclivités et des voussures qui venaient doucement mourir dans l'eau; là, de hautes croupes, abruptes, percées d'une gorge où coulait un ruisselet. A telle place, on voyait

(1) *Voyage au pôle Nord*, par Jules Gourdault. Hachette. Un très-beau volume orné de gravures.

(1) Traduction de M. Gourdault.

des entassements de blocs aux dimensions et aux formes les plus variées; à telle autre, des murailles à pic, ou des espèces de colonnes, d'aiguilles, des stalactites de vingt ou trente pieds... La mer, d'un calme plat, reflétait nettement tous les objets. Sa couleur présentait les tons les plus opposés. Sous les nuages, elle passait par toutes les teintes sombres, depuis le noir foncé jusqu'au safran. Sous l'azur, elle brillait d'une transparence verdâtre. La partie des glaçons éclairée par le soleil avait une couleur rose tendre; le côté des blocs se trouvant à l'ombre offrait les nuances les plus délicates du bleu et du violet. Et comme le tout était estompé! Ce sont là des effets d'une splendeur admirable que peut seul produire le soleil de minuit dans les régions boréales. »

Ce qui émeut surtout dans ces régions, c'est le sentiment que l'on éprouve de son isolement, on est comme atterré « par cette solitude infinie et la plénitude de cet abandon ».

Enfin, le 5 août, après avoir dépassé les îles du *Pendule*, à cinq heures du matin, la *Germania* abordait le cap Griper-Roads, côte sud de l'île Sabine, et mouillait dans une petite baie qui allait, plus tard, lui servir de lieu d'hivernage. Elle était ainsi parvenue sur la côte du Groënland qu'elle avait mission d'explorer. Elle attendait la *Hansa*. Hélas, la *Hansa* ne devait jamais venir!

La côte du Groënland était très-mal connue; il avait donc été enjoint aux explorateurs de la relever le plus exactement possible, de l'étudier au point de vue scientifique, et d'abord de rechercher sur quel point de l'île portant son nom le général Sabine avait établi son observatoire. Dans leur première excursion en canot, un morse furieux se jeta sur leur frêle esquif; la lutte fut longue, un instant incertaine, et ce n'est qu'en tuant l'énorme bête, que l'on put lui échapper. C'était un véritable monstre; sa longueur atteignait cinq mètres, et son poids, vingt quintaux. La tête affreuse du morse est armée de dents de trente pouces, et sa gueule garnie de longs poils. Avec des bonds furieux il s'élance entièrement hors de la mer, broyant par sa forte mâchoire et par sa masse tout ce qu'il rencontre. L'épaisseur de son cuir le rend presque invulnérable. Pour le tuer, il faut le frapper à l'œil ou dans la gueule, que, lorsqu'il charge, il tient largement ouverte, et d'où sort une tempête de sons, tantôt rauques, tantôt éclatants. C'est, en vérité, un redoutable adversaire; cependant les matelots de la *Germania* ne craignaient pas de l'attaquer, parce que sa graisse, soigneusement recueillie, alimentait la machine à vapeur.

Pendant le mois d'août — il n'y avait pas de temps à perdre, déjà ne se voyait plus le soleil de minuit — la *Germania* visita l'*île Shannon*, le *Petit-Pendule*, la *terre de Hochstetter*, la terrasse appelée *Tellplate*. Et des plus hautes cimes de neige et de glace que l'on peut atteindre, on dut reconnaître que, pour cette année, il ne fallait pas songer à percer plus au nord. Toute la mer du côté du pôle ne présentait qu'une masse de glaçons amoncelés et soudés; chaque nuit, grâce à la gelée, la glace s'étendait; le thermomètre était tombé à — 8 degrés, et, à la mi-septembre, de retour dans la petite baie de l'île Sabine, nos voyageurs se préparaient à y hiverner.

En attendant, on fit en traîneaux, c'est-à-dire avec des traîneaux, des excursions de découverte. Nous nous servons de cette dernière expression, parce que, l'expédition n'ayant équipage ni de rennes, ni de chiens, les marins étaient forcés de les remplacer, et le traîneau qu'ils menaient avec eux, chargé de vivres, de vêtements, d'instruments, de la tente, était bien lourd pour leurs bras et leurs épaules. Quand la glace ressemblait à une plaine unie, tout allait à merveille, mais le plus souvent il fallait franchir des glaçons amoncelés, des neiges, dans lesquels traîneau et marins enfonçaient; alors la tâche devenait affreusement pénible. Souvent, bien souvent, il fallait décharger complétement le traîneau, le porter avec une fatigue infinie, et le recharger. On avançait alors de quelques centaines de pas; puis nouveaux obstacles, nouveau déchargement. Aussi, dans une longue journée de douze heures d'un travail harassant, l'équipage humain n'avançait-il que de quelques milles. On s'arrêtait enfin, et, si le temps le permettait, on gravissait de hautes montagnes, on explorait les fiords, on se livrait aux travaux, et on finissait, après avoir dressé une petite tente où tout le monde était entassé, par prendre un repas, suffisant sans doute, mais qu'une tasse de café animait seule. Les pipes s'allumaient, et, après une courte causerie, on demandait au sommeil des forces pour la journée du lendemain. C'est ainsi que fut exploré le *fiord Fligely*, où l'on fit une découverte très-importante. Le 19 septembre, le lieutenant Payer remarqua une roche brillante sur la côte sud de l'île *Kuhn*. C'était un sédiment considérable où d'épaisses couches de charbon de terre alternaient avec du grès. On conçoit l'importance de cette trouvaille pour ceux qui, plus tard, visiteront ces parages, car ce qui s'use le plus vite dans les voyages au cercle polaire, ce ne sont pas tant les vivres, qui, après tout, peuvent être assez facilement remplacés, que le combustible en un pays où il n'existe pas un atome de bois. En effet, dans leurs explorations, les marins de la *Germania* voyaient de grands troupeaux de rennes qui les regardaient passer d'un œil étonné et des bœufs musqués que leur présence n'effarouchait presque pas. Ils n'avaient donc pas la faim à redouter.

A l'extrémité sud-ouest du fiord Fligely, le spectacle était magnifique. Au nord courait une chaîne de montagnes couvertes de neiges et de glaces; mais à leur base l'œil découvrait par-ci par-là un peu de cette verdure qui, à ces cœurs troublés, rappelait la patrie absente. Au sud, au contraire, une immense solitude froide et glacée. Une question dont nos explorateurs auraient bien voulu avoir la solution les préoccupait vivement. Le Sund à l'entrée duquel ils étaient parvenus communiquait-il avec la baie d'Ardencaple? Du lieu où ils se trouvaient, pas moyen de s'en assurer; pour cela, il fallait remonter vers le nord; or il était impossible à l'expédition de traîner son matériel et ses vivres dans cette direction. Le capitaine Koldeway, laissant là ses hommes, partit avec le lieutenant Payer et M. Ellinger. L'entreprise offrait mille périls, dont un seul eût pu faire hésiter un brave. Il fallait d'abord escalader des amoncellements de glaces sans troubler leur équilibre, car, si une de ces masses venait à glisser, c'était la mort pour celui qui se trouverait sous cette chute. Il fallait, à force de courage, d'adresse et de bonheur, franchir ces premiers obstacles, puis, cela fait, gravir une montagne abrupte de plus de douze cents mètres d'altitude. Quel travail d'Hercule! Nos trois marins partirent; l'ascension dura sept heures; ils franchirent les glaces, les roches et arrivèrent au

sommet de la montagne, où ils s'assurèrent que le fiord Fligely correspondait avec la baie d'Ardencaple.

Les explorateurs revinrent au campement morts de fatigue. Les provisions tirant à leur fin, l'expédition reprit la route de l'île Sabine. Ce n'était pas non plus chose commode; la température s'étant abaissée, de larges crevasses s'étaient faites dans le fiord, il fallait les contourner; mais quelquefois ce n'était pas possible. Alors on était forcé d'en suivre les bords en traînant le traîneau, sur lequel restait un homme pour veiller à l'équilibre de son chargement. Dans une de ces marches périlleuses, le traîneau glissa et disparut dans une de ces fentes avec le matelot qu'il portait. L'attelage humain fut entraîné d'abord et tomba; mais, se relevant et se roidissant, il empêcha le lourd véhicule de disparaître complétement. Le matelot, qui un instant dut se croire perdu, s'en tira avec quelques contusions; on put sauver à peu près tout ce que contenait le traîneau et, enfin, le remonter lui-même sur la glace. Mais quel campement! on ne parvint que très-difficilement à étendre la tente roidie et gelée par son immersion, et tous les effets se trouvaient pleins de glaçons; or le thermomètre marquait encore 4 degrés au-dessous de zéro. Quand on lit les douloureuses misères que bravent les voyageurs, tout en rendant justice à leur énergie, on s'émerveille de la puissance de résistance que possède l'organisme humain, sortant victorieux de si rudes épreuves. Comment le même être peut-il vivre et agir sous la zone torride du Sénégal et dans les ténèbres glaciales du cercle polaire? En apparence, l'homme est le plus faible des animaux; en réalité, grâce à sa raison, c'est le plus résistant de tous.

Pendant une des explorations dont nous venons de parler, le docteur Copeland, qui était resté sur la *Germania*, voulut, avec deux matelots et le chauffeur, se livrer au plaisir de la chasse. Ils aperçurent trois bœufs musqués; ils cherchèrent à les approcher, mais ces animaux, les ayant sentis, se mirent à renifler et s'enfuirent au grand trot.

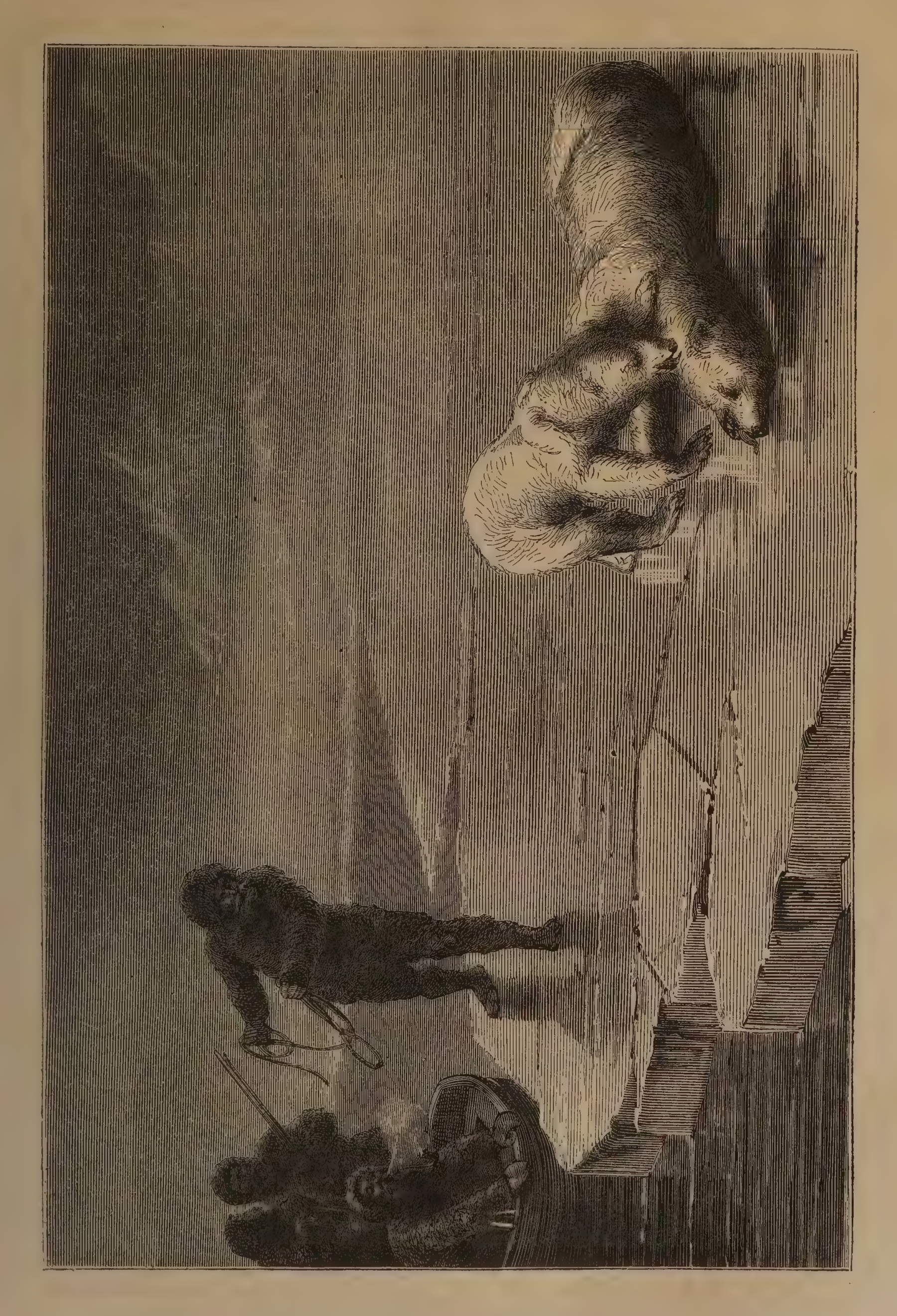
« Les chasseurs s'éparpillèrent alors dans l'espoir de les attraper au fond de quelque gorge. Ils les revirent, en effet, mais ils étaient en train de gravir à toutes jambes une pente abrupte de pierres mouvantes; c'était plaisir de les regarder bondir avec une agilité merveilleuse là où un homme aurait eu toutes les peines du monde à poser seulement le pied d'aplomb. Ils allaient de front et côte à côte, suivant l'habitude des bêtes qui vivent en troupeau. Bien leur en prenait, d'ailleurs, car celui qui fût demeuré à l'arrière-garde eût été exposé à une grêle de pierres que projetaient les fuyards dans leur mouvement de retraite précipitée. Ce fut seulement le lendemain, qu'après bien des fatigues, bien des ruses, on parvint à les surpendre et à les tuer tous les trois. »

Le bœuf musqué, un peu plus petit que notre bœuf ordinaire, est noir, a de longs poils retombant en crinière, et la laine de son dos est d'une finesse admirable. Armé de cornes puissantes, il a un aspect farouche; c'est cependant une bête parfaitement inoffensive. On imagine bien que le docteur Copeland et ses camarades n'eurent pas l'idée d'emporter leurs victimes, ils devaient revenir le lendemain les chercher avec des traîneaux. Ils s'en retournaient donc tout joyeux au navire; le chauffeur marchait en avant, son fusil déchargé sous le bras, lorsque, en tournant une roche, il se trouva nez à nez avec un ours blanc, joli animal qui ne le cède ni au tigre ni au lion en force et en férocité. Aussi quelle retraite fit notre marin! Heureusement le monstre ne l'avait pas aperçu, mais il tourna à droite et à gauche la tête, comme s'il humait un péril dans l'air. Le docteur et ses compagnons s'étaient tapis; ils délibérèrent rapidement, et, comme ils se trouvaient bien armés, ils résolurent de livrer la dangereuse bataille. Ils s'éparpillèrent derrière des roches, en se dérobant soigneusement à l'ennemi. Une sourde inquiétude l'agitait; de temps à autre, il se dressait sur ses pattes, comme s'il voulait voir et sentir plus loin. Alors, ainsi debout, il offrait aux coups sa large poitrine. C'est dans un de ces instants que le docteur, parvenu à bonne portée, fit feu... Un rugissement terrible déchira l'air, et la bête s'enfuit. Les marins se mirent à sa poursuite, ils la trouvèrent à quelques mètres de l'endroit où elle avait été tirée; couchée sur le ventre, elle râlait; nos hommes, se tenant à une distance respectueuse, firent une décharge générale, l'ours cessa de souffrir et les marins crièrent victoire. Pour faire juger quelle quantité de viande et de graisse cette belle chasse procura à la *Germania*, il nous suffira de dire que l'ours seul pesait dix quintaux. Ses jambons furent avec raison trouvés délicieux; et quel parti le cuisinier tira de ses filets!

Il était temps de tout préparer pour l'hivernage. La petite baie, protégée par un îlot où se trouvait la *Germania*, parut un abri sûr; on remorqua le navire au fond du petit port, on le dégréa complétement et on déposa à terre tous les objets dont on n'avait pas immédiatement besoin. Tout autour du vaisseau on éleva sur la glace un épais rempart de neige; le pont fut recouvert d'une tente en toile solidement fixée. A l'extérieur de la chambre on cloua du feutre; à l'intérieur on tendit une épaisse étoffe de laine. On disposa un petit escalier, qui correspondait avec une espèce de jetée en blocs de glace pour descendre à terre, où avec de la glace, de la neige, des planches, on avait construit deux petits observatoires et des magasins, qui ne résistèrent pas à la première tourmente, et qu'il fallut fortifier. Enfin, tout fut terminé dans les premiers jours d'octobre. Le thermomètre était tombé à — 19 degrés. Chaque jour le cercle du soleil se rétrécissait; on n'avait plus que quelques heures d'un jour pâle et triste : mais la santé de l'équipage ne souffrait pas; on travaillait, on patinait, on chassait lorsque le temps le permettait, et l'on osait même faire des excursions de découvertes; mais que de fois aussi ne parlait-on pas de la *Hansa!*

Tous les fiords étant solides, la température ne baissant point au-dessous de 17 degrés, ce qui est un froid supportable tant que le vent ne souffle point en tempête, on résolut de visiter l'île Clavering. Voici donc en route le lieutenant Payer, le docteur Copeland, et trois matelots tirant un traîneau portant instruments, tente, vêtements, lampe, alcool, viandes et graisse. Le 27 octobre, la petite caravane se mit en route et faillit geler : elle ne s'était pas assez couverte. Le lendemain, le docteur échappa à la mort par un vrai miracle. A trois heures du matin, ayant quitté les rochers, où ils avaient assez mal dormi dans leur sac de peau, nos gens entendirent un grand cri de détresse; ils reconnurent la voix du docteur Copeland, qui s'était un peu écarté. Ils s'élancèrent à son secours. Quel spectacle! Le docteur était entre les pattes

d'un ours qui le traînait. Il était mort sans doute. Ils poussèrent de grands cris; l'affreuse bête, après une hésitation de quelques secondes, s'enfuit assez lentement. Les marins ne songèrent pas à faire feu, tant ils étaient pressés d'arriver près du docteur. Il vivait encore; il se releva et conta son aventure. En contournant un glaçon, il avait été si subitement attaqué par l'ours, qu'il lui fut impossible de faire usage de son fusil. Le monstre le renversa d'un coup de patte et commençait à déchirer ses vêtements, lorsque M. Copeland fut assez heureux pour le frapper sur le nez avec le canon de son arme; or, le nez de l'ours est



La chasse à l'ours. Gravure tirée du Voyage au pôle Nord.

très-sensible, comme celui du chat. Martin parut étonné, s'arrêta une minute; les cris de nos amis avaient fait le reste, et le docteur leur devait certainement la vie.

A travers un dédale de glaces colossales, espèce de forêt étincelante, d'icebergs dentelés et posés dans les attitudes les plus menaçantes, les explorateurs visitèrent le cap Borlasse-Warren, la baie Gaël-Hamkes, le cap Mary, la presqu'île Statelberg; ils furent assaillis par un froid dont leur mince tente les défendait très-mal. Sous cette étroite couverture tous les soirs on s'engouffrait avec armes et bagages. La température

s'élevait rapidement; un brouillard remplissait le petit espace; la lampe, allumée, était entourée d'un halo. Avant d'entrer dans son sac de nuit, chacun doublait ses vêtements, et des odeurs insupportables s'élevaient de tous ces corps fatigués et pressés. Le pire, c'est lorsqu'un dormeur, pendant la nuit, voulait sortir; malheur alors au tibia ou au fémur qui se trouvait sous ses grosses bottes.

Le 1er novembre, nos voyageurs revinrent sur leurs pas; le soleil se couchait alors à midi; mais leur marche, ce jour-là, fut éclairée par une splendide aurore boréale, couvrant de feux bleus, rouges, verts, les plaines et les montagnes de glace. Le 4, —25 degrés; le soleil se montra à peine sur l'horizon; toute la surface des glaces était crevassée; impossible d'avancer avec le traîneau; on se résout à l'abandonner après en avoir enlevé les livres et les instruments, et voilà nos hommes franchissant les glaçons, enjambant des crevasses où nagent en hurlant des morses gigantesques. Celui qui serait tombé, en quelques secondes eût été dépecé. Enfin, après une marche forcée qui dura jusqu'à neuf heures du soir, nos amis rentrèrent sous la tente de la *Germania*. Deux jours après, le soleil disparaissait entièrement, les ténèbres régnaient; l'astre divin ne devait plus se montrer qu'au printemps de l'année prochaine. Alors commencèrent à se déchaîner les effroyables tempêtes. Quand elles éclataient, tout criait et gémissait autour du vaisseau. L'ouragan, à travers les glaces, faisait entendre toute sorte de bruits effrayants et lamentables; impossible de faire un pas dehors, on eût été emporté. Des doubles vêtements en laine et en peaux, un voile sur la figure; des doubles paires de gants; de grandes bottes avec bas fourrés et chaussons, ne suffisaient pas à préserver contre les morsures du froid; on se sentait geler, et il tombait une neige si épaisse que les objets, à quatre ou cinq pas, disparaissaient complétement. La membrure de la *Germania*, malgré le rempart de glaçons et de neiges dont on avait eu soin de l'entourer, craquait d'une manière inquiétante. Ces bouleversements de l'atmosphère duraient quelquefois quarante-huit heures sans une seule minute d'arrêt. Lorsqu'ils cessaient, il fallait, sortant de la chambre où l'on s'était tenu bien au chaud, grâce au poêle et aux lampes, s'armer de pelles, de balais, rejeter la neige qui, malgré la tente, encombrait le pont, et celle dont le poids faisait plier la tente elle-même. Alors, si la clarté de l'éternelle nuit le permettait, on voyait que tout avait pris un aspect nouveau; les icebergs étaient changés de place; il s'en était élevé où il n'en existait pas la veille, et les montagnes se découpaient dans l'air avec des formes nouvelles. Comment n'en eût-il pas été ainsi sous la pression du vent? On reconnut à l'anémomètre qu'il courait quelquefois avec une vitesse de quatre-vingts kilomètres à l'heure.

Cependant, la santé de l'équipage se maintenait bonne. Chacun travaillait; on réparait les traîneaux; on faisait des bancs, des tables; on taillait et cousait des vêtements; on réparait tout ce qui était à réparer, et le docteur Pausch publiait un journal, le *Moniteur groënlandais*, dont le premier numéro parut le 1er décembre. De temps en temps on tuait un ours affamé qui avait eu l'imprudence de venir rôder autour de la *Germania*. Le moral de l'équipage se soutenait dans un état excellent, et l'union la plus parfaite, sans que la discipline en fût altérée, régnait dans ce petit monde. De temps à autre, de magnifiques aurores boréales éclairaient les solitudes glacées; mais habituellement les ténèbres les enveloppaient comme un suaire, et rien ne saurait rendre l'impression que causaient aux âmes une absence complète de bruit et un silence qui ne réveillait que des idées de mort.

La petite colonie de l'île Sabine vivait ainsi: le 10 janvier, par un froid de —30 degrés, elle put constater un léger crépuscule. Le soleil, enfin! allait donc reparaître. Cet espoir mit la joie dans le cœur de tous, et, grâce à elle, tout le monde était disposé à rire des petits malheurs qui advenaient. Cependant ce ne fut pas d'une si allègre façon que le matelot Kleutzer prit une aventure qui lui arriva.

Le 13 janvier, l'équipage travaillait à terre, l'idée vint au matelot d'aller philosopher sur le haut d'une petite montagne et de contempler le paysage. Le voilà donc là-haut, assis sur la glace, et en joyeux compagnon il entonne une chanson. Tout à coup il tourne la tête... à quatre pas de lui un ours énorme. Quelle peur! étant sans armes, il eut l'idée de se laisser couler de haut en bas, du côté où le rocher était à pic. Mais, comme dans sa chute il se serait inévitablement brisé, il résolut de prendre, coûte que coûte, un meilleur chemin. Il détale donc en regardant en arrière; l'ours le suit; il court, l'ours court; il s'arrête, l'ours s'arrête; il marche lentement, l'autre en fait autant. Ils parcoururent ainsi un assez long espace. Mais, le jeu semblant ennuyer l'animal, il hâte son pas, et il est sur les talons du fuyard, qui pousse un cri terrible. Martin n'avait jamais sans doute entendu la voix humaine; étonné, il suspend sa marche; Kleutzer court de plus bel, mais l'animal revenu de sa surprise l'a bientôt rejoint. Le matelot, qui a quitté sa jaquette, la lui jette à la tête; il la flaire, la déchire; Kleutzer gagne du terrain, mais au petit trot Martin blanc le rattrape; Kleutzer lui lance, l'un après l'autre, sa casquette, son châle, son gilet; c'est fini, il n'a plus rien à lui jeter, il sent sur ses mains la froide haleine du monstre, et il n'a pas même un couteau. Heureusement le marin était très-brave; il s'arrête, se retourne, et plonge son regard dans les petits yeux du monstre. Lui aussi s'est arrêté, ses paupières clignotent, il hésite, il balance sa lourde tête de droite à gauche, de gauche à droite, puis il tourne le dos, et part à belles jambes... Avait-il entendu les hommes de l'équipage qui accouraient? Quoi qu'il en soit, Kleutzer jura bien qu'on ne le reprendrait plus à aller se promener sans son fusil.

Enfin les savants avaient annoncé que le lever du soleil aurait lieu le 3 février, que ce jour-là, à midi, apparaîtrait une faible portion de son disque sur l'horizon. Quelle attente! quelle joie lorsqu'un point rougeâtre parut, illuminant un peu les neiges! Ah! c'est au Groënland que l'on comprend comment en d'autres pays on a élevé des autels à l'astre divin! Oh! sans doute, il a été l'objet du culte de la race des Esquimaux. Quoique l'apparition du soleil eût été bien courte, elle suffit à raviver le courage des matelots, et par un froid de 30 degrés ils rêvaient explorations prochaines, chasses et printemps.

Les jours grandissent très-vite à mi-février, on voyait clair à cinq heures du matin; mais la température s'était encore abaissée, le thermomètre marquait — 32 degrés.

Le 6 mars, le docteur Bœrgen faillit, à son tour, être dévoré par un ours, à cinquante pas de la *Germania*;

des coups de fusil mirent le monstre en fuite, mais dans quel état le docteur fut relevé! Traîné très-loin, il avait le crâne dénudé et le corps couvert de blessures; par un bonheur singulier, elles ne le firent pas souffrir, et il put très-vite reprendre ses travaux.

Le traîneau est prêt, en route; mais, avant de partir, il faut s'habiller, et ce n'est point petite affaire, jugez-en :

« Deux chemises de laine, avec une ceinture de peau, le poil tourné en dedans; cousu sur la chemise de dessous, un épais pantalon, fourré à l'endroit de l'abdomen; trois paires de bas bien chauds; un paletot imperméable de veau marin les poils en dehors, et qui, par surcroît de précaution contre le vent et le froid, n'a pas d'ouverture par devant et se revêt par le haut; un premier bonnet de tricot prenant bien la tête, pourvu d'un masque de flanelle avec de petits trous pour les yeux, défendus par des conserves, la bouche et le nez; par-dessus un autre grand bonnet fourré; une paire de gants en tricot de laine, puis par-dessus d'énormes gants fourrés; des bottes de toile à voile, enfin un châle... »

De tous les côtés de grandes poches suspendues, le fusil à l'épaule; voilà le costume commode et léger avec lequel il faut marcher à travers neiges et glaces, en faisant avancer un lourd traîneau.

C'est dans cet équipage que furent explorés la presqu'île Hochstetter, le cap Oswald-Heer, le promontoire d'Haystack, un groupe d'îles inconnues que l'on appela *les îles Koldeway*. Chaque jour on bataillait avec les ours affamés, et l'un d'eux poussa l'audace jusqu'à entrer, en la renversant à demi, dans la tente des explorateurs; cette hardiesse lui coûta la vie. Puis, c'étaient des tourmentes de neige qui, à plusieurs reprises, menacèrent de les ensevelir.

Enfin, le 15 avril, l'expédition atteignit un point des solitudes polaires, par 77°1' de latitude nord et 18°50' de longitude, que jamais le pied de l'homme n'avait foulé; ils y élevèrent un cairn et reprirent le chemin de la *Germania*, où ils rentrèrent après une absence de trente-trois jours.

En mai, une autre caravane se mit en route; elle visita l'île Kühn, dont elle dressa le plan géographique. Le même travail fut fait à l'île du Petit-Pendule. On parcourut toute la côte ouest du détroit de Clavering, on gravit les glaciers du Hunenberg, du Ruthner. Le dégel à mi-mai se faisait déjà sentir; en juin, la glace commençait à se disloquer. On sentait que la *Germania* se dégageait et se posait plus librement sur l'eau. On la visite soigneusement, on répare ses avaries, le pont est dégagé, la mâture rétablie; enfin, le navire peut se mouvoir, et, tout paré, aspire à la mer libre. On veut tenter une vigoureuse pointe vers le nord. Malheureusement, après quelques tours de roues, il fut douloureux de constater que la machine à vapeur rendrait peu de service, et cependant on en avait un impérieux besoin, la chaudière étant plus que fatiguée. Tout ce que l'on put faire fut d'aller jusqu'à l'île Jackson. Pousser au nord, avec le champ de glace qui se montrait encore, était s'exposer à un second hivernage, et les provisions qui restaient ne le permettaient pas; la *Germania*, mettant donc le cap au sud, revint à l'île Sabine, et le 2 août quitta définitivement le petit port où elle avait passé un si rude hiver : « Ce ne fut pas, disent les voyageurs dans leur journal, sans une certaine émotion que nous dîmes adieu à la baie qui nous avait offert un refuge si hospitalier. Chaque quartier de roche de cette côte, qui allait disparaître pour toujours à nos regards, ne nous était-il pas familier? n'avait-il pas reçu la confidence de nos joies et de nos tristesses? »

La *Germania* descendit lentement vers le sud, étudiant tout ce qu'elle pouvait étudier, la flore renaissante, mais très-pauvre, de cette partie du Groënland, ses roches, sa faune, et cherchant inutilement à rencontrer quelques familles d'Esquimaux, race à peu près disparue; on ne trouva, de loin en loin, que quelques vestiges de leurs anciennes demeures et des tombes contenant de vieux ossements.

Après avoir doublé les cimes abruptes du cap Broer-Ruys, la *Germania* rencontra une énorme quantité de glaces qui, soudées entre elles et à la côte, l'investissaient jusqu'à l'île Bentekoe. Le temps était magnifique; à midi, le thermomètre s'élevait jusqu'à 12 degrés au-dessus de zéro. Le capitaine résolut de mettre à l'eau la chaloupe pour une excursion de huit jours, afin de visiter la baie de Mackenzie. Les vallées, les montagnes en vue étaient couvertes de verdure; d'innombrables troupeaux de rennes et de bœufs musqués paissaient paisiblement; le spectacle était charmant, mais nos navigateurs l'eussent bien mieux apprécié, sans des milliards de moustiques qui bourdonnaient autour d'eux.

Certainement nos hommes n'avaient pas l'épiderme fort délicat, cependant les maudites bestioles les piquaient tant et si bien, qu'elles leur infligeaient un véritable supplice.

La chaloupe, en serrant la côte, parvint à se frayer un passage à travers les icebergs vers le cap Franklin. Les explorateurs reconnurent qu'ils se trouvaient en présence d'un fiord immense resté jusqu'alors inconnu. Mais, pour y pénétrer, il fallait traîner la chaloupe sur un large barrage de glaces; aussi, avant de se livrer à ce pénible travail, ils résolurent de grimper sur une hauteur, pour se rendre compte du prix qu'ils pouvaient retirer de leurs fatigues. Le spectacle qui s'offrit à leurs yeux était admirable : « le regard plongeait dans le cœur même du monde groënlandais ». Autour d'un fiord grand comme un bras de mer s'étendaient des paysages alpestres de toute beauté; malheureusement il était impossible de les visiter avec une barque et il ne fallait pas penser à rompre avec la *Germania* la barrière de glaces qui défendait l'entrée du fiord.

Très-fatigués de leur ascension, nos marins se reposaient en sommeillant, lorsque tout à coup la voix du docteur Copeland les réveille : « Hourra! debout tout le monde! la glace est rompue! Vite à la *Germania!* » Bientôt l'expédition rejoint le vaisseau, qui, quelques heures après, franchissait la passe du fiord François-Joseph. Deux bras de mer se présentent, nos marins prennent celui qui s'infléchit au sud. « Quel panorama merveilleux! quelles cimes sourcilleuses et sauvages de quinze à deux mille cinq cents mètres d'altitude!... Un colosse de rochers se dresse comme une citadelle dans les eaux du détroit... Les saillies de ses bords, en forme de balcons et de tourelles, le font ressembler à une forteresse en ruine; on lui donne le nom de *château du Diable.* »

Ravis de la beauté du spectacle qui s'offre à eux nuit et jour, les navigateurs restent sur le pont, contemplant les roches, les glaciers, la verdure; les ruisseaux tombant en hautes cascades; tableaux mouvants d'une

grâce et d'une grandeur infinies. La flore était puissante pour cette latitude : des saules de six pieds de haut, des bouleaux nains, des airelles, des épilobes, des campanules, des pervenches en fleur de toute beauté, et quelques roses des Alpes. Quant à la faune, on vit des canards, des corbeaux, des lièvres, des rennes en troupeaux et une jolie hermine. On tenta d'escalader un pic immense, auquel on donna le nom du *pic Payer*, mais on ne put en atteindre le sommet ; il fallut revenir à la *Germania*, où une fâcheuse nouvelle



Le traîneau renversé. Gravure tirée du *Voyage au pôle Nord.*

brisa les projets des explorateurs. La chaudière de la machine rendait l'âme ; la prudence ordonnait de sortir du fiord, dans lequel on ne pouvait marcher à la voile. On partit donc, on franchit le goulet du château du Diable, et, arrivé en pleine mer, le vaisseau piqua au sud.

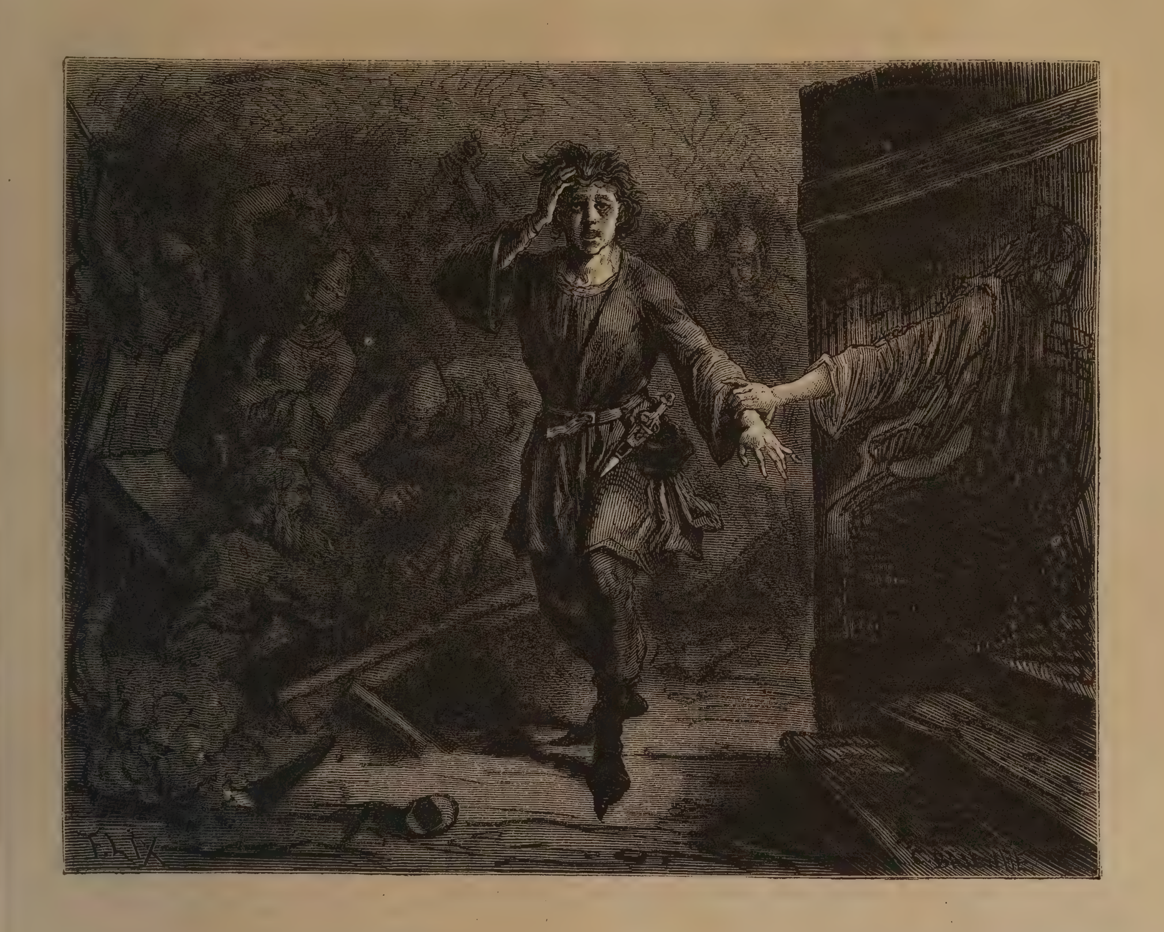
Laissons la *Germania* achever son expédition, retournons près de la *Hansa*, où des émotions terribles nous attendent.

A. DE FLEURY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

RÉCITS DU VIEUX TEMPS.

LE LORD-MAIRE [1].



Le guet-apens. Dessin de F. Lix.

Les fidèles quittaient à peine l'église, après complies, quand Fitz Maynarde entrait à l'auberge de *la Reine de Saba*. Arrivé sur le seuil de la porte, il recula.

Le lieu était hideux, certes. La salle basse, enfumée, mal éclairée par un feu de fagots et des torches de résine fixées au mur, repoussait tout d'abord par l'odeur nauséabonde qui s'en exhalait. Autour des tables aux ais boiteux se groupaient des hommes aux regards louches et sinistres, portant le chapeau rabattu sur les yeux, vêtus d'habits disparates et flétris et traînant de lourdes rapières à leur côté. De leurs mains, les dés tombaient et retombaient sans cesse, et chaque coup s'accompagnait d'un juron ou d'un blasphème. D'autres buveurs, moins farouches, mais abrutis par l'ivresse, voyaient d'un air hébété le vin et la cervoise couler à flots des gobelets et des brocs renversés par des joueurs indolents ou maltraités de la fortune. Des voix hurlantes et rauques, réclamant à grands cris des gâteaux et des pâtes sèches pour tremper dans le malvoisie et l'hypocras, se mêlaient au grincement discordant des violes et des rebecs criant sous les doigts de musiciens étranges, au teint jaune, aux membres à moitié nus sous leurs haillons malpropres.

— Et Londres meurt de faim ! pensa Maynarde épouvanté.

— Sur ma foi, jeune ami, vous êtes bel et bien à l'heure, dit une voix qui fit tressaillir Fitz.

Il se retourna, Oliver Thornhill était devant lui. Son air grave et recueilli avait fait place à une expression de gaieté grossière qui surprit le jeune homme.

— Eh mais, avant de parler affaires, il nous faut prendre des forces, continua l'écuyer; seyons-nous à cette table et réjouissons-nous. Holà ! maître hôtelier, holà ! Des dattes, des pains de gingembre et deux cou-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

pes d'hypocras! Tu t'étonnes de cette abondance, enfant? ricana-t-il en voyant l'étonnement et l'indignation colorer les joues de Maynarde.

— Je pense, murmura brusquement le jeune homme, qu'il y a dans Londres des endroits où le chrétien manque de pain et d'autres où les chiens en ont plus que leur part, dit-il en désignant un gros dogue appartenant à l'un des buveurs, et qui, repu comme son maître, s'endormait dédaigneusement le museau sur les débris de pain et de venaison jonchant le plancher.

Oliver éclata d'un rire cynique.

— Oh! le mignon! Ne sais-tu pas, bel enfant, que le ciel a ses élus? Mais trêve aux plaisanteries, fit-il en changeant de ton. Fitz Maynarde, sir Walter, que Dieu garde, a conçu pour toi une affection qui rendra plus d'un jaloux. Si donc l'offre qu'il te fît autrefois n'est pas de ton goût, il aurait autre chose à te proposer. Il m'a mandé, par message de ce matin, que, s'il te plaît l'aller retrouver à Bruges, où il restera jusqu'à la fin de saison, il te mettrait près de lui en qualité et rang de...

Un tumulte épouvantable interrompit ce discours. Trois hommes assis près de là se levaient, furieux et menaçants, à la suite d'un coup de dés.

— Tu en as menti, chien!... criait l'un d'eux.

— La fièvre quartaine te serre! disait l'autre, tu m'as volé! Dés pipés, camarades! dés pipés! Sus au fripon, sus!

En un instant les couteaux étaient tirés de la ceinture, les tables renversées, les torches arrachées du mur et foulées aux pieds. Un bruit affreux s'ensuivit, si terrible, que Maynarde, les mains en avant, cherchait, la tête perdue, à s'orienter dans cette obscurité subite.

Chose étrange, une main saisit la sienne. Cette main, qu'un rayon venu d'en haut éclaire, semble à Maynarde n'être pas celle d'une créature mortelle. Pendant quelques secondes, il se sent enlevé par une force supérieure et transporté dans un autre endroit de la salle. La main lumineuse le quitte, le rayon disparaît...

— Jésus!... bégaya Maynarde encore ébloui.

— Au meurtre! à l'assassin! au meurtre! cria une voix désespérée, qui fit passer un frisson dans les veines de Maynarde.

Quelques secondes s'écoulèrent :

— Je meurs! Ah! je meurs! râlait la voix.

La porte cédait enfin sous les coups redoublés; le capitaine du guet accourait, suivi d'hommes porteurs de torches.

— Par Notre-Dame! qu'est-ce-ci? cria le premier qui entra et se heurta contre un cadavre jeté en travers du seuil.

— Juste ciel! l'écuyer de sir Walter! exclama Maynarde.

Le cadavre était bien celui d'Oliver, frappé de deux coups de couteau dans la gorge. Par deux larges plaies béantes, la vie était sortie avec des flots de sang.

— Qu'on arrête tout le monde! fit le sergent du guet; l'affaire s'arrangera devant sir Gregory Rockleslye.

— Par le saint nom de Dieu! je suis innocent, s'écria Johann. Ce malheureux mort, qui fut l'écuyer et l'ami de sir Walter Harveye, m'avait mandé ici...

— Trêve de paroles! répliqua brutalement le sergent. Il y a eu mort d'hommes ici; qui a frappé? le diable le sait; mais c'est un de ceux qui sont là dedans. Qu'on me suive chez l'alderman.

— Dieu m'assiste! murmura Maynarde, quand, après avoir comparu devant sir Rockleslye, celui-ci, trop occupé, ordonna que les prisonniers fussent enfermés à Newgate jusqu'au surlendemain.

Les portes de son cachot s'étaient refermées sur lui; Fitz prit sa tête à deux mains, et des larmes, qu'il ne put retenir, gonflèrent ses paupières. Ce qui le brisait, ce n'était pas sa liberté perdue, ce n'était pas l'obscur et fétide réduit où il gémissait. Plus que tout cela; l'angoisse d'êtres chéris le torturait. Quoi! durant tant d'heures encore, Marguerite, le cœur et l'oreille aux aguets, tressaillant au moindre bruit, croyant reconnaître, dans un soupir du vent, le pas de son fiancé, subirait cet affreux supplice de l'attente? Quoi! pendant deux jours encore, elle souffrirait cette désespérance?

— C'est trop! c'est trop! cria Johann. Seigneur! vous m'avez aban...

Le mot n'avait pas franchi ses lèvres, que Johann courbait le genou. Un souvenir, lumineux comme le rayon venu d'en haut, lui rappela la vision entrevue dans la taverne. Il n'avait pas rêvé cette force surnaturelle qui l'avait préservé de la mort; car, il n'en doutait plus maintenant, le couteau qui avait tranché la vie de l'écuyer avait dû être planté dans sa gorge à lui, Johann-Fitz Maynarde. Et il osait blasphémer! Il osait nier la protection divine! Ne sentait-il pas sur son cœur le petit ruban noir et la croix de parchemin offerts par un doux ange?

Repentant, il pria; se relevant de sa prière, calme et fort, Johann attendit le jour.

Il avait à peine paru, que la porte du cachot grinçait sur ses gonds; le geôlier entrait.

— Allons! debout et en marche, jeune gars, fit-il d'un ton bourru. Sir Rockleslye est donc bien pressé de vous voir, qu'il vous envoie querir si matin?

Tout surpris, Fitz se laissa machinalement conduire devant l'alderman, sir Gregory Rockleslye, qui parut frappé des nobles traits et de la fière tournure du jeune homme.

— Raconte-nous ce qui s'est passé? mon gentil garçon, demanda-t-il avec une certaine bienveillance; tu n'as certes point l'allure d'un mécréant ou d'un soudard. Parle; par quelle étrange aventure te trouvais-tu hier en si mauvaise compagnie, en ce repaire de *la Reine de Saba?* M'est avis que tes pareils d'apparence ne vont guère en ces lieux, hantés des suppôts de Satan.

— Voici la vérité, messire, répondit respectueusement Maynarde, rendu à son sang-froid par l'air de franchise et de bonté de sir Gregory.

— Voyons cela, vive Dieu! J'aurais plaisir, je l'avoue, à te voir hors de cette vilaine affaire.

Ainsi encouragé, Maynarde relata la visite du messager de sir Walter et le rendez-vous donné par lui dans la taverne.

— Un vieillard! un vieillard respectable à *la Reine de Saba?* marmottait le jovial alderman.

Mais lorsque Maynarde eut terminé son récit, sans omettre l'intercession miraculeuse à laquelle il devait son salut, le digne homme se signa plusieurs fois.

— Il ne nous est pas donné d'approfondir ces mystères, dit-il gravement; les yeux de ton corps ou les yeux de ton âme ont-ils vu ces choses, je ne sais; mais

le salut vient toujours du ciel. Apprends, jeune ami, que ton récit est confirmé par les aveux de trois de ces coupe-jarrets, qui porteront demain la cravate de chanvre à Saint-Gilles. Leur querelle n'était qu'un prétexte pour te faire disparaître; Oliver Thornhill les avait soudoyés dans ce dessein, mais la volonté divine en avait décidé autrement, et la mort frappa juste en frappant le traître, l'écuyer, jaloux, sans nul doute, de ta faveur auprès de sir Walter Harveye.

— *Domine miseratur!* murmura Johann; mais, hélas! ma dernière lueur d'espoir s'est éteinte, et je perds pour jamais la protection du noble sir Walter!

— Console-toi, bel ami. Deux fois déjà, par d'étranges aventures, tu as été empêché de prendre service chez sir Walter. Le doigt de Dieu est peut-être en tout ceci.

— Marguerite! fut le premier mot qui s'échappa des lèvres de Maynarde quand, libre enfin, le cœur chancelant, il vola plutôt qu'il ne courut jusqu'à la boutique de Candlewycke-street. Marguerite! répéta-t-il en tombant à genoux près du fauteuil où, froide, immobile, blanche ainsi qu'une statue, l'enfant se mourait.

Au son de cette voix aimée, un frisson la secoua de la tête aux pieds.

— C'est toi, Johann! balbutia-t-elle en pâlissant encore.

Sa tête se renversa sur l'épaule de Maynarde, agenouillé.

— Morte! crièrent follement le père et le fiancé.

Mais non; un sourire parut sur les lèvres de Marguerite; une légère couleur remonta aux joues, ses yeux s'entr'ouvrirent.

— Dieu est bon! dit-elle faiblement.

Sans doute, Dieu avait eu pitié de ces trois braves cœurs, car, d'heure en heure, de jour en jour, la force et la santé revenaient à grands pas dans la demeure d'Alleyne de Forsham. A grands pas aussi s'enfuyaient la famine et la peste, lassées de ravager la ville. Londres renaissait; les rues reprenaient leur aspect d'autrefois.

Chaque matin une boutique de plus se garnissait d'étoffes ou de denrées; les enfants retrouvaient leurs jeux; les oiseaux eux-mêmes, jetant de petits cris timides, voletaient çà et là, comme pour bien s'assurer que la mort ne planait plus dans l'air qu'ils parcouraient.

Hélas! Alleyne de Forsham, le brave drapier, n'était point de ceux qui étalaient leur marchandise sur les tables de vente. De ce qu'il avait possédé jadis, il ne lui restait plus que quelques ballots de drap avarié, qu'il eût eu honte d'offrir à un acheteur. Des confrères de la corporation, il sollicita quelque aide qui lui fut immédiatement accordée, car Alleyne de Forsham, le plus modeste des marchands drapiers de Londres, était l'un des plus aimés et des plus estimés. Mais cette aide resta insuffisante devant une pareille gêne, et le mal était sans remède. La détresse de la ville était si grande encore, qu'on ne pouvait deux fois remplir la même main tendue.

— Nous travaillerons, dirent ensemble les deux fiancés.

— Devais-je vivre pour voir ces choses-là? se disait Alleyne en regardant Marguerite, sa fille, son trésor, penchée sur le métier où elle brodait au passé d'or et d'argent de merveilleux dessins bien chichement payés. Les journées étaient tristes pour la douce fille, car Johann ne revenait que le soir près d'elle. Les jours, il les donnait à l'un des gros marchands drapiers de la Cité, qui avait toujours envié à son humble confrère Alleyne de Forsham le beau gars qui aunait avec tant de grâce les bures et les camelots.

— Marguerite! Marguerite! s'écria un matin de Forsham, accourant tout joyeux; réjouis-toi; voici un message de sir Walter Harveye, que Dieu garde! Un message pour Johann. Il ne nous oublie pas, vois-tu! Il mande Maynarde dès ce soir à Mansion-House.

— Ils me le prendront donc toujours! murmura-t-elle désolée.

Lorsque Maynarde revint de chez le lord-maire, son visage exprimait la tristesse la plus profonde.

— Amie, il me faut vous quitter, dit-il tendrement à Marguerite; il me faut entreprendre un long et périlleux voyage. Dès demain soir, la caraque de sir Walter, *le Faucon blanc*, fait voile pour Chypre, pour en rapporter une cargaison de dattes et d'épices. Sir Walter, empêché par les affaires de notre bonne ville, m'a mis en son lieu et place sur son bâtiment, et voici trente écus d'or dans mon escarcelle qu'il a versés par avance. Je reviendrai riche, Marguerite, et tu seras ma femme bien-aimée.

— Quand tu reviendras, je serai morte! dit-elle en baissant la tête.

— Ne parle pas ainsi, Marguerite, s'écria de Forsham. Comptes-tu pour rien ton vieux père, qui te parlera de *lui* tout le jour, jusqu'au moment où il reviendra te trouver et te faire sa compagne?

— Ai-je pu refuser, Marguerite? Je suis trop pauvre maintenant pour te donner à vivre... Puis, vous ne serez pas abandonnés, ni mon bon maître ni vous, sir Walter me l'a juré. Vous trouverez en lui un ami et un protecteur.

— La volonté d'en haut soit faite, Johann.

Son cœur était brisé, mais il fallait se soumettre. Elle se leva silencieuse; Johann partait dans peu d'heures, il fallait tout préparer pour le départ. Elle monta dans sa chambrette et disposa le modeste bagage de son fiancé. Chaque vêtement fut aspergé de gouttes d'eau bénite, destinée à préserver le cher voyageur dans les horribles aventures qu'il allait rencontrer.

Elle lui recommanda cent fois de ne pas quitter un seul instant la croix de parchemin qui l'avait déja si miraculeusement sauvé.

— Ne m'oubliez pas là-bas, Johann, dit-elle quand l'heure des adieux fut arrivée. J'en mourrais, ajouta Marguerite d'un accent si douloureux, que c'était pitié de l'entendre. Puis, une dernière promesse, ami. En quittant sir Walter, avant de monter sur ce bâtiment qui t'emportera si loin de nous, entre dans une église, celle qui se trouvera sur ton chemin, et fais une prière. Un voyage commencé ainsi, vois-tu, finira peut-être par une action de grâce. Tu feras cela?

— Je le jure, Marguerite. Et maintenant au revoir, ma bien-aimée.

Quelques instants encore, une étreinte suprême, et Johann avait quitté Marguerite.

Sir Walter attendait le jeune homme dans une des salles de Mansion-House. Dès qu'il parut, il congédia ceux qui l'entouraient.

— Exact à l'heure, bien cela, dit-il brièvement. Et maintenant, bel ami, sachez pourquoi j'ai voulu rester seul à seul avec vous. Je veux mettre à la voile bien

avant aucun de mes confrères marchands. Or, il faut être discret et prudent. Rends-toi de ce pas près de la Tour; la caraque abordera à la tombée de la nuit. N'interroge pas; ne demande à personne *le Faucon blanc*. Tiens-toi à l'écart jusqu'au moment où deux hommes enveloppés de manteaux viendront à toi et te diront : « Tu es celui qui doit aller bien loin ? » Réponds *oui* alors et suis ces hommes.

— Il sera fait comme vous le dites, messire, et vous n'aurez pas à vous repentir de...

— Trêve de remercîments, bel ami, interrompit sir Walter. Si tu veux devenir riche et honoré, je te montre le chemin. Bientôt nous aurons à fêter ton retour et tes noces, car monseigneur Amour est pour beaucoup dans ton regret de partir, je le devine. Aussi te fais-je la promesse de veiller, comme j'ai veillé sur toi, au bonheur de maître de Forsham et de sa jolie enfant...

— Messire, s'écria Fitz, le cœur ému, la mer immense nous séparera sans que le souvenir de votre bonté s'efface en mon cœur, sir Walter Harveye. Que Dieu vous rende ce que vous faites pour moi!

— Bel ami, continua sir Walter, prenant sa propre coupe d'argent et la remplissant d'un riche cordial, bois cette coupe d'hypocras à ta fiancée, à ton joyeux voyage, à ton plus joyeux retour! Adieu *enfin!* dit-il avec un affreux rire, quand Maynarde l'eut quitté. Dans quelques heures, un gouffre plus profond que la mer immense sera entre nous deux.

Le cœur troublé par mille pensées diverses, Fitz Maynarde se dirigea vers l'endroit du rendez-vous. Chemin faisant, il jetait un regard attristé sur les hautes tours de la ville, baignées par le soleil couchant; il songeait que bien des fois ce beau soleil reviendrait baigner ces hautes tours avant qu'il revît ceux qu'il aimait.

Tout à coup le son d'une cloche le rappela à lui-même.

A son grand ébahissement, il était devant Saint-Lawrence, au coin de Candlewycke-street; les cloches appelaient les fidèles à complies.

— Si près d'elle! pensa Maynarde, dont le cœur bondit dans la poitrine. Dix pas de plus et je la serrerais une fois encore contre mon cœur... Non, j'ai promis de m'agenouiller dans une église avant mon départ, je tiendrai ma promesse.

Il entra; désireux d'éviter les regards, il se mit dévotement à genoux dans une chapelle, et là, à moitié caché derrière un pilier, les yeux fixés sur l'autel, il pria... de toute son âme.

L'office était terminé; les fidèles quittaient le saint lieu, Maynarde priait encore. Son regard dilaté ne pouvait se détacher du vitrail aux mille couleurs éclatantes, et qui représentait le martyre de saint Lawrence. Des anges et des séraphins, dont les blanches ailes se soulevaient dans l'azur, entouraient le bienheureux.

— Vous qui m'avez protégé, ne m'abandonnez pas! balbutia Fitz les mains jointes.

O miracle! Johann vit ou crut voir le saint incliner sa tête, entourée d'un nimbe d'or, et lui sourire doucement. Une sainte terreur obscurcit sa vue; il veut parler, sa langue s'attache à son palais; il veut se lever, ses membres roidis lui refusent leur aide. Vaincu par une torpeur invincible, par le breuvage que lui a versé sir Walter Harveye, il glisse sur les dalles. Inaperçu du sacristain, qui ferme vitement les portes après le dernier office du soir, il s'endort d'un sommeil lourd et sans rêves.

Le soleil était déjà haut dans le ciel; les cloches appelaient aux matines; le bedeau et ses clercs entraient dans l'église pour orner l'autel de fleurs et suspendre les draperies, car c'était jour de fête paroissiale, Maynarde dormait encore.

— Debout! debout! jeune vagabond! cria le sacristain en le secouant avec une certaine violence. Tu vas t'expliquer devant l'alderman Sandwyche et nous dire comment tu oses t'endormir en la maison du Seigneur.

Maynarde, subitement réveillé, chancela sur lui-même; ses idées dansaient en son cerveau. Jésus! le vitrail, naguère sombre, sur lequel il avait fixé les yeux, s'inondait de lumière.

— Bon père, demanda le jeune homme avec une terrible agitation, que m'est-il arrivé? Je viens d'assister à complies; de par tous les saints! il me faut être à la Tour avant huit heures!

— Avant huit heures! le démon t'a-t-il donc fait perdre l'esprit? Ne sais-tu pas que tu as passé ici la nuit?

Fitz jeta un cri de désespoir.

— Misérable que je suis! dit-il en se frappant la poitrine; la caraque de sir Walter a fait voile sans moi! Miséricorde! Seigneur, miséricorde!

Il tomba à genoux et pleura amèrement.

Cependant une rumeur étrange se répandait dans Londres, courant de rue en rue, de carrefour en carrefour. Un messager du roi était arrivé à Mansion-House, requérant la présence immédiate de sir Walter par-devant Sa Majesté.

Ni pages, ni serviteurs, ni familiers n'avaient pu retrouver trâce de leur maître. Sir Walter Harveye, lord-maire de Londres, avait disparu.

— Que veut dire ceci? s'écria Maynarde, tiré de son anéantissement par les *oyez* des hérauts proclamant à son de trompe, aux coins des rues et carrefours, que tous ceux qui sauraient quelque chose sur cette disparition eussent à se présenter devant sir Rockleslye. Pourquoi ce nom de sir Walter répété par toutes les bouches?

— Le lord-maire a disparu depuis hier soir.

— Disparu! dit Fitz en s'élançant hors de l'église.

La foule était si compacte, qu'il pouvait à peine trouver passage.

— J'ai vu hier soir le lord-maire, cria-t-il; la caraque *le Faucon blanc* quittait hier soir la rivière, et je devais, moi...

— *Le Faucon blanc* est toujours en rivière, interrompit un homme; et le capitaine, que je connais, n'a reçu aucun ordre de départ... Tu fais erreur, ami.

— Erreur! moi? non!

— Si, sir Walter est parti; il est parti pour toujours, vois-tu, dit le vieux Maurice de Wyrtel, appuyé sur son bâton, et branlant la tête, comme vingt ans auparavant.

— Que dites-vous, maître? demanda Fitz atterré.

— Ce qu'il faut aller répéter devant sir Rockleslye! crièrent cent voix. A Mansion-House! à Mansion-House!

La multitude se groupait autour de Mansion-House, quand Fitz et le vieux Maurice de Wyrtel furent introduits devant les magistrats de la ville, entourés d'hommes d'armes.

— Ce sont là d'étranges découvertes, disait le digne

sir Gregory; ainsi donc, mon bon père, et vous, vieillard, continua-t-il en s'adressant à deux hommes placés près de lui, et dont l'un portait le costume des séculiers de Saint-François, vous êtes certain de rendre bon et sincère témoignage de ce que vos yeux ont vu?

— J'en jure Dieu! dit le religieux en étendant la main. Hier, à la nuit tombante, j'ai vu le lord-maire, enveloppé d'un manteau, le chapeau rabattu sur les yeux, se glisser, ainsi qu'un larron, le long du monastère de Sainte-Marie de Monte-Alto.

— Je jure Dieu! répéta le vieillard en levant aussi la main, que j'étais près de la Tour à la nuit tombante; un homme, que je ne reconnus pas, fut saisi et emporté par deux autres, malgré ses cris et ses lamentations désespérées. Un vaisseau était là, qui les attendait. Le vaisseau partit; j'entendis d'autres cris, un corps jeté à l'eau. J'ai ouï dire, continua le vieillard, qui frissonnait, qu'un vaisseau corsaire, emmenant à la Calle de pauvres esclaves avait été vu en ces parages...

— Et moi je jure Dieu, dit Maynarde, revenu de sa stupeur et s'avançant hardiment, que cet homme, qui devait partir comme esclave, c'était moi!



Fitz Maynarde, lord-maire. Dessin de F. Lix.

— Toi! jeune ami, s'écria sir Gregory, frappé de surprise; ne t'ai-je pas dit que Dieu veillait sur toi? Parle, et qu'il nous soit donné de connaître toute la vérité.

Maynarde achevait à peine son récit, qu'un véritable tumulte s'élevait dans la salle. Plus de doute, sir Walter avait subi le sort destiné à Fitz Maynarde; mais quel était le but de cette vengeance?

— Ce sont là de ténébreuses choses, et que notre esprit ne peut concevoir, dit l'un des aldermen. Mes confrères et moi, nous adjurons ceux ici présents, s'ils peuvent jeter quelque clarté sur cet abîme, de nous parler...

Le vieux Maurice de Wyrtel, appuyé sur son bâton, s'avança :

— De ceci je ne sais rien, messire, mais du passé de sir Walter, je sais beaucoup. Et il aurait mieux valu pour moi, s'il m'eût connu, me trouver en face d'un dragon furieux qu'en face de notre lord-maire. Il ne savait pas, le lâche et félon, que j'étais là, blotti derrière une tombe, en le cimetière de Saint-Martin, à Normanton; c'était le soir de la Saint-Erkenwald...

— La Saint-Erkenwald! s'écria Maynarde.

— Oui, bel ami! j'étais là! Sir Walter, ou plutôt Radulf de Pounteney, prit querelle avec son frère au sujet de leur part d'héritage; le traître tira son couteau,

et son frère tomba sous le porche même de l'église!...

Un murmure d'horreur s'éleva dans l'assemblée; Fitz se cachait le visage entre les deux mains.

— C'était un assassinat! Et la douce Vierge Marie nous garde de l'amour de cet or maudit! L'homme, ce Radulf de Pounteney, vendit le manoir aux moines de Saint-Martin, et s'enfuit avec l'argent!...

— Dieu a vengé le meurtre! dit sir Rockleslye en se signant.

— Ecoutez! Un fils était né ce soir-là, le fils de Johann de Pounteney! Sa pauvre mère, avant de mourir, le marqua de deux épées en croix au bras droit! Ecoutez! Il a été dit, par l'un au-dessus de nous tous, que trois fois sept ans passeraient avant que ce fils revînt prendre sa place! Ces trois fois sept ans ont passé, messires!...

— Et ce fils, le voici! s'écria Maynarde d'une voix éclatante. Seigneur! que tes voies sont miséricordieuses! Trois fois, sous le masque de la charité, mon plus cruel ennemi m'attirait dans les bras de la mort, et trois fois, par ton aide, j'ai triomphé du mal, Seigneur. Je suis cet enfant, né le soir de la Saint-Erkenwald, où mon père fut si lâchement occis! Messires! ce cachet, portant les armes de Pounteney, et que ma mère me suspendit au cou, le voici! Les titres et les parchemins de mon père, les voici encore, cousus en la doublure de mon pourpoint, ils ne m'ont pas quitté un seul jour! Messires! Dieu prenne en sa miséricorde l'âme de Radulf de Pounteney, le frère de mon père!

— Messires! dit gravement sir Rockleslye en ôtant son chapeau, trois d'entre nous vont se rendre près du roi, et lui dire les graves événements de cette journée. Votre naissance sera, nous en sommes certains, de suite reconnue, et, dès ce soir, Londres acclamera son nouveau lord-maire, sir Johann de Pounteney, que Dieu garde!

Mille cris d'enthousiasme éclatèrent de tous côtés. La foule, ivre de joie de voir un homme craint et détesté disparaître pour faire place à un magnifique et généreux gentilhomme, pleurait de joie et d'allégresse. On pouvait tout espérer d'un pareil maître.

Peu d'heures s'étaient écoulées quand les magistrats envoyés au roi revinrent à Mansion-House. Ils rapportaient l'assurance de la grande satisfaction du monarque Edouard Ier, en apprenant que le fils d'un de ses plus loyaux serviteurs était miraculeusement retrouvé; il assurait Johann de Pounteney du grand désir qu'il éprouvait de le recevoir à la cour le plus tôt possible, et lui conférait les richesses, honneurs et dignités usurpés par son oncle, que Dieu avait jugé.

— Marguerite, ma douce Marguerite! pensait Johann quand les magistrats de Londres, tête nue, et les clefs de la ville à la main, lui apportèrent le message de Sa Majesté, et le reconnurent comme lord-maire de la ville de Londres.

Hélas! tout était sombre en la pauvre demeure de Candlewycke-street! De Forsham, le cœur navré, regarde son enfant, qui travaille, et qui compte en son cœur combien d'heures se sont écoulées depuis le départ de son fiancé.

— Combien attendra-t-elle ainsi de jours, de mois et d'années? pense le pauvre père.

Le repas est prêt. La porte est close. Mais quels sont ces pas dans la rue, puis un bruit de voix! puis on heurte en bas.

Alleyne se lève; il ne lui est pas resté une servante pour aller demander qui frappe ainsi.

Il ouvre; des serviteurs à la livrée du lord-maire, chaperon au poing, sont là.

— De par le très-honoré lord-maire de Londres, dit l'un d'eux, nous prions messire Alleyne de Forsham de se rendre à l'instant à Mansion-House, lui et la damoiselle Marguerite!

Marguerite a écouté; elle tremble déjà!

— Père, y aurait-il quelque malheur?

— Mais, balbutie de Forsham, il se fait tard, Mansion-House est loin d'ici...

— Nous accompagnons la litière qui est à la porte, réplique le serviteur. La prière du lord-maire est pressante...

Le père et l'enfant se regardèrent.

— Partons, dit Marguerite. Il me parlera de lui pense-t-elle.

— Qu'a donc Londres aujourd'hui? demandait le brave Alleyne en voyant sur son chemin les boutiques ornées de fleurs et de feuillages, des visages joyeux, une foule animée remplissant les rues.

Une fois, durant le trajet, Marguerite écarta le rideau de la litière, et questionna un des serviteurs.

— Le lord-maire donne une grande fête ce soir, damoiselle, fut la courtoise, mais brève réponse.

Enfin, la litière s'arrête; les voici arrivés, voici Mansion-House. Que de monde! Les pages s'empressent pour aider à descendre de la litière la fille du pauvre drapier! Toute rougissante, elle traverse, au bras de son père, la foule qui l'entoure. Les voici dans la grand'salle aux lourds piliers; échevins et magistrats, tête nue, en grand costume, remplissent la salle. Les serviteurs, les hommes d'armes sont réunis derrière le fauteuil en bois sculpté et tordu, où un homme, vêtu de velours, la triple chaîne d'or au cou, est assis! A leur vue, cet homme se lève, il vient à eux, pose une main sur l'épaule d'Alleyne de Forsham, de l'autre saisit celle de Marguerite.

— Messires, dit-il d'une voix qui domine toutes les autres, voici mon bienfaiteur et mon père, messire Alleyne de Forsham! Messires! voici sa fille Marguerite, mon épouse bien-aimée.

Marguerite jette un faible cri, et pâlit; elle est dans les bras de Johann Fitz Maynarde, son cher fiancé.

Le temps passa. Johann de Pounteney, armé chevalier des propres mains du roi Edward II, puis fait comte de Bigod, puis duc de Cosenton, acquit la maison princière de Cold-Harborowe, près de laquelle il bâtit la paroisse de All-Hallows-the-Less. Nommé quatre fois lord-maire de Londres, il parcourut quatre fois les rues de la ville en somptueux appareil, acclamé par le peuple, dont il était le bienfaiteur et l'ami.

Quand, après bien longtemps, emportant les regrets et les bénédictions de la Cité tout entière, Johann de Pounteney et dame Marguerite s'endormirent sous le marbre blanc de la tombe, leurs corps furent déposés dans la chapelle du Nord, au côté gauche du chœur de Saint-Paul.

Une fois l'an, les officiers et magistrats de la Cité se rendaient là en procession solennelle; et jusqu'à la nuit tombante, on entendait des voix résonner sous les arceaux de la grande cathédrale, demandant à Dieu le repos et la béatitude éternelle pour l'âme de celui qui avait été sur terre « sir Johann de Pounteney! »

GEORGES GRAND.

SOUVENIRS DE CHASSE.

ONZE JOURS DE CHASSE AU TIGRE SUR LE TÉRAI D'OUCH (INDE).

— L'année est mauvaise pour le tigre. Le territoire est desséché, vous ne ferez rien ; mieux vaut pour vous rester au logis, où au moins vous ménagerez votre santé et votre argent.

— Bah! partons quand même, il y aura toujours assez d'herbe pour vous embarrasser. Nous trouverons du tigre d'autant plus qu'il y aura moins de quoi se cacher, et si nous nous y prenons bien, nous réussirons.

Ces donneurs d'avis si différents n'étaient autres qu'un capitaine et un colonel de nos amis qui revenaient à Seetapoor après un mois de chasse au tigre dans le district voisin de Khéri. Nous, tueurs de tigres en espérance, nous leur faisions questions sur questions, non-seulement sur les épisodes divers de leurs chasses passées, mais encore, comme nous les savions tout prêts à recommencer, sur la chasse que nous projetions de faire ensemble. Le colonel, l'homme décourageant et découragé, avait eu pourtant toutes les chances: choix des éléphants, informations de toute espèce, rien ne lui avait manqué ; mais son impatience lui avait fait commettre une faute, celle de partir en avril, ce qui était trop tôt. Il fallait vraiment qu'il eût l'esprit difficile et porté au spleen, car bien d'autres se seraient contentés du résultat de leurs fatigues ; ils avaient, en effet, mis un mois et employé vingt-quatre éléphants, dont six munis de palanquins, pour rapporter quinze têtes, dont onze tigres. Mais l'appétit vient en mangeant, et Sancho lui aurait dit : « Qui trop embrasse mal étreint. » Son parti et un autre parti formé d'officiers du commissariat avaient essayé de se devancer l'un l'autre et de se couper le chemin en faisant une pointe rapide sur le territoire de ceux qu'ils considéraient comme leurs rivaux. Cette belle équipée leur avait fait traverser une énorme portion de pays sans y rien rencontrer que les ennuis inséparables d'une telle course. De là désappointement et désenchantement de toute chasse à venir ; la leur, qui avait commencé d'une façon royale, se terminant par une bredouille complète.

Le capitaine, au contraire, était doué d'un véritable tempérament de chasseur expérimenté, son parti avait réussi en tout ce qu'il avait entrepris et quant à lui, il ne demandait pas mieux que d'infuser un peu de sa gaieté à ceux qui l'approchaient. Le capitaine et trois de ses amis avaient emmené vingt éléphants et, en un mois, avaient tué cinq léopards et neuf tigres. A leur départ, et pendant plus de vingt jours, leur chasse fut si mauvaise, qu'ils n'avaient même pas vu la queue d'un tigre ; cependant personne ne désespérait et tout le monde gardait sa bonne humeur : aussi, étudiant attentivement le pays, ils modifièrent leur ligne de bataille et leur chance devint admirable, puisqu'en dix jours ils avaient mis quatorze bêtes féroces sur le carreau.

Pour tout dire, nous penchions singulièrement vers l'avis du capitaine ; sans trop savoir pourquoi, mais poussés par l'envie d'avoir notre tour, il nous paraissait cent fois préférable aux plaintes désenchantées du colonel.

De notre parti, nous nous trouvions six personnes. C'était trop ; car le beau idéal est d'être trois ou quatre au plus : deux marchant sur la ligne et un en avant pour préparer les haltes.

Deux amis et moi, du cantonnement militaire de Seetapoor, avions avec nous un ingénieur adjoint de Khéry et deux officiers des bois et forêts de l'Inde, tous, moins l'ingénieur, nous avions déjà été chasser le tigre. L'un des forestiers était nouvellement arrivé dans le pays; mais il avait déjà vu le tigre, s'étant trouvé second dans la rencontre d'un de ces animaux qui allait tomber sous ses coups. Un jour en effet, monté sur un admirable éléphant de chasse appelé *Maoulà* et appartenant au département, il s'en allait seul, lorsqu'un énorme tigre apparut, mais le fauve fit retraite vers un marais voisin. L'action s'engagea immédiatement, le forestier tira et le tigre sortit de son fort, mais ce fut seulement pour gronder et y rentrer de nouveau. William, c'était le nom du forestier, n'ayant plus de balles, toutes étant déjà épuisées, s'empressa de chercher des cartouches renfermées dans sa valise.

Sur ces entrefaites, le tigre, soit qu'il s'aperçût que notre ami était dans l'embarras, soit qu'en rampant, il se fût assez rapproché pour oser faire une diversion, chargea tout à coup le chasseur avec fureur, l'éléphant prit la fuite et la howdah (palanquin) qu'il portait sur son dos, frappant contre un arbre, tomba brisée en mille pièces....

En cet instant critique, le forestier fut assez adroit pour se suspendre à une branche, et échapper ainsi à de plus graves dangers. Après quelques instants, le tigre revenait lentement sur ses pas, mais sa démarche était chancelante, épuisée, il avait été frappé en plusieurs endroits, il s'en allait mourir tout près de là dans les jungles:

Au moment où nous voulions partir, une circonstance imprévue faillit nous causer un grand embarras. Le pays avait été vidé d'éléphants apprivoisés par les groupes de chasseurs qui nous avaient précédés ; nous eûmes beaucoup de peine à en rassembler un nombre suffisant, et fûmes contraints d'en accepter que nous avions déjà refusés plusieurs fois, et que sans cette détresse nous n'eussions pas acceptés. En vain fîmes-nous toute espèce d'avances aux propriétaires qui en avaient de bons ; nos politesses n'eurent pas de succès.

L'éléphant de celui-ci était boiteux, l'autre était aveugle, le cornac du troisième venait de se marier, on ne pouvait raisonnablement le forcer à quitter sa jeune femme ; cependant quelques indigènes, plus aimables, nous fournirent leurs bêtes avec lesquelles nous avions déjà chassé, nous y joignîmes celles qui appartenaient à l'administration des bois et forêts ; ce qui nous permit, pour commencer, de réunir douze éléphants, dont nous devions plus tard porter le nombre à quatorze.

Bref, nous partons pour notre expédition sans chute et sans accident, et le 6 mai notre petite troupe ar-

rive à *Dudua-Ghât*, grand dépôt de bois de charpente établi au bord de la réserve des forêts du gouvernement dans le district de Khéry.

Ce jour-là, on déjeuna dans un *Bungalow* en forêt, mais on ne fit pas grand'chose. On tua quelques *perdrix de marais* et un *Parhâ;* cet animal est bien certainement le plus filandreux de tous les daims connus, passés, présents et à venir; nous avons eu le bonheur de le manger, le soir, assaisonné de toutes les façons imaginables, connues et inconnues; mais, hélas! *mutato nomine, de te fabula narratur*! C'était toujours la même chose!...

A partir de ce moment, la partie s'engagea sérieusement; car, dès le lendemain matin, nous apprîmes que les réserves autour desquelles nous étions renfermaient deux ours et un tigre. On nous prévenait en même temps que, si nous pratiquions une battue générale, nous avions chance de faire sortir des hautes herbes le tigre sur les bords de la rivière. Ainsi fut fait. Tout le monde cherchait les ours, mais chacun tirait les différentes pièces de gibier qui se levaient devant lui. L'ingénieur adjoint s'était peu à peu séparé de nous; tout à coup, nous entendons des coups de fusil tirés dans sa direction; nous y courons, il venait de tuer l'ours femelle, et le mâle était en fuite; c'est le cas de dire que la chance favorise les ignorants, car le fait d'avoir rencontré des ours dans l'espèce de prairie dans laquelle il avait débouché, était vraiment un coup de hasard sur lequel personne n'aurait jamais pu compter. L'ours mâle ne fut point retrouvé. Tout en marchant, nous nous approchions des herbes qui devaient se trouver sur les bords de la rivière. O déception! ces herbes avaient été brûlées, et n'offraient plus aucune chance de recéler les carnassiers. Il fallait aller plus loin, et notre ligne de chasseurs se déploya à travers une longue plaine interrompue çà et là de bouquets de hautes herbes sèches. Le silence se faisait peu à peu et, écrasés dans nos howdahs par la chaleur, nous sentions presque le sommeil nous envahir, quand l'éléphant de Wickleff, qui était à l'extrême gauche, poussa un cri et s'arrêta net.

Sous ses pieds, d'un bouquet d'herbes, venait de jaillir un tigre magnifique; en une seconde, tout le monde fut prêt: c'était un réveil magique. Mais lui, avec un sang-froid superbe, nous passa en revue, à découvert, tout le long de la ligne de l'aile gauche à l'aile droite, et ne fut pas touché...

Tout le monde partit après lui; mais, loin de s'arrêter, il accéléra son allure; et bientôt nous le perdîmes de vue. Ce fut un élan général, chacun combla son mahout de paroles d'encouragement et de cris excitants pour les éléphants.

La ligne tout entière s'élança rapidement en avant; il était à craindre que l'animal ne se détournât pour gagner la forêt, car, en sa qualité de chat, le tigre n'aime pas les longues courses, surtout en plein soleil. Or, sa fuite l'avait épuisé, et il s'était couché sous le premier arbre qu'il avait trouvé.

Malheureusement, l'endroit où nous étions arrivés était rempli d'une herbe tellement haute, qu'il était impossible d'apercevoir le tigre; et il était probable qu'il ne partirait que si l'un de nous marchait sur lui. Tout à coup, il apparut entre mon howdah et celui de Bentham, et au moment où je le vis, il mordait la patte de derrière de l'éléphant de mon camarade. Heureusement, il ne s'acharna pas, plusieurs d'entre nous le tirèrent; affollé, il revint sur la ligne et tomba bientôt à moitié mort; une balle dans la tête l'acheva.

Il était temps de revenir à notre station du bois; aussi on coupa à travers les grandes herbes. Nous marchions à côté l'un de l'autre, William et moi, lorsque, à moitié chemin, il m'appela pour m'avertir que devant lui il se passait quelque chose de nouveau. C'était tout simplement un énorme python, de quatre mètres cinquante de longueur, qui était en train de se dérouler lentement d'autour d'un faon de *Cheetul* qu'il avait attrapé et écrasé, et qu'il se mettait en devoir d'avaler. Les indigènes prétendent, mais j'avoue n'avoir pas pu vérifier l'exactitude de leur dire, que ces serpents montent aux arbres et se suspendent aux branches pour tomber de là sur les animaux qui passent au-dessous. Par le fait, il y avait un petit arbre au-dessus de l'endroit où le faon était mort; mais l'histoire de cet énorme serpent perché dans les arbres ne réunit pas nos suffrages, il nous sembla plus naturel de supposer que le python, se glissant sournoisement parmi les herbes, avait pu surprendre l'animal pendant son sommeil.

Le serpent bientôt tué, nous l'arrimâmes sur le dos d'un des éléphants, et nous partîmes pour rejoindre les autres chasseurs qui étaient en avant. Au moment où nous les rejoignions, ils étaient tous en cercle et regardaient quelque chose par terre.

— Nous avons tué un grand tigre, me cria Flowell.

— Pas possible! Qui a fait le coup?...

— C'est encore ce chançard de Wickleff qui a trouvé l'animal debout dans le sentier que nous suivions et qui lui a envoyé une balle dans la poitrine.

Nous nous approchâmes; c'était Flowell qui avait achevé l'animal. Ce tigre était un sujet magnifique, non d'une longueur exceptionnelle, mais ramassé sur lui-même et doué de muscles qui ressemblaient à des cordes; on pouvait le regarder comme un type de force brutale.

Nous l'écorchâmes immédiatement. Quand on a vu l'avant-bras d'un tigre semblable, alors que la peau est enlevée et qu'on a contemplé l'agencement des muscles et des tendons, on peut se vanter d'avoir été en présence d'une merveille d'organisation physique. Ce tigre était un mâle qui mesurait trois mètres du nez au bout de la queue; la peau du plus grand tigre que nous ayons tué avait trois mètres dix.

Le 9 et le 10 on fit peu de chose, on tua seulement deux parhas. Nous étions alors à Sultiana, autre dépôt de bois de charpente. Comme d'habitude, le matin nous partîmes environ dix personnes, nous dirigeant vers un marais couvert de roseaux distant d'environ 3 milles. Les bords de ce marais étaient assez élevés; au delà, la forêt commençait. On décida que Bentham et Flowell seraient envoyés de l'autre côté, tandis que les autres éléphants battraient les roseaux dans la direction des postes qu'on leur avait désignés. Or on avait mis le feu aux roseaux, qui avaient brûlé par places, et l'eau en partie desséchée avait rendu la terre très-glissante, aussi nos éléphants ne s'y aventurèrent-ils que malgré eux. Tout à coup, Bentham tira ses deux coups de fusil et nous cria qu'il venait de tuer un tigre qui rampait lentement sous bois. Accourir au bruit et descendre de nos éléphants fut l'affaire d'un instant. Une des balles avait manqué la bête, l'autre lui avait traversé les flancs en passant auprès du cœur. Ce tigre portait deux ou trois vieilles blessures qui s'étaient

guéries; mais une balle qui lui avait traversé une des pattes de devant devait le faire affreusement souffrir. Incapable de chasser, évidemment il était en train de mourir de faim. Ce fut un trait de lumière. Nous étions en face du tigre de Wickleff; personne autre que lui n'en avait blessé dans cette direction, et quoique le lieu de la première rencontre fût assez loin de celui où nous étions, il n'y avait rien d'étonnant à ce qu'un tigre même blessé fût venu jusque-là. Sa peau mesurait trois mètres sept. La journée fut achevée en tuant deux párhas.

Le 12, grande bredouille; pas mal de milles parcourus; pas de tigres rencontrés.

Le 13, nous battions un pays traversé par le lit desséché d'un torrent qui venait de la montagne; je le reconnus, parce que, quelques années auparavant, les chasseurs dont je faisais partie y avaient tué une charmante tigresse. L'herbe y avait été brûlée aussi, et le terrain n'offrait aucun couvert. Pendant plusieurs milles Flowell, William et moi nous suivîmes ce ravin, appuyant à gauche et cherchant des parhas tandis que l'aile de droite fouillait quelques herbes qui étaient



Chasse au tigre. Dessin de E. de Bérard.

restées debout. Tout à coup nous aperçûmes, à quelque distance, les éléphants partir excités par leurs mahous et nos camarades tirant à coups redoublés sur quelque chose qui remuait dans les herbes; c'était un léopard qui faisait des siennes, et qui, forcé de sortir à découvert, reçut bientôt le coup de grâce. Nous tuâmes deux párhas et l'heure se fit de regagner le camp, qui avait été déplacé et rapproché pendant leur absence.

Le 14, Duncan nous avait donné à entendre qu'il connaissait, près de là, un endroit où l'on était à peu près sûr de rencontrer au moins un tigre. Il ne se trompait pas. Et après le déjeuner nous étions partis battant un cours d'eau rempli d'herbes et de roseaux ombragé par des sál, précisément les arbres que préfèrent les animaux que nous poursuivions. A mi-chemin se présente à nous une splendide touffe d'herbe, verte et serrée. Duncan William et Bentham se placent à gauche; Flowell, Wickleff et moi à droite; Frantz et Wiborg en face. Tout à coup mon éléphant fait lever la bête qui s'échappe vers ma droite et que je suis; c'était un jeune tigre, je le roule; mortellement blessé, il faisait encore des efforts pour se jeter sur mon éléphant et le mordre. Mais il n'était pas seul; la mère essayait de se dérober dans les herbes, laissant son petit se tirer d'affaire comme il pourrait; heureusement Wiborg avait l'œil à tout, et au moment où elle essayait de se cacher derrière une touffe d'arbres elle reçut son affaire.

Le 15, pas de chance. Nous étions allés une seconde fois sur le téraï de Népál; on se donna beaucoup de mal, on fit force marches et contre-marches, pour ne rapporter au camp qu'un párha.

Le 16, un indigène Thárn, dans un mouvement inaccoutumé de franchise, nous avoue qu'il connaît une bonne place pour le tigre, et que, si nous voulons qu'il nous guide, nous pourrons y aller derrière lui. La journée était très-chaude. On ne sentait pas un souffle de vent et, à cause des arbres pressés, nous ne pouvions guère faire usage de nos parasols; or, ces arbres étaient précisément des sál, qui ne fournissent absolument aucun ombrage et au travers desquels le soleil passe sans obstacle. Notre guide nous emmène le long du lit d'un torrent descendant des montagnes et dans lequel il n'y avait de couvert d'aucune sorte. Evidemment nous étions sous la direction d'un fou. C'était dur.

Flowell et moi nous nous trouvions arrêtés, lui sur la rive droite et moi sur la rive gauche du cours d'eau; je m'étais assis et j'écoutais un de ces messieurs qui étaient devant moi, et qui m'expliquait par A + B que nous n'avions pas le sens commun d'aller par là, quand le mahou s'écria :

— Sahib ! Bágh, bágh ! me montrant le ravin juste en face de moi.

Malheureusement il y avait quelques arbres dans cette direction et je ne pouvais voir la bête. Mon éléphant ronflait, frappait le sol de sa trompe et regardait du côté de l'arrière-garde; ces symptômes de terreur s'aggravèrent encore quand le tigre sortit de derrière les arbres à quelque cinquante pas en avant, à découvert, galopant lourdement un vrai galop de vache. Je crus que la bête voulait gagner les halliers du ravin, et, comme les chasseurs postés ne doivent pas tirer sans ordre, je ne pensai pas qu'il fût convenable d'envoyer une balle à ce tigre, car si je le manquais, nous ne le reverrions plus. Or il n'avait pas l'intention de s'arrêter sitôt; quand je m'aperçus qu'il s'éloignait, je le tirai; mais je me servis probablement de mon canon lisse, car si j'avais pris mon *express* simple j'aurais pu l'arrêter à cette distance. Malheureusement on ne peut penser à tout dans ces moments critiques. Ce fut le seul tigre tiré et manqué, je crus que je ne m'en consolerais de ma vie.

Il ne restait plus qu'une chose à faire : payer le Thárn. On lui donna ses cinq roupies, qu'il courut au grand galop changer contre de l'eau-de-vie de Mohua.

Le 17, nous campions sur le territoire de Calcutta, non le port de mer connu sous ce nom, mais un Calcutta du Népál, qui a bien dix maisons, et notre Shikaris arriva au camp avec une histoire étourdissante d'un tigre et d'une tigresse qu'il avait vus à moins d'un mille de nos tentes et qui, à son approche, s'étaient tranquillement enfoncés dans le marais. C'était vraiment trop tentant pour des chasseurs : aussi, dix minutes après, nous étions tous partis dans cette direction; mais voilà que, dans le marais, l'éléphant de Duncan s'enfonce et reste planté dans une terrible détresse au milieu du chemin. Ce fut un moment vraiment attendrissant, car la pauvre bête sentait bien où elle allait; les pleurs roulaient sur ses joues... le marais dans lequel nous étions tous, était bien capable, ne nous y trompons pas, d'enfouir tous les tigres du Népál et tous les éléphants de la contrée. En attendant, nous ne pouvions rien faire ni pour notre pauvre Duncan ni pour sa monture; nos éléphants, que nous poussions à grand'peine, approchaient à cinquante ou soixante mètres, puis refusaient absolument d'aller plus avant.

Pendant ce temps, la victime, envasée, s'y était prise avec une adresse admirable : levant lentement et avec une précaution extrême une jambe après l'autre, elle avait fini par revenir lentement en arrière; puis, enfin, elle avait gagné peu à peu le terrain solide, et, tremblant encore de tous ses membres, s'ébrouait au milieu des buissons.

Evidemment on ne pouvait songer à continuer dans cette direction. Notre parti fut bientôt pris. Laissant de côté fusils et armes à feu, il fut décidé qu'on allait mettre le feu aux herbes et aux buissons, afin d'en chasser tout animal sauvage qui pourrait se trouver aux environs : aussitôt dit, aussitôt fait. Le jungle prit feu aisément, et bientôt le petillement des flammes me réjouit le cœur. En ce moment, Duncan et William tuèrent entre eux deux un ours énorme qui s'était levé. Un peu plus loin, j'essayai de me tracer un chemin à travers les roseaux, mais ce fut impossible; ils avaient trois ou quatre mètres de plus haut que mon howdah; ils étaient gros comme le doigt et serrés comme de la paille. Quand nous aurions eu là les quatre cents éléphants du duc d'Edimbourg, nous n'aurions pu passer par cet endroit. En revenant, on tua sept daims.

Le 18, nous reprîmes le chemin de chez nous sur le territoire britannique, et on tua un grand *jhil* près de notre marais de la veille, dans une épaisse bordure de roseaux narkùls. Comme nous marchions au hasard et sans informations précises, notre chasse fut des plus bigarrées. Nous avancions déjà depuis quelque temps quand nous commençâmes à soupçonner qu'il y avait quelque animal devant nous; et William fut le premier à apercevoir un grand tigre qui se glissait sournoisement pour sortir des joncs : Duncan, William et moi nous nous mîmes d'un côté, battant soigneusement les herbes et les roseaux; les autres se mirent en face. L'herbe se rétrécissait en une bande de cinq à six mètres de large; je courus à l'endroit où le fourré finissait, et je vis un jeune tigre qui s'échappait vivement. Je saisis ma carabine, et prends une solide position pour le viser et le tuer; mais le petit diable ne tomba pas; il s'en alla se heurter contre Flowell. Je l'ai manqué; mais la faute en était à l'arme plus qu'au tireur : en effet, mon armurier a donné à cette arme un guidon très-élevé de manière à le faire porter juste à cent cinquante mètres. A cette distance, ce fusil est parfait, la balle passe au travers d'un antilope avec une précision remarquable; mais à dix mètres il porte trop haut, et, tout à l'heure, il a passé par-dessus les épaules du petit tigre. Si j'avais eu un canon lisse, le petit bonhomme n'aurait probablement pas fait un pas.

Duncan et William assuraient qu'il y avait un autre tigre debout et que le petit n'était certainement pas celui dont ils avaient pris connaissance : nous nous empressâmes alors de reformer notre ligne, et à cinquante ou soixante mètres plus loin bondit la mère, qui tomba sous la carabine de Flowell et de Duncan. C'était une bête dans un admirable état et je n'ai jamais vu peau mieux marquée. Un cheetul et deux párhas furent pour les provisions.

Le 19 fut le grand jour des grands jours, et nous le

dûmes aux efforts de Luctimun Singh, un Duffádár, un brave et enragé chasseur et qui avait de nombreux amis parmi les Sáhibs. Nous revînmes dans le téraï, près d'un village appelé Mujhera Tal : il n'était pas encore trois heures de l'après-midi quand nous arrivâmes à l'endroit où Luctimun Singh avait vu sur le sable l'empreinte de deux ou trois tigres. Notre ligne de bataille était celle-ci : William et moi nous étions postés, et les onze autres éléphants s'avançaient en ligne, battant le bois, au travers duquel serpentait le lit d'un torrent à sec. Cet endroit était plein d'ombre et l'eau n'était pas loin. Le ravin se divisait en trois couloirs, à la bouche desquels nous étions postés, et la hauteur de mon éléphant, dans le ravin, un peu sur le côté, me mettait de niveau avec le terrain environnant.

Tout à coup, nous entendons les singes caqueter au-dessus de nos têtes; c'était une preuve certaine que les tigres étaient sur pied.

Juste à ce moment, je vis un tigre qui s'avançait fièrement le long de la rive, sur le haut, à ma droite; le dos et la queue de la bête étaient tout ce que je pouvais apercevoir.

Pousser mon éléphant dans cette direction fut l'affaire d'une minute; mais le fauve accéléra le pas et s'élança en avant.

Je le suivis ainsi pendant une petite distance; mais Luctinum Singh ne tarda pas à me rappeler, et il avait raison.

— Laissez-le aller, Saëbb, nous lui ferons plus tard son affaire et avec de meilleures chances que maintenant.

En revenant, j'entends baoum!... baoum!... et je trouve Wickleff qui est tombé sur deux grands tigres et qui en a tiré un à droite et l'autre à gauche. Le mâle s'échappe; mais la femelle, blessée, était morte quand nous arrivons. Pendant ce temps-là, Batham, Duncan et Wiborg couraient dans une autre direction, tirant sur quelque chose au milieu des herbes. Je me lançai aussi sur la piste, et un quart de mille plus loin nous rejoignons un superbe jeune tigre. A trente ou quarante mètres je lui envoie une balle de carabine; il tomba, et comme il avait été déjà légèrement blessé par un autre, sa peau ne fut pas pour moi. Nous courûmes après le gros tigre; Wickleff l'avait tiré, mais sans succès; la ligne fut reformée et par la manière dont il nous avait évités, en marchant dans sa direction, nous retournions, par le fait, à la maison. Le plateau sur lequel nous étions se terminait par une rivière qui coulait à angle droit et les herbes dont cette plaine était couverte se montraient partout plus hautes qu'un homme. Nous étions arrêtés, causant entre nous de la chasse que nous venions de faire, les fusils étaient dans leur boîte, quand un éléphant, entre William et moi, s'arrête brusquement et fait un énorme soubresaut. Il y eut un moment de trouble parmi nous; et un tigre à toute taille bondit, courant sur notre front de bataille vers la gauche pour essayer de s'échapper. William était le plus près; il le tire de ses deux coups, le tigre poursuit et vient à demi dans ma direction; je le tire avec mon fusil double à canon lisse et je le frappe à travers le corps, comme nous le vîmes par la suite; sans dévier d'une ligne, il vient droit à mon éléphant; mes deux canons étaient vides et avant que j'aie pu saisir un autre fusil, il était arrivé à dix pieds de moi..... là, il se rasa et attendit. Alors il se retourna lentement vers Flowell, qui était à notre extrême gauche; mais trouvant sans doute qu'il était sur son chemin et qu'il le gênait pour fuir, il partit comme un trait, poussant une charge désespérée droit sur l'éléphant de Flowell... autant que je puis me le rappeler, il était en l'air lorsque celui-ci le tira et le frappa à la tête... son attitude en tombant était celle d'un homme qui pique une tête... c'était un jeune mâle dans toute sa croissance.

Un cheetul et un párha complétèrent notre chargement du jour.

Malheureusement, il n'est plaisir si vif qui ne doive prendre fin, et le 20, dans l'après-midi, nous revenions à Dudua Ghât.

Tout n'était cependant pas encore fini pour nous. Pendant la nuit du 21 voilà qu'un tigre s'avance non loin de notre maison qui, au lieu de gronder, se met à pousser des sortes de cris et de hurlements. Duncan nous apprend alors que cette bête était toujours à rôder autour des habitations, dans l'espoir de se saisir des jeunes bœufs des chariots.

Tout cela était tentant et nous devisions sur ce qu'il y avait à faire, lorsque Luctimun Singh vint nous avertir qu'il avait vu sur le sable des empreintes descendant à la rivière.

L'infatigable compagnon nous emmena à une plantation de *shisham*, non loin de l'endroit où nous avions tué notre second tigre.

L'herbe était haute et touffue. Nous marchions à une certaine distance les uns des autres, parfaitement certains que la bête se trouvait devant nous, mais sans connaître sa position exacte. La marche était hésitante, quand Flowell nous annonça qu'une tigresse était debout : nous tournâmes un peu à droite; la bête fut aperçue par les mahous et on la tira; mais elle se rasa, et les herbes, en se remuant un peu, indiquaient seules sa position.

On s'arrêta alors; on envoya les éléphants vers les arbres faire un détour pour revenir vers l'endroit d'où elle était partie la première fois; William et moi nous demeurâmes postés.

Les singes caquetaient et se balançaient d'arbre en arbre, ce qui nous disait que la tigresse ne s'était pas éloignée; cependant la ligne passa sur elle et ne la leva point; elle resta blottie. Il fallut de nouveau revenir sur ses pas; elle se dérobait à quelque vingt mètres devant mon éléphant : je fis feu; au même moment elle dut se jeter en arrière, car elle ne fut pas atteinte; elle grondait comme un tonnerre et bientôt, un peu vers la droite, Duncan eut le plus beau coup possible et la tua roide d'une balle à travers le corps.

On nous avait encore indiqué sept ou huit tigres à courte distance de Dudua; mais, hélas! William et moi, nous trouvâmes des lettres qui nous rappelaient immédiatement à Seetapoor. Il fallait obéir. Flowell, de son côté, déclarait ne vouloir point continuer seul : notre smaala fut dissoute.

En somme, dans onze jours de chasse, nous avions porté bas onze tigres, un léopard, deux ours, un python, et trente têtes de daims.

Quel est le pays de notre vieille Europe, de notre pauvre et antique terre usée et civilisée, qui offrirait un résultat pareil?

H. DE LA BLANCHÈRE.

ASTRONOMIE.

L'OBSERVATOIRE MÉTÉOROLOGIQUE DU PUY DE DOME.

En novembre 1647, Blaise Pascal, qui habitait alors Paris, venait de rompre quelques lances contre maintes notabilités scientifiques de l'époque, qui s'entêtaient à proclamer la vieille doctrine de *la nature ayant horreur du vuide.*

Le vigoureux écrivain avait dépensé en pure perte ses plus lucides arguments, que d'ailleurs il appuyait sur les expériences de l'Italien Torricelli : l'horreur du vuide restait à l'état d'article de foi, et, qui plus est, les champions de cette antique erreur s'acharnaient à déverser le ridicule sur leur adversaire, et le dénonçaient en quelque sorte comme un dangereux négateur des plus respectables et indiscutables vérités.

Ce fut alors que l'illustre penseur écrivit à son beau-frère, M. Périer, conseiller à la cour des aides d'Auvergne, la mémorable épître qui, nul ne saurait le nier, marque le point de départ de la plus importante rénovation dont il soit question dans l'histoire des progrès dus aux applications pratiques de la science.

« Si l'on faisait, écrit Pascal, l'expérience ordinaire du vuide plusieurs fois dans le même jour avec le même tube de verre et le même vif-argent, tantôt au bas et tantôt au sommet d'une montagne ayant au moins cinq ou six cents toises, on verrait si la hauteur du vif-argent, suspendu dans le tube, se trouverait pareille ou différente dans ces deux stations, et cette expérience serait décisive sur la question, car s'il arrivait que la hauteur du vif-argent fût moindre au haut qu'au bas de la montagne (comme j'ai beaucoup de raisons pour le croire), il s'ensuivrait que la pesanteur ou pression de l'air serait la seule cause de cette suspension du vif-argent, et non pas l'horreur du vuide, puisqu'il est bien certain qu'il y a beaucoup plus d'air qui pèse sur le pied de la montagne que non pas sur le sommet; au lieu que l'on ne saurait dire que la *nature abhorre le vuide au pied de la montagne plus que sur le sommet.* »

Si Pascal écrivait ceci à son beau-frère, qui habitait Clermont, et « à qui les méditations physiques servaient de divertissements à ses heures de relâche, » c'est qu'il s'estimait heureux que la ville de Clermont fût au pied de la haute montagne du Puy-de-Dôme, et que dans cette ville se trouvât l'homme intelligent qui voudrait et qui saurait faire les expériences décisives sur la question ».

Décisives, en effet, furent ces expériences, car M. Périer, s'étant assuré le concours de plusieurs hommes instruits, après avoir observé et marqué la hauteur du vif-argent dans un tube placé et laissé dans le jardin d'un monastère de la ville, ainsi que dans un autre tube destiné à être emporté sur le puy de Dôme, fit l'ascension de la montagne, au sommet de laquelle il renouvela l'expérience, et trouva que, comme son beau-frère l'avait pressenti, le vif-argent atteignait là, dans le tube, une hauteur beaucoup moindre. Le mercure, qui à Clermont s'élevait dans le tube à vingt-six pouces trois lignes et demie, n'atteignait plus au sommet de la montagne que vingt-trois pouces deux lignes, soit une différence de plus de trois pouces (dix centimètres), différence qui à mi-pente se trouvait réduite à un pouce et demi.

C'en était donc fait de l'*horreur du vuide.* Du même coup la méthode expérimentale avait raison de la routine spéculative et un trait de génie ouvrait l'horizon à tout un monde de merveilles.

De l'expérience du puy de Dôme qui consacrait la très-puissante pesanteur de l'atmosphère devaient notamment dériver les travaux, *la découverte* de Papin, et l'on peut dire avec raison que, pour transformer le monde, la machine à vapeur est descendue du vieux pic de l'Arverne.

D'après le plus ancien de nos historiens nationaux, Grégoire de Tours, qui du reste était originaire de la capitale de l'Auvergne, alors nommée Gergovie, ce même pic, au temps de la domination romaine, avait porté à son sommet un temple de Mercure, où se voyait la statue colossale dite le *Mercure des Arvernes*, chef-d'œuvre de Zénodore, dont Pline a fait l'éloge.

Bien que le passage de Grégoire de Tours fût très-explicite, et semblât émaner d'un homme qui pouvait avoir vu de ses yeux, au moins, les ruines de l'édifice qu'il qualifie de « fameux », le doute était permis aux générations modernes ; car si quelques visiteurs attentifs avaient cru remarquer au sommet du mont des restes de construction, on avait raison de leur remarque en attribuant les quelques pierres taillées, qui çà et là perçaient le gazon, à une ancienne chapelle datant du moyen âge, et dédiée à saint Barnabé.

« Cette chapelle, dit M. Antoine Tillion, le récent historien du puy de Dôme, depuis longtemps détruite et abandonnée, donnait lieu à bien des légendes; la crédulité populaire en faisait un rendez-vous des sorciers, opinion d'autant mieux motivée, qu'en parcourant les archives locales il était possible d'y voir que jadis Florimond de Remond, conseiller au Parlement de Bordeaux, raconte avoir eu à juger une femme du Limousin, qui accusée d'avoir assisté aux réunions infernales du puy de Dôme, avoua son crime dans les tortures et déclara qu'aux assemblées tenues chaque semaine sur la montagne, se trouvaient une soixantaine de personnes qui rendaient compte de ce qu'elles avaient fait pour ensorceler les uns, empoisonner les autres, etc. »

Etant donnée donc l'existence certaine, bien constatée, de la chapelle de Saint-Barnabé, près des ruines de laquelle d'ailleurs M. Périer avait fait son expérience, nul ne s'avisait d'y chercher autre chose.

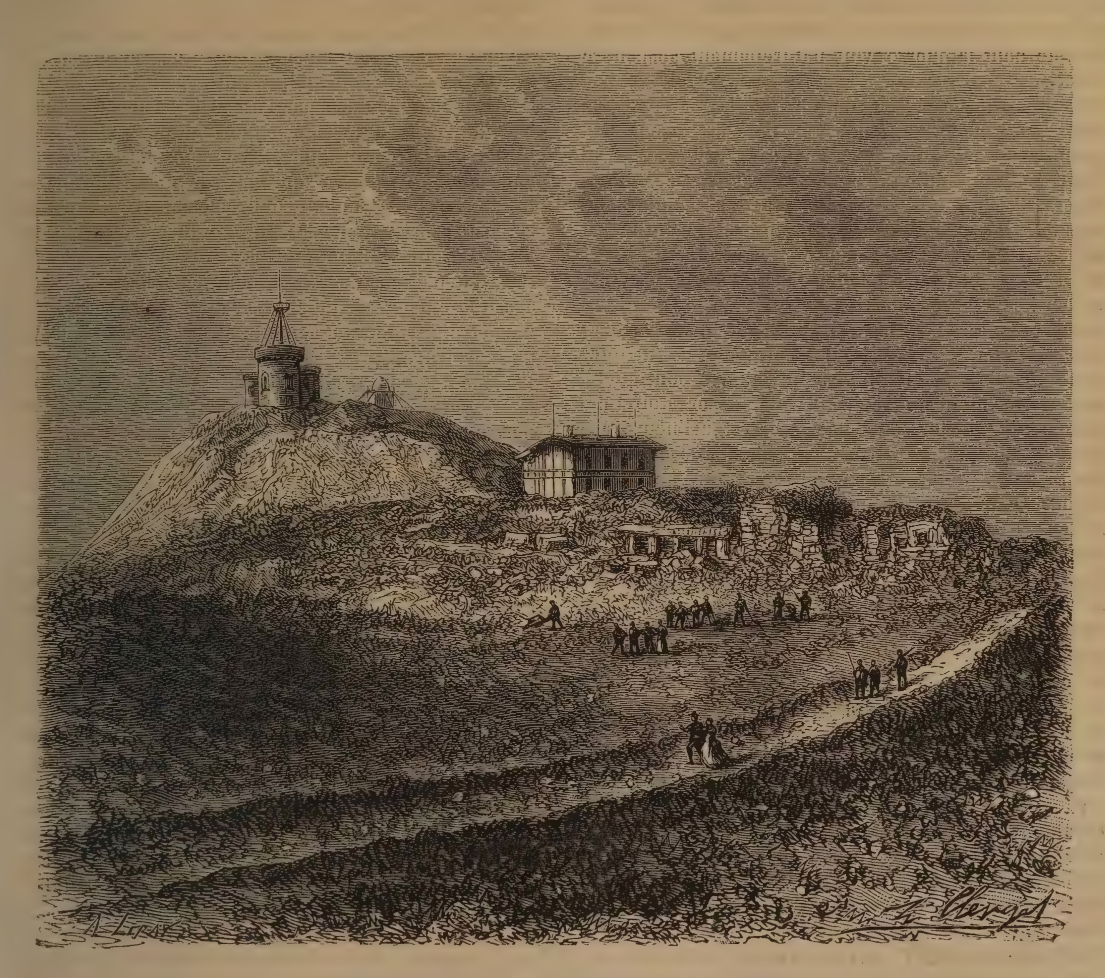
Le géologue venait observer là une des poussées volcaniques qui aux temps préhistoriques ont accidenté la contrée; le naturaliste allait demander à ce mamelon quelques échantillons de la flore ou de l'entomologie alpines ; le simple touriste s'y délectait dans l'idée de l'altitude atteinte, et dans la contemplation d'un immense panorama ; et c'était tout, et la mémoire du vénérable patriarche de Tours restait chargée du péché d'infidélité historique.

Or chacun sait que la science météorologique, qui presque jusqu'à nos jours était monopolisée par les faiseurs d'almanachs, et qui, par conséquent, pouvait être considérée comme appartenant au domaine de la

pure et stérile fantaisie, s'est avisée tout à coup, il y a quelques années, de prendre rang parmi les sciences exactes, sérieuses et utiles.

L'observation et l'étude des mouvements, des variations de l'atmosphère a d'abord rendu de grands services aux stations maritimes qui, grâce à l'instantanéité des communications télégraphiques, étaient mises en relation avec les points les plus éloignés. Et, tout en faisant fonctionner le système élémentaire d'avertissements, il est sorti de ces travaux mêmes un corps de données précises, en quelque sorte, sur la nature et l'ordre des divers phénomènes météorologiques qui ont fait que, sinon la prévision au moins *la probabilité du temps* est devenue chose positive et usuelle.

On ne tarda pas à faire l'application de ce système d'observation aux divers bassins orographiques du continent, et, depuis plusieurs années déjà, sur tous nos ports fluviatiles, le service des avertissements fonctionne de la façon la plus régulière et la plus certaine. L'élan était donné, la vraie science météorologique, consacrée par ces premiers résultats pratiques, ne devait pas s'arrêter en aussi beau chemin. Un grand mouvement se produisit qui eut pour but de multiplier autant que possible, sur toute l'étendue du territoire, des stations météorologiques en intéressant à ce service tous les établissements d'instruction publique ou privée et tous les hommes qui voudraient participer à l'œuvre commune. La création d'un observatoire spécial à Paris fut décidée, qui, après un certain nombre de vicissitudes résultant des graves événements que la France a traversés, est aujourd'hui magnifiquement installé à Montsouris et publie, comme son frère aîné, l'observatoire astronomique, un bulletin périodique et un annuaire faisant l'un et l'autre autorité dans le monde savant.



L'observatoire du puy de Dôme. Dessin de H. Clerget.

Si donc les observations faites, ici et là, aux altitudes ordinaires, offraient de l'intérêt, il allait de soi que l'idée vînt d'établir des stations sur les points très-élevés, qui sont comme des vigies naturelles placées au centre même de formation des mouvements météoriques et permettent d'embrasser, dans le même système d'observation, tous les phénomènes intéressant une contrée.

C'est ainsi que nous avons vu se créer dans les Pyrénées, par l'initiative privée en quelque sorte, et partant dans des conditions qui en restreignent de beaucoup l'utilité, cet observatoire du pic du Midi dont M. le général de Nansouty, un des héros de la météorologie, a fait son asile coutumier, par 2 500 mètres d'altitude.

Le puy de Dôme, point non-seulement culminant mais bien nettement détaché du grand massif de l'ancien Arverne et d'ailleurs voisin d'une grande cité où la science et les travaux intellectuels sont très-dignement représentés, était naturellement indiqué pour recevoir une importante station.

M. Alluard, professeur à la Faculté des sciences de Clermont, proposa en 1869 cette fondation au ministre de l'instruction publique, M. Duruy, qui donna son assentiment au projet et délégua M. Faye, l'astronome, qui, après avoir étudié la question, fit un rapport favorable; mais ce ne fut qu'en avril 1870 que, grâce à l'appui de M. Mége, président de la commission budgétaire, le Corps législatif vota une première subvention — vote dont la guerre vint naturellement suspendre l'effet.

Toutefois le promoteur de l'idée ne laissa pas se refroidir son zèle; dès qu'il fut possible de revenir aux questions de cet ordre, il y revint; il sut intéresser au projet l'administration, les corps savants et les particuliers, si bien que, les travaux ayant été commencés dans l'été de 1873, sous la direction de M. Gautié, ingénieur, trois ans ont suffi pour mener à fin l'entreprise, malgré les difficultés qu'elle offrait par sa situation même. Et le 22 du mois d'août 1876, en présence des membres de l'Association française pour l'avancement des sciences, réunis en session à Clermont, et de maintes notabilités du monde savant et du monde politique, a eu lieu la solennelle inauguration de l'observatoire météorologique du puy de Dôme, qui est à l'heure actuelle un des plus curieux établissements de ce genre.

« Si l'observatoire du puy de Dôme a réussi, a dit ce jour-là dans son discours le promoteur, devenu directeur, c'est que le souvenir de Pascal a suffi pour aplanir les difficultés et nous a porté bonheur. »

L'observatoire, bâti sur le lieu même où le beau-frère de l'illustre physicien fit l'expérience décisive du tube à vif-argent, est composé de deux bâtiments que réunit une galerie souterraine.

Tout d'abord au sommet le pavillon d'observation proprement dit, qui est une tour ronde de 6 mètres de diamètre dont les murs ont à la base $1^{m},50$ d'épaisseur, avec un sous-sol et des caveaux, et qui a pour étage supérieur une magnifique salle éclairée par quatre fenêtres, orientées directement sur les points cardinaux. C'est là que sont placés les principaux appareils et instruments : baromètres, thermomètres, horloges, lunettes, enregistreurs des vents et des pluies, communiquant par des tiges et des conducteurs électriques avec l'anémomètre et le pluviomètre, qui sont installés au sommet de la tour, concurremment avec une hune permettant de s'élever à plusieurs mètres au-dessus de la terrasse gazonnée qui sert de toit à l'édifice.

La salle la plus basse reçoit les appareils magnétiques, et la salle intermédiaire ceux qui doivent séjourner dans une température régulière.

A 15 mètres plus bas et à l'abri des vents qui règnent le plus souvent sur le mont, est la demeure du gardien, dont le premier étage comprend un appartement pour le directeur et plusieurs chambres qui peuvent être mises à la disposition des savants que le désir d'observer engagerait à séjourner sur le puy de Dôme.

Le gardien qui est actuellement installé dans cette maison avec sa famille est un ancien maître timonier de la marine française. Il est chargé de tout le travail d'observation, et de transmission des dépêches à la station dite *de la Plaine*, qui est placée à environ 1100 mètres plus bas que la tour à laquelle elle est reliée par un fil électrique.

Cette station est d'ailleurs un autre observatoire, plus important même que celui du Puy, puisque, outre les communications spéciales qu'il reçoit de la tour, il s'y fait tout un service d'observations propres, dont le résultat combiné avec celui de la tour est immédiatement transmis par ce télégraphe à la station de Clermont et aux autres stations de la contrée.

Il est dès maintenant décidé en bon lieu, assure-t-on, que l'observatoire du pic du Midi recevra une installation analogue à celle de l'observatoire du puy de Dôme.

Quoi qu'il en soit, ainsi se trouve consacré, par une création essentiellement pratique et utile, le lieu où l'expérience imaginée par Pascal put d'abord sembler n'avoir d'autre importance que celle d'un argument habile jeté au cours d'une discussion dans le domaine purement spéculatif, et qui plus est, du même coup, se trouve surabondamment confirmée l'assertion jusqu'ici contestée du Père de l'histoire française, car en ouvrant le sol au sommet du puy de Dôme pour y creuser les fondations de l'observatoire, la pioche a presque aussitôt amené au jour des ruines qui ne sauraient plus être attribuées à la petite et insignifiante chapelle du moyen âge.

« Bientôt, écrit M. Tillion, apparurent les restes d'un vaste édifice, des escaliers monumentaux, des portes formées de blocs énormes et domites, rappelant par leur solidité celles des ruines de Mycènes en Argolide, des murailles d'une épaisseur extraordinaire, des débris de marbre, les plus beaux, les plus rares et les plus variés de l'Italie, de la Grèce et de l'Afrique, tels que ceux de Paros et du Pentélique, les porphyres rouges d'Egypte, le noir de Lucullus, les verts antiques et la brèche africaine... On en compte de cinquante-deux espèces. »

En poursuivant ces fouilles, on constata de mieux en mieux l'antique existence d'une construction qui devait être aussi magnifique que gigantesque. On reconnut que l'édifice avait dû être renversé, car les débris en étaient épars au loin, mais ce qui restait des substructions est encore de nature à donner une idée grandiose de ce que fut le monument. A l'heure actuelle d'ailleurs, ces ruines, situées dans un lieu où le travail est aussi difficile que coûteux, n'ont pas été encore assez minutieusement étudiées pour qu'il soit possible de rétablir par la pensée le plan complet de l'édifice. La construction de l'observatoire, par son caractère d'urgence, ayant primé le travail des fouilles, la tâche des antiquaires reste en quelque sorte tout entière, mais dès à présent nul doute ne saurait plus être permis sur la nature même de ces ruines; car tous les objets qui, parmi ceux qu'on a retrouvés, ont pu fournir des indications épigraphiques, s'accordent pour attester qu'on est bien en présence du fameux temple du Mercure des Arvernes dont a parlé Grégoire de Tours. Les plus précieux témoignages sont notamment fournis par un petit cartouche de bronze portant une inscription votive aux dieux des Augustes et au Mercure Dumiate, et par un fragment de marbre où se lisent les lettres M... CVRIO, dont il est facile de compléter l'ensemble.

Au surplus, le texte de Grégoire de Tours, en même temps qu'il porte que le marbre était prodigué sur les

parois du temple, indique que ce temple avait une couverture de plomb — et l'on a retrouvé des plaques de ce métal qui ont dû évidemment servir au recouvrement de l'édifice.

Ainsi Grégoire de Tours est relevé du reproche de fantaisiste qui lui avait été mainte fois adressé, et le puy de Dôme se trouve maintenant illustré à la fois par un vieux souvenir de l'époque gallo-romaine, par l'expérience de Pascal et par le remarquable établissement scientifique qu'on vient d'inaugurer à son sommet.

E. M.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

Il faut quelquefois courir bien loin pour trouver un spectacle dont l'effet ou la nouveauté intéresse; nous n'avons pas eu cette peine, et, en nous mettant à une des fenêtres du bureau du *Musée*, nous avons assisté à mille scènes dignes du pinceau d'un peintre, des méditations d'un homme politique ou d'un philosophe. Poursuivant les embellissements de Paris, l'édilité de cette ville a ordonné l'achèvement d'une large voie qui doit aller de l'Opéra au théâtre de la Comédie française, et, comme l'on veut que cet immense travail soit terminé pour l'Exposition universelle, après acquisitions et indemnités, on a mis en demeure propriétaires et locataires d'avoir à vider les hôtels, les maisons, les bouges qui doivent être abattus. Le dernier délai qui leur avait été accordé était le 15 octobre. Un provincial qui n'a jamais vu ville plus grande que le chef-lieu de son département saurait difficilement se faire une idée de ce que peut être un tel déménagement, du remue-ménage qu'il cause, de l'aspect d'un quartier tout entier, de près d'un kilomètre de longueur, abandonné aux déménageurs. Des voitures de toute espèce, des charrettes de toute nature encombrent les rues; tous les trottoirs, toutes les portes sont remplis de meubles, et les ménagères, en cheveux, en bonnet, vont, viennent, surveillant à grands cris l'enlèvement de leurs meubles, de leur vaisselle, de leurs caves. Le mobilier du premier se mêle à celui du second, celui du second à celui du troisième, et, comme les chargeurs prennent au hasard tout ce qui se trouve sous leurs mains, ce sont des revendications, des clameurs, des colères, voire parfois des gourmades, qui ajoutent au pittoresque de la scène. On pousse des cris terribles pour un vieux pot ébréché, pour une noire lèchefrite; puis vient le chapitre des accidents :

— Prenez bien garde à mon armoire à glace, monsieur le déménageur.

— *N'ayez pas peur, ça me connaît.*

Et patatra! un bruit terrible se fait dans l'escalier; adieu l'armoire à glace! elle est en mille morceaux; le porteur jure; la malheureuse propriétaire du meuble tempête, et les enfants, que ce tohu-bohu enchante, piaillent pour piailler, et mêler leurs voix au charivari.

A force de vider les caves — je ne veux pas savoir comment s'est opéré le miracle — rien qu'à emballer les bouteilles, tant l'action du vin est terrible, les déménageurs sont gris; alors bataille! Les combattants s'emparent, ou pour porter des coups ou pour les parer, du premier objet venu, d'un plateau de laque, d'un petit meuble de Boule, d'une précieuse verrerie de Bohême, ou d'un perchoir sur lequel dort un perroquet. Il pousse des cris de paon, étant suspendu en l'air par la chaîne qui le retient. Sa maîtresse n'est plus une femme; elle se précipite dans la mêlée, en arrache son oiseau, et n'est heureuse que lorsque, avec sa queue, un peu avariée, et ses plumes rabrouées, il lui dit mélancoliquement : « As-tu déjeuné, Jacquot? »

Des étages supérieurs descendent les humbles locataires. Ils font eux-mêmes leur déménagement. Ils ont loué une petite voiture à bras; ils y empilent doucement, j'allais dire pieusement, leur modeste ménage : le lit avec son mince matelas, le berceau de l'enfant, la commode, la petite table, le pot-au-feu, la poêle, le gril, le fourneau, les six assiettes et les six verres qui composent toute leur batterie de cuisine et le luxe de leurs repas. Quand ce maigre mobilier est dans la voiture, on place dessus l'enfant, le chat, la cage au serin; l'homme s'attelle, la femme pousse, et les voilà partis. Allez, braves gens; puissiez-vous dans votre nouveau quartier trouver une vie plus douce et une fortune plus heureuse.

A côté de ce mobilier qui exhale les saines odeurs du travail et de la bonne conduite, quelles ignobles défroques apparaissent! Que faisait ce coffre-fort dans cette sale maison et dans ce réduit obscur? Ce coffre est la caverne où un misérable usurier a enfoui le produit de ses vols et de ses crimes. Et ce lit d'un luxe équivoque, et ces robes de soie à couleurs voyantes toutes maculées de taches, fripées, neuves et vieilles tout à la fois, ne dénoncent-elles pas, elles, les honteuses souillures du vice?

Voilà tous les mobiliers disparus; arrivent des nuées d'ouvriers le pic et la pioche à la main; ils se jettent sur la proie qui leur est livrée; ils enlèvent toiture, planchers, quelquefois de fines boiseries du siècle passé, que les amateurs se disputent avec raison; portes et fenêtres disparaissent, et le long des murs de longues cordes descendent les pièces de la charpente. Quand il ne reste plus que les quatre murailles, qui se tiennent dans un miraculeux équilibre, tout à coup, sur leur sommet, apparaissent des hommes, sans liens qui puissent les retenir en cas d'accident; ils frappent à coups redoublés à côté d'eux, sous eux, et renversent des pans de moellons. C'est un spectacle effrayant. Se voyant regardés, il n'y a pas de téméraires folies que n'osent ces ouvriers, souvent perchés à plus de trente mètres dans les airs.

C'est à faire frémir, et les tours de nos acrobates me semblent peu de chose, comparés à ce travail effectué à une hauteur vertigineuse. Quelquefois, sous l'effort d'un pic, on voit toute la muraille osciller, on a de la peine à retenir un cri, on ferme les yeux; on en-

tend un fracas épouvantable, on regarde avec une poignante anxiété, et, à travers des tourbillons de poussière on aperçoit le hardi démolisseur, resté debout, là-haut, à un pied du vide laissé par une portion effondrée de la muraille. Eh bien, tels sont la justesse du coup d'œil et le sang-froid de ces hommes intrépides, que bien rarement il arrive des accidents. Le plus souvent, s'il y en a, ce sont des gamins que rien n'arrête ou des badauds, comme moi, qui en sont les victimes. Heureusement, pour ma sûreté, dans le cas présent, je n'ai qu'à me mettre à la fenêtre du *Musée*. Je me trouve à une première loge.

Pendant qu'on démolit ici, ailleurs on reconstruit, et, si le pâté de maisons couronnant la butte des Moulins tombe, au Louvre, on rebâtit, pièce à pièce, une porte, chef-d'œuvre de l'art italien à la fin du quinzième siècle.

L'histoire de cette porte mérite d'être contée. Construite pour décorer le palais des Stanga à Crémone, quand cette demeure princière fut vendue, elle devint la propriété de la famille San Secondo. Un amateur de Marseille, M. Waisse, la vit, l'admira comme elle mérite d'être admirée, et parvint à en faire l'acquisition ; mais lorsqu'il voulut procéder à son enlèvement, la municipalité de Crémone s'y opposa. Elle prétendait que la vente était nulle ; que personne n'avait le droit de la dépouiller d'un monument qui faisait son orgueil. Il fallut un jugement pour permettre à M. Waisse d'entrer en possession de sa chose. Alors, il la fit soigneusement démolir, avec non moins de soin il en fit partir les pièces étiquetées et numérotées pour Paris, où elles furent déposées dans l'atelier d'un sculpteur. M. Waisse n'avait point l'intention de garder cette porte. Qu'aurait-il pu en faire, n'ayant pas un palais à orner? Des amateurs se présentèrent; et parmi eux le ministre des beaux-arts, avec lequel il finit par traiter; la porte Stanga lui fut cédée au prix de quatre-vingt mille francs, ce n'était assurément pas cher; mais où la rebâtir?

La porte Stanga a une hauteur de sept mètres cent millimètres sur une largeur de cinq mètres quatre cent soixante et quinze millimètres; elle est en marbre blanc. Mais, comme solidité et taille de matériaux, au point de vue de la résistance, elle laisse beaucoup à désirer ; il n'y avait donc point à songer à l'établir en plein air, sa construction, je le répète, ne le permettait pas, et notre climat est fatal au marbre. On chercha donc un lieu couvert, et M. Barbet de Jouy, un des conservateurs du musée du Louvre, y trouva un emplacement convenable dans le rez-de-chaussée du palais longeant la cour de la Seine. Mais, pour que la porte pût y être dressée, il fallait abattre une épaisse muraille ; en la démolissant, n'allait-on pas compromettre la solidité de l'édifice? L'architecte du Louvre, M. Lefuel, fut consulté, et après étude on renversa le mur, et le chef-d'œuvre a pris place parmi les merveilles de la Renaissance.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

LE SALON DE 1876.



Les Trappistes. Fac simile de Langrand, d'après le tableau de Robinet.

LE ROI SÄR[1].

RÉCIT HISTORIQUE (730).



Sär, roi. Dessin de Gilbert.

III. — SA MAJESTÉ SÄR Ier.

A peine l'ancien compagnon du vieil Olaf eut-il traversé la grande salle des gardes du palais, qu'on l'introduisit dans une pièce garnie de riches tentures, sur lesquelles brillaient des armes de prix. Un siége d'or s'élevait au centre d'une estrade : c'était le trône d'Eystein avant qu'il eût abdiqué en faveur du fidèle chien.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Comme ce nouveau monarque regardait avec une sorte d'étonnement les objets nouveaux pour lui, un officier ploya le genou devant le chien, et, déployant un manteau rouge merveilleusement brodé de fils d'or et de perles, voulut l'agrafer au cou de Sär.

Celui-ci fit un brusque mouvement en arrière pour se soustraire à un honneur que, dans sa simplicité débonnaire, il regardait peut-être comme un outrage.

Un second officier essaya de placer sur la tête de Sär la couronne héréditaire des fils des Ases, mais Sär secoua en signe de refus son front couvert de touffes frisées. Le sceptre, placé à ses pieds, parut lui plaire davantage, et, le considérant comme un jouet, il le roula entre ses pattes, ainsi que la couronne, et, tranquillement assis sur le manteau royal, il regarda d'un air affectueux ceux qui se pressaient autour de lui.

Sär ne devait pas tarder à reconnaître que la royauté, si elle offre certaines satisfactions pour l'orgueil, entraîne avec elle de nombreux ennuis.

A peine le pacifique souverain fut-il en possession du pouvoir, qu'il apprit à connaître une race dangereuse, dont jusqu'alors sa pauvreté l'avait toujours défendu.

On régla pour lui le cérémonial de la cour, et il fut arrêté que les savants, les guerriers, les nobles et les peuples harangueraient le roi par le ministère de leurs représentants.

En raison du peu de goût de Sär pour les signes distinctifs du pouvoir qui l'auraient fait, pensait-il dans sa cervelle de bouledogue, ressembler à quelque baladin comme sa race en fournit parfois, on plaça la couronne, le manteau rouge et le sceptre, comme un ornement nouveau, le long des murs de la salle du trône, et Sär s'installa commodément sur l'estrade, couverte d'une peau d'ours dont il semblait affectionner la chaude fourrure. Donc, le lendemain de son élection, les hommes habiles dans la guérison des blessures et initiés aux secrets de la nature, ayant pour représentant le digne Foroé, parurent les premiers dans la salle des royales audiences. Foroé s'inclina gravement devant le roi Sär, et commença son discours.

Il est d'usage, en semblable cas, que l'orateur, au lieu de parler simplement au roi des vœux formés pour sa félicité et de renfermer les humbles requêtes des mandataires de la science, remonte au plus haut des âges et souvent même jusqu'à l'origine des choses, le but des hommes versés dans des connaissances profondes étant, avant tout, de témoigner de leur érudition.

Foroé cita donc les runes les plus antiques déchiffrées par lui sur les roches du rivage et les sépultures des temps héroïques. Il raconta la mort du doux Balder, le plus aimable, le plus aimé des dieux.

— Balder, dit Foroé, le meilleur fils de Frigga et d'Odin, fut menacé par les oracles de la Vala d'une mort cruelle et prématurée. Dans le Valhalla, tous les dieux s'émurent. Ils décidèrent qu'on enverrait à tous les êtres vivants un message, afin de les prier de ne pas nuire à Balder. Tous les êtres en prirent l'engagement, et Frigga reçut leurs promesses. Mais le père suprême, craignant une perfidie et redoutant que les vierges du bonheur ne s'éloignassent, appela les dieux au conseil, et il y eut de longs entretiens.

Odin, le maître du monde, se lève, selle son cheval Sleipner et descend dans le royaume de la mort... Un chien se dresse devant lui...

En ce moment, Sär fit entendre un hurlement plaintif, et l'assemblée, prenant cet aboiement pour la satisfaction que ressentait le roi en écoutant parler de quelqu'un de sa race, applaudit avec enthousiasme.

Foroé s'inclina modestement et poursuivit :

— C'était Gamr, le chien de la mort... Odin évoque une prophétesse, un fantôme se dresse devant lui et lui révèle que l'on prépare la bière de Balder...

Sär, voyant que le savant ne racontait point des choses intéressantes sur les chiens, s'arrangea en rond sur sa peau d'ours et somnola doucement pendant que Foroé racontait comment les dieux ayant oublié de nommer une plante dans la prière adressée par eux à tout ce qui existe sur la terre, le dieu du mal, Loki, la mit dans les mains d'un aveugle, qui, en frappant Balder, lui donna la mort.

Un murmure flatteur accueillit la fin de son discours, et Sär allongea ses pattes pour les étirer.

Il espérait avoir acquis le droit de se lever, de courir ; mais un savant non moins célèbre et non moins solennel que Foroé s'avança. Il avait nom Gor et enseignait à la jeunesse les principes, puis les beautés de la langue scandinave. Il entreprit de prouver dans son discours que Sär avait le droit de commander aux Upsalais et qu'il prononçait distinctement trois mots de norwégien. Comme il aboyait suffisamment le quatrième et qu'un roi n'a pas besoin de parler beaucoup, les discours des rois ayant souvent pour but de lever des impôts et de commander la guerre, il conclut que jamais l'Upland n'avait eu monarque plus propre à réaliser sa félicité.

Cette fois Sär n'y tint plus ; il se dressa sur ses pattes et poussa une plainte prolongée.

Sa Majesté avait faim.

Immédiatement, on apporta devant Sär une vaste écuelle d'or remplie de mets succulents. Il les goûta et les trouva fades. Sär, en dépit de son titre et des honneurs qu'on lui rendait, restait chien de berger, chien du pauvre, et il regrettait la galette d'avoine de la petite Agnète.

Il regardait si, dans la foule des courtisans, il ne voyait point paraître la petite elfe.

Celle-ci s'était présentée à l'entrée du palais, non pour complimenter le roi, mais pour embrasser son ami ; seulement, la pauvre robe de wademe gris n'inspira aucune confiance, aucune sympathie aux gardes du palais, accoutumés par le tyran Eystein à ne bien accueillir que les gens richement vêtus ; ils repoussèrent dédaigneusement l'orpheline, qui s'assit sur une pierre à quelque distance et murmura :

— Oh ! si Sa Majesté le roi Sär le savait !

Mais Sär, comme bien d'autres souverains, n'entendit pas, en ce moment du moins, la plainte de la petite Agnète.

Lorsqu'elle eut perdu l'espoir de le voir, elle rassembla ses moutons en grande hâte et rentra dans la cabane où son aïeule l'attendait. Le poids des ans la courbait. Des douleurs de plus en plus vives tourmentaient ses membres endoloris. Elle avait eu grand'peine ce jour-là à pétrir les gâteaux d'avoine, et elle se désolait en songeant à la petite Agnète. La douce enfant raconta à son aïeule les tristesses de la journée, s'effraya de la solitude du lendemain, et s'endormit du sommeil des enfants, profond et pur.

Au matin, elle se leva, rassembla son troupeau et le conduisit, non plus dans la vallée, mais à l'extrémité du promontoire où s'élevait le tertre du vieil Olaf.

L'herbe le couvrait, haute et drue ; de petites fleurs bleues l'étoilaient. En bas, sur le sable brillant de mica argenté et de coquilles roses, la mer bleue se plaignait doucement. Les aunes et les frênes, les plus anciens arbres du monde, se balançaient comme des panaches verts. Agnète s'assit sur le tertre tandis que ses moutons broutaient sans bruit. La petite elfe se rappelait le temps où le vieil Olaf lui contait les histoires effrayantes des trolles, ou les enchantements des nains mystérieux. On eût dit une Saga vivante, à entendre ses récits des vieux âges. Elle se souvenait aussi des courses folles dans la bruyère en compagnie de Sär, qui l'entourait de bonds joyeux. Et le nom de son compagnon la rendit tout à coup pensive.

Soudain un aboiement connu se fait entendre. Agnète craint de s'être trompée, se lève, place ses mains sur ses yeux, regarde ; c'est Sär, c'est bien Sär, son dernier ami!

Voici ce qui s'était passé :

Lorsque, vers l'heure où disparaît le char du jour, les courtisans du roi d'Upsala se furent respectueusement inclinés devant lui pour la dernière fois ; quand les gardes eurent fermé les portes des vastes salles, Sär s'allongea sur sa peau d'ours et ferma ses yeux rayonnant de sentiments si humains et si doux. Il s'endormit ; mais, sans nul doute, il rêva, car un des guerriers placés à la porte affirma que, durant la nuit, le koug (1) avait aboyé comme jadis quand il guidait les moutons de son maître. Au matin, lorsqu'on lui servit son repas, il dédaigna d'y toucher, et posant ses pattes puissantes sur les bords de la fenêtre, il regarda dans la campagne.

Puis il se tourna vers un des comtes qui ne le quittaient guère, avec un air de supplication.

Alors le comte appela à haute voix et dit :

— L'escorte du roi!

Un moment après, Sär sortait entre deux haies de soldats. Il traversa de la sorte Upsala, l'antique cité. Plus d'une fois on le vit remuer la queue d'une façon affable en passant à côté de pauvres gens, ce qui était sa façon de leur faire accueil. On lui présenta des parchemins couverts de signes indéchiffrables pour lui. Sär les prit, les remit à un des nobles seigneurs qui l'accompagnaient et se retourna vers ceux qui mettaient en lui leur confiance, comme pour leur assurer qu'elle était bien placée.

Pendant qu'il fut entre les demeures bordant les larges voies, Sär marcha paisiblement, moins résigné que satisfait ; mais, dès qu'il se trouva en pleine campagne, l'air pur, la vue des arbres, les nuages blancs fuyant sur le ciel bleu, l'odeur lointaine des algues lui causèrent un frémissement de joie, une sorte d'ivresse, et bondissant au milieu de ses gardes surpris, il les dépassa bientôt, courant avec la rapidité du vent impétueux, aboyant avec une joie expansive, et allant, allant tout droit devant lui, vers un but que lui seul connaissait.

Il courait à travers les taillis de frênes, les amas de roches, toujours bondissant, toujours joyeux.

Les gardes le suivaient, sans souffle, sans haleine, s'espaçant dans la campagne à mesure qu'ils sentaient leurs forces les trahir.

S'il se fût retourné peu après, Sär n'en aurait plus découvert à sa suite ; mais il ne se retournait pas ; il courait, courait toujours, et ne s'arrêta qu'au moment où la petite Agnète lui tendit les bras.

Alors l'enfant et le chien s'assirent sur l'herbe, l'herbe verte couvrant le corps du vieux sage. La petite elfe parla longuement et doucement à la créature muette. Muette? L'était-elle donc? Sär regardait Agnète avec des yeux brillants, et semblait lui dire, quand la petite elfe le remerciait de ne pas l'avoir oubliée :

— Qu'ai-je fait de si étrange? Je me suis montré reconnaissant et sans orgueil! Cela surprend donc les hommes?

Ce jour-là, ce fut Agnète qui ramena Sär à la porte de son palais.

Le cœur plein de joie, elle raconta les événements à son aïeule durant la veillée, et celle-ci, à son tour, en ayant fait l'objet de longs récits aux pêcheurs de la côte et aux bergers, la popularité de Sär fut bientôt établie.

Quelque temps après, comme les malheureux se rangeaient sur le passage du roi à l'heure habituelle de sa promenade, les grands de sa cour trouvèrent plus simple de déterminer ses heures d'audience.

Il était touchant de voir l'accueil fait par le roi à ses pauvres sujets.

Il les aimait, et, tandis qu'il passait indifférent près des jarls et des comtes vêtus de soie, il s'approchait des misérables couverts de haillons avec un empressement affectueux. Plus d'une fois, dans des moments de colère, il montra à des guerriers couverts d'étincelantes armures deux rangées de dents redoutables ; mais, plus souvent encore, il se laissait caresser par les petits enfants.

De même que Sär préférait aux riches les vieillards, les malheureux, les délaissés, il avait l'instinct de deviner le caractère de ceux qui l'approchaient.

Les humilités serviles, les abaissements le touchaient peu.

Il voulait que l'homme gardât sa dignité d'homme, lui qui ne perdait jamais le rang que les dieux lui avaient assigné dans la création.

Chaque jour Sär prit l'habitude de se rendre près du tertre d'Olaf. Il y trouvait Agnète gardant ses brebis, et, caressé par elle, il oubliait les ennuis de son royal esclavage.

La petite elfe trouvait dans la société de Sär le seul adoucissement à ses regrets. Il était, avec Goë le pêcheur, qui souvent lui apportait des coquilles, l'unique distraction de sa vie monotone.

D'abord Sär témoigna quelque jalousie en voyant que la petite elfe écoutait, attentive et charmée, les sagas racontées par Goë. Mais, lui aussi, s'accoutuma vite à la gaieté de ce caractère vaillant. Il se réjouissait de voir le jeune garçon apporter à Agnète des poissons au ventre argenté, qui formaient le soir le repas de l'aïeule.

Les gardes, les officiers du palais tentèrent d'adresser à Sär de respectueuses observations sur la préférence accordée par lui aux gens de condition inférieure. Le roi secoua la tête d'un air mécontent. Alors les seigneurs puissants, les guerriers fameux changèrent de tactique. Ils flattèrent la petite elfe, et, mal-

(1) Roi.

gré sa robe de wademer gris, Agnète franchit enfin le seuil du palais.

Dès lors, Sär s'accoutuma à la consulter. Quoique la pauvre enfant ne fût guère savante, elle lisait les runes ordinaires, et Sär s'en rapporta bientôt à elle du soin de lire les messages, les requêtes qu'on lui adressait. Quand il s'agissait d'une injustice à redresser, du soulagement d'une noble misère, Agnète prenait le sceau royal en désignant la demande, puis le signe du pouvoir suprême. Sär saisissait le sceau couvert de runes sacrées, l'apposait sur la supplique, et Agnète battait des mains en répétant :

— Cela est bon et noble, généreux et grand! Ah! Sär, les peuples garderont plus longtemps ton souvenir que celui de l'orgueilleux Eystein, descendant des Ases.

Quand le colossal bouledogue entendait parler ainsi la petite Agnète, il posait sa grosse tête sur les genoux de l'enfant et paraissait savourer un contentement complet.

On s'accoutuma bientôt dans Upsala à ne jamais voir le roi Sär sans la petite elfe. Les pauvres les confondaient ensemble dans une même gratitude, et leur affection pour Agnète allait jusqu'au respect.

Forte de l'attachement du maître de l'Upland, elle aurait pu en profiter pour s'enrichir; mais elle continuait à porter son modeste costume, et, dans la belle saison, des fleurs seules paraient ses cheveux d'or.

Un jour, Sär se rendit vainement au promontoire, Agnète ne s'y trouvait pas. Le chien se coucha sur le tertre d'Olaf, la face tournée vers la mer, et il aboya d'une façon plaintive, appelant à la fois le maître entré dans les joies guerrières du Valhalla et l'enfant à qui il l'avait légué.

Les ombres de Nött descendirent, les nymphes de la mer commencèrent leur dangereuse chanson; les trolles, esclaves de Loki, se répandirent dans les campagnes pour jouer de méchants tours aux voyageurs attardés : Sär restait toujours là. Goë, le jeune pêcheur, vint sur la tombe; mais il eut beau appeler Agnète, Agnète ne répondit pas.

Les gardes du roi ramenèrent au palais Sär la tête basse, le regard morne. On lui servit un repas succulent, il ne le flaira même pas. Mais, quand il fut seul, quand il comprit, avec son merveilleux instinct, que nul ne le surveillait plus, il saisit entre ses dents la corbeille renfermant son repas du soir, franchit l'appui de la fenêtre et prit sa course à travers Upsala silencieuse. Sans hésiter, il se dirigea vers la demeure d'Agnète.

Hélas! on n'y dormait pas.

Une branche de sapin, placée entre deux bras de fer, jetait une lueur rougeâtre dans l'intérieur de la cabane. L'aïeule se plaignait doucement et Agnète sanglotait. Sär posa la corbeille à terre et, avec une adresse dont il avait vingt fois donné des preuves, il ouvrit la porte de bois, entra dans la salle et déposa les provisions aux pieds d'Agnète.

— Mère! mère! dit l'enfant d'une voix touchante, tu vas revivre, tu ne peux pas descendre encore dans la demeure sombre d'Héla, mère! Sär ne nous a pas oubliées.

L'aïeule se souleva; sa main décharnée se promena sur le front étoilé du bouledogue, elle murmura une bénédiction au dieu Freyer qui avait donné un si bon monarque à l'Upland.

La femme ridée et âgée comme une Vala des temps antiques se mourait, autant de besoin que de vieillesse. Les vivres de Sär la ranimèrent, et le maître de l'Upland mangea dans la main de la petite elfe, qui riait et pleurait à la fois.

C'est que la maladie avait amené la misère. Les provisions de *kakebroë*, ces pains nourrissants de seigle et d'avoine, que l'on suspend d'ordinaire au plafond, avaient pris fin. L'aïeule, rassemblant de misérables restes de farine, avait suppléé à leur insuffisance au moyen d'écorces de bouleau macérées et pilées, mais ce pain amer avait suffi pour quelques jours seulement, et la disette et la maladie brisèrent à la fois l'aïeule. Après deux heures de caresses dans la cabane d'Agnète, Sär reprit la route du palais d'Upsala.

Chaque nuit, il recommença le voyage jusqu'à ce que la mort frappât la vieille femme et que son âme quittât son enveloppe. Elle fut ensevelie non loin d'Olaf, et quand la petite Agnète se trouva ainsi seule au monde, Sär saisit entre ses dents la pauvre robe de wademer gris et l'entraîna vers le palais.

L'enfant s'habilla de deuil, mais ne quitta plus son compagnon.

Un an se passa, puis un an. Goë, le pêcheur, était allé sur les mers lointaines afin de gagner de l'or rouge pour l'apporter à la petite Agnète en lui disant : « Sois ma fiancée. » Les aigles qui avaient vu son navire en volant bien haut dans les cieux, les grandes baleines qui l'avaient frôlé de leurs puissantes nageoires, ne pouvaient dire à Agnète ce qu'il était devenu, et la petite elfe devenait triste.

Un an se passa, puis un an. La taille de la jeune fille avait la grâce des prêles de marais, ses yeux bleus la profondeur de la mer, sa peau était blanche comme la neige fraîchement tombée; ses cheveux d'or fin, la grâce de son visage faisaient songer à Nanna, la femme du doux Balder. Il n'était point de plus belle jeune fille dans tout l'Upland, et pas un guerrier, pas un jarl ne voyait la blonde enfant sans avoir le cœur ému.

L'un d'eux, le farouche jarl Andrachyr, lui offrit l'anneau d'or des noces, mais la petite elfe le refusa en répondant :

— J'attendrai le retour de Goë.

— Et si Goë ne revient pas?

— Il m'a donné sa parole, il reviendra.

— Les esprits des eaux peuvent l'entraîner dans des abîmes, et le serpent qui fait le tour de la terre le dévorer sous les vagues. Si Goë le pêcheur t'aimait et te souhaitait pour femme, pourquoi est-il parti?

— Il est allé chercher de l'or rouge et du cuivre, des peaux d'ours et du satin bleu : de l'or rouge pour mes colliers, du cuivre pour l'ornement de sa demeure, des peaux d'ours pour son lit et du satin bleu pour ma robe de fiançailles.

— Si tu veux oublier le pêcheur, je te ferai la femme d'Andrachyr, le puissant jarl; j'aurais les perles de la mer pour orner tes cheveux déliés, tu habiterais un palais presque aussi beau que le palais d'Odin lui-même, et tu serais couronnée d'or comme une reine.

— Puisse Var, le dieu des serments, me châtier si j'oubliais Goë le pêcheur, qui songe à moi depuis son enfance!

Le jarl se retira la colère au cœur, l'écume aux lèvres.

La petite elfe fut tellement effrayée de l'expression de son visage, qu'il lui sembla voir une apparition du loup Fenris engendré par Loki.

Goë répéta avec l'accent d'une poignante angoisse :

— Agnète? ma blonde et douce Agnète?

Le chien releva le front et poussa un aboi bref, équivalent à une question nettement formulée.

— On l'a trompée, égarée, on la menace peut-être... Sär, toi qui fus l'ami d'Olaf le Sage, toi qui mangeais dans la main de la petite elfe, aide-moi à la retrouver.

Le chien saisit dans ses dents le vêtement de Goë, et parut lui dire :

— Allons !

— Oh ! s'écria Goë, je savais bien que tu m'aiderais. Si un misérable a essayé de la perdre, un chien la sauvera. A la piste, Sär, cherche, cherche !

Puis, tirant de son sein un mouchoir de soie bleue, Goë l'agita devant le bouledogue, qui en aspira les parfums légers.

Les gardes hésitèrent un moment.

Sär les regarda avec des yeux rouges comme de la braise.

— Nous partons, dit Goë, et nous allons courir. Nous suivra qui voudra.

L'homme et le chien s'élancèrent hors du palais d'Upsala. En un instant dix guerriers pénètrent dans l'écurie royale. Ils regardent les chevaux noirs, les chevaux bruns, les chevaux gris, sellent les meilleurs, et d'un bond se trouvent sur leur dos.

Dans la campagne, on voit passer comme une apparition Goë, le jeune maître de navire, et Sär, qui pousse des aboiements de quête.

La lune, dégagée des nuages qui lui faisaient un linceul, resplendit au zénith des cieux. Des mors d'argent de ses coursiers tombe une lumière pâle, mais égale. Jamais elle ne parut plus radieuse et plus belle.

Goë court avec la rapidité de la flèche sur les traces de Sär. Un moment celui-ci s'arrête ; il hésite entre deux routes : celle qui mène au tumulus d'Olaf, que la petite elfe visita pendant la journée, et celle qui aboutit à la cabane où l'a conduite le faux mendiant.

— Cherche! cherche! répète Goë, dont une sueur froide mouille les tempes.

Tout à coup, Sär aboya à plein gosier; puis, sans se retourner, impétueux comme le vent du nord, il franchit d'un bond une distance énorme.

— Il tient la piste, dit Goë.

Alors commença une course folle.

Les habitants des bords de la mer Baltique, qui se racontent le soir à la veillée qu'ils ont vu passer Grondette, le fantastique chasseur, suivi de sa meute furieuse, ne se représentent pas le cerf ou le sanglier poursuivi d'une façon plus impétueuse que l'on ne vit Goë et Sär bondir à travers la campagne pour retrouver la petite elfe.

Tandis qu'ils courent, un cri de désespoir parvient à leurs oreilles.

Ni le chien ni le jeune homme ne s'arrêtent; tous deux ont reconnu la voix chérie qui l'a poussé.

— Agnète! Agnète ! répète le pêcheur.

Le chien aboie ; il court, il vole.

La distance s'abrége. Goë voit la cabane ; il va en toucher le seuil quand, pour la dernière fois, un sanglot fend l'air, suivi d'un cri de rage, puis d'un hennissement de douleur, et le jeune chef de navire voit passer, semblable au personnage d'une saga, un cavalier noir monté sur un coursier noir aussi.

En travers de la selle, une forme humaine est couchée. Un voile léger semble s'agiter autour d'elle; c'est sa longue chevelure qui l'enveloppe et la caresse, soulevée par la brise des vents.

— Par le marteau de Thor, s'écrie Goë, il me semble reconnaître le jarl Andrachyr.

Le cheval fuit dans la campagne, aiguillonné par les éperons d'acier du jarl. Sur leurs traces s'élancent Sär et Goë, emportés par le vent de la colère ; et loin, bien loin, retentit le galop rhythmé des gardes d'Upsala, qui cherchent à la fois leur maître et la petite elfe.

Andrachyr croit entendre un bruit de pas ; il se retourne, il reconnaît le noble chien acharné à sa poursuite. Il pousse une exclamation de fureur et presse davantage la course de son cheval; mais on dirait que celui-ci, d'habitude si léger, a conscience du crime qu'il aide à commettre. Il ralentit sa marche en dépit des excitations de son maître, et malgré la douleur causée par l'éperon sanglant qui laboure sa chair, Andrachyr distingue déjà la course haletante de Sär et les appels désespérés de Goë.

Hélas ! la petite elfe ne peut les entendre.

Quand elle pénétra dans la cabane où l'avait attirée un traître, au lieu d'y voir une vieille femme réduite à la misère, et implorant à la fois une aumône et des consolations, elle se vit en face d'un homme qui la regardait avec une insultante raillerie.

Il ne la supplia point cette fois d'accepter son anneau d'or, mais il lui déclara, de la voix d'un bourreau annonçant à la victime qu'elle va subir le dernier supplice, qu'elle devait se résigner à le suivre dans sa demeure pour y être sa servante, puisqu'elle dédaignait de devenir son épouse.

Agnète comprit le danger qu'elle courait.

Elle pria, elle supplia le jarl d'avoir pitié d'elle. La douce et pure enfant tenta de le fléchir; tout fut inutile, et le misérable demeura froid comme son glaive.

— Viens, lui dit-il, les hommes t'abandonnent.

— J'ai les dieux pour moi, répliqua Agnète.

Elle lutta. Le jarl meurtrit ses minces poignets de son gantelet de fer; elle cria, les sanglots se brisèrent dans sa gorge. Elle se traîna sur les genoux; elle voulut même, dans son désespoir, trouver la mort plutôt que l'ignominie, et, s'élançant contre l'une des parois de la chambre, elle tomba au pied de la muraille, étourdie et privée de sentiment.

Ce fut alors qu'Andrachyr, la soulevant dans ses bras robustes, s'élança sur son cheval et la plaça en travers de la selle.

Goë s'approchait, s'approchait encore.

Sär, plus rapide que lui, saute aux naseaux du cheval, moins pour le déchirer que pour arrêter sa course. Le coursier plie sur ses jarrets et reste immobile. En même temps, Andrachyr, soutenant Agnète d'un de ses bras, tire de l'autre son glaive et en menace Goë le pêcheur.

Celui-ci n'avait pour arme qu'un court poignard. Mais la bonté de sa cause doublait son courage, la vue d'Agnète évanouie exaltait sa douleur et centuplait ses forces.

Tandis qu'il évitait la pointe acérée du glaive d'Andrachyr, il essayait de frapper la main armée de l'épée menaçante, et criait à Sär :

— Mords! déchire! tue!

Le chien comprend. Il lâche les naseaux du cheval et s'élance sur sa croupe; alors, ses deux grosses pattes velues appliquées sur l'épaule du jarl, il le mord cruellement à la nuque.

Andrachyr étouffe une imprécation et lâche le corps d'Agnète, qui glisse sur les flancs du cheval. Goë l'enlève dans ses bras, la dépose à terre, et, tandis que le chien et l'homme luttent avec acharnement, il s'assure que le cœur de la petite elfe bat encore dans sa poitrine.

A demi paralysé par les pattes de Sär, déchiré de morsures, le jarl se défend presque au hasard; les jambes du coursier fléchissent, et l'homme, le chien et le cheval roulent ensemble à terre et ne forment plus qu'un groupe pantelant, saignant et mutilé.

Le jarl a la moitié du visage enlevée par les redoutables dents du molosse; mais au même instant l'épée d'Andrachyr a pénétré dans le corps de Sär, qui laisse échapper un cri plaintif.

Goë se reproche alors son égoïste tendresse; il arrive au secours du chien, mais trop tard pour le sauver, hélas! Sär tourne des prunelles mourantes du côté d'Agnète, se traîne sur le sol où elle reste étendue, et, oubliant ses propres souffrances, il la ranime sous ses caresses suprêmes.

La jeune fille ouvre les yeux, reconnaît Sär, entoure son cou de ses deux bras et prononce son nom d'une voix faible.

Elle ne se rend pas compte de ce qui se passe, elle ne comprend pas où elle est; dans l'ombre où il se dérobe, elle ne distingue pas Goë... Goë qui bénit Balder de l'avoir sauvée.



La poursuite. Dessin de Gilbert.

Le galop de plusieurs chevaux éveille la terreur de la petite elfe.

Les gardes du palais d'Upsala rejoignent enfin le roi, le pêcheur et la jeune fille.

A la pâle clarté de la lune ils entrevoient un épouvantable spectacle. Le jarl Andrachyr se débat au milieu des transes d'une horrible agonie, le cheval blessé respire à peine, Agnète tient, serré contre elle, le chien, qui râle péniblement.

Goë prosterné, Goë impuissant à soulager le pauvre Sär, verse des larmes sur le sort de son généreux ami.

Les gardes coupent des branches de bouleaux, les entrelacent, couchent sur cette civière la petite elfe et le roi, tandis qu'ils abandonnent aux vautours affamés le jarl Andrachyr, qui va bientôt leur servir de pâture.

Le cortége funèbre prend la route du palais d'Upsala. A peine Agnète, Sär et Goë sont-ils entrés au palais, que la funeste nouvelle se répand.

— Le roi Sär est blessé, le roi Sär va mourir!

A l'aube, les habitants de la ville assiégèrent l'entrée du palais; chacun vantait les vertus du souverain que la main des Nornes leur enlevait.

— Il aimait les pauvres, disait un mendiant.

— Jamais il n'augmenta les impôts, ajoutait un négociant.

— Le luxe de sa cour ne faisait pas d'envieux.

— Il rendait la justice sans tenir compte du rang des plaideurs.

— Sär ne fit jamais de proclamations.

— Sous son règne, on ne décréta point de guerres inutiles et sanglantes.

— Sär était le modèle des rois.

On avait couché le monarque expirant sur la peau d'ours qui lui servait de lit ordinaire. A ses pieds, Agnète et Goë, la main dans la main, le regardaient à travers leurs larmes.

Mais en vain la main légère d'Agnète avait pansé la blessure faite par le glaive d'Andrachyr; la vie du roi s'épuisait; ses paupières retombaient plus lourdes sur ses yeux, ses pattes tremblaient quand il les tendait affectueusement à ses familiers; il gardait à peine la force de remuer doucement la queue en signe de joie quand il reconnaissait des visages aimés. Agnète et Goë pleuraient.

Tout le jour Sär souffrit des douleurs cruelles; vers le soir, il sembla retrouver quelque vigueur et se souleva. Agnète courut à lui, le prit dans ses bras; le chien lécha lentement son visage, puis il retomba en arrière...

L'Upland venait de perdre son maître.

Pour témoigner de ses regrets, le peuple résolut de faire au roi, qui lui fut désigné par raillerie pour gouverner le royaume, de magnifiques funérailles. On prépara un caveau de pierre solidement muré. On y déposa le corps du roi Sär au milieu des lamentations de tout le peuple, puis on éleva un tumulus sur l'emplacement de la sépulture, et ce lieu fut nommé *la Colline de la douleur*.



Le châtiment. Dessin de Gilbert.

Alors les scaldes accordèrent leur harpe, ils chantèrent le règne de cette créature formée par les Ases pour le bonheur du peuple uplandais. Ils les supplièrent de ne point laisser dans des demeures obscures l'être dont l'instinct s'était presque élevé au niveau de l'âme humaine.

Puis ils racontèrent la mort de Sär, dont la vie avait été offerte en échange de celle d'Agnète, la douce enfant qu'il avait aimée.

Le soir de ce même jour, la petite elfe et Goë, assis sur le promontoire qui dominait la tombe du vieil Olaf, fixaient le jour de leur mariage.

A l'heure où les prêtres de Freya le célébraient, Eystein tombait frappé mortellement dans un combat livré à de puissants vikings.

Goë et la petite elfe plantèrent des bouleaux sur la colline où reposait le roi Sär, et, aujourd'hui encore, les paysans uplandais montrent aux voyageurs curieux l'emplacement de sa sépulture.

RAOUL DE NAVERY.

NOUVELLES.

LA PASCALONE[1].

Au docteur Génieys,
médecin-inspecteur d'Amélie-les-Bains.

I

Hier, comme je lui demandais une histoire, tel fut à peu près son récit :

Jamais cliente ne m'inspira, dès le premier abord, un aussi vif intérêt.

Elle était grande, mince, distinguée, vraiment belle. Un type étranger, étrange. Sa fine et magnifique chevelure d'un blond cendré couronnait un front pâle et des traits amaigris, mais d'une exquise pureté de lignes et d'une expression charmante. Le sourire, doux et triste, était de ceux qui ne s'oublient pas. Dans les yeux, d'un azur transparent, il y avait de la mélancolie, de la résignation, cette vague inquiétude qui se retrouve dans le regard de tous ceux qui doivent mourir jeunes. Elle n'avait guère plus de vingt ans.

Une phthisique!... une veuve! Elle portait encore le grand deuil, et le joli petit garçon qu'elle tenait par la main, son fils, vêtu de ce costume de moujick qui sied si bien aux enfants du Nord, avait la *kaftane* en velours noir avec les manches du pardessous et les pantalons (*charowary*) d'un violet sombre.

En s'asseyant, elle le prit sur ses genoux et l'embrassa. Ils échangèrent un sourire. Je revois encore ce groupe.

— L'usage, débutai-je en ouvrant mon carnet, est d'inscrire chaque malade... avec les renseignements qui nous aideront à le guérir. Veuillez donc, madame, m'apprendre votre nom, votre pays, l'histoire de votre santé... y compris les épreuves morales qui peuvent avoir eu quelque influence...

L'inconnue ne me laissa pas achever :

— Je suis d'origine polonaise, répondit-elle, et je me nomme Wanda...

— Wanda?... répétai-je interrogativement.

— Soyez assez bon, dit-elle avec un certain embarras, pour ne pas insister sur ce point... Plus tard, s'il est nécessaire, vous saurez le nom de mon mari... Il était Russe... Il était jeune, aussi fort, aussi beau qu'il était bon... Dieu lui réservait sans doute de longues années...

— Il n'est donc pas mort de maladie...

— Non. Au Caucase, en combattant pour son pays... Ah! docteur, j'ai bien pleuré!... j'ai bien souffert!...

A cet aveu, qui venait de s'échapper involontairement des lèvres de la jeune veuve, l'enfant jeta des cris.

La mère, aussitôt, refoulant ses larmes :

— Non!... Je ne pleure pas!... Je ris!... Tiens!... Regarde, Ivan... Je ris... je suis contente...

Ivan déjà s'apaisait.

— Docteur, reprit Wanda, je vous ai dépeint le père de cet enfant... Son fils devrait lui ressembler... Eh bien! non, il est faible, nerveux, souffrant... Croyez-vous que ce climat, les eaux, vos bons soins lui rendent la force et la vie?...

— Ah! fis-je avec étonnement, c'est donc pour lui que vous me consultez, madame?

— Oui.

— Mais... vous?...

— Oh!... moi!...

Dans l'expression de ces deux mots il y avait eu tant de découragement, tant d'amertume, que le bambin lui-même s'en alarma. Je le vis jeter ses deux petits bras au cou de sa mère, qui, déjà toute rassérénée, s'empressait de lui dire :

— Qu'as-tu, cher baby?... Je me porte bien, tu le sais... Le malade, le petit malade, c'est toi, mon mignon!... Mais le docteur te guérira... Voyons!... regarde-le... écoute-le... sois bien obéissant à ses conseils... Ah! ah! c'est alors que tu me verras gaie... heureuse!

Le jeune Russe, bien qu'il ne fût encore que dans sa quatrième année, savait déjà comprendre les choses du cœur. Il vint à moi. Mais, tout en lui parlant, en l'examinant, j'examinais surtout la mère.

Elle avait la mort sur le visage et, sans doute aussi, la conscience de son état, le renoncement à tout espoir.

— Oh!... oh!... pensai-je à part moi, tu me confieras un jour ton secret... Patience!

Et je me contentai d'une simple ordonnance pour l'enfant, qui, du reste, était délicat, irritable, un peu trop gâté peut-être.

Le lendemain, je rendis ma première visite à ma nouvelle cliente. Elle s'était installée aux thermes Pujade, dans un appartement retiré, les fenêtres au midi, sur les jardins étagés au fond de la gorge du *Mondony*, ce torrent qui serpente entre deux montagnes toujours vertes. Un air imprégné de senteurs balsamiques, l'aspect d'un de ces paysages pyrénéens qui reposent à la fois l'âme et les yeux, du soleil, du calme, c'était bien ce qu'il fallait... surtout à la mère!

Elle s'était fait connaître sous le nom de Wanda... Madame Wanda, disait-on. Plus tard, d'après la source où j'envoyais boire son enfant... et elle aussi... quelques-uns la surnommèrent *Pascalone*.

II

Le docteur, après une pause, reprit en ces termes :

Vous connaissez la Pascalone, cette fontaine qui s'épanche au bas des rochers, presque au niveau du torrent, en face de mon petit Niagara, sans compter les autres cascades. C'est l'endroit le plus retiré, le plus solitaire d'Amélie. Un saule l'abrite de son ombrage éploré. Des chênes verts, des lauriers-roses, des eucalyptus se dressent ou se penchent aux environs comme autant d'obstacles aux regards indiscrets. Sur la rive, ou plutôt sur l'escarpement opposé, une haute montagne, offrant toutes les teintes du bronze et, dans les interstices de ses pittoresques saillies, partout où le roc a pu soutenir un peu de terre végétale, des lentisques, des lavandes, des thyms, des romarins, toutes

(1) Reproduction autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

sortes de plantes aromatiques et salubres. On était au printemps. L'air semblait embaumé; le feuillage éclairci tamisait les rayons du soleil en tempérant la fraîcheur des eaux. Leur bruit, quelques chants d'oiseaux troublent seuls le silence de cet endroit sauvage, austère, ignoré, mystérieux comme le passé de la pauvre Wanda.

Elle y passait de longues heures, avec son cher Ivan, que promenait çà et là, parmi les rochers, une servante russe, sa nourrice. On recherchait les plus chauds abris. Je l'avais bien recommandé à la mère.. pour l'enfant. « Faites comme lui, madame, encouragez-le par l'exemple. » Et, docile à mes conseils, elle suivait un traitement complet... Je n'affirmerais pas que ce fût à son insu, sans le vouloir. Elle avait parfois un sourire qui témoignait du contraire.

Une amélioration sensible en résulta. Elle avait recouvré le sommeil, elle ne toussait presque plus, elle reprit des forces, un certain coloris. Je ne pus dissimuler ma satisfaction.

— Tant mieux! dit-elle, je suis heureuse de vous contenter... N'êtes-vous pas notre seul ami?

Et sa main, blanche et fiévreuse, serra la mienne.

Elle avait dit vrai. Oui, son ami tout dévoué!... Le seul, car, malgré les avances des autres malades, elle ne fréquentait personne, elle ne parlait à personne. On avait même remarqué qu'elle ne recevait jamais de lettres.

J'en reçus une à cette époque, et qui m'étonna beaucoup.

« Docteur, m'écrivait-on, j'apprends par Wanda que vous soignez mon petit-fils. Rendez-le fort et vaillant; c'est le dernier espoir d'une noble race. J'irai le prendre dès que sa mère ne sera plus. Vous m'en aviserez, mais sans trop d'empressement; l'été dernier, au mont Dore, on m'a fait faire un voyage inutile... etc., etc. »

C'était signé d'un des plus grands noms de la Russie. Une princesse.

Je ne saurais dire à quel point cette lettre sèche, hautaine et si cruelle pour la pauvre Wanda, m'avait indigné, affligé. Je résolus, après une courte hésitation, d'en garder le secret.

Un mois s'écoula. Ivan renaissait à vue d'œil. Il devenait moins sauvage. J'avais obtenu, non sans peine, qu'il fît connaissance avec quelques autres enfants de son âge et partageât leurs jeux. Quand la mère l'entrevoyait courir en riant à travers les arbres, son pâle et morne visage s'éclairait d'un rayon de joie.

Et moi de dire :

— Voilà ce qui lui faut!... du mouvement, de l'expansion, la turbulente gaieté de son âge!

Elle serra la main que je lui tendais. Puis, sa pensée se reportant vers l'enfant, dont retentissait à quelques pas le rire clair et joyeux :

— Cher petit! murmura-t-elle, ah!... vous le sauverez, docteur...

— Mais il est tout sauvé!... Le malade, ce n'était pas lui, c'était sa mère...

— Et vous espérez la guérir aussi?

— Assurément!

— Docteur!... docteur!... j'ai lu des livres spéciaux et je me rends compte du mal qui me tue... Au troisième degré, la phthisie est implacable...

Je m'empressai de répliquer :

— Quand elle provient... et c'est la majorité des cas, non point le vôtre... quand elle provient d'un vice héréditaire, de mauvaises conditions hygiéniques ou d'excès, n'importe lesquels... Mais il n'est pas rare de la voir se développer chez des natures impressionnables, nerveuses, à la suite d'émotions profondes et surtout longtemps contenues...

— Ah!... vous croyez!... fit-elle, toute pensive.

Puis, après un silence, et sentant bien que je cherchais à lire dans son cœur :

— Cependant, reprit-elle, on ne devient pas poitrinaire parce qu'on pleure sa mère, son mari, un enfant adoré...

— Non! mais précisément parce qu'on les pleure! parce que ces crises de l'âme se traduisent par des larmes... Il y a là comme une soupape de sûreté, empêchant que la chaudière n'éclate! Mais, quand on ne peut pas, quand on ne veut pas pleurer... quand la crainte de voir se dévoiler un triste mystère vous impose le masque de la confiance et de la sérénité... quand il faut sourire avec la mort dans l'âme, alors, madame, alors une plaie se forme à l'intérieur et ronge d'autant plus son enveloppe, qu'elle s'y trouve plus étroitement renfermée... Telles sont les angoisses où l'honneur est en jeu, certaines gênes de fortune qu'on dissimule, les tortures de la jalousie, celles du remords...

Avec un beau sourire, Wanda m'interrompit :

— Tel n'est pas mon cas, docteur...

— Mais telle est votre nature, répliquai-je. Très-sujette à l'éréthisme sanguin... Pardon! pardon de ce gros mot scientifique...

— Allez toujours! dit-elle, ne vous ai-je pas avoué que j'avais voulu savoir? Je comprendrai... Voyons! expliquez-moi votre système de phthisie morale...

— Morale? oui, madame, c'est sous cette influence que les tubercules se sont ensemencés dans le poumon... Chaque émotion y refoulant le sang du cœur, ils germent, ils grandissent... Pour les combattre, nous employons l'iode, l'arsenic et, depuis peu, les phosphates de chaux, qui, remplaçant leur intérieur, les transforment en corps inertes, ne gênant plus les fonctions respiratoires. Le malade peut vivre alors jusqu'à cent ans, toujours phthisique... Mais enfin ça vaut mieux que de mourir guéri! Voilà pour le commun des martyrs... Quant à vous, chère cliente, ni les phosphates, ni l'iode, ni l'arsenic, ni même la Pascalone, n'y suffiront. Ce qu'il faudrait, c'est l'épanchement de votre secret chagrin, c'est la consolation, c'est le bonheur!

— Alors, conclut-elle avec accablement, je suis condamnée!

Ma vive affection pour elle m'inspira cette réponse :

— Ne désespérez pas, ma pauvre enfant!... N'êtes-vous pas chrétienne? Où les hommes ne peuvent rien, il reste Dieu... qui permet encore des miracles!

Les yeux de Wanda se levèrent au ciel. Puis, les rabaissant vers moi :

— Docteur, me dit-elle, vous avez mérité de tout savoir... Écoutez.

III

Ma famille, une des plus illustres de la Pologne, se trouvait déjà fort appauvrie par suite des luttes nationales, quand la dernière insurrection consomma sa ruine.

Tous nos biens furent confisqués. Mon père, que menaçait un exil en Sibérie, fut incorporé dans l'armée russe comme simple soldat.

A ce premier malheur se joignit la mort de ma mère. Je restai seule au monde.

On me recueillit dans un couvent. Il semblait que ce fût à perpétuité.

Un jour, on m'appela chez la supérieure. Auprès d'elle j'aperçus un jeune officier russe, qui me dit :

— Mademoiselle, j'arrive de Sébastopol, où votre digne père m'a sauvé la vie... mais, hélas ! aux dépens de la sienne... Je lui ai promis d'adopter son enfant... Il vous donne à moi... Lisez ce billet, qui renferme sa volonté suprême, et disposez-vous à me suivre... Vous êtes désormais ma fille... ou plutôt ma sœur...

Ces derniers mots, qu'il avait accompagnés d'un sourire, se justifiaient d'eux-mêmes par sa jeunesse. A peine avait-il vingt ans.

Sa franchise, sa loyauté, lui gagnèrent aussitôt toutes mes sympathies. Je n'avais guère connu mon père. On ne me laissa pas le temps de le pleurer. Un traîneau nous attendait. Il m'emporta, roulée dans de chaudes fourrures. C'était en hiver.

Mais le soleil était dans mon cœur. Songez donc ! échapper à ce triste dortoir, m'envoler ainsi vers un tout autre avenir, me voir protégée, caressée, aimée par ce beau jeune homme, et qui paraissait si bon. Je me croyais le jouet d'un rêve.

Ce ne fut qu'à Saint-Pétersbourg que je me réveillai, dans le palais de la mère d'Alexis. Il s'appelle Alexis.

— Vous savez, lui dit-il, tout ce que nous devons au père de cette enfant... Aidez-moi, ma mère, à lui payer notre dette...

La princesse ne se montra pas moins reconnaissante que son fils. Dès le premier abord, je lui avais plu. Elle me prit en grande amitié. Rien de plus généreux que sa conduite envers moi. J'étais traitée comme l'enfant de la maison. Des maîtres de toute sorte furent chargés de mon éducation. Je fis honneur à leurs enseignements. On me cita comme un petit prodige. En même temps je devenais très-jolie. Oh ! je puis bien le dire à présent que je ne suis plus bonne qu'à faire une morte !

Quelle différence alors !... et comme j'étais vive, enjouée, désireuse de satisfaire ma mère adoptive et surtout mon grand frère... quand il reviendrait.

Il était reparti ; il voyageait à travers l'Europe, et cela depuis plus de quatre ans. J'étais impatiente de son retour ; je ne pensais, je ne songeais qu'à lui !

— Comme il va me trouver changée, grandie !... me répétais-je souvent. Parfois même, quand ma glace réfléchissait mon image, il m'arrivait d'ajouter : et embellie !

Mon rêve enfin se réalisa, mais à ce point que tout de suite, et comme par un coup de foudre — le mot est d'Alexis — il devint amoureux de Wanda.

Avez-vous observé des Russes, docteur ? Ce sont de grands enfants, très-civilisés, mais encore un peu sauvages. Rien ne se pratique là-bas comme parmi les vieilles nations. Tout est jeune et spontané chez eux, surtout l'amour. Et quand ce sont des princes comme mon Prince Charmant, quand leurs désirs n'ont eu qu'à se manifester pour être satisfaits, ils n'attendent pas un jour, pas une heure, pas même une minute avant de dire : — Voilà ce que je veux !... je le veux !

Or, ce que voulait Alexis, c'était moi.

Il me le dit. Ah ! monsieur le médecin, qui me parliez du sang refluant au cœur... Ah !... comment n'ai-je pas étouffé de joie ? Comment n'aurais-je pas répondu : « Mais, je t'aime aussi !... » Depuis le jour où il m'avait dit : « Ton père te donne à moi ! » j'étais à lui !

Certain de mon consentement, il courut obtenir celui de sa mère. Elle avait pour moi beaucoup d'affection, je n'en saurais douter ; mais elle ambitionnait une tout autre alliance. Il y eut une scène entre eux. Une condition lui fut imposée : l'agrément de son souverain. Une heure plus tard, Alexis se présentait devant l'empereur.

L'empereur Alexandre est le plus juste et le plus généreux des hommes. Il fut touché de l'amour du prince ; son mariage avec l'héritière d'un grand nom polonais lui parut concourir à la réconciliation des deux peuples.

Moi, pendant ce temps, j'étais aux genoux de la princesse, lui demandant pardon, offrant de me sacrifier, de disparaître jusqu'à ce qu'il m'eût oubliée !

Il reparut, annonçant que l'empereur signerait au contrat.

La princesse n'avait plus qu'à s'incliner. Elle sortit, mais en me jetant un regard dont je devais bientôt me souvenir.

Quelques jours plus tard, nous étions unis ; nous partions pour notre voyage de noces.

Pendant les six mois qu'il dura, Dieu m'a donné toute ma part de bonheur ici-bas.

Dès le lendemain du retour, une lutte sourde commençait entre ma belle-mère et moi.

Elle m'avait aimée cependant !... Peut-être m'aime-t-elle encore !... Mais j'avais fait à son orgueil une de ces blessures qui ne se pardonnent pas. Et puis son fils m'aimait trop... Que vous dirai-je ?... elle était jalouse !

De là, toutes sortes de tracasseries et d'humiliations, des mots cruels. Je souffrais sans me plaindre, craignant la nature violente de son fils, qui m'eût tout immolé. Être cause d'une rupture, d'un éclat ?... Jamais !... plutôt mourir !... Oui, vous avez raison, docteur, c'est de ce chagrin caché, c'est de mes larmes dévorées en silence, qu'est venu le mal qui me tuera. J'en ressentis les premières atteintes à la naissance de mon enfant.

Sa grand'mère l'adorait. Je pus espérer une trêve... Non ! ce ne fut qu'un nouveau sujet de rivalité : Ivan, l'héritier de sa race et de son nom, ne lui appartenait-il pas plus qu'à moi... l'étrangère !

Cependant, Alexis commençait à soupçonner la vérité. Mes sourires ne le trompaient plus. Il eut quelques altercations avec sa mère ; il me chérissait plus encore. Sur ces entrefaites son régiment fut envoyé au Caucase.

Ce départ, cette séparation me désespéra. J'eus le pressentiment que nous ne devions plus nous revoir.

Lui, pour me consoler, il disait :

— Quand on s'aime comme nous nous aimons, Wanda... on se retrouve toujours... dans ce monde ou dans l'autre !

Tel fut son dernier adieu. Il n'est pas de jour que je ne me le répète en avançant sur la route qui me ramène à lui.

Prisonnier des Circassiens, qui vainement lui offrirent une liberté déshonorante, il fut massacré par eux. On ne retrouva, dans leur campement abandonné, que son uniforme tout couvert de sang.

A cette nouvelle, je devins comme folle. Puis je fus bien malade. La princesse n'avait guère quitté mon chevet... Une véritable mère, à présent... J'étais veuve, elle me savait condamnée... elle n'était plus jalouse... pas même de mon fils!

— Garde-le! me dit-elle, et qu'il soit ta consolation, ton courage...

Elle nous amena tous les deux en France et, par une délicatesse dont je lui suis reconnaissante, elle s'éloigna.

— J'aurai mon tour! pensait-elle.

Aussi nous la vîmes bien vite accourir au Mont-Dore, l'été dernier, quand j'ai failli mourir. Un ajournement!

Nous avons passé l'hiver, elle à Nice, moi à Menton... Souvent elle venait voir Ivan!... Elle l'aime bien... Quand je dus venir ici, elle me pria de lui faire savoir le nom du médecin que je choisirais... Peut-être vous a-t-elle écrit... Je ne lui en voudrais pas!... C'est la mère d'Alexis... la grand'mère d'Ivan... Je lui devrai la tranquillité de mes derniers jours...

Mon fils ne m'inquiète plus... Nous l'avons rassuré... Oui, vous aviez raison, docteur... il pressentait notre séparation prochaine... Pauvre cher petit!... Il ne me quittait pas... Le soir, en s'endormant, il fallait qu'il fût tourné vers moi, qu'il sentît sa main dans la mienne... Au réveil, son regard semblait me dire : « Ne t'en va pas! »

. . . .

Wanda s'interrompit, un doigt sur ses lèvres. L'enfant accourait. Ce fut en souriant tous les deux qu'ils s'embrassèrent.



La Pascalone. Dessin de F. Lix.

IV

Les jours suivants, *Pascalone* acheva de me faire ses confidences. Je crus pouvoir lui montrer la lettre de la princesse. Elle ne s'en offensa nullement.

— Ce n'est pas de l'insensibilité, me dit-elle. Il ne s'agit plus entre nous que d'une affaire de temps... et, n'y pouvant rien, elle me laisse jouir de mon reste. Ivan sera tout à moi jusqu'au dernier jour, jusqu'au dernier baiser... Qu'elle vienne le prendre alors, rien de mieux! Je suis certaine de son avenir... et ce sera sans regrets que je m'en irai rejoindre son père!

Une autre fois :

— Quant à mon corps, je veux que personne autre n'y touche que la bonne sœur qui m'ensevelira. Vous me commanderez un cercueil doublé de satin blanc; vous le remplirez de feuilles de roses. La princesse m'a promis de retrouver les restes mortels de son fils, et que nos cendres se confondraient ici-bas comme nos âmes dans le ciel.

Vainement je lui représentais que son état n'allait pas en empirant, tout au contraire!... « Mais vous êtes en voie de guérison, ma chère malade!... quelques jours encore, et j'en répondrai!... » Elle ne voulait pas me croire. « Mais je l'ai revu, docteur, mais j'entends encore sa voix me promettre que bientôt nous serons ensemble... ensemble, et que rien ne nous séparera plus!... »

Vers la fin de mai, par une soirée douce comme celles de l'Italie, nous nous étions attardés sous les ombrages qui dominent la Pascalone. La nuit venait, toute bleue, toute scintillante d'étoiles. Wanda les regardait en rêvant. Elle murmura :

— Docteur... docteur, je le sens venir... Il m'a dit, à sa dernière apparition : « Quand tu me reverras, ce sera pour te délivrer, pour t'emporter... comme autrefois de ton couvent, vers un monde inconnu... »

Tout à coup, à quelques pas de là, le cri d'un enfant frappa nos oreilles. Wanda se redressa vivement; elle avait reconnu la voix de son fils.

Mes regards s'étant portés dans la même direction, j'aperçus à travers le feuillage une ombre de haute taille enveloppée dans un manteau, qui s'éloignait, qui s'enfuyait, qui disparut.

Wanda ne l'avait pas remarquée.

— Ivan, lui demandait-elle, que s'est-il passé ? qu'as-tu donc ?

— Peur !

— De quoi ? de qui ?

— Un homme... un monsieur, qui me regardait... qui m'appelait tout bas... Je me suis approché... Il avait de grosses larmes sur les joues... il m'a embrassé si fort, que j'ai crié.

— Le connais-tu ?

— Non.

— Où est-il ?

— Parti !

J'intervins :

— En effet, j'ai vu comme une silhouette s'évanouir dans la nuit.

— C'est étrange ! murmura la jeune veuve.

Et, toute pensive, elle regagna la maison.

. . . .

Un instant plus tard, comme je rentrais chez moi, on m'annonça qu'un étranger m'attendait.

A sa taille, à son manteau, je reconnus l'ombre du jardin Pujade. C'était un homme jeune et de haute mine. Un vrai type de grand seigneur. En le saluant, je remarquai qu'il était très-ému, très-pâle.

Je voulus l'interroger, il m'interrompit :

— Docteur, mon nom vous apprendra tout... Je suis le prince Alexis...

V

Je courus chez Wanda.

— Ne vous étonnez pas de cette visite... Je viens de recevoir une lettre de la princesse...

— Ah ! vous lui avez écrit...

— Elle m'annonce une heureuse nouvelle... Vous savez, cette recherche du corps de votre mari ?...

— On l'a retrouvé ?...

— Pas encore... mais on est sur la trace... c'est ici que je fais appel à votre calme, à votre raison... Pas de joie prématurée... Il ne s'agit que d'un vague espoir...

— Quel espoir ?... Mais je ne vous comprends pas, docteur !

Ses yeux grand ouverts, brillants et profonds, se fixaient sur moi, avides de lire toute ma pensée.

Je me gardai bien de la satisfaire tout de suite.

— Pas d'impatience ! soyons sage ! Je ne vous apporte rien de positif, hélas ! Une simple apparence, une illusion peut-être... Mais il me faut votre pouls... Il bat trop vite, je ne dis plus rien... je m'en vais...

Elle me donna bravement sa main.

— Restez ! Dites !...

— Eh bien !... on suppose, on prétend que le prince n'aurait pas été massacré... ou du moins que ses blessures ne seraient pas mortelles... Un médecin persan l'aurait guéri... Eh ! eh ! cela nous arrive... avec du temps... beaucoup de temps... N'oublions pas, d'ailleurs, qu'il était prisonnier... Il le serait peut-être encore...

— Vivant !

— Ah ! les pulsations s'accélèrent... le sang se porte au cœur...

— Non, non, mon ami... je suis calme, je serai forte... Mais parlez... je vous en conjure... parlez !

Elle venait de tomber assise, et, la voix suppliante, les mains jointes, elle attendait.

— Soit ! repris-je, mais comprenez bien que nous ne pouvons nous permettre que des conjectures... La princesse me promet de plus amples renseignements... Patientons... Est-ce vraisemblable ? ... Comment cela se serait-il fait ? Tenez !... voici l'histoire d'un autre colonel... un Français... captif en Russie... On le croyait mort... Il parvint à s'évader... Un revenant !

Et je lui répétai tout ce que venait de m'apprendre son mari.

Mais j'avais beau faire pour dissimuler mon émotion, ma joie, elle les partageait, et, toute palpitante, tout anxieuse, elle m'encourageait à poursuivre.

— Supposons, disais-je, qu'il soit libre enfin... Il arrive à Saint-Pétersbourg... puis à Nice... enfin ici...

— Ah ! fit-elle en se redressant tout à coup, l'homme qui ce soir embrassait mon fils en pleurant, c'est lui !

Je l'avais saisie dans mes bras :

— Wanda ! mon enfant !... je vous en supplie à mon tour...

— Eh ! m'interrompit-elle, la joie ne tue pas ! Au contraire, et c'est vous-même qui me l'avez dit, elle sauve !

— Nous allons bien voir ! m'écriai-je en ouvrant tout à coup la fenêtre.

Elle comprit que c'était un signal.

— Il était là !... Il entre !... Il monte !...

Un pas rapide se faisait entendre dans l'escalier... La porte allait s'ouvrir... Elle s'ouvrit... Les deux époux tombèrent dans les bras l'un de l'autre...

. . . .

Après un court évanouissement, lorsque Wanda reprit connaissance, elle nous rassura tous les deux par son beau sourire :

— Vous voyez bien, docteur... on n'en meurt pas !...

Je crus pouvoir ajouter :

— Ne vous étiez-vous pas donné rendez-vous dans ce monde ou dans l'autre ?... Eh bien ! Dieu permet que ce soit dans celui-ci... voilà tout !

— Oui !... conclut-elle en regardant le prince agenouillé devant elle, Dieu permettra, je l'espère, un second miracle !

. . . .

Le lendemain, la princesse arriva. Je m'étais promis de lui dessiller les yeux. Une excellente femme, au demeurant. Elle demanda pardon à sa belle-fille... à sa fille :

— Je ne serai plus jalouse ! pas même d'Ivan... il aura deux mères !

Et l'enfant, à Wanda :

— Oh ! tu ne t'en iras plus maintenant !

. . . .

Après une excursion dans les Pyrénées, le prince et sa chère compagne revinrent à Amélie pour y séjourner tout l'hiver. C'était l'ordonnance du docteur.

Dès le printemps suivant, la jeune mère avait recouvré toute la fraîcheur, tous les charmes de sa jeunesse, et comme elle me remerciait de l'avoir si bien guérie :

— Eh ! ce n'est pas moi, lui répondis-je, ce n'est pas même la Pascalone... c'est le bonheur !...

CH. DESLYS.

BOTANIQUE.

LES PLANTES CARNIVORES.

Plus la science va, plus elle fouille, plus elle creuse, avec des instruments nouveaux créés par elle-même qui centuplent ses forces et la puissance de nos organes, plus elle fait de découvertes merveilleuses. Elle recule tous les jours le domaine de nos connaissances, et nous ouvre les portes d'un monde nouveau dont les phénomènes nous causent d'indicibles étonnements.

Parmi ces phénomènes, en est-il un de plus surprenant que l'existence des plantes pourvoyant, paraît-il, à leur propre existence par le produit de leur chasse, tendant des piéges aux animaux dont elles semblent se nourrir, et distillant une liqueur qui leur permet, ce point n'est pas encore démontré complétement, de s'approprier le suc nourricier qu'elles trouvent dans leur victime, de manière à le faire entrer dans leur propre organisme? Ce sont des plantes qui tuent, qui assassinent, et qui ont la conscience (le mot est peut-être bien fort; si on l'aime mieux, nous dirons, la sensation et la jouissance) des meurtres qu'elles accomplissent. Pour donner à ces étranges plantes un nom qui les réunisse, on les a appelées des *plantes carnivores*. On en trouve dans tous les pays, et pour peu qu'il ait habité la campagne, il n'est pas un de nous qui n'en ait rencontré. Comme tant d'autres choses, nous les avons vues sans les voir.

Par exemple, presque tous, nous avons touché du pied une plante qui pousse dans les terrains marécageux, qui n'a rien de l'aspect sinistre des végétations vénéneuses. Sa feuille est longue, rougeaude, épaisse, et entièrement garnie de barbes portant à leur sommet une goutte d'un liquide que l'on a pris longtemps pour les perles de la rosée. De là, la dénomination vulgaire de la plante, le *rossolis*; en botanique, la *drosera rotondifolia.*

Asseyez-vous à côté de cette plante et examinez-la. D'abord, vous remarquerez que depuis longtemps le soleil est sur l'horizon, et que cependant le *rossolis* a gardé ses gouttelettes liquides; c'est qu'en effet elles ne sont point de la rosée, mais une liqueur mucilagineuse et visqueuse sécrétée par la plante; c'est un appât tendu aux moucherons. Voilà bien l'amorce, mais où est le piége? Regardez, vous le découvrirez bientôt. Attirée par les gouttelettes qui brillent, une petite bestiole s'aventure sur la feuille; d'abord, elle s'agglutine ; alors se passe le merveilleux phénomène : toutes les barbes s'abaissent, non ici, non là, mais invariablement sur le malheureux moucheron qui se trouve pris et enserré comme par les tentacules d'une pieuvre. Il meurt dans des tourments qui doivent être affreux, et, le meurtre accompli, le *rossolis* relève ses barbes, et le piége est de nouveau tendu.

Mais revenons sur le phénomène pour constater jusqu'à quel point peut aller la perfide adresse, l'habileté, pour ainsi dire raisonnée, de la *drosera*. Déposez un petit moucheron sur un des tentacules qui bordent la feuille, il est bien clair qu'il est impossible aux autres de lui venir en aide pour maintenir le captif déjà embarrassé dans la liqueur visqueuse. Alors que fait le tentacule? En s'inclinant, il transmet le prisonnier à une autre barbe plus rapprochée du centre de la feuille. Ainsi s'en va-t-il de mal en pis, jusqu'à ce que, arrivé à un certain point, tous les tentacules voisins, s'abaissant fortement sur lui, le garrottent et l'achèvent. Tout cela n'est-il pas prodigieux? Ajoutez que, dès que l'animalcule est pris, la plante sécrète un liquide propre à le dissoudre et à le rendre en quelque sorte digestible.

Particularité bizarre ! sous l'impression de la pluie ou du souffle des orages, ces barbes, outils de mort, ne s'abaissent pas, tandis que le plus léger moucheron suffit à les mettre en jeu.

« Darwin, dit un naturaliste, a constaté dans un grand nombre de *drosera* exotiques la faculté de capturer les insectes. Il l'a étudiée avec grand soin chez la célèbre *dionée gobe-mouches* (dionæa muscipula), qui est aussi une droséracée. Là, la feuille est, en quelque sorte, formée de deux valves bordées par de longs filaments, mobiles autour de la nervure principale comme charnière. Sur la région moyenne de chaque valve se trouvent trois petites pointes à peine visibles. Ce sont les organes tactiles de la feuille; qu'ils viennent à être frottés par un insecte, ou tout autre corps, aussitôt les deux valves se ferment, leurs filaments marginaux s'entre-croisent comme les doigts de deux mains jointes. L'insecte est emprisonné. La feuille, ordinairement sèche, commence alors à sécréter un liquide légèrement mucilagineux, dont les propriétés semblent très-voisines de celles du suc des *drosera*. »

Une autre plante aquatique d'Europe, diminutif des drosera, est une carnivore; la grassette, la *pinguicularia*, a aussi les mêmes mœurs abominables; « ses feuilles ovales, constamment enduites d'un suc visqueux, engluent d'abord les insectes et les retiennent en recourbant sur eux une partie de leur limbe. » Alors elle émet une sécrétion capable de lui permettre d'absorber les parties digestives pour elle du petit animal.

Dans nos marais et nos eaux tranquilles, on voit souvent une jolie plante chargée de fleurs jaunes. Elle ne tient pas au fond, elle flotte soutenue par de vigoureuses ramures chargées de petits renflements. C'est l'*utriculaire*. Si on regarde très-attentivement les renflements dont nous venons de parler, on découvre

qu'ils sont percés d'une petite porte. Un mignon crustacé se hasarde-t-il dans cette ouverture? crac! la porte se ferme, la petite bête est dans un tombeau d'où elle ne sortira plus...

Dans le *népanthès* de l'Australie, de l'Inde et des Seychelles, les choses se passent sur une plus grande échelle. Nous laissons la parole à M. G. Pouchet; voici ce qu'il dit :

« Dans les népanthès, la feuille est terminée par un appareil plus compliqué. Elle porte, sur un pédicule contourné en spirale, une sorte de cornet ou d'urne avec un couvercle attaché par une charnière. Il est ordinairement levé. L'urne se tient droite, l'orifice en haut, et elle contient plusieurs centimètres cubes de liquide. Ce n'est pas de l'eau simplement déposée par la rosée, c'est un produit de sécrétion de la plante, qui refait cette eau si on vient à l'enlever. Elle est légèrement acide et *attaque* manifestement les bêtes qui tombent dans ce vase aux bords engageants, car ils sont doucement recourbés en dehors, et, de plus, humectés d'une liqueur sucrée, qui sert d'appât. L'insecte s'aventure sur la pente et tombe dans ce piége



La dionée. Dessin de Fuguet.

liquide, qui a quelque analogie avec certains piéges perpétuels à rats qu'on fait dans les fermes d'une planche inclinée sur le bord d'un tonneau.

« Autrefois la poésie des voyageurs s'était exercée sur cette plante bénie des pays chauds, qui distille, dans les urnes de ses feuilles, une eau pure, propre à étancher la soif sous un ciel brûlant. Aujourd'hui, les esprits enclins à ce genre de considérations doivent changer d'antiennes; la plante que l'on jugeait providentielle pour l'homme est tout simplement meurtrière pour les insectes. La vérité vraie, c'est que, en somme, elle n'est — pas plus qu'aucune autre créature — ni bienfaisante ni malfaisante; elle vit, comme chaque animal et comme l'homme lui-même, pour soi, aux dépens des autres : rien de plus. »

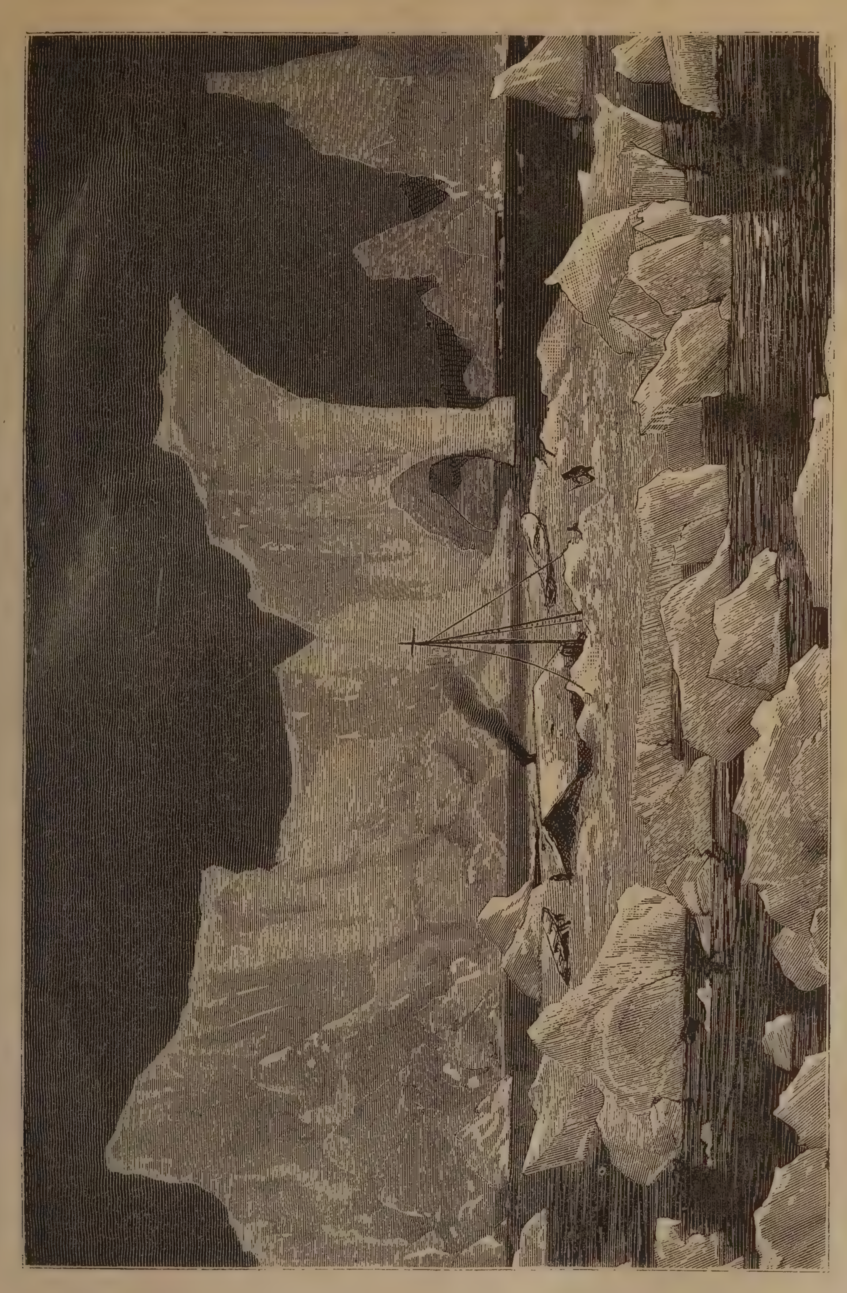
Bien d'autres plantes encore sont carnivores, — jusqu'où iront les découvertes de la science à cet égard, à présent que son attention est éveillée ? — et chacune d'elles a son piége dressé, tendu, avec une forme et une construction particulières.

Avouons-le, qui aurait cru que les plantes eussent de si mauvaises mœurs ? Aussi dans quel douloureux étonnement la découverte de ces scélératesses n'a-t-elle pas jeté le monde des savants, les pacifiques botanistes, et *Monsieur Cryptogame !*

Ch. RAYMOND.

LES VOYAGEURS MODERNES.

LA *GERMANIA* ET LA *HANSA* [1].



La maison de l'île de Glace, gravure tirée du *Voyage au pôle Nord.*

LA HANSA.

Si dans notre récit de l'expédition si heureuse et si brillante de la *Germania* nous avons été forcé de suivre pas à pas le voyage au pôle nord de M. Gourdault, pour la *Hansa*, outre cet excellent ouvrage, une bonne fortune nous a ouvert une autre source, livré un autre témoignage non moins sincère, non moins véridique, mais plus coloré et plus ému.

Il y a deux ans, au Havre, errant au hasard, je me trouvai dans des rues que les Parisiens ne fréquentent guère : dans le quartier des matelots. Je ne dirai point que ce soit précisément l'asile des bonnes

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

mœurs, de la tempérance, de la tranquillité; mais, telle qu'elle est, pour qui veut connaître le dessous du panier, cette portion de la ville ne manque point d'intérêt. Je me promenais donc, regardant à droite, à gauche les cabarets bruyants où la marine « se rafraîchit ».

Une fois ou deux je m'étais même risqué à pénétrer dans ces temples à eau-de-vie, mais les regards que j'y rencontrai m'apprirent que, quand il s'amuse et court une bordée, le matelot aime peu que l'on vienne étudier ses faits et gestes. Je flânais donc, surprenant ce que je pouvais surprendre, lorsque je fus abordé par un marin. C'était un gaillard solide, trapu, aux cheveux roux, au visage bronzé, à la figure très-intelligente. Tout en lui révélait son origine; il avait vu le jour sur la côte sud de la Baltique. Je fus confirmé dans cette opinion lorsqu'il m'adressa la parole; il parlait facilement le français, mais avec l'accent particulier aux villes hanséatiques.

En portant la main à son béret bleu, il me demanda le chemin de la douane. « Je vais précisément de ce côté, lui répondis-je; si vous voulez, je vous guiderai. — Par ma foi, ce n'est pas de refus, car il est plus difficile de naviguer parmi ces vieilles baraques qu'à travers les fiords et les icebergs du Groënland! — Vous avez donc été dans les mers polaires? » Il me regarda d'un air étonné, comme si j'avais dû, sur son front, lire ses états de services, roula sa chique dans sa bouche et dit : « J'étais sur la *Hansa.* » Il prononça ces mots comme un soldat du premier empire eût dit : « J'étais à Austerlitz! »

Quelle trouvaille que ce matelot! Aussi quelle diplomatie je mis en œuvre pour capter sa bienveillance! J'y parvins. Je le promenai avec force stations, quoiqu'il ne fût pas grand buveur, et, en parlant de glaces et de tempêtes, en lui montrant que je connaissais une partie des malheurs de la *Hansa*, je parvins à lui faire accepter une invitation à dîner. Je lui donnai rendez-vous sur la jetée; il fut exact. Il était fort proprement vêtu, et, en vérité, sa personne ne manquait pas d'une certaine distinction. Il s'appelait Fritz Lançon; sa famille, protestante, était d'origine française. Son père, maître de langues à Hambourg, lui avait donné une certaine éducation. Parlant anglais et français, il aurait pu être toute autre chose qu'un matelot; je crois même qu'il avait été élevé pour devenir pasteur; mais, la passion de la mer l'ayant pris de bonne heure, il s'était mis à courir le monde.

Tous ces détails, il me les donna simplement, en bons termes, et comme ce que je désirais tenir de sa bouche était l'émouvante odyssée de la *Hansa*, après le café je fis venir un bol de punch, des cigares, et le priai de me conter ce qui était arrivé au malheureux navire depuis sa séparation d'avec la *Germania*.

« D'abord, monsieur, me dit-il, il faut que vous sachiez qu'en quittant le port de Bremerhaven, alors qu'un vapeur la remorquait jusqu'à l'embouchure du Weser, la *Hansa* rompit son câble de remorque. Mauvais signe, le schooner savait bien ce qui devait lui arriver; il ne voulait pas partir. Enfin, tout alla à peu près bien jusqu'au 20 juillet, jour où, trompés par un signal de la *Germania*, nous la quittâmes. Ce signal, je l'ai toujours gardé sur le cœur; mais suffit. D'abord nous piquâmes nord-ouest, au milieu d'une brume si noire, qu'en marchant on se cognait sur le pont, où l'on ne pouvait pas se tenir, parce qu'il gelotait un peu. Nous tombâmes dans de grands bancs de glace; il fallait cependant passer, si on voulait rejoindre la *Germania* et hiverner avec elle à l'île Sabine. Le vent était mauvais; nous voilà à hâler, à hâler le schooner. Métier éreintant qui ne nous avançait guère. Enfin, en faisant le diable des pieds et des mains, nous arrivâmes en vue de l'île, où déjà étaient les autres; mais, entre la terre et nous s'élève un champ de glace qui à chaque heure s'étend, et, ô misère! la *Hansa* ne peut tenir contre le vent; les glaçons flottants la poussent; elle dérive. Donc pas d'espoir de rejoindre les camarades. Cependant le capitaine Hagemann nous dit, au charpentier Bowe et à moi : « Allons donc voir si nous ne découvririons pas une passe. » Nous partons par un joli froid de —12 degrés. La glace n'était guère commode, les glaçons s'étant mis à califourchon les uns sur les autres dans les plus drôles positions. Une de ces masses figurait un pouce gigantesque; Bowe l'appelait le *pouce du diable.* En taillant la glace avec nos couteaux, nous l'escaladâmes. Là-bas, là-bas, à l'ouest, il y avait bien un peu de mer libre; mais il ne fallait pas songer y parvenir : trop d'espace glacé nous en séparait. Que c'était lugubre, ce monde blanc dont rien ne troublait la solitude et le mortel silence! Nous revînmes à la *Hansa* le front bas, mais nous ne pûmes nous empêcher de rire lorsque Bowe se mit à dire, par façon de plaisanterie, en se frottant vigoureusement le nez avec de la neige : « Quand on part pour le pôle, on devrait bien laisser son nez à la maison! »

Il n'y avait pas d'illusions à se faire, nous étions pris; le 25 septembre, le schooner put encore un peu remuer, puis il s'arrêta par 73° 25' de latitude et 18° 39' de longitude. Nous le rangeâmes le mieux possible, et, pour préserver son arrière des glaces, nous amarrâmes un énorme glaçon qui devait servir de bouclier. Malheureusement, quelques jours après, une furieuse tempête de vent éclata. Quel vacarme! Le glaçon rompt ses haussières, et, arrivant à la file, des blocs frappent comme des béliers contre le malheureux bâtiment, dont la membrure craque et gémit. Ils arrivent encore, encore, les uns montent sur les autres, d'autres coulent dessous, et notre poupe s'élève de deux pieds. Il fallait que le bois, la quille, les coutures de la *Hansa* fussent solides pour qu'elle ne se soit pas brisé les reins.

Si alors nous avions des craintes pour elle, nous gardions encore quelques espérances. Moi, je n'en avais guère; je voyais noir; mais, avec les camarades, qui isolément éprouvaient les mêmes craintes, je me remontais et je vous assure que la chambrée n'était point triste.

Au plaisir de la chasse, nous joignions le patinage, mais notre situation nous rappela bientôt à d'autres devoirs. De plus en plus le bâtiment s'incrustait dans la glace, la ceinture qui l'enserrait le faisait gémir, et, à chaque craquement, nous nous regardions avec une pâle inquiétude. Bowe descendait dans la cale, le capitaine y allait aussi, et à leur retour nous interrogions anxieusement leurs visages.

Au commencement d'octobre nous prîmes le grand parti, il fut décidé que nous hivernerions sur la glace. Il fallait donc nous construire un abri. Heureusement, la *Hansa* portait une grande quantité de briquettes de houille qui formaient d'excellents matériaux. Le capitaine résolut de s'en servir; il choisit un emplacement, dessina le plan de la construction à élever, et, de matelots devenus maçons, nous nous mîmes à l'ou-

vrage. Dans une semaine « la maison de charbon », de vingt pieds de long sur quatorze de large et seize de hauteur, fut terminée. Il faut vous dire, monsieur, qu'entraînés par la glace, nous allions à la dérive; elle était si forte, qu'en neuf jours nous descendîmes vers le sud de soixante et dix milles. Mes camarades s'en réjouissaient, dans l'espoir que nous trouverions une température plus douce, que le pack se briserait et que la *Hansa* pourrait alors se dégager.

Le 18 octobre, sous une température très-basse, la ceinture de glace se mit à presser la *Hansa* plus vivement. Nous entendions tantôt des craquements sinistres, tantôt des gémissements, des chocs effroyables, et un bruit strident que l'on aurait dit produit par une scie gigantesque mordant sur la pierre. Tout branlait à bord, tout tombait de la muraille, et de la cale, déjà en partie vidée, sortaient comme des cris humains. Nous étions complétement ahuris, attendant une catastrophe devenue inévitable. Elle eut lieu en effet le lendemain. Le ciel était pur, le temps semblait calme pour l'instant, la *Hansa* ne paraissait plus souffrir; mais à dix heures du matin une bourrasque se déchaîne avec un tapage infernal, les blocs de glace s'escaladant les uns les autres, débordent la hauteur de notre pont, l'avant du navire est soulevé, les coutures du pont éclatent; puis c'est tout le navire qui, à son tour se soulève à une hauteur de dix-sept pieds de son ancien lit, et autour de lui les blocs glacés montent toujours, brisant les bastingages. Nous parvenons à sauver la baleinière. A l'aide d'une passerelle, nous envoyons à la maison de charbon tout ce que nous pouvons envoyer : livres, instruments, cartes, vivres, toiles, peaux, la boîte de pharmacie, la caisse de Bowe le charpentier, des munitions et nos armes. Nous accomplissions ce travail ayant en équilibre, sur nos têtes, des glaçons qui, à chaque instant, pouvaient nous écraser ou nous couper en deux. Mais nous n'en avions pas fini de nos misères! Le cri « Aux pompes! aux pompes! » retentit; nous nous y jetâmes tous. Efforts inutiles, l'eau montait toujours; la quille, l'étambot étaient brisés. Les uns, cependant, restent à pomper pour ralentir le mouvement ascensionnel de l'eau, tandis que les autres emportent ou jettent pardessus le bord tout ce que l'on peut sauver. La scène, à neuf heures du soir, était lugubre; une aurore boréale à feux verts éclairait l'immense linceul blanc; nous étions épuisés de fatigue : nous n'avions mangé un morceau qu'en courant; il faisait un froid de — 20 degrés. Aussi quelles bénédictions reçut notre cuisinier lorsqu'il nous offrit une bonne tasse de café bouillant! Que de fois depuis ne nous a-t-il pas rendu de pareils services! C'était l'activité et la prévoyance mêmes. Vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais, après le capitaine, le premier homme du bord est le cuisinier. Quelques heures de repos nous ayant remis, nous nous reprîmes au travail. Le déménagement continua; tout flottait dans la cale : les caisses, les tonneaux furent enlevés; avec les lampes, tous les cordages, tous les bois que nous pûmes trouver. Nous n'oubliâmes pas le tabac, les cigares, dont nous avions, heureusement, une ample provision.

Ce fut un moment solennel que celui où notre brave capitaine, sortant le dernier, quitta la *Hansa*... »

En prononçant ces mots, la voix de Fritz était émue; je lui versai un verre de punch.

Il reprit :

« Moi, je sortis portant sur mes épaules Max Schmidt, qui était malade. Nous entrâmes dans la maison tout ce que nous avions jeté sur la glace. Le 20, nous abattîmes les mâts; le schooner s'engloutit le 21, et nous restâmes, épaves humaines, sur notre glaçon.

Qu'allions-nous devenir? Nous apercevions bien l'île Glascow, peut-être même nous était-il possible de l'atteindre; mais y porter nos provisions, nos vivres, il ne fallait pas y songer, et cette île étant inhabitée, nous ne pouvions y trouver que la famine et la mort. Donc, il fallait attendre; mais attendre quoi? Où nous entraînerait ce glaçon qui dérivait tantôt en un sens, tantôt en un autre? et combien de temps, ballottés, vivrions-nous errants dans ce silence mortel et dans ces solitudes? Puis, ce que chacun pensait tout bas et ce que personne n'osait exprimer tout haut, si notre radeau de glace se brisait... J'ai oublié de vous dire, monsieur, que nous avions sauvé deux de nos chaloupes; mais à quoi pouvaient-elles nous servir? Cependant nous les mîmes à côté de la baleinière.

Heureusement la maison de charbon était bonne. Je ne vous ennuierai pas à la décrire. Le feu du cuisinier suffisait à y élever la température à + 18 degrés, tandis qu'au dehors elle se trouvait à — 20, et comme nous étions bien vêtus, que nous vivions dans une union parfaite, les trop tristes pensées s'envolèrent et peu de chose suffisait à nous faire rire. Le soir on jouait aux cartes, aux dames, on fumait la pipe, les plus savants disaient des histoires; les docteurs nous donnèrent des leçons de géographie; le jour on avait toujours quelques travaux et quelques corvées, et à l'heure du coucher nous nous engouffrions dans nos peaux. On patinait, on faisait des monuments de neige, et vous vous imaginez avec quel soin nous explorâmes le glaçon qui nous portait; il avait sept milles de tour, et « les passagers du bon Dieu », ainsi que nous appelait le docteur Laube, en dressèrent la carte et y tracèrent des chemins. L'épaisseur de notre radeau était d'environ quarante pieds et il émergeait de cinq au-dessus de l'eau des crevasses. Ajoutez à ces cinq pieds huit autres pieds de neige. C'est sur ce champ que reposait la maison ainsi que deux constructions adjacentes, un hangar, un lavoir, et nos barques.

Par une nuit très-profonde, pendant novembre, laissant les amis à leurs jeux, du seuil de la maison, croyant voir autour de la chaloupe remuer quelque chose de blanc, comme nous ne sortions jamais sans le fusil à l'épaule, je fis feu; mais l'obscurité était telle, qu'avec les camarades, sortis au bruit de la détonation, je ne pus découvrir trace de mon coup; le lendemain, grâce à une faible clarté, à une certaine distance, nous trouvâmes le corps gigantesque d'un ours. Sa chair fraîche fut la très-bien venue. Novembre s'écoula lentement, tristement; la dérive continuait toujours. Nous passâmes devant le détroit de Scoresby et le pays d'Egède. La température, à peu près constante, descendait à — 23 degrés. Le 16 décembre, un renard blanc nous donna une heure de bonne récréation. Il était à cinq ou six pas de la maison lorsque nous le découvrîmes grattant tranquillement la neige pour en tirer un os qu'elle avait recouvert. Notre présence, sans trop l'intimider, le dérangea pourtant; il grimpa tranquillement sur le toit de la maison, y courut en faisant force bonds gracieux, et mit le nez à la lucarne, voulant voir ce qu'il y avait là dedans. Il

allait, venait, échappant à toutes nos tentatives pour le prendre. Après nous avoir bien divertis, sentant sans doute qu'il ne fallait point abuser de notre complaisance, il partit, ne revint plus, et fit bien, car si nous l'avions revu, moins charmés de ses tours de voltige, nous l'eussions tué.

Nous fêtâmes la Noël autour d'un arbre fabriqué avec des copeaux de bois par le bon docteur Laube, on but une vieille bouteille de Porto, on rit, on chanta; mais, au fond de cette joie, plus bruyante que sincère, nous pensions tous à ceux que nous avions laissés dans la patrie, à nos mères, à nos sœurs; les reverrions-nous jamais?... Chers absents, vous n'avez jamais été plus près de nos cœurs.

Toujours à la dérive... Le 26 décembre, Heyne, qui était de garde, nous réveilla en sursaut; il criait : « Debout! debout! nous allons à la côte! » Le capitaine accourt, nous nous serrons près de lui. En effet, à deux ou trois milles s'élève une masse énorme vers laquelle nous portons rapidement; nous allions être broyés sans doute. Nous approchons; ce n'est point une côte, mais une montagne de glace qui penche et fait voûte; si nous la heurtons, nous sommes perdus, la voûte se rompra et, en tombant, nous écrasera. Nous approchons toujours; l'ombre des glaces surplombantes s'étend déjà sur nous; c'est fini, bien fini... Tout à coup un léger remous se fait sentir, nous tournoyons lentement, nous passons sans toucher le géant qui devait nous écraser. Nous étions sauvés.

La Saint-Sylvestre, quoique nous tirâmes des fusées, fut célébrée sans enthousiasme; une année nouvelle commençait, mais qui de nous pouvait espérer, monsieur, en voir la fin? Le 1er janvier fut un jour heureux, le froid n'était plus que de — 7 degrés et nous distinguions parfaitement les rochers du Groënland; mais le lendemain devait être une journée d'épouvante. Bouleversé par une tourmente de vent et de neige, notre radeau semblait se traîner par saccades. Après le repas du midi, du sein même de notre glaçon sortent des bruits infernaux. On court, on regarde les lampes à la main, rien n'a bougé dans la maison de charbon; le vacarme cesse, nous respirons; mais il reprend avec une nouvelle furie. Le capitaine se couche, prête l'oreille; toujours maître de lui, il se relève et dit d'une voix calme : « Messieurs, l'eau s'infiltre, le glaçon va se rompre. Vite à la baleinière et aux chaloupes, qu'on les remplisse de vivres, de vêtements et de munitions. » Nous courons; les petits bâtiments sont enfouis sous la neige, nous les dégageons; nos havresacs remplis de provisions, les fourrures empaquetées, nos poches pleines de munitions. Quelle nuit nous passâmes! A neuf heures du matin un léger crépuscule nous permit de nous rendre compte de notre situation. Notre île flottante, au lieu de six mille mètres de tour, n'en avait plus que quatre, et, de trois côtés, notre maison se trouvait à deux cent cinquante pas de la mer... C'était le commencement de la fin!.. Depuis ce jour toutes les figures devinrent pensives et sombres, nous nous sentions aux portes de la mort. Nous dérivions toujours; nous dépassâmes une baie, nous la nommâmes la *baie de la Terreur*, deux caps que nous appelâmes *Buchholz* et *Hildebrandt*.

Jusqu'au 11 tout alla à peu près bien; ce jour, au milieu d'une affreuse tempête, nous entendons Hildebrandt crier : « Tout le monde debout! » Nous nous bousculons pour sortir avec nos sacs, nos fourrures, nos fusils. Dehors, impossible de nous tenir debout, tant la rage du vent est violente; nous nous serrons autour du capitaine. Butner s'écrie : « L'eau! l'eau sur le glaçon! » En effet, autour de nous la glace se rompt; entre notre bûcher et la maison s'ouvre une large crevasse. La partie du glaçon détachée, soulevée par la houle, semble prête à fondre sur nous; nous nous pressons silencieusement la main, et le capitaine, d'une voix que je n'oublierai jamais, nous dit : « Messieurs, je vous remercie... » Ces mots-là, voyez-vous, nous allèrent jusqu'au fond du cœur, et ils y sont restés.

Mais notre heure n'était pas venue. Nous passâmes toute la journée accroupis près des chaloupes. Quand cessa de tomber une neige épaisse et fine, nous reconnûmes que notre radeau n'avait plus que cent cinquante pieds de diamètre! mais il avait gardé son épaisseur. Vers le soir, quelques fragments de glace se soudèrent à celle qui nous portait; nous rentrâmes un peu tranquillisés. Notre cuisinier nous attendait avec du café chaud. Allez, monsieur, il faut être fièrement brave pour préparer du café à ses camarades dans un tel moment. Mais nous n'en avions pas fini avec cette journée maudite. Dans la nuit, le cri effrayant : « Debout! debout! » retentit encore. Cette fois c'est un iceberg colossal qui s'avance, il va certainement nous couler; il se détourne, passe et disparaît comme un fantôme.

Le 14 janvier fut encore plus affreux que n'avait été le 11. A dix heures du soir : « Alerte! » La glace se fend avec un bruit terrible à côté de notre maison. Comment, pour sortir, ne nous sommes-nous pas étouffés, écrasés les uns les autres? Nous courons à nos chaloupes; pour les sauver, il n'y a pas une seconde à perdre, il faut les tirer d'où elles se trouvent, sans cela elles vont tomber dans une crevasse; elles sont chargées de neige, nous les balayons; elles sont trop lourdes, nous les déchargeons; nous nous attelons, nous les poussons; le vent nous coupe les mains qui saignent, le visage, la respiration; nous les traînons en lieu plus sûr; nous les rechargeons. Exténués, mourants de froid, nous passâmes, accroupis auprès d'elles, les longues heures d'une nuit qui ne voulait pas finir. Le matin, en rentrant dans la malheureuse maison, le cuisinier nous attendait encore ses tasses à la main. La tempête sévissait toujours, et d'une minute à l'autre notre construction pouvait disparaître. Toute la journée, morfondus de froid, percés par la neige, avec — 10 degrés, nous restâmes accroupis autour de nos barques. Même misère pendant la nuit du 15 au 16. Le temps étant devenu meilleur, nous amenâmes la grosse chaloupe restée de l'autre côté de la crevasse; on la recouvrit de toile à voiles, de planches, et six hommes pouvaient s'y coucher, personne n'ayant envie de dormir dans la maison à moitié démolie. Mais nous souffrions trop de camper ainsi; nous voilà faisant une construction nouvelle, plus petite que la première : elle n'était capable de contenir que six personnes; tour à tour on y allait coucher et se reposer.

Toujours dérivant, au cap Dan nous rencontrâmes des flottes d'icebergs. Le 23 fut un jour béni; nous eûmes la visite d'un faucon et d'un corbeau; nous les saluâmes comme des messagers de bonheur. Le 1er février un morceau de glace se détacha encore de notre île; hélas! elle devenait bien petite! Mais, pour raf-

fermir notre courage, nous vîmes des phoques, un plongeur, des mouettes; décidément nous rentrions dans les régions de la vie. Un matin, je ne sais pas d'où diable il pouvait venir, nous trouvâmes un renard près de notre maison; il devint si peu farouche, qu'il entrait dans la cuisine, mangeait à la main, se laissait caresser. Nous respectâmes son innocente confiance; l'espoir rendait nos âmes bonnes. Le jour, à midi, la chaleur se faisait sentir; nous avions mis de côté nos lourdes fourrures; toutes les nuits les aurores boréales nous éclairaient de leurs capricieuses et étincelantes gerbes de feu. Par un véritable prodige, sauf le docteur Buchholz, dont les fatales nuits de janvier avaient profondément ébranlé le moral, nous jouissions tous d'une santé parfaite, rien n'avait altéré notre discipline, le respect dû à notre brave capitaine et notre union vraiment fraternelle.



Les bruants et les linots, gravure tirée du *Voyage au pôle Nord.*

Le mois de mars fut mêlé de neiges et de soleil; continuant notre dérive, nous passâmes en vue du cap Moesting, et le 29 nous nous trouvions à la hauteur de la baie de Nukarbik. Nous y entrâmes, et, pendant quatre semaines, nous roulâmes tantôt au sud, tantôt au nord, jouet des glaçons qui effritaient notre petit îlot. En fait d'êtres vivants, malgré nos pavillons ar-

borés et les nombreuses fusées que nous lançâmes, nous n'en vîmes aucun; seulement tous les jours des vols de linots, de bruants et des corbeaux, franchissant les trois milles qui nous séparaient du rivage, venaient s'abattre autour de nous; les oisillons se laissaient prendre à la main. L'air était devenu très-doux; pendant la nuit le thermomètre ne descendait pas au-dessous de — 4 degrés. Ce fut dans la baie de Nukarbik que le 17 avril nous fêtâmes la Pâques avec des raffinements de gourmandise dont nous avions depuis longtemps perdu l'habitude. Le cuisinier nous servit des conserves de viande, des petits pois, des haricots verts, et nous bûmes une dernière bouteille de Xérès précieusement gardée. Mais, quand j'y pense, mon Dieu, que nous étions donc sales avec nos chemises tachées de graisse, nos mains noires et nos visages où depuis bien des mois le rasoir n'avait point passé.

Enfin, après avoir bien tourné et retourné dans la baie, notre glaçon reprenant sa course au sud, nous vîmes le cap de Steen Bill; mais, jusqu'au 1er mai, pas un peu de mer libre. Les glaces brisées descendaient au sud avec une rapidité effrayante. Le 6, ce mouvement s'étant encore prononcé plus vivement, le lendemain le capitaine nous annonça que nous allions quitter notre île, qui voguait dans une bande d'eau libre s'infléchissant vers la terre. Le docteur Laube fit seul quelques observations; nous autres, habitués à obéir, et cette fois le faisant de bon cœur, nous nous mîmes en toute hâte à préparer les chaloupes. Nous les remplîmes autant que nous pûmes de tout ce qui nous était indispensable; on les mâta; on y mit les voiles et nous les traînâmes sur le bord de la glace. Là, Bowe, le charpentier, les examina avec soin, répara en un tour de main quelques petites avaries, et à trois heures tout était prêt. Nous avions le sac au dos, le fusil sur l'épaule et l'espérance dans les yeux. Les chaloupes furent mises à l'eau; nous embarquâmes en disant adieu aux débris qui nous avaient si miraculeusement portés des régions glacées à un climat plus doux, des ténèbres à la lumière. Nous étions répartis entre les trois embarcations, la baleinière sous les ordres du capitaine Hagemann et les deux chaloupes sous ceux du premier officier Hildebrandt et de Bade, le second officier. A quatre heures et demie, après un triple hurrah, nous partîmes, nous dirigeant du côté de la terre. Nous parcourûmes ainsi sept milles, et à neuf heures du soir nous nous attachions à un glaçon, la mer étant couverte de blocs qui pouvaient briser nos chaloupes; avec des peines infinies nous les déchargeâmes pour les mettre à l'abri. Nous passâmes une très-mauvaise nuit, et le lendemain à cinq heures nos voiles étaient déployées; mais bientôt nous trouvâmes une mer couverte de glaçons qui dansaient comme des légumes dans l'eau bouillante d'une marmite. Il nous fallut remonter, avec nos chaloupes, sur un nouveau bloc de glace. Nous restâmes là six jours, nous souffrîmes beaucoup de l'effet de la réverbération. L'inflammation qu'elle me causa fut si douloureuse et si violente, que je restai quarante-huit heures avec un bandeau sur les yeux. Bowe me disait en riant : « Fritz, tu es un vrai Amour! » Il était joli et propre, l'Amour!

La température recommençait à baisser, et de graves préoccupations se lisaient sur tous les visages. Echappés aux neiges et à tant de misères, allions-nous mourir de faim? Le matin nous recevions un morceau de pain sec, à dîner de la soupe et un peu de bouilli; le soir, quelques cuillerées de cacao sans sucre. Maigre pitance dans des climats où l'appétit est sollicité d'une manière terrible! Rien à faire, pas de distraction; Hildebrandt dessinait, notre cher cuisinier cherchait le problème de nous donner beaucoup avec peu, et pour ses tristes préparations culinaires de brûler le moins d'alcool possible. Heureusement nous étions largement pourvus de tabac. Nous rôdions autour de notre radeau, regardant avec douleur les côtes devant lesquelles nous passons, mais dont nous sommes séparés par des tourbillons de glace infranchissables. Le thermomètre s'est beaucoup relevé; cependant, quand le vent souffle en tempête, il nous mord : heureusement nous n'avons presque plus de nuit.

Le 20 mai, comme nous passions à trois milles de l'île Illuidlek, la mer ne se dégageant pas, nous résolûmes de hâler nos embarcations. Nous nous mettons à la corde et à la sangle; mais l'opération se trouvait au-dessus de nos forces, il fallut y renoncer; nous attendîmes une grande marée qui devait avoir lieu quelques jours plus tard. Cependant Hildebrandt, Heyne et moi, nous nous décidâmes à aller visiter l'île Illuidlek. Quelle excursion! quelles fatigues! Il nous fallait sauter de glaçons en glaçons, que nous conduisions à la gaffe, et à chaque instant quitter nos bottes remplies d'eau. Enfin nous atteignons les rochers; ils étaient complétement arides, mais dans les anses qu'ils formaient nous vîmes des guillemots et d'autres oiseaux d'eau.

Le retour fut très-pénible, Hildebrandt était devenu aveugle et nous le ramenâmes avec beaucoup de difficultés. Nous étions épuisés; cependant, quand nous eûmes annoncé que là-bas il y avait du gibier, tout le monde dit : « Allons-y », tant la faim nous tourmentait. Hardi! nous nous remettons à la corde; mais, pour éviter la réverbération, on ne travaille que la nuit. Pendant la première, nous avançons de cinq cents pas, pendant la seconde de sept cents. Nos chaussures sont déchirées, il neige, cette neige fond et nous marchons les pieds dans l'eau. Nous cessions de tirer quand les forces nous manquaient, et nous tombions épuisés après un repas qui n'en était pas un. Le lendemain on recommençait, enfonçant dans la neige, tombant dans des crevasses, déchargeant et rechargeant les chaloupes, de temps en temps les remettant à l'eau, avançant de quelques brasses à la rame, les hissant et reprenant alors notre métier de bêtes de somme à ventre vide. Au commencement de juin, pluie froide continue; nous étions percés jusqu'aux os, et si nous n'avions pas eu la chance de tuer quelques phoques dont nous utilisâmes la graisse, nous aurions toujours mangé froid.

Notre nourriture consistait en bien peu de chose : le matin un quart de livre de pain avec une petite tranche de lard; à midi un peu de bouillon, un soupçon de bouilli; le soir encore une mince tranche de pain. Et ces distributions, si avidement attendues, combien de temps dureraient-elles? Pas de sommeil possible sous l'eau qui tombait, et avec nos estomacs criant la faim. Enfin, le 4 juin, nous mîmes le pied sur l'île Illuidlek, à huit heures du soir. Quelques mouettes nous regardant d'un air étonné saluèrent de leurs cris aigus notre triste équipage. Nous nous arrêtâmes dans une petite baie; mais, à minuit, il nous fallut aller chercher un autre abri, nos chaloupes

étant en péril, et nous dûmes les hisser sur un glaçon attaché au rivage.

Le lendemain nous tuâmes vingt-deux oiseaux de mer, ce qui nous procura deux bons repas. Le 6, nous repartons, car la famine nous presse, pour gagner Friederichsthal, la première colonie du sud-ouest du Groënland. Le 7, le temps fut admirable; à midi nous touchâmes l'île Kutch, et le soir nous traînâmes nos chaloupes sur le continent groëlandais. Aux premiers rayons du jour, nous découvrîmes un peu de végétation, des pissenlits, qu'avec un peu de saumure nous mangeâmes en salade. Je n'en ai jamais trouvé une meilleure. Mais ce qui valait bien mieux que cette herbe si pauvrement accommodée, ce fut la conviction, entrée dans le cœur de tous, que nous n'étions pas destinés à périr de faim, mort atroce dont depuis un mois nous étions menacés. Repartis le lendemain, nous doublâmes le cap Huidtfeld; dès lors l'aspect des côtes, où nul homme ne se montrait, s'adoucit, et au promontoire d'Igalatif nous saluâmes, par-ci par-là, de petits tapis de verdure qui, de temps à autre, apparaissaient à travers les brumes. Nous nous supposions dans le détroit du Prince-Christian, à quelques jours de Friedrichstadt. Sur le lit de roches où nous hissâmes nos barques et où nous passâmes la nuit, nous dormîmes d'un bon sommeil, et, à notre réveil, bombance avec un jambon dont le capitaine fit lui-même un égal partage. Le brave homme, il n'en garda pour lui que la plus petite part. Près de notre station coulait un ruisseau; j'y allai me laver, me débarrasser du plus épais de la crasse et de la graisse qui me couvrait. Mes camarades m'imitèrent, mais ce soin de propreté nous fit trouver plus sordides notre barbe, nos longs cheveux et les lourds haillons luisants d'huile dont nous étions vêtus. Pendant ce temps nos officiers relevèrent le point; il donna 60° 6'. Nous n'étions pas dans le détroit du Prince-Christian, mais un peu plus bas au sud. Après une journée de navigation inutile dans la baie que nous avions prise pour un détroit, et après avoir suivi une enceinte de roches arides et solitaires, le soir nous nous retrouvâmes au point d'où nous étions partis.

Le 11, bonne marche; le 12, nous célébrâmes le dimanche à l'île Sedlevik, nous nous étendîmes avec délices sur un tapis de mousse épaisse; quel doux lit!

Le 13 juin nous levâmes nos voiles; mais, après avoir traversé la passe de Torsukatef, il nous fallut marcher à l'aviron. Tout à coup, ayant doublé une terre basse, nous laissons tomber nos rames, un cri sort de toutes les poitrines, on pleure, on s'embrasse, on crie : « Vive le capitaine! » Là-bas, devant nous, sur la grève, une maison! C'est sans doute celle de la mission, autour de laquelle sont groupées de nombreuses huttes. Faim, soif, misères, fatigues, tout est oublié; à la cadence de nos voix l'aviron frappe la mer paisible. « Hurrah! hurrah pour Friederichsthal! » Nous hissons notre pavillon et relevons nos voiles. Sur le seuil de la maison nous apercevons un homme; il rentre, puis ressort suivi par un certain nombre d'êtres vivants; d'autres groupes se montrent sur le rocher de la vigie. Eh! chaloupes, marchez donc! vous voyez bien qu'on nous attend! Un homme, dans un kayak, s'approche de nos embarcations; notre vue lui fait peur, tant nous sommes dépenaillés, déguenillés, hideux; il a eu la pensée de s'enfuir, mais à la voix d'un Européen placé sur le rocher de la vigie, il nous salue de la main, et, prenant les devants, nous montre la route que nous devons suivre.

C'est à qui touchera le plus tôt la terre, où nous attendaient les habitants avec l'Européen à leur tête. Enfin, enfin, nous sautons hors des chaloupes... Impossible de dire un mot, les mains se cherchent, se pressent; l'homme du rocher, qui n'est autre que M. Starik le missionnaire, nous regarde avec des larmes dans les yeux, nous souhaite la bienvenue en nous conviant à venir à la mission. Quand en deux mots notre capitaine lui eut dit nos aventures, il tomba à genoux, remercia Dieu, et M. Gericke, le compagnon de M. Starik, courant vite en avant, alla donner des ordres. En effet, dès notre entrée dans la mission on nous servit du café. Un immense plat de biscuits disparut, puis un autre, puis un autre encore. Ils étaient excellents, ces biscuits de mer faits avec de la farine de seigle. Nos hôtesses riaient en nous voyant dévorer. Nous éprouvions bien quelque honte de notre voracité, mais il y avait si longtemps que la faim criait dans nos entrailles!

Les missionnaires, voyant le triste état de nos chaussures, ouvrirent leurs magasins de réserve, et à ceux de nous qui en avaient besoin, ils donnèrent des bottes de peau de phoque. Il va sans dire qu'ils nous firent répéter longuement notre douloureuse histoire, et traduisaient nos paroles aux hommes et aux femmes du pays, qui se pressaient pour nous voir. Cet auditoire ne brillait pas par la beauté. Faces larges et plates, nez camards, yeux louches, grandes bouches à lèvres épaisses ne sauraient former un ensemble très-gracieux; mais ces figures, peu propres, il faut encore l'avouer, respiraient la douceur et la bonté. Nous voyions ces braves gens touchés de nos malheurs.

Mais nous avions hâte de partir; quelques jours après, nous dîmes adieu aux hôtes qui s'étaient montrés si bons pour nous. De nombreux Esquimaux couraient sur le rivage, et une flottille de kayaks se tenait prête à nous faire la conduite. Ai-je besoin de dire que nos chaloupes étaient bondées de pain frais, de sucre, de café? Dans une barque plus grande que les kayaks, M. Gericke, avec sa petite fille et une partie de ses domestiques, voulut nous accompagner. Enfin, après bien des poignées de mains, bien des sincères actions de grâces, nous déployâmes nos voiles et nous partîmes pleins de force et de confiance, avec l'ardent désir d'arriver le plus tôt possible à Lichtenau, car nous cherchions un port où nous trouverions un vaisseau pour nous rapatrier. A quatre heures, nous arrivions à l'île aux Ours. Notre entrée dans le port de la Résidence fut saluée par les canons danois; la rive était couverte d'indigènes. Un négociant européen nous conduisit dans son habitation et nous combla de ses bontés. Il nous apprit la présence du brick *la Constance* à Julianashaad. Que vous dirai-je? Quelques jours après, malgré les instances de nos hôtes, nous étions à Julianashaad, et, le 3 juillet, *la Constance*, dont le capitaine nous témoigna toutes sortes de bontés, nous prenait à son bord et faisait voile pour Copenhague, où nous arrivâmes le 1er septembre, et, le 3, tous bien portants, habillés de neuf, décrassés, nous mettions le pied sur le sol allemand, où nos amis de la *Germania* n'avaient point encore reparu.

Voilà, monsieur, l'histoire de la pauvre *Hansa* et des « passagers du bon Dieu »...

A. DE FLEURY.

CHRONIQUE.

HISTOIRE DU MOIS.

J'ai un ami grand chasseur. Un jour, las de tuer perdrix, lièvres, lapins et chevreuils, l'idée le prit d'aller en Algérie pour faire la guerre à un plus noble gibier. Le voilà parti. Arrivé là-bas, il se renseigne et fait si bien, qu'il parvient à abattre une panthère, un jeune lion, et je ne sais combien d'hyènes, de chacals et de sangliers. Son ardeur ne fut pas assouvie, il avait l'âme insatiable de Néron, une chose manquait à son bonheur : ce bonheur tant désiré était le meurtre d'une autruche. Il lui fallait une autruche pour couronner ses travaux cynégétiques. En conséquence, il traverse toutes nos possessions africaines, quelle fatigue, Dieu le sait! et s'abouche avec les plus hardis chasseurs; il fait marché avec les Touaregs, se lance dans le désert, se casse la jambe dans une chute de cheval; finalement, rentre en France sans avoir vu la queue d'une autruche, et, très-morose, se réinstalle dans le logement qu'il occupe place du Château-d'Eau.

Ces jours passés, étant à sa fenêtre, il voit la foule tout en émoi : femmes, enfants piaillaient, les chiens aboyaient à toute gorge. Deux hommes, armés de gourdins, criaient : « Arrêtez-la! arrêtez-la! » Notre chasseur, cherchant la cause de ce tumulte, la découvrit bien vite, et d'un bond fut dans la rue en répétant, lui aussi, mais d'une voix joyeuse : « Arrêtez-la ! » Ce qu'il voulait qu'on arrêtât était une autruche qui se faisait battre par une meute de chiens affolés. Elle allait, furieuse, aussi vite qu'un bon cheval lancé au trot, renversant tout devant elle, culbutant la table d'un joueur de gobelets, envoyant rouler à dix pas un jeune ouvrier. Cette avalanche de plumes heurte une dame et la *pose* sur le trottoir; personne n'ose se mettre devant elle; elle allait un train d'enfer avec ses fortes pattes et ses ailes à demi ouvertes. Notre ami était aux anges; mêlé aux poursuivants, enfin, il chassait une autruche ! et le gibier qu'il avait été inutilement chercher si loin, il le trouvait dans une rue de Paris. L'autruche et lui courraient encore si, dans la rue du Temple, un cocher, voyant venir le gigantesque volatile, n'avait eu l'esprit de barrer la voie en mettant en travers ses chevaux et sa voiture. La bête s'arrêta devant cet obstacle; comme elle le fait, dit-on, au désert, elle ne cacha point sa tête dans le sable, par cette bonne raison que la rue était pavée; elle se laissa prendre assez tranquillement et reconduire à la ménagerie d'où elle s'était échappée. Une chasse à l'autruche dans Paris nous a paru un fait assez original, c'est bien le cas de répéter : « Tout arrive à Paris! »

Cologne a eu un autre spectacle : cette immense fabrique qui a eu si longtemps le monopole de l'eau qui porte son nom, jalouse des ours gris, noirs, marrons, de Berne, nourrissait dans les fossés de son Jardin zoologique deux énormes ours blancs, le mâle et la femelle. La brouille se mit dans le ménage; la jalousie n'en était certainement point la cause, ils vivaient seuls. Qui eut les premiers torts? on ne le sait et on ne le saura jamais. Après quelques gros mots, la femelle se réfugia sur le sommet d'un rocher derrière un bassin où les monstres faisaient fréquemment leur toilette. Elle y resta blottie pendant trois jours, mais la faim la força de descendre. Dès que le mâle la vit, il se rua sur elle en rugissant et en grinçant des dents. Une lutte terrible s'engagea, la femelle eut bientôt le dessous. Les gardiens étaient accourus avec des barres de fer, ils portaient à l'impitoyable vainqueur des coups à assommer un bœuf; rien ne fit. Le monstre arracha les yeux à sa compagne, lui broya la tête, l'écorcha du haut en bas, traîna le cadavre, comme Achille celui d'Hector, et ne l'abandonna que lorsque, épuisé par le sang sortant de ses propres blessures, il alla se coucher dans sa loge. Le scélérat a survécu à son crime. On se demande si les Prussiens continueront à le nourrir, et les jeunes filles à lui donner des gâteaux.

Mais revenons à Paris. L'heureux Italien qui possède le plâtre original de Dante — ne dites pas du Dante, si vous voulez parler correctement — en a donné une reproduction à la France, et le gouvernement, je ne sais trop pourquoi, en a confié la garde au musée de Cluny. Il est superbe ce masque tragique, dont la vraie place était au Louvre, qui ne l'aurait pas traité avec l'irrévérence de MM. les conservateurs de Cluny. Ne se sont-ils pas imaginé de mettre dans un méchant cadre de deux sous et de pendre à contre-jour, à une hauteur où l'œil peut à peine la saisir, cette grande image! Il fallait la poser sur un coussin de velours, l'entourer d'une couronne de lauriers, et la fixer sur une table où les visiteurs auraient pu admirer sa majesté, et lire, sur ses lèvres amères et sur son front sublime, son poëme et ses malheurs.

Hélas ! nous aussi, nous venons de perdre un poëte, un collaborateur et un ami, Edouard Plouvier est mort; il s'est arrêté au milieu de sa carrière, il laisse sa gloire inachevée. Quand il sortit de la classe ouvrière, son père était conducteur de diligences et sa mère portière, le *Musée des Familles* fut le premier des journaux qui accueillit sa jeune muse, et, en lui accordant son immense publicité, il mit en lumière le poëte et lui donna confiance en lui-même. Ses débuts furent heureux; bientôt toutes les revues accueillirent ses vers ; ses poésies, ses chansons, eurent droit de cité, et son nom fut connu. C'était un homme simple, candide, modeste, studieux, respectueux de lui-même et fort aimé de tous ceux qui ont eu l'honneur de le connaître. La pauvreté l'avait empêché de faire ces études premières sans lesquelles il est si difficile de parvenir; mais il suppléa à ce qui lui manquait par de persévérantes études, par la fréquentation des esprits élevés, par la force et la grâce de ses propres inspirations. Il aspira à la gloire du théâtre ; plusieurs de ses pièces obtinrent du succès, toutes méritent l'estime des connaisseurs ; mais c'est surtout comme poëte qu'il restera, et bien longtemps on répétera ses vers, et l'on se souviendra de la douceur de son commerce et de son amour pour les pauvres.

A côté du poëte, la mort a frappé deux sculpteurs,

Cabet et Perraud. Neveu et élève de Rude, Cabet était un sculpteur de race, et beaucoup de bruit, dans ces derniers temps, s'était fait autour de son nom. Sa statue de *la Résistance*, qui est fort belle, avait été dressée sur une des places de Dijon; on lui trouva je ne sais quel air séditieux, on la fit descendre de son piédestal; puis vinrent des appréciations plus justes, et l'œuvre du statuaire fut relevée aux applaudissements des Dijonnais; elle consacre le souvenir de la glorieuse conduite des Bourguignons pendant la dernière guerre. Parmi les œuvres de Cabet, citons le bronze qui orne la tombe de Rude, *le Jeune Grec sur le tombeau des Thermopyles*, l'*Hébé et l'Amour*, et n'oublions pas qu'on le chargea d'achever l'admirable *Tête du Christ* que le grand artiste, son oncle, n'avait pas eu le temps de terminer. Cette œuvre magistrale a pris place au Louvre dans la salle de la sculpture moderne.

Perraud ne laisse pas moins de regrets. Né en 1821 dans les montagnes du Jura, non loin de la terre natale de Courbet, il eut bien des difficultés à vaincre, et jusqu'à dix-sept ans, perdu dans son village, il faisait de la sculpture sur bois; il travaillait d'instinct et avec passion. A dix-sept ans, non par un coup de tête, mais après mûres réflexions, en passant par Lyon, il prit le parti de venir à Paris. Alors commencèrent de rudes heures. La nuit, il travaillait pour le pain quotidien; le jour, il s'efforçait d'acquérir les connaissances nécessaires pour entrer à l'Ecole des beaux-arts. Il y parvint. M. Dumont le reçut dans son atelier, et, en 1847, il remportait le grand prix de Rome. De retour d'Italie en 1853, il envoya à l'exposition de 1855 sa belle statue d'*Adam*, puis il parut à peu près à toutes les expositions. Nous lui devons les portraits d'Ambroise-Firmin Didot, de Berlioz; le buste de Béranger; *le Désespoir*, son œuvre capitale. Il a beaucoup travaillé à la décoration de nos monuments et de nos églises; il est facile d'y reconnaître ses ouvrages à la gravité de leur style. Perraud fut élu membre de l'Académie en 1865; il remportait une médaille d'honneur à l'exposition universelle, et il est mort officier de la Légion d'honneur. Voilà où, à force de travail, de volonté, de talent, était arrivé l'enfant des montagnes du Jura.

Mais une perte bien plus grande encore devait attrister les arts. Diaz de la Pena est mort. Je ne veux point empiéter sur le terrain de mon confrère M. de Fleury, qui, le mois prochain, voudra nous donner une biographie complète et le portrait du grand peintre; mais qu'il me permette de dire les regrets unanimes qui accompagnent les dépouilles mortelles de l'auteur de tant de toiles merveilleuses. Diaz était de la race de ces enchanteurs qui ont le soleil sur leur palette. Que d'adorables paysages sont éclos sous sa main; quelles figures charmantes il a créées! Quelle joie pour les yeux que cette peinture éclatante, hardie de touche, et vaporeuse pourtant! Ils deviennent rares les hommes qui, en 1830, donnèrent à l'art une vie nouvelle et se dégagèrent des traditions de l'école affaiblie de David: Scheffer, Delacroix, Millet, Corot, sont morts, et voilà Diaz parti. Mais, grâce au ciel, la France est une terre féconde; les fils marcheront sur les glorieuses traces de leurs pères. Courage et en avant la jeunesse! Qu'elle étudie, qu'elle travaille, et elle moissonnera des fleurs et des couronnes où d'autres en ont moissonné avant elle.



Les prélats romains sur le mont Pincio. Dessin de H. Regnault.

Pendant que la France déplore la perte de quelques grands artistes, la Rome papale a pris le deuil; la mort lui a enlevé le premier ministre du Vatican. Le cardinal Antonelli a achevé sa longue carrière; le pape a perdu son meilleur serviteur et le plus cher de ses amis. Il était né, en 1809, à Lomino, près de Terracine. Sa famille avait jadis occupé un certain rang, mais elle se trouvait fort pauvre lorsque vint au monde l'enfant qui devait la relever. Pour vivre et soutenir sa nombreuse famille, son père exerçait le métier de bûcheron. Elevé par charité au séminaire de Rome, Antonelli charma ses maîtres par la facilité de son esprit. Il se fit remarquer dans tous les exercices publics de la jeunesse studieuse. Grégoire XVI le distingua, le prit en amitié, et, après qu'il eut reçu les ordres mineurs, il le nomma tour à tour prélat, assesseur au tribunal civil, délégué, c'est-à-dire préfet, à Orvieto, à Viterbe, à Macerate. En 1841, il devint sous-secrétaire d'Etat à l'intérieur; en 1844, second trésorier, et, l'année suivante, grand trésorier de la chambre apostolique.

Pie IX ne l'estima pas moins que ne l'avait fait Grégoire XVI; il le créa ministre des finances et président de la consulte d'Etat; dès lors, il eut une action prépondérante dans la politique romaine. Diplomate fin et délié, comme l'avait été Consalvi sous Pie VII, et

comme jadis l'étaient les célèbres ambassadeurs de Venise, il excellait à manier les esprits ; aussi le pape le consultait en toutes choses. Ce fut lui qui le décida, après le meurtre de M. Rossi, à fuir Rome et à se réfugier à Gaëte. A son retour dans la ville éternelle, Pie IX le nomma ministre des affaires étrangères, et toutes les chancelleries de l'Europe témoignent de sa prodigieuse habileté. Il partagea la fortune de son maître sans fléchir sous les plus mauvais jours ; honoré de sa confiance, il s'est éteint dans ses bras ; sa mort est un événement considérable ; elle a jeté un grand trouble dans la curie romaine.

En apprenant la fatale nouvelle, que de prélats se sont entretenus, à voix basse, sur le mont Pincio, là, tels que les a peints le spirituel crayon de Regnault et la fine plume de Francis Wey (1); ils se sont demandé, « en personnes discrètes », le parapluie sous le bras, la tabatière à la main, quel homme le pape appellerait à succéder à l'habile ministre.

Epris des arts, amoureux de toutes les belles choses, le cardinal Antonelli laisse d'admirables collections, et une fortune que l'on estime de quinze à vingt millions. Il était un des rares cardinaux qui n'ont point reçu la prêtrise. Dans les difficiles conditions actuelles, notre diplomatie se louait beaucoup de sa sagacité et de sa modération. Il était ferme, mais souple et travailleur infatigable. Sa mort est un malheur pour le pape et pour la papauté.

Après avoir honoré les morts, rentrons dans le cercle où les vivants s'agitent. Paris, ce mois-ci, a assisté à deux cérémonies importantes : la distribution des prix de la Société des arts appliqués à l'industrie, et l'inauguration de la manufacture de Sèvres.

Nous avons déjà promené nos lecteurs dans l'exposition de la Société des arts appliqués à l'industrie ; nous avons loué la pensée qui l'anime et le but qu'elle poursuit. Née de l'initiative privée, elle a déjà rendu de très-grands services, et elle est destinée à en rendre de plus grands encore; aussi le gouvernement se plaît-il à la couvrir de sa haute protection ; et, pour lui témoigner l'estime qu'il lui porte, un de ses ministres, M. Waddington, et le directeur des beaux-arts ont tenu à honorer de leur présence la cérémonie dont nous rendons compte. Ils ont pris tour à tour la parole et ont été fort applaudis. Cherchant les causes de la prospérité artistique de la France et de la supériorité de nos produits, le ministre l'a trouvée dans la diffusion et la propagation de l'instruction, qui éclaire les maîtres et rend intelligentes les mains des ouvriers chargés d'exécuter leurs modèles et d'interpréter leurs pensées. Aussi veut-il que l'instruction pénètre jusqu'au fond de la société, afin qu'aucune de ses forces vives ne soit perdue. Il demande l'éducation obligatoire et gratuite ; l'école pour tous. Il a été très-animé, très-vif en développant cette thèse, et les acclamations des spectateurs lui ont prouvé qu'ils s'associaient à sa pensée et partageaient ses désirs.

Après M. Waddington, le directeur des beaux-arts, M. de Chennevières, s'est levé. Il a félicité l'association de ses succès, de son ardente et courageuse initiative, et de l'action heureuse qu'elle exerçait déjà sur la production nationale. Mais il voudrait que ses expositions, au lieu d'être passagères, fussent permanentes, et il a fort remercié la presse qui préconise cette pensée, particulièrement le journal *l'Art*, qui, pour atteindre ce but si désirable, a ouvert une souscription. Ce discours a été chaleureusement applaudi.

A Sèvres, la solennité, par le fait de la présence du Président de la République, a eu plus d'éclat encore. Tous les bâtiments de la célèbre manufacture sont relevés, agrandis ; plus de traces de l'invasion prussienne. Le maréchal a fort admiré l'établissement et très-complimenté directeur, artistes et ouvriers.

Après une tempête, dans un navire tout le monde est sur le pont pour réparer les avaries ; faisons tous comme les marins, et, si nous voulons relever le pays, mettons-nous tous à l'ouvrage et donnons à nos enfants de bons exemples, de bons conseils et de bons livres, pour qu'ils deviennent des hommes. C'est cette pensée qui a présidé à la rédaction du *Musée* et à toutes ses publications. Il offre pour *étrennes* sa précieuse collection, ses volumes, qui, séparés, forment cependant un ouvrage complet. Nous avons, en outre, édité : *le Monde des Enfants* (1), deux beaux volumes magnifiquement illustrés ; lecture charmante pour le jeune âge, à laquelle plus d'un vieillard prendra un vif intérêt ; un *Album* grand in-4° (2), contenant les cent plus belles gravures de notre collection ; étrenne artistique splendide, où brillent les noms de Dürer, de Français, de Gavarni, de Grandville, de Johannot, de Charlet, de Morin, de Bellangé, de tous les dessinateurs dont la France moderne est si fière. Dans notre librairie se trouvent encore : *la Comédie des animaux* (3), de Méry, illustrée par Lix ; étude fine et spirituelle, comédie remplie de science et d'entrain ; le *Voyage scientifique autour de ma chambre* (4), par Arthur Mangin ; excellent livre, plein de savoir, de recherches et de bon sens. Nos *Fables* (5), par M. Berlot-Chapuit, sont dignes d'être lues ; *les Récits de la grève normande* (6) palpitent d'intérêt et font grand honneur à leur auteur, M. Charles Deslys ; enfin, qui ne connaît cet excellent conseiller de toutes les ménagères, qui, sous le titre attrayant de : *l'Art de bien vivre* (7), a été tant et tant réédité ?

Oui, je le répète, l'heure des bons livres est venue ; il y va de la vie et de l'avenir de la France. Repousser la littérature malsaine, c'est la vraie guerre que nous avons à faire, et, pour son compte, le *Musée*, avec une énergie incessante, la poursuit depuis près de cinquante ans. Jamais la mission des hommes qui tiennent une plume n'a été plus grave ; mais, si on veut qu'ils réussissent, il faut que le sentiment public les seconde, qu'ils se sentent soutenus, et que la main de tous protége et répande leurs écrits. Il faut, surtout, les mettre entre les mains de la jeunesse. Quelle meilleure et plus utile *étrenne* peut-on lui donner qu'un beau livre, tracé par une main virile, dans lequel de nobles exemples élèveront son cœur, enrichiront sa mémoire et le prépareront aux luttes de la vie !

A. de VILLENEUVE.

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

(1) *Rome*, publié par Hachette.

(1) In-8°, 300 gravures; prix, 7 fr. 50 le vol., le port en sus.
(2) In-4°, magnifique papier; prix, 15 francs.
(3) Un volume; prix, 5 francs.
(4) Un volume; prix, 5 francs.
(5) Un volume illustré; prix, 7 francs.
(6) Un volume illustré; prix, 7 francs.
(7) Un vol.; prix, 4 francs à Paris, 5 pour les départements.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES.

LE SALON DE 1876.



Les bords de la Leyre. Dessin de E. Vallet, d'après son tableau.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1877

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1876 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarante-troisième volume.

Le point de départ de l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES. — TRAVAIL EN FAMILLE.

Le temps n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et ses enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à la marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1877 :

Musée seul : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes seules : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
Modes et Musée réunis : Paris, 13 francs ; dép., *fr.*, 16 fr.

Un numéro spécimen des Modes vraies *sera adressé gratuitement à tout abonné du* Musée *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous signalons à nos lecteurs le Catalogue des livres publiés par la Librairie du Musée des Familles, Catalogue dont ils trouveront le détail à la deuxième page de la couverture de la présente livraison.

COLLECTION DES 30 PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*.

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réimpression des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente au prix de 4 francs le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

Tomes XXXI à XLIV, prix : 6 francs.
Tome XLIII, prix : 7 francs.

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* Musée des Familles (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 8 *fr.* 50 (2), *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier* 1876 *au* 1er *décembre* 1877 *inclus.*

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. (2) Inscrire, en ce cas, 16 francs au lieu de 8 fr. 50.

MUSÉE

DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

XLIVe ANNÉE

COLLABORATEURS DU MUSÉE DES FAMILLES

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : M. CH. WALLUT

TEXTE

AIMARD (Gustave).
ASSOLANT (A).
AUGIER (Emile), de l'Acad. franç.
BERTHOUD (Henry).
BLANCHÈRE (H. de la).
CALLIAS (Hector de).
CHADEUIL (Gustave).
COMETTANT (Oscar).
DELAVIGNE (Germond).
DESLYS (Charles).
DUBARRY (A.).
DUMONTEILH (Fulbert).
ENAULT (Louis).
FÉVAL (Paul).
FOURNEL (Victor).
GRANIER DE CASSAGNAC.
HALÉVY (Léon).
HOUSSAYE (Arsène).
HUGO (Victor) de l'Acad. franç.
JACOB (le bibliophile).
JAL, historiographe de la marine.
KARR (Alphonse).
LA LANDELLE (G. de).
LA ROUNAT (Ch. de).
LA VILLEMARQUÉ (Ve de) de l'Ins.
LEGOUVÉ, de l'Acad. franç.
MANGIN (Arthur).
MARCEL (E).
MASSON (Michel).
MULLER (Eugène).
NADAUD (Gustave).
NAVERY (R. de).
NISARD, de l'Acad. franç.
PATIN, de l'Acad. franç.
PONCY (Charles).
RAYMOND (Ch.)
RONDELET (A.)
SANDEAU (Jules) de l'Acad. franç.
SÉGALAS (Mme Anaïs).
SÉGUR (A. de).
TASTU (Mme Amable).
THOMASSON (Léopold).
ULBACH (Louis).
VERCONSIN (E.).
VERNE (Jules).
VIARDOT (Louis).
WEY (Francis).

—

ACHARD (Amédée).
AMPÈRE (J.-J.)
ANCELOT (Mme).
BALZAC (de).
BERTSCH (A.)
BOITARD.
CAPENDU.
CHASLES (Philarète).
DELAVIGNE (Casimir).
DESBORDES-VALMORE (Mme).
DESCHAMPS (Emile).
DUMAS (Alexandre).
GABRIEL (l'abbé).
GAUTIER (Théophile).
GAY (Mme Sophie).
GEOFFROY SAINT-HILAIRE (I.)
GIRARDIN (Mme Emile de).
GOZLAN (Léon).
GUIZOT, de l'Acad. franç.
HALÉVY (F.), de l'Inst.
JANIN (Jules), de l'Acad. franç.
JASMIN (d'Agen).
LAMARTINE (Alp. de), de l'Ac. fr.
MARCO SAINT-HILAIRE.
MÉRY.
MONNIER (H).
PECONTAL (Siméon).
PETIT-SENN.
PITRE-CHEVALIER.
PLOUVIER.
PONGERVILLE (de), de l'Ac. fr.
PONSARD (François), de l'Ac. fr.
ROGER DE BEAUVOIR.
SAINT-MARC GIRARDIN, de l'Académie française.
SAINTINE.
SALVANDY (de), de l'Acad. fr.
SCRIBE, de l'Acad. franç.
VIENNET, de l'Acad. franç.
VIGNY (Alfred de), de l'Ac. franç.

DESSINS

BAR (de).
BAYARD.
BERTALL.
BRETON.
CATENACCI.
CHAM.
CHENAY (Paul).
CLERGET (H.)
DAUBIGNY.
DAMOURETTE.
DARJOU.
DELANNOY.
DORÉ (Gustave).
DUVIVIER (A.)
FELLMANN.
FOULQUIER.
FREYMANN.
GAVARNI.
GILBERT.
GIRARDET (Karl).
GRENIER (Henri).
JANET-LANGE.
JOHANNOT (Tony).
JOULIN (Lucien).
LANCELOT.
LAVIEILLE (Eugène).
LIX (Frédérick).
MAR (Léopold).
MARIANI
MONNIER (Henri).
MONTALANT.
MORIN.
NANTEUIL (Célestin.)
PAUQUET.
SAUVAGEOT (Charles).
STAAL (Gustave)
STOP.
THORIGNY.
VALENTIN (H.)
VIERGE.
YAN D'ARGENT.
WORMS (Jules).

GRAVURES

BEST, BRÉVIÈRE, DUMONT, FAGNION, GAUCHARD, GÉRARD, MARTIN, MONTIGNEUL, HISAN, THOMAS, TRICHON, WIESENER, etc.

N. B. La collaboration des écrivains et des artistes d'élite n'est point ici un vain ornement de prospectus, comme pour tant de journaux qui se parent des plus beaux noms sans s'enrichir de leurs travaux ; toutes ces signatures figurent dans la collection du *Musée des Familles* et continueront d'y figurer au-dessous des articles et des gravures les plus remarquables.

RENOUVELLEMENT D'ABONNEMENT

POUR L'ANNÉE 1878 (45e ANNÉE)

Tous les abonnements partent du 1er janvier et se font pour l'année entière.

Prix pour Paris : 7 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 13 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* seul : Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 9 fr.
Grèce, Turquie, Égypte, Colonies, 9 fr. 50.
Etats-Unis, 10 fr. 50.
Indes orientales, 11 fr. 50.

Pour les départements : 8 FRANCS PAR AN.

AVEC LES *MODES VRAIES* : 16 francs.

ÉTRANGER. *Musée des Familles* avec *Modes :*
Suisse, Italie, Belgique, Espagne, Angleterre, Allemagne, 17 fr.
Grèce. Turquie, Egypte, Colonies, 17 fr. 50.
Etats-Unis, 18 francs.
Indes orientales, 20 francs.

A Paris, au bureau de l'administration, rue Saint-Roch, 29.

Aux bureaux des Messageries et chez tous les libraires.

Nous engageons nos Abonnés des départements et de l'étranger à nous envoyer directement, rue Saint-Roch, 29, *le montant de leur abonnement, en un mandat de poste, ou un bon à vue sur Paris, de la somme de* 8 *fr.* 50 *pour le* Musée *seul, et de* 16 *francs pour le* Musée *et les* Modes vraies *réunis*, dans les départements. (Voir les prix ci-dessus pour l'étranger.) Envoyer la dernière bande du journal.

Tout abonné *direct* est sûr de recevoir le *Musée* exactement le 1er ou le 2 de chaque mois. Il peut réclamer dans le mois, en cas d'erreur. Pour tout changement d'adresse, il doit écrire *franco* avant le 20 du mois.

QUARANTE-QUATRE VOLUMES SONT EN VENTE

RÉIMPRESSION DE LA COLLECTION. DEUXIÈME ÉDITION

Chacun des trente premiers volumes : Paris, 4 francs. Port en sus.

Tomes XXXI à XLII : Paris, 6 francs. Départements, 7 fr. 50.
Tomes XLIII et XLIV : Paris, 7 francs. Départements 8 fr. 50.

La reliure se paye 1 fr. 50 en sus.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, r. du Four-St-Germ., 43.

Paris, Bureaux de l'Administration, rue Saint-Roch, 29



MUSEE DES FAMILLES

LECTURES DU SOIR

TOME QUARANTE-QUATRIÈME

—

1877

—

PARIS, RUE SAINT-ROCH, 29

AVERTISSEMENT.

Le privilége des œuvres qui répondent à un véritable besoin social est de résister à toutes les crises économiques et politiques. Certes, l'année 1877 comptera parmi les plus néfastes de notre histoire ; guerre au dehors, agitation au dedans, inquiétude partout, stagnation du commerce et de l'industrie, tels auront été les traits caractéristiques de cette année sombre entre toutes. Et cependant notre grande famille nous est restée fidèle et de nouveaux venus ont pris la place de ceux que la mort ou des circonstances personnelles avaient effacés de nos listes de souscripteurs. Un fait curieux s'est même produit. On se souvient qu'avant la guerre franco-prussienne l'abonnement au *Musée* commençait en octobre. Après la guerre, nous avons jugé que, pour conserver au journal son caractère d'actualité, mieux valait supprimer les derniers numéros de 1870 et ne faire partir l'abonnement que du 1er janvier. Or, pendant les années qui suivirent, bon nombre de nos lecteurs, dispersés par les événements, avaient quelque peu oublié leur recueil favori. Peut-être même, soit dit sans reproche, avaient-ils voulu essayer du journal voisin, espérant y trouver cet idéal que l'esprit humain cherche sans cesse. Mais il faut croire que la mémoire leur est revenue ou que la comparaison n'a pas été tout à fait défavorable au *Musée*, car, d'année en année, nous les avons vus faire amende honorable et, chaque fois qu'octobre reparaissait sur l'almanach, — octobre, le premier mois des anciens volumes, — des lettres nombreuses attestaient le retour des enfants prodigues.

Nous sommes très-sensibles, pourquoi le cacher? à ce souvenir donné par de vieux amis au *Musée des familles* et nous espérons bien qu'ils l'ont retrouvé aussi intéressant, aussi jeune, aussi utile qu'au temps jadis. Pour mériter cette sympathie, nous n'avons rien négligé. Quelques personnes nous ont bien demandé de mettre notre journal au service d'un parti politique. Nous avons fermé l'oreille à ce pernicieux conseil. Assez d'autres attisent la discorde et fomentent la haine. Il est un terrain sur lequel tous les honnêtes gens peuvent se donner rendez-vous, quelque opinion qu'ils professent. Ce terrain a toujours été et restera toujours le nôtre. Faire aimer le beau et le bien, défendre les grands principes de religion et de morale, exposer la science dans ses manifestations nouvelles et l'histoire par ses enseignements, il nous semble qu'il y a là un cadre assez vaste pour que notre modestie s'en contente.

Donc, ce que nous avons été, nous continuerons à l'être. Est-il bien nécessaire maintenant de lever un coin du voile sur les richesses littéraires et artistiques que contiendra l'année qui va commencer? Que le lecteur sache seulement que MM. Muller, Genevay, Ch. Deslys, P. Célieres, E. Marcel, R. Cortambert, — c'est-à-dire nos collaborateurs les plus aimés, — sont occupés en ce moment à tailler leurs meilleures plumes, et MM. Lix, Gilbert, de Bar, H. Clerget, leurs plus fins crayons. Aussi terminerons-nous cet avertissement par la vieille devise du *Musée :* Nous comptons sur votre fidélité, comme vous pouvez compter sur notre persévérance.

C. W.

MUSÉE DES FAMILLES

LES PAGES DE S. M. LOUIS XVI

ADHÉMAR DE ROCHENOIRE



La Bavaroise. Dessin de C. Gilbert.

C'est assurément pour Versailles une double bonne fortune d'avoir vu son palais restauré par Louis-Philippe, et être devenu le siége du gouvernement de la République; mais ces deux bonheurs ne lui ont point rendu sa majesté première. La ville entière, du temps de Louis XIV, de Louis XV, et dans les premières années de Louis XVI, semblait une dépendance de la couronne. La cité ne se composait que dés édifices renfermant le service de la maison royale, ou que dse hôtels habités par une noblesse dont l'unique occupation consistait à se trouver au lever, aux réceptions, aux chasses, et au coucher du roi. De la féodalité elle était tombée à la domesticité de cour; et les fils des familles les plus illustres, à leur grand dommage et au grand dommage de la royauté elle-même, devenus de délicieux courtisans, passaient leur vie à faire le pied de grue dans les antichambres et à l'Œil-de-Bœuf. Quittant leurs vieux châteaux, les chefs de la noblesse française étaient venus s'établir autour du palais : à droite, les hôtels de Bourbon, d'Ecquevilly, de La Trémouille, de Condé, de Maurepas, de Bouillon, d'Eu, de Noailles, de Penthièvre, de Livry, de la Marche, de Broglie, de Tinguy, d'Orléans, de Chatillon, de Villeroy, d'Harcourt, de Monaco; à gauche, les pavillons d'Orléans, de Monsieur, les hôtels de Chevreuse, de Balbelle, de L'Hôpital, d'Antin, de Dangeau, de Ponchartrain. Puis les petites maisons, les jardins avec pied-à-terre, puis, de toutes parts, des édifices appropriés aux besoins et aux logements de la maison civile et militaire de Sa Majesté, de la reine, des enfants de France et des princes du sang. Ses rues étaient encombrées de carrosses, de chaises à porteurs, de livrées. A chaque pas on rencontrait les grands seigneurs avec leur suite, un gigantesque cent-suisse en costume du XVIe siècle, comme le sont encore les hallebardiers du Vatican, les gardes de la Prévôté avec leurs brandebourgs d'or et leurs hoquetons hérissés d'orfévrerie, les gardes du corps en culottes rouges. A chaque coin des larges avenues, il fallait se ranger pour laisser passer le cortége d'un ambassadeur, la suite d'un prélat, les veneurs conduisant ou le grand équipage de chasse, ou la meute aux loups, ou les grands lévriers, ou «les chiens verts», il fallait faire place à une compagnie de la gendarmerie ou des dragons, ou des gardes françaises.

Parmi toute cette foule noble, guerrière et bariolée qui, en 1784, remplissait Versailles de son agitation et de son tumulte, en véridique historien, nous devons une mention spéciale au cent cinquante-huit pages de Sa Majesté, aux pages de la reine, de Monsieur et du comte d'Artois. Certainement ils étaient peu nombreux et ils auraient dû se trouver comme perdus sur une scène si vaste, mais ils semblaient avoir le don d'ubiquité; on les rencontrait partout, dans les appartements royaux, au Parc, dans les avenues, et même où ils n'avaient que faire, car bien facile était leur service et bien faible la discipline chargée de contenir leur jeunesse. L'honnête bourgeoisie les redoutait non sans raison, car peu de jours se passaient sans que ces petits démons ne donnassent cours à leur malice. Tous nobles, car pour être page il fallait faire preuve de deux cents ans de noblesse directe, jeunes, hardis, spirituels, ils étaient charmants et détestables, mais, par-dessus tout, ils aimaient à faire parler d'eux, s'y considérant comme engagés par tradition et par esprit de corps. Leurs précepteurs, leurs gouverneurs, le ciel sait s'ils étaient nombreux! devaient avoir de l'ouvrage, et rude était la besogne des frères capucins de Meudon chargés de laver leur conscience.

Quoique ce soit pour nous, génération d'un siècle plus grave, une turbulente et licencieuse compagnie, aventurons-nous dans le bâtiment où ils sont logés. Ils occupaient toute l'aile gauche de la Grande-Écurie; au rez-de-chaussée ils avaient une très-jolie chapelle, une très-grande salle où ils faisaient des armes et prenaient leurs leçons de danse, de grâce, de cérémonial, puis venaient les offices, les cuisines, une salle à manger immense et deux billards où, du matin au soir, se faisait un tapage infernal. Au premier étage, les chambres de MM. les pages; chacun d'eux avait la sienne peinte en jaune, vernissée et uniformément meublée, ensuite venait la salle d'étude, hélas! peu fréquentée.

Dans les mansardes habitaient aumôniers, précepteurs, maîtres, gens de service de toutes sortes, tandis que le pavillon en façade renfermait la demeure du gouverneur, et, là aussi dormaient sur les rayons d'une belle bibliothèque, des volumes trop rarement ouverts.

Si ces petits diables, on en comptait parmi eux qui n'avaient pas neuf ans, ne brillaient pas par leur obéissance, ils s'étaient donné à eux-mêmes des lois, une hiérarchie dont la tradition s'est perpétuée à notre école de Saint-Cyr. Les *anciens* régnaient là comme le roi sur la France. Un ancien, un page le devenait au bout de deux ans, exerçait un pouvoir absolu sur la *nouveauté* qui devait obéir et « se taire sans murmurer ». Au bout d'un an, le nouveau passait *semi*, le semi n'obéissait ni ne commandait, mais jusque-là s'il se permettait de résister à un ancien, le délinquant, nouveau venu, était couché sous les huit robinets de la salle à manger qui versaient de l'eau dans une cuve de marbre. En cas de récidive, la savate ou d'autres punitions, parmi lesquelles il y en avait de vraiment cruelles. On restait page pendant trois ans, les uns avec le titre de page des écuries, les autres, au nombre de huit seulement, de pages du roi, position très-enviée, car elle donnait accès continuel près de la personne de Sa Majesté, et droit à un brevet de capitaine au bout de trois ans, tandis que les autres pages n'entraient dans l'armée qu'avec une sous-lieutenance. Messieurs de la Chambre jouissaient encore d'autres priviléges, et plus d'un grand seigneur, s'il avait quelque chose à solliciter du roi, leur faisait la cour pour connaître dans quelle disposition se trouvait le maître, si le jour était propice pour lui adresser une requête. Ils assistaient au lever, au coucher, et étaient au courant des moindres nouvelles de la cour, à la source de toutes les faveurs.

Nous devons ajouter qu'ils avaient un costume dont les broderies les différenciaient un peu de leurs camarades. Ils formaient ce que nous appellerions volontiers l'aristocratie des pages.

Puisque nous avons parlé du costume de ces jeunes hommes, faisons-le connaître. Il se com-

posait de divers uniformes. A l'ordinaire, la livrée royale, habits bleus couverte de galons en soie cramoisie et bleue. Pour monter à cheval, habits bleus galonnés en or, veste et culotte rouge. Enfin venait le costume des grandes cérémonies, en velours cramoisi, brodé en or fin sur toutes les tailles, le chapeau garni d'une plume, et d'un large point d'Espagne. Pour de moindres circonstances, ils endossaient un petit habit en drap écarlate galonné or et argent. Les grands costumes des pages de la Chambre étaient bien plus riches encore. haut-de-chausse, soubreveste, manteau de velours, couverts de broderies rayées, chapeau à point d'Espagne revêtu de grandes plumes, cravate en dentelles, gants à franges d'or, bas de soie bleue brodés aussi en or, et souliers, avec talon rouge, à rosettes brodées de même. Cet habit coûtait 1,500 livres, ce qui représente, en monnaie de notre temps, au moins la somme de 4,500 francs. Ajoutons, pour ne rien oublier de la garde-robe de ces charmants personnages, que lorsque le roi allait à la chasse au tirer, les pages, le suivant pour lui donner le fusil, et ramasser le gibier, portaient de petites vestes en coutil bleu et des guêtres de peau.

On voit que rien ne manquait à l'élégance de ces jolis papillons de la cour; ils étaient la jeunesse, le mouvement, et la fleur du luxe royal.

Par une froide nuit de février un des pages de la chambre de Louis XVI, le comte de Rochenoire, se trouvait sur la route de Versailles à Rambouillet; il était dix heures, il venait de faire la conduite à un de ses amis lieutenant des chasses au petit château de Saint-Hubert. Etroitement enveloppé dans son manteau, il reprenait tranquillement le chemin des Grandes-Écuries. On en fermait, il est vrai, les portes à neuf heures, mais il était avec le ciel toute sorte d'accommodements, surtout pour les pages de la Chambre. En effet, quand ils étaient de service, deux d'entre eux assistaient au coucher du roi pour lui mettre ses pantoufles avec tout le cérémonial exigé, et le coucher ayant lieu à onze heures, les portiers leur ouvraient, quand ils se présentaient, sans se soucier de l'horloge, d'autant que l'on savait que Louis XVI, le moins parleur des hommes, aimait à causer en se déshabillant et retenait parfois très-tard les officiers qui se trouvaient alors autour de son lit. Il en résultait que les pages rentraient à toute heure et quelquefois même ne rentraient pas. Ils allaient achever la nuit soit dans les hôtels des grands seigneurs où l'on soupait, quoique cet usage, si cher à la Régence et à Louis XV, commençât à se perdre, soit dans les salons où le biribi faisait rage, car on jouait beaucoup à Versailles. Le comte d'Artois, le duc d'Orléans, et, il faut bien le dire, Marie-Antoinette elle-même, donnaient ce mauvais exemple suivi par toutes les dames de la cour. (1)

Mais le jeune comte de Rochenoire ne songeait qu'à regagner sa chambrette deant, le lendemain, à 7 heures, assister au lever du roi (2).

Fou à ses heures, mais naturellement calme, il passait pour un sage et ses camarades l'appelaient M. Caton, quoique de temps à autre il devînt un

(1) On jouait très-gros jeu: chez la reine, dans une nuit le duc d'Orléans perdit 8,000 louis,

(2) Pour donner une idée du cérémonial de la cour, que l'on nous permette de raconter ce qu'était le lever du roi.

De sept à huit heures, Louis XVI est éveillé par son premier valet de chambre, on lui verse du vin sur les mains et ce vin tombe dans une assiette de vermeil, puis on lui présente un bénitier, il fait le signe de la croix et se recueille. Entrent alors les entrées familières, les enfants de France, princes du sang, le premier médecin, l'aumônier, les gens utiles. Deuxième entrée dite des grandes entrées: le grand-maître, le grand-chambellan le premier gentilhomme de la chambre, les ducs d'Orléans et de Penthièvre, les dames d'honneur et les dames d'atour de la reine et les seigneurs très-privilégiés. Alors le roi sort de son lit devant tout ce monde, chausse ses mules. Le grandch-ambellan et le grand-maître lui présentent sa robe de chambre, il l'endosse et vient s'asseoir dans le fauteuil où il doit être habillé.

Alors troisième entrée, elle se compose des seigneurs à brevet : ils entrent avec les médecins ordinaires, l'intendant des menus plaisirs, les lecteurs de Sa Majesté, d'autres encore, parmi lesquels se frayent un passage les deux *portes chaise d'affaires* qui, en habit de velours, l'épée en verouil, viennent enlever sur un petit brancard les vases de nuit de Sa Majesté. Au moment où le roi va commencer à s'habiller, le premier gentilhomme lui-nomme les gentilshommes qui attendent dans l'anti chambre, il désigne ceux qu'il désire qu'on laisse entrer.

Quatrième entrée, porte-manteaux, arquebusiers, tapissiers à la suite des grands-officiers de la couronne, du grand-aumônier, des aumôniers du quartier, du maître de chapelle, du capitaine et du major des gardes du corps, du colonel et du major des gardes françaises, du capitaine des cent-suisses, du grand-veneur, du grand-louvetier, du grand-prévost, des ministres, des secrétaires d'Etat... Le roi a commencé à s'habiller, il se lave les mains, deux pages lui ôtent ses pantoufles, le randg-maître lui tire sa camisole de nuit par la manche droite, le premier valet de chambre par la manche gauche. Un valet de chambre de la garde-robe apporte la chemise dans un surtout de taffetas blanc.

A cet instant, cinquième entrée, seigneurs, officiers, etc. Mais le moment solennel est venu, il y a tout un rituel pour la chemise du roi. L'honneur de la présenter appartient aux fils et aux petits-fils de France; à leur défaut, aux princes du sang légitimes ou légitimés, ensuite au grand chambellan ou au premier gentilhomme. La chemise enfin est présentée; un valet de chambre de la garde-robe tient l'ancienne; le premier valet de la garde-robe et le premier valet de chambre tiennent la nouvelle chacun par une manche, et deux autres valets de chambre étendent devant le roi la robe de chambre en manière de paravent. La chemise passée, commence la toilette. Un valet tient un miroir devant Sa Majesté, deux autres valets éclairent avec des flambeaux, et d'autres apportent ses vêtements. Le grand-maître passe au roi la veste, le justaucorps, lui attache son cordon bleu, lui agraffe son épée. Un valet lui présente des cravates, le roi en choisit une et le maître de la garde-robe la lui met. Le valet aux mouchoirs lui en offre trois dans une soucoupe, le roi en choisit un. Enfin, le maître de la garde-robe lui présente ses gants, son chapeau, sa canne. Sa Majesté vient à la ruelle de son lit, s'agenouille sur un carreau, fait sa prière pendant que l'aumônier dit à voix basse l'oraison *quœrimus, Deus omnipotens.* Le roi se lève, donne ses ordres. Voilà ce qu'était *le lever* sous l'ancienne monarchie.

Même longueur de cérémonial quand le roi se débotte, s'habille pour monter à cheval, pour prendre l'habit de soirée, pour le dîner, pour la chasse, etc.

vrai page, bruyant, tapageur, prêt à aller à la porte Saint-Antoine mettre flamberge au vent.

C'est lui qui, un beau jour, souleva tout le parterre du théâtre de la ville de Versailles, qu'il ne faut pas confondre avec le théâtre de la Cour. Dans la première de ces salles, MM. les pages avaient deux grandes loges. Adhémar, s'y trouvant un soir, se fit, pendant un entr'acte, apporter une bavaroise et posa le plateau sur le rebord de la loge. Cela déplut au parterre qui se mit à crier : « A bas la bavaroise ! » D'abord, Adhémar n'eut pas l'air d'entendre ces cris, mais comme ils redoublaient, il se leva, prit la bavaroise, et en disant : « Voilà, voilà la bavaroise demandée », il la versa sur les braillards qui n'en perdirent pas une goutte. Menaces, hurlements de fureur, rires ; il était fort beau le jeune railleur, les femmes se mirent de son côté, l'hilarité gagna de proche en proche, et bientôt éclata une triple salve d'applaudissements. De Rochenoire fut un peu grondé, mais l'aventure étant venue aux oreilles de la reine, elle en rit de tout cœur, se fit montrer le coupable, et en passant, souriante, devant lui, elle le menaça de son petit doigt levé.

C'était l'auteur de ce tour qui cheminait, ainsi que nous l'avons dit, sur la route de Rambouillet à Versailles. La nuit était fort sombre; déjà il avait dépassé la grille de l'orangerie, lorsqu'une petite porte du parc s'ouvrit, et il vit, comme deux ombres, en sortir deux femmes en chauve-souris; l'obscurité s'étendait si noire que même, sans ce vêtement, il eût été impossible de distinguer leur tournure et leur visage. Ces deux femmes refermèrent la petite porte secrète et s'envolèrent vers le quartier de Satory. Quoique ce ne fût pas très-délicat de sa part, Adhémar, fort intrigué, suivit les deux nocturnes promeneuses, en s'effaçant contre les murailles.

D'abord elles marchèrent d'un pas rapide, mais, bientôt, elles hésitèrent; il devint évident qu'elles ne savaient plus où elles étaient. Les voyant dans cet embarras, le page résolut d'en profiter; prenant le milieu du pavé et faisant sonner ses bottes, il s'approcha des égarées, et avec le ton d'une politesse respectueuse : « Il est bien tard, Mesdames, pour parcourir seules ces rues désertes, dit-il, si vous avez besoin d'un cavalier, Adhémar de Rochenoire est à vos ordres. »

Les deux ombres un peu effrayées d'abord, semblèrent se consulter, et une voix fraîche lui répondit en riant :

« Avec plaisir, beau page ! Nous allons rue des Rossignols ; la connaissez-vous et pouvez-vous nous servir de guide ?

— Certainement, Mesdames.

— Eh bien, Monsieur le comte, marchez devant, nous vous suivrons, car nous avons grande hâte d'arriver, nous sommes attendues.

— Quoiqu'il m'eût été plus doux de vous offrir mon bras, Madame, je vous obéis. »

Et, tout en marchant, Adhémar se disait :

— J'ai entendu cette voix-là quelque part.

Derrière lui il écoutait les deux femmes parler, mais il lui était impossible de saisir la moindre bribe de leur conversation, et bientôt on arriva à la rue cherchée.

Alors, ôtant son chapeau :

« Voici, dit-il, la rue des Rossignols, dois-je m'arrêter, ou vous servir encore d'escorte ? »

Les deux dames délibérèrent de nouveau à voix basse, puis celle qui ne lui avait point encore parlé dit :

« Monsieur le comte, malgré l'avis contraire de mon amie, nous nous fions à votre loyauté, à votre discrétion absolue ; nous allons entrer là, nous y resterons quelques instants, nous vous prions de nous attendre...

— Il sera fait selon votre volonté, Madame, répondit Adhémar. »

Celle à qui il s'adressait prit une petite clé, ouvrit une porte et les deux femmes disparurent. « Ah ça, fit le page, ces femmes-là ont donc les clés de toutes les portes ! Elles sortent du château par des issues mystérieuses, elles entrent dans des maisons situées en des rues qu'elles ne connaissent pas, absolument comme si elles étaient chez elles... Je fais un joli métier, je ne m'en vanterai pas devant mes camarades, ils m'appelleraient nigaud... Et combien de temps vais-je attendre? la bise coupe le visage.... le service des dames est plus rude que celui... »

Il en était là de son monologue, lorsque le petite porte se rouvrit brusquement et une voix l'appela : «Monsieur le comte, Monsieur le comte, êtes-vous là ?

— Me voici, Madame.

— Courez vite chez M. de Lassonne et amenez-le.

— Mais, Madame, le premier médecin du roi et de la reine ne se dérange pas sur l'invitation d'un page.

— Ordre de la reine, comte, ne revenez pas sans lui; tenez, voici la clé de cette porte, au fond du jardin vous trouverez un pavillon où le docteur est attendu... Allez, allez vite, courez comme un vrai page. »

C'est ce que fit Adhémar, cherchant en vain le mot de cette aventure. Trouver le logement de M. de Lassonne ne lui était pas difficile ; pour parvenir jusqu'à lui il eut plus d'obstacle, mais quand il se déclara porteur d'un ordre de la reine, toutes les portes s'ouvrirent. Il dit alors au célèbre médecin qu'il était chargé de la conduire rue des Rossignols.

« Mais qui vous a donné cette mission? lui objecta le docteur.

— Une dame.

— Une dame! il y en a beaucoup à Versailles; la connaissez-vous ?

— Non ; elle m'a dit: ordre de la reine, et cela m'a suffi, murmura Adhémar un peu confus.

— Cela me suffira aussi, Monsieur, reprit M. de Lassonne en souriant, je ne veux pas être plus défiant qu'un page. Allons, me voici prêt, nous irons à pied, atteler nous ferait attendre. »

Le long de la route, le médecin n'adressa pas une seule question indiscrète à son jeune guide, et, de son côté, le jeune comte se renferma dans un prudent silence. Arrivé à la petite porte, il l'ouvrit ; à travers de grands arbres dont l'hiver avait dénudé les branches, il entrevit un pavillon dont plusieurs fenêtres étaient éclairées par des lumières, leur clarté semblait filtrer à travers d'épais rideaux. Le docteur et le page se dirigèrent de ce côté, et quand ils atteignirent le seuil de la

maison, ils trouvèrent une dame qui les attendait et qui les précéda vers un petit salon.—«Venez vite, docteur, venez vite, » disait-elle; et lorsque les arrivants se trouvèrent en sa présence, à la lumière des bougies, ils reconnurent dans celle qui les pressait si vivement Mme Jules de Polignac, gouvernante des enfants de France.

« Oh ! mon Sauveur ! pensa Adhémar, que j'ai donc bien fait d'être obéissant et respectueux ! »

Les yeux de la duchesse étaient rougis et pleins de larmes. Prenant les mains de M. de Lassonne : « Docteur, dit-elle, suivez-moi vite ; dans quelle mortelle inquiétude nous nous trouvons ! », et s'adressant au page : « Pour vous, M. Adhémar, « continua-t-elle, veuillez, je vous prie, attendre, j'ai « des remercîments à vous faire pour mon amie et « pour moi. »

Laissé seul, de Rochenoire se mit à examiner le lieu où il se trouvait. Rien de plus coquet, de plus fin, de plus doux à l'œil, que ce petit salon en rotonde. La cheminée, où brûlait un grand feu, supportait une pendule en pâte tendre de Sèvres, tout un petit monde de sylvains, de bergers et de bergères, en porcelaine de Saxe, et deux mignons candélabres à plusieurs branches émaillées, fouillées, contournées, terminées en tulipes et en roses, dans le goût charmant de Louis XV. Les murs étaient couverts d'une boiserie peinte en blanc, encadrant de hautes glaces avec ces délicats festons de fleurs, de fruits, que l'on retrouve encore,



La Saignée. Dessin de Gilbert.

et qu'on ne se lasse pas d'admirer, dans les petits appartements de Versailles. Le mobilier, fauteuils, canapés, chaises basses, aussi en bois blanc, était capitonné en lampas vert très-tendre, glacé d'argent. Entre les deux fenêtres, une épinette chargée de peintures en camayeux se détachant sur un vernis mordoré, une harpe superbe, et sur une table ronde recouverte d'un tapis de velours, de la musique, des gravures, une boîte de couleur ouverte, un appuie-main, et fixée à un chevalet de bois de rose, l'ébauche d'un tableau représentant une de ces bergeries à pompons, à rubans, dont on raffolait alors. Le décor se complétait par de grands rideaux en mousseline des Indes, luxe vraiment royal à cette époque; une seule toile sur les boiseries, lourdement et outrageusement peinte, elle représentait Joseph II, empereur d'Autriche.

Qui donc, se demandait le page, peut habiter cette ravissante bonbonnière? Ce n'est évidemment point une de ces maisons si chères aux grands seigneurs et aux financiers; ce salon semble comme parfumé d'innocence et de chasteté; ce ne peut être la demeure d'un homme; aux moindres détails on reconnaît le goût et la présence d'une femme. Il se perdait en conjectures, et tout en songeant, en se réjouissant de l'aventure qui lui avait permis de rendre un service à une personne aussi puissante que Mme Jules de Polignac, il sentait le sommeil le gagner. On a tant besoin de dormir à dix-huit ans !

Assis devant un bon feu, dans un moelleux fauteuil, ses idées commençaient à s'obscurcir et à se perdre, lorsque la porte du petit salon fut brusquement ouverte et M. de Lassonne entra.

« Monsieur le comte, dit-il, voulez-vous me suivre, il faut que je saigne la malade. Il n'y a là-haut que des dames, que des femmes de service, et pas une seule ne se sent le courage de m'éclairer sans que la main lui tremble, j'ai donc besoin de votre secours.

— « Me voici à vos ordres, monsieur.

— « Venez donc. »

Le page suivit le docteur, ils montèrent les marches d'un grand escalier de marbre blanc, qu'éclairait une torchère soutenue par une charmante statue de l'Aurore. Arrivé sur le palier, M. de Lassonne souleva une portière, et Adhémar se trouva avec lui dans une chambre à coucher, dont le meuble principal était un grand lit à baldaquins et à dais empanaché de plumes. Ce lit, avec des couvertures ouatées, piquées de satin blanc, s'élevait sur une estrade de trois marches. Au chevet, Mme de Polignac, debout, soutenait la tête de la malade, dont le Rochenoire ne pouvait voir les traits dans l'ombre.

— « Prenez un flambeau, M. le comte, et veuillez m'éclairer, dit le docteur, au page, et vous voudrez bien, je pense, tenir une cuvette pour recevoir le sang ?

— « Sans doute, monsieur, »

En prononçant ces mots, Adhémar s'arma d'un flambeau et prit la cuvette de vermeil que le médecin lui tendait.

Il gravit l'estrade, mais dès que la lumière eut frappé le visage de la malade, le page sentit un brouillard lui passer devant les yeux, c'était la reine ! Marie-Antoinette !... Il se crut fou, un monde d'idées isensées et de pâles terreurs lui traversa le cerveau. C'était bien elle, défaite, presque évanouie, le visage baigné de sueur, la tête vacillante roulant sur le bras de son amie, et ses longs cheveux tombant en ondes dorées sur les coussins et la couverture. Adhémar eut un instant peur de se trouver mal, cependant, par un effort suprême, il se roidit, ses mains ne tremblèrent pas, la saignée réussit et le sang coula dans la cuvette. Quand la veine fut refermée, la malade soupira, ouvrit les yeux et voyant le jeune homme, comme si elle l'avait trouvé dans un de ses rêves, elle murmura en souriant : « Tiens ! un page !... »

Adhémar crut entendre un sanglot derrière les rideaux, dans la ruelle du lit, et Mme de Polignac lui dit, en prenant de ses mains le flambeau et la cuvette : « Merci, comte, veuillez redescendre dans le petit salon, je vais vous rejoindre. »

Jamais congé n'arriva plus à propos, décidément il se sentait défaillir, il descendit en s'appuyant sur la rampe, mais arrivé au salon, il n'eut que le temps de se jeter dans un fauteuil où il perdit connaissance.

Combien de temps dura son évanouissement, il ne s'en rendit pas compte, mais, en ouvrant les yeux, il vit les deux dames en chauve-souris, l'une à visage découvert, c'était Mme de Polignac, l'autre, les traits cachés sous un voile de dentelles. Elles l'inondaient d'eau de senteur.

— Eh bien, comment allez-vous? lui demanda la duchesse Jules.

— Oh ! madame, que j'ai de pardons à solliciter de vous, mais ce sang, une telle malade... Je me sens bien, prêt à exécuter tous vos ordres ; et en parlant ainsi il passait un mouchoir parfumé sur son front en moiteur.

Les deux femmes eurent un instant de conversation, et celle qui était restée voilée s'approchant d'Adhémar : « Au revoir, monsieur, lui dit-elle, vous faites honneur aux pages du roi, je ne vous oublierai pas. » Après quelques mots échangés encore à voix basse avec son amie, elle disparut.

— « Êtes-vous assez fort, comte, pour m'offrir votre bras?

— « Oui madame.

— « Eh bien, prenez votre manteau et partons, nous causerons en route. »

Quand ils furent dans la rue, madame Jules reprit :

— « J'ai d'abord une demande à vous adresser, donnez-moi votre parole de gentilhomme que jamais vous ne parlerez de ce que vous avez vu et entendu cette nuit.

— « Je le jure.

— « Que jamais, à moins d'y être autorisé, vous ne chercherez à pénétrer dans le pavillon que nous venons de quitter,

— «A quel titre l'oserais-je ?

— Il y a là un secret d'État; une indiscrétion vous conduirait à la Bastille.

— Je n'ai pas besoin de cette crainte pour faire mon devoir.

— C'est très-bien, mon jeune ami, je m'imagine que cette nuit vous portera bonheur, et en toute circonstance vous pouvez compter sur moi, mais vous n'avez pas besoin de mon appui, vous avez conquis une protection plus puissante. Racontez-moi, monsieur Adhémar, quels sont vos rêves ?

— Ils sont très-simples, madame, je rêve servir le roi et la France et mourir sur le champ de bataille un beau jour de victoire.

Ainsi causant, ils marchaient et arrivèrent devant un hôtel, la duchesse s'arrêta. « Nous voici, dit-elle, à la porte de ma sœur Diane, je vais vous quitter. Adieu, beau page. » Et comme, en saluant, il se disposait à s'éloigner : « Eh bien ! monsieur, reprit avec un accent plein de grâce la jeune femme, est-ce qu'un chevalier quitte une dame sans lui baiser la main? »

Qnand il rentra aux Grandes-Écuries, Adhémar était à peu près fou. Il ne songea pas une minute à son lit, il tourna et retourna dans sa tête ébranlée les événements dont il avait été témoin et acteur ; *son* image se repeignait dans les yeux de son cœur; il la voyait si belle et comme rajeunie par la douleur ! ce n'était plus une souveraine, mais une femme ; cependant ne se trompait-il pas ? comment pouvait-elle être si malade et que la cour n'en sût rien ? Comment pouvait-elle se faire soigner dans ce pavillon perdu ? Non, ce n'était pas elle ! Cependant il avait vu, vu... disait-il, la sueur inondant son visage, il prit pour l'essuyer un mouchoir dont le parfum le frappa ; il le regarda... c'était un tissu de batiste garni de dentelles portant le chiffre de Marie-Antoinette surmonté de

la couronne fermée de France. Plus de doute, il a vu la reine sur un lit de douleur ; et, sondant son âme, il tomba à genoux, cacha sa tête dans ses mains et murmura avec désespoir : « Je suis fou ! »

Quand son valet de chambre entra pour le vêtir, afin qu'il se trouvât, à sept heures, au lever du roi, il fut frappé de la pâleur de son maître ; celui-ci le rassura et se mit à s'habiller, mais il ne fut pas assez maître de lui pour cacher l'émotion qu'il éprouva à la vue d'une petite clé retirée des vêtements qu'il quittait ; il avait oublié de la rendre.

Qu'allait-il en faire? et ce mouchoir qui lui brûlait la poitrine, devait-il aussi le restituer, et comment?

Le jour où il prenait ainsi son service tombait précisément un dimanche, et, ce jour-là, le palais de Versailles offrait un spectacle dont la grandeur théâtrale était célèbre dans l'Europe entière. Quelques instants avant la messe, l'immense Galerie des glaces se remplissait des grands officiers de la cour, des ambassadeurs, des grands seigneurs, des dames dans leurs plus magnifiques atours ; à une minute précise s'ouvraient les appartements du roi, il paraissait avec les chefs de sa maison civile et militaire, et, au même instant, du fond de la galerie, du salon de la Paix, s'avançait au milieu du cortége des princesses et de ses dames couvertes de velours, de soie, d'or et de diamants, la reine avec sa coiffure élevée et chargée de plumes qui ondulaient au vent, spectacle d'une magnificence dont nous ne pouvons même plus nous faire l'idée. Adhémar, qui se tenait près du roi, s'était dit : « Elle ne viendra pas, » et elle était là, plus imposante que jamais, souriant à droite et à gauche ; arrivée en face du roi, elle lui faisait ce grand salut dont elle avait le noble secret. Le page sentait la folie lui envahir le cerveau, tandis que sa main serrait convulsivement le mouchoir contre lequel palpitait son cœur. De quelle aberration était-il le jouet? Cette femme, il y a quelques heures à la mort, maintenant si imposante et si pleine de vie... Cependant l'escorte du couple royal s'était bien vite formée, on se dirigea vers la chapelle en traversant divers salons, la salle d'Hercule si fière du plafond de Lemoine, et le roi et la reine, suivis de leurs pages, entrèrent dans leur tribune.

Il faut l'avouer, Adhémar n'écouta guère la messe; lorsqu'elle fut terminée, le roi, suivant l'usage, avec toute sa maison, accompagna la reine jusqu'à ses appartements. Après le salut par lequel, sur le seuil, elle congédiait toute la cour, hormis le service, elle adressa quelques compliments à des dames, et, passant auprès du page dont les traits étaient bouleversés, elle s'arrêta, et, d'une voix un peu émue : « Vous paraissez fatigué, lui dit-elle, je suis persuadée que si vous le demandiez au roi, sa bonté daignerait vous accorder quelques jours de congé, »

Louis XVI fit un signe d'adhésion, et, appelant le premier gentilhomme « Monsieur le duc d'Aumont, veuillez tenir compte du désir de la reine, et accorder à ce page, dont le service me plaît beaucoup, un congé de quelques jours. »

La reine s'inclina en signe de remercîment.

Adhémar baissa la tête et murmura : « C'était bien *elle* ! »

Adhémar ne se croyait point malade ; il l'était cependant, la fièvre le dévorait, il fallut se mettre au lit; mais, avant de se coucher, il eut soin de cacher sous son oreiller le mouchoir au chiffre de la reine avec lequel il noua la petite clé de la rue des Rossignols. Il avait pensé que son indisposition ne serait que passagère, mais comme sa tête malade travaillait toujours, des symptômes graves ne tardèrent pas à se déclarer; il fallut appeler le médecin des pages, qui se montra fort inquiet : il redoutait une méningite et il ne dissimula point à M. de Châteaubourg, page et ami d'Adhémar, que la maladie se présentait sous de très-vilains caractères. De Rochenoire, de temps à autre, divaguait et tombait en délire : si on voulait le toucher ou arranger ses oreillers, il entrait en fureur; s'éloignait-on, dans une somnolence inquiète, il causait tout haut, parlant toujours de la rue des Rossignols, de clé, de mouchoir, et surtout de la reine, dont le nom revenait sans cesse sur ses lèvres desséchées. Le médecin jugea une saignée indispensable. Ce ne fut qu'après une triste lutte que Châteaubourg et deux valets de pied parvinrent à contenir Adhémar; mais quand il vit le docteur prendre une lancette, par un changement subit, à la grande surprise des assistants, il devint très-calme, voulut absolument toutefois, quoiqu'il fît jour, qu'on lui donnât un flambeau, il le tint comme s'il eût été devant le roi, et, lorsque le docteur arrêta l'écoulement du sang, Adhémar murmura en souriant et en imitant une voix de femme : « Tiens, un page ! » Puis, se retournant vers le docteur, il lui dit d'un ton de menace : « Si jamais vous dites que vous avez saigné la reine, monsieur de Lassonne, c'est moi qui vous tuerai. »

« Allons bon ! voilà qu'il vous prend pour M. de Lassonne, et pourquoi, diable, prononce-t-il si souvent le nom de la reine ? »

Cependant affaibli par la perte de son sang, de Rochenoire, après avoir encore parlé de la clé, de la rue des Rossignols, mêlant les noms de madame de Polignac à celui de Marie-Antoinette et mettant d'une façon mystérieuse son doigt sur ses lèvres, finit par s'endormir. Châteaubourg, le médecin parti, voulut profiter de ce sommeil pour mettre un peu d'ordre dans le lit de son ami, il releva le drap, et, d'une main légère, essaya de soulever la tête du malade ; sous le traversin, il sentit un corps dur, il le prit; c'était une petite clé attachée par un nœud à un mouchoir. D'abord il sourit, mais, en retournant le fin tissu, le page devint pâle aussi, il venait de découvrir le chiffre de Marie-Antoinette surmonté de la couronne de France. Ses mains tremblaient, il n'en pouvait croire ses yeux. A ce moment, Adhémar s'éveilla, se tourna, se retourna, comme en cherchant quelque chose, puis levant ses regards, il poussa un cri et voulut se jeter sur de Châteaubourg pour reprendre le mouchoir. Le garde-malade se hâta de le lui rendre, Adhémar le porta à ses lèvres, le plia avec soin sans dire une parole et le posa de nouveau sous les oreillers où il était d'abord caché; alors, tranquille, souriant, heureux, il s'endormit.

Quittons notre page, et sans avoir les titres de noblesse qui en donnaient le droit, entrons dans le petit salon de la reine. Elle s'est levée de bonne

heure, elle a déjà reçu la princesse de Lamballe surintendante de sa maison ; son premier écuyer, M. de Genouilly, est venu prendre ses ordres, elle a travaillé à une coiffure nouvelle avec sa modiste, Mme Bertin, insolente personne qui allait bientôt faire une faillite de deux millions malgré les prix fous de ses modes; pendant que ses deux femmes de chambre, de Mmes Misery et Thiébault, vont et viennent autour d'elle, assise devant un petit bureau, elle se prépare à écrire. A ce moment entre sa première dame d'atour, madame de Mailly, qui lui annonce que M. le comte Mercy d'Argenteau attend l'honneur de lui faire sa cour. M. Mercy d'Argenteau, qui nous a laissé une correspondance si curieuse et si grave, en qualité d'ambassadeur d'Autriche, à toute heure, a ses entrées chez Marie-Antoinette à laquelle il apporte régulièrement des nouvelles de sa famille allemande.

Le comte fut immédiatement introduit.

— M'apportez-vous des nouvelles de ma mère ? lui demanda Marie-Antoinette.

— « Non, madame, mais des lettres de Vienne m'ont appris qu'elle se trouve très-faible. Sa Majesté a tant souffert et tant travaillé dans sa vie. »

— Dieu nous la garde longtemps encore !

— Je venais dire à Votre Majesté que, dans la journée, je ferai partir un courrier chargé de dépêches pour l'empereur, son frère; si la reine veut profiter de cette occasion....

— C'est à merveille, je n'aurai pas le temps



Le dimanche à Versailles. Dessin de Gilbert.

aujourd'hui d'écrire, je vous prie de mander à Sa Majesté Impériale que le myosotis qu'elle m'a confié est très-souffrant, mais que je ne doute pas que, dans quelques jours, il ne soit aussi charmant que nous pouvons le désirer.

— Est-ce une énigme que Votre Majesté envoie à son frère ?

— Oui, comte, répondit en riant Marie-Antoinette, ou plutôt c'est une vérité toute simple. Mon frère m'a confié une délicieuse fleur et je lui en donne des nouvelles; voilà toute l'énigme.

—Je n'ai pas le droit de chercher les secrets de la reine, reprit le comte un peu piqué, je me bornerai à remplir mon devoir en transmettant exactement ses paroles à son auguste frère.

— Merci, comte. »

A ce moment, Mme de Misery, qui était sortie du petit salon lorsque Mercy d'Argenteau y était entré, reparut et annonça la duchesse Jules de Polignac; or le comte était au plus mal avec tous les Polignac dont il considérait l'influence comme funeste, il se hâta donc de prendre congé, et la reine, en lui donnant sa main à baiser, lui dit avec malice : « N'oubliez pas mon myosotis, grâce à ce petit mot-là, jamais dépêche de vous n'aura été plus vivement lue. »

Les deux amies, Marie-Antoinette et Mme Jules restées seules, eurent une longue conversation, nous en verrons bientôt les conséquences en retournant au chevet du page.

A. Genevay.

(*La suite à la première livraison.*)

VARIÉTÉS

LA POSTE ANCIENNE ET MODERNE



La Poste en chemin de fer. Dessin de Morin.

I

Nous étions réunis chez un ancien ingénieur-géographe, dans la plus belle maison de Plouharnel.

Plouharnel, petite commune du Morbihan, bien remarquable par ses antiquités celtiques, ne semble pas correspondre avec le reste de la France. L'été, il n'y vient que quelques touristes, curieux de voir sa pierre levée, ses dolmens et ses menhirs ; l'hiver, les quatorze cents habitants de l'endroit vivent isolés, renfermés dans leurs demeures, n'entendant que le mugissement des flots et le bruit presque incessant de la bise.

On touchait aux premiers jours de décembre. Il tombait de la neige fondue ; le sol, détrempé, ne formait qu'une boue liquide où se rencontraient ça et là des oasis de sable. Les fenêtres de notre hôte étaient ruisselantes, et chacun de nous s'estimait bien heureux de déjeuner à l'abri des intempéries de la saison.

— Voici le piéton ! s'écria la domestique de l'ingénieur.

— Ah ! dit celui-ci, le brave Guyho m'apporte mes journaux et mes lettres.

Guyho, en effet, était le facteur rural, venant deux fois le jour du bureau de poste d'Auray.

— Par ce temps à ne pas mettre un chien à la porte, remarquai-je tout haut, pendant que mon hôte prenait le petit paquet que lui présentait le piéton, ce métier doit être bien dur.

Mon observation frappa l'oreille d'un des assistants, qui avait été autrefois courrier de la malle-poste, sur la route de Paris à Brest.

— Rude métier, assurément, dit-il, après que Guyho eût refermé la porte. Et pourtant ce brave homme gagne bien peu de chose.

— Vous qui connaissez le service de la poste, mon cher François, vous devriez bien nous donner quelques renseignements sur Guyho.

— Très-volontiers. Ce piéton, toujours en campagne, par le chaud et par le froid, n'ayant pour vêtement que sa blouse d'uniforme, portant une sacoche de cuir sur le dos, et s'appuyant sur un bâton, possède une nombreuse famille. Il a une femme et trois enfants. Si les habitants de Plouharnel ne lui donnaient pas des pourboires et quelques denrées pour prix de ses commissions, Guyho

serait forcé de s'inscrire au bureau de bienfaisance de la commune.

— En vérité ! m'écriai-je avec étonnement.

— L'organisation des facteurs ruraux, reprit le narrateur, date de 1830. Je parle de la France. Chaque jour, des 4,200 bureaux de poste environ existant dans notre pays, part un piéton distribuant à domicile et dans les habitations les plus éloignées, un assez lourd paquet de journaux et de lettres. Il y a aujourd'hui plus de 16,500 facteurs ruraux, dont le salaire ne dépasse pas la somme totale de 8 millions, et qui parcourent quotidiennement une étendue égale à *dix fois et demi le tour du globe*, ni plus, ni moins.

— Il est certain, dis-je, que les Etats de l'Europe nous envient ce service. Avant l'annexion de la Savoie à la France, les montagnards de Chamounix recevaient difficilement leurs lettres. Aujourd'hui, le piéton y gravit les Alpes comme il pénètre sur nos collines peu élevées. En Corse, seulement, il y a nombre de communes où le facteur rural ne se rend que trois fois par semaine. Les plus forts appointements de cet agent ne dépassent pas la modique somme de six cents francs. Et il fait jusqu'à vingt-huit kilomètres par jour dans certaines localités !

— On doit tout cela aux chemins de fer, observa un de nos amis.

A ces mots, l'ancien courrier de la malle-poste prit la parole :

II

— J'ai fait liquider ma retraite en 1845. Les bureaux ambulants des voies ferrées ont remplacé alors les malles-poste. J'ai renoncé à ma vie pénible, mais intéressante. Ah ! messieurs, quelle activité il m'a fallu déployer pendant mon service ! Je n'avais pour ainsi dire pas d'autre habitation que ma voiture, où je régnais en maître. J'allais de ville en ville sans jamais me fixer dans aucune, et je connaissais une foule de gens depuis Paris jusqu'à Brest. En moins de quarante heures, je faisais cent lieues, ce qui était énorme quand la vapeur n'existait pas.... Plusieurs fois, attaqué sur le chemin, j'ai dû défendre au péril de ma vie les dépêches qui m'avaient été confiées. Ma responsabilité était grande, mais j'éprouvais quelque jouissance dans l'accomplissement de mon devoir. Impossible de dormir, durant les nuits ; les relais, les bureaux de poste se multipliaient sous mes pas, et l'on m'obligeait à tout prévoir, à prévenir ou à réparer les accidents, à repartir presque aussitôt après mon arrivée dans une ville. L'administration ne m'accordait que le repos obsolument nécessaire à ma santé... sinon, je n'aurais pu parvenir jusqu'au temps de ma retraite.

— C'était sérieux, interrompit notre hôte, et je n'imagine rien de plus fatiguant, si ce n'est le service naguère imposé aux postillons d'Espagne.

— Oui, oui, je me rappelle le petit courrier de onze à douze ans, formant avec un postillon et un *mayoral* le personnel d'une malle-poste espagnole, ajoutai-je aussitôt. Il montait à cheval pour conduire les mules du devant. On l'appelait « le condamné à mort », parce qu'il allait d'Irun à Madrid sans désemparer, sans s'arrêter à peine, bridant et dételant lui-même son cheval, allant tantôt au pas, tantôt au petit trot, tantôt au galop, et demandant un simple verre d'eau fraîche pour boire...

— Aujourd'hui, le bureau ambulant est le principal instrument de la poste, reprit l'ex-courrier. De mon temps, le bureau central de Paris faisait chaque jour une dépêche pour chacun des bureaux de France... On me remettait un chapelet de paquets renfermant des correspondances, lettres, journaux et échantillons... Et je distribuais le tout sur mon passage... Le bureau ambulant procède par lui-même. Il se compose de deux commis et d'un garçon de bureau, dont le travail s'accomplit au départ de la capitale, car ils doivent commencer à distribuer au fur et à mesure de leur marche la masse de correspondances qu'ils ont classées en moins de quatre heures. Durant les moments de repos, ils dorment dans des hamacs ou sur des sacs à dépêches. Le zèle des agents de bureaux ambulants est tout à fait remarquable ; plusieurs perdent la santé, plusieurs succombent, même, par suite de leur travail ; et pendant la douloureuse année 1870, quelques-uns ont agi héroïquement pour transporter des lettres d'un bout à l'autre de la France.

— Je me souviens, dis-je, d'avoir vu, à l'Exposition de 1867, un appareil mécanique à l'aide duquel on pourrait échanger des dépêches sans arrêter le train. Cet appareil fonctionnait déjà en Angleterre et en Belgique. On l'a essayé en France, mais sans succès, à cause de la vitesse des trains français, et aussi parce que nos sacs sont très-lourds.

— Il n'en est pas moins vrai, dit l'ancien courrier, que les bureaux ambulants ont avantageusement remplacé les malles-poste.....

— Comme le timbre-poste a détrôné l'affranchissement, observa notre hôte...

En l'entendant parler ainsi, je crus que l'ingénieur-géographe allait nous montrer sa collection. Mais il n'en possédait aucune, et il continua :

III

— La pensée m'est venue, messieurs, de rechercher les origines du timbre-poste, si commode pour nous qui n'avons pas dans le bourg un bureau où l'on puisse faire des affranchissements. Au milieu du dix-septième siècle, en France, il existait des « billets de port payé, » vendus pour le prix d'un sou marqué. Outre le billet de port payé qu'on plaçait sur la lettre pour la faire partir, celui qui écrivait et qui voulait recevoir une réponse, mettait dans sa lettre un billet portant : *Port payé*, avec date remplie du jour ou du mois qu'elle était envoyée. Le billet devait être attaché à ladite lettre, ou mis autour de la lettre, ou passé dans la lettre, ou de telle manière qu'il plaisait à l'expéditeur, « de telle sorte néanmoins que les commis le pussent voir et oster aysément, » disait une instruction du mois d'août 1653.

— Mais cette invention ne s'implanta pas dans notre pays ? demanda l'ancien courrier de la malle. Pour moi, je n'ai entendu parler du port payé qu'en 1840.

— Oui, le timbre-poste prit alors naissance, au moment où l'on établissait la taxe uniforme. L'abaissement du tarif français fut appliqué neuf ans

plus tard, et, en 1850, il s'en vendit pour 20 millions de francs. Depuis, la consommation augmente à peu près chaque année de 3 à 4 millions. L'habitude d'affranchir la lettre s'est généralisée. On compte plus de deux mille figurines de types différents, pour les timbres-poste. Nous en recevons parfois de l'Inde trangangétique, de la Nouvelle-Zélande et du royaume Havaïen, en un mot, de tous les points de l'univers.

Je pris la parole et, comme corollaire de l'affranchissement et du timbre-poste, je traitai la question des franchises.

— La franchise postale, remarquai-je, date du règne de Louis XI, chose fort aisée à comprendre puisque ce prince établit les postes pour son propre usage uniquement. Aujourd'hui, la poste est tout à la fois un service gouvernemental et un service public. Tous les fonctionnaires de l'Etat correspondent en franchise avec leurs supérieurss avec leurs subordonnés et avec un grand nombre de leurs collègues. On a calculé que cent vingt mille fonctionnaires environ jouissent de certaines immunités postales...

— Cela ressemble bien à un abus, dit notre hôte en hochant la tête.

— Que serait-ce donc, repris-je aussitôt, si l'on étendait encore le privilége de franchise à toutes les personnes ou associations qui le demandent? La poste enverrait gratuitement à telles petites réunions littéraires, par exemple, non-seulement des lettres, mais des ballots de livres et d'imprimés, de registres, d'énormes plans, etc. Il y a des fonctionnaires qui enverraient en franchise leurs invitations personnelles, d'autant plus que, à cause de l'inviolabilité de correspondances, l'administration des postes ne peut exercer aucun contrôle sur les missives qu'on lui confie. Autrefois, le souverain seul avait le privilége de la franchise; mais peu à peu, tous les dépositaires, tous les représentants de l'autorité y ont participé. Tandis que, en Angleterre, la correspondance administrative, même celle de la reine, est frappée de la taxe ordinaire, tandis que le Parlement anglais vote chaque année, après contrôle, la somme nécessaire pour l'affranchissemant des correspondances des ministères, nous vivons toujours en France sous la régime de la *franchise*...

— En effet, interrompit l'ingénieur-géographe, la gendarmerie française s'est avisée une fois d'envoyer des bottes à l'écuyère *franco*, et la poste expédie souvent de cette manière des écharpes municipales et des pains de munition.

Un éclat de rire général accueillit l'énoncé d'un pareil abus.

— Il y a tel fonctionnaire, ajoutai-je pour terminer, qui prétend envoyer, sous le cachet de sa franchise, toutes ses invitations à dîner. La poste résiste à ces exigences. Il en résulte de nombreux procès, dont l'issue, il faut le reconnaître, est presque toujours favorable à l'administration. Des offices étrangers tendent à ne plus supporter cette servitude. En Angleterre et en Espagne, plus de franchise postale. En Prusse, en Belgique et en Italie, les choses se passent comme chez nous... mais bientôt cela cessera.

A peine j'achevais ma phrase, que le piéton Guyho reparut.

— Vous n'avez pas ici M. Ludovic? demanda-t-il à notre hôte. Personne ne le connaît dans Plouharnel, personne absolument.

— Non, mon brave. Je n'ai ici aucun ami de ce nom.

— Avec ça que c'est commode, ajouta Guyho, de chercher un Ludovic !... On n'a mis sur l'adresse que le nom de baptême. Ma foi, tant pis. La lettre vient de Paris ; je vais la renvoyer aux rebuts. Elle y dormira jusqu'à nouvel ordre.

IV

Il faut nous transporter à Paris, chers lecteurs, car le bureau des rebuts, qu'on appelle les « Catacombes de la poste» ou «le tombeau des secrets, » se trouve dans la capitale, dans l'hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau.

Voyons par quelles étamines va passer la lettre adressée à M. Ludovic, inconnu à Plouharnel.

Parmi les deux millions d'objets que le service de la poste doit trier chaque jour, il faut que le nombreux personnel du bureau des rebuts reçoive et travaille les correspondances mal adressées.

Après un certain laps de temps, la lettre tombée au rebut est ouverte, parce qu'elle peut contenir des valeurs au porteur, et aussi parce que la lecture de son contenu peut donner des indications précieuses sur le destinataire ou l'expéditeur. Selon les renseignements obtenus, la poste s'acquitte du soin de faire parvenir la lettre, et elle ne cesse ses investigations que lorsqu'il ne lui reste absolument aucun moyen d'accomplir sa mission. La lettre appartient alors aux rebuts définitifs.

Ne croyez pas que les employés du rebut se livrent au plaisir de l'indiscrétion. A part quelques missives tout à fait excentriques dont le contenu excite leur hilarité, ils ne retiennent rien, pour ainsi dire, de leurs lectures quotidiennes ; rien, sinon le renseignement utile dont ils se servent pour fabriquer une adresse exacte qui remplace l'adresse fautive.

La principale cause des rebuts, c'est la défectuosité des adresses. La fantaisie, outre la mauvaise orthographe, éclate en cette occasion. On m'a cité une lettre sur l'enveloppe de laquelle il y avait : *pour le Bon Dieu dans le paradis* (*ciel*). Viennent ensuite les lettres refusées à cause de la taxe, et celles qui n'ont aucune suscription.

« Nulle lettre, dit M. Maxime du Camp, n'est anéantie sans avoir été ouverte. Six employés armés d'une forte serpette sont occupés à cette fastidieuse besogne ; lorsque l'enveloppe a été fendue, la lettre en est extraite, dépliée, secouée. Quand on s'est assuré qu'elle ne contient aucune valeur, soit en billets de banque, soit en effets commerciaux, soit en mandats sur la poste, soit en timbres d'affranchissement, on la jette dans un trou carré, creusé au centre même de la table devant laquelle opèrent les six employés placés face à face, puis elle est emportée pour être réduite en pâte et devenir du papier neuf ou du carton, selon les hasards de sa destinée future. »

La lettre de M. Ludovic, inconnu à Plouharnel, fut détruite au bout de trois mois, réglementairement. Les lettres refusées le sont au bout d'un plein mois, plus la fraction du mois pendant lequel elles sont entrées dans le service. Au bout de deux

mois pleins, on détruit les lettres adressées à des personnes décédées, celles qui n'ont aucune indication, etc. Au bout de huit ans, on détruit celles qui contiennent des papiers importants, des effets de commerce, des timbres-poste, ou d'autres valeurs.

Sur deux millions trois cent cinquante mille lettres environ, qui tombent annuellement en rebut, le bureau parvient à en expédier près d'un million.

Ne faut-il pas que les employés aient une sagacité rare pour obtenir de pareils résultats?

V

Peu de jours après, — car nous ramenons les lecteurs à Plouharnel, — le piéton Guyho se présenta, à l'heure ordinaire de la distribution des lettres,



Le Facteur rural. Dessin de Morin.

chez notre estimable hôte qui l'attendait avec une certaine impatience.

Cette fois, le facteur ne se contenta pas de donner à la domestique le paquet de missives, car une lettre *chargée* se trouvait parmi elles.

— Il me faut la signature de votre maître, dit Guyho.

En effet, cinq grands cachets rouges attirèrent nos regards. Il s'agissait d'un envoi d'argent, ce qui exige des précautions indispensables.

L'expéditeur, à Paris, avait eu le soin de faire la déclaration d'une somme de mille francs envoyée en un billet de banque. Cette déclaration était portée en toutes lettres à la partie supérieure de la suscription de l'enveloppe, et elle énonçait bien exactement le montant de la valeur insérée. Tout cela était écrit de la main de l'expéditeur, sans rature ni surcharge. Outre le port de la lettre, des timbres-poste étaient apposés, d'après le taux de cinquante centimes par cent francs.

Notre ami signa sur un petit registre que lui présenta Guyho, et il put briser les cachets, palper le billet envoyé.

Pour moi, je recevais au même moment deux lettres *recommandées*, lesquelles ne sont assujetties à aucun mode spécial de fermeture.

Guyho me fit donner un reçu. L'administration n'est d'ailleurs tenue à payer aucune indemnité, soit pour détérioration, soit pour spoliation des objets recommandés. La perte, sauf le cas de force majeure, donne seule droit, au profit du destinataire, à une indemnité de vingt-cinq francs.

On peut recommander non-seulement des lettres, mais des cartes postales, des échantillons, des papiers de commerce et d'affaires, des journaux, des imprimés et généralement tous les objets rentrant dans le monopole de la poste. La recommandation a donc beaucoup d'importance.

Rappelons ici que, depuis quelques années, l'administration des postes fait fabriquer et vendre des cartes postales, au prix de dix centimes pour celles envoyées et distribuées dans la circonscription du même bureau, ainsi que de Paris pour Paris, et au prix de quinze centimes pour celles qui circulent en France et en Algérie de bureau à bureau(1).

C'est chose commode et peu coûteuse. Mais le recto de la carte postale ne doit contenir que l'adresse du destinataire, et le verso est réservé aux mentions manuscrites ou imprimées qu'il peut convenir à l'expéditeur d'y porter, sans aucune restriction. De là un manque absolu de secret. Les cartes postales sont lues par tout le monde, notamment par les concierges, qui ne se privent pas de ce plaisir délicieux.

Cependant, mon séjour à Plouharnel s'étant prolongé et augmenté de nombreuses courses aux environs, qui exigeaient d'assez fortes dépenses, j'écrivis à mon banquier de Paris, en le priant de m'expédier une certaine somme en un mandat sur la poste. Je reçus courrier par courrier ce que j'avais demandé, trois cents francs que le banquier avait déposés à découvert dans le bureau de poste de la capitale, moyennant un droit de 1 0[0. C'était la somme la plus grosse qu'on pût envoyer de cette manière, si facilement.

Comme je m'extasiais, à ce propos, l'ingénieur-géographe rit un peu de mon étonnement.

— Moi qui ai vu et habité des pays étrangers, observa-t-il, j'ai reçu des envois d'argent en Belgique, en Italie, en Suisse, dans le grand-duché de Luxembourg, en Algérie et en Angleterre. Aussi les valeurs contenues dans des lettres chargées, jointes aux mandats et aux valeurs déclarées, atteignent-elles annuellement, en France, le chiffre de quatre milliards de francs. Voilà un revenu énorme pour l'administration des postes.

VI

— Vous doutez-vous, demanda l'ancien courrier de la malle-poste, vous doutez-vous de la manière dont

(1) Les cartes postales sont à la veille d'être diminuées de prix

se fait le service postal sur les vaisseaux et à l'armée?

— Non, répondirent tous les assistants.

— Et nous vous saurions gré, mon cher ami, de nous renseigner sur ces deux points, fit l'ingénieur-géographe.

— Volontiers, reprit le courrier. Ce sera bien facile, surtout en ce qui concerne la poste sur mer. Il me suffira de quelques mots. Il y a, sur chaque navire, une boîte aux lettres où les passagers déposent leur correspondance. Aussitôt que ce navire est entré dans un port, le premier soin du capitaine est de remettre à qui de droit les lettres, celles qui ont été déposées durant le trajet, et celles qu'on lui a confiées lors de son départ. Les transports de correspondance par mer s'effectuent par des entreprises particulières subventionnées; mais, en outre des services réguliers des transports des dépêches, l'administration, dans certains cas, se sert encore d'estafettes. Elle profite, dans l'intérêt général, des bâtiments à vapeur ou à voiles, français ou étrangers, qui naviguent entre les ports de France et des colonies, et ceux des pays étrangers d'outre-mer. On alloue, pour les correspondances, au capiaine desdits navires un décime par chaque lettre et un franc par kilogramme d'imprimés poids net. Vous voyez que le port de voie de mer coûte peu. Et que de services il rend au commerce et à la correspondance internationale!

— La poste maritime, observa l'ancien courrier, a fait d'énormes progrès depuis l'époque où je conduisais la malle de Brest.

— Ce premier point, — la poste sur mer, — étant expliqué, dit l'ingénieur-géographe, il faut que je vous apprenne comment s'opère la poste aux armées. Ah! il s'agit là d'une chose bien sérieuse, n'est-ce pas? C'est une mère inquiète qui veut avoir, jour par jour, des nouvelles de son fils; c'est un parent qui veut faire parvenir à tel soldat quelques sous pour l'aider à supporter les fatigues de la guerre. En Crimée, le service postal des armées offrait de grandes complications. Il y avait un commissaire ou agent supérieur des postes militaires, un inspecteur par corps d'armée, un ou plusieurs directeurs par chaque corps d'armée, des employés de différentes classes et des sous employés faisant fonction de courriers et de postillons. Aujourd'hui, il n'y a plus de commissaire, ni d'inspecteur, ni de directeur, ni de contrôleur. Le personnel comprend seulement un payeur général et des trésoriers payeurs, dont le matériel est un fourgon militaire conduit par un soldat du train, avec escorte de quinze hommes et de deux gendarmes. Durant la marche de l'armée, la poste suit le corps de l'intendance; si l'armée campe, au centre du campement se place la poste, non loin de l'état-major.

— Mais comment s'effectue le service? dit le courrier.

— Simplement, sous la tente. Un fonctionnaire garde le fourgon, à l'arrière où à l'avant duquel se trouve une boîte aux lettres, où chaque soldat vient déposer sa correspondance, au milieu du bruit du canon et du sifflement des balles. Pendant ce temps, l'agent reçoit ou paye les articles d'argent. En casernement, quand la paix existe, c'est un adjudant, le vaguemestre, qui distribue les lettres chargser et l'argent provenant des mandats. Une sonnerie particulière appelle les sergents de semaine, et chaque compagnie est représentée par un sergent qui prend les lettres pour les officiers et les hommes. L'opération a lieu très-vivement, sans erreurs fréquentes, pourvu que les adresses aient été bien mises.

— Mais, observa l'ingénieur-géographe, je puis vous renseigner sur un fait que probablement très-peu de personnes connaissent...

— Racontez, racontez, m'écriai-je.

VII

Notre ami prit alors la parole.

— Avez-vous entendu ou lu quelque chose de relatif à la poste en pleine mer?... Vous répondez



Le Courrier de la Malle. Dessin de Morln.

négativement... Vous souriez même. Eh bien, il existe en pleine mer un bureau de poste, à l'usage de tous les navigateurs de l'univers. Oui, vers le milieu du détroit de Magellan, sur un promontoire situé en Patagonie, c'est-à-dire sur la pointe extrême de l'Amérique méridionale, et près du port Famine, on a établi un bureau de poste. Un poteau qui s'élève sur un rocher escarpé, et dont la hauteur est de quelques mètres seulement, attire les regards à cause de ces deux mots peints en rouge : *Poste-Office.* Au-dessous de l'inscription une chaînette en fer soutient un petit baril dont le couvercle, muni de charnières, s'ouvre et se ferme à volonté. l n'y a là ni serrure ni cadenas, rien qui marque la défiance. Ce baril est un bureau de poste, qu'aucun agent ne dirige, ne surveille, et qui fait le Iése

vice de l'océan Atlantique et de l'océan Pacifique. Tout navire qui passe dans le détroit peut s'en servir. Une embarcation, montée par un officier de bord, se détache du navire, et l'officier jette dans le baril des lettres à destination du port d'où il est parti. En même temps, il prend les paquets de lettres qui se trouvent dans la boîte, qu'un navire venant du Pacifique y a placés, et il les emporte à son bord. Ce travail constitue un échange de correspondances. Les navigateurs de l'Atlantique portent dans le Pacifique les lettres que ceux du Pacifique ont laissées au *Post-Office;* réciproquement, les navigateurs du Pacifique font œuvre de courriers pour ceux de l'Atlantique. Ainsi s'établit une merveilleuse relation entre les deux mondes. Je vous laisse à penser si le bureau de poste du détroit de Magellan est respecté. Jamais une lettre ne disparaît; jamais une lettre n'est oubliée. Les marins agissent d'après un accord tacite, et pour le plus grand avantage de leurs frères, à quelque nation qu'ils appartiennent, sous quelque pavillon qu'ils naviguent, y eût-il guerre entre leurs patries respectives.

— Honneur à cette confraternité internationale, remarquai je aussitôt. La poste moderne existe entre les deux Océans. En Nubie, la poste locale est la même que celle qu'institua Cyrus, cinq cents ans avant Jésus-Christ. Le facteur, dans ce pays, est généralement un vieillard. D'une main il agite une sonnette en courant; de l'autre main il soutient sur son épaule un bâton de palmier au bout duquel pend un petit sac en peau de gazelle. Chacun fait de grands saluts lorsqu'il s'approche, chacun le regarde comme le serviteur de Dieu clément et miséricordieux. Si vous lui parlez, il se proclame hautement courrier de la poste du souverain. Il va, il court sans cesse, car il ne doit ni ne peut s'arrêter.

— Les plus habiles inventeurs, quant aux postes, sont assurément les Anglais, dit l'ingénieur-géographe. Ils ont le goût de la correspondance rapide, et un de leurs savants a imaginé la *poste pneumatique,* qui fonctionne à Londres depuis une quinzaine d'années. Dans cette ville, le bureau central occupe le cinquième étage d'une maison. Par des tubes dans lesquels une machine à vapeur à fait le vide, on envoie des dépêches à des succursales nombreuses, au moyen d'un étui porteur. Les dépêches sortent automatiquement des tuyaux, et elles tombent sur la table de l'employé correspondant, averti à l'aide d'un fil télégraphique souterrain.

— Tout n'est pas dit encore, sur la rapidité des communications, repris-je aussitôt. Non-seulement le télégraphe électrique accomplit depuis longtemps des merveilles, mais les perfectionnements les plus étonnants viennent le compléter. Un appareil nouveau, inventé par M. Lenoir, à qui l'on doit déjà l'invention des moteurs à air comprimé, reproduit instantanément l'écriture même de la personne qui expédie une dépêche et qui peut ainsi donner à distance sa signature. L'appareil reproduit également avec une grande netteté les dessins les plus compliqués.

A. CHALLAMEL.

(*La fin à la prochaine Livraison.*)

CURIOSITÉE DE L'HISTOIRE

LE BOURREAU DE COLMAR

Voici encore un mystère de l'histoire.

En 1877, le bourreau de la ville de Colmar s'appelait Pierre Torture. Etait-ce son véritable nom, ou la haine et le mépris l'avaient-ils ainsi baptisé? nous ne le savons. Au demeurant, c'était un fort brave homme. Resté veuf, il habitait avec sa fille Marie une petite maison isolée à quelques pas des faubourgs. Ils vivaient là tous deux tristement, pauvrement, comme deux parias. Nul ne les visitait excepté un jeune ouvrier tonnelier, Hans, et encore attendait-il la nuit pour se glisser dans la maison maudite. Hans et Marie s'aimaient, mais l'amoureux n'avait que ses bras pour toute fortune, et il savait que du jour où il aurait épousé la fille du bourreau, il ne trouverait plus d'ouvrage. S'il eût possédé un peu d'argent, il se serait expatrié avec la bien-aimée de son cœur; mais non-seulement il ne possédait rien, et quoique travailleur et habile, il gagnait si peu à Colmar, qu'à peine pouvait-il suffire à ses modestes dépenses. A Strasbourg, il eût été bien mieux payé, bien mieux encore dans les Vosges, ou en Lorraine; mais pour y aller il aurait fallu quitter Marie et il n'avait pas la force de s'y décider. Malgré sa pauvreté, il eût cependant épousé Marie, et elle ne demandait pas mieux, la jeune fille, si Pierre Torture ne s'y fût opposé; il n'entendait pas que le ménage débutât par la misère, et il voulait qu'il pût aller s'établir loin de Colmar, afin que son gendre et ses petits enfants n'eussent pas à rougir et à souffrir de son triste renom. Les deux amoureux attendaient donc la venue d'une fée ou une bonne fortune inespérée, sur laquelle ils ne comptaient guère, pour réaliser leurs plus chères espérances.

Un soir d'hiver, Marie était allée se coucher, Pierre veillait, lorsque l'on frappa à sa porte; quoique l'heure fût avancée, il n'hésita pas pour aller tirer les verrous. Il se trouva en présence de trois cavaliers enveloppés de larges manteaux et le front couvert par des chapeaux dont les grands bords empêchaient de distinguer le visage. « Voilà des messieurs qui ne se doutent pas du lieu où ils se trouvent et qui ne savent pas à qui ils s'adressent », pensa Pierre. Ils le savaient parfaitement, au contraire, car un des nouveaux venus lui dit :

— Vous êtes l'exécuteur des œuvres de justice?

— Oui, monsieur.

— Etes-vous seul?

— Je suis seul, ma fille est en haut dans sa chambre où elle dort comme une innocente.

A peine achevait-il ces mots que les trois cava-

liers se jetèrent sur lui, et, avant qu'il eût le temps de se mettre en défense ou de pousser un cri, ils le saisirent, lui bourrèrent dans la bouche une poire d'angoisses et lui lièrent lestement les bras et les jambes. Torture recommanda son âme à Dieu.

Après l'avoir ainsi garotté, les nouveaux venus l'enlevèrent, le déposèrent, sans violence, dans un carrosse arrêté à quelques pas de la maison et gardé par quatre ou cinq hommes à cheval. A côté de Pierre s'assirent les trois personnes qui l'avaient saisi, la portière fut fermée et l'équipage partit grand train. On traversa Colmar; quand la voiture ne roula plus sur les pavés, celui qui jusqu'alors avait parlé à Pierre lui dit :

« Mets ton esprit en repos, on ne te veut aucun mal; nous t'avons pris pour accomplir un acte de justice. Ne cherche pas à fuir, ne nous questionne point, n'essaye point de savoir qui nous sommes, ce serait de ta part inutile et dangereux. Nous pourvoierons à tous tes besoins; quand tu auras accompli ta tâche, nous te ramènerons chez toi, et nous te remettrons une bourse renfermant deux cents louis. »

Deux cents louis!... Pierre pensa à Hans et à Marie. Mais ces deux cents louis lui seraient-ils donnés? Les promesses qu'on lui prodiguait se seraient-elles tenues. Les liens dont il était chargé lui coupaient bras et jambes: la poire d'angoisses le suffoquait. Par un geste énergique il témoigna de sa souffrance.

« On te délivrera de tout cela, lui dit le même personnage ; tant que la nuit durera on ne te mettra pas de bandeau, mais le jour, tes yeux en porteront un. Je vais te délivrer de ta poire d'angoisses, de tes cordes, au moindre mouvement, au plus léger cri, tu es mort. »

Et comme, pour lui ôter toute espèce de doute, on lui fit toucher la pointe d'un poignard et le canon d'un pistolet. On lui tint parole, sa bouche et ses membres furent délivrés. Le silence durait toujours, pas une parole n'était prononcée, la voiture roulait, les volets baissés, et aux premières lueurs du jour, par surcroît de précaution, on lui mit un bandeau épais. Du reste il était admirablement traité; à certaines heures, s'ouvraient les coffres du carrosse, on en tirait des vivres délicats, des bouteilles de vieux vins, et, du geste, on l'invitait à se bien nourrir.

Le carrosse roulait toujours; sur la route se trouvaient des relais préparés, des chevaux prêts, l'équipage partait avec une célérité nouvelle. Par nécessité s'arrêtait-on, c'était toujours dans des endroits écartés où nul point de repaire ne pouvait se prendre. Cependant Pierre avait la conviction d'avoir franchi le Rhin. Ils coururent ainsi quarante-huit heures; le soir du deuxième jour, le prisonnier, dont les yeux étaient toujours bandés, au bruit des chaînes et à la sonorité du roulement des roues, comprit qu'il passait sur un pont-levis. Les chevaux tournèrent et l'équipage s'arrêta. La portière s'ouvrit, les compagnons de Pierre descendirent, l'invitèrent à en faire autant et le soutinrent. Il crut entendre le bruit de hallebardes tombant sur des dalles.

Une voix qu'il ne connaissait pas, lui dit : « Laissez-vous conduire », et celle qu'il ne connaissait que trop, ajouta : « Souviens-toi de tes promesses. ». Il se confia à la garde de Dieu. Il lui sembla traverser un grand porche, de vastes salles, voûtées certainement, tant ses pas et ceux de son escorte étaient retentissants, un froid glacial courait dans tous ses membres. De grandes portes s'ouvrirent avec bruit devant lui, les mains qui le guidaient lui enlevèrent brusquement son bandeau.

Il se trouvait dans une immense nef garnie de draperies noires et éclairée par des torches. Autour, assis sur des stalles, des personnages vêtus comme des magistrats gardaient un profond silence: quoiqu'ils n'eussent pas de masque, il était impossible à Pierre de voir leur visage, la faible lumière qui les frappait ne le lui permettait pas, et d'ailleurs une grande distance le séparait de ces hommes au maintien sinistre.

Une petite porte s'ouvrit, il vit paraître une jeune femme habillée d'une robe de velours violet et la tête voilée ; elle s'avança au milieu de la nef, elle marcha d'un pas ferme, puis s'arrêta.

Alors le personnage qui semblait présider l'assemblée dit en langue allemande, en s'adressant à Pierre :

« Tu es ici pour accomplir ton devoir, tu vas décapiter cette femme que les lois humaines ne peuvent atteindre, mais qui doit périr comme coupable d'un crime irrémissible.

« Messieurs, répondit Pierre, je suis bourreau, c'est vrai, mais je frappe ceux que la Justice m'ordonne de frapper, ceux qu'elle me livre sont, pour ainsi dire, déjà morts. Vous, messieurs, si grands soyez-vous, pour moi vous n'êtes pas des juges, vous n'êtes pas la Justice. Je suis bourreau, je ne veux pas être assassin.

— Tu as promis d'obéir.

— D'abord je me trouvais contraint et forcé ; pouvais-je d'ailleurs m'imaginer que l'on me commanderait un crime ? êtes-vous des magistrats réguliers? délivrez-moi un ordre en bonne forme avec signature et scel, sinon je ne toucherai pas à un cheveu de cette créature. Qu'a-t-elle donc fait, cette malheureuse?

— Tu demandes ce qu'elle a fait! Eh bien! je vais te l'apprendre, tes cheveux se dresseront sur la tête et tu frapperas sans pitié. Elle a...

La femme, qui jusqu'alors n'avait pas fait un mouvement, étendit le bras avec un geste superbe : « Assez, dit-elle, vous voulez ma mort, tuez-moi, vous êtes les plus forts, mais vous ne devez pas révéler à un homme de cette espèce ce que vos oreilles ont entendu. »

Un morne silence succéda à ces paroles, il dura quelques minutes, jusqu'à l'instant où une horloge invisible sonna onze heures.

« L'heure est venue, dit la voix du président, et un des hommes qui avait accompagné Pierre lui tendit un glaive comme ceux dont les bourreaux se servent en Suisse.

— Non, répondit Pierre, je ne me servirai pas de cette arme ; exécutez vous-mêmes vos sentences.

— Ecoute, tiens-tu à la vie ?

— J'ai une enfant.

— Eh bien ! quand l'horloge sonnera le quart, si cette femme n'est pas décapitée, tu mourras.

— Eh! assassinez-la vous-mêmes! s'écria Pierre.»

Il reprit sa pose impassible, mais il entendait les mouvements de son cœur, plus rapides que le balancier de l'horloge. Il priait la Vierge et les saints, lorsqu'une voix dit :

« Tu n'as plus que deux minutes...

— Tuez-moi ! »

Il se prit alors à penser à sa fille. Il regarda la femme, elle demeurait immobile et calme. Le balancier allait toujours. Sur un geste du président, deux hommes présentèrent de nouveau le glaive à Pierre; il le repoussa.

Alors celui qui donnait des ordres, se levant, arma un pistolet et dit au malheureux :

« Tu vas mourir.

— Grâce! Grâce!... » Le quart sonnait. « Je consens, je consens... »

Il prit le glaive, passa machinalement la main sur le tranchant pour savoir s'il avait le fil, et fit deux pas vers la victime toujours impassible.

« Mais elle n'a pas de prêtre, où est le prêtre? murmura Pierre.

— Ne t'embarrasse pas de cela... Obéis.

— Je ne peux frapper ainsi, il faut qu'elle ait les mains et les pieds liés.

— Moi, liée! s'écria-t-elle, qui oserait porter les mains sur moi ! »

Deux hommes, malgré sa résistance, la garrotèrent, tandis qu'on apportait un billot. Elle avait re-



L'Exécution. Dessin d'Achet.

pris son attitude impassible, puis elle se courba, on releva le voile qui couvrait sa nuque et elle posa sa tête sur le bois fatal.

« Frappe, ou tu es mort, » répéta le président en dirigeant son pistolet contre la poitrine de Pierre.

Il frappa... mais cet homme, qui depuis vingt ans donnait la mort, tomba évanoui à côté de sa victime. Quand il revint à lui, il se trouva roulant dans le carrosse qui l'avait amené. Il était entouré des mêmes précautions et des mêmes soins. Il aurait cru avoir été le jouet d'un rêve, sans le témoignage de ses vêtements ensanglantés. Arrivé à quelques pas de sa maison, on le mit à terre, et un de ses compagnons, en lui donnant une bourse, lui dit :

« Voilà ton salaire. Au lieu de deux cents louis, tu en trouveras trois cents; on te les donne, parce que tu es un honnête homme. »

La voiture repartit à fond de train. Après avoir rassuré sa fille, le lendemain matin, Torture alla tout conter aux magistrats, qui firent d'inutiles recherches pour découvrir les meurtriers, le théâtre du meurtre et le nom de la victime. Ils y perdirent temps et argent...

Marie était riche, elle alla à Nancy, elle y épousa Hans, qui s'établit dans cette ville. Quelques années après, Pierre Torture, délivré de ses fonctions, venait achever sa vie à côté de ses heureux enfants.

A. Surmay.

NOUVELLES

MA GRAND'MÈRE ET SON COFFRET



L'Oiseau-Royal. Dessin de Gilbert.

Si vous aviez vu, lecteur, comme elle était jolie, sur ce grand portrait de famille, au milieu de son cadre doré! Il était placé dans la salle la plus vaste du château, et se détachait vigoureusement sur le papier vert sombre de la muraille, entre un pastel de Greuze et un paysage de Lantara. Avec cela, cadre imposant, aspect grave et magistral qui s'accordait si peu avec cette rieuse et charmante figure de fillette.

Figurez-vous une pensionnaire de seize ans, aux cheveux blonds comme des épis mûrs, aux yeux du bleu velouté des bluets d'août, aux lèvres vermeilles et pressées comme deux roses jumelles, aux sourcils noirs et fins légèrement soulevés par un étonnement candide, au cou mince et rond, au sourire à la fois naïf et éveillé. Aurait-on jamais pu se figurer une grand'mère dans cette petite espiègle de seize ans!

Avec cela, son joli costume Louis XV, coquet sans être effronté, gracieux sans être inconvenant. La robe de soie à raies roses et blanches, un peu échancrée en cœur, les manches courtes terminées par le jabot de dentelle, le fin velours noir noué autour du cou enfantin, l'œil de poudre sur les cheveux blonds, la rose mignonne à peine épanouie, posée en assassine, un peu sur le côté gauche, et avant tout, par dessus tout, le sourire malin et innocent, plus chatoyant que la robe, plus transparent que la dentelle, plus épanoui que la rose! O la jolie grand'mère, ami lecteur! grand'mère qui avait toujours seize ans!

C'est ce que je me souviens bien de mes années d'enfance, pendant lesquelles je trouvais à ce portrait tant de charme et de grâce infinie. Combien de fois ai-je passé des heures, bouche béante, nez en l'air, yeux ouverts tout grands, m'attendant à voir, à chaque instant, remuer ces paupières blanches, s'agiter ces petits doigts roses, et ces boucles blondes voleter! Et combien je faisais la moue au grand portrait qui se trouvait en face, vieux et roide conseiller au Parlement, dont le rabat empesé, l'air magistral et la lourde perruque à marteaux, me semblaient jeter un voile de torpeur et d'ennui sur cette fraîche et souriante figure!

Une chose m'intriguait surtout en ce portrait de ma grand'mère : c'était un objet sur lequel elle paraissait s'appuyer, et dont je cherchais à deviner l'emploi. C'était un coffret de Boule d'assez grandes dimensions, et d'une richesse de travail exquise. Les fines incrustations de cuivre, d'écaille et de laque cramoisie, se tordaient en spirales, se roulaient en volutes, s'enlaçaient en anneaux, se croisaient en losanges, en triangles, en arabesques de fantaisie, revêtues d'un éclat métallique et cha

toyant. Les quatre pieds du coffre surtout étaien d'une admirable délicatesse, sortes de petites mains de sphinx ou de griffon qu'on aurait cru détachées d'un trépied de pythonisse, et qui donnaient au petit coffre un aspect bizarre et mystérieux. En un mot, ce coffret était on ne peut plus élégant, merveilleusement joli. En outre, étant fermé, il me faisait l'effet de la boîte à la malice, et ma grand'-mère paraissait sourire en le regardant. Grand attrait pour ma curiosité! Bonne maman appuyait sur le coffret sa petite main potelée et tout son avant-bras gauche, absolument comme si elle eût voulu dire : « Là est mon secret! Profanes, ne l'interrogez pas. »

Mais, dans la main droite, elle tenait une clef, une petite clef d'or aux fines ciselures, suspendue à une chaînette d'argent, et, l'approchant de la serrure, elle tournait, de l'autre côté, son frais visage et son sourire enfantin comme pour demander à quelque spectateur inconnu et invisible : « Faut-il ouvrir ?... Ne me gronderez-vous pas?... »

Comprenez-vous maintenant pourquoi je m'intéressais au portrait de ma grand'mère ?... C'est qu'il me semblait y découvrir un mystère caché sous la toile, un petit drame enfoui dans ce coffret ; c'est que cet attribut et cette pose n'étaient point un attribut et une pose de convention. Tout jeune que j'étais, je distinguais fort bien que, d'ordinaire, sur les portraits de famille, les magistrats ont des rabats et des perruques ; les militaires, des épées et de grands cordons ; les beaux seigneurs, des tabatières d'or et des collets de dentelle; les belles dames, des bouquets et des éventails. Mais aucun autre de mes ancêtres ne faisait parade d'un coffret. Qu'est-ce que ce coffret voulait donc dire?

Mais, si j'étais enfant curieux, j'étais surtout enfant rêveur. Je ressentais un attrait singulier pour les énigmes, les symboles mystérieux, les choses obscures et poétiques qui permettaient à ma fantasque imagination de se livrer à toutes sortes d'hypothèses et de chimères ardemment caressées. C'est pour cela que le coffret m'intéressait singulièrement. Je préférais me forger cent explications plutôt que d'en aller demander une.

D'abord, au temps où ma nourrice me berçait encore de contes de fées, je me disais parfois qu'il devait y avoir, dans ce coffre, quelque baguette magique, quelque talisman précieux qui devrait donner à son heureuse maîtresse, la beauté, le sourire et la joie. Plus tard, quand je lus les *Mille et une nuits,* il me semblait voir, au fond du coffre, des diadèmes de diamants et d'émeraudes, des aigrettes d'opales et de rubis, de monstrueuses escarboucles parsemées sur un lit de perles orientales. Ces brillants trésors m'éblouissaient au point que je fermais les yeux pour mieux les voir ; aussi m'étonnais-je fort de ce que ma grand'mère, sur le point de les contempler, pût avoir le sourire si calme, le regard si tranquille.

Plus tard, je m'imaginais quelque livre sibyllin, quelque hiéroglyphe mystérieux, gisant au fond du coffret de Boule, en attendant que la petite main satinée vînt l'exposer aux regards du public. Ou bien, qui sait? quelque gage d'amour ou de deuil, quelque brin d'écharpe en lambeaux, quelque bouquet flétri, ou quelque boucle coupée, comme je l'avais lu en cachette, dans un ou deux romans.

Mais il fallait être bien niais ou bien jeune pour croire que le petit coffre fût si mal habité! Ma grand'mère paraissait trop fine pour être sentimentale, et, sous le règne du bon roi Louis XV, on ne cultivait pas encore le fatras romanesque des beaux jours de la Restauration. Pardonnez à ma naïveté, lecteur : je n'avais encore aucune teinte d'histoire littéraire.

Malgré tout, en cherchant et combinant toujours, je ne devinai jamais quel pouvait être l'objet mystérieux qui faisait ainsi sourire ma grand'mère. A bout de suppositions, de doutes, de rêves, je finis par jeter ma langue aux chiens, abandonnant le soin de la découverte au temps et au hasard, ces grands révélateurs de symboles, ces grands pourvoyeurs de l'oubli. Vous avez, sans doute, déjà fait comme moi, lecteur, et si vous voulez connaître le secret de ma grand'mère, il vous faudra me suivre pendant deux chapitres, au travers des feuillets jaunis d'un vieux journal à demi rongé par les vers. Je le trouvai lorsque j'avais vingt ans et li était signé du nom de mon grand-père, Antoine-Henri, colonel du Royal-Champagne, et baron de Nancré.

Fragments du journal

CHAPITRE PREMIER

AVANT

17 octobre 176...

Par la moustache de mon colonel ! je suis vraiment un homme heureux! J'ai vingt-cinq ans, grand air, bonne mine, la démarche noble, l'œil vif et la jambe bien faite. Je suis capitaine au régiment de Champagne ; j'ai brûlé ma première cartouche à Fontenoy, rougi ma première lame à Lawfeldt. En Allemagne, le maréchal de Saxe m'a familièrement pincé le bout de l'oreille, et à Versailles Sa Majesté le roi de France m'a souri ! Et le plus beau de l'histoire, c'est que je n'avais que dix-huit ans quand le grand maréchal m'a tapé sur la joue : c'était le lendemain de Fontenoy. Maintenant, j'ai un des plus beaux noms de France, un château, un grand parc, des terres étendues et des tenanciers dociles. J'ai surtout un père qui ne rêve que mon bonheur et qui, parce que je suis un fils unique, veut bien se relâcher à mon égard de sa toute-puissante gravité. A l'armée, on me cite comme une des meilleures lames ; à Versailles, on me recherche comme un des plus beaux danseurs ; j'ai toujours des chevaux superbes, des amis dévoués et de l'or plein ma bourse : tout ce qui fait la jeunesse gaie et la vie douce, en un mot. Si jamais j'ai soupiré, ça été en regardant le portrait de ma mère, morte toute jeune, à vingt-cinq ans.

Mais, à trente ans, je puis être colonel ; à trente-cinq ans, avoir mes entrées à Versailles, à trente-huit, faire la partie du roi ; à quarante, porter le grand cordon de l'ordre du Saint-Esprit. Puis, il y a les Anglais et la guerre, et le bâton de maréchal ne se ramasse pas en coupant des choux. Or, je connais les bons endroits où il se trouve, et, par le ciel ! je ne craindrai pas d'aller l'y chercher. Allons, quand on a vingt-cinq ans, la moustache frisée, les épaules larges, l'esprit aventureux et l'humeu

vaillante, le présent est couleur de rose, et l'avenir n'est que rayons de soleil. Par la moustache de mon colonel, je suis vraiment un homme heureux !

20 octobre 176...

On dirait qu'une ombre a passé sur mon bonheur; il ne s'enfuit pas, mais il se voile. Il se voile des brouillards de la réflexion et de l'examen sérieux. Sérieux! Me faudra-t-il déjà l'être à mon âge? Il paraît qu'on le devient si vite, lorsqu'on est marié ! Oh ! marié !... A vingt-cinq ans! Ma foi, voilà le grand mot lâché. Récapitulons un peu ce que m'a dit mon digne père.

Lorsque, ce matin, il m'a fait appeler dans son cabinet, j'ai été frappé d'abord de la solennité de son accueil et de sa toilette. J'ai vu, dès le premier coup d'œil, qu'il s'agissait d'une affaire grave, d'une circonstance d'importance toute particulière; mon père était, ce jour-là, coiffé à l'Oiseau-Royal.

D'ordinaire, en effet, lorsque mon père réside à Nancré et s'abandonne au repos de la vie champêtre, il se contente d'un simple catogan. S'il s'agit de recevoir un général ou M. le gouverneur de Champagne, mon père adopte une perruque ronde à la Condé. Mais je ne lui ai vu cette frisure imposante et solennelle du majestueux Oiseau-Royal, qu'en une seule occasion, mémorable et importante. Ce fut le jour où, ma tante d'Aigrelande étant morte, mon père, en sa qualité de chef de la famille, dut recevoir solennellement l'investiture de la tutelle, et faire procéder à l'ouverture du testament. Or, aucun de nos parents n'est mort, que je sache; mon père ne s'attendait à recevoir personne ce jour-là; c'était moi qu'il faisait comparaître devant lui : la redoutable frisure ne menaçait donc que moi-même. Aussi, le cœur ému, je me mis à la considérer avec un certain effroi.

« J'ai à vous parler d'affaires, mon fils, — commença mon père, en se redressant sur son fauteuil, et m'indiquant gravement une chaise.

— Je suis à vos ordres, — répondis-je, les yeux toujours fixés sur la cime de l'Oiseau-Royal.

— Je crois, mon fils, que vous n'avez point à vous plaindre de la destinée qui vous est faite?

Non, certes, monsieur, car, grâce à vos bontés... »

Mon père agita la main comme pour m'imposer silence; puis il continua gravement :

« Vous avez trouvé devant vous un chemin facile et largement ouvert; je vous ai donné quelques avis, quelques leçons, et vous les avez assez docilement suivies. Mais, pour me conduire envers vous en père plein de sollicitude et de louable prévoyance, il me reste à vous parler des devoirs que vous avez à remplir. »

Ici je crus voir que l'Oiseau-Royal commençait à faire son office, et je jugeai prudent de l'arrêter, craignant qu'il ne nous menât trop loin.

— « Est-ce de mes devoirs envers vous que vous voulez parler, monsieur, — répondis-je. — Je les connais depuis longtemps : amour, soumission, confiance et respect... Est-ce de mes devoirs envers le roi? Je crois les avoir, d'après vos instructions, pratiqués de même : loyauté, dévouement, fidélité à mon serment, à mon drapeau.

— Vous parlez fort bien, monsieur mon fils, — répondit mon père, en agitant majestueusement sa frisure solennelle. — Mais vous m'accorderez bien, je l'espère, la permission de parler avant vous. Ce dont il s'agit, ce sont vos devoirs envers votre race, envers vos ancêtres, qui vous ont transmis un patrimoine honorable et un nom sans tache, justement honoré, pour qu'à votre tour vous puissiez à vos héritiers, à vos descendants, les transmettre sans tache. »

Mon père, en cet endroit, s'arrêta un instant, et je commençai à sentir un léger frisson me parcourir le corps, en me voyant ainsi assimilé à mes ancêtres.

« Monsieur, — continua alors mon père, — quand on a, comme vous, vingt-cinq ans, une bonne mine, un beau grade, la croix de Saint-Louis dans sa maison, et qu'on s'appelle Henri de Nancré, il faut se marier au plus vite pour donner de nobles rejetons à sa famille, et de bons serviteurs à Sa Majesté. »

La conclusion était tant soit peu menaçante et surtout imprévue; mais je ne trouvai, en cet instant, aucune bonne raison à lui opposer, et, légèrement attristé, je fis la moue, et je baissai la tête.

« Une fois marié, — continua mon père, qui ne s'arrêtait pas en si beau chemin, et tenait à me développer son thème, — vous continuerez à servir le roi pendant quelques années; puis vous vous fixerez dans vos terres pour surveiller vos affaires et vos enfants. Alors, si Dieu me rappelle à lui, j'aurai la consolation de laisser mon fils en tout point digne de ses ancêtres. »

C'est-à-dire grave, posé et coiffé à l'Oiseau-Royal, pensai-je aussitôt. — O douleur !... Et je me voyais, hélas! à quelques années de là, grave, poudré et hérissé d'une solennelle frisure, faisant lire à un jeune drôle de quinze ans la Vie de Monsieur de Turenne, ou bien l'Art de la guerre du chevalier Folard.

« Et comme ce projet me tient, depuis longtemps, fort au cœur, — continua mon père, j'ai déjà fait choix, mon fils, d'une épouse pour... »

Ici, mon épouvante devint telle que, relevant la tête, j'ouvris la bouche, et je voulus parler. Mais mon père, d'un geste, aussitôt me fit faire silence :

« Notez bien, mon enfant, — reprit-il, — que je ne vous impose pas ma volonté : tout ce que je désire, c'est de guider, de régler la vôtre. Maintenant, d'après mes longues et sérieuses réflexions et le plan qu'enfin j'ai conçu, voici ce que vous ferez. Vous partirez dans peu pour Paris : vous y ferez connaissance avec le baron d'Auvrat, mon bien ancien ami. Il a une charmante fille, qui possède, à ce que je crois, toutes les grâces et les qualités de votre très-regrettable mère. Vous la verrez, vous la jugerez, et tout me porte à croire que vous l'aimerez. Voilà, mon fils, tout ce que j'avais à vous dire. »

C'était, ma foi, bien assez, et je compris alors pourquoi mon père avait ordonné, ce jour-là, sa frisure des occasions solennelles. Au fond de mon cœur, il est vrai, le projet ne me plaisait pas très-fort, mais, à tout prendre, il ne me désespérait pas non plus. Il est vrai que je n'ai encore aucune tentation de mener la vie de patriarche; mais, après tout, un gentil mariage a bien ses douceurs et j'es-

père qu'au bout du compte, on ne me mariera pas contre mon gré. D'ailleurs mon père a dit « une charmante fille. » Et ces mots-là m'ont agréablement tinté au cœur. Seulement une fille charmante aux yeux d'un père grave, coiffé à l'Oiseau-Royal, l'est-elle autant aux yeux d'un fils jeune, espiègle, à l'œil malin, à la moustache relevée ?

Mais, en somme, la conversation en resta là, et comme le dernier geste de mon père avait semblé m'indiquer la porte, je me retirai en silence avec un majestueux salut.

22 octobre 176...

C'est demain matin.... déjà!... que je dois partir pour Paris. On prépare mon équipage : Picard nettoie la chaise de poste, Lorrain fait mes malles, La Grenade fourbit mes pistolets, Bourguignon étrille mes chevaux. Mon père m'a donné sa bénédiction, et a, en même temps, rempli ma bourse; ce qui, dans tous les cas, m'est une consolation. Il m'a même remis un petit écrin contenant quelques diamants de famille, pour en faire, m'a-t-il dit, mon cadeau de fiançailles. Mon père va vite en besogne. On voit bien qu'il a fait ses premières armes sous les ordres de Villars et de Luxembourg.

Enfin, je quitterai le château dès demain matin; je serai en route à sept heures, et j'écris ces quelques lignes au moment où j'ai terminé mes dernières dispositions. Je vais rêver toute la nuit à la fiancée qu'on me destine, à l'inconnue qui m'attend au bout des longues routes, des jours d'attente et d'incertitude, et des rêves plus ou moins réalisables, jusque-là évoqués. Est-elle brune ou blonde, laide ou belle, sérieuse ou enjouée, pétrie de malice ou gonflée d'orgueil? A-t-elle beaucoup d'écus dans les coffres de monsieur son père, ou porte-t-elle son sceptre de reine aimable et charmante dans le creux de sa petite main? Sa vue me transportera-t-elle au paradis, ou me fera-t-elle fuir en Champagne?

Et elle, de son côté, me trouvera-t-elle gentil, ou ridicule? Verra-t-elle en moi un prétendu maussade, ou un aimable fiancé? La ferai-je soupirer, ou pleurer, ou se fâcher ou rire? Aime-t-elle rire, d'abord? je serais tenté d'en douter. Mon père l'a choisie, et mon père est si grave! La trouverai-je parfilant du galon, ou lisant une oraison funèbre? M'invitera-t-elle à la suivre au sermon, ou à danser un menuet?

Et sa famille, encore? Elle est fille unique, — m'a dit mon père; — mais ses respectables parents? Sa mère va à la cour; aime-t-elle les cartes, met-elle des mouches? A-t-elle un tabouret? Son père se coiffe-t-il à l'Oiseau-Royal? Oh! quel monde de perplexités!

23 octobre 176...

J'ai commencé ce matin mon voyage ,et j'ajoute à mon journal ces quelques lignes précipitées, dans la mesquine chambre d'auberge où je m'arrête pour passer la nuit.

Quelle affreuse journée! et comme elle est bien faite pour encourager un beau capitaine s'en allant en conquête!... Je n'étais pas à deux lieues du château, lorsqu'une pluie insupportable a commencé! Non pas une de ces averses brusques, violentes, torrentielles, qui s'abattent en bruyants ruisseaux, avec la rage et la soudaineté d'une tempête, et qui s'apaisent bientôt, en laissant les champs plus verts, les oiseaux plus joyeux et le ciel plus azuré; mais une pluie lente, froide, persistante, tombant en gouttes fines et silencieuses, qui tracent de petits cercles continus dans les flaques d'eau des chemins. Pas même un souffle de vent pour rompre le silence et la monotonie de cette tristesse universelle! Et les vitres de ma chaise de poste toutes couvertes de ces gouttes de moiteur à travers lesquelles les arbres paraissent, le long de la route, étendant leurs grands bras décharnés. Ah! quelle insipide journée, et qu'elle est peu faite pour servir de cadre à ma charmante vision de tantôt! Vision si fugitive, si suave, si délicieusement naïve, qui s'est bien voulu montrer à moi, du fond d'une vieille berline semblable à l'arche de Noé!

La plus délicieuse figure que j'aie jamais vue, sous son capuchon de peluche rose ; frottant, de ses doigts effilés, les carreaux de vitres de la portière, afin d'en écarter le rideau de vapeur. C'est à la poste de B... que j'ai fait cette rencontre; j'avais d'abord vu de loin la respectable berline arrêtée devant la maison de poste, et, lorsque je suis arrivé, le postillon finissait d'atteler les chevaux. Au bruit qu'a fait ma chaise roulant grand train sur le pavé, une certaine curiosité a saisi, sans doute, les voyageurs de la berline, et c'est alors que la jolie blonde a passé ses petits doigts sur les vitres, pour voir qui arrivait ainsi avec fracas, au grand galop. Un de ses regards est tombé en plein sur moi, au moment où je mettais la tête à la portière, et — Dieu me pardonne — au coup d'œil de surprise et d'admiration que j'ai aussitôt attaché sur elle, je crois l'avoir vue rougir. Ce n'est pas que je sois fat, assurément; mais je ne pense pas avoir la vue troublée, et chacun sait, d'ailleurs, de Reims jusqu'à Paris, que le Royal-Champagne est le régiment des beaux capitaines.

Dites-moi, mon amour-propre, vous seriez-vous par hasard trompé? Car, au même instant, on ouvrait la portière opposée. La jeune fille a-t-elle rougi sous la froide morsure du vent, ou à l'aspect crâne et coquet de vos moustaches noires?... Mais la promptitude avec laquelle s'est éclipsé le mignon capuchon rose n'est-elle pas une preuve concluante en faveur de ma vanité? Quand, ébloui et attiré par ce premier regard, j'ai voulu en saisir un autre, en penchant tout à fait la tête hors de la portière, je n'ai plus vu paraître ni capuchon, ni doigt mignon, ni fin regard briller à la portière opposée; mais bien le profil austère et le bandeau de velours noir d'une chanoinesse de Remiremont se dessiner à travers les vitres bien closes.

Le changement à vue était trop brusque et trop soudain; je me serais fort bien contenté de mon premier décor, et j'ai fait tout mon possible pour le le faire reparaître en scène. J'ai appelé les valets, demandé des chevaux, grondé La Violette, je suis même sorti de ma chaise de poste, en faisant beaucoup de bruit pour rien; mais tout mon manége a été inutile, et je n'ai, dès lors, aperçu derrière la vitre que la vague silhouette de la chanoinesse au bandeau noir. Mais le maître de poste a mis fin

à ma torture inutile. Il a livré à ces dames les moins maigres rosses de son écurie; les valets les ont attelées prestement; le postillon du dernier relais a reçu son pourboire des mains de la dame respectable, et le lourd carrosse s'est ébranlé, emportant la silhouette grise de la grave personne et le capuchon rose de l'étourdie : ma chimère et ma désillusion.

Voilà assurément pourquoi, depuis ce moment, la pluie me paraît encore plus maussade et plus lente, le ciel plus terne et plus nuageux, et pourquoi, sortant parfois de mon assoupissement monotone, je suis de loin en loin, sur la route, d'un regard rêveur, la lourde machine qui me précèd et qui emporte ma vision aux doigts légers.

26 octobre 176...

Oh! ma vision, je l'ai revue! Elle m'a parlé et, m'a fait la révérence; je l'ai tirée de la berline et fait sortir du fossé. Elle est ici, près de moi, sous le même toit; du moins, dans la même auberge. Elle a soupé dans la salle basse, et sa chambre est au bout du corridor. A table, j'ai eu l'honneur de lui servir une aile de poulet, et une côtelette de mouton au petit chien de sa tante. Elle m'a souri, et Pistache m'a mordu! Oh! qu'il est donc facile d'être heureux en ce monde!



Le Sauvetage. Dessin de Gilbert.

C'est pourtant au mauvais temps d'aujourd'hui que je dois mon bonheur... A ce ciel gris que je maudissais, à cette pluie que je trouvais froide, à cette brume que je trouvais sombre, à la pesanteur de la berline, et à la maladresse du cocher.

Je disais tout à l'heure qu'il est bien facile d'être heureux; je crois vraiment que je me trompais. Pour établir ainsi mon bonheur, quel concours de circonstances!

D'abord le mauvais temps, qui n'est assurément pas rare en octobre; puis la persistance de ma chaise de poste à suivre la berline de ces dames, persistance qui s'explique par de larges pourboires accordés aux postillons. Puis l'obscurité de la nuit, se joignant au brouillard; puis l'influence d'un petit vin du pays, qui avait obscurci la vue du vieux cocher de ces dames; puis surtout ce bienheureux tas de pierres grises, au bord de la route, sur lequel la roue de la berline s'est obstinée à grimper. Enfin l'épaisse couche de vase, si secourable en cas de chute, sur laquelle la berline s'est abattue comme sur un moelleux tapis.

Et, pendant que la Providence me ménageait toutes ces circonstances secourables, pendant que

mon bonheur m'attendait là-bas, au bord du fossé, je me livrais, dans un coin de ma chaise, à une mauvaise humeur sombre, écoutant siffler le vent et tomber la pluie, qui venait fouetter mes carreaux.

Tout à coup, arrivé à un certain coude de la grande route, j'entends un appel confus, des rumeurs plaintives; et j'entrevois une masse opaque barrant le chemin dans l'obscurité. Puis il me semble distinguer un murmure de voix troublées : je parviens à distinguer des jurons furieux, une invocation à Saint-Raphaël, et les exclamations d'une petite voix douce... Et aussitôt mon cœur me dit que c'est là la berline où repose la jeune fille au capuchon.

Dire comment je me suis trouvé soudain hors de ma chaise, comment mon valet a saisi la lanterne, et comment nous avons aperçu avec terreur, étendue sur la route, à plat, tout près de nous, la berline renversée auprès du tas de pierres, serait presque impossible, par suite de l'agitation extrême qui précipitait, en cet instant, les mouvements de mon cœur. Pourtant, au bout d'un moment, surmontant mon émotion première, et grimpant sur le brancard de la voiture couchée de côté, je suis parvenu à ouvrir, en tremblant, une portière de la berline.

« Mesdames, êtes-vous blessées? » ai-je demandé d'abord, en me penchant par l'ouverture.

Aussitôt l'impatient Pistache s'est élancé comme un hargneux qu'il est, vers son dévoué libérateur, et une voix quelque peu cassée m'a répondu, avec un ton de l'ancienne cour :

« Mille grâces, monsieur, nous n'avons éprouvé, je crois, aucun grave accident dans la chute de notre voiture. Seulement ma nièce Louise a été, et est encore, vivement effrayée. »

Et, quand même elle ne m'eût pas parlé de sa nièce, j'aurais su parfaitement à qui j'avais affaire: elle avait un âge, cette voix-là.

« Mademoiselle est-elle évanouie ? demandai-je, en étendant le bras du côté de la chanoinesse.

— Pas positivement, monsieur ; mais très-émue, presque hors d'elle, par suite de son excessive frayeur. Louise, ma chère enfant, remettez-vous, je vous en supplie: voici un gentilhomme qui semble avoir été envoyé du ciel, tout exprès pour s'occuper de nous. »

Un soupir prolongé répondit seul, d'abord, aux paroles de la bonne tante; soupir de vierge craintive, soupir de biche effarouchée, souffle frais, aérien et candide, qui ne pouvait soulever qu'une poitrine de quinze ans. Puis, après avoir soupiré, la jeune fille parla : après le souffle ému, la voix argentine et douce.

« Tante d'Armay, vous êtes bien bonne d'encourager votre petite peureuse, et ce gentilhomme est bien bon aussi de s'occuper de nous... Seulement ce n'est pas du ciel, mais de la poste de B** qu'il arrive, car il me semble que...»

Ici la voix enfantine s'arrêta brusquement, et je jugeai que le pied de la chanoinesse avait dû rencontrer celui de sa nièce étourdie, même à travers ce dédale de corbeilles et de mantes, de sacs à ouvrage et de coussins. Il était évident que la jeune Louise m'avait reconnu, grâce à la clarté pâle qui environnait, au dehors, mon visage penché sur la portière. Et je sentis une rougeur de triomphe passer sur ma figure ; mon amour-propre s'éleva, d'un seul bond, à dix degrés au-dessus de zéro.

« Je vais sortir la première, si vous le permettez, ma tante. Il vous sera plus facile de quitter la berline, aussitôt que je n'y serai plus. »

Et bientôt je sentis une petite main finement gantée s'attacher à la mienne, tandis qu'un pied mignon, en cherchant à se poser au milieu de ce fouillis, écrasait l'oreille de Pistache qui se prit, — comme on peut le croire, — à hurler affreusement. Bientôt la jeune fille, en un saut léger, eut atteint la portière ouverte, et s'y tint un moment debout, éclairée en entier par les rayons de la lune, qui commençaient à percer le voile de brouillards. Oh la charmante apparition que je n'oublierai de ma vie!

Elle était enveloppée d'une pelisse de satin brun, à longues manches garnies de fourrures, du bout desquelles s'échappait une petite main timide. Au moment de la chute de ce lourd équipage, le capuchon rose s'était un peu dérangé ; il était rejeté en arrière, sur les épaules de cette Louise jolie, et il laissait à découvert une forêt de boucles, blondes et finement crêpées, s'étageant autour d'un front admirable de forme et de poli. Son regard, brillant toujours, mais légèrement troublé, semblait chercher le mien pour y puiser du calme et de la confiance, et une larme, une seule larme, honteuse et bien vite séchée, tremblait comme un diamant au bord de ses cils. Ce joli visage, un peu pâli par la peur, se couvrait peu à peu d'une teinte rosée, et ces lèvres fines, contractées par l'émotion, recommençaient à essayer de sourire. Une de ses petites mains se cramponnait à la mienne ; une autre retenait avec précaution les plis de sa robe de satin blanc à raies roses. La lanterne de ma chaise de poste, que La Violette tenait à la main, projetait de grandes raies de lumière et d'ombre sur les buissons qui bordaient la route, sur la sombre masse renversée, et sur la robe soyeuse, à plis bouffants. Et moi, pour aider à descendre cette ravissante petite fille, j'avais mis chapeau à la main et genou à terre, comme si, ma foi, j'allais recevoir Sa Majesté la reine au bas du grand escalier de Versailles.

Mais mon extase, par malheur, ne put durer longtemps : Louise, de plus en plus rassurée, sauta légèrement à terre, et je me penchai de nouveau sur les profondeurs de la voiture renversée, pour en retirer la tante d'Armay, noble chanoinesse du chapitre de Remiremont.

Cette fois encore, on saisit ma main pour monter ; mais, cette fois, l'allure était moins leste, l'étreinte était moins douce, et, au lieu d'une charmante petite pensionnaire, je vis bientôt apparaître une haute et puissante dame du temps passé, grande, mince, un peu fanée, mais belle encore. Cette fois, je ne trouvai pas nécessaire de prolonger l'examen, et, pour faire ma cour à la dame, je pénétrai moi-même dans l'intérieur de la voiture, afin d'en retirer Pistache.

ETIENNE MARCEL.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

CURIOSITÉES SCIENTIFIQUES

LE RADIOMÈTRE

La scène se passe devant la vitrine d'un opticien, où une espèce de léger tourniquet installé dans un petit bocal de verre en forme de poire placée sur sa pointe, se meut sans qu'aucun mécanisme apparent semble chargé de lui imprimer le mouvement. Deux passants se sont arrêtés.

« En vérité, fait l'un, on jurerait que cela tourne tout seul.

— Certainement, dit l'autre, car d'où pourrait venir l'impulsion. La petite roue à ailettes est logée sous verre, les pivots portent aussi bien en haut qu'en bas, dans une chape creusée à l'extrémité d'une baguette en cristal.

— Il y a peut-être quelque aimant, quelque tige électrique par là-dessous.

— Eh non, car voyez, le pied qui, à la vérité, est fait de bois noir et pourrait dissimuler un conducteur repose lui-même sur une tablette de verre, et à son intérieur, il n'y a certainement place ni pour un aimant, ni pour un couple électrique. D'ailleurs, quand bien même on les y logerait, l'attraction produite par eux ne saurait avoir pour résultat la rotation de ce tourniquet qui, au surplus, ne semble pas fait d'une substance métallique, ce qui exclut la possibilité d'une influence magnétique ou électrique.

— Est-ce drôle !

— Est-ce curieux !

— N'est-ce pas, messieurs, que c'est curieux? dit un vieillard, en s'arrêtant à son tour devant le petit appareil rotateur qui a captivé l'attention des deux premiers interlocuteurs. »

Alors l'un de ceux-ci, comprenant ou croyant comprendre qu'il est en face d'une personne bien renseignée :

« Vous pouvez sans doute, monsieur, nous dire comment cela tourne?

— Mon Dieu, non, monsieur, et pour une bonne raison.

— Laquelle ?

— C'est que personne encore ne la connaît.

— Comment, personne? mais le constructeur de l'appareil pourtant ?

— Le constructeur de l'appareil est un habile artisan qui, sur des données à lui indiquées, ou sur un modèle fourni, a fabriqué ce délicat tourniquet; et voilà tout : dites-lui de vous en faire autant de douzaines que vous en désirez, mais ne lui demandez ni le comment ni le pourquoi du mouvement: car il ne pourrait que vous renvoyer à l'inventeur.

— Mais alors l'inventeur...

— Eh bien! l'inventeur vous répondrait ceci: J'ai remarqué, que si, dans un bocal de verre où l'on a fait le vide, on installe sur pivot un petit tourniquet dont les quatre ailes sont faites d'autant de lames de mica noircies à la lampe d'un côté, et laissées blanches ou brillantes de l'autre, et qu'on approche ce bocal d'une fenêtre lui amenant le jour dans un sens déterminé, les ailes du tourniquet se mettent en mouvement, comme s'il y avait attraction pour que l'une des deux faces du mica vînt à la lumière, et comme si arrivées au plus près de la fenêtre une répulsion avait lieu, qui chasse l'aile d'abord attirée. D'où le mouvement de gyration. C'est pourquoi j'ai donné à cet appareil, qui est évidemment mu par l'effet des *rayons* lumineux, le nom de *radiomètre*.

— Fort bien, monsieur, mais s'il vous plaît, la raison de ce mouvemeut de gyration?

— Ah! vraiment vous m'en demandez beaucoup; je suis convaincu que la lumière est ici le vrai moteur, puisque dans l'ombre le moulinet reste complètement immobile, et puisque à ceux qui affirmaient que la chaleur, compagne ou plutôt source ordinaire de la lumière, jouait un rôle dans l'affaire, on a répondu en leur montrant par l'approche de l'eau bouillante, que le calorique obscur est sans influence sur mon appareil; mais quant à donner la théorie exacte ou même approximative du mouvement qui se produit, j'avoue ne le pouvoir faire encore d'une manière satisfaisante. Il va de soi, n'est-ce pas, messieurs, que je ne suis point arrivé, moi savant, moi technicien, à la démonstration de ce phénomène par un pur effet de hasard ; et je pourrais au besoin fournir à l'appui de ce dire la description des expériences successives, et les divers modèles d'appareils qui m'ont graduellement conduit à la construction définitive du radiomètre tel que vous le pouvez voir exposé aujourd'hui à toutes les vitrines d'opticiens, mais pour l'explication indiscutable du phénomène, patience! j'y travaille, j'y songe et j'espère pouvoir d'ici à quelque temps lever tous les doutes et faire sur cet intéressant sujet la plus complète lumière.

Or, l'inventeur vous ayant ainsi parlé, force vous serait bien d'admettre que, même en étant fort savant, fort coutumier des observations délicates — et c'est évidemment le cas de M. Crookes, l'un des hommes les plus méritants du monde scientifique anglais — on peut parfaitement découvrir soit un principe, soit une application de ce principe sans être à même d'en déduire tout aussitôt la théorie précise.

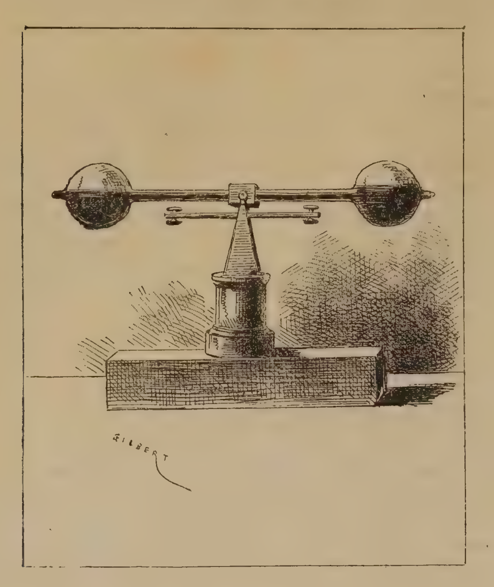
Eh, tenez, messieurs, il y a dans l'histoire des découvertes modernes un fait bien caractéristique qui n'est pas sans analogie avec ce qui arrive à propos du radiomètre.

Je veux parler de l'invention du Daguerréotype, ce merveilleux précurseur de la merveilleuse photographie sur papier (1).

Est-ce que Daguerre, le peintre, bien qu'ayant été doublé de Niepce, le chimiste, le physicien, a ja-

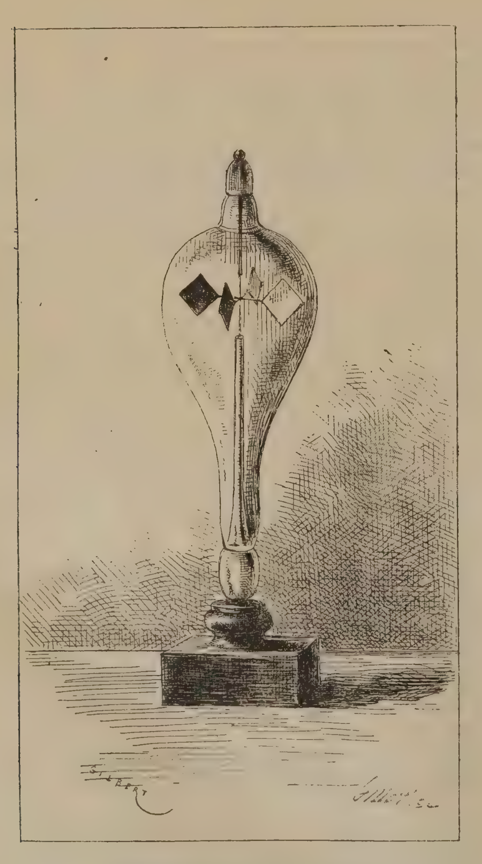
(1) Précurseur n'est peut être pas le mot juste car les premiers essais de *photographie* sont en quelque sorte contemporains du Daguerréotype, mais à celui-ci revient incontestablement la priorité des résultats pratiques.

mais pu donner une théorie rationnelle de son invention? et depuis, même parmi les savants de



Balancier thermique.

haute volée qui furent appelés à juger sa découverte, s'en est-il trouvé un pour donner le pour-



Radiomètre de Crookes.

quoi de l'affinité qu'avaient pour les vapeurs mercurielles les parties de la plaque iodée *touchée* par la lumière, tandis que les autres parties en étaient privées? Non, ce phénomène qui constituait à lui seul tout le principe de l'opération, n'a jamais été expliqué au moins d'une manière acceptable et compréhensible pour tous... s'ensuit-il que le Daguerréotype ne fût pas en lui-même une très-grande découverte?

— Assurément non; mais en établissant un tel rapprochement, voudriez-vous inférer que le fait de la rotation de ce menu tourniquet dans sa petite fiole privée d'air constitue aussi le principe d'une importante découverte?

— Ma foi, messieurs, je n'en sais rien; mais ce que je sais fort bien, c'est que les nombreuses discussions auxquelles a déjà donné lieu entre gens très-compétents, au sein des plus doctes assemblées, la gyration de ces quatre petites ailettes, et les dissidences même d'opinion qu'a produites l'examen du phénomène, démontrent qu'il y a là quelque chose de non vu, de non étudié encore, et que de ce quelque chose peut parfaitement résulter un jour ou l'autre la démonstration d'un nouveau principe physique.

Qui vivra verra !

Ce n'est pas d'ailleurs la première fois que la lumière est mise à contribution pour produire un mouvement.

Il me souvient qu'au temps de ma jeunesse, en 1823, un sieur Allard exposa lui aussi aux montres des opticiens un petit appareil qu'il appelait *Balancier thermique*, pour lequel il s'était fait breveter, bien que, affirmait-il lui-même, ce ne fût qu'un instrument de démonstration impropre à aucune application pratique.

Le balancier thermique d'Allard était formé d'un tube de verre, terminé par deux boules creuses, monté de façon à pouvoir osciller sur son milieu. Dans le creux du tube et des boules était enfermé un liquide facilement vaporisable, éther ou alcool et c'était par la dilatation due (comme le disent les termes mêmes du brevet auquel je me suis reporté l'autre jour) à la *lumière* ou à la chaleur, que le petit appareil fonctionnait, c'est-à-dire que le balancier oscillait sur son pivot.

Voyez d'ailleurs l'analogie :

« On augmente, porte le libellé du brevet, l'effet « et la sensibilité du balancier thermique en *noir-* « *cissant* la boule destinée à recevoir la chaleur ou « la *lumière*...

« Des balanciers de cette espèce recevaient leur « action seulement de la *lumière du jour* en les « plaçant devant une fenêtre fermée. »

Après avoir attiré l'attention pendant quelque temps le balancier thermique tomba dans l'oubli. J'aime à croire qu'il n'en sera pas de même du radiomètre de M. Crookes.

— Espérons-le.

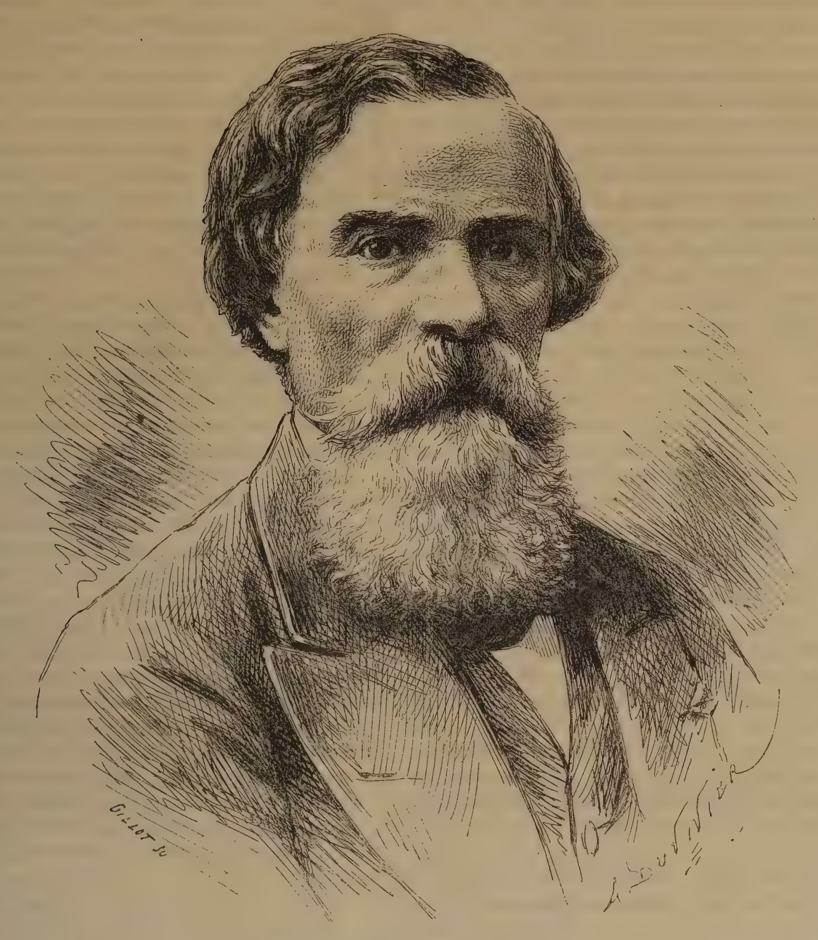
— Oui, espérons-le. »

Et les trois interlocuteurs, s'en allèrent chacun de leur côté, laissant devant la vitrine de l'opticien la place libre à d'autres curieux...

E. M.

BEAUX-ARTS

DIAZ



Diaz. Dessin de A. Duvivier.

La France vient de perdre un de ses plus grands artistes, le peintre par excellence des fêtes de la nature. Narcisso Virgilio Diaz de la Pena, fils d'une famille de Salamanque, noble, comme tout bon Espagnol doit l'être, naquit à Bordeaux le 20 août 1807. Son père, n'acceptant pas la royauté imposée de Joseph Bonaparte, s'était vu forcé de fuir de son pays, et ce ne fut qu'à travers les plus grands périls qu'il parvint à franchir les Pyrénées avec sa femme enceinte, Maria Manuela Belaro.

Les réfugiés ne trouvant pas à vivre sur les bords de la Gironde, le père passa en Angleterre où il mourut. Sa femme, nature énergique, traîna son enfant à travers la France, se fixa à Paris, y donna des leçons de langues, et mourut épuisée, laissant l'orphelin à la charité d'un ministre protestant retiré à Bellevue. Le brave homme aimait l'enfant, mais lui laissait la bride sur le cou; aussi quelle vie buissonnière il menait! Un jour qu'il s'était endormi couché sur l'herbe, il se réveille avec une forte douleur au pied droit; le pied enfle énormément, une rebouteuse le soigne mal, la gangrène se déclare, une amputation devient nécessaire; le petit bonhomme la supporte bravement, et se relève avec cette jambe de bois solide qu'il appelait en riant « son pilon ».

Ce n'était pas tout que d'avoir une jambe de bois, il fallait gagner sa vie. Diaz entre chez un imprimeur, mais lever la lettre ne lui allait pas; il se glisse chez un peintre de porcelaine commune, et se trouve assis à côté de Jules Dupré, de Raffet et de Cabat, destinés, eux aussi, à une glorieuse carrière dans les arts. Faire de petites mignardises, bien jolies, bien propres, n'était point dans le tempérament de Diaz; aussi son patron le pria-t-il lestement de ne pas salir ses tasses, ses assiettes et ses pots. Il entra alors chez M. Souchon, qui lui donna quelques leçons de dessin; muni de ce léger viatique, il voulut voler de ses propres ailes, et, par ordre de la faim, se mit à brosser des fleurs, des natures mortes, des paysages, des processions de moines, avec une furie endiablée, et ces

toiles, il les vendait de trente à quarante francs la paire. Ne croyez pas que ces œuvres de jeunesse fussent sans mérite ; la collection Rothschild en possède qui ne la déparent point, et une certaine dame Guérin a fait une très-bonne affaire en prenant toutes les toiles du jeune Diaz qui ne trouvaient pas acquéreurs.

Enfin, en 1835, il exposa au Salon la *Bataille de Médina*, que des artistes railleurs appelèrent *la Bataille des pots cassés*, puis vinrent les *Nymphes de Calypso*, où Jules Janin posa pour Télémaque. Lorsque Diaz eut donné à cette toile le dernier coup de brosse, il la regarda attentivement et dit : « Là ! voilà qui est bien ! c'est un vrai tableau de confiseur ! » Mais dès cette époque il était passé maître ; le devinant avant le public, les connaisseurs accaparaient ses fleurs et ses natures mortes d'une touche libre, d'une couleur éblouissante. La gerbe merveilleuse allait en effet s'épanouir, et à prix d'or on allait s'arracher ces perles étincelantes qui s'appellent *les Bohémiens allant à la fête, les Délaissées, la Fin d'un beau jour, la Rivale, les Présents d'amour, le Maléfice, l'Abandon, l'Amour désarmé* et ses *Sous-bois de Fontainebleau* qui ravissent d'admiration. Aucun peintre n'a comme lui fait courir l'air sous la feuillée, et accroché la lumière aux mousses, aux troncs des grands arbres : c'est hardi, étincelant, ferme et vrai. Quand Diaz est bon, il est prodigieux ; malheureusement il a produit trop, trop vite et abusé d'une fécondité dont il tirait orgueil. Il disait un jour : « Qu'on enferme avec moi Ingres dans une tour *sans gravures*, il y restera avec sa toile vierge, incapable qu'il est de tirer quelque chose de son fond ; moi, j'en sortirai avec un tableau. Il n'aimait que médiocrement la peinture de Courbet. « Ma peinture, lui disait-il un jour, fait bien dans les salons et les boudoirs, la tienne restera dans les antichambres et les cuisines. — Possible, répondit le maître d'Ornans, je ne peins pas pour les mauvais lieux ! »

L'homme, chez Diaz, révélait l'artiste. T. Sylvestre en a laissé un excellent portrait. « Taille moyenne, complexion robuste, sang bouillant, teint brun, bistré, chevelure, barbe, moustache d'une abondance luxuriante, et d'un ton noir bleu d'aile de corbeau ; grands yeux aux prunelles veloutées dans un fond de nacre humide ; mouvements brusques, parole prompte, emportée, pittoresque dans sa crudité, imprévue, mordante et comique dans son décousu et sa liberté sans frein. Au demeurant, bon père, bon camarade et le meilleur homme du monde, n'ayant qu'une passion, l'amour effréné du bric-à-brac, des bibelots, de toutes ces choses rares ou charmantes que le temps a respectées. »

La couleur l'enivrait, il était resté le fils du pays du soleil ; il adorait Vélasquez, Rembrandt, Claude Lorrain, Salvator Rosa, Rubens, les petits maîtres hollandais, Corrége, Corrége surtout, sa blonde et lumineuse idole, et, en les contemplant, il s'écriait : « Voilà les clairs, les lumineux, les magiciens, il me semble que tous *ces cocos-là* sont mes parents. » Il ne se trompait point, il était bien de leur famille. Il a retrouvé les blancheurs nacrées du divin pinceau qui créa l'Antiope, il a surpris quelquefois la lumière de Rembrandt, les effets de soleil de Claude, il possède des richesses de tons que Rubens n'eût point désavoués, enfin en lui on retrouve, par-ci, par-là, quelques-uns des beautés du grand Espagnol. Comme paysagiste, il est excellent ; il nous a laissé de la vallée de la Solle, du Bas-Breau, des gorges d'Apremont, de merveilleuses images. Comme il voit les mousses, les bruyères, les arbres et de quels traits de lumière il les éclaire et les perce !

Certainement la postérité fera un choix dans l'œuvre trop nombreuse du maître, mais les toiles qu'elle gardera, elle les mettra en belles places ; et ses Vénus, ses Dianes, ses Nymphes, ses Amours seront pour les artistes de l'avenir des objets d'admiration et d'étude. Regnault et Fortuny eussent peut-être peint le paysage comme Diaz, malheureusement dans notre école il n'est pas de peintre qui, à cette heure, le rappelle et le remplace.

A. de Fleury.

HISTOIRE NATURELLE EN ACTION

LE PIERROT

Au rossignol les bois touffus, à l'aigle les rochers inaccessibles, à la mouette blanche le rivage des mers, à l'hirondelle l'espace infini, à l'alouette les sillons de la plaine, à la grive joyeuse le pampre des coteaux.

Ciel et mer, plaines riantes ou vertes collines, le pierrot dédaigne tout cela.

A ce *gavroche* emplumé, il faut les cités bruyantes et les rues populeuses, les boulevards immenses, les places somptueuses, les squares élégants.

Aux charmes de la nature, aux beautés rustiques, le pierrot préfère le luxe et le bruit des villes.

Le pierrot est l'ami du tapage et du progrès.

Il se prélasse comme un bourgeois satisfait sous le péristyle des théâtres et trottine fièrement sur le dôme des palais.

Il est au Louvre comme chez lui et au jardin des Tuileries, dont il semble payer le loyer à l'Etat, on le voit se percher sans façon sur les statues de marbre.

Il va, vient cavalièrement, se posant tour à tour sur le casque de Miltiade, sur le poignard de Spartacus ou sur le nez de Thémistocle.

Un peu plus il nicherait dans le carquois de Diane ou dans la gueule d'un serpent de Laocoon. Il ne traverse pas le Pont-Neuf sans faire une halte souvent irrespectueuse sur la tête nue de Henri IV et, dans ses courses familières et vagabondes, il se

faufile sous les voûtes sacrées de Notre-Dame, ou il entre sans y être convié à l'Institut.

Le pierrot n'est pas beau; il ne porte ni habit vert, ni pourpoint bleu, ni manteau rouge, ni tunique jaune comme le serin, ni costume éclatant comme le chardonneret.

Sa tête est sans aigrette et sans couronne; il n'a même pas de cravate à son cou, comme la mésange et le pinson. Il porte un simple habit marron comme M. Prudhomme, et n'a aucune décoration. Il manque, si vous le voulez, d'élégance et de distinction, mais il a pour lui la hardiesse et la crânerie, la vivacité, l'expression.

Il est très-gourmand, mesdames; ses fruits de prédilection sont les cerises et les raisins; il fait ses délices des cigales et des papillons; il adore les petits scarabées.

Il aime aussi beaucoup les brioches.

Voulez-vous avoir une idée de sa voracité? Vous n'avez qu'à jeter quelques miettes de pain dans l'un de nos squares : aussitôt vous verrez s'abattre à vos côtés une nuée, une grêle, une trombe de pierrots. La pelouse en est comme mouvante et toute grise. On dirait qu'ils sortent de dessous terre ou qu'ils tombent du ciel, qu'ils sont vomis par le tronc des arbres ou les tuyaux de cheminées.

Ils piaillent, ils crient, comme si le feu était aux quatre coins de la cité ou l'ennemi aux portes, se fâchent, se poursuivent, s'envolent, reviennent, se bousculent, se battent à coups d'ailes, à coups de pattes, à coups de tête, à coups de bec.

C'est un vacarme infernal, c'est une émeute.

Paris est le paradis des... pierrots : au Luxembourg, aux Tuileries, dans nos squares et nos jardins de graves personnages viennent leurs distribuer le pain tendre, la brioche jaune ou le biscuit glacé.

Ils se plaisent surtout à être servis par les dames et c'est plaisir de les voir tourbillonner, en se jouant, autour d'un chapeau rose ou becqueter dans quelque main finement gantée comme dans une simple assiette en terre de pipe.

C'est un spectacle charmant : mais faut-il le dire? quand le repas est fini, convives ingrats et repus, les pierrots s'en vont digérer au loin, sans détourner la tête, comme s'ils avaient peur qu'on leur fît payer leur écot.

Le pierrot est rusé, narquois, bavard, pillard, goguenard; il est effronté, familier, batailleur, mauvaise tête. Ce sont là bien des défauts, mais il possède une qualité qui les fait pardonner tous : le pierrot a bon cœur.

Est-il pris au trébuchet ou enlevé par un matou, aussitôt tous ses camarades s'empressent de courir à son aide et tentent des efforts désespérés pour le tirer de peine.

Mettez à la portée d'un moineau de deux mois un moineau de quinze jours enfermé sans une mère et faites que le captif réclame le secours ou l'assistance publique, le libre n'hésitera jamais à pénétrer dans l'enceinte perfide pour apporter la becquée au prisonnier et faire de la charité maternelle un apprentissage qui lui coûtera la vie.

« Le moineau, dit Toussenel dans son chef-d'œuvre du *Monde des oiseaux*, est un volatile héroïque qui meurt et ne se rend pas... »

Un jour, au Palais-Royal, on vit un pierrot, encore jeune, forcer un roquet à la retraite en le pinçant violemment aux narines, aux grands applaudissements de la foule et aux *vivats* des autres moineaux perchés sur les arbres du voisinage.

Le pierrot a toujours été l'ami de l'homme : Pline raconte qu'un jour, un moineau, poursuivi par un émerillon, se réfugia vivement dans la poche de Xenocrate et qu'il ne quitta plus cette demeure improvisée; il y vécut, il y mourut.

Le philosophe Wagner, de Prague, avait un pierrot qui nichait dans sa bibliothèque entre deux vieux bouquins, sautillait sur ses épaules, sur sa tête, sur sa plume et l'accompagnait à la promenade.

Chaque matin, au point du jour, ce pierrot horloge lui piaillait dans l'oreille le lever de l'aurore et lui becquetait le front. C'était tout à la fois son ami et son réveille-matin.

L'histoire des pierrots est féconde en dévouements; mais le plus beau bienfait qu'on cite de cet oiseau, c'est le trait de ce moineau qui suivait son maître, un pauvre soldat condamné à mort, jusqu'au lieu de l'exécution, et demeura courageusement perché sur son épaule pendant la fusillade. Quand le corps, criblé de balles tomba, le moineau prit son vol.

Le pierrot aime à être logé grandement; il n'est point artiste, et, sous le rapport de l'élégance et du goût, son nid laisse beaucoup à désirer. Rien de coquet; mais quel bien-être à l'intérieur! tout est plumes, soies, duvet; tout est lambrissé des plus chaudes étoffes.

C'est mieux qu'un boudoir, c'est une alcôve.

Ce goût passionné pour les appartements confortables entraîne souvent le pierrot à faire mille et mille niches à l'hirondelle, à l'expulser de son domicile.

On rapporte aussi qu'il arrive parfois à l'hirondelle de se venger de l'usurpateur en le murant dans son nid, mais je ne croirai jamais que tant de cruauté puisse entrer dans le cœur d'une hirondelle.

Quand les beaux jours sont arrivés, quand l'alouette entonne d'une voix vibrante son joyeux refrain; quand la fauvette à tête noire soupire harmonieusement sous les chênes verts, et quand le rossignol en extase égrène, du haut des peupliers, sa mélodieuse chanson, l'homme alors se montre ingrat; enivré par tous ces chants, il oublie son humble ami, le pierrot.

Mais lorsque décembre est venu, que le vent gémit dans la cheminée et que l'hiver pleure aux vitres, constellées de givre; quand l'hirondelle est partie et que le rossignol ne chante plus, jetez vos regards au dehors : au milieu de la solitude et du silence, vous apercevrez, toujours alerte et toujours gai, le pierrot fidèle qui trottine fièrement sur le toit couvert de neige.

On dirait un joyeux convive se promenant sur la nappe blanche d'un festin.

S'il aperçoit votre silhouette, il prend son vol pour venir s'abattre sur la fenêtre et, de son bec, frappant aux vitres, il dit : « Pour l'amour de Dieu, ouvrez-moi! »

Puis il entre sans gêne et sans peur, s'approche du foyer et, ranimé par la chaleur, il accompagne le chant du grillon de son pépiement amical et familier.

FULBERT-DUMONTEIL.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Au moment où ces lignes parviendront à nos lecteurs, à qui nous souhaitons toutes sortes de prospérités, une heureuse fortune et le don de savoir en jouir, une bonne santé et la sagesse de ne point en abuser, tout ce qui constitue le bonheur, le peuple le plus spirituel du monde sera occupé à croquer des bonbons qui lui détérioreront l'estomac et à gâter ses enfants en leur donnant poupées, ballons, trompettes, tambours, colifichets, sucreries et le reste. Chaque membre de ce peuple de tant d'esprit et de cœur débitera pendant une semaine tous les mensonges imaginables, et tendra lèvres et joues au premier venu ; mais il est tacitement entendu que baisers et mensonges n'ont aucune valeur et qu'après s'être embrassé le samedi on garde le droit de se mordre le dimanche.

C'est l'usage, nous nous y soumettons comme tout autre, non sans maugréer toutefois, et, la semaine dernière, comme tous les Parisiens, nous avons visité les magasins où se trouvent les objets que la saison et le goût préparent pour les étrennes, mais j'ai fort simplifié ma tâche. J'ai bravement passé devant les marchands de joujoux, pensant que si trompettes, diables, toupies, pouvaient faire pour un jour la joie des enfants que j'aime, ils ne faisaient point le bonheur et la tranquillité de leurs parents, et, avec le même dédain, je me suis détourné des étalages de sucrerie de Siraudin, de Boissier, de Marquis, n'étant pas chargé de ruiner l'estomac de petits amis et de faire les affaires des médecins. Je suis allé tout droit chez nos grands libraires, et j'y ai vidé ma bourse avec un vrai contentement de conscience, avec le sentiment intime de bien dépenser mon argent. Puis notre affection égoïste y trouvait son compte.



La lettre au Cousin. Dessin extrait de *Nos petits Rois.*

Peut-être, au premier jour, bambins, collégiens, fillettes et belles demoiselles, accueilleront-ils « le papa aux livres », comme ils m'appellent, moins chaudement que s'il arrivait chargé de tintamarre et de clinquant, de fruits confits ou de sacs de bonbons ; mais les bonbons seront bientôt mangés, le clinquant deviendra terne, et les joujoux ne dureront guère ; mes livres avec leurs belles images demeureront, on les lira aux veillées, ils resteront sur la table du salon, et ils garderont dans la famille le souvenir de celui qui les aura offerts. Notre calcul est très-bon, rapportez-vous-en à nous, nous en avons fait l'expérience, et nous avons ainsi, quelquefois, eu la bonne fortune d'éveiller de jeunes esprits et de les tourner vers des horizons qui les ont charmés et retenus. Il y a livres et livres, c'est bien entendu; il ne faut point les choisir et les donner au hasard, mais les approprier à l'âge, au sexe, aux secrètes aptitudes que l'on a cru découvrir dans ceux ou celles à qui vous les destinez. Faire aimer les livres, mais c'est plus de la moitié de l'éducation.

Un livre n'est pas un cadeau à effet. — Le croyez-vous ? Eh bien ! allez chez Firmin Didot, chez Hachette, chez Mame, à la librairie de l'*Art*, on vous offrira des livres aussi magnifiques que les plus riches joyaux, des volumes à mettre sous des vitrines, des merveilles d'illustrations, de gravures et de reliures. On m'a fait voir des reliures pour le journal l'*Art* qui coûtent quatre cents francs par volume, et chacune de celles qui recouvrent l'exemplaire destiné à figurer à l'Exposition universelle en coûtera douze cents ! Et quel plus beau luxe peut avoir une maison ? Du reste, de plus en plus, le goût se tourne de ce côté comme aux époques vraiment grandes de notre histoire, et on ne peut qu'applaudir aux efforts de nos éditeurs, offrant souvent à des prix fabuleux de bon marché, comme le *Musée des familles*, des publications excellentes richement illustrées. Quelle *étrenne* plus sympathique à la jeunesse, plus amusante, plus morale, plus instructive pour tous les âges, peut-on offrir que ce recueil, fier de tant de suffrages et honoré de tant d'estime ? Dans nos bureaux, les donneurs d'étrennes trouveront encore les *Récits de la Grève*, de M. Ch. Delys, un nom bien connu, un nom aimé de notre public ; le *Monde des enfants*, le livre le mieux approprié au jeune âge, genre de littérature très-difficile et la plus importante de toutes. Chez nous se trouvent encore la *Comédie des animaux*, de Méry, de l'esprit, encore de l'esprit ; le *Voyage autour de ma chambre*, de M. A. Mangin, étude scientifique très-amusante, e

ce livre, si cher aux ménagères, l'*Art de bien vivre*, un art qu'il ne faut pas négliger. Tous ces volumes à très-bon marché sont illustrés d'une façon charmante.

Tout cela ne vous convient il pas? Passez les ponts, vous voici chez les frères Garnier ; entre autres ouvrages ils vous présenteront *Nos Petits Rois*, de M. Henri Jousselin, œuvre morale, ainsi qu'il convient à un grave magistrat d'en écrire, et d'une versification douce et facile appropriée à l'enfance, à ces petits êtres qui sont bien, en réalité, notre souci et nos maîtres. Ce volume, édité avec luxe et enrichi d'une foule de gravures sorties du crayon de G. Doré, Bertall et Yan Dargent, nos lecteurs peuvent en juger le mérite par les deux spécimens que nous faisons passer sous leurs yeux.

Aimez-vous mieux les beaux romans? MM. Garnier vous offriront une traduction nouvelle des *Promissi*, de l'illustre Manzoni, un des chefs-d'œuvre de la littérature italienne. Poëte étincelant et de grand vol, jamais, peut-être, Manzoni n'a été mieux inspiré que lorsqu'il a écrit les *Fiancés* d'une plume si chaste et si émue. Il est mort, il y a peu d'années, en 1873, et l'Europe entière, qui le connaissait surtout par son grand roman, a uni son deuil à celui de l'Italie. Mais nous reviendrons sur cet ouvrage quand nous serons moins pressés par l'espace et le temps.



Les Jouets. Dessin extrait de *Nos Petits Rois*.

Voulez-vous continuer votre pèlerinage à travers les bons livres entrez dans la maison Didot, une des gloires de la France : vous y trouverez des volumes sur l'art, sur l'histoire, sur l'archéologie, illustrés avec profusion ; mais regardez, je vous prie, ce beau livre, il est d'un des collaborateurs du *Musée*. M. Rambosson a écrit l'*Histoire des astres* ou l'*Astronomie pour tous*. Ce que c'est que d'être un vrai savant, tout devient clair sous votre plume; c'est le don de M. Rambosson, on le comprend comme si ce qu'il nous démontre ne touchait pas aux extrêmes limites de l'intelligence humaine. Avec lui on va de mondeen monde en faisant des enjambées d'une centaine de millions de lieues, et on apprend à connaître ces corps immenses qui roulent sur nos ou sous nos pieds, car on ne sait comment dire quand on parle de cette danse des astres où notre terre vaniteuse tient une si faible place.

Le beau livre de notre collaborateur nous rappelle une histoire, que l'on nous permette de la conter. Il y a bien des années, par un splendide nuit d'été, nous nous trouvions, quelques amis et moi, sur la terrasse de l'Observatoire de Paris. Un des plus grands génies, le plus habile vulgarisateur que la France ait possédé, François Arago était au milieu de nous, nous dominant de toute sa hauteur, et la lumière de la lune éclairait sa tête si expressive et si belle. Je ne me souviens pas quel phénomène céleste il voulait nous faire comprendre à nous, pauvres ignorants, mais je sais que nous le comprîmes parfaitement; la démonstration faite, muet, il resta quelques instants le regard plongé dans l'infini, puis il murmura lentement et à voix basse quelques paroles ; s'échauffant peu à peu au feu de son propre génie, et nous oubliant sans doute, il se raconta à lui-même la poésie des cieux. Jamais avant, jamais depuis, je n'ai entendu une telle parole, nous étions littéralement suspendus à ses lèvres; il allait mêlant tout, expliquant tout avec une passion débordante, toujours clair, d'une éloquence entraînante; et avec des expressions d'une grandeur inouïe, il nous chanta, pour ainsi dire, l'épopée et l'odyssée des astres. Si un homme a été sublime, ce fut Arago cette nuit-là, et, après l'avoir quitté, nous cheminâmes, sans échanger un seul mot, nous n'étions plus en possession de ous-mêmes, il nous avait écrasés, et, quand j'y pense, je crois voir encore ses cheveux soulevés par le vent, sa figure théâtrale, et entendre encore sa grande voix.

Une autre fois encore, je devais me trouver à pareille fête, j'avais l'honneur de dîner avec lui et l'illustre Humboldt, chez un ami commun. Quelle conversation merveilleuse que celle de ces deux hommes, frères par le génie et par leur mutuel attachement!... Si vous pouvez réunir à votre table deux causeurs aussi admirables, invitez toute la ville, et ne vous occupez ni de vos vins, ni du menu de votre repas. En sortant de chez notre amphitryon, M. de Gisors nul n'aurait pu dire ce qu'il avait bu, et même s'il avait mangé. Les plats circulaient sans qu'on y prît garde. A la vue d'une telle indifférence, Vatel se serait, une fois de plus, passé son épée à travers le corps.

Mais laissons là nos souvenirs et revenons à nos

chers livres. Nous voici dans cette maison Hachette, qui est le prototype de la librairie moderne. Quel mouvement, que de ballots, quel personnel empressé et quel mouvement autour de la caisse ! Allons, allons, la France n'est pas morte ; les publications de la maison Hachette vont aux quatre coins de l'univers, elles remplissent les pupitres des colléges, des pensionnats, les bibliothèques des savants, la cabine du marin, les collections fastueuses des gens du monde; tous ces ouvrages-là attestent la vitalité du génie français. Voulez-vous connaître *Rome?* Voici l'histoire de la ville éternelle de notre collaborateur, Francis Wey. Voulez-vous des voyages? Voici le *Tour du monde*, et *Amsterdam* et *Venise*. Désirez-vous aller plus loin et connaître les mœurs des Etats-Unis, ce peuple que nous avons tant intérêt à étudier? Prenez la *Conquête blanche*, de Hepworth Dixon ; mais je dois vous prévenir qu'une fois que vous l'aurez ouvert, vous ne le quitterez plus, vous lirez sans vous arrêter ses pages, vous admirerez ses gravures, ses paysages, ses scènes de mœurs rendus par un fidèle burin.

Redescendez vers la Seine, entrez chez l'éditeur Ducrocq ; parmi les livres nouveaux, il vous offrira *L'Éducation d'Aline*, excellent ouvrage de M. Georges Fath. Il y a longtemps qu'on l'a dit, instruisez les femmes si vous voulez faire des hommes instruits et moraux. Ce sont elles qui nous donnent nos premières empreintes, et ces empreintes des premiers jours, nous en gardons toujours les traces. Les génies dont le monde s'honore sont et seront toujours le reflet bon ou mauvais de leurs mères. Les derniers Valois sont l'image de Catherine de Médicis, et Henri IV, de l'illustre femme qui le mit au monde en chantant. Les paysannes religieuses et austères de la Vendée enfantèrent ces fils géants qui firent un instant trembler la République sur ses bases formidables. C'est donc à créer la femme, à lui montrer ses devoirs, que G. Fath s'est étudié, et il l'a fait dans un cadre doux, ingénieux, et aimable; c'est l'œuvre d'un romancier moraliste qui sait ouvrir et charmer les âmes.

M. Ducrocq vous offrira encore *Le Robinson noir* de M. Alfred Seguin. Robinson... Quels souvenirs ce seul nom éveille et rappelle à tous, Vendredi, le chat, le chien, le perroquet du solitaire, ses peurs, ses combats, son petit empire, et cette île, à tout prendre, heureuse, où il passa tant d'années. Depuis l'œuvre de Daniel Foë, combien d'imitations, plus ou moins réussies en ont été faites ! *Le Robinson noir* en est une des meilleures. Le cadre et la donnée en sont fort originaux. C'est donc un très-bon livre, une *étrenne* digne en tout point d'être offerte.

Il va sans dire que ces deux ouvrages, le *Robinson* surtout, sont illustrés avec beaucoup de goût.

En vérité, en vérité, je vous le dis, mes frères, conservateurs ou républicains, instruisez-vous, lisez donnez pour *étrennes* ou pour récompense des livres aux enfants ; le salut est là, le chercher ailleurs est folie.

Mais revenons à la vie parisienne.

Il y a quelques mois, je vous racontais le spectacle pittoresque qu'offrent les démolitions dont Paris est le théâtre. Vous savez, sans doute, que ces démolitions donnent droit à des indemnités en faveur des personnes qui sont expropriées de leurs boutiques. La Municipalité de Paris a reçu une demande d'indemnité d'un genre assez original, et certainement nouvelle.

Nous reproduisons la pièce, elle en vaut la peine.

« Les soussignés,

Mafflard, Jules-César, premier clerc d'huissier depuis trente ans,

Lambin, Achille, ancien marchand de chapelure.

Et moi, Anatole Legrand, expéditionnaire au ministère des finances depuis vingt ans,

Tous gens bien famés dans le quartier Saint-Roch où nous habitons,

Nous avons l'honneur d'exposer à Messieurs les conseillers de la ville de Paris les faits suivants :

Depuis quinze ans en bonne compagnie d'amitié, sans querelle, ni noises, Mafflard, parce qu'il est marié avec une femme difficile, Lambin parce qu'il est garçon, et moi étant heureusement veuf et sans enfants, nous avions l'habitude, tous les soirs, à sept heures et demie, de nous réunir et de prendre notre café, et le dimanche un verre de bière en plus, au café Baluchon, rue d'Argenteuil, établissement bien fréquenté, tranquille et de bonnes mœurs, sans femmes légères.

Le maître de l'établissement, qui nous connaissait comme de bons clients, nous donnait ses dominos neufs, ses cartes propres, il nous chauffait bien, nous éclairait parfaitement. Enfin nous passions là en braves bourgeois, tous les trois anciens gardes nationaux, des soirées paisibles et heureuses.

Voilà, maintenant, notre bonheur parti. Vous avez fait abattre la rue d'Argenteuil, le café Baluchon a été démoli, et son propriétaire s'est retiré des affaires. Tout cela est très-bien, Baluchon ne se plaint pas, il a été indemnisé, mais nous, Messieurs, nous n'avons rien reçu. Cependant il y a un article du Code qui dit que tout tort à autrui doit être réparé, c'est ce qu'affirme, en sa qualité de clerc d'huissier, notre ami Mafflard, et la chose en soi me paraît de toute raison.

Or, le tort que nous supportons est incontestable. Changement d'habitudes à un âge où ce changement est pénible, douloureux, certitude de ne prendre que de mauvais café et de le payer plus cher, et risque plus grand, si nous allons dans un autre établissement faire notre cinq cents au piquet voleur; nos mœurs, Messieurs, nos mœurs peuvent gravement en souffrir. Les femmes légères pénètrent partout... Mais sans nous arrêter à cette crainte au-dessous de la moralité de notre âge, il nous a été fait un tort, un tort réel, très-appréciable, car le soir, à présent, nous errons comme des âmes en peine, sous les galeries du Palais-Royal où Lambin a pris un bon rhume.

A ces causes, Messieurs, Jules-César Mafflard, Achille Lambin et moi, nous demandons la réparation à laquelle nous avons droit, et à votre haute justice nous laissons le soin de fixer le chiffre de l'indemnité que nous trouverons toujours trop faible.

Agréez, Messieurs, etc. *Signé*: Legrand.

Que dites-vous de la pétition? Elle vous fera sourire, mais au fond n'a-t-elle pas quelque chose de juste et voyez-vous ces trois bons hommes dont la vie est complètement renversée ! Je ne les crois pas jeunes, ayant beaucoup de ressources en eux-mêmes, ils sont capables d'en mourir.

Il ne mourra pas le comte, le prince russe, — il n'était ni prince ni comte — que la police correctionnelle vient de condamner à quinze mois de prison. C'est toujours la même comédie qui atteste la séculaire bêtise de la population parisienne. Il arrive on ne sait d'où, descend dans un bon hôtel, avec un bagage à tenir dans la main, mais il se dit grand seigneur, riche à millions, les bourses s'ouvrent; il trompe hôtelier, négociant, banquier, il fréquente les théâtres, donne des bouquets merveilleux aux actrices, leur promet des attelages de chevaux de l'Ukraine, fête joyeusement les acteurs, et, pendant plusieurs mois trouve toujours des dupes. Vous vous figurez peut-être que ce Lazarille est un beau garçon à la tournure princière, un escroc de grand vol; détrompez-vous c'est un méchant gamin à qui on ne donnerait pas plus de dix-huit ans, gauche, niais, sans dehors, mais doué d'un aplomb... Il ira tresser des chaussons et des paillassons à Poissy, mais, soyez-en sûr, les Parisiens resteront ce qu'ils sont, c'est-à-dire prêts à se laisser duper par le premier coquin qui fera montre d'une carte armoriée. Cependant la police fait à ces gens là bonne chasse, et, quand elle tient une piste, elle la suit bien. Voyez ce qu'elle vient de faire pour la femme coupée en morceaux dont elle avait ramassé les débris à Saint-Ouen. Quelle route elle a eu à parcourir, d'abord pour la reconnaître et pour remonter jusqu'à Billoir, si Billoir est vraiment le meurtrier. Voyez aussi combien le crime est bête : le coupable avait emporté, dispersé les fragments humains, fait disparaître les traces de sang, et il va niaisement jeter dans les fosses de la maison les entrailles ; imprévoyance plus grande, dans son affreuse boucherie, il ne défigure pas la victime, c'était cependant la première pensée qui aurait dû lui venir ; car, si la femme n'avait pas été reconnue, comment le soupçon serait-il venu jusqu'à lui? Heureusement le sang versé rend aveugle et fou.

Si, à Paris, les assassins tuent, les journalistes, de temps à autre, en font autant, avec cette notable différence que leurs victimes se portent bien. Ainsi, il y a quelques jours, une feuille annonce que M. Valette, l'éminent professeur de droit, est mort, Aussitôt les journaux de faire la nécrologie du défunt. Heureusement qu'ils n'avaient que du bien à en dire, car sans cela le mort qui n'était point mort, qui se portait même à merveille, aurait passé un fort mauvais quart-d'heure. De ce chef, M. Vallette ne peut point se plaindre, la presse a raconté sa vie et rendu à son caractère et à son talent un hommage mérité. Mais le pseudo-mort a sa famille dans le Jura, des amis un peu partout, quel n'a pas été leur chagrin pendant vingt-quatre heures! MM. les journalistes y devraient prendre garde et dans leur chasse enragée aux nouvelles à sensation, ne pas tuer si facilement les gens. Cette légèreté est un des vilains côtés d'une vilaine presse, et si elle 'arrêtait l à encore !...

De la presse à l'Institut il n'y a qu'un pas, les Immortels ont reçu un nouvel Immortel. M. Charles Blanc a voulu sortir un tantinet des traditions, et dire, à peu près, ce qu'il pensait de M. le comte de Carné, son prédécesseur. Grand scandale sous le dôme Mazarin et au dehors. Suivant les uns, M. Charles Blanc a manqué à toutes les convenances, selon les autres il ne mérite que des louanges pour avoir préféré sa Vérité à Caton. Nous ne nous prononçons pas, mais ce débat nous a rappelé une vieille anecdote.

Au temps jadis, alors que classiques et romantiques, étaient en guerre, Victor Hugo menait au combat les barbus et les chevelus contre les « perruques. » Le grand poëte voulut entrer dans la place forte de ses adversaires, c'est-à-dire à l'Académie, et le voilà, suivant l'usage, faisant aux académiciens les visites de rigueur : les uns le reçoivent à merveille et lui promettent leurs voix, les autres lui donnent ce qu'on appelle de l'eau bénite de cour. A cette époque figurait un homme à peu près oublié mais qui n'était point sans mérite, M. Duval. M. Duval, chef des classiques, résolut de faire une exécution, et reçut de pied ferme le poëte. Celui-ci expose ses titres.

— Je suis l'auteur de quelques volumes de poésies...

— Je les ai lues, quelques-unes sont bonnes, mais vos odes ne valent ni celles de Rousseau ni celles de Lebrun.

— J'ai écrit des romans, *Notre-Dame de Paris*...

— *Notre-Dame de Paris* serait bien, si de ces quatre volumes vous en faisiez deux.

— Enfin, monsieur, puis-je compter sur votre suffrage?...

— Non, monsieur, et je vais vous dire pourquoi : vous êtes fort batailleur, fort guerroyeur, M. Hugo, or l'Académie étant une réunion de gens de paix, une société dans le vrai sens du mot, vous ne pouvez point en faire partie, vous n'êtes pas *sociable*. »

Le joli de l'affaire est que ce *bon* M. Duval eût fait battre des montagnes. M. Charles Blanc, s'est-il montré sociable, puisque sociable il y a, là gît toute la question.

On a inauguré à Aix la statue d'un homme qui ne fut point de l'Académie, mais qui, d'une manière impérissable, a attaché son nom à la gloire française. Sans contestation aucune, Mirabeau a été et reste le plus grand orateur que nous ayons eu ; voix superbe, œil plein de flammes, geste dominateur, inspiration sublime, sang-froid et véhémence, il possédait tous les dons de la tribune. D'un autre côté, que de scories ; vie licencieuse, conduite déréglée, âme malheureusement vénale, grandeur et misère enfin. Ce n'est point l'homme que les Provençaux ont voulu honorer, mais bien le génie de l'éloquence.

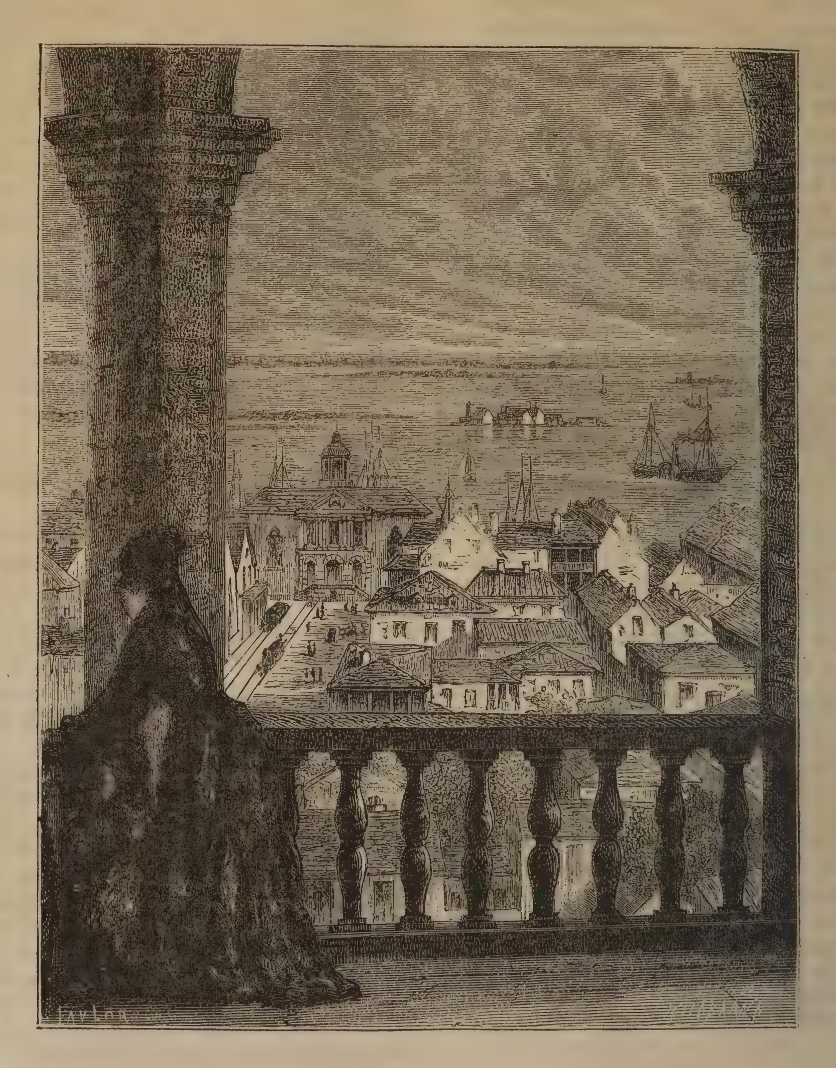
Si, en province, on élève des statues, à Paris nous nous occupons à relever les monuments qu'une fureur sauvage a détruits ou calcinés. Les travaux de l'Hôtel-de-Ville se poursuivent, et déjà on répare le pavillon de Flore, car il paraît que les Tuileries seront conservées; j'espère bien que les architectes ne rétabliront pas ce palais en relevant les tristes bâtisses dont le mauvais goût de Louis-Philippe l'avait surchargé. Est-on jamais sûr de rien avec les architectes !

Respecteront-ils l'œuvre gracieuse de Philippe Delorme? Mais hélas! s'ils ont ce bon goût; ce qui ne sera point sauvé est le beau jardin de Lenôtre,

si majestueux et si gracieux dans son ensemble. Le conseil municipal a décidé qu'une voie publique, ouverte jour et nuit, les traverserait, voie carrossable livrée à toute circulation. Nous savons bien que ce sera une grande commodité pour le quartier Saint-Germain, mais j'ai peine à me faire à l'idée de voir charrettes et camions traverser sous ces beaux ombrages qui gardent tant des souvenirs.

On avait pensé d'abord à tracer la *rue* nouvelle de manière à relier le pont Solférino avec la place Vandôme : ce plan a été repoussé, et c'est en face du Pont-Royal qu'elle sera tracée; elle viendra aboutir à la rue des Pyramides, qui doit être prolongée et coupera la voie que l'on est en train de déblayer entre l'Opéra et le Théâtre-Français.

Je me souviens du temps où, quand on parlait de



Vue de Charlestown, prise du Beffroi. Extrait de la *Conquête blanche.*

porter la main ou la pioche sur le vieux Paris, ce n'était qu'un cri d'indignation ; les amis du moyen âge criaient à la barbarie, au vandalisme ! Aujourd'hui tout se tait, nulle protestation ne s'élève, tout le monde sent la nécessité de donner une ville nouvelle à une société nouvelle ! d'un mouvement et d'une activité incroyable, qui va toujours demandant de plus en plus de l'air, de la lumière et de l'espace. On a beau les élargir, les principales artères de la Cité sont toujours trop étroites, et l'intersection de la rue Montmartre mérite d'être appelée le carrefour des Ecrasés, nom dont l'a baptisée Méry. Vous avez traversé le cap Horn, disait-il à un marin, qu'est-ce que cela, moi je franchis tous les jours le débouché du faubourg Montmartre.

A. de Villeneuve.

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ. 6-1986.

VARIÉTÉS

LA POSTE ANCIENNE ET MODERNE (1)



Post-office, courriers gaulois, chinois, au moyen-âge, le Cabinet noir. Composition de E. Morin.

VIII

— Où s'arrêtera le progrès? s'exclama l'ancien courrier de la malle. Pour mon compte, j'estime que nous verrons peut-être les choses les plus merveilleuses. Mais permettez-moi de vous dire que nous sortons de la question des postes pour aborder celle de la télégraphie.

— C'est vrai, remarqua un des assistants. N'avez-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

vous rien à nous dire de plus sur la façon dont on transmet les lettres ?

— Si fait, et moi qui vous ai initiés aux travaux des bureaux ambulants des chemins de fer, je puis vous donner quelques détails sur les services maritimes de la poste...

— Dites, dites, fit l'ingénieur-géographe.

— Je n'ai pas besoin d'indiquer ici la révolution opérée dans la correspondance universelle par la navigation à vapeur. Par voiture, on mettait autrefois douze jours pour faire cent vingt cinq lieues ; aujourd'hui, le même temps suffit pour aller de Paris à New-York. Toutefois, nos services maritimes réguliers de la poste ne datent guère que de l'année 1835, du moment où la vapeur a détrôné la navigation à voiles. L'administration des postes a commencé son service régulier en parcourant le bassin de la Méditerranée, au moyen de dix navires à vapeur, de la force de cent chevaux chacun. En 1836, elle porta les correspondances sur les côtes de l'Italie, de la Grèce, de la Turquie et de l'Egypte. Un agent avait sur le navire la fonction de disposer tout pour la réception et l'expédition des dépêches. En 1842, on créa le service de la Corse, ayant lieu deux fois par semaine. Des bâtiments de l'Etat portèrent les dépêches dans toute la Méditerranée, jusqu'à l'époque où se fonda la *Compagnie des Messageries*, administration privée agissant sous le contrôle de l'Etat. Cette compagnie étendit sa navigation et entra dans la mer Noire ; elle desservit, en s'élançant sur l'Atlantique, la France, l'Espagne et le Portugal, le Sénégal, le Brésil et la Plata. En 1862, elle inaugura les lignes de l'Indo-Chine, de la Chine et du Japon : l'extrême Orient eut avec nous des correspondances régulières. Bientôt les paquebots de la poste traversèrent la mer Rouge et l'Océan Indien, en touchant à Saïgon, à Shang-Haï et à la Réunion. La compagnie des Messageries compte plus de cent navires. Au moment où je vous parle, trois grandes compagnies exploitent neuf grandes lignes. La compagnie Valéry va en Algérie, en Italie et en Corse ; la compagnie des Messageries nationales exploite toute la Méditerranée, l'Indo-Chine et le Brésil ; la compagnie générale transatlantique possède les lignes du Mexique et celle du Havre à New-York.

— Puis de fréquentes conventions postales, interrompis-je, facilitent extraordinairement les services internationaux, depuis plus de deux siècles. La diplomatie a multiplié les traités de la France avec l'étranger, et nous pouvons correspondre avec une foule de nations par des lettres ordinaires, par des lettres chargées, par des imprimés, et même par des échantillons de marchandises.

— Il ne faut pas s'imaginer, reprit l'ancien courrier de malle-poste, que les bureaux à l'étranger soient de date récente. Au moyen âge, il existait à Rome des établissements particuliers où les princes chrétiens entretenaient des agents qui distribuaient ou expédiaient les dépêches dont on les chargeait. La France, la Sardaigne et l'Espagne, notamment, avaient chacune dans la Ville Éternelle un bureau de poste spécial.

— Mais ces bureaux ont disparu vite ? demanda l'un de nous.

— Non pas. En 1828 il y avait encore à Rome un bureau français.

— J'en conclus, avec plusieurs auteurs qui ont traité cette question, dis-je aussitôt, que dès le seizième siècle l'idée de nos offices étrangers se faisait jour, et que les bureaux de poste de Rome, dont on ignore l'action et les attributions, rendaient déjà de signalés services à la correspondance européenne.

Le courrier en retraite voulait nous expliquer les rouages de l'administration des postes à Paris, entrer dans mille détails sur les progrès et sur les défauts de cet établissement. Mais il n'en eut pas le temps. Nous nous séparâmes. Je devais partir le soir même pour la capitale, en m'arrêtant quelques heures seulement à Vannes, pour y prendre des commissions.

Aussitôt arrivé à Vannes, je me rendis au bureau de poste. Je savais qu'on m'y avait adressé une lettre importante de Paris.

IX

Nos lecteurs ignorent peut-être que les étrangers, de passage dans une ville, ont un moyen de correspondre avec les personnes ne possédant pas leur adresse.

On place sur l'enveloppe ces mots : *poste restante*. On indique, outre le nom du destinataire, le nom de la ville où il doit passer et retirer la lettre.

Je n'avais point de passe-port, mais seulement des papiers propres à établir mon identité. Ainsi muni, je me présentai au bureau de poste de Vannes, et je réclamai la missive, dont je pus prendre connaissance immédiatement.

Cette missive me rappelait à Paris, par voie directe ; au lieu de me permettre encore quelques excursions en Bretagne, je fis à la hâte mes commissions dans Vannes, et je ne tardai pas non plus à monter en chemin de fer.

Revenu à Paris, je courus à l'administration des postes, car là aussi je devais avoir une ou deux lettres confidentielles, adressées *bureau restant*.

Rien de plus curieux que la physiologie des gens qui fréquentent le bureau de la *poste restante*, à Paris. « C'est là, dit M. Maxime du Camp, que viennent les faiseurs de projets imprimés à la quatrième page des journaux, et qui, n'osant avouer leur nom, demandent qu'on leur réponde à des initiales indiquées ; à ceux-là les lettres ne sont remises que sur le vu de la quittance du fermier d'annonces : c'est là le moyen d'éviter les erreurs possibles ou les mauvaises plaisanteries. » Beaucoup de personnes à visage affairé, des étrangers surtout, aux époques d'exposition universelle, des messieurs ou des dames qui s'enveloppent de mystère, sont les clients de la poste restante, où des intrigants de toute sorte apparaissent quelquefois.

Je ne dois pas essayer de soulever ici les voiles de la correspondance *bureau restant*, et je préfère terminer en faisant mesurer aux lecteurs l'étendue des progrès obtenus par la poste depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours.

Une visite à l'administration centrale des postes offre le plus grand intérêt. On s'étonne que dans un espace de terrain relativement minime, tant d'affaires et de travaux puissent être accomplis, et

l'on est émerveillé quand on apprend que, durant une année, il s'y manipule trois cents millions au moins d'objets, par deux mille agents.

Par quelle manutention passe une dépêche, pour aller, de la boîte où l'envoyeur la jette, au domicile du destinataire? Les agents la sortent des boîtes, la trient, la portent en sacs aux chemins de fer, et en un clin d'œil la dirigent selon son adresse vers les pays les plus lointains. Les facilités pour correspondre d'un hémisphère à l'autre, résultent d'une multitude de boîtes, répandues sur le sol de la France, sur les navires, ou attachées aux véhicules de toute espèce. Du plus humble village, l'habitant des nations civilisées peut entretenir de ses affections ou de ses affaires la personne la plus éloignée de lui, sans que beaucoup d'erreurs viennent lui faire obstacle.

L'administration centrale des postes, aujourd'hui située dans un hôtel de la rue Jean-Jacques-Rousseau, se meut dans un local insuffisant, qui ressemble à un véritable dédale, et dont on a essayé plusieurs fois de la tirer pour lui assigner une installation plus convenable.

C'est depuis l'année 1757 que la *Ferme des postes* a été placée en cet endroit, et malgré des aménagements multipliés, malgré des annexes assez importantes, l'établissement est une sorte de ruche aux cases étroites, entassées les unes sur les autres, et ne parvenant à fonctionner qu'à force d'ordre dans tous les services.

X

Voilà où l'art de correspondre aisément et promptement nous a conduits. Voyons maintenant les origines de la poste.

Elle nous vient de l'antiquité. Des courriers, se relayant, transmettant les ordres du souverain à ses représentants dans les provinces éloignées, devenaient nécessaires. Cyrus ou Darius, chez les Perses, établit une ligne de courriers entre la mer Grecque et Suze. Auguste, chez les Romains, employa des relais pour les communications entre Rome et les frontières de l'Empire.

Il semble avéré, d'autre part, qu'en Chine et au Japon l'usage des relais de courriers est connu depuis un temps immémorial.

En Gaule, sous l'administration romaine, l'invasion des Barbares bouleversa les postes. Le fléau de Dieu s'efforçait d'interrompre les communications entre les villes qu'il voulait ravager. Ce désordre ne cessa guère qu'à l'apparition de Charlemagne, et encore sa création de courriers impériaux ne durat-elle pas plus longtemps que ne dura son brillant règne. Sous ses successeurs, la France retomba pour ainsi dire dans la nuit : les nobles féodaux se contentèrent de messagers particuliers allant porter leurs missives de châteaux forts en châteaux forts.

Au quatorzième siècle, l'Université organisa un système de messageries, afin de se mettre en rapport avec les pays qui lui envoyaient des écoliers. Ces messageries se chargeaient de transporter des voyageurs, des paquets et des correspondances. L'Université tirait bon profit de son invention; elle avait des jaloux; elle ne tarda pas à trouver dans Louis XI un concurrent tout à fait redoutable.

Cet habile politique fonda les postes, au grand avantage de la puissance royale. Dès 1464, le roi nomma un grand maître, dirigeant des maîtres coureurs royaux, au nombre de deux cent trente, payés par Louis XI au moyen d'un impôt de trois millions de livres qu'il leva aussitôt.

Les coureurs, ressemblant fort aux courriers de la malle dont nous connaissons les attributions, ne devaient porter que les missives du monarque. Mais peu à peu, par nécessité autant que par la tolérance, ils portèrent les lettres des particuliers, sous la condition que ces lettres seraient préalablement lues.

Ainsi, nous voyons déjà l'origine du *Cabinet noir*, dont se sont servis la plupart des gouvernements de l'ancienne France, et que Louis XV transforma en « cabinet du secret des postes, » parce qu'il avait pour passe-temps favori de décacheter et de lire les lettres. Sous la Restauration seulement, un ministre déclara que le cabinet du secret des lettres n'existait plus à l'administration des postes. Le public ne pensa pas moins que, pour raison d'Etat, le principe de l'inviolabilité du secret des lettres était parfois méconnu, et à l'heure où j'écris, bien des gens croient encore que le cabinet noir fonctionne comme autrefois.

Mais revenons à l'histoire. Sous Henri III, l'administration des postes commença à l'emporter sur les messageries de l'Université. Sully augmenta le nombre de ses relais, déclara les chevaux de poste objets du domaine royal, et créa un contrôleur général versant au trésor, pour son monopole, une somme de cent mille livres environ.

De cette époque date « la ferme des postes », sur laquelle le gouvernement de Richelieu établit son autorité absolue en frappant les lettres d'un tarif régulier, au lieu d'admettre la taxation arbitraire des anciens commis. La France fut divisée en vingt zones postales, ayant chacune un administrateur particulier, lequel correspondait avec le surintendant général des postes à Paris.

Vainement l'Université réclama. Elle perdit son procès, et les postes appartinrent à l'État; des améliorations successives, notamment les « boîtes » placées dans les carrefours principaux et les rues les plus fréquentées, assurèrent le succès de la « poste à un sou » d'abord, puis de la « poste à deux sous », ou « petite poste ». L'administration faisait une distribution par jour dans Paris.

En 1791, il y eut une direction générale des postes; six ans après, le gouvernement nommait un « commissaire près la ferme des postes », et de 1804 jusqu'à l'année présente, le chef de l'établissement est qualifié « directeur général des postes », sous le pouvoir du ministre des finances.

Pour juger, sans longues études, de l'accroissement qu'a reçu cette administration, il suffit de remarquer que, en 1825, quatre-vingt-six millions d'objets étaient manipulés par elle, et qu'aujourd'hui le chiffre est d'au moins sept cent millions.

Chaque année amène des augmentations sensibles, malgré la télégraphie électrique et les facilités que les transports par chemins de fer donnent aux correspondances accomplies en dehors de la poste.

AUGUSTIN CHALLAMEL.

NOUVELLES

MA GRAND'MÈRE ET SON COFFRET (1)

Tout le monde était donc sauvé ; mais la bise était âpre, la nuit froide et sombre. Il fallait songer au plus tôt à s'éloigner de ce chemin désert, à chercher quelque part un gîte. Et je ne tardai pas à prendre mon parti.

— Mesdames, — dis-je, m'adressant plus particulièrement à la tante et lui parlant le plus respectueusement qu'il me fut possible, — je crois difficile de relever maintenant cette berline, qui ne pourra guère se remettre en route qu'à la pointe du jour. Mais comme il est nécessaire que vous puissiez trouver un abri pour cette nuit, voudriez-vous me faire l'honneur de vous placer dans ma chaise de poste, dont le postillon vous conduira au relais le plus voisin?... Si je me permets, madame, de vous faire cette proposition, croyez que vous n'aurez point à rougir de l'avoir acceptée : je me nomme Henri de Nancré; je suis fils unique du baron de ce nom, et, de plus, capitaine au régiment de Champagne.

— Monsieur, — me répondit la chanoinesse avec douceur, — je n'avais pas besoin de savoir votre nom pour savoir que vous êtes un parfait gentilhomme. Votre conduite et vos nobles manières déjà me l'avaient appris. Madame la baronne d'Armay et sa nièce vous sont très-reconnaissantes de vos dévoués services, et vous le prouvent, du reste, par leur empressement à les accepter.

La jeune fille n'ajouta rien au petit discours de sa tante, et se contenta de s'incliner gracieusement. Aussitôt j'installai ces dames, le plus commodément possible, dans ma chaise de poste, dont j'occupai la banquette de devant, et laissant mon domestique que je chargeai de veiller sur la berline renversée, je sentis bientôt les chevaux m'emporter au galop, en compagnie de la jolie jeune fille au capuchon.

Les premiers compliments une fois échangés, ces dames restèrent silencieuses. Elles étaient évidemment mal à l'aise en se trouvant ainsi seules, dans la nuit, sur une grande route, en compagnie d'un étranger, d'un inconnu. J'appris, par quelques paroles qu'elles échangèrent, — qu'elles se rendaient à Paris, et que la jeune fille, élevée par sa tante dans l'intérieur du chapitre, allait rejoindre ses parents.

C'était une charmante petite espiègle que cette Louise, une enfant toujours en mouvement et en joie. Elle frappait, l'un contre l'autre, ses petits pieds blottis dans du satin ; elle perdait son mouchoir, cherchait sa bonbonnière, baisait les mains de sa tante, et tirait l'oreille à Pistache. Ma présence, assurément, la retenait un peu; mais je voyais bien que, sans cela, elle se fût livrée, sans repos et sans contrainte, à son babil charmant de caprice et de naturel.

— Un joli voyage, n'est-ce pas, tante?... tout plein d'événements et de péripéties!... A Epinal s'est brisé l'essieu de la berline ; au relais suivant, nous avons perdu Pistache, et cette nuit, nous roulons dans un fossé!... Je pourrai bien me permettre d'écrire mes aventures, pour qu'on les lise au chapitre, le dimanche, entre les vêpres et le souper... Mais il nous manque quelque chose encore... des voleurs à l'affût au coin d'un bois. Oh! comme ce serait joli!... Des coups de feu d'abord... (s'ils n'atteignaient personne !...) Pistache qui aboierait de fureur, les chevaux qui prendraient le mors aux dents, monsieur qui s'élancerait par la portière, l'épée au côté et le pistolet au poing... Ah! pardon, monsieur, avez-vous une épée et des pistolets?

— Mademoiselle, j'ai eu l'honneur de vous dire que je suis capitaine au régiment de Champagne.

— Ah! c'est vrai, je l'avais oublié! Et un bon capitaine ne s'embarque pas sans biscuit, pas plus qu'une dame de chapitre sans sa bonbonnière, — ajouta-t-elle en me tendant, avec un geste d'enfant, la petite boîte d'émail qu'elle tenait à la main.

J'y pris une dragée, que je porte encore sur mon cœur, et puis elle continua son beau château en Espagne :

— Mais, n'est-ce pas, monsieur, c'est dans les grandes forêts sombres que se trouvent les brigands? Est-ce que, par hasard, il n'y en a pas sur notre route ?

— Mademoiselle, nous n'en avons plus qu'une à traverser, mais c'est la bonne. Entre Paris et nous, se trouve la fameuse forêt de Bondy.

— Ah! ah! nous compléterons peut-être nos aventures, ma tante, — s'écria Louise, en sautant sur sa banquette, et en frappant dans ses petites mains.

— Seulement, vous oubliez, ma chère, que la forêt de Bondy est loin encore, et que nous ne jouirons de la compagnie de monsieur que jusqu'au plus prochain relais.

— Ah! quel dommage! — fit Louise avec regret, en laissant tomber ses mains, et en penchant la tête. Puis elle ajouta d'un air triste :

Et j'aurais tant aimé les voleurs !

Etait-ce moi ou les voleurs qu'elle regrettait si sincèrement? Était-ce le pied de la chanoinesse qui lui avait inspiré cette explication un peu tardive, et, dans sa première explication, son cœur seul avait-il parlé?

Quoi qu'il en soit, l'enfant désappointée resta désormais silencieuse, et je me mis à méditer à loisir, dans mon coin. Mais ceci, toutefois, ne dura pas longtemps, car bientôt nous vîmes briller les feux du plus prochain village; les aboiements des chiens annoncèrent notre entrée, et la chaise de poste roula bientôt dans la cour du *Soleil d'Or*. Nous étions arrivés, et mon bonheur allait finir.

J'essayai de le prolonger, du moins; j'introduisis

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

ces dames dans la salle du rez-de-chaussée, où nous soupâmes ensemble; mais mes compagnes n'avaient que peu d'appétit, et Louise, si hardie et si babillarde dans l'ombre de la chaise de poste, était devenue beaucoup plus timide en présence du quinquet et des flambeaux d'argent dont l'hôtelier avait jugé convenable de nous gratifier. Pistache et moi nous fîmes surtout honneur au repas ; lui, en sa qualité d'épagneul câlin affamé, moi, pour soutenir la réputation du régiment de Champagne, et je pris congé de ces dames au bas de l'escalier, en me promettant de les revoir le lendemain, et, peut-être, de les suivre.

Oh ! demain, elles seront encore là ! Louise la frileuse aura défait sa mante devant le feu flambant de l'hôtelier ; elle me tendra sa petite main, elle me saluera de son gai sourire. Puis-je avoir autre chose à attendre, à rêver ? Oh ! que Paris me



Le Souper. Dessin de Gilbert.

semble loin, avec sa foule tourbillonnante et sa fiancée inconnue, et comme je voudrais voyager toujours, toujours, par le vent et la pluie, sous le ciel gris de novembre, si j'avais là, devant moi, le gai rayon de ce sourire, et si, au lieu de chaud soleil, je voyais ces yeux bleus scintiller.

27 octobre 17...

O douleur ! ô rage ! ô trahison ! elles sont parties ! parties sans m'avoir dit un mot, sans même m'avoir salué de loin ! A dire vrai, d'abord, je me suis montré stupide. Ce matin, à huit heures, elles montaient dans leur berline, tandis que je dormais paisiblement dans mon lit. O nature grossière, accablement niais ! Devrait-on jamais dormir quand on a donné son cœur ?

Mon cœur? eh bien ! l'ai-je vraiment donné pour le quart d'heure ?... Voyons, capitaine, soyez candide : confessez vous de bonne foi. Suffit-il, pour que vous preniez l'éveil, qu'on ait vu sourire une fillette, qu'on l'ait sauvée dans la chute d'une berline, qu'on ait décliné son nom à sa tante, et qu'on ait marché sur la patte de son chien ? Ne sont ce pas là les circonstances les moins romanesques, les plus ordinaires, les lieux communs les plus usités ?

Oui, mais cette fillette est blonde, elle est gracieuse, elle est naïve, elle a de la tendresse plein la voix, et de l'esprit plein les yeux. Elle a je ne sais quoi, enfin, qui démonte les moustaches les plus intrépides, qui renverse un vaillant capitaine que, jusqu'à présent, beaucoup de fines œillades n'avaient pas même ébranlé.

Et pourtant, que ferai-je de ce sentiment jusqu'alors ignoré ?... Y céder est absurde ; y résister, impossible. Vivrai-je, tout le reste de mes jours, d'un souvenir et d'un rêve, de l'image d'une enfant admirée un moment et disparue le lendemain ? Et mon père qui me trouve une femme ? et la famille d'Auvrat qui m'attend à Paris ? Rien ne me détournera donc de cette route déjà tracée ? Il me faudra achever ce voyage fatal, que j'avais si triste-

ment commencé, le cœur plein de regrets et dépourvu d'espérances, et aller m'offrir sottement à une femme que je ne connais pas et que je n'aimerai jamais !...

Si, du moins, je l'avais revue !... J'ai questionné l'hôtelier, afin d'apprendre les plus petits détails sur les instants qui ont précédé son départ. Il m'a répondu qu'elle était descendue, enveloppée dans sa mante brune, toute souriante et jolie après cette nuit de repos. Il paraît qu'elle a cherché des yeux dans les profondeurs de la salle vide, qu'elle a fait quelques pas dans la cour, qu'elle tournait autour de l'escalier. Enfin, comme la berline roulait devant la porte de l'auberge :

« Ma tante, — a-t-elle demandé, — allons-nous donc partir sans dire adieu à ce gentilhomme ?

— Il dort, ma chère amie ; il serait peu convenable de troubler son repos.

— Mais sans lui laisser un remercîment, un...

— Mon amie, si celui qui nous a aidées hier eût été un manant, je l'en aurais récompensé en lui donnant ma bourse ; mais, puisque c'est un noble qui a eu cet honneur, il en sera récompensé suffisamment par le souvenir de sa bonne action et de sa galanterie... Montez la première, mon enfant.

— Et là-dessus, — dit l'hôte, — les portières de la berline se sont refermées, et la voiture est partie. Il m'a semblé voir que la jolie tête se penchait un peu à la vitre baissée, pour regarder en l'air.

Et moi, je ronflais pendant ce temps-là, triple sot !

28 octobre 176...

« Demain j'entrerai dans Paris ; après demain, j'irai à l'hôtel d'Auvrat ; je verrai la fiancée que m'a choisie mon père. C'est fini, Louise est partie, Louise m'a oublié : je ne sais pas même son nom. Peut-être me conservera-t-elle un vague souvenir, mais ce souvenir sera si incertain, si fragile !...

« Quand elle se rappellera les incidents de son voyage, mon image se présentera peut-être à sa pensée, placée sur le même rang, sans doute, que celle du vieux postillon qui a versé sa berline, ou du gros aubergiste qui lui a préparé à souper...

« J'ai fait un rêve d'une nuit, voilà tout.

« Seulement, il faut être raisonnable, à présent ; il faut se montrer bon fils, et gentilhomme modèle, mon devoir est de me marier... O mademoiselle d'Auvrat, mon devoir me deviendra-t-il doux ? Quand vous rougirez à votre première révérence, quand vous me regarderez à travers vos cils, en faisant mine de baisser les yeux, vous ne devinerez pas, sans doute, que votre triste fiancé vous dédaigne à cette heure, que votre futur mari voudrait vous fuir, pour mettre son nom, son cœur et son épée aux pieds d'une petite inconnue de seize ans ! »

29 octobre 176...

« En entrant dans Paris, j'ai changé la direction de ma chaise de poste, afin de passer en chemin, devant l'hôtel d'Auvrat, rue Culture-Sainte-Catherine. Le père de ma fiancée appartient à la noblese de robe ; on s'en douterait rien qu'en voyant sa demeure.

« L'édifice est sombre, large et carré comme le tribunal d'un juge ; les faîtes des cheminées, noircis par la fumée et un peu évasés par le haut, figurent une rangée de toques magistrales, et deux grands escaliers de pierre neuve et massive, descendant de chaque côté du perron, s'étendent sur la façade sombre, comme le rabat empesé sur la poitrine d'un avocat... Peut-être en m'attendant ma douce fiancée copie un plaidoyer ou feuillette les dossiers d'une *affaire*.

« Oh ! horreur ! Pendant ce temps-là, Louise, sans doute, croque un bonbon, ou tire les oreilles à Pistache... Qu'il y a donc des chiens heureux !

1er novembre 176...

« Oh ! la belle Toussaint ! oh ! le jour charmant, l'heureuse fête !.. En ce moment, la pluie tombe, tourbillonne, et il fait nuit. Les cloches de la veille des morts commencent à lancer dans les airs leurs tintements lugubres ; le vent emporte au loin ces plaintes, et y mêle ses gémissements. Et pourtant, dans ce deuil solennel, au milieu de cette nuit qui frissonne et de ces voix qui pleurent, je me sens si transporté, si confiant, si heureux, que j'en ai presque oublié de prier pour ma mère. Et je n'y manquais jamais, pourtant, dans la sombre veille des Trépassés !... Mais que mon père avait bien choisi ! que la Providence est grande, et la vie est douce !

« Ce matin, après la grand'messe, j'ai pris mon uniforme neuf ; je suis monté dans une chaise, et je me suis fait conduire à l'hôtel d'Auvrat. J'avais pris un courage sincère, une résolution sombre ; je m'étais décidé à obéir, si faire se pouvait. Et je me disais en route : Adieu, bonheur ! adieu, amour ! adieu, jeunesse ! Le mariage n'a point le charme des sourires tendres et des rêves dorés ; il est la chaîne éternelle des sacrifices réciproques et des devoirs austères, et c'est lui qui m'attend là-bas, dans cette grande maison de robe et de bonnet carré.

« Aussi, en y arrivant, avais-je l'œil humide, le pas incertain, le regard sombre. En traversant la grande cour, où je marchais la tête basse, je paraissais compter les pavés, tandis qu'en réalité je comptais les instants qui me séparaient encore de celui où mon destin allait être fixé. Je ne sais pas très-bien encore comment je franchis le vestibule haut et sombre, le large escalier de pierre à balustrade sculptée ; mais je cherchai à reprendre contenance en traversant la vaste antichambre, et en pénétrant dans le salon.

Cette pièce était élevée, sévère et peu éclairée, comme le reste de l'édifice ; une lourde table de chêne sculpté en occupait le centre ; elle était tendue de damas vert sombre à crépines de velours rehaussées par un fin liseré d'or. Quelques grands portraits d'ancêtres, à mine roide et imposante, semblaient me regarder avec dédain et se demander quel était donc ce gendre de mauvaise humeur qui pénétrait, l'oreille si basse, dans ce sanctuaire de famille. Tout cela me faisait l'effet d'un nuage opaque, d'un brouillard terne ; je ne voyais pas encore le soleil qui se cachait derrière ces vapeurs.

« J'avais dit mon nom au valet, et bientôt le baron et la baronne parurent, et me reçurent avec de grands témoignages d'affection. Ce fut le baron lui-même que je considérai d'abord avec le plus d'in-

térêt. Grand, bien fait, coiffé à l'Oiseau-Royal comme mon père (je ne pouvais moins attendre de la sympathie qui les unit), il avait, somme toute, une belle et respectable figure de vieillard, où l'affabilité du gentilhomme se mêlait à la pénétration du juge. De grands yeux bruns fort clairvoyants, vifs encore sous leurs noirs sourcils, qui, en se fixant obstinément sur moi, rendaient encore plus pénible l'embarras de cette première visite ; une bouche fine et bienveillante, un nez de race, caractérisaient ce visage affable et distingué. Après m'avoir salué cordialement, il parut m'engager à me rapprocher de la baronne.

— Ma chère Blanche, — lui dit-il, — quoique nous voyions aujourd'hui pour la première fois le fils de notre cher ami, que ses devoirs et le soin de son commandement ont toujours retenu aux armées, il nous suffit de la parole du digne baron de Nancré pour le recevoir en ami, et pour le traiter en gendre. Engagez-le donc, ma chère, à se mettre tout à fait à l'aise avec nous; en votre qualité de femme, il vous sera certainement plus facile de l'apprivoiser.

Ces paroles du baron démontraient clairement qu'il avait remarqué mon air embarrassé et ma mine sombre; aussi je fis sur-le-champ tous mes efforts pour me remettre, et je présentai mes compliments à la baronne, que je considérai dès lors avec attention.

Elle était de petite taille, très élégante, et mince encore. Déjà vieille, et le visage un peu ridé, mais que de finesse dans ses yeux bleus ! quelle grâce aimable dans son sourire ! Avant qu'elle m'eût parlé, elle m'avait conquis déjà, et je sentais que je me résignerais fort bien à avoir une semblable belle-mère : « Ah! si sa fille, — pensai-je, — pouvait lui ressembler! »

— Monsieur le capitaine, — reprit toutefois le baron, après les premiers compliments, — ne trouvez-vous pas étrange la conduite des deux papas!... Il y a dans deux familles, deux enfants jeunes, bien élevés, soumis, bien chéris tous les deux, et tous les deux aimables (ici je fis un salut). On les choisit, on les fiance; ils apprennent, bientôt après, à se connaître et à s'aimer, et, en ce cas, on les marie. Trouvez-vous quelque chose à redire à mon plan, monsieur Henri de Nancré ?

— Non assurément, monsieur.

C'était la politesse qui me faisait parler ainsi; cependant mon cœur ne pouvait se taire plus longtemps.

— A moins que, — poursuivis-je...

Ici le courage me manqua.

— A moins qu'ils ne se prennent en grippe ! — reprit le baron en riant. — Ma foi, le cas n'a pas été prévu ; mais, en supposant qu'il advienne, rassurez-vous, monsieur Henri !... Vous n'avez pas encore juré fidélité devant mon ami, le curé de Sainte-Catherine. Et pour ma petite fille, il n'y aurait qu'un fiancé de perdu.

— Mon ami, je crois que vous y allez trop vite, — fit doucement observer la baronne. — M. Henri arrive de voyage, il a roulé quatre jours sur des chemins affreux ; il doit être à demi mort de froid et épuisé de lassitude, et, quand il se présente ici au débotté, vous lui parlez mariage!... Donnez-lui donc un peu le temps de remettre ses esprits. Pensez à tout ce qu'il peut y avoir, dans un pareil voyage, de fatigues et de soucis, de périls et d'aventures !

Est-ce que la baronne voulait se moquer de moi?... Je la regardai en ce moment, et je vis le sourire à la fois le plus railleur et le plus bienveillant me montrer ses dents encore belles.

— Mais supposez-vous donc, madame la baronne, qu'un capitaine au régiment de Champagne, qui a vu le feu depuis dix ans et qui a fait ses premières armes à Fontenoy, ait les nerfs aussi délicats qu'une duchesse ou une présidente? — C'était le baron qui parlait. — Vous lui faites tort, en vérité, et je suis sûr que le fils de mon vieil ami n'est pas homme à se lasser d'une route aventureuse, entreprise dans le noble but d'aller conquérir la main d'une dame.

— D'une dame inconnue, ajoutez, monsieur le baron.

— Raison de plus pour avoir hâte de la connaître, n'est-ce pas, mon chevalier ?

— Sans nul doute, — répondis-je en commençant à sourire.

— Et vous vous demandez, probablement, pourquoi nous ne vous la montrons pas, — continua mon futur beau-père. — Toutes sortes de suppositions fâcheuses peuvent vous traverser la cervelle, et troubler votre cœur d'amoureux. Eh bien ! rassurez-vous, monsieur l'impatient. Pas plus tard qu'aujourd'hui, vous allez la connaître.

— Nous avons voulu, — reprit la baronne d'Auvrat, — lui épargner l'embarras d'une présentation officielle... Vous ne savez pas, monsieur Henri, jusqu'à quel point nous aimons cette enfant gâtée. C'est le trésor de notre vieillesse, la seule restée, la dernière venue, au moment presque où mes cheveux allaient blanchir.

— Avec cela, — dit le père, — elle est sauvage et timide. Élevée loin de nous, dans un couvent, elle ne connaît ni les fêtes, ni les belles manières de Paris, et je suis sûr, M. le capitaine, que vous la trouverez bien gauche, et point assez coquette. Cela vous sera désagréable au premier abord peut-être; mais je pense qu'après le mariage vous n'en serez point fâché.

Après le mariage!... Il parlait comme si j'eusse été coffré déjà, ce cher baron!

— Tenez, mon ami, — reprit-il aussitôt, — assez de préambules. Si vous avez faim, acceptez d'abord une tasse de chocolat, afin de vous remettre ; si vous avez déjeuné, passez par cette porte, et allez au jardin. C'est là que vous trouverez ma fille, si je ne me trompe, dans les alentours du petit pavillon. Faites connaissance d'abord ; vous me rendrez réponse ensuite.

— Pas aujourd'hui, certainement, — dit la mère. — Il faut, vous sentez bien, monsieur, que la connaissance soit un peu plus ancienne. Allez, monsieur Henri, allez, — dit-elle, en me voyant hésiter, — vous vous chargerez de ramener notre fille ici, de ma part. Et, m'ayant donné ce message pour vaincre mon hésitation visible, elle m'ouvrit elle-même la porte vitrée, et je descendis les degrés en tremblant.

Au bas du perron s'étendait une allée de tilleuls bordée d'une épaisse charmille. L'allée était sablée ; mais on était en automne, et les feuilles rougies

s'amoncelaient en touffes sous les pieds. Seulement, de chaque côté des tilleuls, s'étendaient deux vastes pelouses vertes et veloutées, bordant un piédestal de marbre où se dressait quelque dieu antique. Au-delà des pelouses, des touffes de houx et de sorbiers, qui conservent leur corail et leur verdure même pendant les jours tristes de l'hiver. Ce jardin ne manquait ni de fraîcheur ni d'élégance, mais il était bien régulier, bien froid; je le voyais en automne, et c'était bien là l'apanage d'un conseiller au Parlement.

Le silence y régnait surtout, interrompu seulement, de temps à autre, par le pépitement d'un moineau ou la chute d'une feuille sèche. A mesure que j'avançais dans l'allée, je sentais mon cœur défaillir. Il me semblait que j'allais trouver au bout une fiancée morne, lente, à l'œil éteint, au teint grisâtre, sombre comme l'automne, froide comme le jardin.

Au détour de la grande allée, j'aperçus le pavillon, mais je ne voyais rien autre chose encore. Ce petit temple aux colonnettes légères, à la coupole découpée, était entouré d'un bosquet conservant son feuillage, et où mon regard ne pénétrait pas. Tout à coup, je crus entendre le frôlement rapide d'une robe de soie parmi les branches, et le bruit de petits talons craquant sur le sable, mêlé aux glapissements d'un chien. Mon cœur battit; je sentis mes joues se colorer et mes lèvres frémir... Cette voix d'épagneul, il me semblait l'avoir connue. Ce petit aboiement sec, âpre, irrité, suivi d'un sourd grondement, ronflant et sonore... Oh! si c'était Pistache!... Un moment je fermai les yeux... Lorsque je les rouvris, Louise était devant moi.

Oui, Louise, avec ses cheveux blonds crêpés, sa robe de satin à raies roses; Louise dont les joues, le front, le cou même, sont devenus pourpres au moment où elle m'a aperçu. Comme elle était étonnée, comme elle avait peur, la pauvre petite, la pauvre chérie! Pour moi, j'étais radieux, j'étais fou de surprise et de joie.

— C'est vous qui êtes Louise!... C'est vous qui êtes mademoiselle d'Auvrat!

Je ne trouvai d'abord pas autre chose à lui dire. Puis je la vis si tremblante, si émue, que je la fis asseoir sur un banc au bout de l'allée.

— Savez-vous que je venais à Paris par l'ordre de mon père, pour vous connaître, quand là-bas, je vous ai rencontrée? Savez-vous que je ne voulais plus vous épouser, — c'est-à-dire épouser Mlle d'Auvrat, — parce qu'en vous voyant, j'avais commencé à vous aimer? Oh! que le hasard est grand, et que je suis heureux! C'est-à-dire que je serai heureux un jour... si vous parvenez à m'aimer comme je vous aime.

J'avais tort de lui parler ainsi, assurément, et en toute autre circonstance, je ne me serais point permis un aveu si franc et si brusque; mais la surprise et la joie m'avaient entièrement bouleversé! Louise, de son côté, commençait à se remettre.

— En quittant le *Soleil d'Or*, — repris-je, — vous vouliez encore témoigner votre reconnaissance à ce gentilhomme. La lui avez-vous conservée? Puis-je espérer que vous y joindrez un jour un peu d'indulgente affection?

— Comment aurais-je pu vous oublier, — répondit-elle avec une malice timide, — quand Pistache lui-même se souvient de vous? Regardez, monsieur de Nancré.

En effet, l'épagneul tout joyeux flairait mes bottes, la queue frétillante et la mine éveillée.

Je ne sais plus trop ce que je lui ai dit, ni ce qu'elle m'a répondu; je suis pourtant parvenu à comprendre que si monsieur le capitaine, par amour pour Louise, ne voulait point épouser mademoiselle d'Auvrat, celle-ci, sans méchante rancune, entrait cependant assez bien dans les vues de ses parents, à l'égard de monsieur Henri, le capitaine. Et lorsque, après avoir causé à peu près une demi-heure, laissant attendre la baronne et s'inquiéter monsieur le baron, nous sommes rentrés dans la grande salle, j'ai été presser chaleureusement la main de mon futur beau-père, l'assurant que mon plus cher désir était d'avoir ma fiancée pour femme, et que je me présenterais sans crainte devant monsieur le curé, son ami.

20 novembre 176...

Voici vingt jours déjà que je n'ai touché à ce journal. Mais à quoi bon écrire? Mes jours sont si pleins, mon cœur si satisfait! Si je voulais continuer ce cahier chaque jour, je n'aurais perpétuellement que la même chose à redire. De la joie sans fin, du bonheur à chaque page; de si doux projets d'avenir! Mon devoir est d'accord avec ma tendresse; mon rêve a pris un corps et s'est fait femme; j'aime, et je suis aimé de Louise d'Auvrat.

Nous formons le cercle le plus intime, la famille la mieux unie. Le baron et la chanoinesse en constituent l'élément grave; la baronne, Louise et moi, l'élément jeune et léger. Puis, nous avons le jeune Paul, qui est à lui seul une espèce de tiers parti. Il est neveu du baron d'Auvrat, et cousin de Louise.

C'est un orphelin de vingt ans, dont le père est mort lieutenant sur un vaisseau de guerre. Paul se montre souvent triste quand sa cousine est gaie; lorsqu'elle fait l'insouciante, il devient encore plus rêveur. Louise m'a dit à l'oreille qu'il a une grande passion en tête, je ne sais trop pour qui, et, du reste, je ne m'en inquiète guère. Il est brun, il a le profil accentué et l'air noble du baron; il a un cœur excellent, une complaisance à toute épreuve, un ton doux et sensé, et de charmantes manières. Il me comble de prévenances, et je suis sûr que j'aurai en lui un ami dévoué.

Louise me parle souvent de lui avec une amitié et une vivacité charmantes. Dans son enfance, il a été presque son frère, toujours son compagnon, son ami. C'était lui qui faisait le plus souvent les devoirs de l'étourdie, qui allait demander sa grâce quand elle avait mérité d'être mise en pénitence, qui lui dénichait des oiseaux, et bêchait son petit jardin. Un jour, il s'est mis à la recherche d'une perruche envolée et l'a rattrapée, à force d'adresse et de courage, à l'extrémité d'un des grands acacias qui bordent la pelouse. Une autre fois, il a défendu Louise contre les coups de bec furieux d'un beau cygne, qui se pavane encore aujourd'hui sur l'eau verdâtre du bassin.

Aussi comment n'aimerais-je pas celui qui, avant moi, a protégé, a amusé ma Louisette? C'est elle

qui me redit tous ses souvenirs d'enfance, avec toute la grâce de son babil coquet et de son sourire mutin. Elle commence toujours ainsi : « Quand j'étais enfant..., » ou : « Quand j'étais petite... » comme si elle se figurait qu'elle fût à présent bien grande, en effet! Mais la gentille baronne que ce sera, cette petite femme de quinze ans!

6 décembre 176...

Je viens de recevoir une lettre de mon père; il est enchanté de me voir entrer dans ses idées, souscrire à ses projets, avec une aussi réelle ardeur.

Il quittera notre château au commencement de janvier, et c'est à la fin de ce mois qu'aura lieu notre mariage. Aussitôt après la cérémonie, nous



La Reconnaissance. Dessin de Gilbert.

partirons pour Nancré, ma petite pensionnaire et moi, et nous y passerons seuls les trois ou quatre premiers mois de notre union. Aucun des parents ne nous y suivra, parce que nous nous proposons de faire là une espèce d'école buissonnière.

— Je m'en irai comme en vacance, — nous a déclaré Louise à cette occasion, — et parce que j'ai l'intention de jouer à la grande dame, pour la première fois de ma vie, il faut me laisser libre, et ne pas me gronder... C'est pour cela que ma tante d'Armay, papa, maman, et votre père, resteront ici pendant quelques semaines, juste le temps nécessaire pour que j'apprenne à me tenir droite, à ne pas perdre mes clefs, à commander mes toilettes, à gouverner mes domestiques, et à ne pas faire de pirouettes en entrant au salon. Après cela, quand madame la baronne de Nancré aura achevé son apprentissage, ils seront les très-bienvenus, et j'irai les recevoir, à une lieue en avant du village, en carrosse à deux chevaux et en toilette de cour, avec du rouge, des mouches, et un collier de diamants... Je ne permets donc à personne, maintenant, de nous empêcher, Henri et moi, de prendre récréation complète, et de nous faire des niches tout le long du jour..., excepté à vous, Paul, — ajouta-t-elle, en se tournant vers son cousin. — Allons, vous n'êtes pas encore très-vieux, quoique vous fassiez parfois vos yeux noirs et votre mine maussade, comme par exemple en cet instant. Donc, c'est dit : si vous vous sentez envie de patiner sur les étangs, et de jouer à pigeon vole, vous viendrez à Nancré, où monsieur le baron et madame la baronne auront toujours un fauteuil et une escarpolette à votre disposition.

C'est ainsi que Louise décide, invite, règle, ordonne les joies de notre présent, et les projets de notre avenir. Et elle le peut bien, la chérie, et elle le doit, car elle est le guide, la maîtresse et la bonne fée de ma vie.

20 février 176....

Notre mariage a été célébré, il y a trois jours, à Paris, dans l'église Saint-Paul. Immédiatement après la bénédiction du vieux prêtre, nous avons reçu celle de nos très-chers parents, et, de la sacristie, nous nous sommes rendus sous le portail, devant lequel stationnait notre chaise de poste tout ornée et enrubanée. Là ont commencé les adieux, les pleurs, les embrassements.

— Au revoir, cher père; au revoir, maman, — a sangloté Louisette. — Maman chérie, priez pour moi soir et matin, afin que je puisse devenir une personne raisonnable, une bonne femme et une bonne ménagère... Tante d'Armay, envoyez mes respects à nos mères, et... soignez bien Pistache!

C'est que Pistache lui-même n'est pas venu. Louise a voulu laisser à Paris jusqu'au dernier souvenir de ses enfantillages, afin de se consacrer toute à moi, et à ses devoirs sérieux.

C'est le cousin Paul qui l'a prise dans ses bras, pour l'aider à monter en voiture.

— Adieu, Paul; ne soyez pas trop triste de ne plus me voir, — lui a-t-elle dit doucement, — et venez à Nancré quand vous voudrez... Maman, n'oubliez pas de m'envoyer la recette du gâteau d'amandes.

Là-dessus, la voiture s'est ébranlée, et notre attelage est parti au galop. Alors j'ai pris Louisette dans mes bras, et je l'ai tenue longtemps appuyée sur mon cœur, pour la première fois depuis que je la connais, depuis le jour où je l'ai aperçue à travers les vitres de la berline.

Le soir du jour suivant, nous sommes descendus au *Soleil d'Or*. L'hôtelier était déjà prévenu de mon arrivée; mais il ne devinait guère quel changement avait eu lieu pour moi en ces quatre mois d'intervalle, quelle gentille petite femme je ramenais à mon château de Nancré. Quelle mine effarouchée il a faite sur le seuil de sa porte, la bouche béante, les yeux tout grands ouverts, et son bonnet de laine s'échappant presque de sa main!

— Enfin, je suis bien bête, après tout, de m'étonner, — nous a-t-il dit, après son salut. — Quand un beau jeune gentilhomme secourt une charmante demoiselle, et que la charmante demoiselle se sent reconnaissante envers le beau cavalier, il est tout naturel, ma foi! que cela finisse par un mariage... Enfin, je suis bien à vos ordres. Le souper est servi, monsieur le baron.

Alors j'ai fait asseoir Louise et je l'ai servie comme autrefois, lui choisissant les meilleurs morceaux, et remplissant son verre. Ah! comme mon cœur était plein et comme le *Soleil d'Or* me paraissait transformé!

Le lendemain matin, nous nous sommes mis en route de bonne heure, afin d'arriver le soir même à Nancré.

Après avoir roulé une heure ou deux sur la grand'route, nous avons aperçu, à travers les teintes grises du jour naissant, le fameux tas de pavés Une des roues de notre chaise l'a même effleuré de très-près. Louise alors m'a souri, en se penchant à la portière.

— Je suis sûre que nous ne verserons pas aujourd'hui, — m'a-t-elle dit aussitôt. — C'était bon dans ce temps-là, pour que nous puissions faire connaissance. Aujourd'hui, j'en serais moins contente, car je craindrais tout pour vous, les pavés, les blessures et les voleurs, mon bon Henri!

Enfin nous sommes à Nancré, et nous allons savourer, seul à seule, le bonheur qui vient de commencer pour nous, et qui doit durer toute notre vie. J'ai installé Louise dans l'ancienne chambre de ma mère, qui a été tapissée fraîchement et meublée à neuf en cette occasion. Sa chambre est toute lilas et blanc, et son boudoir est rose. Elle y trône comme une petite reine, comme une petite fée : elle est chez elle, elle est chez moi. Il me semble qu'il y a quatre mois seulement que j'ai commencé à vivre.

CHAPITRE II.

Après.

14 mars 176....

Ce matin, je dormais encore quand Louise est venue m'éveiller en me tapant sur la joue.

— Réveillez-vous, monsieur le paresseux, — m'a-t-elle dit en riant. — Est-ce qu'un capitaine ne devrait pas rougir d'être au lit longtemps encore après que la diane a sonné? Pour moi, j'ai déjà couru dans les prés; regardez plutôt ma gerbe.

Alors j'ai vu qu'elle tenait à la main un gros bouquet de primevères; les unes d'un rose clair, les autres sombres et veloutées.

— Vous ne savez pour qui est ce bouquet? — m'a-t-elle dit. — Eh bien! votre père m'a dit une fois que le 14 mars est le jour de votre naissance, et j'ai bien marqué la date dans ma mémoire, qui est un excellent calendrier. J'aurais pu vous offrir, à cette occasion, une paire de boucles neuves ou un grand baudrier brodé; mais j'ai mieux aimé vous apporter les premières fleurs du printemps, et le premier amour de mon cœur. Allons, bel endormi, si vous en êtes content, faites hâte, et levez-vous!

J'ai embrassé en pleurant de joie Louise et son bouquet, et, après le déjeuner, nous sommes allés le porter sur la tombe de ma mère. C'est elle qui, à pareil jour, m'a donné la vie; c'est elle qui m'a fait naître au bonheur, et qui n'en a pas profité... Il est juste que nous lui payions du moins, comme une douloureuse compensation, notre tribut d'amour et de reconnaissance.

22 mars 176....

Nous avons résolu, Louise et moi, de nous mettre à étudier ensemble. Elle a fort besoin de leçons sous ce rapport, ma petite femme chérie, car elle ne sait guère que son catéchisme, quelques fables, un peu d'orthographe, encore moins de géographie, et l'abrégé du *Catéchisme historique* de l'abbé Fleury. Or, nous avons beaucoup de loisirs à Nancré : les journées allongent, et le travail devient nécessaire.

Il est vrai que Louise s'occupe beaucoup de no-

tre intérieur. Elle voit traire les vaches, nourrit elle-même les poules de sa basse-cour, et manie les clefs de sa lingerie avec un zèle digne d'admiration. L'autre jour, je riais à mourir en la voyant perchée sur une escabelle, devant une grande armoire, se haussant sur la pointe des pieds pour atteindre une pile de draps. La vieille femme de charge, à côté d'elle, lui adressait de vives représentations, assurant que ce n'était point l'affaire de madame la baronne de prendre elle-même ses draps, et que madame la baronne courait risque de tomber. Or, madame la baronne avait tout bonnement l'air de vouloir atteindre un gâteau ou dénicher un pot de confitures.

Je l'ai prise alors dans mes bras, et, la baisant au front, je lui ai dit :

— Ma chère, vous êtes une petite ménagère modèle; un jour, vous deviendrez une vraie Cornélie.

— Cornélie, qui était-ce? — m'a-t-elle répondu.

Je lui ai raconté l'histoire de la mère des Gracques, qui n'avait pour bijoux que ses enfants bien-aimés.

— Et son mari? — m'a-t-elle répliqué, — pourquoi n'en parlait-elle pas?

— Elle était veuve.

— Raison de plus pour se souvenir, — a-t-elle dit alors.

J'ai trouvé la pensée charmante, j'ai embrassé Louise avec transport; mais, le même soir, nous avons commencé à étudier l'Histoire Romaine.

27 mars 176....

Mon père vient de m'écrire pour m'annoncer qu'il ne reviendra pas encore à Nancré. Les parents de Louise vont faire un voyage dans leurs terres du Berry : il se propose de les accompagner. La chanoinesse d'Armay est retournée à Remiremont, et l'on nous annonce la prochaine arrivée de Paul, qui va nous ramener Pistache. En conséquence, Louise fait préparer une chambre d'une part, une niche et des tartelettes de l'autre, pour cette solennelle réception.

Je ne sais si je suis fort heureux de voir troubler sitôt notre aimable solitude. La société de Louise suffisait, et au-delà, à mes plus ambitieux désirs : il y a tant de grâce dans toutes ses actions, tant de vivacité et d'ardeur dans son naturel, tant de gaieté dans ses saillies! Quoique vivant seul avec elle, je me trouvais séparé d'elle une bonne partie du jour; mais je ne pouvais pas être jaloux des pauvres du village, qui me dérobaient une grande part de son temps, et, quand je la voyais gravir le sentier sur la colline, la mante en désordre, les cheveux flottant au vent de mars et les joues tout empourprées par la brise, il me semblait que je ne l'avais pas vue depuis deux mois, tant, en l'apercevant, j'étais heureux!

Mais Louise est enchantée, la petite folle, de l'arrivée de son cousin et de son épagneul :

— Je suis sûre qu'il est toujours triste, — dit-elle, en parlant de l'un, — et que son poil est mal frisé à présent, — ajoute-t-elle, en pensant à l'autre. — Oh! le joli voyage que Paul aura avec monsieur Pistache! il n'a jamais pu le souffrir, et quand il devra le prendre pour lui faire donner à manger, le mauvais petit lutin sera capable de le mordre. Mais je lui suis bien reconnaissante en voyant qu'il cherche à me faire plaisir. Ainsi je vais lui faire préparer une bonne chambre, à ce cher cousin, et un coussin pour Pistache, dans mon boudoir.

4 avril 176...

Paul n'est pas encore arrivé ; Louise, depuis quelques jours, paraît triste et inquiète. Ce ne peut pourtant pas être l'absence de Pistache qui l'afflige à ce point... Je n'aurais jamais cru que ce petit cœur aimant, mais léger, fût accessible à la mélancolie, et je cherche en vain les motifs qui peuvent ainsi la désoler. Elle ne se plaint pas, au contraire, elle cherche à payer de bonne mine, à me dissimuler son chagrin; mais je vois bien souvent que sa poitrine se gonfle, que ses yeux se voilent, qu'elle soupire après quelque chose qu'elle n'a pas.

Mais, ce que c'est, je ne saurais le dire... Je lui ai rempli sa bourse, pensant qu'elle manquait peut-être d'aumônes pour ses indigents; je lui ai fait venir de Paris deux caisses de robes et de dentelles ; je lui fais construire une jolie serre où ses tulipes fleuriront en hiver... Mais tout cela est inutile, et Louise a perdu sa gaieté. Triste déjà, quand nous sommes mariés depuis deux mois à peine !

8 avril 176...

Le cousin est enfin arrivé, et ç'a été alors toute une petite scène. Quand nous avons entendu le bruit des roues dans l'avenue sablée, nous sommes descendus sur le perron, Louise et moi. La voiture s'est arrêtée ; Paul s'en est élancé, pâle et sombre, tenant Pistache dans ses bras. Il m'a serré la main et a affectueusement embrassé sa cousine. Louise lui a pris des mains l'épagneul.

— Et pas autre chose ? — a-t-elle murmuré.

Je l'ai regardée avec surprise ; Paul a été confondu ; j'ai vu qu'il se retenait pour ne pas se frapper le front.

— N'avez-vous pas pour moi des lettres de ma mère ? — lui a-t-elle demandé en rougissant.

— Si, si; elles sont dans ma valise, — a-t-il répondu ; — je vous les donnerai tout de suite.

Là-dessus, nous sommes entrés au salon, et, le premier moment passé, Louise a recommencé à sourire. Elle a joué avec Pistache, taquiné son cousin et moi ; mais il me semblait voir, de temps en temps, son regard devenir humide, et sa poitrine se gonfler d'un soupir.

15 avril 176...

Louise paraît assez tranquille maintenant, quoique légèrement pâlie ; mais c'est Paul qui semble parfois beaucoup souffrir. Je ne l'avais pas bien observé le jour de son arrivée, car c'était l'émotion de ma femme qui m'occupait surtout. Mais je trouve au jeune homme l'air moins franc et moins assuré qu'il ne l'avait lorsque nous avons fait connaissance ; il a maigri, changé ; sa contenance est très-mélancolique et son regard très-abattu.

— Qu'a donc votre cousin, ma chérie? — ai-je demandé hier soir à Louise.

— Eh bien ! Paul, il aime et il souffre... Tout le monde, à ce qu'il paraît, ne peut pas être heureux comme nous.

Je l'embrasse pour cette bonne parole.

— Comme moi surtout, vous voulez dire... Mais pourquoi souffre-t-il?... Et qui donc aime-t-il?

—Voilà bien des questions auxquelles je ne pourrais guère répondre. Je sais seulement qu'on lui a refusé la main de celle qu'il aime, parce qu'il est jeune, sans fortune, et qu'il n'a pas, en ce moment, uu grade assez élevé.

— Mais quelle est la jeune fille en question?

— Je ne la connais pas, Henri. Vous savez que je suis venue tout droit de Remiremont à Nancré; d'un couvent à un autre, monsieur l'inquisiteur.

— Et vous vous affligez, sans doute, de la tristesse de votre cousin?

— Sans doute; est-ce que je ne m'affligerais pas de la vôtre?

— Mais je suis votre mari, moi!

— Et Paul est presque mon frère. Je le connais et je l'aime depuis tantôt seize ans... Il y a six mois seulement, monsieur, que j'ai vu votre estimable visage, mais vous avez bien su, il est vrai, me faire réparer le temps perdu.

On ne peut pas se fâcher contre Louise; pas même la bouder un instant; quand bien même on commencerait à devenir sombre, inquiet, et... jaloux... Oh! l'horrible mot! je n'aurais pas voulu l'écrire.

18 avril 176...

Mon Dieu! mon Dieu! ai-je rêvé?... Qu'est-ce que tout cela signifie?

Hier j'étais aller visiter une ferme assez éloignée. Lorsque je suis revenu, il était à peu près huit heures, et il faisait sombre déjà; mais la nuit était belle, l'air doux et parfumé. A l'entrée de l'avenue, je laissai mon cheval au domestique, et je voulus traverser le parc avant de rentrer au château. Tout à coup, en suivant une allée étroite qui s'étend le long des charmilles, j'entendis s'élever, dans l'épaisseur du feuillage, la voix de ma Louise, qui semblait supplier. Je tressaillis brusquement, et je m'arrêtai pour écouter, sans savoir ce que j'allais faire

— Paul, vous partirez demain, n'est-ce pas? disait-elle. — Sans cela, je vous en voudrais; vous seriez dur et méchant.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, Louise.

— Mon bon Paul, je vous aime bien, je ne vous chasse pas; mais il faut que vous fassiez ce que je vous demande. Songez que, si je ne suis pas satisfaite, je serai languissante, désolée; je négligerai mes devoirs et le bonheur d'Henri, qui s'apercevra bien de mon air malheureux... Ainsi, c'est convenu: vous partirez, n'est-ce pas?

— Je partirai. Louise.

— Et vous m'enverrez...

—Ici, je n'entendis plus rien, et il me sembla deviner que ma femme, qui donnait sans doute le bras au cousin Paul, se penchait pour lui parler bas, à l'oreille.

— Je vous le promets.

— Merci, mon bien cher ami..., vous êtes triste aussi; espérons que vous vous consolerez un jour.

Ici, ils s'éloignèrent en silence, et tout épouvanté, je regagnai la maison.

. . . .

Il est nuit, je suis seul dans ma chambre; j'écris, et ma tête brûle. Que veulent dire ces prières, ces larmes, ce commandement impérieux de partir, de se dévouer? Louise a-t-elle aimé son cousin avant moi, plus que moi, et, toujours vertueuse et dévouée, veut-elle éloigner d'elle tout ce qui pourrait l'arracher au respect de son devoir, de son nom et de son honneur? Était-ce celle que Paul aimait, et n'a-t-elle pas eu la force de lui cacher cette tendresse, une fois qu'elle a su qu'elle devrait s'éteindre sans espoir?... Et que doit-il lui envoyer encore? Je m'interroge, je m'agite, et je roule, sans consolation et sans lumières, dans un abîme de perplexités. On m'écrit de Châlons que j'ai un procès qu'il faut suivre, et je n'ai pas la force de m'arracher d'ici, du moins avant le départ de Paul.

20 avril 176...

Enfin Paul est parti, je vais me mettre en route. Louise ne sait rien de mes angoisses; j'ai encore eu la force de lui cacher mes inquiétudes, mes soupçons... A mon retour, je ferai en sorte de les éclaircir.

2 mai 176...

Me voici de retour à Nancré. A Châlons, j'ai eu bien vite terminé mes affaires. Laissant à mon procureur le soin de mon procès, je suis venu ici prendre le soin de mon bonheur. Il paraît que Paul a été fidèle à sa promesse, car j'ai su de la femme de charge que, cinq jours après mon départ, un exprès de Paris avait apporté un paquet à l'adresse de madame. Louise a sauté de joie et battu des mains en l'apercevant, et, le saisissant aussitôt, elle a été se renfermer dans sa chambre.

Demain, ou après-demain au plus tard, je saurai ce que ce paquet renferme. Aujourd'hui il est minuit; elle dort, je suis fatigué de la rapidité du voyage et de l'inquiétude qui m'assiége. Laissons-la dormir en paix... Mais il y a décidément quelque trame coupable, quelque mystère funeste!

5 mai 176...

Oh! décidément, si je suis le plus heureux des maris, j'en suis aussi le plus ridicule! Que le souvenir de cette absurde aventure me serve à jamais de leçon!

Ce matin, je suis entré dans la chambre de Louise, au moment où elle venait de se lever, et je suis arrivé à l'instant où elle venait d'envoyer la femme de chambre à la recherche de quelque objet de toilette. Voici ce que j'ai vu en entrant dans l'appartement.

Louise, toute fraîche, toute rose, dans son peignoir de satin et de dentelles, les cheveux sans poudre, mais toujours bouclés et retenus par un nœud de ruban, les pieds nus dans ses petites mules roses, était assise sur le tapis. Autour d'elle, épars sur le parquet, étaient quelques morceaux d'étoffes de différentes couleurs, que j'ai pris pour des échantillons de robes. Elle tenait une petite clef d'or à la main, et s'apprêtait à ouvrir un coffret incrusté posé près d'elle, à terre. Je n'avais jamais vu ce coffret; c'était là sans doute l'objet mystérieux. J'entrai comme un ouragan, et, au bruit que fit la porte, Louise tressaillit, pâlit, et se dressa sur ses pieds:

— Qu'avez-vous, Henri? — dit-elle, — en regardant avec stupeur une figure bouleversée.

— J'ai... j'ai... Que faites-vous, Louise?... Que signifiaient, dans le parc, l'autre soir, vos larmes, vos prières, et le départ de Paul, et... ce coffret? Qu'est-ce que ce coffret? — m'écriai-je en furie. — Que contient-il? Ne me retenez pas. Je veux le savoir.

Et, écartant brusquement Louise, qui étendait les bras, je saisis le coffret, et je le posai sur la table.

— Oh mon Dieu! — s'écria ma femme, avec un tressaillement douloureux.

— Ouvrez-le, Louise; vous en tenez la clef. Ouvrez-le, je vous l'ordonne.

— Henri, oh! par pitié, ne me le demandez pas! Croyez-moi, pardonnez-moi: ne me forcez pas à l'ouvrir!

Elle tournait vers moi ses yeux bleus, ses yeux fidèles, tout pleins d'épouvante et de prière, et tout baignés de larmes. Et je voyais ses lèvres frissonner et pâlir, et la clef d'or trembler dans sa petite main. J'aurais dû avoir pitié d'elle; mais j'étais insensé, j'étais furieux, et je devais être ridicule jusqu'au bout.

— Henri, ne me forcez pas à l'ouvrir; vous vous fâcheriez contre moi! — répéta-t-elle en sanglotant.



La Grand'Mère et son Coffret. Dessin de C. Gilbert.

Pour le coup, c'en était trop. Je saisis son poignet d'enfant, et je fis un geste empreint d'une telle fureur, qu'au comble de l'épouvante et fermant les yeux, elle mit la clef dans la serrure. Je lui pressai fortement les doigts pour la lui faire tourner; le couvercle se souleva, et me précipitant, avec rage, sur l'intérieur du coffret matelassé du satin blanc, j'y aperçus... une grande poupée de cire, une poupée charmante, aux yeux d'émail, à la coiffure poudrée, élégamment vêtue d'une robe de brocard à fleurs d'or et chaussée de jolies mules de satin, et je me retournai vers Louise, humilié, repentant, anéanti. Elle s'était jetée sur un fauteuil, et cachait sa tête dans ses mains en sanglotant.

Je me précipitai à ses pieds et je lui saisis les mains, pour les couvrir de baisers et de larmes:

— Pardonnez-moi, ma Louise, ma chérie! m'écriai-je, affligé et confus. — J'ai été stupide, mais si vous saviez comme j'étais malheureux!

— Comment! vous ne m'en voulez pas, Henri? sanglota-t-elle, en jetant ses deux bras autour de mon cou. — Vous n'êtes ni honteux ni fâché d'avoir une femme qui s'ennuie un peu parfois, et qui voudrait bien habiller sa poupée de temps à autre, quand elle a fait ses confitures, et répété ses leçons?... Mais, si cela ne vous fâche pas, pourquoi donc vous fâchiez-vous alors? Croyez-vous que c'était de la mort aux rats que je cachais là-dedans, et que j'aurais pu laisser tomber dans mes crêmes, ou bien pensiez-vous que j'allais brûler le château avec quelque miroir d'Ar... d'Ar... d'Archimède, dont vous m'avez raconté l'histoire l'autre jour?

— Je ne croyais rien, je ne savais rien, — lui répondis-je. — J'étais malheureux, j'étais fou; j'étais atteint d'une méchante maladie que vous ne

connaîtrez jamais, Louise, et dont je suis guéri pour toujours.

Alors elle m'a embrassé, elle m'a pardonné, elle m'a souri, et nous avons habillé la poupée ensemble.

10 mai 176...

Je sentais que j'avais des torts à réparer envers Paul, et je suis si heureux que je veux que tout le monde le soit aussi. J'ai été à Paris le retrouver ; je lui ai offert mon amitié, j'ai sollicité ses confidences. Il m'a appris que la jeune fille qu'il aime est résolue à l'attendre, mais qu'il ne peut se présenter à ses parents sans avoir obtenu un grade supérieur. Aussitôt, je l'ai recommandé à un ami de mon père, qui occupe un poste élevé au ministère de la marine, et j'ai eu la satisfaction d'apprendre que Paul sera nommé enseigne sur un vaisseau de Sa Majesté. Que les balles et les flots l'épargnent ; que la fortune lui sourie, et grâce à l'appui que je lui ai procuré, il pourra devenir, dans quelques années, lieutenant de vaisseau, obtenir la main de celle qu'il aime, et venir voir à Nancré le couple uni, le couple heureux qui a failli être troublé par sa présence.

25 juillet 176...

Voici deux mois que je suis de retour à Nancré, que je crois au bonheur, que j'aime encore plus ma Louise. Nous travaillons comme des bienheureux, nous raisonnons comme des sages, nous jouons comme des enfants. Nous allons bientôt faire la moisson, nos foins sont rentrés, et nous attendons les papas et la maman aux vendanges.

Il y a quelques jours, j'ai trouvé Louise dans son boudoir, sa poupée sur ses genoux. Elle l'avait complètement dépouillée de sa robe à falbalas et de sa haute frisure, et lui essayait, en ce moment, un simple petit bonnet de mousseline, qu'elle venait de tailler et de broder de dentelles.

— Comme vous métamorphosez votre belle dame, ma chère ! lui dis-je en riant. Elle avait une toilette de duchesse, et voici que vous la costumer en enfant.

— C'est qu'il me faut apprendre, — répondit-elle, en rougissant et en me tapant sur la joue. — Vous ne comprenez jamais rien, cher nigaud, qui savez si bien l'histoire ancienne, et il faudra pour vous mettre les points sur les *i*, qu'une vraie petite bouche rose, et deux beaux yeux, vous sourient un jour, dans ce petit béguin.

Ici s'arrêtait le journal du baron de Nancré, et voilà, cher lecteur, ce qui se passait en son château. quelque temps avant la naissance de mon père.

Étienne Marcel.

LES RACES HUMAINES

L'INVASION DES ÉTATS-UNIS PAR LES CHINOIS

L'histoire des races humaines a toujours vivement occupé les esprits, mais jamais ils ne se sont plus tournés vers cette étude que de nos jours. On a fouillé les tumuli, les terrains préhistoriques, pour examiner les ossements qu'ils renferment ; on a dressé la carte des migrations des peuples; on a, plus ou moins ingénieusement, établi leurs causes et leur point de départ, on a remué en tous sens le passé, et, avec une orgueilleuse satisfaction, l'Europe moderne a constaté la supériorité de la race caucasique à laquelle nous avons l'honneur d'appartenir.

Cette race d'élite se subdivise en plusieurs branches qui se rangent en trois grands groupes ; la race germanique, la race slave, la race latine ou gallo-latine, comme on voudra la nommer. Nous laissons de côté, parce qu'ils s'éteignent, les Kimrys, ce qui reste de la civilisation sémitique, les Milésiens douteux de l'Irlande, les Esquimaux à peu près disparus et d'autres fractions de race qui ne valent pas la peine qu'on s'y arrête. Sans tenir compte des croisements — ils sont nombreux — on peut donc dire que l'Europe est peuplée dans sa masse de Germains, de Slaves et de Latins. La croissance des Slaves ne paraît pas fort grande, celle des Latins s'est arrêtée ; chez nous le chiffre de la naissance égale à peu près celui de la mort, les Germains seuls se multiplient avec rapidité. Quelles sont les causes de ce phénomène? La science ne nous l'a point encore appris. On ne saurait en accuser les émigrations, car les émigrés les plus nombreux appartiennent précisément à la race germanique ou anglo-germanique. Depuis la guerre de l'Indépendance, c'est-à-dire depuis la fin du siècle dernier, les États-Unis ont reçu plus de 7,000,000 d'habitants ; l'Amérique entière 8,000,000. Sur ce dernier total, on compte 5,000,000 provenant des Iles-Britanniques et des possessions anglaises ; près de 2,500,000 de l'Allemagne ; le reste est venu de la France, de l'Espagne, de l'Italie et de la Suède.

Les États-Unis sont devenus le champ de bataille des races. Anglo-Saxons, Saxons purs, Peaux-Rouges, Noirs, race mongole s'y rencontrent et s'y heurtent. Que sortira-il de cette agglomération, de cette lutte ?

C'est ce qui commence à inquiéter ; et le président Grant a déjà signalé le danger que faisait courir à l'Union l'incessante émigration des Chinois. Ils étouffent dans leur pays, la Chine déborde comme un vase trop plein.

Quelques chiffres suffiront à expliquer ce mouvement. La Grande-Bretagne avec un territoire de 20,800,000 de kilomètres carrés a 224,000,000 d'habitants ; la Russie, avec 18,000,000 de kilomètres carrés, 74,000,000 de sujets ; le sol des États-Unis, de 7,800,000 kilom. carrés, compte 40,000,000, tandis que la Chine qui n'a qu'un territoire de 7,800,000 kilomètres carrés, renferme 420,000,000 d'habitants.

Les Peaux-rouges inquiètent peu l'Amérique, les Siaoux tendent à disparaître, victimes de leur imprévoyance, de leurs guerres intestines, de leur détestable organisation, de leur résistance aux lois de la civilisation, et de leur passion effrénée pour les liqueurs alcooliques.

Les noirs, dont l'affranchissement avait semblé si redoutable aux hommes du Sud, n'ont point justifié les craintes qu'ils inspiraient. On pensait qu'en liberté, ils se multiplieraient à l'infini, le contraire arrive, et leur race tend plutôt à diminuer qu'à s'augmenter.

Peu dangereux par eux-mêmes, ils le sont davantage par leur croisement avec la race blanche qui donne aux États-Unis des citoyens intelligents, quelquefois très-beaux, mais remuants, difficiles à conduire, quoiqu'ils soient méprisés par les deux races dont ils sont sortis.

Ces croisements sont mal connus en Europe, on les confond à peu près sous la même dénomination, ce qui est une grave erreur. Voici le tableau qu'en a tracé Tschudi : « Un blanc et une négresse donnent naissance à des mulâtres; un blanc et une indienne au métis ; un indien et une négresse au chino; un nègre et une indienne au zambo. Quant à la couleur de la peau elle est café chez le mulâtre, jaune-rouge chez le métis, rouge-terne chez le chino, brun-terne chez le zambo. Le blanc et la mulâtresse donnent naissance au quarteron, un blanc et une métisse au créole. Les quarteronnes et les créoles sont souvent fort belles. Le noir et une mulâtresse ont pour fils le cubro, créature fort laide. Chose singulière : à la génération suivante, le type nègre reparaît. Il n'en est point de même dans la famille indienne ; les enfants d'un indien et d'une métisse sont quelquefois fort beaux. Cependant le sang indien se marie mal avec le sang noir ; le chino est chétif, le zambo, affreux. De ces unions de races par des croisements successifs naissent des individus d'une blancheur éclatante, mais l'œil soupçonneux de l'Américain y découvre toujours quelque chose de l'origine primitive. »

Ainsi, les citoyens blancs de l'Union redoutent peu d'avoir à compter avec les Peaux-Rouges condamnés à disparaître, avec les noirs qui ne s'accroissent pas en nombre ; ils tiennent, il est vrai, pour suspect un sang mêlé, mais leur principale préoccupation se tourne vers la race Mongole, vers les Chinois qui arrivent comme des nuées de sauterelles, bons à tout, prêts à tout, sans besoins, sans scrupules, faisant une concurrence meurtrière aux travailleurs Anglo-Saxons.

Imberbe, pâle, enfantin, indolent et actif, surtout observateur, le Chinois regarde, étudie la civilisation dans laquelle il entre. Il ne s'émeut de rien, il écoute même les insultes dont on le harcelle. Sans préjugés, tous les métiers lui sont bons, et, dans presque tous, il excelle, se contentant du quart du salaire dont un ouvrier blanc a un impérieux besoin ; un petit morceau de poisson, une poignée de riz, quelques tasses de thé, voilà sa nourriture.

Il couche où il peut, dans un bouge infect, où il s'entasse avec ses camarades. Doux et liant, quoiqu'au fond vindicatif et mauvais, c'est un bon serviteur. Il possède une puissance d'imitation vraiment merveilleuse.

Dans un certain nombre de villes de l'Union, il s'est rendu maître d'un grand nombre d'industries. Nul ne lave, ne repasse, ne raccommode le linge mieux que lui ; il est excellent bottier, excellent tailleur, cuisinier recherché, pêcheur heureux ; une mine est-elle abandonnée comme improductive ? il y va et y trouve de quoi vivre, de quoi économiser.

Tous les climats lui sont bons, il ne craint pas plus le froid que le chaud, il ne se plaint jamais. Corrompu jusqu'à la moelle des os, il l'est sans passion ; veut-il se donner des joies célestes ? il fume quelques parcelles d'opium. Nous avons parlé de son talent d'imitation : à San-Francisco des Chinois qui n'avaient jamais vu le mécanisme d'une montre, au bout de six mois, battaient les meilleurs ouvriers horlogers de la Suisse et du Jura. L'atelier jaune prospérait, le blanc se fermait, les ouvriers chinois se contentant d'un dollar par jour, tandis que les autres en exigeaient quatre qui suffisaient à peine aux besoins de leur vie et à ceux de leur famille.

Voici une anecdote qui révèle assez nettement ce côté du génie des hommes « à queue de cochon », comme on les appelle en Californie.

Deux d'entre eux s'établissent blanchisseurs et repasseurs, leur commerce fleurit, ils font venir un charpentier et lui demandent combien, eux fournissant les matériaux, il prendrait pour leur construire, sur un terrain qu'ils avaient acheté, dix petites maisons.

— Pour chacune, dix dollars.

— C'est convenu, vous aurez dix dollars. Faites.

Au bout d'une semaine, le charpentier a fini la maisonnette.

— Voilà vos dix dollars.

— A présent, je vais me mettre aux autres...

— C'est inutile, nous n'avons plus besoin de vous.

Les deux Chinois avaient attentivement suivi le travail de l'ouvrier blanc ; ils construisirent les neuf autres maisons en tous points semblables à la première.

Que l'on juge par là de l'inquiétude qu'éprouve le travailleur américain, et il ne s'agit pas pour lui de lutter contre une faible immigration.

La Chine — elle en prend la route — peut jeter sur les rivages des États-Unis, dix millions, vingt millions, de faces jaunes ; la civilisation américaine serait alors submergée par un déluge d'un nouveau genre.

Des races qu'elle renferme dans son sein et qui s'y agitent, c'est la seule qui réellement lui fasse peur, et soit pour elle un vrai péril, car partout où il s'établit, le mangeur de riz fait mourir de faim le mangeur de bœuf, et ce qui rend plus grave encore la situation, c'est que les femmes blanches manquent en Amérique.

En Californie, il y a cinq hommes blancs pour deux blanches; dans l'Orégon, quatre blancs pour trois femmes blanches; dans la Névada, trois contre une; dans le Washington, deux contre une. Les Chinois, au contraire, viennent par paire et ont beaucoup d'enfants.

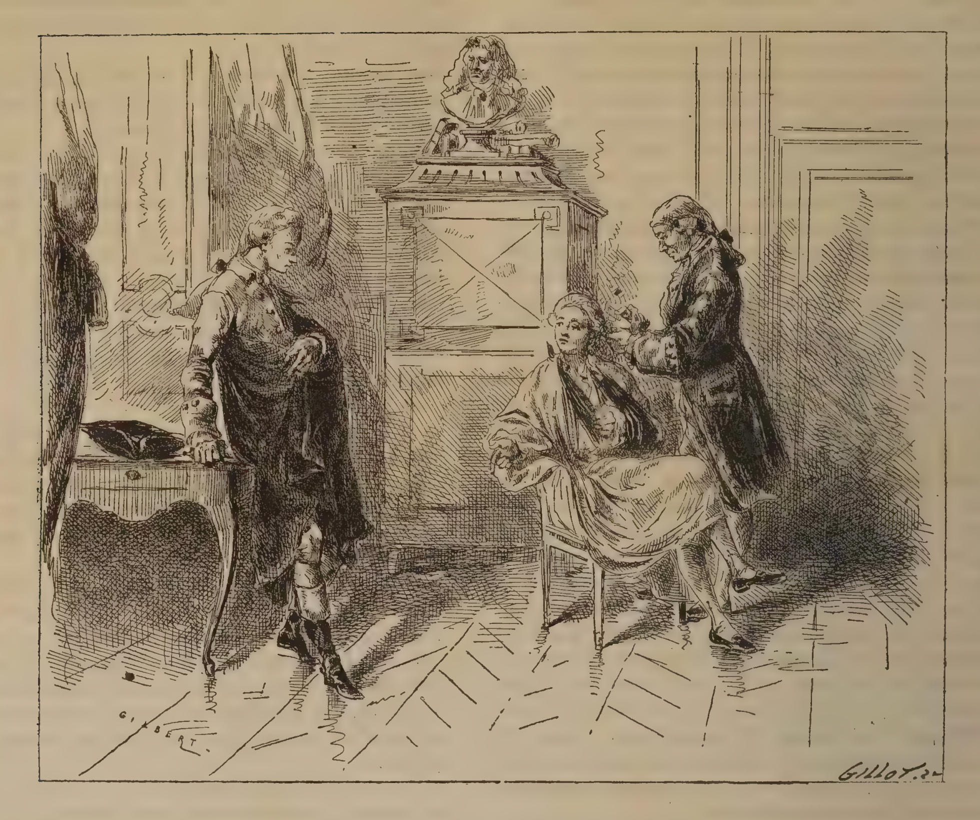
La législature américaine voit bien le mal, elle le touche de la main, mais, pour en contenir le développement, comment faire ?

Il est une singularité des mœurs des Chinois que nous voulons noter en terminant. Le Chinois émigrant traite avec des Compagnies qui le transportent en Amérique, moyennant 450 à 500 fr. ; mais elles s'engagent à remporter en Chine les corps de ceux qui décèdent, afin qu'ils soient inhumés dans le cimetière des ancêtres. Peut-être, les législateurs de Washington, en interdisant le départ de ces débris humains, ont-ils un moyen de ralentir, sinon d'arrêter, le fléau qu'ils redoutent.

A. de Fleury.

LES PAGES DE S. M. LOUIS XVI

ADHÉMAR DE ROCHENOIRE (1)



Adhémar malade. Dessin de Gilbert.

Toute la journée fut mauvaise, le délire n'était plus ce qu'il avait été au début, il avait cédé à l'action de la saignée et des remèdes que de Châteaubourg, obéissant aux prescriptions du médecin, avait prodigués au malade, mais celui-ci divaguait et toujours il parlait de la reine, du mouchoir, et de la scène dont il avait été témoin. La nuit se passa très-bien, il dormit, et quand il se réveilla, il était en pleine possession de ses idées. Il remercia chaleureusement son ami qui ne l'avait pas quitté. Il ne sentait plus, dit-il, qu'une grande lassitude, et, dans sa visite, le docteur reconnut un mieux sensible : quelques jours de repos devaient suffire à une complète guérison. Malgré les expresses défenses de la Faculté, Adhémar, fort aimé de ses camarades, reçut leurs visites, elles le fatiguèrent et un lourd sommeil le reprit, il fut réveillé par l'entrée d'un valet de pied à la livrée de la maison des Polignac qui lui remit une lettre dont il était chargé de recevoir réponse. Cette lettre ou plutôt ce billet ne portait que ces mots: « Je prie M. le comte de Rochenoire de vouloir bien venir ce soir chez moi, il aura l'honneur d'y saluer Sa Majesté la reine. — Les rossignols ont quelque chose à lui dire. » *Signé* : « La duchesse Jules de Polignac, » et au dessous: « Gouvernante des enfants de France. »

— Dites à madame la Duchesse que je ne manquerai point à son invitation et que j'irai ce soir lui présenter mes respectueux hommages.

—Comment! comment! s'écria de Châteaubourg, quand le valet de pied fut sorti, tu prétends aller ce soir au cercle de la duchesse ?

— Oui, quand je devrais y mourir.

— Tu es fou! Je vais prévenir le médecin, te dénoncer au Gouverneur, le comte de Sarcus, et, quand je devrais te lier à ton lit, tu ne sortiras pas.

— Tu ne feras rien de tout cela, Châteaubourg. Il faut que j'y aille, s'écria Adhémar avec une fiévreuse agitation, il faut que j'y aille, et mon plus mortel ennemi ne saurait faire pis que de me retenir.

Ils bataillèrent ainsi quelque temps, mais Châteaubourg, voyant l'exaltation croissante d'Adhémar, se tut, et, donnant une autre direction à la con-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

versation : « Pourriez-vous me dire, M. le comte, fit-il en saluant son ami, quelle fée vous avez rencontrée? Hier, Sa Majesté la reine daigne s'intéresser à votre santé; le roi se loue publiquement de votre service; ce qui vous a valu un double triomphe, et, aujourd'hui, madame Jules, ce qui ne s'était jamais vu, daigne vous envoyer une invitation personnelle pour son cercle de ce soir, vous, un page!

En écoutant ces paroles, Adhémar souriait, mais ses yeux, à demi-fermés, semblaient poursuivre un rêve. De son côté, de Châteaubourg se disait tout bas: « Je suis bien tranquille, ce soir il n'aura pas la force de se lever. »

A l'approche de la nuit, Adhémar ordonna à son domestique épouvanté de louer une chaise à porteurs qui devait l'attendre à huit heures devant la grille des Grandes-Écuries, se fit préparer son plus brillant uniforme, et éprouva une vive contrariété parce que l'on ne put trouver le perruquier pour accommoder sa coiffure : il resta donc avec un œil de poudre sur ses cheveux.

— Le faites-vous par coquetterie? prince Charmant, disait de Châteaubourg, riant de ces préparatifs qu'il considérait comme inutiles. L'ébène de votre chevelure, adouci par cette neige légère, vous



Le Jeu de la Reine. Dessin de Gilbert.

sied à ravir et fait valoir les lis de votre visage; vous entraînerez tous les cœurs après vous.

Cependant, quoiqu'il pût dire et faire, à sept heures, notre railleur vit le malade se lever pour procéder à sa toilette. D'abord le cœur lui tourna un peu, il prit deux doigts de vin de Malaga, s'assit dans un fauteuil, et comme il ne pouvait se servir de son bras gauche il laissa à son domestique le soin de le vêtir. Il se regardait à la glace, et son attention ne se lassa pas de surveiller cette opération importante. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il parvint à passer dans sa soubreveste et dans son habit le bras où il avait été saigné. Il ne boutonna point complétement le premier de ces vêtements et il y passa la main gauche, car il craignait, son bras étant tendu, que la saignée ne se rouvrît. A huit heures, son chapeau emplumé et ses gants mis, il pria Châteaubourg stupéfait de l'aider, et le voilà, pâle, la jambe un peu tremblante, descendant l'escalier appuyé sur son ami qui le conjurait encore de renoncer à une dangereuse folie. Arrivé à la chaise à porteurs il se fit transporter au château, et, quelques minutes après, il entrait ému et tremblant dans les appartements de la duchesse où sa présence fit sensation, car on n'était pas habitué à y voir un page à titre d'invité.

Là se trouvait réunie la fine fleur de la cour: Lauzun, Coigny, Vaudreuil, Bezenval, Tinguy, d'Escars, et vingt autres encore, entourant mesdames Jules et Diane de Polignac, de Hénin, de Fleury, et les princesses de Lamballe et de Chimay. De cette réunion étaient bannies les sévérités de l'étiquette, on allait, on venait, ceux-ci causaient, d'autres se tenaient assis devant des tables de jeu, mais nulle partie n'était engagée, on attendait la reine. A travers ces brillants seigneurs et ces grandes dames, se glissa Adhémar jusqu'au fauteuil de madame Jules et il la salua avec une gracieuse modestie. La duchesse lui sourit, et lui montrant un siége auprès d'elle: « Mettez-vous là », lui dit-elle; mais il ne put profiter d'une permission dont sa faiblesse avait tant besoin : aux portes du salon Sa Majesté venait d'apparaître. Le page s'éloigna et s'éclipsa dans l'embrasure d'une fenêtre.

En ces réunions où elle se sentait aimée, Sa Majesté se plaisait à oublier la couronne, encore si brillante, qu'elle portait. Jeune, charmante plutôt que belle, ayant des cheveux magnifiques, des bras, des mains admirables, un teint éclatant et un vrai port de reine, chez ses amies, la princesse de Lamballe et la duchesse Jules, elle négligeait, trop peut-être, ses grandeurs et le cérémonial que le trône lui imposait. Mais cet oubli volontaire donnait à ces assemblées privilégiées un charme d'abandon, un esprit libre qui la ravissait. Là, et là seulement, ou encore à Trianon, elle était elle, gaie et causeuse. Le cercle se forma, se brisa autour de son fauteuil, elle s'entretint avec les uns, avec les autres, recevant de tous des hommages dont la galanterie française était prodigue alors, mais, ce soir, elle semblait préoccupée, et à pluiseurs reprises elle s'entretint à voix basse avec madame Jules.

On se mit au jeu, la reine s'assit à une table de biribi qui bientôt fut couverte d'or. Pendant ce temps, seul dans son coin, Adhémar suivait cette scène brillante, il lui sembla une fois ou deux que Marie-Antoinette le regardait, mais peut-être s'était-il trompé, car, fatigué comme il l'était, tout flottait autour de lui comme dans un nuage et il sentit plutôt qu'il ne vit la duchesse Jules s'approcher de lui.

— Écoutez-moi, lui dit-elle, et gardez que votre visage témoigne aucun étonnement. Pour des motifs graves, j'ai besoin d'une personne qui puisse me donner des nouvelles de la rue des Rossignols. Le hasard vous y ayant conduit, et certaine de votre discrétion, j'ai pensé à vous. Savez-vous l'allemand?

— Oui, madame.

— A merveille. Chaque jour donc vous irez prendre des nouvelles de la malade.

Adhémar tressaillit, et, tournant les yeux vers la reine, il murmura : — Mais elle est guérie, Madame.

— Hélas, non...

Le page sentait le vertige s'emparer de lui.

—Vous irez donc chaque matin rue des Rossignols, vous tâcherez de n'être pas remarqué, vous ne frapperez pas à la petite porte, vous l'ouvrirez.

— Je venais, madame, vous remettre la clé que j'ai oublié de vous rendre, et...

— Cela se trouve très-bien... Ne m'interrompez pas, car ma trop longue conversation serait observée et ferait jaser. Vous entrerez dans le jardin, et, à l'antichambre du pavillon, vous trouverez une femme de service, vous lui demanderez en allemand : « Madame Martha; » madame Martha descendra, vous donnera aussi, en allemand, des nouvelles de la malade, et vous aurez la bonté, comte, de me les apporter... Je vous recevrai à toute heure...

— Mais, madame, il n'y a plus de malade.

— Encore une fois, vous vous trompez. Il faut même que vous me donniez votre parole de ne pas chercher à la voir.

Adhémar, l'esprit perdu, baissa la tête.

— A demain donc, reprit la duchesse, mais ne vous en allez pas encore, il serait possible que l'*on* ait encore quelque chose à vous dire.

Sur ces mots, elle s'éloigna en causant avec M. de Bezenval qui venait de passer à côté d'elle.

M. le duc de Lauzun, l'élégant de cette époque à qui la reine accordait une faveur marquée, s'approcha du page; soit par curiosité, soit par un mouvement de simple courtoisie il l'aborda :

— Monsieur, lui dit-il, il y a longtemps que je cherche l'occasion de vous faire compliment sur la manière dont vous montez à cheval. Je vous ai vu aux dernières courses, à la plaine des Sablons, je vous ai montré au comte d'Artois, il vous a fort admiré. Mais vous paraissez souffrant.

— C'est vrai, monsieur, le médecin qui m'a saigné hier prétend que je suis malade et je suis sorti de mon lit pour me rendre ici.

Lauzun se récria fort, d'une manière un peu bruyante, contre cette folle imprudence. La reine tourna la tête, se leva et s'approchant de l'embrasure de la fenêtre que le page n'avait point quittée.

— Que dites-vous donc, M. de Rochenoire? M. de Lauzun, vous avez l'air de le gronder. Sachez que je m'intéresse à lui.

— Certainement que je le gronde, il a la fièvre, et il n'a pas craint, malgré la défense de son médecin....,

— Je savais, M. le duc, murmura le comte en interrompant Lauzun, que j'aurais le bonheur de voir la reine, et je n'ai pas voulu manquer une occasion de mettre à ses pieds l'hommage de mon dévouement et de ma reconnaissance.

— Merci, reprit la reine d'une voix attendrie, je sais que vous êtes aussi fidèle que jeune et brave.

— Oh! madame, ce sera le plus beau jour de ma vie que celui où Votre Majesté daignera mettre à l'épreuve cette fidélité et cette jeunesse.

—Eh bien! ce sera sur l'heure même; M. de Lauzun a mille fois raison de vous gronder, et de quelque service que l'on vous ait chargé, (Marie-Antoinette appuya sur ces mots), je vous prie de vous retirer et de vous soigner ; le roi et mon fils auront toujours besoin de serviteurs comme vous. Au revoir, comte, vous savez que, de ce jour, vous faites partie des soirées intimes des duchesses de Lamballe et de Polignac, je vous y verrai toujours avec plaisir.

Puis, souriante, elle toucha de son éventail l'épaule de Rochenoire.

Le page tremblait, et dans sa main cachée par sa soubreveste il tenait le mouchoir, il s'inclina, raffermit son pas, et sortit du salon. La reine, qui l'avait suivi des yeux, dit à Lauzun: « Que c'est bon, qu e c'est beau la jeunesse ! »

Adhémar rentra aux Grandes-Écuries, heureux, troublé jusqu'au fond de l'âme, mais ne comprenant rien à tout ce qui lui arrivait. Plus il réfléchissait, plus son esprit se perdait dans un dédale dont il ne pouvait sortir. Qu'il eût vu la reine très-malade, soignée par M. de Lassonne, pas de doute possible, il ne pouvait récuser le témoignage de ses yeux. Que le lendemain, il eût vu Marie-Antoinette plus belle que jamais dans la Galerie des glaces, c'était un fait aussi certain; elle avait donc été guérie avec une rapidité inexplicable, et maintenant on le chargeait d'aller prendre des nouvelles de la malade. Quelle malade? Pourquoi tant de mystère? Il ne ferma pas l'œil de toute la nuit, et cependant lorsque, le lendemain, Châteaubourg entra dans sa chambre pour savoir comment son ami se portait, il le trouva s'habillant avec soin et se disposant à sortir. Le médecin parut à son tour, il se récria, étonné que ses soins eussent si promptement triomphé du mal qu'il avait combattu, mais il commanda le repos le plus absolu.

— Sans mon traitement énergique, la diète la plus absolue et le lit que vous avez gardé — les deux jeunes gens se regardèrent en souriant, — vous faisiez une dangereuse maladie. Je vous trouve bien, quoiqu'avec de la fièvre encore; donc ne sortez pas, usez largement de la potion que je vous ai ordonnée, et tout ira bien.

Le docteur n'avait pas tourné les talons qu'Adhémar prenait son chapeau et sortait.

— Veux-tu que je t'accompagne?... lui demanda Châteaubourg, assez intrigué.

— Non, merci, lui répondit Adhémar, et je te serai obligé de ne pas dire à nos camarades que je suis allé hier chez madame de Polignac.

— Il sera fait selon vos volontés, ô page mystérieux, à qui les duchesses et les reines s'intéressent. Mais si tu te figures que la chose ne sera pas connue, grande est ton erreur. On parlera de toi, et beaucoup, on jalousera ta bonne fortune; te voilà passé à l'état d'énigme vivante. Gare! Mais, Dieu merci, tu manies admirablement l'épée, tu possèdes sur le terrain, l'œil, la main, le sang-froid, et si tu as jamais besoin d'un second, le chevalier de Châteaubourg, monsieur le comte, ajouta-t-il en riant, est tout à fait à vos ordres.

Après un solide déjeuner qui eût épouvanté le docteur s'il en avait été témoin, midi étant sonné, Adhémar jugea l'heure convenable pour se présenter rue des Rossignols; il en prit donc le chemin, s'assurant du regard qu'il n'était point suivi. Arrivé à la petite porte, il l'ouvrit et se glissa sans bruit dans le parterre mêlé de bocages qu'il avait traversé pendant la fameuse nuit. Il paraît qu'il avait été aperçu, car, lorsqu'il entra dans le vestibule, il y trouva une personne qui l'attendait et qui l'accueillit par un grand salut. Cette personne était une femme grande, sèche, vêtue de noir et portant une décoration qui témoignait de sa qualité de chanoinesse. Elle n'avait point reçu en partage le don divin de la beauté, mais ses traits respiraient la bonté et la douceur, sans rien perdre de cette morgue hautaine, caractère constant alors de la noblesse d'outre-Rhin.

Après l'avoir saluée avec toute la grâce dont il était doué, Adhémar, se souvenant de ses instructions, en pur saxon demanda à la duègne, comment se portait la malade.

La chanoinesse lui répondit dans la même langue, mais avec un accent viennois :

—Vous voudrez bien, monsieur, dire à la personne qui vous envoie, que la nuit n'a pas été très-bonne, mais que la matinée s'annonce bien.

Ces mots dits, la dame salua et le page se trouva congédié; il franchit de nouveau la petite porte, se dirigea vers le château et arriva bientôt dans l'antichambre du logement qu'y occupait la gouvernante des enfants de France. Dès qu'il se fut nommé, l'huissier s'inclina avec cette humilité particulière à la haute valetaille, et lui annonça qu'il avait l'ordre de l'introduire toutes les fois qu'il se présenterait. En conséquence, quelques minutes après, le page se trouvait en présence de madame Jules de Polignac, que bien à tort le ressentiment populaire confondait avec sa belle-sœur Diane, car autant cette dernière avait d'avidité et d'intrigue, autant l'autre, l'amie de la reine, était douce, faible et bonne. Elle vint au-devant d'Adhémar, le questionna vivement, et notre gentilhomme lui transmit textuellement le bulletin de la santé de la malade, tel qu'il l'avait reçu.

—Merci, comte, lui répondit gracieusement la noble dame, je vois avec plaisir que vous êtes remis de votre indisposition; à demain donc et comptez sur ma très-vive reconnaissance, mais soyez discret.

— Décidément, se disait Rochenoire en s'en allant, décidément, il y a une malade, et il faut que mes yeux n'aient point vu ce qu'ils ont vu. Mais le mouchoir, d'où vient-il donc? Il n'y a pas, que je sache, deux reines de France.

Enfin, pendant huit jours sans incident nouveau, Adhémar alla à la rue des Rossignols et reçut de la chanoinesse une brève réponse qu'il rapportait à madame Jules de Polignac. Un matin qu'il s'était présenté un peu de meilleure heure que de coutume à la petite maison, il ne rencontra personne dans l'antichambre; en attendant, il s'assit sur un banc du jardin faisant face à la mystérieuse demeure. Elle se développait en demi-cercle avec deux toutes petites ailes, et son toit se cachait derrière un rang de balustres surmonté, de distance en distance, par des statues représentant les douze mois de l'année. C'était mai et avril avec leurs fleurs, juin avec sa fenaison, juillet portant ses gerbes, août ses fruits, septembre ses raisins, puis venaient les mois frileux. Sur chaque fenêtre, un ciseau habile, d'une grâce affectée, avait sculpté des nichées de petits amours se livrant à toutes sortes de plaisirs champêtres; ils complétaient ainsi à ravir la décoration de ce charmant réduit. Pendant que, d'un œil distrait, il admirait cette architecture frivole mais gracieuse, il vit un rideau se soulever, et en pleine lumière une femme parut. Il n'y avait pas à s'y tromper. Adhémar n'était point la victime d'une illusion, c'était bien la reine, non Marie-Antoinette avec sa pompeuse coiffure, mais la fille de Marie-Thérèse en simples habits, ses longs cheveux épars. Involontairement, par un mouvement machinal de respect, il se leva; aussitôt la mousseline retomba, et l'apparition s'évanouit. Au même instant, la grave chanoinesse, toujours avec l'insigne de sa qualité, parut sur le seuil de la porte, fit un salut et dit au page qui se tenait devant elle, les yeux attachés

à la fenêtre : « La malade va un peu moins bien; elle n'a pas dormi et paraît fort agitée. » Ces paroles prononcées, nouveau salut; après quoi, plus troublé que jamais, Adhémar sortait du jardin. Près de la porte, dans la rue, il rencontra un jeune gentilhomme qui sembla un instant vouloir l'aborder; mais, soit que celui-ci n'eût rien d'important à lui dire, soit que le page fort pressé, passât trop vite, il le laissa continuer sa route. Adhémar remplit son message quotidien et reçut les gracieux remercîments de madame Jules de Polignac. En revenant aux Grandes-Écuries, la tête en feu, il se disait : « Coûte que coûte, je veux avoir le mot de la comédie que l'on me fait jouer, je ne sais pourquoi ; » et pensant à l'apparition du matin, il murmurait : « Jamais je n'ai vu la reine si belle et si jeune. »

Comme le moment où il rentrait était l'heure du dîner, il se rendit à la salle à manger. Les pages prenaient leur repas à des petites tables de six couverts très-confortablement servies ; chaque convive se trouvait déjà à son poste, lorsque Adhémar vint s'asseoir à côté de Châteaubourg qui lui dit, rapidement et à voix basse : « Fais attention à ce qui va se passer. »

Que signifiait cet avertissement? Adhémar remarqua que l'on chuchotait à toutes les tables et que tous les regards à paupières baissées se tenaient fixés sur lui. Lorsque le dessert touchait à sa fin, un *ancien*, Lansac, au milieu d'un silence évidemment convenu, élevant la voix et s'adressant à un camarade à l'autre bout de l'immense salle, dit : « Livry, veux-tu me faire raison et boire un verre de vin à la santé des rossignols? »

Tous les jeunes fous qui avaient reçu le mot, burent en riant à la santé des rossignols. Quant le bruit des verres et des rires eut cessé, Livry répondant à son interlocuteur, reprit :

— Pourrais-tu me dire, Lansac, ce qu'il y a de commun entre les pages de Sa Majesté

Et les oiseaux chanteurs du bocage amoureux ?

— Je ne le sais pas, moi, mais tu peux t'adresser au protégé des déesses, à Rochenoire; il te donnera certainement les explications que tu souhaites, car il fréquente les rossignols.

Adhémar, resté jusqu'alors immobile sur sa chaise, se leva ; il était très-pâle.

— Livry, s'écria-t-il, je vais te satisfaire. Dis, je te prie, à Lansac que si j'aime les rossignols, c'est qu'ils chantent et n'espionnent pas.

A peine ce dernier mot était-il tombé des lèvres frémissantes de Rochenoire, que Lansac lui lançait son verre à la figure. Adhémar esquiva le projectile, et, au milieu du tumulte, reprenait d'un ton railleur :

— Saurais-tu, Livry, si la maison des Lansac est tombée en roture? Je le crains, car comment expliquer autrement cette violence de malotru ?

— Tu me rendras raison de cette insulte, hurla Lansac.

— Parfaitement. Châteaubourg arrange cette affaire, fit Adhémar, en traversant lentement les groupes des pages s'écartant devant lui. — Lorsqu'il fut arrivé sur le seuil de la porte, se retournant, il cria à son ami : — Châteaubourg, je vais t'attendre à la pièce d'eau de Neptune.

Il y était à peine depuis quelques instants, qu'il fut abordé par le cavalier qu'il avait dans la matinée rencontré rue des Rossignols. Il avait haute mine, le visage fatigué, les épaules larges, la jambe nerveuse, et son costume était des plus élégants.

— C'est au comte de Rochenoire que je m'adresse? dit-il.

— Oui, monsieur; mais à qui ai-je l'honneur de répondre?

— Au baron de Blesheim.

— Très-bien, monsieur, je vous écoute.

— Comte, vous allez très-souvent rue des Rossignols, et on sait pourquoi les pages se dérangent.

— Il paraît que vous aussi vous y allez quelquefois, car je vous y ai rencontré ce matin. Mais, monsieur, j'y pense, seriez-vous de la Prévôté? vous n'en portez point l'uniforme; ou êtes-vous aux gages de M. le lieutenant de police? en ce cas, passez votre chemin.

Cette supposition insultante fit monter la rougeur au front du baron.

Adhémar continua :

— Je n'ai aucune explication à vous donner; en dehors du service du roi, je vais où je veux, je fais ce qui me convient.

— Monsieur, vous ne continuerez pas vos visites.

— Mais, en vérité, ceci a l'air d'une provocation. Comme vous êtes étranger, permettez-moi de vous apprendre qu'une provocation ou une rencontre dans les jardins et parcs de Sa Majesté est punie de mort.

— Vous ne continuerez plus vos visites!

— Vous vous répétez, monsieur le baron, et vous devenez vraiment monotone; passez votre chemin.

Le baron frappa du pied la terre et s'écria :

— Vous me rendrez raison de vos impertinences.

— Eh bien, vous vous trompez; et si je refuse, ce n'est pas parce que vous êtes un spadassin, mais parce que l'on m'a dit de vous mille choses. On prétend que vous traînez le nom de vos ancêtres, que, ruiné par vos folies, vous êtes devenu croupier des maisons de jeu et chercheur d'aventures qui vous permettraient de redorer votre blason flétri.

Le baron de Blesheim, exaspéré, leva la main, mais au même instant Châteaubourg qui arrivait, le saisit, le contint, et pendant que, bondissant de fureur, il cherchait à se dégager, Rochenoire, qui avait porté la main à son épée, ôta son chapeau, salua le baron et dit à son ami : « Viens, Châteaubourg, s'il plaît à monsieur d'aller à la Bastille, il ne faut pas le priver de ce plaisir. »

Les deux camarades s'éloignèrent; un instant Blesheim eut l'idée de se précipiter sur eux, mais la vue de deux gardiens du parc qui s'approchaient en longeant les charmilles, lui inspira une meilleure résolution; il se contenta de tendre un poing menaçant et de dire : « Méchant petit drôle, j'aurai ton sang. »

— D'où diable te vient encore cette affaire, d'où sort ce Blesheim de malheur et que te veut-il? demanda Châteaubourg à Rochenoire.

— Ce qu'il me veut, ou plutôt ce qu'il veut de moi? je ne puis pas te l'apprendre; d'où il sort? de

quelque tripot... Il y a dans sa provocation une chose que je voudrais bien savoir; agit-il pour son compte ou pour le compte d'un autre...— Et comme Adhémar marchait le front baissé, son ami le suivit quelques pas en gardant, lui aussi, le silence.

— Eh bien, fit tout à coup Rochenoire, et Lansac?

— C'est pour demain à huit heures, à la Porte Saint-Antoine; mais sur quel scorpion ou quel basilic avais-tu marché ce matin! Lansac te fait une plaisanterie plus ou moins spirituelle, et au lieu de lui répondre sur le même ton, te voilà froidement colère lui jetant à la tête les plus grossières injures....

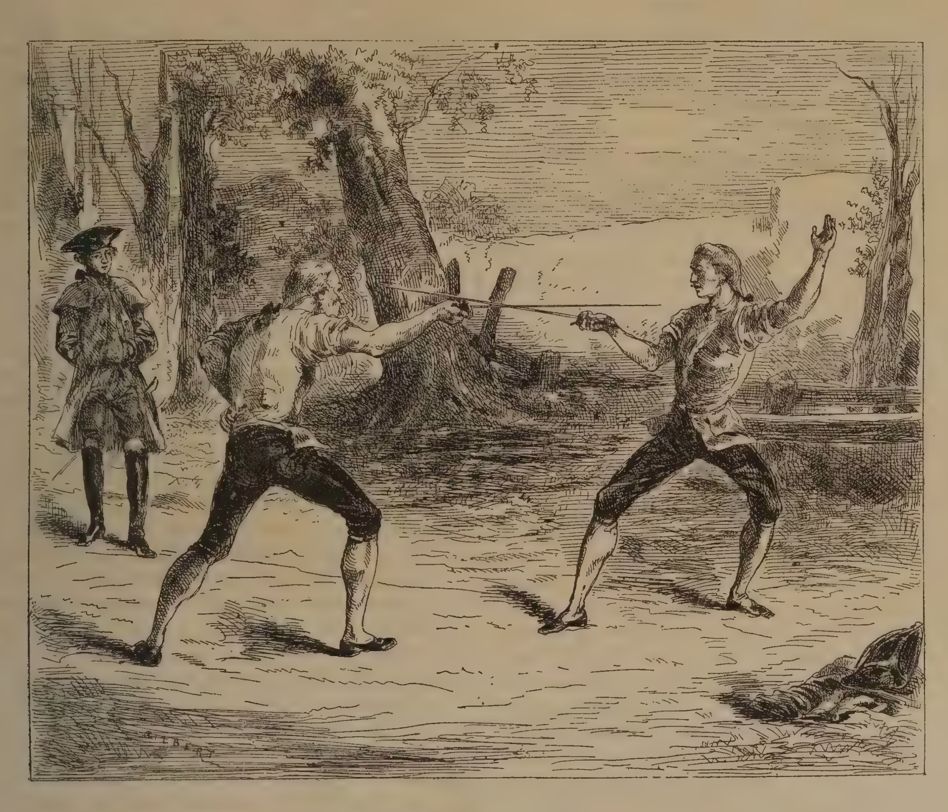
— Tu connais cette noble phrase espagnole, fit Adhémar : « Ne touchez pas à la reine. »

— Qu'y a-t-il de commun entre les Rossignols et Sa Majesté?

— Lansac a touché à la reine. Ne m'en demande pas davantage.

— Pourvu que demain son épée ne touche pas ton sang.

— Si, demain, Lansac me tuait, tu prendrais dans ma chambre un coffret d'ébène dont je porte la clef suspendue sur ma poitrine, et tu la remettrais sans l'ouvrir à madame Jules de Polignac. Tu me le promets?



Le Duel. Dessin de Gilbert.

— Je te le jure... Vraiment, tu me fais peur, beau protégé des duchesses et des reines, si nous vivions du temps du cardinal Richelieu, je ne donnerais pas un blanc de ta vie.

— Faut-il que je le dise aussi à toi, Châteaubourg, « Ne touche pas à la reine », elle est sacrée. Laisse-moi, j'ai besoin d'être seul.

Son ami le quitta. Adhémar promena ses pensées sur son existence passée, sur le jour présent; il interrogea son cœur, et, en songeant aux dangers du lendemain, il se dit : il vaut mieux que cela arrive à moi qu'à un autre, je suis orphelin, et si le malheur me frappe, eh bien... peut-être dans la petite maison, on m'accordera un regret, et, en tout cas, je serai tombé comme doit tomber un Rochenoire, fidèle à la parole donnée à une femme.

Le lendemain, un peu avant l'heure convenue, Adhémar avec Châteaubourg et un autre de ses amis se promenaient à la porte Saint-Antoine, riant avec les laitières et les jardinières qui apportaient à Versailles du lait et de la salade. Mais bientôt parut Lansac accompagné de Livry et d'un autre page. Ils s'abordèrent avec beaucoup de façons courtoises, et, pour n'être pas remarqués, ils se hâtèrent de gagner un lieu à l'écart.

— Nous vous demandons pardon d'être un peu en retard, dit Livry, mais nous avons été dérangés par la visite d'un exempt de la Prévôté qui voulait parler à Lansac. Heureusement il ne se trouvait pas dans sa chambre, nous avons pu le dérober à une visite inquiétante pour sa liberté, et nous voici à vos ordres.

Le terrain du combat fut bien vite trouvé, les épées mesurées, les adversaires mis en présence,

et le fatal mot « Allez, messieurs » fit croiser les fers. Parmi les pages, on regardait Lansac comme le plus fort tireur. Cependant un vieux prévôt, quelque temps auparavant, avait dit en voyant le jeu serré de Rochenoire : « Voici celui de vous tous, messieurs, qui serait le plus redoutable sur le terrain. » En effet, il se montra calme, attentif à sa garde, suivant évidemment un parti pris, se contentant de se bien couvrir, rompant au besoin, fouettant l'épée de son adversaire, lassant sa furie et parant ses coups sans riposter. Un vieux duelliste n'eût pas mené plus habilement le combat. Enfin, lorsqu'il sentit que le jarret et le poignet de Lansac commençaient à être fatigués, changeant ses gardes et sa mesure, il l'attaqua vivement. et d'un mouvement rapide enlaçant son épée, il la lui arracha de la main. Lansac furieux se précipita pour la ramasser, mais elle était déjà sous le pied d'Adhémar.

— Monsieur le chevalier, dit-il, nous recommencerons si vous le désirez, mais ce ne sera pas avant que je ne vous ai assuré que je regrette les paroles que j'ai prononcées hier. A présent, monsieur, voici votre épée.

Lansac exaspéré voulait reprendre le combat, mais ses témoins s'y opposèrent et déclarèrent l'honneur satisfait. Ils eurent de la peine à faire entendre raison à leur ami ; cependant ils triomphèrent de sa résistance, et, au bout de quelques minutes, il tendit sa main à son adversaire, et les six amis, bras dessus, bras dessous, rentrèrent à Versailles.

— Ne te préoccupe pas trop de ton exempt de la Prévôté, dit en riant Rochenoire à Lansac, je crois pouvoir t'en débarrasser. Tiens-toi seulement caché jusqu'à une heure.

Content, heureux d'avoir mené à si bonne fin une désagréable affaire, mais éprouvant une vague inquiétude dont il ne pouvait se rendre compte, quelques heures après, Adhémar, après avoir par des allées et venues dépisté, autant qu'il lui était possible, les personnes qui eussent tenté de le suivre, se glissa dans la petite rue des Rossignols. En entrant, il regarda la fenêtre où une si charmante vision, la veille, s'était montrée, mais les rideaux restèrent baissés, et la chanoinesse venant à sa rencontre avec un pas plus pressé et moins de cérémonial que de coutume, lui dit : « La malade a éprouvé une crise cette nuit, elle repose à présent, mais j'ai quelque crainte pour ce soir. » Là-dessus, elle fit son fameux salut et rentra en trottant sur ses hautes mules, ce qui eût amené le sourire sur les lèvres du page, s'il n'eût été profondément attristé par la nouvelle qu'il venait de recevoir. Tout en courant vers le château, il se demandait, sans se donner à lui-même une réponse satisfaisante, quel intérêt il pouvait porter à une malade qu'il n'avait vue ou cru voir qu'une fois, si tant est qu'elle existât, mais tout en se raillant lui-même, il ne cessait point de hâter le pas, et bientôt il se trouva en présence de madame Jules de Polignac.

Avant qu'il eût prononcé un seul mot, la charmante femme lui dit :

— Vous nous avez fait une belle peur ! Fi, monsieur ! Comment n'avez-vous point compris que vous ne deviez pas répondre aux sots propos de M. de Lansac? Enfin, tout s'est bien passé, je vous en félicite, mais la reine est fort irritée contre votre adversaire.

— M. de Lansac n'est plus mon adversaire, madame, c'est mon camarade, et je vous supplie de faire qu'il ne soit pas inquiété. Une poursuite contre lui serait pour moi un déshonneur ! J'ose donc solliciter toute votre bienveillance ; s'il était arrêté, je devrais l'être aussi.

— Votre générosité est de la sagesse ; rassurez M. de Lansac, dans une heure la prévôté aura reçu contre-ordre.

— Merci, madame.

— Et comment va-t-on ?

— La malade a éprouvé une crise ; mais ce matin elle repose.

— C'est désolant, et que la reine va être inquiète... A propos, elle désire vous voir, elle veut vous gronder, venez ce soir, et si vous voulez obtenir votre pardon, allez auparavant rue des Rossignols, vous nous en rapporterez des nouvelles toutes fraîches et meileures sans doute. Faites cela, vous serez bien aimable.

— J'obéirai, madame.

— A ce soir, monsieur.

A huit heures, Adhémar se dirigeait donc vers la petite maison; la nuit était fort sombre, et il aurait dépassé la porte s'il n'eût reconnu dans les ténèbres un gros mûrier qui en marquait pour ainsi dire l'entrée. Il cherchait la serrure, lorsqu'il fut violemment heurté par un homme sortant brusquement de derrière l'arbre. Le choc avait été si rude qu'il faillit être renversé, mais voyant scintiller une épée, il tira la sienne, et aussitôt les lames se choquèrent. Malheureusement, pour aller en soirée, le page n'avait pris qu'une de ces petites brettes à poignée en acier diamanté et à fourreau en peau blanche qui n'étaient pas réellement des armes de combat ; aussi à peine en garde, reçut-il dans la poitrine la lame de son adversaire qui le transperça. Il tomba en poussant un grand cri.

A huit jours de là, comme s'il sortait d'un long rêve, Adhémar ouvrit les yeux et rentra en possession de la vie ; il promena autour de lui des regards incertains. A son chevet, se tenait une religieuse lisant un livre de prières, c'est ce qui le frappa d'abord; puis il examina la chambre, elle était charmante ; par une grande fenêtre ouverte entraient la lumière, le parfum des fleurs, la senteur de la verdure et le chant des oiseaux. Où était-il? et comment se trouvait-il là? Il essaya de faire appel à ses souvenirs, mais il ne le put tant il sentait sa tête vide et son corps faible. Se tournant alors vers la religieuse, il murmura : « Ma sœur ». Ce simple mot épuisa ses forces, tout devint confus autour de lui, cependant les objets extérieurs le frappaient, mais d'une façon flottante, on aurait dit des ombres passant ou posant devant lui; une chose l'émut pourtant, il lui sembla voir la chanoinesse entrer à bas bruit, parler à la religieuse qui s'était levée, puis faire un signe de croix. Alors il voulut parler, y parvint-il? En tout cas, ses yeux se voilèrent, et il retomba dans une inerte somnolence sans savoir si on lui avait répondu.

A. Genevay.

(*La fin à la prochaine livraison*)

VOYAGE AU PAYS DE L'ADRESSE ET DU HASARD

PETITE HISTOIRE DU JEU ET DES JOUEURS

I

DE L'ORIGINE ET DE L'ANCIENNETÉ DU JEU.

« Sous le roi Atys, dit Hérodote, une famine cruelle désolait la Lydie. Pendant longtemps le peuple en prit son parti, mais comme elle sévissait plus forte, il y chercha des adoucissements. Ce fut alors que les habitants de cette contrée inventèrent les dés, les osselets, la balle et tous les autres jeux de cette sorte, et voici comment ils s'en servirent contre la famine : de deux journées, ils en passaient une tout entière à jouer, afin de ne point songer à prendre de la nourriture ; pendant l'autre ils suspendaient les jeux et mangeaient... »

Il va de soi que ce passage du père de l'histoire, ainsi que d'ailleurs beaucoup d'autres assertions de ses livres, doit être considéré plutôt comme un heureux trait d'observation morale que comme une donnée historique indiscutable.

Et d'abord, en mettant cette invention au compte d'un des plus anciens peuples dont il rapporte les traditions, Hérodote ne fait rien moins que reculer en quelque sorte jusqu'aux temps primitifs l'origine des jeux, ce qui est évidemment dans l'ordre probable des choses ; et quand il attribue à l'attrait de ces mêmes jeux l'étonnante vertu de faire oublier la faim à des gens qui ne doivent manger que tous les deux jours, il sait mettre en relief, d'un vigoureux trait de plume, toute l'énergie d'une passion qu'on peut certainement placer au premier rang de ces entraînements vertigineux qui toujours égarent et souvent perdent les hommes.

Le même Hérodote, d'ailleurs, dit que les prêtres égyptiens, dans la religion desquels il s'était fait initier, lui racontèrent qu'un de leurs rois étant descendu dans cet empire souterrain que les Grecs nommaient *Enfers*, y avait joué avec les dieux. Donc la tradition antique admet que le jeu était connu dans le monde des immortels.

Platon, le moraliste aux lèvres de miel, croit pouvoir assurer que les jeux de hasard ou de combinaison ont de beaucoup précédé les jeux de force ou d'adresse physique, et (on ne pouvait mieux choisir) il en attribue l'invention au dieu subtil et peu scrupuleux par excellence, à Mercure.

Plutarque vient ensuite qui, rapportant lui aussi une vieille fable des bords du Nil, donne à la chose une date postérieure même à la plupart des divinités principales et notamment à Osis et à Osiris, les deux grandes figures mystiques de l'Egypte.

« Rhéa, dit-il, s'étant mariée secrètement avec Saturne, le Soleil, qui le sut, et qui en éprouva un grand dépit, prononça une imprécation terrible pour faire que les enfants qui devaient naître d'elle ne pussent venir à la vie dans aucun mois, ni dans aucune année. »

Le cas était embarrassant pour la belle Rhéa, qui ne demandait pas mieux que d'être mère ; elle conta, paraît-il, la chose à Mercure, qui, après avoir réfléchi un instant, l'assura que l'obstacle pouvait être levé.

Notre avisé s'en alla donc proposer une partie de dés à la Lune. Les dés étaient pipés très-vraisemblablement, car il s'agissait pour lui de jouer à coup sûr. D'ailleurs nous ne savons pas quel fut son enjeu, mais toujours est-il que la Lune mit sur table et perdit — comme elle devait le faire avec un joueur de cet acabit — *la soixante-dixième partie de ses clartés*, dont maître Mercure forma cinq jours qu'il ajouta aux trois cent soixante dont l'année avait été jusque là composée (quelque chose comme les *sans-culotides* du calendrier révolutionnaire). Et alors possible fut à Rhéa de devenir mère, en ayant soin toutefois de choisir, pour donner naissance à sa postérité, un des cinq jours fabriqués du soixante-dixième des clartés de la Lune, lesquels jours ne se trouvaient dans aucun des mois, ni dans aucune des années que le Soleil avait si terriblement frappés d'interdiction ; et certes elle n'y manqua pas, car autant de jours, et autant de dieux ou de déesses *di primo cartello* : Osis et Osiris déjà nommés et qualifiés ; Horus ou Apollon personnifiant la beauté intellectuelle ; Vénus, figure emblématique de toutes les grâces physiques ; enfin Typhon, ou le génie du mal.

On peut dire que ce furent là des jours bien employés.

Quoi qu'il en soit de ces légendes, il est formellement évident que, comme l'historiette d'Hérodote, elles aboutissent à démontrer que le jeu dut exister sur la terre presque aussitôt qu'y habita l'espèce humaine, dont il est, en quelque sorte, une des passions normales, aussi bien que la passion des combats. Ces deux inclinations dérivent d'ailleurs du même principe : le désir de primer, d'être le plus fort, et d'avoir les avantages moraux ou matériels de cette situation.

Si l'on observe le développement des facultés intellectuelles de l'homme, on voit que dès qu'il a acquis l'usage de la pensée, il joue soit avec des objets purement physiques soit avec des êtres animés. Tout d'abord, à vrai dire, il n'y a là pour lui qu'une question de mouvement, de distraction, mais peu à peu le but change de nature, et devient de l'émulation. Il y a défi, il y a lutte ; le jeu consiste dès lors à montrer plus d'habileté, d'adresse, à prévenir ou repousser une attaque ; c'est une difficulté à vaincre et celui qui aura le plus tôt ou le mieux vaincu cette difficulté obtiendra, sinon un prix de valeur matérielle, au moins le titre de vainqueur, satisfaction donnée à son amour-propre, un des mobiles les plus énergiques de l'homme.

Un premier prix remporté, on veut en gagner un second, et pendant que le vainqueur est joyeux, le dépit s'empare du vaincu. La valeur de la victoire s'en augmente d'autant : les inégalités de force ou d'habileté font naître les rivalités ardentes : on ne tarde pas à associer aux facultés naturelles

mises en activité une puissance aveugle, le sort qui agit tantôt avec elles, tantôt sans elles. Des victoires inattendues surviennent, qui font que le maladroit s'étonne de son adresse, le faible de sa force, l'infortuné de ses ressources, le téméraire de son triomphe.

Voilà une nouvelle passion intronisée dans toute la plénitude de son influence, qui met la plupart des autres passions en mouvement, « et — dit un « moraliste, — le monde est infecté d'un vice « d'autant plus funeste, d'autant plus contagieux « qu'il s'embellit toujours du nom, de l'éclat et de « la séduction du plaisir. »

« Tels semblent être les commencements, les progrès, les variations de ce qu'on appelle le jeu. Il n'est donc pas nécessaire de fouiller les annales de l'antiquité pour découvrir son origine et étudier son histoire. En consultant le livre de la nature, nous ne doutons pas que les passions de l'homme n'aient eu, ainsi que sa figure, dans tous les lieux et dans tous les temps, à peu près les mêmes traits, le même caractère. Les différents climats, les lois, les mœurs, les usages mettent peu de différence dans leur développement et dans les excès auxquels elles conduisent. C'est un fleuve dont on peut, d'aventure, prévenir l'entière corruption, mais il est aussi difficile de l'épurer que d'en arrêter le cours. »

Disons donc que la passion du jeu régna de tout temps sur les hommes et, cette ancienneté étant admise, suivons rapidement sa présence dans les divers âges et dans les divers pays.

II

UNIVERSALITÉ DE LA PASSION DU JEU.

On affirme — et nous le croyons sans peine — qu'on n'a découvert aucun peuple chez lequel il y eût absence complète de culte ou de sentiment religieux. Même remarque aurait pu être faite pour le jeu, car aussi bien trouvons-nous des traces plus ou moins évidentes de cette ardente passion dans toutes les régions et chez tous les peuples.

Notons cependant, à l'insigne honneur de la nation juive, que tant qu'elle ne subit pas le contact de ses vainqueurs occidentaux, elle se garda pure de ce fâcheux entraînement, car dans les livres sacrés, qui sont à la fois des histoires et des codes, nous ne voyons ni prescriptions tendant à réprimer l'habitude du jeu, ni aucun fait permettant de supposer que cette habitude existât parmi les enfants d'Israël; mais un épisode fameux nous fournit la preuve que plus tard ils y étaient adonnés, puisque les soldats d'Hérode qui gardaient le divin crucifié jouèrent sa robe aux dés.

A vrai dire, ces soldats pouvaient être romains, et Dieu sait si, venant de la métropole, ils avaient pu en rapporter de bons exemples à l'endroit de cette passion, qui depuis plusieurs siècles déjà, y sévissait dans toute sa force, ainsi que l'attestent non-seulement de nombreux passages des auteurs contemporains, mais encore un fragment conservé par Macrobe des œuvres d'un poëte qui vivait au temps de Scipion l'Africain, c'est-à-dire près de cent cinquante ans avant le sanglant sacrifice du Calvaire, et à une époque où la vieille vertu romaine n'était pas encore devenue un simple souvenir.

« Voyez, dit ce poëte, voyez ces magistrats qui, « parfumés comme des femmes sans mœurs, sont « alourdis par la boisson et jouent aux dés. »

N'entendons-nous pas d'autre part l'austère Caton conseiller à un jeune homme de fuir les jeux de hasard et de jouer, si tant est qu'il ait besoin de distraction, au *trochu* (cerceau). Pour lui, il était grand joueur de paume, et l'on raconte qu'un jour où il avait échoué aux élections du consulat, au lieu d'aller se renfermer piteusement dans sa maison, comme faisaient d'ordinaire les candidats malheureux, il passa bravement le reste du jour à lancer et rejeter la balle dans le Champ-de-Mars.

Il est bien entendu que les parties auxquelles il prit part avaient pour visée principale la simple satisfaction d'une victoire morale en même temps que le bénéfice d'un exercice salutaire; mais de ce que le rigide censeur s'efforçait de conserver personnellement les goûts des âges primitifs, il ne s'en suit pas, nous l'avons vu, que son opinion fit partout autorité; les dès, les osselets, venus, dit-on, des pays grecs, avaient dès lors de furieux adeptes.

Ah! c'est que le jeu, le jeu de hasard surtout, était d'antique tradition aux pays grecs, puisque Hérodote lui-même a pu en citer des exemples qui, de son temps, dataient déjà de loin. Pisistrate, chassé d'Athènes, et voulant y rentrer par un habile coup de main, ne vit rien de mieux que d'attaquer la ville, après le repas du milieu du jour, c'est-à-dire au moment où tous les citoyens qui ne faisaient pas la sieste étaient occupés à jouer aux dés. Et il ressaisit le pouvoir presque sans coup férir; car quelle résistance attendre de gens qui dorment ou qui jouent?

Or ce n'était pas seulement dans Athènes la corrompue que le jeu faisait fureur; c'était à peu près dans toutes les villes de la Grèce, même à Sparte, ainsi que l'atteste une remarque de Plutarque; mais Athènes tenait naturellement la tête et donnait le ton; Athènes où la passion des jeux de hasard s'était développée à ce point qu'on avait dû songer à interdire les maisons de jeu qui s'ouvraient de toutes parts, et que les joueurs traqués, pourchassés, n'imaginèrent rien de mieux que de s'installer dans les temples où ils étaient à l'abri des poursuites.

Ils avaient notamment choisi hors de la ville, en un lieu nommé *Sciros*, certain sanctuaire mis sous le vocable de Minerve, qui ne tarda pas à devenir un véritable tripot, si bien même que le nom du temple ainsi profané passa aux maisons de jeu, qu'on appela depuis *Scirophies*.

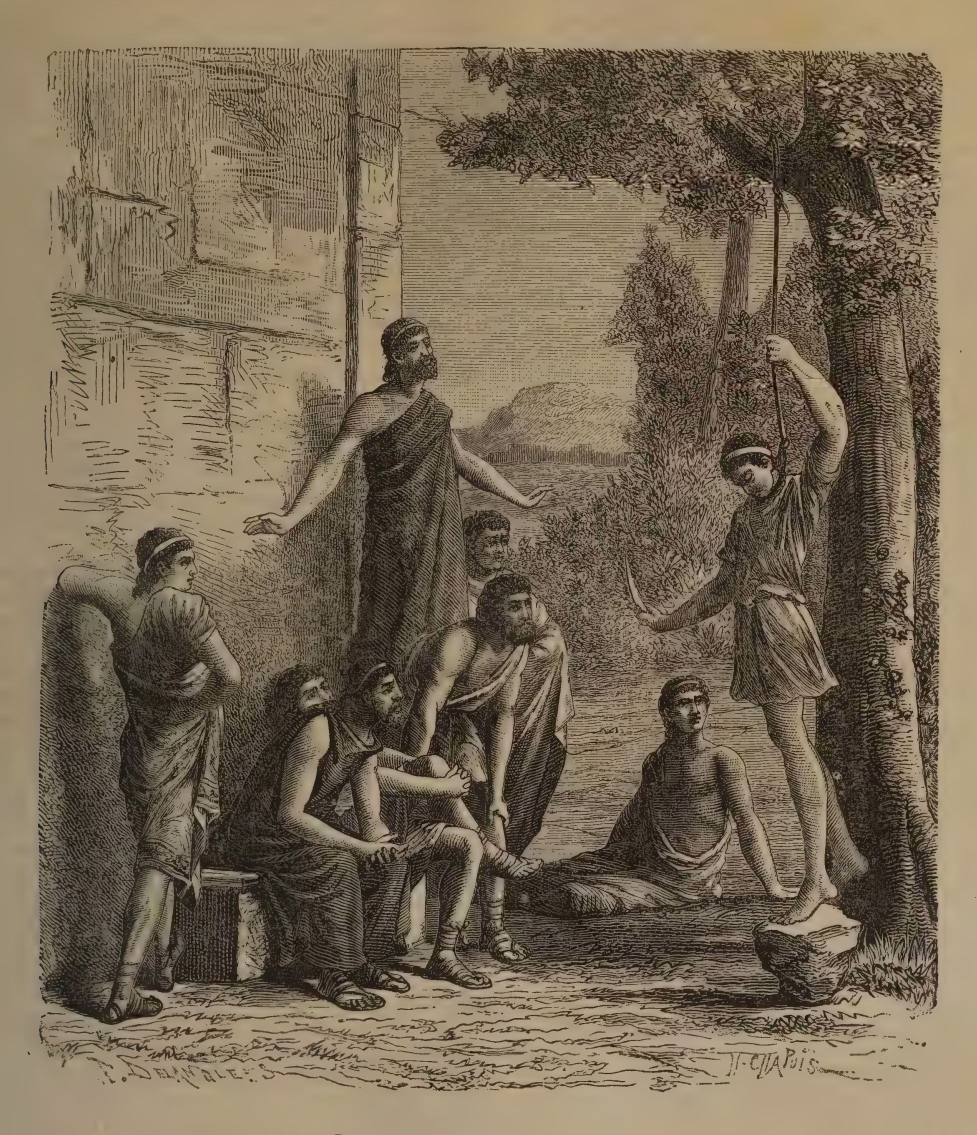
Les comédies, les tragédies jouées à Athènes sont d'ailleurs pleines d'allusions au goût prononcé des peuples grecs pour les émotions du jeu.

Les historiens veulent prétendre que Rome ne dut de connaître les jeux de hasard qu'au voisinage des colonies grecques, qui abondaient sur le littoral de la Méditerranée, comme si la chose n'avait pu résulter parmi eux d'une inspiration toute spontanée, et comme si d'ailleurs Rome elle-même n'avait pas pris naissance dans une région où les Grecs étaient dès longtemps venus s'établir.

Quoi qu'il en soit, Valère-Maxime rapporte une méprise dont le jeu fut cause et qui occasionna une sanglante guerre entre une de ces colonies grecques et la république romaine.

« Car Columnius, roi des Véiens, dit il, jouait aux dés, et venait d'amener un coup des plus heureux : Tue ceux-là, s'écria-t-il, parlant à son adversaire. En ce moment entraient des ambassadeurs romains ; les gardes, trompés par les paroles du roi, prirent pour un ordre sa plaisanterie, se jetèrent sur les envoyés et les mirent à mort. »

Pour savoir ce que le jeu était devenu à Rome, c'est aux auteurs de la fin de la république et du temps des empereurs qu'il faut s'adresser. Cicéro na



La Penderie. Dessin ds Chapus.

maintes fois tonné contre le jeu et contre les joueurs. Dans ses oraisons, dans ses traités philosophiques il se montre implacable pour eux. Par exemple dans le dénombrement qu'il fait des métiers infâmes, il n'oublie pas celui de joueur. — C'est dire que cette profession existait de son temps.

On sait que la plupart des conjurés de Catilina n'étaient autres que des joueurs. Marc-Antoine, l'un de ceux qui portèrent le dernier coup à la liberté romaine, était un joueur endetté qui, pour se libérer et avoir de quoi satisfaire de nouveau à sa passion eût accepté tous les compromis. Pendant son tribunat, il fit casser, pour de l'argent, la condamnation prononcée contre un infâme joueur qui avait tenu un tripot public.

Ovide dit qu'il est honteux pour les ancêtres des Romains de son temps d'avoir beaucoup écrit pour enseigner le jeu, et jamais pour le blâmer, le condamner.

Et ailleurs : « C'est au jeu, s'écrie-t-il, que la cu-

pidité se montre dans toute sa laideur; on sèche, on frémit de colère; on meurt de rage. Les injures, les cris de fureur s'élèvent vers les dieux que les joueurs appellent à leur aide ou maudissent, mais qui ne se révèlent que pour les châtier.

« Quand la manie des jeux de hasard fut-elle plus ardente, dit à son tour Juvénal? Aujourd'hui le joueur ne se borne plus à porter sa bourse au lieu de réunion, il y fait charrier son coffre-fort. Là, une fois que les parties sont engagées, s'élèvent les plus ignobles disputes, les combats les plus dégradants. On perd cent mille sesterces (vingt mille francs) sur un coup de dé ; et l'on ne trouve pas de quoi vêtir un pauvre esclave transi de froid. »

On a remarqué que, tout satirique qu'il était, Horace n'avait qu'une fois, et encore bien timidement, parlé du jeu, et l'on a voulu que ce fût par crainte de déplaire à l'empereur Auguste qui, bien qu'ayant, sinon rendu, au moins confirmé les édits contre les jeux de hasard, était un joueur effréné. Pourquoi pas? On a bien essayé d'en dire autant de Fénelon relativement à Louis XIV qui, lui aussi décrétait contre les brelans, et tous les jours à Versailles, en pleine cour, jouait et faisait jouer un jeu d'enfer.

Que le sybarite de Tibur, bien renté par César, ait prudemment fermé les yeux sur des travers qu'il avait intérêt à ne pas voir, on le comprend sans peine; mais prétendre que l'éloquent prélat, en écrivant un livre dont presque chaque page contient une allusion satirique à l'adresse de l'état de choses existant, n'ait su être ni assez courageux pour blâmer un des vices particuliers de la cour, ni assez habile pour tourner cette leçon, c'est sans aucun doute faire gratuitement injure au cœur et à l'esprit de l'auteur du *Télémaque* qui n'eût pas payé plus cher pour cette critique, ajoutée à tant d'autres, l'honneur de dire la vérité. Peut-être arriverait-on à justifier aussi le poëte romain, car il semble évident qu'Auguste, quand il jouait gros jeu à son ordinaire, n'y voyait qu'une façon de s'acquérir de la gloire par la magnificence. Il perdait sans mauvaise humeur et, quand il gagnait, il distribuait volontiers son gain. « J'en suis pour 20 mille « sesterces, écrivait-il un jour à Tibère, mais c'est « grâce à mes libéralités; car si j'avais tenu à être « payé des mauvais coups de mes partenaires, et « si je n'avais rien donné aux perdants, j'en aurais « gagné plus de 50 mille. » Une autre fois, il fait savoir à sa fille qu'il a donné deux cent cinquante deniers (environ 200 francs) à chacun de ses convives, pour qu'ils puissent jouer entre eux aux dés ou à pair ou non.

En somme, question de *gloire* à part, Auguste aimait le jeu pour le jeu, car on le vit souvent jouer, dit Suétone, aux noix, aux osselets, avec de tout jeunes enfants qu'on lui amenait, quand après le travail il voulait donner un peu de relâche à son esprit.

Ses successeurs y mirent moins de platonisme Pour en trouver la preuve, nous n'avons qu'à feuilleter Suétone.

Caligula ne dédaignait nullement les profits du jeu, mais ses plus forts bénéfices étaient dus à la fraude et au parjure. Un jour que l'on jouait gros jeu dans son palais, transformé en tripot, il chargea son voisin de jouer pour lui, puis étant allé se placer sur la porte et voyant passer deux riches chevaliers romains, il les fit saisir, confisqua leurs biens et rentra tout joyeux, se glorifiant de n'avoir jamais fait un meilleur coup.

Une autre fois, après avoir condamné à mort plusieurs Gaulois renommés pour leurs richesses : « Ah! vraiment, dit-il à ses compagnons de jeu, vous me faites pitié, quand je vous vois si longtemps aux prises pour quelques sesterces, tandis que d'un coup de plume je viens d'en gagner six cents millions! »

L'imbécile Claude écrivit un gros livre sur le jeu : il jouait même en voyage, ses voitures et les tables qu'on y posait étant faites de manière à ce que le mouvement ne dérangeât pas les pièces de l'échiquier. Souvent il lui arriva de faire appeler, pour prendre part à son jeu, des gens qu'il devait faire conduire le lendemain au supplice. Aussi Sénèque, dans un de ses traités moraux, imagine-t-il qu'aux enfers l'âme de ce stupide et cruel César « a pour châtiment de jouer perpétuellement avec un cornet sans fond, qui laisse glisser les dés quand il veut les lancer. »

Néron ne dérogea pas, puisqu'il engageait parfois des parties dont l'enjeu s'élevait à plus de 400,000 sesterces (80,000 francs). Domitien, dit notre historien, occupait tous ses loisirs en jouant aux dés ; il y jouait en se réveillant, même les jours de fêtes.

Le titre de courtisan et celui de joueur devinrent alors synonyme, et Vitellius dut sa première élévation au soin qu'il prenait d'être le partenaire complaisant d'abord de Caligula, puis de Claude.

Commode établit dans son palais des salles de jeu, sur lesquelles il prélevait une sorte de dime. On raconte qu'un jour il affecta d'être prêt à partir pour l'Afrique, afin que les uns et les autres lui apportassent de l'argent. Ayant ainsi reçu de fortes sommes, il les dépensa en fêtes, où il joua gros jeu. Il faut être empereur romain pour se permettre impunément de telles plaisanteries. Nous en verrions bien d'autres si, de césar en césar, nous descendions jusqu'au jour où Constantin abandonna Rome, où, dit Ammien Marcellin, il n'était plus un seul citoyen, même parmi les plus pauvres, qui ne fût en proie à la fureur du jeu : mais regardons ailleurs.

Que dit l'austère Tacite de ces Germains, dont on s'accorde à croire qu'il décrivit les mœurs moins avec l'intention de peindre un fidèle tableau que pour en faire par le contraste une satire des mœurs romaines de son époque? Il dit ceci : « Les Germains « connaissent les jeux de hasard, et, chose singu- « lière, ils s'en font même à jeun la plus sérieuse « occupation; si follement acharnés au gain ou à « la perte que, quand ils n'ont plus rien, ils jouent « encore dans un dernier coup de dés leur per- « sonne et leur liberté. Le vaincu va lui-même se « livrer à la servitude. Fût-il le plus jeune, le plus « robuste, il se laisse enchaîner et vendre. Telle est « même, dans cet engagement contre nature, leur « fanatique résignation qu'ils l'appellent loyauté. « D'ailleurs, les gagnants se défont au plus vite « des esclaves de ce genre, comme pour se déli- « vrer de la honte d'une telle victoire. »

Qu'en rapportant ce trait, Tacite ait voulu en

faire une leçon à l'adresse de ses compatriotes, ce point peut être débattu ; mais nous ne le débattrons pas. Qu'il nous suffise de savoir que cette fois du moins l'historien moraliste a mis très-évidemment la main sur une réalité, puisque les auteurs les plus dignes de foi nous offrent des exemples analogues aux divers temps et un peu dans toutes les régions. « Les Huns, dit par exemple saint Ambroise, ne reconnaissent aucune loi, et cependant ils se soumettent à celles du jeu. Ils sont toujours prêts à jouer, même quand ils ont le pied dans l'étrier. Ils portent toujours sur eux des dés, qu'ils gardent avec autant de soin que leurs armes. Ils se soumettent à être esclaves de ceux d'entre eux qui ont gagné au jeu leurs personnes. Ils se laissent dépouiller par leurs propres compagnons ; ce qu'ils n'auraient garde de souffrir de leurs ennemis. Ils se piquent quelquefois au jeu à tel point qu'après avoir perdu ce qui leur est le plus cher, c'est-à-dire leurs armes, il leur arrive d'exposer leur vie sur un coup de dé, se mettant à la merci de leur partenaire ou de celui qui leur prête de l'argent pour jouer. Enfin, il est constant qu'un d'entre eux, connu d'un empereur romain, ayant ainsi *perdu sa vie* au jeu, fut de si bonne foi qu'il se tua de sa propre main, pour répondre aux engagements pris. »

Chez les anciens Thraces, s'il faut en croire Athénée, à la suite des repas, on jouait communément au jeu de la *Penderie*. Et voici comment se pratiquait ce singulier divertissement. Les paris étant engagés et le sort ayant désigné celui qui devait jouer le premier, on attachait à une certaine hauteur une corde terminée par un nœud coulant. Au-dessous de la corde, était une pierre qui pouvait tourner sur elle même. Le joueur, tenant un couteau à la main, montait sur la pierre, se passait le nœud coulant autour du cou ; puis un des assistants faisait basculer la pierre. L'homme au couteau perdant pied, se trouvait accroché par le cou, et s'il n'avait pas assez de force pour couper ainsi la corde au-dessus de sa tête, il demeurait bel et bien pendu, aux grands éclats de rire de l'assemblée, qui criait : « Il a perdu ! il a perdu !... »

Coutume pour coutume, et si *rococo* qu'il puisse paraître, ne préférez-vous pas l'usage qu'avaient nos pères de chanter au dessert ?

Ce que Tacite a dit des Germains pouvait encore se dire des Italiens au siècle dernier. Des marins, des bateliers mettaient pour enjeu dans les parties qu'ils engageaient un certain nombre d'années d'entière servitude.

En Espagne, à la même époque, il était assez difficile de trouver dans les *posadas* ou hôtelleries, des bourgades même d'une certaine importance, du pain, du vin et autre chose nécessaire au voyageur, mais il n'était si petit hameau où l'on ne vendît des cartes et des dés.

Là, d'ailleurs, autrefois, il n'était pas rare que les voyageurs jouassent mentalement aux échecs en cheminant côte à côte. De ville à ville des parties s'engageaint qui passionnaient deux populations pendant plusieurs mois, et dont les enjeux étaient considérables.

Les marchands de Venise jouaient par correspondance avec ceux de Dalmatie. Des pères laissaient en mourant à leurs fils, par testament, le soin de terminer une partie commencée, pour en avoir les profits ou acquitter les pertes.

Au beau temps du grand commerce des régions du Nord, il arrivait très-souvent qu'aux foires, qui réunissaient les marchands allemands, danois, flamands, le notaire était appelé à constater l'état d'une partie qui n'avait pu être terminée, et dont l'achèvement était remis à la foire prochaine. Ne lisons-nous pas dans l'histoire des Sarrasins qu'un certain calife Alamin regrettait fort d'être moins habile à diriger les pièces d'un échiquier qu'à conduire les peuples ?

Ne raconte-t-on pas que Tamerlan enviait du plus profond de son cœur le mérite et la gloire d'un joueur d'échecs, qui ne redoutait aucun partenaire ? On ajoute que pour calmer sa convoitise, il s'écriait : « S'il est unique dans le royaume des échecs, au moins suis-je unique dans le gouvernement des nations. »

Un duc de Brunswick et de Lunebourg ne donna-t-il pas à une ville de ses États le nom de *Schachstadt* ou ville des échecs, et n'accorda-t-il pas de certains priviléges aux bourgeois de cette cité, à la condition que chaque chef de famille serait tenu d'avoir chez lui un échiquier, pour défier tout étranger qui viendrait le visiter ?

Cette dernière clause ne rappelle-t-elle pas ces Suédois qui n'acceptaient pour gendres que les jeunes gens dont ils avaient par eux-mêmes éprouvé les aptitudes au jeu ? (1)

Le nom de *Cour de l'Échiquier*, donné à l'office central des finances d'Angleterre (1), et les armes de plusieurs très-anciennes familles de ce pays ne témoignent-ils pas de la haute et générale faveur dont le jeu d'échec était jadis entouré de l'autre côté de la Manche ?

L'ancien voyageur Schouten ne rapporte-t-il pas que les Chinois, qui autrefois ramaient comme gagistes sur les galères des Indes, jouaient des années de travail et les accomplissaient après avoir perdu ?

Ne savons-nous pas par les voyageurs modernes que chez ces mêmes Chinois, quand l'argent manque pour le jeu, quand on a perdu ses biens, sa femme, ses enfants, on joue *ses doigts*. Celui qui perd sur cet enjeu tend sa main au gagnant qui, d'un coup d'une petite hachette lui enlève un doigt. Le mutilé trempe tout bonnement la place amputée dans un vase plein d'huile bouillante, ce qui cautérise la plaie ; et la partie continue...

(1) A vrai dire, Olaus Magnus, qui rapporte le fait dans son *Histoire des pays septentrionaux*, donne de cette coutume une explication qui peut la faire considérer comme une très sage précaution :

« Les seigneurs de Gothie et Suècе, dit-il, voulant marier leurs filles, ont coutume d'*essayer* ceux qui les leur demandent en mariage, en plusieurs façons et principalement au jeu des échecs ; car en ce jeu les passions de l'esprit comme courroux, ennui, amour, avarice, vanterie, folie, lourderie, et plusieurs autres telles se découvrent, au cours des parties. C'est à savoir si le poursuivant est mal appris, se réjouissant et mocquant indiscrètement quand il a gaigné ; ou s'il est modeste, ne rendant point injure pour injure, mais sachant doucement parer aux coups. »

Dans la Russie moderne, avant l'affranchissement des paysans qui, d'ailleurs, ne date que de quelques années, les boyards, aussi joueurs que les Huns leurs ancêtres, perdaient souvent d'importants domaines, y compris toute la population qui les habitait, et il arrivait que des paysans, tranquillement endormis dans leurs isbas, avaient du soir au lendemain changé plusieurs fois de maîtres, selon que la chance du jeu avait été plus ou moins favorable à tel ou tel grand seigneur maniant les dés ou les cartes à la suite d'une orgie.

Chez les nègres des diverses régions, la fureur du jeu fut toujours très-forte, et voici d'ailleurs ce que nous venons de trouver dans la curieuse narration que, vers 1700, publia François Leguat, de son séjour à l'île Rodrigue :

« Pendant que nous étions à Batavia, un nègre qui avait toujours eu une excessive passion pour le jeu de dés fut condamné à mort comme incendiaire. En arrivant au lieu du supplice, ce malheureux demanda avec instance que quelqu'un lui voulût bien faire la charité de jouer encore quelques coups de rafle avec lui, protestant qu'après cela il mourrait sans regret. »

Personne ne se trouva d'humeur à le satisfaire.

Il semble que ce souhait caractéristique et lugubre de la dernière heure, soit le *nec plus ultra* du monde des joueurs.

Eh bien! non pourtant, car il reste à citer ce joueur dont parle un auteur flamand, et qui, après avoir joué toute sa vie, voulut encore en quelque sorte jouer après sa mort, car il ordonna par testament que de sa peau l'on couvrît une table, un damier et un cornet, et que l'on prît de ses os pour y tailler un certain nombre de dés qu'il léguait à ses amis et anciens partenaires.

Sur celui-là, on peut, je crois, tirer l'échelle. Tirons-la donc... ou plutôt changeons-la de place.

EUGÈNE MULLER.

(*La suite à la première livraison.*)

JOURNAL D'UN ASPIRANT DE MARINE

DAKAR

24 novembre.

Je n'avais pas de quart cette nuit, mais en montant ce matin sur le pont, je vis qu'on n'avait pas allumé les feux ; la brise était suffisante pour nous donner une belle vitesse. Vers sept heures on aperçut la terre, c'était le cap Vert.

La côte est assez jolie ; très-verdoyante, elle est bornée tantôt par de hautes falaises granitiques, tantôt par des plages d'un beau sable ; les petites îles disséminées le long de la terre ressemblent fort aux rochers de la rade de Brest.

Tout d'un coup Gorée nous est apparue, derrière une falaise ; cette île, dont une moitié est au ras de l'eau, l'autre à cent mètres d'élévation, présente un aspect magnifique avec ses maisons serrées les unes contre les autres, empiétant même sur la mer.

A Dakar, au contraire, peu de constructions; les maisons sont perdues dans la verdure, des palmiers, des cocotiers, d'énormes boabas les cachent et les préservent des rayons du soleil. Entremêlées avec ces habitations convenables, d'ignobles cases de nègres que je décrirai plus tard.

A peine arrivés en rade nous n'avions pas encore pris notre *corps-mort*, que nous étions déjà entourés d'une foule de pirogues montées par des nègres aussi peu vêtus qu'Adam dans le paradis ; je me trompe, j'oublie qu'ils portent tous des colliers faits de graines, de coquilles, etc., qui servent, paraît-il, à les protéger contre les requins et les dieux malfaisants. Les pirogues ne sont autre chose que des troncs d'arbre creusés ; les nègres les manœuvrent à l'aide d'espèces de cuillères qu'ils font mouvoir le long du bord.

Ils se sont mis immédiatement à nous faire toutes sortes de grimaces pour nous inviter à leur jeter quelque chose, nous leur avons alors envoyé des sous, des morceaux de pain, tout cela dans l'eau bien entendu, et il fallait les voir se précipiter et plonger pour aller chercher l'objet convoité, et jamais ils n'ont perdu un sou. On dit la rade infestée par les requins, mais il paraît que les nègres leur font peur, car ceux-ci ne semblent pas se douter de leur existence.

J'ai été envoyé dans la journée faire une corvée à terre, j'ai donc vu de plus près les indigènes. Outre le costume des jeunes gens que j'ai déjà décrit, il y en a d'autres pour les hommes ; le plus grand nombre des nègres se contentent d'une ceinture en étoffe bleue ou rouge. Les grands seigneurs sont plus habillés ; ils percent un trou dans une longue bande de calicot bleu et y passent la tête ; une partie de l'étoffe tombe par-devant l'autre par derrière, les deux à la hauteur des genoux.

Pour les femmes, les unes ont une petite jupe qui commence à la ceinture et leur tombe jusqu'au genou les autres un vêtement en calicot bleu coupé comme celui des hommes, mais serré à la taille.

J'ai aussi vu à terre un singe à peu près grand comme un homme ; c'était peut-être bien un nègre, car les nègres sont aussi laids que les singes. J'ai encore remarqué un mouton grand comme un veau.

25 novembre.

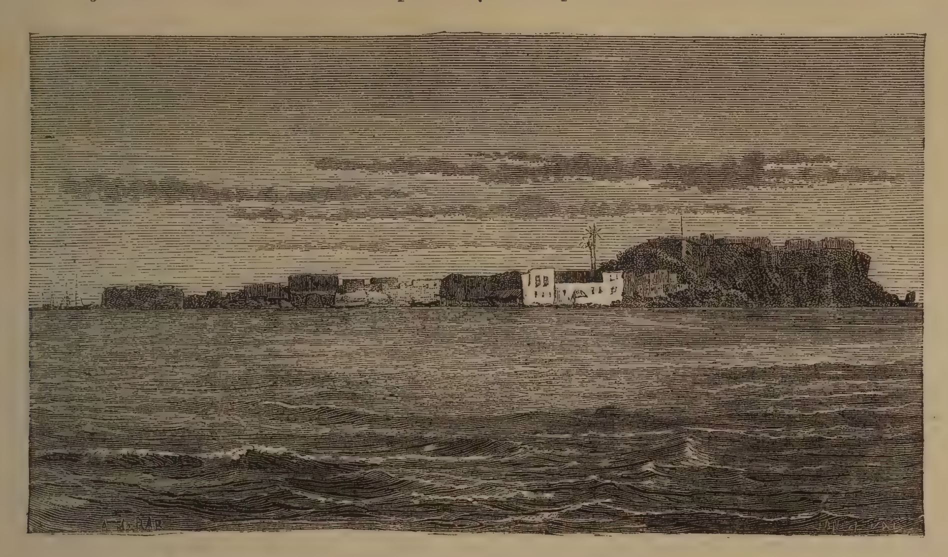
Nous sommes de nouveau descendus à terre aujourd'hui à quatre heures.

A peine débarqués, nous nous sommes vus immédiatement entourés d'une foule de petits nègres qui se proposaient comme pilotes : «Veux-tu être camarade?» disaient-ils pour nous entraîner. Je fis choix du jeune Ibrahim qui me demanda mon prénom. Je m'affublai de celui d'Oscar et pendant toute la journée, Ibrahim ne m'appela plus qu'Oscar.

Nous nous fîmes conduire d'abord au village nègre et nous commençâmes par visiter le musée, lequel est gardé par deux gendarmes. Ce musée est assez curieux, il contient tous les animaux du pays, les poissons, les oiseaux les plus variés et des plus belles couleurs, les bois, les plantes, les reptiles; j'y ai vu des lions, des tigres, des autruches, des boas, empaillés bien entendu, puis des requins de toutes les tailles.

Après le musée, nous avons visité le jardin botanique où sont réunis les plus belles plantes et tous les échantillons des forêts : de magnifiques cocotiers, des palmiers de trente mètres de hauteur, des cultures entières de bananiers, puis des baobas et, comme bordures des allées, des cactus, des aloès, des youcas. Ce jardin offre un intérêt tout particulier pour nous qui n'avons jamais vu ces arbres que dans de petits pots, comme par exemple le palmier de la tante Clémence.

Le village nègre est habité par quatre mille noirs de la plus belle eau. On dirait une multitude de ruches d'abeilles; toutes les cases sont construites de même, en paille et osier, avec un petit toit pointu. Les seules ouvertures sont deux portes pratiquées dans les cloisons; pour entrer, il faut se baisser, presque se mettre à genoux; l'intérieur est très-nu, quelques vases contenant des pistaches ou du couscous, espèce de farine; des grigris et un foyer où on cuit le couscous; la fumée s'échappe, quand elle est intelligente, à travers les interstices de la paille.



Dakar, dessin de A. de Bar, d'après un croquis de l'auteur.

Quelques grandes artères traversent le village et servent de basse-cour aux fameux moutons dont j'ai déjà parlé et à des poules. Sur ces artères se greffent de nombreux petits boyaux sinueux bordés par des tresses à hauteur d'homme et conduisant aux cases. Chacune d'elles s'élève dans une petite cour abritée par deux ou trois grands arbres et où les enfants de la famille prennent leurs ébats, où les femmes pilent le couscous dans des mortiers en terre au moyen d'énormes pilons en bois.

Les hommes ne font rien; assis sur le seuil de leurs maisons, ils fument philosophiquement leur pipe.

Quelques habitations construites en planches appartiennent à des marchands qui vendent divers produits aux indigènes; ces marchands poussent parfois le luxe jusqu'à posséder un lit et une ou deux chaises.

J'en étais resté au moment où je pénétrais dans le sanctuaire nègre : mon guide me conduisit dans plusieurs cases où je distribuai de nombreuses poignées de mains à tous les enfants et à toutes les femmes qui, sans doute, s'attendaient à des témoignages de sympathie mieux contrôlés à la monnaie; les hommes, plus dignes, ne mendient pas; en revanche, ils cherchent à vendre des sabres, des poignards, qui viennent en ligne droite de chez Bacri, le célèbre fabricant de la rue de Rivoli (Paris), des grigris bénis par un marabout (tous les hommes sont marabouts ici), le tout à des prix exorbitants; ils ne connaissent pas de somme inférieure à cinq francs, aussi me suis-je dispensé de transporter Bacri dans mon caisson.

Cependant, à chaque case, quelques négrillons se joignaient à mon escorte, si bien qu'en arrivant chez le roi, j'avais derrière moi quinze ou vingt singes de toute taille.

Le roi, assis dans un fauteuil, récitait ses prières en égrainant une espèce de chapelet noir; ce monarque à la barbe blanche, entouré de ses femmes et de ses nombreux enfants, a l'air d'un vieil abruti comme il y en a peu; dans son village il est du très-petit nombre de ceux qui ne parlent pas le français.

Après lui avoir fait demander par Ibrahim s'il nous permettait de visiter son peuple, — signe de déférence auquel il parut très-sensible, — nous lui serrâmes la main en y déposant quelques sous et nous le quittâmes, profondément dégoûtés à la vue de ces derniers vestiges d'une royauté déchue.

Un instant après, comme nous nous dirigions vers le village français, nous rencontrâmes l'évêque qui se trouvait sur le seuil du presbytère, lequel sert en même temps d'école. Monseigneur nous invita à entrer, nous fit le plus aimable accueil, et nous donna sur le pays les plus précieux renseignements.

Nous visitâmes ensuite le village européen : on y trouve quelques magasins particuliers où l'on vend des objets de fabrication française, deux restaurants cafés avec billards, les magasins du Gouvernement et des Messageries, les casernes des spahis et de la compagnie de discipline, les maisons du gouverneur, des officiers et de quelques négociants établis à Dakar.

En résumé, les nègres sont d'un caractère fort doux, très-hospitaliers et très-braves, mais peu à craindre, car ils n'ont pas d'armes à leur disposition ; parmi les hommes, il y a de beaux types, pour des nègres bien entendu ; il y a aussi des femmes, généralement petites, qui sont assez jolies; les enfants seuls sont presque tous très-laids, avec leurs ventres énormes.

Le soir, à huit heures, nous étions de retour à bord, très-satisfaits de notre excursion.

RAYMOND W...

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

A Paris, on le connaissait encore, mais en province on ne sait guère quel était l'artiste original que nous venons de perdre. De toutes parts, du reste, l'esprit qu'il représentait, les types qu'il avait créés, se transfigurent et prennent d'autres formes, et pour la plupart, hors du monde des arts, Henri Monnier était déjà à l'état de tradition. Combien de gens citent son nom sans connaître ses œuvres et ses créations, qui souvent inspirèrent Balzac? même à l'époque de ses plus grands succès, ainsi que l'a justement fait remarquer M. Sarcey, lorsqu'il se décida à paraître sur la scène, Henri Monnier fut peu compris par la masse. Ses personnages, d'un fini achevé, d'une justesse d'expression extraordinaire, par cela même qu'ils étaient d'un réalisme parfait, manquaient du relief exagéré, exigé par le théâtre. Les lettrés, les délicats seuls applaudirent de bon cœur : heureusement ils furent en assez grand nombre pour entraîner l'opinion publique, qui approuva et rit de confiance.

Ce réalisme, cette exactitude absolue, Th. Gautier les avait déjà constatés : « Henri Monnier, écrivait-il, ne choisit pas, n'atténue pas, n'exagère ni ne fait aucun sacrifice; il se gardera d'augmenter l'intensité des ombres pour faire valoir les jours. Ses portiers sont des portiers, rien de plus... Ses bourgeois vous ennuient comme des bourgeois véritables par d'intarissables flots de lieux communs et d'âneries solennelles, ce n'est plus de la comédie, c'est de la sténographie... Cependant, de toutes ces silhouettes découpées sur le vif se détache la figure monumentale de Joseph Prudhomme..... Cette fois il s'est échauffé, il s'est animé, il a chargé le trait, il a outré l'effet, il a composé enfin..... »

Nous sommes fâchés de ne pas pouvoir être de l'avis de Th. Gautier sur ce dernier point : Joseph Prudhomme n'est rien autre chose qu'une admirable photographie. Nous avons l'honneur d'avoir connu le modèle et de le connaître encore, car il vit, toujours aussi sot, aussi vaniteux, aussi content de lui. Il était « l'époux » d'une femme fort spirituelle, visant au bel esprit et très-avide de recevoir dans son salon les réputations du jour. A ce titre, Henri Monnier y avait été admis. Que l'on juge de la maligne joie de l'artiste quand il vit poser devant lui le maître de la maison dans la splendeur de sa bêtise, et avec quelle ironique admiration il le faisait parler! La dame dut se fâcher un peu d'abord, nous le voulons croire, mais Henri Monnier était si drôle, il le contrefaisait si bien, qu'à la fin, elle devint sa complice; et, le jour où il se décida à représenter sur la scène l'immortel Joseph Prudhomme, en entrant, avec son mari, au théâtre, Madame X... disait à son neveu, enfant d'une dizaine d'années : « Fais bien attention de garder pour toi tes remarques et tes observations. » L'espiègle ne souffla mot, mais quel rire en voyant son oncle, qu'il n'aimait guère, livré aux moqueries du public! Quant au vrai Prudhomme, il écouta tout sans broncher, mais nous devons reconnaître qu'il n'a jamais prononcé cette phrase épique : « Ce sabre est le plus beau jour de ma vie! » Décoré comme officier de la garde nationale, il a tout simplement dit : « Cette croix est le plus beau de mes jours! »

Le père de Monnier le destinait au notariat, mais il ne mordit pas au papier timbré; il quitta la sombre étude pour l'atelier de Girodet, et fit toutes les caravanes de la vie artistique, charmant maître et camarades par les vives saillies d'un esprit observateur. Il visita l'Angleterre; il y vit, sans doute, les gravures d'Hogarth et les œuvres des caricaturistes anglais, alors sans rivaux. A son retour, il embrassa ce genre, fit des bonshommes, de moqueuses et spirituelles images, et illustra sans grand succès les fables de La Fontaine et les chansons de Béranger. Mais là n'était pas encore sa voie. Il contait si bien, il était si vrai, si original, si amusant, que tous ses amis lui crièrent : « Écrivez! écrivez! »

En 1830, il prit la plume qui devait tracer les *Scènes populaires*, *le Roman chez la Portière*, *Jean Hiroux*, *le Voyage en diligence*, *le Dîner bourgeois*, et quelques pages d'un plus haut goût que le public n'a pas connues. Quel malheur qu'il ne nous ait pas laissé quelques-unes des scènes désopilantes qu'il mimait en petit comité avec un esprit profond et avec un entrain admirable! Il porta sur la scène quelques-uns des personnages de son invention ou, pour parler plus exactement, de son observation; mais, comme nous l'avons dit, Henri Monnier était trop vrai pour être théâtral, et il se

montra toujours bien plus grand comédien autour d'une table que sur les planches. Cependant il obtint du succès à Paris; il parcourut la province, qui ne sut que médiocrement comprendre alors ses types essentiellement parisiens; néanmoins, par certains rôles, *la Famille improvisée* dut lui plaire, et l'auteur et l'acteur n'eurent qu'à se louer de l'accueil reçu.

Peu à peu, il se retira de la mêlée littéraire; recherché partout comme un homme sûr, comme un convive charmant; il vécut dignement avec des ressources bornées, sans rien perdre de son entrain et de sa gaieté. Il était né en 1799. Avez-vous l'âme sombre: prenez un volume d'Henri Monnier et, si vous n'avez pas perdu père et mère, vous rirez aux éclats. Et c'est si bon de rire!

Puisque nous venons de parler d'un homme qui a touché à notre théâtre, et que nous désirons vous tenir l'âme en douce joie, voulez-vous savoir comment un Allemand très-lettré apprécie et juge le génie de notre immortel Molière? Ecoutez.

« Ce qui manque à son comique, c'est l'humour: car, pour s'élever jusqu'à cet humour dont je vous parle, le comique... comprenez bien ce raisonnement, je vous prie... le comique venant à passer de la région objective, où l'ombre et la lumière se découpent nettement sous les rayons du soleil plastique, dans la région subjective..... Ecoutez bien ceci, je vous en conjure, où tout vacille et danse aux romantiques clartés de la lune; le comique, dis-je, doit, pour s'élever jusqu'à l'humour, produire, au lieu du sublime, ou de la manifestation de l'infini, une manifestation du fini dans l'infini... Voilà ce qui fait que Molière est un assez méchant poète comique. »

Hein? qu'en dites-vous, n'est-ce pas une perle? C'est à cent piques au-dessus de Joseph Prudhomme. Quel gâchis de mots pour dire une sottise!

L'Europe et la France, heureusement, ne possèdent pas cette transcendante critique; nous nous contentons d'admirer ce qui est beau, ce qui est vrai, sans nous inquiéter de la nationalité de l'œuvre; tant mieux pour le pays qui a eu l'honneur de produire un grand artiste. C'est avec ce sentiment que nous avons repris la lecture des *Fiancés*, de Manzoni, ce livre dans lequel la jeunesse des deux mondes a appris l'italien, et que nous avons retrouvé le pauvre Renzo, la charmante Lucia et sa mère, et le bon moine Stéfano, et les bandits grands seigneurs, qui jettent une teinte si sombre et si vraie sur les événements que raconte le romancier dans un style resté classique en Italie. *Les Fiancés* sont un des rares livres d'amour qui peuvent être, sans crainte, remis entre les mains de la jeunesse, et les sentiments honnêtes qu'il respire ne nuisent aucunement à l'intérêt émouvant de l'œuvre. La traduction que viennent de publier MM. Garnier frères est excellente; M. le marquis de Montgrand en est l'auteur; nous recommandons vivement son travail à ceux qui ne sont pas familiers avec la langue italienne. La traduction de M. de Montgrand est illustrée avec beaucoup de soin; c'est un livre digne de tenir sa place dans les meilleures bibliothèques.

C'était aussi un artiste, un artiste en cour d'assises que M. Chaix d'Est-Ange; les jurés formaient son parterre et nul mieux que lui ne possédait le secret de les émouvoir, de les jeter dans le doute et d'arracher un verdict d'absolution à leurs consciences ébranlées. Bouchardy et tous les dramaturges réunis n'ont pas fait couler autant de larmes que lui, et tel était son mouvement oratoire, qu'il lui est arrivé d'obtenir d'un accusé devant ses juges, l'aveu du crime qui devait le conduire à l'échafaud. Plus une cause semblait désespérée, plus il s'y attachait, et combien de fois n'a-t-il pas fait acquitter des malheureux que l'opinion publique était unanime à condamner? L'Empire, pensant utiliser son talent, lui avait ouvert les portes du Sénat, mais il se trouva que son éloquence ne se prêtait point aux débats de la tribune politique. Il trompa complétement l'attente de ses amis et du gouvernement qu'il servait avec zèle. Aussi parla-t-il très-rarement au Sénat; il se retira également de l'arène où il s'était illustré et passa ses dernières années en jouissant paisiblement de la fortune qu'il avait acquise. Comme avocat il a laissé une école: M. Lachaud est certainement son élève et manie d'une main aussi habile les ressorts de la terreur et de la pitié.

C'était un homme d'une trempe tout autre que M. Buloz, le créateur, le gérant, l'inspirateur, l'administrateur, le correcteur et le prote de la *Revue des Deux-Mondes*, il en aurait été, au besoin, le porteur et le portier; mais, par exemple, en fait d'amabilité, il joignait aux grâces de la syntaxe tous les charmes du rudiment. Difficile à vivre, extra-économe, il eut des différends et souvent des procès même avec les collaborateurs de son recueil dont le talent en faisait la fortune. Il se brouilla avec M. Villemain, il plaida contre George Sand. Il aimait peu à payer et aimait qu'on travaillât pour l'honneur. N'importe, à force de volonté et guidé par un tact très-sûr, il a créé la plus belle revue que possède la France et la laisse dans un état de prospérité financière bien rare de nos jours, et la place qu'il abandonne ne sera point facilement remplie.

Assez de morts comme cela; mais en disant un mot du carnaval, je crains bien de parler encore d'un défunt. D'abord, et je ne le regrette pas, il ne court plus les boulevards. Il y a trente ans j'ai vu mardi-gras descendre de la Courtille, aviné, titubant, comme un flot d'oripeaux et d'écume. C'était un spectacle qui pouvait plaire à l'illustre Chicard, mais qui faisait honte à la moralité humaine. Vous allez me demander qui était Chicard? Chicard, négociant estimé, faisant de bonnes affaires, vivait comme un brave homme qu'il était pendant toute l'année; mais dès que le carnaval arrivait, il semblait pris d'une folle maladie, et, suivi d'une bande de joyeux amis, dépensant l'argent à pleines mains, excentrique, original jusqu'à la démence, il remplissait Paris de ses mascarades, il avait une semaine de royauté; tous les gamins, tous les sergents de ville, le connaissaient, le saluaient, et il faisait la fortune des bals où il daignait se montrer. Chicard, costumé de la plus étrange sorte, sur des dessins de Gavarni, s'il vous plaît, portant pour casque un chaudron surmonté d'une immense plumet, des chaussures impossibles, traînant soie et velours ou des haillons sordides, était l'idole et le dieu du carnaval. Maintenant Chicard et son

bruyant esprit sont morts. Faut-il s'en plaindre? L'Opéra a bien ouvert sa salle splendide, a rempli de feux son escalier, appelé masques, danseurs et danseuses; son appel a été faiblement entendu; on est allé pour voir et non pour s'amuser Le spectacle a attiré: voilà tout. Pas d'entrain! A peine avait-on daigné se costumer; la furie d'autrefois est éteinte, le temps des saturnales est passé



Les Fiancés, d'après l'édition des frères Garnier.

es fils de Chicard vont à la Bourse, et, sans se soucier du carnaval, ils s'inquiètent des scandales financiers dont la Belgique est le théâtre et de ce qui se passe à Constantinople. Pauvre Carnaval, tu es mort et bien mort! Jadis, du temps de Shakespeare, on appelait l'Angleterre « la joyeuse »; jadis aussi on parlait de la gaieté française. Elle disparaît chez nous comme elle a disparu dans la Grande Bretagne. Les pays où règne le parlementarisme sont graves.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ. 6-2255

MONUMENTS HISTORIQUES

LA TOUR DE COUCY



La Tour de Coucy. Dessin de Clerget.

Depuis cinquante années, sous tous les divers gouvernements que notre mobile pays a vus passer, les plus louables efforts ont été faits pour étendre et vulgariser l'étude de l'histoire. Malheureusement souvent on a confondu cette étude si attachante, si propre à faire l'éducation d'un peuple, avec ce que nous appellerons la géographie du temps, la chronologie, et avec ce que le savant Monteil nommait l'histoire-Batailles. Sans doute les dates sont fort utiles, sont même indispensables; sans doute il importe de connaître la vie militaire des nations; mais ces deux ordres de connaissances sont loin de

suffire à l'enseignement de la vie de l'humanité. De nos jours, on a fait pour les études scientifiques et industrielles un pas en avant d'une importance capitale, on a conduit les jeunes gens dans les laboratoires, dans les manufactures, dans les usines, on leur a montré les ouvriers au travail, et, s'ils n'ont pas créé eux-mêmes les produits, ils ont vu par quel procédé on les obtenait, et ce qu'il peut y avoir d'obscur dans la théorie est devenu immédiatement clair à leurs yeux.

Eh bien! ce qu'on a fait pour la science, nous voudrions qu'on le fît pour l'histoire, et que l'on conduisît nos jeunes gens visiter les grands monuments que la France garde encore. Le château de Blois, par exemple, c'est le règne des Valois tout entier ; la tour de Coucy est la rude et sauvage féodalité dans toute son imposante grandeur.

Il y a quelques mois, nous nous trouvions au pied de cette tour formidable, nous en avons encore l'émotion toute présente, et nous en garderons toujours le souvenir.

— Primitivement Coucy appartenait à l'évêché de Reims : les successeurs de saint Rémi y élevèrent des constructions dont il ne reste que de douteux vestiges, puis cette terre, après avoir appartenu aux Comtes de Vermandois, devint la propriété de la puissante famille qui prit le nom et les armes des sires de Coucy. Ce fut le farouche Enguerrand III, seigneur de Montmirail, d'Oisy, de Crèvecœur, de La Ferté-Gaucher, vicomte de Meaux, seigneur de Saint-Gobain, d'Assis, de Marle, de La Fère, de Folembray, le plus redoutable vassal de la couronne de France, qui fit construire la forteresse dont la tour n'est qu'un débris. Ce château, chose bien rare, s'éleva d'un seul jet, dans un laps de temps fort court, de 1225 à 1230. Le même seigneur munissait la petite ville de Coucy-le-Château d'une enceinte qui, après l'avoir défendue autrefois, aujourd'hui la décore. Telles étaient les forces et les richesses d'Enguerrand que, pendant la minorité de saint Louis, il eut la pensée de se saisir du trône de France. Cette haute ambition sert à expliquer l'érection d'une forteresse vraiment digne d'un roi.

« Bâti à l'extrémité d'un plateau de forme très-irrégulière, le château de Coucy,— dit M. Viollet-le-Duc, à qui, de nos jours, a été confiée la consolidation du monument, tâche admirablement remplie,— le château de Coucy domine des escarpements assez rapides qui s'élèvent de cinquante mètres au-dessus d'une riche vallée terminée au nord-ouest par la ville de Noyon, au nord-nord-est par celle de Chauny; il couvre une surface de dix mille mètres environ. »

Le donjon a une hauteur de cinquante mètres ; au niveau du sol, son diamètre est de trente mètres, sa circonférence de 90. Ses murs ont une épaisseur de sept mètres, et dans leur masse se déroule, faiblement éclairé par des meurtrières, un large escalier montant jusqu'à la plate-forme du sommet.

La salle du rez-de-chaussée, telle qu'elle s'offre encore aux visiteurs, est magnifique : elle est voûtée au moyen de douze arcs en quart de cercle aboutissant à une clef énorme percée d'un œil afin que les hommes placés aux étages supérieurs pussent facilement correspondre avec ceux qui se tenaient en bas. Deux fenêtres, pratiquées très-haut, donnaient seules du jour à cette immense enceinte. Le premier étage offre la même disposition. Le second est une salle entourée de portiques. C'était là que se réunissait la garnison lorsqu'elle avait à recevoir les ordres ou à entendre les discours de son chef.— « Qu'on se représente, dit M. Viollet-Leduc que nous nous plaisons à citer, qu'on se représente par la pensée un millier d'hommes d'armes réunis dans cette rotonde et son portique disposé comme les loges d'une salle de spectacle, des jours rares éclairant cette foule; au centre, le châtelain donnant ses ordres pendant qu'on s'empresse de monter au moyen d'un treuil des armes, des projectiles à travers les œils de la voûte ; ou encore, la nuit, quelques lampes accrochées aux parois du portique, la garnison sommeillant ou causant dans ce vaste réservoir d'hommes ; qu'on écoute les bruits du dehors qui arrivent par l'œil central de la voûte, l'appel aux armes, les pas précipités des défenseurs sur les lourds de bois ; certes, on se peindra une scène d'une singulière grandeur. Si loin que puisse aller l'imagination des romanciers et des historiens cherchant la couleur *locale*, elle leur représentera difficilement ce que la vue de ces monuments si grands et si simples rend intelligible au premier regard. Aussi conseillons-nous à tous ceux qui aiment à vivre quelquefois dans le passé d'aller dans le donjon de Coucy, car rien ne peint mieux la féodalité dans sa puissance, ses mœurs, sa vie guerrière que cet admirable débris du château d'Enguerrand. »

Au fur et à mesure que grandissait la royauté, allaient en diminuant d'importance les sires de Coucy; cette maison finit par tomber en quenouille, et Marie, fille aînée du dernier de ces barons, par acte authentique, le 15 novembre 1400, au prix de quatre cent mille livres, vendit à son parent le duc d'Orléans, Coucy, La Fère et Marle. La cognée du cardinal Richelieu oublia le noble castel, ce fut pendant les troubles de la Fronde qu'il tomba. Hébert, son gouverneur, ayant refusé d'ouvrir ses portes au cardinal Mazarin, le maréchal d'Estrées, venant de La Fère, l'assiégea. Hélas! le temps de la poudre à canon était arrivé! plus les murailles se dressaient hautes, plus facile devenait leur chute. Les batteries commencèrent à jouer le 10 mai 1652 contre la ville, elle fut prise, et, quelques jours après, la forteresse capitula. Le vainqueur n'eut rien de plus pressé que d'éventrer l'enceinte de la ville, du château, que d'abattre les tours, que de renverser les bâtiments intérieurs. Il fit sauter les voûtes du donjon, mais sa masse s'en ressentit à peine. Le vieux château de Coucy devint une vraie carrière à pierres, y prit qui voulut, et des mains plus cruelles que le temps, ravagèrent ces nobles ruines. Il était nécessaire de mettre un terme à cette dévastation qui eût fini par faire disparaître tout ce qui restait du nid d'aigles des Coucy. « Aujourd'hui le château avec le petit bois qui l'entoure fait partie du domaine de l'État. Depuis 1856 des travaux de consolidation et de déblayement y ont été entrepris..... Le gouvernement n'a pas voulu qu'une si belle ruine, qui rappelle de si grands souvenirs, et dont l'aspect est encore si imposant, ne fût pas conservée. »

A. Ballue.

ÉTUDES MORALES

LA BELLE ARTHÉMISE

Il y a quelque trente ans, à l'époque où le Havre, port de second ordre, ne comptait pas comme aujourd'hui presque autant de millionnaires que d'habitants, M. Letourneur y passait, avec quelque apparence de raison, sinon pour le plus riche, du moins pour un des plus riches armateurs. Il avait maison de ville et maison de campagne, domestiques nombreux, chevaux de selle et chevaux d'attelage; ses dîners étaient exquis, et s'il donnait un bal ou une soirée, il en était bruit huit jours d'avance.

Il devait cette fortune à son travail et à son énergie, affirmaient les uns, — à son adresse, prétendaient les autres.

Calomniez, a dit Basile, — il en restera toujours quelque chose. De toutes les vérités, c'est la plus tristement vraie qu'on ait jamais dite. Lorsque, après le naufrage d'un de ses bâtiments, *le Triton*, on avait vu M. Letourneur, qui perdait près de deux millions d'un seul coup, semer, comme la veille, l'argent à pleines mains, il s'était trouvé quelqu'un pour dire avec un haussement d'épaules significatif:

— Oh! oh!... il a peut-être moins perdu que l'on ne croit.

Le lendemain, cinquante personnes allaient répétant partout:

— Eh bien, vous savez? Il paraît que Letourneur n'a rien perdu.

On ajouta bientôt: — Au contraire.

Moins de huit jours après le sinistre, une bonne moitié de la ville était convaincue que M. Letourneur avait fait volontairement sombrer son navire, chargé de marchandises insignifiantes et assuré pour une somme assez considérable. Un autre de ses bâtiments ayant eu le même sort quelque temps après, les bruits fâcheux sur son compte prirent une telle consistance qu'il dut aller au-devant des calomniateurs, et provoquer une enquête dont le résultat ne pouvait être douteux. Cette conduite lui valut un regain d'estime et de confiance, sinon de la part des indifférents et des oisifs, du moins de la part de tous ceux qui, s'étant trouvés directement en rapport avec lui, avaient été à même d'apprécier la droiture de son caractère.

M. Letourneur était un fort honnête homme, en effet, si l'on peut donner ce titre, de tous le plus glorieux, à quiconque, n'ayant jamais eu maille à partir avec l'adversité, n'a pu avoir le mérite de sortir vainqueur d'une de ces luttes où sombrent quelquefois les mieux intentionnés.

Qu'aurait fait en pareille aventure M. Letourneur? Peut-être ceux qui professaient pour lui la plus bienveillante estime auraient-ils hésité à répondre à cette question. On le savait d'une nature hésitante, d'un caractère flexible et mou; et l'on pouvait le supposer capable de céder, pour le mal, aux insinuations du premier gredin venu, puisque pour le succès et pour le bien on l'avait vu maintes fois suivre docilement les conseils de sa femme ou de ses commis.

Cette irrésolution — disons le mot — cette faiblesse, qui faisait le fond de son caractère, se trahissait du reste visiblement. — Un peu gros, la face large, le ventre proéminent, le teint coloré, s'il avait, au premier abord, l'aspect d'un homme absolument heureux, qui n'a rien à craindre d'autrui et rien à se reprocher à lui-même, on sentait, en l'examinant mieux, une sorte de gêne dans ses allures. Il semblait avoir toujours peur de quelque chose ou de quelqu'un, et parfois son regard évitait le regard comme s'il avait craint que, par cette fenêtre trop grande ouverte, on ne pût voir ce qui se passait au fond de son âme.

Le secret de cette timidité maladive que l'on n'aurait pas manqué, le cas échéant, de retourner contre lui, ne pouvait être compris que de ceux qui connaissaient à fond et par le menu son existence passée et présente.

M. Letourneur, petit commis sans fortune et sans espérance d'avenir, n'avait dû qu'à son mariage de pouvoir charger son premier bâtiment. Et ce mariage inespéré s'était fait en quelque sorte à son insu, presque malgré lui. Celle qu'il épousait, veuve et déjà mère d'un enfant de quatre ans, l'avait choisi moins pour elle que pour lui-même. Elle était de celles qui pensent que, de tous les liens qui peuvent unir deux êtres ici-bas, la reconnaissance est le plus solide et le plus durable; et elle espérait que son protégé, devenu son mari, lui payerait largement sa dette en dévouement et en affection. — Elle ne s'était pas trompée en cela. — Letourneur fut le modèle des maris et des pères. Mais, en même temps que la reconnaissance, une sorte de gêne s'était glissée dans son âme. Il se sentait l'obligé de sa femme. De là une première crainte qui expliquait bien des hésitations, bien des faiblesses apparentes. N'opérant pas avec ses propres capitaux, il se croyait moralement forcé de réussir quand même! se ruiner c'eût été voler sa femme. Aussi n'osait-il point aller de l'avant, et n'agissait-il qu'après avoir pris de tous les côtés des conseils qui, au besoin et en cas de malheur, lui auraient servi d'excuse. La reconnaissance et l'affection qu'il avait vouées à madame Letourneur et à son fils, quoique très-vives, lui avaient donc toujours paru quelque peu lourdes à porter, parce qu'elles contenaient implicitement pour lui une obligation qu'il avait consentie sans la chercher et sans la vouloir.

Aussi lorsque, une douzaine d'années après son mariage, il avait été question d'associer son frère François, n'y avait-il consenti que sur les instances réitérées de sa femme, qui s'efforçait toujours, elle, de lui faire oublier qu'elle avait apporté la plus grosse pierre de l'édifice.

Veuf à cette époque, M. François Letourneur avait une fille âgée de treize ans; Raymond en avait

seize; la première idée qui dut venir et qui vint à l'esprit de tous fut de cimenter plus tard par un mariage entre ces deux enfants les liens, déjà si solides, que créaient entre eux le dévouement, la confiance et l'affection.

Deux ans se passèrent pendant lesquels on ne songea qu'à ce joyeux projet sur lequel tout le monde était d'accord, — Marguerite et Raymond plus que tout le monde.

Raymond, à dix-huit ans, était déjà un homme; Marguerite, avec ses fraîches couleurs et sa belle chevelure blonde, portait admirablement ses quinze ans; et si leurs parents n'avaient songé à les unir, tout porte à croire qu'ils n'auraient pas manqué de les pousser doucement dans cette voie.

Il n'y avait pas alors au Havre de famille plus unie, pas de maison où les jours fussent plus également heureux, les soirées plus joyeusement calmes. On recevait peu; on vivait entre soi, comme si l'on n'avait pas voulu gaspiller son bonheur au profit des indifférents et des curieux. Rien ne semblait enfin devoir jeter d'ombre sur les lumières de ce tableau riant et sain comme un Greuze de la bonne époque, lorsque survint le désastre du *Triton*. Ce fut l'objet d'une discussion assez vive entre les deux frères. Ce qui, pour d'autres, n'aurait été qu'une piqûre à peine sensible fut pour eux une blessure qui ne se cicatrisa que lentement, si lentement qu'elle était mal fermée encore lors du second désastre dont nous avons parlé et qui motiva l'enquête sollicitée par Letourneur aîné. — Cette fois, la discussion s'envenima. Letourneur fit peser sur son frère toute la responsabilité de l'événement. Il n'avait pas pris les mesures nécessaires.... le bâtiment était déjà vieux,... il avait été mal visité,... il aurait dû en contremander le départ, et faire transborder la cargaison,... etc. S'il s'en était tenu là, ce n'aurait peut-être été que demimal, mais il s'oublia jusqu'à lui dire :

— Qu'il ne souffrirait pas, que, par étourderie et maladresse, on compromît l'avenir d'une femme dont il était le soutien et l'appui; qu'une pareille tâche était assez lourde, et qu'il ne pouvait accepter la responsabilité des bévues d'un associé sans expérience, qui, d'ailleurs, n'avait rien apporté dans la maison !

François, dont la patience n'était pas la vertu dominante, prit son chapeau, fit ses malles et disparut.

Ce procédé un peu vif mit M. Letourneur dans un tel état d'exaspération que, pendant six mois, il ne souffrit pas que l'on prononçât devant lui le nom de son ancien associé. — Mais, en dépit de l'énergie apparente de sa rancune, harcelé par la crainte d'avoir eu des torts graves dans cette affaire, et poursuivi par les récriminations de sa femme et de son fils, il prit peu à peu, dans cette lutte qu'il soutenait contre lui-même et contre les siens, ces allures hésitantes et peureuses qui écartaient de lui la confiance.

Pendant trois ans, à la suite de cette rupture qui ruinait ses plus chères espérances, madame Letourneur, avec la ténacité des mères qui combattent pour le bonheur de leurs enfants, n'avait pas laissé échapper une occasion de revenir sur cette question délicate et de ménager un rapprochement entre les deux frères.

Elle avait, dans ce but, tâté d'abord, comme on dit, le terrain du côté de M. Letourneur jeune qui s'était établi à Rio et y avait gagné une certaine fortune. — Il refusait de faire les premiers pas, mais se montrait disposé à ne pas repousser les avances qui lui seraient faites.

— Que l'on m'envoie Raymond, avait-il dit. — Il apportera ici l'oubli du passé.

M. Letourneur déclara positivement que Raymond ne partirait pas.

Vingt fois madame Letourneur avait renouvelé ses instances, vingt fois elle avait échoué, lorsqu'un hasard inattendu vint réveiller son espoir et lui donner des forces nouvelles.

La *Belle Arthémise* appareillait pour Rio de Janeiro.

C'était un trois-mâts appartenant à la maison Letourneur, sur lequel Raymond pourrait faire le voyage dans des conditions exceptionnelles de bien-être et d'économie.

Il est indispensable, en effet, de dire ici que, depuis dix-huit mois environ, Madame Letourneur avait vu son mari restreindre ses dépenses, et n'était pas sans croire que la question d'argent fût momentanément pour quelque chose dans ses refus.

Le départ de la *Belle Arthémise* était donc pour la famille de l'armateur un véritable événement.

Pour le commerce du Havre c'en était un plus considérable encore; et depuis huit grands jours on ne parlait pas d'autre chose. Ce navire était chargé, disait-on, d'une cargaison importante, et assuré pour une somme si considérable que plusieurs compagnies avaient dû se réunir pour en répondre. On parlait de 1,500,000 francs.

Or, quoique moins accentués, les bruits fâcheux sur le compte de M. Letourneur n'étaient pas suffisamment apaisés pour qu'on ne les entendît pas grossir un peu devant un pareil chiffre.

Le navire cependant était neuf, bien gréé, bien commandé, — il n'y avait que peu de risques à courir. Mais cela n'empêchait pas les sceptiques et les envieux de hocher la tête comme s'ils avaient eu le pressentiment d'un mauvais coup.

C'est que les petites économies réalisées chez lui par Letourneur n'avaient pas plus échappé aux curieux du dehors qu'aux intéressés du dedans.

Sur une place de commerce, un cheval vendu, une soirée remise, suffisent à compromettre le crédit; et quoique M. Letourneur eût toujours fait honneur à sa signature, on ne le sentait déjà plus sûr de lui-même.

En cela du moins, l'opinion publique ne se trompait qu'à demi. La maison Letourneur chancelait. Ce n'était plus qu'une question de temps; six mois encore et elle devait tomber, si quelque événement inattendu n'y ramenait d'un coup les millions qui s'en étaient envolés un à un.

Depuis un an, Letourneur le savait, et depuis un an, tout en luttant contre la mauvaise chance, il s'était efforcé de ne rien laisser deviner aux siens des angoisses qui l'agitaient.

Il y avait presque réussi. — Ni sa femme ni Raymond ne se doutaient de la gravité du danger qui les menaçait. Ils ne se préoccupaient que de mener à bien l'entreprise toute de cœur qui les tou-

chait si profondément, et d'obtenir de M. Letourneur qu'il laissât Raymond prendre passage à bord de la *Belle Arthémise*.

Le départ était fixé au 28 août.

Le 27, vers cinq heures, ils attendaient au jardin M. Letourneur, qui, ses affaires finies, reprenait chaque soir le chemin de sa villa.

Madame Letourneur, quoiqu'elle ne fût plus de la première jeunesse, était belle encore, avec ses admirables cheveux noirs où brillaient à peine quelques légers fils d'argent, ses lèvres fraîches et roses, et ses grands yeux d'un bleu sombre dont le regard avait cette fixité calme que donne le repos de la conscience.

Assise à l'ombre d'un massif, les mains négligemment pendantes, elle regardait — comme savent regarder les mères — son fils Raymond, qui, debout contre la rampe de la terrasse, fixait sur l'immensité de la mer un regard à la fois pensif et triste.



Scène de famille. Dessin de St-E. Gautier.

L'air était pur cependant, le ciel limpide. C'était une de ces belles après-midi d'été, où tout est lumière et parfum. Le silence était profond ; on n'entendait que par instants bourdonner une mouche, et de minute en minute gronder la mer, d'où s'échappaient et montaient ces âcres senteurs qui grisent comme un vin généreux, et qui sont, pour les âmes déjà éprouvées surtout, pleines de rêveries toujours douces, d'extases toujours nouvelles.

Mais la pensée de Raymond était plus loin !

Madame Letourneur, après l'avoir un instant couvé des yeux avec une tendresse pleine de fierté, s'approcha doucement, et lui posant la main sur l'épaule :

— A quoi penses-tu, demanda-t-elle ?

— Vous le savez bien, ma mère, répondit le jeune homme en souriant tristement.

— Oui... Mais, que veux-tu, mon pauvre garçon !... Peut-être serait-il sage de renoncer à ce rêve d'enfance.

— Jamais !

— Et tu voudrais essayer une fois encore de convaincre M. Letourneur ?... tu voudrais obtenir ?...

— Mais que lui importe ?... Pourquoi s'oppose-t-il à ce départ ?... C'est plus que de l'entêtement ! et si je n'étais sûr de son affection...

— Oh ! de cela, mon ami, il ne faut pas douter, ce serait me chagriner cruellement. M. Letourneur t'aime comme son fils, et s'il te refuse — pour la première fois — ce que tu lui demandes, c'est...

— C'est que son orgueil ne veut pas se résoudre à plier ! Il s'imagine que mon départ équivaudrait à des excuses... Et quand cela serait !... le beau malheur !... des excuses à son frère !... qui ne lui en demande pas, après tout. Cette rupture n'a jamais eu de cause sérieuse ; et c'est mal de sacrifier à des griefs insignifiants d'amour-propre le bonheur de toute ma vie ! Vous n'avez pas insisté comme il le fallait, ma mère... Voilà plus de six semaines que vous ne lui avez reparlé de ce projet.

La *Belle Arthémise* va mettre à la voile... dans vingt-quatre heures il sera trop tard.

— J'en parlerai ce soir, si...

— Si?...

—Ah! si M. Letourneur ne revient pas ce soir comme tous les jours, préoccupé, sombre, tout à des idées qu'il ne ne me dit pas et que je crains de deviner.

— Que vous craignez?

— Oui... sa situation est compromise. J'en ai peur, et s'il n'a pas trouvé le moyen de se relever promptement, ce serait peine perdue que de lui parler de tout cela. Il ne m'écouterait même pas.

Raymond laissa échapper un geste d'impatience, presque de colère, et s'accouda sur la rampe, le visage dans les mains, les yeux toujours fixés sur l'horizon.

Sa mère, penchée à côté de lui, triste comme lui, cherchait sans les trouver quelques mots de consolation ou d'espérance, lorsqu'une voix retentit derrière eux et s'écria :

— Ah! ah! je vous y prends à conspirer!

C'était M. Letourneur.

Il saisit de la main droite la tête de sa femme, de la main gauche celle de Raymond et, les approchant de la sienne toutes deux à la fois, mit sur chacune un baiser sonore et joyeux.

— Vous semblez rayonnant, mon ami? lui dit Madame Letourneur.

— Rayonnant!... Mais oui... tout va bien... ou plutôt tout va mieux... La maison Van Berg m'escompte 170,000 fr. de papier; j'ai en outre... Mais ne parlons pas d'affaires aujourd'hui.

Il réunit dans ses deux mains les mains de sa femme et de son fils, les entraîna, les fit asseoir et prit place à côté d'eux en souriant.

Certes, quiconque, en passant par le petit sentier qui, devant la balustrade, séparait le jardin de la côte, aurait vu dans son cadre de verdure et de fleurs ce délicieux et calme tableau, n'aurait pu se douter ni voulu croire que ces trois êtres seraient avant peu les héros d'un épouvantable drame, et que le hasard, d'un coup de baguette, renverserait toutes leurs espérances d'avenir et de bonheur.

En voyant son mari si heureux et si expansif, Madame Letourneur avait jeté à son fils un regard qui voulait dire :

— Je crois que c'est le moment de parler.

Au bout d'une minute, en effet, comme M. Letourneur venait de dire, en se frottant les mains :

— On est bien ainsi entre soi,

Madame Letourneur ajouta :

— On pourrait être mieux encore.

— Que voulez-vous dire, ma chère amie?

— Ne manque-t-il personne sous ce berceau où tant de fois...

— Oh! s'écria M. Letourneur en se levant, je vous vois venir. Encore et toujours cette vieille histoire! Ne pourrai-je donc passer une soirée tranquille?

— Songez, mon ami, que ce n'est pas seulement de nous qu'il s'agit dans cette vieille histoire, mais de mon fils.

— De notre fils, dites de notre fils, je vous prie.

— Si vous l'aimez, vous ne pouvez vouloir que son bonheur.

— Eh! c'est précisément pour cela que je crois bien faire en m'opposant...

— Oh! monsieur! s'écria Raymond en joignant les mains.

— Oui... oui... mon garçon, interrompit M. Letourneur avec bonhomie, je sais par cœur ce petit roman que tout le monde a fait au moins une fois dans sa vie. Mais il faut dans une aussi grave question voir les choses d'un peu plus haut et regarder un peu plus loin. J'admets pour une minute que tu ramènes ici monsieur mon frère et que tu épouses sa fille. Monsieur mon frère — que Dieu bénisse! il m'a fait la vie assez dure! — ne sera pas depuis huit jours au milieu de nous que le vieux levain aura fermenté. — Ne levez pas les épaules, ma chère amie! — Les anciennes querelles, comme un liége qu'on enfonce, reviennent sur l'eau dès qu'on ôte la main... Une nouvelle rupture, dans un pareil état de choses, serait grave, très-grave, non plus seulement pour nous, mais pour toi, mon cher Raymond. — Pour qui prendrait parti ta femme? Pour son père, bien entendu. Ta femme, brouillée avec nous, qui suivrais-tu? ta femme. Il ne nous resterait donc que la triste ressource de nous rendre quelquefois des visites mystérieuses et discrètes. Nous serions des étrangers l'un pour l'autre. Tu t'en défends? Soit! C'est donc pour nous que tu prendrais parti? Ce serait alors brouille et désunion dans ton ménage...

— Mais, s'écria Madame Letourneur, où prenez-vous tout cela?... Qu'y a-t-il de si grave entre votre frère et vous que...

— Ce qu'il y a eu?

— Des piqûres d'épingles.

— Qui répétées cent fois par jour ont fini par faire une plaie!... Monsieur mon frère est un orgueilleux et un égoïste!... Est-ce que s'il m'aimait il serait parti de la sorte, sans dire ni bonjour ni bonsoir?... Est-ce que s'il avait une parcelle de cœur, il n'aurait pas le lendemain même senti l'indignité de sa conduite et ne serait pas revenu?

— Si vous étiez allé franchement au-devant de lui...

— Il n'aurait plus manqué que cela! Je reçois un soufflet, l'autre joue, n'est-ce pas?... Non, non, mille fois non!... Et puis, je vous le demande, que signifie cette étrange condition qu'il m'impose en quelque sorte de lui envoyer notre fils? Un ambassadeur à M. François! Je suis l'humble sujet de Sa Majesté.... C'est me traiter en petit garçon.

Letourneur, une fois sur ce terrain, ne s'arrêtait guère. Il s'échauffait au bruit de ses paroles. Mme Letourneur comprit que cette fois encore elle n'obtiendrait rien. Cependant, pour l'acquit de sa conscience, et ne voulant pas se donner aux yeux de son fils le tort de n'avoir pas jusqu'au bout pris l'intérêt de ses plus chères affections, elle interrompit son mari en lui disant :

— Bref, que décidez-vous?... Sacrifierez-vous à vos petites rancunes le bonheur de mon enfant, ou?...

— Je ne sacrifie rien, et je ne vois pas ce qui vous autorise à m'affubler de ce rôle de bourreau!... Je soutiens qu'il sera toujours temps de faire cette sot-

tise, et que pour le moment le plus sage est de se tenir coi.

— Si pourtant monsieur votre frère, comme vous dites, apparaissait brusquement ici, les bras ouverts.

— Il n'apparaîtra pas, je le connais.

— Supposons que cela soit, le chasseriez-vous? Le haïssez-vous à ce point?...

— Mais je ne le hais pas!... Je ne lui en veux que de son incroyable égoïsme!... Ce monsieur, depuis quatre ans, n'a pas même cherché à savoir si j'étais vivant ou mort!...

— Mais s'il revenait... s'il vous ouvrait les bras?

— Ah! dame... si... si... c'est mon frère après tout!

Madame Letourneur regarda Raymond en souriant.

Une idée nouvelle semblait lui être venue qui la rassurait pleinement sur l'avenir; et, sans plus insister, elle suivit M. Letourneur qui venait de se lever et se dirigeait vers la maison en disant :

— Allons dîner.

Le repas fini, comme on quittait la table, au moment où M. Letourneur, le sourire aux lèvres, à la fois satisfait de sa journée et de son repas, allumait un cigare, son valet de chambre vint le prévenir que M. Siméon Leclerc l'attendait dans son cabinet.

— Tiens! s'écria M. Letourneur, que vient-il faire à cette heure-ci?

Ce Siméon Leclerc était le principal commis et intéressé de la maison. A la fois caissier, représentant, acheteur, il assumait une grosse part de la besogne et de la responsabilité. M. Letourneur avait en lui pleine confiance; et, sans qu'il soit besoin de le dire, on comprend qu'il ne devait et ne pouvait lui rien cacher de ses affaires. C'était d'ailleurs un homme d'une fidélité et d'une discrétion à toute épreuve, qui, chose rare, adorait son patron et se serait jeté au feu pour lui.

Quand M. Letourneur entra dans son cabinet, Leclerc s'y promenait avec agitation. Au bruit de la porte, il s'arrêta court.

— Qu'y a-t-il donc, Siméon? demanda M. Letourneur.

— Ce qu'il y a, monsieur? dit le caissier en joignant les mains. Il y a que nous sommes perdus. La maison Fauvel suspend ses payements.

— Fauvel! s'écria Letourneur suffoqué. Fauvel!... impossible!... une des maisons les plus solides de la place!

— Elle suspend ses payements!... et nous sommes engagés pour 1,780,000 francs!

— C'est la ruine!

Le coup était d'autant plus rude que, un instant avant, M. Letourneur, avec les 170,000 francs qu'il venait d'escompter, se croyait sûr de l'avenir.

— La ruine! répéta-t-il.

— Sinon demain, ajouta le caissier, du moins à courte échéance.

— A quand nos plus forts payements?

— Six mois.

— Quelle somme?

— Plus de 700,000 francs.

M. Letourneur tomba sur une chaise, les bras pendants, le regard fixe. Ses idées commençaient à danser dans sa tête. — Puis, il se releva brusquement en serrant les poings et en frappant du pied. Ce désastre, où le hasard entraînait avec lui sa femme et son fils, l'accablait et l'exaspérait en même temps.

— Après tout, monsieur, hasarda Siméon Leclerc, il n'y a que ceux qui ne luttent point qui sont déshonorés par la défaite... Il faut lutter!... La crise est plus terrible à coup sûr que celles dont nous sommes déjà sortis!... Mais peut-être...

— Peut-être, peut-être... Allons donc, mon cher! riposta brutalement Letourneur, on dirait que vous n'êtes pas dans les affaires. Je ne puis me relever qu'avec du crédit; — cette faillite me ferme toutes les banques. Dans huit jours, on ne voudra pas de ma signature à 60 %; ceux qui ne doutent ni de mon intelligence commerciale ni de ma probité me refuseront cent francs, et dans six mois je tomberai, à mon tour, avec un actif dérisoire et un passif de plus d'un million!

Et, fou de rage, il se mit à courir à travers la chambre en s'arrachant les cheveux et en répétant :

— Elle m'a enrichi et je la ruine!... Je la ruine!

Siméon s'efforça d'abord de le calmer; mais, sur une riposte un peu vive, il ne jugea pas utile d'insister et se retira discrètement, laissant au temps, au sommeil et à la réflexion le soin de remettre en équilibre ce cerveau à demi dérangé par la violence d'une telle secousse.

Une fois seul, M. Letourneur tomba dans un accablement stupide et morne. Il ne sentait même plus la douleur du coup qui venait de le frapper; il ne songeait plus aux moyens, — possibles ou non, — d'en éviter les suites. Tous les rouages de son être s'étaient brisés à la fois; sa pensée, comme son corps, était inerte.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir; il n'entendit pas sur le parquet le bruit d'un pas lourd et ne leva la tête qu'au moment où une voix éraillée et creuse dit tout à côté de lui :

— Y aurait cependant moyen d'en sortir!

Celui qui venait de parler portait le costume des matelots : veste de drap, pantalon large, chemise de flanelle, ouverte; il tenait son béret à la main.

C'était le type du loup de mer dans la mauvaise acception du mot, face aplatie, front bas, mâchoire large, encadrée d'un collier de favoris roux grisonnants. Ses lèvres minces s'entr'ouvraient à peine pour donner passage aux paroles; le regard de ses petits yeux ronds était perçant et cynique. Une méchante et laide figure!

— C'est vous, Martial Pic? murmura M. Letourneur.

— Oui, patron, c'est moi!... mande pardon!... mais vous savez, quand les portes sont pas bien fermées, on entend sans écouter... J'étais là... dans l'antichambre depuis une bonne demi-heure... Je venais vous demander une avance sur ma solde;... c'est pas lourd la solde d'un maître calfat... Enfin, suffit!... C'est pas le moment!... De sorte que j'ai entendu... Pourquoi je me suis fait l'honneur de vous dire qu'on pourrait toujours sortir de là.

Une lueur de raison sembla revenir au malheureux armateur, qui prit les mains du maître calfat en lui disant :

— Ah! tu es un brave et digne garçon, Martial Pic! merci!... tu prends mes intérêts, toi!... sortir de là, oui... il faudrait sortir de là! Mais comment?

Martial regardait son patron en clignant alterna-

vement l'œil droit et l'œil gauche, et en roulant dans sa bouche le morceau de tabac dont il avait la déplorable habitude de ne se séparer jamais. Cette grimace eût peut-être été significative pour un hmme en état d'en démêler toute l'ironique et brutale malice. M. Letourneur, lui, n'y comprit rien.

Il regardait d'un air hébété le maître calfat, qui, sentant la nécessité d'être un peu plus explicite, murmura sans desserrer les dents ni ouvrir les lèvres :

— Si la *Belle Arthémise* sombrait en pleine mer?

— Eh bien? demanda machinalement l'armateur.

— Eh ben... dame!... les Compagnies financeraient ferme!... et m'est avis qu'un bon petit million ça vous mettrait du beurre dans la gamelle!

— Ah!... oui... oui... mais la *Belle Arthémise* ne sombrera pas... un bâtiment tout neuf!

— On en a vu sombrer de plus solides!

— Ceux-là...

— Ah dame! on les avait aidés un peu! Hé! hé! aide-toi, le ciel t'aidera... Une avarie de rien du tout... un trou grand comme ça!... quand on sait s'y prendre... n'en faut pas plus!... à fond le bâtiment... et ni vu ni connu je t'embrouille!

M. Letourneur avait compris enfin l'épouvantable opération que lui proposait son maître calfat. Il se redressa de toute sa hauteur, et d'un geste indigné lui montra la porte en criant :

— Hors d'ici, misérable!... et ne reviens pas!

Martial Pic haussa les épaules en ricanant, et se dirigea vers la porte, de ce pas lourd et dodelinant propre aux marins. Mais, avant de sortir, il se retourna, et fixant sur M. Letourneur son œil narquois :

— Je reviendrai demain soir, dit-il, à cinq heures, chercher ma solde!... à vous revoir, patron.

Et il ferma la porte en grommelant :

— Faudra voir!

Tandis que de son côté M. Letourneur murmurait avec indignation :

— Le misérable a osé me proposer une chose pareille!

Mais sa colère ne venait pas toute du mouvement de révolte que doit soulever dans une âme absolument droite l'offre d'un moyen tortueux. Il y avait de la frayeur dans cette colère.

M. Letourneur avait eu peur de lui-même. Et cela, parce que, au moment où la voix de Martial Pic lui ouvrait cyniquement cette route fangeuse, il venait, lui, l'honnête homme, d'y mettre involontairement le pied! Au milieu de son accablement et de son trouble, dans le chaos de pensées confuses qui tourbillonnaient dans son cerveau, cette pensée lui était venue :

— Si la *Belle Arthémise* sombrait!

Et, avant que Martial Pic le lui eût dit, il se l'était dit à lui-même :

— Une avarie légère... on ne saurait rien!

La pensée du crime avait germé! Et il ne l'avait pas chassée comme il venait de chasser le maître calfat! Les suites de cette catastrophe, qui l'épouvantaient moins pour lui sans doute que pour celle dont il ne se croyait que le mandataire, lui avaient fait accepter pendant une minute comme un droit la possibilité d'y échapper par une infamie!

Aussi éprouva-t-il un indicible soulagement lorsque, après avoir montré la porte à Martial, il se retrouva seul, en face de lui-même, fier d'avoir échappé à cette misérable tentation, heureux de se sentir encore honnête homme.

La confiance lui était revenue, ses idées étaient plus nettes. Sa situation lui paraissait moins désespérée qu'il ne l'avait cru d'abord.

Il fit dire à sa femme et à Raymond de ne pas l'attendre, s'enferma et se mit au travail pour rassembler pendant la nuit tous les éléments de la lutte qu'il était bien résolu maintenant à soutenir.

Madame Letourneur et son fils, pendant ce temps-là, conspiraient, comme il l'avait si gaiement dit lui-même une heure avant.

—Mon enfant, disait tout bas Madame Letourneur, je sais maintenant à quoi m'en tenir. Ton père aime l'oncle François plus qu'il ne veut l'avouer. Sa colère n'est que faiblesse, et il n'a pas le courage de vouloir ce qu'il désire.

— Vous en concluez, ma mère?...

— Qu'il sera bien heureux, tout le premier, le jour où notre pauvre ami et sa fille viendront reprendre leur place au milieu de nous.

— A quand ce jour-là? dit tristement Raymond.

— A bientôt, si tu ne désapprouves pas mon projet.

— Moi, chère mère adorée, désapprouver un projet qui doit me rapprocher de Marguerite! Oh, jamais! parlez! parlez vite.

— Eh bien, je crois, mon ami, qu'il est sage quelquefois de faire le bonheur des gens malgré eux. Sans en rien dire à M. Letourneur, nous allons préparer tes bagages et demain soir tu t'embarqueras.

— Sur la *Belle Arthémise*?

— Sans doute. Le capitaine ne demandera ni explication ni justification au fils de son armateur. Au besoin, d'ailleurs, nous n'aurions pas grand' peine à obtenir de lui...

— Oh! chère mère! chère mère! s'écria Raymond en battant des mains, voilà huit jours que j'y pense! la crainte seule de vous désobéir et de vous déplaire me retenait... Oh, mère! que je vous aime!

— Oh! l'égoïste! dit moitié souriant moitié pleurant Madame Letourneur, l'égoïste! comme le voilà joyeux de me quitter!

— De vous quitter? Ah! comme vous savez bien que non!... Je ne me réjouis que du retour! Je ne songe qu'au bonheur à venir.

— Pourvu que tu aies une bonne traversée!

— Vous prierez pour moi, chère mère;... et vous êtes de celles à qui Dieu ne peut rien refuser.

Madame Letourneur prit la tête de Raymond dans ses deux mains et mit sur les boucles noires de ses cheveux un long baiser, — un baiser de mère, — un de ces baisers que ne comprennent pas les enfants, et dont les hommes ne sentent le prix que le jour où ils n'en peuvent plus recevoir.

Puis elle l'entraîna vers la maison pour veiller sans retard aux préparatifs de leur innocent complot.

Le lendemain, lorsque, après une nuit entière

passée au travail, M. Letourneur vint, comme de coutume, prendre place pour le déjeuner du matin, Madame Letourneur était si préoccupée de l'exécution et des suites de son projet; cette désobéissance, la première qu'elle se fût jamais permise, si louable qu'en fût le motif, lui paraissait chose tellement grave, qu'elle s'aperçut à peine de la pâleur et de l'abattement de son mari: abattement bien visible pourtant en dépit de ses efforts pour cacher aux êtres qu'il aimait l'épouvantable réalité!

Pendant toute la nuit il avait aligné des chiffres, combiné des échéances, escompté des prêts imaginaires, pesé le pour et le contre, et de tout cela rien n'était résulté qu'une désespérante certitude.

A moins d'un miracle il était perdu!

Mais sa résolution était prise. Il se croyait sûr de ne pas céder à la tentation et de sortir de cette crise l'honneur sauf.

A quoi tiennent les destinées humaines? un coup d'éventail a fait tuer plus de cinquante mille hommes; un verre d'eau a compromis les destinées d'un royaume. — M. Letourneur devait succomber sous un coup de chapeau.



Le Tentateur. Dessin de St-E. Gautier.

Après le déjeuner, il se rendit comme de coutume à la Bourse. C'était là que chaque jour il jetait les bases de ces transactions qui, pendant vingt ans, habilement conduites, l'avaient placé au premier rang parmi les négociants du Havre.

Il se proposait de paraître plus que jamais sûr de lui, et de prendre comme insignifiante, si on la lui annonçait, la suspension de payements que, la veille, lui avait annoncée son caissier.

— On ne croira en moi, se disait-il, que si j'ai l'air d'y croire!

Mais, hélas! il n'en était déjà plus au point où il suffit de porter la tête haute pour s'imposer. Son éclatante fortune avait fait trop de jaloux pour que le bruit de sa chute prochaine ne trouvât pas d'oreilles complaisantes. Et il ne manquait pas de gens qui se faisaient un malin plaisir de payer en menue monnaie d'insolence au millionnaire de la veille tout un arriéré d'envie et de rancune mesquine.

De tous les gros bonnets de la banque sur qui Letourneur fondait les plus solides espérances, Johan Van Berg, le chef même de cette maison qui venait de lui escompter 170,000 de papier, était celui sur lequel il croyait pouvoir compter le plus sûrement.

Aussi fut-ce vers lui qu'il se dirigea dès qu'il l'aperçut.

Il s'était approché, non en solliciteur humble et timide, mais en confrère, la main tendue, le sourire aux lèvres.

Johan Van Berg, les mains dans les goussets, chatouillant du bout de son doigt les breloques qui pendaient à sa chaîne, pérorait, en ce moment, au milieu d'un groupe, avec l'assurance que donnent les millions. En apercevant Letourneur, il dégagea sa main droite, la porta légèrement au bord de son chapeau, et s'écria d'un ton dédaigneux :

— Ça va bien, mon cher?

Puis, il pirouetta sur ses talons, laissant le pauvre Letourneur seul au milieu du groupe, qui se dispersa bientôt avec des mouvements d'épaules, des clignements d'yeux et des sourires dont le sens n'était, hélas, que trop clair.

Le crédit de Letourneur sur la place était tué du coup! Pâle, les dents serrées, il rentra chez lui. Toutes ses illusions s'étaient envolées.

— Ainsi donc, se dit-il, en jetant avec colère son chapeau sur le plancher, il n'y a pour ces gens-là d'autre loi que le succès ! Ils sont impitoyables, et voilà le résultat de vingt ans de travail et d'efforts ! Parce que la maison Fauvel s'effondre, je tombe, et personne ne me tendra la main!... Un peu de patience, de temps et de crédit peuvent me sauver, on ne m'accordera ni patience, ni temps, ni crédit!... Et si je reste ce que j'ai toujours été, un honnête homme, — on ne m'en saura pas même gré. — Pardieu, j'en connais ici qui ne me valent pas, et qu'on salue!..... Et ces compagnies qui m'ont assuré?... Ne m'ont-elles pas vingt fois... Je n'ai rien dit. Je ne suis qu'un niais, après tout, — et c'est bien fait!... Si la *Belle Arthémise* venait à sombrer, il faudrait bien payer, cependant!... 1,500,000 francs! c'est signé! c'est marché fait!... On dira que j'ai perdu mon bâtiment! On le dira, mais si je le nie? Si personne, à bord, n'est convaincu de complicité?... Ce ne serait qu'un prêté pour un rendu!

La colère, on le voit, faussait, comme il arrive toujours, le jugement du malheureux armateur; puisqu'il en était à chercher dans les fautes et dans les faiblesses d'autrui l'excuse de ses fautes et de ses faiblesses. Il aurait, en ce moment-là, signé sa honte des deux mains. Or, autour des consciences qui chancellent, il y a toujours des misérables qui rôdent, comme autour des cadavres abandonnés rôdent les vautours et les corbeaux.

La porte s'ouvrit et Martial Pic entra.

— Ah! c'est vous? dit avec un rire strident M. Letourneur; c'est encore vous, Martial?

— Encore moi, oui, patron.... C'était convenu. Je viens toucher ma solde et j'embarque. A sept heures, nous levons l'ancre... Ça pourrait bien être mon dernier voyage avec vous.

— Ah! vous croyez?

— Dame, patron, si le malheur veut que, à son retour, la *Belle Arthémise* soit vendue par autorité de justice.

— Elle ne sera pas vendue, s'écria avec une énergie farouche M. Letourneur, dont ces quelques mots, adroitement jetés, avaient porté au comble l'exaspération et la douleur, — elle ne sera pas vendue.

— Dame, patron, le bruit court...

— Et quand cela serait...

— Si la *Belle Arthémise* ne sombre pas...

— Eh bien, elle sombrera, voilà tout!

— Et... qui la fera sombrer?

— Vous...

— Hé! hé! hé!... dit en ricanant Martial, je savais bien que vous y viendriez!

Et prenant une chaise, sur laquelle il se mit carrément à cheval, il ajouta :

— Voyons les conditions?

— Faites votre prix.

— Cinquante mille francs, une fois payés — au retour.

— Et vous disparaîtrez?

— Foi de Martial Pic?

— Marché conclu. Comment ferez-vous?

— Ça me regarde.

— L'équipage?

— J'en réponds.

— Songez-y bien, riposta vivement M. Letourneur, qui n'avait pas encore perdu le sens moral, au point d'accepter, sans les débattre, toutes les conséquences d'une si effrayante entreprise, songez-y bien, si un seul homme vient à périr...

—Ah! dites donc, patron, s'il meurt de la rougeole...

— Oui... oui... mais comprenez-moi bien! Si l'équipage venait à périr par le fait de ce sinistre en mer, je refuserais le payement.

— Allons, allons, c'est bon! dit Martial Pic en se levant, on vous les gardera vos agneaux!... J'y suis intéressé d'ailleurs, puisque j'embarque!... Donnez-moi 100 francs à compte.

M. Letourneur se leva, prit 100 francs dans sa caisse, les lui donna et retomba dans son fauteuil. Quant à Martial Pic, il fit un brusque demi-tour, et sortit en fredonnant :

> C'est l'argent, l'argent, l'argent,
> Qui fait le monde à la ronde.

Le bruit de ses pas s'était perdu dans l'éloignement avant que M. Letourneur eût conscience de lui-même.

Quand il se revit seul, quand il mesura les suites de la décision qu'il venait de prendre, il se fit une minute horreur à lui-même.— Ce n'est pas sans déchirement et sans secousse qu'un homme, après vingt ans de probité, se décide à changer de route. — Il s'élança vers la cheminée, sonna violemment et fit rappeler Martial.

Mais Martial était déjà loin.

La fatalité le poussait donc? Un instant, il le crut, et il hésita.

Si, sans désemparer, il s'était élancé à la poursuite du misérable si, de gré ou de force, il lui avait repris sa parole; s'il l'avait rayé du rôle de son équipage... Mais il avait hésité; il avait perdu plus d'un quart d'heure et lorsque, presque décidé à ne point faire un pas de plus dans cette voie où toute sa vie allait s'engloutir, il sortit de chez lui, il était déjà trop tard.

Martial Pic était à bord.

A bord, M. Letourneur ne pouvait plus parler; Martial parlerait peut-être plus haut que lui; aller rompre là un pareil marché, c'était courir le risque de se déshonorer publiquement. Il voulut le tenter, cependant, et se dirigea vers le quai où était amarré son bâtiment.

Comme il débouchait sur ce quai, deux personnes qui y entraient, par l'extrémité opposée, l'aperçurent et firent un brusque mouvement de retraite.

— Ton père ! dit madame Letourneur à Raymond ; s'il nous voit, tout est perdu.

Raymond, avec la rapidité que donne un jarret de vingt ans, se glissa derrière un amas de ballots, et attendit qu'un signe de sa mère lui permît de sortir de sa retraite.

C'était bien peine perdue ! Eût-il eu devant les yeux sa femme et son fils, M. Letourneur ne les aurait pas même reconnus.

Pâle, tremblant, effaré, il marchait comme un homme ivre, en proie au plus épouvantable combat intérieur que se soit jamais livré une âme humaine.

Sorti de chez lui dans l'intention ferme de ne pas laisser s'accomplir cette chose infâme, au moment de franchir la passerelle qui le séparait du pont de la *Belle Arthémise*, il hésita encore. Toutes les pensées mauvaises, un instant refoulées par sa droiture instinctive, reprirent le dessus.

Il retourna sur ses pas, revint, s'éloigna encore, puis s'arrêta.

Et tout à coup, madame Letourneur le vit se sauver à toutes jambes comme un malfaiteur poursuivi.

Tout ce qu'il y avait d'étrange dans les allures de son mari lui échappa en ce moment. En proie à une idée fixe, elle n'en chercha le sens que dans ce qui faisait l'objet de sa préoccupation.

M. Letourneur avait-il soupçonné le départ de Raymond ? Avait-il voulu s'y opposer d'abord et, de guerre lasse, se résignait-il ?

C'était probable.

Elle appela son fils, et lui fit rapidement franchir la passerelle, non sans l'avoir longuement embrassé.

— Ne reste pas sur le pont, lui dit-elle...

Raymond craignait trop de se voir retenu pour ne pas obéir. Il échangea avec sa mère un dernier adieu de la main et disparut.

Madame Letourneur, à demi cachée à l'angle d'une rue, demeura sur le quai jusqu'au soir, et ne quitta la place qu'au moment où elle vit la *Belle Arthémise* ouvrir ses voiles et s'éloigner.

PAUL CÉLIÈRES.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LES PAGES DE S. M. LOUIS XVI

ADHÉMAR DE ROCHENOIRE (1)

Adhémar passa douze heures dans un état d'insensibilité presque complète, mais enfin il en sortit, et comme la veille, la première chose qui frappa sa vue, fut la religieuse allant et venant dans la chambre, et sur une lampe à esprit de vin préparant un breuvage.

— Ma sœur, dit-il d'une voix si éteinte qu'à peine s'entendait-il lui-même ; ma sœur, où suis-je ?

La religieuse vint précipitamment à lui, et le doigt levé sur ses lèvres, lui dit : Monsieur le comte, chez des amis ; mais silence, le médecin a défendu que vous parliez.

— Ah ! j'ai donc été malade !... Puis, portant la main à sa poitrine et sentant les bandages dont elle était enserrée, je me souviens, ajouta-t-il.

Quelques instants après, la chanoinesse ouvrit discrètement la porte, écouta la religieuse qui lui parla à voix basse, et s'approchant du malade qui suivait ses mouvements du regard, elle lui dit en allemand :

— Le Seigneur est avec nous, monsieur, vous êtes sauvé, mais vous nous avez fait bien peur. Laissez-moi vous quitter : car j'ai reçu l'ordre d'annoncer au château les moindres progrès de votre guérison. Je reviendrai bientôt, ne vous tourmentez pas, ne vous inquiétez pas, et si vous me promettez d'être bien sage, de m'écouter, de ne pas me questionner, de ne point me répondre, je vous apprendrai ce qu'il m'est permis de vous apprendre, comment vous êtes ici.

— Où, ici ?

— Ma vue ne vous le dit-elle pas ? Rue des Rossignols. »

La chanoinesse disparut ; la religieuse fit prendre au blessé une petite tasse de bouillon.

— Est-ce bon ? fit-elle en souriant, répondez-moi par signe ; oui ; allons, tout va bien, c'est mademoiselle la comtesse qui sera contente.

— Quelle comtesse ?

— Silence, monsieur, il faut être obéissant.

La chanoinesse rentra et resta seule avec le blessé, et après s'être assise à son chevet, elle commença son récit.

« Le soir où le malheur est arrivé, j'étais prévenue que vous deviez venir prendre des nouvelles. Je vous attendais donc, lorsque j'entendis retentir un grand cri de douleur. Il venait de la rue, et, pour des raisons que vous saurez plus tard, je pensai que vous étiez tombé dans un guet-apens. Je ne suis pas peureuse ; j'appelai le jardinier et ensemble nous courûmes vers la petite porte. Nous ne l'aurions peut-être pas ouverte si nous n'eussions entendu gémir un mourant. Nous vous trouvâmes étendu à terre, le jardinier vous prit, vous emporta dans ses bras, et quand les flambeaux de l'antichambre nous permirent de vous voir, dans quel état, grand Dieu ! inondé de sang, plus pâle que la mort et prêt à rendre le dernier soupir. Aussitôt un exprès fut envoyé au château, malgré la consigne qui nous était donnée de ne jamais employer d'autres messagers que vous, et, une demi-heure après, accourait le chirurgien de la reine. Il déclara qu'il était impossible de vous transporter et nous vous établîmes dans ce petit pavillon au fond du jardin. Pendant cinq ou six jours nous avons eu bien peu d'espoir de vous sauver. Ah ! que mademoiselle la comtesse a versé de larmes !

— Quelle comtesse ? murmura le blessé, avec la fièvre dans les yeux.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

La chanoinesse se mordit les lèvres comme si elle se reprochait une imprudence, et reprit :

— Il ne m'appartient pas de vous la faire connaître... Monsieur, continua-t-elle en baissant les yeux et d'une voix fort émue, je vous prie de ne me répondre que par signes. — Avez-vous vu votre assassin? Non. Le connaissez-vous, le soupçonnez-vous?

— Oui.

— Vous dites oui... Ah! mon Dieu Sauveur! — Et des pleurs silencieux coulèrent le long des joues de la pauvre dame.

— Vous vous intéressez à lui? fit Adhémar étonné.

La chanoinesse se laissa couler sur ses genoux et étouffant ses sanglots dans la courte-pointe du lit, murmura : « C'est mon frère... »

— Je ne le nommerai pas.

La chanoinesse prit doucement la main du blessé et la porta à ses lèvres.

Pendant que cette scène avait lieu, il s'en passait une autre d'un tout autre caractère aux Grandes Ecuries. Durant une journée ou deux, l'absence d'Adhémar ne fit point jaser les pages, et, comme il était en congé du roi, ses supérieurs ne s'en inquiétèrent pas; mais les jours succédant aux jours, la disparition de Rochenoire répandit une alarme générale. Chateaubourg, sachant que dans l'existence de son ami il y avait un coin mystérieux où il ne voulait pas que l'on pénétrât, ne soufflait mot; de Lansac vint le trouver :

— Chateaubourg, lui dit-il, depuis ma rencontre avec Rochenoire, nul ne l'a vu; que lui est-il arrivé, le sais-tu? Non. Eh bien, je veux le savoir, moi, parce que je lui dois la vie, que je l'aime, et quand je devrais bouleverser Versailles, je le saurai, et je puis compter sur l'aide de tous nos camarades... Nous allons nous mettre en campagne; toi qui es l'ami de cœur d'Adhémar, voyons, peux-tu nous fournir quelques renseignements; faut-il fouiller la rue des Rossignols?

— Garde-t-en bien, Lansac? Il y a là, j'en suis sûr, quoiqu'il ne m'ait rien dit, des choses qui doivent rester cachées. Là, je l'ai toujours pensé, il n'allait que par ordre. Non, ce n'est point rue des Rossignols qu'il nous est permis de chercher.

— Avait-il des ennemis?

— Aucuns que je sache.

A peine venait-il de prononcer ces mots, que se frappant le front :

— Attends, attends, je tiens le bout d'une piste,

Et il raconta la scène qui avait eu lieu près du bassin de Neptune entre Adhémar et le baron de Blesheim.

— Eh! mille tonnerres! Tu savais cela; et, depuis huit jours, tu restes tranquille! Allons, en route! Mais, entendons-nous, tu es le plus cher ami de Rochenoire, c'est vrai, mais à moi il m'a donné la vie, il m'a fait des excuses que je ne méritais pas; donc, s'il y a danger, je passe le premier.

— Point du tout, point du tout! s'écria Chateaubourg.

— Tu ne veux pas me céder de bonne amitié?

— Non! mille fois non!

— Eh bien, c'est comme ton ancien que je te parle, je ne te prie plus, je t'ordonne.

— Nous verrons, nous verrons.

— Voyons, battons le pavé, cherchons notre Blesheim; si nous ne le trouvons pas dans quelque jeu de paume, dans quelque salle d'armes, bien sûr, ce soir, nous le rencontrerons en un certain tripot où il m'a volé pas mal de pistoles.

Ce ne fut, en effet, que le soir et dans ce lieu mal famé, que les deux jeunes gens parvinrent à rejoindre le baron. C'était un homme de trente ans, de haute et impudente mine, vivant du jeu, ténébreux, et jouissant de la réputation de duelliste redoutable. Cependant, il sembla à Lansac et à Chateaubourg qu'il avait, à leur vue, légèrement pâli. Quand ils entrèrent, il tenait les cartes, ils attendirent que sa main fût passée; elle avait été heureuse; en goguenardant il remplit ses poches de l'or qu'il venait de gagner. Lansac, devançant Chateaubourg, marcha à lui.

— Monsieur le baron, lui dit-il, pourriez-vous m'apprendre ce qu'est devenu le comte de Rochenoire, page du roi?

— Rochenoire... qu'est-ce que c'est que ça?

— Ça, reprit Chateaubourg, c'est un homme qui, il y a huit jours, vous traitait comme un drôle et refusait par mépris de se battre avec vous.

Le baron bondit, mais Lansac, se tournant vers Chateaubourg, lui dit : — Tu n'es pas correct; tu causeras avec monsieur lorsque sera terminé le petit entretien que j'ai l'honneur d'avoir avec lui. Donc, monsieur Blesheim, qu'avez-vous fait de Rochenoire?

— Me l'avez-vous donné à garder, votre mignon?

— Ne nous livrons pas au bel esprit et ne sortons pas de la question. Un matin, je m'en souviens, et pour des raisons que je n'ai pas à vous donner, c'était le 7, notre ami vous insulte; le soir, à huit heures moins quelques minutes, il sort de notre hôtel; pourriez-vous nous dire où vous étiez ce jour-là, à cette heure?

Riant d'un rire forcé qui semblait ne plus devoir finir, le baron se récria sur l'étrangeté de la question, et finit par demander aux deux pages s'ils appartenaient à la police.

— Non, pas précisément, monsieur, mais parfois il peut nous arriver de l'aider à arrêter un assassin. Si vous ne nous répondez pas, je vais prier Chateaubourg de passer à la prévôté, d'en revenir avec un exempt, et j'aurai l'honneur, en attendant, de vous tenir compagnie.

L'alternative parut malsonnante au baron, il devint livide. Autour de lui et des jeunes gens, s'étaient réunis les joueurs plus disposés à prendre sa cause que celle des pages. « Mettons à la porte ces petits drôles qui nous troublent! s'écria-t-il. » Et voilà pontes et croupiers saisissant des chaises et voulant expulser Chateaubourg et Lansac. Ce n'était pas facile, ils avaient mis l'épée à la main et gardaient ferme l'entrée. Ce fut un vacarme infernal; on criait, on jetait des flambeaux à la tête des pages, leur sang coulait, et ils eussent été probablement vaincus et forcés de céder, si tout à coup derrière eux, dans l'escalier, ils n'eussent entendu un grand bruit et vu paraître un sergent des gardes françaises à la tête d'une patrouille. La présence des soldats mit brusquement fin au combat; vainement les joueurs et le baron essayèrent-ils de s'enfuir.

— Sergent, dit Lansac, arrêtez-nous tous.

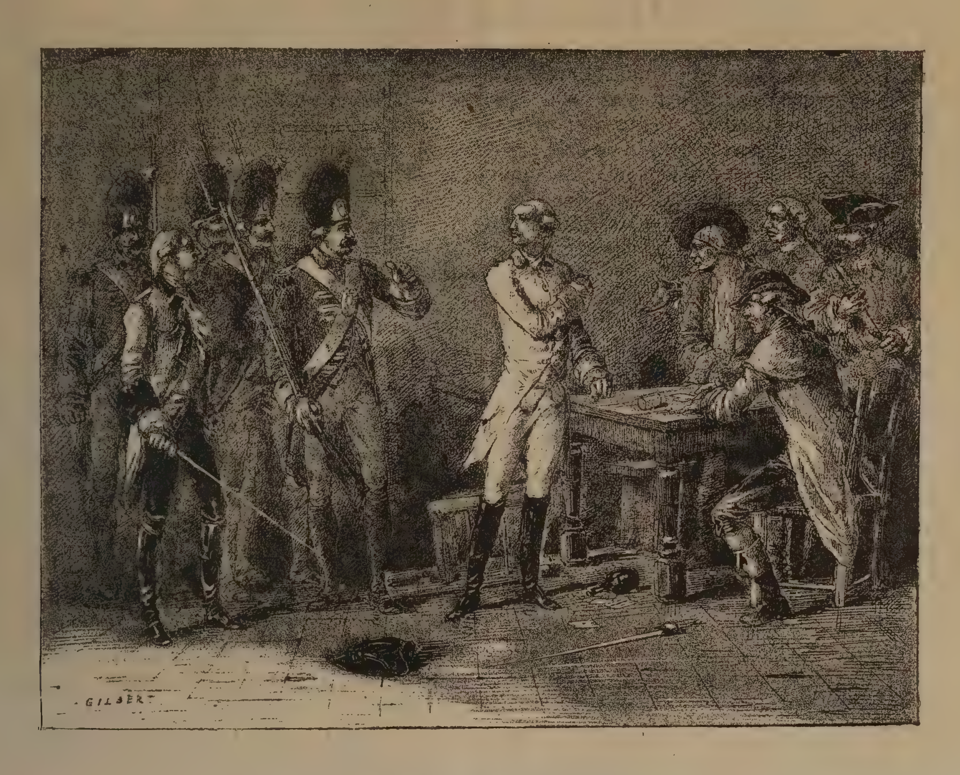
— Il y en a trop, répondit en se dandinant le sergent, mais pour sûr il y en a un que j'emmènerai. C'est ce grand-là, — il désignait le baron, — parce qu'il y a huit jours je l'ai déjà arrêté lorsqu'il sortait de la rue des Rossignols, une épée à la main, et que je l'ai bêtement laissé filer...

— Mais, sergent... s'écria Blesheim.

— Ne raisonnez pas; en route, et de bonne grâce, ou gare les coups de crosse... Vos noms, messieurs les pages?

— Les chevaliers de Lansac et de Chateaubourg sergent, ajouta Lansac, vous venez d'arrêter un assassin.

Les deux amis rentrèrent aux Ecuries, enchantés de ce qu'ils venaient de faire. — C'est très-bien tout cela, mais nous n'avons pas Adhémar, dit Lansac: est-il mort, est-il vivant? S'il est mort, c'est dans la rue des Rossignols que ce scélérat de baron l'aura tué, et c'est dans quelque enclos de cette rue qu'il aura caché le corps de notre ami. Nous avons mis



L'Arrestation. Dessin de Gilbert.

le pied sur l'assassin; reste à trouver la preuve de son crime; il faut que ce gredin-là soit roué. Demain matin, à la pointe du jour, nous partons une vingtaine; et, du haut en bas, nous fouillons la rue des Rossignols. »

A cette proposition d'une brutale logique que pouvait répondre Chateaubourg désolé? Il en arriverait ce qu'il pourrait; il adopta le projet de Lansac et le lendemain, à huit heures, vingt pages se présentèrent à la grille pour sortir; ils la trouvèrent fermée, gardée par des sentinelles, et le portier vint leur apprendre qu'ils étaient tous consignés. Tumulte, tapage, violentes protestations, émeute, menaces de forcer les serrures et de sortir l'épée et le pistolet au poing. Au milieu de ce brouhaha, les trompettes de MM. les pages se firent entendre, elles sonnaient l'assemblée; ils se précipitèrent dans la grande cour, et bientôt parut le gouverneur, le comte de Sercus, suivi de ses officiers; il fit former le cercle, et se plaçant au milieu, il éleva la voix :

— Que signifient ces cris et cette mutinerie? Vous êtes inquiets d'un de vos camarades? A qui sa garde a-t-elle été confiée par Sa Majesté? Est-ce à vous ou à moi? A qui donc deviez-vous vous adresser?... Messieurs de Lansac et de Chateaubourg, ne savez-vous pas qu'il est défendu aux pages du roi de hanter les tripots et d'y souiller l'uniforme que vous avez l'honneur de porter? Je devrais vous punir pour avoir violé cette défense; cependant je veux bien vous pardonner, parce que je connais le motif qui vous a fait agir, vous cherchiez les traces de M. de Rochenoire. Tranquillisez-vous, MM. les Pages, Adhémar est absent par ordre de Sa Majesté. Rompez le cercle, que tout rentre dans l'ordre.

— Eh bien, qu'en penses-tu? demanda Lansac à Chateaubourg, heureux de savoir que son ami n'avait pas péri sous les coups d'un assassin.

— Je me souviens d'un mot mystérieux que m'a dit Adhémar.

— Quel est ce mot?

— Ne touchez pas à la reine..... Il est vivant c'est tout ce que je veux savoir.

Oui, il vivait, mais, pour ainsi dire, d'une vie flottante et indécise, passant d'une somnolence lourde à un vague réveil; alors, il voyait dans une vision approcher de son lit de douleur des fantômes connus, la pâle religieuse, dame Martha, et des femmes de service marchant à pas discrets. Une fois, il crut voir madame Jules de Polignac tenant la reine par la main : toutes deux pleuraient..... Le chirurgien, il le voyait aussi, et, si légère qu'elle fût, il sentait sa main levant l'appareil de sa blessure. Enfin, un jour, il reprit toute sa lucidité et il put remercier le docteur, la religieuse, madame Martha, des soins qui lui avaient été prodigués, et quarante-huit heures après il disait à la chanoinesse :— Madame, je me sens assez fort pour pouvoir être transporté, je ne dois pas abuser de vos bontés à tous ; veuillez faire prévenir mon domestique, il viendra me chercher.

— Vous trouvez-vous mal ici, mon enfant ? mon âge me permet de vous appeler ainsi ; non, n'est-il pas vrai? Eh bien, restez tranquille, vous êtes mon prisonnier. Demain, le docteur l'a permis, vous vous lèverez pendant une heure et bien enveloppé ; on mettra votre fauteuil devant cette fenêtre, on l'ouvrira. Si le temps est doux, vous verrez, vous sentirez le printemps, et je puis vous le dire en confidence, vous recevrez des visites.

— Qui viendra me voir?...

— Curieux, vous le saurez demain...

Adhémar garda un instant le silence, puis une certaine rougeur empourpra ses joues, et il dit avec un sourire qui cachait une secrète inquiétude:

— Mais je dois être affreux !

— Coquet! voulez-vous bien vous taire ; si votre mère vivait, elle ne pourrait vous souhaiter plus.... intéressant que vous ne l'êtes. »

Le lendemain, enveloppé dans une robe de chambre, dans un bon fauteuil, de Rochenoire était assis devant la fenêtre ouverte ; l'air printanier semblait lui apporter la vie, sa blessure ne le faisait plus souffrir, il éprouvait un bien-être inexprimable... Il rêvait sans trop savoir à quoi il rêvait; il n'entendit point la porte s'ouvrir, il ne se retourna que lorsque son nom fut prononcé d'une voix émue. Deux femmes se trouvaient devant lui, l'une, il la connaissait, était la charmante duchesse de Polignac, mais l'autre, mais l'autre... un voile lui passa sur les yeux, la reine... la reine daignait venir le voir ; il fit un effort pour se lever, la main de Mme Jules, par une douce pression, lui ordonna de ne pas bouger.

— Si vous faites le moindre mouvement, Monsieur, je me retire; la bonne sœur va nous approcher des siéges et se retirera ensuite.

La religieuse obéit. Adhémar n'osait lever les yeux.

— Monsieur le comte, j'ai l'honneur de vous présenter la comtesse de Prater.

Le regard du blessé suivit le geste de la duchesse; elle désignait sa compagne, qui, pâle comme une rose thé et la tête inclinée, se taisait. Il put la contempler alors; ce n'était point la reine, mais sa vivante image : mêmes traits, mêmes lèvres, signe caractéristique de la race d'Hapsbourg, même nez aquilin, même profusion de cheveux d'un blond doré, même cou de cygne ; c'était Marie-Antoinette jeune, à seize ans, charmante, telle qu'elle devait être lorsqu'elle quitta Marie-Thérèse, sa mère, pour devenir Dauphine de France. Adhémar ne put retenir un soupir, et ses yeux ne se détachèrent plus de cette jeune fille, plus émue que lui encore, mais souriante.

Madame de Polignac continua.

— Elle a tenu à vous remercier de la peine que vous avez prise pour elle, et à vous dire combien elle vous est reconnaissante....

La jeune comtesse fondit en larmes, et dit :

— Me pardonnerez-vous d'avoir failli être la cause de votre mort....

— Calmez-vous, calmez-vous, chère Thérèse, reprit la duchesse en caressant la jeune fille; je lis la réponse de Monsieur le comte dans ses yeux, il est prêt encore à risquer sa vie pour vous.

— A toute heure, Madame, murmura Adhémar d'une voix assourdie par l'émotion, à toute heure....

— Non, non, pas mourir.... reprit la jeune fille, dont on entendait à peine les paroles.

— Calmez-vous, Thérèse, calmez-vous, ma chère enfant ; vous m'aviez promis d'être plus forte. Je viens auprès de vous, monsieur le comte, par ordre de la reine ; elle m'a chargée de vous exprimer la douleur profonde que lui a causée votre blessure, et la joie qu'elle éprouve de vous savoir sauvé ; elle vous tient au nombre de ses plus chers serviteurs, et m'a autorisée à vous exprimer sa vive reconnaissance. En vous mettant dans ce pauvre lit où vous avez tant souffert, on a trouvé sur vous un mouchoir de la reine, on lui a porté....

— Madame...

— Ne vous justifiez pas... Sa Majesté m'a ordonné de vous le rendre, gardez-le en souvenir d'elle.

— Jusqu'à mon dernier soupir ! Et il porta le mouchoir à ses lèvres.

— Voyons, voyons, assez d'émotions. J'ai des nouvelles. D'abord, votre assassin est arrêté, c'est le baron de Blesheim.

— Je n'ai pas vu celui qui m'a frappé....

— C'est bien, c'est bien, madame Martha m'a parlé, monsieur le généreux.

— Pourquoi aurait-il voulu ma mort ?

— Je le devine, mais ne puis vous le dire. Maintenant, je continue, et si vous avez le malheur de répondre, nous vous quittons, n'est-ce pas Thérèse ?

La jeune fille sourit et fit un signe de tête.

— Vous êtes fort aimé de vos camarades; MM. de Lansac et Chateaubourg vous ont cherché de tous les côtés, vous avez failli être la cause d'une émeute aux Grandes-Ecuries, et pour la calmer, M. de Sercus a été forcé d'annoncer que vous étiez absent pour le service du roi... Donc, jusqu'à parfaite guérison, vous voici le prisonnier de la comtesse de Plater, et sous la garde de Mme Martha.

Sans bien se rendre compte de ce qui s'agitait au fond de leur pensée, Thérèse et Adhémar se regardèrent et échangèrent un sourire.

— Au revoir, Monsieur. Si j'avais des cheveux blancs, je vous donnerais ma bénédiction, ajouta la jeune femme en riant. Si vous n'étiez

pas riche et pouvant aspirer à tout, je vous offrirais ma protection ; mais si vous l'agréez, je vous donnerai mon amitié.

Le blessé déposa un baiser sur une main qu'on lui tendait, et dit :

— J'ai le ciel dans le cœur.

Madame Jules avait été fort imprudente; les émotions ressenties avaient brisé les forces du malade; il se traîna vers son lit, et fut forcé de se coucher, la fièvre le reprit. Dans un dernier sommeil, il revoyait la jeune comtesse, sa douce et noble figure; il entendait sa voix émue par l'attendrissement. Mais qui était-elle ? D'où venait cette incroyable ressemblance avec Marie-Antoinette ? Ne sortait-il d'une énigme que pour tomber dans une autre plus difficile à percer que la première? Quelle était cette charmante créature? Appartenait-elle à l'orgueilleuse maison d'Autriche? Mais alors comment se faisait-il que lui, page du roi, il ne l'eût jamais vue à la cour, à Trianon, dans les fêtes, pas même sous les ombrages du parc? Ah quel malheur si elle appartenait à une race impériale ! car alors qui pouvait prétendre au bonheur de son amour et à l'honneur de sa main ? Un empereur, un roi. Et cependant « il avait bien le ciel dans le cœur ». Tout en lui frémissait de joie, une sorte d'ivresse agitait son âme, à la pensée du dévouement qu'il lui avait prouvé et de sa vie mise en danger pour elle. Et puis elle était là, près de lui, presque sous sa garde; il la recevrait, il lui parlerait, et, peut-être... qui sait? Aussi n'eut-il rien de plus pressé que de demander à Mme Martha s'il ne pourrait pas faire venir une partie de sa garde-robe.

— La chose est toute simple, répondit la chanoinesse. Un valet de la reine ira prendre vos effets, et, dès demain, ils seront ici ; mais nul homme ne devant habiter cette maison, vous serez privé des services de votre domestique.

Un jour, deux jours, une semaine se passèrent ; la comtesse ne reparut pas et Rochenoire n'osait en parler. A certaines heures, quand sa fenêtre était ouverte, le son d'une harpe, d'un clavecin, venait jusqu'à lui; les instruments chantaient les mélodieux accords de Mozart, d'Haydn, de Bach, dont Marie-Antoinette avait imposé le goût. C'était certainement sous les doigts de la comtesse que s'envolaient ces notes qui le frappaient au cœur ; il les écoutait comme en paradis il eût écouté les harpes d'or des séraphins. Nul bruit d'ailleurs ne troublait le silence du jardin, pas une voix ne s'élevait, excepté celle des oiseaux chanteurs. Ils sont bien heureux, pensait-il, ils peuvent la voir.

Ses forces lui revenaient, il se tenait debout ; appuyé sur le rebord de la fenêtre, ayant en face de lui le pavillon qu'il entrevoyait à travers le feuillage renaissant, il écoutait les divines mélodies et celles que la harpe éveillait dans son cœur. Tout à coup elles cessèrent et Adhémar eut de la peine à retenir un cri. La jeune comtesse parut dans le jardin ; elle allait, venait, d'une marche légère, tantôt disparaissant derrière des massifs de lilas dont les grappes de fleurs commençaient à s'ouvrir, tantôt elle reparaissait, se penchant vers les tulipes orgueilleuses ou cueillant des violettes embaumées ; elle en fit un bouquet qu'elle attacha à son corsage. Elle était nu-tête, avec un œil de poudre dans les cheveux, et, pour se défendre contre les rayons déjà chauds du soleil, elle tenait une ombrelle de soie. Ses petits pieds étaient dans des chaussures à hauts talons. Elle fit un faux pas, Adhémar laissa échapper un cri; elle leva les yeux, sourit en rougissant, et s'enfuit comme une tourterelle effarouchée. Ainsi s'évanouit la douce vision.

Le lendemain, Mme de Polignac vint voir le malade. Hélas! elle était seule ! Elle ne dit pas un seul mot de la comtesse. Adhémar n'osa lui en parler. Il se sentait des timidités qu'il n'avait jamais connues et que ne connaissaient pas les pages.

— Monsieur, lui dit Mme Jules, vous sentez-vous bien ? Faites donc essai de vos forces ; l'air est fort doux, les fleurs embaument ; mettez votre manteau ; appuyez-vous sur mon bras ; descendons au jardin, on y placera un fauteuil sous ce rosier de Bank, voyez qu'il est joli avec ses mille roses ; vous respirerez le printemps, et je dirai à la reine que j'ai assisté à votre première sortie.

Quelques instants après, le blessé était assis sous le rosier, ayant près de lui la duchesse et dame Martha, moins grave que de coutume. La bonne chanoinesse s'était attachée au beau page qu'elle avait sauvé ; elle l'enveloppait de ses regards et de ses soins.

— Madame Martha, fit tout à coup la duchesse, allez donc, je vous prie, prévenir la comtesse que nous sommes au jardin ; si elle veut venir nous rejoindre, elle nous fera grand plaisir.

Elle vint le front haut, les yeux baissés et la joie sur les lèvres. Elle parla à Adhémar d'abord timidement; mais comme rassurée par la langueur et la faiblesse du malade, elle se familiarisa et bientôt elle fut ce qu'elle était, simple et affectueuse. Elle se plaignit de n'avoir pas vu depuis longtemps la reine.

— Elle a bien des devoirs, vous le savez.

— Vous embrasserez pour moi le dauphin ; on ne me l'a amené qu'une seule fois. Ah ! s'il était ici, comme nous jouerions ensemble ! Il est si beau, mon petit jardin, n'est-ce pas monsieur le comte ?

— A propos, monsieur, Sa Majesté en pensant à vous a eu, je crois, une idée qui vous sourira ; elle veut que vous alliez en Provence achever votre convalescence. Un beau voyage ! on vous donnera pour vous accompagner votre ami, M. Chateaubourg.

Adhémar baissa la tête.

— Ce projet ne vous plaît pas....

La comtesse murmura : « Monsieur est peut-être encore bien faible. » Et dame Martha fut du même avis.

Enveloppant d'un clair regard le blessé et la jeune fille, la duchesse resta un instant pensive, puis prenant le bras de la comtesse :

— Allons-nous-en, dit-elle, il est temps que M. de Rochenoire regagne sa chambre ; pour une première sortie c'est assez.

A partir de ce jour, chaque après-midi Adhémar descendait au jardin, et, soit hasard, soit par toute autre cause, la petite comtesse apparaissait. Elle allait d'abord inspectant et saluant ses fleurs, puis elle se rapprochait du rosier de Bank ; elle avait quelque chose à demander à M. Martha, elle l'ap-

pelait, alors la chanoinesse quittait le convalescent, et toutes deux ensemble revenaient près de lui. Elles s'asseyaient : peu de paroles étaient échangées, puis venaient les saluts d'adieu et la jeune fille s'en allait. Enfin, toute feinte cessa. Dès que le page paraissait au jardin, arrivait la comtesse Thérèse rayonnante de jeunesse. Quelle joie quand elle sut qu'Adhémar parlait allemand ! Quelle bonne causerie dans cette langue qui commençait à se relever des moqueries du grand Frédéric ! Quelquefois la chanoinesse s'éloignait ; Rochenoire soupirait après ces moments-là, il lui semblait que son cœur s'épancherait plus librement, mais combien il se trompait ! Alors toute question s'éteignait sur ses lèvres ; il la regardait, et elle seule, confiante, paisible, lui parlait d'une voix légèrement émue. Ainsi passaient les heures ; quand les arbres étendaient leurs ombres, elle le quittait en lui laissant un sourire, et lui disait : « Demain. » Demain venait, et en s'éloignant, il répétait encore : « Demain. »



La Convalescence. Dessin de Gilbert.

Ils chantaient, sans le savoir, l'immortelle idylle qu'ont chantée les bergers de Théocrite et que chanteront les derniers enfants des hommes. Elevée dans une retraite mystérieuse, loin de tous les regards, Thérèse se tournait vers le jeune page comme le rameau et la fleur vers la lumière, et, lui, ne pouvait croire à ce bonheur et à ce qu'elle ignorait elle-même.

Mais qui était-elle? quels étaient les maîtres de sa destinée ?

— Adhémar, lui répondait-elle, même à vous qui avez failli mourir pour moi, c'est la seule chose que je ne puisse dire, ne me le demandez pas. Que vous importe d'ailleurs ! Dans quelques jours vous partirez pour la Provence ; nous nous quitterons pour ne plus nous revoir. Je vous suivrai des yeux dans la carrière que vous parcourez avec honneur ; elle ne sera jamais assez heureuse... Retenez la question que je lis sur votre bouche. je ne puis vous répondre. C'est singulier, — c'est mal ce que je pense, — je voudrais vous voir guéri et j'ai peur que vous guérissiez trop vite... Racontez-moi les fêtes et les splendeurs de la cour.

— Et pourquoi de cette cour vous tient-on éloignée ?

— Nul ne doit le savoir. Vous êtes orphelin. Hélas ! par ce triste côté, notre sort est presque semblable, et votre existence a des consolations que n'a pas la mienne. Aimée des miens, je suis à la fois libre et captive. Que ce doit être bon, la liberté !

Chaque jour amenait à peu près les mêmes paroles, le même échange de joie et de tristesse. Adhémar accompagnait la comtesse dans son petit salon, elle lui montrait ses dessins. Pour lui elle faisait de la musique, et il oubliait, il voulait oublier que, d'un instant à l'autre, il serait arraché à cette vie d'enchantements.

Un jour, en effet, la duchesse de Polignac arriva.

— Vous voilà rétabli, monsieur Adhémar, et je

vous apporte votre congé. Par ordre du roi, après-demain vous partirez pour Montpellier, où vous passerez l'été. Sa Majesté la reine veut que vous lui donniez directement de vos nouvelles. M. Chateaubourg en chaise de poste viendra donc vous prendre après-demain ; sur toute la route vous trouverez des preuves de la sollicitude royale. Le gouverneur de Montpellier a reçu des instructions, Je les lui ai expédiées moi-même. Préparez-vous donc à partir et, à votre retour, après avoir rendu vos hommages au roi et à la reine, n'oubliez pas votre amie, Mme de Polignac.

Elle le quitta. Il tomba anéanti. Quelle triste nuit il passa ! Et quand le lendemain, il entra pâle et défait dans le salon de la comtesse, elle s'écria : « Vous partez !...» Elle lui prit la main, le fit asseoir à ses côtés, et ils pleurèrent comme deux enfants. Larmes sacrées, dont la source tarit toujours trop



La Vision. Dessin de Gilbert.

vite. Tout à leur douleur, ils échangeaient sous mille formes le mot adieu, essayant, de temps à autre, par un mot, par un regard, de relever leurs espérances et leurs cœurs brisés.

Ainsi gémissants, éperdus, ils n'avaient point entendu une porte s'ouvrir.

— Eh bien ! dit une voix, qu'y a-t-il donc ? Et d'où vient cette douleur?

Thérèse se leva, poussa un cri, et alla cacher sa tête dans le sein de la reine : car c'était elle qui venait d'entrer...

— Eh bien, ma petite Thérèse, d'où viennent ces larmes? Et vous, monsieur, pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie....

Adhémar courba la tête.

— Je ne voulais pas que vous partissiez sans avoir reçu mes remerciements... Laissez-nous, je vous ferai appeler dans un instant.

Adhémar s'éloigna inquiet, plein de crainte, et plus désespéré encore ; il erra dans le jardin, se remplissant le cœur de l'image des lieux où il avait passé des moments si fortunés. Au bout d'une heure, on vint le prévenir que Sa Majesté l'attendait.

— Monsieur, lui dit-elle, vous avez abusé de ma confiance; la seule excuse que vous puissiez invoquer est votre jeunesse ; le repos de la comtesse de Prater aurait dû vous être sacré.

Le page tomba à genoux et répondit à travers des sanglots :

— Pardon, pardon, mais je suis si malheureux....

— Relevez-vous, reprit-elle d'une voix plus douce.

Et comme il restait prosterné : je ne vous gronde pas, c'est un peu *nous* qui sommes coupables.

— Oh! je ne veux pas partir....

Marie-Antoinette resta un instant muette, puis elle dit :

— Soit, vous ne partirez pas, mais vous allez, par serment, me faire une promesse: vous n'écrirez pas à la comtesse, vous ne chercherez pas à voir Thérèse.

— Ne plus la revoir.,..

— Attendez que je finisse. Dans peu de jours, je vous ferai venir, et je vous dirai ce que vous pouvez espérer. Aujourd'hui même, vous quitterez cette maison.

— Je ne pourrai pas lui dire adieu ?...

La Reine hésita une minute, mais l'anxiété douloureuse d'Adhémar la décida; frappant sur un timbre d'argent, elle donna l'ordre à Mme Martha, qui avait répondu à cet appel, de prier Mlle Prater de descendre. Elle vint pâle, défaite, comme chargée de larmes, semblable à une belle fleur que l'orage vient de courber. Marie-Antoinette l'embrassa.

— Mon enfant, le comte de Rochenoire, avant de quitter ces lieux, a tenu à vous faire ses adieux....

La jeune fille leva sur le comte des yeux avides, mais il ne put prononcer une seule parole.

— Comte, reprit la reine, voulant mettre fin à cette scène, comte, baisez la main de mademoiselle, et retirez-vous.

Adhémar prit les doigts de Thérèse, y appuya ses lèvres, et sortit en étouffant ses sanglots. Une heure après, il était aux Grandes-Ecuries, où ses camarades lui firent une véritable ovation. Il refusa de répondre à toutes les questions qui lui furent adressées, et reprit son service. Le roi, au coucher, daigna même s'inquiéter de l'état de sa santé. — La reine s'intéresse beaucoup à vous, lui dit-il, et je l'ai assurée que vous étiez digne de la haute protection qu'elle daigne vous accorder.

Le temps se passait. Adhémar pensait à elle. Un jour, au dîner, comme il servait Louis XVI, Marie-Antoinette l'appela et lui dit : — M. de Rochenoire, dans une heure, je désire vous parler.

En se présentant devant elle, le comte sentait battre son cœur avec violence.

— Asseyez-vous, monsieur le comte, j'ai une longue conversation à avoir avec vous. Quel est votre âge ?

— Bientôt vingt ans.

— Vous êtes orphelin ?

— Les seuls grands parents qui me restent sont un oncle, évêque d'Auch, et une tante religieuse à l'abbaye royale de Remiremont.

— Vous êtes libre et vous aimez la comtesse de Prater... Cependant, vous ne savez qui elle est, si vous pouvez prétendre à elle, et si ses parents n'avaient point conçu pour elle d'autres espérances. Votre conduite a été légère, vous avez abusé de ma confiance....

— Que Votre Majesté me pardonne....

— Et vous allez comprendre combien vous avez été coupable. Thérèse de Prater est ma nièce, la fille de mon frère Joseph.

Adhémar fit un geste d'accablement et de désespoir.

— Il y a dix-sept ans, mon frère contracta un mariage morganatique avec la comtesse Wilhelmine de B.; cette union resta secrète. La jeune femme mourut en donnant le jour à Thérèse, et, par des raisons que vous connaîtrez peut-être plus tard, la naissance de cette enfant bien-aimée a dû demeurer cachée. Par malheur pour ma pauvre nièce, elle est ma vivante image, et pour garder le secret de notre famille, son père l'a fait élever dans une sorte de claustration, et, pour plus de sûreté encore, l'éloignant de Vienne, il l'a confiée à ma vigilance et à ma tendresse. Elle tomba malade, puis vint le crime du baron de Blesheim : il avait pressenti notre mystère, et ruiné, il songeait à relever sa fortune par une alliance impossible. Il vous épia, crût voir en vous un rival, et vous frappa. On a eu tort, grand tort, de vous laisser approcher de Thérèse, car comme vous étiez le premier homme de votre âge et de votre rang qui eût avec elle échangé une parole, il était presque impossible qu'elle ne vous accordât pas toute... sa reconnaissance.

— Hélas, pourquoi le baron de Blesheim ne m'a-t-il pas tué?

— Pourquoi?... Un sourire attendri passa sur les lèvres de la Reine; elle reprit : Dès que le hasard m'eut révélé l'état de votre cœur, j'écrivis à Sa Majesté l'Empereur, et lui ai demandé... Devinez.

— Comment il fallait me punir...

— Non, monsieur; je lui ai demandé pour le comte Adhémar de Rochenoire la main de Thérèse, comtesse de Prater.

Pâle, effaré, d'un mouvement involontaire Adhémar se leva.

— Et!...

— Baisez cette lettre, elle contient le consentement de Joseph II.

— Mais elle, elle, Madame.

La figure de Marie-Antoinette s'illumina d'un beau sourire : — Avez-vous vraiment peur qu'elle vous accueille par un refus? Mais l'Empereur vous impose des conditions; pour quelques années, vous devrez quitter l'Europe.

— Je les accepte toutes.... Cependant quitter le service du roi.. .

— Non! non! Sa Majesté, sur ma demande, vient de vous nommer lieutenant du roi à la Martinique. Voyons, voyons, mon bon neveu, soyez heureux, calmez-vous!

Et comme elle venait de frapper sur un timbre, M Jules entra.

— Mon amie, lui dit-elle, veuillez servir de mère à monsieur Adhémar et aller en son nom, avec mon consentement, demander pour lui la main de la comtesse Prater.

— O quel bonheur! s'écria la duchesse, je pars à la minute.

— Vous, comte, vous voudriez bien aller là-bas, mais votre cause n'a pas besoin d'avocat, elle est gagnée, je le sais. Le mariage sera célébré dans la chapelle du château, le contrat signé dans le cabinet de Sa Majesté, la fiancée aura pour témoins le comte Mercy d'Argenteau, ambassadeur de Sa Majesté impériale, et le roi de France lui servira de père. Votre oncle l'évêque d'Auch officiera... Et vos témoins, à vous, qui seront-ils ?

— Deux amis, Madame, si vous daignez les

agréer, MM. de Chateaubourg et de Lansac.

— C'est bien, vous pouvez annoncer votre mariage; mais sous peine de perdre votre bonheur, pas un mot sur la naissance de la future. Allez vite remercier le Roi et écrire à l'Empereur.

— Et à vous, Madame, que vous dirais-je ?

— Que vous m'aimez un peu... Je vais commander le trousseau de Thérèse et, si vous voulez me faire plaisir, portez pour le jour de la noce votre beau costume de page, il vous sied à merveille. Adieu, comte.

Quand Adhémar vint annoncer son prochain mariage aux Grandes-Ecuries, ce fut à qui l'embrasserait, le fêterait ; il réunit à souper tous ses camarades, il fallait bien enterrer le page, et il le fut sous des monceaux de truffes et sous des flots de champagne. Vers, sonnets, chansons, allèrent grand train, et quand « l'Aurore aux doigts de rose » ouvrit les portes du jour, on buvait et l'on chantait encore.

Une semaine après, à minuit, la chapelle du château resplendissait de lumières, les orgues faisaient entendre leur voix majestueuse ; la porte s'ouvrit, l'évêque d'Auch offrit de l'eau bénite au Roi donnant la main à Thérèse tremblante.

La Reine était à ses côtés; on les eût prises pour deux sœurs, toutes deux étaient couvertes de diamants. Derrière venaient les témoins de l'épousée, puis les trois pages. Nul autre, excepté dame Martha, n'assista à l'auguste cérémonie. Dès qu'elle fut terminée, le Roi embrassa la belle mariée.

— Je ne peux pas, Madame, lui dit-il avec plus de grâce qu'il n'en avait habituellement, mieux vous complimenter qu'en vous disant que je crois embrasser la Reine.

Une voiture ramena les mariés à la rue des Rossignols, et, le lendemain, une berline emportait à Brest le comte de Rochenoire, lieutenant du Roi à la Martinique, et sa femme. Un vaisseau les y attendait.

Combien de questions furent adressées à Chateaubourg et à Lansac ! La mariée était-elle jeune, belle, riche ? Mais la vue de Thérèse avait éveillé dans l'esprit des pages de graves suppositions. Aussi à toutes les interrogations se contentèrent-ils de répondre : « Ne touchez pas à la Reine. »

A. Genevay.

VOYAGE AU PAYS DE L'ADRESSE ET DU HASARD

PETITE HISTOIRE DU JEU ET DES JOUEURS (1)

III

LE JEU EN FRANCE JUSQU'AU RÈGNE DE LOUIS XIII.

La France ne saurait rien envier aux autres nations en tant que rôle marquant dans l'histoire du jeu.

Quand Grégoire de Tours se félicite de voir les évêques appelés aux festins royaux, il entend constater que la présence de ces pieux personnages à la table du souverain fera dignement obstacle aux désordres auxquels les grands, animés par la victuaille et la boisson, avaient coutume de se livrer après le repas, car il n'était pas rare que les parties qui s'engageaient alors et qui se prolongeaient, en enfiévrant les joueurs, ne fussent cause de querelles où le sang coulait presque toujours.

Des leudes mérovingiens l'habitude des jeux de hasard se transmet, par les grands de la seconde race, qui l'avaient soigneusement cultivée, aux seigneurs féodaux qui, nous le savons, y consacraient tous les loisirs à eux laissés par la guerre, les tournois et la chasse.

Privés en général de culture intellectuelle, et naturellement saisis par l'ennui aussitôt qu'ils n'avaient plus à faire œuvre d'armes, ils étaient d'autant mieux poussés à rechercher les émotions du jeu qu'elles répétaient en quelque sorte pour eux celles des combats et des entreprises aventureuses.

Les exemples sont fréquents dans les chroniques, dans les vieux mémoires de gentilshommes, gagnant et perdant des sommes considérables pour l'époque, engageant même leurs fiefs pour acquitter les dettes contractées au jeu. Plus d'une fois il arriva que ces fameux héros d'honneur furent par là entraînés à des actes que l'honneur réprouverait en tout temps, ou qui devaient être la source des plus grands malheurs.

En 1061, par exemple, Robert et Henri, fils de Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie, étant en visite chez le roi de France Philippe Ier, à Conflans, engagèrent une partie d'échecs avec le fils de leur hôte.

Louis, fils de Philippe, ayant adressé à Henri une épithète malsonnante, Henri frappa Louis de grands coups d'échiquier et l'eût certainement tué si son frère Robert ne fût intervenu. « Ce coup fait, dit un vieil historien, les jeunes princes normands se sauvèrent en grande hâte vers la Normandie, où ils émurent le ciel et la terre de leurs plaintes. Les pères prennent feu pour la querelle de leurs enfants; et les voilà en armes.— Philippe se met aux champs et prend Vernon en Normandie. Robert sort de Normandie et saisit Beauvais. Le roi Guillaume se jette en France avec une puissante armée et enlève la Saintonge et l'Anjou. Philippe se jette sur la Normandie et la ravage, pendant que Guillaume pousse jusqu'aux portes de Paris. »

Telles furent les origines de la sanglante guerre que les deux peuples, de plus en plus irrités par leurs dommages réciproques, devaient se faire pendant plusieurs siècles.

Ce n'est pas sans quelque évidente confusion que le biographe ou plutôt le panégyriste de Duguesclin se voit contraint d'avouer, pour rester historien fidèle, que le bon chevalier pendant sa captivité, joua un jour jusqu'à perdre tout ce qu'il possédait.

Joinville, l'historien du pieux Louis IX, nous ap-

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

prend qu'en dépit des rigoureux édits rendus par ce monarque contre le jeu, son frère, le duc d'Anjou, ne laissait pas d'être un joueur acharné; et il ajoute qu'un jour où ce prince et le comte Gaultier de Nemours jouaient ensemble aux dés, le roi qui, de son lit où le retenait une grave maladie, les entendit crier et disputer, se leva, et tout chancelant, se rendit dans la salle où ils étaient, et prit la table, les dés et les enjeux qu'il jeta par la fenêtre.

Sous Charles VI, le jeu n'était pas banni de la cour, bien au contraire, puisqu'on a longtemps voulu croire que les cartes avaient été inventées pour la distraction du roi en démence. Aussi Froissart nous apprend-il que le duc de Touraine « se mettait volontiers en peine pour gagner l'argent du roi son frère ». Un jour, transporté de joie de lui avoir gagné cinq mille livres : « Monseigneur, s'écriait-il avec un élan qui manquait totalement de dignité, Monseigneur, faites-moi vite payer, je vous prie!... »

Certain Philibert de Châlon, prince d'Orange, occupé au siége d'une ville qu'il devait réduire à l'extrémité, perdit au jeu tout l'argent qu'il avait reçu pour la paye de ses troupes, en sorte qu'au lieu d'attendre que la ville, qui manquait de tout, se rendît à discrétion, il accepta hâtivement une capitulation fort peu avantageuse, mais qui le tirait d'embarras à l'endroit des comptes qu'il aurait dû rendre.

Sous Charles VI, avons-nous déjà dit, la passion du jeu avait libre carrière, aussi est-ce à cette époque que le premier tripot en titre s'établit, non pas, notons-le, dans quelque logis obscur ou borgne, mais en plein hôtel de Nesle, « où estoit, — dit Eustache Deschamps dans son poëme du *Gien des Dés*, — Messeigneurs de Berry, de Bourgogne et plusieurs autres.

« Là maints gentilshommes très haulx
» Y ont perdu armes, chevaulx,
« Argent, honour et seignourie :
« Dont c'était horrible folie. »

On y perdait même la vie, car les querelles y étaient fréquentes et l'on passait sans façon du cornet au poignard ou à la dague.

Ceci se passait essentiellement entre gens ou de noblesse ou de finance, car il est bon de remarquer avec les historiens, et notamment avec Sauval, qu'en ce temps-là le populaire proprement dit se livrait encore bien plus volontiers aux exercices physiques qu'aux jeux de hasard; l'arc et l'arbalète étaient sa distraction générale, et, s'il jouait, c'était aux palets, aux quilles, à la boule...

Sous Charles VII, paraît-il, la contagion avait descendu, car, dit Pasquier, un religieux augustin s'étant mis à prêcher en public contre les inventions diaboliques qui conduisaient tant d'âmes à la perdition, l'effet de ses semonces fut si grand qu'on vit dans plusieurs quartiers s'allumer des feux où chacun venait jeter dés, cartes, billes et billards.

Un jour, Louis XI, qui, on le sait, n'était pas entiché du décorum, se trouvant dans un endroit où il y avait beaucoup de gens, eut besoin de faire écrire quelque chose; il avise un jeune clerc, portant une écritoire pendue à sa ceinture. Il l'appelle pour lui servir de secrétaire. Mais le clerc, en ouvrant son écritoire, en fit tomber des dés. — Eh donc! demanda le roi, qu'est-ce que ces dragées?

— C'est un remède contre la peste, sire.

— Ah! fit le roi avec son fin rire, voilà qui est bien répliqué; viens çà, tu es à moi.

Et il le prit à son service, — du moins est-ce Brantôme qui l'assure, — car il aimait les vives reparties, et il ne doutait pas qu'on ne pût faire d'un joueur bien avisé un serviteur utile.

Ce roi d'ailleurs, en recevant ses barons, avait chez lui, comme on va le voir, honnête compagnie. Certain de ces gentilshommes qui, raconte Duverdier, avait perdu au jeu jusqu'à ses hardes, et qui se trouvait en la chambre du roi, mit dans sa manche une horloge d'or massif. Le roi avait vu faire le coup, mais il ne dit rien. Or voilà l'horloge qui se met à sonner, au grand étonnement des assistants qui ne savaient d'où venait le bruit, et au grand embarras du baron qui, bien qu'il tînt le bras serré de toutes ses forces pour tâcher d'étouffer le son, n'y parvenait aucunement, et qui eut bientôt tous les regards fixés sur lui, chose dont le roi s'amusait fort.

Enfin, le larron se jetant aux genoux du suzerain : « Sire, dit-il, les aiguillons du jeu sont si puissants, qu'ayant tout perdu ces jours derniers, j'ai été conduit à commettre un acte indigne, dont je vous demande merci, et....

Mais le roi l'interrompant : « Le passe-temps que vous m'avez procuré, dit-il en riant, surpasse tellement le dommage que vous m'avez fait, que l'horloge est vôtre, et vous la donne de grand cœur, car l'avez bien gagnée. »

On n'est pas plus accommodant sur la façon d'acquérir la propriété.

Sous Charles VIII, les grands de France qui avaient l'habitude du jeu ne la perdirent pas au cours de leur promenade triomphante en Italie, à la suite de leur souverain.

François I[er] qui, d'ailleurs, jouait gros jeu à l'occasion, trouva toutes les classes si bien familiarisées avec cette passion, que, tout en rendant pour la forme certains édits prohibitifs, il donna valeur réelle aux lettres souscrites par les joueurs, ce qui fut comme l'acte de consécration légale du jeu en France; et il institua une juridiction spéciale pour connaître des contestations entre partenaires. Le goût des jeux de hasard lui sembla même si bien développé, qu'à l'exemple des princes italiens, il crut pouvoir le mettre en coupe réglée, en autorisant la première *blanque* ou loterie dont il soit question dans notre histoire. Le particulier à qui l'exploitation en fut concédée devait verser annuellement au trésor royal deux mille livres tournois (somme considérable pour le temps) et d'ailleurs l'ordonnance insinuait par ses *considérants* que le roi, en autorisant ce jeu public, n'avait d'autre but que de créer une sorte de dérivatif au besoin d'esbattements qu'éprouvaient certains bourgeois et notables, « lesquels souventes fois, à faute de jeux *honorables*, consommaient tout leur temps, perdaient labeurs et biens à des jeux dissolus. »

En un mot, c'était comme d'une œuvre pie que se targuait le roi chevalier.... Mais, dans sa prétendue sollicitude paternelle, il s'était, paraît-il, exagéré le mal auquel il voulait porter remède; il en fut pour ses frais de médication, car la loterie annoncée, pendant deux ans, sous toutes les formes,

trouva si peu de souscripteurs qu'elle ne fut jamais tirée; toutefois cette sanction royale créait un précédent qui ne devait pas être perdu pour les conseillers royaux à venir.

Etant joueur par tempérament, il allait de soi qu'en cas de grave ennui, François Ier appelât le jeu à son aide, et c'est ce qu'il fit pendant la captivité qui suivit pour lui le désastre de Pavie. Passe encore s'il n'eût joué qu'avec les quelques familiers dont on lui avait permis la compagnie, mais, point: il lui fallait des gens pouvant fournir de plus gros enjeux; et lui, qui refusait le salut aux grands d'Espagne (1), et, qui, par conséquent, froissait profondément leur orgueil, il s'oubliait cependant à jouer avec eux.

Un jour, qu'il venait de faire un gain assez considérable, et posait la main sur les pièces d'or : « C'est déjà un bon appoint pour ta rançon, s'avisa de dire le partenaire, qui avait double raison d'être impertinent, puisqu'il perdait et appartenait à la caste



Louis XI et l'horloge. Dessin de E. Morin. Gravure de Cabarteux.

hautaine que blessait la fierté du monarque français.

Sans plus de façon, le prisonnier de Charles-Quint tira son épée et fendit la tête de l'insolent, dont la famille alla demander justice à l'Empereur.

Mais celui-ci : « Mon frère de France a bien fait, dit-il, un roi est roi partout. »

Henri II n'avait pas hérité de son père la passion des jeux de hasard; il ne jouait qu'à la paume, et encore Brantôme nous apprend-il que quand il gagnait, il partageait son gain aux joueurs de son camp ; s'il perdait, il payait pour tout le camp. « Aussi, remarque le seigneur de Bourdeilles, qui, on le sait, écrivait sous Charles IX et Henri III, les parties de ce temps n'étaient-elles que de deux, trois ou quatre cents écus au plus, non comme à présent (à la fin du XVIe siècle) de quatre mille, six mille et deux fois plus. »

Et, comme pour appuyer son dire d'un témoignage éloquent, le même auteur cite un certain La Roue, capitaine français, qui s'en allait par le monde, engageant des parties dont l'enjeu montait d'un seul coup à cinq et dix mille écus. « Ce joueur intrépide, dit-il, étant en Italie, proposa un jour à Jean-André Doria de jouer vingt mille écus contre une de ses galères. Tout d'abord, la bravade lui ayant paru bonne à relever, le Génois accepta, mais, après quelque réflexion : « Non, dit-il, car je pourrais perdre, et je ne veux pas que cet aventurier qui n'a aucune dignité à garder s'en aille en France triompher de ma fortune et faire moquer mon honneur. » Et la partie n'eut pas lieu.

(1) On raconte que pour l'obliger à se découvrir en sortant de sa chambre à l'issue de laquelle se tenaient les grands qui eussent ainsi bénéficié d'un salut forcé, on fit faire cette porte très-basse; mais François Ier qui, en homme d'esprit, eut bientôt deviné cette naïve finesse, trompa l'attente des gentilshommes impériaux: il sortit à reculons.

D'ailleurs, c'est à dater de cette époque que la vocation de joueur prend ouvertement rang parmi les métiers, sinon honorables du moins avouables et singulièrement lucratifs, dont s'avise tel ou tel personnage même haut placé. On cite pour exemple certain fils illégitime du duc de Bellegarde qui, sur ses gains de jeu, la plupart réalisés en Angleterre, obtint de son père une légitimation moyennant cinquante mille écus qu'il lui compta contre sa signature à l'acte de reconnaissance.

Entre ce fils qui gagne au jeu de quoi s'acheter un nom et ce père qui accepte le marché, on se demande quel est le moins digne de mépris. On se rappelle la réplique du prince de Ligne à Marie-Thérèse disant qu'elle ne connaissait pas de gens plus méprisables que ceux qui achètent la noblesse :

— Et ceux qui la vendent, Madame?... remarqua le spirituel général.

Sous Henri III, l'exemple venant, sinon du roi, qui n'était qu'un frivole joueur de bilboquet, mais de son entourage dissolu, la passion du jeu se répandait de plus en plus dans toutes les classes. « Il y avait alors au Louvre, dit un auteur contemporain, un vrai *déduit* de cartes et de dés, déduit si bien hanté, qu'un jour des aventuriers italiens associés à des fripons français gagnèrent ou plutôt volèrent quelque trente mille écus au roi lui-même, et cela à une époque de pénurie et d'épuisement des ressources nationales. »

Et pourtant ce n'était là que le prélude innocent de ce qui devait se passer sous le règne du Béarnais, qui, pendant qu'il signait, sous l'inspiration de Sully, les ordonnances les plus rigoureuses contre les joueurs, ne laissait jamais s'écouler un jour sans avoir surabondamment enfreint ses propres édits.

D'ailleurs c'était chez lui péché de jeunesse, car dès 1557, si nous devons en croire les *Mémoires de Nevers*, alors qu'il n'avait encore que le titre de roi de Navarre, et bien que ses revenus manquassent d'importance, il ne laissait pas pour cela de jouer assez gros jeu. « Quand l'argent lui fait défaut, écrivaient des magistrats de Bordeaux, il sait bien s'en procurer ; il envoie à ceux ou celles qu'il croit de ses amis une promesse écrite et signée de lui, en priant qu'on lui renvoie son billet ou qu'on y fasse honneur. Jugez s'il y a maison où il soit refusé. Tout le monde est jaloux d'avoir un billet de ce prince. »

Ah! les bons billets qu'*avait* tout le monde ! Mais au moins était-ce le compte des amateurs d'autographes.

Quoi qu'il en soit de ce noviciat du roi bon vivant, jamais la fureur du jeu n'avait été ce qu'elle devint sous son règne et à sa cour même. Plus d'une famille illustre fut réduite à l'extrême gêne par la faute de son chef ou d'un de ses membres, dont il fallait sauvegarder l'honneur en tenant les engagements pris au jeu. Le célèbre duc de Biron perdit, dans une seule année, plus de cinq cent mille écus, et Agrippa d'Aubigné, l'aïeul de madame de Maintenon, consigne non sans quelque amertume dans ses Mémoires, que son fils Constant, ayant perdu vingt fois plus qu'il n'avait vaillant, et se trouvant sans ressources aucunes, il abjura sa religion.

Ailleurs, ce héros étrange qui a nom Bassompierre, déclare dans son autobiographie qu'il gagna plus de cinq cent mille livres dans le cours d'une année, « quoique, dit-il, il fût distrait par mille folies de jeunesse ».

Chez le seul duc d'Epernon, il gagna, de son aveu, de quoi payer ses dettes, se faire faire plusieurs magnifiques habits, acheter une épée garnie de diamants, des broderies, sans préjudice de cinq ou six mille écus qui lui restèrent « pour tuer le temps ».

Une autre fois, mais dans sa vieillesse, sous Louis XIII, il gagna en une même soirée cent mille écus à MM. de Guise et Joinville et au maréchal d'Ancre, — ce qui n'empêcha pas qu'après sa mort ce qu'on trouva chez lui ne suffit pas à payer le vingtième des dettes qu'il laissait un peu partout.

« La nation, remarque un historien, longtemps agitée par les guerres civiles, se reposait enfin au sein de l'abondance et de la paix, dont les fruits sont quelquefois empoisonnés. Le guerrier qui n'avait plus d'ennemis à combattre, le magistrat jaloux du gentilhomme, l'artisan révolté de la modicité de son salaire, en un mot presque toutes les professions éprouvèrent le vertige du jeu. »

Nous devons noter à la louange du grave, de l'austère Sully, que, navré par de pareils désordres, il s'efforçait de réagir et par les peines édictées contre les joueurs et par son exemple. Mais un grand, un irrécusable argument se plaçait de lui-même dans la bouche de tous ceux dont on voulait faire des délinquants : « Voyez le roi ! »

Et Sully le voyait si bien que pendant qu'il rudoyait de la belle façon les *complices* ou complaisants du joueur couronné, il lui arrivait de prêter, lui aussi, les mains à cette passion dont il déplorait si vivement les ruineuses et peu dignes incartades.

Une fois par exemple, certain Italien, ou plutôt certain *Grec* du nom de Pimentelli, s'avisant de faire parade devant Sully de l'honneur qu'il avait de jouer avec le roi :

« Ah ! ventre de ma vie ! s'écria le grand maître, vous êtes donc, à ce que je vois, ce gros piffre d'Italien qui gagnez tous les jours l'argent du roi ? Pardieu, vous êtes mal tombé, car je n'aime ni ne veux ici de pareilles gens !... »

Et comme Pimentelli se récriait, dans un français douteux :

« Allez, allez ! poursuivit Sully en le poussant par les épaules, vous ne me persuaderez point avec votre baragouin. »

A maintes reprises Sully constate, dans ses Mémoires devenus fameux sous le nom d'*Économies royales*, les ennuis que lui causèrent les dettes de jeu de son maître. « En 1606, le roi ayant perdu tout son argent demande par un billet pressé deux mille pistoles. »

« En 1607, il perd à la foire Saint-Germain neuf mille livres ; quelques jours plus tard cinq mille deux cent soixante ; trois jours après trois mille ; puis mille six cents. L'année suivante est encore plus dispendieuse, car dès le 18 janvier le roi avait déjà perdu vingt-deux mille pistoles (la pistole était de dix livres), dont cinquante et une mille livres dues à un certain Fernandès, Portugais de nation. »

Sully enregistre aussi, parce qu'il a coutume de tout enregistrer, que le roi, pour acquitter de lui-même des dettes de jeu que sans doute il n'osait pas avouer à son ministre, retint une fois soixante-douze mille livres sur une confiscation qui n'était aucunement faite à son profit. Et après cela Sully nous raconte qu'un jour où il avait le roi pour hôte à l'Arsenal, à la fin du repas il fit enlever les nappes, commanda d'apporter des cartes et des dés et mit lui-même sur la table deux bourses de quatre mille pistoles chacune; l'une pour le roi, l'autre pour les seigneurs de sa suite. Aussi le roi, profondément touché de cette attention : « Ah! grand maître, s'écria-t-il, venez m'embrasser, car je vous aime comme je le dois. Je me trouve si bien ici que j'y veux souper et coucher ! »

Le héros d'Arques et d'Ivry était pris par son faible, et Dieu sait que de ce côté il était singulièrement vulnérable.

« Henri IV, dit Péréfixe, n'était pas beau joueur, mais âpre au gain, timide dans les grands coups et de mauvaise humeur dans la perte. » Comme un joueur vulgaire qu'il était, tantôt il s'aventurait à l'étourdie, tantôt il s'entêtait sottement. Le duc de Savoie, qui savait qu'il aimait gagner, perdit un jour avec lui, par politesse, une partie de quatre mille pistoles. Quand il perdait, il se fâchait si on quittait la partie. Un jour, il courut lui-même après Bassompierre, qui venait de faire une grosse levée et qui voulait s'esquiver. Bassompierre offrit, par contrainte, la revanche, gagna encore, et enfin s'en alla laissant le monarque plongé dans le plus amer dépit.

Il y avait d'ailleurs dans la passion de Henri IV pour le jeu, ou plutôt pour le gain, quelque chose de naïf.

On raconte, par exemple, qu'un jour où il vit aux mains d'un seigneur de certaines pièces d'or nommées *portugalaises*, il n'eut point de repos avant d'avoir engagé une partie pour tâcher de gagner quelques-unes de ces pièces (1).

Le jeu changeait ainsi en enfant ce grand roi, et pendant qu'il s'abandonnait à ses *enfantillages*, Dieu sait les ravages que faisait le jeu, sinon dans tout le royaume, au moins à Paris et dans quelques grandes cités. Ce fut alors que, sous le beau nom d'Académies de jeu (2), se fondèrent les tripots qui attirèrent à eux tout ce qui n'avait pas accès dans les palais où se ruinaient les gentilshommes. « Il semblait, dit Palma Cayet dans le premier *Mercure français*, que mille pistoles fussent moins qu'un sol du temps de François Ier. Tous les jours il y avait quelque nouvelle maison entraînée à la ruine. Des fils de marchands riches de vingt mille écus en perdaient soixante. »

Les procès d'une part, l'usure de l'autre, avaient raison du peu de repos que le jeu laissait aux familles. La loi, à vrai dire, défendait en principe l'établissement de ces coupe-bourses, mais les magistrats, en faisant valoir en face d'eux-mêmes des semblants de considérations, et principalement le revenu occulte qu'ils en tiraient, prenaient tranquillement sur eux d'autoriser ou de tolérer les maisons de jeu... (à l'avénement de Louis XIII on en ferma quarante-sept qui rapportaient une pistole par jour à plusieurs magistrats). On jouait partout, on jouait le jour, on jouait la nuit. Près de la foire Saint-Germain, une maison fut louée quatorze cents livres pour deux semaines à un certain Jonas qui donnait à jouer ouvertement. De simples cabinets où les joueurs pouvaient s'abriter se louaient à l'heure moyennant plusieurs pistoles; mais quand il s'agissait de payer ce loyer si rapidement échu, des contestations s'élevaient; il y avait querelles, batailles, sang répandu, ou tout au moins procès.

Pourrait bien dater de cette époque, le mot dit à un gentilhomme qui était l'incarnation du jeu. On le rencontre, le visage baigné de larmes :

— Mon Dieu ! qu'avez-vous ?

— Hélas ! je viens de perdre ma femme!

— A quel jeu?

Qui le croirait ? on jouait même alors en prenant les choses saintes pour enjeu, car le monde religieux n'était pas exempt de la contagion générale. Certains curés jouant avec leurs ouailles s'engageaient, pour le cas où ils perdraient, à dire des messes à l'intention de tel ou tel défunt; de petites gens qui n'avaient aucun avoir temporel à risquer jouaient des *Pater* et des *Ave* que le perdant devait réciter au bénéfice du gagnant...

Un religieux — dit un anecdotier du seizième siècle — avait prêché le carême avec beaucoup d'éloquence dans un petit bourg; les habitants, fort contents de son enseignement, lui avaient fait des libéralités proportionnées à leurs biens. Le lendemain de Pâques, le curé, qui aimait beaucoup le jeu et qui savait que le moine avait de l'argent, lui proposa une partie, et de partie en partie arriva à lui gagner tout ce qu'il avait retiré de ses sermons. Mais à jouer l'on s'était oublié et il n'y eut point de vêpres ce jour-là, au grand étonnement des paroissiens.

Le jour suivant, le curé, voulant réparer l'omission de la veille, non-seulement fit chanter les vêpres, mais encore monta en chaire pour tonner contre les vices en général, et contre le jeu en particulier (car il est à remarquer, nous insistons même sur ce point, que la plupart de ceux qui ont parlé ou écrit le plus vivement contre le jeu étaient des joueurs). Un assistant qui savait l'histoire de la veille se leva et interrompant le prédicateur : « Eh, monsieur le curé, si vous aviez encore trouvé un *carême* à gagner, vous n'auriez pas plus chanté les vêpres aujourd'hui que vous ne les avez chantées hier ! »

Dieu sait si l'auditoire fut mis en gaîté, et si l'orateur put achever son discours !

Que n'avait-il, ce curé, la présence d'esprit de son contemporain, le prédicateur fantaisiste resté fameux sous le nom de Petit Père André !

(1) On sait du reste qu'Henri IV reconnaissait lui-même avoir un irrésistible penchant à s'approprier les objets qui plaisaient à ses yeux; aussi disait-il parfois que, s'il ne fut pas né prince, il eût été certainement pendu. En ce temps-là le moindre larcin pouvait conduire à la potence.

(2) La chanson de la Palice nous a gardé le souvenir de cette euphonique appellation des bretons :

Il connaissait tous les jeux
Qu'on joue à l'Académie,
Et n'était pas malheureux
S'il gagnait la partie.

Un jour, ce moine prêcheur, qui était en même temps un joueur passionné, faisait une partie de piquet, quand on vint l'avertir qu'il était l'heure de monter en chaire.

Le moine glisse ses cartes au plus profond de sa manche, et va commencer son prône. Mais au premier mouvement de bras, voilà le jeu de cartes qui s'éparpille dans l'église. Et les assistants de s'ébahir.

Mais le Petit Père André ne se déconcerte en aucune façon; il appelle un enfant qui est en face de la chaire, et lui commande de ramasser une des cartes et de la nommer. Le petit garçon la nomme exactement. — Une autre! — Même réponse correcte.

Le prédicateur adresse ensuite à l'enfant une question sur la religion; mais celui-ci reste bouche close et profondément embarrassé.

Alors le Petit Père André: « Eh bien! s'écrie-t-il, ne savais-je pas, pères et mères, que je vous y prendrais à laisser vos enfants s'instruire dans le jeu, tandis qu'ils restent dans l'ignorance des saintes vérités!... »

Et sans plus de préparation, il fit sur les devoirs des parents envers les enfants un discours qui remplit d'émotion tout l'auditoire.

Il était, je crois, de l'ordre des Petits-Augustins comme le Père André, ce religieux à qui son prieur voulait faire, à la même époque un crime de son penchant trop vif pour le jeu de cartes.

— Pardon, mon père, dit-il, mais le jeu de cartes, loin d'être pour moi une cause de perdition, me remet au contraire sans cesse en mémoire toutes mes croyances et tous mes devoirs. L'as m'apprend qu'il n'y a qu'un seul Dieu; le deux me parle du Père et du Fils; le trois me représente la sainte Trinité; le quatre les évangélistes; le cinq les cinq vierges saintes; le six égale les jours que Dieu employa pour créer le monde; le sept marque le jour où le Créateur se reposa; le huit est le nombre de personnes sauvées du déluge; le neuf celui des lépreux que guérit notre Seigneur; le dix me rappelle les commandements de Dieu et de l'Eglise; enfin voici notre roi et notre reine pour qui, moi, le valet, j'adresse tous les jours au ciel les plus ardentes prières... »

L'histoire ne dit pas si le prieur jugea la démonstration concluante, mais au moins dut-il la trouver ingénieuse.

IV

LE JEU EN FRANCE, SOUS LOUIS XIII ET LOUIS XIV.

On fait communément honneur à Louis XIII d'avoir, presque dès son avénement au trône, sévi contre le jeu et les joueurs.

« A notre grand regret, dit une ordonnance datée du 30 mai 1611, nous avons trouvé le jeu si commun dans notre royaume que nous avons vu plusieurs de nos officiers et de nos sujets de différentes qualités réduits aux plus viles ressources, après avoir dissipé ce que l'industrie de eurs pères leur avait acquis honorablement par de longs travaux; ils ont été contraints d'emprunter de grandes et notables sommes de deniers et, icelles encore perdues et consommées, ont fait banqueroute à leurs créanciers et porté à la ruine plusieurs bonnes familles... Pour à quoi remédier... faisons par ces présentes très-expresses inhibitions et défenses à toutes personnes, de quelque qualité et condition qu'elles soient, de tenir *berlans* en aucunes villes et endroits de notre royaume, ni s'assembler pour jouer aux cartes ou aux dés... à peine d'amende arbitraire, d'autre punition s'il y échet, et d'être en leur propre et privé nom responsables de la perte des deniers qui sera faite chez eux et tenus à la restitution d'iceux. »

C'est évidemment excellente chose en elle-même que cette ordonnance, mais outre qu'elle n'était pas sans précédents et qu'elle ne devait avoir comme ses aînées que des résultats fort restreints, il serait bon de remarquer qu'à l'époque où elle fut rendue, Louis XIII, à qui on en veut rapporter le mérite, avait tout au plus onze ans, et sans aucun doute était beaucoup plus occupé du vol des émérillons dressés par de Luynes que des malheurs causés par le jeu dans son royaume.

Qui donc inspira au conseil de régence cette mesure rigoureuse? On ne saurait le dire et l'on est tenté d'y voir un dernier effet de l'influence de Sully, car il ne faudrait certainement pas l'attribuer aux instances de ce Concini que nous avons déjà vu engager des parties dont l'enjeu s'élevait jusqu'à vingt ou trente mille écus.

Quoi qu'il en soit, la sévérité des lois nouvelles, après un semblant d'effet sur les hautes classes, ne s'exerça que sur le populaire et la moyenne bourgeoisie. Les tripots publics furent fermés; quelques audacieux qui essayèrent d'en ouvrir d'autres durent payer des amendes considérables et la fureur du jeu se trouva relativement enrayée chez les petites gens. Quant à la noblesse et aux aventuriers de marque qui pullulaient à la cour, il va de soi qu'ils échappaient, sinon de droit, au moins de fait, à la répression. Peut-être se cachèrent-ils tout d'abord un peu, mais ils n'en jouèrent que plus gros jeu ensuite.

« Les défenses, dit Palma Cayel, le journaliste « royal de l'époque, ont été, durant un temps, assez « bien observées; mais bientôt quelques seigneurs « ont rouvert des jeux dans leurs hôtels, où ils « sont sûrs que les huissiers n'oseront pas se pré- « senter, ce qui fait que ce grand abus pourrait « bien recommencer. »

Si l'abus recommença, ou plutôt se poursuivit, nous l'avons déjà constaté; mais ce qu'il est encore une fois curieux de noter, c'est que ce roi, sous le règne duquel furent multipliées les rigueurs contre le jeu, était lui-même un joueur si opiniâtre, que comme l'empereur Claude il jouait jusque dans sa litière, en voyageant, et que, pour lui comme pour le César romain, on établit un échiquier rembourré dans lequel les pièces s'implantaient par des aiguilles, de telle sorte que le balancement du véhicule ne dérangeait pas le jeu.

A vrai dire, ce prince dont le caractère était surtout fort indifférent n'attachait aucune pensée de gain aux parties qu'il engageait avec ses courtisans. Il jouait simplement pour trouver dans la recherche des combinaisons un mouvement d'esprit qui seul réussissait à le tirer de sa morne apathie coutumière.

Il ne jouait d'ailleurs qu'aux échecs. Les jeux de hasard ne disaient rien à cette nature froide et impassible; aussi put-il approuver en toute conscience les efforts faits par ses ministres pour extirper une passion dont il ne pouvait s'expliquer les ardeurs et les entraînements (1).

Tant que vécurent Richelieu et son royal prête-nom, il en alla à peu près de même, c'est-à-dire que le jeu, empêché pour les classes inférieures, resta en grand honneur parmi les familiers du palais et des riches hôtels, où le culte de l'*alea* gardait ses fervents adeptes, et où il ne cessait de faire des victimes.

Sous le règne suivant, dès que Mazarin put être quelque peu tranquille au milieu d'une cour pleinement ralliée aux idées d'obéissance, il n'eut rien de plus pressé, lui, né sur la terre classique du jeu, que d'introniser cette belle passion dans les mœurs de la maison royale.

« Il engagea, dit l'abbé de Saint-Pierre, le roie



Le Sermon du Petit Père André. Dessin de E. Morin. Gravure d'Ausseau.

la reine régente à jouer, et l'on préféra les jeux de hasard. Le jeu passa de la cour à la ville, et de la capitale aux villes de province. On laissa les jeux d'exercice tels que la paume, le mail et le billard, les hommes en devinrent plus faibles, plus malsains, plus ignorants, moins polis; les femmes, séduites à leur tour par ce nouvel attrait, apprirent à moins se respecter.»

Et puisqu'il est question des femmes, voyons ce que madame de Sévigné dit des *Etats* de Bretagne auxquels elle assiste par hasard.

« Je n'avais jamais vu les États de Bretagne, écrit-elle, c'est une assez belle chose que les États: c'est un *jeu*, c'est une chère, une liberté jour et nuit qui attirent tout le monde.»

Et ce tableau est plein de vérité, car le jeu dont la fameuse épistolière fait ici l'élément premier de l'entrain des Etats, avait si bien envahi la France, même dans ce qu'elle avait de plus graves citoyens, que lorsque des réunions dans le genre des Etats avaient lieu, on se serait cru à un rendez-vous général de joueurs.

En 1650, si nous devons en croire le cardinal de Retz, « le plus vieux magistrat du Parlement de Bordeaux, et qui passait pour être le plus sage, ne rougissait pas de risquer tout son bien au jeu dans une soirée, et sans que sa réputation en souffrît, tant cette fureur était universelle. »

EUGÈNE MULLER.

(La suite à la prochaine livraison.)

(1) L'édit de 1629 déclarait infâme, intestable et incapable de tenir jamais offices royaux quiconque se livrait aux jeux de hasard.

LA CURIE ROMAINE

LES PORTES SAINTES

Origine des portes saintes. — Alexandre VI les rouvre. — La porte sainte de Saint-Pierre. — Cérémonial de l'ouverture des portes saintes. — Le décret d'ouverture. — Les cardinaux légats vont ouvrir les portes des grandes basiliques. — Le Pape sous le portique de Saint-Pierre. — Comment il ouvrait la porte sainte. — Son entrée dans la basilique par cette porte. — — Les reliques de la porte sainte. — Le marteau d'argent. — Les gardiens des portes saintes. — Cérémonial de la fermeture des portes saintes. — Le Pape à Saint-Pierre. — Les matériaux de la porte sainte. — Les médailles commémoratives. — La truelle d'argent. — Les trois pierres symboliques. — La première truelle de ciment. — Les portes saintes murées.

Les quatre basiliques patriarcales de Rome, Saint-Jean-de-Latran, Saint-Pierre, Saint-Paul hors les murs, Sainte-Marie-Majeure, ont chacune, à droite de leur portique, une porte murée, dite *sainte*, qui est abattue solennellement par le Pape ou par un cardinal légat, à l'ouverture du Grand Jubilé, et par laquelle entrent et sortent les fidèles.

A la fin du Jubilé, cette porte est de nouveau murée.

La coutume de l'ouverture et de la fermeture de la porte sainte se perd dans la nuit des temps; l'explication la plus acceptable, selon nous, qu'on puisse en donner, est celle-ci : anciennement les portes des églises étaient fermées aux grands coupables, lesquels n'étaient admis à prendre part aux prières communes que sur les marches du temple, jusqu'à ce que leur communion, leur paroisse, eût décidé qu'ils avaient fait assez pénitence; aujourd'hui, par analogie, une porte spéciale est percée dans les principales basiliques, à l'ouverture du Jubilé, afin que les pénitents y passent, après s'être purifiés, et rentrent ainsi en possession du trésor des grâces célestes dont leurs péchés les avaient dépouillés.

Notons qu'il n'est pas indispensable de passer par les portes saintes pour gagner les indulgences du Grand Jubilé; ce passage est une formalité symbolique facultative.

L'usage de la porte sainte n'était rien moins qu'établi définitivement au moyen âge, car il n'en est pas question dans la célébration des grands jubilés avant Alexandre VI.

Lorsque ce pontife pensa à publier le Jubilé séculaire de l'an 1500, dit Zaccharia, les chanoines de Saint-Pierre lui représentèrent qu'une tradition voulait que, dans leur basilique et dans les autres patriarcales, une porte, dite *aurea* ou *santa*, fût ouverte et fermée à l'occasion de tout grand Jubilé, et ce serait à la suite de cette représentation, qu'Alexandre VI, par sa bulle *Pastoris æterni*, du 22 novembre 1499, aurait déterminé l'ouverture de la porte sainte.

L'usage, on le voit, repose sur des données assez vagues.

La porte sainte, c'est probable, et nous expliquons ainsi pour notre part la tradition, n'était pas dans le principe une porte unique, mais simplement une des portes ordinaires de la basilique, qu'on fermait avant le Jubilé, qu'on entourait d'ornements, de brocart d'or, d'où son nom d'*aurea*, et par laquelle passait la procession qui ouvrait l'*anno santo*.

Pour donner plus de solennité à cette cérémonie initiale, Alexandre VI fit faire des portes saintes spéciales et décida qu'elles seraient *murées* à la fin du Jubilé pour n'être repercées qu'au Jubilé suivant.

La porte sainte de Saint-Pierre fut percée, puis murée, le 18 décembre 1499, pour être ouverte l'an 1500, conformément au rit nouvellement établi. Avant cette époque, la célèbre basilique n'avait point de porte sainte particulière.

Le cérémonial de l'ouverture et de la fermeture de la porte sainte est resté à peu près tel que le détermina son créateur; nous le résumons ci-après.

Le Pape ouvrait la porte sainte de la basilique vaticane; à son défaut, cet honneur appartenait au cardinal doyen du Sacré Collége.

Quant aux portes saintes des trois autres basiliques patriarcales, chacune d'elles était démolie par un cardinal qualifié de légat *a latere*, qui, généralement, était l'archiprêtre de la basilique où l'envoyait le pontife. Le décret qui l'appelait à cette haute fonction avait été signifié préalablement au chapitre de ladite basilique et affiché sur la façade de celle-ci.

Les portes saintes des quatre basiliques étaient abattues simultanément.

Le premier jour du Jubilé, les trois cardinaux légats, après avoir adoré le Saint-Sacrement à la Sixtine, en présence du Saint-Père, reçu la bénédiction apostolique sur le seuil de la grande porte du Palais papal, et cet adieu : *Procedatis in pace*, partaient en cavalcade ou en train noble lorsque l'usage des cavalcades tomba en désuétude. Ils allaient de compagnie jusqu'à la place du Capitole. Là ils se divisaient. L'un obliquait à gauche, vers Sainte Marie-Majeure; l'autre filait vers Saint-Jean-de-Latran; le troisième gagnait *la bocca della verita* pour prendre la route de Saint-Paul hors les murs.

Benoît XIII modifia ces prescriptions en autorisant les cardinaux légats à partir de leurs palais respectifs, tant pour la fonction de l'ouverture que pour celle de la fermeture.

Pendant que les légats se rendaient à destination, le Pape revêtait les ornements blancs et coiffait la mitre lamée d'or dans la salle des *paramenti*, se transportait à la Sixtine accompagné de sa cour, adorait le *santissimo*, l'encensait, recevait du premier diacre un cierge doré muni d'un garde-main afin que sa main fût garantie contre les gouttes de cire en fusion, entonnait le *Veni, Creator spiritus*, et, assis sur la *sedia gestatoria*, descendait ou plutôt était des-

cendu sous le portique de Saint-Pierre en passant par la *scala regia* et souvent par l'ambulacre et les portiques, en suivant l'itinéraire de la procession du *Corpus Domini*.

Un trône était préparé en face de la porte à abattre; il y prenait place en remettant son cierge allumé au premier diacre assistant; ensuite il attachait devant lui un tablier de lin blanc, recevait du cardinal grand pénitencier un marteau d'argent emmanché d'ivoire, et s'avançait vers la porte sainte près de laquelle attendaient les pénitenciers de Saint-Pierre, ceints d'un tablier blanc, et les maçons chargés de renverser, au signal convenu, la porte qu'ils avaient sciée sur ses quatre côtés une heure auparavant.

Le Pape frappait une première fois la porte avec son marteau en disant : *Aperite mihi portas justitiæ*, à quoi le chœur répliquait : *Ingressus in ea confitebor Domino*. Il donnait un second coup en prononçant ces mots : *Introibo in domum tuam, Domine*, et, lorsque le chœur lui avait répondu : *Adorabo ad templum sanctum tuum in timore tuo*, frappait une troisième fois la porte en disant : *Aperite portas, quoniam nobiscum est Deus*.

Après une dernière réplique du chœur, la porte tombait avec fracas, se brisait, le pontife rendait le marteau au grand pénitencier, déposait la mitre et remontait à son trône où il attendait que l'entrée sainte fût déblayée.

Pendant que les maçons recueillaient, dans des caisses préparées à l'avance, les saints gravois et que les pénitenciers lavaient les jambages de la porte avec des éponges trempées d'eau bénite, le chœur chantait le psaume *Jubilate Deo omnis terra;* puis le pontife, reprenant sa mitre, quittait son trône, marchait droit à la porte, sur le seuil de laquelle il se découvrait encore, où il s'agenouillait en recevant, dans la main droite, du cardinal premier diacre, la croix patriarcale hastée, dans la main gauche, du cardinal second diacre, le cierge doré allumé, et où il entonnait le *Te Deum laudamus*.

Après le premier verset de ce chant, il se levait et entrait dans la basilique, suivi de sa cour et du haut et du bas clergés.

Près de la chapelle de la Piété, la première à droite en entrant dans le temple, où l'on remarque un beau groupe en marbre représentant la Vierge tenant son fils mort sur ses genoux, groupe taillé par Michel-Ange à l'âge de 24 ans, il remontait en sedia gestatoria. Il s'arrêtait un instant devant la chapelle du Très-Saint-Sacrement avant d'arriver à l'autel de la Confession, sur les marches duquel il faisait une courte prière, et se rendait à son trône où il recevait à l'obédience les cardinaux et les prélats.

Cela terminé, il commençait les vêpres, et c'est à partir de ce moment que couraient les indulgences du Jubilé.

Tel était le cérémonial de l'*ouverture* de la porte sainte.

La dévotion du peuple était si grande pour cette porte et pour tout ce qui en provenait, qu'il fallait établir un épais cordon de gardes autour du pontife et de sa cour avant le moment où tombait le mur qui bouchait l'entrée sainte, pour empêcher que les débris de ce mur ne fussent pillés.

La croyance que ces débris avaient les vertus des plus insignes reliques et que le paradis appartenait à qui passerait le premier par la porte sainte, était si absolue chez le vulgaire, qu'elle bannissait de son esprit tout respect des convenances, toute crainte, et qu'en dépit d'édits qui menaçaient de la peine de mort quiconque s'emparerait des débris de la porte ou passerait celle-ci avant le cortége papal, il advenait fréquemment qu'un flot de fanatiques, renversant tous les obstacles, se ruait sur les précieux gravois et s'engouffrait dans la basilique sans qu'on pût l'arrêter.

Dans ce cas, la quantité des coupables ne permettait pas d'appliquer les édits.

Quand les gardes parvenaient à résister aux efforts de la foule, quand tout procédait régulièrement, les débris de la porte étaient distribués ou vendus aux privilégiés qui les renfermaient dans de riches reliquaires. La chancellerie apostolique abusa même de cette vente.

Le marteau d'argent dont le pontife s'était servi était très-recherché et très-vénéré. Sa Sainteté l'offrait généralement à quelque prince, à quelque souverain ayant assisté à la fonction, ou au cardinal grand pénitencier.

Tant que la porte sainte demeurait ouverte, c'est-à-dire tant que durait le Jubilé, elle était gardée, jour et nuit, par deux chevaliers qui devaient appartenir à l'ordre équestre du saint patron de la patriarcale. Ainsi les gardiens de la basilique vaticane devaient être des chevaliers de Saint-Pierre; ceux de la basilique Laterane, des chevaliers de Saint-Jean; ceux de la basilique de Sainte-Marie-Majeure, des chevaliers de la Conception; ceux de la basilique Ostiense, des chevaliers de Saint-Paul. Ils montaient la garde avec un petit bâton sur lequel étaient gravés les insignes de l'ordre auquel ils appartenaient.

La *fermeture* de la porte sainte était aussi solennelle que l'ouverture.

Cette fermeture, qui symboliquement signifie que les fidèles purifiés par la pénitence et sanctifiés par les indulgences sont désormais dignes du royaume du ciel, avait lieu le dernier jour du Jubilé.

Pour l'effectuer, le Pape descendait processionnellement à Saint-Pierre en sedia gestatoria et, tenant en main un cierge doré allumé, s'arrêtait, comme d'habitude, devant la chapelle du Saint-Sacrement, puis gagnait l'autel de la Confession et son trône, où il recevait à l'obédience le sacré collége, les patriarches, les archevêques, les évêques, les abbés mitrés et les pénitenciers.

Les vêpres suivaient l'obédience; sitôt qu'elles étaient terminées, le pontife se rendait à la Confession, assistait à l'ostension des grandes reliques (le volto santo, la lance sacrée, le bois de la sainte croix), allait à l'autel de la chapelle du Saint-Sacrement, y priait, enfin arrivait en sedia gestatoria, sous le portique où un trône était élevé en face de la porte sainte.

Il s'asseyait sur ce trône qu'il quittait, en ôtant sa mitre, au bout de quelques minutes, pour bénir les matériaux destinés à murer la porte et qui avaient été disposés près de celle-ci.

Ces matériaux se composaient de briques offertes par des familles pieuses qui les avaient fait fabri-

quer exprès, avec un signe particulier, dans le but de les ravoir à la future ouverture, de ciment, de médailles d'or, d'argent, de bronze de différents modules, à l'effigie du Pape régnant, et portant les dates de l'ouverture et de la fermeture de la porte.

Les matériaux bénis et encensés, le pontife reprenait la mitre, mettait un tablier blanc de lin, ce que faisaient aussi les pénitenciers de la basilique et le cardinal grand pénitencier, et recevait de ce dernier une truelle d'argent à manche d'ivoire avec laquelle il prenait du ciment dans une auge que lui présentait un maître des cérémonies.

Trois petites pierres équarries avaient été préparées pour être placées sur la base de la porte avec les médailles commémoratives : une à droite, une à gauche, une au milieu. Ces trois pierres signifiaient la foi, l'espérance, la charité, assises de la religion.

Le pontife jetait une première truellée de ciment au milieu de la base de la porte, en disant : *In fide et virtute Jesu Christi filii Dei vivi*; une deuxième à droite, en disant : *qui apostolorum principi dixit, tu es Petrus*; une troisième à gauche, en continuant : *et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam*; prenait les trois pierres équarries, les posait sur le ciment égalisé en disant, sur la première : *Collocamus lapidem primarium ;* sur la seconde : *ad claudendam portam sanctam ipso tantummodo;* sur la troisième : *singulo jubilæi anno iterum reserendam. In nomine Patris et Filii et Spiritus Sancti, amen*, rendait la truelle au grand pénitencier et remontait à son trône.

Les pénitenciers de Saint-Pierre posaient à leur tour quelques briques, à l'imitation de Sa Sainteté, et la besogne était continuée et achevée par des maçons de la fabrique vaticane appelés *sampietrini* et vêtus d'un sac de confrérie.

Le Pape se lavait les mains, déposait la mitre, lisait l'hymne *Cœlestis urbs Jerusalem*, enfin entonnait le *Te Deum laudamus*, après lequel il rentrait dans ses appartements au son des cloches et aux éclats des salves d'artillerie.

La porte sainte murée, on plaçait au milieu une croix de cuivre, signe du triomphe de l'Église sur l'ennemi commun, le péché, et une plaque de marbre avec inscription gravée rappelant l'époque de l'ouverture et celle de la fermeture.

Comme le marteau d'argent, la truelle d'argent était très-enviée; Sa Sainteté en faisait don à quelque haut personnage catholique, en témoignage d'estime, ou la laissait au grand pénitencier.

Les cardinaux légats accomplissaient, en même temps que le Pape, les mêmes fonctions d'ouverture et de fermeture dans les trois autres basiliques patriarcales ; lors de la fermeture, ils pouvaient déposer sur la base de la porte, des médailles commémoratives à leur effigie et à leurs armes.

Quoique les portes saintes des quatre basiliques majeures occupent le même rang, la foule a toujours eu plus de vénération pour la porte sainte de Saint-Pierre, que le pontife ouvre et ferme.

Armand Dubarry.

VARIÉTÉS

UNE ESCAPADE DE J.-B. ISABEY

Imaginez un petit bonhomme, taille fine, jambe parfaite, œil émérillonné, ayant vingt ans à peine, léger et spirituel, vêtu en gros drap gris roux avec souliers plats, bas feutrés, et vous aurez un crayon du personnage qui, en 1785, entre à Versailles dans l'hôtel du comte de Sérent. Il y est conduit par un camarade plus âgé que lui. Tous deux semblent en fête, et c'est en réalité une fête pour tous deux. Ils sont peintres, et, à Paris, où se trouve l'atelier du maître dont ils suivent les leçons, ils sont forcés, pour vivre, de peindre des boutons et des couvercles de tabatières. Les boutons sont payés 12 sous la pièce, les couvercles 8 francs ; avec de tels salaires, maigre chère.

Aussi, quand, le dimanche, l'ami de notre petit personnage l'invite à venir à Versailles chez son père attaché à la domesticité du comte de Sérent, avec quelle joie, avec quelle espérance on arrive ! Un bon déjeuner attend, et les verres ne chôment point ; faim et soif sont en liesse. Le jour où commence notre récit, le vieux serviteur a reçu ses jeunes hôtes avec plus de cordialité encore que de coutume, et il annonce à l'ami de son fils qu'il a une bonne nouvelle à lui donner. En effet, à la fin du repas, après le café et le reste, le domestique prévient M. Jean-Baptiste qu'il est attendu par M. de Sérent. Trouble d'abord, mais bien vite passé, et voici notre jeune homme en présence du comte qui lui propose de faire deux miniatures. Il s'agit, d'après l'ordre de la reine, d'exécuter les portraits des deux enfants de la comtesse d'Artois. C'est une surprise que Marie-Antoinette réserve à sa belle-sœur. Le jeune peintre accepte cette bonne fortune, et, au jour donné, il commence son travail sous le regard de M. de Sérent, bientôt charmé par le talent de l'artiste.

Un jour qu'il était à l'ouvrage en face de ses turbulents modèles, voici la reine, conduite par le comte d'Artois. Il voudrait disparaître, sa main tremble, ses yeux se voilent, mais elle le rassure, s'extasie sur sa peinture, sur son âge, le questionne, et, ayant appris de lui le lieu de sa naissance, elle le quitte en lui disant : « Au revoir, mon petit Lorrain. »

Aussitôt les commandes de la cour lui arrivèrent de toutes parts et le petit Lorrain eut de l'ouvrage plus qu'il n'eût osé l'espérer. Intelligent, fin comme l'ambre, bon enfant, rieur, peu économe, aimant le luxe, portant mieux la soie qu'il n'avait porté le gros drap, il fit son chemin parmi la jeunesse de la cour. Les grandes dames, à qui il donnait des leçons de dessin, en attendant qu'il eût impératrices et reines pour élèves, ne dédaignaient pas de lui sourire. Le peintre agréable à la reine était à la mode.

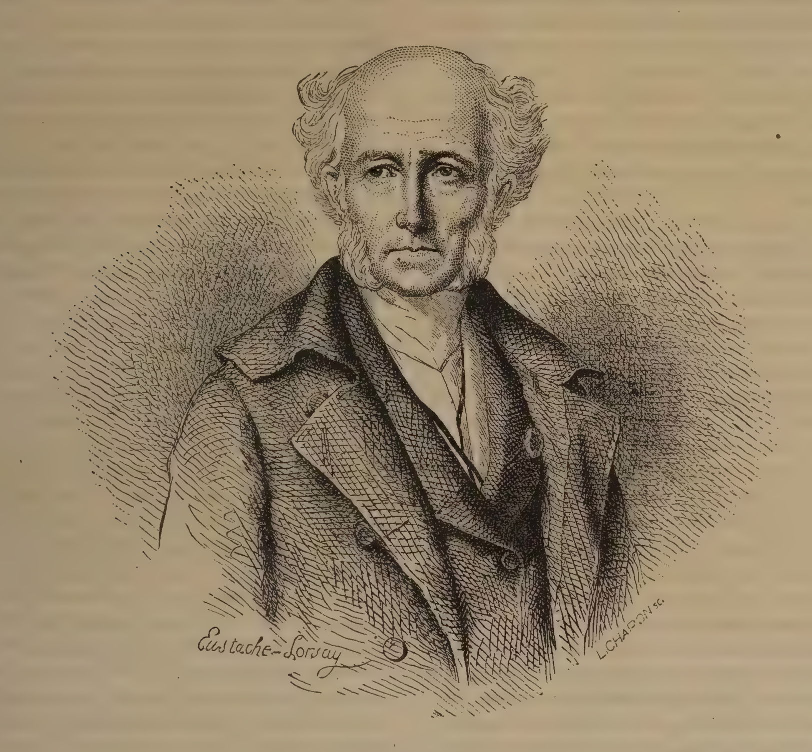
Que Marie-Antoinette ait été une princesse vertueuse, nous n'avons assurément ni le droit ni la

pensée de le contredire ; mais se représenter la fin du siècle dernier comme une époque de haute moralité est une erreur que les mémoires du temps nous défendent d'admettre. Jusqu'à l'heure du fatal réveil, une partie de la noblesse française a dormi sur les fleurs.

On s'amusait donc beaucoup à Versailles, et le petit Lorrain y allait bon cœur et bon argent. Il avait alors pour élève une certaine comtesse de Calignac, dont nous avons garde de médire, mais à laquelle une singulière idée, pour ne rien dire de plus, passa un beau jour par la tête. La voilà qui, un soir, parie avec Mme de Simiane, de conduire à un bal déguisé de la cour, le petit Lorrain, c'est-à-dire Isabey. Il était petit, mince, bien tourné, mains blanches, pied cambré, sans barbe au menton ; le travestissement était donc possible, mais il y avait là une grosse irrévérence à laquelle ne craignit pas de se prêter le jeune peintre. La comtesse et ses femmes l'attifent, le coiffent avec une rose dans ses cheveux, lui mettent une perruque poudrée de deux longues boucles, et, sur une robe de satin blanc, lui passent un domino rose glacé d'argent.

Il est charmant, et Mme de Calignac, ravie.

On part, on arrive dans la magnifique salle de spectacle de Versailles, remplie des plus admirables costumes, car on sait que la reine doit venir. Les pages vont, viennent, conduisant les dames à leurs places,



J.-B. Isabey.

remplissant enfin leur office. Nulle femme, bien entendu, ne se montre dans la loge de ces papillons de la cour. Tout à coup, les yeux se lèvent ; on se récrie ; un domino rose y paraît, s'y assied et semble tenir tête à tous les pages. On devine que ce masque les intrigue, se moque d'eux, et, tranquillement, on le voit ressortir en leur faisant un ironique salut.

Pendant cette scène, la reine, son masque à la main, était entrée donnant le bras au comte d'Artois. Mme de Simiane lui dit quelques mots à l'oreille. Sa Majesté se promène un instant et demande qu'on lui présente le masque rose dont toute la salle s'est occupée. Mme de Calignac, obéissant à cet ordre, amène sa jeune compagne. Isabey joue son rôle à ravir ; c'est la grâce et l'ingénuité mêmes ; la reine, qui paraît charmée, le prie de se démasquer. A une telle prière, pas de refus possible, mais quelle peur ! Il défait en tremblant le cordon et paraît à visage découvert. La reine, avec le plus beau sang-froid, en loue la grâce, la jeunesse ; mais voilà que tout à coup un homme, déguisé en grosse nourrice, arrive, regarde Isabey, joue des bras, se récrie et jure que c'est un poupon qu'on lui a enlevé. La scène tourne au grotesque, à pis encore ; Isabey le comprend, prend peur, perd la tête, retrousse robes, domino, embrasse une colonne des avant-scènes, grimpe, se hisse et disparaît par une loge.

C'était de la dernière inconvenance ; la reine aurait dû se fâcher et punir, elle n'en eut ni la volonté ni le courage ; elle rit. La malheureuse princesse ne sut jamais complétement jouer le rôle de la royauté ; elle ne fut vraiment reine qu'au Temple, que devant ses juges et sur l'échafaud : c'est assez pour honorer sa mémoire.

SURMAY.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Jadis, lorsqu'un auteur dramatique était dans l'embarras, et qu'il ne savait de quelle flèche faire bois pour couronner la flamme de son amoureux — métaphore qui nous a toujours paru un peu risquée, — il faisait intervenir un personnage vêtu de gros drap, chaussé de gros souliers, buvant sec, bourru, ayant des tics et des toquades; quand tout semblait perdu, cet homme prenait l'ingénue par la main, la poussait dans les bras de son coquin de neveu et jetait au nez du notaire un portefeuille bourré de bank-notes; là-dessus, exclamations de surprise, embrassement général, et en avant la musique! Quel bon oncle eut été le Commodore Vanderbilt qui vient de mourir à New-York! Il laisse une fortune de cinq cents millions gagnés avec honneur.

Les commencements de Vanderbilt furent rudes; né en 1794, avec ses parents, pauvres émigrés hollandais, il exploitait une petite ferme située dans l'île de Staten dans la baie de New-York et, chaque matin, monté sur une petite barque, il en portait les produits à la ville. Il se maria et épousa une femme qui, par son courage et son économie, aida puissamment à son essor. Voilà son point de départ. Quelques années après, il commanda un bateau à vapeur, puis en posséda un, deux, trois, une flotte qu'il jeta sur toutes les mers, les plus beaux types des navires lui appartenaient et les Havrais n'ont pas oublié l'arrivée dans leur port du « Vanderbilt ». un géant, une merveille d'élégance et un rapide coureur. C'était, autant qu'il m'en souvient, en 1854 ou 55. J'assistai à l'entrée de ce colosse, il remplissait la passe. A une table d'hôte où je me trouvais, on ne parla naturellement que de l'admirable vaisseau et que de son maître. Parmi nous il y avait un marin américain : pour nous donner l'idée de la hardiesse commerciale du Commodore, il nous raconta l'anecdote suivante.

Un de ses capitaines revenait d'Angleterre, il lui demanda : « Votre bâtiment peut-il reprendre la mer ?— Oui, Commodore, après quelques insignifiantes réparations. — C'est bien, faites-les exécuter, pressez les ouvriers et tenez-vous prêt à partir. » Quelques jours après, l'officier vint dire à son armateur que le navire n'attendait plus que son chargement. — « C'est parfait, il faut que vous soyez sous voile dans cinq jours. — Pour quelle destination? — Pour... (je ne me souviens pas du nom du lieu) sur les côtes d'Afrique. » Le capitaine fit la grimace, les navires n'aiment pas les côtes insalubres de l'Afrique.— « Et qu'y porterai-je, demanda-t-il? — Des chapeaux de paille. — Des chapeaux de paille! s'écria-t-il, mais les nègres de cette contrée n'en portent pas!— Je le sais.— Alors ?—Alors vous allez leur en offrir. — Et s'ils ne les achètent pas? — Eh bien, vous les leur donnerez... »

Quelques mois après, le capitaine rentrait au port, après avoir échangé ses malencontreuses coiffures contre quelques pincées de poudre d'or et un peu d'ivoire. Le Commodore parfaitement satisfait accorda une gratification à l'équipage qui bientôt fit voile pour Hambourg. Au retour : — « Votre navire est-il en bon état — Oui. — Eh bien, tenez-vous prêt à lever l'ancre pour X... sur les côtes d'Afrique. — Ah! cette fois, nous ne porterons pas des chapeaux de paille, fit en riant l'officier. — Si, vous porterez des chapeaux de paille : les vieux doivent être usés, vous ne céderez les nouveaux que contre la valeur d'un dollar... » Il partit, les nègres saluèrent son arrivée, lui arrachèrent à tout prix ses coiffures dont ils avaient reconnu les avantages. M. Vanderbilt avait créé un besoin et il l'exploitait.

Après avoir possédé une flotte de navires, dont il donna les plus beaux au président Lincoln pendant la guerre de la sécession, il se mit à la tête de plusieurs lignes de chemins. Toutes prospérèrent sous son active vigilance, et dans toute l'Amérique du Nord on ne l'appelait plus que le *Roi des chemins de fer*. Homme de bien, généreux, les sommes qu'il a données aux écoles, aux académies, aux musées, aux institutions savantes, sont énormes, et nous sommes certainement au-dessous de la vérité, en les évaluant à plus de douze millions. A la nouvelle de sa mort le deuil a été général et la population de New-York a suivi son convoi qu'il avait ordonné sans pompe. Si nos millionnaires pouvaient vivre et mourir comme Vanderbilt...

Nous vous avions annoncé que l'on allait reconstruire les Tuileries; la commission d'architectes et d'artistes nommés pour prononcer sur cette grave question a fait un rapport, et a conclu à la réédification de l'édifice, construit par Philibert Delorme. Dans ce dessein, MM. Viollet le-Duc, Leduc, Lefuel étaient tombés d'accord sur les voies et moyens, et tout semblait promettre que le Palais, converti en musée, serait relevé pour les jours de fêtes que l'Exposition universelle nous fait espérer. Mais les critiques sont venues de tous côtés, et il est fort douteux, à cette heure, que ce grand travail soit entrepris. Les objections des opposants sont assez nombreuses et assez graves. Vous aviez, disent-ils à leurs adversaires, l'intention de conserver l'œuvre de Philibert Delorme, mais d'abord cette œuvre, telle que le célèbre architecte l'avait conçue, n'a jamais été exécutée, et la partie sortie de ses mains et qui lui appartenait en propre, n'existait plus avant l'incendie. Ses élévations avaient été surchargées de lourdes constructions, son élégante coupole s'était transformée en un dôme pataud et ridicule; plus de portiques, plus de terrasse; rien ne restait des légères ordonnances primitives; donc, ne parlons plus de Philibert Delorme dont tous les princes ont bouleversé les plans. Louis XIV fit abattre le grand escalier, la plus curieuse pièce de l'édifice. Est-ce comme souvenir de la royauté que vous entendriez conserver les Tuileries, où Napoléon Ier disait que l'on devenait fou? Mais ni

Henri IV, ni Louis XIII, ni Louis XIV, ni Louis XV n'y ont demeuré, et vous savez comment Louis XVI y est venu, et comment il en est sorti! de quelle façon, aussi, les ont quittées Charles X, Louis Philippe, et l'Impératrice Eugénie!

Mais, continuent ces opposants, outre que le pétrole a fait une terrible besogne, vous souvient-il que Philibert Delorme fut accusé de malversation et remplacé par le Primatice? Or, soit qu'il eût manqué de surveillance, soit pour toute autre cause, la construction des Tuileries, maintenant qu'on la voit à nu, est détestable, l'intérieur des murs n'est qu'un blocage formé de déplorables matériaux, et tous les jours s'effritent les revêtements calcinés. Est-ce là-dessus que vous allez reprendre une œuvre bâtarde, sans caractère, que le goût de Chateaubriand, il y a bien des années, condamnait à la destruction, estimant que le Louvre était le seul palais digne de la majesté des Bourbons?

Voilà où en est le procès sur lequel le Corps législatif et le Sénat auront bientôt à prononcer.

En attendant, la pioche, le levier, la vapeur, continuent leur œuvre de destruction et de nivellement dans ce qui fut autrefois la Butte-des-Moulins. Nous avons bien le droit de dire ce qui fut, car à l'heure où j'écris, de la rue Saint-Roch, on voit le Théâtre-Français, et lorsque ces lignes paraîtront, en se retournant, du même point, on apercevra l'Opéra; ces deux grandes scènes se trouveront réunies et la voie nouvelle sera assurément une des rues les plus fréquentées de Paris. Grâce à la clémence de la saison, à l'activité des entrepreneurs désireux d'avoir libres, le plus tôt possible, les terrains sur lesquels ils ont à construire, l'ouvrage avance. Il ne saurait marcher trop vite au gré de nos désirs, car la rue Saint-Roch est remplie de tombereaux qui vont et viennent à la file défonçant le pavage et éclaboussant les passants et les abonnés qui nous font l'honneur de venir dans nos bureaux. Le panorama dont nous jouissons est très-accidenté, très-pittoresque, notre paisible quartier s'est rempli de bruit, mais nous commençons à en avoir assez, et charretiers et terrassiers criant, tempêtant, jurant, quoique nous fassions, nous enseignent une langue qui n'est pas précisément la nôtre. Est-ce que la police ne pourrait pas mettre une sourdine à la voix de ces messieurs ? Il nous semble que la morale publique l'exigerait. La rue est libre, soit; nous aimons la liberté, mais la nôtre est aussi respectable que celle de ces malappris, et nous ne leur reconnaissons pas le droit de remplir de paroles obscènes les oreilles de nos femmes et de nos filles. Ces grossièretés nous ont toujours révoltés, elles nous abaissent aux yeux des étrangers qui visitent nos rues, et nous pensons qu'il serait facile aux sergents de ville de mettre fin à un état de choses si peu digne d'une ville comme la nôtre, et si peu honorable pour une population qui, à tort ou à raison, se pique d'être la plus polie de l'univers.

Cependant, en fait de politesse, nous engageons très-sérieusement les provinciaux à se méfier des gens trop polis qui dans les rues leur offrent leurs gracieux services, les pick-pockets abondent. N'ont-ils pas eu l'audace de se glisser dans les salons du Président de la République, et d'y travailler à leur façon? On dit que parmi les victimes de leur adresse, il faut compter M. Félix Voisin, le Préfet de police. Si le fait est vrai, il est permis d'en rire, tout en souhaitant que l'impudent voleur tombe bientôt entre les mains de la justice.

Ce qui prête moins à la gaieté est la situation douloureuse dans laquelle se trouvent les ouvriers lyonnais. En attendant le travail qui manque, leurs modestes économies se sont fondues, ils ont porté au mont-de-piété tout ce qu'ils pouvaient y porter, les mères gémissent, les enfants pleurent, le pain manque dans le pauvre logis. En attendant que les métiers se réveillent, secourons ces misères; nous ne dirons pas la charité, mais l'humanité l'ordonne, et n'oublions pas que les tissus sortis des mains de ces malheureux ouvriers sont une des richesses et des gloires de la France.

Pendant que l'argent fait défaut à la classe ouvrière lyonnaise, l'or roule à flots à l'hôtel Drouot où ont eu lieu les ventes des tableaux laissés dans les ateliers de Diaz et de Fromentin. Nous n'osons affirmer que notre manière de voir soit très-juste, mais nous pensons que les toiles et les dessins de Fromentin ont obtenu des prix exagérés. Nous n'osons en dire autant de ceux de Diaz : l'originalité du maître les fera toujours rechercher, quoique parmi les derniers tableaux vendus, il s'en trouve un certain nombre peu dignes du pinceau de ce grand maître.

Pourquoi ne le dirions-nous pas? Ce n'est point sans un sentiment pénible que nous avons vu passer sous le marteau du commissaire-priseur la collection des autographes et des miniatures de la famille Polignac. Assurément elle avait le droit de disposer de ces richesses comme bon lui semblait, mais dons de la maison royale, portraits de la reine Marie-Antoinette, de Mme Elisabeth, autographes *intimes* de Louis XVI, du duc de Berry, du malheureux enfant qui devait être Louis XVII, lettres du duc d'Angoulême, de Marie-Antoinette, de sa sœur, la reine de Naples, etc., etc., tous ces gages d'amitié devaient-ils être livrés à la profanation d'une vente publique? Il nous semble qu'ils ne pouvaient sortir des mains qui les détenaient que pour entrer dans une des collections de l'Etat. Presque toutes ces pièces si intéressantes sont devenues la propriété de lord Beaumont.

Il est une autre vente dont l'annonce encore nous a été douloureuse, c'est celle des livres, des gravures et des dessins de J. Janin. Un instant nous avions espéré que cette collection, si charmante et si aimée, appartiendrait à l'Académie; les amis du défunt le désiraient, mais « *habent sua fata libelli* »; eux, aussi, avec leurs aimables dédicaces, leurs notes précieuses de la main des auteurs, leurs belles reliures, sont dispersés par les enchères; c'est triste pour ne rien dire de plus.

Décidément la saison qui, avant l'heure fait fleurir nos amandiers, est dure pour les propriétaires de nos grandes revues : le mois passé, M. Buloz quittait la *Revue des Deux-Mondes*, ce mois-ci, la *Revue Britannique* perd son chef, M. Amédée Pichot. Né à Arles en 1795, élevé chez les oratoriens de Jully, ses humanités terminées, il embrassa la carrière médicale et la suivit à Montpellier et à Toulon. Mais une autre vocation l'attirait, et il quitta tout pour la suivre Familier de très-bonne heure avec

la langue anglaise dont il connaissait à fond le génie, avec M. Dufauconpret il traduisit Walter Scott, avec M. Guizot, Shakespeare Plus tard, quoiqu'il soit toujours resté jacobite et partisan des Stuarts, il devait avoir l'honneur de nous faire connaître les ouvrages de Macaulay, l'admirateur de Milton et de Guillaume d'Orange. Depuis la fondation de la *Revue Britannique*, il y écrivit de nombreux articles et, après avoir dirigé quelque temps la *Revue de Paris*, il devint enfin le directeur, puis le propriétaire de la première de ces publications qu'il porta à un haut degré d'estime et de prospérité. Le temps qu'il lui consacrait ne l'empêcha point de se livrer à des travaux historiques sur les Stuart,



Les Démolitions de la Butte-des-Moulins. Dessin de H. Clerget.

sur Charles-Quint, mais son vrai titre d'honneur sera certainement la *Revue Britannique* dont la collection est on ne peut plus précieuse par sa valeur artistique, littéraire, et économique. Elle offre une lecture aussi instructive qu'amusante. Souvenons-nous que c'est pour avoir sottement vécu dans l'ignorance de ce qui se passait chez les peuples, nos voisins, que nous avons mérité tous les malheurs qui ont fondu sur notre malheureuse patrie. Il est bon, il est bien, de savoir ce qui se passait à Rome du temps de César, et à Athènes aux grands jours de sa gloire, mais, pour notre pays, il est encore meilleur et plus sage de connaître les mœurs, les desseins et la langue des races, nos rivales. Il faut nous le dire et nous le redire, la force qui aujourd'hui mène le monde s'appelle Science.

Au moment où nous écrivons ces dernières lignes ont lieu les funérailles du général Changarnier, mort à l'âge de 84 ans. Sorti de l'École de Saint Cyr, il entra dans les gardes du corps, puis il passa dans l'armée, et il alla en Afrique où il obtint un avancement rapide; il fit partie de cette brillante pléiade, Cavaignac, Lamoricière, Bedeau, Charras, qui illustrèrent nos armes. Sa belle conduite, pendant la retraite de Constantine, rendit son nom populaire. En 1848, entré dans la vie politique, il fut une des victimes du coup d'Etat du 2 décembre. Il revint de son long exil, se tint à l'écart pendant l'Empire, offrit son épée pour notre dernière guerre, fut fait prisonnier à Metz, revint siéger sur les bancs du Corps législatif, et, quand la mort l'a frappé, il était membre inamovible du Sénat. Nos fastes de la guerre d'Afrique garderont sa mémoire.

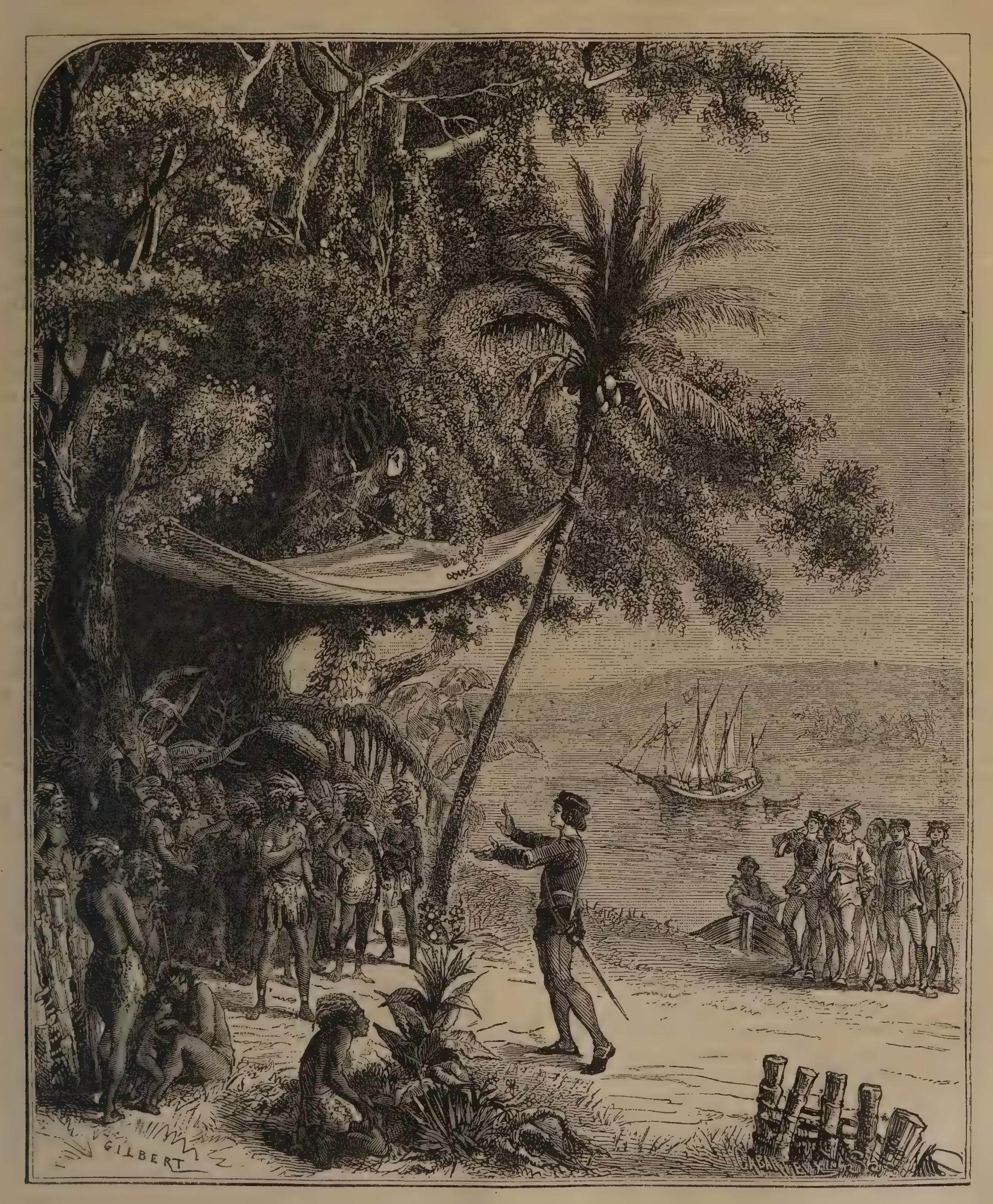
A. de Villeneuve.

Le directeur gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ. 6-2255

RÉCITS D'AUTREFOIS

LA PETITE REINE (1)



Le Débarquement. Dessin de E. Gilbert, gravure de Cabarteux.

I

LE RETOUR

Si, causant avec un marin dieppois, vous lui demandez :

— Qui donc a découvert l'Amérique ?

Il vous répondra :

(1) La reproduction est autorisée pour les journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

— C'est nous!

Une telle croyance devait reposer sur quelque tradition perdue. Des historiens modernes l'ont retrouvée. Ce récit, basé sur leurs patriotiques travaux, revendique à son tour une gloire française, usurpée depuis quatre siècles par l'Espagne.

Améric Vespuce ne fut que le troisième, Christophe Colomb ne fut que le second, le premier se nommait Robert Cousin, un capitaine du port de Dieppe.

Il avait eu pour inspirateur cet autre Dieppois, dont l'une des rues de la ville porte au moins le nom : Pierre Descaliers, ou plutôt dom Pierre, ainsi que le désigne plus souvent la chronique normande.

Vicaire d'Arcques, il obtint les dispenses nécessaires pour se consacrer à l'étude, à l'enseignement de la cosmographie. Une ancienne chapelle, découronnée de son clocheton gothique, lui servit d'observatoire. Nous nous souvenons en avoir vu les derniers vestiges sur la hauteur de Caude-Côte.

C'est dans ce sanctuaire interdit aux regards profanes, — car toute science était alors un mystère, — qu'il perfectionna les quelques instruments astronomiques en usage parmi les navigateurs ; là qu'il écrivit sur parchemin ces livres curieux dont la bibliothèque de Rouen conserve le spécimen ; là, qu'il dessina ce superbe planisphère, orné d'attributs et d'enluminures, qui, — nous expliquerons plus tard cette singularité, — se trouve actuellement en Italie, au Musée de Padoue.

On voit en haut les armes de France, en bas cette signature : *Faict à Arcques l'an* 1480 *par Pierre Descaliers, prestre*. Des hachures vagues, une sorte d'ombre y présuppose le continent américain. Ce prophète, ce voyant l'avait deviné.

Un utopiste !... un fou ! disaient ses contemporains. Le vulgaire s'en moquait. Deux seuls hommes, parmi ses élèves, avaient eu foi dans le génie du maître : Robert Cousin et son frère Mathias, le plus riche armateur d'alors. Encore ce dernier ne faisait-il guère que subir l'entraînement des deux autres.

Un jour, devant la carte qui servait à sa démonstration, le vieux savant lui avait dit :

— Mathias, l'harmonie de ce globe ne saurait comporter, autour de si peu de terre, une telle immensité d'eau... La géographie de Ptolémée nous trompe.... Marco-Polo n'a pas tout vu... Neuf dixièmes d'Océan ?... Un seul continent, et rien de l'autre côté?... Non !... L'univers est un composé d'équilibres ayant pour régulateur la volonté de Dieu.... Il a mis là quelque chose, une pondération, un équivalent à la masse formée par l'Europe, l'Asie et l'Afrique... Et ces deux mondes frères resteraient inconnus l'un à l'autre !... Pourquoi ?... Le Créateur n'a rien établi qui ne soit juste, et tout se tient dans son œuvre... Elle semble dire à l'homme : Cherche! tu trouveras !...

Robert, à son tour, prit la parole :

— Souviens-toi, frère, des Sagas et de l'Edda, ces poétiques légendes des Scandinaves, qui s'attribuaient alors le titre de Rois de la mer. Elles attestent de lointaines découvertes réalisées par Eric-le-Rouge, un de leurs chefs... Les Islandais racontent qu'ils eurent au nord-ouest deux établissements, le Vinland et le Markland... Plus loin, un grand banc de sable, une terre de glace... Le passage s'est refermé depuis un siècle... Que sont elles devenues, ces colonies fantômes ?

— Peut-être, reprit dom Pierre, elles se sont peuplées... elles nous attendent... mais sous une latitude plus habitable... mes calculs, un instinct, tout me dit que cet autre monde s'étend peut-être d'un pôle à l'autre... et c'est en plein ouest, beaucoup plus au sud, que devra se diriger Robert..., quand il partira !...

Le départ était déjà résolu, mais l'argent manquait encore, lorsque Descaliers mourut. Les frères Cousin lui avaient promis de continuer son œuvre. Les regrets, les souvenirs qu'il laissait, amenèrent quelques souscripteurs, comme on dirait aujourd'hui. On se gardait bien d'avouer la destination réelle. « Un voyage de découvertes ! » disait-on. Mathias hasarda une somme importante. Robert tout ce qu'il possédait. Une cinquantaine de hardis matelots, pleins de confiance en lui, s'enrôlèrent à l'aventure. Le navire, une hourque, était déjà sur le chantier. En mémoire du défunt ce serait le *Saint-Pierre*. Il allait être lancé quand survint un navigateur espagnol nommé Yanez. Il se présente, offre quelque argent, se fait nommer le second du capitaine Cousin, active les derniers préparatifs. « Il y a, disait-il, en Portugal, en Espagne, des hommes qui visent au même but... Hâtons-nous pour être les premiers ! » Quinze jours plus tard, le *Saint-Pierre* mettait à la voile.

Il était parti depuis près d'une année Pas de nouvelles !... On le croyait perdu. Toutes sortes de colères se déchaînaient contre Mathias. Les négociants lui redemandaient leurs avances ; les femmes, un mari, un frère, un enfant. « Comment avait-on pu se risquer à ce point ! Naviguer à l'ouest, toujours à l'ouest, quelle folie ! C'était vouloir tomber dans le vide, ou dans les réservoirs du déluge ? » Tel était le préjugé de ce temps d'ignorance.

Un matin de septembre 1491 le bruit se répandit tout à coup que le *Saint-Pierre* était signalé, qu'il attendait le flot pour rentrer au port.

Je laisse à penser la joie, l'animation, le tumulte. Dieppe était alors une ville de soixante mille âmes, notre première cité maritime. Sur l'emplacement de cette magnifique plage, où se promènent aujourd'hui nos élégantes baigneuses, s'élevaient de vieux remparts, battus par la marée. Ils allaient jusqu'au bassin, que défendait une dernière tour : la tour aux Crabes. Sur tous ces créneaux, une foule impatiente attendait, regardant au loin le navire ressuscité. Déjà, s'empressant à sa rencontre, toutes les barques étaient en mer.

Un seul canot, celui qui portait Mathias accosta la hourque. Robert, souriant et glorieux, se tenait en haut de l'escalier. Après un embrassement, les deux frères se dirigèrent ensemble vers le panneau de poupe.

— Eh bien ? avait questionné l'armateur à voix basse.

Le capitaine lui répondit sur le même ton, par un seul mot grec, en souvenir de leur vieux maître.

— *Eureka* !... j'ai trouvé !...

— Chut ! fit Mathias, on nous écoute!

A cette époque où l'Etat n'entrait pour rien dans les découvertes des navigateurs, et ne les garantissait même pas, chacun d'eux s'appliquait à les tenir secrètes. Les matelots eux-mêmes se rendaient à peine compte du point géographique où le navire abordait ; le capitaine seul en avait conscience.

Ils descendirent dans la cabine, ils s'y renfermèrent à l'abri de toute oreille et de tous regards indiscrets.

— Avant même de t'expliquer ma réussite, dit alors Robert, je vais t'en fournir les preuves...

Et faisant jouer une cloison mobile qui masquait l'un des angles, il ajouta :

— Regarde !

II

UNE PREUVE VIVANTE

Mathias ne put retenir une exclamation de surprise.

Dans cet étroit espace, éclairé par un vif rayon de soleil, il venait d'apercevoir des étoffes, des ornements, des palmes, des feuillages inconnus... et, parmi ces témoignages d'un nouveau monde, une fillette de six ou sept ans, une étrange et mignonne créature qui semblait résumer en elle toutes les perfections de sa race encore ignorée de la nôtre.

Une noire chevelure aux reflets bleuâtres voilait à demi ce frais visage d'une teinte et d'une transparence ambrée. Les dents brillaient, éclatantes de blancheur, entre les lèvres vermeilles ; entre leurs longs cils d'ébène, de grands yeux de gazelle effarouchée.

Elle avait eu peur et, toute palpitante, elle cherchait à fuir, ou du moins à se cacher sous les tentures.

Le geste affectueux et paternel du capitaine parvint à calmer la sauvage enfant.

— Brésilia ! lui dit-il en espaçant les mots sur lesquels il appuyait, Brésilia, ne crains rien... c'est un ami.. c'est mon frère....

— Frère !... ami !... répéta-t-elle d'une voix gutturale, mais douce et timbrée comme un chant d'oiseau.

Et, sur une invitation plus pressante, elle se rapprocha quelque peu.

Il y avait de la grâce dans ses moindres mouvements. L'étoffe chatoyante qui lui formait un costume bizarre laissait voir des restes de tatouage sur ses membres nus et d'une forme exquise. Rien de pur comme ses traits. Elle se prit à sourire, et devint encore plus charmante. Tels devaient être, aux premiers jours de la création, les enfants qui naquirent sous le regard de Dieu.

— C'est ma preuve vivante ! dit Robert, elle remplacera la fille que nous avons perdue et que pleure encore ma pauvre Thérèse... Oh ! chère femme ! et je ne t'en parlais pas, Mathias ! comment a-t-elle supporté cette longue absence ?

— Avec la tristesse, répondit celui-ci, mais avec la résignation d'une épouse vraiment chrétienne. Je ne doute pas qu'elle adopte cette petite, et que ce ne lui soit une consolation...

— Ce sera sa part, conclut le capitaine. Quant à toi, frère, voici la tienne.

Il désignait un coffret, que l'armateur s'empressa d'ouvrir.

— De la poudre d'or ! s'écria-t-il aussitôt, des diamants ! des pierreries de toutes couleurs !

Et déjà son regard sollicitait des explications.

— Chez nous ! dit Robert, il me tarde de revoir Thérèse, et de remettre cette enfant sous sa garde... Après quoi, lecture vous sera donnée du journal de mon voyage... Voici le navire qui reprend sa course... Remontons !

C'était par un temps splendide. La marée, le vent, tout favorisait le retour du *Saint-Pierre.* Il fut bientôt à l'entrée du port. Sur les jetées, sur les murailles, une foule enthousiaste le saluait de ses acclamations et de ses bravos.

— Mais, observa Mathias, je ne vois pas ton second, cet Espagnol...

— J'ai dû me priver de ses services, interrompit le capitaine, il est aux fers dans la cale.

— Pour quel crime ?

— Mon rapport te l'apprendra... Voici son remplaçant, Jean-Louis, un des plus jeunes, mais le plus habile, le plus hardi, le plus fidèle de tout l'équipage...

Le nouveau second salua. C'était un alerte et jovial Dieppois, qui rougissait encore comme une jeune fille. Il reçut ses instructions, tandis que la hourque s'embouquait dans le chenal entre une double bordée de : Noël ! Noël !... hurrah ! bravo ! Vive Robert Cousin !... Vive le *Saint-Pierre.*

L'armateur voulut se dérober à l'ovation, lui et son trésor.

— Je me charge de la cassette ! dit-il, échappons-nous au plus vite...

— Nous pouvons, proposa le capitaine, requérir l'aide de deux matelots...

— Inutile ! répliqua Mathias, j'ai la poigne de nos ancêtres, ces vieux Normands de la conquête aux bras desquels le butin ne semblait jamais trop lourd.

— Soit ! conclut Robert, je porterai l'enfant !...

Un instant plus tard, le navire, dont Jean-Louis venait de prendre le commandement, accostait. De toutes parts, sur le quai, c'étaient de grands gestes et de grands cris : « Ohé ! Nicolas ! François ! Césaire ! » Ils répondaient par des noms de femme : « Mathurine ! Isabeau ! Toinon !... eh ! oui ! c'est moi, c'est nous, sans avaries ! » On se reconnaissait, on s'embrassait. Chacun pour soi maintenant. Les deux frères disparurent, chacun portant son fardeau.

La petite sauvagesse était enveloppée dans une couverture qui la rendait invisible.

Du reste, la maison n'était qu'à deux pas.

III

THÉRÈSE

C'était un bon vieux logis normand, moitié briques et moitié bois. L'étage formait saillie au dehors. La maîtresse poutre et les poutrelles étaient chargées de sculptures allégoriques. A l'intérieur, une cour et même un jardin. Dans les appartements, tout le confortable possible au quinzième siècle.

Les frères Cousin habitaient sous le même toit patrimonial. Mathias était le plus riche et, comme on l'aura déjà pressenti, le plus intéressé des deux.

Il avait perdu sa femme peu de temps après la

naissance de leur fils unique, qui venait d'avoir treize ans. C'était sa tante Thérèse, la femme de Robert, qui l'avait élevé. Une vraie mère, surtout depuis la mort de son dernier enfant, une petite fille qu'elle adorait.

Ce malheur était arrivé quelques mois avant le voyage de découvertes. Nous venons d'entendre, à bord du *Saint-Pierre*, quelques mots relatifs à Thérèse Cousin. Une mère inconsolable!... Une épouse qui n'espérait plus revoir son mari!

Avez-vous songé parfois aux femmes des marins?... A chaque départ les voilà de nouveau veuves!... Elles sont restées sur la grève, cherchant encore à l'horizon la forme évanouie du navire... Reviendra-t-il avec l'absent!... Elles rentrent seules à la maison... Pour combien de jours?... et comme les heures vont leur paraître lentes!... Que de fois, les yeux fixés sur l'aiguille qui les mesure, elles les compteront en se demandant : où peut-il être?... Dès que gronde l'Océan, leur cœur tressaille... Tempêtes et naufrages passent dans leurs rêves... Après tant d'angoisses, quand c'est enfin le retour, il y a dans leur joie même quelque chose de grave et d'amer qui ressemble encore à de la mélancolie, à de l'incrédulité. On aura si peu le temps d'être heureux!

Telles étaient en ce moment les impressions de la femme du capitaine. Son neveu, le gentil Marcel, l'avait prévenue. Elle attendait.

C'est une femme jeune encore, au pâle visage, au tendre regard, au doux sourire. Ses cheveux blanchissent prématurément sous sa coiffe noire. Elle n'a pas quitté le deuil de son enfant. Elle a cette simplicité chrétienne, ce charme touchant et modeste qui caractérisent les saintes sculptées ou peintes par les artistes idéalistes du moyen âge.

Une porte vient de s'ouvrir en bas, Marcel s'est écrié :

— Le voici!

Quelqu'un monte rapidement. C'est Robert! Il se précipite vers Thérèse, il l'étreint contre son cœur.

Puis tous deux, les mains dans les mains, ils se regardent en silence... et c'est un autre embrassement.

Mais quels sont ces cris enfantins qui les réveillent de leur extase? Ils regardent, ils aperçoivent Brésilia qui, oubliée sur un siége en arrivant, se dégage de la couverture qui l'enveloppe. Marcel est là, immobile et surpris à l'aspect de la petite étrangère. Celle-ci, toute contente de voir ce jeune compagnon, guère plus âgé qu'elle-même, lui souhaite le bonjour par un rire joyeux.

— Quelle est cette enfant? questionna Thérèse.

— Une orpheline! répondit son mari, une exilée!... Je souhaite qu'elle remplace auprès de toi le cher ange que nous a repris le ciel!

La pauvre mère eut un geste de protestation.

— Attends! dit Robert, attends de la connaître avant de te prononcer... Tu l'adopteras, tu l'aimeras... Tiens!... regarde Marcel... il partage déjà la sympathie qu'elle lui témoigne... et nous allons la laisser sous sa garde... tandis que je vais satisfaire la juste curiosité de Mathias... Il s'impatiente.

Effectivement, l'armateur ne s'était arrêté que sur le seuil d'une seconde pièce, le *retrait* aux affaires importantes et qui réclamaient un certain mystère. Du regard et du geste il appelait le capitaine.

Celui-ci, avant de rejoindre son frère, se retourna vers son jeune neveu :

— Marcel, tu m'as entendu, je te confie Brésilia... Faites connaissance... Traite-la comme une sœur... Mais prends garde, et n'ouvre pas même la fenêtre... C'est un oiseau que nous apprivoiserons, je l'espère... mais qui ne songe encore qu'à s'envoler...

Tout en parlant ainsi, Robert avait pris la clef de la première porte. Il entraînait sa femme vers la seconde :

— Viens!... nous n'avons pas de secrets pour toi, Thérèse...

Ils disparurent à la suite de Mathias, et les deux enfants restèrent seuls.

Le *retrait*, refermé maintenant, n'occupait que l'espace exigu d'une tourelle. Pour tous meubles, une sorte de casier, des réductions de navire, deux hautes chaises sculptées, quelques escabeaux, et la table de chêne.

Mathias y posa la cassette et l'ouvrit, afin d'en examiner le contenu tout en écoutant la lecture du rapport.

C'était un homme entre deux âges, large d'encolure, haut en couleur et quelque peu ventripotent. Sa prestance, sa physionomie, ses paroles avaient l'autorité que donnent la fortune. L'âpreté au gain, l'intelligence des affaires brillaient dans son regard, sous de gros sourcils en broussailles. Rappelez-vous ces portraits de bourgmestres que burinait alors Albert Dürer; il leur ressemblait, mais avec une certaine nuance maritime et le vrai type normand. Il portait l'ample houppelande et le mortier garni de fourrures des riches armateurs dieppois.

Son frère Robert, de quelques années plus jeune, était au contraire élancé, nerveux, alerte. Une toute autre nature. Son visage, des plus sympathiques, exprimait à la fois l'énergie et la bonté. Il avait dans le regard cette vague poésie qui distingue tous les chercheurs d'idéal. C'était un franc et hardi marin, mais avec des aspirations d'artiste.

Il s'était attablé, feuilletant déjà les notes de voyage, à l'aide desquelles il ne tarda pas à commencer son récit :

IV

RELATION DE VOYAGE

« Je passe, dit le capitaine, les premières pages, qui n'ont trait qu'à notre navigation sur les côtes de France et d'Espagne. Le but avoué du voyage étant, comme d'habitude, nos comptoirs d'Afrique, je poursuivis cette route jusqu'à la hauteur des îles Canaries, où nous nous ravitaillâmes. Là doit prendre place un premier incident, qui ne me sembla pas alors valoir une mention particulière. Je ne lis donc pas, je raconte.

« Mon second Yanèz, se trouvant à terre avec moi, fut rencontré par un de ses compatriotes qui le salua du nom de Vincent Pinzon. Je lui manifestai ma surprise. « Quoi! vous ne vous appelez donc pas Yanèz? — Si fait!... me répondit-il, un

Espagnol a plusieurs noms; je n'ai pas cru devoir les donner tous en m'enrôlant à votre bord. » Je lui déclarai que cette omission devait être réparée s'il restait dans la marine dieppoise où les choses se pratiquent régulièrement, loyalement, et je n'y pensai plus. Je devais plus tard m'en souvenir.

« Nous reprîmes la mer le 27 avril... Une brise soufflant de l'est me poussait au large, je lui obéis... Quelques jours plus tard, le *Saint-Pierre* rencontrait un courant qui précipita sa course dans cette même direction... Le même vent persistait constant et plus fort... Tout favorisait mon dessein... Je me lançais résolûment en plein Océan, en plein Ouest, comme me l'avait recommandé notre maître.

« Que de fois n'ai-je pas évoqué son souvenir?... Que de fois n'ai-je pas eu recours à ces ingénieux instruments, dont il m'avait appris l'usage et qui permettaient, grâce aux astres, de me figurer le point mathématique où la hourque filait à toutes



Brésilia. Dessin de Gilbert.

voiles! Le temps ne se démentait pas... Toujours propice... Aux heures de doute, une ardente prière me rendait la foi, l'enthousiasme, et, comme les Croisés marchant vers la Terre-Sainte, je me répétais : Dieu le veut!... Dieu le veut! »

. . . .

Robert avait articulé ces derniers mots d'une voix inspirée. La main de Thérèse chercha celle de son mari. Mathias, au contraire, eut dans la gorge un certain hum! hum! protestant contre l'élan de ces deux âmes que ne pouvait plus suivre la sienne.

« Cependant, reprit le capitaine, déjà plus d'un mois s'était écoulé. Les matelots commencèrent à s'inquiéter de ne plus rien apercevoir à l'horizon. Je les rassurai par quelques paroles, et surtout par le calme que j'affectais moi-même, mais, hélas! sans que rien confirmât mon espoir... Toujours le ciel et l'eau!... L'immensité!... l'inconnu!... Je sentais s'accroître autour de moi les alarmes de l'équipage, et j'en retrouve à chaque feuillet la trace... Le 13, des murmures se font entendre à mon approche... Le 14, conciliabule dans l'entrepont, mais la vigie signale comme des montagnes lointaines... Le navire y court, toutes voiles dehors... Ce sont des nuages... 15, on me somme de rebrousser chemin... Je résiste et prends en main le gouvernail... Le lendemain des bandes d'oiseaux voltigent sur nos têtes, et ce premier indice relève les courages... 17, des poissons abondent dans nos eaux, ils sont reconnus pour être de ceux qui ne s'éloignent guère de la côte... La confiance renaît... Trois jours de grâce me sont accordés... 18, encore des oiseaux. Vers le soir, la mer se couvre d'herbes flottantes... 19, au matin, un rameau d'épines chargé de fruits!... Plus tard, on recueille à bord une planche travaillée de main d'homme... Herbes plus nombreuses et mélangées de joncs... Une brise imprégnée de senteurs végétales nous arrive avec la nuit... Plus de doute! Ce sera pour l'aube prochaine!... Avec quelle impatience nous

l'attendons!... Le soleil se lève... Rien!... rien!... N'avions-nous pas dépassé quelque île?... La révolte éclate... Je la dompte et maintiens énergiquement mon droit... Encore un jour!... Le dernier!... On s'y résigne à grand'peine... Mais la fatigue m'accable, et c'est contre le sommeil qu'il me faut lutter... Un cri me réveille : « Terre ! terre ! » Ah ! je n'étais donc pas un fou ! J'ai réussi !...

. . . .

— Enfin! murmura l'armateur, voilà du positif!...

— Dieu soit loué ! fit Thérèse.

Le capitaine Cousin poursuivait :

« Je ne vous décrirai pas la joie des matelots ; ils avaient voulu quelques heures auparavant me jeter à la mer, et maintenant ils me portaient en triomphe... Vers midi nous entrions dans un fleuve où nous poussait la marée... Sa largeur est telle que, même en temps clair et très-avant dans son embouchure, la longue-vue ne permet d'apercevoir à la fois qu'une de ses rives... Nous en approchâmes, émerveillés du magnifique spectacle qui se déroulait à nos regards... Ah ! quel pays ! quelle végétation!... Des palmiers, des bananiers, une foule d'arbres inconnus et gigantesques, avec toutes sortes de lianes suspendues à leur rameaux... Dans ces forêts vierges, où le gibier foisonne, des singes, des autruches, des perroquets aux brillantes couleurs, des colibris et des oiseaux-mouches pareils à des tourbillons de pierreries... Il s'y trouve d'immenses clairières où paissent en liberté d'innombrables troupeaux sauvages... Partout les fleurs et les fruits abondent... La pureté de l'atmosphère atteste la douceur du climat... Impossible de rêver une terre plus riche, un plus beau ciel! »

. . . .

— Mais, interrogea Mathias, mais les habitants?

« Aucun d'eux ne s'était montré, répondit Robert, lorsque tout à coup, de l'autre côté d'une pointe rocheuse où tournait le fleuve, nous aperçûmes des tentes bariolées sur la lisière des bois... C'était au fond d'une anse que borde une prairie... En face, un îlot, tout couvert d'arbres aux large feuilles, aux fleurs odorantes. On eût dit un énorme bouquet flottant sur les eaux... Deux palissades, peintes de pourpre et d'azur, le rattachaient au rivage et fermaient un bassin, à l'abri des crocodiles, dans lequel nous ne tardâmes pas à distinguer des formes humaines nageant, plongeant ou se pourchassant avec des acclamations joyeuses... Au son des voix se reconnaissaient des jeunes filles. Elles semblaient gardées par une troupe en armes qui se tenait sur la berge. »

. . . .

— Quoi ! fit l'armateur, des soldats?

« Je le crus d'abord, dit le capitaine. Ces arcs, ces javelots et ces boucliers, cette attitude guerrière, tout me disait : « Voilà des hommes? » Eh bien ! non... c'étaient des femmes...

— Des Amazones?

— Oui, des Amazones et qui ne se troublèrent pas à notre aspect... De la curiosité, voilà tout... Elles avaient resserré leurs rangs. Le *Saint-Pierre* filait toujours, et l'île au feuillage épais nous masqua ce tableau... A la pointe opposée, j'inclinai vers la terre ferme et nous mouillâmes... Plus personne dans le bassin... Vers le milieu de la clairière, les Amazones restaient sur la défensive. Je fis descendre le grand canot, j'y pris place avec vingt hommes armés de leur arquebuses. Mes intentions étaient pacifiques. Cependant comme nous pouvions être menacés, attaqués par toute une peuplade, j'ordonnai à Yanèz, qui restait à bord, de charger les couleuvrines, mais seulement à poudre et pour effrayer, s'il le fallait. Quelques minutes plus tard, nous abordions.

« Les Amazones attendaient, silencieuses, étonnées, nullement hostiles. A moitié distance, je commandai halte à mes hommes, et continuai de m'avancer seul, en parlementaire. Le langage des gestes, étant le seul possible, ce fut celui que j'employai, m'efforçant de faire comprendre que nous n'étions pas des ennemis, bien au contraire, et j'eusse réussi sans aucun doute au nom de l'humanité, au nom de la France. Mais l'Espagnol Yanèz ne me le permit pas...

« Tout à coup, au moment même où le rapprochement s'opérait, les couleuvrines tirèrent à mitraille... J'entendis le plomb siffler à mes oreilles, et ma première pensée fut celle-ci : « Il a donc voulu se défaire de moi! » Ah! c'est que depuis quelques heures, en présence de ce nouveau monde, j'avais lu dans ses yeux la convoitise et la jalousie. Une jalousie espagnole.

« Mais ne nous appesantissons pas sur ce premier grief. Un miracle m'avait préservé... Plusieurs cadavres gisaient dans l'herbe... Le reste de la troupe s'enfuyait épouvanté... Vainement, je tentai de rejoindre ou de ramener les guerrières. Elles avaient disparu dans la forêt.

« C'eût été folie que nous y engager à leur poursuite... Déjà des flèches nous arrivaient... Je donnai le signal de la retraite.

« Au moment où nous remontions dans notre barque, des coups de feu, des clameurs retentirent sur l'îlot... Les baigneuses s'y étaient tout d'abord réfugiées, cachées... A l'explosion des couleuvrines, un cri d'effroi les avait trahies... Yanèz Pinzon, les attaquait, les massacrait sans pitié.

« Quand je survins, mais trop tard, une seule créature restait vivante, une enfant, celle que nous venons de laisser avec Marcel.

« Tout porte à croire que c'était une des reines, une des divinités du pays... Ses gardiennes avaient bravement combattu pour la défendre... Rappelle-toi, frère, les riches étoffes qui parent ma cabine, regarde les diamants contenus dans ce coffret, ce sont leurs dépouilles... Pinzon prétendit me les disputer... J'eus raison de son insolence, et l'accablai de reproches. Il avait cru, allégua-t-il pour sa justification, que les autres m'attaquaient.

« Cependant, des représailles étaient à craindre... Je profitai de l'ébe pour redescendre le fleuve... Il était temps; déjà des pirogues, chargées de sauvages au teint cuivré, se détachaient de la rive et nous criblaient d'une grêle de traits... Heureusement, nous avions pour nous la brise et le courant.

« Le *Saint-Pierre* distança cette nuée de vengeurs... Je me dirigeai vers l'autre rive, où nous abordâmes vers l'embouchure... Elle est bien autrement large que je ne l'avais supposée d'abord... Un vrai bras de mer.

Je m'abouchai sans peine avec une autre peu-

plade, inoffensive et bienveillante, dont j'obtins moyennant une partie de ma pacotille, des grains et de la viande séchée, ces pépites et cette poudre d'or, quelques échantillons de bois, celui surtout d'un arbre magnifique et qui croît en abondance dans ces parages. Les naturels du pays l'appellent *Brésil.* Notre petite prisonnière, quand ces deux syllabes frappèrent son oreille, se désigna elle même : Brésilia ! Brésilia ! C'est ainsi que nousavons appris son nom (1).

« Mais il fallait songer au retour. Le sang versé porte malheur. Tout se mit contre nous, les flots et les vents. Aujourd'hui le calme, demain la tempête. Je dus relâcher à l'Ile-de-Fer, puis aux Canaries. La trahison de Yanèz devenait manifeste. Je l'avais surpris déchiffrant mes notes et mes calculs qu'il venait de dérober. Il a voulu plus tard, nous en avons les preuves, il a voulu faire échouer le navire sur les côtes d'Espagne, dans l'intention d'attribuer à son pays, à lui-même, l'honneur et les avantages de ma découverte. Enfin, par ses suggestions perfides, un complot, dont il était l'âme, se tramait à mon bord, et j'en eusse été victime sans l'énergique dévouement de Jean-Louis, qui, sur mon ordre, se saisit du traître et l'enchaîna dans la fosse aux lions. Jamais cette cage ne fut mieux nommée, car il s'était débattu comme une bête fauve.

« Je me résume. Cette terre que je n'ai fait qu'entrevoir est immense, peuplée, d'une incroyable richesse. Une des grandes nations maritimes de l'Europe pourrait seule la conquérir ou du moins en prendre possession. Ce sera sa fortune et sa gloire. Il faut que ce soit la France.

« Mon avis est que nous partions sans retard pour aller l'offrir au Roi. Hâtons de régler le compte des associés qui, pour des sommes peu importantes, avaient concouru à l'entreprise. Je souhaite, Mathias, que nous en devenions les seuls maîtres... après Dieu ! »

. . . .

L'armateur répondit :

— J'avais prévenu ton désir, frère, et racheté les créances de ceux qui doutaient de toi... Personne n'a plus le droit d'intervenir... Allons payer les matelots, et juger l'Espagnol. Oui, le temps presse... Nous partirons dès demain... A ce soir, Thérèse !

Et, par une autre issue, les deux frères sortirent.

V

LA REINE DES AMAZONES

Une reine de sept ans. Une petite reine déjà détrônée, toute dépaysée, toute sauvage.

Cependant, son long séjour dans la cabine du *Saint-Pierre* avait été pour elle une première initiation à la vie européenne. Les soins, les bontés du capitaine, qui la traitait paternellement, en étaient arrivés, non sans peine, à la radoucir, à l'apprivoiser quelque peu. Certaines habitudes ne l'étonnaient plus ; elle avait appris quelques mots de français.

(1) Le nom de l'arbre devint aussi celui de la contrée. C'est au Brésil qu'avait abordé Cousin. Le fleuve dont il parle, c'est le fleuve des Amazones.

Rien d'intelligent, mais rien de farouche, comme cette fillette. La première fois qu'on lui permit de monter sur le pont, elle s'était jetée à la mer, elle avait nagé vers sa patrie, vers son royaume. C'était dans des parages infectés de requins. Robert lui-même avait sauvé la fugitive ; il s'était efforcé de lui faire comprendre le péril qu'ils venaient de courir tous les deux. Du geste, du regard, elle avait clairement répondu :

— Qu'importe la mort ?... Avant tout la liberté !...

Une consigne de plusieurs jours s'en était suivie, durant lesquels se démontra de reste l'impossibilité de sa délivrance. Elle finit par répéter ce mot du capitaine :

— Loin ! trop loin !

Elle se résignait, mais à la façon de ces oiseaux captifs qui ne cherchent plus à se briser la tête contre les barreaux de leur cage. Une morne tristesse l'accablait. On eût dit qu'elle allait mourir.

Au regret de l'avoir capturée, son gardien redoubla d'égards et de tendresse. Il parvint à la raminer par cet espoir qu'on retournerait un jour là-bas... bientôt... qu'il fallait avoir patience.

Elle allait mieux quand le navire arriva. Sortir de la cabine, n'était-ce pas ce qui s'appelle de nos jours une commutation de peine. Cette chambre dans laquelle on l'avait apportée, c'était une nouvelle prison, mais agrandie, plus lumineuse et plus riante. Et puis il y avait là Marcel, qui, tout de suite, dès le premier coup d'œil, avait fait la conquête de la prisonnière.

Il le méritait, parbleu ! Figurez-vous un adolescent pourvu de tous les attraits de la juvénilité normande. Une chevelure d'or, de beaux yeux bleus, le visage avenant, la fraîcheur même. Avec cela, gracieux, leste et gai. Tant d'enjouement et de bienveillance dans le sourire que sa future compagne s'était dit aussitôt :

— Voilà un ami !

Elle lui plut également. Il s'approcha, l'aidant à se débarrasser du manteau qui l'enveloppait encore, à se tenir debout contre le dossier de la haute chaise dont les sculptures l'encadrèrent.

— Mais est-elle donc mignonne et gentille ! murmura le jeune garçon.

La bambine devina bien que c'était un compliment. Elle riait.

Lui de même. Il la toucha du bout du doigt en redisant, sur le mode interrogatif, ce nom qui venait de le frapper au passage :

— Brésilia ?...

Elle inclina sa jolie tête affirmativement. Puis, d'un coup d'œil et d'un signe facile à traduire :

— Et toi ? questionna-t-elle.

— Marcel, répondit-il.

Comme afin de se graver dans la mémoire ces deux syllabes qui lui semblaient des plus harmonieuses, elle répéta plusieurs fois :

— Marcel ! Marcel ! Marcel !

Il lui tendit les bras, elle lui jeta les siens autour du cou, de telle sorte qu'il n'eut qu'à rapprocher les mains pour qu'elle se trouvât commodément assise à la hauteur de sa ceinture.

Ce fut ainsi que, la transportant çà et là, il fit le tour de la vaste chambre où se trouvait rassemblé tout le luxe bourgeois d'alors. Étrange et curieux

spectacle pour cette enfant de la nature, qui ne connaissait encore des merveilles de la civilisation que la cabine du *Saint-Pierre!* Meubles, lambris, tentures, les moindres accessoires, tout l'étonnait. Elle désira grimper sur le bahut que surmontait un miroir d'acier poli. Quel surprise d'y retrouver son image!... Un grand lit-parade à colonnes, à baldaquin, qui ne servait guère qu'aux hôtes de distinction, attira son regard. « Pourquoi faire? » demandait-il. Marcel ferma les yeux et pencha la tête en murmurant : « Dormir!... » Brésilia voulut s'y coucher, s'y rouler... Un instant plus tard, elle jouait avec la quenouille et le rouet de dame Thérèse, que Marcel avait mis en mouvement... La toilette n'était qu'à deux pas. Il s'arma du peigne, il en démontra l'emploi sur ses cheveux blonds, puis sur les cheveux noirs de la petite sauvagesse, mais elle s'enfuit aussitôt, bondissant jusqu'à la fenêtre. Elle n'avait pas encore regardé au dehors. Quel tableau! Quel panorama! Ce n'étaient plus des pirogues ou des huttes, mais de hautes maisons une ville... un port... des voiles et des bateaux de toutes formes, de toutes couleurs... L'encombrement, l'animation du quai... Partout des marchandises... Une grue, de ce côté... De l'autre, la mâture... En face, le faubourg et les remparts du Pollet... Çà et là des cabarets, des chariots, des cavaliers. Au lointain, l'église, dont toutes les cloches sonnaient leurs carillons de fête. La foule, enfin, la foule mise en émoi par le retour du navire et qui grossissait encore pour assister au débarquement des matelots... Pas une classe de la population normande qui ne s'y trouvât représentée... voire même la campagne, par les grands bonnets des Cauchoises, et la garnison, par quelques casques empanachés, par quelques cuirasses étincelantes.

Nous renonçons à peindre l'émerveillement de Brésilia. Elle n'avait pas assez de ses grands yeux pour tout voir. Elle se retournait vers Marcel, lui désignant ceci, le questionnant à propos de cela. Et c'étaient des surprises, des battements de mains, des rires et des cris de joie. Tout lui semblait nouveau, curieux, amusant, jusqu'aux losanges de verre que traversait son regard et que sa main faillit briser.

Tout à coup, dans les groupes, une bousculade se produisit, accompagnée de violentes exclamations. La petite reine eut peur; elle se rejeta dans les bras de Marcel, qui, tout fier de son gracieux fardeau, se mit en devoir de le porter jusqu'à l'autre bout de la chambre où, depuis un instant, venait d'apparaître Thérèse.

Elle regardait la jeune étrangère en se disant :

— Notre fille aurait cet âge!

Son neveu la lui présentait. Mais Brésilia ne l'entendait pas encore ainsi. Elle lui glissa dans les mains; elle s'enfuit, cherchant à se cacher derrière les rideaux.

Marcel, au lieu de la poursuivre, continua de se rapprocher du siége occupé par sa tante. Il l'embrassa, tout en affectant d'autre part le mécontentement, l'indifférence. La fillette revint d'elle-même; elle lui prit la main, elle le contraignit à se retourner vers elle et, toute chagrine à son tour, par son expressive mimique, elle lui demanda :

— Qu'as-tu?... Que t'ai-je fait? Que faut-il faire pour que tu me pardonnes?

En lui montrant Thérèse, il répondit, mais par le geste et le regard bien plus encore que par la voix :

— L'embrasser! l'aimer! Elle est bonne! bien bonne! Une mère!

Brésilia paraissait comprendre. Elle avançait, elle avançait toujours vers celle qui lui tendait les mains, la trouvant de plus en plus charmante.

L'enfant, par un bond léger, lui sauta sur les genoux. Ses deux bras l'enlacèrent. C'était la taille, le poids, la douce chaleur, le cher frémissement de la fille qu'elle avait perdue.

— C'est ma mère! dit Marcel, et ce sera la tienne aussi... Donne-lui ce nom comme je le lui donne...

Et, soufflée par le garçon, la fillette répéta :

— Mère!... mère!... ma mère!...

Il y avait une année que la pauvre femme ne s'entendait plus appeler ainsi. Elle pressa l'enfant contre son cœur, elle fondit en larmes.

Puis, les caressant tour à tour :

— Je vous aimerai bien tous les deux! fit-elle. Vous serez ma consolation... mon espoir... Reprends ta sœur, Marcel. Il faut que je m'habitue... Ça me fait trop de mal!... Ne vous attristez pas de mes pleurs... Jouez! jouez, mes enfants... je vous regarde...

Ils obéirent, et la promenade à travers le mobilier recommença.

La petite reine fit halte devant le prie-dieu, qu'elle n'avait pas encore remarqué. Sa pantomime sollicitait une explication. Marcel s'agenouillant, les mains jointes et les yeux levés vers le crucifix :

— Dieu!... lui dit-il.

— Non! répliqua vivement la jeune idolâtre. Dieu... le voilà!

Elle désignait le rayon doré qui pénétrait par la fenêtre :

— Quoi! le soleil?

— Oui!. . moi, sa fille!

Thérèse, dont la piété chrétienne était devenue plus ardente encore depuis son malheur, se dit aussitôt :

— C'est une âme à sauver!

VI

RÈGLEMENT DES COMPTES

Retournons à bord de la hourque.

Des voiles, disposées autour du tillac, le transforment en une sorte de prétoire impénétrable aux regards de quiconque n'est pas admis sur le pont du navire.

La paye se termine. Mais tout le monde est resté là. Il s'agit de juger l'Espagnol.

Mathias Cousin, l'armateur, prend place au banc de quart. A ses côtés, comme assesseurs, deux anciens capitaines au long cours. Les deux plus vieux matelots du bord complètent ce tribunal, dont l'arrêt doit être ratifié par tout l'équipage.

L'accusé comparut. C'était un homme jeune encore, de petite taille, maigre et nerveux, le teint basané, les cheveux noirs, les yeux noirs. Son profil rappelait celui des oiseaux de proie. Cependant, rien de laid, rien de vulgaire. Un audacieux. Toute la fierté de sa race.

— Vincent Yanèz Pinzon, débuta le président,

lorsque tu fus admis dans la marine dieppoise, on te donna connaissance des lois et franchises qui la régissent à l'égard des étrangers. Ai-je dit la vérité, réponds?

D'une voix rauque, l'Espagnol articula dédaigneusement ces quelques mots :

— Celui-là seul peut se défendre qui est libre!

— Soit!... fit Mathias, on va te délivrer de tes chaînes.

Et, lorsque cet ordre fut exécuté :

— La justice, reprit Mathias, impose à l'armateur siégeant comme juge, l'obligation d'avoir payé l'étranger mis en cause. Voici l'argent qui t'est dû. Nous attendrons que tu en aies vérifié le compte.

Yanèz eut un mouvement pour refuser la bourse de cuir que lui présentait Jean-Louis. Mais se ravisant, et sans avoir daigné l'ouvrir, il la fit disparaître dans la poche de son haut-de-chausse.

Le président, se retournant alors vers son frère :

—Capitaine, lui dit-il, expose maintenant tes griefs.



Le jugement. Dessin de Gilbert.

Ils sont déjà connus du lecteur, ordres méconnus, cruautés envers les naturels d'une terre où l'on avait abordé, abus de confiance à l'égard des notes secrètes de son supérieur, tentative d'échouement sur la côte d'Espagne, menées ténébreuses et poussant à la révolte d'une partie de l'équipage.

Ce réquisitoire fut modéré, laconique. Il fallait que le but inavoué de l'expédition restât dans l'ombre.

L'Espagnol le savait bien. Un sourire effleurait sa lèvre hautaine.

Quand l'armateur lui demanda ce qu'il prétendait alléguer pour sa défense.

— Rien ! dit-il, et je crois qu'on m'en saura gré. Chacun pense à la gloire, à l'intérêt de son pays. Je ne suis pas Français, moi... je suis Espagnol.... voilà tout mon crime...

Mathias se leva, adressant la parole à l'auditoire :

— Vous avez entendu. Tous, vous avez été les témoins des méfaits de l'accusé... Quelques-uns même ont failli devenir ses complices. — Il les avait séduits par de perfides promesses, il les entraînait à l'insubordination. Votre capitaine a fait preuve d'indulgence ; il nous garantit que de tels manquements au devoir ne se renouvelleront plus... soit! mais les enfants du port de Dieppe sont les seuls qui doivent compter sur notre pardon...

Çà et là, pendant cette mercuriale, quelques têtes s'étaient courbées, quelques fronts avaient rougi, dénonçant à la fois la faute et le repentir.

— Si quelqu'un veût plaider la défense, dit le président, qu'il s'approche ?

Personne ne bougea.

— Vous ne trouvez donc pas injuste que le règlement soit appliqué ?

Personne ne répondit.

Après que les juges se furent consultés, Mathias prononça cet arrêt :

— Vincent Yanèz Pinzon, je te déclare indigne de servir dans la marine dieppoise, et je t'en bannis à tout jamais, dès aujourd'hui, dès ce soir... Ainsi le veut notre loi... Ne réclamais-tu pas la liberté ?... nous ne te retenons plus... Va-t-en !...

Les rangs s'ouvrirent pour lui livrer passage. Il disparut, mais non sans ce dernier adieu à Robert :

— Qui sait? nous nous reverrons peut-être un jour !

Les matelots aussi se trouvaient libres. Ils s'empressèrent d'en profiter.

Le capitaine resté seul avec l'armateur lui dit :

— Tu as entendu sa menace. Il faut nous hâter, frère...

— Je vais tout disposer pour notre départ, répondit Mathias. Va devant... je te rejoins...

Robert retrouva Thérèse avec les deux enfants. Le tiroir contenant les chères reliques de sa fille s'était rouvert pour Brésilia, qui, vêtue maintenant à l'européenne et des jouets entre les mains, commençait à se montrer reconnaissante envers celle qui allait lui servir de mère.

La fille adoptive coucha dans le berceau de la fille morte. Elle y dormait encore à l'aube du lendemain, quand Mathias et Robert, montés sur deux bidets normands, s'éloignèrent au petit trot par la route de Paris.

Ch. Deslys.

(La suite à la prochaine livraison.)

ÉTUDES MORALES

LA BELLE-ARTHÉMISE (1)

Madame Letourneur reprit le chemin de la maison, l'esprit calme et le cœur joyeux. Ce n'était qu'une séparation de trois mois au bout desquels elle devait revoir son fils, heureux d'un bonheur si longtemps rêvé, et renouer le cours interrompu de la douce vie de famille d'autrefois.

Sa conscience ne lui reprochait rien. Elle pensait avoir bien et sagement agi. Aussi avait-elle le sourire sur les lèvres lorsqu'elle entra dans la salle à manger où l'attendait M. Letourneur.

— Comme vous rentrez tard, ma chère amie, lui dit-il doucement, d'une voix tremblante encore, mais que, à force d'énergie, il était parvenu à maîtriser cependant.

— Oui... c'est vrai, répondit madame Letourneur, un peu tard... Nous n'en dînerons que mieux.

— Mais... Raymond n'est pas là ?

— Raymond ne dînera pas avec nous, ce soir.

— Ah !... chez qui dîne-t-il ?

— Mais, je ne sais... il ne m'en a rien dit.

Madame Letourneur mettait quelque malice à intriguer son mari, et ne voulait l'amener que par degrés à la découverte de la vérité.

— Ah ! fit M. Letourneur d'un air indifférent.

— Peut-être même ne sera-t-il pas de retour pour le déjeuner de demain matin.

— Ah !

— Son absence pourrait se prolonger.

— Ah !

— Plus que nous ne le pensons.

— Est-il donc allé bien loin, demanda M. Letourneur comme il aurait demandé : « Quel temps fait-il ? »

— Oui, mon ami.

— Ah !... et où cela ?

— A Rio de Janeiro.

Abasourdi par ce nom qui lui tombait à l'improviste sur le cœur et qui avait résonné dans tout son être comme un coup de cloche dans les profondeurs d'une cathédrale, M. Letourneur leva sur sa femme un regard empreint d'un tel effarement qu'elle se demanda, si, à son insu, la faute qu'elle avait commise n'était pas plus grave qu'elle ne le pensait.

— A Rio ! répéta M. Letourneur, dont les mains tremblaient convulsivement.

— Oui, mon ami, pardonnez-moi si...

— A Rio ! Mais comment ?

— Il s'est embarqué ce soir... sur la *Belle-Arthémise.*

Certes, à quelque explosion de surprise et de colère que pût s'attendre madame Letourneur, l'effet de ce mot la terrifia.

M. Letourneur s'était dressé d'un bond, les poings crispés et s'était élancé vers elle, en s'écriant :

— Malheureuse !

— Mais, mon ami, dit-elle...

— Raymond, votre fils ! le mien ! sur la *Belle-Arthémise* ! Ne vous avais-je pas dit que je m'opposais à ce départ ?... Ne vous avais-je pas défendu ?... Mais c'est épouvantable cela !... Raymond est à bord !... Ah ! Dieu me punit trop cruellement et trop vite !

En parlant M. Letourneur avait saisi une carafe, et, d'un geste violent, l'avait brisée sur le plancher. En proie à une de ces rages folles qui anéantissent jusqu'à la dernière lueur de raison, il arpentait la salle à grands pas, frappant les meubles, déchirant les étoffes, s'arrachant les cheveux !

Stupéfaite, madame Letourneur le regardait. Elle ne comprenait plus. Comment admettre que le simple fait d'une désobéissance dont les suites ne pouvaient être, après tout, qu'un léger froissement d'amour-propre, mît dans un pareil état d'exaspération un homme habituellement calme et doux ?

Les allures mystérieuses de son mari lui revinrent alors à la mémoire, et en même temps, — ce fut rapide comme un éclair, — elle entendit sourdre à son oreille tous les bruits fâcheux qui avaient déjà couru. Mais une telle supposition lui paraissait si

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

odieuse qu'elle ne voulut d'abord chercher qu'en elle-même la cause de cet effrayant désordre moral.

Elle s'approcha doucement de son mari qui venait de tomber, accablé, sur une chaise, et s'agenouillant devant lui :

— Pardonnez-moi mon ami, lui dit-elle. J'ai cru bien faire. Pourquoi ma faute est-elle si grave ?

— Pourquoi ? s'écria M. Letourneur en se relevant violemment.

— Raymond ! son fils! est à bord de la *Belle-Arthémise!* et elle me demande!...

Puis revenant tout à coup sur elle :

— Mais vous ne savez donc pas, lui dit-il...

Il s'arrêta court. L'aveu de son infamie allait lui échapper. Il le comprit, mais trop tard déjà. La vérité s'était brutalement fait jour dans l'esprit de madame Letourneur, qui, s'élançant à son tour vers son mari, le regard menaçant, les poings crispés, lui dit :

— Ce serait donc vrai ! la *Belle-Arthémise !...*

Et comme Letourneur ne répondait pas, elle le prit à la gorge en lui criant :

— Mon fils ! mon fils !

— Martial Pic m'a répondu de la vie de l'équipage, dit rapidement M. Letourneur, effrayé de l'expression d'angoisse qui se peignait sur les traits de sa femme.

— C'était vrai ! dit-elle.

Et elle tomba de toute sa hauteur, évanouie sur le plancher.

Lorsqu'elle reprit connaissance, son premier mouvement en apercevant M. Letourneur qui, penché sur elle, épiait son retour à la vie, fut un mouvement de répulsion. Elle s'écarta brusquement et se jeta en arrière. Cet homme qu'elle avait aimé pendant vingt ans lui faisait horreur. Cinq minutes après, il lui fit pitié.

L'altération de ses traits, les larmes qui coulaient de ses yeux et qu'il ne songeait pas même à essuyer, attestaient une si profonde douleur, un remords si vrai, que machinalement elle étendit sa main et la lui donna.

La réflexion était venue d'ailleurs. Si coupable qu'il fût, M. Letourneur ne pouvait encourir toute la responsabilité du danger qui menaçait Raymond. Elle en avait sa large part; et la punition du ciel frappait à la fois les deux coupables.

Bien qu'ils n'eussent encore échangé aucune parole leur pensée à tous deux s'était concentrée sur le même point.

— Il reviendra, dit M. Letourneur, vous le reverrez

Et, en pleurant, à mots entrecoupés, il fit tout entière la confession du honteux marché conclu entre Martial Pic et lui; marché dont la sauvegarde de l'équipage était la première sanction.

— Il reviendra... qui sait? murmura la pauvre mère.

Puis, se relevant tout à coup :

— Et s'il revient, ajouta-t-elle, que trouvera-t-il ici ? le déshonneur !... Mieux vaudrait qu'il ne revînt pas !... L'oncle François ne lui donnera pas sa fille ! car vous ne pouvez pas compter que tout cela reste ignoré ?

— Mais....

— Je le sais, moi! Si je ne parlais pas, je deviendrais votre complice !

— Au nom du ciel !

— Et le pauvre enfant, lorsqu'il arrivera, la joie au cœur, se heurtera misérablement à cette horrible désillusion.

— Ah! si je pouvais la lui épargner !

M. Letourneur se mettait à la discrétion de sa femme. L'exaltation du premier instant de désespoir était passée ; sa conduite lui apparaissait telle que sa conscience la lui avait montrée d'abord : vile, infâme et lâche ! Il ne souhaitait plus rien que de sortir, s'il en était temps encore, de la boue dans laquelle il s'était volontairement plongé. Aussi, quand madame Letourneur lui en eut ou plutôt crut lui en avoir trouvé le moyen, s'empara-t-il avidement de la planche de salut qu'elle lui tendait.

Sur son conseil, il alla, le jour même, trouver les directeurs des compagnies qui avaient assuré la *Belle-Arthémise* et leur fit entendre que, en présence des bruits fâcheux colportés sur lui dans la ville, la prévision d'un sinistre lui apparaissait comme un danger sérieux pour sa considération, et que, tout compte fait, il préférait un désastre financier à un désastre moral. Il venait au-devant de la calomnie et s'offrait à résilier les engagements pris. Il en exigeait au besoin l'annulation.

Les directeurs, de leur côté, alléguant l'inviolabilité du contrat, se firent plus grands seigneurs que lui, et affectèrent de trouver quelque exagération dans sa conduite. Il était trop tôt pour se défendre puisqu'on ne l'attaquait pas encore.

Bref, les choses restèrent en l'état, comme on dit, et M. Letourneur ne gagna rien à cette démarche que d'avoir éveillé des soupçons qui ne seraient peut-être venus à l'esprit de personne. On ne vit dans ses offres que le trouble d'une conscience peu sûre d'elle-même et qu'un jalon posé en prévision d'un procès au cours duquel l'accusé pourrait dire :

— J'ai proposé l'annulation du marché. On ne l'a pas acceptée. Si j'avais voulu spéculer je n'aurais pas moi-même sacrifié mes chances de gain.

De l'adresse et rien de plus.

Pour madame Letourneur, c'était au contraire un grand pas dans la voie de la réhabilitation. A supposer que, après le sinistre, les fonds fussent versés par les Compagnies, M. Letourneur n'avait plus qu'à s'en dessaisir en faveur de quelque établissement de bienfaisance. La réparation suivait de trop près la faute pour que le pardon et l'oubli se fissent attendre.

Il faut le dire, d'ailleurs, ce n'était là que la moindre de ses préoccupations.

Raymond d'abord, Raymond avant tout. Malgré les promesses formelles de Martial Pic, le danger était grand. Un équipage réfugié dans un canot en pleine mer, peut, selon les cas, avoir à lutter contre les éléments, contre la soif, contre la maladie, contre la faim ! Que deviendrait le pauvre Raymond au milieu de ces matelots grossiers, rendus farouches et cruels peut-être par la souffrance ? Quelles sinistres pensées ne devaient pas éveiller dans le cœur d'une mère les tableaux effrayants que lui traçait son imagination pendant les interminables journées d'attente, pendant les longues nuits sans sommeil ?

Pour M. Letourneur comme pour sa femme, tout s'était évanoui dans cette préoccupation

unique. Il ne songeait plus à rien de l'avenir qu'à ceci : Raymond reviendra-t-il?

A force de l'espérer, il avait fini par le croire. Il se fiait à la longue expérience de Martial Pic, à l'habileté que déploient dans les opérations de ce genre les misérables de son espèce. Il comptait que cet homme prendrait ses mesures pour faire sombrer le navire à proximité des côtes et qu'il tiendrait sa parole en ramenant sain et sauf tout l'équipage.

Les jours succédaient aux jours et aucune fâcheuse nouvelle n'était encore parvenue au Havre.

Partie le 29 août, la *Belle-Arthémise* devait avoir — en un mois — parcouru la distance du Havre à Rio ; et l'on n'avait pas eu de ses nouvelles. Elle était sans doute arrivée à bon port. Quelque circonstance imprévue avait peut-être empêché Martial Pic de mettre son projet à exécution.

On en arrive facilement à se tromper soi-même sur ce que l'on désire si ardemment. Six semaines après le départ du navire, M. et madame Letourneur en étaient venus à ne plus douter de son heureuse traversée. Dieu, dans sa miséricorde, n'avait pas voulu que l'épouvantable chose s'accomplît.

Jusque-là, ils n'avaient pas un seul jour manqué d'aller aux renseignements dans toutes les agences, au télégraphe, à la poste. Ils n'avaient pas laissé entrer un bâtiment dans le port sans interroger le capitaine et les passagers. Ils cessèrent tout à coup ces démarches qui leur paraissaient inutiles désormais. Ils restèrent chez eux confiants, presque calmes. Cette secousse, en effet, dans laquelle pouvait s'engloutir tout leur bonheur domestique n'avait pas été si violente qu'il ne leur restât quelque chance d'en retrouver les débris. Certes, il n'y avait plus entre eux cette complète communion d'idées que donne une confiance réciproque. Pour sa femme, M. Letourneur était [tombé de son piédestal d'homme irréprochable ; pour lui sa femme était presque un juge, et dans son indulgence même, il y avait trop de pitié pour que son amour-propre n'en souffrît pas. Mais avec des concessions de part et d'autre, on pouvait espérer encore cacher aux yeux de Raymond, quand il reviendrait, les traces de l'orage qui, en son absence, avait à demi avragé la maison paternelle.

On était au commencement d'octobre. Trois mois pleins s'étaient donc écoulés depuis le départ de la *Belle-Arthémise*, et ce retard, qui aurait dû surprendre et inquiéter madame Letourneur, la rassurait pleinement au contraire. Il lui semblait impossible, dans le cas où Martial Pic aurait mis son projet à exécution, qu'un si long temps se fût écoulé sans que la nouvelle en parvînt au Havre. Et elle attendait presque patiemment.

Peut-être, dans ce calme, y avait-il un peu d'abattement. Mais elle n'en trouvait pas moins un certain charme à s'abandonner aux rêveries que lui apportaient les mugissements de la mer devenue, à l'approche de l'automne, plus grondeuse et plus menaçante. Au delà de ces brouillards opaques qui lui fermaient l'horizon, sa pensée, toujours en éveil, cherchait et savait trouver l'être adoré qu'elle se figurait déjà en route pour le retour et dont elle sentait presque les baisers sur ses joues et sur ses lèvres.

Nous avons dit que M. et madame Letourneur sortaient peu. M. Letourneur, ayant pour ainsi dire laissé toutes ses affaires en suspens, ne faisait même plus à la Bourse que de rares apparitions. Rien de surprenant donc à ce qu'une nouvelle arrivée au Havre leur fût ignorée alors que toute la ville s'en occupait.

Un navire venant de Montevideo était arrivé le 8 octobre, apportant les nouvelles suivantes :

Par 10° lat. S. et 35° long. E, le 4 août, au point du jour, on avait aperçu en pleine mer des épaves nombreuses, dont quelques-unes avaient été recueillies, et qui attestaient un désastre récent. Ces épaves provenaient du trois-mâts la *Belle Arthémise*. On n'en pouvait douter. Une partie de l'arrière émergeant encore de l'eau, ce nom y avait été lu par le capitaine lui-même, qui ne voyant aucune trace de l'équipage, ni personne qu'il pût sauver, avait continué sa route.

Ce bruit, dès qu'il se répandit dans la ville, y sema la consternation, puis bientôt l'indignation et la colère. On se souvint que la *Belle-Arthémise* avait été assurée pour une somme que l'on était en droit de présumer supérieure de beaucoup à sa valeur réelle. On se rappela, pour la commenter contre lui, la démarche faite par M. Letourneur dans le but d'annuler le contrat, et pour tout le monde, il fut acquis dès lors que le malheureux, pour faire face à une situation embarrassée, n'avait pas reculé devant une escroquerie qui devenait un crime, puisque l'équipage avait péri.

Des groupes s'étaient immédiatement formés çà et là, dans les rues et sur les quais. Ces groupes avaient grossi, et on n'y parlait de rien moins que d'aller, séance tenante, mettre au pillage l'hôtel de M. Letourneur. L'autorité dut intervenir et disperser la foule.

Mais la pression de l'opinion publique se faisait si violemment sentir que M. de Monvilliers, juge d'instruction au parquet du Havre, quoique fort lié avec l'armateur, s'était vu dans la nécessité d'ouvrir une enquête. Les préliminaires de ce travail ne lui avaient pas permis d'en avertir immédiatement Letourneur, et il ne s'était pas encore présenté chez lui, lorsque parurent le lendemain, dans le *Moniteur du Commerce*, les lignes suivantes :

« La *Belle-Arthémise* est perdue corps et biens. Il n'y a plus à en douter. On est sans nouvelles de l'équipage qui a vraisemblablement péri jusqu'au dernier homme. Un pareil désastre n'aurait éveillé ici que l'écho d'une douloureuse surprise si des précédents fâcheux n'avaient justement soulevé l'opinion publique, et désigné à toute la rigueur de la justice l'homme qui, pour réaliser un bénéfice illicite, n'a pas craint de sacrifier la vie de ses matelots, et de compromettre à la fois la sécurité et la dignité commerciale de notre ville. Nous regrettons d'avoir si longtemps fermé les yeux sur des agissements dont le but était malheureusement trop clair. Mais on nous assure que justice sera faite. Le parquet est saisi de l'affaire. Nous tiendrons nos lecteurs au courant. »

M. Letourneur recevait le *Moniteur du Commerce*, qu'il avait l'habitude de parcourir le matin en déjeunant. Il lisait tout haut à sa femme les nouvelles qui pouvaient l'intéresser, elle aussi.

Ce matin-là, ils se sentaient tous les deux le cœur et l'esprit reposés. L'espérance qui les soutenait parlait plus haut encore que de coutume; il semblait que toutes les craintes se fussent évanouies; et lorsque M. Letourneur déplia son journal pour y chercher l'article « Nouvelles du jour », ce fut sans appréhension et le sourire aux lèvres — il n'y pouvait rien trouver que d'heureux.

— Ah! ah! s'écria-t-il tout à coup joyeusement.

— Qu'y a-t-il? demanda madame Letourneur avec anxiété.

— Écoutez ma chère amie : — «La *belle Arthémise*...

M. Letourneur s'arrêta brusquement, la bouche ouverte, les yeux hagards, les mains tremblantes.

— Mais qu'y a-t-il donc? lui demanda une seconde fois sa femme sérieusement effrayée enfin.

Et comme il ne répondait pas, elle lui arracha le journal et lut d'une voix éteinte : «La *Belle-Arthémise* est perdue corps et biens, il n'y a plus à en douter. On est sans nouvelles de l'équipage...» Elle n'alla pas plus loin.



Nouvelles du jour. Dessin de St-E. Gautier.

D'un bond, à demi folle de désespoir et de rage, elle se jeta sur M. Letourneur, qu'elle saisit de ses deux mains à la gorge en lui criant :

— Misérable !... misérable! Vous avez assassiné mon fils pour de l'argent!

M. Letourneur, anéanti, n'ayant plus conscience de ce qui se passait autour de lui, répéta machinalement :

— Pour de l'argent...

Sa femme, suffoquée par les larmes, avait lâché prise; elle était retombée sur sa chaise en murmurant :

— Mon fils !... mon enfant!... on est sans nouvelles de l'équipage!... nous ne le reverrons plus!

Puis, revenant tout à coup menaçante se dresser devant M. Letourneur :

— Et tout cela, reprit-elle, parce qu'il vous fallait de l'argent!... Eh bien, mais... vous allez en avoir de l'argent! et beaucoup!... Vous êtes encore une fois plus que millionnaire!... Les compagnies n'on pas voulu résilier! Parbleu!... le leur avez-vous seulement proposé?

— Je vous jure... bégaya Letourneur?

— Ne jurez pas!... est-ce que je vous croirais!... Et puis que m'importe à moi?... je me soucie bien des compagnies et de vos millions!... C'est de mon fils qu'il s'agit!... de mon fils qui est mort!... et qui vivrait sans votre infamie!

Peu à peu madame Letourneur avait atteint les dernières limites de la colère et de la rage. Elle ne raisonnait plus, sa douleur s'épanchait en reproches amers, écrasants, terribles. Des reproches, elle passa aux menaces.

— Et vous croyez, n'est-ce pas, dit-elle, que tout cela se passera ainsi? que je vous laisserai tranquillement jouir de cette fortune mal acquise?... et qui sait? que j'en accepterai ma part peut-être!... Allons donc!... allons donc!... J'ai le droit de me

venger!... j'ai le droit de vous déshonorer! Vous me faites assez souffrir!

— Qu'allez-vous faire? murmura Letourneur.

— Ce que je vais faire? Je vais aller crier par la ville que vous êtes le meurtrier et l'assassin de mon enfant!... que vous êtes un misérable!... Je vais aller dire aux juges — il s'en trouvera pour m'entendre — que vous vous êtes enrichi par des vols, et que votre place n'est plus ici, mais sur les bancs de la cour d'assises.

— Faites, répondit tristement Letourneur.

Le malheureux pleurait. Sa douleur était aussi vraie et aussi profonde peut-être que celle de sa femme. Il ne songeait pas à lui-même. La menace de cette honte publique l'avait à peine tiré de sa torpeur. L'image de Raymond, son fils à lui aussi, de Raymond livide et le regard terne, se dressait devant ses yeux; sa voix si longtemps caressante lui criait : «Sans toi, je vivrais encore! »

Madame Letourneur n'était pas en état de comprendre ce qui se passait dans ce cœur torturé par le remords. Elle avait à la hâte mis son chapeau, jeté un châle sur ses épaules, et au moment où son mari lui répondait en secouant machinalement la tête :

— Faites.

Elle était déjà dehors.

Sa première idée fut de se rendre chez le juge d'instruction qu'elle connaissait de longue date. S'il y avait eu loin de chez elle jusque chez lui, le grand air sans doute et la rapidité de sa marche l'auraient calmée et lui auraient permis de mieux peser la gravité d'une telle démarche. Mais M. de Monvilliers demeurait à quelques pas des Letourneur; en moins de cinq minutes elle fut chez lui.

Il se disposait à sortir quand elle entra.

— J'allais chez vous, madame, lui dit-il.

— Pour arrêter mon mari, n'est-ce pas? s'écria-t-elle avec une sorte de joie farouche.

— Non! madame, répondit le magistrat, surpris de l'étrange accent de ses paroles, pas encore.

— Et quand comptez-vous donc l'arrêter? demain? après-demain? dans huit jours?... pour qu'il ait le temps de prendre la fuite, n'est-ce pas?

— Mais, madame...

— Je suis venue pour réclamer de vous justice entière et prompte.

— Ah! je comprends... Vous espérez sans doute qu'il sortira des débats vengé d'une calomnie...

— Une calomnie!... Il n'y a pas de calomnie dans tout cela, il n'y a qu'un crime odieux dont je prétends qu'il subisse la peine.

M. de Monvilliers ne revenait pas de sa surprise.

— Réfléchissez, madame, dit-il, à ce que votre témoignage aura d'écrasant dans une pareille affaire. Les charges sont assez lourdes sans que vous les aggraviez en accusant l'homme...

— Qui a tué mon enfant!...

— Que dites-vous? s'écria M. de Monvilliers.

— Mon fils était à bord de la *Belle-Arthémise* et le navire est perdu corps et biens!... et l'on n'a pas de nouvelles de l'équipage... Comprenez-vous?

— Je comprends, en effet, madame, l'étendue de votre douleur. Mais je crains qu'elle ne vous entraîne au delà du juste et du vrai. Peut-être n'y a-t-il dans tout cela qu'un de ces enchaînements fatals comme le hasard se plaît à en nouer. M. Letourneur est peut-être innocent du malheur qui vous a frappée et qui l'atteint comme vous.

— Innocent!... s'écria madame Letourneur. Innocent!... Et c'est vous, un magistrat chargé de le punir, qui cherchez à l'excuser!... Il est coupable... cent fois, mille fois plus que les malheureux que vous condamnez tous les jours, et qui ont, eux, du moins, l'excuse de l'ignorance et de la misère!... Je vous dis qu'il est coupable!... et je vous somme d'écrire sous mes yeux ce que je vais vous dire: J'accuse mon mari, M. Letourneur, d'avoir volontairement, et de concert avec son maître calfat Martial Pic — vous voyez que je précise — fait sombrer en mer un navire qui lui appartenait dans le but d'escroquer plus d'un million aux compagnies qui le lui avaient assuré. Je l'accuse d'avoir, en commettant cette première infamie, causé la mort de mon fils unique, — ce qui est une bien autre infamie!... et je suis prête à signer.

M. de Monvilliers, devant une pareille insistance, avait dû se résigner. En quelques mots il avait résumé la déposition si tristement formelle de madame Letourneur. Il espérait encore qu'au moment de prendre la plume elle se raviserait et rétracterait tout ou partie de ces paroles qui équivalaient à une condamnation pour Letourneur.

Mais il n'en fut rien. Elle prit la plume, signa, et sortit sans même se retourner pour adresser un signe d'adieu au juge d'instruction stupéfait et désolé.

A peine dehors, elle ne se souvenait déjà plus de ce qu'elle était venue faire dans cette maison.

La pensée unique de son fils, un instant chassée par le désir de venger sa mort, avait absorbé toutes ses autres pensées; et, comme il arrive dans les crises violentes, par une de ces interruptions bizarres que jette une grande douleur dans la suite des événements et des faits, cette pensée l'avait reportée à trois jours de là; à l'instant précis où, presque sûre du prochain retour de son fils, elle ne comptait plus que les minutes qui la séparaient de lui.

Pour elle, ce qui s'était passé depuis n'existait pas. La *Belle-Arthémise* n'avait pas sombré. On était sans nouvelles encore et Raymond allait revenir.

L'obsession de cette idée la poussa du côté du port.

Un navire venait d'accoster; un de ces grands paquebots qui faisaient le service régulier entre l'Amérique et la France. Les passagers débarquaient. Madame Letourneur se mit à courir; elle ne voulait pas manquer Raymond au passage, puisque Raymond était là!

C'était une certitude!

Appuyée contre la barrière de bois qui séparait le quai de la passerelle, elle suivit anxieusement des yeux les passagers, un à un, au fur et à mesure qu'ils apparaissaient sur le pont. Elle les vit tous passer devant elle jusqu'au dernier. On retira la passerelle. Le sentiment de la réalité ne lui était pas encore revenu. Il ne lui revint qu'au moment où elle vit le bâtiment s'éloigner du quai pour aller prendre sa place dans le bassin au milieu des autres navires qui attendaient le jour et l'heure d'un nouveau départ.

Alors, elle poussa un cri déchirant et tomba sur

la pierre, à genoux, la tête dans les mains, en sanglotant.

Puis, comme on s'empressait autour d'elle pour la relever, la consoler, l'interroger, — quel supplice ! — elle prit sa course et s'enfuit hors de la ville jusque sur la plage. Elle se mit, tout en courant, à fouiller des yeux l'immensité de cette nappe d'eau qui avait englouti le corps de son enfant. Elle attendait, anxieuse, chaque vague qui venait déferler avec un bruit sourd sur la grève, comme si le gouffre qui lui avait pris son fils vivant ne pût faire moins que de le lui rendre mort.

Elle courut ainsi jusqu'au soir ; puis, brisée de fatigue, comprenant enfin la folie et l'inutilité de ses efforts, elle reprit le chemin de sa maison.

Comme elle en approchait, un cordon de troupes lui barra le passage. Il fallut appeler l'officier et dire son nom. Elle passa.

A sa porte, un nouveau piquet ; dans l'antichambre, un factionnaire. — Elle ne s'était encore pas rendu compte de ce que tout cela voulait dire, lorsque M. Letourneur passa devant elle, nu-tête, escorté de quatre soldats et d'un commissaire ceint de son écharpe. Il marchait la tête basse, pâle et l'air désespéré.

En apercevant sa femme, il fit un pas vers elle, étendit les bras comme pour l'étreindre une dernière fois, et la voyant immobile, froide, inerte, laissa retomber ses mains désespérément et se précipita dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Un instant après, les troupes avaient disparu ; la rue était déserte ; dans la maison, le silence était profond et morne.

Madame Letourneur, sous le poids de cette solitude qui l'enveloppait et qui l'étouffait, comprit enfin toute l'horreur du drame dont elle avait hâté le dénoûment.

Le regret lui en vint-il ? — Peut-être, — mais terne et comme effacé. Toutes ses forces vives étaient épuisées. Elle était en proie à un abattement physique et moral qui ne lui permettait plus de chercher même une ligne de conduite à suivre.

Tout lui était devenu indifférent.

En quelques jours ses cheveux devinrent presque blancs ; son visage prit les tons mats et jaunâtres que donnent, à ceux des religieuses cloîtrées, les macérations du corps et la fixité d'une idée unique.

Elle passait des heures entières sur la terrasse, à regarder, sans le voir peut-être, l'immense horizon qui se déroulait sous ses yeux. Rien ne la touchait plus des bruits du dehors ; rien ne l'arrachait à sa torpeur maladive, pas même le mouvement inaccoutumé qu'apportaient dans la maison les perquisitions qui s'y faisaient presque chaque jour, d'autant plus minutieuses que M. de Monvilliers n'était plus chargé de l'instruction.

Après un rapport sommaire qu'il avait dû adresser au parquet, — la déposition formelle de Mme Letourneur ne lui permettant point de passer outre, — il avait obtenu du procureur du roi qu'un magistrat du parquet de Rouen fût commis à sa place pour suivre l'affaire. C'eût été pour lui un véritable chagrin de consommer la perte d'un homme qu'il avait longtemps aimé, et qu'il ne pouvait se résigner à croire coupable.

Son successeur, comptant sur le retentissement d'un procès dont on parlait déjà dans tous les coins du département, y apportait une activité fiévreuse.

Tous les papiers, tous les livres de Letourneur avaient été saisis et emportés ; on avait fouillé sa maison du haut en bas pour y trouver une preuve de sa culpabilité. — La déclaration de sa femme ne suffisait-elle donc pas ?

Lorsque, après ce premier et déjà long travail, on n'eût rien appris que l'on ne sût déjà, le magistrat instructeur fit appeler M. Letourneur et l'interrogea.

Le pauvre homme, aux trois quarts affolé par cinq semaines de détention et d'angoisses, ne fit que des réponses incohérentes.

Il n'avait déjà plus conscience de l'accusation qui pesait sur lui. Le crime à ses yeux n'était plus la perte de la *Belle-Arthémise* ; c'était la mort de Raymond ! et ce crime-là, c'était le crime de la fatalité ou du hasard, — ce n'était pas le sien ! Aussi sa première parole fut-elle :

— Je suis innocent... Réfléchissez, monsieur disait-il ; ma femme, ma pauvre femme prétend... mais ce n'est pas vrai ! cela ne peut pas être vrai. Monsieur !... songez que j'adorais mon fils et que...

Les larmes lui coupèrent la parole, et lorsque le juge d'instruction, revenant à la charge, prononça le nom de Martial Pic.

— Oh ! le misérable, s'écria Letourneur ; Martial Pic est un misérable !

Il fut impossible d'en rien obtenir autre chose. Ce n'était pas un aveu ; le doute subsistait.

De toute façon, d'ailleurs, l'opinion publique, nous l'avons dit, parlait si haut qu'on ne pouvait laisser l'affaire en suspens. Il fallait une condamnation exemplaire ou un acquittement éclatant.

C'était donc beaucoup par nécessité et un peu par amour-propre que le magistrat du parquet de Rouen cherchait si ardemment la solution du problème qui lui avait été soumis.

N'espérant plus rien d'un homme dont les facultés semblaient à demi annihilées par la violence des secousses qui l'avaient frappé, il fit appeler madame Letourneur pour obtenir d'elle, en même temps que la confirmation de son premier dire, des détails plus précis et plus complets.

Madame Letourneur ne pouvait se soustraire à cette nouvelle épreuve. Elle obéit.

— Persistez-vous, madame, lui demanda le juge, dans vos déclarations au sujet de la perte du navire *la Belle-Arthémise ?*

Madame Letourneur le regarda un instant comme pour se rendre compte de ce qu'il lui demandait et de ce qu'elle devait répondre ; puis, d'un ton calme, froid, glacial :

— Oui, monsieur, oui, dit-elle ; cet homme-là a tué mon fils.

— Expliquez-vous, madame. Ces mots de votre première déposition m'ont déjà frappé. Je ne comprends pas.

— Mon fils était à bord.

— En effet.

— Et mon fils a péri avec l'équipage.

— Monsieur votre fils n'est pas mort, madame ; cette douleur, Dieu vous l'a épargnée. C'est bien assez de celles dont il vous accable.

— Mon fils n'est pas mort?

Madame Letourneur n'était pas sûre d'avoir entendu, d'avoir compris.

— Mon fils n'est pas mort?... Parlez-vous sérieusement, monsieur?... Raymond vivant!

— Je vous l'affirme.

— Comment le savez-vous?

— Parmi les lettres saisies au domicile de monsieur votre mari, j'en ai trouvé une à votre adresse, — décachetée comme les autres, — et que je me serais empressé de vous faire remettre si j'avais pu croire un instant que vous n'en aviez pas pris connaissance. Cette lettre, madame, la voici.

Madame Letourneur arracha des mains du juge d'instruction la feuille de papier qu'il lui présentait, y jeta les yeux et poussa un cri de joie.

C'était bien l'écriture, c'était bien la signature de son fils!

Raymond vivant! — Elle n'y croyait pas encore; — et elle en tenait la preuve dans sa main! Elle la lisait de ses yeux!

« Chère mère adorée, c'est d'Alagoas (Brésil), que



Chez le juge d'instruction. Dessin de St-E. Gautier.

je vous écris... La *Belle-Arthémise* n'existe plus; et si je bénis Dieu de m'avoir miraculeusement sauvé de ce désastre, c'est que ma vie est votre vie, et que vous seriez morte de ma mort. Nous ne sommes que deux survivants de tout l'équipage, le second du navire et moi. Comment avons-nous échappé au sort de nos misérables compagnons? Je ne puis le dire. Je ne le sais pas moi-même. Je ne me souviens de rien. Dieu a fait un miracle pour vous. Qui épargnerait-t-il s'il vous frappait? Ma pensée est pleine de vous, n'est pleine que de vous, et si je n'ai pas repris le chemin de la France avec le navire qui emporte cette lettre, c'est que je tiens d'abord à ne pas abandonner le second de la *Belle-Arthémise* qui m'a bien un peu sauvé la vie, et aussi, vous le dirai-je, à ne pas revenir sans ramener auprès de vous celle qui doit être votre fille, et le brave oncle François dont mon cher père, — que j'embrasse, — dit tant de mal et pense tant de bien. Vous me savez vivant; n'est-ce pas une joie assez grande pour que vous me pardonniez ce retard, et l'égoïsme d'un premier amour? Des deux parts que je ferai de mon cœur, la plus large et la meilleure sera toujours pour vous; et si large qu'elle soit cependant, elle n'approchera jamais de celle que vous m'avez faite dans le vôtre, où personne ne trouve de place à côté de moi. Dites à mon père de ne pas se fâcher de ces derniers mots, et embrassez-le bien fort pour les lui faire oublier. — Dans deux mois, jour pour jour, je serai en France. »

Il n'y avait plus à douter. C'était vrai! Raymond était vivant! Dans deux mois, écrivait-il, je serai au Havre; et cette lettre avait plus de sept semaines de date.

Elle allait revoir son fils, l'embrasser, ce jour-là même peut-être, — le lendemain ou le surlendemain au plus tard! Elle allait le couvrir des mêmes

baisers ardents et fous dont elle couvrait le chiffon de papier que ses mains avaient touché !

Elle riait, elle pleurait, elle était folle!

Revoir Raymond ! n'était-ce pas de quoi lui faire tout oublier?

Et ce fut cette pensée cependant qui la ramena brusquement à la réalité de sa situation. Si Raymond vivait, il ne fallait pas, elle ne voulait plus que, coupable ou non, M. Letourneur fût déshonoré.

L'honneur du père, c'était l'avenir et le bonheur du fils.

— Que me demandiez-vous donc tout à l'heure, monsieur? dit-elle soudain au juge d'instruction.

— Si vous mainteniez, madame, vos déclarations premières dans toute leur intégrité ?

— Et qu'ai-je déclaré, je vous prie?

— Que M. Letourneur, de concert avec un nommé Martial Pic, avait tout préparé pour faire sombrer en mer la *Belle-Arthémise*.

— Cela n'est pas vrai.

— Vous l'avez affirmé cependant.

— J'ai menti, voilà tout.



Le retour d'un fils. Dessin de St-E. Gautier.

— Vous l'avez signé.

— J'ai eu tort.

— Vous rétractez donc... ?

— Tout !... Puisque mon fils est vivant, ajouta-t-elle, comme si devant cette raison péremptoire il n'y eût qu'à s'incliner et à s'avouer vaincu.

— Permettez-moi, madame, dit froidement le juge, d'insister sur ce qu'il y a d'étrange...

— D'étrange?... En vérité, monsieur, vous connaissez bien mal le cœur des mères !... Je croyais mon fils mort. Ne devais-je pas accueillir les bruits fâcheux qu'on avait semés ? Mon premier sentiment ne devait-il pas être de me venger de l'homme que, à tort ou à raison, je supposais coupable de cette mort ?... Et n'est-il pas tout simple que, aujourd hui rendue à la raison, je reconnaisse mes torts et m'efforce de les réparer ?

— Cette accusation cependant...

— Est absurde... elle est absurde, monsieur ! Pourquoi mon mari aurait-il voulu la mort de mon fils, qui est aussi le sien?... Car il savait sa présence à bord.

— Le croyez-vous ?

— Demandez-le-lui... confrontez-nous ! Il n'a rien avoué d'ailleurs... N'est-ce pas qu'il n'a rien avoué ? Interrogez-le... Vous verrez que tout cela est absurde.

Quelque peu décontenancé par toutes ces con-

tradictions, le juge avait sonné et donné tout bas à l'huissier un ordre dont madame Letourneur avait compris le sens au mouvement de ses lèvres.

On allait amener son mari pour l'interroger.

Alors, insensiblement, à petits pas, elle s'éloigna de la table où elle s'appuyait, pour se trouver, quand M. Letourneur paraîtrait, précisément contre la porte par laquelle il devait entrer.

Elle avait si habilement manœuvré que le juge d'instruction n'y avait pas pris garde, et que sa défiance n'était pas même éveillée au moment où la porte s'ouvrit.

Avant que les deux gardiens qui amenaient Letourneur eussent fait un mouvement pour l'en empêcher, elle se jeta à son cou, l'étreignit de ses bras, et posant sa tête sur son épaule, comme pour l'embrasser, lui dit rapidement tout bas:

— Raymond est vivant; — niez tout.

Les gardes n'avaient rien entendu.

Raymond vivant! — Ces deux mots avaient, en une seconde, rendu au malheureux Letourneur sa lucidité, sa raison et son énergie. — Niez tout! Pour sauver du désastre la dernière chance d'avenir de son fils, n'était-il pas d'avance absous d'un mensonge?

Pendant plus d'une demi-heure le juge le harcela de questions, habiles, insidieuses : — il les éluda.

— Martial Pic, répondit-il, lui avait en effet proposé ce marché honteux. Mais il l'avait repoussé avec indignation. Il était victime des calomnies de ce misérable.

Martial Pic était mort sans doute, et ne reviendrait pas pour le démentir.

Le procès entrait dès lors dans une phase nouvelle; et le magistrat instructeur n'avait plus qu'un atout dans son jeu.

— Demain ou après-demain, dit-il, nous verrons ce qu'il faut croire de ces allégations. M. votre fils et le second de la *Belle-Arthémise*, — s'il n'a pas succombé, — nous fourniront sans doute sur le sinistre des détails plus précis et qui nous permettront de savoir enfin quelle est dans tout ceci la part du hasard... et la vôtre.

Letourneur fut reconduit dans sa prison; madame Letourneur rentra chez elle

Le danger était grave encore; elle le sentait. Si Raymond, dans le récit qu'il allait faire de ce naufrage n'en fournissait pas une explication qui levât tous les doutes, l'accusation subsistait: l'acquittement pouvait être le dernier mot de cette affaire, mais l'honneur y était compromis. Ce qu'il fallait éviter, c'était le procès lui-même. Il ne fallait pas que Letourneur allât s'asseoir sur les bancs de la cour d'assises.

Il suffisait pour cela d'être la première auprès de Raymond, de le saisir au passage dès son arrivée et de le prévenir.

La *Loutre*, venant de Rio, avait été signalée ce jour-là, et devait entrer le lendemain matin dans le port.

Au petit jour madame Letourneur se leva, s'habilla et voulut sortir;— un factionnaire lui barra le passage. Le jardin avait une issue sur une ruelle habituellement déserte qui aboutisait au quai. Madame Letourneur y courut. Elle était gardée!

Le juge d'instruction avait compris aussi de quelle importance il était que la mère et le fils ne pussent communiquer avant l'interrogatoire qu'il comptait faire subir à celui-ci.

Madame Letourneur était prisonnière chez elle.

Ce fut une épouvantable douleur. Sa dernière chance lui échappait. Letourneur était perdu, condamné! L'oncle François refuserait Marguerite à Raymond! Que deviendrait son fils, ruiné, déshonoré, désespéré?... Et puis, — on exagère les dangers que l'on ignore, — n'était-il pas possible que Raymond fût accusé de complicité, arrêté et condamné lui aussi?

Et ne pouvoir sortir!

Un mot suffisait,— et ne pouvoir le dire!

Pendant une heure elle se creusa la tête pour trouver un moyen d'évasion.— Rien! les murs du jardin étaient trop hauts, les fenêtres sur la rue grillées, les portes gardées!

Elle ne pouvait plus rien, — qu'attendre!

Attendre! Combien de temps? une heure, un jour, un mois?... Quel supplice, quand chaque minute semble durer plus qu'une année!

Le soleil était déjà haut sur l'horizon. Dix fois, madame Letourneur avait, dans sa pensée, suivi pas à pas Raymond. Il avait dû arriver à telle heure. A telle heure, il avait dû entrer chez le juge d'instruction. Y était-il encore? Combien de temps y resterait-il? Devait-il en sortir? Pourquoi n'était-il pas encore là?

Tout à coup la porte s'ouvrit. Madame Letourneur s'élança, jeta un grand cri et tomba presque évanouie dans les bras de Raymond qui accourait en criant:

— C'est moi, mère; c'est moi!

Pendant un long moment, madame Letourneur ne vit que lui, n'entendit que sa voix, mais lorsque, rassurée par ses baisers, bien sûre de sa présence, elle jeta les yeux autour d'elle, un nouveau cri de surprise et de joie lui échappa.

M. Letourneur était là, libre! Il n'y avait plus de factionnaire à la porte! Il était là, causant, comme si rien ne se fût passé, avec son frère et Marguerite.

— Tout est donc fini? murmura-t-elle.

— Tout, mère, dit Raymond. Nous avons fait tomber d'un mot l'échafaudage de cette ridicule accusation.

— La *Belle-Arthémise?*

— A été coupée en deux, la nuit, par un navire dont la nationalité et le nom sont restés inconnus. Mais toute complicité est inadmisssible. Ce juge a bien été forcé de le reconnaître. Et quant au misérable Martial Pic, sur lequel il revenait avec insistance, il n'était plus à bord depuis longtemps.

— Ah?

—Le second jour de la traversée il a été enlevé par une lame et a disparu sans qu'il fût possible de lui porter secours.

Lorsque ces faits, dont l'incontestable véracité avait provoqué la mise en liberté immédiate de Letourneur, furent connus dans la ville, ils y provoquèrent un de ces brusques revirements d'opinion qui sont plus fréquents et plus marqués chez nous que chez tout autre peuple.

Letourneur devint une victime. On prit fait et

cause pour lui. Les plus ardents, la veille, à l'attaquer, étaient les plus chauds à le défendre ; et la sympathie qu'il inspirait faillit devenir de l'enthousiasme quand on apprit qu'il affectait les 1,500,000 francs de son assurance à la fondation d'une caisse de secours pour les marins blessés, vieux ou infirmes.

Le séjour du Havre lui était donc permis encore. Il y pouvait retrouver crédit, estime et fortune.

Il n'y voulut pas rester cependant. Le souvenir du moment de faiblesse qui avait failli charger sa conscience d'un crime inexpiable lui rendait odieuse la maison dont les murs en avaient gardé quelque chose.

L'oncle François était riche ; il fit les premiers fonds d'une association nouvelle ; et trois mois après, la famille Letourneur s'embarqua pour Rio de Janeiro, où Raymond devait épouser Marguerite.

PAUL CÉLIÈRES.

VOYAGE AU PAYS DE L'ADRESSE ET DU HASARD

PETITE HISTOIRE DU JEU ET DES JOUEURS (1)

Madame de Sévigné avait d'abord trouvé cela beau quand, assistant ou peut-être même jouant pour son propre compte, elle se fiait à son instinct pour parer personnellement aux entraînements du jeu ; mais vienne le temps où son fils sera en état de courir les mêmes chances avec moins de retenue, où sa fille et son gendre, hôtes des maisons royales, se laisseront prendre, eux aussi, aux tentations du *hoca*, alors la mère inquiète changera de ton.

« Vous perdez tout ce que vous jouez, écrit-elle une fois au ménage de Grignan, vous avez payé cinq ou six mille francs pour vous ennuyer, pour être houspillés de la fortune. »

Boutade de mauvaise humeur qui serait aussitôt retournée du côté opposé si la « veine » eût remplacé la « déveine ». Elle le donne bien à entendre quand il lui arrive de juger Dangeau, — jugement dont le principe est qu'il y a folie à jouer quand on n'a pas ce qui rend le jeu possible, à savoir : le sang-froid, l'attention soutenue et... la fortune favorable — on serait presque tenté de dire : l'*adresse* nécessaire.

« Je voyais jouer Dangeau et j'admirais combien nous sommes *sots* auprès de lui ; il ne songe qu'à son affaire ; il ne néglige rien, il profite de tout, il n'est point distrait, en un mot sa *bonne conduite défie la fortune*, aussi les cent mille francs en dix jours, les cent mille écus en un mois, tout cela se met sur *le livre de sa recette*... Pendant le jeu on parle sans cesse, Dangeau est ravi de tout ce caquet, il découvre le jeu, il tire des conséquences, il voit à qui il a affaire... enfin j'étais fort aise de voir cet excès d'habileté : vraiment c'est bien lui qui voit le dessous des cartes... »

Et une autre fois, s'adressant aux mêmes : « Vous croyez que tout le monde joue comme vous. Rappelez-vous ce qui s'est passé dernièrement à l'hôtel de la Vieuville : vous souvient-il de cette volerie ?... »

Puis parlant de son fils : « Il me mande qu'il va jouer avec le Dauphin ; cela me fait transir : quatre cents pistoles s'y perdent si aisément !

Ce n'est rien pour Admète et c'est beaucoup pour lui.

Si Dangeau est de ce jeu, il gagnera toutes les poules. C'est un aigle ; il en arrivera, ma fille, tout ce qui plaira à Dieu. »

Dangeau, toujours Dangeau ! le joueur habile, le joueur fortuné, semble passer comme un idéal à la fois redoutable et enviable dans les rêves de spirituelle et timorée marquise. Dangeau qui, parti de rien, avait dû au jeu les bonnes grâces du Dieu de Versailles, s'était élevé par le jeu, enrichi par le jeu, et qui, par surcroît, pour avoir minutieusement, servilement, tenu note des moindres incidents dont la royale familiarité le rendait l'incessant témoin, a dû au jeu de prendre rang parmi les historiens les plus consultés de son époque. Que de grâces issues du jeu !

Quelques lignes encore de madame de Sévigné pour achever de peindre le vertige du temps :

« J'ai vu, écrit-elle un jour au retour de Versailles, j'ai vu mille louis répandus sur le tapis. Il n'y avait plus d'autres jetons : les poules étaient au moins de cinq, six ou sept cents louis, jusqu'à mille, douze cents... On joue des jeux *immenses* à Versailles... Le hoca est défendu à Paris sous peine de la vie (1) et on le joue chez le roi. Cinq mille pistoles (cinquante mille francs) avant le dîner, ce n'est rien. C'est un vrai coupe-gorge. »

Avant le dîner : or, comme on dînait alors au milieu du jour, il s'ensuit que c'était dès le matin que chez le roi on s'occupait de la sorte. Edifiant emploi du temps !

Madame de Sévigné — comme le remarque très-bien un des historiens du jeu — n'avait vu les joueurs que sous l'œil du maître ou dans les cercles soumis à d'inviolables bienséances. Que serait-ce si cette femme honnête avait pu les suivre dans les soupers clandestins ou par exemple dans les maisons de campagne du surintendant Fouquet, où vingt joueurs qualifiés, tels que les Richelieu, les Clairambaut, se rassemblaient avec un peu de mauvaise compagnie pour y jouer des terres, des maisons, des bijoux et jusqu'à des points de Venise et des rabats.

C'est là qu'elle aurait vu risquer plus que de-

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

(1) « Cette peine, dit un commentateur, n'est écrite nulle part, » mais il est permis à la noble dame de n'être pas très-justement renseignée sur les rigueurs d'une loi inconsidérément violée par ceux mêmes qui l'avaient faite.

l'or, puisqu'on s'y avilissait au point de circonvenir quelques dupes opulentes qu'on ne laissait qu'après les avoir ignominieusement dépouillées.

Le maître du logis (à qui l'on abandonnait des centaines de pistoles « pour les cartes » ou que l'on tenait quitte lorsqu'il perdait en se mêlant au jeu) était toujours de connivence avec les habiles, qui se faisaient gloire de cette *habileté* à laquelle ils devaient d'être recherchés, honorés enfin de porter le titre de *beaux joueurs*.

Beau joueur, il l'était, ce Dangeau, dont nous avons vu madame de Sévigné admirer sincèrement les exploits ; beau joueur, il l'était aussi, ce Gourville, qui a, lui aussi, laissé des mémoires importants, puisque le jeu l'avait mené à la diplomatie. D'abord valet de chambre d'un La Rochefoucauld, puis condamné à mort comme escroc et pendu en effigie en place de Grève; allant s'*illustrer* par les cartes à l'étranger; rentré à Paris où les cartes le mettent en évidence, il devient ambassadeur ; un jour il est question de lui pour remplacer Colbert.

Et ce grand personnage, devenu vieux, ne constate pas moins sans le moindre scrupule, dans le récit qu'il a tracé de sa vie, que ses gains au jeu s'élevèrent en quelques années à plus d'un million...

Beau joueur, ce nom pouvait convenir de même au fameux Grammont, qu'Hamilton, son beau-frère, a *pourtraituré* si fidèlement et si brillamment, et à qui il fait, par exemple, raconter qu'un soir chez M. de Turenne — le grand Turenne, s'il vous plaît! — celui-ci, étant *charmé* de sa visite, voulut le faire jouer.

— Maréchal, dit Grammont, j'ai appris de mon précepteur que quand on allait chez ses amis, il n'était ni prudent d'y laisser son argent ni honnête d'emporter le leur.

— Effectivement, répartit M. de Turenne, car aussi bien (c'était pendant un siége très-pénible) Grammont ne trouverait-il ni gros jeu ni grand argent chez nous, mais afin qu'il ne soit pas dit qu'on le laisse aller sans jouer, jouons chacun *un cheval*.

Le chevalier de Grammont y consentit, et la fortune l'ayant suivi dans un lieu où il n'avait pas compté qu'il en aurait besoin, lui fit gagner quinze ou seize chevaux en badinant; et voyant qu'il y avait quelques visages consternés de la perte : « Messieurs, dit-il, je serais fâché de vous voir retourner à pied chez votre général, il suffit que vous m'envoyiez tous vos chevaux demain, à la réserve d'un que je donne pour les cartes.

Le valet de chambre, à qui revenait cette aubaine, crut qu'il se moquait...

— Je vous donne un cheval pour les cartes, répéta Grammont, prenez même celui que vous voudrez, excepté le mien.

— Certes, dit M. de Turenne, je suis charmé par la nouveauté du fait, car je ne crois pas qu'on ait vu jusqu'à présent donner un *cheval* pour les cartes.

Nous devons mettre aussi parmi les beaux joueurs du même temps, mais à vrai dire sans y attacher aucun fâcheux sous-entendu, ce Chamillard qui dut à son adresse au billard de plaire à Louis XIV, d'être présenté par celui-ci à madame de Maintenon dont il devint la créature, et qui le poussa jusqu'à en faire, malgré l'incapacité qu'il avouait lui-même, un intendant des finances, puis un contrôleur général, puis un ministre de la guerre. Fortune encore plus brillante que celle de Dangeau, et encore faut-il noter [à l'avantage relatif de celui-ci qu'il se borna à charger le livre de sa recette des monceaux de pistoles gagnées avec plus ou moins de conscience aux uns et aux autres, tandis que le billardier, devenu ministre, administra si maladroitement le trésor royal qu'une banqueroute déguisée, mais bien réelle, put seule réparer la longue incurie de sa gestion.

Devons-nous ranger Louis XIV parmi les beaux joueurs? Oui, car il va de soi que coutumier à mettre en tout cette majesté qu'il prenait peut-être plus au sérieux que la plupart de ses adulateurs, il devait porter au jeu le calme grandiose qui convenait à son rôle ; mais nous avons la preuve qu'il n'était pas arrivé là du premier coup dans une anecdote que rapporte La Fare :

« On jouait gros jeu chez le cardinal (Mazarin), le chevalier de Rohan y perdit un jour contre le jeune roi une somme considérable. On était convenu de ne payer qu'en louis d'or. Le chevalier, après en avoir compté sept à huit cents, voulut achever le payement en pistoles d'Espagne.

— Vous m'aviez promis des louis et non des pistoles, dit le roi.

— Puisque Votre Majesté les refuse, répliqua le chevalier, je n'en veux pas non plus.

Et il alla les jeter par la fenêtre.

Le roi crut devoir se plaindre au cardinal et lui demanda ce qu'il pensait de cet étrange procédé.

— Je pense, répondit tranquillement Mazarin, que le chevalier de Rohan a joué en roi et que vous avez joué en chevalier de Rohan.

A cette époque, l'éducation du roi-joueur était encore à faire.

Plus tard, alors que le monarque était dans tout son rayonnement fascinateur, il arriva qu'un jour où il jouait contre un de ses courtisans, entouré comme d'habitude d'une nombreuse assistance, un coup douteux se présenta. Le roi soutenait assez vivement que le coup était à son avantage, le partenaire affirmait fort bravement le contraire, et la galerie gardait le silence.

— Ah! s'écrie tout à coup le roi, voyant entrer un de ses poëtes favoris, voilà Benserade qui va juger le coup et dire si j'ai tort ou raison.

— Sire, réplique aussitôt le rimeur, vous avez tort!

— Eh quoi ! fait le roi tout surpris, comment pouvez-vous prononcer sans avoir vu de quoi il s'agit?

— Mon Dieu, Sire, n'est-il pas évident que si Votre Majesté était dans son droit tous ces messieurs qui voient de quoi il s'agit le proclameraient à qui mieux mieux!...

Louis XIV sourit, et déclara que c'était bien jugé (1).

(1) On a mis cette historiette au compte de Mazarin en prêtant le mot au même Benserade ; d'autres, la plaçant encore sous le nom de Louis XIV, font honneur de l'heureuse répartie au maréchal de Grammont, — qu'il ne faut pas confondre avec Grammont le joueur. Mais voici que nous la trouvons à Florence au commencement

On raconte aussi qu'un jour certain jeune gentilhomme ayant perdu tout son argent sur le tapis de Versailles, dit en quittant sa place : «Je veux être pendu si jamais je remets les pieds dans ce *tripot!* » (On désignait alors par ce terme, qui a pris de nos jours une tout autre acception, les espèces de hangars clos qui servaient pour le jeu de paume et qui étaient d'assez triste apparence.)

Le mot fut rapporté au roi qui, branlant la tête en promenant ses regards sur les lambris dorés de la salle magnifique où le jeu se tenait :

« Il faut croire, dit-il, que le père de ce jeune homme est assez bien logé. »

A cette époque l'éducation du roi joueur était achevée depuis longtemps.

Nous n'en saurions dire autant de ce chef de l'ambassade siamoise qui, venu à Paris vers le même temps, eut la curiosité de voir *incognito* ce qui se passait dans les maisons particulières. Un gentilhomme, qui s'était offert à l'accompagner, le mena un soir dans une maison où l'on jouait fort gros jeu au lansquenet. L'Asiatique, couvert du costume



Benserade et Louis XIV. Dessin de Morin, gravure de Delangle.

européen, observant tout à son aise, remarqua d'abord que l'un des joueurs donna un grand coup de poing sur la table, qu'un autre faisait mille grimaces et contorsions, qu'un troisième rongeait les cartes comme s'il eût été possédé d'un méchant esprit, qu'un quatrième levait les yeux au ciel en grinçant des dents, qu'un cinquième poussait de temps en temps certains petits cris entrecoupés... Enfin, les trouvant tous dans une espèce de délire, il demanda à son introducteur s'il y avait de la sûreté à se tenir dans la même salle que ces aliénés.

Ce gentilhomme lui fit assurer par son interprète que ces gens-là se divertissaient en jouant. Mais l'ambassadeur protesta qu'on le croyait plus barbare qu'il n'était, en voulant lui faire accepter une telle assertion : «Je vois bien, dit-il, que ces hommes sont atteints d'une maladie extraordinaire, et je comprends qu'on essaye de les guérir en mettant dans leurs mains et devant leurs yeux de petites peintures et de l'or monnayé.»

Et, quoi qu'on pût lui dire, il inscrivit cette remarque sur ses tablettes.

Elle est de la même famille et du même temps l'aventure que Locke, le philosophe, raconte luimême dans sa correspondance. — Un soir, il avait été invité chez milord Ashley, où quatre seigneurs, réputés pour leur grand esprit, s'étaient donné rendez-vous afin de causer.

Après les compliments d'usage, on apporte des cartes et le jeu s'engage. Locke regarde ces messieurs pendant quelques instants, après quoi il tire ses tablettes de sa poche et se met à écrire avec beaucoup d'attention.

du XVIe siècle. C'est chez le fameux cardinal Salviati, évêque de Ferrare, que l'action se passe, et l'auteur du mot est «un jeune Italien» dont on ne dit pas le nom. Après tout le mot peut avoir été réédité. Cela s'est vu.

Un des gentilshommes y ayant pris garde, lui demanda ce qu'il écrivait.

« Milord, répondit le philosophe, j'aime à tirer profit autant que je puis de ce que j'entends dans les compagnies où je me trouve : c'est pourquoi, étant ici avec plusieurs des hommes les plus spirituels de notre pays, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'écrire votre conversation; j'ai en effet mis en substance ce qui s'est dit depuis une heure ou deux. »

Et Locke leur lut ce qui était sur ses tablettes, à savoir une suite d'exclamations et de phrases incohérentes. Les autres en eurent honte, jetèrent les cartes, et pendant le reste de la soirée entretinrent la plus intéressante conversation.

V

LE JEU EN FRANCE DE LOUIS XV A NOS JOURS

Louis XIV, sous le règne duquel on compte plus de vingt ordonnances contre les jeux de hasard, — joua et vit jouer autour de lui presque jusqu'aux derniers temps de sa vie.

L'on comprend donc que la nation qui pendant près de trois quarts de siècle avait eu, en même temps que les édits prohibitifs, l'exemple très-notoire du roi et de la noblesse, fut surabondamment préparée à l'espèce de vertige général qui devait la saisir pendant les cinq ou six premières années du règne de Louis XV.

Ce que fut ce vertige, nul ne l'ignore; il suffit même, à cent cinquante ans de distance, de faire entendre les noms de Law (on prononçait *Lass*) et de rue Quincampoix, pour qu'aussitôt se représente à tous les yeux le tableau étrangement animé de Paris sous ce fameux *système*, et notamment la physionomie du quartier où le jeu avait son centre.

« Ce n'étaient pas seulement les spéculateurs ordinaires et les créanciers de l'Etat qu'on voyait dans la rue Quincampoix, — dit M. Thiers dans son historique du système, — c'étaient toutes les classes de la société confondues ensemble et se repaissant des mêmes illusions. On y voyait des nobles illustrés sur les champs de bataille ou honorés dans la magistrature; des gens d'église, des commerçants, des bourgeois paisibles, des domestiques que des fortunes rapides avaient remplis de l'espérance d'égaler leurs maîtres. Toutes les maisons de la rue Quincampoix avaient été changées en bureaux pour les marchands de *papiers* (billets de la compagnie du Mississipi), les locataires avaient cédé leurs appartements, les marchands leurs boutiques; des maisons de sept ou huit cents livres de loyer avaient été divisées en une trentaine de bureaux, et pouvaient rapporter jusqu'à 60,000 livres. L'agiotage s'exerçait sur les loyers comme sur les billets. Un savetier, qui avait changé son échoppe en bureau, en y plaçant des tabourets, une table et une écritoire, gagnait 200 livres par jour (1). Une partie des habitants de Paris avaient transporté leur vie dans ce quartier; ils y venaient le matin, ils y déjeunaient, ils y dînaient, et lorsque l'ardeur des négociations était calmée, ils passaient l'après-midi à jouer aux quadrilles. De nombreux équipages attendaient à la file et obstruaient les rues Saint-Denis et Saint-Martin aboutissant à la rue Quincampoix.

(1) On raconte qu'un bossu gagnait chaque jour beaucoup d'argent en prêtant son dos comme pupitre aux agioteurs en plein vent.

« Aux habitants de Paris s'étaient joints beaucoup de provinciaux et d'étrangers : Gascons, Provençaux, Génois, Hollandais, Flamands, Anglais, etc.

« Maintes gens qui, par timidité ou par ignorance, n'osaient jouer, faisaient jouer, à leur compte, les intrépides agioteurs formés sous le dernier règne. Ces fripons s'étaient organisés : ils spéculaient sur la baisse constante, mais plus souvent sur les variations qu'ils avaient l'art de produire. Ils se tenaient dans la rue, prêts à agir au premier signal. A peine une sonnette placée dans le bureau d'un nommé Papillon s'était-elle fait entendre, qu'ils offraient tous à la fois des actions, vendaient et amenaient la baisse; à un signal contraire, ils rachetaient au prix le plus bas ce qu'ils avaient vendu au prix le plus haut, de manière qu'ils déterminaient un retour; ainsi ils vendaient toujours cher et rachetaient toujours à bon marché. Les variations étaient si rapides, que des agioteurs recevant des actions pour aller les vendre, en les gardant un jour seulement, avaient le temps de faire des profits énormes. On en cite un qui, chargé d'aller vendre des actions, resta deux jours sans reparaître chez celui qui les lui avait confiées. On crut les actions volées, point du tout; il en rendit fidèlement la valeur, mais dans ces deux jours, il s'était donné le temps de gagner un million pour lui.

« Cette faculté qu'avaient les capitaux de grossir si rapidement avait amené un trafic. On prêtait des fonds à l'heure, et on exigeait un intérêt dont il n'y a pas d'exemple. Les agioteurs trouvaient encore à payer l'intérêt exigé et à recueillir un profit pour eux-mêmes, car nous venons de voir qu'on avait bientôt gagné un million... Tous les jours des artisans laborieux, de paisibles rentiers, se laissaient arracher au travail et à la médiocrité pour s'aventurer sur cette mer orageuse.

« Les actions, qui avaient été émises à 500 livres, étaient montées en quelques mois à 15,000, c'est-à-dire à trente fois le capital primitif... »

Law était devenu une sorte de Dieu que tout le monde idôlatrait. On rapporte qu'une dame fit verser son carrosse sous ses fenêtres pour l'obliger à se montrer; le fils du financier fut admis à danser avec le roi; les plus grands noms de France sollicitaient l'honneur d'une alliance avec sa fille, enfant de huit ans... L'Angleterre, qui savait qu'il avait contre elle une rancune pour avoir été méconnu dans son pays, retira un ambassadeur qui pouvait lui déplaire.

Que n'a-t-on pas conté des parvenus *mississipiens* qui, dans l'ivresse de leur enrichissement subit, donnaient souvent le spectacle du plus ridicule orgueil ou de la plus grotesque naïveté, comme par exemple cet ex-laquais qui, ayant un carrosse, oubliait son rôle de maître et montait derrière son propre attelage; cet autre qui, voulant s'improviser un train de maison du matin au soir, se trouve avoir acheté des burettes et des encensoirs au lieu de sucriers et de salières; cet autre qui, ne voulant pas prendre le temps de choisir dans la boutique d'un orfèvre, prend en bloc tout ce qu'elle contient pour quarante mille écus...

Parmi ces naïfs nous retiendrons le bon abbé Terrasson, académicien alors fort en vogue, mais

assez pauvre, qui, grâce à ses relations avec le monde financier, se trouva tout à coup enrichi presque sans le savoir, ce dont il éprouvait un sincère embarras, se demandant chaque jour comment il pourrait bien goûter les avantages de la richesse, vu qu'aucun besoin nouveau ne s'était manifesté en lui.

Un jour qu'il passait en voiture, il aperçoit un de ses amis à pied, fait arrêter et l'invite à monter:

— Quoi ! dit l'ami en plaisantant, vous me reconnaissez encore malgré votre grande fortune?

— Oh ! réplique l'abbé sur le même ton, je crois pouvoir répondre de moi jusqu'aux deux millions.

Enfin le *système* s'écroule, et l'abbé retombe dans sa médiocrité : « Ma foi, tant mieux ! s'écrie-t-il, me voilà tiré d'affaire; je revivrai de peu, c'est beaucoup plus commode. »

Il n'est peut-être pas oiseux de remarquer que pendant la durée du système qui faisait du jeu la grande, l'unique affaire du pays, il y eut une certaine quantité de gens emprisonnés pour contravention aux lois sur les jeux de hasard ; aux lois sévères de Louis XIV, s'en étaient ajoutées d'autres qui, non moins rigides, ne réprimaient que ce qui voulait bien, pour ainsi dire, se laisser réprimer, car la magistrature, gangrenée de péculat, n'était rien moins que difficile à gagner par des présents. Le jeu de la rue Quincampoix, au lieu d'absorber toutes les cupidités, ne faisait que les multiplier. Il n'était guère de grandes maisons blasonnées où ne se tînt une *académie* tolérée. Ce fut le temps des fameux hôtels de Gesvres et de Soissons, où la frénésie, l'improbité du jeu, dépassèrent toutes les limites.

« Là, dit l'abbé de Saint-Pierre, le valet jouait l'argent de son maître, le fils celui de son père, le père la fortune et l'avenir de ses enfants. »

Quand le *système* sombra, bien qu'il eût à peu près ruiné quelque cinq cent mille familles, ou plutôt parce qu'il les avait ruinées, il y eut, si la chose peut paraître possible, recrudescence dans les jeux de hasard. Les tripots se multiplièrent qui n'avaient qu'à s'imposer un tribut envers quelque administrateur, pour être assurés de l'impunité. Et les choses restèrent dans le même état jusqu'à la fin du règne.

Louis XVI n'était pas personnellement joueur, mais il avait hérité d'un entourage où le jeu était en grand honneur, et si l'on ne jouait pas sous ses yeux à la cour, l'on jouait à peu près partout où le roi n'était pas. Le pharaon et le biribi avaient grande vogue à Versailles.

D'ailleurs, la tolérance des maisons de jeu particulières étant entrée dans la tradition, la police n'exigeait plus, pour les laisser vivre, qu'une redevance, dont se trouvaient même dispensés les gens de haut parage.

Chez madame de Polignac se tenait chaque soir la réunion des plus enfiévrés joueurs; chez la belle madame de Lamballe, qui faisait communément des martingales de cent louis, on jouait le trente et un pendant des nuits entières. Même train à l'hôtel d'Angleterre, où les jeux dits de commerce étaient encore plus redoutables que les jeux de hasard, à l'hôtel du maréchal de Luxembourg, chez le duc de la Trémouille, etc.

D'ailleurs, un certain nombre d'hommes faisant profession de diriger les jeux, étaient à la disposition des personnes de condition qui voulaient donner à jouer chez elles (le plus souvent pour avoir le *bénéfice des cartes*) ; ces hommes allaient où ils étaient demandés, portant avec eux tout l'appareil du jeu, et même les fonds nécessaires pour engager les parties. A la cour c'étaient toujours les mêmes : aussi portaient-ils le nom de *Banquiers de Société suivant la Cour*.

Tout cela sans préjudice des innombrables tripots de bas étage que la police autorisait, ou plutôt faisait semblant de ne pas connaître, moyennant une taxe qui variait de six à dix louis par maison et par jour. A vrai dire, le lieutenant de police, pour garder sa conscience en repos devant l'immorale provenance de cette espèce d'impôt occulte, en appliquait le produit, ou mieux tout ce qui ne restait pas aux mains des agents, à l'entretien de certains établissements de bienfaisance, et notamment de l'hospice des chevaliers de Saint-Louis.

« Mais, dit un contemporain, le centre des excès du jeu se trouvait chez le dernier duc d'Orléans, tantôt dans son palais, tantôt dans sa charmante retraite de Mousseaux (Parc Monceaux). Des étrangers de distinction, de grands seigneurs, des financiers, des commerçants, en un mot tous les gens à argent, étaient recrutés pour ces parties où l'on assure que, à l'insu du prince, ne régnaient pas toujours la délicatesse et la probité. Des Anglais s'y faisaient surtout remarquer par la hardiesse de leurs pontes. Les pertes considérables qui s'y faisaient la nuit étaient le jour le sujet des conversations du Paris qui menait la vie de luxe et de plaisir. »

Et maintenant écoutons Dussaulx (un joueur malheureux qui, pour s'affermir dans son renoncement aux charmes de la passion qui lui avait causé tant de déboires, se fit l'historien du jeu), Dussaulx, qui écrivait en 1779, dédia son livre à Monsieur, frère du roi (plus tard Louis XVIII).

« Aujourd'hui, dit-il, à l'exemple de Caligula, on ne rougit plus de jouer au retour des funérailles de ses parents et de ses amis. Un joueur revenant du convoi de son frère, où il avait donné des marques évidemment sincères d'une douleur profonde, prit les cartes et fit un gain considérable.

« Comment vous trouvez-vous à présent ? lui dit quelqu'un.

— Un peu mieux, cela console ! »

« La plupart de ceux qui vont aux eaux sous prétexte de santé n'y cherchent que des joueurs. Aux Etats (1), c'est moins l'intérêt du peuple qui rassemble une partie de la noblesse, que l'attrait d'un jeu terrible et tel que l'endroit où il se tient dans l'une de nos provinces s'appelle *Enfer ;* aujourd'hui cet enfer est partout. (Ici notre auteur met en note que la salle ainsi baptisée est dans l'hôtel de MM. les commissaires du roi pour la Bretagne, où, lui a-t-on dit, un gentilhomme, au grand scandale de la noblesse et même des banquiers, voulut un jour jouer son épée.)

« Tout est en feu au moment où j'écris, continue-t-il, sans parler des bassesses qui avilissent toutes

(1) Réunion des notables ou députés des provinces, ayant pour but de régler les questions administratives.

les classes, je compte depuis deux jours quatre suicides et un grand crime.

« Outre les tripots autorisés, il s'en établit furtivement de nouveaux dans les maisons privilégiées des ambassadeurs et des représentants des cours étrangères. Quelques chevaliers d'industrie proposèrent dernièrement à un homme de qualité, qui venait d'être nommé plénipotentiaire, de lui louer un hôtel et de le défrayer de toutes ses dépenses, pourvu qu'il leur abandonnât un appartement et leur permît d'avoir des valets portant sa livrée. L'offre fut rejetée avec mépris, parce qu'elle s'adressait à un parfait honnête homme, mais combien l'auraient acceptée, ou plutôt combien en ont accepté de semblables, et en tirent actuellement le bénéfice !...

« Aujourd'hui les marchés les plus difficiles à conclure se terminent souvent par une partie de jeu. On joue en se promenant, soit à pied, soit en voiture. Quand on se rencontre aux portes des spectacles, pour ne rien débourser, on joue un billet. Partout les vrais joueurs tâchent de mettre le moindre instant à profit....

« Si je disais que j'ai vu jouer en dormant, on aurait peine à le croire. Un joueur, épuisé de fatigues, ne pouvait se résoudre, parce qu'il perdait, à quitter la partie. Il conjura son adversaire de jouer pour lui de la main gauche. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que cette main gauche — main d'un honnête joueur en tout cas, — ruina la droite, tandis que celui pour le compte de qui elle jouait, ronflait au bruit des dez...

« J'ai trouvé des cartes et des dez dans plusieurs endroits où l'on manquait de pain ; j'ai vu le marchand et l'artisan jouer l'or à pleines mains, je n'en impose point ; j'ai vu des fermiers, des paysans dépravés pour avoir seulement traversé nos villes ou respiré l'air du château seigneurial...

« Dernièrement je lisais ce qui précède dans une académie célèbre (il ne s'agit pas ici d'une académie de jeu) et je craignais que l'on ne me soupçonnât d'exagération, mais l'un des assistants m'affirma qu'un laboureur venait de jouer sa récolte et qu'il avait perdu sur le seuil de sa grange pour trois mille francs de blé. »

Le tableau que trace Dussaulx reste vrai pour les dernières années du règne de Louis XVI, et d'autant mieux que la venue de la Révolution, loin d'amoindrir la fureur du jeu, ne fit que le généraliser davantage dans les classes qui jusqu'alors n'en avaient été qne relativement affectées.

La perturbation apportée aux affaires, les chômages, les disettes créant beaucoup d'oisifs, le jeu était partout dans les rues, dans les jardins publics qui servaient de lieux de réunion ; des groupes s'installaient en plein air sur des siéges pliants que les joueurs apportaient avec eux, et, tout en écoutant ou commentant les nouvelles, on gagnait ou perdait de fortes sommes.

Et c'était par milliers qu'existaient les maisons de jeu, depuis le bouge où s'entassait la populace jusqu'aux palais des ambassades, dont les titulaires faisaient fond sur le jeu pour payer leurs dettes.

Les hommes probes de cette période agitée, Clootz, Bailly, Pétion, proposèrent de prendre des mesures énergiques ; on ne les écouta pas...

Il fallut les terribles préoccupations, les sanglants bouleversements de l'an II et de l'an III pour marquer quelque trêve dans cette frénésie universelle.

Mais à peine Thermidor eut-il opéré une détente que de l'aveu d'un écrivain dont le livre est daté de 1803 « la fureur du jeu effaça tous les excès dont Dussaulx avait fait l'effrayante peinture. Le sol français avait été couvert de bastilles et de tombeaux, il le fut de théâtres, de salons de bals et de maisons de jeu ».

Ce fut alors, ou tout au moins sous le Directoire, que l'idée se précisa dans les sphères gouvernementales de ne plus rendre de vaines ordonnances pour interdire le jeu en général, tout en le tolérant en particulier. On autorisa ouvertement moyennant redevance, bien entendu, un certain nombre de maisons de jeu, et l'on ferma rigoureusement tous les tripots borgnes. Ce fut le premier essai d'endiguement de cette passion. Et quand on l'eut ainsi indiguée, on songea à la mettre en coupe réglée au bénéfice du Trésor public, — ou plutôt tout d'abord au bénéfice de ceux qui le représentaient.

Sous le consulat, Fouché imagina la ferme unique des jeux et la concéda à un nommé Perrin, à qui fut notamment prescrit, — car les considérations politiques ne pouvaient être négligées en pareil cas, — d'ouvrir des cercles où seraient attirés les étrangers, dont les entretiens ne resteraient pas sans écho.

L'honnête chef de la police palpait quotidiennement de ce fait un rouleau de cinquante louis qu'il trouvait chez lui chaque matin à son lever.

A Perrin, au bout de quelques années, succéda un auteur dramatique du nom de Boursault, qui fut aussi homme politique et qui fit une fortune colossale dans cette entreprise jointe à celle des immondices de la grande ville.

A ce Boursault, dont le nom est resté à une rue du quartier Montmartre où il avait de vastes propriétés, succéda le chef de la dynastie des Benazet qui garda le privilége des maisons de jeu, qui étaient au nombre de sept dans Paris, jusqu'à l'abolition de cette *institution* en 1837.

Le fermier général des jeux payait une redevance annuelle fixée à 5 millions 500 mille francs ; il s'engageait en outre à verser la moitié des bénéfices quand ceux-ci n'atteignaient pas 9 millions par an, et les trois quarts s'ils s'élevaient au-dessus. — Or, de 1819 à 1837, la ferme des jeux a rapporté à l'État une moyenne annuelle de 8 millions, et au total :

137,313,406 francs.

Si nous doublons ce chiffre pour joindre au bénéfice du Trésor public celui du fermier des jeux, nous trouvons quelque 175 millions et nous imaginons la quantité d'or et d'argent remuée dans les maisons de jeu officielles, mais qui saura dire les sommes qui fluctuaient en même temps dans les innombrables tripots dont le grand et le petit monde étaient alors infectés ?

Ce qui est digne de remarque, c'est que la fermeture des maisons de jeu en France fut plus particulièrement due aux efforts de deux députés influents qui ne cessaient de tonner à la Chambre contre l'immoralité de ces établissements, et qui avaient, pour cela, des raisons personnelles assez singulières.

Ces deux adversaires des maisons de jeu avaient noms Benjamin Constant et Eusèbe de Salverte — noms restés célèbres.

Le premier était joueur ensorcelé. Chaque soir, malgré lui en quelque sorte, il était poussé vers le Palais-Royal où se tenaient les jeux ; il entrait, misait, et après quelques sourires de la fortune qu'il poursuivait trop pour qu'elle consentît à lui rester fidèle, sortait la poche vide et le cœur pleins de rage et de regrets. De là venait sa colère contre les maisons de jeu, dont il demandait sans trêve la fermeture, comme l'ivrogne qui, se défiant de lui-même à l'endroit de la dive liqueur, réclamerait par mesure de précaution la suppression des cabarets.

Eusèbe de Salverte, lui, n'avait pas à se garantir personnellement, mais il possédait un frère qui, en tant que faiblesse et malechance, était le parfait pendant de son collègue le député, et il s'agissait pour lui d'ôter à son frère les occasions de faillir, c'est-à-dire de se ruiner.



Le jeu pour tous. Dessin de E. Morin.

Toujours est-il que les maisons de jeu furent fermées. Ce qu'il advint du frère de Salverte, nous l'ignorons ; mais nous savons parfaitement que Benjamin Constant, empêché dans ses visites quotidiennes au Palais-Royal où il avait liberté pleine de jouer dans la mesure qui lui convenait, c'est-à-dire de borner sa perte en cas de déveine ou de se retirer, sans obligation de revanche, en cas de gain, alla donner cours à son penchant funeste dans les cercles, dans les réunions privées, où il y avait pour lui nécessité morale d'accepter le taux des mises, et où il ne pouvait plus décemment quitter la partie où il avait eu l'avantage.

En somme, Benjamin Constant, joueur incorrigible, n'eut pas à se féliciter de la mesure dont il avait été le principal promoteur; il était dans le cas de l'ivrogne qui aurait obtenu la fermeture des cabarets, mais qui n'aurait pas fait décréter l'arrachage des vignes,

Interdit, en France, où cependant ils continuèrent de faire clandestinement de nombreuses victimes, les jeux allèrent s'établir officiellement à l'étranger où ils servirent à achalander mainte ville d'eaux.

Là se continua l'histoire, qui serait si curieuse à écrire dans ces détails, des maisons de jeu où tant de comédies et de dame se sont accomplis, où tant de types étranges ont paru. Pour cette histoire complète, il faudrait bien des volumes et nous n'avons que quelques pages pour traiter l'ensemble

de notre sujet. Bornons-nous donc à conter une historiette et à montrer un type, l'un et l'autre empruntés au curieux livre qu'a écrit M. Virmaître sur le monde du jeu et des joueurs.

A Ems, en entrant au salon de lecture du Kursaal, un monsieur trouve un louis au pied d'une chaise.

Personne dans la salle à qui le rendre.

— C'est le hasard qui m'a fait trouver ce louis, pense-t-il, je vais le lui rendre, il en fera ce qu'il voudra.

Et il va jeter les vingt francs sur la table de jeu.

Trois minutes après sa pièce d'or était devenue rouleau, puis le rouleau se convertit en billets de banque, et les billets allaient se multipliant.

La somme lui semblant assez forte, le monsieur l'enlève et s'achemine vers le bal. Sur le seuil du salon de lecture il aperçoit un étranger cherchant quelque chose à terre.

— Monsieur, lui dit-il, vous avez perdu...

— Oui, monsienr, oh! mais fort peu de chose!...

— Un louis peut-être.

— Justement.

— C'est moi qui l'ai trouvé. Tenez, le voici.

Et, sans l'ombre d'hésitation, le monsieur déposait dix billets de mille francs dans la main de l'étranger.

— Mais, monsieur, c'est vingt francs que j'ai perdus, et non...

— Vos vingt francs se sont multipliés; voici ce que le tapis vert en a fait.

— Mais, monsieur...

— Après tout, si vous n'êtes pas satisfait, le salon de jeu n'est pas loin; les râteaux fonctionnent, vos billets de banque auront bientôt repris leur forme première. Au plaisir de vous revoir, monsieur.

Et le monsieur s'esquiva pendant que l'autre empochait son gain inespéré...

Il y a quinze ou vingt ans, dit le même auteur, se rencontrait à Bade un bonhomme d'une soixantaine d'années, frais, rose, grassouillet, tiré à quatre épingles, portant l'habit bleu barbeau à boutons d'or et le jabot donnant sur un ample gilet d'une blancheur immaculée. Il avait l'air d'un professeur de grâces en retraite et tournait autour des tables de jeu avec les allures d'un papillon *rhumatisant*... D'un œil exercé il suivait les parties et observait les pontes. Un joueur à mises modestes gagnait-il une certaine somme, vite l'homme au jabot se précipitait vers lui et le tirant par la manche :

— Monsieur, de grâce, un mot!

Cinquante fois sur cent on l'envoyait promener, mais cinquante fois sur cent aussi on le suivait dans l'angle de la pièce.

— Monsieur, vous gagnez, disait-il alors.

— Oui, monsieur, mais je désire...

— Tout à l'heure, monsieur.

— Mais...

— Dix mille francs c'est un beau bénéfice, un joli denier, vous l'avouerez, une fortune inespérée.

— Mais, monsieur...

— Attendez, un peu de patience; je viens, il est vrai, d'user d'un subterfuge pour vous faire quitter la partie. Au nom du ciel, au nom de votre mère, au nom de tout ce que vous avez de plus cher, n'y retournez pas. Vous avez dix beaux mille francs, gardez-les; la déveine vient vite, ne vous exposez pas à les perdre.

Si le joueur furieux envoyait le sermoneur à tous les diables, celui-ci se taisait tristement; mais si on l'écoutait, il devenait pathétique, entraînant, irrésistible, les larmes trempaient son regard et sa voix.

— Ne restez pas exposé à la tentation, disait-il, venez.

On sortait. Le bonhomme accompagnait le joueur jusqu'à la porte de son hôtel, et arrivé là, après un dernier bon conseil :

— Monsieur, reprenait-il, en mettant galamment le couvre-chef à la main, je viens de vous sauver dix mille francs; pour vous dix louis sont peu de chose, les refuserez-vous à une victime du jeu?

Le joueur *sauveté* ne les refusait pas, et le bonhomme vivait assez grassement de ce joli petit commerce.

Ce sauveteur n'était connu à Bade que sous le nom d'*Ange de la Noire*.

Mais les maisons de jeux ont eu dans les divers pays où elles s'étaient réfugiées le même sort qu'en France. La petite principauté de Monaco est pour ainsi dire actuellement leur unique et dernier asile.

Naguère des négociations furent entamées pour tâcher de les implanter au Val d'Andorre, et un instant la chose fut, disait-on, si près d'aboutir, qu'on voyait déjà les croupiers en route pour cette poétique station des Pyrénées. Les agents de la *civilisation avancée* faisaient miroiter aux yeux des syndics tous les avantages qui devaient résulter pour leur pays de l'établissement projeté et notamment l'importante redevance qui serait acquittée par le fermier des jeux.

— Vous deviendrez trop riches, leur arriva-t-il de dire en manière de métaphore engageante.

Mais la métaphore manqua son effet sur ces rudes montagnards, qui jusque-là avaient paru contempler avec quelque complaisance le tableau qu'on traçait de leur prospérité à venir.

— Trop riches, répéta le plus âgé en jetant sur ses collègues un regard sincèrement timoré, trop riches, non, il ne faut pas!

— Non, il ne faut pas! reprirent les autres.

Et il n'y eut plus possibilité de les faire sortir de là.

C'est ainsi que la patriarcale république échappa aux splendeurs du Casino, aux honneurs de la roulette.

Vers la fin du règne de Napoléon III des publicistes, qui briguaient le titre de moralistes, se trouvèrent pour proposer le rétablissement des jeux en France, en évoquant, comme on l'avait fait autrefois, le besoin d'endiguer la passion en prélevant sur elle un impôt légitime. C'est dire d'une part que si l'on pouvait parler d'endiguer cette passion, il était de notoriété générale que malgré toutes les prohibitions elle n'avait cessé de se manifester désastreusement, et d'autre part que Vespasien faisait école, quand il mettait sous le nez de Titus le prix des immondices de Rome, pour lui démontrer qu'un

revenu, si impures qu'en soient les sources, ne saurait être impur en lui-même.

Il y eut à ce moment beaucoup de papier noirci sur cette thèse à la discussion de laquelle de terribles événements vinrent faire diversion, mais qui n'a pas été complétement délaissée.

Chez nous aujourd'hui la fureur du jeu n'est certes pas éteinte, car outre les razzia périodiques que la police fait sur quelques tripots clandestins tenus par des grecs et où se renouvellent régulièrement les mêmes incidents, l'on apprend de temps en temps les mésaventures notables de tel ou tel grand seigneur, de tel ou tel fils de famille qui se seront ruinés après souper ; mais autant en emporte le vent de la publicité. C'est plus particulièrement à travers les *cercles* fashionables que le torrent du jeu suit son cours, sans que les ravages souvent graves qu'il cause s'ébruitent beaucoup au dehors.

On peut donc dire que la France de notre époque, sans être le moins du monde débarrassée de la maladie du jeu qui, à plusieurs reprises, sévit sur elle à l'état d'épouvantable épidémie, ne s'en trouve plus affectée qu'à l'état sporadique. Fléau acclimaté devenu normal, et partant moins redoutable.

Au surplus, le temps ayant donné raison à Voltaire qui disait qu'on était bien loin de la reconnaissance due à Jean Law, l'esprit du jeu a, de nos jours, tant de dérivatifs, à commencer par la Bourse pour finir par le turf, qu'il n'y a pas lieu de s'étonner si les jeux de hasard proprement dits paraissent moins participer au fait des fortunes rapides et des ruines subites... Autres temps, autres mœurs.... ce qui ne veut pas dire autres instincts.

EUGENE MULLER.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

LES ERREURS DE L'HISTOIRE

DON CARLOS

Nous avons, comme Français et comme homme, peu de faiblesse pour Philippe II d'Espagne ; mais ce n'est point une raison de laisser peser sur sa mémoire le meurtre de son fils. Cette légende, acceptée par tous les historiens du siècle passé, à quelques rares exceptions, popularisée par le génie dramatique d'un grand poëte, Schiller, a été complétement détruite par des documents nouveaux, par les lettres et papiers d'Etat, et par un examen plus sérieux des faits et des circonstances de l'événement. Le don Carlos, tel que Schiller l'avait rêvé, historiquement parlant n'existe plus, et le *Musée des Familles* remplirait bien mal son titre, et la mission qu'il s'est donnée, s'il ne s'efforçait pas de tenir ses lecteurs au courant des travaux de recherches et d'examen de la science moderne, lorsqu'ils entrent dans son cadre.

Tous les descendants de la malheureuse Jeanne la Folle, depuis elle jusqu'à l'infortuné Charles II, n'ont pas eu l'esprit dans un équilibre régulier. On doit cependant mettre à part Charles-Quint, quoique ce prince, doué d'un si vaste génie, fût sujet à des attaques d'épilepsie... On sait comment le grand empereur, las de tout, fatigué par des maladies cruelles, fruits amers d'une vie aussi laborieuse que la sienne, dépouilla son front jeune encore de toutes les couronnes dont il était chargé, et exécuta, en se retirant au couvent de Saint-Yuste, un projet depuis longtemps médité : Pour le dire en passant, il est faux qu'il ait mené dans sa retraite une existence monacale, il est faux que son fils ait été dur et ingrat pour lui, qu'il se soit jamais repenti de son abdication, et il est archi-faux que, lui, si profondément religieux, ait profané les rites de l'église, en se faisant rendre de son vivant des honneurs funèbres et en chantant lui-même son *De profundis*.

Revenons à son petit-fils, l'infant don Carlos.

En octobre 1556, une vaste litière précédée d'une escouade d'alguazils armés de leurs bâtons, sous les ordres d'un alcade, sortait des murs de Burgos. A la portière du lourd véhicule se tenait un grand personnage, le majordome Quijada ; derrière, à certaine distance, venait une longue suite de mulets chargés de bagages. Que renfermait cette litière ? Elle contenait Charles-Quint, le maître hier d'une moitié de l'Europe et du monde, s'en allant finir ses jours dans un vallon de l'Estramadure, à Saint-Yuste. De Burgos il coucha successivement dans des demeures soigneusement préparées par sa famille, attentive et désolée, à Celada, à Palenzuela, à Torquemada, à Dueñas, à Cabezon, où il savait devoir rencontrer l'infant don Carlos envoyé pour saluer son grand aïeul.

Né de Philippe II et de Marie de Portugal, don Carlos était venu au monde le 8 janvier 1545 ; sa mère mourut quelques jours après sa naissance. Il avait donc onze ans quand il se présenta devant son grand-père, jeune d'âge encore, n'atteignant pas sa cinquante-septième année. Il accueillit son petit-fils avec toute la bienveillance possible ; il l'entretint longuement, le fit causer et asseoir à sa table, mais il n'eut pas lieu d'être satisfait de son esprit et de sa tenue. Partout en lui perçait la violence ; nulle obéissance, nul respect, nulle tendresse, et son orgueil souffrait cruellement d'être forcé de se tenir le front découvert. On aurait dit un oiseau de proie irrité dans sa cage ; aussi bien en avait-il la férocité : il se plaisait à faire rôtir vivants les lièvres et les animaux pris à la chasse, et ces instincts féroces allèrent sans cesse en grandissant ; il mutilait ses chevaux et ceux de son père.

Charles-Quint était entouré d'objets rares, joyaux, reliquaires, orfévrerie merveilleuse, missels, etc. ; don Carlos les lui demandait d'une façon hautaine, et les refus qu'il essuya le firent rougir de colère. A la grande consternation des serviteurs de l'empereur, il frappa du pied, et, montrant un poêle portatif en argent dont se servait le malade dans ce pays sans cheminées, il dit : « Je le veux. » L'empereur le regarda tristement et lui répondit : « Tu l'auras quand je serai mort. » Peut-être, en pro-

nonçant ces mots, pensait-il à quels hommes le sort peut confier la vie des peuples. Il se sépara de son petit-fils, et mécontent de lui il écrivait : « Il me semble très-turbulent, ses manières et son humeur ne me plaisent pas; je ne sais ce qu'il pourra devenir un jour. » Dans le corps maladif de cet enfant, les instincts mauvais germèrent, quoi qu'on pût faire pour les combattre; un de ces fins diplomates que la sérénissime Venise entretenait dans toutes les cours mandait alors qu'il était âgé de douze ans : « Il a la tête disproportionnée au reste du corps, ses cheveux sont noirs; faible de complexion, il annonce un caractère cruel. On lui a fait cadeau d'une tortue de grande espèce : un jour cet animal le mordit à un doigt, aussitôt il lui arracha la tête avec les dents... Tout en lui dénote qu'il sera d'un orgueil sans égal... » Sa jeunesse fut, à peu près, toujours maladive, il fit une chute qui le mit à la mort, et resta débile. «Aussi, écrit un ambassadeur, il ne prend plaisir ni aux études, ni aux armes, ni à l'équitation, mais seulement à faire mal à autrui. Quand des personnes, qu'il estime de peu de considération, se présentent devant lui, il leur fait donner la bastonnade ou le fouet. » Il ne témoignait qu'à sa belle-mère Elisabeth de Valois quelque attachement, de là une légende sans aucun fondement.

A dix-neuf ans, il entra au Grand Conseil de Castille, et son père lui avait déjà passé au cou le collier de la Toison-d'Or; ces hautes dignités ne changèrent point les habitudes du prince. Brantôme raconte « qu'il frappait, injuriait ses gens ». Le spirituel chroniqueur ajoute : « Moy estant en Espagne, il me fut fait un conte de luy que son cordonnier lui avait fait une paire de bottes très-mal faites ; il les fit mettre en très-petites pièces et fricasser comme tripes de bœuf, et il les lui fit manger toutes devant luy, en sa chambre et de cette façon... » Nous ne pouvons continuer la citation.

Plus il vivait, plus il devenait intraitable ; il donnait des soufflets aux gentilshommes attachés à sa personne, il faisait martyriser des enfants, il voulait brûler une maison avec tous les gens qu'elle renfermait parce que d'une de ses fenêtres une goutte d'eau était tombée sur lui ; il essaya de poignarder le duc d'Albe qui le désarma. Philippe II le réprimandait; ces réprimandes ne faisaient que l'exaspérer et il en vint à haïr son père d'une haine mortelle. En 1567, il aurait désiré que le roi l'envoyât à Bruxelles contre les Flamands révoltés, mais Philippe II, tout cruel qu'il fût, n'eut garde de lâcher cette bête fauve ; alors, dans sa colère, il dit hautement qu'il jouerait le rôle de Louis XI s'enfuyant de chez son père, et il se mit à conspirer. Il chercha à emprunter de l'argent et à entraîner quelques grands seigneurs ; mais quel homme sensé pouvait songer à s'unir à lui ? Ajoutez qu'il avait une peur effroyable de son père. Il avait fait adapter à la porte de sa chambre à coucher un mécanisme afin qu'on n'entrât pas chez lui contre son gré; à son chevet il avait toujours des armes prêtes, et il remplit ses cabinets d'arquebuses, de balles et de poudre. Il se fit faire un livre très-lourd, en tablettes de pierre, garni de bandes de métal, de manière que d'un coup il pouvait briser la tête d'un homme sans défense.

Le 20 décembre 1567 commencent les scènes finales du tragique événement. Le roi étant allé à l'Escurial, don Carlos se décide à saisir cette occasion pour la réussite de son dessein; il écrit follement des lettres à plusieurs grands et en prépare une pour toutes les cours de l'Europe. Il y a surtout un personnage qu'il veut attacher à sa cause, c'est son oncle don Juan d'Autriche, général de la mer, car son projet étant de s'enfuir en Italie, il faut que don Juan lui prête un de ses navires. La veille ou l'avant-veille de Noël, il l'appelle donc dans son cabinet; là, il lui expose son plan insensé, il le presse, il lui donnera le royaume de Naples et le Milanais. Que l'on imagine le trouble de don Juan; pour se dégager il ne promet pas, il ne refuse pas, il reviendra; mais le lendemain il était à l'Escurial, où il disait tout à Philippe II occupé alors de ses devoirs religieux : ils n'attendrirent pas son âme. Le roi impassible retient don Juan afin d'éviter quelque atteinte de don Carlos contre son oncle, disait-il; en réalité, par précaution.

Le 27 décembre, pour comble de folie, don Carlos se rendit au monastère royal de Saint-Jérôme où il se confesse à un moine dont il veut obtenir l'absolution. Celui-ci la lui refuse parce que son pénitent lui a déclaré qu'il garde contre une personne une haine à mort. Le prince s'emporte, demande un conseil de théologiens; ils se réunissent dix-sept, et unanimement déclarent que le confesseur a raison : Le prieur d'Atocha questionne à part don Carlos, il le presse, et le fou lui avoue que la personne qu'il hait est Philippe II, son père. Quelques heures après, le roi savait tous les détails de cet acte d'odieuse démence.

Le 17 janvier, le roi revint à Madrid; don Carlos se présenta pour le complimenter. Philippe le reçut avec ce masque froid et sans vie que la peinture nous a transmis. En sortant de chez son père, l'infant entraîna don Juan : prières, supplications, d'une part; de l'autre, objections, remontrances, paroles vagues, alternaient. Mais don Carlos avait pris son parti et ordonné au maître des postes de lui tenir des chevaux prêts. Pour aller où ? il ne le savait pas, puisque don Juan ne s'engageait point à lui fournir un navire, car son but était, nous l'avons déjà dit, de passer en Italie.

Cependant Philippe II avait réuni son conseil privé, et exigé qu'il délibérât en sa présence. L'infant inquiet, pour éviter de se rendre aux ordres de son père, s'était dit malade et mis au lit; il y resta jusqu'à six heures du soir; alors il se leva, se fit servir un chapon, puis il se recoucha et s'endormit. A onze heures, le roi manda Ruy Gomez, le duc de Feria, le prieur don Antonio, don Quijada; avec eux et deux gentilshommes de la Chambre, il descendit à l'appartement du prince. Deux aides de chambre, munis de clous et de marteaux, suivaient avec une escorte d'un lieutenant et de douze gardes.

Quelle marche lugubre ! et quelle pitié on aurait pour Philippe II, si l'on ne savait que rien d'humain ne palpita jamais dans sa poitrine.

La porte s'ouvrit, les conseillers d'Etat s'emparèrent rapidement d'une épée, d'un poignard, d'une arquebuse chargée ; alors, au bruit, le prince s'éveilla : « Qui est là ? — Le conseil d'Etat. » — Don

Carlos se précipite et veut courir à un cabinet où il a des armes ; en ce moment il découvre le roi. « Qu'est-ceci ? s'écrie-t-il ; votre Majesté veut-elle me tuer? » Philippe lui ordonna de se remettre au lit et de se tenir tranquille ; sur un signe, les aides de la chambre clouèrent les fenêtres de l'appartement, on enleva les armes, tous les objets en fer, tandis que le roi se saisissait d'une cassette contenant les papiers de l'infant. On y trouva le détail de ses plans, copies de ses lettres, et deux listes, l'une portant les noms de ses amis, l'autre ceux de ses ennemis qu'il voulait persécuter jusqu'à la mort. En tête de la seconde liste se trouvait le roi...

« Rien ne saurait donner une idée du désespoir qui s'empara de don Carlos (1) quand il vit qu'il allait être privé de sa liberté. « Que votre Majesté, dit-il en se jetant aux genoux de son père, me tue et ne m'arrête pas, car ce sera un grand scandale. Si votre Majesté ne me tue pas, je me tuerai moi-même ; » et, après avoir proféré ces paroles, on conte



Don Carlos, d'après le portrait de A.-S. Coello, au Musée de Madrid. Dessin de Duvivier.

qu'il voulut se précipiter dans le feu de la cheminée qui était ardent, et qu'il en fut empêché par le prieur don Antonio. Le roi lui répondit : « Si vous vous tuiez, ce serait un acte de fou. » — « Je ne suis pas fou, répliqua don Carlos, mais je suis désespéré par les mauvais traitements de Votre Majesté. »

Alors arrivèrent des flots de colère ; il se laissa aller à toute sa violence naturelle, et le roi se retira en lui disant : « Désormais je ne vous traiterai plus en père, mais en roi. »

A partir de cette heure, l'infant fut retenu prisonnier et gardé à vue ; Philippe II sembla d'abord vouloir faire juger le prince, on ouvrit une enquête sur tous les actes de sa vie ; ils étaient tristes ! mais le roi arrêta ces poursuites ; il comprit, sans doute, que le sang royal en sortirait abaissé aux yeux des peuples.

Le 25 janvier, don Carlos quitta de son appartement, et fut conduit dans une tour dont l'unique fenêtre, soigneusement grillée, ne lui permettait de voir que le ciel. Ne pouvant guère douter du misérable sort qui l'attendait, le pauvre jeune homme tenta de se laisser mourir de faim ; il devint d'une maigreur affreuse; afin d'en finir, dans les derniers jours de février il resta cinquante heures sans rien prendre. Mais les souffrances de la faim triomphèrent de sa résolution. Philippe II,

(1) Gachard.

et, c'est là son vrai crime, resta implacable; il voulut même avoir l'avis des théologiens pour lui permettre de communier à Pâques. Alors, ce qu'il n'avait jamais fait, l'infant le fit; il se mit à lire, à écrire, à travailler. Malheureusement le désespoir le reprit, et, n'ayant pas pu se laisser mourir d'inanition, il résolut de se tuer par excès de nourriture et de boissons glacées.

Vers la mi-juillet, on servit à don Carlos un pâté contenant quatre perdrix, il le mangea tout entier, et, comme il était fort épicé, il but une grande masse d'eau glacée. Il eut une affreuse indigestion et, décidé à mourir, ayant refusé tous les remèdes des médecins, dès le 19 juillet, son état était désespéré. Alors il demanda à voir son père afin de solliciter son pardon. Philippe II refusa; il ne voulut pas même lui faire tenir une parole de pitié. Le 22 juillet, le prince dicta son testament, et le 24, à une heure du matin, il mourut avec une grande résignation et un grand courage, pardonnant à tous ceux qui l'avaient fait souffrir et laissant des bijoux aux conseillers du roi qu'il considérait comme ses ennemis.

La pitié vous saisit en face d'une telle fin, et l'on dit : « Malheureux fou ! » Mais quel sentiment n'éprouve-t-on pas pour cette âme de démon fanatique, pour ce Philippe II qui couvrit d'échafauds la Belgique, ensanglanta la France, n'eut d'entrailles pour personne, pas même pour son fils mourant et lui demandant la grâce suprême d'embrasser ses genoux.

A. Genevay.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Comme au Sénat, à l'Académie française, les morts vont vite; M. Joseph Autran vient de mourir en laissant des regrets qu'il avait mérités par l'honorabilité de sa vie et d'un talent qui, sans être de premier ordre, possédait des qualités sérieuses, mais peu connues de la popularité. De ses œuvres, toutes distinguées, *Milianah, la Fille d'Eschyle, les Poëmes de la mer, Laboureurs et Soldats, la Vie rurale, la Lyre à sept cordes,* peu lui survivront; *la Fille d'Eschyle, les Poëmes de la mer,* peut-être. S'il n'atteignit pas ces hauteurs d'où un nom rayonne, du moins sa vie fut heureuse et n'eut point à traverser les épreuves de la pauvreté; la fortune d'un oncle lui avait créé une position opulente; cet oncle, nommé Martin, et que les Marseillais appelaient Martin-Croquet pour le distinguer de tous les autres Martin qui peuplent la cité phocéenne, de simple commis de marchand de comestibles, était devenu un des grands fabricants de savon de Marseille. Il vivait dans une grande économie, vertu qu'il retrouvait avec bonheur chez son cher neveu.

On raconte qu'un jour il fit don à Autran, jeune encore, d'une somme de 1,500 francs pour aller passer quelques jours à Paris. Muni de ce viatique, le poëte partit pour la moderne Corinthe, il y passa un grand mois, et à son retour il rendit 1,100 francs à l'oncle Martin; il n'avait dépensé que 400 francs. M. Autran aurait bien dû donner sa recette à M. de Lamartine et à d'autres que je connais. Quoi qu'il en soit, ce tour de force économique charma le bonhomme, il pensa avec bon sens qu'il ne pouvait laisser son héritage en de plus sages mains.

Puisque nous parlons de poëtes, il nous est impossible d'oublier le plus grand de tous, Victor Hugo, qui vient de publier une suite de *la Légende des siècles,* cadre immense et souple que lui seul était capable de remplir. L'âge n'a diminué ni la richesse de sa langue, ni sa magique imagination, et nous préférons cette œuvre à ses avant-dernière productions; elle est moins chargée de néologismes et de mots forgés à l'imitation de Ronsard, mais, toute politique à part, *les Châtiments* sont et restent encore la plus vive et la plus profonde expression du génie de ce merveilleux poëte, le père des grandes images et du vers sonore.

En fait de sonorité nos tribunaux n'ont eu que trop de retentissement pendant ces derniers temps : affaire Godefroy, affaire Prieur de Lacombe, Billoir, et celle de Moyaux qui approche; passons, et laissons là ces souillures sur lesquelles trop s'arrête une certaine presse avide de curiosités malsaines. Je me demande toujours, sans pouvoir me donner une réponse, comment des pères de famille honnêtes peuvent laisser traîner de telles feuilles entre les mains de leur femme et de leurs filles. Imprudence et folie humaines! Semez le vent, vous recueillerez la tempête, a dit le sage.

La magistrature de Paris a perdu un de ses membres, M. Zangiacomi; il avait été longtemps juge d'instruction et s'était fait, sous Louis-Philippe et sous l'Empire, une réputation de grande habileté. Son nom nous rappelle une plaisante histoire. Un de nos amis, âgé alors de vingt-deux ans à vingt-trois ans, conspirait fort sous le roi des Français, et, comme dans toute conspiration il y a toujours au moins un révélateur aux gages du gouvernement menacé, notre étourdi avait souvent affaire à la police qui le conduisait, plus ou moins poliment, en prison, d'où, après un temps plus ou moins long, il passait devant le juge d'instruction, M. Zangiacomi, que libre, il rencontrait souvent dans le monde.

Quand le prévenu était amené devant lui, voici comment les choses se passaient :

— Ah! bonjour M. G..., comment vous portez-vous? Comment va madame votre mère?

— Je me porte bien, mais, étant au secret, je n'ai pas de nouvelles de ma mère.

— C'est juste, madame B... m'a dit qu'elle était en bonne santé quoique fort inquiète. Comme votre affaire n'a pas de gravité... Asseyez-vous donc, je vous prie... Greffier, prenez la plume. — Prévenu, vos noms, prénoms et lieu de demeure...? Allons, M. G... vous savez bien que je vous connais.

— Parfaitement, mais vous savez bien aussi que je ne réponds jamais au juge d'instruction.

— Voyons, votre affaire est une peccadille, et je ne comprends pas le plaisir que vous pouvez avoir à rester en prison, etc...

Silence absolu. M. Zangiacomi rappelait les gendarmes.

— Ramenez le prisonnier. Au revoir, M. G..., je ferai savoir à madame votre mère que votre santé est bonne.

A deux ou trois reprises, cette scène se répéta invariablement.

Le curieux de l'affaire, c'est que, soit que G... fût toujours innocent, soit que son mutisme le servît heureusement, il échappa toujours à une condamnation, et ce qu'il y a de plus original encore c'est que ce moyen de défense lui avait été recommandé par un conseiller de la cour royale, son parent. Nous vous donnons la recette, s'y conformer n'est point aussi facile qu'on pourrait le croire; en tout cas, nous souhaitons que vous n'ayez jamais à vous en servir. La justice est comme la médecine; ce sont deux puissances, je fais des vœux pour que vous n'ayez jamais besoin de leur secours et de leurs arrêts.

Certainement à l'une et à l'autre la politique et l'ambition ont taillé et tailleront encore longtemps de la besogne, elles détraquent bien des cervelles, mais c'est surtout l'ignorance et l'alcoolisme qui appellent la sévérité des juges et remplissent nos hôpitaux, nos prisons. M. Richet vient de faire paraître un très-remarquable travail sur les liqueurs fermentées prises en excès; je voudrais qu'il publiât un petit livre à bon marché qui, mettant de côté toute prétention scientifique, ne contiendrait que des faits et prouverait par eux à quelle dégradation physique et morale peut tomber l'être humain, lorsqu'il s'abandonne à la plus abrutissante des passions. Je voudrais que ce petit livre fût tiré à des milliers d'exemplaires, qu'on le fît apprendre aux enfants comme un catéchisme et qu'il entrât dans l'enseignement de toutes les écoles. Ce vœu, nul ne saurait le remplir mieux, plus facilement et plus utilement que M. Richet. Ce serait un grand service rendu non-seulement à notre pays, mais à d'autres peuples qui en ont encore plus besoin que nous; c'est une vérité que nul voyageur ne contestera et que nous avons été personnellement à même de reconnaître. L'usage de l'absinthe devrait être l'objet d'une interdiction complète et absolue. Qui oserait s'en plaindre? pas même ceux que ce poison achève de conduire à l'abrutissement.

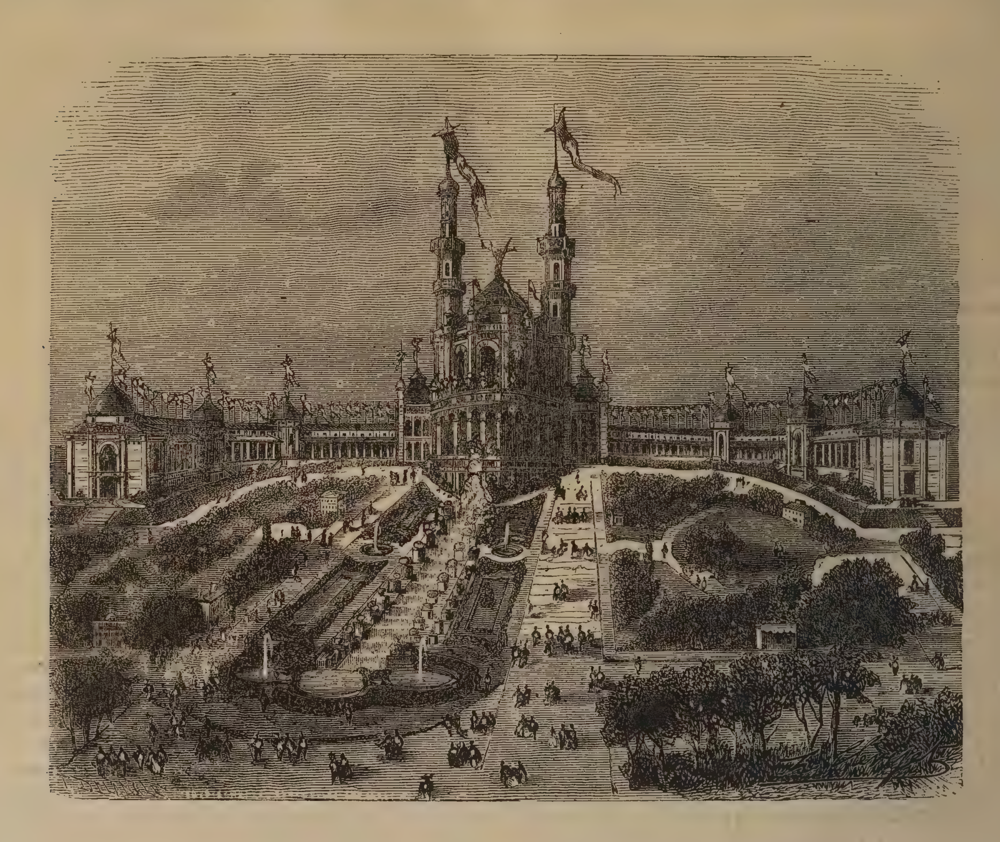
Et se peut-il imaginer rien de plus absurde qu'un tel oubli de soi-même dans un temps où la science nous apporte chaque jour des découvertes merveilleuses et des fêtes nouvelles? Il y a un siècle et demi, l'Europe seule était savante et laborieuse; maintenant, prise de la plus noble émulation, la grande république américaine lutte avec nous et marche dans la voie des découvertes. C'est à elle que nous devons le paratonnerre, le bateau à vapeur, le télégraphe électrique, d'admirables semoirs, de puissantes faucheuses, et cette petite machine à coudre que nous voudrions voir dans toutes nos maisons. Mais voici qu'on nous annonce de Boston une découverte nouvelle dont les tribunaux de jadis auraient certainement envoyé l'auteur aux flammes. Il s'agit du téléphone, machine très-simple, dit-on, qui transmet la voix humaine aux plus lointaines distances... L'inventeur, M. Bell, a expérimenté son appareil et s'est mis de Boston à causer avec un ami placé à Salem, à 30 kilomètres de distance. Le son parcourt rapidement cette distance, la voix garde son timbre reconnaissable, et l'auditoire émerveillé ayant à Boston applaudi, applaudissements et hurrahs ont retenti à Salem. Ne vous récriez point, ne dites pas que c'est impossible, car sur nos boulevards, il se vend pour la somme de deux sous un petit appareil assez original déjà pour faire chanceler votre incrédulité.

Cet appareil, d'une construction presque enfantine se compose d'un fil de huit à dix mètres reliant par leur fond deux petits vases en métal. Deux personnes prennent ces vases, s'éloignent, tendent le fil; l'une parle dans un de ses récipients, l'autre tient le second contre son oreille. Les ondes sonores courent le long du fil, et la conversation s'établit sans que les personnes placées entre les deux interlocuteurs puissent entendre les paroles qu'ils échangent à voix basse. Quel admirable joujou, propre à faire connaître à des enfants les lois de la transmission du son et de les leur graver dans la tête d'une façon ineffaçable!

Mais, toutes ces inventions de l'esprit humain aux prises avec les forces et les secrets de la nature, nous les retrouvrons à l'Exposition universelle dont nos ingénieurs et nos architectes dressent les merveilleux palais. Sous leurs mains ingénieuses, voyez quels bâtiments vont couvrir de leurs dômes et de leurs minarets les hauteurs du Trocadéro, et quels ornements ils apportent à notre grande cité? Ces élégantes constructions, nous l'espérons du moins, ne disparaîtront point avec la cause passagère qui les aura fait sortir de terre; et tout un quartier, déjà si cher à l'aristocratie, sera vivifié et embelli par elles. Dans tous les pays de l'univers l'art et l'industrie se préparent à nous envoyer leurs produits; à ce rendez-vous d'honneur l'empire d'Allemagne se refuse seul à venir. Tant pis pour lui! cette bouderie nous honore. Que voulez-vous? à Berlin, on ne peut nous pardonner d'avoir gardé notre génie, notre courage et notre richesse. Il est à peu près certain que les travaux du Trocadéro ne disparaîtront point avec les derniers jours de l'Exposition universelle; ils seront conservés, et, sous leurs larges travées, viendra s'installer d'une manière permanente le *Musée des arts décoratifs*, entreprise due à l'initiative privée et à la tête de laquelle se sont placés MM. le duc d'Audiffret-Pasquier, sir Richard Wallace, Philip Owen, Edouard André, le marquis de Chennevières, le duc de Chaulnes, Guillaume, toute la famille Rothschild, Paul Dubois, Emile Augier et tant d'autres noms bien connus de l'art et des nobles industries. Allons, malgré toutes nos douleurs, il est doux et glorieux d'être Français.

C'est encore de chez nous et des efforts de l'initiative privée qu'est sortie une Société qui se charge de faire faire en 320 jours le tour du monde aux curieux qui voudront se confier à elle. C'est encore là une entreprise que nous ne saurions trop encourager. Il est un vieux proverbe qui prétend que

« voir est avoir » ; à plus forte raison, nous disons : « voir c'est savoir ». A la tête de la Société *Le Tour du Monde* sont placés des hommes éminents, M. Levasseur, membre de l'Institut ; de Lesseps ; H. Passy ; c'est plus qu'il n'en faut pour donner à cette entreprise, à ce voyage d'études et d'explorations son véritable caractère. En 320 jours, dans un navire pourvu de tout le confortable possible, voir tous les peuples, toutes les races, tous les grands aspects de la nature ; visiter Madère, Dakar,



Le Pavillon du Trocadéro. Dessin de Clerget, gravure de Delangle.

Buenos-Ayres, San-Francisco, les îles Sandwich, Melbourne, Nouméa, Sanghaï, Batavia, Singapore, Calcutta, Madras, Bombay, Aden, le canal de Suez ; voir tout cela en si peu de temps, avec si peu de fatigue, ne dirait-on pas un conte des *Mille et une Nuits ?* Et quelle somme d'instruction, de sage esprit, doit découler d'un tel voyage ? Ah ! si j'étais libre et jeune... Le navire partira de Marseille le 31 mai. N'est-il pas plus sain et meilleur d'achever ainsi son éducation par la vue de toutes les merveilles de la création que de devenir *boulevardier*, que de se promener comme une pendule d'un mouvement toujours égal, de la Madeleine au faubourg Montmartre, rencontrant toujours les mêmes figures, s'arrêtant devant un cheval qui s'abat, écoutant les récits d'une chronique souvent sans esprit et n'ayant jamais la moitié de la nouveauté, usant sa jeunesse et sa vie sur le bitume et le macadam, et arrivant ainsi, le cerveau vide, à une vieillesse anticipée. Heureux encore quand, pour finir une existence sans travail et sans dignité, on ne va pas mourir à l'hôpital !

Car, de jour en jour, le prix des choses s'élève. Sous la Restauration, la statistique établit qu'en moyenne chaque Français dépensait pour sa nourriture de quatre-vingt-dix à quatre-vingt-treize francs ; sous l'Empire, ce chiffre, plus que doublé, atteignait cent quatre-vingt-quinze francs, et à entendre les gémissements des ménagères, les prix des denrées alimentaires ont toujours en croissant, grâce aux impôts laissés par nos misérables guerres. Reste à savoir si le prix des salaires a suivi la marche ascendante de nos besoins. Pour les ouvriers des campagnes, je le crois ; pour les ouvriers des villes, j'en doute. Les petits rentiers me semblent vraiment à plaindre, et il n'y a pas d'illusion à se faire sur l'insuffisance du salaire des femmes : de là tant de scandales et tant de maladies morales qui sont la plaie et la honte de notre époque.

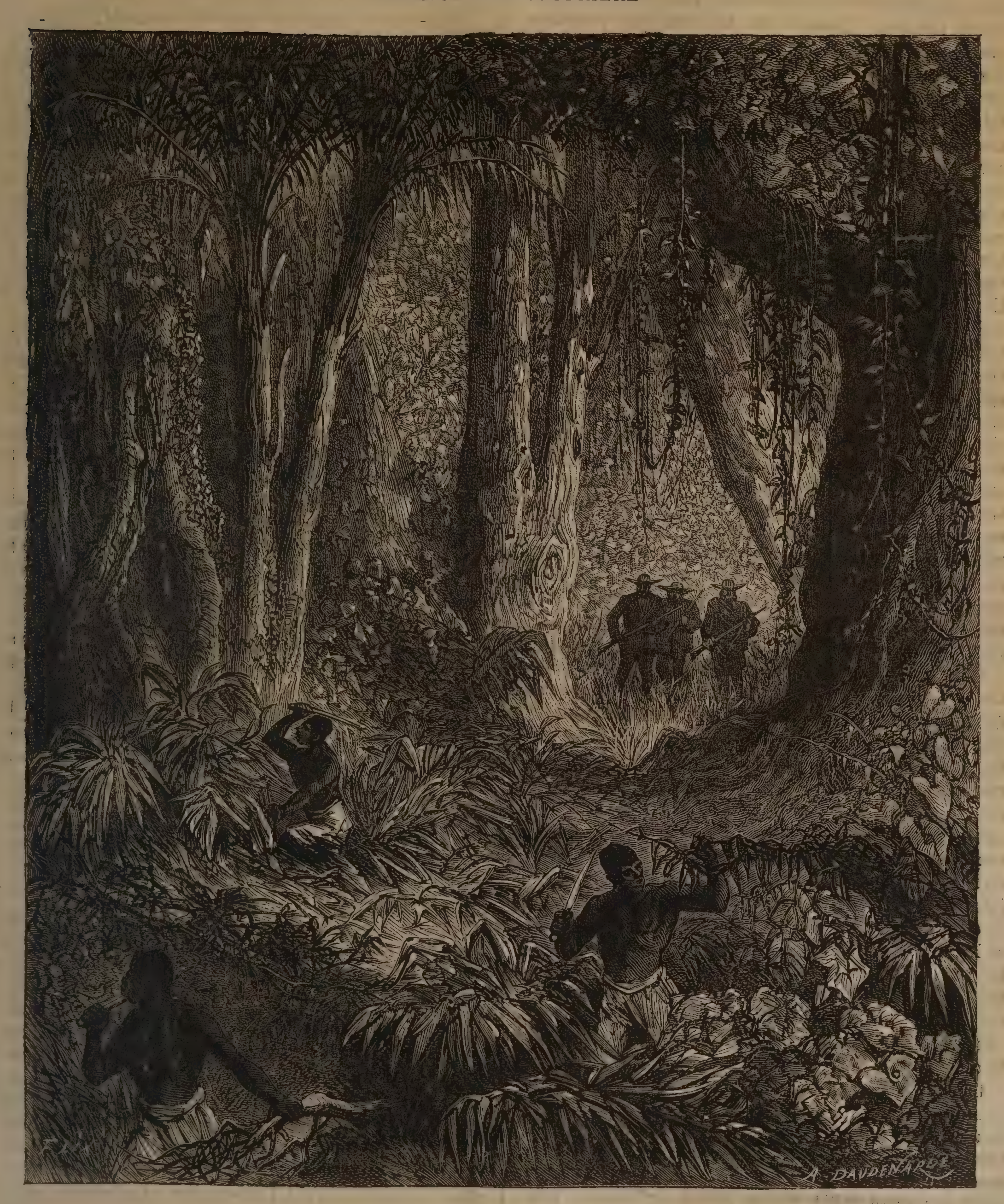
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

NOUVELLES

LE BOIS DE LA SOUFRIÈRE



Le Bois de la Soufrière. Dessin de F. Lix.

I

— Holà ! Neptune, Adonis, Apollon !

Celui qui parlait ainsi n'était pas, comme on pourrait le croire, un Dieu de l'Olympe appelant ses confrères ; c'était un créole de la Guadeloupe, qui appelait ses nègres.

Ce créole vivait dans une vaste et belle habitation qu'il possédait près de la Basse-Terre. Or, une habitation, dans nos colonies, est plus qu'un châ-

teau, c'est tout un village, appartenant à un seul propriétaire. La maison du maître s'élève, en guise de castel, au milieu de cent à deux cents cases de nègres, tantôt groupées çà et là pittoresquement, tantôt alignées en forme de rue. Le maître ne s'appelle ni seigneur, ni châtelain, mais tout simplement habitant. Quant aux nègres, qui autrefois étaient des esclaves achetés au négrier quinze cents francs ou deux mille francs par tête, ce ne sont plus maintenant que des domestiques et des ouvriers : les premiers, toujours très-nombreux et très-paresseux, font, pour des gâges convenus, le service de la maison, les autres cultivent les terres de l'habitation et sont payés à la journée. Tous ces nègres sont maintenant des hommes libres : les esclaves ne sont plus que des travailleurs qui malheureusement ne travaillent guère, et gâtent par leur inertie la pensée juste et généreuse de l'abolition de l'esclavage.

Si l'habitation de Charly de Tercel était riante et belle, le créole était charmant. Charly était un jeune homme de vingt-huit ans, aux traits fins, au regard spirituel, et possédant au suprême degré cette distinction de tournure et de manières qui caractérise le créole. Certes, il était assez séduisant pour que plus d'une jeune fille à marier prît la peine de mettre pour lui une rose dans ses cheveux et un sourire sur ses lèvres ; mais Charly ne voulait pas se marier, ou plutôt se remarier, car il était déjà veuf et faisait sauter un petit bébé sur ses genoux : ce n'était pas un jeune premier, c'était un jeune père. Sa femme était morte à la naissance d'une petite fille qui restait au jeune homme comme souvenir de sa courte union.

Charly pleura sa femme, mais il sourit à son enfant; il se promit de remplir la tâche que la jeune mère lui laissait en mourant, et de veiller doublement sur cette petite créature qui n'avait plus que lui pour son soutien. Ce petit être qui criait dans un berceau, qui ne comprenait rien, qui n'aimait rien encore, ne lui offrit pas d'abord de grandes consolations ; mais l'enfant nouveau-né prit peu à peu sa petite individualité : un jour, ce fut un sourire à son père, un autre jour une caresse, un peu plus tard de petits pieds qui prirent de la force et coururent à lui ; puis ce fut, après, ce mot papa, si insignifiant pour les étrangers, si adorable pour le père, puis d'autres paroles qui suivirent, puis tout un babillage : ce fut enfin cette histoire bien connue de l'enfant qui grandit et prend peu à peu plus de place dans la maison et plus de place dans le cœur.

La petite Rosélis n'avait pas encore trois ans au commencement de cette histoire. Les regrets du jeune veuf avaient perdu de leur amertume, la vie avait repris son cours ; les distractions, les plaisirs même étaient revenus dans l'habitation, et c'était pour les préparatifs d'une partie de chasse que Charly de Tercel appelait impatiemment ses nègres.

Ils accoururent, ou plutôt se traînèrent avec la lenteur qui les caractérise.

— Alerte ! paresseux, dit Charly. Qu'on me prépare à l'instant mon fusil, ma carnassière, tout mon équipement. Je vais, avec mes amis, faire la chasse à l'agouti, dans le bois de la Soufrière, et nous tenons à partir de bon matin, pour éviter la chaleur dévorante de la journée. Toi, dit-il à une négresse qui se trouvait là, atteins ma veste de chasse.

Dès que son maître eut tourné les talons, la négresse dit, sans se déranger :

— Neptune, toi dépendre veste du maître.

Neptune la regarda nonchalamment, s'appuya sur le manche de son balai, laissa retomber pesamment sa tête, comme s'il allait s'assoupir, puis répondit d'une voix endormie :

— Cé à toi que maître donner ordre ; ça pas regarder Neptune.

— Pas regarder moi non pli, répondit la négresse. Moi chargée de blanchir veste de coutil, mais pas de l'atteindre.

— Et moi, reprit Neptune, nettoyer appartement, mais pas m'occuper d'habillements... Jupiter !

Jupiter arriva en bâillant et en étendant les bras.

— Jupiter, dit Neptune, toi dépendre veste à missié.

Missié veut dire monsieur, dans le langage du nègre, dont nous ne voulons du reste que donner une idée. Si nous cherchions à reproduire avec une rigoureuse exactitude ce patois pittoresque, qui exile invariablement la lettre *r* de l'alphabet et renverse toutes les règles de la grammaire, nous pourrions bien être incompréhensible.

Comme cette fois il s'agissait de son service, Jupiter atteignit la veste, la secoua lentement, fit tomber d'une poche une pièce de cinq francs, et se fit un devoir de la ramasser et de s'en emparer. Il avait pour principe que ce qui tombe de la poche du colon est pour le nègre.

Le petit Coco, son fils, un négrillon de huit ans, le vit mettre la pièce dans sa poche et le regarda curieusement.

Coco s'en alla ensuite jouer avec la petite Rosélis, fille de Charly de Tercel, et cet affreux négrillon, jouant avec cette adorable petite blanche, formait avec elle un étrange contraste.

La petite Rosélis, avec ses épaules rondes et blanches, que sa robe laissait voir en retombant, avec ses mouvements d'une charmante gaucherie, son langage enfantin, encore bien restreint, n'était qu'une de ces petites boules de neige qu'on appelle un bébé ; mais comme presque tous les petits êtres de son âge, qui flottent entre deux ans et demi et trois ans, elle avait ce je ne sais quoi de céleste qui fait que toute jeune mère appelle son enfant : « Mon chérubin. » On sentait que sa petite âme venait de tomber du ciel, et l'on voyait dans ses yeux naïfs ces étonnements de voyageur arrivant dans un pays nouveau. Certes, ce n'était pas encore une belle femme que mademoiselle Rosélis, mais elle avait ce charme de tout ce qui commence. On aime le fini dans le tableau, mais dans la nature rien n'est plus gracieux que l'ébauche ; c'est mieux que la beauté, c'est l'espérance : la beauté de la femme a des limites, mais l'espérance n'en a pas.

Charly de Tercel adorait sa petite Rosélis, et chaque fois qu'il la rencontrait sur son passage l'enlevait dans ses bras et la couvrait de baisers. Cette tendresse du créole pour son petit chérubin était assurément fort naturelle, mais ce qui semblait plus étrange, c'était l'adoration non moins grande du nègre Jupiter pour son affreux négrillon.

L'amour paternel est aveugle comme l'amour, et Jupiter avait cette sainte tendresse à un très-haut degré, ce qui était à peu près sa seule vertu ; mais il fallait lui en tenir compte, car les nègres, dont les unions sont presque toujours illégitimes, ne connaissent guère les sentiments et les devoirs de la famille; ils s'en étaient affranchis bien avant l'émancipation, et, aujourd'hui comme alors, pour rester plus indépendants, ils choisissent toujours leur compagne dans une habitation éloignée de celle de leur maître.

Le soir, à six heures, la nuit vient tout à coup dans nos colonies, presque sans transition et sans demi-teintes; les nègres reviennent des champs et ne devraient songer qu'à se reposer; mais au lieu de cela, la plupart d'entre eux font deux ou trois lieues pour aller voir les dames noires de leur pensée, puis le même trajet pour revenir, de sorte que le lendemain matin, vers six heures et demie, à l'heure où commence le travail, le sommeil interrompu reprend ses droits, et le maître a dans ses champs plus de dormeurs que de travailleurs.

Jupiter pouvait avoir une trentaine d'années; c'était un nègre de race africaine et du noir le plus beau, ou pour mieux dire le plus laid. Il était de taille moyenne, robuste, vigoureux. Il avait, comme tous les nègres, le pied difforme, et presque aussi long en avant qu'en arrière du tibia. Les cheveux étaient laineux, le nez était large et épaté, le bas du visage s'allongeait en forme de museau; les lèvres n'égayaient même pas cette physionomie par une teinte rougeâtre, elles étaient noires comme le reste de la figure. Il n'y avait absolument de blanc dans ce sombre visage que la blancheur éclatante des dents et le blanc des yeux au milieu duquel roulaient deux prunelles ardentes et quelque peu sauvages.

Au résumé, Jupiter était laid comme un singe, noir comme un merle, lent comme une tortue et voleur comme une pie.

Son fils Coco était son portrait en miniature : le père et le fils se ressemblaient comme deux gouttes d'encre, non-seulement au physique, mais au moral, car Jupiter n'était pas noir au dehors et blanc au dedans, son cœur était nègre aussi, noirci par tous les mauvais instincts, et son digne enfant, qui n'avait que huit ans, mais qui cherchait en toutes choses à imiter ce noble père, donnait déjà de très-belles espérances.

La petite Rosélis se balançait dans un hamac et jouait avec un beau hochet d'argent.

Elle le laissa tomber, et faisant déjà la petite maîtresse, elle dit à Coco, qui s'était accroupi près du hamac :

— Mon hochet!... ramasse.

Le négrillon le ramassa comme Jupiter avait ramassé la pièce de cinq francs : au lieu de rendre à Rosélis ce beau hochet qui brillait et le tentait, il le mit sans façon dans sa poche.

— Mon hochet! dit Rosélis en pleurant, il me l'a pris, le méchant.

— Moi faire comme papa, répondit Coco qui n'avait pas encore l'âge de la dissimulation.

Si Jupiter avait pu rougir, assurément il l'eût fait, mais son teint noir s'y opposait; heureusement pour lui, la négresse de Rosélis n'était pas là et personne n'avait entendu le négrillon terrible. Jupiter lui lança un regard de reproche, lui reprit le hochet et le rendit à Rosélis.

Elle le saisit aussitôt et en frappa Coco de toutes ses petites forces et de toute sa petite fureur.

Le négrillon, sans avoir beaucoup de mal, poussa des cris et dit au milieu de ses larmes :

— Petit manzé (petite mademoiselle), li a pas droit frapper Coco. Coco pas être esclave; être un homme libre, un employé, comme dit papa.

Jupiter lança à la petite un regard fauve et murmura entre ses dents :

— Mauvaise petite blanche!

Il se fit alors un grand bruit dans le jardin; c'étaient les chasseurs qui entraient, suivis de nègres armés de coutelas, pour couper dans la forêt les branches qui pourraient entraver leur passage. Tout en riant, tout en causant, les chasseurs s'avançaient dans les allées qui conduisaient à la maison, et où les bananiers, les manguiers, les dattiers, s'élançaient superbes, comme des colonnes de verdure, tandis que les orangers, les grenadiers en fleurs et les lauriers-roses semblaient sourire au milieu de ces grands arbres et mêlaient leur grâce charmante à cette nature grandiose. Charly accourut au-devant de ses hôtes et les fit entrer dans une longue pièce que les colons appellent la galerie et qui sert de salle à manger. La galerie conduit dans un salon également spacieux; ces deux immenses pièces, qui semblent n'en faire qu'une seule et composent tout le rez-de-chaussée, ne sont séparées que par deux grandes arcades qui semblent faites pour laisser passer des princes, et remplacent avantageusement nos portes classiques et bourgeoises.

On s'arrêta dans la galerie et l'on y prit à la hâte des ananas pour se rafraîchir, du punch pour se donner des forces, puis on se leva pour courir à la chasse.

En passant devant le hamac où se balançait Rosélis, le jeune père s'arrêta avec un sourire épanoui, prit à deux mains la tête blonde de l'enfant, posa ses lèvres sur les deux feuilles de rose qu'on appelait ses joues, et lui dit :

— A bientôt, ma petite reine.

Le petit visage de l'enfant était si frais qu'il était difficile de le voir sans qu'il prît une envie féroce de l'embrasser. Deux ou trois chasseurs s'arrêtèrent aussi en voyant le petit ange, se penchèrent l'un après l'autre sur cette figure toute ronde et toute rose et dirent à M. de Tercel, en souriant :

— Vous permettez, n'est-ce pas?

— Comment donc!... répondit Charly en riant, je vous le permettrai encore pendant quelques années, mais après...

Les chasseurs reprirent leurs fusils et sortirent bruyamment de la maison, en criant :

— Mort aux agoutis! mort aux ramiers!

— Jupiter, dit M. de Tercel, prends ton coutelas et suis-nous.

On était près de la grille du parc, on allait sortir, lorsque M. de Tercel, en se retournant, vit sur ses talons un petit négrillon qui traînait un coutelas, presque aussi grand que lui.

— Que fais-tu là, Coco? lui dit-il.

— Moi faire comme papa, répondit l'enfant; moi aller à la chasse.

— Toi, mirmidon!... veux-tu bien rentrer tout de suite!... je te l'ordonne.

— Moi pas vlé (je ne veux pas). Coco vlé aller à la chasse, parce que Coco être un homme libre, comme dit papa.

Tous les créoles partirent d'un éclat de rire et Charly répondit au négrillon :

— A la chasse comme une grande personne, un petit insecte comme toi, qu'on pourrait écraser sans même s'en apercevoir!

— Moi aller à la chasse, répéta Coco avec cette insistance des enfants. A la chasse, à la chasse, pour tuer agouti, agouti, agouti!

— Et moi, je t'ordonne de rentrer dans la maison et je prétends que tu m'obéisses à l'instant même ; entends-tu cela, monsieur l'homme libre.

Coco poussa des cris aigus et voulut s'accrocher au bras de son père, mais Jupiter le repoussa en lui disant :

— Maître a raison; la chasse être dangereuse pour un petit monde comme toi.

Dans le langage des nègres, souvent ingénieux et poétique, un petit monde veut dire un enfant.

Coco retourna vers la maison, en poussant des gémissements, et les chasseurs se mirent en marche pour le bois de la Soufrière.

Mais ils ne s'aperçurent point que Coco revenait sur ses pas, avançait la tête avec précaution pour les regarder partir, puis, après s'être assuré qu'on ne le voyait pas, sortait de l'habitation et les suivait de loin, en se faufilant, en courant, en rampant et en se cachant derrière les arbres.

Les chasseurs, qui causaient joyeusement, n'avaient garde d'apercevoir ce petit grillon noir qui suivait leur chemin.

II

Nous ne voulons pas dire de mal de la forêt de Montmorency, mais nous croyons pouvoir affirmer, sans la blesser, que les forêts de l'Amérique ont une magnificence de végétation dont elle est loin d'approcher, malgré toute sa grâce pittoresque.

La végétation des Antilles est à la nôtre ce que notre architecture est à celle de l'ancienne Égypte, dont les proportions étaient gigantesques. Les arbres, dans nos forêts américaines, sont des monuments de feuillage : l'immense fromager est un palais de verdure, les magnifiques acomats du bois de la Soufrière sont d'une grandeur démesurée; le baobab a une circonférence invraisemblable et dont les proportions sont phénoménales ; le beau palmiste, dont la taille est plus svelte, mais qui porte si haut ses larges et longues feuilles, ressemble à un grand parasol vert, mais c'est le parasol de Goliath, car toute cette nature a l'air d'être faite pour des géants. Nos créoles des Antilles pourtant ne sont ni très-grands ni très-forts; ils sont sveltes, minces, élégants, et, quand ils traversent leurs immenses forêts, ils n'y tiennent pas beaucoup de place. Tous ces arbres, si variés dans leurs espèces, ont des dimensions tellement invraisemblables qu'on doit ressentir à leur aspect un certain effroi. L'homme qui passe dans ces forêts, au milieu de ces colosses de verdure, se sentirait bien petit, s'il n'avait pas sa grande âme pour s'élever encore plus haut que les arbres les plus gigantesques.

Toute cette nature du nouveau monde, toute ruisselante de séve, semble heureuse de vivre et de s'épanouir; elle est luxuriante, échevelée, elle jouit de sa force et la fait déborder jusque dans les plantes, jusque dans les fougères qui prennent de telles proportions qu'elles servent à la charpente. Les lianes elles-mêmes, qui ne semblent faites que pour enlacer les arbres, et donnent l'idée de la faiblesse de la femme, s'appuyant sur la force de l'homme, ces faibles lianes se permettent quelquefois d'avoir la grosseur d'un câble : elles montent vigoureusement comme de véritables viragos, jusqu'au sommet des plus grands arbres et sont les dignes compagnes de ces géants.

L'agouti est un agile quadrupède qui tient plus du lapin que du lièvre, et sans avoir précisément un terrier comme le lapin, cherche cependant un abri dans des troncs d'arbre. Nos lièvres et nos lapins vivent modestement dans nos bois de France, comme de petits bourgeois ; mais dans les vastes forêts des Antilles, l'agouti est logé aussi royalement que l'était Louis XIV dans son palais de Versailles.

Hélas ! pourquoi la chasse vient-elle troubler son bonheur? La chasse, ce plaisir cruel, cette guerre déclarée aux innocents, est une des férocités de l'amour-propre. On vise, on meurtrit, on tue un pauvre petit corps, uniquement pour faire dire de soi : « Voilà un homme bien adroit! »

On se donne ainsi la joie délicate et poétique de métamorphoser en civet le charmant coureur qu'on appelle un agouti ou de transformer en rôtis les ramiers, les pluviers, qui sont infiniment plus gracieux à voir dans l'air que sur un plat.

Nos chasseurs, qui ne faisaient pas toutes ces réflexions, marchaient joyeusement à la poursuite du gibier. Les nègres les précédaient, armés de leurs coutelas pour couper les branches envahissantes qui quelquefois leur barraient le chemin, ou pour leur frayer un passage au milieu d'un fouillis de lianes traînantes, de fougères et de plantes de toutes sortes, qui embarrassaient leurs pas.

Les chasseurs guettaient le gibier; ils tiraient sans pitié sur les ramiers, sur les agoutis, et les carnassières se remplissaient. Une partie de la matinée se passa ainsi, mais enfin la fatigue commença à se faire sentir. La chasse avait été abondante et l'on se préparait à revenir dans l'habitation, quand un bruit se fit entendre dans un taillis; c'était un frémissement de feuilles, une agitation de branches, qui attirèrent l'attention des chasseurs.

— Agouti! agouti! dit Jupiter.

— Chut! dit M. de Tercel. Ne faisons pas de bruit et ne le manquons pas. Lequel de vous veut tirer, messieurs?

— A vous l'honneur, lui répondit-on.

Le taillis, avec son fouillis de feuillage, se trouvait derrière un acomat gigantesque, tout enlacé de lianes. L'ombre immense que projetait l'arbre, ses branches qui s'étendaient démesurément rendaient le massif de feuillage doublement épais. Il était impossible d'apercevoir l'animal qui s'y était

réfugié; mais Charly de Tercel était un adroit chasseur : il suivit du regard le mouvement des branchages et braqua son fusil dans cette direction.

Le coup partit, un cri se fit entendre.

D'ordinaire une acclamation triomphale suivait la défaite de l'agouti; mais cette fois ce fut un frisson de terreur qui courut parmi les chasseurs. Charly frémit, devint d'une pâleur mortelle et s'écria :

— Ce n'est pas la plainte d'un animal; on dirait que c'est un cri humain.

Il voulut s'élancer vers le taillis, mais ses jambes chancelaient; il redoutait quelque fatal événement.

— Jupiter, dit-il, va voir quelle est la proie qui se débat dans ce massif, et si ce n'est qu'un agouti, que Dieu soit béni!

Jupiter courut vers le taillis, où l'on entendait encore des gémissements, et en écarta brusquement les branches. Le soleil, profitant de l'éclaircie



L'Accident. Dessin de F. Lix.

qu'il faisait en s'ouvrant un passage, pénétra en même temps que lui dans cet épais taillis, qu'il éclaira d'un jet lumineux.

Le nègre se pencha, regarda et tout à coup poussa un cri sauvage, qui fit tressaillir tous les chasseurs.

— Grand Dieu! s'écria Charly, au comble de l'épouvante et de l'anxiété, qu'a-t-il vu?

Il courut vers le taillis, et, à son tour, s'écria d'une voix déchirante :

— Ah! malheureux! malheureux... Qu'ai-je fait!

Il venait d'apercevoir un enfant ensanglanté; cet enfant c'était le pauvre Coco. Jupiter, en écartant les branches, avait vu son fils tout meurtri par le plomb, et se roulant dans le taillis, en poussant des gémissements.

Le malheureux père, l'œil égaré, la tête perdue, serrait son enfant dans ses bras, en s'écriant avec désespoir :

— Du secours! un bandage!... Pansons-le, sauvons-le!

Le négrillon, comme on doit s'en souvenir, s'était glissé, sans être vu, à la suite des chasseurs, au moment de leur départ. Il n'avait eu garde de les quitter; il était entré avec eux dans le bois de la Soufrière et avait trouvé le moyen de suivre la chasse, sans être vu.

Il était parvenu à se dérober aux yeux de tous en se faufilant comme un lézard, en sautant dans les herbes comme une sauterelle, en courant dans l'épaisseur des taillis ou en grimpant sur les arbres, comme un chat sauvage. Il attendait le retour des chasseurs, pour revenir à leur suite par le même procédé, et venait de se cacher dans un épais massif de feuillage, lorsque le plomb l'avait atteint.

La fatalité avait voulu que Charly tirât presque à bout portant. L'épais taillis où venait de se cacher le négrillon était à quelques pas de lui, de sorte que les plombs au lieu de s'écarter et d'être rendus

moins dangereux par l'éloignement, se réunirent pour frapper, firent balle et meurtrirent la poitrine du malheureux enfant.

On entoura le pauvre négrillon et l'on déchira les mouchoirs, pour en faire des bandages improvisés. Jupiter les saisit et essaya de panser la plaie d'une main frémissante, en poussant des sanglots effrayants et en s'écriant sans cesse :

— Mon enfant! mon petit monde!

L'enfant ne put pas prononcer une seule parole; il tourna vers lui des yeux presque éteints, mais où il y avait encore un dernier regard de tendresse.

— Il faut le transporter à l'habitation, s'écria M. de Tercel, et nous lui prodiguerons tant de soins que...

Il ne put achever. L'enfant se débattit dans une dernière convulsion, essaya de tourner encore la tête vers son père et expira.

— Mon enfant! s'écria Jupiter, regarde encore ton pauvre père!... Toi pas être mort... Ce n'est pas possible... Ce n'est pas vrai!

L'enfant ne bougeait pas, le corps était immobile, le cœur ne battait plus, et le malheureux père ne put se dissimuler la fatale vérité.

— Mort! s'écria Jupiter, en se roulant sur le corps de l'enfant.

Il poussait des cris qui ressemblaient à des rugissements; il passait dans ses cheveux une main crispée et en retirait des touffes de laine noire. Chez les nègres, la démonstration de la douleur atteint les dernières limites du possible : tout est violent dans ces natures que le soleil des tropiques brûle en dehors et brûle en dedans.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écriait Charly désespéré, j'avais cependant tout fait pour retenir cet enfant; je n'ai rien à me reprocher, mais je ne me consolerai jamais de cet horrible événement.

A sa voix, le nègre tourna la tête, un tremblement convulsif secoua tout son corps et il fixa sur son maître des yeux effrayants.

Les nègres cassèrent des branches, en firent un brancard et transportèrent jusqu'à l'habitation le corps du malheureux enfant. Jupiter les suivit en sanglotant, en se roulant sur le chemin, et en s'élançant à chaque instant pour étreindre le cadavre de l'enfant dans des embrassements désespérés.

Quand le pauvre petit négrillon fut enterré, il eut un nouvel accès de désespoir, et il se jeta sur la terre qui recouvrait son enfant, comme s'il eût voulu y être enfoui à côté de lui.

M. de Tercel avait trop de cœur pour ne pas ressentir une douleur profonde de ce meurtre involontaire. Bien entendu, il n'y eut aucune poursuite contre lui; car il ne s'agissait même pas de ce que la loi qualifie d'homicide par imprudence, puisque M. de Tercel avait usé de toute son autorité de maître pour empêcher l'enfant de suivre la chasse : la mort du pauvre Coco n'avait donc pas été causée par l'imprudence du maître, mais uniquement par la désobéissance du négrillon.

M. de Tercel ne s'en disait pas moins que par sa fatale méprise il avait causé la mort d'un enfant. Il était cruellement affecté et cherchait à consoler le nègre, en lui prodiguant des largesses, en vrai créole qui donne sans compter; car tout est généreux et prodigue dans nos colonies, depuis le soleil jusqu'au créole; l'un dépense aussi largement ses rayons que l'autre dépense son or. Il est vrai qu'on ne paye pas le sang versé, et le désespoir de Jupiter n'en était pas moins profond; mais ce désespoir avait changé d'aspect, il n'était plus démonstratif comme dans les premiers jours, il était devenu morne et sombre : on le sentait gronder dans le cœur du nègre comme le feu central dans le volcan de la Soufrière.

Un jour que Charly de Tercel faisait sauter sur ses genoux la petite Rosélis, Jupiter passa dans la galerie. Il s'arrêta en voyant le jeune père regarder cette charmante tête blonde, avec des yeux pleins de tendresse, puis l'embrasser follement, avec un enfantillage paternel, comme on embrasse ces petits êtres.

Jupiter tressaillit à cette vue, puis tout à coup un éclair terrible brilla dans son regard, un sourire féroce passa sur ses grosses lèvres et il murmura entre ses dents :

— Oh! Jupiter a trouvé!

III

Dès que Jupiter eut un instant de loisir et put sortir sans être remarqué, il courut dans une savane voisine de l'habitation.

Il allait et venait, examinait, observait et regardait autour de lui avec une attention fiévreuse.

Que cherchait-il donc ainsi?

Était-ce quelque nègre d'une autre habitation, auquel il avait donné rendez-vous dans la savane?

Non, ce n'était pas cela; car au lieu de regarder devant lui, sur le chemin, s'il n'apercevrait pas quelque camarade attendu, il semblait passer en revue, avec une attention haletante, les plantes, les arbustes, les grands arbres, qui étalaient autour de lui leurs espèces variées.

Il passait avec impatience sous les bananiers, les cocotiers, les calebassiers, les tamarins, que, malgré leurs magnificences, il semblait profondément dédaigner.

Tout à coup il poussa une exclamation de joie, et s'arrêta devant deux arbres qu'il étudia avec un examen minutieux.

— Enfin! s'écria-t-il.

Ces deux arbres étaient le brinvilliers et le mancenillier.

Le brinvilliers, l'empoisonneur de la savane, comme la marquise de Brinvilliers était l'empoisonneuse de la cour. Est-ce l'arbre qui a donné son nom à la marquise, est-ce la marquise qui a fait changer l'ancien nom de l'arbre? toujours est-il qu'il existe entre ces deux empoisonneurs une étrange fraternité.

Jupiter l'examina avec attention et dit ensuite :

— Moi préférer mancenillier.

Le mancenillier a une réputation plus populaire que celle du brinvilliers; sa renommée a traversé les mers, et ses crimes ont été enregistrés dans les causes célèbres des empoisonneurs végétaux.

Le mancenillier est élevé; il étend perfidement ses larges branches, comme pour engager le passant à se reposer sous son ombrage; mais malheur à l'imprudent qui s'assied sous le mancenillier! on prétend qu'il peut s'endormir d'un sommeil éternel. Toujours est-il que l'arbre rend un suc blanc

et laiteux, dont chaque goutte est redoutable, dit-on, et brûle ce qu'elle touche. Les Indiens caraïbes en imprégnaient leurs flèches pour les empoisonner.

Des fruits perfides, remplis de ce suc vénéneux, et ressemblant innocemment à de petites pommes, étaient tombés au pied de l'arbre; Jupiter en ramassa quelques-uns, les enveloppa avec soin et reprit sa course vers l'habitation.

Beaucoup de nègres sont nés empoisonneurs, comme leurs mancenilliers et leurs serpents. L'empoisonnement est de tradition chez eux, et ce fut la première pensée qui vint à l'esprit de Jupiter, quand il songea à se venger.

Il avait voué à M. de Tercel une haine féroce, il ne voyait en lui que le meurtrier de son fils; c'était donc lui, sans nul doute, qu'il voulait voir mourir dans les tortures de l'empoisonnement.

Non, Jupiter avait plus de raffinement dans sa vengeance, et il s'était dit, en voyant l'adoration de M. de Tercel pour la petite Rosélis :

— Œil pour œil, dent pour dent, enfant pour enfant.

Il connaissait, comme la plupart de ses camarades, la préparation et l'emploi des poisons : il pouvait à son gré tuer subitement sa victime, ou prolonger sa souffrance pendant deux ou trois mois, six mois peut-être. Il aurait pu faire imprimer d'avance le billet de part de la mort, en y mettant la date à peu de jours près.

Il se décida pour la mort subite.

Il ouvrit le fruit du mancenillier, en exprima le jus, et s'en servit pour préparer quelques bananes.

C'était l'heure du goûter de Rosélis; on avait l'habitude de lui servir quelques fruits, quelques gâteaux, quelques-unes de ces friandises que ces petits gourmands couleur de rose aiment à grignoter avec leurs dents de lait.

Le goûter de l'enfant était servi sur une petite table, dans la galerie qui sert de salle à manger. Personne n'y était encore, Jupiter s'assura qu'il était bien seul, plaça les bananes sur une assiette, les mit sur la table, à côté d'autres fruits, puis se retira et guetta l'arrivée de l'enfant.

Un sautillement, un gazouillement, un petit rire argentin, l'annoncèrent bientôt. Elle arriva en jouant, en sautant, en traînant son père par le pan de l'habit, et en lui disant, comme un petit tyran qu'elle était :

— Tu ne t'en iras pas, tu me verras goûter.

Elle se hissa sur une grande chaise; Zoé, sa négresse, lui noua une serviette sous le menton, et Jupiter, qui faisait le service de valet de chambre, vint servir à table la petite blanche.

Elle était fraîche, épanouie ; elle dévorait un gâteau qui remplissait sa petite bouche rose; elle était heureuse enfin, nous ne dirons pas comme une reine, ce qui serait peu de chose, mais comme une enfant.

Jupiter, qui ne la regardait qu'à travers sa haine, ne se laissait pas désarmer par cette grâce enfantine, et attendait le moment où elle demanderait des fruits.

— Où est Coco? dit tout à coup Rosélis; on ne le voit plus, Coco. Je veux lui donner un gâteau.

M. de Tercel et Jupiter tressaillirent au nom du négrillon, qui évoquait un souvenir funèbre.

— Tiens, dit M. de Tercel à Rosélis, dont il voulait détourner l'attention, vois ces belles bananes, elles doivent être excellentes; je vais t'en donner une.

Il posa la banane sur l'assiette de Rosélis. Jupiter étouffa un cri de joie féroce en voyant que c'était le père lui-même qui donnait le poison à son enfant.

Mais au lieu de prendre la banane, la petite Rosélis fit la moue et reprit d'un air maussade :

— Je veux Coco, moi; je veux voir Coco. Où est-il, Coco?

Un tremblement convulsif agitait les membres de Jupiter; son visage prit une expression sauvage et il répondit d'une voix sourde :

— Il est dans le bois de la Soufrière.

— Dans le bois! s'écria l'enfant avec effroi.

Un jour, pour se rendre à l'habitation d'un de ses amis, Charly, qui voulait lui montrer son cher trésor, avait amené avec lui la petite Rosélis. Il fallait traverser la forêt, et tandis que Charly montait un beau cheval créole, on portait Rosélis dans un hamac, sorte de palanquin, soutenu par deux bambous, que les nègres appuyaient sur leurs robustes épaules. Ils transportaient ainsi l'enfant, léger fardeau qui ne pesait pas plus dans le hamac qu'un oiseau-mouche dans une cage.

Mais la petite fille, qui n'avait jamais vu que la riante habitation de son père, fut prise d'une grande terreur en traversant la forêt. Depuis ce jour, chaque fois qu'elle voulait s'insurger, sa négresse lui disait :

— Si Rosélis pas sage, moi laisser perdre Rosélis dans grand bois.

Alors l'enfant pleurait, tremblait : la forêt était devenue son épouvante et la plus terrible de toutes les menaces.

— Coco dans la forêt ! s'écria-t-elle ; il a donc été désobéissant?

— Il s'est perdu, s'empressa de dire M. de Tercel, mais on le retrouvera.

— Perdu dans la forêt! s'écria Rosélis qui devint toute pâle, un petit enfant perdu comme cela dans une grande forêt!... tout seul ! tout seul !

— Ça ferait donc bien peu à manzé Rosélis ? demanda Jupiter, dont le regard prit tout à coup une expression effrayante.

Rosélis leva les yeux sur lui, rencontra ce regard farouche, et se laissant bien vite glisser au bas de sa chaise, elle courut instinctivement se blottir contre son père, en s'écriant :

— J'ai peur!... j'ai peur !

— Mais de quoi, mon enfant chérie ? demanda son père.

— Peur de lui, dit-elle en montrant Jupiter, peur de la grande forêt... Je ne m'y perdrai pas, moi, n'est-ce pas, papa, jamais, jamais?

Son petit corps tremblait comme un roseau, son regard était effaré, sa jolie figure rose était devenue toute blanche. Jamais conte de revenant ne causa une pareille terreur d'enfant.

Charly la prit sur ses genoux; il ne s'occupait que d'elle et ne songeait qu'à la calmer. S'il n'eût pas reporté toute son attention sur l'enfant, s'il eût un instant tourné la tête vers Jupiter, il eût été frappé du bouleversement de la physionomie du nègre.

Quand Rosélis s'était écriée avec épouvante : « Un petit enfant perdu dans une grande forêt! » le nègre avait tressailli, des flammes avaient jailli de ses prunelles; une inspiration satanique lui était venue, et sa noire figure s'était comme illuminée d'un rayonnement infernal.

Le chagrin de Rosélis ne fut pas de longue durée; elle se prit bientôt à sourire au milieu de ses pleurs : elle avait une larme dans un œil et un rayon dans l'autre, car le sourire et les larmes qui, sur nos visages, vont rarement de compagnie, se rencontrent souvent sur les fraîches figures des enfants et se souhaitent le bonjour.

Sa petite mine épouvantée redevint tout à coup d'une gaieté folle, car les changements à vue se font encore plus vite sur les visages enfantins que dans les pièces-féeries.

Elle se reprit à rire, à sauter, puis courut se remettre à table, en disant :

— J'ai faim.

— Eh bien! dit son père en lui montrant la banane qu'il avait posée sur son assiette un instant auparavant, prends cette banane; vois comme elle est fraîche et appétissante.

— C'est vrai, répondit l'enfant; Rosélis va se régaler.

Jupiter, qui suivait tous ses mouvements avec une attention haletante, la vit prendre le fruit dans sa petite main.

Il aurait dû être au comble de ses vœux, car il arrivait à son horrible but.

Cependant, au lieu de laisser le crime s'accomplir, il s'élança vers l'enfant, au moment où elle portait le fruit à ses lèvres et le lui retira brusquement.

— Méchant! dit Rosélis en pleurant; je veux la banane, moi!

— Non, dit Jupiter : Manzé Rosélis a déjà mangé trop de gâteaux tout à l'heure. Manzé Rosélis ferait mal à li.

— C'est bien, mon brave Jupiter, s'écria Charly; la douleur que je t'ai causée involontairement n'empêche pas ta sollicitude pour ma fille... Oh! c'est bien, c'est généreux!

On fit sortir de table la petite Rosélis, et Jupiter, en desservant, eut grand soin de prendre les bananes et de les brûler en cachette, afin qu'il ne restât pas la moindre trace de l'empoisonnement qu'il avait tenté.

Jupiter s'était-il repenti?... non certes; mais sa vengeance allait changer de forme, voilà tout. La pensée de l'empoisonnement lui était venue tout naturellement, parce que c'est la vengeance classique des nègres, le chemin battu, la grande route du crime, qu'ils ont l'habitude de suivre; mais tout à coup une idée nouvelle, une innovation en fait de crime, lui était venue à l'esprit.

En voyant l'effroi de l'enfant à la seule pensée d'être abandonnée dans la forêt, il s'était dit que cette vengeance serait la plus cruelle de toutes, non-seulement pour l'enfant qui subirait le martyre de l'épouvante et de la faim, et toutes les lenteurs d'une mort atroce, arrivant pas à pas, mais aussi pour le père qui chercherait vainement sa fille, qui passerait par toutes les angoisses de l'incertitude, par tous les déchirements des espérances déçues. Cette douleur lente serait plus horrible encore que le désespoir causé par une mort subite : la torture est plus cruelle que le coup de foudre.

Jupiter enfin trouvait une joie féroce à laisser mourir Rosélis dans la même forêt où, le jour de la chasse, son enfant avait été tué par M. de Tercel.

Il s'agissait d'exécuter son projet. Il avait songé d'abord à enlever l'enfant dans la nuit; mais, dans les habitations, les colons ont, en guise de gardes du corps, des nègres qui protégent leur sommeil; les jeunes filles et les enfants comme Rosélis ont dans leur chambre leur nourrice ou leur négresse favorite; puis, en travers de leur porte, une autre négresse est couchée sur un matelas, pour barrer le passage.

Mais dans la journée, la petite Rosélis, lasse de jouer ou fatiguée de la chaleur, s'endormait dans le hamac qu'on avait suspendu pour elle dans la galerie. On la laissait sous la garde de sa négresse, jeune fille de dix-sept ans, coquette et flâneuse, qui, la plupart du temps, la quittait pour aller s'occuper de sa toilette, rajuster le nœud de son madras, mettre ses belles boucles d'oreilles, ou pour aller causer avec ses compagnes des prochaines solennités du bamboula ou de la calenda. Alors l'enfant restait seule. Jupiter se décida à guetter un de ces moments-là pour s'emparer du pauvre petit ange.

IV

Dès qu'il eut pris cette résolution, il suivit comme un espion tous les mouvements de l'enfant, et, à l'heure de son sommeil de la journée, eut grand soin d'errer dans le jardin, sous la fenêtre de la galerie, qui, comme nous l'avons déjà dit, est toujours au rez-de-chaussée.

Un jour qu'il venait d'entendre Rosélis dire à Zoé, sa négresse :

— J'ai sommeil, je veux mon hamac.

Il guetta l'instant où Zoé laisserait l'enfant, pour retourner à ses flâneries habituelles. Il n'attendit pas longtemps, et vit la négresse s'éloigner.

Les persiennes de la galerie étaient mal fermées, Jupiter put les entr'ouvrir du dehors. Il avança sa tête noire et crépue pour regarder dans l'intérieur de la pièce. Or comme dans les habitations des Antilles, les fenêtres, plus indiscrètes que les nôtres, n'ont ni rideaux ni vitres, il put tout à son aise plonger ses regards dans tous les coins de la galerie, s'assurer qu'elle était déserte, et voir distinctement, à travers la gaze de la moustiquaire, la petite Rosélis profondément endormie dans son hamac.

— Seule! murmura-t-il.

Les nègres de l'habitation étaient au travail, dans les champs, ceux qui faisaient le service de la maison dormaient ou flânaient çà et là : rien n'était plus facile à Jupiter que d'accomplir son sinistre projet.

Il sauta par la fenêtre, se glissa comme un serpent jusqu'au hamac et entr'ouvrit la moustiquaire.

Rosélis dormait de ce sommeil paisible et profond de l'enfance. Elle était là, dans son nid, confiante, reposée, blottie comme un oiseau, rose comme une églantine et céleste comme un chérubin. Elle dormait en souriant, comme dorment ces

chers petits ignorants qui semblent toujours sourire à la vie, précisément parce qu'ils ne la connaissent pas. Sa bouche était entr'ouverte, et son haleine était si fraîche et si pure qu'il semblait, qu'en se penchant sur elle, on respirait sa petite âme.

La vue de cette innocente créature eût désarmé l'être le plus féroce : mais le lion de Florence peut rendre l'enfant à sa mère, le nègre qui veut se venger n'abandonne pas sa proie.

Jupiter se pencha sur le hamac, sa tête laineuse, effleura presque les boucles blondes de l'enfant, et il ouvrit comme un ours ses grands bras noirs, pour emporter ce trésor de la maison.

Mais tout à coup il s'arrêta effrayé; il venait d'entendre une porte s'ouvrir. Il n'eut que le temps de se glisser sous une table près de laquelle il se trouvait et qu'un grand tapis recouvrait.

Une femme entra. C'était Zoé, la négresse, qui venait reprendre son poste auprès de Rosélis.

— Allons, dit Zoé, en s'avançant près du hamac,



L'Abandonnée. Dessin de F. Lix.

petit manzé a encore dérangé moustiquaire, pauvre petit visage à li va être piqué par maringouins et moustiques.

Elle avança ses grosses lèvres, posa un baiser sur le front de Rosélis, sans la réveiller, l'enveloppa soigneusement dans la moustiquaire, puis alla s'asseoir près du hamac.

Jupiter souleva avec précaution un coin du tapis de la table et suivit avidement les moindres mouvements de la négresse.

Zoé commença à coudre, fit quelques points d'un ourlet, puis laissa l'aiguille en l'air, leva la tête en l'air, rêva au bamboula, au tambour qui accompagne la danse, reprit son aiguille, fit encore quelques points, puis, cette fois, au lieu de lever la tête, la laissa retomber et commença à s'assoupir.

—Elle va s'endormir, pensa Jupiter, mais c'est égal, le coup est manqué. Si moi enlever petit monde pendant que Zoé sera là, petit monde criera et réveillera Zoé, elle appellera au secours : je serai surpris, arrêté et fourré en prison.

Par le fait, Zoé s'endormit complétement. Jupiter qui, par prudence, avait renoncé, pour cette fois, à s'emparer de l'enfant, voulut profiter du sommeil de la négresse pour s'échapper. Il allait quitter sa cachette, lorsqu'il entendit crier dans le jardin :

— Zoé ! Zoé !

Il se réfugia brusquement sous la table et laissa retomber le tapis.

Zoé se réveilla en sursaut.

— Zoé! cria de nouveau la négresse qui l'appelait et qui s'avança jusque sous la fenêtre, toi laisser un petit brin manzé Rosélis et venir causer. Bonne nouvelle, aé bonne nouvelle!

— Quoi donc? demanda Zoé.

— Nous avoir bamboula une de ces nuits; missié permettre à toi d'y danser.

— Bamboula! s'écria Zoé.

Le bamboula, qui se danse avec accompagnement de tambour et de chansons, est la passion des nègres; c'est leur danse frénétique et échevelée, si l'on peut se servir de cette dernière expression à propos des négresses, qui n'ont presque pas de cheveux. Elles ont grand soin de tirer tant qu'elles peuvent la laine de leurs négrillonnes, afin de la faire allonger; mais elle ont beau tirer leurs diablesses par la queue, elles ne réussissent pas à rendre la tresse plus longue.

— Oh! missié être bien bon! dit Zoé; moi venir causer avec toi tout de suite.

Elle sortit en courant et s'élança dans le jardin, en lançant à plein gosier le cri joyeux qui accompagne le bamboula :

— Houlé! houlé! houlé!

Rosélis fit un mouvement, porta ses deux petites mains à son visage, se frotta les yeux et se réveilla à moitié. Mais ses paupières alourdies se refermèrent un moment après; elle se retourna dans son hamac et se rendormit.

— Seul! murmura sourdement Jupiter, avec une joie féroce, seul avec l'enfant endormi.

Il rampa jusqu'à la fenêtre avec une souplesse animale. Il vit Zoé s'éloigner, puis disparaître avec sa compagne. Il plongea des regards inquiets dans les allées, où il ne vit absolument personne, et pensa que le moment était venu de mettre son projet à exécution.

Il s'élança d'un bond de tigre jusqu'au hamac et enleva l'enfant dans ses bras.

Rosélis se réveilla en sursaut, jeta un cri, puis se rassura en voyant Jupiter.

— Pourquoi me réveiller? dit-elle.

— Pour amener petite blanche à son père qui donnera à li de belles choses.

— Ah! dit l'enfant avec son beau sourire confiant et en se laissant emporter sans résistance.

Jupiter, en serrant contre sa poitrine son léger fardeau, escalada la fenêtre et traversa le jardin avec la promptitude de l'éclair. Rosélis se prit à rire comme une petite folle.

— Ah! que c'est drôle de courir comme ça, dit-elle, que c'est amusant!

Mais Jupiter sortit de l'habitation, et continua sa course effrénée à travers les savanes.

— Où vas-tu donc? dit Rosélis, qui déjà ne riait plus; tu devais m'amener à papa, où est-il, papa?

Jupiter ne répondait pas, la serrait plus fort et courait toujours.

— Je veux revenir à la maison! criait Rosélis, je le veux!

Et Jupiter courait toujours, et l'enfant, qui commençait à trembler, criait de toute la force de sa petite voix, se débattait et cherchait à se glisser par terre; mais Jupiter la serrait, l'étouffait et semblait prêt à briser ce pauvre petit corps frêle.

Ils gagnèrent ainsi le bois de la Soufrière.

Quand la pauvre petite se vit sous ces grands arbres, au milieu de ces géants de feuillage étendant leurs larges branches, comme des bras gigantesques, pour la saisir au passage; quand elle se vit au milieu de ces taillis, de ces massifs, de ces dômes épais de verdure, qui faisaient la nuit en plein jour, elle s'écria d'une voix dont rien ne pourrait peindre l'épouvante :

— La forêt!... la forêt!

— Oui, la forêt! répéta Jupiter, en dardant sur elle des regards farouches.

Ce n'était plus le nègre apprivoisé, c'était le vrai sauvage, de race africaine, qui ne cherchait plus à cacher sa haine.

Rosélis tremblait d'une telle force que son pauvre petit corps bondissait dans les bras du nègre.

— J'ai peur!... j'ai peur! criait-elle. Papa!... papa!

Dans les grands périls, les enfants crient papa, maman, comme nous crions mon Dieu! Ils ne peuvent pas encore se rendre compte de la bonté et de la puissance de Dieu, mais ils connaissent leurs parents qui sont leurs dieux visibles et leur semblent avoir la puissance infinie.

Sans se laisser attendrir par les cris de l'enfant, Jupiter continua sa course et ne s'arrêta qu'auprès d'un épais taillis, devant lequel s'élevait un acomat gigantesque, tout enlacé de lianes. C'était un des recoins les plus sauvages de la forêt; Jupiter le scruta du regard et s'assura qu'il ne se trompait pas. Alors ses yeux étincelèrent, prirent une double expression de désespoir et de haine à la pensée de son fils et de M. de Tercel, et il s'écria :

— Enfin!

— Tiens, dit-il à Rosélis, en la jetant au pied de l'acomat, tu voulais t'échapper; eh bien, sois contente : tu es libre, je te laisse ici.

— Tu me laisses! s'écria la malheureuse enfant, toute seule dans la forêt!... Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas?

— Oui, Jupiter va te laisser au pied de cet arbre-là, près de ce taillis, où ton père a tué le pauvre Coco. Jupiter être vengé.

— Tué... répéta Rosélis, qu'est-ce que c'est que ça?... Je veux revenir près de papa!

— Jamais! dit Jupiter en la repoussant.

— Je t'en prie! je t'en prie! je t'en prie! dit l'enfant, dont la voix avait pris des intonations déchirantes.

Et toute frémissante, tout éperdue, toute pâlie et toute glacée par l'épouvante, elle s'accrochait aux mains du nègre.

Mais Jupiter la repoussa brusquement, jeta un dernier regard sur le taillis où son fils était mort, et laissant l'enfant toute seule dans cette forêt, où elle allait mourir de frayeur et de faim, il disparut dans la profondeur du bois, en répétant d'une voix farouche :

— Œil pour œil, dent pour dent, enfant pour enfant!

Pendant que la pauvre Rosélis était abandonnée dans la forêt, M. de Tercel, qui venait de donner le coup d'œil du maître aux travaux de ses nègres, dans les champs, rentrait dans la maison, le sourire aux lèvres, en disant d'une voix joyeuse :

— Rosélis! ma petite Rosélis!

— Manzé Rosélis dormir dans la galerie, répondit la négresse Zoé.

— O la petite paresseuse! dit M. de Tercel, en entrant dans la galerie. Allons! allons! Rosélis, réveille-toi et viens m'embrasser.

Pas de réponse.

— Mais où donc est-elle? dit-il en cherchant vainement l'enfant dans tous les recoins de la galerie, du salon, des chambres.

— Je suis sûr, se dit-il, que mon petit lutin court dans le jardin.

Il parcourut toutes les allées, en criant :

— Rosélis ! Rosélis !

Mais la petite voix aimée ne répondait pas et l'inquiétude du pauvre père augmentait de minute en minute. Quelquefois un frémissement de feuilles lui remettait l'espoir au cœur et il s'écriait :

— Elle est cachée dans ce bosquet !... Oh ! que j'étais fou de m'alarmer !

Et il courait dans le bosquet; mais au lieu d'entendre un beau rire d'enfant lui répondre, il n'entendait que le bruit des ailes d'un oiseau qui s'envolait.

Quand il eut exploré tout le jardin, en appelant toujours son enfant, d'une voix de plus en plus effarée, il s'écria avec épouvante :

— Mon Dieu! mon Dieu! elle est donc perdue!

Il ne pouvait croire encore à son malheur; il fit venir ses nègres qui, à leur tour, se répandirent dans le jardin, dans tous les coins du logis, dans toute l'étendue de l'habitation, au bord de la rivière, dans les champs, dans les savanes, partout enfin, excepté dans la forêt.

Quand le pauvre père eut la conviction que son enfant adorée était perdue, il resta anéanti, et après avoir mis une activité dévorante à la chercher, il rentra morne et sans force dans la maison muette, où ne résonnait plus la voix enfantine de Rosélis.

En traversant le salon, il sentit quelque chose sous son pied: c'était le petit hochet d'argent qui faisait la joie de la chère petite créature. Il le saisit d'une main frémissante, et dans une explosion de douleur le couvrit de larmes et de baisers.

On explora les environs, on fit des recherches dans les habitations voisines, et il fut impossible de retrouver la moindre trace de l'enfant.

Le père se disait avec désespoir :

— Est-elle perdue? est-elle morte?

Tous les nègres étaient persuadés que la petite blanche, qui jouait souvent au bord de l'eau, était tombée dans la rivière qui coulait à quelques pas de la maison.

Mais lorsque le lendemain on vint dire à M. de Tercel que Jupiter avait disparu, une lueur terrible se fit dans son esprit.

— Oh ! le misérable! se dit-il avec fureur, c'est lui qui, pour se venger, a tué mon enfant! O chère petite créature ! quel martyre t'a-t-il fait subir? Est-ce la rivière qui coule sur ton cher petit corps, ou bien est-ce dans le jardin même, dans nos champs, dans quelque fosse creusée sous mes pas, qu'il a enterré mon trésor? Mais si tu étais si près de moi, mon enfant, si je marchais sur tes restes, pauvre petit être, il me semble que mon cœur me le dirait!... Oh! je l'ai deviné, c'est cet odieux nègre qu'il faut accuser; sa fuite ne me laisse pas de doute.

Quand un nègre s'échappait ainsi, avant l'émancipation, il partait marron, suivant l'expression d'usage, et il allait se réfugier dans les mornes; maintenant quand il a commis quelque délit, il part presque toujours pour la Dominique ou pour Sainte-Lucie. Or, quand on dit, aux colonies, que le nègre d'une habitation est parti pour la Dominique, c'est à peu près comme lorsque l'on dit à Paris qu'un banquier est parti pour la Belgique.

Dès que M. de Tercel eut la conviction que Jupiter était coupable, il courut faire sa déposition aux magistrats de la Basse-Terre; mais leurs agents, influencés par l'opinion des nègres qui prétendaient que l'enfant s'était noyée, la cherchèrent à peine dans les alentours et ne firent de sérieuses recherches qu'au bord de la rivière. Comme personne ne songea au bois de la Soufrière, on ne découvrit aucune trace de la pauvre Rosélis, qui ne fut retrouvée ni vivante ni morte.

Jupiter fut également introuvable.

M. de Tercel écrivit inutilement aux autorités de la Dominique et de Sainte-Lucie, en donnant son signalement, mais les recherches furent infructueuses et l'on ne put découvrir ni le nègre ni l'enfant.

Anaïs Ségalas.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

RÉCITS HISTORIQUES

LA PETITE REINE (1)

VII

PREMIERS RETARDS

Nos voyageurs apprirent à Rouen que la cour venait de partir pour Laval. C'était là qu'il fallait se rendre directement pour rencontrer au plus tôt le roi Charles VIII.

Agé de vingt et un ans, il ne prenait encore que peu de part aux affaires de l'Etat. On sait que le caractère ombrageux et jaloux de son père l'avait trop longtemps relégué dans l'oisiveté, dans l'ignorance. A peine savait-il lire quand il monta sur le trône, en 1481. La régence de sa sœur aînée, la dame de Beaujeu, cette digne fille de Louis XI sous le rapport politique, durait toujours. Elle avait en ce moment de grandes vues sur la Bretagne et lui faisait une rude guerre. Nous en rappellerons succinctement les causes.

La jeune duchesse Anne, — elle entrait dans sa seizième année, — était l'héritière de cette brave province qu'elle apporterait en dot à son époux. On l'avait fiancée à Maximilien d'Autriche, l'allié des Anglais. Ce mariage leur eût ouvert la France. C'était en réalité contre eux que la lutte était poursuivie.

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

Cependant, les Bretons avaient essuyé de cruels revers. Il ne restait plus à leur chère souveraine qu'un dernier refuge, la ville de Rennes, en ce moment assiégée par les Français.

Charles VIII s'était avancé jusqu'à Laval. On guerroyait, on négociait. Le jeune roi s'occupait surtout de plaisirs et de fêtes chevaleresques lorsque survinrent nos deux Dieppois.

Ils étaient porteurs d'une lettre de Pierre Descaliers pour Georges d'Amboise, qui avait été son élève.

Par un fatal contre-temps, le futur ministre de Louis XII venait de partir pour Rome.

Mais il y avait là son frère, Charles de Chaumont, grand maître de Rhodes, un amiral, un marin. Il serait heureux de patronner l'entreprise.

En effet, son accueil fut des plus encourageants. Il obtiendrait une audience royale.

Quelques jours se passèrent sans que la promesse se réalisât. Mathias et surtout Robert devenaient impatients. Ils assistèrent à des tournois, à des allées et venues de grands personnages : le duc d'Orléans, le fameux Dunois, le prince d'Orange. On sentait dans l'air quelque chose de mystérieux. Un grand acte se préparait.

— Hum ! hum ! fit un soir Mathias, j'ai grand' peur que nous soyons arrivés mal à propos.

L'audience enfin fut accordée. Les deux frères, introduits par leur protecteur, se virent présentés au roi.

Le fils de Louis XI ne payait pas de mine. « Il était petit de taille et laid de visage, sauf le regard qui avait du feu et de la dignité. » Mais ses manières, sa jeunesse, sa légèreté même inspiraient une certaine sympathie. N'est-ce pas à cette époque qu'il mérita ses deux premiers surnoms : l'Affable et le Courtois ?

La dame de Beaujeu, madame la Grande, était là. Elle ressemblait par le visage comme par l'esprit à son père, qui disait d'elle : « C'est la moins folle femme du monde, car, de femme sage, il n'y en a point. » Elle avait prouvé depuis lors qu'il y en avait au moins une, en poursuivant avec non moins de sagacité que d'énergie tout ce qu'il y avait eu de national dans les plans de Louis XI. Personne autre n'eût été plus apte à comprendre ce qu'on allait lui soumettre. Mais en ce moment, par malheur, un tout autre dessein absorbait sa pensée. Elle attendait, elle reçut un message pendant l'entrevue ; elle y fit réponse immédiatement, elle n'écoutait plus qu'avec impatience.

Et pourtant c'était une éloquente supplique, celle du capitaine Robert Cousin. Il redit son voyage, exposa son espoir. C'était peut-être tout un monde qu'il venait offrir à son roi. On y trouvait de l'or, des diamants, toutes sortes de richesses. Quelle gloire d'en prendre possession le premier !... Quelle source de prospérités pour la France !

Charles VIII se laissait gagner par l'enthousiasme. La dépêche qui lui fut communiquée le détourna tout à coup. Quelques mots s'échangèrent à voix basse entre sa sœur et lui. Mathias, qui prêtait l'oreille, entendit cette conclusion :

— Avant tout, la Bretagne !

Le roi se leva, rompant l'audience par un compliment, par un remercîment banal.

— Nous aviserons ! termina-t-il avec un gracieux salut, comptez sur nous...

Ainsi congédiés, nos Dieppois se retirèrent, reconduits par le grand maître de Rhodes, qui leur prodiguait l'eau bénite de cour :

— Ne vous découragez pas !... ce n'est qu'un ajournement jusqu'à la paix.... Elle se prépare.... Je me charge de parler de vous à mon frère Georges.... Il vous avertira quand l'heure sera propice... Attendez ! espérez !...

Cependant Robert n'était qu'à demi convaincu. Mathias, encore moins.

Ils rentrèrent à Dieppe vers la fin d'octobre. Grâce à l'affection de Thérèse et de Marcel, Brésilia s'acclimatait. N'eussent été ses grands yeux noirs encore sauvages et son teint comme doré par un plus chaud soleil, on l'eût déjà prise pour une jeune campagnarde habitant depuis peu la ville.

Plus de deux mois s'écoulèrent sans rien recevoir de Laval. Puis une grande nouvelle s'ébruita. Charles VIII épousait la fiancée de Maximilien, l'héritière de Bretagne. La Bretagne allait se réunir à la France.

— Bien joué !... dit Mathias, voilà donc ce que l'on négociait là-bas !... Tu dois comprendre, frère, que nous ne pouvions réussir...

— Mais, l'interrompit Robert, à présent ?

— A présent, continua l'armateur, c'est une guerre imminente avec l'empire, avec l'Espagne, avec l'Angleterre, qui jamais ne nous pardonnera cet agrandissement... Je pense que tu devrais aller sans retard à Londres pour y régler nos intérêts, tandis qu'il en est temps encore...

Le capitaine hésitait. Une lettre de Georges d'Amboise arriva. Il était de retour, il promettait sa protection... mais, ajoutait-il, quand nous aurons d'abord assuré la paix...

— Tu vois, dit Mathias, il y a urgence !...

Vers la fin de février 1492, le *Saint-Pierre* cingla vers la côte anglaise.

Marcel accompagnait son oncle. Un premier voyage.

Brésilia, désolée de ce départ, avait été conduite par Thérèse jusqu'à l'extrémité du môle afin d'échanger avec son jeune compagnon, grimpé dans les haubans, des signaux d'adieu. Tant que le navire fut en vue, elle ne le quitta pas du regard. Des larmes silencieuses ruisselaient sur son visage. Lorsque la voilure se perdit à l'horizon, un cri de désespoir s'échappa de ses lèvres. Elle s'évanouit.

Thérèse parvint, non sans peine, à lui faire reprendre ses sens, à la calmer. La farouche enfant ne voulait plus rien entendre ni rien voir. Sa physionomie, sa pantomime exprimaient cette pensée :

— Oh ! maintenant qu'il est parti, rien ne m'attache plus à ce rivage !

Et se tournant vers l'ouest, vers son pays natal, qu'un mirage instinctif lui montrait à travers l'espace, elle eut comme l'aspiration, comme l'élan d'un oiseau blessé qui cherche à reprendre son vol.

VIII

LE DOCTEUR MARCEL

Robert Cousin, dès son entrée dans la Tamise, reconnut que Mathias avait deviné juste. Le mariage

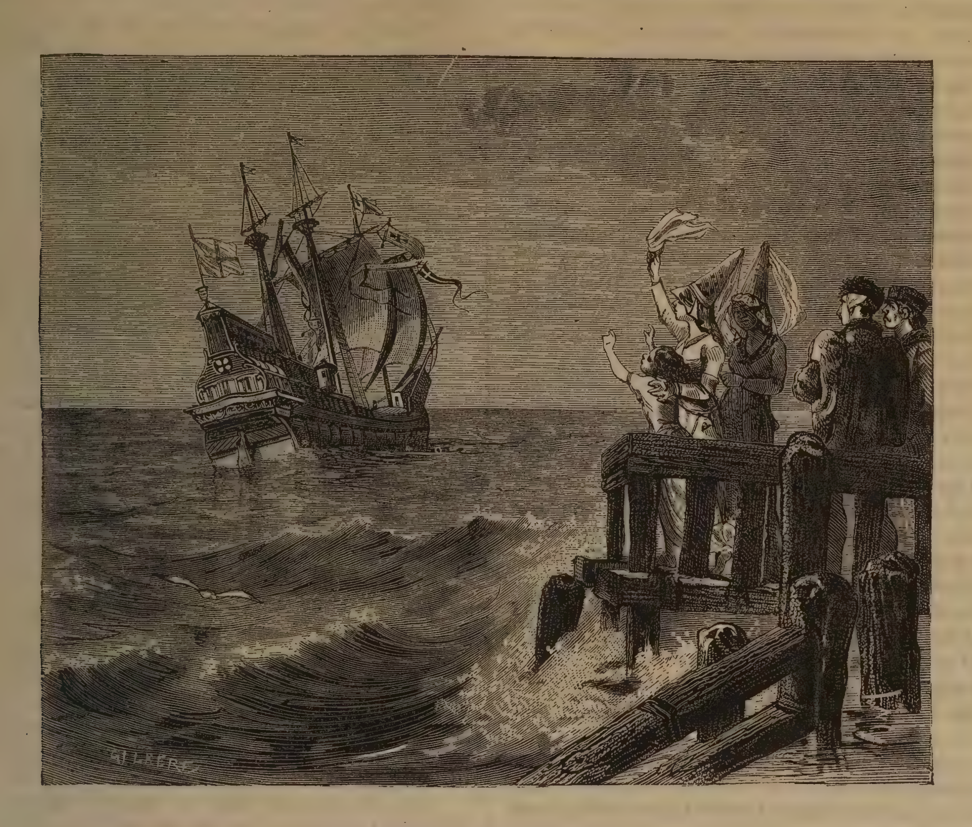
de Charles VIII, en lui donnant la Bretagne, venait de réveiller toutes les passions, toutes les convoitises anglaises. Henri VII avait annoncé au Parlement «le grand dessein de recouvrer son royaume de France ». On se croyait au temps du Prince Noir, et, bien que la guerre ne fût pas officiellement déclarée, tout se préparait pour une nouvelle descente sur nos côtes.

De là, contre les négociants français, une sourde hostilité, toutes sortes de mauvais vouloirs. Ces affaires de l'armateur dieppois, qui n'eussent demandé qu'une ou deux semaines en temps ordinaire, il fallut près de trois mois pour les conduire à bonne fin. Encore voulait-on retenir le *Saint-Pierre*. Son départ fut presque une fuite.

Le capitaine, en débarquant, s'empressa de demander s'il y avait du nouveau.

— Rien !... dit Mathias, on ne songe ici qu'à la résistance...

— Et Thérèse ?... Et Brésilia ?...



Les Adieux. Dessin de Gilbert.

— La mère va bien, mais l'enfant est malade. On craint pour ses jours.

Déjà Marcel bondissait vers la maison.

Il y trouva sa petite amie toute étiolée, toute pâle. L'hiver semblait lui avoir été mortel.

A la vue de son jeune compagnon, elle se ranima, souriante, heureuse.

Tandis que les deux enfants renouaient connaissance, Thérèse, à l'autre bout de la chambre, disait à son mari :

— C'est singulier, comme cette pauvre petite a pris Marcel en affection, comme son absence l'avait rendue triste et morne. Vainement je m'efforçais de la distraire. Un jour de découragement, je me pris à pleurer. Elle a du cœur et vint aussitôt, par ses caresses, sécher mes larmes. Rien de touchant comme ses efforts pour paraître gaie. J'y parvenais mieux qu'elle, car je m'attache à cette chère créature, au point de croire qu'elle ressemble à celle que j'ai tant regrettée, que je regretterai toujours !

Thérèse, sous l'émotion des souvenirs, refoula ses pleurs, et poursuivit :

— Je promenais souvent Brésilia. Elle eut froid. La fièvre la prit, le délire. Elle revoyait son pays natal, ses forêts, ses amazones. J'eus beau la soigner, le mal empira. Plus d'appétit, plus de sommeil. Une langueur. Ah ! ce fut ainsi de l'autre !...

En ce moment, un rire clair arriva jusqu'à l'oreille de la pauvre mère. C'était son enfant d'adoption qui riait.

— Etrange ! murmura-t-elle, c'est comme une résurrection ! On eût dit qu'elle allait mourir !...

La petite reine avait entendu. Jetant ses deux bras autour du cou de Marcel, elle répondit :

— Non ! non !... plus mourir !

C'était l'heure de la visite du médecin, ou plutôt du *mire*, comme on disait alors. Il se montra précisément sur le seuil, et non moins surpris à son tour de la métamorphose qui s'opérait chez la jeune malade :

— Dieu, dit-il, fait des miracles !

Et, laissant quelques fioles et poudres pharmaceutiques, il se retira.

Brésilia venait d'avoir un geste de dégoût. Son regard semblait dire à Marcel :

— Défends-moi donc !

Il avait quatorze ans à peine. Mais, sous une apparence modeste, c'était un garçon très-intelligent, très-instruit, d'une rare initiative ; il s'avança vers sa tante et l'appelant comme d'habitude d'un nom plus tendre :

— Mère, lui demanda-t-il, veux-tu me permettre de donner mon ordonnance ?

— Voyez-vous ce docteur ! fit Robert.

— Laisse-le parler, dit Thérèse. Voyons ! Marcel, que prescrirais-tu ?

— D'abord et d'une, dit-il, je jetterais par la fenêtre toutes ces drogues.

Les mains amaigries de la malade se rapprochèrent vivement et plusieurs fois, comme pour un applaudissement.

— Mais par quoi les remplacer ? questionna l'oncle.

— Par celui dont elle nous a dit un jour qu'elle était la fille, par le soleil !...

— Ne l'avons-nous pas ici ? Ne vois-tu donc pas qu'il brille ?

Effectivement, c'était par un beau jour de la fin de mai, en plein midi. Le ciel sans nuages resplendissait de lumière.

— Ici ! se récria Marcel, à la ville ! dans une chambre ! Ne te souvient-il pas de notre séjour à la ferme que possède mon père au delà de Varangeville, et quel bien cela te fit, à toi, mère, qui étais alors la désolée, la malade... Il y a tout près de grands bois... Ce qu'il faut à cette petite sauvage c'est le grand air, la liberté, sa forêt !

—Il a peut-être raison, dit Thérèse.

Le mire, consulté dès le soir même, fut de cet avis.

On partit le lendemain pour la ferme.

C'était au milieu d'une de ces vertes cours à l'herbe épaisse, aux grandes haies touffues, aux verdoyants pommiers tout en fleurs.

De cette riche nature printanière un salubre parfum de jeunesse et de vie s'exhalait.

Brésilia parut l'aspirer avec ravissement. L'aspect des campagnes la charmait. Le voyage l'avait un peu fatiguée. Elle dormit cette nuit-là de ce bon sommeil de l'enfance que, depuis deux mois, elle ne connaissait plus.

Au matin, le docteur Marcel amena devant la porte un baudet. Sur la bâtière, de moelleux coussins. Dans une manne, les provisions de bouche, autre chose encore, mais qu'on ne devait montrer que plus tard, au moment de s'en servir.

Le fils de Robert était d'une force au-dessus de son âge. Il venait d'entrer dans le Mesnil; on l'en vit bientôt ressortir portant lui-même sa petite amie, qu'il installa sur les oreillers. Thérèse l'aidait maintenant. Elle allait être de la promenade.

Nous l'avons dit, les bois n'étaient pas loin. De grands bois, aujourd'hui disparus, mais où se développait alors librement la plantureuse végétation normande. On ne voit plus d'aussi belles futaies. Des lierres, des chèvrefeuilles et des clématites sauvages, toutes sortes de plantes grimpantes s'enroulaient, se balançaient jusqu'aux plus hautes branches des hêtres et des chênes séculaires. Inextricables étaient les fourrés, grandioses les perspectives et les ombrages. C'était presque la forêt natale de Brésilia.

Quelle surprise! quelle joie pour elle! n'était-ce pas son paradis perdu qu'elle avait retrouvé! Tout concourait à l'illusion, même le ciel bleu, même le resplendissant soleil !

Ah! si elle eût été libre d'agir à sa guise! Mais il y avait là Thérèse et surtout Marcel. Impitoyable, ce Marcel! « Non! non! pas encore! quand la force vous sera revenue, mademoiselle! quand vous aurez mérité de reprendre vos ébats! » Il venait de choisir une place dans la clairière. Avec des couvertures, il fit un nid pour la jeune malade, et dès qu'elle y fut nichée : « Là! dit-il, occupons-nous à présent du repas! »

Il avait apporté du laitage et des œufs frais. Un feu de broussailles s'alluma promptement. « Demain nous ferons des grillades! dit-il allègrement, la cuisine et la vie des bois! Ah! ah! vous n'aviez plus d'appetit, mauvaise petite sauvage! nous allons voir si vous ne mangez pas de bon cœur quand ce sera l'ami Marcel qui vous donnera la becquée! »

C'était pour lui comme un jeu. Pour elle aussi. Elle s'y prêtait de la meilleure grâce du monde, elle était ravie. Au dessert, la surprise. Ce mystérieux objet jusqu'alors dissimulé par le pilotin, c'était son hamac de bord. Il le suspendit entre deux arbrisseaux. « Ce sera comme là-bas ! comme chez vous, ma chère petite reine des Amazones! » Et bientôt elle y fut couchée, bercée par ce grand frère, qui l'amusait de ses gamineries, qui lui chantait toutes les chansons cauchoises.

Maman Thérèse était là, sur un tertre assise et travaillant à quelque tricot; elle tempérait par sa douce autorité ces juvéniles expansions qui la gagnaient, qui la réjouissaient elle-même. Elle se montrait heureuse du bonheur de ses deux enfants. Ce fut une délicieuse journée.

Le lendemain, au bras de Marcel, Brésilia fit le tour de la clairière ensoleillée. Elle marchait, elle courait toute seule au bout de quelques jours. La santé, l'agilité lui revinrent comme par enchantement. Ce fut plaisir de la voir bondir sur la mousse, disparaître et reparaître à travers les arbres. Elle respirait avec délices cet air imprégné de sauvages aromes; elle se replongeait avec ivresse dans les vagues frémissantes de cet océan de verdure. Un cerf, un chevreuil se laissait-il entrevoir parmi les halliers, elle le saluait comme un souvenir. Elle babillait avec les oiseaux, elle souriait aux ruisseaux reflétant son image. Elle était chez elle enfin, dans le royaume de ses regrets et de ses rêves. « Mais calme-toi! repose-toi! » lui disait sa mère adoptive. Ah! bien oui! A peine assise, elle se roulait dans la fougère ou repartait à l'aventure. Et c'était ainsi jusqu'à l'heure du retour, où Marcel la remettait sur l'âne, au milieu d'une sorte de palanquin qu'il venait d'édifier pour elle avec du feuillage et des fleurs.

Un mois plus tard elle avait recouvré toutes ses forces, toute sa gaieté. « Qui t'a guérie? disait-il, c'est la forêt!... —Eh! non, c'est toi! » répondait-elle.

Hélas! elle allait avoir un nouveau chagrin. Mais, pour l'expliquer, il nous faut retourner en arrière.

IX

EN ATTENDANT

Mathias, depuis le retour de son frère, évitait tout entretien relatif aux pays des Amazones. Il avait vendu les pépites et les pierreries, calculé les frais de la première expédition, les chances d'une seconde, et se montrait singulièrement refroidi quant aux voyages de découverte.

Vers le commencement de juillet, il dit à Robert :

— Je t'ai laissé prendre du repos; il serait temps de partir pour la côte d'Afrique. Voilà dix-huit mois que nos comptoirs n'ont été visités. Si l'Espagne prenait parti contre nous, et c'est à craindre, on ne passerait plus qu'avec peine.

— Mais, voulut observer le capitaine, mais si, pendant mon absence, les promesses qui nous ont été faites se réalisaient.

— Je serai là, dit l'armateur, et tu dois avoir confiance en moi. Je suis un homme positif, mais de ceux-là qui ne laissent pas s'échapper l'occasion. Nos intérêts sont les mêmes... Va là-bas!... Tu seras revenu, crois-en mon expérience, avant que le roi ne t'appelle. J'irais, d'ailleurs, et traiterais en ton nom. Tout sera prêt. N'appréhende aucun retard...

Et, comme son frère hésitait :

— Faut-il que je parle plus franchement encore? poursuivit-il. Eh bien! je me sens affaibli par l'âge... Ma santé s'altère... j'ai comme un pressentiment de mort... et voudrais laisser à mon fils, dont tu seras le tuteur, une situation nette et des affaires en bon ordre... Il t'accompagnera, car un armateur doit connaître la navigation... Mais ce sera son dernier voyage... Au retour, si Dieu me prête vie, je me charge d'en faire un vrai commerçant. A propos! tu relâcheras à Palos... Notre compatriote Hugonin, qui s'est établi dans ce port espagnol, nous doit de l'argent. S'il n'en avait pas, fais-toi payer en vins de Xérès et d'Alicante...

— Palos! avait murmuré le capitaine avec une certaine émotion.

— Cette escale te déplairait-elle? questionna Mathias.

— Au contraire! s'expliqua Robert, car c'est la patrie de Vincent Yanèz Pinzon... Je suis curieux de savoir ce qu'il a pu devenir, et s'il n'a pas abusé de notre indulgence envers lui?

— Excellente idée!... C'est donc chose convenue. Tu partiras, frère?

— Demain, s'il le faut...

— Non! dans une quinzaine, quand le *Saint-Pierre* aura reçu son chargement... Merci! Je n'attendais pas moins de ton amitié...

Tel était le chagrin qui menaçait Brésilia. Marcel sut la consoler en lui disant :

— Ce n'est qu'une séparation de quelque mois, et si tu ne retombes pas malade, petite sœur... si tu te montres docile envers notre mère... je ne repartirai plus!

Elle se résigna. On resterait, d'ailleurs, au Mesnil.

La traversée fut des plus heureuses. Nos voyageurs arrivèrent à Palos le 3 août 1492.

Date à jamais mémorable! Deux caravelles, amarinées pour un long voyage, venaient de sortir du port. Une troisième, encore mouillée dans la passe, attendait son capitaine. On le vit descendre par l'échelle du môle, et s'embarquer dans le canot. Il se décoiffa pour un dernier adieu. Le *Saint-Pierre* entrait. Robert eut une exclamation de surprise. C'était Yanèz Pinzon.

L'Espagnol, tournant la tête à ce cri, reconnut à son tour le Normand. Il le salua. Puis, avec un rire sardonique, il gagna son bord. La troisième caravelle rejoignit les deux autres.

— Où vont-elles? s'était demandé Cousin, vaguement inquiet. Un pressentiment!

A peine la hourque fut-elle amarrée dans le port que, la laissant sous la garde de Jean-Louis, il se dirigea, suivi de son neveu, vers la demeure de maître Hugonin.

Ce Dieppois, devenu presque Espagnol, habitait depuis trente ans Palos; il y représentait en quelque sorte sa ville natale et lui expédiait, entre autres productions méridionales, ces fameux vins d'Estramadure et d'Andalousie dont le nord-ouest de la France faisait alors une consommation beaucoup plus importante que de nos jours.

Interrogé par Robert, il lui répondit :

— C'est une escadrille envoyée à la recherche de nouvelles terres...

— Qui la commande?

— Un Génois nommé Christophe Colomb. Voilà des années qu'il nourrissait ce projet, mais sans avoir trouvé les moyens de le mettre à exécution. Il s'adressa vainement à sa patrie, à la république de Venise, aux rois de Portugal et d'Angleterre. Notre reine, Isabelle de Castille, l'avait ajourné jusqu'après la prise de Grenade. Ce dernier rempart des Maures étant enfin tombé, elle vient de tenir sa promesse en lui donnant trois vaisseaux : *la Santa-Maria*, qui porte son pavillon d'amiral, *la Pinta* et *la Nina*, que dirigent ses lieutenants, deux capitaines de notre port, les frères Alonzo et Yanèz Pinzon. Leur chef sera vice-roi de toutes les mers, îles et terres qu'il découvrira.

Robert se taisait, mais il avait pâli. Il souffrait cruellement. Un autre allait lui ravir sa gloire, et peut-être guidé, secondé par le traître auquel il avait lui-même montré le chemin.

— On le renomme, poursuivit maître Hugonin, comme habile navigateur. Un savant! un inspiré! disent les uns. Mais les autres, estimant qu'on ne doit pas s'aventurer ainsi sur des conjectures, le traitent de visionnaire et de fou. C'est un peu mon avis. Jamais peut-être on ne reverra les cent vingt matelots qui montent les trois caravelles, ni leur amiral... Croyez-en notre vieille sagesse normande, capitaine Cousin! vaut mieux caboter avec du Xérès et du Malaga; c'est plus sûr!

Robert s'abstint de toute discussion, de toute confidence. Mais, profitant de ce qu'on paraissait vouloir remettre à son retour d'Afrique le règlement de comptes, il se dit :

— Je reviendrai!

Marcel, en souriant, s'était permis tout bas cette observation :

— Pourvu qu'ils n'aillent pas s'emparer du royaume de ma mie Brésilia!

Le *Saint-Pierre* remit donc à la voile vers la côte de Guinée, où les Dieppois possédaient alors des établissements considérables. On voit encore à l'embouchure de la grande rivière de Gambie les ruines d'un ancien comptoir auquel, en souvenir de la patrie, ils avaient donné le nom de Petit-Dieppe. Ils en tiraient l'ivoire si finement travaillé par leurs artisans, des épices et de la poudre d'or. *La Côte d'Or*, tel était alors son nom.

La tâche imposée par Mathias, en prévision d'un état de guerre qui suspendrait tout négoce, exigea plus de quatre mois. Robert, d'ailleurs, ne se pressait pas. Chaque jour écoulé n'augmentait-il pas ses chances d'apprendre, en repassant à Palos, quel avait été le résultat de l'expédition de son heureux rival.

Quand il y arriva, pas de nouvelles encore! « Ils auront tous péri! » disait maître Hugonin. Cousin dissimulait son angoisse. Jean-Louis la devina :

— Capitaine, dit il, rappelez-vous que j'ai passé



Au Mesnil. Dessin de Gilbert.

ici deux ans, pour apprendre le commerce, et que je parle un peu la langue du pays...

— En effet, je me souviens... Quelle est ton idée?

— Celle-ci que, sous un prétexte, vous pourriez m'y laisser... J'attendrai... S'ils reviennent, je me renseignerai... Vous ne me verrez revenir que bien informé.

— Mais comment reviendrais-tu?

— Par mer ou par terre!... Ne vous en inquiétez pas... Je suis comme un de ces chiens fidèles qui savent toujours rallier leur maître...

Robert accepta. Il repartit plus tranquille.

De grands événements s'étaient accomplis pendant son absence. L'armée anglaise, forte de seize cents lances et de vingt cinq mille fantassins, avait opéré sa descente à Calais. Henri VII assiégeait Boulogne. Arras et Bapaume venaient d'être pris par les lieutenants de Maximilien. La Franche-Comté se soulevait en sa faveur. Ferdinand et Isabelle, « les rois catholiques », menaçaient les Pyrénées. Le moment eût été des plus mal choisis pour exciter Charles VIII à de lointaines découvertes.

— Attendons! dit Robert à Mathias.

Quant à Marcel, il avait retrouvé Brésilia dans le logis du quai, mais tout à fait bien portante, l'œil brillant, le teint frais, la mine enjouée. « Tu vois que je t'ai obéi! » sembla-t-elle dire à son frère. D'autre part, sa mère adoptive se déclarait satisfaite.

— Je l'ai conquise! dit-elle. Voyez plutôt? elle s'apprivoise, elle s'habitue... et ses amazones, ses anciens sujets ne reconnaîtraient plus leur reine!

En effet, l'acclimatation, l'éducation de cette enfant des bois tenaient du miracle. Thérèse, durant ce second hiver, avait su créer autour de sa chère petite plante des tropiques comme une serre chaude où ne pénétraient ni le froid ni l'ennui. Elle se rajeunissait elle-même pour la distraire, pour l'instruire, et surtout pour être aimée d'elle. L'in-

téresser, l'initier à toutes choses devint sa tâche assidue. Il y avait dans ce cœur en deuil un trésor de tendresse maternelle qui se rouvrait comme par enchantement. « Je ne veux plus être triste! » s'était-elle dit, et, par un touchant effort, sa physionomie d'autrefois reparut, sa gaieté de jeune femme heureuse. Rien n'égalait la douceur, la patience et l'ingéniosité de ses enseignements. Le nom de chaque objet, les phrases courantes de politesse et de sentiment, cent fois par jour elle les répétait à sa docile élève. « Allons! Zilia, du courage! quand tu sauras parler comme moi, nous causerons! » Elle lui apprit à lire dans l'évangile, et, bercée par un secret espoir, elle eut cette pensée : « C'est le livre qui mène à Dieu! »

Par intervalle, cependant, l'élève avait des retours de fougue et de vagabondage à travers la maison. Il fallait qu'elle courût, qu'elle se démenât en jetant des cris. On l'eût crue folle. Mais son intelligente maîtresse ne s'en effrayait pas. Elle laissait



L'Éducation. Dessin de Gilbert.

même l'accès avoir son cours. Puis, avec une caresse, avec quelques mots affectueux, elle calmait la fillette échappée. Elle en obtenait tout en s'adressant à son cœur. Une vive sensibilité, la nature prime-sautière, du tact, de l'esprit, telles étaient les qualités de Brésilia. Ses reparties le prouvaient de reste. Au carnaval, comme elle regardait avec un curieux étonnement la grotesque bacchanale du mardi gras s'ébattre sous la fenêtre, et que Mathias s'était avisé de lui dire : « Ah!... ah!... petite sauvage, ça t'amuse!... » Elle lui répondit en désignant les masques, ivres, pour la plupart, et qui se bousculaient, gesticulaient, vociféraient : « Moi!... ah! mais non!... Les voici, les sauvages!... »

Dès le printemps, sitôt qu'il y eut des feuilles vertes, on retourna à la ferme, augmentée d'une aile tout à fait bourgeoise. Le Mesnil allait devenir manoir.

Que faisait Robert? Il attendait. Fiévreuse attente! Ce ne fut que vers la fin du mois de mai que reparut Jean-Louis.

Ch. Deslys.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

VOYAGE AU PAYS DE L'ADRESSE ET DU HASARD

PETITE HISTOIRE DU JEU ET DES JOUEURS (1)

VI

CONDAMNATION ET RÉPRESSION DU JEU.

On ferait, disions-nous, un gros volume de l'histoire anecdotique des maisons de jeu : ce n'est plus un volume mais une bibliothèque qu'il faudrait si l'on voulait réunir tout ce que la passion du jeu a fait naître d'écrits religieux et philosophiques, tout ce qu'elle a fait édicter d'ordonnances et de lois : édits, homélies, traités se compteraient par milliers, et de tous les temps et de toutes les provenances.

Répétons ici, car le fait est assez honorable pour la nation chez laquelle on peut le constater, que le peuple hébreu se serait gardé pur de toute atteinte de la passion qui nous occupe ; car le nom de jeu n'est pas même prononcé dans la Bible qui, on le sait, est à la fois une histoire et un recueil de lois. « C'est par une pieuse fraude, dit Barbeirac, qu'un missionnaire de l'Orient a fait dire au Psalmiste : — Heureux celui qui n'est point assis sur le siége des joueurs. — Le texte hébraïque et la Vulgate portent « le siége des *moqueurs, des railleurs* », ce qui est bien différent.

En revanche, et encore que l'antiquité profane ne nous offre aucun ouvrage spécial *contre* le jeu, tandis qu'elle en a eu plusieurs *sur* le jeu, il ne s'y trouve guère d'auteur s'occupant un peu de morale ou de philosophie qui n'ait dit son fait à cette fatale passion.

« Ceux qui jouent sont oisifs, bien qu'ils fassent quelque chose, dit Socrate, car ils pourraient employer leur temps à faire quelque chose d'utile. »

Un jour quelqu'un voulut faire jouer Xénophon. Il s'y refusa. On le traita de lâche : « C'est vrai, répliqua-t-il, je suis très-lâche quand il s'agit de mal faire. »

Une autre fois Platon, apercevant un de ses disciples qui jouait, lui en fit de grands reproches. Le jeune homme crut s'excuser en objectant qu'il ne jouait que peu de chose.

« Fort bien, repartit le maître, mais comptes-tu pour rien l'habitude que tu contractes ? Est-ce peu de chose, cela ? »

Aristote prend la chose encore plus au sérieux. Il classe sans plus de façon les joueurs au même rang que les voleurs de grands chemins, car, dit-il, leur vie se passe à courir après un gain déshonnête, et, à l'occasion, ils ne se font nul scrupule de dévaliser leurs amis, à qui ils devraient plutôt faire des libéralités.

Cicéron n'est pas plus tendre, quand, au cours d'un de ses traités ou de ses discours, le jeu et les joueurs viennent à être mis en cause. Dieu sait comme l'écrivain ou l'orateur les arrange !

Plutarque, qui les trouve souvent sous sa plume, ne les ménage pas davantage ; c'est lui qui nous apprend, non sans l'approuver fortement, qu'Alexandre n'entendait pas que ses officiers et ses soldats fissent du jeu autre chose qu'un moyen d'innocente distraction ; à tel point qu'apprenant un jour que certains d'entre eux, s'étant livrés aux jeux de hasard, y avaient compromis leur fortune, il les condamna à une forte amende, ainsi que ceux qui avaient eu le gain du jeu.

A la frénésie des joueurs de son temps, qui ruinaient en quelques coups de dés, Lucien oppose l'âge où régnait le pacifique Janus et où, si quelques parties s'engageaient pour passer le temps, elles n'avaient, du moins, que « des noix » pour enjeu (1).

Si du monde païen nous passons au monde chrétien qui, bien que constituant une société régénérée, n'avait pas moins hérité des nombreuses faiblesses de son devancier, nous trouvons presque dès l'origine les pasteurs du troupeau tout occupés à morigéner les brebis sur leurs écarts vers les régions de l'*alea*.

N'a-t-on pas trouvé à Rome, dans des ruines datant de l'établissement du christianisme, une table de marbre ayant servi pour le jeu dit des *douze lignes*, que l'on croit être le *tric-trac*, où était gravée une croix avec cette inscription que Saumaise a déchiffrée autrefois.

« Aux joueurs de dés Jésus-Christ donne assistance et victoire, à ceux qui tracent son nom, même quand ils jouent aux dés. »

A la vérité dans ce monument, où les sentiments pieux sont si singulièrement associés aux pratiques que la religion condamne, un savant contemporain, M. Becq de Fouquières, n'a voulu voir qu'une sorte d'instrument de prosélytisme, employé par un grossier convertisseur pour attirer à la foi nouvelle des gens qu'il y avait plus de chance de séduire que de convaincre.

Quoi qu'il en soit, c'est là le témoin d'une étrange disposition des esprits ; et l'on s'explique sans peine, qu'étant donné la possibilité de faits analogues, non-seulement les premiers évêques, les Pères de l'Eglise, mais encore leurs successeurs, aient eu à combattre les entraînements d'une passion dont l'empire semble d'ailleurs universel.

Saint Jérôme cite un auteur dont les livres sont aujourd'hui perdus, Apollonius, qui, pour convaincre de mensonges les montanistes qui se disaient prophètes s'écrie : « Est-ce que les prophètes mènent une vie molle ? Est-ce que les prophètes sont superbement vêtus ? Est-ce que les prophètes jouent aux dés ? »

Saint Cyprien dans un traité resté fameux dit qu'il ne comprend pas que des mains qui ont été lavées dans les eaux du baptême, sanctifiées par la présence du corps de Jésus-Christ, purifiées par la pénitence, des mains que nous élevons au ciel dans

(1) Pour les premières parties, voir les livraisons précédentes.

(1) On sait que les noix étainet pour les enfants de la Grèce et de Rome ce que les billes de pierre ou de marbre sont pour les enfants de nos jours.

nos prières, rentrent sous la puissance du démon en se livrant à ces jeux qui sont la source des parjures, des faux témoignages, des entretiens diaboliques, des querelles, des inimitiés, de la ruine des familles, de l'ingratitude des enfants envers leurs parents, des sacriléges, de l'idôlatrie, etc.

Saint Éphrem, diacre d'Éphèse, affirme que les apôtres ont ordonné que les laïques qui joueraient aux jeux de hasard seraient excommuniés et les ecclésiastiques déposés.

Saint Basile retenait quelquefois ses auditeurs à l'Eglise plus longtemps qu'à l'ordinaire, et surtout les jours de jeûne : « Car, leur disait-il, si je vous congédie il y en aura plusieurs d'entre vous qui s'en iront aussitôt jouer aux jeux de hasard. Le diable qui préside à cette espèce de distraction anime de fureur et de folie ceux qui jouent... A quoi donc vous aura-t-il servi d'abattre votre corps par les jeûnes, si c'est pour livrer votre âme au gré du démon ? »

Saint Jean Chrysostome, saint Augustin, saint Ambroise soutiennent la même thèse, chacun avec les accents qui lui sont propres, et de siècle en siècle nous entendons comme un long écho de ces grandes voix perpétuer l'anathème lancé par elles contre le jeu et contre les joueurs.

Quelquefois, dans ce concert de réprobation, une note particulière se dégage, qui en rajeunit ou singularise le ton.

C'est ainsi qu'Henri, cardinal et évêque d'Ostie, renferme dans sept vers latins les *seize* maux que produisent ordinairement les jeux de hasard : usure, brigandage, scandale, paroles oiseuses, larcin, violence, perte de temps, blasphème, violence, fausseté, querelles, fourberies, vie infâme, etc.

Le compilateur des Décrétales sous Grégoire IX réduit ces maux à neuf. Alvarus Salagius en trouve dix-sept; François Pétrarque, qui était chanoine, a laissé dans ses œuvres théologiques un dialogue sur le jeu entre *la Joie* et *la Raison*. A chaque remontrance que lui adresse la Raison, la Joie qui ne veut rien entendre s'écrie : « J'ai joué, j'ai gagné ! je suis heureuse ! »

— Jamais joueur ne le fut; ils sont tous méchants et misérables.

— J'ai joué avec bonheur!

— Souvent le bonheur présent est un augure du malheur à venir.

— Pour moi j'ai joué et j'ai gagné! s'écrie encore la Joie.

— O funeste gain ! soupire la Raison.

— J'ai gagné et je m'en réjouis !

— O vaine réjouissance! Il y a de la folie à se réjouir du crime qu'on a commis. C'est pourquoi il faut que ce soit le diable qui ait inventé le jeu, puisque ceux qui ne savent pas jouer s'y ruinent, et que ceux qui sont habiles se voient admirés par bien des gens, etc. »

Saint Bernardin de Sienne se livre aussi au dénombrement des vices que couvre ou développe le jeu, et il conclut que tous ceux qui jouent ou favorisent le jeu sacrifient au diable.

C'est à peu près l'avis de Saint Thomas d'Aquin.

Saint Antoine trouve qu'il y a autant de péchés dans le jeu de dés que de points sur les quatre faces de cet instrument de perdition, — c'est-à-dire vingt et un ; et il les nomme.

Jean Geyler, docteur strasbourgeois, dit que les anciens pensaient à tort qu'il n'y eût que trois furies, car il faut y ajouter la furie du jeu.

Mais la revue serait longue à passer si nous voulions seulement nous arrêter aux originalités de traduction du même sentiment de réprobation.

Il est temps de donner un peu la parole aux moralistes profanes des temps modernes.

Et d'abord voici Montaigne. « J'aimais autrefois les jeux hasardeux des cartes et dés. Je m'en suis défait il y a longtemps, pour cela seulement que, quelque bonne mine que je fisse en cas de perte, je ne laissais pas d'en avoir au dedans *de la piqûre.* »

Une autre fois, parlant des échecs. « Je hais et fuis ce jeu, dit notre philosophe, parce qu'il n'est pas assez jeu, et qu'il nous ébat trop sérieusement; et j'ai honte d'y fournir l'attention qui suffirait à quelque bonne chose... Voyez combien notre âme jette de confusion dans cet amusement ridicule, si elle ne s'y applique tout entière ! Quelle passion ne nous y exerce? La colère, le dépit, la haine, l'impatience et une véhémente ambition de vaincre, chose en laquelle il serait plus excusable de se rendre ambitieux d'être vaincu ; car la precellence rare et au-dessus du commun messied à un homme d'honneur, en chose frivole. »

Voilà, certes, sans emportement, sans violence, la passion du jeu magistralement condamnée à la fois dans son fait comme dans son principe, voilà le jeu proclamé du même coup et funeste et futile.

Boileau n'y met pas autant de formes s'il y met plus d'harmonie. Tu connais, dit-il,

« Ce marquis sage et rude
Et qui sans cesse au jeu, dont il fait son étude,
Attendant son destin d'un quatorze ou d'un sept,
Voit sa vie ou sa mort sortir de son cornet.
Qui si d'un sort fâcheux la maligne inconstance
Vient par un coup fatal faire tourner la chance
Vous le verrez bientôt, les cheveux hérissés,
Et, les yeux vers le ciel de fureur élancés,
Ainsi qu'un possédé que le prêtre exorcise,
Fêter dans ses serments tous les saints de l'Église.
Qu'on le lie, ou je crains, à son air furieux,
Que ce nouveau Titan n'escalade les cieux. »

Écoutons La Bruyère :

« Une tenue d'Etats, ou les chambres assemblées pour une affaire capitale, n'offre point aux yeux rien de si grave et de si sérieux qu'une assemblée de joueurs : une triste sévérité règne sur leurs visage. Implacables l'un pour l'autre et irréconciliables ennemis, tant que la séance dure, ils ne connaissent ni liaisons, ni distinctions. Le hasard, aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y décide souverainement.

« Ils l'honorent par un silence profond et par une attention dont ils sont partout ailleurs fort incapables; toutes les passions, comme suspendues, cèdent à une seule. Le courtisan alors n'est ni doux, ni flatteur, ni complaisant, ni même dévôt...

« ... L'on ne reconnaît plus en ceux que le jeu et le gain ont illustré la moindre trace de leur première condition. Il est vrai que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris...

« Mille gens se ruinent au jeu et vous disent froidement qu'ils ne sauraient se passer de jouer : quelle excuse ! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir le même langage ? Serait-on reçu à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter ? Un jeu effroyable, continuel, sans retenue, sans bornes, où l'on n'a en vue que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du désir du gain, désespéré sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou la fortune du dé la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfants, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer ? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusqu'à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture et de les fournir à sa famille.

« Je ne permets à personne d'être fripon, — conclut l'auteur des *Caractères*, — mais je permets à un fripon de jouer un grand jeu, et je le défends à un honnête homme. C'est une trop grande puérilité que de s'exposer à une grande perte... »

Voilà qui est net...

Vers la même époque le célèbre Arnaud d'Andilly disait dans ses stances chrétiennes :

Déguiser d'un beau nom son ardente avarice,
Par un plaisir trompeur accroître ses ennuis,
Passer dans le désordre et les jours et les nuits,
S'emporter sans respect sur le moindre caprice,
Entrer dans la fureur presque à chaque moment,
Mêler à chaque mot quelque affreux jurement,
Invoquer des démons la puissance infernale,
Avoir le cœur en trouble et le visage en feu,
Hasarder son salut dans une ardeur brutale :
Voilà ce qu'aujourd'hui le monde appelle *jeu*.

Ces vers, dus à l'un des hommes les plus austères de son siècle, sont à peu près oubliés aujourd'hui, tandis que chacun peut citer encore de mémoire ceux que traça sur le même sujet l'une des plumes, sinon les plus légères, au moins les plus futiles de ce temps. Qui, en effet, ne sait par cœur, au moins par fragments la tirade où madame Deshoulières a résumé en presque autant de proverbes que de vers tous les jugements qui ont été ou peuvent être portés sur le jeu et les joueurs.

Les plaisirs sont amers, d'abord qu'on en abuse.
Il est bon de jouer un peu ;
Mais il faut seulement que le jeu nous amuse.
Un joueur, d'un commun aveu,
N'a rien d'humain que l'apparence.
Et d'ailleurs, il n'est pas si facile qu'on pense
D'être fort honnête homme et de jouer gros jeu.
Le désir de gagner, qui nuit et jour occupe,
Est un dangereux aiguillon :
Souvent, quoique le cœur, quoique l'esprit soit bon,
On commence par être dupe,
On finit par être fripon.

Mais toutes les sentences, toutes les administrations, de si haut qu'elles portent, n'ont pas la certitude de produire l'effet que nous avons vu attribuer par un chroniqueur aux sermons du cordelier qui tonna si bien, si fort qu'on alla en foule jeter dans le brasier allumé à cet effet sur une place de Paris tous les instruments du jeu. Trop souvent la voix du moraliste se perd sans écho, ou bien les conversions qu'elle opère sont du genre de celles-ci :

Un joueur, au sortir d'un prône où le jeu avait été très-éloquemment condamné :

— Mon parti est pris, s'écria-t-il, je ne toucherai plus jamais les cartes !

— A la bonne heure !

— Non, je les ferai tenir par mon domestique.

Une fois : « Que de temps perdu au jeu, disait un directeur de conscience à sa pénitente, joueuse endurcie.

— Oh oui ! mon père ! il y en a beaucoup de perdu... pendant qu'on bat les cartes... »

Etant donné le caractère presque généralement négatif des résultats obtenus par la simple exhortation, il va de soi que les puissances de tous les temps et de tous les pays, voyant la gravité du mal, aient songé à en atténuer les conséquences par d'autres moyens que la simple exhortation. De là cette multitude de mesures préventives ou répressives ; de là ces efforts d'imagination de la part des auteurs de ces lois, de ces édits, pour tâcher de leur communiquer l'efficacité.

Chez les Gentous, une nation des Basses-Indes qui, si nous devons en croire ses annales, remonterait à des temps de beaucoup antérieurs à tous ceux de nos histoires, il y avait un code dont plusieurs prescriptions contre les joueurs avaient un caractère vraiment terrible. L'on ne pouvait jouer qu'en présence d'un magistrat qui, tout en admettant le jeu comme moyen de distraction, pouvait, pour en réprimer les excès, mutiler les doigts de ceux qui s'y livraient dans l'espoir du gain.

En Grèce, bien qu'il ne nous soit resté aucun document précis des peines infligées aux joueurs, nous voyons que ceux-ci étaient réputés infâmes, et qu'ils avaient à craindre des poursuites puisqu'ils allaient se cacher dans le temple de Scyros.

Chez les Romains les édits contre le jeu furent, comme nous l'avons constaté déjà, assez nombreux. Pour en résumer l'esprit nous remarquerons qu'un ancien sénatus-consulte ne permettait les enjeux d'argent que pour les jeux qui appartenaient à l'ordre des exercices physiques et qui pouvaient être utiles pour la guerre. Plus tard, on ne put jouer, à la suite des festins, que le prix de l'écot individuel des convives... Quiconque donnait à jouer dans sa maison perdait le droit de citoyen, et restait à la merci de ceux qui avaient perdu de l'argent chez lui et qui pouvaient l'actionner en revendication des sommes à eux gagnées.

Au temps de Cicéron tout citoyen convaincu d'être un joueur n'était pas admis à se plaindre des insultes ou des dommages dont il pouvait être la victime.

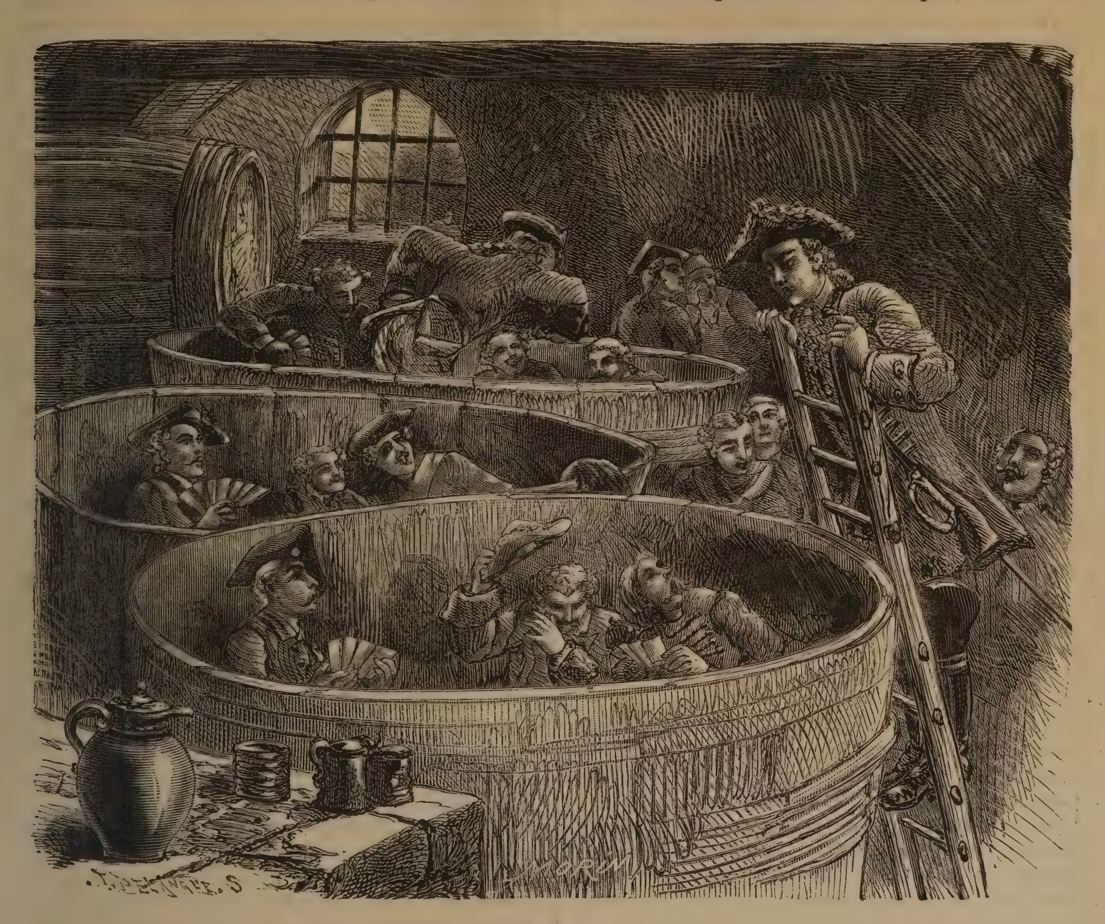
Au temps de Martial, les édiles avaient droit d'inspection sur les maisons où les joueurs pouvaient se réunir, ce qui ressort d'une des épigrammes de ce poëte, où il dit que des joueurs furent trahis par le bruit des dés qui s'entendait du dehors. Cette police fut maintenue par les empereurs et s'exerçait encore même pendant l'âge dit du Bas-Empire.

Justinien défendit de jouer plus d'un écu par partie, et il étendit à cinq années le droit de réclamer juridiquement contre le gain des joueurs, et,

lorsque le perdant ne réclamait pas le Trésor public pouvait, s'il avait preuve contre le gagnant, prononcer la confiscation de la somme gagnée. Notons que dans le droit romain celui qui avait forcé ou entraîné quelqu'un à jouer pouvait être condamné, selon l'appréciation du juge, soit à une amende, soit à la prison, ou même aux carrières (travaux forcés).

Nous avons parlé des anathèmes lancés par l'Eglise contre les joueurs par la voix des Pères, dans les canons des conciles, mais, plus d'une fois, il arriva que les peines prononcées furent plus effectives. Et pour ne citer que des exemples de hautes punitions, sous le règne de l'empereur Léon V certain évêque de Syllée, au IXe siècle, fut déposé parce qu'il fut convaincu d'être un joueur obstiné.

Au XIe siècle, le cardinal Pierre Damien condamna un évêque de Florence, pour avoir joué dans une auberge, à réciter trois fois de suite le Psautier, à laver publiquement les pieds de douze pauvres et à leur compter ensuite un écu par tête.



Le Maréchal de Saxe. Dessin de E. Morin.

En France, dès les premiers temps de la monarchie régulière, des lois très-sévères furent portées contre le jeu. Charlemagne et son fils Louis le Débonnaire se distinguèrent par leur rigueur en ce sens. Nous avons vu que saint Louis n'entendait pas raison à ce sujet. Non-seulement il interdit les jeux de hasard, mais, pour atteindre le mal dans ses racines, il prohiba la fabrication des instruments de jeu. « Tout homme qui sera trouvé jouant aux dés, dit son ordonnance, sera déclaré infâme et incapable de témoigner en justice. »

En 1320, Philippe V prononce des peines très-graves contre les joueurs dont l'exemple détourne des exercices militaire. Et Charles V renouvelle cet édit, au moins dans ses considérants.

Charles VIII ne permet le trictrac et les échecs qu'en de certaines circonstances et à certaines personnes de distinction.

François Ier, tout en donnant comme nous l'avons remarqué, une sorte de consécration légale à la passion du jeu, s'avise, lui aussi, de décréter contre tels ou tels joueurs, mais il laisse trop voir que son but est moins d'enrayer un mal public qu d'enrichir son Trésor royal.

Nous avons vu les rigueurs exercées sous le nom de Louis XIII et l'inconséquence de celles qu'ordonnait Louis XIV, lequel avait à faire à forte partie quand il décrétait contre les gens coupables des délits qu'il commettait lui-même chaque jour. Par exemple il défend une fois la *bassette* et le *hoca*,

jeux qui permettaient de se ruiner avec une facilité effrayante; aussitôt ces jeux prennent publiquement les noms de *pharaon, barbacale, pour et contre*, et la défense est éludée.

Une autre fois, certain commissaire des guerres, très-bien en cour, obtient, par l'entremise de la favorite du moment, le privilége exclusif, pour établir ce qu'il appelait *le jeu de ligue* et qui devait être, disait-il, une espèce d'introduction à la géométrie et à la science stratégique. Le jeu s'ouvre sous forme d'*école*, et Dieu sait les beaux écoliers qui venaient s'asseoir sur les bancs du commissaire des guerres. Tant de désordres s'en suivirent que le roi dut révoquer les lettres patentes accordées par lui.

Nous savons ce qu'il en fut pendant les règnes suivants, et nous arrivons aux vulgaires descentes de police, qui de temps à autres défrayent les faits divers de nos journaux.

En Angleterre l'histoire de la répression du jeu est aussi riche, sinon plus riche que chez nous en édits sévères, en prescriptions rigoureuses; mais ce sont les mêmes formes, et partant la même inefficacité. La reine Anne avait introduit dans ses ordonnances une clause remarquable, donnant au perdant le droit d'actionner le gagnant avec demande du retour au quintuple de la somme perdue. Et elle ne faisait pour cette poursuite exception en faveur de personne, voulant que pour ce cas il n'y eût pas même immunité pour les membres du Parlement.

Georges III, sous le règne duquel les courses de chevaux donnaient déjà lieu à d'importants paris, défendit que ces paris s'élevassent au-dessus de cinquante livres.

En Allemagne, en Italie, en Hollande, en Espagne, nous trouvons des lois analogues, et nous les voyons à peu près partout impuissantes à réprimer la fatale fureur.

Le maréchal de Saxe, dit un chroniqueur, étant en quartier d'hiver dans une ville de Flandre, se flattait d'avoir si bien châtié les joueurs qu'on n'en voyait presque plus dans son armée.

Et comme certain de ses officiers souriait en l'écoutant, il voulut savoir le motif de ce sourire. L'officier s'excusait, mais le maréchal : « Voyons, voyons, fit-il, je promets de ne pas châtier ceux que vous me montrerez.

— En ce cas, venez, maréchal.

On le conduit dans une mauvaise brasserie, où il ne voit que de vastes cuves alignées, et quelques buveurs assis aux alentours.

— Eh bien! ces gens-là ne jouent pas, ils boivent, je n'ai pas défendu de boire... raisonnablement.

— A merveille, maréchal, mais donnez-vous donc la peine de grimper sur cette petite échelle.

Il monte, que voit-il alors?... Chaque cuve recélait une compagnie de joueurs.

Cette historiette peint assez fidèlement l'effet général des tentatives violentes de répression.

Plus heureuses sembleraient devoir être les mesures comportant une pénalité en quelque sorte morale, par exemple la vieille loi chinoise en vertu de laquelle le jeu n'était permis qu'aux *porteurs de chaises*, gens qui, dans l'empire du Milieu, appartiennent à la classe le plus objecte. Mais on affirme que cette loi-là ne fut pas plus efficace que bien d'autres. L'assimilation dégradante resta sans influence.

Le Vassor, dans son *Histoire de Louis XIII*, raconte qu'après la prise de Mantoue, après le pillage de la ville, un soldat qui avait eu pour sa part de butin environ 80,000 ducats, ayant joué jusqu'à perdre toute cette fortune, fut mis en jugement et condamné. On le pendit bel et bien, pour lui apprendre à vivre sans jouer.

Que ne sut-il se tirer d'affaire par un trait d'esprit comme le neveu de Dragut, fameux corsaire ottoman du XVI[e] siècle.

Un jour qu'il sortait du port et faisait voile pour l'une de ses fructueuses croisières, Dragut apprend que son neveu, avant de partir, avait perdu contre un de ses camarades d'équipage non-seulement tout son argent, mais encore sur parole tout ce qui pourrait lui revenir au cours du voyage.

— Qu'on l'attache au grand mât et qu'on lui donne cinquante coups de bâton.

— Pardon, mon oncle, dit le neveu, mais si ces coups de bâton me reviennent je ne puis sans scrupule les recevoir. Ils appartiennent au camarade qui m'a gagné tous les profits du voyage.

— C'est juste, fit Dragut, qui tout en souriant de l'à-propos, ne voulut pas que la leçon fût perdue, et ordonna d'administrer la verte correction au gagnant.

L'histoire ne dit pas si le neveu fut corrigé et si l'autre ne lui demanda pas en secret sa revanche.

C'est que, hélas! il n'y a pas grand fond à faire sur les moyens violents : qui a joué jouera. Il en est du joueur comme de l'ivrogne, et à moins de quelque avisement ingénieux parvenant à toucher quelque fibre secrète, il y a fort à parier pour l'impénitence finale.

Parmi les rares conversions qu'ont enregistrées les annales du jeu, on peut citer ce père dont le fils était joueur, et qui, obligé d'acquitter une dette contractée par celui-ci :

« Je payerai, dit-il, parce que l'honneur m'est plus cher que l'argent. Cependant expliquons-nous. Tu aimes le jeu, mon fils, et moi les pauvres. J'ai fait moins d'aumônes depuis que j'ai songé à te marier, mais je n'y songe plus, car un joueur ne saurait être marié. Joue tant qu'il te plaira, j'y mets cette seule condition, c'est qu'à chaque perte nouvelle que tu feras, les pauvres recevront de moi autant d'argent que j'en aurai compté pour payer tes dettes de jeu. Je vais d'ailleurs commencer aujourd'hui, et tu vas en être témoin. »

Le père emmena son fils au bureau de bienfaisance et déposa la somme.

Et, dit-on, le jeune homme ne joua plus.

M. Virmaitre a découvert mieux que cela dans les archives de l'aristocratie berlinoise.

Le jeune marquis de W., dit il, avait croqué en peu de temps sa fortune propre, plusieurs héritages; il ne vivait plus que d'une modique rente à lui faite par un oncle compatissant.

Un été, dans une ville d'eaux, il s'installe autour du tapis vert, décidé à tenter la fortune avec les 200 ou 300 francs qu'il avait en poche. Il joue; la fortune lui est favorable. En l'espace de quelques heures il fait sauter deux fois la banque,

et sort enfin de l'établissement, à l'heure de la fermeture, emportant 400,000 francs en billets et 12,000 en or.

Arrivant à son hôtel, gris de bonheur, il réveille son vieux domestique Broumbach et étale devant lui ses richesses. Le domestique faillit s'évanouir.

— Mais cela n'est rien, mon brave Broumbach, demain j'achèverai le million ; puis nous rentrerons à Berlin, je me marierai et nous vivrons enfin tranquilles. En attendant serre-moi tout cela. Et à demain!

Le lendemain, au réveil, l'heureux joueur appelle Broumbach, mais pas de réponse. On lui dit qu'on l'a vu sortir de très-bonne heure. L'absence du domestique se prolongeant, le marquis de W. brise la serrure du meuble où les billets et l'or ont dû être renfermés. Il trouve l'or, mais de billets point.

Broumbach l'a indignement volé, sans toutefois vouloir le dépouiller tout à fait. Broumbach, le vieux serviteur qui l'a vu naître, qui lui est resté fidèle dans l'adversité, un voleur! Cette idée ne peut réussir à lui paraître vraisemblable. Il attend donc un jour, deux jours; mais alors le doute n'étant plus permis il porte plainte, et la justice commence des recherches.

Recherches vaines, car le malfaiteur a eu le temps de mettre une grande distance entre son maître et lui.

Quatre jours après le marquis de W. était en train de perdre son dixième billet de mille francs quand on lui remit la lettre suivante :

« Mon bon maître, me voici à Berlin. En arrivant j'ai déposé chez votre notaire les 400,000 francs en billets; je vous ai laissé les 12,000 francs en or que vous pouvez perdre, si cela vous fait plaisir. Je suis parti avec le sac, sans vous demander la permission, parce que vous ne me l'auriez pas donnée. N'attendez pas le million, je vous en prie. Ai-je bien fait? votre notaire m'a approuvé, et il me dit qu'il a un magnifique mariage à vous offrir. Je suis toujours votre vieux et fidèle serviteur.

BROUMBACH.

Le coup était porté. Le marquis, sans prendre même le temps de perdre ses deux derniers billets, se mit en route pour Berlin...

Aujourd'hui marié, père de famille, et n'ayant plus jamais voulu s'asseoir à une table de jeu :

« Tout ce bonheur, répète-t-il, est l'œuvre de mon vieux Broumbach ; sans lui j'aurais certainement fini, il y a longtemps, par l'abjection et le suicide. »

Mais tous les joueurs n'ont pas pour audacieuse Égérie un vieux Broumbach, et c'est pourquoi il en est tant qui finissent comme le jeune Berlinois avait toute chance de finir.

VII

DES DIVERS JEUX ANCIENS ET MODERNES

Voulez-vous faire ouvrir de grands yeux aux enfants de nos jours, affirmez-leur que parmi les jeux d'adresse ou de hasard auxquels ils se livrent aux heures de récréation, il n'en est presque aucun qui n'ait été familier à l'enfance contemporaine de Périclès ou de Cicéron.

— Quoi, monsieur! les écoliers d'Athènes et de Rome jouaient comme nous au sabot, à la marelle, à la balle?

— Oui, mes amis, et aussi au cerceau, à la fossette, au triangle, à la main chaude; ils avaient comme vous la balançoire et l'escarpolette; tout jeunes, ils couraient, comme vous, à cheval sur des bâtons ; plus grands ils organisaient un certain jeu dit de la coquille (parce qu'une coquille jetée en l'air indiquait par le côté blanc ou gris sur lequel elle retombait la disposition des parties) un jeu, dis-je, qui n'était autre que vos *barres*. Ils faisaient comme vous des ricochets sur l'eau, ils lançaient le palet, ils atttachaient, comme vous, des fils aux pattes des hannetons pour les faire voler. Si l'on allumait des feux dans la rue et dans les champs ils sautaient, comme vous, par-dessus. Ils jouaient, comme vous, aux cinq pierres qu'on jette en l'air et qu'on tâche de retenir sur le dos de la main... que sais-je encore!

— Est-ce possible?

— C'est avéré; le texte des auteurs est là pour témoignage.

Sans parler des jeux d'enfants, ni de ceux qui exigent la force et l'adresse physique et qui, non-seulement sont considérés comme opposés aux jeux de combinaison, ou de hasard, mais qui encore sont tenus en honneur alors que ceux-ci encourent la réprobations, nous allons sommairement retrouver tous nos jeux actuels aux temps dits anciens.

D'abord voici indiqué dans maint auteur le plus simple, le plus élémentaire des jeux de hasard. Un joueur prend dans sa main un certain nombre d'osselets, de fèves, de pois, d'amandes ou de pièces de monnaie ; et, tendant sa main fermée, « pair ou impair ! » dit-il.

L'autre répond par l'un des deux termes; la main s'ouvre, on compte, et, selon que le nombre des objets s'accorde avec la réponse faite, il y a gain ou perte pour celui qui a répondu.

Dans Platon, dans Aristophane, dans Plutarque, dans Lucien cette scène est décrite en détail

D'autres fois on jouait à deviner non plus le pair ou l'impair, mais le nombre exact des objets cachés dans la main qui, le plus souvent, notons-le, étaient des osselets, naturels ou factices (1).

Ce jeu, sous ses deux formes, était fort usité, et de nombreux exemples témoignent que dans l'antiquité il n'engendra pas moins de désordre qu'aux temps modernes. C'est le jeu entraînant, vertigineux par excellence en quelque sorte. On s'y ruine sans s'en apercevoir, surtout quand on ponte, comme c'est assez la coutume, par redoublement.

Un jour, avons-nous ouï dire, une partie de ce genre s'engagea dans une réunion d'officiers. Le

(1) L'osselet, dont les enfants se servaient encore beaucoup chez nous il y a trente ou quarante ans, mais qu'ils ont à peu près généralement délaissé, est le petit os qui se trouve à l'articulation du membre inférieur des animaux; c'est plus particulièrement celui du gigot de mouton qui est, ou plutôt qui était employé. Chez les anciens les osselets naturels étaient souvent suppléés par des imitations en ivoire, en bronze, en argent et même en or ou en pierres précieuses, ainsi qu'on peut le voir dans les collections où ces instruments figurent en assez grand nombre.

colonel du régiment s'était peu à peu enferré jusqu'à perdre une somme très-considérable contre un de ses lieutenants qui persistait, par déférence, commandé qu'il était, pour ainsi dire, par l'obstination de son supérieur...

— Allons, c'est assez, fit enfin le colonel qu'un éclair de raison arrêtait sur la pente où l'attendait peut-être une ruine complète.

— Pardon, mon colonel, fit le lieutenant, plus qu'un coup, quitte ou double !

Et il tend sa main fermée.

— Soit, repart le colonel, non sans un mouvement de secrète mauvaise humeur. Pair!

Alors le lieutenant, sans ouvrir la main et en glissant dans son gousset ce qu'elle contenait : « C'est pair! j'ai perdu! nous sommes quittes, mon colonel. »

Le colonel embrassa le lieutenant (il y avait de quoi!) et il ne joua plus.

Un autre jeu bien connu et bien usuel encore est celui de *pile* ou *face*. Chez les Grecs c'était une coquille plate qu'on jetait en l'air, et l'on demandait *nuit* ou *jour*, nuit, s'appliquant au côté sombre ou rugueux de la coquille, jour au côté blanc ou nacré.

Chez les Romains, on se servait comme chez nous d'une pièce de monnaie, d'un *as*, et comme ces pièces, à l'origine, portaient d'une part une tête et de l'autre une proue de vaisseau, on demandait *tête* ou *navire*.

Le jeu de la *mourre*, qui est aujourd'hui le jeu national des classes populaires en Italie, remonterait à la vieille civilisation égyptienne, car des peintures datant de cette époque représentent des personnages dans une attitude qui ne laisse aucun doute à l'interprétation. Les Grecs, à ce qu'on croit, connaissaient ce jeu ; mais il est certain que les Romains s'y livraient souvent, car dans les seuls récits de Cicéron, il en est mainte fois question en termes formels.

Une tradition, qui était déjà vénérable chez les Grecs du temps de Sophocle, veut que les dés aient pour inventeur Palamède, un des héros du siége de Troie; on le voyait partout représenté jouant aux dés avec Thersite; et plusieurs des monuments où cette scène est figurée sont venus jusqu'à nous.

On s'accorde assez généralement aussi pour donner le sens de jeu de dés à un mot d'un des vers de l'*Odyssée*, dans lequel il est question de la distraction à laquelle se livraient aux portes du palais d'Ulysse les princes prétendants qui entouraient Pénélope.

C'est donc à peu près dire que les dés sont aussi anciens que l'histoire profane.

Quoi qu'il en soit Grecs et Romains en ont usé et abusé. Chez eux les dés étaient déjà ce qu'ils sont aujourd'hui, taillés en cube, en matières diverses, creusés ou marqués sur chacune de leur face de un à dix points. On les lançait, par deux ou par trois, à l'aide d'un cornet; mais il faut penser qu'en principe on n'employait qu'un seul dé, et l'on déduit cette hypothèse du fait de la locution restée fameuse : « *Alea jacta est,* » *le* dé est jeté (et non *les* dés).

C'est ici le lieu de remarquer que chez les anciens l'osselet, que nous avons déjà vu figurer dans le jeu de pair ou impair, était aussi un instrument analogue au dé et on se l'expliquera si l'on veut songer que ce petit os a quatre faces, chacune d'un aspect bien différent, et que, par conséquent, en les lançant, et en attribuant à chacune de ces faces une valeur propre, on pouvait avoir un véritable *alea*.

En réalité même l'osselet était plus généralement employé que le dé, et partout où il fallait que se trouvât l'emblème du jeu c'était l'osselet que l'on représentait.

Voici venir maintenant le tric-trac, portant, comme nous l'avons déjà remarqué, le nom de jeu *des douze lignes*, un jeu qui a mis en grand travail la perspicacité des archéologues, et dont on a enfin à peu près reconstruit toute la théorie à l'aide des nombreux passages d'auteurs où il en est question.

Ecoutons, par exemple, Plutarque : « Parysatis, mère d'Artaxerce, écrit-il, avait en haine Masabate, serviteur de son fils. Un jour elle proposa au roi de jouer mille dariques aux *dés*. Elle perdit et paya. Elle lui proposa ensuite de jouer un esclave à choisir parmi ceux qu'ils possédaient. Cette fois, *soignant son jeu* et les dés d'ailleurs tombant bien pour elle, elle gagna, prit Masabate et le fit mettre à mort.

Voilà bien évidemment un jeu où le hasard, ce que les joueurs appellent la chance, vient en aide à la combinaison : et si ce n'est pas le tric-trac c'en est au moins l'analogue ; le lien de parenté est celui de l'aïeul au petit-fils.

Avez-vous joué quelquefois à la mérelle? oui, sans doute, car il suffit, pour organiser une partie, de choisir six cailloux, trois blancs, trois noirs, et de tracer soit sur une dalle, soit sur la terre durcie un carré coupé de deux lignes médianes et de deux diagonales. Eh bien! c'était là le jeu auquel les anciens avaient donné le nom de *jeu de dames*. Ce jeu, dit Ovide, se joue avec trois pièces pour chaque joueur, sur une petite table tracée à cet effet; il faut, pour gagner, amener ses trois pièces sur une même ligne. Est-ce assez clair?

Il y avait aussi *la Lettre*, qui a donné bien de la tablature aux commentateurs et qui, en résumé, semble avoir été une mérelle compliquée, la table ayant une plus grande quantité de carrés, et les pièces employées étant beaucoup plus nombreuses : ce qui la rapprocherait fort de notre jeu de dames.

Plus grande était l'analogie entre ce dernier jeu, où les partenaires doivent agir en véritables stratégistes, et celui que les anciens appelaient le jeu de la *Ville* où les combinaisons rappelaient toutes les péripéties d'un siége et des luttes établies entre les assiégés et les assiégeants. Et plus grande encore peut-être avec un certain jeu dit des *Latroncules* (petits voleurs) que, jusqu'aux derniers travaux des savants, on a voulu prendre pour le jeu des échecs; mais il est aujourd'hui très-clairement démontré que les échecs ont été complétement inconnus des Grecs et des Romains, et les latroncules qui se jouaient sur un damier, où certains pions attaquaient, prenaient, bloquaient, tandis que les autres tâchaient de se tenir sur la défensive, ou de prendre à leur tour l'offensive, les latroncules sont sans nul doute la forme première du jeu de *dames*, qui repose sur la même théorie d'attaque et de défense réciproque.

Un auteur qui a publié au XVIIe siècle sur les

jeux d-s Orientaux une étude restée célèbre, Hyde, démontre que les échecs ont pris naissance dans l'Inde, c'est-à-dire dans la région de la plus ancienne civilisation : mais on ne peut, en suivant leur trace, même en Perse, remonter au delà du siècle de Justinien. Ce Roi des Jeux, comme on l'a surnommé, daterait donc des premiers temps historiques; il serait venu à nous sans passer par notre classique antiquité, et, depuis sa création, Dieu sait combien d'esprits grands et petits il a mis en travail. Grands et petits, disons-nous, car on a fait cette singulière remarque que si de très-hautes intelligences ont brillé dans ce jeu difficile et compliqué entre tous, il s'est trouvé souvent pour s'y distinguer des êtres qui en toute autre chose étaient d'une parfaite nullité.

C'est là d'ailleurs ce qui étonne La Bruyère. « Pourrait-on me définir l'esprit du jeu? demande-t-il? ne faut-il ni prévoyance, ni finesse, ni habileté, pour jouer l'hombre ou les échecs? et s'il en faut,



Charles-Quint et son singe. Dessin de E. Morin.

pourquoi voit-on des imbéciles qui y excellent et de très-beaux génies qui n'ont pu même atteindre en cela la médiocrité? »

Jean-Jacques Rousseau, qui était l'un des plus habiles joueurs d'échecs de son temps, affirmait que pour bien jouer à ce jeu il ne fallait pas avoir trop d'esprit. Mais c'était assurément là une de ces orgueilleuses boutades de modestie dont le philosophe genevois donna plus d'un exemple en d'autres occasions.

A vrai dire on peut citer certain joueur d'échecs dont la parité n'est pas de celles qui puisse flatter beaucoup l'humanité.

Charles-Quint avait, dit-on, un singe de première force à ce jeu réputé si difficile. Le plus souvent même quand la partie s'engageait entre le monarque et l'animal, c'était ce dernier qui remportait l'avantage. Or le vainqueur de François Ier n'aimait pas à être vaincu, et une fois même il eut tant de dépit de perdre contre un tel adversaire, qu'il lui jeta l'échiquier à la tête. On ajoute que depuis, quand le singe voyait la partie gagnée par lui, il se hâtait de décamper, pour éviter d'en *toucher* les *bénéfices*. — Ce qui faisait beaucoup rire le monarque.

EUG. MULLER.

(La fin à la prochaine livraison.)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE DALTONISME

« Des goûts et des couleurs on ne saurait discuter » dit la sagesse des nations. Or il résulte de faits sur lesquels vient d'être attirée l'attention publique cette double et contradictoire conclusion que le proverbe a tout à la fois raison et tort.

Raison, parce qu'il est démontré plus formellement que jamais que l'impression causée par les couleurs est essentiellement variable selon les individus; tort, parce que, envisagée au point de vue pratique, cette même variabilité d'impression peut avoir de graves conséquences.

Expliquons-nous, et pour cela, madame, imaginez par exemple une honnête et intelligente couturière à qui vous avez remis une de vos robes victime d'un accident; une magnifique robe azur sur une des manches de laquelle a rejailli quelque liquide corrosif... Que faire ? — Remplacer cette manche. — Mais je n'ai plus d'étoffe. — Bah! on peut rassortir — Eh bien, rassortissez. — Soyez tranquille, madame.

Et quelques jours plus tard la couturière arrive qui, tout en dépliant lentement le précieux paquet :

« Voilà, madame, le malheur réparé. J'ai eu bien de la peine à trouver la même qualité! le même grain d'étoffe, j'y ai cependant réussi... Quant à la nuance le hasard m'a merveilleusement servie du premier coup. Voyez plutôt. »

Et vous regardez. Et votre robe azur est devant vous nantie d'une manche du plus vif incarnat.

Alors vous dévisagez la brave ouvrière, pour tâcher de savoir si, manquant à tous ses graves précédents, elle n'aurait pas l'intention de se moquer de vous, ou encore pour savoir si sa cervelle n'aurait pas subi quelque détraquement.

Et vous êtes tout étonnée de l'entendre affirmer, avec le calme conscient d'un esprit dans tout son bon sens, que la manche que vous trouvez rouge est très-fidèlement rassortie avec votre robe bleue.

Stupéfaction réciproque qui menace de se prolonger, lorsque entre chez vous un ami qui a quelque peu fureté les annales de la physiologie et qui, pris pour arbitre dans ce singulier différend, commence par vous donner raison, mais en ajoutant qu'il ne saurait donner tort à la couturière.

— Vous savez, chère amie, dit-il en souriant, vous savez le vieux proverbe : des goûts et des couleurs...

— Oui, je sais, mais tous les vieux proverbes du monde ne feront pas que l'incarnat soit de l'azur.

— Pardon, chère amie, ils ne le feront pas pour vous, c'est possible; car vos yeux sont construits de façon à trouver rouge ce qui, pour la généralité des yeux, s'appelle rouge : mais aucun proverbe ne fera que madame ne soit pas convaincue d'avoir parfaitement rassorti les deux étoffes, ce qui tient à une conformité particulière de ses yeux.

Alors, c'est l'ami que vous dévisagez ébahie, et vous vous demandez, sans plus de façon, si couturière et fureteur d'annales physiologiques ne seraient pas de concert en rupture de cellule du docteur Blanche. Mais l'ami, que votre étonnement n'étonne guère, entreprend de vous convaincre de la réalité de l'anomalie en question par un raisonnement appuyé sur des exemples.

— Cette personne, vous dit-il, en montrant l'ouvrière, dont la surprise égale peut-être la vôtre, est atteinte non pas d'une maladie, d'une affection, ni même d'une imperfection, mais d'une disposition exceptionnelle de la vue, qui fait que la rétine de ses yeux ne reçoit pas de la radiation des couleurs une impression identique à celle qu'éprouve la généralité des yeux et les vôtres en particulier. Vous avez vu, n'est-ce pas, madame, l'arc-en-ciel? et même aussi la répétition de ce phénomène tantôt obtenu volontairement à l'aide d'un prisme, tantôt se produisant spontanément par les facettes d'un verre, d'une carafe. Vous savez que là, pour la généralité des spectateurs, le rayon de lumière blanche se divise en sept couleurs ; l'on a dû même à l'école vous faire apprendre l'espèce de vers alexandrin qui contient dans l'ordre de succession, en commençant par le bas, les noms de ce qu'on est convenu d'appeler les couleurs du spectre.

Violet, indigo, bleu, vert, jaune, orangé, rouge. C'est en effet ce que vous avez vu, vous, quand cette décomposition du rayon lumineux s'est produite soit sur un nuage, en prenant le nom d'arc-en-ciel, soit à travers un prisme en prenant le nom de spectre solaire : mais si votre couturière y avait pris garde, elle aurait remarqué que l'arc-en-ciel n'avait pas pour elle autant de nuances que pour les autres personnes, puisque ses yeux sont faits de manière à confondre le bleu et le rouge.

Au surplus voudriez-vous, madame, vous charger d'exprimer ce que c'est que le rouge, le bleu, le vert?... Non, n'est-ce pas ? car lorsque vous auriez dit « Le bleu est ce que je vois bleu, c'est-à-dire d'une teinte analogue à celle du ciel ; le rouge ce que je vois d'une teinte analogue à celle d'une groseille ; le vert ce que je vois d'une teinte analogue à celle d'une pelouse, vous seriez, je pense, au bout de votre démonstration, et même pour être comprise il faudrait que les yeux des gens à qui vous parlez fussent conformés de façon à éprouver des sensations identiques aux vôtres ; sans quoi, vous auriez littéralement parlé pour ne rien dire. N'est-il pas vrai, madame ?

— Mais... mais... oui, il me semble.

— Ah ! il vous semble seulement : c'est que cet ordre de réflexion est tout nouveau pour vous.

— Peut-être.

— Ne dites pas peut-être, dites résolûment oui ; car j'entends vous en fournir la preuve. Il y avait une fois, la chose n'est pas très-ancienne, puisque le héros de l'histoire n'a quitté ce monde qu'en 1844, il y avait un savant, un chimiste nommé Dalton, qui, doué de l'esprit d'observation qu'exige la pratique des sciences, fut tout étonné le

jour où, voulant faire des expériences avec le prisme, il constata qu'au lieu de voir les sept nuances qu'indiquaient tous les ouvrages spéciaux, il n'en percevait que deux : le bleu et le rouge ; le jaune lui était complétement inconnu aussi bien isolé que dans son mélange avec le bleu donnant le vert, et qui plus est, le violet, ordinairement produit par le mélange du rouge et du bleu, les deux couleurs dont il avait la perception, restait pour lui à l'état d'affirmation non vérifiée.

Avec un tel observateur, il n'y avait pas à conserver un doute sur la réalité de cette anomalie de l'organe visuel. Dalton, qui publia un mémoire à ce sujet, s'efforça en vain de l'expliquer. Cela tient probablement, disait-il, à la couleur du fluide qui humecte mes yeux. Quand il fut mort, on trouva son cristallin légèrement coloré de jaune ; ce qui ne démontra pas grand'chose.

La remarque toute personnelle de Dalton ayant éveillé l'attention du monde savant, des faits assez nombreux et fort concluants furent recueillis un peu partout. En voici quelques-uns :

Un cordonnier de Maryport, dans le comté de Cumberland, était devenu dans son enfance insensible à toutes les couleurs, hors le blanc et le noir. Un jour il trouva dans la rue un bas qu'il rapporta, et il fut tout étonné d'entendre dire que ce bas était rouge. Quand on lui donnait des cerises, il les distinguait par la forme, et non par la couleur, et il enviait ses camarades qui apercevaient ces fruits rouges sur les arbres, où pour lui ils étaient confondus avec les feuilles.

Deux frères de cet homme avaient la même imperfection de la vue ; l'un d'eux ne faisait par exemple aucune différence entre le jaune et le vert, et une orange lui semblait de la même couleur qu'une salade.

On lit dans les *Transactions philosophiques* une lettre d'un M. Scott qui déclare être dans le cas de Dalton, et qui donne de curieux détails :

« Pour moi, dit-il, il n'y a rien de vert dans le monde, je vois tout cramoisi. (Vous figurez-vous, madame, la campagne vue ainsi ?) Il y a quelques années, je mariai ma fille ; la veille du mariage, mon futur gendre vint chez moi habillé de drap neuf, je m'étonnai qu'il fût en noir ; mais ma fille me dit que mes yeux me trompaient, car ce drap était d'une douce et jolie nuance. Il y avait le jour du contrat une invitée en robe très-claire, qui était complétement noire à mes yeux. »

Un docteur anglais fait mention d'un officier de marine qui acheta un habit bleu d'uniforme, avec des culottes rouges, croyant assortir le tout du même bleu. C'est exactement le cas de votre couturière.

En revanche un tailleur de Plymouth, qui ne connaissait que le blanc, le jaune et le vert, raccommoda avec un morceau de soie cramoisie de la soie noire.

Un Allemand, dont les journaux parlèrent vers 1840, voyait aussi le vert en rouge et si bien que passant devant un champ rempli de blé en herbe, il ne pouvait distinguer les coquelicots fleuris qui y étaient répandus.

Sismondi, l'historien n'avait qu'une vague notion dès principales couleurs, et il confondait très-communément le jaune et le bleu.

En 1684, l'on s'était fort étonné d'entendre dire par un oculiste célèbre qu'il avait observé une jeune fille ne distinguant que le blanc et le noir. Le phrénologue Spurheim avait plus tard signalé une famille pour les membres de laquelle la couleur n'existait pas autrement que par le contraste du clair et de l'obscur, c'est-à-dire que ces gens-là voyaient tout comme nous voyons une épreuve photographique, si bien que, pour différencier les nuances, ils ne connaissaient que le blanc, correspondant à toutes les teintes claires et le *noir*, équivalant pour eux à toutes les couleurs sombres.

Le poëte allemand Gœthe, qui fut aussi un savant naturaliste et un observateur très-habile, parle dans ses *Mémoires physiologiques* de deux jeunes gens qui confondaient d'ordinaire le bleu, le rose et le violet, et à qui les prés paraissaient d'un beau jaune jonquille. (En voilà à qui il n'eût pas été facile d'aller cueillir des boutons d'or !)

Mais l'ensemble de ces diverses remarques resta à l'état de curiosité à laquelle on n'attachait qu'une importance relative jusqu'au jour où des hommes spéciaux crurent qu'il y avait lieu d'étudier au point de vue de ses inconvénients pratiques et de sa curation, si faire se pouvait, cette anomalie de la vision.

Tout d'abord vers 1845 un physicien genevois, M. Prevost, et presque en même temps un professeur de Lausanne, M. Wartmann, s'occupèrent scientifiquement de la question, et tous deux s'accordèrent pour donner le nom de *daltonisme* à cette *infirmité* en l'honneur du savant qui, s'en trouvant affecté, avait été le premier à l'étudier méthodiquement.

Un docteur écossais, M. Wilson, qui, vers 1855, publia un travail considérable sur le daltonisme, proposa de le nommer *achromatopsie* (mot fait de *a* privatif, *chroma* couleur, *opsis*, vue), en déclarant que la première désignation lui semblait injurieuse pour la mémoire vénérable d'un savant qui, en somme, n'avait fait que partager l'imperfection organique dont des *milliers* d'individus sont atteints... Mais cette rugueuse désignation grecque n'a pas fait fortune, et Dalton qui ne me semble pas plus diminué pour cela que ne le serait lord Byron au cas où le pied-bot aurait pris le titre de *byronisme*, Dalton est resté le parrain du daltonisme, même pour la plupart des savants et des praticiens qui n'ont pas fait meilleur accueil à *idiopsie, dischromatopsie, chromopsie, pseudopsie, chromatoplebsie, parachromatisme, chromato-pseudopsie* et autres vocables non moins harmonieux, où le désir de n'être pas désagréable aux mânes de Dalton ne se manifeste guère moins que le souci de l'euphonie.

Quoi qu'il en soit de ces élégants pourvoyeurs de dictionnaires, je vous ai vue, madame, faire un léger mouvement d'étonnement quand j'ai parlé de milliers d'individus atteints de cette aberration visuelle. — Des milliers ! — Oui, madame, des milliers, du moins est-ce le docteur Wilson qui l'assure d'après ses propres observations, et qui même, le croiriez-vous ? arrive à cette affirmation

que le daltonisme plus ou moins accusé serait répandu dans la proportion de une personne sur 18.

Il dit que sur 110 personnes il s'en trouve 2 confondant le rouge avec le vert, sur 120, 2 confondant le vert avec le brun, et sur 92, 2 ne discernant pas le vert du bleu.

Le plus rare des cas serait celui où il n'y a conscience d'aucune couleur, mais seulement de l'ombre et de la lumière. Vient ensuite le cas de ceux qui voient les couleurs, mais qui en ont une notion si confuse qu'à peine les différencient-ils; puis le cas de ceux qui distinguent mal les teintes grises ou neutres, puis le cas de ceux, et ils sont nombreux, pour qui le rouge, le bleu, le jaune se substituent, se confondent, et qui, le plus souvent, n'ont pas la notion du vert, bien qu'ils perçoivent le bleu et le jaune dont le mélange produit le vert.

Le docteur Wilson cite un jeune homme sous les yeux duquel on mit un grand nombre de morceaux d'étoffes en le priant de les classer par groupe de même couleur.

Il ne fit que deux groupes, l'un pour ceux qu'il voyait bleus avec plus ou moins d'intensité et qui pour les autres yeux étaient vert clair, pourpre, carmin, rose, blanc bleu pâle; l'autre pour ceux qu'il jugeait être autant de bruns de valeurs diverses, et qui étaient vert foncé, vermillon, marron, rouge brique.

L'observateur mentionne beaucoup de cas d'invisibilité du rouge, sorte de cécité partielle puisque parmi les personnes atteintes de cette disposition la plupart sont incapables d'apercevoir un pavillon écarlate flottant à 20 ou 30 mètres d'elles.

Or, ce n'est pas sans intention, madame, que je parle de ce pavillon, car vous n'êtes point sans avoir remarqué, vous qui allez quelquefois en chemin de fer, que tous les cantonniers et garde-barrières, que vous voyez plantés au port d'armes le long de la voie sur le passage du train tiennent à la main un petit drapeau rouge enroulé. Enroulé, dis-je, parce que c'est ainsi que vous avez toujours dû le voir; car lorsqu'il a été déroulé, ça été pour donner le signal d'arrêt motivé par rupture de rail, embarras de la voie, présence d'un autre train, c'est-à-dire autant de causes de catastrophe si le mécanicien qui conduit votre train s'avisait de ne tenir aucun compte du signal; ou si, affecté de daltonisme, il lui arrivait de ne pas le voir; ou s'il arrivait à l'homme chargé des signaux d'agiter, au lieu du drapeau rouge qui intime l'ordre d'un arrêt immédiat, le drapeau vert, qui n'est qu'une invite au ralentissement.

Ah! voilà qu'il vous passe un frisson à cette seule idée du mécanicien ne distinguant pas le rouge qui donne l'ordre d'arrêt. Et il y a bien, en effet, de quoi frissonner.

Et c'est justement sur cet état de choses que dernièrement l'attention administrative a été appelée; pour vous rassurer, je crois pouvoir vous dire que bonne note a été prise de cet avertissement à la vérité un peu tardif. Partout, dit-on, des examens ont eu, ou vont avoir lieu, à la suite desquels sont ou seront mis à la réforme ou changés d'emplois ceux des employés ne pouvant prouver d'une manière bien positive qu'ils ont des yeux capables d'établir nettement et à distance la différence que la majorité des yeux établissent entre ce qu'on est convenu d'appeler jaune, rouge, bleu, vert, violet, etc.

Vous voilà tranquille, madame, c'est bien! Laissez-moi noter en passant l'avantage de votre sexe, qui en a tant sur le nôtre, que le daltonisme est considérablement moins fréquent chez les femmes que chez les hommes, bien que les cas ne soient pas rares où des familles entières s'en trouvent affectées, mais permettez-moi d'ajouter, en m'inspirant des remarques du docteur Wilson, qu'on n'aura pas tout fait le jour où l'on aura examiné les yeux des employés de chemins de fer, les yeux des gardiens de phare et des pilotes de vaisseaux, qui, il n'y a pas à en douter, ont dès à présent, involontairement, laissé beaucoup d'accidents se produire.

Notre savant guide ne fait que s'égayer au sujet des *daltoniens* se livrant à la peinture et il cite celui qui, un jour, avait bordé de charmantes lèvres jaunes la bouche mignonne d'une jeune demoiselle; de cet autre qui avait planté un beau sapin rouge sur des rochers bleus; mais il demande très-sérieusement — et vous allez être bientôt de son avis — qu'un daltonien ne puisse devenir ni médecin, ni pharmacien; qu'il ne soit admis à témoigner que sous bénéfice de contrôle dans certains procès criminels; enfin que, s'il est soldat, il soit en cas de guerre dispensé de faire sentinelle et de... devenir officier.

Et en effet, madame, un médecin daltonien qui a souvent à tirer un diagnostic de l'empourprement, du jaunissement d'un visage, de la coloration d'une langue, quelle garantie d'examen vous offre-t-il?... Faites lui donc par exemple apprécier l'état d'avancement d'une éruption, chose fréquente en daltonisme, si le rouge n'est pas visible pour lui?...

Et qu'en sera-t-il du pharmacien qui, procédant machinalement à une préparation, confond une substance avec l'autre et n'a pas même la ressource d'être averti par la teinte insolite de la combinaison. Le vin dont il trempe son eau rappelle dans son verre la solution cuprifère des bocaux de sa montre, et il se contente de penser: « Bah! fatigue de l'œil! papillons!... » — Un beau et rassurant manipuleur de drogues que nous aurons là!

Imaginez ensuite ce brave daltonien qui, appelé comme témoin dans une cause capitale, va prêter le serment de dire la vérité devant la cour en robes rouges (qu'il voit peut-être jaunes ou noires) et qui affirme par exemple avoir aperçu à tel jour, à telle heure un habit vert passer en tel endroit, circonstance dont la réalité peut suffire à envoyer un innocent au bagne ou sur les bois de justice, ou encore à faire mettre hors de cause le dernier des gredins qui le lendemain redaubera de plus belle sur la société...

Enfin, représentez-vous le daltonien soldat mis en sentinelle et voyant rouge là où les autres voient vert, jaune où ils voient blanc. Ah! l'efficace vigie! Et supposez-le officier pouvant commander le feu contre une troupe amie sur laquelle il croit reconnaître les couleurs de l'ennemi!!...

J'en reviens donc pour conclure à mon commencement: « des goûts et des couleurs, etc. ».

E. M

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Il y a quelques jours, les promeneurs s'arrêtaient en riant devant une caricature académique. A droite de l'image, un fauteuil avec une couronne d'immortelles autour de laquelle s'enroule une bandelette portant le nom d'Autran. Vers ce siége qui tend les bras s'avançent à reculons, le corps infléchi, et basques relevées, comme s'ils allaient s'y asseoir, quatre figures grotesques et fort ressemblantes. Elles sont placées à la file les unes des autres ; M. d'Audiffret-Pasquier est le plus près du fauteuil, puis viennent Leconte de Lisle, le chef des Parnassiens, Sardou, le père de *Patrie* et de *Dora*, enfin M. Arsène Houssaye, auteur de tout ce que l'on voudra, journaliste, poëte, critique d'art, historien, romancier, etc. Dans la pensée du dessinateur de cette caricature, c'est donc M. d'Audiffret-Pasquier qui aurait le plus de chance pour obtenir la succession d'Autran. Je ne connais pas ses œuvres, mais M. le chancelier Pasquier, qui lui a laissé sa grande fortune, son nom et ses armes, ayant été de son vivant un des quarante immortels, je ne vois pas d'inconvénient à ce qu'un fauteuil fasse partie de l'héritage qu'a reçu M. le duc d'Audiffret-Pasquier, quoique, à vrai dire, j'aie toujours pensé qu'il ne suffisait pas d'être grand seigneur et homme politique pour trôner sous la coupole Mazarine.



L'Auberge de Boux viller.

M. Leconte de Lisle a de meilleurs titres, ce me semble ; ses poésies valent assurément celle de M. Autran. Quant à M. Sardou, qui ne connaît ses batailles et les succès qu'il a remportés au théâtre ? Si M. Arsène Houssaye ne quitte cette fois la partie que pour la reprendre plus tard, nous craignons bien qu'il ne passe comme feu Casimir Bonjour et feu Edouard d'Anglemont, à l'état de candidat perpétuel ; c'est une situation littéraire comme une autre. Enfin ! à en croire le vent qui court, les probabilités sont en faveur de M. d'Audiffret-Pasquier. Son nom nous rappelle le dernier chancelier qu'ait eu la France monarchique : nous l'avons connu dans sa vieillesse, alors qu'il présidait la Chambre des Pairs de Louis-Philippe. Coquet, soigné, malgré le poids des ans et de sa perruque blonde, il avait conservé une taille élégante dont il faisait montre, il pirouettait sur une jambe comme un jeune homme de vingt ans. Fin et souple, il avait servi à peu près sous tous les régimes, pesant soigneusement ses paroles et ses actes; aussi en apprenant qu'il était alité, M. de Talleyrand se prit-il à dire : « Je voudrais bien savoir quelle raison peut avoir Pasquier pour être malade. »

Le mois qui expire a vu la fin de trois peintres : deux ont laissé la mort les emporter, l'autre l'a appelée. Jeanron était né à Boulogne-sur-Mer, en 1809 : peintre de paysage, traducteur de Vasari avec Léclanché, homme politique, il ne tarda point à se faire un nom. Son pinceau fut justement estimé et on peut voir au Luxembourg un tableau de lui, *Le port abandonné d'Ambleteuse*. Nommé en 1848 directeur du Musée du Louvre, il sut s'y faire aimer ; il introduisit dans la disposition des tableaux une classification qui fut très-appréciée de M. Thiers. Malgré cette haute protection, et peut-être à cause

d'elle, relevé de ses fonctions par l'Empire, il devint directeur du Musée de Marseille, position qu'il perdit plus tard. En 1863, Jeanron obtint la croix d'officier de la Légion d'honneur.

C'était une personnalité originale. Jamais, je crois, personne n'a vu Jeanron sans une cravate blanche soigneusement nouée. Grand, bien fait, ayant une chevelure blonde et bouclée, une figure expressive, des manières excellentes, il plaisait à voir; malheureusement, si l'âge avait respecté le corps, il ne s'était point montré si clément pour les facultés intellectuelles. Nous le connaissions beaucoup, de longue date, nous le rencontrions souvent et toujours avec plaisir, il venait à nous, nous tendait la main, abordait vaguement la conversation, et, après trois ou quatre phrases, il ne manquait jamais d'arriver à ces mots : « Dites-moi donc votre nom, mon cher ami, je l'ai oublié. » Peu fortuné, il se plaignait du temps et de l'indifférence des hommes. Pauvre Jeanron! il sera regretté de tous ceux qui l'ont connu, sauf peut-être d'un homme en qui autrefois il avait placé trop de confiance. Les œuvres de Jeanron ont un véritable mérite, les amateurs les garderont.

L'autre artiste qui vient mourir est le peintre du *Choral de Luther* et de *la Louée aux servantes*. Beaucoup de personnes en regardant ses tableaux, ont cru qu'il était Alsacien ; Charles Marchal avait vu le jour, à Paris, dans une loge de portier rue de Ménars. Élève de Dubois et de cet atelier de Drolling qui a tant produit, il exposa pour la première fois en 1852. En 1857, la *Fête de la mère* le fit remarquer, mais ce ne fut qu'au Salon de 1861, avec l'*intérieur d'un cabaret à Bouxvilliers*, tableau dont nous donnons une reproduction, qu'il prit véritablement le rang qu'il méritait. Puis vinrent, les années suivantes, le *Choral de Luther*, *la Louée aux servantes* *le Printemps*, toiles excellentes bien supérieures, selon nous à sa *Phryné*, à sa *Pénélope* tableaux de genre tels que les aime le demi monde. Marchal comprit que là n'était point la voie qu'il devait suivre, il revint à la chère province qu'il aimait tant, il peignit *le Soir* et *le Matin en Alsace*, et comme M. Perrin était sur que nul n'en était plus capable, il le chargea du décor et des costumes de *l'Ami Fritz*. On sait avec quel gout naïf et quel bonheur il remplit cette tâche charmante.

Charles Marchal était donc un peintre *arrivé*. Quelles causes ont pu le pousser au suicide? Nous le connaissions de vue, et rien dans cette vigoureuse et sympathique nature ne pouvait faire prévoir une si fatale résolution. Qui l'a poussé? le besoin? — Il vendait bien, et comme il voulait, ses tableaux. — Des goûts de dépense? — il n'en avait pas, et s'il en avait eu il aurait pu les satisfaire par son travail. — Des engagements auxquels il ne pouvait faire face? — On ne lui en connaissait pas, et, d'ailleurs, telle était la foi que l'on avait en sa parole et en son honneur que la bourse de ses riches amis lui eût été toute grande ouverte. — L'affaiblissement de sa vue? Son médecin venait de lui déclarer que rien n'était plus facile que de le délivrer des petits accidents dont il se plaignait. — Des peines secrètes? Aucune. Pourquoi donc s'est-il si froidement et si résolument tué, s'habillant et se disposant pour mourir, comme d'autres se préparent à une visite ou à une fête?

Il aura été pris de cette lassitude de la vie si commune chez les artistes. Le cerveau fatigué, arrivé à l'âge de cinquante-ans, se voyant sur la pente, il a préféré tomber plutôt que descendre, et oubliant ses amis désolés, l'art qu'il aimait, qui lui avait donner un peu de renommée et fait un nom, il s'est armé du fatal revolver.

Un de ses grands chagrins avait été de voir l'Alsace sortie des mains de la France. Y retourner pour y chercher des sujets de tableaux, il n'y pensait pas; voir à côté des belles filles de Bouxvillers, le casque prussien? Quelle horreur! Il avait donc, comme Lix, Deck et tant d'autres artistes, dit un adieu sans retour à la chère Alsace.

Le troisième peintre, dont les arts déplorent la perte, est M. Madou. Il n'appartient point à la France il était né en Belgique où son talent de premier ordre était fort justement apprécié. Il a beaucoup peint, beaucoup dessiné, beaucoup manié l'encre de Chine et la sépia; son faire se distingue par la finesse, l'esprit, joints à une grande habileté de main. Il est mort le 3 avril, des suites d'une syncope dont il avait été frappe le 31 mars, à l'ouverture de l'Exposition annuelle de la Société royale, des aquarellistes dont, depuis de longues années, il était le président. Un de nos collaborateurs, M. A. Ballue, possédant une charmante sépia du maître, nous avons fait reproduire cette fine composition que nous mettons aujourd'hui sous les yeux de nos lecteurs, pensant que le meilleur moyen d'honorer les artistes est de publier leurs œuvres.

Mais parlons de choses moins tristes. M. Paul de Musset vient de publier une biographie de son frère Alfred, biographie fraternellement remplie de petites anecdotes propres à faire aimer le grand poëte. En voici deux ou trois cueillies au hasard. Enfant espiègle, spirituel, beau, et gâté, Alfred donnait beaucoup à faire à sa famille, car il était impatient, plein de caprices et ce qu'il voulait il le voulait bien. Il n'avait que trois ans lorsqu'on lui apporta une paire de souliers, mais quels souliers! rouges, luisants, lui allant à ravir. Pour en faire montre, il veut sortir; sa mère souriante y consent; mais il faut qu'Alfred soit peigné, et l'écaille d'une main douce de se promener dans la blonde soie de ses longs cheveux; l'enfant trépigne, pleure, se fâche, et finit par s'écrier : « *Dépêchez-vous donc, maman, mes souliers neufs vont devenir vieux.* »

Une autre fois, sa mère, poussée à bout par quelque série de méfaits, le met au *cabinet noir* : Alfred de pleurer à fendre l'âme en disant : « *Comment faire pour que ma mère me pardonne..... Ah! le vilain enfant que je suis!* » Sa mère n'y tint pas — toutes les mères sont les mêmes — elle ouvre la prison, le bambin en sort point humilié, mais colère, et songeant à ses longues lamentations, il dit à sa libératrice : « *Va! tu n'es guère attendrissante.* »

A dix-huit ans, Alfred était déjà poëte, il avait composé une élégie dont on n'a malheureusement conservé que le début. On y sent courir le souffle d'André Chénier.

Il vint sous les figuiers une vierge d'Athènes,
Douce, blanche, puiser l'eau pure des fontaines,

De marbre pour les bras, d'ébène pour les yeux.
Son père est Noémon de Crète, ami des dieux,
Elle, faible et rêvant mit l'amphore sculptée
Sous les lions d'airain, pères de l'eau vantée
Et féconds en cristal sonore et turbulent.....

Finissons par une anecdote qui honore la bonté du poëte. Un soir d'hiver, il traversait le pont des Arts où se tenait, sous la pluie et la neige, un vieillard tournant la manivelle de son orgue essoufflé. Il passe sans rien donner à ce malheureux. Arrivé quai Voltaire, au moment de lever le marteau de l'hôtel où il demeure, une raffale de vent lui apporte les sons lointains du lamentable instrument : c'est la voix de la misère. Il prend sa course, revient sur ces pas, et, tendant cent sous au pauvre diable : « Tenez, lui dit-il, à condition que vous allez tout de suite rentrer vous coucher. »

Le lendemain, comme Paul faisait observer que l'aumône était un peu large : « Il ne faut ni me gronder ni me féliciter, répondit Alfred, on ne saurait payer le sommeil trop cher, et si je n'avais pas fait cela, je n'aurais pas dormi. »

Arrêtons-nous sur ce trait.

Il y a quelques jours se tenait à la barrière du Trône la foire au Pain d'Épice. Reims, Paris, bien d'autres villes encore, exposaient leurs produits, et autour des boutiques improvisées étaient venus s'établir tous les saltimbanques imaginables, depuis les chevaux de bois, les tirs à la carabine jusqu'à l'éternelle femme à barbe et aux non moins éternelles magiciennes. Devant le sanctuaire de l'une d'elles un jeune homme de trente-cinq ans, très-simplement mais très-correctement vêtu, s'arrête, entre, et demande à la lucide devineresse de vouloir bien lui dire sa bonne fortune. Après les simagrées ordinaires, le prix payé d'avance et l'inspection de la main : « Monsieur, dit la femme savante des choses de l'avenir, vous êtes né sous une bonne étoile, quoique vous ayez passé des jours difficiles; et, au moment où je vous parle, vous luttez encore; mais vous triompherez des ingrats que votre bon cœur vous a faits. Votre position de fortune est à la veille de s'améliorer, je vous annonce un héritage qui vous permettra enfin d'épouser celle que vous aimez si fidèlement depuis tant d'années. » Le personnage écouta, sans rire, les beaux présages; mais après avoir chaudement remercié la prophétesse, et en rejoignant ses amis qui l'attendaient, il ne put contenir sa folle hilarité. Il en avait bien le droit, il me semble; car ce curieux n'était rien moins que le Prince de Galles, que le futur roi d'Angleterre, que le futur empereur des Indes, marié depuis de longues années à une princesse charmante et père de plusieurs enfants.

Ah! si la pauvre femme avait connu le jeune héritier de tant de peuples, quelle bonne scène se serait passée dans la chétive baraque et quelles paroles auraient frappé les oreilles de Son Altesse royale et impériale! « Monsieur, lui eût dit la devineresse, vous êtes très-riche, votre mère, qui a beaucoup d'ordre et beaucoup d'enfants, se plaint cependant que vous dépensez trop; votre femme très-jolie, douce et aimée, se plaint de son côté de votre vie un peu vagabonde, elle trouve que vous aimez beaucoup Paris, et que vous préférez la cuisine du Café Anglais à celle de ses châteaux. C'est assurément un grand honneur pour la France, mais qu'en pense-t-on à Londres ?

Le jeune prince, avant de partir pour Nice, a voulu visiter les travaux de la future Exposition : M. Krantz, en conséquence, lui a fait les honneurs du Champ-de-Mars, et du Trocadéro, et son A. I. et R. a dit à l'habile ingénieur que l'Angleterre se faisait un honneur et une fête de lutter contre nous sur le terrain industriel, qu'elle s'y préparait avec ardeur. Ces luttes-là ne font point couler de sang, n'outragent pas l'humanité, pourquoi y en a-t-il d'autres dans le monde?

Je songeais à toutes les misères qui menacent l'Orient, lorsque la porte de mon cabinet de travail s'est ouverte pour donner passage à un ouvrier; il venait réparer un petit meuble qu'à tort ou à raison j'attribue à André Boule, et auquel je tiens beaucoup. Cet ouvrier, véritable artiste d'ailleurs, était un viellard. Je me mis à suivre son travail et à admirer son adresse. Nous causâmes; je trouvai qu'il était fort instruit de toutes les choses de sa profession. Enfin, quand il eut achevé, il poussa un soupir et me dit: « Voilà, monsieur, le dernier meuble d'art auquel je toucherai sans doute! »

— Et pourquoi donc? Vous n'êtes pas malade, vos travaux n'exigent pas beaucoup de force et vous me semblez aussi adroit que vigoureux.

— La vue baisse, monsieur, et je sens que j'ai besoin de repos. Je vais, dans deux ou trois jours, partir pour mon village.

— De quel pays êtes-vous?

— Du Jura.

— Vous y retrouverez votre famille, elle vous aidera...

Le vieillard, qui rangeait soigneusement ses outils, releva la tête, sourit, et reprit:

— J'ai mis quelque chose de côté, et j'ai mon sou par jour.

— Mais ce n'est pas avec un sou par jour que vous pensez pouvoir vivre?

— Assurément non, monsieur, et vous m'entendez mal. Voici ce que c'est. Lorsque je suis venu au monde, le jour de ma naissance, mon père, un brave ouvrier horloger, mit pour moi de côté un sou, et chaque jour son premier soin, en fumant sa première pipe, était d'ajouter un nouveau sou à mon épargne; dès qu'il eut vingt francs il les plaça à 5 p. %, car il ne voulait pas que mon petit pécule courût des risques. Les caisses d'épargne dans ce temps-là n'étaient point encore inventées. Bref, monsieur, j'avais dix-huit ans lorsqu'il tomba malade; à son lit de mort, il me fit jurer de mettre tous les jours un sou de côté, quoi qu'il pût m'arriver, dans la bonne ou la mauvaise fortune. Je le jurai et j'ai été assez heureux et assez sage pour tenir la parole donnée. C'est devenu une habitude, en me levant je vais tout droit à ma tirelire; quand elle est pleine, je la porte à mon agent de change. Je n'ai jamais touché ni au capital ni au revenu immédiatement replacé, et depuis soixante ans mon premier sou fait la boule de neige.

— Elle ne doit pas malheureusement être bien grosse, votre boule...

— Sans doute. Mais j'ai encore quelques petite épargnes; et l'on vit à bon compte dans nos mon

tagnes. A combien de francs croyez-vous que mes sous quotidiens, intérêts sur intérêts, se soient élevés ?

— A deux ou trois billets de mille francs.

— Vous êtes loin de compte, reprit en riant le vieillard, bien loin de compte! Mon agent de change m'a remis ce matin des titres de rente sur l'État valant à peu près de douze mille francs, c'est à-dire six cents francs de rente; avec cette somme et ce que j'ai mis encore de côté, je vivrai là-bas très-heureux... puis je trouverai bien à faire quelque chose; quand je ne planterais que des choux et de la salade; ou ne dresserais que quelques boîtes à horloge.

Je tendis la main au brave homme : « Adieu, pays, lui dis-je, car moi aussi je suis du Jura. Je vous félicite de votre laborieuse et honnête vie.

— Ah! j'ai bien fait comme les autres, je me suis amusé; mais le sou, tous les jours le sou! c'était sacré, je l'avais juré à mon père. Si tous mes camarades voulaient faire comme moi... Un sou, rien qu'un sou... Vous qui écrivez, donnez-leur donc cette idée...



Les Bourgeois d'Anvers, d'après Madou. Dessin de C. Gilbert.

Je fis apporter du vin et avec « le pays » nous bûmes à la prospérité du Jura. Le vieillard, mis à l'aise, me raconta sa vie, ses très-intéressantes études, les difficultés de sa jeunesse, mais il ne se plaignait point de l'existence. « Le sou, le sou, m'a sauvé, me dit-il, et m'a donné quelques idées d'ordre que je n'aurais pas eu sans lui. Voyez-vous ajouta-t-il, en riant, le pli est si bien pris, que, là-bas, je mettrai encore le sou de côté, non pour moi cette fois, mais pour un petit fils qui vient de naître à ma sœur. Adieu, Monsieur, prêchez le sou...

— Je n'y manquerai pas, brave homme :

Nous nous serrâmes chaleureusement les mains, et il partit me laissant un enseignement dont je désirerais tant faire entendre la sagesse.

Au moment où ce numéro paraîtra, le premier coup de canon aura sans doute été tiré en Orient et l'Exposition de peinture et de sculpture ouvrira ses portes. Comme toutes les autres années, nous étudierons et reproduirons les œuvres de nos artistes; nous suivrons le mouvement de l'Art. Pour la guerre de Turquie, triste et déplorable lutte qui peut renouveler les sanglantes horreurs du moyen âge, nous publierons deux cartes, du Nord de la Turquie en Europe et en Asie, et avec celle que nous avons fait paraître l'année dernière de l'Herzegovine et de la Serbie, nos lecteurs auront sous les yeux le théâtre des combats qui vont se livrer. Puissent-ils n'en pas sortir, s'étendre, et mettre le feu à l'Europe entière. Nous nous attachons à cette espérance sacrée, et nous comptons sur la sagesse des gouvernements et des peuples.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

MONUMENTS HISTORIQUES

SAINT-MICHEL, DIJON



Saint Michel, dessin de H. Clerget.

Ancienne cité romaine, capitale de ce duché de Bourgogne « la plus belle duché du monde » comme disait un grand prince, Dijon, si rempli de monuments et de souvenirs, si cher à la France, si courageusement fidèle, est une ville aimable, souriante, douce aux étrangers. Riche en beaux édifices, féconde en grands hommes, ayant dans son esprit conservé quelque chose de la sève gauloise, aimant les arts, le luxe, la table, nulle cité n'est plus vraiment française. L'assiette de cette ville entourée de pampres est charmante; elle est assise dans un riche bassin au pied d'agréables coteaux

que domine le mont Afrique. Ce bassin s'étend jusqu'à la rive gauche de l'Ouche. De l'autre côté de cette petite rivière se trouvent ces merveilleux vignobles connus du monde entier qui ont valu à cette heureuse contrée le surnom de Côte-d'Or.

« La Bourgogne, dit Michelet, est le pays des orateurs, celui de la pompeuse et solennelle éloquence. C'est de la partie élevée de la province, de celle qui verse la Seine, de Dijon, de Montbard, que sont parties les voix les plus éloquentes de la France, celles de Saint-Bernard, de Bossuet et de Buffon. Mais l'aimable sentimentalité de la Bourgogne est remarquable sur d'autres points avec plus de grâce au Nord, plus d'éclat au Midi. Vers Sémur Madame du Chantal et sa petite-fille Mme de Sévigné... » Nous ne savons trop pourquoi, en continuant, le grand historien coloriste cite Lamartine qui appartient au Mâconnais et Edgar Quinet dont la patrie est la Bresse; la noble Bourgogne est assez riche en fait d'illustrations pour ne rien emprunter à ses voisins. A ne citer que la ville de Dijon, elle a donné le jour à Bossuet, à Crébillon le tragique, au savant Saumaise, au président Bouhier, à Longepierre, à La Monoye, à Languet, à Piron, le spirituel auteur de la Métromanie, au Président C. de Brosses, au musicien Rameau et à tant d'autres encore. « S'il est vrai, a écrit un vieil auteur, que la température du climat, la respiration d'un air libre, serein, frais, renouvelé et dégagé de vapeurs grossières, les boissons salubres, les fruits les plus savoureux, les chairs les plus délicates, donnent plus de fluidité au sang, plus de force et de vigueur à l'esprit... toutes ces causes réunies ne rendraient-elles pas raison du grand nombre d'hommes distingués en tout genre que la Bourgogne a produits. » Parmi les causes qu'il invoque pour expliquer la fécondité intellectuelle de cette province, pourquoi l'écrivain n'a-t-il cité les vins de ses grands crus qui ont allaité la muse des Noëls Bourguignons? Rabelais eut aimé à vivre à Dijon, et nos poëtes francs-buveurs y trouvent encore d'énivrantes inspirations.

Dijon est riche en monuments, et son musée est un des plus beaux que la France possède. Là se trouvent les tombeaux de Philippe le Hardi, de Jean sans Peur et de Marguerite de Bavière, l'Amour dominateur de Rude, des œuvres du Tintoret, de Véronèze, de Rubens, de Lesueur, de Van Dyck, de Poussin, du Dominiquin, de Ribéra, de Jouvenet, de Rembrandt, de Ven der meulen et un charmant plafond de Prud'hon, enfant de la Bourgogne. Sans aucun doute, plus tard le Musée des familles examinera toutes les richesses artistiques contenues dans le bâtiment des Etats, mais aujourd'hui nous ne voulons parler que des monuments religieux qui ornent la capitale de la Bourgogne.

La cathédrale de Sainte-Bénigne est la principale église de Dijon; c'est sous ses voûtes que les ducs recevaient l'anneau ducal et juraient de maintenir les priviléges de la province. De l'église primitive (1016) il ne reste plus que le portail donnant accès à une nef de soixante et dix mètres de longueur sur vingt-neuf de largeur. La voûte est surmontée d'une flèche d'un élancement hardi de quatre-vingt-onze mètres de hauteur. Elle fut achevée en 1742. L'église Notre-Dame est un vaisseau construit au XI[e] siècle, maladroitement modifiée au XV[e], elle n'en reste pas moins le type le plus parfait de l'architecture Bourguignonne. Bouchardon père en a illustré le grand portrait d'un bas-relief représentant le *Martyre de saint Etienne*. Sur le maître-autel est une Assomption de la Vierge due au ciseau d'un architecte dijonnais du plus grand mérite, Jean Dubois.

La gravure que nous donnons aujourd'hui à nos lecteurs reproduit l'église de Saint-Michel; nous laissons à M. Taylor le soin de décrire ce monument religieux.

« L'église paroissiale de Saint-Michel qui, par la richesse de son portique, l'élégance de ses tours et l'avantage de sa position isolée, mérite d'être comptée parmi les monuments remarquables de l'ancienne capitale de la Bourgogne, doit son origine à une chapelle élevée au VII[e] siècle par les religieux de Saint-Etienne, dans leur cimetière, pour le service des pélerins. Dès le IX[e] siècle elle avait le titre de paroisse... En 1015 l'église fut reconstruite par les soins de l'abbé de Saint-Etienne, Garnier de Mailly; elle fut dédiée en 1030 par Lambert, évêque de Langres. En 1497 cette édifice menaçait ruine, ses paroissiens assemblés prirent la résolution de la rétablir, Henri Chambellan et sa femme Alix payèrent la dépense du chœur et des deux ailes, le portail fut fait avec l'argent des quêtes, en 1529 et consacrée telle qu'on la voit aujourd'hui à l'exception des deux tours qui ne furent rebâties que dans le XVII[e] siècle aux frais de Philippe Syot de la Marche, président au Parlement de Bourgogne. Cette église a 180 pieds de longueur sur une largeur de 60. Outre un portail appartenant à la dernière période ogivale, on doit remarquer la belle ordonnance de la façade principale qui fait honneur au talent de Hugues Sambin, architecte et sculpteur dijonnais. Celle-ci présente trois portes à plein cintre du style de la Renaissance décorées de caissons, d'arabesques, de bas-reliefs et de statues. Au milieu de cette riche ornementation, on distingue le grand bas-relief de Sambin et le piédestal de la statue de saint Michel. Les deux tours qui s'élèvent de chaque côté de ce grand portail sont divisées en cinq étages décorés de cinq ordres d'architecture et surmontées de coupoles octogones. L'intérieur offre moins d'intérêt que l'extérieur. Nous pouvons cependant signaler les belles proportions de la nef dans laquelle on remarque le tombeau du président Fyot de la Marche. »

Saint-Michel n'est assurément point d'un style très-pur; mais son aspect et sa masse ont de l'élévation et de la grandeur.

Cette église dans l'origine ainsi que celle de Notre-Dame dépendait de la grande Abbaye de Saint-Etienne, ce premier temple chrétien de Dijon, du temps de Grégoire de Tours, était la seuleéglise dans ses murs. La cité relevait des évêques de Langres, ils vendirent en 1016, leurs droits au roi Robert. Petit à petit Dijon s'étendit, ses foires franches devinrent célèbres; les Ducs de Bourgogne en firent une de leurs meilleures forteresses, une de leurs villes bien-aimées. Depuis qu'elle est entrée dans l'unité nationale, elle a été et elle est encore un des plus beaux joyaux de la France.

A. Genevay.

NOUVELLES

LE BOIS DE LA SOUFRIÈRE (1)

V

Dix ans s'étaient écoulés depuis le drame de la forêt.

Rosélis n'avait pas reparu, et M. de Tercel n'avait pas oublié cette chère petite créature : elle manquait à sa vie, elle restait dans sa pensée ; il croyait toujours la voir toute petite, toute fraîche, toute vivante.

Elle gazouillait dans son âme, elle y riait, elle y pleurait, elle la remplissait enfin. Pour remplir une rue, il faut toute une foule, mais pour remplir un cœur, il ne faut quelquefois qu'un seul être, qui souvent encore est bien petit.

Une circonstance assez étrange obligea M. de Tercel à quitter momentanément son habitation de la Guadeloupe, pour aller s'installer à la Martinique, dans la ville de Saint-Pierre.

Un oncle de madame de Tercel (M. Vernand), remarquable par son originalité, sa fortune, son bon cœur et son mauvais caractère, avait été, pendant les premiers temps du mariage de Charly, l'intime et le familier du logis. Il s'était obstiné à rester garçon : il vivait seul, libre, ennuyé, et ne s'épanouissait qu'auprès de sa nièce, qu'il aimait d'une affection toute paternelle. Il quittait souvent la ville de Saint-Pierre, qu'il habitait, pour venir passer un ou deux mois chez le jeune ménage et s'installer dans l'habitation.

Mais comme ce bon M. Vernand était essentiellement contrariant, exigeant, tracassier, despote, il y eut entre lui et Charly des discussions journalières, de petites guerres, de ces frottements de caractères qui font jaillir des étincelles, comme lorsque l'on frotte deux cailloux l'un contre l'autre. Enfin l'incompatibilité d'humeur fut si grande qu'elle dégénéra en antipathie. Un jour enfin, l'oncle quitta brusquement l'habitation, en déclarant qu'il n'y reviendrait plus, qu'il recevrait sa nièce avec joie, quand elle viendrait le visiter, mais qu'il ne voulait plus revoir Charly.

Mme de Tercel mourut à la naissance de Rosélis; M. Vernand ressentit une profonde douleur de la mort de sa nièce, et plus d'une fois il chercha et trouva l'occasion d'embrasser la petite fille, sans voir le père. Il aimait Rosélis en souvenir de sa nièce, et il lui semblait que l'enfant continuait la mère.

Deux ans après la naissance de Rosélis, M. Vernand se sentit si profondément ennuyé qu'il partit pour courir le monde, car cet oncle fantaisiste avait l'humeur essentiellement nomade. Il commença sa tournée par la France, et comme il avait réalisé sa fortune (caprice qui lui coûta un peu cher, car aux Antilles, réaliser veut dire diminuer), il plaça tous ses biens en France, en rentes sur l'Etat, et en confia les titres à un banquier de Paris, qui lui donna des lettres de crédit pour les banquiers des principales villes qu'il comptait visiter.

Comme il errait de pays en pays et que les lettres de ses amis se seraient perdues, il dut nécessairement se résigner à se passer de nouvelles jusqu'au moment où il lui plairait de retourner à la Martinique.

Les années se succédèrent sans qu'on entendît parler de lui ; mais un jour, un notaire de Saint-Pierre écrivit à Charly de Tercel pour lui apprendre que M. Vernand était mort à Alexandrie, et pour le prier de se rendre à son étude, afin de prendre connaissance du testament, qui l'intéressait particulièrement, et que M. Vernand avait laissé entre ses mains, en quittant la Martinique.

C'était par une lettre du banquier de Paris, averti par son correspondant d'Alexandrie, que le notaire avait appris ce décès, car M. Vernand, en laissant ses titres de rentes au banquier, lui avait naturellement donné l'adresse du notaire de Saint-Pierre qui avait le dépôt de son testament.

Charly se rendit à Saint-Pierre, où le défunt avait eu son dernier domicile et où devait s'ouvrir la succession.

Le premier soin de Charly fut d'aller prendre connaissance du testament, qui n'était pas flatteur pour lui. M. Vernand laissait tous ses biens à Rosélis, mais il avait pris la précaution d'ajouter que si Rosélis mourait avant lui, toute sa fortune reviendrait à un parent éloigné, dont il ne se souciait guère, ajoutait-t-il, mais qu'il préférait à Charly de Tercel.

Charly, tout en étant persuadé que sa chère Rosélis n'existait plus, n'en avait pas cependant la preuve évidente ; il crut donc devoir rester à Saint-Pierre et ne pas abandonner précipitamment les intérêts de son enfant, car il se disait que si, par miracle, Rosélis reparaissait, elle pourrait lui reprocher de l'avoir laissé, sans contestation, déposséder de son héritage.

Il habitait Saint-Pierre depuis quelques mois, lorsqu'un matin il vit entrer chez lui un homme mis avec une recherche extrême, touchant un peu à l'originalité.

A sa tournure élégante, à sa taille svelte et dégagée, on devinait un jeune homme, mais il était difficile, en regardant son visage, de savoir au juste s'il était jeune ou vieux, beau ou laid, car sa figure était tellement couverte de taches rouges et de boutons qu'elle devenait méconnaissable, sous ce masque de pourpre.

— Ah! cher, que je suis heureux de vous retrouver! s'écria ce personnage, avec une expansion bruyante. Dites-moi donc que, vous aussi, vous avez du plaisir à me revoir.

— Je ne demanderais pas mieux, Monsieur, répondit Charly, mais il me faudrait d'abord vous reconnaître.

— Comment, vous ne reconnaissez pas un de vos meilleurs amis, qui vient du boulevard des Italiens,

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

pour vous serrer la main. Il est vrai que j'ai été passablement défiguré, j'ai eu le tort de repousser la moustiquaire, dont j'ignorais l'immense utilité, de sorte que vos moustiques m'ont fort mal accueilli à mon arrivée et m'ont couvert le visage de piqûres et de boutons. C'est très-désagréable. Je sais bien qu'à Paris nous avons nos gamins, qui sont assez agaçants ; mais il ne nous défigurent pas, et je les préfère infiniment à vos moustiques, à vos maringouins, à vos scorpions, à vos tarentules, qui sont les voyous des Antilles.

— Ah! j'y suis! s'écria Charly, c'est vous, mon cher Roland, vous que j'ai connu dans mon voyage en France, et que nous appelions le beau Roland. Il m'a fallu un certain temps, ajouta-t-il en souriant, pour reconnaître votre visage et trouver la fleur à travers les boutons. Comment se portent l'Opéra et les Boulevards?

— Très-bien, je vous remercie.

— Je ne reviens pas de ma surprise, reprit Charly; comment se fait-il qu'un boulevardier comme vous se soit décidé à faire une semblable traversée?

— Mais songez donc, mon cher, répondit Roland, qu'un voyage aux Antilles a infiniment de genre. Cela me posera très-bien, j'aurai un succès énorme à ma rentrée à Paris. Quand mes amis reviendront de leur villégiature et me diront : — Je reviens de Trouville. — Moi, de Dieppe. — Moi, de Nantes. — Moi, d'Interlaken. Je les regarderai du haut de ma grandeur : à côté de moi, qui leur dirai : — Je reviens de la Martinique, ils auront tous l'air de revenir de Pontoise.

— Je conviens, répondit Charly, avec un sérieux affecté, qu'une pareille raison peut faire affronter les plus dangereuses traversées.

— Mais assurément! s'écria Roland. Quand j'entendrai à mon cercle et dans nos salons parisiens les touristes vulgaires parler tout bonnement des polletais normands, des paysans bretons, des Suisses, que tout le monde connaît, moi, je serai très-fier de leur parler des gens de couleur de toutes les nuances; de la câpresse, couleur d'acajou, qui me fait songer à la commode de ma tante (un bois démodé), puis du griffe d'une teinte plus sombre, qui me rappelle un peu mon armoire de palissandre, etc. etc.

— La câpresse... le griffe..., dit Charly en souriant, je vois que vous connaissez les termes du pays.

— Merveilleusement, répondit Roland; je les ai appris par mon ami le mulâtre... Mais qu'avez-vous donc? reprit-il, en voyant Charly faire un mouvement nerveux.

— Ce n'est rien, répondit le créole, qui ne pouvait s'empêcher de tressaillir en entendant un blanc dire : « Mon ami le mulâtre. »

— Puis, voyez-vous, reprit Roland, en se posant en homme grave et profond, je suis venu ici pour faire des études de mœurs. Je veux observer la marche du progrès dans le Nouveau-Monde et l'effet de l'abolition de l'esclavage. J'en causais tout à l'heure avec mon ami le mulâtre, auquel je viens de rendre visite, et qui me disait...

— Vous faites des visites à un mulâtre! s'écria Charly, en l'interrompant brusquement.

— Pourquoi pas? puisque les gens de couleur, comme vous les appelez, sont devenus vos égaux : ils sont employés dans vos administrations, ils jugent avec vous à la cour d'assises, ils votent avec vous aux élections. C'est du moins ce que m'a dit mon ami le mulâtre. Moi qui suis dans le progrès j'ai été vraiment ému de cette touchante égalité.

— Oh! l'égalité, répondit le créole, existe dans nos lois, mais pas dans nos mœurs. Nous partageons avec les gens de couleur les emplois publics, mais quelles que soient leur fortune et leur position, nous ne leur ouvrons pas nos salons.

— Cependant, reprit Roland, en souriant, il y a des alliances entre les deux races. Vous avez de fort belles mulâtresses, et si l'on a vu des rois épouser des bergères, on a vu des blancs...

— Donner la main gauche à des mulâtresses, dit Charly, mais non pas la main droite. On verrait encore moins, dans nos Antilles, une blanche épouser un noir.

— Ah! je comprends cela! s'écria Roland; il lui en faut deux.

— Comment?

— Certainement, puisqu'une blanche vaut deux...

— Pas de mauvaises plaisanteries. Croyez-moi, laissez là votre mulâtre et consultez-moi à l'avenir pour prendre vos notes.

— C'est convenu, répondit Roland en se levant et en lui donnant son adresse. Je vous prends pour guide. A bientôt, cher.

— Vous ne voulez pas accepter le potage de l'amitié?

— Mille remerciements; ce sera pour une autre fois : je ferai, à votre table, des études sur les plats et les fruits du pays.

— Vous me permettrez bien au moins, reprit Charly, de vous offrir un bout de nègre?

— Hein! s'écria Roland, tout ahuri, un bout de nègre! mais je ne suis pas anthropophage... O féroces colons! vous mangez du nègre!

— Rassurez-vous, cher boulevardier, répondit Charly en riant, nous ne mangeons pas le bout de nègre, mais nous le fumons : permettez-moi de l'allumer ponr vous l'offrir.

Il lui présenta le bout de nègre, qui n'est autre chose qu'un mince et long cigare.

— Ah! c'est charmant! s'écria Roland, qui s'empressa de le mettre à ses lèvres. Il est certain que tous nos cigares sont de petites négrillons. A mon retour, je débaptise les londrès et les panatellas, et je les appelle des bouts de nègre.

VI

Quelques jours après, Charly de Tercel qui servait de cicerone à Roland et lui faisait connaître les promenades les plus pittoresques de Saint-Pierre, errait avec lui dans les allées du Jardin des plantes.

— Mais je ne me trompe pas, s'écria Roland, c'est bien la charmante Mme de Beaumanguier que j'aperçois là-bas.

Il désignait une jeune femme assise sur une chaise, à quelque distance, à l'ombre d'un tamarin.

— Je croyais, dit Charly, que vous ne connaissiez personne à Saint-Pierre.

— Mais songez donc, mon ami, que je suis arrivé depuis quinze jours; j'ai eu le temps de faire beaucoup de connaissances. N'est-ce pas que cette jeune veuve est étourdissante? Mais une chose m'étonne : quoique créole, elle est d'une blancheur!...

— Comment, quoique créole! s'écria Charly en bondissant. Est-ce que vous supposez, par hasard, que nos créoles ne sont pas blanches? Mais d'où revenez-vous?

— Je reviens des *Bouffes Parisiens*, où j'ai vu *la Créole* représentée par Judic, qui s'était fait une jolie petite mine basanée.

— Une créole couleur d'une mulâtresse! s'écria Charly en fureur.

— Elle était charmante, continua Roland, et chantait d'une manière ravissante :

Ah! moi t'aimer,
Moi jamais te quitter.
Toi, c'est candelle,
Moi, c'est lozeau.

— Une chanson de négresse! dit le créole exaspéré, et qui peut faire le pendant de la fameuse chanson des nègres :

Pauve pitit manzé zizi.



Au jardin des plantes. Dessin de F. Lix.

— Mais, reprit Roland, puisque je vous dit que la créole des *Bouffes*...

— Permettez-moi de vous répondre, dit Charly, que les *Bouffes* ne sont pas précisément une forêt vierge de l'Amérique. Donnez-vous donc la peine de relire l'histoire; vous verrez que les créoles de nos colonies sont les descendants des Français qui sont venus s'établir à la Guadeloupe, à la Martinique, et même à Saint-Domingue d'où la révolte et le massacre les ont fait disparaître. Les nègres sont de la race africaine; nous avons aussi, parmi nos travailleurs, des Indiens cuivrés, que nous appelons coulis; les mulâtres et les gens de couleur sont nés des caprices des blancs pour les négresses, et surtout pour quelques belles mulâtresses qui représentent chez nous le demi-monde. Il est vrai que les nègres nés aux colonies s'appellent nègres créoles, mais le mot créole seul ne désigne absolument que les blancs qui sont, croyez-le bien, dans nos Antilles, tout aussi blancs que vos Parisiens, et sont par le fait des Français d'Amérique. Ne pas reconnaître cela serait manquer de patriotisme et vouloir renier nos conquêtes.

— Là! là! calmez-vous, mon cher, dit Roland, et

venez avec moi, je vous présenterai à la belle créole.

— Volontiers, dit Charly.

— Mais, reprit Roland, croyez-vous que les piqûres de vos damnés moustiques soient suffisamment effacées pour que j'ose me montrer?

— Vous êtes charmant.

Ils s'avancèrent vers Mme de Beaumanguier, et quand Roland eut fait un élégant salut, très-bien réussi, il dit à la jeune veuve :

— Permettez-moi, madame, de vous présenter un de mes meilleurs amis, M. Charly de Tercel, créole de la Guadeloupe, qui vient passer quelque temps à la Martinique.

Charly la salua cérémonieusement; la créole s'inclina légèrement, sans trop se fatiguer, sans trop se déranger, et répondit quelques mots gracieux, d'une voix nonchalante et avec ce petit grasseyement du terroir, qui ne manque pas de charme.

Roland lui demanda la permission de prendre place à côté d'elle et la conversation s'engagea. Pendant que Roland cherchait à faire sa cour à la créole, ce qui s'appelle en France papillonner, et dans les colonies, *flirter*, Charly, qui était assis près de lui, faisait ses observations et admirait la belle veuve.

Mme de Beaumanguier avait 32 ans. Ses magnifiques cheveux, d'un beau noir, à reflets bleuâtres, faisaient ressortir la blancheur mate de son teint. Son regard était tour à tour une caresse, une étincelle, un révolver, selon ses impressions. Ses pieds et ses mains étaient, pour ainsi dire, imperceptibles; sa taille était adorable de souplesse et d'abandon : elle ne se disait pas : « Tenons-nous droite! » Elle était gracieuse sans raideur et sans prétention, car, dans nos colonies, on ne connaît pas les poupées. Elle avait enfin au suprême degré ce charme indéfinissable qui caractérise les créoles : aux Antilles les fleurs n'ont pas de parfum, les oiseaux n'ont pas de chant, mais les femmes ont la grâce.

Tout à coup une jeune fille, presque une enfant, qui était à quelque distance, accourut comme une petite folle.

Elle tenait à la main son chapeau qui venait de tomber, et une course étourdie avait un peu dérangé ses beaux cheveux blonds, car toutes les créoles n'ont pas invariablement les cheveux noirs ou bruns, quelques-unes sont de charmantes blondes. Sa figure fine et mobile s'éclairait d'un sourire rayonnant; elle s'arrêta devant Mme de Beaumanguier et s'écria triomphalement :

— Enfin, maman, je l'ai trouvé!

En disant cela, elle montrait un collier de corail qui s'était détaché et était tombé à l'autre bout de l'allée.

Elle resta un peu confuse en voyant que sa mère n'était pas seule, et fit aux deux cavaliers un petit salut un peu timide, sans être trop effarouché.

— Allons, viens te reposer, Isilda, dit Mme de Beaumanguier, en la faisant asseoir à ses côtés et en rattachant le collier.

— En vérité, Madame, dit Charly, vous êtes bien heureuse d'être la mère d'une aussi charmante enfant!

— Aussi je vous jure, répondit Mme de Beaumanguier, qu'elle est bien aimée et bien gâtée, cette petite folle que vous voyez là.

On reprit la conversation, M. de Tercel parlait peu, il laissait causer Roland, regardait la jeune fille, réfléchissait, rêvait et se disait tout bas :

— Quel âge peut avoir cette belle enfant-là?... treize ans peut-être, tout au plus. Si ma pauvre Rosélis vivait, elle aurait cet âge-là... Comment serait-elle, ma Rosélis? ressemblerait-elle à cette ravissante enfant, aurait-elle ses beaux cheveux blonds? Quand je l'ai perdue, et qu'elle n'avait pas encore trois ans, elle avait la plus jolie tête blonde!... Il est vrai que cela ne prouve rien; le temps aime à changer les couleurs : il brunit les cheveux des enfants, comme il blanchit ceux des vieillards. Je voudrais bien savoir si elle aurait ces yeux d'une couleur chatoyante, qui semble tantôt bleuâtre, tantôt brune, et donne au regard tant de vivacité mutine... C'est probable, car cette chère enfant était un vrai lutin... Mais mon Dieu! que je suis fou! se dit-il, en s'essuyant les yeux, à la dérobée, voilà que je me mets à bâtir des châteaux en Espagne sur le visage de cette jeune fille!

Bientôt Roland se leva, au grand regret de Charly qui fut forcé d'interrompre ses rêveries. Mme de Beaumanguier avait déjà parlé une ou deux fois de se retirer, et les deux amis, n'osant ni la reconduire, ni la retarder, prirent congé d'elle et s'éloignèrent ensemble.

— Quelle délicieuse femme! dit Roland, en sortant avec Charly du Jardin des plantes. En vérité, tout est charmant dans vos colonies, depuis les femmes qui vous illuminent le cœur, jusqu'aux mouches luisantes qui éclairent la savane, comme le gaz éclaire la place de l'Opéra. C'est ici le pays des mouches lumineuses, des femmes lumineuses, et nulle part il ne me serait aussi agréable de prendre la mouche et de prendre la femme.

Mais Charly ne l'écoutait pas et disait, en répondant à sa pensée :

— Quelle ravissante enfant.

— Hein? quelle enfant?... Ah! la fillette.

— Aussi comme sa mère a l'air de l'aimer, continua Charly.

— Elle n'a pas de mère, dit Roland.

— Comment? s'écria Charly, mais Mme de B[illegible]manguier?...

— N'est que sa mère adoptive.

— Ah! la pauvre enfant... déjà [illegible] jeune!... Quel peut être son âge?

— Elle n'a pas d'âge.

— Ah! si vous parlez par énigme! Quel est [illegible] nom de famille?

— Elle n'a pas de nom.

— Comment, elle n'a pas de nom,

— Ah! si fait, elle en a un.

— Lequel?

— C'est l'enfant du bois de la Soufrière.

— Oh! je vous en supplie, s'écria [illegible]quez-vous, parlez!... Il y a dans tout ceci une histoire mystérieuse que vous devez savoir et que vous allez me raconter.

— Mais mon Dieu! cher ami, je n'en sais pas davantage, si ce n'est que Mme de Beaumanguier a trouvé cette enfant dans le bois de la Soufrière.

et que ce sera assez original à raconter à Paris, quand je retournerai à mon cercle.

— Roland! dit Charly, en lui prenant la main.

— Ah! faites attention, mon ami, répondit Roland; vous serrez trop fort; vous me faites mal.

— Voulez-vous me rendre un service? continua Charly.

— De tout mon cœur.

— Conduisez-moi dès demain chez Mme de Beaumanguier.

— Je ne demande pas mieux. Mais pourquoi cette émotion?... Je ne vous comprends pas.

— Eh! je me comprends à peine moi-même! Dans mon voyage en France, je vous ai raconté l'histoire de ma fille chérie, Rosélis, une enfant qui n'avait pas encore trois ans et qui a disparu tout à coup; il y a dix ans de cela. Il est probable, hélas! que ma pauvre petite Rosélis est morte; mais le mystère qui entoure cette jeune fille que je viens de voir, son âge qui doit être à peu près celui que ma Rosélis aurait maintenant, tout cela me donne je ne sais quel vague espoir... C'est de la folie, de l'illusion, mais enfin je ne risque rien de voir Mme de Beaumanguier, de la faire parler adroitement, sans éveiller ses soupçons : elle aime tant cette enfant qu'elle doit craindre tout ce qui voudrait l'en séparer et viendrait réclamer des droits sur ce trésor de la maison. Présentez-moi donc à la belle veuve comme un simple visiteur qui désire avoir l'honneur d'être admis chez elle, puis après les premières formules de politesse, faites-moi un plaisir?

— Lequel?

— Celui de vous en aller, sous le premier prétexte venu, et de nous laisser seuls.

Le lendemain, comme ils en étaient convenus, Roland alla prendre M. de Tercel et le conduisit chez Mme de Beaumanguier.

On les fit entrer dans un petit salon, où la créole était nonchalamment assise dans un de ces grands fauteuils à bascule, que les créoles affectionnent et qui favorisent leur gracieuse paresse : elles peuvent tout le jour s'y balancer, s'y bercer et se consoler d'avoir quitté leur lit. Elle était enveloppée d'une longue robe de chambre flottante, qui porte le nom de *gaule*, et qu'elle gardait une partie de la journée, pour se dispenser de la raideur et de la gêne d'une toilette ajustée.

Selon le programme arrêté avec M. de Tercel, Roland ne prit que le temps de dire : « Je suis venu, j'ai vu, j'ai présenté. »

Mme de Beaumanguier, qui avait déjà remarqué la veille la distinction parfaite, l'élégance et le ton exquis de Charly, accueillit ce nouveau visiteur avec un charmant sourire.

Roland lança quelques compliments par un train de grande vitesse, puis se leva en disant :

— Je vous demande mille pardons, madame, de me priver si vite du bonheur d'être auprès de vous; mais il faut que j'aille travailler.

— Travailler! dit la créole, avec son fin sourire; je croyais que vous flâniez toute la journée.

— Mais, madame, s'écria Roland, pour moi, flâner c'est travailler, la promenade est le travail du voyageur. Ne faut-il pas que je voie tout, que j'observe tout à Saint-Pierre? Mes pieds travaillent sans cesse dans la Grande rue, la rue de la Madeleine, la rue du Bord de mer, la Place Bertin, la plage, le morne d'Orange, la savane des Pères blancs. Mes yeux ne sont pas moins occupés; ils s'ouvrent démesurément : ils sont comme des reporters et cherchent autour de moi tout ce qui leur semble pittoresque et capable de me fournir des notes pour mon calepin. Excusez donc, madame, ce pauvre voyageur condamné à la promenade forcée.

Il sortit et laissa Charly de Tercel seul avec Onélie de Beaumanguier.

VII

— Oh! ces Parisiens! dit la créole, ils ne reposent jamais! Cela me fatigue rien que d'y penser.

— D'autant plus, dit Charly, en s'essuyant le front, qu'il fait une chaleur accablante.

On parla de la température, de l'ardent soleil, mais ce beau soleil, qui réchauffe toute la nature, glace la conversation. Le dialogue languissait, M. de Tercel n'osait pas parler de la jeune fille, précisément parce qu'il en brûlait d'envie et ne voulait pas laisser deviner sa pensée. Pour arriver naturellement à ce gracieux sujet, il ne trouva que le moyen de lancer cette phrase banale, mais palpitante d'intérêt pour lui :

— Comment se porte mademoiselle votre fille?

— Mais à ravir, Dieu merci! répondit Onélie. Je ne sais ce que je deviendrais si jamais elle était malade : sa santé c'est la mienne, et si elle avait la fièvre, je me tâterais le pouls.

— Du reste, reprit Charly, elle est fraîche et charmante... Comme sa mère; mais ce n'est pas cependant le même genre de beauté... elle ne vous ressemble pas.

— C'est tout simple, répondit Onélie, ce n'est pas ma fille.

— En vérité! dit Charly, en feignant l'étonnement.

— Mais votre ami a dû vous le dire?

— Mon Dieu non... J'ignorais...

— C'est cependant bien connu de tout mon cercle. Je le lui ai dit à elle-même, je n'ai pas cru devoir lui en faire un mystère, et cette chère enfant ne m'en aime pas moins pour cela : c'est moi qui l'ai élevée, elle ne connaît que moi, je suis sa véritable mère.

— Alors, demanda Charly, ses parents n'existent plus?

— Je ne sais, répondit Onélie, je ne les connais pas. Peut-être sont-ils morts; je n'ose pas dire que je l'espère, mais ce qui est certain, et bien naturel, c'est que je voudrais ne jamais les retrouver. Cela se comprend, n'est-ce pas, monsieur, et à ma place vous penseriez comme moi?

— Assurément, répondit M. de Tercel, qui crut devoir redoubler de prudence et agir avec madame de Beaumanguier comme avec une partie adverse. Vous ne voulez pas qu'on vienne réclamer cette jeune fille à laquelle vous servez de mère depuis son enfance... Car elle était sans doute bien enfant quand vous l'avez recueillie?

— Je le crois bien! elle avait à peine trois ans.

— Trois ans! s'écria M. de Tercel, qui n'avait garde

d'oublier que sa chère petite Rosélis allait bientôt avoir trois ans, au moment de sa disparition.

Il était si ému, si troublé, qu'Onélie s'en aperçut et lui dit :

— Mais qu'avez-vous donc, monsieur?... Vous souffrez peut-être de cette affreuse chaleur?

— Un peu, madame, s'empressa-t-il de répondre; je suis venu ici en plein soleil; on pouvait bien le braver pour avoir le plaisir de vous voir... Ah! cette belle enfant n'avait pas trois ans quand vous en avez fait votre fille... Il y a si longtemps qu'elle est près de vous. Car enfin, c'est une jeune fille maintenant; elle me fait l'effet d'avoir... à peu près...

— Elle doit avoir 13 ans, monsieur, reprit Onélie, car il y a eu dix ans le 16 mai que je l'ai trouvée dans le bois de la Soufrière. Comme le temps passe, mon Dieu!

M. de Tercel étouffa un cri, car il avait perdu sa chère petite Rosélis précisément à la même date et depuis le même nombre d'années.

Il fit des efforts surhumains pour cacher son émotion. Il était sur la voie; son espoir grandissait, son cœur s'illuminait, mais il fallait à tout prix connaître la suite de l'histoire. Il tâcha d'affermir sa voix et reprit avec le sourire sur les lèvres :

— Vous avez raison, Madame, ce malheureux temps passe bien vite et fait bien rapidement vieillir les hommes et grandir les enfants... Mais savez-vous bien que tout ce que vous me dites là est excessivement curieux! Un enfant trouvé dans un bois... Cela pourrait servir de pendant au berceau de Moïse, sur le Nil.

— Oh! c'est tout un drame, dit Onélie.

— Vraiment? dit Charly, avec un tremblement dans la voix, dont Onélie ne s'aperçut pas. Et serait-il indiscret de vous demander?...

— Oh! nullement, répondit Onélie, mais je ne voudrais pas abuser de votre attention.

— N'ayez pas cette crainte, Madame, je vous en conjure.

Et il usa de toute la force de sa volonté pour prendre cet air d'intérêt banal et poli avec lequel on se prépare à écouter un récit qui vous est personnellement indifférent.

— Eh bien, dit Onélie, j'étais allée il y a dix ans à la Guadeloupe, voir une de mes amies, qui habite la Basse-terre. Elle voulut me faire connaître les curiosités des environs : les bains jaunes, dont les eaux jaunâtres n'effraient pas les baigneurs, et surtout le volcan de la Soufrière. Nous voulions écrire nos noms sur ce fameux rocher qu'on admire au sommet et où tout le monde met sa signature, excepté Dieu qui a fait le rocher.

Or pour arriver au volcan, nous traversions le bois de la Soufrière. Nous passions avec peine au milieu de ces taillis et de ces arbres immenses, dont les branches semblaient vouloir nous barrer le chemin. Le sol était traversé par des lianes traînantes qui obstruaient le sentier, et que nos nègres écartaient ou coupaient avec leurs coutelas. Le bois était sombre, presque sinistre, et plein d'un silence imposant, qui nous eut effrayés, si nous n'avions pas été nombreux. Nous admirions sans parler. Les hommes marchaient silencieusement, et les femmes étaient portées dans des hamacs attachés à de solides bambous, que des nègres appuyaient sur leurs épaules.

Tout à coup, au milieu de ce silence du bois, j'entendis un cri aigu, un cri d'enfant, déchirant, désespéré, un de ces cris qui vous entrent au plus profond du cœur. Je m'élançai hors de mon hamac et je courus de toute ma vitesse vers l'endroit d'où partaient ces plaintes. Je ne voyais rien encore, mais j'entendais la voix de plus en plus distinctement. Enfin, à travers les branches, je distinguai une robe blanche; un petit être bondit jusqu'à moi, avec un cri de joie, cette fois; deux petites mains s'accrochèrent à ma robe avec une force qu'on n'aurait jamais pu leur supposer. J'enlevai l'enfant dans mes bras, et dans son bonheur, elle me donna un baiser qui tenait du délire, qui m'a mordu la joue, qui l'a mouillée de larmes, mais qui m'a si bien dit : « Merci! » Ah! tenez, je crois encore le sentir sur mes lèvres, parce qu'il m'est resté dans le cœur!... Mais on dirait que vous pleurez, monsieur.

— Comment voulez-vous, dit Charly, en s'essuyant les yeux, qu'on ne s'intéresse pas à cette pauvre petite créature.

— Oh! vous êtes bon! dit-elle.

— Mais continuez, je vous en supplie, dit Charly, qui l'écoutait haletant.

— A cette époque, reprit Onélie, j'étais déjà veuve depuis deux ans. Je n'avais pas d'enfant, et vous savez, dans la vie, il faut quelque chose à aimer; il faut au moins avoir un petit enfant à tenir dans ses bras, quand on n'a plus le bras d'un mari pour s'y appuyer. J'adoptai ce charmant bébé, que je ramenai chez moi, comme un petit oiseau pris dans la forêt. Quand je dis j'adoptai, ce ne fut pas une adoption légale, malheureusement je n'étais pas assez vieille pour cela; je dis malheureusement, mais je n'en étais pas fâchée, ajouta-t-elle, avec un sourire de coquetterie, car je n'avais que 22 ans, et la loi exige la cinquantaine pour l'adoption.

— C'est vous qui l'avez sauvée! s'écria M. de Tercel...

— Oh! que je vous remercie, monsieur, dit Onélie, de m'avoir écoutée avec tant de cœur?

— Mais dit-il, en attendant sa réponse avec anxiété, vous avez dû l'interroger, cette pauvre petite créature, elle a pu vous dire le nom de ses parents?

— Mais songez donc, monsieur, qu'elle ne devait même pas avoir encore trois ans! elle criait : « Papa! papa! » Et quand nous lui demandions : Comment se nomme-t-il, ton papa? Elle répondait : C'est papa. Nous réussissions quelquefois à obtenir un de ces petits noms abrégés, fantaisistes, que donnent les enfants, et qui ne nous apprenait rien.

— Et, demanda M. de Tercel, elle n'appelait pas sa mère?

— Non, jamais.

— Ah! s'écria-t-il.

Il voyait peu à peu la clarté se faire. Rosélis, qui n'avait pas connu sa mère, ne pouvait aimer et appeler que lui seul.

— Mais, reprit-il tout palpitant, elle a dû vous dire au moins son nom de baptême?

— Oui, elle nous a dit : je m'appelle Lili.

Charly faillit bondir sur sa chaise; Lili, c'était le petit nom qu'il donnait toujours à Rosélis à son enfant adorée.

— Vous comprenez que ce n'est pas là un nom, continua Onélie en souriant; je n'ai pas cru devoir le lui conserver. Je l'appelle Isilda, un joli nom, n'est-ce pas, monsieur?

— Oui, sans doute, charmant... Mais vous avez dû faire des recherches pour découvrir les parents de cette enfant? Vous avez probablement écrit aux magistrats de la Basse-Terre que vous veniez de trouver une enfant abandonnée dans le bois de la Soufrière?

— Oh! répondit la créole, l'idée de ces démarches officielles ne nous vient guère à nous autres femmes. Je n'aurais su d'ailleurs comment m'y prendre... Puis j'avais tant de regrets de ne pas avoir d'enfant!... Il me semblait que la Providence m'envoyait ce charmant bébé, et que je devais le garder. Cependant, pour l'acquit de ma conscience, j'écrivis à mon amie de la Basse-Terre, en la priant de faire quelques recherches; les fit-elle mollement, devina-t-elle combien je désirais qu'elle ne réussît pas?... je ne sais, toujours est-il qu'elle me répondit, au bout de quelques jours, qu'elle n'avait pu rien découvrir.



Le père et la fille. Dessin de F. Lix.

— Mais reprit Charly, soupçonnez-vous par quel hasard ou par quel crime cette pauvre petite créature fut ainsi abandonnée dans la forêt?

— Oh! quant à cela, nous l'avons deviné : c'était assurément par un nègre.

— Par un nègre! s'écria Charly, qui pensa de suite à Jupiter.

— Quand nous la questionnions, continua Onélie, elle ne nous répondait que par ces mots : « C'est le méchant! le méchant! » Elle était câline avec moi, elle m'embrassait, me caressait, mais quand un nègre voulait la prendre dans ses bras, elle se débattait de toutes ses forces. — Le méchant était donc un noir? lui disais-je. — Oui! oui!... criait-elle. Et sans pouvoir même, dans sa terreur, répondre à mes questions, elle semblait prête à avoir des convulsions.

— Ah! tout s'explique! s'écria Charly, sans que Mme de Beaumagnier comprît le sens de ses paroles.

Tout devenait pour lui clair et précis; une lueur éclatante se faisait dans son esprit : ce nègre que l'enfant appelait le méchant, c'était Jupiter, qui avait disparu en même temps que Rosélis. Déjà tous les soupçons de M. de Tercel s'étaient portés

sur lui : il l'avait accusé d'avoir tué Rosélis, mais sans savoir par quel genre de mort; il devinait tout maintenant : Jupiter avait voulu venger la mort de son fils, tué dans le bois de la Soufrière, et avait emporté la pauvre Rosélis dans ce même bois fatal, pour l'y laisser mourir de faim.

Toutes les circonstances du récit d'Onélie se rapportaient à Rosélis d'une manière tellement identique qu'il était impossible de conserver un doute.

M. de Tercel était tout ébloui par la joie, quand la porte du salon s'ouvrit brusquement; une radieuse jeune fille entra étourdiment dans le salon et dit à Mme de Beaumanguier :

— Mère, j'ai fini tous mes devoirs, j'ai étudié mon piano ; je puis me reposer maintenant, n'est-ce pas ?

— Eh bien, Isilda, dit Mme de Beaumanguier, tu ne vois pas Monsieur?

— Ah! c'est Monsieur que nous avons rencontré hier, dit Isilda en se retournant vers M. de Tercel, et en lui faisant un gracieux sourire et une belle révérence.

Il ne lui répondait pas, il n'en avait pas la force; il la regardait... la regardait... il admirait cette belle jeune fille qu'il ne connaissait que de la veille et qui cependant était son enfant. C'était là cette toute petite créature, qu'il avait perdue de vue pendant la transformation, et qu'il retrouvait tout à coup éclatante et épanouie.

— C'est donc là ma fille ! se disait-il tout bas. Je retrouve en l'examinant une vague ressemblance avec sa mère : ce ne sont pas précisément les mêmes traits, mais c'est la même expression... On l'aime rien qu'en la regardant... je ne l'aurais pas encore rêvée aussi jolie.

Isilda restait en face de lui dans un étonnement inexprimable ; tantôt baissant les yeux devant ce regard enthousiaste, tantôt les relevant et les fixant sur M. de Tercel avec stupéfaction.

— Maman ! dit-elle enfin, tout émue, quel est donc ce monsieur qui me regarde avec des larmes dans les yeux ?

— Ce monsieur, mon enfant, s'écria M. de Tercel, en s'élançant vers elle et en la pressant dans ses bras, ce monsieur, c'est ton père !

Deux grands cris lui répondirent.

Mme de Beaumanguier se leva éperdue, et repoussant M. de Tercel, entoura de ses bras sa fille chérie.

Isilda, toute palpitante d'émotion, le cœur bondissant, avait l'esprit tellement troublé qu'elle pouvait à peine se rendre compte de ses impressions. Elle était toute tremblante et ouvrait ses yeux de toute leur grandeur pour regarder ce monsieur qui disait :

— Je suis ton père !

— Rosélis ! ma Rosélis ! s'écriait M. de Tercel, c'est donc bien toi !... tu es là et je ne rêve pas !... C'est toi que je croyais morte, toi qui me reviens comme de l'éternité!... Oh ! Dieu est bon !... Mais voyons, mon enfant, parle-moi ; dis-moi que, toi aussi, tu es heureuse de me retrouver.

— Oh ! oui, monsieur, répondit la jeune fille tout émue.

— Monsieur... tu ne dis pas mon père!

— Oui... mon père... Mais c'est que je ne suis pas encore habituée à ce mot-là... il sonne bien dans le cœur pourtant, et je me suis dit souvent que ce serait une grande joie pour moi de retrouver mon père.

— Ah ! s'écria M. de Tercel avec ravissement.

— Mais voyez-vous, monsieur, reprit Isilda, il faut que je vous connaisse, que je prenne le temps de vous aimer.

Mme de Beaumanguier, pâle, tremblante, regardait M. de Tercel d'un air sombre et défiant.

— Monsieur, lui dit-elle enfin, il ne suffit pas de dire que vous êtes son père, il faut m'expliquer...

— Oh ! sur-le-champ, madame. Ecoutez-moi et vous ne douterez plus.

Il raconta l'histoire de la disparition de Rosélis. Madame de Beaumanguier écoutait toute frémissante. On aurait pu suivre les phases du récit par les frissons de son corps, par les éclairs de ses yeux. Chaque fois qu'un fait palpitant semblait prouver qu'Isilda et Rosélis ne faisaient qu'une seule personne, on la voyait tressaillir, ses lèvres tremblaient et son visage devenait d'une pâleur mortelle.

Isilda, au contraire, écoutait avec une joie radieuse. M. de Tercel, en parlant, s'était emparé d'une de ses mains. Tout aussitôt, Madame de Beaumanguier avait saisi l'autre : chacun d'eux tenait ainsi la jeune fille, l'un comme pour prendre possession de son trésor, l'autre comme pour le retenir.

— Eh bien, madame, dit M. de Tercel à Onélie, dès qu'il eut terminé son récit, vous voyez que le doute est impossible et que je suis son père.

— Oh ! oui... mon père !... reprit Isilda... Comme c'est bon à dire ce mot-là !

— Et la conclusion de tout ceci, dit Madame de Beaumanguier, les dents serrées et en étouffant ses sanglots, c'est que vous venez réclamer votre enfant, n'est-ce pas ?

— Assurément, mais après vous avoir rendu toutes mes actions de grâces, après vous avoir dit que, sans vous, elle serait morte et que vous avez été sa providence.

— Ne parlons pas de cela, reprit Madame de Beaumanguier, en l'interrompant brusquement. Ainsi, vous voulez...

— Reprendre mon bien, que vous m'avez si soigneusement gardé, emmener ma fille.

— Ah ! s'écria Isilda, avec une émotion inexprimable.

— Et vous croyez, dit Madame de Beaumanguier, qu'elle consentira à vous suivre.

— Mais il est impossible d'en douter, reprit Charly; la voix du sang n'est pas un vain mot. Quand un enfant a eu le malheur immense d'avoir à peine connu son père et qu'il le retrouve au bout de longues années, il le suivrait jusqu'au bout du monde.

— Oui, cela se fait dans les mélodrames, répondit Madame de Beaumanguier, un étranger survient et s'écrie : « Ma fille ! » L'enfant dit : « Mon père ! » et tous les deux s'en vont ensemble, comme s'ils s'étaient toujours connus. Il n'en est pas ainsi dans la vie. Voyons, parle, Isilda; veux-tu me quitter ?

— Oh ! jamais, jamais, mère chérie ! s'écria Isilda, en lui sautant au cou.

— J'en étais sûre ! dit Madame de Beaumanguier triomphante.

— Tu ne veux pas me suivre ! s'écria M. de Tercel.

— Mais vous ne songez pas, répondit la jeune fille, que j'ai été élevée ici... Et vous voulez que je quitte tout à coup ce logis adoré pour aller dans une maison étrangère.

— Une maison étrangère ! dit M. de Tercel avec amertume, celle de ton père !

— Mais celle-ci c'est la maison de ma mère, de la seule mère que je connaisse : c'est elle que je vois depuis que je me sens exister; c'est elle qui me protége, qui m'embrasse et qui m'idolâtre autant que je l'adore.

— Chère enfant ! s'écria Madame de Beaumanguier, en la couvrant de baisers.

— Mais moi !... moi !... s'écria M. de Tercel désespéré, je ne suis donc rien pour toi ?

— Vous, répondit Isilda, je vous vois aujourd'hui pour la seconde fois. Hier encore, vous n'étiez pour moi que le monsieur que nous avions rencontré à la promenade; aujourd'hui, j'apprends tout à coup que vous êtes mon père... C'est une joie inespérée, une surprise et un bonheur plus grands que je ne puis vous l'exprimer... Je sens que je vous aimerai... Oh ! oui, je le sens... mais enfin la tendresse ne peut pas pousser dans le cœur en un jour avec autant de séve et de force que lorsqu'elle a mis dix ans pour cela.

— C'est vrai, répondit M. de Tercel, mais c'est cruel ! Je compte sur vous, Madame, dit-il à Onélie. Vous qui lui avez sauvé la vie, vous me la rendrez une seconde fois en lui apprenant à m'aimer : quand je saurai que vous y avez réussi, je viendrai la chercher.

— Et qui vous dit que je vous la rendrai ? répondit Madame de Beaumanguier.

— Comment ! s'écria M. de Tercel, au comble de la surprise; mais vous n'avez pas le droit de me la refuser.

— Peut-être... Rien ne me prouve que ce soit bien là votre enfant et que vous ne soyez pas un imposteur.

— Madame ! s'écria M. de Tercel indigné.

— Ah ! mon Dieu ! dit la jeune fille, en s'éloignant de lui et en se rapprochant de sa mère adoptive.

— Vous m'avez fait parler avec une adresse infernale, continua Madame de Beaumanguier; vous vous êtes emparé de toutes les circonstances de mon récit, pour les expliquer à votre gré. Je me souviens maintenant d'avoir entendu parler d'un M. de Tercel qui a tout intérêt à prouver l'existence de sa fille, à laquelle on vient de laisser un riche héritage, auquel le père n'a aucun droit... Oh ! les souvenirs me reviennent... Ce M. de Tercel, c'est vous, car c'est sous ce nom que votre ami vous a présenté. On dit que votre fille a disparu et doit être morte, mais si vous découvrez une jeune fille qu'il vous soit possible de faire passer pour celle que vous avez perdue, elle sera nécessairement mise en possession de l'héritage et vous pourrez en jouir avec elle.

— Vous m'outragez, madame ! s'écria M. de Tercel. Non-seulement l'enfant que je réclame est bien à moi, mais ces misérables questions d'intérêt n'entrent pour rien dans mon bonheur de retrouver ma fille : je suis de ceux qui vivent par le cœur plus que par le portefeuille. L'injure que vous me faites en me traitant d'imposteur ne me permet plus de ménagements. Madame, de par la loi, je vous somme de me rendre ma fille.

— Je le ferai, monsieur, quand la loi m'y obligera, mais jusque-là, je la garde.

— Eh bien, madame, puisqu'il vous faut un procès, dès demain, vous recevrez la sommation de me rendre mon enfant.

M. de Tercel, avant de partir, fit un mouvement pour serrer sa fille dans ses bras; mais la jeune fille, qui ne savait plus que penser, se recula avec effroi, comme s'il voulait l'entraîner, et le pauvre père sortit le désespoir dans l'âme.

VIII

A partir de ce moment, une guerre à outrance fut déclarée entre les deux adversaires. Après quelques premières formalités qui restèrent sans effet et n'aboutirent qu'à des refus obstinés de Madame de Beaumanguier, M. de Tercel envoya à la jeune veuve le commandement par huissier de lui restituer son enfant.

Onélie s'empressa de refuser le trésor demandé : le pauvre père furieux, désespéré, alla trouver son avoué et lui dit, tout frémissant de colère, d'entamer le procès, sans perdre un instant. L'avoué qui, selon l'usage de nos Antilles, était en même temps avocat, s'empressa de mettre ses deux professions à la disposition de son client. Avant de semer sur l'affaire les fleurs de rhétorique de l'avocat, il commença, comme avoué, à faire grossoyer la requête, qui était pour lui une chose importante. Une requête grossoyée est un poëme d'avoué, écrit sur papier timbré; c'est une œuvre de génie... commercial, plus lucrative que les plus belles poésies : la rime riche laisse le poëte pauvre, mais l'écriture grossoyée grossit le trésor de l'avoué. Cette merveilleuse écriture, en atteignant son plus haut degré de croissance, multiplie les lignes payantes, qui deviennent plus nombreuses et plus dorées que les étoiles du ciel.

La requête fut rédigée, le procès suivit sa marche, et au bout de quelque temps, le jour de l'audience fut enfin fixé. Charly de Tercel, de son côté, Onélie de Beaumanguier du sien, en reçurent l'avis officiel, et furent assignés à comparaître au tribunal civil de Saint-Pierre, pour répondre aux questions qui leur seraient adressées. Ils n'avaient plus que huit jours à attendre et leur sort allait se décider.

Le lendemain du jour où cet avis lui était parvenu, Charly de Tercel inquiet, agité, ne pouvant trouver ni repos ni sommeil, sortit dès six heures du matin. Il avait besoin de marcher, de respirer, de s'étourdir : on entend trop le mouvement et le bruit de ses pensées dans le silence du logis.

Mais tout en errant par la ville, il fut poussé malgré lui dans la rue de Lucy, devant la maison de sa superbe ennemie, où vivait sa fille adorée.

C'était bien la vingtième fois qu'il passait par là, depuis le jour de la déclaration de guerre à Madame de Beaumanguier.

Les maisons des colonies ne sont pas mystérieuses comme les nôtres : les créoles vivent fenêtre ouverte et cœur ouvert. M. de Tercel apercevait plus d'une fois le frais et charmant visage de sa fille : à défaut de ses lèvres, il pouvait poser son regard sur ce front candide, comme pour lui donner le baiser paternel.

Mais souvent aussi il tressaillait, ses yeux étincelaient de fureur : une figure ennemie apparaissait à côté de celle de son enfant ; cette figure était ravissante pourtant, c'était celle de la jeune veuve. Mais quand M. de Tercel voyait Onélie embrasser la jeune fille, la regarder, lui sourire, il se disait avec rage :

— En vérité, elle s'empare de mon enfant, comme si elle lui appartenait!... Comme elle sourit à ma Rosélis!... avec cela, elle a un sourire attractif, sympathique... Avec mon air un peu grave, je ne pourrai jamais faire oublier à ma fille ces sourires-là!... Comme elle regarde Rosélis avec tendresse!... elle a des caresses dans les yeux, cette femme-là... Elle va se faire adorer de ma fille, se disait-il, de plus en plus furieux.

Ce jour-là, Charly de Tercel passa devant la maison par habitude, par attraction, car il pensait qu'à cette heure matinale il n'apercevrait ni sa fille ni Madame de Beaumanguier, qui devaient être encore profondément endormies.

Mais il tressaillit en voyant devant la maison deux petits chevaux américains qui, portaient des selles de femmes et attendaient leurs cavalières.

La maison appartenait à Madame de Beaumanguier et n'était habitée que par elle ; les deux chevaux étaient donc pour elle et pour sa fille adoptive.

— Grand Dieu ! s'écria Charly, si, à l'approche de l'audience, l'effroi la prenait, et si, persuadée que le jugement me sera favorable, elle voulait enlever ma fille!... Oh! c'est Dieu qui me protége, en me faisant surprendre cette fuite!... Je n'ai pas le droit de lui arracher mon enfant, puisque mon titre de père n'est pas encore reconnu, mais elle n'a pas le droit non plus de me l'enlever.

Il faut la suivre, déjouer ses projets... Ne perdons pas une minute.

Il courut chez un loueur de chevaux, qui était dans la même rue, à quelques pas de là, et fit seller un cheval en toute hâte.

Pendant les préparatifs, il eut soin de regarder dans la rue, à la dérobée, afin de guetter le départ des deux amazones.

Il les vit bientôt sortir de la maison et s'élancer sur leurs chevaux, aidées par les nègres, qui leur servaient d'écuyers.

Il les laissa partir, prendre un peu d'avance, puis mit le pied dans l'étrier, sauta sur son cheval, enfonça son panama sur ses yeux, pour ne pas être reconnu, et les suivit, en ayant soin de se tenir toujours à une assez grande distance.

Ces belles amazones du pays du soleil ne portaient pas la longue jupe de drap, d'un tissu trop chaud pour nos colonies ; elles avaient des jupes blanches, longues et flottantes, sur lesquelles tranchaient coquettement de petites vestes d'amazone, d'une couleur brune. Le chapeau de feutre classique était remplacé par le chapeau de paille. Ces costumes faisaient merveilleusement ressortir la taille de nymphe de la belle veuve, la taille de guêpe de la fillette. Elles se tenaient gracieusement à cheval, sans avoir précisément la tenue ferme et droite de l'amazone, qui doit être fièrement campée sur son cheval. Elles avaient au contraire un certain balancement, et apportaient dans leur tenue un peu de l'abandon créole, ce qui ne les empêchait pas de manier les rênes avec habileté. A la Martinique, comme à la Guadeloupe, où les routes escarpées sont rarement praticables pour les voitures, les femmes sont, en général, d'intrépides écuyères. Les créoles, si paresseuses dans toutes leurs habitudes, retrouvent l'énergie pour trois choses : danser, monter à cheval et se dévouer à ceux qu'elles aiment.

Les deux amazones sortirent de la ville et longèrent le bord de la mer.

Les deux nègres qui les accompagnaient les quittèrent un instant, coururent tremper leurs jambes dans l'eau de la mer, puis rejoignirent les deux voyageuses.

Les nègres, qui peuvent être de nonchalants domestiques, mais qui sont d'intrépides coureurs, suivent toujours à pied les chevaux, et voyagent ainsi, à la suite de leurs maîtres. S'ils vont tremper leurs jambes dans les flots, c'est qu'ils sont persuadés que c'est le moyen de donner à leurs membres plus de force et d'élasticité.

Ils croient que l'eau fait mouvoir le pied, comme elle fait tourner la roue du moulin, ou plutôt comme elle pousse le vaisseau, car c'est à l'eau salée qu'ils vont demander le talisman de vigueur et d'agilité.

En France, les hirondelles volent devant le cheval, pour saisir au passage les mouches qui le harcèlent ; aux Antilles, les nègres, qui sont aussi noirs que l'aile de l'hirondelle, mais infiniment moins poétiques que le charmant oiseau, courent aussi à la suite des chevaux ; mais ils se cramponnent prosaïquement à la queue du cheval et s'en font un point d'appui.

Les deux amazones prirent un petit chemin montueux et gagnèrent la falaise, toujours suivies de loin par M. de Tercel. Elles se retournaient bien, de temps à autre, et jetaient un coup d'œil sur ce voyageur qui suivait la même route qu'elles, mais elles n'avaient garde de reconnaître Charly de Tercel, doublement protégé par l'éloignement et par l'obligeant panama, dont les larges bords cachaient son visage.

Il les vit bientôt s'avancer intrépidement du côté de l'infernal sentier qui porte le nom peu poétique de *Gris-Boudin*.

— Mais où vont-elles? se disait Charly avec anxiété, dans quel recoin ignoré cette femme va t-elle cacher mon enfant?

Elles ne s'engagèrent pas cependant dans ce terrible sentier de Gris-Boudin, tracé sur les rochers par la griffe du diable ; elles le laissèrent de côté et prirent un chemin moins dangereux, mais encore passablement escarpé.

Malgré toutes les difficultés de terrain, les chevaux marchaient sans broncher, comme de braves chevaux de montagne, qui ne s'élancent pas comme avec des ailes, qui ne font pas jaillir d'étincelles et ne sont pas de la famille de *Gladiator*, mais qui

brillent par les qualités solides et ont le pied sûr, ce qui est quelque chose pour des chevaux qui tiennent la vie de leurs cavaliers entre leurs pieds.

Les deux voyageuses s'arrêtèrent devant une case perdue sur la falaise.

Elles descendirent de cheval, une vieille négresse vint leur ouvrir et les fit entrer, avec toutes sortes de démonstrations de joie.

Les deux nègres ramenèrent les chevaux par le chemin qu'ils avaient pris pour venir, et disparurent au détour d'un sentier.

— Oh! plus de doute, se dit Charly éperdu, la malheureuse veut enlever ma fille!... Je vois clairement son plan : elle a congédié ses deux nègres, qui sans doute lui sont dévoués et auxquels elle a recommandé le plus profond secret sur sa retraite, puis elle reste ici, cachée avec mon enfant, pour attendre l'issue du procès; si elle le perd, ce qui n'est pas douteux, elle restera dans ce refuge pour gagner de là quelque port voisin, où elle sera inconnue. Elle y guettera le premier vaisseau prêt à partir pour la France, puis elle s'embarquera avec ma fille. Mais je suis là, moi, j'ai tout vu, tout deviné; je vais lui parler, la confondre et, s'il le faut, reprendre ma fille de vive force.



Dans la campagne. Dessin de Lix.

Et tout frémissant de rage, il frappa à la porte de la case.

La vieille négresse qu'il avait entrevue vint lui ouvrir.

Un madras usé recouvrait son front, qui n'avait absolument de blanc que quelques mèches de cheveux laineux, qui s'échappaient du fichu. Tout le visage était d'un noir luisant, mais deux bons yeux, bien francs, éclairaient cette noire figure et la rendaient sympathique.

— Je veux parler à ces dames qui viennent d'entrer chez toi, dit Charly, dont la voix tremblait, tu vas m'introduire près d'elles sur-le-champ.

— Oh! mon bon monsieur, je ne peux pas, répondit la négresse, dans un langage infiniment plus clair et plus français que celui des autres nègres, et que nous pouvons au moins cette fois reproduire fidèlement, tandis que nous sommes forcée de franciser le patois du nègre.

C'était une de ces négresses, fort nombreuses à la Martinique, comme à la Guadeloupe, qui ont été, dans les familles créoles les servantes favorites et ont passé par différents grades. Après avoir été, dans leur jeunesse, femmes de chambre de leurs maîtresses, elles deviennent plus tard nourrices des nouveau-nés, puis quand leurs nourrissons

grandissent, elles restent près d'eux sous le nom de *gardiennes*, ce qui correspond un peu à ce que nous appelons en France bonnes d'enfant, mais avec une nuance bien plus intime et bien plus maternelle.

Enfin, en vieillissant, la gardienne devient femme de confiance de la maison, et se trouve avoir passé ainsi toute son existence dans la famille créole, avec laquelle elle s'est identifiée.

Naturellement ces négresses sont plus civilisées que les autres et prennent le langage des blanches auprès desquelles elles sont constamment. Elles mettent surtout un extrême amour-propre à s'exprimer dans ce langage des maîtres quand elles parlent à un blanc qui leur est étranger, et auquel elles veulent donner une bonne opinion de leur savoir.

Voilà pourquoi la vieille négresse avait soin de ne pas employer son patois primitif en répondant à M. de Tercel.

— Comment, s'écria-t-il, en sentant redoubler ses soupçons, tu refuses de me laisser parler à Madame de Beaumanguier!

— Il ne faut pas m'en vouloir, monsieur; mais voyez-vous, elle a dit comme ça, en entendant frapper :

« Ne fais pas entrer, je suis fatiguée, je veux me reposer. »

— Ah! Madame de Beaumanguier t'a dit cela!

— Mais songez donc, mon bon monsieur, une si longue route!... Dame, on n'est pas bercé sur un cheval comme dans un hamac.

— Effectivement, dit Charly, en plongeant ses regards dans les yeux de la négresse, elle fait un bien long trajet, pour te faire l'honneur de te rendre visite.

— Ah! s'écria la négresse, c'est qu'elle a pitié de sa pauvre nourrice; car j'ai été sa nourrice, puis sa gardienne, et je l'aime comme l'aimait sa mère.

— Oh! c'est cela! pensa Charly : une nourrice dévouée, qui se prête à tous ses projets.

— Elle me fait une petite rente, continua la négresse, et comme mes pauvres jambes ne sont pas assez fortes pour aller chez elle, la chercher, elle vient me l'apporter. Elle est si bonne, si charitable!... Aujourd'hui que les pauvres nègres ne sont plus esclaves, il faut bien que de bonnes blanches comme Madame de Beaumanguier viennent les secourir, quand ils ne peuvent plus travailler. Ah! monsieur, où est-il, le bon temps de l'esclavage! Alors, nous étions sûrs d'être nourris pendant toute notre vie : d'abord, nous avions bien régulièrement, par semaine, neuf livres de farine de manioc, trois livres de morue ou de bœuf salé. On ne mourait pas de faim avec ça. Il n'y avait pas à nous inquiéter : le maître était toujours là pour nourrir le pauvre nègre, quand il se portait bien, pour le faire soigner, quand il était malade, par l'hospitalière, par le médecin; puis si le médecin ou le bon Dieu nous laissait mourir, nous partagions avec les maîtres un beau cimetière, dans l'habitation. Dame, monsieur, ça flatte, ces choses-là et ça fait toujours plaisir.

— Et c'est pour t'apporter cette rente que Madame de Beaumanguier part de chez elle dès six heures du matin, dit Charly d'un ton de défiance et d'ironie, que la négresse ne remarqua pas.

— Mais oui, monsieur, répondit-elle : plus tard, le soleil devient trop ardent.

— Et tout à l'heure, continua-t-il du même ton, elle va retourner à Saint-Pierre sans doute?

— Bien sûr.

— A pied, n'est-ce pas?

— Ah! Jésus Maria! dit la négresse, les belles blanches ne peuvent pas faire si longue route à pied. Elles vont remonter à cheval.

— Mais c'est impossible! s'écria Charly en éclatant, puisque j'ai vu leurs domestiques emmener les chevaux. Tu vois bien que tu mentais, comme mentent tous les nègres! Tu vas me laisser entrer sur-le-champ.

— Ah! c'est comme ça! répondit la négresse en lui barrant le passage; je ne veux pas que vous entriez. Vos yeux sont tout menaçants : on dirait que vous voulez leur faire du mal, aux bonnes blanches. Je vous ai dit la vérité; les nègres sont allés dans une maison, qui n'est pas loin d'ici, et où ils savaient trouver de l'avoine pour leurs chevaux. Tenez, les voilà qui reviennent.

Effectivement les nègres ramenaient les chevaux, et dirent tout haut à la négresse de prévenir leurs maîtresses qu'ils étaient là tout prêts à les reconduire à Saint-Pierre.

— Elle disait vrai! s'écria Charly.

A ce moment, les deux charmantes figures d'Onélie et de sa fille adoptive apparurent à la porte.

Madame de Beaumanguier s'avança sans voir M. de Tercel, qui se trouvait masqué par un des nègres, amenant le cheval devant sa maîtresse.

Mais tout à coup la jeune fille poussa un cri, où il y avait à la fois de la joie et de l'effroi. Elle aperçut M. de Tercel et eut un élan instinctif pour courir à lui; mais presque au même instant, elle se rejeta en arrière.

Depuis le jour de la visite de Charly, la pauvre enfant était en proie à toutes les angoisses de l'incertitude : elle se demandait sans cesse ce qu'était ce M. de Tercel qui venait de bouleverser sa vie; était-ce son père? son cœur le lui disait; était-ce un aventurier? on le lui répétait sans cesse; que fallait-il croire?

— Maman!... maman! s'écria-t-elle, en montrant M. de Tercel à Madame de Beaumanguier.

— Lui! s'écria Onélie, en reconnaissant M. de Tercel, et en saisissant le bras de la jeune fille, pour la défendre et la protéger. — Je vous trouve bien audacieux de me suivre ainsi! dit-elle à Charly. Quel est votre dessein?... est-ce de m'arracher cette enfant?... vous voyez bien que c'est impossible; n'ai-je pas là mes nègres pour me prêter main forte. Vous croyez peut-être que je veux fuir avec elle?... Vous vous trompez, monsieur; j'ai trop de loyauté pour cela. Nous sommes convenus d'attendre la décision du tribunal, je l'attendrai chez moi, avec Isilda, et je m'y soumettrai. Mais jusque-là, j'entends être libre de mes actions; je ne prétends pas qu'on m'espionne, je hais les espions.

Elle relevait fièrement la tête; son regard mobile qui, d'habitude, était caressant et velouté, était devenu menaçant. Elle regarda fixement M. de Tercel; elle arma ses yeux, le coup partit. Non-seu

lement M. de Torcel en vit le feu, mais il crut le sentir brûler son front, et ce front haut et fier s'inclina instinctivement sous le regard terrible de son ennemie.

Elle fit monter la jeune fille sur son cheval et s'élança sur le sien, avec une vivacité qu'elle gardait pour les circonstances exceptionnelles.

— Mais, madame, dit Charly en retenant le cheval par les rênes, qui me garantit que vous tiendrez votre parole ?

— Je n'y ai jamais manqué, monsieur. Comme je vous l'ai dit, j'attendrai le jugement qui sera prononcé dans huit jours : si le tribunal fait justice de vos droits imaginaires et me laisse mon enfant chérie, je vous défendrai de reparaître devant elle ; si vous triomphez, au contraire, je vous la rendrai, dussé-je en mourir. Et maintenant lâchez mon cheval et laissez-nous partir.

Elle repoussa Charly, donna un coup de cravache au cheval de la jeune fille, qu'elle fit partir devant elle, puis ensuite fouetta son cheval, et toutes les deux, suivies de leurs nègres, reprirent le chemin de Saint-Pierre.

— Dieu du ciel, qu'est-ce que tout ça veut dire ? s'écria la vieille négresse, qui, tout émue et tout effarée, avait assisté à cette scène.

Il y avait une telle loyauté dans le regard et dans les paroles de Madame de Beaumanguier, que Charly la laissa partir sans essayer de la suivre. Il resta pendant quelques instants stupéfait, bouleversé.

— L'étrange femme ! murmura-t-il.

ANAÏS SÉGALAS.

La fin à la prochaine livraison.

RÉCITS HISTORIQUES

LA PETITE REINE (1)

X

CHRISTOPHE COLOMB.

La scène se passe dans le *retrait* aux graves affaires.

Jean-Louis vient de prendre place entre les deux frères Cousin. Son capitaine l'interroge :

— Eh bien !... sont-ils revenus ?...

— Le 15 mars dernier, au même port d'où nous les avions vus partir...

— Avaient-ils trouvé ?

— Oui ! ... Je me suis bien renseigné, je sais tout...

— Parle !

Après s'être un instant recueilli, le digne marin commença en ces termes :

— On connaissait déjà les succès de Christophe Colomb, car il avait dû relâcher à Lisbonne, et le roi de Portugal, bien que regrettant d'avoir refusé ses services, ne lui fit pas moins grand accueil. A Palos, ce fut encore mieux. La mer était couverte des barques allant à sa rencontre et lui faisant cortége. Toutes les cloches de la ville sonnaient en son honneur. Les habitants, les magistrats l'attendaient sur le rivage. C'était à qui l'admirerait, l'applaudirait. Ils étaient tous joyeux. Seul j'étais navré, car je songeais à vous, capitaine, qui méritiez toute cette gloire !

— Après ? après ? demanda Robert, qui venait de serrer la main de Jean-Louis.

— Quelques heures après le débarquement, poursuivit-il, l'amiral vice-roi, car c'est ainsi qu'on l'appelle, prit la route de terre pour se rendre à Séville et, de là, jusqu'à Barcelone, où se trouvait la cour. Toutes les populations accouraient lui rendre hommage. J'avais trouvé moyen de me joindre à l'escorte afin de causer avec les matelots. En les écoutant, j'ai cru refaire notre voyage d'il y a deux ans. Même traversée ! mêmes épreuves !... mais quelle différence quant au résultat ! J'ai voulu tout voir, j'ai tout vu... Son arrivée fut un triomphe. La ville tout entière était venue au-devant de lui, l'acclamait avec enthousiasme. Il marchait au milieu des Indiens qu'il amenait, revêtus du costume de leur pays. Dans des corbeilles et des bassins découverts, ses compagnons portaient toutes sortes de raretés, des pierreries, beaucoup d'or...

— Ah ! murmura l'armateur, beaucoup d'or !

— Au milieu d'une foule immense, continuait Jean-Louis, il s'avança vers le palais. La reine Isabelle et le roi Ferdinand l'attendaient, assis sur leur trône. Il se levèrent à son approche, ils le firent asseoir devant eux, pour entendre le récit de ses découvertes et recevoir ses offrandes. Ensuite, tout le monde s'agenouillant, on chanta le cantique d'action de grâces. J'appris le soir même, pendant la fête, que tous les priviléges de Christophe Colomb sont confirmés, qu'il va bientôt remettre à la voile avec une flotte, avec une armée qui prendra possession de la conquête de l'Espagne.

— Et la France ?... se récria douloureusement Robert Cousin, n'aura-t-elle donc pas aussi sa part !

— Attendez, fit Jean-Louis, il me reste à parler de Vincent Yanez...

— Qu'est-il devenu ? questionnèrent en même temps les deux frères.

— Je ne crois pas, repris Jean-Louis, qu'il ait parlé de notre voyage à son nouveau maître, car il avait voulu le trahir en se séparant de lui pour agir seul et pour arriver le premier. Au retour, même manœuvre et qui, cette fois, paraissait devoir lui réussir. Devançant à Barcelone le triomphateur, il s'était efforcé de le perdre en s'attribuant l'honneur de la découverte. Mais cette nouvelle trahison venait de tourner à sa honte ; on l'avait mis en prison. J'obtins de l'y visiter. Il me reconnut. « Ah ! me dit-il avec son mauvais sourire espagnol, tu viens de la part du Dieppois.... Qu'il ne nous jalouse pas encore... Christophe Colomb n'a rencontré que des îles... Le *Saint-Pierre* est le seul

(1) Pour les premières parties, voir les livraisons précédentes.

vaisseau qui soit parvenu jusqu'au fleuve des Amazones, et je ne désespère pas d'y retourner avant tous les autres. » Telles furent les propres paroles de Yanèz Pinzon, capitaine... et m'est avis que, pour le démentir, il faudrait se hâter ! le temps presse.

C'était bien le sentiment de Robert. Il s'était levé. Impatient, résolu, il dit à Mathias :

— Allons trouver le roi ! Je veux qu'il apprenne, et sans retard, la vérité !...

— Ce nous sera d'autant plus facile, lui répondit son frère, que monseigneur Georges d'Amboise, notre nouvel archevêque, vient d'arriver à Rouen. Je t'en apportais la nouvelle.

Evidemment, le rapport de Jean-Louis avait remonté l'armateur.

Tandis qu'il s'employait aux préparatifs du départ, Robert courut au Mesnil afin de prendre congé de Thérèse.

Jean-Louis l'avait accompagné, lui donnant en chemin des détails pour rédiger le mémoire qui serait soumis à l'archevêque.

En apprenant la visite que son mari se proposait de faire à Georges d'Amboise, Thérèse eut une inspiration.

— J'aurais aussi, dit-elle, une supplique à lui adresser. Tu voudras bien, n'est-ce pas, la lui transmettre.



Georges d'Amboise. Dessin de Bocourt.

— Explique-toi ?... demanda-t-il.

— Attends ! fit-elle, il faut d'abord que je parle à Brésilia.

Elle appela sa fille adoptive, et Robert, avant de se mettre au travail, entendit la mère qui, d'une voix émue, disait à l'enfant :

— Souviens-toi de l'espoir que tu m'as permis... Le moment est venu de me donner une grande joie...

Quand elles reparurent ensemble, l'émotion de l'une avait gagné l'autre ; elles semblaient également heureuses.

Thérèse entretint confidentiellement Robert ; et plus tard, en s'éloignant, lui dit-il :

— Tu peux y compter, femme !... quelque soit le sort de mon espérance, je n'oublierai pas la tienne.

XI

GEORGES D'AMBOISE.

Devant certains noms, le roman s'incline et cède le pas à l'histoire.

Esquissons le portrait de ce Georges d'Amboise qui fut après Suger, avant Sully et Richelieu, l'un des plus grands ministres de notre France.

D'abord aumônier de Louis XI, il apprit à cette rude école, la politique ; mais sa bienveillance et sa droiture le reléguèrent dans l'ombre. Il s'attache, il se dévoue par une amitié sincère à la fortune du duc d'Orléans, qui devait être un jour le roi Louis XII. Sous la régeance de la Dame de Beaujeu, ce

prince se révolte ; il est vaincu. Georges d'Amboise partage sa disgrâce et parfois sa captivité. Il rentre en faveur avec lui dès la majorité de Charles VIII, et très-influent déjà, bien que sa situation ne fut encore qu'au second plan, il mérite par de sages réformes l'avenir que le sort lui réserve. Désintéressement personnel, aversion de l'intrigue, économie dans les finances, ordre et justice dans l'administration, une loyauté généreuse, tels sont les traits marquants de ce noble caractère. Ses révenus appartenaient aux pauvres, aux artistes. Quand il devint ministre, les impôts, malgré des guerres brillantes au début, mais au demeurant désastreuses, ne furent pas augmentés. Il aimait son pays, il aimait le peuple. Par malheur, le courant fatal qui nous portait alors vers les conquêtes ultramontaines l'entraîna comme les autres, et l'ambition de la thiare l'éblouit un instant.

Charles VIII venait de s'assurer l'alliance des *rois catholiques* en leur restituant le Cerdagne et le Roussillon. Par le traité d'Etaples, il avait acheté la retraite et la neutralité des Anglais moyennant



Plessis-lès-Tours, dessin de H. Clerget.

un tribut de huit cent mille écus d'or, payables *en dedans* de quinze années. Il s'était enfin résigné, par la convention de Senlis, à rendre à Maximilien d'Autriche sa fille Marguerite, une enfant de onze ans, fiancée par Louis XI au futur roi de France, et qui remportait avec elle sa dot, l'Artois et la Franche-Comté, deux provinces.

Tous ces sacrifices, n'était-ce pas la paix?... Nos deux voyageurs, du moins, raisonnaient ainsi!...

Ils parvinrent sans peine jusqu'à l'archevêque. C'était un prélat d'abord facile, très-simple, ayant beaucoup de bonhomie et de cordialité.

— Je n'ai pas oublié, leur dit-il, la recommandation de Dom Pierre, mon bien-aimé précepteur, et, si vous n'en avez pas encore reçu témoignage, c'est que j'attendais toujours le moment d'agir avec chance de succès...

— Il me semble, observa respectueusement le capitaine, que présentement rien ne menace ni n'entrave plus la France...

— Grâce à Dieu! lui fut-il répondu, mais notre roi Charles VIII, en vertu des droits de la maison d'Anjou dont il est l'héritier, revendique à cette heure son royaume de Naples. Une grande expédition se prépare, pour laquelle il a besoin de tous ses soldats, de tous ses vaisseaux...

Robert insista. Il lut son mémoire, il voulait aller plaider sa cause devant le souverain lui-même.

— Il ne sera pas dit, termina-t-il, que celui qui vient offrir une pareille fortune à son pays, n'aura pas tout osé, tout tenté, même l'impossible, pour qu'on l'accepte!

— Soit! répliqua Georges d'Amboise, il ne sera pas dit non plus que ma protection, si chaleureusement invoquée, vous aura fait défaut. Je vais vous donner des lettres de créance pour le duc d'Orléans, pour les conseillers du roi, pour le roi lui-même... et je prierai Dieu qu'il vous assiste!

Charles VIII résidait alors à Plessis-les-Tours. Il était resté *petit de taille, mais grand de cœur*, a dit Brantôme. Le judicieux Comines, tout en louant son courage, le représente comme un *jeune homme de peu de sens, plein de son vouloir et pas accompagné de sages gens*. La dame de Beaujeu n'était plus là. Vainement elle reparut; vainement, secondée par les politiques, formés à l'école de leur père et par les représentations de quelques villes, elle s'efforça de le retenir sur la pente fatale où son destin l'engageait. Charles était à présent le maître, il ne voulut rien entendre. La tête pleine de romans et d'idées chevaleresques, il ne rêvait que *voir choses nouvelles et faire qu'il fût parlé de lui*. Des Italiens l'excitaient, l'appelaient. Dans son entourage, toute une folle jeunesse était possédée de sa fougue héroïque. Le duc d'Orléans lui-même, qui aimait la guerre et qui nourrissait, en vertu des droits de Valentine Visconti, son aïeule, l'ambition de s'attribuer le Milanais pour son propre compte, agissait et parlait de même. On allait se rendre à Lyon pour hâter les préparatifs de l'entrée en campagne. Il ne s'agissait plus seulement du royaume de Naples, mais aussi de reconquérir Constantinople et la Terre-Sainte. Une croisade!

Robert et surtout Mathias, dès leur arrivée, comprirent le peu de chance qu'ils avaient de réussir. On les accueillit, on les écouta. Les belles promesses ne manquèrent pas, mais réalisables seulement au retour du voyage d'Italie. C'était là le grand voyage!... L'Italie avant tout!

Nos deux dieppois, l'un très-refroidi, l'autre navré, s'en revinrent à Rouen, chez Georges d'Amboise.

— Je l'avais prévu, leur dit-il. Patientez encore!...

— Au moins, demanda Robert, exaucez le vœu que je vous ai transmis relativement à la jeune indienne que j'ai ramenée de là-bas... Elle est prête à recevoir le baptême... et si c'était de vos mains, monseigneur, vous vous intéresseriez davantage par la suite au pays encore ignoré qui l'a vue naître!

— Prochainement, répondit l'archevêque, je dois rendre une première visite à ma bonne ville de Dieppe... Comptez sur moi!...

Tel était, on l'a compris, le secret espoir de Thérèse. Quinze jours plus tard, et ce fut pour la cité tout entière une fête, la touchante cérémonie avait lieu. On devinera la marraine. Marcel était le parrain. Rien de charmant comme Brésilia sous sa blanche toilette de catéchumène. On eut dit une petite sainte aspirant au ciel.

— Ah!... murmura Thérèse en l'étreignant contre son cœur, ah!... c'est d'aujourd'hui que je suis vraiment ta mère!...

Robert avait pour un instant oublié son chagrin, ses angoisses. Elles le reprirent dès le lendemain. Il eut engagé, dans une expédition personnelle, son avoir et celui de son frère. Heureusement, le bonhomme Mathias y mit le holà.

— Deviens-tu fou!... lui dit-il. Mais rappelle-toi donc le rapport de Jean-Louis?... Les Espagnols ont maintenant là-bas toute une armée, toute une flotte... et, que diantre!... nous ne pouvons pas, simples bourgeois que nous sommes, déclarer la guerre au roi d'Espagne!

XII

PAR TERRE ET PAR MER.

Ce n'était plus vers l'Océan que se tournaient les regards de notre héros, c'était vers les Alpes.

On apprit que l'armée française les avait franchies sans encombre et s'avançait au delà sans rencontrer d'obstacle. Une sorte de marche triomphale, qui ne fut suspendue que par une maladie du roi. Il se rétablit promptement. Florence lui ouvrit ses portes. Il entra dans Rome avec la couronne en tête et sous une armure dorée, resplendissante de perles et de pierreries. Jamais on n'avait vu soldats si formidablement équipés, pareil luxe de gentilhommes. « Les Français, disait le pape Alexandre VI, n'ont eu d'autre peine que d'envoyer leurs fourriers, la craie en main, pour marquer les logis. » Quatre mois suffirent à la conquête du royaume de Naples. Dans cette capitale, que le nouveau souverain venait d'éblouir par un faste sans pareil, il prit en outre le titre de roi de Sicile et de Jérusalem, le costume pompeux des empereurs d'Orient. Les Grecs l'attendaient, les Turcs le voyaient déjà s'emparant de Constantinople.

Comment espérer maintenant qu'il se rappelât le pauvre capitaine dieppois! Robert Cousin, pour tromper son impatience, fit encore un voyage à la côte d'Afrique, et, par une de ses coïncidences auxquelles se complaît le hasard, il assista, relâchant à Cadix, au second retour de Christophe Colomb. L'aspect de ce grand navigateur, au noble maintien, à la physionomie loyale, au regard inspiré, suffit pour éteindre dans son cœur tout soupçon, tout sentiment jaloux. Le véritable génie a ce privilége de commander le respect et l'estime à ceux-là mêmes qui seraient en droit de se croire des rivaux frustrés ou malheureux. Mais les Espagnols qui composaient *le conseil des Indes* ne raisonnaient pas aussi généreusement. Déjà l'envie et la haine s'attaquaient au *découvreur*. Le roi Ferdinand l'avait mandé à Séville pour qu'il se justifiât. Sans la reine Isabelle, sa protectrice, il ne fut peut-être pas rentré en faveur, il n'eut pas entrepris son troisième voyage.

Charles VIII revenait du sien, mais plus difficilement qu'à l'allée. Une ligue s'était formée contre lui. Milan, Venise, l'Autriche, les rois de Castille et d'Aragon avaient réuni trente mille soldats, qui prétendirent nous barrer le chemin. Notre armée, diminuée de toutes les garnisons laissées dans les villes conquises, et qui devaient plus tard être prisonnières, ne comptait plus que huit mille combattants. Il fallut la furia française pour accomplir la victorieuse trouée de Fornoue. Le roi, assailli

de toutes parts, n'avait échappé au péril que grâce à la vigueur de son *bon cheval noir*, *appelé Savoie*.

Il finit par rentrer en France; il ne devait plus revoir cette Italie où déjà Gonzague de Cordoue lui reprenait son royaume de Naples. La maladie, dont il allait bientôt mourir, le tenait déjà. Jamais la situation n'avait été plus contraire au projet de nos dieppois. Ils tentèrent vainement un nouvel effort. Robert lui-même commençait à se décourager. Un profond chagrin s'empara de lui.

Sur ces entrefaites, Christophe Colomb parvint au continent. On sait quelle fut sa récompense. Le triomphe de ses ennemis, l'emprisonnement, des chaînes... Il voulut les conserver en souvenir de tant d'ingratitude.

A cette occasion, Thérèse dit à son mari :

— Tu vois ce que c'est que la gloire !

— Il n'aura pas moins enrichi son pays d'adoption, répliqua Cousin. La postérité lui rendra justice!

Cependant les découvertes se multipliaient, toujours en dehors de la France. Le Portugal se montrait plus entreprenant. Il avait aussi ses *découvreurs* : Americ Vespuce, Cabral, Vincent Yanès Pinzon.

Le jour où ce dernier nom frappa l'oreille de Robert, on proclamait l'avénement du nouveau souverain. Louis XII roi, c'était Georges d'Amboise premier ministre. Notre héros crut toucher au terme de ses épreuves, il accourut... mais pour recevoir cette réponse :

— Une bulle du Saint-Père vient d'octroyer aux Espagnols et aux Portugais, d'après une ligne tirée du méridien de la Grande-Canarie, toutes les nouvelles terres récemment découvertes ou qui se découvriront par la suite... Alexandre VI, qui ne revient jamais sur ses décisions, refuserait de nous admettre au partage... Il est trop tard... L'acte est formel...

Cousin retombait de toute la hauteur de son espérance. Il osa demander :

— Mais de quel droit..

— En vertu de ce principe, l'interrompit l'archevêque, que la terre appartenant au Christ, le vicaire du Christ dispose de tout ce qui n'est pas occupé par des chrétiens; les infidèles ne sauraient être les possesseurs légitimes d'aucune portion de l'univers.

Telle était alors la théorie de l'église romaine.

— Néanmoins, poursuivit Georges d'Amboise, il n'y a là qu'une question de temps... Ce que ne voudrait pas Alexandre Borgia, son successeur pourra le vouloir... Attendez!...

Un sourire avait ainsi complété la phrase :

— Attendez que je sois pape!

Cette ambition, est-il besoin de le rappeler, ne se réalisa pas.

Robert ne pouvait le prévoir; mais son instinct, son bon sens lui fit comprendre que cette fois tout était fini, bien fini.

Une autre douleur allait momentanément effacer celle-là. On se rappelle le pressentiment de Mathias. Il mourut, en laissant à son frère ce dernier adieu :

— Je te lègue mon fils... Remplace-moi... Deviens son associé... sois son père!...

Marcel entrait dans sa vingt-deuxième année. C'était un fier et beau jeune homme, intelligent, généreux, alerte et fort, mais timide à présent et doux. La bonté même.

Parents, amis, serviteurs, tout le monde l'adorait, et sa sœur adoptive plus encore que tous les autres.

Le temps avait aussi marché pour Brésilia, ou plutôt pour Rose-Marie. Ce nom, qu'avait porté la fille de Thérèse, il était au baptême devenu le sien, et tout le monde s'accordait à reconnaître qu'elle lui faisait vraiment honneur. On reconnaissait à peine la sauvage enfant d'autrefois. C'était une demoiselle accomplie. Elle avait la candeur d'une vierge chrétienne. Quant à son âge, seize ou dix-sept ans peut-être. Et si la teinte légèrement bronzée de son gracieux visage, si sa magnifique chevelure aux reflets bleuâtres, ses grands yeux noirs, ses lèvres épanouies et vermeilles rappelaient vaguement une race inconnue, dont le type original s'accusait davantage au bras du jeune normand qui la nommait sa sœur, ce contraste la rendait encore plus charmante.

Toute cette famille, n'eut été l'incurable souci de son chef, vivait dans une intimité cordiale et prospère... A Dieppe, bien que ne recherchant pas l'éclat, on jouissait de la considération, de la popularité... On passait les étés au Mesnil, plus verdoyant que jamais, et qui, grâce à de nouveaux embellissements, tenait tout à la fois de la ferme et du château. C'était Jean-Louis qui commandait à présent le *Saint-Pierre*. Cousin ne naviguait plus. « Je ne reprendrai la mer, avait-il dit, que pour retourner au royaume de Brésilia!... »

Un autre jour, en l'embrassant :

— Ah!... si tu n'étais pas là, je croirais avoir rêvé!...

Il ne parlait plus de sa découverte; il semblait en avoir perdu jusqu'au souvenir.

De la part de Rose-Marie, même silence.

Cet oubli trompeur, cette apparente quiétude, une visite inattendue la troubla tout à coup.

XII

SIC VOS NON VOBIS.

Ce visiteur... on l'a deviné peut-être... c'était Vincent Yanèz Pinzon.

Sa morgue d'autrefois tournait à l'arrogance. Il était vêtu comme un grand d'Espagne, il s'annonça sous le titre de capitaine général du Maragnan.

— Tel est le nom, dit-il, que porte aujourd'hui le pays des Amazones... Je l'ai retrouvé... L'humeur farouche de ses habitants nous empêche d'y fonder un empire... On y parviendrait, j'en ai l'assurance, en leur ramenant leur reine...

Yanèz, désignant Brésilia, poursuivit :

— Ils ne l'ont pas oubliée... Oh!... je la reconnais bien... Donne-la moi, Robert... viens avec elle... et de cette magnifique contrée, nous deviendrons les seuls maîtres après Dieu.

Cousin se tourna vers Rose-Marie :

— Tu l'as entendu, mon enfant... Veux-tu retourner là-bas?...

Elle garda le silence. Mais une flamme venait de passer dans son regard.

Marcel, qui se tenait à l'écart, avait pâli.

— J'y mets une condition qui peut-être la décidera, reprit l'Espagnol. Pour ma garantie future, je l'épouserai préalablement. Elle ne partira qu'étant ma femme... Elle ne sera la reine que si je suis le roi...

Ce fut Thérèse, tout anxieuse, qui cette fois interrogea sa fille :

— Veux-tu?

Déjà Brésilia, jetant à Yanèz un regard encore plus fier que le sien, lui répondait :

— Non!...

Un cri de joie retentit dans l'ombre où Marcel restait invisible, mais où l'on voyait briller ses yeux.

L'ambitieux Castillan insista, supplia. Rose-Marie persistait dans son refus. Il dût, non moins courroucé que stupéfait, s'en aller chercher fortune ailleurs.

. . . .

Néanmoins, cette scène parut avoir réveillé dans le cœur de la jeune indienne le souvenir et le regret du pays natal. On la revit plus souvent regarder vers l'ouest. Elle s'attrista, rêveuse et languissante comme aux jours de son enfance. Thérèse et même Robert s'inquiétèrent, parlant de recourir au médecin. Le fils de Mathias, qui semblait avoir aussi perdu sa gaieté, leur dit un jour :

— Rappelez-vous qu'autrefois je l'ai guérie... Permettez-moi de redevenir le docteur Marcel...

Robert demandait une explication. Mais lui, s'adressant à Thérèse :

— Oh!... fit-il avec une étrange émotion, oh!... ma mère, à toi seule!...

Elle l'avait déjà deviné, car elle éloigna son mari par ces mots :

— Va chercher Rose-Marie!

Lorsqu'il reparut avec elle, Marcel était pâle et tremblant. On eut dit qu'il avait pleuré. Thérèse, au contraire, était souriante et radieuse.

— Rose-Marie, lui dit-elle, mon enfant, nous avons peur que tu ne veuilles nous quitter un jour... nous voulons te retenir par un de ces liens que rien ne saurait plus rompre ici-bas...

— En est-il donc, questionna la jeune fille, de plus indissolubles que ma reconnaissance et mon amitié pour vous?...

— Oui!... le mariage!...

— Encore!...

— Oh!... rassure-toi, mignonne, il ne s'agit plus du sénor Pinzon!...

— Ni de lui ni d'un autre!... Oh!... je t'en prie, ma mère...

— Attends au moins que j'aie nommé le mari...

— Je ne veux pas le connaître!... je le refuse...

— Quoi!... même si c'était Marcel!...

Il tombait en ce moment à ses pieds.

Toute interdite, toute rougissante, elle alla cacher ses pudiques larmes de joie dans les bras que lui tendait Thérèse.

Un amour révélé, un mariage conclu par l'initiative de Yanès, dont cette fois la découverte tournait au profit d'une autre. *Sic vos non vobis.*

. . . .

Cette devise de Robert Cousin ne tarda pas à s'appliquer également à Christophe Colomb.

En 1506, abreuvé d'injustices, accablé de chagrins, il ne trouva le repos que dans la tombe où, d'après son vœu suprême, les chaînes, dont il avait fait des reliques, furent enterrées avec lui sous cette épitaphe :

A Castilla y a Léon
Nuevo mundo dio Colon.

Colomb donna aux royaumes de Leon et de Castille un nouveau monde.

Le florentin Améric Vespuce, qui n'y avait abordé que le troisième, prétendit avoir eu la priorité. Ses lettres, adressées à d'illustres personnages, obtinrent gain de cause. La dernière au duc René de Lorraine, fut imprimée à Saint-Dié l'année suivante, et l'éditeur lorrain y proposa de donner le nom d'Amérique à la quatrième partie du monde, qu'il croyait découverte par Vespuce. Cette appellation d'un inconnu, faite dans les Vosges, fut ratifiée par l'univers, afin que rien ne manquât à la triste destinée de Christophe Colomb. Il n'avait pas assisté du moins à la fraude insigne qui lui ravissait sa gloire!...

. . . .

Notre héros dieppois vécut assez pour avoir connaissance de la découverte du Mexique par Fernand Cortez, et du Pérou par Pizarre. Il apprit l'horrible dénouement des ambitieuses visées de Son Excellence Dom Vincent Yanèz Pinzon, dévoré par les Caraïbes.

De nouvelles années s'étaient écoulées. La France de Louis XII et de François Ier poursuivait le cours de ses folles guerres italiennes, qui devaient aboutir au désastre de Pavie. Tout était perdu, fors l'honneur.

Pendant ce même temps, l'Espagne de Charles-Quint, enrichie par ses galions d'Amérique, devenait cette formidable rivale dont nous affranchirent seulement Henri IV et Richelieu.

En eût-il été de même si l'on eut plus favorablement accueilli Robert Cousin?

. . . .

Par une belle journée de mai, sous les verts ombrages ensoleillés du Mesnil, Rose-Marie est assise, un baby dans son giron. Devant elle, deux autres chérubins, les aînés, jouent dans l'herbe. Marcel et grand'maman Thérèse sont là, qui complètent ce tableau d'une félicité parfaite.

Et pourtant, un nuage a passé sur le front pensif du grand-père.

— Gageons, dit sa fidèle compagne, gageons qu'il songe encore au pays des Amazones?..

— Toujours!... répond le capitaine Robert, et c'est surtout pour notre chère petite reine que je voudrais être retourné là-bas?...

Celle qui fut Brésilia désigne d'un regard heureux ses enfants, son mari, ce paradis normand qui les entoure, et résumant ainsi sa pensée sincère :

— Eh!... conclut-elle avec un sourire exempt de regrets, mais le voici, mon royaume!...

Ch. Deslys.

VOYAGE AU PAYS DE L'ADRESSE ET DU HASARD

PETITE HISTOIRE DU JEU ET DES JOUEURS (1)

Don Juan d'Autriche, fils de Charles-Quint, avait hérité de son illustre père la passion des échecs, et l'on raconte qu'il avait imaginé un échiquier qui n'était autre qu'une vaste table dont les dalles étaient alternativement de marbre blanc et noir et dont les pièces se trouvaient représentées par des serviteurs costumés en conséquence.

On a écrit, sur ce jeu, des volumes qui sont autant de grimoires inintelligibles pour les profanes; mais les profanes admirent d'instinct, à l'instar de madame de Sévigné, qui ne parvint jamais à comprendre la théorie de ce jeu, que s'efforçait de lui enseigner le généalogiste Corbinelli, et qui cependant déclarait à tout venant que le jeu des échecs était le plus beau des jeux.

C'est à peu près du temps de madame de Sévigné qu'un évêque de Cantorbéry, — du moins à ce que raconte le *Mercure* de 1678, — eut l'occasion de méditer sur certain joueur d'échecs dont il avait fait la rencontre.

Or donc le digne évêque, traversant un bois, aperçoit un homme qui, assis sous un arbre, un échiquier entre les jambes, semble méditer un coup de maître.

— Eh, mon garçon, tu joues donc tout seul?

— Non, monseigneur, je joue avec le bon Dieu.

— Avec le bon Dieu.

— Oui, monseigneur, et nous jouons même assez gros jeu... Mais, pardon, c'est à mon tour de pousser... Voilà qui est fait! Ah! ah! c'est au tour du bon Dieu. Il me fait échec et mat. J'ai perdu!

— Tu as perdu, fort bien, mais il n'en sera ni plus ni moins pour toi.

— Pardon, monseigneur, quand je perds, le bon Dieu envoie toujours quelqu'un pour recevoir son gain, qui doit être distribué en aumônes. Tenez, monseigneur, voici cinq pistoles que j'ai perdues.

Et l'homme, tirant de sa poche la somme dite, contraint en quelque sorte le prélat à l'accepter.

Quelques jours plus tard, passant au même endroit, l'évêque trouve l'homme dans la même position, occupé à la même besogne.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

— Eh bien! perds-tu toujours? demande-t-il tout naturellement.

— A dire vrai, monseigneur, tous ces jours derniers je n'ai eu que de la mauvaise chance, et j'ai besoin d'un bon coup pour me relever... Aussi me semble-t-il que je le tiens!... En effet, voyez! je viens de poser ici; le bon Dieu a posé là, je le bloque à l'aide de cette pièce, et à son tour voilà le bon Dieu qui perd : et notez que l'enjeu était de cent pistoles.

— Et qui les payera les cent pistoles?

— Ce sera certainement vous, monseigneur, car de même que le bon Dieu m'envoie toujours quelqu'un pour recevoir son gain quand je perds, de même il m'envoie toujours quelqu'un qui me paye quand il a perdu. C'est pourquoi payez-moi, s'il vous plaît.

— Mais...

— Ne vous faites pas prier, monseigneur, car je me verrais forcé d'appeler aux environs un certain nombre de mes amis qui se joindraient à moi pour vous démontrer l'inconvenance de votre conduite, et...

L'évêque, l'autre le savait bien, avait les cent pistoles sur lui : il les donna, heureux d'en être quitte à si bon compte avec le partenaire du bon Dieu.



L'évêque de Cantorbéry et le joueur d'échecs, dessin de E. Morin.

Nous avons constaté l'extrême ancienneté des échecs, et il semblerait que pour parler des cartes, qui tiennent aujourd'hui le rôle principal dans le monde du jeu, nous ayons à opérer une grande transition : car, dans l'opinion commune, les cartes seraient d'invention relativement récente et auraient été mises tout à coup en usage dans le monde moderne, par le fait d'une création pour ainsi dire spontanée. « Il y avait besoin d'un jeu nouveau pour distraire un prince en démence, dit la tradition populaire, et soudain se trouva ce jeu nouveau qui s'est appelé le jeu de *cartes*, parce que les instruments dont on se sert pour le jouer sont faits de papier (en latin *charta*). » Ceci est la légende qui, faisant remonter l'invention des cartes a jouer seulement au règne de Charles VI, le monarque aliéné en question, c'est-à-dire à la fin du XIVe siècle, leur attribue environ cinq siècles d'existence ; mais voyons un peu l'histoire.

Et d'abord, non-seulement il serait possible de retrouver, même dans notre antiquité dite classique, des jeux où certaines figures étaient tracées sur des plaques, des tabtettes, mais encore il est formellement avéré que le jeu de cartes proprement dit fut en usage en Italie longtemps avant le règne de notre Charles VI; et l'on a la preuve que les cartes à jouer, venues de l'Inde comme les échecs, étaient connues des Arabes dès le commencement du douzième siècle. (Notice d'Abel de Rémusat dans *le Journal asiatique.*)

On peut donc croire qu'elles durent être rapportées en Europe à l'époque des croisades, rapportées mais non fort répandues, par cette raison toute matérielle peut-être que la fabrication en était difficile dans un temps où les arts graphiques étaient peu usuels. Quoi qu'il en soit, nous leur trouvons déjà une provenance commune avec les échecs. N'y a-t-il que la provenance?... N'est-ce pas, à bien prendre, le même jeu, sous deux formes ou plutôt sous deux manières d'être : forme peinte, forme sculptée. « Des échantillons très-anciens, dit le bibliophile Jacob, dans ses *Arts au moyen âge*, prouvent irrécusablement que les cartes indiennes ne sont qu'une transformation du jeu des échecs; car les principales pièces de ce jeu ont été reproduites sur ces cartes, mais de façon que huit joueurs au lieu de deux puissent se trouver en présence. Dans les échecs il n'y a que deux armées de pions ayant chacun à sa tête un roi, un vizir (dont on fait plus tard une reine), un cavalier, un éléphant, devenu un fou, un dromadaire devenu une tour. Les cartes indiennes offrent huit légions que distinguent autant de couleurs ou d'emblèmes, et qui ont chacune aussi leur roi, leur reine, leur éléphant, etc. La marche, la tenue des jeux, ne laisse pas de différer beaucoup; mais on peut cependant trouver dans l'un et dans l'autre une analogie originelle rappelant le terrible jeu de la guerre où chaque adversaire doit faire assaut de ruses, de combinaisons, de vigilance. »

Chez les Italiens, où on les voit signalées dès 1379, les cartes s'appellent d'abord *naïb*, et en 1387 un roi de Castille défend de jouer aux *naypes*.

Nous voyons, à vrai d re dans un compte de l'argentier de Charles VI, en date de 1392, un mémoire payé à Gringoneur, le peintre, pour trois jeux de cartes ornés d'or et de devises, destinés au *seigneur roi.* Or un manuscrit de la ville d'Ulm, datant de 1397 (cinq ans plus tard), porte défense de jouer aux cartes. Si tant est que l'on dût croire ce jeu inventé pour Charles, le roi de France, on ne comprendrait guère qu'à cette époque de relations difficiles, il lui eût suffi d'aussi peu de temps pour aller troubler le repos d'une ville allemande à ce point d'encourir la répression administrative.

Ce qu'il convient de croire c'est non pas qu'on inventa en France les cartes elles-mêmes qui, nous le voyons, étaient depuis longtemps connues en d'autres pays, mais qu'on y imagina le jeu de piquet qui, par la netteté méthodique de ses théories, est parfaitement dans le caractère français, et d'ailleurs n'a pas cessé depuis de rester le jeu de cartes par excellence, c'est-à-dire celui où la part est la mieux faite à la fois aux subtiles combinaisons et aux éventualités du hasard.

On a beaucoup et longnement et parfois très-ingénieusement discouru sur la qualité des personnages, sur la nature des choses qu'ont représentées, et que représentent encore les cartes, mais on ne s'est guère entendu, d'autant moins que dans les noms des personnages se trouvent réunis les êtres les plus disparates, et que dans les choses il y a eu de grandes variations selon les temps et selon les pays. Le cœur, le carreau, le trèfle et le pique, qui ont peu varié chez nous, ont été ailleurs des grelots, des ancolies, des croissants, des glands, des perroquets, des œillets, des lièvres... que sais-je... Trouvez donc une explication rationnelle au milieu de ce tohu-bohu... Et il faut voir les commentaires a perte de vue que les savants ont hasardé sur Argine, anagramme de Regina, sur David, qui doit être Charles VIII parce qu'il a été persécuté par son père (analogie à Saül, qui n'était pas le père de David), sur Pallas, qui serait Jeanne d'Arc, tandis que Rachel serait Agnès Sorel; sur Lancelot, Lahire, Hector et Lancelot, qui pour les uns seraient autant de gentilshommes du temps de Charles VII, tandis que pour les autres Hogier, serait l'anagramme d'Harley, inventeur du jeu, Hogier, le prénom de son gendre, Hector l'anagramme du nom de Rochet que portait sa femme, et Lancelot le nom de baptême du père de celle-ci... etc., etc. Il y a au moins la valeur de deux épais volumes sur ce sujet...

Quoi qu'il en soit de l'origne des cartes elles-mêmes, de la date de leur introduction en France et de la noble invention du piquet, qui certainement ne dut pas être le jeu imaginé pour distraire le roi au cerveau fêlé, lequel se fut bien vite embrouillé dans les quintes, les quatrièmes, les tierces, les quatorze, les seizièmes, les dix-septièmes, toujours est-il qu'aucun instrument de jeu n'a vu son usage aussi étendu et n'a donné lieu à autant de combinaisons nouvelles.

Les cartes, qui ont causé bien des catastrophes, — que d'ailleurs d'autres instruments de jeu auraient causées si elles n'eussent pas été inventées — les cartes ont au surplus un grand intérêt artistique, car c'est à leur création que furent consacrés les premiers essais de gravure sur bois, et que nous devons les premiers maîtres xylographes, dont les travaux ont suscité l'invention de l'imprimerie en caractères mobiles.

Walter Scott raconte l'histoire d'un homme qui fut mis au jugement pour un méfait assez grave. L'avocat, comme on dit en termes de palais, *plaida la folie* et demanda que son client fût examiné par une commission de médecins. Le célèbre docteur Grégory est appelé, et conclut au dérangement d'esprit de l'accusé.

— Pourtant, objecte le juge, cet homme est de première force aux cartes.

Alors le docteur : « Eh, monsieur, repart-il, ne savez-vous pas que les cartes furent inventées pour distraire un roi qui était totalement privé de raison ?

L'argument parut bon et valable; l'accusé fut renvoyé de la plainte.

Ce n'est pas la première fois que la légende a triomphé de l'histoire, mais c'est peut-être la première fois que les cartes auront tiré d'embarras

quelqu'un — qui, après tout, pouvait même n'être qu'un habile fripon.

VIII

DE L'IMPROBITÉ AU JEU.

L'improbité au jeu : encore une vilaine nuance de la faiblesse humaine, qui n'a pas attendu les temps modernes pour se révéler, car nous voyons dans les auteurs anciens maint passage attestant des efforts tentés ou réussis par divers personnages pour *corriger la mauvaise fortune* — comme on a coutume de dire quand on veut qualifier avec quelque euphonie la friponnerie plus ou moins directe des joueurs.

D'ailleurs nous savons qu'on a trouvé dans les fouilles d'Herculanum un certain nombre de dès *pipés?* et il reste plusieurs textes de lois grecques et romaines punissant l'infidélité au jeu.

« Malgré ce qu'on raconte des Germains et de leur point d'honneur, ajoute Du Saulx, il suffit de connaître l'esprit du jeu pour être persuadé que les effets en ont toujours été proportionnellement les mêmes : plus ou moins avilissants selon les conjonctures. » Il devait donc y avoir chez les Germains, si passionnés joueurs, des joueurs infidèles.

Il semblerait qu'au cours de l'ère moderne, durant laquelle cependant il a été lancé tant d'anathèmes et rendu tant d'ordonnances contre les joueurs en général, l'attention n'ait pas d'abord été dirigée sur les joueurs infidèles en particulier; et ce qu'il y a de plus singulier c'est que, quand on a enfin pris garde à leurs manœuvres, on dirait que leur habileté leur ait valu plus que la déférence, presque de la... comment dirai-je? je ne sais pas au juste — mais il me semble qu'une anecdote réputée fort authentique m'apportera le mot propre.

Charles IX, qui était plaisant à ses heures, et qui ne dut peut-être de devenir *déplaisant* qu'à sa situation exceptionnelle — Charles IX, raconte Brantôme, aimait fort à entendre raconter les exploits des *coupeurs de bourse, tire-laine* ou *enfants de la matte*, comme ils se nommaient eux mêmes; quand un de ses gentilshommes se plaignait d'avoir été volé, il riait comme un bienheureux de la dextérité des filous et de la déconfiture du gentilhomme qui, selon lui, n'était qu'un niais de s'être ainsi laissé tromper. Un jour de bal, il commande à son capitaine de la chambre d'amener et de mêler parmi les assistants dix à douze de ces artisans en subtilités... et lorsqu'ils eurent prestement enlevé environ trois mille écus, tant en argent qu'en bijoux, des poches des uns, des habits des autres, le roi se rendit à l'endroit où ils avaient déposé tout cela et leur adjugea le butin « en riant hautement », mais en leur faisant défense de continuer un pareil métier, sous peine d'être flétris.

Que vous semble de la défense et de la menace? Où est l'opinion vraie du roi, sinon dans la gaieté pour ainsi dire admirative que lui cause l'habileté de ces *pick-pokets?* Si, au lieu d'avoir subtilisé les trois mille écus sans éveiller la moindre méfiance, ils eussent maladroitement opéré et provoqué aussitôt des réclamations, le roi, cela va sans dire, les eût fait bâtonner, expulser; si même il n'en eût fait accrocher quelques-uns au gibet de la grève, pour leur apprendre à réussir mieux dans l'exercice de leur intéressante profession.

C'était là d'ailleurs une façon de juger que Charles IX n'inaugurait pas. Depuis longtemps on avait dit : « le succès justifie tout » et depuis longtemps l'habileté avait su en imposer non-seulement à la foule mais encore aux gens d'esprits. Peut-être même le règne de cette singulière opinion dure-t-il et durera-t-il encore bien années... ou bien des siècles.

Or l'on peut dire que ce *prestige du talent* exerça d'autant plus tranquillement son empire sur la société que celle-ci fut plus ouvertement livrée à la passion dont la tricherie, ou la friponnerie, du moins aux yeux des moralistes austères, n'est qu'une forme particulière de manifestation.

Et d'ailleurs n'avons-nous pas vu Louis XI se divertir de l'embarras d'un joueur malheureux qui pour rétablir ses affaires, mit dans sa manche une *horloge* d'or; en ce cas le côté drôle de la situation suppléa l'habileté.

D'après La Curne Sainte-Palaye, qui allègue un quatrain d'Eustache des Champs, au temps de Charles VI, les tricheurs, pris en flagrant délit, étaient assimilés aux banqueroutiers, c'est-à-dire condamnés à porter l'infamant bonnet vert; mais il faut croire qu'on ne donna pas longtemps cours à cette disposition pénale qui tomba en désuétude, au moins dans le monde des grands joueurs, qui seuls ont gardé leur place dans l'histoire.

Sous Henri II, à ce que nous apprend Brantôme, on plaisanta fort le seigneur d'Alluge, qui s'était laissé gagner par M. de Villeclair, joueur très-suspect, une magnifique chaîne d'or, présent du duc de Savoie.

Sous Henri III, dit le journal de son règne, une bande de joueurs italiens, avertis que le roi de France avait dressé dans son Louvre un *déduit* de cartes et de dés, vinrent à la cour et gagnèrent au prince lui-même plus de trente mille écus tant à la *prime* qu'au dés.

Mais ce n'était là qu'un accident, en comparaison de ce qui devait se passer sous le règne suivant, où le jeu de la cour était devenu un vrai tripot scandaleux. Henri IV, nous l'avons déjà vu, tenait en grande faveur ce Pimentel, que Sully rabroua si vertement, comme gagnant ou plutôt escroquant les pistoles de son maître, sans préjudice de celles des seigneurs. L'austère ministre nous fait même à ce propos une assez singulière confidence. « On a prétendu, dit-il dans ses mémoires, que le roi, informé des manœuvres de Pimentel, loin de les réprimer, les favorisa, dans l'intention d'appauvrir ses courtisans, et par là de les rendre plus soumis. » Ainsi Henri IV aurait joué et se serait fait dépouiller par politique.

Où diable la politique va-t-elle se nicher?

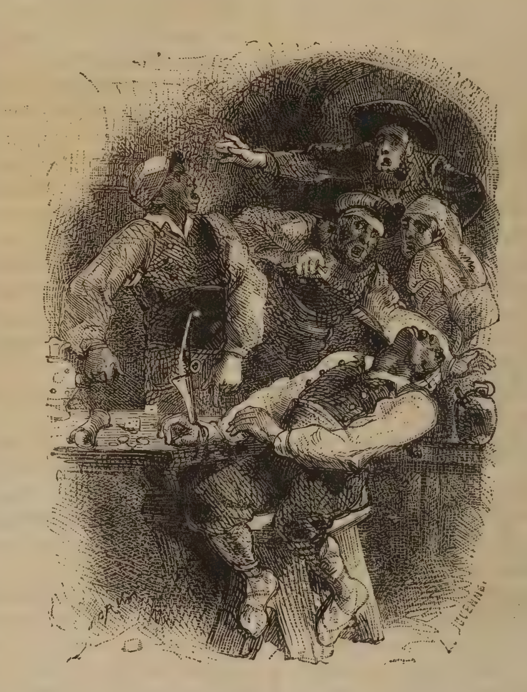
On a dit d'ailleurs de ce Pimentel (ou Pimentelli, car il était Italien), qui est resté fameux dans les annales de la tricherie, qu'il avait fait acheter tous les dés qui étaient chez les marchands et s'arrangeait de façon à ce que ceux-ci, en s'approvisionnant de nouveau, ne trouvassent plus chez les fabricants que des dés préparés pour favoriser les coups selon les théories de cet habile filou.

Sous Louis XIII fleurit l'école de Pimentel, tout au moins du temps de Concini : la friponnerie était alors si bien incarnée dans les familiers de la cour, originaires de la péninsule Italique, qu'on disait communément : « c'est un coup d'Italien » pour désigner un acte d'infidélité. Aujourd'hui nous dirions « un coup de Grec ». Pourquoi ce changement de nationalité ? — Parce que vers la fin du règne de Louis XIV un intrus, qui s'était fait admettre à la cour, et y avait gagné des sommes considérables, eut la maladresse de se laisser prendre sur le fait, un jour où il « corrigeait la fortune » et fut envoyé aux galères. Il s'appelait *Apoulos* et il était Grec, ce tricheur : d'abord on donna indistinctement l'un de ces deux noms à ceux qui marchaient sur ses traces, mais le nom de grec a prévalu et nous l'employons encore.

Nous nous rappelons ce que madame de Sévigné pensait des gens qui savaient être heureux au jeu, et qui possèdent le fin du fin de ce genre de distraction. C'était l'opinion ayant cours du temps de la charmante marquise, et pour en avoir le bénéfice il suffisaient de ne pas se laisser surprendre comme le Grec Apoulos.

Les mémoires de Grammont peuvent du reste passer pour le bréviaire des *corrigeurs* de fortune à cette époque.

Ah! c'est qu'une fois livré à ce démon qui fait que la destinée d'un homme peut dépendre de la chute d'un dé, ou de l'arrangement d'un jeu de cartes, il faudrait chez cet homme une force de caractère, que généralement il n'a plus, pour éloigner la tentation de ce qui s'apellera d'abord une finesse, et qui deviendra bientôt un vol qualifié.



Les paysans espagnols. Dessin de E. Morin.

Montaigne l'avait bien senti quand il disait que c'était par l'habitude prise « de tromper aux épingles qu'on arrivait à tromper aux écus ».

Et combien de formes peut prendre la tromperie, qui souvent se déguise et se croit parfaitement cachée sous des dehors qui l'abu ent elle-même. !

Exemple : un courtisan jouant au piquet avec Mazarin, l'avait réduit, pour éviter d'être capot, à ne pas savoir lequel il jetterait de deux as qu'il avait encore à la main. Dans son hésitation, le ministre attendait que quelqu'un de la galerie lui transmît d'un signe l'avis salutaire. Il témoignait qu'il allait lâcher tantôt l'un, tantôt l'autre de ses as... Soudain il se sent marcher sur le pied, et prend cela pour un avertissement d'avoir à garder l'as de pique. Il le garde, et il est capot.

Alors fort dépité, « Ça, demande-t-il, quel est celui de vous qui m'a fait faire une sottise ?

— C'est moi, monseigneur, répond en souriant son partenaire; je n'étais pas, que je pense, obligé de vous donner de bons avis.

C'était ce que M. de Talleyrand, — qui ne se gênait pas pour risquer de semblables *invites*, — appelait la diplomatie du jeu. S'imaginait-il donner ainsi une flatteuse idée de la diplomatie?...

Cette diplomatie, Napoléon Ier la pratiquait, paraît-il, à ses heures, et un jour quelqu'un se trouva pour lui faire savoir que ce penchant était trop visible. Ce jour-là il jouait aux boules avec Drouot, qui était de première force à ce jeu d'adresse, et qui, fort peu courtisan de sa nature, ne se gênait pas pour battre à plate couture le héros d'Austerlitz.

— Mais enfin, Drouot, s'écria l'empereur, comment se fait-il donc qu'à ce jeu-là je ne vous gagne jamais ?

— Que voulez-vous, Sire, repartit tranquillement le général, c'est qu'à ce jeu là, il n'y a pas moyen de tricher.

C'était de la grosse et bonne franchise, comme pouvait se la permettre un homme en qui la probité, l'honneur étaient notoirement incarnés. Un autre se fût tiré de la question par une flatterie, ou par un trait d'esprit, comme par exemple Édouard Ourliac qui, jouant avec un grec émérite et s'apercevant qu'il trichait, lui fit remarquer qu'il marquait cinquante-cinq lorsqu'il n'avait que quarante-cinq.

— Ah! vous avez raison, dit l'autre, je me trompais.

— Pardon, repartit Ourliac, ce n'est pas vous que vous trompiez.

N'est-ce pas le même qui, un jour où un grec de profession lui proposait une partie en s'étonnant qu'il refusât :

— Je vous promets, dit-il, d'aller jouer avec vous, lorsque vous m'aurez donné *votre adresse*.

Ainsi se passent les choses dans le milieu où l'on met des formes même aux mauvais compliments : mais voyons dans un autre monde :

Deux paysans espagnols jouaient aux dés, l'un des deux s'aperçoit que l'autre a une chance trop constante ; alors tirant son couteau et clouant d'une main sûre celle de son partenaire sur la table : « Si les dés ne sont pipés, dit-il froidement, j'ai tort. » Ils l'étaient.

Dans les parties qui s'engagent, dit-on, chez les pionniers des pays de l'or, chaque joueur a pour compagnon un revolver qui sans plus de façon fait justice du tricheur. On lui brûle la cervelle, on pousse son corps dans la rue, et la partie continue

jusqu'à ce qu'un porteur de revolver en fasse usage sur lui-même, pour se punir d'avoir tout perdu. Alors autre balayage de cadavre, et reprise du jeu.

Au temps de Dusaulx, c'est-à-dire vers la fin de l'ancien régime, la bonne compagnie s'était enfin dégoûtée des joueurs trop subtils ; elle se conduisait avec précaution, car « ils portaient des épées, et personne en pareille occasion n'aimait à tirer la sienne. — Dernièrement, ajoute-t-il, on joua du cuivre contre de l'or chez le roi, et l'on *mangea* furtivement un as chez l'impératrice de Russie qui s'en aperçut et en gémit ».

Notons avec cet auteur que les femmes abusaient du privilége de tromper à tous les jeux, jusque-là que les *banquiers* ordinaires refusaient le service et que des gens titrés se faisaient par complaisance, par galanterie, *tailleurs de pharaons* comme à Rome les patriciens se faisaient gladiateurs pour plaire à l'empereur.

« Ceux qui ne veulent pas qu'on les ruine à coup sûr, dit-il, se dispensent de jouer avec les dames, sous prétexte que les hommes sont aujourd'hui trop malheureux. »

Jolie société féminine ! qui, d'ailleurs, n'était pas à ses débuts. Nous en avons pour preuve la violente sortie de Boileau contre cette épouse qui

Sur une table longue et façonnée exprès,
D'un tournois de Bassette ordonne les apprêts,
Ou si par un arrêt la grossière police,
D'un jeu si nécessaire interdit l'exercice,
Ouvre sur cette table un champ au lansquenet,
On promène trois dés chassés de son cornet...
Chez elle à ces emplois l'aube du lendemain,



Le bain de pieds, dessin de E. Morin.



Les deux bossus, dessin de E. Morin.

Souvent la trouve encore les cartes à la main,
Alors, pour se coucher, les quittant non sans peine,
Elle plaint le malheur de la nature humaine
Qui veut qu'en un sommeil, où tout s'ensevelit.
Tant d'heures sans jouer se consument au lit...

Le satyrique ne parle-t-il pas aussi de la dame brelaudière.

Qui des joueurs chez soi se fait cabaretière.

Un auteur de la même époque raconte l'historiette d'une femme qui, pour pouvoir s'absenter la nuit afin d'aller jouer sans que son mari s'en aperçût, avait fait faire une poupée que sa femme de chambre installait le soir dans son lit, et qui était censée dormir profondément avec recommandation préalable qu'on ne la réveillât pas.

La fameuse madame Du Châtelet, au siècle suivant, était une joueuse effrénée, elle perdit un jour quatre-vingt mille francs au jeu de la reine; et elle ne dut de s'arrêter qu'à l'intervention de Voltaire, qui l'avertit en anglais qu'elle avait affaire à des fripons ; ce jeu de la reine, auquel Dusaulx fait allusion, devint sous Marie-Antoinette, dit M. Virmaître, « une vraie forêt de Bondy, les dames empochaient l'enjeu par avance, et quand elles avaient gagné, le réclamaient de nouveau à ceux qui avaient ponté. Mais les ponteurs, en revanche, faisaient volontiers circuler des rouleaux de faux louis. Ces friponneries étaient de mode. »

On peut heureusement affirmer que les femmes du monde de nos jours n'ont pas hérité de ces hideuses dispositions.

Mais pour en revenir aux formes plus ou moins avouables que prend l'esprit de tromperie au jeu, que dirons-nous de la superstition, faiblesse commune à beaucoup de joueurs? La superstition,

n'est-elle pas en ce cas une sorte de friponnerie intentionnelle, se substituant par naïveté quelquefois, par manque d'audace souvent, et par désir illégitime du gain toujours, à la friponnerie effective?

Entre corriger la fortune par un tour de main, et se convaincre qu'on la corrige par l'effet d'une influence occulte, la différence est-elle bien grande moralement? — nous ne le croyons pas.

Dieu sait d'ailleurs à quelles excentricités peuvent être conduits les joueurs par l'esprit de superstition.

« Un joueur, dit Tallemant des Réaux, perdant beaucoup dans une académie de la place royale, quitte soudain la salle, descend en bas, revient avec une échelle, et, avec des ciseaux, se met à couper le nez à une reine Esther qui y était, en disant : « Mordieu! il y a deux heures que ce chien de nez me porte malheur ! » — Un autre donna un écu à son laquais pour aller jurer cinq ou six fois pour lui.

— Toutes les fois que monsieur coupe, disait une joueuse, je suis sûre de perdre.

— D'où vient cela ? lui demanda-t-on.

— C'est qu'il coupe sans réflexion... répondit-elle.

N'avait-elle pas trouvé là une belle raison ?

— Je vous avouerai, disait une autre, que je ne suis pas assez riche pour que vous restiez auprès de moi pendant que je joue.

Certaines gens ne jouent que de l'argent d'emprunt, se figurant que cet argent est plus *chanceux* que tout autre.

Un étranger, célèbre par ses bons mots, dit Dusaulx, et que l'on ne soupçonnait pas de crédulité, car il affectait l'esprit fort, croyait néanmoins que sa tabatière lui portait malheur. « Toutes les fois que je la tire, disait-il, je suis sûr de perdre. »

Les sauvages de l'Amérique, dit le P. Lafiteau dans un ouvrage sur les mœurs de ces peuples, se préparaient au jeu par des jeûnes très-austères.

Paschasius Justus, un joueur qui a écrit contre le jeu, raconte qu'étant auprès du cardinal de Pogge, légat en Espagne, il voyait souvent des joueurs accourir chez son Eminence, les uns pour être relevés du serment qu'ils avaient fait de ne plus jouer, les autres pour demander la permission de tenter un dernier coup qu'ils supposaient devoir être favorable. Dans une des maisons de jeu du Palais-Royal, on voyait un certain Italien crasseux qui, dit M. Virmaitre, ne jouait jamais sans avoir son chapeau entre les jambes. A chaque coup il y plongeait la main et murmurait à mi-voix quelques paroles incompréhensibles.

Enfin l'on sut ce qu'il marmottait. S'il gagnait : « Soutiens ma veine, bonne madone, disait-il à une vierge de plomb cachée au fond du chapeau, tu auras ce soir un beau cierge et des fleurs.

S'il perdait :

— Ah! misérable! s'écriait-il, tu coucheras sous la fontaine. »

Le même écrivain parle d'un vieux joueur qui s'était un soir laissé attarder par la déveine dans une maison de jeu; ne voulant pas quitter sans s'être remonté, bien qu'il fût pris d'un violent mal de tête, il se fit apporter un baquet d'eau chaude où il plongea ses pieds.

A peine les pieds trempaient-ils que la chance tourna ; le vieillard gagna sans désemparer pendant plus d'une heure.

Tout à coup posant les cartes. « Pardon, messieurs, dit-il, je sens que plusieurs d'entre vous trempent leurs pieds dans mon eau *pour faire tourner* la veine à leur profit. — Je déclare donc que je ne continuerai que quand tout le monde aura retiré ses pieds. »

Autre historiette du même sac :

Un jour un amateur de roulette prit place au tapis, ayant de chaque côté un bossu, car ayant cru remarquer que le voisinage de plusieurs bossus lui était propice, il en avait loué deux pour en user comme talisman.

Après avoir passé la main sur le dos de ses voisins, il met cent francs sur le n° 33. Il perd et recommence ; et pendant toute la séance *nourrit* ce numéro symbolique (au loto le 33 est vulgairement appelé les deux bossus). Tous les numéros sortaient excepté le 33.

Notre homme, désespéré, quitta enfin le jeu, et remit à ses porte-chance deux louis, prix convenu, plus cinq francs de pourboire.

Le partage de cette dernière pièce occasionna une rixe entre les deux mayeux qui se prennent aux cheveux, et qui... laissent tomber leurs fausses bosses.

Vous voyez d'ici la mine du décavé !...

Au temps de la loterie, — une institution qui est censée disparue de nos pays, censée, dis-je, car si la loterie royale, impériale n'existe plus avec son bureau sinistre au-devant duquel, un grand cadre montrait le quine officiel de la semaine, la loterie est en réalité partout, dans les emprunts de villes, d'Etats, ou de campagnies financières qui, par des tirages périodiques, attribuent des lots plus ou moins considérables aux premiers numéros sortis ; dans les paris des courses, où le public joue sur des chevaux qu'il ne connaît pas ; à la Bourse, où le télégramme remplit le rôle du croupier ramassant la pontes d'une part, pendant qu'il couvre les mises de l'autre ; — au temps de la loterie donc, un brave curé tonnait en chaire contre les entraînements de ce jeu public.

— Oh ! je sais bien ce qui arrive, disait-il, je sais bien l'excuse qu'on se donne à soi-même : on a vu quelque part des numéros tracés, on les retient, ou bien on a rêvé du *sept*, du *vingt-deux*, du *quarante-six* ; et l'on est convaincu qu'on a été favorisé d'une révélation surnaturelle : aussi, à peine levé s'empresse-t-on d'aller au bureau de la loterie prendre un billet, pour la possession duquel on se dépouille de ses petites économies ; on oublie les besoins du jour, du lendemain, on ne s'inquiète pas de la misère qu'on prépare à ses enfants, emporté qu'on est par la convoitise du gain... »

Ainsi, parlait le brave prêtre qui, arrivé à la fin de son discours aurait juré que ses paroles avaient porté la persuasion dans tous les cœurs ; mais comme il descendait de la chaire, voilà qu'une de ses paroissiennes, la plus pauvre peut-être, l'aborde humblement.

— Ah ! monsieur le curé ! si vous vouliez avoir la bonté de me répéter les trois numéros que vous avez nommés dans votre prône !...

IX

CONCLUSION.

Il faut conclure; avons-nous dit; est-ce donc un traité de morale que nous avons eu la pretention d'écrire? une thèse que nous avons entendu soutenir? — ni l'un, ni l'autre, en vérité; notre but à été de faire la simple esquisse de ce que nous oserions appeler, en empruntant une expression au jargon politique « un état dans l'état. »

Le monde du jeu et des joueurs est en effet un véritable monde à part, plus ou moins évident, plus ou moins envahissant, selon les pays, les époques, les civilisations, et ce n'est pas sans quelque satisfaction qu'il nous est possible de constater que notre pays, notre époque, notre civilisation sont relativement de beaucoup en reste sur d'autres contrées, d'autre temps, d'autres sociétés pour le développement de la funeste fureur du jeu.

Que le goût du jeu du reste inhérent à la nature humaine, soit perdu chez nous; que les séductions de l'*alea* ne trouvent plus à jeter le trouble dans aucun esprit, ce n'est point ce que nous prétendons affirmer; nous voulons seulement dire qu'à l'époque où nous sommes la passion du jeu n'a plus le caractère de contagieuse généralité qu'elle conserve ailleurs et qu'elle eut chez nous à de certains moments. On joue à la vérité partout un peu; et beaucoup en quelques lieux, dans quelques groupes, du cercle opulent au cabaret borgne, en passant par maint salon, par maint établissement public. Le baccarat, le lansquenet, le whist et l'écarté, agitent encore plus d'une tête et causent encore plus d'un déboire, voire même plus d'une ruine; mais ce sont-là des faits, sinon isolés, du moins localisés, et sur l'échéance desquels nous devons d'autant moins nous lamenter que les victimes de ces désordres semblent fatalement, volontairement destinés à payer d'une catastrophe l'irrégularité pour ne pas dire l'imbécillité d'une existence aussi vide qu'inutile. Ce n'est plus qu'exceptionnellement qu'on nous montre la passion du jeu faisant sa proie de quelque inconciente personnalité prise d'aventure aux piéges de la veine et de la déveine, subissant par hasard ce dangereux vertige, et s'éveillant tout à coup dans le honteux désespoir.

Que certains hommes, d'ailleurs marquants par l'esprit, par le talent, haut placés dans l'estime ou même dans l'admiration publique, soient encore livrés sans rémission possible à l'abrutissant esclavage du jeu, il n'y a rien là qui tienne à une époque, ni à une nationalité, il y a seulement un phénomène qui, étant donnés les instincts normaux de l'homme, devait inévitablement se produire ici comme là, aujourd'hui comme hier, ou comme demain. A la vérité, il ne faudrait pas non plus conclure à l'extirpation de ce penchant par le progrès intellectuel, puisque aujourd'hui en plein épanouissement de ce progrès, les classes éclairées n'y sont pas moins sujettes que les autres.

A quoi conclure donc? Eh! mon Dieu, à rien peut-être, sinon à l'existence, au flanc de l'humanité, d'une plaie native, à la guérison de laquelle ont été vainement expérimentés tous les spécifiques réputés cependant infaillibles. Lénitifs et moyens violents ont été également impuissants à produire la curation complète. — On l'a vu, remontrances, exhortations, anathèmes, édits, pénalité n'ont jamais paru que surexciter la fureur qu'il s'agissait d'enchaîner. Sans aucun doute le seul palliatif efficace est aujourd'hui trouvé, qui consiste à ne plus tendre un appât public aux joueurs qui s'ignorent sous prétexte d'endigner le funeste courant, — que l'on n'endiguait pas, puisqu'il exerçait sans cesse des ravages dont nous n'entendons plus parler depuis la suppression des brelans officiels — suppression morale au premier chef, et contre laquelle serait mal venus à s'inscrire les prétendus économistes qui pouvaient autrefois arguer des quelques millions dont bénéficiait le trésor. Quelques millions, du reste, sont grain de mil par les budgets gros de milliards dont nous sommes maintenant coutumiers.

« Du jeu comme du vin, usons, n'abusons pas, » a dit, s'il m'en souvient bien, un poëte ancien; l'idée ne doit pas plus venir de proscrire les moyens de distraction, parce qu'ils peuvent dégénérer en passion ardente, que d'ordonner, comme l'avait fait un empereur romain, la destruction des vignes, parce que le vin conduit aux plus vils excès : d'où le distique que rapporte Suétone :

Fais arracher les ceps, tu n'empêcheras pas
Qu'on ait assez de vin pour boire à ton trépas.

La tradition chrétienne met au compte de saint Jean l'évangéliste une légende qui pourrait bien avoir été inspirée par la lecture des fabulistes profanes, mais qui n'en est pas moins charmante.

Un jour le bienheureux disciple de Jésus tenant une perdrix, et la caressant avec la main, fut aperçu, disent les *Conférences du Mont Cassin*, par un homme en équipage de chasseur. — Etes-vous, dit-il, cet apôtre Jean dont on parle par tout le monde entier, et dont la réputation m'a fait naître le vif désir de le voir; et si vous l'êtes, pouvez-vous vous divertir à d'aussi frivoles amusements, si disproportionnés à la gloire de votre nom?

— Mon ami, répondit l'Apôtre, que tenez-vous en votre main?

— Un arc.

— D'où vient donc qu'il n'est pas bandé, et comment se fait-il qu'un chasseur habile ne tienne pas ses armes toujours prêtes?

— Parce qu'il ne le faut pas, répartit le chasseur; si l'arc était toujours tendu, quand je voudrais m'en servir, il n'aurait plus assez de force pour lancer avec violence une flèche sur les bêtes des forêts.

— Ne soyez pas surpris, dit l'Apôtre, que notre esprit se relâche quelquefois, car si nous le tenions appliqué il s'affaiblirait par cette contrainte et nous ne pourrions plus nous en servir au moment convenable. »

Ainsi se trouve poétiquement consacré le principe de l'utilité des distractions, alternant avec les occupations sérieuses, principe qui exclut nettement l'excès du travail comme l'excès du relache.

EUG. MULLER.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS. — LE SALON DE 1877.

L'art de devenir grand-père. — Quel titre plus charmant pour ceux qui savent le comprendre, que celui de ce volume de poésie que Victor Hugo vient de dédier à ses deux petits enfants, Georges et Jeanne, ses derniers amours, lien cher et doux qui le rattache à une vie si rudement éprouvée. Ces deux créatures adorées sont le charme de sa vieillesse; aussi comme il leur parle et avec quelle tendresse il peint leurs jeux, leurs passions naissantes, leurs désirs indécis, leurs gros chagrins, leurs rêves et leur sommeil! Que de vers heureux jaillissent du fond du cœur! c'est une divine mélodie. Pour louer une telle œuvre, il n'est qu'un sûr moyen, c'est de la lire, de la relire et d'en citer quelques vers.

LE PAIN SEC.

Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrite en pleine forfaiture,
Je lui glissai dans l'ombre un pot de confiture
Contraire aux lois. — Tous ceux sur qui, dans ma cité,
Repose le salut de la société
S'indignèrent, et Jeanne a dit d'une voix douce:



Turquie d'Europe. — Les bords du Danube.

— Je ne toucherai plus mon nez avec mon pouce;
Je ne me ferai plus griffer par le minet.
— Mais on s'est récrié: — Cette enfant vous connait;
Elle sait à quel point vous êtes faible et lâche,
Elle vous voit toujours rire quand on se fâche,
Pas de gouvernement possible. A chaque instant.
L'ordre est troublé par vous; le pouvoir se détend;
Plus de règle. L'enfant n'a plus rien qui l'arrête;
Vous démolissez tout. — Et j'ai baissé la tête,
Et j'ai dit; — Je n'ai rien à répondre à cela,
J'ai tort. Oui, c'est avec ces indulgences-là
Qu'on a toujours conduit les peuples à leur perte.
Qu'on me mette au pain sec. — Vous le méritez, certes,
On vous y mettra. — Jeanne alors, dans son coin noir,
M'a dit tout bas, levant ses yeux si beaux à voir,
Pleins de l'autorité des douces créatures :
— Eh bien, moi je t'irai porter des confitures.

N'est-ce pas tout simplement adorable? O grand-père, ô grand poëte! que vous dites bien, et que vos petits enfants ont raison d'être charmants! M. Georges a de grands yeux déjà rêveurs. Quant à mademoiselle Jeanne, c'est le mouvement et la

vie; elle se permet, et se permet tous les jours, des mots à faire la fortune d'un chroniqueur. Ils ne sont pas perdus pour tout le monde, un reporter en a ramassé quelques-uns et les a fait imprimer; — il n'y a guère eu jusqu'à ce jour que des dauphins de France pour avoir si jeunes obtenu un tel honneur; — aussi ces jours derniers mademoiselle Jeanne a-t-elle reçu une large enveloppe contenant l'invitation d'un rédacteur en chef de vouloir bien passer à la caisse du journal pour y toucher ses droits d'auteur. C'est commencer de bonne heure. Si nous pouvions vous donner un conseil, mignonne créature, nous vous dirions : pour votre bonheur, soyez une femme d'esprit, mais ne devenez pas une femme auteur. Votre grand-père saura bien vous dire, quand le moment viendra, pourquoi notre longue expérience forme ce vœu pour votre avenir.

***

Nos abonnés ont sous les yeux deux excellentes cartes destinées à leur faciliter l'étude de la guerre qui a si malheureusement éclaté entre la Russie et la Turquie; ils pourront suivre le mouvement des armées. Mais qu'ils me permettent de prévenir une observation qu'ils pourraient être amenés à faire, un geste de mauvaise humeur dont ils ne sauraient se défendre. Dans toutes les cartes qu'ils pourront consulter, à moins qu'elles ne soient sur



Turquie d'Asie. Le Caucase.

une échelle aussi grande que la carte française dite de l'*Etat-major*, il leur arrivera souvent de ne pas trouver la localité où s'est livré un combat, une bataille. Le choc des armées a souvent lieu dans des solitudes, sur un terrain où ne se trouvent que quelques maisons, qu'une ferme, que des ruines depuis longtemps abandonnées; cette ferme, ces ruines, un bouquet de bois, imposent leur nom, inconnu la veille, à une victoire, à une défaite, qui restera éternellement gravée dans l'histoire. Il ne faut donc pas demander à une carte plus qu'elle ne peut donner et la déclarer mauvaise par ce seul fait qu'on n'y lit pas le nom que l'on cherche. Elle est bonne si elle donne le nom et la position exacte des principales localités, des chaînes de montagnes, des cours d'eau et des grandes voies de communication.

Il est encore un faux jugement dont on doit se défendre. On a, en général, une opinion très-erronée sur l'intelligence militaire des chefs qui commandent les troupes du sultan. Un grand nombre d'entre eux ont fait leurs études dans les écoles spéciales de Paris, Berlin, Vienne, Bruxelles, et la manière dont ils ont conduit la guerre de Serbie prouve en faveur de leurs capacités. Ajoutons que l'armée turque compte bon nombre d'officiers étrangers : c'est ainsi que la flotte de la mer Noire est sous les ordres d'Hobart-Pacha, marin anglais très-distingué, dont les bâtiments légers feront assurément tout ce qui dépendra d'eux pour

empêcher les Russes de franchir le Danube.

Mais l'heure de tenter cette opération capitale ne semble point encore venue. Le fleuve roule des masses d'eau énormes, et, par suite de pluies continuelles, ses rives sont devenues de vrais marais où tout s'embourbe. Les Russes sont donc forcés de patienter; ils ont, du reste, toutes les fois qu'il ont voulu attaquer la Turquie rencontré des difficultés de cette nature, et souvent ils ont vu leurs armées décimées par les maladies avant qu'un coup de canon ait été tiré. Aussi, tenir leurs adversaires le plus longtemps possible dans ces conditions insalubres, a-t-il toujours été une des tactiques des Turcs. Un des dessinateurs du *Musée*, qui arrive de là-bas et qui a vu les armées russes, nous a raconté ce qu'elles souffrent sous le déluge qui les inonde, et quels vœux elles forment pour voir le soleil et la chaleur raffermir des terrains défoncés où elles ne peuvent qu'avec des peines infinies faire mouvoir leurs parcs d'artillerie. Le seul avantage obtenu par les Russes jusqu'à ce jour, et il était à peu près prévu, est d'avoir incorporé l'armée roumaine dans leurs rangs. Sur ce point, les forces en présence sont à peu près égales; animées, d'un côté comme de l'autre, par le fanatisme religieux et des inimitiés de race. Les Russes ont pour eux la discipline, une organisation active, prévoyante, le sentiment de leur supériorité; les fils du Coran, des positions meilleures, une sobriété remarquable, l'appui de places fortes dont la prise a toujours coûté très-cher à leurs adversaires, et, enfin, l'énergie qui se puise dans le sol de la patrie que l'on défend.

Voilà où en sont les choses en Europe. En Asie elles sont autres. Là, point de Danube à franchir, une frontière ouverte, presque vague; aussi dès que la déclaration de la guerre a eu lieu, l'Arménie a été envahie, et la forteresse de Kars semble l'objectif des envahisseurs. Cette place, qui n'est qu'à une quinzaine de lieues de la frontière, a toujours opposé une énergique résistance, quelquefois même, après avoir soutenu héroïquement un long siége, elle est parvenue à garder ses murailles et à forcer à la retraite ses adversaires épuisés et décimés. En tous cas, elle ne sera pas prise par un facile coup de main, quoique des chroniqueurs légers aient déjà annoncé son enlèvement. Ces messieurs nous rappellent ce brave abbé qui, le doigt sur une carte, et montrant une rivière, donnait des conseils à Turenne, et lui disait : « J'irais ici, je passerais là. »

« Mais, monsieur l'abbé, votre doigt n'est pas un point, répondit le grand capitaine ».

Si nous en croyons un télégramme — se défier des télégrammes — une rencontre aurait eu lieu près de Batoum, et les Russes, après un combat de huit heures, auraient été forcés de se retirer laissant quatre mille morts sur le terrain. Si cette nouvelle est vraie, elle prouverait que l'aile droite russe se porte sur le littoral de la mer Noire, et que l'armée, pénétrant par là dans le cœur de l'Arménie, laisserait derrière elle les places fortes destinées à la couvrir.

Voilà où en est cette fatale guerre à l'heure où nous écrivons. Nous la déplorons amèrement; puisse-t-elle ne pas s'étendre, ne pas faire la tache d'huile et entraîner l'Europe entière dans un conflit dont les conséquences incalculables désoleraient l'humanité.

A côté de la tragédie, la petite comédie. Non content des soucis que la guerre doit lui donner, voici le sultan qui s'occupe des choses de la toilette. Il paraît que les belles « turquoises », comme on disait au siècle dernier, commençaient à s'émanciper; le vent qui souffle de Paris les rendait folles. Leurs *féredjes*, qui doivent être sombres, se nuançaient des plus vives couleurs, leurs *yachaks*, que le prophète a voulus d'étoffe épaisse, devenaient de l'air tissé; au lieu de l'antique babouche jaune, elles s'emprisonnaient les pieds dans des bottines à hauts talons. Horreur et abomination! par Allah! les choses n'iront point ainsi! Qu'elles reprennent le *féredjas* brun, les *yacheks* que l'œil ne peut pénétrer; qu'elles reprennent leurs traînantes chaussures. Ainsi l'ordonne le chef des croyants. Toute désobéissance sera sévèrement punie. Amende d'abord; — et en cas de récidive? — Dame, en cas de récidive, peut-être un plongeon dans le Bosphore!

Sous le Français il y a encore du Gaulois, sous le Russe du Tartare, sous le Prussien il y a ce que vous savez, mais pour les femmes, le Turc le plus civilisé par la vie parisienne est toujours Turc. On parlait un jour d'une Parisienne un peu légère devant un attaché de l'ambassade ottomane, jeune, charmant, beau valseur. « Que feriez-vous si vous aviez une telle femme. — Je l'emmènerais à Constantinople et je la noierais » répondit-il de la voix la plus tranquille du monde.

Mais en voilà assez, trop peut-être, sur la Turquie, faisons, si vous le voulez bien, notre entrée à l'Exposition de peinture.

***

Le Salon de cette année est-il meilleur que celui de l'année dernière? Sa valeur est assurément moindre, et parmi les causes de cette infériorité il faut nécessairement faire entrer en ligne de compte l'approche de l'Exposition universelle. Les artistes ont gardé pour cette grande lutte leurs meilleures pensées et quelques-uns même des tableaux terminés et dont on parlait déjà dans les ateliers avec les plus grands éloges. Il y a cependant quelques belles toiles aux Champs-Elysées, mais il faut les chercher au milieu de 2,000 médiocrités. On dit cependant que le Jury s'est montré sévère et qu'il n'y a pas eu moins de quatre mille refus. Aussi n'avons-nous pas été étonné de voir revenir sur l'eau la fameuse question de l'exposition libre, sans jury quelconque et prêtant ses murailles et ses salles à tout ce qui se présenterait. La théorie, vous l'entendez d'ici, elle est d'une simplicité parfaite, et elle s'arme des injustices du passé, des génies repoussés, des écoles méconnues, etc., mais dans la pratique voyez où les choses iraient. Quatre mille ont été refusés, deux mille ont été reçus, nous voici au chiffre de six mille, et notez, je vous prie, que chaque artiste n'a pu envoyer que deux tableaux. Eh bien, avec le régime de la liberté pensez-vous que j'exagère en portant au double les travaux exposés? Nous voilà à douze

mille et certainement je ne dis pas assez, mais il n'y a pas de rapin, de barbouilleur en bâtiments, de petite fille, de petites écoles à Paris, en province, qui ne voudra avoir l'honneur de dire : « Moi aussi, je suis allé à Corinthe ». Alors qu'arriverait-il? les vrais artistes se réuniraient, feraient une exposition particulière qui tuerait l'autre... Nous avons vu une exposition libre. Foin! que l'on ne nous parle plus de ce progrès, quoique je sois tout prêt à reconnaître que l'on devrait supprimer à certains artistes le droit d'être admis sans examen préalable et que les juges ne sont pas toujours justes dans leur refus.

Le droit des *exempts* ne saurait, en vérité, se défendre lorsque l'on voit, ce qu'en vertu de l'immunité dont ils jouissent, quelques-uns d'entre eux ont exposé. Que dire des œuvres de M. Balze, de Schopin, de Hurst, de Maissiat, de Picou et de tant d'autres qui doivent me remercier de ne pas les nommer? Quelle drôle d'idée que celle des exemptions! Vous figurez-vous un auteur dramatique, un romancier, disant à un directeur de théâtre, à un éditeur : il y a quelque vingt ans, j'ai fait une pièce, j'ai écrit un livre, qui a eu quelque succès, donc sans examen vous devez jouer ma pièce, publier mon livre!

Nous ne sommes pas au Salon pour discuter, mais pour voir, et permettez-nous de vous guider et de vous conduire. Je vous mène d'abord à l'*Etat-major autrichien devant le corps de Marceau.* C'est le tableau capital de l'Exposition. Commençons par remercier l'auteur de cet hommage rendu à une des plus pures de nos gloires, à ce général en chef de vingt-six ans tombé sur le champ de bataille et pleuré par ses ennemis. La scène est touchante; le jeune héros, couvert de son vêtement militaire, est étendu sur un lit. A son chevet, est assis le vieux général autrichien Kray, qui cache dans ses mains son visage désolé. De l'autre côté du lit défile l'État-major allemand, les fronts découverts. Rien de mieux rendu que l'expression des têtes; la disposition des groupes est excellente. Pourquoi, cependant, ce tableau a-t-il quelque chose de gauche, de réserré et d'étroit au premier regard? C'est que le lieu de la scène semble trop petit pour la contenir, et que le paravant jaune placé derrière le lit fait un mauvais effet. Je m'imagine que M. J.-P. Laurens aura eu une gravure du temps, et qu'il aura voulu rester fidèle à l'histoire. Il a eu tort, ces scènes héroïques ne perdent point de leur caractère à être traitées plus librement.

Le matin du 10 *thermidor an* II de M. L. Melingue, par sa disposition générale, rappelle le tableau de Laurens. Robespierre, blessé, a été rapporté de l'Hôtel de Ville dans une des salles de la Convention et jeté sur une table; les Conventionnels, ses ennemis et ses amis de la veille, sont venus le voir, il semble cruellement souffrir de la balle qui lui a brisé la mâchoire; ses yeux suivent les mouvements des hommes qu'une avide et horrible curiosité presse autour de lui. Nous n'aimons guère l'expression que le peintre a donnée aux têtes, et quant à celle de Robespierre, par une grave faute de dessin, elle n'est déjà plus sur ses épaules. N'importe, le tableau de M. Mélingue a de très-grandes qualités.

Nous devons à M. Bonnat un excellent *Portrait de M. Thiers*; il vit, il est parlant, et peint de main de maître. Il était impossible de mieux rendre un difficile modèle. C'est un portrait vraiment historique, il restera, et certainement il est réservé aux honneurs de la gravure.

Le public se presse autour du *Portrait d'Alexandre Dumas* fils par Meissonier. C'est une œuvre très précieuse par le fini du travail, par le mérite de la ressemblance; c'est encore une toile qui restera, quoiqu'elle ne rende que très-imparfaitement l'expression de visage du célèbre auteur. Le *Portrait du général C.*, par M. Baudry, est une belle toile, mais elle n'ajoutera rien à la réputation de l'artiste; nous aimons mieux son *Portrait de Mlle H.* Ce que nous n'aimons pas du tout, ce sont les deux portraits que M. Carolus Duran a exposés. M. Paul Dubois, qui tient à être peintre aussi distingué que sculpteur éminent, a eu meilleure fortune. Ses deux portraits ont de grandes qualités. Bons portraits aussi que ceux de M. A. Laroche. Bon portrait que celui de Mlle Noémie Guillaume, peinture saine et d'une touche toute virile. Mais quittons un instant les portraits.

Nous voici en face du *Salut aux blessés* de M. Detaille. La scène est bien disposée, les figures touchées avec une finesse qui n'ôte rien à la largeur de l'exécution, excellent ton général, les personnages se détachent heureusement, et sont bien à leur plan. Le *Salut aux blessés* est une des meilleures toiles du Salon. M. Detaille gagne en talent à chaque Exposition. Il a bien voulu nous permettre de reproduire son tableau; les abonnés du *Musée* le remercient avec nous.

Il est un autre artiste devant lequel nous voulons nous arrêter quelques instants, et qui commence, enfin, à toucher à la réputation qu'il mérite. Il y est arrivé sans l'appui de personne, petit à petit, par l'étude et la grâce toujours un peu mélancolique de son pinceau; sa couleur ne fait pas de tapage, mais sa composition attire, elle retient et fait rêver. C'est de M. Feyen-Perrin que nous voulons parler. Dans votre promenade à l'Exposition, certainement vous vous arrêterez devant son tableau *la Parisienne à Cancale*. Le sujet est bien simple, c'est une jeune femme debout, regardant la mer, mais quel parti poétique l'artiste a su tirer de cette donnée en apparence si pauvre? Voulez-vous voir mieux encore? Allez dans la salle des aquarelles, vous y trouverez un adorable pastel, « une fille de la mer » de grandeur naturelle, d'une exquise poésie. Heureux qui possédera cette *fleur de mer?* Ajoutons que le peintre a exposé un portrait qui a pris rang parmi les meilleurs. M. Feyen-Perrin est un homme arrivé, très-arrivé.

Je dois confesser que je n'ai qu'une admiration modérée pour le tableau de Henner. Cette *Tête de Saint-Jean-Baptiste* dans un plat ne me dit rien, elle est très-bien peinte, mais assurément ce beau visage n'a jamais appartenu au mangeur de sauterelles. Vous ne pouvez pas me donner son portrait, mais donnez-moi au moins une image dans laquelle je puisse retrouver le caractère du personnage.

Quant à M. Toudouze, on rirait de bon cœur si on ne demeurait attristé devant son grand tableau — trop grand, hélas! et trop cruellement bien placé

— *la femme de Loth.* Il a voulu être original en traitant un sujet cent fois traité déjà par des maîtres, et il a fait une grosse école. Dans cette toile, rien n'est bon, ni la composition, ni les personnages mal agencés, mal empaquetés, ni le bloc de sel qui représente madame Loth comme Eve trop curieuse. C'est assurément une des choses les plus ridicules que nous ayons jamais vues en peinture.

M. Bouguereau a exposé deux toiles *la Vierge consolatrice, la Jeunesse et l'Amour.* L'artiste se plaît ainsi à montrer la souplesse d'un talent incontestable; son pinceau est habile, sa couleur agréable, trop agréable peut-être; ses toiles laissent peu de place à la critique, mais il y manque ce je ne sais quoi de hardi, d'imprévu, de trouvé, qui attire la foule et retient les connaisseurs.

Nous sommes loin de médire du *Saint-Sébastien et de l'empereur Hercule* de M. G. R. Boulanger: la scène, toute mélodramatique qu'elle soit, reste dans les conditions de la peinture. Le lieu de cette scène étrange est bien disposé, les personnages ont l'expression de terreur qu'ils doivent avoir, et le martyr, sorti de la tombe pour annoncer à l'empereur l'approche des vengeances divines, est bien la figure mystérieuse et terrible, vêtue de lumière, d'un envoyé du Très-Haut. Il y a aussi du mérite, un effet, sinon toujours heureux du moins courageusement cherché, dans la *Légende de Saint François d'Assise* d'Eugène Delacroix, *le Bon Samaritain* de M. Dupain, le *Sylla* faisant la veille de sa mort étrangler le préteur Gravius, les *Rois mages* de Bréham, le *Jésus réveillé par la tempête* d'Aublet, l'*Inondation dans la banlieue de Toulouse* de Roll. — *Un dîner chez Molière,* de G. Mélingue, le *Prisonnier en fuite,* de Luminais, *les Funérailles de Charles le Bon, comte de Flandres, à Bruges,* par Van Beers.



Le Salut aux blessés, tableau de Ed. Detaille.

Toutes ces toiles sont d'incontestables qualités; ce sont déjà plus que des promesses. Il y aurait également une grande injustice de notre part à ne point parler d'un dessinateur émérite bien connu des lecteurs du *Musée.* Après avoir exposé plusieurs tableaux de scènes rustiques, M. Lix s'est laissé tenter par la peinture sacrée; il a peint le martyre de *Sainte Marguerite.* A vrai dire nous ne pensons pas que ce soit la sainteté du sujet qui l'ait attiré; il a cherché à faire de la peinture de caractère et de nu, de montrer qu'il possède parfaitement la connaissance de la charpente humaine et qu'il est capable d'aborder les plus graves sujets. Pour nous, cette démonstration n'avait pas besoin d'être faite, et malgré le succès de *Marguerite,* succès très-légitime d'ailleurs, nous pensons que M. Lix a plus de saveur, plus d'originalité lorsqu'il peint la *Cueillette des Violettes* ou ces belles et fortes filles de l'Alsace si vivantes et si rieuses sous son pinceau. Il nous semble que là il est mieux chez lui, plus libre de se montrer avec ses fines et vigoureuses qualités.

P. S. Le Jury vient de décerner ses trois principales récompenses. M. J. Laurens, auteur du *Marceau* et M. Chapu,— *Statue de Berryer* et *la Pensée* — ont obtenu les deux médailles d'honneur. Le prix du Salon a été accordé à la statue de *Sarpédon* de M. Peinte.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

GÉOGRAPHIE

LES BULGARES



Les Bulgares fuyant l'invasion, dessin de Boutet.

Cette scène si habilement dessinée, il n'est pas un Parisien qui n'en comprenne la tristesse et l'horreur. Nous aussi, nous avons vu les populations fuyant l'approche de la guerre et venant se réfugier à Paris, traînant après elles leur pauvre mobilier. Ceux qui ont été témoins de cet affreux spectacle n'oublieront jamais cette longue file de voitures de toute espèce traînées par des chevaux, des bœufs, des hommes; les femmes, d'une main, poussant à la roue, de l'autre

soutenant les pas de leurs petits enfants. Ces malheureux franchissaient les chemins couverts de nos bastions, les portes de notre enceinte, sans savoir où, le soir, ils reposeraient leur tête, où ils pourraient abriter le berceau de leurs enfants et leurs meubles, derniers débris de toute leur fortune. Nous étions bien éprouvés nous-mêmes, notre détresse était bien grande, l'avenir bien sombre; cependant la pitié s'éveilla dans les cœurs, toutes les maisons s'ouvrirent avec un sentiment fraternel admirable, et nous partageâmes, à part égale, notre dernier morceau de pain avec eux.

Ce qui s'est passé en France dans une année funeste se passe, à cette heure, en Bulgarie.

Pauvre Bulgarie!.. Il est des terres vraiment malheureuses; ce sont celles qui, par leur position géographique, se trouvent inévitablement destinées à devenir le théâtre de la guerre. C'est la condition dans laquelle, pendant des siècles, se sont vus la Belgique, les bords de la Meuse et du Rhin, champs de bataille forcés sur lesquels se sont heurtés et où se heurteront encore toutes les armées de l'Europe. A la même destinée est soumise la Bulgarie, par cela seul que, pour aller du Danube à Constantinople, le chemin le plus direct traverse ses solitudes, ses champs et ses villes. En consultant la petite carte de Turquie d'Europe que nous leur avons envoyée, nos abonnés pourront facilement le reconnaître.

La Bulgarie, la *Mœsia inferior* des anciens, est, au nord, bornée par la Valachie ou plutôt par le Danube; à l'ouest, par la Serbie dont elle est séparée par la rivière le Timok; au sud, par la chaîne de montagnes des Balkans; à l'est, par la mer Noire. Dans son angle supérieur nord, une partie de son territoire coupée par les diverses bouches du Danube forme une presqu'île qui s'appelle la Dobrutcha. Cette terre a laissé de cruelles souvenirs à la France. Avant la bataille de l'Alma et le siége de Sébastopol, notre armée faillit y être, tout entière, dévorée par le choléra. L'industrie principale de cette contrée est l'élevage des chevaux; elle fournit une race très-estimée en Turquie par sa légèreté à la course, sa résistance à la fatigue et sa sobriété.

La Bulgarie, en vins, en céréales, est une des provinces les plus fertiles de l'empire; elle produirait cent fois ce qu'elle produit si la population, plus laborieuse, plus douce, n'était perpétuellement victime de l'administration brutale et maladroite des Turcs. Les Bulgares ne sont plus ce qu'ils se montrèrent au moyen âge, des barbares sans frein dont les hordes sauvages saccagèrent plusieurs fois l'Europe occidentale. Ces vilaines gens sont devenues un peuple doux, tranquille, qui professe la religion chrétienne du rit grec. Ils cultivent la terre et élèvent de nombreux troupeaux de bœufs et de moutons qui, transportés par mer, alimentent le marché de Constantinople. Ils se livrent peu à l'industrie, non que l'aptitude leur manque, mais la sécurité, sans laquelle nul établissement industriel n'est possible. Cependant on rencontre en Bulgarie une spécialité de travaux d'art que l'on ne trouve nulle part ailleurs aussi parfaite; nous voulons parler des ouvrages en filigrane d'argent que les ouvriers bulgares exécutent avec une adresse et un goût merveilleux.

Parmi ce peuple se sont glissés des Grecs, des Bosniaques, des métis de diverses races. Les Turcs, les maîtres du pays, habitent généralement les villes; ils y sont là comme des aigles dans leur aire; quand ils en sortent, ce n'est que pour rançonner les cultivateurs, et quelquefois les soumettre à des supplices atroces. Les principales villes de la Bulgarie sont Silistrie, Varna, Schumla, Sistova, Routschouk, Widdin. Ces cités fortifiées ont toujours fait éprouver des pertes considérables aux armées russes, le Turc étant un des meilleurs soldats qui soit au monde, lorsqu'il s'agit de défendre un rempart.

Les prêtres bulgares sont en général peu instruits; ils haïssent avec raison les Turcs; « mais, dit M. Blanqui, ils se défient également de Rome et de Saint-Pétersbourg ». L'Église grecque de Turquie veut, avant tout et par-dessus tout, rester indépendante. Les Bulgares éclairés ne se verraient pas sans terreur aux mains des Russes, qui sacrifieraient leur patrie à la prospérité d'Odessa, et dont la domination, à beaucoup d'égards, leur serait insupportable. Le Turc, quoi qu'on en dise, et à ce sujet nous en avons, il y a quelques années, reçu le témoignage du frère Charles, du couvent du Mont-Carmel, le Turc est tolérant par nature; malheureusement il diffère en tout du Bulgare.

« Le Turc, a écrit M. Blanqui, que nous aimons à citer, fume, prise, se baigne et se repose; il commande, il est armé. Le Bulgare laboure, travaille, obéit, et ne porte des armes qu'en voyage. Le Turc est polygame, le chrétien n'a qu'une épouse. Le paysan bulgare, par la forme de ses vêtements, ressemble à un magistrat; le citadin turc ressemble à un flibustier par sa ceinture garnie de pistolets et de poignards. Les femmes turques, toujours voilées, apprennent et répandent la corruption dans les bazars. Les femmes chrétiennes marchent la face découverte, et donnent l'exemple de toutes les vertus. »

Ajoutons qu'elles sont fort belles quand la misère ne les a pas flétries. L'antagonisme est donc complet.

Le paysan bulgare habite dans des huttes en branchages tressés, recouvertes de boue, ou se creuse des espèces de terriers. Au centre de ces habitations est le foyer, sur lequel bout un chaudron contenant un mets sans nom. La fumée sort comme elle peut et par où elle peut. Le principal port du pays est Varna, fréquenté par les marines étrangères qui y viennent chercher du blé et d'autres céréales, à la grande colère d'Odessa qui voudrait avoir le monopole de ces exportations. Vu de la mer, Varna, avec ses fortifications assez bien entretenues, avec sa jetée, ses flèches de minarets, ses toits rouges, le mouvement de sa rade, fait l'effet d'une grande ville; mais, dès qu'on est descendu à terre, on se trouve, comme à Widdin, comme à Silistrie, au milieu d'un étang de boue qui achève de pourrir dans des rues étroites et des impasses infectes.

Adressez-vous à ce sujet quelques observations? Pour constante réponse, vous entendez ces mots : « On s'habitue à tout. »

C'est sur ce terrain riche et pauvre tout ensemble, autour des forteresses que nous venons de nommer,

que s'engageront les premiers combats sérieux dès que les Russes seront parvenus à franchir le Danube. Les envahisseurs auront alors en face d'eux l'armée ennemie appuyée sur des places fortes solides, sur leur droite une flotte redoutable, derrière eux un large fleuve. S'ils éprouvaient un échec dans ces conditions, il deviendrait facilement un désastre. Les Russes le sentent bien, c'est ce qui explique la lenteur de leurs mouvements. Ils veulent avoir toutes leurs forces réunies pour pouvoir d'un coup inonder la province. Pauvres Bulgares !

Quand ils se sont soulevés, et c'est arrivé souvent, ce n'est point parce qu'ils désiraient se placer sous la domination des Slaves du Nord ; ils savent qu'eux aussi ont le joug dur ; ils ne s'armaient que dans un accès de désespoir, poussés à bout par la rapacité et la cruauté des pachas que la Porte leur impose. La fin de ces révoltes a toujours amené sur leur tête des calamités effroyables dont l'Europe s'est justement émue ; elle sait que de sang a été versé, que d'horreurs ont été commises par les bachi-bouzouks, troupe indisciplinée et féroce.

L'intervention armée de la Russie permet-elle d'espérer que les Bulgares jouiront d'un sort meilleur ? c'est ce que l'avenir nous apprendra. Mais, en attendant un jour plus heureux, ils fuient sans trop savoir s'ils ont plus à redouter la lance du Cosaque que le sabre du Turc.

Smith.

NOUVELLES

LE BOIS DE LA SOUFRIÈRE (1)

IX

Le jour de l'audience arriva. Depuis plus de quinze jours, on ne parlait que de ce procès dans toute la ville de Saint-Pierre. On discutait, on se passionnait, on s'intéressait à cette enfant qu'une mère adoptive voulait garder, qu'un père faux ou vrai réclamait. C'était comme une édition revue et corrigée de l'histoire des deux plaideuses se disputant un enfant, devant le roi Salomon. Il s'agissait de savoir si le jugement du tribunal serait aussi fantaisiste, et en même temps aussi ingénieux que celui de Salomon.

Ce procès avait pris des proportions d'autant plus grandes que l'on en avait fait une affaire de parti. Toute la ville était divisée en deux camps, le camp des blancs, le camp des noirs, un véritable jeu de dames. Les blancs soutenaient M. de Tercel qui accusait Jupiter d'une odieuse vengeance, car rien ne leur paraissait plus vraisemblable que la vengeance d'un nègre ; n'avaient-ils pas, pour la plupart, de sanglants souvenirs dans les annales de leurs familles et dans l'histoire des noirs égorgeurs de Saint-Domingue? L'éloignement instinctif du blanc pour le nègre n'est pas seulement une question de peau : les créoles se montreraient plus fraternels pour ces peaux noires, s'ils ne croyaient y voir encore les traces du sang de leurs aïeux.

Les nègres, au contraire, étaient révoltés de l'accusation portée contre Jupiter et soutenaient leur frère noir. Puis venaient ensuite les négrophiles, qui, à l'imitation des Auvergnats, connus pour n'être ni hommes ni femmes, ne sont ni blancs ni noirs, ou plutôt sont blancs de visage et noirs de conviction.

Donc, le jour de l'audience, une foule empressée, partie de tous les coins de la ville, encombrait la rue de l'Impératrice, où se trouve le palais de justice. On se pressait, on se coudoyait, on entrait tumultueusement dans la salle du tribunal civil, où les débats devaient avoir lieu. Les colons avaient laissé toutes leurs occupations, pour y assister ; les belles créoles s'étaient décidées à quitter leurs chères robes de chambre, si favorables à leur nonchalance ; elles s'étaient parées, serrées, ajustées comme pour ce qu'elles appellent les visites en grand corset, et elles étaient accourues au palais de justice. Mais le groupe le plus nombreux était assurément celui des nègres et des gens de couleur. Pressés les uns contre les autres, le cou tendu, les yeux étincelants, ils tournaient vers le tribunal leurs visages de toutes les teintes et débordaient jusque dans la rue.

Enfin les juges vinrent solennellement prendre place, et l'audience s'ouvrit.

Le juge rapporteur commença par lire l'enquête, et la conclusion n'en fut pas favorable à M. de Tercel, car, malgré tous ses efforts et toute sa conviction, il n'était pas parvenu à fournir des preuves assez évidentes de l'identité de Rosélis et d'Isilda. D'ailleurs le parent de l'oncle Vernand, qui devait hériter de ses biens à défaut de Rosélis, avait accumulé toutes les chicanes, influencé les témoignages, pour faire croire que cette résurrection de l'enfant n'était qu'un rêve ou une imposture que M. de Tercel invoquait pour jouir de l'héritage.

Ce rapport était un premier échec pour le malheureux père ; mais, malgré ce fâcheux début, la partie n'était pas perdue.

On appela Charly de Tercel, et sa figure sympathique, sa suprême distinction, son expression loyale et franche, firent courir dans la foule un murmure favorable.

Le président l'interrogea sur les motifs qui le portaient à croire que la petite fille trouvée dans la forêt par madame de Beaumanguier, était bien celle qu'il avait perdue et qu'il avait crue morte.

Charly de Tercel mit dans toutes ses réponses une conviction si ardente, un instinct paternel si profond, son émotion fut si grande et si réelle, il fit si bien jaillir aux yeux de tous cette lumière du cœur qui l'éclairait, que plus d'une femme

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

porta son mouchoir à ses yeux. Malgré le silence solennel imposé aux auditeurs, on distinguait des voix basses et attendries qui murmuraient :

— C'est le père!... C'est bien le père!

Mais quand M. de Tercel revint à sa place, on appela madame de Beaumanguier.

Elle s'avança devant le tribunal, armée de cette beauté qui gagne plus de causes que les avocats. Il y avait tant de charme et tant d'aimant dans toute sa gracieuse personne, tant de séduction jusque dans sa douleur, que l'on ne put réprimer, à sa vue, un cri d'admiration, et que l'huissier fut obligé de crier :

— Silence, messieurs!

On assure que le président lui-même eut, en la voyant, un petit éblouissement, qu'il cacha bien vite sous ses lunettes. Sans avoir précisément un bandeau, comme Thémis, sa patronne, un président ne doit pas cependant se laisser influencer par la beauté et doit conserver l'impartialité des yeux.

Il se remit à l'instant, prit le ton froid et impassible qu'exigeait la circonstance et interrogea la belle Onélie.

Elle prit la parole devant un auditoire qui l'écoutait attentif et haletant. Elle raconta d'une voix émue, où l'on sentait le frémissement de son cœur, l'histoire de l'enfant abandonnée, qu'elle avait trouvée dans la forêt. A travers ses plus simples paroles, on voyait son idolâtrie pour cette enfant qui avait grandi près d'elle, et qui était vraiment sa fille par droit de tendresse et de dévouement.

— Mon Isilda, disait-elle, ne m'appartient pas par les liens du sang, mais par tous les liens du cœur, qui nous enchaînent l'une à l'autre, car elle m'aime bien aussi, mon Isilda.

Et chaque fois qu'elle disait : « Mon Isilda ! » elle ne prononçait pas le nom, elle le caressait.

— Cependant, continua-t-elle en étouffant ses sanglots, malgré mon désespoir, malgré les déchirements de notre séparation, je suis prête, s'il le faut, à rendre cette enfant à son père... mais rien ne me prouve que ce père soit M. de Tercel.

— C'est vrai !... c'est vrai, rien ne le prouve, murmura l'auditoire, qui un instant auparavant semblait se prononcer pour M. de Tercel. Mais rien n'est mobile comme la foule ; elle est toujours prête à écouter le dernier venu, ou plutôt la dernière venue, quand elle est belle et touchante comme l'était Onélie.

Quand elle retourna s'asseoir, bien des regards humides l'accompagnèrent, et dans toute la salle il y eut une pluie de larmes.

Les deux parties étaient entendues ; le président donna la parole aux avocats.

Charly de Tercel frémissait et n'avait plus d'espoir que dans l'éloquence de l'avocat chargé de soutenir sa cause.

Malheureusement cette éloquence n'était pas celle de Démosthène ou de M. Chaix d'Est-Ange ; elle était froide et sèche, tout en observant fort bien toutes les règles tracées, depuis l'exorde jusqu'à la péroraison : elle suivait très-convenablement les grandes routes banales, mais elle ignorait complétement les petits chemins du cœur.

Or le public commença par écouter froidement, puis bientôt chacun pensa à ses affaires, puis enfin on bâilla, et, si le silence est la leçon des rois, le bâillement est la leçon des orateurs.

La parole fut donnée ensuite à l'avocat d'Onélie de Beaumanguier.

Celui-ci était un fin renard, qui connaissait toutes les ruses du métier. Personne ne savait plus habilement que lui faire la démolition de la partie adverse et profiter des moindres circonstances favorables. Il commença par s'emparer de l'attendrissement provoqué par les réponses d'Onélie.

— Nous ne sommes qu'une faible femme, dit-il, malgré sa figure virile, où s'obstinait à pousser une barbe épaisse, qui orne rarement le menton de l'avocat. Nous ne sommes qu'une faible femme, et cependant, avec l'énergie de notre cœur, nous trouvons la force de défendre une enfant adorée et de lutter contre l'imposteur qui veut nous l'enlever.

A ces mots, Charly se leva indigné, mais l'huissier le fit rasseoir : il est convenu qu'à l'occasion un avocat peut avoir le droit d'impolitesse.

On ne bâillait plus, on écoutait. L'avocat raconta l'histoire de l'oncle voyageur et de son héritage, qui commençait déjà à préoccuper les curieux de Saint-Pierre.

— Une jeune fille, dit-il, hérite d'un grand oncle qui lui laisse quarante mille livres de rentes ; mais cet oncle prévoyant a pris soin d'insérer dans son testament cette petite clause, qui ne manque pas d'originalité, et que je cite textuellement :

« Si Rosélis de Tercel est morte avant moi, je lègue toute ma fortune à M. Varneley, mon petit-cousin, dont je ne me soucie guère, mais que je préfère à M. de Tercel, père de Rosélis. »

Ceci, messieurs, n'est poli ni pour le petit-cousin, ni pour M. de Tercel, mais notre adversaire se serait aisément consolé de cette incivilité, si sa fille eût vécu et eût pris possession de l'héritage. On sait qu'en pareille circonstance le père d'un enfant mineur administre la fortune, a le droit de jouir des revenus, de les dépenser ou de les placer à son profit. Il ne doit compte que du capital au moment de la majorité ou du mariage de son enfant. Mais si Rosélis de Tercel avait renoncé à se marier et n'avait pas quitté le toit paternel, tout naturellement les biens seraient restés en commun, le père aurait continué à en être l'administrateur et en aurait joui avec sa fille, pendant toute sa vie.

Malheureusement pour notre adversaire, son enfant a disparu depuis longtemps et doit être morte, selon toutes les probabilités, bien avant le décès du testateur. Mais il ne veut pas croire à cette mort qui lui fait perdre la jouissance d'un pareil héritage : il lui faut à tout prix retrouver cette enfant, il a besoin d'elle pour tendre le filet et pêcher la fortune. Dix ans après la disparition de son enfant, le hasard lui fait rencontrer une femme qui, à l'époque où il a perdu sa fille, a trouvé une enfant du même âge, abandonnée dans une forêt.

Il fait adroitement parler cette jeune mère adoptive, s'empare de toutes les circonstances de cette touchante histoire, se les approprie, ouvre les bras pour embrasser l'enfant, ou plutôt la fortune, et dit à la jeune fille : « Je suis ton père ! » Mais il faut le prouver, messieurs ! La jeune fille, qui n'avait pas trois ans quand on l'a perdue, ne peut

avoir aucun souvenir; mais, comme l'enquête vient de nous l'apprendre, les nègres de l'habitation que l'on a pu retrouver assurent que l'enfant, au lieu d'être abandonnée dans une forêt, a dû tomber dans une rivière, au bord de laquelle elle jouait encore le jour de sa disparition.

A ce moment, l'avocat, qui était un peu négrophile, jeta un regard sur les nègres et les gens de couleur, qui étaient en grande majorité dans l'auditoire, et lança le petit speech suivant, pour faire un peu de popularité noire.

— Ce qui nous révolte, ajouta-t-il, c'est l'odieuse accusation portée par notre adversaire contre un de ces nègres les plus dévoués, l'infortuné Jupiter. Après avoir tué, involontairement il est vrai, le fils de ce malheureux, dans une partie de chasse, Charly de Tercel suppose le nègre capable d'atroces représailles : il l'accuse d'avoir enlevé sa fille et de l'avoir abandonnée dans la forêt. Il en donne surtout pour preuve la disparition de Jupiter, qui eut lieu le même jour que celle de l'enfant. Mais si le malheureux nègre, qui adorait son fils, a disparu



Le triomphe de Jupiter, dessin de F. Lix.

tout à coup, n'est-ce pas plutôt pour se tuer, dans un accès de désespoir. D'après tous les témoignages, loin de montrer de l'aversion pour la petite créole, Jupiter l'entourait de soins, même après le meurtre de son fils : on le voyait toujours prêt à la bercer dans son hamac, à lui choisir les fruits, les bananes qu'elle aimait. Que dites-vous, messieurs, de cette horrible accusation ? N'est-ce pas toujours cette haine du blanc qui poursuit le nègre et le suppose capable de toutes les vengeances ?

— Oui!... oui!... crièrent les gens de couleur.

— Les signes d'approbation ou d'improbation sont expressément défendus, dit le président.

— Quant à nous, continua l'avocat, nous serons toujours prêt à défendre ces innocentes victimes dont on faisait autrefois des esclaves, dont on veut faire aujourd'hui des parias : si nous n'avons pas avec eux la fraternité de la peau, nous avons celle du cœur.

— Bravo ! bravo ! cria toute la tribu des nègres et des gens de couleur.

— Huissier, faites faire silence, dit le président, qui fut bien cinq minutes avant de pouvoir dire que l'audience était levée et le jugement remis à huitaine.

M. de Tercel rejoignit son avocat en toute hâte et lui dit avec anxiété :

— Eh bien, me rendra-t-on ma fille ?

L'avocat, les sourcils contractés, la tête basse,

mécontent de sa défaite et du succès de son rival, lui répondit avec humeur :

— Ne l'espérez pas. Du moment où les négrophiles s'en mêlent et où l'on fait de cette affaire une question de parti, notre cause est perdue.

— Que dites-vous? grand Dieu! s'écria Charly.

Il sortit du palais, désespéré, éperdu.

Il marchait avec égarement, le front brûlant, le cœur bouleversé, lorsqu'il vit venir à lui Roland.

— Ah! vous voilà, mon ami, dit Roland en courant au-devant de lui. Je sors de l'audience et je vous cherchais...

— J'ai le désespoir dans l'âme! s'écria Charly.

— Mais il ne faut pas vous décourager ainsi, dit Roland, le jugement n'est pas encore prononcé; on vous rendra votre chère enfant, car enfin vous comprenez que, malgré toute la grâce de madame de Beaumanguier, tous mes vœux sont pour vous : elle a les droits de la beauté, mais vous avez ceux d'une ancienne amitié.

— Mon avocat vient de me le dire lui-même, reprit Charly, ma cause est perdue!... Mon Dieu! mon Dieu! retrouver son enfant après l'avoir pleurée pendant dix ans et se la voir impitoyablement refuser, de par la loi. Mais les hommes n'ont pas le droit de renier mon droit de père, un droit divin celui-là! Oh! si vous pouviez vous imaginer ce que j'éprouve!... c'est de la douleur et c'est de la rage : avoir la certitude que cette enfant est à moi, être éclairé jusqu'au fond de l'âme des clartés de la vérité, et ce flambeau que j'ai dans le cœur, ne pouvoir le donner à mes juges pour les éclairer comme moi!... Oh! c'est affreux!

— Mais enfin, répondit Roland, qui se sentait ému de cette douleur, ne pouvez-vous profiter de cette remise à huitaine pour trouver quelque nouvelle preuve, quelque nouveau témoin?

— Des témoins! s'écria Charly, avec une explosion de fureur, un seul peut tout savoir; c'est celui qui a tout vu, parce qu'il a commis le crime : c'est l'odieux Jupiter! Oh! si jamais je le retrouvais, je le forcerais bien à parler! Il voudrait tout nier, sans nul doute; mais il me semble que je lui serrerais la gorge jusqu'à faire jaillir les aveux de sa bouche.

Roland fit tous ses efforts pour lui donner du courage et de l'espoir, et le quitta sans avoir pu réussir à le calmer.

En passant dans la Grande-Rue, Roland aperçut un superbe nègre qui flânait devant les magasins et venait de faire quelques emplettes chez les *Petits-Blancs*; c'est ainsi qu'aux Antilles on désigne les petits marchands. On les distingue ainsi de la classe plus élevée des autres créoles, propriétaires d'habitations et gens du monde, qu'on appelle simplement les Blancs.

— Ah! c'est toi, Androclès! dit Roland; cela se trouve bien : je vais faire quelques visites, tu vas me suivre.

Androclès était son nègre, car lui aussi avait voulu avoir son nègre, pour se donner un genre créole. Il aimait à se montrer suivi d'Androclès, comme d'un page noir.

Il traversa donc la ville avec Androclès sur ses talons.

— Vous avez là un bien beau nègre! lui dit un créole avec lequel il avait fait récemment connaissance. J'en ai rarement vu d'aussi grand et d'aussi vigoureux.

— N'est-ce pas? dit Roland : comme mes moyens ne me permettent pas d'avoir deux nègres, j'en ai pris un qui en représente deux.

Il continua sa route, très-fier d'être vu avec son nègre.

Pendant quelque temps, Androclès le suivit docilement; mais tout à coup il partit comme un trait, pour courir après un autre nègre, qu'il venait d'apercevoir au bout de la rue.

A son tour, Roland voulut prendre son élan pour le rattraper; mais un de ses nouveaux amis de la Martinique l'aborda, le retint au passage et lui dit :

— Où courez-vous donc ainsi?

— Je cours après mon nègre, répondit Roland.

— Ah! vous avez un nègre.

— Mais oui, j'ai un nègre, que j'ai pris spécialement pour me suivre.

— Il me semble pourtant que c'est vous qui le suivez, puisque vous courez après lui.

— Ah! vous comprenez, dit Roland, qu'il faut bien se résigner à ces choses-là, à présent que les nègres sont émancipés. Il vient de partir comme l'éclair; je ne sais quelle mouche le pique... ou plutôt quel maringouin le pique, c'est plus local. Je cours après lui.

— Courir par une pareille chaleur!... On voit bien que vous n'êtes pas créole.

— Ah! c'est juste! dit Roland : je marche après lui... cela aura plus de couleur locale.

Pendant que Roland causait ainsi, Androclès avait rejoint le nègre, qui marchait sans l'apercevoir.

X

— Comment, Jupiter, s'écria Androclès, tu ne reconnais pas les amis?

Jupiter, car c'était bien lui, releva la tête et le regarda.

Au lieu de s'enfuir à la Dominique, selon la tradition des coquins de son espèce, Jupiter avait choisi la Martinique; mais ne jugeant pas prudent de séjourner dans une ville, il s'était mis au service d'un colon dont l'habitation, perdue dans les savanes, se trouvait au milieu d'une solitude absolue.

— Oh! oui, je reconnais Androclès, répondit Jupiter. Nous avons servi ensemble l'année passée, chez le même maître, dans une habitation isolée, à deux lieues de Saint-Pierre. Tu t'es fait chasser pour avoir volé une montre. Tu vois bien que je te reconnais.

— Oh! reprit Androclès, j'ai volé pour donner à missié un motif pour renvoyer moi. L'habitation être triste et Androclès s'ennuyer à la campagne. Est-ce que tu es toujours là?

— Toujours. J'aime la solitude, répondit Jupiter, qui avait ses raisons pour cela.

— Ah! ça, c'est bien vrai! répondit Androclès. Tu vivrais dans une forêt vierge?

Jupiter tressaillit, Androclès reprit :

— Et pourquoi es-tu à Saint-Pierre aujourd'hui?

— Le maître s'embarque demain pour France,

répondit Jupiter, et a dit à moi d'aller savoir au juste à Saint-Pierre l'heure du départ du paquebot.

— Toi t'en aller avec li?

— Oh! oui, s'écria Jupiter, qui trouvait prudent de fuir les colonies.

— Eh bien, moi aussi, dit Androclès, je partirai bientôt avec mon nouveau maître, qui veut me montrer à ses amis. J'irai à Paris, beau pays, où l'on dit que les valets portent des habits noirs.

L'habit noir est le rêve du nègre, comme s'il n'avait pas dans sa personne assez de noir comme cela.

Androclès allait continuer la conversation, mais il s'arrêta net en voyant apparaître Roland.

— Ah! flâneur! ah! maraud! s'écria Roland, enfin je te tiens!

Il le poussa brusquement devant lui, malgré tous les égards que l'on doit à un nègre émancipé, sans même lui laisser le temps de dire adieu à son camarade.

Quand Androclès eut fait ainsi quelques pas malgré lui et se trouva à une certaine distance de Jupiter, il se retourna et cria de toutes ses forces :

— Adieu, Jupiter!... Bonne traversée, Jupiter!

—Jupiter! s'écria Roland, qui reconnut le nom de l'infâme nègre que cherchait M. de Tercel.

— Jupiter! répétèrent quelques nègres et quelques mulâtres qui venaient d'assister à la séance du tribunal, et causaient chaleureusement, au milieu d'un groupe d'hommes de couleur.

— Jupiter, demanda un mulâtre à Androclès, serait-ce, par hasard, ce martyr, cette victime du blanc, de ce créole qui, après avoir tué le fils du malheureux nègre, ose encore calomnier le pauvre père.

— Hein?... quoi?... dit Androclès; moi, pas savoir.

— Allons, ce n'est pas lui, se dit Roland découragé. Il y a tant de Jupiter... à commencer par le roi des dieux.

Mais un griffe, couleur d'ébène, sortit du groupe et s'écria en regardant Jupiter, qui n'était pas très-éloigné et dont il pouvait distinguer les traits :

— Oui, oui, je le reconnais!... J'ai servi autrefois avec li chez missié de Tercel. Je suis venu à Saint-Pierre, parce qu'on a appelé moi en témoignage. C'est bien li, ce bon Jupiter. Vive Jupiter!

Ce cri fut le signal d'une ovation : en un clin d'œil, les nègres, les mulâtres, tout le groupe des gens de couleur s'élança vers Jupiter; car il est à remarquer que si les nègres et les mulâtres se détestent, ils se réunissent fort bien à l'occasion pour une petite émeute. Ils firent cercle autour de Jupiter et se mirent à hurler :

— Vive Jupiter!

Roland, qui, de son côté, s'était élancé pour arrêter l'odieux nègre, arriva trop tard et ne put franchir la muraille humaine qui entourait Jupiter.

Son parti fut pris sur-le-champ : sans perdre une minute et sans reprendre haleine, il courut chez Charly, dont la maison était voisine de l'endroit où il se trouvait, et qui avait dit, en le quittant, qu'il rentrait chez lui.

Il ne fallait à Roland que peu d'instants pour l'avertir, le ramener avec lui et confondre le coupable.

Pendant ce temps, la foule des gens de couleur continuait à entourer et à acclamer Jupiter, qui les regardait tous en roulant de gros yeux stupéfaits.

C'était précisément un moment où le parti des gens de couleur ne demandait qu'une petite révolte. L'indignation contre Charly de Tercel n'en était que l'occasion; ils prenaient parti pour le noir contre le blanc, sans raisonnement, sans conviction, uniquement parce qu'ils voyaient là une question de couleur. Tout noirs qu'ils sont, les nègres sont les rouges des colonies : le blanc représente pour eux l'antique esclavage, l'autorité, la suprématie, et ils ne sont pas fâchés de se révolter à l'occasion contre ces peaux blanches qu'ils envient. Ils ont déjà la liberté, puis la fraternité des emplois publics (excepté toutefois celle du salon), ils sont furieux de ne pouvoir joindre à cela l'égalité de la peau; malheureusement pour eux, le bon Dieu ne s'y prête pas, et même quand le visage du quarteron fait illusion aux Européens, Dieu a le soin de laisser au bord des ongles un petit cercle noir, auquel le créole ne se trompe jamais.

Donc, messieurs les nègres, qui ne cultivent plus guère la canne à sucre, mais qui cultivent toujours l'émeute et sont les dignes descendants de Toussaint Louverture, se sentaient dans un de ces moments nerveux qui poussent la foule à l'agitation fébrile. Ils avaient une crise de hurlements, ils criaient : « Vive Jupiter! » sans trop savoir pourquoi, uniquement parce qu'ils avaient besoin de crier. Quand on ne peut pas parler raison, on crie.

— Vive Jupiter! cria la foule, dont l'enthousiasme aurait pu être mieux placé; mais n'arrive-t-il pas souvent que ce cri : « Vive celui-ci! vive celui-là! » s'adresse précisément à des gens qui ne méritent pas du tout de vivre?

Jupiter était tellement ébahi que la surprise le paralysait et qu'il ne pouvait pas trouver une parole. Ses yeux roulaient toujours, et s'ouvraient si démesurément qu'ils semblaient vouloir sortir de leurs orbites.

Mais il fut encore plus stupéfait quand la foule reprit avec une variante :

— Vive le martyr! vive l'innocente victime!

Alors, dans le comble de l'enthousiasme, les nègres soulevèrent Jupiter, qui se débattait vainement, et malgré tous ses efforts ils le hissèrent sur leurs épaules et le portèrent en triomphe.

— Mais pourquoi donc me portez-vous comme si j'étais une idole? demanda Jupiter, qui recouvra enfin la parole.

On continua à crier sans lui répondre. Enfin un nègre eut pitié de sa physionomie ébahie et lui dit :

— On porte Jupiter parce que c'est un martyr : le blanc a tué l'enfant de Jupiter, et il accuse le bon nègre de s'être vengé, en abandonnant la petite blanche dans un bois.

— Hein? s'écria Jupiter, qui crut voir s'ouvrir les portes de la prison, et fit un mouvement si violent pour s'échapper qu'il faillit sauter par-dessus les têtes de ceux qui le portaient.

— Voyez-vous, s'écria-t-on, comme il est indigné?

On le promenait en triomphe dans la ville, quand tout à coup un cri de fureur se fit entendre. M. de

Tercel venait de l'apercevoir et s'écriait, en cherchant à le rejoindre :

— Le misérable!... enfin je le retrouve!

On aurait certainement fait un mauvais parti au créole, si Jupiter en eût laissé le temps. A la vue de M. de Tercel, il fut pris d'un tel effroi qu'il sauta par-dessus les têtes avec l'agilité d'un singe, tomba au milieu de la foule, jeta par terre une douzaine de nègres qui roulèrent les uns sur les autres, puis se releva, et avec les mouvements de bras et de jambes d'un nageur qui fend l'eau, il parvint à se frayer un passage au milieu de ces flots humains, prit une course effrénée et disparut.

On se retourna avec indignation vers Charly de Tercel, mais déjà il avait eu le temps de s'élancer à la poursuite de Jupiter. D'ailleurs les émeutiers, qui venaient d'apercevoir de loin quelques agents, furent saisis de terreur et prirent la fuite comme un seul homme.

Charly, accompagné de Roland, poursuivait Jupiter et criait, tout en courant :

— Arrêtez-le!... arrêtez-le!

Mais les agents étaient éloignés de lui et ne s'occupaient que de disperser les émeutiers, qui absorbaient aussi l'attention des passants.

Le nègre d'ailleurs avait une telle avance qu'il était bien difficile de le rejoindre, mais Charly n'en continuait pas moins à le suivre avec autant d'ardeur que de vitesse, tantôt le perdant de vue, tantôt le voyant au loin.

On se trouvait alors près de la promenade qu'on appelle le Morne d'Orange. Jupiter, qui fuyait au hasard, s'engagea dans ces chemins, qui sont très-fréquentés les dimanches et les jours de fête, mais qui, dans ce moment, se trouvaient déserts; de sorte qu'il pouvait fuir sans crainte d'être arrêté.

— Mais c'est une chasse à la bête noire! s'écria Roland. Ah! quelle chaleur... je suis en nage: j'ai le feu et l'eau sur le front.

Charly ne se décourageait pas. La sueur lui coulait du front, ses jambes commençaient à faiblir, mais sa volonté leur donnait du ressort, et il reprenait par saccade des élans désespérés.

Cependant Jupiter avait gagné du terrain, et Charly épuisé, haletant, s'écriait avec un cruel découragement :

— Oh! je me sens les membres brisés... je suis à bout de forces!

Mais tout à coup il vit Jupiter tomber lourdement sur le chemin et y rester étendu.

Charly poussa un cri de joie, reprit courage et sentit, comme par enchantement, la force lui revenir. Il redoubla de vitesse, reprit une course haletante, en se disant à chaque instant, à mesure qu'il se rapprochait du nègre :

— Mon Dieu! mon Dieu! vais-je le rejoindre?... Va-t-il se relever et s'enfuir?

Il n'était plus qu'à quelques pas de Jupiter. Il s'élança d'un seul bond jusqu'à lui et le saisit brusquement.

— Enfin! s'écria-t-il, je te tiens, misérable!

A ces mots, deux passants, deux colons, qui venaient au secours du nègre, qu'ils avaient vu tomber, s'arrêtèrent stupéfaits.

Jupiter fit un mouvement pour s'échapper, puis retomba pesamment, en poussant des cris de douleur.

— Qu'a-t-il donc? demanda Roland, qui, tout en s'essuyant le front, était parvenu à rejoindre Charly. Il est donc blessé?

— Oui... oui... répondit Jupiter; serpent!... serpent!

— Tout à l'heure, dit un des deux créoles qui venaient d'arriver, un serpent vient de le piquer : nous l'avons vu s'approcher, puis s'enfuir.

Et comme pour lui donner raison, de petits serpents jaunâtres et marbrés se montrèrent près de là, au grand effroi de Roland, qui ne se rassura qu'en les voyant fuir dans les herbes.

Les serpents sont des colons de la Martinique, qui ne sont pas comptés dans le dénombrement des habitants. La Martinique est une île de près de deux cent mille âmes et de plusieurs milliers de serpents. Ils ont pour spécialité d'être excessivement venimeux; ils n'établissent pas leur colonie à la Guadeloupe, c'est la Martinique qui fait leurs délices.

Que voulez-vous? c'est la plaie du pays. Rien ne manque à la Martinique pour en faire un paradis terrestre : elle a les plus jolies filles d'Eve, les pommes couleur d'or, sous le nom d'oranges, et le serpent pour compléter la ressemblance.

Les champs de cannes sont les maisons de campagne de ces redoutables hôtes et, à Saint-Pierre, le Morne d'Orange est leur maison de ville. C'est la nuit surtout qu'ils sortent des terres adossées au morne, pour passer ensemble leurs soirées sur la promenade, que tout le monde fuit alors. Dans le jour, ils se montrent rarement, mais pourtant il s'en trouve çà et là qui viennent flâner sur la route, comme celui qui venait de piquer Jupiter.

Charly savait que ces petits serpents sont de terribles empoisonneurs, dont la piqûre est presque toujours mortelle, surtout lorsqu'elle s'attaque à une veine : elle peut alors faire périr en moins d'un quart d'heure.

Une nouvelle angoisse le saisit, et il se dit en frémissant :

— Si ce misérable allait mourir avant d'avoir eu le temps de faire des aveux... hâtons-nous de l'interroger. J'ai là près de moi Roland et ces deux passants, que la Providence m'envoie. Tous les trois me serviraient de témoins devant la justice.

Il fit un signe à Roland qui prit à l'écart les deux colons, leur expliqua l'affaire en quelques mots, et les pria d'écouter attentivement tout ce qui allait se dire.

Dès qu'ils revinrent près de lui, Charly dit au nègre :

— Jupiter, j'ai tout découvert, il est inutile de nier : c'est toi qui as pris mon enfant pour l'exposer dans le bois. Avoue ton crime, et je te laisse fuir, si tu en as la force.

— Le bois... un crime... répondit Jupiter tout en se tordant. Pas savoir ce que maître veut dire... Je n'ai pas fait de mal à manzé Rosélis... Pourquoi accuser le pauvre Jupiter?

Au milieu de ses tortures, il se rattachait encore à l'espoir de vivre. L'idée de la prison l'épouvantait, et il était bien résolu à ne faire aucun aveu.

— Mais malheureux! s'écria Charly, qui devinait sa pensée, tu ne vois pas que tu peux tout dire sans

crainte. Ton enfant a été victime d'un déplorable accident, et malgré ton horrible vengeance, je ne m'en consolerai pas... J'aurai compassion de toi, je te le jure ! Je t'épargnerai le châtiment, quand tu m'auras fait l'aveu que j'exige.

Mais Jupiter pensa que M. de Tercel lui tendait un piége et le ferait arrêter, dès qu'il le saurait coupable. Il répéta avec la même obstination :

— Pas savoir... pas avoir fait mal à manzé Rosélis.

Charly était comme fou de rage. Il se heurtait sans cesse contre les mêmes réponses, et dans quelques minutes peut-être, Jupiter allait expirer : la mort allait lui fermer la bouche. Le venin du serpent courait dans le corps du nègre et faisait rapidement ses horribles ravages. Les deux colons, qui, tout en écoutant, cherchaient à secourir le blessé et examinaient la plaie, virent que c'était au pied que le serpent avait piqué Jupiter, avec ses crochets venimeux : le venin montait, la jambe se couvrait de tumeurs et le visage se décomposait.

— Parle donc, avoue, dis un mot, s'écriait Charly, et je te pardonne !

Mais au lieu de répondre, Jupiter poussa un cri



La mort de Jupiter, dessin de F. Lix.

d'agonie. Ses membres se glacèrent, ses bras se roidirent, son regard sembla prêt à s'éteindre.

— La mort, murmura-t-il ; elle vient... je la sens... Jupiter va mourir ici !

Mais tout à coup son regard se ralluma. Il se redressa à demi ; ses yeux mourants, qui retrouvèrent une dernière flamme, se fixèrent sur Charly avec une expression sauvage, et il lui dit d'une voix entrecoupée, que la haine ranimait :

— Oui, Jupiter va mourir ; il ne craint plus la prison : il va se donner sa dernière joie et bien goûter sa vengeance. Oui, c'est moi qui ai enlevé manzé Rosélis, qui l'ai exposée dans le bois, à la même place où tu as tué mon enfant. C'est là que petite blanche est morte de faim... tu veux savoir, tu sais.

— Enfin ! s'écria Charly, avec un transport de joie.

— Jupiter être vengé, continua le nègre, avec une sorte de rire infernal qui déjà se mêlait au râle.

— Tu te trompes, dit Charly, Rosélis est vivante.

— Vivante !... répéta Jupiter, avec un cri étouffé.

— Mais, continua Charly, il faut prouver que

c'est bien ma fille, et c'est ton aveu qui me la fait rendre. Ces messieurs l'ont entendu et me serviront de témoins.

Jupiter poussa un cri de rage, se tordit dans une dernière convulsion et expira.

On transporta le cadavre dans la ville, et le premier soin de M. de Tercel fut de faire constater par l'examen de la plaie, et par les témoignages de Roland et des deux colons, que la mort de Jupiter n'avait été causée par aucune espèce de voie de fait, mais uniquement par la piqûre d'un serpent.

Charly s'occupa ensuite avec une activité dévorante de faire connaître à la justice les aveux de Jupiter. Mais il lui fallut se heurter contre bien des difficultés, bien des chicanes : on ne marche pas tout droit dans le labyrinthe de la procédure. L'affaire était étudiée, plaidée, et pour ainsi dire terminée, et ce ne fut qu'après bien des efforts qu'il obtint du juge rapporteur un supplément d'enquête. Roland et les deux autres témoins furent entendus, et l'affaire fut remise à quinzaine, pour donner à la justice le temps de s'éclairer. Enfin, comme les aveux de Jupiter, répétés fidèlement par les trois nouveaux témoins, ne laissaient aucune espèce de doute, le tribunal reconnut solennellement les droits de Charly de Tercel et condamna Onélie de Beaumanguier à rendre la jeune fille à son père.

XI

Dès que la signification du jugement eut été faite à madame de Beaumanguier, et que le délai fixé pour la restitution du cher trésor fut arrivé, M. de Tercel, tout ému, tout palpitant, se présenta chez la jeune veuve.

Mais, en entrant chez elle, son embarras était presque aussi grand que sa joie. Il savait toute la douleur qu'il allait lui causer, et il avait un certain remords de son bonheur, car les bons cœurs se sentent toujours quelque peu consternés de faire leur joie avec la douleur des autres.

On l'introduisit auprès de madame de Beaumanguier, qui l'attendait comme le condamné attend le bourreau. Elle était seule dans le salon, et à la vue de Charly, elle fut prise d'un tel tremblement qu'il n'y avait pas en elle une seule fibre qui ne tressaillît.

— Madame, balbutia-t-il, je viens...

— Oui... oui... je sais... dit-elle d'une voix entrecoupée, et en ayant à peine la force d'articuler les sons.

Puis, se tournant vers la négresse qui avait introduit Charly, elle lui dit :

— Va prévenir Isilda que... son père... Ah ! je ne peux pas prononcer ce mot-là, s'écria-t-elle tout à coup avec une explosion de sanglots, et en se cachant le visage dans les mains.

La négresse, qui connaissait la cause de cette douleur, et qui était sincèrement attachée à ses deux maîtresses, s'en alla tout émue prévenir la jeune fille.

Quelques instants après, Isilda, à laquelle nous ne donnerons plus que le nom de Rosélis, apparut à la porte du salon.

Elle était aussi pâle et aussi tremblante que sa mère adoptive. Elle courut se jeter dans ses bras, puis pendant que madame de Beaumanguier sanglotait sur son épaule, elle leva les yeux sur M. de Tercel.

Elle n'avait plus de doute, elle était certaine que c'était bien là son père, et il y eut dans ses regards tout un monde d'impressions. C'était de l'effroi sans doute à la vue de celui qui venait l'arracher à sa mère adoptive, mais c'était de la tendresse aussi. Ce regard, d'abord effrayé, puis humide, affectueux et plein d'un étonnement radieux, semblait dire, en se fixant sur M. de Tercel : « C'est donc lui ! » Elle n'avait pas prononcé un seul mot, mais que de paroles étaient dans son regard ! le cœur lui montait dans les yeux.

Au milieu de tous ces sentiments heurtés, ce regard exprimait tant d'instinct filial, il y avait là tant de larmes et tant d'étincelles qui disaient : « Bonjour, père ! » que M. de Tercel n'y tint plus. Il avait retenu ses élans pour ne pas insulter à la douleur d'Onélie, mais une attraction irrésistible l'entraîna : il s'élança vers sa fille, la serra bien fort dans ses bras, et l'embrassa avec une tendresse qui payait tout un arriéré.

Il sentit alors de douces lèvres effleurer sa joue : Rosélis lui rendait son baiser.

— Mon père ! dit-elle, avec une certaine surprise de prononcer ce nom, et comme si elle l'écoutait avec joie retentir dans son âme.

Onélie se redressa, et ses yeux lancèrent des éclairs de jalousie.

— Je ne suis donc plus rien, moi ! s'écria-t-elle ; on m'oublie... Ingrate !

— Que dis-tu là, mère ?... m'appeler ingrate... moi qui t'aime tant !

M. de Tercel s'avança vers madame de Beaumanguier, et lui dit d'un ton pénétré :

— Vous n'avez à craindre, madame, ni son ingratitude ni la mienne. J'ai réclamé ma fille, je l'ai obtenue ; la lutte est terminée, et je n'ai plus à vous exprimer qu'une profonde reconnaissance. Vous avez été un ange gardien pour cette enfant ; elle ne l'oubliera pas plus que je ne l'oublierai moi-même. Je vous l'amènerai souvent, et elle viendra vous dire qu'elle vous aime toujours.

Maintenant, ma fille, ajouta-t-il, pressé de mettre fin à cette scène pénible, fais tes adieux à ta mère adoptive.

— Mes adieux ! s'écria Rosélis tout éplorée.

— Sans doute. Tu vas me suivre, je viens te chercher.

— Mais je ne veux pas me séparer de ma mère chérie ! s'écria la jeune fille, en se serrant bien fort contre madame de Beaumanguier.

— Chère enfant ! s'écria Onélie.

— Comment, dit M. de Tercel, tu refuses de venir avec moi !... moi, ton père !

— Je veux rester ici, reprit Rosélis, près de ma mère bien-aimée, dans la maison où j'ai été élevée, où j'ai tous mes souvenirs, tout mon bonheur. O mon père ! vous ne voulez pas me briser le cœur, vous voulez que je vive, n'est-ce pas ? Eh bien, nous séparer, ce serait nous tuer toutes les deux. Oh ! je vous en prie, ne m'emmenez pas !

— Laissez-la-moi ! ajouta d'un ton suppliant madame de Beaumanguier, à laquelle la résistance de la jeune fille donnait un espoir inattendu, et qui se serait volontiers jetée aux genoux de M. de Tercel.

Il regarda en silence ces deux suppliantes, toutes pâles, toutes frémissantes, tout inondées de larmes.

Il resta longtemps sans répondre. A la pâleur de son front, à la contraction de son visage, on devinait qu'il se livrait en lui un grand combat.

Les deux femmes n'osaient plus dire une parole et ne le suppliaient que du regard. Elles le laissaient réfléchir, et les yeux fixés sur lui, la respiration haletante, elles attendaient leur arrêt.

— Tu ne veux pas te séparer d'elle? dit-il enfin à Rosélis.

— Jamais !

— Eh bien, reprit-il d'une voix morne, désespérée, et avec une profonde amertume, il ne sera pas dit que je n'aurai retrouvé ma fille que pour faire le malheur de sa vie : le malheureux, ce sera moi... Mon sacrifice sera grand, mais je saurai m'y résigner... Je vivrai loin de toi, mon enfant adorée... Je te laisse à ta mère adoptive.

— Ah! s'écria Onélie, avec un de ces immenses élans de joie qui accueillent les bonheurs inespérés.

— Adieu... adieu, mon enfant! dit M. de Tercel, en étouffant un sanglot.

— Vous voulez me quitter, mon père? s'écria Rosélis tout éplorée, en s'élançant vers lui.

— Mais c'est toi qui le veux.

— Moi vouloir me séparer de vous!... de vous qui êtes mon père, et que j'aime de toute mon âme!

— Tu m'aimes! s'écria-t-il.

— Mais c'est bien naturel, dit Rosélis; la tendresse pour un père n'est pas longue à venir, c'est un amour que Dieu nous met tout de suite dans le cœur. Quand je vous dis : « Mon père ! » je sens une si douce émotion... Vous voyez que j'en prends bien vite l'habitude... Cela me fait tant de bien de penser que j'ai une famille aussi, moi... comme tout le monde. Quand vous me regardez, quand vous me parlez, je me dis: Comme son regard est bon, comme j'aime sa voix!... Oh! maintenant que je vous ai retrouvé, je veux vous garder.

— O mon enfant! mon enfant! s'écria M. de Tercel, mais c'est la vie que tu me rends!... Ainsi tu viens avec moi, tu consens à quitter celle qui t'a servi de mère?

— Oh! non, jamais! s'écria Rosélis: je ne veux vous quitter ni l'un ni l'autre.

— Comment! s'écrièrent à la fois M. de Tercel et madame de Beaumanguier.

— Vous êtes tous les deux indispensables à mon bonheur, continua Rosélis. Même auprès de toi, mère chérie, dit-elle à Onélie, je serais triste et je souffrirais; je pleurerais toujours mon père, et si je vous suivais, dit-elle à Charly, je mourrais de chagrin loin d'elle.

— Mais tu nous désespères! s'écrièrent-ils.

— Que voulez-vous?... c'est comme cela, et je vous le dis.

Ils ne savaient plus que lui répondre. Ils se tournaient vers la pauvre enfant, la voyaient pleurer, se taisaient et se regardaient. Peu à peu les regards de Charly se fixèrent avec persistance sur Onélie, qui avait au suprême degré cette grâce toute locale avec laquelle le bon Dieu semble avoir signé la créole. Il contemplait ce charmant visage, couronné d'une splendide chevelure noire, éclairé par deux beaux yeux tour à tour étincelants, ou veloutés. Il regardait si attentivement cette adorable figure qu'on eût dit qu'il voulait en compter toutes les séductions, ce qui eût été excessivement long.

Enfin il se retourna vers sa fille et lui dit :

— Ainsi tu ne veux te séparer ni de l'un ni de l'autre?

— Oh! non, s'écria Rosélis, puisque je vous aime tous les deux.

— Eh bien, mon enfant, ta volonté peut être faite.

— Que voulez-vous dire? s'écria Onélie; mais c'est impossible.

— Non, madame, reprit Charly avec un certain embarras et d'une voix pleine d'émotion; tout peut s'arranger, cela dépend de vous.

— De moi?

— Consentez à devenir ma femme.

— Ah! père chéri! s'écria Rosélis, qui sauta au cou de son père.

— Que me dites-vous là, répondit Onélie, au comble de la stupéfaction. Vous songez à m'épouser, moi, votre ennemie !

— Et c'est précisément pour cela que j'ai pu vous apprécier, s'écria Charly. Je vous ai suivie avec acharnement, espionnée même, si vous voulez. J'ai vu que, chez vous, la beauté de l'âme est aussi grande que celle du visage. Vous avez instruit ma fille à votre exemple, vous lui avez appris à secourir le pauvre, à prier Dieu (car je vous ai vue la conduire souvent à l'église), vous lui avez inspiré le goût des arts. Elle ne vous doit pas la naissance, vous ne lui avez pas donné ses yeux, son front, sa charmante petite figure; mais vous lui avez donné ses qualités, son caractère, ses tendances vers le bien et le beau : tout ce qui constitue enfin la physionomie de l'âme. N'êtes-vous pas un peu sa mère?

Onélie écoutait avec une profonde surprise cet ennemi de la veille qui devenait l'adorateur du jour. Mais tout en l'écoutant, elle le regardait.

Or Charly de Tercel était bien fait pour consoler la veuve la plus inconsolable, et madame de Beaumanguier ne se piquait pas de regrets éternels.

Il avait trente-huit ans, six ans de plus qu'elle seulement; il possédait au suprême degré la distinction des manières, l'élégance de la taille. Il avait la loyauté sur le front, la finesse dans le sourire et, pour éclairer sa physionomie, de l'esprit et de l'enthousiasme plein les yeux.

— Vous ne répondez pas, madame, reprit-il. De grâce, ayez pitié de cette enfant, ne refusez pas de porter mon nom, c'est celui d'un honnête homme, qui vous aimera, je vous le jure... autant qu'il vous détestait, ajouta-t-il en souriant. Mais vous allez me dire peut-être que vous ne me connaissez pas assez pour accueillir ma demande.

— Oh! oui, je vous connais bien! dit Onélie. Précisément à cause de l'agacement que vous m'inspiriez, je pensais sans cesse à vous, je parlais de vous, je me renseignais. Certes, j'aurais voulu apprendre beaucoup de mal de vous, mais on ne m'en disait que du bien. Le sacrifice que vous vouliez

faire tout à l'heure au bonheur de votre enfant me prouve qu'on avait raison. En réalité, vous n'aviez qu'un défaut.

— Lequel? demanda Charly avec inquiétude.

— Celui de vouloir m'enlever votre fille.

— Et maintenant? s'écria-t-il.

— Maintenant vous n'en avez plus, répondit-elle, avec un de ces regards veloutés dont elle avait le secret.

— Alors vous acceptez! s'écria Charly, pendant que Rosélis bondissait de joie.

Et comme Onélie souriait sans répondre, Charly courut à sa fille et lui dit :

— Rosélis, mon enfant, c'est toi que je charge de solliciter une réponse à la demande que je viens de faire.

Rosélis prit alors un petit air grave, s'avança vers madame de Beaumanguier, lui fit une grande révérence, et lui dit du ton le plus solennel qu'elle put prendre :

— Madame ma mère adoptive, j'ai l'honneur de te demander, de la part de mon père, si tu veux bien lui accorder ta main ?

— Oui, mon enfant chérie, répondit Onélie, en embrassant Rosélis.

— La main et le cœur, n'est-ce pas? s'écria Charly.

— Mais, répondit Onélie en souriant, vous savez bien que, nous autres créoles, nous avons le cœur sur la main.

Anaïs Ségalas.

FIN.

LA CURIE ROMAINE [1]

L'ESCALIER SAINT — LE BAISEMENT DES PIEDS

L'escalier saint. — L'escalier de l'Ara-Cœli. — La chaise curule. — La cathedra. — La *sedia gestatoria*. — Clément XI. — Grégoire XVI et Pie IX sur la sedia. — Pillage de la sedia. — Les sandales. — Les souliers ornés de la croix. — Le baisement du pied. — Alexandre III et Frédéric Barberousse à Venise. — Explication du baisement du pied par un père jésuite. — Différentes chaussures du pape.

Comme la mitre et la tiare, la *sedia gestatoria* est un reste de l'antiquité, un reste de ce cérémonial païen, somptueux, dont on retrouve à chaque instant la trace dans la liturgie attachante de la curie romaine.

Nous en avons déjà cité plusieurs exemples; en voici une autre preuve :

On connaît l'escalier saint, *scala santa,* qui se trouve en face de la basilique du Latran. Cet escalier, composé de 28 marches, vient du palais de Pilate et fut transporté à Rome dans des temps sur lesquels les archéologues chrétiens ne sont pas très d'accord. Jésus-Christ le monta et le descendit pendant sa passion; aussi les fidèles le montent-ils à genoux depuis qu'il est livré à leur dévotion. Ils le montent même tellement qu'un pape, Clément XII (1730-1740), voyant ses marches extraordinairement usées et craignant qu'elles ne fussent entièrement réduites en poussière, le fit couvrir d'un escalier de bois de noyer, et que cet escalier de bois doit être renouvelé tous les quinze ou vingt ans.

Eh bien, cette coutume de monter à genoux un escalier de sanctuaire est d'origine païenne. Les anciens Romains montaient fréquemment ainsi les degrés de leurs temples les plus célèbres, et nous savons, par des fragments d'auteurs anciens, que Jules César montait à genoux, dans certaines circonstances, l'escalier du temple de Jupiter Capitolin.

Chose bizarre, ce dernier usage pieux s'est perpétué dans le même endroit.

La place où s'élevait le temple de Jupiter Capitolin est occupée aujourd'hui par la belle église de Sainte-Marie d'Ara Cœli, à laquelle on arrive, de la base du Capitole, par un escalier de marbre blanc de 124 marches, construit avec des débris de monuments antiques. Cet escalier, les dévots et les dévotes de la Ville éternelle et de la Comarque, le montent à genoux, par dévotion à la Madone et au divin *Bambino,* auxquels l'Ara Cœli est spécialement consacrée. Tous les étrangers qui sont allés à Rome ont pu voir, particulièrement en août, en décembre et en janvier, ces braves gens gravissant péniblement les 124 marches en question, en disant le chapelet, et nous avons vu nous-même des femmes s'affaisser, à demi mortes devant le portail de l'église après cette ascension accablante d'une heure.

La *sedia gestatoria,* littéralement chaise à porteurs, vient de la chaise curule.

La chaise curule était une *chaire* à dossier et à bras, pouvant se plier parfois, ornée d'ivoire, d'or, sur laquelle les rois, les princes, les premiers magistrats, les consuls, les sénateurs, les proconsuls, les préteurs, les grands édiles, etc., siégeaient dans les assemblées et se faisaient porter en public. On la considérait, en réalité, comme un trône où ne pouvaient s'asseoir que les grands de l'État ou ceux à qui le peuple l'avait accordée en récompense de services éminents.

Les Romains décrétèrent que Jules César assisterait aux spectacles sur une chaise dorée, et que cette chaise serait conservée en son honneur après sa mort.

Les empereurs rendaient la justice sur la chaise curule; plus tard, tous les patriciens, tous les personnages importants de l'empire se servirent de ce siége.

La *chaire de saint Pierre,* de la basilique Vaticane, est une chaise curule de bois et d'ivoire, une chaise sénatoriale, probablement celle du sénateur Pudent chez qui habita le prince des apôtres, lequel, selon la tradition, fut le premier Romain converti au christianisme, et c'est d'elle, en partie, que procède la *sedia gestatoria* actuelle.

Au moyen âge, tous les évêques possédaient, dans le chœur de leur église cathédrale, une *sedia* d'où

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

ils présidaient aux solennités religieuses. Plus que la mitre, cette *sedia*, cette *cathedra*, était l'attribut de l'épiscopat, car c'est de son nom que fut formé le mot *cathédrale* donné à l'église principale d'un diocèse, au temple où l'évêque avait placé sa *sedia*, sa chaise, sa *cathedra*.

Par la suite, la chaise dont nous parlons se transforma en un trône immobile de marbre, de pierre ou de bois ; mais, dans le principe, elle était mobile, et l'on s'en servait pour porter processionnellement l'évêque.

Aujourd'hui, la *sedia gestatoria* est un fauteuil couvert de velours cramoisi orné de galons, de franges d'or et des armes du pontife, et dont les côtés latéraux ont deux anneaux de fer dans lesquels passent deux longs bâtons pour les *sediari* et *palafrenieri*, ou porteurs.

Ces porteurs sont ordinairement douze, six pour chaque bâton.

Un maître des cérémonies les commande et leur donne le signal de mettre la *sedia* sur leurs épaules ou de la poser à terre. Cette double manœuvre exige des précautions, si l'on ne veut pas que le pontife perde l'équilibre.



Barberousse et le pape Alexandre, dessin de Boutet.

Lorsque le pape apparaît sur la sedia portée par ses *sediari* en robe de soie amarante, précédé du sacré collége dont les vêtements resplendissent d'or et de pierreries, entouré de ses gardes en tenue de gala, la mitre ou la tiare en tête et bénissant le peuple, le coup d'œil est vraiment imposant.

Dans une canonisation que Clément XI célébra à Saint-Pierre et qui avait attiré un concours immense de fidèles, la garde pontificale ayant été impuissante à retenir la foule, les sediari et palafrenieri furent heurtés violemment, la chaise chavira, et Sa Sainteté faillit être précipitée sur le pavé. Heureusement les porteurs reprirent à temps leur aplomb, et tout se borna à une vive douleur ; mais depuis ce moment, ce n'était plus qu'avec appréhension que Clément XI prenait place sur la sedia.

Grégoire XVI avait le vertige quand ses porteurs l'élevaient, et pour ne pas voir la hauteur à laquelle il se trouvait, il fermait les yeux.

Pie IX éprouvait, sur la sedia, un malaise à peu près semblable aux premières atteintes du mal de mer.

On le voit, ce véhicule n'est pas toujours agréable pour les pontifes ; cependant aucun d'eux ne l'a dédaigné, autant sans doute en raison de son ancienneté qu'à cause de son caractère royal.

Quand les prétoriens proclamaient un César, ils l'élevaient sur un bouclier ou sur une chaise curule ; quand les Gaulois, les Germains, les Francs nommaient un généralissime, un roi, ils l'élevaient sur un pavois ; quand les Romains du moyen âge élisaient un pape par acclamation, ils le plaçaient sur une *cathedra* et le portaient autour du Latran ; l'usage du *portement* était donc noble, majestueux, et c'est pourquoi la curie le conserva même lorsque des papes vieux ou infirmes s'en seraient volontiers affranchis.

Au quatrième siècle, on portait partout le pape en *sedia* découverte ; au sixième siècle, on le portait en chaise couverte, quand il ne sortait pas à cheval ou sur une mule ; au seizième, il sortit en carrosse ; mais, alors et chaque fois qu'il se rendait à quelque temple pour y pontifier, sa *sedia* était portée derrière lui, car il n'officiait jamais sans elle.

A cette époque, les Romains auxquels chaque pape devait distribuer un denier d'avénement, encore un usage césarien, et qui prétendaient qu'à ce denier fussent ajoutés les meubles, effets et joyaux du palais particulier de l'heureux élu, les Romains affirmaient qu'ils avaient des droits sur la *sedia* de la *prise de possession*, laquelle valait souvent jusqu'à cent mille écus, et ils s'appliquaient à ne pas les laisser tomber en désuétude, en pillant le plus régulièrement possible la première sedia de tout nouveau pape. Il fallut du temps et des efforts pour les déshabituer de cet honnête procédé ; néanmoins, les sbires aidant, on y parvint.

La plus riche chaise *accaparée* ainsi fut celle d'Innocent VII (1484) que les soldats de l'escorte pontificale brisèrent immédiatement au sortir de la basilique du Latran. Celle de Léon X, dont le prix était énorme, faillit avoir le même sort (1513) ; à la fin de la cérémonie de la prise de possession de ce pape, la plèbe, aidée de quelques fantassins, allait s'emparer de cette chaise, lorsqu'un piquet de cavaliers pontificaux la sauva.

Les évêques, que nous avons vus portant la tiare et le titre de pape, usèrent tous, durant des siècles, de la *sedia gestatoria;* maintenant l'évêque de Rome seul en a le privilége.

Jésus-Christ portait, comme le paysan hébreu, des sandales s'attachant au cou-de-pied à l'aide de petites courroies dont l'une passait entre le pouce et le premier orteil.

Ses apôtres adoptèrent cette chaussure ; mais quand le christianisme passa de Judée en Italie, où l'art, le luxe, le confortable étaient poussés aux dernières limites ; quand les chrétiens, constitués en une sainte société secrète, durent, pour dépister les agents des Césars, se vêtir de manière à ne point attirer l'attention de ceux qui les recherchaient pour les livrer aux bêtes, les sandales orientales furent abandonnées, et les pasteurs des communautés chrétiennes se chaussèrent comme tout le monde.

Saint Pierre, dès son arrivée à Rome, porta la *caliga*, soulier des soldats et des gens du peuple.

Sous le règne de Constantin, époque à laquelle cessèrent les persécutions, les évêques se chaussèrent à l'instar de l'empereur, des consuls et des personnages considérables de l'empire ; puis, pour se rendre plus vénérables, ajoutèrent à ces chaussures magnifiques le signe de la passion.

Au cinquième siècle, tous les membres du clergé portaient des brodequins ou des souliers ornés de croix ; cela ressort de documents qu'on peut consulter dans les remarquables collections d'antiquités chrétiennes de Rome et d'autres villes d'Italie. Vettori en parle longuement dans sa dissertation philologique.

Et non-seulement les ecclésiastiques, excepté peut-être les moines, portaient des chaussures *croisées*, mais encore presque tous prétendaient au baisement du pied.

Le baisement du pied, dont l'usage ne se répandit vraisemblablement que quand le clergé porta sur ses chaussures l'emblème du Rédempteur, devint, avec le temps, une sorte d'acte de foi pour les fidèles.

Les pontifes, qui, depuis Grégoire VII, le revendiquèrent en l'interdisant aux prêtres, aux abbés, aux prélats, y soumirent ceux qui les approchèrent, et particulièrement les princes, les rois, les empereurs.

Baiser le pied du pape fut, pour ces derniers, jusqu'au commencement du dix-septième siècle, une obligation à laquelle ils ne purent pas plus se soustraire qu'à celle de tenir l'étrier à Sa Sainteté et de conduire sa monture par la bride ; aussi provoqua-t-elle, lorsque des empereurs s'y refusèrent, des incidents qui faillirent devenir graves.

On cite, à ce propos, l'entrevue d'Alexandre III et de Frédéric Barberousse, à Venise, en 1477 ; mais on la raconte d'une façon légendaire qu'on nous permettra de réduire à sa juste valeur.

L'empire et la papauté épuisés et sentant le besoin de suspendre leur lutte séculaire, sanglante, acharnée, laissèrent, l'un et l'autre, percer le désir de conclure une trêve. Le doge Sébastiani Ziani, appuyé par la noblesse de Venise, saisit ce désir au vol, s'employa aussitôt pour rapprocher les deux parties, et, dans le courant de l'année 1177, eut la joie de réunir à Saint-Marc Alexandre III et Barberousse.

La fuite du pape d'Anagni sous un travestissement ; la défaite navale que les Vénitiens auraient fait essuyer à la flotte de l'empereur, sur les côtes d'Istrie et qui, selon divers auteurs, auraient amené cette réunion, sont de pures inventions, ainsi que l'attitude et les discours qu'ils prêtent au pontife et à l'empereur lorsqu'ils se trouvèrent en présence.

Selon eux, Alexandre III aurait dit d'un ton hautain à Barberousse, agenouillé devant lui et en lui posant le pied sur la tête, ces paroles du Psalmiste :

« *Super aspidem et basilicum...* Je marcherai sur l'aspic et sur le basilic, et je foulerai le lion et le dragon. »

Barberousse aurait répondu aigrement : « *Non tibi, sed Petro;* — ce n'est pas devant toi que je me prosterne, mais devant Pierre que tu représentes ».

A quoi Alexandre aurait répliqué, en appuyant de nouveau le pied : « Devant moi comme devant Pierre ».

Il suffit d'avoir étudié un peu la vie de Barberousse pour être persuadé que si Alexandre avait

agi de cette manière, Sa Majesté l'aurait traité comme Sciarra Colonna traita, 125 ans plus tard, Bonifice VIII à Anagni.

D'autre part, les détails précités sont en contradiction complète avec le caractère conciliant d'Alexandre III.

Comment admettre, d'ailleurs, que deux souverains qui se sont rapprochés pour signer la paix se soient dit des choses de nature à allumer entre eux une guerre implacable ?

Nous le répétons, cette histoire n'est pas plus authentique que les circonstances qui, selon les plagiaires de fra Pietro de Chioggia, et de fra Galvano Fiamma, deux chroniqueurs contemporains d'Andrea Dandole, l'auraient précédée.

Sabellicus, Sigonius, Baronius, Muratori le prouvent surabondamment.

Ce qui est vrai, c'est que Barberousse hésita à se prosterner devant Alexandre, qu'il lui baisa cependant le pied, avec plus ou moins de bonne grâce, et qu'Alexandre, touché de cette marque de déférence, le releva, le serra dans ses bras et lui donna l'accolade.

L'entrevue fut certainement cordiale, car le pape et l'empereur, enchantés de son issue, comblèrent de faveurs la République de Venise.

L'une de ces faveurs, accordée par Sa Sainteté, nous ignorons en vertu de quel droit, avait une grande importance et provoqua plusieurs guerres; nous voulons parler de la souveraineté exclusive de Venise sur l'Adriatique.

En proclamant cette souveraineté et en mettant au doigt du doge l'anneau, symbole de toute investiture, Alexandre dit : « Recevez-le de moi comme une marque de l'empire de la mer; vous et vos successeurs épouserez celle-ci tous les ans, afin que la postérité sache que la mer vous appartient et doit être soumise à votre république, comme l'épouse l'est à son époux. » C'est pour perpétuer le souvenir de ce fait que chaque année, le jour de l'Ascension, le doge de Venise sortait des lagunes sur le *Bucentaure* et allait renouveler ses épousailles avec l'Adriatique. Nous avons relaté cette cérémonie pittoresque dans notre volume : *Deux mois de l'histoire de Venise.*

Le baisement du pied ayant fini par irriter les souverains et par être vertement qualifié par eux, la curie apostolique crut nécessaire de l'expliquer, d'en préciser le sens.

Lorsque le jésuite Possevino, un des savants du seizième siècle, fut envoyé en mission en Russie par Grégoire XIII, le czar, à l'imitation de divers princes catholiques, lui parla de certaines pratiques regrettables de la cour de Rome, entre autres, du *Santissimo signe de la croix*, que le pape osait porter sur ses chaussures, et du baisement du pied. « Vous savez, Majesté, lui répondit Possevino, que dès le principe de l'Église, les fidèles prirent l'habitude de se prosterner aux pieds des apôtres pour les leur baiser; cet usage s'est toujours conservé pour les successeurs de saint Pierre. Ceux-ci, cependant, par modestie, ont pensé à porter exprès sur leurs pieds le signe de la croix, afin qu'un tel honneur fût attribué, non à eux, mais à la croix; afin que ceux qui leur baisent les pieds se rappellent Jésus-Christ et le salut du monde opéré par lui sur la croix; afin de démontrer à tous que leur autorité leur vient des mérites de la croix et de la passion du divin Sauveur. En portant la croix sur les pieds et en se faisant baiser ceux-ci, le pape est d'autant plus éloigné de s'arroger un honneur divin, que lui-même, à l'imitation de Jésus-Christ, lave souvent, de ses mains, les pieds des pauvres (le Jeudi-Saint) et les leur baise avec une humilité qui suffit pour démentir l'idée de faste que la calomnie attribue au pontife romain. D'autre part, il fallait que s'accomplît l'oracle prononcé par Isaïe, (chap. 49, v. 22), plus de sept siècles avant la venue du Sauveur : *Ecce levabo ad gentes manum meam, et ad populos exaltabo signum meum ut afferent filios tuos in ulnis, et filias tuas super humeros portabunt. Et erunt Reges nutritii tui, et Reginæ nutrices tuas : Vultu in terram demisso adorabunt te, et pulverem pedum tuorum lingent.* Dieu ayant voulu conférer à ses ministres les honneurs qu'on rendait aux rois et leur ayant donné des titres qui ne conviennent qu'à lui seul, en les appelant : *lumière du monde, Pierre et fondement de son église*, n'était-il pas utile, qu'à la confusion de l'enfer, il disposât qu'on baiserait les pieds de celui que Jésus-Christ a constitué son représentant et son vicaire, et que, selon l'expression du prophète, on léchât la poussière de ses pieds ? »

Nous ne savons si cette explication convainquit le czar, mais c'est encore aujourd'hui celle que donne la curie romaine des croix *pédestres* pontificales et du baisement du pied.

Les chaussures papales sont de différentes sortes; le saint-père met les unes quand il pontifie, les autres dans ses appartements ou quand il sort.

Citons d'abord les *sandales*, qui sont rouges ou blanches et bordées d'or, espèce de bottines à jambières réservées pour les solennités, et dont se servent également les cardinaux et les ecclésiastiques qui ont obtenu le privilége d'officier pontificalement.

Viennent ensuite les *souliers de soie*, bordés et brodés d'or; les *souliers de maroquin rouge* avec un talon rouge et ornements d'or; les *souliers de lin* ou de laine blanche, et les *pantoufles*, qui sont en maroquin rouge et n'ont d'or que la croix.

Le pape met ordinairement les souliers de maroquin pour sortir; quant aux pantoufles, aux *mules*, qui ont donné lieu au dicton : *baiser la mule du pape*, il ne s'en sert que chez lui, en négligé; ce sont les moins luxueuses de ses chaussures.

La croix qui couvre le devant de ses souliers est, généralement, de forme grecque, avec des rayons; parfois elle est simplement d'or; mais plus souvent elle est chargée de pierres précieuses.

Les souliers d'un pape suffiraient pour enrichir ses parents après sa mort.

On raconte des merveilles des chaussures de Sixte IV, de Léon X, de Pie IV, d'Urbain VIII, de Pie VI. On en pourrait raconter également de celles de Pie IX, car ce dernier possédait quelques paires de souliers merveilleux. L'une d'elles, éblouissante de diamants et qu'on estimait à plus de cent mille francs, lui avait été offerte à l'occasion du centenaire de saint Pierre, en 1867, par un comité de catholiques américains.

Armand Dubarry.

VARIÉTES

LE CARNAVAL

Le carnaval, de si haute et respectable antiquité, a, de tout temps, été l'un des divertissements les plus chers à nos ancêtres. Cette vieille coutume latine et païenne s'implanta sur notre sol gaulois, en notre pays chrétien, avec une vigueur et une ténacité qui lui permirent de survivre aux races déchues, de braver les révolutions et de traverser les siècles. En carnaval, les danses et les jeux, les « nopces et festins ». En carnaval, les travestissements superbes ou baroques, les cortéges bouffons, les mascarades naïves, la Fête des Fous et le Bœut gras, la sinistre Danse de la mort et le grand Concours des grimaces !

Qui nous rendra l'entrain, l'élan, la gaieté surhumaine de ces jours de notre histoire où, malgré tant de chocs violents, tant d'épreuves sanglantes, nos ancêtres n'avaient point encore appris la réserve, la gravité? C'est alors, en ce joyeux moyen âge où tant de verve s'alliait à tant de simplicité et de candeur, que le cortége du bœuf gras se

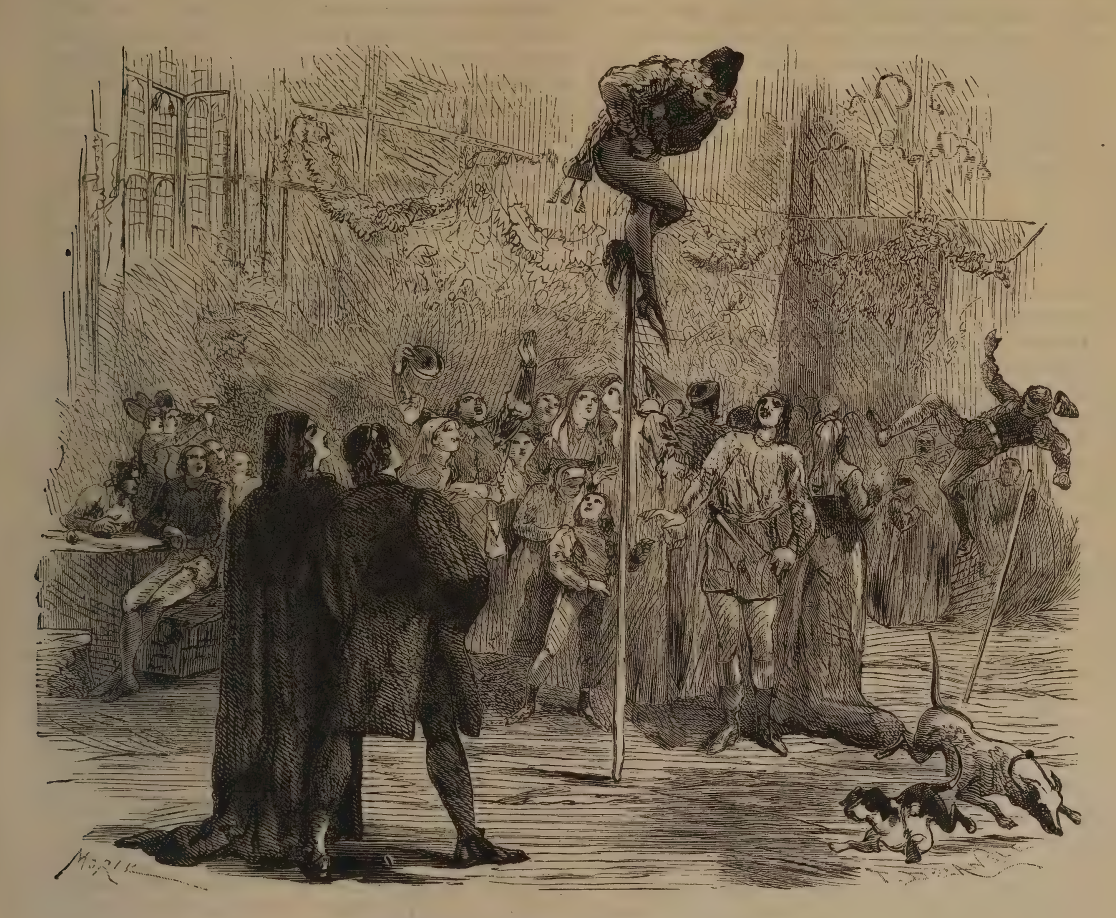


Le bœuf gras au Palais de justice, dessin de E. Morin.

déployait, dans les rues sombres du vieux Paris, avec une solennité et une magnificence sans égales. C'est que la corporation des bouchers était alors nombreuse, riche, puissante; plus d'une fois elle tint dans ses mains sanglantes les destinées du pays; trop souvent, le tranchant de ses coutelas et le poids de ses maillets assurèrent, sur nos places publiques, la victoire à tel parti, à tel factieux en renom, témoins les hauts faits de Caboche.

Heureusement l'on ne s'égorgeait pas toujours, et, le Mardi-Gras venu, comme l'on s'amusait ! Le taureau le plus énorme, le plus majestueux, le plus vigoureusement membré, entre tous les nombreux troupeaux qu'envoyaient la Beauce et le Limousin, le Perche et la Normandie, était choisi, lavé, parfumé d'essences fines, couvert d'un ample drap d'or retombant derrière lui en longs plis jusqu'à terre. On le couronnait de laurier, on lui dorait les cornes; on attachait à son manteau, à son diadème, à son cou énorme, mille nœuds de

rubans aux changeantes couleurs. Alors, sur son large dos, venait trôner un monarque : c'était le roi des bouchers, la grande majesté du jour, appartenant alternativement, suivant la coutume transmise d'âge en âge, à l'une des trois familles Saint-Yon, le Gois, ou Caboche, qui, — grâce à la double influence de la richesse et de l'ancienneté, — marchaient toujours à la tête des bouchers de la capitale. Ce souverain, héros de la fête, revêtait pour la circonstance un costume éblouissant, semé de pierreries, copiant autant que possible celui des califes d'Orient. De chaque côté, s'avançait la longue file de ses gardes. Quarante à cinquante garçons bouchers, choisis avec soin parmi ceux que distinguaient la stature la plus vigoureuse et l'aspect le plus sauvage, entouraient, habillés en Turcs, la noble monture de leur maître. Au-devant du cortége, violons et cymbales, trompettes et tambours; à sa suite, foule innombrable, joyeuse, tumultueuse autant que variée. Et tout cela allait, passait, brillait, flottait, piétinait, trottait, sautait, chantait, hurlait, de place en place, de rue en rue, s'arrêtant, pour se conformer à l'ancien usage, devant le logis des principaux échevins et magis-



Le Festin du carnaval, dessin de E. Morin.

trats qui, de leur côté, se croyaient obligés, toujours en vertu de la coutume, de descendre sous leur porche gothique, et d'adresser de là, à Sa Majesté Bovine un petit discours bien senti.

Jusque-là, tout ressemble assez à ce que nous voyons encore, à cette seule exception près que le président de la République, les ministres et les maires ne sont pas tenus de recevoir la visite du monarque errant. Mais la suite de la cérémonie et le plus grand divertissement du jour différaient essentiellement des procédés maintenant en usage. Après les présentations officielles au prévôt, aux échevins, le bœuf gras était conduit avec son brillant cortége dans l'enceinte chère aux plaideurs, au palais de justice de Paris. On lui ouvrait la grande porte, on lui faisait franchir les degrés, on le menait, d'abord gravement et pas à pas, de cour en cour, de salle en salle. Ici, un avocat plaidant voyait abréger son discours; là, un président à mortier levait prestement la séance. Dans la foule des procureurs, des huissiers, des greffiers, des plaignants, des demandeurs, des clercs, des secrétaires, ce n'était plus que surprise, confusion, cris, tapage et rumeurs. Le beau sire Bœuf finissait par s'émouvoir et se troubler en cette tumultueuse cohue. Huit fois sur dix, il rompait ses liens de

fleurs; d'un seul coup de corne bien porté arrachait ses chaînes dorées, se trouvait libre enfin et prenait son élan, franchissant tables, bancs, chaires, pupitres, corridors, escaliers, salles, au milieu des cris les plus aigus, du sauve-qui-peut le plus unanime, du tohu-bohu le plus infernal qui se puissent imaginer. L'espace était vide en un clin d'œil; la foule fuyait, s'effaçait devant la bête en furie, qui enfin, écumante, épuisée, hors d'haleine, s'engageait dans quelque étroite allée d'une maison du vieux Paris, d'où on l'emmenait avec bruit, en la saisissant par les cornes.

De nombreux accidents ne pouvaient manquer de résulter de cette course furibonde. Il est à remarquer néanmoins que ceux des assistants qui, en cette furieuse poursuite, n'avaient été que médiocrement foulés ou légèrement meurtris, ne se plaignaient point de leur sort, mais s'en félicitaient au contraire. Une solide ruade du bœuf gras, ou un vigoureux coup de corne portait bonheur, croyait-on, à celui qui en était gratifié. De là même était résulté l'un des dictons de la grande ville. On plaignait un plaideur malheureux, un docteur sans clientèle, un négociant voué à la malchance, en disant que l'infortuné n'avait pas été encorné, le mardi gras.

Le carnaval, — cela va sans dire, — était par excellence la saison des banquets. C'est alors que, dans les grandes salles gothiques aux fenêtres ogivales, aux boiseries sculptées, s'entassaient, sur l'immense table, les hures de sangliers, les quartiers de venaison, les énormes poissons farcis, les agneaux, les cochons de lait rôtis d'un côté, bouillis de l'autre, tour de force magnifique de l'art culinaire en ce temps-là. En guise d'entremets, apparaissait en triomphe, pompeusement traîné dans la salle, quelque pâté géant, quelque tourte aux flancs immenses revêtant un aspect et des formes de haute fantaisie : château fort, rocher couvert de mousse, navire aux voiles déployées. L'énorme pièce faisait son entrée aux acclamations des convives, aux sons de la musique de l'endroit; puis, à un signal donné, elle s'arrêtait court, et de nombreux acteurs, montés sur les tours du castel, attachés aux flancs du roc, rangés sur le pont du navire, et revêtus pour la circonstance de costumes étrangement bariolés, exécutaient, à la grande joie des assistants, des pas grotesques et variés, des évolutions, des danses, etc. Tantôt des chevaliers errants s'efforçaient d'arracher aux griffes d'un monstre une damoiselle éplorée ; tantôt de jolies fées, lutines et légères, sortaient des grottes du rocher, à l'appel d'un nécromancien; tantôt des Turcs et des démons, — selon la croyance du temps étroitement alliés, — se livraient à qui mieux mieux aux bonds et aux élans d'un galop fantastique.

A la suite de ce bizarre « entremets », qui pourrait plus exactement s'appeler « intermède », on passait au second acte du festin. Au son des trompettes et des cymbales, le rôt faisait pompeusement son entrée. D'abord un héraut d'armes se montrait, d'un pas grave et mesuré, dans la salle du festin; puis une suite nombreuse et variée d'écuyers, de servants, de pages ; enfin le héros de la ête, le bel oiseau : faisan, héron, cygne d'un blanc de neige, paon au brillant plumage, rôti et cuit à point sans avoir rien perdu de la grâce de ses formes, de la vivacité de ses couleurs, et orné, pour en aviver l'éclat, d'une profusion de pierreries. A cette vue, l'enthousiasme des assistants atteignait ses dernières limites; toutes les voix s'unissaient en un grand concert de louanges, toutes les mains saisissaient les gobelets, les hanaps, tous les cœurs battaient d'accord, et, en ce moment solennel, aux acclamations des conviés, aux sons de la musique, il arrivait souvent que le maître du lieu ou quelqu'un des nobles hôtes s'engageait, par un serment redoutable, prononcé la main étendue sur le cou du bel oiseau, à exécuter, dans l'année, pour la gloire de Dieu, le service du roi et pour l'honneur des dames, quelque aventureuse entreprise ou quelque fait d'armes glorieux. C'était là le *vœu du faisan*, du cygne ou du héron, si fréquemment mentionné par nos vieilles chroniques.

Ils étaient bien sanglants, bien sinistres parfois, les résultats de cette promesse téméraire, de ce fougueux serment, prononcé dans un instant d'excitation, peut-être d'ivresse folle. Lorsque les chevaliers français, partis pleins d'enthousiasme e d'ardeur pour cette croisade nouvelle, allèrent tomber par centaines sous le cimeterre des Turcs, dans les champs de Nicopolis (1396), c'est que le duc Philippe de Bourgogne, l'année d'auparavant, s'était engagé, par un serment pareil, à envoyer Jean, son fils et futur héritier, combattre ces éternels ennemis du Christ et de sa loi sainte.

Les femmes elles-mêmes s'associaient à ces élans d'ardeur sauvage et de haine acharnée. En 1337, dans un festin pareil, au milieu d'une fête, on entendit la reine d'Angleterre, Philippine de Hainaut, excitée par le traître Robert, comte d'Artois, s'engager, par le vœu du héron, à « mettre « au monde son enfant sur la terre française, sur « la terre conquise, et à se plonger un couteau « dans le ventre s'il lui était, d'ici là, impossible « d'y arriver ». Ce à quoi les seigneurs anglais, à l'exemple de leur gracieuse reine, avaient répondu en s'obligeant, par le même vœu, « à tout ravager « et occire sur la terre de France, à n'épargner ni « moutier, ni autel, ni femme, ni enfant, ni parent, « ni ami ».

Il nous est assez difficile, — vu le degré de civilisation atteint chez nous aujourd'hui, — de nous imaginer d'aussi sanglants desseins, d'aussi féroces expéditions médités et conçus en de semblables fêtes. Car à peine le superbe rôti, admiré de tous les assistants, avait-il été solennellement déposé sur la table, que la musique et les chants recommençaient, les divertissements les plus variés reprenaient de plus belle. Des jongleurs exécutaient des tours de passe-passe; des athlètes se mesuraient à la lutte, au pugilat. Rien n'est nouveau sous le soleil : nos ancêtres, en ces jours joyeux, applaudissaient chaudement les *clowns* de ce temps-là, les pitres, les paillasses. Le chancelier de l'Hôpital, — pour ne citer qu'un illustre exemple, — mettait de côté pour une heure sa gravité, son habituelle austérité et la tristesse que lui inspiraient les désastres de la guerre civile, pour célébrer en vers latins élégants et choisis les

mille et un tours variés par lesquels un Léotard ou un Debureau de cette époque égayait et prolongeait un festin de carnaval : « L'échine cou-« verte d'une peau de renard, le visage saupoudré « de farine, il exécute d'abord, avec une extrême « vivacité, la danse du faune, du satyre. Puis, ses « mouvements s'alourdissent, son agilité disparaît, « sa démarche s'appesantit; le dieu champêtre de « tout à l'heure n'est plus qu'un rustre de village « à l'allure grossière, à la membrure massive, au « torse épais... Soudain, il se redresse, s'allonge « et s'élance : ses pieds ne foulent plus le sol; il « s'élève loin de la terre, à l'extrémité d'un long « bâton, qu'il saisit, qu'il retient entre ses deux « genoux, et autour duquel il tourne et vire sans « repos, ainsi qu'une énorme toupie. Ce tour d'a-« dresse excite une admiration générale; ce bril-« lant succès provoque une ardente émulation. « Ecuyers, pages, valets présents à la charmante « fête, se saisissent chacun d'un bâton, et, à qui « mieux mieux, grimpent, tournent; mais la plu-« part d'entre eux échouent dans cette aventureuse « entreprise; tous chancellent, hésitent, trébuchent, « tombent et s'éparpillent sur le parquet de la salle, « sur la table du banquet, aux grands éclats de « rire des assistants et au détriment de la vais-« selle. »

Une société aristocratique et relativement élégante qui se contente, en ses grands jours, de pareils divertissements, ne devait pas être, on le comprend, bien raffinée, bien difficile. Nous devons ajouter pourtant que les gambades de grossiers clowns ne composaient pas uniquement tout l'agrément du spectacle. Souvent, avec des soins infinis, pendant de longs mois à l'avance, les invités, les nobles hôtes, avaient répété un ballet. Quelque épisode de l'histoire profane ou de l'histoire sacrée en avait fourni le fond; quelque maître habile en l'art des gavottes, des courantes et des passe-pieds en avait réglé les danses, et les costumes les plus somptueux, les joyaux les plus superbes s'y étalaient à l'envi et en augmentaient la splendeur. Ce n'étaient que velours et satin, brocarts d'or et riches dentelles, aigrettes de pierreries et plumes de hérons, fraîches guirlandes de fleurs et diadèmes d'émeraudes. Alors, comme aujourd'hui, les trafiquants juifs et les orfèvres, les costumiers et les maîtres-queux, comptaient sur le carnaval, sur ses pompes et sur ses œuvres, pour grossir leurs notes et pour gonfler leur escarcelle.

Par malheur, on ne dansait pas seulement dans la salle du manoir; les divertissements populaires usités en ces jours joyeux ne se distinguaient naturellement ni par cette somptueuse élégance, ni par cette affable courtoisie. Au nombre des coutumes féodales les plus blâmables, les plus folles, on doit ranger celle qui obligeait chaque jeune paysanne mariée dans l'année, à s'en venir, le mardi gras, devant le porche de l'église, exécuter une danse grossière, presque immonde, accompagnée d'une chanson *ad hoc*, en présence du seigneur. Un jugement rendu en 1620 en fournit une preuve évidente. L'arrêt qui s'y trouve mentionné met fin à un procès durant pendant *neuf années* consécutives, et désigne celui des seigneurs, voisins et rivaux, auquel revient le droit d'aller contempler le « pas de caractère » en applaudissant la chanteuse. Ajoutons que c'est en grande partie aux efforts des curés et desservants de paroisses de campagne que l'on dut l'abolition de cette coutume grossière, reste de barbarie toléré trop longtemps.

A quelles folles aventures, au reste, à quels élans capricieux le carnaval, en ces temps reculés, ne donnait-il pas naissance? Au nombre des entreprises les plus étranges, des plus bizarres fantaisies que l'histoire ait mentionnées, il faut placer, sans contredit, le pari très-fantaisiste que firent, en 1390, Charles VI, roi de France, et son frère, le duc d'Orléans, venus tous deux à Montpellier pour calmer les troubles de Provence. Un séjour de cinq mois dans les cités du Midi commençait à leur peser, à lasser leur patience.

Tous deux ils regrettaient « la grand'ville », son tumulte, son bruit, sa foule, et les joyeusetés du carnaval en ce Paris toujours mouvant. Aussi se défièrent-ils l'un l'autre à qui s'y rendrait au plus vite. Celui des deux qui franchirait le plus promptement les 210 lieues qui séparent ces deux villes, prélèverait à son arrivée, sur le budget de l'autre, la somme de cinq mille écus d'or, environ 125,000 fr. Tout moyen de transport était permis : cheval, bateau, litière, voiture; mais il est bon de se rappeler qu'on était en plein hiver et que les routes de ce temps-là, tortueuses, point unies, mal tracées, infestées de bandits errants et de compagnies d'aventure, offraient maint obstacle de nature à retarder le chevaucheur le plus agile, à décourager le voyageur le plus vaillant. Il n'importe : le pari étant proposé et tenu, les deux princes s'élancèrent. Prenant chacun une route différente, à cheval, en bateau, en charrette, en carrosse, selon que le temps et la nature des routes permettaient ceci ou empêchaient cela, ils coururent à qui mieux mieux à travers cette pauvre France, mangeant à peine, ne s'arrêtant pas, ne dormant plus, ne regardant rien autour d'eux, ni les villes ni les hommes, ni les bois ni les monts; par la neige et la pluie, par le vent et l'orage, sur les routes battues et les sentiers déserts. Charles, plus âgé et plus robuste que son frère, eut d'abord l'avantage. Jusqu'à Troyes, en Champagne, il courut, vola sans repos. Mais là, la fatigue le prit : il tomba comme assommé. On le porta sur un lit d'auberge où il dormit huit longues heures! En s'éveillant, il cria au malheur; il s'élança comme affolé. Désormais il ne mangea plus, ne s'arrêta plus, brûla le pavé, fendit l'espace. Mais tout ceci vainement : autant d'efforts perdus, car, pour parler la langue du *sport*, il ne tenait plus la tête. En arrivant à Paris, épuisé, haletant, brûlé de fièvre, il apprit que son frère y était entré six heures avant lui! Désespoir du monarque, triomphe du gagnant : belle prouesse, en somme, fantasque exploit de carnaval qu'à notre époque de railways et de tramroads, il ne serait guère possible d'imiter, à moins qu'on ne se proposât, comme ce lieutenant autrichien, de franchir à cheval la distance de Paris à Vienne.

Dans le siècle suivant, l'un de nos rois en gaieté s'avisa encore de fêter le carnaval à sa manière, manière farouche et sinistre, ainsi que l'on va le voir. Et l'on ne s'en étonnera guère lorsque nous

aurons dit que le lieu de la fête était Plessis-les-Tours, et l'organisateur, Louis XI.

A la cour du vieux monarque, l'on s'amusait rarement, mais souvent l'on pendait. Dans le bois. autour du manoir, s'exerçait pour l'ordinaire le droit de haute et basse justice. Chaque fossé devenait fosse, et chaque tronc d'arbre, gibet. Sous les vertes branches des chênes, parmi les grappes du lierre et les tresses pendantes du saule, ils se balançaient, se heurtaient, s'en allaient par lambeaux, pourrissaient hideusement et blanchissaient au clair de lune, les cadavres décharnés, les squelettes dépouillés par les fauves et agités avec un bruit sinistre, quand la bise passait. Ce fut en leur compagnie que Louis tint sa fête et convoqua sa cour. Un certain soir de mardi gras, tous les paysans d'alentour, habitants de ces beaux villages tourangeaux si prospères, si joyeux, furent relancés par ses gardes et amenés en longues bandes jusqu'à l'endroit lugubre, au cœur de la forêt. Le vieux roi déjà s'y trouvait, avec tambours et musique. A un signal donné, le violon grinça, les couples se formèrent. Chaque vivant, tremblant, livide, avait pour danseur un mort. Les cordes, allongées à dessein au col des malheureux pendus, les laissaient flotter presque à terre : chaque débris humain, chaque squelette faisait face à un vis-à-vis qui, aux accords des violons, l'étreignait et l'agitait avec l'angoisse du délire. La chronique ajoute un détail que nous pouvons à peine croire : c'est que le hasard n'aurait pas présidé seul à l'arrangement de ces branles et gavottes villageoises. Les officiers et prévôts du monarque auraient disposé les choses de façon que les vivants et les morts pussent se retrouver en pays de connaissance; la sœur avec le frère, la veuve avec l'époux, la jeune fille avec le fiancé!... Ici le cœur, les sens et la raison se révoltent également contre ces assemblages monstrueux, ce raffinement horrible. Pourrait-on admettre, par exemple, qu'un bourreau eût osé présenter, à la main mourante d'une mère, les doigts osseux du cadavre qui fut son fils tant aimé?

Charles IX, un siècle plus tard, imagina de jouer à ses hôtes, au carnaval, un tour de sa façon, bien moins lugubre assurément, quoiqu'il ne fût pas des plus honnêtes. Au milieu d'un grand bal donné par lui dans les appartements du Louvre, et réunissant les courtisans, les seigneurs, les plus nobles et les plus charmantes dames de la cour, ce monarque, facétieux dans ses jours de bonne humeur, imagina de lâcher, avec liberté entière, dix coupeurs de bourses soigneusement triés parmi l'élite, aussi brillante que nombreuse, des voleurs de Paris. Le chevalier du guet d'une part, le lieutenant du Châtelet de l'autre, avaient présenté leurs captifs les plus illustres, leurs plus habiles concurrents. Sa Majesté Charles, après un brillant concours honoré de sa seule présence, fit son choix, dressa sa liste, et de costumes magnifiques apprêtés à l'avance, habilla les bandits. Après quoi, avant d'entrer dans la salle de bal, il leur donna ses instructions, très-claires et précises : « Allez, — leur dit-il, et chipez, coupez, volez. Songez que je vous le permets. Je fais plus : Je vous le commande. Seulement, messieurs les tire-bourses, voici la condition que j'y mets : une fois les danses finies, vous viendrez me retrouver ici et m'apporterez votre butin. Et que pas un de vous, en volant, ne se laisse attraper. Si l'un de vous s'avise de faire le maladroit, par tous les saints du ciel! sur l'heure je le fais pendre. »

Sur quoi tous ces larrons saluèrent et promirent. Ils se répandirent dans le bal, jouèrent, à qui mieux mieux, des ciseaux et des doigts, finalement firent merveille. Volant ici un bracelet, ailleurs un pendant d'oreille, plus loin un éventail; dérobant au duc de Guise son superbe drageoir émaillé; au sémillant Tavannes, la plume d'autruche de sa toque; au prince de Condé, l'agrafe de diamant de son haut-de-chausses; au duc de Nevers, la dentelle qui bordait son pourpoint, ils portèrent au comble la gaieté, la cordiale admiration du roi, qui, de loin, se tordait de rire en contemplant, çà et là, la mine surprise et désolée de quelque volé illustre constatant, avec un étonnement manifeste, que sa boîte d'or avait pris la fuite, que ses diamants étaient disparus. Puis, la soirée étant finie, messieurs de l'Escapade furent fidèles au rendez-vous. Le roi accourut à eux, se frottant les mains, pouffant de rire; ensemble on examina les prises, on évalua le butin qui ne s'élevait pas à moins d'une centaine de mille livres. Sur quoi Charles, redevenant sérieux, adressa à ces vaillants hommes une allocution bien sentie sur les dangers de leur profession, « qui, après les « avoir menés au bal du Louvre, dit-il, pouvait « bien finalement les conduire en place de Grève». Après quoi il les congédia, libres, contents, mains et poches pleines, circonstance qui, nous le craignons fort, ne pouvait que détruire l'effet moral et salutaire de ses avertissements paternels.

Bientôt après, Henri III, parvenu au trône de France à la mort de son frère, eut le premier l'idée de donner un bal costumé, ou travesti, mode italienne, toute récente, qui fut adoptée en France avec tant d'élan et de fureur. Pour le premier mardi gras qu'il célébra étant monarque, il imagina de convier sa mère, la reine Catherine, dont il était le favori, à une fête de pages. Tous ces jolis mignons vêtus de verte, en costumes aussi gracieux, aussi frais, aussi seyants que possible, étaient tout simplement les plus jeunes, les plus charmantes dames de la cour, impatientes et heureuses de prouver, par ce moyen, et leur amour pour la danse et leur dévouement pour la reine.

Catherine, à son tour, ne tarda pas à mettre ce noble dévouement à l'épreuve. Voulant reconnaître, sans délai, la gracieuse attention de son fils, elle lui rendit, le jour de la mi-carême, un autre bal où ce ne furent plus de jeunes mignons, des pages, cette fois, mais rien que des nymphes, des naïades, des néréides, protectrices des eaux, des bois et des prairies, en tuniques de gaze, minces cothurnes, diadèmes de perles, colliers de coquillages, guirlandes de fleurs et cheveux flottants. Des dépenses énormes pour le temps furent faites à l'occasion de ces deux fêtes si rapprochées, et fournirent, par malheur, de trop justes sujets de plaintes aux esprits sérieux, aux conseillers austères qui blâmaient la licence, le luxe et la gaieté plus que folâtre de la cour des Valois.

Tandis que les rois, dans leur Louvre, prodiguaient, au carnaval, les bals et les festins, les danses et les chansons, les farces et les fantaisies, le populaire, sur ses places et en ses rues, s'amusait à sa façon. Les cortéges ou processions fantaisistes plus ou moins, composaient le fond ordinaire de ces fêtes à grand spectacle. En outre de l'exhibition du bœuf gras, qui se renouvelait tous les ans, on organisait, sur une vaste échelle, selon les goûts ou les événements du jour, des mascarades historiques, politiques, mythologiques, tragiques, comiques, voire même morales. Tout cela s'arrangeait, s'allongeait, défilait, paradait, excitait la pitié, le rire, ou passionnait la foule, en dépit des guerres civiles et du malheur des temps. L'une des plus bizarres et aussi des plus célèbres de ces processions excentriques, d'un caractère hybride bien difficile à définir, fut organisée à Paris, aux plus beaux jours de la Ligue, par les soldats wallons au service de Sa Majesté le roi d'Espagne. Race entreprenante et active, spirituelle, gaie, brillante et folle, les Wallons répandirent, pendant



La Passion et la Patience du pauvre bonhomme Job, dessin de Gilbert.

des siècles, sur tous les grands chemins de l'Europe, des troupes de hardis capitaines, des bandes de fiers soldats. Ils se contentent aujourd'hui d'envoyer à cette même Europe, encore vaincue et captivée, des groupes d'industriels habiles, une vaillante phalange d'artistes. Dans la paix, dans la guerre, ils s'affirment toujours.

Donc les Wallons qui occupaient la capitale, au carnaval de cette année-là, avant le bon roi Henri, eurent l'idée, pour passer le temps, de représenter à grand spectacle « la Passion et la Patience du pauvre bonhomme Job ». Qui sait si le choix du sujet n'était pas, après tout, un peu malicieux? pauvre bonhomme Job, pauvre peuple de France, n'étiez-vous pas alors tous deux dépouillés, tous deux abandonnés, tous deux victimes? Quoi qu'il en soit, le cortége attira la foule dans les rues, moins par la pompe de son attirail et la splendeur de ses costumes, que par le pittoresque attirail de ses détails, la verve de ses acteurs. D'abord, des musiciens en grand nombre, jouant tantôt de burlesques passades, tantôt de plaintives mélodies; puis des centaines de vigoureux gaillards, torse et bras nus, agrémentés de moustaches énormes, de longues barbes, de flottantes chevelures, et tatoués, à la façon des Indiens, des dessins les plus fantasques, des couleurs les plus heurtées. Enfin le « bonhomme Job », monté sur un âne, la tête du côté de

la queue, chevauchant ou plutôt clopinant pas à pas, flanqué de sa femme et du diable. Trois Wallons des plus fins, des plus audacieux, des plus provoquants, hommes d'intarissable entrain et de mordantes réparties, tenaient ces rôles de chefs d'emploi, et, à chaque halte du cortége, engageaient entre eux, tout en se conformant strictement à l'esprit de leur rôle, un dialogue « vif et animé » qui ne manquait pas de mettre la foule en belle humeur. Vous dire ce qui s'y rencontrait en foule, par malheur, de détails plus que risqués, de rabelaisiennes réparties, serait méconnaître à la fois, et notre devoir d'écrivain et l'état des mœurs actuelles : qu'il nous suffise de savoir que Paris oubliait, riait, était joyeux, malgré sa souffrance et son deuil, sa servitude et sa misère.

De la mascarade en grand, si nous passons à la mascarade en détail, nous rencontrons, à une trentaine d'années de là, un exemple des plus illustres, un exemple pouvant être considéré comme « la chose du monde la plus étonnante, la plus surprenante, la plus neuve, la plus grande... », toutes les épithètes enfin de madame de Sévigné. Que voulez-vous, faibles mortels? Le génie même a ses faiblesses, l'austérité, ses fantaisies. Cet homme qui sut préparer son siècle, unifier son pays et dominer son roi, qui égalisait tout, fauchait tout et puis couvrait tout, pour finir, « d'un pan de sa robe rouge », Richelieu même s'égaya et folleya en carnaval, se masqua, se travestit, dansa une sarabande ! Voici comment les Mémoires nous racontent cet épisode intéressant.

Ce tout-puissant ministre et ce terrible maître avait, chacun le sait, de nombreux ennemis. L'un de ceux qu'à bon droit il redoutait le plus était la jeune reine Anne d'Autriche, dont il avait contrarié les vues, amoindri l'influence, humilié le pays aimé, l'Espagne, après laquelle ce cœur de princesse et de femme soupira bien fort, soupira longtemps. Il n'était point prudent, cependant, de la froisser, de l'irriter outre mesure. A un moment donné, la grâce charmante, l'esprit et la beauté de cette jeune femme d'outre-monts, pouvaient triompher des dédains intimes et de la froideur conjugale. S'il existait un moyen d'intéresser, d'amuser Anne, de l'apaiser, de la fléchir ? voilà ce que se demandait, en un moment de loisir, l'illustre cardinal méditant, tâtonnant ; en cet instant néfaste, par malheur, se rencontra sur son passage une autre charmante ennemie, une autre intrépide rieuse, dont les intrigues politiques bouleversaient la cour, dont la folâtre gaieté et l'entrain tout gaulois animaient, amusaient la ville. La duchesse de Chevreuse en cet embarras fut consultée ; elle proposa son moyen qu'adopta le ministre. Plaire à la reine? Certainement : rien n'était plus facile. Le bonheur voulait justement qu'on fût en carnaval. Anne était Espagnole, et jeune, et remuante à l'excès. Pour toutes ces raisons, elle adorait la sarabande. Il fallait au plus tôt lui en danser une, une superbe, une soignée, avec Boccan pour la musique et Villot pour le costume, de façon à l'étonner, à la charmer, à l'attendrir : « Parfaitement trouvé, tout à fait réussi. Va pour la sarabande, duchesse... Mais la faire danser, par qui ? — Comment, par qui? Le demandez-vous ? Il faut la danser vous-même. — Moi-même, madame, y pensez-vous! Ma dignité, mon âge, mon emploi et ma robe ! — Votre âge, vous l'oublierez aujourd'hui; votre dignité et votre emploi, vous les reprendrez demain ; votre robe, vous la quitterez un moment pour un charmant costume, oh! un costume ravissant, juste, coquet, vert tendre, que Villot va vous offrir. » Nouvelles protestations du cardinal; éloquentes remontrances de la duchesse ; il s'excuse, elle insiste; il objecte, elle persuade. Bref, en cet assaut livré entre grands politiques, la femme, la charmeuse, à coup sûr, était le meilleur diplomate des deux.

Le traité fut conclu séance tenante, les détails aussitôt réglés. On apporta le costume, on commanda les violons ; on cira, comme pour un *skating-rink*, le parquet du cabinet de la reine. Puis, l'heure marquée étant venue, la reine et la folâtre duchesse, avec deux gentilshommes de la chambre, Vauthier et Beringhem, se cachèrent dans l'appartement, derrière une tapisserie, et ne tardèrent pas à voir entrer l'illustre cardinal, affublé, travesti, transformé au point que son meilleur ami n'eût pu le reconnaître, en justaucorps collant, en haut-de-chausses étroit, tout cela frais, pimpant, jeunet, vert céladon, suivant le goût et la couleur préférée de la reine. Puis les violons de grincer et l'homme illustre d'entrer en danse, lui qui aurait trouvé plus facile de faire danser des potentats. Et les malignes spectatrices de pouffer, de se pâmer de rire en le voyant sauter, glisser, tourner, passer, se trémousser, suer à profusion, tant il lui en coûtait de se livrer à ce fatigant exercice, et finalement, en une passade par trop aventureuse, perdre l'équilibre et aller mesurer le parquet de la chambre, d'où il se releva toutefois prestement, en se frottant le mollet... La chute du grand ministre!

C'était là ce que ces ambitieux et ces mécontents voulaient voir. Et l'histoire est là pour nous dire qu'ils se contentèrent de celle-là, et que Richelieu, jusqu'à son dernier jour, demeura homme d'État sans rival, politique tout-puissant, pour avoir su, un soir de carnaval, danser la sarabande.

Les hommes du pouvoir, les ministres ont, du reste, suivant les occasions, diverses manières de faire leur cour. Mazarin, qui, lorsqu'il s'agissait de traiter le petit côté des choses et des questions, était peut-être plus habile, ne dansa pas en carnaval; il se contenta de faire danser. La plus belle fête qui eût encore été donnée aux beautés de la cour et aux gentilshommes de France fut celle que le cardinal offrit au palais Mazarin. Elle commença par un souper des mieux ordonnés, des plus riches, « non moins élégant qu'abondant », écrit mademoiselle d'Orléans, dans ses Mémoires. Puis, le dessert étant achevé, le cardinal conduisit ses nobles hôtes, Anne d'Autriche en tête, dans une galerie somptueusement décorée, ornée de fleurs et de tentures, resplendissant de mille feux. On eût dit que tous les trésors de Limoges et de Venise, de Gênes et de Malines, de la Chine et du Japon, s'y trouvaient rassemblés. Sur les tables, les dressoirs, les bahuts, les consoles, au plafond, aux encoignures et le long des murs même, ce n'étaient que tapisseries de choix, meubles de prix, dentelles rares, émaux, camées, miroirs, rubans, bijoux, parures, coupes richement ciselées, gants de senteur, lustres de cristal, etc.

Les Mémoires du temps assurent qu'il n'y en avait pas là pour « moins de 75 mille livres ». Les dames poussèrent des cris de surprise, les hommes admirèrent. Et ce qui mit le comble à la joie des assistants, c'est que durant le bal qui suivit, chaque cavalier remit à sa danseuse un billet de la loterie qui fut tirée ensuite, et qui permit de distribuer aux assistantes et assistants ces somptueuses babioles, ces délicates fantaisies.

Ce fut à peu près vers le même temps que le goût des classes élevées de la société venant à se modifier sensiblement, le ballet commença à se voir rayé de la liste des divertissements du carnaval, et fit place à l'opéra italien, qui, exécuté par des chanteurs de profession, des artistes de choix, fit de plus en plus les délices de la cour et de la ville. Anne d'Autriche, alors régente, montra un goût passionné pour ces nouveaux spectacles, et s'attira pour cette raison les remontrances du curé de Saint-Germain l'Auxerrois, qui, afin de renforcer son pouvoir et de justifier ses arrêts, apporta à la reine les délibérations écrites, mûrement méditées, de *sept* docteurs de Sorbonne. Là-dessus, l'abbé de Beaumont, précepteur du jeune roi, voyant le désappointement et le douloureux embarras de la reine, trouva un moyen assuré de lui faire sa cour, en se procurant une décision de *quatorze* docteurs en Sorbonne, condamnant et annulant la sentence des sept autres.

L'Opéra se doute-t-il qu'il eut jadis l'honneur d'être étudié et discuté par tant de graves théologiens, tout comme une question de philosophie ou un canon liturgique? Irait-on aux Italiens, n'irait-on plus? — d'après la science et l'Eglise. Tout naturellement, la majorité fit loi : quatorze valent plus que sept; — lorsqu'il s'agit de faire pencher la balance, le confesseur de la reine, le Père Vincent, autorité suprême dans la question, permit la comédie, et Anne, la conscience en repos, alla à l'Opéra. Son goût décidé pour ce genre de divertissement était tellement connu, que son beau-frère, Gaston d'Orléans, au carnaval de 1646, imagina de lui donner un spectacle presque pour elle seule. Dans la salle de théâtre du Palais-Royal, construite par les ordres de Richelieu et pouvant contenir 500 spectateurs, il rassembla une audience de choix, composée uniquement du jeune roi, de la reine mère et de quelques personnes de leur suite : « Nous n'étions en tout que vingt-cinq ou « trente, — écrit à ce sujet Mme de Motteville dans « ses Mémoires, — et tout près de mourir de froid « et d'ennui. En vérité, pour goûter ces sortes de « choses, il faut se trouver avec la foule. Pour ma « part, je trouve que la longueur du spectacle diminue énormément le plaisir; et, selon moi, une « conversation naturelle et agréablement animée « produirait bien plus d'effet que toutes leurs chan« sons. »

Ce ne fut point une « conversation », mais bien une « distraction » assez peu naturelle et un peu trop animée, que le prince Henri-Jules de Condé, fils du grand prince, imagina un jour de se donner à Chantilly, pendant le carnaval. Les instincts de race, avec le temps, parfois s'affaiblissent, se modifient. L'illustre père était grand guerrier; le fils était grand chasseur. Tout, à Chantilly et aux alentours, était sous ce rapport admirablement combiné pour satisfaire les goûts et les besoins du maître. Parc et forêts, bois et bruyères, plaine et étangs, prêtaient leurs ombrages, livraient leurs espaces, ouvraient leur sein à l'élan des chevaux fougueux, des chasseurs enivrés poursuivant la bête haletante aux sons bruyants de l'hallali. Seul toutefois, en cette vaste et imposante étendue, un haut mur s'élevait, entourant un enclos, et arrêtait l'élan, et gâtait la partie. Il séparait des magnifiques domaines du prince les bâtiments et les terres composant la ferme d'un sieur la Roze, à demi homme des champs, à demi homme de cour ; à la fois cultivateur et secrétaire particulier de Sa Majesté le roi.

Or Henri-Jules de Condé, pestant, jurant contre ce mur, avait résolu à tout prix de supprimer cet obstacle, cette chétive vigne de Naboth troublant les plaisirs d'Achab. Il avait fait au sieur la Roze les offres les plus magnifiques. Mais ce cultivateur entêté, et peut-être taquin surtout, avait tout rejeté, tout dédaigné, et se retranchait fièrement derrière le grand mur de sa ferme. D'autre part, les Condés n'étaient point une race à se laisser vaincre. Henri-Jules rongea son frein, combina son plan, et, au moment marqué, livra sa dernière bataille. Pendant tout un hiver, ses gardes-chasse, ses piqueurs, ses valets de chiens, etc., s'occupèrent activement, par son ordre, à prendre, à nourrir en lieu sûr tous les renards qu'ils purent saisir dans ses vastes domaines. Puis vint le jour du mardi gras : des tas de sacs, dès longtemps préparés, reçurent tous ces captifs que l'on faisait jeûner à dessein depuis la veille ou l'avant-veille. La nuit vint, et un long cortége traversa le parc de Chantilly. Le fils du grand Condé dirigeait, commandait cette troupe fidèle, retenant ses éclats de rire et portant avec précaution les renards dans les sacs.

On arriva au pied du mur, on dressa des échelles. Chez la Roze, tout dormait : le maître, les valets, les bœufs, les coqs. Durant quatre à cinq heures, le vaillant fils du héros et ses compagnons d'armes s'employèrent activement à accomplir leur tâche et à vider leurs sacs en lançant par-dessus le mur cette bande affamée de ravageurs nocturnes qui courut aussitôt chercher abri et provende dans la basse-cour, dans le verger, dans le jardin, dans le lardoir. Après quoi, l'invasion étant terminée, la vengeance accomplie, Henri-Jules se retira fatigué, mais content.

Mais le lendemain matin, chez la Roze, quel tumulte! Quelle épouvante !

Renards dans les greniers, renards dans les choux, renards au poulailler, renards à la cuisine, pillant, étranglant, arrachant, mordant, rongeant, grognant, grouillant, dévastant enfin à qui mieux mieux. Les valets courent, les filles pleurent, les poules crient, les chevaux hennissent, les vaches beuglent, et la Roze, au désespoir, s'arrache les cheveux.

On ne peut s'étonner, d'après cela, d'apprendre qu'il ait été sans délai trouver le roi pour lui conter son malheur, lui porter sa plainte indignée. Sa Majesté Louis se prit d'abord à rire; puis, reprenant en hâte son habituelle gravité, il fit mander le coupable et prononça la sentence.

Henri-Jules était condamné au maximum de la peine, c'est-à-dire à reprendre tous jusqu'au dernier les renards malfaiteurs éparpillés dans l'enclos de la Roze, à les remettre dans leurs sacs et à les lâcher... n'importe où! Le prince avait vingt-quatre heures pour exécuter sa sentence, et devait en outre dédommager pécuniairement monsieur le secrétaire pour les dégâts que ses émissaires avaient généralement causés.

Somme toute, Henri-Jules ne se plaignit point. Nouveaux exploits, nouvelle chasse : le carnaval de ce Nemrod des Condés s'était passé gaiement.

Et maintenant où sont les Condés? où est la Roze? où est le grand siècle? où est Chantilly? Les races tombent et les splendeurs s'effacent; c'est une autre ère qui commence, un monde jeune qui surgit.

Mais le carnaval a survécu; il règne, il sourit encore. Seulement ses grelots sont moins bruyants, ses fredons plus timides; il comprend que, depuis peu, le malheur a passé sur la patrie, sur la France, et il entre avec nous dans une voie nouvelle de réserve et de réflexion, de modération et de gravité.

Etienne Marcel.

RÉCITS D'AUTREFOIS

LES DEUX COUCY

En ce temps-là, vivait dans le fond du Morvan un vieux gentilhomme qui possédait des forêts immenses, une fortune considérable, et de longues années... Il était un Nemrod infatigable et, aussi loin que sa mémoire pouvait remonter, sauf cependant le jour où il se maria, il ne se souvenait pas d'avoir passé vingt-quatre heures sans faire courir ses meutes dans les bois : le vent, la neige, la pluie, rien ne le retenait dans son vieux château. Son renom en vénerie était si célèbre, qu'un beau jour il reçut du roi une invitation à se rendre à Versailles avec ses meilleurs chiens. Une invitation de cette espèce équivalait à un ordre; et Louis XIV n'aimait pas à attendre. Aussi le comte de Chaly, après avoir embrassé sa femme, sa petite fille, soigneusement choisi les bêtes, les piqueurs, les garde-chiens qui devaient l'accompagner, rempli d'or ses valises, se mit-il en route avec un train vraiment féodal, quoique la féodalité fût morte. Il avait alors quarante-cinq ans. Droit comme un peuplier, robuste comme un chêne, monté sur un solide cheval, il partit, chevauchant à petites journées, afin que ses chiens arrivassent en bon état. Tout le monde s'arrêtait pour le voir passer, et, à la couchée, dans les villes, il avait fort à faire à se défendre contre la curiosité indiscrète des gentilshommes venant saluer sa personne et admirer ses chiens. Le comte n'était point le plus sociable des hommes, l'existence qu'il avait menée ne l'avait point façonné aux belles manières; il ignorait le beau langage des héros et des héroïnes de mademoiselle de Scudéry, et la carte du pays de Tendre lui était parfaitement inconnue. Il aurait pu prendre pour armes parlantes et emblème un houx épineux; il en avait les piquants, mais aussi il en possédait les qualités : la verdeur, la droiture et la solidité.

On a dit que l'on s'instruit en voyageant : c'est ce qui advint au comte. Il ne tarda point à faire quelques comparaisons, et il commença à s'inquiéter un peu de la figure qu'il ferait à Versailles. Une fois cette inquiétude levée, elle lui mit d'autant plus martel en tête qu'il ne connaissait personne à Versailles qui pût le mettre au courant des usages de la cour. Il ne se trouvait plus qu'à deux journées de Paris, lorsqu'il fut atteint par un gentilhomme bien monté, suivi de deux domestiques, qui voyageait plus lestement que notre chasseur. Les deux voyageurs s'abordèrent en se saluant, et, du premier coup d'œil, car il était très-fin, le comte de Chaly reconnut qu'il avait affaire à un vrai seigneur, et il n'en douta plus lorsque celui-ci, se présentant lui-même, se fut nommé : il s'appelait le sire de Coucy. Ce nom fit aux oreilles du comte le bruit d'une fanfare, car il avait étudié parfaitement le nobiliaire français. La connaissance se fit rapidement et si bien, que le sire de Coucy demanda gracieusement au comte la permission d'achever la route avec lui. Après avoir fort admiré les chiens et la livrée du comte, ayant appris l'ordre qui l'appelait de son vieux castel, il se mit à son entière disposition et, avant d'arriver, quoique M. de Chaly s'en fût très-fort défendu, il était arrêté et convenu que le célèbre veneur descendrait à l'hôtel de Coucy.

Il en fut fait ainsi. Madame de Coucy le reçut avec toute la bonne grâce imaginable; on logea admirablement ses chiens, et vingt-quatre heures après, le premier gentilhomme de la chambre étant prévenu, les deux nouveaux amis partirent pour assister au lever du roi et prendre ses ordres. Le cœur battit bien un peu au comte lorsqu'il se trouva en face de Louis XIV, mais Sa Majesté lui fit un si bon accueil, le mit si bien à son aise, que, reprenant une modeste assurance, il parla divinement des choses de la chasse. Le roi, qui avait semblé prendre grand plaisir à l'écouter, et qui daigna descendre jusqu'à s'informer de l'état de ses chiens, l'invita à s'entendre avec le grand veneur. Les arrangements furent rapidement faits et, quelques jours après, le comte, ses limiers, ses chiens et ses piqueurs travaillèrent devant Sa Majesté. Jamais il n'y eut plus belles chasses, lancés plus vifs, poursuites mieux suivies, plus belle musique sous la feuillée; et au tiré, le comte fit des coups d'une adresse admirable. Pendant huit jours, admis dans les carrosses, au petit lever, au couvert du roi, M. de Chaly eut tous les honneurs de Versailles et sembla destiné à une brillante carrière, mais il déclina toutes les offres; les habitudes de cour le gênaient, il pensait un peu à sa femme, un peu plus à sa petite fille Laurette, beaucoup à ses grands bois, et au bout de deux mois, après avoir prié le roi d'accepter sa meute

et demandé congé, il reprit la route du Morvan, emportant force beaux cadeaux que Sa Majesté lui avait faits et le souvenir de l'hôtel de Coucy. Il s'y était fortement attaché. Là, tout le monde avait cherché à lui plaire et lui avait plu. Madame de Coucy avait été excellente pour lui, son mari, parfait, et leur jeune enfant, le chevalier, lui avait paru si gentil, si mignon, que, volontiers, il l'eût emporté en croupe. Le jour du départ, le comte fut très-étonné de se sentir une petite larme à l'œil; on promit de se revoir, de s'écrire; on ne se revit pas, on s'écrivit rarement, mais tous les ans, aux fêtes de Noël, arrivait à l'hôtel de Coucy une montagne de sangliers, de chevreuils, de lièvres, de perdrix, témoignage irrécusable des fidèles souvenirs du comte.

Une année, l'envoi fut autre. D'un lourd carrosse descendirent dans la cour de l'hôtel Coucy deux femmes du Morvan et une petite fille de noir vêtue, un peu pâle, et fort émue. Ces deux femmes demandèrent à parler à la dame. Admises en sa présence avec la fillette qui, à droite et à gauche, jetait des regards curieux, ces deux femmes, avec tout le respect possible, lui remirent une lettre. Elle était du comte de Chaly; il mandait à ses amis qu'il avait eu le chagrin de perdre sa femme, et que, ne pouvant faire l'éducation de Laurette en son vieux château dans les bois, il priait madame de Coucy de vouloir bien placer la pauvre orpheline en quelque couvent de Paris.



L'arrivée de Laurette à l'hôtel de Coucy, dessin de Gilbert.

Laurette fut bientôt sur les genoux de M. de Coucy, embrassée, caressée, consolée comme elle pouvait l'être. Le père et le fils accoururent, le précepteur aussi, le bon abbé Camus, et l'enfant se vit fêtée, trouvée charmante; c'était à qui lui témoignerait plus d'amitié. Elle méritait d'inspirer ce sentiment. Brunette de peau, les cheveux noués et tordus au hasard, maigre comme un rouge-gorge en hiver, elle avait un nez fin, une petite bouche vermeille, les plus beaux yeux du monde, une taille souple, et quelque chose de résolu qui allait très-bien à l'air de son visage. Ce petit pastoureau, ainsi que l'appela en riant le sire de Coucy, n'avait vu fleurir que dix printemps... Son éducation... dame! son éducation, avait été fort négligée; la fillette tenait plus de l'églantier sauvage que du rosier taillé par une main soigneuse.

Quand elle se fut mise à l'aise, et elle s'y mit très-vite, elle fit si bien preuve d'esprit qu'un mois après son arrivée, adorée de tous, elle était devenue le bruit, le sourire et la joie de la maison, montant de la cave au grenier comme un oiseau en cage, entrant, sortant des appartements de madame de Coucy, taquinant le chevalier qui n'avait que cinq ans de plus qu'elle, l'entraînant au jardin, le lassant à la course, l'effrayant par ses hardiesses, car mademoiselle Laurette grimpait aux arbres ainsi qu'aurait pu le faire un jeune chat, et, perchée sur une haute branche, elle chantait quelques vieilles rondes du Morvan que sa nourrice lui avait apprises

On avait bien parlé de la mettre au couvent, tout le monde disait qu'il le fallait! mais lorsqu'il s'agissait de prendre ce grand parti, M. de Coucy aussi bien que sa femme, M. le chevalier aussi bien que l'abbé, s'accordaient pour reculer l'heure de la séparation, tout en reconnaissant d'une voix unanime qu'elle était parfaitement nécessaire. En attendant, madame de Coucy poudra les beaux cheveux du petit diable, et le bon abbé, qui en grillait d'envie, quoiqu'il eût l'air de faire œuvre méritoire, se mit à lui donner des leçons.

Au bout de deux ans de ce régime, mademoiselle de Chaly se tenait fort bien dans le cercle de la comtesse, lui était une aimable compagne, jouait du luth, chantait un peu, dansait avec grâce, et l'abbé la citait comme un modèle d'intelligence. Par exemple, il avait été impossible de lui faire comprendre qu'elle ne devait pas se pendre au cou du chevalier : cette pudeur-là ne lui était point encore venue, et cétait M. Frédéric, âgé alors de dix-sept ans, qui repoussait ses trop franches caresses. Il avait bien tort, l'ingrat! car lorsqu'il avait mérité quelques sévérités, Laurette prenait en main sa cause et la prenait si bien que, par éloquence ou baisers, elle la gagnait toujours.

Son père lui écrivait de temps à autre, lui racontait ses chasses, l'engageait à être bien sage, lui envoyait dix fois plus d'argent qu'elle n'en avait besoin, annonçait toujours sa prochaine venue, mais n'arrivait jamais, quoique, disait-il, il eût une furieuse envie de revoir l'hôtel de Coucy et ses grands amis qui l'habitaient. Eh bien, faut-il le dire? excepté Laurette qui désirait revoir son père, personne ne souhaitait bien vivement la venue du comte. En voyant sa fille si gentille, le Nemrod morvandiau ne pourrait-il pas avoir l'idée bien naturelle de l'emmener pour égayer la solitude de son vieux château? Alors... cet alors-là faisait trembler tout le monde. Heureusement M. de Chaly surveillant ses nombreuses fermes, ses troupeaux, ses forêts, chassant été et hiver, ne s'apercevait pas qu'il manquait à sa parole, et, tout en aimant sa fille, la sentant en bonnes mains, la sachant bien portante, il n'éprouvait pas le besoin de l'avoir auprès de lui. Sa présence l'eût forcé à changer son genre de vie, ce qu'il n'entendait faire à aucun prix, et, d'ailleurs, à présent que Laurette avait goûté à la vie élégante de Paris, ne trouverait-elle pas les journées bien longues dans le manoir paternel? Toutes choses mûrement considérées, il la laissait donc à Paris, où certainement son ami le sire de Coucy trouverait à l'établir. Il lui était même, ainsi qu'on le verra, passé par le cerveau une idée qu'il ne communiquait à personne, mais qui lui souriait beaucoup.

Trois nouvelles années s'écoulèrent encore. Laurette n'était plus une petite fille, elle ne sautait plus au cou de Frédéric, elle avait eu l'honneur d'être présentée à la cour; le roi avait, en la voyant, daigné se souvenir de son père, et avec sa discrète parole, si puissante à Versailles, madame de Maintenon l'avait déclarée très-bien élevée et charmante. On la savait riche héritière, fille unique aussi. A cette époque, où toute la noblesse française était à peu près ruinée, où plus d'un grand seigneur redorait ses armoiries en se mésalliant à la roture financière, plus d'une famille avait tourné les yeux vers elle; mais aucune proposition matrimoniale ne fut faite, car on considérait la main de la jeune fille comme engagée au chevalier de Coucy. Etait-ce vrai? nous le saurons bientôt. Quant à Laurette, elle ne songeait guère à tout cela; heureuse de se sentir aimée, entourée de soins, adorant madame de Coucy qu'elle appelait sa mère, elle vivait la plus heureuse du monde, ne désirant rien, ne demandant à Dieu qu'une chose, de ne point troubler son bonheur.

Il fut troublé pourtant. Un jour, elle vit dans l'hôtel tous les visages consternés, sa mère adoptive la regardant avec des yeux remplis de larmes, M. de Coucy encore plus affectueux pour elle, Frédéric plus prévenant; elle devina qu'un malheur était entré dans sa destinée. Elle ne se trompait pas : madame de Coucy lui apprit que son père était mort. Il s'était tué à la chasse, son cheval s'abattant l'avait précipité dans une fondrière. La douleur de la pauvre enfant fut sincère et profonde, il fallut bien du temps pour la consoler. Un notaire arriva du fond du Morvan et donna connaissance à Laurette des dernières volontés du comte. Après l'avoir instituée universelle héritière de ses biens, meubles et immeubles, et nommé le sire de Coucy son tuteur, le défunt disait : « Toutefois cet héritage n'appartiendra à ma fille que dans le cas où elle épouserait l'*héritier direct* de mon plus cher ami, le sire de Coucy; si cette clause n'était pas remplie et que ma fille refusât cette alliance, Laurette aurait à se retirer dans le couvent des carmélites d'Autun, où une dot convenable serait payée pour elle, et tout le reste de mes biens reviendrait à l'évêché de ladite ville ».

Après la lecture de ce testament, M. et madame de Coucy prirent à part la jeune fille, et lui dirent que, quelque désir qu'ils pussent avoir conçu de la voir devenir leur fille, ils n'entendaient point exercer une contrainte sur sa volonté, qu'elle pouvait leur parler à cœur ouvert, que si l'union espérée par son père ne lui agréait point, ce serait Frédéric qui la refuserait et que, dès lors, elle resterait maîtresse de sa fortune. Laurette tomba en pleurant dans les bras de sa mère; on fit entrer Frédéric qui mit un baiser sur la petite main qu'on lui tendait, et à partir de ce jour l'hôtel de Coucy embauma l'amour. Il fut convenu que le projet de mariage tenu secret jusque-là serait réalisé lorsque la jeune fiancée quitterait ses grands habits de deuil, et M. de Coucy, en sa qualité de tuteur, alla à Chaly prendre possession, au nom de sa pupille, du magnifique héritage du comte. Resté toujours dans ses terres, n'ayant aimé ni le luxe, ni le jeu, ni la table, surveillant son bien par lui-même, il laissait une fortune énorme, liquide de toute dette. Le sire de Coucy eut donc peu de chose à faire, et revint bientôt à Paris avec des sacoches pleines d'or. Il avait trouvé le Morvan superbe de sauvagerie, le château en fort bon état; on convint qu'après les fêtes du mariage les jeunes gens iraient, sous le vieux toit de Chaly, passer leur lune de miel, et l'on verrait, après, à acheter un régiment au chevalier. Cette dernière partie du programme plaisait moins que la première à Laurette : mais être Coucy et ne pas servir dans les

armées du roi, était-ce chose possible? A cette perspective de bonheur et de gloire, le cœur de Frédéric bondissait; mais, en attendant, si sa mère ne l'avait forcé à continuer sa vie passée, il n'aurait pas quitté sa fiancée. Il allait donc, par ordre, à Versailles, à l'Académie, au Cours-la-Reine et au jeu de paume de la rue du Temple, rendez-vous de la jeune noblesse.

Un jour, il sortait de cet établissement avec Chauvelin, Choiseul, de la Roche-Landry et quelques autres, et il devisait sur la porte en riant, lorsqu'ils furent abordés par une vieille à la mine hagarde, mal vêtue, la tête couverte d'une sale coiffe, très-grande, mais se tenant courbée, qui vint leur offrir, à voix basse, de leur dire leur bonne fortune : nos jeunes fous, le plus âgé ne comptait pas vingt ans, d'abord se moquèrent d'elle, la rudoyèrent même un peu, mais bientôt changeant d'idée, ils lui tendirent la main. La vieille, qui commença par leur déclarer que jamais elle ne travaillait que pour la noblesse, se tira assez bien d'affaire; elle parla à Chauvelin, à la Roche-Landry, à Choiseul, comme si elle eût connu quelque chose de leur vie, et finit par leur promettre à tous félicité et honneurs. Coucy ne voulait point imiter ses camarades ; ils le contraignirent à les imiter. Il tendit donc sa main, la sorcière en examina un instant les lignes, et la rejetant :

« Ça, dit-elle avec dédain, ça n'a jamais été la main d'un noble... »

Un fou rire accueillit cette étrange déclaration.

« Eh! malheureuse, tu tombes mal, s'écria Chauvelin, ce garçon-là est noble comme le roi. »

La vieille reprit la main de Frédéric, la regarda de nouveau, et la repoussant avec une espèce de dégoût, s'écria :

« Je ne m'étais pas trompée, c'est de la chair et du sang d'ignoble vilain! »

Cela dit, poursuivie par les huées des jeunes seigneurs, elle se réfugia, en les menaçant du poing, dans une méchante auberge voisine du jeu de paume.

Au dîner de la famille, quand l'abbé Camus eut dit le *Benedicite*, Frédéric, selon sa coutume, pour amuser sa mère et sa promise qui lui souriait des yeux et des lèvres, se mit à conter les nouvelles et les petits événements qu'il avait recueillis par la ville. Nous disons petits, car jamais, comme les jeunes gens ne le font que trop aujourd'hui, le chevalier ne se fût permis de répéter devant son père et sa mère et Laurette un scandale de mauvais ton ou de mauvaises mœurs qui eût pu amener la plus fugitive rougeur sur le front d'une femme.

La conversation, en ce temps-là, était encore chaste, élégante et polie, ce qui n'empêchait point cependant l'abbé de trouver, quelquefois, que son élève par trop émancipé ne faisait point honneur aux leçons de sagesse et de bien dire qu'il s'était efforcé de lui donner :

— Vous ne savez pas, Laurette, dit en riant Frédéric, que vous êtes menacée d'un grand malheur...

— Vraiment! répondit la jeune fille en feignant une grande peur, mais, mon cher chevalier, vous ne sauriez beaucoup m'effrayer : votre père, ma mère, le bon abbé et vos vingt ans se portent bien; à cette heure, aucun mal ne peut donc arriver jusqu'à moi.

— Ah ça! fit le sire de Coucy, je trouve très-bien que vous appeliez madame de Coucy votre mère; mais vous savez que je suis son mari : donc, il me semble, j'en serais très-heureux, que vous pourriez, chère pupille, me nommer votre père.

— Ce nom, depuis bien des années, du cœur me montait aux lèvres, mais je n'osais pas le prononcer; si Frédéric n'en est pas trop jaloux, car il est très-jaloux, monsieur votre fils, et puisque vous le permettez, cher père, je ne vous appellerai jamais autrement.

— Et vous me ferez grand plaisir, Laurette; mais voyons le récit de l'effroyable malheur dont vous êtes menacée. Contez-nous cela, chevalier.

Alors Frédéric raconta l'aventure de la sorcière. madame de Coucy, Laurette et l'abbé en rirent de grand cœur; le sire de Coucy le prit sur un tout autre ton.

— Je ne comprends pas, dit-il, que M. de Sartines laisse circuler dans Paris de pareilles femmes; c'est une honte, un danger, et certainement je lui en ferai mes plaintes le premier jour que je le rencontrerai.

Ces femmes font toute sorte de métiers honteux, la *chambre ardente* l'a prouvé. Celle qui vous a abordé ce matin devrait être fouettée en place publique et piloriée; je m'étonne, chevalier, que vous ayez pu rire de ces insolences, et que vous ne l'ayez pas livrée à quelque sergent du guet. Vous traiter de roturier, de vilain, un Coucy!... J'en jure par le Dieu vivant, si vous n'étiez pas ce que vous êtes, mon fils, jamais Laurette ne vous appartiendrait; j'ai horreur des mésalliances, c'est une lèpre, une rouille qui dévore les vieux blasons et la monarchie si elle n'y prend garde : les nobles maisons qui la soutiennent ainsi dépérissent et s'en vont. La roture monte et, certes, si j'avais pu penser que jamais vous pourriez songer à mêler votre sang à celui d'un vilain, je vous aurais, Laurette, moi-même conduite aux Carmélites d'Autun.

M. de Coucy avait parlé avec tant d'animation que tout le monde se tut; l'abbé dit les grâces, la famille étonnée se leva de table.

Cette vivacité de paroles et ce blâme infligé au chevalier furent oubliés quelques minutes après, et Laurette et Frédéric, sous l'œil attendri mais attentif de leur mère, se mirent ce jour-là comme les autres à dorer, à redorer l'édifice de leur vie prochaine.

Déjà le deuil de l'orpheline devenait moins rigide et tombait pièce à pièce; on commençait à s'occuper du trousseau de la mariée. M. de Coucy, retiré chez lui, mettait en ordre le compte de sa courte et facile tutelle, lorsqu'un matin son valet de chambre vint lui annoncer qu'un vieux prêtre désirait avoir l'honneur de lui parler.

— Le connaissez-vous, Saint-Jean?

— Non, monseigneur; c'est un vieillard, et à sa mise je crois qu'il n'est point de Paris et qu'il vient de la campagne.

— Faites-le entrer.

Cet ordre donné, quelques secondes après un

vieux curé paraissait sur le seuil du cabinet, Saint-Jean avançait pour lui un lourd fauteuil en bois ouvragé et doré dans le goût du temps, et le vieillard, qui semblait fort embarrassé s'assit sur l'invitation du maître de la maison.

— Qu'y a-t-il, monsieur, pour votre service, et à qui ai-je l'honneur de parler? dit M. de Coucy.

— Monseigneur, je m'appelle l'abbé Ancelle et je suis curé à Gonesse. Je ne viens point faire appel à votre charité bien connue; je suis chargé, en qualité d'homme de paix et de pasteur, de faire auprès de vous un acte de conscience, une démarche dont je suis fort troublé, et, en vérité, si je pouvais m'en dispenser... si je croyais pouvait me taire... vous épargner une révélation...

Comme le vieux prêtre semblait dans une gêne douloureuse, que la sueur perlait sur son front dépouillé, M. de Coucy s'efforça par quelques bonnes paroles de le mettre à l'aise.

— Je vous remercie, monseigneur, de votre bienveillance. Je vous confesse que je ne me suis jamais trouvé dans une position si pénible; le vase d'amertume que je porte, je le sens trembler dans ma main, et je voudrais pouvoir l'éloigner de vos lèvres...

— Vos paroles commencent à m'inquiéter, expliquez-vous, monsieur le curé.

L'abbé Ancelle poussa un profond soupir, fit le signe de la croix et, semblant prendre son grand courage, il dit :

— Monseigneur, je vais m'expliquer. Pour me faire entendre de vous, je me bornerai à vous raconter comment les choses se sont passées, et en daignant m'écouter vous comprendrez le devoir qui m'amène et pourquoi, à cette heure pénible, très-pénible, je me trouve devant vous.

« Monseigneur, depuis quinze ans je dessers la cure de Gonesse, et je connais tous mes paroissiens; j'en suis, je crois, aimé; ils me témoignent beaucoup de confiance, et journellement ils viennent demander des conseils à mes cheveux blancs. Parmi eux, il y a un homme de loi qui se nomme Romain. Je n'ai ni mal ni bien à en dire; il n'est, que je sache, ni meilleur ni pire que les autres hommes de sa profession. Un peu ambitieux; mais l'envie de parvenir, lorsqu'elle emploie des moyens honnêtes, dans un but avouable, n'est point un péché devant le Seigneur... Or, au commencement de cette semaine, ce Romain est venu me trouver et, après beaucoup de préambules que je vous épargne, monseigneur, ils n'ont du reste aucun intérêt pour vous, voici ce qu'il m'apprit...

— Romain... Romain... mais je ne connais pas cet homme-là.

— Non, monseigneur, et lui, de son côté, n'a pas l'honneur de vous connaître; il ne vous a jamais vu. Mais permettez-moi de reprendre mon récit. Romain me raconta donc ce que je vais vous dire à peu près textuellement.

« Il y a vingt ans, je lui laisse la parole, il y a vingt ans, le sire de Coucy partait pour l'Italie, chargé des ordres du roi, emmenant avec lui sa femme qui venait d'accoucher. L'enfant fut confié aux soins d'une nourrice, Jeanne Lacombe, qui habitait Gonesse.

—Pauvre Jeanne, elle est morte, je crois, l'an passé.

— Oui, monseigneur, et grâce à la bonté de madame de Coucy, si elle n'a pas été heureuse, du moins sa vie n'a pas connu le besoin.

— Je me souviens que madame de Coucy s'est plainte souvent de ne l'avoir pas revue depuis le jour où elle lui rendit son nourrisson.

— Cette conduite de sa part vous sera expliquée par ce qui me reste à vous faire entendre. Au bout de dix-huit mois, vous étiez de retour de votre mission, et la première pensée de madame fut pour son enfant. Une de vos voitures alla le chercher et l'amena à votre hôtel avec Jeanne, qui le quitta et revint à Gonesse comblée de vos dons.

— Tout cela est parfaitement exact, mais je ne vois pas, monsieur le curé....

— Permettez-moi de continuer; et c'est ici que ma tâche devient pénible. Vous avez dit vous-même, monseigneur, que Jeanne Lacombe s'était toujours refusée à paraître à l'hôtel de Coucy. Savez-vous pourquoi?... Ecoutez-moi avec calme, souvenez-vous de ce que Notre-Seigneur a souffert.... C'est que cette malheureuse s'était rendue coupable d'un crime exécrable. Du courage, monseigneur... C'est que Jeanne, d'accord avec Pierre Lacombe, son mari, avait substitué son enfant à celui que vous lui aviez confié.

Le prêtre, après ces mots, couvrit son visage de ses mains tremblantes.

Le sire de Coucy resta quelques secondes comme s'il n'avait pas entendu; puis, pâle, il s'écria d'une voix étranglée :

— Qu'avez-vous dit?

— J'ai dit, si les paroles de Romain sont vraies, que le chevalier Frédéric n'est point votre fils, mais celui de Jeanne et de Pierre Lacombe....

— Vous mentez, monsieur.

— J'ai soixante ans, monseigneur, et je n'ai jamais menti.

— Ah! mon Dieu, mon Dieu, s'écria M. de Coucy, qui a inventé et machiné cette infamie? Où est l'exécrable coquin qui ose avancer un fait si incroyable! Je le tuerai, je le ferai torturer en place publique!

— Calmez-vous, monseigneur; je sens tout ce que vous devez souffrir, mais permettez-moi d'achever. Il y a un mois, Romain reçut la visite de Pierre Lacombe. Se sentant vieux, sur sa fin et voulant mettre en paix sa conscience, il venait le prier de rédiger un acte qu'il entendait vous faire signifier. Par cet acte, qui le livrait à toutes les rigueurs de la justice, il rendait hommage, prétendait-il, à la vérité. Depuis nombre d'années, poursuivi par les remords, il l'eût fait, mais n'en avait pas eu le courage durant la vie de sa femme, car c'était la livrer à la potence; aujourd'hui qu'elle est morte, que le bourreau ne menace plus que lui, il préfère toutes les peines de ce monde à la perte de son âme et à la damnation éternelle.

Romain se refusa d'abord à rédiger cette déclaration, puis il céda; mais il prévint Lacombe qu'il me communiquerait cette pièce; je l'ai vue, j'ai fait venir Pierre, et à genoux devant moi il a juré qu'elle était l'expression sincère de la vérité. Je lui ai ordonné de se taire jusqu'à ce que je vous aie vu, et accablé de douleur, je suis venu.

Pendant ce récit qu'il écoutait avec la fièvre

dans les yeux, le sire de Coucy était devenu livide, et l'on n'entendait presque plus la voix du prêtre, tant elle était sourde et tremblante.

Tous les deux gardèrent un long silence; enfin M. de Coucy reprit :

— Quoique vous ayez porté le deuil et la douleur dans cette maison, je vous remercie, monsieur, et je comprends que vous remplissez un devoir. Je vous prie de vouloir bien prévenir Romain que je désire le voir le plus tôt possible ainsi que Pierre Lacombe.

— J'avais prévu que tel serait votre désir; Romain m'a accompagné à Paris et se tient à vos ordres.

— Eh bien, qu'il vienne; je l'attends!

L'abbé salua, sortit, et Saint-Jean vint annoncer que le dîner était servi.

Le vieux serviteur fut bouleversé en voyant des larmes couler lentement sur le visage de son maître.

« Dites à madame qu'elle se mette à table sans m'attendre», dit M. de Coucy; puis, se ravisant : «Non, ne dites rien ».

Il se leva de son fauteuil, entra dans son cabinet de toilette, passa de l'eau fraîche sur ses yeux, et, peu d instants après, il était dans la salle à manger où toute sa famille souriante et causeuse l'attendait.

La vue de Frédéric lui fit un mal affreux; et de



La Prédiction, dessin de Gilbert.

quel regard avide il étudia son visage pour y retrouver quelques-uns des traits rappelant ceux de sa mère ou les siens propres !

Or, quoique très-joli homme, ayant la distinction, le profil élégant et les fines attaches de l'aristocratie. le chevalier ne ressemblait à aucun membre de la famille des Coucy. Pour expliquer sa pâleur et dissiper les inquiétudes des siens, M. de Coucy leur dit qu'il avait beaucoup travaillé, qu'il éprouvait un léger mal de tête qui, certainement, disparaîtrait bientôt.

Soit pour le distraire, soit qu'ils fussent tout simplement dans une de ces journées heureuses où l'esprit s'éveille et chante comme une alouette, jamais les enfants n'avaient été plus vifs, plus charmants, et Frédéric vidait avec un flot juvénile le trésor de ses petites nouvelles.

Tout à coup :

Vous êtes en verve aujourd'hui, mon chevalier, fit Laurette, et notre mère doit être contente de votre entrain; on voit bien que vous n'avez pas rencontré la sorcière du jeu de paume.

Ces paroles donnèrent un coup terrible au plus profond du cœur de M. de Coucy; il se leva et, après avoir tristement baisé la main de sa femme étonnée, il se retira dans ses appartements.

La fin à la prochaine livraison.

A. GENEVAY.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS. — LE SALON DE 1877.

M. Lehoux semble se vouer aux sujets de sainteté. Son *Martyre de Saint-Etienne* ne vaut pas son *Saint-Laurent sur le gril*, acheté par l'État pour le musée du Luxembourg. L'ange qui vole dans le haut du tableau est à la fois lourd et prétentieux, son Saint-Étienne a plus de peur que de foi; les hommes qui le lapident sont bien peints dans des mouvements très-justes; mais il y a à l'arrière-plan un spectateur d'un effet détestable.

Les études archaïques de M. Alma Tadéma commencent, il me semble, à lasser un peu le public; *l'Audience chez Agrippa* a cependant autant de qualités que les tableaux de M. Tadéma qui, les années précédentes, eurent plus de succès. S'il y a du talent, il y a peu d'attrait dans la toile nouvelle. Qui peut s'intéresser aux clients et aux parasites qui franchissaient le seuil d'Agrippa? Qui nous dit, d'ailleurs, que nous sommes chez ce grand personnage et non chez un autre consulaire ou chez Mécène? C'est une entrée d'audience telle qu'il y en avait des centaines à Rome sous les règnes avilis des empereurs, lorsque la brigue et la corruption tenaient lieu de vertus. L'*Inondation de Toulouse en* 1875, de M. Roll, ne permet pas que l'on passe au pas de course devant elle : les sauveteurs ont une action qui se comprend, un mouvement juste; mais pourquoi à la vue de ce spectacle l'émotion ne vous gagne-t-elle pas? C'est que M. Roll a commis deux grandes fautes : ses eaux ne sont point turbulentes, et son ciel n'a nullement l'aspect qu'il devrait avoir, car c'est précisément dans ces deux éléments que Poussin s'est étudié à placer la sombre horreur qui caractérise son *Déluge*. Ces enseignements des maîtres ne doivent jamais être oubliés, surtout ceux du Poussin, le plus sage observateur que la peinture ait jamais eu.

Nous avons entendu critiquer le plafond que M. Ehrmann a peint pour la grande Chancellerie de la Légion d'honneur; eh bien, à nous cette composition plaît beaucoup; ses *Muses* sont légères, fines, bien drapées, marchant dans une harmonieuse cadence. Nous ne dirons assurément point que ce plafond vaut celui dont le pinceau de Lemoine a orné la salle d'Hercule à Versailles; mais, à nos yeux, il possède le premier des mérites de ce genre de travail: l'air, la lumière y circulent, et il est bien supérieur aux lourdes peintures dont MM. Vinchon et Ce ont chargé les frises du salon du Louvre.

Les deux tableaux de M. Antigna ne sont assurément point mauvais; mais le *Feu de la Saint-Jean* est un sujet bien rabattu; et quant au *Jeu de la Perche*, nous avouons être un peu fatigué des éternels Bretons. Nous citons la *Cryptie*, épisode du massacre des ilotes, de M. Baader, sans en vouloir dire ni bien ni mal. Nous n'aurons pas la même retenue avec M. Manet. Si M. Faure est content du portrait qu'il a fait de lui, dans le rôle d'Hamlet, il sera vraiment plus qu'indulgent. Il est peint dans une position vraiment inquiétante pour les spectateurs qui s'arrêtent devant cette toile, la figure menace de tomber tout à plat sur eux. Ce manque d'équilibre est-il une loi nouvelle de l'art nouveau? Encore si la couleur rachetait les fautes du dessin, et l'expression les erreurs des lignes et des contours! — Mademoiselle Noëmie Jacquemart n'est pas en progrès; à voir ses portraits du *général d'Aurelle de Paladines* et du *comte H. G*, qui dirait que jadis elle peignait M. Duruy d'une touche si pure et si savante? Parmi les bons portraitistes, n'oublions pas M. F. Bernardo, et M. Cormon, qui, en peignant M. Carrier-Belleuse, n'a pas rendu tout ce qu'il y a dans la belle tête du sculpteur. M. Compte-Calix est toujours à peu près le même, il ne progresse ni ne tombe; nous n'en dirons pas autant de M. Romain Cazes. Pour en finir avec les portraitistes, nommons Bastien-Lepage, Leclaire, Amand Gautier, Charles de Serres; nous sommes fâché de ne pouvoir mettre sur cette liste M. Benjamin Constant, il tourne aux étoffes.

L'Exposition est riche en beaux paysages. Nos artistes en ce genre sont passés maîtres. A leur tête, cette année, il faut placer C.-F. Daubigny; son *Lever de la lune* est d'un effet très-juste et très-curieux; impossible de mieux rendre les reflets de la lumière argentée et le calme de cette heure mélancolique. Dans la *Vue de Dieppe*, l'artiste est tout autre, sans cesser d'être excellent. Parmi les meilleurs paysages, il faut placer *Avril en fleur*, de Lanoyer; les *Ombrages de juillet*, d'Auguin; le *Lever du brouillard*, de Tenar; le *Matin à Meudon*, de Berthelon; le *Bois de Quimerck*, de C. Bernier; les *Falaises*, de Guillemet; le *Printemps*, de P. Vayson, animé par un groupe de moutons très-finement touchés; *A Clamart*, de Pata; le *Terrier de l'Atloche*, de H. Pradelle; *Devant la ferme*, de Catoire, et bien d'autres toiles encore dont l'énumération serait trop longue. Sans les saluer, ne passons pas devant les *Aubépines* et les *Boules de neige*, de Jubreaux; elles sont fraîches et charmantes, ces fleurs printanières; devant le *Jardin d'Alphonse Karr à Saint-Raphael*, de L. Joulin. Voilà plus d'un an que le jeune artiste souffre d'une cruelle maladie, et cependant, qui le croirait? à voir la fermeté de son pinceau et le charme de sa couleur. Espérons que son succès au Salon de 1877 fera plus pour sa guérison que les ordonnances de la Faculté.

Nous allions oublier, parmi les paysagistes, l'école orientaliste; nous aurions eu tort. Le *Faubourg de Constantinople*, de Pasnié; le *Campement en Egypte*, de Berchère; la *Prière du matin en Afrique*, de Bouchet; *Dans les douars*, d'Huguet, sont de bonnes toiles qui font penser à Fromentin.

Dans les tableaux de genre dont quelques-uns sont traités avec beaucoup d'esprit, signalons le *Montreur d'ours*, de Firmin Girard; le *Couvreur tombé*, de Bonvin; la *Sortie de la messe*, de Beraud; la *Sérénade*, de Vibert; la *Fin d'octobre*, de Duez, etc., etc. N'oublions point, parmi les peintres de scènes militaires, M. Neuville; sa *Gare de Styring* attire les visiteurs, et le mérite.

M. Desgoffe règne encore dans les natures mortes; mais qu'il y prenne garde, un prétendant se lève, les *Crevettes* de M. Bergeret le menacent.

Nous ne pouvons quitter les salles de la peinture sans dire que nos aquarellistes sont en grand progrès, et que, parmi les émaux, nous en avons trouvé un magnifique, le *portrait de Mlle M. H.*, par M. Autran, de Genève.

Passons à la statuaire. La sculpture est l'honneur de l'art français, et sans que le salon de cette année offre un morceau complétement hors ligne, comme le *Gloria victis*, la *Jeunesse* ou le *Courage militaire*, l'exposition est bonne. Le chef de notre école, M. Guillaume, se présente avec deux ouvrages qui lui font grand honneur. Le *Mariage romain* est une véritable page d'histoire, sobre, grave, austère. Nous aimons l'*Ingres*, le bronze est fort beau, mais il est placé dans une espèce de chaire qui rappelle par trop le théâtre de Guignol.

On s'arrête devant la statue de *Berryer*, de M. Chapu, la ressemblance est parfaite, mais ce n'est point là encore le grand orateur tout entier, il manque la flamme. Nous préférons la *Pensée*, haut relief destiné au monument de madame la comtesse d'Agoult, si connue sous le nom de Daniel Stern; c'est une œuvre que l'on dirait sortie d'un ciseau grec. M. Chapu a obtenu une médaille d'honneur; il n'y avait guère que M. Mercié qui pût la lui disputer : sa petite statue de *Junon vaincue*, par l'exquise finesse du travail, rappelle les artistes précieux de la Renaissance, mais il nous semble que le sculpteur moderne a tort de vouloir lutter avec les vieux ciseleurs. Heureusement nous retrouvons M. Mercié, avec ses fortes qualités, dans le bas-relief destiné à remplacer sur la façade du Louvre (bord de l'eau) la malencontreuse figure de Barye. Le *Génie des arts*, monté sur Pégase, est d'un fort beau mouvement; tout ce groupe est emporté dans un grand vol, mais comment se tient le Génie sur sa fougueuse monture? Nous avouons ne pas trop le comprendre. Attendons que cette œuvre colossale soit en place, nous l'apprécierons mieux.

L'exécution de nos sculpteurs est presque toujours étonnante, mais il y en a parmi eux qui ont de bien singulières idées. Voici, par exemple, un homme qui court la tête tournée en arrière; savez-vous ce que l'artiste a prétendu rendre? Une fable de la Fontaine, *l'Homme, la Colombe et la Fourmi*. Où est la colombe? envolée; la fourmi? on ne la voit pas. Comment espérer que l'on devine ce rébus? Il y a plus joli encore : vos yeux s'arrêtent sur une femme *toute nue* penchée sur un trépied, cherchez quelle est cette figure de M. Gravillon... Une vestale! une vestale toute nue! Allons, il faut brûler comme menteurs tous nos livres d'histoire, ou demander à l'artiste sur quels documents inconnus il s'est fondé. Ce gros *Achille* de M. Lafrance, est-ce le héros d'Homère qui avait des ailes au pied? Cette petite fille de M. Leenhoff, je gagerais, malgré le pot à eau qu'elle tient à la main, que vous seriez très-embarrassé de dire qui elle peut être. Le livret vous apprend que c'est *Biblis changée en source*. Nous le voulons bien. Et cette autre fillette de M. Ferru, devineriez-vous qu'elle représente *une Athénienne arrosant un myrthe*. Pourquoi une Athénienne? pourquoi un myrthe? M. Ferru le veut, nous le voulons aussi. — J'en passe et des meilleurs.

M. Lefeuvre, le lauréat du prix de Florence, créé par le journal *l'Art*, expose en marbre sa jolie statue de *Jeanne d'Arc* entendant ses voix mystérieuses. Pauvre et noble enfant, écoute-les, elles te parlent de la patrie malheureuse, que ton généreux dévouement doit sauver.

Quelle figure peu vivante que le *Christ* de A. Lenoir! mais elle est à cent coudées au-dessus du *Jésus déposé de sa croix*. M. Schœnewerk n'a pas été plus heureux avec son *Mime dompteur*.

G. Doré a exposé *une Parque et l'Amour*; pris de face, ce groupe se présente assez bien, mais il a oublié qu'une statue est faite pour être vue de tous les côtés des corps qu'elle présente.

M. H. Moulin a exécuté une *Gallia nostra* en plâtre qui promet un beau marbre, et son buste du *docteur Béhic* est excellent. Nous avons le bronze de *Lamartine*, M. Falguière a écouté la voix de la critique, son bronze vaut un peu mieux que son plâtre de l'année dernière, mais, malgré tout, l'œuvre est restée médiocre.

Les deux bustes exposés par M. Paul Dubois n'accroîtront ni ne diminueront sa juste réputation. La légendaire *Clotilde de Surville* a été traitée avec une grâce émue par M. Gautherin; M. Montagny n'a pas été aussi heureux avec son *saint François d'Assise* et son *Espérance*. La banalité est la perte de l'art.

Le *bas-relief funéraire* de M. Préault a toutes les qualités de talent de cet artiste peu apprécié, par sa faute.

L'Amour bandant son arc, de M. Prouha, est une jolie composition. M. Pouscarme a exposé le buste de M. Lavallée, il n'est assurément point mauvais, et reproduit bien les traits de celui qui en fondant l'Ecole centrale a rendu à l'Industrie le même service que Monge a rendu à l'Etat en créant l'Ecole polytechnique.

Bien des oublis se sont glissés dans ce travail; l'espace nous manquait pour tout dire ; cependant il est des œuvres que nous aurions honte de ne pas avoir signalées : le farouche *Garde-champêtre*, de M. Bonnefoy; la *Marie de Bourgogne*, de Wauters, sont de ce nombre, ainsi que le *Petit Village de Chasteloy*, par Harpignies, et le *Récit de chasse*, de Munkacsy.

Angers a eu aussi une exposition qui a été fort brillante; Lyon a mérité la même fortune; Amiens appelle, à son tour, nos artistes, et la ville de Nancy expose tout ce qu'elle a pu réunir des travaux d'un homme dont elle s'honore d'être la patrie, de Jacques Callot, à qui elle élève une statue.

L'amour de l'art, le goût des belles choses, s'étendent et se propagent; que rien ne trouble ce grand mouvement, et la France fortunée et glorieuse gardera sa place parmi les grandes nations.

A. de Villeneuve.

Au moment où nous mettons sous presse on annonce le passage du Danube par les Russes.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

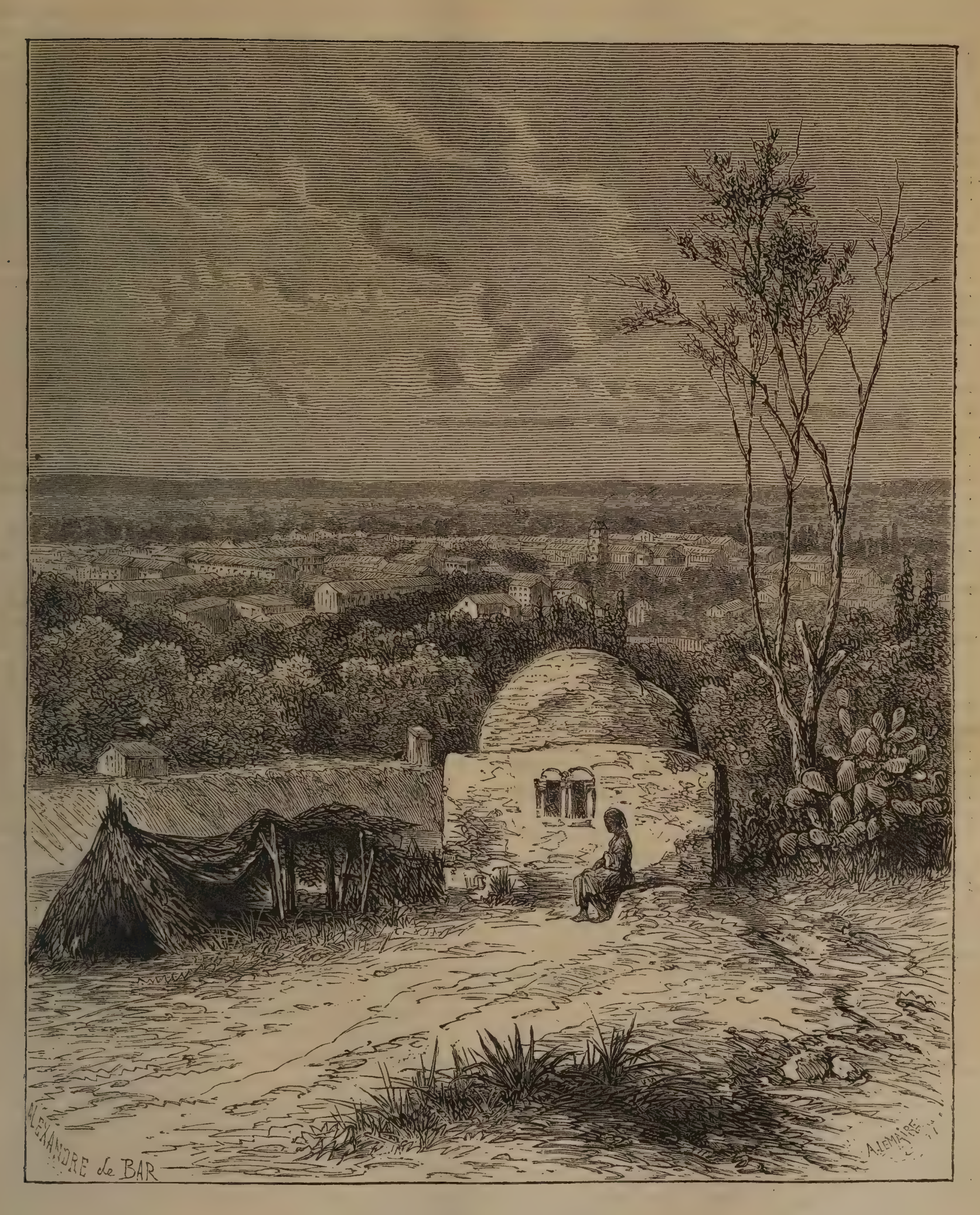
SALON DE 1877.



Le Garde champêtre, fac-simile du tableau de M. Bonnefoy.

VOYAGES

BLIDAH



Blidah, dessin de A. de Bar.

I

L'Algérie est le pays des fêtes. Les fêtes des yeux, du cœur et de l'intelligence se succèdent en cette bienheureuse contrée, où la nature semble plongée dans une allégresse continuelle.

Le centre de cette joie est Blidah. Blidah! dont le nom, en arabe, signifie *petite ville*, et dont un poëte indigène a dit : *On te nomme petite ville et moi je te nomme petite rose.*

Blidah est la plus jolie ville de la colonie ; propre,

gaie, enfouie dans les orangers, ornée de deux jardins publics dont la flore éblouissante et parfumée répand dans l'air une atmosphère enivrante, garnie de fontaines dont les eaux jaillissantes donnent de la fraîcheur dans toute la ville, Blidah est l'oasis de l'Algérie ; une oasis blottie aux pieds de l'Atlas, dont les monts gigantesques sont couverts de neige, et entourée de l'*Oued-el-Kébir*, dont les eaux murmurantes ont une légende bien orientale.

En l'année 925 de l'égire, Ahmed-el-Kébir, marabout, trois fois saint et venant de loin, se mit en prière près du lit desséché du torrent. Il faisait une chaleur accablante; les Ondines et les Naïades s'étaient refugiées dans la montagne pour se reposer près des Dryades et des Amadryades.

Le marabout, appuyé sur son bâton, remonta le lit du fleuve, et, arrivé près des gorges de la montagne, se prosterna plusieurs fois. Il appela toutes les Sources et, au nom d'Allah, leur ordonna de le suivre.

Les Sources, à l'appel de cette voix inconnue, sortirent tremblantes des rochers, secouèrent leur longue chevelure verte, écartèrent les roseaux au milieu desquels elles dormaient. A un second appel du saint homme, les divinités des eaux se groupèrent autour du marabout et descendirent le long du ravin desséché; mais Ahmed-el-Kébir leur ordonna de longer le pied de la montagne pour rejoindre les eaux de la Chiffa.

L'ancien torrent fut abandonné et l'Oued-el-Kébir se trouva formé.

Une source plus pure, plus fraîche et au murmure plus doux que ses sœurs, s'était fait remarquer par le marabout; sa chevelure blonde lui faisait une tunique d'or légèrement transparente, et les gouttelettes qui en tombaient semblaient des perles du plus pur cristal. Il la garda près de lui, la nomma *anceur*, source, et lui donna la faculté de communiquer les qualités physiques qu'elle possédait. Aussi les femmes arabes venaient-elles brûler de l'encens et des parfums près de son cours.

Un jour, la civilisation, représentée par un simple ingénieur, voulut utiliser la fécondité et la limpidité de la source ; il l'enferma dans une prison de pierre, lui donna le nom de *fontaine fraîche* et la distribua dans la ville. C'est pourquoi maintenant on entend l'eau murmurer dans toutes les rues de Blidah, qui est devenue ainsi une des villes les plus séduisantes de l'Algérie.

Les fêtes ont, dans cette localité, un caractère spécial qu'il faut voir, si l'on veut bien connaître la vie franco-arabe.

A cinq heures du matin, des détonations d'artillerie, répercutées par les échos de l'Atlas, donnent le signal de toutes les fêtes.

Au premier coup de canon, la ville est envahie par une population bruyante qu'amènent des voitures inimaginables, depuis le corricolo détraqué jusqu'à la diligence de rebut, depuis la victoria d'occasion jusqu'au landau attelé avec des ficelles ; des trains supplémentaires venus de toutes les stations de la ligne d'Alger à Oran déversent aussi des familles entières de colons appartenant à toutes les nations. En quelques heures, les rues se trouvent encombrées par une foule étrange, pittoresque, multicolore, réunissant tous les types, toutes les races et tous les costumes de l'Orient et de l'Occident.

On voit là, se coudoyant avec une indifférence orientale : l'arabe, enveloppé dans son *haïk* et la tête couverte ; le kabyle fièrement drapé dans le *chelouka*, la tête surmontée de ce pyramidal chapeau de palmier qui pourrait servir de tente à toute une tribu ; le maure, vêtu d'une *djabadoli*, de deux *sedria* brodés d'or, d'un *séroual* laissant les jambes nues, et coiffé d'un turban enroulé autour d'une *chaïa* ; le nègre, au visage noir, luisant, souriant ; l'amin, au burnous de drap gris-bleu orné de glands d'or ; le m'zabi, reconnaissable à sa *gandoura* rayée bleu, jaune, rouge ; le juif, au turban noir, au costume sombre, émaillé de bijoux ; puis des Biskris, des Beranis, des Mzitis, des Lar'ouatis et des enfants de toutes les races, criant, bousculant, jouant avec une effronterie occidentale auprès de laquelle l'effronterie parisienne est de la timidité.

Au milieu de cette houle humaine, des femmes voilées se glissent sans bruit; elles se faufilent, ondulent avec grâce et nonchalance, enveloppées dans des burnous blancs étroitement serrés autour du corps. A les voir passer ainsi discrètement, on dirait de mystérieuses houris envoyées par Allah pour fasciner les chrétiens ; en effet, on les suit, malgré soi, espérant deviner ou entendre ces êtres muets qui semblent si peu appartenir à la terre.

A côté de ces gracieux fantômes, s'étalent les juives, le visage découvert, encadré de colliers, de pendants d'oreilles, de torsades d'or; les cheveux cachés sous une sorte de bandeau de soie noir plaqué sur le front et servant d'attache à un mouchoir d'or descendant jusqu'au milieu du dos ; elles ont des robes de soie éclatantes et collantes, un châle à ramages et étriqué sur les épaules, des savates éculées aux pieds et des bas troués.

Les jeunes israélites, jolies, pimpantes, la calotte d'or fixée sur le côté de la tête, trottinent allègrement dans la foule, en distribuant sourires et œillades.

La foule va au hasard, comme toutes les foules orientales, causant avec animation, regardant les maisons qui se pavoisent de drapeaux et de tapis, s'arrêtant pour un rien et marchant sans savoir pourquoi.

Tout à coup, un bruit lointain, sourd, régulier, saccadé, perce la clameur de la foule; il se rapproche, s'accentue et s'entremêle de notes aiguës. On distingue la cadence sourde du *Bendaïr*, le chant aigu du *Guespàch*, le vibrement du *Deff* et les notes éclatantes du *Tobeïlat*.

La foule fait un mouvement. A l'extrémité de la rue, on voit flotter des drapeaux jaunes, rouges, oranges, surmontés de croissants d'or, de houppes et de glands. Ce sont des arabes qui se rendent en pèlerinage au marabout de Sidi-Yacoub élevé au milieu du jardin des oliviers. A leur tête marche gravement le marabout, dont le regard plane dans les airs et sur la tête duquel les étendards s'inclinent majestueusement ; les muphtis, les Mokaddem, les Thalebs et les personnages importants suivent, ayant derrière eux des musiciens qui frappent à tour de bras sur leurs tambours, soufflent dans leurs flûtes et font résonner leurs petits tambours de basque carrés; les pèlerins ferment la

marche, suivis par des femmes voilées, des enfants et des européens.

A peine cette procession étrange est-elle passée, que, du côté opposé, une autre musique se fait entendre, plus bruyante, plus cadencée, plus dansante et surtout plus aiguë que la première. Ce sont encore des pèlerins, mais, cette fois, ce sont des nègres du Sahara, qui vont aussi au jardin des oliviers, en chantant et en dansant au son d'un orchestre composé d'un *tèbout*, tambour, sur lequel ils frappent avec un bâton recourbé; d'un *gogi*, violon; d'une *yombri*, guitare, et de karakabs, doubles castagnettes en fer, dont le bruit est parfaitement rendu par le nom de l'instrument. Leur danse est un pas de trois, très-primitif, toujours le même, qu'ils exécutent en jouant du karakab. La marche est fermée par des négresses enveloppées de haïks rouges; elles stimulent ou applaudissent les musiciens et les danseurs par des cris perçants, qui n'ont rien d'humain; elles rendent plus aigus et plus vibrants ces *yous-yous* en se frappant très-vivement les lèvres avec les doigts.

La foule suit les pèlerins et arrive dans le bois des oliviers.

Ce bois sacré a aussi sa légende.

Sidi-Yacoub, marabout célèbre par sa sainteté et par ses voyages, voulut visiter Blidah. Des musulmans vinrent au-devant de lui avec des fleurs et des présents; les enfants portaient le lait et le miel, les hommes les branches d'olivier.

La rencontre eut lieu dans un champ desséché par les ardeurs du soleil. Les arabes voulurent dresser eux-mêmes les tentes de Sidi-Yacoub et se servirent de leurs branches d'olivier comme de piquets.

Dans la nuit, le marabout reçut un envoyé venu de loin, avec lequel il s'enferma dans sa tente. Le matin, l'envoyé partit avant le lever du soleil et Sidi-Yacoub donna à son escorte l'ordre de faire les préparatifs du départ; mais quand il fallut arracher les piquets des tentes, les efforts des musulmans furent vains.

Sidi-Yacoub ordonna de détacher seulement les cordes, puis il partit après avoir appelé la bénédiction d'Allah sur la cité qui lui avait offert l'hospitalité.

Sa prière fut exaucée, les piquets devinrent ces superbes oliviers qui forment le bois sacré et dont les rameaux ainsi que les troncs gigantesques provoquent l'admiration de tous les voyageurs.

Les Blidéens, en souvenir de ce miracle, élevèrent au milieu des bois un marabout en l'honneur de Sidi-Yacoub.

C'est autour de ce marabout que les arabes célèbrent leurs fêtes religieuses.

Les arabes s'accroupissent en rond et jouent de leurs instruments, pendant qu'un ou deux *Hafiz* chantent des versets du Coran; le marabout se tient près des musiciens et jette de temps en temps du benjoin dans un brasero qui n'a rien d'oriental et que nos dames de la Halle nomment tout simplement un gueux.

Les nègres se mettent sur deux rangs et exécutent un avant-huit continuel en jouant du *karakab*; de temps en temps, ils se baissent sur leurs genoux, puis se relèvent en criant; d'autres fois, ils dansent sur place, toujours sur deux lignes, se faisant vis-à-vis pendant qu'un des leurs, le danseur *di primo cartello*, se détache du groupe et exécute des pas fantaisistes, des ronds, des sauts accompagnés de mines burlesques, de chants, de rires et surtout du you-you des prêtresses rouges, qui prend alors une intensité fantastique et fascinatrice.

La fête dure plusieurs heures sans interruption, jusqu'à épuisement des forces des danseurs.

II

L'heure de la fantasia est arrivée. La fantasia est le plaisir favori des arabes; faire parler la poudre, respirer son odeur, aller et venir dans des tourbillons de fumée et de poussière, voir voltiger leurs oriflammes, entendre leur musique, cela leur fait battre le cœur, leur monte à la tête et les grise; aussi n'est-il pas rare de voir les fantasias se terminer tragiquement.

L'an dernier, il y eut de nombreuses victimes. Les indigènes de plusieurs tribus vidèrent leurs différends en glissant quelques pierres dans leurs fusils, en guise d'arguments, et en les échangeant presque à bout portant. Depuis ce moment, les fantasias sont de plus en plus rares.

Comme il est défendu aux arabes, depuis l'insurrection de 1871, de posséder des armes à feu, le matin de la fantasia, ils vont à l'arsenal, où on leur prête de vieilles canardières, avec un nombre limité de cartouches. La fête terminée, comme d'infimes acteurs, comme de vulgaires figurants, ils rentrent dans la coulisse et rendent leurs armes, qu'on accroche dans le magasin aux accessoires. Pauvres Berbères!

Un soleil de feu embrase l'atmosphère et donne à tous les objets cet éclat et cette netteté qui sont encore augmentés par la transparence de l'air. Le champ de manœuvre se détache de loin comme une immense tache blanche qui contraste singulièrement avec le ciel d'un bleu implacable, sans nuage et sans nuance; il est entouré d'une quadruple haie d'arabes de toutes provenances, dont les premiers rangs sont accroupis et fument en silence.

Sur un des côtés, s'élève la tente du gouverneur et de ses invités; spacieuse et décorée à l'orientale, elle est entourée de spahis au manteau écarlate et de gendarmes indigènes au burnous noir. Toute la tribu des M'zabs est en bataille devant la tente. Rien d'étrange comme ce front irrégulier d'hommes bronzés, de tous âges, drapés fièrement dans des loques et armés d'espingoles, de tromblons, de canardières, de fusils à pierre ou de longs pistolets. Devant ce rideau humain, aux angles du champ de manœuvre, sont des groupes de musiciens arabes, qui n'attendent qu'un signal pour faire entendre leurs sourdes mélodies; dans un réchaud, placé au milieu d'eux, brûlent des parfums.

Un coin du champ de manœuvre est occupé par des tentes d'étoffe blanche; elles sont fermées et surmontées de drapeaux multicolores avec croissants et pompons; de ces tentes percées de trous, sort un gazouillement très-doux. Ce sont les femmes qui causent, se parent de bijoux, se rougissent les doigts avec du henné et se parfument en attendant la fête.

Tout à coup le canon tonne, des spahis à cheval, la carabine au poing, se placent de chaque côté de la tente du gouverneur. Celui-ci paraît; aussitôt les musiciens se mettent en mouvement; les M'zabs, toujours en bataille, lèvent leurs armes et une seule décharge, nourrie comme un feu de peloton, déchire l'air.

C'est l'annonce de la fantasia.

Des tentes fermées partent des cris aigus, saccadés, uniformes qui font un effet étrange au milieu de cette fête; on dirait des plaintes d'enfants, des appels d'oiseaux de nuit, on ne se figure pas autrement les cris des goules ou des divinités nocturnes.

On pourrait croire que dans ces tentes fermées se font quelques sacrifices épouvantables, humains, en l'honneur de dieux terribles, et que ces cris sont les dernières manifestations d'une souffrance, ou d'une extase religieuse.

Ce sont tout simplement les bravos des femmes qui surexcitent les Arabes jusqu'à l'enivrement, jusqu'à la folie.

Les M'zabs se divisent en deux camps, et alors commence une petite guerre rappelant celles du cirque, avec ses péripéties naïves et ses fusillades régulières. Les M'zabs courent les uns sur les autres par groupes de dix hommes, en criant et gesticulant très-fort, puis, arrivés au milieu de l'arène, ils se mettent en rond, poussent un grand cri, abaissent leurs armes et tirent par terre en sautant.

Ces fusillades circulaires, qui durent plusieurs heures, avec accompagnement de musique, ont un côté naïf; mais si l'on regarde l'ensemble du spectacle, le coup d'œil est pittoresque. Ce champ de manœuvre, encadré d'Arabes de toutes les tribus, couvert lui-même d'indigènes noirs de poudre, ces masses de musiciens, de chefs africains vêtus d'étoffes éblouissantes, aux chevaux couverts de broderies d'or, ces groupes d'officiers français, d'Européens, la tente du gouverneur décorée de drapeaux français et musulmans qui flottent au gré du vent, le canon qui gronde, la fumée qui monte vers le ciel bleu foncé, l'odeur de la poudre, le soleil implacable qui fait étinceler les broderies et les armes, les Bendaïr, les Derbouka, les Djouak qui accélèrent leurs mouvements, tout cela donne à la fantasia une couleur et une originalité que rien ne peut rendre.

III

Le soir les Arabes exécutent par la ville une promenade aux flambeaux qui ne manque pas de caractère. Précédés de leurs marabouts et de leurs musiciens, ils marchent processionnellement, en portant à deux d'énormes lustres en bois, représentant des navires, des mosquées, des lampadaires, des vases, des cages, etc., etc.; ces lustres sont faits de petits morceaux de roseaux ajustés avec beaucoup de goût et d'adresse et couverts de bougies.

Les drapeaux se balancent majestueusement au-dessus des mokadens qui font de la dignité, des musiciens qui font rage et des braseros qui brûlent des parfums.

Les nègres ont aussi leur promenade, leurs lustres, leurs drapeaux et leur musique; mais ils suivent en exécutant la danse des bâtons qui est fort originale.

Ils marchent sur plusieurs rangs et le premier rang fait trois pas en avant, se retourne, exécute quelques passes avec le second rang, puis reprend sa position première.

Le second rang imite le premier, puis est à son tour imité par le troisième, et ainsi de suite. Des négresses, enveloppées de rouge, les excitent de leurs *yous-yous* stridents et lugubres.

IV

La fête se termine par un bal de nuit. La place du Gouvernement est ornée d'une fontaine monumentale surmontée d'un palmier et est entourée de plusieurs rangs de platanes immenses; on la transforme en salle de bal découverte, avec plan cher et magnifiques décorations. Le bassin est couvert de gradins ombragés par le palmier, dans les branches duquel s'accrochent des guirlandes de lumières, formant des festons multicolores se perdant dans les platanes. Ces guirlandes forment comme un *Velum* de flammes balancé au gré du vent.

A chaque entrée du bal se dressent d'immenses portiques de fleurs et de lumières.

L'entrée est libre, c'est dire que la foule est compacte; dix mille personnes marchent les unes contre les autres.

Trois loges occupent un des côtés de la salle; celle de droite est destinée à la presse, celle de gauche aux invités et celle du milieu au gouverneur.

L'orchestre est placé sous le palmier.

Neuf heures sonnent, le canon retentit, l'orchestre joue une marche militaire, des feux de bengale rouges illuminent de leur lueur ardente la salle de bal, des fusées montent en sifflant vers le ciel: le gouverneur prend place dans sa loge.

Le bal est ouvert. Aussitôt la foule qui encombrait la salle se divise par groupes, et des quadrilles se forment dans tous les sens. Alors le spectacle devient indescriptible. Il y a tant de monde qu'on ne voit que les têtes des danseurs, elles paraissent sauter et rouler en mesure dans tous les sens et former réellement un « océan de têtes » agité par le vent et auquel les reflets verts et rouges des feux de bengale donnent un aspect fantastique. Des fusées, lancées constamment vers le ciel, tombent en pluie de feu et ajoutent encore à l'étrangeté du tableau.

En s'isolant un peu, on se croirait dans un cercle de l'enfer oublié par le Dante.

En dehors du bal inondé de lumières, on aperçoit, dans les rues sombres, les Arabes debout, impassibles, immobiles comme des statues ou des fantômes; ils regardent, indifférents en apparence, cette fête qui les laisse froids, mais qui doit faire naître dans leurs cerveaux tout un monde de pensées.

A. Andréï.

ÉTUDES MILITAIRES

LA BATTERIE N° 15

Le père Alazet se leva :

— ... Alors donc, dit-il en passant sa main sur sa longue moustache, puisque vous voulez cette histoire, je vais vous la dire. Cela vous apprendra, tas de pierrots, comment on gagne ce joujou que je porte là sur la poitrine, et comment on devient le doyen des maréchaux des logis du 8e d'artillerie.

Attention! verse à boire, tambour... et vous autres, faites silence.

Je fais partie du régiment depuis vingt-cinq ans, et vous devez savoir que le 8e d'artillerie a fait la campagne d'Italie et s'y est distingué.

Or donc, le 23 juin 1859, ma batterie, attachée à une division d'infanterie, était cantonnée dans un



Le lieutenant et le canonnier Calmel, dessin de F. Lix.

petit hameau perché sur la route de Lodi à Vérone, à deux lieues du Mincio, que la route traverse entre Castiglione et Solférino, sur un pont de pierre occupé par les Autrichiens.

Depuis quelques jours nous nous attendions à une grande bataille. L'armée ennemie, disait-on, se concentrait sur le Mincio, ayant sa droite à la forteresse de Peschiera, sa gauche à celle de Mantoue, ses derrières soutenus par la grande place de Vérone, et le centre occupant les positions dominantes de Solférino, Cassiana, et Grolle.

Ils avaient 160,000 hommes et savaient fort bien que cette bataille serait décisive; — nos officiers le savaient aussi, et ils se frottaient les mains en disant que l'action serait chaude.

Nous étions donc cantonnés, quand, à huit heures du soir, un ordre émanant du quartier général prescrivit à notre division d'occuper tous les points importants entre Castiglione et Solférino, afin que l'armée française eût un appui par là, si les incidents de la bataille amenaient la lutte de ce côté!

L'ordre fut exécuté à la lettre; mais, comme les forces de la division étaient relativement restreintes, et que, grâce aux accidents du terrain, les

points à défendre étaient nombreux, le général les occupa par des détachements assez faibles. C'est cette raison qui fit détacher la section à laquelle j'appartenais, dans un petit ravin duquel nous devions battre le passage d'un ruisseau qui va se jeter dans le Mincio un peu au-dessous du village de Solférino.

Or comme le ravin en question était assez éloigné du champ de bataille présumé, le général ne jugea pas à propos de faire soutenir nos deux pièces par un détachement d'infanterie.

Nous partîmes le lendemain 24 juin, à trois heures du matin : à quatre heures, au petit jour, nous étions à l'endroit désigné.

Le canon grondait déjà au loin et le crépitement de la fusillade se faisait entendre dans la direction de Solférino, qui se trouve à 6 ou 7 kilomètres de notre position.

Nous étions commandés par un jeune lieutenant qui n'avait jamais vu le feu. Il était arrivé la veille de Milan, venant directement de l'École polytechnique.

Il n'avait pas de moustaches, et c'est à peine si on aurait osé lui donner dix-huit ans, tant il était petit et fluet.

Notre section se composait : 1° pour le matériel, de deux pièces de douze, rayées et de campagne, qui n'avaient jamais servi et dans lesquelles nous avions naturellement peu confiance, deux caissons à munitions; 2° pour l'effectif, de vingt-quatre chevaux de trait, six de selle, un lieutenant commandant la section, deux maréchaux des logis, chefs de pièces, deux brigadiers, chefs de caissons, un trompette, seize servants, douze conducteurs, en tout trente-quatre hommes et trente chevaux pour l'effectif; 3° pour les munitions chaque pièce avait à tirer soixante obus ordinaires, huit obus à balles, quatre boîtes à mitraille.

Notre commandant de section n'avait pas encore ouvert la bouche; penché sur le cou de son cheval, il écoutait, l'oreille tendue et l'œil fixe, le bruit de la canonnade.

— Maréchal des logis, me dit-il d'une petite voix flûtée, faites mettre les pièces en batterie sur ce plateau qui est à notre droite, et braquez-les sur le fond du ravin.

Puis, sans attendre ma réponse, il se mit à descendre lentement, comptant les pas de son cheval jusqu'à l'endroit qu'il m'avait indiqué.

Je regardai mon camarade qui, comme moi, était stupéfait de l'ordre donné par ce petit officier; après un moment de silence il s'approcha de moi et me dit à voix basse :

— « Nous sommes bien plantés, le lieutenant doit être fou. »

En effet, le ruisseau qui passait au fond du ravin et que nous devions battre était au moins à 2,500 ou 3,000 mètres du plateau. L'artillerie ne portait alors qu'à 1,200 mètres ; j'eus sérieusement froid dans le dos à la réflexion du maréchal de logis Michel, et nous étions dans de vilains draps si elle s'était justifiée.

Je ne laissai cependant rien paraître, car au moment d'en découdre, il ne faut jamais effrayer les gens qui vous entourent; sans cela tout est perdu.

Le lieutenant remonta tranquillement, comme s'il était venu d'une petite promenade de garnison. Arrivé à 1,500 mètres, il s'arrêta, mit pied à terre et fit un petit tas de cailloux. A 500 mètres, il répéta la même opération.

Pendant son absence, aucune parole n'avait été prononcée autour des pièces: pourtant quelques hommes avaient entendu ce que Michel avait eu la bêtise de me dire et, en le voyant revenir, ils échangèrent de singuliers regards.

L'officier descendit de cheval, jeta sa bride au trompette et s'approcha des pièces.

— Maréchal des logis, me dit-il de nouveau, où sont les hausses latérales de ces pièces ?

— Les hausses... mais les voici, mon lieutenant, lui répondis-je en lui montrant les hausses médianes que chaque pièce porte à sa culasse.

— Mais non, reprit-il avec la même tranquillité, voyez cet encastrement à droite de la pièce, il sert à recevoir la hausse latérale dont je vous parle, laquelle permet de tirer jusqu'à 3,000 mètres.

Pour le coup il n'y avait plus à en douter, le lieutenant était fou. — Un coup d'œil que je jetai à droite et à gauche me fit comprendre que tout le monde pensait comme moi. Lui, sans s'inquiéter de notre étonnement, fit ouvrir tous les coffres et chercha les fameuses hausses qui devaient envoyer nos projectiles à 3,000 mètres ; il ne trouva rien.

— Il est fâcheux que vous ne vous soyiez pas plus occupés de vos pièces, continua-t-il, en nous regardant moi et Michel. — Vous vous seriez aperçus que leur armement était incomplet. Je vais cependant tâcher de remédier à votre négligence qui aurait pu devenir fatale, si je ne m'en étais aperçu à temps.

Et sans remarquer le mouvement de colère que nous n'avions pas réussi à réprimer, il sortit de sa poche un petit couteau, tailla deux morceaux de bois d'égale longueur, les gradua au moyen d'un mètre qui se trouvait dans un coffre, les plaça dans l'encastrement dont il m'avait déjà parlé et pointa les deux bouches à feu avec ces instruments de son invention.

— Pointeurs, dit-il ensuite aux deux canonniers chargés de ces fonctions, regardez attentivement vos lignes de mire, prenez un point de repère et tâchez de les maintenir dans cette direction pendant le tir.

Mon pointeur se baissa sur sa pièce et devint pâle comme un mort.

— « Regardez donc, maréchal des logis, me fit-il en se relevant.

Je me baissai à mon tour sur la culasse et je vis avec effroi que la pièce était pointée au moins à 70 mètres à gauche du ravin et qu'au lieu de battre le ruisseau, nous allions tirer sur un gros arbre situé dans les broussailles.

Ce fut plus fort que moi.

— Mais, mon lieutenant, m'écriai-je, effrayé par cette nouvelle marque de folie, vous devez vous tromper, je crois que.....

— Vous croyez quoi? fit-il en m'interrompant brusquement et en fixant sur moi ses petits yeux qui s'étaient subitement allumés à ma remarque.

— Je crois, balbutiai-je, que la pièce est... un peu pointée à... gauche.

— Certainement qu'elle est pointée à gauche, me répondit-il. — Vous ignorez donc que les rayures font dévier le projectile à droite d'environ 70 mètres pour cette distance et que, pour corriger le tir, il faut pointer la pièce de la même quantité à gauche? Comprenez-vous maintenant?

Je ne comprenais pas plus que s'il m'avait parlé en chinois; latérale, rayures, gauche, droite, tout ça se confondait dans mon imagination déjà prévenue contre le lieutenant.

Ce que je ne pouvais surtout pas admettre, c'était de pointer une pièce à gauche pour envoyer le projectile à droite. — Les hommes de la section pensaient sans doute comme moi, car leurs regards et leurs sourires devenaient de plus en plus sardoniques.

Le canon et la fusillade grondaient toujours du côté de Solférino.

J'allais ouvrir la bouche pour continuer mon opposition, quand le lieutenant qui m'avait deviné me dit :

— C'est bon, maréchal des logis, je vous dispense de vos observations; si vous n'êtes pas assez intelligent pour saisir mon explication, ne discutez pas, restez tranquille, vous verrez tout à l'heure, si nos pièces ont à faire feu, le résultat du pointage. — Maintenant, autre chose.

Et s'adressant à mon camarade :

— Maréchal des logis Michel, écoutez bien la mission que je vais vous charger de remplir et exécutez-en surtout très-exactement les détails accessoires, c'est le plus important. — Vous allez prendre avec vous un brigadier et dix conducteurs; les deux qui restent et le trompette suffiront pour tenir les chevaux. Vous prendrez des serpes, des pioches, des pelles, et vous irez me faire des abatis aux deux endroits que j'ai marqués avec des pierres. — Vous enchevêtrerez les branchages des arbres abattus avec ceux qui bordent le ravin, de façon à obstruer complétement le passage; de plus, à l'abatis de la première distance, celle de 500 mètres, vous ferez un fossé assez large pour arrêter un cavalier qui tenterait de le franchir.

Dépêchez-vous, je vous donne deux heures pour finir votre ouvrage.

Nous fûmes complétement anéantis, le chemin que le lieutenant ordonnait de couper et de barrer, était celui par lequel nous étions venus; c'était le seul qui existât à l'endroit où nous étions. Notre affaire était réglée; l'ordre exécuté, nous devions être renfermés sur notre plateau, comme des renards dans un trou, quand on l'enfume; ce blancbec de polytechnicien ne se doutait pas du métier! A droite nous avions le Mincio, à gauche des mamelons à pic. Derrière nous la canonnade augmentait de fureur, et devant nous le chemin allait être complétement barricadé.

Michel connaissait cependant trop bien la discipline et son devoir pour faire entendre le moindre murmure; il désigna les dix hommes qui devaient aller avec lui et se disposa à partir; mais au moment de se mettre en route, les dix conducteurs, après avoir échangé quelques paroles à voix basse et sur le signe de l'un d'eux, revinrent chacun à leurs chevaux.

Ils refusaient d'obéir!

Alors, mes amis, il se passa une de ces scènes terribles dont on garde éternellement le souvenir lorsqu'on les a vues de près.

Le lieutenant avait observé les hésitations et les chuchotements des dix hommes; il avait surtout remarqué un grand gaillard rouge de figure qui était en vérité le chef du complot et le plus mauvais sujet de notre petite troupe. — Devant leur refus formel, l'officier avait légèrement pâli, mais pas un muscle de son visage ne s'était contracté.

— Canonniers, leur dit-il de sa petite voix calme, je vous donne l'ordre de suivre le maréchal de logis Michel et de lui obéir en tout ce qu'il vous commandera pour le service et le salut de tous.

Personne ne bougea.

J'étais terrifié, un éclair de résolution terrible venait de briller dans les yeux de notre commandant de section.

— Comment s'appelle ce grand rouge? me demanda-t-il en me montrant celui que j'ai désigné comme chef des récalcitrants.

— Calmel, mon lieutenant.

— Canonnier Calmel, s'écria-t-il, en s'adressant personnellement à lui. Voulez-vous obéir à votre supérieur? Oui ou non?

Calmel hésita un instant, mais, voyant tous les yeux fixés sur lui, il voulut payer d'audace.

— Non, dit-il en haussant les épaules, non! je ne veux pas obéir à vos bêtises; vous ne savez seulement pas ce que vous voulez faire et nous vous emb.....

Il n'avait pas encore achevé sa grossièreté, qu'il tombait ensanglanté sur une roue de caisson. — Le lieutenant venait de lui casser la tête d'un coup de pistolet.

Pas un des conducteurs qui, deux minutes avant, refusaient d'obéir, ne fit le plus petit geste de menace; d'ailleurs nous étions venus, moi, Michel et les brigadiers, auprès du lieutenant, disposés à le défendre contre les révoltés, s'il y avait lieu.

Ils prirent sans dire un mot les pelles, les pioches, les serpes et suivirent le maréchal des logis qui alla couper le chemin du ruisseau.

Le cadavre de l'indiscipliné fut porté dans un fourré, et comme la canonnade se rapprochait de nous de plus en plus, il fut bien vite oublié. Voilà les obligations de la guerre! Un fait qui semblerait inouï en temps de paix, passe inaperçu dans les émotions d'un champ de bataille. Il est vrai que le lieutenant était dans son droit, et que c'est grâce à son acte d'énergie que j'ai l'honneur de vous raconter les péripéties de cette journée mémorable.

Le ciel s'était couvert de gros nuages noirs, la pluie commençait à tomber à larges gouttes quand Michel rentra avec ses hommes.

Le lieutenant, qui avait suivi avec sa lunette le travail de barricadement, lui donna des marques de satisfaction pour la manière dont il avait rempli sa tâche.

Le théâtre de la lutte venait de tourner le mamelon placé derrière nous et semblait s'avancer du côté de la rivière. Nous entendions maintenant distinctement le bruit des voitures, le galop de la cavalerie, les sonneries éclatantes des charges; encore une demi-heure; et nous allions, à notre tour, nous trouver en présence des *habits blancs*.

C'est alors que mon opinion changea singulièrement sur le compte de notre jeune officier. J'avais cru d'abord qu'il était lâche, il se montra le plus brave, le plus courageux de nous tous. Je l'avais cru étranger au métier de la guerre, il venait au contraire de prendre des dispositions qui révélaient l'expérience d'un vrai génie militaire, et l'événement acheva de grandir, à mes yeux cet homme qui avait l'âme et la vaillance d'un héros, et que le sol italien vit tomber pour son indépendance.

Les préparatifs du combat furent rapidement exécutés, les artificiers décoiffèrent les obus en débouchant les évents de la grande distance pour les faire éclater au point de chute; les obus à balles furent armés avec encore plus de soin, les boîtes à mitraille sorties des coffres et placées à proximité des canons, les sachets de poudre renfermant les charges disposés de façon à n'entraîner aucun retard dans l'exécution des feux.

Le lieutenant prit toutes les mesures qu'un bon commandant de section devait prendre. Les pièces chargées à obus ordinaires étaient pointées d'après son système, et le bruit de la bataille augmentait toujours d'intensité.

Depuis le matin nous étions à notre poste, quand, vers les deux heures, le trompette, placé en vedette sur un grand arbre, signala l'ennemi.

On peut être assez brave et assez courageux pour faire un bon soldat sans que ce cri : l'ennemi ! poussé en rase campagne vous laisse sans émotion; pour mon compte personnel je tressaillis, car nous nous trouvions dans une position très-critique. Le lieutenant mit tranquillement son sabre à la main, et d'une voix aussi calme que pour une manœuvre il commanda :

— A vos postes!

Chacun prit silencieusement sa place.

— Mes amis, nous dit-il, le combat va commencer, n'ayez aucune peur; si vous exécutez mes ordres avec sang-froid, les Autrichiens na'rriveront pas jusqu'à nous. Mais rappelez-vous mes observations sur le pointage, et attendez toujours mon signal pour tirer. Vous, les artificiers, n'allez pas vous tromper de projectiles, écoutez bien le genre de tir que je commanderai. Avec cela nous tiendrons l'ennemi à distance. — Que l'on observe le plus grand silence, ajouta-t-il en prenant sa lunette pour examiner le fond de la vallée.

C'était contre un régiment d'infanterie que nous allions avoir à combattre; il venait essayer de tourner les mamelons auxquels notre gauche était appuyée, pour couronner les crêtes dominantes situées sur nos derrières; l'unique chemin qui y conduisait était celui que nous avions suivi, que nous devions défendre.

Les Autrichiens marchaient par pelotons et leur files blanches apparaissaient dans la vallée, semblables à un large ruban que l'on aurait déroulé sur les bords du ruisseau.

La tête de colonne se présenta bientôt devant le ravin.

A cette distance (3,000 m.), les ennemis ne pouvaient distinguer notre section, confondue comme elle l'était parmi les broussailles et les rochers. Ils exécutèrent donc sans [aucune méfiance un ploiement de front, nécessité d'ailleurs par l'étroit sentier qu'ils suivaient. Le lieutenant surveillait toujours leur mouvement. Quand l'ennemi fut bien engagé dans le ravin, il commanda de sa voix flûtée :

— Feu par pièce! — première pièce... feu! — deuxième pièce... feu! — Chargez !!

Je regardais l'effet du tir. — Il m'est impossible de vous dépeindre mon ébahissement; les deux obus éclatant juste devant la colonne autrichienne venaient de renverser les six ou huit premiers rangs de quatre.

Michel n'était pas moins étonné; il regardait maintenant avec admiration ce jeune polytechnicien, brave au feu comme un vieux troupier, et qui connaissait si bien son métier.

Le barrage du chemin avait sa raison d'être; tout s'expliquait pour nous. Les pointeurs n'en revenaient pas. Il est vrai qu'un tir à 3,000 mètres paraissait alors une chose tellement fabuleuse, qu'on avait peine à croire même ses propres yeux.

Les canons furent rapidement rechargés, et avant que les Autrichiens eussent reformé leurs files, deux obus lancés avec la même justesse allaient continuer l'œuvre destructive dans leurs rangs.

A notre sixième salve, ils battaient en retraite.

Mais ce n'était pas fini.

Le commandant de la colonne ennemie nous avait enfin aperçus; il vit aussi que nous n'étions soutenus par aucune troupe. Sa résolution fut bientôt prise. Le chemin que nous barrions lui étant absolument nécessaire, deux compagnies furent désignées pour nous emporter.

— Attention ! s'écria le lieutenant qui devinait leur manœuvre. Préparez les obus à balles.

Les deux compagnies s'élancèrent au pas de course, franchissant les premiers morts. — Le tir à obus ordinaires continua encore quelques minutes, puis notre chef de section, toujours calme, commanda :

— Tir à balles, — chargez!

La colonne d'attaque arrivant au premier abatis situé à 1,500 mètres de nous, se ramassa en pelote pour le franchir.

Première pièce, — feu! — deuxième pièce, — feu! — Chargez rapidement et tirez à volonté! fit de nouveau la petite voix de notre lieutenant.

Les obus à balles de 12 renferment 150 balles de fusils ordinaires. Figurez-vous, d'après ce renseignement, l'effet que produisirent cinq ou six projectiles de cette espèce, éclatant sur une masse compacte de 200 hommes environ. — C'était terriblement affreux : trente à quarante éclopés se traînèrent vers le ruisseau où était le régiment. — Malheureux débris des deux belles compagnies encore intactes quelques minutes auparavant! Combien y en avait-il de poitrines trouées, de bras, de jambes cassés? Combien y en avait-il de ces malheureux qui ne retournèrent plus au village, qui n'embrassèrent plus leur mère, qui ne reçurent plus les caresses de leur fiancée? — C'est triste à dire, mais en ces moments on ne pense pas à tout cela. — Au contraire, la vue du sang réjouit. — Plus il y en a de couchés sur la terre, plus la rage du massacre augmente.

Le lion, dit-on, s'anime et devient féroce quand

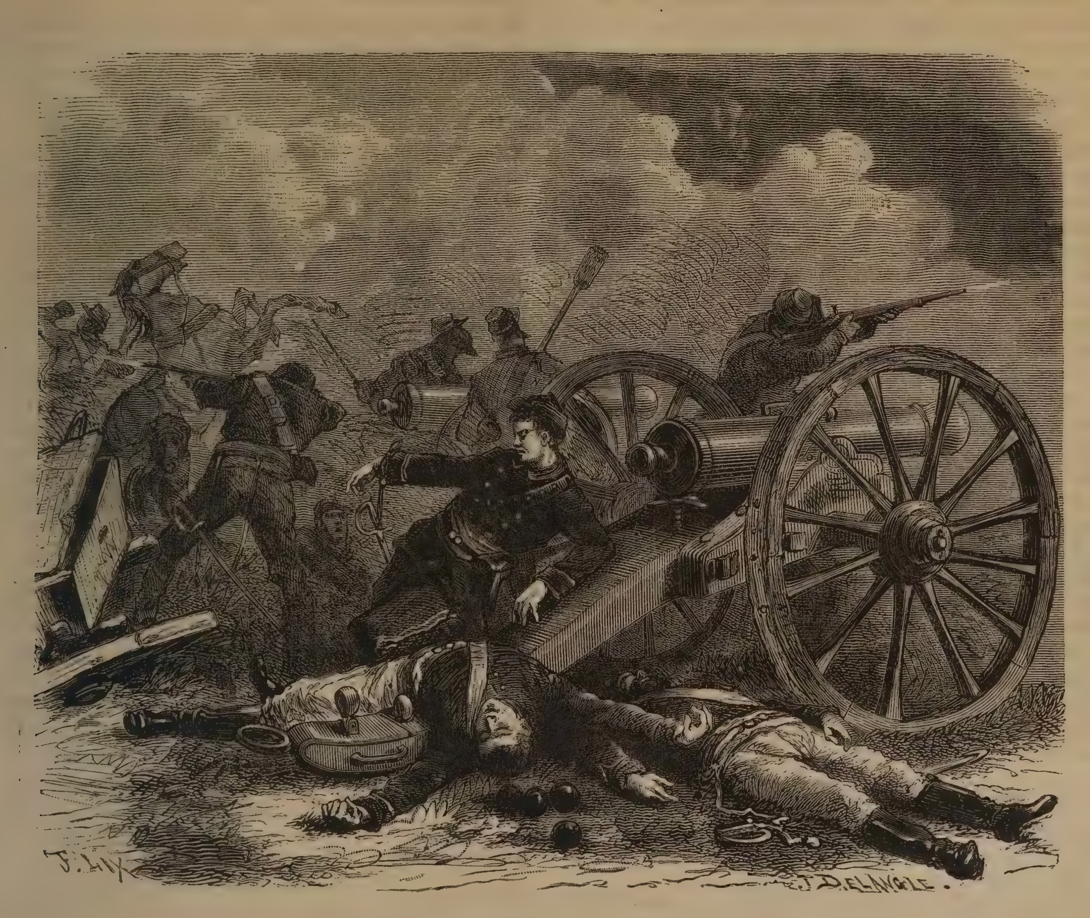
on l'attaque, mais l'homme devient aussi féroce qu'une bête fauve pendant une bataille. — Ceux qui comme moi ont eu le sang-froid d'observer les émotions d'une mêlée, quel nom donneront-ils à cet immense désir de tuer qui fait la valeur d'un soldat?

Mais bah! laissons la discussion de côté, à quoi serviraient mes doléances philanthropiques, puisque depuis que le monde est monde cet état de choses existe. Caïn n'a-t-il pas tué Abel, et les Israélites que l'Ancien Testament appelle *Peuple de Dieu* n'étaient-ils pas toujours en guerre?

Nous respirâmes un instant, — mais ce fut court. Cette fois nous allions avoir affaire contre un escadrons de dragons hongrois. — On voulait avoir le passage à tout prix.

Les dragons s'engagèrent au galop de charge dans le chemin creux, passant par dessus tous les obstacles.

L'abatis les arrêta quelques minutes qui nous



La mort du lieutenant, dessin de F. Lix.

servirent à leur envoyer nos deux derniers obus à balles, puis ils le franchirent. — Ils s'avançaient vers nous à fond de train, brandissant leurs grands sabres; le bruit des sabots de leurs chevaux frappant sur les pierres ressemblait au tonnerre, la terre en tremblait.

— Tir à mitraille! s'écria notre imperturbable lieutenant, quand ils arrivèrent devant le fossé du deuxième abatis.

La même confusion se produisit dans l'escadron que précédemment dans les compagnies. Les chevaux du premier rang, poussés par ceux du centre, roulèrent dans le fossé, la colonne d'attaque fut encore une fois arrêtée.

—Pièces... feu! commanda alors le jeune officier.

Et 186 biscaïens en fer forgé pesant chacun 70 grammes allèrent cribler l'escadron qui cherchait à tourner l'obstacle. — Nos bouches à feu envoyèrent rapidement une deuxième et une troisième volée de mitraille; puis, comme quelques cavaliers échappés miraculeusement à l'ouragan de fer, essayaient encore de venir à nous, une quatrième décharge les balaya complétement.

Nos boîtes à mitraille étaient épuisées, mais l'escadron austro-hongrois n'existait plus.

Nous n'avions pas encore un seul blessé, l'orage éclatait alors dans toute sa fureur; le bruit de la foudre se mêlait au canon qui grondait toujours derrière nous.

Depuis une demi-heure, les Autrichiens ne bou-

geaient plus. Abandonnaient-ils la partie, ou attendaient-ils des renforts pour emporter définitivement notre position?

Un coup de fusil parti d'un fourré voisin et blessant grièvement mon premier servant de droite vint nous apprendre qu'ils n'avaient aucune de ces deux intentions. — Les Autrichiens changeaient seulement de tactique. Les rôles se trouvaient inversés, nos ennemis devenaient les chasseurs et nous le gibier.

Cette fois, notre situation était positivement des plus critiques. — Une nouvelle compagnie, déployée en tirailleurs, allait nous fusiller sans miséricorde. En effet, comme si le coup de fusil avait été un signal, trente ou quarante coups de feu, tirés de la lisière du bois, nous abattirent sept ou huit hommes. — Pas moyen de combattre ces ennemis invisibles: nos pièces, nos projectiles explosifs, notre justesse de tir, tout devenait inutile. Pouvions-nous canonner une compagnie déployée sur un front de 400 à 500 mètres, cachée par des arbres, des broussailles et des pierres? C'était impossible; un fusil, dans ce cas-là, valait mieux qu'un canon. — Mais, hélas! les fusils étaient en petit nombre chez nous, tandis que les Autrichiens nous envoyaient 100 à 150 balles à quelques minutes d'intervalle.

Michel tomba sur sa pièce, les servants et les conducteurs furent presque tous tués ou blessés; les chevaux mis également hors de combat dans très-peu de temps se débattaient dans les dernières convulsions. Moi j'avais mon schako traversé et l'œil gauche endommagé par le ricochet d'une pierre.

Le pauvre petit lieutenant qui avait conservé tout son sang-froid et toute son énergie jusqu'à la fin fut renversé sur mon affût, la poitrine percée de trois balles.

Tout à coup je ressentis un grand choc suivi d'une grande douleur dans l'épaule gauche, mes yeux se voilèrent, mes jambes fléchirent, et je roulai sans connaissance sur les corps sanglants de mes compagnons.

Je revins à moi dans une ferme transformée en ambulance; le premier blessé que je reconnus fut notre trompette, qui avait un bras de moins; il me raconta la fin du combat.

Lorsque nous fûmes tous tombés, les Autrichiens s'élancèrent de leurs cachettes pour s'emparer de nos pièces.

Au moment d'y arriver, la sonnerie de la batterie les arrêta subitement; ils hésitèrent un instant, puis, sur une nouvelle sonnerie, ils se replièrent précipitamment.

La cause de cette fuite soudaine était la victoire de Solférino qui venait de se décider en notre faveur.

Le régiment autrichien repassa le Mincio avec le reste de l'armée autrichienne et les voltigeurs de la Garde lancés à leur poursuite nous trouvèrent dans le triste état où nous étions. Quatre blessés représentaient alors la section d'artillerie qui avait tenu en échec un régiment ennemi après lui avoir détruit un escadron et deux compagnies.

Je fus décoré par ordre de l'Empereur et si, au lieu de faire l'école buissonnière en permanence, j'avais un peu mieux appris ma grammaire, étant gamin, il est probable que je n'en serais pas resté là; mais que voulez-vous, mes chers amis, je serai toujours une grosse bûche par ma faute. A l'école du village je n'ai jamais voulu travailler. Au régiment j'ai toujours préféré la cantine à l'enseignement mutuel, aussi, comme conséquences de ces bonnes inclinations, je porte trois briques (chevrons) et je suis maréchal des logis depuis vingt ans, avec la certitude de conserver ce grade jusqu'à ma retraite, sauf cassation. Tandis que des conscrits de ma classe que j'ai connus simples soldats comme moi, sont aujourd'hui capitaines.

Mais ils n'ont pas fait comme le vieux Alazet. Ils ont eu la volonté de s'instruire et aujourd'hui ceux qui ne sont pas morts sont récompensés de leur travail.

— Allons, tambour, continua-t-il en se tournant vers le fourrier, verse à boire, mon histoire est finie et j'ai soif.

A. Rhéty.

RÉCITS D'AUTREFOIS

LES DEUX COUCY (1)

M. de Coucy n'était assurément point un homme ordinaire, mais comme beaucoup des âmes de son temps et du nôtre, il manquait de bases sérieuses et solides. D'un libre esprit sur mille choses, il croyait à ce que l'on appelle encore aujourd'hui les sciences occultes, comme si ce mot et cet adjectif qualificatif pouvaient vivre ensemble, et, sans l'ombre de trouble de conscience, il eût condamné aux flammes sorciers et sorcières. Aussi, plus d'une fois, depuis sa conversation avec l'abbé Ancelle, avait-il pensé à la Bohémienne du jeu de paume, et voilà que Laurette, inconsciente, lui rappelait ce fatal souvenir! N'était-ce pas la voix d'une providence mystérieuse? Il aimait Frédéric avec tendresse, avec passion; il aimait sa vive intelligence, sa nature chevaleresque; la loi, si lui se déclarait son père, conserverait au chevalier son rang, ses honneurs et ses titres; mais enfin pouvait-il, considérant la déclaration de Lacombe comme non avenue, soucher un vilain dans la fière généalogie des Coucy, le donner comme son héritier direct à la fille du comte de Chaly? Comment apprendre à Mme de Coucy ce qui se passait, et comment ne pas le lui apprendre? Que deviendraient et Frédéric et Laurette? Quel scandale, quel bruit au Marais et à Versailles!

Il sonna. Saint-Jean parut.

— Tu as connu Jeanne Lacombe?

— Oui, monseigneur, la nourrice de M. le chevalier; c'est moi qui suis allé la chercher à Gonesse lors de notre retour d'Italie.

— Quelle femme était-ce?

— Une brave femme, je crois, monseigneur. A-t-elle assez gémi et pleuré en quittant son nour-

(1) Voir pour la première partie la livr. précéd.

risson! Et j'avais beau la reprendre de son manque de respect, si bien que madame m'ordonna de me taire; en embrassant M. le chevalier, elle ne cessait de crier en pleurant : « Adieu, mon enfant; adieu, mon fils! »

— Sortez, dit M. de Coucy, d'un nouveau coup frappé en plein cœur. Elle l'appelait son enfant; son fils; ce n'étaient point là les accents intéressés d'une nourrice, mais la voix d'une mère.

Quelques instants après, Saint-Jean vint annoncer qu'un monsieur Romain attendait dans l'antichambre les ordres de monseigneur. « Faites-le entrer », répondit précipitamment M. de Coucy, et bientôt l'homme de loi entra dans le cabinet. C'était un homme de quarante ans, mi-partie bourgeois, mi-partie paysan, de petite taille, baissant les yeux, ayant un visage un peu haut en couleur, mais intelligent et point embarrassé, quoiqu'il semblât vouloir le paraître, de se trouver en présence d'un grand seigneur.

— J'ai vu ce matin l'abbé Ancelle, dit M. de Coucy à Romain après l'avoir soumis du regard à un examen qu'il soutint sans apparence de trouble, et il m'a raconté les beaux mensonges de Pierre Lacombe. Savez-vous quels sont les projets de ce malheureux, où il espère en venir, et pouvez-vous me donner d'autres renseignements que ceux de M. le curé?

— Non, monseigneur, je ne sais rien de plus. Quant à ses projets, je crois tout simplement que se sentant malade et près de paraître devant le juge suprême, il veut obéir au cri de sa conscience. Je l'ai tourné, retourné et retourné, je lui ai déclaré que, quoi qu'il arrivât, il était à peu près sûr d'aller au gibet, et, quoiqu'il ne soit ni très-brave ni très-malin, il a persévéré dans la ferme volonté qu'il entend poursuivre, de faire rendre à celui qui se nomme aujourd'hui Michel Lacombe le rang et la fortune dont, à son grand malheur et au vôtre, il a été si indignement dépouillé par sa nourrice Jeanne Lacombe.

— Avez-vous connu Jeanne? On dit que c'était une très-brave femme.

— Je l'ai vue et ne lui ai jamais parlé. D'elle, je ne sais rien de plus.

— De Pierre Lacombe, que pensez-vous?

— Je pense que c'est un sot; il se lance dans une mauvaise affaire, d'un signe vous pouvez le faire jeter dans quelque fosse d'où il ne sortira plus. Je le lui ai dit. Il m'a répondu que vous étiez un seigneur humain et bon, incapable d'une telle violence....

— Il a raison.

— Et que c'était précisément à cause de votre grande bonté et humanité qu'il voulait vous rendre votre fils.

— Vous croyez donc qu'il déposera sa déclaration au greffe?

— J'en suis sûr.

— Et si je lui offrais beaucoup d'argent?

— Vous ne le ferez pas, m'a-t-il dit, parce que vous êtes un homme de conscience et de religion, et que vous ne voudriez pas prendre à la charge de votre âme le crime d'une malheureuse, et dépouiller votre fils au profit de l'enfant d'un vilain comme lui.

— Ce Michel, fit M. Coucy d'une voix plus émue qu'il n'aurait voulu, où est-il? Quel état exerce-t-il?

— Mon Dieu, monsieur, c'est assez singulier: on pourrait dire que le sang parlait en lui dès son premier âge, car il n'a jamais voulu se livrer aux travaux de la terre; tout jeune, il a quitté Gonesse, par remords sans doute; Jeanne ne l'aimait pas, quoiqu'il fût assez bon sujet et intelligent. Aujourd'hui, il est clerc d'huissier à Pontoise.

— Il est instruit du dessein de son père?

— Je le crois.

— Vous ne pouvez, monsieur, rien me dire de plus?

— Non, monseigneur.

— Pouvez-vous me donner un conseil?

L'homme de loi fit de la tête un signe négatif, et, pendant près d'un quart d'heure, aucune parole ne fut prononcée; le sire de Coucy semblait profondément réfléchir, tout en regardant du coin de l'œil Romain, dont la figure demeurait impassible.

Le grand seigneur reprit : — Voici à quoi je m'arrête : je veux voir Pierre et Michel Lacombe; ils peuvent être parfaitement tranquilles, il ne leur sera fait ici, ni ailleurs, aucune violence; je veux les voir dans huit jours, vous les accompagnerez; d'ici là, mes résolutions seront prises. Ce délai vous paraît naturel?

— Assurément, monseigneur.

M. de Coucy ouvrit un tiroir de son bureau, et tendit un rouleau d'or à Romain, en lui disant : « Tenez, voici pour les frais de voyage. » Une minute après, le malheureux père était seul.

Dans quelle effroyable conjoncture il se trouvait placé : lui, hier encore, si tranquille, si heureux, si fier de son nom, de sa femme, de Frédéric et de la belle Laurette! Son fils, ce Frédéric si adoré de Mme de Coucy, qu'il avait fait élever avec tant de soin, tant de tendresse, qui ne lui avait jamais causé une heure de chagrin, que tous les pères lui enviaient, qui portait si haut le nom glorieux de Coucy, allait-il donc le dépouiller, le dégrader comme l'on fait d'un soldat qui a forfait à l'honneur, et le jeter à la roture, au néant! l'arracher à sa fiancée et briser deux cœurs, car Laurette l'aimait; et le frapper, c'était la frapper aussi, la plonger dans le couvent d'Autun; car le testament du comte de Chaly était formel! ou elle épouserait « l'héritier direct » du sire de Coucy, ou elle couperait ses longs cheveux. Or, si cet héritier direct était l'autre, que deviendrait la malheureuse jeune fille? Irait-elle, cœur banal, se livrer au premier venu, profaner tant de serments, tant de souvenirs et toutes les pudeurs de son âme en acceptant le nouveau Coucy, en portant comme une vile marchandise, son amour de l'un à l'autre! Ainsi, pour elle le cloître; pour Frédéric, le plus effroyable malheur.

Quoiqu'il ne fût pas au mieux avec le lieutenant de police, le redouté M. de Sartine, le sire de Coucy résolut d'aller le voir. Il se rendit à son hôtel, et fut reçu dès qu'il se présenta. Dans cette première visite, il était résolu de ne pas lui dire toute l'étendue du malheur dont il était menacé; il le pria seulement de lui donner des renseignements sur un jeune homme, clerc d'huissier à Pontoise nommé Lacombe, et sur son père, demeurant à Gonesse.

« Rien de plus facile, monsieur, répondit le ma-

gistrat ; je suis heureux de cette occasion de vous être agréable. Dans quarante-huit heures, je vous adresserai toutes les informations que vous pouvez désirer. »

M. de Coucy se retira. Rentré chez lui, il passa ces quarante-huit heures comme une âme en peine, évitant sa femme, Frédéric, Laurette ; ne pouvant ni rester en place ni prendre une heure de repos et de sommeil. En le voyant si tourmenté, si malheureux, si défait, grande était l'inquiétude de toute la maison, devenue silencieuse et morne.

M. de Sartine fut exact. Deux jours après la visite qu'il avait reçue, un de ses agents demandait à parler en particulier à monseigneur, lui remettait un large pli. D'une main fiévreuse, il en déchirait l'enveloppe. Il trouva deux rapports de police : le premier qu'il lut était fort court : « *Pierre Lacombe*, âgé de soixante ans, veuf ; autrefois menuisier ; possède quelques terres, et reçoit une pension de madame de Coucy, parce que sa femme a nourri son fils, le chevalier Frédéric de Coucy. Il est à son aise. Il n'a pas rendu sa femme heureuse pendant les dernières années de sa vie. Caractère concentré, hantant les cabarets; maintenant fréquentant l'église. Peu aimé de ses voisins, très-opiniâtre. Rien à dire sur sa moralité ; cependant il a des dettes.

« Il a un fils âgé de vingt ans, clerc à Pontoise. Mauvais sujet.

Second rapport :

Michel Lacombe. — Agé de 21 ans, clerc d'huissier chez le sieur Roux, sur la grande place, beau garçon, rusé, joueur, intelligent, beau parleur : vêtu avec plus de recherche que ne le comporte son état, très-ambitieux. Il a des succès dans le monde qu'il fréquente. C'est un assez mauvais sujet. Il a essayé de plusieurs états et métiers sans se fixer à aucun. Son patron, qui le trouve très-adroit, cependant se méfie de lui et il n'est pas probable qu'il le garde longtemps. Du reste, le jeune homme que nous avons vu et à qui nous avons parlé, dit que bientôt sa fortune va changer. Comme nous cherchions à le questionner sur ses espérances, il nous a répondu qu'il devait encore se taire pour l'honneur d'un grand nom. Il s'imagine descendre d'une grande famille, il en semble très-convaincu.

C'était peu que ces renseignements, et cependant M. de Coucy, qui les portait toujours sur lui, les lisait, les relisait, y cherchait le fil sauveur qui devait le guider. Sa position, en vérité, était atroce. Se trouvait-il en présence d'une infernale machination ou de la simple vérité ? Certainement, s'il persistait à reconnaître Frédéric pour son fils, assurément la justice maintiendrait le chevalier, mais encore une fois, et c'était là la question qui torturait son âme profondément honnête, si l'autre était réellement l'enfant de son sang, du sang de sa vieille race, de quel droit le laisserait-il dans la condition misérable où une femme perverse l'avait jeté ? C'était un cas de conscience qu'il avait à résoudre.

De la maison, la seule personne dont il recherchât la présence, c'était Laurette ; il la comblait d'aimables paroles, de mots tristes mais profondément affectueux ; mais quand le cœur de la jeune fille s'épanchait, lorsqu'elle ouvrait le trésor de ses rêves et de ses projets d'amour, le sire de Coucy, qu'elle se plaisait à appeler son père, lui répondait d'une voix brisée, qu'il y avait loin du cœur aux lèvres, que c'est surtout le bonheur que frappe la foudre, et la pauvre enfant s'en allait pleurante et désolée.

Tout le monde dans l'hôtel se sentait sous ce coup de foudre qui avait frappé le maître. Le vieux Saint-Jean, questionné par madame de Coucy, avait répondu que jamais il n'avait vu Monseigneur dans un tel état : «Il y a des nuits, madame, où il ne se jette pas même sur son lit. Il y a des instants où ses yeux sont fous. Hier, comme j'allais, je venais sans qu'il semblât se douter que j'étais là, voilà tout à coup Monseigneur qui me demande si je crois que Monsieur le chevalier a pour lui une véritable affection filiale. A cette question, je fus tellement étonné que je laissai tomber le plumeau que je tenais à la main. « S'il vous aime, monsieur ! mais souvenez-vous donc qu'il y a dix ans, lorsque vous fûtes malade de votre grande maladie, il était bien jeune, il ne voulait pas quitter votre chambre, et que, quand votre mal empira, il eut des convulsions affreuses. S'il vous aime ! C'est de l'adoration qu'il a pour vous !... Je ne sais pas tout ce que je lui aurais dit, si je ne l'avais vu cacher sa tête dans ses mains et fondre en larmes en murmurant : « Malheureux enfant ! pauvre Frédéric ! Eh bien, voilà, madame, plus de huit jours qu'il est comme ça. En réfléchissant, je me suis imaginé que c'est un curé qui est venu le voir qui lui a donné quelque mauvaise nouvelle.

— Connaissez-vous ce prêtre ?

— Non, madame ; seulement il avait des gros souliers, et bien sûr il est de la campagne.

Frédéric et Laurette partageaient les inquiétudes de leur mère ; ils se sentaient menacés.

Plusieurs fois le sire de Coucy eut l'idée de retourner chez M. de Sartine et de lui tout confier, mais une sorte d'orgueilleuse pudeur l'avait retenu ; il était surtout très-fâché de n'avoir pas demandé au lieutenant général de la police des renseignements sur le sieur Romain. Maintenant il était trop tard, puisque le lendemain il devait recevoir la visite de Romain, de Pierre Lacombe et de celui qu'on appelait Michel Lacombe. Plus l'heure de cette redoutable entrevue approchait, plus la douleur dévorait son âme, et le ciel seul peut savoir la nuit d'angoisse qu'il passa.

Enfin, le lendemain Saint-Jean vint lui annoncer que Pierre Lacombe et deux autres personnes attendaient dans l'antichambre.

« Quelle figure a-t-il ? demanda M. de Coucy.

— Il est bien vieilli, il n'a pas meilleure mine.

— Ce n'est pas de lui que je parle, mais de l'autre.

— Le jeune ?

— Oui.

— Je ne l'ai pas bien regardé, mais il n'a pas l'air timide. »

M. de Coucy soupira profondément, et dit : « Faites entrer. » Quelques instants après, Saint-Jean introduisit les trois visiteurs, Romain calme, Pierre tremblant et le jeune homme très-pâle et semblant très-ému.

M. de Coucy les fit asseoir, et, après un instant donné au trouble qui l'agitait :

« Pierre Lacombe, parlez! » dit-il.

Pierre tomba à genoux, et, comme s'il eût été au confessionnal, il raconta, avec toutes les apparences de la douleur la plus sincère, que depuis bien longtemps il voulait faire ce qu'il faisait aujourd'hui, mais que Jeanne, la vraie coupable, Jeanne s'y était opposée. Alors, entrant dans les plus minutieux détails, il précisa l'heure et le jour où la substitution avait été faite. A ce moment, Michel à son tour tomba à genoux en poussant des gémissements, tandis que Romain, comme suffoqué par l'émotion, s'essuyait le front avec son mouchoir.

— Ce n'est pas un rang, une fortune que je demande, bégayait Michel, c'est la tendresse d'un père. Et il se mit à gémir de plus belle.

M. de Coucy semblait un homme qui sent la terre s'écrouler sous ses pieds; il regardait ce jeune homme dont la vue ne lui inspirait rien et qui cependant pouvait être son fils, il regardait le misérable complice de Jeanne, et ne savait comment sortir du terrible dilemme qui l'enlaçait.

Michel voulut prendre la main de celui qu'il essayait d'appeler son père, le sire de Coucy se recula et se mit à se promener à grands pas. Un silence de mort régnait dans la pièce, on n'entendait que le bruit des grands arbres du jardin agités par une tourmente de vent.

— M. Pierre Lacombe et vous M. Romain, laissez-moi un instant avec ce jeune homme, dit M. de Coucy; et, ouvrant une porte vitrée qui donnait sur



Les imposteurs démasqués, dessin de Gilbert.

le jardin, veuillez attendre, ajouta-t-il, je vous rappellerai bientôt.

Pierre et Romain sortirent tête basse, s'enfoncèrent dans un massif et s'assirent sur un banc. Celui qui aurait pu les voir se serait justement étonné de leur attitude. Pierre avait un tout autre visage, il avait des éclairs dans les yeux et la joie sur les lèvres, tandis que son compagnon, par ses gestes, par l'expression de ses traits, témoignait d'une profonde inquiétude. Romain ouvrit un gros portefeuille, en tira des papiers qu'il montrait à Pierre, lorsque tout à coup une rafale de vent en dispersa plusieurs. Romain et Pierre coururent pour les ressaisir et le premier les remit rapidement dans le portefeuille, en entendant les aboiements d'un chien et les pas d'une personne. C'était Laurette qui jouait avec son petit chien Marabout.

Une demi-heure après, le sire de Coucy rappela nos deux hommes. Que s'était-il passé entre lui et Michel, ils auraient bien voulu le savoir; Monseigneur semblait plus anxieux, plus abattu que jamais; Michel était grave et comme content de lui.

« Vous reviendrez demain à la même heure, ma « décision sera prise. »

Ils étaient à peine sortis que Laurette, les cheveux ébouriffés par le vent, entrait dans le cabinet. « Mon père, voyez donc, dit-elle, le singulier papier que Marabout vient de trouver dans le jardin. » En disant ces mots, elle tendit une lettre sans cachet, jaunie, maculée, portant pour suscription en lourds

caractères ces mots sans orthographe :« *A Monsieur Ancelle, curé de Ganais.*

Le sire de Coucy l'ouvrit, la parcourut rapidement et tomba évanoui dans son fauteuil. La pauvre Laurette, d'appeler, de sonner; mais par une prudence instinctive, elle cacha dans une de ses pochettes le méchant papier. Frédéric, sa mère, toute la maison était accourue; on porta M. de Coucy sur son lit, on lui fit respirer des sels, on envoya chercher le médecin, mais on n'eut pas besoin de ses secours, le malade reprit promptement connaissance. En ouvrant les yeux, il chercha Laurette du regard et lui dit : La lettre! — Elle est là. — Donnez-moi-la, Laurette, et que le ciel vous récompense. » Il la relut, et prenant la tête de Frédéric, il l'embrassa avec passion en s'écriant : « Les misérables ! les misérables !

Puis, descendant de son lit, le pied ferme et le visage rayonnant de joie : « Chère amie, faites si bien que dans un mois notre chère Laurette soit dame de Coucy... Saint-Jean, qu'on attelle ! » et en sautant lestement dans sa voiture : « A l'Hôtel de Sartine ! »

Le lendemain, avec une exactitude de chronomètre, Romain, Pierre et Michel Lacombe se présentaient : on pouvait lire l'espérance dans leurs yeux. Saint-Jean, avant même qu'ils l'eussent demandé, les introduisit dans le cabinet de M. de Coucy; mais, à leur grande inquiétude, ils n'y trouvèrent point celui qu'ils comptaient y rencontrer; mais un grand personnage à la figure froide et dure, tout vêtu de noir. Les embrassant du regard, il leur dit : « Vous êtes bien Romain, Pierre et Michel Lacombe?

— Oui, monseigneur, murmura Romain, qui sentait les choses prendre une mauvaise tournure.

— Eh bien, coquins, écoutez la lecture de cette lettre :

« Monsieur le curé Ancelle, je suis bien malheu-
« reuse, mon mari me bat tous les jours, parce que
« je ne veux pas dire que mon fils Michel est le fils
« du sire notre bienfaiteur; comme bien sûr il me
« fera périr par ses mauvais traitements, je veux que
« vous sachiez que je n'ai jamais fait le crime de
« changer mon nourrisson. »

Signé : « Jeanne, femme Lacombe. »

Pierre a trouvé cette lettre, l'a soustraite, l'a remise à Romain, qui la gardait pour faire *chanter* Michel, devenu l'héritier de la maison de Coucy. Voilà l'histoire de cette lettre. Niez-vous? je vous ferai passer à la torture.

— Grâce! Grâce! Grâce!

— Taisez-vous, bandits... C'est Pierre Lacombe qui a eu l'idée du crime; c'est lui, déguisé en femme, qui a dit la bonne aventure au chevalier Frédéric. Il s'est associé Romain, parce qu'il avait besoin d'un homme qui sût écrire et qui connût un peu les formes de la justice; c'est Romain qui est allé trouver le respectable abbé Ancelle, pour essayer de donner au crime l'appui de la religion. Romain a déjà été poursuivi pour faux... Quant à Michel Lacombe, vaniteux, paresseux, débauché, il a poussé son père... Voilà votre part à chacun dans cette infâme machination, qui mérite la roue et le gibet. A genoux, misérables!

— Grâce! Grâce! Grâce!

— Non, justice! dit M. de Sartine, car c'était lui; et il sonna.

Aussitôt la porte s'ouvrit.

— Desgrais, reprit le magistrat, s'adressant au nouveau personnage qui entrait, vos hommes sont là?

— Oui, Monseigneur.

— C'est bien; et prenant une plume, il signa trois pièces préparées.

« Voilà vos ordres, Desgrais : Pierre Lacombe et Romain, que voici, seront marqués et envoyés aux galères. Ils partiront par la chaîne. Monsieur de Coucy ayant intercédé en faveur de Michel Lacombe, vous l'embarquerez pour les colonies; et s'il revient en France, il sera pendu! Emmenez ces odieux coquins! »

....

*
* *

Un mois après, Laurette passait son bras autour du cou de Frédéric plus tendrement, plus librement encore qu'elle ne le faisait six ans auparavant : elle était sa femme; et avec M. et Mme de Coucy, les deux amoureux s'envolaient au château de Chaly.

Marabout était du voyage. A. Genevay.

RÉCITS HISTORIQUES

GERTRUDE DE WART

I

LA TOQUE DE GESSLER.

La salle des gardes du château de Bade se trouvait, ce jour-là, remplie d'une foule de barons et de comtes de l'empire arrivés récemment de leurs burgs et de leurs châtellenies sur un ordre de l'empereur Albert Ier. Les ducs d'Autriche avaient élu le gigantesque manoir, haut dressé sur des roches gigantesques, pour leur séjour de prédilection; le voisinage de la Suisse, alors tributaire de l'empire, expliquait suffisamment cette préférence. Albert faisait de temps à autre une courte apparition dans ses divers palais; il résidait seulement dans celui-ci. Le burg semblait assez solidement bâti pour résister aux efforts du temps comme aux violences d'un siége, et la famille de Habsbourg n'était pas depuis assez longtemps en possession de la puissance souveraine pour ne rien redouter de l'envie de ses voisins et des compétitions de ses rivaux. Du reste, si plus d'une fois le manoir de Bade avait retenti du son des instruments et des lieder des Minesangers, il était facile de deviner, en observant les visages des rudes seigneurs groupés dans la salle d'armes, qu'un sujet moins frivole qu'une chasse ou un concert les réunissait dans la demeure impériale.

La plupart gardaient un silence qui n'était pas exempt de contrainte ; quelques jeunes gens seulement paraissaient se réjouir; dans l'embrasure d'une fenêtre, trois hommes d'âge et d'aspect différents s'entretenaient à voix basse.

— Tout ce qui se prépare est grave, très-grave, baron de Balm, dit un beau jeune homme appelé Rodolphe de Wart: la succession de Rodolphe de Habsbourg est un lourd héritage et les épaules du maître actuel de l'Autriche faibliront sous un tel poids.

L'ambition et l'adresse du père ne sont point le partage du fils; ce qu'avait conquis l'un sera reperdu par l'autre. La guerre est à peine finie au dehors, que déjà le trouble règne au dedans. Tandis que le chef de la famille de Habsbourg agrandissait ses États par des alliances, Albert Ier songait à porter au loin ses conquêtes. Avec quel art et quelle patience le duc d'Autriche se tailla un manteau impérial! Sa victoire sur Ottocare lui valut la Styrie, l'assassinat de Conradin, l'ami de Jean de Bade, pour qui le roi de Naples fit dresser un échafaud, lui fournit l'occasion de s'emparer de la Souabe. Il a fait de son fils Albert le plus riche des princes, et celui-ci, non content d'un semblable héritage, a successivement compromis le succès de ses armes en Hollande, en Hongrie, en Bohême! C'est un ambitieux dénué de talents militaires, et ses convoitises nous coûteront plus cher encore dans l'avenir que dans le passé.

Berthold, prieur de Notre-Dame des Ermites, posa la main sur le bras du baron de Wart.

— Vous prononcez d'imprudentes paroles, mon fils!

— Des amis seuls les entendent, mon père. Permettez-moi du reste d'ajouter que ni vous ni le clergé vous ne pouvez porter une amitié bien grande à l'empereur Albert. Avez-vous oublié ses démêlés avec l'évêque de Salzbourg? Ne vous souvenez-vous plus que le pape Boniface VIII le somma de comparaître devant lui, et de lui demander pardon pour s'être fait couronner sans son autorisation. Le souverain pontife délia alors les princes allemands de leurs serments, et leur ordonna de se séparer de la cause d'un prince rebelle à l'Eglise. L'archevêque de Mayence prit parti pour Rome, et Albert parut jeter au pape un défi audacieux en demandant que Blanche, sœur de Philippe le Bel, roi de France, devînt la femme de Rodolphe, l'aîné de ses fils. L'empereur en révolte faisait alliance avec le roi excommunié.

— Laissez ces souvenirs, mon fils, dit le vieux prieur; le pape s'est réconcilié avec l'empereur, l'archevêque de Mayence est redevenu son ami. Vous lui devez obéissance et respect; prenez garde que votre grand attachement pour Jean de Souabe vous rende injuste envers l'empereur. Des amis seuls reçoivent vos confidences, dites-vous; Dieu le veuille! Mais je vous aime trop pour ne point m'alarmer de la violence de votre langage.

— Mon père, ajouta le baron de Balm avec vivacité, ce que pense de Wart, nous le pensons tous. Il était trop jeune encore pour avoir assisté aux batailles qui donnèrent le trône à Albert Ier, mais moi, qui dus quitter mon château de Fahrwangen pour soutenir la cause des Habsbourg, je fus témoin de la mort d'Adolphe de Nassau. Celui-ci était véritablement empereur. Albert sortant de la maladie qui faillit lui coûter la vie, et lui enleva seulement un œil, avait juré foi et hommage à Adolphe, et cependant, ce fut à la suite de ses menées, de ses conspirations, de sa politique souterraine, qu'il parvint à détacher les électeurs de la cour du souverain régulièrement élu. Albert acheta les suffrages, et fit prononcer par la diète de 1298 la déchéance de son maître.

Albert s'empara de la couronne, il se drapa dans le manteau impérial, il usurpa le sceptre et le globe d'or, et crut d'abord qu'il allait pouvoir régner en paix. Mais le courage, un courage désespéré, se réveilla dans l'âme d'Adolphe de Nassau : il appela sa noblesse, et je fus du nombre de ceux qui répondirent au cri de détresse de celui que j'avais vu sacrer et à qui j'avais fait serment de demeurer fidèle. Ce fut une rude bataille, mon père, et je vous le jure, de Wart, il y eut de grands coups d'épée et de lance donnés au milieu de la mêlée furieuse. Le succès de la journée paraissait se décider en faveur d'Adolphe de Nassau, et tandis que, du fond du couvent de Rosenthal qui dominait la plaine de Gilheim, on prie pour le succès des armes d'Adolphe, Albert d'Autriche cherche son compétiteur dans la mêlée et se précipite sur lui en criant : « — Tu vas perdre ta couronne et ta vie! » Adolphe se contente de répondre : « — Dieu en décidera! » — Mais avant qu'il eût le temps de lever son épée et contrairement à toutes les lois de la guerre, Albert perce Adolphe d'un coup de lance... Vous le savez, tous les gentilshommes poussèrent un cri général de réprobation, Albert semblait, par cet acte, avoir déshonoré la chevalerie tout entière; Boniface VIII l'accusa d'avoir assassiné Adolphe de Nassau... Depuis ce temps, je me souviens d'une menaçante parole : « — Celui qui tue par l'épée périra par l'épée! — Albert d'Autriche mourra comme est mort Adolphe de Nassau...

— Il s'est repenti..., dit Berthold d'une voix conciliante.

— Les hommes comme lui ne se repentent pas..., répondit Rodolphe de Balm; les hommes comme lui vont à l'abîme en semant autour d'eux le pillage, le désespoir et le trépas.

— Tenez, mon père, reprit le baron de Wart, vous connaissez le passé comme nous; si vous défendez Albert, c'est uniquement par charité chrétienne; mais avant de porter la robe de moine, vous avez endossé l'armure, vous êtes bon juge en fait d'honneur, et vous devinez que l'avenir ne rachètera point le passé. Pourquoi nous mander au château de Bade? Que va nous ordonner l'empereur? Sans souci des défaites subies en Hongrie, en Thuringe, en Zélande, dans la Frise, il projette sans nul doute une nouvelle expédition. Etudiez le visage des gentilshommes réunis dans cette salle, respire-t-il une mâle ardeur? Non! les défaites anciennes en font redouter de nouvelles. Si nous obéissons, ce sera malgré nous.

— Vous vous trompez, ce me semble, baron de Wart, répondit le prieur de Notre-Dame, il s'agit seulement aujourd'hui d'une réception d'ambassadeurs.

— Sans doute. Mais savez-vous d'où viennent ces mandataires?

— Non, mon fils.

—D'Argovie, ils représentent les cantons forestiers.

Un mouvement qui s'opéra dans la salle empêcha Berthold de répondre. Peut-être se trouvait-il à bout d'arguments charitables pour défendre son maître.

Trois gentilshommes venaient d'entrer d'une façon assez bruyante. C'étaient Rodolphe de Tégernfeld, Walter de Castelen et Walter d'Eschenbach. Tous trois tournèrent autour d'eux des regards interrogateurs, puis reconnaissant les barons de Balm et de Wart, ils les rejoignirent avec empressement.

— Vous venez seul! demanda Rodolphe au vieux Walter. Où donc est votre noble élève, mon bien-aimé frère d'armes?

— Il viendra, répondit Walter d'Eschenbach, il viendra...

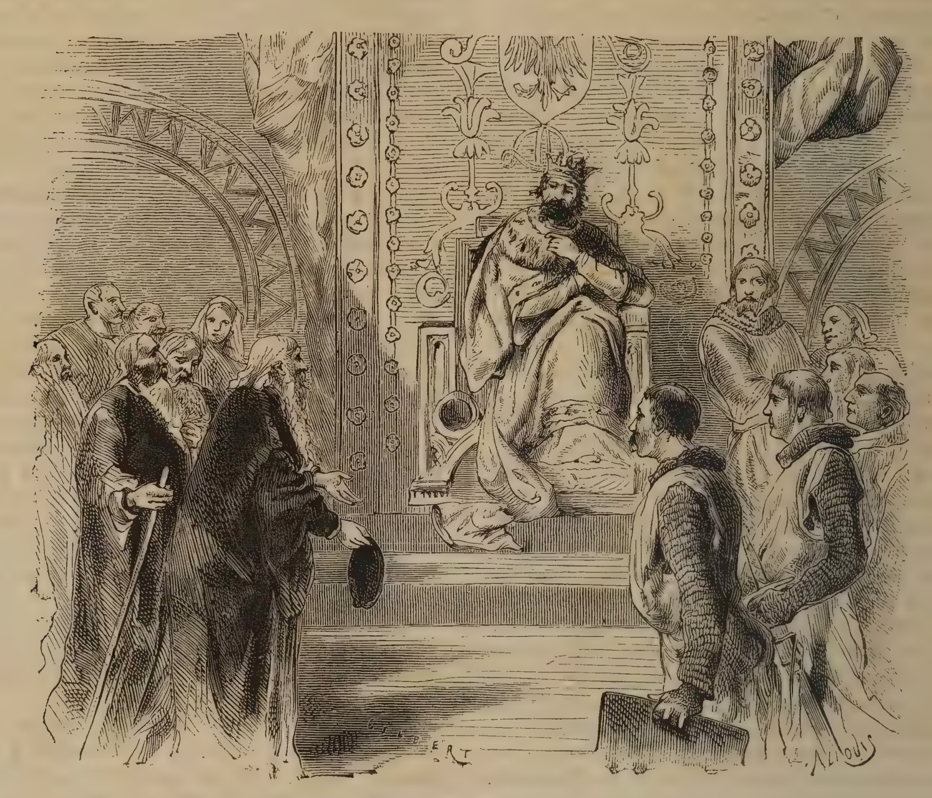
— Vous l'avez laissé aussi désolé, aussi sombre? Walter secoua la tête avec découragement.

— Vous et moi, dit-il, nous avons épuisé tout ce que peut l'amitié pour guérir un cœur malade et un esprit aigri.

— Oui, répondit de Wart, et rien ne le guérira, sauf la restitution de son héritage, et cette restitution, Albert ne la fera jamais.

— Albert et Jean sont deux hommes, répliqua de Castelen ; ce que le sentiment de l'équité n'inspire pas, le sort des armes le décide.

Les amis de Jean de Souabe et les adversaires de la politique impériale avaient assez élevé la voix pour exciter la curiosité de leurs voisins. Plusieurs



Les envoyés des Cantons Forestiers, dessin de Gilbert.

d'entre eux se rapprochèrent, et les confidences des gentilshommes pouvaient devenir dangereuses, quand le moine Berthold prenant la parole, implora la compassion des chevaliers en faveur d'une fondation pieuse. Tandis que les escarcelles se vidaient entre ses mains, le silence se rétablit progressivement, et ce fut au milieu d'un calme absolu que les portes de la grande salle s'ouvrant, les pages de l'empereur annoncèrent leur maître.

Albert d'Autriche était d'aspect morose. De son œil unique jaillissaient des éclairs de froide méchanceté. En ce moment une pâleur blême envahissait son visage, et il mordait jusqu'au sang ses lèvres minces.

A ses côtés se tenaient deux de ses fils : Frédéric le Beau, et Léopold qui plus tard fut surnommé *le Glorieux*. Près de Léopold, et entourée de quelques-unes des dames de la cour, et des femmes de la haute noblesse de l'empire, venait Agnès, fille d'Albert, veuve d'André III *le Vénitien*, roi de Hongrie.

Le regard de Rodolphe de Wart alla chercher dans le groupe des jeunes femmes la plus belle de toutes : Gertrude, sa compagne, Gertrude qui l'aimait de toute la puissance de son cœur.

Après avoir témoigné par quelques mots brefs le plaisir qu'il éprouvait à se retrouver au milieu de sa noblesse, Albert ajouta en fouillant du regard les groupes de gentilshommes :

— J'ai voulu que vous fussiez tous présents à l'audience solennelle que j'octroie aux ambassadeurs des cantons forestiers, si l'on peut, si l'on

doit accorder ce titre aux mandataires d'un pays révolté qui tente de se soustraire à notre légitime domination.

Nul n'éleva la voix pour affirmer à l'empereur le dévouement de la noblesse qu'il avait convoquée.

L'empereur ne parut nullement s'apercevoir de la disposition générale des esprits, et s'asseyant sur un haut fauteuil dominant les siéges de Léopold, d'Agnès et de Frédéric, il donna ordre d'introduire les envoyés d'Argovie.

C'étaient trois vieillards aux fronts dénudés, aux barbes blanches. L'énergie de leur âme se trahissait dans leurs regards. Contrairement aux gentilshommes qui se trouvaient réunis dans la salle, les représentants des cantons d'Uri, de Schwyz et d'Unterwalden étaient couverts de vêtements d'étoffe commune et d'une forme simple. Ils s'appuyaient sur de longs bâtons ferrés, et sans paraître troublés par la vue d'Albert, la beauté de la reine Agnès, et la pompe de la réunion, ils s'inclinèrent devant l'empereur sans servilité et sans crainte.

Leur attitude calme, la dignité empreinte sur



Gessler, dessin de Gilbert.

leurs visages excitèrent dans l'assemblée des sentiments sympathiques. La plupart des comtes et des barons de l'empire, sans connaître le motif de la venue des Argoviens, se sentirent disposés à leur venir en aide; les princes seuls les toisèrent avec un dédain mal déguisé, et la reine Agnès feignant l'ennui et la fatigue respira longuement un bouquet de roses blanches hâtivement fleuries et qu'on avait déposé près d'elle sur un guéridon.

— Nous avons consenti à vous recevoir n audience publique, dit l'empereur d'une voix dure, et cependant vous ne méritez ni indulge ce ni pitié.

— Nous ne voulons pas de pitié, nous n'mplorons pas l'indulgence, répondit le représentant du canton d'Uri, nous venons réclamer justice. Quand votre Majesté nous aura entendus, elle prononcera. Nous ne demandons rien en notre nom, nous descendrons si prochainement dans la tombe qu'il importe peu de disputer à la mort de misérables années ; nous parlerons au nom des habitants des cantons forestiers qui, accusés injustement, peuvent être injustement condamnés.

— Qu'osez-vous dire? demanda l'empereur, prétendez-vous excuser la rébellion des cantons? Si vous vous présentez en suppliants, je consens à vous entendre ; si vous revendiquez de prétendus droits, retournez vers ceux qui vous envoient. Il

n'est ici d'autre loi que la mienne, d'autres droits que ceux de ma couronne.

— Vos sujets sont-ils donc esclaves? demanda le vieillard.

— Ils me doivent tous et indistinctement obéissance.

— Soit, répondit l'ambassadeur du canton d'Uri, nous ne discutons pas ceux de vos droits qu'établissent les chartes, et les traditions plus précieuses encore; nous nous contentons de suivre les vieilles lois du pays, et nous enseignons à nos fils le respect de ces mêmes lois. La Suisse relève de l'empire; elle a comme l'Allemagne ses villes *impériales*, comme Zurich, Bâle, Schaffouse, et ses villes mixtes qui, bien que sujettes à la maison d'Autriche, jouissent de grands priviléges : Fribourg, Zug, Glaris sont de ce nombre; enfin les cantons forestiers acceptent la protection de votre sceptre, sire, sans recevoir directement vos lois : Uri, Schwyz et Unterwalden sont dans ce cas. Ils vivent d'une vie particulière, personnelle; ils reconnaissent le pouvoir de votre empire, ils ne le subissent pas.

— Ici commence la révolte des cantons, dit Albert.

— Jusqu'à présent, sire, vous avez respecté nos libertés.

— Je me sens assez fort pour refuser aujourd'hui de ratifier vos priviléges.

— Vos envoyés nous ont adressé de semblables paroles, et nous avons refusé de les croire. Ils ont déclaré parler au nom de votre personne impériale, et nous les avons accusés de mensonge. Ils ont tenté de nous effrayer lors de la dernière assemblée générale, en nous représentant quels malheurs attirerait sur nous une lutte contre l'empire.

Nous sommes faibles et vous êtes grand, cela est vrai. Nous habitons autour des lacs, sur le flanc des monts, presque au sommet des glaciers; nous restons pauvres et nous ne rougissons point de cette pauvreté; mais nous gardons l'amour de la droiture, de la liberté, de la justice. Nous nous souvenons des serments prêtés et des paroles données; nous savons nous battre et mourir pour la défense et la consécration de nos droits.

— Ainsi, reprit l'empereur d'une voix sourde, vous excusez, que dis-je, vous approuvez la conduite des hommes du canton d'Uri?

— La connaissez-vous, sire?

— Je sais que le gouverneur envoyé par mes ordres a été mis à mort.

— Vous a-t-on raconté dans quelles circonstances?

— Nulle ne peut excuser le meurtre.

— Je n'excuse rien! Je demande seulement à Votre Majesté le droit de lui tout apprendre.

— Vous voyez bien que j'ai de la patience... répondit Albert.

— Je vous rappellerai ce mot tout à l'heure : les premiers envoyés de Votre Majesté prirent à tâche d'effrayer les habitants des cantons forestiers. On leur représenta que les intrigues des empereurs les laissaient sans défense, et qu'il serait préférable pour eux d'accepter la tutelle de l'empire. Ils la refusèrent, on les menaça; on ajouta que vous les dompteriez par la force, s'ils ne consentaient à se plier sous votre joug... ce mot imprudent fut le signal de la révolte, non pas contre le souverain, car les Suisses respectent le fils de Rodolphe de Habsbourg, mais contre les mandataires insolents qui affirmaient parler au nom de leurs maîtres.

Ces mandataires nous apprirent qu'à la cour d'Autriche on nous traitait de « rustauds » et que l'on faisait aussi peu de cas de notre valeur que de notre franchise.

Au mot de « rustauds » souligné par l'intonation de l'ambassadeur, Albert tressaillit; il se souvenait d'avoir employé cette expression.

— Les cantons que vous représentez ont insulté mes gouverneurs! dit l'empereur d'une voix sourde.

— Vous êtes-vous demandé, si les gouverneurs n'avaient point froissé les Suisses de l'Argovie? Leur hauteur, des exactions dont vous n'étiez ni le complice ni l'instigateur, poussèrent à la révolte des hommes pauvres, sans argent et sans nom, des pâtres, qui s'enfuirent vers les glaciers, puis groupèrent autour d'eux des hommes résolus.

— Je me souviens de leurs noms, dit Albert; ils s'appellent Melchthal, Stauffacher et Walter Fust.

— Ils ne prêchaient point la révolte, ils nous encourageaient seulement à garder nos traditions de courage et d'indépendance. Votre Majesté parle de ses gouverneurs... l'un d'eux, celui d'Uri a tout perdu... Je ne viens point vous transmettre un récit grossi ou dénaturé; ce que j'ai vu, je le raconte simplement; les faits parlent assez haut d'eux-mêmes...

— Si les faits parlent, le sang crie! dit Albert.

L'envoyé du canton d'Uri reprit d'une voix plus forte :

— Savez-vous ce que fit ce gouverneur? Oh! Votre Majesté impériale ne le devinerait jamais! Ce fut odieux et lâche! Ce fut si misérable et si honteux qu'à cette insulte il fallait des représailles. Elles furent terribles... Gessler, ce gouverneur qui venait au nom des Habsbourg, osa juger les Suisses si lâches, qu'ayant fait arborer une toque au bout d'une pique, il ordonna à tous les habitants d'Altorf, de la saluer d'une génuflexion sous peine de mort... Beaucoup obéirent... Un seul se redressa. Sa désobéissance fut jugée un crime capital, et l'on condamna Tell à être pendu! Il était résigné à la mort, quand Gessler, moins par indulgence que par raffinement de barbarie, lui permit de racheter sa vie au prix d'un acte d'incroyable adresse : Guillaume Tell obtiendrait sa grâce s'il abattait une pomme placée sur la tête de son jeune enfant.— Le père serra son fils dans ses bras, se recommanda au ciel, lança la flèche, et la pomme vint tomber aux pieds de l'enfant qui la releva avec un sourire. Tell était libre! Il avait payé cher cette prétendue grâce! Mais au moment où Gessler donnait ordre de le laisser s'éloigner, la partie barbelée d'une seconde flèche dépassa le pourpoint de l'habile tireur. — A qui la destinais-tu? demanda Gessler. — A toi, si j'avais tué mon fils, répondit Guillaume Tell. — Cette réponse devint son arrêt. Sur un signe du gouverneur, on le garotte, on le jette au fond d'une barque, dans laquelle Gessler entre à son tour, afin d'emmener son prisonnier au château de Kusnacht.

Tell se résignait à subir un sort plus terrible que le trépas auquel il venait d'échapper, quand un

orage soudain souleva les vagues du lac. Le tonnerre gronde, le jour s'obscurcit, la barque fait eau, les rameurs luttent désespérément contre la tempête, mais leur bonne volonté demeure insuffisante; un seul homme peut sauver le gouverneur et les mariniers, et cet homme c'est l'archer d'Altorf. Gessler lui fait rendre la liberté de ses membres, Tell rame vers le bord, puis quand il juge qu'il lui sera possible de gagner la rive, il s'élance d'un bond sur une roche, repousse le bateau du pied, et disparaît aux regards de Gessler et de ses hommes. Ceux-ci parviennent à s'approcher du château de Kusnacht; Gessler va aborder, une flèche part, l'atteint au cœur, et il tombe sans vie; l'enfant de Tell était vengé, les Cantons Forestiers restaient libres!

— Les Cantons Forestiers étaient perdus! dit Albert d'une voix tonnante, car ils payeront la vie de Gessler au prix de ruisseaux de sang répandu dans l'Argovie.

— Ces paroles sont-elles l'unique réponse de Votre Majesté? demanda l'envoyé de Schwyz.

— La seule, répliqua Albert.

— Nous invoquons le passé, les serments de l'empereur Rodolphe, votre parole à vous-même, prince...

— Vous soumettez-vous sans restriction, faisant oubli de vos prétendus priviléges? A genoux devant mon trône, consentez-vous à vous humilier et à vous en remettre à notre clémence...

— Nous n'avons point pour mandat d'abaisser en notre personne la dignité des Cantons Forestiers.

— Vous souhaitez la guerre?

— Nous l'acceptons, du moins.

— Regardez donc autour de vous, mandataires de l'Argovie. Contre vos pourpoints de laine vous sentirez les cuirasses de nos soldats. Ma noblesse est assemblée ici pour accueillir vos suppliques ou vous jeter un gage de bataille... Donc, l'épée haute ou les genoux en terre, point de milieu!

— Eh bien, Majesté impériale, les « Rustauds » se battront.

Les trois vieillards regardèrent le roi en face, puis les princes et les gentilshommes; et s'inclinant avec respect, ils sortirent avec une lenteur calculée, comme s'ils s'attendaient à être arrêtés et chargés de fers.

A peine les envoyés eurent-ils disparu que la colère de l'empereur éclata avec violence.

— Oui, oui, répéta-t-il, la guerre, la guerre à outrance! Comtes et barons de l'empire, je compte sur vos bannières. Si j'ai toute ma vieille et fidèle noblesse pour moi, que me font les pâtres d'Argovie?... Je marcherai moi-même à la tête de mon armée, et mes fils m'accompagneront, mes fils avides de se battre à mes côtés pour la gloire de l'empire et la fortune de nos armes! Si je me sentais isolé, je pourrais craindre peut-être, mais je m'appuie sur des hommes dont la fidélité m'est connue, et sur tous les membres de ma famille groupés aujourd'hui autour de moi.

En ce moment une voix sonore répondit à l'empereur Albert:

— Vous en oubliez un, mon oncle!

II

JEAN DE SOUABE.

Celui qui venait de prononcer ces paroles était un jeune homme de vingt ans. Il avait de grands yeux bleus, doux et purs, mais qui pouvaient, sous l'empire d'une émotion violente, lancer des éclairs terribles. Son teint blanc, sa chevelure blonde, fine, ondée, la grâce de toute sa personne, l'élégance de son costume contribuaient à faire valoir sa beauté juvénile. Cependant on ne lisait point sur son visage le calme souriant de la vingtième année, des plis douloureux laissaient sur son front le stigmate de précoces regrets; sa voix vibrante s'était plus d'une fois brisée dans les larmes.

Avec une promptitude facilitée par le respect des comtes et des barons de l'empire qui s'écartaient sur son passage, le jeune homme parvint au pied du trône d'Albert. Il embrassa d'un même regard résolu l'empereur, les princes, et la reine Agnès; puis, avant que le monarque eût témoigné son mécontentement ou au moins sa surprise, le nouveau venu reprit d'une voix plus accentuée:

— Depuis quand ne me comptez-vous plus au nombre des vôtres, mon oncle? Mon père était comme vous fils de Rodolphe de Habsbourg, et le même sang coule dans nos veines. M'oubliez-vous parce que Dieu m'a rendu orphelin, ou me dédaignez-vous pour ma pauvreté? Il vous appartenait d'adoucir pour moi une perte irréparable, et votre devoir était non pas de m'enrichir, le ciel avait permis que mon père me léguât de vastes domaines, mais de me conserver intact mon héritage. Que suis-je cependant? Au milieu de cette assemblée où vous ne m'avez pas mandé, je suis le plus pauvre des comtes de l'empire, et je dois à l'amitié de mes fidèles la richesse de mes habits et les ducats de mon escarcelle! Tant que l'âge m'a laissé enfant, je me suis plié sous votre vouloir, je me suis fié à votre promesse. Aujourd'hui, je prie l'empereur de se souvenir que j'ai vingt ans! je suis majeur et je réclame l'héritage de mon père. On fait la guerre, je me battrai! Dieu merci, je me sens brave, et maître Walter d'Eschenbach m'a donné l'éducation d'un chevalier en même temps que la science d'un clerc.

— Eh mais! demanda Albert dont le visage était demeuré impassible, qui vous empêche de vous occuper de clergie, de fréquenter les tournois, même de nous suivre dans la campagne d'Argovie? Vous avez beau parler de vos vingt ans, Jean, à voir votre teint de femme et vos mains délicates, nul ne vous jugera capable de chevaucher durant de longues journées et de frapper de l'épée à deux mains. Ne vous suffit-il pas de tenir une plume, un pinceau ou une viole? Les dames de la cour de l'impératrice et celles de ma fille Agnès vous ont fort en gré, et vous commettriez une grave imprudence en vous jetant avec nous au milieu des dangereuses aventures qui nous attendent dans les Cantons Forestiers.

— J'agirai suivant les prescriptions de l'honneur, répliqua le jeune prince d'une voix d'autant plus grave que celle d'Albert Ier devenait sarcastique; je vous prie seulement de répondre à la question que

je vous ai posée. Me voulez-vous rendre l'héritage paternel?

— Je ne vous comprends pas, répondit l'empereur.

— Si Votre Majesté garde mal la mémoire des arrangements de famille, je me permettrai de les lui rappeler.

— Eh bien! dit Albert, je vous entendrai plus tard. Un différend de cette sorte n'a pas besoin de témoins si nombreux.

— Ces témoins, je les souhaite, au contraire, je les exige. Pourquoi vous demander mystérieusement, honteusement, ce que vous me devez? Non! non, mon oncle, c'est devant la noblesse de l'empire, devant les guerriers qui ont connu mon père et servi Rodolphe de Habsbourg que je prétends revendiquer mes droits.

— Prenez garde, Jean, mon élève, mon fils, murmura une voix tremblante à l'oreille du prince.

— Ne crains rien, mon vieux maître, quand on parle au nom de la justice, on est toujours fort.

Jean, qui s'était retourné vers Walter d'Eschenbach, fit un pas en avant du côté d'Albert qui froissait machinalement le baudrier de son épée. La reine Agnès jouait distraitement avec son bouquet de roses, les princes jetaient sur leur jeune cousin des regards pleins de ressentiment.

— Vous devez vous en souvenir, mon oncle, reprit Jean d'une voix mesurée, les domaines héréditaires d'Autriche et le comté de Kybourg furent donnés comme douaire à ma mère Agnès; puis de son chef, car elle était fille d'un roi de Bohême, j'ai recueilli, après la mort de Wenceslas, les droits fondés à la succession collatérale au trône de Bohême. Le roi Rodolphe avait cédé la Souabe à mon père, et la Souabe est si bien à moi qu'on m'appelle Jean de Souabe! Il serait plus juste de dire Jean le Dépossédé.

Un murmure s'éleva dans la vaste salle, et l'empereur en comprit aisément le sens. L'opinion générale se montrait favorable à l'orphelin.

Nul doute ne pouvait s'élever sur ses droits. Le testament de Rodolphe de Habsbourg était précis, la succession de la mère du jeune prince lui devait être attribuée, à moins que l'empereur prétendît spolier son neveu. La Souabe formait un Etat assez important pour que Jean y attachât du prix.

Après avoir formulé sa réclamation en termes précis, Jean attendit la réponse d'Albert.

Celui-ci se taisait; mais l'expression d'un violent mécontentement se lisait sur son visage mobile; sa colère grandissait en même temps que celle de ses fils. L'attitude de sa noblesse lui faisait sentir de quel parti elle se rangeait. Au moment d'entreprendre avec la Suisse une guerre que le caractère déterminé des habitants de l'Helvétie pouvait rendre formidable, et que la nature du pays hérissait de difficultés, Albert avait besoin du concours, du dévouement de tous. Si les comtes et les barons se séparaient de sa cause, il pouvait éprouver un échec nouveau à joindre à l'insuccès de ses armes en Hongrie, en Bohême, en Zélande. D'un autre côté la pensée de restituer à Jean la Souabe et le comté de Kybourg lui causait une irritation profonde.

Tandis qu'Albert paraissait réfléchir, Léopold, Frédéric le Beau et la reine Agnès s'entretenaient avec animation. Tous trois haïssaient Jean de Souabe, et l'empereur ne pouvait douter de leurs sentiments à l'égard de son neveu.

Un groupe de quelques fidèles n'avait pas tardé à se former près du prince Jean : Rodolphe de Wart, Walter de Castelen, le baron de Balm et le baron de Tegernfeld lui parlaient à voix basse. Très-dévoués au jeune homme, ils redoutaient pour lui la colère de l'empereur, et lui conseillaient de différer une explication orageuse.

— J'ai jeté le gant, dit Jean de Souabe, qu'Albert d'Autriche le ramasse.

— Depuis quand l'empereur traite-t-il d'égal à égal avec un sujet? demanda Albert avec une colère qu'il devenait incapable de maîtriser.

— Je ne suis ni votre sujet ni votre tributaire, mon oncle. J'appartiens à la race des Habsbourg comme vous, et comme vous je suis souverain. La Souabe est à moi, je vous réclame la Souabe.

— Vous ne l'aurez pas! dit Albert, vous ne l'aurez jamais!

— Vous m'obligerez donc à la reprendre, dit Jean, car je croirais mentir à mon sang si je vous l'abandonnais.

— Vous êtes un révolté, s'écria Albert.

— Je suis un orphelin, répondit Jean. Je me sens capable de comprendre les besoins de mes sujets, de les rendre heureux, de n'imposer de joug à personne, et de faire bénir mon nom. Je réclame le droit de régner; j'ai peut-être parlé trop haut tout à l'heure, et menacé trop vite. Mon père était votre frère, veuillez vous en souvenir...

— Vous êtes encore trop jeune pour régner, répondit Albert, nous verrons plus tard.

Jean de Souabe tressaillit, mais la voix de Berthold parvint de nouveau à ses oreilles; elle lui conseillait la patience, et le prince s'efforça de dominer sa colère.

— Soit! fit-il, vous me rendrez la Souabe plus tard... mais au moins, dès aujourd'hui, mettez-moi en possession du comté de Kybourg, douaire de ma mère.

— Plus tard! répondit encore l'empereur.

— Alors non! non! fit Jean de Souabe en éclatant, c'est aujourd'hui qu'il me les faut... Je veux régner et vivre à mon tour! Ce que vous me refusez devant votre noblesse, je me le ferai restituer par les armes.

Albert poussa un éclat de rire, puis saisissant le bouquet de roses blanches que sa fille Agnès venait de laisser tomber sur ses genoux, il le lança au visage de son neveu.

— Voilà ce qui convient à ton âge, lui dit-il, laisse-moi le soin du gouvernement!

Un cri de rage s'échappa de la poitrine du prince; il fit un mouvement pour s'élancer en avant, mais Rodolphe de Wart le retint avec une sorte de violence.

— Tu te perds! dit-il, prends garde!

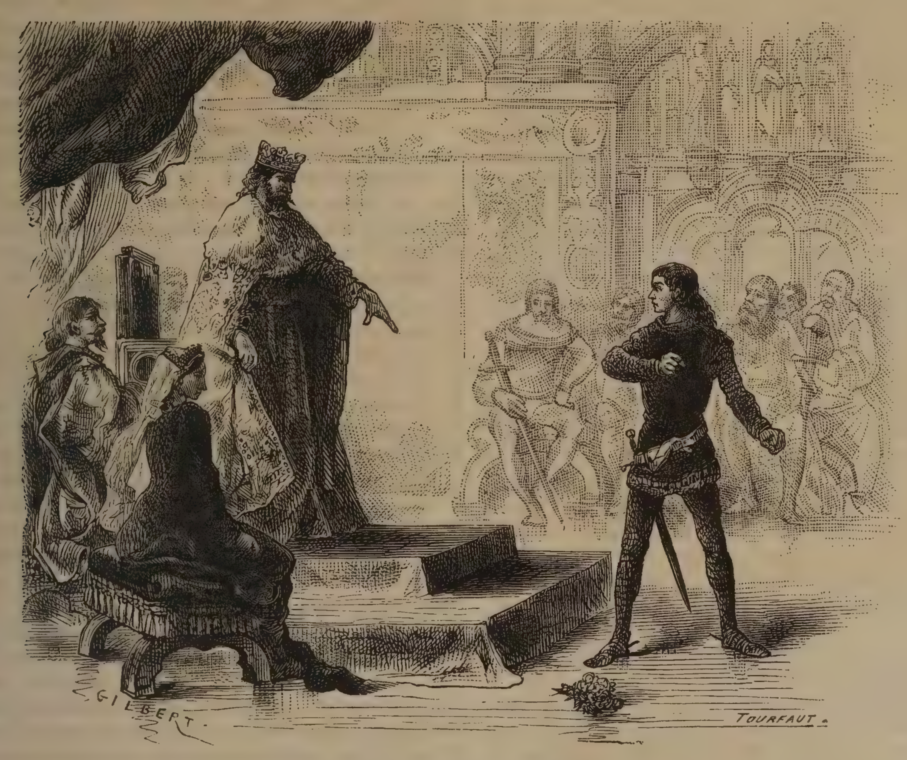
Jean comprit la valeur de l'observation de son compagnon d'armes; frémissant de honte, il releva le bouquet tombé à ses pieds, et le plaçant à son pourpoint, il répondit à l'empereur d'une voix presque calme :

— Merci, mon oncle, je vous rendrai quelque jour l'à-compte que vous me donnez sur mon héritage.

Les rires bruyants de Léopold, de son frère et de la reine Agnès accueillirent la réponse de Jean de Souabe.

Celui-ci se recula avec lenteur, le regard ferme, le visage impassible. Pour ceux qui le connaissaient, cette nouvelle attitude était cent fois plus menaçante que de violentes réclamations. Une telle scène ne pouvait manquer de jeter dans l'assemblée un inexprimable désordre mal contenu par le respect. Le plus grand nombre des barons et des comtes prenaient parti pour le jeune homme. On devinait sous la tranquillité apparente de son visage une immuable résolution. Albert comprit combien Jean de Souabe avait habilement calculé l'heure de sa réclamation. Le mouvement de résolution et de vaillance excité par la déclaration de guerre des Cantons Forestiers venait de se glacer subitement. L'empereur devait reconquérir à tout prix la sympathie qui se retirait de lui. Il le tenta, et paraissant avoir complétement oublié tout ce qui était relatif à ses affaires de famille, il reprit la discussion relative à la guerre, au point où elle était lors de l'apparition inattendue de Jean de Souabe.

Des promesses habiles, des engagements formels de précipiter l'action afin de permettre à sa noblesse un prompt retour dans ses burgs, un appel à tous ceux qui avaient servi avec éclat sous son père, lui ramenèrent une partie des esprits. Du reste, contre



Le bouquet de roses, dessin de Gilbert.

toute attente, au lieu de témoigner du ressentiment de l'insulte reçue, Jean de Souabe s'avança au milieu des gentilshommes offrant leur concours à l'empereur, et dit à Albert avec un sourire étrange :

— Je suis de ceux qui se battent, mon oncle, ne l'oubliez pas.

— Allons! répliqua l'empereur, attribuant à la mobilité de la jeunesse le changement soudain qui se manifestait dans l'attitude de Jean, je savais bien que mon neveu finirait par entendre raison.

— En peut-il être autrement; vous m'avez remis une portion d'héritage ! dit Jean en désignant son bouquet de roses blanches.

La guerre fut immédiatement résolue, et l'empereur indiqua le jour du départ.

— Je rejoindrai dans quelques jours l'impératrice Elisabeth au camp de Rheinfeld, dit-il.

Puis Albert I[er], présentant la main à sa fille, quitta la salle des gardes avec les princes ses fils.

Presque au même instant Jean de Souabe, Walter d'Eschenbach, le baron de Balm, Rodolphe de Wart, de Castelen et de Tegernfeld s'éloignaient à leur tour.

Une grande animation se manifesta dans la salle. L'empereur y comptait plus d'un secret opposant. Maint grand seigneur se souvenait de l'accusation d'assassinat portée contre le compétiteur d'Adolphe de Nassau. L'ancien souverain comptait encore des compagnons d'armes et des amis. Nul n'ignorait que Boniface VIII avait excommunié Albert comme meurtrier, que les archevêques de Salzbourg et de Mayence s'étaient à plusieurs reprises séparés de sa cause. La guerre contre les

cantons, cette guerre acceptée à regret ne semblait pas suffisamment motivée. Et il était facile de comprendre que si jamais Jean de Souabe levait l'étendard de la révolte, il trouverait plus d'un appui parmi ceux qui venaient d'engager à l'empereur d'Autriche leur parole et leur épée.

III

DEUX FRÈRES D'ARMES.

Dans un retrait assombri par la profondeur de l'embrasure des fenêtres, et dont les murailles disparaissaient sous des tapisseries à personnages, se tenait une très-jeune femme dont le regard inquiet interrogeait la route. Elle pouvait avoir dix-huit ans. Son éclatante beauté devait une nouvelle grâce à une timidité excessive, une sensibilité exquise se lisait dans son regard comme dans son sourire. Deux épaisses nattes blondes tombaient en avant de son corsage et descendaient plus bas que ses genoux; un cercle d'or retenait sur son front des boucles légères formant un nimbe doré à ce front candide. Vêtue d'une robe bleue collante sur laquelle se détachait une ceinture d'orfévrerie soutenant une aumônière, chaussée de souliers de soie relevés en pointe, et assise dans un énorme fauteuil, la jeune femme s'abandonnait à une rêverie qu'attristait l'inquiétude. Sa broderie venait de rouler à terre, son regard anxieux ne quittait plus le chemin rapide conduisant au burg, et deux grosses larmes roulaient sous ses paupières, quand la porte du retrait s'ouvrit.

Le prieur de Notre-Dame des Ermites entra.

— Oh! mon père! mon père! c'est Dieu qui vous envoie, s'écria la jeune femme.

— Que se passe-t-il donc? demanda le vieillard. Qu'avez-vous, mon enfant? Un malheur vous a-t-il frappée? Mais non! j'en serais instruit; votre mari garde en moi une confiance absolue, et quand ce matin Rodolphe de Wart est parti pour la chasse, il m'a semblé uniquement préoccupé de poursuivre un cerf.

— Cela est vrai, mon père... Oui, sans doute, Rodolphe est à la chasse avec le baron de Balm et quelques autres amis... Cela est arrivé vingt fois, cent fois déjà depuis notre mariage... Aller à la chasse! c'est tout naturel... Si je le vois avec regret s'éloigner, je lui cache ce léger chagrin, je me reproche une sensibilité maladive, des craintes que rien ne justifie... Mon père, si vous compreniez combien j'aime mon mari!

— Je le sais, ma fille, je le sais... c'est votre bonheur et votre devoir.

— Sans doute, c'est mon devoir, celui de toutes les femmes. Mais les autres épouses ont d'ordinaire une famille; moi, orpheline, je n'ai que Rodolphe. Il est bon, affectueux, doux, noble et brave! Jamais, j'en jurerais devant Dieu, mon mari n'a commis une action non pas déloyale, mais douteuse. Je l'estime et je l'honore autant que je le chéris, je professe pour lui un culte...

— Ma fille, dit Berthold d'une voix grave, à Dieu ne plaise que je veuille tenter d'affaiblir en vous une légitime tendresse; mais, dans l'intérêt même de votre bonheur, je souhaiterais que la pensée de Rodolphe fût moins présente à votre souvenir, moins tyrannique pour ainsi dire. Jouissez de votre bonheur, mais sans oublier d'en rendre grâce à celui qui aurait le droit de vous le reprendre...

— Que dites-vous, mon père! s'écria Gertrude de Wart en fixant de grands yeux bleus sur le moine; Dieu, m'enlever Rodolphe! Ah! ce jour-là, croyez-le, je serais bien près de mourir...

Tout à coup le son lointain d'une trompe de chasse parvint à l'oreille de la jeune femme; elle se leva tremblante de joie, se pencha vers la croisée, agita la main dans la direction d'où venait la fanfare, puis se tournant vers le prieur :

— Vous avez bien raison de m'adresser des reproches, lui dit-elle, je suis encore une enfant, j'ai pleuré tout à l'heure pour un retard imprévu... Je serai plus forte à l'avenir, je vous le promets.

— Oui, ma fille, il faut devenir forte, courageuse; le rôle de la femme est souvent douloureux; l'épreuve visite chaque famille... Si vous tremblez parce que Rodolphe de Wart se fait attendre une heure, que deviendriez-vous s'il devait partir?...

— Partir, mon mari? que savez-vous donc? Oh! parlez, je vous en supplie, est-il question de guerre, et l'empereur Albert...

— Je ne sais rien! rien! ma fille, je n'ai nul motif particulier pour vous recommander le courage, mais je souhaite faire de vous une femme forte dans toute l'acception chrétienne de ce mot, et je vous supplie de vous accoutumer à l'idée que toute créature est destinée à souffrir...

— Rodolphe! je vois Rodolphe! s'écria Gertrude de Wart en se penchant davantage.

Un cavalier venait de dépasser le gros de la chasse, et, pressant son cheval de l'éperon, il se hâtait vers le manoir. Gertrude resta à la fenêtre tant qu'elle le put apercevoir, puis, ouvrant la porte du retrait, elle gagna la grande galerie afin de rejoindre plus vite son mari. Celui-ci ne tarda pas à paraître, et son empressement prouvait assez quelle vive tendresse il rendait à Gertrude en retour d'une affection profonde.

— Mon cher seigneur, dit-elle en s'appuyant sur son bras, vous voilà donc enfin! bien las sans doute... Heureusement il vous reste le temps de vous reposer en attendant le repas du soir. Nos hôtes vont remplacer leurs costumes de chasse par des habits plus légers, et pendant ce temps je vous garderai un peu, vous serez à moi seule, à moi que vous quittez trop souvent, tantôt pour l'empereur, tantôt pour la chasse, à moi que vous laissez dans ce château si isolée, si seule, que le père Berthold m'a trouvée en pleurs quand il est venu me rejoindre dans le retrait...

— Pleurer, vous, Gertrude, à cause de moi! Qui causait ces larmes? Mon absence? Je me devais à mes hôtes aujourd'hui, comme je me trouvais l'autre semaine obligé de répondre à l'appel de l'empereur...

— Vous avez raison, Rodolphe, et le saint prieur d'Ensiedlen me l'a répété en me réprimandant avec indulgence; mais la tendresse ne raisonne pas, elle est exclusive et tyrannique. Mais, cher seigneur, aujourd'hui plus que jamais, j'ai besoin de croire que je suis indispensable à votre bonheur, à votre vie...

— Pourquoi surtout aujourd'hui, Gertrude?

— Le père Berthold me l'a déjà demandé, et en vérité je l'ignore... Est-ce pressentiment, je ne sais, mais je voudrais vous entendre me jurer que rien, rien au monde ne sera capable de vous arracher à votre femme.

— Hors le devoir, Gertrude.

— C'est-à-dire l'obligation de suivre l'empereur.

— Oui, chère enfant.

— Mais l'empereur, l'empereur seulement.

— Retenez bien ceci, Gertrude, car je dois vous dire de graves paroles pour calmer non pas votre crainte, mais une vague angoisse qui pourrait vous faire beaucoup de mal et troubler peut-être notre bonheur. En vous épousant je vous ai donné toute ma tendresse d'époux, et rien n'y portera jamais atteinte. Mais, en vous offrant cette tendresse, je n'ai point répudié l'amitié qui me lie à un homme plus jeune que moi de quelques années, et que les malheurs m'ont rendu cher. Vous avez toute mon âme, Gertrude, mais le jour où Jean de Souabe m'appellera, je courrai vers lui plus vite encore que je n'obéirais à l'ordre d'Albert. Il n'est pas seulement mon ami, mais mon frère d'armes. Nous avons un jour, devant l'autel, entre les mains du père Berthold, échangé nos épées et juré de nous prêter aide et protection dans toutes les circonstances critiques ou dangereuses. Jean de Souabe donnerait sa vie pour moi, pour lui je sacrifierais la mienne... Cette fraternité des armes a pour nous la force des liens du sang, et si vous connaissiez mon ami, vous comprendriez qu'il mérite un tel dévouement.

Gertrude était devenue fort pâle. Lentement, se reculant du côté de la muraille, elle avait fini par s'y adosser ; ses petites mains tremblaient, ses yeux fixes semblaient aller plus loin dans leur interrogation pressante que les confidences de Rodolphe de Wart. Le jeune homme la consola et parvint à la tranquilliser un peu. Cependant le coup était porté, et le nom de Jean de Souabe, cet ami, ce frère d'armes qui avait le droit de réclamer l'épée de Rodolphe, devait désormais revenir dans la pensée de Gertrude avec une douloureuse persistance.

Elle commençait cependant à reprendre confiance, et le sourire reparaissait sur ses lèvres, quand la cloche du souper sonna bruyamment. Appuyée sur le bras de son mari, la baronne de Wart descendit dans la grande salle, au moment où Rodolphe de Balm, Castelen et Tegernfeld en franchissaient le seuil. Rendue à l'obligation de remplir son devoir de châtelaine, Gertrude parut complétement oublier son entretien avec le prieur et sa conversation avec son mari. Les barons de Balm, de Castelen et de Tegernfeld étaient à la fois braves et spirituels. Les souvenirs de guerre, de tournois et de chasse animaient les convives. Chacun, à son tour, racontait un épisode intéressant, quand le son du cor, annonçant l'arrivée d'un étranger important, interrompit à la fois le repas et la causerie.

Presque immédiatement les deux portes de la salle s'ouvraient, et un page annonça :

— Le prince impérial Jean de Souabe.

Rodolphe de Wart s'élança au-devant de son ami, tandis que la jeune femme, frappée au cœur par un pressentiment, portait ses deux mains à sa poitrine.

Jean de Souabe toucha à peine aux mets qui lui furent servis. Son vieux maître Walter d'Eschenbach gardait un silence contraint.

Selon la coutume, vers la fin du repas, des Minesangers parurent leurs harpes à la main, mais Rodolphe de Wart leur fit signe de s'éloigner, les habits de deuil de Jean de Souabe, et plus encore la préoccupation qui se lisait sur son visage interdisaient les chants et l'expression de la joie.

Après le repas, le prince prit à part son frère d'armes.

— Suis-je le bienvenu? lui demanda-t-il.

— Ta question seule offense mon amitié !

— Quoi que j'aie à dire? ajouta Jean de Souabe.

— Et quoi qu'il faille faire, répondit de Wart.

— C'est bien, dit le jeune prince, je n'ai pas douté de toi, frère; mais depuis le serment d'amitié que nous échangeâmes, tu as pris une compagne, et je me demandais...

— Si le mari de Gertrude tiendrait les promesses faites à son ami? Rassure-toi, frère, où tu iras, je suis prêt à te suivre...

— Et si je marche vers l'abîme.

— Je ne me reconnais pas le droit de reculer.

— Merci ! merci ! dit Jean de Souabe. Ce qu'il me reste à t'apprendre ne doit être entendu ni d'un moine ni d'une femme...

Rodolphe de Wart s'approcha de Gertrude.

— Ma chère amie, lui dit-il, veillez, je vous prie, à ce que rien ne manque à nos hôtes, je vous rejoindrai plus tard ; soyez sans crainte, et souvenez-vous de mes paroles.

Gertrude s'inclina devant le neveu de l'empereur, sourit tristement à Rodolphe de Wart, et le regarda s'éloigner avec Tegernfeld, Castelen, le baron de Balm, Walter d'Eschenbach et l'orphelin dépossédé.

Alors, se tournant vers le moine, Gertrude lui dit en joignant les mains :

— Allons prier, mon père, j'ai peur...

Et tous deux, la tête baissée, se dirigèrent vers la chapelle.

Pendant ce temps, Rodolphe de Wart conduisait ses hôtes dans une chambre du premier étage, dont il ferma les portes avec soin, après avoir commandé à un jeune page de faire bonne garde dans l'antichambre voisine.

Jean de Souabe arpenta la salle avec agitation, puis, revenant vers ses amis, il leva vers eux ses regards enfiévrés et dit d'une voix assourdie par l'émotion :

— Vous étiez là, l'autre jour, à l'assemblée des comtes et des barons de l'empire; vous avez entendu les paroles railleuses de mon oncle, les rires insultants de mes cousins, vous avez vu Albert Ier me jeter ses roses en plein visage, pour ajouter à la spoliation l'indignité de la raillerie. L'empereur me vole mon domaine, il dépouille le fils de son frère. Vive Dieu! j'ai cru qu'à cette heure le dernier moment d'Albert était venu... Mais j'étais seul, tout seul ! Ceux mêmes qui reconnaissent la légitimité de mes réclamations m'auraient traité en régicide, si j'avais osé porter la main sur l'empereur... J'ai donc accepté le bouquet de roses qui s'est flétri sur ma poitrine, et j'ai dévoré l'insulte publique qui m'était faite en attendant l'heure de la revanche. Cette re-

vanche, il me la faut. Dans quelques jours nous rejoindrons l'empereur qui se rend en Argovie. Cette circonstance sera mise à profit. Pour gagner Brugg, nous serons obligés de traverser la Reuss. J'ai déjà visité les bords de la rivière. Un vieux passeur, propriétaire d'un bateau unique, fait métier de conduire d'un bord à l'autre les voyageurs. Nous nous arrangerons de telle sorte que l'empereur fera partie de la première traversée...

— Que veux-tu faire? demanda le baron de Wart avec inquiétude.

Le prince ne parut pas avoir entendu l'interruption, et il reprit :

— Mes cousins ne doivent pas accompagner leur père dans la barque; seuls nous lui servirons d'escorte. A peine nous trouverons-nous sur la grève, et avant que le passeur ait eu le temps de recommencer son voyage pour amener secours à mon oncle, que nous enlèverons l'empereur...

— Un guet-apens... murmura de Wart.

— Puis-je donc opposer la force à la force? A l'injustice je réponds par la ruse...

— Et après? demanda le vieux Walter d'Eschenbach.

— Après... répéta Jean de Souabe, je réclamerai mes duchés d'Autriche, la Souabe et le comté de Kybourg... Albert possède de l'audace, mais Dieu ne l'a pas doué de courage, il cédera...

— Et s'il ne cédait pas? reprit de Wart devenu sombre.

— Il cédera, te dis-je!

— Frère, dit Rodolphe de Wart en pressant affectueusement les mains de Jean de Souabe, tu sais si je suis prêt à me dévouer à ta cause. Je la trouve bonne, juste et loyale, tant que tu gardes ton rôle de petit-fils de Rodolphe de Habsbourg, spolié par Albert d'Autriche; mais de l'heure où tu complotes contre ton parent et ton maître, du jour où tu lui tends un piége et où tu emploies la violence, je cesse de t'approuver; ma raison te condamne, et je te supplie de renoncer à un projet qui finirait par te devenir fatal.

— Ai-je donc le choix des moyens? demanda Jean de Souabe.

— Lève une armée, engage des partisans, oppose une troupe à une armée, jette-toi avec des amis déterminés et vaillants dans une aventure si terrible qu'elle puisse être, nous te suivrons tous. Le péril est grand et le succès incertain, mais la lutte reste loyale, elle se passe en plein jour, et les barons comme les comtes de l'empire resteront juges du camp. Mais la violence faite à l'empereur, l'arrestation préméditée, le poignard mis sur la gorge d'un homme pour lui arracher un consentement, tout ceci est contraire au strict honneur, contraire à la loi de Dieu.

— Je te croyais mon ami, répondit le prince.

— Prends ma vie si elle peut te devenir utile.

— Je n'ai besoin que de ton bras.

— Ne peut-il te servir que pour commettre une violence?

— Oublies-tu ta promesse d'aide fraternelle dans toutes les heures dangereuses et funestes?

— Je me souviens de cette promesse, Jean, mais n'ai-je point prêté serment de fidélité à l'empereur?

— Je me suis trompé, dit Jean de Souabe avec froideur, retourne près de madame Gertrude..

— Renonces-tu à tes projets?

— Je cesse de t'y associer, voilà tout.

— Et Walter d'Eschenbach?...

— Je comprends vos scrupules, baron de Wart, répondit le vieillard, et je ne me permets pas de les peser. Vous êtes jeune d'ailleurs, et vous chérissez profondément une femme digne de toute votre tendresse... Moi je n'ai d'autre lien en ce monde que celui qui m'attache à Jean de Souabe, mon élève, mon fils. J'ai voué mon intelligence et mon bras à son service, il a le droit de me commander de le suivre.

— Eh! que dis-je autre chose! répondit Rodolphe de Wart. Je suis jeune, riche, aimé d'une femme qui est le modèle des épouses, et cependant je n'hésite point à embrasser la cause de mon ami. Je le supplie seulement de ne pas répandre le sang, et j'ai peur que, la colère l'emportant, il oublie qu'Albert fut le frère de son père, et qu'il fut élu empereur d'Autriche.

— Ne redoute rien de semblable, répondit Jean, je réclamerai mon bien, je n'assassinerai pas!

IV

SUR LES BORDS DE LA REUSS.

Un gai soleil de mai rayonnait sur une admirable campagne. Le long des rives de la Reuss s'étalaient en tapis les premières fleurs de l'année; les jeunes pousses des oseraies verdissaient, la campagne avait repris sa parure de fête. La rivière coulait rapide, et paraissait se hâter de descendre vers les roches d'où elle retombait en cascades écumeuses. Comme la Limat et l'Aar, elle courait vers Brugy, grossissant ses eaux d'affluents descendant des revers septentrionaux des Alpes, du Jura et du Jorat avant d'aller à Coblentz se perdre dans le Rhin.

Au loin, et marchant avec lenteur, pliée sous le faix d'un fagot péniblement ramassé dans la forêt voisine, on apercevait la silhouette d'une mendiante. Elle ne paraissait ni surprise ni charmée par la beauté du spectacle qui s'offrait à ses regards; elle jeta son fardeau sur le sol, et tint ses yeux fixés sur les bords opposés de la Reuss. La curiosité plus encore que la fatigue l'invitait à suspendre sa marche pénible. On entendait dans l'éloignement le bruit sourd d'un galop de chevaux et une sorte de rumeur joyeuse.

Bientôt des bannières éclatantes flottèrent dans l'air, et il devint possible à la mendiante d'apercevoir vaguement une escorte de cavaliers. Les panaches ondoyaient sur les cimiers étincelants, les émaux des écus tranchaient sur le poli des armures. Les rayons du soleil se reflétaient sur les lames bleuies des lances et des épées.

Enfin la mendiante vit s'approcher un groupe de seigneurs à cheval, faisant escorte à un homme de haute taille, au visage altier. A sa droite se tenait un cavalier de seize ans, malingre et contrefait; à sa gauche et maniant avec aisance un cheval superbe, riait un beau jeune homme somptueusement vêtu, et qui portait à son pourpoint un bouquet desséché de roses blanches.

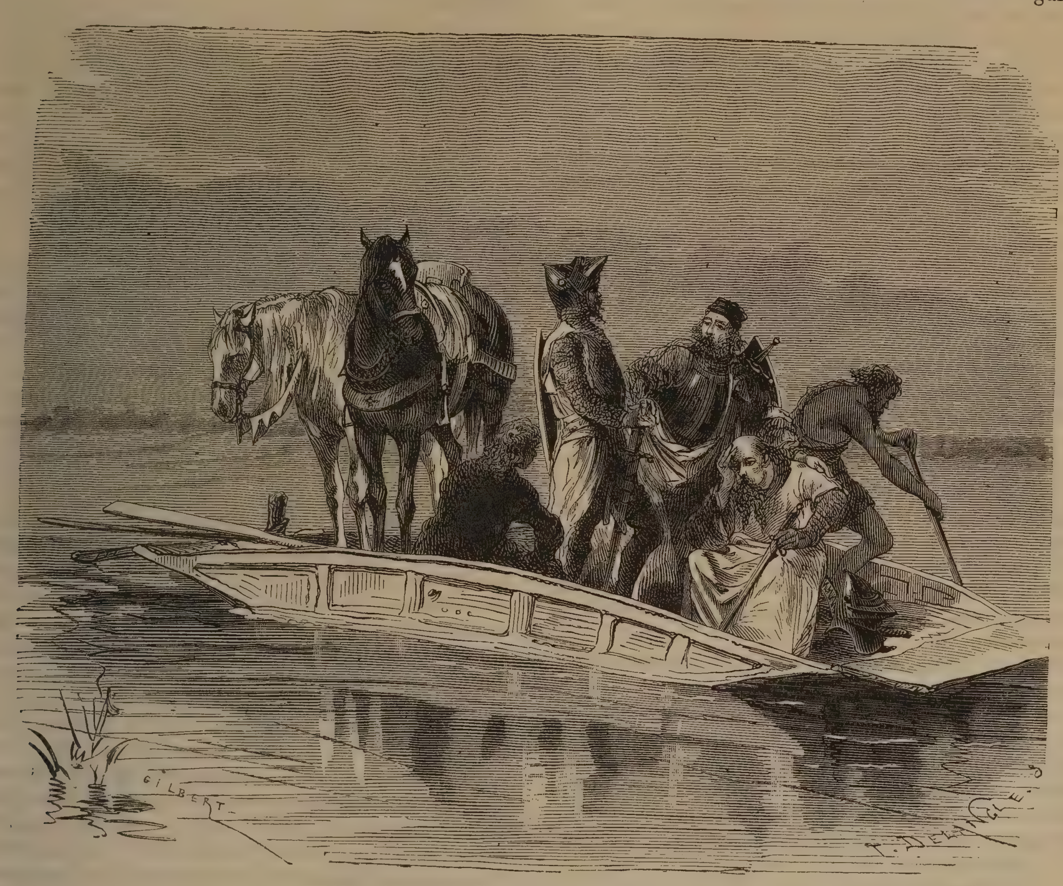
Ces trois cavaliers étaient l'empereur d'Autriche, Léopold le Glorieux et Jean de Souabe.

Arrivés sur les bords de la Reuss, l'empereur et ses compagnons cherchèrent vainement du regard une flottille suffisante pour les transporter à l'autre rive. Le passeur ne possédait qu'un bac à demi démembré par de longs services, et qu'il eût été imprudent de charger outre mesure.

— Me permettez-vous de vous donner un conseil, mon oncle, demanda Jean de Souabe, traversez la Reuss le premier avec quatre ou cinq de vos gentilshommes, le vieillard fera plusieurs voyages, et ramènera successivement près de vous mes cousins et leurs amis.

Albert d'Autriche fit un geste d'acquiescement, et avec une rapidité qui fut prise par les fils de l'empereur pour un affectueux empressement, à la suite du souverain dont le cheval entra le premier dans le bac, s'élancèrent Walter d'Eschenbach, le baron de Balm, Conrad de Tegernfeld, Rodolphe de Wart et Jean de Souabe.

La rapidité de la Reuss obligeait le vieux passeur à manier sa gaffe avec de grandes précautions; le bateau s'avançait avec lenteur sur la rivière. Albert entendait de loin les rires du prince Léopold, et lui-même se sentait l'âme pleine de confiance. Sa noblesse paraissait le suivre avec satisfaction dans la campagne projetée; avant la fin de la journée il rejoindrait au camp de Rheinfeld l'impératrice Elisabeth qui l'attendait; enfin l'insouciante gaieté



Le bac, dessin de Gilbert.

de Jean de Souabe lui paraissait l'ardente preuve que le jeune homme avait retrouvé l'insouciance de ses vingt ans, après avoir tenté d'agir avec la vigueur d'un homme.

La mendiante au fagot s'était levée et regardait curieusement le cortége. Elle se disait, la pauvre vieille créature qui mangeait à peine du pain noir sous un toit dont le vent balayait le chaume, que ces brillants seigneurs avaient reçu de Dieu des dons précieux et enviables. Elle se demandait ce que valaient leurs coursiers de race, elle calculait la valeur du velours de leurs habits, et des pierreries luisant à leurs baudriers. Hélas! elle les enviait, et se demandait si Dieu lui avait fait une part égale au bonheur de ceux qui jouissaient devant elle d'un apparent bonheur.

La gaffe du passeur s'enfonça dans le sol de la berge, le cheval de l'empereur s'élança d'un bond sur le sol, Jean de Souabe et ses amis le rejoignirent, et piquant des deux s'élancèrent dans la plaine. Le bac s'éloigna de la terre, et retourna vers le bord où Léopold le Glorieux et Frédéric le Beau l'attendaient avec le reste de l'escorte impériale.

(La suite à la prochaine livraison.)

R. DE NAVERY.

SCIENCE USUELLE

LES BOISSONS D'ÉTÉ.

Le docteur Philibert, ancien major de l'armée d'Afrique, puis praticien fort recherché à Paris, n'a plus pour clientèle que les amis, bien portants, qui d'aventure vont sonner à la grille du rustique ermitage où le disciple d'Esculape cultive béatement la tulipe, la pêche et le melon, en se préoccupant surtout de n'être plus médecin, de ne plus signer d'ordonnances.

Or, un des jours les plus chauds de cette chaude saison, nous étions allés en famille demander l'hospitalité à l'ermitage du docteur. Tout s'était bien passé, quand, au moment du retour, une de nos jeunes filles se trouva soudain prise d'une sorte de fièvre froide, qui amena la syncope et put nous faire craindre une grave complication, car de prime abord le docteur lui-même semblait ne rien comprendre à ce subit accident.

Après enquête, cependant, il fut reconnu que la jeune fille qui venait de sauter, de courir, avait tout bonnement bu plusieurs gorgées d'eau fraîche à même la pompe, et s'était ensuite reposée dans un bosquet, où la fièvre l'avait saisie.

La cause connue, restait à combattre l'effet, ce qui ne fut pas mince affaire, car il y avait perturbation complète du système, et presque inanition de la malade. Enfin, à grands renforts de frictions qui ramenèrent la circulation, et de boissons brûlantes qui produisirent une heureuse réaction intérieure, tout danger fut écarté ; mais l'enfant avait été trop rudement secouée pour qu'il fût possible de la ramener le soir même à la ville.

Par ordonnance du docteur, il fut décidé que nous passerions la nuit à l'ermitage, où un véritable campement dut être improvisé.

Comme nous nous excusions de causer un tel dérangement :

— Eh! pardieu ! fit le docteur, à quoi bon ces doléances, le dérangement n'est que drôle ; mais je lui voudrais une autre cause, car ce qui n'est pas drôle, c'est que l'on s'avise de venir être malade ici, comme si l'on ignorait que je ne suis plus médecin. Espérons qu'on ne recommencera pas.

— Qui sait, docteur, qui sait?

— Comment, qui sait?

— Une imprudence, vous le voyez, est sitôt commise.

— Il n'en faut pas commettre, alors.

— C'est facile à dire, docteur, mais beaucoup moins à observer. Ainsi, par exemple, en des temps comme celui d'aujourd'hui, quand on serait tenté, pour employer la locution vulgaire, d'ingurgiter la mer et les poissons, où s'achève la prudence, où commence l'imprudence? Ne nous disiez-vous pas tout à l'heure que si, au lieu de s'asseoir après avoir bu, l'enfant s'était remise à courir, à sauter, il n'en eût probablement rien été?

— Certainement, et je le maintiens.

— Il y a donc, notamment sur ce chapitre de la boisson, qui est d'actualité, un ensemble de théories, de préceptes vérifiés par l'expérience.

— Certainement.

— En ce cas, docteur, puisque vous savez ces choses et que nous les ignorons...

— Je devrais vous les apprendre, n'est-ce pas? Ah ! les voilà bien... Encore une fois je ne suis plus médecin !

— Non, mais vous êtes le plus obligeant, le plus humain des mortels, et, de votre aveu, nous sommes vos amis.

— Je ne dis pas non, mais...

— Nous écoutons, docteur, nous écoutons...

— Soit ! car aussi bien faut-il dire quelque chose pour passer la soirée. Et d'abord avant de vous parler de la façon de boire et de la nature des boissons, je voudrais noter ce point important, que la soif, même aux temps et dans les pays les plus chauds, peut être (relativement, bien entendu) un besoin plus ou moins factice résultant d'une habitude prise et non d'une exigence naturelle.

En thèse générale, chacun doit l'avoir remarqué, la soif artificielle, la soif due à la gourmandise ou au désœuvrement est une des plaies de l'humanité; « boire sans soif — fait dire Beaumarchais par un ivrogne — nous distingue des autres bêtes. »

Ici, à la vérité, la pensée est juste, mais l'expression ne l'est pas, car il paraît inexact de croire que les habitués du cabaret, du comptoir d'étain, du café, de la brasserie, boivent sans soif; l'habitude qu'ils ont contractée d'absorber telle quantité ou telle sorte de liquide leur rend cette absorption obligatoire ; c'est un besoin ajouté aux exigences de la nature ; et, comme pour toutes les habitudes qui commandent souvent plus impérieusement que la nature même, ils souffriraient s'ils manquaient de satisfaire à cette soif, qui, pour être artificielle, n'en est pas moins vive.

C'est par millions d'hectolitres que peut annuellement se chiffrer, seulement pour la France, l'ensemble du liquide absorbé sans raison, sans utilité, c'est-à-dire de quoi faire couler à larges bords une grande rivière ; et la proportion est bien plus forte encore dans les « pays de bière », où la moyenne quotidienne de consommation s'élève à cinq ou six litres, et où l'on trouve des buveurs absorbant jusqu'à cinquante, soixante et même quatre-vingts litres de liquide.

De même donc qu'il y a par le monde une majorité de gens qui se sont créé une soif factice permanente, de même chaque année, lorsque arrivent les premiers jours chauds, une multitude de personnes se font ce que j'appellerai une soif saisonnière, en vertu d'une erreur de leurs sens, qui les porte à croire que la boisson est un palliatif de la chaleur.

Sous prétexte de se rafraîchir, elles boivent d'abord sans soif, elles introduisent à l'intérieur une fraîcheur qui leur paraît combattre l'influence de la température extérieure ; et, pour peu que l'expérience se renouvelle quelquefois au début de la saison, en voilà pour toute la période des chaleurs ; voilà, créé

de toutes pièces, sans nécessité, et contre les saines lois hygiéniques, un besoin qui va croissant à mesure qu'on le satisfait, et qui devient par conséquent un tyran aussi importun que nuisible.

Le premier précepte à suivre, la première précaution à prendre quand vient la chaude saison, consisterait donc à ne pas prendre l'habitude de boire entre les repas, toutes les fois du moins qu'il n'y a pas eu marche ou exercice exceptionnel; car il est bien évident qu'il ne faudrait pas donner à cette prescription une rigueur absolue, et qu'au cas où, par un temps chaud, l'on aurait fait une dépense d'efforts extraordinaires ayant provoqué une exhalation, une transpiration insolite, l'on serait mal venu à ne pas réparer la perte subie. Je parle, entendons-nous bien, du train de vie coutumier de gens qui n'accomplissent aucun travail physique pénible, et j'ajoute que comme, même sans travail, sans agitation corporelle, le corps en été transsude plus qu'en hiver, il est tout naturel qu'au cours des repas, hors desquels il faudrait pouvoir ne jamais boire, la somme de boisson soit augmentée en raison de l'élévation plus grande de la température.

Il va vous sembler que l'abstinence que je conseille soit difficile à observer. Non, je vous assure; c'est, en principe, non pas même une privation à s'imposer, car les chaleurs torrides ne se déclarent pas du jour au lendemain; mais un simple mouvement de résistance à une influence dont on aurait aisément raison, et à laquelle on ne cède d'ailleurs que d'une façon toute machinale, parce qu'on ne réfléchit pas aux conséquences de cette faiblesse.

Conséquences bien graves, en somme, puisque l'excès de boisson ne tend à rien moins qu'à débiliter le corps en général, et à troubler les fonctions de l'estomac, qui, pendant les chaleurs plus qu'en tout autre moment, a besoin de toute son énergie, de toute sa régularité d'action.

Tâchez donc, au commencement de l'été, de vous mettre en garde contre la funeste tentation de boire hors des repas, et vous en aurez cette triple et quadruple récompense, d'être plus forts, de digérer mieux, ce qui est la première garantie de santé, d'avoir moins chaud, et enfin de n'avoir pas soif.

— Fort bien, docteur, il est probable que nous mettrons ces prescriptions à profit l'an prochain; mais étant donné que nous ne les avons pas suivies et que la soif nous obsède, que devons-nous boire et comment devons-nous boire?

— A la première de vos questions je réponds par une question : Qu'est-ce que la soif? la soif naturelle? bien entendu, c'est-à-dire l'appétence du boire (comme l'appelle Haller)? Un hygiéniste célèbre l'a définie « le cri d'un besoin général qui résulte d'une diminution dans la masse liquide du corps » (M. Lévy).

Il faut de l'eau en certaine proportion dans l'ensemble de notre corps; en grande proportion même, puisqu'un homme ordinaire qui pèse 60 kilos, ou, comme nous disons vulgairement, 120 livres, ne porte pas moins de quatre-vingts livres d'eau, contre tout au plus quarante livres de matériaux solides. Le sang, qui contient beaucoup d'eau, est le premier à s'apercevoir du défaut de proportion, quand le fait vient à se produire par une cause ou par une autre, et alors nous avons soif, c'est-à-dire que nous demandons à remettre de l'eau là où il en manque. Avez-vous bien entendu? j'ai dit : remettre *de l'eau*.

— D'où nous devons conclure, docteur, que l'eau...

— Est la boisson normale par excellence, celle qui répond le mieux aux exigences de la nature. D'ailleurs, à l'heure où je vous parle, l'eau est encore la seule boisson des huit dixièmes de la race humaine, et il est bon de noter que les peuples buveurs d'eau ne sont pas ceux qui offrent le moins grand nombre d'hommes robustes, vigoureux et actifs.

Oui, l'eau est de tous les liquides celui qui réussit le mieux à calmer la soif; et si l'on savait, même en cas de soif vive, prendre l'eau en quantité voulue et graduelle, il serait vraiment inutile de recourir à nulle autre boisson.

En réalité, du reste, nous ne connaissons guère comme calmants ordinaires de la soif que des boissons dont l'eau forme la base, et c'est pourquoi, parmi les boissons fermentées, qui d'ailleurs ne désaltèrent au moment même que pour raviver la soif un peu plus tard, la bière a sur le vin un avantage proportionnel à la quantité d'eau qu'elle contient en plus.

Que, déshabitués de l'eau pure par les raffinements de ce que nous appelons le confortable, nous voulions ajouter une saveur, un arôme agréable à cette boisson primitive, rien de mieux, si le plaisir que cette modification nous procure n'avait pas pour conséquence de nous conduire à exagérer la somme d'absorption d'un liquide qui, pris en trop grande quantité, devient aussi nuisible qu'il est bienfaisant quand on en modère la dose.

Il en est absolument dans ce cas, comme du forgeron qui avive le feu de sa forge par un peu d'eau, mais qui l'éteindrait d'emblée s'il prodiguait trop les aspersions.

La sagesse, encore une fois, serait donc la modération; mais comme il est convenu qu'en vertu de la mauvaise habitude contractée, vous ne restez pas dans la juste mesure, et que je ne vous fais pas l'injure de croire que vous vous abreuvez d'alcooliques, il faut que vous sachiez à quoi vous vous exposez. Et d'abord, au point de vue purement mécanique, votre corps, qui veut se débarrasser de l'excès d'eau, se trouve transformé en une sorte d'alambic, ce qui suffit à en distendre tous les ressorts, et à vous ôter l'énergie dont vous auriez besoin pour braver la chaleur, car vous n'ignorez pas que l'acte de la transpiration affaiblit; et vous transpirez sans cesse dans des proportions extrêmes.

Voilà pour la masse du corps, mais en ce qui concerne les organes intérieurs, et notamment les organes de la digestion dont le fonctionnement régulier importe tant à la santé, vous distendez l'estomac, vous diluez les sucs gastriques et atténuez leurs principes actifs; vous rendez molles, atones les membranes, enfin vous engorgez et noyez tout le système. De là digestions imparfaites, suppression de la nutrition du corps, qui perd sans acquérir. De là des vomissements, des diarrhées, c'est-à-dire une perturbation qui peut avoir les suites les plus désastreuses.

— Mais enfin, docteur, étant donné que nous sommes impérieusement poussés à boire, à ingurgiter plus d'eau que n'en réclame notre organisme, n'est-il pas un choix à faire parmi les boissons aqueuses?

— Repoussez d'abord les acides qui ne font qu'irriter, et particulièrement les sirops de fruits qui délabrent; il n'y a de bon dans tout cela que le principe sucré qui a une vertu tonifiante.

— Que pensez-vous du *grog*, docteur?

— Le *grog* est une boisson d'hiver, non d'été, car quelque temps après l'ingestion, il se fait une réaction de chaleur et de sécheresse qui appelle un calmant.

— L'eau rougie ?

— Est préférable, à la condition d'y mêler un peu de sucre et de la boire *rose*, plutôt que *rouge*, soit très-peu de vin.

— L'eau gazeuze?

— Est bonne dans une certaine mesure, car si, en principe, elle paraît soulager de la soif, elle ne tarde pas à amener une irritation qui jette bientôt un trouble dans l'économie.

— La bière?...

— Est un alcoolique souvent assez haut titré qui n'abat la soif que pour la faire renaître plus vive... allez voir en Allemagne, en Belgique, en Angleterre, et voyez, chez nous, les buveurs de *bocks*. Je ne vous conseille donc la bière qu'en mangeant.

— Alors que prendrons-nous quand nous devrons boire sans manger?

— La boisson par excellence, qui fait merveille dans nos pays chauds, l'eau légèrement sucrée et teintée de café, c'est-à-dire deux cuillerées d'une forte infusion de café dans un verre d'eau.

Ce qui est une véritable providence pour les rudes travailleurs des champs, pour les troupes en marche, ne peut être que merveilleusement salutaire pour les gens qui ne dépensent aucun effort extraordinaire. Tenez-vous en à cette boisson qui n'est ni difficile ni coûteuse à préparer; et en même temps que vous aurez réussi à atténuer la soif, vous aurez conservé à vos organes une tonicité, une activité dont vous ressentirez les heureux effets, car notez qu'ayant moins soif en buvant beaucoup moins, vous ne ferez rien autre que vous rapprocher du système normal de réparation aqueuse de votre corps.

— C'est entendu, et nous nous conformerons d'autant plus aisément à votre recommandation que cette boisson est des plus agréables; mais encore un renseignement dont l'accident de tantôt nous révèle l'importance.

— J'entends, vous voulez parlez de la température du liquide.

— J'ai ouï dire qu'on se trouverait fort bien d'user en été de boissons sinon chaudes ou moins tièdes.

— C'est une grave erreur. Il peut arriver qu'en de certain cas de fatigue extrême, notamment en atteignant au but d'une marche forcée, l'absorption d'un liquide chaud, mais de nature réconfortante, tonifiante, comme par exemple un bouillon simple ou mêlé de vin, soit d'un bon effet; mais c'est une exception dont il ne faudrait pas faire une règle. Les exemples sont du reste nombreux de populations, de troupes chez lesquelles le manque d'eau fraîche pendant l'été a causé toutes sortes d'accidents et de maladies.

L'eau tiède est essentiellement débilitante, tandis que l'eau fraîche est fortifiante. La nature nous conduit bien quand, par les temps chauds, elle nous fait préférer les boissons froides, et c'est être dans les saines lois de l'hygiène que de boire frais en été.

A vrai dire, y a-t-il des précautions à prendre, et ne faudrait-il pas aller d'un excès à l'autre, comme par exemple ne plus s'abreuver que de boissons glacées à toute heure et à tout propos.

L'eau froide, c'est-à-dire l'eau à la température ordinaire des caves ou des puits, est un excellent tonique, car en entrant dans l'estomac elle provoque une réaction, un léger afflux sanguin qui aide au travail de la digestion; mais il est bien entendu qu'il faut encore là une juste mesure, car si, par exemple, une certaine chose glacée ou, si vous aimez mieux ce que nous appelons *une glace* prise au cours du repas est un excellent digestif, par la vive réaction qu'elle fait s'opérer, plusieurs verres d'eau glacée ou un grand bol de glace arrêterait, paralyserait la fonction de l'estomac. Au lieu que la circulation générale s'active, comme cela a généralement lieu après absorption modérée du principe tonique; l'excès produirait un refroidissement général, la syncope, l'étouffement, et même la mort, par suite d'affections graves, comme pleurésies, péritonites, etc.

C'est ici d'ailleurs le cas de noter que toutes les fois qu'il s'agit d'introduire dans l'estomac un liquide frais ou froid, le mieux est de l'accompagner d'une certaine dose d'aliments. Une bouchée de pain, un biscuit mangé au préalable, peuvent suffire à préserver des plus funestes accidents.

J'ajoute que la façon d'absorber le liquide froid est aussi pour beaucoup dans le danger ou l'innocuité de ses effets.

Si, pendant les chaleurs, tant d'accidents surviennent par suite de l'absorption de boissons froides, c'est qu'on a jeté trop brusquement et en trop grande quantité à la fois ces liquides dans l'estomac. C'est le cas d'une armée qui arrive auprès des sources fraîches : les soldats se penchent, boivent sans reprendre haleine, et ils sont frappés presque instantanément, ce qui n'arriverait pas si, avant d'avaler l'eau, ils la gardaient quelques instants dans la bouche, ou si, à l'exemple des Orientaux, ils la humaient avec un chalumeau : procédé infaillible pour absorber, sans danger aucun, les boissons les plus froides, parce qu'il y a pénétration graduelle, et non invasion subite.

« Le physicien, dit avec raison un médecin praticien, sait fort bien que s'il jetait subitement de l'eau froide sur une cornue rougie, il ferait éclater cette dernière; tandis qu'avec des ménagements il emplira d'eau la cornue.

Voilà comment il se fait que les chiens, qui lapent, peuvent impunément boire de l'eau fraîche au moment où leur corps est le plus vivement échauffé, tandis qu'il y aurait grand danger à laisser boire les chevaux, qui hument l'eau en masse.

« Gardez-vous donc des contrastes trop subits; et s'il vous arrivait, comme cela est arrivé tantôt à

votre jeune fille, de manquer à cette prudente prescription, rappelez-vous que l'expérience démontre qu'aucun accident n'est à craindre si, après avoir bu froid, même quand on est en sueur à la suite d'une grande agitation, on a le soin de reprendre aussitôt et d'exagérer même, si c'est possible, l'exercice qui a provoqué la transpiration.

« D'où vient, par exemple, que dans les bals tant de cas se présentent où, pour avoir bu froid, certains danseurs sont incommodés, tandis que d'autres n'éprouvent aucun malaise? C'est que les premiers se sont reposés après avoir bu, et que les seconds se sont remis immédiatement à danser.

« Voilà comment votre jeune fille, après avoir commis une imprudence relative, aurait pu n'en éprouver aucune incommodité, — bien qu'elle eût certainement mieux fait ou de laisser passer quelques instants avant de boire, ou de boire à toutes petites gorgées, ou de prendre une boisson chaude. »

— Est-ce tout, docteur?

— *Dixi!* E. M.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

En Orient, les choses de la guerre ont pris la tournure que nous avions prévue. Il y a deux mois, lorsqu'on annonçait que Kars était prise, nous avons dit qu'une telle forteresse ne s'enlevait point ainsi, et voici maintenant qu'après avoir été assiégée, la place se trouve complétement dégagée. Les Turcs ont parfaitement mené cette campagne en Asie, et les Russes semblent avoir agi avec une présomption qui leur a été fatale. Dans leur premier élan, voyant leurs adversaires reculer, ils ont pensé qu'il n'y avait qu'à marcher en avant, ils ont étendu leurs ailes, attaqué Battoum en même temps qu'ils assiégeaient Kars. Ils ont été complétement battus sur leur droite, repoussés vigoureusement au centre, forcés d'abandonner leurs tranchées de Kars, et d'évacuer l'Arménie que déjà ils tenaient pour conquise.



Vue de Jassy, dessin de Kauffmann.

Cette défaite peut avoir les plus graves conséquences même pour l'armée du tzar qui opère en Europe. En effet, entrant à leur tour sur le territoire de leurs ennemis, les Turcs d'Asie peuvent donner la main aux Circassiens déjà soulevés, ayant à leur tête le fils de Schamyll, et dès lors les derrières de l'armée russe du Danube se trouveront grandement menacés. Elle peut se trouver coupée de ses centres de ravitaillement, et peut être prise entre deux armées. En attendant, la guerre fait son œuvre, Roustouch n'est plus qu'un monceau de cendres. C'est, en vérité, une bien belle chose que la guerre! bien humaine et bien digne de notre siècle! Puis voilà la flotte cuirassée de l'Angleterre

dans la baie de Besika, aux portes de Constantinople. Malheur à l'Europe si elle tire un coup de canon. Et s'il est vrai qu'un corps russe ait franchi les Balkans, le moment de prendre un parti sera venu pour l'Angleterre et l'Autriche.

* * *

Nous ne sommes point de ceux qui oublient, nous nous souvenons de ce que la Suisse a fait pour nos malheureux soldats; aussi nous associons-nous de cœur et d'âme aux pertes qu'elle éprouve, et ressentons-nous des coups qui la frappent. La Suisse vient de perdre deux poëtes, Jonas Brietenstein, de Bâle, et Jacob Stutz, de Zurich.

A l'âge de douze ans, ce dernier, pauvre orphelin, composa, comme Burns, des poésies en piquant les bœufs de sa charrue. Ces chants disaient les souffrances du peuple pendant la disette de 1817. Ces poëmes allaient de bouche en bouche, ils n'étaient point imprimés, mais on entendait partout leur refrain monotone. Ce succès décida l'enfant à se vouer tout entier à sa poésie. Jacob Stutz n'a jamais eu beaucoup de cordes à sa lyre, son inspiration le portait à redire les misères de l'homme tiraillé par les besoins matériels de la vie et par des aspirations plus hautes, c'était l'image fidèle de sa propre existence. A la fin de sa vie il s'était retiré dans une espèce d'ermitage près de Matt. Ses études s'étaient tournées vers les moyens d'améliorer la condition des classes pauvres, et, autour de l'anachorète doux et poétique, souvent se réunissait un respectueux auditoire qui venait consulter sa sagesse et écouter ses leçons. Sa mort a été un deuil populaire.

* * *

Nous ne connaissons pas, pour un écrivain, de plus vif plaisir que celui de faire connaître un acte d'héroïsme, et ce plaisir est doublé quand le héros se trouve un être faible, une femme ou un enfant.

Voici ce qui vient de se passer à Montbrison. Le feu prend la nuit dans la maison d'un boucher nommé Berlande qui se sauve par une échelle emportant ses papiers et ses valeurs. Sa femme donne l'éveil à ses enfants qui, à l'exception d'un petit garçon de quatre ans, couchaient au deuxième étage. Ils sont bientôt dans la rue avec leur mère. Alors, à la lueur de l'incendie, Claudia Berlande s'aperçoit que le bébé de quatre ans est resté dans son lit, elle se précipite dans les flammes, arrive près de son petit frère, l'enlève et, à moitié suffoquée, veut revenir; elle se trompe de chemin, entre dans la cuisine, foyer de l'incendie, le feu la mord, elle ne lâche pas son cher fardeau, enfin elle reparaît, ses jambes ne sont qu'une plaie, mais son frère est sauvé. Honneur à Claudia Berlande!

* * *

Adolphe Laferrière, le toujours jeune Laferrière est mort. A quel âge? sur ce point on n'est pas encore d'accord : par raffinement de coquetterie, il a bien été capable de se faire fabriquer un faux extrait de naissance. A une dame assez indiscrète pour lui adresser une question à ce sujet, il répondait il y a quelques mois : « Demandez-vous combien il a vécu à un oranger dont vous respirez les fleurs? »

Il était né à Alençon et avait fait ses études au collége Bourbon. Nous ne savons à quelle carrière ses parents le destinaient, mais des revers de fortune qui frappèrent sa famille le forcèrent à chercher à gagner son pain quotidien en suivant une route moins longue que celle à laquelle la sollicitude paternelle le préparait d'abord. Il entra à l'école musicale du bon Choron; et, comme il possédait une jolie voix, le maître, facile à l'enthousiasme, crut avoir trouvé l'oiseau bleu, un ténor. Hélas! comme chanteur, son talent n'alla que jusqu'à faire sa partie dans les chœurs d'*Athalie* chantés au Théâtre-Français. Il se mit à manier le poignard tragique chez les frères Seveste et débuta ensuite avec succès, à l'Ambigu dans *Calas*, mélodrame de Ducange. Frédérick Lemaître le fit engager à la Porte-Saint-Martin pour tenir un rôle dans la reprise de *Marino Faliero* de Casimir Delavigne. Il joua l'étudiant de *Napoléon à Schœnbrunn*, Bassanio, de *Schylock*, Arthur de *l'Homme du monde*, et Léon de *la Première Affaire*.

De la Porte-Saint-Martin Laferrière passa aux Français, il y représenta Séide dans *Mahomet* et le Saint-Mégrin de *Henri III*. Mais, quoique servi par un physique heureux, il n'avait ni l'ampleur ni les études exigées par cette scène. Ayant demandé, pour troisième début, à paraître sous les traits d'Hamlet, rôle assurément mieux dans ses moyens que les précédents, il essuya un refus qui lui fit quitter la maison de Molière.

Il alla en Suisse, puis en Russie, où son traitement fut de dix mille roubles, revint à Paris, joua sur presque tous les théâtres avec plus ou moins de succès. Il trouva ses meilleures créations dans *Antony*, quoiqu'il fût très-inférieur à Bocage, dans le *Médecin des enfants* et les *Sceptiques*. L'âge eut beau venir, gardant une voix chaude, se faisant une coiffure vierge de tout fil blanc, ayant conservé une tournure élégante, mais un peu roide, sans trop blesser l'illusion, Laferrière joua toujours les jeunes premiers, les amoureux. A. Dumas lui avait donné un rôle dans le drame de *Balsamo* qu'il va faire représenter à l'Odéon.

Malgré la réclame de son éternelle jeunesse, dont il était très-vain, Laferrière, sec, saccadé, sans abandon, ne fut jamais qu'un acteur de troisième ordre; mais, comme on dit en style de théâtre, il brûlait les planches, et sa voix, dont nous avons parlé, vibrait dans le cœur des femmes. Laferrière a écrit ses mémoires.

* * *

Dieu sait le nombre des anecdotes qui courent sur le compte de Laferrière! On raconte, par exemple, que, frappé d'une paralysie presque foudroyante, ses traits étaient si peu altérés qu'il fallut que les médecins constatassent à deux reprises la réalité de son décès, car c'est alors seulement que les gardiens de son corps consentirent à le recouvrir du linceul.

* * *

Laferrière était connu et aimé du peuple qui fréquente les théâtres du boulevard. Son loge-

ment se trouvait décoré de souvenirs de sa vie théâtrale, et, parmi eux, il y avait un beau portrait de lui dans l'*Honneur et l'Argent*. Pendant la Commune, jouant à Bordeaux, son logement parisien fut envahi par une bande qui parcourait en armes le boulevard Voltaire, brisant et saccageant tout. Voilà ces hommes furieux chez Laferrière ; bien menacés sont ses meubles. Heureusement un fédéré aperçoit le portrait de l'artiste, il le reconnaît, arrête ses camarades, et s'éloigne avec eux sans déranger un rideau.

Laferrière se plaisait à raconter cette aventure qui

Chatouillait de son cœur l'orgueilleuse faiblesse.

*
* *

Encore un Laferriana, et nous terminons. En voyant ses cheveux si drus, sa taille si mince, ses jarrets si tendus, à tous et à toutes, la fameuse question, en causant avec lui, venait sur les lèvres : « Quel âge avez-vous ? » lui demanda donc une dame. — « Mettez le double », lui répondit en souriant l'artiste qui avait prêté son nom à une eau de jeunesse possédant toutes les qualités qui ont été, tour à tour, attribuées à l'*eau de myrtes* de Rabelais, à l'*eau virginale* de Brantôme, à l'*essence de cire vierge*, et à tous les vinaigres passés, présents et futurs.

*
* *

En causant de Laferrière, la conversation allant au hasard, un de nos amis, ancien officier de marine, nous a raconté l'histoire suivante :

Il y a quelques années, avant que nos discordes civiles n'aient donné à la Nouvelle-Calédonie la célébrité dont elle jouit aujourd'hui, un évêque français *in partibus infidelium* s'était donné la mission de convertir le peuple qui habitait ces lointains parages. Or, d'une part, le prélat était gras, fleuri, d'une belle carnation; d'autre part, comme on sait, les Calédoniens sont anthropophages. Le courageux missionnaire leur parut tout à point. Ils se réunissent en conseil, et sa mort est résolue. Seulement un sauvage, fin gourmet, émit l'opinion que l'évêque serait excellent, accommodé aux ignames. Or ce précieux tubercule n'est point encore mûr.

Les sages résolurent donc d'attendre, comme nous attendons les petits pois pour manger les pigeons, les navets, pour les canards.

En voyant le saint homme, les Calédoniens se pourléchaient les lèvres et lui faisaient les yeux doux. Les ignames étaient à peu près mûries, on convint du jour du repas. Heureusement, une indiscrétion fut commise, heureusement encore un petit navire de commerce était près de terre : notre évêque, sans plus attendre, se jette dans une barque et appuie sur les rames avec une ardeur désespérée. Les sauvages ne tardèrent pas à s'apercevoir de cette fuite : c'est leur pigeon, c'est leur canard, qui s'envole, ils se précipitent à sa poursuite. Mais l'évêque avait de l'avance, il parvint à gagner le navire sauveur, ne fut point accommodé aux ignames, et la gourmandise des Canadiens se trouva punie.

*
* *

Un autre missionnaire, dans le même pays, se tira d'affaire d'une façon plus triomphante. Lui aussi avait entrepris de convertir les Calédoniens. Il était arrivé parmi eux pâle, maladif; il fut assez bien accueilli, et allait de clairières en clairières, portant la bonne nouvelle. Il parlait fort correctement la langue des sauvages, qui réellement semblaient avoir pitié du déplorable état de sa santé. Malheureusement elle se raffermit, son visage reprit des couleurs, il engraissa; Calédoniens, Calédoniennes se prirent à le regarder d'un tout autre œil, il devenait succulent.

Un soir donc qu'au coin d'un bois il les catéchisait, s'étant laissé emporter par l'ardeur de son zèle, la nuit le surprit au milieu de son féroce auditoire. Il entend chuchoter à voix basse, il saisit quelques mots, c'est sa mort que l'on complote, elle est arrêtée ; il se sent perdu, mais son sang-froid ne l'abandonne pas. Il faut un miracle pour le sauver, il le fera. Il continue donc son sermon, il dit aux sauvages : « Je sais tout ce qui se passe dans vos poitrines, je lis dans vos cœurs, vous voulez me manger, mais mon Dieu m'a envoyé son feu, vous allez tous périr. »

En disant ces mots, il frotte un paquet d'allumettes chimiques que, par hasard, il avait dans sa poche, la flamme brille; les Calédoniens, qui ne connaissaient pas encore ce moyen de faire du feu, sont frappés d'épouvante, ils s'enfuient comme des lapins, et le lendemain le missionnaire baptisait quelques sauvages.

*
* *

Les disparitions se multiplient à Paris ; qu'est-ce que cela veut dire? Le 5, M. A. directeur d'une compagnie, homme estimé de tous, dont la caisse est parfaitement intacte, quitte sa maison d'Auteuil sans avoir à la main un sac de voyage, ainsi qu'on l'a imprimé, annonçant à sa femme qu'il se rend à un rendez-vous d'affaire. Il part. On ne l'a plus revu : toutes les recherches de sa famille et de ses amis ont été inutiles.

Le 8, M. Huvier, grènetier, sort de chez lui et ne reparaît plus. Mais voici qui est plus étrange encore. Lundi 16, à la suite, il est vrai, d'une discussion de ménage, madame D. quitte sa maison, part avec ses trois enfants dont le plus âgé a cinq ans. Qu'est-ce que ces quatre malheureux sont devenus ?

Mais c'est surtout la disparition de M. A. qui reste inexplicable.

*
* *

Depuis quelque temps, les accidents se succèdent dans les chantiers du Champ de Mars et de l'Avenue de l'Opéra; il n'y a pas moyen de guérir nos habiles ouvriers de leur imprévoyance : s'il y a une mauvaise corde jetée dans un coin, n'ayez pas peur, c'est précisément de celle-là qu'ils feront choix pour fixer l'échafaudage sur lequel ils aventurent leur vie. Mais ce qui est épouvantable à écrire est le fait suivant. Au Champ de Mars, six ouvriers de l'usine Cail se disposaient à monter

sur un échafaudage volant lorsqu'ils se sont aperçus que les cordages qui le retenaient avaient été sciés en grande partie. Quel châtiment mérite un coquin coupable d'un tel fait ?

*
* *

Une lutte de vitesse d'un genre nouveau vient d'avoir lieu en Angleterre entre un pigeon et un train express. Le pigeon et le train sont partis à la même seconde de la jetée de Douvres. Le train, qui ne s'est arrêté à aucune station, marchait à une vitesse de soixante milles à l'heure. Au début l'avantage parut appartenir à la locomotive, mais bientôt l'oiseau dépassa la locomotive qui avait quatre-vingts milles à parcourir, tandis qu'en ligne droite le pigeon n'avait à faire que soixante et dix milles. Quand le train arriva, l'oiseau était déjà au colombier depuis vingt minutes. Il avait donc battu la machine avec une avance de 18 milles. L'écart eût été encore plus considérable pour un parcours plus long, car le train eut été forcé de s'arrêter pour prendre de l'eau.



Promenade sur le canal.

*
* *

Un bon point aux imprudents Parisiens; jusqu'à ce jour, la Seine et la Marne n'ont pas vu de catastrophes : les nageurs ont été sages, et les canotiers se sont montrés prudents, ils ont mollement conduit leurs bateaux sous la fraîcheur des doux ombrages. Mais prenons garde de nous laisser aller à des éloges anticipés.

*
* *

La récolte des fourrages a été prodigieuse cette année ; rencontrant il y a quelques semaines, un herbager normand qui se plaint et grogne toujours contre pluie et soleil : « Ah ! cette fois, lui dis-je, vous devez être content, vos foins ont été magnifiques... — Taisez-vous donc, me répond-il d'un ton rogue et colère, je ne sais pas où les mettre ! »

Mon Normand me rappela le Grandet de Balzac. « Fameuse année, père Grandet ; la récolte dernière s'est bien vendue, celle de cette année-ci remplit vos caves ; vous devez être cousu d'or, car vous ne dépensez rien. — Laissez-moi donc tranquille ! J'ai acheté une prairie de 20,000 francs, un lot de tonneaux et j'ai payé 30,000 francs de contributions ! Misère ! Comment voulez-vous qu'on vive? »

*
* *

Jolie enseigne recueillie en province :

SALON DE COIFFURE

A l'instar de Paris.

Et au-dessous :

ENTRÉE DE L'INSTAR.

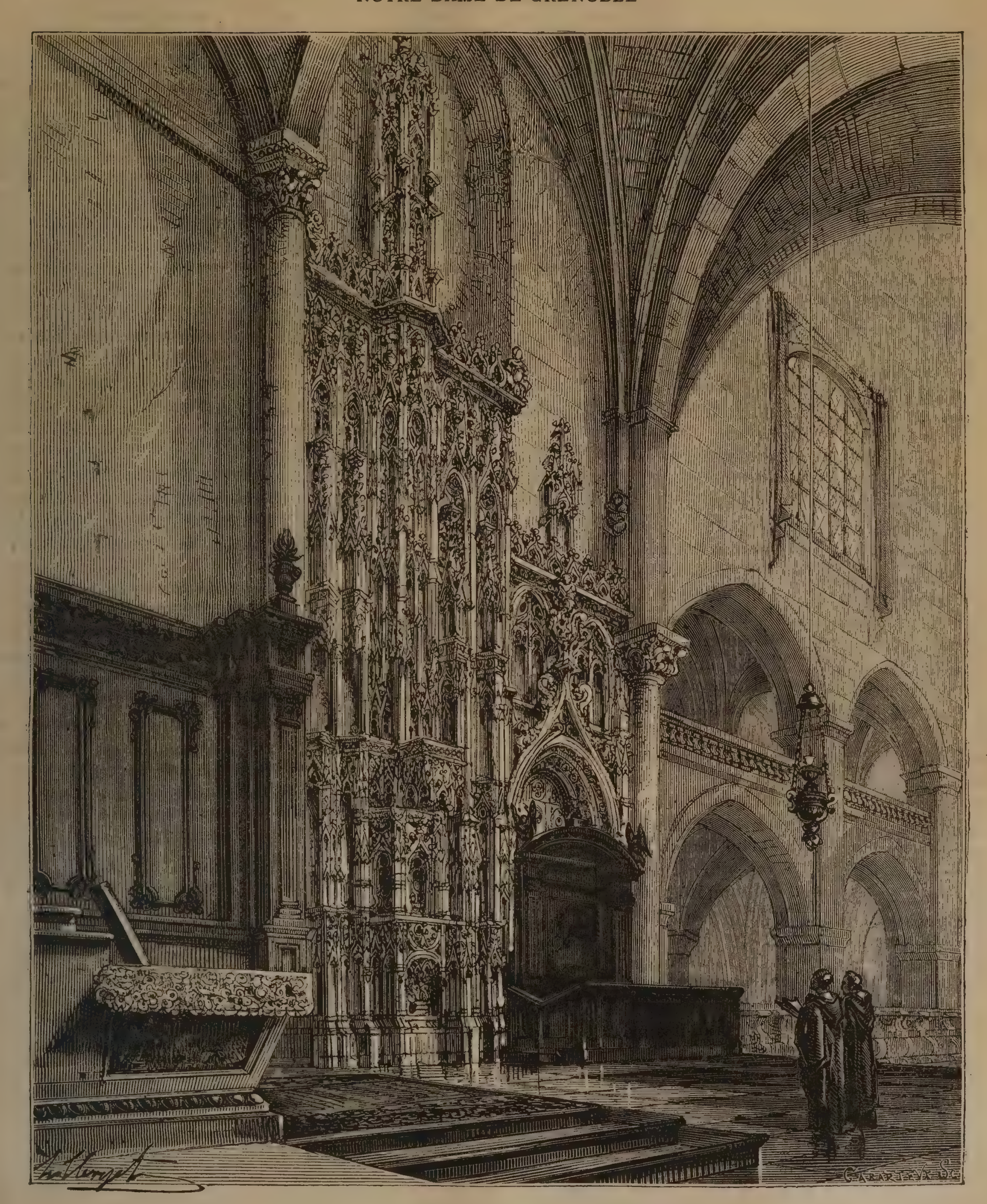
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 13, rue du Four-St-Germ.

MONUMENTS HISTORIQUES

NOTRE-DAME DE GRENOBLE



Notre-Dame de Grenoble, dessin de H. Clerget.

Ce fut l'évêque Isarn qui, après avoir chassé les Sarrasins du Dauphiné, jeta en 960 les fondements de la cathédrale de Grenoble, placée sous le vocable de Notre-Dame et de Saint-Vincent.

Appuyé sur la Provence, le Dauphiné ne lui ressemble pas, c'est un autre génie, une autre race « Malgré sa latitude, dit Michelet, cette province est septentrionale. Là commence cette zone de pays rudes et d'hommes énergiques qui couvrent la France à l'est. D'abord le Dauphiné, comme une

forteresse sous le vent des Alpes; un vigoureux esprit de résistance et d'opposition signale cette province. Cela peut être incommode au dedans, mais c'est notre salut contre l'étranger. Leur vie morale et leur poésie, à ces hommes de la frontière, du reste raisonneurs et intéressés, c'est la guerre. Qu'on parle de passer les Alpes ou le Rhin, vous verrez que les Bayard ne manqueront pas plus au Dauphiné que les Ney et les Fabert à la Lorraine. Il y a là, sur la frontière, des villes héroïques, où c'est de père en fils un invariable usage de se faire tuer pour le pays. Et les femmes souvent s'en mêlent comme les hommes : froides, sérieuses, soignées dans leur mine, respectables aux étrangers comme à leurs familles, elles vivent au milieu des soldats; elles savent ce que c'est que la guerre, ce que c'est que souffrir et mourir; elles n'y convient pas moins les leurs : fortes et résignées; au besoin, elles iraient elles-mêmes. Ce n'est pas seulement la Lorraine qui sauva la France par la main d'une femme : en Dauphiné, Margot de Loy défendit Montélimart, et Philis de la Tour-du-Pin La Charce ferma la frontière au duc de Savoie.

« Il y a dans les mœurs communes du Dauphiné une vive et franche simplicité qui charme tout d'abord. Jamais, dans cette contrée, la féodalité ne pesa comme dans le reste de la France. Les seigneurs, en guerre éternelle avec la Savoie, eurent intérêt à ménager leurs hommes. La propriété s'y est trouvée de bonne heure divisée à l'infini. »

Mais, par cela même, c'est des assemblées dauphinoises que partirent les résolutions anti-féodales qui furent comme l'éclair de la Révolution. Qui a terre, qui possède, veut être libre.

La municipalité romaine était vigoureusement entrée dans l'esprit de cette province, gardant encore de si beaux restes de l'antiquité : Vienne en est encore remplie. A Grenoble, les idées de progrès sont nées cependant moins de la tradition romaine que de la protection de l'Eglise et du génie propre à une race fière et raisonneuse. En Dauphiné, le clergé fut longtemps le défenseur du peuple, et par conséquent populaire. La tradition n'apprenait-elle pas d'ailleurs que l'évêque Isarn avait débarrassé la province des barbares? L'église Notre-Dame de Grenoble ne permettait pas de l'oublier.

Ses fondements, ainsi que nous l'avons dit, furent jetés en 960, mais l'œuvre marcha lentement et ne fut terminée que bien longtemps après. Aussi le monument manque-t-il d'unité architecturale, la gamme de sa construction monte du plein cintre roman à l'ogive timide, et de celle-ci aux grands élancements de l'architecture ogivale.

A l'extérieur, par ses dehors, l'édifice ne présente qu'une intérêt médiocre. Le porche seul est en pierre, le reste de l'édifice en briques. Cependant les deux portes latérales peuvent arrêter l'œil du visiteur. Mais, au dedans, meilleur est l'aspect de la cathédrale. Sa nef, longue, étroite, sans transept, dans les bas-côtés retombe sur de massifs et lourds piliers. Les arcades faisant face à ceux-ci et la voûte sont de style ogival naissant; le bas-côté de droite l'est également, tandis que celui de gauche est plein cintre roman.

Rien de remarquable dans le chœur, les divers ordres d'architecture s'y mêlent. Mais à droite du chœur s'élève un monument gothique d'un travail très-riche, un de ces travaux où éclate le génie des vieux tailleurs de pierre et leur admirable talent à assouplir cette rude matière. Ce monument date de 1337 à 1350, sous l'épiscopat de Jean de Chissey. « C'est une sorte de tabernacle en pierre, dit M. Taylor, posé sur un piédestal et fermé en devant par une porte de bois, sur laquelle sont sculptés deux anges soutenant un calice qui contient l'hostie. Au dessus du tabernacle, jadis doré, s'élève un riche dais à trois faces, et autour sont pratiquées huit niches qui contenaient autrefois des statues détruites pendant les guerres de religion. Ces niches décorées avec le plus grand soin, sont surmontées d'une profusion de rinceaux, de feuillages et de fleurons qui se dessinent sous les formes les plus variées. Ces ornements, en pierre dure, fouillés avec un art et une patience admirables sont terminés par un couronnement à trois faces sur chacune desquelles est une niche. Ce couronnement, dont le sommet se trouve entièrement détaché du mur, est gracieux, plein de hardiesse; il est orné à chaque extrémité par un personnage debout tenant un phylactère. »

Dans son ensemble, le monument a un caractère de délicatesse charmante. En face, à gauche du chœur, est le mausolée que l'évêque Aymand de Chissey fit élever pour lui et ses successeurs, il mérite d'être étudié.

Grenoble possède encore d'autres monuments dignes d'intérêt. A côté de la cathédrale, l'église Saint-Hugues. De ses tribunes on aperçoit l'emplacement des grandes croisées prenant jour sur Notre-Dame. Fondée en 1226 par le dauphin Guignes André, elle fut terminée en 1236. Elle est en forme de croix, et son architecture marque les derniers jours du style roman. Déjà se montre l'ogive.

Trois dauphins y reposaient dans de magnifiques mausolées; les protestants victorieux les détruisirent en 1562; mais si Saint-Hugues déplore encore cette perte, ses voûtes se sont enrichies d'une dépouille que vénère la France entière. En 1822, on y transporta les restes de Bayard qui depuis 1524 reposaient au couvent des Minimes de la Plaine. La pierre tumulaire du chevalier sans peur et sans reproche attire les visiteurs. Quel Français voudrait passer à Grenoble sans saluer cette froide pierre qui couvre des cendres qu'anima jadis un cœur si rempli de patriotisme, de bravoure et de loyauté.

Dans la capitale du Dauphiné, il faut visiter encore l'église de Saint-Laurent dont l'abside est extérieurement si digne d'intérêt et qui renferme un crypte si curieux. On doit voir aussi le Palais de Justice fondé par Louis XI encore Dauphin, et le Musée, de construction moderne.

A tous les titres, Grenoble est une ville curieuse à visiter pour l'archéologue et l'homme qui recherche les souvenirs historiques. La province du Dauphiné, du reste, n'est pas moins intéressante; les annales du passé et celles du présent s'y touchent et se complètent les unes par les autres.

J. DE LESTANG.

RÉCITS HISTORIQUES

GERTRUDE DE WART (1)

Albert Ier n'était pas le moins ardent des cavaliers; tout en chevauchant sur l'antique territoire de Vindonissa, au milieu des ruines de la cité romaine, il apercevait le manoir de Habsbourg, berceau de sa maison, et, en ce moment, une pensée d'orgueil emplissait son âme. Il oubliait qu'à cette heure il foulait le sol d'un domaine appartenant à Jean de Souabe, et que la promesse de conquérir en Saxe un royaume pour son neveu ne suffisait pas pour éteindre les rancunes de celui-ci. Tout à coup, tandis que l'Empereur regardait le château de ses pères se profiler sur le ciel, une main saisit avec violence la bride de son cheval. Albert se retourna en riant, croyant à une plaisanterie, mais la figure d'Eschenbach était si sombre que l'Empereur ne put s'empêcher de tressaillir.

— Qu'est-ce que cela signifie, Walter? demanda-t-il.

Rodolphe de Wart comprenant que le moment était venu où Jean de Souabe allait s'emparer de la personne de l'Empereur, sentit renaître toutes ses craintes; il se précipita vers son frère d'armes afin de le supplier d'agir avec ménagement et de garder une sorte de réserve même dans l'acte de violence qu'il était résolu à commettre.

— Mon héritage! mon héritage! s'écria le prince en rapprochant son visage enflammé de colère du visage livide d'Albert d'Autriche.

— Jamais! répondit l'Empereur, tu ne l'auras jamais!

— Jamais, répéta Jean de Souabe, réfléchissez, mon oncle, c'est pour la dernière fois que vous me refusez ce qui m'est dû.

— Ce qui t'est dû, rebelle, fit l'Empereur, c'est un châtiment éclatant, et il ne se fera pas attendre!

— Reçois donc le prix de ton injustice! répliqua Jean de Souabe. Et emporté par la fureur, ne calculant ni la grandeur du crime, ni les représailles qu'il pouvait entraîner, il enfonça son poignard dans la gorge de l'Empereur.

De Wart poussa un cri d'épouvante et se précipita vers Albert pour tenter de l'arracher des mains de son neveu; mais les complices de Jean de Souabe, comprenant qu'ils ne pouvaient trouver que dans la mort de l'Empereur et dans une fuite immédiate une dernière chance de salut, songèrent à l'achever plus qu'à le défendre; de Balm lui fendit le crâne, Eschenbach l'atteignit au visage. Jean retira de la plaie son poignard sanglant, et l'essuya à son bouquet de roses flétries qu'il jeta à la face d'Albert, puis, sautant sur le cheval de l'Empereur, il s'élança à travers la campagne, tandis que de Balm, d'Eschenbach, de Wart et Tugenfeld disparaissaient dans des directions différentes.

Avait-on caché à Rodolphe de Wart le projet de l'assassinat? Tandis que Jean de Souabe lui affirmait vouloir s'emparer de la personne de son oncle, le prince mentait-il à sa parole? Un mouvement de rage l'entraîna-t-il plus loin qu'il ne voulait lui-même? Dieu seul le sut. Ce qui est certain, c'est que les conjurés, s'ils s'étaient entendus sur la question d'emprisonnement ou de meurtre, ne semblaient pas s'être concertés sur ce qui devait suivre. La terreur poussa chacun d'eux dans une direction opposée, et les assassins de l'empereur Albert ne se retrouvèrent que devant le tribunal de Dieu.

Cette tragédie n'avait pas manqué de témoins. Frédéric et Léopold, attendant sur la rive que le passeur revînt les prendre, assistèrent impuissants et consternés à cet épouvantable drame. Le vieillard terrifié ne se sentait plus la force de manier la gaffe, et la mendiante tomba sur les genoux en cachant son front dans ses mains.

Cependant la compassion l'emporta sur la terreur; elle se leva, et courut aussi vite que le lui permettaient ses jambes tremblantes vers l'endroit où venait de tomber le fils de Rodolphe de Habsbourg. Elle ignorait encore le nom de la victime; si elle l'eût connu, peut-être n'aurait-elle point osé approcher si familièrement, même à cette heure, la majesté impériale. Elle se courba sur le blessé qui poussait des cris déchirants, essuya avec ses haillons le sang coulant d'horribles blessures, puisa de l'eau dans la Reuss pour laver les plaies défigurant le visage, puis agenouillée, le corps replié sur ses talons, elle garda sur ses genoux la tête d'Albert, approchant de ses lèvres un petit crucifix qu'elle avait tiré de sa poitrine, et l'encourageant à souffrir avec patience en souvenir de la passion du Sauveur.

Mais Albert ne se résignait pas; sa main s'étendant du côté de la Reuss, appelait ses fils que le passeur amenait enfin. Le monarque tenait moins, à cette heure, à leur adresser ses dernières paroles de tendresse qu'à leur léguer le soin de sa vengeance. Il la voulait terrible et dépassant en raffinement et en barbarie ce que le passé léguait à ses souvenirs.

La barque toucha le bord, Léopold et Frédéric s'élancèrent vers l'empereur agonisant.

— Du sang! du sang! répéta Albert d'Autriche... il faut du sang!

— Soyez tranquille, mon père, répliqua Frédéric, vous serez vengé.

— Et comme ces champs sont encore couverts de rosée, le sang les inondera d'une rosée plus rouge! Pas un des régicides qui ont porté la main sur vous n'échappera à notre poursuite... Si vous attendez cette parole pour recevoir un peu de consolation, nous vous la donnons au nom de notre tendresse, au nom de notre mère, et de notre sœur Agnès, au nom de vos sujets fidèles.

Les assistants s'agenouillèrent autour du groupe formé par cette vieille femme couverte de lambeaux, et le fils de Rodolphe de Habsbourg. Les blessures de l'empereur étaient trop terribles pour que l'on pût garder la moindre espérance de salut. Ni le blessé ni ses fils ne se faisaient illusion.

(1) Voir pour la première partie la livr. précéd.

Tout à coup les regards déjà vitreux de l'empereur se portèrent sur le bouquet de roses tombé du pourpoint de Jean de Souabe.

— Je les reconnais, balbutia-t-il; il avait juré de me les rendre, il a tenu sa parole...

Léopold saisit le bouquet sanglant et le lança dans la Reuss. Mais un nouveau souvenir venait de frapper la pensée d'Albert. Il essaya de se soulever et d'étendre la main comme s'il repoussait un spectre:

— Adolphe! murmura-t-il, Adolphe de Nassau... Je l'ai frappé dans la bataille... frappé non pas en chevalier, mais en traître... Boniface VIII l'avait dit du haut de la chaire de Pierre : Qui tue par l'épée périra par l'épée, j'ai tué, je meurs...

Il poussa un dernier soupir, regarda dans le vide, crispa ses mains sur le bras de la mendiante, se roidit; puis il demeura immobile, sans souffle, sans pensée!

Jean de Souabe était devenu Jean le *Parricide!*

V

ROSÉE DE MAI.

La nouvelle de l'assassinat de l'empereur Albert se répandit avec une rapidité foudroyante; sans affecter le peuple, elle souleva les Etats voisins. Les Suisses fortifièrent les passages de leurs vallées; des forteresses s'élevèrent sur les bords des lacs; les villes fermèrent leurs portes; aux supplications des princes demandant qu'on leur aidât à venger le meurtre de leur père, on répondit de toutes parts par des refus qu'on ne prit pas même la peine de déguiser.

La douleur des fils de l'empereur se compliqua immédiatement d'embarras politiques. Leurs regrets ne suffirent pas à éteindre leur ambition : Frédéric le Beau sollicita la couronne sans l'obtenir. La dureté du gouvernement de son père laissait aux électeurs un invincible éloignement pour la maison d'Autriche. Ils préférèrent à l'aîné des fils d'Albert le comte de Luxembourg, qui monta sur le trône sous le nom de Henri VII. Afin de donner au moins satisfaction sur un point à son compétiteur malheureux, le premier soin du nouvel empereur fut de mettre les assassins d'Albert au ban de l'empire, et de les reconnaître *interdits à leurs amis et permis à leurs ennemis*; leurs femmes furent déclarées veuves, et l'on décréta que tous ceux qui leur donneraient asile seraient considérés comme complices du régicide dont les rives de la Reuss avaient été le théâtre.

Du reste, les enfants d'Albert n'avaient pas attendu la proclamation de Henri VII, pour rechercher et châtier les coupables. Dans le premier moment d'effroi qui suivit l'assassinat, les comtes, croyant à un complot général contre la maison d'Autriche, s'empressèrent de conduire au château de Baden le prince Léopold, et d'assurer à l'impératrice Elisabeth le concours des comtes de Strasboug et de Grissenburg, dont la fidélité ne pouvait être mise en doute. Mais à peine les gentilshommes eurent-ils compris que Jean de Souabe s'était vengé de son oncle, sans songer à se rendre maître de sa tante et de ses cousins, que ceux-ci commencèrent l'œuvre des représailles. Agnès et Léopold, ous deux ssez jeunes pour devoir conserver quelque pitié, se montrèrent d'une férocité sans exemple dans les actes qu'ils prétendaient marquer du nom de devoir filial. Pas un seul des trois assassins d'Albert ne tomba dans leurs mains. Jean de Souabe s'était enfui vers Avignon; ses remords le jetèrent aux pieds du pape, dont il sollicita l'absolution au prix d'une vie de pénitence qu'il promit de finir sous le froc; Walter d'Eschenbach ne devait révéler son véritable nom qu'à l'heure où sonnerait son glas d'agonie; le dernier des complices s'enfonçait dans des solitudes et disparaissait à jamais du monde des vivants. Il ne restait, pour supporter le poids de la fureur d'Albert, que des frères, des sœurs, des parents éloignés, innocents du complot, et qui, au moment où les menaça la vengeance d'Agnès et de Léopold, ignoraient encore pour quel crime on les décrétait d'accusation.

Léopold le Glorieux accourut avec une petite armée mettre le siége devant le château de Wart; bien que Jacques, frère de Rodolphe, n'eût jamais eu connaissance de la conjuration tramée par Jean de Souabe, il fut poursuivi et réduit à une si horrible misère qu'il mourut de faim dans une misérable hutte, tandis que l'on passait au fil de l'épée les défenseurs du manoir héréditaire qui fut démoli jusqu'à la dernière pierre. Après cette exécution, Léopold se rendit devant le château de Farwangen, appartenant au baron de Balm. Il en commença le siége, mais comprenant que sa situation et le courage de ses défenseurs pouvaient prolonger l'entreprise, il offrit aux soldats et aux gentilshommes qui les commandaient de leur accorder la vie sauve et les conditions d'une capitulation honorable. La majorité fut d'avis que l'on pouvait accepter. Que devaient craindre, en effet, d'un jeune homme de seize ans et d'une veuve de vingt-six des hommes dont la vie était exempte de faute? La capitulation fut signée! La reine Agnès et son frère Léopold décidèrent que le lendemain la garnison abandonnerait Farwangen.

La veuve du roi André avait fait dresser sa tente à l'entrée de la forêt, des trônes étaient préparés pour Agnès et pour Léopold; les défenseurs du château de Balm devaient défiler en armes devant les enfants d'Albert et seraient ensuite libres de fixer leur séjour dans telle partie de l'Empire qui leur con viendrait.

A un signal donné par les troupes de Léopold, les soldats et les gentilshommes quittèrent l'enceinte du château Farwangen, en franchirent le pont-levis, et commencèrent à descendre la pente rapide sur laquelle se dressait le manoir, entre deux haies de soldats autrichiens. A peine se trouvaient-ils à une centaine de pas du château que la herse fut brusquement levée derrière eux; en même temps les soldats du duc se précipitèrent, les défenseurs de Balm leur arrachèrent leurs armes, leur lièrent les mains derrière le dos comme à des criminels, et, de la hampe de leurs lances ou du plat de leurs épées, les pressèrent comme un troupeau effaré de bêtes à demi entravées que l'on conduit au boucher. En vain ces hommes trahis en appelèrent à la parole des princes; pour toute réponse on activa leur marche en leur désignant à quelque distance la tente de la reine Agnès.

Une dernière espérance leur restait : ils s'efforçaient de croire que les enfants d'Albert, regrettant de leur avoir accordé les honneurs de la guerre prétendaient jouir de leur humiliation, mais qu'après les avoir vus passer le front baissé, sans armes, liés comme des criminels, ils leur rendraient la liberté ! Cette dernière illusion ne fut pas de longue durée : de chaque côté de la tente se tenaient deux hommes vêtus de justaucorps de cuir, et dont un tablier semblable garantissait les genoux; chacun d'eux portait sur l'épaule une hache luisante, accrochant un rayon de soleil. Agnès et Léopold, muets, impassibles, attendaient l'arrivée des prisonniers. Ils étaient au nombre de soixante-trois. En approchant davantage de la veuve d'André et de son frère, les infortunés virent à quelques pas des hommes vêtus de cuir, de larges billots formés d'un tronçon d'arbre récemment abattu. Une terrible pensée leur vint en même temps. Cependant elle était si monstrueuse qu'ils n'osèrent



La Rosée de Mai, dessin de Gilbert.

la formuler et marchèrent plus vite, afin d'apprendre ce que leur réservait la justice des princes. Au moment où les deux premiers gentilshommes approchèrent de la tente impériale, Agnès leva la main : les hommes vêtus de cuir les saisirent, et un coup de hache fit rouler leurs têtes sur le sol. Un cri d'horreur s'échappa de la bouche des soixante soldats; mais aucun ne put ni s'enfuir ni rompre ses liens, les soldats qui leur servaient d'escorte les maintenaient, en attendant qu'ils les jetassent pantelants sur le billot du bourreau. Les têtes sanglantes, les corps mutilés s'entassaient devant la tente d'Agnès et de Léopold, les malédictions des condamnés demandaient à Dieu le châtiment d'une insigne mauvaise foi; des ruisseaux de sang coulaient jusqu'aux pieds de la reine et des gouttelettes rouges jaillirent jusque sur sa robe de brocard.

— Léopold, dit-elle en désignant à son frère l'herbe de la forêt, par une matinée du mois de mai, une matinée tiède et fleurie de l'an passe, nous voyions au delà de la Reuss les prairies étincelantes, sous la rosée matinale... un beau jour se levait, croyions-nous... tout prenait un air de fête, notre père allait vers une victoire, et notre mère nous attendait à Rheinfeld... La belle campagne, le merveilleux paysage... Eh bien, cette forêt sombre, les murailles lugubres du manoir d'un traître, et le spectacle que j'ai devant les yeux me plaisent davantage... La rosée couvre encore les fleurs de

l'herbe, Léopold... mais cette rosée est tiède et rouge... A l'heure où nous vengeons la mort de mon père, « *je me baigne dans la rosée de mai...* »

Et la rosée terrible jaillissait sur les arbres, sur les vêtements des soldats; les tabliers de cuir des bourreaux étaient couverts de taches sombres, les haches ternies dégouttaient de sang; les pieds de Léopold s'enfonçaient dans un sol détrempé, la robe de brocard d'Agnès se souillait dans une boue sanglante... et les soldats de Léopold le Glorieux continuaient à jeter des victimes sur les billots et à repousser les corps décapités s'agitant dans les derniers soubresauts d'une mystérieuse agonie.

Quand la hache de l'exécuteur s'abattit pour la dernière fois, il ne restait pas un des serviteurs du baron de Balm, pour raconter ce drame épouvantable.

Ce ne fut pas le dernier. Au siége de Farwangen succéda celui de Schnabeburg sur l'Albri, près de la ville de Zurich. Il appartenait au vieux maître de Jean de Souabe, que son aveugle attachement pour le prince entraîna dans un complot régicide.

Walter d'Eschenbach avait disparu, il ne laissait point de famille, il fallut que les enfants d'Albert se contentassent de s'emparer de son château qui fut, ainsi qu'une partie de ses possessions sur la Sil, donné à la ville de Zurich.

Mais, en dépit des manoirs confisqués, des vengeances sanglantes, des exécutions sommaires, des procès allant rechercher les alliés, les amis des conspirateurs pour leur faire payer le sang d'Albert d'Autriche, les véritables coupables demeuraient introuvables. Les délations envoyaient chaque jour devant les tribunaux de Léopold des innocents dénoncés par vengeance et dans l'espoir d'une spoliation. On récompensait la trahison, on cédait les biens de l'accusé à son dénonciateur; vieillards et enfants périssaient dans d'horribles supplices. Plus de mille personnes avaient succombé depuis le jour où Albert d'Autriche expira sous les yeux d'une mendiante, le cœur traversé par une plaie béante et le crâne fracassé. Agnès et Léopold cherchaient encore; la « rosée de mai » n'avait point assez coulé à leur gré, le père et la sœur recevaient avec une joie sombre toute dénonciation leur signalant un prétendu complice.

Depuis la mort de leur père, si orgueilleux, si défiants qu'ils fussent, ils accueillaient sans retard ceux qui prétendaient avoir à leur révéler quelque chose de relatif au complot de Jean de Souabe.

Un soir un page les vint prévenir qu'un courrier arrivant de Bourgogne demandait à leur remettre un message de la part du comte Diépold de Blamont.

L'envoyé fut immédiatement introduit; après avoir mis le genou en terre, il présenta à Léopold un rouleau de parchemin entouré d'un lacet d'or et attendit dans la même posture que le prince en eût pris connaissance.

En le parcourant, le front de l'adolescent se couvrit d'une rougeur ardente :

— Agnès! dit-il, Agnès! Dieu nous protége, il approuve le sentiment de pitié filiale qui nous pousse à l'extermination de la race entière des meurtriers d'Albert d'Autriche.

— Que vous apprend donc ce message? demanda la reine Agnès.

— La capture de Rodolphe de Wart.

— Nos soldats l'ont découvert?

— Non, Diépold de Blamont nous le livre...

Agnès ôta la chaîne d'or descendant en triple rang sur son corsage, puis elle la jeta au messager du traître.

— Je te fais noble! lui dit Léopold.

— Je te rendrai riche, ajouta Agnès.

Une heure après, le messager comblé de présents reprenait le chemin de la haute Bourgogne; il emportait la réponse des enfants du dernier Empereur à la proposition de son maître.

VI

GERTRUDE.

A l'heure où Albert d'Autriche tombait sous le poignard de Jean de Souabe, Gertrude de Wart regardait tristement la route par laquelle Rodolphe s'était éloigné. Son visage gardait des traces de larmes. Son mari lui avait répété cent fois que l'expédition résolue par l'empereur aurait un assez prompt succès pour le ramener rapidement auprès d'elle, mais la jeune femme songeait aux hasards terribles de la guerre; elle se représentait Rodolphe blessé, mort peut-être, et devant cette sinistre vision, ses yeux se remplissaient de pleurs. Les adieux des époux furent déchirants. Ce cœur naïf et tendre de Gertrude se brisa quand celle-ci perdit son père et sa mère, elle était trop enfant pour comprendre la douleur d'une séparation sans retour; elle venait de donner toute sa vie à Rodolphe; en s'éloignant Rodolphe emportait son âme. Le prieur de Notre-Dame-des-Ermites, en qui elle gardait une confiance absolue, voulut relever son âme par la résignation; pour la première fois il échoua dans sa tentative et se contenta de prier pour la douce créature. Elle n'était cependant ni exigeante ni jalouse. Elle se sentait sûre de l'affection de son mari; elle savait qu'à peine libre il accourrait près d'elle, mais elle continuait à souffrir et à verser des larmes. A partir du jour où le baron de Wart quitta son château, Gertrude voulut elle-même faire l'aumône à tous les pauvres frappant au seuil de la demeure seigneuriale; elle emplissait leurs mains de ses dons, et leur répétait d'une voix dans laquelle tremblaient des larmes :

— Priez Dieu pour Rodolphe, mon cher seigneur!

Ce devoir rempli, elle reprenait sa place dans le retrait, proche de la haute croisée dominant la route : la route par laquelle il devait revenir.

Huit jours s'étaient passés depuis le départ du baron, et Gertrude calculait que son mari devait avoir rejoint avec l'empereur le camp de Rheinfeld; la campagne en Argovie n'était pas encore commencée sans doute, mais on ne tarderait pas à se battre, et alors...

Le sommeil la fuyait. Un soir, agenouillée sur son prie-dieu, elle suppliait le Seigneur de protéger son mari, quand on signala l'arrivée d'un voyageur. L'heure était avancée, le pont-levis levé, et sans doute celui qui demandait si tard l'hospitalité aurait quelque peine à se faire ouvrir; mais une voix bien connue frappa les oreilles de l'archer en faction.

— C'est moi, ton maître, ouvre, Richard!

La herse fut levée, et à la lueur des torches de cire les serviteurs reconnurent Rodolphe de Wart. Mais quel changement dans toute sa personne. La pâleur de son visage était effrayante, ses habits en désordre ; il paraissait se soutenir avec peine, et il tomba sur un siége en murmurant :

— De l'eau! de l'eau!

Il but rapidement une coupe d'eau glacée, parut subitement ranimé, secoua la tête comme s'il voulait reprendre possession de lui-même, et il ajouta :

— Un cheval, sur l'heure !

Après avoir un moment hésité sur ce qu'il devait faire, il s'élança dans le grand escalier. Gertrude qui avait entendu la trompe du guetteur, savait qu'on avait levé le pont-levis ; mais à cette époque l'hospitalité s'exerçait d'une façon si libérale qu'elle pensa qu'un voyageur venait d'être accueilli sous son toit. Distraite un moment de sa prière, elle s'y absorbait de nouveau, quand la porte de sa chambre s'ouvrit sous une main nerveuse, et Rodolphe parut sur le seuil.

Avec un cri de joie soudaine, inespérée, Gertrude se jeta dans les bras de son mari.

— Toi! dit-elle, toi! O mon Rodolphe, j'étais loin de compter sur un bonheur pareil! Je priais pour toi, je demandais à Dieu d'éloigner tout malheur de celui que je chéris plus que tout au monde... Tu as voulu me revoir avant que commençât cette horrible guerre! les hommes ne songent point assez aux femmes, quand ils partent pour risquer des batailles ! Est-ce qu'on ne peut pas vivre en frères, sans verser le sang... Tu reviens! tu reviens! la paix est-elle faite ou ne m'accordes-tu qu'un jour...

— Je ne te donne pas même une heure, ma Gertrude bien-aimée... Je viens te dire adieu, un adieu éternel ; je viens une dernière fois te répéter que je t'ai chérie de toute la puissance de mon âme, et te recommander de prier pour moi, comme tu le faisais tout à l'heure.

— Un adieu, répéta Gertrude en penchant son front décoloré sur l'épaule du baron de Wart, mais tous les chevaliers ne succombent pas à la guerre; tu es brave, Rodolphe, et quand tu penseras que ta femme ne saurait te survivre, tu trouveras la force d'un héros pour lutter et pour vaincre...

— Je ne pense plus à la guerre, Gertrude...

— A quoi donc?

— A fuir, répéta le jeune homme.

— Fuir, toi! mais pourquoi? devant qui?

Le baron de Wart saisit les mains de sa femme, et lui dit en la regardant avec l'expression désespérée de ceux à qui sera bientôt ravie la vue d'un être bien-aimé :

— Fuir devant les soldats de Léopold et de Frédéric, fuir pour éviter d'être arrêté comme complice...

— Complice... un malheur, un crime, parle! mais parle donc, quel rapport peut-il y avoir entre toi et une action coupable... tu me dirais que tu en as commis une, je te répondrais que je ne te crois pas!

— L'empereur est mort! dit Rodolphe d'une voix sourde.

— Mort, assassiné?

— Oui.

— Mais par qui? par qui?

— Par Jean de Souabe, Walter d'Eschenbach et Tegenfeld.

— C'est horrible, murmura Gertrude, horrible! mais tu n'es pas responsable de ce régicide? tu n'as pas trempé tes mains dans le sang... Du sang! j'en vois sur tes habits, mais c'est le tien! non, non tu ne peux avoir forfait, tu as porté secours à Albert et...

— Je n'ai pas eu le temps de le défendre, et tu vois du sang sur mes vêtements, Gertrude, ce sang est celui de l'empereur. On m'avait trompé; on m'avait dit qu'il s'agissait de s'emparer de sa personne et de l'amener ensuite à restituer la Souabe à son neveu... tu sais, oui, tu sais quel serment d'aide et de protection me lie à ce jeune prince. Jean ne me trompait pas à l'heure où il me jurait qu'il n'y aurait pas de sang répandu... La colère l'a emporté soudainement, il a frappé, le sang a jailli... De la rive opposée où se trouvaient Léopold et Frédéric allaient accourir des vengeurs d'Albert d'Autriche, Eschenbach et de Balm ont achevé l'œuvre sanglante de Jean.

— Et toi! et toi!

— Spectateur du crime, je n'ai pas même eu le temps de m'y opposer... A peine l'empereur était-il tombé sur le sol que chacun des conspirateurs s'est enfui au hasard. J'accours pour te voir une dernière fois.

— Où vas-tu? demanda Gertrude.

— Je te l'ai dit, en exil.

La jeune femme releva le front. Cette créature frêle et timide trouva soudainement dans sa tendresse une énergie à la hauteur de son désespoir. La vaillance du dévouement brilla dans son regard, elle cessa de frémir et de pleurer, et serrant les mains de Rodolphe, elle lui répondit :

— Partons!

— Non! non! s'écria Rodolphe de Wart, tu ne peux me suivre, je ne te laisserai pas t'engager dans la voie terrible où je vais marcher désormais. Songes-y, Gertrude, je serai, malgré mon innocence, traité de complice de Jean de Souabe, il me faudra errer comme une bête traquée... On ne me menacera pas seulement, mais tous ceux qui s'attacheront à moi... Je ne dormirai plus une seule nuit en sûreté... je serai un proscrit, mis au ban de l'empire, et que chacun aura le droit de tuer comme une bête dangereuse... Oh! Gertrude, était-ce pour te ménager un semblable avenir que je liai ta jeune vie à la mienne.

— Quel qu'il soit désormais, répondit Gertrude, j'en exige ma part. Je n'ai pas le droit de te quitter. Quoi! je n'aurais été ta femme que pour marcher à tes côtés, heureuse et fière de porter ton nom? J'ai promis à Dieu de te rester fidèle dans la bonne fortune comme dans la mauvaise... Je croyais que notre vie s'écoulerait sans orage; le malheur arrive, je me sens assez forte pour le supporter. Tu fuis, je fuirai avec toi... Tu vas souffrir dans ton corps et dans ton âme, j'allégerai ces souffrances en les partageant; enfin, si tu meurs, je serai là, Rodolphe, toujours là, pour recevoir ton dernier souffle, et ton suprême adieu...

— Gertrude! Gertrude!

— J'étais hier une créature faible presque une enfant, les joies de la tendresse me gardaient crain-

tive, l'épreuve me trouve subitement forte; je ne préjuge point de ma vaillance... Vois, je ne tremble plus! mes yeux restent sans larmes! viens, Rodolphe, viens... Profitons de la nuit pour abandonner le château... Il y a de l'or dans les coffres, j'ai mes bijoux, nous trouverons bien le moyen de passer en France, et Philippe le Bel n'aime pas assez la maison d'Autriche pour nous livrer aux fils d'Albert.

— Ah! s'écria Rodolphe, tu m'auras donné dans mon malheur plus de consolation que je n'en osais attendre... Si je refuse ton sacrifice, Gertrude, j'en omprends la grandeur et le prix. Sois bénie! bénie pour tes paroles généreuses, bénie par ciel et par moi!

Rodolphe fit un mouvement rapide pour s'arracher des bras de sa femme, mais celle-ci resserra son étreinte et ajouta d'une oix vibrante :

— Puisqu'il refuse d'en croire mon serment, c'est à vous que je l'adresse, Seigneur Jésus! J'ai accepté au pied de l'autel Rodolphe de Wart pour mon époux; que je sois anathème si je m'en sépare jamais!

Rodolphe étouffa un cri d'angoisse, mais il étreignit sa femme sur la poitrine :

— Tu le veux! dit-il, viens!

En un instant Gertrude rassembla ses bijoux, Rodolphe prit tout l'or qui se trouvait dans l'épargne; puis, s'enveloppant d'une cape sombre et assujettissant à son côté son épée et sa dague, il descendit suivi par sa femme.

Un cheval piaffait dans la cour. Rodolphe s'élança sur son dos, enleva Gertrude, fit un geste d'adieu aux rares serviteurs groupés dans la cour, puis il enfonça les éperons dans le ventre de sa monture dont les sabots frappèrent sur les cailloux du chemin.

Un moment après la herse se relevait. Mais ni le guetteur ni les archers ne songèrent au service. L'arrivée subite du baron de Wart, la pâleur de son visage, les gouttes de sang tachant ses habits, l'enlèvement de sa femme suffirent pour tenir leur curiosité en éveil. Les serviteurs devinèrent un drame dans la fuite mystérieuse de la nuit du 2 mai. Quelques heures plus tard, une troupe d'hommes d'armes cernait le manoir au nom des princes d'Autriche et apprenait aux serviteurs consternés du baron, que Léopold, Agnès et Frédéric, l'accusant du meurtre d'Albert, donnaient ordre de s'emparer de sa personne et de raser son château.

Pendant ce temps les fugitifs avaient pris une grande avance sur ceux qui les poursuivaient. Ils ne se faisaient aucune illusion, les assassins de l'Empereur s'étant dispersés au hasard, on fouillerait l'Autriche pour les retrouver, leur tête serait mise à prix : la veuve d'Albert et ses enfants promettaient des récompenses énormes à qui les livrerait.

Les échafauds allaient se dresser de tous côtés, et Dieu seul savait durant combien de temps pleurerait sur la terre la sanglante « rosée de mai ».

Au matin, le cheval surmené du baron de Wart plia sur ses jarrets; la courageuse bête venait de fournir une traite de vingt lieues. Rodolphe et sa femme se trouvaient en ce moment non loin d'un groupe de pauvres maisons bâties en désordre sur les rives d'un ruisseau dont l'hiver devait faire un torrent. En dépit de son courage, Gertrude était prête à s'évanouir de fatigue. Depuis longtemps déjà, se sentant chanceler pendant cette course furieuse, elle avait lié ses bras autour du corps de son mari; au moment où le cheval fléchissait, les mains de Gertrude se dénouèrent, et si Rodolphe, sentant glisser son cher fardeau, ne se fût élancé à terre, Gertrude tombait sur le sol. Rodolphe la reçut à demi morte, mais balbutiant encore dans la fièvre de sa douleur :

— Plus loin, Rodolphe! plus loin!

Soulevant l'infortunée dans ses bras, le baron alla heurter à la porte de la plus prochaine maison; elle lui fut ouverte, et sans rien dire une jeune fille en deuil lui désigna l'humble lit sur lequel fut déposée la jeune femme. Un peu de lait, quelque repos, la douce pitié qu'elle lut dans le regard de son hôtesse, les paroles de tendresse de son mari ranimèrent Gertrude. Elle eut voulu repartir immédiatement; mais Rodolphe lui fit comprendre que le cheval tomberait mort si l'on essayait de le monter tout de suite, et Gertrude consentit à passer la journée dans la cabane de l'orpheline.

— Sur votre âme, sur la mémoire de ceux que vous pleurez, lui dit-elle, cachez à tous que vous accordez l'hospitalité à deux fugitifs...

— Je vous le promets, répondit la jeune fille; vous semblez si malheureuse et si bonne à la fois qu'on souhaite tout de suite pouvoir vous servir.

— Vous le pouvez, oui, vous le pouvez! reprit Gertrude d'une voix vibrante, les habits que je porte peuvent me trahir, vendez-moi, non, donnez-moi un costume semblable au vôtre, procurez à mon mari des vêtements de paysan, et je prierai pour vous tous les jours de ma vie.

La jeune fille ouvrit un bahut, en tira ses habits les plus beaux, et dit à Gertrude :

— Ne craignez point de m'en priver, madame, je porterai le deuil désormais...

Puis tirant un second paquet du meuble de chêne :

— Monseigneur, dit-elle, mon frère était de votre taille, et mon frère est mort...

Quelques instants après, les somptueux habits de Gertrude étaient enfouis dans le fond du bahut d'Huberte, et Rodolphe de Wart et sa femme revêtaient des vêtements capables de dépister les premiers émissaires de Léopold et de Frédéric.

Pendant ce temps Huberte préparait au cheval une abondante litière. Personne ne troubla pendant cette journée l'orpheline et ses hôtes.

La jeune fille vivait d'une façon si solitaire que nul ne s'étonna de ne la point voir. Pour Rodolphe et Gertrude, cette halte fut le salut. Le soir, quand les lumières se furent éteintes dans les cabanes, le seigneur de Wart remit la selle et la bride à son cheval, le flatta de la main, l'encouragea comme un ami, et la fidèle bête, paraissant comprendre ce que l'on attendait d'elle, hennit en signe de consentement.

— Huberte, dit la jeune femme en embrassant l'orpheline, je ne puis vous témoigner assez ma reconnaissance; gardez cette croix en souvenir de la voyageuse, et priez pour deux infortunés.

Un moment après, Rodolphe et Gertrude reprenaient leur route. Autant qu'il leur fut possible ils

voyagèrent la nuit. Mais en dépit de leurs précautions, que de craintes, que d'angoisses! De Wart ne cessait de demander pardon à sa femme d'avoir brisé sa vie.

— J'avais juré devant Dieu de vous rendre heureuse, disait-il, de donner ma vie pour vous, et je vous entraîne avec moi dans un chemin qui peut aboutir à l'abîme.

— Rodolphe, répondait Gertrude, la félicité comme le malheur sont dans les mains de Dieu ; vous ne m'entendrez jamais me plaindre tant qu'il me sera permis de rester près de vous.

Durant les premiers jours de leur fuite, les deux époux allèrent au hasard, devant eux, sans but arrêté ; ils couraient d'instinct comme la bête traquée, sans résolution prise. Parfois, le soir, dans une maison éloignée ils demandaient l'hospitalité, et tentaient de savoir des nouvelles. Le plus souvent le bruit de la mort de l'empereur n'était pas même arrivé à l'oreille des paysans qu'ils interrogeaient. Un jour cependant, aux portes d'une ville, Rodolphe et sa femme entrèrent dans une taverne et se firent servir un repas modeste. On parlait avec animation autour d'eux ; de Wart se rapprocha de



L'hospitalité, dessin de Gilbert.

celui des interlocuteurs qui semblait le mieux instruit des événements, et ce fut de sa bouche qu'il apprit la mort de ses serviteurs, et les malheurs qui venaient de fondre sur son frère. La nuit suivante fut pour lui sans sommeil. Il demanda conseil à la prière, il chercha quel moyen de salut lui restait, et le malheureux se crut sauvé quand le nom d'un de ses parents habitant la Haute-Bourgogne revint à sa mémoire. Le lendemain il dit à Gertrude :

— Nous irons frapper à la porte de Diépold de Blamont.

— N'avez-vous pas eu jadis quelques dissentiments avec lui?

— Le temps a dû les effacer ; mes malheurs et ta grâce feront le reste...

— Peut-être préjuges-tu trop de la générosité du comte de Blamont.

— Sa parole est dure et son geste brutal, mais il est mon parent et de plus gentilhomme...

— Fais à ta volonté, Rodolphe ; mais je me serais crue plus en sûreté à la cour de France.

Le baron de Wart calma l'inquiétude de sa femme, et lentement, à petites journées, les fugitifs gagnèrent le château de Diépold de Blamont.

Ils s'adressèrent d'abord au chapelain de Diépold qui les introduisit dans le manoir. Le pre-

mier mouvement du cousin de Rodolphe de Wart fut de refuser l'hospitalité aux malheureux; la réflexion le porta à les accueillir. Sans leur témoigner de tendresse, il eut pour eux certains égards, et quelques jours après leur arrivée ils trouvèrent dans leur appartement des vêtements conformes à leur rang. Rodolphe et Gertrude les acceptèrent avec une sorte de soulagement; il leur semblait qu'ils en avaient fini avec les tortures de l'exil, des marches de nuit, des sommeils fiévreux. Le toit de Diépold leur paraissait sûr comme un lieu d'asile. Il était presque sans exemple dans l'histoire de la chevalerie qu'un hôte eut jamais trahi celui qui venait s'asseoir à son foyer en qualité de suppliant.

Le chapelain du comte de Blamont, à qui le baron de Wart avait raconté dans tous ses détails l'assassinat d'Albert, certain de l'innocence des proscrits, les plaignait de toute son âme et s'efforçait de les réconforter. Diépold se montrait plus froid à leur égard, et plus d une fois Rodolphe demeura surpris de l'obstination avec laquelle son cousin refusait de serrer les mains reconnaissantes qui se tendaient vers lui. Gertrude surtout ne put se défendre de sentir souvent auprès du comte une angoisse qu'elle prenait pour un pressentiment et que Rodolphe affirmait être la folie d'un cœur trop prompt à s'alarmer.

Diépold ne manquait jamais de raconter à ses hôtes les persécutions dont les familles alliées des assassins avaient été victimes. Mais soit que l'éloignement de Diépold du théâtre du crime l'eût fait échapper aux poursuites, soit qu'on l'eût oublié, rien ne vint troubler la sérénité de sa maison, jusqu'à l'avénement au trône de Henri de Luxembourg.

La compétition de celui-ci avec Frédéric le Beau avait tenu pendant plusieurs mois l'Autriche en suspens, et du mois de mai 1308 au mois de décembre de la même année, les rivalités des prétendants contribuèrent à la sûreté de Rodolphe et de Gertrude. Mais à peine six électeurs eurent-ils choisi Henri de Luxembourg de préférence à Frédéric le Beau, que le nouvel empereur, afin de consoler les princes de l'échec de leurs prétentions sur la Bohême, leur donna comme fils une satisfaction complète, en mettant au ban de l'Empire les assassins de son prédécesseur, leurs parents, leurs alliés et tous ceux qui leur accorderaient asile.

Ce fut Diépold qui annonça cette nouvelle aux deux époux.

Rodolphe se leva, prit Gertrude par la main et dit d'une voix grave :

— Merci et adieu, mon cousin!

— Que voulez-vous faire?

— Nous éloigner d'ici, puisque sans danger pour vous nous n'y pouvons demeurer davantage.

— Restez, dit Diépold de Blamont, soyez tranquilles; il ne m'arrivera rien de fâcheux.

Le soir même, il expédiait à Léopold un messager chargé d'une lettre dont la lecture causa une si grande joie à la reine Agnès.

R. de Navery.

(La fin à la prochaine livraison.)

SCIENCE USUELLE

LE BLEU DU CIEL

— Que vous semble de cette journée?

— Je serais tenté de répondre avec Malebranche:

« Il fait le plus beau temps du monde,
« Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde. »

Le ciel est d'une pureté, d'un bleu!...

— Et que vous semble de ce bleu?

— Qu'il est magnifique.

— De quoi croyez-vous qu'il soit fait?...

— Eh bien, mais...

— Vous ne trouvez pas?

— Pardieu! c'est l'air qui est bleu; et la preuve c'est que quand je regarde de loin une montagne, que je sais n'être pas du tout bleue en réalité, l'épaisseur d'air qui s'interpose entre mon œil et la montagne la bleuit de sa transparance... donc l'air est bleu: tout les lointains nous le démontrent. Or, comme le ciel est pour nous le plus étendu des lointains, nous comprenons que la profondeur des couches d'air, en se superposant, produit cet *azur* que nous prenons d'ordinaire pour terme de comparaison, quand nous voulons parler du plus beau bleu imaginable.

— Etes-vous bien sûr que tout cela soit aussi ormellement prouvé que vous venez de le dire?

— Ah! je suis sûr seulement que telle est l'opinion commune, car je ne me donne pas, notez le bien, pour avoir trouvé de moi-même cette démonstration. Je n'invente pas, je répète.

— Eh bien, permettez-moi de vous dire que l'opinion commune, si raisonnable qu'elle ait pu paraître jusqu'ici, n'a plus maintenant force probante. La théorie du lointain, que vous énonciez tout à l'heure, était vraiment fort satisfaisante; et moi, qui vous parle, je m'y suis, comme tant d'autres, rangé pendant longtemps; mais voilà qu'un sagace observateur s'avise un jour d'une simple, mais très-ingénieuse observation... et adieu la théorie de l'air bleu!...

— Une observation, dites-vous: laquelle?

— Voyez-vous, là-bas, de l'autre côté de la place, une femme se penchant un peu en dehors d'une fenêtre?...

— Je vois en effet une servante qui vient de temps en temps secouer à l'extérieur le linge qui lui a servi à enlever la poussière des meubles.

— Que croyez-vous que fasse cette femme?

— Elle nettoie et remet en ordre l'appartement.

— D'abord, mais après cela, ou plutôt, tout en faisant cela?...

— Je ne crois pas qu'elle fasse autre chose.

— Pardon! elle fait du bleu pour le ciel.

— Ah! par exemple!...

— Rien de mieux démontré, je vous assure.

— Eh bien, voyons...

— Vous allez voir. Et d'abord, n'est-ce pas? je puis me dispenser de vous demander si vous avez remarqué que l'air qui nous entoure est généralement chargé de corpuscules qui y flottent en masses nombreuses? Supposer que vous n'avez jamais eu la preuve de l'existence de ces *poussières*, ce serait admettre que vous n'avez jamais accordé un regard attentif au rayon de soleil pénétrant dans une chambre obscure. Vous avez certainement vu, sinon admiré cette danse d'atomes; car il n'est pas un enfant qui ne se soit ébahi à ce curieux spectacle.

Or, un jour que le savant anglais J. Tyndall, le vulgarisateur par excellence, était occupé d'expériences ayant pour but la décomposition de la vapeur par la lumière, il arriva que ces poussières répandues dans son laboratoire, comme elles le sont partout, le gênant pour l'exactitude de ses recherches, il eût l'idée de les brûler.

Pour cela faire, il faisait passer l'air sur lequel il voulait opérer dans des tubes de platine chauffés à blanc, et un singulier effet qu'il remarqua le conduisit à expérimenter sur l'air libre.

« Je plaçai donc, dit-il, une lampe à esprit de vin auprès d'un faisceau de lumière cylindrique, qui illuminait très-vivement les poussières normales de mon laboratoire, et je vis se produire, mêlé à la flamme et tout autour de son bord extérieur, un tourbillon ayant l'apparence d'une fumée intensivement obscure.

Ce tourbillon était par moments plus noir que les plus noires fumées que j'aie jamais vues sortir de la cheminée d'une usine, et sa ressemblance avec la fumée était si parfaite que je fus amené à me demander s'il ne suffisait pas que la flamme, en apparence très-pure de la lampe à alcool, fût éclairée par un rayon d'un intensité suffisante pour qu'il s'y révélât la présence de nuages de charbon analogues à ceux que nous voyons, à l'ordinaire, dans les fumées de houille.

« Embarrassé, j'eus l'idée de placer un fer chauffé au rouge au dessous du faisceau lumineux, et je constatai qu'une *guirlande noire* s'en échappait aussi en montant.

« Je remplaçai de fer rouge par une flamme d'hydrogène, et elle produisit les masses noires tourbillonnantes en bien plus grande abondance que la flamme à esprit de vin.

« Comme avec cette flamme résultant de la combustion d'un corps, d'un gaz impalpable, il ne pouvait être question de fumée, qu'était-ce donc que ces masses noires?...

« C'était simplement *le noir des espaces stellaires*, c'est-à-dire l'obscurité due à l'absence de toute matière apte à disperser la lumière. »

Et de cette façon, le grand physicien arriva à cette conclusion que la prétendue clarté du ciel (c'est-à-dire ce bleu *firmamentaire* que nous admirons si volontiers) n'est due qu'au fourmillement, dans l'atmosphère, de corpuscules qui, en arrêtant, en *accrochant*, en réfléchissant, en dispersant les rayons du soleil, ou plutôt en se faisant illuminer par eux, comme autant de microscopiques lampions, nous entourent d'une immensité brillante.

N'était leur présence dans cet air, aux molécules propres duquel on avait jusqu'ici attribué l'effet dont l'honneur revient aux seules poussières, nous n'aurions au-dessus de nous qu'un ciel obscur, morne, sinistre; ce ciel avec lequel vont faire connaissance les aéronautes qui s'élèvent au dessus des régions où les courants font flotter les corpuscules dus au poudroiement terrestre; ce ciel enfin que Tyndall appelle « le noir des espaces stellaires » étant donné la persuasion où l'on est que tout est obscurité dans ces régions extra-atmosphériques.

Voilà comment ces poussières, qui font si souvent le désespoir de nos proprettes ménagères, ont un rôle vraiment poétique dans l'histoire physique du monde; et voilà pourquoi je me disais que la servante de là-bas faisait, à son insu, du bleu pour le ciel: tant il est vrai que dans le complexe mécanisme de la création, nous allons sans cesse découvrant de nouvelles et singulières combinaisons.

Un économiste anglais, grand humouriste, disait un jour que ce que nous appelons l'ordure est tout simplement une chose qui n'est pas à sa place, façon d'affirmer qu'ici-bas rien n'est absolument inutile... L'assertion est bonne à retenir pour la poussière, qui trouve ainsi un charmant usage...

Allons, ménagères, à vos plumeaux!...

E. M.

VOYAGES

AU JAPON (1)

L'original que nous avons l'honneur de présenter est dans toute la force de l'âge, et devrait avoir l'âge de raison. Nous disons « devrait, » nos lecteurs verront bientôt pourquoi. Mais en attendant, il faut achever la présentation.

Jean Astier est né dans le faubourg Saint-Antoine d'honnêtes et laborieux parents. Son père était ébéniste habile, et lui encore plus habile. Comment a-t-il acquis cette adresse de l'œil et des doigts? on ne l'a jamais su, car, pour me servir d'une de ses propres expressions, il était né avec « un poil dans la main » et ce poil l'empêchait de travailler. Cependant, de temps à autre, lorsque l'idée lui en venait, pendant un mois entier penché

(1) Toutes les notions, tous les détails, contenus en cette libre étude ont été puisés dans le *Japon*, excellent ouvrage de M. G. Bousquet publié par Hachette. Ces deux volumes avec cartes, remplis de renseignements et de faits, sont indispensables aux personnes curieuses de connaître les mœurs et la civilisation de l'Extrême Orient.

sur son établi, sciant, taillant le bois, l'ajustant avec une délicatesse inouïe, il confectionnait un meuble que les marchands s'arrachaient; cet ouvrage terminé, il jetait là ses outils et disparaissait. Où allait-il? Le diable seul aurait pu le dire, et il ne reparaissait que quand sa bourse était complétement vide. Malgré l'irrégularité de ce genre d'existence, il aurait vécu comme bien d'autres ouvriers, n'eût été un défaut plus grave. Il n'acceptait pas plus l'autorité de l'Etat que celle de la famille... Mais si son père tolérait ses incartades, les sergents de ville ne les souffraient pas, et il avait souvent maille à partir avec eux. Il prétendait que le gouvernement lui en voulait. Goguenard, spirituel, leste, il se tirait d'affaire; cependant une fois ou deux, il fut appelé devant le commissaire de son quartier, et il se sentit l'objet d'une surveillance inquiétante; alors lui vint l'idée de voyager, de faire son tour de France. Il partit donc, mais dans toutes les villes où il séjourna il retrouva autorité et sergents de ville. Il cria à la persécution.

Indigné des injustices dont il était l'objet, arrivé à Marseille, Jean Astier secoua la poussière et résolut de quitter une ingrate patrie. Il n'eut pas de peine à trouver une place de charpentier à bord d'un bâtiment de commerce, et, en cette qualité, il alla en Turquie, en Grèce, en Egypte; mais partout il trouva le gouvernement et donna force ennui à nos consuls. A Constantinople, il avait voulu lever le voile d'une femme; au Caire, entrer avec ses bottes dans la mosquée des sultans; à Athènes, il s'était rendu coupable d'une farce de même genre: aussi partout, après avoir été menacé de jugements sommaires, l'avait-on invité à se rembarquer au plus vite.

Astier avait assez du vieux monde méditerranéen; il résolut d'aller visiter d'autres climats, des plages plus hospitalières et moins susceptibles. Il partit donc pour la Chine, se faisant une fête de tirer la queue des mandarins, comme il l'avait fait plus d'une fois sur la Cannebière.

Mais à Hong-Kong, ses farces eurent un méchant succès; deux ou trois fois, il faillit être assommé sur place, et il n'échappa aux « tigres, » les sergents de ville du pays, qu'à force de sang-froid et de courage. Il en rossa bien quelques-uns en prétendant leur apprendre la savate, la boxe et le bâton, mais le gouvernement, toujours le gouvernement! lui fit savoir que s'il tombait dans ses mains, il serait soumis à une de ces tortures raffinées dont les fils de l'empire du milieu sont les ingénieux inventeurs.

Voilà donc Astier confiné à bord. Il fit bien encore quelques farces: il pêchait les canards des Chinois avec des hameçons cachés dans des boulettes de riz, il jeta quelques pétards dans ces « bâteaux de fleurs » où l'aristocratie chinoise passe ses nuits en des plaisirs suspects; mais ce genre de distraction fut vite épuisé, et Astier s'ennuya. Or quand il s'ennuyait, il cherchait le moyen de ne plus s'ennuyer. Il crut, cette fois, l'avoir trouvé en partant pour le Japon, pour le royaume des fils des Dieux. Il n'eut pas de peine à découvrir une place dans une jonque en partance, et bientôt il entra dans la baie de Yedo, il jeta l'ancre devant Yokohama.

Le spectacle qui s'offrait à sa vue le charma et lui fit bien augurer de son voyage. « De quelque côté qu'il se retournât, il apercevait des collines verdoyantes, des falaises pittoresques, des villages tapis au milieu d'arbres qui viennent plonger jusque dans l'Océan; puis en approchant davantage, des habitations de plaisance (les bungalow) étagés sur le « Buff, » un quai régulier et couvert de maisons élégantes, une ville blanche au pied d'une montagne verte. » Ajoutez à cette vision charmante un climat doux, et vous comprendrez la satisfaction d'Astier: « Pourvu, se dit-il, que le gouvernement... on verra bien. » Il débarqua avec sa boîte d'outils, qui ne le quittait jamais et qui composait le meilleur de ses richesses. La vue des Japonais ne lui déplut pas; ils avaient l'air assez bons enfants. Mais qu'il rit donc de bon cœur lorsqu'il rencontra un fonctionnaire de l'Etat, un « yakunin » de haut rang! « Ce personnage, vêtu à l'européenne, semblait sortir de la maison d'un fripier où il se serait affublé plutôt qu'habillé de vêtements à bon marché et de linge douteux; muni d'un parapluie d'alpaga, coiffé d'une casquette de lapin et portant des bottes éculées. « Quelle drôle de binette! » s'écria le Parisien; et en arrivant chez le consul français il riait encore de la rencontre.

Le consul lui demanda la raison de cette gaieté. Astier se mit à singer « le yakunin » de la façon la plus comique et avec la verve d'un boulevardier parisien. A sa grande surprise, le magistrat conserva sa gravité et lui apprit que le personnage dont il venait de se moquer n'était rien moins que le premier fonctionnaire de Yokohama; et, jugeant bien le caractère de notre homme, il lui proposa une petite promenade de santé qu'Astier n'eut garde de refuser.

Le consul le conduisit à un grand bâtiment où, dans une salle pavée, il vit quatre Japonais assis sur une estrade: c'étaient des juges. On amena devant eux les accusés un à un; on les fit mettre à genoux, le front contre terre et on leur lut leur sentence: l'un d'eux voulut protester, un garde le contraignit à baiser la poussière. « Qu'ont-ils fait demanda Astier à son guide. — Ils ont volé — Et ils sont condamnés à...? — A mourir. — A mourir? diable! la loi est sévère... le gouvernement... — Suivez-moi. »

Le Parisien se trouva bientôt dans la cour d'une prison. A quelques pas devant lui une fosse peu profonde, et dans l'angle deux hommes en costume de hauts dignitaires chamarrés d'or, et assez semblables aux sénateurs de l'Empire, armés de sabres. Dans une salle voisine attendaient sept condamnés. « Ces hommes, dit le consul, il y a une heure, ne savaient pas qu'ils dussent mourir. — — On est expéditif dans ce pays. — Très-expéditif. » La toilette des malheureux ne fut pas longue, car la coiffure des Japonais laisse le cou à découvert: il n'y a pas de vêtements pour les suppliciés, et la seule formalité consiste à leur bander les yeux et à leur cacher le visage avec une simple feuille de papier, serrée sur le front par une corde de paille.

« Il s'éleva un chant rhythmé, plaintif et guttural, comme s'il sortait de gorges desséchées par l'épouvante, c'était « l'Uta, » la dernière chanson qu'on leur permet d'entonner avant de marcher à la

mort et pour s'y encourager. Puis le premier des malheureux parut, toujours lié de cordes, et soutenu plutôt que conduit par deux aides-bourreaux. On le fit agenouiller au bord de la fosse, un sabre brilla... Mais ce n'était encore que l'aide, qui coupa les liens et lui fit relever un peu la tête pour que le défaut des vertèbres se présentât bien horizontalement. Tandis qu'il répétait « Mada! mada! (pas encore! pas encore!) l'un des hommes retirés dans l'angle s'est avancé le sabre au poing, et lève déjà son arme. Un éclair... un coup sec... un flot de sang qui jaillit... un tronc qui tombe avant que l'aide ait cessé de répéter : pas encore! On rejette cette masse sanglante à côté de la fosse, tandis qu'un autre condamné se laisse porter ou avance en défaillant vers ce trou qu'il ne voit pas sous son bandeau, mais où il sent, chose horrible! l'odeur du sang qui vient de couler. » Cinq fois Astier, pâle comme un mort, « vit briller l'éclair terrible; et la même main sans trembler, la même lame sans s'émousser, accomplit cette même besogne... Cinq cadavres se sont alignés le long de la fosse sans qu'un cri, sans qu'une plainte, un gémissement, soit venu interrompre ce morne silence, sans qu'on ait entendu d'autre bruit que celui d'une vertèbre rompue et d'une tête qui roule... »



Une exécution au Japon, dessin de Bassot.

Astier, bouleversé, voudrait s'enfuir, le consul le retient : non moins silencieuses, non moins poignantes doivent être les deux dernières exécutions. Frappés d'une condamnation plus légère, les deux derniers coupables doivent être étranglés. « L'étranglement, plus douloureux, à ce qu'il semble, est une peine moins grave que la décollation, parce que, respectant l'intégrité du corps, il permet au boudhiste de retrouver un jour sa nature entière sous une forme nouvelle.

« A deux pas de la fosse encore fumante se dressent deux poteaux, percés, sur la face antérieure, d'un trou dans lequel passe une corde faisant nœud coulant, et supportant sur la face postérieure un énorme poids de fer. On amène successivement les deux patients, qui sont hissés sur deux billots de bois et retenus au poteau par des liens trop lâches pour pouvoir servir de points d'appui à leur corps. On leur passe autour du cou la corde fatale : le poids de fer tombe ; une horrible secousse agite le corps; on enlève les billots sur lesquels reposent les pieds; une nouvelle convulsion secoue le patient, mais pas une plainte ne peut sortir de cette gorge comprimée... Astier, frémissant d'hor-

reur, suivait les tortures de cette agonie, non sur le visage qui est voilé, mais sur la poitrine, que découvrent les vêtements entrouverts; on voit le diaphragme se soulever avec des convulsions désespérées pour essayer une aspiration; des spasmes ébranlent la machine. Il serait temps encore, peut-être, de le rendre à la vie... L'immobilité succède aux pandiculations... c'est la fin?... Non, pas encore! Cependant, à la montre du consul, voilà six minutes que le supplice dure... Mais les têtes s'inclinent enfin; on découvre ces faces bleuies et contorsionnées... Tout est fini. Pour la septième fois, en un quart d'heure, l'œuvre de Dieu vient d'être anéantie par la main des hommes! » Le Parisien hébété, le front inondé d'une froide sueur, regarde les acteurs et les témoins de ces tragédies : « pas un muscle n'a bougé sur leur face, il n'y a ni pâleur ni émotion sur leur visage. L'homme au sabre essuie placidement son arme et la remet au fourreau, et rien ne reste que sept cadavres sur lesquels planent déjà des vautours. »

Mais laissons Astier raconter lui-même ses aventures.

« En sortant de la prison, tout tournait autour de moi, le ciel me semblait rouge, le consul me dit : « Vous voyez que l'on ne plaisante pas ici... » Je balbutiai quelques mots de réponse, et comme il m'engageait à ne pas rester à Yokohama et à me rendre à Yedo, où je trouverais non pas plus facilement, mais plus fructueusement du travail, je le remerciai et l'assurai que le lendemain je me mettrais en route. Il voulut bien m'offrir sa bourse, mais je refusai de le mettre à contribution, possédant peu de choses, il est vrai, mais suffisamment pour faire ma route. Il eut la bonté de me donner quelques renseignements utiles. Il me conduisit chez un marchand où j'achetai un grand chapeau et deux ou trois paires de chaussures en paille, dont les indigènes se servent en voyage, et dont je me trouvai parfaitement bien; et après l'avoir salué, j'entrai dans une méchante auberge, qui avait la prétention d'être tenue à l'européenne. Pas de chaises, mais du moins des fourchettes, du vin, trop cher pour moi, du pain, ou quelque chose qui y ressemblait, et du saki, eau-de-vie faite avec du riz. Mon repas se composa d'une tranche de poisson, de riz cuit à l'eau, de thé et de saki. Le maître de l'établissement, un vieil Hollandais qui parlait un peu français, me fournit de bonnes indications, me laissa fumer ma pipe; et comme j'étais très-fatigué, et que la nuit m'empêchait de visiter la ville, je lui demandai un lieu pour dormir. Il m'indiqua une grande pièce où étaient déjà étendus deux ou trois Japonais sur des bancs de bambou. Je mis mon mouchoir sur ma figure pour me protéger contre les moustiques, plaçai sous ma tête ma boîte à outils en guise d'oreiller et me couchai.

Je passai une détestable nuit : dès que je fermais les yeux, l'affreuse scène de la prison m'apparaissait. Aussi, il n'était pas encore jour que j'étais sur pied. Je pris deux ou trois tasses de thé, mis du pain dans mes poches, mon chapeau de paille sur ma tête, mes semelles de paille à mes pieds, un révolver à ma ceinture, ma boîte sur mon dos, et me voilà en route pour Yedo, ou plutôt pour le port, où je trouvai de suite un bateau qui me donna une place. Après une navigation rapide et sans danger dans la baie, j'arrivai à Yedo, la capitale du Japon. Un Bordelais, marchand de vin, qui se trouvait dans le bateau, voulut bien me piloter. Il me donna l'assurance de trouver facilement de l'ouvrage, les ouvriers français étant très-recherchés de la colonie eurepéenne et du Mikado. Mais n'oubliez pas ceci, me dit-il, et c'est important : tous les Japonais sont des menteurs, tous les marchands du pays, des voleurs.

Yédo est une ville immense ou plutôt ce sont trois ou quatre villes mises bout à bout. De loin elle paraît quelque chose; mais, quand on y entre, quelle déception! Si l'on y arrive par le To-Kaïdo, on parcourt des voies étroites, laides, irrégulières, aux maisons de bois basses et noircies; si l'on descend du chemin de fer, on se trouve dans la rue Gen-ja, bâtie en briques et en plâtras, pourvue d'arcades et de réverbères, belle voie, mais sans caractère. On croirait être dans une sous-préfecture de France. Partout les boutiques débordent sur la voie, on y vend de la soie, des porcelaines, des armes, des comestibles, de l'huile de colza, de l'huile minérale, du riz; mais ces boutiques ne sont que des échoppes mal tenues. La ville est en tous sens sillonnée par des canaux fétides que l'on traverse sur des ponts à rampe aiguë. Entre l'Ogawa et la baie de Yédo s'élève un mamelon central couronné de fortifications cyclopéennes, c'est le « Siro », le centre du gouvernement. Autour sont fixés les employés, c'est la ville officielle; il y a là des jardins charmants, des bois, des champs, et la vue s'étend sur la baie. Mais dans ce quartier, occupé comme nous l'avons dit, par des casernes, par les consulats, pas de boutiques, pas de mouvement; tantôt une escouade d'ouvriers allant au chantier; un bataillon se rendant à l'exercice, un employé se glissant à son ministère, voilà tout.

Dans la ville commerçante, ce n'est, au contraire, que bruit et mouvement. « On se presse devant les boutiques ouvertes, on flâne en regardant les étalages. Les petits métiers fondés sur la curiosité et le désœuvrement pullulent : sans parler des marchands qui étalent leurs marchandises par terre, d'honorables citoyens tiennent des loteries en plein vent, des vendeurs d'orviétan débitent leur boniment, des baladins font des tours d'adresse à l'angle de deux rues. Des femmes portant leur enfant sur le dos, des jeunes filles coquettement parées, une multitude d'enfants —le Japon est leur paradis — se croisent sans vivacité, sans tumulte et sans cris.

« Un bruit cadencé de voix humaines se fait entendre derrière vous; vous croyez reconnaître le commandement sec d'un sergent qui fait faire l'exercice à des recrues, et vous vous détournez : ce sont quatre « nisingo » attelés à une petite charrette à deux roues lourdement chargée qui s'accompagnent de ce cri guttural pour aller en mesure et prévenir les promeneurs. Quelques cavaliers passent à cheval, mais le mode de transport le plus employé est le « djenriksha », petit cabriolet minuscule, suspendu et légèrement construit, qu'un homme traîne au petit trot; quelquefois il y en a un second en flèche. Ils filent rapidement en murmurant aux passants « go-men-nassai », pardon. Jadis ces cou-

reurs étalaient leurs torses nus et tatoués, maintenant le gouvernement (il est partout le même ce gouvernement!) les force à porter une méchante veste en coton bleue, qui bientôt trempée de sueur, en se refroidissant, leur donne de magnifiques fluxions de poitrine. Il y a plus de cinquante mille de ces véhicules à Yédo.

Dans le port, pour faire des parties de campagne, les Japonais ont des bateaux plats garnis de cuivre, d'une forme élégante, munis d'une toiture et de paravents à coulisses. Ces embarcations sont fort jolies. Mais ce qui, tant que je vivrai, me semblera le comble du ridicule et de l'absurdité, c'est la toilette des dames japonaises. Leur robe, leurs larges manches me vont encore; mais leur coiffure en immense éventail derrière la tête, mais leurs figures peintes, aux lèvres rougies avec je ne sais quoi, mais leurs dents couvertes de laque noire, quelle horreur!

— Voulez-vous venir voir les lutteurs japonais? me dit mon Bordelais qui ne m'avait point quitté.

— Ça me va.

Nous voilà dans une espèce de théâtre rustique; le terrain est disposé en amphithéâtre, ayant au milieu un terre-plein élevé et ressemblant à un billard circulaire. Sur cet emplacement sont deux hommes énormes; ils ont le torse nu. Après toutes sortes de simagrées, ils s'empoignent enfin. Oh! là! là! quelle misère! ils se poussent, se serrent, cherchent à s'enlever. Le vainqueur est celui qui fait tomber son adversaire de dessus le terre-plein. Ils n'en finissaient pas. Foi de Jean Astier, dis-je à mon Bordelais, je vais leur faire leur affaire à tous les deux!

— Ne bougez pas, ils vous assommeraient.

— Assommer Jean Astier, qui a tenu tête, à Paris, au « grand Savoyard », je voudrais bien voir ça!

Je quitte ma veste, ma cravate, et d'un bond me voilà sur le terre-plein. Oh! les amis, où étiez-vous? Quand ils me voient, les deux faux hercules se lâchent et me regardent. Je leur fais comprendre mon idée, les spectateurs étaient stupéfaits, les autres hésitaient... J'en croche un : il était gros comme une tour, mais pas de nerfs. Je le balance, je lui passe le pied, il bascule, et, patatra! Je cherche l'autre : éclipsé, disparu... Je salue gracieusement les spectateurs... ils commençaient à grogner et à trouver la farce mauvaise. Le Bordelais m'adressait des gestes désespérés; il m'appelle. Je fais un pied de nez aux Japonais, je reprends ma veste, ma cravate, et m'en vais. Il paraît qu'il était temps. Ah! ma foi, j'ai bien ri.

Le Bordelais filant comme un basque poursuivi par un ours, me reconduisit à mon auberge et me dit : Tenez-vous caché, car si l'on vous arrête, vous êtes perdu.

— Perdu! pourquoi?

Je ne sais pas trop ce qu'il me raconta, mais le souvenir de la prison de Yokohama me revint à la pensée, et la peur me prit un peu.

Mon Bordelais m'expliqua alors que la plupart des Japonais, et particulièrement les lutteurs, gens fort estimés, se tenaient pour souillés par le contact des étrangers; que la haine que l'on nous porte, surtout dans la campagne, était encore telle qu'il y des limites territoriales que nous ne pouvons franchir, et que ces limites avaient été tracées autant pour notre sécurité que par esprit de méfiance.

— Je ne serais point étonné, continua-t-il, que votre lutteur ne se soit déjà tué.

— Eh sapristi! que dites-vous là? me prenez-vous pour un jobard? Je suis du faubourg Saint-Antoine.

— Vous seriez du quartier des Chartons que je vous parlerais comme je vous parle. Le hava-kiri n'est pas passé de mode.

— Qu'est-ce que votre hava-kiri?

— Un Japonais blessé dans son amour-propre, si légèrement que ce soit, outragé, si faible que soit l'outrage, rentre tranquillement chez lui, et dans le cas où il appartient aux classes nobles, il s'ouvre le ventre; si c'est un homme du peuple, il se jette à l'eau; une femme, elle se pend; laissant ainsi à ses amis, à sa famille, le soin de venger sa mort.

— Mais ce sont des brutes!

— Tant que vous voudrez... Je vous engage, néanmoins, à rester quelques jours dans votre logis, et à laisser oublier votre aventure. Je ne serais pas surpris, d'ailleurs, de vous voir appelé au Consulat, où l'on pourrait bien vous donner un ordre de rembarquement.

— Encore le gouvernement! toujours le gouvernement!

— Tenez, me dit mon Bordelais, ce qui est encore plus prudent, venez chez moi; ma maison n'est qu'à deux pas; nous souperons ensemble, mais je vous préviens que, par principe d'hygiène, je vis à la mode du pays; cependant, pour vous faire honneur, ajouta-t-il, nous changerons quelque chose à l'ordinaire.

L'intérieur de mon ami était un véritable intérieur japonais. La maison japonaise est tout simplement un toit recouvert en lamelles de bois étroites, ressemblant à de la paille, supporté par des poteaux entre lesquels sont établis des châssis fixes. La division des pièces est faite de la même façon, en châssis mobiles en papier. De plus que les indigènes, dont tout le mobilier se compose à peu près de nattes, de vases en bambous laqués, de porcelaines grossières, mais curieuses, de paravents en papier peint, d'un brasero, de jolis petits plateaux en laque, de bibelots de toute sorte, dont parfois quelques-uns sont en beau bronze, de poupées en quantité étonnante, — nous en parlerons plus tard, — mon Bordelais, outre tout ce ménage, possédait des chaises et une table sur laquelle une petite domestique, propre et jolie, car n'étant pas mariée elle n'avait pas encore l'honneur des dents noires, ne tarda pas à nous servir le souper. Je vis paraître l'éternel poisson cuit dans l'huile de colza, les indigènes l'accommodent en général avec de l'huile de poisson. A ce premier plat succédèrent un poulet au safran et du riz bouilli dans l'eau. Pour boisson, du saki et une bouteille dite de bordeaux, où il y avait assurément plus d'alcool que de vin.

Des bougies fumeuses nous éclairaient, mais le tabac était excellent.

A neuf heures, la petite bonne vint annoncer à son maître que le bain était prêt. Il m'apprit alors que, par hygiène et coutume, les Japonais, hommes, femmes, enfants, se baignent chaque jour; je le priai de vouloir bien me laisser achever ma pipe, ce à quoi il acquiesca de fort bonne grâce.

Un instant après je suivais mon hôte dans un appartement rempli de vapeur, au milieu duquel se trouvait un vaste réservoir; je me déshabillai, le Bordelais en fit autant. Il me semblait bien, à un mètre de moi, voir remuer quelque chose, mais je pensai que c'était un jeu de lumière de la lampe à pétrole sur la vapeur d'eau. Jugez de mon étonnement, quand je reconnus dans cette ombre mouvante la petite bonne fort légèrement vêtue! Je témoignai mon étonnement à mon ami, il m'apprit que, par un usage dont les mœurs n'ont point à souffrir, hommes et femmes, jeunes filles et garçons se baignaient ensemble. La jeune fille nullement embarrassée, se coula dans le bassin, le Bordelais l'imita, et, en toute confiance, j'en fis autant... Je poussai un cri désespéré, l'eau était bouillante. Je m'élance, rattrape le bord, me hisse en hurlant : Bonté du ciel! Je sortis la peau plus rouge que la carapace d'un homard : « Quelle atroce farce! » m'écriai-je exaspéré. La petite fille riait comme une folle, et mon hôte m'apprit qu'au Japon un bain pour être bon doit avoir 35 à 40°. « Ah! vous appelez cela un bain? c'est une cuisson! merci! je sors d'en prendre! »

Une heure après, mon ami et moi, étendus sur des nattes en paille de riz, nous dormions comme des bienheureux. Un bruit formidable, nous réveilla et le Bordelais, prêtant l'oreille, me dit : « C'est le feu! »



Yokohama, dessin de H. Clerget.

« Tout se réunit (1) pour donner une intensité peu commune aux incendies. On sait que les constructions sont toutes faites en bois, afin de résister plus facilement au danger des tremblements de terre.

« Le sol était sec depuis plusieurs jours; enfin le vent soufflait avec une violence qui ne surprend personne en cette saison, car elle signale le changement de mousson, c'est-à-dire le passage régulier qui s'opère à chaque équinoxe, des vents du nord-est à ceux du sud-ouest.

« C'est dans la seconde enceinte du Siro, loin de notre quartier, que le feu s'est déclaré. Nous sortons pour contempler le désordre, et nous montons sur les remparts du Siro.

« Les brandons emportés par le vent franchissaient le talus et le canal qui le séparent de la première enceinte, et venaient tomber dans celle-ci au milieu d'un chantier en construction. Là, le mal prit bientôt des proportions énormes. Traçant sa route en s'élargissant à mesure, il gagne le Ministère de la guerre, le yashki de Nagato, celui de Tosa, les casernes, et s'étend, en un clin d'œil, d'une enceinte à l'autre. Déjà, c'est sur une étendue de plus d'un kilomètre carré qu'on voit les flammes s'élever de toutes parts et la fumée obscurcir la nuit.

« Mais les monuments qui brûlent appartiennent au gouvernement, et personne ne s'occupe de les sauver, à l'exception des pompiers.

« Les Japonais, groupés comme nous sur les remparts d'où l'on domine ce spectacle, échangen

(1) G. Bousquet.

des plaisanteries sur la violence et les progrès de l'incendie, et regardent travailler les pompiers : ceux-ci offrent le coup d'œil le plus pittoresque. Bien alignés, vêtus d'un uniforme qui sert à matelasser l'homme des pieds à la tête, coiffés d'un casque de laine, armés du pic, ou traînant la pompe, ils accourent au grand trot sur le terrain, en poussant pour écarter la foule des cris épouvantables.

Chaque compagnie porte, en guise d'étendard, une sorte de pique surmontée d'une boule de métal brillant, autour de laquelle flottent de petites banderoles de papier.

Aussitôt l'échelle appliquée, le porte-étendard monte sur le toît de la maison et plante cette boule à l'endroit où l'on veut couper le feu : c'est un point de repère, au milieu de la fumée et de la confusion, pour ceux qui, restés en bas, lancent l'eau sur la partie conservée et sur les travailleurs pour les rafraîchir.

Quant aux banderoles, elles sont le critérium du courage de la compagnie : on ne doit, en effet, quitter la sape qu'au moment où toutes les banderoles sont brûlées.

Il devient évident que la place n'est plus tenable.

« Cependant, tant de courage est déployé en pure perte : le feu gagne toujours.

Tout à coup le bruit court qu'il a franchi la première enceinte et envahi la ville marchande, la cité ramassée entre le Siro et la mer.



Yédo, dessin de H. Clerget.

La nouvelle n'est que trop vraie. De la porte du Siro, on entend le crépitement subit et l'embrasement irrésistible.

Là, le spectacle change d'aspect : ce ne sont plus les pompiers qui travaillent, mais chaque particulier chez lui ; ce ne sont plus les maisons qu'il s'agit de sauver, — on n'y pense pas, — mais le mobilier.

Il faut voir alors, à l'approche du fléau, chaque famille vider précipitamment la maison, soulever les nattes, les cloisons mobiles en papier, entasser dans des paniers les porcelaines, les vêtements, les marchandises, et le « chibatchi », ce brasier portatif indispensable à tout intérieur japonais.

Les uns les emportent suspendus à un long bambou dans des rues qui paraissent à l'abri, ou dans des jonques qui par des canaux pénètrent dans toute la ville ; les autres les renferment dans leur kura (1) incombustible.

Quand le propriétaire a enfoui toutes ses richesses dans ce magasin, il ferme la porte, qui est aussi épaisse que la muraille, maçonne les joints et laisse tranquillement brûler sa maison.

(1) Espèce de petite logette en pierres.

« On n'a pas même songé à se rendre maître du feu dans la cité : arrivé à ces proportions, aucune force humaine ne pouvait le dompter. Il fallait se contenter d'attendre que le vent cessât, ou que la terre manquât. L'incendie se dirigeait vers la mer, et c'est là seulement qu'il s'est arrêté. Le fléau s'étalait en éventail sur cinq kilomètres carrés. Dans cet immense périmètre embrasé, on voyait se dessiner, çà et là, quelques formes plus élevées, une construction européenne, un temple, un édifice, contre lequel la flamme s'acharnait plus longtemps, et d'où elle s'élançait en gerbes plus hautes. Un surtout, appelé Monseki, élevé sur un tertre factice, s'est effondré d'un seul coup en projetant une lueur à quatre lieues de là. Quel spectacle! une mer de feu s'étendant aussi loin que l'œil peut voir, et dont les vagues semblaient monter à l'assaut du ciel! »

A la pointe du jour, le vent tombe, l'incendie s'arrête en roulant dans l'air d'immenses colonnes de fumée. J'étais terrifié, plus terrifié que les Japonais qui, habitués à de tels désastres, campaient dans la rue, fouillaient les cendres chaudes de leur maison, riaient entre eux, jouaient avec leurs enfants, cabriolaient, et la plupart fumaient leurs pipes. Je ne vis pas couler une seule larme. Cependant j'appris que six personnes avaient péri, cinq mille maisons étaient brûlées, et l'on estimait la perte causée par les flammes à trois millions de piastres.

Je croyais, à mon réveil, trouver la désolation sur les décombres fumants encore ; je pensais à tant de familles sans asile, à tant d'enfants sans abri ; je me figurais les choses se passant comme en Europe. Combien grande était mon erreur! La misère comme la crainte de la mort n'a nulle prise sur les Japonais. Je vis les incendiés apportant et traînant d'énormes bambous pour relever leurs demeures et les femmes distribuant à leurs enfants joyeux leur constante nourriture, du riz crevé dans l'eau.

Grâce à mon Bordelais et à la bienveillante recommandation de notre consul, en attendant que je trouvasse un bon emploi de mon temps, je fus introduit dans quelques familles européennes et japonaises, car à Yédo, à l'exemple du Mikado, les familles éclairées, se débarrassant de leurs préjugés nationaux, commencent à nous voir d'un meilleur œil. Elles sentent que nous leur apportons des éléments de force et de richesse dont elles étaient privées. Et comme les Japonais ont une puissance d'assimilation et d'imitation inouïe, bientôt, j'en suis sûr, nous verrons leurs produits lutter contre les nôtres sur nos propres marchés.

Mais je parlerai des ouvriers de ce pays quand je les connaîtrai mieux, ce qui me sera facile, j'espère, car ils me semblent bons enfants et beaucoup moins coquins que les Chinois, quoique mon ami me jure toujours que ce sont les plus grands menteurs de la terre. Pour le moment, j'entre de plain pied dans la famille « d'un fils des dieux » qui peint sur papier, presque un artiste. Il passe pour riche, et me semble passablement européennisé, il parle même un peu français.

Il est assis sur une natte et un châssis devant lui supporte le papier qu'il couvre de couleurs éclatantes. Il se dérange pour moi, m'adresse des compliments à faire rougir une crête de coq, me fait asseoir sur une natte, et une femme affreuse, à dents noires et paraissant déjà vieille, sur un signe de lui, m'apporte du thé dans un de ces dez en porcelaine si recherchés à Paris. Pour le remercier, je crois devoir féliciter mon hôte d'avoir gardé sa mère.

— Ce n'est pas ma mère ; c'est ma femme.

Premier impair, comme nous disons sur le boulevard Beaumarchais.

Une autre femme se présente avec des gâteaux ; je veux me remettre en selle, et, la bouche en cœur, je dis :

— Vous avez là une bien jolie sœur.

— Ce n'est pas une de mes sœurs, c'est une de mes « mékakés ».

Ah!... que diable peut bien être une mékaké?

Une troisième femme, — celle-là n'a point encore les dents laquées de noir, — très-jeune et très-jolie, se présente pour me donner du feu.

— Cette charmante personne est votre fille ?

— Non, c'est ma seconde mékaké.

Que diable peut être une mékaké? Je me frappe le front et me dis : c'est une servante ; et voulant flatter la vanité du peintre, je lui adresse un compliment sur son nombreux domestique. Il me répond : Je n'ai pas de domestiques, — ma femme et mes mékakés font la cuisine et soignent les enfants.

Très-bien ; je barbotte.

Les trois femmes se sont accroupies dans un coin. Quatre enfants entrent en courant, en gambadant, rieurs et pétulants. L'aîné peut bien avoir six ans, le moins âgé deux, et voilà ces quatre petits diables suspendus aux seins de la vieille et d'une des mékakés, celle qui a les dents noires, et tetant à pleines lèvres. Un nourrisson de six ans! La chose me parut drôle. J'en fis la remarque. Le Japonais daigna me dire que l'on ne sevrait jamais les enfants ; tant qu'ils veulent du lait maternel, ils en prennent.

Il me restait à apprendre ce que c'était qu'une mékaké. Voici ce que le soir même me conta le Bordelais.

La jeune fille, au Japon, apprend à lire, à écrire, à jouer de quelques instruments nationaux, à danser des pantomimes, à arranger dans un vase les fleurs avec goût et à obéir, et à obéir surtout. Elle grandit librement, et en général chastement. Un jour, son père lui annonce qu'elle se mariera demain ; souvent elle n'a jamais vu son mari, n'importe ; être sans volonté, elle obéit. Elle devient la première servante, la première ouvrière ou le premier commis de sa maison nouvelle. Au bout d'un an, devenue mère, elle a conquis le droit, très-désiré par elle, de se laquer les dents et de se raser les sourcils. Et son enfant elle le nourrit jusqu'à ce qu'un autre vienne. A ce rude régime, elle s'use vite ; à vingt-cinq ou vingt-six ans, ce n'est plus une femme. Alors elle va chercher sa sœur, une amie, et elle les présente à son mari comme seconde et troisième femmes.

— Excusez! c'est une Française qui accepterait un tel arrangement! Mais au bout d'un mois ces femmes doivent se dévorer.

— Pas du tout : femme et mékaké vivent tranquilles et s'aiment. La femme au Japon n'est point

malheureuse. Son mari ne lui accorde ni confiance ni influence, mais il ne la maltraite pas. Son sort est donc triste, mais doux. »

Si la femme n'exerce aucune action dans l'intérieur japonais, les enfants y règnent en charmants despotes : on fait tout pour eux, on les comble de joyaux et de friandises, ils remplissent les maisons, les rues, les environs des temples de leurs rires et de leurs jeux. Sauf les heures d'école, ils vont, viennent, en toute liberté; leurs parents les associent à tous leurs plaisirs; fêtes sur l'eau, parties de campagnes, théâtre. « Dès qu'un petit Japonais sait marcher, il apprend à porter sa sœur ou son frère moins âgé. La mère ouvre légèrement le « kimano » de l'aîné, y glisse le baby, sangle la ceinture, et les laisse aller à la grâce de Dieu. Le devoir de l'aîné, en pareil cas, est de ne tomber que sur ses mains et non sur le dos de l'enfant qu'il porte. C'est en cet appareil qu'ils jouent, courent, se promènent, et font des commissions; leur aspect me faisait toujours rire; on les prendrait pour des petits bossus à deux têtes. Il faut se faire à leur figure, à leurs yeux bridés, à leur coiffure, à leurs costumes étranges ; mais, au bout de peu de jours, on se plaît à les voir et à les suivre dans leurs amusements. Plus gâtés cent fois que les enfants de Paris, ils ne sont ni plus incommodes ni plus vicieux que nos gamins.

Je ne me suis jamais occupé de la religion des Japonais, cependant je croirais volontiers qu'ils gardent leur vrai culte pour les fleurs. « Non-seulement les riches entourent leurs demeures de plantations, mais il n'est si modeste cabane dont le seuil et la cour ne contiennent quelque arbuste, ou dont un vase de fleurs n'égaye l'intérieur; ils en ornent les temples, ils en garnissent les autels, en servent même avec les gâteaux et les plats. Chacune des espèces préférées a son lieu de production célèbre, où le retour de la saison favorable appelle un nombre énorme de visiteurs. Au printemps, on va voir fleurir les pruniers à Misséa-Yaski ; un peu plus tard, en avril, on se rend en foule à Muko-Sima, à Uéna, à Oji, pour admirer la neige rose qui tombe des cerisiers, formant un merveilleux contraste avec la sombre verdure des sapins qui les entourent. Du matin au soir, ces jardins sont remplis de promeneurs de tout âge et de toute condition, auxquels de petites cases de bambou, ornées de lanternes de papier, offrent un abri passager. On sert des gâteaux, du thé, des infusions de fleurs de cerisier ; on y vend des joujoux ; des jeunes filles y font de la musique, et tout respire l'insouciance, le bonheur, la gaieté. En juin, vient le tour de la glycine, les pique-niques s'organisent, les poëtes déploient leur verve et attachent un madrigal commémoratif aux branches de l'arbre qui les a abrités. C'est sur le bord de sa rivière que le peuple de Yédo va admirer les iris qui poussent en quantité considérable, variés de couleur et d'aspect. Enfin, en automne, la chrysanthème est la fleur favorite ; les jardins où elle est cultivée ne désemplissent pas jusqu'au moment où les frimas viennent assombrir l'horizon, tuer les fleurs, et confiner le Japonais dans sa maison. Là encore des prodiges de patience et de soins permettent aux gens aisés de retrouver des plantes vivaces, des arbres nains, des mousses, une petite serre portative qui réjouit les yeux. Ce culte voué à la nature est un instinct inné de la race ; il me rappelait le pot de giroflée que ma tante Madelon entretenait sur la gouttière de sa mansarde.

J. Surmay.

(La fin à la prochaine livraison.)

VARIÉTÉS

LE CHALET DE J. JANIN

Il y a quelques semaines, une affiche rose, collée sur les murs, apprenait aux habitants de Paris la vente des immeubles qui ont appartenu à Jules Janin. Le prince des critiques n'était pas seulement un gros homme ; il a été en outre un assez gros propriétaire. A qui ont été adjugées les maisons qu'il possédait sur le pavé de nos rues ? La chose, au fond, devient fort peu importante, puisque ce sont des maisons qui ressemblent à toutes les autres. Cependant la question a changé tout à coup aussitôt qu'il s'est agi d'un des paragraphes de l'affiche, je veux parler de celui qui se rapporte à sa dernière demeure, à ce charmant petit chalet de Passy, où il a vécu vingt ans et dans lequel il est mort. Pour le coup, l'objet touche de près à l'histoire contemporaine. Il n'est donc plus permis de laisser un tel fait sans en dire un mot.

Une question, d'abord. Reste-t-il quelque chose d'un homme dans les murs qui l'ont abrité ? Un savant dira : non; à coup sûr, un poëte répondrait : oui. Quand on va de Rome à Tivoli, le guide, à un certain endroit, s'arrête pour vous montrer des pierres moisies par le temps sur lesquelles courent des lézards verts, et il vous dit : « Voilà ce qui reste de Tibur, la maison d'Horace », et, malgré soi, on fait une halte comme si de ces ruines devait tout à coup sortir l'amant de Lydie. Allez de Savoie en Suisse et arrêtez-vous devant une assez vilaine petite bicoque, ayant pour annexe un jardin, peu planté d'arbres et grand, au plus, trois fois comme la main. « Ce sont les Charmettes », vous dira-t-on. Il faut bien faire une station. On veut voir les lieux où J.-J. Rousseau, étant tout jeune, a aimé Mme de Warens. Le jour où, pour payer une partie de ses fredaines, lord Byron se décida à mettre en vente Newstead-Abbey, un colonel millionnaire se présenta devant l'homme chargé d'annoncer les enchères : « Peu importe le prix, dit-il : j'achète les yeux fermés. Je veux passer ma vieillesse sous les arceaux où le grand poëte vivait avec un ours et faisait ses premiers vers. » Et il se fit adjuger l'héritage. — Quel est

l'acquéreur du chalet de Passy ? Je ne sais pas et je ne veux point le savoir ; seulement je m'obstine à espérer que ce sera un homme d'esprit.

Paris n'a pas été peu étonné, un matin, quand, à son réveil, on lui a appris que Jules Janin émigrait dans la banlieue. Le feuilletonniste par excellence manquant au mouvement littéraire et théâtral de la grande ville, comment s'y faire ?

C'était là une anomalie, un solécisme, un rébus. Une fête ne se comprenait pas sans la présence du critique. Que la pièce nouvelle se jouât au Gymmase ou à l'Opéra, à l'Odéon ou à l'Ambigu, on ne levait pas le rideau que Jules Janin ne se fût montré dans sa loge. Les célébrités parisiennes se le montraient, puisque c'est leur coutume de se lorgner les unes les autres. Tout le public lettré était avide de le voir. Un des attraits de la province, quand elle venait par ici, c'était d'avoir le loisir de se le faire indiquer. Au foyer, pendant l'entr'acte, une couronne de confrères et de débutants entourait sa personne. La pièce finie, après les bravos ou les sifflets, l'auteur accourait à lui, chapeau bas, et aussi la grande comédienne, pourtant si altière, et aussi le directeur, pourtant si absolu. En ville, c'était un empressement non moins vif. On voulait avoir ce beau diseur à ses dîners; on se dépensait en coquetterie pour qu'il vînt, du moins, à la soirée. Le baron James de Rothschild lui écrivait : « Vous ne vous montrerez que cinq minutes, si vous voulez, mais soyez à nous pendant cinq minutes. » Il y avait aussi un cercle d'amis. On y remarquait Ernest Bourdin, un joyeux libraire, celui qui a fait une si magnifique édition de *l'Ane mort* ; il s'y trouvait aussi Théodore Burette, professeur d'histoire, si savant, si modeste, si habile au jeu de dominos ; on y remarquait encore le docteur Minière et Me Chaix-d'Est-Ange, alors simple avocat, mais un grand avocat. Je ne les nommerai pas tous, seulement je vous dirai qu'ils n'étaient pas plus de neuf, car un des aphorismes du journaliste était qu'on ne doit pas avoir plus d'amis ni de convives qu'il n'y a de Muses. Mais le théâtre, les artistes, le monde, les amis, vous voyez que cela formait un appareil de résistance qui ne permettait pas à Jules Janin de disparaître. Quitter Paris est bon à écrire sur le papier, quand on fait de l'idylle ; ne croyez pas pourtant que ce soit facile. On y est retenu par un lien de diamant, par les intérêts, par les habitudes, par les affections. Comment s'y prendre pour rompre tant de chaînes à la fois ?

Mon Dieu, Jules Janin n'y a pas mis grande finesse. Il objectait, non sans raison, que Paris n'était déjà plus le même à ses yeux. Cela se passait au commencement du second empire. Le coup d'Etat avait vivement blessé la conscience de ce galant homme. Sans parler de la canonnade du boulevard Montmartre dont il avait sans cesse le sanglant spectacle sous les yeux, il souffrait dans les siens des airs de triomphe du nouveau César. Un frère qu'il aimait vivement, imprimeur indépendant et journaliste libéral, avait été déporté. Les d'Orléans, qu'il avait servis étaient dépouillés de leurs biens par le décret du 22 février 1852. Trait charmant à noter, le Luxembourg, sa promenade favorite, n'avait plus pour protectrice Mme la duchesse E. Decazes, une femme d'un grand esprit ; le baron Haussmann menaçait déjà ses allées, ses beaux arbres et ses souvenirs historiques. Enfin Théodore Burette, son *alter ego*, son partenaire de tous les soirs au domino, venait de mourir. A tant de causes d'ennui ajoutez l'invasion de la goutte, une nouvelle ennemie qui ne lui permettait plus d'être assidu au théâtre. D'un autre côté, sa jeune femme, encore fort belle, déclarait avoir le désir de vivre désormais en pleine lumière, en plein air, loin du grand foyer de pestilence, au milieu des feuilles vertes et des fleurs. Aussi, songeant à tout cela, Jules Janin s'écria, un jour, comme les pêcheurs de Léopold Robert : « Il faut partir. »

Où aller? Le prince des critiques penchait pour la vallée de Sceaux, pour Châtenay, où a été allaité Voltaire; pour Fontenay-aux-Roses, où a été enterré Chaulieu ; pour le hameau d'Aulnay, où Chateaubriand a commencé les *Mémoires d'outre-tombe* et H. de Latouche *Fragoletta*; mais ce beau pays de charmilles, de fleurs et de fruits, n'a pas d'eau. Vous n'y trouvez qu'à grand'peine, bien loin des bois, un des plis de la Bièvre. Or, Jules Janin n'était pas seulement un critique. Il y avait des heures où il rêvait en poëte, par exemple, lorsqu'il écrivait, à propos des deux frères siamois, son joli roman, sous ce titre : *Un Cœur pour deux amours*. Dans ces moments-là, comme Briseux, il aimait à voir couler l'eau. C'est pourquoi il entendait bien ne pas trop s'écarter de cette Seine capricieuse, que Mme de Staël préférait même au beau lac de Genève, en disant : « Mon ruisseau de la rue du Bac! »

Je ne sais plus quel matin, en jetant les yeux sur la quatrième page du *Journal des Débats*, l'abonné y fit une découverte. On y annonçait, comme étant à vendre *Pour entrer en jouissance de suite*, un lambeau de terrain sec, pelé, aride, mais clos de murs. Le tout sur les hauteurs de Passy, au-dessus de Paris, conséquemment en vue du fleuve. « Voilà mon affaire ! » s'écria-t-il en frappant d'aise dans ses mains comme un enfant. S'il faut le dire, Passy lui plaisait, d'abord à cause de sa situation topographique, recommandée par tous les professeurs d'hygiène, mais encore, mais surtout parce que c'est une bourgade souverainement littéraire. Voltaire, vous le savez, y a dîné chez la Popelinière avec Diderot, d'Alembert et Marmontel. Un grand homme, du nom de Benjamin Franklin, y a vécu plusieurs années, rue Vineuse. Hélas ! André Chénier y a été arrêté chez Mme de Pastoret. N'oublions pas non plus que Paul de Kock y est né et que H. de Balzac y a écrit *Ursule Mirouet*. Et, au moment même où paraissait l'annonce de l'enclos, un vieillard, celui qui a remué la lyre la plus sonore des temps modernes, Béranger habitait ce nid d'aigle. Que de motifs pour s'arrêter à Passy !

« Ce qui m'enchante, disait en souriant l'auteur des *Gaietés champêtres*, c'est que tout se trouve là, à portée de l'homme affairé. Si l'on a l'esprit bien fait, on y trouve la ville et la campagne, le bois et la vallée, la montagne et le fleuve. Etes-vous pressé d'aller à Paris ? vous avez à votre porte le chemin de fer américain ; avez-vous hâte de revenir ? vous vous jetez dans le bateau qui vous conduit en quel-

ques minutes par mer, car en cet endroit la Seine passe pour rouler de l'eau salée. L'air qu'on respire sur ces hauteurs est sapide, balsamique; il a tout ce qu'il faut pour prolonger la vie. Allons à Passy ! »

Le jour même, il se promenait rue de la Pompe, où un gardien lui faisait voir le terrain à vendre. Au premier abord, le paysage n'était pas de nature à plaire beaucoup à un homme d'imagination. Sans doute c'était un enclos, mais à sa vue Florian se serait enfui d'horreur. Imaginez un long boyau de sol pierreux, un roc pelé. Des fondrières par-ci, des orties par-là, point d'arbres, ni treille, ni lierre; des pierres, du sable, des chardons. Encore une fois, c'était à se sauver. Jules Janin s'en donna bien de garde. Tout au contraire, il déposa sur-le-champ des arrhes comme pour dire : » Part à moi seul. »

Six mois ne s'étaient pas écoulés que le feuilletonniste, désertant la rue de Tournon, s'érigeait, à son tour, en citoyen de Passy. Au fond de l'enclos, il avait fait disposer un chalet, admirablement sculpté, moitié sapin, moitié chêne, moitié Suisse, moitié Alsace. Deux cents pieds d'arbres venaient d'être plantés, des platanes, des tilleuls, des *pawlonia imperialis*. Grâce à une couche épaisse de terreau, les fleurs poussaient avec une docilité sans pareille. Il y avait de tout, des arbustes verts, des



Le chalet de Jules Janin, dessin de H. Clerget.

azalées, des rosiers, de nombreuses variétés de tulipes. Le laurier-rose de l'Eurotas était ce qui dominait. Et quel merveilleux parti on avait tiré de cette langue de sable, en apparence ingrate ! Jules Janin cependant se promenait à travers ces merveilles, un bâton à la main, en pantoufles, en robe de chambre, le classique bonnet de coton sur la tête. Le jour où, pour la première fois, nous étions allé le voir dans ce nouveau domaine, nous nous confondions en compliments sur le prodige qu'il avait tiré d'un lambeau des déserts.

« Ce n'est pas à moi, dit-il, que revient cet honneur, mais bien à ce gaillard, qui est là, tenez, un sécateur à la main, occupé de rajeunir mes rosiers. »

En même temps, il montrait du doigt un garçon encore jeune, mais très-simplement vêtu. La figure était des plus vives, spirituelle, mais annonçant plus de mutinerie, peut-être même plus d'audace que d'esprit. Il s'était couvert les yeux d'un chapeau de paille, ce qui lui donnait l'air d'un ouvrier de campagne à la journée.

L'histoire de ce garçon était des plus curieuses. Un jour que Jules Janin revenait de Paris avec sa femme sous le bras, un garçon, d'une très-grande modestie, l'arrêta à l'angle de la rue de la Pompe, tenant un bouquet à la main. C'était une offrande qu'il faisait à la belle jeune dame. « Qui es-tu, mon garçon ? lui demanda l'auteur du *Chemin de traverse*. — Un apprenti jardinier, monsieur. — Eh bien, ta figure me plaît et tu tombes ici comme mars en carême. Viens demain ici, au nº 5: nous

aurons un jardin à te confier. » Le lendemain, le garçon se présenta. « Que penses-tu de cet enclos? lui demanda le maître de céans. — Je pense, monsieur, que tout y est à refaire. — Comme tu y vas! — Je n'ai pas assez dit. Si vous me le donniez, je le bouleverserais de fond en comble. — Diable! — Soit, mais j'en ferais une merveille. — Eh bien, suis tes idées; fais-en ce que tu voudras. »

Dès le lendemain, maître André — tel est son nom — se mit à l'œuvre. Fidèle à son programme, il mettait tout sens dessus-dessous, c'était à effrayer un homme tel que le maître. « Ah ça, est-ce que tu es un élève du baron Haussmann? disait Jules Janin en suivant des yeux ce qu'il faisait. — Ah! votre baron, répliquait le jeune homme, je crois bien l'égaler un jour, ou le surpasser. Ce n'était pas de la modestie, peut-être; c'était pourtant une prophétie qui devait se réaliser...., à très-peu de chose près.

A force de causer avec le jeune jardinier, le prince des critiques vit qu'il avait de l'entrain, l'esprit vif, un grain d'ambition. « André, sais-tu lire? — Oui, monsieur. — Sais-tu écrire? — Sans doute. Veux-tu apprendre l'histoire et le latin? — Je veux tout apprendre, monsieur. — Bien répondu. J'ai une bibliothèque de 20,000 volumes. A dater de ce soir, je te donnerai des livres et tu étudieras. — Eh! c'est mon lot de *piocher*, monsieur. Il ne disait rien de trop, cet André. Il s'appliqua, il *piocha*, il apprit tout, ainsi qu'il s'était vanté de le faire. Un jour, au bout de quinze mois, il était en état de se faire recevoir bachelier ès lettres. « Mais malheureux, reprenait Jules Janin, à quoi ce savoir te servira-t-il? — A tout, monsieur. — Mais encore à quoi, dis-le? — D'abord, à faire ce que fait monsieur, à écrire dans les journaux. — Miséricorde! que dis-tu là? tu veux être homme de lettres? — Que monsieur se tranquillise : je ne demande qu'à l'être un peu, mais je tiens à l'être. — Est-ce que tu te sens capable d'écrire? — Comme je suis capable de greffer un poirier. »

Jules Janin le mit à l'essai et fut émerveillé. Le lendemain, il l'adressait à M. Dalloz, rédacteur en chef du *Moniteur universel*, lequel l'admit à faire dans son journal les articles d'horticulture. « Allons, tu n'es plus mon jardinier; te voilà *mon cher confrère*, » lui dit le maître du chalet, en lui tapant sur le ventre.

Maître André ne s'en tint pas là. Un concours avait été édicté pour l'ornementation des jardins publics. Il y prit part et obtint le premier prix. Pour ce fait, le baron Haussmann l'appela près de lui, un moment. Des travaux comme on en faisait alors furent soumissionnés par lui. Le garçon jardinier y a gagné trois millions. Trois millions, entendez-vous! — « Si tu t'étais borné à *faire de la littérature*, tu n'aurais peut-être pas gagné trois sous », lui disait Jules Janin. — Et, pour achever cette curieuse légende, l'auteur de *la Religieuse de Toulouse*, nous contait, à demi voix, dans le trou de l'oreille, une jolie scène que nous passerons sous silence. « Vous voyez bien, ajoutait-il, qu'il avait raison de dire qu'il égalerait et même qu'il surpasserait le baron Haussmann. »

Un dernier trait à propos du garçon jardinier.

Un jour, en 1865, maître André eut besoin de pots pour mettre ses plantes en terre. Il en envoya chercher chez un débitant de la rue de Paris. Huit jours après, on présenta une facture avec des prix singulièrement exagérés. Aussitôt maître André de courir chez le marchand.

« Votre fourniture à M. Janin, dit-il, est véritablement trop surfaite. Vous demandez dix fois ce qu'on vous doit. Pourquoi ça?

— Je vais vous dire, monsieur André. M. Jules Janin est un *riche propriétaire* bien connu à Passy et il a le moyen de payer...

— Propriétaire! propriétaire! il est, avant tout, journaliste.

— Journaliste? Monsieur, je vous demande bien pardon. Si j'avais su ça, je ne lui aurais pas compté les pots à un prix plus élevé que pour vous. »

L'auteur de *Barnave* n'a jamais eu d'autre ambition que celle d'être un très-simple homme de lettres. Vingt fois, on l'avait pressé d'accepter telle ou telle dignité, il s'y était toujours refusé. On était venu surtout à lui pour le pousser à poser sa candidature à l'Académie française, et il avait toujours répondu négativement. A son gré, l'Académie française était la seule institution du passé qui n'eût pas ressenti les atteintes de nos grandes révolutions politiques et sociales, et c'était pour cette raison qu'on ne l'admettait plus. Quarante hiérophantes littéraires pouvaient se concevoir au temps du cardinal de Richelieu, c'est-à-dire à une époque où il y avait à peine quatre cents écrivains en France. A notre époque, quand il y en a trois ou quatre mille, pour le moins, la chose ne se comprend plus. Bref, il ajoutait que, pour lui-même, il ne songeait aucunement à se présenter dans une compagnie dont Molière n'avait pas été, ni Denis Diderot, ni Paul-Louis Courier, ni H. de Balzac, ni Béranger, ni tant d'autres. Mais voilà qu'un matin la porte du chalet s'ouvre et il se présente deux visiteurs, deux amis, deux confrères, Léon Gozlan et Théophile Gautier.

« Cher maître, dirent-ils, nos familles et nos entours nous tourmentent; on veut que nous nous présentions à l'Académie française, cependant ni l'un ni l'autre de nous deux n'entrera dans la divine baraque avant que vous n'y soyez assis vous-même. Voilà ce que nous voulions vous dire. Il y a un fauteuil vacant. Demandez-le donc. On vous le donnera avec empressement. »

Jules Janin protesta encore une fois. On ne savait pas ce qu'on venait lui demander! Trente-neuf visites à faire, pour lui, goutteux! Voyez donc le supplice : monter et descendre autant d'escaliers qu'il en faudrait pour faire l'équivalent du mont Blanc ou des Cordillères! Et puis la requête à présenter trente-neuf fois à des immortels pour rire qui, pour la plupart, ont le talent littéraire en horreur! Ce chalet était si charmant, sa femme si aimable, ses amis si empressés, la vie si douce qu'il n'était pas nécessaire de rien changer à cela! — Mais, à la fin, il se laissa ébranler et accepta. Dès le lendemain, il fit venir un cabriolet et commença ses visites.

Sur ces entrefaites, il y eut comme une conspiration pour l'encourager. M. Guizot lui écrivit une lettre dans laquelle il lui disait, en substance : « Ne craignez rien, je suis à vous. » De M. Villemain,

secrétaire perpétuel, il reçut aussi un billet qu'il nous a fait voir : « Excellent Français, vous aimez trop le latin pour que je ne sois pas avec vous ! — Villemain. » M. Thiers avait été le plus pressant. Il s'était donné la peine de venir lui-même au chalet, apportant un Horace rare, avec cette dédicace écrite de sa main : « *A l'Horace français, dans son Tibur de Passy.* — A. Thiers. » Et combien d'autres excitations !. — Mais vous savez ce qui arriva. Au moment du vote, ces chauds amis jetèrent dans l'urne le nom de Prévost-Paradol, un autre rédacteur du *Journal des Débats*.

« Ce qui m'afflige le plus, s'écriait Jules Janin, c'est qu'ils m'ont menti ! »

Le lendemain de ce jour-là, j'allai le voir. Comme on était en été, le jardin était tout en fleurs. Au moment où j'entrais, Lafont (du Vaudeville) sortait, car ce n'était qu'une procession d'amis de tous les sexes et de toutes les situations pour atténuer le coup qu'on venait de lui porter. Albert de la Fizelière, qui se trouvait là, me dit à l'oreille : « Il affecte de rire de cette déconvenue, mais, au fond, il est fort chagrin. » Et c'était vrai.

« Comprenez-vous ça? disait le feuilletonniste avec la verve qu'il savait si bien mettre dans sa parole. J'ai eu la faiblesse de vouloir aller chez eux, chez des ducs ! Combien je m'en repens ! Comme j'en demande pardon à mes vrais confrères, à vous et aux autres ! »

Et il me donna lecture du discours ironique qu'il avait déjà composé pour sa prétendue réception. — Quant à moi, qui lisais sur son visage les traces d'une profonde tristesse, je reprenais par politesse l'antienne que chantaient tous les serviteurs, l'un après l'autre.

« Cher maître, disais-je, à la prochaine élection, vous aurez, pour sûr, l'unanimité des voix. »

Mais, en ce moment, je fus interrompu par une voix de femme. Je regardai. Celle qui parlait était Mme Jules Janin elle-même, adossée à un arbre, près de son mari.

« A la prochaine élection ! s'écria-t-elle avec une crânerie toute masculine. Sachez que J. J. ne se représentera plus. Non, monsieur, non ! Nous avons reçu un coup de pied..... quelque part, et nous le gardons ! »

Sortant de la bouche d'une jolie femme, adouci par nous à dessein, ce mot ne manquait pas d'une comique originalité. En l'entendant, tous ceux qui assistèrent à cette scène ne purent se défendre de rire. Il n'y avait que le maître du chalet qui demeurât grave. Songeait-il à la désertion des illustres amis qui lui avaient dérisoirement promis leurs voix. Pensait-il à l'engagement nouveau qu'il avait pris et dont sa femme venait de renouveler si virilement la formule? Cet homme, d'ordinaire si gai, était sous le coup d'une nouvelle tristesse, voilà ce qu'il y a de sûr. Il avait cru qu'on lui ouvrirait toutes grandes les portes du palais devant lesquelles veillent deux lions de bronze couchés sur leurs griffes, et on les lui avait fermées pour laisser passer un novice, un *blanc-bec* littéraire, improvisateur de talent sans doute, mais qui n'avait pas même un livre, un mince volume à son actif ! Il paraît que, la surveille, une pétulante actrice de la Comédie-Française faisait allusion à l'humeur capricieuse des Trente-Neuf: « Ne vous fiez pas trop aux sourires de ces vieillards. Vous savez ! ils sont habitués à tromper ! » Mot profond, venant d'une soubrette de Molière. Pour lui-même, il avait repoussé comme invraisemblable la supposition d'une défaite.

« Eh ! voyons, reprenait-il piqué, pourquoi refuseraient-ils de m'admettre parmi eux ? Il n'y aurait qu'un cas: celui où j'aurais volé des cuillers d'argent chez autrui, après dîner. Ai-je volé des cueillers d'argent ? Toute la question est là. Si la négative est démontrée, ainsi que j'espère, ils n'ont rien autre chose à faire qu'à m'élire. »

Non élu, refusé, il se sentait blessé au plus vif du cœur, il avait dit : « Je n'irai plus à eux; et sa femme, épousant sa querelle, l'avait dit avec plus d'énergie encore. Cependant, comme il voulait qu'on sût bien tout ce qui se passait à cet égard, il prit sur un guéridon cinq ou six morceaux de papier qui s'y trouvaient côte à côte avec une botte d'œillets et la copie de son discours.

« A quelque chose malheur est bon, reprit-il. Tenez, voici la lettre que j'ai reçue, ce matin même de Guernesey; Victor Hugo m'écrit six lignes de son grand style et ma blessure est magnifiquement fermée. Il dit : « Si j'eusse été là, j'aurais voté pour vous, ennemi du coup d'Etat que vous êtes ! » Eh bien, est-ce que ce n'est rien que ce glorieux chiffon ? Voici un autre billet. Il est d'Edmond About, ce petit-fils de Voltaire. Voici une missive. Elle est d'Alexandre Dumas, fils réel de son père et fils adoptif de moi-même. Il y en a dix autres de ce même genre; ajoutez-y vos visites à tous, et dites si je ne suis pas bien vengé du dédain de ces vieux *birbes !* »

Il finissait à peine cette tirade quand la porte du jardin se rouvrit pour laisser voir un nouveau venant. Celui qui s'avançait était un homme de petite taille, fluet, mince, figure quelque peu anglaise, mais très-vive, très-spirituelle. J'ai nommé M. John Lemoinne, lequel ne songeait pas encore à faire partie des quarante. En accourant, il avait à s'acquitter d'un double devoir. Ami et collaborateur du vaincu depuis vingt-cinq ans, il se proposait d'abord de le consoler de sa déconvenue, ensuite d'exécuter Prévost-Paradol, celui à l'aide duquel on l'avait supplanté.

« Mais, disait Jules Janin, pourquoi s'est-il prêté à ce jeu-là?

— Il ne savait pas qu'on dût l'élire et il ne sait pas encore qu'il a été élu, » répondit M. John Lemoinne.

Effectivement cette élection devait présenter cet autre caractère de bizarrerie que cet Eliacin des *Débats* qu'on venait de sacrer immortel était à cette même heure bien loin du quai Conti. Il passait la saison en Egypte, sur les bords du Nil, ne comptant guère que trente libertins de la politique et des lettres feraient de lui un demi-dieu pendant qu'il refaisait sa santé dans le pays des Pharaons.

Trois années s'écoulèrent. Il y eut de nouvelles vacances. On revint à Jules Janin ! Jules Sandeau était comme un ambassadeur chargé de lui faire oublier son serment; Mme Jules Janin céda; l'homme du chalet fut élu. Mais ici il faut encore admirer l'ironie du sort; Jules Janin, de plus en

plus touché par la goutte, ne devait voir qu'une seule fois l'Académie française en séance. Ce fut le jour où il fut reçu, en uniforme d'ordonnance, avec l'épée au côté. — Innocente et malheureuse épée ! comme elle lui battait sur le jarret !

« Combien j'aimerais mieux mon bâton de Passy! » murmurait-il tout bas.

Il y aurait beaucoup à dire encore sur le chalet de la rue de la Pompe, mais il faut se borner. Avant Jules Janin et sa charmante femme, François Ponsard y est mort, emporté par un mal horrible. Alphonse Karr y avait planté un rosier; le propriétaire y a écrit un bon livre : *Béranger et son temps*, plus *les Oiseaux bleus*, un recueil de contes pour les enfants. Cent artistes y sont venus serrer la main à celui qui s'est le plus occupé de mettre en relief l'art et le théâtre de son temps. Mais le voilà en vente, qui va l'acheter? J'espérais que ce serait un homme d'esprit. Qui sait? ce ne sera peut-être qu'un millionnaire ?

PHILIBERT AUDEBRAND.

LES ARTS ET LES ARTISTES.

HENRY MONNIER.

Henry Monnier fut un des premiers parmi les habiles artistes qui prêtèrent leur concours au *Musée des familles* lors de sa fondation ; aussi tenons-nous à donner un souvenir à celui qui a emporté tant de facultés artistiques dans la tombe.

Son ami, M. Champfleury, l'historien de la caricature, qui prépare un important travail sur la vie et l'œuvre de l'humoriste envisagé comme écrivain, peintre et comédien, nous autorise à choisir deux dessins dans une illustration qui ne comportera pas moins de cent vignettes empruntées aux diverses périodes de la vie d'artiste d'Henry Monnier, et il y a joint les chapitres suivants écrits spécialement pour le *Musée des familles*.

LE DIRECTEUR.



Le monde de la Restauration, d'après un dessin de H. Monnier.

I

BALS, SOIRÉES, RAOUTS.

Il faut, pour bien juger une époque, ne pas faire le dédaigneux et surtout ne pas comparer le passé

avec les lunettes du présent. Modes et coutumes, quand elles ne sont pas encore protégées par le glacis de l'archaïsme, prêtent trop facilement à l'ironie.

Ainsi nous avons été élevés par « la jeune école » à regarder comme ridicule tout ce qui se rattachait à la période de 1810 à 1828. L'Empire et la Restauration ne faisaient qu'un dans leur mépris artistique et dans ce jugement qui manquait à la fois de justice et de justesse, les hommes, les œuvres et les choses, furent en butte à des sarcasmes faciles.

Nos petits-fils nous jugeront un jour avec plus de sévérité peut-être.

Si pourtant on consulte les dessinateurs de l'époque, et particulièrement Henry Monnier avant qu'il ne se concentrât tout à fait dans la critique de la bourgeoisie, on remarquera une élégance particulière à la Restauration. C'est un monde tout autre que celui d'aujourd'hui ; nous l'appelons bourgeois parce qu'il est moins raffiné ; il offre une qualité qui nous fait absolument défaut aujourd'hui, une certaine bonhomie, avec moins de désir de s'afficher. Les gens moins blasés se procuraient des jouissances plus faciles. Les *Filles de marbre*, les *Dames aux camélias*, les *Étrangères*, ne prennent point alors cette importance parisienne bizarre, qui est de surface, il est vrai, mais qui doit tromper les non-initiés appelés à juger de l'état des mœurs françaises par la littérature dramatique.



Le *Mariage de Figaro* en province, d'après un dessin de H. Monnier.

Les désespérances, les inassouvissements et autres importations romantiques, d'où découle la fureur hystérique de tant de romans modernes, ne prévalent à cette époque que dans le monde des bas-bleus. Les femmes de la haute bourgeoisie n'ont pas de ces goûts insatiables, et ce n'est ni dans *Angèle* ni dans *Antony* qu'il faut chercher la peinture de la société du temps, mais bien dans les images où Henry Monnier la représente au bal, en soirée, avec ses toilettes, son charme, en peintre de mœurs d'accord avec son époque.

II

LES COULISSES.

On a une face très-divertissante du talent d'Henry Monnier dans une suite relative au théâtre, qui forme une sorte de *Roman comique* moderne. Comédien distingué, avec de hautes aspirations, mais ne réussissant sur les planches que par accident, contraint par la nature de son talent à ne se montrer que de profil et par échappées devant le public parisien, forcé par les nécessités de la vie à demander son existence aux scènes de la province et de l'étranger, directeur de théâtre à l'occasion, jouant au cachet le plus souvent, mais toujours observateur, Henry Monnier retraça avec toute la finesse de son crayon la gent dramatique des divers degrés de l'échelle.

La scène du *Mariage de Figaro*, où sont rassemblés trois types de femmes, la Comtesse, Chérubin et Suzanne, restera comme un sujet malicieusement observé par le comédien qui avait peut-être vu représenter de la sorte le chef-d'œuvre de Beaumarchais.

Il est même singulier que l'humoriste, qui se rendit si justement compte de l'infériorité des acteurs dans l'interprétation de la plupart des chefs-d'œuvre comiques, ait conservé jusqu'à la fin de sa vie la passion du théâtre.

Henry Monnier nourrit longtemps le désir d'entrer à la Comédie française : sans succès, il est vrai. Ce dessin ne serait-il pas une raillerie de l'âge et du manque de charmes de certains chefs d'emploi du sexe féminin, qui conservaient jusque dans une maturité trop prononcée le droit de représenter ces délicates créations de Beaumarchais : la Comtesse, Suzanne, Chérubin?

CHAMPFLEURY.

LA CURIE ROMAINE

GARDE SUISSE ET GARDE NOBLE.

Gardes du corps de Sa Sainteté. — Origine de la garde suisse. — Jules II. — Léon X. — Les Suisses sous Pie VI. — Sous Pie VII. — Après la Restauration. — Uniforme de la garde suisse. — Convention entre le pape Léon XII et le canton de Lucerne. — Garde noble. — Dans quelles circonstances elle fut fondée. — La garde noble sous Pie VII. — Sous Léon. — Son organisation définitive. — Son uniforme. — Pie IX garde noble.

La garde du corps du pape se composait jadis de milices recrutées sans règles fixes; à partir du XVIe siècle, ces milices furent remplacées par des compagnies régulières qui prirent les noms de *cavallegeri, lancie spezzatte, corazze*, — chevau-légers, lanciers, cuirassiers, et de garde suisse pontificale : *cohors pedestris Helvetiorum a sacra custodia Pontificis*.

Depuis 1815, la garde du corps du pape ne compte plus que deux corps : la garde suisse et la garde noble.

La garde suisse dépend du cardinal préfet des sacrés palais apostoliques et, en second ordre, du prélat majordome. Elle veille jour et nuit sur la personne du pontife et garde les palais du Vatican et du Quirinal où elle a ses quartiers, ses chapelles, où elle habite. (Depuis l'annexion, le gouvernement italien occupant le Quirinal, la garde suisse ne garde plus qu'un palais : celui du Vatican.) Elle accompagne le pape à pied et en uniforme de gala partout où il va pontifier. Pendant la vacance du Saint-Siége, elle reste au service du sacré collége et passe alors sous l'autorité du cardinal camerlingue, en même temps qu'elle demeure sous celle du majordome, lequel est, de droit, gouverneur du conclave.

Les gardes suisses ne peuvent sortir, en uniforme, des palais apostoliques, sinon en corps et pour leur service; dans toutes autres circonstances, ils vêtent des habits bourgeois, quand ils veulent aller par la ville.

Il leur est permis d'exercer un métier ou un art, ou même de remplir un emploi civil, pourvu que ce métier, cet art, cet emploi, ne les empêche pas d'accomplir leurs devoirs.

A partir du XVe siècle, les Suisses, qui s'étaient fait une réputation méritée de bravoure dans les guerres de leur indépendance, furent recherchés comme soldats par les états de l'Europe. Alors, on le sait, les armées étaient rarement nationales; les rois recrutaient leurs troupes un peu partout, où ils pouvaient; les Italiens servaient volontiers la France, l'Espagne et l'Allemagne en même temps; les Allemands, après avoir saccagé l'Italie, offraient leurs services à ses princes; les Français, quoique moins partisans de ce système que leurs voisins, ne dédaignaient pas, à l'occasion, de guerroyer pour d'autres que pour leur souverain; les Suisses, détournés de l'industrie et de l'agriculture par la passion de combattre, et trop à l'étroit dans leur pays montagneux, se vendaient en masse au plus offrant.

Cela n'était pas infamant et l'épithète de mercenaire ne constituait point, comme aujourd'hui, une injure. Autres temps, autres mœurs. Avouons que les mœurs n'ont rien perdu au change.

Les papes, eux aussi, achetèrent bientôt des Suisses. Sixte IV paraît être le premier qui en ait pris à sa solde; du moins on ne possède pas, sur ce sujet, de document antérieur au traité que ce pontife signa avec la république Helvétique en 1478, et en vertu duquel un corps, exclusivement composé de Suisses, vint à Rome.

Jules II, neveu de Sixte IV, suivit les errements de son oncle et demanda à la Suisse une garde permanente de 200 hommes. C'est de cette époque (1505) que date véritablement la garde suisse du corps, car si depuis Sixte IV, ou selon divers auteurs, depuis Nicolas V, en 1448, les papes avaient rempli de Suisses leurs armées, ils n'avaient pas eu, à proprement parler, de Suisses spécialement attachés à leur personne.

Léon X confirma, en l'améliorant, la convention signée par Jules II.

Bien traités par les papes, les Suisses leur témoignèrent de suite un grand dévouement. En 1527, lors du sac de la Ville éternelle par les Allemands, n'ayant pu préserver la cité Léonine, ils défendirent Saint-Pierre et le Vatican avec un courage admirable, et laissèrent sur le carreau huit cents des leurs (toute la garde et six cents Suisses des autres corps de troupes). Cet événement, les progrès de la réforme sur le territoire helvétique et les guerres de religion qui en résultèrent, firent que pendant vingt et un ans, le pape n'eut point de Suisses à son service.

En 1548, Paul III renoua des relations avec la Confédération, et en exécution d'un traité signé à Lucerne, le 10 avril, obtint des cantons catholiques,

une garde de deux cents hommes, laquelle s'est perpétuée, variant de cent vingt à trois cents individus.

En 1798, les Français licencièrent les Suisses et les renvoyèrent dans leurs foyers, au moment où Pie VI était emmené en France; mais en 1800, Pie VII les rappela.

En 1808, Napoléon, qui cherchait une occasion de procéder à l'annexion du patrimoine de Saint-Pierre, profita de la résistance du pontife à reconnaître le roi de Naples Joseph, de divers faits accomplis en Italie et du refus du Saint-Père d'entrer dans le système continental contre les Anglais, pour faire occuper Rome par le général Miollis. Pie VII se renferma avec ses gardes et sa cour dans le Quirinal et protesta. Le général Miollis répondit à cette protestation en assumant le commandement des troupes papales et en déclarant que les soldats ne devaient point recevoir d'ordres de prêtres ou de femmes, mais devaient être commandés par d'autres soldats.

Pie VII protesta de plus belle et, à son incitation, ses gardes refusèrent de reconnaître le général Miollis; la situation n'en devint que plus grave.

L'année suivante, Miollis ayant reçu l'ordre d'arrêter le pontife, toujours renfermé au Quirinal, fit escalader le palais et enfoncer ses portes, le 6 juillet 1809 au matin, à l'aube naissante. Le même jour, la garde suisse fut de nouveau licenciée.

En 1814, elle revint sur les bords du Tibre.

En 1848, elle rejoignit Pie IX à Gaëte après avoir été dissoute par Mazzini et Garibaldi. Réorganisée en 1850, elle se composait de cent cinquante-trois hommes, en 1870, lorsque les Italiens entrèrent dans Rome, par la brèche de la porte Pie. Elle est demeurée avec Pie IX au Vatican. Appelée depuis quatre siècles à partager la bonne et la mauvaise fortune de la papauté, il est probable que cette fois encore elle la partagera jusqu'au bout.

La garde suisse se recrute indistinctement dans tous les cantons catholiques helvétiques; mais son capitaine doit être un patricien du canton de Lucerne.

Dans son *Histoire militaire de la Suisse* publiée en 1788, May s'exprime ainsi sur la garde suisse de Pie VI : « Elle est commandée par un capitaine qui a rang et commission de colonel; et sous lui : par un lieutenant qui a rang et brevet de lieutenant-colonel, par un sous-lieutenant et un enseigne qui l'un et l'autre ont rang et commission de capitaine.

Cette troupe est en outre composée : d'un sergent-major qui a rang de lieutenant d'infanterie; de six sergents ou exempts, de six caporaux, chefs d'escouades, chacun à la tête de seize hallebardiers; de quatre tambours et d'un fifre, et de cent hallebardiers, y compris quatre trabans servant au logis du capitaine.

L'état-major de cette compagnie consiste : dans un grand juge, c'est le lieutenant; dans un aide major, c'est le sergent-major; dans un aumônier, un chirurgien et un grand prévôt qui est un des sergents avec des sbires à ses ordres, quand le cas le requiert; dans un tambour-major et dans huit hautbois ou clarinettes. Cette compagnie est logée dans le palais du Vatican et dans celui du Monte Cavallo (Quirinal), en été, selon que les papes varient leur demeure. Elle envoie tous les mois un détachement de dix-neuf hommes, y compris un sergent, un caporal et un tambour, à Pesaro, pour la garde du gouverneur (prélat président délégué d'Urbino et de Pesaro). »

Parlant des uniformes bariolés qui font un effet si bizarre dans les solennités pontificales, May ajoute : « Tous consistent dans l'ancien pourpoint et haut-de-chausses suisses, avec la toque de velours noir. »

Le pourpoint et le haut-de-chausses suisses, soit : mais considérablement embellis par Raphaël qui dessina, sous Léon X, les tenues de la garde suisse.

Ces tenues étaient et sont encore au nombre de trois : 1° la tenue de grand gala; 2° la tenue de demi-gala; 3° la tenue simple ou journalière.

La tenue de grand gala se compose, pour les officiers : d'une demi armure d'acier damasquinée, ciselée, dorée et laissant voir une fine cotte de mailles; de culottes larges de velours amarante avec rosette de velours et d'or à la jarretière, sur le côté du genou; de bas de soie amarante; d'escarpins de peau noire avec rosettes de velours noir et amarante filetées d'or et ornées d'un bouton d'or; d'une fraise en batiste ou dentelle tuyautée; d'une épée à poignée en forme de croix dans un fourreau de velours amarante à bout de cuivre doré; de gants de peau jaunes. Point de chapeau; la tête nue.

La tenue de grand gala des gardes se compose : d'un casque à panache de crin rouge, à peu près semblable au casque prussien; d'une fraise en mousseline tuyautée; d'un veston à listels larges d'une main, alternés jaunes, rouges et bleu foncé, avec galon aux armes du pape; d'une cuirasse de fer; de culottes bouffantes listées comme le veston; de bas de laine listés jaune et bleu; de souliers découverts de cuir noir; de gants de coton blancs; d'un sabre attaché à un ceinturon de peau dont la plaque porte, en relief, les lettres G. S. P. — Garde suisse pontificale; d'une hallebarde.

La bannière de la compagnie est tricolore, comme l'uniforme, c'est-à-dire bleu foncé, rouge et jaune; elle porte l'écusson du pape régnant au-dessus de celui du capitaine commandant. Sa hampe est rouge et se termine par un fer de lance cravaté d'un cordon à gland d'or.

Pour donner une idée plus complète de la garde suisse, nous résumerons ici les principaux articles de la convention conclue en 1824 par Léon XII avec le canton de Lucerne, convention dont le fond est emprunté aux traités précédents.

Article 1er. *De la constitution de la garde :* La garde suisse pontificale formant actuellement une cohorte de 104 soldats, y compris son état-major, comptera, à l'avenir, 200 hommes.

Art. 2. *De l'admission dans la garde :* La garde ne sera composée que de Suisses catholiques. L'âge de l'admission dans les cadres est de 18 à 25 ans pour ceux qui n'ont jamais servi, et de 18 à 30 ans pour ceux qui ont servi.

Art. 3. *Sur les choix à faire :* La taille des soldats ne devra pas être moindre de 5 pieds 4 pouces, mesure de France. Le canton de Lucerne permettra qu'on fasse un recrutement libre et continu pour

constituer ou compléter la garde pontificale, dans laquelle pourront être admis les Suisses des autres cantons catholiques. Le capitaine *pro tempore* de la garde installera dans la ville de Lucerne un surintendant auquel s'adresseront ceux qui désireront être admis dans la même garde. Quand le surintendant aura enrôlé une nouvelle recrue, il lui remettra aussitôt une feuille de route et l'instruira de la manière dont elle devra faire le voyage de Rome. Le capitaine *pro tempore* adressera chaque année, à la république de Lucerne, un rapport détaillé sur l'état de la garde. Les recrues ne recevront aucune provision, ni lors de leur enrôlement, ni pour leur voyage. Si, par extraordinaire, une recrue, à son arrivée à Rome, était refusée par le pape, elle aurait droit d'exiger du capitaine une juste indemnité pour ses frais de voyage, aller et retour. Si Sa Sainteté voulait congédier ladite cohorte et ne plus se servir de Suisses pour la garde de sa personne, ce qui, espérons-le, n'adviendra jamais, elle devrait prévenir ses Suisses et la république de Lucerne trois mois à l'avance, et libérer chaque milicien suivant le concordat, afin que tous puissent repartir.

Art. 4. *De la solde :* La garde pontificale sera payée mensuellement et en écus (5 francs 35 cent.), de la façon suivante : Au capitaine, 70 écus; au lieutenant, 28 ; au sous-lieutenant, 22; au fourrier, 16 ; au juge, 14; à l'enseigne, 12 ; au sergent-major, 12; au chapelain, 12 ; au sergent, 12; au caporal, 7; au garde, 6 ; au tambour, 7 ; au trompette, 7; au gardien de la caserne, 6. Quand Sa Sainteté se rendra, pour quelques jours, en villégiature dans les faubourgs ou dans les localités voisines de Rome, elle donnera chaque jour à ceux qui l'accompagneront un *giulio* (54 centimes), ou les vivres, outre la solde ordinaire. Si Sa Sainteté allait au delà des faubourgs de Rome et pour un certain temps, elle donnerait un *giulio* ou les vivres, comme ci-dessus, pendant le voyage, aller et retour, et pendant deux jours après l'arrivée à destination, afin que les gardes aient le loisir de trouver un casernement. Si Sa Sainteté voulait se priver de tout ou partie de sa garde pour l'envoyer combattre hors de Rome, contre les ennemis, elle daignerait donner à chacun de ses gardes, outre la solde habituelle, un *giulio* par jour ou les vivres, c'est-à-dire la nourriture et la boisson. La garde suisse pontificale, outre sa solde, jouira des gratifications désignées sous le nom d'*incerti* (casuel).

Art. 5. *Des pensions :* Les pensions seront réglées ainsi : pour 20 ans de service continu, moitié de la solde; pour 30 ans, trois quarts de la solde ; pour 40 ans, solde entière. Si quelque garde devenait infirme et incapable de servir, on lui règlerait une pension convenable. Les retraités pourront jouir de leur retraite, dans l'État pontifical ou dans leur pays, à leur choix. Les gardes devront abandonner, sur leur solde, la retenue mensuelle fixée pour les troupes de Sa Sainteté, afin d'aider à constituer la masse qui servira à les pensionner, eux ou leurs veuves.

Art. 6. *Des nominations et promotions :* Le grade de capitaine devenant vacant, la république de Lucerne, par privilége de Pie IV, présentera trois candidats parmi lesquels Sa Sainteté choisira celui qui lui agréera le mieux. Sa Sainteté prendra également dans la liste des candidats, que lui soumettra la république de Lucerne, le lieutenant et le sous-lieutenant. Après ces officiers, le capitaine aura droit de nommer à tous les autres grades.

Art. 8. *De l'uniforme et de l'armement :* Chaque soldat recevra tous les ans l'habillement complet, excepté le ceinturon du sabre qui sera à sa charge, plus 3 écus (16 fr. 35 c.) pour frais de réparations. Les indemnités annuelles d'habillement des autres membres de la cohorte seront réglées de la sorte : au capitaine, 250 écus ; au lieutenant, 84; au sous-lieutenant, 72 ; au secrétaire, 32; au juge, 32; à l'enseigne, 24; au sous-instructeur, 24 ; au décurion, 24; au tambour, 24 ; au chapelain, 24; au trompette, 24.

Art. 11. *De la discipline :* Les bas officiers ou soldats qui commettraient quelque délit honteux pourront être chassés du corps par le capitaine Dans ce cas, mention de cette expulsion sera faite dans le rapport annuel à la république de Lucerne. Aucun officier ou garde ne pourra se marier sans l'autorisation du capitaine et de Sa Sainteté. Si un garde déserte, le capitaine aura le droit de le faire arrêter soit dans la juridiction pontificale, soit dans le canton de Lucerne.

Cette convention, lue le 6 septembre 1824, à Lucerne, et signée par Charles Pfyffer d'Altishofen, capitaine, Edouard Pfyffer d'Altishofen et Joseph Schuomacher, sénateurs, fut approuvée à Rome le 18 octobre de la même année, par Léon XII et Jules Marie della Somaglia, cardinal secrétaire d'État, et ratifiée le mois suivant par Joseph Charles Amrhyn, secrétaire, et Pfyffer de Heidegg, chancelier de la république de Lucerne.

La garde noble, nous l'avons dit, est moins ancienne que la garde suisse; en voici rapidement l'historique.

Des gardes pontificales licenciées en 1798 par les Français, la garde suisse seule survécut. Les autres : chevau-légers, cuirassiers, lanciers ne furent point reconstituées, les finances pontificales ne le permettaient pas, à l'avénement de Pie VII. Toutefois, comme la pompe de la curie apostolique souffrait de l'absence d'une garde du corps à cheval et que des nobles de Rome et des provinces de l'Église, unis à quelques-uns des officiers des troupes précitées, offraient au pape de former une nouvelle compagnie et de servir gratuitement, un décret du cardinal Ercole Consalvi, secrétaire d'État, créa, le 11 mai 1801, la *garde noble du corps*.

Elle n'eut d'abord que 62 individus, y compris les fourriers et les deux trompettes, partagés en deux compagnies.

Son service ne fut pas entièrement gratuit, le pape ne le voulut point; d'ailleurs, il n'aurait pu l'être toujours. Les nobles, de médiocre fortune, ayant appartenu aux *lancie spezzate* et aux chevau-légers, touchèrent leur ancienne solde : ceux-là avaient de vieux droits acquis; les nouvelles recrues ne reçurent que des indemnités de dérangement; mais Sa Sainteté posa en principe qu'aussitôt que les caisses de l'État le permettraient, la solde du corps serait réglée sur un pied honorable.

Comme les ex-chevau-légers, nommés aussi *chevaliers de la garde de Notre-Seigneur*, la garde noble dépendit de monseigneur le majordome.

Petit à petit, ses priviléges se développèrent et lui rapportèrent honneur et profit. C'est elle, par exemple, qui fournit désormais les courriers de cabinet.

Plus encore que la garde suisse, la garde noble s'attacha aux pas du pape, car non-seulement elle l'escorta dans les basiliques, dans les églises, dans les palais apostoliques, mais encore elle l'accompagna lorsqu'il sortit en carrosse.

Licenciée par le général Miollis qui, en 1809, emprisonna au château Saint-Ange une partie de ses membres, la garde noble reparut en 1814, le 8 novembre. — Le message du cardinal Consalvi qui la réorganisa disait : qu'elle serait formée de deux compagnies de force égale, ayant chacune un capitaine avec grade de lieutenant-général; un lieutenant avec grade de brigadier ; quatre enseignes avec grade de capitaine; six cadets, avec grade de lieutenant; un adjudant, choisi par le commandant parmi les cadets ; quarante gardes avec grade de sous-lieutenant ; un fourrier, deux trompettes et un cavalier de remonte (servant d'écurie).

Les conditions d'admission étaient, en substance : avoir dix-huit ans au moins et trente au plus ; être de



Gardes suisses et gardes nobles, dessin de Bassot.

taille et de structure convenables, de bonne vie et mœurs, de noblesse notable (*ragguardevole*). Ceux qui voulaient en faire partie devaient présenter une instance au conseil du corps, qui acceptait ou refusait le postulant à la pluralité des voix et au scrutin secret. Le majordome validait l'élection.

Le budget de la garde noble fut fixé à 26,000 écus.

En 1824, Léon XII qui déjà, nous l'avons vu, avait réorganisé la garde suisse, remania ces dispositions, à peu près dans ces termes :

« — La garde sera composée de 76 individus et aura deux capitaines, dont l'un remplira les fonctions de commandant du corps. L'autre commandera la compagnie. Elle aura un lieutenant, un sous-lieutenant, six enseignes, huit cadets, cinquante gardes, un fourrier, deux trompettes, un intendant d'écurie, un armurier, deux caporaux servants. Trente chevaux, cinq pour les cadets et vingt-cinq pour les gardes, seront entretenus par le corps. Nul ne sera admis dans la garde s'il ne justifie de sa probité, de ses sentiments religieux ; s'il ne prouve une noblesse généreuse de soixante ans, sans espérance de dispenses ; s'il a moins de trente ans ou plus de quarante. Les officiers et les gardes s'habilleront à leurs frais ; le fourrier, les

trompettes, l'intendant d'écurie, l'armurier, les caporaux servants seront habillés par le corps. — Les capitaines appartiendront aux plus nobles familles de l'Etat; comme ils devront tenir honorablement leur haut rang, une somme de cinq cents sequins d'or (le sequin valait 2 écus 20 baïoques, soit 11 francs 75) est allouée annuellement à chacun d'eux à titre de gratification. — La solde annuelle des autres individus est ainsi établie : au lieutenant 720 écus; au sous-lieutenant, 600; à l'enseigne, 540; au cadet, 360; au garde 300; au fourrier, 240; au trompette, 96; à l'intendant d'écurie, 120; à l'armurier, 60; au caporal servant 96. — Les capitaines seront décorés de l'ordre du Christ. »

Les officiers ont aussi le titre de camérier secret de Sa Sainteté. Les pensions de retraite sont réglées dans des conditions de temps de service plus favorables que celles imposées à la garde suisse.

Le service de la garde se divise en service à pied et en service à cheval. Quant à l'uniforme, il se compose de deux tenues : tenue de gala et tenue journalière.

La première consiste, pour les officiers : en un habit rouge à plastron galonné d'or; en une culotte collante de peau blanche, avec bottes fines à l'écuyère et éperons d'argent; en un chapeau bicorne bordé d'or et orné d'une plume blanche; gants jaunes et écharpe de tissus d'or et d'argent attachée à la taille

Voici la seconde : habit bleu à plastron galonné bleu clair et liséré de rouge, avec un cordon d'or au col, aux parements et aux poches; bicorne bordé de noir et à plume noire; gants noirs; culottes bleues; bottes noires à l'écuyère; éperons d'acier.

La tenue des gardes ne diffère guère des précédentes que par le casque à la dragonne à la place du chapeau, et une giberne dorée en bandoulière, à la place de l'écharpe.

Cet uniforme est fort beau et se rapproche beaucoup de la grande tenue des officiers de dragons.

Les gardes nobles n'étaient, avant l'annexion, justiciables que de leurs pairs; quand ils commettaient un délit, leur corps seul les jugeait. Le conseil de guerre de la garde noble était présidé par monseigneur le majordome. Le pape prononçait en dernier ressort sur les sentences rendues.

Ce conseil, nous devons le constater, n'eut jamais à appliquer de peines infamantes. Composée d'hommes du monde, de gens bien élevés, de fidèles serviteurs de la papauté, la garde noble mérita constamment l'estime de tous; plusieurs prélats sont sortis de ses rangs, et elle a eu l'honneur insigne de compter parmi ses gardes, sous Pie VII, Jean-Marie, des comtes Mastaï-Ferretti, de Sinigaglia, qui, trente ans plus tard, fut Pie IX. A. Dubarry.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Août est le mois des fêtes de l'Université et de l'Académie qui distribuent des récompenses au travail, au talent et à la vertu. Depuis longtemps Diderot avait dépassé la moitié de son existence lorsqu'il écrivait à Mlle Volland combien sa fidèle mémoire lui rappelait son père, venant les larmes aux yeux le recevoir sur le seuil de la porte, lorsqu'il rentrait du collége de Langres les bras chargés de prix et les épaules de couronnes, parce qu'elles étaient trop grandes pour tenir sur son front. Heureuses les familles qui connaissent ces pleurs et ces joies! Ces paisibles triomphes en valent bien d'autres, et sont pour celui qui les remporte une belle entrée dans le jeu de la vie. Les colléges des départements ont vaillamment lutté contre ceux de Paris. Il n'est pas permis à la jeunesse d'oublier que la France compte sur elle pour la relever de ses malheurs; plus que jamais le travail est devenu une nécessité et plus que jamais la science conduit le monde. C'est la force des temps modernes. Il n'existe plus que deux classes : dans l'une, les hommes instruits; dans l'autre, ceux qui ne le sont pas. Aux premiers le présent et l'avenir.

* * *

L'Académie française a couronné le talent et la vertu. La séance annuelle qu'elle consacre à la distribution de ses prix offrait une attraction particulière. L'auteur du *Demi-Monde* se trouvait chargé du rapport sur les prix de vertu; on était impatient de savoir comment il remplirait cette tâche. Il s'en est fort habilement tiré, il a eu des mots fort heureux, spirituels, cela va sans dire, il est en fonds pour cela, mais je ne sais si le cadre qu'il avait adopté était bien choisi, et quoiqu'il ait été fort applaudi, nous doutons que ce discours ajoute beaucoup au bagage de sa renommée. M. A. Dumas nous a paru un peu dépaysé et surpris par le rôle qui lui était échu.

M. Camille Doucet nous a, au contraire, semblé fort dans le sien en parlant de poésie, de littérature, d'histoire, et ses éloges ont relevé la valeur des prix que l'Académie accordait aux écrivains. De longs applaudissements ont suivi la proclamation du nom de M. Sully Prudhomme, lauréat du prix Vitet. M. Sully Prudhomme est un poëte charmant; nul ne cisèle le vers comme lui; nul, par un long travail, n'a la rime plus facile, plus de tours heureux, une analyse du cœur plus émue et plus pénétrante. En parlant de lui, un critique a dit avec raison : « On ne fera jamais mieux le vers, le « sonnet, la petite pièce que M. Sully Prudhomme... « Cette *cheville*, vénérée des versificateurs d'autre- « fois, et que l'on trouvait, sans la chercher beau- « coup, jusque dans les plus grands poëtes, l'école « dont M. Sully Prudhomme est le maître et le « modèle l'ignore absolument. Sa rime semble « une éclosion fatale, tant la pensée s'y épanouit « par une contrainte habile, mais soigneusement « dissimulée. »

Le poëte ne nous a pas encore donné, nous en

sommes certain, son dernier mot; il est capable d'autre chose que de sonnets et de petites pièces; qu'il ose donc oser !

*
* *

Les Beaux-Arts aussi ont eu leur fête ; on a donné beaucoup de médailles, beaucoup de croix. Il y a eu un peu de bruit, un peu de scandale, mais tout est apaisé. Nous garderons donc le silence, mais nous blâmons les folles têtes.

*
* *

Comme Saint-Cloud, le bois de Boulogne, Fontainebleau et Chantilly, Paris va avoir sa cascade. Ce sera un des plus beaux ornements du Trocadéro. On est à l'ouvrage, et ce travail d'art et de goût restera. Il ne coûtera pas moins de 650.000 francs. L'eau jaillira de la partie médiane de la colonnade qui déjà couronne le monticule, elle descendra en un flot de plusieurs mètres les gradins préparés pour desservir au pied de sa chute un vaste bassin. A droite et à gauche des gradins, ainsi qu'à Saint-Cloud, des jets d'eau lanceront leurs gerbes dans les airs. L'effet d'un tel décor se devine et se voit ; ce sera une agréable surprise pour les étrangers qui se préparent à venir visiter l'Exposition prochaine.

*
* *

Le prince de Monaco est fort à plaindre : en même temps et d'un seul coup, il a perdu son ministre des finances, son ministre des travaux publics, son munitionnaire général; son directeur de la maison de jeu de Monaco est mort. M. Blanc laisse une fortune de plus de cinquante millions, et il avait, il y a peu d'années, marié sa fille, avec une dot de quatre millions, au prince de Radzivill. Est-ce que le chiffre seul de cette immense fortune ne devrait pas faire réfléchir les joueurs ? D'où vient-elle ? D'où sort cette montagne d'or?

M. Blanc avait commencé sa fortune à Hombourg, puis il avait transporté sa roulette à Monaco, ayant enrôlé, pour attirer les malheureux, les écrivains d'une certaine presse. Il les payait largement, mais il savait que son argent lui reviendrait par le trente-et-quarante. Il disait : « Un homme qui a gagné une fois à la rouge et noire se ruinera ; celui qui a fait sauter la banque se fera sauter la cervelle. »

Malheureusement la mort de M. Blanc ne fera pas fermer les jeux de Monaco; son beau-frère continuera cette spéculation, la seule au monde qui n'ait pas chance de perte.

*
* *

Le *Sport* raconte une jolie anecdote — c'est triste que nous devrions dire.

« Dernièrement, une vénérable douairière a payé les dettes de son neveu, lesquelles représentaient un fort honnête capital. Le jeune prodigue ne s'amendait point, et, persévérant, avant comme après, dans ses aimables débordements, un vieil ami de la bonne dame vient le trouver et, entre autres arguments qu'il invoque pour le décider à mettre un peu d'eau dans son vin, il lui parle de la générosité avec laquelle sa tante a sacrifié plus de cent mille francs pour le mettre à même de payer ses créanciers.

— Eh bien, oui, mes créanciers, répond le neveu avec une nuance d'indignation sincère, elle les a payés, c'est vrai; mais *moi*, monsieur! dites-moi donc ce que ma tante a fait pour *moi?* »

Aimable garçon ! Ceci me rappelle ce charmant gandin pour qui son oncle avait payé cinquante mille francs et qui répondait: « La belle affaire pour lui! il n'a pas de besoins ! »

*
* *

En attendant les merveilles du Champ-de-Mars, une exposition artistique d'objets anciens et modernes a appelé le public au Palais de l'Industrie. Ainsi qu'il était de notre devoir de le faire, nous avons répondu à cet appel. Nous avons été très-désappointé. A peine trois salons renfermaient-ils des curiosités anciennes; et quant à l'industrie, les grandes maisons de Paris, sauf une ou deux, n'y étaient pas représentées. Rien de Barbedienne, rien de Goupil, de Christofle, de Deck, c'est-à-dire pas un beau bronze, pas une belle aquarelle, pas une belle argenterie et absence de ces terres cuites que l'artiste alsacien recouvre de si vives couleurs. Mais, dira-t-on, tous les exposants n'ont pas encore envoyé leurs produits. Alors pourquoi tromper le public en le conviant à venir voir une exposition à l'état rudimentaire? On le pratique ainsi depuis quelque temps, et on a parfaitement tort, car c'est une vraie supercherie qui, en dernier résultat, nuit à l'Art et à l'Industrie en fatiguant la curiosité publique, qui, trompée une fois, se décourage et ne revient plus.

Il y avait une assez grande quantité de tableaux dans les salles que nous avons visitées, mais quels tableaux ! Comment les organisateurs de cette exposition souffrent-ils que l'on décore du nom des vieux maîtres d'aussi pitoyables croûtes?

*
* *

M. Rothschild, au prix de quatre millions, vient d'acheter la célèbre galerie de M. Van Loon. Cette magnifique acquisition est une bonne fortune pour les artistes français.

*
* *

Un prodige! M. Naudet, au nom de M. Gladstone, a fait hommage à l'Académie des sciences d'une Bible de mille pages sortie des presses de l'Université d'Oxford; elle *a été composée, corrigée, tirée, séchée, pliée, brochée, reliée, dorée sur tranche en seize heures !* N'est-ce pas merveilleux ?

*
* *

Pas de démonstration plus saisissante des infaillibilités des calculs de la science que le retour annoncé de certains phénomènes astronomiques s'accomplissant avec une exactitude mathématique.

Ayant annoncé que le 23 août devait avoir lieu une éclipse totale de lune visible à Paris, la science en a soigneusement prédit ses phases.

Le 23, entrée dans la pénombre à 8 h., 3-1.

Entrée dans l'ombre à 9 h. 28-1.

Commencement de l'éclipse totale à 11 h. 20-7.
Fin de l'éclipse, le 24, à 0 h. 13-1.
Sortie de l'ombre à 1 h. 18-4.
Sortie de la pénombre à 2 h. 28-4.
Grandeur de l'éclipse, 1682, le diamètre de la terre étant 1.

Au moment où nous écrivons ces lignes, le phénomène céleste ne s'est point encore produit, mais il se produira tel que l'Observatoire l'a annoncé, et l'état du ciel permet d'espérer que l'on pourra en suivre les phases.

*
* *

La Belgique est en fête, Anvers a mis ses plus beaux habits pour recevoir ses hôtes venant s'unir à la glorieuse cité pour célébrer la mémoire de Rubens. Cette fête, qui rappelle celle de Florence en l'honneur de Michel-Ange, a appelé tous les artistes du monde, et ils sont venus pour rendre hommage au peintre éclatant qui nous a laissé tant et de si admirables chefs-d'œuvre. Elle a commencé le 19 août; la ville s'est couverte de drapeaux, de guirlandes de fleurs, et ses nuits ont été éclairées par des illuminations splendides. Aux pompes d'une cérémonie officielle se sont joints le bruit et les joies traditionnelles d'une kermesse et dans le bâtiment magnifique de la Bourse, la municipalité anversaine a reçu à sa table les visiteurs de tous les pays qui avaient répondu à son appel. On a bu à la gloire de Rubens et de la grande école qu'il a fondée, on a rendu hommage à son génie, et félicité Anvers de se montrer si fière du plus noble de ses fils. Nous reparlerons de cette imposante cérémonie.



Plat en faïence, par Deck.

*
* *

Il y a bien longtemps que nous n'avons parlé de la guerre d'Orient, mais nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié que lorsque les Russes traversèrent le Danube et semblèrent marcher de succès en succès, nous disions que leur marche était bien imprudente. Les événements sont venus nous donner raison. Après une bataille perdue, les Russes combattent moins pour gagner du terrain que pour ne pas être jetés dans le fleuve. En tous cas, pour eux tout est à recommencer.

A. de Villeneuve.

Le directeur-gérant : Ch. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

MONUMENTS HISTORIQUES

LA CATHÉDRALE D'ANVERS



Cathédrale d'Anvers, dessin de H. Cleiget.

Par des fêtes magnifiques et l'érection d'un monument, Anvers a célébré le 300e anniversaire de la naissance de P.-P. Rubens. Elle avait convié les arts du monde entier, et, de toutes les nations de l'Europe, sont accourus les artistes jaloux de rendre hommage au puissant génie qui a créé tant de chefs-d'œuvre, au maître et au fondateur de l'école flamande. La France qui possède de si belles toiles de Rubens n'a point manqué à ce rendez-vous d'honneur; l'Institut, pour la représenter, avait délégué

trois de ses membres, MM. Guillaume, Meissonnier, et Charles Blanc. Députation bien choisie puisqu'elle renfermait un grand sculpteur, un peintre, et un critique d'art. Les Belges doivent être contents de nous.

Les fêtes ont commencé le 18 août; Anvers regorgeait de visiteurs, toutes les maisons étaient pavoisées et, à huit heures du soir, elles s'illuminaient jetant d'éclatantes lumières sur les rues enguirlandées et sur la foule qui se portait agitée, mais non tumultueuse, vers la place Verte, merveilleusement parée. Le ciel est pur; sur le fond ardoisé du ciel s'élève la flèche dentelée de la Cathédrale dont le célèbre carillon doit jouer sa partie dans le concert qui se prépare. Rubens a assez fait pour la cathédrale, pour qu'à son tour la cathédrale se joigne à la reconnaissance publique.

Les jolies Anversoises, dont la beauté rappelle cette Hélène Fourment que le peintre a tant aimée, se pressent sur les estrades ruisselantes de soie, de dentelles et de fleurs. Elles sont venues entendre la cantate d'un poëte fort estimé des Belges, de M. Julien Geyter, mise en musique et orchestrée par M. Pierre Benoit. On parlait par avance de cette œuvre connue avec de grands éloges; elle a tenu tout ce qu'il était raisonnable d'en attendre, et le soir même, quelques-uns des motifs qu'elle renferme, devenus populaires, se trouvaient sur toutes les lèvres. Les exécutants et les masses chorales ont fort bien marché. Mais rendons honneur à qui de droit. Ni les cuivres, ni les instruments à corde, n'ont pu lutter de puissance et d'effet avec le carillon de Notre-Dame. C'est un grand, un très-grand artiste que le carillonneur de la cathédrale! Et ceux qui ne l'ont pas entendu ne sauraient s'imaginer le parti que l'on peut tirer d'une batterie de cloches. Grâce à lui, les soixante mille auditeurs sur lesquels il a fait pleuvoir ses notes argentines, ont éprouvé une émotion qui leur était inconnue; ils ont vécu de la vie de leurs ancêtres, vie de guerre et de kermesse, à laquelle deux minutes auparavant nul ne pensait. Quand, à neuf heures, le *carolus*, le bourdon de Notre-Dame, a sonné la retraite et que l'admirable carillonnement a repris « un chant » de M. Benoit, plus d'un œil était rempli de larmes.

Honneur donc, et trois fois honneur, à la cathédrale. Parlons d'elle.

Placée sous le vocable de Notre-Dame, on ignore qui l'a fondée. On sait seulement qu'après la retraite des Normands elle fut élevée sur un terrain où l'on avait trouvé une image miraculeuse de la Vierge; simple chapelle d'abord, elle fut, en 1094, transformée en collégiale par Godefroy de Bouillon, l'épique et religieuse figure des Croisades. Vers le milieu du XIIIe siècle, en pleine période ogivale, à sa place s'éleva une église qui par la délicatesse et la richesse de sa structure rivalisa avec les plus beaux temples de la chrétienté. En 1533, elle devint la proie des flammes, le chœur et le clocher échappèrent seuls au désastre. Charles-Quint, en 1521, avait posé la première pierre du chœur, et quant à la tour, commencée en 1522, sur les dessins de Jean-Amélius, Appelmans, de Cologne, l'acheva.

Selon nous, quoique très-inférieur à ceux de Strasbourg, de Rouen, de Reims, le clocher de Notre-Dame d'Anvers est un magnifique monument, c'est sans contredit la partie la plus belle de la cathédrale dont l'extérieur est d'une simplicité religieuse. Son caractère dominant est d'une extrême légèreté, il monte vers le ciel par étages jusqu'à une hauteur de cent trente mètres. On parvient à son sommet par un escalier de six cent vingt-deux marches, et de sa plate-forme on jouit d'une vue admirable. Lorsque le ciel est pur, l'œil découvre dans un panorama immense, Bruxelles, Gand, Malines, Louvain, Bréda, Flessingues, et voit la fumée des navires entrant ou sortant de l'Escaut.

En parlant du clocher, il y aurait ingratitude de notre part à ne pas mentionner son célèbre carillon : il se compose de quatre-vingt-dix neuf cloches de grosseur calculée donnant une immense gamme de sons. La Belgique est du reste la terre natale des carillons; le premier qui fut établi est, dit-on, celui d'Alost en 1487. Celui d'Anvers passe aujourd'hui pour le plus complet qui existe, il forme un instrument à la fois très-délicat et très-puissant. Nous sommes fâchés de ne pas connaître le nom de l'artiste éminent qui aujourd'hui manœuvre avec tant de talent cet immense clavier.

Le vaisseau de la cathédrale a cent soixante mètres de longueur et quatre-vingts de largeur. La nef principale a deux ailes doubles, deux cent trente-sept arcs portés par cent vingt piliers. La lanterne gothique, qui s'élève au milieu du transept, repose sur des pendentifs à ogives qui permettent à la lumière de bien éclairer les trois grandes peintures de Rubens. Nous reviendrons sur ces toiles admirables.

La chaire est un ouvrage très-fouillé, très-chargé, de Verbruggen, elle est d'un goût douteux. Mais il n'en est point de même des stalles dessinées par Goets de Louvain et exécutées par Durlet; elles sont fort belles et prouvent que les artistes modernes peuvent travailler les bois aussi bien que les anciens maîtres.

Les trois tableaux de Rubens, les plus beaux joyaux que possède la cathédrale, œuvres sans prix, sont : La Descente de Croix, L'Elévation en Croix, et l'Assomption de la Vierge.

La Descente de Croix est placée dans le croisillon méridional du transept, l'Elévation en Croix dans l'autre aile du transept, et l'Assomption de la Vierge sur le maître autel.

Depuis que ces toiles sont sorties du pinceau de Rubens, des millions de visiteurs ont fait pour les voir le pèlerinage d'Anvers, et l'admiration du monde, loin de se lasser, va sans cesse grandissant. On se rend à Notre-Dame d'Anvers comme à Rome, à Florence, à Venise, à Parme, car Rubens se tient debout à côté de Raphaël, de Michel Ange, de Léonard, du Titien et du Corrège et de Véronèse. Quelle couleur, quelle puissante vie, quelle composition pompeuse, abondante, dans le maître flamand! Quelle fière tournure il donne à toutes les figures qu'il imagine, et quelle fécondité! L'œuvre de Rubens se compose de *treize cents* tableaux connus et il a passé la moitié de ses jours dans les ambassades.

Avoir tant produit n'est pas encore le plus grand mérite du peintre, il créa une école, cette riche école flamande si haut placée; il eut pour élèves et

disciples Van Dyck, Van Egmont, Jordaëns, le *vieux* et le *jeune* Téniers et vingt autres que nous pourrions citer encore ; et, après cette première génération, d'autres, suivant la tradition du maître, non-seulement en Belgique, mais en France, en Allemagne, en Angleterre, ont continué l'œuvre du grand homme. Le chevalier Lély, Glenborough, Constable, Eugène Delacroix, l'auteur du *Naufrage de la Méduse*, Gallait, procèdent de Rubens dont les cendres reposent dans l'église Saint-Jacques à Anvers où sa veuve lui fit élever, en 1641, un tombeau magnifique. Dans la chapelle où il repose elle fit placer une noble figure du sculpteur Duquesnoy, et sur l'autel un tableau du maître aussi beau que ceux de la cathédrale. Sur cette toile la main de Rubens a peint la Vierge et l'Enfant Jésus dans une lumière éblouissante. Autour de ce groupe, il a placé une foule de saints et de saintes auxquels il a donné les traits des membres de sa famille. Ce saint Georges c'est Rubens lui-même, ce saint Jérôme c'est son père, cette figure du Temps représente son grand-père; voici sa première femme Isabelle de Brandt, sa seconde Hélène Fourment qu'il avait épousée lorsqu'elle n'avait que seize ans. Pour modèle de la Vierge, il emprunta le charmant visage de mademoiselle de Linden qui avait posé pour un portrait célèbre connu sous le nom du *chapeau de paille*, acheté il y a un certain nombre d'années par Robert Peel au prix de trente-cinq mille guinées.

A notre sens, quoique Rubens ait rempli les églises de la Belgique de ses œuvres, ce n'est point un peintre ayant le sentiment chrétien. L'ascétisme et le mysticisme du dogme, sa partie sombre, se prêtent mal à sa fougueuse nature et à l'étourdissante richesse de son pinceau. Pour peindre une religion toute de mystère, il aime trop le nu, la chair et les étoffes brillantes. Rubens est, par dessus tout, le peintre de la vie puissante, des fêtes et de la pompe des cours. Là, il est incomparable, ni le Titien, ni le Véronèse ne l'égalent ; il possède une majesté et une ampleur incroyables. Là, il est le maître à tous, et la ville d'Anvers s'est honorée elle-même en rendant hommage, comme elle vient de le faire, à cet éclatant génie.

Parmi les édifices d'Anvers il y a une précieuse curiosité qui a vivement intéressé les étrangers, c'est la maison de Plantin, de l'illustre imprimeur qui s'est fait un nom à côté de ceux des plus grands typographes. Cette maison est encore dans le même état que lorsque ses maîtres l'habitaient. Tout le matériel de l'imprimerie existe ; casiers, caractères, tampons, presses, gravures, sont en place, et des tableaux de Rubens et d'autres grands artistes sont là, pour attester l'opulence de l'habile imprimeur. La maison Plantin, devenue un musée, sera de notre part l'objet d'une étude particulière ; elle le mérite à tous égards.

Ch. Raymond.

RÉCITS HISTORIQUES

GERTRUDE DE WART (1)

VII

DEUX FEMMES.

La nuit descendait et les clartés indécises du jour mourant noyaient les forêts lointaines, quand une file de cavaliers s'avança sur la route conduisant au manoir de Blâmont. Ils se hâtaient de gagner la demeure de Diépold, et, chose étrange, sitôt que le châtelain les eut aperçus, et avant que le guetteur eût donné le signal de leur arrivée, on leva la herse, et on les introduisit dans l'enceinte du château. Les chevaux furent immédiatement menés dans les vastes écuries, et la troupe de soldats commandée par un chef ressemblant moins à un capitaine qu'à un conducteur de bandes de pillards, s'installa dans une salle basse. Les serviteurs du château s'étonnaient fort de l'arrivée de ces gens buvant, criant, mangeant, et ils se demandaient pour quelle raison leur maître avait convié semblables hôtes. Mais nul, pas même l'écuyer confident de Diépold ne put, à ce sujet, fournir aucun renseignement.

Jusqu'à minuit les soudards jouèrent aux dés. Vers cette heure ils harnachèrent eux-mêmes leurs chevaux, puis ils se dirigèrent vers la vaste pièce où Diépold les attendait. Celui-ci fit un signe de la main, prit une torche de cire et passa devant les mécréants.

Aucun serviteur ne veillait cette nuit-là, d'après l'ordre formel du comte. Celui-ci gravit l'escalier conduisant à l'appartement de Rodolphe et de Gertrude, et dit à voix basse :

— C'est là !

La bande de soudards en franchit le seuil, et l'un d'eux arracha des mains de Diépold la torche de cire afin d'éclairer la scène qui allait se passer.

Gertrude reposait, le baron de Wart dont l'apparente sénérité dissimulait mal les inquiétudes, entendant un bruit dans l'antichambre, passa à la hâte un vêtement, prit une épée et parut dans la chambre de sa femme au moment où les envoyés d'Agnès y pénétraient. Une vérité terrible se présenta à l'esprit du baron de Wart.

— Trahis! dit-il, nous sommes trahis!

— Rodolphe! Rodolphe! cria Gertrude, ne tire pas l'épée, ne frappe pas! tu n'as jamais versé le sang! Si ce malheur fond sur nous, sachons nous résigner à la volonté de Dieu.

Elle s'enveloppa d'une longue robe, et vint s'appuyer sur le bras de son mari.

— Quels sont vos ordres? demanda le baron de Wart.

(1) Voir, pour les premières parties, les livraisons précédentes.

— Nous devons vous conduire à Winterthur.

— Seul?

— Votre femme vous accompagnera.

— Oh! fit Gertrude, nous ne nous quitterons pas.

Calmé par la courageuse jeune femme, résigné à son sort, si affreux qu'il pût devenir, Rodolphe demanda le temps indispensable pour s'habiller d'une façon moins sommaire, et au bout d'un instant il rentra très-pâle mais calme. A partir de cet instant il parut n'avoir plus d'autre préoccupation que celle d'épargner à Gertrude les douleurs d'un voyage pénible.

Avant de quitter le manoir de Diépold, il chercha s'il n'apercevait point son misérable cousin, mais celui-ci n'osa se montrer, et la troupe de soudards disparut dans la nuit. Au matin seulement les serviteurs du château comprirent que leur maître avait livré les proscrits.

Winterthur où les soldats de l'escorte étaient chargés de conduire de Wart et sa femme, était une résidence appartenant à la famille d'Autriche, depuis que le comté de Kybourg avait été joint par Rodolphe de Habsbourg à ses possessions. Fondée par le comte Hartmann de Kybourg en 1180, la ville naissante ne tarda pas à devenir la capitale de la Thurgovie dont le comte Hartmann était souverain. La succession de la mère de Rodolphe de Habsbourg réunit Kybourg et Winterthur à la couronne, et à partir de cette époque les souverains et les princes de la maison d'Autriche y résidèrent quelquefois. La ville de Zurich n'en était éloignée que de sept lieues. Après la sanglante exécution des soixante-trois défenseurs du manoir de Farwangen, et dès qu'ils eurent reçu l'émissaire de Diépold, Agnès et Léopold allèrent s'enfermer au manoir de Winterthur et y attendirent l'arrivée de Rodolphe de Wart dont le château s'élevait jadis non loin des terres du comte de Kybourg. Par un raffinement de barbarie, les enfants d'Albert voulaient que le supplice de l'ami de Jean de Souabe eût lieu près de sa châtellenie dévastée.

La route fut longue et douloureuse pour les infortunés ; chaque soldat s'imaginait bien mériter des princes en redoublant de cruauté pour les prisonniers. Pas une plainte ne s'échappa de leurs lèvres ; Rodolphe demanda seulement à prix d'or quelque soulagement pour sa femme, et Gertrude laissa jusqu'à son dernier bijou dans les mains des bandits afin d'obtenir un allégement aux mauvais traitements dont son mari était victime. Chacun d'eux s'oubliait pour ne songer qu'à l'objet d'une sainte et invincible tendresse.

Enfin cette voie douloureuse s'acheva, les prisonniers traversèrent la plaine de Winterthur et arrivèrent au château sur lequel flottait la bannière d'Autriche. A peine en avaient-ils franchi le seuil qu'on les sépara brusquement; Rodolphe fut entraîné dans un cachot, et sa femme conduite dans une chambre étroite située au sommet d'une tour dominant la campagne environnante. En vain Gertrude supplia pour obtenir la faveur de voir son mari, on lui répondit que la reine Agnès lui permettrait seulement d'assister au procès.

Il eut lieu deux jours plus tard, afin de donner à la condamnation de Rodolphe les apparences d'une justice impartiale.

La grande salle du château avait été transformée. Des draperies de deuil couvraient les murailles; des siéges également drapés de noir attendaient les enfants d'Albert s'érigeant en justiciers suprêmes. Les gentilshommes, comtes et barons de l'empire qui les accompagnaient dans leurs courses d'extermination reçurent le mandat d'avoir à prononcer sur le sort de celui que la trahison venait de livrer. Un seul des hommes assez lié avec Jean de Souabe pour devenir suspect tombait entre les mains de la reine Agnès et de son frère, et celui-là allait payer pour tous! Lui, Rodolphe de Wart, le seul dont les mains étaient pures du sang d'Albert épuiserait les tortures que l'on ne pouvait infliger ni à Conrad de Tergenfeld, ni à Rodolphe de Balm, ni à Waltter d'Eschenbach.

Le sentiment de la vengeance plus que celui du regret envahissait l'âme d'Agnès et de Léopold; s'ils avaient pleuré Albert d'Autriche comme pleurent des fils pieux, ils n'eussent pas cru honorer sa mémoire par des hécatombes d'innocents.

La reine et son frère franchirent les premiers le seuil de la grande salle, les juges se placèrent derrière eux ; une foule compacte, avide et curieuse se refoula au bas, et ordre fut donné d'introduire Rodolphe de Wart.

Le malheureux venait d'atteindre la barre d'infamie quand Gertrude maintenue par deux soldats parut à son tour. On refusa de lui donner une place près de son mari, mais le regard qu'elle lui jeta renfermait un encouragement suprême.

— Défends-toi! voulait dire ce regard, soutiens ton innocence, fait passer la conviction dans l'âme de tes juges! Vis pour moi qui ne pourrais te survivre!

Rodolphe de Wart comprit la muette prière de sa femme, il raconta la terrible scène qui s'était passée sur le bord de la Reuss, il adjura Léopold et Agnès témoins du meurtre d'Albert de témoigner en sa faveur; éperdu à la vue du crime il allait se précipiter au secours de l'Empereur quand il le vit rouler sur le sol mortellement blessé...

— Je suis innocent! dit-il, j'en jure par le ciel et par mon salut! vous tous qui de loin vîtes s'accomplir le meurtre, vous savez bien que Rodolphe de Wart ne fut jamais un régicide!

Mais l'ardeur de ses protestations, la vérité de sa parole ne pouvaient sauver le malheureux. Chacun de ceux qui étaient appelés à prononcer sur son sort croyait prouver son dévouement aux princes en se montrant impitoyable. La mort de Rodolphe était résolue d'avance.

Agnès et Léopold pouvaient se contenter de demander la tête du malheureux, mais leur haine ne devait se trouver satisfaite que par d'horribles supplices, et le baron de Wart fut condamné à être lié à la queue d'un cheval sauvage, traîné à travers la plaine de Winterthur, puis étendu sur la roue pour y avoir les membres tirés, et y rester jusqu'à ce que la mort le vint délivrer de ses tortures.

En entendant prononcer cette condamnation, Rodolphe de Wart devint un peu pâle et fixa un regard désespéré sur Gertrude qui venait de s'affaisser sur le sol en poussant un cri déchirant.

On l'entraîna hors de la salle, et quand elle

reprit ses sens, elle se trouvait de nouveau dans la petite chambre de la tour.

Une vieille femme agenouillée près d'elle lui prodiguait ses soins, et Gertrude crut lire la compassion dans son regard...

— Ecoutez, lui dit l'infortunée en pressant ses rudes mains, écoutez-moi, montrez-vous bonne, quoi qu'on vous ait ordonné... Rodolphe est condamné, je le sais ; les juges, de misérables juges l'ont voué à des tortures sans nom, mais il me reste une espérance, je veux voir la Reine...

La Reine est une femme, elle aura pitié... On vous a fait jurer de me garder, de m'empêcher de sortir, désobéissez pour l'amour du Sauveur, et si longue que soit ma vie, si Dieu veut que je vive, je ne cesserai de vous bénir... Si je meurs, et je mourrai si l'on me prend mon mari, je dirai votre nom au Dieu de miséricorde qui m'accueillera comme une martyre...

— Je suis vieille, dit la femme, je ne dois plus passer que peu de jours en ce monde, faites ce que vous inspirera votre cœur.

— Où se trouve l'appartement de la Reine?

La gardienne de Gertrude donna à l'infortunée



La Roue, dessin de Gilbert.

les renseignements nécessaires et la baronne de Wart, s'échappant de la tour, franchit les escaliers, traversa des couloirs, s'élança à travers des appartements déserts, puis, guidée par un bruit de voix, elle ouvrit une porte, et vint tomber aux genoux d'Agnès.

Celle-ci ne cria pas, n'appela pas ses femmes ; elle comprit qu'elle ne pouvait rien redouter de la créature gémissante prosternée devant elle. Agnès allait goûter un nouveau raffinement de barbarie ; avant de voir ruisseler le sang du mari, elle pourrait se repaître des larmes de la femme.

— Oh ! madame ! dit Gertrude les mains jointes en levant ses yeux noyés de pleurs vers la veuve d'André, grâce et miséricorde ! Je viens à vous humiliée, brisée, anéantie, je ne sais que demander pitié, je n'ose parler de justice. Rodolphe est innocent, Rodolphe n'a jamais levé sur l'empereur une main criminelle ! Pardonnez-lui, si ses juges l'ont condamné ! Accomplissez cet acte de clémence au nom du père que vous regrettez ! Songez qu'en tuant Rodolphe, vous me tueriez aussi moi ! moi qui vous vénère, moi qui vous aimerai comme on aime Dieu si vous m'accordez la vie de Rodolphe.

— Jamais ! répondit Agnès.

— Non ! non ! pas ce mot cruel, pas ce mot ter-

rible, madame, vous êtes jeune et belle, vous devez être bonne. Une Reine a droit de sauver du supplice, et vous êtes Reine! Un mot à prononcer, votre nom au bas d'un parchemin et Rodolphe est sauvé... Si vous saviez combien nous nous aimons... Je ne lui survivrais pas s'il mourait de la mort qu'on a dite... Mais vous ne le permettrez pas! Il y aurait du sang sur votre robe, sur vos mains, jusque sur votre âme... Madame! madame, ne vous détournez pas de moi! Au nom des plaies du Sauveur des hommes dont la croix nous a tous rachetés! au nom du jugement suprême, jugement terrible où les grands à leur tour comparaîtront devant un tribunal, pardonnez à Rodolphe, épargnez-lui le supplice, donnez-lui la vie, madame, la vie!

— Jamais! répéta Agnès.

— Eh bien, soit, ne le traitez pas en innocent, incriminez son dévouement pour Jean de Souabe, Dieu sait la vérité, Dieu et moi, car Rodolphe n'a jamais menti et Rodolphe m'a juré qu'il était innocent...

Privez-le de ses biens, si nous restons ensemble nous serons toujours riches... ce n'est pas assez... eh bien! retirez-lui la liberté!...

Enfermez-nous tous deux dans une forteresse, au fond du cachot le plus noir de vos prisons... Enlevez-nous la clarté du jour et la vue du ciel, je ne me plaindrai pas, je vous remercierai pourvu que mon Rodolphe vive, madame! qu'il vive si vous croyez en Dieu, si vous avez frayeur de l'éternité!

— Ton Rodolphe! dit Agnès tressaillant subitement au son lugubre d'une cloche, viens le revoir.

La Reine saisit la main de Gertrude de Wart et l'entraîna vers la croisée.

Au pied du château trois écuyers maintenaient avec peine un cheval indompté ruant, frappant le sol, s'encapuchonnant avec rage ou levant la tête avec une furie indomptée. Un groupe de quelques hommes entourait le baron de Wart à demi dépouillé de ses vêtements, et dont le bourreau achevait de lier les poignets à la queue de l'étalon sauvage. Quand l'exécuteur eut fini, il cingla d'un coup de lanière les flancs du coursier, et celui-ci hennissant, irrité par le fardeau dont il soutenait le poids avec peine s'élança dans la plaine de Winterthur.

Gertrude, les yeux dilatés par l'horreur, tendit les bras vers le malheureux, puis se tournant vers la reine Agnès :

— Dieu prononcera entre nous, dit-elle.

VIII

SUR LA ROUE.

Pendant que tout sommeille dans le château où madame Agnès et Léopold sont rentrés, une femme prie et sanglote. Elle craint que sa douleur lui fasse perdre la raison ; et cependant il lui reste un devoir suprême à remplir. Emportée demi-morte chez elle, après avoir assisté au commencement de l'horrible supplice de Rodolphe, Gertrude n'a qu'une pensée, le rejoindre sur la place où il est étendu brisé, agonisant, recueillir son dernier soupir, apporter s'il se peut un soulagement à ses tortures. Mais Agnès, redoutant la générosité de Gertrude, l'a fait enfermer dans la haute tour qui lui sert de prison. Elle garde les clefs du réduit où pleure la jeune femme; elle compte les heures d'une double agonie, et qui sait si Gertrude torturée dans son âme ne souffre pas plus que de Wart, dont les membres brisés sont étendus sur la roue.

— Je veux le voir!

Gertrude n'a pas d'autre pensée, d'autre volonté, elle regarde autour d'elle, meurtrit ses mains contre les serrures, appelle à son aide les hommes et Dieu; les hommes se taisent, Dieu lui répond.

Gertrude vient d'avoir une pensée d'une hardiesse effrayante. On l'a enfermée, elle s'évadera. L'abîme est en bas, elle descendra dans l'abîme. Arrachant les tentures des fenêtres, celles du lit, elles les déchire en longues bandes, les noue l'une à l'autre, et, sans même garder la possibilité de s'assurer si ce câble arrivera jusqu'à terre, elle l'attache au balcon et s'élance dans le vide. Cramponnée à ce frêle appui, elle descend lentement, tremblante, mais résolue ; moins préoccupée de son péril que de la pensée de remplir un devoir sacré. La corde est longue, profond est l'abîme ; la masse noire du château lui semble prête à s'écrouler; l'aile d'un oiseau de nuit qui l'effleure lui arrache un cri d'angoisse. Tout à coup le câble manque ; à quelle distance se trouve-t-elle de la terre, Gertrude l'ignore ; Dieu la garde, les anges sont là! Elle ferme les yeux, lâche son appui, tombe en étouffant un gémissement douloureux et se relève avec peine. Dans sa chute elle s'est blessée le pied. Ce n'est pas la souffrance qui la préoccupe, mais elle se demande si elle pourra marcher. Une branche d'arbre se trouve à portée de sa main, Gertrude se relève, elle est en route! Quel chemin dans ces ténèbres! Brisée, blessée, avec la vision sanglante de son Rodolphe devant les yeux, la jeune femme se hâte, elle approche ; la voilà sur la place. Une lourde et effrayante machine s'esquissant à peine dans les demi ténèbres, frappe ses regards. Une sorte d'estrade ou d'échafaud est là, puis une roue placée au sommet d'un poteau rouge... Une roue!... Gertrude se traîne sur ses pieds meurtris; la place est déserte; le bourreau, sa tâche finie, est rentré dans sa maison morne; les soldats pensant qu'il est inutile de garder les restes humains élevés sur cette roue, sont allés jouer aux dés et boire un gobelet de bière brune, en attendant l'aurore. Seuls les corbeaux se sont réunis autour du clocher, et, s'appelant l'un l'autre pour la curée, ils commencent à dessiner des cercles sinistres autour de l'échafaud. Gertrude s'arrête, les battements de son cœur sont suspendus; il lui semble qu'elle va mourir; une plainte qui parvient jusqu'à elle lui rend la force d'accomplir son œuvre, elle se traîne sur la place et se dirige du côté de la machine sinistre; lentement et se retenant à la rampe bordant les marches de l'échafaud, Gertrude atteint la plateforme; mais la roue est placée plus haut, son regard ne peut y atteindre, et la jeune femme ignorerait si une victime y est étendue, sans la plainte douloureuse qui retentit de nouveau à son oreille.

Rodolphe! c'est bien Rodolphe qui est étendu là!

Gertrude l'appelle à travers ses sanglots, une voix brisée lui répond.

Elle tombe à genoux, elle prie, elle demande au ciel qui l'a conduite et préservée le moyen de soulager les tortures de son mari. Mais dans la nuit que faire, que trouver? Elle reste là, prosternée, le front levé vers la roue, à travers les jantes de laquelle glisse parfois une goutte tiède qui tombe sur son visage ou sur ses habits...

Une lueur indécise succède aux ténèbres; le crépuscule permet d'entrevoir certains objets; Gertrude se rend compte de ceux qui l'entourent. Elle se trouve sur une plate-forme élevée de dix pieds environ; c'est sur cette plate-forme que le bourreau brisa les membres de l'ami de Jean de Souabe. La roue la domine, Gertrude n'y peut atteindre. Elle regarde autour d'elle, découvre des poutrelles qui n'ont pu être utilisées pour la construction de l'échafaud, et, rappelant ses forces épuisées, elle les traîne, les rapproche de l'estrade, en forme lentement un nombre suffisant de degrés, puis elle les gravit sur les mains, sur les genoux, car ses forces s'évanouissent et l'infortunée commence à craindre de mourir avant d'avoir rempli un devoir sacré! Son front touche le bord de la roue, elle s'y cramponne, elle parvient à y prendre place, et rampant avec des précautions infinies, dans la crainte de froisser les membres torturés de son mari, elle lui parle doucement, si bas, que le cœur du malheureux la devine plutôt qu'il ne peut l'entendre.

— Rodolphe, c'est moi! moi aux heures de souffrances comme aux heures de joie... C'est ton amie, ta femme! O mon Dieu! mon Dieu! que de sang, que de plaies! Rodolphe, ne meurs pas avant de rouvrir les yeux; si tu le peux, serre ma main dans la tienne...

Mais le supplicié n'a plus aucune force; sa tête retombe en arrière, le cou ployé semble brisé, les jointures de chaque membre sont broyées; les esquilles se font jour à travers les chairs, semblables à une boue sanglante. Pour tout autre le baron de Wart resterait plutôt un objet d'horreur que de pitié, mais pour Gertrude il est toujours le cher compagnon à qui Dieu l'a liée pour la vie, et qu'elle vient rejoindre dans la mort...

— De l'eau! de l'eau! balbutie le malheureux.

Gertrude tressaille à cette voix suppliante. De l'eau, il faut de l'eau pour cet agonisant. Elle se laisse glisser le long des degrés vacillants superposés avec tant de peine, et court, autant que ses forces le lui permettent, vers l'extrémité de la place. Une fontaine y fait entendre son léger bruit. Dieu est bon! Rodolphe sera soulagé dans ses tortures... Mais tout devient difficulté, impossibilité même dans certaines heures... Cette eau, Gertrude ne peut la recueillir dans ses mains, durant le trajet elle filtrerait entre ses doigts. Elle prend un de ses souliers, l'emplit et revient vers la roue....

— De l'eau! de l'eau! répéta le supplicié!

Gertrude s'agenouille, soulève son front, approche de ses lèvres l'étrange et touchante coupe qu'elle vient d'improviser; Rodolphe boit à longs traits; ce soulagement inattendu lui rend la force de rouvrir les yeux, il voit, à la lueur des clartés matinales, Gertrude dont les mains se sont déchirées aux nœuds de son échelle d'étoffe, Gertrude qui lui parle d'une voix tremblante de tendresse et de douleur. A mesure que le jour grandit, elle comprend mieux les indicibles tortures de son époux. Chaque plaie semble crier par ses lèvres rouges. Un horrible frisson secoue les membres du condamné; le froid de la nuit s'est ajouté à ses autres souffrances, Gertrude dégrafe son manteau et le jette sur Rodolphe. Une seconde fois elle fait le voyage de la fontaine, afin d'humecter les yeux tuméfiés de son mari, de désaltérer ses lèvres brûlantes.

Il la voit maintenant, car le jour est tout à fait venu.

Il la reconnaît en dépit de sa pâleur, de ses joues marbrées par les larmes, de ses doigts saignants, de sa robe en lambeaux, de sa chevelure dénouée qui flotte autour d'elle comme un voile. Gertrude, Rodolphe! si jeunes, si beaux, si brillants tous deux il y a quelques mois à peine! Mais ce n'est pas l'heure de faiblir, l'heure de regretter les joies enfuies; la femme doit au mari quelque chose de plus grand, de plus noble, de plus sacré! Elle veut qu'il cesse pour ainsi dire de la voir pour ne songer qu'au Dieu qui connaît son innocence. Elle prie à ses côtés avec une angélique ferveur. Elle sait bien qu'il ne l'attendra pas longtemps dans le ciel où elle ira le rejoindre; n'est-elle point certaine que sa douleur la tuera? Seul dans la nuit, au milieu d'horribles tortures, Rodolphe de Wart eût désespéré peut-être; le blasphème se fût échappé de sa bouche convulsive. Agnès n'a pas permis la veille qu'un prêtre restât près de ce moribond qui semble ne plus appartenir à la justice des hommes, tant il est près de paraître devant le tribunal de Dieu. Mais Gertrude récite des prières sublimes, Gertrude parle de la croix du Sauveur innocent; à cet homme brisé à coups de barres de fer elle montre les cinq plaies du Christ; à la roue elle oppose le gibet du Golgotha. Etouffant ses pleurs et refoulant son désespoir, elle songe seulement à la consolation de celui qu'elle reste impuissante à sauver...

Absorbée dans l'œuvre sublime de sa tendresse, elle ne voit pas que le soleil s'est levé, elle n'entend pas le réveil de la ville de Winterthur; elle ne s'aperçoit point que sur la place sont déjà des groupes cherchant à comprendre ce qui se passe, et se demandant comment il se fait qu'une femme demeure agenouillée sur la roue.

Les plus curieux s'approchent, les plus compatissants s'émeuvent. Les soldats quittent leur partie de dés et viennent reprendre leur faction. Ils voient Gertrude, la reconnaissent, et détournent la tête; peut-être les punira-t-on pour lui avoir permis de rester près de son mari, mais ces soudards sont des hommes, ils se souviennent de leur mère, et laissent Gertrude près de l'agonisant.

La foule grossit, elle encombre la place; cette foule reste silencieuse, immobile, les yeux fixés sur le spectacle qui la trouble et l'émeut jusqu'au fond des entrailles.

— Mes amis, dit Gertrude, priez avec moi! priez pour celui qui va mourir!

La foule tombe à genoux. Du haut de la roue Gertrude prononce les paroles sacrées, et les témoins de cette scène sans précédent, sans exemple dans l'histoire, lui répondent au milieu de leurs sanglots.

Des églises, le son des cloches s'envole dans l'air, et ces voix d'airain semblent à leur tour prendre

part à l'invocation du peuple. Quelle scène! Toute une ville prosternée autour d'un échafaud et Gertrude les mains jointes, répétant sans trêve :

— Priez pour le baron de Wart, innocent du crime dont il fut accusé.

Un bruit strident vient soudainement se mêler au tintement des glas, aux répons des psaumes.

— La reine Agnès, le prince Léopold! murmure la foule.

Gertrude ne semble pas comprendre, et dit d'une voix plus ferme :

— Faites miséricorde, Seigneur, et recevez au nombre de vos martyrs Rodolphe de Wart, injustement mis à mort...

Le piétinement des chevaux se rapproche, on distingue un bruit confus; le cortége des enfants d'Albert se rapproche de la place des exécutions: après avoir vu torturer Jean de Wart, Agnès et Léopold viennent le voir mourir. Ils s'attendaient à trouver la place déserte; sauf le piquet de garde commandé autour de la roue, nul ne devait approcher du condamné!

L'abandon était encore une souffrance ajoutée à tant d'autres. Du premier regard Agnès comprit que la foule pressée sur la place, au lieu d'applaudir au châtiment d'un rebelle, s'apitoyait sur les tortures d'un innocent. Ce peuple priait et pleurait. Un flot de rage monta au cœur d'Agnès; elle jalousait ces prières, ces larmes; elle voulait que Rodolphe expirât dans le désespoir. Ne serait-ce pas trop peu, en vérité, que les tourments subis la veille? Elle rêvait de plonger l'âme de Rodolphe dans un tel désespoir qu'elle se vouât à l'enfer dont les supplices ne peuvent finir.

— Qui est auprès du condamné, demanda-t-elle, qui a osé enfreindre mes ordres?

Une clameur désolée lui apprit le nom de Gertrude de Wart.

— Qu'on l'arrache de l'échafaud, dit Agnès, qu'on la jette à son tour dans une prison...

Mais nul ne bougea, et la reine devint livide.

— Faites disperser ce peuple, mon frère, ajouta-t-elle en se tournant vers Léopold, sinon je lance mon cheval à travers la foule, et j'ordonne à mes cavaliers d'y faire une trouée.

— Mes amis, dit Gertrude, qui comprit quel danger la compassion des artisans et des bourgeois allait attirer sur eux de représailles vengeresses, soyez bénis pour votre charité, du fond de vos demeures et du sein des églises continuez à invoquer le ciel pour l'agonisant.

— En avant! et ventre à terre! cria la reine Agnès à ses cavaliers.

Une clameur terrible s'éleva de la place, femmes, enfants, vieillards tombaient sous les pieds des chevaux lancés au galop, et se creusant un chemin sanglant à travers la foule si pétrifiée d'épouvante qu'elle se laissait écraser sans songer à se défendre, sans garder le courage de fuir. Cependant la panique balaya l'espace sur lequel restèrent des malheureux, le crâne fracassé, les membres meurtris. Au lieu des prières, qui, un instant auparavant, s'élevaient autour du poteau soutenant la roue, on distinguait les malédictions sourdes de ceux qui s'enfuyaient poursuivis par les sabots des chevaux et la lance des cavaliers.

Agnès désigna Gertrude à ses soldats.

— Arrachez-la de cette place, dit-elle.

Il fallait obéir, et, baissant la tête, les hommes d'armes se dirigèrent vers l'estrade sinistre. Au moment où ils allaient en gravir les degrés, un homme vêtu d'une robe brune les devança, puis leur faisant subitement face, il tira de sa poitrine un crucifix qu'il étendit vers eux.

— Obeissez! répéta Agnès.

— Je vous le défends au nom de Dieu! répondit le moine.

La réputation de sainteté du vieillard était trop bien établie, et son influence était trop universelle pour qu'on songeât un instant à enfreindre sa volonté! C'était Berthold Strobel d'Offtringen, le vénérable prieur de l'église miraculeuse de Notre-Dame des-Ermites.

Il connaissait l'innocence de Rodolphe, il admirait la courageuse tendresse de sa femme, il ne permit pas que la prétendue justice des enfants d'Albert passât avant la miséricorde du ciel et le dévouement de l'épouse.

Rodolphe de Wart mit trois jours à mourir... Durant trois jours et trois nuits Gertrude resta près de lui, rafraîchissant ses lèvres, le soulageant autant qu'elle le pouvait, et ne s'éloignant un peu que pour faire place au prieur d'Ensidlen. Pendant trois jours le peuple pria et pleura aux pieds du crucifix, pour l'âme du supplicié prêt à paraître devant le Seigneur.

Vers le soir du troisième jour, Rodolphe essaya de se soulever, regarda une dernière fois sa femme, murmura le nom du Sauveur, et expira tandis que Berthold lui montrait le ciel.

Alors seulement Gertrude descendit de l'échafaud. Elle se soutenait à peine et trébuchait en marchant. Sans songer à relever sa chevelure flottante, sans penser à changer sa robe en lambeaux et tachée de sang, sans accepter l'aide du prieur qui offrait de lui servir de guide, l'infortunée quitta la ville de Winterthur, et prit à pied la route de Bâle.

Elle vint tomber mourante sur le seuil d'un couvent.

— Ouvrez, dit-elle, je suis la veuve de Rodolphe de Wart, et je viens vous demander une tombe.

IX

DERNIER PARDON

L'aspect des rives de la Reuss avait bien changé dans l'espace de peu d'années. L'exécution de Rodolphe de Wart parut clore la longue liste des victimes expiant le crime de trois hommes.

Agnès et Léopold s'imaginaient-ils avoir rempli leur devoir! Le prince se jeta dans les aventures de guerre; la veuve d'André retourna vers les lieux où l'empereur était tombé sous le poignard de Jean de Souabe, et l'impératrice Elisabeth l'y suivit. Aussitôt, de tous les côtés de l'Allemagne, de l'Autriche, de la France accoururent d'habiles architectes, des imagiers ingénieux, des verriers artistes, sachant douer leurs vitraux d'un éclat impérissable. De même qu'Agnès s'était jetée dans l'œuvre de vengeance, elle se dépensa dans le projet d'élever à la mémoire d'Albert un monument somptueux. On vit bientôt sortir du sol les

fondations de l'église de *Kœnigsfelden*, dont l'autel indiquait la place même où le prince rendit le dernier soupir sur les genoux de la vieille mendiante. Les verriers eurent l'ordre de représenter sur les vitraux des fenêtres le trépas de l'empereur et d'y peindre à la fois Albert d'Autriche, Jean de Souabe, Walther d'Eschenbach, le baron de Bal n et Conrad de Tegenfeld; par une sorte de pudeur, Agnès n'osa joindre Rodolphe de Wart aux assassins.

En même temps que l'église on bâtissait dans le *Champ-du-Roi* deux monastères : l'un de femmes, que devaient habiter des religieuses de Sainte-Claire, l'autre de frères Mineurs. Entre les deux couvents, Elisabeth et Agnès se firent ménager, non pas un palais, ni même une maison, une sorte de logette, dans laquelle elles vivraient seules avec le souvenir d'Albert d'Autriche et des scènes terribles qui suivirent son trépas. La dédicace de l'église, la bénédiction des monastères, attirèrent à Kœnigsfelden une foule considérable accourue non seulement de Brugg, situé à vingt minutes de distance, mais de Baden, de Bâle et de Zurich. Le clergé des cathédrales, les abbés,



Le Pardon, dessin de Gilbert.

les prieurs des couvents se rendirent à la convocation des princesses. Mais en vain les prêtres bénirent les maisons des frères Mineurs et des Clarisses; en vain l'église du Champ-du Roi étala les merveilles de son orfèvrerie et retentit du chant des psaumes, l'âme d'Agnès ne put retrouver le calme auquel elle aspirait. Elle pria, elle jeûna; la paix ne descendit point dans son cœur. E le multiplia les aumôneries, où pauvres et pèlerins furent reçus généreusement; mais l'esprit d'Agnès continua d'être hanté par des fantômes. Elle macéra son corps sans parvenir à surmonter son trouble, à triompher de ses angoisses.

Enfin, prenant une résolution qui coûtait à son orgueil, elle écrivit à Berthold Strobel d'Offtringen, prieur de Notre-Dame-des-Ermites. Après avoir été un homme de guerre redouté dans les batailles et célèbre dans les joûtes, Berthold s'était donné à Dieu, soit sous l'impression d'une douleur dont il garda le secret, soit pressé par la vocation qui naît parfois de la connaissance des bonheurs humains dont le néant nous est subitement dévoilé. Il jouissait d'une autorité égale à sa réputation de vertu; mais si les qualités éminentes de Berthold méritaient la confiance de la fille d'Albert d'Autriche, Agnès ne pouvait effacer de sa mémoire l'heure où le

prieur d'Ensidlen s'était placé, la croix à la main, entre Gertrude de Wart et les soldats qu'elle envoyait pour l'arracher de la roue sur laquelle agonisait Rodolphe. Après s'être adressée à tous les doctes hommes de son royaume, la reine voulut en référer à celui-là qui était un saint.

La réponse de Berthold au message de la reine fut courte. Il se contenta de dire : « J'irai. »

Agnès l'attendit en vain pendant une semaine. Vers le matin du neuvième jour, le prieur frappa à la porte de la maison des recluses.

Devant Berthold Agnès baissa son front orgueilleux.

— Que me demandez-vous? lui dit le prieur.

— La paix! répondit Agnès.

— Dieu seul la donne! fit le moine.

Agnès reprit :

— Je souhaiterais implorer encore autre chose. Permettez-moi de n'exprimer mon vœu qu'après vous avoir fait visiter l'église élevée par moi à la gloire du Seigneur et les monastères peuplés de ses serviteurs et de ses servantes.

— Je vous suivrai, répondit brièvement Berthold.

La reine le conduisit dans l'église resplendissante, lui en détailla les merveilles, ouvrit les armoires profondes renfermant le trésor et dit au moine :

— Les calices, les ostensoirs brillent de pierres précieuses, les ornements sont brodés d'or fin; rien ne m'a paru trop magnifique pour la maison de Dieu.

— Je ne puis rien admirer de ces magnificences, répondit Berthold; je ne vois que les vitraux représentant le trépas de l'Empereur... Qu'importe que vous ayez travaillé à l'ornementation de la maison de Dieu si vous n'avez pas la charité?

— La charité! répéta Agnès; vous n'avez pas tout vu mon père.

La reine conduisit le prieur dans la grande cour des Clarisses et lui montra un nombre considérable de pauvres, d'infirmes groupés le long des murs, assis sur des bancs, attendant le repas du jour et l'aumône quotidienne.

— Vous le voyez, mon père, les malheureux ne sont pas oubliés, et je tâche d'exercer la bienfaisance.

— Qui dit charité dit amour, et vous continuez à haïr.

— Je n'ai pas pu oublier, murmura Agnès.

Le prêtre reprit d'une voix grave :

— Est-ce pour étaler devant moi le luxe de votre église et celui de ces couvents que vous m'avez arraché à ma chère solitude?

— Non, répondit Agnès en baissant le front; je vous l'ai dit, la paix me fuit, mes jours sont une torture, mes nuits sont hantées; je vous demande le calme. S'il faut un miracle pour l'obtenir de Dieu, mettez-vous à genoux et priez.

— La paix est pour ceux qui ont le cœur doux, répondit le prieur; la joie appartient aux miséricordieux... Je comprends vos jours lugubres, vos nuits fiévreuses, ces nuits peuplées de fantômes... vous devez voir se lever contre vous les spectres de ceux que vous avez fait périr.

— La piété filiale...

— Vous ordonnait de prier pour l'Empereur mort, et non de faire couler sur la tombe la « rosée de mai » dans laquelle vous vous êtes baignée...

Vous le savez, d'ailleurs, Albert n'eut que trois assassins, et plus de mille infortunés ont succombé dans les tortures.

— Qu'exigez vous de moi? demanda la reine en baissant la tête.

— Implorez le pardon de Dieu pour le sang répandu.

— Ayez pitié de moi, Seigneur! balbutia la reine.

— Ce n'est pas tout.

— Que faut-il encore?

— Vous pardonnerez au meurtrier!

— A Jean le Parricide! moi...

— Il s'est repenti... réconcilié avec le ciel par le pape Clément V, il vit caché sous une robe de moine.

— Mon Dieu! mon Dieu! fit Agnès en pressant son front dans ses mains, je ne peux pas... c'est mon père qu'il a tué...

— C'est votre Dieu qui fut mis en croix pour votre salut.

— J'essaierai! j'essaierai! fit Agnès, je supplierai le Sauveur de me donner l'oubli, de m'apprendre la miséricorde...

— Et Walter d'Eschenbach et Conrad de Tegenfeld, et le baron de Balm?

— Dieu les prenne en pitié! murmura la reine d'une voix à peine intelligible.

Tous ses membres tremblaient, une sueur froide coulait sur son visage, l'effroi qui la jetait aux pieds du prieur la réduisait à un état si pitoyable que le saint homme l'eût relevée avec des paroles de compassion, s'il n'avait dû frapper encore sur ce cœur de pierre afin d'en faire sortir du sang et des larmes.

— Est-ce tout? demanda Agnès, pourrai-je vivre maintenant sans craindre que des ombres sanglantes me suivent? pourrai-je fermer les yeux sans entendre des gémissements s'élever autour de mon lit?

— Non, répondit Berthold.

— Que faut-il de plus?

— La fille de l'empereur Albert a pardonné, Agnès a besoin de pardon à son tour.

— J'implore celui du Ciel.

— Il vous faut celui d'une créature.

— Et qui donc oserait croire que la fille d'un empereur et la veuve d'un roi a besoin d'indulgence?

— Moi! dit le prieur d'une voix solennelle : Jean de Souabe et ses complices étaient coupables, vous venez de pardonner leur crime... Mais vous avez poursuivi, torturé avec la dernière barbarie un innocent, et à celui-là vous demanderez grâce!

— Il avait vu... dit Agnès dans une agitation extrême, il devait savoir...

— Il était innocent! répéta Berthold avec une suprême autorité... Dieu lui a tenu compte d'un injuste supplice, et du ciel où il se trouve au milieu des martyrs son âme nage dans la mansuétude infinie et dans la joie sans ombre... Trois jours de tourments dans sa chair ont éteint son souffle... Mais une moitié de lui-même survit... Gertrude de

Wart existe encore, bien que Dieu, la prenant en pitié, semble se pencher vers elle et l'attirer près de son époux... A Gertrude vous avez volé tout le bonheur de la vie, vous avez pris le compagnon de sa jeunesse, son protecteur, son ami, le jeune mari que je lui avais donné au pied de l'autel, cet époux dont elle vous a demandé la grâce au nom du baptême qui lava votre âme, au nom du jugement dont vous connaîtrez les épouvantes... Cette grâce, vous l'avez refusée, et Gertrude a mis sept années à mourir, car à cette heure Gertrude de Wart voit approcher l'heure de la délivrance.

— Eh bien! dit Agnès, vous lui direz...

L'orgueil étrangla la fin de la phrase dans sa gorge; elle resta un moment devant Berthoud, fixant sur lui des regards éperdus, mais le visage du prieur reflétait une sévérité terrible, et la reine reprit plus bas, si bas qu'il fallait l'oreille d'un confesseur pour l'entendre :

— Vous lui direz que je me repens...

— Je ne transmettrai pas ce message, dit Berthold; si vous pensez ce que vous dites avec si grand effort, vous m'accompagnerez jusqu'au couvent de Bâle où Gertrude expire, vous vous agenouillerez près de son lit, et les mains tendues vers elle, comme une suppliante, vous lui crierez : — « Gertrude, priez pour moi! Gertrude, daignez me pardonner! »

— Jamais! jamais! dit Agnès qui se trouva soudainement debout.

— Vous avez répété ce mot à la malheureuse enfant, le jour où elle se traîna à vos pieds en demandant non pas la grâce, mais la vie du baron de Wart... Elle acceptait l'arrêt, elle acceptait la prison, et vous avez dit : « Jamais! » — Comme Dieu le dira à son tour à l'heure de la divine vengeance! pour Agnès qui fit couler le sang innocent, il n'est pas d'absolution, si Agnès n'a point de repentir... La pénitence de votre crime vous sera imposée en ce monde, vous ne la choisirez pas! Et si vous vous rebellez, prenez garde, chrétienne sans foi et femme sans courage, la mort vous surprendra comme le bandit frappe le voyageur, et vous tomberez vivante, gangrenée par votre péché, entre les mains du juge que nul ne peut tromper ou séduire.

Un long frisson agita le corps d'Agnès; elle hésita, se débattit, puis vaincue, s'accrochant aux meubles, se traînant le long de la muraille, elle dit à Berthold :

— Allons, mon père!

Tous deux prirent la route qui les séparait de Bâle; le prieur de Notre-Dame-des-Ermites voulait ajouter cette dernière humiliation aux autres, et briser à jamais ce cœur rebelle et dur.

Lorsque les deux voyageurs arrivèrent au monastère qui servait de refuge à la veuve de Rodolphe de Wart, les cloches tintaient lentement. Dans les cloîtres glissaient des religieuses enveloppées de longs voiles sombres; quelques novices, les bras chargés de fleurs, se dirigaient vers le grand escalier.

Berthold qu'Agnès suivait avec peine guida la fille d'Albert à travers les hauts escaliers et les grands couloirs conduisant à une cellule étroite, blanchie à la chaux, et sur les murs de laquelle se détachait l'image du Sauveur crucifié!

Les novices avaient jonché de fleurs et de rameaux le pavé de la pauvre chambre, des cierges brûlaient dans de hauts chandeliers, un rameau vert trempait dans une coupe remplie d'eau bénite. La mort était là, non point la mort effrayante parlant des vengeances du ciel, mais la mort qui console et purifie, la mort qui réunit et couronne, la mort dont les mains tiennent des palmes, et dont le voile de deuil s'étoile de célestes espérances.

Sur son lit de recluse, Gertrude de Wart se tenait demi-assise, demi-couchée, le prêtre levait devant elle l'hostie sainte, les nonnes agenouillées priaient et pleuraient.

— Voici l'agneau de Dieu! fit le prêtre, l'agneau de douceur et de pardon, voici la colombe de paix et l'esprit de lumière, voici le Dieu créateur appelant à lui sa créature! En ce moment je n'ai, ma fille, qu'un souvenir dans l'esprit, qu'un mot sur les lèvres... Votre existence fut une longue torture, la mort vous délivre à jamais... vous sommeilliez d'un dur sommeil, et vous allez vous éveiller comme la fille de Jaïre à la voix du Sauveur des hommes... Gertrude de Wart, aimez-vous le Dieu que je vous apporte comme le viatique du dernier combat? Gertrude de Wart, croyez-vous à la vie éternelle qui va vous donner la possession de votre Dieu, et vous réunir à celui que vous pleurez... Gertrude de Wart, vous sentez-vous le courage de pardonner?...

— Je pardonne! dit Gertrude d'une voix expirante, au nom de la croix de mon Sauveur, au nom de l'époux qui me fut ravi...

Je crois au ciel qui sera le prix de mon martyre... J'attends le Dieu que je ne veux plus quitter ..

Un long sanglot jaillit du cœur des assistants, Agnès qu'entraînait Berthold tomba sur les genoux près du lit de la mourante.

Les yeux de l'agonisante se fixèrent sur la reine avec une indicible expression de terreur, un voile couvrit ses prunelles; les deux mains croisées sur son sein, elle semblait comprimer les palpitations de son cœur... En face d'elle le prêtre tenait toujours l'hostie... Et le regard de Berthold semblait dire quel double sacrifice la foi exigeait de ces deux femmes à une heure également solennelle.

Le visage d'Agnès, renversé en arrière, paraissait convulsé par un spasme effrayant; celui de Gertrude se pacifiait lentement et reprenait le rayonnement de la confiance.

Elle se souleva davantage, avança une de ses mains transparentes vers Agnès et dit en rassemblant ses forces :

— Merci, mon Dieu! de m'avoir laissé avant de mourir le temps de pardonner à celle qui vient vers moi... Rodolphe est mort, je retourne vers Rodolphe, ô Reine! Le bienheureux martyr a pardonné, et Gertrude de Wart pardonne avec lui...

Les regards de la mourante se fixaient sur le viatique; le prêtre s'inclina, déposa l'hostie sur les lèvres tremblantes de la veuve, puis il s'agenouilla à côté du prieur.

Gertrude les yeux clos, recueillie en elle-même, s'entretenait avec le Sauveur; elle ne rouvrit point ses paupières, et nul n'entendit le dernier soupir qui la réunissait à son Dieu et à l'époux qu'elle avait chéri jusque dans la mort.

R. de Navery.

VOYAGES

AU JAPON (1)

Quelques jours après mon arrivée, un matin que je travaillais à un petit coffret que je voulais offrir à notre consul, autant, il est vrai, pour lui montrer ce que je savais faire que pour lui témoigner ma reconnaissance, le Bordelais arrive et me dit: C'est aujourd'hui la fête de Djebisû, venez voir le « massuri » des pêcheurs.

— Que diable me fait votre Djebisû et qu'est-ce que le massuri ?

— Djebisû est le dieu de la mer et les pêcheurs ont organisé une procession en son honneur ; venez voir, venez, laissez reposer vos outils, c'est curieux.

Nous voilà partis.

Sur tout le parcours que le cortége doit suivre, les maisons sont tendues de rouge ; les femmes peintes de frais, les enfants barbouillés de farine jusqu'aux yeux, attendent, entassés dans les boutiques, dans les chambres, sur les terrasses, l'arrivée de la procession qui s'avance à petits pas, franchissant un à un tous les arcs de triomphe dressés sur son chemin et composés de barils de bois superposés. Des étendards et des banderoles couverts d'énigmes et de caractères japonais, portés au bout de longues perches, précèdent ; un premier peloton d'une quarantaine de pêcheurs porte une robe uniforme adoptée par la corporation, jouant des cymbales, du tam-tam, et poussant en chœur un hurlement intermittent. Puis viennent deux maîtres de cérémonies, armés d'une canne de fer, surmontée d'anneaux du même métal, dont ils frappent le sol et au besoin les pieds des passants trop lents à se ranger.

Enfin voici le char traîné par quatre bœufs et poussé par soixante coulies volontaires. Dans un buisson de verdure et de plantes marines, une troupe de bonzes s'escriment à faire un tapage infernal, et au-dessus de leurs têtes, la statue habillée de Djebisû, représentation colossale d'un dieu barbouillé, rubicond et furieux. La lourde machine n'avance que par secousses ; un petit théâtre ambulant, avec des enfants pour acteurs, vient ensuite. Un second char avec le même appareil porte le dieu des vents, reconnaissable à son outre gonflée. Chaque dieu emporte avec soi sa cuisine, c'est-à-dire un réchaud, une théière, du vin, des gâteaux ; on suppose avec raison que cette promenade pourra ouvrir l'appétit des dieux et qu'il ne faut pas les faire jeûner.

Ce qui n'est pas moins comique, c'est le sérieux parfait de tout ce peuple et surtout des officiants ; non qu'ils ajoutent la moindre foi aux légendes que rappellent ces exhibitions, mais c'est un vieux souvenir, une tradition, et ils aiment tout ce qui se rattache au passé.

Le Boudhisme leur a mis dans l'esprit toutes sortes de rêveries et leur imagination a créé une infinité de demi-dieux grotesques ou terribles ou *diaus* ; ils les invoquent ou s'en amusent suivant le degré de leur crédulité. Ce sont des génies intermédiaires qui représentent certaines qualités ou physiques ou morales et qui les défendent contre certaines maladies ou certains fléaux. Ils ont la puissance de se faire obéir du diable et se plaisent à lui jouer toutes espèces de bons tours.

Voici, par exemple, Ho-Tei, c'est la personnification de la béatitude complète, la sainte paresse. Son bonheur consiste à avoir son gros ventre livré à l'air, à rêver et à ne rien faire, et à charmer son éternelle oisiveté en faisant de la musique. Ho-Tei est un épicurien. Tout autre est Bishamon, patron des armes, il est toujours casqué, cuirassé magnifiquement ; le diable est à ses ordres, il tremble devant lui, il en a fait son serviteur.

Mais le génie le plus familier, celui dont on retrouve l'image dans toutes les peintures japonaises, est Dai-Kokou. Il protége les caisses des banquiers, les magasins de riz, il fait naître les perles, les coraux, les minéraux, les grains, et peut satisfaire tous les désirs. Il garde toujours une sérénité admirable, une seule préoccupation l'agite, ce sont les rats qui au Japon dévastent les récoltes. Mais n'allez pas croire qu'il veuille les détruire, pas du tout ; tant de haine n'entre pas dans son cœur, il se contente de les rendre obéissants, soumis, il les aime, il est toujours entouré de gentils rats blancs à qui il fait faire toutes sortes d'exercices, et, pour l'amuser, ils dansent sur la corde ou jouent avec les amulettes qu'il leur tend. C'est un aimable et souriant génie que Dai-Kokou, et en vérité les Japonais lui témoignent un grand respect, mieux encore, presque de l'amitié ; on trouve son image dans tous les temples. Religion enfantine, culte sans fondement, qui plaît encore aux Japonais comme les contes des fées à nos enfants, mais qui est destiné à aller en s'effaçant. Mais la chute de ces petits génies sera lente, car ils sont au Japon associés à tous les actes de la vie, ils y président ; ils la dominent. Dai- Kokou, Ho-Tei, Bishamon, vivront longtemps encore, avec cent autres petites divinités, qui me font l'effet de Barbe-Bleue et de Jocrisse. L'adoration des « Sébis » n'est pas prête de finir et il faudra bien du temps pour que les Japonais brûlent ce qu'ils ont adoré. Mais cela viendra.

Je ne suis pas un grand philosophe; où et comment le serais-je devenu ? mais je viens d'assister à une cérémonie qui m'a fait beaucoup réfléchir et qui me semble la marque des destinées nouvelles du Japon. C'est de l'inauguration du chemin de fer entre Yédo et Yokohama dont je veux parler; inauguration qui a été faite par le Mikado en personne, lui qui jadis, mystérieux habitant de ses sacrées demeures, ne se laissait jamais voir à ses sujets. La journée était splendide ; à neuf heures, les portes du Siro s'ouvrirent et le cortége impérial se mit en route entre deux bataillons de la garde formant

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

la haie, et derrière un escadron de lanciers venait le Mikado dans un beau carrosse découvert. Assis seul sur la banquette du fond, il avait devant lui trois ministres en frac couvert de broderies d'or. A chaque portière, se pressaient à cheval des « kugé «, serviteurs attachés à la personne de l'Empereur, vêtus de longues robes blanches et portant des coiffures en papier laqué. La gare, fort bien pavoisée, était couverte de fleurs. Le prince mit pied à terre au milieu d'une foule de seigneurs vêtus de soie et d'uniformes très-brillants. Les flûtes se firent entendre ; il traversa lentement le flot des spectateurs qui baissaient respectueusement la tête et monta dans le train au son de la musique de la chapelle impériale exécutant l'air de la *Casquette du père Bugeaud*. Les wagons furent bientôt remplis par les personnes ayant obtenu la faveur d'accompagner l'Empereur. Les grands dignitaires portaient des manteaux en crêpe vert, jaune, rose, et des pantalons en soie blanche larges comme des jupes. La machine siffla, le train disparut; une demie-heure après, il rentrait dans la gare de Yédo.

« Le Mikado (1) gagna le trône préparé pour lui sous un pavillon de fleurs et d'étendards, où il entendit les discours du ministre des travaux pu-



Bishamon et le Diable, dessin de Samm.
(Pris d'un album japonais).

blics et celui de la députation des marchands. A chacun il répondit, sans se lever, en lisant une courte allocution dont le texte lui était présenté par l'un des kugé debout de chaque côté du trône. Rien de plus étrange que le contraste de cette pompe orientale, de cette estrade couverte de grands dignitaires, de ces vêtements splendides, avec les exigences du progrès moderne, avec le sifflement et le grondement de la locomotive qui lâchait sa vapeur et faisait ses évolutions, sans égard pour une si haute majesté.

« Immobile et inaltérable, le souverain rappelait ces belles statues des temples bouddhistes de la grande époque. C'est un jeune homme de vingt ans, assez grand, aux traits vigoureusement accusés ; la couleur de son teint annonce une origine méridionale. Il était vêtu d'une tunique blanche, et d'un manteau de soie jaune, si amples et si roides qu'il était impossible de deviner ses formes. On pouvait seulement remarquer la finesse de ses mains nues et de ses pieds chaussés de « guetta » aux cordons d'or. Sa coiffure consistait en une espèce de chignon ramené sur le sommet de la tête et surmonté d'un petit casque de laque, maintenu par une jugulaire sur laquelle se dressait une aigrette de crin, haute de cinquante centimètres. (1) »

(1) G. Bousquet.

Cette fête se termina dans l'admirable jardin d'Hama-Gotin, sur les bords de la baie. Une collation était préparée pour les invités et la foule recevait une libérale distribution de vivres, tandis que sur des chars ambulants des enfants costumés et masqués exécutaient des pantomimes.

Toutes ces nouveautés m'amusaient beaucoup; mais quoique la vie matérielle coute peu et malgré mon économie, mon pécule diminuait. J'avais terminé le petit coffre destiné au consul; j'en étais satisfait, ayant, pour l'exécuter, trouvé du bois d'une richesse de ton extraordinaire. Si le père Astier l'avait vu, il m'aurait répété pour la millième fois « Ah! si tu voulais! si tu voulais!... » Je portai mon petit cadeau au consulat : on nous fit fête à tous deux, et mon ouvrage plut tellement au consul qu'il me demanda la permission de l'offrir au Mikado.

— Faites ce qu'il vous plaira.

— Si vous avez besoin de moi, vous me trouverez toujours; mais avec votre talent vous pouvez vous passer d'appui. En tout cas, comptez toujours sur moi, et si vous avez à demander quelques avances, vous les trouverez ici. »

Je partis enchanté et me mis à entreprendre ce que l'on appelait autrefois un cabinet. Un matin j'en dessinais quelques ornements, lorsqu'une de ces petites voitures roulantes, dont j'ai déjà parlé, s'arrêta devant ma porte, et, à mon grand étonnement, j'en vis descendre un « kugé » de l'Empereur qui me dit en très-bon français : « Bonjour, monsieur, comment vous portez-vous? Regrettez-vous le boulevard des Italiens? Moi j'y pense souvent, j'ai vécu cinq ans à Paris. »

En me parlant ainsi, il me tendit la main. Qui était ébahi? C'était votre serviteur.

— Monsieur Astier, vous avez fait un coffret merveilleux; le résident de France l'a offert à Sa Majesté, elle en a été enchantée, l'a montré à l'Impératrice, et cette princesse m'a commandé de venir vous chercher et de vous conduire auprès d'elle

— Ah! pour ça, non! m'écriai-je, moi paraître devant une impératrice? et avec des habits de quatre sous encore! Ah! mais non!

— Allons, allons! monsieur le Parisien, il ne s'agit pas d'aller en galante aventure, mais bien d'enfiler le chemin de la fortune, ainsi que l'on dit chez vous, » fit le kugé en riant.

Ceci me donna à réfléchir, et comme je ne suis pas très-timide, revenant sur ma résolution première, je jetai mon tablier, et, un brin de toilette terminé, je partis avec mon élégant « kugé. » En route il m'apprit qu'il se nommait Alabo. Parvenu au Siro, à travers les gardes, les domestiques, il me fit franchir plusieurs cours, et nous nous trouvâmes en face d'une maison en laque vermillon réchampie d'or. C'était la demeure de l'Impératrice. Un serviteur, deux serviteurs, dix serviteurs, une femme, deux femmes, dix femmes, viennent successivement à nous, et bientôt je me trouvai, après avoir franchi de jolies petites galeries en miniature, dans un salon tout garni de tablettes en étagères chargées d'ivoires, de jades, de porcelaines et de fleurs en tiges, en présence de Sa divine Majesté, assise par terre sur des tapis, et ayant plusieurs dames autour d'elle se tenant à genoux et causant.

Lorsqu'on n'a pas l'habitude des impératrices, cela fait toujours quelque chose d'en trouver une qui vous parle, et, comme mon guide m'avait recommandé de me tenir humblement la tête baissée, il me serait impossible d'en faire une minutieuse description. Elle était perdue dans un amoncellement de soie et de gaze, merveilleusement peinte, ses cheveux arrangés sur la tête en un immense éventail, ayant à la main une petite branche de cerisier en fleur, les dents supérieurement laquées en noir; elle me fit l'effet d'une idole. Elle parla à Alabo, qui me transmit l'expression de ses volontés. Elle désirait avoir de mon industrie une série de coffrets pour renfermer des bronzes de ses ancêtres.

Le moins gauchement qu'il me fut possible, je me mis aux ordres de l'Impératrice. Je saluai très-bas, très-bas; et Alabo me conduisit dans une pièce où il me montra les plus beaux petits bronzes que j'aie jamais touchés : bouddhas, dragons, vases pansus, vases à long col, brûle-parfums. Les ouvriers Japonais ne font rien de comparable aujourd'hui. C'était toutes ces petites merveilles dont j'étais chargé de confectionner les étuis. Je pris les mesures dont j'avais besoin, le « Kugé » pendant ce temps me disait : « N'épargnez rien pour que cela soit très-beau, l'Impératrice est fort généreuse, et vous serez largement récompensé. Prenez des aides, vous trouverez ici des mains très-intelligentes, et faites vite. Je viendrai vous voir quelque fois et nous parlerons de Paris. »

Pour ne pas revenir sur ce dernier point, Alabo m'entretint en effet souvent de la grande cité; il n'y avait pas seulement fréquenté les écoles, il se souvenait avec délice des soupers du café Riche et des mauvais coins de notre civilisation. Il possédait, d'ailleurs, comme presque tous les Japonais une mémoire prodigieuse. Je retournai chez le consul; je le remerciai vivement de ce qui m'arrivait, lui demandai ses conseils qu'il me donna avec une grande intelligence, et, grâce à ses indications et à une petite avance, je pris d'abord deux ouvriers du pays et une troisième personne dont je parlerai, et montai un petit atelier. Enfin, pour la première fois de ma vie, je n'avais pas à me plaindre du gouvernement.

Cette troisième personne était une femme française, elle se nommait Louise Comte. Son mari, très-habile armurier, employé dans les arsenaux du Mikado en qualité de contre-maître, étant passé de vie à trépas, laissait sa veuve fort embarrassée. Elle songeait même à retourner en France lorsque je la rencontrai. Jeune, jolie, laborieuse, intelligente, ayant à Paris travaillé chez une grande couturière, je résolus de l'associer à une idée qui m'était venue. Voici de quoi il était question.

Les Japonaises et même les Japonais ont une passion singulière pour les poupées. Dans la seule ville de Yédo, il existe plus de poupées que dans la France entière. C'est un objet de première consommation. Petits garçons, petites filles, jeunes femmes, voire même les hommes, ont des poupées : on en trouve dans tous les coins des maisons et sur les autels des divinités familières qui peuplent tous les intérieurs. Quoique habillées quel-

quefois de très-belles étoffes, ces petites figures étaient exécutées d'une façon assez grossière, et je m'étais dit qu'en les articulant, qu'en leur faisant tourner la tête et remuer les yeux, je ne pouvais manquer d'obtenir un grand succès. Mais les créer, travailler les bois, sculpter de jolies figures ne suffisait pas; il fallait les habiller; chiffonner des étoffes, les tailler, n'était pas mon affaire, et je me trouvais fort empêché, prêt à renoncer à mon projet, lorsque ma bonne étoile me fit faire connaissance avec Louise. L'idée de ce commerce lui parut excellente, nous formâmes une association et je me mis sans retard à l'ouvrage. Après quelques essais d'une réussite douteuse, j'obtins enfin ce que je voulais, et Louise de tailler, de coudre, de coller de belles chevelures, de peindre le visage de mes petites personnes avec beaucoup d'adresse et de goût. Elle imagina d'habiller nos premières poupées dans le costume national des principaux peuples de l'Europe; nous eûmes une parisienne, une italienne, une suissesse, une écossaise, une cauchoise, et sur le conseil d'Alabo, nous nous permîmes d'envoyer par ses mains à l'impératrice nos cinq petites personnes qui remuaient à volonté tête, bras et jambes.

Quel succès! Nous fûmes littéralement envahis de demandes, et le ciel peut seul dire de quels noms sonores nous affublâmes nos poupées! Je me souviens que nous présentâmes une femme costumée en débardeur comme la reine d'Espagne, une écossaise avec son plaid fut baptisée impératrice d'Autriche; et toutes nos fillettes en voile virginal furent les filles de la reine Victoria. La maison Astier et veuve Comte était très-estimée sur la place, et notre caisse devint tellement prospère qu'en quelques semaines je pus facilement rendre au consul les avances qu'il avait bien voulu me faire. Louise avait tout un atelier de confectionneuses très-adroites, et, quand j'eus bien dressé mes ouvriers au travail de mes petites poupées, je me remis à mes coffrets. Mais, auparavant, je résolus d'étudier l'état de l'industrie japonaise pour lui emprunter tout ce qui pouvait me servir, et la faveur dont je jouissais à la cour, la complaisance d'Alabo, me rendirent faciles toutes mes recherches.

L'agriculture, les paysans, m'intéressaient peu, et ce que je puis en dire se bornera à quelques mots. Le paysan japonais est patient, robuste, dur à la peine, intéressé, doux, fin et crédule. « Le voilà sur les routes, menant par la bride, encourageant de la voix dans les pentes et les fondrières, une file de chevaux chargés de grains, de fagots, d'huile, qu'il va vendre à la ville, ou d'engrais qu'il en rapporte, vêtu d'une culotte de cotonnade, d'une robe courte de pareille étoffe et chaussé de « waradje », sorte de sandale de paille. C'est lui que vous voyez encore enfoncé jusqu'à la ceinture dans la vase des rizières, retourner cette boue malsaine, les jambes protégées contre les sangsues par des jambières de soie grossière, ou repiquer le riz, aidé de sa femme et de ses enfants, abrité contre le soleil par un immense chapeau de jonc. C'est encore lui que vous voyez le corps entièrement nu, sauf une pagne rudimentaire, la tête ceinte d'un mouchoir, fouler devant sa porte, dans un mortier, la provision de riz destiné à sa famille. Entrez dans cette chaumière, frayez-vous un chemin à travers les poules qui picorent, les pigeons familiers, les enfants qui essayent de s'enfuir, et se jettent par terre à votre approche, demandez du feu pour allumer votre cigare, une tasse de thé, un verre d'eau : une vieille femme ridée, édentée, laide, mais hospitalière, une autre, un peu moins vieille, mais non moins laide qui allaite son enfant et referme son vêtement quand vous approchez, une jeune fille occupée à carder du coton dans un coin, ou à tisser au métier, s'empresseront autour de vous avec un sourire et des paroles de bon accueil! On vous questionnera, on admirera vos armes, vos habits, et vous aurez de la peine à faire accepter à ces braves gens le prix de leurs services; natures primitives, sociables, aimables dans leur rusticité, en qui coule le sang généreux de sa race (1) ».

L'ouvrier des villes n'a pas toutes ces belles qualités, il est industrieux, peu inventif, routinier, excessivement adroit des mains, paresseux d'esprit, et — mon Bordelais a raison — prodigieusement menteur. Il ne vous volera pas, parce que le vol est puni de mort, mais il vous trompera tant qu'il pourra sur le prix et la qualité de la marchandise. Du reste, c'est le vice dominant dans toutes les classes de la société japonaise. Quant à l'industrie, elle a malheureusement trop pris au génie chinois, et n'a jamais fait aucun progrès dans son outillage. Elle travaille en conséquence, aussi chèrement que par le passé, et beaucoup moins bien : elle est incapable, aujourd'hui, de produire les vieux laques, les vieux bronzes que nous admirons tant. Ces ravissantes merveilles sont certainement plus nombreuses à Londres, à Amsterdam, à Paris, qu'à Yédo. Il faut retourner cent fois tous les bibelots des brocanteurs pour en découvrir quelques-unes. Le grand service que la civilisation européenne est appelée à rendre au Japon est de lui donner des outils nouveaux de production, nos méthodes nouvelles. Quand les Japonais les posséderont, alors, j'en suis certain, ils exécuteront de fort belles choses, car ils ont l'industrie du castor, et la patience de la fourmi.

Toutes ces réflexions m'ont été fournies par mes visites dans les ateliers japonais où, à quelques rares exceptions, tout se fait toujours et partout de la même façon; tout est taillé sur un gabarit qui, depuis des siècles, passe de main en main en se dégradant. Ainsi ce qu'on appelle l'art japonais se perd.

Ayant besoin d'ornements en bronze pour mes coffrets, je m'enquis du nom du plus habile bronzier, on m'indiqua un certain Obata. Je me rendis à son atelier accompagné d'Alabo. « C'était une misérable échoppe où nous fûmes reçus avec tout le respect dû au « tugé » favori de l'impératrice. Dans une méchante cuisine, « un brasier contient les moules qui sèchent, tandis que le métal en fusion bouillonne dans un creuset, sur un fourneau en terre réfractaire activé par un vieux soufflet à manche. Le vieil artisan, en costume de travail, se penche souvent sur les fourneaux, ajoutant de temps à

(1) G. Bousquet.

autre un peu de plomb, un peu de cuivre, un peu d'étain, — car il fait son alliage d'instinct et sans règles fixes, — tandis qu'un de ses fils manie le soufflet et que l'autre lui présente les outils dont il a besoin. On dirait un atelier d'un alchimiste, et, pour compléter l'illusion, un entassement confus d'objets de toutes sortes, d'outils, de creusets, de vieux débris, de moules brisés, de modèles préparés, et, de temps à autre, l'antique moitié d'Obata montrant sa tête de sorcière, et s'agenouillant devant ses visiteurs pour leur présenter une tasse de thé.

« Presque tous les bronzes sont faits à cire perdue. Il faut voir la cire pétrie par les doigts devenir, en un clin d'œil, un dragon à la gueule béante, à la queue tordue, puis s'achever peu à peu sous le couteau. Quand le modèle tourné et retourné, mis de côté, repris, modifié, est enfin terminé, on l'enduit d'une couche de terre glaise très-humide, puis on applique la terre plus consistante qui prend exactement l'empreinte, et ce travail de modelé qui, après avoir été ébauché en un instant, n'a été achevé qu'au bout de plusieurs mois, qui ne peut être recommencé qu'avec des peines infinies, va être détruit en un clin d'œil.

« L'instant est solennel : on penche le bloc de terre



Dai-Kokou et les Rats blancs.

(Dessin de Samm.)

qui contient la précieuse cire au-dessus du brasier, peu à peu la cire fond et tombe goutte à goutte ; plus rien ne reste qu'une empreinte vide, que va remplir le métal. C'est toujours un moment d'émotion que celui où commence à frémir le bronze en fusion. Il faut si peu de chose, pour faire manquer la coulée : un peu trop d'humidité ferait éclater le moule, trop de chaleur ferait adhérer le métal.

« Les moules remplis sont à mesure couverts de terre afin de hâter le refroidissement, le vieux *Tubal-cain* se repose un instant entouré de ses fils. Comment ne pas partager ses anxiétés ! Si la cire n'a pas fondu tout entière ! s'il allait manquer une griffe au dragon, ou une anse au vase ! si la glaise n'avait pas pris fidèlement l'empreinte ! si le bronze s'était boursouflé !... Mais non, au bout de quelques minutes, le bronze est encore très-chaud, mais solide; Obata peut démouler. Voici que le moule de terre peut tomber sous le marteau et à sa place apparaît un vase. Ce n'est d'abord qu'un bloc noir et presque informe, mais encore quelques semaines de travail et il sera débarrassé de ses scories, gratté, poli, et devenu, après quelques retouches, définitivement immortel » (1).

Je fis compliment à Obata, je m'entendis très-aisément avec lui sur les ornements et les garnitu-

(1) G. Bousquet.

res en bronze dont j'avais besoin et dont je devais fournir le dessin ; mais en rencontrant une intelligence si ouverte, combien je regrettai qu'elle n'eût pas à sa disposition un meilleur outillage et les connaissances qu'exige la manipulation du bronze.

On chercherait vainement au Japon un établissement qui rappelât même de fort de loin notre établissement de Sèvres ou seulement nos fabriques de Creil ou de Montereau. La céramique est établie un peu partout Chaque province, chaque minuscule établissement particulier, de ci, de là, opère avec des procédés qu'il cache avec un soin jaloux. « Si, au penchant d'une colline, vous voyez s'élever, sous une petite toiture inclinée, une série de huit ou dix compartiments en brique étagés au-dessus les uns des autres et communiquant entre eux, de telle sorte que le feu étant allumé dans celui du bas, la flamme et la fumée puissent les parcourir tous jusqu'en haut, entrez dans l'enclos, c'est un four à porcelaines. Dans la province d'Owari on fabrique la porcelaine commune et les belles jardinières à fond bleu sur lequel ressortent des ornements blancs en relief. De Kanga, les petites tasses et les petites théières, et les cuvettes à dessins rouges ; d'Hizen, les plats à grands ramages et les théières d'argile brune ; à



Ho Téi.

(Dessin de Samm.)

Satzuma on trouve de précieux brûle-parfums, bien inférieurs à ceux qui s'y faisaient autrefois, et à Kioto la porcelaine couleur terre de Sienne qui est fort jolie.

Ce n'est point par la qualité de sa pâte que la porcelaine du Japon l'emporte sur celle de la Chine, elle lui est supérieure par l'éclat de sa coloration.

Quelquefois aussi, quittant les formes ventrues et ramassées, elle touche à l'élégance des vases grecs et l'on peut déplorer avec raison qu'elle ne soit pas résolûment entrée dans cette voie où elle eût créé des chefs-d'œuvre. Malheureusement le sentiment de la ligne manque aux Japonais ; en revanche ils possèdent au plus haut degré le sentiment et l'entente de la couleur; leur palette est d'une richesse admirable. A cet égard, ce sont des maîtres ; ils luttent d'éclat avec les fleurs et les plumages des oiseaux de cette terre bénie du soleil. Leur peinture est une féerie de couleurs absurdes mais resplendissantes. Rien de plus délicieux, par exemple, que leur faisan perché sur une branche en fleurs se détachant sur un fond d'or mat. Pour l'heure présente, nos fades papiers peints les détournent de ces rutilantes audaces et gâtent leur naturel génie, ils perdent leurs qualités sans acquérir les nôtres : ils sont dans une époque de transition.

« C'est dans les vieilles broderies de Kioto qu'on

appelle des « Fusha », dans certaines grandes tapisseries représentant la mort de Bouddha, dans les papiers de tenture, les paravents à fond d'or, les plats anciens ou les soieries à ramages, qu'il faut chercher aujourd'hui les riches décorations. C'est encore dans les papiers gaufrés, imitant le cuir de Cordoue dont on fabrique les blagues à tabac, et qui pourraient fournir des tentures magnifiques sans l'odeur d'huile dont on ne peut les désinfecter, ou bien dans les éventails peints avec une si charmante délicatesse de touche. »

Aucun artiste japonais ne se préoccupe de la perspective, aucun n'est capable de faire un portrait d'après nature. Je demandai un jour à un de leurs peintres les plus habiles de me reproduire tel qu'il me voyait, il crut que je me moquais de lui. Encore une fois, pour eux il n'y a que couleur, et rien que couleur ; la ligne, les distances, ce que nous appelons le modelé, le clair-obscur, ils ne le voient ni ne le sentent. Et si, aujourd'hui ils semblent un peu se ployer aux exigences du goût européen, c'est affaire de spéculation et voilà tout.

Je ne parlerai point de la statuaire et de l'architecture japonaises, ce sont questions trop hautes pour moi ; mais je ne me pardonnerais pas de ne point parler des jardins. Ils n'auraient plu ni à Louis XIV, ni à Le Nôtre; ils ne ressemblent ni aux Tuileries ni à Versailles ; ils n'ont point ces droites avenues si commodes pour la surveillance des sergents de ville; mais à cause de cela même, ils me plaisent beaucoup. Avant de les avoir parcourues, les allées rectilignes me fatiguent. Au Japon, si l'on excepte les grands ombrages de cèdres, de pins et d'autres arbres admirables qui enceignent les temples, il n'existe pas de jardins publics, mais il n'est pas de si pauvre demeure qui n'ait son jardin vivifié par de petites eaux ; le tout peigné, soigné, taillé, ratissé, canalisé, avec une propreté presque trop grande, c'est un salon de verdure coupé de petits ruisseaux sur lesquels des ingénieurs rustiques ont jeté des ponts en miniature que la glycine couvre de ses grappes bleues, et à côté desquels s'élance le roseau à tête noire ou une gerbe de bambous. Çà et là, un petit temple contenant l'image fantastique d'une divinité grimaçante et pensive. Ce petit coin de terre est garni d'arbres d'essences rares, de crytamérias, de camélias, d'érables, d'épiceas, tandis que sur le bord de l'eau de magnifiques iris étalent leurs sabres verts et leurs fleurs, à côté des tiges de glaïeuls et de lis au calice d'argent ou de pourpre. C'est un peu petit, je le veux ; un peu rococo, j'y consens ; mais je me suis laissé dire par un ami revenant d'Italie qu'à Pompéï on avait trouvé des jardins tracés dans ce goût-là.

Il faut même que je le confesse, j'ai mon jardin, et mon premier soin a été de jeter deux ponts sur ma rivière qu'un héron, sans se départir de sa gravité, traverserait d'une enjambée. J'ai mon kiosque où le soir nous allons souper, madame Louise et moi à la pâle lumière de deux ou trois lanternes japonaises. Si les camarades du faubourg me voyaient, ils se moqueraient joliment de moi. Mon Dieu, oui, je suis fort changé, je ne dirai point que le travail m'a donné le bien-être ma conversion s'est faite autrement; c'est le bien-être qui m'a poussé au travail. En effet, il ne fallait point se donner grand'peine pour bâtir une poupée, et l'argent si vite gagné a fait de moi un de ces laborieux bourgeois dont aux « Vendanges de Bourgogne » nous chantions si bien la bêtise. Ma confession est-elle complète ? Ai-je bien donné la raison de mon changement ? Non, et je ne veux point passer pour un ingrat. Quand j'ai vu Madame Louise, jour et nuit, au travail, je me suis dit : « Minute, Astier ! vous devez être un honnête associé et vous seriez un rien du tout, si vous vous laissiez aller à la paresse à côté d'une si gentille et si courageuse ouvrière. » Le bon exemple m'a gagné ; et je n'appelle plus madame Louise que « Madame la Providence ». Elle en rit, mais je crois que ce nom lui fait plaisir et lui est doux. Je suis donc parfaitement heureux ; c'est-à-dire... je m'expliquerai plus tard.

J'ai une vingtaine d'ouvriers, je travaille pour la cour, les grands, la colonie européenne; l'argent m'a donné le goût de l'argent. Toujours guidé par Madame la Providence, j'ai agrandi le cercle de mes affaires, je fournis de bois rares les navires qui en viennent chercher au Japon ; ils trouvent économie et sécurité à s'adresser à mon chantier. Ils payent bien, je fournis bon, et nous sommes tous contents. J'ai fini par en revenir sur le compte des gouvernements, décidément je les considère comme utiles et ayant leur raison d'être, quoique je trouve leurs impôts un peu lourds et leurs taxes un peu chères.

Poussé par l'amour du lucre, par les excitations de mes clients et aussi par la curiosité et mon ancien goût pour les aventures, quoique le projet ne sourit que très-médiocrement à Madame la Providence, je résolus de franchir le « treaty limit », c'est-à-dire de sortir des limites que les traités internationaux permettent aux étrangers de parcourir. Je voulais acheter des bois de première main, étant sûr de les trouver plus beaux et à meilleures conditions que ceux qu'on me livrait.

Donc, un matin, muni d'une permission en règle, de force sapèques, de quelques provisions, accompagné de deux domestiques et escorté d'un « beté », homme que le gouvernement vous fournit pour vous protéger, je pris le petit chemin de fer qui conduit à Yokohama. Je m'équipai de deux chevaux, de quelques objets indispensables, et, confiant en mon étoile et en ma santé de fer, je partis me dirigeant vers Kanasawa, un des plus adorables villages qui soient au monde. Mais, comme le paradis, la route qui y conduit est rude. Est-ce même un sentier ? Imaginez une série d'ornières, de roches, de flaques d'eau épaisse, de pentes à trente degrés, et vous aurez l'idée des agréments dont on jouit en longeant de fétides rizières, en escaladant des montagnes, en franchissant des bois dont les rameaux s'opposent à votre passage. Rester à cheval est à peu près impossible; il faut se résigner à chausser des sandales de paille et à barbotter dans la fange où l'on enfonce jusqu'à la cheville. Autre plaisir dont il faut que je parle pour n'avoir plus à y revenir. Voici la carte invariable qui vous attend dans toutes les « tchaïa » (auberges) où vous vous arrêtez : Tranches de poisson cru accompagnées du « shoyu », morceau de poisson bouilli avec des

légumes cuits à l'eau, omelette à l'huile de poisson, le tout servi dans le même plat, radis blancs pourris dans la saumure ; en guise de pain, du riz cuit à l'eau; comme boisson, du thé fade et du « saki », eau-de-vie de riz. Il faut des estomacs complaisants pour accepter une telle nourriture ; heureusement le mien était de ceux-là, mais enfin je n'ai jamais chanté au Japon :

> Qu'on est heureux de trouver en voyage
> Un bon souper et surtout un bon lit!

Le repas, vous le connaissez. Quant au lit, il se compose d'une simple natte étendue sur la terre, ou sur un plancher raboteux.

Sur la route peu hospitalière que je parcours au milieu d'une végétation folle, échevelée, admirable, nous rencontrons de nombreux voyageurs. Ce sont, en général, des pèlerins vêtus de blanc, coiffés de larges chapeaux de jonc, appuyés sur de longs bambous et portant une clochette qui tinte. C'est l'époque du pèlerinage du Fusis. Que vont-ils adorer sur la montagne sainte ? Je n'en sais rien, et eux, probablement, pas davantage; mais enfin, du haut de ce vieux cratère, ils reviennent ravis de l'immense horizon que leur regard a embrassé.

Les rives du Japon ressemblent à une scie de dentelure inégale; aussi, au lieu de suivre les contours du littoral à Kanosawa, nous prenons un bateau léger, nous longeons les côtes du Daï-Népon, côtes charmantes vêtues de verdure et de fleurs, et nous arrivons à Yokoska où le Mikado a établi un arsenal maritime peuplé par une colonie d'ouvriers français. Jugez de la réception et de la fête ! Le champagne, la vieille eau-de-vie de France coulèrent et l'on but à la lointaine patrie. Après un séjour de quarante-huit heures, je repris ma course et me voilà de nouveau livré à la cuisine et aux aubergistes japonais, et j'arrive enfin à Kamakura, « le site historique le plus célèbre du vieux Japon. Au milieu de gorges abruptes, de collines couronnées de cyprès et de pins, vous rencontrez à chaque pas le portique resté debout d'un temple disparu, le « tori » en bois vermoulu d'un vieux « neya », la petite niche creusée dans un mur pour y mettre un dieu protecteur des voyageurs, la pierre tumulaire, cachée sous les arbres, qui abrite la cendre de quelque héros ; et vous entendez, de loin en loin, retentir les cloches gigantesques sous les campaniles à toit recourbé ou le bourdonnement monotone des bonzeries en prière, entrecoupé de coups de tam-tam ou des petits roulements stridents du tambour sacerdotal. » Le bruit joue un très-grand rôle dans les religions du Japon.

« C'est là que s'élevait le temple fameux d'Hatchman dont le culte se rattache à la plus glorieuse tradition de l'empire, à la première conquête de la Corée par Zingu-Kogo. C'est là qu'au douzième siècle, Yoritamo, après avoir soumis, au nom du Mikado, plusieurs princes rebelles, établit sa capitale, confisquant à son profit le pouvoir qu'il avait défendu. Pendant une longue période, Kamakura fut le siége du gouvernement transporté ensuite à Yédo. Dès ce jour, Kamakura perdit son influence politique, sans perdre toutefois son prestige religieux. Aujourd'hui, la plupart des monuments consacrés à la gloire de Yoritamo ont disparu, il ne reste que le temple réédifié d'Hatchman. Elevé au penchant d'une colline d'où on domine la mer, il est précédé d'une avenue de deux kilomètres qui aboutit au rivage. On y voit encore, sous la garde des prêtres, qui vous le montrent avec une religieuse précaution, le sabre de cérémonie de Yoritamo, son armure, sa lance, ses flèches et tous ces débris que la grandeur laisse derrière elle. Nous y rencontrons plusieurs jeunes soldats qui ont quitté leur campement pour faire leurs dévotions au Mars Japonais, au génie qui donne le courage et sans doute aussi l'avancement.

Il faut voir dans cette admirable vallée les statues colossales de Bouddha, en bronze, dans les proportions de la Vierge du Puy élevée sur un socle de granit. Le dieu est assis, les jambes croisées dans l'attitude de la méditation; sa belle figure offre un type évidemment emprunté à la race Hindoue ; elle est, du reste aujourd'hui, popularisée en Europe, et ce n'est pas la peine de la décrire.

Un bonze nous fit entrer dans un petit réduit où nous trouvâmes le même décor, à peu de chose près, que dans une chapelle catholique, petits cierges, ex-voto suspendus aux murailles.

Nous nous embarquâmes pour aller visiter une petite île, Inosimo, consacrée à la pieté des femmes; le couvent des Bonzesses a été détruit, nous n'en vîmes que les ruines, qui forment encore comme une espèce de citadelle. Des pêcheurs vinrent nous offrir des fruits, des coquillages, de bizarres végétations marines, et nous revînmes à notre auberge où nous trouvâmes des danseuses et des joueuses de guitares qui nous amusèrent de leurs passes cadencées et de leur musique une partie de la nuit. Ces braves filles n'ont point de préjugés; elles n'ont pas, lorsqu'elles me regardent, le sentiment de dégoût et de haine que je lis dans les yeux de presque tous les autres paysans japonais. Je commence à être las de ma course, de la nourriture à laquelle je suis condamné, de la chaleur accablante du jour, des moustiques la nuit, de la puanteur des rizières. Le pays est couvert de bois d'une essence admirable ; je cherche un homme qui veuille bien en abattre et se charger de me les faire parvenir ou de me les livrer sur le bord du rivage et suis assez heureux pour en découvrir un. Il est rusé, méfiant, mais une ou deux poignées d'argent ainsi que mon titre d'attaché au palais du Mikado, le décident. Je lui explique à l'aide d'un de mes gens ce que j'attends de lui, je parviens à lui inspirer confiance, nos conventions sont passées devant les autorités qui se portent garantes. Je pars, l'intérêt de Koki me répondant de sa fidélité à remplir ses engagements.

En route ! Mais, hélas, revenir ne fut pas aussi facile que je pensais, la saison des pluies était arrivée et la pluie au Japon tombe en trombes, on dirait le déluge. Des nuées basses, lourdes, épaisses, couvrent les campagnes et cachent le ciel. Jamais de ma vie je n'ai été tant et si longtemps mouillé, trempé jusqu'aux os. Avec quelle satisfaction j'arrivai à Yokohama et avec quelle joie je repris le chemin de Yédo ! Madame la Providence m'attendait, elle me fit fête et me rendit compte en fidèle associée de tout ce qui s'était passé pendant mon absence. Nos affaires marchaient à pleines

voiles et elle les avait préparées et conduites avec la plus grande dextérité. Que j'étais donc heureux et content de la revoir, et, en la trouvant si satisfaite, si dévouée, je ne retins pas des paroles qui souvent du cœur m'étaient montées aux lèvres.

Nous étions seuls, je la pris doucement par la main et lui dis : Louise, voulez-vous partager ma vie et porter mon nom ?

La chère femme cacha sa petite tête dans ma poitrine et pleura en abandonnant sa chevelure à mes baisers.

Jean Astier marié ! Quand ils le sauront à Paris, ils en feront gorge chaude au faubourg. Mais nous les reverrons dans quelques années, les rieurs ! nous reviendrons riches, plus rien à craindre des sergents de ville et du gouvernement, j'embrasserai mon vieux père, il vivra chez nous, il adorera ma Providence, et j'apprendrai à mes enfants à honorer en lui le travail et la probité.

C'est notre rêve à Louise et à moi. L'argent vient déjà, un enfant va venir, le courage, l'économie et le temps feront le reste.

J. Surmey.

UNE HISTOIRE DU BON VIEUX TEMPS

L'IMAIGIER.

Il travaillait, le modeste imaigier. Sur une table à sa portée étaient rangés avec les vases remplis de couleur, les coquilles renfermant l'or et l'argent, la gomme liquide, les pinceaux de toutes grandeurs, des brunissoirs, des éponges fines, instruments d'un délicat travail.

Un large rayon de soleil sème sa lumineuse poussière dans l'intérieur de la chambre, tandis qu'au dehors, c'est la verdure, ce sont les fleurs, c'est le printemps, une de ces fêtes de Dieu, où la lumière bénie et les parfums de l'air portent la joie au plus profond du cœur. Ces jours-là, comme il fait bon vivre ! Et pourquoi ? C'est que les oiseaux chuchotent plus bavards au bord des nids, c'est que les brillantes corolles s'inclinent avec plus de grâce sous l'effort de la brise, c'est que la nature plus belle nous dispose à être meilleurs.

La page de blanc vélin était écrite ; l'artiste l'avait encadrée d'ornements en harmonie avec le texte, et comme c'était une copie de l'Evangile, palmiers et térébinthes, oiseaux de paradis et aigles de Pathmos s'enroulaient sur les marges. Seul l'espace qui était entre les colonnes était vide encore, et, pour le remplir, l'imaigier cherchait quelque objet grêle et délicat.

« Papa, lui dit alors une voix d'enfant, je vais te chercher dans la prairie un épi de folle avoine garni de liseron rose, rien n'est plus joli ! » Et Gisèle s'élança au dehors.

Le père, heureux et souriant, suivit de l'œil, dans sa course rapide, cette enfant de douze ans, en qui s'étaient concentrées toutes ses affections et toutes ses joies de famille.

Amaury, c'était le nom de l'imaigier, n'était pas né dans le village qu'il habitait maintenant. De longues années auparavant, un beau jour, il avait paru, tenant par la bride un cheval attelé à une charrette. Une femme à l'aspect et aux vêtements étranges, en était descendue avec un petit enfant dans les bras, et tous trois, groupés autour de la charrette dans le jour, y reposant la nuit, campèrent quelque temps dans la prairie du seigneur. Puis, un dimanche, l'étranger vêtu d'une robe fourrée, et coiffé du chaperon également garni de fourrure, avait traversé la foule des villageois étonnés de son air imposant et de la richesse de son costume, pour se rendre à la porte du château, où le seigneur ce jour-là recevait ses vassaux et ses tenanciers. Là s'avançant avec assurance au premier rang, il avait eu avec le châtelain une conférence secrète, car le seigneur avait fait d'un signe écarter les curieux.

Un autre dimanche on le vit tirer d'une bourse pendue à sa ceinture, de larges pièces d'or, que l'argentier du château examina et pesa une à une : puis incliné à deux genoux, il avait prêté à son nouveau seigneur le serment féodal, et celui-ci lui avait donné d'abord le revers de sa main à baiser, puis un parchemin scellé de son sceau, puis enfin une touffe d'herbe, symbole de la terre concédée.

Amaury alors s'était relevé, et traversant fièrement la troupe des valets et des serfs, avait regagné sa charrette, devenue plus que jamais l'objet de la curiosité générale.

Dès le lendemain, on le vit attaquer sans relâche avec le pic une masure en ruines, située tout au bout du village, puis extraire lui-même de la carrière seigneuriale des pierres qu'il remontait à l'aide d'une corde enroulée sur une roue. Comme cet appareil mécanique était nouveau pour eux, les villageois se signèrent en le voyant, et pensèrent immédiatement au diable, le père, leur semblait-il, de toutes les inventions ingénieuses. Et ils y pensèrent encore bien plus, lorsque, grâce à mille procédés inconnus pour eux, notre constructeur eut rapidement édifié sa maison, aidé seulement de deux ouvriers : Industrie et Travail.

Mais le jour où portes et volets bien clos permirent pour la première fois à la famille étrangère d'échapper aux regards, l'artisan pour remercier Dieu, qui avait béni sa tâche, offrit à l'église une belle bannière, représentant la Vierge et l'enfant Jésus. Le culte de Marie était encore dans sa nouveauté, et dans quel village trouver pareille merveille ? Aussi la femme du sonneur et le veilleur des morts, qui assistaient Amaury, joignirent les mains en signe d'adoration comme devant un être surnaturel, tout prêts à baiser le bord de son vêtement.

L'étranger, ce don fait à la paroisse, n'avait plus à craindre d'être accusé d'entretenir commerce avec le Malin. Mais nulle précaution n'empêcha la maladie d'entrer dans la petite maison, et mal-

gré des breuvages mystérieux, et des charmes plus mystérieux encore, la femme à la physionomie étrange alla prendre sa demeure éternelle dans le petit cimetière autour de l'église, laissant son mari désormais seul avec la petite Gisèle.

L'artisan accepta son isolement avec courage, et après les longs jours passés au chevet de la malade, se remit à embellir son petit domaine.

Derrière sa maison s'étendait un terrain vague, pierreux, où s'épanouissaient en liberté chardons et vipérines, et toutes les plantes parasites des lieux depuis longtemps incultes. Amaury clôtura d'abord son terrain, le défricha, le planta comme il put, mais rien ne semblait vouloir y pousser. Une circonstance fortuite en changea l'aspect.

Un pauvre juif ambulant, malade, repoussé de tous à cause de son habit, indice de sa race, était venu tomber à la porte de l'imaigier, qui l'avait recueilli et soigné. Le juif était mort, et le cimetière ne pouvant s'ouvrir à ce maudit, Amaury l'avait enterré dans son jardin. Bientôt des arbres inconnus s'élevèrent autour de la tombe : bientôt ces arbres portèrent des fruits délicieux, des pêches, des prunes, des cerises. Jean Claude le charron, et Marie-Jeanne sa femme, se levèrent plusieurs fois pendant que la lune était à son premier quartier, pour surprendre les diableries qui devaient se passer en ce lieu : ils ne virent rien, et n'en racontèrent pas moins mille histoires. La vérité était que le juif mourant avait donné à l'artisan



La Perdrix, dessin de Gilbert.

hospitalier une poignée de noyaux rapportés des pays lointains, et ces noyaux plantés dans une terre neuve, soignés avec intelligence avaient produit avec le temps des arbres et des fruits magnifiques.

Obtenir d'Amaury des noyaux ou des boutures eût été facile... Il aurait même donné ses bons conseils : mais au village alors, et (encore un peu aujourd'hui), chose inconnue était chose suspecte, et grâce à ce sentiment moitié de jalousie et moitié de terreur, personne ne voulut ni n'osa profiter de la bienveillance et de l'expérience de celui qu'on appelait toujours l'étranger.

Il faut le dire : Amaury ne fréquentait pas ses voisins, et ne cessait de fournir des aliments à leur curiosité, par ses allures particulières, par la singularité de ses travaux et surtout par ses visiteurs. Un jour, c'étaient des ouvriers maçons, de ceux qui avaient fait vœu de bâtir en tous pays églises et monastères ; leur chef demanda avec insistance à être conduit dans la demeure de l'artiste, et après avoir longtemps conféré avec lui, se tenant dans une attitude respectueuse, il avait au départ échangé avec lui un signe mystérieux. Des frères de toutes robes, et même des prieurs, deux ou trois fois pendant l'année, venaient le voir. D'autres fois, c'étaient des marchands voyageant avec escorte qui s'arrêtaient chez lui, et achetaient à poids d'argent ou d'or certains volumes travaillés par l'imaigier. Jugez maintenant si le soir les femmes ba-

vardant à leur porte, devaient tarir sur les richesses et les trésors accumulés dans la petite maison et sur le personnage qui l'habitait.

Tous ces bruits parvinrent aux oreilles de la châtelaine, femme hautaine et dure, qui régnait en souveraine sur son mari d'abord, sur ses serviteurs ensuite, et jusque sur le dernier de ses tenanciers. Amaury eut à son tour le malheur d'occuper son attention.

D'abord, avait-il payé assez cher le terrain qu'il avait bâti, planté, lui qui avait été assez riche pour faire de si beaux dons à l'église? La dîme, la taille, et toutes les obligations féodales, Amaury les remplissait avec loyauté. Mais la corvée? On ne l'y avait jamais vu : il est vrai qu'il la rachetait à prix d'argent. Un ouvrier dont le travail était si délicat ne pouvait manier le pic ou le hoyau. Le seigneur lui-même avait consenti à cet arrangement. Mais payait-il une taille proportionnée à ses moyens ? Ne pouvait-il supporter une plus lourde charge?

L'argentier du château, qui conférait volontiers avec Madame, excitait toutes les haines et les convoitises de sa maîtresse à l'égard d'Amaury : celui-ci n'avait-il pas osé être d'un avis différent du sien, dans une question d'art? Ne sachant comment faire sentir son autorité à ce travailleur honnête et irréprochable, il représenta enfin que le jardin d'Amaury, rempli de pêches et de beaux fruits, était imposable, et que ce serait un moyen de rendre plus abondants les desserts de la table seigneuriale.

L'argentier vint donc annoncer à l'artiste qu'une partie de ses fruits serait exigée, et qu'il eût à en cultiver davantage. Or, Amaury aimait ses arbres, et ce fut avec une répugnance visible qu'il se soumit à ces nouvelles exigences.

Le complaisant de la châtelaine n'eut garde de cacher à sa maîtresse avec quelle mauvaise grâce le tenancier se dessaisissait de ses beaux fruits, et elle entra dans cette voie de haine et d'injustice dont il est si difficile de sortir.

Un jour de fête, Gisèle ayant été aperçue par la châtelaine vêtue d'une robe de drap gris très-fin, et d'un corset garni de fourrure, celle-ci entra en grande fureur, et apostrophant l'artiste, lui demanda de quel droit il faisait porter à sa fille des habits au-dessus de son état.

Celui-ci répondit avec beaucoup de calme que sa fille et lui-même étaient de condition libre, et qu'il ne connaissait pas de loi ni de coutume interdisant à une personne libre n'importe quel costume.

La châtelaine en appela à l'argentier, et celui-ci n'ayant pu la satisfaire, elle se détourna pour cacher son dépit, et jura entre ses dents qu'elle punirait quelque jour l'insolence de cette homme.

Cet homme, elle eût voulu connaître son passé, mais nul n'en savait rien. Froid et concentré, il n'avait confié le secret de sa destinée à personne. Cependant, à le voir quelquefois pencher sur sa main son front fatigué et rêveur, on comprenait qu'il remuait d'amers souvenirs, et qu'il avait dû supporter bien des douleurs. Mais instruit sans doute par la lutte pour l'existence, du prix de la paix, il ne se laissait point arracher à son calme intérieur par les agitations du dehors, jouissant en avare de chaque rayon de soleil, et suivant de l'œil avec tendresse chaque pas, chaque mouvement de l'enfant chérie qui composait toute sa famille. Et à voir le sourire s'épanouir sur son visage, quand elle s'offrait à son aspect, l'inquiétude s'allumer dans ses yeux au moindre accident, on sentait que là était le défaut de la cuirasse, l'endroit faible de cet homme si fort, et que la souffrance lui viendrait par cette enfant si tendrement aimée; car dans ce monde où tout s'achète, nos affections les plus vives, deviennent souvent la source de nos plus cuisantes douleurs.

Mais pour le moment, tout était lumière et amour dans la petite maison, d'où Gisèle joyeuse s'était élancée pour chercher dans la prairie le brin d'herbe entouré de liseron rose.

Elle avait bientôt trouvé le modèle gracieux au bord de la rivière qui murmurait doucement dans son lit de roseaux. Mais comme elle marchait avec précaution pour ne pas gâter les foins encore debout, des cris d'oiseau en détresse se font tout-à-coup entendre à côté d'elle, et voilà qu'une jeune perdrix ouvrant un bec énorme, sort de l'herbe sous ses pas. Gisèle étonnée, ravie, la ramasse, la serre contre sa poitrine, et tout entière à la pensée que ce petit être réclame ses soins, qu'il a faim, elle cherche des œufs de fourmis pour la nourrir.

Une grosse fourmilière près de là lui offre une abondante récolte, et l'enfant assise à l'ombre, pleine du bonheur de sentir en sa main palpiter cette petite chose vivante, donne à manger à sa protégée, qui ouvrant son bec avale avidement.

Tout-à-coup deux chiens de chasse se précipitent sur elle, et les émanations du gibier excitent leurs aboiements. O bonheur! Gisèle les a reconnus, elle les appelle de leurs noms, les flatte, les apaise, leur dérobe son trésor, et les deux bonnes bêtes haletantes vont d'abord se désaltérer dans la rivière, puis reviennent se coucher affectueusement à ses pieds, suivant de l'œil tous ses mouvements.

Hélas ! les chiens ne faisaient que précéder leur maîtresse ; Aloyse, la jeune chatelaine, les appelle à son tour de sa voix impérieuse, mais apercevant Gisèle, elle se précipite vers elle, en criant :

« Gisèle, attends-moi : nous allons jouer : tu as donc trouvé quelque chose? Tu vas me le donner tout de suite : tu sais bien qu'ici tout est à moi. »

Mais Gisèle n'a pas envie de donner la petite bête si faible qu'elle a recueillie, et avant que la nouvelle venue soit arrivée jusqu'à elle, elle s'enfuit avec son trésor, suivie par les chiens tout à l'heure soumis et caressants, mais que la voix de leur maîtresse a lancés sur ses pas. La fugitive est forcée de s'arrêter.

« Voyons Gisèle, — crie la jeune fille, — qu'as-tu donc-là ? Oh ! une petite perdrix ! Comme elle est jolie ! Voilà si longtemps que j'en demande une à notre garde, mais il dit toujours qu'il n'en trouve pas. Toi, tu es habile : tu vois tout, et tu trouves toujours ce que tu cherches. Donne-moi l'oiseau, fais-vite ! »

Mais Gisèle ne veut pas davantage livrer la petite bête : cette créature si frêle qui a besoin de soins délicats, va mourir dans les mains de la jeune châtelaine. Que faire? Les foins sont si hauts ! les

chiens si agiles! son adversaire deux fois plus forte qu'elle! Elle essaye de la persuasion.

« Mademoiselle Aloyse, — dit-elle, — le garde vous en trouvera certainement une autre bien plus belle que celle-ci : laissez-la moi : vous viendrez la voir, et quand elle sera grande, je vous la porterai. Regardez comme elle a faim, comme elle ouvre un énorme bec? Elle ne mange que des œufs de fourmis, et si vous saviez comme les fourmis piquent quand on leur enlève leurs petits ! »

Mais Aloyse n'écoute que sa convoitise, et comme elle se sent bien plus forte que Gisèle, elle a bientôt fait de lui saisir les deux bras d'une main, et de l'autre de prendre l'oiseau.

Gisèle, une fois libre, oubliant qu'elle a devant elle la fille du seigneur, s'élance à son tour pour reprendre sa conquête. Elle crie, se débat, les chiens aboient avec fureur, la lutte s'anime; enfin Aloyse poussée par Gisèle, tombe violemment, le nez sur une souche d'arbre cachée dans l'herbe, et souille en un instant tous ses vêtements de sang.

Gisèle profite de son trouble, et cachant dans son sein le poussin, prix de la victoire, se sauve jusque chez son père.

Quand Amaury eut appris de sa fille tant aimée ce qui s'était passé, il eut peur, et serra avec force l'enfant sur son cœur. Que sortirait-il de ce combat inégal entre sa fille et celle du seigneur, de ce vol d'une perdrix dans la prairie non fauchée du maître? Que de crimes en un moment! Que de malheurs peut-être sur leurs têtes !

Cependant le châtelain comprendra sans doute que ce n'est là qu'une querelle d'enfants, et il se contentera de réprimander Gisèle, car le châtelain est un homme juste et miséricordieux. Mais la châtelaine! quelle bonne occasion, pour elle, de venger tous ses griefs et de faire sentir son pouvoir absolu. Et il y a si longtemps qu'elle la guette! Amaury, dans son inquiétude, ne pense même pas à gronder Gisèle, qui ne comprend rien à l'émoi de son père, et s'occupe de sa perdrix, comme si rien ne s'était passé.

Cependant des pas se font entendre, Amaury pâlit comme un coupable.

«Dieu de miséricorde, aie pitié de nous,» s'écrie-t-il. Ils sont là en effet : l'argentier faisant fonctions de sénéchal, et deux hommes d'armes, pour s'emparer d'une enfant. Sans s'expliquer, ils la saisissent, lui attachent les mains derrière le dos et l'emmènent.

Amaury qui sait bien que la moindre résistance aggraverait la situation, assiste silencieux à l'exécution : il laisse là son travail pour suivre sa fille, et tandis qu'il monte derrière elle, sous l'ardeur du soleil, la rapide colline que couronne le donjon féodal, il se demande quel caprice du maître ils vont avoir à subir, son enfant et lui.

Ce maître livré à ses instincts de justice et de douceur, aurait certainement de l'indulgence pour l'enfant qui a grandi sur sa terre, et qu'il a souvent caressée lui-même. Mais si la châtelaine est là, quel pouvoir, sur terre, l'empêchera de se livrer à sa haine et d'exercer sur eux une cruauté autorisée par son droit?

La grande cour d'honneur se remplit bientôt de domestiques et de villageois, qui pressentant un spectacle émouvant, sont accourus, hommes, femmes, enfants, jusqu'au dernier. Le châtelain averti, s'avance sur une tribune que forme le palier du grand escalier, et s'assied sur un banc de pierre.

L'argentier debout auprès de la balustrade, l'enfant devant lui, raconte que Gisèle, la fille de l'imaigier, a été vue parcourant la prairie non fauchée à la recherche d'œufs de fourmis pour nourrir une perdrix volée par elle. Mademoiselle Aloyse venue pour réclamer le gibier qui lui appartenait, a été insultée, battue, blessée par la voleuse.

Les faits exposés, le seigneur se penche en dehors pour apercevoir la pauvre petite qui se tient là debout, tête baissée, les mains liées, dans une attitude si humble qu'elle eût fait pitié au plus cruel. Or, le châtelain ne l'était pas; son œil s'éclaira même d'une douce malice, en comparant la frêle et chétive coupable à sa belle et grande fille à lui, et il dit à Gisèle :

« Tu es donc devenue bien forte, pour avoir pu terrasser ma grosse Aloyse? Raconte-moi toi-même ce qui est arrivé. »

Gisèle alors dit simplement et nettement ce qui s'était passé. Elle ne comprenait évidemment pas l'étendue de sa faute, et n'en cacha aucune circonstance. Amaury respira, les visages se détendirent et plus d'un père sourit au récit de cette grave affaire, pour laquelle tout le village s'était dérangé, et qui allait, sans doute, se terminer par quelque gronderie du seigneur à l'enfant.

Mais une petite porte s'est ouverte sur l'escalier, et la superbe châtelaine, le front chargé d'orages, tenant sa fille toute sanglotante par la main, est venue se placer derrière son mari.

C'était un incident bien simple : à peine vit-on quelques plis d'un vêtement s'agiter dans l'ombre ; à peine put-on saisir quelques soupirs étouffés, et cependant il sembla à Amaury que le soleil s'était éclipsé. Tous ces visages de manants et de serfs, tout à l'heure souriants, devinrent de pierre, et l'argentier qui avait laissé Gisèle libre, tandis qu'elle répondait à son seigneur, remit sa lourde main sur son épaule.

Le seigneur lui-même, affermissant sa voix, reprit avec plus de rudesse :

« Tu dis que ma fille s'est blessée elle-même! Viens ici, Aloyse, et raconte-nous à ton tour ce qui a eu lieu. »

Aloyse, une grande et robuste fille de quatorze ans, s'avança en boîtant, et développa l'histoire à sa manière. D'abord, il n'était pas étonnant qu'il n'y eût plus de perdrix au château, puisque Gisèle les volait, quand elles étaient toutes petites. Ensuite Gisèle l'avait elle-même assommée et battue, et elle montra comme preuve ses habits tout tachés de sang et son visage écorché.

Le seigneur qui connaissait sa fille et la mère, allait, pour contenter sa femme, ajouter à la semonce pour Gisèle une petite amende contre son père ; mais la châtelaine, fixant sur Amaury un regard de défi, se pencha à l'oreille de son mari, et lui parla à voix basse. Docile à cette autorité redoutée, le seigneur, après un moment de silence, dit à l'argentier :

« Sénéchal, lisez-nous l'ordonnance de mon aïeul, qui fait loi en ce pays. »

L'argentier tira de sa ceinture un cahier de parchemin, et lut ainsi :

« Tout manant, ou vilain, ou serf, qui aura dérobé du gibier dans la terre du seigneur ou quelque membre de sa famille, sera battu de verges selon le plaisir du seigneur. Tout manant, tout vilain, ou serf qui aura insulté ou battu son seigneur ou quelque membre de sa famille, sera puni de mort par la hart ou autrement. »

Un silence profond suit la lecture de l'ordonnance : la châtelaine, à voix basse, presse son mari de condamner Gisèle aux verges ; le seigneur veut se contenter d'une amende : Amaury n'est pas un serf, c'est sans doute un homme lige, mais le plus intelligent, le plus instruit de ses tenanciers, et il a droit à ses égards.

Le plus instruit ! le plus intelligent ! C'est bien pour cela qu'elle le hait, et aussi parce qu'il est le plus fier, parce qu'il ne s'est jamais humilié devant elle, parce que inférieur seulement par la naissance et encore ! qu'en sait-elle? il la dépasse par le cœur et par l'esprit. Elle le punira de sa supériorité ! Combien son bonheur serait-il plus grand, si elle le tenait lui-même, pieds et poings liés à sa merci ! Mais à défaut du père, c'est l'enfant qu'elle tient, et son instinct lui dit que les coups tombant sur la chair de l'enfant meurtriront le cœur du père, et que cette humiliation de sa fille sera mortelle à son orgueil à lui.

Et puis, quelle occasion meilleure de faire comprendre à ce peuple, que l'audace et l'union rendraient dangereux, ce qu'il en coûte de toucher à un membre de la famille du seigneur.

La châtelaine insiste toujours à voix basse et rapide : son mari ne se rend pas encore; il hésite entre l'indulgence que lui inspire son cœur, et la sévérité dont le presse sa femme. Amaury, les yeux fixés sur lui, ne perd rien de ce dialogue que cependant il n'entend pas, mais qu'il sent et dont il prévoit et craint l'issue. L'assistance tout entière est étonnée d'un si long retard : il leur semble, à ces villageois, qu'on leur fasse tort en hésitant à prononcer une sentence qui pour l'un ou l'autre n'eût pas tardé. Mais ils vont être satisfaits : le seigneur s'est levé, et se penchant en dehors, d'une voix troublée, n'osant pas lever les yeux, lui père, devant ce père qu'il va frapper, il dit :

« Gisèle, fille d'Amaury l'imaigier, pour avoir dérobé du gibier sur mes terres, et avoir insulté et battu ma fille, sera ici même, de suite, battue de verges, en présence de mes vassaux et de mes serviteurs. Selon mon bon plaisir. »

Amaury écouta ; puis quand les paroles cruelles eurent bien pénétré jusqu'au plus profond de son cœur, une sueur glacée mouilla son front. Gisèle ! sa fille !

Et elle était là, la pauvre enfant, semblant ne pas comprendre qu'il s'agissait d'elle. Un moment elle regarda son père : il était là, il saurait la défendre. Et toute la tendresse qui unissait ces deux êtres se montrait dans cette muette confiance.

Oh ! la sauver de cet ignominieux supplice ! Que faire, mon Dieu ! Ne se lèvera-t-il pas une voix pour intercéder en faveur de l'enfant si injustement condamnée? Et Amaury regarde autour de lui. Mais pas un de ces visages ne trahit la moindre émotion : ils craindraient, les malheureux, d'attirer sur eux-mêmes la terrible malveillance de la châtelaine.

« Hélas ! — pense le pauvre père,— il n'y a ici que des esclaves, pas un homme ! »

Alors, de l'ombre la plus obscure, sort un personnage qui devait avoir été là depuis longtemps, mais qu'Amaury n'a pas aperçu. Cet homme, les bras nus, vêtu d'un justaucorps de cuir, n'a rien de terrible dans sa personne : son œil est calme et froid, son visage impassible, ses bras forts, et sa démarche lente et lourde comme celle d'un bœuf à la charrue. Sa volonté n'est que celle du maître. Tous s'écartent pour le laisser passer, car en ce moment, boucher à l'ordinaire, il remplit les fonctions de bourreau.

Un frisson saisit Amaury quand il voit cet homme poser sa large main sur l'épaule de sa fille. Le sang afflue à son cerveau, et pendant quelques instants il ne perçoit plus rien.

Gisèle, elle aussi, éperdue, tremblante, muette d'horreur, se voit dépouillée d'une partie de ses habits et conduite auprès d'un objet dont elle ignore l'usage. Sa pensée flottante ne s'attache qu'à son père : pourquoi ne vient-il pas près d'elle la délivrer de l'étreinte de cet homme grossier qui la meurtrit rien qu'en la touchant? Et suppliante, les yeux en pleurs, elle se tourne vers lui en criant :

« Père ! Père ! »

A cette voix qui remue en lui toutes les fibres du cœur, à la vue de sa fille attachée à ce banc ignoble, teint du sang de tant de misérables, Amaury échappe aux mains de ceux qui le retiennent, et s'élance vers la tribune. Joignant les mains, oubliant sa fierté, n'écoutant que son désespoir, il s'adresse directement à son ennemie, et à sa passion dominante, l'avarice.

« Noble dame, — s'écrie-t-il,— prenez ma maison, mon jardin, et rendez-moi ma fille ! »

La châtelaine sourit. Cet homme orgueilleux est là à ses pieds comme un suppliant, et de plus ce jardin rempli des plus beaux fruits de toute la province, et qu'elle convoite depuis si longtemps ! L'acquérir au prix d'une petite perdrix ! Quel marché avantageux ! Elle se penche vers son mari, et fait un signe au bourreau qui fait quelques pas en arrière.

Mais Aloyse intervient à son tour et s'écrie avec colère :

« Non, mère, je veux, moi, que cette méchante Gisèle souffre : je veux voir couler son sang, puisqu'elle a fait couler le mien. Comment ! Elle m'a battue, moi ! N'est-elle pas une vilaine, et ne sommes-nous plus les seigneurs ? »

La châtelaine applaudit à ce sentiment si semblable au sien, et son mari qui d'ailleurs trouve l'injustice encore plus grande, et a hâte de voir terminer cette affaire désagréable, dit :

« C'est bien jugé. »

Alors le bourreau, à loisir, comme s'il eût fait une besogne de tous les jours, tire lentement de sa ceinture une fine lanière de cuir et l'ajuste à son fouet.

Gisèle est là, comme morte devant lui. La mère et la fille se penchent curieuses au dehors de la

tribune, pour mieux voir, tandis que le seigneur, retiré dans la pénombre, a plongé son visage dans ses mains.

Au fond de la cour, tous les villageois, pétrifiés par la crainte et le respect, car nul ne se serait permis de juger le maître, regardent immobiles. Le silence est si profond, qu'on entend les cris joyeux des hirondelles apportant la nourriture à leurs petits, sous les gouttières des toits.

Amaury frémissant, acculé à un pilier par quatre hommes qui lui cachent sa fille, regarde aussi ce soleil resplendissant sur les fortes tours, les créneaux, les fenêtres aux mille caprices, et du fond du cœur il appelle sur le lâche seigneur et sur tous les seigneurs, sur tous les forts, sur tous les oppresseurs, la vengeance céleste et la colère des hommes.

« Oh! — pense-t-il, — nous sommes ici cent contre un : un mouvement, un effort, et elle est à terre cette tyrannie qui nous écrase ! Mais ces visages impassibles, ces regards craintifs, ces mains tremblantes ! Oh ! quand donc sonnera-t-elle l'heure qui fera de ce troupeau un peuple, qui fera de ces brutes des êtres dignes du nom d'hommes ? Et ma fille ! mon enfant ! »

Il baissa la tête et ferma les yeux, car sa pensée même s'arrêta. Il venait d'entendre un cri, un faible cri d'enfant, et il lui sembla que son propre cœur avait cessé de battre.

Le sang commençait à rougir la peau délicate.



La vengeance de l'Imaigier, dessin de Gilbert.

« Oh! maman, crie Aloyse, le sang coule, le sang rouge ! Mais pourquoi ne crie-t-elle pas, cette Gisèle? Je me réjouissais tant de l'entendre crier ! Si on frappait plus fort ! »

La châtelaine elle-même, quoique sympathisant complétement avec sa fille, lui imposa silence. Le corps de Gisèle ruisselait. Du reste pas un mouvement ne trahissait la vie. Le bourreau se pencha, regarda le visage blémi, les yeux fermés, les lèvres violettes de l'enfant, et, levant la tête, vers le balcon demanda :

« Jusqu'à la mort ?

« Non! cria le châtelain d'une voix étranglée: c'est assez. » Et ouvrant une porte intérieure il disparut.

On défit les liens de l'enfant, on la plaça toujours évanouie sur une civière, et la foule des assistants et des serviteurs s'étant écartée, deux hommes la portèrent jusqu'à la maison d'Amaury. Lui-même fut amené par ses gardiens devant la tribune où avait siégé le châtelain, et forcé à plier le genou en signe de soumission, puis on le laissa libre.

. . . .

Rentré chez lui, il vit sa fille encore inanimée, couchée sur son lit ; sur la table la page commencée tout à l'heure, les fleurs apportées par l'enfant, encore fraîches, et ces témoins de la joie et de la paix perdues le firent descendre quelques degrés plus bas dans le désespoir. Tout à l'heure !... Un siècle s'était passé depuis : car le temps est un mot, et notre âme ne compte ses années que par les émotions, les joies et les douleurs.

De petits cris d'oiseaux se firent entendre dans le profond silence. La perdrix, cause innocente de tant de souffrances, criait en ouvrant son grand bec. Amaury n'avait plus de colère ; il ouvrit la

porte, prit la petite bête avec soin et l'abandonna à son sort.

Gisèle commençait à reprendre vie, mais ses yeux étaient hagards, ses idées troublées, ses paroles incohérentes. Une rougeur intense remplaçait la pâleur sur ses joues, et une fièvre ardente commençait à la dévorer.

Cet état dura longtemps, puis la prostration, un sommeil plus effrayant que le délire remplaça l'agitation de la fièvre. Cette vie si précieuse semblait près de s'éteindre. Cette enfant, tout son amour, tout son présent, tout son avenir : la voir mourir! elle aussi! Ne plus guetter son pas, quand elle rentrait, les joues fraîches, la bouche pleine de sourires, ne plus entendre sa voix murmurer ce doux nom de père! Ne plus compter les jours par ce qu'ils lui apportaient à elle de bonheur! Ne plus rien avoir à aimer, à chérir sur la terre, mais vivre seul, sans lumière et sans affection!

Une nuit d'orage alors que la chaleur oppressait la malade, et que chaque respiration semblait devoir être la dernière, Amaury, tout en baignant le front de sa fille, et en soutenant sa tête, fut tout à coup dominé par une pensée impérieuse. Quoique supérieur à tous ceux qui l'entouraient, il était de son époque, et l'idée d'un vœu qui pouvait sauver sa fille s'imposa à son esprit avec une puissance irrésistible. Le bruit du tonnerre, les éclairs semblaient rendre plus sensible la présence de Dieu « se promenant sur les nuées, » et Amaury trouvant encore des larmes, se jette à genoux, et du fond de l'abîme de son désespoir, il s'écrie :

« O Dieu puissant! Rends-moi ma fille, et je jure d'aller avec elle confesser ma foi à ton divin tombeau! »

Il reste là longtemps, se tenant en communion intime avec celui qui tient en sa main nos pensées et nos vies. Il lui offre tout : sa maison bâtie par ses mains, son verger planté et soigné avec amour, son travail d'artiste, plus encore, sa haine pour ceux qui ont mis en danger cette vie si précieuse qui seule soutient la sienne. Oh! le Père céleste exaucera son vœu de père, et il lui donnera de serrer sur son cœur sa fille ressuscitée!

Quand il se releva, l'air était raffra chi et le souffle régulier de la malade annonçait qu'elle goûtait un sommeil réparateur; et dans le ciel pur, au-dessous de la lune radieuse, Amaury aperçut une étoile brillante. « Ah! — pensa-t-il avec un soupir d'espérance, — c'est l'étoile qui nous guidera à Jérusalem! »

Gisèle revint à la vie après une longue convalescence, mais ce n'était plus la joyeuse enfant d'autrefois. Quelque chose semblait s'être brisé en elle. Cette heure cruelle du supplice, on n'en parlait pas, mais le père et la fille ne pouvaient l'oublier. Et il y paraissait bien à la pâleur qui s'étendait sur les joues de Gisèle lorsqu'il lui arrivait d'apercevoir de sa fenêtre, car elle ne sortait plus, la châtelaine ou sa fille, ou quelque serviteur, ou même un témoin de son humiliation. Amaury alors, sentait revenir sa colère avec la souffrance de son enfant, et comme elle, il se confinait dans sa maison.

L'été s'était enfui. Les vents d'automne emportaient chaque jour quelques débris de la parure des champs, et Gisèle, pour jouir des rayons du soleil attiédi, était étendue près de la fenêtre. Une grande ombre se projeta tout à coup sur le livre qu'elle lisait, et la châtelaine elle-même, un panier de châtaignes au bras, parut sur le seuil.

Gisèle pâlit et demeura sans voix. L'imaigier se leva, la lèvre frémissante. Mais la noble dame ne remarqua aucun de ces signes d'émotion, et d'une voix qu'elle voulait rendre aimable, elle demanda à Gisèle comment elle se trouvait, et sans attendre de réponse, versant ses châtaignes sur la table encombrée de riches manuscrits et de pinceaux, lui dit :

« Voici des châtaignes pour faire cuire, dans les longues soirées d'hiver. » Puis s'adressant à l'imaigier: « J'aurais besoin,— dit-elle, — de nouveaux canons d'autel. Mon frère le prieur doit venir au printemps, et je désire que la chapelle soit munie de tout ce qui lui est nécessaire. »

Et comme Amaury ne répondait pas de suite, elle se redressa de toute sa hauteur, et ajouta : « Vous pensez peut-être encore à ce qui s'est passé au printemps? Je vous aurais cru mieux informé de nos droits. Mon mari a usé de clémence envers votre petite fille : ce n'était pas le fouet, mais la mort qu'elle méritait. Oubliez-vous qui vous êtes, et qui nous sommes? » Puis adoucissant sa voix : « Je paierai cependant bien votre travail. »

Amaury se redressa à son tour: « Je ne travaille plus, madame, dit-il! »

« Cependant ce vélin préparé... Ces peintures toutes fraîches!

« Je termine un travail commencé, mais je n'en ferai plus d'autre. » Et comme la dame l'interrogeait du regard : « J'ai fait un vœu — dit il. — Ma fille et moi nous irons au saint tombeau à Jérusalem. »

Ce grand nom qui remplissait alors toute l'Europe, fit tressaillir la noble dame, et ce fut avec une sorte de respect qu'elle regarda l'artisan et renouvela ses instances. Mais il resta inébranlable, et elle sortit de la petite maison.

Amaury la suivit longtemps des yeux, comme elle descendait la grande rue du village, et revenant auprès de sa fille tout émue, il murmura :

« Pardonnez-leur, Seigneur, car ils ne savent ce qu'ils font. »

L'hiver vint à son tour. La route était déserte, et Gisèle était sortie furtivement pour essayer ses pas et savoir si elle pourrait bientôt supporter la fatigue du voyage. Mais l'imaigier la vit rentrer brusquement avec un éclair de joie dans les yeux, et cependant toute tremblante.

— Qu'y a-t-il, enfant? — demanda-t-il avec inquiétude. La jeune fille alors, sans lui répondre, le prit par la main et le conduisant dans le petit jardin, le fit regarder au loin sur la route. Le temps était sombre : les arbres pareils à des fantômes frissonnaient dans leur robe de givre, et la tristesse et la solitude régnaient seules dans la campagne désolée. Cependant des cris perçants retentissaient dans toute la plaine. Amaury aperçut alors la jeune châtelaine à cheval, et sa monture se cabrait en reculant sur une haie de sureau et de viorne, qui séparait la route en cet endroit, d'un trou de carrière plein d'eau.

Aloyse échevelée se tenait accrochée à la crinière, car la bride cassée était pendante, et sa longue robe embarrassait les jambes de son cheval, appuyé sur la haie tout près de céder à son poids.

Elle était donc là, en danger de mort, cette cruelle enfant qui avait savouré avec délices la vue du sang de Gisèle! La punition était enfin venue. Encore un moment, et cette eau glacée allait l'engloutir.

Quoi de plus simple pour Amaury, que de rentrer dans sa maison, de fermer sa porte, et de laisser passer la justice de Dieu? Qui donc saurait qu'il aurait pu la sauver? Un moment, il faut le dire, il hésita entre la vengeance et le devoir.

Gisèle n'hésitait pas : les yeux brillants, la main agitée : « Viens, père, — dit-elle, — rentrons, il fait froid ici. Oh! voilà le cheval qui recule encore! Tout à l'heure la méchante Aloyse sera noyée. Quel bonheur! »

Ce cri de haine de sa fille lui fait horreur de sa propre haine. Lui jetant un regard sévère, il court au secours d'Aloyse.

A la vue de l'imaigier, la fille du seigneur pousse un nouveau cri d'effroi. Comment pouvait elle voir dans cet homme autre chose que la vengeance incarnée, elle qui n'avait pratiqué que la vengeance? Comment lui pardonnerait-il à elle, qui n'avait pas pardonné?

Heureusement pour elle, Amaury ne lui ressemble pas.

D'une main vigoureuse, saisissant la bride près du mors, il force le cheval à poser ses deux pieds de devant sur le sol, puis lui parlant, le caressant il le calme peu à peu. Ensuite, lui faisant perdre de vue la pile de bois qui a causé sa terreur, il le conduit à travers champs, jusqu'à la grille du château.

Aloyse, remise de son trouble, mais mal à l'aise en la présence de son sauveur, essaye quelques mots de remerciement qu'il n'entend pas. En cet instant peut-être éprouvait-elle un remords, et elle aurait voulu parler, s'excuser, mais Amaury était déjà loin.

Il redescend ce sentier qui a été pour lui la voie douloureuse, mais à présent, dans ce ciel sombre, il semble guidé par une céleste lumière, et de retour dans la petite maison, il embrasse Gisèle encore toute honteuse, comme s'il l'avait seulement alors, légitimement reconquise.

« Aloyse est sauvée,— dit-il.— Crois-moi, n'ayons pas de haine, même pour les méchants : ils sont plus malheureux que nous. Et maintenant préparons notre beau voyage, car c'est du fond du cœur que nous pourrons dire à Dieu. « Pardonne-nous nos offenses, comme nous avons pardonné! »

J. Humbourg.

LA SCIENCE EN FAMILLE

LE DORYPHORA

OU INSECTE DU COLORADO.

L'homme, bien fier, bien plein de lui-même, bien convaincu qu'après Dieu, nul n'est au-dessus de lui, se pare volontiers du titre de roi de la création.

A vrai dire, il dompte, il extermine les plus grands, les plus forts animaux; il s'empare de leur domaine, les fait servir à ses travaux, à ses plaisirs; il rançonne ceux-ci, dépouille ceux-là, impose aux uns le martyr de la vie maladive, massacre les autres sans raison... Que sais-je!...

Et pourtant un être se trouve qui a raison de sa force, qui se joue de son adresse, de son industrie, et semble en face lui dire, lui prouver qu'il n'a pas été, lui homme, seul institué maître de la terre, convié à faire chère-lie des biens qu'elle donne.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que souvent, très-souvent même, la table étant mise par l'homme et pour l'homme, c'est l'être dont je parle qui vient y prendre place, et qui se repaît, et qui se gorge, au su et au vu de l'homme dont la stupéfaction égale la colère, et qui, complétement désarmé, parfaitement impuissant, doit se contenter alors des miettes du festin, — en supposant même que des miettes lui soient laissées.

Quel est-il ce redoutable concurrent, ce rival qui sait si bien disputer à l'homme la possession, l'usufruit de la terre? Comment s'appelle-t-il cet habile qui met si souvent à néant le privilége exclusif que l'homme s'attribue?

Il s'appelle l'*Insecte*.

Oui, c'est l'insecte — cet infime — qui lorsque les humains ont établi leur domination sur une contrée, lorsqu'ils ont dépossédé toutes les autres créatures, jusqu'à l'oiseau, jusqu'au reptile, reste dans cette contrée aussi pleinement qu'auparavant.

Il fait mieux. D'autant plus puissant qu'il est petit, plus insaisissable, et usant sans scrupule de toutes ses forces contre nous qui usons sans pitié de toutes les nôtres contre lui, il n'est pas rare qu'il trouve dans notre venue, dans nos travaux même les moyens de prospérer plus à l'aise et de passer pour nous à l'état de fléau.

C'est ce qui est arrivé pour ce terrible, cet invincible, cet indestructible phylloxera, qui depuis quelques années travaille si bien dans nos vignobles du midi, que c'est déjà par centaines de millions que se chiffrent les pertes dues à sa funeste activité.

Depuis qu'il a élu domicile dans notre pays, avons-nous décrété assez d'exterminations, promis assez de récompenses, essayé assez de drogues et d'engins contre lui... Et pour obtenir quels résultats? — Pour arriver à regarder tristement dépérir nos malheureuses vignes, et à laisser faire le placide, l'inexpugnable conquérant.

Or, il est bon de se souvenir que le dévastateur vivotait chichement il n'y a pas encore bien longtemps dans son pays d'origine, là-bas de l'autre côté de l'Atlantique. Il y avait pour asile et pitance

ordinaire quelques maigres ceps sauvages éparpillés par le hasard dans les fouillis buissonneux d'une inculte région.

Ces ceps sarmentaient sur un sol dur, battu par les pluies, serré par le soleil, gazonné par les herbes. Quand l'insecte éclos ou transporté sur l'un de ces plans essayait de se glisser, de s'insinuer le long du *callet*, étreint par la terre tassée, pour gagner les racines, le chevelu où il comptait se repaître de la sève fraîchement élaborée, il rencontrait maint empêchement à cette pénétration souterraine. Un sur cent peut-être, et tout au plus, parvenait à se frayer la route ; les autres restaient forclos, et partant se trouvaient condamnés à périr d'inanition, puisque c'est surtout aux racines que l'insecte peut demander sa nourriture normale.

Mais un jour quelques-uns de ces êtres au précaire avenir viennent à naître dans un vignoble régulier où les ceps bien émondés, bien soignés, s'alignent par milliers sur un sol que les *façons* culturales ont bien nettoyé, bien aéré, et où la terre s'évase légère autour du callet ; sur cent qui tenteront d'entrer, quatre-vingt-dix au moins réussiront, qui s'installeront, boiront à l'aise, s'engraisseront... Alors il en adviendra de leur postérité, comme de celle que Jéhovah promettait jadis au patriarche Israël ; et nous ne savons que trop ce que nous coûtera cette facilité de développement.

Ainsi l'homme aura fait, malgré lui, la partie belle à son redoutable compétiteur.

Eh bien ! cette histoire a son pendant.

Là-bas, sur ce que nous appelons le Nouveau Monde, dans la froide et pauvre région dite des montagnes Rocheuses, du Colorado, vivait, avant que l'homme eût pris entière possession de la contrée, une chétive peuplade d'insectes qui n'avait pour toute nourriture que les feuilles coriaces, épineuses d'une fort vilaine plante que nos savants ont appelée le *solanum rostratum* : *solanum*, c'est-à-dire en français *morelle*, et *rostratum*, c'est-à-dire *éperonnée, aiguillonnée* : une épithète qui la peint bien.

Aussi la peuplade étant soumise à ce dur aliment, ne se maintenait-elle, ne se propageait-elle qu'à grand'peine, — la disette n'ayant jamais, que l'on sache, efficacement contribué à la prospérité des nations.

Mais il advint que les hommes qui avaient envahi le pays et qui, cela se conçoit, tenaient à y jouir de tout le confortable possible, s'avisèrent d'introduire, de naturaliser, pour le faire servir à leur alimentation, certain végétal congénère de celui qui nourrissait si mal la peuplade d'insectes indigènes.

Par leurs soins, dans maints cantons où précédemment ne se trouvaient çà et là que quelques pieds de *solanum rostratum*, se trouva installé en vastes et nombreuses plantations le *solanum tuberosum*, ou *morelle tubéreuse*, comme disent nos savants à cause du renflement *tubéreux* ou tuberculeux des racines de la plante, qui est encore plus vulgairement connu sous le nom de *pomme de terre*.

Donc il arriva que cette morelle tubéreuse, — cette plante dont les hommes ne sauraient trop préconiser les mérites alimentaires, car elle est pour eux la nourriture économique et saine par excellence, car l'introduction, la généralisation de sa culture a non-seulement marqué un terme aux famines qui jusque-là décimaient périodiquement la race humaine, mais encore elle a largement contribué à l'amélioration de la santé publique et par conséquent à l'accroissement des populations, — donc il arriva, dis-je, que la pomme de terre, si appréciée de la gent humaine, fut aussi du goût de la gent insecte, qui, en ayant usé d'aventure, se trouva fort bien aussi et sous tous les rapports de cet usage.

Et, puisque la nouvelle alimentation avait pour la gent insecte le multiple avantage d'être à la fois plus agréable, plus saine, plus fortifiante que l'ancienne, puisqu'il en résultait au sein de la peuplade une véritable prospérité, il était tout naturel, tout rationnel que la préférence lui fût donnée.

Et la morelle éperonnée, dont la consommation n'entretenait qu'une population rare, famélique, souffreteuse, ayant été abandonnée, la morelle tubéreuse fut adoptée, et pour savoir si elle fit pulluler la gent insecte qui avait jeté son dévolu sur elle, il faut le demander aux fermiers américains qui, dans beaucoup de régions, ont entièrement renoncé à la culture de la pomme de terre, tant il leur était difficile de protéger leurs récoltes contre l'invasion de cet infime dévastateur.

Les naturalistes qui avaient remarqué et décrit l'insecte bien avant qu'il se fût posé en ravageur des champs cultivés, c'est-à-dire vers 1823, l'avaient nommé *doryphora decemlineata*, mais quand il eut commencé d'exercer des ravages, les cultivateurs américains, qui avaient pu remonter à l'origine de ses déprédations, l'appelèrent dans leur langue usuelle *colorado petato Beetle* ou, en français, *le scarabée de la pomme de terre du Colorado*. Pour abréger, l'on dit aujourd'hui *d ryphora* quand on veut garder une nuance technique à l'appellation, et *insecte du Colorado*, ou même *colorado* tout court quand on veut adopter leur désignation vulgaire.

« Le *doryphora decemlineata* est un coléoptère de la famille des chrysomélides, — groupe voisin de nos coccinelles ou *bêtes à bon Dieu*. — Il mesure environ de 11 à 12 millimètres de longueur. Son corselet est de couleur fauve tachetée de noir. Ses élytres ou ailes dures, extérieures, d'un fauve rougeâtre, sont marquées chacune de *cinq* bandes longitudinales, ce qui, en réunissant le nombre de bandes, des deux ailes en donne en tout dix : — d'où la désignation caractéristique de *decem*, dix et *lineata* marqué (*marqué de dix lignes*).

C'est au commencement de mai ou vers la fin d'avril, que, sortant de terre où elles ont hiverné, paraissent les premières larves sur les feuilles de la pomme de terre. En cet état elles s'attaquent avec une telle voracité aux plantations que toute la verdure d'un champ peut être dévorée en quelques jours, et il va sans dire que la destruction de *l'herbe* ou fane entraîne l'arrêt complet du développement du tubercule. Seize ou dix-huit jours après leur naissance les larves rentrent dans la terre où, sous forme de nymphes ou chrysalides, elles passent environ deux semaines. Elles en sortent à l'état d'insecte parfait, et alors, l'accouplement des mâles et des femelles ayant eu lieu, celles-ci pondent quelque mille à douze cents œufs

qu'elles attachent sous les feuilles par groupes de 15 à 25.

Il y a ordinairement trois pontes par an. Les larves de la troisième ponte passent l'hiver en terre ; mais celles des deux premières multiplient



Œufs du Doryphora attachés aux feuilles de pomme de terre et Insecte parfait.

pendant toute la durée de la belle saison en raison d'une période de cinquante jours pour l'ensemble de leurs métamorphoses. Si bien que, tout calcul fait de la progression normale, une seule femelle, déposant ses œufs à l'automne, peut avoir l'année d'ensuite une descendance de 60 millions d'invidus.

Ainsi s'explique qu'une fois intronisé dans les



Larves 1er degré de développement.

cultures américaines l'insecte ait bientôt suffi à opérer une sorte d'invasion universelle. Cette [invasion, qui s'est avancée avec une moyenne annuelle de 60 milles anglais, avait atteint en 1873 tous les rivages de l'Océan qui baignent les Etats-Unis. Dès cette époque on nous annonçait que la mer pourrait bien n'être pas un obstacle à l'envahissement de nos cultures européennes : et l'on justifiait cette publicité par l'extrême vitalité de l'insecte, qui résiste à la chaleur, au froid, à la pluie. Exemple : Cinq doryphoras envoyés de Quebec à Londres y sont arrivés très-bien portants, et



Larves 2e et 3e degrés.

un professeur de l'Université de Wisconsin affirme avoir gardé chez lui, sans lui donner aucun aliment, pendant six semaines une femelle qui avait pondu plus de 1,000 œufs.

Malgré l'avis redoutable, nous dormions à peu près tranquilles, quand dernièrement à Mulheim, sur les bords du Rhin, l'attention fut éveillée par la dévastation qu'exerçait sur un champ de pommes de terre un insecte qu'on a reconnu être le doryphora.

Aussitôt grand émoi, — bien explicable d'ailleurs. Les autorités arrivent, amenant une compagnie de pionniers, qui, après avoir creusé un fossé, pour isoler le champ infesté des autres cultures, fauche les fanes, les arrose de pétrole et y met le feu.



Nymphe.



Insecte parfait.

L'exécution aurait, à ce qu'on pense, anéanti toute la population *doryphorienne*, car il n'en a pas été retrouvé trace aux environs; mais toujours est-il que le dévastateur a été vu sur notre continent, et l'on s'explique sa venue par cela que le champ de Mulheim appartient à un débitant qui vend du lard d'Amérique et a probablement jeté sur son fumier les débris d'emballage de ce lard.

Toujours est-il aussi que l'éveil est donné de toute part, que le gouvernement français, qui a déjà prohibé l'importation des pommes de terre américaines, va prendre des mesures plus précises, plus

minutieuses encore contre la menace de ce nouveau fléau. Il est notamment question de répandre dans toutes nos campagnes « le signalement du coupable, » afin qu'au cas échéant il puisse être dénoncé aussitôt qu'aperçu. Or, étant donné que la diffusion de ce signalement doit être d'un excellent effet préventif, il allait de soi que le *Musée des Familles*, répandu à si grand nombre, dans un public attentif, intelligent, fût un des premiers à consacrer à cette œuvre utile importante et notable publicité dont il dispose.

Voilà qui est fait!... E. M.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

L'histoire du mois de septembre se résume dans un événement, la mort de M. Thiers.

Le *Musée des Familles* n'est point une feuille éphémère que dicte la passion d'un jour et que l'oubli du lendemain emporte. Différents d'opinion politique, gardant chacun l'indépendance de leurs convictions, tous les rédacteurs du *Musée* s'accordent pour tenir loin des orages passagers le recueil destiné aux familles, et pour honorer les hommes, à quelque parti qu'ils appartiennent, qui relèvent la patrie et le glorieux nom de la France.

M. Thiers n'est donc point pour nous un ami ni un ennemi politique ; nous n'avons point à nous occuper de l'homme de Bordeaux, du Président descendu du pouvoir le 24 mai, des espérances et des craintes qu'il inspirait. Nous ne retenons de lui que le souvenir de son merveilleux esprit, le plus souple, le plus varié, le plus riche qui ait existé depuis Voltaire; nous ne sommes inspirés que par la mémoire du grand historien, de l'inépuisable causeur, du critique d'art, de l'habile financier, de l'ardent ami du pays, et c'est à ces titres que personne ne lui conteste, sur lesquels l'Europe entière s'accorde, que nous venons rendre un hommage respectueux à sa tombe.

Le *Musée* a déjà rendu compte de la vie de cet homme d'Etat (1), en même temps qu'il en publiait un excellent portrait, nous ne reviendrons donc pas sur une biographie dejà faite; tout notre soin se bornera à la compléter. Le 3 septembre, cette longue existence s'est éteinte à Saint-Germain en Laye.

A la nouvelle de sa mort rapidement connue, Paris a éprouvé un véritable saisissement ; la France, celle que n'aveuglent ni les admirations folles ni les haines féroces, éprouva le même sentiment, elle comprit qu'une grande lumière venait de disparaître. Car ce vieillard travaillait encore avec la même ardeur que dans ses jeunes années et comme à son printemps il s'intéressait à tout ce qui se passait dans le monde. Il avait gardé entière et sûre sa prodigieuse mémoire, son incroyable puissance d'assimilation et de travail. Il avait conservé sa passion pour l'art : la veille de sa mort, il avait été à Poissy visiter l'atelier de M. Meissonnier, à qui il voulait confier le soin de faire son portrait. Il en possédait cependant déjà deux qui sont célèbres en peinture : celui de Mlle N. Jacquemart, et celui de Bonnat, un chef-d'œuvre, si admiré au dernier salon, qui tôt ou tard reviendra, nous l'espérons, au Musée du Luxembourg ou du Louvre. Quelques jours avant sa mort, alors qu'on le croyait uniquement occupé des choses politiques, il manda un de nos amis érudit en choses d'art, il l'entretint de la Vénus de Milo, car lui aussi avait son opinion sur la position des deux bras perdus du marbre immortel.

Depuis bien des années, il avait entrepris une histoire de Florence, et c'est un grand malheur qu'il ne l'ait pas achevée, personne n'étant plus apte que lui à retracer les luttes tragiques des Guelfes et des Gibelins, et à rendre à la vie les grands artistes qui ont fait un nom si glorieux à la poétique cité.

Toute sa vie il a conservé une passion particulière pour la peinture et la sculpture ; son hôtel était un véritable musée. La coupable Commune en dispersa les pièces ; bien peu furent perdues ou détruites, et M. Thiers a pu reconstruire ses précieuses collections. Seulement celle des cartes de géographie, une des plus riches qui fût en Europe, a beaucoup souffert et quelques toiles n'ont pu être retrouvées.

M. Thiers, quoique né en Provence, était le plus Parisien des Parisiens. Eh bien, dans les premiers temps de son séjour à Paris, cette ville ne lui plut que médiocrement, sa petite taille l'exposant à toutes sortes de méchantes aventures. Sainte-Beuve nous le montre « courant dans les rues, ne sachant où passer. Il demande sa route, et, tandis qu'on lui répond, une voiture fond sur lui. Pris entre deux roues, il se glisse et se sauve par miracle. Impatient de tout voir et avec la meilleure volonté d'admirer, il court çà et là. Chacun le presse, l'excite, en lui recommandant un objet. Il voit pêle-mêle des tableaux noirs, d'autres trop brillants, mais qui offusquent de leur éclat ; des statues antiques, mais dévorées par le temps, d'autres conservées et peut-être belles, mais point estimées par un public superstitieux; des palais immenses, mais inachevés, des tombeaux que l'on dépouille de leur vénérable dépôt, ou dont on efface les inscriptions; des plantes, des animaux, vivants ou empaillés ; des milliers de volumes poudreux et entassés comme le sable; des tragédiens, des grimaciers, des danseurs. Au milieu de ces courses, il rencontre une colonnade, vrai chef-d'œuvre de grandeur et d'harmonie... C'est celle du Louvre... Il recule pour pouvoir la mieux voir, mais il heurte contre des huttes sales et noires, et ne peut prendre du champ pour jouir de ce magnifique aspect. » Oui, c'est bien là le Paris de nos jeunes années, et dans ce tableau il nous semble reconnaître la touche vive de M. Thiers, mais ne vous inquiétez pas de lui, les embarras de la rue ne l'arrêteront pas longtemps et il se fera vite à voir et à bien voir. S'il se sou-

(1) Tome XXXIX, page 129.

vient du vieux Paris, ce sera plus tard pour contribuer à lui donner de l'air et du soleil. Et bientôt comme en parlant de lui, on disait au prince Tal leyrand « c'est un parvenu », le fin diplomate répondit : « Vous vous trompez, c'est un arrivé. »

Il avait déjà un nom cependant, il comptait parmi les puissances de la presse, il avait publié son *Histoire de la Révolution*, acte de courage alors, lorsque l'idée lui vint de quitter Paris ; il s'était livré aux calculs mathématiques et avide de voir, d'acquérir des connaissances nouvelles, il demanda une cabine à bord d'un vaisseau qui allait faire un voyage de circumnavigation, le ministre lui offrit d'en être l'historien. Il serait parti, si le ministère Martignac n'était venu ouvrir un nouvel horizon à son activité. Il resta comme étaient restés Cromwel et Hampden ; eux aussi, voulurent quitter l'Angleterre quelque temps avant la Révolution dont ils furent les chefs. M. Thiers allait bientôt se trouver comme eux à la tête d'un grand mouvement populaire. Quel cours eût-il suivi s'il ne s'était pas trouvé là ? C'est une question que l'histoire peut examiner aujourd'hui.

Nous avons vu assez souvent M. Thiers, pour essayer d'en donner un crayon. Tout le monde connaît sa figure, nous n'en parlerons donc pas. Il était d'une stature petite mais forte, bien équilibrée, la tête d'aplomb sur les épaules, au repos c'est-à-dire lorsqu'il ne parlait pas, il la tenait un peu penchée en avant, il n'avait pas les mains belles ; elles sont très-bien rendues dans le portrait de Bonnat. Au premier aspect, rien ne frappait en lui, il n'était ni distingué ni commun ; son costume correct, mais simple, ne le faisait jamais remarquer. Ce qui le caractérisait était une absence de pose absolue; rien en lui ne trahissait ni une prétention ni une vanité; on le trouvait toujours le même, soit qu'il montât au ministère, soit qu'il en descendît. Sa voix avait un timbre peu agréable, un peu aigre, l'oreille cependant s'y faisait, on l'oubliait en l'écoutant ; ainsi, physiquement, la nature n'avait rien fait pour lui. Mais dès qu'il parlait, l'homme changeait ; l'œil, un peu voilé sous les lunettes, scintillait, la bouche et tous ces traits qui d'abord semblaient cahotés, mal ensemble, prenaient avec une mobilité étonnante toutes les expressions. La causerie de M. Thiers n'avait ni la flamme de M. Cousin, ni le mordant de M. Villemain, ni la turbulence entraînante du général Trochu, les plus admirables causeurs que nous ayons entendus; elle était plus attrayante, plus fine, plus familière. Elle allait, venait, prenant tous les tons, revêtant toutes les formes, nourrie, pleine de faits, de souvenirs personnels et toujours si attachante et si claire que nous avons vu des femmes boire les paroles de M. Thiers parlant sur le budget et les finances. Il causait des arts, de la guerre, de l'industrie, des mœurs, il causait de tout avec la même supériorité, avec la même abondance, avec la même compétence. Nous avons entendu M. Disraeli avouer qu'il l'emportait de beaucoup sur Macaulay, le plus renommé des causeurs anglais. Il était irrésistible. Quelquefois, rarement, la contradiction l'irritait, alors il serrait vivement son adversaire, le poussait, le pressait sous une grêle d'arguments et de faits inattendus, et le sarcasme, à la façon de Voltaire, venait involontairement sur ses lèvres. Nous disons involontairement, car M. Thiers était naturellement bon, les longues amitiés qu'il a gardées et mille anecdotes, dont je ne citerai qu'une seule, le prouvent abondamment.

Un jour, alors qu'il était ministre, l'huissier lui remit une carte de visite ; il la lit et ordonne aussitôt d'introduire le visiteur. Celui-ci entre, c'était un homme pâle, défait, misérablement vêtu, tremblant. A la vue de ce délabrement, M. Thiers se récrie. Le vieillard explique qu'il a droit à une pension de retraite, qu'on la lui refuse... « Et quoi ? s'écrie M. Thiers, quoique la plume de votre fils m'attaque tous les jours, comment n'a-t-il pas eu assez d'estime en moi pour me parler de votre affaire ! Ah ! la politique, la politique ! Envoyez-moi vos pièces, en attendant, prenez ceci. » Le malheureux accepta en murmurant que son fils ne faisait rien pour lui.

C'était un abominable mensonge; M. Thiers le sut bientôt, car le jeune et brillant écrivain, instruit de ce qui s'était passé, vint le remercier, lui rendre la somme généreusement donnée, et lui avoua, les larmes aux yeux, que rien ne pouvait suffire au vieillard entraîné par ses vices.

Non plus que de bonté M. Thiers ne manquait de courage. A l'époque où la présence de la duchesse de Berry mettait la Vendée en feu, et que le gouvernement de Louis-Philippe cherchait à trouver cette princesse, M. Thiers reçut un billet écrit par une personne inconnue, qui offrait de la livrer; ce n'est certainement pas beau, la trahison, mais comment ne pas s'en servir quand le sang coule ? Le mystérieux écrivain déclarait ne vouloir traiter qu'avec M. Thiers, Il lui assigna un rendez-vous au milieu de la nuit dans un coin perdu des Champs-Elysées, alors véritable coupe-gorge, lui déclarant que s'il ne venait pas seul il ne le trouverait pas. M. Thiers sans s'inquiéter de ce qui pourrait lui advenir et estimant remplir un devoir porta l'affaire au conseil. Ses collègues et le roi cherchèrent à le dissuader de tenter la périlleuse aventure, il résista, et le soir indiqué, à minuit, par un temps épouvantable, il se rendit seul et à pied aux Champs-Elysées. Il y trouva Deutz. On sait le reste.

Mais nous nous attardons trop à nos souvenirs ; venons aux funérailles dont le 8 septembre Paris a été l'imposant théâtre. Dans un calme religieux et que les circonstances rendaient presque tragique, plus d'un million d'hommes venus de tous les coins de la France rendaient hommage au libérateur du pays, au sauveur de Belfort. Le char était couvert de palmes et de couronnes, témoignages de la reconnaissance nationale, et d'autres couronnes encore étaient portées autour du cercueil. Nul cri, nul tumulte, pas une scène regrettable. Quand dans le cortége on vit flotter une longue bannière noire portant ces mots : « A M. Thiers, Belfort », un sourd gémissement s'est élevé, plus d'un œil s'est voilé de pleurs ; c'était la France entière pleurant ses malheurs.

A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT.

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

SALON DE 1877



Fleur de Mer.

(Fac-simile d'après le tableau de Perrin-Fayen).

RÉCITS HISTORIQUES

LES HOTES DE SCHAMYL.



Le Caucase, dessin de H. Clerget.

I

DEMANDES SANS RÉPONSES.

Depuis près de trois jours, le vieillard et le jeune homme marchaient à travers monts accidentés, et forêts profondes, sur cette grande arête du Caucase dont les derniers versants forment les gorges du Daghestan.

La nuit — car le vieillard semblait vouloir éviter avec soin la rencontre des hommes, qui d'ailleurs

n'ont que de rares demeures en ces abruptes régions — la nuit, ils avaient dormi dans les grottes des rochers; pour apaiser leur faim, ils avaient fait usage de leur carabine contre un des sangliers qui foisonnent dans la forêt; et ils s'étaient repus d'un quartier de l'animal grillé sur un feu de branchage.

Ils marchaient, ils marchaient...

Vers la fin du troisième jour :

« Père, demanda le jeune homme, où allons-nous donc ainsi? notre voyage sera-t-il encore bien long ?

— Si tu es las, mon fils, répondit le vieillard, nous nous reposerons.

— Non, père, je ne suis point las. Et d'ailleurs ne m'as-tu pas enseigné à dompter la fatigue ?

— Si tu as besoin de manger, mon fils, un coup de carabine y pourvoira.

— Non, père, je n'ai pas besoin de manger. Et d'ailleurs, ne m'as-tu pas enseigné à mépriser la faim?

— Si cette route couverte et sombre ne te semble pas agréable, mon fils, nous pourrons, en nous rapprochant des cimes, en trouver une autre au-dessus de la forêt, dit encore le vieillard.

— Route sombre ou pleine de soleil, que m'importe, père ? Dès que tu l'as choisie et que ta volonté est de la suivre, ne doit-elle pas m'être agréable? » repartit le jeune homme, témoignant ainsi que, loin d'insister sur la double question à laquelle le vieillard avait évité de répondre, il regrettait presque de l'avoir formulée.

Alors le vieillard: « Ah! combien, s'écria-t-il, mon cœur est réjoui de trouver en toi tant de force unie à tant de piété !

— Père, demanda le jeune homme, en quoi cela pourrait-il t'étonner, puisque je n'ai eu qu'à écouter tes leçons, qu'à suivre tes exemples?

— Il est vrai, mon fils, reprit le vieillard, que je mis tous mes soins à faire de toi un homme fort parmi les plus forts, pieux parmi les plus pieux; mais n'est-il pas vrai aussi que mes soins furent récompensés au-delà de tout ce qui se peut dire, et n'est-il pas vrai encore que vainement on chercherait sous le ciel qui couvre la grande patrie tcherkesse, parmi toutes les nobles tribus qui peuplent le Caucase, un jeune homme qui ait autant de lumière dans l'esprit, autant de beauté dans l'âme, autant de droiture dans le cœur? N'est-il pas vrai?...

— Père, répondit le jeune homme, le saint prophète a dit: « Tu ne démentiras pas les paroles du laborieux artisan que tu entendras se glorifier de son travail. »

Le vieillard, ne trouvant rien à répondre, essuya une larme, qui était certainement une larme de joie.

Et ils continuèrent à marcher...

La nuit les prit à l'entrée d'une gorge immense, aux lointains de laquelle les voyageurs pouvaient apercevoir les fumées d'un *aoul* (village).

— Nous allons dormir ici, dit le vieillard; les épaisses ramures de ce grand sapin nous serviront de tente; et la mousse, qui est au pied, sera notre lit.

Et, comme ils avaient allumé du feu pour préparer leur repas du soir, il arriva qu'en regardant la flamme, le jeune homme parut méditer profondément.

— A quoi pense mon fils ? demanda le vieillard.

Le jeune homme répondit: « Quand mon père le désire, ce qui est dans mon esprit doit venir sur mes lèvres. Voici donc ce que je pensais. Depuis bien des années, je vivais dans la montagne, seul avec mon père et un saint homme qui, habitant notre voisinage, prenait plaisir à m'instruire dans la connaissance des divines écritures. Quand mon père devait s'absenter — ce qui lui arrivait assez souvent, en ces derniers mois, sans qu'il eût jamais parlé de m'emmener avec lui, — il me laissait en la compagnie du saint homme, qui paraît m'aimer comme un fils, et que j'aime comme un second père, car il a toujours paternellement puisé pour moi au trésor de sagesse qui emplit son âme. Et comme j'avais appris de mon père et du saint homme que la vie, douce et paisible pour quelques-uns, est pleine d'agitations et de tourments pour beaucoup d'autres, j'avais pour seule prière:

« Permette Allah, qui seul est grand, que la vie douce et paisible soit toujours ma vie, semblable à celle que j'ai aujourd'hui ! »

« Or, un des soirs qui avait suivi une de ses absences, voilà qu'avant la prière que nous avons coutume de faire ensemble, mon père me dit: « Demain à l'aurore Hassan, mon fils, se lèvera, il chaussera ses pieds de chaussures solides, il prendra ses armes et son manteau, et il me suivra là où il convient qu'il aille avec moi.

— Demain à l'aurore, ai-je répondu, Hassan sera prêt à suivre son père.

« Et il en a été comme mon père l'avait dit; mais tout en marchant avec lui dans la montagne, voilà qu'à mon esprit s'est présenté le souvenir d'une de nos saintes histoires.

— Laquelle donc, mon fils? demanda le vieillard.

« Je me suis souvenu d'Abraham, qui, un soir, dit à Isaac : « Demain, mon fils, tu viendras avec moi. » Et le long du chemin, le fils adressait à son père des questions, auxquelles le père ne répondait qu'en paroles obscures, parce qu'Isaac devait ignorer qu'il était conduit au sacrifice. Et ce souvenir étant en mon esprit, je me disais: « Dieu l'Eternel n'a-t-il pas voulu, une nouvelle fois, éprouver l'amour du meilleur des pères ? » Et je pensais encore : « S'il en est ainsi, que Dieu l'Eternel laisse entièrement s'accomplir le sacrifice, afin qu'aucun doute ne lui reste sur la soumission de son serviteur. » Père, voilà ce que je pensais.

Alors le vieillard, après avoir un instant gardé le silence.

— Allah seul est grand, mon fils! » dit-il, d'une voie émue, en levant les mains et les yeux vers le ciel.

— Et Mahomet seul est son prophète! ajouta tranquillement le jeune homme.

Puis ayant mangé et prié, ils s'enveloppèrent de leur manteau et s'endormirent sur la mousse, à l'abri du grand sapin...

—

II

Le Khan d'Avarie

Lorsque, aux premières lueurs de l'aube, le jeune homme rouvrit les yeux, il aperçut le vieillard prosterné le front contre terre, un peu au-dessous de lui.

« Mon père, qui s'est éveillé avant moi, pensa-t-il, s'est déjà mis en prière; dois-je dormir pendant qu'il prie? »

Et il se leva pour aller se prosterner à côté du vieillard.

Mais alors celui-ci se redressant à demi, les mains près de sa tête : « Gloire à Dieu! honneur au saint prophète! Que ma voix soit aujourd'hui la première à souhaiter longue et magnifique destinée à mon jeune et vénéré maître, Osman, fils d'Achmed, Khan d'Avarie, chef des chefs de la grande patrie tcherkesse, souverain des souverains du Caucase. »

Et, ces paroles prononcées, le vieillard toucha trois fois la terre de son front.

— Père, dit le jeune homme, quels sont ces vœux que je ne t'entendis jamais prononcer? S'il faut que je les prononce avec toi, redis-les pour que j'apprenne à les dire.

— Prince, répliqua le vieillard, ces vœux sont ceux du plus humble et du plus fidèle de vos serviteurs.

— Prince! répéta le jeune homme tout ébahi, ô mon père, que dis-tu?

— Ne m'appelez plus votre père, ô mon maître, dit le vieillard, car le temps est venu où vous ne devez plus croire que vous êtes mon fils. »

Alors le jeune homme, levant les yeux au ciel :
—Allah! fit-il, ta colère est-elle donc tombée sur la raison de mon père, Chatym, le sage montagnard?

Et le vieillard reprit : « Non, ma raison n'est pas troublée, ô prince; ce que je vous dis, Allah en connaît la vérité. Non, vous n'êtes pas Hassan, fils de Chatym le montagnard; vous êtes Osman, fils d'Achmed, dernier descendant, dernier héritier des Sultans d'Avarie; et l'heure est marquée de ressaisir le rang qui vous appartient, dont vous avez été dépossédé par une suite de crimes abominables.

— Qui que je puisse être, fit le jeune homme, en quelque rang que je doive être placé, Chatym, le sage montagnard, sera toujours mon père bien-aimé, bien vénéré.

— La volonté d'Allah soit faite en toutes choses! répliqua le vieillard, qui ajouta, après avoir étendu son manteau au pied du grand sapin : « Que mon seigneur daigne s'asseoir ici, et qu'il lui plaise d'écouter parler son serviteur. »

— J'écoute, dit le jeune homme en s'asseyant; mais que, pour parler, mon père s'assoie aussi.

— Puisque mon seigneur le permet, je m'assoierai afin de lui obéir, mais au-dessous de lui comme le rang le commande.

Et le vieillard, s'étant placé plus bas que le jeune homme sur la pente, commença ainsi :

« Il y a une trentaine d'années la grande nation des Avares vivait florissante et paisible sous les sages lois du vieux Khan Abu-Nassyr, votre aïeul. Fidèle à tous les anciens rites religieux, Abu-Nassyr veillait à ce que la pure doctrine du seul et grand prophète d'Allah fut scrupuleusement observée dans toute l'étendue de sa domination, qui allait d'ailleurs s'accroissant chaque jour par les seules voies de la justice et de la douceur. Chaque jour, en effet, voyait quelque nouvelle tribu, jusqu'alors sans lien avec le grand peuple du Caucase, venir demander à entrer dans la puissante union dont Abu-Nassyr était le chef vénéré. Oui, puissante, bien puissante était cette union, parce que, toujours brave sans témérité, et toujours modéré sans faiblesse, Abu-Nassyr, sans doute conseillé par l'esprit du Saint Prophète savait, selon le cas, se montrer également fort, et prudent, et généreux.

« C'est ainsi que s'il apprenait qu'en quelques lieux de sa souveraine protection, mépris fut fait des antiques lois, sanctifiées par la vénération des aïeux, un officier de sa cour était aussitôt envoyé qui, chargé d'ordres terribles, mais nanti en même temps du droit de pardon, allait en tête d'une troupe de *nukers* (gardes royaux) obtenir raison de cette désobéissance.

« C'est ainsi que, si une des tribus avait à se plaindre que le chef choisi par elle, ou désigné par le prince, fît un injuste usage du pouvoir à lui confié, aussitôt qu'il l'apprenait, il mandait devant lui et le chef et les mécontents; et s'il reconnaissait juste la plainte de ceux-ci, il déclarait celui-là déchu de sa dignité, laissant à la tribu elle même le soin de faire observer la sentence et de se choisir un nouveau chef.

« C'est ainsi qu'ayant longuement pesé toutes choses, il avait cette opinion mûrement faite, d'après la vieille histoire de nos pères, et d'après son expérience propre, que la nation d'Avarie, si forte que la pût rendre le concours des nombreuses peuplades du Caucase, ne saurait entrer victorieusement en lutte avec l'immense nation qui a pour chef le grand Khan de toutes les Russies.

« Abu Nassyr sut donc toujours maintenir son peuple en des pensées de prudent hommage rendu à ce redoutable souverain.

« Le grand Khan de toutes les Russies, disait il, ne demande rien de plus que de ne pas nous avoir pour ennemis; c'est une alliance plutôt qu'une soumission qu'il désire, et le tribut d'hommes et d'argent qu'il réclame de nous n'est qu'un gage de notre fidélité à défendre les frontières de son vaste empire. Respectons-le comme il respecte nos lois et nos croyances. Achetons d'un léger tribut une paix qui ne saurait peser à notre fierté, puisque nous ne pourrions l'échanger que contre une guerre terrible et sans chance aucune de victoire.

« Malheur, a dit le prophète, malheur à celui qui voudra élever son orgueil au-dessus des puissances! car il aura autant de misère qu'il aura eu d'orgueil; et autant de larmes d'humiliation tomberont de ses yeux, que ses lèvres auront fait entendre de paroles présomptueuses. »

« C'est pourquoi, écoutons la voix du prophète qui nous apporte le sage conseil. »

« Ainsi parlait Abu-Nassyr dont la parole était vénérée. Et le peuple d'Avarie, se réjouissant dans la paix, grandissait dans la prospérité.

« Mais il était écrit que cette paix, due à la sagesse du pieux Abu-Nassyr, cette prospérité, ouvrage de son esprit de prudence et de justice, se-

raient troublées par l'esprit d'orgueil et par l'hypocrite impiété.

« Manzour-Bey, le derviche d'Orembourg, fut un des premiers qui, se faisant fort d'une vaine science et d'une vie pure, vint parcourir nos montagnes en se prétendant investi du don de vision céleste et de prophétie. Le premier, il troubla profondément les âmes en mêlant à ses fausses interprétations du Livre (le Koran) des visées de renversement des lois et de révolte contre les puissances établies, pour rapporter à lui seul le droit d'enseignement et de conduite des nations. Les soldats du grand Khan de Russie s'emparèrent de cet imposteur, et empêché de nuire, il alla mourir dans une prison lointaine,

« Mais l'ivraie avait été semée, et ce devait en être fait de la tranquille croissance du bon grain. Manzour-Bey, ôté du milieu de nos peuples, Kasi-Mollah parut qui, se disant héritier de son esprit, acheva d'altérer les vieilles et saintes croyances de l'Islam en les noyant dans les rêveries indiennes, qui attribuent à un seul homme la communication, la révélation divine, et font de lui un Dieu sur la terre ; un Dieu dont toute parole est loi inviolable, tout ordre commandement sacré. Kasi-Mollah, se proclamant *murchide*, ou prophète des prophètes, entouré des *murides* qui étaient comme les servants aveugles de sa divinité, Kasi-Mollah en imposa à nos montagnards. Las sans doute du joug facile de la vieille foi, et de la paternelle autorité de leurs anciens chefs, ils se laissèrent séduire, entraîner. Pour faire d'eux ses esclaves absolus, Kasi-Mollah leur avait parlé de liberté, et les groupant sous sa main, il avait ouvertement déclaré la guerre au grand Khan de Russie.

« Il y eut des siéges terribles, des batailles épouvantables, et tout devenant suspect dans nos montagnes aux soldats russes, Allah seul peut savoir ce que nous dûmes endurer de leur méfiance et de leur colère.

« Kasi-Mollah fut tué à la prise d'une de ses citadelles ; les vainqueurs eurent le tort de promener d'aoul en aoul (de village en village) son cadavre qui avait gardé l'air farouche et menaçant ; car au lieu d'effrayer les montagnards, ils ne firent que leur inspirer un ardent désir de vengeance.

« Jusque-là, cependant, le trouble n'avait que peu gagné la terre d'Avarie, où régnait alors Achmed, votre père, qui, nourri des sages exemples de votre aïeul, parvenait encore à maintenir dans son pays le pieux respect de la religion et des lois.

« Mais à Kasi-Mollah, qui n'était qu'un téméraire enivré de lui-même, succéda dans l'aveuglement des tribus soulevées le fourbe, l'astucieux, le cruel Hamsad-Bey, qui sut non-seulement en imposer à nos malheureux compatriotes du Caucase, mais attirer à lui des soldats et même des officiers de l'armée russe, qui, l'instruisant dans la science régulière des combats, le mirent à même de tenir plus redoutablement la campagne.

« Après avoir eu raison des forces russes en plusieurs rencontres, il marcha sur le pays d'Avarie, et s'était établi avec ses troupes à quelque distance de Chunsach, notre ville capitale ; il envoya auprès d'Achmed, votre père, des députés pour réclamer de lui en même temps que sa soumission, le paiement d'un important tribut « devant servir — disaient les envoyés — à soutenir la guerre sainte contre les oppresseurs d'Occident.

« Blessé dans son honneur souverain et sollicité de trahir la parole de fidélité donnée à son puissant allié le grand Khan de Russie, Achmed allait renvoyer sans réponse cette insolente ambassade, quand Omar, son frère, faisant céder la fierté à la prudence, lui proposa d'aller en personne s'entendre avec Hamsad-Bey.

« Votre père ne consentit qu'à regret au départ de son frère. Omar partit.

« Plusieurs jours s'étant écoulés sans qu'on eût aucune nouvelle du jeune prince, Achmed résolut d'aller s'enquérir lui-même des causes de cet inquiétant silence ; et il donna l'ordre de réunir les gardes qui devaient lui faire cortége.

« Au moment de se mettre en route, il fit venir un des plus anciens serviteurs de son père, resté le familier du palais :

« — Mourad, lui dit-il, mon cœur est triste jusqu'à la mort ; car Allah seul peut savoir — me semble-t-il — les malheurs qui menacent mon peuple et me menaçent moi-même. Une heure de terrible épreuve a peut-être sonné. Je l'attends avec courage ; mais à la tempête un jour succèdera sans doute le calme, et peut-être n'est-il pas écrit que la vieille race des Khans d'Avarie doit être à jamais anéantie ou déchue.

« La nuit prochaine, tu prendras l'enfant — l'enfant c'était vous, prince ; vous aviez alors deux ans à peine — et le cachant dans ton manteau, tu sortiras de ce palais, sans que nul en soit prévenu, et tu iras devant toi dans la montagne, jusqu'à ce que tu aies franchi une distancé telle que tu penses pouvoir vivre inconnu dans un asile ignoré. Là, tu attendras de savoir ce qu'il est advenu des choses d'à présent, pour juger si tu dois rapporter l'enfant ou le garder dans la montagne. Serviteur fidèle, tu as compris la tâche que je te confie. Va donc, Mourad, et que ce qui est écrit s'accomplisse !

« Ainsi parla le maître qui remit au serviteur, pour qu'il la liât autour de son corps, une ceinture toute pleine d'or et de pierreries, qui devaient l'aider à subvenir aux besoins de l'enfant.

« La nuit venue, Mourad sortit furtivement de Chunsach, et s'en alla dans la montagne avec l'enfant, dernier rejeton des nobles Khans d'Avarie...

« Or, le serviteur ne devait plus revoir son maître : le fils ne devait plus être ramené à son père.

« En arrivant au camp d'Hamsad-Bey, Achmed y fut reçu avec tous les semblants d'honneur et de respect, propres à gagner la confiance d'une nature droite comme la sienne. D'ailleurs il retrouva là son frère qui n'avait qu'à se louer des procédés d'Hamsad-Bey, et qui n'était resté, disait-il, que pour conclure un honorable arrangement. Un dernier entretien devait avoir lieu où les deux frères se rendirent, suivis seulement de quatre ou cinq de leurs gardes ; mais à peine avaient-il franchi le seuil de la tente d'Hamsad-Bey que, sur un signe du maître, la foule des murides les massacra l'un et l'autre.

« Un seul des gardes s'échappa qui put venir raconter l'abominable trahison à Chunsach. Hamsad-Bey suivait de près avec son armée qui, devancée

par la terreur, s'empara de la cité, où elle tua tout ce qui semblait songer à la résistance. Votre mère, votre aïeule furent égorgées au moment où des fidèles les faisaient sortir du palais pour les mettre en sûreté :

« Le vainqueur ordonna de torturer les serviteurs de votre père pour les contraindre à révéler le lieu de retraite du jeune prince, héritier du trône d'Avarie Et comme on ne put leur arracher un secret qu'ils ne possédaient point, tous furent mis à mort.

« En apprenant toutes ces horreurs, Mourad s'en alla plus loin dans la montagne; et, afin que ses traces fussent bien perdues, dans l'aoul où il fixa sa demeure, il prit le nom de Chatym en donnant à l'enfant celui d'Hassan. Il se fit passer pour un marchand du Daghestan, qui, ayant perdu sa jeune épouse, venait chercher dans la solitude des montagnes, en même temps que des consolations pour son cœur, le grand air vif que les médecins lui avaient dit être indispensable à la santé de son fils.

« Deux années se passèrent pendant lesquelles Mourad ne pouvait que se lamenter en secret sur le malheureux état où la turbulente ambition d'Hamsad-Bey continuait à plonger les populations du Caucase, qui d'une part étaient contraintes par lui de combattre sans cesse les soldats du grand Khan de Russie, et qui, d'autre part, même tranquilles,



Cour intérieure d'une maison circassienne, dessin de H. Clerget.

même soumis avaient à endurer toutes les brutales défiances de ces soldats, devenus d'implacables ennemis.

« Un jour cependant Mourad put croire à un changement dans les destinées de son pays, car le bruit vint à lui qu'Hamsad-Bey avait enfin reçu le salaire de ses crimes. Parmi ses propres murides, deux jeunes gens, deux frères s'étaient trouvés qui d'abord aveuglés par son astucieux prestige, et l'ayant servi sans réflexion, avaient été rappelés à la juste appréciation de sa conduite par leur vieux père qui leur avait reproché de soutenir l'assassin d'Achmed, d'Omar, le barbare usurpateur du trône d'Avarie, glorieusement occupé jusqu'alors par des princes si justes, si dignes, si pacifiques.

« Un jour que l'imposteur se rend en grande pompe à la mosquée, entouré des gardes dont les deux frères font partie, tous deux déchargent sur lui en même temps les armes que jusque là ils avaient portées pour le défendre. Hamsad tombe foudroyé. Alors les deux jeunes gens :

« Hommes de Chunsach, crient-ils, le tyran n'est plus! Débarrassons-nous maintenant des soutiens de la tyrannie; mort aux murides!

« Le peuple, sur qui Hamsad n'a jamais régné que par la terreur et la violence, crie à son tour : mort aux Murides!

« Dans l'affreuse mêlée qui s'engage alors, le plus grand nombre de ceux-ci périssent et bientôt c'en sera fait des derniers fidèles de l'imposteur, lorsque, entraînés par l'un d'entre eux qui se fraie un sanglant passage à travers la foule furieuse, une

vingtaine réussissent à gagner la citadelle où ils s'enferment, et d'où ils font pleuvoir la mort sur les assaillants. On comprend que le feu seul pourra les réduire. Des monceaux de bois sont apportés tout autour du château. Bientôt des torrents de flammes l'enveloppent, et enfin il s écroule sur l'odieuse troupe, qui ainsi se trouve anéantie.

« De joyeuses clameurs retentissent, car, après la mort du faux, du cruel prophète et de tous sès murides nul ne reste plus pour attenter à la liberté que le peuple d'Avarie vient de recouvrer.

« Déjà l'on se souvient qu'un jeune prince a échappé au massacre de toute la royale famille et l'on parle de le retrouver; quand soudain, sur les ruines fumantes de la citadelle, un homme se dresse qui promène sur le peuple un regard de calme et hautain défi.

« On le reconnait, c'est, ce même audacieux muride, qui s'échappant intrépidement de la mosquée, a conduit ses derniers compagnons dans le château qui vient de s'effondrer sur leurs cadavres. Il est là, sans blessures, drapé dans un manteau que le feu semble n'avoir osé toucher, et, seul survivant de l'implacable tuerie, il paraît n'éprouver aucune crainte de s'offrir désarmé à cette foule que l'idée de sa mort a réjouie.

« Ce qui se passe alors, prince, Allah seul pourrait l'expliquer, Allah dont l'œil sait pénétrer les étranges sentiments qui parfois viennent saisir et troubler les nations. Alors du milieu du silence où l'étonnement a jeté la foule, ce cri s'élève, qu'aussitôt redisent toutes les bouches « : Miracle ! miracle ! »

« Et le peuple se prosterne, et, d'une seule voix, le peuple acclame pour son chef celui-là qui, ainsi préservé par la main divine, doit être, pense-t-il, le bien-aimé, le prédestiné du ciel.

« Le règne d'Hamsad venait de finir et le règne de Schamyl était commencé.

« Digne familier et confident des deux précédents imposteurs, c'est aussi par un crime que Schamyl devait inaugurer le pouvoir qu'il tenait de la faiblesse populaire.

« Un matin que l'enfant royal dormait encore dans la maison de Mourad, et que Mourad, assis au seuil, écoutait le babil d'un enfant du voisinage, qu'il tenait sur ses genoux, trois cavaliers s'arrêtent devant lui.

« Pendant qu'il les regarde, étonné, les hommes se parlent à voix basse; puis l'un dit, la main tendue: « Allez, faites. »

« Les deux autres descendent aussitôt de leurs montures, arrachent l'enfant des bras de Mourad; ils l'égorgent, le décapitent avant que Mourad ait pu faire un mouvement pour le défendre; et avant que ses cris aient pu être entendus, tous trois ont disparus au galop de leurs chevaux.

« Pour la famille éplorée de l'enfant, comme pour pour tous les habitants de l'aoul, la raison de cet assassinat reste mystérieuse, inexplicable. Mais Mourad l'a comprise, lui.

« Schamyl élevé à la suprême puissance s'est ressouvenu que l'existence d'un enfant peut porter un jour ombrage à son autorité. Cet enfant, il veut, il ordonne qu'on le découvre et qu'on l'ôte du nombre des vivants Ses affidés se sont mis en quête. Quelle lumière les a guidés vers la maison lointaine des montagnes, où, jusqu'alors Mourad avait pu se croire ignoré? L'esprit du mal pourrait le dire, mais la main d'Allah n'est-elle pas visible dans la sanglante erreur qui, en laissant vivre le rejeton royal, permet cependant à l'usurpateur de croire entièrement anéantie la vieille et noble race des souverains légitimes.

« Le lendemain de ce jour toutefois, Mourad sans avoir fait connaître à aucun les raisons de son départ, s'en allait fixer sa résidence à l'autre bout des monts d Avarie. C'est là, prince, que nous avons demeuré ensemble depuis douze années, c'est là qu'ignorant, comme elle restait ignorée de tous, la noblesse de votre naissance, vous avez grandi pour une destinée qui sans doute est écrite là haut en traits brillants, par celui qui vous a si clairement manifesté sa protection.

« Douze ans ont passé, durant lesquels Schamyl, le prétendu prophète, faisant servir la terreur au soutien de son faux prestige, et parvenu à étendre sa domination d'une extrémité à l'autre du Caucase, a sans cesse attiré sur notre patrie tous les malheurs de la guerre, toutes les misères de l'oppression; douze ans, durant lesquels, à mesure que s'est accrue la puissance de l imposteur, bien des haines secrètes se sont amassées contre lui, bien des vœux ont été formés pour la délivrance du pays, bien des regrets pour le retour à l'ancienne condition des peuples.

« Et c'est parce que l'heure est venue où ces haines n'attendent qu'un signal pour éclater, que je vous ai amené ici, prince. J'ai attendu, gardant le secret sur votre existence que vous ayez atteint l'âge où vous n'auriez plus la seule force de votre nom et de votre rang pour reconquérir la place qui vous est due. Tantôt s'est accomplie pour vous la seizième année, prince; vous êtes homme; en votre courage, en votre prudence repose maintenant l'espoir de notre vieille patrie. Allah est avec vous, n'en doutez point, car vous eût-il ainsi préservé s'il ne vous eût marqué un rôle glorieux dans ses secrets desseins? »

Le vieillard ayant cessé de parler: « O mon père, dit en se levant le jeune homme dont l'esprit semblait profondément troublé, ô mon père, que viens-tu de m'apprendre! et, moi seul, que pourrais-je?. .

— Seul, dites-vous, prince, non, vous ne serez point seul, repartit le vieillard, le doigt tendu vers deux hommes qui venaient sur un sentier sinuant aux flancs du ravin...

III

LES CONJURÉS.

— Quels sont ceux-là? demanda le jeune homme.

— A deux heures de marche, répliqua le vieillard, en suivant le torrent de l'Argoun qui coule à nos pieds, se trouve l'aoul de Darghy-Wedenno, et au-dessus la forteresse, résidence du prétendu prophète. Ceux qui viennent sont deux des principaux murides de Schamyl. Longtemps il a pu avec raison les compter parmi ses plus fidèles défenseurs; mais impitoyablement traités par lui, dans une circonstance où leur zèle aurait dû leur être un titre à la douceur du maître, ils n'ont continué à le servir que

pour attendre plus sûrement le moment de la vengeance. Ils furent élevés l'un et l'autre au palais de votre aïeul et servirent votre père. Il y a quelques mois, couvert d'un déguisement, j'ai poussé jusqu'à l'aoul qu'ils habitent, près de la demeure du prétendu prophète. Quand je me suis fait reconnaître : « Ah ! m'ont-ils dit, pourquoi le ciel a-t-il permis que la race de nos anciens maîtres soit anéantie jusqu'en son dernier rejeton?... Et lorsque, m'étant assuré que leur mécontentement avait sincèrement tourné leurs âmes vers le regret du temps passé, je leur ai laissé entendre qu'un miracle pouvait avoir préservé ce dernier rejeton, dont nul ne soupçonnait l'existence. Ah ! prince, si vous eussiez vu l'éclair de joie qui brilla dans leurs yeux, l'élan d'espérance qui vint tout à coup les transporter... Par eux maintenant tout est préparé, et ce sont eux qui vous expliqueront ce qui doit être fait pour l'entreprise dont ils certifient le succès, « si, comme ils me l'ont dit, Osman, notre jeune prince, sait se montrer le digne fils du brave et juste Achmed, le digne petit-fils du prudent et valeureux Abu-Nassyr. » — J'ai répondu que toutes les fortes vertus animaient le cœur d'Osman, et je sais que l'événement, quel qu'il puisse être, ne démentira point mes paroles... Mais voici nos amis... ils vont parler à mon seigneur.

« Maintenant, prince, ajouta Mourad en tirant de dessous ses vêtements un long poignard dont la lame aiguë, et large, était comme marbrée d'une rouille verdâtre, ajoutez cette arme à vos armes, c'est le poignard que les assassins envoyés contre vous, par Schamyl, au lendemain de son avénement, laissèrent tomber, dans leur hâte à s'enfuir après le meurtre de l'enfant .. Le voici taché encore d'un sang qui devait être le vôtre; le voici fatalement marqué pour l'implacable vengeance, pour le juste châtiment. »

En recevant ce poignard, le jeune homme eut un frémissement. Pensif, il regarda un instant cette lame où le sang d'une innocente victime, avait laissé sa trace sinistre, puis les yeux levés au ciel, il appuya le fer contre ses lèvres.... Et, comme les hommes qui venaient, n'étaient plus qu'à quelques pas, il glissa silencieusement l'arme dans sa ceinture.

— Allah seul est grand ! dit le vieillard parlant à ceux qui arrivaient.

— Et Mahomet seul est son prophète ! repartirent en même temps les deux hommes, qui s'arrêtèrent, comme si la crainte eût tout à coup entravé leurs pas.

— Bien venus, reprit le vieillard, bien venus soient mes frères Douba-Saïd, Egie-Hassim, fidèles serviteurs, devant Osman, fils d'Achmed, fils d'Abu-Nassyr, Khan d'Avarie, chef des chefs du Caucase.

Les deux hommes, s'étant prosternés, touchèrent trois fois la terre de leur front ; puis restant sur les genoux et dirigeant vers le jeune homme une pieuse contemplation :

— Il a le noble et fier visage du brave et juste Achmed son père, dit Egie-Hassim, l'un des deux hommes, parlant à Douba-Saïd, son compagnon.

— Il a le pur et imposant regard du prudent et valeureux Abu-Nassyr son aïeul, dit Douba-Saïd.

— Il a, dit à son tour Mourad, l'âme haute de son aïeul, le cœur grand de son père.

— Gloire et longs jours à notre jeune maître ! dirent ensemble les deux hommes, qui se prosternèrent de nouveau.

Puis Douba-Saïd s'étant à demi redressé : « Que notre jeune maître, dit-il, daigne ordonner à nos lèvres de s'ouvrir, pour l'instruire du projet qu'ont formé ses fidèles; et nos lèvres s'ouvriront.

— Parlez, fit le jeune homme, qui, paraissant céder à l'extrême lassitude en lui causée par l'émotion, se laissa tomber assis au pied du grand sapin.

Alors Egie-Hassim :

— Schamyl, iman du Caucase, dit-il, est tout puissant par la terreur qu'il sait répandre ; mais la haine est forte qu'il a fait naître autour de lui et qui saura le mettre faible et impuissant entre les mains, sous le fer des libérateurs. Schamyl, iman du Caucase, est fort par la cruelle défiance et par la ruse qu'il tient sans cesse en éveil ; mais il n'est défiance qui ne puisse être endormie, il n'est ruse qui ne puisse être déjouée, quand un serment redoutable a ligué les fidèles. Ces fidèles, le jeune prince, conduit parmi nous, les saura reconnaître par ce signe: un nœud aux franges flottantes de la ceinture. Le jeune prince, amené comme étranger en l'aoul de Dargha-Wedenno, et prenant un nom supposé, aura été rencontré par nous alors que nous chassions dans la montagne ; il se dira parti des confins de Circassie, pour avertir le prophète qu'un envoyé de sa tribu doit, sous le voile du message, tâcher de pénétrer jusqu'à lui, afin d'attenter à ses jours. Cet envoyé, il le dépeindra sous les traits de Mourad.

— Mourad ! interrompit avec effroi le jeune homme, de qui parles-tu ? de mon père ?

Alors le vieillard à qui le prince donnait ce tendre nom : « Le père de mon seigneur est mort, dit-il, mort lâchement assassiné. Mourad n'est que le plus indigne de ses serviteurs.

— Mourad, reprit Egie-Hassim, arrivé par une autre route dans l'aoul, y aura tenté quelque démarche justifiant le soupçon formulé contre lui. On le saisit, on le soumet aux tortures pour obtenir l'aveu de son criminel projet...

— Quoi ! s'écria le jeune homme, dénoncé par moi !

Alors le vieux Mourad, reprenant lui même du ton le plus calme :

— Il avoue ; sa mort est ordonnée, et il expire joyeux, en songeant que cette mort assure à son jeune maître la reconnaissance de l'iman, qui doit sans défiance l'admettre auprès de lui... Et le Livre ne dit-il pas : « Qui pénètre dans la caverne du lion est maître du lion ? »

— Oh ! tais toi, mon père, tais toi ! s'écria encore le jeune homme, cachant sa face dans ses mains, mon esprit est confondu, mon cœur se brise!... Ne va-t-il donc pas s'achever, l'affreux rêve que je fais?...

— Prince, dit Douba-Saïb, le soleil est haut déjà sur le faîte des monts. C'est l'heure où nous devons retourner à l'aoul pour le service de l'iman.

Le jeune homme en, écartant les mains qui cou-

vraient son visage ne vit plus le vieux Mourad près de lui, et, le cherchant des yeux, il l'aperçut qui s'enfonçait dans la forêt.

— Mon père! cria-t-il; et il voulut courir vers le vieillard.

Mais les deux hommes se mettant ensemble sur son passage :

— Que le fils d'Achmed arme son cœur pour l'épreuve qui doit le conduire à la gloire! dit Egie-Hassim.

— Que le petit-fils d'Abu-Nassyr fasse briller en lui l'âme qui doit relever le trône d'Avarie? dit Douba-Saïb.

Le jeune homme les regarda, puis il tourna encore les yeux vers l'endroit où le vieux Mourad avait disparu : et poussant un long soupir : « Allons! » fit-il.

Et, silencieux, il marcha entre les deux hommes, qui reprirent le sentier sinuant au flanc du ravin...

IV

MURMURES ET CHANSONS.

Ils avaient cheminé pendant quelques instants, sans qu'aucune parole tombât de leurs lèvres, lorsque Egie-Hassim du même ton qu'il eût pris pour psalmodier les versets d'une des sourates (chapitres) du Livre (1).

— L'Iman du Caucase, murmura-t-il, a mérité la haine de ses fidèles parce qu'il les a, sans merci, soumis à toutes ses tyranniques volontés...

— Parce qu'il n'a mis aucun prix à leur zèle, à leur entier dévouement, continua Douba-Saïb du même ton.

— Parce qu'il les a voulus esclaves de corps et de pensée, reprit Egie-Hassim...

— Sans qu'ils puissent espérer une récompense de leur absolue soumission, ajouta Douba-Saïb.

— Aux premiers temps, il leur laissait les profits des aventureuses entreprises.

— Mais le jour est bientôt venu où il a réclamé la plus grosse part pour son trésor.

— Aux premiers temps, il les appelait dans ses conseils.

— Mais le jour est bientôt venu où il n'a plus eu confiance qu'en sa seule sagesse.

— Aux premiers temps, il partageait avec eux le commandement des troupes armées.

— Mais le jour est bientôt venu où nul n'a pu donner un ordre, si cet ordre n'était celui qu'avait dicté l'iman.

— Ses plus fidèles murides, ses plus proches serviteurs se sont vus, comme les derniers, comme les plus vils de la nation, contraints de subir toute la rigueur des lois qu'il lui a plu de faire pour remplacer les anciennes coutumes.

— Ils ont dû fléchir devant l'arbitraire, il n'a été admis aucune considération de leur rang, de leurs services.

— Au retour d'une expédition d'où les fidèles rapportaient un abondant butin, Douba-Saïb avait oublié de faire figurer au partage un menu collier de perles que, en rentrant à l'aoul, il passa au cou de Zaïda, sa jeune fille, lumière de son cœur.

— Pour cet oubli, prononça l'Iman, Douba-Saïd sera privé de toute autre part au butin, et pendant une lune il portera au turban la pièce de feutre que les lâches portent au bras gauche. » Et, pendant une lune, Douba-Saïd, chef des murides, dut porter ce signe humiliant.

— Egie-Hassim avait un ennemi que, selon les vieux usages, il appela en combat singulier. Egie-Hassim tua son ennemi.

— Or l'Iman du Caucase, détruisant, méprisant les vieux usages a défendu les combats singuliers, qui, dit-il, lui ôtent des guerriers; et il a fait cette loi que, dans la famille de celui qui a tué son ennemi, le plus jeune enfant sera mis à mort, pour qu'il y ait du sang versé dans les deux familles.

— Egie-Hassim avait de son fils un fils buvant encore au sein de sa jeune mère...

— Et, en vertu de la loi qu'a faite l'Iman, Egie-Hassim, fidèle serviteur, a vu mettre à mort le fils de son fils... »

Ainsi disaient ou plutôt murmuraient les deux hommes qui, de temps en temps, interrompaient leur étrange psalmodie, pour épier l'effet produit sur le jeune prince.

Mais alors le jeune prince les regardait sans qu'il leur fût possible de pénétrer l'expression de son regard.

Et comme il s'obstinait à garder un silence méditatif, les deux hommes pensaient : « C'est bien! il pèse tout en sa jeune sagesse. »

. . . .

Après deux grandes heures de marche les trois hommes atteignirent, dans les rochers, l'aoul de Wedenno. Il ne pouvait être question de présenter aussitôt l'étranger à l'Iman. Douba-Saïb qui, chef des murides, allait prendre, pour la journée, son service à la forteresse, conduisit le jeune homme dans sa maison.

— Que mon hôte soit obéi et servi, comme moi-même, dit-il aux serviteurs. Puis, allant à Kaïdjé son épouse, qui tressait les longs cheveux de Zaïda, encore naïve enfant, déjà belle jeune fille : « Que le cœur de mon hôte soit réjoui du son des instruments, de l'accord des voix. »

Et il se rendit auprès de l'Iman...

Laissé seul dans la plus riche salle de la maison, le jeune homme a vu dresser devant lui un abondant repas; mais, accoudé, pensif sur les coussins, à peine goute-t-il aux mets qui lui sont présentés.

Soudain, de la cour intérieure monte un prélude de *Tchoungoura* (1), qui fait que le jeune homme prête curieusement l'oreille.

— Chante, ma fille, dit une voix de femme, chante pour que le noir ennui s'écarte de notre hôte, qui ne doit point te voir, mais qui peut t'entendre.

Alors une claire voix d'enfant... « Mère, quel chant dirai-je?

— Ma fille, notre hôte est un jeune homme qui doit avoir le cœur haut et fier, puisqu'il est enfant des montagnes. Répète pour lui le chant que Yamoun, le chanteur aux lèvres de miel, aux paroles

(1) Les musulmans qui, pour la plupart, ont appris par cœur les principaux passages du Koran, ont coutume de les réciter à mi-voix comme un texte de prière.

(1) Espèce de guitare circassienne.

de flamme, a cadencé pour nos jeunes hommes, et que nos jeunes hommes disent pour s'exalter en l'amour de la patrie, pour s'animer en la haine des giaours (1).

— Mère, je vais dire le *Lion du Caucase.*

Et se mariant aux vibrations de la Tchoungoura, la voix claire d'enfant chanta :

« Le vieux Caucase aux cimes blanches, aux noirs « ravins, aux verts vallons, avait oublié ses longs siècles « de liberté. Ses mâles enfants dormaient sous le sabre « levé du giaour.

« Il n'y avait plus de patrie pour les fils de la mon- « tagne; il n'y avait plus d'honneur pour embraser leur « âme; il n'y avait plus de nobles époux pour les jeunes « beautés des fiers rochers. Et les yeux des femmes « pleuraient sur la honte des hommes.

« Le giaour disait : « Eternel sera le sommeil de ce « grand peuple, que je tiens couché, et qui ne sait plus « les souvenirs de sa gloire. Eternelle sera ma puis- « sance, et j'effacerai le nom de ce peuple ;

« Et j'éteindrai ses vieilles et saintes croyances; et il « me sera comme un troupeau, qui laisse le berger « boire le lait qui manque à ses agneaux, et où le bou- « cher vient choisir les brebis qu'il veut égorger. »

« Et confiant, il s'était endormi à son tour, le giaour



L'Aoul de Darghy Wedenno, dessin de H. Clerget.

« qui rit de la puissance d'Allah. Et c'était ce sommeil « qu'attendait Allah pour enfanter le Lion, dont la flam- « boyante prunelle devait faire se fermer de frayeur « l'œil ébloui du giaour.

« Himri! Himri (2)! mystérieuse patrie du feu, gloire « à toi qui vis naître le Lion! gloire à toi, qui mis la « flamme terrible dans ses yeux, la pure sagesse dans « son âme!

« Himri, gloire à toi, Himri! car c'est de ton sol, qui « brûle. que se leva le Lion pour étendre sa griffe au « devant du giaour; il posa sa griffe, le Lion, et le vieux « Caucase trembla; et tous ses fils sortirent de leur « sommeil.

« Et le lion dit : « Debout, fils des montagnes! » Et « les fils des montagnes furent aussitôt levés fièrement. « Et le Lion dit : « Allons! » Et, lui marchant devant eux, « ils allèrent, regardant fuir le giaour.

« Et les femmes qui pleuraient séchèrent leurs yeux; « car les fils du Caucase avaient secoué la honte qui « s'était appesantie sur eux pendant leur sommeil. Et « conduits par le Lion, qui est né sur la terre du feu, « et qui n'est point brûlé du feu, point touché du fer,

(1) Infidèles, mécréants : doit s'entendre ici des soldats russes.

(2) A Himri, où Schamyl naquit en 1797, se trouvent de nombreuses sources de naphte, qui, enflammées, répandent la nuit d'immenses lueurs.

« les fils du Caucase ont refait libre leur patrie. Et « il y a maintenant de nobles époux pour les jeunes « beautés des fiers rochers. Quand le Lion, terrible dans « son courage, est venu se reposer aux aouls de la « montagne,

« Il a voulu, le Lion, il a voulu que terrible soit aussi « la voix de justice qu'Allah mettait en sa bouche et « qui parlait, pour être la loi. Et il a dit : « Même loi « pour le grand et pour le petit. » Il a dit : « Le fils de la « montagne est frère du fils de la montagne ; le frère ne « trempera pas son poignard au sang de son frère. »

« Il a dit ; et la loi de justice a régné, qui rend forte « la grande nation du Caucase, et qui fait trembler le « giaour, car le giaour a peur des fils de la montagne, « qui sont frères contre lui.

« Et le vent du ciel qui descend des cimes blanches, » dit au ravin noir, dit au vallon vert : « Gloire et joie ! « le Lion a délivré le vieux Caucase. Le Lion y fait ré- « gner la loi de justice ! »

Or, comme Zaïda, sa fille, avait achevé de chanter, Kaïdjé, l'épouse de Douba-Saïb, ayant fait appeler Haschim, le vieux serviteur qui se tenait à la porte de la salle où était l'étranger, pour être prêt à le servir : « Haschim, demanda-t-elle, crois-tu que le chant de Zaïda plaise à notre hôte ?

— L'étranger, répondit Haschim, a d'abord écouté, pensif, puis il s'est levé, le sourcil froncé, il a marché dans la salle ; puis son œil a brillé, je l'ai vu frémir, et toucher son front ; puis il s'est arrêté, et l'on eût dit qu'il y avait un battement trop fort dans sa poitrine... Quand le chant a cessé, il a regardé, comme ébahi autour de lui ; puis il s'est assis, sa tête s'est penchée sur sa main, et il est devenu immobile... L'étranger dort sans doute.

— Ma fille, dit Kaïdjé, ne troublons pas le repos de notre hôte.

Et Zaïda ne chanta plus...

G. Bernier.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

LA SCIENCE EN FAMILLE

LES FLEURS BAROMÉTRIQUES.

Il me souvient d'avoir assisté, étant tout jeune, à la séance fort intéressante d'un physicien prestidigitateur célèbre, Comus, Bosco ou Robert Houdin.

Une des expériences qui fit sur moi le plus d'impression, portait sur le programme le titre de *Tableau changeant*.

Le physicien apportait au milieu de la scène un chevalet de peintre, sur lequel il posait une large planchette, qui avait fait au préalable le tour de l'assistance, pour que chacun fût bien assuré qu'elle n'était nullement *machinée*. La planchette mise en place, le physicien déroulait une feuille de papier, qu'il faisait flotter au bout de ses doigts pour qu'on vît bien qu'elle était simple. Sur ce papier l'on avait peint un paysage en temps de neige, la terre était blanche, les arbres portaient, au lieu de feuilles, d'épais cordons de givre : quelque chose enfin d'un effet hivernal.

« Nous allons maintenant, disait le physicien, fixer à l'aide de quatre épingles, cette feuille de papier, — toujours simple, comme vous pouvez le voir, — sur la planchette du chevalet ; et nous allons évoquer le printemps, afin que cette campagne d'aspect si triste prenne l'aspect le plus riant, le plus frais. Et pour que vous assistiez plus facilement à la transformation que la venue du printemps doit opérer en notre faveur ; pour qu'aucun des intéressants détails de ce phénomène ne vous échappe, je veux que le tableau soit parfaitement éclairé. Nous allons, en conséquence, placer un de ces luminaires .. à droite et à gauche. »

Alors l'homme plaçait de chaque côté du tableau une espèce de haut candélabre portant plusieurs bougies, qu'il allumait, et qui projetaient une vive clarté sur le paysage neigeux.

Puis, venant sur le devant du théâtre, il entonnait, accompagné d'une douce musique, certaine évocation fantaisiste : « O printemps, saison réjouissante, saison riante, viens chasser les tristes frimats qui désolent cette malheureuse campagne, etc... »

Et presque aussitôt, en effet, la neige et le givre dont le tableau était couvert semblaient se fondre pour faire place aux plus tendres verdures : on eût dit que la terre se gazonnait, que les branches se chargeaient de feuilles ; le ciel, qui d'ailleurs était à l'origine d'un gris brumeux, se teignait en même temps d'un bel azur.

Enfin, au bout de quelques instants, une transformation complète était opérée, que la musique célébrait par de joyeux éclats.

Il va sans dire que les applaudissements unanimes félicitèrent l'enchanteur. Mais celui-ci, quand il put croire nos yeux assez réjouis par la vue de ce vert paysage :

— Hélas ! reprit-il, ici-bas tout est éphémère. A l'hiver a succédé pour nous le printemps, mais l'hiver doit revenir, il faut nous y attendre ; les feuilles tomberont, le givre prendra de nouveau leur place, et la neige couvrira de nouveau la terre.

A peine avait-il prononcé ces paroles que déjà la verdure se fanait, pâlissait... Et peu à peu, tout revenait en l'état primitif... De même que le paysage feuillu, herbeux s'était substitué au paysage neigeux, de même le paysage neigeux se substitua au paysage feuillu, herbeux.

Et les applaudissements d'éclater de nouveau pendant que le physicien, détachant la feuille de papier l'agitait devant l'assemblée, pour bien démontrer que rien n'y avait été changé.

Revenu au logis, j'étais resté fort émerveillé de cette double transformation, qui m'avait paru tenir du prodige, tandis que les autres tours du physicien me semblaient pouvoir être mis au compte de la dextérité, de la subtilité.

Peu s'en fallait que je n'admisse en cela quelque sorcellerie.

— Tu sais bien, mon enfant, me dit un vieil ami de la famille qui passait pour être à peu près instruit de toutes choses, et devant qui je manifestai mon étonnement, tu sais bien qu'il n'y a pas de sorciers.

— Certainement, mais ce papier, qui n'a pas été changé, qui est resté sur le chevalet, et que personne ne touchait...

— Demain, mon enfant, je tâcherai de t'expliquer ce charmant sortilége, qui est, je t'en préviens, de la plus élémentaire simplicité.

Le lendemain le vieil ami arriva portant deux petites boîtes de fer blanc, dans chacune desquelles se trouvait une rondelle de papier à lettre d'une blancheur immaculée.

— Visite attentivement les boîtes, me dit-il, pour t'assurer qu'elles n'ont aucun double fond, et de plus, fais avec un crayon sur chacun des morceaux de papier une marque quelconque que tu puisses reconnaître; puis tu refermeras les boîtes contenant chacune l'un des deux morceaux de papier blanc et tu me les donneras.

— Voilà qui est fait.

— A merveille, dit-il. Maintenant, ajouta-t-il en riant, je vais, si tu veux, faire comme le physicien d'hier, une évocation : « O verdure du printemps, viens te fixer dans l'une de nos boîtes!... O bel azur du ciel, emprisonne toi dans l'autre! » Et comme nous sommes en hiver, et que ces merveilles, ne peuvent se produire qu'à l'aide du soleil, je vais demander à cette bougie, qui doit en principe sa flamme à l'astre du jour, de nous prêter sa modeste influence. »

En parlant de la sorte, le vieux monsieur passait en effet sur la flamme de la bougie chacune des boîtes, qu'il posa ensuite sur la table en me priant de les ouvrir.

J'enlevai les couvercles et dans l'une je trouvai une rondelle de papier vert, dans l'autre une rondelle de papier bleu.

— Ceci est la verdure du printemps, cela est l'azur du ciel, dit le vieux monsieur; mais tes marques sont-elles sur les morceaux de papier?

— Parfaitement : je les reconnais.

— Les morceaux de papier ont donc passé, par la puissance de mon évocation, du blanc au bleu et au vert. Première expérience. Referme bien vite les boîtes, pose-les sur le marbre de ce guéridon, attends quelques minutes pendant lespuelles je vais faire mentalement une nouvelle évocation, et tu les ouvriras... »

J'attendis, j'ouvris, et dans les deux boîtes, je retrouvai les mêmes morceaux de papier redevenus parfaitement blancs.

— Eh bien! fit le vieux monsieur, ne pourrais-je pas, moi aussi, me dire sorcier? N'ai-je pas, moi aussi, fait venir du vert et du bleu là où il n'y avait que du blanc.

— En vérité, mais comment?

Alors le vieux monsieur tira de sa poche deux petits flacons paraissant contenir de l'eau claire, mais contenant en réalité de l'eau dans laquelle il avait fait dissoudre une légère dose de certain sel qu'il me montra. Ce sel avait une légère teinte rose mais devenait bleu quand on le présentait à la chaleur de la bougie. Si donc on imprégnait une feuille de papier de cette solution, elle paraissait blanche; mais il suffisait de la chauffer pour qu'elle passât au bleu, et, en se refroidissant elle retournait au blanc.

En mêlant à cette solution un peu d'un autre sel, on obtenait, par l'échauffement, du vert au lieu de bleu; et le même retour au blanc se produisait par le refroidissement.

Par là tout le merveilleux du *tableau changeant* me fut expliqué. A vrai dire le vieux monsieur me fit remarquer en même temps que les deux candelabres, placés pour le prétendu éclairage du tableau n'étaient rien moins que deux appareils creux communiquant, par le dessous de la scène, avec des tuyaux qui, selon le cas, faisaient affluer sur le tableau de l'air sec et chaud, ou de l'air froid et humide.

Toujours est-il que l'expérience du physicien était d'un charmant effet.

Or, cette expérience, et l'explication que m'en avait fournie le vieux monsieur me sont revenues en mémoire lorsque dernièrement j'ai vu vendre à peu près partout ce qu'on est convenu d'appeler les fleurs *barométriques*, parce qu'elles indiqueraient le beau temps, le variable ou la pluie, en passant du rose au gris mauve, et du gris mauve au bleu.

Et d'abord rectifions l'appellation. Le *Baromètre*, chacun le sait, ainsi nommé de deux mots grecs (*baros*, pesanteur et *metron*, mesure), est un instrument servant à constater spécialement la *pesanteur* de l'atmosphère, fonctions que ne remplissent en aucune façon les fleurs susdites.

Qualifions-les d'*hygrométriques*, et nous serons dans le vrai, car elles ne font rien de plus qu'attester les divers degrés de sécheresse ou d'humidité de l'atmosphère, comme le font, par exemple, ces petits capucins dont le capuchon se relève ou s'abaisse, selon que la sécheresse ou l'humidité atmosphérique dilate ou contracte le cheveu qui est attaché au capuchon.

Donc, fleurs hygrométriques; voilà qui est correct et bien entendu, mais quel est le principe qui fait ainsi varier leur couleur?... Ce principe n'est autre que ce même sel dont le vieux monsieur s'était servi pour m'expliquer l'expérience du physicien.

Ce sel a nom technique : *Chlorure de cobalt.* A l'ordinaire, c'est-à-dire quand, comme tous les sels, il renferme une dose convenable d'humidité, il se forme en beaux cristaux d'un rose tendre, — si tendre que si l'on en fait une solution légère, la teinte est presque insensible.

C'est même à cela qu'il doit d'être employé, pour fabriquer une encre dite *sympathique*, avec laquelle on écrit sans qu'il en reste aucune marque sur le papier, où l'on fait apparaître les caractères en le chauffant.

Qu'on fasse donc une solution assez chargée pour que le sel lui communique sa teinte normale, qu'on la gomme un peu, qu'on y trempe pendant une minute un morceau de mousseline ou de papier sans colle : mousseline ou papier sortira de la solution avec une jolie couleur rose, — et cette teinte persistera même après la siccité, en appa-

rence complète de l'étoffe ou du papier, pour peu que l'atmosphère renferme un peu de cette humidité qui fournit au sel ce que les savants appellent l'*eau de cristallisation* ; mais que la sécheresse de l'air vienne à priver plus ou moins de cette eau les molécules du sel attachées au tissu ou au papier, et celles-ci tendront à passer du rose au bleu, en ayant, comme teinte intermédiaire, le gris-mauve, mélange des deux nuances extrêmes.

De là les indications hygrométriques suivantes : atmosphère très-humide annonçant ou constatant la pluie : tissu ou papier rose ; — moins d'humidité, état dit variable : tissu ou papier gris-mauve; — atmosphère très-sèche, équivalant ordinairement au beau temps : tissu ou papier bleu.

Ce n'est pas plus compliqué que cela.

Je dois ajouter cependant que si l'on voulait que le papier ou le tissu passât du rose au vert au lieu de passer au bleu, il faudrait ajouter à la solution un peu de chlorhydrate de tritoxyde de fer.

C'est à ce mélange que le tableau changeant du physicien, dont j'ai parlé en commençant, devait la transformation des parties neigeuses en verdures, tandis que l'azur du ciel était obtenu par la solution simple; cette combinaison d'ailleurs serait bonne à reproduire au cas où l'on voudrait doter les fleurs hygrométriques d'un feuillage verdissant à l'air sec.

E. M.

NOUVELLES

LA POUPÉE

Plus heureux que le héros de certaine chanson de Nadaud, je connais Carcassonne.

Je connais même *Carcasse*, sa voisine et son aïeule, l'antique cité si merveilleusement remise à neuf par M. Violet-Leduc.

Lors de ma première visite, on ne songeait même pas à cette restauration.

Ce n'était qu'un dédale de ruines à peu près abandonnées, ouvertes à tout venant, d'un accès difficile et périlleux.

L'usage était de prendre un guide, et le maître d'hôtel, à qui je venais de demander le chemin, m'avait répondu :

— Notre garçon de courses va vous conduire... Ohé ! Nicolas !

J'acquiesçai du geste, en fredonnant ce refrain d'Opéra-Comique :

« Va pour Nicolas ! »

Il parut. Figurez-vous une sorte de Jocrisse languedocien, louche, boiteux, bossu, le corps et la figure tout de travers, le nez en trompette, un sourire naïf, mais un regard malin.

Il me rappela mon bon vieil Odry, de désopilante mémoire.

Nous voilà donc partis. C'était par un temps orageux.

J'atteignis promptement les bords de l'Aude. A l'autre bout du pont, sur un coteau, Carcasse se dressa devant moi, toute noire au milieu des nuées que déjà sillonnait l'éclair.

Rien de pittoresque, rien de curieux comme ce spécimen du moyen-âge, avec ses trois étages de murailles crénelées, ses tours et ses tourelles, ses barbacanes, ses échauguettes et ses machicoulis. Il semble que les Albigeois soient encore là, défiant du haut de leurs remparts le terrible Simon de Montfort.

Quand on grimpe ces sentiers taillés dans le roc, on croirait monter à l'assaut. On s'étonne de ne pas entendre le son du cor signaler votre approche. Où sont les archers? Les sentinelles? Quoi! plus de pont levis? Plus de herse? pas même une hallebarde sous la poterne? Elle n'a pour gardien qu'un simple portier-consigne, avec cette inscription : *S'adresser au concierge* !

Sans même l'entrevoir, nous avions franchi la première enceinte. Notre exploration fut des plus complètes.

Je ne vous décrirai pas le donjon, la *Narbonnaise*, la salle des gardes, les passages secrets, les oubliettes, ni même la ravissante église romane on dorment les saints et les martyrs. Il nous suffira de savoir qu'au retour, par un pan de bastille en ruines, l'orage éclata tout-à-coup, nous laissant à peine le temps du refuge dans une haute tour éventrée, d'où le regard planait sur tous les environs.

Je n'aurais pas mieux choisi ma loge pour assister au spectacle de la tempête, une de ces tempêtes méridionales qui font songer au déluge.

Déjà l'Aude se transformait en torrent. La ville et la plaine allaient être submergées. Aux flancs des coteaux les arbres se tordaient sous les rafales.

Dans les éclaircies de l'ondée, à la lueur de la foudre, j'entrevoyais au loin, d'un côté la masse noire des Cévennes, de l'autre quelques vagues blancheurs des Pyrénées.

Mais l'ouragan ne s'apaisait que pour reprendre de plus belle.

Décidément nous étions prisonniers dans notre antre.

Une heure s'était écoulée. L'ennui me gagnait. Mon guide ne put retenir un bâillement.

— Il paraît, lui dis-je, que tu ne t'amuses pas non plus, Nicolas?

— Pécaïre ! répliqua-t-il, mais il pleut toujours.. et nous ne causons guère...

— Aurais-tu, Nicolas, quelque chose de drôle à me raconter?... Voyons ! une histoire...

— Monsieur, je ne connais que la mienne... et qui parfois a fait rire les autres...

— Rire ! Bravo ! va ! je t'écoute !

Il ne se fit pas prier, il commença tout de suite en ces termes :

« Il me faut d'abord apprendre à Monsieur que je suis des Cévennes, en pleine montagne, et que j'ai commencé par garder les oies... sauf votre respect.

On me confia plus tard des chèvres. A dix-huit ans, je n'étais encore qu'un attardé, un simple d'esprit... Je ne me plaisais que dans la société de mes bêtes... Il y a par chez nous des grands bois, où nous vivions quasiment sauvages.

Tout comme la forêt, le château... Un ancien manoir, dont on se garde d'approcher la nuit... Des revenants! Une fée!.. toutes sortes de sorcelleries du diable!..

Il n'est guère habité par des personnes naturelles qu'au temps des chasses... et c'était un de mes grands plaisirs d'entendre alors les fanfares, d'entrevoir la meute et les cavalcades... De beaux messieurs en jaquettes rouges... Une belle dame en longue robe verte, avec un feutre à plumes blanches... C'était celle-là surtout que j'admirais, galopant à travers bois sur son cheval couleur de feu... Une amazone, comme ils disent.

A chacune de ses apparitions, le cœur me battait... J'en avais une façon d'éblouissement... J'en rêvais... J'en parlais à mes biques, et parfois même aux camarades, qui se moquaient de moi. « Ah!... ah!... Ce pauvre Nicolas!. . la baronne lui aura jeté un sort!... »



La Poupée, dessin de Kauffmann.

J'avais omis d'en instruire Monsieur, c'était une baronne. Mais, jugeant ce titre indigne d'elle, je l'appelais à part moi la reine... ou tout au moins la princesse.

Une seule fois je m'étais rencontré sur son passage. Elle laissa même tomber sa cravache, et je la lui rendis... Un écu tomba sur la lande, et comme je restais de là, tout ahuri, la superbe amazone daigna me crier gracieusement : Mais ramasse donc, imbécile!

Quelque temps après, mes parents me placèrent en ville. C'était mon tour de gagner de l'argent; la famille est nombreuse.

Me voici donc garçon de courses, et bien effarouché, bien nigaud dans les commencements... On me jouait toutes sortes de tours... On se raillait de ma simplicité, de ma mélancolie... Je pensais sans cesse à la maison, à la montagne, à la forêt... à la princesse!

Ne voilà-t-il pas qu'un jour, au détour d'une ruelle aboutissant à la grande rue, ne voilà-t-il pas que je me rencontre face à face avec elle... Oui, Monsieur... c'était bien elle! L'amazone! avec sa longue robe verte et sa grande plume blanche au chapeau... Mais pas à cheval cette fois... Non, debout, l'attitude imposante et ne bougeant pas plus que je n'osais bouger moi-même.

Jamais je ne l'avais ainsi dévisagée... Elle me parut bien plus belle encore!... La peau toute blanche, toute rose et toute reluisante!... Ses yeux

brillaient... qu'on eût dit des yeux de verre...

Elle était là comme à sa fenêtre... Une large fenêtre avec une seule et grande vitre... Et pas fière du tout, la châtelaine!... Elle semblait prendre plaisir à regarder les passants, à se voir regarder par eux... surtout par moi!... Je crus qu'elle m'avait remarqué, qu'elle me disait avec un petit signe d'amitié: « Tiens!... c'est toi!... bonjour, Nicolas!... mais viens donc que je te cause!...»

Peccaïre!... en voilà une audace dont j'étais incapable... Vous comprenez, Monsieur ?... Le respect!...

Je ne me permis qu'un beau salut et, modestement, je passai!...

Mais quelle émotion!... A l'hôtel, durant tout le reste du jour, je ne fis que des bévues, des sottises. Tant et si bien que la fille de chambre, une brave fille appelée Marinette, finit par me demander si je n'étais pas malade. « Ah!.. oui, que je ne pus me défendre de lui répondre, malade de cœur!... »

C'était le soir. Les autres étaient allés se promener. Il ne restait avec nous deux, Marinette et moi, que le chef de cuisine... un farceur, mais qui pourtant m'inspirait une certaine confiance aussi... Je leur avais raconté mon histoire de jeunesse, je ne pus me retenir de leur apprendre ma dernière aventure.

Monsieur, je les vois encore s'entre-regarder d'un air étrange, puis tous les deux pouffer de rire.

Marinette s'en tenait les côtes. Le chef, majestueux de sa nature, retrouva le premier l'usage de la parole.

— Courage ! Nicolas, me dit-il, et bonne chance! On vit des rois épouser des bergères ! pourquoi ne verrait-on pas une baronne élever jusqu'à elle un garçon de courses...

— L'épouser !... moi!... Cette merveilleuse princesse !...

Nous fûmes interrompus par l'arrivée d'une diligence amenant des voyageurs.

J'eus la fièvre durant toute la nuit suivante. On s'était ri de moi!... Impossible !... Et pourtant!... Faut que vous sachiez, Monsieur, que, depuis dix-huit mois de séjour à la ville, toutes sortes d'ambitions m'étaient grimpées au cerveau. J'économisais sur mes petits profits ; j'avais appris à lire.

Une lettre m'arriva le lendemain. Je l'ouvris, je regardai... C'était signé : la baronne !...

Elle m'écrivait :

« Ne désespérez pas. On me revèle le secret de votre illustre naissance. Un frère de lait, le véritable Nicolas, usurpe depuis vingt ans votre titre. On l'appelle induement monsieur le marquis. Le vrai marquis, c'est vous... Ah ! je l'avais deviné !... En attendant une explication, des preuves... et je les cherche... soyez prudent ! Patience ! »

Monsieur, je ne crois pas avoir besoin de vous dire que cette lecture acheva de me faire perdre la tête : Marquis !... je serais marquis !

En relevant les yeux, j'aperçus le chef, qui me regardait d'un air goguenard. On me recommandait la prudence.

Je cachai vivement la lettre, en murmurant : Dissimulons !

Mais, le soir, je pris Marinette pour confidente.

— Ne te monte pas trop l'imagination, me répondit-elle d'une voix compatissante. Travaille toujours, et thésaurise... Ça ne sera pas perdu pour tout le monde !

Le lendemain était un dimanche. J'allai au spectacle. Peut-être y serait-elle ? Hélas ! non ! Mais on jouait *Ruy-Blas*. Jugez de l'effet ? Un laquais ! Une reine!

Moi, pauvre ver de terre, amoureux d'une étoile !

Et les autres de m'exciter ! En revenant, j'entendis la bonne Marinette qui leur disait : Vous le rendrez fou, ce pauvre garçon !

Dans la crainte de me trahir, j'évitais maintenant la grande rue. Mes fonctions m'obligèrent d'y passer un jour... Elle était encore là... à la même place, à la même fenêtre et dans la même posture... Mais cette fois en toilette de bal... avec un éventail à la main, des pierreries sur la tête et des cheveux bouclés retombant dans le dos ! C'était comme une crinière d'or !

Elle se retournait de temps en temps, pour qu'on la reluquât mieux encore, la coquette !... Et quel regard!... quel sourire! Ah!... c'était bien pour moi! Je m'enfuis !

La semaine suivante, je vécus, non plus à l'hôtel du Cheval Blanc, mais dans le ciel, et mes courses s'en ressentirent... Que de malentendus! que de boulettes!

Marinette semblait me plaindre et s'apitoyer sur moi.

Un matin que le patron venait de me savonner d'importance, elle dit au chef qui goguenardait toujours :

— Ah ! c'en est trop à la fin des fins! Faudrait lui dire la vérité !

La vérité! quelle vérité? Un effroi me saisit. Moi, je l'attendais... Si elle ne m'attendait pas, elle! Si quelques autres sollicitaient sa main? Un rival?

Il fallait me déclarer ! De vive voix, je n'aurais pas osé. Je savais écrire, j'écrivis... Revêtu de mon habit des dimanches, je pars avec ma lettre... Je la lui donnerai, je la lui jetterai au passage.

Tout ému, tout palpitant, je monte la ruelle, je tourne l'angle de la grande rue, j'arrive...

Malheur! elle était en costume de mariée!... Le bouquet et la couronne d'orangers, le voile blanc, le livre d'heures... Tout, quoi! Sans doute elle revenait de l'église.

Ce cri de désespoir m'échappa :

— Trop tard !... Plus d'espoir !... Je suis arrivé trop tard !...

Un bras ami me soutint, une voix consolante me dit à l'oreille

— Bêta !... mais tu n'as donc pas senti qu'on se fichait de toi!... Mais tu ne vois donc pas que ce n'est qu'un mannequin de cire... la grande poupée du coiffeur !

Patatras! toutes mes illusions, toutes mes espérances tombaient à terre ni plus ni moins que le pot au lait de Perrette, et se brisaient à mes pieds.

J'avais compris, j'étais guéri. Voilà ma seule histoire, monsieur. Depuis ce jour-là, les femmes ne me sont plus rien de rien... pas même en peinture ! J'ai voulu rester fidèle au souvenir de la ba-

ronne... A cinquante ans passés, je suis encore garçon.

Heureusement, mes frères et sœurs ne laissent pas s'éteindre la famille. C'est pour leur progéniture que je travaille et que j'amasse... Toute une nichée de nièces et de neveux!... Quand on est oncle à ce point là, ce n'est vraiment pas la peine d'être père! »

. . . .

Sur cette conclusion philosophique et toute pleine de sensibilité, Nicolas se releva, en donnant le signal du départ.

L'orage, en même temps que l'anecdote, avait pris fin.

Nous redescendîmes vers Carcassonne.

CH. DESLYS.

HISTOIRE NATURELLE

LE PAIN

SOMMAIRE : — L'alimentation. — Ses phases historiques. — La chasse, la pêche, le cannibalisme, l'agriculture. — Les céréales. — Saturne, Cérès, Triptolème. — Adoration des plantes. — Dissémination des végétaux. — Le blé. — Le pain chez les Egyptiens, chez les Hébreux, chez les Grecs, chez les Romains, chez les Gaulois. — Fabrication du pain. — Le pétrissage. — La boulangerie au moyen âge. — Les *Banalités*. — Corporations. — Les talemeliers. — Le grand panneier. — La Bruyère. — Fénelon, Vauban, Louis XIV. — La consommation du pain. — Pain de fantaisie. — L'approvisionnement de Paris. — Les moulins. — Proverbes. — Un dernier mot.

I.

Le premier, le plus impérieux besoin de la vie, celui qui fait taire les passions les plus ardentes, les plus violentes, devant qui tout s'efface, c'est le besoin de se sustenter.

L'humanité a là sa faiblesse et sa force réunies.

Sa faiblesse, par ce qu'elle est sous la domination absolue de l'alimentation et qu'elle n'existerait pas sans celle-ci; sa force, parce que, pour avoir les aliments dont il lui est impossible de se passer, elle cherche, travaille, s'instruit, se civilise, s'élève.

La nécessité de se procurer des vivres a parfois poussé les hommes à entreprendre des guerres cruelles, injustes; plus souvent encore elle leur a inspiré une noble émulation.

Nous parlons ici au point de vue général, et en envisageant les sociétés à leur berceau ou dans leur jeunesse, car chez les sociétés mûres, les exigences du « pain quotidien » sont, d'ordinaire, les causes des plus vilaines, des plus déplorables actions.

Vraisemblablement, l'alimentation a passé par les mêmes phases dans tous les pays où la civilisation a pénétré.

D'abord les hommes ont vécu de chasse; après avoir détruit autour d'eux tous les animaux ou presque tous, ils ont essayé de vivre de pêche; le poisson étant plus difficile à attraper que les mammifères terrestres, ils sont devenus cannibales.

Partout, sur la surface du globe, l'homme a mangé l'homme.

Le cannibalisme ne fournissant qu'un appoint insuffisant, les hommes ont tourné leurs regards avides et anxieux vers les arbres fruitiers, vers les racines, vers les plantes que broutaient les ruminants, et ils ont compris que leur salut, leur repos, leur bien-être étaient dans cette admirable mère qu'on nomme la terre, et ils ont cultivé, soigné la féconde et généreuse nourrice.

Alors l'agriculture est née, et avec l'agriculture la civilisation.

II.

Il est probable que l'homme s'attacha, dès le principe, à la culture des plantes qui lui semblèrent contenir le plus d'éléments nutritifs, à la culture de ce qu'on appelle *céréales*, de Cérès, la déesse des moissons chez les Grecs et les Romains, et qui sont : le blé ou froment, le seigle, l'orge, le maïs, le riz, l'avoine, le millet, le sorgho, voire le blé noir ou sarrasin, quoi qu'il appartienne à une famille différente.

A ces graminées, on peut ajouter les légumineuses : fèves, haricots, pois, lentilles, gesses, etc., et diverses plantes à racines, par exemple : la pomme de terre, l'igname, la rave, la carotte.

Ce furent là les bases de l'alimentation, le reste ne vint que longtemps après.

L'agriculture frappa si fortement l'esprit des peuples que, dans toutes les contrées où l'état sauvage ne s'est pas maintenu, on la trouve mêlée d'une façon ou d'une autre à la religion, comme une chose essentiellement divine.

Ainsi, sans parler des diverses formes, des divers noms sous lesquels on a adoré la terre en Orient et en Occident, chaque région voua un culte, un culte de reconnaissance, à l'être qui, selon la croyance commune, avait appris aux hommes à labourer, à semer, à moissonner.

Chez les Romains, cet être s'appelait Saturne; chez les Grecs, il s'appelait Cérès, ou Triptolème auquel, dans l'Attique, on attribuait l'invention de la charrue, etc., etc.

Ce n'était pas assez de diviniser des individus : on en arriva, sans doute, au souvenir des disettes passées, à diviniser les plantes, les arbres dont on tirait plus particulièrement sa nourriture.

Le blé eut ses adorateurs en Europe, les lentilles eurent les leurs en Egypte, le dattier fut vénéré en Arabie, le cocotier aux Indes, le riz en Indo-Chine, le maïs au Pérou, les haricots eurent des autels au Nicaragua!

Les céréales appartiennent aux zones tempérées, et jusqu'à présent il a été impossible de leur découvrir une contrée originaire. Quoi qu'il en soit, leur dispersion autour de la terre, s'explique par

les vents, les courants maritimes, les migrations des oiseaux.

Les vents, dans leurs tourbillons, n'enlèvent pas seulement des graines, ils enlèvent des plantes entières qu'ils laissent ensuite tomber à d'immenses distances.

III.

Les courants maritimes, plus forts que les vents, transportent des plantes et des arbres d'un continent à un autre.

Les grands fleuves jouent un rôle analogue dans la dissémination végétale; mais ce sont surtout les oiseaux qui propagent la flore terrestre.

« Les voyageurs, dit à ce propos M. Pouchet, rapportent que les Hollandais ayant détruit les muscadiers dans plusieurs îles de l'Inde, afin d'en concentrer la culture à Ceylan, les colombes muscadivores, qui sont très-friandes de leurs fruits, repeuplèrent la plante presque partout où le vandalisme néerlandais l'avait extirpée. La pulpe de ces fruits étant seule absorbée par l'acte digestif, ces oiseaux en rendent la semence encore intacte et susceptible de germer. Là ne se borne pas le rôle des oiseaux dans l'harmonie générale du globe. Suivant certains botanistes, ce sont eux qui dévastent les grappes de corail du sorbier, et vont ensemencer l'arbre sur les croulants portiques de nos châteaux ou de nos vieilles églises en ruine.

« Le raisin d'Amérique, *Phytolacca decandra*, récemment importé près de Bordeaux, a été disséminé dans toute la France méridionale, et jusque dans les gorges désertes des Pyrénées, par les hôtes ailés de nos forêts. C'est à la pie de Ceylan que se trouve confiée, dans cette île, la propagation des canneliers; et c'est un fait si vulgairement connu, que les habitants lui accordent une ample protection. Certaines îles, que tout atteste avoir été formées postérieurement aux grands continents qui les avoisinent, ne doivent qu'aux oiseaux et aux courants des mers, les principaux éléments de leur colonisation. Telle est en particulier l'Islande, qu'on reconnaît n'être peuplée que de végétaux enlevés au Groënland et à l'Europe boréale, lesquels, lui ont été apportés par les innombrables oiseaux dont les migrations s'opèrent annuellement dans ces parages. »



Le Labourage, dessin de Gilbert.

Ces faits établis, et personne ne les conteste, il devient inutile et puéril de discuter sur l'origine des céréales.

En ce qui concerne le blé, on a constaté qu'il manquait en Amérique lorqu'on découvrit ce continent; à part cela il est démontré qu'on l'a récolté dans tous les temps sous les climats tempérés.

Quant au pain, tel que nous le mangeons, comme toute invention humaine, il a une histoire; mais cette histoire se perd dans la nuit des siècles.

On sait pourtant que les Egyptiens connaissaient la fabrication du pain avec *le levain*, plus de mille ans avant Moïse, par conséquent qu'ils connaissaient la fermentation, le gaz carbonique et ses propriétés, qu'ils avaient des moulins, des fours et tout ce qui sert à la boulangerie.

Nous soulignons intentionnellement : *avec le levain*

parce que l'Exode nous apprend qu'après leur sortie d'Egypte, les Hébreux, n'ayant pas pensé, dans leur précipitation à fuir, à emporter de la levure, durent manger du pain *sans levain*, du pain non fermenté, et cuit sous la cendre.

Nul n'ignore que les Israëlites ont perpétué le souvenir de cette privation.

Le principe de la fermentation était donc connu dans la plus haute antiquité; l'usage du *levain* (ou pâte qu'on a laissé aigrir ou levure de bière) ajouté au moment de la trituration, à la pâte fraîche, afin de faire subir à cette pâte la fermentation qui lui donne la porosité d'une éponge et la légèreté, existait en Egypte et probablement aussi en Asie aux époques les plus reculées.

IV.

Moins anciens que les Indiens et que les Egyptiens, les Grecs ne firent du bon pain, du pain fermenté que douze ou quatorze cents ans avant l'ère vulgaire.

Pour les Romains, ils ignoraient encore l'art de la mouture, lors de l'invasion gauloise. Jusqu'à l'an 250 avant Jésus-Christ, ils se bornèrent à torréfier le grain, puis à le concasser dans des mortiers



Les Talemeliers, dessin de Gilbert.

de pierre avec des pilons de bois dur, garnis de fer. Avec le blé ainsi broyé ils faisaient une sorte de bouillie qu'ils laissaient refroidir pour la couper ensuite par tranches, et des galettes compactes qu'ils mettaient cuire au four ou sous la cendre.

Leurs guerres dans la Grande Grèce, en Epire et en Macédoine les initièrent aux procédés de la panification, et ils se servirent alors de farine obtenue à l'aide de moulins à eau, à bras, ou à manége, et de levain.

Par la suite, les boulangers romains ne le cédèrent point aux boulangers Grecs; on prétend même qu'ils les surpassèrent.

La panification était plus avancée en Gaule qu'en Italie.

Nos ancêtres, dit-on, avaient appris des Grecs à faire le pain.

C'est possible, mais ce n'est pas prouvé.

Ce qui paraît hors de doute, c'est que les Gaulois fabriquaient du pain avec du levain ordinaire ou de la levure de bière, cinq ou six cents ans avant notre ère. Il est à remarquer que le pain français est depuis un temps immémorial le pain le plus agréable de l'Europe.

On ne peut lui comparer, pour la légèreté et la saveur, que le pain de Vienne, en Autriche.

On fabrique le pain avec les farines de toutes les céréales et avec diverses fécules; mais le pain par excellence est celui de blé, de froment.

L'industrie moderne a sensiblement perfectionné la panification; on obtient maintenant plus de pain avec un même poids de farine; on fabrique plus rapidement et l'on cuit mieux.

Ajoutez que la mouture s'est aussi considérablement améliorée.

A tous les points de vue la fabrication du pain a gagné.

Nous signalerons surtout, dans les perfectionnements réalisés, la substitution du pétrissage à la mécanique au pétrissage à bras.

Le pétrissage à bras a l'inconvénient d'être très-fatigant pour le pétrisseur, d'être lent et de manquer de propreté; le pétrissage à la mécanique est propre, rapide et ne force pas l'ouvrier à *geindre* douloureusement.

V.

Le commerce de la boulangerie est à présent complétement libre; mais il n'en a pas toujours été ainsi.

Les particuliers même n'ont conquis que fort tard la liberté de faire le pain indispensable à leur consommation personnelle.

Sous le régime féodal, le vassal était obligé de faire moudre son grain, de faire cuire son pain au moulin, au four de son seigneur, et de payer, pour cela, un droit qu'on nommait *banalité*.

« Le droit de *four banal*, dit M. Chéruel, était un privilége féodal. Le seigneur pouvait contraindre tous ceux qui habitaient ses domaines, à venir au moulin et au *four banal*. Ce droit de banalité était inféodé, moyennant redevance à des boulangers qu'on appelait *fourniers*. Le droit de banalité s'appliquait aussi aux pressoirs, forges, boucherie, etc. C'était un véritable monopole exercé par le seigneur et ses agents. On appelait *fournage* le droit que le seigneur prélevait sur tous ceux qui étaient soumis à la banalité. »

Quand, durant les croisades, des seigneurs vendirent aux communes des *banalités*, pour couvrir les frais de leur voyage en Orient, les communes qui ne pensaient pas à la liberté commerciale, cédèrent, à leur tour, ces droits à des corps de métier, et de là naquirent les corporations privilégiées qui, jusqu'à la révolution, apportèrent tant d'entraves à l'industrie nationale.

Les corporations des boulangers furent des premières organisées.

On commence à signaler, sous Philippe-Auguste auquel elle payait une redevance appelée *hautban*, la corporation des boulangers de Paris, nommée corporation des *talemeliers*. Saint Louis lui donna des statuts où l'on rencontre, d'après M. Ludovic Lalanne, les particularités suivantes : Le nouveau talemelier devait, après quatre années d'exercice, aller, en compagnie de tous les talemeliers et du maître valet « que l'on appelle *joindre* (gindre), » devant la maison du maître des talemeliers avec un pot neuf en terre rempli de noix et de *nieules* (oublies), et disait en le lui donnant : « Maître, j'ai fait et accompli mes quatre années. » Les assistants ayant confirmé son dire, le maître lui rendait son pot que l'autre allait jeter dehors contre le mur de la maison, puis tous entraient; on devait leur donner « feu et vin » et chacun d'eux, en revanche, payait au maître un denier.

On retrouve la trace de cet usage dans des statuts du dix-septième siècle, ajoute M. Lalanne.

Ainsi les nouveaux maîtres, pendant les trois premières années qui suivaient leur réception, devaient payer au grand pannetier (le chef de la maîtrise depuis le dix-septième siècle) 52 deniers de compte et au bout de trois ans lui apporter « un pot neuf de terre verte ou de faïence, garni d'un romarin ayant sa racine entière, aux branches duquel romarin y aura des pois sucrés, oranges et autres fruits convenables suivant le temps, et ledit pot rempli de pois sucrés (dragées). » Plus tard la redevance du pot de romarin fut changée en celle d'un louis d'or.

D'après des statuts de 1305, les talemeliers de Paris, par suite de l'observance des fêtes religieuses qui leur était rigoureusement imposée, ne pouvaient cuire tous les jours de l'année.

D'abord ils dépendirent du grand pannetier de France; en 1611 la juridiction particulière dont ils jouissaient fut supprimée et ils passèrent sous l'autorité du prévôt de Paris et du lieutenant de police.

Avant 1789 et depuis le règne de Louis XIV, le nombre des maîtres boulangers de la capitale fut restreint.

L'apprentissage durait cinq ans, le compagnonnage quatre. Comme dans toutes les autres corporations, il fallait présenter un chef-d'œuvre, quelque magnifique brioche, par exemple; les fils de patrons seuls étaient dispensés de cette obligation.

Le brevet de boulanger coûtait quarante livres; la maîtrise en coûtait neuf cents. Pour obtenir des valeurs actuelles équivalentes, il faudrait, au moins, doubler ces sommes.

Le saint protecteur de la corporation était saint Honoré.

Le grand pannetier, dont nous venons de parler, était un des principaux officiers de la couronne; il avait juridiction sur les boulangers de Paris et jouissait de différents droits et priviléges.

« Le grand pannetier, lisons-nous dans « l'état de la France » de 1749, n'a que 800 livres de gages et ne sert ordinairement que dans les grandes cérémonies et aux jours de grandes fêtes. Alors, quand le roi est sorti de sa chambre pour aller à la messe, le sert-d'eau crie par trois fois du haut d'un balcon ou du haut de l'escalier : « Messire N., grand pannetier de France au couvert pour le roi. »

Au moyen âge, la fonction était plus importante et mieux rétribuée. La grande panneterie était l'une des deux divisions du gobelet du roi, et son personnel se composait : d'un grand pannetier aux appointements de seize cents livres, de douze sommeliers, de quatre aides, d'un garde-vaisselle, de deux porteurs et d'un lavandier. La fonction de ce personnel consistait à préparer, à laver et à resserrer le couvert du roi : assiettes, plats, coupes, linges, pain, etc.

On a une liste incomplète des grands pannetiers de France; le premier sur cette liste est Eudes Arrode, mort en 1217; le dernier est de Cossé, duc de Brissac, mort en 1782.

La consommation du pain, comme celle de la

viande, ne s'est développée d'une façon rationnelle que de nos jours.

Pendant des siècles, les paysans de France en mangèrent la moitié de ce qu'ils en mangent actuellement ; aussi quand on le sait, ne s'étonne-t-on plus de ce portrait saisissant tracé par cet immortel peintre de mœurs qui s'appela La Bruyère :

« L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine : et, en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. »

Ils en manquaient pourtant, et souvent ; ils en manquaient au point qu'à la suite des guerres désastreuses de la fin du règne de Louis XIV, ils furent réduits à brouter de l'herbe !

« Vos peuples meurent de faim, écrivait au grand roi, vers cette époque, Fénelon. La culture des terres est presque abandonnée ; les villes et les campagnes se dépeuplent ; tous les métiers languissent ; tout le commerce est anéanti. »

Et Vauban :

« Près de la dixième partie du peuple est réduite à mendier ; des neuf autres parties, cinq ne peuvent faire l'aumône à celle-là, dont elles ne diffèrent guère ; trois sont fort malaisées ; la dixième ne compte pas plus de 100,000 familles, dont il n'y a pas 10,000 fort à l'aise. »

A ce moment, un cinquième des fermes étaient abandonnées, le sol de la France retombait en friche, comme aux plus terribles années de famine du moyen âge, ces années ou le cannibalisme avait reparu chez nous, où l'on mêlait l'argile à la farine pour faire du pain.

« Labourage et pâturage sont les deux mamelles qui nourrissent la France, les vraies mines et trésors du Pérou, » avait dit Sully et avec lui Henri IV ; aussi le peuple ne s'était-il pas trouvé malheureux sous ces deux grands hommes ; mais Louis XIV s'inquiétait médiocrement du sort de ses sujets, et quand le pays fut épuisé par ses guerres et ses dépenses énormes et vaines, les classes laborieuses moururent de faim, dans toute l'acception du mot.

Alors c'est tout au plus si, en moyenne, chaque individu consomma, par jour, trois cents grammes de pain, de sarrasin généralement, car les riches seuls étaient à même de se procurer du pain de froment.

VI.

Aujourd'hui la moyenne de la consommation dépasse quotidiennement six cents grammes par tête.

Toutefois les souffrances et les privations reparaissent chez la classe ouvrière, quand le prix du pain monte.

La cherté excessive des vivres, que ne corrige pas l'élévation insuffisante des salaires, fait que, pour des milliers de famille, le pain fournit les trois quarts de l'alimentation ; dans ce cas on en mange nécessairement davantage. Chez les ouvriers dont le travail exige une grande dépense de force, la consommation n'est pas moindre d'un kilo par jour.

Prenez une famille de cinq individus, mettez le pain à cinquante centimes le kilogramme, taux qu'il atteint trop fréquemment et vous reconnaîtrez que la gêne doit fatalement s'introduire dans cette famille, lors même que les deux chefs, le père et la mère, ne manqueraient pas de travail.

Le pain étant l'aliment nécessaire entre tous, le premier des aliments, il a, de toute antiquité, personnifié la vie matérielle.

A Dieu le croyant demande *du pain* : « Donnez-nous aujourd'hui *notre pain* quotidien » ; aux hommes, aux gouvernements, dans les moments de crise sociale, les prolétaires réclament *du pain*. Du pain, c'est-à-dire la vie !

Nous n'entrerons pas dans le détail de la boulangerie, cela nous entraînerait trop loin ; disons seulement qu'on désigne les pains par leurs formes : pains ronds, longs, cornus, à couronne, et par la nature de leur pâte et leur qualité : pain de pâte ferme, pain mollet, pain blanc, pain bis.

Jadis on avait une infinité de sortes de pains recherchés des gourmets ; nous en citerons quelques-uns faits avec de la belle farine de froment et où il entrait : soit du lait, soit du beurre, soit du jaune d'œuf ; par exemple : le pain à la reine, le pain mollet, le pain à la Montauron, le pain de Gentilly, le pain de condition, le pain de Ségovie, le pain de Gonesse, le pain Chaland, le pain mouton.

Nos boulangers contemporains sont moins prodigues de titres, mais cela ne les empêche pas de fabriquer de nombreuses variétés de pains succulents, qui tendent à rapprocher la boulangerie de la pâtisserie.

Paris ne possédant que trois ou quatre moulins à vapeur, il y entre relativement peu de grain : l'approvisionnement se fait en farines provenant spécialement des blés de Brie, de Beauce, de Picardie, et broyés dans les minoteries des départements voisins du département de la Seine.

On compte quatre cents moulins d'une grande puissance dans les trois départements de Seine-et-Oise, de Seine-et-Marne et de l'Eure-et-Loire. Sur ces 400 le département de Seine-et-Oise en possède, pour sa part, 250.

Quant aux boulangers, depuis le décret du 22 juin 1863, qui a proclamé la liberté de la boulangerie, leur nombre a beaucoup augmenté. A Paris il est aujourd'hui, de 1500 environ, sans parler des dépôts de pain dont le chiffre est de 550.

VII.

Terminons cet exposé succinct en rappelant quelques proverbes caractéristiques.

— Long comme un jour sans pain (triste, ennuyeux) ; — Bon comme le bon pain (charitable, bienveillant, doux) ; — Avoir son pain cuit (avoir sa vie assurée) ; — Oter le pain de la main à quelqu'un

(lui ôter le moyen de subsister); — Mettre à quelqu'un le pain à la main (être l'artisan de sa fortune); — Avoir mangé son pain blanc le premier (avoir été heureux dans sa jeunesse et ne l'être plus); — Pain tant qu'il dure, mais vin à mesure; — A faute de chapon, pain et oignon; — A pain de quinzaine, faim de trois semaines; — Pain coupé n'a point de maître; — Promettre plus de beurre que de pain; — Faire passer le goût du pain; — Manger son pain dans sa poche (manger seul ce qu'on a); — Là où pain faut tout est à vendre; — Sans pain grand'faim; — Il vaut mieux manger du pain bis étant libre et bien portant, que de la brioche étant esclave et malingre. (Ce dernier mot est de F. Bacon.)

En finissant, un vœu : Puisse l'humanité se perfectionner au point que le pain ne manque plus jamais à qui voudra le gagner honnêtement.

ARMAND DUBARRY.

VARIETES

UN THÉATRE A LONDRES EN 1613

Ceux qui assistent aux représentations de notre Opéra, au défilé de la *Reine de Chypre*, aux merveilles de nos salles à féeries, même à la noble mise en scène de la Comédie-Française, ne se doutent guère de ce que pouvait être et de ce qu'était réellement un théâtre, soit à Paris soit à Londres, en 1613. Cependant Shakespeare avait déjà donné dans cette dernière ville ses glorieux drames; Roméo, Juliette, Lady Macbeth, Othello, Desdémona passaient devant la rampe, soulevant les passions des spectateurs enthousiasmés par ces figures si puissantes, et éveillaient un passé qui dormait dans la poussière. C'est à une pièce du grand tragique que nous voulons faire assister nos lecteurs, nous occupant moins de l'œuvre de l'immortel Williams, que de l'état de la scène, des décors, de l'aspect de la salle, des costumes et de l'esprit des spectateurs (1).

En 1613, Londres est encore une ville construite en bois; on y rencontre, à travers de grands espaces couverts d'arbres et de bruyères (2), d'immenses constructions dans le genre gothique. Ce sont des espèces de châteaux forts, avec poivrières, meurtrières et mâchicoulis; là demeure l'aristocratie la plus puissante qui soit au monde. Là habitent avec une armée de serviteurs, les de Verre, les Holland, et autour de ces bruyantes enceintes s'élèvent, sur des rues étroites, les maisons des bourgeois hautes, pointues, dont les étages s'avancent sur la voie publique comme une série de gradins renversés. Par ci par là, sur la saillie des solives, sur les frontons des portes, dans les montants des croisées, tantôt carrées tantôt ogivales, se voient des ébauches d'un art naïf, mais non sans grâce. Dans les rues pleines de boue et d'immondices, — car ces rues reçoivent les détritus de tous les ménages, les eaux de tous les toits, — vont, viennent, des domestiques en livrée, des soldats en casaque et salade sur la tête, des apprentis portant toquet bleu avec un gros bouton rouge au centre; et des femmes, montées sur des hauts patins en bois, ont peine à garder leur équilibre en traversant cette mer d'ordures.

Nous voici devant Saint-Paul, entrons. L'église sert d'asile à tous les filous, les escrocs, les filles de mauvaise vie, à tous les bandits traîneurs de sabres de la cité. Là ils bravent les sergents de la ville qui rôdent autour de l'édifice, leur bâton de justice à la main. Ces misérables sont étendus sur les dalles recouvertes d'un peu de paille; ils boivent, ils jouent aux dés, jurent à faire tomber le ciel, tandis qu'allant de çà de là, à travers les groupes, le bedeau fait une quête, prélève sur ces coquins un impôt qui, à la fin de l'année, forme une somme considérable qui revient aux chanoines.

Sortons de ce séjour impur. En continuant notre route, nous traversons New-Exchange, quartier bien connu des beaux seigneurs, car là demeurent passementiers, parfumeurs, lingères et tailleurs. Nous approchons du théâtre le *Globe*, où nous nous rendons. Nous avons *Bankside* devant nous, et déjà vous vous sentez pressés par la foule; les lourds carrosses des seigneurs, les mules des dames, les montures des gros marchands, passent en vous couvrant de boue. On crie, on se menace, les sergents de la ville avec leur vêtement en cuir tanné ont fort à faire pour décider les piétons à se ranger, afin de laisser passer un Lord et son fastueux cortége. Tout ce monde va voir jouer la pièce de Shakespeare; il est bientôt trois heures et les acteurs vont paraître sur la scène.

Levez les yeux, voyez cette grosse tour, massive, hexagone, faite en bois, peinte en rouge, lourde, sans grâce, surmontée d'un drapeau écarlate dont les larges plis flottent au vent, et à laquelle on ne peut arriver qu'en traversant un fossé plein d'une eau croupissante et infecte, c'est le *Globe*. Il doit ce nom pompeux, qu'il ne justifie guère, à une statue d'Hercule, abominablement peinte, se dressant sur une de ses portes, et soutenant le globe du monde sur ses fortes épaules. Au dessous on peut lire :

Totus mundus agit histrionem.

Le monde entier joue la comédie.

Après tout, le *Globe* est le plus beau théâtre de Londres, le théâtre de la Cour, celui que Shakespeare a choisi pour donner ses pièces. Ces jours-là, on représentera *Henri VIII*. Hâtons-nous, il y aura foule, car on a annoncé que les costumes seront neufs, le grand Burbadge doit remplir un rôle, et l'élite de sa troupe paraîtra. Hâtons-nous, car il n'y a que deux portes pour pénétrer dans la salle; l'une destinée aux acteurs et aux privilégiés, l'autre au gros des spectateurs; mais prenez garde,

(1) Nous nous appuyons sur les excellents travaux de feu MM. P. Chasles et Magnin, sur les *reliquia Wottoniniana*.

(2) Macaulay, histoire de Guillaume d'Orange.

vous le voyez, à tous ces poteaux qui se dressent autour du fossé et de sa double voie sont attachés, les chevaux et les mules des riches et nobles spectateurs. Souvent ces animaux se battent et font des malheurs. Près des entrées sont placardées de grandes affiches. Elles portent sans doute le nom e la pièce et des acteurs qui concourreront à sa représentation; pas du tout. En gros caractères on lit ces simples mots plein de promesses et d'audace.

ALL IS TRUE, *an historical play.*
Tout cela est vrai, pièce historique.

Voici le moment de jouer des coudes, poussez sans égard cette femme couverte de faux or et de fausses pierreries, c'est une *cockatrice* effrontée, prenez garde à cette bourgeoise, ne vous laissez pas arrêter par l'insolence des apprentis, des marchands qui vous offrent les satires, les chansons, les pamphlets du jour; hardi! poussez. Méfiez-vous des voleurs, prenez vos dix sous, car c'est une représentation extraordinaire et le prix des places est doublé. Vous préférez aller sur la scène pour mieux voir? Je ferai comme vous; mettez un schelling dans l'escarcelle de cet homme chargé de la recette. C'est bien. Là; nous avons franchi le seuil, ouf! Je respire. Mais entrons vite dans cette salle des répétitions pour y prendre un trépied, car dans un instant il n'en restera plus, et nous serions



Le théâtre *le Globe* en 1613, dessin de Kauffmann.

forcés de nous tenir debout ou de nous asseoir par terre. Adressez-vous à ce valet qui les garde, donnez-lui un schelling, c'est le prix; ne lâchez plus ce meuble, il disparaîtrait; car celui qui vous l'aloué, tirant deux moutures d'un sac, ne manquerait pas de le louer à un autre. Maintenant soulevez un peu ce rideau, c'est la toile de fond, nous sommes sur la scène. Le rideau n'est pas tiré, vous ne pouvez pas voir la salle, mais vous entendez le bruit qui s'y fait. On dirait une ménagerie d'animaux. On glousse, on beugle, on rugit, on hennit.

Asseyez-vous dans ce coin, je me place à vos côtés.

Entendez-vous ces chocs contre la toile, c'est une grêle de projectiles, pierres, trognons de pommes, que lance le public impatient. Quand le rideau s'ouvrira, ayez soin de mettre votre chapeau devant votre figure, ou vous pourrez recevoir quelque contusion. Il y a toujours guerre entre les spectateurs de la scène et ceux de la salle. Ces gentilshommes qui se placent près de nous ont aussi des projectiles dont ils se préparent à faire bon usage, ils répondront à ces insolences, ils rendront coup pour coup.

Deux valets du théâtre traversent la scène, par extraordinaire couverte de nattes, dérangeant les hommes des trépieds; l'un attache à la toile de fond qui n'est qu'une vieille tapisserie, une pancarte sur laquelle est écrit *Londres*, c'est pour indiquer qu'à Londres se passera le commencement de l'acte, l'autre porte une espèce de mauvais châssis, représentant, tant bien que mal, une fenêtre, ce

qui veut dire que nous sommes dans une demeure quelconque, chaumière ou palais. En deux loges situées sur la scène viennent prendre place un petit nombre de musiciens, la plupart italiens et appartenant à la musique royale.

D'une de ces loges une trompette se fait entendre trois fois, c'est le signal : les deux pans du rideau s'ouvrent, voici la salle. Une salve de trognons de pommes, de choux et de salades, tombe sur les gentilshommes de la scène, ils répondent de la même façon sur les gens du parterre qui, debout et pressés, ne peuvent éviter leurs coups. On s'injurie, on crie, on rit. Le calme se rétablit. Un personnage vêtu de noir s'avance près de la rampe, il salue, dit le prologue, un des plus beaux qui aient jamais été écrits, puis il se retire, laissant la salle attentive.

Voyons le tableau qui s'offre à nos regards. Creusé au milieu de la salle, le parterre est exposé à la pluie et au soleil ; mer toujours houleuse et grondante qui mange, boit et fume. De petits marchands en traversent les flots en criant : « Pommes, noix, cervelas, tabac. » Autour de cette cour, deux rangs de loges où se trouvent beaucoup de femmes et où l'on se conduit comme au parterre. Les dames mêmes ne dédaignent pas la pipe, quoiqu'elles portent des masques. Dans quelques coins de ces galeries sont les femmes à mœurs légères, célèbres par leur beauté. Voyez Amanda avec son ample fraise qui s'étale en éventail derrière sa tête, avec son collier en pâte de rose, son gorgeret de velours bleu, sa fine taille serrée dans la soie ; elle agite un éventail de plumes dont le cœur est formé d'un miroir. Les gentilshommes de la scène lui envoient des baisers, elle leur répond par des saluts.

Mais l'aspect de la scène est peut-être plus curieux que celui de la salle. Des gentilshommes fumant, jouant aux cartes, sont assis sur leurs trépieds, tandis que d'autres à demi couchés par terre, rient, font rouler des dés, et embarrasseront certainement les acteurs. Ils adressent des madrigaux, assignent des rendez-vous aux belles qu'ils aperçoivent aux galeries.

Voici l'élégant Southampton, la fine fleur de l'élégance, un grand seigneur lettré.

« Il a eu soin (1) de ne se montrer qu'après le prologue pour trouver le rideau ouvert et faire admirer son costume magnifique. Il se glisse derrière la tapisserie ; paraît, le feutre sur la tête, et la plume d'autruche sur l'oreille, son escabeau à la main droite, son teston, prix de sa place, élégamment suspendu entre deux doigts de sa main gauche ; salue le parterre du nom de *canaille;* s'assied, tire son épée, rapproche, au moyen de la lame de son arme, une chandelle de la rampe, demande sa pipe à son page, s'étend insolemment, aux cris du parterre, immobile sous une pluie d'oranges et de pommes. »

Apercevant un de ses amis de l'autre côté de la scène, il le félicite sur son vêtement. Le gentilhomme ainsi complimenté est habillé à la dernière mode, manteau noir orné de galons d'or, justaucorps bleu aux manches en ailerons couleur feu, chapeau pointu avec un bouquet de plumes multicolores. Il tire une poignée d'angelots en disant : « Au diable la monnaie ! » il les jette au parterre qui se bat pour les ramasser. Les matelots jouent des poings, les bouchers, les tanneurs, font de même. Le tapage est abominable.

Enfin la musique se fait entendre, le silence se rétablit, et, enjambant les seigneurs étendus sur la scène, Burbadge vêtu du costume historique du cardinal Wolsey, paraît au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Si la misère des décors est grande, les vêtements des acteurs sont splendides, et il n'y a pas d'étoffes assez riches pour couvrir les adolescents, les éphèbes, qui jouent les rôles de femmes. Le costume de la reine Catherine et d'Henri VIII sont vraiment dignes de ces grandes figures ; on dirait qu'elles sortent d'un cadre d'Holbein. On ne songe plus au triste fond sur lequel elles se détachent. L'illusion scénique est complète. Le sanglant Tudor remplit la salle de la sombre terreur qui a été le cortége de sa vie.

Le drame marche, le premier acte est terminé. Le brouhaha recommence, les dés roulent, les cartes reparaissent, les injures, les provocations, les appels galants s'échangent. Vous êtes à moitié asphyxié par une abominable odeur qui s'élève du parterre ; voyez cette énorme cuve dans un coin, elle sert aux besoins communs, c'est le foyer toujours agité de cette infection. On crie : « Brûlez du genièvre ! » On apporte un réchaud, et bientôt tout est rempli d'une fumée mordante qui se mêle d'une façon déplorable avec les autres exhalaisons. Les seigneurs sur la scène se font arroser de parfums par leurs pages, ce qui n'empêche point les pipes de brûler toujours.

Les seigneurs ont un soin particulier de leurs coiffures et de leurs barbes, ils les font accommoder par ceux de leurs gens qui en sont chargés. Les barbes se taillent en T renversé, en éventail, en pointe, en haie vive, en bêche, en herse, mais le T est la suprême distinction, la barbe coupée de cette manière fait très-bien sur une chemise de dentelles. « Ayez donc une barbe en T, un manteau de satin pourpre ; une chemise de dentelles, travaillée, ouvragée, brodée comme un voile de Malines, de vastes ailes aux épaules, une glace de Venise sur le feutre gris, une ceinture de velours brodée de perles, des bas fleur de pêcher, des bottes de cuir d'Espagne à franges d'or, retombant comme les bords évasés d'une coupe antique ; des gants bruns, teints dans l'ambre gris ; des éperons dorés qui bruissent, des petites jambes minces (signe distinctif du gentilhomme), une rose de ruban dans l'oreille ; deux énormes rosaces de cinq livres sterling chacune sur le cou-de-pied, une épée à pommeau d'argent, une culotte à larges *slops*, bleus, noirs et rouges, et un pourpoint tailladé de couleur fauve ou bleuâtre; vous serez un homme accompli, un *galant à douze carats.* »

Les grands actes de ce drame que Shakespeare osa concevoir et écrire alors que les coups de la hache d'Henri VIII retentissaient encore, que ses cendres étaient à peine refroidies et alors que dans la foule existaient encore des vieillards qui avaient pu voir tomber la tête de tant de gentilshommes, de tant d'adorables femmes, victimes du

(1) Philarète Chasles.

tyran, furent écoutés avec une admiration attentive. Mais pendant les entr'actes les scènes de tumulte recommençaient dans la salle, et sur la scène les jeunes seigneurs reprenaient leurs jeux, leur attitude provocante, et échangeaient les banalités de leur esprit dans les termes alambiqués et pétrarquisés alors à la mode.

« *Cavaliero*, écoute un peu !

— *Œil de Dieu*, je m'occupe de Savioletta que je vois là-bas et je t'adjure de me laisser *in pace*.

— Quoi, *paupière del Salvatore !* Cette bourgeoise à bonnet rond, vraie coque de noisette ! *Oimé Signor* ! bon pour la galerie à deux sous. Vois, *Carino*, notre *Amanda* dont la rose bleue est plantée dans mon oreille.

— Amanda ! Fi donc, une *cockatrice* !

— Petit page, viens ça, ma *prédominante* tombe, accommode-moi donc...

— Et toi, garçon, parfume un peu mes *avant-postes* (1)... Eloigne-toi maintenant, tu vas dégeler ma fraise. » (2)

Et pendant que cette jeune noblesse s'efféminait ainsi, elle pouvait déjà voir les hommes à visage pâle et à cheveux plats qui, sous les noms de puritains, allaient la décimer et traîner un roi à l'échafaud.

La représentation d'*Henri VIII* se termina sans fâcheuses aventures, les seigneurs remontèrent dans leurs lourds carrosses ou sur leurs fortes montures ; les *terribles garçons*, les apprentis, se battirent chaudement à la porte, la foule peu à peu s'écoula et alla se perdre dans le dédale des rues de la Cité.

SURMAY.

(1) *Prédominante*, *Avant-postes*, termes de coiffure.

(2) Philarète Chasles.

NÉCROLOGIE

THÉODORE BARRIÈRE

Th. Barrière vient de mourir. Pendant quelques années, il compta parmi les maîtres du théâtre, mais le temps des *Filles de Marbre* et des *Faux Bonshommes* est déjà loin de nous, et, depuis lors, Barrière a vainement attendu le retour de ces soirées retentissantes. La mort de Lambert Thiboust et d'Ernest Capendu avait elle rompu l'équilibre de ces collaborations heureuses? nous serions tenté de le croire L. Thiboust, c'était la gaîté, la belle humeur; Capendu, c'était l'invention, la finesse; Barrière, lui, apportait dans ce travail à deux l'observation et le trait, mais le trait presque toujours amer, incisif, brutal parfois. De cette association de qualités et de talents différents, devait résulter une succession d'œuvres fortes, spirituelles, mordantes. L'association rompue par la mort, il ne resta plus que l'esprit aigri, irritable et irrité de Barrière. Dès lors la teinte sombre domine comme dans ces vieux tableaux hollandais ou espagnols dont l'œil ne sait plus distinguer les contours.

D'où venait cette amertume qui fut le trait distinctif du talent et du caractère de Barrière? Ses commencements furent-ils plus difficiles que ceux de tous les hommes qui abordent la carrière du théâtre? Non. Après quelques vaudevilles joués çà et là sur des scènes inférieures, le succès de *Rosière et Nourrice* avait donné à son nom une certaine notoriété qui allait lui ouvrir les portes du Palais-Royal. Barrière était jeune, l'avenir s'annonçait brillant. Employé dans l'administration de la guerre, il avait le pain de chaque jour assuré, et, avec cela, assez de loisir pour courtiser la muse. C'étaient là des conditions qui se rencontrent rarement au seuil de la vie.

On a voulu trouver dans son éducation première et dans les leçons de la famille l'explication que nous cherchons. Le sujet est délicat et nos lecteurs comprendront que nous nous bornions à l'indiquer.

Quoi qu'il en soit, voilà le nom du jeune auteur qui commence à paraître sur les affiches du Gymnase, du Vaudeville, des Variétés. Si le succès ne couronne pas toujours ses efforts, chaque pas le rapproche du but. Il n'entre pas dans le cadre de cet article de faire l'énumération des quatre-vingts comédies, vaudevilles et drames que la plume facile de Barrière a semés sur toutes les scènes de Paris. Signalons seulement celles qui méritent de survivre à la vogue du jour : *Midi à Quatorze heures*, *Manon Lescaut* (en collaboration avec Marc Fournier), *le Piano de Berthe*, un petit bijou de grâce et de sentiment, au Gymnase; *Un monsieur qui suit les femmes* (avec Decourcelle au Palais-Royal; *la Vie de Bohême* (avec H. Murger), aux Variétés.

Jusqu'ici Barrière a fait preuve de talent, mais il n'est pas encore sorti de pair ; à proprement parler, l'auteur dramatique n'est pas encore né; mais le voilà qui va bientôt se révéler avec les *Filles de Marbre* et avec les *Faux Bonshommes*. L. Thiboust signera avec lui la première de ces comédies, et E. Capendu, la seconde. Dans les *Filles de Marbre* apparaît pour la première fois, Desgenais, cette figure que nous retrouverons plus tard dans plusieurs autres œuvres de Barrière. Desgenais, c'est le nom modernisé de Diogène, le philosophe qui flagelle les vices et les ridicules de la société. Le prologue des *Filles de Marbre* se passe à Athènes, au temps de Periclès, les actes suivants à Paris, de nos jours mais les personnages sont les mêmes, grâce à une fiction permise au poète dramatique. Vingt siècles ont passé sur leurs têtes. Peu importe. Ils sont aujourd'hui aussi jeunes, aussi vrais, parce que les passions qui les animent sont impérissables comme eux.

Dans Desgenais, Barrière a-t-il voulu se représenter lui-même? nous le croirions volontiers, tant il a apporté de soin et d'amour à peindre son personnage. Oh! Desgenais n'y va pas de main morte, quand il distribue ses cruelles vérités.

Ne dirait-on pas même qu'il éprouve un secret plaisir à punir les coupables, et en cela, nous reconnaissons la misanthropie de Barrière; ne vous semble-t-il pas que l'ironie enlève quelque chose à la majesté de la justice?

Les *Faux Bonshommes* marquent le point culminant de la carrière de Barrière. Ici la critique doit se taire et admirer. Nous nous trouvons en présence d'une œuvre, nous pourrions presque dire d'un chef-d'œuvre. Jamais, dans l'étude réaliste que son pinceau trace de la vie moderne, l'auteur n'a encore atteint et il n'atteindra plus cette profondeur. Ses types sont vivants, il les a vus, il les a coudoyés et ils ont posé devant son chevalet. Qui n'a gardé dans sa mémoire, gravés en traits indélébiles, les profils de Péponnet et de ses estimables amis? Et la scène du contrat de mariage! Quel enthousiasme elle soulevait dans la salle. « Bravo, Molière ! » s'écria un spectateur et tous les autres de battre des mains. Ce soir-là, Barrière avait oublié son accès de misanthropie. Non que Desgenais manque aux *Faux bonshommes*. Il a changé de nom voilà tout; il s'appelle Edgard, si nos souvenirs ne nous trompent pas, mais il a mis une sourdine à sa trompette de cuivre, son ton a baissé, il a des sourires, presque des larmes qui nous disent qu'il fait encore partie de la grande famille humaine.

Par exemple, dans *les Parisiens de la décadence*, le voilà qui reparaît, avec son vrai nom et son froid visage. Il y avait encore, cependant, dans ces *Parisiens*, une scène charmante, celle où le père Martin, le vieil avare égoïste, sent son cœur se fondre au doux soleil de la jeunesse de Marie. Et aussi combien de mots à l'emporte-pièce qui, dès le lendemain, couraient la ville. Que de saillies et de vigoureuses apostrophes de l'honnêteté indignée contre le vice triomphant!

Les *Parisiens*, malgré ces qualités, n'obtinrent pas le succès qui avait accueilli les *Faux bonshommes*. Nous n'avons pas la brochure sous les yeux, mais, autant qu'il nous en souvient, c'est une des rares pièces que Barrière écrivit sans collaborateur. Aussi la trame est-elle moins serrée, la variété moins grande, l'intérêt moins soutenu. L'auteur s'est abandonné à son inspiration.

Après les *Parisiens*, l'*Héritage de M. Plumet* est encore une des bonnes comédies de Barrière (et de Capendu). Le souffle est moins fort, il ne s'agit que de l'éternelle histoire de parents avides et pressés, mais l'observation de certains types et la gaieté du dialogue suffisent pour justifier le succès de la pièce.

Dans une gamme moins élevée, *Une corneille qui abat des noix* et *les Jocrisses de l'amour* nous montrent un Barrière bon enfant et humoristique que nous ne connaissions pas ou du moins que nous avions oublié depuis les amusantes soirées du *Monsieur qui suit les femmes*. Il est vrai que L. Thiboust a passé par là.

Le feu au couvent est encore un acte charmant que la Comédie-Française a eu cent fois raison de maintenir à son répertoire courant.

Malheureusement L. Thiboust et Capendu sont morts; l'ère de la décadence va commencer. Avec E. Plouvier, Barrière essaie du drame qui, jusqu'ici, lui a médiocrement réussi. L'*Outrage* et l'*Ange de minuit* sont les meilleurs produits de cette collaboration nouvelle. Mais, dans le drame qui ne vit que d'action et de situations, à quoi peuvent servir la verve et l'esprit d'observation de l'auteur des *Faux bonshommes?*

Il revient à la comédie qui est son vrai domaine. Hélas! pendant que l'étoile de Sardou, d'Al. Dumas fils, de Meilhac, d'Halévy se lève resplendissante à l'horizon, celle de Barrière s'éteint dans les brouillards et les nuages. Nous ne savons rien de plus triste que le génie qui se survit à lui-même; toutes proportions gardées, c'est le vieux Corneille voyant, de son vivant, sa succession dévolue au jeune Racine. *Cendrillon* avait encore réussi, grâce à quelques scènes agréables; *la comtesse de Sommerive*, grâce à un dénouement dramatique; les *Ivresses*, le *Démon du Jeu*, les *Scandales d'hier* ne purent triompher de l'indifférence du public. Chacun, dans le monde des lettres et du théâtre, souffrait de cette situation peu faite pour adoucir les amertumes d'un esprit aigri. Chacun appelait de tous ses vœux une revanche éclatante et, la revanche ne venant pas, la charité de la critique se décida de faire une apparence de succès aux *Demoiselles de Montfermeil!*

Barrière fut-il dupe de ce sympathique mensonge? En tous cas, il n'eut pas le temps de s'en apercevoir; à peine la pièce était jouée, à peine les derniers applaudissements avaient réjoui son oreille, la maladie, — une fluxion de poitrine, — le clouait sur son lit, et, quelques jours après, la mort l'enlevait. Il avait cinquante-trois ans.

Une dernière particularité. L'auteur des *Faux bonshommes*, presque aveugle dans ces derniers temps, avait une peur terrible d'être enterré vif. C'était sa grande préoccupation.

Quoi qu'il en soit de la sévérité de quelques-unes de nos appréciations, il n'est que juste de reconnaître que Th. Barrière occupe une place considérable dans le théâtre contemporain. Ce n'est pas un simple vaudevilliste dont l'unique ambition est d'amuser son public; c'est un auteur dramatique dans la véritable acception du mot, c'est-à-dire un peintre de mœurs. Il n'a pas vu l'humanité sous ses beaux côtés, il ne l'a peut-être même pas jugée avec une suffisante impartialité, la faute en est à sa nature agitée, inquiète, impressionnable; mais ses tableaux n'en portent pas moins la griffe du maître.

L'idée d'un parallèle entre le théâtre de Barrière et celui d'Alexandre Dumas fils vient naturellement à l'esprit; mais les développements qu'une semblable étude comporte excéderaient les bornes de cet article; disons seulement que le théâtre d'A. Dumas fils, du moins dans sa dernière manière, est d'un ordre plus élevé que celui de Barrière; pour Dumas, la scène est une chaire, pour Barrière, une tribune. Barrière se contente de nous montrer le mal en le criblant de ses sarcasmes les plus amers; A. Dumas a la prétention de cautériser les plaies vives qu'il étale à nos yeux. Si Dumas était aussi bon chirurgien qu'il est habile auteur dramatique, certes son procédé serait incontestablement le meilleur; mais qu'il nous permette de sourire souvent de ses thèses et de ses solutions.

C. W.

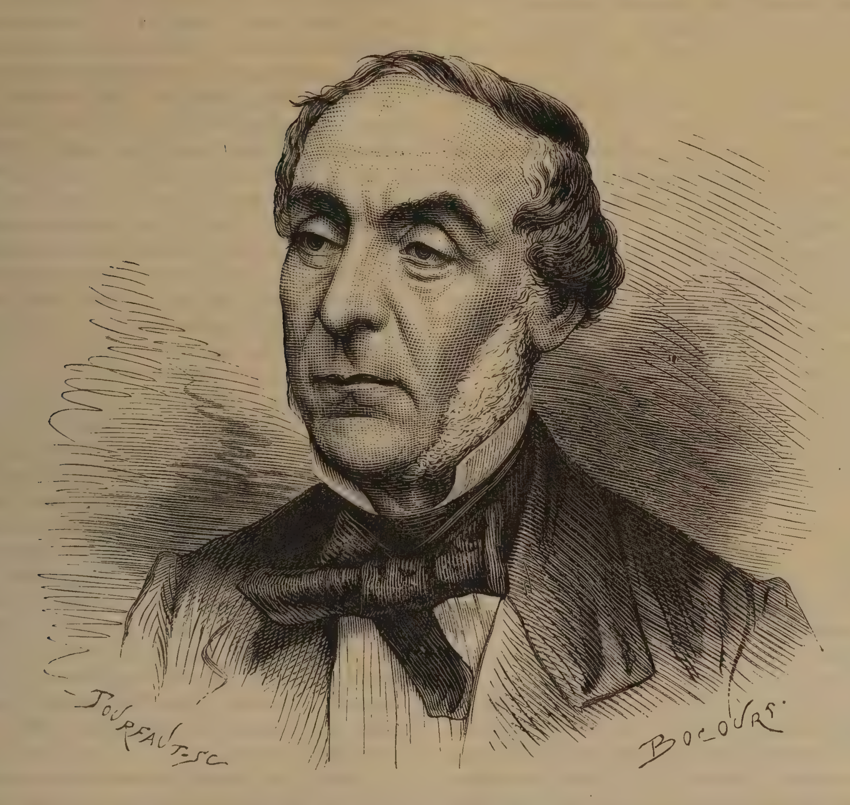
BIBLIOGRAPHIE

L'ART DE LA LECTURE

La lecture est-elle un art? Telle est la question que M. E. Legouvé se pose et qu'il n'hésite pas à résoudre affirmativement. Certes, si quelqu'un a le droit de soutenir cette thèse, c'est le spirituel académicien dont la réputation de lecteur n'a plus ses preuves à faire.

On raconte ,— nous ne garantissons pas l'exactitude de l'anecdote, mais-seulement sa vraisemblance, — on raconte, disons-nous, que toutes les fois qu'un ami de M. Legouvé désirait présenter une comédie ou un drame au Théâtre Français, il chargeait l'auteur d'*Adrienne Lecouvreur* et de *Bataille de Dames* d'en donner lecture à messieurs les comédiens composant le comité d'admission.

Et chaque fois, la pièce était reçue avec enthousiasme.



M. E. Legouvé, dessin de Bocourt.

Puis, à mesure que les répétitions avançaient, la confiance dans le succès de l'œuvre allait diminuant, jusqu'au jour de la représentation qui n'était pas toujours un succès.

Comment donc le drame qui avait fait rire et pleurer messieurs les artistes, gens peu sensibles d'ordinaire, avait-il produit si peu d'effet sur le public?

Enfin l'on se rendit compte de ce singulier phénomène et il fallut bien s'avouer que le talent du lecteur était souvent pour beaucoup et toujours pour quelque chose dans le mérite de l'œuvre.

De sorte qu'avertis par l'expérience, MM. les comédiens du Théâtre Français durent formellement interdire à M. Legouvé de leur lire les pièces de ses confrères.

Nous le répétons, si l'anecdote n'est pas vraie, elle est vraisemblable et elle témoigne, en tout cas, du merveilleux talent de lecteur qui distingue M. Legouvé.

Qui ne l'a pas entendu ne peut se faire une idée de la finesse, du mordant, de la grâce de sa dis-

tion. Quand l'œuvre est bonne, elle paraît excellente; médiocre même, elle aura un charme dont vous ne vous doutiez pas.

En voici une preuve.

Un jour, Madame de L., une de nos Parisiennes qui sait le mieux unir le goût le plus pur à l'esprit le plus aimable, me parlait de certaine tragédie dont elle avait entendu lire des fragments par M. Legouvé, et elle m'en parlait avec un enthousiasme qui m'étonna profondément, attendu que je tenais la tragédie en question pour une œuvre au-dessous du médiocre. Je me permis une légère contradiction qui eut pour résultat d'exaspérer Madame de L... Je crois, Dieu me pardonne! qu'elle me traita de barbare. Piqué au jeu, j'allai chercher dans ma bibliothèque la brochure de la tragédie et je priai ma belle adversaire de m'en lire à haute et intelligible voix les passages qui l'avaient le plus charmée.

Au huitième ou dixième vers, elle s'arrêta toute interdite.

— Eh bien, madame, lui dis-je, pourquoi ne poursuivez-vous pas?

Elle referma le volume et regarda la couverture comme si elle eût voulu s'assurer du titre de l'œuvre. Sur sa physionomie mobile, je distinguai un étonnement profond.

— Eh bien, madame, repris-je, qu'attendez-vous?

— Mais ce n'est pas cela que M. Legouvé nous a lu, répondit-elle enfin, avec une nuance d'inquiétude. Le livre est bien le même, mais je ne reconnais aucun des vers. Ceux-là sont détestables, tandis que les autres...

— Les autres, madame, étaient absolument les mêmes, mais vous oubliez que c'était M. Legouvé qui vous en faisait les honneurs.

Donc le talent de M. Legouvé est incontestable et incontesté.

Seulement ce talent est-il un don de la nature ou le résultat de l'étude? En d'autres termes, doit-il rester le privilége de quelques-uns, ou chacun de nous peut-il y prétendre?

Pour démontrer que la lecture est un art à la portée de tous, M. Legouvé a écrit un petit volume qui en développe les règles.

L'ART DE LA LECTURE, tel est le titre de cet ouvrage dont le succès est déjà affirmé par de nombreuses éditions (1). La première partie, plus spécialement didactique, pourrait paraître d'une digestion laborieuse, si, à côté du précepte, l'auteur n'avait eu soin de placer l'exemple, c'est-à-dire l'anecdote. Ses goûts d'abord, son métier d'auteur dramatique ensuite l'avaient mis en relations avec tous les artistes experts dans l'art de bien dire, les Samson, les Provost, les Régnier, les Delaunay, les Got, sans parler de mesdemoiselles Mars, Rachel et de madame Ristori, et c'est en étudiant avec eux, c'est en les voyant à l'œuvre qu'il apprit l'art difficile, dont il entend aujourd'hui poser les lois.

Parmi les nombreux chapitres de cette première partie, choisissons ceux qui donnent la plus juste idée de la manière de M. Legouvé.

Faut-il lire comme on parle? se demande-t-il? et voici comme il répond :

(1) Hetzel et Cᵉ éditeur.

« C'était vers 1868, au printemps. A une lieue de moi, demeurait un des hommes de qui on pouvait le mieux dire ce que Mᵐᵉ de Sévigné disait de Montaigne: « Quel voisin de campagne il aurait fait! » M. Saint-Marc Girardin, c'est de lui que je parle, avait en effet, par un curieux contraste, un esprit sceptique et un cœur affectueux. Je n'ai pas connu ami plus tendre, conseiller plus sûr, partenaire de causerie plus délicieux. Liberté complète dans la conversation! franchise absolue! Son bon sens avait toujours la forme du badinage, et il aimait tant la raillerie qu'elle lui plaisait même dans la bouche des autres, et même contre lui; il est vrai qu'en fait d'épigrammes il était toujours en fonds, et si on lui en envoyait une, on était bien sûr d'en recevoir deux.

J'allai donc lui soumettre mon idée. Après m'avoir écouté attentivement et sérieusement, il me dit: « Mon ami, vous pourrez exécuter sur ce sujet des variations brillantes, des airs de bravoure qui appelleront les applaudissements; mais une leçon sérieuse, non. La lecture n'est pas un art. C'est l'exercice naturel d'un organe naturel; il y a des gens qui lisent bien; il y a des gens qui lisent mal; mais le talent des premiers est un don, un charme, une qualité, tout, excepté un art. Cela ne s'apprend pas. L'exercice de cette qualité naturelle peut donner lieu à quelques préceptes utiles, *préceptes d'hygiène*, il ne faut ni trop parler ni trop lire, comme il ne faut ni trop marcher ni trop manger; *préceptes de bon sens*, il ne faut pas lire trop haut ni lire trop vite; *préceptes de goût*, il faut tâcher de comprendre et de faire comprendre ce qu'on lit; mais en dehors de ces instructions sommaires qui tiendraient en quelques lignes, il n'y a pas dans la lecture ces règles précises, claires, qui constituent un art; l'art de la lecture se compose d'un seul article: *Il faut lire comme on parle.* »

J'avais grande foi dans le goût de M. Saint-Marc Girardin, et je connaissais sa rare sincérité; mais ici j'étais convaincu, et de plus j'entendais sous ses critiques une phrase qu'il ne me disait pas et qu'il ne se disait peut-être pas à lui-même, mais qui n'en existait pas moins tout au fond de sa pensée: « En fin de compte, moi, Saint-Marc Girardin, je lis très-bien et je ne l'ai jamais appris; donc, on n'a pas besoin de l'apprendre. »

Je repris donc:

« Mon cher ami, il y a une part de vérité dans ce que vous me dites; c'est la part qui se retrouve dans tout ce que disent les hommes du monde, spirituels et instruits, sur un sujet qu'ils n'ont pas étudié. Or, tout professeur de Sorbonne que vous êtes, vous n'êtes là-dessus qu'un homme du monde; vous parlez spirituellement de ce que vous ne connaissez pas. »

Ce mot inaccoutumé pour lui le fit un peu regimber.

Je repris avec calme: « Qu'il y ait dans le talent de la lecture beaucoup de don, c'est incontestable. Il n'en est pas de cet art comme des autres arts ou métiers qui vous sont absolument fermés, si l'apprentissage ne vous en a pas ouvert l'accès. Certains hommes lisent sans étude, avec grâce et avec agrément. Vous en êtes une preuve, car vous lisez *à l'effet*, vous êtes applaudi quand vous lisez, mais

vous ne lisez pas... pardonnez-moi ma franchise... vous ne lisez pas bien. »

A ce mot, il se mit à sourire d'un air narquois.

« Comment! je ne lis pas bien ?

— Non! la preuve, c'est que quelqu'un qui lirait comme vous, lirait mal.

— Expliquez-moi donc cela, reprit-il en riant.

— Rien de plus facile. Je vous ai entendu lire à la Sorbonne, dans votre cours, des fragments de Lamartine, de Corneille, de Victor Hugo, et je vous ai entendu lire à l'Académie des discours de vous. La différence était fort grande.

— En quoi? reprit-il assez intrigué.

— Le voici : Les vers de nos grands poëtes, lus par vous, étaient fort applaudis. Pourquoi? Parce que vous mettiez dans cette lecture votre intelligence, votre supériorité d'esprit; parce que vous avez une voix vibrante et un air de conviction, toutes qualités personnelles qui dissimulaient vos défauts.

— Eh! quels sont donc mes défauts? s'il vous plaît.

— Votre voix a des sons un peu blessants à force d'éclat. Votre débit est parfois un peu déclamatoire ou emphatique, et l'emphase ne déplaît pas à la jeunesse... Mais changez d'auditoire et donnez votre manière à quelqu'un qui n'aura ni votre supériorité ni votre autorité, à qui il ne restera que votre manière, et il ne plaira pas par cela seul qu'il vous aura trop bien imité; or, il n'y a de bon que ce qui peut être imité sans danger. Donc, vous lisez avec talent, mais vous ne lisez pas comme quelqu'un qui sait lire.

— Même mes discours?

— Oh! vos discours! personne ne pourrait les lire aussi bien que vous.

— Pourquoi? Est-ce que là aussi mes défauts...?

— Là vos défauts sont des qualités, parce qu'ils font partie de votre personnalité. Un exemple vous expliquera ma pensée. Jules Sandeau avait écrit un charmant discours en réponse à Camille Doucet. Il me pria de le lire pour lui en public. « Je m'en garderai bien, lui répondis-je.

— Pourquoi? vous le lirez mieux que moi.

— Oui! *mais je ne le lirai pas si bien.* Votre discours, c'est vous. Je ne ferai certes pas en le lisant les fautes que vous faites, je ne laisserai pas tomber mes finales, je mettrai mieux en relief les mots spirituels, mais je n'aurai pas cette nonchalance d'attitude, cette indolence de voix, cet air de ne pas y toucher, cet abandon indifférent qui compléteront vos paroles par votre personne et qui seront charmants chez vous parce qu'ils sont naturels, mais qui seraient déplaisants chez moi parce qu'ils seraient cherchés... Votre discours est un discours blond et fleuri d'embonpoint; je le lirai comme un homme brun et maigre; lisez-le vous-même!

Il me crut, et le succès lui montra combien j'avais eu raison. Mais, s'il avait lu ainsi le discours d'un autre, c'eût été une trahison! »

« L'histoire est jolie, me dit M. Saint-Marc Girardin, mais je ne vois pas où elle nous mène. Je comprends ce que vous me dites, mais je ne comprends pas quelles conséquences vous en tirez.

— Un autre exemple vous le fera mieux saisir... M. Viennet avait une grande réputation de lecteur, réputation méritée quand il lisait ses vers. Sa voix rauque, ses gestes bourrus et imitant la franchise, sa petite mèche de cheveux en l'air comme une crête de coq, ses intonations joviales, étaient la représentation exacte de son genre de talent, avec tout ce qu'il avait de vif et d'un peu vulgaire; ajoutez qu'il avait un goût extrême pour tout ce qu'il faisait, il se plaisait singulièrement à lui-même, ce qui donnait à son débit, quand il lisait ses propres vers, un feu, une chaleur qui gagnait l'auditoire. On me proposa un jour de lire à l'Académie des vers de M. Viennet, je refusai. Ni moi, ni le morceau, nous n'aurions aucun succès, répondis-je. Je manquerais absolument de ce qui fait une partie de l'effet de M. Viennet, la conviction profonde que ce que je lis est un chef-d'œuvre! »

Cette petite épigramme, fort inoffensive, fit rire M. Saint-Marc Girardin, et il ajouta gaiement :

« La conclusion! la conclusion! Que concluez-vous de tout cela ?

— Je conclus qu'il ne faut pas dire d'un écrivain qu'il lit bien, parce qu'il est applaudi en lisant ce qu'il a fait, attendu que parfois ses défauts de lecteur sont pour quelque chose dans son succès; c'est un homme ajouté à un discours. J'en conclus qu'il faut laisser de côté certaines natures d'élite, certaines organisations exceptionnelles comme la vôtre, qui peuvent se passer de règles, tant elles ont bonne grâce à sauter par-dessus! « L'art n'est pas fait pour toi; tu n'en as pas besoin. » Mais je conclus aussi que les hommes ordinaires, la masse, la majorité, le vulgaire a besoin d'apprendre à lire pour savoir lire, et que cette science qui serait utile même aux êtres supérieurs, car, enfin, mon cher ami, vous auriez un peu plus de science que vous n'en auriez pas moins de talent, est indispensable à tous les autres.

— Mais, enfin, cette science, en quoi consiste-t-elle? comment se définit-elle?

— L'art de parler et de lire correctement.

— La correction suppose des règles. Quelles sont ces règles?

— Elles sont de deux sortes, matérielles et intellectuelles ; car l'art de la lecture repose à la fois sur l'exercice d'un organe physique, la voix, et sur un organe spirituel, la pensée.... Voulez-vous que nous étudiions d'abord la voix ?

— Très-volontiers ! répondit M. Saint-Marc Girardin.

— Eh bien! je rédigerai mes observations par écrit; car ici il faut de la précision, et je vous les apporterai. »

Mais, hélas! la guerre éclata; je ne rédigeai rien, je ne lui apportai rien, et c'est seulement il y a trois mois que, sur la demande d'un des hommes qui honorent le plus l'enseignement public, M. Bersot, je fis pour les élèves de l'École normale supérieure ce résumé de mes expériences. »

N'est-ce pas que M. Legouvé raconte avec autant de charme qu'il lit?

Nous vous recommandons aussi le chapitre de la voix.

« L'organe de la voix, dit M. Legouvé, est semblable en apparence à l'organe de la vue et de-

l'ouïe, mais il en diffère en un point essentiel: c'est que les opérations de la vue et de l'ouïe sont le résultat d'un acte involontaire. Dès que vos yeux sont ouverts et qu'il fait jour, dès que vos oreilles sont ouvertes et qu'il y a du bruit, vous entendez et vous voyez malgré vous. L'organe de la voix, au contraire, ne s'exerce que sous l'action de la volonté ; l'homme ne parle que quand il le veut.

Seconde différence. Vous ne pouvez pas voir plus ou moins, selon votre désir, vous ne pouvez pas entendre plus ou moins, si ce n'est quand vous vous soustrayez partiellement à l'action des choses extérieures, en mettant un obstacle, un voile, entre le monde du dehors et vous.

Il n'en est pas de même de la voix ; vous pouvez parler plus ou moins fort, plus ou moins vite ; vous réglez la mesure des opérations de la voix comme ses opérations mêmes.

De là cette conséquence naturelle, qu'on ne peut pas apprendre à voir ou à entendre (je parle de l'opération matérielle), et que, par conséquent, il n'y a pas un art pour la vue et pour l'ouïe, tandis qu'on peut apprendre à parler, puisque la parole est susceptible de modifications résultant de la volonté. »

La voix, continue l'auteur, est semblable au clavier d'un piano avec ses notes hautes, ses notes moyennes et ses notes basses. Toutes sont indispensables, mais le médium qui sert à exprimer les sentiments les plus naturels et les plus vrais est la partie par excellence du clavier, les autres ne servent qu'exceptionnellement. « Je comparerais volontiers les notes hautes à la cavalerie dans une armée, elle est réservée aux attaques brillantes, aux charges à fanfare; comme les notes basses, semblables à l'artillerie, ont pour objet les coups de force ; mais le vrai fond d'une armée, l'élément sur lequel le tacticien compte le plus et qu'il emploie toujours, c'est l'infanterie. Eh bien, l'infanterie, c'est le médium ! Le premier précepte de l'art de la lecture est donc la suprématie accordée au médium. Les cordes hautes sont beaucoup plus fragiles, plus délicates. Si vous vous en servez trop, si vous jouez trop sur ces notes là, elles s'useront, se désaccorderont, deviendront criardes, votre petit piano se faussera et votre organe lui-même, votre organe tout entier s'altérera. Parfois même cet abus des notes hautes influe jusque sur la pensée de l'orateur. M. Berryer m'a raconté avoir perdu un jour un très-bon procès parce qu'il avait commencé son plaidoyer sur un ton trop haut, sans s'en apercevoir. »

Les notes, nous les possédons telles que la nature nous les a données; c'est à nous à les assouplir, à les *accorder* par le travail.

Voulez-vous savoir maintenant en quoi consiste l'art de la respiration ? « La respiration se compose de deux actes : aspirer et respirer. Aspirer c'est acquérir, c'est emmaganiser ; respirer, c'est dépenser, c'est écouler ses marchandises... Si vous n'aspirez que de la partie supérieure du poumon, vous faites une trop petite provision d'air. Vous ne remplirez pas votre magasin. Il n'en a guère que jusqu'au tiers. Qu'arrive-t-il? Que votre stock s'épuise très-vite, trop vite et si vous avez un long morceau à lire, vous ressemblez à un homme parti en voyage dans le désert avec une outre d'eau à moitié pleine ; l'air vous manque; il faut retourner en chercher, ce qui est une fatigue... Le premier devoir du lecteur, qui a une longue course à fournir, est donc, au début, d'aspirer profondément, de façon à avoir les poumons bien garnis. Puis arrive alors le second acte qui est le plus difficile, dépenser. Un mauvais lecteur n'aspire pas assez et respire trop, c'est-à-dire qu'il dépense son bien sans ordre et sans mesure. Il jette l'air par les fenêtres, comme un prodigue jette l'argent, il le dépense en inutilités, au lieu de le distribuer avec ménagement, avec science ; en un mot, il ne sait pas le répandre largement dans les grandes occasions, et le ménager dans les petites. Qu'arrive-t-il alors? Ce que vous voyez tous les jours. C'est que le lecteur et l'orateur, comme certains acteurs et chanteurs, sont obligés à tout moment de recourir à la pompe, de donner des coups d'aspiration bruyants, rauques, qu'on appelle des hoquets ; celui qui écoute en souffre autant que celui qui parle. »

Après le précepte, l'exemple.

« Talma, encore jeune, jouait le *Père de famille* de Diderot. Arrivé à la fameuse tirade : « 1500 livres de rente, et ma Sophie, » il part, il s'emporte, il crie et rentre dans la coulisse, épuisé, hors d'haleine, et s'appuie contre un décor en soufflant comme un bœuf.

« Imbécile! dit Molé, en le regardant, et il veut jouer la tragédie ! Viens me voir demain matin et je t'apprendrai comment on peut être passionné sans s'époumonner. »

Talma y alla ; mais, soit que le maître manquât de patience, ou l'élève de docilité, la leçon ne lui profita qu'à demi. Il y avait alors au théâtre un acteur nommé Dorival: maigre, malingre, sans puissance de voix, il jouait pourtant la tragédie avec un certain succès. « Comment cet animal-là peut-il faire? se disait Talma. Je suis dix fois plus fort que lui, et il se fatigue dix fois moins que moi. Je vais lui demander son secret. » Dorival éconduit le le solliciteur par cette réponse aigre-douce et qui sentait son envieux :

« Vous avez tant de succès, monsieur Talma, vous n'avez pas de besoin de leçons.

— Je te forcerai bien à m'en donner, » se dit tout bas Talma.

Un jour donc que Dorival jouait Châtillon dans *Zaïre*, le jeune homme va se blottir.... devinez où ! dans le trou du souffleur ! de façon à voir et à entendre sans être vu. Puis, une fois tapi là dans l'obscurité comme une bête de proie dans son antre, il guette, il épie, il note, il regarde, il écoute, et après la fameuse tirade du second acte, il sort en s'écriant : « Je le tiens, *je l'ai pincé* ! » Qu'avait-il donc découvert ? Que tout l'art de Dorival consistait dans son talent pour respirer. En quoi consistait ce talent ? A prendre (je copie une note de Talma lui-même), à prendre ses aspirations avant que l'air fût entièrement expiré de sa poitrine; et, afin de dérober au public ces aspirations répétées, qui auraient coupé le discours et interrompu le courant même de l'émotion, il les plaçait particulièrement devant l'*a* et devant l'*e* ou l'*o*, c'est-à-dire aux endroits où la bouche déjà ouverte permet d'aspirer légèrement sans que l'auditeur s'en aperçoive. »

M. Legouvé consacre un chapitre à la pronon-

ciation et nous met avec raison en garde contre l'accent qui altère la valeur des lettres et prête souvent au ridicule. Puis viennent plusieurs pages sur les vices particuliers de prononciation : le zézaiement, qui consiste à prononcer les s comme des z, le grasseyement qui consiste à prononcer la lettre r avec la base de la langue, avec la gorge, enfin le bégayement qui tient sans doute à la conformation, mais qui souvent aussi tient à l'intelligence et accuse soit un excès de timidité, soit un manque de précision dans les idées.

L'exercice, le travail, l'habitude peuvent triompher du zézaiement, du grasseyement et même du bégayement intellectuel. Mais le bégayement organique est-il curable?

« J'en doute, dit M. Legouvé. La médecine a fait beaucoup d'essais; je n'ai pas vu de véritables réussites. Des atténuations passagères, des intermittences, des apparences de guérison.... mais une guérison réelle! non.

Certains spécialistes ont fait afficher dans les journaux le nombre de leurs cures merveilleuses. Voici un fait dont j'ai été le témoin. Je me trouvai, un jour, dans ma jeunesse, à un bal donné par un



Une soirée chez M. Colombat, dessin de Gilbert.

médecin célèbre par cette spécialité, et qui a rendu de très-grands services à l'art de la parole, par ses travaux théoriques.

« Monsieur, dis-je à un de mes voisins, voulez-vous me faire vis-à-vis pour la contredanse ?

— Vo-o-olontiers, monsieur.

— Ah! un bègue! » me dis-je.

On passe des rafraîchissements.

« Monsieur, dis-je à un autre jeune homme, voudriez-vous me passer une glace ?

— V. . v. . v... oici!

— Ah! un second bègue!... »

Je me trouve en face d'un de mes anciens camarades de collége.

« Ah! ah! c'est toi.... me dit-il! Te te... ra. . ra... ra... rappelles-tu comme je bé... bé... bé... gayais au collége!

— Oui.

— Eh bien... je suis venu... trouver M. Co... co... co... lombat (c'était notre amphitryon) et depuis ce moment, je suis... tout à fait gué... gué... gué... ri! »

Ce souvenir m'a toujours rendu un peu incrédule à l'endroit des bégayeurs qui ne bégayent plus. »

La seconde et dernière partie de *L'art de la lecture* renferme, par une suite de scènes et d'anecdotes, la démonstration des règles et des principes développés dans la première; autant de souvenirs personnels que les grands noms des artistes qui y jouent le principal rôle rendent plus intéressantes encore. Mais nous en avons dit assez pour piquer la curiosité du lecteur et nous voulons lui laisser le plaisir de demander au maître lui-même les leçons qu'il donne si spirituellement.

Ch. Raymond.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

Hogarth, dans des peintures populaires, a d'un pinceau mordant, brutal, retracé les mœurs électorales de la vieille Angleterre, les rixes ignobles de la *mob*, le pugilat dans les rues, l'ivresse corruptrice des cabarets, des femmes, des furies, entraînant les hommes au *poll* et les fermiers recevant ouvertement le prix de leurs voix. Nous savons ce qui se passe en Amérique, la fureur des partis aux prises, le rôle que jouent trop souvent le couteau et le revolver autour des plates-formes de la Grande République.

Quoique nous soyons trop souvent portés à nous dénigrer en exaltant les mérites des autres nations, il faut le reconnaître, chez nous, les choses en général se passent mieux que chez nos voisins, d'une façon moins tragique que par de là l'Océan. Malgré que les compétitions dans ces dernières élections aient été ardentes, sur aucun point de la République la paix n'a été troublée. A Paris, soit dans les réunions publiques, soit autour des urnes, nous n'avons vu aucune scène de désordre. Il n'en était pas ainsi autrefois ; il y a un progrès notable, et, tout en en nous tenant en dehors de la politique qui ne nous regarde pas, il est juste de nous réjouir, de nous honorer, de cette amélioration des mœurs.

Les innombrables affiches qui couvraient toutes les murailles de nos rues n'étaient ni excentriques ni violentes, comme naguères ; on n'y rencontrait même pas le plus léger mot pour rire. Gagne, le grand Gagne ! est mort emportant le secret de ces abracadabrantes professions de foi ; il est allé dans l'archi-sommeil chercher l'archi-repos, l'archi-vérité et le gouvernement qu'il avait rêvé pour nous, la République-Empire-Royauté ! Cet homme célèbre n'a laissé pour successeur qu'un pâle héritier qui, aux dernières élections, après avoir été « le candidat humain, » s'est présenté cette fois sous la dénomination de candidat *universelle.* Vous avez bien lu, universelle : cette faute de français, M. Bertron l'a voulue, parce qu'il aspire à être le représentant politique et social des deux sexes.

Cette prétention me rappelle un original qui, créateur d'une religion nouvelle dont il se déclarait le grand pontife, avait pris le nom de *Ma-Pa* voulant dire par là qu'il était à la fois la mère et le père, la *maman* et le *papa* de ses disciples. Il les attendit vainement sous l'orme et finit d'une façon assez obscure. A vrai dire, ses théories religieuses ne méritaient pas un sort meilleur, et il ne possédait aucune qualité propre à les relever, sinon une faconde que rien n'épuisait ni ne lassait. Il méprisait profondément l'humanité, si elle avait pu être interrogée, je crois qu'elle le lui aurait bien rendu.

*
* *

Le mois passé le *Musée* était déjà sous presse lorsque la science perdait M. Le Verrier. Ancien élève de l'École polytechnique, protégé par François Arago, « comme tant d'autres, a dit M. Faye sur sa tombe, il n'eut pas à lutter contre l'indifférence et l'oubli : lui, il a eu le bonheur de rencontrer partout des admirateurs, même parmi ses rivaux. » Sa réputation commença lors de la découverte qu'il fit de la planète qui rendit son nom célèbre, non par le fait même de cette découverte, mais par la manière dont elle se fit. C'était la première fois, je pense, que l'on atteignait un tel résultat uniquement par la puissance du calcul. M. Le Verrier, en effet, n'était point un observateur ; il n'en possédait pas les rares qualités. A la suite du tour de force qu'il venait d'accomplir, tout s'aplanit devant lui, il devint membre de l'Académie ; à la mort d'Arago, il recueillit son héritage à l'Observatoire de Paris ; il eut ainsi dans le monde savant la plus haute position à laquelle un homme puisse prétendre, et il en aurait joui paisiblement n'eût été son détestable caractère.

Grincheux, hérissé, violent, il portait partout l'orage et semait la tempête ; il en remplit l'Académie et l'Observatoire. Si on dort quelquefois à l'Institut, le sommeil n'entra jamais dans la section ou il se trouvait. Quel tapage ! quelles discussions irritantes et irritées ! Quand il avait raison dans le fond, il trouvait toujours moyen d'avoir tort par la forme. A l'Observatoire, où il régnait en despote et sans conteste, il bouleversa tout, il brisa ceux qui lui résistaient avec des emportements qu'à plusieurs reprises le Gouvernement dut contenir et blâmer. La mort prématurée de M. Le Verrier est donc une perte très-réelle pour la science, mais je ne crois pas que parmi ses collègues qu'il troublait, que parmi ses subordonnés, il laisse beaucoup de regrets, surtout si, comme tout le fait croire, il a M. Faye pour successeur.

Doué de toutes les qualités qui manquaient à M. Le Verrier, modeste, homme du monde, de mœurs douces, savant du premier ordre, il ramènera le calme et la paix, dans un milieu où ils sont si nécessaires. Comme M. Le Verrier, M. Faye a eu la bonne fortune de découvrir une planète qui porte son nom, d'en établir tous les éléments et d'obtenir jeune la place de professeur de géodésie à l'Ecole polytechnique. Président du bureau des longitudes, membre du conseil supérieur de l'instruction publique, travailleur opiniâtre, écrivain distingué qui a attaché son nom à tous les progrès accomplis de notre temps en géodésie, en astronomie, en météréologie, M. Faye a les mérites nécessaires pour remplir la haute position où l'opinion générale l'appelle.

*
* *

Un vaudevilliste de la vieille école vient de s'éteindre après avoir amusé de ses drôlatiques inventions une longue génération à laquelle il avait survécu. M. Lausanne, le collaborateur de M. Duvert, a suivi dans la tombe Arnal, Bardoux, Lafont, Lepeintre, Déjazet, et tant d'autres acteurs qui avaient été les interprètes de ses pièces. Un autre genre a succédé au sien, nos auteurs drama-

tiques, même dans leurs œuvres les plus légères, ont des visées aujourd'hui plus hautes, mais aucun n'a su plus que lui remplir une salle de rires et de bruyantes gaietés. Il connaissait admirablement son public, avec lui les directeurs avaient peu à redouter une chute : quand ils étaient dans l'embarras, qu'ils avaient besoin de ramener la foule chez eux, ils s'adressaient à Duvert et Lausanne et rarement ils étaient trompés dans leur espérance.

Un autre auteur dramatique, mais de plus forte race, vient de mourir jeune encore. M. Théodore Barrière n'est plus. Le Musée devait à ce vigoureux talent une étude spéciale, c'est un devoir qu'il remplit aujourd'hui. Toutefois, déposons ici, nous qui l'avons connu, un témoignage de nos plus profonds regrets. Il y a quinze jours nous serrions encore sa main, et, quoiqu'il fût souffrant d'une maladie qui menaçait sa vie, que nous étions loin de croire que nous le perdrions si tôt, nous laissant l'amère douleur de n'avoir pu lui dire un dernier adieu!

* * *

Gustave Mathieu, lui aussi, vient de mourir. Qui n'a connu, qui n'a rencontré sur les boulevards, dans les cafés, dans les brasseries, cette figure originale, toujours en mouvement, allant, venant, gesticulant, pérorant, jetant le paradoxe à pleines mains, vif, emporté, colère, se donnant des allures de rodomont, et au demeurant le plus pacifique de tous les mortels. Grand admirateur de Rabelais et des maîtres Gaulois, épris de la littérature de la Renaissance, il estimait Ronsard à l'égal d'Homère, exécrait Malherbe et tenait Racine en médiocre estime. Il prisait peu le grand siècle et n'accordait guère qu'à La Fontaine et à Molière ses éloges à cause de la sève gauloise qu'il reconnaissait en eux. A cette source qu'il connaissait bien, qu'il célébrait avec une emphase castillane, — il y avait de l'hidalgo dans Gustave Mathieu, — il puisait souvent des expressions et des tours dont il relevait heureusement ses poésies. Il se plaisait à les réciter et il récitait fort bien. Paresseux avec délice, quoiqu'il semblât toujours affairé, il était poëte à ses heures, et poëte de franc aloi. Son vers sonnait juste ; s'il eût voulu réellement travailler, il aurait laissé une réputation plus grande que celle qu'il a obtenue.

Il avait été marin dans sa jeunesse, et partant, disait-il, observateur du ciel et contemplateur des astres. Il se crut donc très-propre à rédiger un almanach. En effet, pendant quelques années, il en publia un qui obtint du succès, grâce à ses poésies empreintes souvent d'une saveur champêtre, vraie et sincère. Qui ne connaît *Jean Raisin ?* Qui n'a entendu le *Triomphe du vin*, le *Grand Trois-Ponts*, la *Chasse de M. Goduru* et le *Chant du coq* où se trouve la franche qualité de sa manière.

L'éperon haut, portant sa crête
Comme un bonnet de liberté,
Chante-Clair va, dressant la tête,
Marquant le pas, ferme planté.
Quand sur les ergots il se hisse,
Le col gonflé vient en avant ;
Tout le plumage se hérisse ;
Son chant cuivré perce le vent !

Travailleur luisant, superbe,
Il faut le voir, hiver, été,
Sur le fumier, la neige, ou l'herbe,
Grattant avec activité :
Toute la gent à crête rouge,
En caquetant, le suit de près :
Tout cela mange, cela bouge.....
Mais lui ne mangera qu'après.

Lorsqu'il battit l'aile dans Rome
Chante-Clair s'appelait Gallus,
Il brillait planté sur la pomme
Des étendards du vieux Brennus.
Comme emblème du vrai courage,
Toujours les Gaulois l'ont aimé ;
L'aspect seul de sa claire image
Souffle l'audace à l'homme armé.

* * *

Nous n'avons pas entretenu, nos lecteurs de la mort du grand apôtre des Mormons. A la vérité, *le Saint des Saints* ne nous intéresse guère, et sa mort ne nous a point mis en deuil. Mais, il faut le reconnaître, il ne s'est pas oublié, et Brigham Young a su bien exploiter la crédulité de ses fidèles. Il laisse une fortune que l'on évalue à un chiffre qui n'est pas moindre de 2,000,000 de dollars, beau denier quand on a élevé une centaine d'enfants! Ses propriétés seront divisées entre ceux qui lui survivent encore : ils sont au nombre de cinquante-six, et ses femmes légitimes, dont le nombre n'est pas moindre de dix-sept.

Je n'ai jamais eu l'honneur de connaître M. Brigham Young et n'ai point éprouvé un vif désir de faire sa connaissance ; mais c'est égal, j'aurais bien aimé à savoir de lui comment il a pu mener de front tant de ménages, faire vivre en face les unes des autres tant de rivales, et combien, dans une vie aussi agitée que la sienne, il a pu consacrer d'heures à chacune d'elles. Où a-t-il trouvé le temps de prêcher ses scandaleuses doctrines, de réunir trois à quatre cent mille Mormons et Mormones, de féconder une immense province et d'élever une grande ville? Mon estime pour lui est plus que médiocre; n'importe, ce n'était point un homme ordinaire. Aussi croyons-nous savoir que le *Musée* se prépare à publier une étude très-curieuse sur le Mormonisme.

* * *

Pendant que la mort remplit sa tâche sinistre, que les poëtes chantent, la société travaille, et M. Krantz pousse activement la construction des immenses galeries qui doivent servir à l'Exposition Universelle. Nous avons déjà publié une vue du palais qui doit couvrir le Trocadéro, aujourd'hui nous essayons, autant que notre format le permet, d'indiquer l'état où se trouvent les gigantesques bâtisses du Champ-de-Mars. Le gros œuvre est terminé presque partout, on couvre déjà les sous-sols de leurs planchers, les fermes dessinent leurs cercles dans les airs. En quelques parties, les ouvrages sont assez avancés pour que l'on procède aux ravalements, et la grande galerie, que la Ville de Paris s'est réservée, où elle doit exposer ses statues, ses peintures, ses médailles, ses cartes, son matériel scolaire, sera bientôt prête. Les nations étrangères poussent également l'érection de leurs pavillons. Il est déjà possible de se rendre compte de ce que sera la gigantesque galerie des machines. Tout présente un aspect grandiose, qui fait honneur à la commission chargée des travaux. Cependant, s'il

nous était permis d'émettre une opinion, nous craignons que les magnificences entassés sur le Trocadéro ne fassent tort à celles du Champ-de-Mars. Le palais à minarets qui le surmonte jouera le rôle des vieux donjons féodaux qui dominaient les villes couchées à leurs pieds. Enfin, quoiqu'il arrive, si la fortune de la France nous donne le calme et la paix, l'Exposition de 1878 sera magnifique. Les hôteliers seront en fête, et les cochers se préparent à nous rançonner en faisant claquer leurs fouets. Pour les refréner, on pousse avec activité l'établissement de nouveaux tramways; les travaux de celui qui doit aller de la Muette au Louvre sont en pleine activité, et un second, qui doit également partir de Passy pour la rue Taitbout, va bientôt être entrepris.

*
* *

M. Paul Chéron par les ordres de M. Delisle, administrateur général de la Bibliothèque nationale a publié sur ce grand établissement un rapport qui nous a vivement intéressés. Chaque année les richesses de la Bibliothèque augmentent, et ce qui nous fait encore plus de plaisir, chaque année voit augmenter le nombre des lecteurs qui la fréquentent.

Ne faisons pas de fausse modestie; il est une page de ce rapport qui a doucement chatouillé de notre



Travaux du Champ-de-Mars, dessin de A. de Bar.

cœur « l'orgueilleuse faiblesse ». Le *Musée des Familles*, M. Chéron le constate, est celui de tous les recueils littéraires qui est le plus souvent demandé. On ne pouvait rien nous apprendre de plus honorable et de plus heureux, rien ne pouvait mieux nous plaire et nous encourager dans la voie que nous poursuivons depuis tant d'années. Cette préférence, si flatteuse pour notre ouvrage, nous stimulera encore à mieux faire, à donner tous nos soins à une publication si manifestement honorée de la faveur publique. Même fortune arrive au *Musée* dans les bibliothèques militaires, les rapports de tous les chefs de corps l'attestent, et c'est pour nous un insigne honneur de savoir notre œuvre appréciée, aimée, par les vaillants hommes à qui la France a confié la garde de son honneur et de son cher drapeau.

*
* *

Nous avons consacré peu de lignes à la guerre d'Orient; mais, contrairement à ce que disaient nos confrères, nos lecteurs voudront bien se souvenir que nous avons à peu près prévu ce qui est arrivé. Alors que tout le monde soutenait que la Turquie n'avait plus que quelques jours à vivre, nous affirmions que les Russes trouveraient des résistances auxquelles ils étaient loin de s'attendre. En effet, malgré leurs récents succès en Asie et après des pertes énormes, ils ne sont pas plus avancés que le premier jour. Le fanatisme n'a pas nos sympathies; mais nous ne pouvons que l'admirer lorsqu'il se convertit en patriotisme.

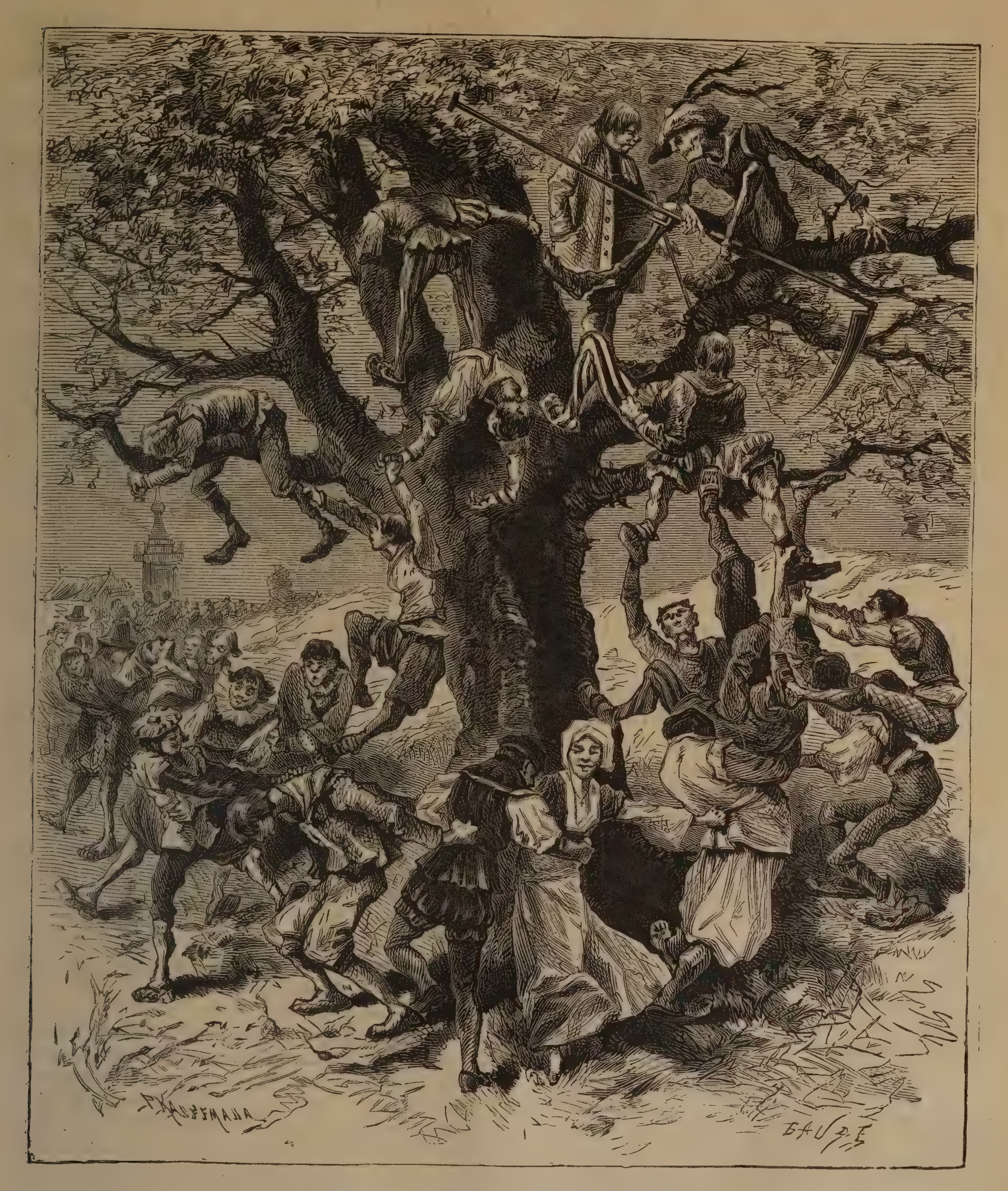
A. DE VILLENEUVE.

Le directeur-gérant : CH. WALLUT

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, 43, rue du Four-St-Germ.

CHARLES DEULIN

LES CONTES D'UN BUVEUR DE BIÈRE. — LES CONTES DE CAMBRINUS.



Le Poirier de Misère, dessin de Kauffmann.

AU TEMPS JADIS... Ainsi commençaient tous les récits du charmant conteur que nous venons de perdre. Nous avions vivement sollicité sa collaboration et, depuis deux ans, nous le pressions de remplir la parole qu'il nous avait donnée. Mais il ajournait toujours, non par mauvais vouloir : il voulait écrire pour nous quelque chose de son meilleur cru, nous disait-il. Impatients, nous l'accusions de paresse. Il se plaignait de sa santé, d'autres travaux qui prenaient son temps; nous refusions

d'accepter ses excuses, et, quoiqu'il fût pâle et d'apparence souffreteuse, nous n'ajoutions pas foi à ses dires. Hélas! l'événement est venu trop tôt prouver combien ses excuses étaient légitimes, et notre incrédulité, injuste. « Une mort prématurée, soudaine, est venue enlever Charles Deulin. » Aimé de tous ceux qui le connaissaient, de mœurs douces, d'une nature bienveillante et facile, il laisse après lui de sincères regrets, et un nom que les hommes de goût n'oublieront pas. Il a, en effet, publié deux livres charmants qui garderont sa mémoire ; livres originaux que lui seul était capable d'écrire, les *Contes d'un buveur de bière*, et les *Contes de Cambrinus* (1).

Dans les derniers temps de sa vie, il s'occupait beaucoup d'un travail sur les contes de Perrault. Nous ne savons ce qu'il a laissé sur ce curieux sujet, mais il est malheureux qu'il n'ait pas achevé une étude à laquelle il était fortement préparé par ses études et la nature de son talent. Il nous parla à plusieurs reprises de ce projet, et il nous laissait toujours charmé de l'ingéniosité de son esprit et de son érudition naïve. Ajoutons qu'à une imagination réglée, mais souple et féconde, Charles Deulin joignait de rares qualités de style, un goût très-pur, et un amour de la forme qui ne lui permettait jamais de se contenter d'à-peu-près.

Il avait encore l'art de conter, que ne possèdent pas toujours même les meilleurs écrivains, et c'est cet art, porté chez lui à une puissance souvent exquise, qui lui a dicté les deux volumes sur lesquels, faisant acte de justice, nous voulons appeler l'attention de nos lecteurs.

Enfant du nord de la France, nourri des légendes de ce pays si cher aux buveurs de bière, il en a voulu perpétuer les souvenirs, faire revivre les vieux hommes des ducasses, de la houille et du houblon, et révéler l'origine des fêtes où les populations des Flandres mènent en triomphe Gayant, Culotte-Verte vainqueur du lumçon, Manneken-Pis, et de tant d'autres personnages restés ou devenus populaires.

Il y a complétement réussi, et nous venons de relire, avec un intérêt qui ne se lassait pas, ces récits dont quelques-uns sont ciselés et fouillés comme de vrais bijoux par la main d'un véritable artiste.

Pour faire connaître la manière de Charles Deulin, empruntons-lui quelques fragments, et ouvrons d'abord son œuvre au *Poirier de Misère*, qui est peut-être l'expression sinon la plus haute, du moins la plus saisissante, de son talent.

« *Au temps jadis*, il y avait au village de Vicq, sur les bords de l'Escaut, une bonne femme nommée Misère qui allait quémander de porte en porte, et qui paraissait aussi vieille que le péché originel.

En ce temps-là, le village de Vicq ne valait guère mieux qu'un hameau : il croupissait au milieu d'un marécage et on n'y voyait que quelques maigres censes couvertes en joncs.

Misère habitait à l'écart une pauvre cassine en pisé, où elle n'avait pour toute société qu'un chien qui s'appelait Faro, et, pour tous biens, qu'un bâton, une besace que trop souvent elle rapportait au trois quarts vide.

La vérité est de dire qu'elle possédait encore dans un petit closeau, derrière sa hutte, un arbre, un seul. Cet arbre était un poirier si beau qu'on ne vit jamais rien de tel depuis le fameux pommier du paradis terrestre....

Or, il vint un hiver où, deux mois durant, il gela à pierres fendre ; il tomba ensuite tant de neige que les loups quittèrent les bois et entrèrent dans les maisons....

Un soir que la neige tombait et que le vent hurbêlait.... on frappa à la porte.

— Pour l'amour de Dieu, fit une voix plaintive, ouvrez à un pauvre homme qui meurt de froid et de faim.

— Haussez le loquet, dit Misère, il ne sera pas dit que par un temps pareil j'ai laissé dehors une créature de Dieu.

L'étranger entra, il paraissait encore plus vieux et plus misérable que Misère....

Pour le réchauffer, la malheureuse brûla sa dernière bûche ; pour calmer sa faim, elle lui donna trois morceaux de pain et une poire qui lui restaient et le força à coucher sur sa paillasse, tandis qu'elle s'étendait par terre. Le lendemain matin, de bonne heure, elle se préparait déjà à aller quêter, afin de pouvoir donner à déjeuner à son hôte, lorsque celui-ci s'éveillant se disposa à quitter le chaume hospitalier.

— Quoi! vous partez déjà.

— Ma mission est remplie, il faut que j'en aille rendre compte à mon maître...je suis saint Wanon, patron de Condé, et j'ai été envoyé par Dieu le Père pour voir comment nos fidèles pratiquent la charité qui est la première des vertus chrétiennes... J'ai frappé à l'huis du bourgmestre et des bourgeois de Condé ; le seigneur et les censiers de Vicq m'ont laissé grelotter à leur porte. Toi seule as eu pitié de mon malheur et tu étais aussi malheureuse que moi. Dieu va te le rendre, fais un vœu, il s'accomplira.

Misère se signa et tomba à genoux.

— Grand saint Wanon, je ne m'étonne pas que Faro vous ait léché les pieds, mais ce n'est pas par intérêt que je fais la charité. D'ailleurs je n'ai besoin de rien.

— Tu es dénuée de tout.... veux-tu une belle cense avec du blé plein le grenier ? le bûcher plein de bois ? Veux-tu des trésors...?

Misère secoua la tête.

— Un saint qui se respecte ne doit pas être en reste avec une pauvresse, reprit saint Wanon piqué.

— Puisque vous l'exigez, grand saint Wanon, répondit Misère, j'obéirai ; j'ai là dans mon jardin un poirier qui me donne de fort belles poires ; par malheur, les jeunes gens du village viennent me les voler, et je suis forcée de laisser le pauvre Faro pour monter la garde. Faites que quiconque grimpera sur mon poirier n'en puisse descendre sans ma permission.

— Amen! dit saint Wanon en souriant ; et il partit.

A l'automne, les garçonnets voyant Misère, à qui l'on faisait dès lors largement la charité, sortir avec Faro, escaladèrent l'arbre chargé de fruits ; mais

(1) Dentu, éditeur, Palais-Royal.

impossible de descendre. Misère les trouva perchés sur le poirier; elle les y laissa longtemps, et lâcha Faro à leurs trousses. Tranquille, désormais, Misère et Faro vécurent heureux.

Un jour, assise au coin de son feu, elle entend lever le loquet et voit entrer « un homme long, maigre et vieux, vieux comme un patriarche. Cet homme portait une faux aussi longue qu'une perche à houblon. Misère reconnut la Mort. »

La Mort venait la chercher; Misère serait, disait-elle, bien plus heureuse en paradis avec Faro que sur la terre; elle était vieille, etc. Ce n'était point l'avis de la bonne femme, « on sait ce qu'on perd, on ne sait pas ce qu'on gagne au change, » d'ailleurs, elle n'avait que quatre-vingt-quinze ans.

La Mort se montrait inflexible.

— Accordez-moi du moins quelques minutes que je m'attife un peu, je ne voudrais pas faire honte aux gens de là-bas. Pendant que je m'apprête, voudriez-vous, « l'homme de Dieu », monter sur mon poirier, et cueillir trois poires qui restent. La Mort sourit de ce caprice et grimpa sur l'arbre. On devine ce qui advint.

— Eh! Misère, aide-moi à descendre....

Misère vint sur le pas de la porte. La Mort faisait des efforts surhumains avec ses longs bras et ses longues jambes.... C'était un spectacle si bouffon que Misère partit d'un grand éclat de rire.

— Ma foi, dit-elle, je ne suis point pressée d'aller en paradis. Tu es bien là, mon bonhomme. Restes-y. Le genre humain va me devoir une belle chandelle.

En effet, la Mort ne faisant plus son service, on ne mourut plus. On s'en réjouit d'abord; tout alla bien pendant trente ans, mais alors la terre fut couverte de vieillards aveugles, sourds, imbéciles, n'aimant plus Dieu; dans chaque maison il y eut cinq ou six lits où geignaient les aïeuls. Plus d'héritages, les gens tombés en enfance, certains de ne pas aller en enfer, pillant, incendiant; la terre encombrée et impuissante à nourrir les générations nouvelles. De désespoir on décréta des guerres formidables par esprit d'humanité, on s'y mutilait, mais nulle blessure n'était mortelle; on réunit un congrès de la Mort, les médecins y vinrent de toutes les parties du monde pour chercher un remède contre la vie; ils ne le trouvèrent pas. C'était une calamité pire que le déluge.

Enfin un médecin de Vicq, que l'on appelait *De profundis*, revenant un soir de chez le mayeur de Condé, où il avait bu un coup de trop, s'égara dans les marais et le hasard le conduisit près du jardin de Misère. Il entendit la Mort qui geignait sur le poirier, il la reconnut: — Comment! c'est vous, ma vieille amie, *quid agis in hac piro* perchée?

— Rien du tout, docteur *De profundis*, donnez-moi la main, que je descende.

Le bon docteur lui tendit la main, et la Mort fit un tel effort pour se détacher de l'arbre, qu'elle enleva le docteur de terre. Le poirier saisit celui-ci et l'enlaça de ses branches. Il dut tenir compagnie à la Mort.

Voilà *De profundis* disparu. Condéens et Vicquois se mettent à sa recherche; ils arrivent au jardin de Misère.

— Par ici, par ici, leur cria le docteur; par ici, voici la Mort. Je l'avais bien dit dans ma brochure qu'on la retrouverait dans le marais de Vicq, vrai berceau du Choléra. Je la tiens enfin, mais *non possumus descendere* de ce maudit poirier.

Les premiers arrivés tendirent la main, furent enlevés, pris; d'autres d'accourir, même sort. Le poirier fut bientôt couvert d'hommes et « il grandissait au fur et à mesure qu'il agrippait les gens »; ceux qui vinrent les derniers « saisirent les premiers venus par les pieds, d'autres se suspendirent à ceux-ci, et tous ensemble formèrent les anneaux les plus bizarres de plusieurs chaînes d'hommes. On voulut abattre le poirier, rien ne l'entama.

Enfin Misère parut.

— Moi seule peux délivrer la Mort, dit-elle, et j'y consens, mais à une condition, c'est que la Mort ne viendra nous chercher Faro et moi que lorsque je l'aurai appelée trois fois.

— Tope, dit la Mort, j'obtiendrai de saint Wanon qu'il arrange l'affaire avec le bon Dieu.

— Descendez, je vous le permets, cria Misère.

La Mort, le docteur et les autres tombèrent du poirier comme des poires trop mûres.

Quelques jours suffirent à la Mort et au docteur pour débarrasser la terre de l'excès des vivants, et tout rentra dans l'ordre. Tous les hommes âgés de cent ans eurent le droit de mourir et moururent; à l'exception de Misère qui se tint coite, et qui depuis n'a point encore appelé trois fois la Mort.

Voilà pourquoi, dit-on, Misère est toujours dans le monde. »

Si vous êtes allé à Bruxelles, en Brabant, nous sommes bien sûrs — savez-vous? — que vous désirez connaître la légende du premier bourgeois de la ville, du Manneken-Pis. Ch. Deulin va vous la conter, avec ce mélange de naïveté et de malice, qui est le fond et le charme de son talent.

« *Au temps jadis*, il y avait au hameau de Boistfort, dans le bois de la Cambre, un sabotier sabotant, c'est-à-dire faisant des sabots, qui avait trois fils. Telle lignée n'engendre point richesse. Un jour, notre pauvre diable voit s'arrêter devant sa porte un vieux vieillard portant barbe blanche, cheveux blancs, vous le reconnaîtrez si j'ajoute qu'il portait un grand tablier de cuir. Le voyageur exténué de fatigue demanda au sabotier s'il ne pouvait pas lui indiquer l'échoppe d'un cordonnier qui lui vendrait une paire de souliers, les siens n'ayant plus de semelle.

— Il n'y a pas de cordonnier par ici, mais, de père en fils, nous faisons des sabots.

— Eh bien, va pour une paire de sabots.

Le sabotier le servit à son pied; mais quand le vieillard voulut payer, s'apercevant que la bourse du vieux ne contenait que cinq sous, il lui donna pour rien la chaussure.

— Puisque vous avez l'âme si bonne, répondit l'étranger, je ne veux point vous céder en honnêteté. Laissez-moi vous conter mon histoire. Pour n'être pas d'aujourd'hui, elle n'en est pas moins véritable.

Après l'arbre de vie et le fatal pommier, le plus bel arbre du Paradis terrestre était un pêcher. Ce fut aussi le seul qui resta sur la terre, quand,

par la faute d'Adam, le jardin de délices disparut de ce monde.

Or, marchant depuis dix-huit cents ans, un jour, je trouvai le bel arbre, j'y cueillis trois pêches, et j'en gardai les noyaux ; j'en ai donné un à saint Martin, quand il partagea son manteau; le second, au roi Robert, lorsqu'il surprit un pauvre diable de voleur lui coupant la frange de son vêtement. Voici le troisième; plantez-le, et vous verrez.

— Merci, l'homme de Dieu, fit le sabotier. Et il prit le noyau, tandis que ses fils ouvraient des yeux grands comme des portes de grange.

— Mais, notre maître, dit alors Petit-Pierre, le culot de la famille, si vous voyagez depuis dix-huit cents ans, c'est donc vous qui...

— Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis le juif errant.

Sur ce, Isaac Laquedem se remit en route pour son éternel voyage, et passa, comme l'on sait, à Bruxelles en Brabant. — Le sabotier planta le noyau ; il produisit un pêcher qui donnait des pêches admirables quatre fois l'an. C'était un fruit qu'adorait le roi des Pays-Bas. Il les aimait tant qu'il lui arriva de dire un jour d'hiver qu'il donnerait sa fille en mariage au premier qui lui offrirait un panier de pêches.

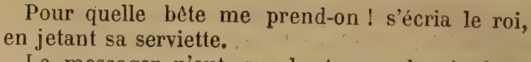
Paroles de roi vont vite et loin; elles arrivèrent aux oreilles du sabotier qui, aussitôt, expédia au palais l'aîné de ses fils avec un panier de fruits.

En route, près de l'Abbaye de la Cambre, le garçon rencontra une petite vieille qui lui dit :

— Que portez-vous là, mon fieu?

— Des glands à votre service.

— C'est bien, fieu, je souhaite, fit la grand'-mère, que ce soient les plus beaux glands que l'on ait jamais vus. — Le messager continua sa route. Arrivé au palais, il trouva le monarque à table, ouvrit son panier devant Sa Majesté, qui, déjà se pourléchait, lorsqu'au lieu de pêches, il aperçut dans l'osier les plus beaux glands du monde.



Pour quelle bête me prend-on ! s'écria le roi, en jetant sa serviette.

Le messager n'eut que le temps de s'enfuir. Il rentra tout penaud chez son père qui se dit : Il est gourmand comme un chat, il aura mangé les pêches.

Il expédia un nouveau panier porté par son second fils. Lui aussi rencontra la vieille.

— Que portez-vous là, fieu ?

— Des crapauds qui t'ont vue au sabbat.

— Eh bien ! je souhaite que ce soient les plus beaux crapauds qu'on ait jamais vus.

Vous devinez ce qui arriva : le panier est déposé sur la table : le roi, sa femme, la jeune princesse sont penchés pour admirer les pêches, voilà une nuée de crapauds qui leur sautent au nez, gambadent sur la nappe, se logent dans les verres. Bien en prit au messager de courir vite ! Le roi fit annoncer qu'il serait pendu celui qui, sous frime de lui présenter des pêches, essayerait de lui jouer un vilain tour.

Cependant le sabotier ne perdit pas courage. Nouveau panier porté par son troisième fils, petit bout d'homme, véritable sautériau.

— Quelle apparence, pensait le père, que le sautériau réussisse mieux que ses frères. Jamais, d'ailleurs, la princesse ne voudra épouser un pareil criquion.

A tout hasard, il partit, et, lui aussi, il rencontra la vieille.

— Que portez-vous là, fieu.

— Des pêches, brave femme, pour le dîner du roi.

— Je souhaite, fieu, que ce soient les plus belles pêches que l'on ait jamais vues.

Il poursuivit son chemin, laissa ses sabots contre l'huis du palais, et entra bravement dans la salle à manger.

— Les belles pêches ! s'écria le roi, dont les yeux brillèrent comme des lumerotes.

Et, de fait, elles étaient superbes, blanches, roses, couvertes d'un mignon duvet, et pres-



Le Sabotier et le Juif-Errant, dessin de Kauffmann.



La Sarbacane, dessin de Kauffmann.

que aussi grosses que les boules d'argent que l'on donne chez nous pour prix du jeu de paume.

Le monarque, avec son petit couteau d'or, commença d'en peler une en passant sa langue sur ses lèvres. La chair lui en parut si parfumée, qu'il les expédia toutes sur-le-champ. Il s'aperçut seulement au quartier de la dernière pêche qu'il oubliait d'en offrir à la reine et à la princesse.

Quand son assiette fut pleine de noyaux, il s'avisa de la présence de Petit-Pierre. Il le toisa de la tête aux pieds, et, fronçant le sourcil :

— Qu'est-ce que tu fais là, Manneken?

Vous saurez qu'en flamand *Manneken*, qu'on prononce *Menneke*, veut dire petit homme.

— J'attends, sire, répondit le sautériau.



La Laitière, dessin de Kauffmann.

— Ah! comment t'appelles-tu?

— Petit-Pierre.

— Mais je ne veux mie devenir sabotière, s'écria la princesse.

— Oh! je changerai d'état, si le mien vous déplaît.

— Et tu apprendras celui de roi? demanda le monarque.

— Oui, sire, pourvu que Votre Majesté veuille bien me l'enseigner.

— Eh bien! fieu, tu vas commencer ton apprentissage. Ecoute : les rois sont des bergers ; tu vois ces douze petits lapins, tu vas les aller paître au bois, si tu nous les ramènes au complet, c'est que tu as des dispositions pour le métier de roi.

— J'essayerai, fit Petit-Pierre sans se déconcerter.

Et il partit avec un domestique, qui lui rit au nez en lâchant les lapins s'enfuyant de tous côtés.



Le meurtre de Cécile, dessin de Kaufmann.

Le sautériau se désolait, la princesse était si jolie! lorsqu'il fut abordé par la vieille de l'abbaye de la Cambre ; elle le consola, et lui fit don d'un petit sifflet. Dès qu'il en tirait un son, les douze lapins revenaient dare, dare ; et, le soir, il rentra au palais avec son troupeau au complet :

— Est-ce que le drôle serait sorcier? dit le monarque à ses courtisans ; c'est égal, il n'est point possible, savez-vous, qu'un pareil manneken épouse l'héritière des Pays-Bas!

Le sire de Nivelle, qui était gros comme un tonneau, et aspirait à la main de la princesse, dit au roi: « Je vous en débarrasserai. » Et le lendemain, accompagné de son chien, il se rendit au bois où Petit-Pierre gardait son singulier troupeau.

« Hardi! Miraud! » Mais les lapins ne s'effrayèrent point, et le chien, la queue et les oreilles basses, se tint derrière son maître.

Alors le sire essaya un autre tour, et offrit au sautériau, en train de faire une canonnière avec une branche de sureau, de lui acheter un lapin. Petit-Pierre refusa d'abord, vivement sollicité, et dit : — Mes lapins ne sont pas à vendre, mais à gagner.

— Ah! que faut-il faire?

— Me prêter votre figure pour cible; je viserai votre pleine lune, votre nez me servira de noir, encore qu'il soit rouge.

Le sire de Nivelle se récria, offrit de l'or, beaucoup d'or, mais le sautériau tint bon, et chargea sa canne canonnière avec des petites balles en écorce de peuplier.

Le seigneur se décida à boire une honte que personne ne saurait : il devint cible, et il fut convenu qu'il ne serait délivré que lorsque le noir, c'est-à-dire le nez, serait touché. Mais le malin sautériau n'avait garde de le viser et ses projectiles frappaient les yeux, la bouche, les joues, le menton, jamais le nez qui sur la figure flamboyait. Enfin, las du jeu, Petit-Pierre frappa le but, et donna un de ses lapins. Nivelle le mit dans sa gibecière et il s'éloignait triomphant lorsque le sautériau fit entendre un coup de sifflet. Houp! Houp! L'animal sort de sa prison et court.

— Après! Après! Miraud!

Miraud s'enfuit. De là le dicton :

C'est le chien de Jean de Nivelle,
Il s'enfuit quand on l'appelle.

Le seigneur penaud et Petit-Pierre riant sous cape rentrèrent au palais.

Le lendemain, le berger aux lapins fut abordé par une charmante laitière. Il lui demanda pour un sou de lait, et le but, pendant qu'elle s'extasiait sur la beauté des lapins.

— Donnez-m'en un.

— Mes lapins sont à gagner.

— Comment les gagne-t-on?

— En m'embrassant....

La condition parut malséante, la belle fit la moue... mais bast! personne ne la voyait, personne ne le saurait: elle embrassa le sautériau, et s'en alla rougissante. A peine a-t-elle fait vingt pas qu'un sifflet se fait entendre, et l'animal qu'elle emportait dans son tablier revient à son maître.

Encore une fois Petit-Pierre, le soir, rentrait triomphant au palais. Le lendemain, autre aventure. Un gros abbé, bas encapuchonné, monté sur une mule, l'aborda.

— Que fais-tu là, mon fieu?

— Vous le voyez, je garde mon troupeau.

— Ah! tu es berger.

— Oui, berger, comme votre révérence; seulement mes ouailles à moi sont des lapins.

— De jolis lapins, god.....; veux-tu m'en vendre un?

— Mes lapins sont à gagner.

— Et comment les gagne-t-on?

— Comme le ciel, Monsieur l'abbé, par l'humilité; si vous aviez quelque chose à demander à notre Saint-Père le Pape, que feriez-vous?

— J'irais me jeter à ses pieds.

— Ensuite?

— Ensuite, je baiserais sa mule.

— Eh bien, fieu, voici la nôtre, baise-la.

Et il tendit effrontément son sabot.

— Godverdom!

Fin finale, personne pour le voir, personne pour le savoir, l'abbé baisa le sabot. Il emporta le lapin, qui, au coup de sifflet, s'enfuit.

Donc le sautériau, pour la troisième fois, rentra triomphant.

Au moment où il paraissait dans les appartements du roi, la princesse sa fille s'y précipita en criant: « On m'a volé ma bague! »

Il serait trop long de raconter comment le Manneken, pour continuer son apprentissage de royauté, fut chargé de retrouver ladite bague, comment il y parvint à l'admiration de la cour, comment le voleur fut mangé au dîner des fiançailles, comment enfin Petit-Pierre remplit trois sacs de malices. Mais, ce tour-là, il faut le laisser conter à Ch. Deulin, parce qu'il est comme le couronnement de son récit.

— Eh bien! dit le roi au sautériau, puisque tu es sorcier, — Sa Majesté étant grisée autant par le faro que par l'admiration, — il faut que, par-dessus le marché, tu nous remplisses trois sacs de malices.

— Ah ça! il m'ennuie, le monarque, et je vais lui clore le bec, dit à part lui Petit-Pierre, à qui l'esprit venait avec le succès.

— Trois sacs de malices, soit! s'écria-t-il; je suis en fonds. Apportez-les aussi grands que vous le pourrez. »

Les sacs apportés, il commença:

« Premier sac. — Il y avait une fois un petit sabotier qui gardait des lapins. Un gros seigneur vint en soufflant lui en demander un. Le berger le donna à la condition que le seigneur prêterait son beau nez rouge pour tirer au blanc. Le sire y consentit... »

En parlant ainsi, le sautériau saisit son arbute, et paff! il mit dans le point noir.

— Bravo! cria toute la cour. Dans le sac, le sire de Nivelle, dans le sac!

Le pauvre homme y entra en enrageant. Le sautériau reprit:

« Deuxième sac. — Après le gros seigneur vint une jolie laitière.

— Combien vos lapins, gentil bergeolin?

— Un baiser, la belle laitière...

La jolie bergère tendit la joue, et...

— Quoi! tu oses dire... s'écria le roi. Ce n'est point vrai.

— Si, papa, répondit la princesse en rougissant.

— Dans le sac! dans le sac! cria toute la cour en délire.

Et la belle s'y blottit de la meilleure grâce du monde.

« — Troisième et dernier sac! continua le sautériau.

A la jolie laitière succéda un vénérable abbé.

— Manneken, que faut-il faire pour avoir un de tes lapins?

— Il faut...

— Chut! je te la donne, cria le roi en fermant la bouche au manneken...

La noce fut magnifique. Le roi mangea au dessert une pleine quertenée, ou, si vous préférez, une pleine hottée de pêches, et mourut d'indigestion.

Le petit berger changea tout de suite sa houlette contre le sceptre du roi défunt. Bien qu'il n'eût guère qu'une semaine d'apprentissage, il n'en gouverna pas moins avec une rare sagesse.

On fit honneur de son habileté au merveilleux sifflet; mais je crois bien que son secret consistait tout bonnement, comme dans le bois de Boistfort, à fumer sa pipe à la coyette... je veux dire tranquillement, et à laisser ses lapins... je veux dire ses sujets, se divertir tout à leur aise.

Et c'est pourquoi les Belges, dans leur reconnaissance, lui élevèrent une petite statue de bronze, qu'ils baptisèrent du nom de Manneken-Pis. Appellation singulière dont il est inutile de donner ici l'origine. »

Voici le conte terminé. Vous en voulez un autre? Rouvrons la mine de Ch. Deulin. Faut-il vous conter les *Trente-six Rencontres de Jean du Gogué*, qui, pour avoir voulu manger un ôson (une oie), épousa une fille de roi, et finit par avoir, lui aussi, une statue à Valenciennes? ou l'*Histoire de Martin et de Martine*, représentés par les deux jacquemarts qui sonnent l'heure à l'hôtel-de-ville de Cambrai? ou l'*Histoire de Culotte Verte*, le vainqueur du Lumçon, qui est encore aujourd'hui le héros de la ducasse de Mons? Nous aimons mieux, pour plaire à nos lectrices, leur dire la légende de la *Viole d'amour*.

« Au temps jadis (en voyant ces mots, vous savez que c'est Charles Deulin qui parle), il y avait au château d'Antoing, près de Tournay, une jeune comtesse, nommée Cécile, qui aimait la musique par-dessus tout.

Or, la cathédrale de Tournay avait alors pour organiste un jeune homme du nom de Roland, qui était fils d'un luthier, et qui montrait pour la musique un tel génie, qu'à quinze ans il jouait de tous les instruments connus.

Souvent le duc d'Antoing le mandait au château pour exécuter des sonates avec sa fille, laquelle pinçait fort bien de la harpe.

En ce temps-là, les instruments de musique étaient fort imparfaits, et quoique Cécile prît un grand plaisir à les entendre, ni la théorbe, ni la mandoline, ni la guitare, ni la harpe, ni l'orgue, ne lui allaient au cœur au point de faire pleurer ses beaux yeux.

— Oh! disait-elle souvent, s'il se trouvait un musicien qui sût tirer des larmes de mes yeux, je lui donnerais la plus belle rose de mon bouquet, le plus beau rubis de mon collier, la plus belle perle de ma couronne.

Cécile était une merveille de grâce, et, malgré le proverbe « chaque brebis avec sa pareille », Roland n'avait pu résister à son charme souverain. Un jour qu'elle venait de répéter ses paroles favorites, Roland disparut. Elle le regretta. Ce n'était que le commencement de ses peines. Son père la força à épouser le comte de Bitremont, homme violent, à l'œil sombre, au teint olivâtre ; un vilain sire. Pour comble de malheur, il devint d'une jalousie féroce, il aurait voulu que Cécile ne pensât qu'à lui; il détestait la musique parce qu'elle l'aimait, et, dans sa rage jalouse, il s'emporta jusqu'à lui briser sa harpe. La pauvre femme, plus que jamais, rêva aux jours heureux où elle faisait de la musique avec Roland.

Pour se consoler, elle allait quelquefois en visite chez son père au château d'Antoing. Elle y était, lorsqu'on vint annoncer qu'un ménestrel demandait à jouer de son instrument devant les hôtes du château.

Le comte aurait bien voulu qu'on ne l'admît pas, mais, sur l'ordre du duc, le musicien fut introduit. C'était Roland.

A sa vue, les yeux de la jeune femme s'animèrent.

— Quoi, c'est vous ? dit-elle avec un doux sourire. Hé ! d'où venez-vous, beau fugitif?

— Dame de beauté, répondit Roland, vous avez souvent répété que, s'il se trouvait un musicien qui pût tirer des pleurs de vos yeux, vous lui donneriez la plus belle rose de votre bouquet, le plus beau rubis de votre collier, la plus belle perle de votre couronne. Je viens de passer deux ans à Crémone et j'ai eu le bonheur d'y inventer un instrument qui accomplira ce prodige. Le voici.

Et il présenta l'instrument nouveau ; Cécile le considéra attentivement, puis elle dit :

— Comment appelez-vous ce merveilleux instrument ?

— La viole d'amour !

Ces paroles allumèrent la colère du comte.

— Quel besoin a-t-on, murmura-t-il, de recevoir ces mendiants, joueurs de viole et quémandeurs de florins ?

— Je ne suis point un mendiant, répondit l'artiste, et je ne demande que l'honneur de récréer madame la comtesse.

Tout entière à sa passion, Cécile ne remarqua pas la fureur croissante de son époux. Sur un signe d'elle, Roland accorda sa viole et commença.

L'instrument rendait, en effet, des sons plus suaves et plus caressants que tous ceux que la comtesse avait ouïs jusqu'alors. L'inventeur en jouait avec un charme étrange. D'abord étonnée, puis émue, la comtesse tomba dans une rêverie profonde.

Bientôt son sein battit avec force, ses traits exprimèrent un plaisir douloureux, et quand l'artiste se tut, elle fixa sur lui deux yeux humides.

Alors, oubliant tout, elle se leva, détacha la rose qui ornait son corsage et l'offrit au jeune ménestrel en disant :

— Jamais, mon doux ami, je n'ouïs rien d'aussi touchant! Jouez encore, car je veux tenir toute ma promesse.

— Tu ne la tiendras pas, malheureuse ! s'écria le comte. Et dans un accès de rage, il tira son poignard et le plongea dans le cœur de sa femme qui tomba morte. Roland arracha le poignard du sein de Cécile, l'enfonça tout entier dans le cœur du comte de Bitremont et s'enfuit.

Au bout de vingt ans il revint, mais nul ne le reconnut, tant il était changé; c'était un vieillard à cheveux blancs. Sa raison semblait égarée et son instrument ne rendait plus les sons d'autrefois; il vivait de la charité et seul le hasard l'avait ramené dans le pays.

La nuit était venue lorsqu'il franchit les murs du parc d'Antoing; il aperçut une chapelle, et il y entra.

Au milieu de la chapelle s'élevait un tombeau de marbre sur lequel se tenait debout une femme jeune et merveilleusement belle. Drapée avec un grand manteau de cérémonie, le front ceint de la couronne comtale, le cou orné d'un collier de rubis, les bras croisés, les yeux au ciel, elle semblait écouter le concert des anges.

Le musicien la reconnut, poussa un cri et, redevenant tout à coup le grand artiste d'autrefois, il s'écria : « Ah! Dame de beauté, j'espère encore toucher votre cœur et faire pleurer vos beaux yeux. »

La viole fit entendre un chant de douleur, déchirant, navrant et sublime; c'étaient les lamentations d'un cœur éperdu.

Tout à coup, ô prodige! l'impassible visage de la statue s'anima, se voila d'une tristesse profonde; ses yeux s'emplirent de larmes et elle laissa tomber sur le musicien un regard d'une ineffable tendresse.

Quand il eut fini, la dame décroisa ses bras de marbre, porta sa main à son collier, en détacha le plus beau rubis et le présenta à Roland.

Puis elle rentra dans l'immobilité.

Fou d'amour, l'artiste à genoux conjura le marbre de faire un geste, de dire un mot, pour lui montrer que, si le musicien était allé jusqu'à son cœur, l'homme aussi ne lui était pas indifférent.

La statue resta impassible.

Il resta là toute la nuit. Le jour venu, il erra dans la campagne. Exténué, il entra dans une ferme et de temps à autre il regardait son rubis. On le vit. Une telle pierre précieuse aux mains d'un homme si pauvre! On l'arrêta, on reconnut le rubis de la comtesse. En vain déclara-t-il qu'elle le lui avait donné, il fut condamné, comme voleur sacrilége, à être pendu devant la chapelle.

Amené sur le lieu du supplice, il demanda comme suprême faveur de jouer encore une fois de sa viole. Sa demande admise, il entra dans la chapelle où tout le populaire le suivit, et placé devant la statue « il entonna son chant de mort ». Avec le divin instrument il disait : « Dame de beauté, je ne regrette pas de mourir pour vous avoir aimée, mais me laisserez-vous périr chargé d'un crime dont je suis innocent ! »

Et l'harmonie plaintive remplissait le saint lieu.

Depuis la disparition du rubis on avait enlevé à la comtesse son collier et sa couronne ; le pauvre Roland le vit et dit :

« Ah ! Dame adorée, vous ne pouvez plus remplir toute votre promesse, il ne me reste plus qu'à mourir ! »

Mais un frisson court dans la foule ; elle s'écrie ; deux larmes coulent sur les joues de la statue, Cécile décroise ses deux bras, reçoit dans ses mains ouvertes les deux larmes qui deviennent deux grosses perles et elle les tend à celui qui l'avait tant aimée.

Le peuple cria miracle et délivra Roland.

Dès lors la raison lui fut tout à fait rendue et il redevint un grand artiste.

La chapelle fut bientôt un but de pèlerinage, et les musiciens choisirent pour leur patronne Cécile, la tendre fille du duc d'Antoing, qui aimait tant la viole d'amour qu'à l'ouïr ses yeux de marbre pleuraient des perles. »


Roland et la statue, dessin de Kauffmann.

Dans les ouvrages de Ch. Deulin, si nous avons cité de préférence *Le Poirier de Misère*, le *Manneken-Pis*, et *la Viole d'amour*, c'est que ces morceaux d'un ton très-varié sont propres à donner une juste idée du tour, des formes et de la variété de ton de l'aimable et spirituel écrivain. La critique dira sans doute que ce n'est point un inventeur, qu'il n'a eu que le mérite assez facile de recueillir ce qui s'offrait à tous.

Le même reproche a été adressé à La Fontaine, à Perrault, à Galland, et même à Molière. La plupart de ses apologues, le fabuliste les a empruntés à Esope, à Phèdre, à Horace, et à bien d'autres encore ; on a facilement reconnu les sources où Perrault avait puisé ses contes charmants ; Galland n'a jamais dissimulé les obligations qu'il avait aux manuscrits orientaux, et l'auteur des *Femmes savantes* déclarait hautement prendre son bien où il le trouvait, même dans Larrivey, même dans Cyrano de Bergerac. Cela a-t-il empêché La Fontaine, Perrault, Galland, Molière de rester les maîtres du genre dans lequel ils se sont tour à tour illustrés. Tom-Pouce est vieux comme le monde, un des écrivains du *Musée* l'a prouvé ; y a-t-il cependant aujourd'hui un autre Tom-Pouce que celui de Perrault?

Les folles imaginations des rapsodes orientaux sont entre les mains de tous, quelques écrivains ont essayé de les rajeunir ; que sont devenus leurs travaux, ont-ils fait oublier les *Mille et une nuits ?*

Quant à La Fontaine, à Molière .. passons.

Raconter une légende, quoi de plus facile en apparence? Eh bien, mettez-vous à l'ouvrage, taillez votre plume, et, dès les premiers mots que vous tracez, vous reconnaissez combien il faut un esprit particulier pour rendre la simplicité, la naïveté, la bonhomie narquoise, la malice couverte de ces vieilles traditions. Il faut les saisir d'un ton si juste qu'à la moindre expression qui détonne, toute illusion s'en va. Vous voulez être naïf, prenez garde de sembler niais ; vous cherchez à être spirituel, c'est très-bien, mais prenez garde, si je m'en aperçois, vous êtes perdu.

Pour toucher à ces petits émaux du *temps jadis*, il faut une main d'une délicatesse exquise, un tact parfait, un sentiment profond de la couleur, un style souple, un grand art pour employer les vieux dons du langage et sertir les locutions d'autrefois.

Tous ces dons, Charles Deulin les possédait à un rare degré.

Aussi ses ouvrages seront-ils toujours chers aux délicats et fins connaisseurs, à l'esprit des femmes et aux enfants, juges si parfaits en cette matière.

SURMAY.

LES ANIMAUX DE LA FORÊT

LES CHEVREUILS (1)



Les Chevreuils, dessin de Bodmer, gravure de Méaulle.

— C'est ici le taillis aux chevreuils, me dit Georges, en me précédant sur un sentier couvert et moussu qui s'en allait tortueusement à travers cépées et baliveaux. Marchons doucement, parlons peu et parlons bas; et peut-être aurons-nous bientôt la bonne fortune d'une agréable rencontre.

Nous cheminions donc avec les plus grandes précautions; et déjà mon guide avait reconnu à

(1) Nous empruntons ce fragment et le magnifique dessin qui l'accompagne à un très-beau et très-curieux volume que M. Eug. Muller, l'un des collaborateurs les plus fidèles du *Musée des Familles*, vient de publier en

plus d'un indice que nous approchions du séjour d'une harde, quand un de ces cris particuliers au chien qui trouve la voie fut de loin répercuté par l'écho de la vallée.

« Ah ! fit Georges, on chasse aux environs ; voilà qui va nous déranger; toutefois, attendons. »

Nous nous plaçâmes au milieu d'une espèce de vaste gaulis, où, abrités par les touffes évasées d'un coudrier, nous découvrions une assez grande étendue du sous-bois, plongé dans la mi-ombre.

Presque aussitôt, nous vîmes déboucher à quelque distance une élégante chevrette qui, suivie de ses deux faons, passa devant nous avec une rapidité aérienne. On eût dit que ses pieds ténus ne fissent qu'effleurer le sol ; et les jeunes semblaient lancés au vol derrière elle.

En quelques secondes, ce fut vision effacée... Mais à peine eûmes-nous perdu de vue la mère et les enfants, que le père — un svelte *brocard*, au front bien couronné — arriva par une sente qui coupait obliquement la voie qu'avaient suivie les siens.

Tout à coup il s'arrêta, dressa la tête pour flairer, pour écouter la voix du chien, qui retentissait toujours, et qui, d'ailleurs, s'était rapprochée; puis il marcha lentement, en se dirigeant vers une espèce de large fossé, qu'il franchit d'un bond; puis, après avoir longé un instant ce fossé, il le franchit de nouveau, en allant tomber aussi loin que possible du bord ; puis il fit cinq ou six grands sauts en tous sens ; puis il parut piétiner avec intention sur une même place; puis il s'élança comme prenant sa course dans un sens, mais pour revenir sur lui-même après un certain nombre de pas; puis il alla dans un autre sens, pour retourner bientôt de même; et, comme il prit une troisième direction, il lui arriva de venir donner juste en face de notre coudrier.

Il nous aperçut.

Je pensais qu'il allait aussitôt rebrousser chemin avec épouvante. Point. Après un temps d'arrêt, d'une durée presque inappréciable, où cependant nous pûmes voir comme un effort de réflexion éclairer son regard, il se jeta légèrement de côté, et fonçant résolûment, en frôlant la cépée où nous étions, il disparut derrière nous dans l'épaisseur du taillis, avant que nous nous fussions retournés pour le suivre des yeux.

« Tu viens de voir se manifester, — me dit Georges, — les principales facultés qui résument le naturel de cet animal, qui, moins grand, moins fort, moins puissant que le cerf, lui est cependant supérieur en bien des points.

« Et d'abord, ayant, à la face du bon Dieu, contracté avec sa douce chevrette une union que la mort seule pourra dissoudre, tu l'as vu, à la menace du danger que révèle la voix du chien, travailler à faire, comme on dit en vénerie, le *change* sur la voie de sa femelle, de ses enfants, et sur la sienne propre. Tu as pu remarquer avec quel soin il enchevêtrait les *hourvaris* (contremarches), comme il multipliait les sauts, pour distancer les pistes ; et tout cela sans hâte, encore que le chien que nous entendons quêter, et partant le chasseur, soient déjà proches ; car il sait que lorsqu'il aura bien multiplié les voies sur un point, cela retardera le chien, en lui donnant, à lui, le loisir de se *forlonger* (prendre l'avance).

« Au surplus, si la chevrette a d'abord détalé avec ses enfants, et surtout pour les garantir du danger, ne t'imagine pas que, bonne mère, elle ait oublié ses devoirs d'épouse dévouée; non, que tantôt le chasseur serre de trop près le brocart, que le cri du chien dise trop que la voie est bien tenue, elle viendra, bravement, audacieusement, la couper, l'enchevêtrer à son tour, c'est-à-dire se livrer à la poursuite, pour qu'un répit soit donné à son compagnon, qui, après quelques détours, s'offrira de nouveau. Il y aura, enfin, commun assaut d'habile et vaillante générosité qui, peut-être, je l'espère même, aura d'heureux résultats; car ce n'est pas avec un seul chien que le chasseur peut tenir le courre du chevreuil, — et je n'entends qu'un chien.

« Tu as pu juger aussi de la présence d'esprit et de l'audace de l'animal, quand il nous a trouvés tout près de lui. Un cerf eût perdu la tête. En un éclair de réflexion, notre brocart a su juger la situation, et décider du meilleur parti à prendre : toute autre direction que celle qu'il a suivie l'eût laissé longtemps à découvert ; il a tout risqué pour être plus tôt dérobé à nos regards.

« Quoi qu'il en soit, nous avons maintenant vu tout ce que nous pourrions voir ici. Rentrons. »

Comme mon ami achevait de parler ainsi, le chien débouchait à son tour dans le quartier où le chevreuil avait fait son travail de voies et de contrevoies; et nous pûmes juger de l'embarras qu'il éprouvait à s'y reconnaître. Il semblait complétement dérouté.

Je m'étonnai que le chasseur n'arrivât pas.

« Il n'y a point de chasseur, me dit Georges en souriant; ce chien est celui d'un de mes voisins. Lorsqu'on le détache, il s'en va souvent quêter tout seul en forêt. J'ai compris cela aussitôt que je l'ai vu, mais je l'ai laissé un peu agir devant toi pour que tu pusses apprécier la valeur des ruses du chevreuil.

Nous allons l'emmener, car il n'est pas utile qu'il prolonge l'effroi de ces braves bêtes.

— Non, ma foi ! »

... Georges noua le bout de son mouchoir au collier du chien, qui le laissa parfaitement faire, et qui nous suivit sans la moindre résistance : ce dont j'eus grand plaisir pour le repos de la charmante famille.

Chemin faisant, comme nous passions près d'un haut buisson, aux feuilles ovales, dont l'automne commençait à noircir les baies rougeâtres :

« Tu botanises, je crois ? me demanda Georges.

— Un peu.

— Connais-tu cela ? »

édition de grand luxe à la librairie P. Ducrocq. Cet ouvrage intitulé : *La Forêt, son histoire, sa légende, sa vie, son rôle, ses habitants*, dû à un écrivain d'imagination qui s'est, en même temps, placé au premier rang des vulgarisateurs scientifiques, est à la fois une œuvre sérieuse et fantaisiste, un recueil de charmants récits, de poétiques tableaux et d'observations précises. Les premiers artistes : Chifflart, J. Dupré, Bodmer, Giacomelli, Riou, Scott, Bellecroix, ont illustré ce livre de 150 dessins, gravés par Méaulle. Nous croyons donc pouvoir affirmer que *La Forêt* sera un des plus grands succès littéraires et artistiques de la nouvelle année.

Et il me montrait un rameau qu'il avait détaché du vigoureux arbuste.

« Sans doute : c'est la plante que Linné nomme *Rhamnus frangula*, en français nerprun, et plus communément encore la *Bourdaine* ou *Bourgène*, l'*Aune noir*, ou enfin la *Rhubarbe des paysans*, à cause des vertus purgatives de son fruit.

— Ici, l'on ne dit guère que bourdaine. Or, toi qui sais, comme tout le monde, d'ailleurs, le nom du premier qui planta la vigne, sais-tu qui le premier planta la bourdaine ?

— Non; mais si je le savais?...

— Tu en aviserais les chevreuils qui, trouvant en celui-là leur Noé ou leur Bacchus, rendraient, j'imagine, de grands honneurs à sa mémoire.

— Que veux-tu dire?

— Je veux dire que toute médaille, hélas! a son revers. Tu as constaté par toi-même, tantôt, quelle forte tête est le chevreuil, de quelle circonspection, de quelle sagesse il est capable... Mais si tu passais par là au printemps, c'est-à-dire à l'époque où la bourdaine développe ses premiers bourgeons, pousse ses premiers jets, et que messire Brocart et sa douce compagne eussent, comme cela souvent leur advient, longuement buissonné aux alentours dudit arbrisseau... ah! mon ami, dans quel état tu verrais le ménage !...

— Eh quoi donc?

— Complétement gris, mon cher, absolument ivre... Ah! les sauts, les chutes, les évolutions saccadées !...

— Ce doit être fort risible!

— Oui et non. Oui, parce que, même dans leur extravagance, ces animaux ne sauraient cesser d'être gracieux et charmants; et d'ailleurs, l'ivresse ne les pousse qu'à la gaieté. — Non, parce qu'ils oublient alors jusqu'aux plus élémentaires mesures de prudence, et qu'un moment d'intempérance peut leur coûter cher.

— Eh bien ! cela les rapproche de l'humanité !

— Beau rapprochement, ma foi ! Don des larmes au cerf, don de l'ivresse au chevreuil: les deux font la paire. Ah! que l'on gagne à nous ressembler !...

— Misanthrope, va!

— Dis donc plutôt : Ami des bêtes.

— Je dis l'un et l'autre.

— Comme tu voudras... »

. . . .

Le lendemain, vers le déclin du jour, nous allâmes de nouveau nous embusquer dans un taillis où, cette fois, régnait le plus grand silence : et quand nous fûmes bien installés dans une cépée, mon ami Georges commença de faire entendre une sorte de léger cri, qui avait pour principe la syllabe *mi!* répétée et articulée dans un ton à la fois élevé et plaintif.

« Tel est, me dit-il, le cri du faon : pour peu qu'on l'imite bien, ce qui n'est pas fort difficile, on est sûr de voir venir la chevrette. C'est même la ruse, vraiment cruelle, dont se servent certains chasseurs qui n'ont pas d'équipage, et notamment les braconniers, qui connaissent la retraite des hardes, et craindraient d'être pris en chassant bruyamment, ouvertement le brocart.

« Mî î! mî î! » faisait donc de minute en minute Georges, qui était assez coutumier de la forêt et de ses hôtes pour savoir qu'il ne se livrait pas en vain à cette naïve imitation.

Nous ne tardâmes pas, en effet, à voir sortir d'un fourré la jolie, la fine tête d'une chevrette qui, tout en allongeant le museau, tordait ses oreilles en tous sens, comme pour mieux percevoir le cri qui l'avait amenée là, s'il devait se faire entendre de nouveau.

« Mî î! mî î ! »

Elle bondit hors de la feuillée, qui nous cachait son beau corps; et je la vis s'avancer, le cou tendu, tandis que son doux œil brillait animé d'une anxieuse impatience.

« Mî î! mî! î! »

Elle bondit encore, et vint tomber si près de la cépée où nous étions entièrement dissimulés, que — Georges me le fit remarquer ensuite — en nous préparant en conséquence, comme le faisaient les anciens veneurs, qui n'avaient pas les armes de précision dont on dispose aujourd'hui, il nous eût été certainement possible de lui jeter un lacet autour du cou et de la prendre vivante.

« Bonsoir, mignonne! » dit alors tout haut, et en riant, Georges, qui s'était avancé en écartant le feuillage.

Elle tourna sur elle-même, et partit plus déçue peut-être qu'effrayée.

Et, d'ailleurs, ce qui me parut étrange, c'est qu'au moment même où elle venait donner sur notre cachette, les deux faons sortaient à leur tour du fourré sur la voie de leur mère, qui, bien que les ayant auprès d'elle, n'avait pas hésité à chercher d'où pouvait venir ce cri d'enfant réclamant l'assistance maternelle, — tant les doux sentiments sont innés au cœur de ces innocentes bestioles...

EUGÈNE MULLER.

SOUVENIRS D'AUTREFOIS

MON GRAND PÈRE

Je m'étais toujours dit que j'essayerais de peindre la figure de mon grand-père, telle qu'elle m'est apparue à ma toute première enfance et telle que mon souvenir l'a gardée, étrange, formidable.

La civilisation moderne a poli les caractères comme les flots de la mer polissent les galets. A force de les frotter les uns contre les autres, les événements d'un siècle leur ont fait perdre toutes leurs aspérités, toute leur originalité : aujourd'hui nous nous ressemblons tous. Balzac a pu voir encore quelques hommes du passé, de là l'âpreté et la vigueur de son dessin, de sa touche ; nos ro-

manciers, à côté de lui, sont mièvres et pâles comme les personnages à ton effacé qu'ils mettent en scène. De Rembrandt, nous sommes tombés à Cabanel.

Avant de tenter de faire revivre mon grand'père, tel qu'il s'est montré à moi dans sa vieillesse, un mot de ses premières années. Il était né à Monfleur dans les montagnes du Jura. Où avait-il fait ses études ? Je n'en sais rien. Chez les Jésuites ? Je ne le crois pas ; ces maîtres en souplesse l'eussent détrempé, policé, amoindri. On le disait fort instruit, presque savant; cependant, autant que mes souvenirs peuvent me servir, je ne me rappelle pas avoir vu de livres chez lui. Peut-être étaient-ils renfermés dans quelques coins obscurs où l'on ne me laissait pas pénétrer. Il avait suivi les cours, célèbres alors, de la faculté de médecine de Montpellier. Il s'y distingua et en revint armé de tous les diplômes et de tous les titres qu'on pouvait conquérir. Que fit-il alors? Je l'ignore. Je sais seulement qu'il fut un instant médecin des armées du Roi, qu'il alla avec nos soldats en Allemagne pendant la guerre de Sept ans. Je ne crois pas qu'il soit resté longtemps sous les drapeaux, il revint s'établir à Monfleur.

Ce village, composé d'une cinquantaine de maisons, relevait de la maison des ducs d'Aremberg possédant près de là un château qu'ils visitaient rarement. Mon grand-père cependant y soigna une duchesse qui fut si contente de lui qu'elle l'appela une seconde fois à Paris pour lui rendre le même service. J'aurais bien voulu voir la figure de mon grand-père dans un salon parisien où régnait la muse à la crème fouettée de Dorat. Un ours dans un parterre.

Mais avant de conter tout ce que j'ai appris sur mon grand-père, venons à mes impressions personnelles. J'étais un tout petit enfant, mais elles se sont gravées en moi ineffaçables et terribles. C'était en 1816. Après le licenciement de l'armée de la Loire, mon père, commandant un régiment, devenu suspect, reçut l'ordre de se retirer dans son pays natal où il fut assez heureux pour trouver une petite maisonnette à louer. On la meubla tant bien que mal ; et mon père, ma mère, et moi, nous vînmes l'habiter. Pour nous recevoir, toute la famille s'était réunie. Elle se composait d'abord de mon grand-père âgé de 90 ans, de ma grand'mère pauvre vieille de 88 ans et d'une vieille tante restée fille qui ne comptait pas moins de 92 années. Puis venaient les frères et sœurs de mon père, un capitaine amputé, un lieutenant, une hospitalière supérieure de l'hôpital des Cuiseaux, grêlée à faire peur, une autre femme mariée à un propriétaire du voisinage. Voilà tout ce qui restait d'une famille qui avait compté quinze à seize enfants.

A notre arrivée à Monfleur, avant d'avoir déballé notre voiture, mon père se hâta de courir chez le vieillard, et il en revint nous apprendre qu'il nous attendait à souper à sept heures. Ma grand'mère, pauvre souffre-douleurs, serait bien venue voir sa bru et son petit-fils qu'elle ne connaissait pas, mais son terrible maître lui avait défendu : c'était à nous à venir.

A l'heure dite nous montions le seuil. On m'avait tant dit de n'avoir pas peur, que sans savoir pourquoi j'avais une peur affreuse. Je n'ai pas gardé mémoire des premiers moments de notre réception, mais je peindrais encore aujourd'hui la figure de mon grand-père, la longue salle crépie à la chaux où nous entrâmes, le poêle qui la chauffait, et l'immense table en chêne sur laquelle nous fûmes servis.

Le grand vieillard se tenait droit et ferme, sa forte tête était couverte d'une forêt de cheveux gris, sa figure trapue était sillonnée de profondes rides; sa bouche, ferme, bridée, n'avait pas perdu une dent; ses yeux gris jetaient des éclairs à travers ses sourcils tombant en broussailles sur ses paupières, et il avait une voix de tonnerre. Personne ne parlait que pour lui répondre, ma grand'mère non plus que ses fils habitués depuis si longtemps à commander ; mais toute voix se taisait devant la sienne. Il y avait tyrannie, c'était incontestable ; mais il y avait aussi un sentiment de respect commandé plus encore par une supériorité réelle, reconnue, que par la soumission patriarcale. Le vieillard avait en effet un esprit d'élite que l'âge n'avait point affaibli.

Au repas, il s'assit seul d'un côté de la table ayant seul une nappe devant lui. Nous ne prîmes place en face que sur son ordre, et ma pauvre grand-mère, de ses vieilles mains tremblantes, ne cessa de le servir, obéissant à ses regards, à son geste. Le repas dura ce qu'il lui plut, pendant toute sa durée, il commanda la conversation et garda sa tenue hautaine. Je tremblais. Quand il se leva, nous nous levâmes tous et nous le suivîmes à la cuisine. Il entra le premier dans la vaste salle où brillait un feu à brûler une forêt, ma grand'mère lui remit une longue et forte gaule et, la tenant à la main, il alla s'établir dans un grand fauteuil à haut dossier garni de drap vert, et placé en face de l'âtre flamboyant dont l'éclat illuminait les solives brunes du plafond. Quand il fut assis, mais seulement alors, nous nous assîmes formant un demi-cercle dont la cheminée était la corde. Si un de ses fils ou de ses filles empiétait sur le cercle, avançait trop les pieds, rapprochait trop son siége, un coup sec de la gaule le rappelait au respect des convenances imposées. Nul ne s'entretenait qu'à voix très-basse avec ses voisins, lui seul parlait haut et tranchait les questions.

A neuf heures, il nous invita à nous retirer, nous défilâmes par rang d'âge devant lui resté toujours assis, nous le saluâmes, en lui souhaitant bonne nuit, et nous partîmes. Voilà quelle fut ma première visite à mon grand'père.

Comment ce tyran, cet homme si convaincu du dogme de l'autorité embrassa-t-il la cause de la révolution et devint-il le chef du parti républicain dans nos montagnes ? Je ne saurais le dire. Mais c'est un fait. Il accepta tout de la révolution, excepté l'échafaud. Lié par sa profession avec les nobles du pays, il fit échapper tous ceux qui s'adressèrent à lui. Ses fils les conduisaient par des sentiers jusqu'à la frontière de la Suisse, et, en leur rendant ce service au péril de sa tête, en leur prêtant même de l'argent, il leur disait brutalement : « Allez et ne revenez plus! Si vous le tentiez, je donnerais aux paysans une corde pour vous pendre. »

Cependant cette conduite ne plaisait pas aux

bonnets rouges, mon grand-père fut dénoncé par je ne sais quel comité révolutionnaire, et un membre de la Convention, en mission dans le Jura, lui manda de venir à Lons-le-Saunier pour avoir à se justifier. Tout le monde le supplia de ne pas se rendre à cet ordre menaçant; lui, se moqua de ces terreurs. Un beau matin il arme six à sept de ses fils, six à sept de ses domestiques qui le craignaient comme le feu et l'adoraient, et le voilà avec ce clan en route pour le chef-lieu du département. Il arrive et va droit au logement du conventionnel. Sous ses fenêtres, il arrête sa troupe, fait charger les fusils, et dit à son fils aîné : « Joseph, regardez votre montre, si dans une demi-heure je ne suis pas revenu, vous entrerez dans cette maison et ferez main-basse sur tous ceux que vous y trouverez. — Oui, mon père...

Il entre alors, se fait annoncer, et bientôt il est en présence du représentant du peuple. Alors a lieu entre ces deux hommes un dialogue court et serré à la façon d'Eschyle.

— Tu es accusé de favoriser les émigrés.

— Je ne tutoie que mes chiens, dites-moi vous.

— Je dois et veux garder le langage républicain.

— Moi je veux rester fidèle à la langue de Voltaire et de Jean-Jacques... Si vous ne parlez pas cette langue, je ne vous répondrai pas.

— Je t'y forcerai bien.



Mon grand-père et le Conventionnel, dessin de Gilbert.

— L'homme qui me forcera à faire ce que je ne veux pas est encore à naître ! Et, montrant les pistolets qui sont à sa ceinture : Tu vois que je suis armé. »

Les deux antagonistes se regardèrent en face : mon grand-père ne baissa pas les yeux, le conventionnel ploya et dit :

— Soit, je cède à ton misérable préjugé, parce que la justice nationale n'a pas de temps à perdre en discussions grammaticales. Vous avez fait fuir des nobles ?

— Certainement.

— Vous connaissez la loi.

— Certainement. Elle est bête. Qu'est-ce que veut la République? C'est qu'il n'y ait plus de nobles sur son territoire. Donc je sers bien la République et je continuerai.

On comprend que le dialogue ainsi commencé tourna à l'orage. Mon grand'père, au bout de vingt minutes, tira sa grosse montre de son gousset et la regarda.

— Pourquoi regardez-vous l'heure pendant que je vous interroge ?

— Si vous voulez bien venir près de cette fenêtre, je vous dirai pourquoi.

Le Conventionnel s'approcha de la croisée.

— Quels sont ces hommes ?

— Mon fils et mes serviteurs. N'est-ce pas que ce sont de solides gaillards? Eh bien, en les quittant je leur ai dit : Si dans une demi-heure je ne suis pas de retour, vous viendrez me chercher, et vous ferez main basse sur tout ce que vous rencontrerez. Il y a vingt-cinq minutes que j'ai donné

cet ordre... Tenez! voilà Joseph qui regarde sa montre. Il nous reste quatre minutes pour conclure...

Le représentant du peuple restait hésitant, interdit. « Ce sont de vrais républicains, venez leur dire quelques chaudes paroles, ce sera d'un bon effet; cette charge d'ailleurs vous incombe et vous aurez rempli votre devoir... Ceux-là, si cela vous plaît, vous pourrez les tutoyer, ajouta-t-il d'un ton railleur, mais hâtez-vous, n'attendez pas leur visite. »

Le Conventionnel s'empressa de nouer son écharpe, descendit, et prononça une « carmagnole » dans laquelle il proclama mon grand'père le plus énergique patriote du département. La harangue terminée, la petite troupe, son chef en tête, reprit le chemin de la montagne où aucun proconsul n'eut la pensée de venir l'inquiéter.

Cette famille si nombreuse, ces serviteurs si dévoués, mon grand'père les jeta tous dans les bataillons de la République; trois seulement survécurent à ces luttes héroïques.

Ce vieillard qui se montre à moi sous un aspect si farouche, devant lequel pas un de ses fils n'aurait osé s'asseoir sans sa permission avait d'autres grands côtés. De jour, de nuit, jamais malade ne le fit inutilement appeler; et chaque année, lors de la récolte des pommes de terre, il en remplissait une cave, puis elle était murée. Elle se rouvrait le jour de Noël, les pauvres y entraient et enlevaient tout. Bien mal venu eût été le pauvre diable qui eût voulu remercier le généreux donateur.

Les tribunaux ne reçurent de lui aucune plainte, il se faisait justice lui-même. Un samedi, ayant dans la nuit surpris un garçon de seize ans qui lui volait des prunes, il le lia de ses mains à l'arbre, s'y tint vingt-quatre heures, montant la garde, un fusil à la main, pour que nul ne vînt le délivrer.

Il fut, jusqu'à sa dernière heure, l'orgueil et la terreur du pays. Sa bonne et douce femme était la plus humble et la plus soumise des esclaves, elle l'adora.

Sobre et fort, il n'eut pas une heure de maladie; un soir il se coucha, le lendemain il ne se réveilla pas. Il avait quatre-vingt-seize ans.

Dans nos montagnes où sa race mâle est à peu près éteinte, les vieillards parlent encore de lui, et son petit-fils le voit encore comme il s'est montré à lui, il y a tant d'années.

A. Genevay.

RÉCITS HISTORIQUES

LES HOTES DE SCHAMYL (1)

V

LA PRÉSENTATION

Vers le soir, rentra Douba-Saïb, qui s'était soigneusement enfermé avec le prince, après avoir éloigné les serviteurs :

« Que la joie soit dans l'âme de mon jeune seigneur, dit-il; l'iman instruit par moi de son arrivée et du sujet qui l'amène, a semblé, comme sous l'empire d'une heureuse fatalité, oublier ses défiances coutumières. Nul doute que l'heure étant venue, la main d'Allah ne s'étende pour nous le livrer.

« Que ce jeune étranger vienne, que je le voie! a-t-il dit, aussitôt qu'il a su de ma bouche que vous aviez fait le voyage pour l'avertir d'un complot contre lui. — J'ai hâte de l'entretenir.

« Donc ce soir même nous irons ensemble auprès de l'iman.

— Bien! fit le jeune prince.

— Mais que mon seigneur apprenne encore que là ne semblent pas se borner les heureux présages. L'iman vient d'apprendre la prise et le ravage de quelques-uns de nos aouls sur le bord du Terek, et il veut aller lui-même châtier les giaours et rétablir son autorité. Demain à l'aube, il doit partir; et c'est moi qu'il a chargé de désigner ceux des murides qui l'accompagneront. Or ceux-là seront par moi choisis parmi les plus sûrs de nos amis. En outre l'iman veut, — telles sont ses propres paroles, — que le jeune homme venu pour lui témoigner de son attachement voie de quelle façon les ennemis de la patrie caucasienne sont traités par lui; il veut que le jeune homme fasse partie de l'expédition. Ainsi mon seigneur peut voir qu'Allah est avec nous; car il met l'oppresseur à notre discrétion. Les hasards de la guerre n'étonnent personne, — continua Douba-Saïb avec une lente insinuation, — la balle du giaour, qui jusqu'ici a respecté l'iman, peut enfin l'avoir atteint... les fidèles seuls ayant été témoins de l'événement accompli loin de l'aoul s'accordent dans leur témoignage... Et d'ailleurs qu'importe! puisque, dès la mort de l'usurpateur, ils ont acclamé leur maître légitime, que, au retour, ils présentent aux peuples délivrés, et... »

Le prince interrompit Douba-Saïb pour lui demander s'il savait que Chatym, ou plutôt Mourad, puisque tel était le véritable nom de son père d'adoption, eût paru dans l'aoul.

« Non, répondit Douba-Saïb, je n'en ai rien appris. D'ailleurs étant donné le cours que prennent les choses, il pourrait se faire que son intervention fût inutile.

— C'est ce que je pensais, fit le prince qui, on le comprenait, répugnait toujours à l'idée de mettre volontairement en péril la vie du vieillard qui avait pris soin de son enfance; — qu'Allah permette qu'il en soit ainsi!... »

Une heure plus tard, Douba-Saïb et le prince entraient ensemble dans la résidence de l'iman. Avant de franchir le seuil : « Que mon jeune seigneur, avait dit Douba-Saïb, daigne ne pas oublier que

(1) Voir, pour la première partie, la livraison précédente.

pour reconnaître ses fidèles dans la demeure et parmi l'entourage de notre ennemi, il lui suffira de chercher des yeux le nœud fait à une frange de la ceinture, au-dessous du cœur : toutefois qu'il veuille bien, en ces premiers moments, ne s'ouvrir de ces pensées qu'à ses serviteurs Douba-Saïb et Egie-Hassim, de qui les fidèles attendent l'ordre.

— C'est bien! » avait dit encore le prince.

Douba-Saïb le fit entrer dans une grande salle où étaient rangés une vingtaine des principaux murides, et qui était celle où l'iman avait coutume de prendre ses repas. L'iman, qui était alors en prière, allait venir. Sur un tapis, étalé devant un coussin de peau de mouton, étaient posés quelques fruits et une coupe de cristal à côté d'une aiguière de terre brune.

Ce fut sans rompre le silence que Douba-Saïb pénétra dans la salle avec le prince. Tous les regards cependant s'attachèrent sur le jeune homme qui, au signe convenu, put reconnaître que la plupart de ceux qui se trouvaient là étaient du nombre de ses fidèles. A peine d'ailleurs fut-il entré d'une part, qu'une autre porte s'ouvrit par laquelle entra un homme de taille moyenne, aux cheveux roux, aux yeux gris, au teint d'une surprenante blancheur. Il alla vers le coussin, et comme il se disposait à s'y asseoir :

« Ah! fit-il, apercevant le jeune homme qui, se tenant en quelque sorte caché derrière Douba-Saïb, semblait repaître avidement sa vue de l'aspect du nouveau venu. — Ah! c'est là l'étranger dont tu m'as annoncé l'arrivée.

— Oui, seigneur. »

Après une légère inflexion de tête, le jeune homme avait pleinement redressé le front, et, sans arrogance toutefois, il tenait son regard franchement levé sur l'iman.

La prunelle du lion de Caucase s'était à son tour arrêtée sur le visage de l'étranger. Les deux hommes se regardèrent ainsi pendant quelques secondes, au milieu d'une sorte de silence solennel, tant les assistants paraissaient épier curieusement, anxieusement, l'impression peinte sur la face de l'un et de l'autre.

L'iman fut le premier qui détourna son regard, comme ayant achevé l'examen qu'il avait voulu faire :

« Approche, dit-il, approche, et que ma maison soit la tienne; car Allah a daigné permettre que mes yeux sachent lire dans les yeux; et j'ai vu dans les tiens la franchise et l'honneur. »

Un imperceptible mouvement se fit parmi les murides, dont les regards parurent échanger une étrange impression.

Le jeune homme avait fait quelques pas vers l'iman, qui était assis sur le coussin.

« On m'a dit ton nom, ton pays, le sujet de ta venue. Je n'ai donc rien à te demander, continua Schamyl; mais, bien que certainement ton cœur seul, et non l'attrait de la récompense, t'ait conseillé ce que tu as fait, peut-être as-tu quelque demande à m'adresser. Parle donc, et si ce que tu désires est en la puissance de Schamyl, Schamyl aura la joie de l'accorder. »

Les murides s'entreregardèrent de nouveau.

— Mon seigneur a dit, je crois, répondit le jeune homme du ton de la plus calme assurance, qu'il voulait bien m'admettre à prendre part à l'expédition contre l'ennemi de la patrie caucasienne.

— Je l'ai dit, » affirma Schamyl.

Et les yeux des murides laissèrent voir l'expression d'une impatiente curiosité.

« Cette récompense, reprit le jeune homme, est la plus belle qui puisse m'être offerte, la seule que je désire. »

Ces paroles avaient été prononcées avec tant d'élan, que pendant que, les yeux du chef rayonnaient de la plus franche satisfaction, il était aisé de voir que les murides se félicitaient en secret que l'habile dissimulation dont le jeune homme faisait preuve donnât le change à l'iman.

« Allah soit glorifié qui met au cœur des jeunes hommes ces nobles sentiments! reprit Schamyl, car, voilà, nous le voyons bien, ce qu'il en sera, du cœur de toutes les générations qui viennent, et qui ne songeront plus même à se demander s'il est une autre voie à suivre que celle que nous avons suivie. Nous qui avons combattu et qui combattons encore pour la patrie, réjouissons-nous, car nous ne serons ni délaissés, ni oubliés. Nous sommes la racine de l'arbre de la liberté, ils en seront les branches, et l'arbre ira par eux étendant son ombrage. A l'œuvre encore, fils du Caucase, vrais croyants, à l'œuvre contre le mécréant moscovite! Le vrai croyant a la foi dans l'âme, l'épée dans la main; et celui qui est fort dans la foi est fort dans le combat!... Demain donc, au point du jour, après avoir prié, nous nous mettrons en route, et encore une fois, Allah voudra que les fils de la foi aient raison de l'infidèle! »

L'iman avait mangé deux fruits, et avait vidé une coupe d'eau pure : son repas était achevé. Il sortit.

Douba-Saïb, conduisant le jeune homme vers la salle où il devait passer la nuit, lui dit tout bas à l'oreille :

« Mon jeune seigneur a donné de sa force d'esprit le plus heureux témoignage.

— J'ai fait ce que je devais faire, répliqua tranquillement le prince.

— Les fidèles, qui ne vénéraient encore en lui que le rejeton de leurs anciens maîtres, l'aiment et l'honorent maintenant pour lui-même. Tous jurent de lui obéir jusqu'à la mort. Seul il sera juge de ce qui doit être fait; car, sans nul doute, il a en lui la suprême sagesse.

— C'est bien! » fit encore le prince.

Douba-Saïb, l'ayant laissé, rejoignit les murides.

VI

L'EXPÉDITION.

... Deux cents hommes en armes ont quitté l'aoul de Dargy-Wedenno, par le défilé de l'Argoum. Ils ont marché quatre jours à travers les montagnes; et ils approchent des rives du Terek qu'occupent, dit-on, les giaours qui ont ravagé les aouls des croyants.

Tout le long de la route, pendant les heures de marche, comme pendant les heures de repos, le chef a voulu que sans cesse à ses côtés fût le jeune étranger; car, dès les premiers instants, l'entretien de celui-ci a eu le privilége de lui être agréable.

Il y a trouvé toutes les nobles sincérités, et la sagesse avec l'ingénuité, et la droiture normale de l'esprit avec l'élévation de l'âme. Et il s'en est confié aux murides, qui se sont rangés sans peine à l'opinion du maître.

Vers le soir, les éclaireurs de la troupe sont revenus auprès du chef pour lui signaler un campement des giaours.

Après s'être fait renseigner sur la situation, sur le nombre probable des ennemis, l'iman décide que ses forces se diviseront en deux corps, dont l'un s'arrêtera pour ne se remettre en marche que le lendemain matin un peu avant le jour, tandis que l'autre marchera pour dépasser, en l'évitant, le lieu où campent les giaours; puis se rabattra sur eux, afin qu'à l'aube une double attaque soit livrée aux infidèles, qui se trouveront ainsi pris de front et de dos.

Laissant à Egie-Hassim le commandement de la troupe qui doit stationner pendant la nuit, et combiner au point du jour son attaque avec celle de la troupe qui aura passé derrière l'ennemi, Schamyl, ayant pour second Douba-Saïb, se met lui-même à la tête de la colonne aventureuse.



Osman sauvant Schamyl, dessin de Gilbert.

Auprès de lui est encore le jeune étranger, qui paraît animé de l'ardent désir de se signaler contre les oppresseurs des vrais croyants.

Or, tout en cheminant dans l'obscurité, Douba-Saïb se trouvant un instant attardé avec le prince:

« L'heure de la vengeance est proche, lui dit-il, que mon jeune seigneur en profite.

— J'en profiterai, dit le prince.

— Tous les yeux seront sur mon jeune seigneur. Prêts à comprendre le signal qu'il aura donné, ils attendront.

— C'est bien, qu'ils attendent!... »

Ainsi que l'a décidé le chef, la troupe pousse au loin pendant la première moitié de la nuit; puis revient par un détour, en sorte qu'au moment où le ciel commence à blanchir, la double attaque est engagée contre les giaours qui, à peine retranchés dans un aoul ruiné par eux, n'opposent bientôt plus qu'une défense incertaine.

Déjà la mort et les graves blessures ont réduit leur troupe à un petit nombre de combattants, qui certainement demanderaient merci, s'ils ne savaient que Schamyl a coutume de ne point faire de captifs, quand il s'est mis en campagne pour venger le ravage de ses aouls.

Ils ne tiennent plus que dans une masure à la-

quelle l'assaut est donné de toutes parts, notamment par la troupe que Schamyl conduit en personne, et au premier rang de laquelle marche toujours le jeune étranger. Un sabre teint de sang dans une main, un poignard dans l'autre, il a couru d'ennemi en ennemi, et, malgré le feu qui part du retranchement, il va faisant à chaque pas quelque nouvelle victime. Tous s'étonnent, tous l'admirent.

Schamyl qui a compris que la défaite des derniers giaours n'est plus qu'une question de temps et non d'audace, lui fait dire par un muride de modérer une ardeur dont il peut être fait meilleur usage.

Le jeune homme semble ne rien entendre, et pousse encore à l'ennemi.

« On dirait qu'il cherche la mort, revient dire le muride.

— C'est ainsi qu'on trouve la gloire ! » prononce Schamyl d'une voix émue.

Alors Douba-Saïb allant au jeune intrépide : « Seigneur. lui dit-il, l'heure n'est-elle pas venue ? Ne craignez-vous pas de la laisser échapper? Que devons-nous faire ?...

— Me suivre !... »



Schamyl, dessin de Bocourt.

Mais à peine ces mots sont-ils prononcés que, à quelque distance, un ensemble de cris sauvages se fait entendre.

Une colonne de noirs soldats débouche du coin d'un taillis, et vient, au pas de course, vers la troupe tcherkesse.

« Les giaours ! les giaours ! » répètent les murides; et ils se groupent autour de Schamyl qui, voyant qu'il va être assiégé à son tour, dirige aussitôt sa troupe derrière les ruines d'un enclos jonché de cadavres moscovites.

« Les giaours ! » a répété le jeune homme, qui est alors revenu près du chef.

Les soldats avancent et ouvrent le feu sur l'enclos, d'où ripostent les tcherkesses, qui leur abattent quelques hommes.

Et tout en se tenant à distance, les Moscovites semblent vouloir se développer pour assaillir l'enclos de face et de revers.

Schamyl et le jeune homme ont compris en même temps le danger de ce mouvement, car tous deux en même temps ont crié : « A l'ennemi! Allons ! »

Et, le bas mur franchi, ils marchent. On les suit.

Mais après quelques pas : « En deux corps ! » dit le jeune homme qui, les bras écartés, montre d'ici

et de là, les deux têtes de lignes des giaours qu'il s'agit d'arrêter.

Et il s'élance d'une part, pendant que Schamyl gagne de l'autre.

Soit entraînement spontané, soit mouvement réfléchi, le plus grand nombre des murides a suivi le jeune homme, qui, allant fougueusement aux giaours, et, communiquant son irrésistible intrépidité à ses compagnons, sème partout la mort, l'épouvante, tandis que Schamyl, à peine entouré, malgré sa vaillance coutumière, n'entame que difficilement l'ennemi.

Bientôt l'aile, sur laquelle a marché le jeune homme, est réduite à quelques fuyards ; et les murides crient « Victoire ! » Mais ces cris animent les soldats auxquels s'est attaqué Schamyl, et qui ont sur lui le grand avantage du nombre. Plusieurs de ses murides sont tombés. Le vieux chef, presque seul, est cerné par un groupe furieux.

Des côtés du prince où il se trouve, Douba-Saïb a vu le danger de l'iman, et le montrant au jeune homme : « Allah nous sert, dit-il; le giaour lui-même, aura fait vacant le trône du Caucase.

« Au giaour! Au giaour! » crie aussitôt le jeune homme ; et, entraînant les murides à sa suite, il court au groupe sous les efforts duquel est prêt de succomber le lion du Caucase, qui combat agenouillé sur un monceau d'ennemis morts.

Le dernier coup que porte le jeune homme abat un bras qui tient un sabre levé sur le front ensanglanté de Schamyl. . . . .

VI

LE SACRIFICE.

Les giaours exterminés, la colonne triomphante a regagné l'aoul de Dargy-Wedenno, où Schamyl a voulu que rentrât le premier le jeune homme, à qui, dans son esprit de justice et d'admiration pour le courage, il déclare devoir et la victoire et la vie.

Le nom d'Hassan est dans toutes les bouches ; sa louange est l'objet de tous les discours ; tous les yeux veulent le voir, et, d'autant plus ardent est le concours que non-seulement l'intrépide jeune homme est pour tous le héros dont Schamyl lui-même proclame la valeur; mais encore pour les murides qui aspirent à le nommer publiquement leur maître : il a su montrer combien il est digne de recouvrer le trône de ses pères.

Or, Douba-Saïb a réuni en secret dans sa maison quelques-uns des plus fidèles; il veut avoir leur avis sur le retard apporté, par la volonté même du jeune prince, à la réalisation de leur projet. Tous s'accordent à penser que ce retard eût été regrettable au cours ordinaire des choses, car il faisait perdre l'occasion toute naturelle de préparer la venue du nouveau souverain par la disparition de l'usurpateur; mais, étant donné les événements qui se sont accomplis, ce retard est heureux, puisqu'il a investi le jeune prince du prestige personnel qui doit assurer la facile reconnaissance de ses droits par les peuples, quand l'heure sera venue de les affirmer. Tous s'en remettent à la sagesse, maintenant avérée, du prince pour fixer l'échéance décisive, et tous jurent encore de lui obéir aveuglément.

Douba-Saïb, apprend à ses amis que, pendant leur absence, Mourad, le père d'adoption du prétendu Hassan, agissant en vue du premier plan concerté, est venu dans l'aoul. Pour donner raison aux soupçons que la dénonciation du jeune homme doit faire peser sur lui, il a imaginé de s'adresser à la *Khanoun* (la vieille mère de l'iman) pour solliciter d'elle qu'elle lui obtienne une audience de son fils.

Chacun sait que la Khanoun est d'une grande avarice. En faisant briller à ses yeux un certain nombre de pièces d'or, Mourad l'a facilement gagnée. Il s'est dit envoyé d'une tribu des frontières extrêmes de l'empire moscovite, qui, ayant journellement à souffrir de l'oppression des giaours, en se montrant fidèle au serment d'indépendance, voudrait que Schamyl l'autorisât sinon à se soumettre, au moins à garder la neutralité. Les pièces d'or ayant passé des mains de Mourad dans celles de la Khanoun, elle a promis que, dès le retour de son fils, elle l'entretiendra de cette demande et le priera d'y consentir.

Mourad espère, par cette espèce de feinte, attirer l'attention de l'iman, à qui il a été dénoncé, et qui, au lieu de le recevoir, ordonnera qu'il soit arrêté... Si Mourad avait pu prévoir ce qui allait se passer loin de l'aoul, il n'eût vraiment tenté aucun effort; mais le plan étant ainsi tracé, il l'a suivi. — Allah seul sait maintenant ce qui doit advenir !

Ainsi s'entretenaient les conjurés, quand un messager leur apporta cet ordre de l'iman :

« Que toute la population de l'aoul se rassemble autour de la mosquée, où le prophète est allé s'enfermer pour consulter Allah; et que la population se mette en prières, en observant le jeûne et la veille jusqu'à la sortie du prophète. »

L'ordre est pour tous, le muezzin (1) l'a publié en tous lieux: tous doivent donc obéir.

Quelques instants plus tard, des centaines d'hommes sont prosternés autour du temple, murmurant les divins versets et poussant les lamentations qui font partie de la prière dans les circonstances solennelles.

Ils sont venus là un peu avant le coucher du soleil....

Quand le soleil se lève, ils attendent encore la sortie du prophète...

L'astre du jour achève sa course, sans que le prophète ait paru; et, pendant la nuit entière, le peuple, qui a strictement observé la veille et le jeûne, reste prosterné, priant autour du saint lieu. De longues heures s'écoulent encore ; la foule est anéantie....

Enfin, vers le milieu du jour, les portes de la mosquée s'ouvrent tout à coup. Le prophète paraît, les traits altérés, la face blême, ayant peine à se soutenir; il veut parler; l'épuisement semble l'en empêcher. Il peut cependant dire quelques mots à voix basse à l'oreille d'un muride, qui s'éloigne aussitôt.

Le prophète monte sur la plate-forme de la mosquée, où de nombreux murides viennent se ranger à ses côtés.

(1) Crieur de la mosquée.

Il est là, les yeux levés, les lèvres closes.

La foule, qui observe le plus respectueux silence, voit arriver sur la plate-forme la Khanoun, qu'un muride est allé chercher, et que le prophète fait placer auprès de lui. Alors d'une voix qui vibre profonde et douloureuse :

« La volonté d'Allah et de son saint prophète s'accomplisse! dit Schamyl. Habitants de Dargy-Wedenno, une tribu du Caucase, ayant eu la pensée d'accepter un compromis avec le giaour moscovite, n'a pas craint d'envoyer vers moi un messager pour obtenir mon consentement, en exposant les raisons de cette lâcheté. Le messager, ayant conscience de la faute de ses concitoyens, et n'osant paraître franchement devant ma face, a tenté la faiblesse de ma vieille mère, qui a consenti à lui servir d'intermédiaire. La demande de cette tribu m'ayant été exposée, j'ai voulu prendre conseil de Mohamed, le prophète d'Allah: c'est alors que je suis venu me mettre ici en prière, pour tâcher d'obtenir du favori de Dieu qu'il voulût bien me révéler son jugement. Je me suis enfermé pendant deux jours entiers; vos prières, jointes aux miennes, ont touché le prophète. Il m'a fait enfin entendre sa réponse... Cette réponse est tombée sur mon cœur, comme la foudre sur les grands arbres de nos montagnes; — en le brisant. La volonté d'Allah est que cent coups de fouet soient donnés à la personne qui la première m'a parlé de ce honteux projet. Cette personne, je vous l'ai dit, habitants de Dargy-Wedenno, c'est la vieille mère de votre malheureux chef... »

Les dernières paroles de Schamyl avaient à leur tour paru s'abattre comme le tonnerre sur la foule, au sein de laquelle elles avaient fait courir une sorte de frémissement d'épouvante.

En même temps, d'ailleurs, la Khanoun, poussant un cri déchirant, s'était laissée tomber sans connaissance au pied de son fils.

« La volonté d'Allah doit être exécutée, reprit Schamyl, ainsi m'a parlé le saint prophète. Habitants de Dargy-Wedenno, vous pouvez juger de ce que fut ma douleur en entendant Mohamed prononcer à mon oreille cette sentence d'Allah. Les larmes inondant mes yeux, je me prosternai: « Dieu grand, Dieu terrible, dis-je, ne pouvez-vous détourner votre colère...» Alors intervint le prophète, qui comprenant l'intention de mon cœur: « Allah, « me dit-il, Allah miséricordieux permet que tu sois « substitué à la coupable. » Et moi, plein de joie, j'ai remercié le prophète qui a obtenu que le châtiment soit sur moi. »

Ces mots prononcés, l'iman descend de la plate-forme; il vient se placer au devant de la mosquée, et s'étant dépouillé du vêtement qui couvre ses épaules: « Allons, commande-t-il, en mettant lui-même le long fouet de cuir aux mains d'un de ses murides, allons, accomplis l'ordre d'Allah! » Et, la tête appuyée contre une des colonnes du temple, il attend tranquillement que le supplice commence. Mais le muride tremble, hésite, pendant que le peuple fait entendre un murmure plaintif.

L'iman se retourne et dit en regardant son serviteur: « Eh bien! qu'attends-tu? Ne t'ai-je pas dit de frapper? Frappe donc! ou crains la vengeance d'Allah!... »

Alors le fouet siffle, qui fait sortir un cri de toutes les poitrines, et qui laisse une empreinte rouge sur la chair de l'iman.

« Un! » compte Schamyl.

Autre coup : « Deux! »

Au troisième, le sang jaillit... le sang du héros, le sang du chef inspiré...

A cette vue, la foule se précipitant vers le muride qui va de nouveau faire tomber la terrible lanière, la lui arrache de la main:

« Non! non! dit un des hommes, Allah ne veut pas le châtiment de l'innocent, il lui faut le supplice du vrai coupable; le vrai coupable n'est ni le chef, ni sa vieille mère... le coupable est l'envoyé de cette lâche tribu... Où est-il, cet envoyé? Qu'on l'amène!... Que son sang apaise la colère divine!...

« Mort! mort à l'envoyé! »

Un long cri s'élève, qui approuve ces paroles... Et soudain un mouvement se fait au sein de la foule qui s'ouvre pour donner passage à quelques hommes, poussant devant eux un malheureux vieillard.

« Le voici! disent les hommes.

— A mort! à mort!... »

Déjà vingt poignards ont quitté les ceintures! Déjà vingt sabres sont hors du fourreau.

Le vieillard s'agenouille, et la tête baissée, il semble attendre, impassible, le coup fatal.

Mais aussitôt, du milieu des murides qui entourent l'iman, sort un jeune homme, qui étendant le bras sur la tête du vieillard :

« Arrêtez! crie-t-il, arrêtez! »

Sa voix, son geste en imposent à la foule; car tous l'ont reconnu: c'est lui, c'est Hassan! le héros du Terek!

La foule s'écarte, tous les regards se dirigent vers lui, toutes les lèvres sont muettes.

Alors, au milieu du silence qui règne dans la multitude immobile, attentive:

« Ecoutez! dit tranquillement le jeune homme, dont le front semble avoir un imposant rayonnement, habitants de Dargy-Wedenno, fidèles de Schamyl, le grand et vénérable chef, écoutez. »

Les murides conjurés échangent un anxieux regard.

« Le coupable, reprend le jeune homme, n'est point celui qui courbe ici sa tête blanche; si de lui-même il paraît s'accuser par la résignation, ne l'en croyez pas lui-même. Coupable, il ne l'est point!

« Il n'a été qu'un instrument: quand le crime a été commis, punissez-vous le fer ou la main qui l'a tenu? Le coupable, vous allez le connaître; et il ne sera point dérobé au châtiment qui doit apaiser la colère d'Allah!... — Vieillard, relève-toi. Je commande. Obéis!... »

Le vieillard se releva et on eût dit qu'il fût dominé jusqu'au saisissement par les paroles qui venaient de lui être adressées.

Alors le jeune homme se tournant vers le souverain du Caucase, qui tenait fixement arrêtés sur lui ses regards curieux :

« Quand Schamyl, le glorieux chef, a étendu sa main sur un homme, pour que cet homme meure, c'est comme si la mort avait touché déjà cet homme... Mais quand le glorieux chef a dit, en étendant la main sur un homme: « Que celui-là ne reçoive

« aucun mal, » alors aucun mal n'est fait à cet homme, qui est le protégé du glorieux chef, — n'est-il pas vrai?...

— Il est vrai!... dirent maintes voix dans la foule.

— Je demande donc au glorieux chef d'étendre la main en disant: « Que ce vieillard aille en paix!» car, je le répète et je le jure, ce vieillard n'est point coupable.

— Qu'il aille en paix! » dit Schamyl.

Ces paroles étant sorties de la bouche de l'iman, le jeune homme se borna à montrer du doigt le point par où le vieillard devait s'éloigner.

Et le vieillard s'éloigna, trouvant la foule ouverte pour lui livrer passage...

Quand il eut disparu — mais seulement alors: « Schamyl, chef des chefs du Caucase, reprit le jeune homme, souviens-toi. Il y a douze ou treize ans, quand, par la volonté d'Allah et par la grandeur de ton âme, tu fus investi de la suprême puissance, un jour trois de tes cavaliers gagnèrent une lointaine bourgade de la montagne. Ils avaient reçu de toi l'ordre de mettre à mort un enfant, âgé de quatre ans à peine, dont l'existence cachée aux yeux de tous par un fidèle serviteur, t'avait été révélée on ne sait par qui...

— Douba-Saïb m'en avait appris le secret, dit Schamyl; et ce fut un premier titre de faveur auprès de moi.

— Douba-Saïb! répéta le jeune homme avec un trouble dans la voix, Douba-Saïb! traître à son ancien maître, plus tard traître au nouveau: ce soin était digne de son zèle! Quoi qu'il ensoit, les cavaliers envoyés par toi tuèrent un enfant...

— Il fallait, observa Schamyl impassible, extirper jusqu'au dernier rejeton d'une race qui avait transigé avec le giaour, et accepté l'abaissement des peuples du Caucase.

— Fort bien! mais ton but ne fut pas atteint; dans leur hâte sanguinaire, les cavaliers se trompèrent; l'enfant qu'ils mirent à mort était le fils d'un malheureux et innocent montagnard, et non Osman, fils d'Achmed, fils d'Abu Nassyr, dernier rejeton des Khans d'Avarie.»

L'œil de Schamyl lança un éclair étrange, et le bruit d'un profond tressaillement s'entendit sur la foule.

« Grâce aux soins du vieillard qui vient de quitter cette place avec ta parole pour sauvegarde, continua le jeune homme, du vieillard qui, tu l'as vu, acceptait pieusement, tranquillement la mort en vertu de sa fidélité, l'enfant royal, continua de vivre ignoré... et celui qui te parle en ce moment, ô Schamyl, celui-là n'est autre qu'Osman, fils d'Achmed, légitime héritier du trône d'Avarie. »

Ces mots prononcés, Schamyl ne sembla pas voir sans quelque étonnement le mouvement de sympathique curiosité que fit la foule, pour mieux contempler les traits du jeune prince.

« Je fus, je suis encore ton hôte... reprit Osman.

— Mon hôte et mon sauveur, précisa Schamyl.

— Il te plaît d'ajouter ce lien d'honneur entre nous, soit! mais crois bien qu'il n'était pas besoin de me le rappeler; car l'hôte pieux n'a jamais trahi les saintes lois de l'hospitalité. La trahison, Schamyl — écoute, écoute bien! — encore que je sois venu pour te réclamer, pour t'enlever ce pouvoir qui m'appartient par droit de naissance, la trahison, ce n'est pas moi qui l'ai apportée autour de toi... Elle t'entoure pourtant! Cherche-la, tu sauras la trouver; car elle est conseillère de lâcheté; et le traître trahira le traître... »

A ce moment, Schamyl porta une main sur sa poitrine, comme pour y comprimer une vive douleur. En promenant son regard sur la troupe de ses murides, il avait pu remarquer que bien des yeux évitaient la rencontre des siens.

Il y eut alors dans la nombreuse assemblée un instant de lugubre silence.

« Règne en paix, ô Schamyl! reprit le jeune prince, règne pour continuer à faire grande et glorieuse la patrie dont tu as été le saint libérateur. Par toi, le vieux Caucase a conquis sa liberté; par toi, il a pris sa place parmi les fières nations. Règne, car la patrie a trouvé en toi son bouclier, son guide, son soutien. Règne, car tu fais régner avec toi l'honneur et la justice. Osman n'aurait pu te déposséder que par la trahison et par le crime; Osman qui, le rang suprême obtenu en aurait dû le prix aux traîtres et aux criminels, et il aurait dû, par reconnaissance, prendre les traîtres et les criminels comme seconds, comme conseillers... Eh bien, non! Osman ne veut pas être un obstacle à la paix, à la gloire de ton règne.

— Sois mon fils, s'écria Schamyl, partage ma puissance, ô noble enfant!

— Ton fils, repart le prince, non, le fils d'Achmed ne peut être que fils d'Achmed; ta puissance en partage, non: le descendant des glorieux Khans d'Avarie doit s'asseoir au premier rang, ou n'occuper aucune place.

— Sois mon ami, dit Schamyl.

— Lion du Caucase! s'écrie le jeune homme, dont les yeux flamboient soudain comme sous l'influence d'un suprême délire, libérateur de ma patrie, je t'aime! A toi tous mes vœux, père des libres nations! Pour que le règne soit à jamais assuré à ta noble race, il faut que ma race soit éteinte. »

En prononçant ces mots, le jeune prince a tiré de sa ceinture le poignard que lui donna Mourad, — celui dont fut tué l'enfant du montagnard — et l'approchant de son cou: « Ma vie à toi, mon sang à la patrie! » dit-il encore; et, la gorge largement ouverte, il tombe aux pieds de Schamyl, qui s'est élancé, mais trop tard, pour arrêter son bras. . .

. . . .

Là haut, sur le rocher surplombant le torrent d'Argoum, qui gronde dans le ravin, au pied de l'aoul de Dargy-Wedenno un tombeau a été creusé dans lequel Schamyl a transporté lui-même les restes de son hôte.

Une colonne a été dressée sur laquelle Schamyl a tracé du bout de son poignard ce simple mot: « Patrie. »

Tout auprès est une maisonnette. Schamyl la fit construire pour asile au vieillard qui avait veillé sur l'enfance d'Osman et qui, ne vivant plus que pour aimer un souvenir, avait là le respect, la vénération de tous.

A la mort de Mourad, on ouvrit le tombeau pour joindre sa dépouille à celle du prince. Et sur la colonne replacée Schamyl ajouta: « Fidélité. »

G. Bernier.

CHRONIQUE

HISTOIRE DU MOIS

La peinture française vient de faire une perte, Gustave Brion est mort ; le pasteur Dide et M. de Chennevières, directeur des Beaux-Arts, ont dit sur sa tombe les regrets qu'il laisse après lui ; en termes émus et éloquents, ils ont parlé de ses qualités morales et de l'habileté de son pinceau.

Gustave Brion était né à Rothan, dans les Vosges ; les Vosges sont Lorraine, il était donc lorrain, mais ses parents ayant transporté leur demeure en Alsace, il devint alsacien par ses études, et son talent a toujours gardé une forte empreinte de cette chère et bien aimée province.

A l'âge de seize ans, il entra à Strasbourg chez le peintre Gabriel Guérin, et en même temps il suivit les cours du sculpteur Friedrich, et comme il n'était pas riche, dès qu'il le put, il donna des leçons de dessin, fit des portraits et des illustrations pour les éditeurs.

Le premier tableau qu'il exposa au salon de 1847, l'*Intérieur de ferme à Dambach* fut remarqué. En 1853, ses *Schlitters de la Forêt-Noire* lui valurent une seconde médaille : ce tableau acheté par la ville de Strasbourg a péri dans un incendie allumé par les obus des Prussiens. Deux ans plus tard, Brion, en 1855, exposait le *Train de bois sur le Rhin* et l'*Enterrement dans les Vosges*, la *Fête-Dieu* ; dès lors



Les Adieux, tableau de Brion.

il fut rangé parmi les maîtres. Jusqu'alors il n'avait pris ses sujets que sur sa terre natale, dans les contrées où il avait grandi, mais ayant fait le voyage des bords de l'Océan, il rapporta un *Breton causant au bord du puits avec une Bretonne*, la *Porte d'église en Bretagne pendant la messe*, des frontières de l'Espagne, la *Quête au loup*, de l'Italie, un *Enterrement à Venise*. Mais après ces courtes excursions, revenant tout entier à la province qu'il connaissait si bien, Brion en a retracé la vie, les coutumes et les joies honnêtes, et il l'a fait avec un sentiment à la fois très-simple et très-profond. Cette inspiration lui porta toujours bonheur ; nous lui devons la *Fête des Rois*, le *Retour de la foire*, les *Adieux*, la *Lecture de la Bible*, le *Mariage protestant*, la *Noce en Alsace*, le *Baptême*, la *Sortie de l'Eglise protestante*, l'*Enterrement sur le Rhin* et d'autres toiles excellentes dont l'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne, nous ont enlevé une belle part. La *Lecture de la Bible* obtint la médaille d'honneur au Salon de 1868.

A l'époque où Napoléon III entreprit son livre sur Jules César, l'auteur couronné se préoccupait beaucoup de la manière dont les Romains assiégeaient les places ; sur son invitation, Brion se mit à étudier au point de vue militaire l'archéologie romaine, et, en 1863, il exposa un tableau, le *Siége d'une ville par les Romains sous Jules César*, qui

obtint un double succès de peinture et de curiosité; les artistes et les savants y trouvèrent leur compte.

Mais aux champs du Latium, aux prétentions de la peinture historique, Brion préféra toujours cette Alsace dont nous ne parlons jamais aujourd'hui qu'avec le deuil au cœur. Dans quelle école peut-on placer le peintre qui nous occupe, nous serions bien embarrassé de le dire. Il avait du dessin, de la couleur, et pour qualité éminente, un grand charme de simplicité honnête, de sincérité émue. Il voyait très-juste et rendait ce qu'il voyait avec une bonhomie qui n'excluait ni le travail ni la science. C'était un réaliste idéaliste ou une idéaliste réaliste, comme l'on voudra; il possédait les deux dons qui partagent aujourd'hui l'école française : enfin, rare mérite, il n'imitait personne, il ne relevait que de lui-même.

Chez Brion, l'homme valait l'artiste; il jouissait de l'estime publique, et il laisse des amis inconsolables. C'est une vie pure et bien remplie.

*
* *

On raconte un joli mot de Brion. Ses débuts à Paris, comme ceux de tant d'autres, furent durs et pénibles. Un jour il entrait chez un de ces petits restaurateurs où l'on vit « pour pas bien cher », il s'assit à côté d'un de ses confrères qui, d'un geste familier, montra au peintre que les coudes de son habit étaient troués. « Que veux-tu, lui répondit celui-ci avec un doux sourire, on dit que le talent perce toujours. »

Ce mot nous en rappelle un de Barrière. Il est d'un tout autre genre.

Quoiqu'on l'ait nié, et je ne sais vraiment pourquoi, l'auteur des *Faux Bonshommes* craignait d'être enseveli vivant, et comme il témoignait cette appréhension devant un de ses amis, celui-ci lui dit en riant : « Eh bien, on ouvrira ton corps et on le remplira de truffes. — Non pas, non pas! répondit Barrière, en aiguisant son sourire et son regard, tu viendrais me déterrer. »

*
* *

Grande et bonne nouvelle pour les gourmets. M. Krantz s'est sagement inquiété de la nourriture des visiteurs qui passeront la journée à l'Exposition universelle. Il a voulu que, sans sortir de son enceinte, ils pussent trouver une nourriture à bon marché. Il a traité en conséquence avec qui de droit. Cette précaution prise, il s'est demandé s'il avait bien le droit, et s'il était d'une honnête hospitalité, d'imposer à tous les estomacs la cuisine française. Pourquoi, d'ailleurs, ne pas inviter à un tournoi gastronomique, à une lutte à casserole courtoise, tous les chefs et tous les cordons-bleus de ce monde? La pensée étant fort humanitaire, il a été arrêté que chaque nation exposante aurait ses broches, ses fourneaux, et nous pourrons ainsi manger comme on mange à Pékin, à San-Francisco, au Caire, à Constantinople, à Lima, à Saint-Pétersbourg, à Milan, à Madrid, etc., etc.; ce sera curieux et appétissant. Jusque-là tout est bien.

Mais je trouve le projet de M. Krantz incomplet et insuffisant.

La cuisine est à la fois un art et une science. Bien mieux, à mon sens, que le coiffeur, le cuisinier mérite le nom d'artiste. De plus, il est chimiste, et, pour dresser une table, la parer, il doit être dessinateur. Vous voyez où je veux en venir et vous dites, j'en suis sûr, avec moi : pourquoi ne pas ouvrir aux officiers de bouche la lice où vont lutter la coiffure, les modes, les fabricants de joujoux, les argentiers, etc., etc. Leur dénier ce droit serait de notre part une injustice, disons plus, une ingratitude contre laquelle se révoltent nos entrailles.

Donc, il faut des prix aux cuisiniers. Mais qui les distribuera? A cette tâche, il ne faut pas des patrons indifférents, distraits, et j'avoue que pour une appréciation si délicate, je n'ai aucune confiance dans les ingénieurs et les savants. D'ailleurs, la besogne sera rude. Il faudra donc un jury spécial, des fourchettes émérites et solides.

Ah! si Brillat-Savarin vivait, quel admirable président il eût fait pour une telle section des jurés internationaux! Avec quelle sereine majesté il eût prononcé ses arrêts et dans quelles formes il les eût formulés! Le baron Brisse... Peuh! Peuh! c'est une gloire très-surfaite, il n'était qu'un gros mangeur. Mais, grâce au ciel, tous les élèves de Carême ne sont pas morts, nous avons encore des La Popelinière. Quelles assises imposantes ils tiendraient au milieu de la fumée des rôts, et quel triomphe ne remporterait pas la cuisine française! quels magnifiques desserts! Quelles noces de Gamache! et quelle fête que celle où l'on distribuerait les broches, les lardoires et les casseroles d'honneur!

Que M. Krantz veuille bien un peu réfléchir et nous sommes sûrs qu'il adoptera notre patriotique idée. Elle peut faire surgir un grand homme.

*
* *

Nous ne savons pas si ce mois verra éclore autant de livres que les années précédentes, à pareille époque; nous ne le croyons pas, mais que les enfants qui frémissent de joie à la pensée du Jour de l'an et des étrennes qu'il leur doit, n'aient pas trop de soucis. Nos grands éditeurs sont toujours là et les papas trouveront toujours chez eux de bons et beaux livres pour récompenser leurs talents et pour leur témoigner leur tendresse.

Je les préviens que plus d'un père nous a déjà fait demander la collection du *Musée* ou quelques volumes séparés que suivront bientôt les autres. On leur donnera aussi nos deux charmants volumes le *Monde des Enfants*, et les belles demoiselles recevront de leurs mères un abonnement à nos *Modes Vraies* qui leur donneront le goût de l'élégance parisienne.

Ceux que nous ne pourrons satisfaire iront chez Hachette, chez Didot, chez Ducroq, où ils trouveront des livres illustrés avec art et écrits par les maîtres. Qu'ils choisissent des livres utiles, nos temps sérieux les imposent. Ils trouveront chez Hachette l'*Histoire d'Angleterre* racontée à ses petits-enfants par M. Guizot, ouvrage d'une lecture facile, attachante où les grands parents rencontreront plus d'une page qui les captivera.

L'Histoire d'Angleterre, illustrée par nos meilleurs artistes, comme on peut en juger par la gravure

que nous donnons aujourd'hui est arrivée à sa soixante-quinzième livraison, à la période historique qui, sur le continent, correspond au régime de Louis XV et aux épouvantables guerres que l'ambition et la mauvaise foi de Frédéric II de Prusse déchaînèrent sur le monde. Ce sont jeux de conquérants. « Qu'il retombe sur la tête de « Frédéric tout le sang versé dans cette guerre, qui « exerça pendant plusieurs années de si horribles « ravages dans tous les pays du globe : le sang de « la colonne de Fontenoy, le sang des braves mon- « tagnards massacrés à Culloden..... Pour qu'il pût « piller un voisin (Marie-Thérèse) qu'il avait juré « de défendre (1) des nègres combattirent entre eux « sur les côtes du Coromandel et des peaux rouges « se scalpèrent sur les grands lacs de l'Amérique « du Nord» (2). Cette époque, pour nous funeste, fut glorieuse pour l'Angleterre. Que pouvaient l'impéritie et la légèreté de nos ministres contre la capacité d'un homme comme le premier Pitt? Les Anglais ravagèrent nos colonies, en prirent plusieurs et nous enlevèrent le Canada, où nos braves soldats, abandonnés par le gouvernement, se firent bravement tuer. C'est là que tomba l'héroïque Montcalm et là que mourut son vainqueur, le général Wolfe. Il fut enterré dans l'église des Ursulines de Québec, sa conquête. « Sur une des places de « la ville devenue anglaise, sans que le tendre sou- « venir de la France s'y soit jamais effacé, lord « Dalhousie, alors gouverneur général du Canada, « fit élever un obélisque de marbre portant les « noms de Montcalm et de Wolfe, avec cette « inscription en latin : *leur courage leur a donné la même mort et l'histoire la même renommée; la postérité leur donne le même monument.*

A côté de l'ouvrage de M. Guizot, la librairie Hachette offre la *Géographie* d'Elisée Reclus, livre à mettre aux mains de la jeunesse et qui doit se trouver dans toutes les bibliothèques. C'est un ouvrage qui fait honneur à la France. Nous avons sous les yeux la 151e livraison, elle contient une partie de la description géographique, géologique, historique, monumentale, de la curieuse, de la savante Bohême, de cette contrée qui, à diverses époques, a joué un si grand rôle, et de Prague « le soleil des cités. » Humboldt, dit-on, ne voyait de villes supérieures à Prague que Lisbonne, Naples et Constantinople. Quoi qu'il en soit de cette opinion individuelle, « tous doivent admirer le « tableau que présente « la ville aux mille tours » « la colline de Stradschin couronnée de son palais « à l'immense façade, le roc fortifié de Vysehrad, « où s'élevèrent dans les temps fabuleux les pre- « mières maisons de Prague, les ponts, les passe- « relles et les viaducs de chemin de fer qui réu- « nissent les deux moitiés de la cité, la belle Vla- « tava, élargie comme un lac et baignant de ses « eaux sombres des îlots de verdure; ... » « l'hôtel de ville flanqué de son énorme tour d'hor- « loge, la vieille église dite Teynkirche. Dans le « voisinage de l'université est le pont de Prague « le plus fréquenté, la Karlsbrucke domine l'entrée « par une ancienne tour de défense que les vain- « queurs de la Montagne-Blanche avaient jadis « décorée des têtes et des mains abattues. ... La « cathédrale inachevée et qui fut, avant l'incendie « de 1544, le plus haut édifice du monde, s'élève au « centre du Stradschin dont elle est le monument « le plus remarquable: » La piété de Prague a adopté pour patron saint Jean Népomucène et la noble cité garde le souvenir de Walleinstein, de Jérôme de Prague, de Huss et de Ziska, le borgne devenu aveugle qui fit fléchir devant lui l'empire d'Autriche.

En lisant le livre de M. Reclus, on reste effrayé de tout ce que l'on ignore : travaillons donc, jeunes et vieux; le travail est la loi du monde, l'homme ne vaut que par lui; lui seul donne aux individus et aux nations la part d'honneur, de richesses, de jouissances à laquelle ils ont le droit et le devoir d'aspirer. Une nouvelle année va se lever : répétons-nous et répétons aux autres cette parole de Franklin : « *Le temps est l'étoffe dont la vie est faite.* »

***

Si certains livres n'ont point été édités en aussi grand nombre que l'an passé à l'approche du Jour de l'an, en revanche, voici la nuée des almanachs. J'en ai une douzaine sur ma table; et ce n'est qu'un mince échantillon pris dans la masse. Tout le monde en fait, tout le monde se croit capable d'en faire. On s'en sert pour vulgariser ou étendre le nom d'une publication, d'une découverte plus ou moins féconde, d'une idée plus ou moins heureuse; chaque parti politique, chaque église a le sien. Puis viennent les prophètes qui prédisent les événements de la terre et du ciel au moment même où M. Faye est en train de détrôner la lune, où, au nom de la science, il lui dénie toute influence sur le changement de temps, opinion que j'avais déjà entendu émettre par le grand Arago.

Dans ma jeunesse, il n'existait, je m'en souviens, que deux ou trois almanachs, parmi lesquels brillait l'*Almanach boiteux*. Il était ainsi nommé à cause d'une étrange figure d'un homme ayant une jambe de bois qui en illustrait grossièrement la première page. C'était, alors, la lecture presque unique des chaumières, et le paysan croyait à ses prédictions et à ses historiettes comme aux paroles de l'Evangile.

Depuis ce temps, l'instruction s'est propagée, le livre commence à pénétrer partout! N'importe, je pense qu'un bon almanach, écrit simplement, clairement, ne renfermant que des choses utiles, que des notions exactes et saines, est encore une publication à faire. Elle rendrait des services d'une portée beaucoup plus haute qu'on ne le croit généralement. Cet almanach est à faire. Il demande de celui qui entreprendrait une telle tâche beaucoup de tact, beaucoup de connaissances, et surtout un grand bon sens : ce travail ne serait certainement ni sans récompense ni sans honneur. L'almanach du *Bonhomme Richard* a autant contribué à la renommée de Franklin que ses plus savantes découvertes. Mais qui chez nous possède l'esprit pratique de l'illustre américain?

***

L'almanach tel que nous le concevons répandrait

(1) Et à qui il devait probablement la vie. — Voir l'étude sur les Hohenzollern, *Musée*, vol. XXXVIII, p. 7.

(2) Macaulay.



La mort de Wolfe, gravure tirée de L'HISTOIRE D'ANGLETERRE.

toutes les connaissances utiles ; il apprendrait, par exemple, aux populations de nos côtes les services que certains hommes de bien espèrent obtenir des pigeons voyageurs. Des armateurs de Calais et de Dunkerque élèvent des pigeons dans le but de fournir aux pêcheurs les moyens de donner de



Prague, gravure tirée de la NOUVELLE GÉOGRAPHIE UNIVERSELLE.

leurs nouvelles à leur port d'armement. Ces rapides messagers pourront faire connaître les situations bonnes ou mauvaises dans lesquelles ils se trouvent, et, s'ils en avaient besoin, il serait possible de leur envoyer des secours d'une manière à peu près certaine, puisque l'on connaîtrait les parages

dans lesquels ils se trouvent. C'est une idée qui mérite d'être soutenue et encouragée.

*
* *

Ah enfin! Il en était temps, on va agrandir et réparer l'Hôtel des Postes de Paris. Partout, dans les villes même secondaires, ce service s'accomplit dans des bâtiments appropriés faisant honneur aux édilités. Paris, seul peut-être, a été jusqu'à ce jour dans des conditions si mauvaises, si indécentes que tout le monde s'en plaignait. Il a fallu du temps pour que ces plaintes arrivassent à qui de droit. Mais il y aura bien à faire, pour rendre l'Hôtel des Postes d'un abord facile.

Cet hôtel a été longtemps la résidence d'un opulent favori d'Henri III, le duc d'Epernon ; son fils le vendit au financier Herwarth. Il y fit de grands travaux et appela le pinceau de Mignard pour le décorer. Le fils d'Herwarth, conseiller au Parlement, y donna l'hospitalité à La Fontaine après la mort de Mme de la Sablière. En 1787, cette propriété acquise par l'Etat fut affectée au service des Postes. Malheureusement, à cette époque, architectes et artistes ne rêvaient que Grecs et Romains; pour eux qu'était-ce que Mignard? Ses peintures n'ont pas été respectées.

*
* *

Nous avons une grave nouvelle a donner aux élégantes françaises, elle les décidera probablement à prendre une part très-active aux prochaines élections municipales. Qu'elles ne laissent point nommer des Catons !

La municipalité de Leipzig vient de prendre un arrêté en vertu duquel seront condamnées à une amende de 5 à 10 marcs et affichées toutes les personnes qui seront surprises sur les trottoirs, promenades ou chemins « avec des vêtements traînant ou frôlant le sol ». On voit les conséquences de cette décision : Plus de robes longues, plus de traînes, un changement complet et forcé de la mode. C'est, comme on le comprend, très-sérieux. On prétend à Leipzig que cet arrêté a été rendu à l'instigation de quelques femmes des édiles qui ont de fort jolis pieds; d'autres accusent les fumeurs qui n'osaient plus jeter leurs bouts de cigares de peur d'incendier les belles Allemandes. — Enfin notre devoir est rempli, nos dames sont prévenues, nous leur avons montré le point noir à l'horizon.

*
* *

Pendant que les autres municipalités allemandes font la guerre aux jupes longues, nos conseillers municipaux et le préfet de la Seine seraient en train de méditer un projet auquel applaudiront Parisiens et Parisiennes. Il vous souvient d'avoir lu dans votre histoire que les Romains gardaient pieusement dans leur atrium les images de leurs ancêtres. Nos édiles voudraient faire pour nous tout ce que faisaient les patriciens du peuple-roi. Si ce qu'on nous a dit est vrai, ils songent à élever dans des espèces de squares, dessinés dans le bois de Boulogne et les Champs-Elysées, des statues, des bustes, représentant les grands magistrats, les grands échevins, les artistes célèbres, les guerriers, les savants, les industriels, qui, fils de Paris, ont honoré leur cité-Mère.

Nous applaudissons de tout cœur à la pensée de peupler notre plus belle promenade de nos ancêtres parisiens.

A. DE VILLENEUVE.

AVIS AUX ABONNÉS. RENOUVELLEMENT DE L'ABONNEMENT POUR 1878

Les abonnés sont priés de joindre, s'il se peut, à leur demande, une des dernières bandes d'adresse du journal.

Nous rappelons à nos souscripteurs que leur abonnement pour 1877 expire avec la présente livraison de décembre, qui complète notre quarante-quatrième volume.

Le point de départ de l'abonnement ayant été reporté à une époque de l'année où tous les services publics et privés, postes, etc., sont surchargés de besogne, nous ne saurions trop engager nos souscripteurs, s'ils ne veulent pas éprouver de retard, à nous faire parvenir, le plus tôt possible, leur demande de renouvellement, accompagnée soit d'un bon de poste, soit d'un mandat sur Paris.

MODES VRAIES.—TRAVAIL en FAMILLE

Le temps n'a fait que confirmer le succès de notre journal de modes. En effet, les journaux de modes, intelligemment compris, ne sont pas une dépense pour les budgets les plus modestes, mais, au contraire, une source d'économies presque quotidiennes. Grâce aux nombreux patrons de grandeur naturelle, aux explications, aux recettes de toutes sortes qu'ils publient, ils doivent permettre à la mère de famille d'habiller elle et les enfants sans recourir à la couturière, à la lingère, à sa marchande de modes.

ABONNEMENT POUR 1878

MUSÉE seul : Paris, 7 fr. ; départements, *franco*, 8 fr. 50.
MODES seules : Paris, 7 fr.; départements, *franco*, 8 fr. 50.
MODES et MUSÉE réunis : Paris, 13 francs ; dép., *fr.*, 16 fr.

Un numéro spécimen des MODES VRAIES *sera adressé gratuitement à tout abonné du* MUSÉE *qui en fera la demande.*

A l'occasion des étrennes prochaines, nous signalons à nos lecteurs le Catalogue des livres publiés par la Librairie du MUSÉE DES FAMILLES, Catalogue dont ils trouveront le détail à la deuxième page de la couverture de la présente livraison.

COLLECTION DES 30 PREMIERS VOLUMES DU *MUSÉE DES FAMILLES*

Nous appelons particulièrement l'attention de nos abonnés sur la réimpression des trente premiers volumes de la collection du *Musée des Familles*, mis en vente au prix de 4 francs le volume, Paris. C'est pour eux une occasion unique soit de compléter leur collection, soit d'offrir, aux étrennes, un cadeau toujours bien reçu et dont eux-mêmes détermineront la valeur.

Tomes XXXI à XLIV, prix : 6 francs.
Tomes XLIII et XLIV, prix : 7 francs.

FORMULE D'ABONNEMENT :

Je m'abonne (ou *Je renouvelle mon abonnement*) *au* MUSÉE DES FAMILLES (1), *que je recevrai franco par la poste, pour la somme ci-jointe de* 8 *fr.* 50 (2) *le* 1er *de chaque mois, du* 1er *janvier* 1878 *au* 1er *décembre* 1878 *inclus.*

(1) Ajouter : « et aux *Modes vraies*, » si on veut les recevoir avec le *Musée*. (2) Inscrire, en ce cas, 16 francs au lieu de 8 fr. 50.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

TABLE ALPHABÉTIQUE DES GRAVURES

Paris. — Typ. Tolmer et Isidor Joseph, r. du Four-Saint-Germain, 43.



LA PREMIÈRE PRIÈRE : Fac-simile d'un dessin de Lalarge, d'après le tableau de Mme A L. Enault.





